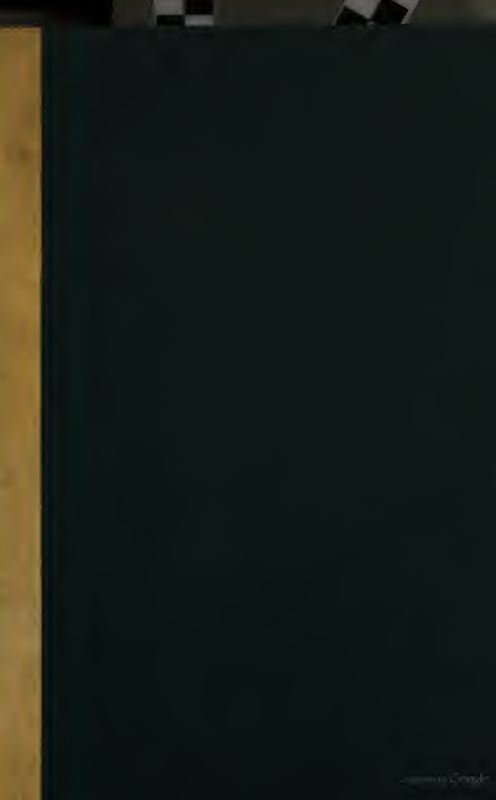






TROISIÈME ET DERNIÈRE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES :

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA TROISIÈME SÉRIE, CEUX :

DES SCIENCES POLITIQUES, — DES MŒURS, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES BIENFAITS OU CHRISTIANISME, —
DE MYTHOLOGIE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, —
DES LÉGENDES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES ARRÊTÉS, — D'ESTHÉTIQUE, — D'ANTI-PHILOSOPHISME,
— DES HARMONIES DE LA RAISON AVEC LA FOI, — DES SUPERSTITIONS, — DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE
SCOLASTIQUE, — DES APOCRYPHES, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ONTÉAIRE ET D'ORNEMENTATION
RELIGIEUSES, — DE TECHNOLOGIE, — DES BIENFICES PHYSIQUES ET NATURELLES, — DES CARDINAUX, —
DES PAPES, — DES OBJECTIONS POPULAIRES, — DE LINGUISTIQUE, — DE MYSTIQUE, — DU PROTESTANTISME,
— DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS CHRIST, — DU PARALLÈLE ENTRE LES DIVERSES DOCTRINES
PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES ET LA FOI CATHOLIQUE, — DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE BIBLIOLOGIE, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS, — DE PHILOSOPHIE, —
D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES DROITS DE LA RAISON DANS LA FOI, — DE PHYSIOLOGIE, —
DES MISIONS, — DES KANTIQUE, — DE LÉGISLATION CANONICO-CIVILE, THÉORIQUE ET PRATIQUE,
DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE PAR LES SEULS
CANONS DES CONCILES, — DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS;
*L'abécédairiste sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement et exactement,
n'importe en quelle situation de la vie ;*

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ.

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTION À LA COLLECTION ENTIÈRE, OU À 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS
Encyclopédies ; 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTION À TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

63 VOLUMES, PRIX : 590 FRANCS.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 8 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1861

TROISIÈME ET DERNIÈRE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE;
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

- DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — D'ANTIPIÉLÉSOPIQUE, —
- DU PARALLÈLE DES DOCTRINES RELIGIEUSES ET PHILOSOPHIQUES AVEC LA FOI CATHOLIQUE, —
- OU PROTESTANTISME, — DES OBJECTIONS POPULAIRES CONTRE LE CATHOLICISME, —
- DE CRITIQUE CHRÉTIENNE, — DE SCOLASTIQUE, — DE PHILOGOLOGIE, —
- DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DE LA CHAIRE CHRÉTIENNE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, —
- DES MISSIONS CATHOLIQUES, — DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES ET DÉCOUVERTES MODERNES, —
- DES BÉNÉFICES DU CHRISTIANISME, — D'ÉTHIQUE CHRÉTIENNE, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, —
- D'ÉRUDITION ECCLÉSIASTIQUE, — DES PAPES, — DES CARDINAUX CÉLÈBRES, — DE BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, —
- DES MUSÉES RELIGIEUX ET PROFANES, — DES ABBAYES ET MONASTÈRES CÉLÈBRES, —
- D'ORTÉVIERIE CHRÉTIENNE, — DE LÉGENDES CHRÉTIENNES, — DE CANTIQUES CHRÉTIENS, —
- D'ÉCONOMIE CHRÉTIENNE ET CHARITATIVE, — DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES, —
- DE LÉGISLATION COMPARÉE, — DE LA SACROSSE POPULAIRE, — DES SUPERSTITIONS POPULAIRES, —
- DES LIVRES APOCRYPHES, — DE LEÇONS DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS, —
- DE MYTHOLOGIE UNIVERSELLE, — DE TECHNOLOGIE UNIVERSELLE, — DES CONTRAVERSES HISTORIQUES, —
- DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES BIENDES PHYSIQUES ET NATURELLES DANS L'ANTIQUITÉ, —
- DES HARMONIES DE LA FAISON, DE LA SCIENCE, DE LA LITTÉRATURE ET DE L'ART AVEC LA FOI CATHOLIQUE, —
- DES PROPOSITIONS CATHOLIQUES, — DE MYSTIQUE CHRÉTIENNE, — DE LINGUISTIQUE, —
- DE LA DIVINITÉ ET DE L'HUMANITÉ DU CHRIST.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

DU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIS : 6 FR. LE VOL. POUR LE MANUSCRITTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE. 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE MANUSCRITTEUR
A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

60 VOLUMES, PRIX : 360 FRANCS.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.



S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1858

Buonanni

DICTIONNAIRE
DE
LINGUISTIQUE
ET
DE PHILOGIE COMPARÉE.

HISTOIRE DE TOUTES LES LANGUES MORTES ET VIVANTES,

OU

TRAITÉ COMPLET D'IDIOMOGRAPHIE,

embrassant

L'EXAMEN CRITIQUE DES SYSTÈMES ET DE TOUTES LES QUESTIONS QUI SE RATTACHENT
A L'ORIGINE ET A LA FILIATION DES LANGUES, A LEUR ESSENCE ORGANIQUE
ET A LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DES RACES HUMAINES, DE LEURS MIGRATIONS, ETC.

Précédé d'un

Essai sur le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence humaine.

PAR L.-F. JÉHAN (de Saint-Clément),

Membre de la Société géologique de France, de l'Académie royale des sciences de Turin, etc.



Ce n'est que des hauteurs de l'intuition chrétienne
que l'antiquité se dévoile au philologue dans toute sa
vérité et sa beauté.

ULRICH MÜLLER.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIS : 7 FRANCS.

**S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.**

1853

OUVRAGES DE M. L.-F. JEHAN (de Saint-Clément).

VENDUE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE TURIN, ETC.

DU LANGAGE et de son rôle dans la constitution de la raison, ou Vues philosophiques sur l'origine des connaissances humaines. 1 vol. in-18 Jésus, chez Lecoffre, rue du Vieux-Colombier, 29, à Paris. Prix : 2 fr. 60 c. — Cet ouvrage, dont les journaux et les revues catholiques françaises et étrangères ont rendu le compte le plus favorable, présente, sur l'origine de nos connaissances, la seule théorie qui, ainsi que l'a montré le célèbre auteur des deux articles publiés sur ce livre dans l'*Université catholique* (Juin et Juillet 1853), porte le dernier coup à tous les faux systèmes et à toutes les hypothèses auxquelles le rationalisme s'est recouru pour résoudre cette question capitale.

ÉPITOME HISTORIQUE SACRÉE ANALYTIQUE-SYNTHÉTIQUE à l'usage des commençants, méthode nouvelle pour la version, l'analyse, l'étude des règles, etc., sans les inconvénients du dictionnaire et de la grammaire. Avec cette méthode il n'est pas nécessaire de savoir le latin pour l'enseigner, il suffit de savoir lire. 1 vol. in-12, chez Lecoffre, à Paris. Prix : 1 fr. 25 c.

NOUVEAU TRAITE DES SCIENCES GÉOLOGIQUES considérées dans leurs rapports avec la religion et dans leur application générale à l'industrie et aux arts, avec un tableau figuratif des terrains et la représentation des fossiles les plus caractéristiques et les plus curieux. Ouvrage adopté dans les petits et les grands séminaires pour l'enseignement de la géologie, et dé-

dié à son Eminence Mgr le cardinal Merlot, archevêque de Paris. Nouvelle édition considérablement augmentée. 1 vol. in-12, avec pl., chez Lecoffre, à Paris. Prix : 2 fr. 80 c.

ESQUISSES DES HARMONIES DE LA CRÉATION, ou les sciences naturelles étudiées du point de vue philosophique et religieux et dans leur application à l'industrie et aux arts; histoire, mœurs et instincts des animaux invertébrés. 1 fort vol. in-12, précédé d'une introduction générale, et orné de planches représentant un grand nombre de figures dessinées et gravées avec le plus grand soin. Chez Lecoffre, à Paris. Prix : 5 fr.

ISOLA, SOUVENIR DES VALLÉES DE BRETAGNE. 2 vol. grand in-18, sur papier raisin, avec 4 gravures. Chez Lecoffre, à Paris. Prix : 2 fr. 50 c.

TABEAU DE LA CRÉATION, OU DIEU MANIFESTÉ PAR SES ŒUVRES. 2 vol. in-8°, imprimés avec luxe, nombreuses figures sur acier et sur bois, 2^e édition.

BOTANIQUE ET PHYSIOLOGIE VÉGÉTALE. 1 vol. in-8°, avec de nombreuses figures sur acier et sur bois.

BEAUTÉS DU SPECTACLE DE LA NATURE, par Ploche, ouvrage mis au niveau des connaissances actuelles. 1 vol. in-12, avec fig., 7^e édition.

Série de Dictionnaires embrassant *in extenso* les lois et tons les ordres de phénomènes du monde physique, l'histoire naturelle des êtres organiques et inorganiques qui le composent, l'examen critique des questions scientifiques qui se rattachent à nos livres saints, la réponse aux objections et aux principales difficultés soulevées contre la religion, etc., etc. Chaque Dictionnaire, dans le format in-4° à 2 colonnes, renferme de 1,000 à 1,200 colonnes.

DICTIONNAIRE D'ASTRONOMIE, DE PHYSIQUE ET DE MÉTÉOROLOGIE.

DICTIONNAIRE DE CHIMIE ET DE MINÉRALOGIE.

DICTIONNAIRE DE BOTANIQUE.

DICTIONNAIRE DE ZOOLOGIE, 5 vol. in-4°.

DICTIONNAIRE D'ANTHROPOLOGIE.

DICTIONNAIRE DE COSMOGONIE ET DE PALÉONTOLOGIE.

DICTIONNAIRE APOLOGÉTIQUE, 2 vol. in-4° (7°).

DICTIONNAIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES.

DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOGOLOGIE COMPARÉE.

(*) Ce ouvrage avait été primitivement annoncé sous le titre de : *Dictionnaire des Objections annuées*.

B^o 11.3.450.

Imprimerie WIGNE, au Petit-Montrouge.

INTRODUCTION.

DES LANGUES

CONSIDÉRÉES DANS LEUR ESSENCE ORGANIQUE ET DANS LEURS RAPPORTS
AVEC L'HISTOIRE DES RACES HUMAINES.

Comme le monde est figuré dans la nature, ainsi la nature humaine se peint dans le langage, et c'est par là que la linguistique peut être nommée la dynamique de l'esprit.

BORCH.

Dans notre *Dictionnaire d'Anthropologie ou Histoire naturelle des races humaines*, nous nous sommes principalement appuyé sur les caractères physiologiques pour ramener à l'unité tous les types divers de notre espèce, répandus sur le globe. Nous n'avons point sans doute négligé l'argument tiré de l'affinité des langues, mais nous n'avons pu donner à cette partie de notre travail toute l'étendue convenable. Nous avons pensé que la linguistique est devenue, dans ces derniers temps, une science assez vaste, assez importante surtout dans la solution des graves problèmes qui se rattachent à la nature de l'esprit humain ainsi qu'à l'histoire, à la filiation, à la civilisation des peuples, pour mériter une étude à part, et c'est ce qui nous a déterminé à réunir, dans un Dictionnaire spécial, l'histoire de toutes les langues mortes et vivantes et de leurs principaux dialectes. Nous y avons joint l'examen d'une foule de questions d'un haut intérêt, particulièrement sur l'origine des peuples, sur celle de leurs idiomes, de leurs religions, de leurs traditions diverses, sur l'ethnographie philologique, linguistique, archéologique et sur la philologie comparée, que l'on pourrait appeler la physiologie du langage.

Il n'est aucune personne un peu instruite aujourd'hui qui ne sache comment l'étude comparée des langues peut conduire aux résultats les plus précieux pour l'histoire primitive. Ce que peut avoir de fécond le procédé de la comparaison appliqué à certaines études s'est rarement mieux révélé que dans les rapides progrès accom-

plis par la science des langues à partir du jour où, ne bornant plus son effort à faire passer d'un idiome dans un autre un discours ou un ouvrage, elle se rapprocha les procédés et les mots des divers idiomes, Interrogé les grammaires, non pour en appliquer les règles, mais pour en analyser le génie, cherché enfin dans l'histoire du langage l'explication des origines ou du classement des sociétés humaines. La philologie comparée a pour but d'établir, par la comparaison des mots et des formes grammaticales, les lois de développement de la faculté qu'on nomme le parole, et, dans les divers modes d'application de ces lois, elle arrive à reconnaître sous peine l'âge d'une langue comme le degré de civilisation qu'elle représente. On conçoit qu'on puisse aller loin dans cette voie quand on considère et qu'on étudie tous les mots, et qu'on ajoute à cette étude celle des constructions grammaticales, tel que le système des signes pour représenter les temps et les modes des verbes, les divers rôles des noms, dans les phrases, qu'on se appelle *cas* dans plusieurs langues, etc., etc.

Or, depuis Leibnitz, qui propose l'étude comparée des langues comme moyen d'éclaircir les migrations des peuples dans l'antiquité, qui commença cette étude d'une manière vraiment scientifique, parce qu'elle était philosophique, et qui annonça l'évidence une partie des nombreuses découvertes qu'on a faites, la philologie ethnographique est devenue une des sciences les plus fécondes des temps modernes.

Après des efforts vains et longtemps prolongés pour faire remonter toutes les langues à quelqu'une des langues connues qui auraient été leur mère commune, et que l'on supposait être l'hébreu, on prit enfin le parti de renoncer à tout système préconçu et de se mettre à comparer simplement les langues entre elles, mortes et vivantes, afin de constater, par détails, leurs affinités. Ce qui constitue le fondement et tout à la fois l'objet de la philologie comparée, c'est la reconstruction du travail mental d'où sont sorties les langues et qui a présidé à leurs variations. Cette science poursuit deux ordres d'études. Dans le premier, elle refait l'histoire intérieure, interne, d'une langue ou d'une famille de langues. Dans le second, elle dresse une classification des langues connues, compte les familles et détermine à laquelle chacune d'elles appartient, puis scrute les affinités qui lient ces familles entre elles. L'ensemble des premières recherches met sur le voie des secondes. Les principes que promet de poser l'histoire d'une langue poursuivie dans toutes ses transformations et ses dérivations apprennent à fixer l'âge d'un idiome, la période à laquelle appartient la forme qu'il nous présente, et l'on n'est plus alors exposé à prendre pour des différences spécifiques ce qui ne tient qu'à des inégalités de développement, et à tomber ainsi dans cette erreur, fréquente en ornithologie, qui fait regarder comme des espèces diverses des individus spécifiquement identiques, mais dont le plumage diffère à raison de l'âge et du sexe.

Parmi les nombreux débileurs d'une Babel à effrayer les plus eudociens, nous devons mentionner les Poulain de Saint-Barthélemy, Young, Anquetil Duperron, Abel Remusat, Adelung, Vater, Bopp, Crawford, Mersden, les Champollion, G. de Humboldt, Klaproth, Balbi, Kennedy, Gellatin, Duponceau, Jackel, Sharon Turner, Leyden, Bethem, les deux Schlégel, Prichard, Whiter, Goulienoff, Mérien, Hammer, Lassen, Lepsius, Eichhoff, J. Grimm, Pott, notre immortel Burnouf, et une innombrable phalange d'idiomographes et de philologues du second ordre dont les ouvrages formeraient seuls une bibliothèque considérable. Ces hommes, qui ont surgi depuis un siècle, de tous les pays savants, travaillèrent d'abord sans aucun plan commun et sans méthode commune. Chacun attaqua au hasard les langues pour lesquelles il avait le plus d'attachement; chacun observait à sa manière. Les uns, tel que Klaproth, prétendent que « les mots sont l'étoffe du langage et que le grammaire ne donne que la forme, » s'attachèrent aux étymologies et formèrent ce qu'on se appelé l'école des *Lexicographes*; d'autres, tels que Bopp, Schlégel, G. de Humboldt, considérèrent la construction grammaticale comme plus importante, et les analogies qu'elle présentait entre plusieurs langues comme plus fondamentales. Il est résulté, de tous ces travaux épars, des matériaux scientifiques que l'on se pu coord-

donner et qui ont conduit à la solution de questions fort curieuses et du plus vif intérêt.

Nous nous proposons de résumer d'abord les principaux résultats de l'étude interne des langues, de ce qui constitue leur essence, leur organisme, nu concerne leur développement historique; puis nous rechercherons les données qui en ont réglé la classification, usent de toutes les ressources que l'idiomographie comparée peut nous fournir pour déterminer l'origine et la filiation des races et des peuples.

§ 1.

L'activité de l'esprit a besoin d'une langue pour se manifester sous les formes de la pensée, de la même manière que l'âme a besoin du corps : on ne peut penser qu'au moyen d'une langue et plus une langue est apte à exprimer toutes les émotions, tous les mouvements de l'âme, plus elle se rapproche de la perfection. Elle est, au contraire, d'autant plus imparfaite que son expression acoustique reste davantage en arrière de la pensée et n'en peut donner que des abréviations.

Penser, c'est mettre les conceptions de notre esprit, les notions, dans tel rapport ou telle relation. Toute langue se décompose donc en deux éléments : les *notions* et les *rapports*. Les notions ou représentations sont comme les matériaux de la langue; les rapports entre les notions constituent la forme. La perfection d'une langue consisterait à exprimer d'une manière acoustiquement complète et ses éléments matériels et ses éléments formels. On appelle *significations* les notions ou représentations. L'essence d'une langue est donc basée sur la manière dont elle exprime *acoustiquement*, c'est-à-dire par un mot, les significations et les rapports.

La *signification*, exprimée par un mot, s'appelle *racine*; elle peut être séparée de tout mot qui exprime le *rapport* : ainsi *frappais*, se compose d'abord de *frap*, racine et mot de signification, et de plusieurs mots de relation : *a* —, exprimant le rapport du passé; *—t—*, le rapport du présent; *—ev*, exprimant le rapport de la première personne du singulier ou de la troisième du pluriel.

Ainsi le mot est un produit à la création duquel ont concouru la signification et la relation. C'est de l'expression de l'une et de l'autre que dépend la formation du mot, puis la construction de la phrase, enfin le caractère entier de l'idiome. Une racine n'apparaît d'une manière bien déterminée que par l'expression acoustique de la relation : c'est de la sorte qu'une racine doit revêtir ces diverses figures appelées adjectif, substantif, verbe, cas, mode, temps, etc., et servir de base à la déclinaison et à la conjugaison.

La *signification* peut se trouver exprimée phonétiquement sans que la *relation* le soit. Cette dernière reste pour ainsi dire latente; elle est alors suppléée par quelque autre manifestation, par la place qu'on lui fait occuper dans la phrase, par l'accentuation et l'intonation, par le geste, etc. Ces moyens détournés pour exprimer la relation entre les significations s'observent principalement dans les idiomes monosyllabiques, dans la langue chinoise, par exemple. Une langue monosyllabique ne se compose que de racines exprimant une signification, mais ne renferment qu'implicitement la relation. Ici les catégories des mots ne sont pas distinctes par des sons acoustiques particuliers, et le même mot, le même son, peut représenter un substantif, un verbe, une particule, un nominatif, un génitif, un temps présent ou passé, un indicatif, un subjonctif, un actif, un passif, etc. Les distinctions ne se font qu'à l'aide de la place qu'on donne à ce mot dans la phrase, et c'est ce qui lui imprime le cachet spécial de telle ou telle relation.

Dans les langues à syllabes simples, à racines monosyllabiques, la simplicité, l'unité de l'idée se reflète dans l'unité du son, dans la syllabe unique; le mot n'est point encore devenu un organisme, une multiplicité de divers membres : le mot n'est ici qu'une unité ferme et sèche comme un cristal.

On remarque cependant une transition presque insensible entre ce principe rigoureusement unitaire et l'opposition d'un son déterminant, d'une *relation*, à côté du son de *signification*. Ici on choisit, pour exprimer la relation, soit des sons ayant une signification générale, *homme, femme*, par exemple, pour désigner le sexe, soit des racines de relation, comme des pronoms, c'est-à-dire des racines qui avaient primitivement une signification très-générale ou qui l'ont reçue plus tard.

Quand ces sortes de compositions augmentent en nombre, la caractéristique de l'idiome monosyllabique se transforme. En effet, quand la *relation* s'exprime par des mots accolés à la fin du mot de la *signification* resté immuable, la signe caractéristique de l'idiome monosyllabique disparaît : le mot *significatif* ne renferme plus le mot *relatif*; celui-ci obtient une existence à part. Tous ces mots de relation avaient été à l'origine des mots de signification, plus tard ils se sont altérés et ont fini par devenir des mots de relation. C'est ainsi que nous arrivons à la deuxième grande classe de langues, celle des langues d'*agglomération* ou d'*agglutination*, qui procèdent dans leur formation par voie simplement mécanique. Cette langue, à laquelle appartiennent presque toutes les langues américaines (1) et le basque, en Europe, comprend beaucoup de subdivisions, selon la manière plus ou moins intime dont les mots de relation s'attachent soit à la racine, c'est-à-dire au mot de signification, soit entre eux. Quelquefois les mots affixes existent encore comme s'ils n'étaient que des mots isolés; d'autres fois la fusion est si intime que la langue agglomérente se rapproche visiblement des langues de la troisième classe, ou langues à flexion.

Cette classe intermédiaire des langues, nous parlons des langues par *agglutination*, compte un grand nombre d'individus, ou plutôt la plus grande partie des langues du genre humain appartient à cette catégorie. Dans ces langues, le mot se forme par des membres qui se juxtaposent; tel est la caractéristique tranché qui les distingue des idiomes monosyllabiques. Mais ces membres ne se confondant pas encore en un seul organisme entier; c'est là ce qui constitue une différence fondamentale entre ces langues et les langues à flexion. Le mot n'est encore dans les premières qu'un composé de plusieurs mots conservant encore chacun une sorte d'individualité.

Dans la première classe, nous rencontrons l'unité la plus rigoureuse, mais sans l'expression particulière des relations.

Dans la deuxième classe, nous rencontrons l'expression souvent très-explicite des relations à l'aide des mots affixes, mais aux dépens de l'unité.

Dans la troisième classe, enfin, nous trouvons la signification et la relation incorporées dans des mots particuliers, et cela sans déroger à l'unité. Voilà certainement la classe la plus élevée, la plus riche, la plus féconde, la plus flexible; elle seule reflète, mieux que les deux précédentes, les mouvements de l'âme et de l'esprit, l'acte de la pensée, dans laquelle il y a fusion complète de la *signification* et de la *relation*, qui la pénétrant réciproquement. Ce qu'il y a de grandiose dans ce triple développement, c'est que, sur le premier échelon, nous voyons l'*identité sans différences*, l'identité pure et simple de la signification et de la relation; sur le deuxième échelon, nous découvrons la *différenciation* de la signification d'avec la relation, à l'aide de mots spécialement affectés à manifester l'une et l'autre; enfin, sur la troisième échelon, cette différenciation, cette séparation se reforme de nouveau pour reconstituer l'*unité*, mais unité infiniment supérieure à l'unité de l'identité primitive, puisque cette seconde unité est le résultat de la différence précédente. Cette *seconde unité* n'est plus le contraire pur et simple de la différenciation, elle l'a absorbée, digérée, assimilée; bref, elle agit comme le vrai organisme vivant, comme l'animal. Les idiomes à flexion sont donc les êtres les plus parfaits de tout le règne de la parole; dans ces idiomes la mot est devenu l'*unité de la multiplicité des membres ou des organes*, c'est-à-dire l'organisme unitaire et multiple à la fois.

(1) Nous disons presque toutes, car il faut au moins excepter le guarani du Brésil et l'othomi du Mexique, qui n'ont pas du tout cette nature polysyn-

thétique ou de langues à composition par agglutination, thème que Duponceau nous semble avoir trop généralisée.

C'est l'étude du sanskrit surtout qui a mis en évidence ces lois curieuses de la transformation graduelle des langues. Au début, dans le *Rig-Véda*, cette langue apparaît avec ce caractère synthétique, ces expressions complexes que l'on remarque dans les langues d'un organisme inférieur. Puis vient le sanskrit des grandes épopées de l'Inde; la langue a gagné alors plus de souplesse, tout en conservant cependant encore la rigidité de ses premières allures. Bientôt l'édifice grammatical se décompose : le *poli*, qui correspond à son premier âge d'altération, est empreint d'un remarquable esprit d'analyse. « Les lois qui ont présidé à la formation de cette langue, » dit E. Burnouf, « sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes, à des époques et dans des contrées très-diverses; ces lois sont générales, parce qu'elles sont nécessaires. Que l'on compare, en effet, au latin les langues qui en sont dérivées, aux anciens dialectes touloniques les langues de la même origine, au grec ancien le grec moderne, au sanskrit les nombreux dialectes populaires de l'Inde : on verra se développer les mêmes principes, s'appliquer les mêmes lois. Les inflexions organiques des langues mères subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe demeure le même; c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout à coup parlée par des barbares qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions, soit qu'abandonnée à son propre cours, et à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports eux-mêmes. »

Le *prākṛit*, qui représente le second âge d'altération de la langue sanskrite, est soumis aux mêmes analogies; d'une part il est moins riche, de l'autre plus simple et plus facile. Enfin, le *kawi*, ancien idiome de Java, est une corruption du sanskrit où cette langue est privée de ses inflexions et a pris en échange les prépositions et les verbes auxiliaires des dialectes vulgaires de cette île. Ces trois langues elles-mêmes, formées par dérivation du sanskrit, éprouvent bientôt le même sort que leur mère, elles deviennent à leur tour langues mortes, savantes et sacrées, le *pālī* dans l'île de Ceylan et l'Indo-Chine, le *prākṛit* chez la secte des *Djains*, le *kawi* dans les îles de Java, Bali et Madona. Alors s'élèvent dans l'Inde des dialectes plus populaires encore; les langues *gourī*, l'hindoui, le bengali, le cachemirien, le dialecte de Gouzerate, le maharatte et les autres idiomes vulgaires de l'Hindoustan, dont le système est beaucoup moins savant (2).

Cette triplicité de système qui se révèle dans l'expression de la pensée humaine en tant qu'elle se manifeste par la parole, embrasse toutes les langues, soit éteintes, soit parlées aujourd'hui sur le globe. Une langue qui n'appartient à aucune des trois grandes classes que nous venons de mentionner, est-elle possible? Il semble que la nature de l'esprit humain et les lois de la pensée ne permettent pas de répondre autrement que par la négative.

Ici se présente naturellement à l'esprit, sur la nature intime du langage dans ses rapports avec la pensée, une foule de considérations dont nous essayerons de développer quelques-unes, renvoyant à l'*Essai* qui suit (col. 83, ci-dessous), des développements plus complets sur cette matière.

Dans la pleine réalité, si tout est distinct, rien n'est isolé. Tout ce qui vit, se meut et se déploie dans le sens d'un organisme et avec un caractère individuel; mais tout se touche et s'engrène dans le monde; quelque librement que se puisse manifester une individualité, jamais elle ne saurait s'affranchir de cette immense solidarité qui enveloppe la sphère du

(2) La cause de ces transformations se trouve dans la condition même d'une langue, dans la manière dont elle se modèle sur les impressions et les besoins de l'esprit; elle tient à son mode même de génération. « Il ne faut pas, » dit G. de Humboldt, « considérer une langue comme un produit mort et

une fois formé; c'est un être vivant et toujours créateur. La pensée humaine s'élabore avec les progrès de l'intelligence, et cette pensée, la langue en est la manifestation. Un idiome ne saurait donc demeurer stationnaire : il marche, il se développe, il grandit et se fortifie, il vieillit et s'éteint. »

l'univers créé. Selon que l'individualité grandit, les rapports s'élèvent et se multiplient, de même qu'à la personnalité humaine se mesure le vrai progrès social.

La connaissance d'un être implique donc la connaissance des rapports qu'il soutient avec d'autres êtres. Il y a plus : dans le monde de l'intelligence, la même solidarité existe entre les idées. En effet, qui connaît, cherche et arrive à désigner, à nommer et à définir, et dans tous ces actes se retrouve un même procédé : rattacher l'individuel au général.

Il va de soi qu'il en doit être de même dans le langage, naturelle et nécessaire réverbération de la pensée. Dans toute langue, quelque rudimentaire qu'elle soit, il y a une désignation des choses ou des idées, et une désignation de leurs rapports (3). Le sens plein d'un mot résulte à la fois de la notation de l'idée et de l'indication de la catégorie (4). S'il est vrai que tout mot a primitivement et foncièrement un sens matériel et concret, c'est-à-dire individuel, il est tout aussi vrai que, pour la pensée, le mot, dès qu'il existe pour elle, côtoie un sens abstrait ou général. De telle sorte que dans le monde des mots, comme dans celui des idées et celui des choses, il y a toujours à un certain degré un entrelacement, une pénétration mutuelle de l'individuel et du général. Tout ce qui est, tout ce qu'on pense, tout ce qu'on nomme, est individuel, et cependant ne se conçoit et ne se nomme que par la catégorie. C'est que, hors Dieu, il n'y a rien au monde qui ait en soi son principe et sa fin.

Ce besoin de marquer à chaque mot son rôle, à chaque individu sa classe, donne naissance aux *formes grammaticales*, et à cet égard, il est vrai de dire que toute langue a des formes, c'est-à-dire un système plus ou moins développé pour indiquer les rapports et les catégories.

Les formes grammaticales sont comme des exposants des rapports des mots avec l'unité totale de la phrase (5).

Dans le vrai sens linguistique, la phrase n'est pas une pure juxtaposition des *parties du discours* qui auraient été inventées successivement, en raison du développement des besoins intellectuels. Tout, dans la vie des langues (et c'est toujours de la vie qu'il s'y agit), tout ce qui se produit dans la parole humaine, se range par unités organiques. Il y a l'unité du discours, l'unité de la période, l'unité de la proposition, l'unité du mot, l'unité de la syllabe. Chacune de ces unités correspond non pas à une pure collection ou aggrégation, mais à un organisme vivant (6).

Le mot est la molécule intégrante de la phrase : il ne se comprend complètement que par elle. La phrase, à son tour, peut être envisagée comme un mot à la seconde puissance (7).

Dès qu'un mot fonctionne, il a pris place dans un système de rapports plus ou moins compliqués, et selon qu'une langue a plus ou moins de force expressive, ces rapports, comme nous l'avons vu plus haut, sont plus ou moins *explicitement* indiqués.

Les savants ne connaissent pas de langue qui pousse plus loin à cet égard la richesse d'expression et de notation que le *sanskrit*. La phrase y apparaît, même aux yeux, comme un tout indissoluble, un agencement, un engrenage, et c'est avec un grand sens qu'on a soutenu dans ces derniers temps que les nombreuses lois euphoniques imposées à la rencontre des lettres initiales et finales des mots correspondent à un sentiment profond de l'unité organique de la phrase. On peut trouver sans doute que cette minutieuse notation

(3) TIEDEMANN, *System der Stoischen Philosophie*, I, 166. — POTT, *Etymol. Forschungen*, I, 149. — BINDSCHILD, *Physiologie der Stimme und Sprachlaute*, p. 15.

(4) HUMOLDT, *Ueber Verschiedenheit*, etc., § 14; *Entstehen der grammatischen Formen* (Mémoires

de l'Académ. de Berlin, 1822-1823).

(5) HUMOLDT, *Lettre à A. Régnier sur la nature des formes grammaticales*, Paris, 1827.

(6) HUMOLDT, *Ueber Verschiedenheit*, etc., § 15 et 17.

(7) POTT, *Einleitung*.

entrave l'exercice de la pensée, l'application de l'analyse. Mais il nous suffit ici de constater le fait (8).

Il se trouve d'ailleurs ou se pressent plus ou moins atténué dans tout le groupe des langues indo-européennes. Et il est important pour la philologie comparée de l'étudier là où il se rencontre dans sa plénitude, parce qu'il offre la vraie base d'interprétation et d'appréciation des formes grammaticales. C'est pour avoir méconnu cette vérité, qu'il a régné pendant si longtemps tant d'arbitraire dans les jugements des grammairiens. On ne remue rien sans point d'appui.

La flexion constitue la vraie forme grammaticale. Elle *fléchit*, assouplit, ajuste les mots dans la phrase. Sans elle, il y a encore phrase, mais plutôt dans la pensée que dans l'expression complète et véritable. Son caractère propre est d'être abstraite, générale, uniforme et immuable dans toute une série d'applications. C'est une pure expression de *rapport*, et qui par conséquent ne se conçoit réellement que dans la texture d'une phrase, dans un ensemble de mots. La flexion forme avec le mot, non pas un tout composé, mais un tout simple, indivisible. Ce ne sont pas deux éléments, deux idées accolées, nouées l'une à l'autre, c'est une subordination, une hiérarchie, une idée développée, c'est-à-dire déterminée et classée.

L'étude attentive des langues prouve que la flexion domine tout dès qu'elle se montre. Ce ne peut être une qualité adventice et fortuite que tel ou tel génie, telle ou telle convention a inoculée à un idiole : c'est une propriété essentielle, première, et qui, sortant du plus profond de l'aptitude linguistique d'une nation, préside à tous ses développements ultérieurs et s'engrène dans l'organisme total de la langue nationale. Elle se trouve notamment dans la plus étroite liaison avec deux éléments contradictoires en apparence, mais au fond coopérant organiquement, l'unité *lexicale* et la *division analytique* de la phrase. D'un côté elle rattache les mots les uns aux autres comme unités individuelles mais solidaires; de l'autre elle favorise la division analytique de la phrase et la liberté de sa formation; en ce que, dans son procédé purement grammatical, elle pourvoit les mots de signes caractéristiques qui font reconnaître facilement les rapports des parties avec le tout. Elle aide ainsi également à l'analyse des détails et à la conception synthétique. Enfin, ce qui est plus important encore, comme elle est surtout l'expression des rapports logiques de l'individuel et du général, elle stimule les plus audacieux élans de la pensée philosophique.

Dans le tissu (*texture*) du discours, dans la synthèse linguistique arrivée à son point culminant, la flexion répond à la fois à une exigence logique et à une exigence d'euphonie ou d'eurythmie. Comme tout penser consiste à isoler et à unir, à décomposer et à reconstruire, il a besoin d'une forme intellectualisée qui serve à indiquer l'unité des parties, c'est-à-dire des mots, et l'unité du tout, c'est-à-dire de la phrase. Or, la flexion répond merveilleusement à ce besoin, en ce qu'elle n'a pas d'autre rôle que d'y répondre. D'un autre côté le son cherche naturellement à mettre ses différentes modifications qui entrent en contact, dans une ordonnance qui plaise à l'élocution comme à l'oreille. Souvent il se borne à aplanir des difficultés de prononciation ou à obéir à des habitudes organiques. Quelquefois il va plus loin, et en fondant intimement la flexion avec le radical, il cherche et arrive à former des sections rythmiques, et l'on dirait qu'il n'a souci que d'un plaisir d'acoustique; mais, à bien voir les choses, il y a là une élaboration du son par le sens linguistique interne pour faire de l'unité acoustique le symbole de l'unité d'une idée déterminée.

(8) Le sanskrit est sans doute une langue morte, savante et de lourd attirail, mais ce n'est pas une langue factice, conventionnelle et qui n'aurait jamais été vivante, parlée. On a également dit, mais avec aussi peu de raison, que la langue savante des Chinois (*wen-tse*) est le produit de pures combinaisons

artificielles (BAZIN, *Principes généraux du chinois vulgaire*). Or, on arrive par là à cette étrange assertion de M. Ampère (*De la Chine et des travaux de M. Abel Rémusat*), qu'en Chine la langue écrite a précédé la langue parlée (le chinois vulgaire)!

Le son contribue à indiquer l'unité lexicale par la *pause*, par les *mutations syllabiques internes* et par l'*accent*. La *pause* ne peut servir qu'à indiquer l'unité extérieure; en dedans du mot, elle détruirait son unité. Mais dans le discours agencé, un repos de la voix à la fin des mots, repos fugitif et perceptible seulement pour l'oreille exercée, est naturel pour rendre reconnaissables les éléments de la pensée, tout en se subordonnant aux exigences de l'entrelacement de la phrase. Les langues où se manifeste un sentiment juste et fin, arrivent à concilier l'individualité de chaque mot avec l'agencement du tout. On n'a qu'à voir les lois euphoniques qui règlent en sanskrit le contact des mots entre eux.

Quant aux *mutations syllabiques internes*, elles contribuent à marquer l'unité du mot en ce qu'elles mettent pour ainsi dire en action la solidarité intime et presque la pénétration mutuelle des syllabes du même vocable. Il arrive ainsi que, par un merveilleux instinct, à la fois linguistique et euphonique, les syllabes ajoutées au radical comme signes de déterminations accessoires, échangent le sens réel et distinct qu'elles ont pu avoir d'abord en un sens symbolique. Mais il faut bien remarquer que tout cela s'opère par spontanéité, et non par convention proprement dite. Lors même que la philologie comparée arriverait un jour, comme elle y travaille aujourd'hui, à retrouver le sens primitif et individuel de toutes les flexions (syllabes ou lettres qui n'ont plus qu'une valeur de position), on ne pourrait jamais admettre dans les langues un pur développement *mécanique*. Telle est toutefois l'erreur de certains linguistes qui oublient que toute langue a son principe d'individualité, et s'imaginent que celle qui n'a pas le sens de flexion en germe, peut l'acquérir à la suite de développements plus ou moins longs. Non : qui dit langage, dit organisme, et l'organisme ne s'emprunte pas.

Un troisième moyen de marquer l'unité du mot, c'est l'*accent*. On peut notamment distinguer dans la syllabe trois qualités phonétiques (9), l'espèce propre de ses sons, sa mesure chronique et sa tonalité. Les deux premières sont déterminées par leur propre nature et font, pour ainsi dire, sa constitution corporelle; mais le ton, le ton linguistique et non pas métrique, dépend de la liberté du parlant, est une force qu'il lui communique, et ressemble à un esprit qu'il lui aurait insufflé. Il plane au-dessus du discours comme un principe encore plus plein d'âme que la langue matérielle même, et est l'expression immédiate de la valeur que le parlant veut imprimer à tout ce qu'il énonce. En soi, toute syllabe est capable de ton. Mais comme entre plusieurs une seule obtient réellement le ton, par là même cesse la tonalité de celles qui l'accompagnent immédiatement et s'opère la subordination. De là, l'accent lexical qui réalise l'unité vivante d'un mot. Aucun mot véritable ne peut être dénué d'accent, ni ne peut en avoir plus d'un *principal*; car il se morcellerait et deviendrait plusieurs. On conçoit toutefois qu'il puisse y avoir des accents *secondaires*, issus de la qualité rythmique du mot ou de nuances de signification.

Des considérations d'un autre ordre se présentent et appellent nos méditations.

On s'attendrait à voir dans le cours des siècles les idiomes s'élever par degrés de l'état monosyllabique à l'état d'agglutination, pour aboutir enfin à l'état de flexion. Or, c'est tout le contraire que nous observons : plus nous remontons le courant des siècles, plus nous trouvons l'*idiome* développé. (10). Le latin, par exemple, est plus riche en formes que les idiomes romanisés d'aujourd'hui; les langues modernes de l'Inde qui dérivent du sanskrit sont tout à fait dégénérées, quand on les compare à la perfection sublime de leur noble mère, et le Chinois de nos jours est tout aussi monosyllabique que celui des monuments les plus anciens. L'expérience démontre que dans les temps historiques les

(9) HUMBOLDT, *Ueber Verschiedenheit*, etc., § 16. — RAPP, *Versuch einer Physiologie der Sprache*.

(10) Quand on arrive à la pensée où s'arrête le champ des faits observables, on n'a pas de peine à découvrir que plus les langues sont anciennes, plus elles sont riches d'harmonie imitative, vivantes de poésie, brillantes de pittoresque, éclatantes de sonorité. Tout y est ample, abondant, plein de force et de rêve. Faut-il en conclure que, dans les premiers

temps, chaque son linguistique avait son sens particulier, indépendant, et que dans les premiers agencements, dans les procédés originels, il n'était pas une articulation de la parole qui ne correspondît à une articulation de la pensée? Depuis longtemps le débat est engagé sur cette question entre les maîtres de la science, et il est demeuré jusqu'à ce jour sans conclusion définitive. — Voy. J. GRAMM (*Deutsche Grammatik*); POTT (*Etymologische For-*

langues déclinent et nous n'assistons jamais à la naissance d'une langue nouvelle. En voyant aux premiers rayons de l'histoire la langue déjà si richement développée, nous en inférons avec raison que la formation de la langue avait eu lieu avant l'histoire. Ici se présentent les hypothèses plus ou moins incohérentes, toutes insoutenables, de l'origine humaine du langage (11). Nous ne pouvons nous arrêter à les discuter — Voy. *LANGAGE* (Origine du). Pour nous le langage est d'institution divine, les langues seules sont l'ouvrage de l'homme. Nous bornant donc à constater des faits, nous ferons observer qu' aussitôt que l'histoire prend naissance, nous voyons la langue commencer à effacer peu à peu ses particularités caractéristiques. On paraît donc autorisé à reconnaître comme deux époques distinctes dans l'histoire des idiomes : d'abord l'histoire de leur développement, c'est l'époque anté-historique; puis l'histoire de leur décadence, c'est l'époque historique.

Vouloir remonter plus haut, essayer de rechercher les lois qui ont présidé à la création des sons de *signification*, c'est une tâche qui nous paraît au-dessus des données de la science. Nous nous contentons du développement de la langue, ce qui constitue ses *formes*, et nous supposons sa *matière*, sa substance phonétique ou acoustique, qui sert pour ainsi dire de matière première à ce développement; ce sont, en d'autres termes, les racines ou les sons de signification. Comment cette matière première, commune à tous les idiomes, comment les racines ont-elles pris origine?

Cette question est tout aussi insoluble scientifiquement que la question relative à l'origine d'un organisme quelconque. On peut bien comprendre le rapport général entre la langue et l'esprit, mais il n'en est pas de même de la question suivante : Pourquoi cette racine a-t-elle cette signification particulière? C'est-à-dire : Quel est le rapport qui existe entre la signification et le son, le mot? Le problème ne nous paraît pas pouvoir se résoudre autrement qu'en remontant à l'origine première de toutes choses, à l'intervention du Créateur.

On a bien essayé, il est vrai, de reconstruire l'époque primitive ou anté-historique d'après l'essence des idiomes existants. On a été conduit par la dissection qu'on en a faite, à supposer que le *monosyllabisme* avait été l'élément primaire, que l'*agglutination* était

schungra); F. Bopp (*Sprachvergleichende Kritik über Grimm's Deutsche Grammatik*, Berlin, 1856; *Vergleichende Grammatik; sanskritische Conjugationsysteme*, etc. — Bopp soutient que toutes les désinences sont dérivées de mots autrefois significatifs par eux-mêmes, mais qui, en s'attachant à un autre mot devenu dominant, s'y sont à la longue subordonnés en oblitérant leur son et leur sens. C'est encore lui qui a cherché à expliquer par la simple influence mécanique de la désinence sur la racine, le changement de voyelle qui se remarque, du pluriel au singulier, dans certaines conjugaisons du groupe indo-européen. Par exemple en français : je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez; en sanskrit : védā, vēta, vēda, vidāma, vīda, vidus; en guthique : vaiþ, vaiat, vai; vilum, vitum, vīlum; en allemand : ich weiss, du weisst, er weiss, wir wissen, ihr wisst, sie wissen; en grec : εἶδα, εἶδον, εἶδεν, εἶδον, εἶδον, εἶδον.

(11) Si la parole est une invention humaine, cette invention est non-seulement la plus merveilleuse et la plus étonnante, mais encore elle ne ressemble à aucune autre invention connue. D'abord ses éléments, les sons articulés, ne sont pas formés par la nature, puisqu'on ne les a trouvés chez aucun individu dont l'éducation eût été abandonnée à la seule nature. Il est d'ailleurs évident et avoué des adversaires, que l'inventeur de la parole devait, avant tout, inventer ces sons et les combiner ensuite de manière à en faire des mots. En second lieu, quel rapport y a-t-il l'entends un rapport naturel, essentiel, pris dans le fond même de la chose, entre les sons articulés, les mots, le langage enfin,

et l'expression des idées? Et si l'y a quelque chose d'incontestable, n'est-ce pas que le langage est ou paraît tout à fait arbitraire? En effet, nous comprenons sans peine que toute espèce de son est, de sa nature, indifférente à rendre telle ou telle idée, et cela précisément parce que, de sa nature, le son ne peut rendre aucune idée, aucune pensée. Dira-t-on que, si personne aujourd'hui ne connaît plus les relations naturelles de la parole et de la pensée, il ne s'ensuit pas qu'elles aient été inconnues de celui qui les a créées? Mais c'est donner un degré d'intelligence surhumain à celui dont on veut absolument faire un homme. Ainsi l'on est forcé, en abandonnant le sentiment qui attribue l'institution du langage à Dieu même, et qui en rapporte l'origine au commencement du genre humain, on est forcé, dis-je, de tomber dans une contradiction frappante, puisque, d'une part, on suppose l'homme privé de langage, réduit à l'état le plus misérable, tout occupé des besoins physiques, et dans une ignorance qui laissait peu d'intervalle entre lui et la bête; et que, de l'autre, il est nécessaire de donner au premier inventeur des langues un génie supérieur à tout ce qui a existé dans la suite, même dans les siècles de lumières. Attribuer à l'homme l'invention du langage, c'est lui donner un vrai pouvoir créateur, pouvoir qu'un seul aurait d'ailleurs exercé une seule fois, dans un seul objet; c'est-à-dire qu'il s'est créé lui-même, quant à son être moral, en créant ses idées avec leurs expressions. Voir notre ouvrage *De langage et de son rôle dans la constitution de la raison*, 1 vol. in-48, chez Lecoffre, éditeur à Paris.

venue ensuite, et en dernier lieu la *flexion*. On a prétendu que les langues monosyllabiques s'étaient les premières arrêtées, dans leur développement, que les langues agglutinantes s'étaient développées du monosyllabisme, et de celui-ci les langues à flexion. Tout cela n'est qu'hypothèse encore, car nulle part nous ne voyons ces transformations s'accomplir. Pourquoi ces arrêts de plusieurs milliers d'années dans le développement des langues monosyllabiques (la chinois, par exemple), dans celui des langues par agglutination, comme le tatar, le turk, le finnois et le plus grand nombre des langues américaines? Pourquoi aucune de ces langues n'a-t-elle pu atteindre au degré le plus élevé, celui de la flexion? Pourquoi trouvons-nous au contraire les langues à flexion arrivées à leur développement complet dès l'antiquité la plus reculée?

S'il est difficile de constater, dans la croissance des langues, une marche ascendante et régulière, il n'en est pas de même de leur décroissance. Plus l'esprit se déploie dans le courant de l'histoire, plus il semble se dérober au son; on voit les flexions s'affaïssir, presque s'effacer, tout luxe disparaît; les éléments phonétiques qui ne sont plus sentis dans leur signification, se plient aux lois physiques des organes phonétiques et acoustiques. Ces lois, en agissant sur l'organisme de la parole, déterminent des assimilations et des décompositions phonétiques de toute sorte. L'expérience démontre que l'histoire nationale et l'histoire de la langue sont en rapport inverse. Voyez les nations de la civilisation moderne; toutes ont eu une histoire politique et sociale fortement agitée, et aucune, appartenant à la grande souche indo-germanique, n'a pu conserver la perfection primitive de son idiome. N'oubliez pas non plus que toutes ces nations, les véritables pionniers et architectes de la civilisation humaine, se sont mises en contact permanent entre elles; c'est encore là un motif, du moins accessoire, de la décroissance des idiomes primitifs. Quelle énorme différence entre les idiomes romans ou germaniques, surtout l'idiome anglais d'un côté, et l'idiome lithuanien de l'autre! Ceux-là, appartenant à des nations profondément et depuis longtemps travaillées en tout sens par les luttes de l'esprit, ont perdu beaucoup de leur richesse primitive; tandis que l'idiome des Lithuaniens, qui n'ont eu ni une histoire ni une littérature riche et féconde, s'est maintenu dans son originalité antique et naïve. Les langues slaves, de même, se montrant à l'observateur comme des langues dont les possesseurs n'ont pas encore achevé leur développement politique et social. La langue norvégienne, telle qu'elle se parle aujourd'hui dans l'île d'Islande, ancienne colonie des Norvégiens, possède encore presque toutes les richesses de l'antique langue du Nord; tandis que cette langue a beaucoup dégénéré chez les Suédois, les Danois, et même chez les Norvégiens du continent. Pourquoi? Parce que les habitants de l'Islande restaient étrangers aux mouvements de l'Europe, et que les Suédois, les Danois et les Norvégiens proprement dits, ces trois branches du grand arbre nordique, participaient et participent constamment à l'histoire universelle du continent européen. Les grandes époques, celles qu'on pourrait appeler les cataclysmes des races et des sociétés, sont accompagnées d'un rapide décroissement des idiomes; la migration des peuples vers l'empire romain était suivie d'une dégénérescence subite des langues romanes et germaniques.

La manière dont cet affaïssissement s'opère est partout la même au fond, parce qu'il existe une ressemblance fondamentale dans la nature de toutes les nations et, par conséquent, dans leurs organes phonétiques et acoustiques. Ainsi, il y a des mutations qui se font dans certaines combinaisons phonétiques chez les nations les plus diverses absolument d'après la même méthode; on voit se présenter peu à peu les mêmes changements dans les langues monosyllabiques, dans les langues d'agglutination, et dans les langues de flexion. C'est là quelque chose de surprenant à la première vue, et qui ne s'explique parfaitement que par la nature physiologique des organes de la voix humaine, qui sont identiques partout et toujours.

Un fait qui se reproduit dans toutes les langues qui marchent avec la civilisation, c'est qu'elles perdent la *prosodie* de leurs syllabes, et qu'elles la remplacent par l'accent: Voyez les langues latinisées vis-à-vis du latin.

Les langues d'une organisation supérieure, celles de flexion, tendent à simplifier leurs formes grammaticales. Elles coupent, par exemple, les terminaisons de flexion, les cas de déclinaison, en leur substituant des prépositions; le verbe a perdu les formes des temps et des modes, il les remplace par des verbes auxiliaires, et se voit obligé d'y ajouter les pronoms personnels, parce que les terminaisons personnelles se sont effacées à leur tour, ou que si elles restent encore debout, elles ne sont plus senties par l'oreille comme telles. De cette manière se trouve presque rompue la vieille synthèse qui existait entre la *signification* et la *relation*; ces langues secondaires à flexion descendent sur le deuxième plan, celui de l'*agglomération*, et la vraie flexion ne s'y maintient souvent que dans le cas où le radical lui-même est changé. Ce qui s'était dit par un seul mot, ne se dit plus que par plusieurs : en latin *matri*, en italien *alla* (*ad la*) *madre*, en français à la mère; — *amor*, *io sono amato*, *je suis aimé*. C'est ce qui a fait donner à ces langues le nom de langues *analytiques*.

Un autre signe de la décadence formelle, c'est l'affaiblissement du pronom démonstratif et plus tard encore du nom de nombre *un*, au point que l'un et l'autre finissent par devenir l'article : en latin *homo*, *piscis*, signifient aussi bien *un homme*, *un poisson*, que *l'homme*, *le poisson*; mais dans les langues modernes on a, en allemand : *Der Mann*, *der Fisch*, *ein Mann*, *ein Fisch*; l'homme (*le*, *la* vient de *ille*, *illa*, comme *cel*, *cette* de *iste*, *ista*) et *le poisson*, *un homme*, *un poisson*. Quand les terminaisons des déclinaisons du nom ont été usées, il a besoin de l'article. De même *le verbe*, quand il a rejeté ses terminaisons, ou quand elles ne sont plus senties comme jadis, ne peut se passer des *pronoms personnels*. Ceux-ci sont pour le verbe ce que l'article est pour le nom. Les antiques formes finales, si abondantes et si multiples, font place à un nombre restreint de quelques formes prépondérantes; cette analogie monotone des terminaisons est un signe caractéristique de la dégénérescence : homme, latin *homo*; rose, *rosa*; corne, *cornu*; latin *homines*, *rosæ*, *cornua*, s'affaiblissent en français jusqu'à devenir *hommes*, *roses*, *cornes*, c'est-à-dire que la consonne finale *s*, en français, a chassé par voie d'analogie toutes les autres terminaisons si variées *es*, *æ*, *a*, etc.

Il n'est guère probable que les langues à flexion redescendent jamais à l'état d'agglutination, moins encore à l'état monosyllabique, mais on peut affirmer que les langues à flexion qui sont tombées en ruines, ne pourront jamais se relever à leur hauteur primitive. Du reste, on ne saurait admettre que les idiomes monosyllabiques et agglutinants de nos jours sont d'anciennes langues à flexion retombées à l'état d'enfance. Ce serait supposer que ces peuples auraient eu une histoire de la pensée, une littérature riche et puissante, dont la disparition complète serait inexplicable. Quant au chinois monosyllabique, on en possède des monuments de la plus haute antiquité, qui suffisent pour détruire toute idée d'une perfection antérieure au monosyllabisme, et quant aux idiomes agglomérants, ils ne proviendraient, si cette hypothèse était admissible, que du monosyllabisme, mais nullement des langues à flexion.

On s'est demandé quelle était la cause de cette décadence des langues à flexion. On a cherché cette cause au-dessus de toutes les langues, en dehors de la libre volonté de l'homme. L'histoire sociale d'une nation, surtout sa littérature, pourra accélérer la décadence de son idiome, mais le point de départ de cette décadence existe dans la nature humaine.

L'altération continuelle des sons se montre clairement dans le rapport entre l'écriture et la prononciation. L'alphabet d'une langue peut nous fournir une image assez nette de la prononciation à l'époque où il y fut introduit. — Abstraction faite de l'impossibilité matérielle de nous représenter chacune des nuances si multiples de la voix et de l'oreille. Or, bientôt après l'établissement de cet alphabet on s'aperçoit de certaines divergences entre la prononciation et l'écriture du même mot. Ces divergences vont en augmentant; les sons changent de plus en plus, les caractères alphabétiques restent immuables en montrant une époque du passé, comme l'aiguille d'un cadran arrêté.

Nous venons d'esquisser quelques-uns des phénomènes généraux que la science a saisis dans ce qu'on peut appeler la *vie du langage*. L'étude de ces phénomènes a conduit à la notion précise des existences individuelles, ce qui a permis à la philologie comparée d'entrer dans une voie plus féconde et plus large; elle a quitté la psychologie pour l'ethnologie, c'est-à-dire l'étude de l'individu pour celle des sociétés. Elle a découvert entre chaque langue et l'état social du peuple qui la porte des rapports intimes; elle a retrouvé tous les mots et les formes grammaticales des documents historiques qui lui ont permis de reconstruire l'histoire des migrations des races diverses répandues sur le globe.

C'est maintenant ce que nous allons essayer de constater.

§ II.

Une feuille enlevée à l'un des livres sacrés de la Perse tombe un jour par hasard sous les yeux d'un jeune Parisien. A la vue de ces caractères dont la clef était perdue, ce jeune homme (il n'avait pas vingt-trois ans) se sent consumé d'une curiosité infinie; il se représente toute la sagesse du monde antique cachée sous cette lettre enchantée; il fait serment d'apprendre cette langue que personne n'entend plus en Europe. Il ira l'épeler au bord du Gange. Dans cette idée, il prend un engagement de volontaire dans un détachement de la compagnie des Indes. Il part; lui-même raconte comment il sortit de l'esplanade des Invalides, à pied, tambour en tête. Ce jeune soldat qui emportait dans son sac une Bible et les essais de Montaigne, arrive dans les grandes Indes; délié de son engagement, il entreprend seul, sans ressources, d'immenses voyages par terre, afin de mieux fouiller les souvenirs de la contrée. C'est ainsi qu'il parcourt, un pistolet à la ceinture, sa Bible à son arçon, la distance comprise entre Benerès et les côtes de Coromandel. C'était le temps de la guerre des Anglais et des Français. Maltraité par les uns et par les autres, il remonte à Surate. Là, enfin, il rencontre des prêtres persans, qui avaient conservé dans l'exil les anciens monuments de la liturgie des Mages. Il retrouve cet ancien culte du feu, ce reste de flammes qu'Alexandre n'avait pu éteindre et qu'une population sans patrie ranime aujourd'hui de son souffle. Sa curiosité commence par exciter la défiance des prêtres; mais un séjour de près de dix ans lui sert à gagner l'amitié du plus souvent d'entre eux. Le Persis lui enseigne en secret la langue sacrée de ses ancêtres, le zend, qui avec le sanskrit est pour le haute Asie, ce que sont pour notre Occident, le grec et le latin, c'est-à-dire une langue qui n'appartient plus qu'au culte. L'espérance de toute sa vie est remplie. Il tient dans ses mains les livres sacrés que n'avait encore vus aucun Européen. Car *le regard seul les souille*, disent les Mobeds. Il en a recueilli plusieurs copies; il les lit, il les traduit. Chose qui semble incroyable, il possède dans la langue morte, les livres des Mages, compagnons de Darius, de Xercès, de Cyrus, de Cambyse; de ses voyages il rapporte toute une bibliothèque composée de manuscrits; et comme Camoens, avec son poème échappé du naufrage (car on peut bien comparer le héros au poète), il revient en Europe où il publie les monuments de la religion persane, un peu avant que n'éclate la révolution. Ce jeune Français si passionné pour la science, si courageux, si ferme, si persévérant dans ses résolutions, était le célèbre Anquetil Duperron, qui fonda ainsi la science de la tradition orientale.

D'autre part, l'Angleterre, restée maîtresse des Indes, achevait d'en prendre possession par la science. Un Français a retrouvé la langue et la religion des peuples persans ou zends. Un Anglois, William Jones, a retrouvé la langue des anciens peuples hindous. Depuis que cette double civilisation est rentrée dans la tradition vivante, chaque société a été, en quelque sorte, rejetée sur un autre plan. Per delà les dieux de l'Ionie, on aperçoit, dans les montagnes de l'Asie, les dieux indiens. L'Olympe recule jusqu'à l'Hyméloye. Peu à peu l'Occident recueille les dépouilles et la sagesse de ce vieux monde, manuscrits apportés par les missionnaires et les voyageurs, hymnes, genèses, liturgies, rituels, épopées, codes de lois écrits en vers, drames, philosophie, théologie. Dans la première ardeur des découvertes, les orientalistes publièrent qu'une antiquité plus profonde, plus philo-

sophique, plus poétique tout ensemble que celle de la Grèce et de Rome, surgissait du fond de l'Asie. Un nombre considérable d'habiles et patients scrutateurs se mirent à l'œuvre, et les philologues ne furent ni les moins ardents, ni les moins heureux dans leurs recherches et leurs élucubrations. L'étude comparative des langues de l'Europe avait constaté la parenté plus ou moins étroite de ces langues entre elles. Outre l'identité de leur système grammatical, leur vocabulaire est composé de mots qui tous peuvent se rattacher les uns aux autres par les règles de l'étymologie. Ces règles sont basées sur la comparaison que l'on a faite des changements subis par les mots en passant d'une langue dans une autre; ce travail comparatif a conduit à la découverte de lois de permutation pour les lettres et de procédés régaliens pour l'échange des sons. On verra par le tableau que nous avons tracé de ces permutations, à quel patient travail il a fallu se livrer pour en découvrir les lois et pour remonter de mots en apparence assez dissemblables, à un radical, à un type commun. Ce radical ou type primitif a été trouvé dans le sanskrit, ou du moins les mots de cette langue se présentent sous une forme beaucoup plus ancienne que les formes européennes et par conséquent ils se rapprochent le plus du type dont nous ne pouvons aujourd'hui saisir que des dérivations diverses.

Pour fixer les idées, nous donnerons un exemple de permutations de consonnes dans quelques langues germaniques. Ces langues aiment à mettre *k* pour *k*; *th* pour *t*; *f* pour *p*; *t* pour *d*; *p* pour *b*; *k* pour *g*; *g* pour *x*; *d* pour *o* et *b* pour *f*.

Sanskrit.	Grec.	Latin.	Gothique.	Ancien allemand.
páda	ποῦς (podós)	pes	fótus	vôuz
kapála	κεφάλῃ	caput	haubith	koupit
dva	δύο	duo	twai	zméné
gnā	γνώμι	gnosco	kan	chan
iñ	ἰνίζω	lingo	laigô	lêkôm

On a naturellement conclu de cette étude comparative que les langues de l'Europe appartiennent à une grande famille originairement divisée en plusieurs branches dont nous ignorons l'ancêtre commun, mais dont le sanskrit nous représente une des plus anciennes lignes collatérales.

Le perse et le zend sont deux sœurs du sanskrit auxquelles les langues germaniques tiennent de plus près, tandis que le grec et les idiomes slaves respellent davantage le sanskrit. La famille lithuanienne surtout, a gardé presque sans altération le moule de la langue de l'Inde. Aussi a-t-on remarqué que plus on avançait vers l'est, plus les langues offraient de ressemblance avec la langue antique qui fut leur mère commune. Refoulé à l'extrémité de l'ouest, sur les côtes de l'Armorique en Irlande, etc., le celtique présente des affinités incontestables avec le sanskrit, mais plus difficiles à saisir.

Parmi les quatre grandes classes de langues européennes se rattachant à la souche indo-germanique, nous avons nommé les langues germaniques, les langues slaves, les langues celtiques; ajoutons une quatrième famille dite *pélasgique*, qui comprend le grec, le latin et toutes les langues romanes.

Le groupe *pélasgique* tire son nom des Pélasges qui auraient originairement peuplé la Grèce et l'Italie et dont l'idiome aurait été la souche du grec et du latin. Ces deux langues doivent être considérées comme deux sœurs dont l'aînée ne serait pas le grec. L'éolien, le plus ancien dialecte hellénique, ressemble au latin bien plus que les autres dialectes plus récents du grec. Le latin n'était qu'une des branches de l'ancienne famille des langues italiques comprenant le japygien, l'étrusque et l'italiote. Ce dernier se subdivisait en deux rameaux dont l'un constituait le latin et l'autre renfermait les dialectes des Ombriens (12), des Marses, des Volsques et des Samnites.

(12) Il est à peu près démontré que les populations aborigènes de l'Italie, sauf quelques exceptions, se rattachaient fondamentalement aux Om-

briens; et quant à ceux-ci, c'étaient, ainsi que leur nom l'indique, des émissaires de la souche kymrique, peut-être modifiés d'une manière locale par

La langue japygienne (13) nous a été révélée par des inscriptions découvertes en Calabre et que Grotefend, Kirchhoff et Mommsen ont essayé de déchiffrer; cette langue est indo-européenne; les inscriptions des idiomes itéliotes démontrent encore plus nettement leur parenté avec le prototype esiotique. De plus leur comparaison avec le senskrit nous fait connaître le degré de civilisation auquel étaient parvenues les tribus qui les portaient, au moment où elles commencèrent leur migration. Ainsi tous les noms d'animaux domestiques sont les mêmes en senskrit, en latin et en grec : *bœuf*, sensk. *gāuṣ*, lat. *bos*, grec *βοῦς*; *brebis*, sensk. *orīs*, lat. *ovīs*, grec *ovīs*, etc.; elles savaient construire des chars, faire des jougs (sensk. *jugam*, devenu *jugum*, en grec *ζυγόν*); elles divisaient l'année en mois lunaires, employaient le système décimal dans leur calcul et professaient un culte semblable à celui qui est dépeint dans les plus anciens livres sacrés des Hindous.

A une époque qu'il est impossible de préciser, les Pélasges se séparèrent en *populations helléniques* et en *populations italiques*, et les mots propres à la fois au grec et au latin nous montrent quels étaient les progrès accomplis et les connaissances communes chez les Pélasges. C'est à eux que remontent l'établissement de l'agriculture, la culture des céréales, de la vigne et des oliviers. Les mots particuliers au latin attestent les progrès propres aux peuples Italiques. Ainsi le mot qui signifie *barque* ou *navire*, sensk. *ndus*, lat. *navis*, appartient aux trois langues; mais les mots *velum*, *malus*, *antenna* sont exclusivement latin, parce que ce furent les anciens peuples d'Italie qui inventèrent la navigation à voiles.

Nous ne nous arrêterons pas aux langues romanes nées de la décomposition du latin. Nous avons déjà dit comment elles perdirent leur caractère synthétique et les flexions de leur mère.

Passons aux langues slaves. Ces langues forment des groupes qui correspondent à des degrés divers de développement linguistique. Ainsi le lithuanien, l'ancien prussien et le livonien ou celtique, appartiennent à une période moins avancée que celle où apparaît le rameau slave proprement dit. Celui-ci ressort de la comparaison des grammaires. Le slave propre comprend deux branches; l'une occupe le sud-est et renferme le russe, le bulgare, l'illyrien, le serbe, le croate, etc.; l'autre embrasse dans l'ouest le polonais, le bohémien, le wende, etc.

La famille germanique se rattache plus particulièrement aux langues iraniennes qui comprennent le perse et le zend et beaucoup d'autres idiomes dont plusieurs ont disparu. Cette parenté des idiomes germaniques avec les langues de l'Iran nous montre assez quel fut le berceau des peuples qui vinrent occuper l'Europe centrale, chassant devant eux les Celtes qui les y avaient précédés. On trouvera l'histoire et la classification de ces langues aux articles qui leur sont consacrés dans ce dictionnaire. On observe entre ces langues une affinité beaucoup plus étroite que celle que l'on a constatée entre les langues pélasgiques et entre les langues slaves. Le principal trait qu'elles possèdent en commun, c'est l'existence de deux formes différentes de verbes et de substantifs, que les grammairiens ont appelées déclinaisons et conjugaisons fortes et déclinaisons ou conjugaisons faibles.

Enfin la quatrième et dernière famille indo-européenne comprend les langues celtiques qui sont venues mourir sur les rives de l'Atlantique. Cette famille qui fut sans doute puissante dans une haute antiquité, ne nous offre plus aujourd'hui que des représentants très-dégénérés; c'est à elle qu'apparteneit sans doute la langue que parlaient les Gaulois nos ancêtres (14) — Voy. CELTIQUES (Langues).

la mesure de l'infusion divine reçue dans leur sein. Cette parenté des Omériens avec les Kymris est prouvée surtout par plus de trois cents mots cités par le cardinal Mai, au tome V de sa collection des classiques, édités sur les manuscrits du Vatican, et que le latin a tirés du celtique, gaélique, gallois et breton, etc.

(13) Les Japyges seraient venus en Italie vers l'an 1186 avant notre ère.

(14) A partir de l'époque romaine, il faut considérer les nations celtiques, de la Gaule, de la Germanie, du pays helvétique, de la Rhétie, comme deve-

nues étrangères à la nature spéciale de leur inspiration antique, et se borner à ne plus reconnaître chez elles que des traditions de faits, et certaines dispositions d'esprit qui, persistant avec la mesure du sang des Kymris demeurés dans le nouveau mélange ethnique, ne gardaient d'autre puissance que de prédisposer les populations nouvelles à reprendre un jour quelques-unes des voies jadis familières à l'intelligence spéciale de la race gallique. Voy. DIFFERENCES, Celtica II; — THIERRY, Hist. des Gaulois.

Nous verrons ailleurs que les monuments grossiers, attribués aux Celtes, appartiennent plus pro-

Un simple coup d'œil sur l'affinité des langues européennes avec les antiques idiomes parlés des bords de la mer Caspienne aux rives du Gange, nous permet de reconstruire avec certitude l'ordre des migrations qui ont peuplé l'Europe. Nous trouvons dans l'histoire de ces langues un indice incontestable de l'origine asiatique des nations européennes; des tribus, parties du pied de l'Imaüs, se sont poussées les unes les autres, et les Celtes, les plus anciennement arrivés sur notre continent, ont fini par en devenir les habitants les plus occidentaux.

Outre les inductions, tirées de l'évidente affinité des langues, des rapprochements d'un autre ordre et non moins décisifs viennent s'ajouter aux faits qui établissent en Asie le berceau commun des peuples de l'Europe. Dans les plus anciens monuments religieux de L'Inde et de la Perse, dans les *Véedas*, le *Zendavesta*, etc., nous trouvons une foule de traditions mythologiques, de croyances, de surnoms de dieux, de rites sacrés, dont la Grèce antique, la vieille Italie, l'Allemagne, la Scandinavie, la Russie et même l'Angleterre, nous offrent des variantes curieuses dans leurs légendes et leurs mythes. Au milieu de la mobilité, des changements, des transformations que subissent ces mythes héroïques ou religieux, un fond commun d'idées reste, qui permet de saisir la parenté originaire des croyances. Ce sont les mêmes traits sous un costume différent. MM. Aufrecht et Kuhn, orientalistes distingués de Berlin, et un des premiers indianistes de l'Allemagne, M. Alb. Weber, ont particulièrement fait ressortir dans leurs ouvrages ces frappantes analogies.

Il faut donc nécessairement reconnaître que des peuples, partis des confins de l'Inde, de la Perse, ont apporté en Europe leurs idiomes et leurs traditions. Mais à cette époque reculée où les tribus asiatiques se mirent en marche, faut-il admettre que cette partie du monde n'était point encore peuplée et que les tribus conquérantes ne trouvèrent devant elles que des solitudes? C'est encore dans l'étude des langues que nous trouverons la solution de ce problème ethnographique.

La science a démontré, nous venons de voir par quels procédés, que les langues de l'Europe appartiennent à la souche indo-européenne, mais pas toutes absolument; trois groupes font exception : la *basque*, le *finnois* et le *hongrois* ou *magyar* (15). Ce troisième groupe qui se rattache au groupe finnois, est la langue des anciens Huns, lesquels se sont mêlés aux populations de la Dacie et de la Pannonie et ont ainsi donné naissance aux Hongrois dont le nom même rappelle l'origine.

Quant au basque ou *euskari*, des travaux récents sur cette langue ont montré qu'elle a eu jadis un domaine beaucoup plus considérable que l'espace étroit où elle est aujourd'hui confinée et qu'elle a été parlée par une population (les Ibères) qui s'étendait des Alpes jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Espagne (16). C'est aux savantes recherches de G. de Humboldt et à celles plus récentes d'un habile philologue de Béziers, M. Boudard, que nous devons l'élucubration de ce fait d'un grand intérêt. Le basque serait donc le dernier vestige de la langue des Ibères, peuples que les Celtes anraient repoussés au midi de la Gaule, où nous les voyons établis au temps de César. Le nom de Celtibérie indique un mélange de ces deux peuples en Espagne et l'on ne peut douter qu'il n'ait eu lieu également dans le Languedoc et l'Aquitaine.

Le basque ou langue ibérienne présente de frappantes analogies avec les idiomes polysynthétiques ou agglomérants du Nouveau-Monde, ainsi qu'il sera facile de s'en convaincre par la comparaison de ces langues dans les divers articles que nous leur avons consacrés. On croit être fondé ainsi à regarder le basque comme la langue d'un peuple en-

hablement à la race finnique qui les avait précédés dans nos contrées.

(15) Nous ne parlons pas du turk et du maltais, dont l'introduction en Europe est de date relativement récente.

(16) Suivant Ewald, les Ibères du Caucase appartiendraient à la souche de *flétr*; supposition gra-

tuite. Ce qui autorise à rapprocher le nom des Ibères du Caucase de celui des Ibères de l'Espagne, c'est ce fait qu'une montagne de la Grèce continentale s'est très-anciennement appelée les *Pyrrénées*, tandis qu'un fleuve de la Thrace se nommait l'*Ibère*. Ce sont là des jalons dignes d'être remarquables.

core dans un état intellectuel fort primitif, et l'étude du finnois permettrait même de supposer que les Ibères étaient d'une race alliée à la race tartare (17).

Le deuxième groupe de langues européennes étrangères ou sanskrit est le groupe finnois, qui occupe tout le territoire de la Russie septentrionale jusqu'à l'extrémité du Kamtschatka. L'étude comparative de la grammaire et du vocabulaire des nombreux idiomes que parlent les tribus répandues dans la Sibérie, a révélé entre eux un lien commun. Toutes ces langues, depuis le Japon jusqu'à la Finlande, offrent ce même caractère d'agglutination que nous venons de signaler dans le basque, mais à un moindre degré. — Voy. Finnois, etc. — Les langues finnoises et basque étaient donc des idiomes d'une organisation analogue qui dénoterait un faible degré de développement intellectuel (18). On voit par l'étude du vocabulaire des langues finnoises et tartares que les populations qui les parlaient manquaient d'une foule de connaissances que nous rencontrons dès l'origine chez les populations indo-européennes. Ainsi le nom du sel est, dans tous ces idiomes, exprimé par un dérivé du nom sanskrit, grec et latin (19). On peut donc supposer que les tribus asiatiques, lorsqu'elles pénétrèrent en Europe, n'y rencontrèrent que des populations dont la puissance intellectuelle n'était probablement pas supérieure à celle des hordes actuelles de la Sibérie. Les conquérants, venus de l'Asie occidentale, n'eurent donc pas de peine à soumettre ces barbares auxquels ils se mêlèrent souvent sans doute, mais dont ils constituèrent l'aristocratie. L'esprit guerrier et hautain est un trait caractéristique des Aryas (Voy. ce mot) et des Iraniens, et il ressort dans toute l'histoire des peuples germains, latins et grecs.

Nous ne pouvons nous arrêter à tracer le tableau de l'organisation de ces nombreuses langues finnoises, appelées aussi ouraliennes et ougro-tartares, qui sont parlées par les races de la Sibérie et celles de l'Asie centrale, vaste famille divisée en quatre groupes : le groupe ougrien, comprenant l'ostiak, le samoïède, le vogoul et quelques autres dialectes ; le groupe tartare, auquel appartiennent le mongol, l'ouïgour, le mandchou et le turk ; le groupe japonais auquel se rapporte le coréen ; le groupe finno-ougrien ou tchoude, qui embrasse le suomi ou finlandais, l'esthonien, le lapon et le magyar. Les langues de ce dernier groupe sont supérieures à celles des groupes précédents sous le rapport du système grammatical et de l'idéologie (20).

On retrouve jusque dans la partie la plus boréale de l'Amérique des rameaux de la famille finno-ougrienne, ce qui concorde avec l'étude des races, car l'Eskimau, habitant de ces régions polaires, se rattache par ses traits au type ougrien (21).

(17) Nask ne voit dans les Ibères que des Finnois, et il prétend fonder sa démonstration sur la linguistique. (*Ursprung*, etc., p. 112-146.)

(18) Le nom de finnois viendrait par contraction et mutation de lettres de *finn*, *fen*, *il-ouen*, *il-gen*, *lit-gen*, *pit-gen*, *pit-goma*, *homme jaune*, d'où le latin *genus* et *genius* et le grec *πυγ-παλος*, *pygmée* ; on sait que cette race a les yeux bridés, le nez plat, la taille obèse et ramassée. C'est à elle qu'il faut rapporter tout ce qu'en a dit des nains, des gnomes, des génies, des *larths*, des *pénaceth*, des *fad*, *fadet*, *fee*, etc., etc.

(19) On sait que l'usage du sel fut longtemps inconnu aux habitants du nord de l'Europe, et que c'est un roi de Danemark, Christiern II, qui l'apporta aux paysans suédois. La permutation de S en H ou kh est fréquente dans les langues : ainsi *sal*, nom latin du sel, *hal-on* en breton, se disait aussi *hal* jadis chez les Allemands ; de là le nom de *halle* donné aux lieux où il y a des salines, et par extension aux lieux où se tiennent les marchés.

(20) Muller (*Suggestions*, etc. London 1834) considère l'agglutination comme le caractère distinctif de toutes les langues finniques. Peut-être y aurait-il lieu, d'une part, à mieux s'expliquer sur les limites exactes de l'agglutination, et, d'un autre, à rechercher si les langues ariennes elles-mêmes ne possèdent pas, de leur propre fonds, ce même pro-

cé. L'étude des langues finniques est malheureusement bien peu avancée encore, et fait obstacle ainsi à toute connaissance définitive des autres familles d'idiomes.

(21) Des recherches archéologiques d'un grand intérêt tendent à démontrer que des populations jaunes ou finnoises, venues de l'Amérique du Nord où elles s'étendaient jusque vers les rives du Mississippi Supérieur, et accumulées dans le nord de l'Asie, ont jadis débordé sur l'Europe entière, depuis l'extrémité méridionale de l'Italie et de l'Espagne jusqu'à la haute Sibérie, en couvrant la Suisse, la Gaule, les îles Britanniques, toute l'Allemagne, le Danemark, le sud de la Suède, la Pologne et la Russie, et que c'est à elles qu'il faut attribuer l'ensemble de ces monuments grossiers de terre et de pierre brute qui témoignent partout de l'unité de la population primordiale de notre continent. Il faut renoncer à voir dans de telles œuvres des résultats qui n'ont pu sortir de la culture sporadique, et d'ailleurs bien connue aujourd'hui pour avoir été plus développée, des nations celtiques et des tribus slaves. Nous reviendrons sur ce sujet à l'article CELTIQUES (LANGUES). — Voy. WORMS, *The primeval antiquities of Denmark*. — SCHARF, *Slawische Alterthümer*. — KEFERSTEIN, *Ansichten über die keltischen Alterthümer*.

On a découvert dans trois parties distinctes de la presqu'île de l'Inde des populations agricoles que l'on considère comme des débris de la nationalité indienne primitive. Ces tribus seraient les restes de l'ancienne race qui occupait l'Inde lorsque les Aryas y pénétrèrent et qui fut repoussée par ces conquérants aux deux extrémités opposées de son vaste territoire. Ces tribus parlent des langues qui sont absolument étrangères au sanskrit, mais qui sont très-voisines des idiomes tartares. Toutes les données philologiques concourent à nous faire admettre qu'une race très-voisine de la race tartare, et par conséquent alliée elle-même à la race finnoise, précéda dans l'Indoustan la race supérieure, qui, des bords de l'Euphrate et de l'Indus, envoyait un de ses rameaux, sous le nom d'Aryas, vers l'extrême Orient, tandis que l'autre allait peupler l'Europe. — Voy. DRAVIDIENNES (Langues) et IND. — Plusieurs savants philologues et ethnographes (Rask, Hodgson, Max Muller, Rawlinson, Norris, etc.) paraissent avoir exagéré le rôle que la race janne, scythique, mongole, finnoise ou comme on voudra l'appeler, aurait joué sur le globe et dans les destinées du monde. Qu'il y ait derrière l'antiquité de la race chamitique, spécialement de la céphène (celle des Éthiopiens orientaux, qui sont les Céphènes des anciens, les Couschites de la *Genèse*), une antiquité plus reculée encore, qui pourrait rendre compte de la dispersion de la race humaine jusqu'aux extrémités de l'Amérique par les voies de l'Asie orientale, où les Tongouses forment le pont vers le nord-est de l'Asie; de la dispersion des Malais sur l'océan Pacifique par le mouvement de la race chinoise; de l'arrivée des peuples du Dekkhan dans le midi de l'Inde, et des Brahous dans le midi de la Perse orientale; de la dispersion des nègres océaniques, expulsés du midi de l'Inde; de celle des races africaines rattachées à l'ouest de l'Inde, où les géographes indiens citent une population de Varvas aux cheveux crépus et qui ne sont pas nègres, mais qui rappellent peut-être les Somanis et tribus parentes de la côte d'Afrique, où les anciens connaissent une *mare Barbaricum*; que les nègres aient été refoulés par les Couschites et autres Chamites vers le sud de l'équateur; tout cela peut se présumer, mais les preuves sont encore lointaines. A part la philologie proprement dite, il y a la question des croyances, traditions, légendes, institutions, mœurs, coutumes, en défalquant tout ce qui tient à la nature humaine, tout ce qui s'entend de soi, les contacts évidents ou les contacts probables. Il y a là plus d'une question compliquée, qui ne sera dénouée, si elle l'est jamais complètement, qu'à la suite des âges.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au rôle de la race scythique, nous pouvons dire que partout où elle a passé sur la scène du monde et où nous pouvons nous rendre un compte historique de sa présence, nous la voyons ravager tout sans jamais rien fonder. Quand elle cesse de ravager, elle cesse d'agir; et tôt ou tard cessant d'agir et de comprimer, elle succombe. On dirait la *fléau de Dieu*, qui sert à châtier les peuples et les empires.

L'invasion des Scythes dans la vieille Asie et la vieille Europe du temps de l'empire des Mèdes et à plusieurs époques précédentes, invasion qui amène des flots temporaires vers l'Inde, la Perse, l'Arménie, l'Asie Mineure, ou du côté de la Scythie d'Europe; celle des races scythiques qui bouleversent l'empire grec de la Bactriane et fondent un empire d'Indo-Scythes dans l'Inde; celle des races hunniques qui jettent à bas l'empire romain et déterminent la grande émigration des peuples slaves et germaniques; celle des Avars et des Madgyars, comme des Polovtses, qui remplissent l'espace intermédiaire entre l'invasion hunnique et celle des hordes turques; cette dernière qui, se précipitant sur l'Asie musulmane, y écrase la domination des Arabes; celle des Mongols, qui engloutissent momentanément la terre, depuis la Chine et le Tibet, la Perse, la Syrie, l'Asie Mineure jusqu'aux extrémités de la Russie, de la Pologne, de la Silésie, de la Hongrie; celle des Turks de Constantinople, comme celle des Turks qui fondent l'empire du grand Mogol dans l'Inde, ou s'établissent dans la Persa sous la dynastie de Kadjar; voilà de grands retentissements, un fracas épouvantable... mais qu'en est-il resté? A part l'empire du grand Mogol, devenu persan et indien de turk qu'il était en son principe, une destruction épouvantable de toutes les parties du globe, l'étouffement universel de tous les germes de culture dans

toutes les régions du monde arabe comme du monde persan où ces deux peuples sont. C'est tout ce que l'on trouve à signaler.

Si ces Scythes s'humanisent sur quelques points, ils ne se transforment point, ils cessent d'être. Tel fut le sort des Mongols de la Chine, qui acceptèrent les institutions et les mœurs des vaincus, conservant les postes militaires; des Mantchoux de la même région; des Seldjoucides qui embrassèrent la civilisation arabe; des Gaznévides dans la Perse et l'Inde. Tel fut celui de l'empire du grand Mogol qui cessa d'être turk de bonne heure, pour devenir persan et indien, se mêlant au sang des Radschapooutras. Les vaincus, maîtres de fait, entrent dans le conseil des vainqueurs, s'allient à leur cause, les absorbent et les dominent, ou les expulsent. Quant au Turk de Constantinople, il reste campé en Asie et en Europe, comme l'a si bien dit M. de Bonald, et partout où il domine, il stérilise les peuples et les territoires, témoins la Syrie et la Babylonie, l'Asie Mineure, la Palestine, l'Égypte, Méroë et le Soudan.

Les Aryas nous présentent un tout autre spectacle; on peut les regarder comme la plus fluide de toutes les familles de l'espèce humaine; elle en est, en même temps, la plus compréhensive, ce qui est exprimé par l'ensemble de ses idiomes. La poésie profonde de la langue des Indiens, des Grecs et des Germains s'est traduite en une singulière aptitude pour la métaphysique. L'énergie et la forme juridique du vieil idiome des Perses et des Romains en ont fait, de bonne heure, des peuples d'empire et de gouvernement, au génie politique, administratif et législatif, caractère qui a passé à la nation française. Le gouvernement de soi, on l'indépendance personnelle, vieux fonds de la noblesse guerrière de la vieille Inde, de la vieille Perse, de la vieille Grèce, de la race des Kymris et de la vieille Germanie, s'est perpétué dans le *self government* de la race anglo-saxonne et anglo-normande de la Grande-Bretagne et des États-Unis du nord de l'Amérique. Si les Aryas n'ont inventé ni les arts, ni les sciences, ni l'industrie des hommes, loin de s'immobiliser, de se momifier, comme les Chinois, les Égyptiens, les Chaldéens, ils ont progressé avec les Grecs, comme à travers la naïve ignorance du moyen âge. Prenant feu à l'exemple du Pape Gerbert (Sylvestre II), d'Albert le Grand, de Roger Bacon au moyen âge, du cardinal Cusanus à la Renaissance, ils sont arrivés aux hauteurs d'un Képler, d'un Galilée, d'un Newton, d'un Laplace, d'un Lavoisier, comme à tous les prodiges de la science et de l'industrie des temps modernes. Ce sont eux seuls qui ont produit de grandes littératures dans l'Inde et la Grèce aux jours de l'antiquité; une autre littérature éminente par l'histoire, la politique, la jurisprudence dans la vieille Rome; la poésie héroïque, chevaleresque et gaie du moyen âge; le Dante, Pétrarque, au *xiv^e* siècle; les grands écrivains de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, dans les âges suivants; ceux de l'Angleterre sous la reine Elisabeth et son successeur; ceux de la France sous Richelieu et Louis XIV; ceux de l'Allemagne au *xviii^e* siècle. Rien n'est arrêté ni ne s'est immobilisé chez eux, depuis leur accession au christianisme. A eux fut dévolu le gouvernement du monde sous Alexandre et les Césars romains; à eux sous Charlemagne et la papauté du moyen âge; à eux revient, depuis la Renaissance, cette lente et graduelle élaboration d'un système d'équilibre qui volant, dès le *xvi^e* siècle, sur les doubles ailes de la navigation maritime et de l'imprimerie, dès le *xviii^e* siècle, sur les doubles ailes de la science et de l'industrie, toujours précédé ou suivi d'une action chrétienne directe ou indirecte, leur assigne l'empire du globe, sur les pas de la religion et de la science, qui pénètrent tous les ressorts de l'activité humaine.

§ III.

A côté de cette grande et forte race des Aryas, apparaît, dès la plus haute antiquité, une autre race non moins féconde dans l'histoire des destinées de l'humanité: nous voulons parler des Sémites. Mais avant d'en faire l'objet spécial de nos études, recherchons d'abord quel fut le rapport primitif de voisinage entre les plus antiques familles de l'espèce humaine.

Les peuples primitifs, les peuples d'avant l'histoire constituent un monde à part dans l'histoire de l'humanité. Ils concevaient les catastrophes de leur existence sociale, combinées avec les catastrophes du monde physique sous la forme du *mythe*. Ce mythe avait presque constamment deux faces : la physique et la cosmogonique, l'éthique et la religieuse. Il n'existe presque pas de mythe important qui ne soit mélangé de ces éléments. La raison en est simple : c'est que les mythes formaient un antique, un primitif langage, spécialement chez les nations aryennes. Il était, pour eux, l'équivalent de la *tradition patriarcale* propre aux Sémites, qui exprimaient, à l'instar des Hébreux et des Arabes ismaélites, un même fond d'idées sous la forme de l'histoire pure, encadrant le tout dans une généalogie des patriarches de la race pastorale ; d'autre part, la mythologie des Aryas correspond aussi à la *hiéroglyphique* des fils de Cham, plus spécialement propre aux peuples de l'Égypte. Elle correspond même, mais d'une autre façon, au *système graphique* sur lequel est établie la totalité de la culture de la race chinoise. Quelconque se pénètre à fond de ces analogies et de ces différences, peut assez facilement se rendre compte d'une foule de phénomènes moraux, sociaux et même historiques d'un monde primitif, qui demeuraient sans cela à peu près lettre close.

Tel est donc le rapport entre les trois familles les plus grandes et les plus antiques de l'espèce humaine, dont nous pouvons nous rendre compte d'après des monuments d'un très-vieux langage et d'une très-vieille écriture. La race aryenne, dont le génie est mythologique par excellence, cultive aussi la première le verbe humain, rendant la parole fluide et lui imprimant un cachet universel. Les mots les plus importants de son langage furent, en leur principe, de véritables mythes, en quelque sorte des *hiéroglyphes parlés*, qui n'eurent pas besoin d'un système graphique pour s'expliquer, pour étendre leurs racines dans la mémoire des hommes. Tout autre est la race sémitique. Les Hébreux et les Arabes ismaélites, qui seuls nous en ont conservé le grand type, manifestent un génie *généalogique* dans son contraste avec un génie *mythique*. Les fils de Sem ignorent les mythes des Aryas, et les mots de leur langage ne renferment pas le même germe. Ils présentent leurs pensées et leurs sentiments sous la forme muette de la généalogie de leurs ancêtres ; c'est ainsi que la fable des uns devient l'histoire des autres, quo la pensée des Sémites relève d'une *autorité*, s'appuie de l'esprit de *tradition*, tandis que l'idée des Aryas se déploie dans le sens de l'art et de la poésie. Comme la race sémitique était, en son principe, exclusivement nomade, la tradition se formulait naturellement chez elle dans la généalogie des pères, et c'était là le grand legs de la famille pastorale. Le reste de ses idées et de ses sentiments s'exprimait au moyen d'un *parallelisme* constant entre les affections du cœur ou les élévations de l'esprit humain, et la majesté des phénomènes du monde sensible. Il n'y avait pas là, comme chez les Aryas, d'identification complète de l'idée ou de l'affection avec le phénomène de la nature, ce qui est le propre de la donnée *mythique* de l'esprit humain. Le culte de la race sémitique pare est une adoration en permanence du Dieu suprême ; mais elle ne sort pas de la sphère d'une sublimité qui nous paraît monotone ; elle ne croît pas en étendue et ne s'étend pas, par les racines, dans la profondeur de son sujet même. C'est ainsi que les rapports les plus intimes de l'âme humaine y sont souvent défaut, que l'horizon intellectuel ne s'y fraye pas de nouvelles avenues, qu'il y a absence de ce riche développement de la pensée, du cœur et de l'esprit, qui caractérise les races aryennes et européennes, lesquelles, mises en contact avec le christianisme, devaient déployer toutes les facultés du génie humain, le poussant vers la domination du globe.

J'aborde les races chamites, dont les Gouschites ou les Ethlopiens orientaux et occidentaux constituent la branche principale, noyée, il est vrai, sous la conquête des races aryennes et sémitiques, mais réagissant sur elles d'une manière variée. Nous ne pouvons en juger, malheureusement, que d'une façon indirecte ; mais nous pouvons en juger de deux manières, soit par la réaction du peuple couchite sur le peuple conquérant, depuis la conquête, soit par l'action directe que, dans un âge primitif, il exerçait sur les peuples qu'il civilisa en partie avant de plier sous la force de leurs armes. Voici maintenant la différence

à établir entre son influence sur les deux races de Sem et de Japhet. Les Couschites ont subjugué surtout les Sémites, leurs conquérants, au moyen de leurs sciences et de leurs industries, par les formes de leurs cultes et les modes de leurs gouvernements. Dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans l'Arabie Heureuse, les Sémites sont les maîtres matériels, mais les Couschites leur ont imposé le joug de leur pensée. Quant aux Aryas, c'est tout autre chose; ils ne se sont laissé absorber par les Couschites sur aucun point. Les Shoudras sont devenus Aryas dans l'Inde, et les Aryas, en adoptant une science et une philosophie couschites, les ont digérées, les développant d'une façon supérieure et originale.

Le système hiéroglyphique prouve, du reste, une infériorité évidente par rapport au système du verbe humain chez les peuples qui sont obligés de s'en servir pour se faire entendre, qui sont forcés d'en faire le dépôt absolu de leur science et de leur intelligence. Il n'en est pas moins vrai que le double système de l'écriture des Egyptiens et des Chinois témoigne d'une rare *ingéniosité* d'esprit, d'une grande force d'attention et d'une minutie d'observation étonnante, à part la grande naïveté de l'ébauche première et même la grossièreté de la donnée primitive. Dans un pareil système de langage, le mythe ne saurait exister dans son génie propre, ne pourrait devenir fluide et former un idiome parlé, pour l'ambrancher à travers toutes les conceptions de l'esprit humain. Il ne pourrait devenir cet arbre vivace de la parole des langues aryennes, qui ouvrent tous les horizons du monde intellectuel dans leur étendue la plus vaste et la plus profonde. Il manque, en revanche, au langage des mythes, ce caractère d'*utilité pratique*, ce travail d'une observation minutieuse pour tout ce qui concerne la civilisation dans son ébauche technique et matérielle, caractère et travail qui font l'honneur et la gloire du système des hiéroglyphes. C'est ainsi que les Aryas ont tout développé et tout agrandi, mais qu'ils n'ont, en principe, rien imaginé en fait d'astronomie et de géométrie, d'industrie et d'art. Les Sémites sont bien plus pauvres encore, à cet égard, parce qu'ils se renferment bien plus étroitement dans la sphère des intuitions de la vie nomade propres à leurs idiomes. Comme le génie des fils de Cham, bien que sous de tout autres rapports, bien que dans des combinaisons d'une tout autre famille de peuples, le génie de la race chinoise est essentiellement technique et scientifique. Il n'en est pas moins vrai de dire que toutes ces races de la Chine et de la Chaldée, que toutes ces races de l'Egypte et de la Phénicie, quoiqu'elles observent bien et qu'elles inventent mieux encore, quoiqu'elles portent la technique, la science et l'industrie à un haut degré de perfection, s'arrêtent à diverses stations d'un point nommé, s'immobilisant plus ou moins dans ce point unique. Aussi voit-on, et cela de très-bonne heure, que toutes appartiennent, sous diverses conditions et à divers degrés, à un monde qui finit et non pas à un monde qui commence.

Pour que ces peuples si hétérogènes de mœurs et d'idées aient pu se trouver en contact par leurs familles premières, il faut remonter à un état bien plus antérieur à l'existence des grands empires de l'Asie méridionale et de l'Egypte, à un état bien antérieur encore à l'extension de la race sémitique et de la race aryenne, comme aussi au développement de la civilisation chinoise. Les traditions aryennes et sémitiques, jusqu'à un certain point aussi les traditions chinoises, nous renseignent à cet égard. Il est vrai que celles de l'Egypte nous sont absolument défaut, car il n'y a que les hiéroglyphes qui y parlent, et les hiéroglyphes n'expriment qu'un présent et non pas un passé traditionnel; mais il nous est toujours ouvert une ressource, nous pouvons toujours juger par une certaine analogie de croyances avec d'autres peuples, analogies qui nous offrent des points de comparaison solide. Toutes les traditions de l'espèce humaine, ramenant les primitives familles à la région de leur berceau, nous les montrant groupées autour des contrées où la tradition hébraïque place le jardin dans l'Eden, où celle des Aryas établit l'Airyâna vaêujâ, ou le Mérou avec les régions voisines. Ce sont, du côté de l'occident, la Ferghana ou le Kokhand, ainsi que le Tokharistan, en outre le Soghd et la Bactriane; ce sont du côté de l'orient, la Séérie ou le Tourkestan chinois; puis du côté du midi, le Balhistan ou le petit Tibet, avec tout l'Afghanistan oriental et occidental; enfin, du côté du nord, les contrées qui aboutissent au lac Aral vers le nord-ouest, au lac Balghassch, etc., vers le nord-est. Tout concourt à

prouver que ce fut ici le séjour d'une *humanité primitive*, à laquelle nous sommes forcés de remonter pour expliquer les rapports d'idées et de cultes d'une nature tout à fait *spéciale*, et qui sortent de la catégorie des sentiments *naturels* à l'espèce humaine. Or tous ces rapports tournent autour d'un point unique qui est celui des *grandes arcanes* du genre humain pour tout ce qui concerne son génie propre, pour tout ce qui touche à ses origines (22).

L'Eden devient *géographiquement* impossible si on le prolonge, avec la Genèse, du côté du Tigre et de l'Euphrate en leur cours supérieur; mais on conçoit fort bien, *mythiquement* parlant, que l'on ait considéré l'Oxus et l'Indus (le Gihon et le Pishon), comme sortis d'un même lac, quoique cela ne soit pas vrai en géographie. Il en est ainsi du Tigre et de l'Euphrate, qui ne dérivent pas de la même source, mais peuvent être envisagés, *mythiquement*, de ce point de vue. Comme l'Oxus et l'Indus, l'Euphrate et le Tigre naissent dans des régions rapprochées. Rejetons une hypothèse trop scientifique pour les jours de la haute antiquité, celle qui prétend expliquer la source unique des quatre fleuves par leur issue de ce gigantesque système de montagnes qui s'étend de l'Asie centrale de l'Asie méridionale. Le souvenir de la migration des ancêtres de la race sémitique sert à expliquer parfaitement cette immense extension de l'Eden biblique, qui va des sources de l'Indus et de l'Oxus à celles du Tigre et de l'Euphrate. Doubles voisins d'une race primitive de Couschites ou de Céphènes, ainsi que de celle des Aryes de la Bactriane, ces proto-Sémites doivent avoir constitué un chaînon de peuples intermédiaires par suite de leur migration d'orient en occident, de peuples qui rattachent les traditions mythiques des races métallurgiques du Pont et du Caucase, aux traditions mythiques des races métallurgiques de l'Indou-Kousch, du Belour et des montagnes du petit Tibet. En faveur de cette solution d'un problème important paraissent militer une foule de raisons mythiques, géographiques et ethnographiques, relevant d'un primitif ordre historique d'idées et de choses.

Si jamais cette question devenait soluble, elle le serait par les mythologies comparées de toutes les branches de la famille des Aryes, par celles des races finnoises du Touran occidental, qui roulent, presque exclusivement, sur les dieux de la métallurgie, ainsi que par les mythologies des peuples chamitiques de l'Asie méridionale. Influences sur les croyances des Aryes pour tout ce qui touche aux origines de l'art et de la civilisation matérielle d'un monde primitif, ayant absorbé en outre toute la foi patriarcale de quelques-unes des grandes branches de la famille sémitique, les croyances chamites reposent sur un fond de culture technique et scientifique, spécialement propre aux Ethiopiens orientaux, qui sont les Couschites ou les Céphènes.

On a supposé l'existence d'une langue antésémitique. Non content d'établir un rapport de primitif voisinage entre les Sémites et les Aryes, une tradition sur les origines de l'espèce humaine qui leur serait à peu près commune, on a voulu faire découler les idiomes des Aryes et des Sémites d'une même source. Parce qu'il est possible de décomposer la langue des Aryes, d'y faire des mots isolés de chacune des parties du discours, d'où il ne suit nullement qu'elle ait jamais existé à l'état du chinois sans composition et sans grammaire, ou a voulu essayer cette anatomie sur l'idiome sémitique. On ne peut nier qu'il y ait entre ces deux idiomes des rapprochements même assez significatifs; mais vouloir pousser ces rapprochements aussi loin que l'ont essayé MM. Fürst et Delitzsch, c'est-à-dire jusqu'à la décomposition des lettres mêmes, par delà la décomposition des mots, c'est, à force de ténacité exagérée, ramener la science aux tristes théories des Court de Gabelin et des Condillac.

(22) Ce qui est censé préexister dans le monde des dieux, embrassant l'ordre cosmique des choses, la création et l'ordonnance, comme le maintien du système de l'univers, doit se reproduire, à sa façon, dans le monde des hommes. Les arcanes de l'humanité, qui se rattachent, pour les Aryes, à son origine dérivée des dieux éthiopiens qui s'agitent au sein de la terre, ou ils enfantent, sont, en leur principe, les arcanes des divinités elles-mêmes. Il

s'agit ici de l'élevation et de l'abaissement alternatif de la nature divine et de la nature humaine, du caractère de la mort, qui conduit les Aryes à l'immortalité par les sacrifices, les Chémites à la transmigration des âmes par les jugements que leur infligent les grands dieux éthiopiens, devant lesquels elles comparaissent. Particulièrement relative en tout ceci, la Nemésis préside, en outre, à la destinée des peuples et des empires.

Le but de tous ces efforts serait de ramener les idiomes connus de l'espèce humaine au type chinois, qui se rapprocherait ainsi de la langue parlée par Adam dans le paradis terrestre. Mais la question de la diversité originelle des grandes familles de langues n'a absolument rien de commun avec celle de l'unité originelle de l'espèce humaine; aux yeux du Chrétien, le Saint-Esprit souffle également, quoique diversement, dans toutes les langues. Chaque idiome primitif est un tout en son principe même. Les langues monosyllabiques, antigrammaticales par leur essence, restent telles à jamais; chaque famille d'idiomes suit son type, n'en dévient jamais sérieusement dans le cours de ses aventures.

La séparation des parties du discours d'un langage, sa réduction aux éléments distincts de la parole, qui en abolissent la grammaire, possible pour les idiomes aryens, devient impossible pour les sémitiques. Mais ce qui est hypothétiquement possible n'est pas pour cela un fait. Chaque muscle, nerf, tendon, artère, que l'anatomie constate dans le corps humain, n'y ont jamais existé dans l'isolement. Quant aux langues sémitiques, par suite de leur rudesse élémentaire, de leur simplicité et presque de leur grossièreté primitive, l'acte de séparation y est impraticable, car il faudrait détruire le mot pour le décomposer dans la lettre même.

M. Bunsen, se fondant sur les essais désespérés de MM. Fürst et Delitzsch, a tenté de ramener à l'unité les idiomes de l'espèce humaine. Tout en admettant les résultats de la philologie comparée, tout en distinguant entre les grammaires, organismes des diverses familles de langues, il prétendait arriver à l'unité d'un dictionnaire sur le cadavre de toutes ces grammaires, dégageant l'inconnu d'un connu qui résiste opiniâtrement à l'analyse. M. Renan a mis à néant cette tentative, refusant de suivre M. Bunsen dans l'ascension de son échelle des langues, du chinois à l'indo-européen, du degré le plus bas au degré le plus élevé de cette échelle. Restant à jamais tel, le chinois ne lui semble pas être le germe d'un idiome touranien, celui-ci d'un idiome chamitique remontant au sémite, ni le sémite renfermer le principe de l'indo-européen. Les systèmes de ces langues ne sont pas des ponts de passage qui aboutissent les uns aux autres. Ils ont roulé dans leurs orbites autour du verbe humain, soleil de leurs évolutions intelligibles; quant aux exceptions apparentes, produits du mélange de peuples et de races, elles tombent toutes à des époques historiquement appréciables.

Que l'on entasse hypothèses sur hypothèses, que l'on essaye du miracle de Babel en sens inverse de ce miracle, que l'on construise un corps de la parole avec des bras et des jambes hétérogènes, l'homme primitif est, en cecl, hors de cause: il est invinciblement donné par la conscience de l'espèce humaine. Elle se sait une par son verbe inné, par sa raison, par sa morale, par la liberté de sa pensée et de son action, par la responsabilité de ses œuvres, à part la foi, à part la tradition mythique des peuples de l'antiquité, à part les idées de purification et de sacrifice qui se rattachent à sa tradition, à part les rites domestiques et publics qui en relèvent: ensemble qui peut braver à son tour les deux principaux arguments qu'on oppose à l'unité: l'un, le plus faible, tiré de la diversité de langage; l'autre, le plus fort, emprunté à la diversité des types de l'espèce humaine. L'action d'un monde primitif sur une humanité primitive nous étant totalement inconnue, la dernière de ces preuves commence à chanceler sur sa base. Nous pouvons constater, en outre, une abondance de physionomies étranges, qui ne sont pas le produit d'un mélange, et semblent expliquer la possibilité physiologique du passage d'un type de l'espèce humaine à un autre, en tenant compte des passions de l'âme, qui influent sur la génération de ces figures animales. Que ne devait-il pas en résulter dans un vieux monde, bien plus énergique dans la permanence de ses productions que le monde actuel?

Dans le rapprochement qui a été fait d'une certaine portion des vocabulaires arya et sémitique, il faut faire la part de l'illusion et celle de la vérité.

L'illusion complète, radicale, c'est la descendance d'un même foyer. La vérité se trouve dans le rapport, par suite d'un voisinage des ancêtres primitifs des Aryas, des Sémites et des Céphènes; voisinage qui remonte à un monde ancien, qui précède d'un grand nombre de siècles les grands empires céphènes de l'Asie méridionale, comme aussi leurs établis-

sements dans diverses portions de la vieille Inde et de la vieille Babylonie d'avant Xisouthros; les fondations des royaumes céphènes de Suse, de Babylone et de Ninive appartenant à une ère postérieure à celle de Xisouthros. Ces royaumes sont, à leur tour, beaucoup plus vieux que les migrations des Aryas et des Sémites, qui les mirent à néant. Nous obtenons ainsi trois degrés de comparaison pour l'antiquité relative des primitifs rapports entre les Aryas et les Sémites. Leur migration en est le dernier; l'établissement des Céphènes dans l'Inde et la vieille Babylonie est à la tête; la fondation des royaumes de Suse, de Babylone et de Ninive tombe dans une époque intermédiaire. C'est donc par delà ces trois temps qu'il faut placer le voisinage primitif des Sémites à l'occident, du côté de la Médie, des Céphènes à l'orient, occupant un pays de Kousch sur l'Orx et de Chevila sur la rivière de Caboul, ainsi que des Aryas de la Bactriane et du Soghd au nord; configuration géographique des lieux qui place les ancêtres des Sémites dans les pays entre l'Ariane et la Médie, avant qu'ils aient été portés du côté de la haute Assyrie et de l'Arménie.

S'il est probable que les ancêtres des Aryas et des Sémites se soient tendu la main dès leurs berceaux, ils ont dû, par le fait seul du courant opposé de leurs migrations, se séparer dès une époque antéhistorique. Il n'en est pas ainsi des Sémites dans leurs rapports avec les Céphènes. Non-seulement les ancêtres des Sémites ont couloyé les régions de l'Edan qui portent les noms de Kousch et de Chavila, ils ont touché également aux peuples qui en sont issus du côté de la Médie, de l'Assyrie, de la Babylonie, durant la domination des Céphènes. Les heurtant, se mêlant et confondant avec eux dans l'Arabie Heureuse et l'Éthiopie adjacente, ils rencontrèrent une race analogue dans l'Égypte et le Chanaan, comme des Céphènes de vieille souche, devenus Sémites par leur idiome, parmi les Phéniciens. C'est ainsi qu'ils les ont plus spécialement connus que le reste du genre humain.

De cet ancrage des destinées des races sémitiques et chamitiques est née une double difficulté, un double embarras. Le premier concerne la distribution des familles de Sem et de Chem, la Genèse comptant parmi la postérité de Cham des populations qui parlent un idiome sémitique par ou mélangé, quoiqu'elles se distinguent du génie des Sémites et de leur type invariable pour tout le reste. L'autre embarras touche au rapport du copte et des langues sémitiques, le copte étant le fragment le plus original des idiomes sémitiques connus.

Quoique le copte tranche tout aussi fortement que la langue des Aryas avec le sémitique, les ressemblances entre le copte et le sémitique sont plus frappantes sur un petit nombre de points, qui touchent à la grammaire et non au dictionnaire, comme cela a lieu entre les Sémites et les Aryas. Quoique ces analogies soient généralement extérieures, et qu'elles n'affectent que faiblement le mécanisme du langage, les Orientalistes du dernier siècle, qui les avaient superficiellement aperçues, penchaient à placer le copte dans un rang subalterne, en le rangeant dans la famille des langues sémitiques. M. Et. Quatremère déchire alors le voile qui couvrait les origines du copte et y découvrit une langue mère. Depuis les découvertes de M. Champollion, le copte a été décidément solué comme un restant de la langue des Pharaons par son rapport avec les hiéroglyphes. Il ne s'agit donc plus de le classer dans la catégorie des langues sémitiques. Pour expliquer les analogies entre le copte et le sémitique, on a versé du côté opposé de la vieille ornière : le copte n'a plus été une langue sémitique *sui generis*, une langue sémitique appauvrie et dégénérée; il est devenu le grossier prototype, le rudiment élémentaire des idiomes sémitiques eux-mêmes.

Dans un travail ingénieux, quoique souvent des plus hasardés, le savant philologue Benfey avait tenté de placer l'hébreu à la tête des idiomes sémitiques de l'Asie, le copte à la tête des mêmes idiomes dans l'Afrique. Les deux courants, dérivés dans un sens opposé d'une seule source, eussent ainsi appartenu à une langue antésémitique qu'il restait à découvrir. M. Bunsen ne s'en est pas contenté, car le copte est devenu à ses yeux cet idiome antésémitique dont les dialectes sémitiques eussent été comme l'exsudation. Ce n'est pas qu'il ramenât à l'Égypte le berceau de ces idiomes; il les faisait au contraire dé-

river de la Babylonie, sein fécond qui engendra les Egyptiens, sevrés de son lait à une époque obscurcie par la nuit des âges. Qu'entre la Babylonie, l'Assyrie et l'Elymaïde encore couchites, à l'époque nemrodiennne de la Genèse, et l'Egypte des vieux Pharaons il y ait eu des rapports intimes, à cela nul doute; qu'il ait subsisté un échange scientifique entre les pontifes de la vieille Chaldée et de la vieille Egypte, un échange de théories cosmologiques, de doctrines philosophiques, on a tout lieu de le croire; que le système des poids et mesures de la Chaldée ait ainsi passé à l'Egypte, cela semble certain.

Il y a même plus. Le fond de la civilisation babylonienne étant anténemrodien, les rapports de l'Egypte et de la Babylonie doivent également remonter plus haut. Nous arrivons ainsi aux vieux âges du monde, à l'époque mythique et autôhistorique de l'espèce humaine, à un système mythique du calcul des temps, à une vieille année lunaire qui précède l'année solaire de l'époque postnemrodiennne chez les Chaldéens. Cette vieille astronomie mythique, le calcul mythique des quatre âges du monde, la géographie mythique d'un système symétrique de montagnes, de fleuves et d'océans, ayant une sorte d'Eden à son centre, mappemonde céphène dont la tradition ne s'est jamais effacée des cosmographies de l'antiquité, depuis l'Inde et la Chine jusqu'aux extrémités de l'Occident, tout cela nous ramène également à des rapports entre la vieille Babylonie et la vieille Egypte. Il existe, à cet égard, des conceptions mythiques d'une nature précisée, par rapport à la marche de la civilisation le long des côtes de l'Océan Indien, du golfe Persique, de la mer Rouge et de la Méditerranée depuis Joppé jusqu'aux extrémités de la Phénicie (23).

Par un contraste formel avec la religion des Aryas du Vêda et du Zendavesta, ainsi qu'avec la religion héroïque des grandes épopées de l'Inde, les croyances des Shodras, telles qu'elles ont passé, mélangées d'idées aryennes, dans les Pourânas, comme expression des sectes populaires de l'Inde, manifestent partout des divinités essentiellement hiéroglyphiques, qui présentent les plus fortes ressemblances avec celles de la vieille Chaldée, de la vieille Phénicie, de la vieille Egypte (têtes, pieds et mains sans nombre, la figure animale reposant sur le corps de l'homme et relevant d'un principe de métamorphose). On ne saurait douter, d'après cela, qu'ils aient eu une écriture hiéroglyphique, à l'appui de leur primitif langage. Les dieux furent en partie des hiéroglyphes, dont le déchiffrement servirait à la connaissance du fond d'idées qu'ils expriment. Il en est de même des dieux de la mythologie chinoise, qui paraissent tous également sous forme animale. Les Aryas connaissent fort bien les dieux de cette espèce et les traitent de Gâgènes, c'est-à-dire *enfants de la terre*, fils d'un *Râhon* et d'une *Kélon* de l'Inde, d'un *Phorkys* et d'une *Ketô*, d'un *Typhoïos* et d'une *Echidna* de l'Asie Mineure, etc. Ils les combattent comme des géants qui appartiennent au culte *chthonien* d'une antique race agricole, et *pélagien* d'une antique race maritime, quoique une portion de la race arya ait adopté leurs cultes avec leur civilisation.

En prenant en considération cet ensemble de choses, soutenir avec M. Bansen que le type de l'idiome égyptien, de la race égyptienne, de la science égyptienne provient de l'antique Babylonie, c'est les rattacher plus ou moins à l'ensemble de la culture des Céphènes, représentée par les théories des Matsyâh de l'Inde et des Oannès de la Chaldée, parentes des spéculations des Taontès de la Phénicie et des Thot de l'Egypte. En tout ceci, il ne saurait être question que d'une parenté, non pas d'une identité d'origine.

Quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais par ce moyen au copte comme à un prototype de la langue antésémitique par excellence, dont les idiomes sémitiques seraient descendus; pas plus qu'on n'arrivera par d'autres moyens à une langue *a priori*, de nature monosyllabique, dont le système trilitère sémitique serait décollé tout aussi bien que le système de la langue des Aryas.

Il y a une chose décisive à cet égard. Les Sémites sont postérieurs aux Céphènes dans l'Asie méridionale. Loin d'en émaner, ils les subjuguèrent. Là où ils se mêlent aux vaincus,

(23) Il s'agit du peuple des Matsyâh de la vieille Inde mythique, servant d'intermédiaire entre les Kaushikas de l'Orient, dont les Matsyâh font partie,

et les Couchites de la Susiane et de la Babylonie. — Voy. la Revue archéologique du 13 janv. 1836, p. 694.

comme dans la Syrie, la Babylonie, l'Arabie méridionale, le Chanaan, leur langue passe aux vaincus, comme une portion de la foi des vaincus passe aux vainqueurs. Il en est de même dans l'Inde et dans la Perse, où il y a action de l'idiome des Aryas sur celui des Céphènes et réaction de la foi et de la civilisation des Céphènes sur les Aryas.

Le copte est, au fond, une langue antigrammaticale par son essence même, et n'est devenu grammatical qu'obscurément et imparfaitement, par une action évidente des idiomes sémitiques. Toute une famille de langues de l'Afrique septentrionale est dans le même cas. Depuis les côtes de la mer Rouge jusqu'aux rives de l'Atlantique, à partir des idiomes couchites, nubiens, ou comme on vaudra les appeler, jusqu'aux idiomes des Cabyles, des Touariks et des Guanches, il règne un type linguistique qui n'est pas identique au copte, il s'en faut, mais qui tourne dans une sphère parente, en même temps qu'il semble avoir subi des influences sémitiques depuis les vieux jours du monde. Autant que nous pouvons en juger, le caractère hiéroglyphique des religions de ces peuples et de ces contrées correspond partout intimement à la nature de leurs langages.

Après avoir fait justice de l'idée qui pose le copte comme prototype des idiomes sémitiques, comme un langage qui sert de pont entre les idiomes scythiques et sémitiques, il convient de rechercher au contraire quelle a été l'action exercée par les langues sémitiques sur le copte et les autres langues chamitiques, action qui tient à diverses causes.

Nous voyons d'abord une influence prépondérante des idiomes sémitiques sur la généralité des langues du midi de l'Asie, occupée par les Couchites, je veux dire la Babylonie et la Mésopotamie, et très-anciennement la Syrie jusqu'aux abords du Taurus, l'Arabie Heureuse et une portion de l'Éthiopie, finalement la Phénicie et le Chanaan qui s'y rattache. Défalquons un mélange très-probable de mots couchites dans le chaldéen, l'araméen, le phénicien, mots qui se trouvent encore avec abondance dans l'ekhill du midi de l'Arabie et dans plusieurs idiomes de l'Abyssinie devenue sémitique, comme le midi de l'Arabie, par l'invasion des Yoktanides; sous tous les autres rapports, ces peuples, si différents des Sémites par l'ensemble de leur culture et de leur civilisation, parlent des langues qu'il faut presque toutes classer parmi les dialectes sémitiques. Il existe en ceci une influence évidente des différentes familles des Sémites conquérants, Arphaxites, Araméens et Yoktanides sur les races couchites, dont ils bouleversèrent l'empire, tout en subissant l'influence de leur civilisation inséparable de celle de leurs croyances.

Nous rencontrons cependant une pareille métamorphose chez les Céphènes de la Médie, de la Perse et de l'Inde. Le fond d'une population d'un brun foncé, tirant plus ou moins vers le noir, les Shoûdras et les Kâdraveyas (les Gédrosiens), ainsi que les races parentes de l'Arabosie, etc., succombant sous l'invasion aryenne, y a perdu ses idiomes par le mélange, tout en introduisant, dans le sanskrit, le zend et les idiomes de la Médie et de la Perse, une foule de mots qui ne sont pas aryas d'origine. Quelque les Aryas aient su mieux défendre leur originalité morale, religieuse et intellectuelle que les Araméens, les Arphaxites et les Yoktanides, ils n'en ont pas moins subi l'action d'une foi couchite qui relevait d'un fond de culture agricole, commerciale et industrielle. Une portion de la philosophie brâhmanique et le système de la caste lui-même, la doctrine de la transmigration qui s'y rattache, étranger au génie aya pur, trahissent une sagesse céphène dont le grand dieu des Céphènes porte témoignage; je veux parler de *Trasktar* ou *Vishvakarman*, du dieu ouvrier par excellence, identifié au *Brahma* des pontifes aryas. Les *Bâhhravas*, ou les *Bruna*, et les *Kâpéyas*, c'est-à-dire les *Cercopes*, à la face obscure, issus des *Kaushikas* et affiliés au pontificat des Brahmanes, ont été les soutiens de ce système amalgamé avec la doctrine d'un pur arianisme. Mais entre l'action que les Éthiopiens assujettis et supérieurs en culture ont exercée sur leurs vainqueurs aryas et sémites, il y a une notable différence. Dans la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Arabie Heureuse, comme au sein de la primitive Abyssinie, le culte monothéiste de l'Él des Sémites et de ses *Elohim* perce à peine, et se trouve partout absorbé par le culte de *Mylitta* et de *Baal*; au contraire dans l'Inde et dans la Perse, le génie aya triomphe encore, même en s'assimilant des éléments de la culture comme de la foi des Céphènes.

Du reste, cet abandon de la langue des Céphènes qui succombe en se mêlant par le vocabulaire à celle de leurs vainqueurs s'explique par la supériorité de l'idiome des Sémites et des Aryas sur celui des Céphènes.

Il serait important de scruter à fond le dictionnaire des langues sémitiques dans les monuments les plus anciens de ce langage même; chose très-faisable pour les langues aryas, où le tuf arya se sépare étymologiquement des éléments étrangers qui y ont pénétré dès les jours d'une antiquité reculée. On a remarqué que le mot *nagara* pour *cité* , sans étymologie dans le sanskrit et les idiomes voisins, devait lui être étranger dans son principe même. C'est l'arabe *nagran*, qui se rencontre dans une ville célèbre de l'Arabie Heureuse. Comme l'alphabet indien s'appelle *Devā-Nāgarī*, *écriture empruntée à la cité des dieux*, et que cet alphabet eût été hiéroglyphique en son principe, il semble en résulter que les inventeurs de la nāgarī furent les Ethiopiens orientaux habitants du Nagara ou de la cité couchite de la vieille Inde, du temps où ils perdirent leur idiome netif et passèrent à celui des Aryes; les vainqueurs auront adopté postérieurement cet alphabet si conforme au système de leur langage. Quant aux Céphènes de Susse et de Babylone, ils transformèrent aussi, très-probablement, l'écriture cunéiforme, originairement hiéroglyphique selon M. Oppert, pour en faire un alphabet, du temps où leurs idiomes se modifièrent par le mélange avec les Aryes dans la Susiane et avec les Sémites dans le Chaldée; de sorte qu'ils auront également transcrit leur nouvel idiome au moyen de cet alphabet. Les lettres dites phéniciennes sont dues, à leur tour, à l'initiative des Céphènes sémitisés, dans leur passage des rives de la mer Rouge aux rives de la Méditerranée.

On le voit, l'action des Sémites, y compris celle des Aryas sur une portion des langues chemitiques, tombe dans un très-vieux monde. Quand, par suite d'un mouvement immense, les races aryas et sémitiques débordèrent sur les Etats céphènes de l'Asie méridionale, que les Sémites occupèrent l'Asie occidentale, les Aryas l'Asie orientale, la zone intermédiaire de l'Assyrie et de l'Élymaïde étant subjuguée, selon toute apparence, par une race sémitique à laquelle le flot d'une invasion arya arrocha cette conquête, il y eut certainement un grand nombre de mélanges de races et de combinaisons nouvelles. Un flot d'invasion roule aussi des ondes mêlées de populations diverses composées d'Aryas, de Sémites et de Céphènes rendus mobiles en les arrachant à leur vieille base. De ce nombre furent les Phéniciens et avant eux les Cares leurs prédécesseurs. Tout ce flot prit son cours à travers l'Égypte où il resta à l'état plus ou moins tumultueux, plus ou moins stagnant durant le cours de plusieurs siècles; c'est l'époque des Hyksôs, trop longtemps considérée comme une invasion purement hébraïque, ou purement libyenne, et à laquelle on doit la culture du Delta et ses monuments aux dépens des populations vaincues. C'est aux égyptologues à se mettre d'accord avec une saine philologie sémitique pour arriver à de nouvelles lumières sur cette époque tant controversée, si obscure et si importante des Hyksôs. L'action exercée par les idiomes sémitiques sur le copte pourrait bien y avoir pris ses commencements.

Si, quittant le monde des Aryes et des Chemites, nous abordons le monde si distinct des Sémites, je veux dire des Sémites pur sang, qui n'ont pas été absorbés par les institutions des fils de Chem, nous nous trouvons aussitôt dans un autre monde. Les races sémitiques sont radicalement dépourvues de mythologie quelle qu'en soit la forme. Leur génie est antimythique par essence; car les mots de leur idiome sont des images sensibles qui n'ont jamais servi de types à un ordre d'idées intuitives. Chez les Aryes, la donnée mythique repose sur le caractère *typique* du langage même. Hiérolitique ou hymnique en son principe, composant un système de *hieroi logos* comme chez les Grecs, de *nādmāni yadachudni*, mots sacramentels, comme chez les Indiens, d'*indigītamāni*, comme chez les Latins, où les *nomina* figurent comme *numina*, de *keemīngar* ou de signes de reconnaissance, comme chez les Scandinaves, la donnée mythique s'élargit dans l'épopée, se symbolise dans le drame, passe à l'état d'abstraction dans la poésie cosmique et gnominique primitive, d'où elle pénètre plus tard dans le domaine d'une vieille philosophie. Rien d'analogue chez les Sémites.

A y regarder de près, toute la vieille mythologie céphène, qui se reproduit dans celle des Assyriens, des Babyloniens, des Phéniciens, toute la littérature sacrée et profane des personnages mythiques qui ont nom Oannès, Tsautès, Thoyt, etc., toute la primitive littérature chinoise, écrite sur les écailles du dos d'un dragon mythique, fils des ondes, la sagesse égyptienne, formée des livres de Thoth, immense dépôt de la spéculation cosmique de ces peuples, comme de leur application technique et industrielle, relèvent de l'hiéroglyphe, et non pas, comme chez les Aryas, de la parole.

Chez les Sémites, rien de cela; leur mot propre ne fut pas un mythe, leur pensée ne s'exprimait pas au moyen d'un hiéroglyphe. Ils l'expriment par images et composent des tableaux. La parabole remplace pour eux l'action du mythe comme celle de l'hiéroglyphe, et il en naît le parallélisme, trait particulier de leur langage. Le mot toujours pittoresque et souvent énergique chante Dieu comme l'oiseau dans son bocage, mais n'arrive pas à l'expression abstraite de l'idée de la Divinité, ni à l'abstraction en aucun genre; partout le Dieu vivant, nulle part le Dieu théologique et dogmatique. Il a fallu torturer l'idiome des Arabes pour le plier à l'expression des pures catégories de l'entendement.

Cette différence du génie linguistique et du caractère propre aux trois races étant donnée, on conçoit leur différence quant à la manière de prendre pied dans la tradition et de s'orienter dans la légende. Si les généalogies des rois et des pontifes arias ont un principe mythique, celles des Chamites ont un tout autre caractère. Gravées dans les chiffres des dieux sur des édifices publics, dans des temples, des palais, des sanctuaires, elles ressemblent, par leur caractère monumental, à des archives sculptées dans la pierre, sans porter pour cela le caractère exclusivement historique qu'on leur attribue. Arobives de temples et de palais, elles figurent, en quelque sorte, l'alliance de l'Eglise et de l'Etat. Telles elles nous paraissent sous une forme dans la Chine, sous d'autres formes à Ninive, à Babylone, à Tyr et dans l'Egypte. Il faut se garder d'en exagérer la valeur rigoureusement historique avec les analogues d'autrefois et un peu aussi avec les égyptologues du jour, qui me semblent faire remonter l'infaillibilité de Manéthon beaucoup trop haut en histoire, comme d'autres pourraient être tentés de le faire pour Bérus. Le point de départ est, en tous ces monuments, quelque triade hiéroglyphique, comme celle d'un père, d'une mère et d'un fils, symbole de la triple puissance du ciel, de la terre et de l'espèce humaine, ou du principe igné, du principe humide et de la génération des êtres de la terre. Une astronomie purement mythique en son principe, un calcul mythique des temps servent de cadre primitif aux dynasties du ciel et de la terre, à la généalogie des dieux et à la succession des hommes. J'ignore si l'on peut affirmer avec quelque assurance qu'une astronomie véritablement scientifique éclate sur aucun des monuments de l'Egypte. M. Brugsch le nie à peu près, et M. Lepsius l'affirme, non sans y mêler un certain doute.

Du reste, les dieux des Chamites paraissent facilement sous le caractère de l'homme comme inventeurs des sciences et des arts, et impliquent naturellement un certain évhémérisme, contraire au génie des Aryas et qui se rapproche davantage de la nature des Sémites.

Comme on le voit, la séparation des noms fictifs et historiques est, en toutes ces choses, matière scabreuse et difficile.

Au lieu de dieux, les Sémites plaçant des hommes à la tête de leurs généalogies : ce ne sont pas des héros, fils de dieux ou demi-dieux, démembrément du Dieu unique en autant de manifestations divines, ce sont des patriarches-pasteurs, guides de tribus pastorales; car c'est sur ce type sémitique pur qu'ils se figurent le reste de l'espèce humaine. Les patriarches de ce genre doivent être pris collectivement, comme désignant leur famille réelle, les branches collatérales de leur parenté, ou l'ensemble de la tribu, y compris les serviteurs et les esclaves. Ils figurent doublement, comme unité simple et comme unité collective : ce mode de généalogie est permanent chez les Hébreux et les Arabes.

Quant à la tradition universelle de l'espèce humaine, que nous ne rencontrons que chez les Hébreux, car les Arabes la leur ont empruntée, c'est un monument unique dans les

ennemis du monde. S'il y a quelque ombre de cette donnée chez les Aryas, et notamment parmi les brahmanes, comme dans les récits de Bérosee, conformes aux mouvantars de l'Inde brahmanique, cela ne saurait se comparer. Il est vrai que le récit du monde antédiluvien et postdiluvien, jusqu'à la vocation d'Abraham, n'est pas aussi isolé qu'il en a l'apparence; car il a appartenu en commun aux Aryas et aux Céphènes, et il en perce quelque chose dans les annales de la Chino: mais on ne retrouve nulle autre part la netteté d'aperçu et la conscience du fait qui caractérisent le récit de la Genèse.

A la race sémitique revient la science du vrai Dieu, qu'elle a communiquée à l'espèce humaine par la voie du christianisme. Elle est originellement et de fondation la plus sublime de toutes les grandes familles de l'espèce humaine, quoiqu'elle n'ait jamais bien réellement progressé, et qu'elle ait vécu pour tout le reste de l'emprunt fait aux sciences et à la philosophie des Aryas.

Le pur génie du sémitisme repose sur un fond d'enthousiasme plus élevé que chez aucun peuple; c'est la puissance du vol lyrique le plus sublime qui ait jamais été atteint. L'âme fait explosion dans son sentiment d'admiration des magnificences du Créateur; la création tout entière lui semble une splendide hyperbole de sa puissance. Prenant son vol de l'adoration et de la prière, elle s'élève jusqu'à la vision et la prophétie chez les *Nebûm* des Hébreux, montant vers l'intuition du trône divin, dont le trône assyrien est un reflet terrestre. L'apparition de Dieu, dans la nuée, finit par y progresser jusqu'à la vision d'une cité sainte, dont nous possédons la plus sublime expression dans l'*Apocalypse*. Chez les grands prophètes, notamment chez Isaïe, la prophétie, sans abandonner le souffle lyrique, s'élève jusqu'à embrasser l'horizon tout entier de l'espèce humaine, comprenant les destinées des peuples et des empires et un âge inconnu qui s'élève par delà la fin du monde.

Enfin, le rôle de la race sémitique dans l'histoire du genre humain fut le plus élevé de tous, car elle lui donna la religion. Aussi longtemps que les Aryas de l'Occident, que les Grecs et les Romains demeurèrent païens, ils ont pu fonder et détruire, conquérir et rebâtir; les créations d'Alexandre dans l'Orient, celles des Romains dans l'Occident, ne furent que des œuvres de syncrétisme. Elles ont joué leur rôle dans la préparation des destinées de l'espèce humaine par le rapprochement des peuples, rapprochement qui n'a profité qu'au christianisme; mais elles ont promptement vieilli dans une corruption précoce des plus effrayantes. Si nous pouvons déplorer, scientifiquement parlant, leurs ruines, nous devons nous en réjouir moralement et historiquement parlant. Sans le christianisme, ni le monde celtique, ni le monde germanique, ni le monde slave n'eussent abouti et n'aboutiraient à aucune destinée universelle; car la conquête par les armes passe avec les armes: la Chine, l'Assyrie, la Médie, la Perse, l'Egypte, la Grèce, Rome, le prouvent. Il n'y a qu'un la conquête par les sentiments et les idées qui tiennent, en changeant le cœur et en modifiant l'esprit des peuples (24).

§ IV.

L'histoire des Sémites nous introduit naturellement en Afrique, où ils ont pénétré, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et où leurs idiomes ne sont plus représentés aujourd'hui avec leur pureté originaires que par une langue morte, le gheez, devenu la langue sacrée des Abyssins.

Il y a eu évidemment dans cette partie du monde bien des croisements de langues comme de races. Les nègres ne présentent pas entre eux plus d'homogénéité que les blancs, et la diversité linguistique décelé des croisements que trahissent d'autre part les nuances si variées de la peau et les différences prononcées dans la forme de la tête, l'angle facial et l'ampleur du crâne. Il y a eu des croisements entre les Sémites et les nègres, entre les nègres et les Chamites. D'après des travaux récents, ce n'est pas seulement le gheez et l'amhorique qui se rattacherait à la souche arabe, mais il paraît qu'il faudrait y rapporter

(24) Cf. le savant Mémoire de M. le baron d'Eckstein, intitulé : *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques. — Histoire générale des langues sémitiques*, par M. ERN. RENAN.

encore beaucoup d'autres idiomes africains. En première ligne se présentent le *tôgrana* et le *tôgray* (tigré); puis la langue du *Gonraghé* au sud-ouest, l'*adari* dans le *Harar*, le *gafat* à l'ouest du lac *Tzana*, l'*ilmorma*, en ussogo chez plusieurs tribus gallas, l'*afar* et ses deux dialectes; le *saho*, parlé par les *Sabos* qui habitent non loin de *Mossawa* sur la mer Rouge (d'*Abbadie*), le *houmal*, le *sechuana* et le *wanika* (*Ewald*). Toutes ces langues présentent des caractères nettement sémitiques. Il faut leur adjoindre encore le *suahili*, qui ouvre à son tour un autre coin de l'horizon.

C'est une langue cafre, et le peuple qui en parle les dialectes, jadis borné, dans l'opinion des Européens, aux territoires les plus méridionaux de l'Afrique, s'étend maintenant pour nous, 5° plus au nord, jusque par delà *Monbax* (25). Il atteint l'Abyssinie, confesse, lui noir et non pas nègre, une communauté fondamentale d'idiome avec des tribus purement nègres, telles que les *Suahilis* proprement dits, les *Makouas* et les *Monjous*. Enfin, les *Gallas* parlent tous des dialectes qui se rapprochent du cafre (26).

Les observations ne s'arrêtent pas là. On est en droit d'y ajouter ce dernier mot, de la plus haute importance : tout le continent d'Afrique, du sud au nord et de l'est à l'ouest, ne connaît qu'une seule langue, ne parle que des dialectes d'une même origine. Dans le Congo comme dans la *Cafroirie* et l'*Angola*, sur tout le pourtour des côtes, on retrouve les mêmes formes et les mêmes racines (27). La *Nigritie*, qui n'a pas encore été étudiée, et le patois des *Hottentots*, restent, provisoirement, en dehors de cette affirmation, mais ne la réfutent pas.

On a remarqué que le développement grammatical des langues africaines ne correspond pas au degré d'infériorité intellectuelle attribué d'ordinaire aux peuples de l'Afrique. Toutes, jusqu'aux langues *hottentotes*, dénotent un développement assez avancé de la faculté du langage, et par conséquent des facultés réflexives dont celle-ci est la manifestation. Quand nous mettons ces idiomes si riches en formes verbales, et qui distinguent le duel et souvent deux pluriels, en regard des idiomes monosyllabiques parlés par une race pourtant bien autrement intelligente, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien le génie grammatical est différent de l'aptitude à la civilisation, et nous sommes frappé davantage de cette vérité : que les individus, comme les races, sont plus divers qu'inégaux; nul n'a le droit de se croire absolument supérieur, car la supériorité ne se trouve jamais sur tous les points chez un même individu et chez une même race (28).

Certaines affinités ont été saisies entre les langues du l'Afrique et celles de la Polynésie. Ces analogies ne peuvent nous étonner quand nous voyons régner, depuis Madagascar jusqu'aux Iles Marquises et à celles des Amis, une seule famille de langues, le *malayo-polynésien*. Cette famille se décompose en deux groupes : le groupe malais, comprenant un ensemble d'idiomes parlés depuis Madagascar jusqu'aux Philippines, et le groupe polynésien proprement dit. L'idiome de Madagascar ou le *malgache* sert de chaisnon entre le groupe malais et les idiomes de la famille *suahili-congo*, avec lesquels il a de nombreux rapprochements.

Ces langues présentent, on s'y attend bien, une grande inégalité de développements. Ainsi, tandis que le malais dénote un degré avancé de culture, le groupe polynésien offre une simplicité toute primitive dans son système phonétique singulièrement rétréci, dans les moyens matériels et la pauvreté des formes qu'il emploie pour marquer les catégories grammaticales. Le discours se compose d'éléments rigides, invariables, et la clarté ne s'obtient qu'à l'aide de particules souvent équivoques. Dans la structure des mots, la syl-

(25) *Pott*, *Verwandtschaftliches Verhältniss der Sprachen vom Kaffer- und Kongo-Stamme*, t. II, p. 8.

(26) *Pott*, *ibid.*

(27) Cette opinion, basée sur les travaux des missionnaires et des voyageurs, et en particulier ceux de d'*Abbadie* et de *Krapf*, trouve de vigoureux propagateurs dans M. de la Gabelentz, *Zeitschrift d. d. m. Gesellsch.* t. I, p. 258; M. *Ewald*, dans son beau *Mémoire sur la langue saho*; M. *Krapf*, directement, dans un *Essai* intitulé : *Von der*

Afrikanischen Ostküste (même recueil, t. III, p. 511), et M. *Pott*, dont l'autorité est si grande en un pareil sujet. *Ritter* et *Carus* partagent le même avis. Toutefois cette opinion ne nous a pas paru avoir pris encore assez de consistance dans la science pour que nous ayons osé l'adopter dans notre étude des langues africaines.

(28) Voy. un récent ouvrage de M. *Pott*, intitulé : *De l'indignité des races humaines considérée sous le rapport linguistique* (en allemand).

labe ne peut être terminée par une consonne suivie d'une voyelle; souvent même elle n'est formée que d'une seule voyelle. Non-seulement ces langues rejettent les consonnes aiffantes, mais encore elles tendent à aplanir les consonnes homogènes et à faire disparaître celles qui ont une individualité trop prononcée. Il semble donc qu'on doive les considérer comme le résultat de l'altération graduelle des langues malaises, plus énergiques et plus arrêdées. Telle est la pauvreté de leur système vocal, que, pour former des mots nouveaux, elles répètent le plus souvent une même syllabe. On y voit le même mot appartenant à différentes parties du discours, tantôt exprimant une action, tantôt désignant un objet. Souvent même le genre et le nombre ne sont pas indiqués.

Malgré le peu d'homogénéité de ces races, sorties sans doute de nombreux mélanges, ce fait d'un fonds de mots communs et d'une grammaire reposant sur les mêmes bases, nous autorise à admettre qu'une seule et même race a exercé son influence sur toutes ces populations. Cette race, la philologie comparée nous en indique le berceau dans la presqu'île transganhétique. Là nous trouvons un ensemble de langues appartenant à la même famille que le chinois, et se rattachant d'un côté au tibétain et de l'autre au siamois. Ces langues sont caractérisées par le monosyllabisme dont la langue chinoise est le type le plus pur, surtout sous sa forme ancienne ou archaïque. Chaque mot chinois, c'est-à-dire chaque syllabe, se compose d'un son initial et d'un son final. Le son initial est une des trente-six consonnes chinoises, le son final est une voyelle qui ne supporte jamais qu'une consonne nasale par laquelle il se termine souvent, ou une seconde voyelle. Ce qui caractérise le chinois et les autres langues de la même famille, c'est l'accent, qui se manifeste par une sorte d'intonation chantante, laquelle varie de quatre manières différentes dans le chinois, se réduit à deux dans le birman et finit par s'effacer dans le tibétain. La présence de cet accent détruit toute harmonie et s'oppose à la liaison des mots entre eux, car le moindre changement dans le ton du mot donnerait naissance à un autre mot. Pour que le langage demeurât intelligible, il faut que la prononciation du mot reste invariable. De là l'absence, dans la famille chinoise, de ce que les philologues appellent *phonologie*. Cependant, en siamois, on remarque une disposition à appuyer ou à traîner sur le dernier mot dans une expression composée. Cette tendance au dissyllabisme se montre davantage dans le cambodgien. Enfin, dans le birman, presque tous les mots, quoique monosyllabiques, ont la faculté de se modifier dans leur prononciation, de façon à se lier aux autres mots et à donner naissance à une vocalisation plus harmonieuse.

Dans le bassin de l'Aracan et dans l'Assam, au pied des monts Youmah, on trouve des tribus qui parlent des idiomes alliés à celui des Birmans. D'autres langues de la même famille, telles que le laos, ont été peu à peu repoussées du nord-ouest de la presqu'île transganhétique par les populations conquérantes sorties de cette race belliqueuse des Birmans. C'est à leur race qu'appartiennent les populations les plus sauvages de l'Assam, telles que les Singphos et les Manipouris. La langue et le type physique de ces tribus ne laissent aucun doute à cet égard. Le tibétain n'est lui-même qu'une modification, qu'une altération des langues de la famille monosyllabique à laquelle appartiennent les dialectes assamais: c'est ce que nous montrent les idiomes de plusieurs tribus de l'Assam et de l'Aracan, par exemple celui des Nagas et celui des Youmahs, qui servent de passage du birman au tibétain. Les populations plus ou moins barbares répandues au nord-ouest de la presqu'île transganhétique ont tous les caractères de la race que l'on a appelée jaune. Evidemment c'est chez elles qu'il faut aller chercher le type de la famille chinoise (29).

(29) Suivant le *Chanaya-Dharma-Sastra*, ou code religieux des Hindous, compilé à une époque postérieure à la rédaction des grands poèmes, mais sur des documents incontestablement fort anciens, le Maha-Tsin (de maha, grand, d'où magnus, a, etc.), le grand pays de la Chine, fut conquis par des tribus de Kachattryas Israélites qui, après avoir passé le Gange et erré quelque temps dans le Bengale, traversèrent les montagnes de l'est et se ré-

pandirent dans le sud du Céleste Empire, dont ils civilisèrent les peuples (*Chanaya-Dharma-Sastra*, ch. 10, § 44, 44, 45). Ainsi, du témoignage des lois de Manou, il résulte que la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, Kachattrya, ariane, blanche, qui est venue opérer en Chine, dans le fléau, les mêmes merveilles qu'un sautoir également hindou.

Quant au tibétain, il est de toutes les langues de cette famille monosyllabique, celle qui en garde le moins la physionomie; bien des traits le rapprochent des idiomes dravidiens. L'effet vocal de ses combinaisons de consonnes est plus doux, plus amoili, que dans le birman, mais on y retrouve les nombreuses aspirations et les nasales de cette dernière langue et du chinois. Quand on compare les monuments de l'ancienne langue birmane et ceux de l'ancienne langue tibétaine, on voit que jadis ces langues avaient une apreté dont le tibétain garde encore aujourd'hui des traces incontestables, car, malgré ses combinaisons de consonnes adoucies, il est au fond complètement dépourvu d'harmonie. Des particules placées après les mots en modifient le sens, et l'ordre de ces mots est toujours inverse de ce qu'il est dans nos idiomes. On y peut construire des phrases composées de mots disjoints, liés seulement entre eux par la vertu rétroactive d'un mot final, et c'est ainsi que ces langues parviennent à rendre les idées de temps les plus compliquées. De ces idiomes, qui sont tous d'une extrême simplicité, le birman est le plus élaboré; le chinois et l'annamite lui sont fort inférieurs. Sous le rapport du système vocal, au contraire, le tibétain et le birman restent à peu près au niveau du chinois, et c'est dans le midi de la presqu'île transgangaïque qu'il faut aller chercher des articulations plus développées, s'exerçant pourtant toujours sur un petit nombre de sons monosyllabiques.

Malgré les caractères communs à toutes ces langues et les degrés divers de développement qu'on remarque entre elles, on ne saurait les considérer comme procédant les unes des autres, mais elles doivent être placées parallèlement, à des distances toutefois inégales du monosyllabisme le plus élémentaire. Le birman et le tibétain, quoique très-rapprochés entre eux, demeurant néanmoins encore trop séparés, pour qu'on puisse les faire dériver l'un de l'autre. On devrait plutôt, suivant M. Logan (30), les considérer comme deux débris diversement altérés d'une langue plus ancienne qui avait la même base que le chinois. Ainsi l'on doit croire que depuis une époque fort reculée, la race jaune occupe tout le sud-est de l'Asie, car l'emploi de ces langues monosyllabiques est un trait caractéristique qui ne trompe jamais. Dans ces défilés de l'Assam, où se trouvent réunies tant de tribus différentes, repoussées là par les conquêtes des Aryas, des Chinois et des Birmanes, les races à type tartare se distinguent toutes des races dravidiennes par leur langage monosyllabique, allié tantôt au tibétain, tantôt au birman.

Il existe dans la presqu'île de Malacca et dans les îles de la Malaisie des populations qui rappellent par leur type et par leurs mœurs les tribus les plus barbares de l'Assam, tels que les Garows, les Nagas, les Michmis et autres populations sauvages du nord-est de l'Hindoustan. La ressemblance de traits et de coutumes est particulièrement remarquable entre ces populations de l'Assam et les diverses tribus indigènes de Sumatra; cette ressemblance s'étend même pour plusieurs usages à tous les Polynésiens, comme le tatouage, la coutume de se faire une nouvelle marque à la peau après avoir tué un ennemi, celle, pour un jeune homme, de ne pouvoir se marier qu'après avoir coupé un certain nombre de têtes d'ennemis, celle encore d'exposer les morts sur des échafauds jusqu'à l'entière consommation des chairs. Si les langues que parlent les tribus d'Assam appartiennent à la famille tibéto ou siamo-birmane, celles des Malayo-Polynésiens tiennent au siamois et au birman; seulement à mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ, leurs sons s'adoucissent, elles s'appauvrissent en aspirant à sortir du monosyllabisme qui leur a donné le jour. D'après cet ensemble de circonstances frappantes, nous sommes sans doute autorisés à conclure que les populations malayo-polynésiennes sont primitivement sorties de la presqu'île transgangaïque.

Ce ne sont pas seulement des détachements de la souche tibéto-chinoise qui sont descendus dans la Malaisie; d'autres peuplades, probablement issues de la même souche, ou au moins d'une souche voisine, les tribus dravidiennes, sont venues de l'Hindoustan se croiser avec les premiers. Mais un croisement bien plus sérieux dut surtout altérer le type de

avait, antérieurement, préparées dans la vallée supérieure du Nil.

(30) Voy., dans son *Journal de l'Archipel in-*

dien et dans son *Ethnologie océanienne*, les savantes études de M. Logan sur les idiomes océaniques.

ces souches, nous voulons parler de la race noire. Cette race, que l'on retrouve aujourd'hui dans la Nouvelle-Guinée et l'Australie, et à laquelle appartenaient les Indigènes de la terre de Van Diemen, avait occupé dans le principe le sud de l'Hindoustan. On peut juger de la barbarie des langues que parlaient ces tribus noires par celles que parlent encore les Australiens. Ces langues ont été depuis longtemps chassées par les idiomes malais, sauf sur quelques points où l'on en rencontre encore des traces.

Les langues australiennes qui s'étendaient, ainsi que la race qui les parlait, depuis le midi de l'Hindoustan jusqu'au delà du 140° degré de latitude orientale, se distinguent nettement des idiomes malayo-polynésiens et du groupe dravidien. Cependant un habile philologue anglais, que nous avons nommé plus haut, a saisi des analogies entre les langues australiennes et les idiomes dravidiens; les derniers paraissent avoir exercé une influence sur la langue de ces tribus noires lorsqu'elles furent repoussées de la péninsule gangetique. Parmi les preuves linguistiques sur lesquelles il s'appuie, M. Logan remarque qu'on rencontre toujours le même radical avec le sens de *bateau*, de *pirogue*, depuis la Polynésie jusque dans le midi de l'Hindoustan et chez quelques langues du centre de l'Afrique. On en peut conclure sans doute qu'une même race, essentiellement navigatrice, a exercé son influence sur tout l'Océan, depuis le mer du Sud jusqu'à la côte de Zanguebar. Ainsi, trois races se seraient rencontrées sur le littoral de la mer des Indes, une race noire et deux races jaunes, et du mélange de ces races seraient sortis les habitants des innombrables archipels de l'Océanie. La race noire paraît avoir été indigène; la race dravidienne appartient à la grande famille touranienne qui embrasse les populations finnoises et tartares; quant à la troisième, il n'est pas si facile d'en assigner la patrie. Si la comparaison des langues nous autorise à faire sortir de la presqu'île transgangaïque une partie des Polynésiens, ces insulaires n'en présentent pas moins des caractères spécieux qui les distinguent nettement des Malais, et l'homogénéité de leur idiome en fait une famille bien tranchée. Quelques savants font venir cette race du nord-est de l'Amérique, d'autres de la Sibérie orientale; d'autres ont prétendu qu'elle pouvait être un débris d'un ancien continent submergé. Quoi qu'il en soit, les Polynésiens ont plusieurs traits communs de langage et de mœurs avec diverses tribus d'Amérique et semblent être le chaînon par lequel ces populations sont unies à celles de l'Asie.

Terminons ce rapide aperçu des familles de langues distribuées sur la terre par un coup d'œil sur la nature et les caractères des idiomes du Nouveau-Monde.

Les langues américaines ont un air de famille bien plus prononcé que n'ont entre eux les idiomes de l'Afrique et de la Mésiasie. Elles sont surtout remarquables par leur homogénéité grammaticale et par une tendance à l'agglutination beaucoup plus décidée que dans aucune autre famille linguistique, à l'exception du basque. Cette agglomération de mots par contraction, par suppression d'une ou plusieurs syllabes des radicaux combinés, sert à former de nouveaux mots qui sont traités comme des mots simples, susceptibles d'être employés et modifiés comme eux. Les idiomes à incorporation aiment ainsi à fondre en un mot tout ce qui aurait dû composer la phrase entière. En mexicain, *ni-na-ca qua* ne forment qu'un seul mot, qui se traduit par « je mange de la viande. »

Cette propriété a fait donner aux langues du Nouveau-Monde le nom de *polysynthétiques* (Du Ponceau) ou d'*holophrastiques* (Lieber).

Les idiomes américains possèdent encore quelques autres traits distinctifs : ainsi au lieu d'un genre masculin et d'un genre féminin, ils ont un genre animé et un genre inanimé : ils ont deux pluriels et quelquefois deux duels, l'un particulier et l'autre général, ce qui leur est commun avec les langues hottentotes et quelques idiomes de la Polynésie (31).

(31) « Le sauvage communique ses pensées par un tissu de rapprochements et d'analogies, pour ainsi dire, dont les combinaisons, véritablement poétiques, décèlent un esprit observateur et des sensations très-déliées, dont le charme lui fait aimer ses habitués sauvages et craindre la civilisation qui les émousse. Tirez-le, en effet, de ses forêts qui furent son bercail, cherchez à le façonner à la société européenne, il se pèle à cette gêne, il s'y résigne, mais pour un temps seulement... » (M. DUMÉNIL, *Voyage pittoresque du Brésil* (1834).)

A l'appui de cette observation que l'on ne songe

La classification des langues de l'Amérique présente les plus grandes difficultés, parce que le fractionnement des populations qui vivent par petites tribus sauvages, amène une prompt alteration des mots. Toutefois, c'est une chose digne de remarque que l'incapacité absolue de l'homme à créer une nouvelle langue, malgré les tentatives mêmes qu'il a faites pour y parvenir. Il y a eu des réunions d'individus qui ont voulu se faire un langage à part, qui se sont composés des jargons, des argots. Dans ces idiomes de création arbitraire, on a inventé des mots nouveaux, imaginé des expressions bizarres. Eh bien ! malgré cette volonté persévérante de briser avec la langue ancienne, sous cette enveloppe de fantaisie les formes grammaticales de la langue qu'on voulait abandonner ont toujours reparu. Ainsi, dans l'Amérique du Nord, on a vu des peuplades indiennes, à la suite de dissensions, se séparer en deux tribus, aller vivre chacune dans des endroits éloignés, en évitant désormais tout contact entre elles; des habitudes nouvelles, des conventions particulières, des impressions locales n'ont pas tardé à transformer les mots du vocabulaire dont ces tribus se servaient. Ces mots, en nombre naturellement très-restreint, se sont altérés au point qu'il n'est plus possible d'en saisir la parenté d'origine avec ceux dont ils sont pourtant sortis. En réalité, un vocabulaire nouveau a été créé, mais la grammaire est restée la même. Les formes verbales, le mode d'emploi des catégories du discours subsistent identiquement quant au fond, et en dépit du changement de peau, la similitude du squelette accusa la communauté de race. On connaît des langues qui vivent depuis plus de trois mille ans, qui ont été parlées par des peuples ayant traversé de notables vicissitudes, et cependant le fond de ces langues est encore ce qu'il était à l'origine. Le grec que l'on parle aujourd'hui à Athènes n'est pas aussi éloigné du grec d'Homère que le français l'est de l'espagnol ou de l'italien; le chinois qu'on écrit à la cour de Pékin n'est pas différent, quant au fond, du chinois des *Kings*, les anciens livres sacrés de la Chine, et la rabbinique s'éloigne moins du style de la Genèse que l'anglais ne s'éloigne du saxon. Ce grand principe de la persistance des langues nous fournit un moyen de les classer, d'en saisir les filiations et les mélanges. Nous savons que les modifications qui s'opèrent dans la vie d'une langue ne la font pas sortir de la condition même de son être; elle ne peut briser son organisme et effacer totalement sa marque originelle (32).

C'est en se basant sur ce principe que MM. Galatin, Duponceau, Buschman, etc., ont entrepris la classification des langues américaines dont on a trouvé, dans la seule Amérique du Nord, trente-sept familles comprenant plus de cent dialectes. Il y a des idiomes américains, tels que le moxa ou pampéen et le caraïbe, dans l'Amérique méridionale, dont la simplicité grammaticale est excessive. Ainsi, dans le galibi, langue des tribus sauvages de la Guyane française, on ne trouve ni genres ni cas; le pluriel est simplement exprimé par l'addition du mot *papo* qui signifie *tous*, et qui sert à la fois pour le substantif et pour le verbe. Dans cette dernière partie du discours, on ne distingue pas les personnes, et la même forme sert pour les trois personnes au pluriel et au singulier.

Les langues du Nouveau-Monde ont donc aussi passé par des phases de développement très-diverses; mais alors même qu'elles atteignaient, comme dans le Quichua et le Guarani, un degré remarquable d'élaboration, elles ne pouvaient cependant dépasser les formes élémentaires sur lesquelles elles ont été échafaudées. Elles ont en leur moule arrêté, leur terme prédestiné, de même que les langues africaines, qu'elles rappellent singulièrement par leur génie, par leur douceur, mais sur qui elles l'emportent de beaucoup en puissance agglutinative.

guère à contester, que nous sachions, le voyageur cite l'exemple assez frappant d'un jeune Indien qui, élevé avec soin par un riche habitant de Bahia, finit par demander à entrer dans les ordres; et qui, le jour même de sa première Messe, s'étant dirigé vers les forêts que son cœur regrettait en silence, s'y enfonce pour ne plus jamais revenir.

(33) En vain, une langue est-elle transportée dans une contrée différente de son berceau, elle n'en garde pas moins son cachet, son type primitif. Des altérations secondaires peuvent se pro-

duire, des modifications dues au génie des hommes nouveaux qui l'adoptent, la font dévier de la rigueur de ses premiers principes, mais sans jamais toucher à son organisme constitutif. La langue basque, refoulée il y a bien des siècles à l'extrémité occidentale de l'Europe, pénétrée de mots indo-européens, et forcée de vivre dans une société infiniment supérieure à celle des races antiques qui la parlèrent primitivement, n'a pas plus abandonné son type que le nègre transporté en Amérique n'a perdu le sien.

C'est en parcourant la chaîne entière des langues, en jetant un coup d'œil sur ce tableau mobile soumis à une rotation continuelle, dans laquelle la parole humaine se reflète sous mille nuances diverses, que l'on reconnaît avec admiration l'unité et la variété de la nature. Unité dans l'essence même du langage, dans l'expression concise des idées simples, dans l'échelle limitée des sons fondamentaux, qui ne sont guère qu'au nombre de cinquante; variété dans leurs combinaisons infinies, dans l'abstraction et l'assimilation des idées mixtes, dans les formes de chaque idiome spécial, qui caractérisent les progrès de chaque peuple, et qui des cris discordants du sauvage s'élèvent jusqu'à l'inspiration du poète et à la dialectique de l'orateur. Combien d'idiomes plus ou moins élaborés ont déjà disparu de la surface du globe; combien d'autres se sont confondus, transformés par des révolutions violentes, ou modifiés et altérés par la marche progressive des siècles, comme ils se modifient encore tous les jours, sans que les efforts de la science ni les chefs-d'œuvre de la littérature puissent arrêter ce mouvement irrésistible imprimé à toutes les choses terrestres !

L'histoire des langues est la base de celle des nations. Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde, parmi tant d'erreurs et de fables dont chaque peuple a environné son berceau, elle est comme un fil conducteur qui nous dirige, sinon avec certitude, du moins avec méthode et probabilité, en marquant dans la famille humaine les analogies et les différences, en caractérisant chaque génération successive, et en signalant sur le sol mobile les traces de son rapide passage que tant d'événements postérieurs paraissent avoir effacés sans retour. En effet, que nous apprend l'histoire générale sur les premiers établissements des hommes, sur leurs rapports, sur leurs divisions, sur la formation des tribus et leur disposition respective? Qui a suivi leur marche silencieuse à travers les déserts, les fleuves et les montagnes, et observé ce vaste réseau de peuples s'étendant progressivement sur la terre? Un seul livre, dans quelques pages sublimes, nous laisse entrevoir cet imposant mystère; mais se bornant aux grandes vérités, il proclame l'unité primitive des nations sans tracer le tableau de leurs vicissitudes. Là où l'histoire se tait, où la tradition révélée s'arrête, quel guide nous reste encore dans cette recherche d'un si haut intérêt, sinon l'éthnographie comparée, qui peut jusqu'à un certain point reconstruire le monde à sa naissance, en retraçant, au moyen de la linguistique et de la géographie réunies, le mouvement général de sa population ?

APPENDICE.

Le chiffre des langues connues a dû naturellement augmenter à mesure que les voyageurs ont fait de nouvelles découvertes. Tandis qu'autrefois le P. Kircher craignait d'être taxé d'exagération en gratifiant le genre humain de cinq cents manières d'exprimer sa pensée, M. d'Azara lui en a accordé mille, Don J.-F. Lopez quinze cents, Don J.-E. Rayo deux mille. F. Adelung, dans son *Catalogue de toutes les langues et de leurs dialectes*, trouve, d'après ses calculs, un total de trois mille soixanta quatre, qu'il répartit ainsi :

Europe	587
Asie	957
Afrique	276
Amérique et Océanie	1264

Balhi, distinguant les langues des dialectes, a constaté dans l'univers deux mille sept cent quatre-vingt-seize langues de plus qu'Adelung, savoir :

<i>Langues.</i> En Europe	1 48
En Asie	135
En Afrique	118
En Amérique	424
En Océanie	117
<i>Dialectes</i> , environ,	5000
Total.	5,800

Voici la proportion dans laquelle certaines langues d'Europe sont parlées dans le Nouveau-Monde :

L'anglais y est parlé, dit-on, par	11,647,000 indiv.
L'espagnol, par	10,504,000
Le portugais, par	3,740,000
Le français, par	1,242,000
Le hollandais, le danois et le suédois, par	216,000
	27,349,000

Un curieux et patient habitant de Nîmes a relevé en 1786 le nombre de mots que contenait alors le *Dictionnaire* de l'Académie française, et il y a complé :

Substantifs.	18,716
Adjectifs.	4,803
Verbes.	4,557
Adverbes.	1,634
Total.	29,710 mots.

Ce chiffre a dû beaucoup augmenter depuis cette époque.

En 1831, le relevé des mots de la langue anglaise contenus dans le *Dictionnaire* de Johnson donnait le nombre suivant :

Substantifs.	15,910
Adjectifs.	8,444
Verbes.	10,142
Adverbes.	2,288
Total.	36,784 mots.

Sur ces 36,784 mots, on en compte 15,779 dérivés dont voici la liste :

Du latin.	6,752
Du français.	4,812
Du saxon.	1,665
Du grec.	1,148
Du hollandais.	691
De l'italien.	211
De l'allemand.	173
Du wallon.	98
Du danois.	75
De l'espagnol.	56
Du suédois.	50
De l'islandais.	50
D'autres langues.	41
Total.	15,779

Si, comme d'autres calculs l'établissent, le vocabulaire italien en a 35,000, l'espagnol 30,000, etc., à quel chiffre effrayant ne doit pas s'élever le total des mots qui forment les 5,860 langues et dialectes qui, suivant Balbi, se parlent dans l'univers ! Un journal anglais, le *Panorama de Londres* (novembre 1834), prétend que « tous les habitants du globe, d'après un calcul brut, ne pourraient, dans l'espace de mille millions d'années, écrire toutes les transpositions des vingt-cinq lettres de l'alphabet, même en supposant que chaque individu écrivît par jour quarante pages dont chacune contiât quarante différentes transpositions de lettres. »

Ce sont là de ces calculs que les lecteurs aiment en général beaucoup mieux admettre sur parole que de les vérifier. Un mathématicien, nommé Toquet, a pourtant voulu savoir à quel s'en tenir, et sans s'effrayer du travail, il s'est rendu compte du nombre des combinaisons des vingt-cinq lettres de l'alphabet. Suivant lui, ce nombre s'élève, sans erreur, à : 620,348,401,733,239,439,360,000.

Il faut que l'instrument vocal soit bien compliqué et qu'il offre des ressources bien merveilleuses pour suffire aux devoirs que certaines langues lui imposent. Il semblerait, au

premier abord, qu'un nom qui sert à désigner une personne, et qui, par conséquent, doit se répéter souvent, devrait être simple, court et d'une prononciation facile. Ce n'est pas l'opinion de certains peuples. Un des chefs de Tahiti s'appelait *Demstrgrfreomildamfr*. Un chef indien de la tribu des Sacs a écrit ses *Mémoires* en mauvais anglais (Boston, 1834); il s'appelle *Maikamichikiakiak*, c'est-à-dire *Corbeau-Noir*. Dans les îles Sandwich, un roi d'Owayhi se nommait *Pourahouaoukaikaia*, une reine, *Kaikiranariapouna*. Enfin on a pu lire dans les journaux du 12 septembre 1839 : « S. M. le roi de Hollande vient de nommer commandeur de l'ordre du Lion néerlandais le sultan de Djoejokarta (île de Java), dont le nom est : *Hamankoeboewonosenopalingalgougabgurrachmansagdinpanotagomode*, V^e du nom; » il était le cinquième ! Sous quatre règnes avant le sien, les Djoujocartiens avaient déjà été obligés de crier de temps en temps Vive..... ce nom-là nous espérons que ces sortes de noms, qui sans doute ont été choisis de cette taille pour faire peur aux ennemis, sont exclusivement réservés aux rois et aux chefs; sinon la démocratie ne pourra jamais s'implanter dans ces pays-là. Figurez-vous une assemblée nationale composée de noms pareils, et un de ses secrétaires obligé de faire l'appel nominal !

AVERTISSEMENT SUR L'ESSAI SUIVANT.

Nous nous sommes proposé dans l'Essai qui suit d'esquisser le tableau du développement intellectuel de l'enfant, sujet d'observations délicates et difficiles, auquel, de nos jours, un des plus profonds scrutateurs des mystères et des lois de la nature, n'a pas dédaigné d'accorder une large part dans ses méditations (53). Ce sujet, d'une importance capitale dans l'étude de l'homme, se rattache naturellement à la philosophie du langage, puisque c'est un fait aujourd'hui démontré que l'homme ne peut penser aux intelligibles, ne peut se développer rationnellement, sans le signe ou sans une parole quelconque.

Après avoir suivi l'enfant dans son évolution première et toute sensorielle, nous le montrons prenant peu à peu possession du langage. C'est ainsi que nous avons été amené à l'étude du problème tant débattu du rôle du signe dans la constitution de la raison humaine. Pour résoudre ce problème, nous sommes parti de l'abstrait, du général, de l'universel, puisqu'ils sont les éléments de la pensée proprement dite, et nous avons prouvé qu'ils ne peuvent être conçus par la raison qu'à la condition d'être déterminés par une forme propre; et comme ils n'ont point de formes naturelles qui les manifestent il faut qu'ils soient constitués, posés par des formes artificielles, qui sont les signes ou le langage. S'il est vrai de dire que la nature se nomme, parce que tout phénomène particulier est signe d'idée à l'égard de l'être qu'il manifeste, il n'en est pas de même de l'universel et de l'abstrait qui n'ont point de forme naturelle, qui ne peuvent être aperçus, déterminés, s'ils ne sont point nommés. Placée entre le concret et l'abstrait, entre le particulier et l'universel, la raison ne peut concevoir l'un sans l'autre, et ne peut par conséquent s'apercevoir elle-même, si ce n'est dans l'acte par lequel elle saisit le concret et l'abstrait, la forme naturelle et la forme artificielle; d'où l'on doit conclure que l'une et l'autre forme préexistent à l'opération rationnelle.

Pour mieux se rendre compte de ces conditions ou des lois de la pensée, il suffit d'approfondir la notion que nous avons du concret et de l'abstrait.

Quel que soit l'être réel ou concret que nous considérons, il ne nous apparaît jamais qu'entouré de modes ou attributs. Ces modes supposent deux choses, la substance dont ils sont la forme extérieure, le lien qui unit le mode à la substance, pour ne faire de l'un et de l'autre qu'un seul et même tout. Ces trois éléments, la substance, le mode et leur enlèvement, constituent essentiellement la notion de tout être réel quelconque. Or, de ces trois éléments, la forme naturelle ou exprime un seul, l'attribut; elle ne suffit donc pas pour nous manifester l'être; d'où il suit que sans la détermination propre, individuelle, opérée par la forme ou le signe artificiel, les deux autres éléments, la substance et le rapport qui unit le mode à la substance, n'existeraient pas pour l'homme.

Il y a plus : le signe naturel lui-même n'est un vrai signe qu'à la condition d'être transformé en signe artificiel, c'est-à-dire abstrait, généralisé par le langage, et c'est ce que rend évident la nature même du langage qui ne se constitue que par la syntaxe de la proposition, loi absolue du signe articulé. La proposition est l'expression des trois éléments que renferme la notion de l'existence, et répond ainsi au plan de l'idée, comme l'idée est conforme elle-même au plan de l'être. Elle se compose, en effet, de trois mots qui se supposent entre eux comme les membres d'un même tout, et dont le système a dû nécessairement être donné tout d'une pièce; ces trois mots, triangle lumineux qui supporte tout l'édifice de la pensée et de la science humaine, sont le sujet qui figure la substance, l'attribut qui figure le phénomène, le verbe qui figure l'union de l'un et de l'autre dans une même existence (54). Ici, par un effet merveilleux du

(53) M. Ampère. Voy. son *Essai sur la philosophie des sciences*, t. I. Préface, pag. xxi et suiv.

(54) « Trois éléments dans le monde : la sub-

stance, la qualité, le rapport; trois idées dans la pensée : l'idée de substance, l'idée de qualité, l'idée de rapport; dans le langage, trois classes de

signe artificiel, l'individu, le particulier, le concret, disparaît : car il n'y a point de science de l'individu, ou de ce qui passe, mais seulement du général, de l'universel, ou de ce qui subsiste (35). On ne connaît point Socrate si l'on ne sait qu'il est homme. Les lois des êtres, voilà le véritable objet de toutes nos investigations intellectuelles. Les objets de la création ont été placés dans l'espace les uns à côté des autres, non-seulement avec leurs caractères propres et différentiels, leurs oppositions et leurs contrastes, leurs qualités spéciales et distinctives, mais encore avec leurs analogies, leurs similitudes, leurs rapports de nature, de substance et de forme : voilà l'œuvre de la Toute-Puissance créatrice. L'observation, s'attachant à ces caractères particuliers, à ces propriétés communes, les distingue ou les assimile, les sépare ou les unit, les dispose et les ordonne dans ses combinaisons scientifiques, selon les ressemblances ou les dissimilitudes que la nature elle-même a mises entre eux : voilà l'œuvre de l'homme.

Mais l'homme ne classe pas seulement les objets de la nature, il classe aussi les qualités, les relations, les actions, les affections, les propriétés, les passions, toutes choses en un mot, et une langue tout entière ne se compose que d'abstractions et de généralisations, comme chacun peut s'en convaincre en ouvrant un vocabulaire.

C'est ainsi qu'au moyen de l'extension et de la compréhension des propositions, la connaissance humaine se condense en quelque sorte sous une forme adaptée à la capacité de notre intelligence, et qu'elle acquiert une simplicité admirable, sans rien perdre de sa certitude et de sa clarté. C'est ce qui fait dire au père de la philosophie écossaise, que la sagesse des aïeux et les plus sublimes théorèmes de la science pourraient être déposés, comme l'*Iliade*, dans une coquille de noix, qui les transmettrait aux générations futures. Cet effet miraculeux du langage, ajoute-t-il, réside tout entier dans les termes généraux, sans lesquels tout langage, toute proposition, seraient impossibles. C'est donc sur le rôle même du langage dans la pensée humaine que nous avons établi nos preuves de la nécessité du signe pour l'évolution de notre intelligence et la constitution de la raison. On sait combien cette question a soulevé, dans ces derniers temps, de controverses irritantes et passionnées. Nous croyons que, de part et d'autre, on se serait épargné la peine d'écrire de gros volumes inutiles, si l'on avait abordé la question au fond, au lieu de se livrer à la surface ou en dehors à d'interminables débats qui ne pouvaient aboutir. Quelques-uns ont cru frapper un grand coup en s'attaquant à M. de Bonald ; ils l'ont poursuivi à outrance à travers leurs bruyants, laborieux aussi douloureux que stérile. M. de Bonald reste avec les lois de la pensée et de son évolution, qu'il a mises dans un jour éclatant, avec le grand fait, le fait constant, universel, de la *génération intellectuelle*, en dehors de laquelle aucun homme ne parvient à la vie intelligente qui convient à sa nature, n'arrive, en un mot, à l'usage de la raison. Ce fait de la nécessité de l'enseignement social au moyen du langage pour le développement primitif de l'intelligence, doit être cherché sans doute dans la nature même de la pensée. C'est donc de ce côté qu'il aurait fallu porter ses investigations, montrer quelle était la vraie théorie de la connaissance humaine, et la substituer à celle qu'on supposait insuffisante ou erronée. Au lieu de se placer franchement sur ce terrain, on a diffusément épilogué, ergoté sans dignité comme sans raison, et l'on n'a pas pris garde que l'étude approfondie de l'esprit humain, dans ses modes de manifestation, et les travaux psychologiques de toutes les écoles, ont singulièrement fait progresser la question dans ces derniers temps, en sorte que, aujourd'hui, M. de Bonald a cent fois plus raison qu'à l'époque où il publiait son livre de la *Législation primitive* ; sa magnifique thèse a pour elle toutes les données de la philosophie contemporaine.

Du reste, nous avons fait peu de controverse. La meilleure controverse, selon nous, est celle qui met le problème et sa solution même, vraie ou présumée telle, en présence du lecteur. Si cette solution a quelque valeur, elle se soutient d'elle-même ; si elle est illusoire, elle tombe pour ne plus se relever : toutes les ressources de l'esprit n'y feront rien. Nous avons pourtant cité quelques noms propres et relevé comme en passant quelques attaques, qui pourraient donner une idée de la portée de tant d'autres auxquelles il eût été fastidieux de s'arrêter.

Enfin, nous devons expliquer le nom d'*idéothétique* (36) que nous proposons pour désigner la branche de l'idéogénie qui a pour objet l'établissement de l'idée dans l'esprit au moyen du langage ; sous cette dénomination, nous comprenons ce que M. Ampère a appelé *conceptions onomotiques*, c'est-à-dire conceptions relatives aux mots (37).

mots : le mot qui reproduit l'idée de substance, le mot qui reproduit l'idée de qualité, le mot qui reproduit l'idée de rapport ; dans notre terminologie grammaticale enfin, trois dénominations expressives : la première pour le mot qui reproduit l'idée de substance, le substantif ; la seconde pour le mot qui reproduit l'idée de qualité, le qualificatif ; la troisième pour le mot qui reproduit l'idée de rapport, le relatif. Le monde est le prototype, dont l'image se retrouve de plus en plus altérée, mais toujours reconnaissable dans les copies qui s'en élèvent de plus en plus, dans la pensée qui le sait, dans le langage qui le nomme, et dans la grammaire qui analyse et compte ses différents noms. » (CHADRA, *Essai sur le langage*, p. 86.)

(36) Toute pensée, toute raison véritable a pour base, pour substance, ce qui ne change point, et le variable, le contingent, l'individuel, n'est intelligible qu'autant qu'il se lie à la vérité invariable, nécessaire, universelle ou infinie. L'être qui n'est en rapport qu'avec le variable, le contingent, le relatif, par cela même est dépourvu d'intelligence ou privé du vrai.

(37) De *poser*, l'action de *poser*, d'*établir*, et *idéa*, *idée*.

(38) *Voy.*, dans le journal le *Temps* du 22 juillet 1833, l'extrait remarquable, donné par M. Roulin, d'une leçon faite au Collège de France par M. Ampère. Cet extrait se trouve aussi à la fin de la Préface de l'*Essai sur la philosophie des sciences*.

IDÉOTHÉTIQUE

OU

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE

M. DE BONALD :

HOMMAGE A SON GÉNIE

ET

PROTESTATION

CONTRE LES INTERPRÉTATIONS INTELLECTUELLES DE SES DOCTRINES.

L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée.
(DE BONALD.)

La parole est le moteur primitif et nécessaire de nos idées.

(LACORDAIRE.)

Le signe est tellement associé avec la chose signifiée, que celle-ci ne s'offre point à l'esprit sans l'autre.
(REID, *Essai* VI, p. 198.)

Sans un système de signes quelconque point d'idées possibles. Cette proposition qui paraît un paradoxe est une des plus importantes découvertes de la philosophie moderne, et toutes les écoles sont d'accord sur ce point.

(M. l'abbé NEMOY, *Leçons de philosophie*, professées au lycée de Lyon, p. 182.)

I. — Première enfance.

Voyez cette jeune plante qui élève à peine au-dessus du sol sa tige délicate. Sous les influences vivifiantes des tièdes rayons du jour et des rosées matinales qui abreuvant ses rameaux naissants, elle se pénètre de fluides nourriciers, affermit ses fragiles tissus et déroule au soleil ses premières formes où circule une vie qui devient de jour en jour plus intense. Bientôt une riante végétation se déploie, de nouvelles harmo-

nies se révèlent de brillantes transformations se préparent. L'heure arrive, et de chaque branche s'élancent des germes féconds qui s'ouvrent en radieuses corolles d'où s'exhalent de suaves aromes et où s'élaborent ces fruits savoureux, l'honneur de nos vergers et les délices de nos tables : harmonieuse image du développement de l'âme humaine dont les pouvoirs d'abord obscurs, latents, repliés sur eux-mêmes et réduits à leurs plus étroites dimensions, s'éveillent

peu à peu sous d'heureuses influences, déploient leur énergie interne, se fécondent, se constituent et bientôt s'épanouissent en une riche floraison dans toute la plénitude de leur vie propre.

Telle est la marche de notre intelligence dans son évolution : avant qu'elle arrive à son midi, il faut qu'elle soit à son aurore : avant l'aurore, c'est l'aube naissante; avant l'aube, c'est la nuit sombre. Comme toutes les créatures visibles, l'homme s'élève graduellement à la perfection. Pareil à cet univers, dont il est la partie la plus noble, il commence par la nuit, et c'est du soir et du matin que se compose le jour de son pèlerinage.

Essayons de suivre le mouvement de ces énergies intimes, profondes, dans leur marche progressive, en remontant à cette première période de la vie où leurs manifestations soulèvent à peine le voile qui nous les dérobe.

Le germe n'est pas le bouton qui va s'ouvrir, la corolle déployant ses pétales embaumés n'est pas le fruit doré qui couronnera le fertile rameau; mais c'est toujours la même vie, le même être, la même plante, seulement sous des manifestations diverses, sous des formes progressives, avec des modes de plus en plus parfaits. Tout développement n'est qu'un jeu de la nature, par lequel ce qui est, devient, sous une autre forme, ce qu'il était déjà virtuellement. C'est une marche, une progression, un mouvement de l'un vers l'autre, mais l'un et l'autre ne sont pas, pour cela, différents de ce qu'ils étaient d'abord. S'il est incontestable que les facultés du corps datent du moment de son organisation, il ne l'est pas moins que celles de l'âme datent du moment où elle fut créée, qu'elles entrent en action dès les premières impressions reçues, dès les premiers sentiments éprouvés. Sans doute c'est une ébauche informe; sans doute rien n'est prononcé, rien n'est délimité, rien n'est distinctement perçu; tout

est confondu, tout échappe, mais tout existe; et lorsque, fortifiées par l'exercice, ces facultés se montreront dans toute leur puissance, elles pourront bien nous déguiser leur origine, elles ne changeront pas leur nature. Newton induisant de la chute d'une pomme la loi de la gravitation universelle, ne raisonnera pas autrement que Newton au berceau, lorsqu'il tendait les bras à sa nourrice, d'après le souvenir des soins qu'il en avait reçus. Seulement Newton adulte savait qu'il pensait et qu'il raisonnait, Newton enfant ne le savait pas (38).

A l'origine les impressions sensorielles agissent sur un milieu tout passif qui ne leur oppose aucune résistance; tout est vague et confus pour l'enfant, rien n'a de réalité ni de consistance. Les figures qui passent et repassent devant ses yeux ne sont que des ombres fugitives. Mais peu à peu, à l'impression vient se joindre la réaction; l'affection sensorielle, rencontrant alors un fond impénétrable, s'y brise et s'y réfléchit. Jusque-là le nouvel être se sentait jouissant ou souffrant par cela seul qu'il se sentait existant, mais ce n'était qu'un sentiment aveugle qui ne déterminait aucune perception distincte. Absorbé dans le vague sentiment de l'existence actuelle et tout entier à l'impression qui l'affectait, l'enfant passait d'un mode à l'autre sans remarquer la transition. L'existence était pour lui une chaîne non interrompue dont il ne distinguait pas les anneaux.

Mais il vient un moment où l'âme cesse d'être purement passive. Les impressions qu'elle reçoit, s'arrêtent davantage à la surface, de sorte que l'enfant parvient à se distinguer comme chose une et permanente des divers changements que subit son état, c'est-à-dire de ses sensations. Un sentiment plus marqué, quoique obscur encore, l'avertit qu'il y a en dehors de lui une existence étrangère, quelque chose d'objectif qui a déterminé la sensation en élevant un obstacle au-devant de sa vie (39). Les mêmes

(38) Qu'on se reporte par la pensée à l'instant où, dans le sein de la mère, s'accomplit la fécondation de la molécule organisée qui sera l'homme un jour; qu'on se représente les phases successives de l'évolution de ce germe où l'être futur existe invisiblement, les transformations merveilleuses par lesquelles il atteint, en s'élevant toujours, le degré de perfection que détermine sa nature propre; quel prodigieux travail! quel progrès immense! S'il est permis de comparer les distances mesurées sur l'échelle de l'organisation à celles que mesurent dans l'espace les pures grandeurs géométriques, il y a certes plus

loin du premier état de l'homme à ce qu'il est déjà lorsqu'il rompt ses enveloppes foetales, que de notre globe aux mondes que l'œil armé du télescope découvre au fond de la voie lactée.

Et cependant qu'est-ce que l'homme au moment de sa naissance près de ce qu'il deviendra par un progrès nouveau, continu, perpétuel, qui, n'ayant d'autre terme que l'infini même, se prolonge sans jamais rencontrer de dernière limite, de sphères en sphères toujours plus vastes, toujours plus élevées, au delà de son existence terrestre?

(39) Si pendant la période embryonnaire, il est

impressions, en se répétant, mettent en jeu chez lui les facultés de l'âme. Il se sent, il se voit (40) en face de la nature dont il subit les influences ou hostiles ou bienveillantes. C'est là ce sentiment confus de quelque chose qui limite son existence personnelle, quo nait la perception, mais bien faible à l'origine, car elle se borne à lui révéler l'existence du monde extérieur sans lui procurer aucune notion de ses particularités. L'enfant voit les choses, mais sans en distinguer aucun mode, aucune partie, aucun rapport; le monde matériel ne se montre à ses yeux que comme une surface peinte de mille couleurs.

Voici donc l'enfant en présence du monde matériel, qui se présente à lui comme une espèce de chaos où tous les éléments se confondent. Comment l'enfant débrouillera-t-il ce chaos? Comment distinguera-t-il les parties hétérogènes, séparera-t-il les éléments cachés en quelque sorte dans la masse commune? Autrement, comment sortira-t-il de cet état de rêve où tout est pour lui confus et vacillant?

L'enfant manifeste d'abord son penchant à la distinction, à l'examen, à l'analyse (41), par la fixation de son activité sensorielle sur un objet déterminé, c'est-à-dire par l'attention, attention nécessairement instinctive,

venu un moment où l'âme a cessé d'être, pour ainsi dire, identifiée avec la vie matérielle, cependant elle ne s'est point encore établie en libre antagonisme avec cette dernière, elle ne s'est point éveillée; elle est restée enchaînée aux organes, étrangère au monde extérieur, et n'ayant de l'existence qu'un vague et obscur sentiment. Pour qu'elle puisse se manifester, se développer comme force spéciale, il faut qu'elle brise ses liens et qu'elle se dégage de la vie matérielle. Mais elle n'a pas ce pouvoir par elle-même; elle ne l'acquiert que par le secours du monde extérieur et de la vive stimulation qu'il exerce sur le sentiment de l'existence. Sa séparation, son affranchissement commencent à s'opérer au moment où, violemment précipitée dans un monde nouveau, elle se trouve en conflit avec la réalité extérieure, et où une scission s'établit dans la vie du nouvel être, oppose la cause au phénomène, l'âme au corps, et fait sortir la première de son sommeil léthargique.

(40) Il voit..., il sent..., ou plutôt il n'y a pas de mots dans la langue pour exprimer ce premier état de l'âme, dans lequel elle ne peut se rendre compte de rien, ni de ce qui se passe en elle, ni de ce qui est en dehors d'elle. Au milieu de cette pénurie de mots propres pour représenter cet état, nous sommes forcés d'employer les mêmes termes qui se rapportent à l'âme en possession du pouvoir réfléchi, percevoir, connaître, juger, etc..

(41) Autre mot dont nous osons nous servir ici, mais sur le sens duquel il ne faut pas se méprendre. Analyser c'est décomposer un tout, mais cette décomposition peut se faire à divers degrés et de mille manières, et ce tout sera tout ce que vous voudrez.

irréfléchie, fatale. L'activité de l'âme pénètre dans la passivité pour porter le mouvement au sein du repos, l'ordre au sein de la confusion, la lumière au sein des ténèbres. Le premier des sens instructifs qui entre en exercice, qui détermine le *fiat lux* de l'intelligence, c'est celui de la vue; l'enfant s'occupe d'abord des choses visibles. Du milieu des sensations dont l'assemblage désordonné présentait l'image du chaos, s'élève une sensation unique qui domine toutes les autres. Sur le fond immobile, mais diversement coloré qui rencontre son œil, l'enfant voit des corps qui se détachent par le mouvement, comme autant d'objets distincts, tandis que d'autres gardent le repos. L'enfant ne remarque d'abord que les corps qui se meuvent; tandis qu'ils parcourent l'espace, son œil s'attache à eux ou se meut dans la même direction (42). Telle est, si on peut l'appeler ainsi, la première notion que l'enfant acquiert, la perception phénoménale d'un objet matériel.

Parmi les choses qui attirent principalement ses regards, et sur lesquelles l'enfant porte une attention qu'on peut appeler désintéressée, puisque ces choses n'ont point trait à la satisfaction de ses besoins, nous devons remarquer celles qui flattaient agréablement la sensibilité générale de ses orga-

Lorsque, arrivé de nuit dans un pays qui vous est inconnu, vous ouvrez votre croisée le matin au lever du soleil, et jetez les yeux sur la perspective qui se déploie devant vous, vous commencez une analyse en distinguant, successivement les parties qui composent le paysage, comme les eaux, les bois, les plaines, les coteaux, etc. C'est de cet ordre peu scientifique que sera, si vous voulez, l'analyse de l'enfant à son début.

(42) Jusqu'aux premiers actes de vision, les axes des yeux avaient été parallèles l'un à l'autre; à ce moment, les muscles oculaires, organes de l'attention, en faisant converger ces axes vers l'objet qui fixe la vue, établissent l'unité des organes visuels par rapport aux connaissances qui peuvent être acquises avec leur secours. — Jusqu'au quatrième mois, l'enfant est myope et ne remarque que ce qui l'enloure de près; cela tient à la convexité considérable de la cornée et à la forme ronde du cristallin.

— Les yeux ont besoin d'éducation, et ce n'est qu'après de longs et pénibles efforts que l'enfant apprend à les diriger. Dans le commencement, le regard de l'enfant est tantôt fixe, tantôt vacillant; les mouvements de ses yeux sont saccadés, brusques, irréguliers; ils ne se régularisent que peu à peu. L'enfant a besoin d'apprendre à trouver de suite l'objet qu'il veut regarder, à y rester appliqué aussi longtemps qu'il le veut, et surtout à passer immédiatement et à volonté de l'un à l'autre; et ces difficultés durent plus longtemps qu'on n'est porté à le croire généralement. Il en est de même de tous nos actes, depuis les plus simples jusqu'à ceux qui sont réellement les plus compliqués.

nes sensoriels, comme les couleurs brillantes, la rouge, la jaune, le blanc éclatant, etc. (43). Quant aux formes, elles lui sont longtemps indifférentes; mais le son qui, dans les commencements, lui causait du trouble, et même de l'effroi, lui fait bientôt plaisir. On connaît, sur les petits enfants, l'effet des tons doux, particulièrement en mode mineur, monotones par le rythme et par les sons (44).

Lorsqu'un objet inconnu vous est présenté, qu'il vous soit apporté des extrémités de la terre, qu'il ait été tiré du fond de la mer ou des antrailles du globe, ou qu'il soit tombé de l'atmosphère, votre esprit pourra toujours le saisir par quelque côté, le connaître sous quelque rapport. Vous pourrez dire de lui qu'il est solide ou liquide, qu'il a telle couleur, telle forme, que c'est un minéral, ou un végétal, ou un animal, qu'il est petit ou qu'il est grand, etc. Vous pourrez ainsi le classer, lui assigner une place dans quelque ordre de connaissances, au moins le rapporter à l'idée universelle de l'être, et dire de lui qu'il *est*, qu'il *existe*. Evidemment l'enfant, en présence d'un objet extérieur qu'il perçoit, ne peut rien faire de semblable. Placez sous les yeux d'un homme et d'un enfant d'un an un corps blanc, rond et d'un pied de diamètre; sans doute l'un et l'autre, par leurs sens, percevront et la couleur, et la figure, et le volume ou la grandeur de ce corps; mais l'homme distinguera la couleur de la figure, et l'une et l'autre de sa grandeur; l'enfant ne verra rien de tout cela, et il n'aura qu'une notion complexe et confuse du mélange de toutes ces choses. Si l'homme peut découvrir dans le corps dont nous parlons, ce que l'enfant n'y saurait distinguer, il est évident que ce n'est pas par le moyen des sens, mais par le secours de

quelque autre faculté que l'enfant ne possède point encore. Chez l'enfant, l'analyse ne porte donc point sur les modalités des corps, mais sur les corps eux-mêmes, qu'il distingue, comme autant de masses, les uns des autres.

Ainsi le mouvement primitif de l'âme, dans la sphère des objets sensibles, n'est qu'une perception inerte, confuse, isolée, inintelligente. L'enfant sent : voilà tout; les sensations se succèdent en lui sans autre lien que l'unité de l'être qui les éprouve. Elles ne deviennent point objet; c'est pourquoi il ne les combine (45) ni ne les transforme; il ne les oppose ni ne les harmonise, il les laisse ce qu'elles sont, de simples faits. Il ne les décompose point, car avant qu'ils soient marqués du signe qui les distingue et les fixe, les éléments de la pensée ne peuvent être analysés, et restent confondus dans une vague synthèse. C'est la période naturelle (46) ou impersonnelle du développement de l'intelligence. Or tout est simultané, indécomposé ou indivis dans l'évolution primordiale de l'être, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre organogénique (47).

Pour connaître, l'enfant n'a qu'un procédé, l'analyse, analyse spontanée, instinctive, fatale, analysa à son degré le plus inférieur et qui consista simplement à distinguer les uns des autres les objets matériels qui l'environnent. Pen à pen, en vertu d'une association des sens, il arrive à connaître la substantialité des choses, leur matérialité ou réalité et à en saisir quelques détails. C'est un résultat de la combinaison des sensations affectives et des sensations perceptives, produites en lui à l'occasion d'un seul et même objet. Ainsi il apprend à distinguer les personnes et les choses qui l'entourent;

(43) Point de départ du goût esthétique.

(44) Il est à noter que c'est par l'intermédiaire du sens de l'ouïe, le plus rebelle aux influences du sommeil, que les autres sens s'endorment tandis que lui veille encore. En effet, on sait avec quelle facilité la monotonie d'un son provoque le sommeil; le bruit d'une chute d'eau, le murmure du vent dans le feuillage, les naïves chansons dont nos mères ont bercé notre enfance, etc., endorment nos sens, tandis que les oreilles restent encore sensibles à l'impression du son.

(45) Quand nous disons que l'enfant ne combine point, n'oppose point ses sensations, nous entendons qu'il n'y a point chez lui acte volontaire, intelligent, de combinaison ou d'opposition de sensations.

(46) Nous opposons ici naturel à artificiel, impersonnel à réfléchi.

(47) « Tous les appareils, tous les tissus, tous les

organes se forment du blastoderme ou des sacs qui le pénètrent, dans le point même où ils doivent servir à l'accomplissement des fonctions transitoires de l'embryon ou des fonctions permanentes de l'animal parfait. Aucune de ces parties ne semble provenir d'une autre, elles paraissent pour ainsi dire indépendantes; mais elles tendent en réalité vers un but commun, et l'on ne tarde pas à les voir se raccorder entre elles, suivant les lois d'une sorte de prévision ordonnatrice aussi admirable que mystérieuse. » (LANGE, *Traité de physiologie*, p. 258.)

Ainsi le blastoderme serait le point de départ du développement organique comme la synthèse primitive est le point de départ de l'évolution intellectuelle. Tous les appareils sont confondus dans le blastoderme comme tous les éléments de la pensée dans la synthèse. Il y a parallélisme harmonique. Nous trouvons à chaque pas les manifestations de cette belle loi du monde : *unité dans la variété*.

à la perception des traits et du jeu de la physionomie, des vêtements, de l'extérieur, de la voix (48), des personnes qui prennent soin de lui, qui lui parlent, qui le promènent, qui le caressent, qui l'amuse, il associe les sensations affectives dont elles sont pour lui l'occasion, et c'est le concours simultané de ces diverses sensations qui les lui fait connaître. Ainsi encore à la perception de la couleur, de la forme des substances qui le nourrissent ou du vase qui les contient, etc., il associe la jouissance que ces substances lui procurent en satisfaisant ses besoins. Plus tard aussi il combine la vue à l'ouïe et veut voir ce qu'il a entendu, voix, cri, son, etc. Enfin, si l'on y prend garde, on verra qu'à l'origine aucun de ses sens ne marche isolément et que toute connaissance chez lui est le résultat d'une association ou combinaison d'activités sensorielles (49).

Les sens ne tardent pas à être secondés par la mémoire (50), acte par lequel l'enfant reconnaît comme *antérieurement* perçu un phénomène *actuel*. Primitivement le nouvel être vivait tout entier dans le présent; la sensation avait la même durée que l'affectation des sens; à peine un objet dont la présence le réjouissait, avait-il cessé d'être sous ses yeux, qu'il s'effaçait de son âme. Mais aussitôt que l'aurore de la faculté productrice de l'idée commence à poindre, l'impression devient plus durable et le regard de l'âme ne tarde pas à se porter sur le passé immédiat. On voit alors l'enfant redemander l'objet qui lui était agréable et qui a été soustrait à sa vue, ou bien rester dans l'état d'excitation où cet objet l'avait mis. C'est qu'en effet l'âme ayant saisi dans les

objets plus de rapports ou des rapports plus distincts, a pris possession de la réalité, elle s'en forme une image, elle en fait une propriété qui lui reste, que la mémoire conserve après que les choses ont cessé d'affecter les sens. Une fois que l'enfant a connu une chose, il la reconnaît; aussitôt qu'elle affecte de nouveau ses sens, elle éveille l'idée des qualités antérieurement perçues par lui, et l'enfant manifeste dès lors les mêmes sensations que celles qu'avait précédemment produites en lui cette même chose. C'est ainsi qu'il reconnaît les personnes qui s'occupent de lui, les objets visibles qui frappent souvent ses yeux. Mais longtemps la sensation, chez lui, prédomine sur le moi, ce qui nuit à la netteté, à la précision de ses idées, en sorte qu'il lui arrive souvent d'être induit en erreur par des analogies générales. « Je n'oserais assurer, » dit Reid (51), « que les enfants, au premier éveil de l'imagination (par ce mot Reid entend la conception, c'est-à-dire la vue, dans l'esprit, de l'objet absent), démêlent toujours avec exactitude ce qu'ils conçoivent simplement et ce que la mémoire leur retrace. » L'habitude se forme en même temps que la mémoire se développe : rar l'habitude est la mémoire du sentiment. Elle a pour caractère la pérennité. Elle vient faire contre-poids à ce besoin d'activité qui sans elle dissiperait les forces dans la variété des sensations. L'enfant s'attache donc à ce qu'il connaît déjà, il y revient, il le revoit avec plaisir. La jouissance qu'il éprouve dans la diversité des objets a son point d'appui dans l'habitude. S'il se plaît à la promenade, c'est porté sur les bras de sa mère; s'il aime les caresses et les jeux, c'est de la part de ceux

(48) Qu'on ne se méprenne point sur le sens qu'il faut donner à cette énumération de détails. Certainement l'enfant voit ces détails d'abord d'une manière très-fugitive, puis peu à peu, par l'effet de l'habitude, d'une manière plus distincte; mais il les voit dans le tout, dans l'ensemble pour lui indissociable et dans lequel il n'a ni le besoin ni les moyens d'introduire aucune division. Sans doute un mode peut prédominer au milieu de tous les autres et frapper le sens d'une impression plus vive, comme l'éclat de la flamme, le brillant d'un métal poli, la vivacité d'une couleur, etc., mais cela encore est un tout, une image où, pour lui, le mode est confondu avec la substance. Jamais l'enfant, jamais l'homme dépouvé du signe qui abstrait, ne peut déterminer, classer et fixer les modalités, ne pourra dégager cette modalité, quelle qu'elle soit, de l'objet qui la supporte et voir le mode indépendamment du sujet auquel il est nécessairement uni. Là est toute la question du langage.

(49) Dans les premiers temps la sensibilité n'a pu être éveillée que par la sensation affective. L'en-

fant rapporte d'abord tout à la jouissance ou à la souffrance, au plaisir ou à la peine; les choses ne le touchent que par l'un ou l'autre de ces côtés; c'est là ce qui détermine instinctivement son attention à se porter sur les objets. C'est qu'effectivement il ne peut primitivement les attendre que sous les rapports du plaisir ou de la peine qu'il éprouve à leur occasion; tout autre rapport lui est inconnu ou indifférent, et ne cesse de l'être qu'autant qu'il se rattache à un rapport affectif. « L'association des idées, dit madame Necker, ne se forme guère dans la tête des enfants que lorsque leur sentiment est excité. Dans tout ce qui n'intéresse pas leurs petites passions, l'expérience est toujours perdue. »

(50) Il ne s'agit ici, bien entendu, que de la mémoire physique ou celle qui enchaîne les objets par leur rapports physiques, et non de la mémoire métaphysique qui enchaîne les objets par les rapports de cause ou d'effet, de principe et de conséquence.

(51) Esaii, iv, chap. 1, tom. IV, p. 118.

qu'il connaît. Tel enfant ne veut recevoir les soins que de telle personne; tel autre ne veut s'endormir qu'au balancement de son berceau ou au bruit monotone d'une chanson.

C'est avec l'habitude que commence l'éducation. Occupersesensest pour l'enfant un besoin impérieux; il est avide de sensations; sa vie intérieure n'ayant en elle-même rien qui la remplisse, appelle un aliment et le cherche dans le monde extérieur qui s'ouvre à ses pouvoirs sensoriels, les excite et lui fournit des matériaux d'idées. C'est le premier germe du désir de savoir, de connaître ce qui n'a point de rapport immédiat avec lui, et ne fait que mettre en jeu ses forces intérieures. Aussi, aime-t-il qu'on le promène, qu'on renouvelle à ses yeux la scène des objets; cette distraction l'apaise s'il pleurait; la diversité plaît à ses sens, et quand ses impressions sensorielles ne sont pas variées, son agitation et ses cris attestent un ennui que calme aussitôt le moindre changement dans ce qui l'entoure.

L'enfant, dépourvu du signe, est-il capable de l'opération intellectuelle qu'on appelle *jugement*? Il est évidemment incapable du jugement proprement dit, du jugement qui nie ou affirme un prédicat de son sujet, parce que l'être intelligent, qui l'a conçu, a l'idée de l'un et de l'autre. Dans l'appréhension de l'objet sensible l'enfant sent cet objet agréable ou pénible, et par suite il le recherche ou le repousse et semble ainsi l'*affirmer* bon ou mauvais; mais ce n'est pas là *juger*, c'est *sentir*, c'est éprouver un *mouvement instinctif* et rien de plus. Cette sensation, ce mouvement, portent sans doute l'enfant aux mêmes actes auxquels l'homme est conduit par le jugement de la raison. Mais l'identité des résultats ne saurait démontrer ici l'identité de la cause prochaine qui les a produits. Le mot *jugement* convient donc seulement pour indiquer cette cause dans l'homme pourvu du signe ou parlant, et si l'on veut désigner cette même cause dans l'enfant, on devra l'appeler *jugement par sensation* ou *jugement par instinct*, ou encore, comme l'appelle Rosmini, *discernement instinctif*.

Enfin nous signalerons une dernière faculté qui se manifeste de bonne heure chez l'enfant, c'est celle de *compréhension*. La compréhension est l'œuvre de la sympathie; elle se rapporte à l'expression générale des affections humaines, à la mine, au ton de la voix, et même à l'imitation. Ces modifica-

tions du corps qui frappent la vue et l'ouïe, déterminent sympathiquement, dans l'âme de l'enfant, la disposition intérieure qui les a fait naître. Par l'association des deux sens supérieurs et antagonistes que nous venons de nommer, l'enfant parvient à saisir le rapport de deux idées produites par des sensations simultanées, et s'élève ainsi jusqu'à l'intelligence des signes ou de la parole. Nous touchons ici à une nouvelle phase du développement moral. Cette seconde période de l'enfance est marquée par l'intervention d'un élément nouveau dans la pensée, le langage, ce puissant levier qui, soulevant l'enfant des régions inférieures de la sensation et de l'instinct, l'introduit peu à peu dans le monde de l'intelligence et de la rationalité. Nous disions que l'enfant fait ses premiers pas dans le domaine de la compréhension des signes au moyen de l'association des deux sens supérieurs, la vue et l'ouïe. En effet, la lumière apparaît à la surface des corps, occupe l'esprit, et, en séparant les choses, procure des intuitions déterminées des objets; le son, au contraire, vient de la profondeur, et pénètre dans la profondeur; il désigne plus la qualité que les choses elles-mêmes, plus l'activité que l'existence, et éveille des sentiments plus obscurs. Aussi l'enfant apprend-il à embrasser les objets visibles dans son esprit, c'est-à-dire à les connaître, tandis qu'à l'égard des sons, comme il les reçoit dans le sentiment, et non dans l'esprit, il apprend à les considérer, non comme des choses indépendantes, mais comme des caractères indicateurs. A-t-il souvent entendu un certain bruit à la vue d'un objet, à l'aperception d'une propriété ou d'un événement, ce son, lorsqu'il se fait entendre de nouveau, rappelle l'idée qui précédemment s'était formée simultanément avec lui. Cette association d'une idée, venant de la vue, à une perception acquise par l'oreille, lui apprend à comprendre des mots qui sont d'abord pour lui des signes d'objets visibles, des noms de choses et de personnes. Nous venons de parler du son; qu'est-ce que ce phénomène? quelle est sa nature?

Le son, lorsqu'on fait abstraction des effets immenses qui résultent de son union avec la pensée, est, de toutes les sensations, la plus indifférente, tandis qu'elle devient la plus importante par les effets que nous lui faisons produire. Elle est différente par sa nature de toutes les autres sensations. Les autres sensations se rapportent à l'or-

gane qui a reçu l'impression, ou à l'objet qui l'a produite, ou à l'un et l'autre en même temps, et elles sont destinées à nous instruire, les unes de l'état de l'organe, les autres des qualités de l'objet qui les produit.

Il n'en est nullement ainsi du son ; il ne se rapporte ni à l'organe qui a été ébranlé, ni à l'air qui a produit cet ébranlement, ni au corps que nous appelons sonore uniquement parce que nous apprenons d'ailleurs que c'est lui qui produit l'ébranlement de l'air, cause immédiate de l'impression reçue par l'organe, et de la sensation qui en est la suite. Ainsi elle ne nous apprend rien, ni de l'état de l'organe, puisqu'elle ne s'y rapporte pas, ni du corps qui l'a produit, puisque nous ne pouvons regarder le son comme une qualité du corps sonore ; et ce n'est que par le raisonnement que nous sommes portés à lui supposer la propriété de le produire. Le son est une espèce de création étrangère à nous et à tous les corps de la nature : ce n'est point un corps, ni rien qui y ressemble ; ce n'est pas non plus une qualité. C'est un phénomène impossible à définir, impossible à classer, qu'on ne peut analyser puisqu'il n'a point de parties. Nous savons seulement que deux choses sont nécessaires pour le former, la vibration du corps sonore, et l'oreille capable de l'entendre. Supprimez l'un ou l'autre, et le son n'existe plus. Pour peu qu'on y fasse attention, on reconnaît qu'en l'absence de l'oreille qui entend, quelle que soit la vibration de l'air, il n'y aura que de l'air qui change de place avec plus ou moins de rapidité ; mais là on ne trouvera rien qui soit son ou bruit (52). Il faut absolument une oreille pour apprécier la vibration qui produit alors une sensation dans l'étre qui

entend, et l'excite par là à porter son attention sur les objets dont il est entouré.

De tous les êtres capables d'entendre les sons, il en est peu qui ne soient doués de la faculté d'en produire quelques-uns ; mais, parmi ceux-ci, aucun ne la possède à un degré aussi étendu et aussi varié que l'homme. Lorsque l'éducation et l'habitude ont donné à son organe toute la flexibilité dont il est susceptible, il peut le modifier, ainsi que le témoigne l'étonnante variété des langues, d'un nombre incroyable de manières différentes par la diversité des articulations.

L'homme exerce sans doute une grande influence sur tous les objets de la nature ; il en est plusieurs auxquels il peut à volonté faire subir une grande variété de modifications ; mais il y a l'infini entre l'espèce d'empire qu'il exerce sur ces objets divers, et celui qu'il exerce réellement sur le son. Le son paraît être sa propre création ; sans autre instrument que l'organe vocal, il le produit et le modifie à son gré. On dirait qu'il le recèle en lui-même avec toutes ses modifications, pour l'en tirer à volonté ; et il le produit en effet, on pourrait dire, comme Dieu produisit la lumière ; et les modifications qu'il lui fait subir se convertissent en une véritable lumière qui éclaire l'intelligence : production merveilleuse qui ne ressemble à rien de ce que nous connaissons ; qui n'a aucune analogie avec les modifications de la matière, ni de rapport avec quoi que ce soit, si ce n'est celui dont il se trouve revêtu dans l'homme, où il est devenu, modifié par l'articulation, le signe, l'expression, le corps de la pensée.

Si, en étudiant le son dans son essence, on le trouve différent de toutes les modifications matérielles, il ne faut point s'en

(52) Le son n'est pas, comme on l'a trop répété, un simple phénomène de mouvement, une vibration imprimée à l'air ou à un autre fluide : car, outre les qualités de ton, de force ou de durée, il y a dans le son une propriété constamment en rapport avec la nature intime de l'être qui le produit, et cette propriété qu'on appelle *timbre* ne saurait trouver sa raison dans une cause purement mécanique, dans un mouvement qui ne peut, après tout, engendrer que du mouvement. On est donc forcément conduit à considérer le son comme un fluide spécial, comme quelque chose de positif et de substantiel, dégagé du corps sonore par le moyen des vibrations. Les ondulations de l'air, comme les mouvements des autres milieux à travers lesquels le son se transmet, ne peuvent être également que des conditions de sa propagation. Dans l'espace, elles ne peuvent être le son lui-même, ou, si vous aimez mieux, la cause essentielle du phénomène que nous nommons ainsi. Quelques savants ont supposé que le fluide

sonore est identique au fluide lumineux. Quoi qu'il en soit, il est certain que chaque corps ayant une forme intime spécifique, le son, en tant que perçu, doit avoir une relation immédiate à cette forme et la manifester à sa manière. Cf. CHATEL, *Lexicologie indo-européenne*, p. 2.

« L'analogie qui subsiste entre le son et la lumière a été découverte par une série de rapports qui ne permettent pas de douter de leur intime coïncidence dans un phénomène commun, le mouvement vibratoire d'un milieu élastique. » J. HERSCHELL, *Disc. sur l'étude de la philosophie nat.*, p. 90, 264. — Cf. LARRENHANS, *Esquisse d'une philosophie*, lib. 1, c. 6.

Comme le son, par ses diversités, manifeste la forme distinctive du corps d'où il émane, de même devenu parole, c'est-à-dire modifié selon les lois de la nature humaine, il manifeste la forme intime de l'homme, son intelligence.

étonner. Quoique produit par un mouvement matériel, il est destiné à devenir une modification tout à fait intellectuelle, à faire partie de l'intelligence humaine, comme le corps fait partie de l'homme; aussi, si l'on considère la parole comme signe de la pensée, il faut reconnaître que ce signe est différent de tous les autres; il est ce qu'on pourrait appeler la partie matérielle de l'intelligence, comme le corps est la partie matérielle de l'homme (53).

Au moment d'étudier le rôle du son, devenu parole et signe de la pensée, il convenait d'en signaler la nature mystérieuse. Revenons à l'enfant.

Les sons sortent d'abord involontairement de sa poitrine, lorsqu'il éprouve une vive sensation qui le remue avec force au dedans. Bientôt sa volonté prend possession de la voix, et il commence à balbutier dès qu'il éprouve du plaisir à manifester sa force par des démonstrations qui puissent frapper son oreille. C'est de cette manière qu'on le voit jouer avec ses organes vocaux dans les moments de calme et de satisfaction et faire entendre des sons confus, qui sont le prélude de la parole. Après cet exercice préliminaire, il émet, mais involontairement encore, des sons plus déterminés, des espèces d'exclamations, lorsqu'il aperçoit quelque chose de nouveau et qui le flatte. Un peu plus tard, l'instinct de l'imitation entre en jeu aussi sous ce rapport. L'enfant regarde avec attention les lèvres de sa mère, quand elle lui parle, et s'il entend un mot facile à prononcer, il remue les lèvres en essayant de le prononcer lui-même à voix basse (54). Enfin, vers la fin de la première période de l'enfance, le besoin de communiquer avec les autres s'éveille en lui; il se

crée une espèce de langage, à l'aide duquel il parvient à se faire comprendre. Suivons-le dans cette seconde phase de son évolution intellectuelle.

§ II. — Seconde enfance.

Dans cette seconde période qui s'étend depuis la fin de la première année jusqu'à sept ans, l'intensité de la vie, qui s'était développée pendant la première enfance, augmente, et ses progrès sont appuyés par le volume proportionnellement très-considérable du cœur et du cerveau. Mais à la réceptivité, qui avait prédominé jusqu'alors, se joint une spontanéité qui l'éveille peu à peu, et tandis que l'âme commence ainsi à faire des progrès vers une certaine indépendance, il se prononce à l'extérieur une liberté plus grande des mouvements, qui caractérise cette période de la vie, et en même temps celle-ci acquiert de plus en plus la faculté de se maintenir et de se conserver par elle-même.

Pendant la période précédente, la voix était l'explosion sans conscience de la sensation, la réaction organique contre un état intérieur; le cri n'était que la simple manifestation d'une atteinte portée à la sensibilité générale; la joie inspirée par l'activité sensorielle produisait le rire; une sensation déterminée s'était peinte ensuite dans des exclamations déjà plus expressives (55). Devenu attentif à son propre bruit, l'enfant avait fini par jouer avec ses organes vocaux, et son bégayement était le précurseur de la parole articulée, comme l'agitation vague des membres était celui de l'aptitude à saisir des corps étrangers et à mouvoir son propre corps.

Depuis longtemps déjà, on peut dire depuis la naissance, les organes vocaux de l'enfant sont exercés, et cet exercice les a

(53) Par cela même que le son n'est pas destiné à manifester l'étendue, il est le mynne propre de la manifestation de l'intelligence à l'état plus élevé dont le caractère spécial est l'unité de l'organisme et l'unité de la vie, lesquelles excluent l'idée de l'étendue.

« Quelque admirable que nous paraisse la structure de l'œil, il y a de bonnes raisons de penser que le sens de l'ouïe est un appareil d'une complication et d'une perfection organique encore plus grande, occupant le plus haut rang dans la série des organes des sens; et, sans rapporter les explications que donnent à ce sujet les anatomistes modernes, nous ferons remarquer que le sens de la vue est moins parfait chez l'homme que chez des espèces qui s'éloignent beaucoup de l'homme et qui occupent incontestablement un rang inférieur dans la série animale; tandis que l'appareil de l'audition atteint sa perfection chez l'homme, où il doit être en rapport avec la faculté de produire des voix articulées, de manière à déterminer la formation du langage, con-

dition organique de toutes nos facultés intellectuelles. » (Goussier, inspecteur général de l'instruction publique, *Essai sur les fondements de nos connaissances*, tom. I, p. 203.)

(54) *Heussische Beiträge*, tom. II, p. 332.

(55) M. Charma appelle *syllapse* le premier état de l'âme, et *sylléptique* le langage naturel qui précède le langage artificiel. « L'homme, avec le premier, dit-il, ne communiquait à ses semblables que ses émotions les plus vives, que ses affections les plus saillantes; les mouvements déordonnés du cœur, les tempêtes de l'âme, trouvaient seuls en lui un interprète: la vie intérieure ne se produisait au dehors que par bonds et dans ses excès, comme cette flamme caehée qui dévore le sein de la terre et qui ne se trahit que de loin en loin par l'ébranlement du sol ou l'éruption d'un volcan. La chaîne qui fait de nos différents actes un tout, un ensemble, était sans cesse rompue: il y avait à chaque instant, dans la trame expressive, solution de continuité. » (*Essai sur le langage*, p. 25.)

affermiss et fortifiés. La congestion vers la bouche, qui accompagne la dentition, détermine les organes de la parole à se développer. La cavité orale s'étant agrandie, la langue acquiert, par la mastication qui commence, comme elle avait fait auparavant, mais à un moindre degré, par la succion, une motilité plus libre, en même temps que les progrès de l'ossification de l'hyoïde lui procurent un point d'appui plus solide. Les incisives tiennent les deux mâchoires écartées l'une de l'autre, et les lèvres, au lieu de s'allonger en une sorte de trompe favorisant la succion, font partie des parois tendues de la bouche, qui avec les dents de devant, contribuent à modifier la voix. C'est ainsi que la sagesse divine, dans son admirable prévoyance, prépare, combine, dispose toutes les parties du merveilleux appareil d'où doit bientôt jaillir la pensée humaine en accents harmonieux et vivants (56).

Les facultés, physiques sont tout aussi remarquables dans l'apprentissage du langage que les facultés morales elles-mêmes. C'est ce qu'ont démontré les belles expériences sur les sourds-muets, publiées par M. Itard (57). Après avoir donné le détail de ses expériences, le savant observateur en tire la conclusion suivante : « Ainsi, dit-il, voilà bien constatée cette supériorité d'imitation vocale que l'enfant en bas âge a sur l'adolescent, supériorité fondée sur deux différences bien tranchées et bien établies par mes propres expériences, desquelles il résulte : 1° que l'enfant imite de son propre mouvement, tandis que chez l'adolescent, il faut que l'imitation soit provoquée; 2° que l'enfant n'a besoin pour parler que d'entendre, lorsque pour remplir la même fonction, l'adolescent a besoin d'écouter et de regarder. »

On voit ensuite quelles difficultés M. Itard éprouva quand il voulut faire émettre et prolonger des sons à des sourds-muets qui avaient déjà, grâce à lui, l'ouïe passablement

formée, mais qui ne savaient pas gouverner leurs poumons et leur gosier. Il faut lire ces curieux détails dans le livre même, pour comprendre ce que serait l'art de parler, s'il fallait l'étudier méthodiquement, sans avoir eu la nature pour maître dans le premier âge.

Les conditions extérieures ou organiques de l'articulation des sons existent donc désormais; mais cette articulation elle-même est un acte de la volonté, c'est le fruit d'un empire que l'enfant acquiert sur la voix, d'une modification variée de celle-ci par la synthèse volontaire des éléments de la parole, d'une production de sons qui se laissent résoudre en parties déterminées.

La condition intérieure est l'existence d'idées précises, laquelle suppose à son tour la distinction entre le sujet ou le moi intelligent actuellement affecté et l'objet ou phénomène interne déterminé par la parole. Tant que l'activité de l'âme se réduit à la sensation, il n'y avait aussi chez l'enfant qu'une voix inarticulée, expression générale et vague de la subjectivité; la voix articulée, au contraire, est la peinture d'un objet, non tel qu'il nous est donné par le monde extérieur, mais tel qu'il s'est représenté en nous; la voix articulée repose donc sur l'intuition d'une image, par conséquent sur l'intuition de soi-même, du moi ou sujet dont elle est le reflet, comme la voix inarticulée était celui de la sensation. Cette intuition de soi-même, cette vue au dedans, commence à la fin de la première enfance, quelque imparfaite qu'elle soit encore à cette époque.

Enfin il est une troisième condition qu'on peut appeler intermédiaire, nécessaire à l'entière et parfaite production, dans l'âme, du phénomène de la pensée au moyen de la parole, c'est la liaison entre une idée déterminée et des sons également déterminés. Pendant la première période, les progrès et l'association de l'analyse et de la synthèse

(56) Il n'est pas dans le corps humain un seul membre qui ne proclame l'existence d'une âme appelée aux plus hautes destinées. Le corps humain est le chef-d'œuvre de la création visible, si vous lui donnez la raison pour le coordonner; si vous ne lui donnez que la sensation, comme à la brute, c'est une anomalie, c'est un jeu bizarre de la nature. On connaît la brillante description que Noddy a donnée de l'organe de la voix : « Outre sa construction sublime et à jamais désespérante pour tous les facteurs d'un instrument à touches, à corde et à vent, l'homme a dans les poumons un soufflet intelligent et sensible, dans ses lèvres un lube épanoui, mo-

bile, extensible, rétractile, qui jette le son, qui l'assouplit, qui le contraint, qui le voile, qui l'éteint; dans sa langue un marteau souple, flexible, onduleux, qui se replie, qui s'accourcit, qui s'étend, qui se meut et qui s'interpose entre ses valves, selon qu'il convient de retenir ou d'épancher la voix, qui attaque ses touches avec apreté ou qui les effleure avec mollesse; dans ses dents un clavier ferme, aigu, strident; à son palais un tympan grave et sonore. »

(57) *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition.* — Voy. surtout les pages 285 et 502 du tome II.



ont mené l'enfant à l'idée (58). Il a appris à embrasser les différentes activités sensorielles dans l'unité de la représentation ou image : maintenant l'enfant, qui cherche à traduire l'idée dans un langage physique, choisit ce qui peut frapper l'oreille, parce que c'est sous cette forme que son activité propre peut le rendre de la manière à la fois la plus libre et la plus précise, et qu'en jouant avec ses organes vocaux, en prenant plaisir à faire sortir des sons de lui-même, il s'est exercé depuis quelque temps déjà à cette faculté.

Il y a donc dans l'enfant un penchant individuel qui provoque en lui la parole et le porte à manifester au dehors la vie intérieure. De même que la sensation se révélait par la voix, le cri, l'exclamation, de même aussi toute idée nette veut se traduire par des sons déterminés : ce qui avait pris une forme dans l'intérieur, à l'occasion d'impressions sensorielles, tend à se refléter sous une forme susceptible de frapper les sens. Ainsi la parole émane de l'intérieur par l'effet de la réaction, par suite de l'antagonisme et en même temps de l'unité du monde physique et du monde intellectuel. Ce qui provoque encore la parole, c'est la sympathie avec nos semblables, c'est l'instinct de l'imitation et de la sociabilité ; l'enfant reconnaît sa nature dans les autres hommes, il veut leur ressembler par l'imitation des sons qu'ils émettent, et il cherche à se rendre semblable à eux en faisant naître dans leur intérieur les mêmes idées que celles qui existent en lui-même. Il se plie donc aux formes qu'il trouve admises déjà, il apprend à comprendre la langue de ceux qui l'entourent, et à l'imiter en comparant ses propres sons à ceux qu'il entend.

Le langage devient pour lui un moyen de perfectionnement. Il est l'œuvre de l'intelligence, tire naissance de ce qui a été compris, et permet de se faire comprendre. Par

elle-même la pensée est illimitée et n'acquiert une signification précise que par la parole ; elle prend corps dans les mots, et revêt ainsi une forme spéciale, individualisée, que le mot *terme* rappelle dans toutes les langues.

Rien ne peut être plus intéressant que de voir l'intelligence sortir peu à peu du nuage qui l'enveloppait, prendre un léger essor chaque fois qu'elle découvre une expression nouvelle et faire servir ses premiers succès à en obtenir toujours de plus grands. L'enfant, encore étranger dans le monde des choses qu'il connaît à peine, sent bientôt le besoin d'entrer dans le monde des mots qui y correspond et qui fournira des instruments à sa pensée. Alors commence pour lui l'existence intellectuelle proprement dite, une existence où les images et les désirs tumultueux qu'elles excitent, règnent toujours, mais où il s'introduit pourtant un élément plus tranquille.

Il n'est personne qui n'ait remarqué qu', bien longtemps avant que l'enfant puisse la comprendre, la parole, par ses articulations pénétrantes, par les gestes, par les regards, par les mouvements de physionomie qui l'accompagnent, excite en lui une attention mêlée d'étonnement. La parole est-elle donc, caressante, l'expression du visage de celui qui parle est-elle riante, affable, bienveillante, l'enfant, par un mouvement instinctif, prend une physionomie analogue, et déjà il essaie lui-même en souriant et s'agitant de répondre par de petits éris inarticulés à ces provocations flatteuses. Si, au contraire, la voix est rude, grondeuse, menaçante, si le visage lui-même exprime la sévérité, vous voyez aussitôt l'enfant surpris, ému, se détourner avec effroi et marquer le trouble qui l'agite par ses pleurs et ses cris (59).

Le développement verbal dans l'homme n'a point lieu au début par une proposition complète. Avant de composer le discours il faut qu'il en ait acquis les matériaux ou les

(58) L'analyse fait saisir les différents traits d'une chose reconnue, savoir d'abord, pour les objets visibles, l'illumination, la couleur, la forme et le volume, puis plus tard, pour le son, le timbre, l'intensité, le ton, la vitesse. La synthèse, au contraire, réunit les diverses activités sensorielles en une seule unité intérieure : si la concentration des sens sur une chose extérieure avait fait connaître d'abord l'unité de l'objet, celle des sensations dans l'intérieur produit l'unité du sujet. Le résultat commun de ces deux actes est de ramener les divers phénomènes extérieurs à l'existence intérieure et unique. L'idée qui découle de là est une image des objets affectant les sens, que l'activité spontanée du sujet crée dans son propre intérieur, et qui

embrasse, comme unité, les divers caractères de ces objets. L'enfant à la mamelle entre dans ce domaine, mais sans y avancer bien loin ; ses idées n'acquiescent ni une entière précision, parce qu'elles n'embrassent point encore complètement tout l'ensemble des caractères, ni une parfaite clarté, parce que la sensation prédomine encore sur le moi.

(59) On se tromperait toutefois si l'on regardait ces mouvements comme primitifs ou innés chez l'enfant. Un langage caressant, une parole sévère, seraient sans effet sur un enfant qui n'aurait pas ressenti à leur occasion quelques sensations de plaisir ou de douleur, car ce sont là les deux principaux aiguillons de l'enfant assoupi dans ses organes, et le point de départ, comme nous l'avons

éléments, et il ne peut les acquérir que successivement. Comme dans la nature tout ce qui peut être affirmé se rapporte à une substance, ainsi, dans le discours ou dans la proposition, c'est au substantif que tout se rapporte. Aussi les mots qui se détachent les premiers, dans l'esprit du jeune enfant, de la phrase dont ils font partie, ce sont les noms des personnes ou des choses qui ont attiré son attention. Il en répète d'abord la syllabe la plus marquante; d'où est venue l'idée de former de syllabes redoublées les premiers mots qu'on lui apprend. Ces premiers mots ne sont que les articulations les plus faciles dont se composait le ramage naturel de l'enfant : *ma, pa, da, na*, etc., auquel il n'attachait aucun sens et dont on a fait *papa, mama, dada*, etc. Il ne tarde pas à associer ces mots à l'idée de certains objets et à en faire un langage, mais ce n'est jamais qu'après qu'on a pris soin de lui en donner un exemple. De lui-même l'enfant ne nomme aucun objet, et quand il est parvenu à employer un nom, ce n'est jamais que celui qu'on lui a souvent répété en lui montrant l'objet qu'il désigne. C'est, comme on voit, un véritable enseignement. Ainsi le substantif devient, dans le langage, la base du discours, comme son prototype, la substance, est dans la nature le fondement de l'existence et de la manifestation réelle (60).

Après les noms des objets matériels, les mots qui s'introduisent le mieux dans la tête de l'enfant, ce sont les adjectifs qui expriment des sensations très-marquantes : *bon, joli, grand, chaud, froid, blanc*, etc. Comme les qualités naturelles sont des caractères particuliers des substances, ainsi les qualificatifs ou noms adjectifs sont dans la proposition des modificateurs du nom substantif. On a souvent lieu de remarquer que l'énoncé d'un seul nom ou d'un seul qualificatif équivaut, dans l'esprit de l'enfant, à toute une proposition. A la vue ou même

au souvenir d'une pomme, l'enfant crie en gesticulant : *pomme ! pomme ! c'est-à-dire : je veux une pomme ! ou voilà des pommes !* En buvant du lait, il dira : *bon !* En mangeant un potage, il dira : *chaud ! c'est-à-dire : le lait est bon ! le potage est chaud !*

C'est sans doute une chose assez simple que l'enfant apprenne le nom des objets matériels et de leurs qualités, quand on les lui a souvent montrés en proférant certains sons; la chose réveille ensuite l'idée du mot et le mot celle de la chose. Mais il semble plus difficile de concevoir comment l'enfant attache un signe à ce qui n'existe pas matériellement, à ce qui n'est ni substance ni mode de substance. Les actions exprimées ou supposées par les verbes, n'ont point en effet de type permanent dans la nature. Le verbe est l'expression nécessaire du rapport perçu entre le sujet et la qualité, ou attribut. Toutefois on comprend que l'enfant, témoin des actions, retienne le mot qui les exprime, et que voyant, par exemple, *Paul courir, Albert pleurer*, etc., et entendant dire : *Paul court, Albert pleure*, etc., il répète cette proposition et une foule d'autres analogues. Ne se livre-t-il pas lui-même continuellement à toutes sortes d'actes ? *il pleure, il crie, il joue, il court, il promène, il marche, il boit, il mange, il frappe, il rit*, etc. Toutes ces actions sont des faits sensibles; on les désigne devant l'enfant par le verbe qui les exprime, il s'habitue à le répéter dans les mêmes circonstances, à l'infini, au présent de l'indicatif, au parfait, au futur; les autres modifications du temps viennent plus tard (61). Il emploie d'abord ces divers mots sans les lier entre eux, mais on peut aisément juger que son esprit les rassemble. Ainsi un enfant qui voit son père et sa mère auprès du feu, dit aussitôt : *Papa, maman, chaud*, en laissant de côté les mots intermédiaires. A ce degré si peu avancé de développement, les enfants énoncent à tout moment des observations

montré, de son activité et de son attention. Tout le monde sait quel rôle jouent les essences, et, dans plusieurs cas, les petites sévérités simulées, dans les premières années de l'enfance et même plus tard. La tendresse maternelle est à cet égard singulièrement ingénieuse. Dans la première période de la vie, l'enfant ne paraît avoir le sentiment de l'existence que dans une alternative de plaisirs et de peines, et tout, dans ce qui l'environne, est pour lui ou une occasion de jouissance ou un sujet de contrariété, en sorte qu'à chaque instant son attention est stimulée. C'est là sans doute un moyen puissant d'avancement intellectuel,

secondé surtout, comme il l'est perpétuellement, par les soins des personnes qui sont chargées de l'enfant.

(60) La parole a pour point de départ ce qui est isolé ou particulier. L'enfant commence par des monosyllabes, et ne s'élève pas beaucoup au delà des mots dissyllabiques.

(61) On a avancé que l'enfant prononçait le verbe *être* avant les verbes dérivés, et le verbe *être* dans sa généralité, avant de le déterminer par le temps, le nombre et les personnes. Cette haute métaphysique n'est nullement dans la pratique de l'enfant.

désintéressées, sans autre motif que le plaisir de les énoncer.

En y réfléchissant, on s'aperçoit que ces trois sortes de mots, le nom, l'adjectif et le verbe, prononcés dans le premier âge avant les autres, sont véritablement la matière et comme le corps du discours. Ils expriment les grands intérêts de l'âme dans ce monde, celui de distinguer les objets extérieurs par les noms, celui de définir les propres impressions par les adjectifs, et enfin d'énoncer les déterminations par les verbes. Il y a là connaître, sentir et vouloir. C'est tout l'homme.

Avec quel plaisir, avec quelle étonnante rapidité, l'enfant n'avance-t-il pas dans l'étude du langage, une fois qu'il en a franchi les premiers pas ! Tous les jours il se sert de termes nouveaux, et s'engage dans de plus longues phrases. L'amusement qu'il trouve à parler est intarissable. Quand il voit une chose qui l'intéresse, il répète vingt fois qu'il la voit, avec une satisfaction dont nous n'avons pas d'idée. Il se raconte à lui-même ce qui le frappe ; le pouvoir qu'il a de prolonger ainsi son impression le ravit, et une fierté mêlée de joie éclate dans ses yeux. Si c'est le difficulté d'articuler les sons qui l'arrête, il se tourmente jusqu'à ce que le mot ait pris l'essor.

Résumons. L'enfant voit les objets, il en saisit les qualités sensibles, on les nomme devant lui ; il s'habitue à en répéter le nom. Voilà comment il procède au début dans l'acquisition de l'idée particulière et dans celle du langage qui le nomme. C'est dans le monde sensible et au moyen du monde sensible que l'intelligence de l'enfant se développe d'abord. Il en prend possession à l'aide de la parole qui classe les objets, les faits, les phénomènes sensibles, dans son esprit, dans sa mémoire.

La première idée ou les premières idées de l'enfant appartiennent donc au monde sensible. A l'époque où la réceptivité sensorielle prédomine encore, ce sont ou des sensations agréables qu'il recherche ou des sensations désagréables qu'il repousse. Avant de pouvoir les nommer, il e dans l'esprit, au moyen de la sensation, l'idée particulière d'un certain nombre d'objets et de qualités

sensibles perçues dans ces objets. On en prononce tous les jours le nom devant lui ; il s'habitue à le répéter et bientôt le mot lui rappelle l'objet ou la qualité dans l'absence même des objets. Telles sont les premières idées de l'enfant. Ce sont des *images*, des *sensations*. Il ne tarde pas à y joindre des *idées d'actions* physiques au moyen des verbes qui les expriment et dont on se sert en lui parlant. *Le feu brûle, l'eau mouille, le couteau coupe, le chien aboie, Albert pleure, crie, mange, dort, court, frappe*, etc.

La langue de l'enfant est donc d'abord celle de la sensation, le vocabulaire du monde des corps. Il l'apprend non par raisonnement, mais par instinct, par besoin, par imitation, par curiosité, par écho.

Jetons un rapide coup d'œil sur le développement des facultés pendant cette période de la seconde enfance.

La *perception* devient plus vivante ; les impressions sont encore généralement passagères, mais, peu à peu, elles acquièrent plus de durée. L'attention croît aussi par degrés ; en même temps, elle se reporte des phénomènes isolés sur les événements, et des objets sur les rapports, d'abord dans l'espace, puis dans le temps, de manière que l'esprit d'observation se développe. Vers cinq ans, l'enfant suit déjà avec intérêt la marche des faits qu'on lui raconte, et il a la faculté de les lier dans son imagination, parce que la parole dont il jouit pleinement fournit un point d'appui intérieur à la marche de ses idées. La masse de ses connaissances s'accroît de jour en jour, et, comme il reçoit plus par la parole que par l'intuition sensorielle immédiate, il est soustrait, jusqu'à un certain point, à l'esclavage des sens, et le commerce qu'il entretient avec des êtres pensants lui apprend à pénétrer plus avant dans son propre intérieur.

La *mémoire* est soutenue par la parole, le mot donnant à l'image une forme déterminée et par cela même permanente (62). D'abord elle consiste uniquement à reconnaître : c'est la simple conscience qu'une impression actuelle ressemble à celle qui e eu lieu déjà auparavant. Plus tard, l'idée entériorisée est rappelée par d'autres idées affines. Ainsi la mémoire croît avec la vivacité et la clarté

(62) « Si l'homme arrive à la connaissance, et par suite, jusqu'à un certain point, à la possession du monde matériel, c'est grâce à la parole. Par la parole humaine, le monde, tel qu'il doit exister pour l'homme, sort en quelque sorte de l'abîme,

comme en sortirent, par la parole divine, les mondes qui peuplent l'immensité. » (*Essai d'une philosophie de l'histoire*, par HANCOCK DE PENHOEN, t. I^{er}, p. 59.)

des idées, de même qu'avec la faculté de saisir les relations des choses; c'est précisément l'idée de cette relation dans la pensée qui unit les images à l'âme (63).

A mesure que l'activité augmente, l'entendement acquiert aussi davantage de spontanéité, et il met de l'ordre et de la liaison dans les idées. Sans doute, l'enfant s'arrête encore de préférence à ce qui frappe les sens, à la réalité; mais déjà il manifeste un certain pouvoir d'abstraction. Et ce qui suppose d'abord en lui cette faculté, c'est qu'il ne tarde pas à préciser, d'après un simple son, quel est le mouvement visible qu'on fait en l'imitant, par exemple, *prendre*, *donner*, *aller*; or, pour produire ces actes d'après le mot qui les exprime, l'enfant a dû établir une distinction entre le changement et la substance dans laquelle s'opère cette mutation, ce qui ne peut avoir lieu sans une sorte d'abstraction. Les gestes accompagnent les mots et font concevoir à l'enfant l'expression subjective, *beau*, *bon*, etc., c'est-à-dire qu'il apprend à connaître les mots indicateurs des qualités des choses, d'après les sensations que ces qualités produisent en nous, attendu que son âme se place, par un effet sympathique d'imagination, dans l'état exprimé par les gestes; qu'elle déduit cet état de la qualité de l'objet, et qu'elle prend le son dont elle a été frappée en même temps pour l'expression de cette qualité. Si alors on lui représente physiquement par gestes des qualités objectives, telles que celles d'être *grand*, *petit*, *loigné*, *prochain*, et qu'à même temps on les lui nomme, il arrive à comprendre par abstraction, en séparant l'attribut de la substance (64). Cependant, parmi les mots de ce genre, il en est fort peu qu'on enseigne ainsi à l'enfant, et

il les apprend pour la plupart de lui-même. Mais il apprend aussi des mots dont la signification n'est point immédiatement représentée d'une manière sensible, et ne peut être saisie que par la pensée, des mots, par conséquent, dont on ne peut donner l'explication qu'à l'aide d'autres mots représentant des pensées. C'est ainsi qu'il apprend peu à peu à exprimer, sans guide proprement dit des idées générales (65).

De même que le principe spirituel de la vie se lie à un rapport matériel dans la génération, se révèle comme créateur dans cette association, et donne à la matière la forme d'un corps organique, afin de pouvoir, par cette union avec une chose finie, se représenter comme individu, de même aussi le langage est un mouvement du corps organique par lequel l'âme se révèle immédiatement dans la sphère des objets sensibles, qui prend toutes les formes, s'attache à toutes les excitations de l'existence intérieure, une sorte d'appareil consistant uniquement en activité, qui est inépuisable dans ses productions, et qui repose sur des lois simples, éternelles, d'une application générale. De même que le corps, le langage devient un point d'appui pour l'âme, les activités de cette dernière se représentent désormais sous des formes déterminées; le torrent des idées est renfermé dans un lit, et à ce chaos flottant succède une configuration arrêtée: les idées, comme frappées au coin de la parole, deviennent précises et claires; leur persistance rend l'âme plus indépendante des sens, et le monde intérieur plus puissant contre le monde extérieur. Or, les idées ainsi arrêtées, limitées, fixées, préparent à la pensée, puisqu'on peut les associer ensemble ou les résoudre en leurs parties :

(63) Le sensible, tout nu, c'est à-dire sans connexion avec un monde idéal ou de rapports perçus, est trop impuissant pour laisser une impression durable. Si l'homme ne conserve aucun souvenir de sa première enfance, c'est que l'enfant à cet âge vit uniquement dans la représentation des phénomènes sensibles, tels qu'ils se tiennent immédiatement les uns aux autres, sans en apercevoir ni les relations, ni les conséquences.

(64) « Lorsque l'enfant entend donner une même épithète, celle de *rouge*, par exemple, à une fleur, à une étoffe, aux images colorées par le soleil couchant, l'envie qu'il a de comprendre le sens de ce mot, l'oblige à comparer ces divers objets, et lui fait découvrir en quoi ils se ressemblent. C'est l'acte par lequel il conçoit en quoi consiste cette ressemblance, qui laisse dans la mémoire l'idée générale de *rouge* qui s'associe à ce mot.

« D'autres conceptions de même nature se rapportent aux phénomènes actifs. Ainsi, quand l'en-

fant entend prononcer les mots *sentir*, *désirer*, *juger*, *vouloir*, il cherche à concevoir ce qu'il y a de commun dans les états ou les actes de la pensée auxquels il entend donner le même nom; et de là les conceptions que plusieurs psychographes ont appelées avec raison *idées réflexives*, en prenant le mot *réflexion* dans le sens que Locke lui a attribué. Il en est de même des idées des rapports sociaux, du bien et du mal moral, du devoir, etc. (Auzanet, *Essai sur la philosophie des sciences*, Préface, p. LVII.)

(65) « On ne parle point sans conceptions générales; car il entre nécessairement des termes généraux dans le tissu de la phrase la plus courte et la plus simple. La difficulté de former des conceptions générales est très-exactement mesurée par la difficulté d'apprendre à parler; car elle est, avec celle d'articuler les sons, la seule que les enfants aient à vaincre. » (Reid, *Essai*, t. I, ch. 6, p. 259.)

de là toutes les opérations intellectuelles, toutes les formes de la pensée, comme observer, comparer, généraliser, classer, déduire, etc.

Qu'est-ce qu'*observer*? C'est distinguer, composer et recomposer les éléments d'un objet pour en prendre une connaissance claire et distincte. Or, il ne suffit pas d'embrasser d'un regard fixe, immobile, l'ensemble d'un objet, pour s'en former une idée; un tel acte pourra produire une impression vive, mais cette impression ne fera pas connaître l'objet perçu. Ce n'est pas là l'attention. Tout acte d'attention renferme une décomposition, une analyse, une abstraction des parties ou des qualités de son objet. Une éternelle attention qui ne conclurait pas, serait un miracle de patience, un chef-d'œuvre d'inutilité. Mais, pour conclure, il faut qu'une idée se soit produite par l'attention, qu'un mode, un élément quelconque, un rapport, ait été saisi dans l'objet soumis à l'activité sensorielle. Or, comment saisir une qualité sans analyser? comment analyser sans abstraire? comment abstraire sans le signe qui nomme, détermine et fixe le mode abstrait?

Et quand vous parviendriez à déterminer ces éléments, ces parties de l'objet que vous étudiez, si, à mesure que vous les observez, vous ne joignez à la distinction intellectuelle une distinction matérielle; si vous ne les marquez du signe qui porte avec lui la lumière, l'ordre, la méthode et la précision, tout retombera dans l'obscurité, la confusion, l'indétermination, et ce travail de Sisyphus sera sans cesse à recommencer. La parole est donc la condition de toute observation proprement dite.

Comparer, c'est saisir des rapports, noter des ressemblances et des différences entre les objets. Mais, si on ne peut les fixer sous un signe à mesure qu'on les découvre, qu'a retiendra-t-on de la vue de ces rapports? Comment les composera-t-on eux-mêmes

entre eux? « Sans un langage quelconque, « la comparaison serait vaine, et ses résultats, sans nom, confus et fugitifs, se succéderaient en nous sans y laisser aucune trace (66). »

On ne peut *généraliser* qu'on ait d'abord observé et comparé : la parole est donc nécessaire pour la généralisation, puisqu'elle l'est pour ses deux antécédents. Mais, de plus, l'idée générale et les principes généraux ont en eux-mêmes quelque chose de si purement intellectuel, ils sont si peu perceptibles dans la vue des réalités individuelles, que, si on ne les fixait pas sous des formules et des mots spéciaux, ils disparaîtraient de l'esprit immédiatement après y être entrés. Pour la formation des principes généraux, la parole est donc indispensable.

Ce que nous venons de dire de la parole, comme moyen de s'élever aux généralités, s'applique avec la même justesse à la *déduction*. Cela résulte trop évidemment des considérations qui précèdent pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Enfin, comment la *classification* pourrait-elle s'accomplir si l'on ne pouvait distinguer par des noms les divers groupes, les genres, les espèces, que l'on a distingués sur la vue de leurs qualités communes? Les sciences de classification dépendent tellement des noms, qu'elles ont reçu de cette dépendance le nom de sciences de nomenclature.

Nous ajouterons que, comme il n'y a point de connaissance véritable et profitable sans l'aide de la mémoire, et que, comme la mémoire n'a de prise sûre et durable qu'au moyen des signes qui expriment les perceptions, la parole assure la conservation, comme elle assure l'acquisition des connaissances. Cela est vrai surtout de tout ce qui est rapports composés, principes généraux, abstractions, lesquels ne peuvent se produire ni se conserver qu'au moyen du langage (67).

(66) *Traité de logique*, par Duval-Jouve, p. 204.

(67) « Le langage est certainement la condition de toutes les opérations complexes, et peut-être de toutes les opérations simples de la pensée. » (Cousin, *Cours de 1819*, 1^{re} partie, p. 109.)

« Les opérations intellectuelles deviennent impossibles sans le secours du langage. Quelle que soit, en effet, celle de nos trois opérations fondamentales que l'on considère, l'idée, le jugement, le raisonnement, ont également besoin du langage. » (Jules Simon, *Manuel de philosophie à l'usage des collèges*, p. 274, 278.) — Le même auteur pose ensuite deux faits : « Le premier, c'est que le langage

naturel est absolument impuissant pour exprimer une idée abstraite; le second, c'est que le plus simple développement de la pensée suppose et exige de nombreuses abstractions. » (*Loc. cit.*)

« La parole accompagne toujours l'attention pour l'aider dans ses travaux. C'est en énonçant successivement les parties, les propriétés, les qualités, les rapports sur lesquels l'attention s'exerce, que nous acquérons une véritable connaissance des objets. »

« La parole accompagne toujours la mémoire passive, pour rendre plus sensible et plus distinct ce qui lui est confié. C'est elle qui l'y grave d'une

§ III. — *Nouvelles considérations sur le développement de l'intelligence. — Les idées abstraites, générales, nécessaires, universelles, absolues.*

Dans sa plus grande généralité, et par conséquent dans sa plus grande simplicité, une connaissance ou perception consiste à voir, ou à percevoir, ou à comprendre, ou à savoir qu'un objet est avec telle ou telle qualité.

La perception est un fait éminemment simple et indécomposable dans sa production; il a lieu dans sa totalité ou il n'a pas lieu. Un objet ne se montre pas sans une qualité, ni une qualité sans un objet; et tel est le rapport qui unit la qualité à l'objet, que l'on voit l'objet et la qualité qui le rend évident, ou qu'on ne voit rien du tout. Ainsi, comme fait, la perception ne se produit pas à demi et ne résulte pas d'éléments qui se réunissent successivement pour la constituer.

Mais si, dans sa production et dans ce qu'il a d'objectif, ce fait est indécomposable, il n'en est plus de même après sa production et dans ce qu'il a de purement subjectif. L'être intelligent voit l'objet et voit la qualité indivisiblement unis dans leur rapport; mais par suite d'un pouvoir dont il est doué, il peut concevoir la séparation de l'objet de la qualité; il peut au moins ne s'attacher

qu'à la vue de la qualité, ne conserver que la vue de la qualité sans la vue de l'objet, ou réciproquement. Or, cette vue isolée d'un objet ou d'une qualité nécessairement unis dans le fait réel et total de la perception, c'est l'idée abstraite, c'est l'abstraction.

Ainsi, par exemple, je ne vois pas un objet avant et sans une couleur, ni une couleur sans et avant un objet. Je vois nécessairement l'un et l'autre simultanément et unis; mais je puis négliger la vue de l'objet pour ne m'attacher qu'à la vue de la couleur ou réciproquement. Voir un objet et sa couleur est une perception; la vue isolée de l'objet ou celle de la couleur est l'idée abstraite.

Ainsi, dans toute perception, il y a trois idées que l'on peut isoler, l'idée de l'objet, l'idée de la qualité, et l'idée de rapport qui les unit.

Et si, pour saisir mieux encore les relations de la perception et de l'idée, nous les considérons dans leur expression par la parole, nous trouverons que la perception s'exprime par la proposition, et l'idée par le mot. La connaissance ou perception est un fait intellectuel entier et complet; l'idée est encore un fait intellectuel, elle est encore de la connaissance, mais une connaissance incomplète, brisée et décomposée (68). Do

manière profonde, et l'y conserve en en ravivant de temps en temps le souvenir, qui s'efface presque toujours si nous négligeons les moyens qu'elle nous fournit.

« La parole accompagne la mémoire active, pour en rendre le jeu plus facile et plus sûr. Elle qui dirige le rayon lumineux que la mémoire active promène dans la chambre obscure, ou plutôt elle est elle-même ce rayon lumineux qui éclaire les objets que renferme la chambre obscure, et les met à notre disposition.

« C'est par la parole que nous abstraions, que nous généralisons, que nous classons les êtres, les qualités et les rapports; or, l'intelligence humaine ne se compose que d'abstractions, de généralités et de classifications.

« Comment la vérité s'établit-elle dans l'esprit? N'est-ce pas par le jugement et les affirmations? Que seraient les jugements et les affirmations prononcés par l'intelligence, si elle n'était secondée par la parole? Ils resteraient de même nature que les jugements et les affirmations que prononcent les animaux sur les objets qui agissent directement sur eux, par leurs rapports immédiats à leurs besoins.

« Nous raisonnons, mais que serait le raisonnement sans la parole?... Il est donc vrai de dire que toutes les opérations par lesquelles l'intelligence se forme et se développe, sont faites au moyen de la parole, qu'elles ne peuvent se faire sans elle; qu'ainsi une fois reconnue comme faculté de l'homme, la parole doit être rangée parmi les facultés intellectuelles; et toute théorie des facultés serait incomplète, si elle n'embrassait celle-là, qui féconde toutes les autres. » (CARPILLAC, *Études élém. de phil.*, t. II, p. 354.)

(68) Une idée pure ne serait jamais qu'un produit incomplet de l'intelligence. Que quelqu'un prononce devant nous le mot *homme*: ce mot exprime une idée, mais n'offre pas un sens complet; car qu'on veut-on nous faire entendre? qu'on pense à l'homme, qu'on le connaît, qu'on l'étudie, qu'on l'aime, qu'on le hait, qu'on l'estime, qu'on le plaint, etc.? Ce mot est susceptible de mille interprétations. Cependant nous avons pris pour exemple un substantif, c'est-à-dire la seule espèce de mots qui semble exprimer une idée entière; car toutes les autres espèces de mots, à l'exception du verbe qui peut à lui seul traduire un jugement, impliquent toujours un rapport à quelque chose qu'ils ne font pas connaître, et n'expriment, par conséquent, que des fragments de pensée. Aucun mot n'est si pur soi et ne se suffit à lui-même. Chaque espèce de mots est, par sa nature, destinée à former un élément dans une combinaison, et cette combinaison, unique objet du langage, n'est autre que la proposition qui, seule, forme un tout dans l'intelligence. Puisque l'idée n'est en soi que le résultat d'une abstraction psychologique, elle ne s'offre point à nous comme un objet immédiat d'analyse, puisque, dans sa réalité, elle est inséparable du jugement qui lui communique, avec le complément de son existence, la forme et le caractère du fait qu'elle revêtait; telle n'est point intelligible au elle-même: elle ne l'est que dans le jugement, et c'est dans le jugement que nous devons essayer de saisir la nature, d'apprécier l'étendue de notre connaissance.

Dans tous nos jugements le sujet est nécessairement conçu comme une substance. Aucun mode, considéré dans la substance dont il dépend, ne peut être l'objet de l'affirmation. Pour que les modes

même la proposition est seule une expression complète; le mot est encore une expression, mais si incomplète, qu'ainsi isolé il ne représente rien de réel. Et comme on ne parle pas sans parler d'une chose et de ses qualités, on ne connaît pas sans connaître une chose et ses qualités; avec cette différence toutefois que, quand on parle, les paroles se succèdent suivant tel ou tel ordre, tandis que, quand on connaît, on ne connaît pas d'abord l'objet et puis la qualité, mais d'un seul et même coup l'objet et la qualité, unis dans leur étroit rapport. Tout est simultané dans le fait de connaître, et si, dans le langage, l'on exprime l'objet et la qualité par un terme et puis par un autre terme, ce n'est pas pour noter par la place des termes la place relative dans la perception de l'objet et de sa qualité, leur antériorité et leur postériorité, c'est tout simplement pour noter leur distinction et leur relation.

La perception résulte de l'évidence des objets; l'idée résulte du pouvoir qu'a l'être intelligent de décomposer les perceptions. Les objets se montrant dans l'unité concrète de leur existence, ne déterminent point des idées, mais des perceptions. A la perception répond un objet réel, une réalité évidente; à l'idée pure et isolée ne répond aucune réalité ainsi isolée. Ainsi, à la perception que ce papier est blanc, répond comme réalité objective ce papier blanc; à l'idée isolée de *papier* ou à celle de qualité *blanc* ne répond rien de tel, car ce papier ne peut ni exister ni se rendre évident, et se montrer sans être et se montrer *blanc*, ou *gris*, ou *rouge*, ou *doux*, ou avec une qualité quelconque, sans quoi on serait forcé d'admettre des objets sans qualités, ou des qualités sans objets; des qualités qui n'appartiendraient à rien, ou des objets qui ne seraient rien. On ne compose donc point les perceptions de la réalité avec des idées, puisque les objets ne déterminent point des idées, mais des perceptions; mais en décomposant ces perceptions on trouve l'idée et on la dé-

gage. L'idée est donc moins un *élément* qu'un *fragment* de perception. Un élément peut exister d'abord seul et indépendamment de la totalité qu'il concourt à former; un fragment suppose, au contraire, un tout préalablement existant, et ne peut être que le résultat de la décomposition de ce tout. L'eau, le carbone, etc., qui sont les éléments d'une plante, existent avant elle et sans elle: la tige, les feuilles, les fleurs, etc., en sont des fragments, et n'ont pu exister qu'en tant que la plante a existé. Ainsi en est-il de l'idée par rapport à la perception qui la contenait.

La perception, répétons-le, peut seule résulter de l'évidence: l'idée ne résulte de l'évidence qu'en ce qu'elle se trouve dans la perception. Les idées n'existent pas d'abord et par elles-mêmes, ainsi fragmentées et incomplètes, devant constituer la perception par leur rapprochement. On ne peut donc pas dire qu'on acquiert directement des idées, mais on acquiert des connaissances, des perceptions, et de ces perceptions on dégage les idées par un travail d'analyse plus ou moins difficile, selon la clarté de la perception totale. Par exemple, on n'acquiert pas d'abord et isolément l'idée de *cause*, mais par la conscience on se voit être cause, on se connaît comme cause, et de cette connaissance totale l'être intelligent sépare la connaissance partielle et fragmentée qui est l'idée de *cause*. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire qu'on acquiert des idées, et qu'on peut rechercher quelle est l'origine de nos idées. L'origine d'une idée est dans le fait total de connaissance qui la renferme pour la première fois, et dans l'acte ou les actes de décomposition, d'abstraction qui l'en ont séparée.

Nous avons dit tout à l'heure que l'idée se dégageait de la perception ou la modalité de la substance par un travail d'analyse. Approfondissons ce qui se passe dans cette opération.

Rappelons d'abord que nos premières

qui, dans nos premiers jugements, figurent comme attributs, puissent fournir des sujets à de nouveaux jugements, il faut que l'esprit les concevant à part, et les détachant par la pensée des sujets auxquels ils appartiennent, les élève à la condition de substances abstraites. De là la nécessité des substances abstraites. La formation de cette seconde classe de substances n'est prodigieusement étendue le cercle de nos connaissances. Sans elle, l'homme demeurerait renfermé dans l'analyse de chaque objet in-

dividuel; il deviendrait incapable de concevoir cette multitude infinie de relations qu'il établit entre les substances; car toute relation entre deux substances est fondée sur la similitude ou sur la différence que la comparaison permet d'apercevoir entre leurs modes; et l'on ne comprend pas comment l'homme parviendrait à discerner la similitude ou la différence qui existe entre les modes, s'il ne pouvait poser abstraitement les modes comme sujets de ses jugements.

perceptions ou idées sensibles sont nécessairement composées, puisqu'elles ont toujours pour objets des substances revêtues de plusieurs qualités. Il en est de même de nos premières idées intellectuelles, lesquelles nous représentent toujours ou le concours simultané de plusieurs opérations pour un but commun ou une tendance de chacune d'elles, prise isolément, vers plusieurs fins différentes. Enfin la conscience non plus ne peut nous donner dès l'abord aucune idée simple sur les faits intérieurs. Il suit de là qu'éventuellement le travail de l'esprit secondé par les signes, la pensée, nécessairement complexe, demeure entière et en quelque sorte indivise dans notre esprit. Comme tous les éléments qui la composent ont pris simultanément naissance, tous aussi ils se retirent à la fois dans la conscience, qui ne reçoit de l'ensemble qu'une impression vague et confuse.

Cette complexité, cette espèce de chaos de la pensée primitive ne peut se débrouiller que par l'analyse. Or quel sera l'instrument de cette analyse? Les sens? Examinons. Les sens, nous l'avons vu, sont des machines à abstractions. C'est par leur secours que l'enfant apprend à discerner les objets avant l'emploi des signes. Cette distinction repose évidemment sur une sorte d'analyse, puisque pour distinguer les objets les uns des autres il faut avoir saisi entre eux des différences de couleur, de son, d'odeur, de saveur, d'étendue, de forme, de solidité, etc. Mais signalons ici, sous le rapport de la pensée, entre l'homme qui a l'usage du signe

et celui qui en est dépourvu, une différence qui n'a pas été assez remarquée : c'est que l'homme, avant le langage, ne pense aux qualités ou modes qu'il a saisis dans les objets qu'en rappelant à sa mémoire les objets mêmes qui ont affecté ses sens. Les choses mêmes se présentent à son esprit, et non les termes qui en sont les signes; il ne pense que par images; penser, pour lui, c'est revoir, c'est éprouver les sensations que l'objet réel aurait excitées. Tout se passe dans sa tête en tableaux ou plutôt en scènes enluminées, où la vie se reproduit partiellement. Il faut donc reconnaître dans l'enfant, dans l'homme, avant le langage, le pouvoir de distinguer les diverses parties d'une impression reçue; mais, nous le répétons, ces détails ne subsisteront dans son esprit qu'identifiés à tel ou tel objet qui les supporte. Ainsi, il eut dans l'esprit l'image d'un objet ou blanc, ou chaud, ou rond, etc., déterminé, jamais l'idée de blancheur, de chaleur, de rondeur, etc., et ainsi de mille autres idées d'un mode ou de rapports (69).

Il importe donc d'établir plusieurs espèces de distinctions entre les idées sensibles : 1^{re} elles peuvent être distinctes parce que l'analyse en a décomposé les éléments, parce que la comparaison en fait ressortir, parmi les rapports particuliers qui les unissent, les différences précises qui les séparent; 2^{re} les idées sensibles peuvent être distinctes dans un de leurs éléments, en raison de la prédominance qu'un sens donne toujours à ses impressions; 3^{re} enfin une idée sensible peut être distincte dans son ensem-

(69) « Sans l'usage des signes, dit Dugald-Stewart, toutes nos pensées se seraient bornées aux individus. » (*Elém. de la phil. de l'esprit humain*, tom. I, pag. 141.) — A part quelques détails peu exacts, l'auteur de l'article *Parole*, dans l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, trace de la situation intellectuelle de l'homme, dépourvu du signe, un tableau qui peut aider à faire comprendre tout ce que la pensée doit au langage.

« Il n'est pas, dit-il, difficile de s'expliquer ce singulier état de langueur intellectuelle du muet, non du muet à qui l'abbé de l'Épée a révélé un langage symbolique, traduction fidèle du langage vocal, mais du muet abandonné à la seule nature, tel que nous le supposons, du muet qui ne peut ni parler, ni lire, ni voir ce lui-même, sous quelque emblème connu, sa propre pensée. Les choses qu'il a vues, les événements dont il a été témoin, les impressions qu'il a ressenties, il les retrouve aisément dans sa mémoire, mais il les retrouve sous leur première forme, plus ou moins affaiblie par le temps. Il se souvient des lieux qu'il a habités et les revuit tels qu'il les a laissés, des personnes qu'il a aimées ou redoutées, des émotions qu'il a éprouvées près d'elles. Mais, pour lui, l'idée du paysage ou celle de maison se confond avec la vue intérieure de telle mai-

son ou de tel paysage; le nom de tel homme, celui de sa mère et de ses frères, sont identiques à la vue intérieure de la personne de sa mère ou de celle de ses amis; l'idée des hommes, en général, se présente sous l'aspect d'une multitude dispersée ou assemblée; l'idée de joie, de chagrin, de justice, n'est que le ressentiment plus ou moins profond des sentiments qu'il a éprouvés dans tel et tel moment de sa vie. Les idées abstraites, il les a donc; mais elles se présentent à lui sous une forme concrète, (qu'est-ce que des idées abstraites sous une forme concrète?) et toujours environnées du cortège naïf des phénomènes circonstanciels sous lesquels il les a une fois perçues. Il ne peut les en dégager pour les revêtir d'une forme plus pure qui lui permette de les contempler en elles-mêmes, ou qui s'approprie aisément à toutes les hypothèses sous lesquelles se rencontrerait la même idée. Il est donc obligé, pour penser, de revenir en quelque façon d'immenses machines qui saignent bientôt sa tête et repandent sur ses conceptions toute sorte d'embarras et de ténèbres. De là l'impossibilité et le dégoût de toute œuvre mentale qui exigerait un peu d'abstraction. » — Voy. la note A à la fin de l'introduction.

ble, en raison de la vivacité de l'impression qu'elle fait sur la conscience; l'âme alors embrasse l'objet d'un seul regard sans qu'elle en ait démembré les qualités diverses ou saisi les détails; mais l'image qu'elle en a conservée est si vive, qu'elle ne le confond avec aucun autre et elle le reconnaît partout où elle le retrouve. Il y a dans tous les esprits un grand nombre de ces *idées-images* qui n'ont jamais été analysées, et dont chacune, dans son ensemble, se détache nettement sur le fond de la conscience. Or, si nous observons ce qui se passe dans les animaux, il nous paraîtra évident que pour établir une distinction entre leurs idées, ils n'ont point recours à l'analyse de leurs éléments : leurs moyens de décomposition sont trop bornés, et il leur serait d'ailleurs impossible de conserver les résultats d'un travail analytique. Chaque idée forme en eux un tableau dont la couleur générale est nette et tranchée, ou dont un seul point est vivement éclairé; c'est ainsi qu'ils parviennent à distinguer les objets qui les intéressent (70). L'analogie nous autorise à croire qu'il en est de même de l'homme privé des moyens d'analyse que lui fournit la parole; toutes ses idées ne sont que des images et il ne saisit que des ensembles. Pour aller au delà d'un sentiment général et en quelque sorte *synthétique* de différence entre les choses, il faut étudier séparément les qualités qui leur appartiennent, et comparer ces qualités entre elles. Or, la comparaison des qualités ne produit aucun résultat net et précis tant que l'on n'est pas parvenu à les détacher de leurs sujets (71). Nous ne pouvons donc apprécier quelle serait, sans le secours du langage, l'étendue possible de notre connaissance, qu'en déterminant jusqu'à quel point l'homme serait encore capable d'opérer dans les substances l'abstraction des modes.

Avant d'entrer dans cet examen, qu'il nous soit permis d'insister sur cette merveilleuse propriété du langage d'être la vivante analyse de tous les éléments de la

(70) « Les animaux, » dit Cuvier, « restent toujours à l'état où est l'enfant lorsqu'il ne peut pas encore parler, c'est-à-dire qu'ils apprennent bien à connaître, jusqu'à un certain point, les objets qui leur sont utiles ou nuisibles, à se conduire d'après cette connaissance, mais qu'ils ne viennent jamais jusqu'à posséder et à pouvoir manier des idées générales par le moyen des signes qui sont l'instrument nécessaire pour conduire jusqu'au raisonnement de l'homme. » (*Histoire des sciences natur.*, tom. V, p. 173.)

(71) « C'est principalement à la possession exclusive de la faculté d'abstraction et des autres facultés

pensée. Aux prises avec des ensembles de phénomènes et de propriétés, l'homme initié au langage, commence par donner un nom à tous ces ensembles, dont il prend une connaissance vague, superficielle, générale; puis, toujours à l'aide de la parole, il revient sur eux, cherche à en démembrer les parties, attribue à chacun d'eux les propriétés qui lui conviennent, rejette celles qu'un aperçu incomplet lui offrait à tort, enfin, prend possession des objets ou des faits autant qu'il lui est donné de le faire, en se les représentant dans leur totalité et dans les parties qui les composent.

Ce beau travail s'il était partout et toujours habilement et consciencieusement effectué, serait assurément le dernier degré auquel pût atteindre la perfectibilité humaine. Là où dans les sciences exactes, l'homme s'est posé ce but et l'a poursuivi avec persévérance, il a obtenu des résultats prodigieux. Il faut donc que le travail analytique par lequel nous manions les éléments de notre pensée, c'est-à-dire les phénomènes et les parties distinctes qui les constituent, ait quelque chose de complet et de réel, puisqu'il nous mène quelquefois à cette vérité relative vers laquelle nous convergions avec effort. Or, ce travail est le fruit de l'analyse dite *grammaticale*, et cette analyse est depuis l'origine de l'homme le seul procédé dont l'intelligence fasse emploi pour le conduire au milieu des faits infinis dont la vie individuelle et l'existence sociale sont semées.

Dégager, autant que possible, d'un phénomène la substance (le *sujet*), qui en est comme le fond; détacher, pour l'observer à part, la propriété (l'*attribut*) plus ou moins engagée dans cette substance; prononcer (le *verbe substantif*) que telle propriété appartient ou n'appartient pas à telle substance (72); voilà le degré le plus élevé de l'analyse, auquel aboutissent nos raisonnements les plus divers.

Non content d'offrir ces trois phases de la

liées à l'usage des signes généraux, que notre espèce doit sa supériorité sur les animaux. » (DUGLASS STEWART, *Éléments de la philos. de l'esprit humain*, tom. II, p. 84.) — Locke est du même sentiment, liv. II, chap. 11.

(72) Enlever le verbe de la phrase, c'est ôter le socle du monde; il n'y a plus qu'obscurité, immobilité, mort. Pour comprendre une proposition, pour l'expliquer, le sujet ne suffit pas; il faut le verbe, qui est la lumière. C'est lui qui fait sortir des entrailles du substantif les puissances, les qualités et les rapports qu'il contient, comme c'est par lui que l'existence une fois constituée réagit sur la

pensée d'une manière distincte, l'homme s'est approprié des instruments particuliers qui viennent au secours de son intelligence et permettent de pénétrer dans une analyse plus intime et plus prompte des phénomènes et de leurs propriétés : il établit les rapports qui se rattachent entre les idées qu'il distingue, et, les caractérisant, spécialise de plus en plus l'objet de son attention; comme la substance peut être considérée comme telle (le *substantif*), ou au point de vue de ses propriétés (l'*adjectif*), il différencie exactement ces deux circonstances de l'observation : il note également les différents genres de subordination que les idées ont entre elles (la *préposition*, la *conjonction*, les *cas*, les *temps* du verbe substantif, et déjà il jouit de tous les matériaux nécessaires pour se livrer sans obstacle à ses recherches.

Mais armé désormais des instruments puissants qui divisent les pensées les plus complexes et les réduisent à leurs plus simples éléments, il ne s'arrête pas encore dans cette voie : il simplifie son travail pour le rendre plus expéditif; il réunit la propriété au mot qui affirme son existence (le *verbe adjectif*) et son rapport à la substance; il modifie même cette propriété ainsi resserrée par des mots qui en restreignent encore la signification (l'*adverbe*). Enfin, il évite les redites (le *pronom*), emprunte la substance ou la propriété contenue dans son nouveau verbe (le *participe*) et au besoin exprime encore certaines nuances plus délicates de la pensée (le *particule*).

substance et refuse pour ainsi dire par sa racine vers son centre pour s'y reposer et s'y souder. C'est le terme mystérieux de la proposition.

(73) L'évolution de l'intelligence humaine à l'aide du langage peut nous aider à comprendre, au moins jusqu'à un certain point, l'évolution de l'intelligence divine. Une haute contemplation nous fait entrevoir comment, dans les profondeurs de l'intelligence divine, se forme, émerge, pour ainsi dire, une notion infinie, illimitée; comment encore, à l'aide d'une activité qui lui est propre, cette intelligence ne cesse d'imposer à cette notion première des limitations, des déterminations nouvelles. Or nous ne saurions tenter de nous rendre compte de la façon dont nous exprimons notre propre pensée par le langage sans apercevoir que les choses ont lieu absolument de même. Nous voyons sous toutes les formes que peut revêtir la pensée qu'il s'agit toujours d'une notion plus ou moins générale, à laquelle nous faisons subir une nouvelle limitation, détermination. Nous le faisons au moyen du verbe, qui réunit, met en contact les deux termes de la proposition, base et fondement de tout langage. Le verbe est ainsi l'expression de cette activité intellectuelle qui nous permet de faire sortir de nouvelles notions de celles que nous possédons déjà à tel mo-

Telles sont, avec les différences qui résultent du goût et des habitudes des peuples, les bases sur lesquelles reposent toutes les langues. Le langage est donc par essence un instrument d'analyse. La pensée n'est point un phénomène simple, elle est au contraire infiniment complexe : point de pensée qui ne renferme un grand nombre de jugements, de perceptions et d'autres opérations intellectuelles; ces perceptions ne seraient jamais saisies distinctement par la conscience, parce qu'elles existent simultanément, que l'intelligence ne distingue un tout complexe qu'à la condition de l'analyse et de la décomposition de ses parties, et que le langage rend successif ce qui est simultané dans la conscience. Les paroles prononcées les unes après les autres représentent chacune un des éléments de la pensée, et à mesure que nous prononçons ces paroles, chacun de ces éléments vient s'offrir à l'attention de la conscience qui les perçoit et les saisit mieux, parce qu'ils sont isolés et distincts des autres éléments. Ainsi, penser, c'est combiner des notions; mais point de combinaisons sans composition et décomposition, et point de composition et de décomposition sans le langage. La pensée, en effet, séparée du langage ou de l'art, est quelque chose d'infini, de vague, d'insaisissable; la parole lui donne une forme, elle la limite, elle lui donne le caractère de fini, elle la met au monde, si l'on peut ainsi parler (73). Il faut que la pensée soit réfléchie, et en quelque sorte condensée par l'art pour être saisissable. La lumière pure n'éclaire point,

ment donné. Nous reproduisons ainsi dans le domaine du fini cette suprême activité au moyen de laquelle Dieu engendre éternellement dans la notion de l'être en soi les notions des êtres et des choses déterminées. Le verbe de l'homme devient l'écho du Verbe suprême, du Verbe de Dieu. Mais tandis que nos propres paroles frappent l'air d'un vain son bientôt évanoui, la parole de Dieu, en raison de ce mystère de la création pour nous insaisissable, prend corps et consistance; elle devient visible et durable. Supposons que toute proposition émise dans le langage humain, par cela même qu'elle a été émise reçoive une existence réelle, objective; supposons qu'elle se matérialise en quelque sorte aussitôt qu'elle est prononcée, et peut-être pourrions-nous nous faire une idée, bien qu'affaiblie, de la façon dont les choses se passent dans les profondeurs de l'essence divine; car le langage de Dieu, c'est le monde; la création, c'est l'ensemble des propositions qui, par suite de son incessante activité, se forment dans l'intelligence de Dieu, et qui sont parlées dans le monde aussitôt qu'émises. Aussi toutes les religions et toutes les philosophies ont-elles, comme à l'enfant, rendu hommage à cette faculté créatrice de la parole. L'Inde, la Perse, Pythagore et Platon, sous des formes différentes, l'ont également confes-

la lumière réfléchie est seule visible; de même, la pensée pure est bien réelle mais insaisissable; la pensée réfléchie, c'est-à-dire renvoyée à l'esprit par le langage, est aussi seule saisissable (76).

Pour rendre ces considérations évidentes, analysons le rôle psychologique du langage dans la formation même de la pensée et des jugements humains.

Pour la perception concrète le monde est double : l'esprit et la matière; pour la perception abstraite, il est triple, toute réalité s'offrant à nous sous trois aspects divers.

Il y a d'abord l'élément extérieur, superficiel, qui n'est pas, mais qui fait que ce qui est, paraît; avec lui et par lui les choses se manifestent, se colorent, se limitent, se distinguent, s'opposent; essentiellement mobile et variable, on peut le comparer au Protée de la Fable, qui, sans cesse se transforme et sans cesse échappe à toutes les chaînes qui le voudraient fixer : c'est le phénomène, l'accident, le mode, la *qualité*, tous mots synonymes.

Au-dessous du phénomène ou de ce qui paraît, à une profondeur où la raison seule peut descendre, se cache et s'enveloppe dans son unité, son identité et son indivisibilité, un élément qui n'apparaît pas, mais sans lequel l'appareil ne serait qu'illusion et mensonge; il est la base sur laquelle s'appuie le monde phénoménale, variable, multiple; tout ce qui est, n'est qu'en lui, avec lui et par lui, ou plutôt n'est que lui : C'est l'être, c'est la *substance*.

Le phénomène et la substance sont indissolublement unis dans la nature; ils forment un tout indivisible; le lien qui les rapproche, le médiateur par lequel se tiennent el-

se concertent l'unité et la variété, l'être et le paraître, la substance et le mode, se nomme relation ou *rapport*.

Aucune réalité ne peut subsister sans ces trois éléments qu'elle assemble et harmonise en soi. Substance, qualité, rapport, voilà l'être, voilà le monde; notion de la substance, notion de la qualité, notion du rapport, voilà l'idée; le signe, c'est le sujet, le verbe et l'attribut; le sujet qui figure la substance, l'attribut qui figure le phénomène, le verbe qui figure l'union de l'un et de l'autre dans une même existence. Le signe artificiel se pose logiquement *a priori*, c'est-à-dire qu'il va du sujet à l'attribut en passant par le verbe; le signe naturel, au contraire, va du dehors au dedans, de la circonférence au centre, il impose à la raison le mode *a posteriori*, tandis que le signe artificiel la place *a priori*. Ainsi, constitué dans le mode *a posteriori* de la connaissance par sa nature relative et contingente, l'homme est placé *a priori* par le langage, qui lui révèle l'universel, l'abstrait, le nécessaire, etc., et voilà la vraie fonction du signe : il fait passer la raison humaine de la puissance à l'acte.

Approfondissons cette merveilleuse propriété du langage et voyons comment il opère.

On sait que pour exprimer les modes, nous employons deux espèces de mots. Les uns, appelés *adjectifs* nous les montrent dans une relation de dépendance à quelque sujet exprimé ou sous-entendu. Tels sont les mots *blanc, solide, liquide, pesant, sonore, etc.* Les autres, comme *blancheur, solidité, liquidité, pesanteur, son, etc.*, sont des *substantifs abstraits* qui nous font voir les modes en eux-

mêmes. Enfin, n'y a-t-il pas un livre qui débute ainsi : *Am commencement était la parole, et la parole était en Dieu. Et elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et sans elle rien de ce qui a été fait n'eût été fait.* (Joan. 1, 1 seq.)

(77) « C'est à l'abstraction, dit Reid, que l'entendement humain doit ses notions les plus simples et les plus distinctes. Les objets les plus simples que nous présentons les sens sont complexes et indistincts tant que l'abstraction ne les a pas résolus dans leurs éléments, et l'on peut en dire autant des objets de la mémoire et de la conscience.

« Les notions complexes les plus distinctes sont celles que l'entendement lui-même compose en combinant les notions simples qu'il a acquises par l'abstraction.

« Sans les facultés d'abstraire et de généraliser, l'esprit humain n'aurait point inventé des méthodes de classification, ni distribué les choses en genres et en espèces.

« Sans les mêmes facultés, il serait incapable de déduire, car les individus ne sont pas suscep-

tibles de définitions : les universaux seuls en comportent.

« Sans notions abstraites et générales, il n'y aurait ni raisonnement ni langage.

« Les animaux ne se montrant point capables de distinguer les divers attributs d'un même sujet, de classer les choses en genres et en espèces, de définir, de raisonner, de communiquer leurs pensées par des signes artificiels, comme le font les hommes, il y a lieu de croire, avec Locke, qu'ils sont privés de la faculté d'abstraire et de généraliser, et que c'est une différence spécifique entre eux et l'espèce humaine. » (Essai, v, chap. 5, p. 246.)

« Sans la lumière préalable de la généralité supérieure, la généralité inférieure ou l'individualité resterait, pour l'esprit ainsi disposé, d'une obscurité impénétrable. Une fleur est là sous mes yeux; botaniste, je ne suis satisfait qu'autant que je me représente le genre auquel elle se rattache ; c'est la *piquée des Alpes*, du *Décandolle*, le *Thalictrum alpinum*, de *Linnaë* ! » (CHARMA, *Essai sur le langage*, p. 201.)

mêmes, indépendamment de tout sujet, et qui les élèvent au rang des substances (75). Nous concevons donc les modes sous deux points de vue opposés; et dépendent un seul de ces points de vue nous est donné par la nature. Toujours en effet la nature nous présente les modes engagés dans la substance; la *blancheur* dans le lait, la *liquidité* dans l'eau, la *pesanteur* dans le corps, etc. Le sujet et la qualité sont donc partout inséparables. Mais alors par quel effort d'analyse l'esprit pourra-t-il séparer deux conceptions qui lui arrivent toujours unies et qui font partie d'un seul et même tout? Comment abstraire le mode de la substance? Les objets eux-mêmes ne peuvent nous conduire à l'abstraction; ils n'y sont qu'un obstacle, puisqu'ils nous présentent toujours le mode dans une dépendance nécessaire. Quand mon attention se porte sur ce papier, j'en distingue sans doute la blancheur, mais je ne déplace pas cette modification; elle demeure liée à la substance, et je ne l'aperçois que comme partie dans un tout. Si nous nous rejetons sur l'idée, nous n'obtiendrons pas plus de succès. En effet, nous ne pouvons concevoir ni mode sans substance, ni substance sans mode, parce qu'une substance sans mode et un mode sans substance impliquent contradiction. Le mode et le sujet ne sont

réels, ne sont possibles qu'ensemble; ils se servent de complément l'un à l'autre, ou plutôt ils ne font réellement qu'un et constituent comme deux faces corrélatives d'une indivisible unité (76). Mais si toute séparation réelle du mode et de la substance est absolument impossible dans la pensée comme dans la nature, qu'expriment donc les substantifs abstraits? Ils n'expriment qu'une apparence, et l'abstraction des modes ne doit être considérée que comme un phénomène artificiel produit par l'emploi successif et distinct des signes du langage.

Si maintenant nous examinons la nature des jugements humains, nous trouverons qu'ils ont tous pour objet d'unir un mode à une substance ou de l'en séparer. Toute idée de mode implique un rapport, et dans la réalité intellectuelle, on ne pourrait dégrader le rapport de l'idée même sans détruire celle-ci. Il y a, dans toute idée de mode même la plus simple, deux éléments inséparables, l'impression produite par son objet et la conception d'un rapport quelconque qui la détermine. Or, pour percevoir ce rapport, il faut avoir comparé ses deux termes. Mais pour comparer les deux termes dont le premier est une idée de substance, le second une idée de mode, il est nécessaire préalablement que chacune de ces idées soit

(75) Dans les langues sémitiques. Il n'y a pas, à proprement parler, de noms abstraits; en hébreu, les mots qui y correspondent sont tous ou des substantifs pluriels ou des adjectifs féminins. Ainsi la vie se traduit par un mot qui signifie littéralement les vivants, ceux qui respirent, *chaim*; la vieillesse et virginité, par *zakenim* et *betoulim*, les vieux et les vierges; Divinité ou Dieu, par *elohim*, les forts ou les forces; justice, par *tsedeqah*, le juste, etc. D'un côté, c'est la collection prise pour désigner la qualité commune à toutes les parties du groupe; de l'autre, c'est la personnification de cette qualité. Ce dernier procédé paraît avoir été suivi exclusivement par les langues indo-germaniques, dans lesquelles les noms abstraits sont formés généralement de deux radicaux, l'un qui exprime l'idée particulière cachée sous l'abstraction; l'autre, qui sert pour ainsi dire à réaliser cette idée: *virgin-us*, *just-itia*, *benefol-entia*, *vir-us*, *senec-us*, *fort-itudo*, *manus-itudo*, etc.

Les noms abstraits ne sont pas seulement signes de séries logiques, ils servent encore à désigner des collections naturelles, des qualités, propriétés, modifications, des principes, des causes, des individus. La philosophie nous apprend même que tout nom abstrait n'est dans l'origine qu'une signification particulière, et que c'est par extension ou accommodation qu'il est devenu signe d'abstraction et de série. *Virtus* est synonyme de force. On l'emploie dans ce sens lorsqu'on dit, par exemple: *Remède sans vertu*. Alors il représente une idée particulière. Mais les moralistes ont pris le nom de vertu pour désigner tout effort que l'homme fait sur lui-même en résistant à la fougue de ses penchants; la *virtus*,

dans ce sens, indique une série logique. Le procédé par lequel le signe représentatif d'une idée simple devient signe de série logique se nomme *généralisation*. La série logique constitue une partie considérable du langage humain, et sans elle le discours serait impossible.

(76) « Quand je vois la pleine lune et que je fixe mon attention uniquement sur son contour, je forme l'idée de la rondeur, mais je ne saurais dire que la rondeur existe par elle-même. La lune est bien ronde, mais la figure ronde n'existe pas séparément hors de la lune. Il en est de même de toutes les autres figures; et quand je vois une table triangulaire ou carrée, je puis avoir l'idée d'un triangle ou d'un carré, quoiqu'une telle figure n'existe jamais par elle-même ou séparément d'un objet réel doué de cette figure. Quand je vois un poirier, un cerisier, un sapin, etc., toutes ces idées sont différentes; mais cependant j'y remarque plusieurs choses qui leur sont communes, comme le tronc, les branches, les racines. Je m'arrête uniquement à ces choses que les différentes idées ont de commun, et je nomme un arbre l'objet auquel ces qualités conviennent. Ainsi, l'idée de l'arbre que je me suis formée de cette façon est une notion générale et comprend les idées sensibles du poirier, du pommier, et en général de tout arbre qui existe actuellement. Or, l'arbre qui répond à mon idée de l'arbre n'existe nulle part; il n'est pas poirier, car alors les pommiers en seraient exclus; en un mot, il n'existe que dans mon âme, il n'est qu'une idée, mais une idée qui se réalise dans une infinité d'objets. » (Euler, 11^e part., lettre 32.)

isolée, posée à part dans notre esprit et mise en face de l'autre. Or, event le signe qui l'abstrait, le mode se montre toujours engagé dans la substance, et les conceptions de ces deux éléments corrélatifs forment dans la conscience un tout indivisible; il suit de là que, sans l'usage du signe, aucune comparaison ne peut avoir lieu, et que, par conséquent, les trois parties du jugement, *sujet, attribut et rapport*, n'apparaissent plus isolées, mais forment dans la pensée une seule et unique conception; et si, dans cette conception, on peut apercevoir trois faces ou trois points de vue distincts, il est impossible d'en considérer un seul ailleurs que dans la tout indivisible où il est compris. Enfin, sans le langage, les parties du jugement ne se présenteraient pas non plus dans un ordre successif; la succession en effet n'est pas dans la pensée dont les éléments sont corrélatifs et par conséquent simultanés; elle est uniquement dans les termes de la proposition qui exprime les parties du jugement, non dans l'ordre où l'esprit les forme, mais dans l'ordre où il les distingue.

Les considérations que nous avons présentées sur la simultanéité et l'indivisibilité des éléments qui constituent le jugement dans l'esprit humain et sur l'impossibilité, sans le signe, d'abstraire le mode de la substance, sont applicables à toutes les hypothèses que l'on pourrait adopter sur la formation de nos jugements. Refusera-t-on d'admettre que le jugement soit un résultat de la comparaison? Le jugement sera alors une perception analytique des qualités contenues dans un sujet soumis à l'observation, ou une conception immédiate et synthétique de rapport suggérée par l'intérêt rationnel. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand le jugement se forme par l'analyse des qualités que l'on observe dans un sujet donné, les troades, d'après la nature même de l'opération, demeurent engagés dans la substance, et l'indivisibilité des parties du jugement est un fait nécessaire. Dans le second cas, quand

le jugement est un produit immédiat de l'instinct, l'identification at le simultanéité des parties qui la constituant sont nécessairement impliquées dans l'origine même qu'on lui assigne (77). Ainsi, dans quelque hypothèse qu'on se place, dès que l'on fait abstraction du langage, on trouve toujours dans le jugement une conception simple, dont les faces sont réellement inséparables et se montrent simultanément. « La lion n'a jamais posé ici l'idée du moi, là l'idée de la force, et entra ces deux idées la notion du rapport qui les unit; jamais il n'a dit en lui-même successivement et en séparant ces trois choses : *Je suis fort !* il les a senties dans une conception simple, qui est une dans sa nature et triple dans ses aspects (78). »

En supposant d'ailleurs que le mode pût en réalité être conçu indépendamment de la substance, on ne pourrait l'abstraire sans la généraliser. Tent qu'on nous nous représentons le mode dans un objet déterminé, il reste individuel dans notre pensée, nous la concevons nécessairement dans la substance qu'il détermine, et l'idée du mode est alors tellement engagée dans celle de substance qu'il y aurait folie à vouloir se rappeler l'un sans l'autre.

Or, quand la nature n'offre à nos yeux que des modes particuliers, toujours indissolublement attachés à quelque sujet, de bonne foi, peut-on croire que, sans le secours de la parole, on parviendrait à leur ôter ce qu'ils ont de déterminé dans chaque être pour ne plus voir que ce qu'ils ont de commun? Pour rendre la difficulté plus sensible, prenons un exemple et voyons ce qu'on eût à faire, pour former la notion générale de blancheur, un homme dépourvu du signe. Étant données, je suppose, les idées de papier, de lait, de toile, etc., il lui faudrait isoler chaque couleur particulière du sujet auquel elle appartient et des autres qualités qui sont unies avec elle dans le même sujet; après cette première abstraction, contrainte

(77) Nous devons même aller plus loin et reconnaître que l'acte du jugement instinctif semble ne subir qu'à regret les modifications que le langage a coutume d'introduire dans la pensée. L'expérience démontre qu'il est rare que, dans la pratique, les inspirations du sens commun nous présentent distinctement un sujet, un attribut et un rapport; elles ont peine à se laisser traduire en propositions, et une tendance naturelle les ramène toujours à la forme du sentiment.

(78) Voy. LAMARQUE, *Leçons de philosophie*, tom. II, cinquième leçon. — Nous ferons remarquer

que si tous nos raisonnements roulent ici sur la substance et le mode, c'est que tous les objets de notre pensée sont conçus sous le double point de vue du sujet et de l'attribut, et par conséquent de la substance et du mode. Cette corrélation entre dans tous nos jugements et en détermine universellement la forme.

« Aucun jugement, » dit M. GOURJIN, « ne peut subsister dans l'esprit s'il n'est exprimé. En sorte que, sans le langage, la raison serait une force réduite à l'inaction. »

à la fois par les objets et par la nature de la pensée, il devrait comparer entre elles les diverses couleurs, pour saisir ce qu'elles ont de semblable et de différent, enfin concentrer exclusivement sa réflexion sur les ressemblances qui les unissent. Nul doute que cette suite d'efforts pénibles, combattu par un concours de causes intérieures et extérieures, ne fût au-dessus de l'homme que nous supposons, dont la faiblesse ne serait pas secondée par la puissance de la parole (79).

Mais, si nous approfondissons un peu les ébauches, trouverons-nous que nous sommes réellement fondés à dire que le langage opère dans notre pensée de véritables abstractions? Les concepts généraux, même chez l'homme en possession de la parole, ont-ils une existence propre? Sont-ils réellement indépendants des idées individuelles auxquelles ils servent de lien? Pour éclaircir ces questions, il importe de se rendre bien compte de ce qu'on appelle *notion générale*. On peut la définir une collection de ressemblances, perçues entre plusieurs substances ou qualités déterminées, par conséquent, un rapport, un point de vue pris entre des individualités. Or, peut-on concevoir une relation, sans concevoir en même temps des termes entre lesquels elle existe? De ce que le mode et la substance sont corrélatifs et ne peuvent subsister l'un sans l'autre même dans la pensée, ne s'ensuit-il pas que le langage n'abstrait réellement pas le mode de son sujet et qu'en exprimant par un terme à part chacune des faces d'une conception es-

sentiellement indivisible, il éclaire successivement chacune d'elles sans les isoler; qu'enfin il se borne à distribuer la lumière de telle sorte que chaque élément de l'idée la reçoive à son tour, tandis que l'autre demeure dans l'ombre, sans cesser pourtant d'être présent à la conscience? Puisque tout rapport suppose nécessairement au moins deux termes entre lesquels il est conçu, l'idée générale, qui n'est qu'un rapport, ne peut donc pas être conçue par elle-même et indépendamment de toute idée individuelle. Ce qui implique contradiction dans les termes ne saurait être conçu par notre esprit; toute réalité est nécessairement déterminée, et il est impossible que l'indéterminé soit conçu comme un tout complet. D'où nous concluons que l'idée générale, ne représentant que des qualités indéterminées, n'est possible qu'autant que nous en concevons l'objet comme partie d'un tout déterminé, et qu'ainsi elle est liée à une conception au moins confuse de ce tout dont elle représente une partie (80).

Ces raisonnements sont basés sur les faits, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en se rendant compte du procédé suivi dans l'étude des sciences. Qu'un homme se propose d'étudier l'anatomie, il cherche un fondement à toutes ses conceptions dans l'observation d'un sujet individuel. Vent-il, par exemple, se former une idée générale de l'organisation du corps humain? il fixe son attention sur les qualités que lui présenterait également tout autre sujet de même espèce, et, concentrant son esprit sur des

(79) Nous avons déjà fait voir à la fin du paragraphe précédent l'indispensable nécessité des signes pour que la mémoire puisse conserver les idées. Nous répéterons ici que la mémoire, sans le langage, n'aurait aucune prise sur l'idée générale; car, dans cette hypothèse, l'idée générale n'existe qu'à la condition d'être réellement abstraite. Or, une idée abstraite ne peut se lier à nos autres connaissances sans perdre aussitôt son caractère; elle n'est abstraite qu'autant que l'effort qui l'a créée la retient dans l'isolement. Par conséquent, dès que l'esprit cesserait d'agir pour la conserver présente, elle disparaîtrait sans retour, ou viendrait de nouveau se fonder dans les idées individuelles d'où elle aurait été tirée. Le langage est donc un support nécessaire aux notions générales; sans lui, elles n'auraient dans l'esprit ni constance ni fixité, et l'homme serait incapable de les conserver.

(80) Le caractère distinctif de toutes les langues indo-européennes, c'est ce que G. de Humboldt appelle *flexionnaire*, c'est-à-dire, cette haute faculté linguistique qui tend à marquer dans un mot, sans en briser l'unité, non-seulement le sens propre, individuel, mais le rapport à une classe, à une catégorie. Ce n'est pas que chacune des langues qui se parlent sur la terre ne cherche, à sa manière, à

réaliser, à symboliser ce besoin qu'a notre esprit de toujours ramener à un genre, à une catégorie l'objet qu'il examine; mais nulle part on ne trouve une flexion aussi nettement déterminée que dans la famille indo-européenne. A une racine qui marque un objet individuel, elle sait attacher intimement un élément qui signale l'espèce; ce n'est pas une simple juxtaposition mécanique, extérieure, superficielle, comme on en trouve dans les langues océaniques, c'est essentiellement une combinaison organique, intime, une pénétration mutuelle des deux éléments qui se coordonnent pour former une unité lexicale vivante, symbolisée par l'accent unique de chaque mot. On dirait que ceux qui parlent ces langues si finement structurées, savent que, dans le moi comme dans le non-moi, toute idée générale se perçoit par une individualité, et toute individualité, à son tour, ne se comprend que par son rapport avec l'espèce. Cette puissance de transformer une racine en suffixe, de faire qu'un mot ne serve plus, dans sa fusion avec un autre, qu'à en indiquer les appartenances et dépendances, Humboldt y voit le plus bel exemple linguistique de l'esprit dominant la matière, du sens transformant le son.

points de vue partiels, il fait de l'individu qu'il observe le type du genre. On procède de la même manière dans toutes les sciences physiques et naturelles. Jamais les définitions ne sont intelligibles par elles-mêmes : on ne parvient à les comprendre, qu'en les appliquant à quelque modèle que l'on imagine ou que l'on a sous les yeux. Les choses se passent de même encore quand on aborde l'étude de soi-même; les phénomènes ne se conçoivent point immédiatement sous un point de vue général : la réflexion se concentre sur des souvenirs, sur les impressions que les différents actes individuels de la pensée ont laissées dans la conscience. Enfin la même nécessité de fonder les concepts ou raisonnements généraux sur quelque concept ou type individuel se manifeste plus clairement encore en géométrie. A-t-on à démontrer un théorème : on n'y parvient qu'à l'aide d'une figure particulière et déterminée. En résumé, quelle que soit la science que l'on étudie, on ne peut, dans le principe, comprendre ni les définitions ni les raisonnements sans les secours de modèles ou exemples individuels, qui servent de fondement ou de support aux concepts généraux que nous formons. L'objet qui occupe l'esprit dans les méditations générales ou scientifiques est donc toujours ou un individu réel, considéré comme type du genre, ou une idée individuelle, que l'on

envisage sous certains points de vue partiels, et dont l'application est généralisée par le langage (81).

On convient de la nécessité où nous sommes d'appuyer, dans nos premières études, nos conceptions générales sur des idées individuelles, mais on veut qu'après un long exercice de notre intelligence aux généralisations, la nécessité d'éclairer l'abstrait par le concret cesse de se faire sentir.

L'objection accorde donc qu'au moment où nous abordons pour la première fois l'étude des sciences, ou ne peut comprendre l'abstrait que par le concret. Nous ne disons pas autre chose. Mais nous soutenons de plus qu'en tout genre et dans toute hypothèse, le raisonnement ne paraît devenir indépendant des idées individuelles qu'après une fréquente répétition l'a tourné en habitude. D'où lui vient alors ce caractère apparent de généralité pure et abstraite? On n'en saurait chercher la raison ailleurs que dans l'habitude, qui nous permet de détourner notre attention des idées, pour la concentrer sur des combinaisons de signes qui nous sont devenues familières. Quand nous nous occupons de matières, qui sont depuis longtemps l'objet de nos études, nous cessons d'éveiller distinctement les idées et de chercher leurs rappels en elles-mêmes : nous nous laissons conduire par les nombreuses liaisons, précédemment établies entre les

(81) « On ne niera pas, je suppose, que celui qui commence à étudier la géométrie, considère les figures comme des objets individuels, et uniquement comme des objets individuels. Lorsqu'il lit, par exemple, la démonstration de l'égalité des trois angles à deux angles droits, il ne pense qu'au triangle qu'il voit tracé sous ses yeux; bien plus, son attention est tellement absorbée par cette figure particulière, que ce n'est pas sans quelque difficulté qu'il parvient d'abord à appliquer la démonstration à des triangles d'une autre espèce, ou même encore à ce premier triangle placé dans une position renversée. C'est pour redresser cette pente naturelle de l'esprit, qu'un maître intelligent, lorsqu'il est assuré que l'élève comprend parfaitement la force de la démonstration, appliquée au triangle particulier ébauché par Euclide, varie la figure de plusieurs manières, afin de lui faire voir que la même démonstration, exprimée dans les mêmes termes, est également applicable à toutes. C'est ainsi qu'il arrive peu à peu à comprendre la nature du raisonnement général, et que son esprit se met insensiblement en possession de ce principe logique, que, lorsqu'une proposition mathématique ne contient dans son énoncé qu'un certain nombre de attributs de la figure qui sert d'exemple, la même proposition est vraie à l'égard de toutes les autres figures ayant les mêmes attributs, quelque différentes qu'elles puissent être d'ailleurs par leurs particularités propres et distinctives.

« Le calcul algébrique appliqué à la géométrie

place cette théorie sous un jour plus vif encore. Ce calcul, en effet, « présente quelquefois d'un coup d'œil, dit Halley, tous les cas possibles d'un problème, et embrasse souvent, dans l'énoncé d'un théorème général, toute une science qui, développée en propositions et démontrée à la manière des anciens, pourrait fournir la matière d'un traité. »

« Si dans cette discussion je prends mes exemples dans les mathématiques, c'est parce que, à l'époque de la vie où l'on aborde cette étude, l'esprit a acquis un degré suffisant de maturité pour être en état de réfléchir sur les plans de ses progrès; tandis que, dans les conclusions générales auxquelles nous sommes arrivés et habitués dès l'enfance, il nous est tout à fait impossible de constater par l'observation directe quel est le procédé que notre pensée a primitivement suivi dans leur acquisition. Sous ce point de vue, les pas mal assurés et incertains du géomètre débutant offrent au logicien un phénomène particulièrement intéressant et instructif, pour éclairer l'origine et le développement de nos facultés rationnelles. La véritable théorie du raisonnement, et surtout du raisonnement général, peut ici être clairement déterminée par tout observateur attentif, et peut ensuite être appliquée avec confiance à toutes les autres branches de la connaissance humaine. » (DUGALD-STEWART, *Éléments de la phil. de l'esprit humain*, t. II, p. 79, 81, 83.)

signes; et le langage ordinaire devient pour le savant ce que les caractères algébriques sont pour le mathématicien (82). Assurément quand nous parlons, quand nous improvisons, nous n'attachons pas actuellement à tous les mots que nous prononçons un sens distinct et précis (83). Puisque, dans nos raisonnements habituels, les idées ne sont pas actuellement distinctes pour la conscience, nous n'éprouvons pas non plus actuellement les rapports qui les unissent. Notre esprit se renferme donc alors dans des combinaisons verbales, auxquelles il attribue par habitude la caractéristique de la vérité; c'est là un fait d'expérience (84). Ainsi donc nous croyons qu'il reste démontré que les concepts généraux sont toujours liés dans

notre pensée à quelque idée individuelle, puisque tout raisonnement qui cesse de s'appuyer sur des types ou sur des exemples particuliers revêt un caractère en quelque sorte *algébrique* et se renferme dans des combinaisons rapides de signes associés par l'habitude. C'est dans ce dernier sens que Dugald-Stewart a dit : « Lorsque nous raisonnons sur les classes ou genres, les objets de notre attention sont de simples signes; ou si, en quelques cas, le mot générique nous rappelle des individus, cette circonstance doit être regardée comme l'effet d'une association accidentelle, et elle a plutôt pour résultat de troubler le raisonnement que de le faciliter (85). »

Des considérations développées dans ce

(82) C'est à la faveur de l'emploi des lettres de l'alphabet dans l'algèbre, que Leibnitz et Berkeley ont si bien réussi à faire comprendre l'emploi du langage comme instrument de la pensée.

(83) Il n'est pas vraisemblable, en effet, qu'un savant qui improvise attache actuellement à tous les mots qu'il prononce un sens d'une précision rigoureuse. Voulez-vous une preuve de l'obscurité actuelle de ses idées? Arrêtez-le sur un mot quelconque, et demandez-lui de le définir : il sera forcé de réfléchir un moment avant de vous répondre, et pour trouver les éléments de sa définition, il lui faudra les chercher. Du reste, ce que nous disons du savant, nous pouvons le dire de tout homme qui a l'usage et l'habitude de la parole. Il y a bien peu d'hommes qui observent avec assez de soin les divers emplois des mots pour déterminer avec précision tous les éléments de leur signification. Quand on est parvenu à saisir les principales idées élémentaires comprises dans une idée complexe, on s'en tient pour le reste à un sentiment vague, et comme l'usage nous apprend à faire des noms d'idées complexes une application habituellement juste, on finit par s'imaginer que ces idées sont aussi précises que les notions des substances et des modes simples; souvent même les noms de ceux-ci ne sont pas les moins difficiles à définir. Qu'une personne sans instruction vous dise en parlant de certains objets : *J'en connais le nombre, la forme et la couleur*. Si vous lui demandez ce qu'elle entend par *nombre*, *forme* et *couleur*, il lui sera impossible de vous en donner la définition, et pourtant il est incontestable que cette personne se comprend bien, et que vous l'avez bien comprise vous même. Pour le commun des hommes, *nombre*, c'est un, deux, trois, etc.; *forme*, c'est ce qui est carré, rond, cylindrique, etc.; *couleur*, c'est le blanc, le noir, le vert, le jaune, le rouge, etc. Le langage, a dit le profond linguiste Lassen, « n'exprime jamais adéquatement, complètement l'objet, mais se borne à rendre le caractère saillant, ou ce qui lui paraît tel. L'étymologie a pour but de retrouver ce point de vue. Partout la vocation, l'expression n'est que partielle. »

(84) C'est dans le sens que nous venons d'expliquer qu'il est vrai de dire que *les mots sont les idées, et que les idées sont les mots*. Certains esprits superficiels se sont beaucoup récriés contre ces expressions; ils n'ont pas su distinguer entre l'homme qui a l'habitude de l'emploi des signes dont il s'est acquis depuis longtemps une parfaite intelligence, et celui à qui pour la première fois on en-

seigne simultanément les signes et les idées. Par habitude, l'idée s'incruste dans le mot, s'incorpore au mot : de sorte que pour l'esprit alors le mot c'est toute l'idée, et combiner des mots c'est réellement combiner des idées, aussi bien lorsqu'on pense sa parole que lorsqu'on parle sa pensée.

« L'action exercée sur la pensée humaine par le langage, » dit M. Ampère, « se fortifie tellement par l'habitude que le signe finit par se confondre complètement avec l'idée. » (*Essai sur la philosophie des sciences*, t. II, p. 81.)

Comparés aux autres systèmes de signes, et en particulier aux signes oculaires, les signes vocaux présentent plusieurs avantages inappréciables; ils impliquent deux éléments essentiellement distincts, l'articulation et le son. Ces deux éléments sont réellement séparables dans l'emploi de la parole. Quand nous réfléchissons, la parole intérieure dont nous nous servons ne conserve plus que les articulations; en se dépillant du son, elle ôte toute prise à l'imagination, et donne aux signes un caractère de spiritualité presque égal à celui qui appartient à la pensée. Dans l'exercice des facultés analytiques et rationnelles, nous pensons donc ces signes vocaux; nous ne sommes obligés ni de les produire extérieurement, ni même de les imaginer. Il n'en n'est pas ainsi des signes oculaires; en eux tout s'adresse aux sens. Pour les concevoir nettement, on est souvent forcé de les réaliser; il faut toujours au moins un effort actuel d'imagination pour en réveiller distinctement l'idée. Quand nous les employons, une partie de notre activité est donc en quelque sorte détournée au profit de l'imagination; et l'effort que le rappel ou la répétition du signe exige de nous, affaiblit la puissance d'analyse et de raisonnement qui s'applique aux objets.

« Une fois que la pensée s'est incorporée dans la parole, le sentiment de la pensée et celui de la parole se fondent l'un dans l'autre, au point de ne pouvoir plus, non-seulement se séparer, mais même se distinguer. La parole est pensée, le sentiment de la parole est sentiment de la pensée, et nous ne pouvons avoir d'autre sentiment de la pensée que celui que nous avons de la parole. Et remarquez bien que c'est vrai, non-seulement des idées abstraites et générales, mais même des idées individuelles, lorsque leur objet a été nommé. » (Cassellac, *Éléments de philosophie*, t. II, c. 10, p. 386.)

(85) *Éléments de la philos. de l'esprit humain*, t. I, p. 144.)

paragraphe nous sommes en droit de conclure que l'homme, dépourvu du signe, ne pourrait jamais dégager le mode de la substance. Par conséquent, il ne pourrait jamais s'élever ni à l'abstraction ni à la généralisation. L'abstraction, en effet, est un procédé de l'esprit qui considère la qualité indépendamment et hors de la substance à laquelle elle appartient. Or, le signe, nous l'avons montré, est absolument indispensable à la formation et à la conservation, dans l'esprit, de l'idée abstraite, et supprimer les noms qui expriment les qualités des objets et les fixent dans notre esprit, c'est anéantir l'idée abstraite. Ainsi, supprimer les mots *couleur, son, forme, figure, durée, étendue, sensation, idée, jugement, faculté, etc.*, etc., c'est supprimer autant d'idées abstraites, c'est supprimer presque tout le dictionnaire, c'est-à-dire à peu près toute la langue (86). En effet, tous les mots d'une langue, à l'exception des noms propres, désignent des points de vue considérés d'une manière abstraite. La diversité des points de vue produit la diversité des espèces de mots (87).

Les langues ne seraient même possibles à aucun degré sans l'abstraction. Le langage, en effet, se compose de propositions, et toute proposition exprime au moins trois choses séparément : le sujet dont on parle, sa manière d'être et le lien de l'un à l'autre ; toute proposition repose donc sur trois abstractions au moins.

À la suppression des mots qui expriment l'abstraction, il faut joindre celle de tous les mots qui expriment les idées générales, car toute idée générale est une idée abstraite quoique la réciproque ne puisse se dire ; l'idée générale est la connaissance d'une classe d'êtres réunis ensemble par un attribut commun. Or, les êtres ne nous sont connus que par leurs qualités ; les idées que nous en avons ne sont autre chose que la réunion des idées représentatives de leurs qualités. L'idée générale se compose donc

de perceptions ou d'idées représentatives de qualités communes à tous les individus de la même classe, de la même famille, du même genre, sans en renfermer aucune de celles qui leur sont personnelles ou propres. Or, classer des substances, classer des modes, ne peut se faire qu'au moyen de noms communs.

Tous les noms communs, *homme, cultivateur, mécanicien, animal, arbre, pierre*, et mille autres, expriment des idées générales. Mais l'homme, dépourvu du signe, n'a pas de noms communs à sa disposition : il ne peut donc avoir d'idées générales. Ainsi, point d'idées abstraites, point d'idées générales, pour l'homme privé du langage. Or, telle est cependant la nature de l'esprit humain, qu'il n'y a, à proprement parler, vérité pour lui que dans les généralités ; les individus, comme les faits individuels, ne l'intéressent qu'autant qu'ils sont l'objet ou la matière d'observations, afin d'y découvrir les vérités générales qu'ils renferment, ou bien les termes d'application des vérités générales dont ils font partie. Toutes les sciences se composent de vérités générales et des rapports que ces vérités ont entre elles ; et l'intelligence ne se nourrit que de vérités générales (88), dont la possession donne à l'homme un rang si distingué dans la création. Ainsi on doit comprendre que tous les travaux de la raison se bornent à cette double opération : tirer des faits individuels les vérités générales qu'ils contiennent, trouver, dans ces vérités, les vérités moins générales qui en font partie. C'est dans ce cercle étroit dont la raison ne peut sortir, et par cette double opération sans cesse répétée, qu'elle donne à l'intelligence tout le développement que celle-ci peut recevoir. Ces deux opérations sont le jugement et le raisonnement, ce qui suppose que l'office de la raison se borne à juger et à raisonner. Mais, sans abstraction et sans généralisation, il n'y a ni jugement proprement dit ni raisonne-

(86) « Les abstractions font la beauté de nos langues et nous rapprochent des esprits célestes, qui s'entendent par intuition. » (DÉROUX, *Mémoire sur le système grammatical des langues américaines*, p. 52.)

(87) « Le vocabulaire d'une langue est un répertoire d'idées abstraites. La combinaison la plus simple des termes du discours, la proposition, est formée d'idées abstraites. Le sujet, le verbe et l'attribut sont trois termes abstraits, un seul cas excepté, lorsque le sujet est un nom propre. Un ordre particulier de science porte le nom de sciences abstraites ; mais elles le sont toutes. L'individu,

l'être concret, n'y figure que dans son rapport avec son genre ou son espèce, ou avec sa loi. » Voyez la spirituelle et intéressante leçon de Laromiguière, sur les idées abstraites. (*Leçons de Phil.*) — Voy. la note B, à la fin de l'introduction.

(88) « Non-seulement tout langage, mais toute proposition serait impossible sans les termes généraux ; ces termes forment le fond des langues, et seuls, leur communiquent cette inappréciable propriété d'exprimer sans effort et avec rapidité toutes les vérités de l'expérience et toutes les découvertes de la science. » (RUBIN, *Essai*, v, c. 1.)

ment (89). Donc, faute du signe ou du langage, l'homme ne pouvant s'élever à l'abstraction et à la généralisation, ne peut non plus former aucun jugement, aucun raisonnement, et ne peut, par conséquent, constituer sa raison.

Sans le signe, point d'idées abstraites ni d'idées générales, point de jugement ni de raisonnement, ajoutons point de principes de raison, dits encore principes absolus, principes de sens commun, vérités nécessaires, principes premiers, principes ou vérités de raison, etc. En effet, ces principes ou idées et vérités nécessaires, universelles, ne peuvent aussi se développer dans notre esprit qu'à l'aide du langage. Elles existent d'abord dans notre intelligence à l'état concret, enveloppées dans les notions sensibles et dans nos jugements particuliers. Pour les en dégager, pour les concevoir sous leur forme abstraite et pure, il faut un signe qui facilite cette opération de la pensée et en fixe le résultat. Sans cela l'esprit retomberait bientôt sur lui-même, épuisé par l'effort infructueux qu'il eût fait pour saisir l'idée dans son abstraction et son universalité. Il resterait donc enchaîné dans les liens du monde sensible. Jamais il ne s'élèverait à l'intelligence claire et distincte des idées et des axiomes de la raison.

§ IV. — Réponses aux objections. — Controverses.

Objection. — Pour être exprimés, les genres doivent exister ou dans les choses ou dans l'esprit. Or, ils n'existent pas dans les choses, on l'a démontré contre les réalistes : donc ils existent dans l'esprit et sont de purs concepts de l'entendement.

Réponse. — Les genres, nous le reconnaissons, ont une existence dans l'esprit hu-

main et les mots qui les expriment ont un sens; ils expriment une conception réelle, mais cette conception n'est ni isolée ni indépendante, elle n'est qu'un point de vue pris dans quelque idée individuelle. Pour que l'objection eût quelque valeur, il faudrait faire voir que, si les genres n'existent pas dans les choses, ils doivent exister dans l'esprit une existence à part, isolée, indépendante. Mais le disjonctive ainsi posée deviendrait fautive; car il est évident que l'on peut exprimer des conceptions partielles, pourvu qu'elles soient distinctes. Sans cela, il eût été impossible de nommer les diverses qualités perçues dans un même objet, puisqu'en les percevant ainsi, on ne les a pas encore détachées de leur substance. La question se réduit à savoir non si les genres sont des conceptions réelles, mais si ces conceptions sont ou ne sont pas réellement abstraites.

« Quoique les idées abstraites et générales n'aient pas d'objet réel dans la nature; quoiqu'elles ne soient jamais senties indépendamment de la parole; quoique, lorsqu'elles sont rendues sensibles par la parole, le sentiment se fonde et se dissimule dans celui de la parole, loin d'être de pures dénominations, comme le prétend Condillac, elles sont au contraire une modification réelle de l'âme humaine; modification vraiment constitutive de l'intelligence (90). »

Objection. — Admettre que le savant n'est dirigé dans ses raisonnements que par des associations de signes, c'est rendre la vérité purement nominale.

Réponse. — Quand l'algébriste transforme des équations pour les résoudre, il n'attache actuellement aucune idée aux caractères dont il fait usage. En concluez-vous que la vérité algébrique est tout entière dans

(89) « Les idées générales de toute espèce, les idées abstraites, les idées composées, les opinions, les croyances, les vérités intellectuelles et morales de tout ordre ne peuvent se former, s'établir et se conserver qu'au moyen des mots auxquels elles sont attachées. » (DE CARDAILLAC, *Études élément. de phil.*, t. II, p. 274 et passim.)

« B. Hoc unum me male habet, quod nunquam a me ullam veritatem agnosci, inveniri, probari animadverto, nisi vocabulis vel aliis signis in animo adhibitis. »

« A. Imo si characteres abessent, nunquam quidquam distincte cogitarem, neque ratiocinarem. » (LEIBNIZ, *Dial. de connex. inter res et verba*, Œuv. phil., édit. Raspe.)

« A et B tombent d'accord sur ce point que, sans les signes ou les caractères, nous ne pourrions penser distinctement, raisonner, etc. Il s'ensuit que pour les opérations de l'esprit, si peu qu'elles

soient complexes, pour le mouvement et la netteté de la pensée, les signes sensibles sont nécessaires. Nous le reconnaissons. » (De la valeur de la raison, par le P. CASSIDY, p. 179.)

« Les mêmes lacunes qui, sans l'usage des signes, ne se seraient pas élorées au-dessus de la contemplation des individus, se trouvent par leur secours en état de saisir sans peine des théorèmes généraux, que les efforts réunis de tous les hommes, appliqués aux cas particuliers, n'auraient jamais pu atteindre. L'accroissement de force, qui résulte pour l'homme de l'invention des machines, n'est qu'une faible image de l'accroissement de capacité qu'il doit à l'emploi du langage. » (DUGALD STEWART, *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, t. I, p. 163.)

(90) CARDAILLAC, *Études élémentaires de philosophie*, t. II, c. 10, p. 388.

les lettres ? Non sans doute. Vous n'ignorez pas que les premières équations traduisent les idées de rapport contenues dans l'énoncé du problème, et que la légitimité des transformations a été antérieurement démontrée. L'algébriste sait bien que les combinaisons de termes qu'il forme, suivant des règles qui lui sont familières, correspondent à des rapports réels : il n'a pas créé sa langue sans idées ; mais quand il a contracté l'habitude de s'en servir, il se laisse guider par elle avec confiance ; il croit avec raison à son infailibilité. Sans doute il n'y a de vérité que dans les idées (91), mais il ne s'ensuit pas que le savant soit toujours obligé de raisonner sur les idées mêmes et qu'il ne puisse pas se renfermer dans des combinaisons verbales dont il a précédemment constaté la valeur (92).

Objection. — La conscience atteste l'existence en nous de conceptions purement abstraites. Nous pouvons parler de l'homme, par exemple, de la vertu, du vice sans nous représenter un homme petit ou grand, blanc ou noir ; sans voir dans la vertu un acte de prudence ou de courage, dans le vice un acte de témérité ou de lâcheté, etc.

Réponse. — La conscience ne nous révèle distinctement que ce qui est distinct dans notre esprit. Toute idée confuse est pour elle comme si elle n'était pas. Aucune proposition négative ne peut donc être vérifiée par son seul témoignage, car on peut nier l'existence d'un phénomène, uniquement parce qu'il est confus. Or, dans le débat qui nous occupe, le témoignage de la conscience n'est-il pas négatif ? Votre raisonnement aboutit à ceci : « Aucune conception individuelle ne me paraît jointe à mes idées générales quand je prononce les mots de vertu et de vice. Donc ces idées générales sont de pures abstractions. » Mais que l'idée générale soit abstraite, comme vous le prétendez, ou qu'elle demeure liée à quelque idée individuelle, comme nous l'avons soutenu, dans les deux cas le fait reste le même

aux yeux de la conscience. Car, dans notre hypothèse, quand, en raison de l'habitude, l'esprit se concentre exclusivement sur un point de vue général, pris dans une idée individuelle, l'élément général de notre conception se détache avec clarté sur le fond de la conscience, l'élément individuel s'efface et demeure dans l'ombre et notre intelligence se persuade qu'il a cessé d'exister parce qu'il ne lui offre plus que quelques traits confus.

Objection. — L'homme est surtout frappé des ressemblances qui existent entre les objets, et les différences échappent à son premier examen ; comment pourrait-il être si pénible pour l'esprit d'écarter ces dernières qui s'effacent d'elles-mêmes ? Quand j'observe la blancheur du lait, du papier, de la toile, ne suis-je pas à peu près identiquement affecté ? Ai-je beaucoup à retrancher de mes idées individuelles pour en former une qui soit applicable tout à la fois à la toile, au lait, au papier ? Ces généralisations faciles ne paraissent pas même hors de la portée des animaux.

Réponse. — La ressemblance et la différence sont deux idées corrélatives qui ne vont pas l'une sans l'autre. Si l'on n'aperçoit aucune différence entre deux objets, il n'est pas juste de dire qu'on ait aperçu leur ressemblance : on les a confondus. L'enfant qui est identiquement affecté par la blancheur du lait, du papier, de la toile, n'a pas pour cela une notion générale de la blancheur : il confond entre elles les nuances diverses que le contenu lui présente dans ces trois objets ; et ces trois idées individuelles n'en font qu'une ; parce qu'il n'en a pas encore démembré les différences. On va jusqu'à avancer que les animaux mêmes s'élèvent quelquefois jusqu'à la généralisation, et l'on cite le chien de chasse qui annonce, dit-on, à son maître, par des signes déterminés, l'espèce de gibier qu'il poursuit. A ce compte, un enfant de deux jours conçoit, d'une manière abstraite, la douleur et ses diverses

(91) « La question sur la nécessité du langage est tout à fait en dehors de celle qui partageait les trois écoles de philosophes (réalistes, nominalistes et conceptualistes). Moi qui n'ai point envie du tout d'être nominaliste, je suis d'ailleurs fermement convaincu de la nécessité des mots, pour que l'homme soit porté à réfléchir sur les universaux ; et c'est, je crois, ce que je suis parvenu à démontrer dans l'Essai sur les bornes de la raison humaine (vol. I, p. 93 et suiv.). »

« Il y a une grande différence entre supposer que les universaux sont de purs noms auxquels il ne

correspond ni choses ni idées, et admettre que ce sont des choses réellement existantes en elles-mêmes, ou au moins des idées existant dans notre esprit, bien que nous ne puissions connaître ces choses ou acquérir ces idées pour la première fois, sans le secours du langage articulé. » (ROUSSEAU, *Notre essai sur l'origine des idées*, p. 146.)

(92) « Quelle que soit la science dont on s'occupe, le procédé de l'esprit qui raisonne est toujours parfaitement analogue aux opérations de l'algèbre. » (DECAUD-STEWART, *Éléments de la phil. de l'esprit humain*, t. I, p. 156.)

espèces; car il ne se méprend jamais dans l'emploi des signes propres à manifester ce sentiment. N'est-il pas évident qu'ici l'animal et l'enfant sont, dans la production des signes, entraînés par leur instinct, qu'ils sont sous l'empire d'idées individuelles fortement associées et qui se réveillent instantanément les unes les autres? Tous les jours nous agissons encore en vertu de ces fausses apparences de généralisation; et notre raison, d'accord avec la conscience, nous assure que c'est l'instinct qui nous dirige.

Objection. — Voyez l'acte de la pensée dans l'enfance. A peine a-t-il appris le mot *arbre* et sa signification, qu'on le voit aussitôt généraliser ce mot et le répéter en présence de tous les arbres qu'il rencontre. D'où vient à l'enfant cette facilité de généralisation, si elle n'est pas le résultat d'une faculté spéciale qui agit par elle-même et indépendamment de la parole?

Réponse. — Il suffit de confondre deux objets pour leur donner le même nom. Quand l'enfant, après avoir appliqué le nom d'*arbre* à un pommier, l'emploie ensuite pour désigner un poirier ou un cerisier, il n'a pas, pour cela, l'idée générale d'*arbre*; mais, en raison de la ressemblance des deux objets, le second réveille vivement le souvenir du premier, et le souvenir du premier appelle à la suite le nom qui y est associé (93). D'ailleurs, longtemps avant d'articuler des sons et de les employer extérieurement comme signes, l'enfant en retient un certain nombre gravés dans son esprit. Quand il commence à se faire entendre, il possède déjà, depuis plusieurs mois, quelques éléments de la parole. Les longs efforts qu'il fait pour articuler les sons prouvent assez que ces sons ont déjà pour lui un caractère significatif et qu'il en con-

naît l'usage. Or, cette parole intérieure, dont il ne pouvait encore se servir pour communiquer sa pensée, on secondait en lui les progrès et préparait l'œuvre que vous regardez à tort comme immédiate (94).

Objection. — Un homme privé du langage, un sourd-muet, par exemple, distingue dans un morceau de cire, qui prend entre ses mains des formes diverses, l'identité de la substance, et la variété des modifications; il a donc l'idée générale de la substance et du mode.

Réponse. — Ce raisonnement n'est qu'une pétition de principe. Si cet homme n'a d'abord qu'une idée individuelle du morceau de cire qu'il tient dans sa main, il ne conçoit pas la division des modes de la cire en deux classes, dont l'une renfermerait des qualités essentielles, l'autre de simples accidents. Tous les modes d'une substance, quand on la considère dans son individualité, sont essentiels. Qu'un seul de ces modes vienne à changer, la substance cesse évidemment d'être la même. Prétendre que, pour l'homme dont on parle, la substance de la cire n'a pas changé en changeant de forme, c'est supposer qu'il n'avait pas compris la forme dans son idée de la cire; c'est lui prêter à l'avance une notion abstraite et générale, sans s'expliquer d'où elle peut lui être venue.

Objection. — M. Charma : « A chaque instant, le mot que mon idée appelle lui échappe; l'idée est là qui attend son symbole; ce symbole ne lui est donc pas indissolublement uni (95). »

M. l'abbé Maret : « L'homme a souvent des idées dont il n'a pas, dont il cherche l'expression. Il a donc des idées sans mots (96). »

Le P. Chastel : « Il arrive à tout homme d'avoir une conception, une idée claire, pré-

(93) « Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit? Non sans doute; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. » (J. J. ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements, etc.*)

(94) « On est porté d'ordinaire à supposer que les premiers essais de la parole sont contemporains de l'étude du langage, tandis que, en réalité, ces essais ne sont que la conséquence des progrès déjà faits silencieusement par l'enfant dans l'interprétation des muets; et longtemps avant qu'il parle, il a déjà surmonté une foule des difficultés logiques qui embarrassent si fort les grammairiens. » (DE CALDWELL, *Elements, etc.*, t. II, p. 363.)

« L'enfant peut bien, à la vérité, donner le nom

de père à un individu semblable à la personne qu'on lui a appris à appeler ainsi, mais c'est par erreur et non par drame; c'est parce qu'il confond les deux personnes en une, et non parce qu'il perçoit une ressemblance entre elles, tout en les connaissant différentes. » (Dr WILLIAM MACER, *Discours et Dissertations, etc.*, t. II, p. 63, etc., 3^e édit.)

« A vrai dire, il n'y a là ni généralité, ni individualité; il n'y faut voir que la matière première et commune dont plus tard, en la soumettant à des conditions diverses, nous formerons et le général et l'individuel. » (CHARMA, *Essai sur le langage*, p. 96.)

(95) *Essai sur le langage*, p. 154. C'est un des rationalistes éclectiques qui soutiennent l'invention humaine du langage. — Voy. la note C à la fin de l'introduction.

(96) *Philosophie et religion*, p. 351.

cise et fortement sentie, et de chercher une expression qui lui convient (97). »

Réponse. — Ceci repose sur une confusion. Sans doute avant le mot propre on peut avoir l'idée vague; mais c'est au moyen d'autres mots, d'expressions générales qui sont au mot propre ce que l'idée vague est à l'idée précise, de sorte que le rapport entre le mot et l'idée se sentient constamment. Posé ce principe, tout s'enchaîne parfaitement. L'idée ne s'acquiesce et ne se rappelle qu'au moyen du mot, parce que dans l'état présent de l'existence humaine, il y a une liaison aussi intime entre la pensée et le langage qu'entre l'âme et le corps. Rien ne m'empêche donc de chercher une idée dont je n'ai aucune connaissance; il suffit pour cela que j'en sente non la présence, comme on le dit, mais l'absence. Cette absence, je la sens par d'autres idées qui ont rapport à celle que je cherche, et qui m'y conduisent, parce qu'elles ne satisfont pas mon esprit, et l'excitent par là même à pousser au delà son activité. Ou a donc, si l'on veut, une notion négative de l'idée qu'on cherche; cette notion négative se forme des idées voisines, grâce auxquelles on fait, pour ainsi

dire, la tour de celle qu'on ignore; on voit ainsi le nœud avant le dénouement, le problème avant la solution, et on ne possède cette notion négative qu'au moyen de mots qui y sont proportionnés, de *périphrases, car ce mot explique tout.* C'est précisément ce que M. de Bonald, dans un passage que l'on a incriminé (98), entend par ce qui précède et ce qui doit suivre; c'est le texte idéal. Voilà ces caractères distinctifs, cette connaissance antérieure qui sert de terme de comparaison dans la recherche de l'idée et du mot; car, encore une fois, il n'y a pas de recherche du mot seul ni de l'idée seule; ce qui est réel, c'est qu'à l'aide de l'idée négative et des expressions qui y correspondent, l'esprit trouve l'idée précise, en même temps que le mot propre et par le moyen du mot propre (99).

Objection. — « Les idées préexistent aux mots dans l'esprit... Les idées sont indépendantes des mots et de la parole chez les enfants eux-mêmes (100). » — « On peut croire qu'il n'est point d'objet auquel il ne soit possible de penser, sans penser en même temps au nom qu'il porte dans nos langues (101). »

(97) *De la valeur de la raison*, p. 101. — M. l'abbé Bensa (*Le vrai point de la question entre traditionalistes et semi-rationalistes*, p. 24), et le P. Voutier (*Les semi-pélagiens de la philosophie*, p. 243), ont cru devoir relever une note de la page 103 du livre de P. Chastel (*De la valeur de la raison*), dans laquelle le grave philosophe s'est amusé à broder, avec une licence peu commune, une anecdote qu'il tenait de nous, et dont il a cru devoir égayer un moment les aridités de sa controverse. Une Revue universitaire s'est emparée de cette plaisanterie du P. Chastel, et l'a couronnée par ce trait grotesque : « Le traditionalisme est un système qu'une femme réfute en dix mots. » En lisant cette bonnade digne d'un écuyer universitaire en gognotte, le P. Chastel a dû s'applaudir de son originale invention, et il aura sans doute trouvé là dedans une compensation aux duretés que ladite Revue ne lui ménage guère.

Voici, du reste, en quoi consistait primitivement cette anecdote qui a fait tant de chemin : En 1853, un soir que j'étais allé faire une visite à M. l'abbé Chassigny, qui demeurait alors chez M. de Latour du Pin, rue de l'Université, à Paris, la conversation tomba sur le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. Ce fut à ce sujet que M. l'abbé Chassigny me raconta que le soir précédent, dans une réunion de personnes distinguées et instruites dont il faisait partie, on avait agité cette même question, qu'on avait été généralement d'avis qu'il y avait impossibilité de penser aux choses insaisissables sans les mots, qu'une dame seule, plutôt dans le but d'alimenter le débat que par conviction, avait exprimé un sentiment opposé, mais que, n'ayant pu appuyer d'aucune bonne raison, cet incident n'avait pas eu de suite. Tout le beau raisonnement auquel cette dame se livre dans la note du P. Chastel, comme tout le dialogue qui précède, est une création fantastique de l'ingénieux auteur. Du reste, il a été assez mal inspiré dans cette circonstance.

Puisqu'il se décidait à prêter son nom et ses arguments à une dame du faubourg Saint-Germain, il aurait été convenable de lui supposer un peu plus de tact et de prudence, dès lors surtout qu'il lui fallait parler philosophie, traditionalisme et métaphysique; il n'aurait point dû lui faire avancer qu'on peut avoir une idée abstraite sans le mot qui l'exprime, comme celle d'étonnement, par exemple, qu'il lui semble avoir, dit-elle, sans le mot, au moment même où elle le prononce; distraction peu excusable qu'aurait pu relever le plus mince bachelier présent, en lui citant ses éléments de psychologie.

Est-il nécessaire d'ajouter que, dans la discussion qui eut lieu dans le salon de M. de Latour du Pin, il ne fut nullement question de traditionalisme. Mais le P. Chastel est habile; il sait transformer les choses et faire arriver de tout, comme si la thèse qu'il défend était désespérée.

(98) *Recherches phil.*, tom. II, p. 141. — *Législation primitiv.*, tom. I, p. 329.

(99) Voy. la réponse que M. l'abbé Berton a faite à M. de Chateaubriand dans son *Essai philosoph. sur les droits de la raison*, p. 191.

(100) M. l'abbé MARET, *Philosophie et religion*, tom. I, p. 332 et passim. — Le P. CHASTEL, *De la valeur de la raison*, p. 98, 231 et passim. — Voy. la note D à la fin de l'introduction.

(101) Le P. CHASTEL, *op. cit.*, pag. 104. — Voici comment le P. Chastel essaye de prouver son assertion : « Lorsque vous vous représentez l'éternité comme une durée dont vous n'apercevez ni le commencement ni la fin, l'immensité comme une étendue sans limites, la justice infinie et l'infinie miséricorde sous les traits d'un visage implacable ou plein de mansuétude, est-ce que vous pensez alors aux mots latins ou français, aux termes qui vous ont pu être appris ces choses? » Le P. Chastel, au lieu de penser avec le mot, peut penser avec sa dé-

Réponse. — Admettre que l'enfant aurait l'idée, l'idée pure, suprasensible, avant le signe, c'est admettre ou qu'il se serait fait l'idée par sa propre activité indépendamment du signe, ou qu'on la lui aurait donnée sans lui donner en même temps le signe. Or, ni l'un ni l'autre n'est possible. D'abord on n'a pu lui donner l'idée sans lui donner en même temps le signe; cela est évident, puisqu'on ne peut communiquer avec lui que par un langage quelconque. On ne peut pas dire que l'enfant se donnera lui-même l'idée par sa propre activité indépendamment du signe; cela est au-dessus de ses forces; nous avons démontré, dans le paragraphe précédent, l'impossibilité de former et de conserver les idées abstraites, générales et universelles, sans le signe qui les détermine et les fixe dans l'esprit.

« Privées de signes, ces idées (les idées abstraites, générales et universelles, absolues) ne se dégageront et ne s'éclairciront jamais. L'induction et la déduction, qui les supposent, seront impossibles; la réflexion demeurera frappée de paralysie. La science,

filée de la réflexion, ne pourra naître, car elle s'appuie sur les idées absolues et n'admet que des idées générales. Et voilà l'état où l'absence des signes analytiques réduirait l'intelligence (102) ! »

Puisque l'idée précède, dit-on, nécessairement le mot, crée le mot, existe indépendante du mot, n'est-il pas étrange que l'homme ne puisse penser arbitrairement, réfléchir, observer, comparer, juger, raisonner, sans les mots ? Pourquoi, lorsqu'il pense, ne prend-il pas, ne laisse-t-il pas, indifféremment, les mots ? On ne dira pas que cela vient de l'habitude qu'il a contractée de ne penser qu'au moyen du langage, car on conviendra bien sans doute que ce doit être aussi une habitude de l'esprit que l'idée précède le mot, puisque c'est, dit-on, une nécessité qu'il en soit ainsi. Et puis le soord-muet est là, lequel n'a point du tout l'habitude de penser au moyen de la parole. Loin de lui servir, le langage ne devrait-il pas, au contraire, embarrasser, surcharger notre esprit ? Si c'est le contraire qui arrive, n'est-ce point parce que la pensée abstraite, la ré-

flexion; tout le monde est de cette force. Une durée dont on n'aperçoit ni le commencement ni la fin, c'est l'éternité.

(102) M. Aug. Tniz, professeur de philosophie au collège royal de Metz, *Programme d'un cours élémentaire de philosophie*, 1^{re} part., p. 87.

« Tant que l'homme n'a pas l'usage de quelques signes d'insinuation ou d'un langage artificiel quelconque, toutes les perceptions qu'il peut avoir à l'occasion des objets restent confondues ou consommées unies à ces objets; en sorte que malgré la faiblesse qu'il a de ne les recevoir qu'une à une par les organes de ses sens, il ne peut jamais décomposer un analysé dans le sens ordinaire de ce mot, c'est-à-dire ici faire aucune abstraction. Mais du moment qu'il aperçoit ces mêmes perceptions dans un signe quelconque, il les sépare, par sa pensée, de l'objet auquel il était accoutumé à les joindre, parce qu'alors il les en voit réellement séparées dans le signe qui les lui représente. » (Tissot, *De l'entendement et de la raison*, tom. I, pag. 164.) Il y a unanimité d'opinion sur ce point entre tous les philosophes. Nous devons cependant en excepter le P. Chastel, qui soutient que l'enfant peut recevoir l'idée abstraite, générale, du seul spectacle des choses sensibles et de ses propres sensations, indépendamment du signe.

(De la valeur de la raison, p. 229-233.) En cet endroit de son livre, il en fait un argument qu'il croit un coup mortel pour la théorie qu'il combat. Il est vrai qu'à la page 17 du même livre, l'argument se réduit à une simple possibilité : « Il est possible qu'il (l'enfant) commence à penser en recevant de la sensation l'idée particulière et en s'élevant de là aux idées générales; il est possible que l'idée générale et l'idée particulière naissent en lui simultanément et à la même occasion. » Il est possible aussi que ce ne soit rien de tout cela et que les choses se passent tout autrement. Que devient l'argument de la page 233 considéré du point de vue de la page 17 ? *Telam imbecille sine ictu.* Nous disons, nous, que l'enfant ne recevra pas l'idée abstraite, générale, du seul spec-

tacle des choses sensibles. L'enfant voit un *chapeau blanc*, un *mur blanc*, un *drapeau blanc*, une *serie* aussi longue que vous voudrez d'*objets blancs*; il ne voit et ne peut voir que des *individus blancs*, parce que le mot reste pour lui engagé dans la substance, et que, faute d'un signe, le *blanc*, la *blancheur*, il ne peut l'en dégager pour l'abstraire et le généraliser. Il n'aura donc pas l'idée abstraite, générale, de *blancheur*, parce que la *blancheur* en général n'existe nulle part que dans le signe, expression d'un point de vue commun, d'un mode substantiel, personnalisé en quelque sorte, et considéré indépendamment de tout objet blanc déterminé. « Il est évident, » dit M. Thurot, « que ce n'est qu'à l'aide des signes que nous avons des idées ou générales ou abstraites; que même elles ne sont telles qu'autant que nous les considérons dans les signes qui nous les représentent; qu'enfin ce ne sont pas véritablement les idées qui sont générales, mais qu'il n'y a que les signes, c'est-à-dire ici les mots, qui soient généraux, parce que les mêmes mots peuvent, en effet, s'appliquer à une infinité d'objets réellement différents. » (De l'entendement et de la raison, tom. I, pag. 175.) Le mot *blancheur*, par exemple, peut s'appliquer à tous les objets blancs, qu'ils soient différents ou qu'ils soient d'un même genre.

« Supposons, » dit un autre auteur, « que nous n'ayons aucun signe, aucun mot, pour indiquer les qualités des choses, par exemple la *couleur bleue*. Nous ne pourrions penser à cette couleur qu'à la condition de nous représenter un corps bleu déterminé que nous aurons vu, et si nous en aurons vu plusieurs, nous ne pourrions penser à la couleur bleue, en général, qu'en parcourant par l'imagination ces différents corps; car l'idée de leur ressemblance ne sera pas d'une facile formation, précisément parce qu'on manquera du mot *ressemblance*; ensuite on parviendrait à la former, que si l'on manquait de signes pour la fixer, l'usage abstrait en devient impossible. » (Tissot, *Anthropologie spéculative générale*, tom. I, p. 267.)

flexion, la comparaison, le jugement, le raisonnement, constituent *un art* dont le langage est l'instrument nécessaire?

Il faut convenir qu'il y a bien peu de philosophie à supposer et à soutenir que la pensée peut exister réellement dans l'esprit indépendamment de la parole, lorsqu'on voit toutes les pensées se communiquer, se transmettre et se recevoir par le moyen du langage ou des signes sensibles qui le traduisent.

On ne réfléchit pas assez à la nature, au rôle du langage. Qu'exprime-t-il sinon des modalités, des abstractions, des généralisations, des relations ou rapports pris entre les objets, soit du monde physique, soit du monde intellectuel et moral? Or, ces relations innombrables, exprimées par le langage, ne correspondent à aucune réalité qui soit exclusivement leur objet; elles ne sont que des points de vue sous lesquels l'intelligence considère plusieurs choses à la fois: elles ont hors de nous une occasion, un fondement; elles n'ont pas d'objet proprement dit. Que seraient-elles donc dans l'esprit sans le signe qui les supporte? Ce que serait l'algèbre pour le mathématicien sans les caractères algébriques.

Pour convertir des impressions diverses et séparées en une impression unique, il faut que l'activité intervienne et qu'elle constitue l'unité. Cela se conçoit comme d'autant plus nécessaire ou plus démontré que l'acte seul est un et simulé, et, par suite, seul capable de produire le phénomène d'unification dont il s'agit. Mais comment l'acte unifiant aura-t-il lieu? Il n'aura lieu que par sa transformation en un signe que la mémoire puisse garder. Sans le signe pas d'unification. L'enfant verra, par exemple, deux bâtons, vingt bâtons, un nombre indéterminé de bâtons d'égale longueur; c'est

une multiple sensation, mais il faut faire sortir de cette multiple sensation, l'unité de rapport qui existe entre ces sensations; cette unité se constitue par le signe *égalité* qui se traduit ainsi pour l'enfant: Toutes les fois que deux ou un plus grand nombre de bâtons sont ainsi de même longueur, cela s'appelle *égalité* (103). L'idée est donc l'effet d'un acte de l'esprit donnant à des impressions cérébrales multiples et diverses la valeur de l'unité, au moyen du signe qui unifie, en le *nomme*, un groupe donné d'impressions.

Toute idée relative ou toute relation est produite par la comparaison, ou suppose au moins la conception de deux objets réels. Soient, par exemple, A et B, deux objets dont j'ai les idées, et que je compare: j'acquiesce une troisième idée, C, qui est le rapport perçu entre les premières: on demande où est l'objet de l'idée C? Est-il dans A exclusivement? Non sans doute; car s'il était dans A tout seul, l'attention suffirait pour l'y découvrir: il serait inutile de rapprocher entre eux A et B et de les comparer. On ferait voir par une raison semblable que C ne peut être exclusivement contenu dans B. Soutiendra-t-on que C est une réalité complexe, qui se partage entre A et B ou un troisième objet, qui consiste dans la réunion des deux autres? Mais l'hypothèse d'une réalité, qui se partage et qui n'est entière dans aucun objet, est trop absurde pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Quant à la réunion de A et de B, elle n'est ici qu'une juxtaposition, qui ne peut créer aucune réalité distincte des deux objets réunis. Les relations ne correspondent donc à aucune réalité, qui soit exclusivement leur objet. Le raisonnement que nous venons de faire est d'une exactitude mathématique (104).

Maintenant voici les difficultés qui se pré-

(103) Les adjectifs et les noms abstraits de rapports semblent prêter aux objets des caractères qui n'appartiennent à aucun d'eux pris isolément; ainsi, l'égalité de deux choses n'est ni à celle-ci ni à celle-là; elle est entre les deux. Il en est de même des adjectifs de nombre; trois, par exemple, exprime, non pas une qualité propre à chacun des objets comptés, car chaque objet est un, mais ce qui résulte pour eux de leur union.

(104) A l'idée, à la vue simple et abstraite de la différence entre A et B ne répond pas un être, un objet spécial qui soit la différence entre l'objet A et l'objet B, et par conséquent un troisième objet, car il s'ensuivrait que, comme cet objet serait lui-même différent des deux autres, il faudrait intercaler entre lui et chacun des deux un nouvel objet-différence, et ainsi indéfiniment, ce qui est absurde. Par la même raison, à l'idée de ressemblance entre

deux objets ne répond pas un troisième objet réel, distinct des deux autres et qui soit leur ressemblance, mais seulement une qualité commune qui est dans chaque objet, indivisiblement unie à chaque objet. Ainsi l'humanité n'existe que dans les individus et par les individus hommes; mais, en retour, les individus ne se ressemblent et ne forment un genre que par l'unité de l'humanité, de ce caractère commun qui est en chacun d'eux, et qui, abstrait et considéré isolément par l'être intelligent, devient l'objet de l'idée générale. Voici donc la réponse à faire à la troisième question du problème de Porphyre: Les genres sont-ils séparés des objets accessibles ou en font-ils partie? Distincts ou, mais non séparés; séparables peut-être, mais non dans les limites de ce monde et de la réalité actuelle.

Il en est des lois comme des genres, puisque, comme les genres, elles sont l'objet des perceptions

sentent pour l'homme ou pour l'enfant, dépourvu du signe :

1° Etant données plusieurs idées individuelles non nommées, établir entre elles une comparaison qui permette de distinguer ce qu'elles ont de semblable et de différent, ressemblances et différences (105) qui sont autant de modes également non nommés. Première difficulté, et elle est grande ou plutôt invincible sans les signes; car il s'agit de retenir en même temps sous le regard de l'attention plusieurs substances et plusieurs modes, puis d'isoler, pour les considérer à part (toujours sans le signe), chaque mode particulier du sujet auquel il appartient et des autres qualités (aussi non nommées) qui sont unies avec lui dans le même sujet. Or, « sans un langage quelconque, nous dit un habile logicien déjà cité, la comparaison serait vaine et les résultats sans nom, confus et fugitifs, se succéderaient en nous sans y laisser aucune trace (106). »

2° Après avoir fait cette abstraction, contrariée à la fois par les objets dans lesquels les modes divers restent engagés, et par la nature de la pensée qui, dépourvue du signe, voit toujours les modes engagés dans les substances comparées, il faudrait concentrer exclusivement l'attention sur les ressemblances qui unissent les idées individuelles que l'on considère, et se placer par ce moyen sous un point de vue à la fois partiel et commun; partiel, puisqu'il exclut les différences; commun, puisqu'il se retrouve également dans toutes les idées ou dans tous les objets comparés. Deuxième difficulté véritablement insurmontable, car ce point de vue est une idée générale sur laquelle la mémoire ne peut avoir aucune prise sans le langage. L'idée générale, en effet, n'existe qu'à la condition d'être réellement abstraite.

générales. En effet, la perception d'une loi, c'est la perception d'une ou de plusieurs circonstances nécessaires à la production d'un fait; c'est la perception de la manière constante et générale dont un fait a lieu. Et cette manière générale, cette condition générale, n'est pas un objet général, un être général qui existe en dehors des faits qu'il accompagne et dans lesquels il a été perçu, et répond ainsi isolé à l'idée générale isolée; exemple : la vitesse croît comme le carré des temps.

Enfin il en est des lois que donne la généralisation absolue comme des lois que donne la généralisation comparative.

(105) Des objets dont on ne saurait pas les différences se confondraient dans l'esprit.

(106) BURAL-DEUTRE, *Traité de logique*, p. 204.

(107) Voy. § III.

(108) « Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous

Or, une idée abstraite, ainsi que nous l'avons vu précédemment (107), ne peut se lier à nos autres connaissances sans perdre aussitôt son caractère; elle n'est abstraite qu'autant que l'effort qui l'a créée, la retient dans l'isolement. Par conséquent, dès que l'esprit, privé du secours du signe, cesserait d'agir pour la conserver présente, elle disparaîtrait sans retour, ou viendrait de nouveau se fondre dans les idées individuelles d'où elle aurait été tirée (108).

Si les difficultés sont telles quand il s'agit d'opérer sans le signe l'abstraction et la généralisation dans le domaine des choses sensibles, que seront-elles si vous vous transportez au milieu des phénomènes qui s'accomplissent au sein du moi, dans le monde des idées pures, si vous entreprenez d'étudier les facultés et les affections de l'âme, les opérations de l'esprit, nos rapports moraux avec Dieu et avec nos semblables (109)?

M. l'abbé Maret dit quelque part : « La perception du monde sensible, la connaissance qui s'acquiert à l'occasion des sensations, serait bien vague, bien fugitive, bien stérile, si nous n'avions pas le pouvoir de donner un nom à chaque objet de la nature (110). » Si la connaissance qui s'acquiert à l'occasion des sensations est stérile à ce point sans le langage, que serait pour l'homme, dépourvu du signe, le monde rationnel et suprasensible?

Le même écrivain dit ailleurs : « Il est évident que les mots et le langage sont nécessaires à la distinction, à la clarté et à la persistance des idées; qu'ils aident à la réflexion et en sont peut-être la condition essentielle. Une idée sans expression serait vague, confuse, fugitive, et laisserait à peine une faible trace dans l'esprit (111). Tout le monde convient que les mots sont nécessaire-

tracer l'image d'un arbre en général, vous n'en viendrez jamais à bout; malgré vous il faudra le voir petit un grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. Les êtres abstraits se voient de même ou ne se conçoivent que par le discours. » (J. J. ROUSSEAU, *Disc. sur l'origine et les fond. de l'équité*, etc.)

(109) « Non-seulement, » dit Reid, « nous classons les substances, nous classons aussi les qualités, les relations, les actions, les affections, les passions, toutes choses en un mot. » (*Essai V*, ch. I.)

(110) *Philos. et religion*, p. 275.

(111) Le P. Chastel n'a aucune sympathie pour cette opinion. « Se comprend-on, » dit-il, « quand on se livre à ces beaux raisonnements? Quel donc y aurait-il dans l'âme, en attendant le mot ou le signe, une pensée vague qui ne serait déterminée à rien, jusqu'à ce que le mot vienne l'appliquer à un

res aux opérations un peu compliquées de la pensée, à la comparaison, au jugement, au raisonnement (112). »

Il ajoute un peu plus loin : « Il n'y a pas de vie intellectuelle, morale, sociale, un peu formée et développée, suffisamment formée et développée pour que l'homme ait la conscience de lui-même et de sa destinée, sans l'usage mental et extérieur de la parole, sans que l'homme se parle à lui-même et parle aux autres, sans qu'il pense sa parole et parle sa pensée (113). La parole, à cause de la double nature de l'homme, est nécessaire à la vie intellectuelle, morale et sociale (114). »

Le P. Chastel lui-même a été dans le vrai sur la question, au moins l'espace d'un quart d'heure. Écoutez.

« Lorsqu'il s'agit d'abstraire les qualités diverses des choses, de les considérer à part et indépendamment des objets perçus; de comparer ces objets, de recueillir leurs ressemblances et leurs différences, leurs innombrables rapports et tous les phénomènes de cause et d'effet; lorsqu'il s'agit de combiner à l'infini ces rapports et ces phéno-

mènes et de former d'une manière quelconque des idées abstraites, générales, insensibles; lorsqu'il s'agit surtout de conserver et de fixer sous le regard de l'esprit ces idées si mobiles et si fugitives; de les préciser et de les classer, pour empêcher qu'elles ne s'effacent, ou qu'elles ne se confondent; pour être en état de les rappeler à volonté, de manière que chacune d'elles se présente toujours la même et sous le même aspect; alors, on sent de quel secours, de quelle nécessité sont les mots et les expressions. Sans un signe particulier, attaché à chaque idée pour la déterminer et la caractériser, tout ce monde d'idées subtiles, légères, indécises, flotterait dans l'esprit, tourbillonnerait, s'évanouirait comme les atomes dans l'espace (114*). »

Était-ce la peine de tant se fâcher contre les idées *vagues, confuses, fugitives, indéterminées* avant le signe, pour en venir à dire soi-même quelque chose de plus fort? Que serait l'homme, nous le demandons, dans l'esprit duquel, faute du langage, les idées *flotteraient, tourbillonneraient, s'évanouiraient comme des atomes dans l'espace?* Son

objet propre? Mais qu'est-elle donc cette pensée indéterminée, cette pensée sans objet, cette pensée ayant un objet dont le caractère, la forme et l'étendue restent ignorés? Comment ne voit-on pas, au contraire, que nécessairement, essentiellement, l'esprit doit connaître et distinguer l'objet de sa pensée, doit avoir présente la forme du sa pensée avant de lui appliquer le mot qu'il lui destine? » (Op. cit., p. 96.) Une psychologie un peu plus approfondie aurait épargné au P. Chastel tous ces frais d'éloquence. Le P. Chastel attaque la théorie de M. de Bonald et croit la comprendre; M. l'abbé Maret l'attaque et la reproduit. Ces nouvelles attaques de quelques membres du clergé contre l'auteur de la *Législation primitive* ne sont qu'un écho malheureux de la critique du même auteur faite avec tant de légèreté par l'école éclectique, et en particulier par M. Damiron (*Essai sur l'histoire de la phil.*, art. *De Bonald*) et J. Simon (*Revue des deux mondes*, août 1841). Aucune de ces critiques n'a de portée, parce qu'aucune ne touche au point principal et ne va au fond de la question. M. de Chateaubriand n'a pas été moins impuissant dans ses articles publiés dans le *Correspondant* (tom. XXIII); ce ne sont que méprises et contradictions. Voyez-en la réputation dans l'excellent livre de M. l'abbé Berton, *Essai philosophique sur les droits de la raison*. Au reste, M. de Bonald, comme le dit ce dernier auteur, est mieux vengé par les contradictions de ses adversaires que par le zèle de ses partisans. La valeur éprouvée de ses écrits rend impuissantes des attaques qui ne viendraient qu'à leurs auteurs, et sa gloire, qui augmente tous les jours, nous révèle en lui, comme le disait naguère une bouche vénérable, le père de la génération bien pensante.

(112) Philosophie et religion, p. 332.

(113) M. l'abbé Maret a été plus heureux que le

P. Chastel, il paraît avoir compris le célèbre axiome de M. de Bonald : *L'homme pense sa parole avant de porter sa pensée*. Le P. Chastel, pour le comprendre, a fait trois efforts, essayé trois commentaires, sans aucun succès : *ter cecidit malus*.

Le premier commentaire le conduit à trouver que c'est à peu près une *vérité à la Palaise*. Toutefois, cet aboutissement l'ennuie. « Nous aimons mieux, » dit-il, « avouer que nous ne comprenons pas. »

Le deuxième commentaire le mène, non à *soupgner* que cet axiome est une *signification*, mais à dire qu'il est pour lui *personnellement* une énigme *impénétrable*.

Enfin le troisième commentaire lui fait découvrir dans le même axiome une chose que les partisans du système ne disent pas, ce dont il les félicite; mais comme cette découverte n'explique rien, « leur axiome, » dit-il une troisième fois, « reste pour nous incompréhensible (a). »

Il est vrai que six lignes après ce lucide commentaire, le P. Chastel cite quatre passages dans lesquels M. de Bonald explique lui-même son axiome avec la plus grande clarté : « Nous ne pouvons penser, » dit-il, « sans parler en nous-mêmes, c'est à-dire sans attacher des paroles à nos pensées; vérité fondamentale de l'être social, que j'ai rendue d'une manière abrégée lorsque j'ai dit que l'être intelligent pensait sa parole avant de porter sa pensée (b). » Après cela le P. Chastel n'en continue pas moins de douter que l'axiome ait un sens réel.

M. de Bonald a beau faire, il est toujours singulièrement apocalyptique pour le P. Chastel. — Voy. la note E à la fin de l'introduction.

(114) *Ibid.*, p. 135.

(114*) De la valeur de la raison, p. 95.

(a) De la valeur de la raison, p. 91, 92.

(b) Essai sur les lois de l'ordre soc., p. 330. — Du di-

gnoré, p. 86. — *Législ. prim.*, I, p. 325 35. — *Principe com. de la soc.*, p. 38.

intelligence pourrait-elle se développer, sa raison se former? Était-ce la peine de poursuivre, à travers un gros volume, l'homme de génie qui a dit à son siècle de si profondes vérités, qui a tiré tant d'intelligences des routes perdues (115), pour aboutir finalement à la consécration de sa doctrine par un si solennel aveu?

Objection. — Quoi que vous puissiez dire, vous êtes forcé de convenir que le mot ne donne pas, ne peut pas donner l'idée, mais que l'idée est attachée au mot par l'enfant, par l'individu qui apprend à parler.

Réponse. — « L'expression et l'idée doi-

vent se développer simultanément dans l'esprit; l'un ou le peut y être que par l'autre et avec l'autre (116). » Tel est le fait reconnu par toute la philosophie moderne. L'enfant, le sourd-muet, ne se donnent point l'idée séparément du signe; ils reçoivent l'un avec l'autre. Ils ne se donnent pas le signe, cela est évident. Ils ne se donnent pas l'idée séparément du signe; car nous avons démontré qu'elle ne peut pas subsister dans l'esprit sans le signe (117).

Un enfant qui sort tous les jours pour se promener avec sa mère, a-t-il l'idée exprimée par le mot *promenade*? Nous répondons

(115) Lacordaire, parlant de M. de Bonald, *Considérations sur le système philosophique de M. de La Rochefoucauld*, p. 158 : « Personne ne peut mettre en doute l'élevation, la loyauté, la noblesse de son caractère (de M. de Bonald), le malheur même et l'exil n'ont pu ébranler son attachement profond à l'Eglise et aux principes éternels de toute société; ses hautes facultés, ses méditations, ses études, il a tout consacré avec un admirable désintéressement à la défense de l'ordre social; et l'on peut dire, sans exagération, que sa vie entière n'a été qu'un long combat contre les ennemis de l'Eglise et de la société. Et pourtant, voilà que des rangs mêmes de ses frères dans la foi partent les plus sévères accusations et les plus violentes attaques contre lui. Voilà que des Chrétiens, nissant leur voix à celle du rationalisme, poursuivent la mémoire de l'illustre philosophe par l'ironie et le sarcasme, et livrent son nom à la risée et au mépris public. C'est même au nom de la foi que l'on flétrit un frère, et l'on a vu un écrivain catholique accoler une prière avec l'accusation la plus violente, et invoquer avec emphase les lumières de l'esprit de Dieu sur un travail où ses amis mêmes n'ont pu voir qu'une morale saïre. » (M. l'abbé Louag, *professeur de philo.* à Saint-Trond (Belgique). *Quelques vues sur la philosophie de M. de Bonald.*) — Voy. aussi un excellent ouvrage qui vient de paraître, publié par le même auteur; il a pour titre : *Dissertations philosophiques*, Paris, chez Douinot. — Voy. la note F, à la fin de l'introduction.

(116) Nous empruntons ces paroles à la page 173 d'un livre plein d'intérêt, intitulé : *L'instruction des sourds-muets mise à la portée des instituteurs primaires et des parents*. Ce Mémoire, qui a remporté la médaille d'or au concours de la société centrale des sourds-muets, à Paris, en 1855, est du célèbre abbé Carton, directeur de l'institution des sourds-muets, chanoine de la cathédrale de Bruges et de l'église métropolitaine de Paris, chevalier de l'ordre de Léopold, membre de l'académie royale de Bruxelles, et docteur en philosophie et lettres de l'université de Louvain, etc.

(117) M. l'abbé Mares présente, sur le sujet qui nous occupe, une théorie qu'il croit appuyée sur un fait incontestable, etc. qu'on peut, dit-il, « déduire toute critique de jamais ébranler. Ce fait est que l'enfant a d'abord des idées sans mots et des mots sans idées; c'est que, dans l'enfant, l'idée précède le mot. » (*Lettre à M. Uagah*, dans la *Revue de Louvain*, mai 1857. — *Philosophie et religion*, leçon 13^e.)

L'enfant a des idées sans mots... Des idées images, oui; des idées proprement dites, c'est-à-dire suprasensibles, abstraites, générales, des idées réflexes, nous venons de démontrer qu'il n'a point, qu'il ne peut avoir sans le signe de telles idées.

Dans l'enfant, l'idée précède le mot... L'idée-image, oui; l'idée générale, jamais. L'enfant peut en effet avoir sans le mot des idées sensibles, mais si l'idée générale précède le mot chez l'enfant, le mot ne serait pas nécessaire à la conception de l'idée, qui pourrait ainsi subsister dans l'esprit indépendamment du signe. On serait logiquement forcé d'admettre que l'enfant, le sourd-muet, peuvent former, développer leur intelligence sans le secours du signe, arriver par eux-mêmes à la connaissance proprement dite des vérités de l'ordre intellectuel, et constituer ainsi leur raison indépendamment de tout enseignement, et par leur propre force ou activité personnelle. Un fait d'expérience perpétuel, universel, dément cette théorie. M. l'abbé Mares l'a compris, et il se hâte d'admettre la nécessité de la parole pour la parfaite clarté, la parfaite distinction, la persistance des idées, la réflexion. (*Revue de Louvain*, mai, 1857, p. 285.) Il fallait bien se résigner à cette restriction sous peine de tomber dans l'absurde. Mais M. Mares n'a évité ni écueil que pour aller se heurter contre un autre. En effet, il veut toujours des idées avant le langage, des idées, il est vrai, sans clarté, sans distinction, sans persistance, irréflexibles (ibid. supra). Qu'on-ice que ces idées crépusculaires, moitié jour, moitié nuit; ces êtres à formes indécises, ces vagues fantômes sans persistance, qui passent et repassent dans la nuit de l'entendement, où ils disparaissent pour renaître non moins insaisissables, non moins vaporeux? Tous ces avortements de la pensée pourront-ils, oui ou non, constituer un être intelligent, raisonnable, indépendamment du langage? S'ils ne le peuvent, comment vous le reconnaissez, que gagnez-vous à cette évocation d'idées stériles, impulsives à éteindre, et n'en faut-il pas toujours revenir à la théorie de l'illustre auteur dont vous paraissez vouloir vous séparer aujourd'hui? Cette théorie, dès lors, ne subsiste-t-elle pas tout entière, et les modifications que vous prétendez y apporter ne sont-elles pas tout à fait illusoire?

Maintenant, que l'activité de l'enfant ait sa part et concoure à l'acquisition du langage et de l'idée qu'il représente, qu'il constitue, rien de plus vrai. Qui s'est jamais avisé de nier qu'il y ait dans l'enfant des facultés, un principe actif? La question est de savoir si ce principe actif peut par lui-même, seul, et indépendamment de toute condition de langage, de direction et d'enseignement, développer dans l'homme l'intelligence et former la raison. S'il ne le peut, et il ne le peut, rien de plus incontestable, que servent à M. Mares toutes ses idées confuses, irréflexibles, non persistantes (*ibid.*, p. 285), qui restent éternellement à cet état d'embryon informe, si la parole ou vient leur donner la lumière et la vie?

qu'il ne l'a pas : 1° avant que ce mot ait été prononcé devant lui; 2° avant que l'enfant ait attaché à ce mot l'idée qu'il exprime.

Se promener, pour un enfant, c'est sortir, c'est marcher, aller de côté et d'autre, c'est courir, c'est voir une suite d'objets variés, jouer plus pleinement de l'air et de la lumière, etc. L'enfant sait ou plutôt sent tout cela; il y peut songer et il y songe, mais c'est une suite de mouvements, c'est un tableau, un ensemble d'objets sensibles qui se représentent à son esprit. Ces scènes variées, cette suite d'objets, ces exercices, auxquels l'enfant prend goût, n'ont rien de commun avec une idée abstraite ou générale.

Mais qu'une mère dise à son enfant et lui répète toutes les fois qu'il sort pour se promener : *A la promenade! Allons à la promenade!* Le mot *promenade*, dont l'énoncé est suivi d'un ensemble d'actes qu'il aime, lui donne une idée nouvelle, l'idée *promenade*. Je dis que cette idée est nouvelle. En effet, sortir, marcher, courir, aller, venir, s'amuser dans la cour, dans le jardin, constituaient un ensemble d'actes que l'enfant ne pouvait se rappeler que successivement et sous une suite d'images; le mot *promenade* a synthétisé tous ces actes, tous ces mouvements. Tous ces actes successifs et divers sont maintenant compris sous un seul mot, la *promenade*, qui en forme comme le nœud et les fond dans une parfaite unité (118). *Promenade* veut dire maintenant, pour l'enfant, sortir, marcher, courir, s'amuser librement au dehors. C'est une idée nouvelle encore en ce sens qu'elle est commune ou générale et que l'idée *promenade* s'applique à la promenade d'aujourd'hui comme à toutes les promenades passées, comme à toutes les promenades futures; enfin, elle est nouvelle en ce sens qu'elle embrasse toutes les promenades possibles, c'est-à-dire qu'elle

est *universelle*, ce à quoi, sans doute, l'enfant ne songe pas et ne songera peut-être jamais.

Mais le mot *promenade* serait vainement prononcé devant l'enfant si la mère, après l'avoir prononcé, ne faisait accomplir à son enfant l'ensemble des exercices qu'il rappelle et qui lui en donnent l'intelligence. Faites les exercices de la promenade et ne prononcez jamais le mot, jamais l'enfant n'aura l'idée que ce mot exprime; nous l'avons prouvé. Prononcez le mot, mais n'en donnez jamais la signification, en mettant l'enfant en présence des choses, des actes, en l'accompagnant des gestes et autres signes naturels, ou même en l'expliquant par la parole, si l'enfant parle déjà et est suffisamment développé pour comprendre votre explication verbale, et jamais le mot ne sera pour lui qu'un vain son.

Dans la réalité pratique, la connaissance humaine ne se produit jamais à l'état d'idée pure. L'idée pure n'est qu'une abstraction psychologique et qui n'est point intelligible en elle-même, mais seulement dans le jugement qui la complète par l'expression ou l'affirmation d'un attribut. Quel que soit donc le moment où l'enfant connaît, il juge, mais il ne peut juger sans avoir dans l'esprit une notion susceptible de devenir commune, car juger, c'est ranger dans une certaine classe d'objets ce qui ne peut s'opérer qu'au moyen d'une qualité commune aux objets qu'on y range. Il faut donc, pour former un jugement, en avoir acquis les éléments qui sont le *sujet* (idée toujours en soi abstraite ou générale, excepté quand il est un nom propre), et l'*attribut* ou *prédicat* (autre idée générale ou universelle). Mais l'enfant peut-il acquérir les éléments du jugement sans juger? Il le peut sans doute (119). Dans cette acquisition, il est d'abord passif; il reçoit

(118) Les langues sont pleines de mots semblables, sans lesquels les idées ne se généraliseraient jamais; ces mots sont la synthèse de plusieurs choses, qualités ou actions, comme *homme*, *animal*, *meuble*, *plante*, *travail*, et toute l'innombrable série des termes généraux.

« Les enfants ayant le plus grand intérêt à comprendre et à être compris, déploient, pour atteindre ce double but, tout ce qu'ils ont d'activité et d'intelligence; et ce travail de comprendre et d'être compris n'est autre que celui de former des notions abstraites.

« Comme tous les mots d'une langue, à l'exception des noms propres, sont des termes généraux, à mesure que l'enfant acquiert l'intelligence de ces termes, il acquiert des notions générales.... Il apprend la signification du plus grand nombre de ces termes, en observant dans quelles occasions ceux

qui les entendraient en faisaient usage.

« Quoi! » dit Berkeley, « deux enfants ne pourront causer hochets et bombons, s'ils n'ont rassemblé et comparé d'innombrables similitudes; s'ils n'en ont extrait, par l'abstraction, des idées générales, et s'ils n'ont attaché ces idées à tous les noms dont ils se servent! »

« J'en demande pardon à Berkeley, mais quelque étrange que cela lui paraisse, il est évident que deux enfants qui s'entretiennent de hochets et de bombons, et qui s'entendent, attachent le même sens aux termes généraux qu'ils emploient, et les comprennent par conséquent; ils ont donc des conceptions générales. » (BERKELEY, *Essai V*, c. 6, p. 259.)

(119) « Entendre les termes est chose qui précède naturellement les assembler; autrement on ne sait ce qu'on assemble. » (BOSSUET, *Comm. de Dieu et de soi-même*, ch. 1^{re}, § 13.)

l'impression; puis actif ou attentif à quelque degré, il discerne; il discerne instinctivement d'après l'effet produit en lui par l'impression; le mot est prononcé en même temps que l'impression est éprouvée. L'objet qui a produit l'impression est multiple dans sa nature ou ses modes, l'impression elle-même fugitive; le mot, au contraire, est simple et un, il a de plus quelque chose de vivant dans sa modulation parce qu'il émane d'un être vivant, qui lui communique de sa vie; il retentit donc au fond de l'âme comme un appel sympathique; bientôt l'enfant le saisit et y fixe l'impression, l'idée, l'image, longtemps même avant de pouvoir l'articuler lui-même. Le signe devient quelque chose d'extérieur et de perceptible aux sens, sur quoi l'attention se porte, qu'elle saisit, qu'elle retrouve à volonté, et qui toujours lui rappelle l'idée, l'image, de sorte qu'elle peut aller du l'une à l'autre sans s'égarer. Grâce à l'expression, l'esprit ne voit plus l'idée seulement en lui-même, il la regarde et la considère hors de lui, dans le signe, et portant, à diverses reprises, son attention de l'idée sur le signe, et du signe sur l'idée, il donne à celle-ci la précision et la fixité de celui-là (120) : c'est l'idée réfléchie.

Ce qui vient de l'enfant, ce qui se produit instinctivement chez lui et va s'éclaircissant peu à peu, c'est le travail intellectuel du jugement et de son analyse. Grâce à ce travail intense et spontané, qui ne peut lui être

enseigné d'aucune manière, il reçoit comme analytiques les signes qu'il perçoit et les emploie comme tels. La perception et l'usage d'abord instinctif de ces signes, secondent et activent ce travail, mais à la condition que la faculté qui l'opère, existe et s'exerce. Aussi, jusqu'à un certain moment, c'est en vain que les sons frappent l'oreille de l'enfant. Sa faible intelligence sommeille encore; dès qu'elle s'éveille, son regard, son sourire le diront à sa mère; sa bouche bégaiera quelques mots, puis d'autres encore, et il viendra enfin à exprimer analytiquement sa pensée en reproduisant ces mots avec intention; alors il parlera. Pour bien juger de ce qu'il met du sien dans ce travail, placez à ses côtés un des animaux qui montrent le plus d'intelligence; prenez-le parmi ceux que l'instinct d'imitation pousse à répéter les mots de la langue humaine; faites que ses oreilles soient frappées des mêmes sons que celles de l'enfant, et voyez si jamais, en les reproduisant, il viendra à en faire l'usage analytique, rationnel et volontaire qu'en fait, avec tant d'aisance, de naïveté et de grâce, cet enfant après quelques années. A quel tient cette différence? A ce qu'il y a chez l'enfant un principe qui n'est pas chez les animaux; à ce que l'analyse mentale du jugement n'a jamais lieu chez ces derniers, tandis qu'elle commence à s'opérer d'elle-même dans l'homme enfant, et n'attend, pour se compléter et s'achever, que

(120) Le fait de l'incorporation des idées aux signes est complexe, et se compose de trois faits bien distincts :

1° Perception d'un fait extérieur tel que mouvement, geste, cri, son articulé, image, figure, lettre, etc. ;

2° Conception d'une idée ou d'une pensée dont ce fait extérieur est l'indice ou le signe représentatif ;

3° Jugement qui rapporte cette idée au pensée à l'être en qui le fait indicateur a été perçu.

Le problème du langage, dans son rapport avec la pensée, est compris tout entier dans le second de ces faits. Toute la question est de savoir comment le fait extérieur perçu devient primitivement un signe d'idées. Entre deux interlocuteurs, qu'y a-t-il autre chose que des sons produits, ou de l'air modifié alternativement par l'un et par l'autre? et comment peut-on comprendre qu'au moyen de ces modifications de l'air, qui vont et viennent de l'un à l'autre, les faits psychologiques qui sont renfermés dans la conscience, faits qui ne peuvent d'aucune manière tomber sous les sons, peuvent cependant être révélés de l'un à l'autre, de manière que l'un d'eux voie dans la conscience de son adversaire, comme il voit dans la sienne par le son intime?

La pensée, sous quelque point de vue qu'on la considère, est intransmissible; ni la lecture, ni les leçons orales ne transmettent réellement la pensée

de celui qui écrit ou qui parle; dans ces deux cas, l'art ou le langage ne peut servir qu'à réveiller des pensées si elles existent, ou à mettre celui qui écoute ou qui lit dans le cas de se faire lui-même des pensées par son propre travail intellectuel.

Si les idées ne peuvent passer d'un esprit dans un autre, ni être représentées par des sons et transportées par des mots, toute communication entre deux êtres intelligents est donc impossible; c'est à dire le langage, si on le considère comme l'un des deux moyens que nous venons d'examiner, est donc impossible! La solution de cette question est dans l'association des idées. N'est-ce pas en partant du phénomène de l'association des idées, qu'on a pu faire une des plus grandes découvertes des temps modernes, l'invention du langage pour les sourds-muets et les aveugles? En vertu de l'association, non plus des idées, mais des impressions, n'est-on pas parvenu à soustraire des êtres dépourvus d'intelligence, à une discipline qui leur donne toute l'apparence de l'intelligence?

« Les enfants, » dit M. Necker, « ont une faculté d'association merveilleuse; tout s'enchaîne, tout s'attache réciproquement dans leur cerveau; les images se réveillent les unes les autres, et entraînent à leur suite le mot. Quand ce mot passe d'un objet à un autre, c'est par l'effet d'un rapport moins apprécié que celui, et l'enfant ne s'aperçoit distinctement ni de l'analogie, ni des différences. » (*De l'éducation progressive*, t. I.)

le secours des signes analytiques (121).

L'image, l'idée sont d'abord particulières pour l'enfant : le *chocolat* c'est celui qu'il a dans la main, le *lait* c'est celui qu'il boit, la *table* c'est celle devant laquelle on l'essuie, la *cour* c'est celle où il se promène. Mais peu à peu et à la suite d'expériences répétées, ces mots prennent de l'extension, ils se généralisent et l'idée avec eux, il y a le *chocolat* de maman, celui de bon papa, celui de l'oncle ou de la tante, celui du monsieur ou de la dame qui viennent faire visite, celui d'hier, celui d'aujourd'hui, etc. Si, au moment où il le mange ou seulement en le lui rappelant par son nom, vous lui dites, vous lui répétez : *Bon ! le chocolat ; le chocolat est bon !* il finira par répéter ces mots à son tour et par les appliquer parfaitement.

Bon ! voilà le terme général, le prédicat universel, mais l'idée y est-elle ? *Bon* n'exprime d'abord pour l'enfant que la sensation agréable, particulière, qu'il éprouve au moment où il mange du chocolat ; mais cette sensation, il l'éprouve aussi en mangeant du sucre, des gâteaux, des fruits, etc. On répète le mot *bon* dans toutes ces circonstances et dans bien d'autres ; l'enfant le comprendra et l'appliquera lui-même, et le signe et l'idée se généraliseront en même temps. Tout ce qui flattera ses goûts, ses sens, tout ce qui lui procurera du plaisir, sera *bon*, papa est *bon* ! maman est *bonne* ! De là à *bonté*, il n'y a qu'un pas facile, et voilà l'idée abstraite et le substantif abstrait qui perçoivent à la fois dans l'esprit naturel-

(121) « Ce travail interne, c'est l'œuvre de la raison qui constitue l'intelligence humaine ; ce secours étranger qu'il réclame, c'est celui de mots prononcés par une bouche humaine, ou d'autres signes analytiques perçus, qui, en isolant les idées élémentaires du jugement, facilitent l'analyse et amènent graduellement l'esprit à remplacer l'expression synthétique par l'expression analytique, l'interjection par la proposition. »

« La parole n'est donc que l'acte même de la raison, manifesté par des mots. Sans la raison, point de jugement, point d'analyse de la pensée, point d'expression analytique, point de parole. Sans la parole, la raison s'arrête dans son exercice ; la pensée, à peine conçue, languit et meurt ; c'est un germe fécondé qui périclète faute d'air et de nourriture ; c'est un fruit qui avorte en naissant. Nécessaires l'une à l'autre, la raison ne peut se passer de la parole, ni la parole naître sans la raison. » — (THIERS, profess. de philos. au collège impérial de Metz ; *Programme d'un cours élém. de philos.*, t. II, p. 81.)

(122) Un père conversait un jour avec une autre personne et l'entretenait de ses enfants, deux petits garçons qui s'amusaient à côté de lui.

« Charles, » vint à dire le père, « a plus de candeur que Georges. » Celui-ci, qui n'avait pas paru faire

lement et sans effort, et tous y entrèrent et s'y fixèrent par un procédé enologique, c'est-à-dire par le mot prononcé et répété, mais prononcé et répété en présence des objets, des faits, des phénomènes, des actes, des analogies, des rapports, ou bien accompagné d'une explication verbale si l'enfant parle déjà par propositions (122).

Mais remerciez bien ici comment les choses se passent. Sans le mot *chocolat*, l'enfant n'eût jamais dans l'esprit qu'une image, celle d'un morceau ou d'une pastille, etc., de chocolat ; il ne pourait sortir du particulier, ni généraliser ; il ne pourrait jamais, par exemple, avoir l'idée exprimée par le mot *chocolat* dans ce jugement : *J'aime le chocolat*, c'est-à-dire qu'il n'atteindra jamais le général, l'universel. De même, sans le mot *bon*, il n'aurait jamais l'idée exprimée par ce mot. Ainsi, en mangeant du chocolat, il éprouvera une sensation agréable, en mangeant du sucre, une autre sensation agréable, en mangeant des cerises, encore une sensation agréable ; de même en buvant du lait, en mangeant des gâteaux, etc. Ce seront autant de sensations agréables, mais isolées, déterminées, particulières, où rien d'abstrait, rien de général ne se montre pour l'esprit. C'est qu'en effet la généralisation n'est déterminée que par le signe qui exprime l'idée commune à chacune des friendships qu'il recherche, qui la déclare appartenir à la classe des objets *bons*. On lui a dit et répété : Le sucre est *bon*, le chocolat est *bon*, le lait est *bon*, le gâteau est *bon*, etc. ; la sensation agréable, quoique

attention à la conversation, saisit pourtant ces paroles, et les comprenant à sa manière, il s'en va trouver sa bonne. « Ma bonne !... ma bonne !... » répétait-il, « je veux de la candeur !... Donnez-moi de la candeur !... Papa dit que Charles en a plus que moi !... » « De la candeur !... » disait la bonne, « de la candeur !... qu'est-ce qu'il demande ?... Laissez-moi tranquille !... je n'ai pas de candeur à vous donner... » Comme le petit bonhomme insistait : « Je vous dis que je n'ai pas de candeur... allez demander cela à votre maman !... » Georges rencontre sa mère. « Maman, lui dit-il, ma bonne n'a pas de candeur... j'en veux... j'en veux autant que Charles. » La mère sourit. « Mon petit Georges, » lui dit-elle, « un enfant qui écoute bien et fait tout ce qu'on lui dit, qui ne ment jamais, qui est bien docile, bien gentil, a de la candeur... c'est cela qui s'appelle de la candeur. » — « Ah ! » dit Georges, « je croyais que c'était du candi (espèce de sucre) ; j'aime mieux du candi. » Et il s'en alla jouer.

La définition de la *candeur* par la mère de Georges n'est probablement pas conforme à celle du dictionnaire de l'Académie, mais il importe peu ici où nous l'avons voulu prouver qu'une chose : la nécessité d'un enseignement pour l'intelligence du mot, toutes les fois que la sensation elle-même n'explique pas le mot.

diverse, qu'il éprouvait en mangeant du chocolat, du sucre, etc., e fixé le sens du mot *bon* dans son esprit, et il l'appliquera bientôt de lui-même à tout ce qui flattera son goût.

On voit, par ce qui précède, qu'il n'est point été nécessaire qu'avant d'énoncer le jugement : *Le sucre est bon*, l'enfant ait eu dans l'esprit l'idée générale exprimée par le prédicat *bon*. Le mot *bon*, appliqué à l'objet nommé de sa friandise, n'a exprimé d'abord pour lui qu'une jouissance particulière du goût. Cette jouissance se répète à propos de dix, de vingt autres substances alimentaires,

(123) *Leçons de philos.*, par M. l'abbé Noaor, p. 87. — Nous ferons ici, à ce sujet, une observation qui va à l'encontre de certaines théories ontologiques qui nous paraissent peu fondées. Quel que soit l'objet qui se présente pour la première fois à nos moyens de connaître, nous le saisissons en masse et non successivement ou par la notion successive de tout ce que nous pouvons y découvrir. Plus tard, sans doute, nous en distinguerons les éléments, nous en abstrairons les propriétés et les manifestations; mais nous n'opérons ainsi qu'après l'avoir préalablement connu synthétiquement, sans en distinguer les points de vue divers. Nous n'avons donc pas d'abord l'idée de phénomènes (qualités ou modes) distincte de celle de substance, et l'idée de rapport distincte des idées de phénomène et de substance; nous ne composons pas la première connaissance que nous avons d'un être des trois idées qu'on prétend trouver dans le principe de la substance; nous connaissons l'être tel qu'il nous frappe d'abord, et nous le connaissons par notre seule faculté de connaître, sans qu'il soit aucunement besoin de reconstruire à d'autres moyens, à d'autres conditions. Ainsi l'enfant, dans le corps qui s'offre à lui, ne saisit pas d'abord pour la première fois le phénomène qui le frappe, puis la substance cachée sous ce phénomène, en vertu d'une prétendue conception de la nécessité de rattacher tout phénomène à sa substance et dont son esprit serait muni à l'avance; il voit, il connaît ce corps étendu, coloré, formé de telle ou telle manière; il n'en distingue ni l'étendue, ni la forme, ni la couleur, ni la substance; il perçoit directement le corps tel qu'il se montre, c'est-à-dire d'une manière concrète et toute synthétique.

(124) « Il faut, avant que l'enfant prononce un seul mot, que son oreille suit mille et mille fois frappée du même son, et, avant qu'il ne puisse l'appliquer et le prononcer à propos, il faut encore mille et mille fois lui présenter la même combinaison du mot et de l'objet auquel il a rapport : l'éducation, qui seule peut développer son âme, veut donc être suivie longtemps et toujours soutenue; si elle cessait, je ne dis pas à deux mois, comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'âme de l'enfant qui n'aurait rien reçu serait sans exercice, et, faute de mouvement communiqué, demeurerait inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle le défaut des organes empêché que rien ne soit transmis; et à plus forte raison, si l'enfant était né dans l'état de pure nature, s'il n'avait pour instituteur que sa mère indolente, et qu'à deux mois d'âge il fût assez formé de corps pour se passer de ses sens et s'en séparer pour toujours, cet enfant ne serait-il pas au-dessous de l'imbécille, et, quant à l'extérieur, tout à fait de pair avec les

et autant de fois l'enfant les qualifiera *bons*. « Ainsi, à leur origine, toutes nos idées sont individuelles; puis elles deviennent infiniment générales et les noms prennent le même extension (123). »

Ici nous nous trouvons en présence d'une grande loi providentielle, la nécessité d'un principe éducatif qui pénètre de sa vie notre vie, la féconde, le développe et nous conduit à l'âge de raison : vérité simple, vulgaire, mais base de la plus haute philosophie et point de départ de toute la science de l'homme (124).

Nous voici donc arrivés à la solution pra-

animaux? » (Burrin, *Hist. natur. des quadrupèdes; nomenclature des singes*, t. VIII, édit. de Rapt; 1818.) — Buffon n'est ici que l'interprète du sens commun et d'un fait d'expérience universelle.

Le grand naturalisme que nous venons de citer dit que l'enfant, séparé de sa mère à deux mois d'âge, s'il était assez formé de corps pour se passer de ses soins, serait, quant à l'extérieur, tout à fait de pair avec les animaux. Cette dernière observation n'est pas une assertion jetée là comme par hasard et à la légère; elle a au contraire sa preuve dans de nombreux faits, et de hautes considérations physiologiques sur les races humaines la démontrent invinciblement. Il est prouvé, en effet, que la société arrache l'homme non-seulement à la dégradation morale, mais aussi à la dégradation physique qui tend à l'entraîner; elle le replace sur son équilibre et lui rend sa valeur. Dès qu'il entre en elle, il prospère; il retrouve son sang, ses muscles, son cerveau et sa beauté. Il semble, en quelque sorte, que la société distille dans son sein un sue spécial pour l'acroissement de la plante humaine. « Il faut, » dit un profond physiologiste, « appliquer au développement de l'organe du moral humain les mêmes lois qui régissent le développement des autres organes. Ces lois sont bien simples; la vie ne se maintient que par deux choses : 1° par un support, qui est l'organisation; 2° par un stimulus, un principe extérieur d'action. Tout organe a son stimulus spécial; celui qui en est privé est exposé à périr : l'estomac à les aliments, les poumons l'air atmosphérique. Le cerveau sortira de la loi commune des organes, s'il n'avait son stimulus spécial. Pour lui, ce stimulus est dans ce qui l'astreint à la pratique de ses manifestations intellectuelles et morales : c'est l'enseignement, c'est la société. Si ces modificateurs sont absents, le cerveau reste dans l'état d'infériorité où nous le voyons chez les sauvages. On ne peut pas se rendre compte autrement de la perfectibilité de ce sublime organe. Le cerveau humain perd sa prépondérance physiologique et subit un véritable retrait à mesure que baisse l'action de ses modificateurs naturels, absolument comme tout organe se dégrade par le défaut du stimulus entretenant sa fonction. Lorsque l'encéphale ne fonctionne plus dans le sens de la vie morale et de relation, au lieu d'être l'organe-roi, comme l'ont nommé justement quelques physiologistes, il tombe sous l'assujettissement des impressions organiques qui naissent des viscères intérieurs. La physiologie, forte précisément des travaux des médecins matérialistes eux-mêmes, déroule avec anéantir la raison et les preuves de ce fait, qui est le plus sérieux de la nature humaine. Tant que subsiste l'ordre physiologique, que le cerveau se développe par le

tique de ces grands problèmes psychologiques que nous avons agités jusqu'ici.

Rien de plus évident, rien de plus incontestable; l'ouïe ne donne pas l'intelligence de la langue; les mots soit parlés, soit écrits, n'ont par eux-mêmes aucune signification. Ils sont de leur nature muets comme la corde qui n'est pas touchée par l'archet. Mais qu'un artiste habile saisisse l'archet et presse la corde sonore, et des notes mélodieuses vont en jaillir; de même qu'une mère s'empare du signe, en applique le sens en présence de son enfant, et le mot va recevoir une âme et l'idée un corps, et la pensée va naître et se développer en une riche et vivante floraison.

Écoutez un homme d'une longue expérience en ces matières : « Revenez, » dit-il, « une mère avec son enfant dans une chambre, mais en les séparant par une mince cloison, une toile opaque; que dans cette position, la mère répète du matin au soir et pendant des années tous les mots de la langue, l'enfant imitera la son qu'il entend, mais il ne saura pas quelle idée ce son rappelle, ni quelle pensée il réveille dans l'âme de sa mère.

« Déchirez le voile : ôtez la cloison ; mettez la mère en présence de son enfant ; qu'il la voie, et lui, sous l'impulsion de son cœur, aura bien vite associé le substantif à la substance, la verbe à l'action et la qualité à un adjectif. S'il s'agit d'un objet, elle le montrera et le nommera, elle le touchera, le maniera et la fera toucher ou manier par l'enfant ; s'il s'agit d'un verbe, en disant le mot elle fera l'action, fera répéter le mot et l'action et les répètera avec l'enfant, par exemple, ouvrez la porte, l'enfant ouvre la porte; allons ouvrir la porte, l'enfant sait déjà ouvrir la porte, etc., puis elle dira et fera l'action opposée, ou contraire : Fermez n'ouvrez pas la porte, il ne faut pas

ouvrir la porte, il faut la fermer; et par le contraste elle exprimera plus vivement encore la signification du mot. Elle met ensuite les mots dans toutes les positions syntaxiques possibles, et conformément aux vœux de la Providence, elle les répète, les répète mille fois et se sent heureuse de pouvoir parler. Ces incessantes répétitions impriment profondément dans la mémoire de l'enfant, la son, la mot parlé, ainsi que l'idée que ses gestes y ont attachée.

« La mère ne garnit pas seulement la mémoire de mots et de phrases, elle forme en même temps le jugement de l'enfant. Elle fait remarquer les qualités des objets, leur forme, leur usage ou leur utilité; et sa physionomie, le son de sa voix manifestent un attrait, une répulsion, un goût, une envie ou une aversion. S'il s'agit d'une action, elle exprime l'idée qu'elle s'en forme; elle l'approuve ou la désapprouve, et elle prononce le jugement qu'elle en porte par les traits de sa figure, par une récompense, par une répulsion, par une douleur feinte ou réelle, par sa joie, par le bonheur qu'elle en conçoit, et elle rend tout cela sensible; car toute la mère devient alors explication; c'est une partie de sa mission providentielle. Ainsi se fait l'association du mot et de l'idée, et si au lieu de prononcer le mot, elle l'écrivait et le montrait sur un tableau ou sur une ardoise; si elle entourait le mot écrit de toute la pantomime qui lui a servi pour faire comprendre la valeur du mot parlé, à la vue du mot écrit, l'enfant se souviendrait de cette pantomime et de l'objet de la qualité ou de l'action qu'il est destiné à exprimer, aussi bien que le son les lui rappelle. Avant cette association, le mot écrit n'était qu'une réunion de lettres sans vie, le mot parlé n'était qu'un bruit; mais dès que la convention entre la mère et l'enfant a été

travail de la pensée, par l'exercice des devoirs et des obligations sociales, la secousse produite par les impressions viscérales est faiblement ressentie; il n'y a pas empêtement des viscéraux sur le cerveau, et conséquemment sur la volonté. Mais lorsque le cerveau est faible, comme chez le sauvage, comme chez tous les hommes livrés aux bas instincts, la réaction des surfaces internes, et en particulier du sens alimentaire et du sens génital, s'exerce sur lui d'une manière tyrannique. La liberté morale, sans périr tout à fait, demeure comme étouffée sous le poids des besoins des sens internes; rien ne fait plus équilibre, et l'animal l'emporte. Ces considérations nous font conclure que, selon l'expression de saint Thomas, l'homme est un être essentiellement perfectible, et qu'il est

perfectible seulement à la condition de l'état social. »

Or, si c'est dans la société que l'homme voit son sang se purifier, sa poitrine s'élargir, ses muscles se fortifier, son cerveau se développer, son visage s'embellir et son espèce se multiplier, il apparaît de plus en plus que la société doit être, au milieu des temps, la condition de l'existence de l'homme comme être doué d'un corps.

Nous avons réuni dans la note C, à la fin de ce Dictionnaire, une série de faits positifs qui confirment de tout point les considérations précédentes. Voir aussi, dans ce Dictionnaire, plusieurs articles relatifs aux nègres océaniques et aux nègres africains, aux sauvages de l'Amérique.

étalée, le mot soit écrit, soit parlé, a reçu une âme qui est l'idée associée au mot; il vit, il est devenu un instrument au moyen duquel deux intelligences peuvent se mettre en contact, se rappeler leurs souvenirs, se communiquer leurs conceptions, leurs sentiments, leurs idées.

« Dieu a mis dans l'âme de la mère des inclinations en rapport avec les faits qu'elle doit poser pour élever son enfant dans la connaissance et la pratique de la langue et pour développer son intelligence au moyen de la langue; mais la mère ne raisonne pas ses actions, et c'est un bonheur; une mère, qui voudrait suivre une méthode, et faire soigneusement ce qu'elle fait d'instinct, perdrait son génie maternel et n'obtiendrait pas le succès qu'obtiennent toutes celles qui se contentent d'être mères.

« Il n'y a pas une seule mère cependant qui sache de quoi dépend essentiellement l'enseignement et l'intelligence de la langue maternelle, toutes pourtant réussissent à l'enseigner. A l'âge de trois ans, et souvent plus tôt, l'enfant parle, raisonne, converse avec ses semblables, emploie les mots abstraits et les applique sans se tromper (125). »

« Tout cet enseignement se donne, sans que la mère se soucie de la langue, de ses lois ou de son élégance. Dans le cours de ses relations avec l'enfant, elle sème des mots qu'elle anime en y attachant une idée, et ces mots restent comme des jalons ou comme des phares, qui conduisent l'enfant de s'égarer....

« Elle ne s'adresse d'ailleurs jamais à l'intelligence de l'enfant sans y intéresser tout son être, son cœur, sa volonté, son imagination; elle sait qu'il faut développer toutes ses facultés à la fois, qu'il doit y avoir harmonie entre ses sentiments, ses habitudes et ses idées; que ce n'est pas un corps, quo

ce n'est pas une âme qu'elle dresse, comme le dit Montaigne, mais que c'est un homme qu'elle forme.

« Il y a plus encore : la mère n'enseigne pas la langue, elle n'enseigne que des idées; elle s'adresse directement à la raison de son enfant et ne se mêle pas de son activité; elle a foi dans son intelligence et raisonne avec lui comme s'il la comprenait; elle agit et le fait agir en même temps; elle lui fait prendre des conclusions et les exécute par lui; l'enfant vit de la vie de la mère; il comprend avec la pensée de sa mère; toute son intelligence paraît être comme une hantise de l'intelligence de la mère, et toute l'activité maternelle ne semble destinée qu'à la détacher peu à peu de la souche. Quel être qu'une mère! et quelle est notre pitoyable présomption de vouloir nous comparer à elle dans notre art! Sous cette protection et cette direction, le mouvement de l'enfant devient marche et course; son agitation, les agitations de son âme, ses sensations, ses passions se transforment en actions morales, en pensées justes et nobles, en une volonté, et deviennent de l'intelligence, de la science et de la foi (126). »

Une loi générale et constatée jusqu'à l'évidence dans le monde des réalités corporelles, c'est la loi de génération, sans laquelle aucun être organique et vivant ne peut recevoir l'existence. Le concours de deux êtres est reconnu indispensable à la production d'un troisième.

Il existe dans le monde des intelligences une loi non moins certaine : c'est la loi de génération intellectuelle, en dehors de laquelle nulle substance pensante ne parvient à la vie intelligente qui convient à sa nature. On n'a découvert nulle part, en dehors de l'humanité, un être semblable à l'homme, qui pût dire : « Je tiens mon existence de moi-même; je ne l'ai pas reçue selon la loi

(125) M. l'abbé Carton, dans l'ouvrage cité, p. 57.

(126) *Id. ibid.*, p. 173. — Nous lisons dans un *Mémoire* du même auteur couronné par l'Académie de Bruxelles (t. XIX des *Mémoires couronnés*) : « Lorsque nous nous examinons et que nous essayons de donner une date à l'acquisition de nos notions morales et intellectuelles, notre mémoire est impuissante à en fixer une; elles se trouvaient en nous au moment où la mémoire a commencé son action; il semble que ces notions nous aient accompagnés à notre entrée dans la vie, ou qu'elles aient été inscrites en nous; mais on a fait justice de cette opinion. Un seul fait, d'ailleurs, aurait suffi pour renverser complètement cette théorie : c'est l'ignorance des sourds-muets de naissance; c'est le

vide que l'on peut constater dans leur intelligence avant qu'ils aient été mis en rapport avec les notions ou les traditions sociales (page 4). » — Suivant M. Puybonnieux, professeur à l'Institut national des Sourds-Muets de Paris, « 50,000 de nos concitoyens souffrent de cette infirmité cruelle (la surdi-mutité), qui, en immobilisant, en quelque sorte, les facultés morales, semble condamner l'homme, sans créature faite à l'image de Dieu, à n'être qu'un être matériel, destiné à se nourrir, à souffrir et à mourir sans avoir vécu. » (Rapport fait par M. Puybonnieux sur le *Mémoire* de M. l'abbé Carton : *L'Instruction des Sourds-Muets mise à la portée*, etc., dont nous avons déjà parlé.)

commune. Deux créatures humaines concourent vulgairement à la production d'une troisième, voilà la loi de tous ; mais je suis à moi-même ma loi, nul autre que moi n'a contribué au phénomène de ma production. »

Or, depuis six mille ans que le monde existe, on ne vit aucun homme en dehors de l'humanité qui pût dire : « L'enseignement social est nécessaire au développement primitif de l'intelligence, puisque partout où l'homme est soumis à l'influence de la société, il arrive à l'usage de la raison, et qu'il n'y arrive jamais s'il est soustrait à tout enseignement. C'est ainsi que les choses se passent aujourd'hui sous nos yeux et dans tout l'univers ; c'est ainsi qu'elles se sont passées toujours dans tous les temps et dans tous les lieux. Tout homme qui a l'usage de la raison y est parvenu sous l'influence d'une raison déjà formée. Voilà le fait ; rien au monde de plus positif, de plus universel, de plus constant que ce fait. Eh bien ! moi seul je me suis soustrait à la loi universelle ; seul et par moi-même j'ai formé, développé ma raison ; seul et par moi-même, sans le secours de la parole ni d'aucun enseignement social, je suis parvenu à la connaissance des vérités de l'ordre intellectuel et moral. »

Aussi longtemps que cet homme exceptionnel sera introuvable, on aura le droit de conclure avec le plus haut degré de certitude, que *l'enseignement social est une loi de la raison*, la loi première du développement des idées (127). Se pourrait-il qu'un fait qui jamais ne se dément n'impliquât aucune nécessité, aucune loi naturelle ? Peut-on croire que l'homme ne soit pas dans sa véritable nature, lorsqu'il naît dans la société, lorsqu'il est élevé, instruit par la société et conduit par ses enseignements à l'usage de la raison ?

En terminant, nous rappellerons, sur la question qui vient de nous occuper, les éloquentes paroles d'un illustre et profond génie, une des gloires de la chaire catholique : « Vers la fin du siècle dernier, un prêtre français, touché du malheur de ces pauvres créatures qui naissent privées de la parole, parce qu'elles naissent privées de l'ouïe, circonstance qui atteste encore l'étroite liaison du mystère de la parole avec le mystère

d'un enseignement préalable ; un prêtre, dis-je, touché du sort des sourds-muets, consacra sa vie à les tirer de leur douloureuse solitude, en cherchant une expression de la pensée qui pût aller jusqu'à la leur, et arracher enfin de leur poitrine, si longtemps fermée, le secret de leur état intérieur. Il y parvint. La charité, plus ingénieuse que l'infortune, eut ce bonheur d'ouvrir les issues que la nature tenait fermées, et de verser en des âmes obscures et captives la lumière ineffable, quoique imparfaite, de la parole. Le bienfait était grand, la récompense le fut davantage. Dès qu'on put pénétrer dans ces intelligences inconnues, l'investigation n'y découvrit rien qui ressemblât à une idée, je ne dis pas seulement à une idée morale et religieuse, mais à une idée métaphysique. Tout y était image de ce qui tombe sous les sens, rien de ce qui tombe de plus haut dans l'esprit. La sensation y était prise en flagrant délit d'impuissance ; que dis-je, la sensation ? L'intelligence elle-même, quoique donée de la semence idéale de la vérité, quoique assistée de la révélation du monde sensible, l'intelligence apparaissait dans les sourds-muets à l'état de stérilité. Des hommes déjà mûrs d'âge, nés dans notre civilisation, qui ne l'avaient jamais quittée, qui avaient assisté à toutes les scènes de la vie de famille et de la vie publique, qui avaient vu nos temples, nos prêtres, nos cérémonies, ces hommes interrogés sur le travail intime de leurs convictions, ne savaient rien de Dieu, rien de l'âme, rien de la loi morale, rien de l'ordre métaphysique, rien d'aucun des principes généraux de l'esprit humain. Ils étaient à l'état purement instinctif. L'expérience a été répétée cent fois, cent fois elle a donné les mêmes résultats ; c'est à peine si, dans la multitude des documents publiés jusqu'à ce jour, on aperçoit quelques doutes ou quelques dissidences sur un fait aussi capital, qui est la plus grande découverte psychologique dont puisse se vanter l'histoire de la philosophie. Quoi donc la pensée avait-elle reçu dans la parole un auxiliaire si indispensable, que, sans son secours, l'homme était condamné à ne pouvoir sortir du règne des sensations ? La parole était-elle pour toutes les opérations de l'intelligence le point ou le moyen de jonction entre l'âme et le corps ? Notre double nature

(127) « Je crois avec Bailly, » dit un rationaliste qui suit l'origine humaine du langage, « que l'homme, s'il était seul, serait un être incom-

plet, sans but, sans facultés, sans avenir, » (CHARMA, *Essai sur le langage*, p. 182.)

exigeait-elle cette sorte d'incarnation de ce qu'il y a de plus immatériel au monde, ou bien Dieu avait-il voulu nous faire comprendre la dépendance de notre esprit en le rendant incapable de se secourir sans l'action extérieure de l'enseignement oral ?...

« Toujours est-il que la fait est incontestable, et que la parole est le moteur primitif et nécessaire de nos idées, comme le soleil, en agissant par son action la vaste étendue de l'air, y produit la scintillation brillante qui éclaire nos yeux.

« Il suit de là que la doctrine catholique est dans le vrai, lorsqu'elle nous montre Dieu enseignant le premier homme, soit en faisant jaillir la vérité de son intelligence par la percussion du verbe, soit en lui annonçant des mystères qui surpassaient les forces de l'ordre purement idéal. En effet, puisque l'homme ne pense et ne parle qu'après avoir entendu parler, et que, d'une autre part, les générations humaines viennent aboutir à Dieu, leur créateur, il s'ensuit que le branle premier de la parole et de la pensée remonte à l'heure de la création et a été donné à l'homme, qui ne possédait rien, par celui qui possédait tout et qui voulait lui tout communiquer. Une fois ce mouvement imprimé, la vie intellectuelle a commencé pour le genre humain, et ne s'est plus arrêtée depuis. La parole divine, immortalisée sur les lèvres de l'homme, s'est répandue comme un fleuve intarissable et divisé en mille ramaux à travers les vicissitudes des nations, et conservant sa force aussi bien que son unité dans le mélange infini des idiomes et des dialectes, elle perpétue au sein même de l'erreur les idées génératrices qui constituent le fond populaire de la raison et de la religion. Si la liberté humaine en vicie l'enseignement, ce n'est que d'une manière limitée; ses efforts n'atteignent pas jusqu'aux dernières profondeurs de la vérité. La parole, par cela seul qu'elle est prononcée, porte dans son essence une lumière qui saisit l'âme et se la rend complice, sinon pour tout, du moins pour les principes fondamentaux sans lesquels l'homme s'évanouit tout entier. Ainsi, Dieu, par l'effusion de son verbe continué dans la nôtre, ne cesse de promulguer l'évangile de la raison, et tout homme, quoi qu'il fasse, est l'organe et le missionnaire de cet évangile. Dieu parle en nous malgré nous; la bouche qui le blas-

phème contient encore la vérité, l'apostat qui la renie fait encore un acte de foi, le sceptique, qui se rit de tout, se sert de mots qui affirment tout (128). »

§ V. — *Citations de quelques auteurs qui ont écrit sur le langage.*

Nous avons cité au long, dans un autre ouvrage (129), le sentiment d'une foule de philosophes et de savants sur l'origine du langage et sur son rôle dans l'évolution de l'intelligence humaine. Nous nous bornerons à reproduire ici seulement quelques lignes extraites d'un petit nombre de ces auteurs. Nous omettons la plupart de ceux déjà cités dans cet *Essai*.

BALMÈS. — La parole est le fil conducteur de l'intelligence dans le labyrinthe des idées.

Le signe suit l'idée; il semble nécessaire à l'idée.

Nous ne pourrions apprendre si l'enseignement n'eût présidé au développement primitif de notre intelligence. (*Philos. fond.*, t. I, p. 97 et 214; t. II, p. 314 et 320.)

BALLACHE. — L'homme ne peut étre ce que Dieu a voulu qu'il fût sans la parole. Sans elle, il ne penserait pas, comme sans les yeux il ne pourrait pas voir, comme sans les mains il ne pourrait pas toucher, comme sans les oreilles il ne pourrait pas entendre. (*Essai sur les institutions sociales*, 1^{re} partie, chap. 9.)

BARCHOU DE PENHOEN (le baron), membre de l'Institut. — Si l'homme se sait, s'il se comprend, s'il parcourt les diverses phases d'une évolution intellectuelle au bout de laquelle il s'apparaît dans toute la grandeur de sa nature, c'est grâce à la parole. S'il arrive à la connaissance, et par suite, jusqu'à un certain point, à la possession du monde matériel, c'est encore grâce à la parole. Nous enfantons le monde, nous nous enfantons nous-mêmes par la vertu de notre propre verbe. (*Essai d'une philosophie de l'histoire*, t. I, p. 59.)

BAUTAIN. — Sans le ministère de la parole il n'y a pour l'humanité ni développement intellectuel ni développement moral.

La nécessité de la parole ressort de la constitution même de l'homme. Son intelligence, son esprit ne voient point directement les choses intelligibles, spirituelles. La vérité, la lumière ne pénètrent en lui qu'à travers son enveloppe organique, et par

(128) LACORDAIRE, *Conférences de Notre-Dame*, 49^e conf. — Voy. la note II, à la fin de l'introduction.

(129) *Du langage et de son rôle dans la constitution de la raison*; 1 vol. in-12, Paris, Lecoffre, éditeur.

conséquent il faut qu'elles revêtent une forme analogue au milieu qu'elles doivent traverser, comme le rayon du soleil est nécessairement modifié par l'atmosphère avant d'arriver à la terre. (*Psychol. expériment.*, t. II, p. 196-201.)

BERTON (M. l'abbé). — Pour les notions intellectuelles, il est impossible qu'elles aient un caractère d'actualité et de perceptibilité avant l'acquisition de la parole. (*Essai philos. sur les droits de la raison*, p. 187.)

BLANC SAINT-BONNET. — Il ne peut pas plus y avoir de pensée sans ses paroles que de signes sans ses limites. (*De l'unité spirituelle*, t. III, p. 1170.)

BLAUD (la docteur). — Sans la parole, la pensée serait nulle, l'intelligence muette ne pourrait rien produire comme elle ne pourrait rien manifester.

La pensée n'est pas la parole, mais, sans elle, elle ne pourrait naître et paraître au dehors. A son tour, la parole n'est pas la pensée, mais, sans celle-ci, elle ne pourrait se former. (*Traité de physiol. philos.*, t. II, p. 276, etc.)

BOSSUET. — Sans nous égarer, avec Platon, dans ces siècles infinis où il met les âmes en des états si bizarres, que nous réfuterons ailleurs, il suffirait de concevoir que Dieu, en nous créant, a mis en nous certaines idées primitives, et que ces idées se réveillent par les sens, par l'expérience et par l'instruction que nous recevons les uns des autres. (*Logique*, ch. 37.)

Nous ne pensons jamais, ou presque jamais, à quelque objet que ce soit, que la nom dont nous l'appelons ne nous revienne, ce qui marque la liaison des choses qui frappent nos sens, tels que sont les noms, avec nos opérations intellectuelles. (*Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. 3, § 14.)

DE BROTONNE. — Otez la langue à l'homme, toutes les facultés sont inertes, il n'existe qu'un animal plus misérable que les autres. (*Civilisation primitive*, p. 236.)

BUEZZ. — Personne n'ignore que la connaissance des mots est nécessaire chez les hommes à toute opération dont ils puissent se rendre compte. (*Traité complet de philos.*, t. I, p. 225.)

Il est un fait qui est aujourd'hui démontré en philosophie, c'est que l'homme ne peut penser sans signes ou sans une parole quelconque. (*Introduction à la science de l'histoire*, t. II, p. 227.)

CABAILLAC. — Une fois que la pensée s'est

incorporée dans la parole, le sentiment de la pensée et celui de la parole se fondent l'un dans l'autre au point de ne pouvoir plus, non-seulement se séparer, mais même se distinguer. La parole est pensée, le sentiment de la parole est le sentiment de la pensée, et nous ne pouvons avoir d'autre sentiment de la pensée que celui que nous avons de la parole. Et remarquez bien que c'est vrai, non-seulement des idées abstraites et générales, mais même des idées individuelles, lorsque leur objet a été nommé. (*Études élém. de philos.*, t. II, ch. 10, p. 386.)

CHARMA. — Sans la langue, toutes nos idées générales, toutes nos idées abstraites, réduites à leur propre essence, s'évanouiraient, se disperseraient aussitôt que l'esprit les perdrait de vue et il nous faudrait sans cesse les refaire. La langue, en les incarnant, les fixe et les solidifie; grâce à elle, l'abstraction, la généralité, pures conceptions, prennent un corps, se substantifient et vivent par là d'une existence indépendante. (*Essai sur le langage*, p. 174.)

COCHET (inspecteur général de l'instruction publique). — C'est la loi fondamentale de l'esprit humain qu'il ne puisse s'élever à la conception de l'intelligible qu'en s'appuyant sur des signes sensibles.

Le langage est la condition organique du développement de toutes nos facultés intellectuelles. (*Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. I, p. 203, et t. II, p. 12.)

CUVIER (le baron G.). — Cette disposition à exprimer une idée très-générale par un signe commun est ce qui caractérise l'espèce humaine, et ce qui est le germe de toutes ses facultés intellectuelles; car ce n'est qu'au moyen des idées générales, exprimées par des signes, qu'elle fait des jugements, des raisonnements et toutes ses autres opérations purement intellectuelles. (*Hist. des sciences naturelles*, t. V, p. 166.)

CONDILLAC. — Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire et essayez de réfléchir sur les lois civiles et morales, sur les vertus et les vices, enlla sur toutes les actions humaines, vous reconnaîtrez votre erreur. (*Art de penser*, passim.)

COUSIN. — Le langage est certainement la condition de toutes les opérations complexes, et peut-être de toutes les opérations simples de la pensée. (*Cours de 1819*, 1^{re} partie, p. 109.)

DE GÉRANDO. — L'homme privé, dès sa

naissance, du commerce de ses semblables et de l'usage de tous les signes que ce commerce nous conduit à instituer, ne s'élève point au-dessus du cercle étroit dans lequel végète la brute.

Quelles que soient les facultés que l'homme tenait déjà des bienfaits de la nature, ces facultés, sans le secours du langage, seraient en nous oisives et impuissantes.

Sans le langage la réflexion serait toujours stérile; c'est lui qui détermine son activité et ses progrès. (*Des signes et de l'art de penser*, t. I, *Introd.*, p. 1 et 7; t. II, p. 230.)

DESTUTT DE TRACY. — Sans les signes, nous ne penserions presque pas. (*Ideologie*, ch. 17.)

DUGALD-STEWART. — Sans l'usage des signes, toutes nos pensées se seraient bornées aux individus. (*Eléments de philos. de l'esprit humain*, t. I, p. 144.)

GENDY (le docteur). — Le langage est le levier de l'intelligence. C'est, dans les choses intellectuelles, l'appui qu'Archimède demandait dans les choses physiques pour soulever le monde. (*Physiologie philosophique*, p. 237.)

GIBON. — L'homme s'attacherait peu aux détails s'il était privé des moyens d'analyse que lui fournit la parole. L'analogie nous porte à croire que toutes ses idées ne seraient que des images et qu'il ne saisisait que des ensembles. (*Cours de philosophie*, t. I, p. 156.)

HARRIS. — Les mots ne sont les signes ni des objets extérieurs individuels, ni des idées particulières; il n'est pas de leur essence de représenter autre chose que les idées générales. (*Hermès, ou Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, traduit de l'anglais par Thurot. Londres, 1732.)

HUMBOLDT (le baron Guillaume de). — Sans le langage, point de conception achevée, point d'objet pour l'âme, car aucun objet extérieur n'obtient de réalité pour elle qu'au moyen de la conception. Or, dans la formation et dans l'emploi du langage on voit toujours passer nécessairement toute la nature de la perception subjective des objets. (Dans *STRECHER, Analyse des doctrines de G. de Humboldt*, p. 26.)

De quelque manière qu'on le prenne, l'homme ne vit, ne se meut que par le langage. (*Id.*, *ibid.*, p. 23.)

KLAPROTH (art. *Langues* dans l'*Encyclopédie moderne*). — Sans langage l'homme serait placé au même degré que les animaux

et ne suivrait que les impulsions confuses de sa pensée. Penser et parler sont donc, d'après leur origine, une même chose; car sans parole on ne peut penser, et sans penser on ne peut parler.

M. LÉON VAÏSSE, dans une note, commente ainsi ce passage: « Dans l'exercice de la pensée notre intelligence n'opère pas directement sur les idées; elle opère seulement sur les signes qui les représentent. Or, comme il est parfaitement démontré qu'un sourd-muet peut penser sans être en état de parler, il s'en suit que ce qui est indispensable à l'acte intellectuel, ce n'est pas précisément la parole, mais c'est un ordre quelconque de valeurs significatives. »

LAURENTIE. — La société développe l'intelligence, et sans la société l'homme serait sans idées. (*Introd. à la philos.*, p. 62.)

LEIBNITZ. — Si caractères abissent, nunquam quicquam distincte cogitarem, neque rotociuarem. (*Dial. de connex. inter res et verba*. — *Œuv. phil.*, édit. Raspe, p. 509.) — Ailleurs il appelle les langues le miroir de l'entendement.

LOCKE. — On ne saurait jamais faire bien entendre les vérités générales, et rarement les comprendre soi-même, si ce n'est en tant qu'elles sont conçues et exprimées en paroles. (*Essai sur l'entend. hum.*, liv. IV, ch. 4.)

MALLAT. — Otez le langage mental, et les opérations de la pensée n'ont plus rien que de complexe et de confus. Essayez, sans le secours de la parole, d'abstraire, de généraliser, de raisonner; la possibilité d'une semblable opération peut à peine se concevoir. (*Études philosophiques*, t. I, p. 235 et suiv.; ouvr. cour. par l'Acad. franç.)

MAUPIED (M. l'abbé). — En dehors de la société, l'homme ne parlerait pas; son intelligence ne se manifesterait pas; être isolé dans le monde, le présent serait tout pour lui; sa conservation individuelle l'absorberait tout entier. (*Dieu, l'homme et le monde*, t. II, p. 308.)

MILLOT (l'abbé). — Il est certain que l'esprit humain n'a jamais pu connaître et combiner que des objets fixes et déterminés, ou des modifications de ces objets. Il est aussi certain qu'il n'y a que les mots qui puissent distinguer, fixer et déterminer les idées, ainsi que leurs modifications, de sorte que, supposer la combinaison et la multiplication des idées avant l'invention des mots qui les font distinguer, qui les fixent et les déterminent, c'est mettre l'effet avant la cause. (*Histoire*

philosophique de l'homme; Réfutation de Maupertuis.)

REID. — Le langage sert à penser aussi bien qu'à communiquer ses pensées.

Le signe est tellement associé avec la chose signifiée que celle-ci ne s'offre point à l'esprit sans l'autre. (*Essai V*, p. 198.)

REMI-VALADE. — La parole n'est pas seulement l'interprète de la pensée, elle en est aussi l'instrument. En la rendant sensible pour les autres, elle la rend plus saisissable pour nous-mêmes, et en facilite les combinaisons à tel point qu'il est presque vrai de dire que nous ne pensons qu'à l'aide des mots. — M. Remi-Valade est professeur à l'institution impériale des sourds-muets de Paris; voy. ses *Études sur la Lexicologie et la grammaire du langage naturel des signes*, p. 195.)

ROUGEMONT (F. de). — L'intelligence ne peut concevoir une idée sans le secours des mots. (*Le peuple primitif*, t. I, p. 12.)

ROUSSEAU (J.-J.). — Les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. (*Discours sur l'origine et les fondements*, etc.)

ROUX-LAVERGNE. — Le langage est l'instrument indispensable sans lequel la raison humaine ne passerait jamais de la puissance à l'acte.

Nous entendons par idée une notion ayant pour assensée d'être inséparable d'un signe, au même sens et avec la même rigueur qu'une substance est inséparable d'un phénomène (*De la philosophie de l'histoire*, p. 255).

SAISSET AM.-JACQUES, J.-SIMON. — Les opérations intellectuelles un peu compliquées deviennent impossibles sans le secours de la parole; quelle que soit, en effet, celle de nos trois opérations fondamentales que l'on considère, l'idée, le jugement, le raisonnement, ont également besoin du langage.

Le langage naturel est absolument impuissant pour exprimer une idée abstraite; le plus simple développement de la pensée

suppose et exige de nombreuses abstractions. (*Manuel de philosophie*, p. 274, 278.)

SCHLEGEL (Frédéric). — Les sourds et muets, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, reproduiraient le phénomène de l'imbécillité; car, en eux, l'absence du langage serait suivie de celle de la raison. Aussi les hommes généreux qui se dévouent à la tâche pénible mais honorable de former à la raison cette classe d'infortunés, n'atteignent leur but qu'en substituant à l'usage du langage articulé le secours du langage des signes; tant il est vrai de dire que c'est la parole qui imprime à l'homme le cachet de la raison. (*Philosophie de la vie*, t. I, leç. 3, 122, p. 117.)

SCHLEICHER. — L'activité de l'esprit, en se manifestant sous les formes de la pensée, a besoin de la langue, absolument comme l'esprit a besoin du corps. On ne peut penser que par et dans une langue. (*Les Langues de l'Europe moderne*, trad. de l'allemand par EWENBECK, p. 6.)

SLOMAN (le d^r Henri). — Une pensée n'existe que virtuellement tant qu'elle n'est pas formulée dans la langue. (*La logique subjective de Hegel*; Remarques, p. 137.)

TISSOT. — Nous ne sortons de la perception, nous ne nous élevons à la généralisation, nous ne jugeons même, à proprement parler, ou en matière abstraite, que par le moyen des signes ou du langage. (*Anthropologie spéculative*, t. I, p. 267.)

THIEL. — La raison ne peut se passer de la parole, ni la parole naître sans la raison. (*Programme d'un cours élém. de philos.*, t. II, p. 95.)

WISEMAN (le cardinal). — Le langage est évidemment le pouvoir de donner un corps à la pensée, et, pour ainsi dire, de l'incarner; aussi nous pouvons presque aussi facilement imaginer notre âme sans aucun corps, que nos pensées sans les formes de leur expression extérieure. (*Discours sur les rapports entre la science*, etc., disc. 1.)

Pour compléter cet *Essai*, voy. la première partie de l'Introduction de ce Dictionnaire, et l'article *LANGAGE* (Origine du), etc., etc.

NOTES ADDITIONNELLES

A L'ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

NOTE A (Col. 116).

Du sourd-muet.

Tout ce qui est dit de la nécessité du langage pour le développement et la formation de la raison, est évidemment applicable de tout point au sourd-muet. Mais celui-ci n'est pas l'homme isolé, l'homme de la nature des rationalistes; le sourd-muet vit, grandit, se développe au sein de la société. Quoique privé de la communication verbale, il y participe nécessairement au bienfait de la civilisation; il y reçoit par les yeux une éducation fort incomplète, sous doute, mais suffisante pour jeter dans son esprit une foule d'idées qu'il n'aurait certainement pas dans l'état d'isolement. Il y est soumis aux règles morales qui régissent la famille et l'Etat; il y est témoin de nos arts et de leurs productions, de notre culte et de ses cérémonies, de nos usages et de tout ce qui constitue la vie commune. Tout ce qu'il voit le porte naturellement à réfléchir, et tout lui est d'ailleurs expliqué par les relations de toutes sortes qui s'établissent entre lui et ceux qui l'entourent, entre ceux qui l'entourent et le reste des hommes. Enfin le seul spectacle de la vie sociale prêté avec lui une instruction profonde qui en fait comme un livre où tout homme peut recueillir une expérience toute faite, lire ses droits et ses devoirs, et poiser tous les éléments de la science nécessaire au développement de la moralité humaine.

Toutefois, malgré les avantages apparents de sa position, on est obligé de reconnaître que le monde rationnel et supra-sensible reste fermé au sourd-muet tant qu'il n'a pas reçu une instruction régulière qui l'élève jusqu'aux idées intellectuelles, morales et religieuses. « Les secrets du monde intellectuel », dit M. de Gérando, « sont ignorés du sourd-muet; en vain on lui en demanderait compte (130-40). » « L'instruction », dit-il encore, « peut seule introduire les sourds-muets à la vie sociale, morale et religieuse (141). »

Chez le sourd-muet privé d'instruction, à la vue des actions des hommes, tout se réduit à éprouver « le plaisir ou de la douleur, de la joie ou de la tristesse, de l'amour ou de la haine, et à voir que tous les hommes éprouvent les mêmes affections et les mêmes sentiments que lui, et que comme lui ils font effort pour résister le sentiment du plaisir et pour repousser le sentiment de la douleur. Instruit par sa propre expérience, il ne doute pas qu'on fait du mal à autrui en le frappant, et qu'on lui cause de la peine en lui volant ce qui est à son usage. Aussi toutes les fois qu'il n'aura pas une raison d'agir, il s'abstiendra de frapper ou de voler; mais, lorsqu'il aura un motif quelconque, il agira sans scrupule et sans remords, parce qu'il ne sait pas, qu'il ne juge pas qu'il est mal de nuire à autrui, vu qu'il ignore que l'action de frapper et de voler est contraire à une loi qui le défend. « Borné aux seules sensations qu'il éprouve, il est gai si elles sont agréables, et triste si elles sont fâcheuses (142); » mais quoique affecté d'une manière différente en voyant maltraiter

ou secourir un malheureux, parce qu'il serait content d'être secouru et chagrin d'être maltraité, il ne juge pas de la bonté ou de la malice de l'action dont il est témoin. S'il connaît la correction, il ignore la justice. Etant lui-même sa fin, il n'a d'autre règle que l'amour de lui-même; tout ce qui lui plaît est bien, et tout ce qui lui déplaît est mal. Voilà toute sa morale, il s'en connaît point d'autre (143).

Mais, dit-on, le sourd-muet ayant des yeux pour voir et une intelligence pour comprendre la conduite des hommes, les cérémonies du culte, le spectacle de l'univers doivent élever son esprit à la connaissance de la Divinité et du monde moral.

Supposons pour un moment que, sans le secours d'un idiome, le sourd-muet puisse raisonner intérieurement sur toutes choses, qui nous dira qu'il cherche véritablement à se rendre compte de ce qui se passe autour de lui? Et s'il s'en occupe sérieusement, ne sera-t-il point exposé à se tromper à chaque pas? Les pieux exercices de la famille ne le conduiront-ils point à des inductions superstitieuses? Les cérémonies de la religion ne le porteront-elles pas à borner son culte aux objets sensibles qu'elles représentent? Si, malgré son indigence intellectuelle, il est assez heureux pour comprendre qu'il doit élever plus haut ses pensées, combien de temps lui faudra-t-il pour se former la notion d'une puissance suprême? Combien de temps pour concevoir cette puissance intelligente et libre, digne de nos hommages et de nos respects? Combien de temps pour découvrir l'existence et l'immortalité de l'âme, pour démentir l'obligation d'éviter le mal et de faire le bien, et pour soupçonner la récompense ou la punition promise au serviteur fidèle ou désobéissant? Hélas! les philosophes de Rome et d'Athènes, frappés du bel ordre du monde, croyaient la matière éternelle, et après avoir longtemps cherché la cause de cette admirable harmonie, ils avaient cru la trouver, les uns dans l'air, les autres dans le feu; et l'on voudrait que le sourd-muet, ne recevant rien d'autrui, réduit à ses seules forces, reconduit, à la vue de ce qui se passe autour de lui, un Dieu créateur et invisible, auteur de son être, soutien de son existence! On voudrait qu'il imaginât la distinction du bien et du mal, et qu'il créât, en quelque sorte, la morale tout entière, tandis qu'on ne saurait nommer une seule vérité morale que l'esprit de l'homme ait réellement découverte! Certes, ce serait donner à un être disgracié une tâche bien difficile à remplir et d'une exécution bien incertaine, quand même il serait vrai, comme on le prétend, que les actions dont il est témoin fussent le portier à en chercher la cause.

Mais nous sommes bien éloignés d'accorder cette supposition, car il est évident que pour tirer quelque instruction de la conduite et des actions des hommes, il faut avoir des notions fondamentales sur Dieu et sur le bien et le mal, notions dont le sourd-

(130-40) De l'éducation des sourds-muets, t. II, p. 435.

(141) *Id.*, p. 432.

(142) Cours d'instruction d'un sourd-muet, par

M. l'abbé SCARD, Discours préliminaire, page 11.

(143) *Id.*, *ibid.*

muet est privé. Pour s'instruire à la vue des «ré-moines du culte, il faut en connaître l'objet et le motif; autrement les actions extérieures de piété ne sont qu'un vain spectacle : il n'y a aucun rapport entre des prosternations, des encensements, et un être invisible, maître et seigneur de toutes choses. Pour étudier les différents objets qui frappent nos regards, et remonter péniblement de l'effet à la cause, il faut raisonner, poser des principes et tirer des conséquences, ce qu'on ne peut faire qu'à l'aide des mots d'une langue : l'expérience et les faits l'ont prouvé.

Le sourd-muet, dans ses actes extérieurs de piété, n'agit que par imitation. Ainsi l'enfant, au sortir du berceau, imite sa mère; comme elle il se met à genoux, remue les lèvres, prend un rosaire, et en parcourt machinalement les grains. Est-il surprenant que le sourd-muet, avancé en âge, fasse la même chose et soit imitateur? Un sourd-muet, nommé Louis, voyant un sourd-muet instruit faire sa prière dans un livre, demandait lui-même un livre, et comme on le lui refusait à cause de son ignorance, prenait au hasard une feuille de papier, allait se placer auprès de son camarade d'infortune, et se comportait comme s'il avait lu et pris d'une manière furtive et fort recueillie. Lisait-il, priait-il Dieu? Non, sans doute. Que faisait-il donc? Il imitait, et il était content. Dans l'école de Paris, il en est un autre qui assiste avec assiduité aux Offices de l'Eglise, se lève, s'assoit et se prosterne avec les fidèles; aux fêtes solennelles, il porte la lanterne avec beaucoup d'à-plomb et de gravité; mécanicien né, il monte, arrange et règle l'horloge. Cependant depuis trente ans qu'il est dans la maison, on n'a jamais pu le faire réfléchir aux vérités intellectuelles; il ne pense qu'à ce qui tombe sous les sens. On ne peut donc pas se fier aux simples apparences, ni soupçonner la connaissance des choses d'après certaines manières d'agir. Les marques extérieures de piété n'ont donc pas une liaison nécessaire avec les premiers principes de la religion et de la morale.

Que, sans avoir fréquenté les écoles, les sourd-muets sachent gesticuler et faire des signes délibérés et avec intention, nous en convenons; mais ces signes, en petit nombre, sans ordre et sans liaison, analogues aux nécessités de la vie, à des objets sensibles et d'un usage commun et ordinaire, ou, tout au plus, à certaines actions qui ont frappé leurs regards et qu'ils tâchent de décrire en imitant la forme et l'image des choses, n'ont jamais rapport aux vérités intellectuelles. Pour faire des signes de vérités intellectuelles, il faudrait connaître ces vérités, et elles sont ignorées des sourd-muets. N'ayant des yeux que pour le monde physique, leurs gestes ne correspondent qu'à des objets extérieurs; c'est un fait reconnu de tous les instituteurs des sourd-muets, et même ces gestes ne sont que des descriptions vagues, grossières et difficiles à comprendre.

Un directeur d'institution de sourd-muets d'une haute importance, a tracé le portrait suivant des infortunés à l'instruction depuis qu'il a déjà consacré près de trente ans de sa vie :

« Le sourd-muet est plein de préventions contre les hommes; il se nourrit de l'idée que ses parents, sa famille, toutes les personnes qu'il hait, qu'il voit, qu'il fréquente, ont plus du bienveillance pour les autres que pour lui.

(141) « On a vu, » dit Leibnitz (Nouv. essais, l. II, c. 1), « un enfant né sourd et muet marquer de la vénération pour la pleine lune, et l'on a trouvé des nations qu'on ne voyait pas avoir appris autre chose. »

Tout le monde connaît l'histoire du jeune Sinentis, élevé jusqu'à dix ans conformément à la fiction de l'auteur d'Emile, et qui n'avait jamais jusqu'à lui entendu ni lu le nom de Dieu. Cependant, en l'absence du nom, le besoin de l'objet s'était fait sentir; il croit l'avoir trouvé dans le soleil. Comme cet être éclatant semble

« Il n'a pas l'idée de son malheur, il ne sait pas que les autres possèdent un sens qui lui manque; il s'imagine que tout le monde est sourd-muet.

« On ne doit donc pas s'étonner qu'une certaine aigreur résulte de sa position et de l'abandon dans lequel on le laisse végéter. Mais on concevra plus difficilement que cette position lui inspire des sentiments d'orgueil, des préjugés en faveur de sa supériorité. Rien n'est plus vrai cependant. Le pauvre sourd-muet n'ayant tout moyen de communication avec ses semblables que quelques gestes, sans aucune idée de l'existence d'un autre moyen de manifester ses sensations, ses sentiments, ses volontés, ses idées, fait des signes un usage plus habituel que les autres hommes; la nature chez lui est ingénieuse à les perfectionner. Il les perfectionne lui-même sans cesse par l'usage, et, dans sa conviction, il s'exprime bien, il parle avec clarté, il s'entend avec élégance. Et sa famille et les étrangers ne manient aussi facilement que lui ce langage minime; la difficulté qu'ils ont à le comprendre lui donne une pitoyable idée de leur intelligence; l'embarras plus grand encore qu'ils éprouvent pour s'exprimer n'est guère de nature à lui inspirer plus d'estime pour eux. Dès lors il ne faut pas s'étonner qu'il se élève au-dessus de ceux qui l'entourent, qu'il réside dans son esprit, bien au-dessous de lui, ceux qui auraient dû être pour lui les interprètes, les professeurs des vérités sociales, des vérités morales ou révélées.

« Cette aberration de son esprit est le produit de son infortune qui l'a placé hors de la voie ordinaire tracée par la Providence, et cette déviation le fait tomber dans toutes sortes de suppositions fausses. Privé de guide, il croit du bon sens, si je ne sais combien d'idées absurdes auxquelles son intelligence incomplète, son imagination livrée à elle-même, parviennent à donner une réalité.

« Suivons le sourd-muet dans toutes les habitudes sociales. Il voit prier ses frères; la mère ou la bonne prie avec eux, mais on ne l'invite pas à s'associer à la prière; on le repousse même, ou si on lui permet de s'agenouiller à côté des autres, c'est avec un geste qui lui dit : Vous ne comprenez rien à ce que nous faisons. Il saisit le sens de ce geste, et cette répulsion l'aigrit encore davantage.

« Puis aucune explication n'ayant fait connaître la valeur et le sens de cette action, rien ne l'ayant éclairé sur la portée et le but de cette humble position d'une personne se mettant à genoux, qu'en résulte-t-il? Il n'a encore aucune idée de la Divinité, il n'a que cette agitation de l'âme qui la porte vers un Être suprême, encore inconnu, mais qu'elle rêve vaguement. Ébloui, il regarde la direction que l'on donne aux yeux dans la prière, et ne trouvant rien de plus grand que le soleil et la lune, il deviendrait idolâtre, s'il était possible, avant d'avoir l'idée de la Divinité; et c'est la terreur plutôt que le respect qui l'anime (142). Il jouit du soleil et de ses bienfaisants rayons, sans raisonner sur leur douce influence; mais la lune inspire à tous les sourd-muets une crainte vague; j'en ai vu qui lui montraient le poing pour la menacer, l'effrayer et l'inspécher de les poursuivre de ses regards; tous en ont peur.

« Dans son imagination, le firmament devient un amalgame absurde de rêves et d'images impossi-

se promener chaque jour du levant au couchant, pour répandre sur la terre la lumière et la chaleur avec d'innombrables bienfaits, l'enfant n'hésita pas à en faire un être vivant, comme toute l'antiquité païenne l'a fait. Tous les matins, par le beau temps, il allait mystérieusement au jardin pour assister au lever de l'astre du jour et pour lui apporter son hommage. Jamais Vestale, comme il l'a dit depuis, ne lui a rendu un culte plus sincère, plus cordial et plus pur.

bles. Les étoiles sont des lampes que l'on allume le soir dans des maisons invisibles. Il est vrai, mais que tous supposent comme existant. S'il pleut, ce sont les ménagères qui lavent leurs demeures, ou qui jettent des seaux d'eau. Ils admettent sans sourcilier d'autres explications tout aussi folles et aussi absurdes.

« A l'église, si on l'y mène, tout ce qu'il voit lui inspire de l'étonnement; mais ce qui le révolte par-dessus tout, c'est l'enterrement des morts.

« La mort : ce mot ne lui dit rien, — il n'a pas l'idée de mourir; il ignore ce que c'est que mourir; il ne veut pas mourir. Le sentiment de sa destination éternelle l'agite, mais il ne lui sert qu'à nier la vérité de ce qu'on lui dit... Il s' imagine qu'il vivra toujours, et enterrer un cadavre est pour lui étouffer un homme, ou tout au moins l'emprisonner dans la terre. S'il s'agit de l'enterrement de ses parents, il hait ceux qui y concourent, il déteste le prêtre qui remplit les dernières cérémonies. Ces erreurs, ces préventions, ces préjugés deviennent le plus grand obstacle au succès de son instruction méthodique.

« La rectitude, la logique naturelle des autres enfants doués de tous leurs sens, la virginité de leur intelligence, les prédisposent à la foi, aux vérités que nous leur révélons successivement; leurs âmes ont faim et soif, elles languissent après les notions dont elles pressentent la féconde influence. C'est l'œil qui éberle la lumière et qui se réjouit de son éclat; c'est l'oreille à laquelle pleut naturellement le son; c'est le goût dont les papilles sont instinctivement agitées lorsqu'elles sentent la nourriture. Ainsi l'enfant cherche à connaître, à nourrir son âme de vérités; toute son envie est d'apprendre, tout son bonheur de comprendre. Si son corps trouve des jouissances en satisfaisant aux exigences de la faim et de la soif, son âme jouit davantage encore au développement de sa raison.

« L'enfant ordinaire a d'abord pu apprendre la langue par l'ouïe; par la langue, il a appris une foule de notions; son esprit voit, sa vue est juste, nette et étendue; elle s'élargit encore tous les jours, parce que les notions fécondent l'âme, et que du connu

elle conclut à ce qui lui est encore inconnu; les instituteurs primaires, aux mains de qui naît la liasse dans leur jeune âge, n'ont plus qu'à bâtir sur des fondements vrais et solides.

« Mais il n'en est pas ainsi pour le sourd-muet. A son entrée dans nos institutions, tout chez lui est à défaire. A la besogne de l'instruire se joint la tâche plus ardue encore de détruire ce qui existe dans son intelligence.

« Instruire un enfant ordinaire avant que son intelligence soit dérontée, avant que son jugement soit faussé par des préjugés, est une tâche comparativement facile, car telle est la destinée de l'enfant, c'est sa nature, la Providence veut que l'enfant apprenne tout; mais, avant d'instruire un sourd-muet, on doit combattre les vices absurdes de son esprit, réfuter ses idées erronées, redresser la direction de sa volonté, changer les habitudes déjà invétérées de penser et d'appréhender les choses; il faut renverser des convictions basées sur l'amour-propre et l'orgueil; c'est presque une âme à refaire. Une telle charge, on le comprend, triple les difficultés de l'éducation; ce n'est plus une marche régulière, c'est une lutte, un combat continu. Il ne s'agit plus seulement d'appliquer une méthode qui a subi l'épreuve de l'expérience; développer l'intelligence d'un sourd-muet rempli de préventions et d'erreurs, c'est marcher à tâtons à la découverte des obstacles et des moyens de les ôter de la route; or, qu'on le remarque bien, ces obstacles ce sont des convictions implantées dans un esprit vierge; des idées que l'enfant sourd-muet s'est assimilées avec le lait, des préjugés nourris en dehors de tout contrôle, en dehors de tout contrôle, que rien n'a combattus. Oh! l'enfant sourd-muet, avec sa vie à lui seul, perd un temps précieux, et la perte en est presque irréparable, car l'âge destiné par la Providence au développement de l'esprit de l'enfant, c'est l'enfance; alors tout contribue au succès : sa curiosité, sa foi naïve, sa soumission, la vivacité de sa mémoire, la bonté de son cœur, la droiture de sa raison, ses désirs même qui constituent une espèce de faim de l'esprit. »

(L'abbé CARTON.)

NOTE B (Col. 134).

Idees générales et termes généraux.

Nous avons dit que le vocabulaire d'une langue était tout entier composé de termes abstraits et généraux. C'est en effet une chose remarquable que le peu de place qu'y occupent les noms propres. Il semble pourtant que si le langage eût été d'invention humaine, il eût dû se composer de noms propres. Il était naturel, en effet, de désigner d'abord par un mot particulier, chacun des individus organiques ou inorganiques avec lesquels on était immédiatement en rapport. Mais si le langage s'était borné à nommer seulement les individus, comme le nombre de ceux-ci est infini, il aurait fallu, pour former une langue parfaite, que le nombre des mots eût été aussi infini, et, dans cette hypothèse, il aurait surpassé la capacité des hommes les plus habiles. En outre, comme les individus n'ont qu'une existence passagère et fugitive, le langage des hommes qui vivaient il y a un siècle serait aujourd'hui absolument inconnu. Enfin le langage de chaque province, de chaque ville, de chaque hameau, eût été nécessairement partout différent, et eût changé partout à chaque instant, puisque telle est la nature des individus à laquelle il est assujéti.

(115) Syllagizari non est ex particulari,
Nec negativis, recte concludere si vis.

Si le langage ne se fût composé que de noms propres, aucune proposition générale n'eût été possible, parce que, dans cette hypothèse, tous les termes de la langue auraient été particuliers; point de proposition affirmative, parce qu'il n'existe point dans la nature d'individu qui soit autre que lui-même. Il n'y aurait donc eu de propositions possibles autres que des négations particulières. Ainsi le langage n'aurait pu servir à la communication des vérités générales affirmatives; il n'y aurait point eu de démonstration (145), par conséquent point de sciences, qui ne sont que les résultats d'un ensemble de démonstrations; point d'arts, puisque ceux-ci ne sont que des applications pratiques des théorèmes des sciences.

Mais puis-je n'en est pas ainsi, puisque les mots ne sont pas les signes des objets extérieurs individuels, il n'est pas de leur essence de représenter autre chose que des idées générales. Et en effet les adjectifs, les pronoms, les verbes, les participes, les adverbies, les articles, les prépositions, les conjonctions, les interjections, sont tous, sans exception, des termes généraux. Il en est de même de tous les substantifs, à l'exception des noms propres (146).

(146) Quand nous disons que nous avons l'idée ou la notion d'une chose, nous voulons dire que cette chose,

Cependant tous les objets sensibles sont des individus; il en est de même des objets de la conscience, de tous les objets de nos jouissances et de nos desirs, de nos espérances et de nos craintes. On peut avancer sans témérité que, sur la terre et dans les cieux, Dieu n'a créé que des individus.

Comment se fait-il donc que les mots généraux tiennent tant de place dans les langues, et les noms propres si peu?

C'est que les objets désignés par des noms propres n'ont qu'une existence locale, et ne sont connus que d'un village ou d'un canton; les autres hommes qui parlent la même langue et le reste du genre humain les ignorent. Les noms par lesquels on les désigne étant particuliers à la localité, et ne se traduisant point dans les autres langues, ne font pas plus partie du langage, que les coutumes d'un bureau ne font partie de la législation d'un peuple.

Il faut observer, de plus, que l'essence de tout objet nous étant impénétrable, les individus ne se montrent à nous que par leurs propriétés, telles que le nombre de leurs parties, leurs qualités sensibles, leurs relations à d'autres individus, leur situation, leurs mouvements. C'est par là qu'ils nous sont utiles ou nuisibles; qu'ils excitent en nous des espérances ou des craintes; qu'ils servent d'instruments à nos desirs; c'est enfin par l'expression de leurs attributs que nous pouvons communiquer à nos semblables la connaissance que nous avons acquise de chacun d'eux. La nature même de ces attributs exige qu'ils soient exprimés par des mots généraux. En effet, quelle que soit la créature individuelle que nous observons, ouvrage de Dieu ou des hommes, tous ses attributs sont communs à plusieurs individus; l'expérience nous l'apprend, ou nous le présumons ainsi, et nous leur donnons le même nom dans tous les sujets auxquels ils appartiennent.

Il n'y a pas seulement des attributs d'individus, il y a des attributs d'attributs, qu'on pourrait appeler *attributs secondaires*. La plupart des attributs sont susceptibles de degrés et de modifications diverses, qui ne peuvent s'exprimer que par des mots généraux.

Ainsi la mobilité est une propriété des corps, mais les directions du mouvement peuvent varier à l'infini, et, d'ailleurs, il peut être rapide ou lent, uniforme, accéléré ou retardé.

Puisque tous les attributs primaires ou secondaires s'expriment par des mots généraux, il suit de là que tout ce qui est affirmé ou nié du sujet d'une proposition, ne peut être exprimé que par un terme général.

Les sujets des propositions peuvent être aussi des termes généraux. Voici de quelle manière :

Les mêmes facultés par lesquelles nous distinguons et nommons les différents attributs de chaque sujet, nous font remarquer que plusieurs sujets ont des attributs qui sont les mêmes, et d'au-

tres qui sont différents. C'est un moyen très-naturel que nous avons de ramener l'imminence des individus à un nombre limité de classes que l'on appelle *genres* et *espèces*.

Tous les individus à qui certains attributs sont communs, nous les rangeons dans la même classe, et nous donnons à cette classe un nom qui ne désigne pas un certain attribut, mais la collection de tous les attributs qui distinguent cette classe; de sorte qu'en affirmant ce nom d'un individu, nous affirmions qu'il a tous les attributs qui caractérisent la classe dont il s'agit. La *fourmi*, l'*aigle*, le *lion*, sont des classes d'animaux. Nous distribuons de la même manière toutes les substances végétales et minérales.

Non-seulement nous classons les substances, nous classons aussi les qualités, les relations, les actions, les affections, les passions; toutes choses en un mot.

Dans les classes, on distingue divers degrés qui rentrent les uns dans les autres, tels que les *espèces*, les *genres*, les *familles*, les *ordres*, etc.; quelquefois une espèce se divise elle-même en espèces subordonnées, et la subdivision se poursuit aussi loin que l'exigent les méthodes de la science ou les besoins du langage.

Dans cette distribution des choses, il est évident que le nom de l'espèce exprime plus d'attributs que celui du genre. Chaque espèce comprend d'abord tout ce qu'il y a dans le genre, et, de plus, les attributs qui la distinguent des autres espèces du même genre; et à mesure que les subdivisions s'étendent, l'espèce inférieure embrasse toujours un plus grand nombre d'attributs, en même temps qu'elle s'applique à un moindre nombre d'individus.

De là cet axiome logique, que plus un terme général a de compréhension, moins il a d'extension; et que plus il a d'extension, moins il a de compréhension. Ainsi, dans cette suite de termes généraux subordonnés : *animal*, *homme*, *français*, *parisien*, chaque terme comprend un plus grand nombre d'attributs que le précédent, et s'étend à un moindre nombre d'individus.

On trouve des noms de genres et d'espèces dans les langues informes des tribus les plus sauvages, comme dans les langues polies des nations civilisées. Les ignorants pratiquent les lois de la généralisation et de la classification sans les connaître, comme ils voient les objets et font un bon usage de leurs yeux sans connaître la structure de l'œil et sans avoir étudié la théorie de la vision.

Chaque genre et chaque espèce peuvent être ou le sujet ou le prédicat de propositions innombrables; car chaque attribut, renfermé dans le genre ou dans l'espèce, peut en être affirmé; le genre peut être affirmé de l'espèce, et le genre et l'espèce peuvent l'être de tous les individus qu'ils embrassent. Ainsi, par exemple, on peut affirmer de l'homme tout attribut commun à l'espèce, et en faire

grâce à ses qualités ou propriétés sensibles, a pénétré jusqu'à nous par l'entremise de nos organes ou de nos sens. Mais, au lieu de parler seulement de cette chose individuelle, comme c'est notre intention de le faire, nous disons, à notre insu et sans le vouloir, que nous en avons pris ou reçu une notion générale; car, bien qu'à l'instant même où cette chose vient frapper nos sens, l'acte d'appréhension ou de perception que nous faisons pour la saisir ne porte que sur son individualité, cependant il est si vrai que la généralité s'y trouve d'une manière inséparable, que nous n'avons aucun moyen de ne parler que de son individualité, et que, pour la désigner, nous sommes contraints d'avoir recours à des idées ou notions générales. La pensée ou le moi est une chose générale qui ne peut rien admettre dans son sein qui ne soit de même nature qu'elle, ou qu'elle ne le rende identique à elle en se l'appropriant: il s'ensuit que, quand

nous prenons idée d'une chose, c'est le général qui est en elle que nous saisissons, ou plutôt nous restituons à son individualité la généralité qui s'y trouve cachée ou couverte, et que nos sens n'avaient pu saisir.

Lorsque je dis, par exemple, ce livre, cette maison, à coup sûr j'ai l'intention de désigner une chose individuelle, et pourtant je n'y réussis pas; il m'est tout à fait impossible de dire ce que je veux dire et de ne dire que cela; car, malgré moi, j'associe la notion générale *livre*, maison, à une autre notion générale exprimée par les mots ce, cette, ou par tout autre signe du discours ou du geste qui convient aussi bien au livre qu'à mille autres choses. Mes sens se sont arrêtés sur une chose singulière ou individuelle, sur une seule chose en un mot, et cependant je ne puis la désigner ni dire ce qu'elle est sans éveiller des idées générales.

ainsi le sujet d'un nombre infini de propositions.

Ce que nous avons dit de l'extension et de la compréhension des termes généraux, s'applique aux propositions; les termes généraux leur communiquent l'extension et la compréhension qui est en eux. C'est là une des plus nobles propriétés du langage, et ce qui lui donne la vertu d'exprimer avec facilité et promptitude les résultats les plus élevés de la science et les vérités les plus générales que l'entendement humain puisse concevoir.

Si le prédicat est un genre ou une espèce, la proposition a la même compréhension que le prédicat lui-même. Quand je dis que cette montre est d'or, j'affirme d'elle, par cette seule proposition, toutes les propriétés communes de ce métal; quand je dis d'un homme qu'il est géomètre, j'affirme de lui tous les attributs qui sont propres à l'animal, tous ceux qui sont propres à l'homme, et tous ceux qui sont propres à l'homme qui a étudié la géométrie; quand je dis que l'orbite de la planète de Méreux est une ellipse, j'affirme de cet orbite toutes les propriétés géométriques de cette figure, celles qui pourraient être découvertes un jour, comme celles qui sont connues aujourd'hui.

De même, si le sujet d'une proposition est un genre ou une espèce, la proposition a la même extension que le sujet. Ainsi, quand on démontre que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, cette propriété s'étend à tous les triangles rectilignes qui ont existé, qui existent, et qui pourraient exister.

C'est par cette extension et cette compréhension des propositions, que la connaissance humaine se condense, en quelque sorte, sous une forme adaptée à la capacité de notre intelligence, et qu'elle acquiert une simplicité admirable, sans rien perdre de sa certitude et de sa clarté.

Les propositions générales peuvent se comparer au germe d'une plante, qui, selon quelques philosophes, ne contient pas seulement la plante qui va naître, mais encore les graines qu'elle portera et toutes les plantes qui en naîtront dans un avenir sans bornes.

Il y a pourtant cette différence, que le temps et des circonstances dont la réunion n'est pas en notre pouvoir, doivent concourir au développement de tous ces germes, au lieu qu'une proposition générale est toujours prête à rendre intactes les vérités particulières qui lui ont été confiées.

Ainsi la sagesse des siècles et les plus sublimes théorèmes de la science pourraient être déposés, comme l'*Iliade*, dans une coquille de noix, qui les transmettrait aux générations futures. Cet effet miraculeux du langage réside tout entier dans les termes généraux, annexés aux divisions et aux subdivisions des choses.

Ce qui précède suffit pour montrer que non-seulement tout langage, mais toute proposition serait impossible sans les termes généraux; que ces termes forment le fond des langues, et seuls leur communiquent cette inappréciable propriété d'exprimer, sans effort et avec rapidité, toutes les vérités de l'expérience et toutes les découvertes de la science.

NOTE C (Col. 150).

Contraverse entre M. l'abbé Maret et la Revue catholique de Louvain sur la nécessité de l'enseignement et la révélation naturelle.

Il s'est engagé, dans la *Revue catholique de Louvain*, une polémique intéressante entre M. l'abbé Maret et M. Labis au sujet d'une *Théorie de la connaissance*, soutenue par le doyen de la Faculté de théologie de Sorbonne dans son livre *Philosophie et religion*. Voici la réponse que fait M. Labis à la deuxième lettre que M. Maret a adressée à la *Revue de Louvain* (sept. 1857) :

« La question principale qui nous divise, » dit M. Maret, « est celle de savoir si, outre la révélation surnaturelle et théologique, si, outre la révélation de la nature et de la raison, qu'on peut appeler, en un sens, *révélation naturelle*, il existe une autre révélation naturelle... »

« Ce n'est pas là, » répond M. Labis, « la question qui nous divise, et nous nous empressons de dire que la révélation de la nature et de la raison est l'unique révélation naturelle que nous admettions et dont nous proclamons la nécessité. »

« Nous admettons également avec le savant professeur que l'objet le plus élevé de cette révélation, ce sont les idées, les principes, les vérités éternelles que l'homme ne fait pas, qu'il reçoit, ou qu'il aperçoit dans la lumière divine; que ces vérités lui sont données, manifestées, et qu'elles sont la lumière même de la raison qui se trouve dans tous les hommes venant au monde. »

« Jusque-là nous sommes parfaitement d'accord. »

« Mais pour que notre intelligence saisisse cet objet, pour qu'elle aperçoive ces vérités dont la participation réfléchie constitue l'usage de la raison, il y a, selon nous, une condition indispensable dont M. Maret paraît vouloir se passer, et voilà le point où l'accord cesse. »

« Il suppose que la raison saisit la vérité ainsi manifestée, par l'effet de son activité naturelle, et que la science naturelle, par conséquent, est un produit ou un développement spontané de sa nature. — Nous prétendons, au contraire, que l'activité humaine n'est pas donnée de cette spontanéité, mais qu'elle dépend d'un stimulant extérieur, l'enseignement, ou l'action intelligente d'une raison en exercice sur celle qui est encore enveloppée dans les langes de l'enfance. »

« En conséquence, la révélation naturelle primordiale implique, selon nous, outre la manifestation des vérités éternelles à la raison, admise par M. Maret, un acte divin équivalent à l'enseignement. Ces deux choses constituent ensemble l'acte fécondateur de l'intelligence; au reste, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que cet acte fécondateur a pu, pour le premier homme, n'être que virtuellement distinct de l'acte créateur. »

« Nous avons établi notre sentiment et réfuté l'hypothèse contraire en faisant appel, non pas à l'autorité, mais à l'expérience; car l'expérience est évidemment la seule voie que nous ayons pour décider cette question, à moins qu'on se veuille se contenter de bâtir des systèmes sur des hypothèses gratuites et arbitraires. »

« Nous avons donc montré d'abord que l'hypothèse de M. Maret aboutit à une conclusion démentie par les faits. Qu'il nous permette de rappeler sommairement, mais en termes clairs et précis, ce que nous avons déjà dit, afin qu'il n'y ait plus ni équivoque, ni méprise possible. »

« D'après lui, c'est par la force native des facultés naturelles que le premier homme, au moment même de sa création, s'est mis en possession des premières vérités; la science naturelle est le résultat, le produit de l'activité humaine et des opérations ordinaires de l'esprit : l'observation, l'intuition, le raisonnement. Sentiment, grâce à la

perfection des organes et des facultés chez notre premier père, toutes ces opérations, que nous faisons si lentement, si difficilement, si imparfaitement, ont été faites par lui avec la rapidité de l'éclair. Au reste, pas d'enseignement, ni de concours ni d'action spéciale de la part de Dieu tenant lieu d'enseignement. — Voilà l'hypothèse. Or, disons-nous, Adam n'était pas d'une autre nature que nous; donc, ce qu'il a pu, nous le pouvons aussi, à certain degré; tout homme, par conséquent, doté des facultés ordinaires, quoique privé, n'importe comment, de tout commerce avec ses semblables dont l'intelligence est développée, pourra parvenir par lui-même et spontanément à la science naturelle de Dieu, de l'homme et du monde.

« Cette conclusion, rigoureusement déduite du l'hypothèse, est contraire aux faits; donc l'hypothèse est inadmissible.

« Pour établir ensuite notre sentiment, nous n'avons qu'à retourner le même raisonnement. Nous avons posé, comme point de départ essentiel, un principe admis par tout le monde, savoir: que le premier homme, de sa nature, ne jouissait d'aucune puissance que ses descendants ne possèdent également à un certain degré. Or, ajoutons-nous, « l'homme ne parvient à la connaissance des vérités religieuses et morales que par l'enseignement: donc le premier homme a dû aussi être enseigné; et comme il était seul encore de son espèce, il a dû recevoir cet enseignement de Dieu lui-même.

« Comme on le voit, et quoi qu'en dise le savant professeur, il y a dans ce raisonnement autre chose que des expressions poétiques, ou un système imaginé pour le besoin d'une cause quelconque. L'argumentation est rigoureuse de tous points.

« Que devrait donc faire M. Maret, s'il e'admet pas la conclusion? Evidemment il n'a qu'un parti à prendre: c'est de réfuter les prémisses; et comme la majeure est incontestable, et que personne n'oserait nier que les enfants ne soient de la même nature que leur père, il ne lui reste qu'à attaquer la mineure. Mais il s'en garde bien.

« Malgré nos observations et nos provocations, il s'abstient toujours de nous dire s'il regarde l'enseignement comme une condition essentielle et indispensable, non pas seulement pour le développement complet de l'esprit humain, mais encore et surtout pour son premier développement, ou pour la connaissance des principes et des vérités premières. Comme il laisse planer l'incertitude sur le fait qui doit servir de base au raisonnement, ses assertions restent vagues et ne reposent sur rien. Sur quoi, en effet, s'appuie-t-il pour refuser à l'acte créateur le caractère d'un enseignement, et pour affirmer la suffisance et la spontanéité de la raison? Sur l'autorité de la théologie, dont il prétend reproduire l'enseignement et les formules. Et il cite saint Thomas et Suarez, qui enseignent que la science naturelle, dans le premier homme, était exactement de la même nature que la nôtre. — C'est en vertu de la même autorité qu'il repousse la nécessité de la révélation naturelle telle que nous l'entendons; sa raison péremptoire paraît être que cette révélation était inconnue aux grands théologiens et à la tradition théologique.

« Je ne puis le dissimuler, je me serais attendu d'autres arguments de la part d'un théologien philosophique tel que M. Maret.

« Je réponds, premièrement, que la théologie, comme telle, n'a pas d'enseignement futur et au sujet de la question qui nous occupe, par la raison que cette question est tout entière en dehors des données de la révélation, et qu'elle ne peut être résolue qu'à l'aide de l'observation attentive des lois de l'esprit humain.

« En second lieu, que les anciens théologiens, quelque respectables qu'ils soient, ne sont pas ici des autorités décisives; d'abord, parce qu'il s'agit d'une question purement philosophique en elle-même, bien qu'elle ait des conséquences très-graves pour l'apologétique chrétienne; ensuite et surtout parce que le fait psychologique qui nous oblige d'admettre une éducation divine en faveur du premier homme, ce fait, dis-je, n'ayant pas été observé, étudié par les anciens, il n'est pas étonnant qu'ils n'en aient pas déduit les conséquences, et que la révélation naturelle leur soit demeurée inconnue.

Que M. Maret nous montre un seul de ces théologiens auxquels il fait allusion qui ait posé la question de la nécessité de l'enseignement pour parvenir à l'usage de la raison, et qu'il l'ait résolu dans un sens ou l'autre, et alors nous verrons. Mais s'il est constant que cette question leur a échappé, qu'elle n'a jamais fixé leur attention, qu'on cesse de nous les opposer ou de se p'évaoler de leur silence. Leur inadvertance, qui n'ôte rien du reste à leur mérite, n'empêche pas que cette loi ne soit constatée avant que peut l'être une loi de la nature, c'est-à-dire par l'expérience la plus universelle, la plus invariable, la plus constante. Et nous ne craignons pas de le répéter avec notre honorable ami M. Laforêt (147): « Autre époque peut se flatter d'avoir assis sur une base que nul choc n'ébranlera la plus grande découverte psychologique que présente l'histoire de la philosophie. L'observation a porté un regard attentif sur des faits peu remarqués auparavant (l'homme remarque si peu ce qui se passe en lui et lors de lui!), et l'étude de ces faits a révélé une loi de la nature que des préjugés de système peuvent encore faire contester durant un certain nombre d'années (c'est le sort de toutes les découvertes), mais qui a pris place dans la science, et que dans un avenir peu éloigné tout philosophe sera contraint de reconnaître. »

« Ce fait acquis à la science est un triomphe remporté sur le rationalisme; par conséquent, négliger ou repousser les avantages qu'il nous procure, c'est mal servir la cause que nous défendons.

« Troisièmement, quoique les scolastiques ne se soient pas posé la question de la nécessité générale de l'enseignement, et d'une révélation primordiale divine lurquante la condition de l'enseignement pour le premier homme, leur langage néanmoins, aussi bien que celui des Livres saints, est loin d'être favorable au système de M. Maret. Nous l'avons déjà fait voir. Bornons-nous à répondre au mot à l'argument qu'il prétend en tirer. Saint Thomas, après avoir dit que le premier homme a reçu la science de toutes choses infuse de Dieu: *Primo homo habuit scientiam omnium per species a Deo infusus*, ajoute immédiatement: *Nec tamen scientia illi fuit alterius rationis a scientia nostra*. « Or, » continue M. Maret, « notre science est une science d'observation, d'induction, de raisonnement. Donc, le premier homme, au moment de sa création, a dû, comme nous, s'observer lui-même, observer la nature, et raisonner, c'est-à-dire appliquer les principes à l'expérience... Cette science a donc été, comme la nôtre, un acte humain, un produit de l'activité humaine. » N'allons pas si vite. Que la science du premier homme ait été de la même nature que la nôtre; que son esprit, doté de cette science, ait fait les mêmes opérations que nous, nous n'en doutons pas. Mais s'ensuit-il qu'elle ait été le produit de l'activité humaine? Ni plus ni moins que la nôtre. Or, pour que la science se produise en nous, il faut que l'enseignement d'une intelligence déjà développée concoure avec notre activité: donc il a fallu que Dieu suppléât, d'une manière spéciale pour Adam, cet enseignement. Et ce que dit saint

Thomas s'accorde parfaitement avec notre explication; car, d'après lui, nous venons de l'entendre, la science a été infusée de Dieu dans le premier homme, bien que cette science n'ait pas été d'une autre nature que la nôtre, tout comme les yeux, continue-t-il, que Jésus-Christ a donnés à l'aveuglé n'ont pas été d'une autre espèce que ceux que la nature a produits: *Sicut nec oculi, quos cæco nolo Christus dedit, fuerunt alterius rationis ab oculis quos natura produxit* (148). Il est évident que, d'après l'Ange de l'école, la science a été infusée ou donnée à notre premier père par un acte divin spécial, comme les yeux à l'aveuglé-né, et non point produite naturellement, spontanément, par la force de l'activité humaine.

« Enfin, le système de M. Maret, supposé qu'il n'eût contre lui ni l'expérience et les lois de la nature, ni les théologiens dont il a eu à se faire un rempart, se soutiendrait-il au moins comme théorie? Peut-on dire qu'abstraction faite de la réalité, c'est un système plausible? Non, pour parler franchement, nous ne pouvons pas même lui reconnaître ce faible mérite. Quoique nous ayons étudié la doctrine de M. Maret, non-seulement sans prévention, mais avec le désir sincère, qu'il veuille bien le croire, de n'y point trouver matière à critique, nous ne pouvons concilier entre elles les assertions suivantes: d'une part, la création est le moyen par lequel l'homme est donné, au premier moment de son existence, ou moment même où il uolt à la vie, d'une raison formée, développée, orlée de

toutes les connaissances nécessaires: l'homme, dans sa création, possède donc la science naturelle; d'autre part, cette science n'est un produit de l'activité humaine. — Cette science est reçue dans la création; elle n'est pas acquise, et cependant elle est produite par les opérations de l'esprit: l'observation, l'intuition, le raisonnement. — Elle a été donnée de Dieu à l'homme par infusion, et pourtant il n'est pas permis de dire qu'elle a été révisée.

« Enfin, qu'il nous soit permis de demander à notre honorable contradicteur comment il conçoit que le premier homme ait observé, raisonné, sous l'action créatrice, c'est-à-dire appliqué les principes à l'expérience, tandis que Dieu le tirait du néant. Il a beau dire que toutes ces opérations ont été faites avec la rapidité de l'éclair; ou il distingue plusieurs instants dans la création, ou il suppose qu'Adam a raisonné avant d'être créé. Nous ne dirons rien de la seconde hypothèse; mais s'il s'en vient à la première, pourquoi nous oppose-t-il que l'enseignement suppose l'existence de l'élève enseigné? Et pourquoi encore trouve-t-il mauvais que, d'après notre système (nous n'avons rien dit à ce sujet), l'homme, au moment de sa création, aurait été purement passif?

« Les attaques que M. Maret avait dirigées contre la doctrine énoncée par nous se trouvent pour la plupart réduites à néant par ce que nous venons de dire, et nous ne tenons pas à les relever toutes. »

NOTE D (Col. 142).

M. de Rémusat et les nouveaux adversaires de M. de Bonald.

M. Ch. de Rémusat a publié, dans la *Revue des deux mondes* (1^{er} mai 1837), un article intitulé: *M. de Bonald et ses nouveaux adversaires dans le clergé*. Là le livre du P. Chastel et celui de M. l'abbé Maret obtiennent les éloges les plus flatteurs. « C'est, » dit M. de Rémusat, « un écrivain de la compagnie de Jésus qui a publié la plus complète réfutation de la théorie de M. de Bonald. C'est le doyen d'une faculté de théologie qui lui a porté le dernier coup. » M. de Rémusat trouve cela piquant. Si, dans cet article, les adversaires de M. de Bonald ont toutes les sympathies du célèbre rationaliste, les mandements de nos évêques, l'enseignement de nos chaires catholiques, les encyclopiques même de nos souverains pontifes, sont loin d'y être aussi bien traités; on leur adresse de graves reproches, et l'on formule contre eux des accusations qui présentent un singulier contraste avec les félicitations que reçoivent le P. Chastel et M. l'abbé Maret. M. de Rémusat trouve dans les encyclopiques sur les questions qui intéressent la philosophie, une phraseologie malheureuse, des gémissements affectés, des insinuations gratuites, tout le *fâcheux style* de la chancellerie romaine. Il trouve dans les défenseurs de l'Eglise un langage immodéré, un ton de violence, des excès de pensée et de diction... « Que la chaire se permette, » dit-il, « une certaine véhémence, » on peut le comprendre sans l'excuser: il faut émuouvoir, il faut agiter un auditoire qui ne saurait être éduqué tout entier par la raison; mais si dans un ouvrage fait à tête reposée, dans un mandement, dans une lettre pastorale, se retrouvent les mêmes invectives écrites avec le plus grand sang-froid du monde, comment l'expliquer? Est-ce à dessein, est-ce par laisser-aller qu'on parlerait ainsi? Que voudrait-on inspirer, le dédain ou le ressentiment? Ce ton d'analyse ne

peut être sincère, et ceux qui veulent parler dans la chaire de vérité ne doivent point s'exposer à cette question: « Parlez-vous sérieusement? »... Que l'éloquence religieuse prenne les mêmes licences (que la controverse politique), qu'elle se permette la même exagération dans l'invective ou dans la flatterie, et elle assènera ses auditeurs à beaucoup rabattre de leur confiance dans la vérité des sentiments qui l'inspirent. Et qu'arrivera-t-il alors, quand les mêmes bouches annonceront l'Evangile? Quelle autorité leur restera-t-il pour affirmer les mystères, les espérances, les menaces enfin de la religion? La déclamation, qui est de mauvais goût dans un livre, est de mauvais foi dans la chaire, et l'exagération des phrases, transportée de la littérature dans la prédication, tourne à l'hypocrisie. Tout homme, mais le clergé plus que personne, ne doit strictement écrire que ce qu'il pense. Il y a sans doute des gens qu'on ne persuade que par le faux; car enfin les convictions formées par des déclamations n'en sont pas moins des convictions: ceux que l'on convertit ainsi n'en sont pas moins convertis, et s'il fallait trop épousser les effets de ce qu'on est convenu d'appeler la réaction religieuse, et écarter tout ce qui est dû à de mauvaises raisons ou à des sentiments vulgaires, on licencierait bien des disciples, on renverserait bien des coeurs que l'habitude peut auver plus tard à une piété plus digne de son objet. Puis le vent soufflé où il lui plaît, et s'il apporte la foi, comment s'en plaindre? Il ne faut pas être plus difficile que Dieu même, et s'il a permis que le mensonge ramené à la vérité, il l'a permis: j'aime à pousser ainsi le raisonnement, parce que j'y sais une admirable réponse. A cette réponse est fournie à M. de Rémusat par le P. Chastel. Comme elle est un peu longue, nous ne la transcrivons pas ici; ou la trouvera aux pag. 469,

470 et 471 de son livre. Dans ces pages le P. Chastel déplore amèrement les mauvais moyens de conversation, et conclut qu'il n'y en a qu'un seul, c'est de faire appel à la raison (page 474).

« Voilà, » continue M. de Rémusat, « ce que nous enseigne le P. Chastel, de la compagnie de Jésus. Que pourrions-nous ajouter? Le tableau qu'il trace est d'une triste fidélité. Rien n'est plus propre à empêcher les conversions réfléchies et sérieuses que ces manières peu scrupuleuses de discuter, que ces formes hautaines de prédication qui discréditent le prédicateur, que ces doctrines qui ne laissent aucun droit à la raison et à la conscience individuelle, qui présentent la vérité comme imposée par l'enseignement ou le commandement, qui prosterment dans la poussière tout ce qui est science, méditation, effort d'esprit, pour n'attribuer les signes augustes de la sagesse qu'à l'autorité visible se rendant témoignage à elle-même et cherchant l'obéissance au lieu de la conviction. »

Nous venons de montrer sous quel rapport le livre du père Chastel plait surtout à M. de Rémusat. Il est juste de dire aussi ce qui ne le satisfait point dans ce livre, d'ailleurs d'un esprit excellent. Il pourrait signaler : plus d'un passage où, entraîné par les habitudes du monde qui l'entoure (l'infortuné!), l'auteur s'exprime sans exactitude et sans justice sur ce qu'il appelle le rationalisme... Il se croit dans l'obligation de ne pas toujours traiter les philosophes avec une sagacité bienveillante. Il ne s'abstient pas toujours les comprendre, de peur de les mépriser; il essaie même de se flatter quelquefois, pour n'être pas accusé d'indulgence... Au fond, ce ne sont que perçailles, et, en somme, M. de Rémusat est content. Il est fâché surtout que le P. Chastel n'ait pas consacré à combattre ce qu'il appelle le rationalisme, la vingtième partie des pages dirigées contre les adversaires répétés orthodoxes.

À propos de M. l'abbé Maret et de son nouveau li-

vre, M. de Rémusat écrit la première école de théologie de la France de remettre en honneur les idées traditionnelles du catholicisme. « Il semblerait souhaiter, » ajoute-t-il, « que les leçons de M. Maret, rédigées avec réflexion, eussent été entendues, non seulement de tous les étudiants en théologie, mais des supérieurs de bien des séminaires. » Il signale et déplore dans le clergé une tendance à la restauration du péripatétisme. « Si l'on veut lire, non pas les sermons du père Ventura, dont l'autorité philosophique n'est pas très-grande, mais la préface assez remarquable de la dernière édition latine de la Somme contre les Gentils, de saint Thomas d'Aquin, on y verra de savants mem- bres du clergé se déclarer pour Aristote contre Platon, afin de pouvoir préférer le moyen âge au xv^e siècle, et à la scolastique à Descartes. » Un peu plus bas M. de Rémusat dit encore : « Tout le monde a lu, jusque dans certaines publications épiscopales, que toutes les connaissances humaines, même les sciences profanes, même les systèmes philosophiques, même les religions fausses, prenaient leur source dans la révélation, et que le genre humain n'avait jamais eu qu'une seule foi. » Cela paraît à M. de Rémusat très-préjudiciable à la religion. « Tout cela, » dit-il, « n'a été inventé que pour mieux restaurer l'autorité de l'Eglise et du saint-siège. La voyant ébranlée ou méconnue, on n'a, selon l'usage, imaginé rien de mieux que de la faire absolue... »

C'est assez sans doute pour montrer quelle figure doivent faire, au milieu des applaudissements du rationalisme, nos deux auteurs catholiques. Plais-antés que les érudits enfants de Dardanes, ils ont compris, on n'en saurait douter, que Simon a pétré dans la place; ils ont deviné la machine et se sont dit avec le grand prêtre :

Aliquid latet error.

Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.

(Vergil., *Æneid.*, II, 48, 49.)

NOTE E (Col. 150).

De la parole intérieure.

L'axiome de M. de Bonald, dont on a bien pu discuter la valeur philosophique, mais non contester le sens, évident jusqu'ici pour tout le monde, nous rappelle quelques réflexions d'un ancien professeur de philosophie au collège royal de Bourbon, M. Cardaillac, sur le rôle de la parole intérieure dans l'intelligence humaine.

« L'homme, » dit M. Cardaillac, « n'est jamais plus admirable que dans ce colloque solitaire, dont la parole intérieure est le seul instrument... »

« Le souvenir de la parole articulée, en ce qu'il présente de spécial entre tous les souvenirs, donne lieu à plusieurs remarques. La première, c'est que tous les souvenirs, même celui des choses qui sont le plus familières, ont toujours quelque chose de vague, d'obscur et d'indéterminé. Quel est celui dont l'imagination est assez puissante pour, en l'absence d'un ami, se représenter sa figure d'une manière aussi exacte et aussi rigoureuse que s'il était présent, bien qu'il ne passe pas un jour sans le voir? Et si nous choisissons un exemple plus simple encore, qui peut se représenter une couleur d'une manière aussi exacte et aussi distincte que lorsqu'elle est sous les yeux? Le souvenir de la parole, au contraire, est aussi exact, aussi précis et aussi rigoureusement déterminé que peut l'être la sensation elle-même lorsque nous l'entendons. Deux articulations, quelque analogues qu'elles soient, ne se confondent pas plus dans le souvenir

que dans la sensation même. On pourrait dire plus; le souvenir est souvent plus distinct que la sensation, et nous aide quelquefois à la distinguer elle-même.

« Ce souvenir accompagne toujours la sensation, et ce n'est même que par là que la parole est intelligible pour nous.

« Il faut remarquer encore que, quoique le son soit seul susceptible d'être modifié par l'articulation, le souvenir de la modification le produit en nous indépendamment du souvenir du son; aussi n'est-ce que dans l'articulation que réside toute la puissance de la parole; le son n'en étant que le véhicule, est à l'articulation ce que la substance est aux qualités, seule chose que nous connaissons dans les corps; avec cette différence que, malgré leur existence réelle, les substances nous sont inconnues, tandis que le son nous est connu par la sensation.

« Mais dans le souvenir qui constitue la parole intérieure, le son qui en est la substance à disparaître, il ne reste plus que l'articulation, capable de produire à elle seule tous les effets auxquels elle est destinée.

« Les effets de la parole intérieure sont aussi merveilleux et identiquement les mêmes que ceux de la parole émise et portée par le son. Elle participe aux mêmes caractères, et remplit les mêmes fonctions. Expression de la pensée, elle la tire, pour ainsi dire, du sautoir obscur de l'intelligence, où elle était confondue dans la foule de toutes les

pensées qui la composent, pour la porter à la surface et nous la rendre sensible en lui donnant un corps qui en est l'expression, sans lequel elle échapperait au sentiment, et resterait aussi voilée

pour nous qu'elle le serait pour nos semblables, si nous n'avions le son articulé pour l'émettre au dehors (149). »

NOTE F (Col. 151).

Réponse de M. l'abbé Berton à la critique de M. de Bonald par M. Victor de Chalmbert.

Si M. de Bonald a des détracteurs, les uns, d'une insigne mauvaise foi et passionnés jusqu'à l'extravagance, les autres, inintelligents et maladroits, aveuglés qu'ils sont par le préjugé et l'esprit de système, il n'a pas manqué d'habiles défenseurs qui ont montré l'impuissance de toutes ces attaques et la futilité des théories qu'on essaye d'opposer aux doctrines de l'illustre auteur de la *Législation primitive*. Nous croyons devoir reproduire ici la réponse que M. l'abbé Berton a faite à l'une des critiques les plus vives dont M. de Bonald ait été l'objet. Cette critique est de M. V. de Chalmbert, et a paru dans le tome XXIII, p. 566, du *Correspondant*.

« M. de Chalmbert, » dit M. l'abbé Berton, « commence par exposer le système de M. de Bonald; il le rébut à trois propositions qui en forment la base. Les trois propositions sont : « 1° L'homme n'a la connaissance de sa pensée que par son expression, qui lui est transmise par les sens; 2° la parole n'a pas été inventée par l'homme, car l'homme n'a pu découvrir l'instrument sans lequel il ne connaît pas sa pensée; 3° la parole n'ayant pas été inventée par l'homme, qui en a besoin pour penser, il est nécessaire qu'elle lui ait été révélée; d'où il suit que « tant que l'homme pense, tout ce qu'il connaît, il le doit à la parole révélée ou à la révélation. »

« On pourrait examiner jusqu'à quel point cet exposé est fidèle; mais nous le supposons parfait, et c'est de là que nous partons pour apprécier la justesse des reproches qui sont adressés à M. de Bonald (150).

« Le critique attaque d'abord la première proposition, de laquelle, selon lui, découlent toutes les autres.

« Avant de produire ses objections, M. de Chalmbert expose de nouveau le sens de cette première proposition : « M. de Bonald, » dit-il, « suppose la préexistence de la pensée, et il n'accorde à la parole que la vertu d'en révéler à l'homme la connaissance. » Après l'opinion de son adversaire sur le point en litige, il nous donne la sienne : il dit que la formation de la connaissance est le produit combiné de l'élément spirituel, de l'élément corporel et de l'élément social, de manière que ces deux derniers (y compris la parole) sont des instruments nécessaires dans la production du phénomène de la connaissance. Et il ajoute immédiatement :

« Sans la parole, la connaissance serait sans doute, mais elle demeurerait imparfaite, vague, incertaine, comme celle du sourd-muet, lorsqu'il n'a pas encore un moyen quelconque d'exprimer sa pensée; ou bien comme celle de l'homme qui, se recueillant en lui-même pour penser, ne fait d'abord qu'apercevoir l'idée, et ne la voit, n'en acquiert la connaissance pleine et entière, claire et précise, que lorsqu'il a trouvé le mot qui l'exprime. » Ainsi on peut apercevoir l'idée, mais pour la voir avant d'avoir trouvé le mot qui l'exprime; ainsi encore, la connaissance existe avant la parole, quoique la parole soit un instrument

nécessaire de la production de la connaissance. Prenons bonne note de ces contradictions; quant à la comparaison du sourd-muet et de l'homme qui cherche un mot, nous la laissons passer, parée que nous en verrons bientôt de plus singulières.

« Dans sa quatrième exposition de la première proposition de M. de Bonald, le critique lui fait dire : « La pensée préexiste, mais l'homme n'en a nulle connaissance jusqu'au moment où elle lui est révélée par une parole venue du dehors; de telle sorte que la pensée sans son expression n'est pas. » Si, vraiment, M. de Bonald a dit : La pensée existe avant la parole, mais elle n'existe pas avant la parole; si, en l'espace de deux lignes, il a confondu la pensée avec la connaissance de la pensée, après avoir distingué ces deux choses, pourquoi ne pas l'accuser de contradiction? Au lieu de cela, voici comment le critique récite la phrase qu'il attribue à M. de Bonald : « Nous avons vu que les choses ne se passaient pas ainsi; que non-seulement la pensée préexiste, mais que l'homme en acquiert une certaine connaissance avant qu'elle soit exprimée. » On pourrait demander d'abord pourquoi vous distinguez ici la pensée de la connaissance de la pensée, après avoir plus haut confondu, non sans raison, ces deux choses; car vous dites indifféremment : phénomène de la formation de la pensée (p. 572), production du phénomène de la connaissance (ibid.), et même production de la connaissance de la pensée (p. 573). On pourrait remarquer aussi que ce qui, selon vous, préexiste à la parole, c'est précisément ce qui, selon vous, ne peut se former qu'à l'aide de la parole, c'est-à-dire la connaissance de la pensée ou l'idée actuelle. M. de Bonald est bien plus conséquent. Il ne dit pas que la pensée proprement dite préexiste à la parole; il dit seulement qu'il préexiste, non-seulement une faculté, mais un véritable germe, soit qu'il faille entendre par là, comme le pensent quelques-uns, les formes des idées futures, soit que cela signifie, comme d'autres le veulent, l'idée générale de l'être dont la parole produirait les déterminations diverses. Ce qui préexiste à la parole, suivant M. de Bonald, ce n'est donc pas l'idée actuelle qui, selon lui, ne peut se former qu'à l'aide de la parole. Il faut donc reconnaître qu'il ne se contredit pas, et qu'il a été mal interprété; mais son critique se contredit : 1° en ne proportionnant pas son appréciation à l'exposition inexacte qu'il a faite de M. de Bonald; 2° en distinguant la pensée de la connaissance de la pensée, après avoir confondu ces deux expressions; 3° en soutenant que la connaissance de la pensée précède la parole, après avoir dit que la parole est l'instrument nécessaire de la formation de cette connaissance.

« Et en effet, cette préexistence de la connaissance de la pensée est inadmissible. Elle ne pourrait se soutenir tout au plus que dans le sens de cette conscience sourde, que Leibnitz attribuait aux moules; or, ce n'est pas ainsi, évidemment, que l'entend le critique. On peut l'admettre encore pour les idées des objets sensibles; mais pour les notions intellectuelles, il est impossible d'établir qu'elles aient un caractère d'actualité et de percep-

(149) *Études élémentaires de philosophie*, t. II, c. 6.
(150) Il faut évidemment en excepter les cas où le

critique cite les paroles de M. de Bonald; on ne peut alors s'empêcher d'examiner s'il l'auteur bien

bilité avant l'acquisition de la parole. On pourrait dire avec raison, en critique, à l'occasion de cette préexistence de la connaissance de la pensée, en quo, plus loin, il dit à tort à M. de Bonald, à l'occasion de la préexistence de l'aptitude : « C'est là une vaine hypothèse dont il est impossible de donner la démonstration. »

« Il n'est pas plus vrai, » continue le critique, « de dire que la pensée, sans son expression, n'est pas, qu'il ne le serait de prétendre que la pensée de l'artiste n'est pas avant que son ciseau l'ait sculptée sur le marbre. » On pourrait dire à l'auteur de cette assertion ce qu'il ajoute à l'adresse de M. de Bonald : « Rien ne prouve niens le vice de cette théorie que l'exemple proposé par l'auteur lui-même pour l'expliquer. » Assurément, s'il fut jamais comparaison inexacte, c'est celle-là. Sans doute, il est vrai que la pensée de l'artiste existe avant que le ciseau l'ait exprimée sur le marbre, puisque cette pensée contribue à produire la sculpture. Mais c'est précisément ce qui prouve que la pensée ne précède pas l'expression ; car ce n'est pas la pensée qui produit l'expression, c'est l'expression, au contraire, qui contribue à produire la pensée. La comparaison qu'on nous oppose ne serait donc exacte que s'il y avait analogie complète entre l'origine du langage et l'origine des statues.

« Le critique cite ensuite le passage suivant de la *Législation primitive* (t. I, p. 246) : « Que cherche notre esprit quand il cherche une pensée? Le mot qui l'exprime, et pas autre chose. Je veux représenter une certaine disposition de l'esprit dans la recherche de la vérité : *habileté, enroulement, pénétration, finesse*, se présentent à moi. La pensée qu'ils expriment n'est pas celle que je cherche, parce qu'elle ne s'accorde pas avec ce qui précède et ce qui doit suivre ; je les rejette. *Sugacité* s'offre à mon esprit. Ma pensée est trouvée, elle s'attendait que son expression. »

« C'est là une vérité d'expérience ; cela signifie uniquement que jamais nous ne nous rappelons une idée métaphysique avant de nous rappeler le mot qui sert à l'exprimer. Eh bien ! c'est contre cette réflexion si naturelle que le critique oppose arguments sur arguments. Quant à leur valeur, on va en juger : « Que cherche notre esprit, » dit-il, « quand il cherche une pensée? Il nous semble que c'est poser la question en ces termes, c'est admettre tout d'abord que l'esprit a déjà une certaine connaissance de l'idée qu'il cherche. » Ainsi, supposer qu'on n'a pas une idée, c'est admettre qu'on l'a ! Il nous semble, au contraire, qu'avoir une certaine connaissance d'une idée, et chercher cette idée, sont deux choses qui s'excluent totalement. Je puis chercher un livre, quoique je le connaisse ; mais pour une idée, c'est autre chose : dès que je la connais, je la tiens. « Car, comment la cherche-t-il, si elle lui était entièrement connue? » Mais ce qui m'embarrasserait bien davantage, c'est de savoir comment il pourra la chercher, si elle lui est connue. — « Lorsque je cherche un livre, » c'est apparemment que j'en ai quelques notions. » Nous venons de montrer que cette comparaison est inexacte ; bien plus, qu'elle prouve le contraire de ce qu'elle veut prouver, attendu que les idées et les mots ont été entièrement avec l'esprit des rapports tout différents. — « Je sais d'abord que ce livre existe. — Comment! on ne peut pas chercher quelque chose qui n'existe pas? Évidemment, vous avez confondu chercher avec trouver ; il ne laisse pas cependant de d'y avoir une petite différence. » La suite est digne de ce début ; il faut tout citer : « Je sais d'abord que ce livre existe ; ensuite

« qu'il a certains caractères distinctifs, sans quoi tous les livres de toutes les bibliothèques du monde me passeraient sous les yeux, sans qu'il me fût possible de trouver celui que je cherche. » De même, lorsque je veux représenter une certaine disposition de l'esprit dans la recherche de la vérité, il faut que j'en ai connaissance ; sinon tous les mots se présenteraient en vain à mon esprit, je n'aurais aucun motif de prendre l'un plutôt que l'autre, et si, dans le cas que l'on suppose, je choisis *sugacité*, c'est que je constate la concordance parfaite de l'idée exprimée par ce mot avec celle que j'avais dans l'esprit. En trouvant ce mot, ou si l'on veut, en nommant ma pensée, je ne fais donc que lui donner une forme extérieure et sensible que la rendre plus précise et plus saisissable. Je fais, pour me servir d'une comparaison employée par M. de Bonald, comme un peintre qui, voulant représenter la figure d'un ami absent, retouche son dessin jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'expression du visage, qu'il reconnaît aussitôt. Ce dernier mot explique tout, car il faut connaître déjà une personne ou une idée pour les reconnaître. D'ailleurs l'expérience de chaque jour nous apprend qu'on peut avoir la connaissance d'une idée ou d'une personne sans que les mots qui servent à les nommer soient encore présents à notre pensée. »

« La voilà donc, cette fautive théorie qui doit remplacer à jamais celle de M. de Bonald ! Nous l'avons citée loyalement ; comptons maintenant les méprises, les contradictions, etc., car nous avons besoin ici du secours de l'arithmétique.

« 1° On pourrait croire que le critique se contredit en raisonnant sans l'hypothèse de M. de Bonald, après avoir nié qu'on puisse raisonner dans cette hypothèse, c'est-à-dire après avoir nié qu'on puisse chercher une idée qu'on n'a pas ; mais en réalité, il ne traite pas la même question, et, par conséquent, sa théorie, fût-elle vraie, ne prouverait rien contre M. de Bonald, celui-ci s'occupe de la recherche d'une idée qu'on n'a pas, au moyen d'un mot que l'on n'a pas non plus, et le critique s'occupe uniquement de la recherche d'un mot que l'on n'a pas, au moyen d'une idée que l'on a : ce sont là deux choses tout à fait différentes.

« 2° Vous établissez la proposition suivante : l'idée est à la parole comme la notion d'un livre est à la substance du livre lui-même. Il s'ensuivrait que la parole produit la pensée, de même que la vue du livre produit, dans l'esprit, l'image qui sert à le reconnaître. Du reste, si la comparaison n'avait que l'inconvénient de ruiner votre système, cela ne prouverait rien contre elle ; mais je vous ai montré plus haut qu'elle a d'autres côtés vulnérables.

« 3° Vous oubliez tel des principes posés dans votre étude du *Phénomène de la génération de la pensée*, car vous devenez partisan de l'invention humaine du langage, en supposant que la pensée produit la parole, comme l'idée du peintre produit les traits du dessin. D'ailleurs, vous ne vous occupez que de la recherche des mots, et dans l'opération que vous décrivez, c'est la pensée qui est l'instrument ; c'est donc, d'après vous, à l'esprit humain que l'on doit le langage (151).

« 4° Puisqu'il n'y a qu'un rapport arbitraire entre les mots et les idées, quand même tous les mots du dictionnaire passeraient devant vous, vous ne pourriez jamais saisir au passage celui qui concorderait avec votre idée ; ainsi vous ne comparez pas le mot avec l'idée, mais l'idée intérieure avec l'idée qui est généralement attachée au mot. Nouvelle impossibilité. Si vous ignorez le rapport entre le mot et l'idée qu'on y attache généralement, la recherche

(151) Le critique ne pourrait me répondre qu'il s'agit du *souvenir* et non de l'*acquisition*, puisque sa thèse (qu'il

suppose vraie au lieu de la prouver) est que la connaissance de l'idée précède à l'acquisition du mot.

que vous décrivez ne peut avoir de résultat, si, au contraire, vous connaissez ce rapport, l'idée intérieure et l'idée extérieure se confondent; le mot lui-même est déjà connu, et je ne vois pas ce qu'il vous reste à chercher. Vous objectez à M. de Bonald que, pour chercher une idée, il faut déjà l'avoir. Il pourrait très bien vous répondre que, d'après vous, pour chercher un mot, il faut déjà l'avoir. Il y a seulement une petite différence, c'est que l'objection faite à M. de Bonald était l'opposé de son principe, ce principe est confirmé par la fausseté évidente de l'objection, tandis que celle qu'on vous oppose, étant une conséquence rigoureuse de vos principes, les entraîne nécessairement dans sa ruine.

5° Nous arrivons à la comparaison du peintre. Elle vaut celles du sourd-muet, de la statue et du livre, car elle revient à cette proportion: l'image que le peintre a dans l'esprit est à son tableau comme l'idée est au mot qu'il exprime. Mais si le peintre reconnaît l'image de son ami après l'avoir faite, c'est parce qu'il y a un rapport naturel entre l'image qu'il a dans l'esprit, et celle que vient de tracer son pinceau; l'image intellectuelle peut produire l'image matérielle, et réciproquement. Or le critique ne peut pas dire que la pensée produit la parole, et il ne vent certainement pas dire que la parole produit la pensée; je ne vois donc que des contraires.

6° De plus, si le peintre reconnaît son œuvre après l'avoir faite, il s'ensuit, à cause de sa parité, qu'on reconnaît aussi le mot qu'on trouve, par conséquent qu'on le connaissait déjà, par conséquent qu'il est inné, puisqu'il est question de l'acquisition et non pas seulement du souvenir.

7° Il nous reste à parler du mot reconnaître, et du singulier parti que le critique a prétendu tirer de la particule *re*. Ce mot explique tout, dit-il. Il nous semble, au contraire, que ce mot n'explique rien. Singulier raisonnement: pour reconnaître, il faut connaître, donc la pensée existe avant la parole! Il y a loin du premier membre au second; vous faites un enthymème, et un sorte n'est pas

suffi. D'ailleurs, si le fait de la reconnaissance suppose la connaissance, vous m'avouerez que le fait de la recherche d'un mot qu'on ignore suppose que le trouver ne sera pas le reconnaître: or vous parlez précisément de la recherche d'un mot qu'on ignore; donc l'expression de reconnaître ne peut s'appliquer aux mots. Vous me direz peut-être qu'elle s'applique aux idées; mais c'est précisément ce qui est en question. Prouvez donc que lorsqu'on acquiert une idée, on ne fait que la reconnaître, on plutôt avouez qu'il est impossible de prouver une proposition d'où il suivrait que toutes les idées sont innées.

8° Enfin, nous sommes arrivés au terme; il ne nous reste plus que la comparaison de la personne et de l'idée, et nous serons brèves, car son faible saute aux yeux. Elle revient en effet à cette proportion: une idée est au mot qu'il l'exprime, comme une personne est à son nom. Comment un homme sérieux a-t-il pu se tromper à ce point? La dernière comparaison pechait par un rapport trop intime entre ses deux termes, l'idée du peintre et du tableau; ici c'est l'excès opposé. Mais à quoi bon s'arrêter à combattre de pareils arguments? A quoi bon se fatiguer à prouver que si la parole concourt au phénomène de la génération de la pensée, les noms de famille ou de baptême ne sont pour rien dans le phénomène de la génération de l'homme?

En résumé, en attaquant l'hypothèse de M. de Bonald, c'est-à-dire en niant qu'un puisse chercher une idée qu'on n'a pas, le critique était dans l'erreur, mais il était à la question; dans son argument, il est, comme nous l'avons vu, aussi loin de la question que de la vérité. Son principe fondamental, c'est que la connaissance de la pensée précède à la parole; c'est là le noeud de la difficulté, c'est là ce qu'il devait prouver contre M. de Bonald. Au lieu de cela, il pose uniquement la question de savoir comment, étant données ces idées antérieures certaines, on peut acquérir la parole; et il donne une réponse où les contradictions se croisent et s'entrelacent tellement qu'il y aurait à s'y perdre.

NOTE G. (Col. 162.)

L'homme de la nature.

S'il se trouve un homme qui ne puisse vivre en société ou qui prétende n'avoir besoin que de ses propres ressources, on le regarde pas comme faisant partie de la cité; c'est une bête sauvage ou un dieu.

(ARMY.)

Pour donner une idée de ce que serait l'homme isolé dès l'enfance et sequestré de la société, nous rapporterons ici l'histoire authentique de quelques individus qui ont été ainsi séparés de leurs semblables presque au sortir du berceau.

Les loups, qui abondent dans les forêts des royaumes d'Oude et de Népal (Inde) enlèvent souvent des enfants dans les villages, et le petit captif ne succombe pas toujours sous la dent de son ravisseur. Il est nourri d'exemples d'enfants élevés par une louve au milieu d'une portée de louveteaux dont ils ont pris, preuve humanité! toutes les habitudes. Un officier au service de la compagnie me racontait, au sujet de ces Romulus indiens, l'histoire suivante, que je livrerai au lecteur sans commentaires.

Dans le village de Chuprah, situé à l'est de Sultanpore, vivait un homme, sa femme et leur enfant, âgé de trois ans. En mars 1843, la famille sortit un matin pour aller vaquer aux travaux des champs. L'enfant avait alors un genou droit, une large cicatrice provenant d'une brûlure qu'il s'était

faite en tombant dans le feu quelques mois auparavant. Pendant que ses parents travaillaient la terre, l'enfant se roulait sur l'herbe à quelque distance, lorsqu'un loup bondit sur lui de la jungle voisine, le saisit par les reins et l'emporta sur son galop, malgré les cris et les poursuites du père et de la mère. Des recherches faites le lendemain et les jours suivants, sous la direction du père, par ses amis et ses voisins furent sans résultat, et l'on eût renoncé à toute espérance de trouver vestige de l'enfant enlevé.

Six ans s'étaient écoulés sans que la mère, qui avait perdu son mari dans l'intervalle, eût entendu parler de son enfant: l'on était alors au mois de février 1849. Deux cipayes, venus en congé à la ville de Singramm, peu distante de Chuprah, quittèrent un beau matin leur domicile pour aller se promener sur les bords de la petite rivière qui traverse la ville. Assis au bord de l'eau, ils savouraient la brise du matin, lorsqu'ils virent, à leur grand étonnement, trois petits loups en compagnie d'un jeune garçon qui, sortis prudemment de la jungle, s'avancèrent vers le rivage où ils commencèrent à étancher leur soif. Les cipayes, reus de leur première stupeur, se lancèrent à la poursuite de la petite troupe, et parvinrent à saisir l'enfant au moment où il s'introduisait dans un sentier où les trois louveteaux l'avaient précédé. Il tenta d'abord de se défendre à coups de dents con-

tre ses capteurs : mais ces derniers l'amarrèrent solidement et l'amènèrent à leur logis, où pendant vingt jours ils le nourrissent de viande crue et de gibier. Trouvant alors les frais de table de leur hôte trop élevés, ils se décidèrent à le conduire au bazar de Khelepoor, où des personnes charitables avaient promis de se charger de son entretien.

Un cultivateur de Chuprah, qui vit le jeune garçon au bazar, raconta, à son retour dans le village, les détails de la capture des deux écuyers, et l'histoire arriva ainsi jusqu'à la veuve. Cette dernière ne perdit point de temps pour se rendre au bazar, et là, reconnut sur le corps du jeune garçon, non-seulement la cicatrice au genou droit et celle des dents de la louve sur les reins, mais encore à la cuisse, un signe avec lequel son fils était venu au monde. Convaincue de l'identité de la pauvre créature, elle la ramena avec elle au village, où tous ses voisins n'hésitèrent pas à la reconnaître pour son fils. Pendant plusieurs mois, la mère chercha, par des soins assidus, à raprocher l'enfant à des habitudes humaines : mais ses efforts ne furent couronnés d'aucun succès, si bien que, dégoûtée, elle se décida à l'abandonner à la charité publique. L'enfant fut alors recueilli par les domestiques de l'officier qui me raconta cette étrange histoire, et ceux-ci le traitaient comme ils eussent pu traiter un chien mal apprivoisé. Il vécut ainsi environ un an; son corps exhalait une odeur sauvage fort désagréable, ses épaules et ses genoux étaient endurcis comme de la corne, sans doute par suite de l'habitude de marcher à quatre pattes qu'il avait contractée au milieu des louveteaux ses compagnons d'enfance. Toutes les nuits il se rendait dans les jungles voisines et ne manquait jamais de prendre sa part des charognes qu'il pouvait rencontrer sur son chemin. Il marchait généralement sur ses deux jambes, mais prenait sa nourriture à quatre pattes en compagnie d'un chien parisi avec lequel il entretenait des relations d'intimité. Jamais on ne le vit rire ou on ne l'entendit parler. Il mourut presque subitement après avoir avalé une grande quantité d'eau (152).

Cammerarius (*Horæ subsecivæ*) rapporte qu'un jeune homme fut trouvé en 1514 dans la Hesse au milieu des loups qui l'avaient enlevé à l'âge de trois ans. Il marchait et courait à quatre pieds. Amené à la cour du prince Henri, landgrave de Hesse, ce sauvage apprit à parler (153). Il avait oublié la plupart des habitudes naturelles et des sensations qu'il avait éprouvées dans l'état sauvage.

Le même auteur parle d'un autre sauvage, trouvé près de Bamberg et qui avait deux ans environ. Il le vit lui-même courir à quatre pieds avec une agilité étonnante. Il mettait les chiens en fuite à coups de dents. Il avait été trouvé parmi des loups. Ses manières étaient d'une souplesse extraordinaire.

Un autre sauvage auquel on donna le nom de Joseph Ursin, fut trouvé en 1661 vers l'âge de neuf ans dans les forêts de la Lithuanie. Tous ses sens, dit Moréri, étaient tellement abrutis et il était si dénué d'esprit et de raison qu'il semblait n'avoir rien de l'homme que la corps. Toutes ses inclinations tenaient entièrement de la bête.

Il marchait sur ses pieds et sur ses mains à la manière des ours au milieu desquels on le prit (154); il mangeait la chair crue et saignait la sève des arbres dont il déchirait l'écorce avec ses ongles (155). C'est ce jeune homme qui donna lieu aux observations consignées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Voy. ces *Mémoires*.

Connor, médecin anglais, qui avait demeuré en Pologne, vit à Varsovie, en 1694, un enfant qui avait été pris vers l'âge de dix ans, au milieu d'une troupe d'ours dans les mêmes forêts de la Lithuanie où Joseph Ursin avait été rencontré 37 ans auparavant (156). Lorsqu'on l'atteignit, il poussait des hurlements à la manière des ours et marchait à quatre pieds. Ce ne fut qu'à force de soins qu'on put l'apprivoiser, lui apprendre à se tenir debout et à prononcer quelques mots; quand il sut parler, on l'interrogea sur sa vie précédente, mais il en avait perdu la mémoire et ne savait pas plus ce qu'il était arrivé, dit Connor, que nous ne savons ce qui nous arrive en rêve. Il essaya plusieurs fois de fuir la société humaine pour reprendre son ancien genre de vie.

Un médecin hollandais, Telpius, rapporte (156) l'histoire d'un jeune homme trouvé dans un désert d'Irlande, au milieu d'un troupeau de moutons sauvages. Il avait la bouche fort grande, le front aplati, abaissé, le sommet de la tête très-enflé comme celui des bœufs et il s'en servait pour frapper à la manière de ces animaux. Son cri ressemblait au bêlement des brebis. La conformation de sa gorge, qui était très-large, lui facilitait ce cri. Il marchait à quatre pieds, sautant de roche en roche avec une merveilleuse agilité. Sa nourriture ordinaire était du foin et de l'herbe, qu'il savait distinguer à l'odorat sans se tromper. Sa taille était svelte et maigre, sa poitrine fort rentrée, sa physionomie assez agréable. On l'amena vers la fin du XVII^e siècle à Amsterdam : il n'avait alors que seize ans et conservait toujours le désir de reprendre son ancienne manière de vivre.

Boerhaave avait coutume de rappeler dans ses leçons de médecine, l'histoire d'un jeune homme égaré à l'âge de cinq ans, par ses parents, pendant une guerre, dans une forêt où il vécut sauvage jusqu'à vingt-un ans, on le nomma depuis *Jean de Liège*. Il se nourrissait d'herbes agrestes, de fruits et de racines sauvages, qu'il savait très-bien découvrir par l'odorat, et dont il distinguait les qualités avec une finesse étonnante. Il distinguait de très-loin également par l'olfaction la femme qui lui servait de garde. Il perdit peu à peu dans la société cette finesse d'odorat. Il aspirait toujours à retourner dans les chaups et les bois.

Un journal, publié à Breslaw, fait mention d'un garçon de treize ans, pris dans le Hanovre, près de Hameln, en 1724. Il avait l'air égaré et le caractère extrêmement féroce, son nez était épilé, sa chevelure frisée et courte, sa taille svelte et petite. Quand on l'irritait il poussait des cris semblables au bêlement (157). Il refusa d'abord toute autre nourriture que des fruits qu'il choisissait et flairait. Il mangeait plus que deux hommes. Son urine était singulièrement fine et exercée. Il faisait souvent des sauts très-prestes, des gestes sursautiers, et il balaie la terre. Le roi d'Angleterre l'ayant fait venir à Londres, on lui donna quelque éduca-

(152) E. de VALDEZ, *Les Anglois et l'Inde*, 2^e édit., p. 389.

(153) Il disait que s'il n'eût tenu qu'à lui, il serait retourné dans la société des loups, qu'il préférait à celle des hommes.

(154) Voy. l'art. Ours dans le *Dict. d'hist. nat.*, de Dictionnaire, p. 435.

(155) Voy. l'hist. nat. Polonoise, par le jésuite BRACONNOT, p. 355.

(156) *Exempl. medicæ*, tona, 1706, p. 133.

(157) *Observ. med.*, liv. IV, ch. 10.

(157) « Les individus que nous nommons sauvages, parce qu'ils ont été trouvés errants depuis leur enfance dans les forêts, ne peuvent point avoir de voix (ils n'ont que des cris), l'intelligence ne se développe point dans l'état d'isolement, et nécessairement la vie sociale. » (MANNING, *Précis de physiologie : De la voix proprement dite*, 2^e édit.)

time, mais il mourut trois ans après avoir été pris (158).

Où a-t-on trouvé des femmes sauvages dans les forêts. Le journal de Breslaw, où nous avons puisé l'histoire précédente, donne la notice d'une jeune fille trouvée en 1717 dans une forêt montueuse (province d'Over-Yssel, en Hollande). Elle pouvait avoir dix-neuf ans, marchait sur deux pieds, courait fort vite et vivait d'herbes, de racines et de feuillages. Elle faisait entendre un bégaiement inintelligible. Elle regretta d'abord son premier genre de vie.

M. Sigaud-Lafond cite, dans son *Dictionnaire des merveilles de la nature*, l'histoire d'une autre fille trouvée en 1767 dans le comté de Hont (Basse-Hongrie). Elle était nue, grande, robuste et paraissait avoir dix-huit ans. Sa peau était brune, son regard effaré, son caractère plein de rudesse. Elle ne voulait manger que de la chair crue, qu'elle dévorait avec une avidité extraordinaire, ainsi que des racines sauvages et des écorces d'arbres.

L'histoire la plus célèbre de ce genre est celle de Millo Leblanc, racontée par Racine le fils, pour faire connaître, nous dit-il, l'état où nous serions tous, tant que nous sommes, si nous n'ions été, comme elle, privés en naissant de toute société.

En 1751, un être à forme humaine, pressé par la soif, entra dans le village de Songy, à deux lieues de Châlons. Il avait à la main un bâton court et gros par le bout, comme une massue. Les paysans l'achèrèrent contre lui un dague dont le collier était armé de pointes de fer. Cet être inconnu attendit le dague, et d'un coup de bâton l'entendit mort sur la place. Ensuite il regagna la campagne et disparut dans la forêt voisine. Peu de jours après, les domestiques du château de Songy (à cinq lieues de Châlons) aperçurent pendant la nuit, dans le jardin, sur un pommier chargé de fruits, une espèce de fantôme; ils s'approchèrent en silence afin d'environner l'arbre, mais le fantôme sauta sur un pommier voisin, et de là de branche en branche, hors du jardin, se sauvant dans le bois, au sommet d'un arbre très-élevé. Le seigneur de Songy accourut avec ses domestiques et des paysans, et on reconnut sur l'arbre un être semblable à une jeune fille, à peau très-brune et à longs cheveux flottants. On ferma l'arbre, où la jeune fille restait tapie dans le plus épais du feuillage. Après l'avoir gardée à vue pendant quelque temps, on pensa que la faim et la soif la feraient sortir de sa retraite. La dame du lieu fit placer au pied de l'arbre un seau plein d'eau (159). Après quelque hésitation, la jeune fille descendit et s'approcha du seau pour boire. Elle avalait l'eau en plongeant le menton jusqu'à la bouche. On la savait, mais ce ne fut pas sans de grandes résistances de sa part. Elle avait les ongles des pieds et des mains très-longs et très-durs. Ses doigts étaient singulièrement nerveux. Ses pouces étaient surtout très-forts et démesurément allongés. Arrivée au château, son premier mouvement fut de se jeter sur des volailles crues que le cuisinier préparait (160).

Tel avait été jusque-là l'abaissement de sa fa-

culté intellectuelle que, lorsqu'elle fut âgée de 17 à 18 ans lorsqu'on s'empara d'elle, elle se put se rappeler que peu de choses de son premier état, quand on l'interrogea après qu'elle eut été instruite et qu'elle eut appris à parler. Mais si son intelligence était restée morte, son corps avait acquis des facilités inconnues dans l'état social. Elle savait pousser de la gorge un cri effrayant, imiter le cri de quelques animaux, grimper aux arbres avec une agilité merveilleuse, et sauter d'un arbre à l'autre, tuer les loups (161), prendre les lièvres à la course, boire leur sang et dévorer leur chair.

« La manière dont elle courait après les lièvres, » dit Racine, « est surprenante; elle a donné des exemples de sa façon de courir. Il ne paraissait presque point de mouvement dans ses pieds et aucun dans son corps; ce n'était point courir, mais glisser... Cette même agilité qu'elle avait sur la terre, elle l'avait dans l'eau, où elle allait chercher les poissons, qui étaient pour elle des mets très-friands. Elle restait longtemps plongée; l'eau paraissait être son élément. » Sa force était si grande, qu'elle dit à Racine avoir repoussé six hommes qui voulaient entrer dans sa chambre, en renversant sa porte sur eux.

« Lorsque, peu à peu apprivoisée, elle eut appris notre langue (162), après avoir répété qu'elle ignorait d'où elle venait, n'ayant jamais vu que des furés où elle avait vécu avec une compagne de son âge, elle raconta comment elle l'avait perdue, ce qu'elle n'a raconté dans la suite de la même façon. Toutes deux, nageant dans une rivière (la Marne, sans doute), entendirent un bruit qui les obligea de plonger. C'était un chasseur, qui de loin ayant cru voir deux poutres d'eau, avait tiré sur elles. Elles poussèrent leur voyage beaucoup plus loin, et, sortant de la rivière pour entrer dans un bois, elles trouveront un chaquet qu'il fallut se disputer, parce que toutes deux voulaient s'en faire un braquet. Notre sauvage ayant reçu un coup sur le bras, répondit à sa compagne par un coup sur la tête, malheureusement si violent qu'il, suivant son expression, elle lui fit rouge. Aussitôt, par ce mouvement de la nature qui nous porte à secourir nos semblables (163), elle va chercher un chêne et monte jusqu'en haut, espérant, m'a-t-elle dit, trouver une gomme propre à guérir le mal qu'elle avait fait. J'ignore quelle connaissance elle avait de ce remède. L'ayant trouvé, elle retourne à l'endroit où elle avait laissé sa compagne; elle n'y était plus, et ne l'a jamais revue. » (164).

Un autre sauvage du 11 à 12 ans, aperçu d'abord dans les bois de la Canne (Tarn), puis dans les environs de Saint-Germain (Aveyron), où il fut pris en 1798, a été l'objet d'explorations faites avec une rare sagacité d'esprit, par le docteur Hurd, médecin de l'Institution impériale des sourds-muets, à Paris. « Ce malheureux enfant, » dit M. Morel, « offrait l'affligeant spectacle de la dégradation humaine. La grossièreté de ses sens, ses appétits, ses instincts brutaux, son indifférence pour les objets étrangers à la satisfaction de ses besoins, ses habitudes sauvages, sa profonde aversion pour la société et ses ouvrages, son amour de l'indépendance,

(158) *Breslauer Sammlung IV Suppl. Verzeich 35*

(159) Racine parle d'une anguille qu'on lui aurait aussi montrée pour l'attirer. Cette circonstance de l'anguille est assez bizarre pour qu'on puisse soupçonner quelque erreur de la part de la jeune sauvage.

(160) Elle ne tarda pas à tomber dangereusement malade; elle ne pouvait trouver de soulagement qu'en encaissant du sang chaud qui glissait dans ses veines comme une sorte de baume. Ses ongles et ses dents tombèrent à mesure qu'elle s'accoutuma à notre nourriture. La tentation de retourner dans les bois pour y vivre seule la prenait souvent et la plus violente de ces tentations, était celle de boire le sang de quelque animal vivant.

(161) Elle se servait pour cela d'un bâton qu'elle prenait à une espèce de ceinture, et qu'elle a depuis appelé son boudoir.

(162) Extrait de la notice publiée par L. Racine dans son *Poème de la religion*.

(163) On voit bien qu'ici comme dans plusieurs autres cas, Racine prête ses sentiments et ses idées à la pauvre sauvage.

(164) De Châlons, M. Leblanc fut condamnée à Paris où elle voulait se faire religieuse; mais sa santé s'étant épuisée d'exécuter cette résolution. Elle est morte à Paris vers 1780.

l'abrutissement de son intelligence, le son monotonique et guttural de sa voix, tout, jusqu'à sa marche précipitée et au balancement de son corps, tout attestait la longue et délétère influence d'une vie errante et solitaire (165).

« Étranger à cette opération réfléchie, qui est la première source de nos idées, il ne donnait de l'attention, » dit M. Ilard, « à aucun objet, parce qu'aucun objet ne faisait sur ses sens nulle impression durable. Ses yeux voyaient et ne regardaient point; ses oreilles entendaient et n'écoutaient jamais; et l'organe du toucher, restreint à l'opération mécanique de l'appréhension des corps, n'avait jamais été employé à en constater les formes et l'existence (166). »

« Le sauvage de l'Aveyron, dont le développement fut assez remarquable par rapport à son point de départ, ne franchit pourtant pas les premiers degrés de la civilisation et il lui fut resté stationnaire (167). » Il mourut à Paris en 1828. Il n'était point idiot, comme l'ont prétendu quelques auteurs systématiques, Gall, etc. Virey, observateur judicieux, qui a vu et examiné plusieurs fois ce sauvage, et en a fait le sujet d'une dissertation qu'il a publiée à la fin de son *Histoire naturelle du genre humain*, dit qu'on ne peut pas le regarder comme un imbécille (168).

Nous venons de voir un jeune sauvage surpris dans les bois, sautant d'arbre en arbre, vivant au vu d'un singe plutôt que d'un homme, n'articulant aucun son que des cris imités des animaux qu'il avait entendus, dont l'intelligence reste profondément dégradée au milieu de cette vie errante et de cette liberté absolue. Nous pouvons citer un autre malheureux enfant qui, pendant douze ans a été, au contraire, retenu dans une contrainte et une captivité absolue au fond d'un cachot, où un homme dont il ne voyait jamais la figure lui apportait chaque jour du pain et une cruche d'eau. Ce jeune homme qu'on trouva au mois de mai 1828, à l'entrée d'une des portes de la ville de Nuremberg, dans une attitude immobile. Il ne parlait pas, mais il pleurait. Il tenait en main une lettre adressée à un officier du régiment des chevaux-légers en garnison dans la ville. Cette lettre annonçait que, depuis l'âge de 4 ans jusqu'à celui de 16, le porteur avait été renfermé dans un cachot, qu'il avait été baptisé, que son nom était Gaspar Hauser, et qu'il était destiné à entrer dans les chevaux-légers. « Jamais, » lit-on dans une lettre adressée au rédacteur du *Globe*, le 15 novembre 1829, « jamais il n'y eut table rase comme celle de son esprit et de son âme à 16 ans. »

« ... Jusqu'à présent, » dit M. Feuerbach (169), « c'est-à-dire peu de temps après qu'il fut sorti du son cachot, rien n'existait pour lui que ce qu'il pouvait voir, sentir, flairer ou goûter, et son esprit, si vif et bientôt si spéculatif, n'acceptait en core rien de ce qui éclipse aux sens ou qui se pouvait lui être rendu sensible. »

(165) Notice biographique sur M. Ilard, dans les *Annales de l'éducation des sourds-muets*.

(166) Rapport au ministre de l'intérieur.

(167) M. Morel, ouvrage cité. — On lira avec un vif intérêt les deux Mémoires publiés par M. Ilard, le premier intitulé : *De l'éducation d'un homme sauvage au des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* (1801). Le second porte le titre de : *Rapport au ministre de l'intérieur sur les premiers développements du sauvage de l'Aveyron* (1807).

(168) Nous joignons quelques détails physiologiques sur ce jeune Aveyronnais. Quand on le prit, on lui présenta des pommes de terre qu'il mangera crues ainsi que des choux-raves et des glands, rejetant toute autre nourriture, telle que viande, pain, pommes, etc. Il repoussa aussi le sucre, le sel, etc. ; il faisait toutes les nourritures qu'on lui offrait avant de les goûter. Il se tenait presque

Après avoir reçu un développement intellectuel très-remarquable, l'infortuné Gaspar fut assassiné en plein midi au jardin botanique de la ville de Nuremberg, en 1832.

Gaspar Hauser présente des particularités physiologiques qui méritent d'être remarquées. Sa physionomie était, au sortir de son cachot, très-commune et sans expression; les parties inférieures de sa figure s'étendaient un peu en avant. Ses yeux avaient l'expression d'une torpeur animale. La partie gauche de sa figure était notablement retirée et tordue. Mais cette conformation de sa figure ébano tout à fait dans le laps de quelques mois; son regard devint vif et expressif, les parties inférieures et saillantes de la figure rentrèrent tellement qu'il était difficile de la reconnaître. Il montrait la plus grande hureur pour toute espèce d'aliments, excepté pour le pain et l'eau. Sa salive était terne et tellement collante qu'il s'en servait pour attacher des images à la muraille; lorsqu'il voulait les en arracher, c'était ordinairement le papier ou la chaux qui éclatait.

Sa vue ne connaissait, pour ainsi parler, ni jour ni nuit; il marchait pendant les ténèbres avec la même assurance que pendant le jour. En plein nuit, il pouvait distinguer les couleurs, même foncées, le vert, le bleu, etc. Son ouïe était aussi d'une subtilité merveilleuse. Son odorat lui la cause que toute sa vie ne fut plus qu'un tourment. Ce qui nous paraît, à nous, sans odeur, était loin de l'être pour lui. Il pouvait distinguer de loin, même lorsqu'il ne les voyait pas, les différentes sortes d'arbres.

Quant à la susceptibilité des organes du toucher, surtout pour les irritations galvaniques, elle était étonnante. Lorsqu'un dirigeant vena lui le pôle nord de la barre aimantée, il ressentait qu'un courant d'air passait de lui; si c'était le pôle sud, il disait qu'on soufflait sur lui. Pendant ces expériences, la sueur lui venait au front et il se sentait agité. Un jour, entré dans une boutique d'ouvrages de laiton, il se hâta d'en sortir, en criant qu'il était tiré par tout le corps et de tous les côtés. On a en outre observé en lui, à un degré supérieur, le magnétisme animal.

Nous venons de voir, dans les divers récits qui précèdent, l'histoire de l'homme de la nature non moins cher à la philosophie de notre temps qu'à celle du siècle dernier. C'est à l'école de J.-J. Rousseau qu'appartiennent aujourd'hui la plupart des zoologues, anthropologues, ethnographes et philosophes de la France, de l'Allemagne, etc. Tous parlent de l'homme de la nature, idéal éternel des doctrines philosophiques et sociales modernes. Toutefois il faut convenir que les faits sont bien peu favorables au système. En effet, si l'homme, comme on le prétend, avait commencé par l'état de nature, on ne comprend pas comment il en eût pu sortir. Tous les individus, isolés au fond des bois, dans la compagnie des animaux, dont nous venons

tout le jour accablé, mangeant continuellement et aimant à dormir enroulé. En se couchant, il se blottissait en boule et se berçait pour s'aider à dormir. Il était très-maigre quand on le prit; il devint fort gras. Il ne craignait nullement le grand froid ni l'extrême chaleur. Quand il avait, il se parvenait la peau de poussière, car il n'avait pas l'humidité. Ses mains n'étaient point calleuses, mais il avait de grands ongles et ses doigts étaient d'une flexibilité étonnante. Ses cheveux blonds lui couvraient presque tout le visage. Il n'avait aucune idée de pudeur, il ne songeait qu'à lui et ne sentait que lui seul, c'était un parfait égoïste.

(169) L'ouvrage de M. Feuerbach est intitulé : *Gaspar Hauser, Beispiel eines Verbrachens am Seelenleben des Menschen*, Aachen, 1832. Cet écrit est plein d'intérêt au point de vue physiologique et psychologique.

de lire l'histoire, ont regretté leur premier genre de vie, et nous n'en avons vu aucun chercher à améliorer son abjecte condition. Tous, au contraire, en sont très-satisfaits et désirent y rentrer après avoir été violemment introduits dans la société humaine (170).

Non-seulement l'âme était descendue au dernier terme de la dégradation, mais le corps lui-même tendait à échanger de formes et de proportions. La station droite devenait horizontale à la manière des quadrupèdes. La conformation de plusieurs parties de la tête et de la poitrine se rapprochait de celle des monstres au milieu desquels il vivait, dans l'enfant irlandais décrit par Tulpus. Nous avons remarqué la longueur des pouces chez le sauvage de Songy, chez tous, la longueur et la dureté des ongles, la force des dents qui permettait aux uns de dévorer la chair crue, aux autres de broyer le foin, les feuilles, les écorces d'arbres, ou de mettre en fuite en les mordant les animaux les plus féroces. La plupart ont les cris des animaux au milieu desquels ils vivent, ou des très-plus effrayants encore. Tout, dans leurs habitudes, se rapporte au corps, à sa nourriture, à sa conservation, à la satisfaction de ses besoins les plus grossiers; aussi développe-t-il des facultés qu'a priori on ne croirait pas l'homme capable d'acquiescer. Ils courent, grimpent, sautent avec une prodigieuse légèreté, ou nagent, plangent, pêchent avec la main, preussent à la course les animaux les plus agiles, abattent d'un seul coup les animaux féroces. (La sauvage de Songy et sa compagne.) La plupart des sens, l'ouïe, la vue, l'odorat surtout, ont une finesse extrême. Chez plusieurs, l'odorat sert à distinguer avec l'infailibilité de l'instinct des animaux, les plantes qui leur conviennent.

Toutefois on n'est pas peu embarrassé pour expliquer comment à l'origine le corps put s'accoutumer à un régime si étrange et prendre les habitudes d'une hygiène si anormale. La transition à un état si en dehors des conditions ordinaires, a dû être préparée par une première enfance probablement fort misérable, vagabonde, accoutumée déjà aux privations, aux souffrances de toutes sortes. Il semble qu'un enfant même de 7 à 8 ans, élevé jusqu'à cet âge chez des parents qui auraient pu lui procurer la nourriture, le vêtement et un toit, périrait infailliblement s'il était jeté tout à coup au milieu de nos forêts si stériles en fruits comestibles. Il ne tarderait pas à être victime de la faim, de la nudité, des dures intempéries de nos climats et de mille dangers contre lesquels il serait sans ressource.

Quant à ceux de ces individus qui vivaient en société avec des animaux féroces qui les avaient adoptés, c'est une difficulté de plus à résoudre.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur l'homme de la nature, par quelques remarques sur l'opinion d'un auteur récent qui voit dans certains actes de mademoiselle Lehmann des actes raisonnés,

des sentiments du cœur, la réflexion et le calcul de la pensée (171). Il se fonde d'abord sur ce qu'ayant été questionnée par signes pour savoir où elle était née, elle montra un arbre. J'avoue que je serais singulièrement embarrassé si j'avais à faire comprendre par signes cette question à une personne ordinaire : Ou êtes-vous née ? Mais mon embarras serait extrême si je m'adressais à une pauvre sauvage intellectuellement aussi dénuée que celle dont nous parlons, et je craindrais fort de n'avoir point été compris. Quel est le signe ou quels sont les signes naturels qu'on pourrait employer dans une pareille circonstance ? La question qu'on lui adressait était assez complexe et je ne vois pas comment elle peut être exprimée par des signes naturels. Il y a tout lieu de croire que notre sauvage ne compris rien aux gestes qu'on faisait devant elle. Ce qui confirme cette supposition, c'est que plus tard, quand elle sut parler, elle dit à M. Valmont de Bomare que la vit et l'interrogea, en 1765, que ses parents cultivaient la terre et qu'elle allait souvent ramasser des herbes sur le bord de la mer pour engraisser leur terrain. Ainsi la précision de sa réponse aux gens de Songy est tout à fait chimérique.

Le même auteur voit les sentiments du cœur et un calcul de la pensée dans l'action d'aller chercher au haut d'un érable un remède propre à guérir la pleurésie qu'elle avait faite à sa compagne. Ce fait est fort obscur dans l'histoire de notre sauvage. Qu'était-ce que ce remède ? Racine parle d'une gomme... qui est-ce qui connaît la gomme du chêne et sa propriété sanguisorme ? Le tan mélangé au charbon pulvérisé est très-utile pour panser les plaies, mais on ne prétendra pas sans doute que le calcul de la pensée de la jeune sauvage allait jusque-là. Il est très-vraisemblable que ses souvenirs étaient bien confus sur ce point. En effet, elle dit à M. Valmont de Bomare que, voyant saigner sa compagne, elle courut chercher des grenouilles, en écorcha une, lui colla la peau sur le front, et banda sa plaie avec une lanière d'écorce d'arbre qu'elle avait arrachée avec ses ongles. La blessure prit le chemin de la rivière et disparut sans qu'on ait su depuis ce qu'elle était devenue. Elle dit, au contraire, à Racine qu'étant retournée à l'endroit où elle avait laissé sa compagne, elle ne l'y trouva plus... Que croire, que penser au milieu de toutes ces contradictions (172) ?

Les lois qui régissent l'homme sont aines et invariables les mêmes dans les mêmes conditions d'existence. C'est en vain que nos systèmes essayent de les faire fléchir et de chercher dans l'individu isolé ce qui ne peut se trouver que dans l'individu social. L'homme intelligent et moral ne se développera jamais spontanément et sans le secours d'une puissance ou d'une direction externes, parce qu'il a point en lui-même la raison de son développement. Dans l'isolement et sans aucune parole d'instruction, la nature physique restera inerte en lui et sans manifestation, c'est-à-dire sans

(170) Aucune société barbare ou sauvage n'est sortie de son état par elle-même et sans un éducateur. Il en est de même de l'individu.

(171) Le P. CHASTEL, *De la valeur de la raison*.

(172) Si la sauvage de Songy avait eu des idées comme celles qu'on lui suppose, il semble qu'elle aurait pu se rapprocher de ses semblables, à implorer leur assistance. Dans ses courses vagabondes, elle avait eu maintes fois occasion de voir d'autres hommes, leurs habitations, les produits de leur industrie, et pourtant jamais elle n'a eu le désir ou la curiosité de se mettre en rapport avec eux. Tout en elle se met sous l'influence de l'organisme et de ses plus grossières instincts. L'homme, par le côté matériel de son être, s'assimile en lui les êtres inférieurs, en a toutes les propriétés égoïstes; il jouit comme un animal, il absorbe comme un végétal, il s'isole comme un microbe.

« L'homme privé dès sa naissance, du commerce de ses semblables et de l'usage de tous les signes que ce commerce nous conduit à inventer, ne s'élève point au-dessus du cercle étroit dans lequel végète la brute que nous voyons au miris, et à laquelle nous daignons à peine accorder quelque portion du notre intelligence. On connaît l'histoire du jeune homme trouvé dans les forêts de la Lithuanie, qui donna lieu aux observations consignées dans les mémoires de l'Académie des sciences. Un congénit celle de la sauvage champeoise. On sait que, quoiqu'ils ne différaient en rien des animaux au milieu desquels ils s'élevaient jusqu'aux extrêmes. Ils avaient leurs penchants, leurs habitudes, leur industrie; rien en eux n'annonçait la présence de cette raison qui réfléchit, qui combine, qui règle toutes nos facultés, et fait de l'homme un être pensant. » (DEKANDER, *Des signes et de l'art de penser*, t. I, introd., p. 1.)

réaction, parce qu'elle ne recevait point d'action qui lui convienne, d'excitation qui réveille et vivifie le germe qui dort en elle. L'homme physique seul se

développera en raison des influences qui le pénètrent, mais l'intelligence et la volonté demeureront enserclées dans les instincts de l'animalité.

NOTE II (col. 167).

Le Verbe.

L'antiquité n'ignorait point la toute-puissance de la parole divine, et possédait même plusieurs dieux-verbes. Mais ces dieux occupaient, chacun dans sa religion, une place subordonnée à côté et tout près des déités principales dont ils étaient les messagers et les interprètes.

Ces dieux-verbes et leurs mythes attestent que l'humanité a eu, dès les temps anciens, qu'au commencement l'univers avait été fait par la simple parole de Dieu, et que Dieu avait ensuite parlé aux peuples pour leur révéler sa volonté. La terre entière est pleine de la gloire du Verbe.

Sa gloire s'est même communiquée au verbe humain. Créé à l'image de Dieu, l'homme a cru remarquer dans sa parole quelque chose de la toute-puissance que possédait celle de son auteur; il lui a semblé que par ses prières, ses chants, ses bénédictions et ses malédictions, par ses évocations et ses exorcismes, il pouvait à volonté ébranler les

ciens, la terre et les enfers; il s'est imaginé, comme les Finnois, qu'avec les trois paroles originelles du Créateur, il guérirait tous les maux, ou, comme l'Indou, qu'en répétant sans se lasser le nom sacré *aum*, que Dieu avait prononcé le premier, il s'identifierait avec Dieu lui-même.

Quand serait née la magie, si l'humanité n'avait pas passé son enfance dans l'extase et les rêveries d'une foi qui, dans sa surabondance de forces, ne se comprenait pas elle-même? Et comment l'homme, dont les mots sont des sons impuissants, aurait-il eu l'idée d'attribuer aux mots divins une énergie incommensurable et des effets qu'il ne peut concevoir s'il n'avait appris par la révélation que Dieu dit, et la lumière est. La phrase de la cosmogonie de Moïse qui excitait l'admiration de Longin, n'est point une de ces expressions sublimes que trouvent une fois dans leur vie les poètes; c'est de la simple prose, mais de la prose de Dieu, que l'homme n'aurait jamais inventée.

FIN DE L'INTRODUCTION ET DES NOTES ADDITIONNELLES.

MAPPEMONDE ETHNOGRAPHIQUE.

LANGUES ASIATIQUES.

I. FAMILLE DES LANGUES SÉMITIQUES. — Hébraïque, Syriac, Pehlvi, Arabe, Grec, Amharique, etc.

II. LANGUES DE LA RÉGION CAUCASIENNE. — Familles : Géorgienne : *Géorgien*, etc.; Arménienne : *Arménien*, etc.; Avaro : *Aware propre*, etc.

Autres langues. — Mingjehli, Circassienne, Abasce, etc.

III. FAMILLE DES LANGUES PERSANES. — Zend, Persan, Kurde, Pouchi, etc.

IV. LANGUES DE LA RÉGION INDIENNE. — Famille sanskrite : Sanskrit, Pali, Hindoustani, Cachemire, Zingane, Maléyalam, Cingalais, Tamoule, Telinga, Bengali, Maharatte, etc.

Autres langues. — Toupahs, Garrow, Gouals, Walasso, etc.

V. LANGUES DE LA RÉGION TRANSASÉTIQUE. — Familles : Tibétaine : *Tibétaine propre*, etc.; Chinoise : *Kanien*, *Kouan-hoa*, etc.; Japonaise : *Japonaise*, etc.

Autres langues. — Kucheng-Birma, Mossi-Perigiane, Laos Siamoise, Annamite, Coréenne, etc.

VI. GROUPE DES LANGUES TARTARES. — Familles : Tongouse : *Mandchoue*, *Tongouse*; Tatare ou Mongole : *Mongole*, *Kalmouke*, etc.; Turke : *Turke Yakoute*, *Tchoukatche*.

VII. LANGUES DE LA RÉGION SIÉRIENNE. — Familles : Samoyède : *Khasoro*, *Tanghi*, *Soyote*, etc.; Jénisséi : *Denka*, *Imbak*, etc.; Koryéenne : *Koryéenne*, *Karaga*, *Tekliche de Pallas*, etc.; Kasmitchienne : *Kamichadale-Koryéenne*, etc.; Kourilienne : *Kourilienne*, *Jesso*, etc.

Autre langue. — Youkshgirie.

LANGUES EUROPÉENNES.

I. FAMILLE BASQUE OU IBERIENNE. — Escortu ou Basque.

FAMILLE CELTIQUE. — Galique, Cymrseg ou Kymrhe.

II. FAMILLE DES LANGUES TERATO-PÉLASGIQUES OU GRÉCO-LATINES. — Albanais, Elrusque, Grecque ancienne, Grecque moderne, Latine, Romaine, Italienne, Française, Espagnole, Portugaise, Valaque, etc.

III. FAMILLE DES LANGUES GERMANIQUES. — Hout-Allemand ancien, Allemand, Frison, Néerlandais, Mésogothique, Normannique, Suédois, Danois, Anglo-Saxon, Anglais, etc.

IV. FAMILLE DES LANGUES SLAVES. — Illyrienne ou Slavonne, Russe, Tchèque, Polonaise, Wende, Prusse, Lithuanienne, Lettonienne, etc.

V. FAMILLE DES LANGUES OUKRAINIENNES. — Finnoise, Esthoniennne, Laponne, Tchérenisse, Permienne, Woléenne, Madjar ou Hongrois.

LANGUES AFRICAINES.

I. LANGUES DE LA RÉGION DU NIL. — Familles : Égyptienne : *Égyptienne ancienne*, *Égyptienne moderne ou copte*; Nubienne : *Nuba-Kenzy*; Troglodytique : *Bicharienne-Adarab*, etc.; Sibho : *Shiho*, *Dankali-Adarab*.

Autres langues. — Chillouk, Tscasse Shangalls, Tchere-Agou, etc.

II. LANGUES DE LA RÉGION DE L'ATLAS OU FAMILLE DES LANGUES ATLANTIQUES. — Atlantique propre ou Amasigh, Eriana ou Tovarick, Tibbo, Atlantique arabisée ou Amasigh arabisée, Chellouh, Guanehe.

III. LANGUES DE LA NIGRITIE MARITIME. — Familles : Mandingo : *Mandingo*, *Jailouka*, *Soussa*, etc.; Achantie : *Achantie*, *Feta*, *Akkipon*, *Inta*, etc.; Dagwumba : *Dagwumba*, etc.; Ardrah : *Ardrah-Judah*, *Brin*, etc.; Kayle : *Kayle*, etc.

Autres langues. — Foulah, Wolof, Serere, Serscolet, Boullam, Aera, Korrappa, Ooungba, Eupougwa, etc.

IV. LANGUES DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — Familles : Congo : *Loonga*, *Congo*, *Bunda*, *Malua*, etc.; Caffro : *Caffro propre*, *Bejouane*, etc.; Hotientote : *Hotientote*, *Saab*; Monomotapa : *Monomotapa*; *Macaoua*, *Souaciel*, etc.; Gallas : *Gallas*, *Namib*, etc.

V. LANGUES DE LA NIGRITIE INTÉRIEURE OU DU SOUDAN. — Familles : Haoussa : *Haoussa*, etc.; Bordouane, Boraou, etc.

Autres langues. — Tombouctou, Maniana, Kallagi, Baghermeb, Mobba, Darfour, Wasanab? Hibo, Eyecou, etc.

LANGUES OCÉANIENNES.

I. FAMILLE DES LANGUES MALAISES. — Grand-Océanien, Java vulgaire, Bassa-Kramin, Bali vulgaire, Malais propre, Battas, Achin, Redjang, Bima, Timorri, Ternati, Bugis, Macassar, Tagalog, Bias-ya, Soolon, Mindanao, Chamarre, Ulea, Radack, Nouveau-Zélandais, Tonga, Taïtien, Marquesas, Sandwich, Si-déa, Madecasse, etc.

II. LANGUES DES NÈGRES OCÉANIENS ET D'AUTRES PEUPLES. — Temboras, Sidney, Endersbourg-Parkinson, Laehlan's-Isley, Dory, Valgion-Papou-Ofak, Nouvelle-Irlande, Tahua, Mallicolo, Nouveau-Calédonien-Cook, Nouveau-Calédonien-Russel, Biemen-Russel, Pelew, etc.

LANGUES AMÉRICAINES.

I. LANGUES DE LA RÉGION AUSTRALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — Familles : Chilienne : *Chilidaga* ou *Araucan*, *Yota-Huilliche*, etc.

Autres langues. — *Pochernis*, *Patagone*, *Tehueltet*, *Puelche*.

II. LANGUES DE LA RÉGION RÉGULIÈRE. — Familles : *Mocoby-Ahipon* : *Mocoby*, *Ahipon*, *Toba*, etc.; *Vilela-Lale* : *Vilela*, *Lale*, etc.; Péruvienne : *Péruvienne* ou *Quichna*, *Aymara*, etc.

Autres langues. — *Aguitequedichaga*, *Zamurs*, *Chiquitos*, *Carapuchos*, *Panos*, *Xeberos*, *Capapagos*, etc.

III. LANGUES DE LA RÉGION GUAYANI-BRÉSILIENNE. — Familles : *Guarani* : *Gnarani propre*, *Brésilienne* ou *Lingoa-Geral*, *Omagua*, etc.; *Purys* : *Purys*, etc.; *Macuaris* : *Camacan*, *Potachos*, etc.; *Payagua-Guaycurus* : *Gnagcaras*, *Payagua*, etc.

Autres langues. — *Charras*, *Miunane*, *Gorayna*, *Boterados*, *Mundruus*, *Araras*, *Mayurunas*, *Guaas*, *Bororos*, *Gustos*, *Appiccas*, *Cayapos*, *Chavantes*, etc.

IV. LANGUES DE LA RÉGION ORENOCO-AMAZONE OU ANDÉS-PARIMES. — Familles : *Caribe-Tamanaque* : *Caribe*, *Choymas*, *Tamanaque*, *Guaronos*, *Arawaque*, etc.; *Saliva* : *Salisa*, *Macos*, etc.; *Cavero-Maypure* : *Maypure*, *Mocos*, *Guaypanabis*, etc.; *Yandira-Betoi* : *Yarara*, *Betoi*, etc.

Autres langues. — *Rocouyenne*, *Oyampis*, *Guañaribos*, *Maquiritare*, *Otonaques*, *Manitivitinos*, *Chibcha* ou *Mucras*, *Cunnenas*, *Gashivos*, *Porayan*, *Paos*, *Dorid*, *Gusimies*, *Xiharos*, *Maissas*, *Encabellada*, *Quitos*, *Cofasas*, *Ticunas*, *Guania*, etc.

V. LANGUES DE LA RÉGION DE GUATEMALA. — Fa-

milles : *Maya-Quiche* : *Maya* ou *Yucatan*, *Haiti* ? *Mom*, *Quiche*, *Kaebiquet* ? *Zatagit*, *Kachi* ? *Pocochi* ? etc.

Autres langues. — *Chontal*, *Mosquitos*, *Poyals*, *Mopane*, *Chol*, *Laucaudues*, *Tzendal*, *Chispanceca*, etc.

VI. LANGUES DU PLATEAU D'ANAGAS OU DU MEXIQUE. — Familles : *Mexicaïbe* : *Mexicaïne* ou *Aztlèque*, *Corra*, etc.

Autres langues. — *Mixteca*, *Zapoteca*, *Totonaca*, *Huasteca*, *Othomi*, *Tarasque*, etc.

VII. LANGUES DU PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE DU NORD ET DES PAYS LIMITROPHES À L'EST ET À L'OUEST. — Familles : *Tarahumara* : *Tarahumara*, *Opata*, etc.; *Panls-Arapahoes* : *Pania*, *Arapahoes*, *Keres*, *Jelans*, *Yata*, etc.; *Caddos*, *Adais*, etc.

Autres langues. — *Cinaloa*, *Gureyuc*, *Pimas*, *Sonora*, *Alligewi* ? *Cassa-Grandes* ? *Moqui* ? *Yabipais*, *Apaches*, *Tancards*, *Pascagolas*, *Appalaches*, etc.

VIII. LANGUES DE LA RÉGION MISSOURI-COLOMBIENNE. — Familles : *Colombienne* : *Colombienne-Supérieure*, *Colombienne-Inférieure*, *Multnomah*, etc.; *Sioux-Osage* : *Sioux*, *Winabago*, *Ottoo*, *Maha*, *Minatares*, *Coracille*, *Osage*, etc.

Autres langues. — *Sussee*, *Pargan*, *Natootetain*.

IX. LANGUES DE LA RÉGION ALLÉMANIQUE ET DES LACS. — Familles : *Mobile-Natchez* ou *Floridienn* : *Natchez*, *Muskogee*, *Chikassah*, *Choktah*, *Cherokee*, *Mobile*, *Woccons* - *Katahba* : *Katahba*, etc.; *Mohawk-Huron* ou *Iroquoise* : *Mohawk*, *Unron*, *Onondaga*, etc.; *Lennape*, *Chippaways* - *Delaware* ou *Algonquino-Mohégane* : *Sawanos*, *Saki* - *Ottogami*, *Miamis-Illinois* ou *Delaware*, *Mohégane*, *Abenaki*, *Gaspéens* ou *Miomoc*, *Algonquais* - *Chippaways*, *Knisienaux*, *Chippeways propre*, *Tacoulies*, etc.

Autres langues. — *Timucana*, *Bahama*, etc.

X. LANGUES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Familles : *Waicure* : *Waicure*, etc.; *Cochimi-Laymona* : *Cochimi propre*, etc.; *Matolans-Quilrotes* : *Matolans*, etc.; *Kolouché* : *Kelonche propre*, *Tchinkitane*, etc.

Autres langues. — *Pericu*, *San-Diego*, *Santa-Barbara*, *Rimsen*, *Esiene*, *Chulpun*, *Tcholorones*, *Killamaks*, *Noutka* ou *Wakash*, *Île de la Reine-Charlotte*, *Ougajakhmourai*, *Kinsitac*, etc.

XI. LANGUES DE LA RÉGION BORÉALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD OU FAMILLE DES IDIOMES ÉSKIMAUX. — *Eskimaux*, *Tchougache* *Konega*, *Aleutien*, *Aglemonte* ou *Tchoukitché* - *Américain*, *Tchoukitché propre* ou *Tchoukitché-Asiatique*.

DICTIONNAIRE

DE

LINGUISTIQUE.

A

ABABDÉE. Voy. TROGLODYTIQUE.

ABASSE. Voy. ABAZE.

ABAZE, ABASSE ou ABSNE, langue classée dans la région caucasienne, parlée par les *Abazes*, *Abasses*, *Abasgiens*, *Abassi* ou *Auchasen*, dont le véritable nom est *Abane*, et qui sont les *Abasci* mentionnés dans le périple du Pont d'Arrien et les *Aucasgi* ou *Abasgi* des auteurs bysantins. Les Abasses sont partagés en plusieurs hordes, dont voici les principales : les *Abasses* proprement dits ou *Auchasen*, qui demeurent dans l'Abchassei ou la Grande-Abassie, pays placé le long du Caucase méridional et de la côte nord-est de la mer Noire. Soumis d'abord aux Romains, ensuite aux Lasi, aux Géorgiens, aux Persans, aux empereurs de Constantinople et aux Turcs, ils sont actuellement vassaux de l'empire russe. C'est sur leur territoire que se trouvait l'ancienne Dioscurias, où le commerce rassemblait un si grand nombre de nations différentes. Les *Topanta*, nommés *Atti-Kessek-Abasi* par les Tartares ; ils habitent la Petite-Abassie, qui fait partie de la Circassie entre le Kuban et le Tereck, et sont en partie vassaux de l'empire russe, et en partie des princes circassiens. Les *Beschil bai*, qui demeurent le long de l'Urup et sont indépendants. Les *Natuschachi* ou *Netsch-quadscha*, qui demeurent à l'ouest du Schapsich et le long des ruisseaux et des fleuves

Atakum, Bakan, Zemes, Ta sipsh, Shup, etc., etc. ; ce sont de terribles voleurs qui n'obéissent à personne. Les *Barrakai*, qui vivent sur les bords du Khotz et du Gut son affluent. Les *Kasibeg*, qui habitent près des sources du grand et du petit Laba. La célébration du dimanche et l'observation des grands jeûnes de l'Eglise grecque rappellent le christianisme qu'ils professaient avant d'avoir embrassé la religion de Mahomet. Cette langue a plusieurs mots communs avec la circassienne, dont elle suit les règles de la syntaxe.

ABENAIQUI. Voy. LENNAPE.

ABIPON. Voy. MOCOPY.

ABOIEMENTS de chiens, langage qui y ressemble. Voy. CARAPUCHOS.

ABSTRACTION, dans l'idée et dans les mots. Voy. l'*Essai*, § III.

ABYSSINIQUE (LANGUE), une des branebes de la famille sémitique, ainsi nommée parce qu'elle comprend les principaux idiomes de l'Abyssinie.

L'Abyssinie est cette contrée de l'Afrique située au delà de la Nubie, le long des côtes de la mer Rouge, peuplée d'abord par les fils de *Cusch*, fils de Cham. Les premiers habitants furent des *troglydites*, c'est-à-dire habitant des cavernes creusées dans les flancs des montagnes. Des Juifs vinrent s'y fixer du temps de Nabuchodonosor (173) ; puis des

(173) Dans le pays on les nomme *Faldayan* ou *exilés*. Ces Juifs ont conservé leur Bible et chantent les psaumes en hébreu. Et ce qui est très-remarquable, le caractère de cet hébreu est le samaritain, et l'alphabet amharique, seul en usage en Ethiopie, n'a de rapport qu'avec le samaritain, comme l'ont reconnu Ludolf et Deshauteurs. D'où il résulte, aux yeux de quelques critiques, une preuve insistée en faveur des traditions abyssiniennes, parce

qu'à l'époque où cet empire (selon la Chronique d'Azum) embrassa le judaïsme, c'était le caractère dont se servaient les Juifs, qui n'ont adopté le chaldaique qu'après la captivité. Toutefois nous devons convenir que ce point de critique est toujours très-controverté. Ainsi M. de Sacy a essayé de démontrer que l'alphabet éthiopien dérivait de l'alphabet des Grecs, ou plutôt de celui des Coptes (*Mém. de l'acad. des inser.*, t. 50). Leipsius voulut

Egyptiens, des Ethiopiens, des Arabes s'étant répandus dans ces contrées en fuyant l'aridité des sables et des déserts de la Nubie, les Orientaux donnèrent à cette contrée le nom de *Habesch* ou *Abbas-ehi*, c'est-à-dire *peuple mélangé*, d'où vient le nom d'*Abyssinie*. Les Abyssins ressuscitent ce nom et se donnent celui d'*Amharites* ou *Tugrayens* (*Tigréens*), du nom de leurs provinces, ou plus généralement celui de *Caschians*, c'est-à-dire *chrétiens*. Dans leurs livres ils sont appelés *Ethiopiens*, mot dont se sert Homère; les Romains les nommèrent *Azumites*, d'*Azum*, leur capitale.

Leurs annales remontent jusqu'à *Maquela* (*Belkia* d'après les écrivains arabes), qui est cette reine de Saba venue à Jérusalem pour admirer la puissance et la gloire de Salomon.

Tous les idiomes parlés en Abyssinie peuvent être subdivisés en deux branches secondaires, selon qu'ils montrent plus ou moins d'affinité avec la langue *axumite* ou avec l'*amharique*. Voy. ces mots et *SEMITIQUES*.

ACERRÆ, ville fondée par les Etrusques. Voy. ETRUSQUES.

ACHANTIE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues de la Nigritie maritime. Elle comprend presque toutes les langues parlées le long de la côte d'Or et dans son intérieur; elles sont très-peu connues, à l'exception de l'achantie et de son dialecte fantie. Pleines de figures hyperboliques et pittoresques, leurs mots changent de signification selon les différentes intonations qu'on leur donne. Voici les langues que l'éthnographie paraît distinguer dans cette famille :

1° *Achantis*, parlée par les *Achantes* ou *Ashantees*, qui sont la nation dominante de l'empire de ce nom et les habitants du royaume d'Achantie propre, dont dépendent plus ou moins tous les royaumes de la côte d'Or et autres dans celles d'Ivoire et des Esclaves. Cette langue a peu de conjonctions et encore moins d'adverbes et de prépositions; elle remplace souvent ces dernières par un verbe à l'aide duquel elle exprime aussi le comparatif et le superlatif. L'achantie n'a pas de passif, n'emploie presque jamais les infinitifs, et le verbe *être* n'y est employé qu'au présent; sa déclinaison n'a ni genre, ni article indéfini; le préfixe en sert à y distinguer le pluriel des substantifs. Les principaux dialectes de l'achantie nous paraissent être les suivants : le *searsaw*, l'*akkim* et l'*aqwapim*, parlés dans les pays de ce nom, tributaires des Achantes; l'*achantie propre*, parlée dans le royaume d'Achantie; c'est le plus sonore et le plus poli, non-seulement de cette langue, mais même de celles qu'on parle depuis

Apollonia jusqu'au Rio-Volta; le *fantie*, qui est connu depuis longtemps et beaucoup avant l'achantie propre; il est parlé le long de la côte, depuis le royaume d'Achantia jusqu'à celui d'Acra, par les *Fantes*, nation qui était la plus puissante de cette côte avant d'avoir été vaincue par les Ashantes, et de laquelle dépendaient les pays d'Agona et d'Akron; l'*assin*, parlé dans le royaume de ce nom, tributaire des Achantes, et dont les habitants sont encore plus civilisés que leurs dominateurs; l'*amina*, parlé dans le pays des *Amina*, situé dans l'intérieur; il paraît que ce peuple, jadis très-puissant, a été subjugué par les Achantes, et que sa langue est identique avec le dialogue fantie, ou du moins n'en diffère que comme un dialecte.

2° *Amannahæ*, parlée dans le petit royaume de ce nom situé sur la côte, et dit aussi Apollonia et Bein.

3° *Achantia*, parlée dans le royaume d'Achantia, placé à l'est du précédent.

4° *Aôwin*, par les habitants du pays d'Aôwin, l'*Alwina* des anciens voyageurs; il est gouverné par sept ou huit chefs indépendants les uns des autres, mais vassaux des Achantes.

5° *Affettou*, parlée dans le district de Fetto, Affettou ou Affettou dans le pays des Fantes, dépendant des Achantes, et dans lequel se trouve le cap Cape-Cooste, chef-lieu des colonies anglaises dans la Guinée.

6° *Akkripou*, par les habitants d'Akkripou, pays de l'intérieur voisin des Amina. Cette langue diffère beaucoup de toutes celles qui forment cette famille.

7° *Booroom*, parlée dans le royaume de Booroom, qui s'étend le long de la rive droite du Rio-Volta, et dont la capitale est Guia; outre cette langue, on y parle aussi communément l'achantie.

8° *Inta*, parlée dans le royaume d'Inta, qui est le Tafou ou Tafou des anciens voyageurs; il est situé sur la rive gauche du Rio-Volta, et, selon Bowdich, plus peuplé et plus civilisé que l'Achantie.

ACHEM. Voy. SUMATRIENNES.

ACRA ou INKRAN, langue africaine du groupe de la Nigritie maritime, parlée par les habitants du royaume d'Acra, lesquels, avec leurs dominateurs successifs les *Aquamboe* et les *Akkim*, ont été subjugués par les Achantes. La prononciation de cette langue est tellement difficile, qu'on n'a pas de lettres dans nos alphabets pour la représenter convenablement; la conjugaison est assez riche, mais la plupart des temps ne sont distingués les uns des autres que par l'accent. Les prépositions sont placées après les substantifs, après lesquels elle met aussi les articles défini et indéfini; elle forme ses pluriels par

le tirer du devant-gar; aujourd'hui on prétend que la découverte des inscriptions himyarites de l'Yémen a enfin résolu le problème, et que l'alphabet éthiopien est identique avec l'ancien alphabet himyarite ou *maaned*. Ce dernier alphabet se retrouverait sur les monuments d'*Azum* (Rondigor, dans l'*Allgemeine Lit.-Zeitung* de Halle, juin 1839), comme sur ceux de March, et il offrirait d'ailleurs

la plus parfaite similitude avec l'alphabet ghez, sauf en ce qui concerne la direction de l'écriture et le système des voyelles. Les ressemblances que l'on a cru trouver entre l'alphabet ghez d'une part, et l'alphabet samaritan ou même l'alphabet grec de l'autre, se trouveraient par là expliquées (Gesenius, Kopp, Hupfeld), puisque ces deux derniers alphabets sont eux-mêmes des formes du phénicien.

inflexion, epenthesis, paragoge et apocope; comme l'achantie, elle ne distingue pas les genres, n'a pas de verbes passifs qu'elle exprime par des circonlocutions, et n'emploie presque jamais les infinitifs; mais son verbe *être* a les trois temps, présent, passé et futur. Il paraît que l'acra est aussi parlé avec le kerrajé dans l'Etat de Tadoo, qui est à six journées au delà de Popo sur la côte de Dahomey, par les descendants des Acras fugitifs, qui sous la conduite de leur roi s'y réfugièrent lors de l'invasion des Aquamboes dans leur pays natal.

ADAIEL. Voy. DANKALL.

ADAREB. Voy. THOLODYTTIQUE.

AFFINITÉ de la langue française avec les langues indo-européennes. Voy. FRANÇAIS (Langue).

AFGHAN. Voy. POUCHTOU.

AFRICAINES (Langues), auraient toutes de l'affinité avec les langues sémitiques. Voy. l'Introduction, § IV.

AFRIQUE. — Située presque tout entière sous la zone torride et soumise à sa funeste influence, l'Afrique n'a pas pu développer, comme l'Europe, les germes de civilisation qu'elle avait reçus de l'Asie. La région du nord, habitée par la race blanche, qu'on y reconnaît encore à la noblesse de ses traits, malgré l'obscurcissement de son teint, est la seule où des nations heureuses aient marqué dans les fastes de l'histoire. Les quatre autres régions, celles de l'ouest, du centre, de l'est et du midi, dans lesquelles la nature indomptable s'oppose à tous les efforts de l'homme, lui offrant tantôt un océan de sable, tantôt des torrents débordés, tantôt de vastes plateaux que la pluie ou le soleil transforment tour à tour en jardins ou en déserts, végètent encore avec la race noire dans le plus effilégeant barbarie. Aussi les divisions des peuples et des langues cessent-elles dès lors d'offrir quelque fixité, et, leur intérêt diminuant en raison de leur difficulté même, nous nous contenterons de les indiquer sommairement sans insister sur chacune d'elles.

L'Afrique septentrionale, c'est-à-dire toute la côte qui s'étend depuis l'entrée de la Méditerranée jusqu'à celle de la mer Rouge, se divise en deux parties, celle du nord-est et celle du nord-ouest. Dans la première, arrosée par le Nil et bornée par les montagnes de la Lune, se distinguent d'abord les Égyptiens, peuple grave et éclairé, dont la civilisation mystérieuse est analogue, sinon identique, à celle de la Chaldée et de l'Inde, et dont les débris peu nombreux subsistent de nos jours sous le nom de Coptes. La même région est habitée par les Nubiens, les Bichariens et autres tribus à demi-civilisées, et par la nation remarquable des Abyssins, qui a adopté un dialecte de l'arabe. L'autre région, traversée par l'Atlas et bornée par le grand désert, comprenait autrefois les États florissants des Carthaginois, des Cyréniens, des Numides et des Maures. Aujourd'hui les

restes de ces nations, constituant la famille Berbère, sont dispersés sous les noms d'Amazigs, de Tounariks, de Tibbos, sur les bords de la Méditerranée et dans les oasis de la mer de sable.

L'Afrique occidentale, derrière le désert de Sahara, comprenant toute la côte de l'Atlantique depuis le cap Vert jusqu'au cap Nègre, présente une foule de familles nègres, dont les principales sont, dans la Sénégambie, celles des Wolofs, des Mandingos, des Foulahs; dans la Guinée, celles des Achanties, des Dagoumbas, des Ardrahs; dans le Congo, celles des Congos et des Benguelas.

L'Afrique centrale, si peu connue encore qu'on ne saurait déterminer ses limites, est habitée, jusqu'au grand lac de Tchad ou mer intérieure, par les Kissours, les Haoussas, les Bornouans, et autres peuplades assez industrielles.

L'Afrique orientale, des sources du Nil au cap Sofala, tout le long de la mer des Indes, ne présente guère que deux familles connues: au nord-est, celle des Gallas, oppresseurs actuels de l'Abyssinie, et au sud-est celle des Motapas au réunion de toutes les tribus qui habitent les côtes de Zanguebar, de Mozambique et de Monomotapa.

L'Afrique méridionale, depuis les caps Nègre et Sofala jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ne renferme également que deux familles, celle des Cafres et celle des Hottentots.

Nous reproduirons ici le résumé des recherches ethnologiques et linguistiques publiées par un savant qui s'est fait connaître par des travaux spéciaux sur cette partie du monde.

« Quelle place, » dit M. d'Avezac, « occupent les types africains dans le vaste tableau des populations du globe? Sans nous restreindre aux trois variétés de Liuk et de Cuvier, ou aux cinq variétés de Blumenbach, ni même aux deux espèces de Virey, sans déborder non plus jusqu'aux onze espèces de Desmoulins, ou aux quinze espèces de Bory de Saint-Vincent, nous prendrions comme un *mezzo termine* commode, en les élevant au rang d'espèces (174), les trois divisions principales et deux divisions subordonnées dans la coordination desquelles Swainson a concilié les classifications de Cuvier et de Blumenbach. Dans ces grandes coupes viennent se ranger, à titre de variétés, les nombreuses espèces de Bory de Saint-Vincent, et celles qu'il faut ajouter à son incomplet nomenclature.

« Sans nous détenir à montrer comment le zoologiste anglais, s'élevant sur les idées de Mac-Leay, établit dans toute section naturelle du règne animal une subdivision tripartite présentant un type, un sous-type, et un groupe éberrant ou moins développé, composé à son tour de trois groupes secondaires dont un principal et deux subordonnés, nous supposons de prime abord que

(174) Sur la question si débattue de l'unité de l'espèce humaine, voyez notre *Dictionnaire d'Anthropologie ou Histoire des races humaines*.

l'espèce blanche ou caucasique est le type fondamental du genre humain, l'espèce mongolique le sous-type, et l'espèce éthiopique le groupe aberrant, formé des trois sous-espèces nègre, américaine et malaie, dont la première se lie à l'espèce blanche par la sous-espèce américaine ou rouge, et à l'espèce jaune par la sous-espèce malaie ou brune.

« Poursuivant l'application de la même méthode, on peut classer l'espèce blanche en trois variétés qui seraient ainsi échelonnées, savoir : la variété japyétique ou indo-germanique constituant le groupe normal, la variété schémétique ou syro-arabe offrant le sous-type et la variété kamitique ou phénico-égyptienne offrant le groupe aberrant, dans lequel il faudrait probablement compter comme sous-variétés les Messrytes, les Houschytas et les Kaniens, ces derniers servant de lien avec la variété japyétique, et les Houschytas se rapprochant davantage de la variété schémétique. Les races blanches africaines représentent, autant à raison de leurs généalogies traditionnelles que par la persistance des caractères physiques, toutes ces grandes sections de l'espèce blanche, dont la coordination présentait dès lors ici un intérêt direct et immédiat.

« L'espèce jaune, sans être complètement désintéressée dans l'éthnologie africaine, ne laisse toutefois apercevoir qu'une liaison éloignée, immémoriale, et dont la trace n'est pourtant pas entièrement perdue, entre le Copte, héritier dégénéré de l'antique peuple d'Égypte, et la Chinois, variété sous-type dans l'espèce mongole, où le groupe aberrant paraît formé par les sous-variétés hypoboréennes.

« Quant à l'espèce éthiopique, la sous-espèce nègre, qui en constitue le type normal, appartient essentiellement à l'Afrique ; mais, pour coordonner dans un classement rationnel les variétés de celle-ci, il serait indispensable de réunir des notions beaucoup plus étendues et plus précises que nous n'en possédons encore sur les populations susceptibles de figurer dans ce cadre ; ce n'est donc qu'à titre d'hypothèse aventurée et conjecturale que nous désignerions le nègre africain proprement dit comme variété type, et que nous placerions dans le groupe aberrant le Hottentot, le Kaffra et l'Alfourous. Puis, dans la variété nègre proprement dite, il est impossible de méconnaître que les subdivisions sont commandées par des différences frappantes entre les belles races du nord et celles qui, vers le sud, se rapprochent un Hottentot par les formes corporelles ; mais les indications éparses et incomplètes qui laissent apercevoir ces diversités tranchées ne suffisent point à en esquisser la distribution synthétique ; la détermination des types, la recherche des éléments générateurs des populations hybrides, soulèvent à chaque pas d'inextricables difficultés.

« Quoi qu'il en soit de ces essais de classification, les races africaines qui doivent trouver leur place dans ce tableau d'ensemble peuvent être énumérées en gros dans

l'ordre suivant, corrélatif à la disposition systématique des groupes naturels, eu égard aux affinités les plus marquées.

« 1° Les races européennes qui ont formé des colonies disséminées sur toute la périphérie et dans les îles, y compris la race turque, clair-sauvée dans les pays de la côte septentrionale.

« 2° Les races arabes répandues sur les côtes orientales jusqu'à Sofalah et Madagascar dans toute l'Égypte, sur la lisière boréale la long de la Méditerranée, sur le littoral atlantique jusqu'au Sénégal, et étendues à une assez grande profondeur dans le désert, dont elles occupent encore les austro-orientales.

« 3° La race copte au teint jaune foncé, au nez court et droit, aux grosses lèvres, au visage bouffi, qui tend à s'effacer chaque jour davantage du sol de l'Égypte, et qui semble conserver la trace de l'ancienne infusion d'un élément mongol ou chinois.

« 4° Les races kouschites au teint nigrescent, au nez presque aquilin, à la bouche moyenne, au visage ovale, qui peuplent l'Abyssinie et une partie du littoral de la mer Rouge sous les noms de Ilhabeschyn, Danagyl, Schihou, Alshabeh, la plupart de ces nations, sinon toutes, se dénommant elles-mêmes Ag'aydn ou pasteurs. Peut-être divers éléments asiatiques et africains s'y sont-ils fondus dans des proportions diverses ; les traces d'une infiltration nègre sont aisément saisissables, et d'un autre côté la noyau semble offrir une grande analogie avec les castes inférieures de l'Inde. Quoi qu'il en soit de l'origine indienne ou étrangère de ces peuples, toujours est-il que l'Afrique seule les possède aujourd'hui ; quelques rameaux détachés s'en retrouvent sur la côte de Zanguebar et parmi les populations berbères.

« 5° Celles-ci formant l'un des groupes les plus remarquables du continent, où elles occupent les régions montagneuses du nord, et les parties centrales du Sahhâ depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan atlantique et aux Canaries, et depuis la Méditerranée jusqu'à Ten-Boktue et Kasynah, peut-être même jusqu'au delà du lac Tchad, sous les dénominations diverses de Schelouh, Baréber, Qabâyl, Touâreh, Sourâ et autres, que leur donnent leurs voisins arabes ou nègres, et sous l'appellation générale de Amazygh, c'est-à-dire nobles, ou de Amazerg, c'est-à-dire libres, qu'ils se donnent eux-mêmes : réunion d'éléments forts divers, les uns blancs, d'autres hâlés, la plupart olivâtres, quelques-uns presque noirs. Un front étroit, une figure ovale, des traits arrondis, des yeux foncés et cruels, des cheveux noirs et rudes, semblent, avec le teint olivâtre, caractériser, au milieu de cette agglomération confuse, une souche primordiale, que les traditions désignent comme ksua'néenne, mais qui d'une part s'est nourrie d'une sève dérobée aux races nègres, et sur laquelle, d'autre part, sont venus s'enter de puissants rameaux japyétiques.

« 6° Du milieu des races nègres se détache une population métisse, à couleur tannée ou

culveuse, au nez saillant, à la bouche moyenne, au visage ovale, qui se compte elle-même parmi les races blanches et se dit issue de pères arabes unis à des femmes saoudiennes. Sous les noms de Foulahs, Fellânyis, Fellâtahs, ou plutôt sous celui de *Peuls* qu'ils se donnent eux-mêmes, ces peuples occupent une zone large et onduleuse depuis les rives du Sénégal jusqu'aux montagnes du Mandharah et peut-être beaucoup plus loin. Leur chevelure crépus et même laineuse, quoique longue, justifie leur classement parmi les populations ousoutriques; mais ni les traits du visage, ni la couleur de la peau qui leur a valu de la part des voyageurs la dénomination de *Peuls rouges*, ne permettant de les confondre avec les nègres, quelque intime que soit d'ailleurs, sur la limite commune, la fusion des deux types.

« 7° Les races *nègres* proprement dites, à peau noire plus ou moins foncée, au nez généralement épâté, aux lèvres grosses et saillantes, au visage court, aux cheveux laineux, sont répandues sur la majeure partie du sol africain depuis le Sénégal et le haut Nil jusqu'au delà du tropique austral. Les caractères spécifiques sont diversement combinés chez les différentes races qui forment cette division ethnographique : ainsi le Ouolof, le plus noir de tous les nègres, est celui dont le nez est le moins épâté, les lèvres les moins grosses; le Montchicongo, au contraire, dont la teinte est beaucoup moins foncée, a le nez presque plat, des lèvres énormes, et la femme possède, dans de moindres proportions, le tablier et les grosses fesses de la Hottentote; entre ces types extrêmes, l'Aschanty, le Manding, l'Arada, l'Ibo, le Monjou, le Makou offrent une série de types intermédiaires.

« 8° Les races *Hottentotes*, à peau brunâtre comme la suie, au nez entièrement épâté, aux lèvres grosses et avancées, aux pommettes saillantes, au visage triangulaire proéminent celui du singe, habitent l'extrémité sud-ouest de l'Afrique. Chez la femme, un trait remarquable est le développement des nymphes qui couvrent les parties génitales d'une sorte de tablier naturel, et celui des fesses, dont l'énorme saillie semble destinée à supporter l'enfant pendant l'allaitement.

« 9° Les races *kafres*, au teint gris noirâtre ou plombé, au nez arqué, aux grosses lèvres, aux pommettes saillantes, occupent, au nord-est des Hottentots, une vaste portion de l'Afrique orientale, ainsi que la pointe sud de Madagascar; avec elles il faut probablement classer les Gallas, qui depuis Mélinde se sont avancés jusqu'au cœur de l'Abyssinie.

« 10° Enfin la race *malaise* a répandu quelques colonies sur la plage africaine, puisqu'elle a peuplé les rivages orientaux de Madagascar.

« Il est à peine besoin de dire, que sur la limite naturelle des cantonnements géographiques respectifs, les races que nous venons d'énumérer se sont plus ou moins étendues les unes dans les autres, et que leurs démar-

cations précises ne sont pas toujours faciles à discerner.

« Telle est l'ébauche grossière à laquelle nous devons borner, quant à présent, nos essais de distribution ethnographique des races africaines sous le point de vue de leur constitution physique. L'état incomplet de nos connaissances actuelles à cet égard ne permet point de tenter une esquisse moins imparfaite; mais les données linguistiques, bien que fort incomplètes aussi, peuvent utilement concourir à une classification méthodique de ces peuples, au moyen des échantillons du langage recueillis en grand nombre, et dont les connexités ou les différences mutuelles sont plus faciles à saisir. Mais il faut se garder d'une erreur trop commune aux linguistes, celle de considérer sans restriction comme ethnographiques les rapprochements ou les divisions fondées sur de tels indices. On ne doit point oublier que bien souvent un même langage est parlé par des races fort diverses, et que souvent aussi des rameaux d'une même souche ont appris des langues distinctes. Ainsi parmi les Berbères sont cantonnées quelques peuplades noires évidemment hétérogènes et qui n'ont pourtant d'autre idiome que le berbère, tandis que d'un autre côté ces mêmes peuplades rapprochées des Abyssins par tous les caractères physiques, en demeurent complètement séparées par le langage. Mais il est aisé de concevoir que les dissidences linguistiques entre des peuples limitrophes ou mutuellement enclavés révèlent, dans la plupart des cas une différence réelle d'origine; et que réciproquement les similitudes de langage entre des peuples séparés par de grandes distances supposent une communauté antérieure, sinon toujours d'origine, au moins d'habitation et de nationalité.

« Un phénomène qu'il importe de ne pas perdre de vue dans cette étude diacritique, c'est que la similitude de langage n'est souvent que partielle, tantôt bornée à des racines communes modifiées et construites suivant des analogies et des syntaxes différentes, tantôt restreinte à l'unité de syntaxe et d'analogie grammaticale appliquées à des radicaux divers : l'affinité, en ce dernier cas, au contraire, l'affinité est moins apparente, mais plus intime, et l'on peut dire qu'elle constate, sinon la parenté des idiomes, du moins celle des populations qui les parlent; dans le premier cas, au contraire, l'affinité est plus apparente que réelle, et s'applique aux langues bien plutôt qu'aux hommes; souvent, en effet, les peuples sont forcés d'apprendre des langues étrangères, au gré des réunions ou des morcellements politiques qu'ils subissent; mais en général la vocabulaire de la langue maternelle est alors seul changé, et la grammaire native conserve le privilège de façonner à ses idiotismes les éléments nouveaux qui lui sont imposés. L'étude des grammaires est donc la meilleure clef dont la linguistique comparée se puisse aider pour l'éclaircissement des origines ethnologiques; malheureusement cette

étude est difficile, souvent même impossible, faute de matériaux suffisants; et réduits que nous sommes à de minces et imparfaits vocabulaires, quelquefois même à de simples indices, nous ne pouvons aspirer à des résultats exempts d'incertitudes.

« Quoi qu'il en soit, et sans avoir la prétention de donner ici des idiomes africains, ni un inventaire complet, ni même une liste fort étendue, nous les distribuerons en deux catégories : l'une composée de langues que nous appellerions volontiers cohésives, pour marquer l'espèce de lien qu'elles forment entre tous les éléments d'une même race, ou des éléments juxtaposés de races diverses; l'autre, des langues qu'il faudrait au contraire appeler diacritiques, à raison des séparations qu'elles déterminent entre des éléments qui, au moins dans l'état imparfait de nos connaissances ethnographiques, sont vulgairement considérés comme homogènes. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'un tel classement n'a rien de sérieux, et qu'il indique simplement le point de vue d'utilité actuelle sous lequel nous envisageons momentanément le catalogue général des langues africaines.

« L'espèce de fonction cohésive qu'il est utile de considérer dans les unes, est particulièrement frappante dans la langue berbère ou amazigh, qui réunit en un seul faisceau, ramène à une souche unique de nombreux rameaux dispersés sur une immense étendue; ses dialectes sont parlés dans toutes les ramifications de l'Atlas, dans toute la ligne d'oasis qui s'étend, derrière ces montagnes, depuis El-Ouahh-el-Bahha-rych confinant à l'Égypte, jusqu'au Oudjâ Dars'h qui s'approche de l'Atlantique, et dans toute cette vaste partie du Ssahrâ comprise entre Soukâ et Geny, entre Toudât et Bornou; montrant la parenté intime de l'habitant de Syouah avec le Schelâh de Marok, même avec l'ancien Guanche des Canaries, et celle du Qabâlyl d'Alger, avec le Sourqâ des bords du Niger; réunissant aussi avec eux des débris des races blanches du nord, reconnaissables encore à leur tête carrée, leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus; et des rameaux égarés de la race kouschyte, tels que les Erouâghah, encore noirs au milieu des blancs, encore doux et bons au milieu des peuples farouches et cruels; et d'autres éléments que signalent des différences physiques tranchées, mais qu'on ne sait à quel type rapporter, tel que le Beshery aux traits heurtés, auvergnat de l'Atlas, qui naguère parlait aussi le berber, oublié aujourd'hui pour l'arabe, et chez lequel on retrouverait peut-être encore, à travers l'arabe et le berber, les vestiges d'unogrammaire antérieure.

« Dans un voisinage immédiat et sur une étendue non moins vaste, divers dialectes, philologiquement rattachés à la souche arméenne, réunissent en un seul groupe tous les éléments de race acémitique répandus sur le sol africain, puis à ceux-ci presque tout ce qui subsiste encore de la race copte, puis encore les seuls restes intacts de la race kouschyte, et avec ces derniers quelques dé-

bris étrangers que la juxtaposition ou l'enclavement a ramenés à la communauté de langage. Et si l'on trancha la séparation des deux dialectes principaux, l'arabe d'une part avec toutes ses variétés, et d'autre part le g'ez et ses annexes, il faudra tenir compte dans la division arabe, indépendamment de la fusion des deux familles qahthanyte et isma'lyte, de l'immixtion à celles-ci des Coptes, de quelques débris des Hébreux palestiniens, et d'autres éléments moins distincts: peut-être les Kaldéo-Nalathéens nous sont-ils révélés par les formes syriaques qu'affectent tant de noms propres de la topographie africaine. Il faudra reconnaître aussi, dans la division kouschyte, l'intromission de quelques rameaux bhômarytes, que leur pesu blanche signale encore sur les montagnes de Samen et d'Enarya, et que l'on a identifiés aventureusement, sur la foi de leur culte, à des Juifs de Palestine, ou d'après le nom de leur province, aux Schamyryns ou Syriens de Damas.

« En continuant d'envisager les indications linguistiques sous le même point de vue d'assimilation ethnologique, nous rattacherons à la race copte les peuples qui habitent, au sud du golfe de Qâbes, les montagnes de Mathmâthah et de Naouayl, et dont le langage, au rapport d'un voyageur maghrébin assez récent, n'est ni berber, ni turk, ni arabe, mais copte.

« De même la langue peule ou félâne a fait reconnaître, avant que les caractères physiques l'eussent confirmée, l'homogénéité des tribus qui habitent, dans l'ouest, le Toro, le Foutah, le Bondou, le Kassou le Foutah-Gjnlou, le Sangaran, le Fouladou, le Brouho, le Masynah, avec les Fellâtâb dont le puissant empire presse le Bornou par l'ouest et le sud, et envoie des colonies vers les bords inférieurs du Niger.

« Et pareillement le malais de Madagascar, est rattaché par son idiome, aussi bien que par sa physionomie native, à la grande famille malaise de l'Océanie.

« Si nous considérons au contraire les idiomes africains sous le rapport des indications diacritiques qui résultent de leur examen comparatif, ils viendront en aide à notre ignorance pour tracer, à défaut d'autres bases, la distribution en diverses races de tant de peuples différents que nous confondons vulgairement sous l'appellation commune de nègres, qu'ils soient noirs de jais comme le Ouolof, olivâtres comme le Ssomâly, ou marrons comme le Nube; mais ces langues n'en conservent pas moins simultanément un caractère cohésif à l'égard des fractions éparses qu'elles rallient. Ainsi l'idiome manding sépare, d'entre la masse confuse de l'espèce nègre, une population nombreuse et puissante, qu'il réunit en un seul groupe, bien qu'elle constitue, sous les noms de mandings, de Sousous, de Bomharas, de Kong et autres encore, plusieurs nations politiquement séparées. La langue ouolof détermine de même, diacritiquement et cohésivement à la fois, le groupe des peuples de Oudlo, Gliolof, Kayar, Baol, Sin et Saloum.

Il en faut dire autant de la langue aschanty pour une grande partie des peuples du Ouankarah, et autant de la langue aradah pour une autre grande partie.

« Dans l'est, divers groupes sont formés d'après les analogies et les répulsions respectives des langues nubiennes, qui classent ensemble les Nubus ou Dongolais et les Qenouz ou Barâbres, à part des Tibbous de l'ouest, et des Ababdeh et Bischariyn leurs voisins à l'orient; ceux-ci réunis à leur tour distinctement des Schihou, Denâqyl et Adayel, lesquels sont eux-mêmes rapprochés des Gallas et des Somâlys.

« La langue bounda ou magioloua, et la langue bomba, déterminent pareillement, entre des populations limitrophes, une division tranchée en deux groupes, dont l'un renferme, avec les peuples du Congo, une quantité de nations successivement voisines, dont les plus remarquables sont les Cassanges et les Molouas, tandis que l'autre s'étend au nord, comprenant les peuples de Ilo, ceux de Sala ou Anzico, et les Minéanay, sujets du Monéné-Emougy. Plus loin, sur la côte orientale, on ne connaît encore, parmi les peuples qu'on y a aperçus, aucune consanguinité de langage qui permette de les grouper par agglomérations congénères, mais, dans la région australe, les peuplades hottentotes et les tribus kafres sont respectivement réunies et distinguées par deux systèmes spéciaux de langages.

« Autour des diverses familles que nous avons indiquées, quelquefois même dans leur sein, des idiomes dissidents, parqués en quelques cantons isolés, témoignent encore de l'ancienne existence des peuples qui se sont fondus ou effacés dans des nations conquérantes : tels sont le sérèse au milieu du onolof, le féloup, le banyon à côté du manding, le kissour à côté du peul, le bouroum au sein de l'aschanty, et mille autres. Nous ne parlerons point du turk, dominateur précaire sur la côte septentrionale, ni des langues apportées par les colons européens, et qui demeurent confinées avec eux dans leurs établissements.

« Les monuments lapidaires épars dans le nord de l'Afrique nous ont transmis, entre les alphabets des dominateurs phéniciens, Grecs et Romains, le triple alphabet des Egyptiens, douteusement déchiffré par l'ingénieux effort de l'érudition moderne; ils nous ont aussi révélé un alphabet de caractères inconnus, accolés à des inscriptions uniques, et qu'il semble plausible d'attribuer aux peuples berbères, bien qu'ils les

aient oubliés pour l'écriture arabe, comme ont fait les Coptes de leur ancien alphabet, relégué aujourd'hui dans les livres qu'ils ne lisent plus. Les Abyssins ont gardé leurs vieux caractères éthiopiens, moins vieux peut-être que ne l'admet l'opinion commune; quelques Juifs barbaresques griffonnent encore l'écriture chaldaïque; partout ailleurs l'alphabet arabe, natif chez les uns, importé chez les autres, réservé aux docteurs chez quelques peuples nègres, tout à fait inconnu au delà d'une certaine limite, est le seul employé aujourd'hui par les Africains indigènes. » — Voy. les considérations générales qui ont été faites sur les langues africaines au § IV de l'Introduction.

La comparaison des langues de l'Afrique avec celles des autres parties du monde n'a encore offert d'une manière positive aucun établissement des peuples de ce continent dans les autres. Cependant on ne doit rien décider avant de mieux connaître la grande variété des nations, et peut-être des races qui peuvent exister dans l'intérieur de l'Afrique, surtout sous la ligne. Mais la linguistique nous signale, avant les temps historiques, une invasion des peuples asiatiques sur le sol africain, invasion dont les langues de l'Abyssinie, qui forment la branche abyssinique de la famille sémitique, fournissent la preuve la plus évidente. Plus tard, ces mêmes peuples firent d'autres invasions, parmi lesquelles on compte au premier rang les colonies phéniciennes. Mais en outre, la géographie ancienne de l'Afrique septentrionale est remplie de noms sémitiques. Dans le moyen âge, et postérieurement, l'islamisme répandit la langue arabe sur presque la moitié de l'Afrique. L'Europe aussi, d'abord aux beaux temps de la Grèce et de Rome, ensuite à l'époque des grandes découvertes géographiques, et de la fondation de ses nombreuses colonies, fit des envahissements partiels sur le territoire africain, de manière que le grec et le latin furent parlés dans une partie de l'Afrique, et que le portugais, l'espagnol, le hollandais, l'anglais, le français et le danois y sont parlés maintenant dans plusieurs de ces contrées. La langue portugaise est celle qui y est la plus répandue, et, après elle, la hollandaise et l'anglaise. L'Océanie n'a pas encore entamé le continent africain, mais elle réclame la plus grande partie de la nombreuse population de l'île Madagascar.

Le tableau ci-dessous offre les cinq branches dans lesquelles il nous semble plus convenable de partager provisoirement toutes les langues africaines connues :

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES AFRICAÎNES.

I. — LANGUES DE LA RÉGION DU NIL,

subdivisées en :

FAMILLE ÉGYPTIENNE :
Égyptien ancien.
Égyptien moderne ou copte.

FAMILLE BERBERE :
Nouba ou berber.
Kenzy ou Dongolab.

FAMILLE TROGLODYTIQUE :
Bicharienne.
Adareh.
Abalidée?
FAMILLE SHINO-DANHALI :
Shihou.
Danbali-Adazié.

CHULOOK.
DIZZELA.
TALATZE-SHANGALLA.
THERRET-AGOW.
AGOW-DAMIT.
GAFATE?
GURAGUE?

II. — LANGUES DE LA RÉGION DE L'ATLAS,

formant la

FAMILLE ATLANTIQUE : Atlantique propre, Amazigh ou Berber.	Ertana ou Tourrick. Tribbo, Amazigh arabisé.	Chellonh ou Tamazirh. Gnanche.
--	--	-----------------------------------

III. — LANGUES DE LA NIGRITIE MARITIME ou DE LA GUINÉE ET DE LA SÉNÉGAMBIE ,

subdivisées comme il suit :

FOLLAS ou FOUTE. FAMILLE MANDINGO : Mandingo. Julonka. Sokko. Kong. Sousou. Wolof ou Jolof. SERERE. SERACOLET. DIALONKE ? FELOUPE. PAPEL ? BIAFAKE ? BAGOER. TIMMANIE. BOULLAN. KROU ou KROO ?	KANGA. MANGREE. GIEN. FAMILLE ACHANIE : Achantie ou Achantee. Amahluaca. Achania. Aowin. Affetou ou Fetou. Akkipon. Bouroum ou Booroom. IHA. GAMAN. TIEMBA. TENU. FAMILLE DAGWUNNA : Dagwambr.	IGWA. AGRA ou INKRAN. ADAMPE. KERRAPIE. FAMILLE ARDRAE : Ardrah-Juda. Papap. Wajje. Benin ? WAWU. QUA. FAMILLE KAYLEE : Kalee. Ongoomo. Sheekan. ONGORAI. EMPOONGWA.
---	--	--

IV. — LANGUES DE LA RÉGION DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

subdivisées en :

FAMILLE CONGO : Loango. Camba. Anzico ou Nakokko ? Congo. Bunda ou Angola. Benguella. Mandongo. Mouza ? FAMILLE CAFFRE : Caffre méridionale ou Caffre propre.	Caffre occidentale ou Beetzouane. Caffre orientale ou Mosambique ? Caffre moyenne ou de la baie La- goa. FAMILLE HOTTENTOTE : Hottentote. Suab ou Bosjemanus. FAMILLE MONOMOTAPA : Monomotapa ? Macouas.	Monjoe. Sowaich. FAMILLE GALLAS : Gallas ? Mizimbo ? SOMALLE. HURRE. GUNGIAO ? MOSENEMOUGI.
---	---	---

V. — LANGUES DU SOUDAN ou DE LA NIGRITIE INTÉRIEURE,

Subdivisées comme il suit :

TOUROUETO. GABANGI. MANIANA. MOM. CALANNA. FORI. KALLAGI.	FAMILLE HAOUSSA : Haoussa. Quellaliffi. FAMILLE BOHOUANE : Birni ou Bornoum. Mabihia. MANDARA. AFFAKEN.	BAGHERMEN. MOSSA ou BOSCOV. DARTOER. DAD-HUNGA. HIBO. WASSANAH. MARIE. EYEDS ou EYO.	sans intérêt. sans intérêt.
---	--	---	--

AFRIQUE AUSTRALE (Langues de l'). —

Cette vaste région, qui ne comprend pas moins des sept douzièmes de la surface de toute l'Afrique, et qui, à l'exception de sa côte occidentale, et de son extrémité australe, est encore la partie la moins connue de cette partie du monde, offre à ses premiers regards le Congo. Brûlé par les feux d'un soleil ardent, humecté par la fraîcheur des nuits égales aux jours, et par les nombreux fleuves qui le sillonnent, le sol de cette contrée acquiert de ce mélange de chaleur et d'humidité, une fertilité qui ne le cède en

rien à celui de la Guinée proprement dite. Lorsqu'on s'éloigne des côtes, où le terrain trop sablonneux ou trop marécageux, pour recevoir la culture, attriste l'œil par sa sécheresse et sa stérilité, et qu'on fait quelques pas dans les terres, on trouve une végétation jeune et riante, des champs et des forêts émaillés des fleurs les plus belles et les plus odorantes. Riche de tous les végétaux de la Guinée, le Congo l'est encore d'un grand nombre d'arbres fruitiers et de teinture, qui lui sont propres; les plantes alimentaires y abondent, et l'immense baobab, dont le tronc creusé par le

temps, sert quelquefois de salle d'assemblée à une peuplade entière, y offre de nombreuses ressources aux habitants. La terre ici ne cache point sa misère sous le riche manteau d'une végétation brillante; son sein recèle un grand nombre de mines d'excellent fer, et sur la côte d'Angola, le cuivre et l'argent se trouvant à fleur de terre. Tant d'avantages précieux sont au moins balancés par le grand nombre de serpents monstrueux qui infestent ces contrées, par ces nuées d'insectes dont la piqure est, dit-on, mortelle, et par ces troupes de fourmis anthropophages, qui n'ont besoin que d'un jour pour ronger jusqu'aux os les malfaiteurs qu'on leur abandonne quelquefois. Si la terre est plus riche et plus fertile que dans beaucoup d'autres parties de l'Afrique, les habitants sont inférieurs à beaucoup d'autres Africains. Ils semblent agir que par instinct; leurs passions sont rudes et déréglées, et leur manière de vivre est celle de véritables sauvages. Faibles et timides, ils s'effrayent de leurs propres actions. Leurs chefs, tous héréditaires, à l'exception de ceux de Loango, sont des rois absolus, qui vendent leurs ministres quand ils en sont mécontents, et disposent à leur gré de la liberté et de la vie de leurs sujets. Nous rencontrons encore ici le pays des Hottentots, que nous confondrons avec le territoire du Cap. D'une couleur brune foncée, les Hottentots ont la tête petite, le visage large d'en haut, et très-étroit d'en bas, la corps droit et bien fait, et la chevelure noire, frisée ou laineuse. Monogames rigides, ils imposent à la veuve qui veut se remarier l'obligation de se faire couper une phalange du doigt; leurs mœurs sont simples et pastorales, et leur vie se passe au milieu de leurs troupeaux, leur unique richesse. Près d'eux, les Boschimens se sont remarquer par leur maigreur excessive, d'une couleur jaunâtre, très-foncée; leurs femmes offrent le type du laid; leurs chairs sont molles et pendantes, et leur dos creux et décharné, fait ressortir singulièrement la prééminence de leurs fesses. Véritables mendians voleurs, ils vivent de la charité des autres tribus, qui leur distribuent de temps en temps des bestiaux ou de la vaaille, et quelquefois de la dépouille des passants, qu'ils attendent dans les déserts, armés de flèches empoisonnées, dont seuls ils font usage dans cette partie de l'Afrique.

C'est ici que la nature offre aux regards étonnés le spectacle magique de ces fameux Karrou's dont le sol, brûlé par les rayons du soleil, dans la saison sèche, ne présente qu'une poussière brûlante, qu'une végétation desséchée; mais lorsque la saison humide arrive, les pluies développent en un instant tous les germes cachés dans le sein de la terre, et ce qui n'était qu'un désert aride un moment avant, se transforme tout à coup, et comme par enchantement, en un riant jardin paré de fleurs éclatantes, et qui répand dans l'air un délicieux parfum. Tout renaît, tout s'anime; les colons du Cap

arrivent avec leurs troupeaux, et les Karrou's offrent alors l'image des siècles fortunés de la Fable. Mais bientôt toute cette pompe de la nature disparaît; au bout d'un seul mois cette végétation si brillante est éteinte, et, avec la chaleur, le désert a reparu. La nature déploie au Cap une richesse qui fait l'admiration des botanistes, et fournit à nos serres et à nos jardins leurs plus beaux ornements, et cependant, l'œil de l'Européen mécontent demande à la végétation plus d'égalité, et ne retrouve pas dans les forêts cette fraîcheur qui donne de la vie au corps, et cette obscurité religieuse qui porte l'homme à la contemplation, et donne à l'âme de l'élan vers les cieux. La Cafreterie, que nous trouvons aussi dans cette région, nous offre plusieurs tribus remarquables. Ici, ce sont les Koussas, rudes vigoureux et bien faits, qui se livrent presque exclusivement aux soins de leurs bestiaux, pour lesquels ils sont passionnés, et qu'ils savent rendre aussi dociles que la chien la mieux dressé; ces Koussas qui, braves, mais pacifiques, ne prennent jamais les armes que pour la défense de leurs droits: pour qui l'hospitalité est un devoir sacré, dont ils s'acquittent avec une prévenance qu'on rencontrerait difficilement en Europe, et qui portent jusqu'au milieu des combats une simplicité de mœurs vraiment patriarcale. Là, c'est la nation des Beethuanes, qui se divise en un grand nombre de tribus, parmi lesquelles celle des Maquinis se fait remarquer par sa civilisation, sa richesse et sa puissance. Moins noirs que les nègres, moins jaunes que les Hottentots, les Beethuanes n'ont ni le brillant des premiers, ni la teinte terreuse des seconds; leurs formes moins élancées que celles des Cafres, ont plus de grâce encore, et leur figure, plus européenne, annonce une intelligence plus délicate et plus active; grands voyageurs, ils s'endurcissent dans les fatigues les plus pénibles, et se contentent de la nourriture que la nature leur présente. Actifs et industrieux, ils font eux-mêmes les instruments dont ils se servent. Peu disposés à respecter les droits de la propriété, ils sont cependant probes, francs et loyaux. Leur religion est simple et dégagée de la plupart des superstitions qui régissent dans cette région. Nous nommerons ici le Monomotapa, pour signaler à l'observation ces grands édifices tout convertis d'inscriptions, dans une langue inconnue, qu'on trouve à Butua, et qui attestent, par leur présence, la puissance d'une ancienne civilisation éteinte ou disparue; nous nommerons aussi la côte de Mozambique, pour vouer à l'exécration des gens de bien le commerce d'hommes qui s'y fait légalement, ainsi qu'au Congo. Proscrits du nord de la ligne, qu'ils n'ont point abandonnée, les négriers trafiquent ici des hommes avec la même publicité qu'ils feraient une bonne action. C'est la front levé que la traite commet encore ici ses atrocités, et que chaque jour ce trafic odieux ensanglante ces bords. Nous ne détournons les yeux des cri-

mes des Européens que pour rencontrer la barbarie des naturels. Après avoir parcouru le Zanguebar, dont la richesse et la fertilité contrastent tant avec l'aridité de la côte d'Ajan, qui n'offre partout que des rochers et des sables déserts; le pays riche et montagneux des Mono-Banugi ou Mou-Nimigi, qui passent pour être blancs; celui des Gingirains, esclaves d'un roi qui se croit l'égal du soleil, et ne peut donner de fêtes sans verser le sang de quelques-uns de ses sujets; nous trouvons les Gallas, nomades dégoûtants et barbares, dont rien ne peut arrêter la course furieuse autant qu'inattendue, et qui, après s'être montrés au sud-est de l'Abyssinie, en occupent aujourd'hui les plus belles provinces.

Chez tous les peuples connus de cette région immense, les mœurs sont simples ou barbares, la civilisation n'a fait que des progrès très-lents, et une observation seconde en réflexions affligeantes, c'est que ceux qui ont été le plus souvent en contact avec l'Europe sont aussi ceux qui ont abandonné cette simplicité des mœurs primitives, cette franchise, cette loyauté qu'on retrouve chez beaucoup d'autres, qui, plus éloignés, n'ont point encore été gâtés par ces hommes qui, méprisant les riches productions que la terre offre à leur commerce, n'y descendent que pour trafiquer du sang de ces habitants,

auxquels ils n'ont su apporter que de la corruption et des chaînes.

Les limites de ce groupe sont : à l'est, l'Océan indien; au nord, pendant un petit espace, un bras de ce même océan, connu sous le nom de golfe d'Oman, ensuite la région du Nil, la Nigritie Intérieure ou Soudan, et l'extrémité ansaire de la Nigritie Maritime; à l'ouest, pendant un petit espace, la côte de Gabon, appartenant à la Nigritie Maritime, ensuite l'Océan Atlantique; au sud, le Grand Océan. Dans ces limites, ce groupe comprend tout le Congo dans sa plus grande étendue; le pays des Hottentots, celui des Caffres, le Monomotapa avec la côte de Mozambique, la Côte Orientale, et ce que nous appelons le plateau Equatorial. Ces côtes, qui comprennent environ les cinq onzièmes de tout le contour de l'Afrique, s'étendent depuis le cap Lopez, extrémité nord-ouest du Congo, jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, entrée de la mer Rouge.

On a distingué dans cette vaste région cinq principales familles. Ce sont les familles CONGO, CAFFRE, HOTTENTOTE, MONOMOTAPA et GALLAS. Voy. ces mots.

Quatre idiomes peu connus appartiennent encore à l'Afrique australe; ce sont le Somauli, le Hurrur, le Gingiro et le Mohe-memougi. Les Somauli sont très-adonnés au commerce et à la navigation.

TABLEAU POLYGLOTTE DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

			ORTHOGRAPHE.	Soleil.
FAMILLE CONGO.	LOANGO; <i>Malamba.</i>		1 anglaise	moque
	CANGA.		2 danoise	tango
	CONGO; <i>Endomomo.</i>		3 anglaise	tanga
	ANGOLA ou BUKA.		4 portugaise	ricumbi; <i>Isahha</i>
	MAMBOGO		5 danoise	ataachi
FAMILLE HOTTENTOTE.	HOTTENTOTE; <i>Cornu.</i>		6 allemande	ecobh
	<i>Hottentote.</i>		7 française	soré
	SALA.		8 allemande	l'koua
FAMILLE CAFFRE.	CAFFRE MÉRIDIONALE ou PROPRE; <i>Kossar.</i>		9 allemande	telanga
	<i>Caffr.</i>		10 allemande	telanga
	CAFFRE OCCID. ou BESTUANE; <i>Beetjane.</i>		11 allemande	teetshastel
	<i>de Lattakoo?</i>		12 anglaise	leitchachi
	CAFFRE MOTTENNE; <i>Bale-Lagoon.</i>		13 anglaise	diambo
FAMILLE MONOMOTAPA.	MACOUAR.		14 anglaise	ezooah
	MOROUAR.		15 anglaise	d'yoora
	SOWAEL.		16 anglaise	matoto
FAMILLE GALLAS.	GALLAS; <i>Sud-gallas.</i>		17 anglaise	addu
	SAMACUL.		18 anglaise	gherrah
	BURAR.		19 anglaise	eer,

Line.	Jour.	Terre.	Eau.	Feu.
1 n'pondai	laumbas	n'oto	maza	bazao
2 gonda	"	"	"	"
3 gonde	moine	sioa so; loto	maza	bazao
4 rigi	qoiria lrua	"	meeba; maza	tuba; matuba
5 agond	"	"	"	"
6 gam	sorokoa	t'kehaub	t'kamma	"aib
7 tcha	"	cam'amma	kamma	"
8 t'kaakaruh	t'ga	l'kanguh	t'kohaa	t'jib
9 injanga	lmise	omtsaha	ammaansi	umilio
10 janga	"	"	maasi	lilo
11 kohil	motsichari	lehaatzi	metai	moito
12 kuylu	mootzeukoore	moo	mootro	"
13 moomo	acuseugeva	"	maire	"
14 laya	"	"	maze	moorro
15 mare	"	elapoo	meze	moto
16 moorise	"	motea	moye	moio
17 dya	etta	luffa	beshan	ebiddch
18 laya	"	"	beyoo	dob
19 werbe	qj	diche	ma	issaa

	<i>Père.</i>	<i>Mère.</i>	<i>Off.</i>	<i>Tête.</i>	<i>Nes.</i>
1	lata	mamma	mesau	n'loo	mazauman
2	lata	nima	"	mota	"
3	lata	mama	"	m'loo	yoono
4	lata; jclata	lamma; manha	risu; messu	miletou	risicou; maniena
5	saminata	coctom	"	mota	"
6	alcoob	eicos	mubm	minuog	t'geub
7	jo	"	"	bikqua	thorée; quoi
8	ou	ehna	t'sagub	t'naa	t'uhait
9	hou	uhna	suesligo	klugo	poumia
10	bas	nat	"	loko	"
11	rascho	mayho	likio	kehho	ongka
12	haracho	macho.	maroko	"	laco
13	"	"	teesho	sarke	nuupho
14	tele	mama	meto	"	"
15	altata	amavo	meno	"	"
16	"	"	"	"	"
17	shhu	bol'sa	hedja	"	fenyan
18	abbai	eyu	ili	muddab	suu
19	ou	aa	ain	"	oof
	<i>Bouche.</i>	<i>Langue.</i>	<i>Dent.</i>	<i>Mam.</i>	<i>Pied.</i>
1	nous	"	masoo	candase	tambec
2	nous	"	"	koko	kulu
3	m'noi	"	menoo	coco	tambec
4	risumbu; macanu	rimt; marini	richu; macha	lucacu; macacu	quinama
5	"	"	"	koko	kolo
6	t'kehamma	"	t'kuhm	t'koam	t'keib
7	hoanqua	tamma	kou	emma	liqua; yt
8	tah	"	t'key	t'aa	t'oash
9	mlume	mlome	shnju	lu-sanga	jeajo
10	"	"	"	fnava	enjav
11	malume	"	meno	secaak'a	lonao
12	moouou	"	menno	seak'a	loouowho
13	nomo	"	menho	mandha	chitenda
14	yanoo	"	"	"	"
15	ovava	"	"	"	"
16	"	"	"	"	"
17	afan	artuba	ilkaé	"	fana
18	uff	arub	iluk	"	og
19	auf	aral	sin	"	"
	<i>Un.</i>	<i>Deux.</i>	<i>Trois.</i>	<i>Quatre.</i>	<i>Cinq.</i>
1	bise	cote	tato	yacacquea	tanoe
2	musid	soit	tattu	"	"
3	mosey	mooly	tatoo	m'na	toanoo
4	mochi; rimochi	quhari; maiori	quhata	nana; quiguana	lana; quillon
5	umma	meero	metatu	"	"
6	kory	t'hoam	t'uorra	hakka	kurrah
7	q'kui	k'kam	k'ouua	bakka	koro
8	t'koy	t'kuh	"	"	"
9	ihnje	mabini; sombini	mat'hutu	m'nei	maslanu
10	ene	hahini	atato	sasu	semenini
11	mongahûla	baheri	t'harro	loui	"
12	monella	boobede	boorugh	hoone	hoehanoo
13	chiugea	seberey	tritarou	moonaw	thanou
14	"	"	"	"	"
15	"	"	"	"	"
16	chemoje	mabbere	madaloo	mucheche	manoo
17	toko	lumma	sevie	alioor	aluu
18	liow	iebba	milde	alior	shan
19	shod	koot	sheesto	kurru	hammeest
	<i>Six.</i>	<i>Sept.</i>	<i>Huit.</i>	<i>Neuf.</i>	<i>Dix.</i>
1	sambanoo	samboady	enana	évana	ecanoo
2	"	"	"	"	"
3	sambanoo	sambody	n'ana	nana	coomy
4	sambanoo	samburi	naqui	lrua	"
5	"	"	"	"	"
6	t'nanj	houku	t'katsee	t'golsee	diwe
7	nani	houko	khyai	khesi	gyai
8	"	"	"	"	"
9	sika'na	sik' handao	(thoba)	t'hoomme	sjume
10	siujo	"	"	"	sumi
11	t'hanno	liawjupa	arriani	"	sjume
12	marrostar	quashoopa	quereka	qushera	shoome
13	thanounachegeva	thanounairebeere	thanoustrirou	thanounamunaw	koumaw
14	"	"	"	"	"
15	"	"	"	"	"
16	fanjite	mukendeb	mummo	kommo	moje
17	ja	toorub	sagget	sagget	koodum
18	leh	t'dubha	sedeld	sagget	tubban
19	sedest	sato	zui	zeyian	asir

AGGLUTINATION, langues formées par agglutination. Voy. l'Introduction et ESKIMAUX.

AGLEMONTE. Voy. ESKIMAUX.

AINOS. Voy. KOURILLENNE.

AKUSCHA. Voy. LESBRIENNE.

ALAINS. Voy. OSSÈTE.

ALB, ALBAÏN, ALBANIE, ALPES, etc.,

en gallique et germanique signifient *pdiura-ges de montagnes*.

ALBANAISE, SKIP ou SCHYPE (LAXOUR), appartient à la branche thraco-illyrienne, famille des langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines. — Cette langue, suivant Ange Masci (175), est celle que parlaient autrefois les Macédoniens, les Illyriens et les Epirotes. On la parle encore, dit-il, des rives de l'Arta jusqu'à Scutari.

On distingue dans l'albanais quatre dialectes :

1° Le **GUÉGARIA**, répandu depuis Budna jusqu'aux limites de l'Herzégovine au nord et au cours du Drin au midi, et même au delà dans le pachalik de Croia.

2° Le **TOSCANIA**, parlé à Bérat dans tout le Musachi.

3° Le **JAPOURIA**, se parle en Japourie ou Japygie, canton qui relève des Sangiacs de Bérat et de Delvino.

4° Le **CHAMOURIA**, parlé par les Massorakiens et les Aidonites, ou peuple de Pluton, qui habitent les bords de l'Achéron, par les Parquinotes et les Souliotes.

Le travail le plus important qui ait été publié sur cette langue est celui de Malte-Brun; nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire (176).

Les Albanais sont probablement une tribu des anciens Illyriens, qui, sortie des contrées intérieures et montagneuses, s'est fait connaître à mesure que les calamités de l'empire romain forçaient les peuples montagnards et pasteurs à se fier à eux-mêmes pour la défense de leurs chaumières. Sans doute, dans une région comme celle de la Turquie d'Europe, où tant de nations se sont heurtées et fondues ensemble, on ne doit pas s'attendre à trouver une tribu primitive, sans mélange depuis vingt siècles; aussi définissons-nous notre thèse dans les termes les plus précis que voici :

Il est prouvé par la langue des Albanais, qu'ils habitent en Europe depuis aussi longtemps que les Grecs et les Celtes, auxquels ils paraissent tenir par plusieurs liens. Il est probable que des tribus illyriennes, parlant une langue affiliée à celle des tribus primitives des *Pelasghi* (Pélasges), des *Dardani*, des *Graiki*, des *Mokedones*, habitaient avant les temps historiques les montagnes de l'Albanie, sous des chefs héréditaires; qu'elles étaient encore voisines de quelques tribus de la famille qui depuis a été nommée *Slave*. Les Illyriens envoyèrent des essaims de colons en Italie; mais lors de la grande invasion des Celtes en Grèce et en Asie, une partie des Illyriens, parmi lesquels étaient les *Albani*, furent subjugués par des castes guerrières, tant Celtes que Germaniques, à peu près comme il arriva vers le même

temps en Galatie. Plus tard, les Romains et les Italiens, conquérants de l'Illyrie, ont dû se mêler aux habitants des villes; mais les tribus de pasteurs, distingués dès lors sous le nom celtique d'*Albani*, ont conservé le fond de leur ancienne langue, en y admettant peut-être une nouvelle addition des formes et des mots tirés de la langue italique vulgaire, qui était la *romana rustica*, et de l'idiome militaire des légions; cette addition jointe à ce que l'éolien, le pélasque, et peut-être l'illyrien, avaient d'anciens rapports avec l'italique, rapprochèrent l'albanais du daco-latin ou valaque moderne, idiome né du mélange de la langue inconnue des Daces avec l'idiome romain, rustique et militaire. L'un et l'autre éprouvèrent de nouveaux changements, lorsque, dans le vi^e siècle, plusieurs essaims de Slaves Karpathiens, conduits en grande partie par des princes de la race des Goths, vinrent repeupler le nord de l'Illyrie.

C'est ainsi que nous définissons, limitons et combinons un grand système historique entrevu par Leibnitz (177) et Paulmier de Grentesmenil (178), esquissée par Masci (179) et Thunmann (180), exagérée, faussée, et embrouillée par Dolci et Sestrencowicz (181), système qui, lié un jour aux recherches des orientalistes, doit jeter une clarté nouvelle sur l'histoire et la géographie primitive de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie Mineure. Mais établissons d'abord le monument vivant sur lequel tout se fonde, je veux dire la langue albanaise.

Nous commencerons par faire observer que la parenté, ou du moins la connexité des langues *japhétiques*, depuis les bords du Gange jusqu'aux rives de l'Islande, étant un fait connu, étudié, approfondi en quelques points, le mélange des mots dans l'albanais cesse d'être un phénomène purement local et spécial, comme il parut du temps de Leibnitz, et doit s'expliquer en partie par la ressemblance générale des familles de langues composant le *règne indo-goïtique*. Tel mot albanais peut être latin, sanskrit et germanique, sans pour cela avoir été introduit de dehors en Albanie. Par exemple, *gneri*, homme, en albanais, *aner* en grec, *nar* en persan, sanskrit et zend; *nero* homme fort, *nerienne*, force virile, en sabin, vieux dialecte italique, sont des mots affiliés, à ce qu'il paraît, sans qu'on puisse précisément dire que l'un vient de l'autre. Autre exemple remarquable : *ziorn*, feu, en albanais, répond à *ijern* en arménien, à *thermos* en grec-ionien, à *thormos* en grec-éolien, à *garm* en persan, à *warm* en allemand; cet enchaînement prouve seulement la liaison générale de toutes ces langues. De même *reg*, roi en albanais, se lie à *rex* en latin,

(175) *Annales des voyages*, t. III.

(176) *Voy. Géographie universelle*, liv. cxviii.

(177) LEIBNITZ, *Collect.* 6, p. 2, p. 438; — *Annales des voyages*, III, 157.

(178) P. DE GRENTESMENIL, *Græcia antiqua*, p. 215 et suiv.

(179) MASCI, *Essai sur les Albanais*, *Annales des voyages*, III, 445.

(180) THUNMANN, *Untersuchungen über die Ostliche, etc.*

(181) DOLCI, *De præstantia lingua Illyrica*; SESTRENCOWITZ, *Recherches sur les Slaves*, etc.

rix en celte, *regin* en islandais, *radja* en sanskrit, et à une foule d'autres synonymes dans toutes les langues de ce même règne, sans qu'on puisse donner à aucun d'eux la priorité. Même observation à l'égard de la grammaire de cette langue; si elle a des rapports très-marqués avec les grammaires grecque et latine, c'est une preuve de parenté, de connexité, mais non pas de filiation, puisqu'il y a eu des systèmes de grammaire complètement formés en Phrygie, en Thrace et en Illyrie, en même temps ou même plus anciennement qu'en Grèce. Être historique ou être symbolique, Cailmus appartient aussi bien à l'Illyrie qu'à la Béotie.

Quelques mots sanskrits d'une nature tout à fait géographique frapperont sans doute ceux qui étudieront l'albanais. *Mail*, montagne en général, d'où *maina*, en Thessalie et en Péloponèse; *gour*, rocher, petite montagne, sont des noms très-usités en Albanie. *Candahar* et *Candavia* sont le même nom dans la même sens; mais on n'en tirera aucune conclusion spéciale quand on saura que les noms dominants de la géographie grecque, l'*Hemus*, le *Pindus* (*Bindhia* ou *Vindia* dans l'Inde) le *Parnasse* (*Paranircha*), les cinq ou six *Kinthis* (182), paraissent également trouver dans le sanskrit l'étymologie que le grec leur refuse. Ce sont des liaisons générales entre les langues japhétiques, dont le haut pays d'Arménie pourrait bien être le centre commun.

Passant au caractère spécial de cette langue, nous pouvons affirmer, 1° que plus d'un tiers des racines albanaises ne sont que des racines grecques, réduites à leur état primitif, monosyllabique et barbare; que cette portion grecque de langue albanaise paraît se rattacher spécialement au dialecte, ou si l'on veut, à la langue *æolique*, qui, selon nous, ne différait pas radicalement de la langue plus ancienne, plus rude, et probablement plus monosyllabique de *Pelasghi* (Pélasges) (183), et qui dominait dans l'ancien macédonien, épirote, thessalien, béotien; enfin que le fond de l'albanais est un ancien idiome semi-grec, tel qu'on en parlait dans les siècles anté-homériques; 2° qu'un autre tiers des racines albanaises paraît appartenir au latin, au sabin ou samnite, au celtique, au germanique et au slavon, et, généralement parlant, aux langues européennes du centre et de l'occident, sans qu'il y ait aucune raison connue jusqu'ici pour décider si tous ces rapports sont originaires et appartenant à l'époque antique, où la plupart des familles européennes habitaient les hautes terres de la péninsule du mont Hæmus et du mont Pindus, ou si quelques-uns sont des traces de mélanges successifs, provenant entre autres des colonies militaires romaines; 3° qu'à l'égard du tiers restant, jusqu'ici non ex-

pliqué, les analogies des noms géographiques semblent indiquer les langues anciennes de Thrace et de l'Asie Mineure comme la souche la plus probable. Il résulte de ces trois assertions que la langue albanaise est un chaînon distinct, ancien et important de la grande chaîne des langues pélasgo-helléniques, du règne indo-gothique.

L'*æolisme* se manifeste dans les racines albanaises, lorsqu'on essaye de leur appliquer le digamme ou la métathèse de la lettre R, ou les autres ébauchements de lettres usités parmi les *Æoliens*. Par exemple, *tragein*, manger, en grec, devient, par la forme *æolienne* de l'initiale, *tragen*, et par la métathèse de l'r, *targen*; de là l'albanais *darkem*, manger. *Oun* et *oune*, je, en albanais, est corrélatif d'*ion* ou *ionga* en béotien et d'*egon* en *æolien*. *Bale*, tête, en albanais, répond à *bala* en macédonien, *phala* en béotien, étant tous les deux des *æolismes*, au lieu de *kephala*. La Slavonie s'appelle en albanais *Schienia*, le pays des étrangers, de *skenos*, forme *æolique* de *xenos*, et peut-être l'*æolique* *skiphos*, épée, est la vraie souche du nom *skipatar* que se donnent les Albanais sans y ajouter un sens. Le digamme paraît dans bien des mots, par exemple : *trasm*, tuer, maltraiter, de *raicin* : *rel*, huile de laiton; *serbueni*, priver, de *orbare* (lat.); *verra*, le beau temps, de *ear*, *ér*. De même *Voïoussa*, nom du fleuve de l'ancien Aôus ou Aïôus. C'est aussi par le caractère *æolien* que l'albanais se lie au macédonien. *Loos*, l'aôut des Macédoniens, est le *loonar* des Albanais; deux mois albanais ont le nom de *bril*, avec addition de premier et de second, ce qui rappelle le *beritios* et *hyperberitios* du Calendrier macédonien, quoique dans un autre ordre; les noms *daïsios* et *panembros* ont un sens convenable en albanais. Le *krisos* des campagnards macédoniens répond au *kirsouer* des Albanais, en observant que *ouer* est un nom qui signifie saison (185). Mais comment nous enfoncer dans une question aussi ardue, avant qu'il existe un seul vocabulaire albanais tant soit peu complet, et avant qu'on ait recueilli tous les noms indigènes des mots?

Le caractère pélasgique se manifeste par un fait aussi neuf qu'important. Les noms de plusieurs divinités grecques, selon Hérodote, dérivent de la langue pélasgique; or nous trouvons dans l'albanais *deet*, la mer, d'où *Théti*; *dée*, terre, d'où *Deo* et *Demeter*, nom de Cérès; *kéré*, l'air, le vent, d'où *Hère* ou *Juno*; *dieli*, le soleil, d'où *Delios*, surnom d'Apollon, dieu du soleil; *Uranic*, image, d'où *Uranos*, le ciel. C'est, il est vrai, plus et moins que l'assertion d'Hérodote, puisqu'il ne nomme que *Juno* parmi ces divinités, mais c'est au moins un indice que des mots de la plus haute antiquité se sont con-

(182) *Kinthis*, dans l'île de Délos; *Zakinthos*, l'île; *Arakinthos*, en Attique; *Anakinthos*, en Arcadie; *Berakinthos*, en Crète, idem en Phrygie; de *kantha*, colline sacrée.

(183) Voy. PAULMIER DE GRENTESMÉL, *Græci antiqua*, p. 54 et 55.

(184) Comparez USSÉRIC, *De Maced. et arno solari*.

servés dans l'albanais. D'ailleurs, on sait qu'Hérodote n'avait, de son propre aveu, aucune idée certaine de la langue des Pélasges, et qu'après les avoir présentés comme une race différente des Grecs, il en fait pourtant descendre les Athéniens, les Arcadiens, les Thessaliens : il est permis de croire qu'il a sacrifié la mythologie des Pélasges à celle de l'Égypte et de la Libye. Les Pélasges sont reconnus par toute l'antiquité comme la première race qui domina sur la Grèce, et qui fut la souche des peuples qui se prétendirent les *autochtones* ou indigènes. Le Dodon était leur plus ancien séjour connu ; Dodona la Pélasgique est le centre du culte primitif de la Grèce. Un idiome ancien, rude, monosyllabique, quoique semi-grec, devait paraître intelligible à un Ionien comme Hérodote. Le nom même de *Pélasges*, comme ceux de *Pella*, *Pellène*, de *Pélion*, des *Pélagi*, de vingt autres lieux ou peuples, s'explique naturellement du mot *pela*, rocher, pierre, en macédonien (185) et en thessalien (185*), mot auquel répond en albanais *pul* ou *pil*, forêt. Ces fameux Pélasges ou plutôt *Pelasghi*, qu'on a fait venir des sources du Nil et des sommets du Caucase et de la tour de Babel, n'étaient que les vieux ancêtres des Grecs, les gens de la vieille roche, les constructeurs en pierre ; et leur culte tout européen était celui d'un Dieu suprême et des forces élémentaires de la nature (186).

Les noms consacrés par la géographie, et spécialement par la géographie physique, figurant au premier rang parmi les documents de l'histoire primitive, de l'histoire antérieure à la chronologie. Longtemps avant que les hommes ne se fussent avisés de compter les années et de classer les événements dans un ordre chronologique, ils avaient désigné sous des dénominations locales et prises de leur idiome tous les objets divers qui les environnaient, les montagnes qui bornaient l'horizon, les rivières qui étreignaient leur sol, les villages qui les avaient vus naître, la nation et la tribu à laquelle ils appartenaient. Si cette nomenclature géographique se fût conservée pure et complète, elle offrirait une mappemonde bien plus véridique que toutes nos histoires universelles.

L'hellénisme général de la langue albanaise, pour être reconnu, exige souvent des comparaisons avec des mots grecs peu usités ou pris dans un sens détourné, ou tirés de dialectes peu connus ; par exemple :

Groua, femme, répond à *grao*, nom propre des Grecs au féminin.

Konrm, le corps, répond à *kormos*, tronc, tige.

Akhunde, nez, répond à *chondros*, cartilage.

Dara, main, répond à *doron*, paume de la main.

Zisa, mamelle, répond à *sithos*.

Gironat, poignet, répond à *gronhos*.

Gambe, pied, répond à *kampe*, flexion.

(185) STERTZ, *De lingua Macedonica*.

(185*) TARTAGLIA, *Chilad.*, II, c. 17.

(186) C'est ici l'opinion particulière de Malte-

Flacha, flamme, répond à *phéux*.

Krupa, sel, répond à *krmos*, cristal.

E'grane, se nourrir, répond à *gracin*.

Siepi, maison, répond à *stephos*, toit, couverture.

Koniton, je me rappelle, répond à *kôtheor*, je pense.

Brechir, la grêle, répond à *brechein*, mouiller, et à *cir*, tempête, foudre.

Iouris, prudent, répond à *iotes*, prudence (Hémère).

Iri, jeune, répond à *car* ou *er*, printemps.

Ve, aol, répond à *oreon*, en dialecte cretois.

Pota, oie, répond à *potane*, volatile, en dorien.

Chota, pauvreté, répond à *chotein*, manquer, être privé.

Skeptim, foudre, répond à *skepto*, je tombe avec impétuosité.

Phare, division, tribu, répond à *phares*, qui est le pars des latins.

Prink, père, chef, répond à *prin*, avant (*primus*).

Frike, peur, répond à *phrix*, frissonnement.

Bostoks, propriétaires foneiers, en Béotie, répond à *basine*, domaine rural, en albanais.

Nous ne citons que les exemples curieux ou très-difficiles à apprécier ; les similitudes plus évidentes se présentent au foule à quiconque voudra étudier les vocabulaires imprimés ou manuscrits. Bien des mots albanais et grecs ne diffèrent que par les formes grammaticales, par exemple :

Pilm et *plein*, boire.

Ponnenem et *poucin*, travailler.

Zecim et *zezin*, bouillir, s'échauffer.

Læm, oindre.

Læm, laver, et *louein*, laver, humecter.

Pitæm, interroger, et *psithéin*.

Prim et *procinat*, aller en avant.

Les prépositions *nde*, dedans (*endo*) : *pon*, sans, d'apo ; *mo*, avec, de *meta* ; les adverbes *mo*, non, de *me*, et autres.

Quelquefois un mot albanais, quoique n'ayant pas son terme correspondant en grec, n'en est pas moins une composition d'éléments helléniques ; par exemple : *Panomi*, anarchie, est formé de la préposition albanaise *pa*, qui n'est autre chose que l'*apo* grec, et de *nomos*, la loi. Le mot albanais représente donc un mot grec perdu ou inusité, *aponomia*. Le verbe albanais *hippune*, monter, sauter, indiqua probablement la vraie étymologie grecque de *hippos*. Les noms de montagnes et de peuples de la Grèce primitive paraissent en grande partie albanais.

Les rapports de l'albanais avec le latin sont bien difficiles à apprécier, étant de plusieurs époques. Il y en a qui tiennent à l'antique connexion de l'éolique et du pélasge avec le latin primitif. D'autres traits de ressemblance proviennent du mélange de cela, tant avec l'albanais qu'avec les idiomes anciens italiques ; enfin les colonies militaires romaines ont dû répandre la langue *romana rustica* dans l'Illyrie et l'Épire. Sans doute de nouvelles études de l'histoire

sur l'origine des Pélasges. Cette origine est mieux connue aujourd'hui. Voy. PÉLASGES.

des Tyrrhéniens et de celles des autres peuples italiques pourront fournir des lumières plus précises; mais déjà il paraît que la langue albanaise est intimement liée avec les idiomes de l'ancienne Italie. Voici quelques exemples des rapports reconnus :

Kiel, le ciel.
Lionne, fleur (*flumen*).
Mik, ami.
Sok, camarade.
Lake, lac, lieu bas.
Flochete, cheveux, du *flocus*.
Lufsa, guerre, de *lucta* (lutte).
Pishe, poisson.
Aar, or (sureau).
Preme et *poma*, fruits.
Bemb, ramua, rameau.
Larii, laurier.
Setrat, le lit.
Chionet (cinder), cité.
Fakis, la face.
Fruitnem, porteur du fruit.
Martuem, marier (*maritara*).
Turbuem, troubler, faire enrager.
Pulchuem, plaire (*placere*).
Desiruem, désirer.
Kioam, se plaindre (*chiamar*).
Vape, chaud, de *rapidus*.
Boukre, beau, de *pulcher*.
Larg, absent (au large).
Spess, épais, de *spissus*.
Cundra, contre.
Nds, en, dans (*endo*).
Per, par.

Mais il suffit de faire observer que les latinismes ou italianismes dans l'albanais ont beaucoup de rapport avec ceux de la langue valaque ou daco-romaine. On sentira combien le caractère latin est intimement et anciennement empreint dans l'albanais par cette seule observation; le terme du comparatif en albanais est *mé*, racine liée à *mellor*, à *mieux*, à *mehr*; et le terme du superlatif est *sum* (prononcez *soume*) qui n'est autre chose que *summe*.

Les *celticismes* et les *germanismes* de l'albanais ne sont pas de peu d'importance; ce ne sont pas des emprunts purement accidentels. Les mots albanais de ces deux classes tiennent à des familles entières de mots; par exemple :

Larth en albanais, *lard* en français, *lardum* en latin, *lar* (gras) en celtique;

Larix, *laeriche*, *laerke*, arbre résineux, en latin, allemand, danois, forment une chaîne à travers les langues du Nord et de l'Ouest, tandis que

Bret, roi, d'où *breteri*, royauté, royaume.
Brit, corne.
Bar, herbe.
Brez, ceinture.
Droc, pour (*dread*, en anglais).
Bastarik, bâlard.
Britume, rayonner.
Bleam, faire emplette.
Speet, rapide (*speed*, en anglais).

(196*) Dictionn. Epirot. de Bianchi (*Harthe*), fausement nommé Biondi par le major Leake; Vocabulaire dans LEAKE, *Researches in Greece*. Vocabu-

Sont évidemment des mots cello-gaulois, et que

Miel, farine.
Bak, pain.
Hette, lièvre.
Gastie, festin.
Chierr, char.
Cané, angle.
Gind, genre, famille (*kind*, en anglais).
Tim, fumée (*démma*, vapeur, en suédois).
Scin, pinie.
Nata, nuit.
Dera, porte.
Ilil, étoile, dans le dialecte d'Épire (*ild*, feu, en danois).
Bir, fils (*bern*, enfants, en danois).
Oulk, loup.
Siou, yeux.
Ve, serment.

et autres, sont presque littéralement germaniques ou gothiques.

Ces faits, selon Malte-Brun, peuvent difficilement s'expliquer par des migrations des peuples; ils deviennent clairs lorsqu'on reconnaît que l'ancienne population du mont Hémos comprenait des tribus celtes, slaves, germaniques, à côté des tribus pélasges, helléniques, asiatiques.

Ceci nous conduit à la troisième division de la langue albanaise, celle qui consiste en racines inconnues ou du moins inexplicables. Au premier coup d'œil, en contemplant cette masse de mots, en apparece étrangers à toute langue européenne connue, nous avons été tenté d'admettre une origine asiatique directe et spéciale de la langue albanaise, et d'abandonner toute la question aux orientalistes; mais, voyant tous les jours quelque mot albanais céder à nos recherches, et, malgré son apparence baroque, se laisser ramener à l'hellénisme ou à d'autres idiomes européens, nous nous sommes dit qu'une langue aussi évidemment indigène doit avoir eu des éléments communs avec la langue thrace, l'illyrienne, la phrygienne, la lydienne, et que peut-être la partie inconnue de ses racines est un reste précieux de l'une ou de l'autre de ces langues ou bien de toutes. L'albanais, dans cette hypothèse, serait une source presque aussi précieuse d'indications historiques que le serait la langue d'Orphée ou celle de Deucalion. C'est là qu'on trouverait le sens de beaucoup de noms de lieux et de peuples. En effet, si, avec nos ressources actuelles (186*), détarrant péniblement quelques mots deus des fragments des vocabulaires, nous avons pu trouver que le mot *Scardus* tire son origine de ses pics dentelés, *card* et *scarra* signifiant scie (*sierra*); que le *Scomius* est le très-haut mont (*scume* mot); que les défilés de *Succi*, dans le *Hemus*, sont formés par des monticules (*sukhe*); que l'*OEagrus* (*Helixus*) est l'eau des forêts sauvages; que le *Pontus* est « la rivière formant des étangs; » le

laire de Thunmann et de M. de Pouqueville; Glossaire manuscrit de la Bibliothèque du roi; Fragments manuscrits d'une grammaire de Vellara.

Dryn = le fleuve des bois; = le Fidi (Aons), = l'ean, = et le *Vaioussa* = l'eau toujours arrosante; = que le mont *Bora* doit son nom aux neiges (*bora*, ou *bôre*), et le *Bernus* peut-être à *prtrune*, terre; que la *Candaria* est = le pays inégal et aux chemins anguleux (= *candoin*); et sans entrer dans plus de détail, si nous pouvons montrer que toute la géographie physique de la contrée comprise entre l'*Achelous* au sud, le mont *Balle* au nord-ouest, et le *Scorinus* au nord, est dominée par des noms albanais-illyriens, pourqu'on ne pas reconnaître dans cette langue un monument géographique des plus intéressants?

L'ethnographie n'en tire pas moins d'indications intéressantes. La première application qu'on nous demandera, sera sans doute une explication des noms divers de la nation albanaise. Nous allons aborder ce problème.

Les Albanais s'appellent eux-mêmes *Arbenese* (sing.), selon Ibarthe, et *Skipitar* (sing.), selon Thunmann. Ce dernier nom n'est, dit-on, qu'un dérivé de *skip*, nom qui désigne leur langue; de là *skipitar*, celui qui parle *skip*, et *skipitri*, pays où l'on parle *skip*. Mais que signifie *skip*? Si l'on pense que la nation albanaise a paru d'abord sur l'horizon géographique comme un peuple pasteur et montagnard, ensuite sur l'horizon historique comme un peuple militaire, on sera tenté de croire que le nom de *skipitar* veut dire l'homme armé, l'homme qui a affaire avec l'épée, le *Skiphos* (187). Le nom d'Albanais, quoique ouï-dit, n'en est pas moins authentique. Le mont *Albanus* de Ptolémée est le mont *Albia* ou *Albion* de Strabon. Ce nom repousse l'audace critique ou plutôt anticritique de ceux qui voudraient effacer d'un trait destructeur les *Albani* et les *Albanopolis* dans la suite du texte de Ptolémée. Effacez donc aussi toutes les *Alba* et tous les *Albanus* dans l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Comme *albanin* en gallique, et *alb* en germanique signifie *pasteurage de montagne*, il est probable que le nom *Albani* est une dénomination indigène et très-ancienne. On regarde *Arbenese*, dont les historiens byzantins ont fait *Arbanite*, comme corruption d'*Albanite*; mais cela n'est pas complètement prouvé. Les Turcs en ont fait *Arnaout*. Peut-être ce nom vient-il des Slavons-Illyriens, chez qui *arcani* signifie *guerre, combat*; il ne serait qu'une traduction de *Skipitar* ou *Skipetar*.

Les noms des tribus illyriennes nous paraissent également venir de la langue albanaise. Les *Parthini* ou *Parthyeni* de l'Illyrie ne sont que les peuples blancs (*i barthe*), et nullement les Parthes. Les

Dassarètes sont les tribus isolées, et les *Dalmates* ou *Delmates* les jeunes gens; en général, les noms des peuplades et des villes présentent un sens en albanais; le port *Eled* ou *Elet*, chez Seylax, n'est que le port *Elæa* des autres écrivains, avec la terminaison du génitif albanais. Si tant de dénominations géographiques s'expliquent naturellement par la langue parlée encore dans l'ancienne Illyrie, pourqu'on irions-nous chercher l'origine de cette langue dans le Caucase? Cherchons d'abord à mettre ces importantes indications en rapport avec celles que les restes de la langue macédonienne nous fournissent; et pour savoir ce que c'était que les *Mardi*, les *Lydi*, les *Pelaghi*, les *Phrygès* ou *Frighes* et d'autres peuples européens au nord de la Grèce, portons avant tout nos recherches sur la topographie des pays connus par les Grecs; peut-être obtiendrons-nous des résultats plus grands et plus sûrs qu'en ayant recours à des pays au delà de l'Euphrate.

Le tiers inconnu de la langue albanaise nous paraît devoir être l'ancien illyrien. Aussi doit-on se garder de pousser nos indications trop au delà des limites de l'Illyrie. Nous avons vérifié que plusieurs nous dominants dans la Thrace ne se trouvent pas en Illyrie ni en Macédoine, entre autres *bria*, ville; *para*, lieu élevé. Les terminaisons en *issos* et *itza*, ainsi que celles en *doru* ou *ara*, appartiennent spécialement aux Thraces-Gètes. Nous croyons que l'illyrien était une branche distincte du thrace, si même il ne formait pas une famille à part. Le nom slavyen et germanique du *Strymon* (en polonais *Sirzumen*, en scandinave *Stram*, *Strammien*, *Straum*, etc.) figure comme un monument isolé de quelques établissements effacés par le temps. Les *Dardani* Illyriens, qui, selon une ancienne et respectable tradition, sont les parents des peuplades dispersées en Troade, en Epire et en Italie (188), seraient-ils les frères des Albanais? Ils se retrouvent auprès d'*Ilion*, qui signifie en albanais un *lieu élevé*. La Macédoine renfermait une petite ville, *Ilion*, et une montagne portait ce nom dans la Laconie. Ce sont des indices qu'une critique téméraire peut seule dédaigner. Mais il faut sans doute de nouvelles méditations pour décider si les *Ombriques* et les *Sculi* de l'ancienne Illyrie, et les *Toskes*, de la moderne Albanie, ont des rapports avec les populations primitives de l'Italie.

Comme nous avons dû présenter dans la langue albanaise un monument ethnographique et géographique, on nous permettra encore une digression sur la nature grammaticale de cet idiome (189).

La langue albanaise a des rapports avec le

(187) *Tar*, *har* et *atar*, sont des terminaisons qui dénotent une occupation, un métier, comme *ains* et *tar* en latin.

(188) *Monécé*, Virgile, *Piné*, *Lycophron*. Je n'ignore pas que le savant Niebuhr a combattu la migration d'*Entre* comme *u* et *fabre*; mais la migration

des *Dardani* peut être en fait historique indépendante des tables qu'on y a rattachées.

(189) *Observatione grammaticale*, par F.-M. LECHE. Rom., 1716. — LEAKE, *Recherches sur la Grèce*, — VATER, *Tablæ comparativæ*, etc., 1822. — VELLARA, *Fragment manuscr.*

latin, le grec, le slavon, mais elle est bien moins riche en formes que les deux dernières, et ses formes sont moins régulièrement dérivées l'une de l'autre. Elle n'a ni les mots composés du grec, ni les constructions hardies du latin; elle emploie beaucoup de mots auxiliaires; par exemple, pour dire *fainéant*, elle dit : *te paa pune* (littéralement en grec : *toi apo ponou*), ceux sans occupation. Elle a bien deux formes de substantifs dérivés; l'une répond à l'*arius* ou au *tor* des Latins; l'autre à l'*erei* ou *erie* des Germains; par exemple de *lusta* vient *lustetar*, luteur, guerrier; de *bret*, roi, vient *bretieri*, royaute; mais la plupart des substantifs dérivés ne sont que les infinitifs précédés de l'article du neutre; par exemple : *me pym*, boire; *te pym*, boisson; comme si on disait en français le *boire*. Elle est pauvre en termes intellectuels; mais nous avons des raisons pour croire que les termes physiques sont bien plus abondants et plus variés que les livres imprimés ne le feraient supposer. Le substantif albanais a une forme absolue qui paraît dans le vocatif, et une forme déterminée par un article *terminal* qui paraît dans le nominatif; par exemple : *grane*, femelle, *grancia*, la femme; *gaur*, pierre, *gouri*, la pierre; *barek*, ventre, *barckon*, le ventre. Cependant l'adjectif a des articles *prépositifs*; par exemple : *i mir*, le bon; *e mire*, la bonne; *te mire*, le bon, au neutre. La déclinaison des pronoms est très-complète, très-régulière, et présente quelque analogie avec le latin dans les première et deuxième personnes. Les verbes ont dix conjugaisons, selon Leccé, mais on peut les ramener à huit, distinguées par les infinitifs, savoir quatre en *am*, *em*, *im*, *oum*, précisément comme les quatre présents en Arménien, deux en *ane* et *oune*, et deux en *le* et en *re*. Le plus grand nombre des présents se terminent en *agn*, *egn*, *ign* et *ogn*, et la plupart des préterits en *aca*, *era*, *ira*, *ora*. Mais cette remarquable régularité ne se suit pas de manière à correspondre dans le même verbe. On dirait que le verbe albanais a subi deux formations différentes et successives, l'une fondée sur les quatre voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, l'autre née d'un certain nombre d'innovations et d'additions. C'est ici, on le sent, le grand point critique de cette langue; c'est l'énigme à deviner pour celui qui voudra séparer dans l'albanais les formes pélagéo-éoliennes des formes illyriennes. L'infinitif est toujours précédé de l'article *me* lorsque le sens est actif, *meou*, lorsqu'il est passif ou réciproque. L'imparfait, le préterit, le futur, le conditionnel, l'impératif, l'infinitif et le participe se forment par inflexion; les autres temps sont des formations mécaniques au moyen des verbes auxiliaires *avoir* et *être*. Le passif se forme par le verbe *être* et par l'infinitif actif, qui, en perdant son article *me*, devient un supin.

La grammaire albanaise offre, ce nous semble, à côté d'une grande originalité, les preuves de la simplicité de la nation pour laquelle ses législateurs inconnus l'ont créée.

Tels devaient être les systèmes grammaticaux d'Orphée, de Linus, de Cadmus.

Dans les livres albanais, imprimés par la *Propaganda*, on se sert de l'alphabet italien moderne, en y ajoutant quatre lettres particulières; les Albanais eux-mêmes emploient l'alphabet grec moderne, également avec des lettres particulières; mais il existe encore un alphabet ecclésiastique albanais de trente lettres, offrant de grandes ressemblances avec les caractères phéniciens, hébreux, arméniens, palmyréniens; quelques uns avec l'écriture hiéroglyphique hiératique; peu avec les caractères bulgares et mérogothiques. Il lui manque ce que notre curiosité y chercherait de préférence, le caractère pélasge, érusque ou runique; ce n'est pas une écriture *hastiforme*; c'est le réseau des manuscrits grecs qui en est le trait dominant; aussi, c'est, nous le croyons, dans sa forme actuelle, l'ouvrage des prêtres chrétiens, soit au *x^e* siècle, lors de l'introduction du christianisme, soit au *ix^e*, lorsque l'Eglise chrétienne d'Albanie se rattacha définitivement au siège de Rome; mais cet alphabet renferme des éléments d'alphabets infiniment plus anciens, usités en Illyrie, en Macédoine et en Épire.

Les Albanais possèdent dans leur langue des chants nationaux qu'il serait extrêmement intéressant de connaître, même quand il serait vrai qu'ils ne remontent qu'au temps de *Scander-Berg*; mais ce qui aurait une importance inappréciable pour l'histoire des peuples et des langues, ce serait l'examen des inscriptions qui paraissent exister dans la haute Albanie.

ALBANIA des anciens. Voy. LESGHIENNE.

ALFOUCROUS. Voy. NOUVELLE-GUINÉE.

ALÉTIEN. Voy. ESKIMAUX.

ALEXANDRINS (ACTEURS), leurs erreurs dans la chronologie des rois assyriens, etc. Voy. CUNEIFORMES.

ALGÉRIE, ses dialectes. Voy. note IV, à la fin du volume.

ALGONQUIN. Voy. LENNAPE.

ALLÉGHANIQUE ET DES LACS (RÉGION) dans l'Amérique du Nord. — Cette région a pour confins : au nord, la région boréale de l'Amérique du Nord et la baie d'Hudson; à l'est, l'Océan Atlantique; au sud, la partie de l'Atlantique qui sépare l'archipel de l'Indiana des grandes Antilles, ensuite le vieux canal de Bahama entre la Floride et l'île de Cuba, le golfe du Mexique et les régions du Plateau Central et Missouri-Colombienne; à l'ouest, ces mêmes régions et celle de la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Dans ces limites, ce groupe embrasse un peu plus que la moitié du territoire soumis aux États-Unis, les trois quarts environ de l'Amérique anglaise et une partie de l'Amérique russe.

En combinant les savantes recherches de Vater avec celles des philologues anglo-américains, on a classé les langues de cette immense région en quatre principales familles : la famille MOHLE-NATCHEZ ou FLORIDIENNE; la famille WOUCONS CATOUBA; la

famille MOHAWK-HURON ou IROQUOISE; la
famille LENAPE, appelée aussi CHIPPA-
WAYS-DELAWARE ou ALGONQUINO-MOHEGANE.
Voyez ces mots.

TABLEAU POLYCLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION ALLEGHANIQUE (Amérique du Nord.)

	ONTARIOANS.	Soleil.
	1 espagnole	2
TINUAGANA.		
FAM. MOBILE-NATCHEZ OU FLORIDIENNE.	MUKONGHE. [2. anglaise	greets-hosa
	CHIKKARAE. 3 anglaise	neetah-hassech
	CHOSTAN OU CHARTAN. 4 anglaise	neetah-hasse
	CHERRAE, CHERRAS OU CHELEKI. 5 allemande	neetah
FAM. WOCCONS-KATAHBA.	WOCCONS. 6 anglaise	willapere
	KATARAE. 7 anglaise	neeteh
FAM. MOHAWK-HURONE.	MOHAWK. 8 anglaise	(klaugawaw)
	ONONDAGAS OU ONONDAG. 9 anglaise	
	ONONDAGAS. 10 anglaise	garachbwa
	SENDEAS OU MARCACTHINI. 11 anglaise	gachbwa
	CAYUGAS OU QUEROUAS. 12 anglaise	gachbwa
	TUSCARORAS. 13 anglaise	heegich
	WYANDOT. 14 anglaise	yaandeleira
	HURON. 15 française	garachbwa
	HOCHELAGA. 16 française	yemay
FAMILLE LENNAPE.	SAWANOU OU SHAWANOES. 17 allemande	lesathwa
	SARIS-OTTONGAMIS. Sakis ou Sakeni. 18 allemande	kebesono
	MIAMI-ILLINOIS. Miami Propre. 19 française.	iféte kilizoma
	FAIRFACONCE. 20 anglaise	keas
	LENNAPE OU DELAWARE. Delaware. 21 anglaise	naistame
	Miami. 22 anglaise	quishough
	SARITANI. 23 hollandaise	
	NARRAGANSET. 24 anglaise	nippades
	MASSACHUSETT OU NATICE. 25 anglaise	chequkompah
	MOHEGAN, Mohegan Propre. 26 anglaise	kenogh
	Absenki. 27 allemandin	kizus
	ETCHEMIN. 28 française	
	GASPESOU OU MICMAC. 29 française	arkteek
	ALGONQUINS - CHIPPEWATS. Chippe- 30 allemande	kids
	wy Fr. ou Chippewag. 51	kijis
	Algonqui Propre. 31 anglaise	
	KNISTENAU. Knistenux Propre. 32 anglaise	pisim
	Cree. 33 anglaise.	pesim
	CHEPPEWYAN, Chippewyan Propre. 34 anglaise	sah
	TACONALLES OU CAPARE. 35 anglaise	sa

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164	165	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175	176	177	178	179	180	181	182	183	184	185	186	187	188	189	190	191	192	193	194	195	196	197	198	199	200	201	202	203	204	205	206	207	208	209	210	211	212	213	214	215	216	217	218	219	220	221	222	223	224	225	226	227	228	229	230	231	232	233	234	235	236	237	238	239	240	241	242	243	244	245	246	247	248	249	250	251	252	253	254	255	256	257	258	259	260	261	262	263	264	265	266	267	268	269	270	271	272	273	274	275	276	277	278	279	280	281	282	283	284	285	286	287	288	289	290	291	292	293	294	295	296	297	298	299	300	301	302	303	304	305	306	307	308	309	310	311	312	313	314	315	316	317	318	319	320	321	322	323	324	325	326	327	328	329	330	331	332	333	334	335	336	337	338	339	340	341	342	343	344	345	346	347	348	349	350	351	352	353	354	355	356	357	358	359	360	361	362	363	364	365	366	367	368	369	370	371	372	373	374	375	376	377	378	379	380	381	382	383	384	385	386	387	388	389	390	391	392	393	394	395	396	397	398	399	400	401	402	403	404	405	406	407	408	409	410	411	412	413	414	415	416	417	418	419	420	421	422	423	424	425	426	427	428	429	430	431	432	433	434	435	436	437	438	439	440	441	442	443	444	445	446	447	448	449	450	451	452	453	454	455	456	457	458	459	460	461	462	463	464	465	466	467	468	469	470	471	472	473	474	475	476	477	478	479	480	481	482	483	484	485	486	487	488	489	490	491	492	493	494	495	496	497	498	499	500	501	502	503	504	505	506	507	508	509	510	511	512	513	514	515	516	517	518	519	520	521	522	523	524	525	526	527	528	529	530	531	532	533	534	535	536	537	538	539	540	541	542	543	544	545	546	547	548	549	550	551	552	553	554	555	556	557	558	559	560	561	562	563	564	565	566	567	568	569	570	571	572	573	574	575	576	577	578	579	580	581	582	583	584	585	586	587	588	589	590	591	592	593	594	595	596	597	598	599	600	601	602	603	604	605	606	607	608	609	610	611	612	613	614	615	616	617	618	619	620	621	622	623	624	625	626	627	628	629	630	631	632	633	634	635	636	637	638	639	640	641	642	643	644	645	646	647	648	649	650	651	652	653	654	655	656	657	658	659	660	661	662	663	664	665	666	667	668	669	670	671	672	673	674	675	676	677	678	679	680	681	682	683	684	685	686	687	688	689	690	691	692	693	694	695	696	697	698	699	700	701	702	703	704	705	706	707	708	709	710	711	712	713	714	715	716	717	718	719	720	721	722	723	724	725	726	727	728	729	730	731	732	733	734	735	736	737	738	739	740	741	742	743	744	745	746	747	748	749	750	751	752	753	754	755	756	757	758	759	760	761	762	763	764	765	766	767	768	769	770	771	772	773	774	775	776	777	778	779	780	781	782	783	784	785	786	787	788	789	790	791	792	793	794	795	796	797	798	799	800	801	802	803	804	805	806	807	808	809	810	811	812	813	814	815	816	817	818	819	820	821	822	823	824	825	826	827	828	829	830	831	832	833	834	835	836	837	838	839	840	841	842	843	844	845	846	847	848	849	850	851	852	853	854	855	856	857	858	859	860	861	862	863	864	865	866	867	868	869	870	871	872	873	874	875	876	877	878	879	880	881	882	883	884	885	886	887	888	889	890	891	892	893	894	895	896	897	898	899	900	901	902	903	904	905	906	907	908	909	910	911	912	913	914	915	916	917	918	919	920	921	922	923	924	925	926	927	928	929	930	931	932	933	934	935	936	937	938	939	940	941	942	943	944	945	946	947	948	949	950	951	952	953	954	955	956	957	958	959	960	961	962	963	964	965	966	967	968	969	970	971	972	973	974	975	976	977	978	979	980	981	982	983	984	985	986	987	988	989	990	991	992	993	994	995	996	997	998	999	1000

<i>Péra.</i>	<i>Mère.</i>	<i>Oeil.</i>	<i>Tête.</i>	<i>Nes.</i>
1				
2	chulkeh	chutseh		isteengoh
3	sunke	sunke	isteka	ebitchella
4	chmkeh	iskeh	akoboch	ebuk
5	etotoh	etahug	akotok	ekyengoh
6			akotoh	peppe
7	nemedan	ehecheendan		ewepesoh
8	ragenez	lastaah	(noorloor)	oufchah
9	ragench	ragonoochah	okaureh	omoochah
10	aguenhos	onurha		omoochah
11	hauneh	soyehg	kakua	kakondah
12		aribah	kaukukah	emochahke
13	aukorecha	anah		achetsah
14	hayesta	aneheh	olaseh	
15	ahiaa	anau		angya
16			seina	
17	notha (mon)	neegah	higata	aggoni
18	noma	kekman	(kiskernigna)	(weessie)
19	noasché	kektaah	neskischuekui	wechi
20			kéchikoué	indépeckoué
21	nuba	monah	wisking	wile
22			wuschinguali	wilistikan
23			achinque	wter
24	esh	okam	wuskeekuk	uppaquontup
25	noesh (mon)	nokas (ma)	wuskeewuk	nupphukuk (ma)
26	nesh	(okukikren)	hkeengun	weenia (sa)
27	nemilagua (mon)	nigaua (ma)	totoku	netep
28				menongi
29	nouchich	nekich	nepiquigour	ostchikuan
30	os	nigra (ma)	ouschierik	ostchigone
31	nowai (mon)	nigah (ma)	oskingick	usigwata
32	nowawie (mon)	nighwei (ma)	ekisoch	istegwen
33	slawe	ekawe	miskeesiek	edibid
34	ritah (mon)	rinah (ma)	sarkhay	piiaa
35	appa	unnaugcool	ouow	

<i>Bouche.</i>	<i>Langue.</i>	<i>Dent.</i>	<i>Main.</i>	<i>Pied.</i>
1*				
2				
3	iste-tolabwah		istinkeh	laineleestoppiasee
4	soolih		illock	yeveh
5	ahuli	kytoka	owayeni	issatenoh
6				
7	neesoomeseh		neeksapetah	nepapetah
8			(oonontaw)	(oonretaw)
9	owinanghsoo		omoochah	ochsheechi
10	enachao		eulage	ochsita
11			kuschuchtah	sheedan
12				
13	ouwenlochseh		oschineh	asuekeh
14				
15				
16	esaha	esgarbe	ahonressa	achita
17	(weelitawie)	esgongas	aignoascon	onchidascon
18	neklona	(wepeatalee)	(lichik)	(kussin)
19	tonéndh	nepiam	nepekuletische	neklische
20		oupitah	ouexa	kakub
21				
22	weelanne		naark	wosced
23	wilano	wichpiti	nachik	
24	wyranou	wepiti	nachik	syi
25	wenat	wepitash (nes)	wunnichéka	wusseie
26	weeanouh	werpitash (acs)	wunmicheg	seet
27	(weeanouh)	werpeton (sea)	(onakao)	(nezeret) (mon)
28	bedno (ma)	nigut (ma)	neretia (ma)	besit (mon)
29				
30	meton	nehidre	nepeden	nechit
31	oton	urhit	nututichin	osil
32	otonne	nibit (mes)		
33	otoune	wipitah (mes)		
34	meeton	merpit	merchreche	mesit
35		gou	lawung	ruk
36		chgoe	ola	oca

	En.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	minoretamano	naiuchamano	nachapomina	nachekeamano	noumramo
2	hummat	hokkoie	»	»	»
3	chrophpha	tuogala	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	tonne	numperrn	nam-mee	passum-panne	weliao
7	tonne	numperrn	nam-mee	»	»
8	uskot	leggesch	ols	kial'h	wisk
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	»	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	anche	hecle	ohsch	ontor	oek, she
14	scat	lindee	ahaght	amlayht	wee'h
15	escate	téni	horkon	dae	oeyche
16	secada	lignem	hache	hamakon	oikron
17	negote	neahwa	nithese	newe	k'almwe
18	nekote	nisch	nesoa	nieu	unanon
19	ingulé	nichoué	netsoé	nioné	yalanouc
20	weembot	nekinnauls	nishwanner	yao coner	umprren
21	koti	nisha	naha	nehwa	belianagh
22	gatti	aisha	aacha	nwa	halao
23	cotte	nyed	nacha	wjwe	pareuagh
24	nquit	neesse	nish	»	»
25	pasuk	nesoog	nishuh	»	»
26	ngwittot	neesch	noghuh	mauoh	noon
27	»	»	»	»	»
28	bechkon	eich	nach	iso	prechik
29	negoni	tabo	chicht	neon	nan
30	pegik	nig	newon	neuis	nam
31	pecheik	nige	nishois	neui	nana
32	peyac	nishra	nishlo	neway	nannan
33	pauch	nesbo	nasho	nayo	ayshnem
34	elachy	naghur	tughy	deugky	sasulachee
35	elotay	nongki	loy	tingkay	skoonly

	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	namarecamr	napikehana	napikebanama	napekecheketama	natumama
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	lolo	nommis sau	lup-sao	welhere	soone-noponee
7	»	»	»	»	»
8	yotok	chaotok	wotiago	téubotoh	wialch
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	»	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	houeyoc	chaahnoc	neckara	wearah	wariash
14	wamshau	soiare	anaral	aintra	oughragh
15	houadaba	soiare	alteret	nechon	asson
16	indabir	ajaga	adique	ma-leillon	aworn
17	negotewathewe	neswathewe	schekswa	clokatswe	metathwe
18	kéouachec	nouet	schuchet	schac	kutishn
19	kakéoué	soauvetsoué	polluhé	ingotém'ché	matatsoué
20	whoyeoc	leppouah	nauhaushaboo	pachiteonk	cord
21	kots	nishans	gham	heshkunk	telon
22	guttsch	nischonch	chamh	so'wi	wimbat
23	contasch	eynas	gechas	peacon	terreo
24	»	»	»	»	»
25	»	»	»	»	»
26	ngwiltus	topowus	ghusoch	nauseeneh	nisannit
27	»	»	»	»	»
28	chachit	contachli	erouguen	pechequem	petock
29	kamachla	erougneik	meugomochin	es kikoadék	metren
30	gotasso	minguasson	nischna	schangawon	mirawee
31	ngotawawois	nigtawois	shawawois	shangawois	mit-wois
32	negotawoesic	nishwoisic	jannaneu	shack	mitat
33	nicotawick	taboocep	lanawon	kagtemetot	metat
34	alkitarhy	»	alkideinghy	ekinalnothma	canethma
35	alketate	tekalti	oiketiuga	clchouly	lanery

ALLEMAND. Voy. TEUTONIQUE. — Son extension. Voy. *ibid.* — Bas allemand ancien et moderne. Voy. SAXONNE.

ALLEMANI. Voy. TEUTONIQUE.

ALLIGHANIS. Voy. ALLIGHEWI.

ALLIGHEWI, langue éteinte du plateau central de l'Amérique du Nord, parlée jadis par les *Allighevi*, *Talligeut*, *Talligeu* ou *Allighanis*, qui, d'après les traditions recueillies

par Heckewelder, auraient eu une taille gigantesque. Ces Allighevi étaient plus civilisés que toutes les autres tribus que les Européens ont trouvées au xvi^e siècle dans l'Amérique septentrionale au nord du Mexique. C'était une nation agricole, qui habitait dans les villes fondées sur les rives du Mississipi. C'est aux Allighevi qu'appartient la construction des nombreux monuments

militaires et des *tumulus* qu'on rencontre dans tout le vaste espace qui s'étend au sud des grands lacs du Canada et à l'ouest des Alleghanis, monuments simples et antiques, trop pompeusement annoncés dans quelques écrits américains, et dont quelques-uns rappellent, par leur forme, les *teocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Égypte et de l'Asie occidentale. Chassés dans le XI^e siècle par les Lenni-Lenapes du vaste territoire qu'ils occupaient, les Alligewi se retirèrent vers le sud, en descendant le Mississippi, et l'on ignore ce qu'ils sont devenus. On ne sait rien sur la langue que parlait ce peuple remarquable, ni sur la contrée d'où il paraît être sorti. Rejetant les hypothèses des antiquaires américains qui lui assignent une origine juive ou tariare, comme destituées de toutes probabilités, nous ferons observer qu'un grand géographe a démontré l'erreur de ceux qui le faisaient descendre des Scandinaves. Nous inclinons avec ce savant philologue et avec le célèbre baron de Humboldt, à lui assigner cette région pour sa patrie primitive. M. de Humboldt trouve même assez probable que l'invasion des Lenni-Lenapes et la destruction du pouvoir des Alligewi, aient été liées à la migration des Caribes du nord vers le sud. — Voy. la note 1 à la fin du volume.

ALMOHADES. Voy. ATLANTIQUE.

ALPHABET. — A la vue de cette foule d'idiomes parlés par les divers peuples du monde et des séries discordantes de caractères employées pour les représenter, on est d'abord tenté de croire que rien n'est plus mobile que la parole humaine, que rien n'est plus incohérent que ses milliers d'éléments primitifs. Mais considérez isolément une de ces langues dont la réunion vous trouble et vous confond, analysez les mots de chaque phrase, les syllabes de chaque mot, les sons de chaque syllabe; faites subir le même travail à une seconde, à une troisième, et continuez ainsi votre examen jusqu'à ce que vous ayez parcouru, s'il est possible, la chaîne entière des langues existantes : et vous serez bientôt convaincu que ces éléments, combinés de tant de manières, sont exactement les mêmes dans leur essence, et se réduisent à moins de cinquante sons. En effet, les organes de l'homme étant les mêmes sur toute l'étendue de la terre, il est évident que l'échelle des sons doit être également identique, et proportionnée aux effets naturels et limités de l'appareil vocal. Rien de plus simple et de plus admirable à la fois que le mécanisme de cet appareil. L'air sonore qui s'échappe du larynx se module dans la cavité de la bouche, ou s'articule par le contact de la langue, du gosier, des dents et des lèvres. Toute modulation est une voyelle et toute articulation une consonne. La modulation est diversement nuancée par les vibrations légères du gosier qui se communiquent aux parois de la bouche, tandis que l'articulation se modifie suivant le genre et l'intensité des contacts. De la combinaison

de ces deux sortes de sons résultent tous les phénomènes du langage.

Il est constant, d'après ce que nous venons de dire, qu'il ne peut exister, pour tous les idiomes du monde, qu'un seul alphabet véritable, qu'une seule série de tons primitifs fondée sur les fonctions mêmes des organes. L'influence du climat, des localités, des habitudes, se fait souvent sentir dans la prononciation; elle lui donne plus ou moins de pureté, de volubilité ou d'énergie; elle prive tel peuple de l'usage de certains sons, elle les prodigue et les multiplie chez tel autre, et leur fait subir diverses altérations que la nationalité rend permanentes; mais il suffit d'un peu d'attention pour se convaincre que toutes ces distinctions accessoires sont comme des variétés d'une même espèce, et qu'elles n'altèrent nullement, dans sa nature, le type fondamental et immuable de l'alphabet. Ainsi, les vibrations de la bouche produisent partout les voyelles, le souffle des poumons, l'aspiration, le contact du gosier, des dents et des lèvres, les gutturales, les dentales, les labiales. Ce sont là les bases invariables sur lesquelles se fonde l'étymologie; c'est dans les limites de ces grandes divisions, distinguées elles-mêmes en différents degrés, que doit se tenir l'esprit de comparaison, toutes les fois que, suivant une idée simple à travers le labyrinthe des langues, il est appelé à constater l'identité du sens et du son. Les modifications qu'éprouve un même idiome dans les générations successives de chaque peuple, et les métaphores plus complètes qu'il subit quand il passe d'une nation à une autre, n'effacent jamais entièrement les affinités primitives, souvent même elles reparaissent plus nettes et plus précises à une grande distance de temps et de lieux; parce qu'il n'existe pas un mot dans le langage qui ne soit issu d'un autre mot, et que les manifestations combinées de la pensée et de la parole, malgré leur infinie variété, se meuvent dans un cercle dont la circonférence est immense, mais dont tous les rayons tendent vers un centre commun.

On distingue deux espèces de sons dans la voix, les simples et les composés. Les premiers, qu'on appelle simplement sons, se forment par l'émission de l'air sonore, sans participation des lèvres, de la langue et des dents, comme A. Chacun de ces sons exige que les organes de la bouche soient dans la position nécessaire pour faire prendre à l'air qui sort de la trachée-artère la modification qui lui est particulière. Ainsi, la situation des organes pour déterminer le son A n'est pas la même que celle qui doit exciter celui de l'U. Tant que cette position des organes subsiste, et que les poumons peuvent donner de l'air, le son se fait entendre. Les poumons sont, à cet égard, ce que le soufflet est à l'orgue. Les seconds, au contraire, qui prennent le nom d'*articulations*, exigent le concours de quelqu'un de ces organes, soit le concours des lèvres, comme B, soit celui de la langue et des dents, comme D, etc. De là,

ainsi que nous le disions, deux espèces de caractères : les *voyelles*, pour représenter le son qui résulte de la situation où se trouvent les organes de la parole au moment que l'air sort de la trachée-artère; les *consonnes*, pour désigner les *articulations*, c'est-à-dire les sons modifiés momentanément par un des organes de la parole. Les voyelles forment donc les sons principaux et primitifs.

Elles sont au nombre de cinq : *a, e, i, o, u*, auxquelles on peut ajouter la voyelle surnuméraire *y*, dont nous avons dénaturé la valeur primitive pour lui donner celle de l'*i* qu'elle n'avait pas dans l'alphabet latin. En négligeant les lettres qui séparent les voyelles les unes des autres, on aperçoit un ordre méthodique dans leur distribution. Depuis l'*a* jusqu'à l'*u*, qui forment les deux termes extrêmes, l'ouverture de la bouche décroît graduellement dans le prononciation, de telle sorte que, pleinement ouverte à la première des voyelles, elle se trouve presque fermée à la dernière. Cette distribution est de la plus haute antiquité.

On divise ordinairement les voyelles en deux classes : les voyelles simples que nous venons d'indiquer et les voyelles composées comme *ai, ou, au, eu, on, in*, etc.

Les consonnes étant la produit de différents organes dont chacun a son action particulière, forment, par conséquent, une famille nombreuse qui se compose de plusieurs branches. Les organes, instruments de la parole, sont au nombre de six, dont trois sont mobiles et actifs, à savoir : les *lèvres*, la *langue* et la *gorge*, et trois immobiles et purement passifs : les *dents*, le *palais* et le *nez*. En les considérant sous ce point de vue, les consonnes se divisent donc naturellement en *labiales*, *linguales*, *gutturales*, *dentales*, *palatales* et *nasales*.

C'est par les *labiales* que commence la langage chez presque tous les peuples. On dit cependant que quelques sauvages de l'Amérique, et particulièrement les Hurons, n'en font point usage. Elles sont au nombre de cinq : *b, p, m, f* et *v*. Les deux dernières diffèrent des autres en ce qu'elles n'exigent pas le contact parfait des lèvres; aussi, portent-elles le nom de labiales *demi-closes*, et les autres celui de labiales *closes*.

Les lettres *linguales*, c'est-à-dire celles dont le langage est le principal instrument, forment la seconde classe des consonnes; elles se subdivisent en trois branches, savoir : en *dentales*, lorsque, pour les produire, le langage frappe sur les dents; en *palatales*, lorsque la langue s'élève et s'attache au palais; en *nasales*, lorsque le son reflue par le nez, selon l'expression populaire. Les *dentales* sont au nombre de deux : *D, T*; les *palatales* sont *L* et *R*; les *nasales* sont *M* et *N*; mais il existe entre elles cette différence que le *M* dépend beaucoup des lèvres, tandis que le *N* appartient tout à la fois à la langue et au palais. C'est de toutes les consonnes celle qui exige le concours de plus d'organes pour la prononciation.

Les lettres connues sous le nom de *sifflantes* sont encore une division des linguales; la langue en est le principal instrument. Pour les produire, elle s'applique au palais et comprime ainsi le souffle, qui, sortant avec peine, forme cet aspect de sifflement dont elles ont tiré leur nom. Les sifflantes proprement dites sont le *s*, le *z* et le *x*. Les soufflantes *f* et *v*, et le chélonien *j*, en approchant, en ce sens qu'elles participent plus ou moins au sifflement qui forme le caractère distinctif des lettres sifflantes.

La division que l'on a faite des sons de la voix et des caractères graphiques en voyelles et en consonnes na nous sembla point exacte. Les sifflantes forment, en effet, une classe intermédiaire qui tient à la fois à la voyelle et à la consonne, sans être ni l'une ni l'autre. Le son des sifflantes se prolonge et se soutient de lui-même comme celui des voyelles, et elles modifient les voyelles de la même manière que les consonnes. Les sifflantes ont même un avantage que ne possèdent pas les voyelles : c'est que leur son peut s'élever ou s'abaisser sans souffrir aucune interruption; au lieu que pour fortifier ou effaiblir les autres voyelles, il faut les prononcer de nouveau chaque fois qu'on veut changer de ton. On pourrait donc en faire une classe à part sous le nom de lettres *muettes* qui comprendrait les lettres suivantes *f, v, s, z, x, j, r*.

Les *gutturales* forment la troisième classe des consonnes. Cette dénomination, consacrée parmi les grammairiens, est aussi impropre que celle de nasales appliquée à d'autres consonnes : car les gutturales ne proviennent pas du gosier ou de la trachée-artère, comme on le supposa depuis qu'on écrivit des grammairiens. Le gosier est le principe des voyelles, mais il ne produit pas les articulations. Les consonnes gutturales sont au nombre de quatre dans l'alphabet : *c, g, k, q*; mais elles se réduisent à deux, le *c* et le *g*.

On pourrait donc répartir ainsi les vingt-cinq lettres de notre alphabet :

VOYELLES :

A, E, I, O, U, V.

CONSONNES :

- | | |
|----------------|--|
| 1° LABIALES. | { Closes. B, P.
Demi-closes. F, V. |
| 2° LINGUALES. | { Dentales. D, T.
Palatales. L, R.
Nasales. M, N.
Sifflantes. S, X, Z.
Chélonien. J. |
| 3° GUTTURALES. | — C, G, K, Q, H. |

Au milieu de tous les systèmes contradictoires qui ont été présentés pour expliquer l'origine de l'écriture, on trouve un principe unanimement avoué, c'est la haute antiquité de l'écriture, et un autre principe qui fut toujours soupçonné, l'antériorité de l'écriture à la dispersion des peuples ou au moins sa simultanéité qui est parfaitement d'accord avec les conjectures de la raison et

avec les faits rapportés dans la Bible, le plus ancien des livres.

On a longtemps attribué l'honneur de la découverte de l'écriture à un personnage égyptien, nommé Thot, et auquel les Grecs donnèrent le nom d'Hermès (190). Les Phéniciens auraient été les premiers à qui les Égyptiens auraient communiqué ces signes merveilleux qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, et les Phéniciens à leur tour les auraient répandus dans toutes les nations qui avoisinaient les mers fréquentées par leurs vaisseaux. Le Phénicien Cadmus les aurait portés en Grèce. Toute cette histoire est-elle appuyée sur des documents positifs? Nous sommes bien forcés de dire que non, et l'on peut à cet égard consulter Fréret et le P. Mabillon, qui soutiennent l'existence d'un alphabet pélasgique, antérieur à celui de Cadmus. Ce fut par un événement semblable que l'Italie reçut son alphabet de l'Arcadien Evandre, dont Tite-Live a dit : *Venerabilis vir miraculo litterarum* (191).

Quand on jette les yeux sur les plus anciens alphabets, phénicien, hébreu, étrusque, grec, latin, runique, zend, syriaque, copte, arménien, etc., on ne peut refuser de reconnaître qu'il existe entre tous ces alphabets une sorte de parenté et de filiation qu'il est facile de constater. Faut-il en conclure l'existence d'un alphabet unique, qui aurait servi de point de départ à tous les autres? Cette opinion nous paraît très-soutenable, si l'on y joint surtout d'autres présomptions

(190) « L'Égypte arriva très-anciennement et complètement récl de son système graphique, à l'alphabet. Les causes et l'époque de ce perfectionnement mémorable nous sont absolument inconnues. Est-il le résultat des efforts de la philosophie égyptienne? N'est-ce qu'une transmission faite à l'Égypte par un peuple qui l'aurait précédée dans les voies de la civilisation? L'esprit se confond dans l'examen de deux questions où se manifestent une antiquité incontestablement supérieure à tous les temps historiques de l'Occident et un perfectionnement de système graphique pour l'écriture, de système grammatical pour la langue, que les principes de l'idéologie moderne n'ont ni dépassé ni prévu. Aux plus anciens temps des annales de l'Égypte, fondées sur l'autorité des monuments existants, au *xxiii^e* siècle avant l'ère chrétienne, le système graphique est le même que pour le siècle d'Auguste, et le système grammatical du langage a les mêmes principes généraux qu'au temps des ermites chrétiens du Thébaine. On sait tout sur la civilisation égyptienne, à l'exception de son origine et de ses commencements. La France n'a retrouvé dans les sables du désert que les magnificences des Pharaons; le temps lui a ravi leur berceau. » (CHAMPOLLION-FIGÉAC, *L'Égypte*.)

Foy. SARRAIT (L.), où l'on trouvera quelques données sur les commencements présumés de l'Égypte.

(191) Les questions que soulève l'alphabet sont considérables. C'est un de ces sujets dont l'apparente modestie trompe au premier coup d'œil, et un de ces problèmes ténébreux dont la science philologique cherche vainement la solution. En quel temps et en quel lieu l'écriture s'est-elle commencée? Est-ce une invention des hommes, ou faut-il la regarder avec Platon et quelques Pères de l'Église

qui ne manquent pas non plus d'une certaine valeur. Il est digne de remarque, par exemple, que les alphabets les plus anciens vont tous de droite à gauche; qu'ils se composent tous de seize caractères. L'alphabet phénicien donné par Barthélemy est semblable en ce point à l'alphabet phénicien bétique que don Velasquez trouva en 1752 sur les médailles des contrées orientales de la vieille Espagne. L'alphabet étrusque n'est également que de seize lettres; il en est de même des anciens alphabets grecs et de l'alphabet latin, au témoignage des grammairiens Priscien et Victorien. Enfin, l'on pourroit invoquer en faveur de cette opinion l'autorité des anciens, qui, divisés sur le peuple auquel il faut attribuer l'invention de l'écriture alphabétique, paraissent unanimes sur l'unité de l'invention elle-même.

Quelques auteurs ont voulu donner la raison pour laquelle tous ces alphabets ne possèdent que seize caractères; mais lorsqu'on veut tout expliquer, on court grand risque de substituer les systèmes aux faits, et c'est ce qui leur est arrivé.

La première direction que prit l'écriture fut de droite à gauche : née dans l'Orient avec l'écriture, cette direction s'est conservée chez un grand nombre de peuples, et notamment chez les Arabes. Les Juifs, sans contrevenir les plus scrupuleux pour les anciens usages, l'ont pareillement gardée par respect pour les Livres saints. Les Chinois eux-mêmes écrivent de droite à gauche, quoique leurs lignes soient perpendiculai-

comme une révélation divine? L'écriture alphabétique est-elle la plus ancienne, ou n'est-elle qu'une modification, qu'une altération de l'écriture hiéroglyphique? quel fut le premier alphabet? combien contenait-il de caractères? ces caractères sont-ils des symboles ou des signes purement arbitraires? Quelques-unes de ces questions ont été agitées dès la plus haute antiquité; les autres n'ont été abordées que par les savants des derniers siècles, sans qu'on soit parvenu à déchirer le voile qui nous dérobait cette portion de l'histoire des temps anciens. Les érudits de notre âge seront-ils plus heureux que leurs devanciers? Dans un siècle où les philologistes forment, pour ainsi dire, un peuple européen; où la France peut plaquer avec orgueil à côté des Gésenius, des Schlegel, des Lassen, des Colbrooke, des Wilkins et des Bopp, les noms retentissants de Sacy, de Rémusat, de Burnouf, etc.; où l'Afrique et l'Amérique livrent les secrets de leurs idiomes les plus inusités; où sein de ce vaste mouvement qu'appelaient et présentaient Leibnitz, quelle voix assez sûre d'elle-même oserait en proclamer témérairement l'inutilité? Cependant les siècles passés n'ont-ils pas aussi laissé d'immenses travaux comme une déception décourageante et un douloureux témoignage de notre profonde ignorance? Nous pouvons le dire, au moins pour le présent, dans cet ordre de faits, comme en presque tous ceux qui concernent l'histoire primitive de l'humanité, il faut bien se résoudre à ne posséder que des notions douteuses et imparfaites. Le temps a détruit du livre du passé d'innombrables pages que n'ont pas retrouvées les lointaines générations. Nous nous garderons donc de placer un système nouveau à côté de tant de systèmes, et d'introduire un dernier élément dans la confusion des langues.

res; mais leurs colonnes s'avancent du la droite vers la gauche, comme nos colonnes de chiffres. On finit par reconnaître les inconvénients de cette méthode; mais le rimement de direction ne fut pas instantané, il y eut un temps intermédiaire pendant lequel, après avoir écrit une ligne de droite à gauche, on écrivait la ligne suivante de gauche à droite. Il existe encore des inscriptions grecques écrites de cette manière, et notamment le monument des prêtresses d'Apollon Amicléen, découverte dans la Laconie par Faurmont. On a longtemps regardé les lignes comme les inventeurs de cette manière d'écrire, qu'ils appelèrent *boustrophédon*, c'est à-dire écriture qui suit une direction semblable à celle des bœufs qui labourent; mais on voit dans Vossius que les Hébreux, avant Esdras, écrivaient de la même manière.

Avec quels caractères l'inventeur de l'écriture alphabétique composait-il son alphabet? Imagine-t-il de nouveaux signes, ou choisit-il ceux dont il se servait dans les figures de l'écriture symbolique? On l'ignore.

Autres questions. Les caractères de notre alphabet sont-ils des signes purement arbitraires ou des images représentatives? Nous possédons là-dessus une foule de systèmes auxquels il est bien facile d'en ajouter d'autres, quand on ne prend pour guide que son caprice ou son imagination. Parmi les écrivains modernes, nous ne pouvons nous empêcher de citer l'auteur du *Monde primitif*. Parient de ce point que l'écriture, comme le langage, est fondée sur l'imitation, il en poursuit les conséquences avec une comique honne foi jusqu'aux paradoxes les plus ridicules. Quiconque a le bonheur de savoir faire un M ne s'imaginerait pas, à coup sûr, qu'il peint une mère ayant son fils entre les bras et l'élevant pour le faire voir. C'est pourtant ce qu'affirme sérieusement le savant de Lausanne, et il faut avouer que les opinions de ses émules en érudition grammaticale ne le cèdent guère aux siennes.

(172) « Le problème de l'origine des alphabets est encore loin d'être éclairci comme il est désirable qu'il le devienne. Il tient d'ausi près que possible aux questions ethniques, et est destiné à prêter de grands secours à bien des solutions de détails. Il est, du reste, compliqué par une emigration *a priori*, inventée au XVIII^e siècle, et sur laquelle on se heurte à chaque instant quand il s'agit des grands traits, des caractères principaux de l'histoire humaine. Les gens qui font ce qu'ils appellent de la philosophie de l'histoire, ont imaginé que l'écriture avait commencé par le dessin, que du dessin elle était passée à la représentation symbolique, et qu'à un troisième degré, à un troisième âge, elle avait produit, comme terme final de ses développements, les systèmes phonétiques. C'est un enchaînement fort ingénieux, à coup sûr, et il est vraiment fâcheux que l'observation en démontre si complètement l'absurdité. Les systèmes figuratifs, c'est-à-dire de ceux d'Amérique et des Egyptiens, sont devenus, ou plutôt ont été, dès les premiers moments de leur invention, idéographiques, parce qu'en même temps qu'on a eu à donner la forme

Le système le moins dépourvu de vraisemblance est celui que Warburton, le président de Brosses et Wan-Helmont, avaient entrevu, et que d'autres écrivains plus récents ont étalé d'une manière plus complète. Il consiste à regarder les caractères graphiques les uns comme une esquisse des organes de la parole, les autres comme une esquisse des sons de la voix.

Dans ce système ridiculisé par l'abbé Bergier, l'A représente le son le plus naturel; il ne faut qu'ouvrir la bouche pour le former. L'ouverture de la bouche en étoit donc le vrai signe. C'est aussi une simple esquisse de la bouche ouverte.

Le son qu'indique l'E est le signe de l'existence, le son même de la respiration. Aussi nous retracé-t-il le dessous du nez dans toutes ses parties. Les trois lignes dont il se compose sont une ébauche complète des deux narines et du diaphragme qui les sépare. C'est déjà beaucoup moins clair.

Voici qui l'est encore moins. L'I est un symbole. Le son de cette lettre est le plus aigu et le plus perçant. Elle représente une flèche, et le point dont elle est surmontée indique le but que la flèche va toucher. Platon observait à ce propos que l'I étoit très-propre à exprimer les choses subtiles et pénétrantes. C'est une question d'oreilles: Platon les avait probablement meilleures que les nôtres.

Si le son de l'I est le plus perçant, celui de l'O est le plus plein, et c'est pour cette raison qu'il a la forme d'un cercle. Isidore de Séville le pensait ainsi: « L'I et l'O, » dit-il dans son *Livre des étymologies*, chap. 3, « sont deux lettres dont l'une n'ayant qu'un son grêle, n'est aussi qu'une baguette déliée; l'autre remplit un son épais, pinguis sonus, a de même une figure pleine. Enfin, l'O se prononçant d'une manière gutturale, a aussi la figure du gosier. »

La lettre la plus heureuse pour ce système dans les consonnes est le B, qui profile la bouche et peint les lèvres qui le forment (192).

d'un arbre, d'un fruit ou d'un animal, il a naturellement fallu exprimer par un signe graphique l'idée incorporelle qui motivait la représentation de ces objets. Or voilà un des deux degrés de transition supprimé. Quant au troisième, il ne semble pas s'être produit nécessairement, puisque ni les Mexicains, ni les Chinois, ni les Egyptiens n'ont fait sortir de leurs hiéroglyphes un alphabet proprement dit. Le procédé que les deux derniers de ces peuples employaient pour rendre les noms propres est la plus grande preuve à offrir que le principe sur lequel se base leur système de reproduction du langage, oppose des obstacles invincibles à ce prétendu développement. Les écritures idéographiques sont donc nécessairement symboliques, et, d'autre part, n'ont aucun rapport, ni passé, ni présent, ni futur, avec la méthode de décomposition élémentaire et de représentation abstraite des sons. Elles restent ce qu'elles sont, et n'atteignent pas à un but logiquement contraire au principe fondamental de leur construction primitive. — Peut-on affirmer de même que les alphabets phonétiques que nous possédons ne soient pas des descendants de systèmes idéogra-

Si l'explication de toutes les lettres n'est pas aussi saisissable, il en existe quelques-unes dont il est impossible de contester l'exactitude. Rien n'est plus difficile assurément que de savoir la vérité sur ce point; mais un secret instinct nous dit, ce semble, que dans un art si prodigieux il y a quelque chose de plus que le caprice et que le hasard. Assurément le bon sens proteste contre ces derniers avec Platon et une foule de philosophes anciens, qui regardaient l'invention des caractères de l'alphabet comme une œuvre tellement sublime qu'elle était au-dessus du génie de l'homme et ne pouvait venir que de Dieu. D'un autre côté, les peuples primitifs, si versés dans l'art des symboles, les auraient-ils tous à fait négligés pour leurs alphabets? Il est difficile de le croire. Quoi qu'il en soit, nous ne possédons plus ces premiers caractères qui serviraient à nous guider. Chaque peuple les a modifiés suivant ses goûts et ses habitudes. Nous ignorons le point de départ; mais, à recommencer à une certaine époque, nous pouvons suivre à travers les siècles les modifications qu'ils ont subies; et elles sont si graves et si nombreuses, qu'il faut bien se résoudre à voir de plus en plus s'épaissir les ténèbres qui couvrent leur origine. Nous avons perdu le secret de la forme de nos lettres, comme les Egyptiens, au déclin de leur empire, avaient perdu le sens de leurs hiéroglyphes.

C'est aux Latins que nous devons la perfectionnement de l'alphabet. Il fut aussi grossier au commencement. C'était l'alphabet grec, à très-peu de différence près, mais surtout l'alphabet dorien, qui se rapproche le plus des alphabets orientaux. Il se dépourvillait peu à peu de sa rudesse, et acquit enfin son élégance et sa régularité sous le

règne d'Auguste, c'est-à-dire au plus bel âge de la grande Rome. Dans le principe, les Latins ne connurent pas les huit lettres suivantes, *g, h, j, q, r, x, y* et *z*, ce qui réduisit leur alphabet aux seize caractères qui se trouvent dans tous les alphabets primitifs. Le fait est confirmé par Quintilien (193) et par Tacite (194).

Selon l'opinion commune, le *g* ne parut chez les Romains qu'à l'occasion de la première guerre punique; car sur la colonne rostrale élevée en l'honneur du consul Duilius, on voit écrits avec un *c* plusieurs mots qui le furent plus tard avec un *g*, tels que *coenator*, *coenantes*, etc. Plutarque en attribue l'invention à Carvelius.

Il, au contraire, est le premier caractère qu'ils ajoutèrent aux seize lettres primitives, selon le sentiment d'Isidore de Séville, au chap. 3 de ses *Etymologies*. Il y a une question fort débattue entre les grammairiens modernes, et qui le fut également dans l'antiquité, c'est celle de savoir s'il faut ranger ce caractère au nombre des lettres proprement dites, ou seulement le considérer comme une espèce d'accent qui remplaça *F*, dont l'emploi fut primitivement de marquer l'aspiration, comme le prouve ce passage de Priscien :

« *Antiqui littera v, loco aspirationis, uti solebant; dicebant enim : traxo, yexo, pro traxo, yexo.* » Les Grecs auxquels les Latins empruntèrent ne s'en servaient que de cette manière, au rapport de Marius Victorinus, et y substituèrent bientôt un accent. Aulugelle, un des écrivains et des philosophes les plus estimés de son temps, s'est expliqué sur cette question d'une manière très-nette. Il nous apprend (195) qu'on se servait de *h* pour fortifier le son, et *sonus esset triditor, tegetiorque*, et qu'on le faisait à l'imitation

phéniciens oubliés? Poser une telle question, c'est, je le sais, affronter des axiomes qui ont acquis force de loi; mais qu'on juge de leur valeur. On part du type phénicien comme paradigme, comme source de toutes les écritures phonétiques, et l'on veut que la lettre *gimel* représente le *con* et la forme du chameau; la lettre *ain*, de même, est censée représenter parfaitement un *œil*; la lettre *daleth* une maison ou une tente, etc. Pourquoi? c'est que *gimel*, *ain* et *daleth* sont les initiales des mots *gamel* (chameau), de *ain* (œil) et de *daleth* (maison). Mais le *gimel* l'est également de *geti*, chertout, et si l'on consent à examiner les choses sans préconception, ou conviendra que le *gimel* ressemble tout autant à un *chertout* ou *bas* qu'à un chameau. On pourrait trouver, sans nulle peine, d'autres nombreuses analogies pour toutes les lettres de l'alphabet. Il suffit d'un peu de bonne volonté. Voilà ce que c'est que le système qui fait dériver inévitablement les alphabets phonétiques des séries idéographiques, et voilà les puissantes raisons sur lesquelles il s'appuie. Aussi est-il nécessaire d'y renoncer, et au plus tôt.

D'autant mieux que les études actuelles sur les alphabets assyriens font découvrir une nouvelle méthode graphique qui, de quelque façon qu'on la traite, ne saurait nullement être rapprochée du dessin symbolique. Ces combinaisons claviformes adhérent bien certainement la préention la mieux

justifiée à ne présenter la pensée qu'au moyen de signes abstraits.

Puis, au besoin, on pourrait citer encore tels modes d'écriture qui ne sont ni idéographiques, ni phonétiques, ni syllabiques, mais seulement unémomiques, et qui se composent de traits sans autre signification que celle qui leur est attribuée par l'écrivain. Ce dernier système, fort imparfait assurément, et privé du pouvoir d'exprimer les mots, rappelle seulement au lecteur certains objets ou certains faits déjà connus. L'écriture lemnienne est de ce genre.

Voilà donc la question étant prise en gros, quatre catégories de ressources graphiques employées par les hommes pour garder la trace de leurs pensées. Ces quatre catégories sont fort inégales en mérite, et atteignent bien diversement le but pour lequel elles sont inventées. Elles résistent d'aptitudes très-spéciales chez leurs créateurs, de façons très-particulières de combiner les opérations de l'esprit, et de déduire les rapports des choses. Leur étude approfondie mène à des résolutions pleines d'intérêt, et sur les sociétés qui s'en servent, et sur les races dont elle émane. » (Gougenon, *De l'inegalité des races humaines*, t. III, p. 129.)

(193) Liv. I, chap. 3.

(194) *Annal.*, xi, 14.

(195) Liv. I, chap. 3.

de la langue grecque, *studio et exemplo linguæ Atticæ*. Il semble même insinuer qu'au lieu d'insérer ce caractère dans la corps des mots, on l'écrivait au-dessus, à la manière des aréens, et Calepin ne craint pas de l'affirmer sur l'autorité de cet écrivain : « Aulugelle, » dit-il, « nous apprend que, dans le principe, l'usage n'était pas d'insérer l'aspiration à au milieu des lettres comme cela se pratique aujourd'hui parmi nous, mais de la placer au-dessus, à l'exemple des Grecs; ce qu'il témoigne avoir vu lui-même dans un manuscrit fort ancien, qu'il croyait être de la main même de Virgile. »

La forme du *z*, chez les Romains, fut aussi celle de l'*i*; mais ces deux manières de figurer la même lettre ne sont pas néanmoins aussi anciennes l'une que l'autre. L'*i* droit a fait de tout temps partie de l'alphabet, au lieu que le *j* courbe n'y fut admis qu'à une époque beaucoup plus rapprochée. On convient généralement qu'il fut en usage près de deux siècles avant la fin de la république, mais sans distinction de voyelle et de consonne. Les modernes, au *xvi^e* siècle, frappés enfin de l'embarras et des inconvénients de cette confusion, assignèrent à chacun de ces caractères un son déterminé. L'*i* droit fut choisi pour être le signe de la voyelle, et le *j* courbe pour être celui de la consonne. Le premier conserva son ancienne forme et son ancien nom; le second en prit un autre. Cette heureuse distinction n'eut pas moins de succès que celle des caractères *u* et *e*, qui se fit en même temps et pour les mêmes raisons.

Le *g* et le *q* na sont évidemment que des équivalents du *c*, dont ils ont usurpé une partie des fonctions, en jetant dans l'alphabet, et, par suite dans l'orthographe, une grande confusion. Le premier de ces caractères, le *g*, fut inventé par le grammairien Salvius, au rapport de Salluste. Le nom de l'inventeur du second ne nous est pas resté; il serait à souhaiter que son invention fût demeurée dans le même oubli.

Le *v*, qui est d'une haute antiquité, fut longtemps confondu avec l'*u*, comme nous l'avons dit. Les Romains sentirent bien les inconvénients de ce double emploi, et essayèrent à différentes reprises, de donner cours à quelque nouveau signe qui pût le remplacer. Les grammairiens ne furent pas les seuls qui s'occupèrent de cette tâche; les souverains eux-mêmes s'y appliquèrent, et l'empereur Claude ne crut pas manquer à sa dignité en se livrant à de pareilles recherches. Comme le son *ee* et *fe* ont une grande analogie, il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'employer le caractère *f* lui-même à désigner le son du *v*, en le renversant. Quintilien goûta beaucoup cette innovation, mais le nouveau caractère, malgré l'éclat de son origine et le patronage d'un homme aussi distingué que l'était Quintilien, ne put obtenir une place dans l'alphabet. Les modernes plus heureux, firent, sans

effort, au *xvi^e* siècle, ce que Clément, avec son autorité suprême avait inutilement essayé : ils assignèrent à ces caractères la double fonction qu'ils ont aujourd'hui.

Le *x* ne parut chez les Romains que dans les derniers temps de la république. Ils se servaient auparavant du *c* et du *s*, comme dans *apex* au lieu de *apex*, ainsi que l'attestent les inscriptions qui nous restent sur leurs monuments. Le *x* fut donc plutôt une abréviation qu'une lettre proprement dite; c'était le dernier caractère de l'alphabet avant l'insertion de l'*y* et du *z*, qui n'eut lieu que longtemps après.

On a longtemps attribué l'invention de l'*r* à Pythagore et à Palamède, qui, au siège de Troie, devina le jeu d'échecs. On disait que le premier avait dessiné ce caractère en prenant pour modèle un chemin divisé en deux branches, et dont la vue lui en suggéra l'idée; que le second, aruspice de profession, considéra le vol d'une troupe de grues, leur emprunta la forme de cette lettre, qu'il ne savait comment peindre; mais il n'est pas nécessaire de faire remarquer l'in vraisemblance et la contradiction de ces contes puérils. Voici ce qui donna lieu à l'insertion de l'*y* dans l'alphabet latin. Lorsque les Romains écrivaient dans leur langue quelques mots grecs où l'*u* devait être prononcé à la manière des Grecs, ils employaient l'*y* pour avertir de ce changement de son, ainsi que le dit expressément Quintilien (196). Avant cette époque, ils remplaçaient l'*y* par l'*u*, comme l'avait fait Ennius, qui, selon la témoignage de Cicéron, avait constamment écrit *Purhus* au lieu de *Pyrrhus*.

Simonide de Mèlos passe communément pour l'inventeur du *x*, que Quintilien appelle un caractère plein de mollesse et de suavité, *mollissimum* et *suavissimum*. Les dames romaines n'ignoraient pas, à ce qu'il paraît, l'avantage de cette lettre : car elles en substituaient volontiers le son doux au son plus ferme du *g*. Elles disaient donc *figere oscula*, au lieu de *figere*, au rapport de Capelle. De la bouche des dames romaines, cette lettre passa dans l'alphabet; mais elle n'y fut néanmoins admise que très-tard, et c'est là la raison pour laquelle elle occupa la dernière place dans les caractères alphabétiques.

Des vingt-cinq caractères que renferme aujourd'hui notre alphabet, un grand nombre appartient donc aux Romains, qui les inventèrent, et nous sommes, relativement aux autres, entièrement dans l'avis de Cicéron. *Meum semper judicium fuit omnia nostros aut invenisse per se sapientius quam Græcos, aut accepta ab illis fecisse meliora quæ quidam digna statuissent in quibus elaborarent* (197). « J'ai toujours pensé que les Romains avaient, en toutes choses, ou inventé d'eux-mêmes plus sagement que les Grecs, ou perfectionné ce qu'ils empruntèrent quand ils jugèrent digne de s'y appliquer. »

Nous allons indiquer quelques-uns des

(196) *Instit. orat.*, lib. xii, c. 10.

(197) *Tuscul.*, i, cap. 1.

défauts de notre alphabet; et ce que nous en dirons convient à tous les autres avec une égale justesse. Donnez-moi un bon alphabet, a dit Leibnitz, et je vous donnerai une langue bien faite; donnez-moi une langue bien faite, et je vous donnerai une bonne civilisation. Malheureusement le mélange fortuit de signes équivoques et insuffisants, que nous appelons l'alphabet français, ne ressemble presque en rien à celui que demandait l'illustre philosophe.

D'abord qu'est-ce que la distribution des caractères dont il se compose? Pourquoi l'a occupe-t-il la première place, le *h* la seconde, le *c* la troisième, et ainsi des autres signes? On pourrait dire, en vérité, et ce n'en serait pas un paradoxe qu'a, si la disposition des signes avait été remise au hasard, on ne serait pas parvenu à un résultat plus ridicule. C'est ce que disait, dans Pindarque, avant nous, le grammairien Zophirion, qui s'effligeait de ce que l'ordre des lettres chez les Grecs était peu conforme à la raison (*Sympos.*, lib. ix, q. 3.) L'alphabet se composant de plusieurs sortes de lettres qui forment comme autant de classes, l'analogue demandait qu'elles fussent rangées dans cet ordre, qui était le plus naturel. Il est vrai que quelques écrivains prétendent qu'il en fut ainsi dès le principe; mais les descendants auraient toujours la honte d'avoir défiguré l'œuvre régulière que leurs ancêtres leur avaient laissée.

La distribution irrégulière des caractères n'est pas le seul défaut de notre alphabet. Nous avons dit précédemment que la lettre appelée par nous voyelle n'exprime qu'une émission du son; qu'elle n'exige le concours d'aucun des organes ou des touches de la parole, et qu'elle ne sert qu'à vocaliser la sonnerie, en faisant pour elle l'office du soufflet dans l'orgue. Certaines langues orientales l'ont tellement délaignée, qu'elles se sont contentées de l'exprimer par des points ou l'ont entièrement supprimée. Sur les quatorze voyelles rationnelles environ que nous possédons en français, nous ne savons en écrire que cinq; et il est assez curieux d'examiner comment nous les écrivons. La voyelle *a* sur laquelle repose notre système syllabique, et qui est une des principales conditions du rythme de nos vers, est le signe d'un son si faible et si fugitif que la voix ne parvient à lui donner une certaine tenue qu'en le poussant au degré plus intense qui le suit dans la gamme de la prononciation. Nous lui avons judicieusement donné pour cette raison le nom d'*e* muet; mais qu'y a-t-il de commun entre cette insaisissable voyelle et la voyelle éclatante de *liberté*, et l'*e* emphatique de *tempête*? Pourquoi les confondre sous la même dénomination alphabétique? Les Grecs, qui n'en avaient que deux, les avaient représentées par un double caractère; notre indigence n'a trouvé qu'un signe pour trois que nous possédons. On nous dira peut-être qu'on a eu soin de les modifier par des accents; mais pourquoi modifier un signe par des accents

et le forcer à exprimer ce qu'il n'exprime point, au lieu d'ajouter deux caractères nouveaux à celui que nous avons? Ce que nous disons de l'*e*, on peut l'appliquer aussi justement aux autres voyelles, qui révèlent également notre impuissance et notre pauvreté. Il est vrai que si des quatorze voyelles de notre alphabet, il y en a neuf qui n'ont point de signe propre; si le son *eu* d'*heureux* qui est très-caractérisé, se représente avec la ridicule combinaison de deux lettres, pendant que la voyelle *e*, insignifiante et douteuse, possède un caractère dans l'alphabet; si, dans notre incompréhensible orthographe, nous employons si souvent deux signes équivoques pour tenir place d'un signe qui se nommerait tout seul, comme dans notre prétendue diphthongue *ou*, et dans nos voyelles nazales *an*, *en*, *on*, etc.; si nous n'avons pas de caractères quand nous en aurions le plus grand besoin pour lever d'intolérables difficultés de prononciation, nous pouvons nous flatter, par manière de compensation, d'en posséder quelques-uns qui ne nous servent à rien. C'est ainsi que nous avons deux *i* voyelles, puisque l'*y* que nous appelons si ridiculement *i* grec, n'est pas autre chose.

Après tout, ce serait peut-être là un défaut, jusqu'à un certain point excusable dans notre alphabet, qui aurait encore sur beaucoup d'autres, l'avantage de peindre au moins quelques voyelles, si le rédacteur des méthodes alphabétiques avait été mieux inspiré pour les consonnantes que pour les voyelles; mais c'est partout le même désordre et la même confusion. Nous citerons seulement quelques exemples, en commençant par le *c*, signe tellement défectueux qu'il est impossible de donner une idée de ses attributions, en le nommant, de quelque manière qu'on le nomme. Tantôt, en effet, il est dur comme le *g*, devant l'*a*, l'*o* et l'*u*, tantôt sifflant comme le *s*, et réciproquement en une foule de cas. Il y a nécessairement un de ces deux caractères qui est inutile dans les mots *accepte*, *science*, et dans mille autres que nous pourrions citer. Non content d'avoir dénaturé le *c* devant l'*e* et l'*i*, nous avons trouvé le moyen de le dénaturer encore devant les autres voyelles; mais cette fois on a eu recours à une espèce d'appendice appelé *cé-dille*, qui, placé au-dessous, le métamorphose subitement en *s*, comme s'il n'eût pas été beaucoup plus simple d'employer l'*s* lui-même. Le *c* vient à son tour réclamer sa part dans cette usurpation baroque, et prend la place de *s* dans *attention*, *contraction*, etc.

À côté du *c* qui n'offre de lui-même aucune idée de sa valeur graphique, on peut bien placer le *g* qu'il est impossible de nommer d'une manière convenable, si on n'y accole un auxiliaire. On peut choisir entre les sons nombreux qu'il représente dans les mots *genre*, *gaule*, *guerre*, signe, etc.; ils donnent une idée de la facilité avec laquelle on peut prononcer cette langue. Il est pareillement assez piquant d'examiner ce que nous avons fait de l'*e* des Grecs, que nous

a, pelons A, et auquel nous avons substitué notre e coiffé d'un accent circonflexe devant une voyelle qui s'élève; A tient la place d'un signe, et n'est cependant pas un signe, puisqu'il n'exprime rien. Devant une voyelle prétendue aspirée, il n'exprime pas même une aspiration, par la raison que nous n'avons pas d'aspiration; il marque tout simplement que la voyelle ne s'élève pas, et en vérité, ce n'étoit pas la peine de dénaturer l'alphabet grec pour un pareil résultat.

Puisque nous en sommes aux consonnantes inutiles, nous demanderons à quoi notre x peut servir. La meilleure manière de l'expliquer, c'est de dire qu'il tient lieu du g et du x, et c'est en même temps prouver sa parfaite inutilité, puisque nous avons déjà l'avantage de posséder en triple l'un et l'autre de ces caractères. Nous n'attaquerons pas cette définition des grammairiens, mais l'on voudra bien aussi nous avouer qu'il n'a pas la fonction caractéristique qu'ils lui attribuent dans *exigent*, où il représente gz; dans *Bruxelles*, où il représente sz; dans *ex-cel*, où il représente le k; dans *sixain*, où il représente le z; dans *dixme*, où il ne représente rien du tout.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que l'alphabet sémitique, mais n'y aurait-il pas lieu d'admettre plusieurs souches d'écriture? Klaproth en reconnaissait jusqu'à trois pour l'ancien monde, savoir : la souche chinoise, la souche indienne et la souche sémitique. L'existence distincte de la première est un fait irrécusable. Mais ce qui est loin d'être aussi bien prouvé, c'est l'existence des écritures indiennes et sémitiques comme constituant deux souches entièrement indépendantes l'une de l'autre. On est bien plus foiné à rattacher avec Volny, Kopp, de Prinsep et Schleiermacher, les écritures indiennes au système sémitique, et à réduire ainsi les souches des divers systèmes d'écriture de l'ancien monde à deux, la souche chinoise, dont l'influence s'est à peu près bornée au Japon, à la Corée, au Tonquin et quelques parties de la Tartarie, et la souche sémitique qui s'est modifiée sous diverses influences, d'un côté jusque dans l'Inde en passant par l'Assyrie et la Perse, et de l'autre dans la Grèce, l'Italie et le reste de l'Europe.

Du reste on peut supposer, et cette supposition n'est assurément pas sans valeur, que les Indiens ont dû à d'anciens rapports avec la Chine la première idée d'un système régulier d'écriture. On pourrait peut-être expliquer par là quelques particularités que présentent les caractères indiens primitifs. Nous sommes donc disposé à accorder une certaine part à l'influence chinoise dans la formation de l'écriture indienne; mais en même temps nous ne pouvons nous refuser à voir, dans tant de traces d'une analogie toute contraire, la preuve que le germe de l'écriture qui a pu avoir été apporté dans l'Inde par des peuples situés à l'est, ou qui leur a été emprunté, y a été fécondé sous une seconde influence étrangère, partie,

celle-ci, de peuples situés à l'ouest. Ces derniers durent à la perfection relative de leur système graphique, d'avoir une part plus grande dans la formation des alphabets indiens, qui constituèrent eux-mêmes un nouvel et immense perfectionnement sur l'un comme sur l'autre de leurs modèles.

Dans l'Inde, plus que nulle part ailleurs, le goût ou le caprice local semble avoir altéré le type primitif. Peut-être même le principe alphabétique plutôt que le type d'un alphabet particulier, y a-t-il été porté; mais, dans tous les cas, il nous paraît impossible de considérer les écritures indiennes comme un fruit du sol en présence d'analogies que l'on ne peut méconnaître, et qui ne sauraient être purement fortuites, entre le système des signes écrits des Indiens et celui des Sémites. L'écriture phonétique, telle qu'elle existe dans l'alphabet sanscrit, par exemple, présente, sans contredit, un système plus complet et plus perfectionné que celui de l'hébreu ou du phénicien. Le nombre des lettres indiennes est en effet bien plus considérable que celui des lettres sémitiques; mais ce nombre n'a pas toujours été ce que nous le voyons aujourd'hui, puisque Anquetil-Duperron nous apprend, dans l'introduction qu'il a mise en tête de sa traduction du *Zend-Avesta*, que l'alphabet sanscrit n'eut primitivement que vingt-huit lettres. Les grammairiens de l'Inde ont substitué à l'ordre illogique, et simplement mnémotechnique sans doute, observé dans les alphabets qui leur ont servi, selon nous, de point de départ plutôt que de modèles pour la composition des leurs, une classification basée sur la nature des éléments phonétiques qui représentent les lettres. Les voyelles y tiennent en outre une place plus grande et sont bien mieux déterminées; malgré cela, l'on ne peut se refuser à admettre un reste d'analogie dans la manière dont ce genre d'élément phonétique est traité des deux côtés. Si, chez les Indiens, la voyelle ne passe pas pour ainsi dire inaperçue, comme chez les Sémites, elle ne tient encore dans le corps des mots qu'une place secondaire, et nos alphabets européens, dont personne ne révoque en doute l'origine sémitique, so sont, à cet égard, bien plus écartés du système primitif, puisque les voyelles s'y écrivent tout aussi explicitement que les consonnes. Remarquons même qu'il y a certains alphabets indiens, tels que le wach du Monlta et le sindhou, dans lesquels les voyelles sont complètement laissées de côté.

On ne pourrait objecter comme un argument en faveur de l'indépendance de la souche indienne, la différence qui existe entre la direction que suivent les écritures indiennes et les écritures sémitiques, puisque les nations européennes ont toutes apporté précisément le même changement dans la manière d'écrire. Quelques critiques croient même reconnaître, et, selon nous, avec quelque raison, à la forme de certaines lettres sanscrites, qu'elles ont dû autrefois

se tracer de droite à gauche, comme se traient toujours l'hébreu, l'arabe et leurs congénères immédiats. Une observation encore qui n'est pas sans quelque valeur, c'est celle-ci : que l'analogie que présentent dans leurs formes le *mim* et le *samech* de l'hébreu, se reproduit entre le *ma* et le *sa* du sanscrit, sans que le fait puisse être autrement expliqué que comme le résultat d'une erreur traditionnelle, ces lettres n'ayant pas d'ailleurs le moindre rapport quant aux articulations qu'elles représentent. Que si les analogies de formes ne sont pas plus nombreuses qu'on ne le voit entre les alphabets indiens et les sémitiques, c'est une chose qui ne peut pas étonner, quand on considère, soit la capricieuse variété des formes des divers systèmes alphabétiques de l'Inde, que l'on fait dériver tous les uns des autres, soit le peu de traces qu'ailleurs on retrouve des sources où ont puisé les auteurs de certains alphabets de formation bien évidemment secondaire, tels que l'arménien et le géorgien. Par toutes les raisons que nous venons de déduire, il nous est impossible de ne pas voir dans les écritures indiennes, sinon une copie, du moins une imitation des écritures sémitiques.

A l'article spécial consacré à chacun des idiomes qui possèdent une écriture particulière, nous avons eu soin d'en décrire l'alphabet.

ALPHABET DES BERBÈRES Touariks, fait très-curieux. Voy. ATLANTIQUE.

ALPHABET ÉTRUSQUE. Voy. ÉTRUSQUE.

ALTHOCHDEUTSCH. Voy. TEUTONIQUE.

AMAZIG. Voy. ATLANTIQUE et BERBÈRES.

AMAZIG-ARABISÉ. Voy. ATLANTIQUE.

AMAZONES. Voy. CAUCASIENNE.

AMÉRICAINES (LANGUES). comparées avec celles de l'Ancien Monde. — Voy. note II, 3^e question, à la fin du volume.

AMÉRIQUE. — L'Amérique, ce double continent qui se prolonge de l'un à l'autre pôle avec une variété infinie de sites, de productions et de climats, n'est pas habitée en proportion de son étendue. Avec ses imposantes montagnes, les plus hautes après celles du Tibet, ses fleuves majestueux, ses vertes savanes, ses sombres forêts vierges, sa végétation vigoureuse, elle semble être comme une retraite préparée à la population surabondante de l'Ancien Monde; et déjà les nations indo-européennes, qui ont donné naissance à tant d'états, entraînant à leur suite une partie de la race nègre, en ont envahi les contrées les plus belles, où elles prospérèrent et se naturalisèrent. Les indigènes, diminuant chaque année et devenus étrangers sur leur propre territoire, ne présentent plus qu'une image imparfaite des mœurs, des lois, des langues de leurs ancêtres et de la filiation antique et mystérieuse qui les rattache peut-être à l'Asie. Ils appartiennent tous à la race rouge avec divers degrés de civilisation, et les relations les moins incomplètes nous les montrent

relégués dans leurs déserts, à de grandes distances les uns des autres, et morcelés en une foule de peuplades dont chacune parle un idiome différent. Le seul moyen de les classer jusqu'ici est de les grouper par régions, d'après les divisions naturelles que les climats, les fleuves et les montagnes assignent à cette moitié de la terre, et qu'on peut distinguer en régions du sud, du sud-ouest, du sud-est, du centre, du nord-est, du nord-ouest et du nord.

Le sud de l'Amérique, depuis le cap Horn jusqu'à l'embouchure de la Plata et le désert d'Atacama dans les Andes, comprenant les pays sauvages de la Patagonie et du Chili, présente pour peuplades principales les Pécheras, les Patagons, les Araucans et les Puelches, subdivisés en plusieurs tribus.

Le sud-ouest, haut plateau traversé par les Cordillères, et borné d'un côté par le grand Océan, de l'autre par les fleuves Paraguay et Madeira, renferme le riche Etat du Pérou dont les naturels, jadis si polés et si paisibles, sont les Guichuas, les Mocobys et les Chiquitos.

Le sud-est, entre le fleuve de la Plata, celui des Amazones et l'Atlantique, offre les fertiles contrées du Paraguay et du Brésil, dont les nations dominantes sont les Payaguas, les Guanas et les Guaranis, remarquables par la perfection de leur langage.

Le centre de l'Amérique, entre le Maragnon, le golfe du Mexique et la mer Vermille, est divisé en deux parties par l'isthme de Panama : d'un côté s'étendent la Guyane, la Colombie, les Antilles, habitées par les Mozas, les Salivas, les Cavères, les Caraïbes, peuples actifs et navigateurs; de l'autre, le Guatemala et le Mexique, où dominaient jadis les Mayas et les Aztèques, les nations les plus civilisées du Nouveau Monde, et où subsistent encore, sur le plateau central, les tribus libres des Apaches, des Panis et des Caddos.

Le nord-est, du golfe du Mexique à la baie d'Hudson, et de l'Atlantique aux monts Colombiens, forme les vastes possessions des Etats-Unis et de la Nouvelle-Bretagne, habitées, dans quelques districts seulement, par des indigènes indépendants, tels que les Colombiens, les Sioux, les Natchez, les Hurons, les Lennaps, subdivisés en plusieurs tribus.

Le nord-ouest, entre les monts Rocheux et le grand Océan, pays peu connu jusqu'à ce jour, comprend les peuplades chasseresses des Waicures, des Noutkas et des Koolouches.

Enfin, le nord de l'Amérique, de la baie d'Hudson à la mer Glaciale, présente les côtes froides et solitaires sur lesquelles pêchent les Esquimaux dont les tribus chétives font partie de la race jaune, et forment, par les Iles Aléoutiennes, la communication directe entre l'Amérique et l'Asie.

Nous avons à consigner ici le résultat des recherches et des efforts de la science pour arriver à connaître d'où les habitants de ce vaste continent tirent leur origine et à quel-

les nations de l'Ancien Monde ils peuvent plus particulièrement se rattacher.

Recueillons d'abord l'opinion d'un linguiste célèbre.

« Les langues », dit M. de Brun, « sont une des marques les plus certaines de l'origine commune des peuples (198). »

« C'est dans les idiomes de l'Amérique qu'on a cru trouver les seules preuves positives d'une émigration des nations asiatiques à laquelle le Nouveau-Monde devrait sa population. Smith Barton a le premier donné à cette hypothèse une sorte de consistance, en rapprochant un grand nombre de mots pris dans divers idiomes américains et asiatiques (199). Ces analogies, ainsi que celles qu'ont recueillies l'abbé Hervey (200) et M. Vater (201), sont, sans doute, trop nombreuses pour pouvoir être considérées comme un jeu de hasard; mais, ainsi que M. Vater le remarque, elles ne prouvent que des communications isolées et les émigrations partielles. L'enchaînement géographique leur manque presque entièrement; et, sans cet enchaînement, comment en ferait-on la base d'une conclusion? »

« Nous avons repris les recherches des trois savants nommés, et, sans avoir à notre disposition des matériaux bien étendus, nous avons amené des résultats qui nous ont fait croire un moment que nous allions démontrer comme une vérité historique l'o-

rigine tout asiatique des langues américaines.

« Nous avons d'abord retrouvé l'enchaînement géographique incontestable de plusieurs mots principaux qui se sont propagés depuis le Canase et l'Oural jusqu'à dans les Cordillères du Mexique et du Pérou. Ce ne sont point des syllabes que nous rapprochons par des artifices étymologiques; ce sont des mots entiers, défigurés seulement par des terminaisons ou des inflexions de son, et dont nos lecteurs pourront, pour ainsi dire, suivre le voyage. Les objets les plus frappants dans les cieux et sur la terre, les relations les plus douces de la nature humaine, les premiers besoins de la vie, tels sont les chaînons qui lient plusieurs langues d'Amérique aux langues de l'Asie. Il se présente même quelques rapports, pour ainsi dire, plus métaphysiques, dans les pronoms et les nombres; mais ici la chaîne est plus souvent interrompue. Ce n'est pas encore tout. L'enchaînement géographique s'est souvent offert à nos recherches sous l'aspect d'une ligne de communication double et triple; quelquefois ces lignes se confondent dans les points intermédiaires, vers le détroit de Béring et dans les îles Aléoutiennes; mais elles se distinguent par les chaînons extrêmes. Le nombre des analogies certaines est plus du double de celui qu'on avait observé. Enfin, ce n'est

(198) Rien de plus important pour l'histoire de l'homme que l'étude des langues du nouveau continent; malheureusement rien de plus incertain que les données générales sur lesquelles cette étude a reposé jusqu'ici. Les causes de cette incertitude sont : le nombre et la difficulté de ces langues, le mauvais vouloir des indigènes, l'incurie des observateurs, l'imperfection des méthodes de transcription, l'esprit de système. Les indigènes de Mexico et des plaines voisines, parlant le *nahuatl* ou mexicain, ne peuvent prononcer que peu de mots de la langue des Otomis, qui habitent les montagnes à 2 ou 3 lieues à l'ouest de la capitale, malgré des rapports continus avec ces derniers, qui les pourvoient de charbon. Outre leurs voyelles nasales et gutturales, les Otomis ont, entre autres articulations bizarres, une classe tout entière de consonnes *détachées*, communes au Maya et à d'autres langues américaines, qui défient tous les efforts des Mexicains proprement dits. Lors donc qu'on écrit des langues aussi différentes avec des caractères européens qui ne sauraient les représenter, on crée entre les langues mêmes, puis entre ces langues et celles de l'ancien continent, des analogies qui n'existent pas, au préjudice des analogies réelles, affaiblies, voilées, déformées par un système de notation vicieux. Nèves, Ramirez, Yéppes et d'autres pour l'otomi; Parra et Flores, pour le kiche, le cakchiquel et le koutubil; M. Haie, pour les langues de l'Amérique du nord; M. Aubin, pour le comanche, le mazahua et le mistèque; d'autres encore, ont cherché à remédier à cet état de choses par l'introduction de signes nouveaux. Mais l'innovation n'a pas été goûtée, et la société ethnologique américaine vient de publier les vocabulaires de M. Haie, en y transcrivant en lettres latines des sons qui n'ont que peu ou point de rapport avec ces lettres! Si de la transcription des sons nous passons à la signification des mots, à la grammaire, à la structure du langage, l'incertitude augmente en-

core. *Tonafat* (soleil), signifie en mexicain : qui va rayonnant; *Tiaoltli* (maïs), signifie : chose égrenée, dépiquée, détachée, grain par excellence. *Totit* (Dieu ou plutôt Seigneur) *teatl*, *teutli*, *tecatli*, *teccatl*, suivant les dialectes écrits et parlés, signifient : prendre de gens. *Yacatl* (nez) signifie : point, et ainsi de suite, dans les divers ordres d'idées. Que peut être l'étude des formes grammaticales, des lois générales de la parole, dans des langues assez peu connues pour que l'on y confonde à ce point le simple avec le composé, le mot avec la phrase? Malgré ces circonstances défavorables, d'importants résultats ont été obtenus. L'identité de la langue des Tchukchis sédentaires asiatiques et des Esquimaux américains est un fait dont la gravité n'échappera à personne.

Du temps de Kircher, vers 1676, les Jésuites réunis à Rome en assemblée générale, évaluaient à 500 le nombre des différentes langues américaines. Un siècle plus tard, le Jésuite Juan Lopez, ne dans l'Amérique du sud, mais ayant aussi parcouru une grande partie de celle du nord, portait à 1,500 ce nombre, que Stanislas Roy, particulièrement versé dans les langues du Pérou, évalua jusqu'à 2,000. Nous croyons ces chiffres exagérés, sans pouvoir les recueillir, parce que beaucoup de ces langues ont cessé d'exister.

C'est principalement sur la nature des langues américaines que s'est exercé l'esprit de système. On a d'abord vu de l'hébreu, du celtique, du basque, etc., dans les langues du Nouveau-Continent. Plus tard, on a fait des Américains une race à part, avec des langues à part, toutes construites sur le même modèle, et qu'on a appelées *polysynthétiques*. La suite permettra de juger ce qu'il faut penser de cette hypothèse, qui se prévaut.

(199) SMITH-BARTON : *New views*, etc.

(200) HERVEY : *Dictionnaire polyglotte*, p. 38, etc.

(201) VATER : *De la population de l'Amérique*, p. 155.

pas une seule dénomination du soleil, de la lune, de la terre, des deux sexes, des parties du corps humain, qui a passé d'un continent à l'autre; ce sont, deux, trois, quatre dénominations différentes, provenant de langues asiatiques reconnues pour appartenir à diverses souches (202).

• Tant de rapprochements inattendus, et que n'avaient pas aperçus nos devanciers, auraient pu nous engager à soutenir avec une sorte d'assurance l'origine purement asiatique des principales langues américaines. Mais, plus attaché à l'intérêt de la vérité, nous n'essayerons pas de fonder sur nos observations une assertion imposante et hasardee; nous dirons franchement que les analogies entre les idiomes des deux continents, quoique élevées par nos recherches à un nouveau degré de certitude et d'importance, ne nous autorisent qu'à tirer les conclusions suivantes :

• 1° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permianes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique, en suivant les bords de la mer Glaciale, et en passant le détroit de Bering. Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groenland.

• 2° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïnos et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand-Océan. Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique.

• 3° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Tongguses, les Mandchoux, les Mongols et les Tatares, se sont répandues, en suivant les hauteurs de deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

• 4° Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

• 5° Les émigrations ont été faites à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas formé complètement les pronoms dans leurs langues (203). Il est probable que les émigrés d'Asie n'amenèrent avec eux que des chiens et peut-être des cochons; ils savaient construire des canots et des cabanes; mais ils ne donnaient aucun nom particulier aux divinités qu'ils ont pu adorer, ni aux constellations, ni aux mois de l'année.

• 6° Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale avec une colonie

de Madécasses, plus facilement que par la route du Grand-Océan, où les vents et les courants ne favorisent pas la navigation dans une direction orientale.

• 7° Un certain nombre de mots africains paraissent avoir été transportés par la même voie que les mots malais et polynésiens; mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à aucune hypothèse (204).

• 8° Les mots de langues européennes qui paraissent avoir passé en Amérique proviennent de langues finnoises et lettones; ils se rattachent au Nouveau-Continent par les langues péruvienne, ostiaque et toukaghère. Rien dans les langues persane, germanique, celtique; rien dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

• Voilà le résultat de nos recherches et de celles de nos devanciers. Quelques idiomes asiatiques ont pénétré en Amérique, mais la masse des langues parlées dans ce continent présente, comme la race des hommes qui les parlent, un caractère distinct et original. Nous allons en considérer les rapports généraux.

• Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très-différents qu'on rencontre dans les deux Amériques, il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, la Patagonie et le Chili ont, en quelque sorte, une seule langue : les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negrin, et même par la langue *omagua* jusque dans le pays de Quito. Il y a de l'analogie entre les langues des *Lule* et des *Vilela*, et plus encore entre celle d'*Aymar* et de *Sapibocona*, qui ont notamment presque les mêmes mots de nombres. La langue *guichua*, la principale du Pérou, partage également avec celles-là plusieurs mots de nombres, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome des *Maypure* est étroitement lié avec ceux de *Guaypurnari* et de *Caceti*; il tient aussi beaucoup de l'*Arenais*, et il a donné naissance au *maypure* propre, ou *paréno* ou *chirupa* et à plusieurs autres qu'on parle autour du Rio-Negro, du Haut-Orénoque et du Marañon (205). Les *Caribes*, après avoir exterminé, dans le xvi^e siècle, les *Cabres*, étendirent leur langue avec leur empire depuis l'équateur jusqu'aux Iles Vierges. Au moyen de la langue *galibi*, un missionnaire assura qu'il pouvait communiquer avec tous les naturels de cette côte, les *Cumangoles* seuls exceptés (206). Gily considère la langue caribbe comme la

(202) Voy. ci-après : *Tableau de l'enchaînement géographique des langues d'Amérique et d'Asie*.

(203) Voy. les nombres et les pronoms dans le Tableau indiqué plus haut.

(204) Voy. l'observation à la fin du Tableau indiqué.

(205) VATER, p. 141.

(206) PELLEPRAT, dans le *Dictionnaire Galibi*, Préf., p. vii.

langue mère de vingt autres, et particulièrement de celle de *Tamanaca*, dans laquelle il pouvait se faire comprendre presque partout sur le Bas-Orénoque (207). La langue *salira* est la mère des idiomes *atara*, *piaroa* et *quaska*, et le *taparita* descend de l'*otomaco*.

« Dans l'Amérique septentrionale, la langue des *Astèques* s'étend depuis le lac de Nicaragua jusqu'au 37°, sur une longueur de 400 lieues (208). Elle est moins sonore, mais aussi riche que celle des Incas. Le son *tl*, qui, dans l'aztèque, n'est joint qu'aux noms, se retrouve dans l'idiome de Noutka, même comme finale des verbes. L'idiome de Cora a les principales formes du verbe parcellées aux conjugaisons aztèques, et les mots offrent quelques rapports (209). Après la langue mexicaine ou aztèque, celle des *Otomites* est la langue la plus générale du Mexique. Mais à côté de ces deux principales, il y en a, depuis l'isthme de Darien, jusqu'au 23° de latitude, une vingtaine d'autres, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais. Ce n'est qu'entre l'idiome huastèque et celui de Yucatan, qu'on découvre quelques liaisons.

« Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest forment encore une région peu connue, et c'est là précisément que la tradition mexicaine place l'origine de beaucoup de nations. Les langues de cette région seraient très-intéressantes à connaître; mais à peine en a-t-on une idée obscure. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansas*, les *Ottos* ou *Otours*, les *Missouris* et les *Muhos*. La prononciation gutturale des *Sioux* est commune aux *Panis*. La langue des *Appaches* et des *Panis* s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie (210). Les *Eslenes* et les *Rumens* ou *Runsienés*, dans la Californie, parlent aussi un idiome très-répandu, mais différent des précédents.

« Les *Tancards*, sur les bords de la rivière rouge, ont un certain gloussement, et la langue si pauvre qu'ils parlent moitié par signes (211).

« Dans les provinces méridionales des Etats-Unis, jusqu'au Mississippi, il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chaktas* et des *Chikkasas*, qui ont entre quelque air de parenté avec celui de *Cheeruks*. Les *Kreeks* ou *Muskohyes* et les *Katshas* en ont emprunté des mots. Plus au nord, la puissante tribu des six nations parle une seule langue, qui forme entre autres les dialectes des *Senecas*, des *Mo-*

hawks, des *Onondagos*, des *Cayugas*, des *Tuscaroras*, des *Cochnewagos*, des *Wyandots* et des *Oneidas*. Les nombreux *Nadoussees* ont leur idiome à part. Des dialectes de la langue *chippawaye* sont communs aux *Pennobscots*, aux *Mahicunis* ou *Mohicans*, aux *Minsis*, aux *Narragansets*, aux *Natiks*, aux *Algonquins* et aux *Knistenaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix (212) classe les *Illinois*, en tiennent aussi des mots et des formes. Enfin, sur les confins des *Knistenaux*, dans le nord le plus reculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groenland jusqu'à Ouualachka (213); le langage des *Aléoutiennes* paraît même offrir des ressemblances intimes avec les dialectes esquimaux, comme ceux-ci en offrent avec le samoyède et l'ostiac. Au milieu de cette zone de nations polaires, semblables par le langage comme par le teint et les formes, nous voyons les habitants des côtes américaines du détroit de Bering continuer avec les *Tchouktchi*, en Asie, une famille isolée, distinguée par un idiome particulier, par une taille plus avantageuse, et probablement originaire du nouveau continent.

« Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont longtemps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. La famille ou la tribu qui erre dans les forêts à la poursuite des animaux, et toujours armée contre d'autres familles, d'autres tribus qu'elle redoute, se crée nécessairement des mots d'ordre, des paroles de ralliement, enfin un argot de guerre qui sert à la garantir de surprises et de trahisons. Ainsi, les *Ménomènes*, tribu de la Haute-Louisiane, parlent un langage singulier qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre; mais tous comprennent l'algonquin, et s'en servent dans les négociations (214).

« Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénieuse, que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation anciennement civilisée; je ne dis pas civilisée à la manière des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère ayant des idées morales développées, des sentiments exaltés, une imagination vive et ornée, enfin assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions.

« C'est principalement sur la formation du verbe que les inventeurs des langues américaines ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer, par des inflexions particulières, chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent; en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes

(207) Dictionnaire polyglotte d'Hervès.

(208) Humboldt, *Essai politique*, t. II, 445.

(209) Hervas, *Saggio pratico di lingue*, art. IV, p. 71.

(210) Voyage de M. Pike, trad. franç., t. II, p. 95, 218, 258, etc.

(211) *Ibid.*, t. II, p. 159.

(212) Histoire de son voyage, t. VI, p. 278.

(213) Cook, *Second voyage*, t. IV.

(214) Pike, t. I, p. 210.

sont susceptibles de prendre des formes particulières; à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire, non-seulement dans les langues de Quichua et de Chili qui diffèrent totalement l'une de l'autre, mais encore dans le mexicain, le coréen, le totounéen, le natiquam, le chippiwaye — delawarien et le groenlandais.

« Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque (215), qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport ni entre elles, ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

« D'autres finesse grammaticales achèvent l'étonnement que nous inspirent les langues américaines.

« Dans les diverses formes des idiomes du Groenland, du Brésil, et des Betoï, la conjugaison est autre lorsqu'on parle négativement; le signe de négation est intercalé dans le mot et l'arawake aussi bien que dans la langue turque. Dans toutes les langues américaines, les pronoms possessifs sont formés de sons annexés aux substantifs, soit au commencement, soit à la fin, et qui diffèrent des pronoms personnels. Les idiomes guazain, brésilien, chiquitos, quichua, tagatien et mandchou, ont un pronom pluriel de première personne, nous, excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. L'idiome tamanacan ou tamanaque se distingue des autres branches de la langue par une richesse extraordinaire en formes indicatives du temps. Dans le même idiome et dans ceux des Guacures et des Huastèques, ainsi que dans le hongrois, les verbes neutres ont des inflexions particulières. Dans les idiomes arawake et alipou, de même que dans les langues basque et phénicienne, toutes les personnes des verbes, à l'exception de la troisième, sont marquées par des préfixes pronominaux. L'idiome betoï se distingue par des terminaisons de genre, exprimées par *os*, qui manquent à toutes les autres langues d'Amérique.

« Si l'histoire des langues américaines ne nous conduit qu'à des conjectures vagues, les traditions, les monuments, les mœurs, les usages, nous fourniront-ils des lumières plus positives ?

« Lorsque les Européens firent la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la

grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique Etat de Mexico ou Tenochtitlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuple de républicains non moins superstitieux. Les *Zagues*, espèce de pontifes-rois, gouvernaient du sein de la cité de Condimamarca les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces îles, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtels publics (216). Parmi ces monuments, les *Téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux appelés *Cho-Madou* et *Cho-Dagou* dans l'empire birman, et *Phak-Ton* dans le royaume de Siam.

« D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument intelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instruments, gravées sur les rochers de Siénite, voisins du Cassiquiare, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent aucun indice. L'Europe savante n'a jamais eu des nouvelles de l'inscription en caractères tartars qu'on disait avoir été trouvée dans le Canada et envoyée au comte de Maurepas (217).

« On cite encore des monuments d'une nature très-douteuse. Les peintures des Toulèques ou Toltèques, anciens conquérants du Mexique, indiquaient d'une manière claire, nous dit-on, le passage d'un grand bras de mer; assertion qui, après la disparition des preuves, doit inspirer peu de confiance (218). Les peintures mexicaines existantes ont un caractère si obscur et si vague qu'il serait bien téméraire de les considérer comme des monuments historiques.

« Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Que les Toungouses mangent la viande crue et seulement desséchée par la fumée; qu'ils mettent de la vanité à pointiller sur les joues de leurs enfants des lignes et des signes en bleu ou en noir; qu'ils reconnaissent la trace de leur gibier au moindre brin d'herbe courbée; ce sont là des traits communs à tous les hommes nés et élevés dans les mêmes circonstances. Il est sans doute un peu plus remarquable de voir les femmes toungouses et américaines s'accorder dans l'usage de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre (219); cependant les mêmes besoins et les mêmes lo-

(215) VATER, p. 210.

(216) A. DE HUMBOLDT, *Vues et monuments des Cordillères*.

(217) A. DE HUMBOLDT, *Ansichten*, p. 79.

(218) BOTTERINI, *Idea d'una storia di Messico*, cité par M. Vater.

(219) GEORGIE, *Peuples de la Russie*, p. 324. — LONG, *Voyages dans le Canada*, p. 54 (en anglais).

ralités expliqueraient encore cette ressemblance. Il est aussi digne de remarque que les anciens Seythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper* ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux (220), quoiqua sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatars, les mois sont désignés sous des noms d'animaux (221). Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois; les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labourent de leur propre main une certaine étendue de terrain. Les hiéroglyphes et les corbelles en usage chez les anciens Chinois rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains et les *quipos* du Pérou. Enfin tout le système politique des Incas péruviens et des *Zaqas* de Condinamarca était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné (222).

« Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications ont dû être antérieures au développement des croyances et des mythologies actuellement régnantes parmi les peuples asiatiques. Sans cela, les noms de quelques divinités auraient été transportés d'un continent dans l'autre.

« Un savant Américain a prouvé que toutes les nations éparées depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, bien qu'inconnues les unes aux autres, et variant un idiome différent, n'avaient jadis qu'une seule et même religion. Elles adoraient un Être suprême, créateur de toutes choses, qui aime à se communiquer à certaines âmes choisies; elles ne se permettaient pas de le représenter sous aucune forme. Elles reconnaissent aussi des génies tutélaires dont elles faisaient des images. Elles croyaient à l'immortalité de l'âme et à des peines et des récompenses dans une autre vie (223).

« Aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du

Colorado et du Rio-del-Norte, comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus.

« En général, depuis le vi^e jusqu'au xii^e siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio-Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offrit la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au v^e siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les Toulteques y parurent pour la première fois l'an 658, les Chichimèques en 1170, les Nahuatlèques l'an 1178, les Acolhuas et les Aztèques en 1196. Les Toulteques introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisaient des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures, ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La force de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui, lui-même, avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes humaines dans son état social (224). Mais quelle est la source de cette culture? Quel est le pays d'où sortirent les Toulteques et les Mexicains?

« Les traditions et les hiéroglyphes historiques donnent à la première demeure de ces peuples voyageurs les noms de *Huehuetlapallan*, *Tollan* et *Aztlan*. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord de Rio-Gila, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie; mais sur la côte nord-ouest, entre Montka et la rivière de Cook, dans la baie Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques (225). Quand on se rappelle les monuments qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibirie méridionale, quand on rapproche les époques de l'apparition des Toulteques, et celle des grandes révolutions de l'Asie, lors des premiers mouvements des Hongnoux, ou Turcs, on est tenté de voir dans les premiers conquérants du Mexique

(220) HERNAND., t. IV, sect. 64.

(221) A. DE HUMHOLDT, *Vues et monuments*.

(222) FISCHER, *Conjectures sur l'origine des Américains*. — PALLAS, *Nouveaux mémoires sur le Nord*, t. III, p. 289-324. — SCHREIBER, *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde*, Paris, 1777. Cet écrit ancien a été copié textuellement dans une suite d'articles insérés dans le *Moniteur*, en 1816.

(223) JARVIS, *Discourse on the religion of the Indian tribes of North America*, etc., New-York, 1830.

(224) HUMHOLDT, *Essai politique*, t. I, p. 370 et 404.

(225) *Voyage de Marchand*, t. I, p. 258, 261, 375. PIXON, p. 331.

une nation civilisée qui avait fui des rives de l'Irtyshe ou du lac Baïkal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du plateau central de l'Asie (226).

« Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des États-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississipi. Suivant l'opinion des Muskoghes, le grand peuple dont ils sont sortis demeure encore dans l'ouest; leur arrivée ne paraît dater que du xvi^e siècle. Les Senecas en étaient autrefois des voisins. Les Delaware ont trouvé sur le Missouri des naturels qui parlaient leur langue (227). D'après M. Adair, les Chaktahs sont venus avec les Chikkasahs, postérieurement aux Muskoghes.

« Les Chipéouans ou Chepewyans, ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disent-ils, un pays très-reculé vers l'ouest, d'où une nation méchante les chassa; ils traversèrent un long lac, rempli d'îles et de glaçons; l'hiver régnait partout sur leur passage; ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer qu'à une émigration d'une peninsule de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Béring ou quelque autre détroit inconnu et encore plus septentrional. Cependant, la langue des Chipéouans n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains. Leur nom ne se trouve pas plus parmi l'immense nomenclature des tribus asiatiques anciennes et modernes que celui des Hurons, qu'on a si mal à propos voulu comparer avec les *Huirs* de Marco-Polo et les *Huirs* de Carpin, qui ne sont que les Ouigours.

« En dernière analyse, les traditions, les monuments et les usages comme les idiomes rendent très-probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. L'arrivée d'une colonie de Malais, mêlés de Madécasses et d'Africains, est un événement vraisemblable, mais enveloppé d'une obscurité encore plus épaisse. La masse des Américains est indigène.

« Après avoir exposé l'ensemble de nos recherches et de nos conjectures sur l'origine des Américains, ce serait fatiguer inutilement nos lecteurs que d'analyser longuement tou-

tes les opinions qu'on a proposées à ce sujet. Il suffit de savoir que tout a été imaginé. La ressource banale de la dispersion des Israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels un seul mérite d'être remarqué, c'est l'anglais Adair, qui avec beaucoup d'érudition, a démontré les ressemblances de mœurs qui existent entre les anciens Hébreux et les peuples de la Floride et des Carolines (228). Ces ressemblances ne prouvent qu'en général une communication avec l'Asie, et quelques-unes, telles que l'usage de l'exclamation *hallelu yah*, paraissent illusoire. Les Egyptiens ont été donnés pour ancêtres aux Mexicains par le savant Huot (229), par Athanase Tucher et par un érudit américain, dont les vastes recherches n'ont pas été imprimées (230). Les systèmes astronomiques et chronologiques diffèrent totalement; le style dans l'architecture et la sculpture peut se ressembler chez beaucoup de peuples, et les pyramides d'Anahnac se rapprochent plus de celles de l'Indo-Chine que de celles d'Égypte. Les Cananéens ont été mis en avant par Gomara, d'après de faibles analogies de mœurs remarquées dans la Terre-Ferme (231). Beaucoup d'écrivains ont soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique, et on ne saurait en nier absolument la possibilité (232). On connaît trop peu la langue de ce peuple fameux, né d'un mélange d'Asiatiques et d'Africains, pour avoir droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion carthaginoise. Nous pouvons, avec plus de certitude, exclure les Celtes, malgré les artifices étymologiques employés pour retrouver des racines celtiques dans l'algonquin (233). Les anciens Espagnols ont aussi de bien faibles droits; leur navigation était bien bornée. Les Scandinaves ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland et à Terre-Neuve; mais elles ne remontent qu'au x^e siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité, argument très-fort pour la haute antiquité des nations américaines. Le célèbre Hugo Grotius (234) a très-maladroïtement combiné ce fait historique avec quelques étymologies hasardées pour attribuer la population de l'Amérique septentrionale aux Norwégiens, qui, hors l'Islande et le Groenland, n'y ont laissé que de faibles traces.

« L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. Le savant philologue Brerewood (235) est peut-être le premier qui l'ait proposée. Les historiens espagnols ne l'ont admise qu'en partie.

(226) Comparez HUMBOLDT, *Essai politique*, t. I, p. 373; II, 502; III, 251.

(227) SMITH BARTON, p. 47.

(228) ADAIR, *History of the American Indians*, p. 15-220. — GARCIA, *Origen de los Indios de el Nuevo-Mundo*, liv. III, Valencia, 1607.—Nouv. edit., par Barcia, Madrid, 1729.

(229) HUOT, *De noriegal. Salomonis*.

(230) SIGUENZA, cité dans EQUANA, *Bibliotheca messicana*.—Comp. HUMBOLDT, *Vues et monuments*.

(231) GOMARA, *Hist. indiana*, tom. I, p. 41.

(232) GARCIA, l. c., liv. II.—CARPOMAS, *Antiguedad maritima de Cortogo*.

(233) VALENCAT, *Antiquity of the Irish language*, etc., etc.

(234) HUGO GROTIUS, *De origine gentium americana*.—DE LAET, *Notæ ad dissertation. Hug. Grot.*, Amsterdam, 1645.

(235) Enquiry touching the diversity of languages and of religions, London, 1654.

« De Guignes (236) et William Jones (237) enchaînent sans beaucoup de peine, l'un ses Huns et Tibétains, l'autre ses Hindous, dans le Nouveau-Monde. *Forniel*, dont nous n'avons pu consulter l'écrit, a le premier insisté sur les Japonais, qui, en effet, peuvent réclamer un grand nombre de mots américains. *Forster* a attaché beaucoup d'importance à la dispersion d'une flotte chinoise, événement trop récent pour pouvoir avoir produit une grande influence sur la population américaine (238).

« Depuis plus d'un demi-siècle, le passage des Asiatiques par le détroit de Bering a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de Fischer, de Smith Barton, de Vater et d'Alexandre de Humboldt. Mais ces savants n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent les descendants des colonies asiatiques.

« Une opinion mixte, qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des Océaniens, a obtenu quelques suffrages de poids. Acosta (239) et Clavigero (240) en paraissent les partisans. Ce dernier insiste avec raison sur la haute antiquité des nations américaines. L'infatigable philologue Hervas (241) admet aussi l'hypothèse d'une origine mixte. Elle a été savamment développée par Georges de Horn (242). Cet écrivain ingénieux exclut de la population de l'Amérique les Nègres, dont on n'a trouvé aucune tribu indigène dans le Nouveau-Monde, les Celtes, les Germains et les Scandinaves, parce qu'on n'a vu parmi les Américains ni des cheveux blonds ni des yeux bleus; les Grecs et les Romains, et leurs sujets, à cause de leur timidité comme navigateurs; les Hindous, parce que les mythologies américaines n'offrent aucune trace du dogme de la transmigration des âmes. Il cherche ensuite l'origine primitive des Américains chez les Huns et les Tatares-Kathayens; leur migration lui paraît très-ancienne. Quelques Carthaginois et Phéniciens auraient été jetés sur le rivage occidental du nouveau continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés; Factour, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfilé pour éviter le joug de Koublai-Khan; il aurait été suivi de plusieurs centaines de milliers de ses sujets. Manco-Capac serait aussi un chinois. Ce système, hasardé lorsqu'il parut, s'accorde avec plusieurs faits postérieurement observés et que nous avons recueillis; quelque écrivain hardi et peu scrupuleux n'aurait qu'à s'emparer de ces faits, les combiner avec les hypothèses de Horn, et nous donner ainsi l'histoire certaine et véridique des Américains.

« Dans l'état actuel des connaissances, lo

sage s'arrêtera aux probabilités que nous avons indiquées, sans tenter vainement de les combiner en forme de système. »

Telle est, sur l'origine des peuples américains et sur leurs langues, l'opinion du célèbre géographe et du savant philologue Malte-Brun (243).

Les nations américaines, considérées dans leur ensemble, ne présentent pas, à beaucoup près, autant d'uniformité, autant de ressemblance, au moral et au physique, qu'on le croit communément, et la ligne de démarcation entre elles et les autres branches de l'espèce humaine n'est pas si fortement accusée ni si distincte qu'on l'a bien voulu dire. Toutefois, il faut convenir qu'il y a certains caractères qui sont communs à toutes ces nations ou à presque toutes; qu'il existe pour elles, sinon des preuves, du moins de fortes indications d'une origine commune, ou d'une très-ancienne parenté; enfin, que, lorsque nous considérons l'ensemble des peuples du Nouveau-Monde, la nature humaine se montre à nous sous un aspect particulier. En comparant entre elles les nations américaines, nous trouvons, je le répète, des motifs pour croire qu'elles ont dû former, depuis les premiers âges du monde, un groupe détaché; nous ne devons pas, par conséquent, nous attendre à ce que les recherches entreprises dans le but de découvrir les relations entre ces peuples et le reste du genre humain, nous conduisent jamais à la preuve qu'ils tirent leur origine de telle tribu ou de telle nation particulière du vieux continent; leur existence, comme race distincte et isolée, date probablement de cette époque si ancienne où les habitants de l'ancien monde se séparèrent en diverses nations, et où chaque branche de la famille humaine prit un langage et une individualité propres.

Les traits qui servent à caractériser les nations américaines pris collectivement, ne sont pas, comme je l'ai dit, aussi apparents que quelques personnes le supposent. Ces nations sont désignées fréquemment sous le nom de Peaux-Rouges; mais d'une part il y a en Afrique et dans la Polynésie des tribus également rouges, et qui même méritent peut-être encore mieux cette épithète; d'une autre, les Américains ne nous offrent pas tous cette teinte dite « rouge », c'est-à-dire cuivrée. Quelques tribus sont aussi blanches que beaucoup de nations européennes; d'autres sont brunes ou jaunes; d'autres sont noires, car les voyageurs les dépeignent comme ressemblant beaucoup par la couleur aux nègres de l'Afrique. Certains anatomistes ont distingué dans les crânes humains ce qu'ils appellent la forme américaine; c'est une distinction qui n'est pas admissible, une

(236) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVIII, p. 505.

(237) *Asiatic Researches*, t. I, p. 426.

(238) *Histoire des découvertes faites au Nord*.

(239) ACOSTA, *Historia natural y moral de las Indias*, t. I, c. 20.

(240) CLAVIGERO, *Storia di Messico*, IV, lib. I.

(241) HERVAS, *Saggio pratico delle lingue*, p. 36. *Vocabulario poliglotta*, p. 56.

(242) GEORG. HORN, *De originibus Americana*, libri IV, Hag. Com. 1699.

(243) VOG, *son Précis de géographie universelle*, t. VI, p. 10 et suiv., éd. de 1817.

généralisation erronée, à laquelle ils sont arrivés en considérant comme universels les caractères fortement prononcés que leur présentent quelques tribus particulières. Les nations américaines sont répandues sur une immense étendue de pays, habités dans des climats très-différents et la forme de leur tête diffère suivant les lieux. Ajoutons que, de même qu'on ne peut trouver dans leur conformation corporelle aucun caractère physique qui leur soit commun à toutes, on ne peut non plus tirer de leur genre de vie un caractère ethnologique qui soit général. Tous les naturels de l'Amérique ne sont pas chasseurs; il y a parmi eux beaucoup de tribus de pêcheurs; il y a des tribus nomades; d'autres qui s'appliquent à la culture de la terre et qui ont des demeures fixes. Une partie de ces peuples étaient agriculteurs avant l'arrivée des Européens; d'autres ont appris de leurs vainqueurs à labourer la terre et ont changé les anciennes habitudes de leur race, ce qui prouve que ces habitudes n'étaient pas un résultat nécessaire de leur organisation ou celui d'un penchant instinctif, inné et irrésistible. Si donc nous voulons nous faire une juste idée des particularités caractéristiques qui forment réellement le lien d'union entre les races américaines et les constituent en un groupe bien distinct, nous ne pouvons nous contenter d'un coup d'œil superficiel, et il est nécessaire que nous entrons profondément dans la question.

La preuve la plus décisive, la plus clairement marquée d'une parenté entre ces nations se trouve dans la structure caractéristique de leur langage. C'est un sujet sur lequel les travaux des philologues, surtout ceux des philologues américains, ont jeté depuis quelques années beaucoup de jour. A la vérité, Hervas avait déjà réuni dans ce but quelques matériaux (243), mais le docteur Smith-Barton de Philadelphie, est réellement le premier qui ait fait une tentative sérieuse de classification pour les langues de l'Amérique du nord; de Humboldt et Vater ont continué son œuvre sur une plus grande échelle et avec de beaucoup plus amples ressources; toutefois, c'est à M. du Ponceau que nous devons les éclaircissements les plus importants (245). L'histoire de la philologie américaine est un sujet très-étendu, nous devons nous contenter d'en exposer le résultat général, résultat qui, ainsi que la remarque le célèbre voyageur, M. de Humboldt, est un fait de la plus grande importance pour l'histoire du genre humain.

« En Amérique, » dit M. de Humboldt, « depuis le pays des Esquimaux jusqu'aux rives de l'Orénoque, et depuis ces rivières brûlantes jusqu'aux glaces du détroit de Magellan, les langues mères, entièrement différentes par leurs racines, ont, pour ainsi dire,

une même physionomie. On reconnaît des analogies frappantes de structure grammaticale, non-seulement dans les langues perfectionnées, comme la langue de l'Inra, l'aymara, le guarani, le mexicain et le rora, mais aussi dans les langues extrêmement grossières. Des idiomes dont les racines ne se ressemblent pas plus que les racines du slave et du basque, ont des ressemblances de mécanisme intérieur qu'on trouve dans le sanscrit, le persan, le grec et les langues germaniques. »

Ces remarques que faisait, il y a bien des années, M. de Humboldt, ont été confirmées par des recherches plus étendues, dont la conclusion est présentée par M. Galatin, dans les termes suivants :

« Au milieu de la grande diversité que présentent les langues américaines, quand on les envisage seulement sous le rapport de leurs vocabulaires, il existe entre elles, relativement à la structure et aux formes grammaticales, une ressemblance qui a été aperçue et signalée par les philologues américains. Le résultat de leurs recherches paraît confirmer l'opinion déjà soutenue par MM. du Ponceau, Pickering et autres écrivains, savoir, que les langues parlées en Amérique, non-seulement par nos Indiens, mais encore par toutes les peuplades indigènes que l'on rencontre depuis l'océan Arctique jusqu'au cap Horn, ont un certain cachet qui leur est commun à toutes et qui ne permet de les assimiler à aucune des langues communes de l'ancien continent (246). »

On remarquera que les idiomes des Esquimaux se trouvent ici compris dans la classe des langues américaines, et c'est en effet l'opinion à laquelle se sont arrêtés, après un mûr examen, M. du Ponceau et plusieurs autres écrivains qui se sont occupés de la question. Les Esquimaux doivent donc être compris dans la catégorie des nations parmi lesquelles fut originalement répandue la forme ancienne de langues propres au Nouveau-Monde. Ils appartiennent à la souche américaine, quoique différant par plusieurs caractères très-saillants de la majorité des autres tribus. Du reste, ils ne sont pas les seules nations du Nouveau-Monde qui présentent de pareils exemples de déviations.

Il y a des conclusions tirées par la science ethnographique de l'observation de phénomènes, tant généraux que locaux, qui ont complètement renversé toutes les difficultés provenant de la multiplicité des langues américaines. Et d'abord l'examen de la structure commune à toutes les langues américaines ne permet plus de douter qu'elles ne forment toutes une famille individuelle, tissu serré fortement dans toutes ses parties par le plus essentiel de tous les fils, l'analogie grammaticale. Cette analogie n'est pas

(243) *Catalogo delle lingue*, del abate Hervas.

(245) Les savants ouvrages de MM. Pickering et Galatin ont apporté de grands secours à l'ethnographie américaine. — Voy. la note II à la fin de ce

Dictionnaire; elle renferme l'extrait d'un rapport très-intéressant sur les langues américaines.

(246) *Archæologia Americana*, vol. II.

d'une espèce vague et indéfinie, mais complexe au plus haut degré et affectant les parties les plus nécessaires et les plus élémentaires de la grammaire; car elle consiste spécialement en des méthodes particulières de modifier, en forme de conjugaison, le sens et les rapports des verbes par l'insertion des syllabes, et cette forme a engagé M. de Humboldt à donner aux langues américaines un nom de famille indiquant qu'elles forment leurs conjugaisons par ce qu'il appelait l'agglutination. Cette analogie n'est pas partielle, mais elle s'étend sur les deux grandes divisions du Nouveau-Monde et donne un air de famille aux langues parlées sous la zone torride et au pôle arctique, par les tribus les plus sauvages et les peuples les plus civilisés. Cette merveilleuse uniformité, dit un écrivain cité plus haut, dans la manière particulière de former les conjugaisons des verbes, depuis une extrémité de l'Amérique jusqu'à l'autre, favorise singulièrement l'hypothèse d'un peuple primitif qui aurait formé la souche commune des nations indigènes de l'Amérique (247). Suivant la remarque d'un autre, la conclusion la plus naturelle que l'on puisse tirer en voyant une affinité si extraordinaire entre des langues séparées par tant de centaines de lieues, c'est que toutes ont rayonné d'un centre commun de civilisation (248).

Secondement, plus on donne d'attention à l'étude des langues américaines, plus on les trouve soumises aux lois des autres familles; ainsi, par exemple, cette grande famille tend chaque jour à se subdiviser en larges groupes d'idiomes, ayant entre eux des affinités plus étroites qu'avec la grande division, dont, à leur tour, ils forment une partie. Les missionnaires avaient de bonne heure observé que certaines langues pouvaient être considérées comme la clef des autres dialectes, en sorte que celui qui les possédait apprenait très-facilement les autres. Cette remarque a été quelque part faite par Hervas, et les recherches subséquentes l'ont pleinement confirmée. Aussi Balbi, dans son tableau des langues américaines, a-t-il pu les diviser en certaines grandes provinces, ayant chacune de nombreuses dépendances.

Voilà donc l'objection contre l'unité des nations américaines, que l'on tirait de la multitude de leurs langues, résolue d'une manière satisfaisante par l'étude même qui l'avait fournie; et en même temps disparaît la difficulté de rattacher ces peuples à la souche commune des habitants de l'ancien monde. Mais la collection et la comparaison des faits liés aux recherches linguistiques ont conduit à un autre résultat non moins satisfaisant; car vous remarquerez qu'il nous reste encore à expliquer la dissemblance des dialectes parlés par des nations ou des tribus limitrophes et composées d'un petit nombre d'individus. Or il a été observé que ce phé-

nomène n'est nullement particulier à l'Amérique, mais commun à tous les pays non civilisés. Si nous n'avions d'autre critérium de l'unité d'origine que la langue, nous pourrions peut-être éprouver quelque embarras sur ce point. Mais une autre science, la crano-logie, confirme puissamment les conclusions que je tire, et peut établir des caractères à l'aide desquels les connexions de tribus formant une rare unique sont aisément déterminées. Nous observerons que dans des cas où l'on ne peut douter de l'unité originelle de certaines hordes sauvages, il s'est formé cependant parmi elles une variété de dialectes infinie; qu'on n'y peut découvrir qu'un peu ou point d'affinité; et de là nous tirons cette règle, que l'état sauvage en isolant les familles et les tribus et en armant le bras de chacun contre ses voisins, a une influence essentiellement contraire à toutes les tendances de la civilisation, qui rapprochent et unissent. Cet état introduit nécessairement une diversité jalouse, des idiomes intelligibles, des jargons qui assurent l'indépendance des différentes hordes.

Nulle part cette puissance de désunion n'a été plus attentivement observée que dans les tribus de la Polynésie.

Les Papouas ou nègres orientaux, dit le docteur Leyden, semblent tous divisés en petits Etats, ou plutôt en petites sociétés, qui n'ont que très-peu de rapports ensemble. De là leur langage est brisé en une multitude de dialectes qui, à la longue, par séparation, par accident ou par corruption orale, ont presque perdu toute ressemblance (249). Les langues, dit M. Crawford, suivent la même marche; dans l'état sauvage elles sont très-nombreuses; dans la société perfectionnée elle le sont peu. L'état des langues sur le continent américain fournit une preuve convaincante de ce fait, et il ne se manifeste pas avec moins d'indépendance dans les îles de l'océan Indien. Les races nègres qui habitent les montagnes de la péninsule malaise, dans l'état de la dégradation la plus profonde, quoiqu'elles soient très-peu nombreuses, sont divisées en une très-grande quantité de tribus distinctes, parlant autant de langues différentes. Parmi la population éparsée et grossière de l'île de Timor, on voit qu'il n'y a pas moins de quarante langues parlées. Dans les îles de Ende et de Florr, on trouve aussi une multitude d'idiomes, et parmi la population cannibale de Bornéo, il est probable qu'on en parle plusieurs centaines (250). Les mêmes faits s'observent chez les tribus de l'Australie, qui appartiennent à la même race; quand on examine les listes des mots particuliers à chaque tribu, que le capitaine King nous a données (251), la plus grande dissemblance existe entre eux. Quelques-uns, cependant, comme les équivalents du mot *œil*, se retrouvent dans tous ces dialectes, et il arrive aussi, comme dans les mots qui si-

(247) MALTE-BRUN, loco cit.

(248) VATER, p. 329.

(249) Recherches asiatiques, vol. X, p. 162.

(250) Hist. des Indiens de l'Archipel, II, p. 79.

(251) Narratives of a survey of the intertropical and western coasts of Australia, London, 1826, vol. II, Append.

gnifient *chevelure*, que des tribus en contact immédiat diffèrent essentiellement, tandis qu'on les trouve en accord avec celles d'elles fort éloignées. Or, si ces causes agissent ainsi ailleurs, elles doivent être bien plus puissantes en Amérique; car là, comme l'a très-bien observé de Humboldt, la *configuration du sol*, la *vigueur de la végétation*, la *crainte qu'ont les montagnards sous les tropiques, de s'exposer à la chaleur brûlante des plaines, sont des obstacles de communication et contribuent à l'étonnante variété de dialectes américains. Cette variété, comme on l'a observé, est plus restreinte dans les savanes et les forêts du Nord, qui sont aisément traversées par le chasseur, sur les bords des grandes rivières, le long des côtes de l'Océan et dans les contrées où les lucas avaient établi leur théocratie par la force des armes (252).*

Ainsi donc, je penso que dans cette branche de ses recherches, l'ethnographie a fait son devoir, en réduisant d'abord le nombre immense des dialectes américains à une seule famille, et en expliquant par l'analogie leur extraordinaire multiplicité.

Outre les ressemblances dans le caractère général de leurs langues, les nations américaines offrent dans leur état social et leur condition morale divers traits communs qui indiquent entre elles une sorte de parenté, et qui servent à les distinguer des races de l'ancien monde.

Ces deux ordres de faits extrêmement remarquables ont été diversement interprétés; mais, quelle que soit l'hypothèse qu'on adopte relativement à leur nature et à leur cause, l'impression qu'ils produisent est toujours la même: c'est de nous donner une haute idée de l'antiquité de la race américaine, de reculer très-loin dans les temps l'époque à laquelle elle s'est séparée du reste de l'espèce humaine. Un savant et ingénieux écrivain, qui a fait une étude attentive du caractère des Américains aborigènes, et qui n'a su profiter habilement des facilités toutes particulières qu'il avait pour acquérir sur ce sujet d'amples renseignements, a été amené à penser que l'état de barbarie dans lequel nous voyons les nations du Nouveau-Monde n'est pas leur état primitif; que ces nations ne doivent point être considérées comme conservant jusqu'à ce jour la simplicité originelle d'une nature inculte; mais, au contraire, comme nous offrant les restes d'une race qui a été anciennement assez haut placée dans l'échelle de la civilisation, et qui, aujourd'hui au dernier degré de la déchéance, est pour ainsi dire sur le point de s'éteindre.

Le docteur Martins a observé, parmi plusieurs tribus américaines, des traces d'anciennes institutions, qui semblent n'avoir pu naître qu'au milieu d'une civilisation assez avancée, qui indiquent un état social fort éloigné de la simplicité primitive: ainsi

il trouve des formes très-complexes de gouvernement, des monarchies, qui ne sont pas de purs despotismes, des ordres privilégiés, des cérémonies d'investiture pour certaines dignités, une ordination sacerdotale, un corps de lois bien lié dans toutes ses parties, régissant le mariage, les héritages, les relations de parenté; bien d'autres coutumes enfin, qui ne contrastent pas moins que celles-ci avec les habitudes simples et irrégulières des nations restées toujours étrangères à la civilisation (253).

La langue de ces nations, ainsi que le remarque le savant voyageur, abonde en expressions qui indiquent une certaine familiarité avec les conditions métaphysiques, les conceptions abstraites. Leurs croyances relativement à un état futur, à la nature et aux attributs des agents invisibles, diffèrent d'une manière frappante de celles des nations qui ne sont jamais sorties de la barbarie primitive. Un autre fait qui, ainsi que le remarque M. Martins, tend à nous confirmer dans l'opinion que les naturels du Nouveau-Monde sont déchus d'un état de civilisation plus avancée, c'est l'usage qu'ils ont, de temps immémorial, de certains animaux domestiques, de certaines plantes cultivées, et l'idée qu'il se font des moyens par lesquels ils sont venus originellement en possession de ces biens. L'économie rurale de l'ancien continent a ses espèces animales et végétales qui lui sont particulières; celle du Nouveau-Monde a également les siennes qui diffèrent complètement des premières. Nous ne savons, dans notre vieux monde, quels sont les types primitifs de nos chevaux, de nos chiens, de nos bêtes à corne et des diverses espèces de céréales que nous cultivons; les nations américaines sont également hors d'état de nous apprendre quelle est la souche sauvage du chien muet des Mexicains, du lama, de la racine de manioc, du maïs et du quinoa.

Nous voyons figurer, dans les traditions de l'ancien monde, certains êtres mythologiques bienfaiteurs de l'humanité, Cérès, Triptolème, Bacchus, Pallas et Poséidon, à qui l'on doit le blé, le vin, l'olivier sacré et le cheval, et nous en inférons que toutes ces choses ont été connues parmi nous dès l'antiquité la plus reculée. De même, chez les Américains, la tradition attribue la connaissance des plantes cultivées, des animaux domestiques et l'art du labourage à quelque personnage fabuleux qui descendait des dieux, ou qui était apparu soudainement au milieu de hurs ancêtres: tels sont le Mancu-Capac des Péruviens, le Xolotl et le Xultlato des Toltèques et des Chichimecas.

Maintenant, quand nous voyons les premières conquêtes faites sur la nature, les arts, qui sont le résultat le plus simple d'un commencement de civilisation, et qui appartiennent nécessairement à la première

(252) *Vues des Cordillères*, vol. I^{er}, p. 17.

(253) MARTINS, *Ueber die Vergangenheit und die Zukunft der Amerikanischen Menschheit*.

enfance des sociétés, attribués à certains personnages dont l'histoire est conservée dans les légendes mythiques, et que nous trouvons ces légendes différentes pour chacune des grandes divisions du genre humain, nous sommes nécessairement portés à faire remonter jusqu'aux premiers âges du monde l'époque de leur séparation.

Enfin, comme preuves matérielles à l'appui de l'hypothèse du docteur Martius, on peut citer les restes anciens de sculpture et d'architecture répandus dans le Mexique, le Yucatan et le Chiassa dans la haute plaine de Quito et dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, ainsi que les grands ouvrages d'art, tels que les fertilisations et vestiges de temples ou de palais, découverts tant dans Tenessi que dans l'intérieur du Nouveau-Mexique, non loin de la rivière du Gila.

Si nous interrogeons les traditions des Américains eux-mêmes, nous trouvons que ces traditions nous les représentent comme un peuple émigrant et descendant du nord-ouest vers le sud. Les Tolteques, puis les Sept-Tribus, comme on les appelle, les Chichenecks et les Aztèques, sont tous représentés dans l'histoire mexicaine comme des nations successives, arrivant dans l'Anahuac ou Mexique. Dans les peintures hiéroglyphiques représentant les migrations de ce dernier peuple, on le voit, selon Borturini, traversant la mer, probablement le golfe de Californie, circonstance qui ne peut laisser de doute sur la route qu'il suivait. Ces traditions racontent, en outre, l'arrivée d'une colonie plus récente, qui avança grandement la civilisation de ces contrées. Manco-Capac est le plus célèbre de ces colons, comme étant le fondateur de la dynastie et de la religion des Incas. Un écrivain d'imagination a basé sur cette circonstance et construit une histoire complète d'une conquête du Pérou et du Mexique par les Mongols (254). Il suppose que Manco-Capac était le fils de Kublai, empereur mongol, petit-fils de Gengis-Khan, qui fut envoyé par son frère avec une flotte considérable contre le Japon. Une tempête dispersa la flotte, au point qu'elle ne put regagner son pays, et cet auteur imagine qu'elle fut jetée sur les côtes de l'Amérique, où son commandant s'établit comme chef. Quelque ingénieuse et même probable que puisse être cette conjecture, les preuves que l'on fournit pour l'établir ne sont nullement satisfaisantes. Beaucoup d'analogies peuvent sans doute exister entre les Péruviens et les Mongols, mais on peut facilement les faire veuir d'autres sources. Toutefois, les données chronologiques, la nature de la religion qu'ils établirent et les monuments qu'ils érigèrent ne permettent pas de douter que le Thihet ou la Tartarie ne fussent la patrie originaire de l'émigra-

tion de Manco-Capac. Secondement, la computation du temps parmi les Américains présente une coïncidence trop marquée dans une matière de pur caprice avec celle de l'Asie orientale, pour être purement accidentelle. La division du temps en grands cycles d'années, subdivisées en portions plus petites dont chacune porte un certain nom, est, sauf, des différences insignifiantes, le plan adopté parmi les Chinois, les Japonais, les Kalmouks, les Mongols et les Mantchoux, aussi bien que parmi les Tolteques, les Aztèques et d'autres nations américaines. Le caractère de leurs méthodes respectives est précisément le même, surtout si l'on compare celles des Mexicains et des Japonais. Mais une comparaison du zodiaque, tel qu'il existe chez les Thibétains, les Mongols et les Japonais, avec les noms donnés par cette nation américaine aux jours du mois, satisfera, je pense, les plus incrédules. Les signes identiques sont : le tigre, le lièvre, le serpent, le singe, le chien, et un oiseau; signes dont aucune aptitude naturelle n'a pu évidemment suggérer l'adoption sur les deux continents. Cette étrange coïncidence est encore complétée par le fait curieux que plusieurs des signes mexicains, inusités dans le zodiaque tartare, se retrouvent dans les *Shastrashindous*, dans les positions exactement correspondantes. Et ces signes ne sont pas moins arbitraires que les premiers : c'est une maison, une canne à sucre, un couteau et trois empreintes de pied. Mais pour traiter convenablement ce sujet, il faudrait entrer dans des détails beaucoup plus minutieux (255).

Enfin, si tout le reste nous manquait, les traditions si claires conservées en traits si précis et vivantes parmi les Américains sur l'histoire primitive de l'homme, sur le déluge et la dispersion, sont si exactement conformes à celles de l'ancien monde, qu'elles rendent impossible toute hésitation sur leur origine. Les Aztèques, les Milèques, les Flascaltèques et d'autres nations avaient des peintures innombrables de ces derniers événements. Tezpi ou Coxcox, comme on appelle le Noé américain, est peint dans une arche flottante sur les eaux, et avec lui sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et différentes espèces de grains. Quand les eaux se retirèrent, Tezpi envoya un vautour qui, trouvant à se nourrir sur les corps des animaux noyés, ne revint pas. L'expérience n'ayant pas mieux réussi avec plusieurs autres oiseaux, l'oiseau-mouche revint à la fin, portant une branche verte dans son bec. Dans les mêmes peintures hiéroglyphiques, la dispersion de l'humanité est ainsi représentée. Les premiers hommes après le déluge étaient muets; et on voit une colombe perchée sur un arbre leur donner des langues à tous; la conséquence de

(254) *Recherches historiques de Ranking sur la conquête du Pérou et du Mexique, etc., dans le xiii^e siècle, par les Mongols, accompagnés d'éléphants, Loui^d, 1827.*

(255) Voy. les planches comparatives, etc., dans le vol. II des *Vues des Cordillères*.

cela fut que les familles au nombre de quinze se dispersèrent en différentes directions (256). Cette coïncidence, qui me rappelle que je me suis encore laissé aller à une digression, suffirait à elle seule pour établir une chaîne étroite de connexion entre les peuples des deux continents. Mais, dans le fait, si nombreuses, si extraordinaires et si minutieuses sont les ressemblances entre les traditions de l'un et l'autre monde, que, dans un ouvrage dont je dois dire quelques mots, on a inséré deux longues et savantes dissertations pour prouver que les Juifs d'abord et des Chrétiens ensuite ont colonisé l'Amérique (257).

L'ouvrage auquel je fais allusion est la collection vraiment royale des monuments mexicains publiés par lord Kingborough; c'est un trésor de matériaux pour ceux qui se consacrent à cette étude. Il semble impossible de parcourir ces magnifiques volumes sans être frappé des caractères variés de l'art qui y est déployé. Les figures hiéroglyphiques représentant la forme humaine, dans des proportions ramassées ou difformes, n'ont rien de commun avec les reliefs sculptés. Ici nous trouvons de grandes figures posées dans des attitudes guerrières; là des femmes assises les jambes croisées sur des monstres à double tête, avec leurs enfants dans leurs bras, leur cou orné de colliers de perles, leur tête couronnée d'une coiffure conique et quelquefois en forme d'animal; ailleurs nous trouvons la tortue, l'emblème sacré de l'Inde; dans un autre endroit, nous voyons le serpent se roulant autour d'un arbre, ou des hommes prêts d'être dévorés par des monstres informes; en sorte qu'on s'imagine examiner les sculptures de quelque cavernes indienne ou d'une ancienne pagode (258); et j'ajouterai que le type physiognomique dans ces sculptures n'est nullement américain, mais rappelle vivement à l'esprit l'ancienne manière indienne. Enfin nous avons une autre classe de monuments également distincte, et qui semble s'harmoniser avec l'art égyptien. Ce sont des pyramides construites sur le même modèle et on apparence pour le même but; ce sont des figures serrées dans leurs vêtements, de manière à ne laisser paraître que les pieds en bas et les mains de chaque côté, comme dans les statues égyptiennes; tandis que la coiffure entoure la tête et descend de chaque côté en poussant en avant d'énormes oreilles; puis d'autres figures agenouillées où cette toilette est encore plus marquée, en sorte qu'elles pourraient, comme l'a observé E. G. Visconti, avoir été copiées sur le portique de Denderah, dont les chapiteaux leur ressemblent exactement. Dans les figures de cette classe, la physiognomie n'est nullement

la même que dans la première, mais d'un caractère qui conviendrait mieux au style de l'art (259).

Qui nous résoudre cette énigme, et nous dira si ces ressemblances sont accidentelles ou si elles ont été produites par quelque communication actuelle? Assurément c'est encore là une terre mystérieuse, enveloppée de nuages, et il faudra encore bien des études pour éclaircir des anomalies, réconcilier des contradictions et placer nos connaissances sur une base plus solide. Nous ne pouvons même surmonter les difficultés de ce genre qui se rapprochent le plus de notre temps; nous ne pouvons, par exemple, expliquer comment, ainsi que Muratori l'a prouvé, le bois du Brésil était au nombre des marchandises payant entrée au port de Moïse en 1306; ou comment la carte d'Andréa Bianco, conservée dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et faite en 1436, a pu placer une île dans l'Atlantique avec le nom même de *Brasile*. Combien plus de difficultés ne devons-nous pas rencontrer, quand nous essayons de dénouer les nœuds compliqués de l'histoire primitive, ou de reconstruire les annales des anciens temps avec quelques débris de monuments!

TABLEAU DE L'ENCHÂÎNEMENT GÉOGRAPHIQUE DES LANGUES AMÉRICAINES ET ASIATIQUES.

Observation. — Tous les mots américains sont pris dans les ouvrages de M. Smith-Barton et M. Vater (*Mithridates* d'Adelung). Ce dernier les a tirés d'un grand nombre de Dictionnaires imprimés ou manuscrits; quelques-uns lui avaient été communiqués par M. A. de Humboldt. Dans ces mots, nous n'avons corrigé l'orthographe espagnole et anglaise qu'autant que cela devenait absolument nécessaire pour rendre sensible l'analogie. Les enchaînements commencés par Vater et Smith-Barton, et que nous n'avons pu compléter, sont marqués des initiales de ces savants. Quelquefois aussi nous marquons par des points les lacunes très-remarquables dans les chaînes des mots, d'ailleurs certaines. Les mots des îles aléoutiennes et de l'île Kadjak sont tirés des vocabulaires donnés par Sauer dans la relation du voyage de Billings. Les mots kamchadales, jonkaghirs et jakoutes, de la même source. Les mots tongouses, de Sauer, Georgi, etc. Les mots mandchoux nous ont été communiqués par M. Jules de Klaproth. Les mots japonais d'un vocabulaire par le même, dans les *Mémoires de la Société de Batavia*. Les mots yeso ou aino, d'un vocabulaire manuscrit de M. Titsingh. Les mots lieou-kieou et birnans, des vocabulaires publiés par M. de Klaproth, dans ses *Mémoires asiatiques*. Les mots san-krits, ma-

(256) DE HUMBOLDT, *Vues des Cordillères*, ibid., p. 65, 66.

(257) Les *Antiquités mexicaines*, publiées par AGASSIZ, vol. VI, p. 252-299, et 400-420.

(258) Voy. le vol. IV, part. 1^{re}, fig. 20, 36, 27,

28, 32; spécimen de sculpture mexicaine, en la possession de Latour-Arland, à Paris, fig. 15, part. II, fig. 8.

(259) Voy. le spécimen de sculpture mexicaine, pl. I, fig. 1^{re} et suiv.

lais, etc., du *Mithridates*. Les mots hant et las javanais, des *Mémoires de Butaria*. Les mots polynésien, de Cook, d'Entrecasteaux, etc. Les mots ouïgours, afghans, ceux des tribus caucasiennes, andi, aware ou chunsag, kaboutche, kasikoumoks, etc., des *Mémoires* de M. de Klaproth. Les mots wogoules, ostiak, permien, finnois, de Vater, de Smith-Barton, du *Mithridates*. Les mots lithuaniens, courlandais, prucziens (ou vieux prussiens), d'un vocabulaire manuscrit.

SOLEIL, en Nouvelle-Angleterre *kone*; — en iakoute, *kouini*; — en ouïgour, *kien*; — en tatar, *koun*; en aware ou chunsag, *kko*. — En tatar encore, *kouyach*; — en kamtchadale, *kouaatch*; en maypouri, *goute*. — En vagoule, *konzi*, étoiles; en ostiak, *kor*.

2. *Idem*, en chiquito, *souous*; — en mosca, *soua*; — en iakoute, *solous*, étoile; — en mandchou, *ehoun*, soleil; — en ostiak, *siou-na*; en tchoukiche, *syna*, étoiles; en andi, *souou*; — en voyoule, *soun*, étoile. — En sanskrit, *sourya*; en zend, *shour* (260).

3. *Idem*, en quichua, *tati*; en luïé, *inni*; — en aléoute, *inkak* (le firmament); — En toungouse d'ochlotsk, *ining* (le jour). — En bas javanais, *ginni*, le feu; en batta, *Iniang*, Dieu.

4. *Idem*, en chippaway, *kesis*; en mohicane; *keeschog*; — en ichérémisse, *kratche* (S. B.).

5. *Idem*, *hü* et *héé*, soleil, en kinsî (Amérique russe), se rattache à *né*, jour, lumière, en birman; — *nie*, œil, en lieoukieou; — *ne*, œil, en chilien; — *néga*, œil ou yeux, en abijon.

LUNE, en aztèque, *mextli*. (261); — en afghan, *maistcha*; en russe, *maïtitch*; — en aware, *moz*; — en sanskrit, *masi*.

2. *Idem*, en chili cuyen; — en mosca, *coke*; en yeso ou aïno, *kounetsou* (avec l'article affixe); — en loukaghir, *konincha*; en estonien, *kouli*; — en finnois, *koun*.

ÉTOILES, en huaztèque, *ot*; — en tatar, *oda* (V.). — *Idem*, en chikasew, *phoutchik*; — en japonais *foutchi*. — *Idem*, en algonquin et chippaway, *alank*; — en kotowze, *alagan*; — en assano, *akak* (S. B.).

CIEL, en huaztèque, *tiab*; — en poconchi, *tarab...* (262); en chinois, *tién*, et dans le dialecte de Fo-kien, *teho*.....; — en géorgien, *tcha*; en finnois, *tairas*; — en estonien, *taéras*; — en courlandais et pruczien, *debbs* ou *tebbes*; en letton et livonien, *debbsis*.

TERRÉ, en chili *tone*; aux îles des Amis,

tougoutou; — en tagalien, *tonna*; — en aïno, *tou*; — en japonais et chinois, *tik*; — en tchoukasse, *tchi*. — Le même enchaînement par le nord : en toungouse, *tor*; — en kiltawen, *to*; — en abasgien ou abchase, *toula*; — en altikeseck, *tsoula*.

2. *Idem*, en delaware, *hacki*; en narraganset, *auck*; — en persan, *chaki*; — en boukhorie, *chak* (S. B.); — en aléoute, *tehekak*; — en kamatchinzi, *koragasse*, etc., *dacha*.

3. *Idem*, en péruvien, *lacta*; — en yucatan, *tonoun* (S. B. et V.); — en mexicain, *itali*; — en koliouche, *latka*; — en ioukaghir, *lewé* et *tifa* (à l'ablatif, *lewiang*); — en illois d'Olonetz, *lewou*; — en ingouche et tchetchingue (peys caucasiens), *laite*; — en birman, *lai*, campagne.

FEU, en brésilien, *tata*; — en mascogulgue, *toutkah*; — en ostiak, *tout*; — en vogoule, *tat* (S. B.); — en quelques dialectes caucasiens, *tsah*; — en mandchou, *toua*; — en finnois, *touli*.

EAU, en delaware, *nbi* et *beh*; — en samoyède, *bi* et *bé*; — en kourile, *pi* (S. B.); — en toungouse, *biatga*, les vagues; — en mandchou, *bira*, rivière; — en albanais, *oui* et *vie*.

2. *Idem*, en mexicain, *atl*; — en vagoule, *atli*, le fleuve (mais cela tient à une analogie générale, *agua*, *ach*, *aa*, etc.).

3. *Idem*, en vilela, *ma*; — en norton-sund, *mooc*; — en tchoukiche, *mok*; — en toungouse, *mou*; — en mandchou, *mouke*; — en japonais *mys*; — en lieoukieou, *minzeu* (263).

4. *Idem*, en tamanaque, *nomo*; — en zamouque, *noumi*; — en tchoukiche et groenlandais, *nouna*, *noumi*; — en korïaque, *noutatout*.

PLUIE, en brésilien, *aneu*; — en japonais, *amé* (S. B.); — *idem*, en algonquin, *kemecan*; — en lesgien, *kema* (Job.).

VENT, en vilela, *uo*; — en ouagwa, *chuefu*; — en ostiak, *rot* et *uat* (V.). — On peut le rapprocher de *wad*, vent, en fehtwi; de *wai-kou*, sanskrit; *wiatr*, slavon; *veta*, islandais; *vavoth* et *avithuth*, dans deux dialectes perdus de la Skandinavie (264).

AIR, en delaware, *awonou*; — en miamis, *awannuech*; — en kirghiz et arabe, *aura* (S. B.); en sanskrit, *aci*. — En iotique, dialecte skandinave, *api* (265).

ANNÉE, en péruvien, *huata*; — dans un dialecte tchoukiche, *hiout*; — en albanais, *viet*; — en ostiak, *hoet* (S. B.); — en lieoukieou, *wadi*, mois. — En hindoustani, *wakha*, le temps (266).

(260) On peut en rapprocher le *sounna* des Goths et des Allemands, le *sol* des Latins et des Manni ou Scandinaves antérieurs aux Goths (V). *Edda sœmundina*, *afsimul*, strophe 16, et le *saulous* des Lithuaniens.

(261) Tii n'est qu'une terminaison commune en mexicain ou aztèque.

(262) Cette racine immense nous a offert un seul mot *congénère*, savoir : *tiba*, pluie, en ioukaghir. Le rapprochement est d'autant plus juste que *tebbes* et *debbs*, dans les langues lithuaniennes, signifient proprement le ciel, des nuages.

(265) M. Vater retrouve les mots américains dans le mot des Coptes et dans le *me* mauritanien. La ressemblance est parfaite; mais il faudrait savoir ce que M. Vater entend par *mauritanien*; quant au *egpte*, il a reçu beaucoup de mots asiatiques.

(264) *Edda sœmundina*, t. I, p. 264 *afsimul*, strophe 20.

(265) *Ibid.*, p. 265. Les lètes étaient antérieurs aux Goths; c'étaient les géants, les Enakim, les Païagons du Nord.

(266) La racine de tous ces mots paraît arabe.

MONTAGNE, en araucan, *pire* (nom particulier des Andes)..... En ioukaghkir, *pea* : — en ostiak, *pelle* ; — en aïno, dialecte caucasien, *pil*.

CHAMPS, en haïtien, *conouco* ; — en iakoute, *chouou* (V.) : — En japonais, *kouni*, district. En chinois, *koue*, royaume, région.

HAUTIER, en acésien, *pamdenou* ; — en moriwin, *pando* ; — en mockhan, *panda* (S. B.) ; — en ioukaghkir, *podannie*, haut, élevé.

RIVAGE, en ottomane, *cahti* ; — en iakoute, *kitta* ; — en lapon, *kadde* ; — en aïno, *kadaschma-kodan*, rivage en pente.

MEN, en araucan, *lauguen* ; — en toun-gouze, *lam* ; — en malai, *laout*..... Dans l'*edda-sæmundina*, *la* et *lægi* (267).

LAC, en hongrois, *to* et *ferto* ; — en aïno, *to*, un grand lac ; — en tchoukche, *taout-touga*, golfe de la mer ; — en mexicain, *atoyalt* ; — en lule, *tooson*.

FLEUVE, en groenlandais, *kook* ; — en kamtchadale, *kugh* ; — en samoyède, *kylye* (V.) ; — en chinois méridional, *kiang* ; — en tchoukche, *kiouk* ; — en kinalzi, *kytna* (chaîne un peu embrouillée).

2. *Idem*, en natchez et algonquin, *missi* ou *messé* (*Missi-Sipi*, *Miss-Ouri*, *Miss-Nipi*, etc., etc.) ; — en japonais, *mys*, eau ; — en iéoukieou, *minzon*.

ARBRE, en mossé, *ioukhoulhi* ; — en ostiak, *ioukh* (V.) ; — en ioukaghkir, *kiokh*, plante.

FORÊT, en nailowesse, *ochaw* ; — en zamuca, *ogat* ; — en tatar, *agaz* (V.) ; — en kaïjak, *kobogak*, un arbre ; — en afghan, *oha* (voyez *Herbe*).

2. *Idem*, en ottomane, *tahe* ; — en delaware, *tachon* ou *tauhon* (V.) ; — en iakoute, *tya* ; — en japonais, *tiitini*, bois. — En mongol, *tuéri*, pin. — Aux îles des Amis, *tohou*, espèce d'arbre.

3. *Idem*, en guarani, *caa* ; — en tupi, *ea-gua* ; — en omagua, *catu* ; — en vilela, *ca-kuï* ; — en maya, *kaas* ; — en malabar, *cadd*. — Tous ces mots se rattachent à ceux qui signifient *Herbe*, deuxième série.

ÉCONOM, en quichua, *cara* ; — en ostiak, *kar* ; — en tatar, *kaïri* ; — en permien et slavin, *kora* ; — en finnois, d'Olonetz, *kor* (V.).

PIERRE, rocher, en caraïbe, *tebou* ; — en tamacan, *tepow* ; — en galibi, *tobou* ; — en ynoï, *tabou* ; — en koliouche, *té* ou *tête* ; — en leshien, *teb*. — En aztèque, *tepetl*, montagne, rocher ; en turc, *tepe* ; — en mongole, *tabakhan* (pointe de rocher).

HERBE, en chiquito, *boos* ; — en mongol, *oubouzu*, en kalmouk, *obasyn* (V.). — En iakoute, *bosok*, une branche. — En langue de Kaïjak, *obovit*, plantes. — Aux îles

des Amis, *bougo*, arbre. (Voy. *forêt*, première série).

2. *Idem*, en omagua, *ca* ; — en gualeouze, *caa* ; — en hindoustani, *gas*. — En kamtchadale, *kakani*, le genévrier. — En birman, *d-khd*, une branche d'arbre.

POISSON, en quichua et en chili, *khalloua* ; — en cochimi, *cahal* ; — en maya, *cah* ; — en poconchi, *car* ; — en kaoljak, *kakhticui* ; — en koliouche, *chaat* ; — dans un dialecte tchoukche, *ikuklik* ; — en samoyède, *koual* et *karre* ; — en wogoule et ostiak, *khout* ; — en koïbale, *kholla*, en finnois de Carélie, *kala* ; — en tonquinien, *ca*.

2. *Idem*, en molina, *bilau* ; — en iakoute, *balyk* ; — en tatar, *baluk* ; — en russe, *belouga*.

OISEAU, en lamacan, *toreno* ; — en japonais, *tori* (V.). — En hindoustani, *tehour*.

OIE, en chipaway, *gah* ; — en chinois, *gouh* (V.). — En japonais, *gang* ; — en mandchou, *gashkan*, oiseau.

PAIX, en chikasaw, *kawtoo* ; — en wok-konsi, *ikettau* ; — en ostiak de Pompekou, *koita* ; — en akouscha et koubescha, *katz* ; — en jenzien, *ghieytie*.

NOURRITURE, en quichua, *miuennan* ; — en taïtien et aux îles des Amis, *maa* ; — en malai d'Asie, *meuennan* ; en japonais, *mokhi* ; (268) ; — en ingouche, en tonschetsi, *mak*, pain ou gâteau ; — en altikesch, *nikel*.

VIANDE, en mexicain, *nacatl* ; — en groenlandais, *nekké* ; — en tchoukche, *nakla* ; — en japonais, *niekf*. . . . (269).

Os, en tuscator, *ohskhérek* ; — en arménien, *oskor* ; — *idem*, en crech, *ifoni* ; — en japonais, *fone* (S. B.).

SANG, en totonak, *lacahui* ; — en tarahumar, *laea* ; — en ioukaghkir, *liopkol* ; — en hindoustani, *lohou*.

COCON, en tarahumar, *cotschi* ; — en chipaway, *cocootsche* ; en mongol, *khokhai* ; — en kathyen, *khai* (270).

CHIEN, en caraïbe, *caïcouthi* ; — en tarahumar, *cocotschi* ; — en kamtchadale, *kossa* ; — en kasikoumuck, *ketsehi*. — *Idem*, en cheroquée, *keira* ; — en ostiak, *koïra*. — *Idem*, en andi, aware et autres idiomes caucasiens, *khai* ; — en birman, *khout* ; — en aléoute, *ouïkook*.

BATEAU, en galilé, *canoua* ; — en haïtien, *canoa* ; — en aïno, selon la Pérouse, *kahané* ; — en groenlandais, *cayae* ; — en Amérique russe, *idem* ; — en samoyède, *cayoue kahn* (en all. *canot*).

MAISON, en mexicain, *calli*. . . . ; — en wogoul, *kol* et *kolla* ; — dans les langues germaniques et scandinaves, *halle*. — *Idem*, en lule, *ouya* ; — en aléoute, *ouludok* ; — en ouïgour, *ouyon* ; — en tatar, *oui*. — *Idem*,

aliments préparés avec ari.

(269) Les mots correspondants dans toutes les langues intermédiaires diffèrent absolument de ceux-ci. Même observation pour le mot suivant.

(270) *Ulagh-Bel*. *Epochæ Calliæorum*, ed. grav. p. G. Klaproth, *Mines d'Orient*.

(267) Voy. le registre des mots dans l'*edda-sæmundina*. Le mot signifie aussi tout fluide en général. *Liquor*, *liquidus*.

(268) Cette lacune dans la chaîne, du côté du nord, provient naturellement de ce que les habitants septentrionaux ignoraient l'usage du pain et des

en chikasa, *chookka*; — en kadjak, *chekli-cult*; — en japonais, *choukouteche*.

HOMME, en araucan, *auca*; — en saliva, *coco*; — en koliousche, *ka* et *akkoeh*; — en yeso, *okkai*; — en iakoute, *ago* (garçon). . . .; — en guarani, *aca*, tête.

2. *Idem*, en acadien, *kessona*; — en ostiak, *kassee*; — en kirghiz, *kese*; — en iakoute, *kisi* (S. B.). En iakoute, *kissa*, homme; — *kisa*, vierge, etc.; — en ouïgour, *kischou*.

FEMME, en saliva, *nacou*; — en penobscot, *neessewooch*; — en potawatam, *neouah*; — en tchoukche, *newem*, femme en général; *newaitchick*, jeune femme; — en samoyède, *neu*; — en ostiak et vogoul, *ne*; — en morlouan, *netsha*; — en akouska, *netach*; — en koubascha, *nem*; — en polonais, *niewiasta*. — En zend, *naeré*; — en pehlwi, *naerik*. — En hébreu, *nekebak*.

2. *Idem*, en mahacanni, *neewon*; — aux îles Carolines et des Amis, *wefaine*; — en bas javanais, *awernee* (271).

PÈRE, en mexicain, *talli*; — en moxa, *tatu*; — en atomite, *tah*; — en poronchi, *tut*; en tuscarror, *ata*; — en groenlandais, *atat*; — en kadjak, *attaga*; — en aléoute, *athan*; — en tchoukche, *atta* et *attaka*; — en kinaï, *tadak*; — en turc et tatar, *atta*; — en japonais, *tête*; — en sanskrit, *tadu*; en finnois de Carélie, *tato*; — en valaquo, *tat*.

2. *Idem*, en lule, *pe*; — en korianke, *pepe* (V.). — En yeso, *fun-pe*; — en birman, *pha*; — en chainois, *po*; — en sanskrit, *pida*.

3. *Idem*, en vilela, *op*; — en kalowski et assanien, *op* (V.).

4. *Idem*, en quichua, *yaya*; — en yakoute, *aya*; — en chiquito, *iyai*; — en chebay, *kaia*; en esclène, *ahai* (V.). — En aléoute, *athan*; — en iakoute, *agam* ou *ayam*; — en votiaik, *ai*; — en persien et siranien, *uie*.

MÈRE, en vilela, *nané*; — en malpoure, *ma*; — en cochimi, *nada*; — en mexicain, *nantli*; — en potawatam, *nana*; — en tuscarror, *anah*; — en pennsylvanien, *unna*; — en groenlandais, *anana*; — en langue de Kadjak, *anagah*; — en kinaï, *anaa*; — en aléoute, *anana*; — en kamtschadale, *nashk*; — en toungouse, *ané*; — en ioukaghir, *ania*; — en tatar, *anakai* et *ana*; — en ingouche, *nana*.

FILS, en vilela, *inake* (fils et fille); — en deux dialectes tchoukches, *iegnika* et *ri-naka*; — en tagale et malai, *anak*. — Les autres intermédiaires manquent.

2. *Idem*, en esraïbe, *katchi*; — en tchévé-misse, *keschi* (S. B.). — En iakoute, *kisim*, fille; — en kinaï, *kisma* et *kissua*, fille; — *kissikoia*, petite fille (Voy. Homme, deuxième série).

3. *Idem*, en penobscot, *namon*; — en samoyède, *niama* (S.). (272).

4. *Idem*, en maypou, *anis*; — en algon-

quin et chippaway, *ianis* (V.); — en ioukaghir, *antos*.

FÈRE, en araucan, *paani*; — en quichua, *pana*; — (en kadjak, *panigoga*, fille; — en ioukaghir, *paoutch*, sœur; en lieoukieou, *siempin*, frère aîné; — en hindoustani, *bein*, sœur; — en zingari, *pæn* (273).

2. *Idem*, en chippaway, *onnis*; — en algonquin, *anich*; — en japonais, *ani*, frère aîné, *ané*, sœur aînée.

3. *Idem*, en quichua, *huapuey*; en toun-gouse, *aki*. (V.). — En mandchou, *ago*; en tatar, *agha*; en ouïgour, *akd*; — en sino et en tshoukche, *aki*, frère cadet; — en koliousche, *achaik* et *achaika* (*achikik*, sœur); — en kinaï, *agala*, frère aîné.

Soeur, en onondaga, *akzia*; — en yeso, *zia*, sœur aînée; — en iakoute, *agassim*; — en lesgien, *akissio*.

ENFANT, en quichua, *huahua*; — en omagua, *idem* (274); — en ioukaghir, *oua*; — en aware, *uassa* et *uas*; — en vogoule, *uassum*.

TÊTE, en guarani, *aca*; — en omagua, *iaca*; en ioukaghir, *yok*.

OËIL, en chili, *ne*; — en shijon, *neoga*; — en mocobi, *nicota*; — en culaya, *nigne*; — en péruvien, *nahui*; — en catawba, *neetouth*; — en kinaïzi, *nagak*; — en kamtschadale, *nanit*; — en lieoukieou, *nie*; — (en boman ou birman, *ne*, le jour, la lumière); — en tcheekasse, *ne*; — en mongol, *nitoun*; — en kalmouk, *nidou*; — en haut-javanais, *netra*.

2. *Idem*, en mahacanni, *keerg*; — en seneca, *kakaa*; — en américaine russe, *kavak*; — en iakoute, *kasak*; — en tatar, *kys*; — en ouïgour, *kas*.

GOSIER, en yucatan, *cal*; — en kalmouk, *chol*; — en estonien, *kmal* (gosier et cou). (V.); — en iakoute, *kelda*; — en aware, *kaf*, bouche; — en afghan, *chule*.

LANGUE, en quichua, *kalli*; — en mongol et kalmouk, *kalen* et *kyle*; — en permien, *kil*; — en estonien, *keli*; — en finnois de Carélie, *kelli*. (V.).

DENT, en chippaway, *libbit*; — en ostiak, *tibue* et *lewa*; en samoyède, *tibbe*; — en aware, *ziu*, *zib*, *zabi*; — en birman, *tabu*.

MAIN, en chili, *kou*.....; à Nootka-Sound, *coucou*..... (275); — en ouïgour, *kol*; — en kaskoumuck, *kuæ*; — en aware, *kuær*; — en kaboutsh, *koda*.

2. *Idem*, en delaware, *nashka*; — en akouska, *nack* (S. B.); — en ioukaghir, *noyaa*.

OREILLE, en chili, *pilun*; — en ostrak et samoyède, *pil* (S. B. et V.). — Les intermédiaires ne sont pas connus.

VENTRE, en chili, *puc*; — en votiaik, *put* (S. B.). — Les intermédiaires connus diffèrent. On trouve chez les Batas de Sumatra, *boutoua*; — *idem*, en ande, *bubit*; — *idem*, en hindoustani, *pithe*.

(271) Ce mot se rattache aussi au mot madécasse *waanée*.

(272) On peut rapprocher *niama*, homme, mâle, en mandchou.

(273) Ce rapprochement ne paraîtra pas forcé à

ceux qui savent combien les noms exprimant les rapports de famille se confondent entre eux.

(274) Prononcez *hnoahoua*.

(275) Les langues comprises dans les deux langues offrent des mots tout à fait différents.

2. *Idem*, en delaware, *watchey*; — en finnois d'Olonetz, *waitscho* (S. B.).

PIED, en tuscarror, *auchsee*; — en kamtchadale, *ichouatchou*; — en iakoute, *attauch*; — en japonais, *aksi* et *atschi*; — en ouïgour, *ajak*.

2. *Idem*, en carallic, *nongouti*; en miamis, *nechtei*; — en ioukaghir, *noel*; — en samoyède, *nghé*.

FRONT, en pensylvanien, *kakatu*; — en touschi (caucasien), *kaka* (S. B.); — en dido (caucasien), *kaku*, bouche.

BLANK, en tarahumar, *etschagonala*; — en tatar, *sagal*; — en kalmouk, *sachyl* (V.); — en ouïgour, *ssachal*.

NOIR, en chili, *couri*; — en aïno, *kouni*; — en toukine, *koro*; — en kasikoumuck, *chourai*, la nuit (275*).

BLANC, en lule, *poop*; — en vilela, *pop*; — en chiquiton, *pouroibi*; — en zamuca, *pororo*; — en ioukaghir, *poinnei*.

BLANC, en yucatan, *zac*; — en totonaque, *zaca*; — en mongol, *zagan* (V.).

ROUGE, en mexicain, *castic*; — en hiriri, *koutzou*; — en kadjak, *kouightoak*; en japonais, *koutzou*, beau éclatant.

NOU, en groenlandais, *attaek*; — en tatar, *at*. — *Idem*, chez les femmes caralibes, *nire*; — en mongol, *nyre* (V.); — en kadjak, *athka*; — en aléoute, *asia*; — en iakoute, *aatta*.

AMOUR, en quichua, *munay*; — en sanscrit, *manya* (V.); — en teutonique, *minne*, mais les intermédiaires manquent.

DOULEUR, en quichua, *nanay*; — en ottomane, *numy*; — en toungouse, *anan* (V.); — en aléoute, *nanalick*.

DIEU, en quichua, *pacha-cama*; — en japonais, *kammi* (*kham*, en sanscrit, en malakare, en miltanien, *le soleil*).

2. *Idem*, en aztèque, *teo*; — en sanscrit, *deva*; — en zend, *dio* et *dev*; — en grec, *theos* — en latin, *deus*, *seigneur* ou *prince*; — en araucan, *toqui*, du verbe *toquin*, commander; — en aléoute, *tokok*; — à Atchem, en Sumatra, *tokko*.

MANÈGE, en cora, *rua*; — en tarahumar, *coa*; en mexicain, *qua*; — en aléoute, *kaangen* (nuangez); en japonais, *eira*; — en allemand, *kauen*, mâcher.

JE, pronom, en delaware, *ni*; — en tarahumar, *ne*; — en mexicain, *nehuatl*; — en matoure, *ne* (S. B.).

Idem, en guaicure, *am*; — en abissou, *aym*; — en rogoule, *am*; — en waicure, *be*; en mongol, *toungouse*, et *mandchon bi* (V.).

2. *Idem*, en yaydols, *dee*; — en mikteque, *di*; — en aydi (caucasien), *den*; — en aware, *dida*, moi-même.

3. *Idem*, en lule, *guis*; en totonak, *quit*;

— en kadjak, *khoui*; en aléoute, *kien*; — en kamtchadale, *komma*, je; — *kis*, toi; — en tonngouse-lamoute, *kic*, je et moi; — *kou*, toi.

4. *Idem*, en nadawersien, *meo*; — en iakoute, *min*; — en ioukaghir, *matak*; — en finnois et japonais, *miya*.

TU, pronom, en huastique, *tata*; — en ioukaghir, *tat*; — en mexicain, *te-huati*; — en siriaïne, *tor* (V.).

IL, pronom, en tarahumar, *iche*; — en huastèque, *jaja*; — en mexicain, *yehuatl*; — en tagale et malai, *iya* (V.).

NOUS ET VOUS, en Mocobi, *ocom* et *ocomigi*; — en guaicure *oco* et *acami diguagi*; — en Abipon, *akam* et *akamyl*; — en malai, *camy* et *kamy*; — en tagalien, *camon* et *camo* (V.).

OUI, en galibi, *teré*; — en samoyède *terem* (V.).

2. *Idem*, en ottomane, *kaa*; — à Noota-sound, *ai*; — en kadjak et aléoute, *ang*; — aux Îles Sandwich, *ai*; — en iakoute, *ak*; — en ostiak et aléoute, *aa*; — en mexicain, *yye*; — en nicami, *iyé*; — en jotonek, *ya*; — en toungouse, *ya*; — en aléoute, *je*; — en finnois, etc., *ya*.

UN, en mexicain, *ce*; — en yeso, *zenet-soub*; — en kabardieu, *ze*; — en aware, *zo*.

2. *Idem*, en laymon, *tejoc*; — en betoi, *edojojoi*; — en japonais, *tijido*, une fois; — en birman, *thit*; — en lieoukicou, *lids* ou *idshi*.

DEUX, en jimas, *kak*; — en iakoute, *ike*; — en aware, *ke*; — en permien, *kik*; — en estonien, *kaks*.

TROIS, en totonak, *toto*; — en tagale, *tatto*; — en chippaway, *taghi*; — en malai, *tiga*; — en chili, *koule*; — en ostiak, *koliv*; — en estonien, *kolm*; — en yarun, *tarunt*; — en nouveau-zélandais, *toroa* (V.).

QUATRE, en araucan, *meli*; — en birman, *leh*.

CINQ, en iroquois, *wisk*; — en iakoute, *bes*; — en estonien, *wis*; — en japonais, *wit*.

2. *Idem*, en totonak, *tai*; — en samoyède, *tetti* (V.).

HUIT, en pimas, *kikia*; — en permien, *kikiamis* (V.).

NEUF, en quichua, *yzew*; — en aware et andi, *isch*.

Observation. — Valer a trouvé trente et une analogies de mots entre les langues amérindiennes et européennes. Mais sur ce nombre, treize proviennent des langues finnoises et se rattachent, comme celles qui viennent du scandinave, à la chaîne des idiomes du nord de l'Asie. Quelques autres sont fondées sur des erreurs; par exemple, *ystic*, froid, en mexicain, ne se rapporte pas au basque *otza*,

(275*) Les Touskins étaient une horde au nord de la Chine. Le mot *koro* répond au tatar *kara*, ainsi que plusieurs autres mots touskins. Les Chinois en

avaient fait *kolo*. Il se pourrait que *coro*, noir, en aymar, et *cogoum*, nuit, en tarahumar, vissent de la même souche.

mais au scandinave *iis*, à l'ostiak *jech*, etc., etc.

Le même savant a indiqué trente-trois analogies entre les idiomes africains et américains. Il aurait pu ajouter les suivantes :

Soleil, *veiou*; en galibi; *weye*, en yaô. — *Guscia*, sur la Côte-d'Or; — *ciucia*, en sipina; — *ouai*; en watie, dialecte des Etats-Unis.

Mais *is* en iule; — *isanga*, en koussa; — *idegh* en barabra. — Je, *di*, en miztèque; — *diu* et *di*, en koussa.

Il nous semble que ces mots, se trouvant dans l'Amérique méridionale à côté des mots malais, indiquent l'arrivée d'une colonie de Malais mêlés de Madécasses et de Cafres.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES AMÉRICAINES.

I. — LANGUES DE LA RÉGION AUSTRALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Pécheraiia.
Patagon.
Teibuciel.

FAMILLE CHILIENNE :

Chilien propre ou Araucan.
Hispano-Chilien.
Yuta-Huilliche.

II. — LANGUES DE LA RÉGION PÉRUVIENNE.

Aquitquedichga.
Ninaquiguila.
Machikuy.
Mataguayi.

FAMILLE MOCORY-ARIPON :

Macoby.
Aripón.
Agniot.
Pitilaga.
Toba.
Chumipy.

FAMILLE VILELA-LULE :

Vilela-Lule.
Puquint.
Yunka-Mochika.

FAMILLE PÉRUVIENNE :

Péruvienne ou Quichua.

Aymara.
Scires.
Zamua.
Chiquitos.
Molimi.
Itomami.
Cayubab.
Carapachos.
Piri.
Comavi.
Aguanos.
Aissuarua.
Sapibocoi.
Herisebocoua.
Mure.
Canisiana.
Cellae.
Cunivos.
Campa.
Pamos.
Xeberos.
Capanagua.

III. — LANGUES DE LA RÉGION GUARANI-BÉSILIENNE.

Charrua. Mirmane. Guenoa. Kasigua.
Guachika.
Echibie. Guayana. Guayaki.

FAMILLE GUARANI :

Sud-Guarani. Ouest-Guarani. Est-Guarani ou Brésilienne. Omagua.
Patoa.
Carijes.
Bugres.

FAMILLE PURIS :

Purya. Carandos. Curapos.
Guaru.
Botecudos.

FAMILLE MACHACARIS-CAMACAN :

Machacarisi. Macanis. Patachos. Camacan. Menieng. Camacaens. Spiz-Martins. Malali.

Kiriri ou Cariris.
Gamellaa.
Timlyras.
Mannajoa. Ge ou Geico? Mundru.
eaa. Araras.
Jummas.
Mauha.
Parintintins.
Amdrus.
Coretus. Mura. Purapurua. Calvixia. Maraulas.
Meyuruna.
Cataquinas.
Urubus.
Gemias.
Caxaxis. Toquedas. Uacrauhas.
Maturua.
Buges.
Apenaris.
Chibaras.
Tapaxauas.
Urayacus. Culinos. Chimanos. Abalaa.
Cahyxy. Cautaros. Lamhys. Uru-
curany.

FAMILLE PATAGUA GUAYCURE :

Guayacurus.
Pagagua.
Lenguas.
Enimago.
Gentuse.
Cahana.
Chacrisnas. Guanos. Bororos. Parycis ou Pareals.
Guatos. Baccachiris. Pammaz. Sarummas.
Tamarés. Paccahas. Uhayhas.
Mamborés. Appiaras. Tappéragues.
Guapindayas.
Ximbinas. Aracis. Cayapos. Chavanta. Xerenies.
Noroguasés. Appyoages. Pochety.
Carajas?
Javabé?

IV. — LANGUES DE LA RÉGION ORÉNOCO-AMAZONE OU ANDES-PARIME.

FAMILLE CASIRI TAMANIQUE :

Caribe. Chaymas. Unmanagotte. Palenes.
Guarite. Parigotos. Tamanaque. Guayanos.
Guaranos. Arawaque.
Roucouyenne. Oyampis. Emerillon.
Guaharibo. Maquiritoré.
Guayacas. Guahiva ou Guogivis.
Guamas. Yaruros ou Japua.
Otoman ou Otunnaque.
Manitvitana. Marepizanos.
Manao. Mirsnhas. Barés.
Baunylas. Arilhiys. Usupes.

FAMILLE SALIVA :

*Saliva. Atarcs. Quagras ou Mapoje.
Macos ou Piranos.*

FAMILLE CAVERE-HAYTUBE :

*Canere ou Cabre. Pareui.
Caaypunabis. Maypare.
Mosos. Mepparys? Achaguo.
Chibcha ou Mozeaa.
Goahiros. Cunacunas. Cocinas.
Cartann. Copin. Popayann.
Paes ou Paos. Guannuca.
Coranuca. Citraus. Chneos.
Neivas. Audakies. Panches. Timu-
naea. Darici. } Sans intérêt.
Guaimies. Cascajral. Xiharos. Mai-
nas. Andoas.
Ayacore. Parans? Encabellada.
Quintua. Cofane.
Yquitos. Uarinas. Yancaros.*

FAMILLE TADERA-BETHI :

*Yncara.
Bethi.
Ele.
Pinches.*

V. — LANGUES DE LA RÉGION DE GUATEMALA.

*Changuenes. Tausas ou Xicquea.
Terrabas. Sambon. Lencan.
Torresques. Alhatuinas. Jaras.
Urinamas. Taus.
Cayecaras. Cautas Fantasinias.
Chontal. Izil-s. Motueaa.
Populaca. Queechi.
Nahuat. Acalaes.
Chnri. Mopanes.
Sinea.
Alaguillac.
Mascos ou Mosquitos.
Poyzia. } Sans intérêt.*

*Chol ou Chiles.
Lacandonos. } Sans intérêt.*

FAMILLE MAYA-QUICHE :

*Maya ou Yucatac. Cuba. Haiti?
Porto-Rico? Jamaïque. Caichi.
May ou Poranum. Quiche.
Kuchiquel. Zutngil.
Kachi. Pocouchi.
Tzendal.
Chiapaneca.
Queleues. } Sans intérêt.
Zuques.*

VI. — LANGUES DU PLATEAU D'ANAHUAC OU DE LA RÉGION MEXICAINE.

*Populaca. Chochna. Mazatera. Mixo. Chihuitaca.
Misteca. Zapoteca. Totontara. Matlazinga.*

FAMILLE MEXICAINE :

*Mexicaine ou Azèque.
Pipil. Cora.
Huasteca. Chiltlateca. Othomi.
Tlapanèque. Tazaque. Pirinda.*

VII. — LANGUES DU PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE DU NORD ET DES PAYS LIMITOPHES À L'EST ET À L'OUEST.

*Tepehuana. Topia. Tubar.
Gualala. Guazave. Huile. Zoé. } Sans intérêt.
Gaimor. Pima.*

FAMILLE TARAHUMARA :

*Tarahumara. Opata. Endere.
Moha. Onava. Nuro. Comaripa.
Tecoripa.
Aibirra. Sisibotari. Batuca. So-
nora. } Sans intérêt.
Heri.
Allighewi ou Talligewi.
Yumaa. Casaa-Grandes? } Sans intérêt.
Moqui? Yablpoia.
Aparheca.*

FAMILLE PANIS-ABEAPAHOS :

*Pawne ou Panis-Blancs. Arrapahos. Kaskoia.
Panis-Noirs ou Ricaras. Cavenavian.
Tovioche-Tarakeuoes. Keres. Jetans. Tetana ou
Camaaches.
Kiexaya. Yuta.
Taucarda. } Sans intérêt.*

FAMILLE CADDO :

*Caddax. Yattasees. Adaise. Nacogdoches.
Keychira.
Beilies. Aliches ou Eyeciah. Accoe-
sows. Mayes. } Sans intérêt.
Atincapas. Chetimachas. Appaloua.
Pasengolas. Bolutas. Appalaches.*

VIII. — LANGUES DE LA RÉGION MISSOURI-COLOMBIENNE.

FAMILLE COLOMBIENNE :

*Colombienne-Supérieure. Colombienne-Inférieure.
Maltomah. Shakala. Serpent.
Susce. Pargan. Glegonne ou Sha-
rha. Nacotetaina. } Sans intérêt.
Atush.*

FAMILLE SIOUX-OSAGES :

*Sioyx. Winabago. Ottos. Miscuri. Kauch.
Omawhow.
Mintares? Corneille? Mandane? Quampowa.
Onage.*

IX. — LANGUES DE LA RÉGION ALLÉGHANIQUE ET DES LACS.

*Timucana. } Sans intérêt.
Bahama.*

FAMILLE MOBILE-NATCHEZ OU FLORIDIENNE :

*Natchez. Creek. Chickasaw. Choctah.
Cherokee. Mobile.*

FAMILLE WOCOWA-KATARDA :

Wocowas. Katakha.

FAMILLE MOHAWAK — HURONE OU IROQUOISE :

*Mohawak. Onéida. Onondagos. Senecas. Cayugas.
Tuscarora. Nuyckmaer. Wyandots. Hurons. Mo-
chelagna.*

FAMILLE LENNAPE, CHIPPAWAYS-DELAWARE OU ALCON-QUINO-MOHEGANE :

*Savonen. Sakis. Ottagamis. Menomene? Miamis-
Illinois. Pampticangh. Lennape ou Delaware.
Sankitani. Narrangueui. Natiks. Pawhattan.
Mohyann. Abenagui. Eteckmines. Goupeica ou
Micmak. Algonquian-Chippaway. Kuistenox.
Stoffe Sketapushotah. Cheppewyan propre. Ta-
callies ou Carrier.*

X. — LANGUES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Pericu. } Sans intérêt.

FAMILLE WA'CTE :

W'acture. Uchiti.

FAMILLE COCHINI-LAYMONA :

Cochini propre, Laymona.
San-Diego. Sans intérêt.
Santa-Barbara. Enlène.
Ruinsen.

FAMILLE NATALANS-QUIROTES :

<i>Matalans, Salsen, Quirotes.</i> Gulmeu-Sonomi, Suisum-Tamas. Chulpon-Tcholoroues, Ublato. Hanakalals, Luckansa. Shalalals, Cookoose, Killamuks. Quinnoclant, Quinults. Noulka ou Wakash. Samnon. Village des Amis. Détroit Fulbug. Ile de la Reine-Charlotte.	} Sans intérêt.
--	-----------------

FAMILLE KOLOUCHÉ :

Kolouché propre.
Tchinkiane.
Port des Français.
Ougajakhuonize, Kimalize.

XI. — LANGUES DE LA RÉGION NORDÉALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

FAMILLE DES IDIOMES ESKIMAUX :

Eskiman, Tchouatche Konega, Atentien.
Aglemont ou Tchouatche-Américain.
Tchouatche-Asiotique.

AMÉRIQUE DU NORD, description. Voy. *BOMKALE (Région)*, et *CÔTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD*.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, description des antiquités, ruines, traditions, mœurs, etc. Voy. *ONÉNOCO-AMAZONE*.

AMÉRIQUE, rapport sur les langues de ce continent. — Voy. note II à la fin du volume; et l'Introduction, § IV.

AMHARIQUE, langue sémitique appartenant à la branche abyssinique. L'amharique comprend les langues suivantes, parlées dans les confins de l'ancien empire d'Abyssinie :

1° L'AMHARIQUE parlée dans la plus grande partie de l'Abyssinie, à l'ouest et au sud du royaume de Tigré. Les pays où l'on parle cette langue sont les royaumes actuels d'Amhara, d'Ankober, d'Angote et l'Etat d'Amhara; ensuite la province de Lasta et quelques autres districts dépendants du royaume de Tigré. La langue amharique est aussi parlée et écrite par les Gallas, sujets de Liban, qui ont embrassé le mahométisme et qui sont les moins sauvages de cette puissante nation. Selon Hervas, le dialecte du *Concan*, partie de la vaste province de Dembea, serait la langue amharique écrite. Depuis l'extinction de la dynastie des Zagée, qui résidaient à Axum, dans le royaume de Tigré, arrivée dans le XIV^e siècle, l'autorité étant passée entre les mains de princes qui parlaient la langue amharique, celle-ci devint l'idiome de l'acour et du gouvernement. Il paraît que depuis lors, on commença à l'écrire, en se servant de l'alphabet ghez, au-

quel on a ajouté sept caractères pour exprimer des articulations particulières à cette langue. On le considéra communément comme un syllabaire composé de 231 signes syllabiques, dont 20 appartiennent aux diphthongues. Plus de la moitié des mots amhariques se trouvent dans le ghez, quoique la construction et la grammaire en soient entièrement différentes; sa prononciation est moins dure que celle du ghez, mais cet idiome n'a pas à beaucoup près cette variété de formes grammaticales, qui est un des caractères principaux des langues sémitiques.

D'après quelques savants (Scholtz, Salt, etc.), c'est encore dans l'amharique que l'on comprendrait.

2° Le SEMIEN, parlé dans la province de ce nom, qu'on appelle aussi Saaman; il appartient au royaume de Tigré.

3° L'ARRIKO, parlé par les habitants d'Arrikio, ville située à l'ouest de Massoua, sur la côte de la mer Rouge, dans le Troglodytisme. C'est un langage très-mélangé d'arabe, de ghez et d'amharique.

4° Le NAREA, parlé dans le royaume de Narea, dont les habitants sont les plus blancs de toute l'Abyssinie. Il paraît que les *Gougas* parlent un dialecte de cette langue, ou du moins un idiome qui en diffère peu.

5° Le DEMBEA, parlé dans une partie de la province de Dembea, comprise dans le royaume d'Amhara. La classification de ces dernières langues ne paraît guère reposer que sur des conjectures. Il en serait de même de quelques autres dialectes, l'*adari*, l'*afar*, le *soumalé*, le *saho*, la langue des Danakil et des Adalé, la langue du pays de Harar ou Hurrar (276).

ANAHUAC. Voy. MEXIQUE.

ANALOGIE du congo et du grec. Voy. CONGO.

ANALOGIE, a-t-elle été l'origine du langage. Voy. LANGAGE.

ANALYSE, sa nature chez l'enfant. Voy. l'Essai, § I^{er}.

ANARIENNE, origine et nature de cette écriture. Voy. CUNEIFORMES.

ANDES-PARIMÉ. Voy. ONÉNOCO-AMAZONE.

ANGLI. Voy. SAXONE.

ANGLO-BRITANNIQUE (BRANCHE), appartenant à la famille des langues germaniques.

Cette branche comprend les deux idiomes suivants :

1° ANGLO-SAXON, formé par le mélange des idiomes que parlaient les *Angles*, les *Saxons* et les *Jutes*, qui, au V^e siècle, s'emparèrent de l'Angleterre, où leur langue se conserva successivement en trois dialectes principaux, qui constituèrent l'anglo-saxon, nommé ainsi depuis pour distinguer l'anglais ancien de l'anglais moderne. Cette langue n'emprunta que fort peu de chose au celtique des habitants primitifs. Le nouvel idiome qui sortit de ces trois dialectes qui ne se

distinguaient que par des différences insignifiantes, est pour l'anglais ce qu'est le latin pour l'italien et l'espagnol. Il paraît avoir été plus harmonieux que l'anglais propre, dans lequel des mots sonores tels que *name, urna, villa* (nom, outre, vouloir), sont devenus les termes sourds et peu gracieux de *name, our, will* (prononcez: nème, our, ouïl).

L'invasion des Danois et leur domination ne firent pas éprouver à l'anglo-saxon d'altération matérielle. L'idiome des nouveaux conquérants et celui des premiers étaient, en effet, si étroitement apparentés, qu'à l'époque des premières tentatives des hardis pirates du Nord contre l'Angleterre, nous voyons la roi Alfred se déguiser en barde pour pénétrer dans le camp ennemi et y chanter en saxon, devant les Danois, qui comprennent parfaitement le sens de ses vers. Depuis plusieurs siècles cette langue est entièrement morte, mais à cause de son importance littéraire on l'enseigne dans les établissements publics anglais. Riche en racines et en images, l'anglo-saxon est pauvre en formes grammaticales, mais sa littérature est une des plus importantes et des plus curieuses du moyen âge; plusieurs de ses ouvrages ont été traduits à cette époque en vieux français et en vieux allemand. Le savant Rask considère l'anglo-saxon comme une langue intermédiaire entre l'islandais et le teutonique ou le haut allemand. De même que les poètes islandais, allemands, franques, finnois et autres, les plus anciens poètes anglo-saxons préféraient l'allitération ou la répétition des mêmes lettres, soit à la rime, soit au rythme. Dans la syntaxe, l'anglo-saxon se rapproche bien plus de l'allemand et du latin que de l'islandais, ce qui se remarque surtout dans ses plus anciens âges, et ce qui peut résulter, soit de la direction que les moines lui imprimèrent, soit peut-être encore de l'influence des anciennes formes grammaticales du saxon primitif et du dialecte des Angles. Son orthographe est très-incertaine.

2° ANGLAIS, parlé en Angleterre, dans l'Ecosse orientale et méridionale, dans une

partie de l'Irlande et de la principauté de Galles, dans les villes principales et par les personnes les plus instruites du reste de l'Ecosse, de l'Irlande, de la principauté de Galles, des îles de Shetland, Jersey et Guernesey, par les descendants des *Anglais*, et par plusieurs autres individus dans l'Asie, l'Océanie, l'Afrique et l'Amérique anglaises; en outre par la plupart des habitants de l'Amérique-Fédérée; l'anglais est parlé aussi par un grand nombre de personnes de différentes nations dans toutes les parties du monde à cause de son importance littéraire, politique et commerciale; ce sont surtout ces dernières causes qui le rendent très-commun dans le royaume de Hanovre, dans les îles Ioniques, le groupe de Malte, en Portugal, au Brésil et dans la république d'Haïti. La langue anglaise est un mélange d'anglo-saxon et de français neustrien ou franco normand, avec quelques mots celtiques et plusieurs autres romans (277). Très-riche et très-énergique, l'anglais est le plus simple et le plus monosyllabique de tous les idiomes de l'Europe, et celui dont la prononciation diffère le plus de l'écriture. Il n'a que deux inflexions pour les substantifs, six ou sept pour indiquer les différentes personnes et les divers temps des verbes; il ne reconnaît de sexe que dans les objets qui en ont réellement; l'adjectif, le participe et l'article y sont indéclinables. Ce n'est que sous Édouard III qu'il devint la langue du gouvernement; depuis lors il se fixa et se perfectionna de plus en plus. C'est vers le commencement du XVII^e siècle que cette belle langue prend son développement méthodique, et c'est vers les premières années du XVIII^e qu'elle acquiert les formes fixes et invariables. La langue anglaise occupe une des places les plus éminentes dans l'Europe littéraire; elle se place avec avantage à côté des langues les plus finies, elle brille au premier rang par l'énergie. Chez elle la concision n'ôte rien à la grâce; sur la lyre ses accords sont mâles et harmonieux; comme ses sœurs du Nord, elle peint admirablement tous les grands effets de la nature;

naires de la vie, ceux de l'agriculture et ceux des arts mécaniques les plus anciennement connus. Si, pour nommer une même matière, la langue possède deux termes, l'un d'origine gothique et l'autre d'origine romane, le premier la désigne ordinairement comme produit naturel et le second dans l'état où l'a transformée l'industrie; et, s'il existe deux expressions synonymes, celle d'origine septentrionale y est communément considérée comme la plus poétique. Beaucoup de mots saxons même, qui sont aujourd'hui hors d'usage dans le style familier, se retrouvent dans celui de la poésie avec un caractère éminemment pittoresque.

On trouve, dans les écrits des deux plus grandes notabilités littéraires anglaises de ce siècle, Byron et Walter Scott, une tendance marquée à faire dominer l'élément saxon; mais dans un certain ordre de littérature légère et dans le style familier de la conversation, surtout dans les hauts écrits, on remarque une tendance tout aussi marquée à employer les dérivés méridionaux et les mots purement français ou italiens.

(277) Les idiomes opposés du Nord et du Midi se sont fondus dans l'anglais; mais les premiers ont eu à sa formation la part la plus considérable. Le philologue américain Duponceau pense que le nombre des racines gothiques y est aux autres dans le rapport de plus de trois à un. Contrairement à cette opinion, cependant, l'auteur d'un mémoire couronné par l'Institut il y a quelques années, M. Thomeyer, démontre que sur 45,566 mots, l'anglais en a emprunté 29,854 aux langues romanes et seulement 15,550 aux langues teutoniques. Il n'en dit pas plus de 88 aux langues tudesques. Quant aux 224 restants, l'origine en a paru douteuse à notre auteur. Quelle que soit la proportion dans laquelle ces idiomes ont concouru à la composition du vocabulaire de la langue anglaise, ce sont leurs racines que l'on trouve dans sa grammaire; presque tous ses verbes, la totalité de ses particules, et enfin les mots qui constituent la charpente de la langue, sont d'origine septentrionale.

L'anglais a surtout retenu du saxon les termes exprimant les choses nécessaires aux usages urdi-

comme langue de la politique et de l'éloquence parlementaire, elle est sans rivale; elle tonne à la tribune, et sa franchise égale son abondance. La littérature anglaise, qui, comme plusieurs autres, commença dans le *xii^e* siècle par des traductions et des chroniques, atteint le plus haut point de splendeur dans le *xvii^e* et le *xviii^e*. Aussi riche que variée, elle est maintenant la digne rivale des littératures les plus célèbres du globe. Ses plus anciens monuments sont : Un hymne à la Vierge par un certain Godric mort en 1170; la traduction du roman du Brut de Wace par Layamon ou Lazamon, et la paraphrase des Évangiles par Orm Ormin, du *xii^e* siècle; le *Castel of love* de Robert Crosshead, de la première moitié du *xiii^e* et la Chronique de Robert Gloucester de la seconde moitié du même siècle; les ouvrages de Robert Brunne, Chaucer, Davie Adam, John Gower et Robert Langland, l'auteur de la célèbre satire connue sous le titre de *Visions de Pierre Ploughman*, qui sont tous du *xiv^e* siècle. Il nous semble qu'on pourrait distinguer dans l'anglais les quatre dialectes suivants, subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés : l'anglais proprement dit, qui, poli par Chaucer dans le *xiv^e* siècle, devint la langue écrite et générale de toute la nation; ses principaux sous-dialectes sont ceux de la *Cité de Londres* (le *Cookney*), d'*Oxford*, de *Somerset*, du *Pays de Galles* (anglais) de l'Irlande (anglais); ensuite le *Journing*, parlé dans le Berkshire, et l'idiome rustique de *Suffolk* et de *Norfolk*. L'anglais-northernien, qu'on pourrait aussi appeler *dano-anglais*, à cause du grand nombre de mots danois qu'il a conservés, et où il faut distinguer les trois sous-dialectes de *Yorshire*, de *Lancashire*, de *Cumberland* et *Westmoreland*. L'écossois ou *anglo-scandinave*, où il faut aussi distinguer : l'écossois proprement dit, ou *Lowland-Scotch*, parlé autrefois à la cour des rois d'Écosse, dans lequel Jacques V a écrit des poésies assez gracieuses, Ramsay a composé une pastorale, dont la grâce naïve rappelle parfois tout le charme de l'*Aminia* du Tasse, et que Burns a ennobli récemment par des chants pleins de verve et d'originalité; le *border-language*, idiome mêlé, parlé dans les provinces frontalières de l'Écosse méridionale; il est remarquable par ses *ballades* ou chants populaires; et l'idiome des îles *Orcaïdes*, qui est mêlé de beaucoup de mots norvégiens. L'anglais-ultra-européen, parlé dans toutes les colonies anglaises et dans les États-Unis; c'est l'idiome que parle un plus grand nombre d'habitants dans le Nouveau-Monde.

ANGLO-SAXON. Voy. ANGLAIS-BRITANNIQUE.

ANGOLA. Voy. CONGO.

ANNAMITE. Voy. INDO-CHINOISE.

ANQUETIL DUFERRON, fonde la science des langues orientales. Voy. l'Introduction, § II.

ANTILLES. Voy. CARIBE.

ANTIQUITE DE LA HAUTE ASIE, a

donné lieu à des hypothèses mal fondées. Voy. TARTARES.

ANTIQUITÉS ET RUINES DE LA RÉGION DE GUATÉMALA. Voy. CUOL, MAYA-GUICHE, GUATÉMALA.

ANTIQUITÉS ALLIGHEVIENNES. Voy. ALLIGHÉWI, — et note I, à la fin du volume.

ANTIQUITÉS CELTIQUES (PRÉTENDUES). Voy. note VI, à la fin du volume.

ANTIQUITÉS DU MEXIQUE. — Voy. note XIX, *ibid.*

ANTIQUITÉS DU PEROU. — Voy. note XX, *ibid.*

ANZICO. Voy. CONGO.

APACHES, langue du plateau central de l'Amérique du Nord, parlée par les Apaches, nation très-nombreuse, divisée en plusieurs tribus répandues depuis l'intendance de Saint-Louis de Potosi jusqu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Californie, et qui paraissent parler des dialectes très-différents dont quelques-uns pourraient bien être regardés comme des langues sœurs. A l'exception de quelques tribus fixées au sol, et qui ont la civilisation des *Indios de paz*, les Apaches sont nomades, ennemis des *Jetans* et plus encore des Espagnols; ils tiennent ces derniers dans un état perpétuel d'alarmes par leurs attaques aussi terribles que fréquentes; la plupart de leurs guerriers sont montés sur des chevaux et armés de longues lances. Les principales tribus des Apaches sont : les *Apaches-Paraones* et *Mescaleros*, qui demeurent entre les fleuves *Puerco* et *Del Norte*; les *Apaches-Gilenos*, qui errent près des sources du *Gila*; les *Apaches-Mimbrenos*, qui vivent dans les ravins sauvages de la Sierra de Acha et de celle du los *Mimbros*; ces tribus sont les plus nombreuses. Viennent ensuite les *Apaches-Chiricaguas*, qui demeurent au sud-ouest des *Mimbrenos*; les *Apaches-Tontos*, qui vivent sur le bord méridional du *Gila*; les *Apaches Llanceros*, à l'est de la grande chaîne, sous le 38^e parallèle et à la longitude occidentale de 100 degrés, et les *Apaches-Lipanex*, plus à l'ouest vers le 104^e méridien. Selon Pike, les *Nanahas*, qui errent au nord-ouest de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique, parlent la langue des Apaches, et en sont par conséquent une tribu. Il paraît aussi que les *Nabajos*, qui demeurent le long de la rive méridionale du *Yaquesila*, sont une autre tribu de cette nombreuse nation.

APPALACHES, langue du plateau central de l'Amérique du Nord, parlée par les Appalaches, nation jadis nombreuse et puissante, qui donna le nom à la grande chaîne qui, réunie à l'*Alleghany*, traverse la région Atlantique du territoire des États-Unis. Les Appalaches quittèrent la Floride occidentale pour venir s'établir à l'ouest du Mississippi sur les rives du fleuve Rouge, où on les trouve encore, mais en petit nombre. Voy. MOBILE.

AQUITANI. Voy. IBERIENNE.

ARABE (LANGUE), une des principales branches de la famille sémitique. Elle comprend :

1° L'ARABE ANCIEN, idiome éteint, parlé autrefois dans l'Arabie. On a coutume de le diviser en deux dialectes principaux, nommés l'un *himyarite*, l'autre *koreisch*.

L'*himyarite* était encore parlé dans l'Yemen au xiv^e siècle (Soyouthi). Cette langue est analogue à l'éthiopien ou ghez. L'*ekhili* ou *mahri*, parlé aujourd'hui entre le Hadramaut et l'Oman (Mahrah, Mirbat et Zéfar), serait un reste de l'ancienne langue himyarite expulsée d'une partie de son domaine par l'arabe *koreischite*, lorsque celui-ci fut devenu inséparable de la conquête musulmane. Dans la seule région de Mareb, l'exploration de M. Arnaud [1843] a ajouté aux inscriptions déjà connues, cinquante six textes nouveaux, et la mine à exploiter sur ce point serait en quelque sorte infinie. Les essais de grammaire donnés par M. Fresnel et le recueil de mots et de phrases de M. Krapf ont mis hors de doute le caractère sémitique de l'*ekhili*, cependant avec quelques affinités avec le copte et l'amharique ou influences couchites (278).

L'alphabet himyarite prorède de droite à gauche comme tous les alphabets sémitiques. C'est le même que celui que les historiens arabes désignent par le nom de *musnad*. Toutefois la ligne de démarcation qui existe entre le caractère himyarite et les autres alphabets sémitiques, est si profonde, qu'il faut supposer que la séparation remonte à une haute antiquité. Peut-être la tradition du séjour des Phéniciens en Arabie (Voy. Hémanique), et sur les bords de la mer Rouge, trouverait-elle en ceci quelque confirmation. M. Fresnel admet comme incontestable que l'*ekhili* est un reste de la langue de Cousch (279). Toutefois des exégètes de premier ordre, tels que Giesénius, ont nié qu'on dût chercher des Couchites ailleurs qu'en Afrique.

Le *koreisch* était parlé dans l'Arabie occidentale et surtout aux environs de la Mecque. S'il fallait en croire les philologues arabes (Soyouthi, etc.), la langue arabe serait le résultat de la fusion de tous les dialectes, opérée par les *Koreischites* autour de la Mecque. Les *Koreischites*, d'après ce système, gardant la porte de la Caaba, et voyant affluer dans leur vallée les diverses tribus attirées par le pèlerinage et les institutions centrales de la nation, s'approprièrent les finesses des dialectes qu'ils entendaient parler autour d'eux; en sorte que toutes les élégances de la langue arabe se trouvèrent réunies dans leur idiome. Les *Koreischites*, d'ailleurs, avaient, de temps immémorial, la réputation d'être ceux des Arabes qui parlaient le mieux; leur prononciation était la plus pure et la plus dégagée de provincialismes. Ils étaient par leur position au cœur de l'Arabie, à l'abri des influences extérieures de la Perse, de la Syrie, des Grecs, des Coptes, des Abyssins.

Cette opinion de la *précellence* du langage des *Koreischites* est tellement enracinée

chez les grammairiens arabes, qu'ils n'ont pas hésité à établir, comme critérium de la noblesse ou de la corruption d'un dialecte, la plus ou moins grande distance qui sépare la tribu qui le parla du pays des *Koreischites*. Quoi qu'il en soit, il reste du moins établi que ce fut au centre de l'Arabie, dans le Hedjaz et le Nedjad, parmi les tribus restées les plus pures, que se forma la langue appelée depuis *arabe*.

2° L'ARABE LITTÉRAL, langue commune à toute la nation arabe, et langue écrite et savante de la plupart des nations soumises au vaste empire fondé par les successeurs de Mahomet. C'est dans cette langue qu'est écrit le Coran. Quoiqu'elle ne soit plus parlée depuis longtemps, elle est restée la langue liturgique et littéraire de toutes les nombreuses nations qui professent l'islamisme, et qui s'étendent depuis l'île de Goram dans l'Océanie occidentale, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique, et depuis l'île de Madagascar et le cap Delgado en Afrique jusqu'à l'Oby et à la Kama affluent du Volga dans l'Asie et l'Europe. On peut dire qu'à l'exception de quelques racines tombées en désuétude, de quelques tournures vieilles et de quelques expressions qui ne sont plus en usage, la langue arabe, telle qu'elle est employée dans le Coran, est restée la même, quant aux formes grammaticales. Depuis le ix^e jusqu'au xiv^e siècle, la littérature arabe a joué le plus grand rôle en Orient et en Occident, puisqu'on peut dire que c'était la seule qui brillât d'une vive lumière au milieu des ténèbres qui enveloppaient toutes les nations. Non-seulement elle a servi à former les littératures persane, ottomane ou turque et celle des prétendus Tartares, mais elle était alors aussi la base de la littérature latine et de la littérature nationale des Espagnols avant l'époque de Ferdinand le Catholique; elle était même cultivée avec beaucoup de succès et d'ardeur par un grand nombre de Chrétiens. C'est pendant ce long laps de temps qu'elle produisit tant d'ouvrages originaux de médecine, de géographie, d'histoire, de mathématique, de philosophie et de belle littérature, outre plusieurs importantes traductions des meilleurs ouvrages composés dans les plus savants idiomes du globe. Dès cette époque, elle tombe en décadence; et quoiqu'elle soit encore bien supérieure à celle des nations turques les plus policées et la rivale de la persane, elle n'est pas comparable à ce qu'elle était autrefois. La langue arabe est une des plus riches et des plus énergiques que l'on connaisse; elle a servi à perfectionner et à enrichir l'ottomane et la persane; elle a fourni presque tous les mots métaphysiques aux langues d'un grand nombre de peuples d'Asie, d'Afrique et d'Océanie qui professent l'islamisme. L'alphabet arabe contient 28 lettres et 3 points voyelles ou motions. On connaît chez les Arabes trois genres d'écri-

(278) Voy. la note III à la fin du volume.

(279) *Journal asiat.*, juin 1838, juillet 1833.

ture principaux, savoir : le *coufique*, ainsi nommé de Coufa, ville sur l'Euphrate ; c'est le plus ancien, il ressemble un peu à l'estranghélo et n'est plus en usage. Le *neskhi*, inventé par le visir Ibn Moctah dans la première moitié du x^e siècle (280), et maintenant écrit par presque tous les Arabes d'Asie et ceux de l'Afrique orientale jusqu'à Wara, capitale du royaume de Borgou. Le *maghreby*, en usage parmi tous les autres Arabes d'Afrique au nord et à l'ouest du royaume de Borgou, et chez les peuplades africaines qui savent écrire l'arabe ; la *maghreby* s'approche plus que le *neskhi* du coufique. Il est bon de remarquer que plusieurs nations d'Afrique et d'Asie, qui n'écrivent pas leur propre langue, et que plusieurs savants ottomans, persans, etc., écrivent et composent en arabe, qui est la langue la plus étendue en Afrique, et la langue savante de toute l'Asie occidentale et de la plus grande partie de l'Afrique.

3° L'ARABE VULGAIRE n'est, au fond, que l'arabe littéral dépouillé de sa grammaire savante et de son riche entourage de voyelles. Toutes les inflexions finales exprimant soit les cas des substantifs, soit les modes des verbes, sont supprimées. Aux mécanismes délicats de la syntaxe littérale, l'arabe vulgaire a substitué d'autres, beaucoup plus simples et plus analytiques.

Au reste « les différences théoriques, » dit M. Agonh, « qui existent entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire ou langue parlée, sont beaucoup moins importantes que ne l'ont imaginé jusqu'ici les orientalistes qui n'ont examiné cette langue que dans les livres. On pourrait même faire connaître et préciser dans une seule phrase la nature de ces différences, et réduire ainsi la théorie du langage à une règle simple, unique, et, à quelques exceptions près, générale. Dans l'arabe littéral, les désinences qui servent à marquer les inflexions grammaticales telles que les cas dans les noms, et les personnes, le nombre, le genre, les temps et les modes dans les verbes, peuvent être divisées en deux classes, savoir : 1° les désinences qui consistent dans une addition ou un changement de motion (ce sont les signes voyelles) ; 2° les désinences qui exigent l'addition ou le changement d'une ou de plusieurs lettres de l'alphabet ; dans l'arabe parlé, les pre-

mières sont supprimées, et les secondes sont ou conservées ou seulement modifiées. La plupart de ces irrégularités ayant pour but de faciliter le langage et d'alléger le discours, on doit les regarder moins comme des viciations arbitraires, que comme des concessions commandées d'abord par la nécessité, consacrées ensuite par l'usage. Je ne sais pas même si en remontant aux plus anciennes traditions, on pourrait désigner une époque où la langue arabe, telle qu'elle nous a été transmise par les rhéteurs de l'Orient et telle qu'elle existe encore dans les compositions littéraires des temps modernes, ait été introduite avec tout son attirail savant dans le commerce familier de la vie et dans le langage de la multitude. Quoi qu'il en soit, les différences de la théorie écrite à l'application usuelle sont, comme je l'ai déjà dit, peu nombreuses ; je vais en indiquer ici les principales et poser en peu de mots les règles de l'arabe vulgaire :

« I. La *duel* est inusitée dans les verbes et les pronoms de la langue parlée ; on ne s'en sert que dans les noms, et seulement sous la forme du génitif, qui se termine en *ayn* : la terminaison en *dn*, qui, dans la littérale, désigne le nominatif ou sujet de la phrase, n'est jamais employée.

« II. Il en est de même du nominatif du pluriel régulier terminé en *oun* : on n'emploie dans le langage que la terminaison en *yn*, pour tous les cas.

« III. Les modes subjonctif, conditionnel, et affirmatif, connus sous les noms d'*anti-thétique*, d'*apocope* et de *paragogique* lourd ou *léger*, sont également inusités.

« IV. La conjugaison se trouve donc réduite, dans le langage, au *prétérit*, à l'*aoriste* et à l'*impératif* ; encore y faut-il faire de nouvelles réductions : les deuxième et troisième personnes du pluriel féminin y sont surtout supprimées. Les deuxième et troisième personnes du masculin pluriel de l'aoriste, changent le *moum* qui les termine en un *alef* muet, comme cela arriva dans l'aoriste *anti-thétique* de l'arabe littéral. Quelquefois ce même *alef* muet précède d'un *waou* est substitué au *mim*, qui sert de désinence à la seconde personne du pluriel masculin du *prétérit* ; ainsi l'on dit : *katabtoun*, vous avez écrit, au lieu de *katabtem*. Le *noun* final de la seconde personne du singulier

(280) Nous suivons ici l'opinion commune ; toutefois il paraît que des médailles et quelques-uns des plus anciens fragments d'écriture arabe que l'on possède, une pièce de l'an 40 de l'égire, deux pièces de l'an 135, les monnaies d'Abd-el-Melik, de l'an 75 environ, sont en *neskhi*. (Cfr. De Saev, *Journ. as.*, mai 1825 et av. 1827, etc.)

Malgré les améliorations apportées à l'alphabet arabe, il est toujours resté un caractère fort imparfait. On en donne pour preuve la nécessité où l'on se trouve, dans les dictionnaires géographiques, par exemple, d'épeler les mots, en spécifiant la voyelle, toutes les fois qu'on veut arriver à quelque rigueur. La transcription des noms propres étrangers, et, en particulier, des noms grecs, pour lesquels le copiste n'est point guidé par l'analogie, est

devenue, dans les manuscrits arabes, d'une telle inexactitude, qu'une foule de précieux renseignements, transmis par les musulmans sur les littératures et l'histoire de l'antiquité, sont pour nous lettre close. Les langues, enfin, qui ont adopté l'alphabet arabe, telles que le malay, ont subi le contre-coup de ces graves défauts, et on peut dire que l'alphabet arabe, de plus en plus défigurée par les caprices des scribes orientaux, est devenu, pour les langues de l'Asie, un véritable agent de destruction. Il est remarquable que le moment de l'introduction des points-voyelles dans l'écriture arabe coïncide avec l'introduction des mêmes signes chez les Syriens et les Hébreux. (Cfr. E. REBER, *Hist. des langues sem.*, p. 349.)

féminin de l'aoriste, est toujours retranché, et l'on dit, comme dans les futurs antithétique et apocopé : *taktoubty*, tu écriras, toi femme, au lieu de *taktoubyna*.

« V. J'ai dit que toutes les désinences qui ne consistent qu'en *motions* sont généralement supprimées dans l'arabe vulgaire (281). Il est pourtant, sinon une exception, du moins une modification à cette règle, pour les désinences qui ont un *kasra* en signe de féminin. Comme on n'écrit pas les *motions* dans la langue vulgaire, on est obligé, pour maintenir la distinction des genres, de remplacer ce *kasra* par un *yé*. On écrit donc avec un *yé* final les mots suivants : *nazarty*, tu as vu, toi, femme : *estahhammayty*, tu l'es baignée ; *dharabouky*, ils t'ont frappée.

« VI. Dans les verbes *sourds*, la radicale doublée par le *tachdid* n'est jamais séparée en deux lettres lorsque dans le paradigme régulier la dernière radicale doit porter un *sokoun*. On conserve au contraire le signe de la reduplication, et l'on ajoute un *yé* après la lettre double ; exemples : *maddayt*, j'ai ou tu as étendu ; *hhabbaytom* ou *hhabbaytou*, vous avez aimé ; *dharayna*, nous avons nui ; au lieu de *madadtou* ou *madadta*, *hhababtou*, *dhararna*. Le participe présent se forme régulièrement ; on dit : *mdadé*, étendant ; *hhabbé*, aimant ; *arér*, jouissant.

« VII. Les verbes *naqués* ou *défectueux*, qui ont un *waou* pour troisième radicale, transforment, dans l'arabe vulgaire, ce *waou* en *yé* ; il faut dire : *daeyt*, j'ai fait des vœux ; *yanfy*, il fera grâce ; au lieu de *daoutou*, *yanfou*. A l'impératif les verbes *concaques* et *défectueux* ne retranchent pas leur lettre faible dans le singulier masculin : on dit, *rouhh*, va-t'en, *ermy*, jette, en conservant le *waou* et l'*yé*.

« VIII. Il est rare qu'en parlant on tourne le verbe *actif* en *passif*, comme cela se pratique dans le littéral au moyen d'un *dhamma* sur la première lettre radicale et d'un *kasra* sous la seconde. Dans l'arabe vulgaire on se sert presque toujours, pour exprimer le passif, des cinquième, septième et huitième conjugaisons *dérivées*.

« IX. Les verbes réguliers dont la seconde lettre radicale porte un *dhamma* au prétérit, ne sont point usités dans le langage.

« X. Le prétérit du verbe *kān*, être, est toujours employé avec le sens de l'imparfait.

« XI. La lettre *kaf*, pronom affixe de la seconde personne du singulier, se prononce, dans le littéral, *ka* pour le masculin et *ki* pour le féminin. Dans le vulgaire on transpose la voyelle, et l'on prononce *ak* et *ek*. Si le pronom masculin est précédé d'une lettre de prolongation, on retranche entièrement la voyelle dans la prononciation ; exemples : *chatamouk*, ils t'ont injurié ; *yanfyk*, il t'exilera. Dans ce même cas, le pronom féminin prend un *yé* final, ainsi que nous l'avons vu

plus haut dans le mot *dharabouky*. Ils l'ont frappée. Quant au pronom affixe de la troisième personne du singulier masculin, on le prononce *ak* et plus souvent *ou*, sans faire sentir l'aspiration de la lettre *h* ; ou dit *kéddouh* ou *kéddou*, son livre. Si au contraire ce pronom est précédé d'une lettre de prolongation, on ne prononce plus que le *h*, sans voyelle ; exemple : *ramayndh*, nous l'avons jeté.

« XII. Les Arabes ont contracté dans quelques pays, et particulièrement en Egypte, l'habitude d'ajouter un *bé* initial à l'aoriste, et ce *bé* se convertit souvent en *mim* à la première personne du pluriel ; ainsi ils disent *bakol*, je mange ; *béatadherb*, tu frappes ; *byestahh*, il ouvre ; *ménechtéry*, nous achetons ; au lieu de *akol*, *tadherb*, *yestahh*, *nechtéry*.

« Telles sont, » ajoute M. Agoub, « les principales différences grammaticales qui distinguent l'arabe parlé de l'arabe littéral : il y a, en outre, les différences qui résultent du choix des mots, de leurs acceptions reçues, des divers tours de phrase et surtout des locutions familières qui ont été consacrées par l'usage et qui sont en grand nombre dans la conversation, dont elles sont les ornements. »

L'arabe vulgaire est parlé dans l'Arabie, dans la plus grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie dans l'Asie ottomane ; dans une partie du Khusistan et du Fars, le long du golfe Persique, dans le royaume de Perse ; dans quelques endroits des côtes de Malabar et de Coromandel dans l'Inde ; dans toute l'Egypte ; dans une partie de la Nubie, surtout le long du Nil ; dans les pays de Chenly, de Damer, de Scheygya, etc., depuis l'Egypte jusqu'au delà de Sennaar ; dans toutes les villes des Etats barbaresques par les Arabes et les Maures, et dans une partie de leurs campagnes, par les Arabes Bédouins ; dans une partie du Biledulgerid ; dans une partie des oasis d'Augila, de Fezzan, etc., dans le Sahara ; dans une partie des royaumes de Kordofan, de Darfour, de Bargou et même de Bornou propre, forçant partie de l'empire Bornou ; dans les différents Etats de la côte de Zanguebar, dont les Arabes sont la nation dominante ; enfin dans l'île de Socotra, le long d'une partie des côtes de celle de Madagascar, dans les campagnes du groupe de Malte, et, à ce qu'il paraît, dans le petit archipel des Lakedives, dépendance géographique de l'Inde. Les peuples qui parlent l'arabe se servent partout des mêmes mots ; les dialectes diffèrent peu les uns des autres ; ils ne se distinguent ordinairement que par des différences de prononciation et l'emploi d'un petit nombre de mots particuliers ou d'acceptions particulières. Voici les dialectes qui passent pour différer le plus les uns des autres : celui de l'*yemen* parlé dans l'*Yemen* ; on le considère comme le plus pur, surtout tel qu'on le parle

(281) Si le *Tanwin-Fathha* est quelquefois employé, c'est précisément parce qu'il est accompagné de l'*fatah*, l'une des lettres de l'alphabet.

à la cour de Sana. Celui du *thehama*, parlé dans le Thehama. Celui de la *Mecque* et de ses environs, considéré comme un des plus corrompus. Le *bedouin*, parlé dans un grand nombre de sous-dialectes et de variétés par les nombreuses tribus nomades. Le *syrien*, parlé dans la Syrie et la Mésopotamie. Le *maronite*, parlé dans le pays des Maronites, qui se distinguent de tous les Catholiques pour avoir conservé l'antique institution du mariage des prêtres. Le *druse*, parlé dans le pays des Druses, qui forment une espèce de république régie par un prince héréditaire; ces deux derniers dialectes sont très-mêlés. Le *mapoula*, parlé dans l'Inde par les Arabes nommés *Mapoulets* sur la côte de Malabar, et *Chaliats* sur celle de Coromandel. L'*égyptien*, parlé dans l'Égypte et les contrées limitrophes. Le *mogrébin* ou *maur*, parlé dans les États barbaresques, savoir : de Tripoli, Tunis, Alger et Maroc et dans quelques parties du Biledulgerid qui leur appartient. Le *mosarabe* ou *marasiech*, parlé jadis dans la plus grande partie de l'Espagne par les Arabes, qui en étaient les seigneurs, et par les Chrétiens les plus instruits; il s'est éteint depuis longtemps; on prétend cependant qu'on le parlait encore vers la fin du *xvii^e* siècle dans les montagnes de Grenade et dans plusieurs endroits de l'Andalousie et des royaumes de Valence et d'Aragon. On croit aussi en retrouver quelques traces dans des familles qui habitent la Sierra Morena. Le *maltais*, parlé dans les campagnes du groupe de Malte, dépendant de la monarchie anglaise; c'est un jargon composé d'arabe, d'italien et de provençal, dans lequel Quintin, Majus, Agius, Hervas et Vallency ont prétendu à tort reconnaître la langue punique. Voy. *SÉMITIQUES* (Langues).

On a demandé si l'arabe est supérieur aux autres langues sémitiques. On peut répondre que l'arabe exprime parfaitement l'ordre d'idées auxquelles il est approprié; cet ordre est tout différent de celui de l'hébreu et du syriaque. Une foule de nuances que l'hébreu et le syriaque ne rendent que d'une manière embarrassée, ou ne rendent pas du tout, ont en arabe des formules grammaticales consacrées. Le style arabe a une ampleur, une liberté que ne connaissent point les langues sémitiques plus anciennes. Mais ce progrès a été obtenu au prix de bien des défauts. Les formes sobres, harmonieuses de l'hébreu

sont détruites : la timbre charmant du parallélisme, qui donne à la poésie hébraïque une grâce inimitable, est brisé. Le style *asiatique* l'emporte; de petits ornements de rhéteurs, des finesses de grammairiens ont remplacé la grave beauté du style antique. Avec tous les efforts de sa syntaxe, l'arabe n'arrivera jamais à cette limpide précision qui semble le partage exclusif des langues indo-européennes. Comprendre leur idiome littéral a toujours été un travail pour les musulmans (282).

La langue arabe est, sans contredit, l'idiome qui a envahi la plus grande étendue de pays. Deux autres langues seulement, le grec et le latin, partagent avec elle l'honneur d'être devenues langues universelles, je veux dire organes d'une pensée religieuse ou politique supérieure aux diversités des races. Mais l'étendue des conquêtes du latin et du grec n'approche pas de celles de l'arabe. Le latin a été parlé de la Campanie aux îles Britanniques, du Rhin à l'Atlas; le grec, de la Sicile au Tigre, de la mer Noire à l'Abyssinie. Qu'est-ce que cela, comparé à l'empire immense de la langue arabe, embrassant l'Espagne, l'Afrique jusqu'à l'équateur, l'Asie méridionale jusqu'à Java, la Russie jusqu'à Kasan? C'est bien à la langue arabe qu'on a pu appliquer la prophétie :

..... Ultra Garamantas et Indos
Proferet Imperium.

Voy. *SÉMITIQUES*.

ARABIE. Races qui l'ont occupée. — Voy. note XVII, à la fin du volume.

ARAM. Sens de ce mot. Voy. *SYRIAQUE*.

ARABÉENNE. Voy. *SYRIAQUE*.

ARABAT, étymologie. Voy. *ARMÉNIENNE*.

ARAUCAUS. Voy. *CHILIENNE*. Leur civilisation. *Ibid*.

ARAWAQUE. Voy. *CANIB*.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE. Babylone, Ninive, etc. — Voy. note XII, à la fin du volume.

ARCHIPEL BRITANNIQUE (LANGUES DE L'), groupe de la division des langues des nègres océaniques, qui comprend les idiomes parlés dans les îles qui forment l'archipel de ce nom. On distingue les langues suivantes :

1^o NOUVELLE-BRETAGNE, par plusieurs tribus de l'île de ce nom, qui ressemblent aux

(282) La prodigieuse richesse lexicographique de l'arabe entraîne elle-même beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. Elle aboutit à une latitude vague qui nuit beaucoup à la clarté. Un philologue compose, dit-on, un livre sur les noms du lion, au nombre de cinq cents; un autre sur ceux du serpent, au nombre de deux cents. Firuzahadi, l'auteur des *Kamous*, dit avoir écrit un livre sur les noms du miel, et assure qu'après en avoir compté plus de quatre-vingts, il était encore resté incompli. Le même auteur assure qu'il existe au moins mille mots pour signifier l'épée, et d'autres en ont trouvé plus de quatre cents pour exprimer le mal-

heur. (Pococke, de Sacy, etc.) De tels faits cessent de paraître extraordinaires quand on songe que les synonymes ainsi recueillis ne sont, le plus souvent, que des épithètes changées en substantifs et des tropes employés accidentellement par un poète. Cette synonymie exubérante se remarque surtout dans les noms des choses naturelles : or la langue arabe n'est pas la seule qui réunisse pour les idées de cet ordre, un grand nombre de synonymes; le Japon compte, dit-on, plus de trente mots pour désigner le royaume, selon son sexe, son âge, sa couleur, sa taille; on remarque une richesse analogue dans la langue hébraïque.

Papous de la Nouvelle-Guinée pour le physique et pour le moral.

2° NOUVELLE-IRLAND, par plusieurs tribus de l'île de ce nom, entre autres par celle qui demeure dans le port Praslin. Leur taille est inférieure et leurs traits moins beaux que ceux des Papous de la Nouvelle-Guinée. Selon les mesures prises par M. le docteur Garnot leur angle facial est presque aussi aigu que celui des nègres de Sidney. Cependant ces sauvages sont très-adroits à gouverner leurs belles pirogues, dont quelques-unes ont parfois jusqu'à 90 pieds de long. Ils ont aussi un culte et des temples avec des idoles à figure humaine et d'autres représentant des animaux, auxquels ils font des offrandes. Leur langue est, selon M. Lesson, sonore et très-douce, quoique bien différente des langues parlées dans la Polynésie orientale, qui ne sont composées que de voyelles, tandis que celle-ci renferme beaucoup de consonnes. Le son du *k* y est très-fréquent. Ceux des voyelles *e*, *ou*, *i* sont dans bien des cas de simples pronoms ou correspondent à nos articles *le*, *la*. On remarque une sorte de gradation de mots dans ceux qui servent à désigner des parties du corps, dont d'autres sont dépendantes; par exemple : *limane* pour *bras*, *sirelimane* pour *avant-bras*, *balanimane* pour *la main*, *outimane* pour *les doigts*, *pitralimane* pour *les ongles*, etc. La comparaison du vocabulaire recueilli dans le fort Praslin avec différents idiomes malais nous a signalé quelques racines appartenant à ces derniers, auxquels appartenient aussi celles des noms des nombres.

ARDBAH, famille de langues africaines du groupe de la Nigritie maritime. Elle comprend les langues parlées sur la côte des Esclaves depuis le Rio-Volta jusqu'au Banco ou Bony. Ces langues sont les suivantes :

1° ARDBAH-JUDAH, parlée en deux dialectes très-peu différents par les *Ardrah* et les *Judah* ou *Fidah*, dans les deux royaumes d'Ardrah et de Judah, jadis très-puissants et parvenus à tel point de civilisation, que les Ardrah correspondaient entre eux par le moyen d'une écriture particulière, qu'on pourrait comparer aux quippos des Péruviens. Depuis le commencement du XVIII^e siècle ils ont été soumis aux Foy, nommés plus tard Dahomey, qui sous leur terrible conquérant Gadjah Trudo ont aussi soumis les États de Torri, de Didoouma, d'Agirah et de Jacquin, qui composent le vaste royaume de Dahomey. Il paraît que les *Dahomeys* parlent un dialecte de cette langue, qui, selon Robertson, contient plusieurs racines arabes, dues à leur commerce avec les Maures. Selon MM. John et M. Lecod, le dahomey n'a pas les sons nasaux et gutturaux particuliers aux nations qui demeurent à l'ouest d'Acra; ses mots se terminent presque toujours par des voyelles et sont agréables à l'oreille.

2° PAPAA, par les *Papaa*, improprement nommés *Topo*, nation de la côte des Esclaves, et divisée en plusieurs peuplades. Se-

lon M. Edward, les *Nagoes* de Fidah parlent un dialecte de cette langue.

3° WATJE, parlée dans le royaume de ce nom, placé dans l'intérieur à côté des pays habités par les Sokko, les Amina et les Tjemba ou Kassenti. Selon Oldendorp les *Atje*, nation des Watje, parlent un dialecte de la langue de ces derniers.

4° BENIN, parlée en plusieurs dialectes dans le vaste et puissant royaume de Benin ou Adoo, dont la partie basse forme les subdivisions de la côte des Esclaves connues sous les noms de côte de Benin et de côte de Calabar.

ARGONAUTES. Voy. CAUCASIENNE.

ARGYLLA, la plus ancienne cité d'Etrurie. Voy. ÉTRUSQUES.

ARIANOIS. Voy. OSSÈTE.

ARIENS. Voy. SANSKRIT.

ARKIKO. Voy. AMHARIQUE.

ARMÉNIE, sens de ce mot. Voy. CHALDÉEN.

ARMÉNIENNE (L.), classée dans le groupe de la région caucasienne, mais appartenant à la grande famille des langues indo-européennes.

Suivant les Arméniens, le berceau de leur nation, situé au centre de la monarchie, portait anciennement le nom d'*Airarad* ou d'*Ararod*. Ces noms seraient composés d'*earth*, *erde*, *ard*, qui signifient *terre* ou *pays* et de *ara*, rappelant évidemment la grande famille des *Aris* ou *Arians* dont les Arméniens seraient originellement descendus. Quant au nom d'*Arménie*, ils prétendent qu'il vient d'*Aram*, un de leurs anciens rois, que les écrivains grecs appellent *Armen*. Les habitants se donnent à eux-mêmes le nom de *Haï*, et à leur pays celui de *Haïaslan*.

Les Arméniens font remonter leur langue à leur ancêtre Haïg, arrière-petit-fils de Gomer, fils de Japhet. A l'appui de cette opinion, ils citent plusieurs noms dont ils tirent un sens en rapport à la fois avec la tradition locale et avec nos livres sacrés. Ainsi ils disent qu'*Erivan*, *apparition*, est la première terre que Noé vit s'élever au-dessus des eaux qui se retiraient; *Nakhichevan*, *premier séjour*, le lieu où il se fit à sa sortie de l'arche; *Agori*, *le jet du sarment*, celui où il planta la vigne; *Maraut*, *le champ de la mère*, le lieu de la sépulture de la femme de Noé, etc.

Les anciens ne nous fournissent que des données extrêmement vagues, pour ne pas dire erronées, sur la langue arménienne.

Malgré l'obscurité qui entoure son origine, on ne peut douter que l'arménien ne soit un des plus anciens idiomes du globe. Klaproth fait de cette langue le sixième et dernier rameau asiatique de la famille indogermanique. C'est aussi dans cette famille que MM. Petermann de Berlin, Neumann et Windischmann de Munich, classent l'idiome arménien, tout en lui reconnaissant dans ses racines de nombreux rapports avec les langues médio-persanes. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur le vocabulaire arménien

pour y reconnaître une foule de radicaux qui lui sont communs avec le sanscrit et avec le persan. Et l'on ne saurait voir là des emprunts postérieurs à l'époque de la fixation de la langue, car ces radicaux se rapportent à des idées dont l'expression appartient au fond de tout idiome; ils forment les noms d'une foule d'objets qui répondent aux premières sensations et aux premiers besoins de l'homme, et, en grande partie aussi, les termes qui expriment les premières relations sociales, celles de la famille. Les noms de nombre présentent dans ces trois langues, sanscrit, persan et arménien, les ressemblances les plus frappantes.

D'un autre côté, par suite de la domination successive, directe ou indirecte des Assyriens, des Macédoniens, des Romains et des Parthes sur le sol arménien et aussi par l'effet de l'incorporation, dans la nation, de plusieurs tribus de race étrangère, il s'est introduit dans la langue arménienne, dès une époque fort reculée, un certain nombre de termes chaldéens, syriaques, grecs, latins, persans, tartares, etc., emprunts toutefois qui n'ont point été assez nombreux pour altérer d'une manière sensible la physionomie générale de la langue nationale.

L'arménien compte environ quatre mille racines qui, dans la composition des mots, se combinent entre elles d'après des lois régulières, semblables à celles qui s'observent en sanscrit, en grec, en allemand et autres langues synthétiques.

Du reste, les monuments nous manquent pour suivre, autrement que dans des conjectures, les diverses phases par lesquelles est passé l'idiome de l'Arménie. Si les fameuses inscriptions cunéiformes de Van doivent, comme quelques savants le pensent, s'expliquer par l'arménien, c'est à cet état primitif qu'il sera possible de le reconstruire. Ce qu'on connaît jusqu'à présent d'inscriptions arméniennes n'a pas plus d'intérêt pour le philologue que pour l'antiquaire. La plus ancienne ne remonte pas au delà du *x^e* siècle de notre ère. La numismatique ne jette pas plus de lumière sur la question.

La prononciation de l'arménien affecte d'une manière peu agréable une oreille européenne par la fréquence des aspirées et surtout des articulations sifflantes et des sons nasaux qui s'y rencontrent. Joignez à cela un accent très-prononcé, qui, tombant uniformément sur la dernière syllabe des mots, produit par sa force même une monotonie fatigante.

En arménien, la distinction des genres n'existe pas, et il n'y a, dans les noms comme dans les verbes, que deux nombres. La déclinaison offre dix cas qui se distinguent par des désinences et par des préfixes. Elle a, outre les six des Grecs et des Latins, l'instrumental du sanscrit et du russe, le locatif du sanscrit, et enfin le narratif et le circonferentiel qui lui sont particuliers. Les grammairiens admettent sept, huit, dix et

même jusqu'à vingt déclinaisons. En arménien, comme en persan, le verbe substantif forme la base de toute la conjugaison, et se retrouve, du moins par ses consonnes, dans les désinences de tous les temps. Une chose particulière à la grammaire arménienne, c'est l'emploi de l'articulation *k*, dans les verbes et dans les noms comme marque du pluriel. Les Arméniens sont répandus dans presque toutes les villes marchandes de l'Asie ottomane et russe, de la Perse, de l'Inde, de l'Indo-Chine, du Turkestan et de l'empire chinois, où ils font les plus importantes affaires; il y en a aussi beaucoup dans les villes marchandes de la Turquie d'Europe, surtout à Constantinople, où il s'en trouve plusieurs milliers en Russie et dans l'empire d'Autriche, surtout en Galicie, en Transylvanie et en Hongrie. « La littérature arménienne, » dit le savant philologue Saint-Martin, « la littérature arménienne, comme une des plus intéressantes de l'Orient, remonte jusqu'au *iv^e* siècle de notre ère. L'établissement du christianisme contribua alors à resserrer les liens qui existaient déjà entre l'Arménie et l'empire romain. Le goût et l'étude de la langue et de la littérature grecques se répandirent. Il se forma alors un nombre très-considérable de savants et d'écrivains, qui tiennent encore le rang le plus distingué, et qui doivent faire regarder le *v^e* siècle comme l'âge d'or de la littérature arménienne. Ces hommes illustres instruits presque tous à Edesse, à Antioche, à Alexandrie, à Constantinople et à Athènes, se formèrent sur le modèle des Grecs, et traduisirent en leur langue un grand nombre d'ouvrages anciens, parmi lesquels il en est plusieurs qui sont parvenus jusqu'à nous. Les ouvrages historiques sont assez nombreux en arménien. Plusieurs sont assez anciens et écrits avec un talent remarquable. Parmi ses historiens on distingue Moïse de Khoren et Elisée, qui vivaient au *v^e* siècle, Lazare Pharbetsi, du *vi^e* siècle, Thomas Ardzrouni et le patriarche Jean VI, qui tous deux écrivaient après l'an 900. Les Arméniens regardent Moïse de Khoren comme le premier de leurs auteurs classiques. Il composa un ample traité de rhétorique où sont cités plusieurs ouvrages grecs actuellement perdus et en particulier une tragédie d'Euripide. On possède aussi en cette langue une version complète de l'Ecriture, que l'on doit placer au premier rang parmi les livres de ce genre. Le reste des livres arméniens se compose en grande partie d'ouvrages écésotiques ou théologiques, de commentaires sur les Livres saints, ou d'homélie, parmi lesquelles il en est un grand nombre de très-estimées sous le rapport du style. Les ouvrages poétiques sont en petit nombre et peu propres à être goûtés des étrangers. Leur plus célèbre poète est Nersès Claietsi, qui vivait au *xii^e* siècle. Les vers rimés ne remontent pas chez eux au delà du *xi^e* siècle. Après le *xiv^e* siècle, la littérature est déchuée considérablement chez les Arméniens; elle n'a produit que des ou-

vraies médiocres et mal écrits. Ce n'est qu'au commencement du XVIII^e, que le goût de solides études s'est réveillé, mais seulement parmi les Arméniens établis dans la petite île de Saint-Lazare dans les lagunes de Venise. Ces savants moines arméniens (les *Mekhitaristes*) qui y ont un collège et une typographie ont rendu ce coin du ci-devant Dogado le foyer principal des connaissances scientifiques et littéraires de la nation arménienne. Leurs travaux ont contribué à ramener la pureté de la langue, tout à fait dégénérée partout ailleurs. Cependant leurs ouvrages, tous plus ou moins rédigés selon l'esprit des Européens et pas toujours avec le jugement et les connaissances convenables, ne doivent pas être considérés comme faisant réellement partie de la véritable littérature arménienne, pas plus qu'on ne pourrait ranger dans la littérature classique, les productions ou les imitations des savants de l'Europe moderne, écrites en latin. « Les Arméniens sont aussi remarquables parmi les Asiatiques par l'empressement qu'ils ont montré à établir des imprimeries dans toutes les villes principales où ils se sont fixés, comme à Constantinople, Venise, Amsterdam, Leipzig, Livourne, Lemberg, Astrakan, Suzyne, etc., etc., etc. Ils ont aussi une typographie à Edchmiadzin, renommée par plusieurs éditions de la Bible et des traductions d'auteurs anciens grecs, latins et persans. Dans le V^e siècle Mesrob inventa l'alphabet arménien composé de 38 lettres, dont 30 consonnes et 8 voyelles; on l'écrivait de gauche à droite. Les Arméniens ont deux sortes de lettres : les majuscules et les minuscules, qui diffèrent beaucoup entre elles. Les premières furent les seules en usage jusqu'au XI^e siècle environ, époque à laquelle les autres s'introduisirent. Dans l'origine, l'alphabet arménien n'avait que 36 lettres; c'est postérieurement qu'on y introduisit l'f et l'o. Les Arméniens de Constantinople et de la Crimée écrivent la langue turque avec leurs caractères; en Géorgie ils se servent de leur alphabet pour écrire le géorgien, et d'autres fois ils emploient le géorgien pour écrire leur langue. L'arménien vulgaire diffère surtout du littéral par la grammaire et la construction des phrases qui sont totalement changées, par de nouvelles acceptions et des déviations de sens qui s'y sont introduites. Au lieu des phrases coupées et extrêmement variées de l'ancien arménien, il n'a que de longues périodes à la manière des Turcs, toutes composées régulièrement de la même façon, coupées symétriquement selon les règles de la syntaxe turque. En outre presque tous les mots turcs peuvent être employés concurremment ou préférentiellement à leurs synonymes arméniens. Ses principaux dialectes sont les sui-

vants : celui de l'Arménie centrale ou de *Koghthen*, sur les bords de l'Araxe; c'est le plus pur; c'est aussi dans cette partie de l'Arménie que se trouve Edchmiadzin, la résidence du patriarche des Arméniens et qui furent les capitales de l'Arménie. Le dialecte de Constantinople, qui est un des plus répandus, mais aussi des plus différents de l'arménien littéral, à cause du mélange des mots et de la phraseologie turque. Les dialectes de Gapan et de Djoulfah dans l'Arménie orientale, qui sont les plus corrompus; les mots persans y abondent; ce dernier appelé *Dchoughaïtzi* par les Arméniens, du nom de la ville de Djoulfah (en arménien Dchougha) est répandu chez les Arméniens de la Perse et de l'Inde, tous descendants de ceux de l'ancienne Djoulfah soumise par Schah Abbas. Le dialecte de la Cilicie et de la Petite-Arménie remarquable surtout par ses formes grammaticales, assez différentes de celles de l'arménien littéral, quoiqu'il soit moins altéré par l'influence de la langue turque.

ARRAPAHOFES. Voy. PARIS.

ARTICULATION CHEZ L'ENFANT. Voy. l'Essai, § II.

ARTS, à Babylone, à Ninive, etc. — Voy. note XII, à la fin du volume. — Chez les races antiques, persane, chaldéenne, arienne, grecque, etc. Voy. *ibid.* — Dans la Grèce. Voy. note XVI, *ibid.*

ARYANNE (Langue), ses rapports avec la langue sémitique. Voy. l'Introduction, § IV.

ARYAS, leur origine. Voy. SAKSKURT. — Leur portrait, leur rôle. Voy. l'Introduction, § III. — Leur influence. Voy. *ibid.*, § III.

ASIE (283). — L'Asie, cette antique patrie des peuples, ce foyer commun de leur civilisation, cette terre si riche et si féconde où le genre humain a pu croître et s'étendre sous la puissante influence de la nature, est partagée par une chaîne continue de montagnes, formée par l'Himalaya, l'Altaï et l'Oural, en Asie occidentale, habitée par la race blanche, et subdivisée en régions du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest, et en Asie orientale, habitée par la race jaune, et subdivisée en régions du sud-est, de l'est et du nord-est. Les deux races se rencontrent sur les bords du Gange, où elles sont en contact avec la race brune disséminée dans l'Océanie, tandis que, par leurs extrémités, l'une touche à l'Europe et à l'Afrique, et l'autre s'étend jusqu'en Amérique.

Le groupe de peuples qui occupe la région sud-ouest, d'où il s'est répandu sur presque toute l'Europe, est celui qu'on a nommé successivement Indo-Persan, Indo-Germanique ou Indo-Européen, à mesure que la comparaison des langues a prouvé plus clairement son immense extension. En effet, cette population innombrable, échelonnée de

(283) Ce nom veut dire, en scythique, la vaste terre. Les inscriptions de Persépolis et d'Ecbatane ont une phrase ainsi conçue : *Roi de cette grande terre, au loin et auprès*. Elle est rendue par le scythique : *Turum hi ukura hasanika farsaitika*.

Le mot perse *duraï* « au loin » est traduit par le mot *hasanika*, de *hasa* « lointain », et il est probable que le nom de l'Asie n'est autre chose que ce terme des Scythes.

la mer des Indes à l'Atlantique et de l'île de Ceylan à l'Islande, ne forme qu'un seul et même système, qu'une même tribu ethnographique qui paraît avoir eu pour berceau la riante vallée de Cachemire, d'où elle aurait peuplé, dès les temps les plus reculés, d'un côté le vaste désert de l'Europe, de l'autre une partie de l'Asie, où elle subsiste encore en deux familles. La famille indienne, entre le Gange et l'Indus, constitue cette nation jadis si fortunée, si pleine de vie intellectuelle, chez qui toute l'antiquité venait puiser les sciences et les arts, mais qui, déchirée dans les suites des siècles par des invasions maudrites et confondue avec ses oppresseurs, a produit les populations diverses des Bengalis, des Seikhs, des Mahrattes, des Malabars, des Tamouls, des Telingas, plus ou moins éloignés des Indiens aborigènes; celles des Moïs ou Indiens-Turcs, des Zingones ou Bohémiens errants, des Cingalais et des Maldiviens dans les îles et celles des sauvages montagnards. La famille persane, entre l'Indus et le Tigre, comprenait autrefois l'empire des Perses et des Parthes, tout composé de nations belliqueuses. Elle survit maintenant dans les Guèbres ignicoles, dans les Persans modernes, les Kourdes et les Boukhares, dans les Afghans et les Béloutches sur les confins de l'Inde, et dans les Ossètes du Caucase. Cette famille touchait à celle de l'Asie Mineure et de l'Europe, dont nous nous réservons de parler plus tard.

A l'ouest de l'Asie, un autre groupe de peuples composant une seule famille appelée Sémitique ou Chaldéenne, s'étendait autrefois de l'Euphrate à la mer Rouge et du golfe Persique à la Méditerranée. Il comprend quatre branches principales : Assyrienne, Hébraïque, Arabe et Abyssinienne. A la première appartenaient les pasteurs de Chaldée, les guerriers de Ninive et de Babylone, ainsi que les Mèles et les Syriens; à la seconde, le peuple hébreu, dépositaire de la loi sainte, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, nations industrieuses et commerçantes; à la troisième, les Arabes, que l'enthousiasme religieux transforma d'obscurs nomades en invincibles conquérants; à la quatrième, les colonies établies en Afrique dans les royaumes d'Ascum et d'Ambora. Sortie de ses anciennes limites et répandue dans d'autres régions, cette famille est représentée de nos jours par les Juifs, les Arabes et les Abyssins.

Dans la région nord-ouest, depuis l'Altai jusqu'au Caucase, s'étend une série de familles diverses qu'on pourrait nommer groupe Caucasiens. La plus puissante est la famille turque, qui couvre actuellement la plupart des pays situés entre l'Altai et l'Archipel, d'où elle s'étend sur une partie de l'Europe, comprennent les Turcs, les Ouzbeks, les Turcomans, les Kirghis, les Tchouvaches et les Yakoutes. La famille arménienne, entre l'Euphrate et la mer Caspienne et la mer Noire, touchait aux tribus barbares des Lézgiens, des Miziques, des Circassiens et des Abasses, qui parlaient divers idiomes

dans les gorges inhospitalières du Caucase.

A l'orient de l'Himalaya, où commence la race jaune, la région sud-est de l'Asie est occupée dès les temps primitifs par des nations nombreuses que distinguent de toutes les autres leurs mœurs, leurs traditions et leurs langues monosyllabiques. A la tête de ce groupe, désigné sous le nom d'Indo-Chinois, se place l'immense famille chinoise, qui, pendant quarante siècles d'une existence prospère et d'une domination absolue, a ébauché toutes les sciences, préludé à toutes les découvertes et fondé une civilisation d'autant plus remarquable qu'elle a été sujette à moins de vicissitudes. Autour d'elle habitent la famille tibétaine, dans les hautes vallées de l'Himalaya, les Birmans, les Péguans, les Siamois et les Anamites dans le presqu'île de l'Inde au delà du Gange; les Coréens sur les bords de la mer Jaune, et enfin la nation japonaise, que son activité et son courage ont rendue justement célèbre.

A l'est de l'Asie, sur la vaste plaine qui la domine, et de là jusqu'à la Manche de Tartarie, erre une masse de peuples moitié civilisés, connus sous le nom de groupe Tartare et répartis en deux grandes familles. L'une est la famille mongole, cette réunion de hordes indomptables qui, traversant les steppes dans leurs maisons roulantes, ont semé l'épouvante en Asie et en Europe, et qui, repoussées avec peine dans leurs déserts, y végètent maintenant sous les noms de Mongols, de Kalmouks et de Bourètes; l'autre est la famille turquoise, divisée en deux branches: les Manichous, maîtres de la Chine, dont ils ont adopté les usages, et les Tungouses nomades, soumis à la Russie et restés dans leur abrutissement.

Au nord-est règne une région glacée, habitée par un dernier groupe, que nous appellerons Sibérien; peuples infortunés qui, sous un ciel sans lumière, paraissent ignorer toutes les jouissances de la vie, et chez qui cependant l'amour de la patrie est plus constant que partout ailleurs. On distingue parmi eux la famille Samoyède, répandue sur toutes les côtes de la mer Glaciale, les tribus moins nombreuses des Lénisséens, des Korièques, des Youkaghirs, des Kamtschadals, et enfin celle des Kouriliens, à l'extrémité orientale de l'ancien monde.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES ASIATIQUES.

I. — FAMILLE DES LANGUES SÉMITIQUES, subdivisée en cinq branches.

- Hébraïque :
Hébraïque.
Phénicienne.
Punique, Karchénonique ou Carthaginoise.
- Syriaque :
Syriaque.
Chaldéenne.
- Mélique :
Pektri.
- Arabique :
Arabe ancienne.

Arabe littéraire.
Arabe vulgaire.
 Illyriarite?

Abyssinienne ou Ethiopienne, subdivisée en :

Azoumte.
Ghez ancienne ou Azoumte.
Ghez moderne ou Tigré.
Amharique.
Lemien, Narea?
Arkiko? Dembea?

II. — LANGUES DE LA RÉGION CAUCASIENNE.

Famille géorgienne.

Géorgien ancien, Miagrélien.
Géorgien moderne, Sonane, Lasién.

Famille arménienne.

Arménien ancien ou littéraire.
Arménien moderne ou vulgaire.

Langues Lesghiennes.

Famille Awaré :

Awaré propre, Andi.
Didoéhi ou Dido-Unso.
Kassé Kumuk, Akuscha, Kura.

Autres langues.

Mizjégli, Tcherkess ou Circassienne, Abasse.

III. — FAMILLES DES LANGUES PERSANES :

Zend.
Parisi, Farsi ou Persan ancien.
Persan ou Persan moderne.
Kurde, Ossète.
Pouchto ou Afghan, Bellontche.

IV. — LANGUES DE L'INDE.

Langues qui forment la famille sanskrite :

Langues mortes.

Sanskrite ou Samskrite.
 Bali ou Pali.

Langues vivantes ou Praerit.

Hindi ou Hindoustani, Brouj, Harouti.
 Juya-Poura, Oudouya-Poura, Maraour.
 Bikanriri, Penjabi, Dougoura, Carhenirre.
 Caboul, Moularti, Outch, Sindhi, Sud-Sindhi.
 Bohémienne ou Zingane, Kontchi, Guzerate ou Gaurjara.
 Kounkouna, Mahyalam ou Malahare, Maldivienne.
 Cingalaïse, Tamoule, Tamila ou Aravan.
 Carnatara, Carmada ou Cournaia.
 Telinga, Calanga, Telongou ou Badaga.
 Orissa, Out-Koul ou Ouriga.
 Bengali ou Gaura, Boouga, Rossawan.
 Banga, Assam, Kshpoura, Kotch-Bilar ou Népal.
 Nord-Kochala, Mithili, Magudha, Maharatte ou Maharashtra, Boundelkhueg.
 Malwah ou Maluwah. — Voy. DRAVIDIENNES (Langues.)

Langues particulières.

Touppahs, Garrow, Couteis ou Lmuktas.
 Choemis ou Choomeas.
 Cattywar ou Cautywaurs.
 Gouds ou Goands, Chotishgour.
 Wadsse ou Bedshs. — (Toutes sans intérêt.)

V. — LANGUES DE LA RÉGION TRANSCASPIENNE divisées en cinq branches.

Tibétaine, qui comprend la famille tibétaine :

Tibétaine propre, Unigas? Bhatia?

Indo-Chinoise, subdivisée en langues poètes et écrites :

Ruk'heng-Barmo ou Aracan-Birmen.
Motang, Moan ou Pegnane, Laos-Siomoïse.
Khouen ou Camboge, Anamite.

Langues laeutes et non écrites :

Kolua, Play, Dhanon? Palé, Palanag?
Kade? Lamang, Moi? Nuong.
Kemoy ou Moy? Andaman, Nicobar?

Chinoise, subdivisée en langues qui forment la famille chinoise :

Kon-wea ou Chinoise ancienne.
Konan-hoa ou Chinoise moderne.
Chinchen ou Tchong-tchou.

Langues particulières :

Miaoïse? Loto? Mienting? Hainan?
 Coréenne, qui comprend la langue coréenne.
 Japonaise, qui comprend la famille japonaise :
Japonaise, Licon-Kicon.

VI. — GROUPE DES LANGUES TARTARES, divisé en trois familles.

Famille Tougouïse :

Mandchoue.
Tougouïse.

Famille Tatare ou Mongole :

Tatare ou Mongole propre.
Kalmouk ou Oïet, Boarete.

Famille Turke :

Turke, Yakoute, Tchouwaïche.

VII. — LANGUES DE LA RÉGION SIBÉRIENNE, divisées ainsi :

Famille Samoyède :

Kassowa ou Samoyède propre, Toutoukansk.
Tanghi, Tas, Norym, Laak, Karasse.
Kamotsche-Kolbale, Soyote? Ouriangkhak.

Famille Yeniseï :

Denka, Imbakh, Arine.
Poumpokolski, Kotten-Assene.
 Youkaghire.

Famille Koryèque :

Korieke propre, Korieque du Kamitchaïk.
Koraga, Korieque de Pmla.

Famille Kamtchadale :

Kamtchadale-Tigil, Kamtchadale mogeave.
Onch, Kamtchadale australe.

Famille Kourilienne :

Kourilienne propre.
Yesso, Torakal.

ASS. Voy. OSSÈTE.

ASSINIBOÏNES. Voy. SIOUX.

ASSOCIATIONS DE SIGNES ; par un effet de l'habitude, l'esprit ne procède souvent que par des combinaisons verbales ou

associations de signes, sans attacher aux mots un sens actuellement distinct et précis. Voy. l'Essai, § III et IV.

ASSYRIE, ses monuments et ses ruines, recherches et découvertes; — Voy. note XII à la fin du volume, et CUNÉIFORMES.

ASSYRIENS, leur histoire antique, leurs grammaires, leur chronologie, etc. Voy. CUNÉIFORMES.

ATLANTIQUE, famille des langues africaines de la région de l'Atlas. L'immense chaîne de l'Atlas, qui s'élève majestueuse au-dessus des vastes plaines de cette région de l'Afrique, dont elle tempère les ardeurs, et dans les flancs de laquelle sourdissent les fleuves qui la fertilisent; les terribles volcans des Canaries, que quelques géologues regardent comme une de ses dépendances; le détroit de Gibraltar, qui sépare à peine l'Afrique de l'Europe, si célèbre dans l'histoire de la géographie, dans celle des systèmes géologiques et des fictions mythologiques; l'immense et affreux Sahara, qui est le plus vaste désert du monde, et les deux redoutables courants qui entraînent les vaisseaux sur ses côtes inhospitalières le long de la Grande Syrie et de l'océan Atlantique, où les souffrances du plus dur esclavage attendent les malheureux échappés à la fureur des ondes: tels sont les traits principaux de la géographie physique de cette région. Elle offre sur sa vaste surface, réunis dans des proportions immenses, les extrêmes de l'abondance et de la stérilité: là, dans les terrains fertiles qui longent en grande partie la Méditerranée, où sont assis sur le dos même de l'Atlas; ici, dans les vastes plaines du Sahara, couvertes de sable et beloyées sans cesse par le souffle brûlant du désert. Plus grand que la Méditerranée avec toutes ses mers secondaires, empiètent tous les jours à l'ouest sur le domaine de l'Atlantique, au nord-est sur celui de la Méditerranée et à l'est sur le sol fertile de l'Égypte, dont il a déjà englouti tant de beaux monuments, le terrible Sahara jouit, depuis bien des siècles, d'une malheureuse célébrité. Les bourrasques, qui dépeçent ses collines de sable, cent fois plus terribles que les vagues des mers les plus orageuses, ont coûté la vie à bien des milliers de victimes depuis l'audacieuse expédition du cruel Cambyse jusqu'à la grande carevane de Maroc, engloutie de nos jours dans sa traversée à Tombouctou. Des espaces couverts de verdure, que les Égyptiens désignaient sous le nom d'*Iles Fortunées*, que les indigènes appellent *oasis*, et qui dans les premiers temps du christianisme étaient des lieux de bannissement, offrent l'image de la vie au milieu de ses affreuses solitudes, et présentent comme autant de ports placés par la Providence pour les rendre praticables et pour garantir de ses fureurs ceux qui osent traverser cet océan de sable. Depuis un temps immémorial, ces oasis sont habitées par des peuples qui presque tous appartiennent à une souche commune, et qui, depuis les Carthaginois et les Romains, sont les conducteurs des caravanes

ou les courtiers du commerce de l'Afrique intérieure avec ses contrées du nord et de l'orient. Parmi ces îles de verdure, nous remarquons celle de Siouah, jadis si célèbre sous le nom d'*Ammonium*, par son oracle qu'on venait consulter des extrémités de la terre, par son gouvernement théocratique, par ses temples superbes, par sa source périodique du soleil, par ses bosquets de palmiers et d'oliviers, et par le visite d'Alexandre le Grand, que la basse flatterie de ses courtisans ne rougit pas d'y saluer fils de Jupiter; cette oasis, jadis si riche, et centre d'un grand commerce, n'offre maintenant que les débris de ses superbes monuments, et n'est plus que le triste séjour d'une petite peuplade aussi misérable que corrompue; celles du Fezzan et du Dar-Four, beaucoup plus grandes, sont comme les deux ports principaux de cette mer de sable, et doivent à l'étendue et à l'importance de leur commerce le peu d'aisance dont jouissent leurs habitants. Passant du Sahara à la côte fertile de la Méditerranée, nous trouvons d'abord à l'orient le Cyrénaïque. Tantôt royaume, tantôt république, opposait d'un côté des bornes aux conquêtes des Carthaginois, et cédait de l'autre successivement aux armes des Ptolémées et des Romains, cette importante colonie grecque fut toujours renommée par la fertilité incomparable de son territoire, par les monuments superbes de ses villes florissantes et par la grande civilisation de ses nombreux habitants. Vient ensuite la célèbre république de Carthage, la reine des mers et la première puissance maritime de toute l'antiquité, qui possédait le centre de la côte africaine et étendait son influence politique vers l'Occident, bien au delà des colonnes d'Hercule. Plus loin, nous trouvons le royaume de Numidie. D'abord vassal des Carthaginois, ensuite des Romains, si florissant sous Massinissa, qui changea en agriculteurs paisibles ses nomades habitants; si renommé plus tard sous Jugurtha, qui donna tant à faire aux Romains corrompus par son or; ce royaume est célèbre dans toute l'antiquité par sa cavalerie, non moins nombreuse et redoutable que celle des Perses, des Scythes et des Sarmates. Enfin, vers l'ouest, nous trouvons le royaume de Mauritanie, aussi vanté par la fertilité prodigieuse de son sol que par la bravoure et le nombre de ses cavaliers. Régi d'abord par le perfide Bocchus, ce royaume respira quelque temps sous le règne de Juba, prince aussi célèbre par la prospérité dont il fit jouir ses sujets que par son vaste savoir et par sa relation des *Iles Fortunées*, qu'il tira le premier du domaine des fictions mythologiques. Dans l'intérieur, la géographie ancienne nous signale un grand nombre de peuples, parmi lesquels se distinguent les *Nasamons*, romes de brigands errant non loin de la Grande-Syrie, et connus par leur course dans l'intérieur de l'Afrique; les *Psyllæ*, leurs voisins, que la charlatanerie et l'ignorance ont rendus célèbres dans toute l'antiquité, par leur prétendu pouvoir sur les serpents,

et dont les prétendus prodiges sont opérés aujourd'hui par les fanatiques Yssaouis de l'empire de Maroc; les *Lothophagi*, ainsi nommés du *lothos*, végétal dont ils tiraient leur boisson et leur nourriture, et qui figurent tant dans les épopées des Grecs et des Latins; les *Garamantes*, réamplis sur toute la partie orientale du Sahara, où, montés sur des chars, ils donnaient la chasse aux Ethiopiens pour les réduire en esclavage; les *Getuli*, répandus dans toute la partie occidentale, et subdivisés en plusieurs tribus, parmi lesquelles il nous semble qu'on pourrait compter les *Pharusiens*, destructeurs des colonies carthagoises sur la côte de l'Atlantique. Après la chute de la domination romaine en Afrique, on voit paraître dans ces contrées le vaste royaume des Vaudales, création du formidable Genseric, et dont les *Neardie* des monts Aures dans l'Etat d'Alger, peuplade si différente pour les traits, les mœurs et les usages, des Kabyles qui l'environnent, serait, selon quelques voyageurs, le misérable reste. Sur les débris de la puissance des empereurs d'Orient qui lui ont succédé, on voit s'élever une série d'Etats arshes, dont les discordes et les guerres civiles préparent la chute, et font passer la plus grande partie de ces pays sous la domination des Ottomans. Parmi ces Etats se distinguent par leur importance : les monarchies des *Aglabites* et des *Edrissites*, qui pendant quelque temps se partagèrent les anciennes possessions des Romains dans cette partie de l'Afrique; celle des *Almoravides* ou *Marabouthes*, fondée par le fanatique Aboubekhr vers la moitié du XI^e siècle, si puissante sous son successeur Youssouf, lorsque l'empire du Mogreb embrassait presque toute la région Atlantique, une partie du Soudan et les principaux Etats mahométans de la presqu'île Hispanique; celle des *Almohades* ou *Mouahédins*, fondée par un autre fanatique, nommé Abdalmoumen, vers le milieu du siècle suivant, aussi puissante et presque aussi vaste que la précédente. C'est sur les débris de ces monarchies arabo-africaines, que s'est élevé l'empire actuel de Maroc, ainsi que les autres Etats barbaresques qui reconnaissent la suprématie religieuse et politique du sultan ottoman, à l'exception d'Alger, une des belles conquêtes de la France. Le géographe signale encore dans cette région le théâtre principal du fameux périple d'Hannon, que des admirateurs trop zélés de l'antiquité ont voulu étendre jusqu'au centre de la Guinée, mais que des géographes beaucoup plus sages ont su, de nos jours, réduire à ses véritables limites; il y voit aussi le théâtre de l'importante expédition de Cornelius Balbus, qui, sous Auguste, traversa le Sahara et triompha des *Garamantes*, et celle de Suétonius Paulinus, qui, sous Claude, fut le premier général romain qui conduisit une armée au delà de l'Atlas.

Sans tenir compte ni des langues parlées anciennement par les *Mauritaniens*, les *Nu-mides*, les *Gétules*, les *Garamantes* et autres peuples, éteintes depuis longtemps, et qu'on peut regarder comme la souche de laquelle dérivent les idiomes actuels formant la famille atlantique, ni des langues turque et arabe que parlent des peuples appartenant aux familles turque et sémitique, on a classé comme il suit les idiomes que l'ethnographie signale dans cette région. Les philologues les regardent comme autant de dialectes d'une même langue.

BENNA ou AMAZIGH, parlé en plusieurs dialectes par les *Amazigh* (284), improprement appelés *Berber*, *Barbar* ou *Berebber*, nommés aussi *Schila* et *Schuluk*. Ils occupent les hautes vallées de l'Atlas et partie des plaines dans les Etats de Maroc, d'Alger et de Tunis, où ils vivent divisés en plusieurs tribus dont la plupart sont indépendantes. L'Atlantique propre nous paraît offrir au moins deux dialectes principaux très-différents : l'*amazigh propre*, parlé en plusieurs sous-dialectes par les *Amazigh* dans les provinces du nord de l'empire de Maroc. On les trouve surtout dans la province de Rif, dont les terribles *Errif* tirent leur nom; d'autres tribus moins farouches s'entendent des confins de cette province jusqu'aux environs de Fez et Mequinez, où elles occupent les montagnes et les plateaux, tandis que d'autres vivent dans la partie moyenne de l'Atlas. Leurs principales tribus, outre les *Errif*, sont les *Gumera*, dans la province de Rif; les *Gayroan*, dans les environs de Fez; les *Timous*, dans l'Atlas depuis Mequinez jusqu'à Tedla; les *Charoya*, de Tedla jusqu'à Duquells, les *Michbaya*, de Maroc vers le Sud. Le *Schowiak*, parlé en plusieurs sous-dialectes par les *Kabyles*, *Cabali*, *Gebali* ou *Cabaili* (285); selon Shaw et Venture, ils vivent dans les montagnes et dans une partie des plaines des Etats de Tunis et d'Alger, ainsi que dans l'île de Gîrbé et à Monastir. Leurs principales tribus dans l'état d'Alger, selon Venture, sont : les *Fellilat* ou *Mellit*, dans le district de Sebeau, à environ 18 lieues à l'est d'Alger; de *Mouattacas*, souvent en guerre contre les *Fellilat* leurs voisins; les *Zewara*, à deux petites journées de Bonne; les *Elbereni*, qui sont les plus puissants de ceux qui demeurent à l'ouest d'Alger. Selon Vater, l'idiome de ces Kabyles serait en partie formé sur les restes de l'ancien numide, opinion, selon nous, bien plus probable que celle de plusieurs savants qui le considèrent comme du carthaginois corrompu. Le *Schowiak* diffère tellement dans ses mots de l'*amazigh* ou *tamazegh*, qu'on pourrait bien le regarder comme une langue saur; ou pourrît presque en dire autant du dialecte que parlent les *Mosabites*. Ces derniers vivent dans un pays environné de hautes montagnes à vingt journées au sud d'Alger. Selon Shaler, ce peuple forme une

(284) Signifié en berber noble, maître.

(285) Mots qui signifient tribu.

petite république divisée en cinq districts nommés Gardica, Birigan, Vargala, Engensa et Nadrama. Ils sont industriels, et ce sont eux qui tiennent tous les lains et les moulins à Alger. Le berber forme ses cas à l'aide des prépositions (286), et le pluriel de ses substantifs diffère beaucoup du singulier; la conjugaison ressemble beaucoup à celle des langues sémitiques. C'est aussi à l'arabe que cette langue a emprunté les mots équivalents à *mer, ondes, villes*, etc., et tous ceux relatifs à la religion, aux arts, ainsi que tous ceux qui se rapportent à des idées abstraites et qui expriment les nombres supérieurs; elle leur donne une terminaison amazigh en mettant un *t* au commencement et à la fin du mot; par exemple : de *macas*, qui en arabe veut dire *ciseau*, elle fait, selon Venture, *temacast*; de même, elle emprunte à l'arabe des épithètes qui lui manquent, et se les approprie en les faisant précéder de la syllabe *da*; ainsi de *cadim*, ancien, elle forme le mot amazigh, *dacadim*. Nous remarquerons aussi que cette langue abonde en grassements comme l'arabe, et qu'on y trouve souvent le *theta* grec ou le *th* dur des Anglais, ainsi que le *j* pur usité des Français, des Persans, des Turcs et des Russes (287). Les tribus amazigh les moins sauvages, ainsi que les autres appartenant à cette famille, écrivent leur langue avec le caractère arabe *magrebi*, auquel on a ajouté trois lettres de l'alphabet persan pour exprimer des sons particuliers (288). Voy. *BERBERES*.

TOUARICK, parlé par les *Touaricks*, *Touariks*, *Tuareks*, qui sont les *Terga* de Léon Africain. Ce peuple nombreux et guerrier occupe toute la partie moyenne du Sahara depuis les confins des pays habités par les Berbers de Maroc, d'Alger et de Tunis et les Arabes de Tripoli jusqu'à Tombouctou et Bornou, et depuis les confins des pays parcourus par les Maures occidentaux du désert jusqu'à ceux des Tibbos. La plupart des Touaricks vivent en nomades. Partagés en un grand nombre de tribus encore très-peu connues, ils sont, depuis les Carthaginois et les Romains, les conducteurs des caravanes, les courtiers et en partie même les marchands qui font le commerce actif et régulier, qui de temps immémorial se fait entre le nord et le centre de l'Afrique. Leurs principales tribus paraissent être : les *Kollooy* ou *Kolteci*, qui dominent dans la vaste oasis d'As-

ben, qui paraît former un royaume puissant et dont dépendent plusieurs autres moins considérables, ainsi que les pays de Samfarat ou Zanfara et de Goubert; les *Hadjara*, à l'est des précédents; les *Tagama*, sur les confins du Soudan; les *Matkara*, etc., etc. Les Touaricks habitent aussi une partie des oasis du Fezzan (à Sokna, etc.) et de Ghadames, dépendantes du dey de Tripoli; le pays d'Ahir, dont la capitale est Agondi; les petites oasis de Gazer, de Tagazy et Djennet, ainsi que le pays de Twart, Tawat ou Tount, et la république oligarchique de Grhaat. Dans la capitale de cette dernière, on tient tous les ans une foire fréquentée par un grand nombre de tribus du Sahara. On dit qu'une grande partie de la population de Tombouctou et de Haoussa est composée de Touaricks, qui se trouvent aussi en beaucoup d'autres endroits du Sahara et du Soudan. On connaît encore très-peu cette langue, qui passe parmi ceux qui la parlent comme la plus ancienne du monde; les Touaricks en sont très-fiers, et prétendent même que Noé la parlait de préférence à toute autre! Ce peuple est presque toujours en guerre avec ses voisins auxquels il enlève un grand nombre d'esclaves.

TIMBO, par les *Tibbos*, qui occupent toute la partie orientale du Sahara, et sont réjandus dans la partie nord-est du Soudan. Ils sont divisés en plusieurs tribus, parmi lesquelles les suivantes paraissent être les principales : les *Tibbos de Bilma*, qui demeurent entre le Fezzan et l'empire de Bornou; ils vivent au milieu de peuples entièrement nègres, et leur chef demeure à Dirke. Plusieurs de leurs tribus errent avec leurs bestiaux dans les déserts qui s'étendent depuis Tegherri jusqu'à Bilma; pauvres et hospitaliers, ils entretiennent les puits, et ne demandent aux passants qu'une légère rétribution; ce sont leurs tribus qui sont le plus exposées aux incursions et aux violences des belliqueux Touaricks. Les *Tibbos de Borgou* ou *Birgou*, dont le chef-lieu paraît être Yen. Selon les relations des Arabes, les femmes seraient en commun chez ce peuple abrité, dont une grande partie est encore idolâtre et n'a aucune sorte de culte. Les *Tibbos-Rechadek* ou *Tibbos des Rochers*, ainsi nommés parce que plusieurs de leurs tribus vivent dans des cavernes; il paraît que leur chef demeure à Abo. Les *Tibbos d'Arna*, qui

(286) M. Newman, de Londres, admet des cas formés au moyen de préfixes. Ce même grammairien croit découvrir l'article défini dans le *u* préfixe de la plupart des noms masculins, et dans le *t* préfixe des noms féminins. La formation du pluriel est fort irrégulière. Beaucoup de noms ont à ce nombre une racine différente de celle du singulier.

(287) La prononciation du berber est très-dure, surtout chez les habitants des montagnes. L'articulation gutturale que les Arabes désignent par leur *ghayn* y domine.

(288) Valère Maxime parle d'un alphabet particulier aux Numides, que l'on désespéra longtemps de retrouver et qui paraît presque complètement déchiffré aujourd'hui. Les premières études en ont

été faites sur une inscription bilingue, découverte à Thongga, dans la régence de Tunis, en 1651. Cette inscription a été analysée et lue récemment par M. de Saulcy (*Journ. asiat.*, t. 17, 1843, et la *Revue archéol.* de nov. 1845).

Un fait bien curieux, relatif à l'alphabet des Berberes, c'est la découverte qui a été faite, dans un tumulus indien, élevé sur les bords de l'Ohio, d'une pierre écrite, sur les vingt-deux caractères de laquelle cinq ont été identifiés par M. Jouard avec autant de lettres des Touaricks (1845).

Les Berberes ont des contes en prose et des chants en vers, dont quelques-uns ont été recueillis par M. Delaporte, ancien consul de France à Mogador.

demeurent à l'est des Borgou. On trouve, en outre, plusieurs tribus de Tibbos nomades dans le Babr el Gazel, pays qui paraît être situé au nord-est de l'empire de Bornou et sur les confins septentrionaux de ce même Etat; d'autres vivent à Gatrone, ville du Fezzan. Cette langue a beaucoup de consonnes, et les sons représentés par nos lettres *l* et *s* y sont très-fréquents. Selon les habitants d'Audjelah, les dialectes des Tibbo Febabo et des Tibbo Borgou ressemblent au gazouillement des oiseaux.

ATLANTIQUE-ARABISÉ OU AMAZIGH-ARABISÉ, dénominations sous lesquelles nous proposons de comprendre provisoirement les jargons mêlés d'arabe et d'amazigh qui parlent plusieurs tribus nomades des parties occidentale et méridionale du Sahara et les habitants de quelques oasis de ses parties orientale et septentrionale. Cette langue encore inconnue, que l'on regarde généralement comme une subdivision du dialecte maure, est une langue très-mêlée qui en diffère beaucoup, et qui nous paraît tenir le milieu entre l'arabe et l'amazigh. Outre beaucoup de mots arabes, cette langue a adopté les formes et la syntaxe arabes. Nous proposons d'y distinguer provisoirement les trois dialectes suivants : *Maure amazigh*, parlé par plusieurs tribus des *Maures*, qui errent dans les parties occidentale et méridionale du Sahara; l'état imparfait de la géographie et de l'ethnographie de ces contrées ne nous permet encore d'en nommer aucune avec précision. Le *syonah*, parlé par les indigènes de l'oasis de ce nom; ce dialecte, selon Scholz, est très-chargé de sons gutturaux. Selon Belzoni, les habitants de la petite oasis parlaient entre eux ce même dialecte. L'*audjelah*, parlé par les indigènes de l'oasis de ce nom. Nous remarquerons que presque tous les individus qui parlent cette langue parlent aussi l'arabe, ce qui a donné lieu à plusieurs méprises et aux contradictions que l'on trouve parmi les voyageurs à l'égard de la nature de l'idiome que parlent toutes ces peuplades.

CHELLOUH, TAMAZIRCK OU AMAZIRCKT, par les *Chellouhs* ou *Shellouhs* au sud et à l'est de Maroc dans les pays de Praha ou Dara, de Haha, de Susa et autres endroits de cet empire en deçà et au delà de l'Atlas. Cette langue a, selon M. Jackson, beaucoup d'affinité avec l'amazigh-arabisé de Siouah et avec le *gancha*. Les principales tribus *shellouhs* sont les *Idautil*, les *Ait-Atter*, les *Stuka* ou *Schtuka*, les *Kittira*, les *Emsekhina* ou *Mseghina*, les *Elala*, etc., etc. La plupart sont indépendantes de l'empire, et soumises à des chefs héréditaires qu'elles nomment *amgar*.

GUANCHE. Des analogies frappantes signalées par un éminent philologue entre les idiomes que parlent les indigènes de cette

région (289) et ceux qui parlaient autrefois les Guanches, les anciens habitants des Canaries, ramènent ce peuple célèbre, détruit par le glaive impitoyable des premiers conquérants espagnols, dans le domaine ethnographique de ce groupe. Dépouillé de tout ce qui appartient aux brillantes fictions mythologiques et à l'exagération de ses enthousiastes admirateurs qui les premiers nous l'ont décrit dans de nombreux récits, ce peuple nous présente encore, dans ses usages et dans la géographie des îles, où pendant tant de siècles il vécut ignoré du reste du monde, assez de traits importants pour mériter de figurer dans ce tableau. La taille élancée et la grande force musculaire des Guanches, si vantées par les anciens auteurs, nous autorisent à regarder ce peuple comme les *Patagons* de la géographie classique; la parfaite conservation et l'affaiblissement de ses momies nous offrent à l'extrémité du monde connu des anciens cet usage si remarquable d'embaumer les morts, prêtre presque exclusivement aux Egyptiens; tandis que les cordelettes et les petits disques, qui parfois leur sont attachés, nous présentent quelque chose qui ressemble aux fameux quipus des Péruviens, des Mexicains et des Chinois (290). D'un autre côté, ses institutions politiques nous retracent le système féodal de l'Europe au moyen âge, qu'on retrouve établi, depuis un temps immémorial, sur les hautes plaines de l'Asie centrale et dans presque tout le monde maritime; et son habitude singulière de donner à une femme plusieurs maris nous rappelle la polyandrie, qu'on croyait naguère n'être en usage qu'au Tibet, mais que des voyageurs dignes de foi ont retrouvée depuis dans d'autres régions, au nord de l'Inde, à Ceylan, dans le Decan, sur les bords de l'Orénoque et en quelques autres endroits de l'Amérique et jusqu'au centre de la Polynésie. Presque toutes les îles de l'archipel des Canaries offrent en particulier quelque trait digne d'être signalé. Celle de Ténériffe nous présente le siège principal des Guanches et le pic majestueux qui fut réputé pendant longtemps comme la plus haute montagne du monde, et auquel le savant Riccioli n'assignait pas moins de deux fois et demie la hauteur du Chimborazo. Canarie est remarquable par le nom qu'elle donne à toutes les autres et par sa fertilité prodigieuse. Palma l'est autant sous ce rapport que par le premier méridien qu'y transporta l'astronome Riccioli, innovation qui fut la source de mille erreurs et qui augmenta sans nécessité les difficultés de la géographie. Gomère est renommée par la ridicule vanité de quelques savants indigènes, qui attribuent sa découverte et sa première population à Gomer, fils de Japhet, et pour avoir offert à l'immortel navigateur

(289) Toutefois nous devons dire que M. Macédo, de Lisbonne, a soutenu, dans un mémoire fort ingénieux qu'il a communiqué à la Société royale géographique de Londres, que la langue des Guanches était différente de celle des autres îles, et

différente aussi du dialecte berbère. Ce sujet demande de plus amples éclaircissements.

(290) Blumenbach a cru découvrir quelque ressemblance dans le système d'ornements des momies guanches et celui des momies égyptiennes.

italien une relâche dans sa mémorable expédition, qui dota l'univers d'un nouvel hémisphère. Lancerote est remarquable par la grande civilisation de ses anciens habitants, réputés les plus policés de tout l'archipel, et par la grande muraille qui, semblable à celles élevées par les Romains au nord de l'Angleterre et en Ecosse, par les Persans dans le Caucase, par les Pérouviens et les Chinois dans leurs empires, séparait les possessions des deux petits États rivaux entre lesquels elle était partagée. Enfin, l'aride flot, connu sous le nom d'*Ile de Fer*, jouit d'une célébrité encore plus grande par ses deux fontaines merveilleuses citées par Pomponius Mela, dont le Tasse a su tirer une si belle allégorie dans son admirable poème, et à la recherche desquelles de graves auteurs n'ont pas rougi de consacrer de longues veilles; par son *garof*, arbre célèbre par les contes merveilleux auxquels il a servi d'étoffe, mais qui, comme tant d'autres phénomènes naturels, exagérés ou déguisés par des circonstances invraisemblables ajoutées par l'ignorance, peut très-bien avoir fourni de quoi désaltérer le petit nombre des habitants de cette Ile, qui est sans contredit un des points les plus importants de la terre, ayant été, depuis Ptolomée jusqu'à Riccioli, l'endroit du globe par lequel tous

les géographes faisaient passer leur premier méridien.

Le *GUANCHE* fut parlé jadis en plusieurs dialectes par les *Guanches*, qui étaient les anciens habitants des Iles Canaries, peuple qui s'est entièrement éteint depuis deux siècles. Au commencement du *xvii^e* siècle, on ne trouvait plus à la Candelaria et à Guimar que quelques vieillards de cette intéressante nation. Les *Guanches* étaient partagés en plusieurs petits États presque toujours en guerre les uns contre les autres. Le peuple qui les a remplacés descend des Espagnols et en très-petite partie des Normands. Ces nouveaux insulaires, comme les Biscayens et les Catalans en Espagne et les naturels des Açores et du Minho dans le royaume de Portugal, se distinguent par un esprit inquiet et entreprenant qui les a conduits partout où il y a des établissements espagnols et portugais, depuis le Chili et la Californie jusqu'aux Philippines et aux Mariannes. Il est bon aussi d'observer que c'est surtout aux Canaries et aux quatre autres peuples que nous venons de nommer, que sont dûs en grande partie les progrès de l'agriculture dans les vastes établissements d'outre-mer espagnols et portugais. Voy. *BANÈRES*.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA FAMILLE ATLANTIQUE.

					UNIMOGRAPH.	Soleil.
ATLANTIQUE PROPRE, Berber de l'Etat d'Alger. Tamazigh de l'empire de Maroc. Schmouh de l'Etat de Tunis.					1 française	tefouhi
KRYA ou TOUAREG de SOUDAN.					2 danoise	tefugl
TIMBO de GATRON.					3 anglaise	tefhotie; kyalah
ATLANTIQUE ARABISÉE de SÉNÉGAL.					4 anglaise	tefouhi
SHELLA ou CHINA.					5 anglaise	tefouhi
					6 française	tefouhi
					7 anglaise	(dites)
Lune.	Jour.	Terre.	E.N.	P.N.		
1 thiry	vas	teghounila	aman; eman	hila		
2 ahar	szal	akal	aman			
3 thocr; ywale		elkaa; tawent	aman			
4 tyeeri	azill		aman	timl		
5 souree			aman	ouneo		
6 tazeri		egidi	aman	timl		
7	ghoss	berr		aphougo		
Père.	Mère.	Oeil.	Tête.	Nes.		
1 hiki	yemna	thitt	ikhf; acroui	int-r		
2	manma	tit	agao	enchar		
3		allen	foua	atara		
4 teent	ighroon	inckthum	cehi			
5		soona	dafro	teha		
6 abban		tayoun	akhf	tenert		
7 dalgah; babbagh	yemna; manma	eln; awin; tellen	egaph	eboufer		
Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.		
1 iml	ilis	oughol	efous	ndir; oodar		
2 aml			afou	alar		
3 emee		oughan	afou	tharect		
4 foun		ushkont	idgen	ouon		
5 inchee			swana	imbi		
6 omb	ellesa	takrua	tehin	lar		
7 ermouogh			aphooc			

	Un.	Deux.	Trois.	Quatre	Cinq.
1	yavan; lanivel	sin; sinai	kerat	kous	semmons
2	jen	sin	karad	kuz	ssous
3	ewan	sen			
4	shard				
5	trono	chew	sguoc	tuzzaw	fo
6					
7	yeau	sen	erat	koud	noumout
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	sedis	(set)	(laou)	deza	meran
2	sadin	sa	diemi	adisa	merao
3					
4					
5	dénée	tootocoo	oosoo	issoc	mordom
6					
7	southast	sad	teupt	izan	murtow

ATLAS. Voy. ATLANTIQUE.

ATTIQUE. Voy. GRECQUE.

AUSONES. Voy. ITALIQUE.

AUSTRAL (Région) DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — De même que l'extrémité australe de l'ancien continent nous offre, à côté des beaux Caffres et des Hollandais à formes athlétiques, les hideux Boschimens, de même la pointe australe du nouveau nous présente, à côté des habitants courts et trapus de la Terre de Feu, les beaux hommes de la race moluche et les géants de la Patagonie. Ce coin du globe, si disgracié sous le rapport physique, dans la partie qui porte cette dénomination, est justement la patrie de quelques tribus dont la taille dépasse de beaucoup celle de tous les autres peuples de la terre. Ce phénomène, dont on ne peut plus raisonnablement révoquer en doute l'existence, forme le trait le plus caractéristique de cette région, qui offre dans son extrémité australe les contrées habitées les plus méridionales de tout le globe, et sur laquelle la civilisation, assez avancée et toute particulière des Araucans, et l'abrutissement des misérables Pecherats et d'autres hordes sauvages jettent un nouvel intérêt. Cette région offre aussi au géographe une série de volcans en activité, dont quelques-uns figurent parmi les plus hautes montagnes de l'Amérique, tandis que d'autres sont les plus méridionaux que l'on con-

naisse; elle lui présente le détroit de Magellan, qui est le plus long et le plus célèbre de tous, et dont le nom lui rappelle l'intrépide navigateur qui, en le découvrant, exécuta la première circumnavigation de la terre; elle lui signale enfin, dans le *Coreowado*, qui s'élève majestueux sur la côte du continent vis-à-vis l'île Chilodé, le point culminant de tout l'hémisphère austral au delà du 42° parallèle.

Ses confins sont : au nord, en deçà des Andes, l'embouchure de la Plata, le Saladillo et les vastes plaines qui s'étendent au sud des établissements espagnols de l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, et au delà des Andes, le désert d'Atacama, qui sépare le Chili du Pérou; à l'ouest et au sud, le Grand-Océan; à l'est, l'Océan Atlantique. Dans ces limites cette région embrasse tout le Chili, l'extrémité méridionale des terrains regardés comme faisant partie de la vice-royauté de Buénos-Ayres, la région qu'on se plaît à nommer Patagonie, l'archipel magellanique ou de la Terre de Feu, l'archipel de la Mère de Dieu et ceux de Chonos et de Chilodé.

À l'exception du bel idiome chiliduga, on ne sait presque rien des langues parlées dans cette région. On a toutefois hasardé la classification suivante qui est provisoire. PECHERATS, PATAGON, TERUELLET, CHILIENNE et PECHER. Voy. ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION AUSTRAL DE L'AMÉRIQUE.

FAMILLE CHILIENNE.	ARAUCAN ou CHILIEN PROPRE.		Orthographe.		Soléc.
	PATAGON, du port Saint-Julien.		1 espagnole	2 espagnole	anhu calechem
	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	cuyen	anhu	lus	ro	enthal
2				holi	gisema
	Père	Mère.	Œil.	Tête.	Nos
1	chao	capai	gn	lonen	yo
2			uter	her	or
	Bouche.	Langue	Dent.	Main.	Pied.
1	en	koun	voru	kua	sumum
2	chuo	scial	soe	chese	ti
	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	kile	epu	kula	meli	kechu
2					

	Sic.	Sept.	Huï.	Nenf.	Dis.
1	kaya	reighe	pura	zula	mari
2	,	,	,	,	,

AUSTRALIENNES (LANGUES) OU IDIOMES MALAIS AUSTRALIENS, division de la famille des langues malaises. On signale les idiomes suivants :

1° **MALAIS-LE-NAIRE**, parlé par quelques tribus de la Nouvelle-Guinée.

2° **MOYSE**, par les naturels de cette petite île située près de la côte septentrionale de la Nouvelle-Irlande.

AUSTRALIENNES (LANGUES), groupe de la division des langues des Nègres océaniques. Les langues australiennes proprement dites comprennent tous les idiomes parlés dans le continent austral ou Nouvelle-Hollande et dans les petites îles qui en sont des dépendances géographiques. On y distingue les langues suivantes, qui n'ont offert jusqu'à présent aucune analogie, ni entre elles ni avec les autres idiomes connus.

1° **SIDNEY**, parlé en plusieurs dialectes très-différents par les tribus qui errent dans les environs de Sidney et sur les bords du *Hawkesbury*. Selon M. Collins cette langue est harmonieuse et expressive, et plusieurs de ses sons peuvent être rendus par les caractères anglais, dont il lui manque ceux exprimés par l's et le e. Le dialecte parlé sur les bords du *Hawkesbury* diffère beaucoup de celui de *Sidney*. Les sauvages, qui parlent cette langue, sont très-abrutis; ils coupent les deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche aux femmes, et arrachent une dent aux jeunes gens; ils se colorent la figure en blanc et rouge; ils n'ont qu'une faible idée d'une existence future, et ce qui est plus singulier, ils croient comme les Alforèses de l'île de Ceram qu'à leur mort ils retournent aux nuages, d'où ils prétendent être originaires descendus. Ces nègres, dont la teinte peut être comparée à celle du café au lait foncé en couleur, offrent d'après les intéressantes observations faites par le docteur Garnot, la variété humaine dont l'angle facial est le plus aigu, ne différant presque pas de celui de l'orang-outang. Aussi montrent-ils moins d'aptitude à s'instruire que les autres peuples connus.

2° **PORT-STEPHENS**, par une tribu qui erre dans les environs du port de ce nom, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

3° **LAC-WALLIS**, par des tribus assez nombreuses, qui demeurent dans les environs du lac de ce nom, non loin du cap Hawke dans la Nouvelle-Galles méridionale. Ces sauvages ont un grand nombre de bateaux sur lesquels ils pêchent.

4° **HASTING**, par des tribus assez nombreuses, qui demeurent sur les bords du fleuve de ce nom, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

5° **BAIE DE LA VERRERIE (Glass-House)**, par

une tribu qui erre dans les environs de la baie de ce nom, dans la Nouvelle-Galles méridionale. Cette peuplade abrutie ressemble singulièrement par sa laideur aux difformes sauvages demi-singes de Mallicolo.

6° **ENDEAVOUR-PARKINSON**, par une tribu qui erre dans les environs de la rivière Endeavour, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

7° **PORT-WESTERN**, par des tribus assez nombreuses, qui demeurent dans l'extrémité australe de la Nouvelle-Galles méridionale près du port Western. Ces sauvages, d'un caractère féroce et inhospitalier, sont moins bideux et moins abrutis que les autres; ils vivent dans des hameaux sous les ordres de chefs, qui se peignent en rouge, blanc et jaune, et se font porter sur les épaules de leurs sujets.

8° **BAIE DU GÉOGRAPHE**, par une tribu très-farouche, qui erre dans les environs de la baie de ce nom dans la Terre de Lauwin.

9° **TERRE DE WITT-DAMPPIER**, par une tribu de la Terre de Witt, vue par Dampier. Ces sauvages sont très-lâids; ils ont les membres très-longs et décharnés et la tête excessivement grosse; il leur manque, à tous, deux dents de la mâchoire supérieure; ils vivent presque exclusivement de poisson, et couchent en plein air à la manière des bêtes.

10° **LACHLAN'S-OXLEY**, par des tribus de l'intérieur du continent austral, qui errent à l'ouest de Bathurst le long du fleuve Lachlan.

Tous les voyageurs nous représentent sous des traits hideux les naturels de l'Australie, sur quelques points qu'ils les aient observés; leurs grosses pommettes, un front fuyant, la saillie de leur énorme maxillaire supérieure, leur monstrosité et leur barbu crépue, l'énorme ouverture de leur bouche, les rides épaisses qui sillonnent leur face, tout cela forme un masque repoussant et dont nul animal ne fournit d'exemple. Leur chevelure en longues mèches tournées généralement en tire-bouchon leur fait une tête énorme, qui contraste d'une manière désagréable avec la maigreur de leurs membres. Enfin leur gros ventre flasque et pendant ajoute encore à la laideur de cet ensemble pauvre et mal fait (201). Leur condition spéciale et intellectuelle paraît être le dernier terme de la dégradation humaine. Par l'étude des dialectes, quelques ethnologues croient avoir retrouvé dans l'archipel du Timor des traces de l'origine de la race australienne, et se flattent même de découvrir dans quelle direction ce continent de l'Australie s'est peuplé, en recherchant les lignes suivant lesquelles les différents dialectes d'une même langue-mère se sont propagés.

Il est évident que si l'un des dialectes de la côte septentrionale se trouvait coïncider avec un de ceux de la côte méridionale, la ligne de migration d'un point à un autre pourrait être regardée comme très-approximativement déterminée, y ayant une grande probabilité que le continent s'est peuplé du nord au sud et que les migrations ont suivi les côtes ou les grands cours d'eau. Une autre question s'élève, c'est celle de l'avenir de la race australienne. Que gagnera cette race malheureuse au contact de l'Europe? Va-t-elle se transformer sous le souffle de la civilisation, ou bien, comme les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, est-elle condamnée à disparaître peu à peu devant les développements de l'activité européenne? Cette question semble déjà résolue, mais dans ce dernier sens. Voy. l'Introduction, § IV.

AUSTRO-SIBÉRIEN. Voy. TURK.

AUTRICHIEN. Voy. TEUTONIQUE et RUSSO-ILLYRIENNE.

AUVERGNAT. Voy. ROMANES.

AVARES. Voy. OURALIENNE.

AWARES. Voy. LESGHIEENNE.

AXUMITE. L'une des branches de la division des langues sémitiques, l'abyssinique (voy. ce mot). L'axumite comprend :

1° Le **GHEZ ANCIEN** ou **AXUMITE**, parlé jadis dans tout le puissant royaume d'Axum et à sa cour, ainsi qu'à celle de Saba dans l'Yémen, pendant la domination abyssinique dans ce royaume. Éteinte depuis longtemps, c'est la langue lithurgique et celle dans laquelle sont écrits les anciens livres des Abyssins. Les tribus *Agazai* en parlent encore un dialecte très-corrompu. Sa grammaire a la plus grande ressemblance avec celle de l'Arabe, et la moitié de ses mots sont arabes. Il n'est en réalité qu'un dialecte de l'arabe : les particularités qui distinguent l'arabe de toutes les autres langues sémitiques, les pluriels brisés, le mécanisme des cas et des voyelles finales, certaines formes du verbe, s'y retrouvent en ce qu'elles

ont d'essentiel. Par sa physionomie extérieure, le ghez semble se rapprocher de la simplicité de l'hébreu ; il possède d'ailleurs un assez grand nombre de racines qui, appartenant également à l'hébreu et à l'arabien, ne figurent pas dans le vocabulaire arabe. Tout cela rattache le ghez ou plutôt l'himyarite, à un état fort ancien des langues sémitiques. La prononciation seule s'écarte des analogies sémitiques ; quelques lettres sont fort dures et presque impossibles à prononcer pour tout autre qu'un Abyssin.

Le ghez a un alphabet particulier composé de 26 consonnes et de 7 voyelles, considéré communément comme un syllabaire de 182 caractères qu'on écrit de gauche à droite. (Voy. **ABYSSINIQUE**.) La littérature ghez, qui est tombée en décadence depuis bien des siècles, est la plus riche, la plus ancienne et la plus importante de toute l'Afrique, quoique bien inférieure à l'arabe et même à l'ottomane ; on peut la considérer comme la seule africaine ; toutes les autres, la copte ou égyptienne exceptée, étant étrangère. La littérature ghez, telle qu'elle nous est connue, se compose d'environ deux cents ouvrages, presque tous traduits du grec ou de l'arabe. Dans l'état actuel des études, il est impossible d'établir une chronologie rigoureuse entre ces monuments divers ni de déterminer l'âge et le caractère de leur style.

2° Le **GHEZ MODERNE** ou **TIGRÉ** (*TUGRAY*), dérive du ghez ancien dont il a conservé l'alphabet et la grammaire. Sa prononciation est la plus dure de tous les idiomes sémitiques. Cette langue est parlée dans presque tout le royaume de Tigré ou Tugray, démembré de l'empire d'Abyssinie. Quoique le ghez moderne, depuis le XIV^e siècle ne soit plus la langue dominante à la cour de Gondar, elle est toujours restée la langue littéraire des différents États qui se sont élevés sur les ruines de l'empire d'Abyssinie, où l'on parle la langue amharique (Voy. ce mot). Le *hansa* de Seetzen, parlé dans la province de Hansa, est évidemment un de ses dialectes ou du moins une langue sœur.

AZTÈQUES. Voy. MEXICAINE.

B

BABEL, époque de sa construction fixée par ses monuments. Voy. CUNÉIFORMES.

BABYLONE, études des inscriptions cunéiformes. Voy. CUNÉIFORMES. — Influence des arts babyloniens sur l'art grec, etc. — Voy. note XII, à la fin du volume.

BALABANDI. Voy. MAURATTE.

BALI. Voy. PALI.

BALLANCHE, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

BALMES, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

BARBARES. — Les Grecs et les Romains

donnaient ce nom à toutes les nations qui étaient étrangères à leur civilisation. Ce mot vient des mots grec et latin *βάρβαρος* et *barbarus*, qui paraissent eux-mêmes dériver du sanscrit *barvaras*, venant de la racine *bari*, tourner, friser ; *barvaras* signifie en effet les hommes aux cheveux crépus ; c'étaient des nègres papous qui occupaient l'Inde lorsque les Aryas y descendirent pour en faire la conquête.

§ I. Au V^e siècle, le mot *barbare* servit de terme générique pour désigner les peuples qui envahirent l'empire romain, Goths, Van-

dales, Suèves, Alains, Gépides, Huns, Hérules, Allemands, Bourguignons, etc. Les Francs ne furent pas compris sous cette appellation; ils ne pouvaient l'être. Elle entraînait en effet l'idée d'habitudes sociales et de mœurs qui n'étaient point celles des Francs. Ces derniers d'ailleurs ne prirent point part à l'invasion; ils essayèrent au contraire de l'arrêter, et ils en furent sur le Rhin les premières victimes. Les barbares du ^v siècle étaient cent que, quelques centaines d'années auparavant, on connaissait sous le nom de Scythes. Ce n'est pas ici le lieu de parler des révolutions qui changèrent, à plusieurs reprises, l'état social de ces nombreuses populations; il suffit de noter ici qu'elles avaient en grande partie conservé les mœurs de temps primitifs; elles étaient encore en quelques sortes au premier âge de l'humanité; elles étaient soit à peu près, soit tout à fait nomades; quelques-unes faisaient leur séjour dans les bourgades temporaires; la plupart habitaient soit sur des chariots, soit sous la tente; mais lorsqu'elles faisaient une expédition, elles avaient également pour habitude de marcher en corps de nation, emmenant sur des chariots leurs femmes, leurs enfants et toutes leurs richesses. Chaque nation était formée de diverses tribus dont tous les membres se considéraient comme unis par les liens du sang, comme formant une même famille et comme descendant d'un même père. Si l'on prend le système social établi chez les Goths comme exemple de celui qui régnait chez les barbares en général, on trouve que, parmi ces tribus, il y en avait qui étaient considérées comme possédant de naissance une supériorité particulière sur toutes celles qui formaient la nation, et dans chaque tribu on obéissait aux habitudes d'une hiérarchie héréditaire. Ainsi le nom de Goth était celui d'une tribu supérieure dont il rappelait l'origine céleste. Les Goths étaient divisés en deux hordes, les Ostrogoths et les Visigoths, c'est-à-dire en Goths orientaux et en Goths occidentaux. Les Ostrogoths choisissaient leurs chefs dans la famille des Amals, qui, disaient-ils, descendaient directement des fondateurs de la nation; on leur donnait le nom de *Ases*, c'est-à-dire de dieux ou de demi-dieux. Les Visigoths élisaient leurs chefs dans une famille moins distinguée, c'était celle des Balthes. Il est probable que chacune des tribus qui composaient une nation, et chacune des familles ou hordes qui composaient une tribu, tirait son origine de quelque service spécial dont elle était héréditairement chargée, ou de quelque fonction accomplie dans un temps quelconque par les premiers de la race. Ainsi, la division en Ostrogoths et en Visigoths, qui indique bien positivement une distribution purement territoriale, ayant sans doute pour but la défense du sol national des deux côtés où il était principalement menacé, l'est et l'ouest, cette division était devenue héréditaire; elle avait engendré deux tribus, ayant chacune des chefs et

même des intérêts à part. Ammien Marcellin nous a conservé le nom de la subdivision des Grutings chez les Ostrogoths et des Tervingues chez les Visigoths. Procope appelle les nations gothiques les Vandales, les Gépides et les Alains. Doit-on inférer de ces paroles que ces peuples étaient des subdivisions ou des tribus de la nation gothique? Doit-on au contraire considérer cette affirmation comme une généralisation purement arbitraire faite par l'historien? Procope nous répond en nous avertissant que ces nations ont la même constitution physique, la même langue et la même religion, à savoir, l'arienne. Certainement ce ne serait pas agir témérairement que d'en conclure l'identité de nation.

Les barbares qui prirent part à l'invasion du ^v siècle doivent être divisés en deux bans, savoir : ceux qui la commencèrent et fondèrent sur le sol de l'empire des établissements réguliers plus ou moins durables, et ceux qui renouvelèrent l'invasion, trouvèrent le sol occupé et furent repoussés. Cette distinction est importante. Le premier ban était en majorité composé de ceux que Procope appelle les nations gothiques, plus les Bourguignons ou Burgondes. Ceux-ci étaient en général ariens, et s'il y avait encore parmi eux beaucoup de païens, au moins leurs chefs étaient tous sectateurs d'Arius; ils avaient eu des rapports fréquents avec les Romains, et leurs mœurs en avaient été profondément modifiées. Le second ban de barbares était en majorité composé de Huns; ceux-ci étaient purement païens; ce que nous savons de leurs superstitions nous apprend qu'ils avaient reçu quelque chose de la grande réforme dont Odin fut l'auteur. D'ailleurs ils ne devaient pas avoir un système social très-différent de celui des Goths. Ce que nous connaissons des Tartares par les extraits que d'Herbelot nous a donnés des annales chinoises, permet de le penser. Les Huns étaient divisés en tribus, obéissant à un chef sorti d'une famille dont l'origine était divine. On voit en effet dans les annales chinoises que les fondateurs de dynasties tartares ont été tous mis au monde par une vierge ou une femme qui a conçu par quelque opération surnaturelle.

Les Goths et les Huns présentaient d'autres différences non moins caractéristiques; ils ne se ressemblaient nullement quant à l'aspect physique. Ainsi que nous l'apprend Procope, les individus appartenant aux nations gothiques étaient reconnaissables au premier coup d'œil; ils avaient la peau blanchâtre, les cheveux blonds ou roux, la taille élevée, la figure ouverte. Les Huns, au contraire, si nous nous en fions au portrait que Jornandès fait d'Attila, étaient de petite taille; ils avaient la poitrine large, la tête grosse, les yeux petits, la barbe claire, le nez épilé, les cheveux crépus, enfin le teint basané, c'est-à-dire à peu près le faciès des Tartares de nos jours. Ajoutons que les

Goths se battaient principalement à pied et les Huns à cheval.

Cette différence remarquable entre les barbares a servi de texte aux conjectures des historiens modernes. Ils ont fait venir les premiers des côtes de la Baltique et les seconds des frontières de la Chine. Mais les hypothèses ne se sont point arrêtées à ces limites raisonnables; on a voulu rendre compte des mouvements de diverses tribus; on a cru devoir admettre presque autant d'individualités particulières et tranchées que l'on rencontrait de diversités dans les noms; on a ensuite tenté de fixer les points de départ de chaque tribu et ses migrations, non pas seulement aux époques voisines de celles où elles entrent en relation avec notre société européenne, mais en reculant jusqu'àn passé le plus éloigné. Toutes ces hypothèses sont engendrées, selon nous, d'une fausse doctrine sur les races, dans laquelle on ne tient aucun compte de l'influence que l'esprit et les croyances exercent sur la stature physique de l'homme, et l'on prend chaque différence corporelle, même la plus petite, pour quelque chose d'éternel et d'absolu. En effet, il y a une école moderne, c'est l'école éclectique, qui décrit la race comme un ensemble de caractères fixes, indestructibles, impérissables, créés, en quelque sorte, primordialement, transmissibles par génération. Cette école définit la race comme les naturalistes définissent les espèces dans le règne animal. Alors, là où d'autres ne verraient que des migrations d'idées ou de doctrines, il leur a fallu trouver des migrations de peuples. Alors, au lieu de faire l'histoire des nations, c'est-à-dire de certaines croyances et de certaines fonctions adoptées comme but d'activité par un certain nombre d'hommes, ils ont fait l'histoire du génie particulier de certaines races; ils ont émis les peuples comme les chimistes étudient les corps qu'ils analysent; ils en ont décrit les propriétés et ont noté les effets de celles-ci. Ils ont donné à l'organisation physique de l'homme plus d'importance qu'à sa puissance spirituelle; ils ont, en un mot, nié, autant que possible, l'unité humaine. Or, cette doctrine des races est contraire à la tradition positive, aux monuments historiques les plus authentiques, à l'expérience et à la physiologie elle-même. En effet, s'il est démontré que certaines variétés produites dans l'organisation physique de l'homme par la nature des milieux où il vit, et surtout par ses habitudes sociales, sont transmissibles par génération, et se conservent et s'accroissent successivement au fur et à mesure que les générations se suivent dans le même système de croyances et d'actes; il est démontré également que ces variétés disparaissent, non-seulement par le mélange des hommes, mais bien plus encore par les changements dans l'état social et dans les habitudes. Ce qu'une certaine éducation, certaines habitudes, certain climat ont produit en un certain temps, disparaît, dans un temps pareil, par l'effet d'une autre édu-

cation, d'autres habitudes et d'un autre climat. Enfin, il est prouvé par la témoignage de la Bible et de tous les fragments historiques, que nous possédons sur les premiers temps de l'humanité, que tous les peuples sont sortis d'un même père et d'un même centre religieux. Les barbares dont nous nous occupons étaient, de tous ceux qui étaient aux époques dont il est question en ce lieu, les moins éloignés de la vie primitive que pratiquèrent les descendants de Noé. Leur existence nomade avait été longtemps celle de l'Asie, d'où ils venaient, et qui fut appelée à cause de cela le pays des *ases* ou des dieux; elle avait été celle de la terre entière. Ils étaient également et à peu près au même degré, dans notre vieux monde, les derniers représentants de ceux auxquels il fut ordonné d'*aller et de multiplier*, c'est-à-dire de découvrir et de peupler la surface du globe. Dans les mêmes fragments sur l'histoire des Chaldéens, où Béroze nous raconte que Nembrod vint camper avec ses chariots au lieu qui fut appelé Babylone; il ajoute qu'il y avait en Scythie un centre religieux qui prétendait posséder la doctrine de *Noa Soga*, ou de Noé le Saint. Ce même Béroze nous apprend que Noé lui-même, c'est-à-dire sans doute, quelqu'un de ses représentants, a été peupler l'Italie. Les traditions primitives, recueillies par Syncelle, rappellent à tous moments le système d'idées dont nous trouvons des traces en Chine, en Tartarie, aussi bien qu'en Grèce et à Rome, aussi bien qu'en Amérique et dans les îles de la mer Pacifique. Que serait-ce, si nous consultions les signes matériels du culte, c'est-à-dire ce que les hommes ont toujours tenu pour la plus respectable? Nous trouverions partout le même type dans les monuments primitifs. Ce serait donc nier et les traditions et les faits que rejeter, comme l'école allemande moderne, l'unité primitive d'espèce parmi les hommes, et de la remplacer par la multiplicité des races, que rejeter, en un mot, l'existence primordiale d'un même type social, moral et physique. Ce serait se mettre en contradiction directe avec les enseignements de l'Evangile sur la fraternité humaine; ce serait introduire le protestantisme dans l'histoire.

D'après ces considérations, il paraît peu nécessaire de s'arrêter longuement à étudier l'individualité de chaque peuplade, à se demander si elle est autochtone, quelles en sont les parités, par quels mélanges elle a été altérée, et par quelles migrations des individualités analogues se trouvent placées à des distances considérables les uns des autres. Ces recherches sans intérêt, du moment où l'on ne reconnaît point qu'il y ait pluralité de races, c'est-à-dire, pour parler plus exactement pluralité d'espèces parmi les hommes. Elles ne conduisent d'ailleurs qu'à des conjectures dénuées de preuves, où la philologie elle-même ne trouve rien du moment où elle se propose de démontrer plus que l'unité primitive du lan-

gagé. Il vaut mieux aborder de suite la tradition historique. Les problèmes, qui s'élèvent sur ce terrain ouvrent déjà une carrière trop grande à l'imagination et à la critique.

Ainsi, dans le cas particulier, on a l'habitude de chercher quelle a pu être la raison qui, dans le *v^e* siècle, a précipité les masses barbares sur l'empire romain. L'opinion commune est qu'elles ont été poussées les unes par les autres. En conséquence, on admet que les auteurs de ce déplacement général de l'est à l'ouest seraient les barbares dont les hordes ont paru les dernières sur les frontières de l'Europe civilisée. Ce seraient les Huns qui auraient chassé tous les autres peuples devant eux. Selon Deguignes, les Huns sont les Hioung-Nou des annales chinoises. Cette nation nomade, forcée de quitter les frontières de l'empire du milieu, aurait traversé la Tartaria, et serait venue s'établir dans les Monts Ourals. De là elle se serait mise en route un peu avant l'an 375 de notre ère; et, passant le Volga, elle aurait marché vers le couchant. Elle n'aurait pas tardé à rencontrer les Aïains, dont elle extermina une partie et prit l'autre dans son alliance. Continuant à s'avancer, elle trouva les Ostrogoths et les poussa devant elle; les Visigoths, attaqués à leur tour, essayèrent vainement de résister, et furent réduits à reculer. Dans leur fuite, ils atteignirent les rives du Danube, qui étaient gardées par des soldats impériaux. C'est ici que commence l'histoire positive; nous ne nous en occuperons pas ici, mais nous parlerons de quelques autres hypothèses destinées à expliquer le mouvement des barbares. Celle dont il vient d'être question n'a pas satisfait tout le monde; tout le monde n'a pas admis que les Huns et les Hioung-Nou fussent un même peuple; un s'est demandé aussi pourquoi ces prétendus Hioung-Nou avaient quittés les Monts Ourals. On a proposé d'autres solutions. Au lieu de considérer les barbares comme poussés les uns par les autres, on a pensé qu'il se pourrait bien faire que ce fussent au contraire les peuplades les plus avancées qui, ayant fait un mouvement en avant, auraient entraîné toutes les autres à leur suite. Cette opinion nous paraît de beaucoup préférable, non que nous admettions, comme quelques historiens, que l'amour du vin soit la raison déterminante de l'invasion; mais parce que ces peuplades, depuis longtemps en rapport avec l'empire lui fournissant des soldats, prenant part aux intrigues qui l'agitaient, avaient mille motifs pour tenter l'invasion. L'histoire positive montre d'ailleurs que les barbares ne firent pas spontanément un seul mouvement et qu'ils furent toujours appelés par un intérêt romain.

§ II. Ce reproche banal de barbarie que les nations s'adressent si légèrement l'une à l'autre, n'est ordinairement qu'une injustice réciproque. Trop souvent on s'arrête à l'écorce: on prend les nuances extérieures pour des différences fondamentales, ou bien on juge d'après quelques individus privilégiés,

au lieu de considérer la masse des peuples, qui est presque au même degré partout et en tous temps. Dans tous les cas, il manque un juge désintéressé, pour prononcer sur des prétentions opposées. Il en est de la civilisation comme de la beauté. Ce sont des rapports de convenance, qui n'ont sans doute rien d'arbitraire, mais qui n'ont rien de plus d'universel. Chaque peuple a raison en se défendant, et tort en attaquant les autres. Les peuples d'Europe sont choqués de la physionomie des Chinois, de la saillie de leur joue, de la direction oblique de leurs yeux; mais il faut voir comment, à leur tour, les Chinois raillent la forme ovale des visages européens, et leurs joues plates, et leur nez proéminent. En cela ils ne raisonnent pas autrement que nous. Ils n'estiment beaux que les hommes qui leur ressemblent. Les Osmanlis sont incontestablement ceux de tous les peuples sortis de Tartarie qui ont fait les plus grands progrès dans la civilisation: cependant combien de fois leur acharnement à détruire les monuments de la Grèce, leur négligence à les recueillir et à les conserver, et leur mépris pour des chefs-d'œuvre qui excitent notre enthousiasme, n'ont-ils pas servi de texte à de faciles déclamations! Nous autres descendants des Gautois et des Francs, qui voyons si tranquillement disparaître, les uns après les autres, les monuments même de notre histoire, les antiques manoirs de nos guerriers, les tours et les temples de nos ancêtres, nous faisons un sujet de reproche aux Turcs de leur indifférence pour les vestiges de peuples qui ne leur sont rien, dont ils ont subjugué les descendants dégénérés, nous trouvons mauvais qu'ils ne s'intéressent pas à ce qui nous intéresse. Cette inconséquence et cette injustice sont une nouvelle marque de la légèreté avec laquelle nous jugeons les nations des autres parties du monde, d'après nos préjugés, sans nous embarrasser des leurs, sans penser que cette préoccupation, qui les rend ridicules à nos yeux, produit chez eux les mêmes effets, et qu'un observateur désintéressé qui verrait les différents peuples rire ainsi les uns des autres, pourrait, à plus d'un titre, rire également et des uns et des autres.

Sans entrer dans les détails des raisons qui doivent préserver un homme sage de cette manie de prononcer magistralement sur les mœurs, les usages et le degré de civilisation de certaines nations qui nous sont à peine connues, n'y a-t-il pas, dans le reproche même qu'on fait aux Turcs, une légèreté et une manière superficielle de voir et de juger, peu digne de l'esprit philosophique dont on se pique en Occident?

Depuis quand prétend-on que les monuments des arts aient droit d'intéresser les hommes indépendamment de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs croyances ou de leurs souvenirs? Et sous tous ces rapports, quels titres les antiquités d'Athènes ou d'Argos peuvent-elles avoir à l'admiration des pasteurs du Turkestan, devenus souverains

de l'Hellespont et du Péloponèse? Comment les fragments d'un marbre représentant une divinité inconnue, et qui, depuis si longtemps à vu périr le dernier de ses adorateurs, attireraient-ils l'attention d'un Turk iconoclaste, auquel le prophète a défendu d'avilir, par d'impuissantes imitations les merveilles que Dieu a créées? Quelle idée les ruines d'un temple périptère, les vestiges d'un hippodrome ou d'un amphithéâtre, peuvent-ils réveiller dans l'imagination d'un Musulman, quelque instruit qu'on le suppose, qui n'adore et ne connaît d'autre Dieu que le Dieu d'Ibrahim et de Mohammed, qui n'a aucune idée des chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, et qui n'a jamais entendu parler des jeux olympiques! Lui reprochera-t-on son ignorance! La nôtre est-elle moins grande à l'égard de la captivité des Tatars dans l'Ergone-koum, de l'origine céleste de Boudangiar, et de cet usage antique par lequel, chaque année, on célébrait la délivrance des Mongols, en forgeant solennellement une masse de fer? Les souvenirs d'un Turk, s'ils n'étaient modifiés par la religion que ses ancêtres ont adoptée, pourraient remonter aux Ogous, aux Il-Khan, aux Assena; son cœur pourrait s'émouvoir aux noms de Toghrulbek, de Salaheddin, de Bayazid et de Souleiman. Mais que lui sont Achille, Hector, Ajax, Idoménée? On ne l'a point accoutumé dès l'enfance à chercher dans une histoire étrangère et fabuleuse les objets de son respect et de son admiration, des motifs d'attendrissement et d'enthousiasme; à fouiller dans les productions des anciens Grecs, que les nouveaux lui représentent sous de si tristes couleurs, pour y trouver les sources du beau et d'éternels modèles offerts à son imitation; nous-mêmes, dont toute la littérature est fondée sur celle de la Grèce et du Latium, comme une double base que nous nous sommes appropriée, que le temps a consolidée, que la religion même a consacrée, que sont pour nous les Arioviste, les Vercingétorix, les Éporédorix? En vain on ferait résonner à nos oreilles ces noms qui ne parlent pas à nos cœurs. L'intérêt factice qu'on a voulu, dans ces derniers temps, attacher au nom de Hermann n'a jamais eu d'existence que dans l'imagination froidement exaltée de quelques romanciers allemands. Nous avons totalement oublié nos sauvages ancêtres: nous avons changé notre héritage contre un domaine assurément bien plus précieux; nous nous sommes faits Grecs et Romains; et je suis bien éloigné de prétendre que nous n'y ayons pas infiniment gagné: mais sommes-nous en droit pour cela, de blâmer les Turks d'être devenus Arabes par les mœurs, par la religion, par la littérature, plutôt que Grecs? Leur choix n'a pas été aussi heureux, je le crois; mais il a été aussi peu éclairé et aussi involontaire. Maintenant que ce choix est fait sans retour, sont-ils barbares par cela seul qu'ils voient autrement que nous, ou parce qu'ils ne prennent pas pour modèles, dans leurs compositions, les auteurs que nous avons choi-

sis pour nos maîtres? Doit-on en conclure qu'ils sont dépourvus de goût et de génie, qu'ils crouissent dans l'ignorance et dans la grossièreté, et que rien n'est digne de notre attention dans leurs productions littéraires, quelque empreintes qu'elles soient de cet esprit original que produisent des habitudes presque nomades, une civilisation moins raffinée, et l'absence même de tout modèle à imiter?

BARBARIE. — Ou faut-il chercher l'origine des noms de cette contrée. Voy. *BERBÈRES*.

BARCLOU DE PENHOEN, cité sur le langage. Voy. l'Essai § V.

BAS-BRETON. Voy. *CELTIQUES*.

BASA-KRAMA. Voy. *JAVANAISES*.

BASIANS. Voy. *TURKS*.

BASQUE. Voy. *IBÉRIENNE* (famille), — et note II, 3^e question, à la fin du volume; — et l'Introduction § II.

BATAVI. Voy. *SAXONNE*.

BATTA. Voy. *SUMATRIENNES*.

BAUTAIN, cité sur le langage. Voy. l'Essai § V.

BAVAOIS. Voy. *TEUTONIQUE*.

BEAUCE (PATOIS DE LA). — Dans l'impossibilité de donner l'histoire de tous les patois parlés en France, nous nous bornerons à décrire quelques-uns des plus remarquables. Nous empruntons à M. Ernest Menault la description de celui de la Beauce:

« La Beauce n'est pas, comme on pourrait lo penser, le nom d'une ancienne province; c'est une division naturelle, un terrain uniforme, qui comprenait autrefois sous sa dénomination le Pays Chartrain, le haut et le bas Perche, le Thimerais, une partie du Hurepoix, d'Etampes et du pays Dunois.

« Plus tard, elle fit partie de l'Orléanais, et alors elle comprenait le Pays Chartrain, le Dunois, le Vendomois, le Blaisois et la Sologne.

« On n'entend plus guère maintenant sous le nom de Beauce que les vastes plaines qui s'étendent entre Etampes, Chartres et Orléans, et qui font partie des départements de Seine-et-Oise, Loiret, et Eure-et-Loir surtout, dont le chef-lieu, Chartres, a toujours conservé le titre de capitale de la Beauce.

« Le mot *Beauce* ou *Beausse* semble venir du celtique *bel*, source, fontaine, *sy*, défaut, parce que le pays manque de rivières et de fontaines; ou encore de *bel*, jaune, *sy*, contrée, à cause de ses moissons abondantes.

« La plus ancienne description de la Beauce remonte à je ne sais quel auteur latin, dont il nous est resté deux vers, encore ne nous sont-ils point arrivés vierges :

*Belsia, triste solum cui desunt bistris solum,
Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus,*

Ou bien :

*Belsia, triste solum, cui desunt bistris tantum,
Colles, prata, nemus, fontes, arbusta, racemus,*

donc voici la traduction du bon Andrieux :

Le triste pays que la Beauce !
Car il ne laisse ni ni haume,
Et de six choses d'un grand prix :
Collines, fontaines, ombrages,

Vendanges, bois, pâturages,
En Beauce il n'en manque que six.

«Quels que soient les vers latins, ils n'inspirent guère d'amour pour le pays beauceron. J'aime à croire que le poète n'a pas eu le temps d'être captivé par cette bonne terre; il ne l'a pas trouvée belle et lui a jeté, comme par derrière, deux méchantes vers, pour aller peut-être mourir de faim au milieu des beaux sites d'une contrée moins fertile.

«On ne rencontre, il est vrai, en Beauce, ni fleuves, ni montagnes, ni vignes, ni prés; mais cependant cette vaste plaine, semblable à un immense désert, et qui contraste si bien avec l'étendue des eaux, offre de loin en loin au voyageur fatigué de belles oasis. Méréville, ce charmant château qu'on aime tant à revoir, où l'art et la nature semblent avoir réuni tout ce que peuvent enfanter d'agréables les rivières, les beaux sites et les ombrages, est sans contredit le plus joli boudoir de la Beauce et de la France.

«Chalou-Moulineux, avec ses roches gigantesques, ses marais, son étang, sa vieille tour, ses souvenirs historiques, est bien aussi pour le peintre le plus charmant paysage, et pour le géologue le sol le plus intéressant. Là, on dirait que la nature, un jour, s'est révoltée contre son terrain uniforme, et sans doute le poète latin n'avait pas vu toutes ces beautés, car il est impossible pour une imagination un peu ardente, de ne pas trouver dans tous ces charmeries caprices du sol une coquetterie indécidable.

«Mais, pourquoi aller chercher les caprices de cette belle nature, quand au printemps on a vu la Beauce avec sa verte parure, et quand, l'été, on s'est dérobé au soleil sous ses nombreux épis, où courent les joyeux coquelicots et les tendres bluets?

«L'hiver est venu; elle est bien laide, c'est vrai, mais elle n'a point à regretter son passé, et elle se console en nourrissant les malheureux, qui jamais vainement ne lui ont tendu la main.

«De plus, elle travaille encore pour l'avenir; elle s'occupe à faire germer, grandir et centupler le petit grain de blé qu'on a coulé à son sein.

« Cette uniformité du sol nous a toujours paru déterminer une certaine uniformité dans les idées du Beauceron, de même que le pays de montagnes donne de la soignée aux idées du montagnard. Mais si l'esprit du Beauceron n'est pas saillant, il n'est pas non plus inégal. Ses idées, en quelque sorte ramassées sur un même plan, lui sont plus faciles à embrasser, à rapprocher, et, plus rapprochées, elles sont, quoique moins vives, plus denses, plus fortes, plus solides et plus stables. De cette force naît la vigueur de la raison, le bon jugement, l'opiniâtreté, quelquefois l'entêtement, ce que justifie le proverbe : *Entêté comme un Beauceron*.

«Pour quiconque vit quelque temps parmi les habitants de la Beauce, il est facile de remarquer le bon sens, le naturel d'une foule de gens qui n'ont reçu aucune éducation; et ce bon sens, ce naturel, se retrouve encore

chez nos bons vieux poètes Beaucerons, chez les Jean Rotrou, les Mathurin Regnier, les Panard, les Collardeau, etc., etc.

« De plus, ce vaste horizon de la Beauce, ce ciel immense, cette nature si belle, si bien harmonisée, où tout respire le calme d'un équilibre parfait, imprime au Beauceron des sentiments religieux, une vie simple, régulière et presque sans passion.

« Pour se faire une idée nette de cette influence du sol, on n'a qu'à établir, pour un instant, un parallèle entre l'homme de la montagne et celui de la plaine, et immédiatement on voit les deux types les plus opposés.

«Le montagnard, en général, est un homme à imagination vive, à fortes passions; à lui le courage, à lui l'audace, les grandes entreprises, les grandes vertus, comme aussi les grands défauts.

«Le Beauceron, lui, est plus simple dans ses idées; si elles sont moins élevées, elles sont souvent et plus justes et plus stables; s'il est moins audacieux, il est aussi plus prudent, si les grandes vertus lui manquent, les grands défauts ne l'atteignent pas. De telle sorte que l'opiniâtreté de son caractère jointe à une constitution harmonisée comme son terrain, tempérée comme son climat, fait que le Beauceron, comme la tortue, arrive au but, tandis que l'homme à imagination n'atteint souvent que le désespoir du lièvre.

« Nous ne voulons pas, cependant, rabaisser l'homme de la montagne; nous désirons seulement tenir le Beauceron à son véritable niveau, et prouver que tout dans la nature a son utilité, que les éléments les plus opposés sont nécessaires à l'équilibre et à l'harmonie de l'univers.

«L'influence du sol est donc une réalité. En vain, on établira des divisions départementales : toujours la division naturelle subsistara avec ses effets, et toujours on dira :

« *Rusté comme un Normand, hâbleur comme un Gascon, franc comme un Picard, entêté comme un Beauceron.*

«L'influence du sol sur les idées étant connue, voyons si, à leur tour, les idées n'influencent pas sur le langage. Voyons si nous ne retrouverons pas dans le parler de nos pères la même densité, la même harmonie que dans leur esprit.

« Nos vieux parents, vaincus par les Romains, puis par les Germains, subirent les lois, comme l'empreinte du langage de leurs vainqueurs, tout en réagissant également sur eux, et de cette fusion de peuple et de langage est né un idiome nouveau; mais comme dans la réaction il y avait des éléments plus forts les uns que les autres, la combinaison ne s'est pas faite à proportions égales.

« Les Romains, par leur incomparable supériorité, s'assimilèrent facilement le Gaulois, et il y eut à cette époque plutôt corruption du latin par nos pères, que corruption du gaulois par les vainqueurs.

« La conquête germanique se trouvait dans d'autres conditions; les Germains barbares, illettrés, essayèrent de se modeler sur les vaincus; mais ils apportèrent des organes rebelles dans le parler du latin, déjà défiguré, corrompu, et dans le gaulois, également altéré par sa combinaison avec le latin. Entendant mal, les Germains prononcèrent de même; on vit alors de nouveau la langue s'altérer, les consonnes diminuer, les mots se resserrer, les sons s'affaiblir.

« On conçoit, du reste, parfaitement que des gens illettrés aient procédé, dans ce nouvel idiome, par la voie de synthèse plutôt que par l'analyse, qui est le cachet de l'instruction.

« Mais ces traces latines, gauloises ou celtiques, dont la recherche dans tout pays pourrait être si utile pour l'étude de la formation des langues, nous les retrouverons surtout dans les campagnes, où les vieilles traditions sont plus fortement enracinées, par cela même que le progrès y pénètre plus difficilement.

« Heureusement que déjà l'influence d'une bonne instruction se fait sentir partout; le langage des campagnes perd peu à peu la rouille qui le rougeait depuis si longtemps.

« Avant donc que toute cette vieille oxydation ait disparu, cherchons si l'on ne pourrait pas en tirer quelque utilité.

« Déjà les études faites sur le patois méridional nous ont révélé tout ce que le latin lui avait laissé de profondes racines, tandis que le *rouchi* nous a surtout montré les traces germaniques, et, contrairement aux précédents, le resserrement des mots, l'abréviation des sons.

« La Beauce, qui est au centre, tient de l'un et de l'autre; on y rencontre surtout la conservation de l'ou des Latins: l'u se prononce ou. Ainsi, le *cum* latin se dit *coume*, et avec le même signification. Cette sonorité se retrouve encore dans l'o. Ainsi, on dit *bonne, chouse, cathoulique*, pour *bonne, chose, catholique*, etc.

« L'a, qui a plus de sonorité que l'e muet, le remplace toujours: on dit *raligion, libarté, vartu, piarre, far, tarre*.

« Nous ne pouvons donner ici toutes les transformations de ce langage; mais, en général, ce qu'il y a de remarquable, c'est, d'un côté, la plénitude des sons, tandis que, d'un autre, on voit, contrairement, une abréviation, une économie notable.

« Ainsi, on dit *fous, s'arions, j'étions*, pour *nous arons, nous arions, nous étions*; ou encore *s'affaize, à s'heuze*, pour *cette affaire, à cette heure*. Il y a dans ces formes comme un reflet du caractère économique ou beauceron.

« On rencontre encore dans le langage certains mots qui ont conservé presque intact leur acte de naissance latine.

« L'a, on dit: *itou, pour ainsi, de item; aoger, pour forger, de cogere; paigis, pour pays, de pagus; tantet, pour seulement, de tantum; desulter, pour descendre une vallée,*

de valis, valle; souater, mettre son cheval avec celui de son voisin pour aller à la char-rue, vient de suo, assembler, joindre ensemble; et comme autrefois on prononçait souo, on s'explique facilement cette origine.

« Beaucoup d'autres encore.

« On trouve aussi des expressions dont l'origine est des plus anciennes et qui sont au langage ce que sont aux mœurs, à la religion antique, ces grandes pierres druidiques qu'on rencontre encore çà et là dans la Beauce.

« Ainsi, on entendra, à l'époque du premier de l'an, de vieilles gens qui viennent vous demander à la porte:

« *L'Aguianne, c'est-à-dire le gui pour l'an neuf*, ancienne coutume gauloise.

« Comme traces gauloises du langage, il y a certain auteur qui a fait un travail fort curieux: il est allé chercher dans le gaulois que parlaient les habitants de l'île d'Albion des étymologies qui, malgré tout ce qu'elles pouvaient avoir d'ingénieuses et de subtils, ne doivent pas, je crois, être prises au sérieux; car, selon la remarque judicieuse de M. Gérusez, on ne doit pas confier les étymologies à l'imagination.

« Le langage est un monument historique, et dans ce monument chaque mot a son histoire particulière.

« Néanmoins, pour la curiosité des faits, je me permettrai de citer quelques exemples. Ainsi *fromage* viendrait de cette phrase, *fram milk a cet eat*, qui signifie *aliment tiré du lait*. En la décomposant, on trouve que la première lettre de chaque mot vient se ranger à côté de celle du précédent pour donner lieu à un composé plus simple, mais contenant un peu de chaque élément primitif. A cette rétraction si curieuse, à ce *modus faciendi*, il ne manque qu'un peu d'authenticité. De même *alutoof, good*, abondance de bien, devient *gogo, making night métal it eat*, qui signifie *métal où l'on fait bien le manger*, donnerait naissance au mot *mar-unite*.

« Voilà certainement un travail d'enfantement ingénieux, mais bien difficile. Laissons donc là toutes ces étymologies, faites, s'il est permis de dire ainsi, de pièces et de morceaux, et revenons à notre sujet.

« Le langage beauceron n'est pas ce qu'on peut, à proprement parler, appeler un idiome, ni même un patois; c'est une conservation non progressive de la langue primitive, ou bien une corruption, une altération dans les mots, dans les sons, que l'ignorance, ce despote de la vérité, a tenue si longtemps sous le joug.

« Nous donnerons bientôt un dialogue beauceron qui sera un résumé de ce langage, avec lequel il sera facile de constater que le parler de la campagne et celui de la ville peignent, en quelque sorte, leurs habitants.

« D'un côté, on a la force, la plénitude, la sonorité, la franchise du son.

« De l'autre, c'est la maigreur, la vacuité, la faiblesse, la pâleur.

« Ici, c'est la fleur aux couleurs délicates ; là, c'est la simple avec son vif et naturel éclat.

« Quand on entend prononcer *tarre, piarre, fiar, clar*, on croit voir un homme robuste, vigoureux comme le Beauceron. Transportez ce même Beauceron à la ville, bientôt il perdra ses fortes couleurs ; il pâlira, ses forces diminueront, et vous l'entendrez avec l'e muet dire : *Pierre, terre, fier*.

« Cette sonorité semble aussi résulter de la franchise du Beauceron.

« Voyez l'homme dissimulé : ses lèvres ne laissent échapper que des mots brefs, doux, cœux ; il a peur de se faire trop entendre, et glisse sur tout ce qui peut le mettre à découvert.

« Et quand on étudie sérieusement les différences époques du langage et ses transformations, on peut facilement se convaincre de cette analogie, que, dans les monuments des différents âges, il existe aussi véritablement de l'histoire et de l'histoire réelle. Car les monuments, comme le langage, sont, en quelque sorte, le résumé certain, positif, des mœurs d'un pays, d'une nation. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas déraisonnable d'aller chercher dans ces ruines quelques éléments de vérité. »

BÉCHOUANA. Voy. CAFRE.

BEDOUIN. Voy. ARABE.

BELGES. Voy. SAXONNE.

BÉLOUTSCHIS, langue asiatique appartenant au groupe des langues persanes, famille indo-européenne. C'est l'idiome parlé par les Béloutschis qui se prétendent descendants des premiers mahométans qui envahirent la Perse. Il forme deux dialectes, le *béloutchi propre*, qui est celui de la branche principale à laquelle appartient le *khan* de tout le Béloutschistan (292), et le *babi*, particulier aux individus de cette race qui se sont établis dans le royaume de Caboul.

Le béloutchi a emprunté au persan au moins la moitié des termes qu'il emploie, mais il l'a singulièrement altéré par la prononciation. On y remarque surtout la fréquence de la double articulation du *th* anglais que les Béloutschis représentent par les lettres *dzal* et *tsa*.

Le béloutchi, comme le persan, ne distingue ni les genres ni les nombres dans les substantifs. Ceux-ci ont sept cas dont quelques-uns, par leur caractéristique, s'éloignent complètement du persan ; l'adjectif n'est pas susceptible de flexions. Les noms de nombre présentent avec ceux du persan la plus étroite analogie. Quant à la conjugaison, elle rappelle en partie le système ; elle se fait au moyen de divers auxiliaires, comme le verbe substantif et autres, sans que l'on puisse, toutefois, y reconnaître, comme en persan, un système régulier de conjugaison.

Cette langue s'écrit avec un caractère arabe auquel on a ajouté quelques lettres

pour représenter des sons particuliers. Voy. BRAHMI.

BENGALI ou GAURA, langue de l'Inde, dérivée du sanscrit, parlée dans toutes les parties du Bengale, à l'exception peut-être de quelques districts voisins des frontières. Il est la langue maternelle de vingt-cinq millions d'hommes, et bien que l'hindoustani y soit en même temps répandu dans les hautes classes, le peuple n'en connaît pas d'autre. C'est la langue de la conversation, de la correspondance et des affaires. Elle est au senskrit ce que l'italien est au latin. Le bengali contient en outre un petit nombre de mots persans et arabes qui peuvent aujourd'hui être considérés comme faisant partie du fond de la langue.

Quoique cet idiome renferme moins de termes étrangers que les autres langues de l'Inde, il offre, suivant Bopp, sous le rapport des formes grammaticales, moins d'analogie avec le sanskrit que n'en offrent le persan, le grec, le latin, l'allemand. La grammaire est d'une simplicité, d'une précision remarquables. Il a aussi beaucoup de régularité et de clarté dans sa construction. Dans le bengali, l'o bref se substitue à l'a bref du sanscrit, et s'intercale entre les consonnes toutes les fois qu'elles ne sont pas séparées par une autre voyelle. L'alphabet n'est que le dévāgarī modifié et rendu plus cursif.

La conjugaison a cela de particulier que l'impératif présente le verbe à l'état de racine et que tous les temps de l'indicatif, à l'exception d'un présent, d'un prétérit et d'un futur, se forment du participe présent combiné avec le verbe être. Il y a quatre manières de former la voix passive. Il n'y a que trois verbes irréguliers, *aller, venir et donner*.

Par politesse, on met souvent, comme en français, le verbe au pluriel quoique le nom soit au singulier, et par dédain, le verbe au singulier quoique le nom soit au pluriel.

Six feuilles hebdomadaires sont aujourd'hui publiées dans cette langue.

BENGUELA. Voy. CONGO.

BENIN. Voy. ANDRAN.

BERBER. Voy. ATLANTIQUE et NUMÈNE.

BERBERES. — La dénomination de *Berberes* ou *Berbers* a été appliquée d'une manière générale à diverses parties de la population aborigène de la Barbarie (Afrique). On a fait dériver ce nom du latin *barbari* venant du grec *βάρβαρος* qui aurait été produit comme le mot latin *balbus*, de l'imitation du son que fait une personne qui bégaye. Nous aimons mieux faire venir le mot latin et le mot grec du sanskrit *tarraras* (de la racine *hri*, tourner, friser), qui signifie les hommes aux cheveux crépus et désigne les populations sauvages nègres qui occupaient l'Inde avant l'arrivée des Aryas (Voy. SANSKRIT). Quant à l'origine du mot *Berbère*, nous préférons le dériver de *burbera*, qui

(292) Il est surtout parlé par la partie indépendante de la population du Béloutschistan, parmi les Italoians et les Rinds.

signifie *murmurer*, ou, avec le Tunisien Ibn-Khaldoun, de *berberat*, signifiant en arabe un mélange de sons confus et inintelligibles.

Les Berbères occidentaux ne se reconnaissent pas eux-mêmes sous ce nom, mais bien sous celui d'*Amzig* ou *Imazig*, ou *Amazig*, appellation qui signifie *libre*, *maître*; et il paraît que par ce nom ils se glorifient, dès la plus haute antiquité, d'avoir conservé leur langue et leur indépendance au milieu des nations étrangères. Le capitaine Lyon dit que ces peuples vantent l'ancienneté de leur langue, et Léon l'Africain, qui écrivait dans le xvi^e siècle, nous informe que la langue de ces peuples s'appelait *aquei amarig* (*langue noble*). Sheliaboddin-el-Fassi rapporte que, lorsque les députés des Berbères se présentèrent au calife Omar, après sa conquête de l'Égypte, ils lui dirent que leur nation était celle des *enfants de Mazig*, qui avaient été, de tout temps, les maîtres du pays qui est entre le golfe Arabique et la Méditerranée. Les noms d'*Amazig* et d'*Imazig* ne diffèrent de *Mazig* que par les voyelles par lesquelles ils commencent et qui paraissent être des préfixes ou articles; ainsi les Berbères disent *ouromy* et au pluriel *iroumy* au lieu de *roumy*, chrétiens; *inalemia* au lieu de *moslemia*, musulman.

Avant la période des Arabes, le nom des *Mazyces* était celui d'un peuple très-vailant qui fatigua les Romains par ses révoltes; mais, selon Ptolémée, ce peuple n'occupait qu'une partie de la Mauritanie, selon Etienne de Byzance, Ethicus et beaucoup d'autres auteurs anciens, on trouve, comme nom générique des peuples africains, les noms de *Mazæ*, de *Mazices* et de *Mazaces*, qui ne permettent pas de douter que la grande nation qui peupla le nord de l'Afrique ne portât, du temps des Romains, le même nom d'*Amazig* qu'elle porte encore aujourd'hui, et non pas, comme l'ont avancé quelques auteurs, celui de *Numides* et de *Moures*, noms dérivés de la vie nomade de ces peuples et de la couleur de leur teint; ces noms mêmes ne remontent pas à une grande antiquité, au lieu que l'on trouve celui de *Mazæ* dans Hérodote comme celui d'un peuple qui demeurait près du lac *Tritonis*. Le fleuve *Ampanga*, qui coulait entre les deux royaumes de Masinissa et de Siphax, est dérivé de la nation des *Amzig*, et celui de *Mazitani*, que donne Justin aux indigènes de l'Afrique à l'occasion de la fondation de Carthage, est encore le même, ainsi transformé par une métathèse fort commune et fort simple. Enfin les noms de *Mazæ* et *Mazii* ne sont que des altérations de celui d'*Amzig* ou *Mazig*: ces dénominations étaient très-génériques, et ils ont produit plusieurs noms des peuples et des pays de l'Afrique; tel est celui des *Adrymachæ* (*Adrar-Macæ*), *Mazig* montagnards. Ainsi les *Macumiani* de Corippus et les *Macomades* de Ruinart paraissent dériver de *Mazæ* - *Ammonii* ou *Mazæ-Ammonii* (*Mazig-Ammoniens*). Les Grecs ont fait *Mexamones* et ensuite *Nasamones*; les auteurs grecs ont voulu trouver l'origine

de ces dénominations dans leur langue, mais il est certain que le nom d'*Ammoniens*, dérivé du culte d'Ammon, s'étendait, comme celui des *Nasamones*, non-seulement aux habitants de l'oasis, où existait le temple de cette divinité, mais aussi à tous les peuples de la Libye, jusqu'aux côtes de la Méditerranée, où se trouve une ville nommée *Ammonium*, qui était située au sud de la grande Syrie, et le promontoire d'*Ammon*, appelé par les Romains *Caput Fada*, sur lequel l'empereur Justinien bâtit une ville qui conserva chez les Arabes les noms de *Camuniah* et de *Capudia*.

Du même nom de *Mazæ* ou *Mazues* et de ceux du fleuve *Cinyps* et de la Syrie dérivent ceux de *Cinyphii-Mozæ* et de *Macosi-Syrkia*. Ces derniers habitaient près de la grande Syrie, dans le lieu où les Arabes indiquent la ville de Sort, qui paraît être *Macomades-Syrtris*. Enfin le nom de *Masylii* n'est autre que *Mazabulæ*, *Mazig-Libyens*, comme *Massylii*, *Mazig-Shillous* est celui des Shillous, royaume de Fez.

Les Arabes partagent les Berbères occidentaux en cinq peuples appelés les *Gomara*, les *Haouarra*, les *Zénates*, les *Sanhagia* et les *Musamedis*. Il paraît que cette ancienne division, qui se trouve indiquée par l'auteur de la géographie attribuée à Ibn-Haukal et par Ibn-Raschiq, écrivain des x^e et xi^e siècles, a été aussi connue des Romains, et que c'est de là qu'est dérivée la dénomination de *Quingegentani*, que leurs historiens indiquent comme une nation barbare qui infestait la frontière des provinces d'Afrique du temps de Dioclétien. Chacun de ces peuples se subdivisait en un grand nombre de tribus, telles que celles des *Moggrava* et des *Yefroum*, appartenant au peuple des Zénates, et celle des *Heutates*, faisant partie de celui des Musamedis. Ces divisions et subdivisions étaient portées si loin, qu'Ibn-Raschiq en comptait plus de six cents.

Nous venons de voir que le nom générique de la nation des *Amzig* et sa division en cinq peuples étaient connus des anciens: il en est de même de plusieurs de ses branches. Les *Leouatha* des Arabes sont les *Asôathæ* ou *Asôathæ* de Procope; ce sont, selon toute probabilité, les *Libyens* des écrivains plus anciens. Les *Mozabii* sont les *Musunei* de Tullius Honorius, *Musonii* de la table théodosienne. Le nom des *Lemtunes* est celui des *Atlantes*, ainsi prononcé par les Orientaux, comme *Lamia* est chez eux le nom du mont Atlas. Les *Lemtunes* habitaient le Sahara, à l'ouest du Fezzan, à la même place qu'Hérodote assigne aux *Atlantes*. Les *Gexulites* sont les *Gatuli* de Plin. Les *Moggrava* ou *Magroa*, qui habitent les montagnes placées au sud de Montagannim sont les *Macurêbes* de Ptolémée, les *Maures* de Corippus. Les *Zouagha* sont les *Zaukes* d'Hérodote et les *Vacuates* des Romains. Les *Olleleyts* paraissent être les *Auloles* ou *Aulololes* des anciens. Les *Shillous* sont les *Salinsæ* de Ptolémée, etc., etc.

Enfin, si quelques autres noms des peuples de l'Afrique septentrionale, que les anciens nous ont conservés, ne trouvent pas leurs correspondants dans ceux des peuples berbères, ils ne nous montrent pas moins la haute antiquité de l'état actuel de ces contrées et de la langue de ses habitants. Ainsi, le nom de *Gherma*, l'ancienne *Garama* de Ptolémée, *Ghar-anan* à l'eau (ad aquas), répond parfaitement à sa position dans une vallée où il y a plusieurs lacs, et qui est appelée par les Arabes *Oundey-Chati*, *vallée qui borde les eaux*. Les noms géographiques que Plin nous a conservés dans son récit de l'expédition de *Balbus* au pays des *Garamantes*, se rencontrent, pour la plupart, dans les relations des voyageurs modernes. La route, suivie par ce général, est encore celle parcourue par les caravanes d'Alger. Elle est plus longue que celle d'Ocea, qui fut celle que parcourut le capitaine Lyon; elle passe par une des extrémités de la chaîne des *Haroudje*, mot qui dérive d'*azgreu*, pierre, en langue berbère, ce qui fait dire à Plin *hoc iter vocatur præter caput saxi*. La première place, nommée par cet écrivain *Tabidium appidum*, la *Tabuda* de Ptolémée et des écrivains sacrés, c'est *Tebid*. *Niteris natio es Nadrama*, un des cinq districts du Mozabis. *Neglige-mala* porte le nom de *Necru*, et *Baberum natio* doit être le peuple qui donne son nom à la place frontière de la Tripolitaine, nommée *Limes bubensis*. Ainsi on retrouve l'*Enipi natio* dans *Khanniba*; le *Mons niger* est la continuation de l'*Harouije* noir. *Thuben* et *Tapsagum* (*Tibbous akham*), maison, séjour des *Tibbous*, tirent leurs noms de la nation des *Tibbous* qui habite le district de *Tibesty*.

La source d'eau chaude, dont parle Plin, est indiquée par Lyon, et se trouve dans les montagnes du *Tibesty*. *Boin*, *Baracum*, *Mazulu* conservent leurs noms dans ceux d'Abo, de Brac, de Mejelei. Le mont *Gyri*, *Girgis* de Ptolémée, limite de l'expédition de *Balbus*, se retrouve dans le mont *Eyri*, qui forme le circuit de la vallée, ou oasis du Fezzan, et touche à un désert qui porte aussi le même nom *Hair*. *Alele*, ville principale des *Phazanii* (Fezzaniens), est *Mourzouk*, appelé *Zéla* par les habitants du Bornou; enfin *Cydamis*, le *Gadobis* de Corippus, est *Gadamis*.

Debris oppidum et *Descira natio* sont deux noms génériques appliqués en particulier, puisque *Descira* (*Dascikra*) est encore aujourd'hui celui que l'on donne aux villages des *Berbères* montagnards, comme *Debris* (*Dowara*), dérivé d'une racine que la langue de ces peuples partage avec les langues sémitiques, s'applique aux noms des *Bédouins* de la plaine. Il est résulté de là que les mots *dabberant*, *dabrikeu*, ou plutôt *daouarant*, *daourikun*, puisque la lettre *b* ne paraît pas entrer dans les mots d'origine berbère, sont devenus, chez les *Berbères* montagnards, synonymes d'étranger, et enfin de *noir*, parce que les habitants de la plaine qui touchent à leurs montagnes, du côté du sud,

sont de cette couleur, et c'est là l'origine du nom de *Douara*, donné à une partie de la Nigritie, située au sud du Fezzan. Si de l'oasis de ce pays on passe à l'oasis de *Siuaken* d'*Ammon*, on y retrouve également la même similitude dans les noms.

Nous avons déjà dit que du mot *azgreu* (pierre) dérive celui de *Haroushe* ou *Haroudje*, qui désigne en Afrique les montagnes de basalte. Les anciens avaient formé de ce mot celui d'*Arzuges* ou *Azruges*, qui avait aussi la même signification générale, mais s'appliquait en particulier, comme aujourd'hui celui de *Haroudje*, aux districts méridionaux de la province tripolitaine, lesquels formaient une province ecclésiastique particulière (provincia *arzugitana*) située au nord du pays des *Garamantes*.

Le nom d'*Agalymanus*, donné par Corippus à la région la plus élevée de l'Atlas, signifie, en langue berbère, *montagne des eaux* (*agh-al-eman*), ce qui nous indique que les *Flumines* de J. Honorius sont les habitants de la contrée arrosée par les fleuves qui sortent de ses flancs; ce pays est appelé par les indigènes *Edout-Eman* (inférieur aux eaux).

Du mot berbère *sirir*, *sarra* ou *sert* qui a été l'étymologie du nom donné aux *Syrtes*, et que tous les écrivains ont confondu avec *Sahara* (plaine), qui a la même valeur en arabe, et de celui d'*aghul* (montagne), dérivent ceux d'*U-Sargala* (avec le préfixe) et de *Zerquelis* (*zer-aghul*), plaine de montagne, nom conservé par Ptolémée et Corippus au plateau inférieur de l'Atlas, qui ne joint pas autant que le plateau supérieur du bienfait des eaux.

*Zerquitis arlatiis habuit quos horrida campis
Zerquitis horrida rura.*
(CORIPPE, l. II, v. 146.)

Le nom de la *Marmarique* semble dériver du mot berbère *warragh*, salé, par une répétition emphatique dont cette langue antique nous offre beaucoup d'exemples, comme ceux de *didigh*, de *putput*, *tinarinu*, *igilyilis*, *derenderen*, *recree*, *egnelenguilquil*. La qualité saline des pays de l'Afrique placés le long de la Méditerranée était connue dès le temps d'Hérodote, et il paraît qu'elle peut être attribuée à l'éloignement successif de la mer, qui, du temps de Corippus, formait encore sur la côte de la *Marmarique* des marais très-étendus qui communiquaient avec le Nil; ces marais sont maintenant desséchés, et sont appelés par les Arabes *Bahar*, *billa mèn*, mer sans eau.

Le mot *Giru*, qui, selon la remarque de Ruinart, commence plusieurs noms des lieux d'Afrique, comme *Giru-Monter*, *Giru-Marcelli*, *Giru-Turasi*, n'est autre que la particule *ghour*, auprès, ad des Latins, avec le préfixe ou ajouté au mot qui suit, en sorte que ces noms signifient ad Montes, ad Marcelli, ad Tarasi.

Gursil, le Jupiter des Maures, et le dieu du tonnerre. *N' Curn*, dans la langue des *Berbères*, *A-Corn* dans celle des *Guanches* des Canaries, est le nom de Dieu. *Tenzil*,

ou plutôt *zil*, est celui du tonnerre en berbère.

Ces exemples prouvent que c'est dans la langue berbère qu'il faut chercher l'origine de la plupart des anciens noms géographiques de la Barbarie, origine que les anciens ont cherchée, sans succès, dans le grec, comme les modernes dans l'hébreu et dans l'arabe. De là il résulte deux faits : le premier est que la langue berbère atlantique n'a souffert presque aucune altération, depuis le temps des Romains, si ce n'est de la part des Arabes, après l'islamisme; le second fait n'est qu'une conséquence du premier, c'est que l'analogie éloignée, existant entre cette langue et les langues sémitiques, ne saurait appuyer les conjectures de ceux qui veulent y trouver une langue punique corrompue. En effet, ce que nous connaissons de l'ancienne langue des Carthaginois, et surtout les témoignages les plus positifs de saint Jérôme et de saint Augustin, nous montrent qu'elle avait si bien conservé sa nature des langues sémitiques dont elle dérivait, que presque toutes ses racines lui étaient communes avec l'hébreu, *pene omnia*, dit saint Augustin, ce qui est bien loin d'exister dans la langue berbère. Il faut donc chercher l'origine asiatique de cette langue à une époque plus reculée, postérieure, à ce qu'il paraît, à la dispersion des nations et à l'établissement des anciens Grecs et Latins; c'est ce que nous indiquent les traditions des peuples qui ont toujours considéré la langue de cette nation comme une langue particulière bien distincte de celles des peuples qui ont été autrefois, ou qui sont maintenant ses voisins, tels que les Égyptiens, les Phéniciens, les Arabes et les Nègres. — Voy. la note IV, à la fin du volume.

BERCEAU des peuples indo-européens. Voy. SANSKRIT.

BÉROSE, son autorité prouvée par les inscriptions cunéiformes. Voy. CUNÉIFORMES.

BERTON (M. L'abbé), cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V. — Réfute M. de Chalmers. *Ibid.*, § IV.

BÉTOI. Voy. YANRA.

BIBLE, ses textes confirmés par les découvertes d'inscriptions cunéiformes. Voy. CUNÉIFORMES.

BICHARIENNE. Voy. TROGLODYTIQUE.

BIKANIR. Voy. PRACRIT.

BIRMAN ou BARMAN. Voy. INDO-CHINOIS, et l'Introduction, § IV.

BISOUTOUN, inscriptions expliquées. Voy. CUNÉIFORMES.

BLANC (Mlle La), fille sauvage trouvée près de Châlons, son histoire. — Voy. la note G à la fin de l'Essai.

BLANC SAINT-BONNET, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

BLASTODERME, analogie avec la synthèse. Voy. l'Essai, § I.

BLAUD (LE D^r), cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

BOHÉMES. Voy. SLAVES.

BOHÉMIENS. Voy. ZINGANES.

BOHÉMO-POLONAISE (293). — Branche de la famille des langues slaves, ainsi nommée des deux nations principales qu'elle comprend, les Bohèmes et les Polonais. C'est cette division que Dobrowski appelle *slawisch ou occidentale*. Cette branche renferme trois idiomes :

1^o Le *BOHÈME* ou *TCHÈQUE*, dans lequel on distingue le *bohème* proprement dit, et les idiomes qu'on pourrait regarder comme des dialectes principaux de cette langue, qui sont tous parlés dans l'empire d'Autriche.

Le *bohème* proprement dit, ou *TCHÈQUE*, parlé en plusieurs sous-dialectes très-différents par les *Tchékes* ou *Czechs*, plus connus sous le nom de *Bohèmes*; ils sont répandus dans tous les cercles de la Bohême, celui d'Ellaboggen seul excepté; ils forment les deux tiers de la population de ce royaume, où ils occupent presque exclusivement les cercles de Rakonitz, de Frachin, de Czauslau, de Beraun et de Kaurzin. D'autres Bohèmes sont nommés *Tchékes Moraves*, parce qu'ils habitent la frontière occidentale de la Moravie dans les environs de Sear, Neustadt et Pernstein dans les cercles d'Iglau et de Znaim. Le dialecte de Prague est le plus élégant et le plus pur; poli et perfectionné de bonne heure, il devint la langue écrite de toute la Bohême et des différents peuples qui sont regardés comme des branches de cette nation.

Le *SLOWAQUE*, dans lequel il nous paraît nécessaire de distinguer les sous-dialectes suivants : le *slowaque de Moravie*, parlé par les *Charuates* ou *Slowaques* proprement dits, qui occupent presque tout le cercle de Hradisch et une partie de celui de Brann, et par les *Slowaques*, nommés improprement *Wallagues*, qui vivent dans une grande partie de la seigneurie de Hochwal, et dans celles de Meseritz et de Weslin; le *slowaque de Silésie*, par les *Slowaques* répandus dans une partie du cercle de Teschen et dans la plaine qui environne Troppau dans celui de ce nom; ce sous-dialecte est un mélange de slowaque, de polonais et d'allemand; il forme l'anneau d'union entre le tchéke et le polonais; le *slowaque de Hongrie*, parlé en plusieurs variétés, par les nombreux *Slowaques* proprement dits; ils sont les plus anciens habitants de ce royaume, où on les trouve répandus en 34 comités, savoir : dans ceux de Trenchin, Arva, Liptau et Zolyou ou Sohl, qu'ils occupent exclusivement; dans ceux de Neutra, Thurocz, Bacs, Honth, Zips, Gomor, Saros, Zemplin et Abaujvar, où ils sont en majorité; dans ceux de Pesth, Presbourg, Neograd, Bacs, Komorn, Stuhlweissenburg, Torna, Borsod, Szabol, Bekes, Ungvár, où ils sont

(293) C'est la Vendo-polonaise de M. Eichhoff (*Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, Paris, 1839.)

en minorité; et dens ceux de Raab, Tolno, Simegh, Vesprim, Heves, Beregh, Szatimar, Arad, Csongrad et Torontal, où ils sont encore en moindre nombre. Le slowaque se distingue par sa douceur des autres dialectes du bohème, et ceux qui le parlent et qui habitent dans le Hongrie, passent pour être les descendants des fameux *Marahni* ou *Moraves*, si puissants sous Swatopluk. Les variétés de Neutra et Trenchin sont estimées les plus pures, et celle parlée entre Presbourg et Komorn est réputée former le transition du bohème au croate.

Le *HANNAQUE*, par les *Hannaques*, qui habitent le centre de la Moravie, et proprement aux environs des villes d'Olmütz, de Vischau, de Cremsier et de Prosnitz. Ce sont les plus anciens habitants de cette province, et leur dialecte se distingue par la dureté de ses expressions et la rudesse de sa prononciation; les Hannaques sont subdivisés en *Hannaques* proprement dits, en *Blatnaques* et en *Sabetschaques* ou *Zabetzaques*.

Le *STRANIAQUE*, par les *Straniaques*, qui habitent un village à l'extrémité de la Moravie sur les frontières de la Hongrie. Le *passékarsche*, par les *Passékarsches*, ainsi nommés parce qu'ils habitent 73 petites cabanes appelées dans le pays *passéken* près de Frankstadt, dans le cercle de Prerau.

Le *SALLASCHAUQUE*, par les *Sallaschaques*, ainsi nommés parce qu'ils vivent dans 29 cabanes appelées *sallaschen*, situées près de Burblau, dans le cercle de Hradisch.

Le *SZOTAKE*, qui n'est qu'un mélange de slowaque, de rusniak et de polonois; il est parlé dans le Szotakenia, district du comté de Zemplin en Hongrie, formé par 75 endroits habités par les *Szotaken* ou *Szotakaques*.

Le *ТСНЕНЕ* est, comme les autres idiomes de cette famille, très-riche en racines, et se plie avec une souplesse remarquable à la formation des dérivés et des composés. Grâce aux inflexions que, par l'addition d'une seule lettre bien souvent, on peut faire subir aux initiales et aux finales, il y a telle racine qui se retrouve dans cent dérivés. On forme avec une égale facilité des composés analogues à ceux du grec et de l'allemand. Si l'on compare le vocabulaire des mots primitifs bohèmes avec celui de telle autre langue européenne que ce soit, on ne sera pas moins étonné de la variété des expressions que le bohème possède pour rendre des nuances d'idées que les autres langues expriment par un terme commun, que du nombre des transformations qu'il peut faire subir à chaque racine. Le bohème, à la fois pittoresque, mâle et précis, doit eutem ces qualités à la liberté dont il jouit pour ses constructions qu'à la richesse de son vocabulaire.

La déclinaison a sept cas, les cinq des Grecs et de plus l'ablatif et l'instrumental. Chacun de ces cas, à l'exception du nominatif et du vocatif, est susceptible de servir de complément à quelque préposition. L'ad-

jectif a une déclinaison pour chacun des trois genres, et fait à quelques cas, par un changement dans la désinence, la distinction des objets animés et des objets inanimés.

Le verbe peut se conjuguer sans l'emploi des pronoms personnels. Le seul auxiliaire est *byti*, être. Il sert à former tous les temps du passif, le passé et quelquefois aussi le futur de l'actif. Par la variété des formes du passé et du futur, le verbe peut, non-seulement énoncer avec plus ou moins de précision ou d'incertitude l'époque où un fait a lieu, mais aussi en exprimer le durée et la répétition. Les verbes, tant intransitifs que transitifs et réfléchis, se conjuguent tous sur un même modèle.

Le participe joue un grand rôle; il est susceptible des trois temps, et prend, ainsi que les temps composés qu'il sert à former, la marque des genres. Cette richesse de formes dans le participe permet de restreindre beaucoup l'emploi des particules, soit prépositions, adverbies ou conjonctions.

Un grand nombre de mots de toutes les classes, et la plupart des désinences, tant de la conjugaison que de la déclinaison, se terminent par des voyelles. Une prononciation fortement articulée donne au tchèque une énergie supérieure à celle des langues sasses, sans exclure cependant un degré très-remarquable de mélodie dans l'accent national. La distinction des longues et des brèves est très-marquée, et aucune langue européenne, après l'italien, ne se prête mieux à la musique.

Les Bohèmes emploient indifféremment, pour écrire, le caractère latin ou le gothique, en modifiant l'un et l'autre par des accents particuliers.

La littérature bohème, plus ancienne que la polonoise, et jadis plus riche et aussi variée qu'elle, après avoir eu son âge d'or sous le règne de Charles IV et ceux de ses successeurs de la maison de Luxembourg, ainsi que sous celui de son plus grand Méécène, l'empereur Rodolphe II d'Autriche, tomba dans la plus grande décadence, à la suite des troubles qui agitérent la Bohème pendant les disputes religieuses et politiques des Hussites et du *xviii* siècle; c'est dans ces malheureuses époques qu'elle perdit un grand nombre d'ouvrages qui furent détruits ou brûlés. Rendue à une nouvelle vie depuis 50 ans, la littérature bohème s'est plus enrichie dans cette période que pendant les deux siècles qui l'ont précédée. Elle compte maintenant des productions originales dans tous les genres, outre un grand nombre de traductions. On y publie actuellement deux journaux politiques, et trois ou quatre littéraires. Ses monuments les plus anciens sont : un hymne ecclésiastique composé par l'évêque Adébert, vers l'an 990; le fameux psautier latin-bohème de Wittenberg, qu'on comptait à tort comme la pièce la plus ancienne écrite en polonois; on le croit du *xii* ou *xiii* siècle, époque à laquelle on suppose aussi

avoir été composé le manuscrit sur parchemin trouvé dernièrement par M. Hanka à Königinnhof dans le cercle de Königgrätz, et remarquable par ses belles poésies historiques, et sur d'autres sujets; viennent ensuite la Chronique de Delemil, écrite en vers en 1310, et la traduction de la Bible. On a publié à Vienne une collection de 300 chansons populaires que la gouvernement a fait recueillir dans les différents cercles du royaume, et parmi lesquelles plusieurs sont d'une haute antiquité. Le bohème a été pendant quelque temps la langue savante et diplomatique de toute l'Allemagne, depuis que Charles IV ordonna dans sa fameuse bulle d'or, que chaque électeur eût à l'apprendre.

2° *Langue Polonoise*, parlée par les Polonais. Le nom de Polonais vient de celui de la tribu des *Polènes* qui faisaient partie de l'ancienne nation slava des *Lèches* ou *Liekhes*, dont le nom signifie *hommes libres*. Le nom de la tribu des Polènes dérive du substantif *polé*, pleine, c'est-à-dire habitants du pays plat. Ce fut, suivant Adelung, après le départ des Goths et des autres peuples germaniques antérieurement en possession du sol, que les Polonais s'établirent dans les pays qui furent dans la suite la Grande et la Petite Pologne, la Poméranie, le Prusse propre et la Silésie. Ils forment plus des trois quarts de la population du royaume actuel de Pologne dans l'empire Russe, ainsi que presque toute la population de la république de Cracovie, et de la partie occidentale du royaume de Galicie dans l'empire d'Autriche; ils forment aussi plus des trois quarts de la population du grand-duché de Posen, environ deux tiers de celle de la Prusse occidentale, une partie de celle de la Silésie, ils occupent quelques districts du gouvernement de Gumbinnen, et un coin de la Poméranie, dans le monarque Prussien. Le polonais est en outre la langue nationale de la noblesse et d'une petite partie de la bourgeoisie dans tous les pays qui formaient le ci-devant royaume de Pologne, comme aussi la langue nationale de plusieurs milliers de colons établis en Russie, surtout dans la nouvelle province de Bessarabie, dans les gouvernements de Kherson et de Saretow, et des habitants de tout un village dans celui d'Irkoutsk. Le polonais a adopté un grand nombre de mots allemands et latins, dus au fréquent usage de ce dernier idiome, et aux expressions empruntées au premier, pour exprimer des idées nouvelles importées par les Allemands avec la civilisation. Ses principaux dialectes offrent de petites différences entre eux, et nous paraissent être les suivants : celui de la *Grande-Pologne*, parlé dans la plus grande partie du royaume actuel de Pologne, surtout dans ses voïvodes occidentaux et septentrionaux, ensuite dans le grand-duché de Posen; ce dialecte, poli et perfectionné, devint la langue écrite et générale de toute la nation; celui de la *Petite-Pologne*, parlé dans la république

de Cracovie, les parties méridionale et orientale du royaume actuel de Pologne, et la partie occidentale de celui de Galicie; ceux qui le parlent dans la Galicie y sont connus sous le nom de *Mazurques*; celui de la *Prusse Occidentale*, parlé dans la plus grande partie de la province de ce nom; le *kassube*, parlé sur les bords de la Lède, dans l'extrémité orientale de la Poméranie, par quelques milliers de *Kassubes*, reste de la nombreuse nation de ce nom, qui occupait jadis une grande partie de cette province; ce dialecte est aussi inculte et corrompu que le *mazure*, parlé dans le Mazovie et le Podlachie, dans le royaume actuel de Pologne; le *polonais-silésien*, parlé jadis dans toute la Silésie, et maintenant borné à une partie de la Haute-Silésie prussienne et à quelques endroits de la Basse, et dont la *medziborien*, vieux polonais mêlé d'allemand, parlé dans une commune de ce nom, pourrait être regardé comme un sous-dialecte; enfin le *goralien*, qui parlent les *Goralys* ou *montagnards* dans une partie des *Krapaks* en Galicie. La préférence, donnée en Pologne au latin sur la langue nationale, retarda dans cette contrée comme en plusieurs autres les progrès de la langue et de la littérature polonaises, dont le beau siècle fut le temps qui s'écoula depuis Sigismond I^{er} jusqu'à Uladislas IV. C'est pendant cette période, et surtout sous les règnes des Sigismond, qu'on vit naître une foule d'hommes remarquables par leur génie, dont les productions assignèrent au polonais une des premières places dans l'Europe littéraire. Tombée ensuite en décadence, à cause des guerres malheureuses et des dissensions civiles, la littérature polonaise ne reprit un nouvel essor que pendant la règne de Poniatowski, mais les événements politiques vinrent arrêter sa marche. Depuis quelques années, elle se relève de nouveau, grâce aux soins de l'académie fondée en 1801 à Varsovie pour la conservation et l'encouragement de la langue et de la littérature polonaises.

La langue polonaise a beaucoup d'analogie avec le bohème, qu'elle surpasse même en consonnes composées, tandis que le grand nombre de sons rudes qu'elle renferme la différencie complètement d'avec sa sœur la langue russe. Elle se distingue en outre des autres langues slaves par l'extrême fréquence de l'emploi qu'elle fait des chuintantes et des sifflantes. Mais nous devons faire observer que ces consonnes si nombreuses qu'on y rencontre se fondent pour ainsi dire dans la parole, ou se lient entre elles par une sorte de demi-royelle ou de schere qui en éloigne la rencontre et en adoucit l'âpreté. Aussi en réalité est-ce, non pas dans la rudesse des sons, mais bien dans la diversité des nuances qui les éclairent, que consiste la difficulté de la prononciation du polonais. Moins éloigné de l'ancien slaven que ne l'est aujourd'hui le russe, le polonais est plus serré que ce dernier dans

sa formation étymologique, mêlant de moins de voyelles euphoniques les consonnes radicales. Il est riche à la fois de formes comme de mots, et essentiellement flexible, créant à volonté des augmentatifs et des diminutifs, et tirant en outre de son propre fonds des nomenclatures que la plupart des idiomes modernes ne peuvent compléter que par des emprunts continus aux étymologies classiques, formant exclusivement, par exemple, de racines slaves la langue de l'histoire naturelle, et même celle de la chimie.

La multiplicité et la complication de ses flexions font du polonais la plus difficile de toutes les langues de la famille slave. Sa grammaire se reproche sur bien des points de la grammaire latine. Les substantifs et adjectifs se déclinent par les flexions que subit la désinence. La conjugaison admet l'emploi des auxiliaires. Outre la distinction des conjugaisons, on en admet une autre encore, d'après laquelle on classe les verbes en verbes parfaits et en verbes imparfaits, selon qu'ils expriment un fait actuel ou un fait habituel. Une des principales difficultés que présente la langue polonaise consiste dans le grand nombre d'exceptions qu'offrent les conjugaisons, et surtout les déclinaisons. Le polonais est inversif. Il s'écrit avec les lettres latines, et les règles de l'orthographe sont basées sur la prononciation. Les voyelles et même les consonnes, selon qu'elles sont ou non surmontées d'un accent, présentent des différences notables de prononciation. L'accent sur les consonnes rend ces lettres mouillées, c'est-à-dire qu'il les fait suivre d'un y consonne faiblement prononcée. Le groupe *szcz* se transcrivait en français par *chich*.

3° *SERBE* ou *SORABE*, parlé jusqu'au *xiv*^e siècle par les *Serbes*, *Srbie* ou *Serbske*, nommés improprement *Sorbes* ou *Sorabes*, et par plusieurs auteurs allemands *Wenden*; ils habitaient depuis la Saale jusqu'à l'Oder dans l'Osterland, la Misnie, le duché d'Anhalt, le cercle de Wittenberg. La partie australe de la marche de Brandebourg, une petite partie de la Franconie et dans les deux Lusaces. Depuis le *xiv*^e siècle, elle s'est éteinte presque partout, et n'est plus parlée que dans un tiers environ de la Haute-Lusace, partagée actuellement entre les rois de Saxe et de Prusse, dans une petite partie de la Basse et dans le cercle de Cottbus, dépendant du roi de Prusse, et dans quelques villages de la Misnie sur la frontière de la Haute-Lusace, dans le royaume de Saxe. On distingue deux dialectes principaux dans cette langue : celui de la *Haute-Lusace*, parlé en différents sous-dialectes dans tout le pays compris entre Kamenz, Bautzen ou Budissen, Loebeu, Reichenbach et Muskau; c'est la plus pure, surtout tel qu'on le parle à Bautzen; celui de la *Basse-Lusace*, parlé en différents sous-dialectes dans une très-petite partie de la Basse-Lusace et dans le cercle de Cottbus; c'est à Cottbus qu'on le parle le plus purement. Le serbe a emprunté à l'allemand beaucoup de mots, l'ar-

ticles et autres particularités inconnues aux idiomes slaves non-mélangés. Presque entièrement sans littérature jusqu'à la première moitié du *xviii*^e siècle, cette langue compte maintenant des dictionnaires et des grammaires, la traduction de la Bible dans le dialecte de Bautzen et dans celui de Cottbus, plusieurs livres ascétiques et quelques autres pour l'instruction populaire; elle possédait aussi quelques poésies nationales, qui paraissent être très-anciennes. On a traduit dernièrement quelques chants du Messias de Klopstock dans le dialecte de Bautzen.

BONALD (M. de); tentatives impuissantes de ses adversaires. Voy. l'Essai, § IV; — vengé contre les attaques de M. de Chalmert par M. l'abbé Berton, *Ibid.* — Réfutation des attaques de M. l'abbé Maret et du R. P. Chastel, *Ibid.*

BOREALE (REGION) DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Placée à l'extrémité du Nouveau-Monde, cette région nous offre dans la plus grande partie de sa vaste surface des contrées affreuses, où nul arbre n'ombrage le sol, où la verdure de quelques mousses et d'un petit nombre de plantes rabougries est la seule végétation dont elle peut se parer, et où l'homme abruti n'e, dans plusieurs endroits, d'autre abri qu'une caverna qu'il est obligé de se creuser au milieu de la neige. Mais ces régions polaires, ces nombreux archipels, que des glaces presque permanentes réunissent à cette partie du continent, que l'on peut regarder comme l'esile de l'hiver et le séjour privilégié des bourrasques et des frimets, n'inspirent pas moins d'intérêt, malgré le petit nombre et l'abrutissement de leurs habitants, que bien d'autres régions autrement favorisées de la nature. Elles offrent au géographe observateur les contrées constamment habitées les plus boréales de tout le globe; la théâtre de tant de navigations hardies et de tant de malheureuses entreprises pour découvrir le fameux passage du nord-ouest; celui des explorations non moins difficiles et non moins périlleuses faites de nos jours pour compléter la géographie de ces régions hyperboréennes; et enfin, celui des conquêtes paisibles et désintéressées de ces pieux missionnaires qui, malgré les rigueurs de ces climats affreux et les privations qu'ils imposent, n'ont pas craint d'apporter à leurs sauvages habitants les lumières et les bienfaits de l'Evangile. Elles lui montrent, dans le nord du Groënland, une peuplade d'Esquimaux ayant vécu ignorée de ses voisins pendant des siècles, n'ayant aucune idée de ce que c'est qu'un arbre et du bois, sachant les seuls habitants de l'univers, et pensant que tout le reste du monde n'était qu'une masse de glace; elles lui présentent, dans le Groënland Méridional, ces fameux établissements fondés par les audacieux Scandinaves, qui sont les premières colonies européennes en Amérique dont l'histoire fasse mention, et qui précédèrent de trois siècles ces établissements immenses qui, à la

suite des découvertes de l'immortel navigateur italien, devaient embrasser tout le Nouveau-Monde; elles appellent son attention sur des peuplades qui, quoique répandues sur un espace immense, ne se sont nulles part enfoncées dans l'intérieur des terres. Toutes éloignées à la pêche, et ne se livrant point ou ne se livrant que peu à la chasse; renarquaables pour n'avoir su, nulle part, dompter le renne utile, pour n'être encore parvenues à associer à leurs travaux que le chien, pour être d'une saleté dégoûtante qui ne le cède qu'à celle des Hottentots, et pour avoir adopté toutes, à l'exception d'une seule, cette singulière et ingénieuse construction de bateaux, qui fait du navigateur, pour ainsi dire, un *homme poisson*. Au milieu de glaces éternelles et de solitudes immenses, ces régions présentent au naturaliste, dans les abîmes de la mer polaire, la demeure ou l'asile supposé de ces myriades de harengs, dont la pêche, par ses produits énormes, a fourni à la Hollande la première base de la puissance et de la prospérité qu'elle atteignit dans le *xvii^e* siècle; la patrie du narwal, dont la corne a été long-temps l'objet d'un respect superstitieux, à cause du remède universel qu'on en tirait; le séjour de ces phoques et de ces prodigieux colosses qui peuplent les abîmes, à l'existence desquels est si étroitement liée l'existence des peuples de ces contrées désolées, pour lesquels ces vastes masses de chair vivante sont ce que le renne est pour le Lapon, pour le Samoyède, pour le Tchoukche et pour le Koryeke, le coco pour les nombreuses tribus Océaniques, et le chameau et le dattier pour les habitants du Sahara et des brûlantes solitudes de l'Arabie; mais plus utiles encore, elles fournissent aux Eskimaux, non-seulement la nourriture, le vêtement, des ustensiles et des meubles, mais aussi la lumière, le feu, la couverture de leurs tentes et les matériaux pour la construction de leurs cabanes et de leurs pirogues. C'est encore dans les mers de cette région et dans les parages qui en sont voisins, que depuis plusieurs siècles des milliers de navires, montés par plusieurs milliers de matelots, viennent tous les ans peupler pendant quelques semaines ces solitudes glacées et ces parages déserts, pour faire la pêche de la baleine et de la morue; pêches, dont les produits sont de beaucoup supérieurs à ceux de la récolte entière des précieuses épices de l'Océanie, et égalent, pour ne pas dire surpassent, les produits de toutes les mines du Pérou, en même temps qu'elles forment des milliers de navigateurs hardis et des marins habiles. D'un autre côté, le physicien place, d'après les dernières observations, dans ces mêmes contrées, le pôle magnétique boréal du monde, qui joue un si grand rôle dans tant de phénomènes importants, sujets de ses méditations; il y observe la température moyenne la

plus basse que l'on connaisse sur le globe; il y admire ces prodigieux amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, qui lui retracent l'image réunie du chaos et de l'hiver; il y contemple, à l'orient, les fameux jets bouillants de l'Islande et la terrible activité de ses nombreux volcans; et à l'occident, cette longue chaîne volcanique qui lie les monts ignivomes de l'Amérique à ceux de l'Ancien-Continent. L'éthnographe voit de son côté, dans cette famille, l'anneau qui unit le territoire des langues du Nouveau-Monde au territoire de celles de l'Ancien; il y classe, avec un célèbre géographe, parmi les ancêtres de ses peuplades orientales, ces Indiens mentionnés dans un passage de Cornélius Népos, qui, jetés par la tempête sur les côtes des Gaules, furent présentés à Quintus Métellus Celer, proconsul de cette province; il y observe avec surprise le phénomène de plusieurs langues très-analogues, parlées depuis la côte orientale du Labrador jusqu'au delà des bouches de l'Anadyr en Asie, sur un continent si remarquable par l'étonnante variété des idiomes qu'on y parle; phénomène que rendent encore plus remarquables les grandes différences physiques offertes par quelques-unes des tribus de cette famille, tandis que, à quelques exceptions près, elles se ressemblent toutes par leurs habitudes, leurs mœurs, leurs inclinations pacifiques et la gaîté de leur caractère. Il épuise en vain son esprit pour résoudre le problème difficile que lui présentent des langues dont la richesse extraordinaire des formes suppose des abstractions incompatibles avec l'alourdissement de ceux qui les parlent, et surtout avec leur extrême pauvreté de termes abstraits et leur impuissance d'exprimer les qualités, impuissance telle, que pour la plupart de ces idiomes le nombre au delà de vingt est synonyme de l'infini. — Voy. la note 1, à la fin du volume.

Les limites de cette région sont : au nord, l'Océan Glacial Arctique; à l'est, l'Océan Atlantique, une partie du golfe Saint-Laurent et de la baie d'Hudson; au sud, la région Alléghanique et en quelques endroits de la côte occidentale de l'Amérique du nord; à l'ouest, cette même région, le Grand-Océan, la mer de Behring et les territoires asiatiques occupés par les Tchoukches compris dans la famille Koryeke et par d'autres peuples sibériens. Dans ces limites, ce groupe embrasse presque toute l'Amérique Danaïse, une grande partie de la Russie avec l'extrémité nord-est de la Sibérie, et une partie de l'Amérique Anglaise avec toutes les grandes îles découvertes dernièrement.

Toutes les langues connues jusqu'à présent dans ce vaste espace montrent assez d'affinité entre elles pour autoriser l'éthnographe à en former une famille que l'on a nommée famille des idiomes **ESKIMAUX** ou **ESQUIMAUX**. Voyez **ESKIMAUX**.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION BORÉALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

FAMILLE ESKIMAUX.			GROENLANDAIS Propre.		ONTARIOIS, PHE.		Soléil.	
			Ross ou de la Baie du Prince Régent.		1 allemande	sackanach		
			Dokk.		2 anglaise	sacramok		
			Perry ou de l'île d'Hiver, etc.		3 anglaise	sikkineuk		
			Tchoungatche-Konega. Tchoungatche Prop.		4 anglaise	seiva		
			Konega de l'île Kodjak.		5 allemande	tschingoguk		
			Alouettes de l'île Oualakina.		6 anglaise	madrak		
			Tchoungatche-Konega ou Aglemocte. Aglemocte Propre.		7 anglaise	ahhapak		
			de l'île Nainivon.		8 allemande	pochsiamok		
			de l'île Saint-Lorent.		9 allemande	tschikienk		
			Tchoungatche-Konega, du Cap Tchoukitchi.		10 allemande	schekemak		
			de l'Anadir.		11 allemande	matshak		
					12 allemande			
Lune.			Jour.	Terre.	Est.			Feu.
1 kaumeb	uilac; uiltut			lpaouch; uuna	lmack			ignach
2					hemuck			indick
3 tsireck	oupulluko							(ekoma)
4 anninga				noona	lmmeck			ikkooma
5 igalok	hynkak			nuna	tsagak			kak
6 yalok	shacok			noona	tsak			knok
7 tooheedak	annetlak			chekeku	tsak			keynak
8 jaluk	agunuk			nuna	tsatschamöck			knok
9					mok			knok
10 takik	aganik			nuna	mok			knok
11 tsanik	gwnak			nuna	mok			knok
12 tsaluk	agbunak			nuna	emak			knok
Père.			Mère.	Oeil.	Tête.			Nez.
1 atlais; angutin	agna; okooch			irsich	nackoa			klaga; klagera
2				plink				klack
3 atlatuak	annasatha			shick	asewock			cringvauk
4 atlat	amama			elerga	asakoke			klank; klanger
5 ataga	amaga			ingelek	asakok			klak
6 ataga	anaba			inhalak	asakok			keenaga
7 atak	anuk			thak	kambek			anosta
8 atawit	sinawit			ina				knaka
9 atakka	annaka			igikka				knaka
10 atama	nanga			tschichka				knaka
11 atia				lik	nachko			tsuk
12 ataka				lik	asakok			tsingak
Bouche.			Langue.	Dent.	Main.			Pied.
1 kanera	ocka			klutich	akseit			inickaka
2 kanneck								
3					algnite			eteket
4 kana-cera	okkara			keuteetka	lyuteka			ittikeik
5	uin			boodeit	algot			ing
6 kasok	oolme			keuboozen	talcha			lo-oga
7 abetirek	shak			kanika	chianh			keetok
8 kanka	umoka			kchutet	alchunka			ituganka
9 kagka	shika			kebutand	alchunka			ituganka
10 kanka	uljaps			getik	alchunka			ituganka
11	uljo			wutinka				
12	ulhui							
Un.			Deux.	Trois.	Quatre.			Cinq.
1 atlaue	marhak			pingant	alsimat			telimat
2 allausit	aliek			ginguinik	alsimat			telimat
3 (aitowet)	(mardluk)			(pingant)	(sissamat)			(telimat)
4 aitowseuk	madleroke; ardlek			pingahuk	aitamat			tedrema
5 aichalik	mallok			pingak	stameek			telemeek
6 atoadrek	arha			prengasyak	seebesa			chasa
7 stoka	ariok			pinkon	tschatalak			tsilimik
8 stawtschik	stpa			pingaja	tschamik			tselimik
9 stawtschik	stpa			pingaja	staman			tseliman
10 stawtschik	stpa			pingaja	tschamat			tselima
11 stawtschik	stpa			pingaja	stama			
12 stajik	maguch							
Six.			Sept.	Huit.	Neuf.			Dix.
1 arbomec	arlech			arbomec	kollin illoet			kollih
2								
3 (arbanget)	(atlauek)			(arbanget)	(kolli illoet)			(kolli)
4 argeurak	likkeemoot			likkeemoot	naiknollikamoot			eerlikoke
5								
6 sholena	maleb osbeen			ingletun	koolthoon			koolen
7 ston	ooloon			kanchen	seebesa			stek
8 agwenik	aspak							kolli
9 agwungog								kolli
10								kolli
11 sawialak	malguk			pingajuk	agbnilik			kullik
12 atatschik	malgukawell			pingaja	stamoo			kulle

BORNÉENNES (LANGUES). Division de la famille des langues malaises. On y a distingué les idiomes :

1° **BIAJU**, parlé en différents dialectes par les *Biadjous*, nation nombreuse, guerrière et assez industrieuse, mais anthropophage (intérieur de Bornéo) ;

2° **TEDONG**, langue incertaine, parlée par les *Tedongs*, tribu d'Haraforas ;

3° **HARAFORAS DE BORNÉO**, parlé par des tribus cruelles, rassemblant au physique et au moral aux Haraforas des Moluques, Célèbes, Philippines, etc.

BORNOUANE, famille de langues du Soudan ou Nigritie intérieure. Elle comprend deux idiomes :

1° **BIRNI** ou **BORNOUAN**, parlé dans le royaume de Bornou propre. Les Bornouans, ainsi que les Mobha et les Bagharmeh, appartiennent aux nations nègres les plus civilisées. Il paraît qu'on avait beaucoup trop exagéré l'étendue et la puissance de l'empire de Bornou, dont on faisait dépendre, outre le Bornou propre, une trentaine d'autres pays, parmi lesquels nous nommerons le Moïha, l'Affadeh, et Bagharmeh, le Mobha, le Dar-Four, le Bahr-el-Ghazel, le Dar-Katakou et le Kanem. Ce dernier est surtout remarquable pour être régi par le scheyk Alameen el-Kanemy, qui, par sa valeur et par sa prudence, après avoir délivré l'empire de Bornou du joug des Foulahs, et en avoir fait reconnaître l'indépendance par le célèbre Bello, parvint à être le véritable empereur de cet état, le sultan de Bornou ne jouissant, depuis quelques années, que des honneurs annexés à sa dignité, sans aucune influence dans les affaires. Le scheyk réside à Kouka, et le sultan dans le Nouveau Bornou ou Birnie. Quoique toutes les personnes les plus instruites et tous les employés parlent et écrivent l'arabe, le birni n'en est pas moins enseigné publiquement et écrit avec des caractères arabes.

2° **MAINA**, par les naturels du pays de ce nom, dont on ne saurait indiquer exactement la position, et qui, selon Bowdich, dépend de l'empire de Bornou. La comparaison des noms de nombres donnés par Burckhardt, nous a signalé tant d'affinité entre ces deux langues, que nous nous sommes crus autorisés à les regarder comme appartenant à une même famille.

BORSIPPA ou tour de Babel, inscription traduite. Voy. CUNEIFORMES. (Appendice.)

BOSCHJESMANS. Voy. HOTTENTOTS.

BOSSUET, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

BOTANIQUE, application de la linguistique à cette science. Voy. LINGUISTIQUE, § III.

BOTECUDOS, langue de la région Guarani-brésilienne (Amér. mérid.) parlée par les *Botecudos* ou *Botocoudys*, qui s'appellent eux-mêmes *Engerremoung*, connus jadis sous les noms d'*Aymoré*, *Aimboras* ou *Amhouras*. Ces terribles anthropophages occupent l'espace parallèle à la côte comprise

entre le Rio-Pardo et le Rio-Doce dans les provinces de Porto-Séguro et de Babia ; à l'ouest ils s'étendent dans l'intérieur jusqu'aux cantons habités de la province de Minas-Geraes, et selon M. Mawe jusqu'à San-José de Barra-Longa, près des sources du Rio-Doce. Leurs habitations principales se trouvent le long du Rio-Doce et du Rio- Belmonte. Les *Gherins*, qui étaient les habitants d'Almada sur le Taïpe, bourg actuellement presque désert, étaient une tribu de Botecudos. Selon le prince de Nauwied, cette langue est très-simple et riche en onomatopées ; elle n'a point de genre, et sa déclinaison n'a que deux cas ; elle forme le pluriel en ajoutant le mot *rouhou* ou *ourouhou*, qui veut dire *beaucoup*, *plusieurs* ; les verbes y sont tous à l'infinitif et au participe, et leur forme ne paraît pas différer de celle des substantifs. Le mot soleil *taroutipou* veut dire *courrier dans le ciel*, expression qui correspond à celle du mot grec *uperion*, qui signifie *qui marche en haut dans le ciel*. Le botecudos n'a pas de son guttural, mais le nasal, semblable à celui du français, y est très-fréquent ; il abonde en voyelles, mais bien souvent le son des différentes consonnes y est très-confus et ne se distingue pas, ce qui rend cet idiome quelquefois inintelligible, quoique moins obscur que quelques autres langues du Brésil. Il paraît que chaque tribu de cette nation parle un dialecte très-différent des autres.

« La prononciation des Botocoudes, » dit M. de Saint-Hilaire, « est encore plus barbare que celle des autres nations indiennes. Ne pouvant faire usage de la lèvre inférieure, ils parlent encore davantage de la gorge et du nez. » Dans leur bouche, *a* se confond avec *o*, *e* avec *i*, *b* avec *m*, *l* avec *n* ou *r*, de sorte qu'il est difficile de dire, par exemple, si le mot par lequel ils désignent à la fois Dieu et le ciel est *tarou* ou *talou*. Ce qui leur rend impossible l'emploi de la lèvre inférieure, c'est l'usage où ils sont de se la percer d'un trou où ils passent une rondelle de bois qui fait projeter outre mesure la lèvre en avant.

BOUDDHA, sa patrie. Voy. PAÏ.

BOUDDHISME. Voy. PAÏ et TIBÉTAINE.

BOUKHARES. Voy. PERSAN.

BOULLAM, langue africaine du groupe de la Nigritie maritime, parlée par les *Boullam*, qui demeurent le long de la côte de la Sénégambie, depuis le cap Schilling jusqu'aux frontières occidentales du royaume de Cap-Monte, et qui occupent aussi les îles Bananas, Plantain, etc., etc. Ce peuple s'étend de 100 à 120 milles dans l'intérieur, et possède un petit territoire au nord de Free-town. Son roi vendit aux Anglais le terrain sur lequel ils fondèrent leur colonie de Sierra-Leone. L'idiome boullam est doux et a les sons correspondants à toutes nos lettres, excepté le *x* ; mais il est rempli de sons nasaux, dont un très-fort. La conjugaison est riche, et l'article est placé après le substantif. Plusieurs particules et même des

sons correspondant aux lettres *ch, a, i, o, k*, n sont souvent arbitrairement intercalés aux mots sans en modifier pour cela la signification. La construction et la grammaire du boullam sont entièrement différentes de celles de l'idiome des Sousous, qui sont voisins des Boullam, mais elles en ont une assez grande avec le timmanie, avec lequel même le boullam a quelques mots communs. On a publié en cette langue une traduction de la Bible, une grammaire, un vocabulaire et quelques autres livres ascétiques.

BOURGUIGNONS. Voy. SCANDINAVES.

BOURIOTE. Voy. MONGOLE.

BRAHOUÏE (L.), fait partie du groupe des langues persanes, famille indo-européenne. Elle est parlée par les habitants des hauts plateaux du Béloutschistan central, par les tribus des Saharavâns et des Ihatawâns dans l'est; elle y est désignée par le terme de *kur gali* ou *le potois*, suivant le voyageur anglais Masson (1853). Elle contient, dit ce voyageur, beaucoup de béloutschî ou plutôt du persan; mais les mots persans qui s'y trouvent présentent dans leur forme le caractère de la langue de la Perse moderne, et leur adoption ne date sans doute que de l'introduction de la religion de Mahomet.

Les Brahouis paraissent réunir, dans leur prononciation, les éléments phonétiques des

Persans et ceux des Indiens, mais ils n'emploient que l'alphabet persan.

Cette langue offre, dans les désinences de sa déclinaison, une étroite parenté avec les idiomes du Dekhan, et, suivant James Prinsep, les cas brahouis sont plus près de la forme sanscrite que ne le sont ceux d'aucune des langues modernes de l'Inde. La conjugaison est complète. L'infinitif se déclina, et l'indicatif, outre le présent, a deux imparfaits, deux parfaits et deux futurs. Les rapports exprimés par des conjonctions dans les autres langues se sous-entendent ordinairement en brahoui.

Le brahoui et la beloutschî (voy. ce mot) sont les deux langues principales du Béloutschistan.

BRÉSILIENNE (LANGUE). Voy. GUARANI.
BRETON-BRETONNANT Voy. CELTIQUES.

BREYZAD. Voy. CELTIQUES.

BROTONNE (M. de), cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

BROU ou BRUJ. Voy. PRACRIT.

BRUCTERI. Voy. SAXONNE.

BRUTH. Voy. ITALIQUE.

BUCHÉZ, cité dans le langage. Voy. l'Essai, § V.

BUGIS ou BOGUI. Voy. CÉLÉBIENNES.

BULGARES. Voy. OURALIENNE et RUSSO-ILLYRIENNE.

BUNDA. Voy. CONGO.

C

CABOUL. Voy. PRACRIT.

CACHEMIRE, du *Caciapamar*, temple de *Caciapa*, ou du *Khacamar*, demeure des *Khacos*, habitants du pays montagneux la long du coora supérieur de l'Indus. La langue cachemirienne, sur cent mots, en a emprunté vingt-cinq au sanscrit, quarante au persan, quinze à l'hindoustani et dix à l'arabe; il s'y trouve en outre un certain nombre de mots tibétains. Elle abonde en voyelles, parmi lesquelles on trouve la son de l'u français. La partie indoue de son vocabulaire en paraît former l'élément primitif. Les noms de nombre, ceux des divisions du temps, etc., sont hindous.

On forme le pluriel dans les noms, soit en changeant les voyelles qui entrent dans le corps du mot, soit en ajoutant un *i* final. Ainsi *da gour*, cheval, on fait *gourri*, chevaux; *de lioul*, vasa de terre, *lilli*; *de wandour*, singe, *wandar*; *de mohnyn*, homme, *mahniri*.

La déclinaison a un cas postpositif: *gouris nich*, près du cheval; *gouris pyat*, sur le cheval.

Le genre s'indiqua souvent par la désinence: *gour*, cheval, *gourir*, jument; *tôta*, perroquet, *toati*, perruche. Le verbe distinguait aussi les genres: *boutchous*, jaquis, si c'est un homme qui parle, *batchas*, si c'est une femme.

Les Cachemiriens se servent plus volontiers du persan que de leur propre idiome. Ils l'écrivent fort rarement. L'alphabet n'est qu'une modification du devanagari. Le sanscrit est la langue savante du pays, exclusivement employée dans les compositions sérieuses.

CADDOS, famille de langues américaines du plateau central de l'Amérique du nord. Elle comprend plusieurs langues très-peu connues. Les peuples qui les parlent considèrent les Caddos comme la souche dont ils sont descendus et sont leurs alliés. Ils étaient autrefois beaucoup plus nombreux, et leurs restes vivent actuellement à l'ouest du Fleuve-Rouge. Cette famille comprend les langues suivantes:

1^o **CADDOS**, parlée par les *Caddos*, *Caddosques* ou *Caddaquisoux*, qui vivent non loin du bord occidental de la branche principale du Fleuve-Rouge sur une anse nommée Solo, à environ 120 milles anglais au nord de Natchitoches dans la nouvel Etat de la Louisiane. Les *Nabadaches* et les *Inies* ou *Tachies*, qui demeurent sur une petite branche de la Sabina nommée Naches, parlant un dialecte de cette langue, ainsi que les *Nandakoes*. Les *Yaitasoes*, les *Adaize*, les *Nacogdoches* et les *Keychies* parlent aussi le caddos outre la langue qui leur est particulière;

2° **YATTASEES**, par les *Yattasees*, qui demeurent à 50 milles anglais au-dessus de *Natchitoches*, et qui sont réduits à un très-petit nombre d'individus, ainsi que les *Natchitoches*; ceux-ci parlent un dialecte de cette langue, et demeurent dans les environs de *Natchitoches*.

3° **ADAIZE**, par les *Adaize* ou *Adayes*, qui demeurent à 40 milles anglais des *Yattasees* et non loin du poste espagnol qui porte leur nom. L'adaize passe pour être un des idiomes les plus difficiles à apprendre, à cause de la difficulté de sa prononciation. Cette nation, ainsi que les autres de cette famille, est prête à s'éteindre, le nombre de toutes ne s'élevant pas même à un millier d'individus.

4° **NACOGDOCHES** et **KEYCHIES**, par les *Nacogdoches* et les *Keychies*; ceux-ci demeurent sur le bord oriental du flauve de la Trinité.

CAFRE (294), famille de langues classées dans le groupe de l'Afrique australe. Elle comprend :

1° Le **CAFRE MÉRIDIONAL** ou **CAFRE** propre, dans lequel on distingue plusieurs dialectes, dont le principal est le *koussa*. Ce dialecte est remarquable par l'absence de l'articulation *r* et la présence de quelques sons *claquants* empruntés aux *Hottentots*. On y observe des lois régulières de dérivation et de flexion. *Asi* paraît y être une désinence féminine; l'on dit : *oumfasi*, femme; *insjokasi*, chienne. *Ana* est la désinence des diminutifs; on dit : *oumfatama*, petit homme. Il y a plusieurs manières de former le pluriel. De *gabanto*, peuple, on fait *gababanto*, et de *omnou*, doigt, *imnou*. On n'exprime ni le verbe substantif ni les verbes qui, tels que *avoir*, *venir*, peuvent facilement se sous-entendre. C'est sur le pronom personnel, et non sur le verbe, que s'opère la modification nécessaire à la distinction des temps, « je » se rendant au présent par *dia*, au passé par *di*, au futur par *do*. Tous les verbes se terminent en *a*. Les intransitifs ne sont pour l'ordinaire que le substantif même d'où ils dérivent. C'est ainsi que *lambda* signifie *faim* et être *affamé*, *tsala* satisfait et se réjouir.

2° Le **SÉCHOUANA** (295) ou **CAFRE OCCIDENTALE**, parlée en plusieurs dialectes par les *Béchouanas*, qui forment plusieurs tribus, dont chacune porte un nom particulier, bien que la langue soit partout radicalement la même; les *Matjapings*, les *Bassoutos*, etc.

3° Le **CAFRE ORIENTAL** ou **MOZAMBIQUE**, langue peu connue, dont les dialectes seraient parlés dans le Quiloa, le Mozambique et le Sofala.

4° Le **CAFRE MOYEN** ou de la **RAIE LAGOA**.

Les permutations de lettres, dans la prononciation, constituent une des plus grandes différences qui existent entre le séchouana et le cafre propre. Les habitants de la côte de Lagoa nomment le fer *chépé*, les Bassou-

tes prononcent *stépé*. Les *Béchouanas* disent *schouba*, cou, et *pouhla*, pluie, mots que les *Coussas* prononcent *isifouba* et *isfouhla*. Les articulations *d*, *j*, *v*, et *x* manquent au séchouana, qui à en revanche l'articulation *r*, en laquelle il est l'un des *Coussas*. Le *b* et l'*m* s'échangent constamment. Il se rencontre rarement deux consonnes de suite.

La première syllabe de tout mot n'est qu'un préfixe, et elle joue dans cette langue, le rôle des terminaisons dans les autres. Cependant, l'unique cas oblique que présente la déclinaison, et qui paraît avoir la valeur de l'ablatif ou plutôt du locatif, est caractérisé par la terminaison *ng* : *mosa polélong*, doux par (ou dans) la parole; *mo plélong*, dans le cœur. Le vocabulaire des substantifs est riche, et exprime, dans l'ordre physique du moins, des nuances de signification fort délicates. La distinction des nombres se fait par un changement dans le préfixe : ainsi, *motou*, humeur, fait au pluriel *batou* ; *sélépé*, hache, fait *lisépé*. Le préfixe se répète pour se placer, comme l'article des Arabes, entre le substantif et l'adjectif son attribut. L'on dit *séféfé sé ségalou*, l'arbre le grand pour le grand arbre.

Le vocabulaire des adjectifs est, comme dans les langues sémitiques, fort limité, et l'on fait par cela même un fréquent emploi du substantif comme attribut. C'est ainsi que l'on dit *motou ou moussa* homme d'amabilité (pour homme aimable).

Le verbe présente aussi, par le nombre et la nature de ses formes, quelque chose du système sémitique. Une même racine verbale peut passer par les formes effective, causative, relative, dans chacune desquelles elle est susceptible des voix active, passive, moyenne ou réfléchie, et souvent encore d'une voix réciproque. La conjugaison se forme en partie au moyen de deux auxiliaires : *na* pour le passé et *sta* pour le futur. Le verbe substantif *ba* s'emploie rarement. La construction est directe. Une chose remarquable, c'est l'influence que le préfixe du sujet exerce sur toute la phrase, dont il modifie, en lui imposant sa propre initiale, les pronoms et les propositions.

La métaphore a singulièrement enrichi la langue des Cafres, et leur style a un caractère éminemment poétique.

On peut remarquer en général que les idiomes cafres, composés de mots très-courts, sont doux et sonores, qualités qu'ils doivent à leur richesse en voyelles simples et ouvertes, à l'intonation qui tombe presque toujours sur l'avant-dernière syllabe, au petit nombre de sons nasaux et à celui encore moindre de sons gutturaux. Ces idiomes ont cependant des sons sifflants, entièrement inconnus aux langues de l'Europe, et le séchouana et le koussa ont même une espèce de gazouillement inconnu à toutes les autres langues et qu'on n'a trouvé jusqu'à présent

(294) De *Cafir*, infidèle, nom donné aux Cafres par les Arabes.

(295) Le radical *chouana* prend le préfixe *bé*

pour désigner la nation et le préfixe *sé* pour désigner la langue.

que dans les idiomes de la famille hottentote.

Malte-Brun, Marsden, et plus récemment M. Cassalis (1841), ont signalé des rapports étymologiques frappants entre le séchouana et la famille congo; phénomène remarquable en Afrique, où le domaine de chaque langue ne s'étend qu'à de très-petits espaces.

TABEAU DE LA CONJUGAISON DE LA LANGUE CAFRE.

Ukubiza, appeler.

PRÉSENT.

Singulier.

Diabiza, j'appelle.

Uabiza, tu appelles.

Eabiza, il appelle.

Pluriel.

Siabiza, nous appelons.

Neabiza, vous appelez.

Piabiza, ils appellent.

IMPARFAIT.

Singulier.

Dibendibiza, j'appelais.

Ubenbiza, tu appelais.

Ebendibiza, il appelait.

Pluriel.

Sibesibiza, nous appelions.

Nebenbiza, vous appeliez.

Pebepebiza, ils appelaient.

PARFAIT.

Singulier.

Dabandabiza, j'ai appelé.

Ubanabiza, tu as appelé.

Eabacabiza, il a appelé.

Pluriel.

Sabesabiza, nous avons appelé.

Nabenabiza, vous avez appelé.

Pabcpabiza, ils ont appelé.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Singulier.

Dikandabiza, j'avais appelé.

Ukanabiza, tu avais appelé.

Ekesabiza, il avait appelé.

Pluriel.

Sikasabiza, nous avions appelé.

Nekanabiza, vous aviez appelé.

Pakapabiza, ils avaient appelé.

FUTUR.

Singulier.

Dobiza, j'appellerai.

Uobiza, tu appelleras.

Eobiza, il appellera.

Pluriel.

Sobiza, nous appellerons.

Nobiza, vous appellerez.

Pobiza, ils appelleront.

POTENTIEL.

Singulier.

Dingabiza, je puis appeler.

Ungabiza, tu peux appeler.

Eugabiza, il peut appeler.

Pluriel.

Singabiza, nous pouvons appeler.

Nangabiza, vous pouvez appeler.

Paugabiza, ils peuvent appeler.

IMPRATIF.

Singulier.

Mandibiza, qu'on me laisse appeler.

Manbiza, appelle.

Macbiza, qu'il appelle.

Pluriel.

Manibiza, appelez.

Manibiza, appelez.

Mabibiza, qu'ils appellent.

PASSIF.

Singulier.

Dibizwe, je suis appelé.

Ubizwe, tu es appelé.

Ebizwe, il est appelé.

Pluriel.

Sabizwe, nous sommes appelés.

Nebizwe, vous êtes appelés.

Pabizwe, ils sont appelés.

La syllabe *na* donne au verbe la forme interrogative. Ainsi, *débizena* signifie : appelé-je ?

La forme négative est exprimée de la manière suivante :

PRÉSENT.

Andibiza, je n'appelle pas.

Akubiza, tu n'appelles pas.

Azibiza, nous n'appelons pas.

Nasibiza, vous n'appellez pas.

Pakabiza, ils n'appellent pas.

PARFAIT.

Andibizanga, je n'ai pas appelé.

PASSIF.

Andibizwanga, je n'étais pas appelé.

Le verbe reçoit par préfixe la première lettre ou syllabe du sujet d'où il dépend.

Exemples :

Hamba, marcher.

Ustana uahamba, l'enfant marche.

Indodo ihamba, l'homme marche.

Ibazi iahamba, le cheval marche.

Ikoko ihamba, le bœuf marche.

Zinkoko ziahamba, etc.

Le *caf* manque d'expressions pour rendre les idées abstraites. Les missionnaires eurent beaucoup de peine à faire comprendre à un *Caf* la signification du mot *hypocrisie*. A la fin, saisissant l'idée, il s'écria : « Ah! oui, c'est endosser le kross de votre femme pour travailler au jardin! » Pour comprendre cette exclamation, il faut savoir que chez les *Caf* le travail du jardinage étant l'occupation obligée des femmes, les hommes croiraient se déshonorer en la partageant; en sorte qu'un homme qui voudrait travailler au jardin endosserait le vêtement de sa femme, pour n'être pas reconnu (296).

(296) Les *Caf*res sont de tous les barbares, ceux qui possèdent le plus d'intelligence et de talent. Leur type est bien en rapport avec l'harmonie

douce, romantique et en même temps sauvage de leur délicieux pays. L'histoire primitive des *Caf*res, en Afrique, est peu connue; leurs traditions les font

CAMACAN. Voy. MACHACARIS.

CAMBA. Voy. CONGO.

CANBOGE. Voy. INDO-CHINOISE.

CANAAN, sens de ce mot. Voy. SYRIAQUE.

CANADA. Voy. MOHAWK.

CANANÉENS, leur langue était l'hébreu ; difficulté et solution. Voy. HÉBRAÏQUE.

CANARIES. Voy. ATLANTIQUE.

CANTABRI. Voy. IBERIENNE (Famille).

CARAIBES. Voy. CARIBE.

CARAPUCHOS, langue de la région péruvienne (Amér. mérid.), parlée par les *Carapuchos*, anthropophages des bords du Pachiten, affluent de l'Ucayale. Beauté des femmes comparable à celle des Géorgiennes ; langue remplie de gutturales qui le font ressembler presque aux aboiements des chiens.

CARDAILLAC, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

CARIBE-TAMANAQUE, famille de langues de la région Orenoco-Amazone (Amér. mérid.). Elle tire son nom des deux nations principales et comprend les langues suivantes :

1° CARIBE, par les *Caribes* ou *Caraibes*, qui s'appellent eux-mêmes *Carina*, *Calina* et *Callinago*, nation très-nombreuse, quoique beaucoup moins qu'autrefois, lorsque par son audace, par ses entreprises guerrières et par son esprit mercantile, elle exerçait une grande influence sur le vaste pays qui s'étend de l'équateur vers la mer des Antilles lorsqu'elle dominait sur tout le cours du bas Orenoque depuis son confluent avec l'Ujapi jusqu'à son embouchure, et lorsqu'elle occupait toutes les Petites-Antilles. Dans ces dernières la race des *Caribes* s'est entièrement éteinte, puisque les prétendus *Caribes-Noirs*, qui habitaient la côte orientale de l'île Saint-Vincent, une des Antilles anglaises, et qui étaient presque tous d'une race mixte de zambos descendants de *Caribes* et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles de cet archipel, en 1795 ont été déportés par les Anglais dans l'île Ratan, dans le golfe de Honduras. D'autres *Caribes* vivaient aussi dans le pays de la Nouvelle-Grenade, qui,

sous le nom de *Csribana*, s'étendait du Rio Sinu au golfe de Darien. Les *Caribes* du continent, qui sont peut-être, après les *Patagons*, les hommes les plus robustes et les plus grands du globe, faisaient autrefois la traite des esclaves, et, quoique très-féroces et cruels dans leurs incursions, ils n'ont jamais été anthropophages comme leurs frères qui habitaient les Petites-Antilles, chez lesquels cet horrible usage était tellement commun, qu'il a rendu synonymes les mots *cannibales*, *caribes* et *anthropophages*. Outre les *Caribes* des Petites-Antilles, qui paraissent s'être établis dans ces îles en en chassant les *Arawaques*, et ceux qui, sous le nom de *Galibis*, occupent toute la Guyane occidentale française, depuis le Mahury jusqu'au Marony, les tribus suivantes passent pour parler ou avoir parlé des dialectes de cette langue : les *Tuopocas* et les *Cunaguaras*, qui habitaient originairement les plaines entre les montagnes de Caripe et le village de Maturin ; les *Saoi* ou *Yaoi* de l'île de la Trinité et de la province de Cumana, la première appartenant aux Anglais, la seconde comprise dans la capitainerie générale de Caracas ; les *Guachiri* et peut-être aussi les *Guarives*, alliés aux *Palenques*. M. le baron de Humboldt penche à croire que les *Purugotes*, les *Avarigoto*, les *Acherigoto*, les *Arinagoto*, les *Kirikirigoto* ou *Kirikiripas*, peuplades qui occupaient jadis les pays qui ont été si longtemps sous la domination esclave, pourraient bien être des tribus appartenant à la belle race caribe. Tous ces peuples caribes, actuellement existants, vivent dans les provinces de Cumana et de la Nouvelle-Barcelone ainsi que dans les Guyanes espagnole, anglaise, hollandaise et française. Le plus grand nombre vit dans les *llanos* de Pirita et sur les rives du Caroni et du Cuyuni dans les missions. Plusieurs tribus de *Caribes*, beaucoup moins nombreuses, vivent indépendantes et sauvages à l'ouest des montagnes de Cayenne et de Paracaymo entre les sources de l'Orenoque, du Caroni, de l'Essequibo et du Rio-Branco, formant une es-

venir du nord-est, où habitait leur Dieu *Umkalum-kala*. D'après les meilleures sources, il est presque certain que leur origine est celle des tribus errantes d'Arabie qui descendent d'Ismaël, fils d'Abraham. Les douze fils d'Ismaël sont les pères de toutes ces tribus. Ils occupèrent d'abord les pays qui s'étendent d'Hévilath sur l'Euphrate (un peu au-dessus de la jonction avec le Tigre) aux déserts sauvages de Shur, qui forment une partie de l'isthme de Suez. Leur nombre augmentant, ils se répandirent le long de la mer Rouge et, de siècle en siècle, descendirent toujours de plus en plus vers le sud. Les Cafres sont des hommes superbes, leur taille varie de 5 pieds 9 pouces à 6 pieds 2 pouces ; leurs formes sont bien développées ; leurs dents sont d'une blancheur remarquable, ils portent la tête fièrement et leurs mouvements sont pleins de grâce.

La langue cafre est excessivement douce et a quelque analogie avec l'italien, car d'après une règle universelle à laquelle il n'y a que dix-huit exceptions, on doit mettre une voyelle à la fin de chaque syllabe. Les femmes ont un idiome à part

appelé *aphlonipa*, parce qu'il leur est défendu d'exprimer leurs idées par un son pareil à la terminaison des noms de leurs proches parents. Les Cafres emploient beaucoup les métophores et les allégories. Les phrases suivantes donneront une idée de la douceur de cet idiome :

Isadoda i Myekile eô i. m. lahile — *Umfaai Waga* : un homme qui a abandonné sa femme.

Imazi i yi Bakule ikemmyema paga : la vache qui a abandonné son veau.

Naka be Jingako u fun ukaba Ka Be jula : qu'il soit fait comme vous le désirez.

Aken fante abakoni akuba la kaayese iakose zaba : les esclaves ne doivent pas contredire leurs maîtres.

Iagasi ukuba ayinanga namhla ine goma : il pleuvra aujourd'hui ou demain.

Inkitaiga yom isele hiasi : mon cœur est plein de tristesse.

Roda wela : adieu, ami, etc., etc. (Extraits de FRANCISQUE FLEMING, *Southern Africa*, London 1856.)

pièce de confédération politique. Les Galibis de la Guyane française sont réduits à un très-petit nombre, soit par les guerres et les maladies, soit par la désertion de leur ancien territoire. Malgré l'opinion généralement adoptée sur l'unité de cette langue, nous croyons qu'il serait plus exact de regarder comme deux langues sœurs les prétendus dialectes *galibis* et *insulaire* ou des *Petites-Antilles*. On a rédigé des grammaires et des dictionnaires et quelques livres de dévotion dans cet idiome, qui est un des plus sonores et des plus doux de l'Amérique, finissant presque tous ses mots par des voyelles. Sa conjugaison, quoique riche, l'est moins que celle du tamanaque et du chaymas; le passif s'y forme à l'aide du verbe et du substantif, et la négation s'y fait de même qu'en arawaque, on ajoutant un *m* au commencement des verbes, dont une voyelle est la première lettre. La déclinaison offre quelques exemples de flexion, quoique le nombre et le genre n'y soient exprimés que par l'addition des mots *beaucoup* et *tous*, et par celle des mots *femmelette* et *petit-homme*. Les prépositions sont toujours ajoutées à la fin de leurs compléments respectifs. Cette langue a une grande affinité avec le pariaquite et le cumanogote. Les périodes du caribe sont longues et nombreuses sans jamais être embarrassées ou obscures. Des flexions particulières indiquent d'avance la nature du régime, selon qu'il est animé ou inanimé, comprenant une seule chose ou une pluralité d'objets. De petites formes annexes ou *suffixes* ont le pouvoir de nuancer le sentiment; et ici, dit M. de Humboldt, comme dans toutes les langues formées par un développement non entravé, la clarté naît de cet instinct régulateur qui caractérise l'intelligence humaine dans les divers états de barbarie et de culture. Les Caribes voyageurs, que M. de Humboldt appelle élégamment des *Buckhars* de l'Amérique équinoxiale, se servaient des *quippos* ou cordelettes pour supputer les objets de leur petit commerce et se transmettre des nouvelles. Comme chez les Omaguas, les Guaranis et les Chiquitos, la langue des femmes diffère beaucoup de celle des hommes; chez les Caribes elle offre même des différences encore plus grandes que celles présentées par l'idiome des femmes chez ces trois nations.

2° CHAYMAS, par les *Chaymas*, nation nombreuse, qui occupe, le long des hautes montagnes de Cocollar et du Guehero, les rives du Guarapiche, du Rio Colorado, de l'Areo et du Cano de Caripe dans la partie orientale du gouvernement de Cumana dans la capitainerie générale de Caracas. Cette langue a une grande affinité avec le tamanaque, soit dans les mots, soit dans la grammaire, particulièrement dans tout ce qui regarde la conjugaison, qui, comme celle du tamanaque, est très-riche en temps. Les sons correspondants aux lettres *b, f, d* de l'alphabet espagnol manquent au Chaymas, dans lequel aucun mot ne commence par un *t*. Le chaymas est moins sonore que la caribe, le saliva et

autres langues de l'Orénoque; les terminaisons *guaz, ez, puec* et *et par y* reviennent souvent. Toutes les prépositions et la négation *pra y* sont incorporées à la fin comme en tamanaque et plusieurs autres idiomes américains; on dit : *epuec charps guaz*, je suis gai avec toi, proprement *toi avec gai moi être*; *quenepra quoguaz*, je ne l'ai pas vu, proprement *le voyant pas je suis*. Le verbe *être* *az* sert non-seulement à former le passif, mais il s'ajoute aussi, comme par agglutination, au radical des verbes attributifs dans un nombre de temps. La syntaxe ou l'arrangement des mots est en chaymas tel qu'on le trouve dans toutes les langues du globe qui ont conservé un certain air de jeunesse. On place le régime avant le verbe, le verbe avant le pronom personnel. L'objet sur lequel l'attention doit être principalement fixée, précède toutes les modifications de cet objet. Le Chaymas, comme bien d'autres peuples des trois mondes, dirait : *toi avec heureux suis-je*, au lieu de *je suis heureux avec toi*. Le père Tausto a rédigé la grammaire et le dictionnaire de cet idiome pour l'usage des missions.

3° CUMANOGOTE, par les *Cumanogottes*, nation très-nombreuse répandue dans la province de Barcelone, appartenant à la capitainerie générale de Caracas, où elle vit dans les missions de Piritu, dont le chef-lieu est le village de Piritu. Cette langue est aussi parlée par les *Tomuzas*, les *Piritus*, les *Cocheymas*, les *Chacopatas* et les *Topucuares*, qui vivent aujourd'hui confondus avec les Cumanogottes, et qui peut-être en ont été originairement des tribus parlant autrefois une langue sœur peu différente du cumanogote. On doit considérer celui-ci comme une sœur du tamanaque, auquel, selon le baron de Humboldt, il tient encore de plus près qu'au caribe, quoiqu'il ait aussi une grande affinité avec ce dernier. Le père Ruiz-Blanco a publié une grammaire, un dictionnaire et quelques ouvrages théologiques dans cette langue.

4° PALENCA et GUARIVE, par les *Palencas* ou *Palenques* et les *Guarives*, qui vivent dans la province de Barcelone, appartenant à la capitainerie générale de Caracas. Ces deux idiomes, de même que le cumanogote, se trouvent placés, selon le baron de Humboldt, entre le tamanaque et le caribe, mais plus rapprochés du premier. Il paraît cependant que le guarive a plus d'affinité avec le caribe qu'avec le tamanaque.

5° PARIAGOTOS, par les *Pariagotos*, *Parias* ou *Pariacottis*, qui habitaient autrefois les environs du golfe Paria, dans la Nouvelle-Andalousie, appartenant à la capitainerie générale de Caracas, et qui se sont fondus en partie avec les Chaymas de Cumana; d'autres ont été fixés par les Capucins aragonais dans les missions du Carony à Cupapay et Alta-Graeia, où l'on parle leur langue. Le pariaquite, que le missionnaire Pelleprat trouva avoir la plus grande ressemblance avec la caribe de Cayenne, paraît au baron

de Humboldt tenir le milieu entre le tamanaque et le caribe.

6° TAMANAQUE, par les *Tamanaques*, proprement dits, nation jadis très-puissante et réduite aujourd'hui à un petit nombre d'individus, qui vivent sur la rive droite de l'Orénoque, au sud-est de la mission d'Encarnación. Les *Parechi*, les *Uara-Mucuru*, les *Uaraea-Pacili*, les *Puure*, les *Acheracotti*, les *Acaricotti* et les *Oje* ou *Oji*, qui vivent le long du Cuccivero, affluent méridional de l'Orénoque, passent pour parler tous des dialectes plus ou moins différents de cette langue, ainsi que les *Chirichiripi* ou *Quiriquiripo*, qui vivent au milieu des Caribes, sur la rive droite de l'Orénoque, et les *Uocherari*. On prétend que ces deux derniers ne vivent avec leurs femmes qu'une fois par an. Le tamanaque propre est parlé en trois dialectes principaux, savoir : le *Maitano*, qui est le plus joli et le plus étendu; le *Cratima* et le *Cuccivero*. Les sons correspondants aux lettres *f, g, j* et *s* de l'alphabet espagnol, manquent au tamanaque, qui a en revanche le *ch* des Espagnols, correspondant au *ci* des Italiens. Le tamanaque est une des langues les plus riches et les plus polies du Nouveau-Monde, surtout à l'égard de la conjugaison, qui dans chaque mode a un grand nombre de temps, savoir : 2 présents à préterits et 3 futurs; par exemple, un préterit pour exprimer ce qui est arrivé *depuis un jour*; un autre pour exprimer ce qui est arrivé *depuis une ou deux semaines*; un troisième pour exprimer ce qui est arrivé *depuis un ou six mois*; enfin, un quatrième pour exprimer ce qui est arrivé *depuis très-longtemps*. À l'aide de certaines particules qui précèdent les verbes et qui en modifient le sens, le tamanaque obtient un grand nombre de verbes dérivés; il peut exprimer les plus petites différences des formes verbales mieux peut-être qu'aucune autre langue ne peut le faire. Cet idiome forme les passifs à l'aide du verbe substantif, et la conjugaison négative en ajoutant à la fin du verbe positif la particule *pra*. Sa déclinaison se fait en partie par flexion, et elle offre des péjoratifs formés des substantifs auxquels on ajoute la particule *taje*, mais elle n'a pas de formes pour exprimer la différence des genres. Les prépositions sont toutes placées après leurs compléments respectifs. Le tamanaque, qui est parlé ou pour le moins compris dans tout le Bas-Orénoque, est aussi remarquable pour offrir, comme le tagalog, le quichua et le chiquito, le pluriel que quelques auteurs nomment *exclusif*.

7° GUAYANOS, par les *Guayanos*, qui avec les Caribes et les Guaycas, forment la masse principale de la population indigène dans les missions Catalanes de la Guyane, vaste contrée à laquelle ce peuple a donné son nom. Il ne faut pas confondre cette nation avec les *Guayanos* ou *Guayanos* du Parana, malgré l'homonymie des noms de ces deux peuples.

8° GUARAUNOS, par les *Guaraunos*, qui sont presque tous indépendants. Ils vivent dispersés dans le delta de l'Orénoque appar-

tenant à la capitainerie générale de Caracas, où ils favorisent le commerce clandestin, dont l'île de la Trinité appartenant aux Anglais est le centre. Cette nation, qui n'est composée, pour ainsi dire, que de matelots, et qui vit on sur des arbres ou dans des bateaux, est d'une grande importance politique, puisqu'elle pourrait faciliter toute expédition militaire qui voudrait remonter l'Orénoque pour attaquer la Guyane espagnole. Quelques centaines de Guaraunos vivent réunis aux Chaymas dans les missions à Santa-Rosa de Ocopi, et 5 à 600 dans les villages de Zacupana et d'Imataca, sur le bord septentrional de l'Orénoque, à 25 lieues du cap Barina. Les *Guaikeris* ou *Guacheris*, qui passent pour être les pêcheurs les plus habiles et les plus intrépides, et qui habitent dans le faubourg de Cumana, dans l'île de la Marguerite et sur la péninsule d'Araja, paraissent avoir parlé un dialecte guarauno, ou du moins une langue qui en diffère très-peu. Maintenant ils ne parlent qu'espagnol.

9° ARAWAQUES, par les *Arawaques*, *Arawaques* ou *Aruacas*, qui demeurent dans la province espagnole de Cumana et sur les rives malaises de Berbice et du Surinam, dans les deux Guyanes anglaise et hollandaise. Une partie a déjà embrassé le christianisme et vit dans des villages. Il paraît que les Arawaques ont habité les Petites-Antilles avant les Caribes. Les sons correspondants aux lettres *c* et *f* de l'alphabet allemand manquent à l'idiome arawaque. La conjugaison est très-riche en formes. Le radical actif devient passif en changeant l'*n* de l'infinifit en *hün*, réciproque ou réfléchi en le changeant en *nnua*, et on lui donne la signification correspondante au *faire faire* du français en ajoutant *kuttun*; par exemple, de *assukussun*, laver, on fait *assukussahün*, être lavé; *assukussunnua*, se laver; et *assukussukuttun*, faire laver. On forme le mode négatif en mettant un *m* au commencement du verbe radical; par exemple, *akuttun*, manger; *makuttun*, ne pas manger; *dansika*, j'aime; *mansika*, je n'aime pas. Les prépositions sont toujours placées après leurs régimes, et les conjonctions sont toujours mises à la fin de la phrase. Les Arawaques donnent à leurs nombres des terminaisons différentes lorsqu'ils se rapportent à des objets qui ne sont pas des hommes ou des femmes. On a fait une traduction de la Bible en cette langue.

CORINTHIEN. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

CARNATARA, CANNADA, KURNATA, langue de l'Inde, dérivée du sanskrit, parlée de l'est à l'ouest depuis les premières Gates, qui séparent les Mysore du Carnatic et du Madoura, jusqu'à la côte du Malabar, et du nord au sud depuis la province de Coimbatore jusqu'aux confins septentrionaux de celle de Visapour. Dans ces limites, le canada est parlé dans la province anglaise du Mysor ou Meissour, où se trouve Seringapatnam, jadis capitale du royaume de Mysore sous les célèbres Hyder-Ali et Tippe, et dans le royaume actuel de Mysore, dont le

roi, vassal des Anglais, réside à Mysora; ensuite dans la vaste province de Visapour ou Bejapour. Cette langue a un alphabet particulier qui diffère peu du telinga, mais qui est plus complet que celui du tamoul. La grammaire et la syntaxe ressemblant à celles du tamoul et du telinga.

CARNIOLIEN. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

CARTHAGINOISE. Voy. PHUENIC.

CARTON (M. L'ABBÉ), beau tableau du développement intellectuel de l'enfant. Voy. l'Essai, § IV.

CASTILLANNE. Voy. ESPAGNOLE.

CAUCASE, tableau de cette contrée. Voy. CAUCASIENNE.

CAUCASIENNE (GROUPE DES LANGUES DE LA RÉGION). Ce groupe tire son nom de la grande chaîne de hautes montagnes qui, d'orient en occident, traverse les pays compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin; de cette vaste chaîne que les Mèdes, les Perses et les Romains regardèrent comme le boulevard du monde civilisé. Les peuples qu'il renferme réunissent dans leur taille et leur physiologie les traits caractéristiques des races principales de l'Europe et de l'Asie occidentale, ce qui engage le savant Blumenbach à nommer caucasienne la première variété de l'espèce humaine. La multiplicité des productions animales et végétales, dont quelques-unes sont indigènes à ces pays, les souvenirs mythologiques, ceux de l'histoire civile et naturelle, tout, jusqu'aux traditions populaires, contribue à jeter le plus grand intérêt sur ces contrées. C'est dans un coin de cette région que ces traditions populaires placent les lières Amazones, cette nation de femmes belliqueuses dont l'existence et la demeure sont encore aujourd'hui si douteuses, malgré la sagacité et les recherches savantes de tant d'érudits; c'est sur le mont Caucase que la mythologie fait éprouver à Prométhée le châtiment de son impiété; c'est aussi vers la Colchide qu'elle dirige la fameuse expédition des Argonautes. Mais ce n'est point assez que la fable lui prête ses brillantes figures; l'histoire primitive du genre humain vient encore l'entourer de pompeux souvenirs. C'est dans l'Arménie persane que beaucoup d'auteurs orientaux et même plusieurs écrivains chrétiens ont placé la vallée d'Eden; c'est sur le majestueux Ararat qu'on fait arrêter l'arche de Noé, cette arche dont Dieu lui-même avait dirigé la construction, afin de léguer aux hommes un premier monument de sa puissance et de sa justice. C'est aussi dans cette région qu'on retrouve Miskheta, Alaxsta et Tigranocerta, qui brillèrent d'un si vif éclat dans les beaux temps de la Géorgie et de l'Arménie; Théodosiopolis, devenue célèbre plus tard par les richesses immenses que le commerce y accumulait; et Dioscarias, dont le port fut, dit-on, le rendez-vous de trois cents nations différentes. C'est ici qu'il faut placer cette fameuse route commerciale qui, dans le moyen âge, passait par le Cyrus et le Phasis, servait à échanger les marchandises d'Europe contre les riches produits de l'Asie,

et enrichit tant les Vénitiens et les Génois, lorsque ces deux peuples, alors si puissants, possédaient Tana et Caffa, la première à l'embouchure du Tanais, la seconde sur la côte orientale de la Crimée. Parmi les nombreuses nations comprises dans ce groupe, on remarque : les Géorgiens, qui, sous les règnes brillants de David le restaurateur, de Georges III, et surtout sous celui de la Sémiramisse caucasienne, la célèbre Thamar, méritèrent et obtinrent une double gloire politique et littéraire; et ces Arméniens, si puissants dans le premier siècle avant notre ère, lorsque, sous Waghannag et Tigranne II, ils étendaient leur domination sur une si grande partie de l'Asie, et que le grand Mithridate venait à la cour du roi des rois implorer un aide et du secours contre ses implacables ennemis; ces Arméniens qui, dans le moyen âge, reprirent une partie de leur importance politique et brillèrent tant par leur littérature. Mais la région du Caucase est aussi la contrée où, de temps immémorial, on a fait le commerce infâme des esclaves, commerce qui, dans le moyen âge, était poussé avec une activité prodigieuse par les Génois, et qui n'a pas encore cessé tout à fait, malgré les mesures aussi vigoureuses que philanthropiques prises par le gouvernement russe pour le détruire entièrement. Elle est aussi la patrie de la plupart de ces esclaves-soldats, si célèbres sous le nom de mamelouks dans les annales de l'Égypte, qu'ils ont ravagés d'abord sous les dynasties des Baharites et des Bordigites, et plus tard sous la tyrannique oligarchie de leurs boys, remplacée de nos jours par la sage administration de l'intelligent Mohammed, qui a rendu à cette terre classique une partie de son ancienne splendeur. C'est dans les hautes vallées du Caucase que vivent ces Lesghiennes, ces Circassiennes et ces Géorgiennes, si renommées par leur beauté, dont l'unique loi ne sert qu'à conduire les plus jolies d'entre elles à vivre emprisonnées dans les principaux harems de l'Asie et de l'Europe musulmanes. La férocité et le brigandage des Souanes, des Tchares, des Kassikums, et de quelques autres tribus lesghiennes, circassiennes et mizdjeghes par le contraste qu'ils offrent avec la loysuté et l'industrie si vantées des Koubaches, l'intelligence et l'infatigable activité commerciale des Arméniens, devenus les courtiers de l'Asie et d'une partie de l'Europe, ajoutent encore à l'intérêt qu'inspirent ces pays, où l'ethnographie étonnée observa, au milieu d'une foule de petites nations indigènes, quelques débris de ces immenses hordes asiatiques, qui, dans la grande migration des peuples, passèrent et repassèrent tant de fois l'isthme caucasien. De tous les pays connus de l'ancien continent, aucun autant que la Caucase orientale ne présente tant de nations différentes sur un aussi petit espace. Abulfeds le nomme Djebal al Kaitak, et Al-Azizi l'appelle Djebal-Allesan, c'est-à-dire Montagne des langues. Quoiqu'on n'y parle pas à beaucoup près trois cents langues différentes, comme

le prétend le second de ces deux savants Arabes, leur nombre cependant est encore assez considérable pour mériter au Daghestan le titre de *Montagne des langues*.

Les limites de ce groupe sont : au nord, le territoire des Cosaques de la mer Noire et le gouvernement russe du Caucase; à l'est, la mer Caspienne; au sud, une ligne qu'on ne saurait déterminer avec précision et qui passe par les frontières des provinces persanes et ottomanes, où l'on ne parle pas l'arménien; à l'ouest, la mer Noire. Les pays compris dans ces limites sont : la Géorgie et l'Imérie, qui forment deux provinces russes; le Gouriel et la Mingrélie, qu'on peut regarder comme deux grands fiefs héréditaires de cet empire; le pays des Lasi, qui, avec une petite partie de la Géorgie,

appartient à l'empire ottoman; l'Abassie, la Circassie, le Daghestan et le Shirwan, dont presque tous les habitants sont vassaux de l'empire russe; enfin l'Arménie, qui est partagée inégalement entre les Persans et les Ottomans.

Toutes les langues parlées dans cette région sont excessivement âpres et se distinguent par la réunion extraordinaire de certaines consonnes, et par l'accumulation de voyelles et de diphthongues obscures, larges et prononcées du gosier. Les langues arménienne et géorgienne sont les seules qui soient écrites; les personnes instruites qui parlent les autres se servent pour écrire des idiomes arabe, géorgien ou turk. Voy. GÉORGIENNE, ARMÉNIENNE, LESGIENNES, MIZDJEQUI, TCHERKESSES et ABASSE.

TABEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION CAUCASIENNE.

FAMILLE GÉORGIENNE.		GÉORGIEN.		ORTHOGRAPH.		Soleil.	
		MINGRELIEN.		1	allemande	moë	
		SOGANE.		2	allemande	bacha	
		LASHEN.		3	allemande	mij	
		ARMÉNIEN-LITTÉRAL.		4	allemande	djara	
FAMILLE ARMÉNIENNE.		ARMÉNIEN-VILGARE.		5	française	ariakagn	
		AWARE-PAGOUR.		6	française	ariakag	
				7	allemande	baak; ko; gade	
FAMILLE AWARE.				8	allemande	hask	
				9	allemande	hask; bok	
				10	allemande	mill	
				11	allemande	buk	
				12	allemande	barch	
				13	allemande	berj; susi	
				14	allemande		
				15	allemande	malch	
				16	allemande	malch	
				17	allemande	malch	
				18	allemande	dgeh; dyga	
				19	allemande	marra	
Lune.		Jour.	Terre.	Eau.		Feu.	
1	mi'ware	dgo	mitza	iznali		nezebi	
2	lola	ga	dicha	terhari		datschert	
3	twai	deschdai	gim	wita		iemek	
4	"	"	leta; toprak	zari; zakali		dankuri	
5	lousin	div	lergir	dehour		hour	
6	lounga	teoreg	lergit	dehour		grag	
7	moë; moots	djaka; k'o	rati; bak	htun; hili		za; za	
8	moots	ko	rati	hili		za	
9	moots; boiso	ko	rati	chim; ht'i		za; zo	
10	porta; paraie	ko; ichnai	misa; nchur	ht'ien		za	
11	butzi	djekul	tscheko	hili		za	
12	hars; bers	kini	kerki; mau	sin		za	
13	bax	bert; bigula	nomma	schin		za; izab	
14	"	jogh	nek	lai		za	
15	but	dous; dini	leta; latte	chi		zie; zie	
16	butto; but	den	lase	ehil		tra	
17	hul	toba	jubste.	ebi		tra	
18	matas	machua	tsche; tschy	peak; pol		mapa	
19	mim; mese	amitch	tschulab	deeb		ma	
Père.		Mère.	Oncl.	Tête.		Nes.	
1	mama	deda	t'wali	t'awi		schwiri	
2	mama	dida	toil	deht		tschindil	
3	mu	di	to	tschom		schidim	
4	"	mame	toil	ti		trindi	
5	har	mair	ago	kloukh		eunich	
6	har	mar	stchkh	kloukh		k'hith	
7	dadi; emen	ebel; ewel	beez	beier; ada		chomag; meer	
8	dedé	ebel	"	beier		chusug	
9	dedé; abo	ebel; ewel; to	beer; hai	beier; kem		muschusch	
10	ima	ila; ili	harkobil; bune	mier; maar		mabar	
11	obio	ennio	ikio	ikio		maï	
12	pu	niou	ja	bek		mai	
13	tuttesch; pu	nesch; nem	uhli; aiwa	bek		kauk; mirr	
14	kaba	pau	"	killa		"	
15	da	nana; schen	berik	korie		mare; mara	
16	da	nana	berg	korte		mirha	
17	dada	nana	beraka	koria		marhio	
18	jada; jaddeh	janah; ana	ne; na	sch ba		peh; feb	
19	oubba; urak	uan; anachoch	ullab; ala	kab; jeka		piotaa	

	Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.
1	piri	ena	k'billi	ch'eili	p'ehi
2	pidji	nina	kibiri	che	interchi
3	pil	nan	nehlik	sehi	tchichig
4	pchi	nena; nem	kibri	le; cheb	kawi; kaska
5	pieran	leazou	alamn	dsierbu	odin
6	pieran	leazou	agha	dsierb'h	oik'h
7	kasi; kai	maats; mas	sini; zawi	kwer; kumar	pag; hete
8	kaal	maats	sibi	kwer	pag
9	kazi	maats; mitz	sibi; asia	koda; kwer	pag
10	kol; kol	mitz	kajn; ziti	kajn; taalo	tsi-beka
11	haku	metz	kim	retia	noi
12	nomabock	mas	kertschi	kna	djan
13	mylail, moli	linzi	zuiwe; saoda	kak	kaseh; lag
14	domia			kell	kokar
15	bagga	met; mut	trargisch	kuik; knki	leg; koeg
16	jout	moite	tsargisch	kufg; kulku	kog
17	hak	mot	tzeka	tota	kog
18	dje; jia	hse; bsegu	dja; dach	ia; ah	tie
19	üscha	awes; ths	pitz	nuqpe; inape	schrpeb
	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	ert'i	ori	sami	ot'chi	chot'i
2	art'i	jiri	sami	ot'chi	chot'i
3	eschgu	jera	sensi	waschtein	wochuschi
4					
5	mi	iergon	teriek'h	tehors	hink
6	meg	ierg-uk'h	iriek'h	tehors	lung
7	so	kigo	schabgo	uchgu	schugn
8	so	kigo	tawgo	uchgu	schugu
9	hio	kuna	chabgo, hi'lana	uchgo; okona	schogu
10	ewew	tischegu	chijogu	hougu	tschotugu
11	zis	keeno	sounu	uino	senno
12	zaba	k'ewa	schanmha	mmuk'ha	chewa
13	za	quai	alai	ohwal	chui
14					
15	tza	seid	ko	di	pehi
16	tza	sehi	ko	di	pehi
17	tza	sch	ko	di	pehi
18	se	ta	achi	piti	t'chu
19	seks	uchba	ch'pa	pehba	chuba
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	ekwesl	chwidi	rwa	schra	at'i
2	apchuschul	schqwi't	ruo	tschchuro	wit'i
3	usgwa	tschgwid	ara	tschchura	jeschit
4					
5	viets	tsenba	outh	inn	dann
6	viets	tsenhé	outh	lue	dann
7	aut'go	aut'igo	mit'go	tschgo	aut'go
8	aut'go	aut'igo	mit'go	tschgo	aut'go
9	anzho	aut'igo	mit'go	tschgo	aut'go
10	aut'igo	aut'igo	mit'go	tschgo	aut'go
11	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
12	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
13	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
14	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
15	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
16	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
17	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
18	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go
19	tsenba	tsenba	mit'go	tschgo	aut'go

CAUCASO-DANUBIEN. Voy. TURKE.

CAVERE-MAYPURE, famille de langues de la région Orenoco-Amazone (Amérique méridionale), ainsi appelée des noms des deux nations les plus célèbres. On a classé provisoirement, comme il suit, les idiomes qu'on croit appartenir à ce groupe :

1° CAVERE ou CABRE, par les *Caveres* ou *Cabres*, nommés *Caberes* par Gumilla, nation jadis nombreuse, puissante et guerrière, qui disputa aux Caribes la prépondérance politique sur le Bas-Orénoque. Après la grande défaite essayée par ces anthropophages, sous la conduite de leur cacique Tep, ils furent tellement affaiblis qu'il ne fut plus question d'eux. On trouve encore des restes de cette nation sur les rives de Cuccivero, affluent de l'Orénoque, et dans les missions de Cabruta et d'Uruana, où ils vivent à côté d'autres peuples.

2° GUAYPUNABIS, par les *Guaypunabis* ou

Guaypunares, nation anthropophage, quoique la plus policée de toutes celles qui demeurent sur le Haut-Orénoque. Les *Guaypunabis* arrêtaient les progrès des arriérés des Caribes dans ces régions, et firent une guerre à mort aux Maniivitianos, leurs rivaux sur le Rio-Negro ou Guania. Originaires des rives de l'Iririnda, les *Guaypunabis*, sous leur apoto ou chef Macapu et sous son successeur Cuseru, exercèrent, vers le milieu du XVIII^e siècle, la suprématie politique sur toutes les peuplades du Haut-Orénoque; ce dernier fixa sa demeure dernière dans les montagnes de Sipapo. Amies des Espagnoles, quelques familles s'étaient établies, avec la permission de Macapu, à Uruana et à Maypures; Cuseru se fixa avec les siens à San Fernando de Atabapo, où il changea sa souveraineté avec la mairie de ce village.

3° PARENI, par les *Pareni*, *Parene* ou *Pa-*

renas, peuple anthropophage qu'il ne faut pas confondre ni avec les *Paracas*, ni avec les *Paravenes* du Rio-Caura. Cette langue, que le père Gill regarde, ainsi que le *cavero* et le *guaypunabi*, comme un simple dialecte du *maypure*, a le son du *th* des Anglais et du *tsa* des Arabes. On la parle dans la mission de *Maypures*.

6° *MAYPURE* propre, par les *Maypures* ou *Meppurs*, nation du Haut-Orénoque, jadis nombreuse et puissante, maintenant réduite à un très-petit nombre d'individus. On trouve des *Maypures* dans la mission de *Maypurès* et sur le *Ventuari*, et leur langue, qui est une des plus répandues dans le Haut-Orénoque, est aussi parlée à *Atarès*, quoique la mission ne soit habitée que par des *Guahibos* et des *Macos*. Selon le Père Gill, les *Avanes*, les *Caveres*, les *Parani*, les *Guaypunabis* et les *Chirupa* ne parlaient que de simples dialectes de cette langue, qui est beaucoup plus douce que l'idiome des *Avanes* et exempt des sons gutturaux et désagréables si fréquents dans le langage de ces derniers. Quoique le *maypure* soit clair, précis et plein d'expressions, ses formes grammaticales ne sont pas aussi abondantes et artificielles que celles du *tamanaque*, avec lequel il a une assez grande affinité. Son verbe substantif ressemble à celui du *quichua*. Les prépositions sont toujours placées après leurs compléments, et les conjonctions, dont il a un très-petit nombre, à la fin de la phrase. Les *Maypures* donnent des terminaisons différentes à leurs noms de nombre, selon qu'ils se rapportent à des hommes, des animaux, des habits ou à d'autres objets.

5° *MOXOS*, par les *Moxos*, *Moxa*, *Mossi* ou *Moha*, nation nombreuse, qui occupe une grande partie de la vaste province des *Moxos* comprise dans la région péruvienne. Les *Moxos* sont divisés en plusieurs tribus, et vivent en partie dans des missions et en partie dans les forêts. Les sons correspondants aux lettres *d*, *f*, *t* de l'alphabet espagnol manquent à cette langue, qui ne redouble jamais les consonnes, et qui, mêlant dans une juste proportion ces dernières aux voyelles, est très-harmonieuse et très-douce. Le *moxos* a beaucoup de verbes fréquentatifs, et ne forme les passifs qu'à l'aide des verbes qui expriment une douleur quelconque, auxquels il donne une forme particulière. Les principaux dialectes connus de cet idiome sont : le *baure*, parlé dans la mission de *Nostra Signora della Concezione*, *San-Gioachino* et *San-Nicolas*; le *ticomeri*, parlé dans la mission de *San-Francesco de Borgia*, et qui paraît en différer plus que les autres; le *chuchueupeno*, le *comobocono*, le *mosotie* et le *mochono*, parlés tous dans la mission de *San-Xavierio*. On a publié une grammaire et un catéchisme dans cette langue.

(207) Nous citerons un adage qui est souvent dans la bouche des hommes instruits, dans les parties les plus civilisées de la Malaisie :

« Le poison du cent-pieds (insecte venimeux de la famille des myriopodes) est placé dans sa tête ;

6° *MEPPURS*, par les *Meppurs*, nation assez nombreuse de la Guyane portugaise. Ceux qui ont déjà embrassé le christianisme vivent réunis à d'autres indigènes sur le Rio-Negro, dans les paroisses de *Santo-Antonio de Castanheira* et de *Nossa-Senhora da Nazareth*. Les autres vivent encore sauvages sur les rives du *Maria* et du *Curicarian*, affluents du Rio-Negro, à côté des *Macus*.

7° *ACHAGUA*, par les *Achagua*, nation nomade et abrutie qui vit non loin du *Casanare*, affluent du *Meta*. L'idiome *achagua*, que *Hervas* considérait à tort comme une branche ou dialecte du *maypure*, est, selon *Gumilla*, une langue différente qui a seulement quelque affinité avec cet idiome ; il ajoute qu'elle est très-douce et facile à prononcer.

CÉLÉBIENNES (LANGUES), division de la famille des langues malaises. Ces idiomes sont les suivants :

1° *BUGIS*, parlé par les *Wougui*, *Bougui* ou *Bugis*, nation actuellement la plus puissante de l'île Célèbes et divisée en quatre États principaux nommés *Luwa*, *Boni*, *Waju* et *Soping*. Cet idiome paraît être plus poli et plus abondant, mais moins doux que le *macassar* ; sa littérature en est aussi plus ancienne et plus riche (207). Elle consiste principalement en romans fondés sur des légendes et des traditions nationales ; en traductions des meilleurs ouvrages javanais et malais et des livres arabes de dévotion et de jurisprudence ; en histoires relatives aux transactions politiques après l'introduction de l'islamisme. Le *bugis*, dans ses compositions poétiques, qui, sous le rapport du génie, sont supérieures à celles de tous les Océaniens, emploie des mètres qui ressemblent à quelques-uns de ceux du sanscrit, et a des vers blancs ou non rimés. Cette langue, ainsi que les autres de ce groupe, s'écrit avec un alphabet particulier aussi différent des autres alphabets océaniques que l'arabe l'est du nôtre. Cet alphabet est composé de vingt-deux consonnes et de six voyelles, et s'écrit horizontalement de gauche à droite ; ses lettres suivent l'ordre du devanagari. Les principaux dialectes *bugis* sont : celui de *Boni*, qui paraît être le plus pur, et qui est parlé dans l'État de ce nom, maintenant le plus puissant de toute l'île ; celui de *Waju*, parlé dans l'État de ce nom et dans une partie de celui de *Passir*, dans l'île de Borné, ainsi que dans l'île de *Poulou-Laut*, qui en sont des colonies ; ces *Bugis* sont les premiers navigateurs et commerçants de l'archipel indien, et forment presque tous les équipages des prahus employées dans le commerce maritime de ces régions ; viennent ensuite les dialectes de *Luwa* et de *Soping*, parlés dans les États de ce nom. On a traduit dernièrement la Bible dans cet idiome.

2° *MACASSAR*, par les *Macassars*, *Mangka* celui du scorpion dans sa queue ; celui du serpent dans ses dents. On sait donc où se trouve le poison de ces animaux ; mais le poison d'un méchant homme est dans toute sa personne, on ne peut en approcher. »

sa ou *Mangkasara*, qui occupent la presque l'île sud-ouest de Célèbes, depuis Balukumba jusqu'à Segere, savoir : les petits Etats de Balukumba, Bontain, Tarabaya, Gaa, Goa ou Macassar, Maros et Segere. Cette langue est moins polie et moins riche, mais beaucoup plus douce que le bugis et le malayou; elle ne souffre jamais la rencontre de deux consonnes, et de même qu'en bugis, à l'exception de la nasale douce *ng*, aucun de ses mots ne se termine en consonne. On l'écrit avec un alphabet, qui, à quelques modifications près, est identique à celui des Bugis, et sa littérature, quoique riche et ancienne, l'est moins que celle de cette nation. Les principaux dialectes du macassar sont : *macassar* propre, parlé dans l'Etat de Goa ou Macassar; c'est le plus pur, et ceux qui le parlent ont été, dans le *xv^e* siècle, la première puissance maritime de l'archipel Indien; les rois de Goa dominaient non-seulement sur l'Etat de Boni, mais ils exerçaient la suprématie politique sur presque toute l'île de Célèbes, et possédaient, en outre, les îles Butung, Bongai, Baru, Kute et le groupe de Xulla; maintenant leur juridiction ne s'étend que sur l'extrémité de la péninsule sud-ouest de Célèbes, et encore sous la suprématie des Hollandais. Le *turajés*, parlé dans la petite principauté de ce nom; il est remarquable pour être le plus corrompu, et celui dont la prononciation est la moins douce. L'idiome macassar nous paraît être plus mêlé de malais que le bugis. On vient de traduire la Bible dans cet idiome.

3° *MANDAR*, par les habitants du petit Etat de Manar ou Mandhar, et par ceux de quelques cantons limitrophes. Il y a un code fameux, dans tout l'archipel Indien, écrit dans cette langue.

4° *TURAJAS*, parlé par les *Turajas* ou *Ta-Rajja*, qui paraissent être les plus anciens habitants de l'île Célèbes, et que le docteur Leyden regarde comme les *Haraforas*. Cette nation vit dans le centre de l'île, où elle conserve ses anciens usages et son ancienne religion. On dit que le turajés a des formes grammaticales plus simples que le bugis et le macassar; on ne sait pas si les Turajas écrivent leur langue.

5° *MANADO*, par les habitants du district de Manado ou Menado, dans la péninsule nord-est de l'île Célèbes. Cet idiome diffère beaucoup du bugis et encore plus du *gunung-tala*, qu'on parle dans son voisinage.

6° *GUNUNG-TALO* ou *GORONTALO*, par les habitants du district de Gunung-Talo ou Gorontalo, dans la péninsule de l'île Célèbes. Il offre peu d'affinité avec le bugis et encore moins avec le manado.

7° *BUTON*, par les naturels de l'île Buton ou Butong, dans le groupe de ce nom, et, à ce qu'il paraît, en deux dialectes différents par les habitants des deux autres îles Pangansane et Cambyna, qui, avec la première, forment le royaume de Buton.

CELTES. Voy. CELTIQUES et FRANÇAISE. —

Leur origine et leurs migrations. — Voy. note VII, à la fin du volume.

CELTIBÈRES. Voy. FRANÇAISE.

CELTIBÉRIENS. Voy. IBERIENNE (Famille).

CELTIQUES (L.), constituent une des branches de la famille indo-européenne. Ces langues étaient parlées par les Celtes (*Keltai*) de *Celti*, qui signifie *habitants des forêts*. L'origine des Celtes se rattache aux premiers souvenirs de l'histoire du monde. Cette grande famille ou peuple les contrées centrales et occidentales de l'Europe; elle en a été dépouillée par d'autres races barbares et par la conquête romaine, et refonlée aux extrémités de l'Occident. Aujourd'hui, les débris de la race celtique, réfugiés dans le Bretagne, dans le pays de Galles, en Ecosse et en Irlande, conservent encore leurs traditions, leurs mœurs antiques, et sont restés l'image vivante de ce que leurs ancêtres furent autrefois. Mais les souvenirs du passé ont presque tous disparu, et l'histoire de cette race est aujourd'hui bien incertaine. Les anciens ne nous ont conservé que de rares indications, auxquelles le critique moderne a ajouté toutes les lumières de la linguistique. C'est avec des preuves tirées de l'histoire des langues, et même de la conformation physique des races, que M. Amédée Thierry, dans son *Histoire des Gaulois*, a éclairci les origines de la race celtique, — l'oy. la note VI, à la fin du volume.

La population primitive des Gaules était divisée en race gallique et en race kimbrique. Les *Kymri* et les Galles ou Celtes sont regardés, par les historiens anciens, Plutarque, Appien, Strabon, Diodore de Sicile, comme étant de la même famille. De plus, il est démontré que les Cimbres sont les mêmes que les Cimmériens des *Palus-Méotides*; les Celtes se trouvent par là rattachés aux Cimmériens; et ces trois noms, Celtes, Cimbres et Cimmériens, représentent des peuples frères. Ces tribus errèrent d'abord dans les immenses plaines qui s'étendent entre le Caspienne, le Pont-Euxin, le Tyras (*Dniester*) et la mer du Nord. C'est dans ces limites que les anciens placent d'abord la Celtique, mettant en face la Scythie, dont les tribus combattaient et poursuivaient les Celtes et les Cimbres. La Celtique s'éloigne ensuite de l'Orient, où elle a pris naissance, et elle ne s'arrête dans ce déplacement successif que sur les bords de l'Océan. Dans cette longue marche, depuis le Caspienne jusqu'à l'Atlantique, les Celtes ont laissé derrière eux de nombreuses traces de leur passage. Les *Cimbres*, dans la presque l'île danoise; les *Boiens*, dans la forêt Hercynienne; les *Scordisces* et *Taurins* sur le Danube, et beaucoup d'autres, sont autant de Celtes restés derrière la masse de la nation, qui vint se concentrer dans la Gaule. Les Cimbres s'étendirent dans la Belgique et la Grande-Bretagne, où les habitants du pays de Galles s'appellent encore *Cymrn*. — Voy. la note VII, à la fin du volume.

Les *Galles* ou *Celtes* se répandirent dans

le reste de la Gaule. A différentes reprises, plusieurs tribus celtiques recommencèrent en sens inverse le voyage que toute la nation avait fait, et émigrèrent vers l'est : les uns rentrèrent dans la vallée du Danube; les autres allèrent en Asie Mineure et y fondèrent le royaume des *Galates*; d'autres, passant les Alpes, établirent une Gaule en Italie. C'est là que les Romains rencontrèrent d'abord les Gaulois. Après les avoir vaincus dans la Cisalpine, ils les poursuivirent dans la véritable Gaule. Les tribus celtiques résistèrent avec héroïsme; elles s'unirent à Annibal; partout elles combattirent avec opiniâtreté le génie grec et romain. Mais, épuisée par cette longue lutte, la nation gauloise tomba en décadence au ^{iv} siècle avant l'ère chrétienne; les chevaliers et les prêtres, c'est-à-dire les ordres prépondérants dans chaque tribu, se disputèrent la souveraineté, et bientôt César parut pour les mettre d'accord en les subjuguant. Il trouva la Gaule divisée en trois régions : la Belgique au nord, la Celtique au centre, l'Aquitaine au sud.

La Celtique était peuplée par les tribus celtiques ou gauliques proprement dites. Elle était circonscrite par l'Océan, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, à l'ouest et au nord-ouest; par la Seine, la haute Marne, et les Vosges, au nord-est; par le Rhin et les Alpes à l'est; par la Durance, le Rhône, le golfe de Lyon, les Pyrénées orientales et la Garonne au sud. Déjà les Romains s'étaient emparés d'une partie de cette contrée, et en avaient fait la Narbonnaise. Les Celtes étaient divisés en grandes tribus gouvernées soit par des rois, soit par l'aristocratie des prêtres ou des guerriers. Ces tribus empruntèrent presque toutes leur nom à la configuration du pays qu'elles habitaient.

Toutes ces tribus celtes furent soumises par César, ainsi que les Belges d'origine cimbrique. Dès lors, avec leur indépendance, les Gaulois perdirent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue et leur religion. Ils se firent Romains. L'île de Bretagne fut le seul lieu où se conservèrent leurs antiques traditions. Les druides s'y réfugièrent avec leur religion, leur langue et leurs mœurs; et aujourd'hui, dans quelques contrées de l'Angleterre et de l'Ecosse, et à l'extrémité de notre Bretagne, ces débris des Celtes se maintiennent encore, à peu près purs de tout mélange étranger.

La famille indo-européenne, comprenant tout à la fois les langues les plus développées, les plus cultivées du monde entier, et celles qui nous sont le mieux connues sous tous les rapports, semble devoir offrir, d'une manière plus complète que tout autre, les éléments du grand problème de l'origine du langage, ou du moins des lois de sa formation. Si la question peut être résolue, soit complètement, soit approximativement, c'est

assurément par un examen comparatif approfondi des idiomes indo-européens. Leurs monuments écrits offrent une chaîne traditionnelle à peine interrompue depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Liés entre eux par des analogies si frappantes que leur commune origine ne peut être mise en doute, ils offrent en même temps la plus grande variété de formes; ils se complètent et s'expliquent les uns par les autres; ils représentent, par leurs degrés divers de développement, toutes les phases de l'histoire des langues, à l'exception, toutefois, de la première époque de formation qui se perd dans la nuit des temps. Où trouver ailleurs la réunion de semblables avantages? Comment contribuer mieux à l'avancement de la philologie comparée, qu'en travaillant à compléter la connaissance de cette vaste et belle race de langues?

Le groupe des langues celtiques, après avoir servi pendant quelque temps à étayer d'absurdes systèmes, est tombé, par un effet de réaction, dans un oubli très-peu mérité. Les savants linguistes allemands, Grimm, Bopp et Schlegel, qui ont le plus contribué à l'avancement de la philologie comparée, les ont laissées entièrement en dehors du cercle de leurs travaux. M. Schlegel même a énoncé des doutes sur la parenté des langues celtiques avec la famille indo-européenne (298). Il est temps de trancher enfin cette question : l'ancienneté de ces idiomes, le nombre et l'importance historique de leurs monuments écrits, presque inconnus encore, le fait qu'ils renferment une partie des origines de la langue française : tout se réunit pour réveiller l'intérêt sur ces curieux débris de la primitive Europe. En attendant des travaux plus complets sur leur histoire, travaux qui ne peuvent être entrepris avec succès que par les savants nationaux, on peut, au moyen des matériaux existants, les rattacher à leur véritable souche, qui est, sans contredit, indo-européenne. C'est là l'objet spécial du Mémoire publié par M. Pictet (299).

La marche que je me propose de suivre, dit ce savant philologue, est de comparer les idiomes celtiques directement avec le sanskrit. Cette méthode me semble offrir plus d'un avantage. Elle dispense, en premier lieu, d'un examen critique des sources, puisque tout ce qui se rattache évidemment à l'ancienne langue de l'Inde portera avec soi son certificat d'authenticité; elle prévient ensuite toutes les objections que l'on pourrait élever, en s'appuyant sur le fait d'une transmission directe, si, au lieu du sanskrit, je comparais les langues classiques ou germaniques. Enfin la philologie comparée est assez avancée maintenant, pour qu'un rapprochement avec le sanskrit implique une comparaison avec toutes les langues de la famille. Il suffira de renvoyer

(298) Dans son Mémoire sur l'origine des Hindous, inséré dans les *Philosophical transactions* de 1831.

(299) De l'affinité des langues celtiques avec le sanskrit. Paris, 1857.

da temps à autre aux excellents travaux de Grimm et de Bopp, pour déterminer la place relative que le groupe celtique doit occuper dans l'ensemble. Le groupe celtique se compose de deux branches bien distinctes :

1° La branche *gaulique* (300), qui comprend l'*irlandais* et l'*ersé*;

2° La branche *cymrique* (301) à laquelle se rattachent la *gallois*, le *bas-breton* et le *cornique*.

Ces deux branches, tout en offrant des caractères communs assez saillants pour les distinguer d'une manière tranchée de toutes les autres langues indo-européennes, diffèrent assez entre elles pour constituer des langues bien séparées. L'*irlandais* s'éloigne bien plus du *gallois*, par exemple, que le scandinave du gothique, et presque autant, à certains égards, que le grec du latin. Les idiomes de la branche gaulique sont plus rapprochés entre eux que ceux de la branche cymrique. L'*irlandais* et l'*ersé* ne sont réellement que des dialectes assez fortement caractérisés d'une même langue. On peut en dire autant peut-être du *gallois* et du *cornique*; mais le *bas-breton* offre des différences plus prononcées.

L'*irlandais*, par son extension, sa culture et l'ancienneté de ses monuments écrits, est de beaucoup le plus important des dialectes gauliques. Sans entrer ici dans des détails qui nous mèneraient trop loin, je me bornerai à dire que ces monuments sont fort nombreux, qu'ils embrassent l'histoire, la philologie, la législation, la poésie, qu'ils datent sûrement, pour la plupart, du x^e au xiv^e siècle, et que quelques-uns remontent très-probablement jusqu'aux vi^e et vii^e. On trouve, sur ce sujet, une mine très-riche de documents dans le bel ouvrage publié par le docteur O'Connor, aux frais du duc de Buckingham, et intitulé : *Rerum hibernicarum scriptores veteres*, 4 volumes in-4°. O'Connor est le premier qui ait porté, dans les études de l'ancienne Irlande, un esprit de critique sage et éclairée.

L'*ersé* est la langue des montagnards de l'Ecosse. Ses monuments écrits sont bien moins anciens et moins nombreux que ceux de l'Irlande, et ne paraissent pas remonter au delà du x^e siècle. Les poésies traditionnelles recueillies et publiées sous le nom d'Ossian, vers la fin du siècle dernier, sont ce qu'elle possède de plus remarquable. Comparé à l'*irlandais* ancien, l'*ersé* offre de nombreuses traces de cette décomposition qui s'opéra sur les langues par l'effet du temps, et il se rapproche, à cet égard, de l'*irlandais* oral moderne.

Je ne citerai ici que pour mémoire le *mana*, qui n'est qu'un dialecte fort corrompu du gaulique parlé dans l'île de *Man*, et qui mérite à peine une mention spéciale.

La *gallois* ou *cymrique* proprement dit, occupe, dans sa branche, la même place que l'*irlandais* dans le gaulique. Ses monuments écrits sont fort anciens et assez nombreux. L'*Archeology of Wales*, publiée en 1801, en offre une collection extrêmement intéressante, et encore trop peu explorée. Les plus anciens sont des poésies que l'on peut rapporter, avec assez de vraisemblance, aux vi^e, vii^e et viii^e siècles. Il existe sur cette question un ouvrage plein d'érudition et de jugement, par Sharon Turner, auquel on doit aussi une histoire estimée des Anglo-Saxons.

Le *cornique*, dialecte actuellement éteint de la province de Cornouailles, diffère assez peu du *gallois*. Il n'en reste que quelques débris manuscrits, dont l'ancienneté n'est pas grande, et deux vocabulaires fort incomplets, publiés par Lhwyd et W. Price.

Le *bas-breton* est plus connu, et a déjà été en France l'objet de travaux plus systématiques qu'éclairés (302). Les matériaux de grammaire et de lexicographie sont assez nombreux (303).

Les recherches consignées dans le savant *Mémoire* de M. Pictet, autorisent à poser, comme des vérités acquises à la science, les conclusions suivantes :

1° L'ensemble du système phonique du groupe celtique se lie de près à celui du sanscrit. Les modifications subies par quelques-uns des éléments vocaux s'opèrent d'après des analogies régulières.

2° Les langues celtiques ne participent point à cette loi de modification des consonnes, que Grimm a signalée pour les idiomes germaniques, sous le nom de *Lauteverschiebung*; elles se placent, sous ce rapport, sur le même rang que le zend, le grec, l'islain et le lithuanien; c'est-à-dire que leur système de consonnes correspond, en général, exactement au sanscrit.

3° Les voyelles, tout en subissant les changements que leur impose, en quelque sorte, leur mobilité, ne sortent point cependant de la sphère des analogies qui résultent de leur nature propre.

4° Les lois euphoniques du sanscrit ont laissé dans les langues celtiques des traces assez évidentes pour qu'on puisse en conclure qu'elles existaient déjà, à un assez haut degré de développement, avant la séparation de ces idiomes.

5° Le système de la permutation des consonnes initiales remonte pour le groupe celtique à une époque très-reculée; mais il ne s'est développé, toutefois, que depuis sa séparation de la souche commune.

6° Le fond des racines celtiques est en grande partie identique à celui des radicaux sanscrits.

7° Le système de la dérivation et de la

(300) En irl. *goidheal*, en ersé *goidheal*.

(301) Cyn, premier, et bro change en *oro*, pays; c'est-à-dire le premier pays de la confédération des peuplades britanniques.

(302) Je dois faire une exception très-honorable pour les travaux de M. Le Gossier, qui ont toujours été dirigés par un esprit de sage critique.

(303) Voy. la note VIII, à la fin du volume.

composition des mots est la même dans les langues comparées, soit sous le rapport des analogies générales, soit sous celui des formes spéciales employées à cet effet. Un grand nombre de composés celtiques ne trouvent même leur explication que dans le sanscrit, ce qui prouve que leur formation est antérieure à la séparation de ces langues.

8° Le système tout entier des formes grammaticales, quelques mutilations que le temps lui ait fait subir, se rattache intimement au sanscrit, et ne trouve que là l'explication de ses anomalies, et quelquefois l'origine de ses éléments.

9° D'où il résulte avec évidence que les langues celtiques appartiennent à la grande famille indo-européenne, dont elles forment le point extrême à l'occident, et que leur étude, devenue indispensable pour compléter les recherches entreprises sur l'ensemble de cette famille, pourra contribuer à éclaircir les grandes questions qui ont surgi de ces recherches. — Voy. la note IX, à la fin du volume.

Je suis loin de prétendre cependant que tout ce qui se trouve dans les idiomes celtiques soit d'origine indo-européenne. Toutes langues, et en particulier l'irlandais, offrent des traces de mélange avec des éléments étrangers à cette famille. Séparer ces éléments hétérogènes et en rechercher les origines, est un problème d'une solution bien difficile, et qui ne peut être entrepris avec quelque chance de succès que lorsque toute la portion indo-européenne aura été étudiée d'une manière complète. — Voy. la note X, à la fin du volume.

Nous terminerons par quelques considérations sur la nature du système grammatical des deux branches du groupe celtique.

La déclinaison du gaélique (304) ou galique qui a les six cas du latin se fait en partie par flexion et en partie à l'aide de prépositions. La conjugaison est riche en modes, mais pauvre en temps, parce qu'elle a un mode négatif, qu'elle emploie après les négations *ni cha* et autres, et parce que, à l'exception du verbe *bi* (être), elle n'a que deux temps, le prétérit imparfait et le futur, formant tous les autres temps soit simples soit composés par des périphrases, au moyen de l'auxiliaire *bi* précédé de la préposition *ag*, ou *iad* : p. e. *ta mi ag bualadh* (je bats), mot à mot *je suis après à battre*; *ta tu ag bualadh* (tu bats), mot à mot *tu es après à battre*. De même que le kumbre (305), cette langue a trois auxiliaires, savoir *bi* (être), qui joue le plus grand rôle dans la conjugaison; *dean* (faire) et *raek* (aller), qui comme l'auxiliaire *ober* en kumbre et *do* en anglais servent à donner plus d'expression à la phrase; p. e. *dean suidhe* (assieds-toi), mot à mot *fait assise*; *riam e seasmh* (il était debout), mot à mot *il faisait être debout*. Ces deux mêmes verbes

joints à d'autres forment une multitude de phrases particulières. Le galique forme ses verbes passifs comme le latin, sans recourir aux auxiliaires, à l'exception des modes optatif et conjonctif. Les seuls temps des modes conjonctif et impératif ont dans chaque personne des terminaisons différentes comme en grec, en latin, en français et autres langues; dans l'indicatif, la terminaison reste la même au singulier et au pluriel pour toutes les personnes, et le pronom personnel est placé après le verbe. La seconde personne du singulier de l'impératif est la racine de chaque verbe, comme en allemand, en persan, en turc et autres idiomes. Cette langue peut comme le latin et l'italien conjuguer ses verbes actifs sans les pronoms personnels; elle a un grand nombre de particules ou syllabes, qu'on pourrait nommer semi-propositions; telles que *di. an. ea. eu. eas. mi. neo. an. etc.* etc. etc. et qui jointes à un adjectif, à un substantif ou à un verbe en changent ou modifient le sens. L'article, tous les verbes et les pronoms possessifs sont placés avant le substantif, mais le nominatif ou le sujet est placé ordinairement après le verbe; les prépositions précèdent toujours leurs régimes. Cet idiome a des diminutifs faits par flexion et beaucoup de mots composés, et possède, comme le grec, l'allemand, le persan et autres idiomes, la faculté illimitée d'en faire : p. e. *oglach* (serviteur) *bean* (femme), *banoglach* servante; *uisge* (eau), *for* (vrai), *foruisge* (eau de sources). Le galique emploie l'alphabet latin, dont il n'a adopté que 18 lettres, parce qu'il n'a jamais besoin de se servir des lettres *k. g. v. w. x. y* et *z*.

Les voyelles *a, o, u*, suivies ou précédées des lettres *m, mh, n, nn*, ont un son nasal, ressemblant à celui du mot français *bon*; la prononciation de l'*r* avant les trois voyelles susmentionnées est très-difficile. Cette langue ne connaît pas de voyelles muettes à la fin des mots comme en français, en allemand, etc., et elle a plusieurs lettres qui sont aspirées. La prononciation diffère beaucoup de l'orthographe, puisqu'en lisant on ne prononce pas plusieurs consonnes écrites, ou on les change en d'autres plus douces.

Le kumbre ou cymrique forme sa déclinaison à la manière du français, en modifiant l'article; il n'a que 2 genres, et dans les acceptions générales, il se sert comme l'hébreu, du genre féminin : p. e. *diweyd ea anéhi* (il est tard), mot à mot *tard est d'elle*. Le pluriel des substantifs diffère beaucoup de leur singulier; mais les adjectifs ne varient jamais leur terminaison, ni par rapport au genre, ni par rapport au nombre. Cette langue a beaucoup de diminutifs, formés par l'addition des syllabes *in* ou *ig* au primitif; sa conjugaison est très-difficile, mais riche en temps, qui se font par flexion comme dans le latin. Elle a deux manières de conjuguer tous ses verbes : au personnel, en

(304) Ou gaélic.

(305) C'est une autre dénomination du cymrique.

omettant le pronom et donnent une terminaison différente à chaque personne; à l'impersonnel, en employant un des verbes auxiliaires au personnel avec l'infinitif du verbe principal; pour le présent de tous les verbes neutres et actifs, elle a même 4 conjugaisons différentes. Le kumbré, comme le gaélic a 3 verbes auxiliaires, savoir : *beza* (être), qui sert à former les passifs; *kuout* (avoir), qui sert à former les temps passés composés, et *ober* (faire), qui sert à énoncer le complément ou la confirmation de l'action.

On écrit le cymrique avec l'alphabet latin, dont la bas breton a adopté 22 autres, à l'aide desquelles, moyennant certaines compositions, il rend tous les sons de cette langue, on y remarque l' *n* nasal, le *j*, la *ch* et l' *f* mouillé des Français et le *ch* des Allemands. La prononciation diffère peu de l'or-

thographe lorsque les consonnes muables ou sujettes à permutation (*b, k, d, g, m, p, t*) sont écrites, autrement elle diffère beaucoup, parce qu'il faut les charger d'après certaines règles établies pour adoucir la prononciation, ce qui forme une des plus grandes difficultés de cette langue. On distingue dans le breyzad ou bas breton quatre sous-dialectes ou variétés, savoir : le *léonarde*, parlée dans le ci-devant diocèse de Saint-Paul de Léon; elle passe pour être la plus régulière; la *trecorienne* ou *breton-bretonnant*, parlée dans le diocèse de Treguier; elle paraît moins corrompue que les autres; la *cornouaillère*, parlée dans le diocèse de Quimper-Corentin; la *vannetouse*, parlée dans le diocèse de Vannes; c'est la plus corrompue.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES CELTIQUES.

GALLOIS OU CELTIQUE PROPRE.			ORTHOGRAPIE.			Soleil.	
CUMBRE, KUMBRÉ OU CELTO-BRETON, Welsh.			1 celtique	2 welsh	3 française	grian	houl, tes
Bas Breton de Léon.						béoul (hyaul)	Fcu.
Lune.			Terre.			Eau.	
1 gwalch	la, laiba		tir, foun, laimb	nige, a, abh		teine	
2 lleuad	dyd		tir, daïar	dwr, aweddror		lan	
3 loar (joër)	deiz (de)		doïar	dour		tan	
Père.			Mère.			Oeil.	
1 athair	maithair		sull	ceas		bron	Nes
2 tadwys, tad	mam, mamwys		llygad, goïwg	pen, pennod		trwyn	
3 tad	mam		lagad	penn			
Bouche.			Langue.			Dent.	
1 beol	teanga		hiacall	lanc		main	Pied.
2 gwan, waf	lud		llaw	troed			
3 gueneu (beec)	téad (tead)		dant	dour			
Un.			Deux.			Trois.	
1 un	da		tre	ceithir		quatre.	Cinq.
2 on	daù, dwy		tri	pedwar			
3 uwan (unon)	daù, diou (deù, diù)		try (teyr)	pevar (péder, podyr)			
Six.			Sept.			Huit.	
1 sea	sechd		oeth	Naoith		Neuf.	Dis.
2 chwech	saith		wyth	naw			
3 chwech'ch'wech' (wech)	seith (seith)		eith (eith)	nao (naù)			

CELTIQUES (PRÉTENDUES ANTIQUITÉS). — Voy. note VI, à la fin du vol., et l'Introduction, § II. — Éléments indo-européens mêlés aux langues celtiques. — Voy. note IX, à la fin du vol.

CELTO-ROMANIQUE. Voy. ROMANES. CÉPHÈNES ou ETHIOPIENS ORIENTAUX. Voy. l'Introduction, § III.

CERETRI. Voy. ARGILLA.

CHAKTAW. Voy. MOBILE.

CHALAMBERT (M. V. de), ses attaques contre M. de Bonald réfutées par M. l'abbé Berton. — Voy. la note F, à la fin de l'Esai.

CHALDÉE (DE L'ART). — Voy. note XII, à la fin du volume.

CHALDÉEN. — Cette langue parlée autrefois dans le Chaldée, et éteinte depuis bien des siècles, était la langue mère des Babyloniens, des Assyriens; et probablement de tous les habitants de l'Aram naharim (Arménie des fleuves), c'est-à-dire de la Mésopotamie. Dans la Bible (*II Reg. xviii, 26; Jes. xxxvi, 11; I Esdr. iv, 7; Dan. ii, 4*), cet idiome s'appelle d'une manière générale, l'araméen; rarement il porte, comme dans Daniel (*ii, 4*), la dénomination

spéciale de *langue des Chaldéens*. C'est dans cette langue qu'étaient écrites les précieuses observations astronomiques les plus anciennes dont l'histoire fasse mention, et qui furent trouvées à Babylone par l'astronome Callistène. Cette langue, apprise par les Juifs pendant leur captivité et mêlée à l'ancien hébreu, donna naissance au dialecte hébraïque nommé *chaldéen*. Il paraît qu'elle était écrite avec l'alphabet connu maintenant sous le nom de caractère hébreu, à cause de son usage qui s'est conservé parmi les Juifs. Le chaldéen ne diffère pas plus du syriaque que le toscan ne diffère du romain.

Il est impossible de dire à quelle époque le chaldéen fut généralement adopté comme langue nationale. Il est toutefois certain que les Mésopotamiens le parlaient déjà du temps de Moïse, c'est-à-dire au moins quinze siècles avant l'ère chrétienne : car on se rappelle que Laban, le Mésopotamien, dont il est question dans la *Genèse* (*ch. xxxi, 47*), donna au monceau de pierres, sur lequel il conclut une alliance avec Jacob, le nom chaldéen de monceau du témoignage, *tegar sahadouta*; Jacob lui donna le même nom, mais

en hébreu : *gal* et. A n'en juger que d'après ces mots, le chaldéen devait, à cette époque reculée, différer notablement de l'hébreu. Cependant il est démontré que les Hébreux et les Assyriens se comprenaient réciproquement sans l'intermédiaire d'aucun interprète.

Il ne nous est parvenu aucun morceau de la littérature chaldéenne proprement dite. Quelques érudits se sont emparés de ce fait pour contester au chaldéen le caractère d'un idiome national ; ils l'ont considéré comme une espèce de jargon mixte d'hébreu et de syriaque, ayant pris naissance dans les écrits des Juifs. Mais cette doctrine est dépourvue de fondement, comme le démontrent les recherches de linguistique comparée.

Chez les peuples tant anciens que modernes, on rencontre des dialectes qui se font remarquer par la suppression de la sifflante *s*, qui est presque toujours remplacée par *d* ou *t*. Ainsi chez les Grecs de l'Attique les mots *πράττω*, *πλήττω*, *γλῶττω*, etc., sont remplacés par *πράττω*, *πλήττω*, *γλῶττω*, etc. Chez les nations germaniques, les Hollandais semblent avoir de même horreur des sifflantes, auxquelles ils substituent dans une infinité de mots les linguales *d* et *t*. C'est ce que les Allemands appellent *plat* (*platter dialect*).

Or, le chaldéen se trouve exactement dans le même cas : c'est un dialecte *plat*, qui est à l'hébreu ce que le hollandais est à l'allemand. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau comparatif que nous donnons plus loin. Ainsi au lieu de *tour* rocher, *zahaf*, or; *chafar*, rompu, on dit, en chaldéen, *tour*, *dehab*, *tebar*.

Le chaldéen est tout à la fois concis et prolixe. Il est concis par ses inversions fréquentes, qui contribuent souvent à rendre le texte obscur, comme cela arrive dans plusieurs passages de Daniel. Il est prolixe par l'allongement des noms et par l'emploi des particules accumulées, dont une seule pourrait suffire.

Les grammairiens appellent l'allongement des noms *status emphaticus*. Le plus fréquemment les syllabes *esn*, *én*, *ekh*, etc., sont changées en *ema*, *ena*, *ekha*, etc. Exemples :

hébreu.	chaldéen.	valeur.
<i>khelem</i> ,	<i>khelema</i> ,	songe.
<i>efén</i> ,	<i>efena</i> ,	pierre.
<i>mekkh</i> ,	<i>matekha</i> ,	roi.

Cette tendance à allonger les noms par des désinences en *a* ou en *ah* se remarque aussi dans la formation du pluriel. Ainsi *malkim* est le pluriel du mot *mekkh*, roi. Pour avoir le pluriel chaldéen, il suffit de changer *im* en *ia*, *mekkhine*, mais la forme favorite est *ia*. Exemples :

Rois, <i>malkhaia</i> , au lieu de <i>malkhine</i> .
Cieux, <i>chemaia</i> , au lieu de <i>chemaine</i> .
Pierres, <i>afnaia</i> , au lieu de <i>afnine</i> .
Jours, <i>iomnaia</i> , au lieu de <i>iamine</i> .

On cite souvent l'italien comme une langue dont presque tous les noms sont terminés en *i* ou en *e*. Le chaldéen pourra être cité comme une langue tout aussi singulière, car l'*a* y est la terminaison prédominante.

En hébreu, le *n* est éliminé dans beaucoup de cas et remplacé par le point *dagesch*, qui redouble la consonne suivante. En chaldéen, le *n* est le plus souvent conservé, ce qui introduit dans le mot quelquefois une syllabe de plus. Cela se remarque particulièrement dans les pronoms, comme le montre le tableau suivant :

chaldéen.	hébreu.	valeur.
<i>ana</i> ou <i>anakh</i> ,	<i>ani</i> ,	je, moi.
<i>aniah</i> et <i>anah</i> ,	<i>etia</i> ,	tu, toi.
<i>ahou</i> , fém. <i>hi</i> ,	<i>ahou</i> , fém. <i>hi</i> ,	il, elle.
<i>anakhna</i> ,	<i>anau</i> ,	nous.
<i>anaua</i> ,	<i>attim</i> ,	vous.
<i>inau</i> ,	<i>hem</i> ,	ils, eux.
<i>imne</i> ,	<i>hen</i> ,	elles.

L'article indéfini *ekhat*, un, une, est rarement employé en hébreu. Il est au contraire assez fréquent en chaldéen : *khad*, un, *khada*, une.

Le pronom démonstratif *celui*, *celle*, *zéh*, *zô*, est en chaldéen *dén*, *déna*.

Le plus ancien dialecte grec, tel qu'on le trouve dans Homère, se fait remarquer par des accumulations de particules souvent intraduisibles. La même observation se présente pour le chaldéen. Ainsi *kol-kebel di signile parce que*, ou littéralement, *tout devant qui*.

Les langues modernes offrent des locutions semblables ; l'allemand *alldieweil*, qui a la même signification, a ici beaucoup d'analogie avec le chaldéen.

La particule *mine*, *de*, joue surtout un grand rôle dans la formation des adverbes ou des locutions adverbiales. Exemples : *iatsif*, certain, *mine-iatsif*, certainement ; *kadam*, partie antérieure, *mine-kadam*, de devant, qui correspond à l'hébreu *mipné*. — Disons en passant que *kadam* est généralement employé comme particule prépositive, à la place de l'hébreu *l*, pour indiquer le datif. Exemple : chaldéen, *kadam motka*; hébreu, *lemélek*, au roi.

Certaines particules sont si fréquentes qu'elles n'ont pas toujours de sens bien précis. Tel est le cas de *di*, qui n'a pas constamment, quoi qu'en disent les lexicographes, la valeur de l'hébreu *acher*, qui, *quod*. Le mot *kitehah* qui correspond au français comme *cela*, forme aussi souvent une redondance.

Il existe en chaldéen, comme dans d'autres langues orientales, une espèce de redoublement qui s'applique non pas aux verbes, comme en grec, mais aux adjectifs et aux substantifs. Ainsi le mot *rab* signifie tout à la fois *beaucoup*, *nombreux*, *grand* et *maître* ; par redoublement : *rabereban*, il prend la signification augmentative de *chef suprême* ou *maître des maîtres*. En hébreu, pour désigner la chose la plus sainte, on répète trois fois le mot *katoach*, saint. On se rappelle

qu'Homère, en parlant du séjour des bienheureux, emploie les expressions de τρεῖς μακάρες καὶ τετράκις trois fois heureux et quatre fois.

Cette répétition de noms, pour en faire sentir l'importance, est tout à fait ostensible à l'homme : on la retrouve chez l'enfant comme dans le langage primitif des nations.

En poursuivant notre examen comparatif du chaldéen et de l'hébreu, nous allons encore signaler les différences suivantes :

1° En hébreu, le pluriel masc. *im*, (en chaldéen *hi*), se change en *hou*, quand il reçoit le suffixe qui remplit l'office de pronom possessif. Exemple : *abedim*, serviteurs, *abedehou*, ses serviteurs. En chaldéen on change *hou* en *hi* et on dit *abedohi* au lieu de *abedehou*; *raghelehi* au lieu de *raghelehohou*, ses pieds.

2° Substitution et différence d'orthographe. Nous avons déjà signalé la substitution des linguales aux sifflantes. Nous ferons ici remarquer que les gutturales *he* et *ts* sont remplacées par *a*, *e*, *i*. Exemples :

hébreu.	chaldéen.	valeur.
<i>hita</i> ,	<i>éta</i> ,	arbre.
<i>hickatél</i> ,	<i>ickatél</i> ,	du verbe <i>katal</i> , frapper.

Le *b* se change en *p*, comme dans *barsel*, fer ; en chaldéen, *parsel*. Le *g* se substitue au *b* comme dans *nego*, qui signifie en chaldéen la planète de Mercure, pour *nêbo*. De là le nom d'*Abadnego*, pour *Abadnêbo*.

Le *l* se substitue quelquefois à l'*i* dans les futurs. Ainsi : *iketol*, il frappera ; en chaldéen *liketol*. Le futur, dans ce cas, ressemble beaucoup à l'infinitif, avec lequel il faut se garder de le confondre.

L'*a* remplace souvent l'*o*. Exemples :

hébreu.	{ <i>énosh</i> , <i>kôl</i> ,	chaldéen.	{ <i>énash</i> , <i>kâl</i> ,	homme. voix.
---------	----------------------------------	-----------	----------------------------------	-----------------

En chaldéen les terminaisons en *d* se substituent très-souvent à celles en *ah*.

L'*s* se substitue au *h* comme dans *salakh*, il alla, pour l'hébreu *halakh*. Quelque chose de tout à fait analogue s'observe dans plusieurs mots introduits du grec en latin. Exemples : *tsé*, *sus*; *tsa*, *sila*.

3° Différences caractéristiques relatives aux verbes. Les *kophal* et *niphal* du verbe hébreu manquent en chaldéen. La 3^e personne sing. du prêt. change souvent *a* en *e*, de même que la 3^e personne plur. du prêt. change *ou* en *o*. Exemples :

chaldéen.	hébreu.	valeur.
<i>anêh</i> ,	<i>anah</i> ,	il répondit.
<i>ano</i> ,	<i>anov</i> ,	ils répondirent.

(306) *Leatmin kôji*, que tu vis éternellement ; telles sont les paroles avec lesquelles les mages chaldéens abordèrent le roi Nebucadnezar. C'était là sans doute le salut le plus usité dans la Chaldée.

(307) On se rappelle que, dans les langues sémitiques, on indique toujours en même racine d'un verbe, non pas l'infinitif, mais la troisième pers. sing. du présent.

(308) Le mot *êlah* est presque toujours suivi du mot qui signifie ciel ; de là *Dieu du ciel*.

Le deuxième pers. sing. du prêt. offre aussi quelque différence. Exemple : elaldéoo : *amêrêl*, hébreu : *amêrat*, tu parlas.

D'autres différences se remarquent dans la formation du futur : Exemple : chaldéen : *iemar*, hébreu : *iômer*, il parlera.

C'est dans Daniel surtout (ch. II, 4 et suiv.) qu'il faut chercher la matière d'un vocabulaire chaldéen. L'essai que nous donnons ici sera peut-être bien accueilli des chaldéologues.

chaldéen.	hébreu.	valeur.
<i>malca</i> ,	<i>môlêkh</i> ,	roi.
<i>alam</i> ,	<i>ôlam</i> ,	éternité (306).
<i>kketamah</i> ,	<i>khêlem</i> ,	songe.
<i>pechar</i> ,	<i>patar</i> ,	il interprète (307)
<i>khavch</i> ,	<i>khivah</i> ,	il indiqua.
<i>anah</i> ,	<i>anah</i> ,	il répondit.
<i>milâh</i> ,	<i>milah</i> ,	discours, chose.
<i>asad</i> ,	<i>asâl</i> ,	il sortit.
<i>kaddam</i> (à peu près le même en syriaque),		
<i>nevali</i> ,		membre.
<i>neplatabah</i> , en persan, <i>namâza</i> ,		souillure.
<i>iekar</i> ,	<i>iekar</i> ,	don.
		honneur, chose précieuse.
<i>sagbîh</i> ,		grand.
<i>lahên</i> ,	<i>lakên</i> ,	parce que.
<i>hijeneut</i> ,	<i>chêmit</i> ,	la seconde fois.
<i>latalif</i> ,		certain.
<i>dî</i> ,	<i>acher</i> ,	qui.
<i>hidan</i> , (<i>hadan</i> en syriaque),		temps.
<i>cheûl</i> ,	<i>chûâl</i> ,	il demanda.
<i>datah</i> ,	<i>tôrâh</i> ,	loi, édit.
<i>dêdh</i> ,	<i>dêchêh</i> ,	herbe (graminée).
<i>êtah</i> ,	<i>êtsah</i> ,	conseil.
<i>tanjin</i> ,	<i>ôsa</i> ,	alors.
<i>êlah</i> (308).	<i>êlaka</i> ,	Dieu.
<i>mandah</i> (309).	<i>madâa</i> ,	science.
<i>neharah</i> ,	<i>ôr</i> ,	lumière.
<i>galantah</i> ,	<i>galât</i> ,	exil.
<i>achrafine</i> ,	<i>achrafime</i> ,	mages.
<i>khartumme</i> (310).	<i>khartumme</i> ,	scribes sacrés.
<i>guarine</i> ,		astrologues.
<i>beram</i> ,	<i>aroum</i> ,	en vérité.
<i>ras</i> ,		secret.
<i>tselême</i> ,	<i>tsêlême</i> ,	statue (ombre).
<i>dchaf</i> ,	<i>sahaf</i> ,	or.
<i>khadime</i> ,	<i>khavch</i> ,	poitrine.
<i>derah</i> ,	<i>seroah</i> ,	bras.
<i>caspah</i> ,	<i>khêuf</i> ,	argent.
<i>meah</i> , plur. <i>même</i> ,		ventre.
<i>nekhach</i> ,	<i>nekhochet</i> ,	cuivre, airain.
<i>chak</i> ,	<i>chok</i> ,	jambe.
<i>parsel</i> ,	<i>barsel</i> ,	fer. (311)
<i>khassaf</i> ,		écaille (chaux).
<i>khassah</i> ,	<i>raah</i> ,	il vit (vidit).
<i>haur</i> ,		fétu.
<i>kait</i> ,	<i>kalit</i> ,	été.
<i>tsour</i> ,	<i>tsour</i> ,	roche, montagne.
<i>arab</i> ,	<i>êreit</i> ,	terre (l'inférieur).
<i>takfah</i> ,	<i>tsêphêh</i> ,	puissance.
<i>khâ'nah</i> ,	<i>khassêe</i> ,	richesse.

(309) Le mot grec *παυσία*, science divinatoire, a probablement, comme la chose elle-même, une origine chaldéenne.

(310) Ce mot vient sans doute d'un mot hébreu qui signifie graver, *חָפַט*, et correspond exactement au grec *λεποπαυσία*.

(311) Les interprètes rendent ce mot par argile. Sa racine est un mot hébreu qui signifie racier, *עָטַט*, en allemand, *schaeben*.

<i>ickrah,</i>	<i>ickr,</i>	honneur.
<i>tejar,</i>	<i>chafar,</i>	il brisa.
<i>abba,</i>	<i>af,</i>	père.
<i>raf</i> (312),	<i>gadol,</i>	grand.
<i>if,</i>	<i>pri,</i>	fruit.
<i>aderaada,</i>	<i>.....</i>	avec raison, certainement.
<i>âlerah,</i>	<i>zeruah</i>	bras.
<i>asah,</i>	<i>buhar,</i>	il brûla.
<i>targhém,</i>	<i>hétik,</i>	il interpréta.

Voy. SÉMITIQUES (LANGUES).

CHALDEEN. Voy. HÉBREUQUE.

CHAMITE (RACE), règne sur l'Assyrie; confirmation des textes bibliques. Voy. CUNEIFORMES. — Son rôle. Voy. l'Introduction, § III.

CHAMOURIA, dialecte albanais. Voy. ALBANAISE.

CHARMA (M. LE PROFESSEUR), réponse à une objection. Voy. l'Essai, § IV. — Cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

CHASTEL (L. R. P.). Réponse à ses attaques contre les doctrines de M. de Bonald et contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. Voy. l'Essai, § IV *passim*. — Applaudi par M. de Rémusat. Voy. la note D, à la fin de l'Essai. — Le P. Chastel et la savante champenoise. Voy. la note G à la fin de l'Essai.

CHAYMAS. Voy. CARIBE.

CHELLOUH. Voy. ATLANTIQUE.

CHEROKEES ou CHERAKE. Voy. MONTE.

CHERUSCI. Voy. SAXONNE.

CHIAPANÉCA, langue américaine de la région de Guatemala, parlée par les Chiapanèques, qui habitent dans le *partido* de Chiapa, dans la province de ce nom. Lors de l'arrivée des Espagnols, les Chiapanèques formaient une puissante république, qui était l'Etat dominant de la province actuelle de Chiapa, et qui avait soumis par la force des armes les Zoques, les Tzendales et les Quelenes, peuples qui leur étaient inférieurs en civilisation et en industrie. Selon les traditions antiques recueillies par l'évêque François Nuñez de la Vega, le Wodan des Chiapanèques était petit-fils de cet illustre vieillard, qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. Wodan coopéra à la construction d'un grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue. Chaque famille reçut dès lors une langue différente, et le grand esprit *Teotl* ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. Cette tradition américaine, observe le savant auteur des *Pues des Cordillères et des monuments de l'Amérique*, rappelle le Menou des Hindous, le Noé des Hébreux et la dispersion des Couchites de Singar. En la comparant, soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la *Genèse* et dans deux pourans sacrés, soit à la fable

de Xelhua le Cholulain et à d'autres traditions américaines, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du Nouveau-Monde.

CHIBCHA ou MOZCAS, langue de la région orénoco-amazone (Amér. Méridionale), parlée jadis par les *Mozcas* ou *Muyzas*, nation très-puissante, maîtresse du plateau de Bogota. De même que les Japonais, les Muyzas étaient gouvernés simultanément par deux chefs : l'un d'eux, espèce de pontife, résidait à Iraca, où il était, comme le Dalai-Lama et le Daire, l'objet de la vénération d'un grand nombre de pèlerins qui allaient lui offrir des présents; l'autre, qui était le chef politique ou le roi, avait le titre de *zaque* et résidait à Tunja; les zippa ou princes du Bogota lui payaient un tribut annuel. Par les victoires du *zaque* Huncahua, par celles des zippas et par l'influence du grand pontife d'Iraca, le chibcha ou langue des Mozcas devint l'idiome dominant sur une vaste étendue de pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Meta jusqu'au nord de Sogamozo. Les Mozcas adoraient le soleil, et avaient fait de si grands progrès dans la civilisation avant l'arrivée des Espagnols, qu'on peut les regarder, après les Mexicains, les Zapotèques, les Péruviens, les Queches et les Kachiques, comme la nation la plus polie du nouveau continent. Leur système arithmétique était par vingtaine comme celui des Mexicains, des Guaranis du Paraguay, des Jaruros de l'Orénoque, ainsi que celui des Basques, des Kymris et d'autres peuples. Les Muyzas paraissent avoir eu des hiéroglyphes dans le genre de ceux des Mexicains; ils possédaient 3 calendriers différents, représentant les trois années, *rurale* de 12 à 13 lunes, *ecclésiastique* de 37 lunes et *civile* de 20 lunes. Ce peuple est aussi remarquable pour avoir eu la semaine la plus petite offerte jusqu'à présent par l'histoire de la chronologie, n'étant composée que de 3 jours. Il paraît que le calendrier lunaire sculpté sur une grande pierre, découverte vers la fin du dernier siècle, est le monument graphique le plus ancien que l'on connaisse en cette langue. Le chibcha, depuis la fin du dernier siècle, n'est plus parlé nulle part; il a été partout remplacé par l'espagnol et le quichua. Les sons correspondants aux lettres *d*, *f* et *x* de l'alphabet espagnol manquaient à cet idiome; il avait en revanche plusieurs sons gutturaux inconnus aux langues européennes. Le chibcha ne distinguait les genres et les nombres qu'en ajoutant aux substantifs les mots *chka* qui veut dire homme, *shacha* qui signifie femme; aux substantifs pluriels il ajoutait celui de *mabé* qui veut dire beaucoup. Pour former le verbe négatif il joignait dans certains temps et modes la négation au commencement de la racine verbale; dans d'autres il

(312) *Raf* a aussi la signification de seigneur, De là le mot de rabbi, monseigneur, qu'on trouve dans le Nouveau-Testament.

la plaçait au milieu, c'est-à-dire entre le commencement et la fin de la racine verbal; les prépositions suivaient presque toujours leurs compléments. Les missionnaires espagnols ont publié deux grammaires dans cette langue, dans laquelle ils ont composé quelques livres ascétiques; elle a été enseignée pendant longtemps par un professeur dans les écoles de Santa-Fé de Bogota.

CHICHIMEQUES. Voy. MEXICAINE.

CHIKKASAH. Voy. MOBILE.

CHILIDUGA. Voy. CHILIENNE.

CHILIENNE (FAMILLE), parlée au Chili, dans la région australe de l'Amérique méridionale. On a partagé cette famille en trois principaux idiomes :

1^{re} CHILIDUGA, CHILIEN PROPRE ou ARAUCAN, parlé en plusieurs dialectes par les *Molouches*, nommés *Araucans* par les Espagnols. Cette nation très-nombreuse, qui forme la masse principale de la population du Chili ancien et nouveau, et dont une grande partie conserva encore son indépendance, se divise, selon Falkner, de la manière suivante : les *Picunche* ou les *Gens du Nord*, qui habitent dans les montagnes de Coquimbo jusqu'au-dessous de Santiago, et s'étendent du côté de l'est presque jusqu'à Mendoza dans le Cuyo ou Chili oriental; les habitants de cette dernière contrée s'appellent aussi *Puelches*, c'est-à-dire *Orientaux*. Les *Picunche*, qui habitent la partie du Chili comprise entre la 35^e et la 40^e parallèle; ils sont quelquefois nommés *Huilliche*, c'est-à-dire *Gens du Midi* par les *Picunche*, à cause de leur position méridionale à leur égard. Ceux qui demeurent entre les rivières de Biobio et de Valdivia, sont les *Auca Molouches propres* ou *Araucans*, si célèbres par l'*Araucana* d'Alfonso d'Ercilla et quatre autres poèmes dont ils sont le sujet. Cette nation forme une puissante république, qui après avoir fait une longue guerre aux Espagnols, grâce à la sage conduite de Don Higgins de Valenar, président du Chili, reconnut la protection de l'Espagne vers la fin du dernier siècle. Les Araucans passent justement pour être la nation indigène encore indépendante la plus policée de l'Amérique méridionale, et paraissent le premier peuple du Nouveau-Monde qui, en se procurant de nombreux et bonnes races de chevaux, s'accoutuma de bonne heure au manège, et forma des corps de cavaliers; selon la *Viagère universelle*, vers l'année 1568 il eut déjà plusieurs escadrons de cavalerie dans son armée. Comme plusieurs autres nations du Nouveau-Monde, il conserve le souvenir d'un grand déluge, auquel il n'échappa que peu de monde. Les Araucans savent déterminer, par le moyen des ombres, les solstices, à leur année (*sipantu*) offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. Les 365 jours sont répartis en 12 mois (*ayen*)

d'égale durée, auxquels on ajoute à la fin de l'année au solstice d'hiver (*huamathipantu*) 5 jours épagomènes. Ils divisent la jour naturel, qu'ils commencent à compter depuis minuit, en 12 parties, six de jour et six autres de nuit, comme font les Chinois, les Japonais, les Taïtiens et quelques autres nations. Ils divisent les étoiles en plusieurs constellations, qui prennent leurs noms du nombre des étoiles principales qui les composent, comme les pléiades, la croix antarctique, etc.; ils appellent *rupuepeca* ou *chemin de la table* la voie lactée. Ils distinguent les planètes des étoiles, et les croient autant de terres habitées comme la nôtre. Ils pensent, comme Aristote, que les comètes viennent des exhalaisons célestes, qui s'enflamment dans la région supérieure de l'air, et les regardant comme les avant-coureurs des malheurs. Malgré l'état imparfait de leurs connaissances géométriques, ils ont dans leur langue des mots pour désigner les différentes espèces de quantité, comme le point, la ligne, l'angle, le triangle, le cône, la sphère, la cube. Ils cultivent avec succès la rhétorique, la poésie et la médecine, autant qu'on y peut réussir sans livres et sans écriture. Ils font beaucoup de cas de la première, qui chez eux, comme dans l'ancienne Rome, mène aux honneurs politiques et au maniement des affaires. Ils s'efforcent de bien parler leur langue, se donnant bien garde d'y introduire des mots étrangers (313). Ils cultivent beaucoup la poésie, qui chez eux, comme parmi tous les peuples non policés, n'est qu'un assemblage d'images fortes et vives, de figures hardies, de fréquentes allusions et d'exclamations pathétiques. Leurs vers sont presque tous de huit ou de onze syllabes; ce sont ordinairement des vers blancs, quoiqu'on y rencontre quelquefois des rimes placées au gré du poète, au hasard et sans dessein. Leurs chansons roulent pour l'ordinaire sur les hauts faits de leurs héros. Leurs *amfibies*, qui équivalent à nos médecins empiriques, sont de bons herboristes et connaissent bien le poulx et les autres signes diagnostiques. Depuis très-longtemps, et avant l'arrivée des Espagnols, ils font usage de la saignée, des lavemens, de la sonde, des vomitifs, des purgatifs et des diaphorétiques; à leurs *guitarres*, ou chirurgiens, savent remettre les os à leur place, consolider les fractures, traiter les plaies et les ulcères. Ces professions sont séparées comme les états de forgeron, d'orfèvre, de charpentier et de potier, tout imparfaits qu'ils sont encore parmi ce peuple. Une partie de la nation s'adonne à l'agriculture, l'autre à l'éducation du bétail. Les *Huilliche* ou *Gens du Midi*, qui s'étendent depuis Valdivia jusqu'à l'archipel de Chiloe et au delà du lac Nahuelhuampi. Le *picunche*, qui n'a pas d'r, le remplace par un r ou un d; il n'a

(313) Les missionnaires qui ont entrepris d'évangéliser ces fiers Indiens, se sont trouvés fort gênés par l'excès de leur auditoire, qui interrompait les plus pathétiques sermons pour re-

lever, d'une manière fort irrévérencieuse, les fautes de syntaxe et de prononciation qui échappaient au prédicateur.

pas non plus le *x*, mais il a un *g* nasal exprimé par *ng* et le *th* des Anglais ainsi que l'*u* et l'*h* des Espagnols et l'*u* des Français. Les dialectes jehuenche et huilliche, qui n'ont pas l'*r* et le *d*, substituent un *s* à ces deux lettres. Le chilien est doux, riche et sonore : c'est un des idiomes les plus polis et les plus réguliers du nouveau continent. La conjugaison est une des plus riches et des plus artificielles qu'on connaisse, tant pour le nombre des temps que pour les modifications qu'elle donne au verbe radical pour en modifier de mille manières le sens. On dit, par exemple : *inche elum einimo*, je donne pour toi ; *elueimi*, je te donne ; *elueimu*, je donne à vous deux ; *elueimn*, je donne à vous (plusieurs), etc., etc. ; *elucien*, être après à donner ; *eludumén*, vouloir donner ; *elucjucumen*, venir en donnant ; *elumen*, aller donner ; *elupan*, venir donner ; *elupun*, passer en donnant ; *elurumen*, donner tout à coup ; *elualén*, pouvoir donner ; *elupin*, promettre de donner ; *eluguen*, donner davantage ; *elugauu*, aller en donnant ; *elullen*, donner tout de bon ; *elumon*, il faut donner ; *elupen*, douter de donner ; *elurchen*, paraître donner ; *elusun*, donner de nouveau ; *eluralum*, feindre de donner ; *elumepnan*, aller donner en vain ; etc., etc., etc. Les verbes neutres deviennent actifs en y ajoutant les syllabes *ca*, *lea*, *lè*, *tel*, *ma* ou *u*. On ajoute aussi plusieurs mots aux verbes, qui ensuite se conjuguent régulièrement dans tous les temps et modes ; par exemple, de *in manger*, *duam* vouloir, *elo* avec, on en forme le verbe composé, dont la première de l'indicatif *induumelolavin* signifie *je ne veux pas manger avec lui*. On forme les passifs en intercalant devant les terminaisons verbales la particule *nye*, et le mode négatif en intercalant dans les verbes actifs et passifs des particules négatives différentes selon leurs modes et temps différents. La déclinaison des substantifs, des adjectifs et des pronoms, s'y fait par flexion, mais on y emploie les mots *alea* (homme) et *domo* (femme) pour exprimer le genre ; les prépositions tantôt y précèdent, tantôt y suivent leurs compléments ou régimes. La conjugaison et la déclinaison ont le nombre duel. On a publié quelques grammaires et dictionnaires dans cette langue, dans laquelle on a publié aussi un poème, et dont nous inclinons à regarder quelques-uns des principaux dialectes comme des langues sœurs.

2° **HISPANO-CHILIEN**, parlé dans les environs de Chiloe. Cet idiome singulier est très-mêlé ; la plus grande partie de ses mots sont espagnols avec une tournure chilienne ou araucane.

3° **YUTA-HUILICHE**, par ces Huilliche de Falkner, qui habitent au sud des Huilliche, qui parlent le chilien propre, et qui s'étendent, selon lui, jusqu'au détroit de Magellan le long de la côte. Les Yuta-Huilliche

sont divisés, selon Falkner, de la sorte : *Chanos* ou *Chonos*, qui vivent dans les îles de l'archipel de Chiloe ; *Poy yus* ou *Peyer*, qui demeurent entre le 48° et le 52° parallèle ; et *Key yur Key yuhues* ou *Keyes*, qui s'étendent depuis le 52° jusqu'au détroit de Magellan. Ces peuples forment la population de la Patagonie occidentale, et parlent un idiome qui paraît être un mélange d'araucan et de tehuellet. Il paraît aussi que c'est parmi ces peuples qu'il faut classer les *Cunchi*, qui demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guaytaca, et sont les alliés des Molouches propres. De même que les montagnards Molouches et d'autres branches des Huilliche, les *Cunchi* qui habitent dans les montagnes ont tous en général une taille supérieure à celle des Européens les plus hauts. Montés sur des chevaux, à la manière des Tatars, ils se réunissent subitement, et ils font des marches de deux à trois cents lieues pour piller le pays ennemi.

CHIN-CHOU. Foy. CHINOIS.

CHINANTECA. Foy. CHUCHONA.

CHINOIS. La langue des Chinois appartient à la division des langues de la région transgangaïque. Cette branche comprend les langues suivantes :

1° **KOU-WEN**, ou chinoise ancienne. On suppose qu'elle a été parlée jadis dans une grande partie de la Chine. C'est dans cette langue qu'ont été écrits les *king* ou livres classiques et les livres historiques ; c'est aussi la langue des monuments ; elle est morte depuis longtemps. Elle est vague et morcelée quoique très-concise. Elle passe pour la langue la plus monosyllabique du globe et celle qui contient le plus grand nombre de mots homophones. Les livres d'histoire, de géographie, de philosophie et la haute littérature, ainsi que les écrits relatifs à la politique, sont encore composés dans une langue qui s'approche beaucoup du kou-wen (314).

2° **KOUAN-HOA** ou chinoise moderne, parlée en un grand nombre de dialectes dans presque toute la Chine propre, le long des côtes de l'île Haïnan, de la côte occidentale de l'île Formose et par les personnes les plus instruites des autres parties de l'empire chinois ; en outre par les nombreux Chinois établis dans l'Indo-Chine et dans l'Océanie occidentale, surtout à Java, Bornéo, Célèbes, Timor, Manille, etc., etc. Cette langue est aussi pour le moins entendue par les personnes les plus instruites des empires japonais et annamite. Le kouan-hoa vulgaire de la province de Kiang-nan, poli et perfectionné, paraît être devenu la langue écrite et commune à toute la nation, ou le *kouan-hoa écrit*, dit aussi la *langue mandarine* ou des *magistrats*. C'est dans cette langue qu'on écrit les instructions et les proclamations adressées au peuple, les lettres familières, les romans, les pièces de théâtre, certains commentaires des livres anciens, les com-

(314) Ce style intermédiaire, appelé *wen-tchang*, sans avoir toute la concision du kou-wen, s'élève

encore beaucoup de la clarté du kouan-hoa ou style moderne.

positions légères de toute espèce, et généralement ce que les Chinois comprennent sous la dénomination de *siao choué* ou *petit langage* (315).

Les Chinois manquent des articulations *b*, *d*, *v* et *x*, et les remplacent par *p*, *t*, *f* et *s*. Leurs syllabes sont toujours terminées soit par une voyelle pure, soit par une nasale, ou bien par une articulation qui tient le milieu entre le son de l'*r* et celui de l'*l*. Les diphthongues s'y rencontrent fréquemment; mais les seules articulations doubles y sont *ts*, *tch* et *ng*. On a dit que, dans tous les autres cas, les Chinois ne pouvaient articuler de suite deux consonnes sans intercaler entre elles une sorte de *scheva*, et que leurs néophytes chrétiens lisaient le mot *Christus* comme s'il était écrit *Ki-fi-sou-tou-sou*. Le fait est cependant qu'on indique souvent par un signe particulier la suppression de ce prétendu *scheva*.

C'est en partie à l'imperfection de notre système de transcription qu'a tient le petit nombre des valeurs phonétiques que l'on assigne au chinois. Le dictionnaire composé en Chine par l'ordre de l'empereur Khan-hi présente en effet une liste de trente-six consonnes et de cent huit voyelles ou diphthongues que notre alphabet ne nous fournit pas le moyen de distinguer toutes par l'écriture. Le nombre des syllabes radicales varia suivant le système que chaque voyageur a adopté. On le trouve fixé selon les auteurs à 328, à 350, à 411, à 460 et à 629. L'accent fournit le moyen d'étendre cette nomenclature, le ton sur lequel une syllabe se prononce la distinguant d'une autre composée d'ailleurs des mêmes éléments alphabétiques, et formant d'une seule syllabe autant de mots différents qu'il y a de tons. La psalmodie qui semble devoir en résulter dans la conversation est toutefois peu remarquable, surtout à mesure qu'on s'approche de la capitale. Une oreille européenne a de la peine à en saisir les nuances, bien que, dans l'usage, un Chinois ne s'y trompe pas, et que l'étranger, qui ne met pas à chaque syllabe le ton qui lui est propre, soit tout à fait intelligible pour les gens du pays. C'est dans une certaine distribution des tons joints à l'emploi de la rime que consiste le mécanisme de la versification chinoise. Les théories que l'on a cherché à établir pour donner les règles de l'accent chinois varient beaucoup entre elles. Quelques auteurs n'admettent que quatre tons, un ton élevé, un ton bas, un ton ascendant et un ton descendant; d'autres en ajoutent un cinquième, et d'autres en reconnaissent huit, en divisant chacune de ceux du premier système en deux, l'un plus haut et l'autre plus bas. Enfin, en faisant entrer l'aspiration dans leur calcul, quelques-uns

ont compté jusqu'à treize manières de prononcer une même syllabe.

Le nombre des racines monosyllabiques de la langue chinoise varie, d'après ces divers systèmes, de 1,200 à 7,000. Un monosyllabe a donc une variété de significations d'après l'accent qu'on lui donne. C'est ainsi que *tchu* peut signifier seigneur, pourceau, cuisine, colonne, imprécation, beau, tous, étendre, etc. Il arrive souvent qu'un mot a un plus grand nombre de sons qu'on ne peut distinguer par l'accent. Alors on réunit deux monosyllabes qui s'éclaircissent l'un par l'autre. C'est ainsi qu'on mot *fou*, qui a jusqu'à quatre-vingts significations, on donne le sens unique de père en y joignant le mot *tchin*, parent, qui lui-même, s'il était prononcé seul, pourrait être pris dans plusieurs sens divers. Le terme *mou-tchin*, mère, est composé d'après le même principe. Ainsi, bien que chaque syllabe, prise isolément, soit significative et puisse former un mot, il y a, dans la langue parlée, une foule de cas où, pour la clarté des sens, on a groupé plusieurs, dont chacune n'est plus alors qu'un des éléments composants d'un véritable polysyllabe. M. Rémusat avait élevé des doutes sur la nature exclusivement monosyllabique que tant d'auteurs ont attribuée à la langue chinoise. Ces doutes, M. Bazin les a partagés, ou plutôt ils sont devenus pour lui une certitude, quand il a cru reconnaître dans la langue moderne l'existence de mots composés non-seulement de deux, mais encore de trois, de quatre et même de cinq syllabes, comme *hiang-pa-lea*, campagne; *ta-mou-tche-theou*, le pouce; *hao-foung-tchheng-ti-jin*, flateur, etc. Sur les 8,000 mots ou locutions que renferme le *Tcheng-yu-thio-yao*, traité des principes généraux de la langue chinoise commune, publié en Chine par Tsing-ting-kao en 1834, on compte à peine, selon le même sinologue, cent mots vraiment monosyllabiques. L'objection la plus sérieuse contre cette opinion est celle que l'on peut tirer de l'absence de syllabes non accentuées, si tant est qu'elle soit démontrée.

Il n'y a pas, dans les radicaux monosyllabiques chinois, non plus, il est vrai, que dans ceux des autres langues, de distinction des parties du discours. Chacun peut changer de valeur grammaticale en changeant de position, et devenir, selon le besoin de la phrase, substantif, adjectif ou verbe. Il y a cependant un certain nombre de mots dont l'usage a fixé la valeur. Les grammairiens chinois partagent ces mots en deux catégories : dans l'une, qu'ils appellent la classe des mots pleins, ils mettent les noms et les verbes; ils mettent dans l'autre ce qu'ils appellent les mots vides, c'est-à-dire les particules ou termes de rapport. Ils donnent

(315) Aujourd'hui, à la cour de Pékin, les princes de la famille impériale emploie entre eux le tartare mandchou, langue de leurs ancêtres; mais on y consacre, pour les rapports officiels, le

kouan-hoa qui, cependant ici, présente, dans l'usage habituel, quelque différence avec la langue de Nankin.

encore au verbe la désignation de mot vivant.

On sait que les Chinois ne font pas subir aux mots ces flexions qui servent ailleurs à l'expression de tant de nuances d'idées et forment le double système de la déclinaison et de la conjugaison. Il est certain que souvent les différences de cas, de temps et de modes ne se déduisent ici que du contexte; mais il est vrai aussi, comme l'a démontré M. Stanislas Julien, que les désinences des cas, par exemple, y ont souvent un équivalent dans des particules, dont les unes se placent avant et les autres après le substantif.

Le pluriel s'exprime tantôt par un mot placé devant le nom ou le verbe, et signifiant plusieurs, beaucoup, tous, tantôt par la répétition du nom. L'adjectif est parfois suppléé par un nom de qualité accompagné de la particule du génitif. Par un procédé analogue, les pronoms personnels deviennent possessifs. L'usage des pronoms des deux premières personnes et toutefois fort restreint; on y substitue diverses expressions d'humilité et de respect. Le comparatif se rend par une particule qui précède l'adjectif, et le superlatif tantôt par le même procédé, tantôt par la répétition du positif. Dans le style moderne, les temps du verbe se distinguent de même par des particules. Leur emploi, il est vrai, n'a pas lieu dans le style antique, où la plupart de nos conjonctions n'ont point non plus d'expression.

Avec ses nombreux mots composés et ses nombreuses particules significatives, le chinois moderne est une langue grammaticalement organisée comme les nôtres. Dans le chinois ancien, la phrase ne se compose que de mots placés d'après un système de juxtaposition, sans lien apparent, et où la pensée doit suppléer la plupart des termes de rapport.

La construction de la phrase chinoise suit l'ordre que les grammairiens appellent direct, en ce sens que le sujet précède le verbe et que celui-ci est snivi de son régime; mais elle s'en écarte aussi en ce que le qualifiant se place invariablement avant le qualifié, c'est-à-dire que l'adjectif précède le substantif, l'adverbe l'adjectif, et la proposition incidente la proposition principale. On peut diviser le chinois moderne en deux branches : celui du nord, que l'on parle à Pékin, et celui du midi, qui a cours à Nankin. Ils diffèrent non-seulement par la prononciation, mais encore par les idiotismes.

La langue parlée s'éloigne tellement de celle de la littérature, qu'une personne versée dans la connaissance de l'une pourrait être tout à fait étrangère à celle de l'autre; et qu'un homme du peuple qui assiste à la lecture d'un livre écrit dans le style antique en peut rarement saisir complètement le sens. Les deux styles diffèrent également par les tournures et par les termes. Une foule de particules dont on fait usage dans la langue de la conversation ne s'écrivent

jamais; aussi y a-t-il « tel lettré, » dit le P. Cibot, « qui ne viendrait pas à bout d'écrire passablement un dialogue en kouan-hoa. Il ne saurait même pas les caractères dont il faudrait se servir. »

Sous le titre de *Nan-po-kouan-hoa-wei-sien*, un excellent vocabulaire de kouan-hoa, tant du nord que du midi, a été publié en Chine par *Tchang-ju-Tcheng* en 1820.

La langue chinoise n'est pas exemple de mots étrangers, bien que l'opinion contraire ait été longtemps admise. Le nombre en est même assez considérable, d'après les recherches d'Abel Rémusat et de Klaproth. Dans le nord de la Chine, il existe un dialecte composé d'un mélange de chinois et de tartare, et qui, suivant Morisson, prend tous les jours plus d'importance.

Dans un aussi vaste empire, on comprend qu'il doive se trouver de nombreux dialectes, et que même plusieurs langues distinctes puissent exister. Il y a peu de communication entre les habitants des différentes parties de l'empire. Les Chinois quittent rarement leur lieu de naissance, et, comme on ne trouve point dans la campagne ces habitations isolées qui, chez nous, relient entre eux les centres de population, il s'ensuit que ces centres se trouvent en Chine plus étrangers les uns aux autres que chez nous, et qu'on observe des différences de patois en passant d'un village à l'autre. Le docteur Leyden a avancé, dans un Mémoire, que les idiomes parlés en Chine sont aussi nombreux et aussi différents les uns des autres que ceux de la presqu'île indo-chinoise. On doit, selon lui, compter dans les seules provinces du sud et de l'ouest au moins dix langues différentes.

Malheureusement, nous avons encore peu de données sur ces idiomes populaires, dont la connaissance serait pourtant de nature à jeter tant de lumière sur plus d'une question intéressante d'ethnographie et d'histoire. Nous savons seulement qu'en général les idiomes du midi sont plus doux que ceux du nord, et que, dans ces derniers, on rencontre de fréquentes et fortes aspirations. Les dialectes de Canton, nommé *kong*; de Macao, nommé *hyoug-san*; de Java, de Timor, de Sumatra, et ceux des Japonais, des Coréens et des Anamites, quand ils font usage des caractères chinois, paraissent différer le plus du kouan-hoa.

3° CHIN-CHOU ou TCHANG-TCHOU, langue parlée par les habitants de la province de Fo-kien ou Fou-kian, nommés improprement *Chincheos* par les Espagnols lorsqu'ils fréquentaient le port d'Emouy, ce qui fit donner ce nom à cette langue. Elle diffère beaucoup du kouan-hoa, non-seulement dans la prononciation, mais même dans l'acception des mots et dans la grammaire.

Il existe encore en Chine quelques langues particulières, parmi lesquelles on pourrait classer les suivantes :

4° MIAOSSI, parlée par les *Miaosse*, *Miao-*

sses ou *Miao-tseu*, nation nombreuse et encore presque sauvage, qui paraît être le peuple primitif des provinces de Yunnan, de Kouei-tcheou, de Houkouang, de Kouang-si et de Sse-tchouan, dont ils n'occupent plus que les parties les plus montagneuses et les plus stériles. Les Miaoesses, divisés en plusieurs tribus gouvernées par des princes indépendants, inséstaient, par leurs incursions, les Chinois habitant les plaines. Ce n'est qu'en 1776 que le général Akouï réussit à les soumettre, ou du moins à les obliger de se reconnaître vassaux de l'empire chinois. Les *Grands* et les *Petits-Kintchouen*, qui formaient deux États indépendants dans le Sse-tchouan, et les *Karai*, qui vivaient dans le Kouei-tcheou, après avoir défendu héroïquement leur indépendance, finirent par être entièrement détruits ou réduits en esclavage. Il paraît que l'idiome des Miaoesses qui demeurent vers Li-ping est un mélange de chinois et de miaoesse, puisque le P. Duhalde dit que les Chinois et ces Miaoesses s'entendent très-bien. Selon quelques passages des historiens chinois, le miaoesse semble appartenir à la branche tibétaine.

5° *Lolos*. Les *Lolos* forment une nation nombreuse, qui demeure dans la partie méridionale du Yunnan, où elle vit partagée en plusieurs principautés, qu'on doit considérer comme des fiefs héréditaires de l'empire chinois. Les *Lolos* paraissent avoir été la nation dominante du Yunnan, et ont repoussé pendant longtemps les attaques de Chinois. On dit que leur langue ressemble à celle de Barma ou Birmans dont ils suivent le culte. Leur alphabet paraît être imité du pali.

6° *Mienting*, est parlée par les *Mienting*, nation nombreuse qui demeure dans le haut Yunnan, le long du Yang-tse-kiang, connu en Europe sous le nom de Kintcha. Les *Mienting* sont entièrement soumis aux Chinois. On prétend que leur langue ressemble à celle des Barma.

7° *Hainan*, est la langue des habitants de l'intérieur de l'île d'Hainan, dont les Chinois n'occupent que les côtes. On ne sait rien sur la nature de cette langue, qui probablement est divisée en un grand nombre de dialectes ou même de langues sœurs. D'après les auteurs chinois, il paraît que ces Hainans autochtones ne sont pas des Papous, comme le prétendent quelques géographes, et qu'ils ont fait quelques progrès dans les arts les plus indispensables à la vie.

ÉCRITURE ET LITTÉRATURE CHINOISE.

Écriture. — Si l'on en croit les traditions locales, l'usage de l'écriture en Chine est

(346) Selon quelques écrivains chinois, Tsang-kié, ministre de Huang-ti, aurait pris pour modèles des caractères qu'il inventa, non pas la figure des objets qu'ils étaient destinés à représenter, mais les traits confus et irréguliers formés sur une plage de sable par l'empreinte des pieds d'oiseaux qui s'y étaient arrêtés. C'est d'après une origine si peu vraisemblable que l'on donne quelquefois aux au-

antérieur de plus de vingt-cinq siècles à notre ère. Les images grossièrement dessinées dont se composèrent les caractères primitifs des Chinois ont presque complètement disparu dans les traits roides des caractères postérieurs; et il serait fort difficile de deviner l'origine de ceux-ci, si l'on ne connaissait, grâce aux travaux des philologues nationaux, les diverses phases par lesquelles leur écriture est passée jusqu'à la fixation du système calligraphique actuel. Les premiers signes représentaient des objets isolés, soit naturels, soit façonnés (316). On ne tarda pas, pour exprimer certaines idées, à grouper ensemble deux ou plusieurs images. C'est ainsi que les figures réunies du soleil et de la lune indiquèrent la lumière; une flèche et un oiseau, les espèces que l'on tue à la chasse; un homme sur une montagne, un ermite. Les figures d'un oiseau et d'une bouche signifiaient chanter; celles d'une porte et d'une ornière, entendre; l'idée de larmes fut exprimée par la réunion des caractères de l'œil et de l'eau. Quelques-unes de ces images présentaient des allusions difficiles à saisir. Ainsi, le caractère qui désigne le tonnerre se composait de quatre roues réunies par des lignes en zigzag, ce qui ne s'explique que par le fait que les Chinois représentent le génie qui préside à ce phénomène naturel, sous la forme d'un jeune homme marchant sur des roues enflammées. Pour exprimer les idées abstraites, on détournait le sens des caractères exprimant des objets matériels. De cette façon l'image d'un cœur représente le sentiment, la pensée, etc. Enfin, dans un grand nombre de groupes, l'un des deux signes n'eut plus qu'une valeur phonétique. C'est ainsi que le signe qui signifie lieu et se prononce li, ne représente qu'un son lorsqu'il compose, avec le signe de poisson, un groupe qui signifie la carpe, c'est-à-dire l'espèce de poisson appelée en chinois li.

Les traits qui devaient entrer dans la composition des caractères étant devenus très-confus à mesure que ceux-ci se multipliaient, l'empereur Sinan-Wang, au 11^e siècle avant Jésus-Christ, en fit réduire le nombre et fixer la forme. Une nouvelle réforme fut jugée nécessaire sous Tchin-chi-Houang-ti, au 3^e siècle de notre ère. L'écriture chinoise fut encore retouchée plusieurs fois avant de prendre la forme carrée sous laquelle elle existe aujourd'hui dans les livres. Une dernière dégradation du type a produit l'espèce d'écriture cursive employée dans les affaires, laquelle n'a pas conservé la moindre trace de l'image primitive.

Pour classer les 40,000 signes simples ou combinés qui forment leur langue écrite, les

ciens caractères chinois le nom des *niao-tai-zen* ou caractères de vestiges d'oiseaux. On les nomme souvent aussi *ko-tou*, c'est-à-dire en forme de té-tard. Le plus ancien monument écrit qu'on ait découvert en Chine, est une inscription gravée sur un rocher du mont Heng-chan, près des sources du Heng-ho.

Chinois les ont soumis à une analyse minutieuse, et classés d'après les traits élémentaires qui entrent dans leur composition. Ils en ont ainsi extrait une série de radicaux désignés chez eux par le nom de *pou*, qui signifie quelquefois par extension une réunion de magistrats, un tribunal, mais répond la plus généralement aux idées de classe et de genre, par opposition à celle d'espèce. Ces radicaux ont reçu des sinologues européens le nom de *clefs*; mais il ne faut pas y voir, avec Etienne Fourmont, les éléments primitifs de l'écriture chinoise, qu'il supposait en avoir été formée au moyen d'une synthèse historiquement inadmissible. Le nombre des clefs a varié beaucoup depuis leur création. Hiu-Chin, à qui en appartient la première idée, rangea tous les caractères sous 540, dans le dictionnaire *Chou-wen*, qu'il termina l'an 121 de notre ère. Ce nombre fut porté à 707 dans un autre dictionnaire intitulé *Hai-pian-thoung-hoei*. Il fut au contraire réduit à 83 dans le *Lochou-fou*. En 1616, il fut fixé, dans le *Tou-wei* de Mei-Tan, aux 214 actuellement en usage. Ces clefs, dont au moins une se retrouve dans la composition de tout caractère chinois, sont elles-mêmes d'une forme plus ou moins simple, étant formées chacune d'un nombre de traits qui varie de 1 à 17. Une assez grande quantité de ces radicaux ne s'emploient jamais seuls et ne sont en usage que dans la composition.

Depuis longtemps, les Chinois ont cessé d'augmenter la liste de leurs caractères; ils tendent même à la restreindre. La langue moderne écrite n'a pas eu besoin d'en emprunter plus de 3,000 à la langue savante et ce nombre suffit à toutes les combinaisons de ses mots composés (317).

Littérature. — La littérature chinoise est certainement la première de l'Asie par l'importance de ses monuments. Leur nombre est prodigieux. On en peut juger par le catalogue de la bibliothèque impériale de Péking, qui contient 12,000 titres d'ouvrages avec des notices détaillées : le texte imprimé de ce catalogue remplit, suivant les éditions, 96 à 112 cahiers in-12 de 140 à 150 pages chacun. Les ouvrages chinois sont divisés en *kien*, livres ou cahiers de 50 à 80 feuillets ou doubles pages (on n'imprime pas sur le revers du papier chinois parce qu'il est trop mince); chaque *kien* est subdivisé en *tschang*, articles; et ceux-ci en en *tsiei*, paragraphes. Deux ou trois *kien*, brochés ensemble, forment un *pen* ou volume, et plusieurs *pen* renfermés dans une couverture de carton forment une enveloppe ou *tao*. La collection chinoise de la Bibliothèque royale de Paris comprend actuellement plus de 16,000 *pen*.

(317) Les marchands, les artisans se servent, pour chaque syllabe, d'un seul caractère, sans considérer, bien souvent, sa valeur idéographique primitive, et ils se constituent ainsi par le fait un véritable syllabaire. Ils ne réussissent pas toujours à représenter ainsi, d'une manière reconnaissable, la prononciation des mots étrangers. Les trois ca-

C'est la plus riche qui exista en Europe. Ne pouvant présenter un tableau complet d'une littérature aussi vaste, je me bornerai à donner un rapide aperçu des richesses qu'elle renferme, et je renverrai les personnes qui en voudront avoir une connaissance plus intime à l'introduction du dictionnaire chinois de Morrison, à un article du *Chinois Repository*, vol. III, pages 14-37, et à l'extrait du catalogue de la bibliothèque impériale de Péking, que M. Bridgman a donné dans sa *Chrestomathie chinoise*.

Dans les principaux catalogues, la littérature chinoise est divisée en quatre grandes sections. La première section est celle des livres classiques; elle présente en première ligne les cinq livres sacrés, *King*, qui sont les monuments les plus anciens de la littérature chinoise et contiennent les principes fondamentaux des anciennes croyances et des anciens usages consacrés par l'assentiment de l'autorité supérieure depuis le 1^{er} siècle avant notre ère. Le plus ancien et le plus estimé de ces livres sacrés est le *Livre des changements*, *Y-King*. C'est un livre de divination fondée sur la combinaison de 64 lignes, 11es entières et les autres brisées, appelées *Koua*, et dont la première découverte est attribuée à Fou-hi, créateur de la civilisation chinoise plus de deux mille ans avant notre ère. La rédaction du *Y-King* est attribuée à Confucius, et le catalogue impérial énumère plus de 1,450 traités en forme de mémoires ou de commentaires sur cet ouvrage. Le second livre sacré est le *Chou-King* ou *Livre de l'histoire*, dans lequel Confucius a réuni les souvenirs historiques des premières dynasties de la Chine, jusqu'au 11^e siècle avant notre ère. Il est divisé en chapitres qui contiennent les allocutions adressées par plusieurs empereurs de ces dynasties à leurs grands officiers; il fournit beaucoup de documents utiles sur les premiers âges de la nation chinoise. Le troisième livre sacré, le *Chi-King* ou *Livre des vers*, est une collection, faite encore par Confucius, des anciens chants nationaux et officiels, depuis le 11^e siècle jusqu'au 1^{er} siècle avant notre ère. Ces chants sont rimés et on peut en extraire des renseignements très-intéressants et très-authentiques sur les anciennes mœurs des Chinois. Le *Chou-King* et le *Chi-King* ont été l'objet de nombreux commentaires, et leur texte a été revu avec une attention toute spéciale dans les éditions qui en ont été données à diverses époques : tous deux sont expliqués par les candidats aux concours supérieurs. Le quatrième livre sacré est le *Li-Ki* ou *Livre des rites*. L'original a été perdu dans l'incendie des anciens livres ordonnés par Thsin-Chi-Hoang, à la

racières dont ils se servent pour représenter le mot français, par exemple, se prononcent *seï-lou-sai*.

Pour écrire sur le papier, les Chinois emploient, au lieu d'une plume, un pinceau. Leur écriture forme des lignes perpendiculaires qui se succèdent de droite à gauche.

fin du m^e siècle avant notre ère. Le *Li-Ki* actuel est une réunion de fragments, dont les plus anciens paraissent ne pas remonter au delà de Confucius, et qui furent réunis à la renaissance des lettres, au n^e siècle avant notre ère; il contient quarante kivanou livres, et a été commenté par un grand nombre de savants. Enfin le cinquième livre sacré est le *Tchun-Thsieou*, ou livre du printemps et de l'automne, écrit par Confucius. Il comprend les annales du petit royaume de Lou, patrie de ce philosophe, depuis l'an 722 avant notre ère jusqu'à l'an 480. Confucius l'écrivit pour rappeler les princes de son temps au respect des anciens usages, en leur montrant les malheurs survenus à leurs prédécesseurs depuis que ces usages étaient tombés en désuétude; son titre singulier signifiait purement qu'il comprend les événements de chaque année.

La seconde section est celle des ouvrages historiques. Après le *Chou-King* et le *Tchun-Thsieou*, compris dans la section précédente, le plus ancien monument de l'histoire chinoise est le *Tao-Tchouen*, composé sur la même période que le *Tchun-Thsieou*, par Tso-Hieou-Ming, contemporain de Confucius.

La troisième section est celle des *Tseu-Pou*, ou ouvrages spéciaux relatifs aux sciences et professions.

La quatrième et dernière section de la littérature chinoise comprend les œuvres de littérature légère, telles que les poésies, les drames, les romans et les nouvelles. La principale règle de la versification chinoise est la rime tantôt régulière tantôt alternée. Les anciens vers chinois étaient irréguliers; la mesure ordinaire des vers modernes est de cinq ou de sept intonations monosyllabiques.

L'art dramatique en Chine est encore actuellement dans l'enfance, si nous nous en rapportons aux récits des voyageurs qui ont pu assister à des représentations théâtrales à Canton et même à Péking. Peut-être cette imperfection tient-elle en grande partie à la condition dégradée des acteurs chinois, qui ne sont à peu près que des valets aux gages d'un entrepreneur, et qui doivent s'adresser presque toujours à une multitude ignorante pour gagner leur misérable vie. Mais, si nous trouvons peu d'intérêt, comme étude du théâtre, dans les chefs-d'œuvre chinois qui ont été présentés aux lecteurs européens, leur lecture ne peut qu'être très-curieuse comme étude de mœurs, et sous ce rapport nous ne pouvons que remercier sincèrement les savants qui nous les ont fait connaître.

L'impression, depuis si longtemps en usage à la Chine, y répand les écrits avec une activité égale à celle de la presse européenne. Les livres chinois sont imprimés sur un papier fin mais solide; ils sont divisés en chapitres et munis de notes et d'index qui en rendent l'usage facile, en même temps que le peu d'élévation de leur prix les met à la portée de toutes les fortunes. Ajoutons

qu'entre la *Gazette impériale* de Péking, qu'on pourrait comparer à notre *Moniteur* et à notre *Bulletin des Lois*, il existe une toute de gazettes provinciales qui s'impriment dans les principales villes. La liberté de tout écrire est du reste singulièrement restreinte en Chine par la sévérité des lois relatives à la répression des délits de la presse.

Exemple de style chinois. — Il faut distinguer entre la langue chinoise écrite, qui est précise et ne permet pas la moindre méprise, et la langue chinoise parlée, qui resta condamnée à des malentendus nombreux. Abel Rémusat, dans son *Essai sur la langue et la littérature chinoise* (Paris, 1811, p. 56), raconte, entre autres, que bien souvent deux personnes en conversation se voient forcées de se demander avec une politesse mutuelle l'explication de tel mot par écrit; de sorte qu'un mot simple, qui peut s'entendre de plusieurs manières, se trouve exprimé par écrit en deux mots écrits dont l'un détermine de plus près le sens de l'autre. Cette manière de s'exprimer n'a rien de choquant pour les Chinois.

La conversation contient beaucoup de ces compositions synonymes qui sont caractéristiques pour le génie de la langue; par exemple les mots *tao'* et *lou*, avec accent égal, signifient : *tao'*, dérober, renverser, attendre, couvrir, un étendard, du blé, conduire, fouler aux pieds, le chemin; le mot *lou* signifie : la voiture, la rosée, le corbeau du mer, une certaine rivière, une sorte de bambou, forger, détourner, le chemin. Mais composez les deux mots, et vous verrez que *tao'-lou* ne signifiera que le chemin, puisqu'ils ne coïncident que dans cette signification seule. Il faut donc se représenter ces mots comme des racines pures et simples, dont chacune renferme tant de significations et de relations (infinitif, nominatif, etc.); dans chaque mot chinois il y a une foule de relations pour ainsi dire à l'état latent, et qui n'en peuvent ressortir qu'au moyen de la combinaison avec d'autres.

Le sexe, le nombre, les cas, etc., peuvent ainsi être exprimés en les comparant avec des mots qui signifient *mâle*, *féminelle*, *multitude*, etc. Ainsi, *tchoung-jin*, c'est-à-dire, foule de personnes; *nan-tse*, homme-enfant, c'est-à-dire, fils; *mou-tse*, femme-enfant, c'est-à-dire, fille. Le génitif peut s'exprimer par la particule *tchi* ou *ti*, qui est aussi un pronom corrélatif, donc *min* (peuple) — *ti* (force), ou *min-tchi-ti* (dans le *kou-ven*), ou *min-ti-ti* (dans le *kouan-hoa*), ce qui doit signifier la force du peuple. De même, pour exprimer l'accusatif, le vocatif, le datif, l'instrumental, on se sert de certains mots comme de prépositions; l'instrumental, par exemple, se rend à l'aide du mot *yi*, qui signifie employer : avec ou par la force du peuple, se traduit *y min-ti*, littéralement employer la force du peuple. Le superlatif s'exprime d'une manière semblable : le meilleur de tous les hommes doit être rendu par *pe fou tchi té*,

c'est-à-dire, littéralement *cent hommes bons*; les mots *cent hommes* sont ici accompagnés de la particule du génitif, ce qui fait de *cent hommes*. De même le verbe n'est reconnu comme tel que par sa place dans la phrase; il ne se distingue en rien de tous les autres mots de la phrase; l'actif et le passif ne diffèrent que par leur place, quelquefois aussi le passif doit être exprimé par un détournement, par exemple, voir *protection*, c'est-à-dire, être protégé: *kian pad*. Le mode et le temps pourront être reconnus à l'aide des mots environnants; le nombre et la personne ne s'expriment jamais au verbe chinois.

Je vais citer une pièce, choisie dans la *Meng Tseu* (vers la fin du IV^e siècle avant Jésus-Christ, d'après l'ouvrage de Saint-Julien, *Meng Tseu. vel Mencium, ed. Latina interpretatione instruxit, etc., 1824, Paris*). Je me sers, en transcrivant les mots chinois en lettres occidentales, du dictionnaire de Basile de Glémone; les accents au-dessus des mots expriment l'intonation chinoise.

Meng Tseu, éd. Saint-Julien, p. 4, lig. 5.

Je fais imprimer dans la traduction italique ce qui y est ajouté pour compléter le resta.

Meng tsé vole liang hoel wang
Meng tsé kien hieang hoey ouang

Meng Tse visita de l'empire, Liang, le prince Hoel Wang (318).

Roi parler, vieillard non loin mille lieues et
Ouang yôue seou pò youén chy ly eul
venir aussi vouloir avoir pour (319) avantage
lây y tsiang yeou y ly'
moi (mon) empire?
où kôue hoë.

La mot *hou* exprime l'interrogation.

« Le roi dit: Vénérable vieillard (le mot *seou* est un titre d'honneur donné aux gens âgés), « puisque tu es venu jugeant non loin mille lieues, aurais-tu peur d'être (le mot *tsiang*, verbe auxiliaire, détermine ici le mode de *yeou*) quelques chose pour l'avantage (pour l'utilité) de mon empire? »

Meng Tse répondre parler.

Meng Tse lohy yôue.

« Meng Tse répondit et parla. »

Roi, quel nécessaire parler utilité aussi avoir
Ouang hô py yôue ly y yedou
humanité justice et finir.
chy y' eût y' y'.

Le deuxième mot *y* exprime ici la fin de la phrase, c'est la particule finale.

« Roi, à quoi est-il nécessaire de parler de l'utilité? Aussi moi j'ai de l'humanité et de la justice, rien de plus. »

Roi parler, comment pour avantage je (mon)
Ouang yôue hô y' ly' oû
empire grand homme parler comment pour
hoëu tà fou yôue hô y'
avantage je (mon) famille, savants multitude
ly' oû kià sâé chû

homme parler comment pour avantage je (mon)
jin yôue hô y' ly' oû
corps dessus dessous unir arracher avantage
chin ehâng hià kiâ tsching ly'
et empire en danger être.
eul kow eéy (320) y' (la particule finale)

« Si la roi parlait: Comment dois-je agir pour l'utilité de mon empire, alors diraient les grands: Comment devons-nous agir pour l'utilité de notre famille? Les savants et la populace diraient: Comment devons-nous agir pour l'utilité de notre corps? Si les supérieurs et les inférieurs s'attachent les uns aux autres l'avantage, alors l'empire est en danger. »

Meng Tseu, p. 32, lig. 6.

A gauche à droite tous ensemble dire sage
Tsô yedou kiay yôue hiên
non encore permettre (la particule finale). Tous
ouéy kô yé Tsch
grand homme tous ensemble dire sage non encore
tà fou kiay yôue hiên ouéy
permettre (la particule finale); empire homme
kô yé kôue jin
tous e semble dire sage ainsi après examine
kiay yôue hiên jên héou tsu
lui (prononc. 5^e pers.) voir sage comme (comme
tschy kiên hiên yén
un sage, yén est ici adverbe) après faire usage
jên héou yôung

(de) lui.
chy.

A gauche à droite tous ensemble dire non
Tsô yé kiay yôue pò
permettre, non entendre. Tous grand homme
kô vòe ting. Tschû ta fou
ensemble dire non permettre, non entendre,
kiay yôue pò kô yôe tlog
empire homme ensemble non permettre comme,
kôue jin kiay pò kô yén
après abandonner lui.
jên héou hû chy.

« Si les ministres assis à gauche et à droite tous ensemble disent: Cet homme est un sage, alors il n'est pas encore permis de leur ajouter foi. Si tous les grands ensemble disent: C'est un sage, il n'est pas encore permis; mais si les gens de l'empire tous ensemble disent: C'est un sage, et qu'alors, quand il a été examiné, tu vois qu'il est sage, alors sers-toi de lui.

« Si les ministres assis à gauche et à droite tous ensemble disent: Cet homme ne peut être élevé à un haut emploi, alors ne les écoute pas. Si tous les grands ensemble disent: lui ne peut être élevé à un haut emploi, alors ne les écoute pas. Mais si tous les gens de l'empire disent: Il ne peut être élevé à un haut emploi, et qu'alors, quand il a été examiné, tu vois qu'il ne peut être élevé à un haut emploi, alors abandonne-le. »

Meng Tseu, p. 56, lig. 2.

Meng Tse dire, humain ainsi honneur,
Meng Tsé yôue chy tsé (321) yôung
non humain ainsi déshonneur, maintenant lui,
pò chy tsé jô kin oû

(318) Ce mot signifie *Roi des bienfaits*.

(319) Ce mot *y* exprime primitivement employer et ne s'en sert comme d'une préposition.

(320) Le mot *eéy* signifie: tomber en ruine.

déshonneur et persévérer non humain, cela
jò cùl kù pò chy chy
comme haïr humidité et persévérer dessous
yéou ou là (522) cùl kù hià
(la particule finale).
yé.

« Meng-Tseu dit : *Quand un prince est humain, alors il se prépare de l'honneur; quand il est inhumain, il se prépare du déshonneur*, maintenant les princes haïssent le déshonneur, et ils persévèrent néanmoins dans l'inhumanité; cela est comme si quelqu'un haïssait l'humidité tout en demeurant dans un endroit bas (dans un marais). »

La langue chinoise est celle d'une population extrêmement nombreuse, et cultivée depuis des milliers d'années. Ne dites pas qu'elle soit la moins perfectionnée de toutes. Guillaume de Humboldt en avait une opinion favorable. « On ne saurait nier, » dit-il, (*sur la langue Kawi*, 339), « que la langue chinoise possède une structure très-rigoureuse, très-conséquence, tandis que les autres langues, qui n'admettent pas de flexion, tout en manifestant le désir d'y arriver, s'arrêtent en chemin. La langue chinoise marche seule sans détour. Elle est certainement moins propre à devenir l'instrument de l'esprit, que les langues sanskritiques et sémitiques. Mais malgré sa pauvreté, qui consiste dans le défaut à peu près complet d'expressions phonétiques ou acoustiques pour les relations grammaticales, elle est une rude gymnastique appliquée à l'esprit. Je ne crains pas de paraître amateur de paradoxes, en disant que c'est cette absence grammaticale qui augmente la sagacité de la nation. » Sans adopter entièrement le mépris que Guillaume de Humboldt éprouve pour les langues nombreuses qui se tiennent au milieu entre la classe monosyllabique et la classe à flexion, nous avouons cependant que dans la classe agglémérante, la relation s'exprime d'une manière un peu grossière, qui efface quelquefois le mot de signification.

CHINOIS. Origine ou point de départ de cette nation. Voy. l'introduction, § IV. — Considérations sur leur langue, *ibid.* — Est-elle monosyllabique, Voy. MONOSYLLABIQUE.

CHIPPEWAYS. Voy. LENNAPE.

CHIKUITOS, langue de la région péruvienne (Amérique méridionale), parlée par les *Naquiankeis* (hommes) plus connus sous le nom de *chiquitos*. — Ils occupent la plus grande partie de la vaste province de Chiquitos. Cet idiome est doux et harmonieux, quoiqu'il ait quelques sons gutturaux et du nez; il est très-riche surtout, pour exprimer les différents rapports des objets entre eux; par exemple : pour exprimer la hauteur d'un arbre on emploie le mot *petacircis*; et ceux de *itacircis* et *quisuriquis*, lorsqu'en parle de la hauteur d'une tour et de celle d'une maison. Il dis-

tingue aussi de cette manière les différences des états de la vie journalière et les nuances des affections de l'âme. La langue des hommes diffère en plusieurs mots, phrases et flexions de celle des femmes; et les hommes se servent aussi de ce langage des femmes, lorsqu'ils veulent s'adresser à Dieu, aux anges, et aux hommes d'une condition supérieure, ou bien à ceux auxquels ils veulent témoigner du respect. Il nous semble qu'on pourrait le comparer au basakrama des Javanais et autres idiomes des nations malaises. Malgré cette richesse extraordinaire de mots et de styles, le chiquitos n'a pas de verbe substantif; sa déclinaison se fait à l'aide des prépositions, et non par flexion, et il a emprunté à l'espagnol ses noms de nombre. Le chiquitos était parlé autrefois en quatre dialectes principaux par un grand nombre de tribus. Deux de ces dialectes, le *penoqui* et le *manazi*, se sont déjà éteints; le *tuo* est encore parlé par plusieurs tribus nommées *Tao*, *Boro*, *Tablica*, *Tanepica*, *Xuheteca*, *Zamanuca*, *Bazoroca*, *Punazica*, *Quibécica*, *Pequica*, *Boeca*, *Tubacia*, *Aruporeca* et une partie des *Piococa*; le *Piucoco* est parlé par les *Piñoca*, les *Quimeca*, les *Guapaca*, les *Quitaxica*, les *Poxisoca*, les *Motagaca*, les *Zamaquica*, les *Taumtoca* et le reste des *Piococa*. Une grande partie de ces tribus ont déjà embrassé le christianisme, et sont soumises aux Espagnols.

CHOCHONA, MAZATECA, MIXO, CHINANTECA, langues parlées par autant de nations dans l'Oaxaca (Mexique).

CHOL. — Langue américaine de la région de Guatemala, parlée par les *Choles* ou *Chol*, nation indépendante et assez nombreuse, qui habite sur les confins du Yucatan et de la province de Verapaz. Une partie de ce peuple, après avoir été convertie en 1676, abandonna les missions, et se retira dans les montagnes. C'est sur le territoire où l'on parle cette langue, ou non loin, qu'on trouve encore plusieurs antiquités de la plus grande importance. Voici de quelle manière s'exprime à leur égard le colonel Juarras dans son intéressant ouvrage sur Guatemala : « Ce grand cirque (le circo maximo de Copan) était une place de forme circulaire, entourée de pyramides de pierres fort bien cannelées, d'environ 6 à 7 varas de hauteur. Au pied de ces pyramides se trouvent des figures d'hommes et de femmes de taille colossale, parfaitement ciselées, et conservant encore les couleurs dont on les avait peintes. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces hommes et ces femmes sont tous vêtus à la castillane. Au milieu de la place, sur des gradins, on voit l'autel des sacrifices. Don Francisco de Fuentes, chroniqueur de ce pays, rapporte qu'à peu de distance du cirque se trouve également un portique de pierre, sur les colonnes duquel est représenté un homme vêtu ainsi que ceux du cirque, à la castil-

(522) Un fleuve, humecteur. (Dictionnaire de Glémons.) D'après Saint-Julien, ce mot signifie humidité.

lane, avec des hauts-de-chausses, le con-
veloppé d'une étoffe jaune, l'épée, le bon-
net et le manteau court. En entrant par ce
portique, on admire de très-belles pyrami-
des de pierre, très-grosses et très-élevées,
d'où descend un hamac, dans lequel sont
placées deux figures humaines des deux
sexes, vêtues à l'indienne. Mais ce qui est
étonnant dans cette construction, c'est que,
malgré sa grandeur, on n'y voit ni point de
jonction, ni soudure. A peu de distance de
ce hamac se trouve la caverne de la Tibulca,
qui paraît être un temple fort vaste, creusé
au pied d'une montagne, et orné de colon-
nes avec leurs bases, socles, chapiteaux et
couronnements, le tout parfaitement con-
forme aux principes de l'architecture. On
voit sur les côtés un grand nombre de fenê-
tres en pierre, travaillées à très-grands frais;
ce qui peut convaincre que, dans les temps
anciens, le commerce et d'autres communi-
cations ont uni les habitants des deux mon-
des. »

M. de Waldeck (1838) a fait remarquer les
ressemblances qui existent entre le mage
et le chol.

CHRETIENS DE SAINT-THOMAS. Voy. SY-
RIACQUE.

CHRETIENS DE SAINT-JEAN. Voy. SY-
RIACQUE.

CHRONOLOGIE DES ASSYRIENS ET DES
BABYLONIENS. Voy. CUNÉIFORMES.

CIMBRES. Voy. CELTIQUES.

CIMBRIQUE. Voy. SAXONNE.

CIMMERII. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

CINGALAISE. — Langue de l'Inde, dé-
rivée du sanskrit, parlée dans la plus grande
partie de l'île de Ceylan, qui dépend des
Anglais. L'idiome cingalais est riche, éner-
gique et harmonieux; sa construction, quoi-
que très-compiquée, est toujours régulière.
Les substantifs y ont trois genres, deux nom-
bres et six cas; les adjectifs y sont indécli-
nables; le comparatif et le superlatif s'y
font, comme en français, à l'aide de parti-
cules. La conjugaison est assez complète. Le
cingalais a un alphabet particulier composé
de 48 lettres, outre 480 signes pour exprimer
autant d'abréviations de syllabes. Sa
littérature est très-pauvre, à la poésie près.
Ses principaux dialectes sont: le *candy* ou *manga-
la*, parlé dans l'intérieur de l'île; c'est le
plus harmonieux et le plus poli; il était parlé
à la cour de Candy; le *singhala*, parlé le
long des côtes, et particulièrement dans les
environs de Colombo; c'est celui qui abonde
le plus en mots étrangers, tels que malais,
tamoules, malabares, etc., etc. L'île de Cey-
lan, si célèbre dans tout l'Orient sous le
nom arabe de *Serendib* et sanskrit de
Lanka, est un des sièges principaux et plus
anciens du bouddhisme; son Hamalel, si
connu sous le nom de Pic d'Adam, est visité
tous les ans par un grand nombre de pieux
bouddhistes.

CING-NATIONS. Voy. MONAWK.

CIRCASSIENS. Voy. TCHERKASSES.

CIVILISATION. Dans la théorie histori-

que du XVIII^e siècle, l'homme primitif avait
longtemps vécu dans un état de nature, qui
ne s'élevait guère au-dessus de l'animalité.
Peu à peu cependant le langage s'était for-
mé, des familles s'étaient établies, et la so-
ciété avait commencé: c'est l'âge de la sau-
vagerie ou de la barbarie. Les peuplades
sont nomades; elles vivent du produit de la
chasse ou de la pêche, et y joignent plus
tard celui des troupeaux; puis le progrès
continue, et aux peuples chasseurs, pé-
cheurs, pasteurs, succèdent des peuples agri-
culteurs qui se fixent sur le sol et se le par-
tagent: c'est l'aurore d'une nouvelle époque.
Bientôt des villes sont fondées; les facultés
humaines s'y fécondent et s'y développent
par la sociabilité; les gouvernements se
régularisent; les mœurs s'adouccissent; la
science naît; dès lors règne la civilisation.

Ce mot avait donc, dans cette théorie, un
sens assez déterminé; on l'opposait à celui
de barbarie. C'étaient deux termes contra-
dictoires qui se définissaient l'un par l'autre,
dont l'un désigne le premier état par où
avaient passé les sociétés humaines, et l'autre
l'état meilleur où elles s'étaient naturelle-
ment élevées.

Aujourd'hui cette théorie est tombée, on
sait que l'humanité n'a pas débuté par l'état
de nature, et que le sauvagerie n'est pas la
première époque de l'histoire. L'homme n'a
pas été abandonné à lui-même sur la terre
où il venait d'être jeté et d'où il aurait bien-
tôt disparu; mais, après avoir créé le pre-
mier couple, Dieu créa aussi la première
société, et, par la révélation de la parole,
par l'enseignement des vérités fondamen-
tales de la religion et de la morale, par
l'institution du mariage, fonda la première
civilisation dont toutes les autres sont sor-
ties, et à laquelle se rattachent tous les
peuples, les sauvages et les barbares comme
les civilisés.

On ne peut donc plus aujourd'hui opposer
d'une manière absolue la civilisation à la
barbarie; c'est une nomenclature qui est
devenue fautive depuis qu'a disparu le sys-
tème pour lequel elle avait été faite; et cela
est si vrai, que le sens du mot *civilisation* a
déjà changé. On dit, en effet, communé-
ment: la civilisation germaine, la civilisa-
tion patriarcale, quoique les Germains et les
patriarches n'aient pas été civilisés, suivant
l'ancienne acception du mot.

Cette ancienne acception n'a pas disparu,
il est vrai, de notre langue la plus moderne.
Qu'il s'agisse, par exemple, d'un peuple
naïf, mobile, impétueux, on dira qu'il est
barbare, qu'il est jeune, tandis qu'on appe-
lera civilisé le peuple plus raisonnable et
plus discipliné, qui maîtrisera davantage ses
instincts. D'après cela, le mot *civilisation*
devrait désigner plus particulièrement l'é-
poque de la maturité des nations, mais en
fait il s'applique presque indifféremment à
tous les peuples, quel que soit le degré de
leur culture, pour exprimer leur état so-
cial, car il n'a pas d'autre signification. Qu'il

s'emploie seul et ait un sens philosophique, ou qu'il soit suivi d'un adjectif qui le détermine et prenne alors un sens historique, c'est toujours un terme général, sous lequel on comprend également les croyances religieuses, les institutions civiles et politiques, les mœurs, l'industrie, le développement littéraire et scientifique; en un mot, toutes les manifestations de la vie sociale.

Or, il y a eu sur la terre plusieurs degrés de civilisation, et il y a encore de nos jours bien des peuples qui sont étrangers les uns aux autres par leurs idées et les coutumes. Comment comparer et juger ces civilisations diverses? Comment les classer? Y a-t-il entre elles un rapport de croissance, de sorte qu'on puisse dresser une série des plus imparfaites aux plus parfaites? Y en a-t-il une qui l'emporte sur toutes les autres et qui doive être regardée comme le modèle à suivre? Ce sont les questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

La religion fournit le meilleur moyen de classer les peuples et d'établir de grandes familles entre lesquelles ils se partagent naturellement. Tant qu'en histoire naturelle on n'a employé que des méthodes artificielles de classification, on a réuni dans les mêmes groupes des êtres très-différents; on tomberait dans un inconvénient semblable en groupant les peuples d'après des analogies secondaires, telles que le développement de l'industrie ou la forme du gouvernement: il faut s'attacher à un caractère plus important et plus général, c'est-à-dire à la religion. Celle-ci, sans doute, n'est pas la civilisation, puisque des peuples peuvent professer la même religion et différer sur presque tout le reste; mais si elle n'est pas la civilisation, elle en est le principe. C'est d'elle, c'est des devoirs qu'elle impose, du but qu'elle assigne à la vie humaine, des rapports qu'elle établit par les enseignements entre les sexes, entre les classes, entre les peuples, c'est de sa doctrine morale, en un mot, que découlent, plus que de toute autre source, les institutions et les mœurs; si elle se plie à des formes sociales et politiques très-opposées, c'est pour les modifier toutes en les imprégnant de son esprit et les soumettre à une règle commune.

Les diverses civilisations doivent donc d'abord être groupées d'après leurs principes, c'est-à-dire d'après la religion, d'où elles sortent: mais cette classification est trop générale pour être suffisante; allons plus loin.

Quand une doctrine nouvelle s'implante dans un pays, elle y trouve des lois et des coutumes qui sont nées dans une autre atmosphère morale et qui sont trop enracinées pour être facilement détruites; elle les accepte donc, non pas comme un bien, mais comme une nécessité, et, par une action continue et prolongée, elle travaille à les transformer pour les pénétrer de sa propre vie: c'est ainsi que le christianisme a transformé les lois et les coutumes tant des Ro-

maines que des Germains; or, cette transformation, qui dure pendant des siècles et qui s'étend à toutes les directions de la vie sociale, est plus ou moins avancée, plus ou moins complète, et, en ce sens, on dit justement que tel peuple est plus civilisé que tel autre.

Mais pour établir ainsi une gradation entre les peuples, on peut se placer à des points de vue divers: un artiste se préoccupera surtout des monuments qu'aura élevés une nation, et un littérateur des écrits qu'elle aura laissés, tandis qu'un économiste s'informerait de sa richesse et un juriconsulte de ses lois; évidemment ces éléments doivent tous entrer dans l'appréciation générale d'une civilisation; mais lequel d'entre eux doit être, surtout, pris en considération? Ce ne sera pas, à notre sens, l'élément artistique et littéraire, malgré son importance réelle, ni même l'élément scientifique: la science, en effet, ne meurt pas; elle passe de génération en génération, et chaque époque en sait toujours plus que l'époque précédente. Nous ne prendrons pas, non plus, le chiffre de la production pour la mesure de la civilisation; il serait trop impie de juger les peuples comme on juge les machines par les résultats du travail et la quantité du produit.

Il ne faut pas oublier l'étymologie du mot civilisation, dont la racine est *civitas*; la véritable civilisation, c'est celle qui organise la cité, qui établit l'État sur la base de la justice, qui assure aux citoyens la jouissance des biens terrestres et celle plus précieuse encore de leurs droits sociaux; hors de là, il n'y a qu'une civilisation fautive et trompeuse. La perfection morale des individus elle-même ne serait pas une bonne mesure pour comparer les sociétés, sans quoi telle petite île de l'Océanie, récemment convertie au christianisme, devrait l'emporter sur la France et l'Angleterre. Les institutions civiles et politiques, la hiérarchie sociale, les lois qui régissent la famille, le mode de distribution des produits entre les diverses classes, voilà les vraies marques de la civilisation, les sûrs indices qui permettent de la juger et de dresser la série des progrès sociaux.

En résultat, donc, distinguer les civilisations d'après les principes moraux enseignés par les religions, et dans la sein de chaque civilisation, établir des divisions secondaires, suivant le degré d'avancement dans la réalisation de ces principes, telle est la seule méthode qui nous paraisse donner une classification raisonnable en ces matières.

On doit comprendre combien serait vaine et stérile toute comparaison directe établie entre des peuples qui appartiennent à des civilisations opposées. A quoi bon tenter un parallèle entre les Indous et les Français, quand il y a entre eux un antagonisme constant, qui ne permet pas de les juger par les mêmes règles et qui les empêchera toujours d'arriver à des résultats semblables;

quand ils n'ont pas les mêmes idées du bien et du mal; quand ils n'attachent pas le même sens au mot de justice? Le type de la civilisation n'est pas un produit de notre raison ni une découverte de la philosophie: l'histoire nous montre comment il a varié selon les doctrines; il n'était pas pour les Grecs ce qu'il est pour nous; c'est des notions morales posées par la religion qu'il découle. Si Platon renaissait chrétien, il changerait les bases de sa république imaginaire; il n'y détruirait pas l'esclavage.

Il résulte de là que les civilisations opposées ne peuvent être comparées fructueusement que dans leurs principes, c'est-à-dire dans la morale religieuse qui les a engendrées, et qu'on ne peut les mesurer et leur assigner des rangs que par ce moyen. Nous ne pouvons exposer ici avec détails comment les civilisations se sont succédé sur la terre; nous nous contenterons d'indiquer la solution que nous donnons à cette question qui est capitale dans la science de l'histoire.

Il n'y a pas eu autant de civilisations qu'on le croirait au premier coup d'œil; les systèmes sociaux des différents peuples se rapportent tous à quelques types communs qu'on retrouve dans tous les lieux et dont la continuelle répétition est une des grandes preuves de l'unité d'origine de l'espèce humaine.

En remontant jusqu'aux premiers âges, on trouve des familles et des tribus qui se dispersent sur la terre pour la peupler, et dans le sein desquelles le seul lien social est une parenté commune. C'est à ces sociétés qui paraissent avoir occupé la surface presque entière du globe, et dont on voit encore de nombreux exemplaires en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie, que les historiens ont surtout donné le nom de barbares. Le principe moral reçu chez ces peuples est l'amour des hommes d'un même sang contre tous les hommes d'un autre sang; chaque peuplade se vante de son origine divine et se croit appelée à dominer toutes les autres; la société n'est qu'une famille étendue. Tel fut le principe de la première civilisation, dont les caractères sont assez tranchés pour qu'on la reconnaisse aisément. Il n'en est malheureusement pas de même pour celles qui suivirent: alors les peuples naurent plus isolés et dispersés par petits groupes; de grands empires furent fondés, où des populations étrangères étoient unies sous une même domination, et une civilisation nouvelle naquit, dont on trouve les principaux monuments dans les Indes, en Egypte, en Perse et en Assyrie. Le régime ordinaire de ces sociétés est celui des castes; le cercle social s'est étendu, mais les diverses fractions du peuple ne sont pas fondues ensemble; elles restent séparées par un abîme que la religion creuse elle-même en assignant à chacune une origine différente. Dans l'état antérieur, les races vivaient à part; elles sont maintenant juxtaposées plutôt qu'unies, et

il n'y a pas eu d'autre organisation que celle de l'inégalité.

C'est à ces sociétés, mais par une parenté lointaine et à travers bien des influences étrangères, que se rattachent les cités du monde occidental, qui ont abouti à la civilisation gréco-romaine et ont préparé le terrain au christianisme. Ici les castes ont été abolies; tout le vieux moule du monde oriental a été brisé par l'anarchie, et l'influence religieuse, en s'amoindrisant, a laissé la première place aux intérêts politiques. Mais l'inégalité des diverses races humaines continue à être acceptée par les peuples; les hommes libres et les esclaves sont en présence les uns des autres, et la philosophie, ne sortant pas du cercle tracé par les anciens dogmes, justifie et légitime l'esclavage qu'elle fait dériver de la nature.

En résumé, toutes les civilisations antérieures à Jésus-Christ se ressemblent donc en ceci, qu'elles nient l'égalité originelle des hommes, et les Juifs eux-mêmes, qui avaient le dépôt des vérités morales et religieuses, n'admettaient cette égalité qu'avec des restrictions qui la rendaient stérile: or le fondement de notre morale religieuse est la fraternité de tous les hommes créés par le même Dieu, descendant du même père, doués d'âmes égales, membres dispersés d'une même famille; c'est là la barrière infranchissable qui s'élève entre les civilisations antiques et notre civilisation moderne, dont la source est dans l'Evangile et dont tous les progrès ont consisté à faire progressivement passer le grand dogme de la fraternité religieuse de l'Eglise, où il était enseigné, dans l'Etat, qui l'applique et le réalise.

Telle est la suite des principes de civilisation qui ont régné et règnent encore parmi les hommes. Si nous ne parlons pas du mahométisme, c'est qu'il n'est qu'une hérésie du christianisme, qu'il a souillé en y introduisant la sensualité et la fatalité. — Voy. la note XI à la fin du volume.

CIVILISATION DE LA HAUTE ASIE, réédition. Voy. TARTARES.

CIVILISATION, d'après M. Guizot et G. de Humboldt. — Voy. note XI à la fin du volume.

CLAQUEMENT DE LANGUE EN PARLANT. Voy. HOTTENTOTS.

CLAUDE (L'EMPEREUR), compose vingt livres sur les antiquités étrusques. Voy. ETRUSQUES.

CLIMAT de l'Afrique australe. Voy. AFRIQUE AUSTRALE. — De la Japonie. Voy. JAPON.

COCHIMI-LAYMONA. — Famille de langues de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, ainsi appelée des noms des deux nations principales qui la composent. Cette famille comprend cinq langues, considérées à tort comme autant de dialectes d'un même idiome; elles sont parlées dans des missions, qui, quoique très-peu nombreuses, occupent la plus grande partie de la péninsule au nord du territoire des langues wat-

eures. Les deux suivantes sont les plus connues et les plus importantes.

1° *COCHIMI PROPRE*, parlée dans la mission de S. XAVIERO.

2° *LAYMONA*, parlée dans les environs de Loreto.

COERE. Voy. ARGYLLA.

COLOMBIE. Voy. MISSOURI-COLOMBIENNE.

COLOMBIENNE. — Famille de langues américaines de la région Missouri-Colombienne, qui comprend les langues parlées dans le bassin de la Colombia et l'extrémité supérieure de celui du Missouri. Ces langues sont les suivantes.

1° *COLOMBIENNE SUPÉRIEURE*, parlée en différents dialectes par tous les peuples qui demeurent le long de la Colombia et de ses affluents au-dessus des Grandes-Cascades (Great Falls), et parmi lesquels les suivants nous paraissent être les principaux : les *Eneshur*, qui demeurent sur la Colombia près des Grandes-Cascades et au-dessus des Echeloots; les *Tushpaw*, peuple nombreux, qui vit près des sources du Missouri et de la Colombia et s'étend même plus bas que cette dernière, et auquel appartient la peuplade *Ootlashoots*, si remarquable par la fréquence des sons gutturaux de son langage, qui, au dire de M. Lewis, ressemble au cri des poules ou à ceux des perroquets; les *Chopunnish* ou *Nex-Perce* (Pierced-Nose), qui vivent sur le Koonkoonkee, affluent droit du Lewis ou Snake, et sur ce même Snake, branche de la Colombia; les *Sokulks*, qui résident sur la Colombia, unis à une partie des *Chinnapum*, dont la masse de la nation vit à l'ouest sur un affluent droit de la Colombia; les *Wahkoppum*, qui habitent sur la rive gauche de la Colombia.

2° *COLOMBIENNE INFÉRIEURE*, parlée en différents dialectes par tous les peuples qui demeurent sur la Colombia et ses affluents au-dessous des Grandes-Cascades, et parmi lesquels les suivants paraissent être les principaux : les *Echeloots*, voisins de *Eneshur*; les *Skilloots*, à la droite de la Colombia; leur dialecte s'éloigne plus que celui des autres de la langue générale; les *Wahkiacum*, les *Cathlamahs* et les *Chinnooks*, qui demeurent sur la rive droite, et les *Clatsops*, sur la gauche de la Colombia, tous quatre non loin de son embouchure, et différant si peu les uns des autres, qu'on pourrait les considérer comme un seul et même peuple; les *Chilts*, qui vivent au nord de la Colombia au-dessous du Point Lewis.

3° *MULTNOMAH*, par les *Multnomahs*, nation nombreuse, dont la tribu principale vit dans l'île Wappatoz située au confluent du Multnomah avec la Colombia, et à laquelle appartiennent les *Cathlacumup*, les *Cathlamah-quiak* et les *Cathlacomatup*, qui demeurent entre la Colombia et le Multnomah; les *Clannahminamum* et les *Clahnaquah* qui résident sur l'île Wappatoz; les *Quathlapottis* à la droite de la Colombia, et plus haut sur le même fleuve les *Shotos*; les *Cathlahaws* établis plus bas et dans un village de l'île

du Daim ou Deer; enfin, les *Clackamas* vivent en 11 villages sur les rives de Clackamas, affluent droit du Multnomah.

4° *SHAHALA*, par les *Shahala*, nation assez nombreuse, divisée en plusieurs peuplades, dont celle nommée *Shahala* paraît être la principale; elle résida à la droite de la Colombia au-dessous de l'embouchure du Canoe; les autres sont les *Tchuhus*, les *Wah-cllelahs*, les *Clahcllelahs* et les *Neerchokioos*.

5° *SERPENT*, par les *Serpent* (Snake des Anglais), nommés aussi *Alliatan* ou *Alyutans* et *Shoshonees*, dénominations vagues données par les Anglais et les Anglo-Américains à plusieurs tribus qui habitent sur tous les affluents méridionaux de la Colombia, principalement le Lewis ou Snake et le Multnomah et le pays intermédiaire, et lesquelles s'étendent le long des monts Stony ou Rocky depuis les sources du Missouri jusqu'à celles du Rio Norte, s'avancant même quelquefois surtout vers le sud à l'orient de ces mêmes montagnes. Outre les *Shoshonees* proprement dits, dont une partie habite près des sources du Missouri, les tribus principales paraissent être les *Townahiocks* et les *Chilluckittequaws*.

On peut dire en général que la plupart des peuples compris dans cette famille ont des mœurs douces, habitent dans de vastes cabanes assez bien construites, et vivent presque exclusivement de poissons et de racines. Presque tous ont l'usage d'aplatir extraordinairement les têtes de leurs enfants, ce qui leur a valu la dénomination générale de *Têtes-Plates* ou *Flat-Heads*. Les *Shoshonees*, les *Chopunnish*, les *Sokulks*, les *Echeloots*, les *Eneshurs* et les *Chilluckittequaws*, sont bons cavaliers, et les trois premiers possèdent même un grand nombre de ces utiles animaux. Les langues de ces peuples paraissent en général être chargées d'aspirations, de sons gutturaux et d'intonations extraordinaires.

COLONIES GRECQUES. Voy. PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

COMMERCE des Juifs et des Phéniciens avec l'Inde. Voy. SANSKRIT; — avec les Grecs, *ibid.*

COMPRÉHENSION CHEZ L'ENFANT. Voy. l'Essai, § 1.

CONDILLAC, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

CONGO (FAMILLE), appartenant au groupe de langues de l'Afrique australe. — On y a classé les langues suivantes dont plusieurs sont douteuses :

1° *LOANGO*, parlée dans plusieurs dialectes très-peu différents dans les royaumes de Yumbo ou Ma-Joumba, de Loango, de Kakongo ou Malemba, d'Angoy, N'gujo ou Cabinde, et dans d'autres petits États. Les dialectes de *Loango* et de *Kakongo* n'ont pas les sons correspondant aux lettres *h*, *r* et *x* des alphabets européens; les sons correspondant aux voyelles *a* et *o* sont ceux dont l'emploi est le plus fréquent, et qui terminent la plu-

pert des mots. Cet idiome manque presque entièrement de conjonctions (323).

2° CAMBA, par les *Camba*, nation qui, selon Oldendorp, demeure près du royaume de Loango et non loin de la province Sudi, appartenant à celui de Congo.

3° ANZICO, par les *Anzico* de Dapper, nommés aussi *Mokokko*. Cette nation, qu'on représente comme assez industrielle, commerçante et polie, paraît demeurer au nord-est des peuples de Loango entre les peuplades que Bowdich nous a fait connaître sur la côte de Gabon et les *Mohena-mongi* à l'est. Peut-être ces Anzico sont identiques aux *Grands-Angoka* de Battel et aux *Ntaka* de Proyar.

4° CONGO, parlée en plusieurs dialectes très-peu différents dans le royaume de Congo, dont la domination, qui s'étendait dans le xv^e siècle sur presque tous les pays compris entre le cap Lopez et le cap Negro, est resserrée actuellement entre le Zaïre ou Congo et le Denda. Tous les dialectes congo sont extrêmement doux, quoique peu sonores.

5° BUNDA ou ANGOLA, parlée en trois dialectes principaux, savoir : l'*angola*, par les *Angolas* ou *Angolains*, dans le royaume d'Angola dépendant des Portugais; le *mahunga*, par les *Mahunga*, qui demeurent le long du Loango ou Mocongo, qui est le Zaïre ou Congo de nos cartes; et le *cassange*, par les *Cassange*, plus connus sous les noms de *Jagas*, *Gingas* ou *Agas*, qui demeurent à l'est des *Mahunga* et à l'ouest des *Molua*. Cette nation, que les Portugais nous présentent aujourd'hui comme paisible, et avec laquelle ils entretiennent des relations commerciales, est identique à ces terribles *Jagas*, que Battel nous a peints avec de si horribles couleurs, et qui, sous leur fameux *Zimbo* et leur cruelle et célèbre *Ginga* ou *Temba-Ndamba*, furent la terreur de toute l'Afrique australe, lorsque dans le xvi^e siècle ils s'étendirent d'une côte à l'autre, répandant partout la désolation et la mort. Le *bunda* est très-doux, et, à l'exception des adverbess interrogatifs, aucun mot n'y finit en consonne. Cet idiome emploie très-rarement le verbe substantif, et est très-riche en prépositions, adverbess et conjonctions.

6° BENGUELA, parlée en différents dialectes dans le royaume de Benguela, qui appartient aux Portugais, et dans le pays de

Quisamas, qui s'étend au sud du *Comiza* entre ce fleuve et le *Longa*. Il paraît que le langage, parlé dans les pays de *Dumbo* et d'*Ayila* au sud du fort *Caconda*, est un dialecte de cette langue.

7° MANDONGO, par les *Mandongo*, nation nombreuse, qui paraît vivre dans l'intérieur du Benguela, et qui, selon Oldendorp, serait divisée en trois branches principales, nommées *Colambo*, *Cando* et *Bongolo*, gouvernées par trois chefs reconnaissant la suzeraineté d'un autre encore plus puissant.

8° MOLUA, par les *Molua*, nation puissante, assez civilisée et industrielle, qui demeure à l'est des *Cassange* et au nord-nord-ouest du *Monomotapa*, et dont le vaste territoire est beaucoup plus près de la côte de Mozambique que de celle du Congo. Le roi et la reine, qui ont le titre de *muata*, vivent dans deux capitales différentes, et ne se voient que dans certains jours de l'année.

Les idiomes loango, congo et bunda offrent, dans leurs grammaires, la singulière analogie commune à plusieurs langues de l'Amérique d'avoir les déclinaisons difficiles et imparfaites, tandis qu'elles possèdent de grandes ressources pour varier les temps des verbes et pour en modifier de plusieurs manières la signification, moyennant des préfixes au lieu des terminaisons ou inflexions. Il faut remarquer aussi que les langues de cette famille diffèrent très-peu entre elles, et que, d'après l'observation faite récemment par les savants philologues *Marsden* et *Malte-Brun*, elles présentent une assez grande affinité avec les idiomes de la famille café, et notamment avec celui parlé sur la côte de Mozambique, qui en est séparée par 30 degrés de longitude.

CONGO. — Voy. note II, 3^e question, à la fin du volume.

CONJUGAISON LENNAPPE, ALGONQUINE, etc. Voy. LENNAPPE.

CONSONNES. — Le premier élément de la parole c'est la voyelle, le second c'est la consonne ou articulation qui se forme par le contact d'une des parties de la bouche. Moins mobile, moins fugitive que la voyelle, elle porte en elle un type indélébile qui ne peut se modifier que d'après certaines lois fondées sur les organes qui la produisent. Ces organes de fonctions diverses sont le gosier, les dents et les lèvres qui, avec le concours de la langue,

(323) Pour distinguer les genres, on ajoute ces mots *bakala*, mâle, ou *kenta*, femelle; ex. *u-zonou bakala* (coq); *u-zonou kenta* (poule). Les prénoms personnels du verbe : *je*, *tu*, etc., se rendent par *i*, *au*, *ka*, *lou*, *lan*, *ba*. — Les verbes ont tous les temps de la langue française, et plusieurs encore que celle-ci n'a pas. *I-lia*, j'ai mangé, dans un temps indéterminé; *i-hiti*, j'ai mangé il y a peu de temps; *i-diti*, j'ai mangé il y a longtemps; *ia-lia*, j'ai mangé il y a très-longtemps. Il est à remarquer que cette langue d'un peuple que nous traitons de sauvage présente, sous ce dernier rapport, la plus grande analogie avec la langue du peuple le plus civilisé de l'antiquité, avec celle des Grecs, qui expriment aussi les différentes nuances du passé par plusieurs préterites, etc. Chaque verbe simple a plusieurs

modes que nous ne pouvons rendre que par des périphrases; ex. : *sala*, travailler; *salida*, faciliter le travail; *anlala*, travailler avec quelqu'un; *salila*, faire travailler au profit de quelqu'un; *asila*, aider quelqu'un à travailler; *salunga*, être dans l'habitude de travailler; *salisiana*, travailler les uns pour les autres; *salungana*, être propre au travail. Il y a quelque chose d'analogue en hébreu, dans les significations différentes que donnent au verbe actif les modes désignés par *hiphal*, *niphal*, *piel*, *haphal*, *hitpael*. Le *muanga* manque du verbe *être*, comme les langues sémitiques manquent des verbes *être* et *avoir*.

Le système décimal est en usage chez ce peuple; ainsi les dix doigts des mains sont le premier *aboua* des hommes.

forment comme les trois touches de l'instrument vocal.

L'air sonore soumis à leur influence se transforme en trois classes de consonnes, les *gutturales*, les *dentales* et les *labiales*, qui sont fortes, faibles ou liquides suivant leur degré d'intensité, sourdes, sifflantes, nasales ou linguales selon que le souffle se comprime et s'arrête, s'aspire et s'échappe, se reboule ou vibre dans la prononciation, ce qui constitue autant d'ordres divers. Les *sourdes* doivent être considérées comme les consonnes fondamentales de chaque classe, tandis que les *sifflantes*, les *nasales* et les *linguales*, que nous réunirons sous le nom de demi-consonnes, sont des articulations plus molles et plus légères qui conduisent insensiblement aux voyelles. Le sifflement ou aspiration s'étend également aux trois classes ainsi que la nasalité, tandis que le lingualisme vient se placer entre elles sans appartenir proprement à aucune. Voici le tableau général des consonnes rangées suivant leur affinité.

	CONSONNES SIMPLES.		
	Gutturales.	Dentales.	Labiales.
Sifflantes....	h ¹ ch ² j ³ z ¹¹ th ¹² x ¹³	sh ¹⁴ s ¹⁵	w ¹⁶ v ¹⁷
Sourdes.....	k ⁴ c ⁵ q ⁶ g ⁷	t ⁸ d ⁹	p ¹⁰ b ¹⁸
Nasales.....	gn ¹⁹	tn ²⁰	mn ²¹
Linguales....	r ²² l ²³		j ²⁴

Classement et Prononciation.

1, y, sifflante liquide aiguë (i articulé), dans *ayons*.

2, 3, A, A, sifflante aspirée, faible dans *Anno*, forte dans l'allemand *heid*.

4, 5, ch, ch, sifflante gutturale, faible dans l'alt. *ich*, forte dans l'all. *buch*.

6, 7, j, ch, sifflante palatale, faible dans *four*, forte dans *chose*.

8, 9, g, k, sourde gutturale, faible dans *garde*, forte dans *cœur*.

10, gn, naso-gutturale dans *ligne*.

11, 12, z, s, sifflante pure, faible dans *zèle*, forte dans *saint*.

13, 14, th, th, sifflante dentale, faible dans l'anglais *that*, forte dans l'anglais *thick*.

15, 16, z', s', sifflante cérébrale, faible dans l'arabe *za*, forte dans l'arabe *rad*.

17, 18, d, t, sourde dentale, faible dans *doigt*, forte dans *tuile*.

19, n, naso-dentale, dans *neuf*.

20, n, nasale pure, dans *an*, *in*, *on*, *un*.

21, w, sifflante liquide grave (ou articulé), dans *oui*.

22, 23, v, f, sifflante labiale, faible dans *vin*, forte dans *faire*.

24, 25, b, p, sourde labiale, faible dans *boire*, forte dans *pas*.

26, m, naso-labiale, dans *mois*.

27, 28, r, r, linguale pure, ordinaire dans *rat*, liquide dans l'angl. *warm*.

29, 30, l, l, linguale molle, ordinaire dans *loi*, liquide dans l'angl. *bottle*.

Ces trente sons, tous également simples, c'est-à-dire produits par un seul contact malgré leur représentation compliquée, constituent les articulations vraiment distinctes et positives. Quant aux valeurs intermédiaires, telles que les consonnes dures ou emphatiques et diverses aspirations orientales, on ne doit les considérer que comme des variétés plus ou moins rapprochées qui, pour la prononciation comme pour le sens, se rattachent toujours à une espèce principale à laquelle on les ramène aisément.

Les consonnes formant comme le contour des syllabes que les voyelles ne font que nuancer, sont, par ce motif, beaucoup plus importantes dans la structure et la comparaison des mots, dont la phonétique se détermine surtout par les divisions primitives que nous venons de signaler, et qui, fondées sur la nature même, sont soumises à peu d'exceptions. On doit toutefois remarquer qu'en étymologie les consonnes sourdes ou contacts, éléments constitutifs de la racine, ont plus de poids que les demi-consonnes ou assonances qui, plus flexibles et plus variables, servent ordinairement d'initiales ou de finales dans les divers degrés de dérivation. On doit remarquer encore que, dans les modifications d'une même syllabe, les consonnes respectives de chaque classe peuvent quelquefois s'échanger entre elles, sans que l'essence et la valeur du mot en soient aucunement altérées.

CONSONNES MIXTES.

Outre les consonnes redoublées qui, comme les voyelles longues, sont homogènes avec leurs simples et ne font que prolonger la durée du son, il existe, dans toutes les langues, des articulations mixtes correspondant aux diphtongues, et consistant comme elles en deux sons distincts prononcés d'une seule émission de voix. Comme rien n'est arbitraire dans la nature, ces sons complexes, fondés sur le mécanisme de la parole, résultent de la rencontre et de la fusion spontanée des consonnes simples les plus analogues entre elles. La première de ces combinaisons, fort usitées dans les anciens idiomes, mais presque entièrement effacée dans les langues plus douces de l'Europe actuelle, est celle que produit l'aspiration placée après les sourdes et devant les nasales et les linguales.

gh	dh	bh
kh	th	ph

hn	hm
hr	hl

Une autre fusion, beaucoup plus commune, puisqu'elle n'a jamais cessé d'être usitée, est celle de la sifflante pure placée devant les fortes, les nasales et les linguales auxquelles elle s'unit dans les combinaisons suivantes :

sch	sth	sf
sk	st	sp
sn	sn	
sr	sl	

La nasale s'unit aux sillantes et aux sourdes, et s'identifie avec elles à la fin des syllabes :

nch	nah	mf
ng	nd	mb
nk	nt	mp

Enfin, les sourdes et les sillantes des trois classes peuvent toutes se combiner entre elles et produire un grand nombre de consonnes mixtes, dont les plus usitées sont les suivantes :

gj	gz	gv	dj	dz	dv	bj	bz	bv
kch	ks	kf	ich	is	if	pch	ps	pf
gdi	gd	gdg		db	bg	bd		
ki	kp	tk	tp	pk	pt			

La prononciation de chacun de ces groupes s'explique par les éléments qui le composent. L'office des consonnes mixtes, en étymologie, est de servir d'intermédiaires et de points de transition entre les diverses classes d'articulations, auxquelles, selon le jeu des organes, elles participent plus ou moins intimement.

COPTE, est la langue de l'ancienne Egypte. Voy. **EGYPTIENNE**. — Ses rapports avec la langue sémitique. Voy. l'Introduction, § III. — Est-elle le prototype des idiomes sémitiques, *ibid.*

CORA. — Langue du Mexique. Voy. **MEXICAINE**.

CORÉENNE ou **SIAN-PI** (Langue). — Une des branches de la division des langues de la région transgangaïque. Cette langue, qui est celle des Coréens actuels, a été parlée par plusieurs peuples qui figurent beaucoup dans l'histoire de la Chine et de la Tartarie, mais qui se sont éteints depuis longtemps. Les principaux sont : les *Toung-hou*, les *Ou-houan* et les *Sian-pi*, qui sont les plus anciens. Ils démontraient sur les frontières septentrionales de la Chine. Les *Sian-pi* même, vers la moitié du 1^{er} siècle de notre ère, fondèrent un grand empire qui fut détruit en 235; les *Tho-po* ou *So-thou*, dont le chef, nommé Kuei, fonda, en 398, l'empire des *Goch*, qui dura jusqu'en 534 et qui embrassait la Chine septentrionale; les *Jouan-jouan* ou *Jeou-jan*, qui fondèrent le vaste empire de ce nom, une des puissances prépondérantes de l'Asie dans le 1^{er} siècle; les *Ma-han*, les *Kao-kiuli* ou *Kaoli* et les *Woutsiu*, nations très-nombreuses qui dominèrent, à différentes époques, dans la Corée; les *Kaoli* y ont possédé la plus grande partie du territoire et leur royaume réunît presque tous les autres. Vu l'état imparfait de la géographie de cette presqu'île, l'ethnographie ne peut classer actuellement que la langue coréenne, parlée dans le royaume de Corée et, à ce qu'il paraît, dans les îles voisines par

les *Coréens*, nommés *Sian-pi* par les Japonais. Le royaume de Corée relève de la Chine depuis 1120, mais le roi est indépendant pour l'administration intérieure. La langue des Coréens diffère du tartare et du chinois auquel elle a emprunté beaucoup de mots (324). L'écriture vulgaire, formée, selon A. Rémusat, de caractères chinois entiers ou tronqués, forme un véritable alphabet composé de onze voyelles et de treize consonnes (325). Dans les sciences et dans la haute littérature, les Coréens, en vrais disciples des Chinois, se servent des caractères de ces derniers. Les lettrés subissent des examens, comme en Chine, pour pouvoir parvenir aux emplois. Ils se distinguent des autres par deux plumes dont ils décorent leur bonnet.

CORNIQUE. Voy. **CELTIQUES**.

COSAQUES. Voy. **SLAVES** et **RUSSO-ILLYRIENNE**.

COSMOGONIE DES OCÉANIENS. Voy. **OCÉANIE**.

COTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — La côte immense qui se développe entre le cap Saint-Lucas à l'extrémité de la Vieille-Californie et la presqu'île d'Alaska, forme, à quelques exceptions près, le territoire des idiomes appartenant à ce groupe. Ignorés des nations même les plus entreprenantes de l'Europe, la plupart des peuples répandus sur cette vaste lisière du Nouveau-Monde ne sont entrés en relation avec l'ancien que depuis la seconde moitié du dernier siècle. Fidèles à leurs superstitions, à leurs usages bizarres, à leurs sauvages habitudes, ces nations offrent encore au philosophe l'image des premières sociétés humaines. Tous chasseurs, un grand nombre ichthyophages, et quelques-uns seulement exerçant une agriculture très-imparfaite, ces peuples n'en font pas moins, avec les Européens, un commerce très-important, depuis que les précieuses fourrures de l'Amérique ont commencé à devenir moins abondantes dans les vastes terrains qui s'étendent à l'est des Montagnes Rocheuses. De faibles postes militaires, des stations de pêcheurs et de chasseurs russes, anglo-américains et anglais, établis dernièrement à d'immenses distances les uns des autres, sont les loges où se fait ce commerce important, auquel, depuis quelques années, paraît se joindre sur quelques points l'infâme trafic de la chair humaine, exploité par des capitaines anglo-américains, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Cette côte, si remarquable par sa configuration et par son climat, la première si semblable à la configuration, le second si différent du climat de celle opposée qui se développe le long de l'Atlantique, cette côte offre au géographe, dans sa partie septentrionale, l'immense colosse de Saint-Elie, qui est le point

(324) Le capitaine Basil Hall, dans la relation de son voyage à la côte de Corée, dit qu'un Chinois qui l'accompagnait ne put comprendre un seul mot de la langue parlée des Coréens, ni un seul mot de leur langue écrite, quoique celle-

ci lui semblât se composer de caractères chinois.

(325) Ces figures, initiées des caractères chinois les plus simples, produisent en se combinant les unes avec les autres, un des plus riches syllabaires qui existent.

culminent de tout le monde connu au nord du 50° parallèle, et dans sa partie méridionale, le phénomène curieux de deux nations habitant les extrémités orientale et occidentale de l'Europe, les Russes et les Espagnols, devenus limitrophes sur un continent où ils sont arrivés par des routes opposées. Mais ce qui mérite surtout d'attirer les regards du philosophe, c'est le contraste que présente l'état social des peuples qui habitent au nord de la Colombie avec celui des tribus errantes au sud de ce grand fleuve. Tandis que ces dernières ont offert dans la Vieille-Californie et offrent encore dans le Nouvelle, à quelques exceptions près, les nations les plus brutales du Nouveau Monde, des nations toutes nues, aux yeux hagards, aux traits stupides, ignorent jusqu'aux premiers principes de la société, incapables même de construire un informe canot, les autres présentent des notions vêtues, d'une physiologie agréable et spirituelle, élèvent des maisons à plusieurs étages, construisant très-artistiquement des pirogues, cultivant jusqu'à un certain point les beaux-arts, et vivant sous un gouvernement régulier. Sans adopter l'ingénieuse hypothèse avancée dernièrement par un savant marin sur l'origine de cette civilisation et sur les rapports incontestables qu'elle offre avec les mœurs, les usages et les croyances religieuses des peuples Aztèques, nous empruntons à son auteur le morceau suivant, dans lequel ce savant navigateur français, en résumé les traits épers dans la relation de Marchand, en fait en peu de mots l'éloquente peinture :

« Les peuples qui habitent la côte du nord-ouest de l'Amérique, ne se sont pas montrés, à l'époque de la découverte, dans cet état de simplicité primitive qui, peut-être, ne fut connu sur notre continent que dans les descriptions festives de nos poètes : ils n'étaient même plus dans la première enfance de la vie sociale. L'homme de la nature, l'homme des forêts, n'est pas occupé de frivolités, de superfluités ; le besoin toujours renaissant de pourvoir à sa subsistance absorbe toutes ses facultés morales et physiques : l'homme même qui commence à se réunir en société de famille, n'a point encore d'autres idées que celles qui ont pour objet la conservation de soi et des siens. Mais nous avons trouvé, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, des maisons à deux étages, de 50 pieds de long, 35 de profondeur, 12 à 15 de hauteur, dans lesquelles la combinaison de la charpente et la force des bois suppléent ingénieusement aux matériaux plus solides, qui exigent, pour être détachés des flancs des montagnes ou extraits des entrailles de la terre, des machines trop compliquées pour que les Américains eussent pu déjà les avoir imaginées : nous voyons, dans de petites îles qu'à peine on croirait habitables, chaque habitation présenter un portail qui occupe toute l'élévation de la façade, surmonté de statues de bois en pied, et orné sur ses chambranles

de figures sculptées d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux ; nous y voyons des espèces de temples, des monuments en l'honneur des morts ; et, ce qui sans doute n'est pas moins étonnant, des tableaux peints sur bois, de 9 pieds de long et 5 de haut, sur lesquels toutes les parties du corps humain, tracées séparément, se trouvent figurées en différentes couleurs, dont les traits, en partie effacés, attestent l'ancienneté de l'ouvrage, et qui nous rappellent ces grands tableaux, ces peintures emblématiques, ces hiéroglyphes qui tenaient lieu d'histoire écrite aux peuples du Mexique : tous les meubles à l'usage des naturels, sont chargés d'ornements divers de ciselure, en creux et en relief, et d'espèces d'hiéroglyphes ; ces ornements ne sont pas dépourvus d'agrément et d'une sorte de perfection : des habillements recherchés et bizarres, mais très-compliqués et très-variés, sont réservés pour les jeux, les fêtes, les cérémonies, les combats : enfin, on trouve chez ces peuples des flûtes ou *sifflets de Pan*, à onze tuyaux ; et la harpe, cet instrument compliqué, y fut connue dans des temps anciens, puisqu'ils en ont la représentation dans quelques-unes de leurs sculptures. Ainsi, l'architecture, la sculpture, la peinture, le musique, se trouvent réunies, et en quelque sorte naturalisées, sur une terre dont les habitants, sous d'autres rapports, se montrent encore dans l'état de sauvages.

« Ce n'est pas en poursuivant les animaux des forêts, que l'habitant de la côte du Nord-Ouest, qui aujourd'hui paraît faire de la chasse son occupation principale, parce que le besoin la commande, a pu acquérir l'idée d'une architecture composée, et ce goût, ce talent de l'imitation. Le chasseur, au retour de sa course, se repose, mange, dort ; la hutte, qui suffit à le mettre à l'abri des injures du temps, suffit aussi pour sa demeure habituelle, et il ne cherche et ne s'occupe ni à l'agrandir, ni à la décorer : le luxe, les superfluités, les arts d'agrément, même grossiers, n'appartiennent qu'à l'homme qui, ayant des loisirs, est tourmenté par le besoin d'occuper son oisiveté. On peut donc en conclure que le peuple, aujourd'hui livré à la chasse, chez lequel le goût de ces arts est dominant et leur emploi général, n'a pas créé ces arts dans la solitude des bois ; qu'il les y a apportés d'ailleurs ; qu'il les a empruntés ; et qu'il ne descend pas, en dernière origine, d'un peuple qui n'aurait été que chasseur.

« Si nous examinons les habitants de la côte du Nord-Ouest sous des rapports moraux, nous découvrons d'autres vestiges d'une civilisation ancienne. Nous trouvons dans les langues parlées une abondance de mots que les peuples sauvages n'ont pas, et qui annoncent l'abondance des conceptions ; nous sommes étonnés de l'avancement de leur raison, qui les rend susceptibles de saisir des idées abstraites, expliquées pour ainsi dire par des signes et des gestes, puisqu'elles le sont pour des étrangers qui à

peine savent quelques mots de la langue de celui qui écoute, et la seule qu'il entende : nous admirons les efforts du génie luttant avec de petits moyens, et cependant avec succès, contre de grandes difficultés ; dans leurs constructions navales, une perfection qui, en petit, égale celle des nôtres ; dans le menement de leurs bâtiments de mer, une dextérité qu'à peine nous pourrions égaler ; dans tous les ouvrages de leurs mains, une recherche et un fini qui dénotent une industrie anciennement perfectionnée par des principes que le temps n'a pu tout à fait détruire ; leur intelligence et leur habileté singulières dans le commerce des échanges, leurs ruses même, nous conduisent à penser que ce genre de trafic date de loin parmi eux, et que ce n'est pas nous qui l'y avons introduit : enfin, l'idée fixe et déterminée qu'ils ont de la propriété, nous porte à présumer l'existence d'une espèce de pacte social dicté par la nature, sanctionné par la raison et observé entre eux plus religieusement peut-être que si dea lois pénales en commendaient l'observation. « Si jamais nous parvenons à entendre les diverses langues parlées sur les divers points de la côte, peut-être, dans ces concerts en parties qu'ils répètent en famille, à l'issue des repas et dans les heures de repos, et auxquels chaque assistant mêle sa voix, avec un recueillement des sens qui

annonce celui de l'âme, peut-être découvrirons-nous quelque trace de leur origine, ou la fable qui leur tient lieu d'histoire ; ces chants peuvent être une tradition orale comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un peuple qui chante est un peuple poète ; et l'on sait que, dans tous les pays du monde, les poètes furent les premiers historiens, et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons. »

Les confins de cette région sont : au nord, les régions boréale et alléghanique ; à l'ouest et au sud, le Grand-Océan ; à l'est, une ligne qu'on ne saurait encore déterminer exactement, et qui est censée séparer le territoire des langues parlées dans ce groupe du territoire de celles qu'on parle dans les régions du plateau central, Missouri-Colombienne, alléghanique et boréale.

Parmi les nombreux idiomes compris dans ce groupe, plusieurs, parlés dans sa partie septentrionale, offrent quelque affinité éloignée avec ceux des familles des idiomes mexicains et eskimaux.

Outre celles de ces langues pour lesquelles nous renvoyons au tableau général des langues américaines, parce qu'elles offrent peu d'intérêt voy. les familles suivantes : WACOU, COCHIMI-LAYMONA, KOLOUCHE, et de plus les langues : SANTA-BARRERA, RUMSEN, ESKÈRE, WAKASH ou NOUTKA, SAUMON, OUGALYAKHOUTZI, KINAITTE.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

FAMILLE COCHIMI-LAYMONA. COCHIMI PAORNA, dialecte de San Javier.				ORTHOGRAPHE.		Soleil.	
SANTA-BARRERA.				1	espagnole	ibò	
RUMSEN.				2	espagnole		
EKESK.				3	espagnole		
NOUTKA ou WASASH.				4	espagnole		
ILEN de la REINE CHARLOTTE.				5	espagnole	upel	
FAMILLE KOLOUCHE. KOLOUCHE de Siska Sound. Autre dialecte. THORNTON ou BARK-NORFOLK. Idem.				6	française		
				7	anglaise	kikkazn	
				8	allemande	kakkan	
				9	française		
OUGALYAKHOUTZI. KINALOU à WATTE.				10	française		
				11	allemande	kalakyl	
				12	anglaise	chamoo	
				Eau.		Feu.	
1	gemma	Eau.	Jour.				
2		Bo					
3	arpetnelishmen	Idumen					
4	totamiasah	asatza					
5	(ouusethi)	noschil					
6							
7	tes	(kojen)					
8	is	akkygo					
9							
10							
11	kacha	kakech					
12	neô	chazan					
				Terre.		Terre.	
1							
2							
3	arpetnelishmen	Idumen					
4	totamiasah	asatza					
5	(ouusethi)	noschil					
6							
7	tes	(kojen)					
8	is	akkygo					
9							
10							
11	kacha	kakech					
12	neô	chazan					
				Terre.		Terre.	
1	kaenambj	nada					
2							
3	appan	am					
4	abuy	azia					
5		umecto					
6							
7	kyesh	ak'lee					
8	achevich	atill					
9							
10							
11	ata	ammd					
12	tookla	ama					

	Bouche.	Langue.	Dent.		Main.		Pied.
1	ahà				nagana		sganapa
2	"				buschaja		aciemo
3	"				"		"
4	"				"		"
5	letlatrail	ehop	ehichichi		cuematsu		ulisten
6	"	"	"		"		"
7	kake	kzein	kaob		kacheen		kahoos
8	"	kacho	"		katin		kachos
9	kalkatska	kaisont	kahon		kachéon		kayeetks
10	kalkaska	kaislong	kahourg		"		kagouatgll
11	"	kana	"		kajakar		kagasch
12	shuan	stacheue	shrakhs		shcoons		(skatina)
	Un.	Deux.	Trois.		Quatre.		Cinq.
1	teiong	gognò	kombio		magacubguà		magannatejorp
2	pack	exob	maerja		acemu		yilpata
3	enjala	ulits	kappa		olizim		halitza
4	pek	elhaj	enlep		jamajus		penajala
5	sabuse	alla	caiza		nu		ultha
6	soamehom	sionk	siionés		siionhon		ciets
7	kiek	teh	naisk		tarkoon		keechern
8	liek	lech	neitko		tachus		keitschisin
9	clerrg	terrk	nitckh		tacoun		kitchin
10	kaike	long	neet		tacoung		keitchine
11	lieuke; tieki	hasite; lali	leikna		"		"
12	tseligan	nootna	tsou'ke		tan'ko		tskeelon
	Six.	Sept.	Huit.		Neuf.		Dix.
1	yilten	yilmage	malahua		npox		nagana leimhaldemue-
2	hulishakem	kapkamalshakem	ultunishakem		pakke		kerro
3	pegualamai	julajmalami	juloppajmal		jauinjulmalal		tamehigt
4	nupa	alijhu	sticual		izahuseuili		lomaila
5	eluneteh	sgual	staschan-ha		quenchaschou		ayo
6	ketoonshoo	tahounshoo	neet-katoorshoo		koodak		cheenkak
7	lieushu	tachetouschu	neetkatouschu		kuschok		(schink)
8	kietouschou	lakraiauschou	neetkatouschou		kouschok		leimkat
9	ketouschou	tratuschou	neetkatouschou		kouschok		leimkat
10	"	"	"		"		"
11	"	"	"		"		"
12	kootjonee	kantsché	lakoole		ikeetseerhon		'klutjoo

COUFFIQR. Voy. ARABE.

COURNOT, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

COUSCHITES ou ETHIOPiens. Voy. l'Introduction, § III.

COUSIN, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

CREEKS. Voy. MOBILE.

CROATE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

CUBA. Voy. MAYA.

CUITLATECA, langue parlée dans une partie du diocèse de Mexico.

CUNÉIFORMES (ÉCRITURES); on a désigné ainsi des caractères d'écriture en forme de coin, nommés aussi *claudiformes* ou en forme de clou. Cette écriture fut répandue autrefois dans une grande partie de l'Asie, mais toutes les traditions de l'Orient sont également muettes sur l'origine et la valeur de ces caractères. L'élément générateur de cette écriture est la figure d'un coin ou d'un clou, comme nous venons de le dire, et plus exactement celle d'un fer de flèche, comme l'indique le terme de *arrow-headed*, qu'ont adopté de préférence les archéologues anglais. Diversement groupés et com-

binés, ces deux signes forment un système de caractères essentiellement phonographique, et dans lequel on chercherait en vain à retrouver, comme dans les systèmes des Egyptiens et des Chinois, les traces d'une de ces écritures figuratives, premier résultat des efforts de l'intelligence humaine pour donner à l'expression de la pensée une forme visible et permanente.

Dans les inscriptions, dans ce genre de caractères, tracées en creux sur des rochers, des tables de marbre ou de pierre, sur des briques et de petits cylindres, ont été trouvées sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, aux lieux où furent Babylone et Ninive; en Perse, à Istakhar et à Nakschirousiam; là sur le site, ici dans le voisinage de l'ancienne Persépolis; à Chorister, l'ancienne Suse; à Mourgab, l'ancienne Pasargade; près d'Hamadan, l'ancienne Ecbatane, sur le mont Alvande, l'ancien Oronte; près de Kirmansehah, sur le rocher de Bisoutoun, ou Bihistoun, le Baghiston des anciens; en Arménie, à Van, l'ancienne Chamiramaquerd (326); au nord du Caucase, à Tarkou, près de Derhend, l'ancienne

(326) Sémiramis, après avoir fait la conquête du pays, fonda la ville de Van, qu'elle appela de son nom Beniramidocerte, et elle y écrivit sur la pierre son histoire et celle de ses successeurs. Ces témoignages de sa puissance, tracés en caractères cunéiformes sur l'imense rocher qui s'étend derrière la ville et d'où s'élevait la citadelle, sont les seuls qui nous soient parvenus.

Tout le rocher, dit M. P. de G., dans une lettre datée de Mossoul, 21 décembre 1844, et dont un

fragment a été inséré dans la *Revue britannique* (mars 1845), tout le rocher est couvert de ces inscriptions cunéiformes: il y en a une qui pourrait faire plusieurs volumes à elle seule, car cette page de pierre n'a pas moins d'une demi-lieue de long, s'élevant à pic tout le long de la ville qu'elle protège contre les vents. Une de ces inscriptions est suspendue à plus de trois cents pieds de terre, et il y en a au moins deux cents à pic au-dessus: il est impossible d'y arriver; on ne peut les copier qu'à

Albana; en Syrie, près de Bairout, sur les bords de la rivière Nahr-el-Kelb, l'ancien Lycus; en Egypte, à Abou-Kescheid, non loin de Suez.

En 1827, le docteur allemand Schultz, qui faisait, aux frais du gouvernement français, un voyage d'exploration scientifique en Arménie, releva quarante-deux inscriptions, tant sur le Ghourab ou rocher du château de Van que dans diverses églises arméniennes construites des débris de monuments antiques, mais son travail, dit-on, est plein d'inexactitudes.

M. Rich a découvert sur l'emplacement de Ninive des murailles chargées d'écriture cunéiforme. Le consul de France à Mossoul, M. Botta, au moyen de fouilles exécutées au village de Niniohah, situé dans l'enceinte des ruines, y a mis au jour une foule d'inscriptions tant sur brique que sur pierre, et, à Khorsabad, à cinq lieues au nord de sa résidence, il a exhumé de dessous un monticule tout un palais assyrien. La découverte de cette construction lui a permis de porter au chiffre considérable de deux cents le nombre des inscriptions recueillies par lui. M. Rouet, gérant du même consulat, en a trouvé d'autres à Arbelles, et M. Layard à Nimroud. Enfin M. Flandin et M. Coste promettent d'en publier dans la relation de leur voyage en Perse plusieurs d'inédites encore.

Les limites géographiques dans lesquelles fut en usage l'écriture cunéiforme ne furent d'abord, selon M. Lassen, autres que celles des monarchies assyrienne et médique; mais elles s'étendirent avec la domination des Perses, et finirent par comprendre toute l'Asie occidentale. La conquête en porta l'usage en Arménie et en Egypte. Il est permis de douter que son introduction dans le premier de ces deux pays, soit, comme le veulent les Arméniens, l'œuvre de Séuiramis. Mais on doit facilement admettre que ce furent les Perses venus avec Cambyse qui l'introduisirent dans le second.

Cette écriture semble avoir pris naissance à Babylone, d'où elle s'est étendue au nord dans l'Assyrie et au midi dans la Susiane, pour passer successivement, de là, d'abord en Médie et ensuite dans l'ancienne Perse, où elle reçut son plus grand degré de perfectionnement et de simplification. L'usage parait en avoir cessé dans l'empire des Perses à l'extinction de la dynastie des Achéménides. En Assyrie et dans la Babylonie, il disparut sans doute plus tôt encore, dès que ces pays passèrent sous une domination étrangère.

On n'a jamais découvert aucun manuscrit

la longue vue. On arrive aux autres par des escaliers taillés dans le roc, mais sans aucun appui du côté du vide; marches usées, inégales, et la pierre a éclaté, et qu'il faut descendre avec précaution pour ne pas faire un saut de deux cents pieds. Le rocher contient une espèce de palais souterrain, des pièces immenses creusées avec une patience et un art admirables, car la pierre est des plus dures. Ces magnifiques salles ont dû couvrir des tombeaux

tracé avec l'écriture cunéiforme; et l'on peut conclure, de la nature seule des caractères dont elle se compose, qu'elle doit avoir été exclusivement réservée aux inscriptions monumentales. Les habitants des contrées où elle avait cours pour cet emploi devaient donc avoir, ainsi que la pense M. Quatremère, une autre écriture d'une nature plus cursive, et consacrée aux usages ordinaires du commerce de la vie.

Les écritures cunéiformes constituent une branche importante de la paléographie orientale. Elles admettent un assez grand nombre de genres, parmi lesquels on en compte trois principaux, que l'on est convenu de désigner par les qualifications de babylonien, de médique et de persan. Le premier genre, selon toute apparence le plus ancien, et en même temps le plus compliqué de tous, se subdivise en plusieurs variétés. Le dernier, au contraire, est à la fois le moins ancien et le plus simple. Ce genre présente un emploi à peu près égal des traits verticaux et des traits horizontaux. Dans le genre médique, le second, les traits verticaux sont plus rares, et l'emploi de l'angle est beaucoup plus fréquent. Enfin le troisième système se fait remarquer par la présence de traits diversement inclinés en se croisant les uns les autres.

Sur les monuments cunéiformes de la Perse on trouve presque toujours les trois genres d'écriture employés simultanément et en regard. Ils sont placés dans un ordre inverse de celui dans lequel nous les avons nommés; c'est-à-dire que la langue persane occupe la première place (la colonne de gauche, si les inscriptions sont placées de front, la partie la plus élevée, si elles sont superposées); le genre médique occupe la seconde place, et le genre assyrien la dernière.

Il est facile de comprendre que les inscriptions qui présentant ainsi trois systèmes d'écriture ont dû être conques dans trois idiomes distincts. On voit, du reste, par divers passages des livres bibliques, ceux d'Esther et d'Esdras notamment, que c'était la coutume des anciens monarches persans de faire rédiger leurs édits et les documents publics en plusieurs langues, de manière à ce qu'ils s'adressassent à la fois aux diverses nations qui étaient réunies sous leur domination. On comprend combien la fait de l'application des caractères cunéiformes à la transcription de plusieurs idiomes complique la question de leur déchiffrement.

Parmi les nombreuses découvertes qui se font chaque jour dans la vieille histoire de

des rois assyriens; on y a découvert des restes d'urnes et d'ossements. Les sépultures furent pillées par les soldats de Gengis-khan. La plus grande salle peut avoir trente pieds de haut et soixante de long, tout est taillé dans le roc; il y a un nombre infini de petites salles et quatre autres grandes salles.

Toutefois on doute que ces inscriptions soient l'œuvre de Séuiramis.

l'humanité, il n'y en a point de plus importante que celle des monuments de Babylone et de Ninive. Chacune de ces découvertes est destinée à prouver et à éclaircir les faits racontés si brièvement dans la Bible. C'est, pour ainsi dire, une autre Bible écrite par la main de ces enfants de Noé, qui, séparés de la famille choisie de Dieu, n'ont malheureusement pas conservé pures les traditions de leurs pères. Mais parmi ces découvertes inespérées, il n'en est pas de plus importantes, de plus curieuses et de plus précieuses, que celles de cette *bibliothèque de briques*, que M. Layard a trouvée dans les fouilles qu'il a fait exécuter, il y a quelques années.

Depuis lors, cette bibliothèque a été apportée à Londres. A peine est-elle placée et exposée au public, qu'un savant assyriologue français, M. Oppert, déjà connu par de sérieux travaux sur la langue cunéiforme, est allé explorer cette précieuse collection, sur l'invitation de M. Fortoul, le regrettable ministre de l'instruction publique. Qui nous aurait jamais dit que nous pourrions retrouver des *grammaires*, des *dictionnaires*, des *traités d'astrologie*, d'*astronomie*, le *recueil des révélations des dieux assyriens*, révélations qui ne seront sans doute que des restes plus ou moins bien conservés des révélations et des sciences primitives? Quelles preuves à citer pour les origines bibliques! Quelles belles explications des textes!

Nous donnerons ici en entier le *Rapport* adressé par M. Oppert au ministre de l'instruction publique et des cultes.

« Monsieur le ministre,

I. — *Archives ninivites, trouvées par M. Layard. — Grammaires et dictionnaires de la langue assyrienne.*

« Votre Excellence a bien voulu m'honorer d'une mission en Angleterre, pour étudier les monuments assyriens, conservés au Musée britannique. J'ai l'honneur de vous soumettre, dans ce rapport, les résultats de ce voyage. En laissant à d'autres le soin de les apprécier, il me sera pourtant permis d'assurer au ministre que les recherches faites à Londres ont puissamment aidé mes études, et, à ce titre, je prie Votre Excellence d'agréer l'expression profondément sentie de ma respectueuse reconnaissance.

« Si je voulais rendre compte de tous les résultats de ma mission, il me faudrait écrire un traité complet sur le déchiffrement des inscriptions cunéiformes; car, pour faire ressortir mes propres progrès, il me faudrait exposer un ensemble de petits faits isolés, et démontrer quel caractère, quel mot a été déchiffré ou interprété à l'aide des données nouvelles que renferme la collection anglaise. Il convient, en outre, de faire observer que la nature même de mes investigations leur imprimait plutôt le caractère de moyen, que celui de but déjà atteint.

« Convaincu que, dans une science aussi

ardue que l'est la *déchiffrement des inscriptions cunéiformes*, il fallait commencer par le commencement, j'ai laissé de côté tout ce qui ne peut être interprété que dans un avenir plus ou moins reculé.

« Que je m'explique à ce sujet.

« Le Musée britannique ne renferme pas seulement des inscriptions monumentales; M. Layard a trouvé beaucoup de documents formant des *archives ninivites*, écrits, en très-petits caractères, sur des tablettes d'*argile*. Toutes les sciences connues des Chaldéens y sont représentées; mais j'ai cru devoir abandonner encore tous les documents très-obscur qui se rapportent à l'*astrologie* et à l'*astronomie*, au droit particulier, aux coutumes, à la mythologie, pour me souvenir que j'étais philologue avant tout, et qu'il fallait d'abord chercher à comprendre et à utiliser les documents ayant trait à la *grammaire assyrienne* et qui se trouvent en si grande quantité dans la précieuse collection britannique.

« Les rois perses nous ont laissé à Persépolis, à Suzes, à Echataue, à Van, à Bisoutoun, des monuments de leur langue, accompagnés de *traductions assyriennes*. On y rencontre une soixantaine de noms propres qui ont aidé à fixer la valeur des caractères ninivites. Mais même ce nombre considérable de données certaines ne renseignait les investigateurs que sur des valeurs syllabiques de beaucoup de signes, sans leur fournir des moyens pour sortir des difficultés que ne tardaient pas à les embarrasser.

« Ces obstacles, qui s'opposaient tout d'abord au déchiffrement des inscriptions assyriennes, et dont nous indiquerons la nature et l'origine, résidaient surtout dans la grande quantité des signes et des groupes complexes, et ensuite dans une circonstance que l'on ignorait, à savoir, que le même caractère peut avoir plusieurs significations. On comprend que les Assyriens eux-mêmes qui, comme nous le savons seulement depuis peu, avaient reçu cette écriture, d'abord *hiéroglyphe*, d'un peuple *ouralien* ou *tatare*, devaient rencontrer assez d'obstacles pour apprendre à lire leur propre langue. Cette circonstance engagea le roi Sardanapale V (vers 630), à créer une *Bibliothèque d'argile*, et à faciliter ainsi à ses sujets la connaissance de la religion et de l'histoire.

II. — *Bibliothèque réunie par le roi Sardanapale.*

« Les inscriptions de ces tablettes sont divisées en colonnes très-régulièrement disposées, et même ceux qui n'auraient pas la moindre connaissance des inscriptions cunéiformes verraient tout de suite que, dans ces documents, il s'agit de signes expliqués par d'autres caractères.

« Les tablettes sont de différente nature; quelques-unes expliquent des signes compliqués par d'autres plus communs; d'autres interprètent des complexes de monogrammes idéographiques par le mot qu'ils

expriment; d'autres sont des dictionnaires dans une langue scythique d'un côté, et en assyrien de l'autre. Il y en a qui expliquent des mots assyriens par des synonymes de la même langue; puis, il y a des *paradigmes de conjugaisons*. Généralement ces tablettes portent en bas le nom de Sardanapale, fils d'Essar-Haddon, fils de Sennachérib, fils de Sargon; voici une inscription plus explicite qui se trouve à la fin d'un document grammatical :

« Palais de Sardanapale, roi du monde,
« roi d'Assyria, à qui le dieu Nébo et l'adéesse
« Ourmit ont donné des oreilles pour enten-
« dre, et ouvert les yeux pour voir, ce qui est
« la base du gouvernement. Ils ont révélaux
« rois, mes prédécesseurs, cette écriture cu-
« néiforme. La manifestation du dieu Nébo....
« du dieu de l'intelligence suprême, je l'ai
« écrite sur des tablettes, je l'ai signée, je l'ai
« rangée, je l'ai placée au milieu de mon pa-
« lais pour l'instruction de mes sujets. »

« Ces tablettes, dont j'ai pu copier une cen-
« taine, peuvent être considérées comme uni-
« ques dans l'antiquité tout entière, et certai-
« nement comme les restes les plus précieux
« de l'antiquité asiatique. J'ai étudié surtout
« les tablettes et syllabaires, et les documents
« assyro-scythiques, qui prouvent incontestable-
« ment l'existence d'une civilisation anté-
« rieure à celle d'Assyrie, et dont le peuple
« se rattache à la grande famille de l'Asie cen-
« trale.

« Qu'il me soit permis de formuler déjà
« ici, brièvement, les faits que je développerai
« plus longuement dans ce rapport.

III. — De l'écriture cunéiforme et des cinq idiomes qu'elle servait à représenter. — Monuments divers.

« L'écriture cunéiforme à laquelle j'ai don-
« né le nom d'écriture *anarienne*, pour la dis-
« tinguer de l'écriture des Perses désignée
« par le nom d'*arienne*, est un développement
« d'un système hiéroglyphique.

« Cette écriture anarienne servait d'inter-
« prétation à cinq idiomes au moins, qui sont :
« l'*assyro-chaldéen*, l'*arméniaque* (l'arménien
« antique), le *susien*, le *médo-scythique* (lan-
« gue plus connue sous le nom de seconde
« écriture achéménide), et le *casso-scythique*,
« ou la langue qui se trouve en regard de l'as-
« syrien dans les tablettes de Sardanapale.

« Cette écriture est *polyphonie*, c'est-à-dire
« qu'un signe peut avoir plusieurs valeurs.
« Cette polyphonie provient de ce que tel si-
« gne fut transporté d'un peuple à l'autre comme
« expression d'une idée, en conservant le
« son qui exprimait cette idée dans la première
« langue. La notion *Dieu* se disait en scythi-
« que *Annap*; les Assyriens adoptèrent et
« la valeur syllabique *An*, et l'idée *Dieu*;
« mais, pour exprimer celle-ci dans leur lan-
« gue, il leur fallait ajouter un son nouveau.

« La langue des Assyriens et des Babylo-
« niens est un idiome *sémitique*, indépendant
« de l'araméen, de l'hébreu et de l'arabe.

« Je reviendrai sur ces sujets.

« En dehors des documents grammaticaux,

j'ai examiné ensuite tous ceux qui peuvent
« jeter quelque lumière sur l'histoire *primor-
« diale de l'humanité*. J'ose exprimer au minist-
« tre l'espoir que cette partie de mes recher-
« ches ne sera pas la moins importante, et
« qu'elle pourra même influer sur l'enseigne-
« ment de l'histoire dans les collèges. Membre
« du corps enseignant avant mon voyage en
« Orient, j'ai eu la satisfaction de voir que
« quelques-uns des faits historiques contenus
« dans mes publications antérieures ont déjà
« été acceptés dans des cours d'histoire auto-
« risés par l'Université de France.

« Je n'ai pas besoin de faire observer que
« l'étude des inscriptions assyriennes est ap-
« pelée à exercer une haute influence sur l'his-
« toire, parce qu'elles confirment l'*exactitude
« des faits racontés dans les saintes Ecritures*.
« Seulement quelquefois les Assyriens se tai-
« sent sur des événements exposés dans la Bi-
« ble, notamment quand il s'agit de défaites
« assyriennes par les monarques de Ninive. En
« voici un exemple :

« Un prisme hexagonal en argile, conservé
« au Musée britannique, raconte en 550 lignes
« les exploits du roi *Sennachérib* (704-676),
« pendant les huit premières années de son
« règne. Dans la troisième année de sa domi-
« nation (702), le roi d'Assyrie entreprit une
« grande expédition contre l'Asie occidentale
« et l'Egypte; Hérodote en fait mention. Louli,
« roi de Sidon, s'était révolté. Sennachérib
« marcha contre lui, soumit la Phénicie, et rem-
« place Louli par le Sidonien Toubeal. Déjà
« les deux Sidon (l'antique et la nouvelle),
« Sarapta, Endippa, Acco sont tombés sous les
« coups du conquérant, qui éternisa sa vic-
« toire par des stèles taillées dans le roc à côté
« de celles de Sésostris, au-dessus de l'em-
« bouchure du Lyas (Nahr-el-Kelb), où elles
« existent encore aujourd'hui. Il se dirigea
« vers l'Egypte, mais il est arrêté à Péluse, et
« forcé de rebrousser chemin. Alors il se jette
« sur Juda, dont Ezéchias occupe le trône,
« assiège Lachis et reçoit le tribut des Juifs,
« triomphes qui forme le sujet d'un superbe
« bas-relief de Koyoundjik. Le conquérant
« nous dit qu'il attaque *Oursalimmi* (Jérusa-
« lem), ville de *Hazakia*, mais il ne nous dit
« pas qu'il la prit. Nous savons d'ailleurs quel
« désastre préserva la ville sainte de sa fureur,
« et le força de retourner à Ninive, où, vingt-
« cinq ans plus tard, il périt victime d'un par-
« ricide. Mais, bien qu'il ne parle pas de sa
« défaite, nous pouvons bien la deviner par
« ces mots qui commencent le chapitre suivant :

« Dans ma quatrième année, je me recom-
« mandai à la grâce d'Assur, mon seigneur;
« j'assemblai mes serviteurs et marchai sur
« la Chaldée. C'est seulement ici que la su-
« perbe conquérant parle de sa dévotion en-
« vers son Dieu, et l'on connaît la raison pour
« laquelle il ne parut plus du côté de l'Océan-
« dent.

« Le fils de Sennachérib, Assarhaddon,

n'oublie pas de parler de la *soumission des
« Juifs*; il raconte qu'il réduisit *Minas* (Ma-
« nassés), roi de la ville de Juda. On comprend
« le silence du père, qui dut mieux aimer se

taire sur la ville de David, qu'émettre un fait, qui nécessairement aurait été démenti par ses sujets. La Bible, au contraire, met en évidence la défaite de l'impie Manassés par le roi d'Assyrie.

« Après ces remarques préliminaires, nous voulons maintenant exposer les questions dans leurs détails.

IV. — I^{re} PARTIE : *Origine et nature de l'écriture anarienne.*

« 1. Cinq langues s'écrivent avec le même caractère, qu'on est convenu de désigner plus spécialement par le nom d'écriture cunéiforme *assyrienne*, ce sont :

« 1^{re} La langue des Babyloniens et des Assyriens ;

« 2^{re} La langue des inscriptions de Van, l'arménienne ;

« 3^{re} La langue de Susiane ;

« 4^{re} La langue de la seconde espèce des inscriptions achéménienes (327), médo-scythique ;

« 5^{re} La langue des dictionnaires de Sardapale, casdo-scythique.

« Depuis longtemps on avait reconnu l'identité des inscriptions de Van, de Suzes et de Ninive ; on avait même tiré, des documents de Van, des conclusions fausses sur la langue des Assyriens, parce qu'on ignorait le fait de la diversité des idiomes recouverts par les mêmes caractères. La découverte des inscriptions de Suzes a donné un autre exemple de l'application de l'écriture anarienne à une langue nouvelle qui, peut-être, résistera longtemps encore aux tentatives d'interprétation. Les vocabulaires dont je faisais mention tout à l'heure nous montrent une *quatrième langue*, écrite par les mêmes signes, et très-voisine de l'idiome nommé faussement *médique*, occupant la seconde place dans les inscriptions trilingues des rois perses. On avait cru longtemps que le *second système* de ces documents était, de sa nature, différent du *troisième*, qui recouvre la langue même de Babylone. Nous pouvons démontrer l'identité de ces deux styles d'écriture. M. de Saulcy avait déjà fait quelques rapprochements graphiques entre les systèmes babylonien et médique ; M. Norris, à qui le courageux dévouement du colonel Rawlinson avait procuré des matériaux plus étendus, s'était contenté de signaler les exemples les moins incontestables. Sur 109 lettres que contient le second système des rois perses, j'en ai pu assimiler à des signes assyriens 96 ; et, en prenant pour point de départ les signes connus j'ai pu faire un pas en avant, et expliquer les signes médo-scythiques encore obscurs par leurs correspondants assyriens dont la valeur n'était plus un mystère. En retrouvant ainsi l'identité

de l'origine et de la forme, j'ai pu achever également le déchiffrement de ce système tatar ou touranien qui, dans la suite, acquerra pour nos connaissances historiques de l'Asie une importance à laquelle on était loin de s'attendre.

« J'ai dit que les idiomes assyrien, suse, arménien et scythique, étaient interprétés par la même écriture originellement hiéroglyphique, dont on peut préciser la forme dans un nombre de cas donnés. La transformation que la représentation figurée subit d'abord, présente un phénomène analogue à celui qui a formé l'écriture hiératique des hiéroglyphes d'Égypte, et les lettres chinoises actuellement usitées, des images dont elles dérivent. On remplaça l'image par quelques traits qui, sans rendre exactement la forme, en rappelaient du moins les apparences. Les plus anciens documents de Babylone et de la Chaldée sont produits dans cette écriture qui n'est pas encore cunéiforme. Un seul monument véritablement hiéroglyphique, et dont l'examen serait de la plus haute importance, a été trouvé à Suzes : mais malheureusement il n'est pas à la portée de l'étude.

« De ce système hiératique se forma la véritable écriture cunéiforme qui paraît avec le xix^e siècle avant notre ère. La forme du coin ou du cleu ne doit son origine qu'à une circonstance fortuite ; deux coups de ciseau le constituent, et il est plus facile et plus expéditif de graver en pierre dure une écriture de ce genre que d'y sculpter des figures entières. L'écriture hiéroglyphique, ainsi transformée, se simplifia ; on oublia peu à peu l'image, véritable prototype de la lettre, et on réduisit le nombre de coins qui constituaient une lettre, de manière qu'il s'en forma une lettre en apparence toute nouvelle.

« Donc, de l'image se développe une écriture *hiératique* ; de celle-ci, la première écriture *cunéiforme*, que nous nommons *archaïque*. Elle est encore fort compliquée, mais elle se simplifie dans un quatrième genre, qui est le plus employé de tous, et dans lequel est conçue l'immense majorité des monuments assyriens : nous le nommons *moderne*. Dans son application à l'usage journalier, il a pris une forme spéciale que nous appelons *cursive*, et qui, tout à la fin, a dégénéré dans une espèce d'écriture *démotique*, dont on trouve de rares exemples.

V. — *Monuments qui nous restent de ces diverses langues. — Travaux sur ces monuments.*

« Chacune de ces langues nous a laissé des spécimens de ces différents styles. Les écritures *archaïques* de Babylone, de Ninive et de Suzes se ressemblent beaucoup entre elles ; de sorte que, lorsqu'on en connaît

(327) Il sera utile de rappeler ici que tous les documents, en partie très-développés, des rois de Perse, sont rédigés invariablement en trois langues qui se suivent ainsi : — *Premier système* : langue perse dont provient le persan, et rapprochée du sanscrit et du zend. — *Second système* : langue

médo-scythique, d'origine tatar. — *Troisième système* : langue assyro-chaldéenne, l'idiome de Ninive et de Babylone. Ce n'est que par ces traductions qu'on est parvenu à déchiffrer les inscriptions assyriennes.

une, on peut les lire toutes. Il en est de même pour les styles *modernes* des mêmes localités. La nuance de cette écriture récente, qui était en usage à Babylone, a été employée, avec les modifications les plus légères, par les rois de Perse; ce style particulier est connu sous le nom de *troisième espèce* des inscriptions achéménienes, et ressemble beaucoup au style ordinaire de Ninive. Mais il est complètement impossible de lire une inscription archaïque de Babylone avec l'alphabet de Bisoutoun (328). Pour déchiffrer une seule brique de cette ville, on avait à faire un second travail, qui consistait dans l'identification des formes archaïques du style de Babylone avec les caractères également babyloniens, mais plus modernes, de Bisoutoun.

« M. Grotefend, avec cette sagacité féconde qui a illustré son nom, a reconnu qu'un fragment d'un cylindre en terre cuite de Babylone, et publié par Ker Porter, ne contenait autre chose qu'une transcription en caractères simples d'un passage de la grande inscription de Nabuchodonosor, conservée à Londres au musée de la compagnie des Indes. On a pu confronter deux exemplaires d'une même inscription dont la comparaison, instructive à plus d'un titre, a fourni les premiers éléments de l'identification des caractères archaïques et modernes. Le nom de Nabuchodonosor étant écrit sur le cylindre en caractères *phonétiques*, on a pu attribuer à leur auteur les briques de Babylone, et M. Grotefend seul a, par ce fait, le droit de revendiquer comme sa découverte la lecture du nom du grand monarque chaldéen.

« Si l'on possédait tout entier le cylindre dont Ker Porter n'a trouvé qu'un petit fragment, on aurait pu identifier tous les caractères archaïques aux formes plus simples qui leur correspondent. Nous avons pu continuer cette œuvre par induction, en comparant d'autres passages et d'autres textes; mais quelques signes compliqués, dont la signification est pourtant connue, ne sont pas encore assimilés à leurs représentants dans l'écriture plus simple. Comme quelques-uns bien communs de cette dernière classe ne se trouvent pas encore classés dans le système archaïque, la travail d'assimilation n'est donc pas fini, bien que peu de chose reste encore à faire. Quelques tablettes de Londres sont spécialement destinées à cette identification.

« Il faut débiter dans la voie du déchiffrement des inscriptions assyriennes par les noms propres de Persépolis et de Bisoutoun. Avant la publication du texte babylonien de Bagastāna (329), on ne connaissait que les noms de Cyrus, Darius, Xerxès, Artaxerxès, Hystaspès, Achéménide, Orzmid, et les noms de pays Perse et Médie. C'était beau-

coup trop peu pour pouvoir entreprendre le déchiffrement d'une écriture aussi compliquée. Le document mentionné y ajouta un nombre suffisant de noms propres perses, ceux d'Arsmès, d'Arriaramnès, Teispès, Smardis, Cambyse, Gomates, Martiya, Phraortès, Cyaxarès, Hydarnès, Sithrantachmès, Phradès, Veisdats, Xathritès, Hysparrès, Otanès, Sochrès, Dadyès, Ardamanès, Omisès, Dadarsès, Osacès, Aspathinès; ensuite les noms des pays et villes d'Arabie, Sparda, Ionie, Ariane, Asagartie, Chorasmie, Bactriane, Sogdiane, Paropamisus, Sattagydes, Arachosie, Margiane, Parthie et plusieurs noms de villes. Les noms babyloniens de ce document, à l'exception de ceux d'Arsmès et d'Anirès, ne pouvaient être d'aucun secours pour le déchiffrement; ils n'aidaient qu'à reconnaître dans des textes sans traduction et sans les expliquer les noms d'Assyrie, de Babylone, d'Elymais, de Nabuchodonosor, de Nabonid, de Nidintabel; mais ils devaient égarer, comme ils l'ont fait, ceux qui voulaient les épeler par les lettres fournies résultant des noms propres perses. Le nom de Nabuchodonosor devait se lire, d'après ce système phonétique, *Anpasaduah*; le nom de Nabonide, *Anpai*; et pourtant il se prononçait l'un *Naboukoudourrioussor*, l'autre *Naboumaïd*. Le nom de Babylone enfin devait être *Dintirki*, au lieu de *Babluu*. Comment se tirer de cette difficulté?

« M. Rawlinson a le premier établi le principe qu'un même signe pouvait avoir plusieurs valeurs; il le nomme la *polyphonie*. Franchement, il était fort naturel que l'on attaquât, comme on l'a fait, une anomalie qui semblait contraire aux plus simples notions de l'écriture, et que le savant colonel n'a jamais pu expliquer. Voici la raison de ce phénomène :

VI. Comment on a procédé au déchiffrement des caractères cunéiformes. — Caractères idéographiques ou hiéroglyphiques.

« Déjà les premières études sur l'écriture assyrienne, entreprises par M. Grotefend, avaient constaté un fait : la présence de *signes idéographiques*. En examinant la traduction assyrienne des courtes inscriptions de Persépolis qui avaient mis le savant de Hanovre sur la voie du déchiffrement, celui-ci s'aperçut que quelques signes n'exprimaient pas des lettres, mais des idées. Les notions de Dieu, père, fils, roi, pays, langue, homme, maison, porte, étaient rendues par de simples signes, et, sans pouvoir donner des sons à ces idées, M. Grotefend en constata la signification, et signala leur présence sur d'autres documents.

« Le docteur Hincks et le colonel Rawlinson s'aperçurent d'un autre fait : plusieurs des signes employés comme représentants

(328) C'est dans le roc de Bisoutoun qu'est gravée la grande inscription trilingue de Darius, fils d'Hystaspès. Ce document a fourni la principale clef pour le déchiffrement des signes assyriens, par les noms propres très-nombreux qu'il contient.

(329) Bagastāna « demeure des dieux » est la forme perse du grec *βασιλειῶν θεῶν*, d'où dérive le moderne Behistoun, plus connu sous l'appellation complètement défigurée de *Bi-soutoun* « sans colonnes. »

d'une *idée* se trouvaient, dans les noms propres perses, comme expression d'une *syllabe*. Par exemple, la signe pour *Dieu* avait une valeur syllabique *An*, dans les noms de Sitrautachmes, Zazanna; le mot *père*, celle de *At*, dans les noms Sattagrides, d'Arcadri; l'idée *pays* avait dans les inscriptions assyriennes, très-souvent le son *mat*, ainsi que dans le nom de la ville d'Hamat. Ils constataient en outre que très-souvent ces signes idéographiques ne devaient pas être prononcés, mais qu'ils indiquaient seulement à quel ordre d'idées appartenait un signe suivant, ou même un mot tout entier. L'inscription de Bisoutoun fournit à sir Henry

Rawlinson deux exemples où le signe 

« Dieu » n'est que le déterminatif du signe

 *pa*, qui, précédé du premier, indiquait

le *dieu Nebo*; ainsi avons-nous prouvé que

le signe  qu'on rendait par *i* (bien

qu'en réalité ce soit un *i* aspiré), précédé du déterminatif pour *Dieu*, signifiait le *ciel* et se prononçait *sami*. Donc on ne pouvait plus douter qu'une grande partie de l'écriture assyrienne ne fût un système idéographique.

« On a pris ces caractères pour des signes ou des abréviations, mais à tort. Ces signes provenaient de certaines images; ainsi la lettre *Dieu* n'est autre qu'une étoile, l'idée *roi* est représentée par une abeille, le mot pour *porte*, *maison* en rappelle les formes. Le caractère déterminatif pour « terre » re-

présente  un enclos avec des sillons;

l'idée de « tour » est figurée par l'image d'une tour bien reconnaissable. Nos études nous ont mis à même de reconnaître un grand nombre d'*hiéroglyphes* par la forme que révèlent encore des caractères bien dégradés; ainsi la

caractère *ha*  pris idéographiquement,

change, dans les mêmes textes, avec le mot

nous « poisson, » et réellement la forme ar-

chaïque assyrienne de cette lettre  appelle l'image de cet animal. Il va sans dire que jusqu'ici les études ne sont pas assez avancées pour pouvoir poursuivre jusqu'à l'origine de tous les signes; mais ces exemples, que d'heureux hasards nous ont fournis, en constatent suffisamment le principe.

VII. — Identité de signes et différence de sons ou de langues.

« Nous avons établi plus haut que la même écriture servait aux habitants de la Suziane, de l'Arménie, de la Chaldée; et non-seulement les signes syllabiques, mais aussi les caractères idéographiques sont partout les mêmes. Nous avons pour cette assertion les preuves les plus incontestables et les plus

intéressantes en même temps. Le roi Sargon noumé, parmi les rois vaincus, l'Arménien Argistis et le Susien Soutrouk Nakhounta. Le temps a épargné quelques inscriptions de ces mêmes rois à Van et à Suzes.

« Ces documents de l'Arménie et de l'Élymais ne seront peut-être pas d'accord sur les victoires que s'attribue le superbe constructeur de Khorsabad; mais la coïncidence prouve incontestablement l'identité de l'alphabet. Les signes idéographiques sont les mêmes; les langues ne le sont pas; mais puisque le même signe rendait les mêmes idées à Suzes et à Ninive, il est clair que le caractère pour *roi* ne pouvait avoir la même couleur phonétique dans ces localités.

« Il est clair que ces prononciations des signes idéographiques devaient changer ainsi avec chaque pays. Mais un système d'écriture aussi compliqué que celui dont nous nous occupons n'a pu être inventé en cinq pays à la fois; il n'a été en usage d'abord que chez un peuple, qui l'a transmis ensuite à son disciple en civilisation. La première nation donna à la seconde, non pas seulement le signe idéographique, mais également le son interprétant ce mot dans sa langue. Le monogramme (pour me servir du mot adopté) pour *père*, *roi* passa chez la seconde nation comme expression de l'idée; mais avec celle-ci se transmet également la syllabe ou le mot qui voulait dire *père*, *roi* dans la première langue. Ce signe ne convenait plus à l'interprétation audible de l'idée; la valeur *at*, qui suffisait pour le premier peuple, chez lequel *at* signifiait *père*, ne suffisait plus pour les Assyriens où *père* se disait *abou*.

« Mes recherches à Londres m'ont révélé le fait nouveau, que les verbes sont représentés également par des monogrammes ou signes idéographiques. Ainsi, le même caractère qui se lit phonétiquement *sis*, est expliqué, dans les syllabaires, par *frère* et *protéger*; la lettre *ir* signifie *ville* et *multiplier*; et souvent deux ou plusieurs verbes ont le même représentant monogrammatique. Cette circonstance devait encore multiplier le nombre de sons syllabiques attachés à la même lettre.

VIII. — Quel est le peuple primitif qui a inventé l'écriture hiéroglyphique cunéiforme.

« II. Quel peuple a inventé cette écriture?

« On comprend l'intérêt qui se rattache à cette question. Nous pouvons, dans notre réponse, tout d'abord procéder par voie d'exclusion. Cette nation ne pouvait être une nation sémitique, donc ce n'étaient pas les Assyriens. En effet, le système convient assez mal à une langue de la race de Sem, à cause du syllabisme qui en forme le caractère distinctif. Mais en dehors de cette remarque générale qui, après tout, ne peut être considérée comme définitive, comment expliquerait-on donc la circonstance que jamais la valeur phonétique d'un caractère assyrien n'a le moindre rapport avec le son qui exprime l'idée affectée au signe? Dans

quelle langue sémitique *sic*, ou même une articulation semblable, exprime-t-il *frère* et *protéger*? Où trouverait-on un mot sémitique *an* pour dire *Dieu*, *at* pour *père*, *bib* pour *créer* et *infester*?

« Le peuple qui inventa l'écriture *anarienne* appartient à la grande famille *ouraliennne*. Déjà, avant mon départ pour Londres, j'ai eu l'honneur d'exprimer cette idée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La découverte des *corabulaires* lui a donné une éclatante confirmation. Seulement, ne connaissant pas alors le *casdo-scythique*, je signalai comme la nation inventrice celle qui parla l'idiome de la seconde écriture, et que je nomme maintenant le *médo-scythique*, par des raisons qui paraîtront très-acceptables. L'affinité de ces deux dialectes, qui atteint aux proportions de la presque identité, m'autorise à persister dans ces conclusions, à utiliser dans l'argumentation notre connaissance du *médo-scythique*, basée sur les traductions des inscriptions trilingues, et à regarder ce dialecte comme le représentant de la famille entière.

« Voici les raisons qui justifient l'honneur fait à la nation des Scythes, ou Tatares, ou Ouraliens, ou Touraniens, car le nom ne fait rien à l'affaire; elles résident dans l'examen des signes mêmes. Quand un caractère a deux valeurs, une syllabique et une autre idéographique, alors la signification phonétique se justifie par la langue scythique; ainsi le signe  a la valeur de *père*. Cette

idée s'exprime, chez les Touraniens, par *atta*; c'est pour cela que les Assyriens lui attribuent la valeur phonétique de *at*. L'idée de *fiis*, *pal* en assyrien, est interprétée par un signe dont la valeur phonétique est *tour*; *tour* veut dire *fiis* en scythique. Le hiéroglyphe pour *étoile* et *Dieu* est lu, comme syllabe, *an*, parce que *anap* en scythique signifie cette action, exprimée en assyrien par *ilou*. *Bitga* signifie en scythique *année*, le perse *tarda*; le signe qui interprète l'idée de l'année est le même que celui pour la syllabe *bil* ou *bal*.

« Les monogrammes pour les verbes fournissent des exemples plus incontestables encore. Les syllabes *pap* et *bif* expriment, selon les tablettes de Sardanapale, et l'idée de *créer* et celle de *se révolter*. Nous voyons que le mot scythique *bibda* rend le perse *hamithriya* *abava*, il se révolta, et le mot *bituada*, le perse *add*, il créa. *Mit*, en scythique, veut dire *aller*. Nous n'avons plus à nous donner que la syllabe *mat* ait également en assyrien le sens de ce verbe.

« Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, suffiront pour établir d'une manière incontestable l'antériorité de l'écriture scythique. La langue se rapproche, comme M. Norris l'a surtout prouvé, des idiomes *ouraliens* de la Russie.

« Le style *médo-scythique* de l'écriture *anarienne* contient également des monogrammes, et pour les distinguer, il y a un signe

spécial  qui ne se rencontre que dans ces cas; M. Norris ne l'a pas reconnu, bien que son emploi soit très-évident. L'écriture, en outre, ne contient pas tant de polyphonies, quoiqu'il y en ait nécessairement; mais, en général, l'écriture scythique établit des différences inconnues aux autres écritures.

La croix  signifie, en assyrien, et *bar* et *mas*; en scythique, sa forme est modifiée,  rend *bar*, et  rend *mas*.

« Quoique les exemples cités parlent assez haut pour notre assertion, on peut faire valoir une autre raison qui ne manque pas d'importance. Les Perses placent ce système toujours avant celui des Chaldéens, qui pourtant avaient été encore naguère très-puissants, et dont l'importance scientifique a survécu même à l'empire de Cyrus. Les Achéménides eurent donc quelque raison spéciale pour donner à l'écriture scythique la préférence sur le système babylonien, et puisqu'on n'en peut guère chercher le motif dans une puissance qui n'existait plus alors, il faut le trouver dans l'ancienneté de Touran, qui n'était pas un mystère pour les vainqueurs ariens. A vrai dire, s'il n'y avait que cette raison-là, elle serait d'une importance minime; mais elle acquiert du poids quand on l'envisage conjointement avec les faits philologiques que nous venons de constater.

« Bien que très-éloigné d'accepter tous les rapprochements du savant anglais qui, souvent, a mal transcrit les lettres scythiques, j'adopte pleinement le principe signalé, et c'est, je le répète, dans la Russie *cis-ouraliennne*, qu'il faut chercher les descendants du peuple que les rois perses jugèrent assez important pour lui accorder l'insigne honneur d'immortaliser sa langue sur les rochers de Bisoutoun et d'Ecbatane.

IX. — Origins et explication des noms de Scythes. — Quels pays ils ont habité. — Étymologie des mots *Asie* et *Médis*.

« Mais quel était ce peuple dont nous avons désigné les descendants? Evidemment il devait être un peuple antique et puissant; et quoique son empire se fût écroulé du temps des Achéménides, sa langue devait avoir pris de telles racines, dans quelques contrées, que la faveur qu'on lui accordait fût nécessaire. Je crois le reconnaître dans une de ces nations que le père de l'histoire et les autres historiens antiques nomment Scythes.

« Je sais quelle objection j'enrai à élever; on me dira, et avec raison, que ce nom n'est qu'un nom vague qui ne comprend pas qu'un seul peuple, mais toutes les peuplades très-différentes qui habitaient depuis les embouchures de l'Isler jusqu'aux montagnes de l'Himalaya. Je pourrai moi-même aggraver le poids des contestations par le fait, que ce nom de *Scythes* est un nom germanique, et, selon moi, n'est autre que l'ancien allemand *skiatha*, sagittaire; et qui ne sait pas que les

Scythes étaient surtout connus comme archers et employés comme tels ?

« Si l'on ne considérait que ce dernier point de vue, on pourrait en tirer la conclusion que les Scythes n'étaient pas, à coup sûr, des nations *tatares*. Mais le nom que les Grecs donnaient à toutes ces peuplades en général avait été emprunté à l'idiome d'une nation qui habitait les bords de l'isthme, parce qu'elle était la plus rapprochée de la presqu'île hellénique. Mais au nord de ce peuple d'archers étaient établies des nations *tatares*, tout comme aujourd'hui; ces anciens riverains du Dniester, du Dniéper, du Don, en avaient éloigné les *Celles ariens*; ils furent chassés à leur tour, et refoulés vers les steppes inhospitalières du nord par la migration des peuples qui y subsistait des *Germaïns* d'abord, des *Slaves* ensuite; de sorte que les fils des anciens *Scythes tatares* ne se trouvent plus qu'adossés à l'Oural et à la mer Blanche.

« La langue de la seconde écriture des Achéménides est très-rapprochée de celle qu'Hérodote, au quatrième livre de son œuvre, appelle *scythique*. Le peu que l'historien d'Halicarnasse nous en a laissé démontre la parenté, et beaucoup des noms propres sont parfaitement intelligibles par l'écriture des Achéménides. Les mots *Οἰοπαῖς*, homicide, *Αρσίοειος* borgne, semblent le prouver; ce mot est *ruhribattu*; *ruhri*, signifie homme; — *bat*, dans le scythique achéménien, veut dire tuer. *Ghar* est *un*, et c'est avec la particule *immas*, ajoutée au numéral qui se rencontre bien souvent, *gharimmas*. Hérodote traduit *ἄρμα* par un. Quelques-uns des noms de divinités dont aucun ne peut être expliqué par les langues indo-germaniques trouvent leur source dans cette langue. La terre, nommée *Asia*, vient du mot *Api*, Dieu, le *nanas*; Dieu suprême, de *Apapi*, Dieu des dieux. Le premier homme, d'après Hérodote, se nommait *Ταγίταος*, *Tourgaïta*, signifie *fils-homme*; et, réellement, on nous dit que cet homme était, selon les Scythes, le fils de Jupiter et de la fille de Borysthènes. Beaucoup de noms propres de Scythes, qui résistent aux étymologies sanscrites, se laissent interpréter par la langue médio-scythique; je ne cite que *Ἰσσυρμιδάς*, *isharrak piktî*, qui aide dans le combat; *Οὐταρμυδάρ*, *Kuktammas-adda* ou *père de l'affection*. De même, le dieu de la mort, *Θαρμυδάρ*, d'après Hérodote, s'explique par le Scythique *Sam-immas-adda*, père de l'infini. *Sam* ou *sa-oum* exprime, dans la traduction scythique, le mot perse *amâd*, non mesuré, tout-puissant, *sam immas* ou *saoum immas* indique l'infinité. Le Père de l'histoire nous dit que le scythique *Ἐσπαμίης* signifiait *ispai idai*, les chemins sacrés. Or, dans la dernière partie de ce mot, nous retrouvons le scythique *Annap*, Dieu; le mot pour chemin qui se rencontre dans l'inscription scythique de Nakhi-Roustan où il traduit le perse *pathim*, y est malheureusement rendu par un monogramme.

« Les peuplades que les Grecs compre-

naient sous le nom de *Scythes* étaient désignées, chez les Perses, sous la dénomination commune de *Sakas*; l'assertion d'Hérodote est confirmée par les inscriptions. Or, le mot *Sak*, qui se trouve dans les noms de tant de peuplades mongoles (voire même dans celui des *Cosaques*), signifie *fils* en scythique et en sassin. Le nom des *Sakas* n'est donc pas celui d'un seul peuple, mais l'appellatif commun de toutes les tribus qui se nomment *fils de*, précisément comme les Arabes se distinguent par le mot *beni*, et comme les Juifs n'avaient d'abord pas d'autre nom de peuple que celui de *fils d'Israël*. Chez les Assyriens le peuple désigné par *Scythes* et *Sakas* a l'appellation *Nawirri* ou *Narri*, et ce mot *Nam* ou *Naw* indique *famille*, dans le scythique des Achéménides, ainsi que dans plusieurs langues de la même souche, le magyar, par exemple; *ri* est, comme en *nakri*, *narri*, le suffixe post-positif de la troisième personne, correspondant au turc *si* ou *si*. Les Babyloniens ne désignaient donc ces peuplades que par le mot qui indiquait *famille* dans l'idiome de ces derniers.

« Hérodote distingue les Scythes des autres peuples qui l'entourent, et parmi ces derniers il y en a qui sont bien des Germaïns; je me contente de citer les *Αἰσώνες*, qui, d'après l'historien d'Halicarnasse, ne sont pas Scythes, et dans lesquels il est impossible de ne pas connaître le goth *Alasunius*, les fils du peuple. Donc toutes ces tribus portent le nom de *fils*; et je puis compléter cette digression, par le fréquent usage de *tour*, fils, en scythique, dans les noms des peuplades mongoles; les *Tatares* et les *Turcs* en ont conservé la trace. Les querelles antiques des *Iranien*s et des *Touranien*s, ou des *Arya* et des *Tourya* des livres zends, peuvent être alléguées ici. Les adversaires de Zoroastre et de sa loi ont toujours été considérés comme appartenant à la race de l'Altaï. Le serpent des *Touryas*, que les Persans personnifient dans *Afrasiâh*, a bravé les étymologies ariennes, il ne se rencontre pas dans les textes zends sous cette forme; c'est peut-être le mot par lequel le document scythique de Bisoutoun désigne les ennemis marchant contre les Perses : *farrarsarrabha*.

« Nous trouvons dans ce monument, un des plus importants que l'antiquité ait égarés, une indication que nous ne pourrions négliger. Le nom du Sace vaincu par Darius est *Iakounka*.

« J'y vois une nouvelle preuve de l'exactitude de l'appellation adoptée. Le rocher de Bisoutoun nous montre un personnage, sur lequel il y a écrit en perse : *Ceci est Skounka*, le Sace. La traduction scythique porte *Iakounka akka Sahka*. On conviendra, avec nous, que cette forme est frappée au coin de la langue du second système des Achéménides. Nous pourrions y voir le seul nom de Scythie qui nous soit conservé dans sa forme originale, si une circonstance ne nous forçait à y reconnaître tout simplement le mot scythique pour *roi*.

— Le titre suprême des rois assyriens est *Sakkanakkou*, et ce terme est inexplicable par les langues sémitiques; il est donc importé d'un autre idiome dont le peuple fut assez puissant pour imposer à Ninive un mot qui pût devenir l'expression suprême de la puissance humaine. Personne ne pourrait nier la similitude de *Sakkanakkou* et de son prototype *Iskouanka*, et on y trouvera un appui assez puissant pour l'opinion qui fait des Saces ou des Scythes les représentants d'une antique et puissante civilisation.

• Mais cette nation de l'Asie, comment se retrouverait-elle dans les contrées entre le Pruth et le Don? Hérodote rapporte un récit qui lui paraît très-acceptable. Les Scythes habitaient d'abord l'Asie; chassés de leurs demeures par les Massagètes, ils se jetèrent sur les Cimmériens, qui occupaient alors la Russie méridionale, et dont le Père de l'histoire reconnaît encore partout les races.

• Ce récit dont l'ancien historien fait mention également à un autre passage de son histoire, est on ne peut plus probable. Les Cimmériens Celtes, les premiers Ariens qui se soient séparés de la grande famille indo-germanique, furent classés de leurs demeures au Pont-Euxin par des Tatares. Ce fait eut lieu au commencement du *xv*^e siècle avant Jésus-Christ, et précéda les migrations des peuples celtes à travers l'occident européen, comme leur conquête des Gaules et de la Bretagne. Les Scythes eux-mêmes avaient été forcés d'abandonner leurs demeures par les Massagètes, qui étaient également des Tatares; leurs mœurs ne ressemblent pas à celles des Arabes, le nom des Massagètes s'explique par les syllabes scythiques, *Mich-chagatou*, chef de horde.

« Justin dit, II, 3 : *His (Scythia) igitur Asia per mille quingentos annos vecigalis fuit. Pendendi tributum finem Ninus rex Assyriorum imposuit*. L'Asie fut tributaire des Scythes pendant quinze cents ans. Et cette partie du globe a conservé, jusque dans un nom actuel, les vestiges de l'antique domination des Scythes. Ce nom de l'Asie n'a jamais été expliqué suffisamment. D'après les mythographes grecs, Asia fut la femme de Prométhée. Hérodote, qui connaît cette étymologie, nous dit, en outre, que les Lydiens la contestaient, et qu'ils faisaient venir le nom de l'Asie du nom d'un de leurs rois (IV, 45). Asia veut dire, en scythique, la vaste terre. Les inscriptions de Persépolis et d'Ecbatane ont une phrase ainsi conçue : *Roi de cette grande terre au loin et auprès*. Elle est rendue par le scythique : *eurun hi ukkura hassaikka far-antinika*. Le mot perse *dûraiy*, au loin, est traduit par la mot *hassaikka*, de *hassa*, lointain; et je crois que le nom de l'Asie n'est autre chose que ce terme des Scythes.

(550) On sait par Hérodote (I, 73) que le roi Cyaxares confia aux Scythes des enfants qui devaient apprendre leur langue et l'art de l'archer. L'entendre cette intéressante tradition n'a été inventée que pour expliquer l'existence et l'usage répandu de la langue scythique en Médie, dont les premiers

« Dans l'idiome casdo-scythique, *Mada* veut dire pays. Des Ouraliens ont donc imposé le nom au pays arien de Médie, lequel, du reste, résiste à toute étymologie indo-germanique. Cette circonstance m'a engagé à voir dans la seconde écriture l'idiome des Scythes habitant la Médie (330), et formant encore une partie considérable de la population, sous la domination arienne.

« Les Scythes, dominateurs antiques de l'Asie centrale, sont distingués des autres nations qui les entourent. Ce ne sont pas des Cimmériens ou des Tauriens qui appartiennent à la souche celtique; ce ne sont pas des Alazones, ou des Agathyrses, ou des Gètes, dont les noms révèlent un coloris germanique très-prononcé; les Scythes ne sont pas parents des Nèvres, des Boudines, qui sont Slaves, ni des Gélones, qui sont des Grecs transformés en Slaves. Ils sont différents des Suromates qui se servent pourtant de la langue scythique, mais en la corrompant par des solécismes, parce que leurs mères, les Amazones, ne la leur ont pas bien apprise. La légende de l'union des Scythes et des Amazones, rapportée par Hérodote, semble s'expliquer par un contact de deux peuplades, et qui a produit un peuple mixte.

X.—Les restes des anciens Scythes sont les Yazidis, ou Chaldéens d'Assyrie.

« Les Scythes ne sont rien de tout cela; mais que sont-ils donc? Il nous sera permis de supposer qu'ils appartiennent au groupe *turate*. Et, en vérité, Hérodote compte parmi eux les Androphages demeurant au nord, ayant un dialecte spécial, mais se servant des usages scythes, et les Melanchlènes. Ces derniers sont les ancêtres des Finnois, Esthoniens et autres qui ont peuplé la Russie avant les Germains et les Slaves; ils sont parents des Scythes.

« Toutes ces données réunies rendent notre thèse très-probable. Un peuple qui a su maintenir sa domination pendant un laps de temps aussi considérable n'a pu être dépourvu de toute civilisation. Arrivé à un certain degré de culture, il a dû connaître l'art d'écrire, qui, quoi qu'on en ait voulu dire, doit avoir été bien répandu déjà deux mille ans avant notre ère. Ce sont les Scythes qui ont pu arrêter les progrès des Ariens, personnifiés dans Zoroastre et les propagateurs de sa doctrine; mais ils n'ont pu résister aux Sémites venus de l'Arabie méridionale. Cette dernière défaite a arrêté la civilisation que les Scythes s'étaient acquise, et plus tard refoulés dans des régions négligées par la nature, forcés à cette vie nomade qui les rendit complètement incapables d'occupations civilisatrices, ils n'apparaissent

habitants touraniens furent soumis par une race arienne, parlant la langue perse. Nous croyons que par ce fait la langue de la seconde écriture a enfin trouvé son explication; nous la nommons *médo-scythique*, et non *médique*, parce que l'idiome ainsi appelé n'était autre que celui des Perses.

sont plus que comme ennemis des sciences et des arts.

« Mais quelles sont les traces que ce peuple, jadis si puissant, a laissées dans les contrées de l'Asie centrale? Je crois reconnaître les restes de cette race dans une peuplade dispersée par tout le pays au bord de Ninive, et dont beaucoup de représentants habitent la ville de Mossoul. Je parle des *Yezidis*, une tribu qui adore le diable, le mauvais principe, et qui ne se soucie pas du bon, parce qu'elle croit n'avoir rien à craindre de lui. Ces hommes que le code musulman met hors la loi, que les Juifs croient flétrir en les nommant כשדים *Chaldéens*, et que tout dernièrement les Anglais ont mis à l'abri des vexations qu'ils avaient à supporter jusqu'alors, se nomment eux-mêmes *Dasim* la tribu, d'un mot obscur; les Arabes en ont formé le pluriel *Dasim*. Or, dans le scythique, le mot pour *peuple*, correspondant au pers *Kāra*, est *Dassumir*, que je crois dérivé de *Dassum*, avec le *r* suffixe qui se retrouve comme nominatif indéfini à la fin des noms de peuples, Babilur, Markus-ir, etc. Cette coïncidence m'a fait énoncer l'hypothèse que, dans les Yezidis, sont conservés les débris de l'ancienne population scythique de l'Assyrie.

XI. — Principes de l'ancienne écriture cunéiforme, d'après les grammaires assyriennes nouvellement découvertes.

« III. Après cette digression, qui nous a paru pourtant nécessaire pour défendre l'opinion de l'antériorité des Ouraliens, et qui, en elle-même, explique la polyphonie du système cunéiforme, nous revenons à la question principale, et nous croyons être plus compréhensible, en formulant brièvement les principes de cette antique écriture. Ce sont les recherches de Londres qui ont confirmé ce qu'il y avait de vrai, mais je le dirai également, rectifié ce qu'il y avait de faux dans mes opinions. Je suis d'autant plus prêt à revenir sur des opinions erronées, que des hypothèses timidement émises ont dû s'éclipser devant l'autorité souveraine des Assyriens eux-mêmes, et que j'ai pu remplacer l'erreur par la vérité. Dans d'autres cas, le progrès de mes études m'a démontré un autre fait, que je n'hésite pas à formuler : des questions de détail d'un nombre moins considérable, et que je croyais résolues, ont dû être ouvertes de nouveau; car les mêmes documents qui nous ont donné des réponses certaines sur un point, nous fournissent la preuve que nous ne pouvons pas en résoudre un autre, à moins qu'une découverte nouvelle ne fasse cesser cette impossibilité momentanée.

« Voici les principes corroborés par les documents de Londres :

« 1° Tous les signes cunéiformes proviennent d'une *image hiéroglyphique*. Une tablette de Londres nous montre des images transformées en signes cunéiformes archaïques; on peut retracer l'origine figurative de beaucoup d'autres.

« 2° Tous les signes ont au moins une valeur *idéographique*, et chaque idée pouvait être écrite avec des monogrammes, soit exprimée par un *simple signe*, soit par une *suite de caractères*. Il est bien entendu que nous ne parlons pas de son expression syllabique ou phonétique. Par exemple, le *feu* s'écrit, ou par un signe qui a les valeurs syllabiques *ni*, *kou*, *bi*, ou par une suite de caractères qui, phonétiquement, se lisent *an*, *is*, *bar*, mais qui sont expliqués par *Deus*, *matériau purificateur*. En assyrien, le feu se dit *nouveau*, *nu*; c'est ainsi que les documents expliquent ce groupe.

« 3° Beaucoup de caractères ont des valeurs d'un ordre d'idées différent, et expriment des notions abstraites et concrètes à la fois. Ainsi nous avons acquis la certitude d'un fait dont nous ne doutions pas, mais qui est rendu incontestable par des documents grammaticaux : il y a des monogrammes

pour les verbes. Ainsi, le signe  qui

n'a pas, que je sache, de valeur phonétique, signifie *lumière*, en assyrien *our*; et ensuite il veut dire *échauffer*, en assyrien *haman*, et

engendrer, *ilid*. Le signe pour *frère* 

signifie également *protéger*; et ceci explique pourquoi le caractère pour *frère*, que M. de Saulcy a bien transcrit *ahou*, se trouve également comme dernier élément du nom de Nabuchodonosor; car le mot assyrien *nasar*, qui interprète le verbe perse *pd*, est donné comme une valeur du signe en question. Le

signe  dont la valeur phonétique est *an*, a les significations de *étoile* et de *teiler*; sa forme archaïque  est dérivée

de l'image même de l'étoile; mais, comme interprétant ces idées, il se prononce en assyrien *ilou* et *dimir*. Le caractère 

Y, est expliqué dans les tablettes par *kabou* et *kābou*, que je crois allié à l'arabe et à l'hébreu *כב* *coûter*; effectivement, ce signe, précédé du signe pour *Dieu*, explique le perse *acman*, *cirl*, et indique alors proprement le *Dieu coûté*. Ces inscriptions nous apprennent que les deux signes ainsi unis se prononcent *Samt* en assyrien.

« 4° De cette écriture, purement idéographique dans l'origine, s'est développé un système syllabique, précisément comme le même cas est arrivé en Chine, en Égypte, en Phénicie. Le peuple qui, le premier, inventa cette manière d'interpréter ses pensées, attacha aux caractères, en dehors de la notion, le son qui exprimait l'idée. Ainsi, il s'est fait qu'une grande partie des signes idéographiques sont devenus *syllabiques*. On fit de l'image du poisson l'expression du son *ha*, celle de la maison se prononça *nix*, l'étoile *an*, la tête *sak*, l'oreille *pi*, l'œil *ai*, la main *su*, l'eau dégoûtante *a*, la terre *sil-*

lonnée *hi* etc. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans l'immense majorité des cas, il serait plus que téméraire de vouloir identifier les signes cunéiformes avec des images; j'espère que les preuves que j'ai données suffiront pour rendre plausible le principe lui-même.

« 5° Mais puisque les hiéroglyphes servaient à exprimer également des idées abstraites, il s'ensuivait forcément qu'ils se prononcèrent de différentes manières. L'hiéroglyphe pour *frère*, signifiant également *protéger*, prit les deux valeurs de *rie* et de *nas*. Le signe *ou* exprime les notions de *soleil* et de *marcher*; il avait donc les deux valeurs *out* et *par*.

« 6° Le peuple qui inventa cette écriture n'est pas celui qui nous a laissé une quantité si énorme de monuments. Ce ne fut ni un peuple *arien*, ni un peuple *sémitique*; mais il se rattache, par ses racines et par l'organisation de sa langue, aux *idiomes ouariens*. J'avais eu l'honneur de développer, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, cette opinion, depuis pleinement corroborée par mes études au Musée britannique. Je retrouve dans la langue de la *seconde écriture achéménienne* les raisons pour lesquelles un signe donné avait telle valeur syllabique et telle signification idéographique, et je crois avoir démontré l'antériorité de cet idiome mystérieux.

« Je suis heureux de pouvoir soumettre au ministre des preuves autrement incontestables que celles qui, aux yeux de l'Institut, ne pouvaient avoir que la valeur de simples hypothèses. Je parle des *dictionnaires rédigés dans deux langues*; l'une d'elles est celle des *Assyriens*, l'autre un idiome qui, de nature, se lie très-étroitement à la langue dite *médique* ou *scythique* sans pourtant être complètement le même idiome. On jugera de leur différence, comme de la parenté, par les exemples suivants: *adda* veut dire *père* dans les deux langues; seulement *son père* se dit, dans le dialecte *niuvito*, *addani*; dans l'autre, *addori*; à son père, dans le premier, *addanikou*; dans l'autre *addariki*; les *pères* se dit, dans l'un et l'autre, *addabi*; leur père, *adda abbini* dans l'un, *adda ablini* dans l'autre. Ce peu de mots suffiront pour établir au moins la parenté de ces deux idiomes, et l'on pourrait parfaitement défendre l'opinion que la langue des *tablettes de Ninive*, et celle des *monuments perses*, sont exactement la même, prise à deux siècles de distance et dans des pays différents.

« Le peuple qui parla cette langue a inventé l'écriture *cunéiforme*.

« 7° Les Assyro-Chaldéens reçurent ce système déjà avant le *xx^e* siècle avant l'ère chrétienne. Ils adoptèrent non-seulement la valeur *idéographique*, mais aussi les *sons* attachés aux lettres. Ceux-ci ne suffisant plus pour la langue assyrienne, le peuple *sémitique* dut attacher aux signes des prononciations nouvelles; on ajouta au son de *sis*, *frère*, et de *nas*, *protéger*, en scythique, ceux de *ah* et de *nasar*. Le caractère *bib* (qui

signifiait également *donner* et *se révolter*, parce que, dans la langue primitive, *bibtsada* exprima *il créa*, et *bibdaa*, *il se révolta*), est expliqué, dans les tablettes assyriennes, par *nahar*, *se révolter*, et *dana*, *créer*. La polyphonie n'est donc qu'une conséquence presque forcée du système hiéroglyphique transmis d'un peuple à l'autre, surtout quand on considère que l'image était *polylogue*, qu'elle servait à exprimer plusieurs idées à la fois.

« 8° Les Assyriens, en acceptant l'écriture des Anariens, l'ont modifiée pendant les quinze siècles durant lesquels nous pourrions les poursuivre. Ainsi, ils attachèrent au signe une idée qu'il n'avait pas eu dans le premier idiome, mais seulement une valeur syllabique qui, en assyrien, interprétait la nouvelle notion. Ils acceptèrent, en revanche, des *groupes entiers* de caractères avec la signification de la première langue, en les prononçant en assyrien; et les *tablettes de Londres* donnent une immense quantité de faits pareils. Ces *groupes idéographiques* forment la plus grande difficulté qui s'oppose à la lecture; mais à côté du mal nous avons le remède. Il n'est pas impossible que les entraves dont on entourait une étude aussi simple n'aient pas été maintenues sans raison; les prêtres, dépositaires de la sagesse et de la science, voulaient en conserver le monopole, et rendre le plus épineuse possible la connaissance des lettres. Cette opinion me paraît d'autant plus acceptable, que les peuples qui n'étaient pas soumis à une classe de prêtres, comme les *Susians*, se sont servis du même système d'écriture *syllabique*, sans adopter les nombreux monogrammes de l'écriture de Ninive et de Babylone. Les inscriptions de Suzes sont, de toutes les inscriptions cunéiformes, les plus faciles à transcrire en lettres européennes, mais les plus difficiles à comprendre, parce que nous n'avons pas de clef pour l'interprétation. Mais tandis que la simple lecture des noms royaux d'Assyrie est toute une science, et réclame des recherches sans nombre, le nom des rois de Suzes sont lisibles à cause du syllabaire le moins compliqué; c'est à peine s'il y a quatre monogrammes pour exprimer les idées les plus usitées dans les inscriptions.

« 9° Les Assyro-Chaldéens sentaient eux-mêmes les difficultés de leur système d'écriture; ils redoutaient les méprises que forcément devaient entraîner les complications que les siècles leur avaient léguées. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils pensaient à rendre plus clairs leurs écrits, surtout ceux que les rois destinaient à la lecture publique; mais, malheureusement, ils n'eurent pas toujours recours à l'expédient le plus simple, à l'écriture purement *syllabique*, qui se composait de 90 signes simples. Ils employaient des *monogrammes*, mais ils voulaient en rendre les valeurs le moins douteuses possible. Voici le procédé qu'ils employaient, surtout dans les derniers temps, et qui a été une source féconde d'erreurs, jusqu'à ce que nous ayons été assez

heureux pour découvrir le mot de l'énigme :

« Quand un monogramme a plusieurs valeurs, on lui ajoute fréquemment la dernière lettre qui constitue le mot en assyrien. La syllabe *out* veut dire *soleil* et *jour*, et se prononce, en assyrien, *samsi*, *nahara*; on ajoute donc à *out*, si, pour indiquer que c'est le soleil dont il s'agit, et ra pour faire voir qu'il faut lire *nahar*. Mais, pour cela, le signe *out* n'a pas la valeur syllabique de *sam* ou de *na*, comme les Anglais l'avaient cru. Ainsi la même lettre, *mat*, indique

aller et *se lever* (du soleil). Généralement, on la trouve avec la première signification au préterit, *aksout*, *j'allai*, et on y ajoute alors *out*; *se lever* se dit en assyrien *napah*; dans ce cas, on ajoute très-souvent un *ha*. Des phénomènes semblables m'ont fait adopter des valeurs erronées; j'ai cru, par exemple, que le signe *▲* avait aussi la valeur de *nap*, mais c'était faux. Une idée heureuse m'a éclairé sur ce principe, qui, une fois établi, a fait tomber immédiatement beaucoup d'attributions de valeurs, imaginées ou par mes devanciers, ou par moi-même.

XII. — Grande parenté de la langue de ce peuple primitif avec l'hébreu.

« Il me reste un mot à dire sur la dénomination d'écriture *anarienne*, pour l'opposer à celle d'*arienne*, réservée au système perse que j'ai choisi. Cinq différentes langues s'écrivent avec le même système; trois langues *ouraniennes* ou *ouraliennes*, celle des tablettes de Ninive, et celle des monuments *asiens*. Une langue, peut-être indo-germanique, s'en servait, comme nous le savons: c'est l'idiome des inscriptions *arméniennes*. Mais l'immense majorité des monuments est due au burin des Assyriens et des Babyloniens; ce sont eux qui, avant tous les autres, sont dignes de notre examen. Cette langue, conformément à la table généalogique de la *Genèse*, est *sémitique*, ainsi que tous mes devanciers, sans exception, l'ont reconnu.

« Le peuple qui peut, à juste titre, réclamer la désignation d'une des grandes nations de l'humanité, parlait une langue étroitement liée à l'hébreu et à l'araméen, plus éloignée déjà de l'arabe et de l'éthiopien, mais complètement indépendante des idiomes mentionnés. Déjà nous entrevoyons les principaux éléments de son organisme, déjà nous pouvons établir certaines lois phonétiques qui seront notre guide pour l'explication scientifique des précieux documents de Ninive et de Babylone. Nous sommes déjà avancés au point de pouvoir prouver que le système phonétique de la langue assyrienne a, quant aux racines, la plus grande ressemblance avec l'hébreu. C'est une règle, que le *sekin* de l'hébreu y est représenté par la même lettre *ch*, le *samech* par le *s*; jansis le *w* ne s'altère qu'au *t* chaldéen ou au *tsu* arabe. Le *y* de l'hébreu y est constant, et ne devient

pas *z*, comme en araméen ou *z* et *l* comme en arabe. Le *y* ne se change pas en *t* chaldéen, ni ne prend la prononciation du *s* de la langue du Koran. Seulement, le *y* initial des racines devient *x* en assyrien. Quant à l'organisme pourtant, la grammaire diffère considérablement de l'hébreu, et elle offre plusieurs points de rapprochement avec les dialectes araméens et l'arabe; aussi le dictionnaire de la langue syriaque renferme-t-il beaucoup de racines qui peuvent servir avec fruit à l'explication des textes mêmes, quoique l'hébreu fournisse toujours un contingent très-nombreux de racines identiques à celles de la langue des Chaldéens. Mais en dehors de ces racines, pour l'interprétation desquels les langues sémitiques éclaireront nos pas chancelants, il y en a bon nombre qu'on ne retrouve pas dans les autres idiomes des fils de Sem, et alors c'est ou la traduction perse qui guide nos recherches, ou il ne nous restera qu'à en expliquer le sens par le contexte lui-même, chose toujours épineuse et sujette à des méprises et à des contraventions.

XIII. — La grammaire de la langue assyrienne est très-rapprochée de celle des idiomes sémitiques.

« IV. Grammaire. — Le caractère rigoureusement sémitique de la langue assyrienne facilitera l'interprétation des inscriptions. De toutes les branches d'idiomes, celles des *Sémites* sont les plus inaltérables, les plus indestructibles, les plus tenaces. Pendant les quinze siècles qui séparent les monuments chaldéens les plus anciens des inscriptions cunéiformes des Séleucides, la langue des Assyriens s'est peu modifiée. Les règles phonétiques, une fois établies, peuvent être regardées comme inaltérables, et il ne faut pas s'en départir; la rigueur de cette maxime empêche des résultats incertains, et ajoute plus de poids à ceux qu'on obtient.

« La grammaire de la langue assyrienne est très-rapprochée de celle des autres idiomes sémitiques. C'est le même principe; seulement l'écriture donne ici à la langue de Ninive et de Babylone un avantage sur les inscriptions sémitiques de Phénicie et d'Arabie, parce que le système syllabique fait voir les voyelles qu'il faut unir aux consonnes.

« Un autre avantage, non moins précieux, résulte des documents grammaticaux de Lundres, dont un nombre assez considérable donne des formes étymologiques, des suffixes et des flexions verbales. Je ferai mention ici d'un fragment que j'ai été assez heureux pour découvrir. Il contient, d'un côté, les formes pronominates de l'idiome *casdo-seythique*, et de l'autre celle de l'*assyrien*. Le mot choisi est *istiti*, avec, en *seythique*, *fi*.

Seythique.		Assyrien.	
<i>kini</i>	<i>ta</i>	<i>istichou</i>	avec lui.
<i>kinanni</i>	<i>ta</i>	<i>istichounou</i>	avec eux.
<i>kimou</i>	<i>ta</i>	<i>istya</i>	avec moi.
<i>kimi</i>	<i>ta</i>	<i>istini</i>	avec nous.
<i>kizou</i>	<i>ta</i>	<i>istika</i>	avec toi.
<i>kizounanni</i>	<i>ta</i>	<i>istikounou</i>	avec vous.

« Le tableau entier des suffixes *assyriens* est :

SINGULIER.		
	Masc.	Fém.
1 ^{re} p.		yo
2 ^e p.	ka	-ki
3 ^e p.	chou	-cha
PLURIEL.		
	Masc.	Fém.
1 ^{re} p.		ni
2 ^e p.	koun	kin
3 ^e p.	choun	chin

« La conjugaison ressemble beaucoup à celles des autres idiomes sémitiques. Il y a un *kal*, *niphal*, *paël*, *ist'af* (avec la seconde redoublée), *saphel*, *istaphel*, *aphel*, *istaf*, et le paradigme montrera l'analogie de la langue assyrienne avec les autres langues. Nous donnons ici les formes du verbe régulier *zakar*, se souvenir :

AORISTE		
	Singul.	Plur.
1 ^{re} p.	akour	nakrou(n)
2 ^e p. m.	tozkour	tazkourou(n)
2 ^e p. f.	lezkouri	lezkourou(n)
3 ^e p. m.	izkour	izkourou(n)
3 ^e p. f.	liskour	liskourou(n)

IMPÉRATIF ET PRÉCATIF.

	Singul.	Plur.
2 ^e p. m.	zoukour	zoukourou
2 ^e p. f.	zouk(ou)ri	zoukoura
3 ^e p. m.	likour	likourou
3 ^e p. f.	likour	likourid

INFINITIF.

zakor

PARTICIPE.

Masc. s. zakir	Fém. s. zokirat
p. zakiri (zikrou)	p. zakirat

« Le *prétérit* est très-rarement employé, et nous n'avons pas d'éléments suffisants pour l'établir avec certitude.

« Les autres formes du verbe régulier se déduisent ainsi :

	NIPHAL.	PAEL.	IPH'AL (334).
Aoriste.	azzakir	ouzzakir	azzakir
Partic.	monzakkir	monzakkir	monzakkir
Infinitif.	nazkar	zoukkour	zitkour

SAPHEL. ISTAPHAL. APHEL. IPHAL.

Aor.	ouszakir	oustazkir	ouzkour	azzakar
Part.	monsakir	monsazkir	mouzkir	monzakkar
Inf.	souzkour	soutouzkour	ouzkour	aitaki.

« Nous connaissons également beaucoup de règles concernant les verbes défectifs ayant de l'analogie avec l'hébreu.

« Mais il est temps de quitter les ques-

tions fondamentales pour examiner, dans la seconde partie de notre travail, l'histoire et la chronologie des Assyriens et des Chaldéens.

XIV. — II^e PARTIE : Chronologie des Assyriens et des Babyloniens.

« En soumettant au ministre les résultats de mes recherches chronologiques à Londres, je ne me dissimule pas les difficultés de cette entreprise. J'aborde un sujet qui n'est pas nouveau comme ceux que je viens d'exposer ; il a été travaillé depuis bien des siècles, et pourtant la question n'a pas été résolue. Rien, en effet, ne nous justifierait de reprendre une matière aussi souvent traitée et aussi souvent abandonnée, si la découverte des monuments assyriens ne nous portait pas à examiner lequel, parmi les systèmes de tant de savants, a été celui de Ninive et de Babylone.

« Heureusement pour notre tâche, les documents assyriens, si obscurs ailleurs, offrent dans cette question moins de difficultés que partout ailleurs. Les renseignements généraux, qui sont les plus importants, sont donnés par les *tables généalogiques* ; souvent les rois d'Assyrie se rapportent à un de leurs prédécesseurs qui, tant d'années avant telle époque, accomplit tel fait désigné dans l'inscription. Ces nombres sont donnés en chiffres, souvent confirmés par différents exemples du même texte.

« En dehors de ces notions qui ont trait seulement à l'histoire d'Assyrie, nous trouvons des *synchronismes* avec l'histoire sainte. Les noms bibliques n'offrent pas de difficulté pour le déchiffrement, parce qu'ils sont exprimés par des caractères connus depuis longtemps, et c'est justement aux noms d'Ezéchias et de Juda, qui se trouvent dans les inscriptions d'un roi de Ninive, que l'on a reconnu que ce monarque, le constructeur du palais de Koyondjik, devait être *Sennachérib*, sans pouvoir alors prouver la lecture du nom assyrien.

« Si la Bible a éclairé nos pas dans les commentements, ce sont les auteurs grecs et latins qui nous ont fourni les cadres pour y grouper les personnages révélés par les inscriptions. Mais les ouvrages classiques ne sont pas d'égale valeur pour nous : nous ferons donc quelques remarques sur le degré d'autorité que peut réclamer chacun des représentants de l'historiographie antique.

XV. — Valeur de l'autorité d'Hérodote et des autres historiens grecs.

« L'autorité du père de l'histoire, que les inscriptions perses nous ont appris à res-

(334) Je n'ai pas besoin d'ajouter que le redoublement du *z* à l'iph'al et à l'ipht'al n'est, dans ce cas spécial, qu'un changement euphonique du *t* en *s*, comme en hébreu, et que les formes devraient être : *zinkir*, *monzakkir*, *azakir*, *monzokir*, p. e. *ariabbir*, *aptasir*, etc. On aura vu que l'idiome assyrien est différent de l'araméen, et on devait s'attendre à cette diversité. *Azour*, fils de Sem, a une individualité différente et bien distincte de son

frère Aram. Il y a des savants qui ne veulent croire à l'assyrien que quand on leur présentera le Chaldéen de Daniel, qui est nommé *araméen* et bien distinct de « la langue des Chaldéens ». Et pourquoi donc le peuple assyrien n'aurait-il pas eu sa langue propre, aussi bien que la nation *araméenne*, qui n'a jamais eu l'importance historique de Ninive et de Babylone?

pecter, reste également inattaquable dans les points généraux. Aucun des noms royaux qu'il fournit ne peut être mis en doute; bien que l'incapacité de son oreille d'Hellène à s'approprier les noms sémitiques lui ait fait confondre *Nabuchodonosor* et *Nabonid*, et prendre le dernier pour le fils du premier, cette inexactitude est presque la seule que nous puissions relever. Est-il donc le seul qui, avec raison, ne connaisse pas un roi d'Assyrie du nom de *Ninus*? La durée de 520 ans qu'il assigne au grand empire assyrien est confirmée d'une manière éclatante par Bérosee. Cet écrivain, Chaldéen de naissance, mais qui rédigea en grec l'histoire de son pays, est la source principale, et nous devons une grande reconnaissance à *Ensehe*, de nous avoir transmis avec autant d'exactitude la succession et la durée des différents règnes qui occupèrent le trône de Babylone. Après Bérosee, ce sont surtout les Orientaux qui écrivirent en grec, qui sont dignes de notre attention, et principalement *Josèphe*, *Strabon*, *Alydène* et *Nicolaüs* de Damas. Quant à Ctésias, on aurait tort de dédaigner ses données sans s'y arrêter; car la bonne critique ne se montre pas par le rejet pur et simple de ce qu'on ne peut expliquer tout de suite, mais par la consciencieuse investigation qui recherche l'origine de l'erreur. Nous verrons que l'historien de Cnide, le médecin d'Artaxerxe Mnémon, loin de renverser le système d'Hérodote et de Bérosee, le confirme en ce sens que Ctésias comprend dans le nom d'*empire assyrien* toute la suite des dynasties sémitiques qui ont régné à Ninive. Quant à son appréciation de l'histoire des Assyriens et des Mèdes, il ne faut pas oublier quelle fut sa position officielle à la cour de Perse, position qui a dû fausser les vues de l'historien. Il raconte cette histoire comme un Persa devait la raconter, et l'inexactitude, quoique fâcheuse pour nous, est tellement systématique, qu'on peut rectifier et expliquer ses égarements.

« Nous ne pouvons que déplorer la perte de tant d'historiens grecs et surtout romains qui, il faut le reconnaître, envisageaient l'histoire antique déjà d'un œil moins partial et plus universel.

XVI. — *Autorité des auteurs alexandrins.* — *Cause de leurs erreurs.*

« Les savants d'Alexandrie ont beaucoup traité cette matière, bien qu'ils n'aient pas toujours apporté la connaissance nécessaire de la langue du pays; pour cela ils ont commis dans les listes des rois d'étranges erreurs, que les inscriptions elles-mêmes nous ont permis de contrôler et d'apprécier. Ainsi, *Clitarque* nous fait savoir qu'une inscription à Tarsus racontait que *Sardanapale*, fils d'*Anakyndaraxarès*, bâtit Tarsus et Anchiale dans un jour. Mais cette généalogie n'est autre chose que les titres du roi mal expliqués et conservés par les inscriptions. Il y avait :

Assour-idanna-palla, *anaku. nadou. 'sar. Assour.*
Sarlanapalus. ego. augustus. rex. Assyrie.

« C'est de ce protocole de l'inscription que les Grecs ont fait le nom *Assuridapale* ou *Assuridapalès*; et ce n'est pas sans raison que l'ignorant interprète du document a vu dans cet assemblage de mots le père de *Sardanapale*; *Assour-idannapalla* signifie : *Le dieu Assour a donné un fils*, et c'est le dernier élément de ce nom, *palla*, qui a occasionné cette erreur.

« Ce même nom royal a été la cause d'une autre erreur : les Grecs nous disent que *Sardanapale* s'est aussi appelé *Κοινισσακκίλος*; c'est là encore un titre royal qu'on a pris pour un nom, et ici la lecture des inscriptions cunéiformes nous fournit directement le mot de l'énigme. Voici les lettres qui suivent le nom de *Sardanapale* :



lu à tort : *Kounussakkannkhill assour.*

« Nous pouvons même signaler les méprises : les deux premiers signes pris ensemble signifient *moi*; mais le premier seul indique qu'un nom d'homme va suivre, et le second seul la syllabe *ku*. On a donc pris le clou vertical pour un signe indiquant un nom propre commençant par *kou*. Le signe *roi* a la valeur phonétique de *nir*; et le *Kounussakkannkhill* s'explique mieux encore par la prononciation scythique de ce mot ouralien, telle qu'elle se trouve à Bisontoun dans le nom des rois des Saces, *Skounka*. Le titre de *Sakkanakkou* était le plus sacré de ceux des rois d'Assyrie, qui l'emploient devant les mots des grands dieux ou de *Babylone*. Nous y trouvons le mot *Σαρπενος* de Bérosee, le titre suprême; et la première des deux combinaisons nous a porté à rendre par *vicare* ce terme que nous ne savons pas expliquer, parce qu'il est d'origine scythique.

« La lecture erronée du titre de *Sardanapale Kou nis, skounk il assour* a valu au roi un surnom dont il ne pouvait pas se douter.

XVII. — *Noms de villes pris pour des noms de rois.* — *Défauts de Ctésias.* — *Les Sémites seuls ont le sentiment historique.*

« J'ai donné ces deux exemples pour démontrer que, dans les opinions même les plus étranges des Grecs, il y a toujours un fonds de vérité : dans ces deux cas, l'erreur se fonde sur une inscription mal lue, mais quelquefois la méprise est moins pardonnable. Nous trouvons une suite de rois mal à propos insérée dans le canon d'Eusèbe, et manquant dans celui que donne Moysse de Khordue. L'écrivain arménien place ces

nous dans l'ordre que voici : Ninus, Chalaos, Arbelus, Anelios, Babios, Bel.

« Il est impossible de ne pas y voir, non pas des noms de personnages, mais les noms des villes de Ninive, *Chala* (Nimrod aujourd'hui), *Arbèles*, *Nipour* (Kala-Sharghat), *Babylone*, qui est personnifiée comme le fils de *Bel*. Ces noms n'indiquent donc que l'émigration des Babyloniens du sud au nord, exactement comme nous l'indique la *Genèse*. Dans le canon d'Eusèbe, qui semble remonter à Clésias, on trouve à côté de quelques rois authentiques les noms *de fleuves*, tels que *Ophrateus*, l'Euphrate; *Acraganes*, canal cité par Abydenus; *Dereyllus*, le Tigre (Diglat); ensuite des noms susiens, perses et même grecs, comme celui de *Laosthènes*. Malgré les altérations cruelles que les premiers noms de la liste ont subies, on peut y reconnaître encore quelques noms d'une suite de rois assyriens, et je ne serais pas étonné de voir un jour que toute cette chronologie apocryphe a sa raison d'être dans une description d'un roi assyrien mal interprétée.

« Il ne faut pas oublier que la confusion qui embrasse les chronologies est due à Clésias en grande partie; il a exaréc sur cette portion de l'histoire l'influence la plus désastreuse, car il puisa ses renseignements chez un peuple qui a été et qui est encore, après ses proches parents les Indiens, celui qui a le moins le sentiment de l'histoire. Ca sens historique manque à Bisoutou, où Darius donne bien les jours et les mois des faits racontés, mais oublie les années; ce défaut se manifesta chez les Persans modernes, seul peuple dont le grand poète soit encore le plus grand historien, et qui seul a pu avoir un *Livre des Rois*. Je me rappelle que cette même indifférence scientifique m'a frappé dans les conversations avec des Persans qui possèdent pour des lettrés de leur pays, et qui sur l'histoire moderne de l'Asie avaient les idées les plus étranges. Et comment attendre d'une nation des renseignements exacts sur ses ennemis vaincus, quand, dans sa propre histoire, elle laisse échapper le nom du grand Cyrus, qui a fondé son empire; comment s'étonner que les Perses aient placé Sémiramis *douze siècles plus tôt qu'il ne le fallait*, quand les Persans de nos jours ne s'aperçoivent pas d'une énorme lacune dans leurs annales entre *Gustasp* et *Ardéchir*, qui, d'après eux, ont été réunis par un lien étroit de famille, et pourtant séparés l'un de l'autre par un espace de *peut-être dix-sept siècles*!

« La véritable sentiment historique en Asie ne se trouve que chez les Sémites.

XVIII. — *Autorité de Béroze, prouvée par les inscriptions.*

« Parmi les historiens, Béroze seul (332)

nous a laissé une liste des dynasties successives, avec les nombres des rois et celui des années qui s'écoulèrent sur leur domination. La liste a pour point de départ l'année de la chute de *Sardanapale*, le dernier monarque du grand empire assyrien, auquel l'écrivain chaldéen assigne une durée de 526 années, conformément au Père de l'histoire, qui dit que les Assyriens ont régné sur l'Asie 520 ans. Cette concordance ajoute un crédit énorme aux données du prêtre chaldéen, confirmées du reste par les inscriptions qui nous fournissent plusieurs jalons et points de repère. La plus ancienne de toutes ces dates remonte jusqu'à la moitié du *xx^e* siècle avant Jésus-Christ, puisqu'un cylindre de *Tiglatpileser I^{er}* (vers 1200) parle de la reconstruction d'un temple détruit par le roi *Samel-Hou*, fils d'*Ismidagan*, 651 ans avant l'époque de son grand-père à lui, qui l'avait détruit. Une date plus précise est donnée par l'inscription du roc de Ravian, qui rapporte que *Sennachérib*, dans sa première année, enleva de Babylone des idoles que *Mérodach-idanna-akhi*, roi de Chaldée, avait ravies à *Tiglatpileser*, roi d'Assyrie, 418 ans auparavant. Ce fait eut donc lieu en 1122 avant Jésus-Christ.

« Mais la date la plus importante pour notre but est celle qui se développe des documents, pour la chute de *Sardanapale*, et à laquelle se rattache la chronologie de Béroze. Ce dernier roi du grand empire fut dépossédé par le Mède Arbace et le Babylonnien *Bélésar* (*Balazou* des inscriptions), que Béroze, la Bible et Josephé nomment *Phul*; ce nom se retrouve également dans les inscriptions sous la forme de *Poulti*, comme celui d'un membre de la famille royale de Babylone. Il veut dire tout bonnement *voici mon fils*, et se compare à l'hébreu Ruben רובן. C'est cette signification du nom *Poulti*, forme babylonienne de l'assyrien *Palti*, qui explique le changement du nom en celui de *Balazou*, que je traduis par *terrible*. L'identité du *Phul* de la Bible et du *Bélésar* des Grecs a été soutenue déjà, il y a longtemps.

« Ce roi fit la guerre à Ménahem, roi d'Israël, qui régna de 771-761. Tiglatpileser se souleva à Ninive contre le Babylonnien Phul, dont il n'existe pas de monument dans cette ville, qu'il paraît ne pas avoir habitée. Le successeur de Phul sur le trône d'Assyrie (car celui-ci continue à régner à Babylone, qui ne figure pas dans les nombreuses villes soumises au sceptre de Tiglatpileser) fit également, dans la 8^e année de son règne, la guerre à Ménahem. Puisque le roi d'Israël ne régna que 10 ans, il est clair que l'expédition de Phul ne peut avoir lieu que dans les premières années de sa domination, et celle de Tiglatpileser doit tomber dans les dernières. Nous ne nous tromperons pas de beaucoup quand nous placerons l'avènement

(332) M. Ch. Lenormant a déjà exposé cette même idée dans son *Cours d'histoire ancienne* en 1835, lorsque les découvertes épigraphiques qui confirment l'autorité d'Hérodote n'étaient pas faites. La date précitée seule parle avec assez d'éloquence

pour la sagacité du savant académicien. Il fixa avec une grande justice le déclin momentané de la puissance assyrienne à 1100, et nous savons maintenant qu'en effet les Babyloniens succédèrent en 1122 la capitale d'Assyrie.

de l'usurpateur Tiglatpileser en 769 avant Jésus-Christ.

XIX. — Fixation des périodes des dynasties sémitique, touranienne et médique.

« Maintenant il existe une inscription, trouvée par M. Hincks, à qui j'en dois la connaissance, et dans laquelle Tiglatpileser, en descendant jusqu'à la 52^e année de son règne, dit qu'il monta sur le trône dans la 20^e année de son prédécesseur. Cette étrange manière d'annoncer son avènement fait croire qu'à cette époque ce dernier existait encore; ce silence sur le nom de son père nous montre un usurpateur. D'après Castor et Eusèbe, le successeur de Sardanapale qu'ils appellent *Ninus II*, parce qu'il fonda une nouvelle dynastie, régna 19 ans, et ces deux données conformes nous autorisent à mettre la fin du grand empire d'Assyrie en 788 avant Jésus-Christ.

« M. de Saulcy, dans son savant *Examen du canon des rois mède* (333), est arrivé à la même date pour le soulèvement d'Artabace. Je ne reproduis pas ses raisons; elles sont souveraines et fondées sur les chiffres, tels que les auteurs les transmettent. Cette coïncidence, dont personne n'osera nier le poids considérable, est encore confirmée par un passage d'Hérodote, qui, dans sa forme actuelle, n'offre aucun sens, mais dont le changement semble évident. L'historien d'Halicarnasse donne à l'indépendance des Mèdes une durée de 128 ans, chiffre qui condamne son propre système. Mais si l'on lit 228 ans, on arrive juste à l'époque que nous avons obtenue pour le renversement du trône de Ninus.

« Nous aurons donc pour les *dynasties sémitiques* les périodes suivantes :

49 rois chaldéens pendant 438 ans . . . 2017-1559
8 rois arabes pendant 215 ans . . . 1559-1344
15 rois assyriens pendant 526 ans . . . 1344-788

« La domination de l'Asie centrale par les Sémites est donc de 1230 ans; Castor l'évalue à 1280 ans, mais il faut changer le 7 en 8, et l'on obtient le chiffre que peut-être le chronographe a mis.

« C'est presque à cette époque que remonte *Ismidagan*, roi d'Assyrie : son nom signifie *Dagon entend*. Est-ce que le nom de ce roi antique, dont la Chaldée nous a révélé des documents, aurait donné naissance au mythe de Sémiramis, reine historique du ix^e siècle avant Jésus-Christ, mais rapportée ici par une similitude de nom? Est-ce que la tradition qui unit le nom de cette souveraine à la déesse *Derceto* aurait son origine dans le Dagon du roi assyrien? Nous n'osons pas nous prononcer à cet égard.

« C'est donc en 2017 avant Jésus-Christ que nous plaçons la fondation de l'empire sémitique d'Assyrie, personnifié dans *Ninus*. Mais Babylone existait; onze rois avaient régné immédiatement auparavant.

« Bérose se tait sur leur nationalité; nous croyons que ce ne furent ni des Sémites ni des Ariens. La durée de leur domination est évaluée à 48 ans; époque évidemment trop courte pour onze monarques. La seule correction que nous proposons, c'est de lire 211, 208, au lieu de 211, 48, et nous aurons pour le commencement de cette domination, *touranienne* d'après nous, la date de 2225 avant Jésus-Christ. Cette opinion semble se confirmer par la donnée de Simplicius, que les *tablettes astronomiques des Chaldéens*, envoyées à Aristote par Callisthène, remontaient à 1903 avant Alexandre. La limite supérieure des observations astronomiques est donc de 2226 avant Jésus-Christ.

« Cette coïncidence est d'autant plus remarquable que l'épigraphie assyrienne elle-même nous conduit forcément à une origine touranienne de l'écriture cunéiforme. Il n'y a aujourd'hui plus de doute à ce sujet, et je vois avec une grande satisfaction que le colonel Rawlinson vient d'accepter l'idée que j'avais émise et que je crois reposer sur des bases solides.

« Les annales babyloniennes inscrivent sur leurs tables une *dynastie médique* antérieure à celle dont nous venons de parler; elle a régné 224 ans. Parmi ces rois figure Zoroastre, le grand prophète des Bactriens. Nous déclarons que nous ne sommes pas contraire à l'opinion qui donne un âge aussi reculé à la religion du Zenda-vesta, quelque postérieure que soit la forme des livres sacrés que le temps nous a épargnés. L'opinion unanime des Grecs sur ce point, le silence absolu du Vendidad sur l'Assyrie, la géographie de ce livre, qui ne connaît pas les désignations anariennes de Médie, de Parthie et de Perse, sans ignorer l'existence de ces pays, les légendes antiques sur la propagation de la foi dualiste dans l'Asie, la résistance opiniâtre des Touraniens, à la fin vainqueurs, tout cela ne rend pas invraisemblable notre opinion, que la dynastie médique, qui occupa le trône de Babylone de 2449 à 2225 avant Jésus-Christ, se rattache aux tentatives avouées de propager la doctrine d'Ormuzd par le glaive, et il ne nous est pas permis de traiter légèrement l'opinion de Grecs, qui voyaient dans Zoroastre un roi antique de la Bactriane, et un des conquérants les plus illustres.

XX. — Rectification du règne fabuleux de la dynastie cusite, la première après le déluge.

« Le silence que gardent les Ariens sur l'époque suivante est d'autant moins surprenant, qu'ils ne recouvrèrent la domination sur la haute Asie que quatorze siècles plus tard. Ils avaient chassé la *dynastie cusite* de Nimrod, qui, du reste, ne semble jamais s'être étendue fort loin. Les données babyloniennes, transmises par Alexandre Poly-

(333) Ce beau travail de M. de Saulcy, comprenant 10 articles, a été publié dans les *Annales*, t. XIX et XX (3^e série).

histor, donnent une durée fabuleuse à cette dynastie, 33,091 ans. Nous croyons pouvoir démontrer que, dans la chronologie chaldéenne, il ne s'agit que de 1,091 ans, pendant lesquels 86 rois régnèrent immédiatement après le déluge. Voici l'origine de cette erreur ancienne de 32,000 ans, dont, fort heureusement une inscription de Nabuchodonosor nous confirme et l'existence et la rectification.

« Polyhistor exprime ce chiffre par 9 sars, 3 uères et 8 sossos. Cette expression, même d'après les valeurs qu'Apollodore et Eusèbe donnent à ces mots, ne produit pas le nombre cité, mais 35,880 années; il ne s'agit que d'une différence de 28 siècles. Nous croyons pouvoir prouver que dans les mots grecs ΣΑΡΗ, ΣΑΡΟΣ. ΝΗΡΟΣ, ΣΕΠΤΟΣ, ΣΩΣΟΣ, il y a les mots sémitiques pour an, mois, jour, heure et minute. D'après Béroze qui évalue le sors ou mois à 3,600 ans, nous aurons forcément la table suivante :

Sars שר an cosmique, équiv. à 45,200 ans sol.	
Saros סרס mois cosmique,	3,600 »
Neros נרס jour cosmique,	120 »
Septos שפס heure cosmique,	5 »
Sossos שס minute cosmique,	1 mois sol.

« Ce système astrologique était basé sur le mois solaire, qui se résumait par une minute cosmique; 9 mois, 5 jours, 8 heures cosmiques ne donnent pas non plus, d'après le véritable comput, le chiffre de 33,091, mais celui de 33,660. Mais si, en respectant rigoureusement les nombres, on lit 9 jours, 5 heures et 8 minutes cosmiques, on obtient le résultat de 1,090 ans, 8 mois solaires, ou plus court, 1,091 ans.

« Et comment une erreur de 32,000 ans a-t-elle pu s'introduire ?

« La réponse est facile à donner : immédiatement avant précède le chiffre de 432,000 ans, c'est-à-dire 10 ans cosmiques, durée de la dénomination des dix rois antédiluviens. On a compté le chiffre de 32,000 deux fois, à cette erreur fut d'autant plus facile à commettre que dans la notation grecque comme dans celle des Babyloniens, le chiffre 400,000 est séparé de celui de 32,000.

« On obtient donc, pour cette première dynastie postdiluvienne, l'époque de 3540 à 2449 avant Jésus-Christ, et 3450 pour celle où les Babyloniens, à tort ou à raison, pla-

cèrent la date du déluge ; elle ne diffère pas trop de celle acceptée par l'Eglise orientale. Il est connu que, d'après l'Eglise d'Antioche (334), nous serions maintenant dans l'an du monde 7365.

XXI. — *Preuves tirées de l'époque de la construction de la tour de Babel, fixée par ses monuments.*

« Mais voici comment les Chaldéens eux-mêmes démontrent la vérité de notre calcul. On sait que la tradition de la confusion des langues, qui se place immédiatement après le déluge, et celle de la tour de Babel, existèrent chez les Babyloniens comme chez les Juifs (335). Nous avons déjà établi que, dans le nom de Borsippa (le Birs-Nimroud d'aujourd'hui), s'est conservée cette légende : le nom mentionné veut dire tour des langues. C'est à Borsippa que Ao, le dieu de la lumière intelligible (אֵל; אֵלֹהִים) s'est construit la demeure de la catinisation, comme le dit Nabuchodonosor dans l'inscription de Londres (col. iv, l. 57). La manière d'écrire en monogrammes le nom de Borsippa indiquant ville de la dispersion des langues, tandis que trois signes idéographiques, dont l'ensemble se lit Babilon, est à expliquer par ville de la réunion des tribus. La vénérable ruine de la tour de Babel a été restaurée par Nabuchodonosor; dans les fondements, le colonel Rawlinson a trouvé deux cylindres qui portent la même inscription, et qui sont de la plus haute importance. Ce document détruit l'opinion topographique de celui qui a eu le mérite de le découvrir, et qui nie, on ne sait pas trop pourquoi, l'identité de la ruine du Birs-Nimroud avec le monument antique (336) auquel se rattache la tradition de la dispersion. Le roi de Babylone dit qu'il a restauré ce temple, dédié aux sept lumières de la terre, et qu'un roi avant lui (ou le premier roi) avait bâti 42 amur auparavant. Or, le mot babylonien amor correspond au mot arabe qui signifie vie humaine; c'est une période de 70 ans solaires ou 14 heures cosmiques, et le double du dar de la génération, équivalant à 35 ans solaires ou 7 heures cosmiques. La durée de la génération, dans l'astrologie chaldéenne, se rattachait à une superstition babylonienne qui a créé les noms de nos jours de la semaine, à savoir que les sept planètes présidaient chacune à

Nous ne sommes pas les premiers à dire que l'intervalle entre Noé, le cataclysme et Abraham est beaucoup trop court.

(335) L'inscription de Borsippa dit : *En désordre ils proférèrent l'expression de leurs pensées.*

(336) Le Talmud babylonien regarde Borsippa, ce faubourg de Babylone, comme le théâtre de la confusion des langues. Pendant l'exploration de Babylone, nous avons recueilli à Ibrahim-et-Khalil, la ruine près du Birs, une petite inscription datée de Borsippa (Borsip), le 30^e jour du 6^e mois de la 43^e année de Nabouid. Nous avons ainsi donné la démonstration définitive du fait avancé depuis longtemps, à savoir que la ruine de la tour de Babel était le Birs Nimrod.

(334) Nous avons la conviction, et nous n'hésitons pas à la formuler, que les Massorètes ont dénommé les générations postdiluvienne de mille ans. Le système de la réduction hébraïque actuelle est étrange. D'après lui, Noé est mort 42 ans avant la naissance d'Isaac, et Sem est mort dans la 50^e année de vie de Jacob, après avoir survécu à tous ses descendants jusqu'à Abraham inclusivement. Selon nous, Arphaxad n'est pas né 2 ans après le déluge, mais 202 ans; il n'est pas son fils Seth dans sa 57^e, mais dans sa 137^e année, et ainsi de suite. Les Massorètes ont tenu à rapprocher la durée des générations après le déluge des nôtres. Nous reviendrions sur ce sujet en nous bornant à énoncer ici que le déluge hébraïque ne tombe pas en 2412 avant Jésus-Christ, mais bien en 3512 avant Jésus-Christ.

une heure de la journée. En sept heures, les planètes avaient fini leur cycle.

« Ces 42 vies humaines équivalent à 2,940 ans. Nabucho-odonosor commença à régner en 604 avant Jésus-Christ ; il mourut en 561 avant Jésus-Christ ; le date en question est donc entre 3,344 et 3,501 avant Jésus Christ, ce qui cadre merveilleusement avec les données de Bérose, rattachées à la date de 788, pour la fin du grand empire, également prouvée par les inscriptions. Nous avons religieusement conservé les chiffres, sauf en deux cas contrôlés par d'autres notices, et exigés par le plus simple sélénion, c'est-à-dire :

« 1° Nous avons changé MH en ZH, parce que le laps de 48 ans semble trop court pour 11 rois ; que la correction, au point de vue paléographique n'est pas forcée, et que le résultat est confirmé d'ailleurs par la donnée de Callisthènes ;

« 2° Nous avons restitué 1,091 ans au lieu de 33,091 ans, chiffre ridicule, en expliquant et la naissance du nombre et l'origine de l'erreur.

« Tout le système est contrôlé dans son ensemble, par le passage de l'inscription de Borsippa, qui nous rapporte, pour le date de la construction de la tour de Babylone, selon les Chaldéens, à l'époque entre 3,344 et 3,501, tandis que les chiffres contrôlés de Bérose placent le déluge dans le milieu du xxxvi^e siècle avant l'ère chrétienne.

« Entre le déluge et la première dynastie sémitique se sont écoulés quinze siècles et cette période antérieure n'est pas non plus inconnue aux anciens. Trogus Pompeius, qui poise dans les meilleures sources et dont nous ne pouvons trop déplore la perte, dit expressément que les Scythes ont régné pendant quinze cents ans. L'autorité de l'historien romain est-elle à dédaigner comme on l'a fait, en présence de la concordance des chiffres proposés et soutenus par nous ? Nous ne le croyons pas. De quel droit donc négligerait-on le témoignage d'un écrivain à qui nous devons tant d'éclaircissements sur l'histoire primordiale des peuples fondée sur des documents originaux ? Qui, parmi les Romains, a eu des idées plus justes sur les Juifs que lui ? Qui a raconté avec plus de vraisemblance, la fondation de Carthage ? Qui a mieux expliqué l'origine des Parthes ? Qui a donné de plus probables renseignements sur les habitants primitifs de l'Europe occidentale ?

« Dans tous les chapitres consacrés aux Scythes, l'écrivain de l'histoire universelle est très-explicite, et il n'y a pas lieu à suspecter ses données. Il se peut que sous le nom de domination scythie, il ait compris des dynasties chamites, ériennes ou touraniennes ; mais encore est-il fort probable que les Touraniens ont peuplé l'Asie centrale avant l'invasion des Ariens.

XXI bis. — *Epoques des monarchies postérieures à Sardanapale. — Différentes rectifications historiques.*

« Après avoir suivi les dynasties en remontant plus haut que Sardanapale, il nous faut fixer les époques des monarchies postérieures. Nous avons vu que Bélesys fonda la monarchie chaldéenne, mais que Tiglath-pileser, le IV^e du nom, s'éleva en roi à Ninive. Il y resta au moins 42 ans, alors jusqu'à 727 avant Jésus-Christ, au plus tôt ; son fils Salmanassar IV lui succéda. Sargon usurpa le trône et régna au moins 18 ans ; nous le voyons par les inscriptions historiques de Khorsabad qui furent conçues dans le 15^e année de son règne. Mais quand commença-t-il à régner ? Un passage précieux des documents (337) l'établit d'une manière certaine.

« Le canon des rois de Babylone, conservé par Théon, nous démontre que dans la 38^e année de l'ère de Nabonassar, en 709, Arkéasus succéda à Mardokemped. Depuis longtemps différents savants ont identifié le premier à Sargon et le second à Merodach-balejan. Le premier rapprochement a été fait par M. de Seulcy et abandonné ensuite, à tort selon moi, car le nom de Sargon se trouve aussi écrit Sarkin. Le passage cité dit que le roi d'Assyrie vainquit Merodach-balejan dans la 12^e année de son règne ; il monta donc sur le trône en 720 avant Jésus-Christ. Probablement il détrôna Salmanassar, occupé alors à Samarie, et détruisit tous les monuments où se trouvait le nom de son prédécesseur. C'est à cette opinion et à cette date que se sont arrêtés également MM. Hincks et Rawlinson.

« Sargon régnait 16 ans ; il fut roi de Babylone de 709 à 704 avant Jésus-Christ, roi d'Assyrie de 720 à 704. C'est à cette époque que lui succéda Sennachérib, qui, dans la 3^e année de son règne, c'est-à-dire en 702, fit la guerre contre Ezéchias. Il est clair qu'il faut lire le 24^e année d'Ezéchias au lieu de le 14^e, où Sargon régnait encore. Pour me résoudre à cette rectification, il eût fallu la concordance absolue du canon de Ptolémée avec les inscriptions, et l'arrangement complet qui résulte de ce changement produit par une confusion de deux lettres assez ressemblantes dans l'antique écriture, le *sa* et le *ka* : *סנהאריב* est à changer en *סנהאריב*.

« Nous n'avons ici qu'à nous occuper des cadres généraux ; nous établissons seulement que le dynastie des Sargonides, le dernier des Assyriens, finit avec la seconde et dernière destruction de Ninive. Je dis la seconde, car le fait d'un sac complet par Arbace et Bélesys est constant par la non-existence à Ninive de grands monuments antérieurs à Sennachérib. Les palais de Kuyundjik et de Nebbi-Younès datent de ce roi et de ses successeurs ; même Sargon n'y a laissé aucun monument. La catastrophe qui fit périr Sardanapale dans les flammes avait mis en li-

veau du sol de sa capitale tous les monuments de la dynastie de Belitaras.

« La seconde prise de Ninive eut lieu en 625 avant Jésus-Christ. Il s'était écoulé, depuis la fondation du premier empire sémitique, 1392 ans. Ceci nous explique le calcul de Clésias, qui évalue la durée de la monarchie assyrienne à 1360 ans et un peu plus. Je crois que Clésias a écrit 1390 ans et un peu plus; car le *travaux* de l'ionien a parfaitement pu se changer en *travaux*. Clésias comprit donc sous le nom de *monarchie assyrienne* toutes les dynasties sémitiques.

« Du reste, tous les historiens de l'antiquité en sont là : quelques-uns même comptent de Ninus à Cyrus, en fondant tout dans le nom de *dynastie assyrienne*. Ainsi Velleius donne des chiffres qui ont évidemment ce sens ; seulement l'unique manuscrit que nous ayons contient une transposition des deux C dans les nombres romains, ce qui lui fait avancer une grosse erreur. Il dit que l'empire d'Assyrie unit 770 ans avant le consulat de Viniciens, après avoir duré 1070 ans. Cela ne donne aucun sens, d'après aucun système. Il paraît qu'il faut lire 570 et 1470; alors nous sommes transportés en 540 avant Jésus-Christ, date approximative de la prise de Babylone par Cyrus, et en 2010 avant Jésus-Christ pour la fondation de l'empire de Ninive.

« En résumé, les différentes dynasties sémitiques qui ont régné sur la Mésopotamie ont été confondues en une seule par les Grecs, qui lui donnèrent le nom de *monarchie assyrienne*. Il est constant qu'un de ces empires a été fondé par un roi Ninus; qu'une de ces séries différentes de rois a été illustrée par les talents et les conquêtes d'une reine; qu'une dynastie a fini avec un Sardanapale, nom célèbre dans les annales assyriennes. Mais les Grecs, ne distinguant plus entre Chaldéens, Arabes et Ninivites, firent de ces différents empires un seul, en lui attribuant des victoires ou des désastres, qui avaient signalé le commencement ou la chute de l'un d'entre eux.

XXII. — *Monarques qui ont régné sur l'Assyrie. — 1^{re} race Chamite. — Éclatante confirmation des textes bibliques.*

« Nous reprendrons maintenant toute la suite des dynasties et y rangerons les différents monarques qui ont régné sur l'Assyrie.

« La première race que les Chaldéens plaçaient immédiatement après le déluge, eut l'empire pendant 1,091 ans, c'est-à-dire de 3540 jusqu'à 2449 avant Jésus-Christ. Nous la nommons *Chamite*, car les plus grandes probabilités se réunissent pour faire agréer notre opinion. Le nom du premier roi est, selon les légons les moins défigurées, *YH-KOZ*, il est assimilé à Nimrod de la Bible. En effet, nous croyons voir dans ce nom d'*Erechkoos* une altération des mots égyptiens *Si-en-Kouchou* *Sou-en-Kouch* (?), fils de Cus, et si, comme nous n'en doutons pas, notre étymologie a quelque fondement, nous

trouverions dans cette coïncidence une éclatante confirmation des textes bibliques. D'après les saintes Écritures, le berceau de la puissance du grand chasseur devant l'Éternel était Babylone, Errech, Accad et Chaldanée; sa puissance alla au delà, jusqu'en Assyrie, où il fonda les villes de Ninive, de Calach et de Resen. La première de ces cités, la plus célèbre, mais la moins antique, porte un nom sémitique qui signifie simplement *demeure*. Mais tel n'est pas le cas des deux autres, à ce que je crois; quant à Resen, dont le nom s'est encore conservé dans une localité entre Calach (Nimroul) et Ninive, son existence comme cité paraît même antérieure à l'époque chaldéenne où l'on ne trouve plus de ville ainsi appelée.

« Selon nous, il semble établi que la race chamite a peuplé l'Asie avant les enfants de Sem qui l'en ont chassée. Ne trouverait-on pas une indication allégorique de ce fait dans la malédiction de leur aïeul commun ? La descendance du fils maudit s'étendit sur toute l'Asie occidentale en deçà d'Iran, et de là elle déborda sur l'Afrique, où elle resta maîtresse, les Sémites, venus de l'Arabie méridionale et orientale, expulsèrent ou anéantirent ces premiers habitants. Ce fait nous est avéré par le x^e chapitre de la *Génèse*, qui ne souffre pas d'autre explication, car je ne crois pas qu'il nous soit permis, jusqu'à preuve du contraire, de contester ces antiques données. Comme les premiers habitants de la Chaldée furent des Chamites, ainsi les plus antiques colons de la Phénicie le furent également; mais la sève qui anima dans tous les temps les descendants de Sem, et qui les vivifie encore, ne rencontra pas chez les parents de Nimrod et de Chanaan un élément irrésistible; et ainsi il est arrivé que même les idiomes originaires de Sidon et de Babylone disparurent, pour faire place aux langues indestructibles de Sem.

« Nimrod est une figure très-antique, elle est déjà presque mythique dans la *Génèse*; et, à l'époque très-reculée de sa rédaction, ce nom était devenu proverbial et vivait dans des chansons dont le passage si connu, *Génèse*, x, 9, nous a réservé un fragment. Puis, on ne le nommait plus par sa véritable appellation *chamite* : les Sémites lui avaient donné le surnom de *rebelle*, comme rejeton d'une race maudite qui s'était arrogé une terrible puissance.

« Faut-il s'étonner, après ces raisons, que nous ne rencontrions sur aucun monument chaldéen le nom de cet antique héros ?

« Mais ce ne furent pas en Chaldée les Sémites qui détruisirent la prépondérance de Cham : celui-ci n'avait déjà pu résister aux agressions des Ariens qui vinrent, le glaive à la main, propager la doctrine de Zoroastre. Mais la Mésopotamie qui a toujours servi de point de rencontre à des races différentes, ne resta pas longtemps dans le pouvoir des Bactriens; elle tomba entre les mains d'une autre race forte, d'une antique civilisation. Cette dernière fut une nation non arienne.

Qu'on la numma *touranienne*, *ouralienne*, *scythique* ou *tartare*, toujours est-il vrai que c'est de ce peuple du Nord que l'écriture est venue aux Assyriens.

« La domination de la race *touranienne* ne fut pas de très-longue durée; nous la plaçons de 2225 à 2017. Nous avons signalé la curieuse coïncidence qui existe entre la date à laquelle remontent les données astronomiques des Babyloniens, et celle que nous obtenons en faisant subir au chiffre impossible MH le changement si naturel ΣH, 208.

« L'influence de cette suprématie fut énorme; c'est ce peuple qui a donné le nom à l'Asie, à la Médie, à la Perse: il imposa son système d'écriture aux Chaldéens, qui le subirent pendant vingt siècles. Mais la supériorité du génie *sémitique* le déposséda et la refoula jusqu'aux montagnes d'Iran.

XXIII. — 2^e race, *sémite*, son commencement. — Premiers monuments historiques.

« Vers le commencement du *xxi^e* siècle, vers 2100, nous voyons poindre la domination *sémitique*. La *Genèse* nous a transmis la connaissance d'une guerre des quatre rois contre la pentapole de la mer Morte: ce sont *Amraphel* de Sennaar, *Arioch* d'Ellasar, *Kedorlaomer* d'Elam, et *Tidal*, roi des peuplades. Je ne sais, je l'avoue, où classer les deux noms d'*Amraphel* et d'*Arioch*; mais je crois reconnaître dans celui du roi d'Elam un nom *touranien*, et dans le dernier une allure incontestablement *sémitique*. La suprématie est encore au *Touranien*, le *Sémite* n'a encore sous lui que des peuplades non réunies; mais elles forment une masse compacte un siècle après.

« C'est à la fin du *xxi^e* siècle avant l'ère vulgaire que commence l'empire *sémitique*, et c'est ici que commencent aussi nos documents. Nous avons déjà eu l'occasion de citer deux rois dont l'âge remonte jusqu'au milieu du *xx^e* siècle, et dont M. Loftus a découvert des monuments en Chaldée. L'expédition française de Mésopotamie a également recueilli un vase en albâtre portant le nom de *Naramsin*, qu'un roi du temps des Perses (Nabou-imtoug) cite comme un monarque qui a construit des palais. Mais ces documents ne sont pas de nature à élargir nos connaissances historiques. Rarement ils donnent une filiation; le vase de *Naramsin*, qui était un des documents les plus curieux de cette époque rerulée, n'indique pas le nom du père. Mais la plus grande difficulté résulte de la manière presque inextricable dont sont écrits ces monuments. Rien presque n'y est phonétique, rien ne nous guide pour reconnaître le nom du roi et pour le distinguer de ses titres. Il n'y a que les deux noms de *Naramsin* et d'*Ismi-*

dagan qui soient sûrement lus, le premier, parce qu'il commence l'inscription et qu'il est suivi du titre royal; le second, parce qu'on le retrouve dans une autre inscription. J'ai copié presque toutes les inscriptions de Warkah, mais je ne puis pas les lire; j'en sais assez pourtant pour pouvoir affirmer que sir Henry Rawlinson a complètement échoué dans la lecture des noms royaux qu'il a donnés cumma tels. Il me semble évident que, dans plus d'un cas, il s'est trompé de ligne, et qu'il a pris pour un nom royal ce qui n'est qu'un des titres du monarque. On peut bien dire que, quoiqu'on connaisse beaucoup de signes qui composent ces inscriptions, on ne les lit pas encore.

« Rien ne nous serait connu de l'époque arabe (338), sans la donnée de Bérosee; mais à partir du grand empire d'Assyrie de 1304 à 788, les documents commencent à affluer, et nous avons presque toute la suite des générations jusqu'à *Sardanapale IV*. Non pas que nous sachions les noms de tous les 45 monarques de cette période, car nous ne connaissons pas les règnes des rois qui furent les ascendants collatéraux des prauviers rois qui ne nomment que leur aïeul en ligne directe; mais au moins nous les avons en grande partie, et les données des Grecs nous remplissent les lacunes.

« Nous savons par Agathias, confirmé par les documents cunéiformes, que pendant cette période de 526 ans, deux dynasties ont successivement occupé les trônes de Ninive. Il appelle l'une celle de *Ninus* et de *Sémiramis*, qui a fini avec *Beleous*, fils de *Delkoe-tades*, et l'autre celle de l'usurpateur *Bélitaras*, dont le dernier rejeton fut *Sardanapale*.

« Ces noms sont historiques. Dans une inscription de *Kalah Sherghat*, le roi *Tiglatpileser I^{er}* (vers 1200) rend compte de ses ancêtres. Le fondateur de l'empire, le 4^e ascendant de ce roi, se nomme *Ninip-palloukin*, « le dieu *Ninip* a donné un fils, et de ce *Ninip-palloukin* est venu le nom de *Ninus* qui, soit dit à l'honneur d'Hérodote, ne figure pas comme un roi d'Assyrie chez le père de l'histoire. Voici les cinq noms de l'inscription avec le fils de *Tiglatpileser I^{er}* :

- « 1. *Ninip-palloukin*, premier roi;
- « 2. *Assour-dayan* (la prononciation de ce nom est très-peu sûre, quoique toutes les lettres soient bien connues);
- « 3. *Moutskil-Nabou*, confiant en *Nabou*;
- « 4. *Assour-ris-ili*, *Assour* est le chef des dieux;
- « 5. *Tiglat-pallou-sir*, adoration au fils du zodiaque (*Tiglatpileser I^{er}*);
- « 6. *Assour-ludana-palla*, *Assour* a donné un fils (*Sardanapale I^{er}*).

« Puis est nommé par *Sennachérib*, comme

(358) M. de Rougé croit que ces rois arabes sont identiques aux rois des *Khaia* des inscriptions égyptiennes. M. Ch. Lenormant, au contraire, émet l'opinion que les Assyriens ont désigné sous le nom d'*Arabes* tout simplement les *Egyptiens*. Cette der-

nière idée s, nous ne le nions pas, quelque chose de très-séduisant. Nous croyons devoir prendre acte de ces deux opinions, sur lesquelles les documents ne tranchent pas à prononcer.

ayant été depouillé en 1122 par Mardouk-iaoun-akhi, *Mérodach a donné des frères*, roi de Chaldée, un autre *Tiglatpileser II*, que j'identifie avec le *Delketades* d'Agathia, père de Belous (*Hou-likkhous*) que je nomme *Belochus I^{er}*, dernier roi de la première race, et dépossédé par Belitaras, son jardinier.

XXIV. — *Monuments établissant la généalogie de Belochus, roi de la 2^e race.*

« Nous connaissons toute la généalogie de ce roi, d'abord par les briques qui établissent la filiation de six rois déjà reconnus comme tels par MM. Layard et de Sauley, et ensuite par un curieux monument dont plusieurs exemplaires sont conservés, et dont on se trouve au Musée britannique. Nous donnons ici une traduction qui peut être regardée comme sûre, quant aux points principaux. L'inscription est gravée sur le paré d'une porte :

« Palais de *Belochus* (III), grand roi, roi puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, le roi que, parmi ses fils, a élu le dieu *Assour*, le maître des dieux; il a rempli ses mains de l'empire des nations. De la grande mer du soleil levant, jusqu'à la grande mer du soleil couchant, s'étendit la puissance de son bras: il régna en maître des tribus.

« Fils de *Samsi-Hou*, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie, roi des nations, le fils de *Salmanassar* (III), roi des quatre régions, qui dévasta les pays de ses ennemis, et écarta et le père et le fils; le petit-fils de *Sardanapale* (III), le vaillant, le terrible, qui avança les frontières du pays.

« C'est *Belochus*, le fort, le majestueux, dont *Assour*, *Samas* (le soleil), *Ao* et *Mérodach* accomplirent les vœux; ils agrandirent son pays à cause des vertus de *Tiglatpileser* (III), roi d'Assyrie, roi de Soumir et d'Accad, et fils de l'arrière-petit-fils de *Salmanassar* (II), grand roi, roi puissant, qui a construit le grand temple du Sennar, qui est le berceau des pays; et qui fut fils de l'arrière-petit-fils de *Belitaras*, le roi mon aïeul, l'origine de la royauté. »

« Avec les inscriptions qui nous restent des autres rois, nous pouvons reconstruire presque en entier la suite généalogique; mais il ne serait pas possible encore de donner la succession des rois, par la cause que nous avons déjà signalée plus haut. Voici la liste :

« 1. *Belitaras* (Bel-kat-irassou), *Bel a fortifié sa main*;

« 2. *Salmanassar I^{er}*, fondateur de *Calah* (Nimroud);

« 3. *Sardanapale II* (*Assour-ilannou-pal-la*) *Assour a donné un fils*;

(359) La leçon *Phlou* se trouve en I *Paral.*, v, 26, où d'autres mss. ont *Phlou*. Il faut remarquer que ce nom de *Phlou* ne se trouve pas dans la traduction syriaque, on n'y lit que le nom de *Tiglatpileser*.

DICTION. DE LINGUISTIQUE.

« 4. *Salmanassar II*, arrière-petit-fils de *Belitaras*, fils du précédent;

« 5. *Assour-dan-il I^{er}*, fils du précédent;

« 6. *Belochus II*, petit fils du précédent;

« 7. *Tiglatpileser III*, fils du précédent.

« 8. *Sardanapale III*, le grand fils, du précédent;

« 9. *Salmanassar III*, fils du précédent;

« 10. *Samsi-Hou II*, fils du précédent;

« 11. *Belochus III*, fils du précédent, époux de *Sémiramis* (*Sammouramit*).

« C'est de ce roi et de cette reine que le dernier roi du grand empire, *Sardanapale IV*, fut probablement le fils. Ce fut un roi fainéant, et l'on comprend comment s'est formée la fable de *Ninyas efféminé* et fils de *Sémiramis*. *Ninyas*, du reste, n'est pas un nom d'homme, c'est tout simplement la personification du nom assyrien de Ninive, *Ninawa*.

« Nous n'avons presque pas de documents sur *Sardanapale le Grand*. Une petite tessère se trouve au Louvre et porte le nom du *Tiglatpileser III*, mais, malgré les mémorables exploits de ce roi, il ne semble pas que de grands monuments en soient conservés. En revanche, les inscriptions portant le nom de son fils abondent; nous avons ses annales conservées sur une belle stèle au Musée britannique et sur des dalles restées à Nimroud, ainsi que beaucoup d'inscriptions d'une moindre étendue.

« *Salmanassar III* reçut les tributs de *Jéhu*, roi d'Israël; cette donnée précieuse pour la chronologie, se trouve sur un obélisque en basalte noir, actuellement à Londres. Ce monument, curieux à cause de ses bas-reliefs, contient les annales qui s'étendent jusqu'à la 31^e année du règne de *Salmanassar*.

« Une stèle, en caractère assyrien archaïque, a été trouvée à Nimroud en 1854; nous ne la connaissons pas, mais nous savons qu'elle provient de *Samsi-Hou*, fils de *Salmanassar*. C'est ce roi que sir Henry Rawlinson a nommé à tort d'abord *Samsi-Adar*, ensuite *Shanashyphul*.

« Le fils de ce monarque fut l'époux de *Sammouramit*, *Sémiramis*, qui régna après lui. Une inscription historique a été découverte l'année dernière à Nimroud, par M. Loftus; elle raconte les guerres que *Belochus III* fit dans l'Asie occidentale. Le document généalogique traduit plus haut provient de ce roi, que M. Rawlinson a lu successivement *Hevenk*, *Adrammelech*, *Phalukha*, *Phal-uch*, et tout dernièrement *Phulukh* (359). Quant à ces lectures, nous croyons que les unes ne valent pas mieux que les

autres. Le nom se lit  *Hou-likkhous* et signifie simplement : « Que le dieu *Ao* (*tes vœux*) donne un bon augure. » Le colonel Rawlinson, avec l'idée préconçue que ce roi devait être le *Phul* de la Bible, a

ser. La traduction arabe parle d'un roi de Syrie *Ualak*. Dans les passages où ce nom de *Phul* se trouve incontestablement, la forme des Syriac est *FOYA*, évidemment défigurée de *FOYA*.

on trouve dans les Septante la forme פֹּחַל pour le Phul hébreu; donc il a lu *Phal* et

𐤯𐤏𐤋 *lukk*. Plus tard il vit que la

lettre 𐤯𐤏𐤋 avec laquelle il confondit

𐤯𐤏𐤋 aussi écrite 𐤯𐤏𐤋 ne peut

avoir que la valeur oukh; il changea donc le nom en *Phul-ukh*. Mais la valeur *Phal* ou *Phul* qu'il attribue faussement à la lettre *Ph* ou *Hou*, n'est qu'une pétition de principes, un cercle vicieux, pour arriver à l'identification de ce nom avec *Phul* de la Bible.

XXV. — *Epoque du règne de Sémiramis. — Rois ses successeurs. — Rois qui ont transporté les dix tribus d'Israël*

« Nous ne pouvons encore savoir avec sûreté la durée du règne de Sémiramis, qui, selon Hérodote, dont il faut toujours respecter même les erreurs, régna cinq générations avant Nitocris, reine de Babylone, et selon lui, épouse et mère des Labynetis, père et fils. Si Sardanapale a régné environ 15 ans, son avènement, et probablement alors la mort de Sémiramis, tombe vers 803; cinq générations, c'est-à-dire 165 ans plus tard, nous conduiraient à la date de 638 environ. Assourdan-il II, le Kiniladan des Grecs, dernier roi de Ninive, régnait alors à Babylone; est-ce que ce roi fut l'époux de Nitocris, qui, probablement fut une Egyptienne? Nous n'oserions nous prononcer affirmativement. Seulement nous devons nous résigner à trouver ici en défaut le père de l'histoire, qui confond avec Nabopolassar et Nabuchodonosor le roi Labynetis (I, 74), dont le nom est la transcription très-reconnaissable de *Nabonid*. Il nous paraît évident qu'Hérodote a désigné par Labynetis tous les monarques dont le nom commence par *Nabo*, et nous émettons l'hypothèse que la reine Nitocris fut, en effet, la femme du premier Labynetis (Nabopolassar) et mère du second (Nabuchodonosor). Elle ne peut avoir été la mère du dernier Labynetis (Nabonid), parce que les inscriptions, conformément avec Béroze, établissent que le père du dernier roi de Babylone (Nabou-balat-irib) n'a pas régné. Nitocris vivait donc déjà vers 650, date de la naissance de Nabuchodonosor, comme épouse du satrape de Babylone Nabopolassar, et il n'est pas invraisemblable que les travaux qu'Hérodote attribue à la reine soient les mêmes dont le roi Nabuchodonosor fait honneur à son père, déjà âgé et débile, selon Béroze. Cette opinion nous paraît d'autant plus plausible, que le père de l'histoire ne fait pas de Nitocris l'auteur des murailles, mais simplement des travaux hydrauliques dont le destructeur de Jérusalem lui-même attribue l'exécution à Nabopolassar.

« Quoi qu'il en soit, l'âge de Sémiramis,

ainsi que nous l'avons établi, cadre parfaitement avec les données de l'historien d'Halicarnasse qui, seul parmi les Grecs, n'en a pas fait une reine mythique et imaginaire, et seul n'a pas été démenti par les inscriptions. Elle peut avoir fait de grandes œuvres à Babylone, et avoir entrepris dans l'Orient lointain des guerres dont les Perses parèrent l'époque beaucoup trop longtemps avant leur propre domination.

« Sémiramis fut probablement la mère du dernier roi de cette race que la grande autorité des Grecs nous permet de nummer Sardanapale; toutefois, nous n'avons pas de monuments de ce prince. C'est lui qui fut dépossédé par les satrapes révoltés, Arbace et Bésélys, qui est le même que Phul.

« Nous n'avons pas de monument du Chaldéen Phul, qui fut détrôné par Tiglatpileser IV, vers 769 avant Jésus-Christ. Ce prince entreprit une guerre contre Pekah, roi d'Israël, vers 740, mais il resta sur le trône de Ninive encore jusqu'à 727 au moins, puisque nous avons une date de sa 42^e année. C'est alors que lui succéda Salmanassar IV, connu par les annales sacrées comme destructeur de Samarie.

« Bésélys, quoique remplacé à Ninive, semble être resté sur le trône de Babylone, tandis que Tiglatpileser s'établissait à Ninive. Il fut père ou grand-père de Nobouassar, qui a attaché son nom à l'ère de 747, quoiqu'il ne fut, comme le remarque Arago, guère digne de cet insigne honneur. L'illustre savant que nous venons de citer a déjà constaté que l'ère de Nabonassar, immortalisée par les travaux de Claude Ptolémée, ne se rattache à aucun fait historique.

« A partir de Sardanapale IV, l'histoire de Babylone devint indépendante de celle de Ninive, bien que souvent les rois de Ninive eussent reconquis la ville sainte. Bésélys prit le premier le titre de roi de Babylone, que ses descendants et successeurs conservèrent; mais jamais les rois de Ninive ne l'ont porté. Ceux-ci se réservent l'appellation de *vicaire de Babylone*, ce qui équivalait à un titre religieux, *lieutenant des dieux de Babylone*; c'est le mot antique *sakknakkou*, pris des Touraniens.

« Ce n'est que sous Sargon, en 709, que la cité des Chaldéens retourna pour quelques années sous la domination ninivite. Tiglatpileser IV ne la nomme pas parmi les villes soumises à son empire; ou s'il la prit, il ne la conserva pas longtemps.

« Nous avons dit que ce prince fit la guerre à Pekah, roi d'Israël, vers 740; il emmena en Assyrie les habitants de Galad, de Galilée et de Naphtali. C'est là le commencement de la captivité des dix tribus. C'est ainsi que Josèphe rompt 240 ans de l'avènement de Roboam (980) à l'événement précité.

« Salmanassar IV (725-720) continua l'œuvre de son prédécesseur; il fit la guerre à Osé et mit fin au royaume d'Israël. Mais il paraît que, pendant qu'il était occupé dans l'ouest, un usurpateur, Belpatisassour, s'empara du trône et prit le nom de Sargin (Sar-

gon de la Bible). C'est ce dernier qui achève la transportation en Assyrie des dix tribus; les inscriptions de Khorsabad attestent qu'il emmena à Ninive 27,280 Israélites » (340).

« Cet événement eut lieu en 718 avant Jésus-Christ, exactement 180 ans selon Josephus avant la destruction du premier temple par Nabuchodonosor (588). Sargon fit de grandes expéditions en Phénicie; il soumit l'île de Chypre, où une stèle avec une inscription de lui a été trouvée; ce monument remarquable fait partie de la collection du Musée de Berlin.

« Il n'entre pas dans le but de ce travail de s'occuper particulièrement des campagnes entreprises par les divers rois de Ninive; seulement nous devons répéter le fait déjà mentionné que, dans la 12^e année de son règne, Sargon soumit Babylone, où Merodach-baladan avait également régné 12 ans, selon le canon de Théon [en 709]. Après Merodach-baladan, la liste des rois donne Arkesnos pendant 5 ans; ce nom n'est que celui de Sargina ou Sarkin estropié.

« Cette identification vient d'être corroborée par une trouvaille de M. Place, faite à Karsabad. Le savant consul de France a découvert 17 petits cônes d'argile, sur lesquels sont des inscriptions courtes, qui toutes portent la date du 11^e mois de la 9^e, de la 10^e ou de la 11^e année de Mardouk-pal-iddin (Merodach-baladan), roi de Babylone. Je crois que le 11^e mois correspond au mois *ios* des Macédoniens. Selon Bérose, ce fut le 15^e de ce mois (et en réalité le seul monument qui donne la date exacte porte le 15^e jour) que se célébrait la fête de Sacées, des saturnales Babyloniennes. Il est possible que ces 17 petits cônes d'argile se rapportent à cette solennité. La circonstance que nous ayons la 11^e année du roi Chaldéen, mais qu'il manque la 12^e, où il a été détrôné et déposé, prouve d'abord que Merodach-baladan ne peut être que le premier de ce nom, qui régna de 721 à 709, ensuite elle explique la présence de ces petits monuments dans le palais de Ninive.

« Sargon, qui finit le palais de Hiss-Sargon (Khorsabad) dans la 15^e année de son règne, peu de temps avant son décès, mourut en 704, et son fils Sennachérib lui succéda. Alors Babylone se révolta, l'autorité de Ninive ne put pas s'y maintenir, et au bout de cinq ans seulement, le roi réussit à imposer à la cité sainte son fils aîné, Assourinadinoussou (dont les Grecs ont fait ΑΝΑΡΑΝΑΙΙ pour ΑΥΑΡΑΝΑΙΙ, qui s'y maintint jusqu'à 693, où probablement il fut tué et remplacé par Ιερζάλες. Dans ce dernier je erois reconnaître le mot chaldéen *Irib-akhi-Bel* (Bel a multiplié les frères). Il ne régna qu'une année.

« Nous n'insisterons pas sur les campagnes de Sennachérib. Ce roi dont le nom assyrien est *Sin akhi-irib* (Sin a multiplié les frères), régna, selon nous, 28 ans. La traduction arménienne d'Eusèbe ne lui

donne que 18 ans de règne; mais ce chiffre est faux, car les Turcs ont trouvé, dans leurs fouilles à Nebbi-Younès, une tablette où on lit la 22^e année de Sennachérib. Nous croyons devoir assigner à sa domination une durée de 28 ans au lieu de 18; car si l'on y joint les 8 ans que régna Assarhaddon sur Ninive, nous arrivons, pour la mort d'Assarhaddon, à la date de 668, qui est également donnée par le canon de Ptolémée.

« Après des révolutions assez longues, Sennachérib réussit à imposer aux Babyloniens son second fils Assour-akh-iddin (Assour a donné un frère), en 680 avant Jésus-Christ. Pendant qu'Assarhaddon (car ainsi nous nommons ce prince) s'occupait des embellissements de Babylone, deux de ses frères, Adramelech et Soserres assassinèrent leur père dans le temple de Nisroch. Mais les parricides ne purent recueillir le fruit de leur forfait, ils furent forcés de se réfugier en Arménie et de céder le trône à leur frère aîné Assarhaddon (en 676).

« Assarhaddon régna 8 ans sur les deux villes, et porta pour la dernière fois, dans des régions lointaines, la gloire des armes assyriennes. Il soumit la Phénicie, Ataque Abdimilchus, roi de Sidon, envahit l'Égypte et même l'Éthiopie. C'est lui qui amena Manassé à Babylone. Il démit de ses fonctions de satrape de Babylone Samsar-oukin (Saoudouchin de Ptolémée), qui se rendit indépendant aussitôt que son maître eut fermé les yeux et laissé le trône à son fils Tiglatpileser V.

« Nous ne connaissons rien de ce prince que le nom; mais nous en savons beaucoup plus sur son frère et successeur Sardanapale V. Sous lui, l'art assyrien parvint à sa plus grande splendeur; M. Hormuzd Rassam et M. Loftus ont découvert son palais à Koyoundjik, et les bas-reliefs qui le décoraient sont tout ce qu'il y a de plus flui en fait d'art ninivite. Sardanapale fit la guerre à Tioumman, roi de Susiane; beaucoup de bas-reliefs immortalisent ses victoires. Mais jamais il ne détrôna l'usurpateur Saoudouchin, qui ne succomba qu'à son fils, dernier roi de Ninive, Assour-dan-il II.

« Ce roi, qui soumit Babylone en 637, est nommé généralement Kiniladan ou Kiniladai. Au lieu de cette forme on a également ICINIAASAAOC; et le K ne semble que les deux lettres IC réunies. Nous avons une courte inscription de ce roi, qui succomba en 625 sous les efforts réunis des Babyloniens et des Mèdes, précisément comme Sardanapale avait été détrôné par ces deux puissances.

« C'est alors que Ninive disparut définitivement et ne revécut plus. L'empire passa aux Babyloniens qui, sous Nabuchodonosor, atteignirent à la plus haute puissance que jamais nation sémitique ait exercée dans l'Occident avant l'islamisme. D'anciennes légendes attribuèrent à ce même roi la conquête de l'Afrique et de l'Espagne.

« Son génie (car le destructeur de Jérusa-

lem fut un homme de génie) se manifesta surtout dans ses constructions à Babylone; il en fit la plus vaste cité dont l'humanité ait gardé le souvenir. Il mourut après un long règne de 43 ans, en 561 avant Jésus-Christ, laissant à ses successeurs la tâche de combattre une nation qui se révélait alors, les Perses.

« Evil-Merodach, son fils; Nergal-sar-ossor, son gendre; Bel-akhi-isrouk, son petit-fils, purent encore régner après lui, selon la prophétie de Jérémie. Mais la foudre tomba sur Nabonid (*Naboumahid*, Nabo est majestueux), fils de Nabou-balat-irib, choisi parmi les Chaldéens comme le plus digne de la couronne. C'est contre lui que oarscha Cyrus. Le roi des Perses prit Babylone proprement dite; mais Nabonid se retrancha dans *Borsippa*. Ce dernier boulevard de l'empire sémitique dut tomber, et la domination des Sémites ne se releva que douze siècles plus tard, lorsque le Koran fit trembler le monde.

« Il est vrai qu'il y a eu des tentatives pour se débarrasser du joug des Mèdes et des Perses. Nous savons que, sous Darius, la cité des Chaldéens se révolta. Deux imposteurs, Nidintabel et Arakh, se donnèrent successivement pour Nabuchodonosor, fils de Nabonid; mais la malheureuse cité paya son obstination par le massacre de ses grands, et plus tard par la démolition de ses grandes murailles.

« Il paraît pourtant, et c'est un point presque décrié, que dans l'époque comprise entre 508 et 487, Babylone se rendit de nouveau indépendante. Nous avons étudié à Londres des monuments appartenant à un roi, selon nous Nabou-imitouk, qui régna au moins 16 ans. Il nomme comme son fils Bel-sar-oussour, que le colonel Rawlinson identifie avec le fameux Balthasar de Daniel. Nous adoptons et la lecture et l'assimilation. Le savant anglais n'a vu dans Nabou-imitouk qu'une manière différente d'écrire le nom de Nabonid, de sorte que Bel-sar-oussour aurait été un fils du dernier roi de Babylone. Mais il y a une objection dont il faut, je crois, tenir compte. Le musée de Londres possède quatre cylindres en terre portant tous la même inscription, trouvés par M. Taylor en Chaldée, provenant de Nabou-imitouk. Sur ces quatre monuments, se trouve une fois et à la même place, dans le corps de l'inscription, le nom de Nabonid écrit de la manière ordinaire connue par l'inscription de Bisoutoun. Nulle part ailleurs il ne paraît dans ce texte; même il semble que le rélecteur de ces cylindres ait intelligemment blâmé l'universaire de Cyrus pour avoir négligé le culte de Sin (*Lunus*), et jamais autre part le nom de Nabou-imitouk ne remplace les signes ayant sûrement la valeur de *Naboumahid*.

« Cela nous semble renfermer au moins

une grave présomption contre l'idée de notre illustre ami.

« Jusqu'à ce que des documents aient prouvé que les signes  *imitouk*,

représentent un monogramme complexe du mot *nahid*, il sera permis de douter au moins de l'identité du roi, écrit *Nabou-imitouk*, avec le dernier monarque chaldéen. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'opinion du colonel Rawlinson n'explique pas plus que celles d'autres savants le passage de Daniel, d'après lequel Balthasar fut un fils du grand Nabuchodonosor, et fut détrôné par Darius le Mède, âgé de 62 ans.

« Si Nabou-imitouk ne fut pas Nabonid, comme nous penchons à le croire, il faudra le placer entre les dates de 508 et 487: car nous n'avons pas, que je sache, de documents babyloniens portant une date entre la 13^e et la 36^e année de *Darius*, roi de Babylone et des satrapes. En revanche, nous avons une brique datée de la 16^e année de Nabou-imitouk. Attendons que des monuments nouveaux nous éclairent sur la question, et confirment l'opinion que nous émettons ici comme une hypothèse très-probable, à savoir: que la réduction définitive de Babylone n'eut lieu qu'après le règne de Bel-sar-oussour, fils de Nabou-imitouk, et descendant de Nabuchodonosor, vers 488. Cette idée aplanit les difficultés qui s'élevaient jusqu'ici au sujet de Darius le Mède, qui, d'après nous, est Darius, fils d'Hystaspès. Ce roi avait, en effet, 62 ans (341), vers 488 avant Jésus-Christ, et notre opinion, qui place seulement à cette époque la démolition définitive de la première enceinte de Babylone, gagne de la probabilité par le témoignage direct de Darius, qui, dans l'inscription de Bisoutoun (516), se fait sur cet acte de vengeance, certes le plus habile de tous sous le point de vue politique.

« Votre excellence aura pu se convaincre que mes études à Londres ont jeté un jour nouveau sur plus d'un point obscur de l'histoire antique de l'Asie. Modeste travailleur, je n'ai qu'une ambition: c'est d'apporter quelques pierres à l'édifice que construit la science de notre époque. Mon but n'était que d'aider à ouvrir une voie nouvelle, à rassembler des matériaux que des mains plus habiles utiliseront, à former des cadres dans lesquels ils les placeront; et je serai heureux si je l'ai atteint.»

« JULES OFFERT. »

« Pour faciliter l'intelligence de toutes les rectifications que nous avons faites au moyen des monuments nouveaux que les fouilles de Ninive et de Babylone nous ont découverts, nous allons résumer dans un tableau chronologique les principales époques de l'histoire d'Assyrie, avec le nom de tous ses rois, et les années de leur règne.

CHRONOLOGIE DES ASSYRO - CHALDEENS.

Durée du règne des dix rois falutens avant le déluge, évaluée à 10 années cosmiques.
 Époque où les Chaldéens plaçant la construction de la Tour des Langues (42 ans) ou 2040 ans avant Nabuchodonosor).

I. DYNASTIES NON SEMITIQUES.

(Comprises sous le nom de suprématie scythique pendant 1500 ans.)

I. ROTACME CLAMITE, pendant 9 jours 2 heures 5 minutes cosmiques, c'est-à-dire 1694 ans, au lieu de 33094 ans.
 Si-en-kouch (fils de Kouch, Eucroce, Nimrod & le rebelle des Sémites), premier roi.

II. INVASION ARABE, à la suite des migrations des ludo-Germains vers l'Occident.

Huit rois mêlés pendant 224 ans.

III. DOMINATION TOUACARISE (scythiques). Onze rois pendant 208 ans (28 au lieu de 208).

Les Touraniens importent l'écriture cunéiforme à Babylone.

Limite supérieure des observations astronomiques des Chaldéens (1903 avant la mort d'Alexandre, 2226 avant J. C.).

Arioch, roi d'Elissar, Auraphel, roi du Sennar, sous l'hégémonie du Touranien Kedorlaomer, roi d'Elam, vers 2100.

II. DOMINATION DES SEMITES.

I. PREMIER EMPIRE DE CHALDÉE. Quarante-neuf rois pendant 450 ans.

Premier roi, Incomnu.

Amidagau, seigneur d'Assyrie.

Samsi-Hou, fils d'Amidagau (641 ans avant Assourdayan).

Naramia, roi des quatre régions.

(Les noms des autres rois ne sont pas encore déchiffrés.)

II. INVASION ARABE. Huit rois pendant 245 ans.

Les Arabes des hiéroglyphes égyptiens, selon M. de Rougé, probablement les Dammiah des Assyriens.

III. GRAND EMPIRE D'ASSYRIE. Quarante-cinq rois pendant 526 ans.

a. 1^{re} dynastie. Nimpaloukkin, premier roi.

Assourdayan, fils du précédent.

Moestakil-Nabou, fils du précédent.

Assour-ris-ili, fils du précédent. (Commencement de la puissance assyrienne, à la suite de la pré-

pondérance égyptienne, qui avait duré 500 ans.)

Tiglatpileser 1^{er}, fils du précédent. (Cylindre historique en 800 lignes.)

Sardanapale 1^{er}, fils du précédent.

Tiglatpileser II.

Sse de Ninive par les Chaldéens, 418 ans avant la première année de Sennachérib.

Belochus 1^{er}, fils du précédent.

Belitaras (Bel-kal-irassou), usurpateur.

Salmassar 1^{er}, fondateur du palais de Calach (Nimroud).

Sardanapale II, arrière-petit-fils de Belitaras.

Salmassar II, fils du précédent.

Assour-dan-il 1^{er}, fils du précédent.

Belochus II, petit-fils d'Assour-dan-il 1^{er}.

Tiglatpileser III, fils du précédent.

Sardanapale III, fils du précédent. Grad conquérant.

Salmassar III, fils du précédent. Adversaire de Jéhu, roi d'Israël. (Obélisque de Nimroud.)

Samsi-ou II, fils du précédent.

Belochus III, fils du précédent.

Sémiramis (17 ans seule).

Sardanapale IV, probableme. t fils des précédents, dernier roi du grand empire.

b. 2^e dynastie.

Sse de Ninive par les Chaldéens, 418 ans avant la première année de Sennachérib.

Belochus 1^{er}, fils du précédent.

Belitaras (Bel-kal-irassou), usurpateur.

Salmassar 1^{er}, fondateur du palais de Calach (Nimroud).

Sardanapale II, arrière-petit-fils de Belitaras.

Salmassar II, fils du précédent.

Assour-dan-il 1^{er}, fils du précédent.

Belochus II, petit-fils d'Assour-dan-il 1^{er}.

Tiglatpileser III, fils du précédent.

Sardanapale III, fils du précédent. Grad conquérant.

Salmassar III, fils du précédent. Adversaire de Jéhu, roi d'Israël. (Obélisque de Nimroud.)

Samsi-ou II, fils du précédent.

Belochus III, fils du précédent.

Sémiramis (17 ans seule).

Sardanapale IV, probableme. t fils des précédents, dernier roi du grand empire.

453000 ans.
 3540 avant J. C.

3540-2419

2419-2225
 2225-2017

2017-1559

1559-1514

1514-788

vers 1950

vers 1500

vers 1270

vers 1250

vers 1120

vers 1100

vers 1100

vers 1050

vers 1020

vers 1000

vers 980

vers 970

vers 950

vers 930-900

vers 900-860

vers 860-840

vers 840-820

vers 820-805

805-788

III. PARTAGE DE LA DOMINATION ENTRE SENITES ET ARIENS.

BABYLONE.	SYRIE.	MÉSE ET PÉRISE.	ROSIANE.
Puigi-Belaisys fonde l'empire de Chaldée, premier Roi de Babylone jusqu'à.	747	788-709	République arienne 788-710 Royaume de Susiane.
Nabouassar.	747-753	Tiglathpileser IV rétablit la monarchie assyrienne.	709-735
Nabon.	753-751	Commencement de la captivité d'Israël.	740
Amirrus et Porus.	751-750	Salmanassar IV prend Samarie (750), détruit par Sargon 725-720	Assabara. vers 720

DEMIÈRE DYNASTIE BABYLONE.	DEMIÈRE DYNASTIE ASSYRIENNE.
796-791	790-695.
Mérodachbaladan.	Sargon (fonde Khorsabad vers 706).
Sargon, roi de Babylone, de 706-704.	Archeanos de Prokémé.
Anarbelic.	704-703
Belibus.	Sennachérib, fils de Sargon.
Assurnadnasou, fils de Sennachérib.	703-699
699-693	Campagne contre l'Égypte et la Judée.
693-692	
Mesimandocus.	
692-688	
Anarbelic.	
688-680	
Assurbaddon, fils de Sennachérib	680-668

CUN

710-704	Dejorès, roi.	710-657	Tartak, frère du précédent.
704-676			Houmbanigas, vaincu par Sargon.
703			

DICTIONNAIRE

676-668	Purpours.	677-655	Tamman, vaincu par Sardana-
668-660			pale V.
660-617	Achacmenès, soumis.	650	
617-625	Cyaxarès.	655-585	

CUN

625-601	Astyages.	595-560	
601-561			
561-559	Cyrus, roi de Perse.	560-529	

CUN

559-555			
555			
555-536			
536			

CUN

536-529			
529-522			
522			
522-518			
518			

CUN

517-516			
516			
516			
516			
516			

CUN

516			
516			
516			
516			
516			

Appendice. — « I. Voici la traduction presque littérale de l'inscription de Borsippa (342) ou de la tour de Babel :

« *Nabuchodonosor*, roi de Babylone, serviteur de l'Étre éternel, qui occupe le cœur de Mérodach, le monarque suprême, qui exalte Nebo, le sauveur, le sage, qui prête son oreille aux instructions du grand Dieu : le roi-vicaire, jugeant sans injustice, qui a reconstruit la Pyramide (*Babil*) et la Tour à étages (*Birs-Nimroud*), fils de Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

« Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré, il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nebo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice.

« La Pyramide est le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or pur, le sanctuaire, le lieu de repos de sa souveraineté. La Tour à étages, la maison éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je l'ai construite en argent, en or et autres métaux ; en briques émaillées, en cèdre et en epréss, j'en ai achevé la magnificence.

« Le premier édifice, qui est le temple des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai achevé, j'en ai élevé le fût en brique et en cuivre.

« Nous disons pour le second qui est cet édifice-ci : « le temple des sept lumières de la terre auquel se rattache la mémoire de Borsippa, et que le premier roi a commencé (on compte de là 42 vies humaines), sans en achever le fût, avait été abandonné depuis de longues années. *Il y avait proféré, en désordre, l'expression de leurs pensées* (343). Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements ; la brique crue des étages s'était éboulée en formant des colonnes. A la refaire, le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur : je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai ceint par des galeries la brique crue des étages et la brique cuite des revêtements. J'ai renouvelé la rampe circulaire. J'ai posé la mémoire de mon nom dans les pourtours des galeries. Comme jadis ils en avaient conçu le plan,

« ainsi j'ai fondé et rebâti l'édifice, comme s'il avait été dans les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le fût.

« Nebo, toi qui l'engendres toi-même, intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pour que je domine. Accorde-moi pour toujours une race dans les temps éloignés, la multiplication septuple des naissances, la solidité du trône, la victoire (344) de l'épée, l'andantissement des rebelles, la conquête des pays ennemis ! Dans les colonnes de la table éternelle qui fixe les sorts du ciel et de la terre, consigne la longue durée de mes jours, inscris les naissances !

« Imité, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, l'honneur de ma puissance, Nabuchodonosor, le roi qui a reconstruit ceci, demeure devant ta face. »

« II. M. Botta a publié dans la *Monument de Ninive* ; beaucoup d'exemplaires de l'inscription unique qui se trouve sur tous les taureaux de *Khorsabad*. M. de Senley a fait un travail manuscrit sur ces documents dans lequel il en a collationné tous les textes et en a constaté les variantes ; il a bien voulu mettre ces dernières à la disposition de l'auteur, qui a pu en tirer d'importantes données pour la déchiffrement.

Inscription des taureaux de Karsabad.

« Palais de Sargon, le grand roi, le roi puissant (345), le roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire da Babylone, roi des Sumir et des Accad, créature des grands dieux, serviteur de l'Étre suprême, à qui Assur, Nebo et Mérodach ont confié la royauté des nations : le roi qui se souvient de son nom, qui excita à la guerre contre l'impie, constructeur des digues da Sippora, de Nipur et de Babylone ; qui force aux travaux les captifs d'Israël, de (346). . . . de . . . de . . . de Kullab, da Kiriak, la villa où demeure le dieu Laguda, et qui a amené leurs habitants : le souden intelligent des vêtements da Babilbek, qui court sus sur la ville da Harran, et avec le style d'Oannès et da Dagon, il en signa la grâce : le pieux, la puissant, qui étouffa l'opiniâtreté et se fit suivre par ses serviteurs pour anéantir ses ennemis.

« Il fit son subalterne de Houmbanigas, roi d'Elymais. Il fit tributaires les pays de Vannai (Van), Kar-Allu, Andia, Zi-

(342) Elle se trouve en ce moment au Musée britannique.

(343) C'est ce que la Bible nomme la *confusion des langues*.

(344) Le mot assyrien pour *victoire, succès*, est *lebar*, et il se retrouve souvent dans le même sens dans les inscriptions. Sans aucun doute, pour nous du moins, ce terme nous donne l'étymologie du *lebarum* de Constantin. Ce mot s'est introduit à Rome avec les astrologues chaldéens.

Nous mettons ici une partie de l'inscription transcritte en caractères hébraïques :

נבוכדנאסר בן נבון מלך בבל בנה את בית אלהים

ועבש. מוב עברי וזכר רא יקל ראששא. אלהים ודקת נבוכדנאסר שחישש שם עבשי יקבשא. ורא וזכרא נבוכדנאסר אנרי ודחלתישא יקבשא. וזכתי קבשא וזכתי חישש. אן עבשא בעל רוב בודק ישעני לא. אסחא לא אנש. לא אנכר חכשא. — מלשא דר דק. שבע לודת. לר כשא. לר פל. סקת נבוכדנאסר שחישש אלהים. אן שארנבא שישא.

(345) Ils se trouvent en ce moment au Musée assyrien du Louvre.

(346) Ces mots n'ont pu être lus encore.

« *karta*, les villes de *Kisassim*, et de *Khar-khar*; les pays de *Médie*, d'*Albanie* (*Hibî*), « il les présenta au lieu Assur. Il fit la « guerre à l'Arménie (*Varart*). Il changea « en respect pour sa grandeur, et en recon- « naissance de sa souveraineté, la révo- « lte de la ville de *Tusasir* (*Arissia*?) apparte- « nant à *Ursakh*, l'Arménien. Il dépouilla « les rois de *Circésium*, *Hamat*, *Commagène*, « *Asdod*, des peuples des *Hittites*: il ne les « tua pas, mais convertit leur superstition « en culte des dieux. Il institua sur les ha- « bitants, da leurs contrées des satrapes « pour les gouverner, en y transplantant des « hommes de l'Assyrie.

« Il fit disparaître la ville de *Samarie*: il « subjugué la maison d'*Oumri* (les 10 tribus) « et la *Colchide*. Il attaqua *Tubal*, le peuple « du pays de *Burutas*, et la *Cilicie*. Il vain- « quit l'*Egypte* à la ville de *Rapik* (*Rapik*); « il transplanta en le dépouillant, *Hanon*, « roi de *Gaza* (*Hazit*). Il souffla sur la villa « de *Sinukhti*. Il classa *Mita*, roi des *Mos- « chéens*, il apporta des dépouilles de *Kui* « (*Chypre*?) et de *Tyr*. Il traversa, comme « font les poissons, la mer au milieu de la- « quelle est située la ville des *Jonien*, il « emmena *Guzizian* de *Kammann*, et *Tar- « hular* de *Gangum*; il s'en appropria les « sujets, et les transporta en Assyrie. Il im- « posa un tribut aux sept rois du pays de « *Jahnagi*. Il fit une descente dans les habi- « tations du pays de *Jatnan* (*Ianos* sur l'*Île* « de *Crète*) qui est situé au milieu de la mer « de l'Ouest, à sept jours de navigation. Il « attaqua le pays de *Ras*, imposa un tribut « aux peuplades de *Pukud*, de *Damun* (317) « jusqu'à la ville de *Lahir*. Il traita en sub- « ordonnés les habitants de *Jatbur*. Il dé- « posa *Mérodachbaladan*, roi des *Chal- « déens*, l'ennemi, l'adversaire qu'il sup- « planta avec l'accord des dieux de la royau- « té de *Babylone*. Jusque-là atteignit la « puissance da sa main: il emmena la ville « de *Hissr-Jakin*, la grande ville de la domi- « nation de *Mérodachbaladan*. Il entasse, « comme dans une aire à blé, dans le fond « de l'Océan, ses ennemis et ceux qui le « combattirent. Il attaqua, comme un pois- « son rapace, *Upir*, roi da *Nituk* qui est au « milieu de la mer de l'Est, à 30 *kasb* de na- « vigation.

« Le roi soucieux, respectant les désirs « de son empire, éleva ses regards. Il dé- « créta, pour peupler de magnifiques édifi- « ces et pour délimiter des champs labou- « rables, l'érection da jalous. Dans la val- « lée, près de l'origine des montagnes au- « dessus de *Ninive*, ja construisis une villa, « et je nommai son nom *Hissr-Sargon*.

« Sur 350 rois ennemis qui étaient avant « moi en possession, j'ai établi la domina- « tion de l'Assyrie; je les ai forcés au culte « de *Bel*. Ceux qui étaient des impies n'ont « pas purifié les terrains, n'ont pas ménagé « les habitations antérieures, ne sa sont pas

« souvenus du lit de la rivière, ni de l'em- « placement des jalous. Pour peupler cette « ville, et pour conserver la mémoire des « temples détruits, j'ai construit des autels « aux grands dieux et des palais pour loger « ma majesté; j'ai enfoncé leurs pierres au- « gulaires.

« A partir du 12^e mois, j'ai compté 100 « jours heureux; dans la 3^e mois, j'ai allu- « mé du bois d'aloès, j'ai moulé des bri- « ques; dans le 5^e mois, la mois du dieu « (*Ninip*) qui pose la pierre angulaire de la « ville et de la maison, la totalité des fem- « mes firent la génuflexion à leur souve- « raine, et remplissant l'air de leurs cris au « sujet de l'or, de l'argent, des autres mé- « taux et des pierres provenant du mont « *Amanus*. Je choisis les emplacements aux « fondations, j'y posai les briques non cui- « tes; elles jetèrent au milieu d'eux des « amulettes préservateurs contre les dé- « niuns, comme ablution d'injures occasion- « nées par le creusement, en honneur des « dieux *Nisroch*, *Sin*, *Mylitta*, *Soleil*, *Nabo*, « *Ao*, *Ninip*.

« Avec leur permission suprême, je bâtis « pour demeure da ma royauté, des salles « en ivoire, en bois d'ébène, da tamarisque, « de lentisque, da cèdre, de pin, de cyprès « et de pistachier: au-dessus j'entassai de « grandes poutres courbées en cèdre que « j'ai liées par des poutres droites en pin et « en lentisque, soutenues par des crampons « de fer, et j'ai conservé leurs ramifica- « tions (?)

« Je construisis un escalier en spirale « à l'instar de celui du grand temple de *Sy- « rie*, et qu'ils nomment, dans la langue de « Phénicie, *Bit-Hilanni*, à l'intérieur des « portes. Huit lions accouplés..... 6.... 50 « talents..... furent exécutés à la joie « de *Mylitta*.

« En emplantant des coupes en cèdre de « la boisson *katta*, j'ai posé sur les lions « leur *kupur* en pierre du mont *Amanus*. « J'ai appliqué, selon les règles de l'art, en « dehors du demi-cercle des portes, des « peintures représentant les bas-reliefs exé- « cutés en pierre des montagnes.....

« J'ai disposé les couleurs selon le mo- « dèle des rosaces. J'ai percé au-dessus des « fenêtres, formées de grandes pierres de « taille carrées, ce butin de mes mains. Je « mural en briques. 3.... 3.... 1 *stade*, 1 *barsa*, 3 *mahar*... « (mesures agraires) voilà les mesures da la « ville. Sur..... j'ai placé ses fondements. « Dans la sommet et la base, dans..... « j'ai ouvert vers les quatre régions célestes « huit portes.

« La soleil me fait acquérir ma propriété, « *Ao* creuse mes canaux; je nommai les « grandes portes de l'Est portes du soleil et « de *Ao*.

« *Bel-Dagon* conserve les réservoirs de « ma ville, *Taouth* triture le khesbet (318)

(317) Probablement la *Tapereti* de Strabon.

(318) Une matière bleue employée à peindre la figure.

« du fard; j'appelai les grandes portes du
« Midi portes de *Bel-Dagon* et de *Taouth*.
« Oannès achève les œuvres de ma main,
« Istar agite les hommes; je donnai aux
« grandes portes de l'Ouest les noms d'*Oan-*
« *nès* et d'*Istar*.

« Nisroch dirige les mariages des hom-
« mes, la souveraine des dieux (*Myliitta*)
« préside à leurs naissances; je marquai les
« grandes portes du nord par les noms de
« *Nisroch* et de *Myliitta*.

« Assur donne la victoire au roi qu'il a
« institué; il protège son armée, Ninip pose
« la pierre angulaire de la ville. Prédesti-
« nez le roi à la victoire pendant de longues
« années!

« J'ai régué sur les territoires des quatre
« régions..... Les habitants des montagnes
« et des vallées, les hommes des tribus, je
« les ai resserrés sous l'ombre de mou pa-
« rasol, dans l'adoration du dieu Assur...

« J'ai jeté parmi eux le glaive de l'Assyrie.
« Ce que les rois du levant du soleil et
« du couchant du soleil avaient amassé en
« or, en argent, le contenu des trésors de
« leurs palais, des objets qui réjouissent la
« vue, j'en ai pris en quantité.

« O dieux qui habitez cette ville, que le
« butin de ma main se multiplie!

« Ils m'ont accordé la valeur du glaive
« jusqu'à la fin des jours.

« Mais celui qui attaque les œuvres de
« ma main, qui efface mes sculptures, qui
« enlève les jarres contenant mes richesses,
« qui dépouille mon trésor, que Sin, le so-
« leil, Ao, et les dieux qui habitent le cœur
« de cet homme, exterminent dans ce pays
« son nom et sa race, et que des calamité-
« s les placent dans la main de son en-
« nemi. »

« L'inscription est complète; les lacunes
qui déparent cette traduction ne sont donc
pas l'effet d'une mauvaise conservation du
texte, mais uniquement celui de l'état en-
core imparfait de nos connaissances.

« III. M. Place a trouvé dans les fonda-
tions de *Khorsabad* une caisse en pierre,
dans laquelle il y avait une plaque en plomb
couverte d'inscriptions, au-dessous d'elle
une autre en cuivre, ensuite une dans une
matière difficile à reconnaître, probable-
ment de l'antimoine, puis une en argent et
une en or. Cette dernière pèse à peu près
200 grammes, a 8 centimètres de long sur
4 de large (349) : voici l'inscription qui s'y
trouve gravée :

« Palais de Sargon qui est aussi Belpati-
« assour, le roi puissant, le roi du monde,
« roi d'Assyrie : qui régna depuis le lever
« jusqu'au coucher des quatre régions cé-
« lestes : il constitua des satrapes sur ses
« pays.

« Puis : Je bâtis, selon mon bon plaisir,
« dans le pays qui avoisine les montagnes
« au-dessus de Ninive, une ville. J'en nomi-
« mai le nom *Hisri-Sargon*.

« Je distribuai, dans son intérieur, des
« places à Nisroch, Sin (Lunus), le Soleil, Ao
« (Saturne), Ninip-Saudan (Hercule) et aux
« sculptures représentant leurs divinités!

« (Nisroch, engendre un fils ou une fille).
« Le peuple jeta ses amulettes.

« Je construisis un palais en ivoire, en
« ébène, en tamarisque, en lentisque, en
« cèdre, en pin, en cyprès, en pistachier.

« Je fis un escalier en spirale dans l'inté-
« rieur des portes et je posai, dans la partie
« supérieure, des poutres de cèdre et de cy-
« près.

« Sur des tablettes en or, en argent, en
« antimoine, en cuivre, en plomb, j'ai écrit
« la gloire de mon nom, et je les ai posées
« dans les fondations.

« Celui qui attaque les œuvres de ma
« main, qui dépouille mon trésor, que As-
« sur, le grand seigneur, détruise en ce pays
« son nom et sa race!

« Les amulettes dont parle l'inscription
ont été retrouvées. Lorsque M. Place enleva
les grands taureaux de la porte de la ville,
il trouva au-dessous d'eux une couche en
sable fin qui contenait une infinité de petits
objets en toute espèce de pierres. On y trou-
va même un cachet phénicien.

« IV. Nous possédons encore beaucoup
de documents assyriens et babyloniens qui
contiennent des résultats géodésiques. Parmi
ces documents, un des plus curieux est le
caillou de Michaux, conservé à la Biblio-
thèque impériale, et dont nous donnons main-
tenant la traduction presque complète. Des
études ultérieures rectifieront nécessaire-
ment des erreurs de détail inévitables; mais
le sens général est certain dès à présent.

*Traduction du caillou de Michaux, publiée
dans le Bulletin archéologique de l'Athé-
næum français. (Mai 1856.)*

« Première col. — « Vingt et quarante
« soixantièmes (c'est le chiffre de l'homme
« de l'art), en grandes mesures agraires,
« prises dans la propriété de K... (350), dans
« le circuit de la ville de Kar-Nabou, sur
« le fleuve de Mi-Kaldan (*Gyndés* (351)).
« Voici la table du relèvement :

« Trois stades doubles regardant l'est, du
« côté de la ville de Khoudad.

« Trois stades doubles regardant l'ouest,
« touchant au champ de Touna...

« Un stade, 54 pas, regardant le sud, tou-
« chant au camp de K...

« Un stade, 54 pas, regardant le nord,
« touchant au camp de K...

« Siroussour, (352) fils de K....., a donné
« ce terrain, en éternelle propriété, à Hisr-

(349) Ces objets se trouvent au Musée du Louvre
à l'exception de la tablette en plomb qui a sombré
avec les autres antiquités.

(350) Ce nom n'est pas encore déchiffré.

(351) C'est le *Diala* d'aujourd'hui; en effet la
pierre a été trouvée non loin du site de Cécéphon.

(352) « Sir protégé. » Le caractère,  dé-
rivé de la forme ancienne  est un signe

idéographique qui signifie *Dieu* et *étiole*. C'est de
l'image d'une étoile que provient le signe archaïque;

« Sarginaï (353), sa fille, la fiancée de Tab-achap-Mardouk (354), fils de In-haram-ichib (355) (suit l'emploi), et Tab-achap-Mardouk, fils de In-haram-ichib (suit l'emploi), a, en souvenir ineffaçable, commémoré le grâce de grands dieux et du dieu Sir dans cette inscription.

« *Seconde col.* — (356) « dans ses ilistricts, dans les frères et les fils de sa tribu, amitié et facilité des relations, affection du maître et justice. Mais celui qui attaque la propriété de K..., qui la dévaste et qui l'afflige, qui en détruit les édifices, qui tente d'abattre cette table et de dépeupler ce district, que cette table le terrifie. Car le donataire et le donateur ont invoqué le dieu, ont déclaré la guerre à la méchanceté, ont ennué devant leur maître les gens de leur canton et de leur propriété, ont renouvelé leurs vœux déjà accomplis, et ont placé au milieu cette table avec le relèvement. Ils ont prononcé et ... le malédiction terrible inscrite sur cette pierre dont l'efficacité est indubitable, ont commandé ces images (357) ? contre lesquelles la révolte est impossible, et cet écrit qu'on ne peut changer, et ont fait graver l'inscription.

« *Troisième col.* — « Ils retireront à cet homme l'eau, ils le feront agiter par les vents, ils le cacheront dans la terre, ils le brûleront dans le feu. Ils le dépeupleront, ils le renverront dans l'exil, ils le placeront dans un endroit où il ne peut vivre.

« Que Oennès, Bel-Dagon, Nisroch, et le souverain des dieux, le couvrent de honte entièrement, qu'ils dépeuplent son district, qu'ils détruisent sa race.

« Que Mèrodach, le grand maître, lui qui est mon roi, l'enchaîne dans des liens indéchiffrables.

« Que le Soleil, le grand arbitre du ciel et de la terre, juge selon la mesure de sa justice ; qu'il le surprenne en flagrant délit.

« Que Sin (Lunus), Nannarou, qui habite les cieus des images, le puissent agitateur le frappe de fatigue dans la saison des Hyades ; qu'il le fasse trembler de froid, à l'extrémité de sa ville, dans la saison du Capricorne.

« Que Istar, la souveraine du ciel et de la terre, excite à la rapine (?) le dieu et le roi ; qu'elle entraîne à sa destruction ses ennemis (?)

« *Quatrième col.* — « Que Ninip, rejeton du zodiaque, fils de Bel-Dagon le Suprême, enlève les habitants de son district et de son canton.

en cune ére a, en outre, la valeur syllabique en. Ma s quand il sert de déterminatif à un nom de dieu qui entre dans un nom propre, il ne se prononce pas.

(353) La Kborabadienne.

(354) Propice est l'augure de Mèrodach.

(355) Il est assis dans la pyramide.

(356) Ce passage, quoique bien conservé, est très-obscur.

(357) La signification n'est pas du tout prouvée.

« Que Nane, la grande déesse, l'épouse du soleil hyperboréen, ôte à ses fruits leur goût et leur parfum ; qu'elle noie dans les pluies son coucher et son lever.

« Que Hou (Ao), le grand gardien du ciel et de la terre, le fils d'Oannès, inonde son district.

« Que les déesses..... (358) détruisent sa primogéniture, qu'elles écoutent le chant de la sorcellerie, qu'elles énervent ses animaux.

« Que Nelu, l'intelligence suprême..., affliction et terreur..., qu'il pousse sa femme vers son déshonneur qu'il ne pourra ôter (?).

« Et que les grands dieux dont les noms ne sont pas contenus dans cette inscription, le frappent d'une malédiction dont rien ne pourra le relever ; qu'ils dispersent sa race jusqu'à la fin des jours. »

« Le résultat de l'arpentage est facile à vérifier, et en réalité nous voyons que la confirmation que nous fournissent les chiffres est le plus incontestable de toutes. La terre de Sirousour présente un rectangle dont deux côtés ont 6 stades, et les deux autres 1 stade, 54 pas, c'est-à-dire 279 pas de longueur. Le contenu sera donc de $6 \times 225 \times 9 \times 31$ pas carrés. Pour exprimer cette surface en grandes mesures agraires équivaut à un carré de 360 pieds ou 135 pas de côté, il faut diviser le produit par 135. Nous aurons donc

$$\frac{6 \times 225 \times 9 \times 31}{135} = \frac{62}{3} = 20 \frac{2}{3}$$

« La propriété foncière, dont le remarquable monument de la Bibliothèque impériale nous a conservé le souvenir, s'étendait sur le fleuve qui coule du nord au sud ; elle formait un rectangle de 1,134 et 23½ mètres de côté, et sa surface était de 26½, 57.

« Jules OPPERT. »

Il n'est pas nécessaire sans doute de faire ressortir aux yeux du lecteur l'importance de toutes ces découvertes ; les inscriptions de la tour de Babel et des *tauroux de Ninire* nous révèlent ou des faits complètement inconnus ou confirment d'une manière éclatante ceux qui sont déjà racontés dans la Bible. Ces découvertes ne se borneront pas là, elles ne sont que le commencement de celles que promet cette terre orientale, que des explorateurs si habiles fouillent en ce moment. Au reste, pour faire comprendre l'estime que ces travaux concilient si justement à M. Oppert, nous allons transcrire ici la lettre que lui a adressée récemment S. M. le roi de Prusse :

(358) Monogramme encore à expliquer. La forme du primitif à la troisième personne du pluriel, au féminin, nous démontre qu'il s'agit ici de plusieurs déesses. Quant au dieu Huu que les Grecs expriment Aô, et qu'ils interprètent par *phôs* *vanôz*, la lumière intelligible, il est nommé *mentar* « le gardien, » et il preserve la terre du feu et des eaux. Dans cette qualité, il préside à la construction des canaux.

* Monsieur,

* J'ai suivi avec le plus vif intérêt les travaux importants et ardu dont l'expédition scientifique de Mésopotamie fut chargée par le gouvernement français; j'ai donc pu apprécier doublement la valeur des conversations instructives que j'ai eues avec vous à Sans-Souci, lors de votre séjour à Berlin, et par lesquelles j'ai pu juger des résultats qui ont trait aux plus graves questions de l'histoire primordiale de notre civilisation. C'est avec une grande satisfaction que j'ai reçu des mains de M. de Humboldt, les prémices d'une publication qui, en honorant votre pays natal et votre patrie d'adoption, mérite toute l'admiration de l'illustre savant ainsi que la mienne, et dont je vous exprime ma parfaite reconnaissance.

* Sans-Souci, ce 24 septembre 1836.

* Frédéric GUILLAUME. »

D

DACHS OU GETES. Voy. TURACO-ILLYRIENNE.

DACO-VALAQUE. Voy. VALAQUE.

DACOTA. Voy. SIOUX.

DAGWUMBA, famille de langues africaines du groupe de la Nigritie maritime. Elle comprend :

1° Le DAGWUMBA, parlée dans le royaume du même nom; habitants industriels et pécors. Ce puissant Etat est sur les confins du Soudan, capitale Yehndi, centre d'un grand commerce avec différents pays de l'intérieur.

2° INGWA, parlée dans l'Ingwa, district du royaume de Dagwumba, capitale Ingwa, à plusieurs journées au nord-ouest de Yehndi.

DALECARLIEN. Voy. SCANDINAVE.

DALMATES. Voy. TURACO-ILLYRIENNE et RUSSO-ILLYRIENNE.

DANKALL. Voy. SHINO.

DANOIS. Voy. SCANDINAVE.

DANUBIEN. Voy. TEUTONIQUE.

DARFOUR, langue africaine du Soudan en Nigritie intérieure.

Elle est parlée par tous les indigènes du Darfour qui ne parlent pas l'arabe. Cette langue, dont on a un vocabulaire assez étendu, a plus d'un cinquième de ses mots qui sont arabes ou dérivés de l'arabe, entre autres toutes les dénominations d'objets de métaphysique et celles de tout ce qui tient à l'état politique. On pourrait y distinguer deux dialectes principaux : le *Dar-Four* proprement dit, parlé dans le Dar-Four, et le *Kordofan*, parlé dans le Kordofan, royaume jadis vassal du sultan de Dar-Four et maintenant du vice-roi d'Egypte; ce dernier appartient géographiquement à la région du Nil.

DAYAS. Voy. Océanie.

DECHIFFREMENT des caractères cunéiformes. Voy. CUNÉIFORMES.

Ce témoignage ne sera pas le dernier sans doute, et déjà nous pouvons annoncer que le gouvernement français, pour récompenser son zèle et le mettre à même de développer ses belles découvertes, a autorisé l'impression d'un livre qui a pour titre : *Expédition scientifique en Mésopotamie*, exécutée par ordre du gouvernement de 1831 à 1835, par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas, Jules Oppert, publiée sous les auspices de S. E. Achille Fould, ministre d'Etat de la maison de l'Empereur, par M. Jules Oppert. — Voy. la note XII à la fin du volume.

CUNÉIFORMES (INSCRIPTIONS). Voy. TURCO et ZEND.

CYMBRIQUE. Voy. CELTIQUES.

CYRILLIEN (ALPHABET). Voy. SLAVES.

DEGERANDO, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

DELATRE, son opinion sur les affinités des langues sémitiques avec le sanskrit. Voy. SÉMITIQUES. — Les origines sanscrites de la langue française. Voy. FRANÇAISE.

DELAWARE. Voy. LENNAPE.

DELPHES, les Étrusques y envoient des dons. Voy. ÉTRUSQUES.

DEMBÉA. Voy. AMHARIQUE.

DERI. Voy. PERSAN.

DESTUTT DE TRACY, cité sur le langage. Voy. l'Essai § 5.

DEUTSCHOU ALLEMAND. Voy. TEUTONIQUE.

DIALECTES CHINOIS. Voy. CHINOIS.

DIALECTES GRECS. Voy. GRECQUE et PÉLASGO-BELLÉNIQUE.

DIALECTES FRANÇAIS. Voy. FRANÇAISE.

DIALECTES ITALIENS. Voy. ITALIENS.

DIALECTES ROMAINS. Voy. ROMAINS.

DIALECTES SÉMITIQUES, quelle est leur origine. Voy. SÉMITIQUES.

DISCOURS, merveilleuses propriétés des parties du discours. Voy. l'Essai, § III.

DJAINAS. Voy. PALI.

DOGOURA. Voy. PRACRIT.

DONGOLAH. Voy. NUMIENNE.

DORIEN. Voy. GRECQUE.

DOUZE, remarque sur ce nombre appliqué à des villes fondées en diverses contrées. Voy. ÉTRUSQUES.

DRAVIRIENNES ou DRAVIDIENNES (LANGUES), famille de langues parlées par les tribus qui avaient précédé dans l'Inde les Aryas. Ces langues sont absolument étrangères au sanskrit par la grammaire et le vocabulaire. Elles se subdivisent en deux groupes, l'un septentrional, l'autre méridional. Le premier renferme les langues parlées par les tribus éparses que les descendants des Aryas ont repoussées dans les

monts Vindhias, à savoir : le male ou radj-mabali, l'uraon, le cote et la khond ou gond. La second comprend le tamoul ou tamil, le télougou ou téligna, appelé encore talinga, le talava, le malayalam et la carnara ou carnataka. Comme les populations du midi de la presqu'île ont conservé pendant plus de temps leur indépendance nationale, et ont même atteint une civilisation qui leur est propre, on comprend que les idiomes du groupe méridional doivent être beaucoup plus riches et plus développés que ceux du groupe septentrional. Cependant, malgré leur inégalité de développement, toutes ces langues offrent les mêmes caractères. Un autre rameau de la même famille, qui s'étend au nord-est du bassin du Gange, nous indique par sa présence qu'une fraction de la population indigène fut rejetée au nord-est, en sorte qu'il faut admettre que la grande nation dravidienne, coupée dans son centre, fut comme la population primitive de l'Europe, repoussée aux deux extrémités opposées de son vaste territoire. Le bodo et la dhimal sont les deux principaux représentants de ce groupe séparé du tronc, dont les branches les plus avancées vont se perdre dans l'Assam. Voy. *ARIAS*, *INDE*, etc.

Tous les caractères qui appartiennent aux langues ou gro-japonaises ou finnoises se retrouvent dans les langues dravidiennes, dont le dialecte gond peut être considéré

comme nous ayant conservé les formes les plus anciennes. Toutes manifestent à un haut degré la tendance à l'agglutination. C'est ce qu'ont montré MM. Logan et Max Müller. La loi d'harmonie que l'on rencontre dans les langues finnoises reparait ici avec le même caractère. Les fondements du système grammatical, qui sont identiques dans toutes ces langues, les constituent sans doute à l'état de famille séparée; mais cette famille est certainement très-voisine des idiomes que parlent les Tartares. La philologie comparée nous démontre donc qu'une population de race très-voisine de la race tartare, et par conséquent allée elle-même à la race finnoise, a précédé dans l'Hindoustan la race intelligente qui des bords de l'Euphrate et de l'Indus envoyait un de ses rameaux, sous le nom d'Aryas, vers l'extrême Orient, tandis que l'autre allait peupler l'Europe (359).

DRUSE. Voy. ABABE.

DUGALD-STEWART, cité sur le langage.

Voy. l'Essai, § V et passim.

DUMONT D'URVILLE, son opinion sur l'origine des peuples de l'Océanie. *Voy. Océanie.*

DUPONCEAU. Ses travaux sur les langues lennappes. *Voy. LENNAP.*

DYNASTIES sémitique, touranienne et médique à Babylone, etc.; fixation des périodes où elles ont régné. *Voy. CUNEIFORMES.*

E

EAP. Voy. POLYNÉSIENNES OCCIDENTALES.

ECOLÉES PUBLIQUES chez les Etrusques. *Voy. ETRUSQUES.*

ÉCRITURE, son origine. *Voy. ALPHABET.* — *Écriture* (idéographique, a-t-elle conduit à l'invention de l'alphabet. *Voy. ALPHABET.*

ÉCRITURE CHINOISE. Voy. CHINOISE.

EDDA. Voy. SCANDINAVE.

EDEN, examen critique. *Voy. l'Introduction*, § III.

EDRISSITES. Voy. ATLANTIQUE.

EGYPTE, l'alphabet y a-t-il été découvert. *Voy. ALPHABET.* — A-t-elle commencé par une colonie indienne. *Voy. SANSKRIT.* — *Étymologie* de ce nom. *Voy. Ibid.*

ÉGYPTIENNE (Langue), faisant partie des langues de la région du Nil dans l'Afrique orientale. Elle comprend l'égyptien ancien et le copte.

1° *ÉGYPTIEN ANCIEN.* — « L'origine de la langue égyptienne est inconnue; on la trouve employée sous des formes régulières dans

les plus anciens monuments de l'Égypte et de la Nubie, et si elle est descendue, avec la population, des régions supérieures du Nil, ce serait dans ces régions antiques qu'il faudrait en chercher le berceau. La science a fait de vains efforts pour le découvrir et l'on ignorera peut-être toujours les origines de la langue égyptienne. On ne saurait même s'éclaircir avec quelque certitude par des analogies évidentes entre les formes et les mots de cet idiome et ceux de toute autre langue de l'Asie ou de l'Afrique; au milieu d'elle, la langue égyptienne est seule et comme isolée, sans origine et sans descendance, mais montrant sur d'immenses monuments la haute antiquité de son existence dans la longue vallée du Nil. Elle y fut en usage pendant toute la durée de l'empire égyptien, et malgré les invasions successives et violentes des Perses, des Grecs et des Romains; et nous ne mentionnons pas les invasions des Éthiopiens, parce que les mou-

autre chose qu'abâtage de la forêt. Les Aryas, au contraire, étaient une population pastorale, et, dans l'Inde, comme dans bien d'autres contrées, les pasteurs triomphèrent des agriculteurs. Tout annonce d'ailleurs chez les peuples dravidiens une grande douceur de caractère, qui est encore le trait distinctif des Mongols et des populations finnoises.

(359) Les débris de la nationalité indienne primitive existent encore, ils sont distribués dans trois parties distinctes de la presqu'île. Toutes ces tribus vivent encore aujourd'hui comme elles vivaient il y a bien des siècles; ce sont des populations agricoles qui défrichent de temps en temps par le feu une partie de la jungle ou de la forêt. Le mot qui rend chez ces peuples l'idée de culture ne signifie rien

ments élevés par les princes éthiopiens et en Égypte et en Éthiopie, indiquent, par les inscriptions dont ils sont couverts, que la langue égyptienne, comme les autres institutions de l'Égypte, fut commune aux deux contrées. Les monuments écrits subsistant depuis Naga et le mont Barcal, à deux cents lieues au midi des frontières de l'Égypte, jusqu'aux ruines d'Alexandrie, s'expliquent par cette même langue, et tous ceux qui l'ont étudiée à fond se sont réunis dans cette opinion, qu'elle est une langue mère qui n'a de rapports avec aucune autre. Les anciennes relations des Assyriens, des Hébreux et Arabes avec l'Égypte, expliquent suffisamment pourquoi quelques mots des langues de ces peuples se trouvent dans l'égyptien, et réciproquement pourquoi des mots de la langue égyptienne se sont introduits dans l'idiome de ces mêmes peuples. Il est à remarquer seulement, en ceci, que le peuple le plus civilisé a dû exercer la plus grande influence, et qu'en conséquence les mots qui se trouvent à la fois dans l'égyptien et dans l'hébreu, on peut même dire dans le syriaque, le chaldéen et le samaritain, dialectes de la riche famille arabe, furent vraisemblablement introduits dans l'hébreu par l'effet des rapports des Israélites avec l'Égypte, et des institutions de Moïse, élève des sciences égyptiennes. Il en fut de même à l'égard des autres nations qui fréquentèrent l'Égypte à des époques diverses, antérieurement à l'ère chrétienne : aussi, les écrivains de l'antiquité grecque ont-ils mentionné dans leurs ouvrages un certain nombre de mots de la langue égyptienne, dont l'acception par eux indiquée se trouve en général exacte (360).

Il vient d'être dit que des inscriptions de toutes les époques de la monarchie égyptienne, soit pharaonique, éthiopienne ou persane, soit grecque ou romaine, prouvent, sans nul doute, le constant usage du même idiome national en Égypte. Dans une foule de contrats réglant les affaires civiles entre particuliers, ou d'écrits assez variés par leur sujet, et dont les uns remontent au delà du temps de Moïse, et dont les autres sont contemporains des empereurs romains, le même idiome est employé. Devant les tribunaux, aux temps de la domination grecque, le contrat écrit en langue égyptienne avait seul de l'autorité en justice, et l'expédition de ce contrat traduit en grec ne suffisait pas pour soutenir un droit. Du temps même des Romains, les prières dévotes enfermées dans les cercueils avec les momies étaient écrites aussi en langue égyptienne; et tous ces faits sont démontrés par les manuscrits sur papyrus conservés dans nos musées. Les écrivains anciens joignent leur témoignage à

celui des monuments. Plutarque rapporte que Cléopâtre, la dernière reine d'Égypte, répondait sans interprète aux étrangers, tandis que quelques-uns des rois ses prédécesseurs s'étaient mis très-peu en peine de savoir la langue égyptienne. Origène parle deux fois de cette langue comme d'un idiome vivant de son temps. Les soldats romains élevèrent à l'empereur Gordien III, sur les frontières de la Perse, un tombeau sur lequel ils gravèrent une inscription en langue égyptienne et en quatre autres idiomes, afin que le sujet de cette inscription pût être connu par tous les étrangers. On rapporte, au II^e siècle de l'ère chrétienne, un ouvrage égyptien qui contient la philosophie des gnostiques. C'est au V^e siècle qu'on fixe l'époque de la traduction, en langue égyptienne, des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Saint Jérôme a fait plusieurs fois mention de la langue égyptienne dans ses écrits; il rapporte que saint Paul, ermite, était également instruit dans les langues grecque et égyptienne; que saint Antoine ne parlait que l'égyptien; que le prêtre Chronius et le moine Isaac servaient quelquefois d'interprètes à ce saint, et qu'il avait écrit en égyptien plusieurs lettres adressées à des monastères de la haute Égypte, où l'on dit qu'elles furent longtemps conservées, et un savant moderne a publié deux fragments de ces mêmes lettres. Des faits non moins concluants que ceux-ci, en faveur de l'existence de la langue égyptienne, se produisent de siècle en siècle dans les écrits de l'Égypte chrétienne; et jusqu'à l'invasion des musulmans en Égypte, il fut d'un usage général, soit de réciter simultanément les lisanes et autres prières dans les deux langues grecque et égyptienne, soit dans la célébration des offices, de lire en grec les leçons de l'Écriture et de les expliquer aux fidèles en langue égyptienne. Il existe un grand nombre de manuscrits ascétiques ou théologiques en cette même langue, la plupart n'ont été publiés. Tous les livres théologiques aujourd'hui en usage parmi les Chrétiens égyptiens sont écrits dans les deux idiomes égyptien et arabe. L'Eglise chrétienne d'Égypte nous a conservé cette langue jusqu'au milieu du XVII^e siècle, et le P. Vansiele, voyageant à cette époque dans le Levant, par l'ordre de Louis XIV, a vu le prêtre chrétien qui, le dernier de tous, a eu quelque usage de la langue égyptienne. Bien peu d'idiomes ont eu comme elle une durée constante de quatre mille ans au moins.

Il résulte naturellement de ce qui vient d'être dit, que nous considérons la langue vulgairement nommée *copte* comme identique avec la langue *égyptienne* (361). Nul

(360) Nous avons voulu présenter, en tête de cet article, l'opinion de notre illustre Champollion, dont le nom est si intimement lié aux plus beaux progrès des études égyptiennes; nous aurons à apporter plusieurs restrictions à cette opinion, ainsi qu'on le verra plus loin.

(361) Les mots égyptiens écrits en caractères hiéroglyphiques, sur les monuments les plus antiques de Thèbes, et en caractères grecs dans les livres coptes, ont une valeur identique, et ils ne se distinguent, en général, que par l'absence de certaines voyelles médiales, onises, selon la méthode

doute, en effet, ne pouvait en ce point s'élever dans l'esprit des hommes sensés après les preuves évidentes qu'ont réunies, en faveur de cette identité, l'abbé Renaudot, Jablonski, l'abbé Barthélemy, et, de nos jours, MM. S. de Sacy et Quatremère. Une masse nouvelle de témoignages semblables résulta des travaux de Champollion le jeune, sur les monuments existants de l'ancienne Egypte, et du très-grand nombre d'exemples employés dans sa *Grammaire égyptienne*. Les textes antiques en caractères hiéroglyphiques y étant transcrits signe par signe, d'après son alphabet, au caractères coptes, ils produisent une foule de mots et de phrases régulières de la langue copte qui, se trouvant ainsi exister sur les plus anciens monuments de l'Egypte, ne peut être que la langue égyptienne elle-même, et non-seulement les mots et les phrases prouvent avec toute évidence cette identité et cette unité de deux idiomes qui n'ont de différent que le nom, mais elles ressortent surtout des éléments mêmes du langage, de ses plus intimes parties constitutives, des articles, des pronoms, des prépositions, etc., qui sont écrits dans la langue copte au signe de l'alphabet grec, comme ils sont écrits, de toute antiquité, en signes sacrés dans la langue égyptienne des monuments. Il serait superflu de chercher sur ce point de plus manifestes témoignages. La langue copte est donc la langue égyptienne; c'est toujours le même idiome à toutes les époques de son existence; mais cette existence se divise en deux périodes inégales, pendant lesquelles on usa successivement de deux écritures différentes pour écrire cette même langue: d'abord des signes antiques et primitifs nommés *hiéroglyphes*, et ensuite des signes mêmes de l'alphabet grec, augmenté de quelques signes du l'ancien alphabet populaire égyptien, de sorte que la langue copte n'est plus autre chose que la langue égyptienne même, écrite avec les signes grecs au lieu de l'être avec les signes hiéroglyphes. La langue allemande, écrite avec les caractères gothiques ou avec les caractères romains, n'en est pas moins toujours la langue allemande.

La constitution grammaticale de la langue égyptienne était propre à la préserver de la corruption et de la décadence; mais elle ne pouvait prévenir absolument l'introduction, dans l'idiome écrit et parlé, des mots tirés de la langue des peuples étrangers fréquentés par les Egyptiens; et c'est un des caractères de la langue égyptienne à sa seconde période, que d'accepter des mots exotiques composés de toutes pièces, radical, préposition et désinence, et de les employer sans les soumettre à ses propres règles. Les mots grecs surtout s'y introduisirent sous l'in-

fluence de l'autorité grecque; les termes de l'administration nouvelle furent acceptés avec le pouvoir qu'ils désignaient; les noms des mois macédoniens furent employés dans les dates de quelques dédicaces de temples élevés durant le règne des Ptolémées. Un mot grec est écrit en caractères égyptiens dans la partie intermédiaire du monument de Rosette. Avec la religion chrétienne se répandirent une foule d'idées nouvelles, pour lesquelles il fallut des mots nouveaux, et ce fut la langue des prédicateurs de la foi chrétienne qui dut les fournir. Ces mêmes mots et une foule d'autres s'introduisirent dans les traductions égyptiennes des nouveaux livres religieux qui étaient en grec, soit parce que la langue égyptienne n'avait pas de mot pour exprimer une idée semblable, soit parce que le traducteur n'entendait pas complètement le mot grec, ou ne voulant pas prendre le temps d'en chercher l'expression absolue, transcrivait ce mot grec dans sa version égyptienne. Il arriva donc à la langue égyptienne de subir une double influence grecque, d'abord lorsqu'elle adopta, par nécessité, un grand nombre de locutions grecques, et ensuite lorsque les signes de l'alphabet grec furent substitués à ses signes hiéroglyphiques. Ce sont ces deux influences réunies qui peuvent servir à constater l'état présent de la langue copte, qui n'en sera pas moins la langue égyptienne écrite avec les lettres de l'alphabet grec et ayant adopté un certain nombre de mots de la langue grecque, sans presque perdre d'aucun de ces mots grecs, les équivalents égyptiens; de sorte que, en définitive, les dénominations de la langue égyptienne et de la langue copte n'indiquent que deux époques, l'une primitive et l'autre secondaire, d'un seul et même idiome.

La haute antiquité de son origine et de son usage sur des monuments publics excite la plus vive curiosité, et l'esprit doit se complaire à rechercher et à reconnaître le procédé employé par le génie humain, dans ces temps considérés comme primitifs, pour la formation du langage, et comment la pensée sut se produire oralement par des signes systématiquement ordonnés; comment enfin sa manifestèrent ces deux créations jusque-là inouïes, cette première logique de la langue, cette première grammaire de la pensée, sublimes révélations de l'intelligence humaine dans sa toute-puissance.

Exposons sommairement les faits généraux de la constitution de la langue égyptienne, telle qu'elle est connue dans la primitive antiquité.

La langue égyptienne est monosyllabique dans ses mots primitifs. Ce principe ne souffre absolument aucune exception; et l'on peut dire avec certitude que tout mot de

sémite, dans l'orthographe primitive. Adelung et Vater, dans le *Nithridates*, avancent que la première introduction des mots grecs dans l'égyptien remonte au VII^e siècle avant notre ère, c'est-à-dire à Psamétique, qui, contrairement aux anciens

usages de l'Egypte, accueillit, comme on sait, les étrangers et notamment une foule de Grecs de l'Asie Mineure, qui composèrent même en grande partie ses armées.

plus d'une syllabe est un mot *dérivé* ou bien un mot *composé*.

De ces mots *primitifs* ou *racines* se forment, par *dérivation* ou par *composition*, une foule de mots employés pour présenter, sous divers aspects qui les modifient, l'idée dont le primitif est, par convention, le signe représentatif.

Les *dérivés* naissent de la racine d'après des règles uniformes et constantes.

Ces règles sont fixes et limitées; chacune d'elles apporte une modification différente à l'idée que représente la racine; et chaque racine subit un nombre plus ou moins grand de ces *modifications*, selon que l'idée dont elle est le signe pousse à s'y prêter plus ou moins.

Des mots formés de la racine par *dérivation* deviennent eux-mêmes *primitifs* relativement à d'autres mots auxquels ils donnent naissance d'après les mêmes principes; on peut les appeler *racines secondaires*.

L'union de deux ou de plusieurs racines primitives ou secondaires forme les mots *composés*.

Les mots composés se partagent en deux classes distinctes : 1° ceux qui sont formés par la combinaison de deux racines primitives ou secondaires indifféremment; 2° ceux qui résultent de la réunion d'une racine quelconque à un certain nombre d'autres racines qui entrent constamment dans la formation des mots *composés*, en modifiant d'une manière uniforme les idées exprimées par les racines avec lesquelles on les combine.

Des mots composés, des deux classes, peuvent être considérés comme *primitifs* par rapport à plusieurs autres mots qui en *dérivent* d'après les principes communs aux racines primitives et secondaires. On peut considérer tous ces mots composés comme des *racines composées*.

Les dérivés des racines primitives, secondaires et composées, forment des mots *composés* en se combinant entre eux indifféremment.

Ces principes généraux sont puisés dans la nature même de la langue égyptienne. Ils donnent une idée claire et précise de la marche qu'on a suivie dans la combinaison des éléments qui la composent.

Le sens d'un mot-racine monosyllabique employé d'après ces principes, et modifié dans ses expressions autant que le permet l'idée dont il est le signe, peut subir quarante-deux transformations exprimant autant de modifications régulières de cette idée racine.

Le sens de chaque monosyllabe ou mot primitif est en effet changé par l'addition d'autres monosyllabes, signes constants des genres, des nombres, des personnes, des modes et des temps. Ces marques distinctives, qui font successivement passer le radical à l'état de nom commun, de nom abstrait; de nom d'action, d'adjectif privatif, d'adjectif intensif, de particule, de verbe actif, négatif et transitif, se placent toujours en augmentant, et les modifications gram-

maticales ne s'opèrent que fort rarement par le moyen des désinences ou des terminaisons.

La langue égyptienne se prête avec une admirable facilité à la formation des mots composés, et joint à cet avantage celui d'une extrême clarté, les formes et les mots déterminatifs y étant très-multipliés.

La construction ou *syntaxe* est dans l'ordre logique comme dans la langue française, en tenant compte toutefois des monosyllabes qui établissent le rapport des mots de la proposition entre eux, et qui sont soumis aux règles que nous venons d'indiquer.

Cette langue a un certain nombre de mots communs à l'hébreu et à l'arabe; ils sont dus aux rapports suivis qui ont toujours existé entre ces peuples dès les plus anciennes époques; mais la grande masse des mots et toute la grammaire diffèrent essentiellement de ces deux autres idiomes et de leurs analogues.

On doit faire remarquer aussi que la langue égyptienne renferme un grand nombre de mots formés par onomatopée.

Nous ne pouvons nous dispenser de présenter ici quelques traits saillants de la langue égyptienne; ils nous paraissent propres d'abord à prouver l'originalité de cet idiome, et ensuite à expliquer quelques-uns de ses plus curieux procédés; ce sont là des éléments essentiels de l'état philosophique d'une langue.

Comme toutes celles qui sont primitives, la langue égyptienne procède par *imitation*, en attachant un son plutôt qu'un autre à l'expression d'une idée donnée, comme si ce son était imitatif de l'idée même. Ainsi, dans l'égypte, le nom de la plupart des animaux n'est que l'imitation approximative de ses plus curieux procédés; ce sont là des éléments essentiels de l'état philosophique d'une langue.

Comme toutes celles qui sont primitives, la langue égyptienne procède par *imitation*, en attachant un son plutôt qu'un autre à l'expression d'une idée donnée, comme si ce son était imitatif de l'idée même. Ainsi, dans l'égypte, le nom de la plupart des animaux n'est que l'imitation approximative de ses plus curieux procédés; ce sont là des éléments essentiels de l'état philosophique d'une langue.

De même des objets inanimés ou des manières d'être physiques ne furent pas oralement représentés par des sons arbitraires; il y avait encore imitation dans *sensen*, signifiant sonner, rendre un son; *thophtheph*, cracher; *ouodjoudj*, mâcher; *kim* frapper; *kemkem*, sistré, instrument de percussion; *kremrem*, bruit; *kradjradj*, grincer les dents; *teltel*, tomber goutte à goutte; *shekelkil*, sonnette; *omk*, avaler; *rodjredj*, frotter, polir; *kherkher*, ronfler; *nef nife*, souffler.

Mais ces moyens d'imitation furent bientôt épuisés dans la langue égyptienne; on chercha alors des *similitudes*, et, par le choix de sons doux, rapides, durs, on rappelait des objets dont les qualités physiques paraissaient analogues à ces mêmes sons; c'est ainsi qu'on exprimait en égyptien par *sonson*, un instant très-rapide; par *ouod*, voix; par *chouchou*, flatter, louer, caresser; par *bridj*, éclaircir; par *cherchôr*, détruire; par *lali*, loulai, se réjouir.

Enfin, on en vint aux *assimilations*, toutes tirées de l'ordre physique senti, quand il fallait exprimer les idées abstraites et les objets

intell'suels. En voici de curieux exemples fournis par un seul mot, *hêt*, qui signifie *cœur*, et par suite *esprit*, *intelligence*, comprenant l'idée de la plupart des qualifications morales, et s'exprimant par les modifications grammaticales de ce mot radical *hêt*. Les Égyptiens disent donc *hêtchém*, qui signifie à la lettre petit cœur, et exprime l'idée creintif, lâche; *harchihêt*, cœur pesant ou bien lent de cœur, c'est-à-dire patient; *asachêt*, cœur haut ou haut de cœur, orgueilleux; *ssab-hêt*, cœur débile ou débile de cœur, timide; *hêt nascht*, cœur dur, inclement; *hêt-snaou*, ayant deux cœurs, indécis; *tam-hêt*, cœur fermé, fermé de cœur, obstiné; *oudm-hêt*, mangeant son cœur, repentant; *athétou at-hêt*, sans cœur, insensé. Et avec ces mêmes mots qualificatifs, par la simple addition du monosyllabe *mêt*, qui signifie attribution, on formait les noms abstraits *mêt-hêt-schem*, l'attribution d'avoir le cœur petit, c'est-à-dire la patience, la longanimité.

Enfin, une foule de verbes égyptiens se sont formés de ce même mot *hêt*, cœur, pour exprimer par des similitudes, tirées de l'ordre physique, des actions ou des manières d'être purement intellectuelles; en voici quelques exemples : *Ei hêt*, qui signifie proprement sentir venir son cœur, exprime les idées rêver, réfléchir; *thôt-hêt*, mêler le cœur, tempérer, persuader; *ka-hêt*, placer son cœur, se confier; *ti-hêt*, donner son cœur, observer, examiner; *djem-hêt*, trouver de cœur, savoir, *meh-hêt*, remplir le cœur, satisfaire, contenter. On voit par ces exemples quelle variété d'idées expriment les modifications grammaticales du mot radical *hêt*, cœur. Il en est de même d'une foule d'autres mots primitifs, et c'est ainsi que *de, tot*, main, on a fait *titot*, donner la main, aider; *hitot*, jeter la main. D'autres mots d'acception physique ont aussi servi à exprimer des idées métaphysiques; *apdjir*, étymologiquement, rechercher des mouches, c'est-à-dire avare; *djérbat*, œil pointu, impudent; *djacebat*, œil levé audacieux; *balhêt*, cœur dans l'ont, ingénu, naïf; *elekscha*, retirer le nez, se moquer; *naschtmahk*, cou dur, obstiné.

Tous ces mots nous révèlent les véritables procédés de formation de la langue égyptienne, et on même temps son originalité, faits d'un haut intérêt à l'égard de nos modernes idiomes, qui sont de dernière formation, semblables en cela aux roches venues après les grandes révolutions de la terre, et qui sont formées d'irrégulières agglomérations des restes dispersés des roches primitives.

Du reste, on remarque, dès une assez haute antiquité, quelque différence dans la manière de prononcer cette même langue égyptienne dans les différentes provinces du pays; ces différences furent constatées, et servent à caractériser trois dialectes principaux, le thébain, ou de la haute Égypte, le memphitique, ou de la moyenne et de la basse Égypte, et le baschmourique, ou du Fayoum, l'ancienne province de Baschmour; les deux premiers sont communément nom-

més par les modernes dialectes *sidi* et *baï-Airi*. Le plus ancien des trois dialectes est le saïdique ou thébain, qui fut le fond même de la langue égyptienne. Le memphitique vint après, mais très-anciennement sans nul doute. Le dialecte baschmourique tenait à la fois du memphitique et du thébain, et le Fayoum, nommé Baschmour, est une province intermédiaire à l'égard des provinces de Thèbes et de Memphis. Ces dialectes étaient caractérisés par quelques permutations de consonnes de l'un à l'autre; le *p* thébain devenait *ph* dans le memphitique; *k* et *t* thébain étaient *ch* et *th* en memphitique; *r* de l'un et de l'autre devenait *l* dans le dialecte de baschmour; les voyelles, vagues de leur nature, se permuaient avec plus de facilité encore. On verra plus bas comment une seule écriture représentait cependant ces trois manières différentes d'orthographier un mot, et c'est ainsi qu'à chaque observation nouvelle l'Égypte nous montre une preuve de plus de l'intelligence laborieuse qui présida à toutes ses institutions.

Telle fut cette langue à son époque primitive; à l'époque secondaire, quand elle se nomma langue *copte*, dans l'Égypte devenue chrétienne, elle était encore le même, mais elle avait admis un grand nombre de mots grecs et arabes, et quelques mots latins employés concurremment avec les mots égyptiens exprimant les mêmes idées, et dont l'introduction était l'effet des longs et intimes rapports qui s'établirent entre cette nation et ses dominateurs successifs, les Grecs, les Romains et les Arabes. Mais la grammair de cette langue ne subit pas de notable changement; de sorte que la phrase d'un manuscrit copte des derniers siècles sera logiquement construite comme le fut la phrase correspondante sur un monument des temps antérieurs à Sésostria. Il n'y aura de différents que les mots étrangers qui se seront introduits dans cette phrase copte, et qui sont les synonymes exacts des mots égyptiens restés néanmoins dans le langage.

Du reste, il existe des grammaires de l'idiome copte, composées soit par des Cophtes mêmes, soit par des savants d'Europe, et des dictionnaires ou plutôt des nomenclatures de mots dont l'ordre a été déterminé par la nature de l'écriture figurée de l'ancienne Égypte, antérieure à l'alphabet copte, et aux ouvrages indiqués plus haut, comme écrits en copte, nous n'avons à ajouter qu'une collection d'hymnes chrétiennes en strophes et en vers rimaux, et un recueil de recettes médicales contre les maladies les plus communes en Égypte.

A l'ancienne Égypte aussi nous pouvons attribuer la culture de la langue en ce qui pouvait s'approprier et servir aux dons de l'esprit, comme à l'expression des passions de l'âme. Une chanson rustique est écrite dans un tableau à la suite d'une scène peinte d'agriculture, et dans cette chanson, comme dans les strophes chrétiennes, c'est toujours la langue égyptienne qui se montre dans les deux époques que nous avons déjà signa-

Idées, et dans les productions d'une seconde période, avec l'empreinte non équivoque des influences qu'elle avait subies.

Ce fut plus qu'une influence, ce fut une révolution réelle par ses effets, à la fois politique et religieuse, que la langue égyptienne eut à éprouver, quand au système des signes par lesquels elle s'était exprimée pendant toute la durée de sa longue prospérité, on substitua un système graphique tout nouveau, quand l'écriture hiéroglyphique fut remplacée par l'alphabet copte. Une science habile et profonde inventa ce moyen puissant d'élever entre l'ancienne et la nouvelle Égypte cette impénétrable barrière de l'ignorance des temps anciens, afin que les opinions, les souvenirs et la gloire en fussent complètement effacés dans l'esprit des nouveaux citoyens. Les nombreux témoignages écrits qui en subsistaient dans tous les lieux étaient pour eux illisibles : aussi, peu de nations ont été plus complètement étrangères à leurs propres origines, à leur primitive illustration. La destruction, d'autorité impériale, des livres qui renfermaient l'histoire et les doctrines des ancêtres, et l'introduction d'un alphabet nouveau, qui fit perdre complètement la connaissance de l'ancien, opérèrent cette monstruosité politique, et il a fallu quinze siècles pour en faire cesser, dans l'intérêt des sciences, les effets trop longtemps destructeurs.

Ce grand fait de l'histoire de l'Égypte peut être considéré sous deux aspects principaux : 1° l'état ancien du système graphique ou des écritures usitées dans l'ancienne Égypte ; 2° la cause, l'époque et l'effet de l'introduction du nouveau.

L'exposé, même très-sommaire, des règles de l'ancien système graphique égyptien intéressera à un très-haut degré par la singularité de sa théorie, qui est absolument étrangère à nos idées comme à nos pratiques usuelles. Rien n'est plus commun, dans les sociétés modernes, que l'usage de l'écriture composée d'un très-petit nombre de signes suffisant pour représenter aux yeux et rappeler à l'esprit tous les sons de la langue, et, par leurs combinaisons diverses, tous ses mots, toutes ses phrases et toutes les idées de ceux qui la parlent ; mais rien n'est plus rare que l'examen analytique de l'origine, de la formation et des règles de cette écriture, et que l'appréciation du laps de temps et des efforts inouïs de l'intelligence humaine pour arriver à cette théorie, si simple, si exakte de l'écriture alphabétique, institution d'une utilité sans égale, l'auxiliaire indispensable de la civilisation, et qui fut, à l'exclusion de tout autre, le plus fidèle courtier de l'intelligence. Du reste, ce qui va être dit de l'invention et du premier usage de l'écriture chez les Égyptiens, s'appliquera directement à tous les peuples qui furent inventeurs aussi des mêmes choses ; car, en de telles matières, l'esprit humain est incapable de deux bonnes inventions à la fois.

L'ancienne écriture égyptienne est géné-

ralement connue sous le nom d'*écriture hiéroglyphique*, composée de *signes nommés hiéroglyphes*, et qui sont en effet, comme le dit l'étymologie, des *caractères sacrés sculptés*. Ces signes n'ont pas une expression uniforme, et les différences, qui les divisent en trois classes, indiquent très-vraisemblablement l'origine et le perfectionnement successif du système graphique tel qu'il est aujourd'hui constitué. Ce qui s'est passé presque sous nos yeux, parmi les peuples du Nouveau-Monde, nous révèle plus vraisemblablement encore ce qui se passa dans l'ancien, et en Égypte comme ailleurs, quand l'idée d'écrire se révéla à l'homme.

1° Les objets matériels frappèrent ses regards ; il reconnut leurs formes, et quand il voulut conserver ou transmettre le souvenir d'un de ces objets, il en traça la figure, et ce traça fut un caractère d'écriture, caractère purement figuratif, peignant directement l'objet et non pas indirectement l'idée de ce même objet, toutefois sans indication de temps ni de lieu ; c'est à ce point que sont parvenus et que se sont arrêtés les peuples de l'Océanie.

2° L'insuffisance de ce premier moyen dut se faire sentir bientôt ; en traçant la figure d'un homme, on n'indiquait pas un individu en particulier ; il en était de même des figures des lieux. Le besoin de distinctions individuelles créa l'usage d'une autre sorte de signes dont chacun devint particulier à un homme ou à un lieu : ces signes furent pris ou des qualités physiques des individus ou d'assimilations à des objets matériels, et comme ces signes étaient plus proprement figuratifs, ils ne furent que des symboles, et on les nomma pour cette raison *caractères tropiques* ou *symboliques*, signes auxiliaires des caractères figuratifs, et employés simultanément avec eux. C'est là que sont arrivés les Mexicains, et ils ne sont pas allés au delà. Il nous est parvenu des listes d'individus et des listes de noms de lieux en écriture mexicaine ; chaque individu est désigné par une tête humaine, signe *figuratif*, et auprès de sa bouche est tracé un objet choisi ou dans la nature ou dans l'industrie humaine, et qui était un signe *symbolique*, de sorte que l'on voit clairement que les individus s'appelaient le Serpent, le Loup, la Tortue, la Table, le Bâton, et les villes, dont un carré était le signe *figuratif*, et un serpent, un poisson le signe *symbolique*, se nommaient la ville du Serpent, la ville du Poisson, etc.

3° De la représentation de ces objets physiques à l'expression des idées métaphysiques, le pas à faire était immense : les peuples de l'ancien monde le franchirent ; ils exprimèrent par des signes écrits les idées, *Dieu, ame*, et celles des passions humaines ; mais ces signes furent arbitraires et conventionnels en quelque sorte, quoique tirés d'analogies plus ou moins vraies entre le monde physique et le monde moral ; le lion fut pris comme l'expression de l'idée *force*. Cette nouvelle espèce de signes, nommés

énigmatiques et ajoutés aux deux premières classes, les figuratifs et les symboliques, furent inventés et employés par les Égyptiens et par les Chinois, et le système d'écriture qui résultait de ces trois éléments était entièrement *idéographique*, c'est-à-dire composé de signes qui exprimaient directement l'idée des objets, et non pas les sons des mots qui désignaient ces mêmes objets. Ce genre d'écriture était aussi une peinture, puisque la fidélité de leur expression dépendait de la fidélité du tracé de chacun d'eux, qui devait être un portrait.

6°. Ce système d'écriture pouvait suffire aux usages du peuple qui, l'ayant imaginé, en possédait complètement la théorie et la pratique, mais seulement tant qu'il n'eut pas besoin de rendre son écriture intelligible à des sociétés ou à des individus étrangers. Mais dès que ce besoin se fut manifesté et qu'il fallut seulement écrire le nom d'un seul individu étranger à ce peuple, les signes figuratifs, symboliques ou tropiques, ne suffisaient plus, parce que le nom de l'individu étranger, n'ayant aucun sens dans la langue du peuple qui voulait l'écrire et ne lui présentant ainsi aucune idée, ce nom ne pouvait pas être écrit par des signes qui n'exprimaient pas les idées.

On s'arrêta donc, on ne sait comment, aux sons qui formaient ce même nom, et on comprit en même temps de quelle utilité seraient des signes qui exprimeraient ces mêmes sons : nouveau et dernier progrès dans l'art graphique, et qui en fut le plus ingénieux perfectionnement, si régulièrement favorisé par la nature des langues de ce temps-là, qui étaient généralement formées de mots et de racines d'une seule syllabe. On introduisit donc dans l'usage les signes des sons, signes généralement nommés *phonétiques*, et dont le choix ne fut pas difficile, puisqu'on n'eut qu'à choisir dans les signes figurés, pour chaque syllabe à exprimer phonétiquement, le signe représentant un objet dont le nom dans la langue était cette syllabe même : ainsi le disque du soleil exprima la syllabe *re*, parce que cette syllabe était le nom du soleil, et ainsi de suite. Les Chinois arrivèrent à ce procédé *syllabique*, et ils l'ont conservé sans progrès jusqu'à nos jours, pour écrire les noms et les mots étrangers à leur langue. Les Égyptiens parvinrent par cette même voie à un véritable système *alphabétique*, et l'introduisirent dans leur système d'écriture sans changer la nature de leurs signes figurés.

Nous allons dire en quoi consistait le système ancien de l'écriture égyptienne, la diversité de ses éléments, leur mode de combinaison, et les modifications dans la forme des signes seulement, que le temps et les besoins sociaux y firent introduire. Nous prions aussi le lecteur attentif d'éviter toute confusion des deux idées, si différentes d'ailleurs, que représentent ces deux mots *écriture* et *langue*; dans la langue le

mot parlé était le signe direct de l'idée, et dans l'écriture le mot phonétique écrit n'était que le signe direct du mot parlé, et ainsi le signe indirect de l'idée.

Dans le système d'écriture hiéroglyphique des Égyptiens on doit principalement considérer deux choses :

1°. La forme matérielle des signes qui constitue trois espèces de caractères nommés : 1. *Hiéroglyphiques* (362); 2. *hiératiques*; 3. *démotiques*.

2°. La valeur ou expression particulière de chaque signe, laquelle constitue trois espèces de signes, qui sont : *Figuratifs*, *symboliques*, *phonétiques*.

1. L'écriture *hiéroglyphique* proprement dite est celle qui se compose de signes représentant des objets du monde physique, animaux, plantes, figures de géométrie, etc., etc., dont le tracé est ou simplement linéaire, ou bien entièrement terminé, et même colorié, selon l'importance du monument qui porte l'inscription, ou selon l'habileté du sculpteur. Le nombre de ces signes différents est d'environ huit cents.

2. L'écriture *hiératique* est une véritable *tachygraphie* de la précédente. Les signes de l'écriture hiéroglyphique ne pouvant être convenablement tracés qu'avec la connaissance du dessin, et cette connaissance ne pouvant être universelle, on créa en faveur de ceux qui ne l'avaient point, un système d'écriture abrégé, dont les signes pouvaient être facilement exécutés; mais ce système ne fut point arbitraire, chaque signe *hiératique* ne fut qu'un abrégé d'un signe *hiéroglyphique*; au lieu de la figure entière du lion couché, par exemple, on exprima la silhouette de la partie postérieure, et cet abrégé du lion conservait dans l'écriture la même valeur que sa figure entière. Ainsi, l'écriture *hiératique* était composée du même nombre de signes que l'écriture *hiéroglyphique*, dont elle était une abréviation à l'égard de la forme des signes seulement, et cet abrégé des signes avait la même valeur que les signes entiers.

3. L'écriture *démotique* (ou populaire, ou épistolographique) se composait des mêmes signes que l'écriture *hiératique*; c'était aussi une abréviation des signes *hiéroglyphiques*, et conservait encore la même valeur; seulement, le nombre des caractères de l'écriture *démotique*, employés pour les usages ordinaires de la vie, était moindre.

On voit donc que les trois sortes d'écriture usitées simultanément en Égypte n'en formaient réellement qu'une seule en théorie, et que, pour la pratique seulement, on avait adopté une tachygraphie des signes primitifs, imitation fidèle des objets naturels reproduits par le dessin ou par la peinture. Ces trois sortes d'écriture étaient d'un usage général; toutefois, la première, l'écriture hiéroglyphique, était seule employée pour les monuments publics; mais les plus humbles ouvriers s'en servaient pour les plus

(362) Soigneusement dessinés, ou sculptés et coloriés, ou simplement linéaires ou silhouettes.

communs usages. Comme on le voit par les ustensiles et les instruments des plus vulgaires professions, ce qui, soit dit en passant, contredit tant d'assertions hasardées sur les prétendus mystères de cette écriture, dont les prêtres égyptiens avaient fait un moyen d'ignorance et d'oppression pour la population égyptienne. La deuxième espèce, l'écriture hiératique ou sacerdotale, était plus particulièrement l'usage des prêtres qui l'employaient dans tout ce qui dépendait de leurs attributions religieuses et judiciaires. La troisième espèce enfin, l'écriture populaire et la plus facile, la plus simple de toutes, servait à tous les usages que son nom même indique suffisamment. Clément d'Alexandrie dit que, parmi les Égyptiens, ceux qui recevaient de l'instruction, apprennent d'abord l'écriture *démotique*, ensuite l'écriture *hiératique*, et ensuite l'écriture *hiéroglyphique*; c'est l'ordre inverse du leur inventif, mais l'ordre direct quant à la facilité de leur étude. On trouve souvent les trois écritures employées à la fois dans le même manuscrit.

Quant à l'expression ou valeur graphique des signes, la théorie n'en est pas moins certaine que leur classification matérielle.

a. 1. Les signes *figuratifs* expriment tout simplement l'idée de l'objet dont ils reproduisent les formes; l'idée d'un cheval, d'un lion, d'un obélisque, d'une stèle, d'une couronne, d'une chapelle, etc., etc., est exprimée graphiquement par la figure même de chacun de ces objets; le sens de ces caractères ne peut présenter aucune incertitude.

a. 2. Les signes *symboliques*, ou tropiques, ou énigmatiques, expriment une idée *métaphysique* par l'image d'un objet *physique* dont les qualités avaient une analogie, vraie selon les Égyptiens, directe ou indirecte, prochaine ou éloignée, selon eux encore, avec l'idée à exprimer. Cette sorte de caractère paraît avoir été particulièrement inventée et recherchée pour les idées abstraites, qui étaient du domaine de la religion, ou de la puissance royale si intimement liée avec le système religieux. L'*abeille* était le signe symbolique de l'idée roi; *des bras élevés*, de l'idée offrir et d'offrande; *un vase d'où l'eau s'étend*, la libation, etc., etc.

a. 3. Les signes *phonétiques* expriment les sons de la langue parlée, et avaient, dans l'écriture égyptienne, les mêmes fonctions que les lettres de l'alphabet dans la nôtre.

L'écriture hiéroglyphique diffère donc essentiellement de l'écriture généralement usitée de notre temps, en ce point capital qu'elle employait à la fois, dans le même texte, dans la même phrase et quelquefois dans le même mot, les trois sortes de caractères *figuratifs*, *symboliques* et *phonétiques*, tandis que nos écritures modernes, semblables en cela aux écritures des autres peuples de l'antiquité classique, n'emploient que les caractères *phonétiques*, c'est-à-dire alphabétiques, à l'exclusion de tous les autres.

Il n'en résultait néanmoins aucune confusion, la science de cette écriture étant générale dans le pays; et en supposant cette phrase, *Dieu a créé les hommes*, l'écrivain hiéroglyphique l'exprimait très-clairement : 1° le mot *Dieu* par le caractère *symbolique* de l'idée Dieu; 2° *a créé* par les signes *phonétiques* représentatifs des lettres qui formaient le mot égyptien *créer*, précédé ou suivi des signes *phonétiques grammaticaux*, qui marquent que le mot radical *créer*, était à la troisième personne masculine du prétérit de l'indicatif de ce verbe; 3° *les hommes*, soit en écrivant *phonétiquement* ces deux mots selon les règles de la grammaire, soit en traçant le signe figuratif *homme* suivi de trois points, signe grammatical du pluriel; et il n'y avait point d'équivoque dans l'expression de ces signes, 1° parce que le premier, qui était *symbolique*, n'avait une valeur ni comme signe figuratif ni comme signe *phonétique*, 2° parce que le signe figuratif *homme*, qui termine la phrase, n'avait que ce même sens figuratif, 3° parce que les signes *phonétiques* intermédiaires exprimaient des sons qui formaient le mot indispensable à la clarté de la proposition; et malgré cette différence de signes, l'Égyptien qui lisait cette phrase écrite la prononçait comme si elle avait été entièrement écrite en signes alphabétiques.

La théorie de l'enseignement du système graphique égyptien n'offrait pas plus de difficultés : l'élève, averti de la nature des signes *figuratifs*, n'avait aucun effort d'intelligence à faire pour en retenir le sens. La science des signes *symboliques* était une affaire de nomenclature, il devait la mettre dans sa mémoire, et apprendre successivement la raison de ces assimilations de certaines figures à certaines idées : la connaissance de la nomenclature suffisait même au plus grand nombre.

Quant aux signes *phonétiques* ou alphabétiques, voici comment procéda l'Égypte pour les déterminer. Habitée à une écriture idéographique, peignant les idées et non les sons de la langue, elle ne pouvait s'élever du premier bond à la simplicité tout arbitraire de nos alphabets. Obligée de combiner la forme des nouveaux signes avec ceux dont elle avait déjà consacré l'usage par une longue pratique, elle ne renonça pas à la figure des objets naturels, elle en continua l'emploi, et décida seulement, après avoir analysé les syllabes de son langage et en avoir décomposé les sons jusqu'aux plus simples éléments, qui sont les lettres, que la figure d'un objet dont le nom dans la langue parlée commencerait par la voix *a*, serait dans l'écriture, le caractère *a*; que la figure d'un objet dont le nom, dans la langue parlée, commencerait par l'articulation *n*, serait dans l'écriture, le caractère *n*, et ainsi de suite. Dans l'écriture phonétique, l'*aigle*, qui se nommait *athôm* en égyptien, devint donc la lettre *a*; une cassolette, *berbe*, la lettre *n*; une main, *tot*, le *t* et le *n*; une hache, *kelebin*, le *k* et le *c* dur; un lion cou-

ché, *laba*, le *l*; une chonette, *mouladj*, le *m*; une louchie, *ra*, le *n*, etc., etc. Il résulta ainsi de ce premier principe, non pas que tous les objets dont le nom commençait par *n*, devinrent le signe graphique de cette lettre (il en serait né trop de confusion), mais que quelques-uns de ces objets seulement, les plus connus, les plus ordinaires, ceux dont la forme était le plus sûrement déterminée, et pouvait être le plus facilement transmise, furent affectés d'autorité à représenter le son *n*, et ainsi des autres. Il y eut donc un certain nombre de signes *homophones*, ou expriment le même son, dans l'alphabet écrit des Egyptiens, et cela était nécessaire dans une sorte d'écriture où la combinaison et l'arrangement matériel des signes étaient soumis à des règles dictées par la convenance de la décoration des monuments, dans un pays surtout où les murs de tous les édifices publics étaient couverts d'inscriptions servant d'explication aux tableaux sculptés qui rappelaient les grandes actions des rois ou les bienfaits des dieux du pays. Du reste le nombre des hiéroglyphes phonétiques ne s'élevait guère au-delà de deux cents, et quelques-uns des alphabets européens ne contiennent pas un bien moindre nombre de sons ou de lettres. Toutefois, c'est cette espèce de caractère qui domine dans tous les textes hiéroglyphiques; ils s'y trouvent dans la proportion des deux tiers, le surplus appartenant par portions à peu près égales aux caractères figuratifs et aux caractères symboliques.

On comprend par là toute l'importance, pour les scènes historiques, de la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes égyptiens. En disant comment on a réussi à la faire on dira aussi toute sa certitude.

On ne parvient à connaître une langue ou une écriture qu'on ignore qu'avec le secours d'un interprète; c'est un homme, ou un livre, ou un écrit quelconque. Cet interprète de l'ancienne Egypte fut trouvé en Egypte même par la France : c'est le célèbre inscription de Rosette, pierre de quelques pieds de hauteur et sur laquelle furent gravées trois inscriptions à la suite l'une de l'autre; la première, tronquée par le haut, en caractères *hiéroglyphiques*, la deuxième en caractères *démotiques*, et la troisième en grec. On sait par cette dernière qu'elle est la traduction même de ce qui précède : voilà donc l'interprète des hiéroglyphes égyptiens, qui manquait à l'érudition moderne. Cette traduction grecque d'un texte égyptien devait ouvrir une voie nouvelle. L'inscription de Rosette fut publiée et reçue avec empressement. Ce ne fut qu'après vingt ans et vingt essais sans résultat que la lumière jaillit de ce monument, et pour l'en tirer, il fallut s'arrêter aux données suivantes après avoir épuisé toutes les autres : 1° le texte grec prouve que l'inscription est un décret des prêtres de l'Egypte en l'honneur de Ptolémée Epiphane; 2° ce décret contient plusieurs fois le nom de ce roi et plusieurs autres noms propres; 3° on a pu traduire et

écrire en égyptien toutes les idées exprimées dans le texte grec, mais les noms propres grecs n'exprimaient aucune idée en égyptien, ils n'ont pu être traduits; il a donc fallu écrire en caractères égyptiens les sons qui forment ces noms propres dans le grec; 4° il doit donc y avoir dans l'inscription égyptienne de Rosette des signes hiéroglyphiques exprimant ces sons; il pourra donc aussi y avoir dans l'écriture hiéroglyphique des signes *phonétiques*, ou expriment les sons et non pas les idées; 5° le texte égyptien présente un groupe de signes hiéroglyphiques, distingué par un encadrement elliptique qui l'entoure : ce groupe est répété plusieurs fois dans ce texte égyptien; le nom propre du roi Ptolémée était aussi répété plusieurs fois dans le texte grec : le groupe d'hiéroglyphes encadré peut donc être le nom de Ptolémée, et, dans cette supposition, les signes ainsi groupés écrivant ce nom en hiéroglyphes, ces signes sont *alphabétiques*, et le premier est un *p*, le second un *t*, etc. Voilà déjà plusieurs des hiéroglyphes retrouvés, et il ne reste qu'à compléter cet alphabet si désiré. 6° Bien des obstacles s'y opposent encore; le groupe encadré dans une ellipse ou *cartouche*, est le nom de Ptolémée, ou bien il ne l'est pas : dans le premier cas, il est nécessaire d'éprouver la vérité de ce premier résultat alphabétique sur d'autres noms propres écrits à la fois en hiéroglyphes et en grec et dans lequel se retrouvent toutes les lettres déjà reconnues ou supposées l'être, par le nom de Ptolémée. L'inscription grecque de Rosette contient plusieurs autres noms propres vers son commencement; mais le texte hiéroglyphique étant tronqué vers ce point, nous sommes privés de ce genre de comparaison. Il n'y eût donc rien de rigoureusement certain jusque-là dans le résultat de tant de recherches, et le temps seul pouvait mettre fin à tant d'incertitudes : il ne refusa pas ce grand bienfait aux lettres et à l'histoire. 6° L'infortuné Belzoni découvrit à Philæ un cippe portant une inscription grecque, et un petit obélisque portant aussi une inscription hiéroglyphique : on reconnut que le cippe et l'obélisque formaient un seul et même monument; ce point capital fut publiquement constaté : l'inscription grecque nommait aussi un roi Ptolémée, une reine Cléopâtre, et l'on remarquait dans l'inscription hiéroglyphique, au lieu même où devait se trouver le nom du roi Ptolémée, le même groupe encadré que, dans l'inscription de Rosette, on avait supposé être le mot *Ptolémée*; ce premier résultat tiré de l'inscription de Rosette était donc pleinement confirmé; on avait donc avec certitude le nom du roi grec Ptolémée écrit en hiéroglyphes; dès lors le groupe d'hiéroglyphes encadrés qui sur l'obélisque suivait le nom de ce roi, ne pouvait être que le nom de la reine Cléopâtre, et la premier signe du mot Ptolémée *p*, se trouva en effet le cinquième de celui de Cléopâtre; le deuxième de l'un, la *t* la septième de l'autre; le quatrième du

premier, le 1. était bien le deuxième du second : le nombre des signes reconnus s'accroît donc de tous ceux qui composaient le nom de Cléopâtre, et on eut la moitié de l'alphabet. Et une fois que les groupes d'héroglyphes encadrés, ou cartouches, eurent été reconnus pour des noms de rois et de reines ainsi distingués par l'étiquette, et ces cartouches étant nombreux sur les monuments, l'alphabet fut sans peine complété, et la découverte la plus désirée et la plus inscrite depuis la renaissance des lettres était enfin accomplie. Tel fut le résultat des recherches de Champollion le jeune; la suite de ses investigations analytiques et la persévérance qui les caractérisa ont fait le reste : les mystères de l'ancienne Egypte ont été ainsi dévoilés; les applaudissements du monde savant ont été la récompense d'un dévouement qui ne se démentit pas un seul instant pendant vingt-cinq années, et une mort soudaine et prématurée en a consacré les immortels résultats.

Il nous resterait à exposer les principes généraux de la *grammaire de cette écriture*, si l'on peut ainsi parler, ou du moins à indiquer quelques-uns de ses procédés les plus singuliers, comme étant tout à fait étrangers à nos procédés graphiques si simples, si analogues à nos habitudes sociales qui n'admettent que peu d'inscriptions sur nos monuments publics et qui les excluent de leur décoration; mais cette grammaire est déjà publiée, et il nous sera permis de nous borner à l'indiquer au lecteur.

Nous pourrions aussi considérer l'influence du procédé phonétique égyptien sur la création et l'introduction, parmi les peuples de l'antiquité secondaire, de l'usage de l'alphabet pour leur écriture, et comment ces alphabets, tels que nous les connaissons, pourraient, d'après leur constitution particulière et différente, être classés généalogiquement, si on peut le dire, en alphabets de seconde et de troisième formation, et tous les alphabets de l'Europe ancienne et moderne sont de cette troisième classe; mais cet examen d'un intérêt général dans l'étude critique de la philosophie des langues et de l'écriture, ne se rattache pas assez particulièrement au sujet de notre précis, et nous n'ajouterons plus que quelques mots sur l'antiquité de l'usage de l'écriture en Egypte.

L'antiquité grecque et romaine, Platon, Tacite, Pline, Plutarque, Diodore de Sicile et Varron font honneur à l'Egypte de l'invention de l'écriture alphabétique. La critique moderne a reconnu par l'étude des monuments, qu'aucun peuple de l'ancien monde ne pouvait à cet égard infirmer ce jugement consacré par l'autorité des siècles. L'examen des plus anciens alphabets connus prouverait peut-être aussi, quant à leur constitution même, l'imitation d'un type primitif qu'on n'a encore retrouvé que dans l'antique Egypte, et il y aurait là quelques données importantes pour l'histoire des origines de quelques peuples morts ou vivants. On peut

donc assurer que l'Egypte arriva très-anciennement au complément réel de son système graphique, à l'alphabet. Mais les causes et l'époque de ce perfectionnement mémorable nous sont absolument inconnues : est-il le résultat des efforts de la philosophie égyptienne?... n'est-ce qu'une transmission faite à l'Egypte par un peuple qui l'aurait précédée dans les voies de la civilisation?... L'esprit se confond dans l'examen de telles questions, où se manifestent une antiquité incontestablement supérieure à tous les temps historiques de l'Occident et un perfectionnement de système graphique pour l'écriture, de système grammatical pour la langue, que les principes de l'idéologie moderne n'ont ni dépassé ni prévu. Résultat bien singulier de l'autorité des faits les plus avérés! Quand on construisit les pyramides de Memphis, aux anciens règnes des premières dynasties, l'usage de l'écriture était inconnu, on n'en trouve aucune trace sur les pyramides royales; et au *xiii^e* siècle avant l'ère chrétienne, au temps de la *xvi^e* dynastie, le système graphique tout entier était employé pour orner les monuments publics contemporains d'inscriptions historiques ou religieuses; et alors déjà le système graphique est le même que pour les siècles des Sésostris, des Ptolémées et des Césars, et le système grammatical du langage a les mêmes principes généraux qu'aux temps des ermites chrétiens de la Thébaïde. On sait donc tout sur la civilisation égyptienne, à l'exception de son origine et de ses commencements. La France n'a retrouvé dans les sables du désert que la magnificence des Pharaons, le temps lui a ravi leur berceau.

Pendant une longue succession de règnes et d'événements il ne se fit dans l'écriture égyptienne aucune variation notable. Ce n'est pas cependant que l'Egypte ignorât l'existence des langues et des systèmes d'écriture particuliers à d'autres peuples, et qui différaient entièrement de ceux qu'elle avait adoptés : et quoiqu'il ne nous soit pas donné de connaître complètement les usages, en ces graves matières, des nations civilisées contemporaines de la haute splendeur de l'Egypte, quelques faits avérés suffisent toutefois pour nous démontrer ces différences. Le patriarche Joseph ne parla d'abord à ses frères que par le secours d'un interprète qui connaissait à la fois la langue de Jacob et celle des Egyptiens. La variété des écritures devait être connue aussi bien que la variété des idiomes; deux papyrus écrits en phénicien ont été trouvés parmi des papyrus égyptiens dans un tombeau de la Thébaïde; et l'on n'a pas appris que les invasions éthiopiennes aient, à cet égard, rien introduit de nouveau en Egypte. Sous les Perses, l'écriture et la langue des monuments et celles des contrats particuliers furent les mêmes que du temps des Pharaons; les Perses y laissèrent cependant quelques traces d'écriture en caractères cunéiformes. Durant la domination des Grecs, les usages égyptiens ne subirent en ce point aucune

modification, la langue égyptienne pour la population indigène, la langue grecque pour les Grecs; l'écriture hiéroglyphique pour les monuments, l'écriture hiératique pour les choses sacrées; la démotique pour les contrats, et pour ceux-ci une anagraphe en seconde expédition ou langue grecque (la langue du gouvernement), et avec ces deux circonstances assez remarquables, savoir : 1^{re} que ces contrats étaient soumis au droit d'enregistrement, et que l'enregistrement était inscrit en langue grecque sur le contrat conçu en langue égyptienne; 2^{re} que, devant les tribunaux, le contrat en langue égyptienne avait seul de l'authenticité, même à l'égard des nationaux grecs. On devine aisément combien de tels usages durent contribuer à étendre réciproquement parmi les deux populations la connaissance simultanée des deux langues. Le décret connu sous le nom de pierre Rosette fut à la fois rédigé en égyptien et en grec, et publié en écriture hiéroglyphique, ou écriture démotique, et en écriture grecque.

Durant la domination romaine, les anciens usages égyptiens furent conservés; la langue grecque continua d'être celle du gouvernement; les inscriptions des monuments publiques furent tracées en caractères hiéroglyphiques; les contrats particuliers continuèrent d'être écrits en caractères démotiques, parmi les Égyptiens. Il nous est parvenu de modestes stèles funéraires, où cette écriture populaire se retrouve encore, et ces vieilles institutions de l'Égypte devaient durer jusqu'au temps marqué pour la fin des anciennes croyances dans l'ancien monde, et pour la substitution du christianisme à toutes les philosophies antérieures qui semblèrent se prêter, presque sans combat, à voir se résumer en une doctrine nouvelle et dominante, tout ce qu'il y avait eu en elles-mêmes de vrai, de bon et d'utile.

C'est en effet à l'établissement du christianisme parmi les Égyptiens, qu'on rapporte généralement la substitution de l'alphabet copte aux anciennes écritures égyptiennes : opération aussi simple dans son action, que profonde et efficace dans ses effets; car la langue égyptienne, écrite jusque-là au moyen des caractères hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques, fort nombreux, et d'expressions diverses, soit figurative, soit idéographique ou alphabétique, et représentant les uns les idées mêmes, les autres les mots signes des idées, ne fut plus écrite qu'avec une série de trente et un signes, d'une expression identique, tous représentant alphabétiquement les voix et les articulations propres à composer les syllabes et les mots de la langue parlée, et de ces trente et un signes, vingt-quatre sont ceux mêmes qui composent l'alphabet grec, et les sept autres sont autant de signes de l'ancien alphabet démotique égyptien, introduits dans le nouveau pour exprimer les sons propres à la langue égyptienne qui, inconnus dans la langue des Grecs, ne pouvaient pas se trouver dans leur alphabet. Tel est l'alpha-

bet copte qui fut substitué aux anciennes écritures égyptiennes pour la langue égyptienne, opération semblable à celle qui aurait aujourd'hui pour objet d'écrire la langue française avec les caractères grecs ou tout autres : ce seraient d'autres signes alphabétiques, mais ce serait toujours la même langue française.

L'époque et la cause de la substitution de ce nouvel alphabet à l'ancien, sont généralement rapportées à l'introduction du christianisme en Égypte; il serait plus exact de dire que ce fut à son influence, dès qu'il fut devenu dominant. C'est l'évangéliste saint Marc qui est considéré comme l'apôtre de l'Eglise d'Alexandrie, que saint Pierre aurait désigné à cet effet, et qui y serait mort vers le temps de Néron. Cette première époque du christianisme en Égypte fut sans influence sur les anciennes institutions nationales; le temps seul pouvait les oblitérer insensiblement; et nous trouvons, en effet, jusqu'en l'an 211, les monuments publics ornés des tableaux et de l'écriture de l'ancienne religion. Les noms de Caracalla et de Géta sont inscrits sur ces tableaux.

À cette même époque, un Démétrius, le onzième successeur de saint Marc, était pourvu de l'évêché d'Alexandrie; vint ensuite Dioclétien, qui traita les Chrétiens de telle sorte, que l'ère de son règne fut pour eux l'ère des martyrs; et ce n'est pas dans de telles circonstances que l'Eglise chrétienne pouvait être dans la nécessité de faire écrire sa liturgie dans une écriture plus expéditive que ne l'était l'écriture égyptienne démotique. C'est de cette même écriture que la généralité des savants pense que les soldats de Gordien se servirent dans l'inscription en plusieurs langues dont ils firent décorer le tombeau de cet empereur; circonstance qui date aussi du 3^e siècle, et qui, soit dit en passant, infirme hautement l'opinion des critiques qui, tels que Lacroze et le P. Georgi, font remonter l'usage de l'alphabet copte jusqu'au règne de Pharaon Psammetichus; ou bien tels que le P. Bonjour, D. Montfaucon, Jablonki, Valperga et Schow, qui le rapportent aux règnes d'Alexandre ou des Ptolémées, ou plus généralement à un temps antérieur à l'ère chrétienne. Mais le docte Zoëga, malgré tant d'autorités contraires, n'a pas hésité à déclarer que l'alphabet copte ne lui paraissait pas avoir été adopté, au plus tôt, avant le 3^e siècle de l'ère chrétienne. Ajoutons que, dans l'île de Philae, on adorait encore Isis et Osiris dans la seconde moitié du 16^e siècle chrétien. Enfin, il reste assez d'incertitudes, dans l'esprit des meilleurs critiques, sur l'époque de la version copte de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour qu'on ne puisse tirer de ces opinions diverses aucune donnée précise, et utile à la question présente. Le savant Michaëlis a résumé toutes ces opinions, dont les unes tendent à démontrer des rapports patents entre la version copte et la version latine, et dont les autres la trouvent plus conforme au grec des Septante, et il existe peu de

manuscrits coptes de ces textes sacrés, dans les divers dialectes coptes, qui paraissent antérieurs au vi^e siècle : les plus anciens sont écrits sur papyrus; les autres sur peau de gazelle, sur vélin, ou sur papier : n connaît aussi en langue et en caractères coptes, et des inscriptions funéraires, et un assez grand nombre de lettres missives écrites sur des fragments de poterie recueillis dans les ruines des anciennes villes égyptiennes; mais bien peu de ces débris porte des dates; et la plus ancienne qu'on y ait retrouvée jusqu'ici est de l'an 945 de l'ère chrétienne. Il est remarquable toutefois que cette inscription copte chrétienne porte une double date, dont l'une est tirée de l'ère de Dioclétien ou des martyrs, et l'autre de l'ère de Mahomet ou de l'hégire (*l'an de Dioclétien 662, et du Sarrasin 334*); il est vrai aussi qu'à l'époque de cette inscription, déposée sur la tombe d'une Chrétienne, les Arabes gouvernaient l'Égypte depuis trois siècles révolus. Les Coptes conservèrent leur alphabet longtemps encore après, comme le prouvent des manuscrits coptes qui ne sont pas antérieurs au xvi^e siècle de notre ère, époque qui fut, comme nous l'avons déjà dit, celle où la littérature copte jeta ses dernières lueurs, et qui vit finir, sans espoir de retour, la langue et tous les systèmes d'écriture successivement usités en Égypte, dont nous avons essayé de donner ici une idée sommaire.

Analogies de la langue égyptienne avec les autres langues. — Ce n'est que récemment que l'on a pu étudier les analogies que l'ancien égyptien pouvait présenter avec les autres langues de l'antiquité. Les mots qui nous avaient été transmis par les Grecs et les Romains comme ayant cours sur les bords du Nil étaient tellement défigurés par une prononciation vicieuse, ou par la négligence des copistes, qu'il était impossible de s'appuyer, pour une recherche sérieuse, sur de pareils spécimens.

M. Dulaurier pense que l'on peut faire des éléments du vocabulaire égyptien, cinq catégories. La première contient les termes qui sont passés dans le copte avec leur acception primitive; la seconde, ceux qui n'y sont passés qu'avec une nuance nouvelle dans la signification; la troisième, ceux qui ont reçu une signification toute différente de l'ancienne; la quatrième, ceux qui n'ont de rapport avec aucune langue connue; la cinquième enfin, ceux qui sans avoir laissé de traces dans le copte, présentent de l'analogie avec quelque terme d'un idiome étranger. Selon le même savant, c'est principalement aux langues sémitiques que se rattachent les termes qui ne sont pas exclusivement égyptiens. Déjà, lors de la publication de la troisième partie du *Mithridate*, en 1812, Vater avait donné une liste de trente-quatre mots coptes en regard de vingt mots hébraïques, quatre mots éthiopiens et dix mots berbères. En continuation de ce dernier fait, nous avons l'o-

pinion de M. Judas (363), d'après lequel la langue libyque fournit le moyen de reconnaître la vérité de l'assertion d'Hérodote, quand le père de l'histoire dit que cette langue ou, ce qui revient au même, celle des Ammoniens, participait de l'égyptien. La langue berbère, ajoute M. Judas, conserve des traces de cette participation. Saint Jérôme, parlant de la langue des Chananéens, a dit qu'elle tenait le milieu entre l'hébreu et l'égyptien. Gosenius, d'accord en cela avec saint Augustin et Priscien, voit ici une faute de copiste, et pense qu'au lieu d'égyptien, c'est araméen qu'il faut lire. M. Judas est convaincu, au contraire, que plusieurs des différences qui se remarquent entre le phénicien et l'hébreu trouvent leur explication dans l'égyptien, et qu'il y a d'ailleurs entre ce dernier idiome et le second des points de ressemblance qui suffisent pour justifier la déclaration de saint Jérôme.

M. Théodore Bunsen, qui a fait des analogies de l'égyptien avec les langues sémitiques l'objet d'un travail spécial, tire des recherches minutieuses auxquelles il s'est livré à ce sujet cette conclusion, que sous le rapport des flexions grammaticales, la langue égyptienne repose sur les mêmes bases que le groupe d'idiomes auquel il la compare, mais que la séparation s'est faite à une époque fort reculée et antérieure à la fixation de la majorité de flexions d'une autre langue, leur mère commune. Le même orientaliste est persuadé que la comparaison de la constitution radicale des mots, comparaison dont il s'est encore peu occupé, mènerait, de ce côté encore, à un résultat analogue. Avec les langues indo-germaniques l'égyptien ne présente pas, selon lui, d'affinité dans les flexions, bien que ce résultat ne lui paraisse pas nécessairement exclure un degré de parenté entre les racines (364).

Déjà Lepsius avait fait paraître en 1836 deux opuscules où, par la comparaison des noms de nombre et des alphabets, il s'efforçait d'établir l'identité originelle des trois familles indo-européenne, sémitique et copte. Voici quelques extraits de lettres écrites en différentes circonstances et adressées par lui au chevalier Bunsen :

« Mes études égyptiennes et coptes avançant bien, elles m'ont donné des résultats par lesquels j'ai été agréablement surpris, et dont l'intérêt plus universel pour l'histoire des langues devient tous les jours plus évident. Ce qui m'a d'abord un peu étonné, était la complète solitude linguistique dans laquelle le copte semblait placé, et le peu d'apparence qu'il y aurait que je pusse jamais en tirer aucun secours pour mes recherches sur les antiquités égyptiennes. En même temps, je dois confesser que les démonstrations historiques de Quatremère sur l'origine de la langue égyptienne (qui, à vrai dire, sont indépendantes du langage en lui-même) avaient laissé dans mon esprit

(363) *Etude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, Paris, 1816.

(364) *Ueber das Verhältniss der Egyptischen Sprache, etc.* (Leipzig, 1844.)

plusieurs doutes insolubles, quant à l'identité des idiomes égyptien et copte. Maintenant j'ai découvert dans l'essence du langage même, non-seulement qu'il n'y a aucune apparence quelconque d'un changement grammatical, et qu'il possède peut-être à un plus haut degré ce principe de stabilité qui caractérise les dialectes sémitiques, mais encore qu'il a conservé dans sa formation des traces d'une plus haute antiquité qu'aucune langue indo-germanique ou sémitique que je connaisse; et ces traces se trouveront, d'une manière inattendue, importantes même pour ces deux familles. En même temps, on ne peut pas appeler le copte sémitique ou indo-germanique; il a sa propre formation particulière, et cependant sa parenté fondamentale avec ces deux familles ne peut être méconnue. Son degré de culture est à peu près le même que celui des langues sémitiques, et par conséquent la parenté est ici plus manifeste. Le progrès indiqué par vous du langage syllabique, passant à l'alphabétique, est aussi un élément très-important pour le copte.

« Les racines des pronoms sont une des parties du discours qui semble avoir agi des premières sur la formation du langage, et l'avoir influencé à un degré considérable. J'insiste beaucoup à la comparaison de ces racines avec les formations pronominales sémitiques et indo-germaniques. Comparons par exemple, pour un moment, les affixes des pronoms personnels en copte et en hébreu, afin de voir la relation entre la formation de l'une et de l'autre :

Heb.	moi mer	notre mer	la mer m.	la mer f.
Co-yr.	jan-ni	jan-ni	jan-ka	jan-k (li)
	jeu-i	jeu-n	jeu-k	jeu-l
	notre mer	sa mer m.	sa mer f.	leur mer
Heb.	jan-kem (ken)	jan-(o)-hu	jan-hi-(t)	jan-m-u'
Co-yr.	jeu-ten	jeu-t	jeu-s	jeu-u (365)

« Je suis à présent occupé à préparer la publication du spécimen d'une grammaire copte, et à rendre ainsi compte de la nouvelle direction que j'ai donnée à mes études. Cependant, je donnerai d'abord une partie comparative qui sera fondée principalement sur les racines pronominales, et assurera à la langue copte le terrain sur lequel elle s'est élevée, et marquera sa place parmi les autres langues mieux conservées. La partie nouvelle et spéciale de sa formation, cette partie qui donne à chaque langue son individualité propre, sera ainsi rattachée d'une manière plus convenable pour l'auteur et pour le lecteur, avec l'autre partie plus ancienne par laquelle elle s'allie avec d'autres dialectes. Quelques parties importantes de ma grammaire copte sont déjà

finies en substance; et ce n'est pas, après tout, une tâche si difficile que de reprendre un peu de lumière sur ce qui auparavant était dans les plus profondes ténèbres.

« J'ai été porté à donner une attention particulière aux noms de nombre que j'ai trouvés d'une ressemblance remarquable avec les figures qui indiquent leurs nombres respectifs. Ce qui m'a frappé encore plus, c'est que les nombres indo-germaniques et sémitiques s'accordent exactement, même dans les détails, avec le système égyptien; qu'en outre, les chiffres sanscrits sont essentiellement égyptiens; et que tout ceci se trouve bien plus clairement et dans un plus grand degré de proximité de son origine naturelle, dans l'égyptien. Les figures numériques me paraissent décidément avoir passé de l'Égypte dans l'Inde, d'où elles ont été transportées par les Arabes, qui même encore leur donnent le nom d'indiennes, par la même raison que nous les appelons arabes, parce que nous les avons reçues de ces peuples. L'accord remarquable des nombres dans le copte, le sémitique et l'indo-germanique, et leur dérivation facile à démontrer, principalement dans l'égyptien, des trois racines pronominales, et de leur connexion l'une avec l'autre, à la manière des chiffres, me conduira à cultiver dans une discussion plus étendue sur cet important sujet.

« Enfin, un des principaux points qui m'ont occupé est la liaison incontestable entre l'alphabet sémitique et les alphabets démotique, et conséquemment hiéroglyphique des Égyptiens. Ce qui embarrasse en grande partie les recherches sur la prononciation du copte sont les caractères grecs qui furent adoptés dans le 1^{er} ou le 2nd siècle; alors plusieurs des distinctions les plus délicates, qui sans doute existaient dans l'ancienne paléographie, furent nécessairement abandonnées. En même temps la prononciation de la langue copte, qui d'abord, à cause de l'extraordinaire accumulation de voyelles et d'autres particularités, me paraissait complètement dans le chaos, est devenue claire pour moi; spécialement depuis que j'ai fait des recherches plus approfondies sur les accents, qui, dans les grammaires, sont considérés comme peu essentiels, et sont en général donnés très-incorrectement dans les ouvrages publiés. Mais j'ai maintenant quelques manuscrits, qu'on m'a prêtés, de la Bibliothèque, qui m'ont fourni, sur ce sujet, des lumières complètement nouvelles. »

Dans une autre lettre nous lisons le passage suivant :

« J'ai pensé qu'il serait peut-être mieux de rédiger et d'envoyer à l'Académie

(365) 1^{re} La ressemblance dans la première personne du singulier est complète, parce que la ressemblance de *ni*, dans l'exemple choisi, est accidentelle, par la raison qu'on suppose qu'il est dérivé du vieux mot iousite *imn* (youmn) tellement que l'affixe est simplement *i*, comme dans le copte. 2^{de} La différence dans la seconde personne du singulier féminin est aussi plus apparente que réelle, d'au-

tant plus que l'hébreu, dans les secondes personnes, s'éloigne de l'affixe suggérée par l'analogie *ni*, *ni*, ou *ten*, et prend un *e* au lieu du *i*. Le copte éclaircit cette difficulté en conservant dans cette circonstance les affixes réguliers, tandis que dans le masculin il imite l'hébreu dans ses changements. 3^{de} Il est évident que cette remarque s'applique également à la seconde personne du masculin.

mon essai sur les noms et les signes des nombres, desquels, ainsi que de leur intéressante famille, je crois avoir incontestablement trouvé la clef dans les chiffres égyptiens et dans les noms de nombres coptes. Ce sera prêt au plus tard dans une semaine, et les résultats me paraissent parfaitement clairs et satisfaisants, d'autant plus qu'ils expliquent l'énigme dont la solution a été es-sayée si souvent, mais avec peu de succès, relativement au sens de ces anciennes racines numériques; et cela, non-seulement en ce qui regarde le copte, mais aussi pour les langues sémitiques et indo-germaniques; et cette découverte placera le cycle entier de ces dialectes dans une harmonie remarquable l'un avec l'autre; ce qui, à mon avis, peut être d'une grande importance pour les branches élevées de la linguistique comparative. »

Suivant M. Schwartz, le copte formerait une famille analogue aux langues sémitiques par sa grammaire et aux langues indo-germaniques par ses racines, mais, en général, plus rapprochée des langues sémitiques par un caractère de simplicité, par le manque de structure logique et le degré de culture auquel elle est parvenue (366).

M. Bunsen adopte les mêmes conclusions et cherche à démontrer que les formes et les racines de l'ancien égyptien ne s'expliquent ni par l'arien ni par le sémitique isolés, mais par ces deux familles à la fois (367). Dans un plus récent ouvrage, M. Bunsen regarde la langue de l'Égypte comme représentant une première couche anté-historique du sémitisme : les langues de la Chaldée formeraient la seconde couche (368). M. F. Meier (369), et M. Paul Bosticher (370), ont essayé d'appuyer la même thèse par des arguments empruntés à la comparaison des radicaux. Enfin, M. de Rougé, dans un *Mémoire* sur l'inscription du tombeau d'Ahmès (1831), insiste sur les analogies du copte avec l'hébreu et s'efforce d'établir que plus on remonte dans l'antiquité de la langue égyptienne, plus on y trouve de ressemblances, surtout quant à la syntaxe, avec les langues sémitiques. On compte parmi les contradicteurs MM. Pott, Ewald, Wenrich, en Allemagne; M. Renan, en France. Toutefois ce dernier linguiste ne se prononce pas sans quelque hésitation. « L'identité des pronoms, dit-il, et surtout de la manière de les traiter dans les deux langues, est assurément un fait étrange. Cette identité s'observe jusque dans les détails qui semblent les plus accessoires : plusieurs irrégularités apparentes du pronom sémitique trouvent même dans la théorie du pronom copte une satisfaisante explication.

« Les analogies des noms de nombre, si-

gnalées par Lepsius, ne sont pas moins frappantes. L'agglutination des mots accessoires, l'assimilation des consonnes, le rôle secondaire de la voyelle, son instabilité qui la fait souvent omettre dans l'écriture sont autant de traits qui rapprochent singulièrement la grammaire égyptienne de la grammaire hébraïque. — La conjugaison elle-même n'est pas sans quelques analogies dans les deux langues : le présent copte, comme le second temps des langues sémitiques, se forme par l'agglutination du pronom en tête de la racine verbale; les autres temps se forment au moyen d'une composition semblable à celle qu'emploient les langues arméniennes. On trouve, en copte, l'emploi d'une forme causative analogue à l'*hiphil*, et la voix passive y est marquée, comme dans les langues sémitiques, par une modification de la voyelle du radical. — La théorie des particules offre aussi, de part et d'autre, quelques ressemblances; la conjonction copte, comme la conjonction arabe, est susceptible de régime. Enfin, une entente analogue de la phrase et une conception presque identique des rapports grammaticaux établissent entre les deux systèmes de langues d'incontestables affinités (371). »

Les conclusions que nous nous croyons en droit de tirer de ces intéressantes recherches, c'est qu'au lieu de considérer comme complètement isolées les familles sémitique (Voy. Sémitique) et indo-européenne, on d'être forcé de chercher un petit nombre de coïncidences verbales entre elles, nous pouvons les considérer comme embrassées l'une à l'autre, et par des points de contact actuels et par l'interposition du copte, dans une mystérieuse affinité, basée sur la structure essentielle et les formes les plus nécessaires de ces trois langues (372).

2° EGYPTIEN MODERNE ou COPTE. — Depuis que les Égyptiens se sont convertis au christianisme, leur langue a pris le nom de Copte. Le mot copte, suivant les plus habiles philologues, n'est qu'une altération du mot Αἰγύπτιος. Cette langue n'est à proprement parler, que l'ancien égyptien, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'égyptien ancien; elle n'en diffère que par un grand nombre de mots grecs et arabes et quelques mots latins, employés concurremment avec les mots égyptiens, exprimant les mêmes idées, et dus aux rapports longs et intimes qui s'établissent entre cette nation et ses dominateurs successifs les Grecs, les Romains et les Arabes. Malgré cela, la grammaire n'a pas subi le moindre changement, de sorte que la phrase d'un monument copte des derniers siècles sera logiquement construit comme le serait la phrase correspondante sur un monument des temps antérieurs à

(366) *Das alte Aegypten* (Leipzig, 1843); *Koptische Grammatik* (Berlin, 1850).

(367) *Aegypten Studien*, etc. (Hambourg, 1845).

(368) *Out lines of the philosophy of universal history*, etc.

(369) *Hebr. Wurzelwörterbuch*. (Mannh. 1845).

(370) *Wurzel forschungen*. (Halle, 1852).

(371) *Histoire des langues sémitiques*, p. 76, etc.

(372) Cfr. Wiseman, *Conférences sur les rapports*, etc., 1^{re} conf., 11^e partie.

Sésostrix. Mais entrons plus avant dans la nature et le mécanisme de cette langue remarquable.

En Egypte, deux dialectes distincts étaient parlés et écrits ; l'un, le dialecte sacré, réservé aux castes sacerdotales, avait pour représentation l'écriture *hiéroglyphique* et la forme tachygraphique de celle-ci, forme que l'on est convenu d'appeler *hiératique*, parce que les prêtres s'en servaient habituellement ; l'autre, le dialecte vulgaire, était parlé par tout le monde ; c'était le langage habituel employé dans toutes les transactions de la vie les plus vulgaires et les plus humbles. A ce second dialecte appartenait un système d'écriture tout différent, et presque entièrement alphabétique.

Ces deux dialectes avaient vécu côte à côte plusieurs dizaines de siècles, et étaient debout encore, lorsque le christianisme, s'infiltrant dans la nation égyptienne, vint en renverser l'antique theogonie. Par un acte de volonté extraordinaire, et dont il n'est cependant guère possible de révoquer en doute la réalité, en bannissant les dieux de leurs pères, les Egyptiens pensèrent qu'ils devaient expulser de leur langue tous les mots sacramentels qui, de près ou de loin, avaient fait partie du bagage religieux des dieux détrônés. Ils firent donc table rase de tout le vocabulaire des rituels sacrés mis au rebut. Il fallut donc songer à remplacer dans le langage ces mots qu'il n'était plus permis d'employer, parce qu'ils offensaient le nouveau dogme, et dès lors il y eut nécessité d'emprunter à une langue étrangère, et naturellement à la langue de ceux qui étaient venus prêcher l'Evangile, tout le vocabulaire de la religion triomphante. D'un autre côté, des besoins nouveaux, importés sur les bords du Nil avaient nécessité l'emploi de noms nouveaux ; de là cette énorme quantité d'expressions grecques passées de toutes pièces dans le vocabulaire copte. Plus tard, la domination arabe y fit insérer, par la même raison, une foule d'autres mots complètement étrangers à l'idiome du pays.

La réprobation qui avait frappé une partie de la langue fut étendue aux alphabets qui jusque-là avaient servi à la représenter, et les lettres grecques furent adoptées pour construire l'alphabet de la langue régénérée ; mais l'alphabet grec ne suffisait pas pour représenter tous les sons de l'organe égyptien. Force fut de laisser subsister dans l'alphabet copte quelques signes de l'ancienne écriture ; ainsi les sons, *ch*, *kh*, *hh*, *dj*, *f* et *gu* ont conservé précisément les formes sous lesquelles ils étaient représentés dans l'écriture vulgaire ou démotique. Dans quelle proportion lit-on le départ des deux dialectes sacré et vulgaire pour constituer la langue nouvelle ? C'est ce qu'il n'est pas possible de préciser, bien qu'il soit facile de constater que les écrivains qui se chargèrent de mettre à la portée du peuple, qui ne savait que l'égyptien, les écrits religieux et liturgiques dont il fallait nourrir l'esprit des néophytes, employèrent communément des mots

empruntés aux deux dialectes. Je dis qu'il est facile de le constater ; car les lexiques nous donnent souvent deux radicaux totalement distincts, comméragés d'une seule et même idée ; et la nature de la langue égyptienne ou copte, la langue du monde la plus précise et la plus simple de forme, ne permet guère de voir dans ce fait autre chose que la conservation des expressions propres à chacune des deux langues.

Plutarque nous apprend que les éléments alphabétiques égyptiens étaient au nombre de vingt-cinq. Effectivement, si de l'alphabet copte nous retranchons les articulations *gamma*, *delta*, *zêta*, *xi* et *psi*, qui sont étrangères à l'organe égyptien, il nous reste dix-neuf caractères seulement. J'ai en, plus haut, occasion de dire que les coptes avaient conservé dans leur alphabet les figures démotiques de six articulations essentielles et étrangères à l'organe grec : à savoir, *ch*, *f*, *hh*, *kh*, *dj*, et *gu*. L'ensemble de ces deux séries de signes forme exactement le nombre vingt-cinq cité par Plutarque. En adoptant les lettres grecques, pour représenter les sons de leur propre langue, les Egyptiens conservèrent à ces lettres la valeur numérique qui leur avait été assignée par les Grecs, tandis que les six articulations étrangères à l'alphabet grec restèrent sans emploi dans la représentation des nombres. Ce fait achève de démontrer l'origine purement égyptienne de ces six lettres particulières.

Un des caractères essentiels de la langue copte, c'est d'être monosyllabique. Ainsi, tous ses radicaux primitifs sont des monosyllabes ; et toutes les fois qu'un mot copte se présente sous une forme polysyllabique on peut *a priori* affirmer que ce mot est un dérivé ou un composé. En général, les radicaux peuvent subir certaines modifications de forme qui entraînent des modifications constantes de sens. Ainsi la forme passive régulière d'un verbe radical s'obtient en changeant sa voyelle primitive en *éa*. Ainsi encore, l'addition de l'articulation *ch* devant un radical lui donne une forme intensive. (Je soupçonne que cette formation de dérivés n'a pas d'autre origine que l'emploi du signe *z*, transitif et intensif, de l'écriture et de la langue hiéroglyphiques.)

On rencontre très-fréquemment dans les radicaux coptes des articulations finales qui ne sont pas partie essentielle du radical, et que l'un est convenu d'appeler des lettres paragogiques ; telles sont les lettres *r*, *z*, et *f*, dont la présence à la fin des radicaux, dont elles ne font pas partie intégrante, ne peut s'expliquer que par des caprices de prononciation, ou par l'existence des consonnes finales primitives que l'usage a fait tomber dans la prononciation de presque tout le monde.

On conçoit que de l'association de deux radicaux primitifs ou monosyllabiques il puisse, dans une langue quelconque, naître facilement un mot composé fort intelligible ; c'est ce qui a très-fréquemment lieu en copte, où ces concrétions de radicaux sont toujours

logiques et claires. Le copte a de plus l'avantage de posséder un assez grand nombre de particules significatives et dont l'emploi en préfixe des radicaux impose à ceux-ci une modification de sens constante. Ainsi, il y a en copte une particule négative, une autre intensive, une autre abstractive, une qui désigne l'agent, une autre qui note la profession, une enfin qui marque la présence de l'action désignée par le radical. Toutes ces particules sont d'un emploi si simple et si net, qu'il n'est jamais possible de se tromper sur leur valeur.

Le copte comporta plusieurs articles : 1° l'article défini, qui est p pour le masculin, et t pour le féminin (le neutre n'existe pas). Au pluriel l'article défini, ne, ni ou n, est le même pour les deux genres ;

2° L'article indéfini, qui joue devant les noms le rôle de notre nombre un, comme dans l'expression une maison, un palais. Cet article est le même pour les deux genres ; il s'écrit ou au singulier, han au pluriel ;

3° Enfin le copte possède un article possessif qui n'existe dans aucune autre langue. Sa forme est pa pour le masculin, la pour le féminin et na pour le pluriel des deux genres. Son véritable sens est rendu par le grec αὐτοῦ, ἡ αὐτοῦ, et ou αὐτῶν.

Je ne saurais mieux faire que de donner ici la transcription d'un passage de l'admirable grammaire de Peyron, passage qui résume en quelques lignes l'esprit tout entier de la langue copte. Voici ce passage :

Generalis adnotatio in universam grammaticam. — Radices Copticae nihil ex se significant, a particulis vero seu praefixis, seu suffixis, determinantur, ut verbum vel nomen notent. Sic a sunt accidentibus particulis, nominum, fit creator, creatio, creatura, etc. Sin affigat particulas verborum, habes universam conjugationem verbi creare, voce sunt immutabili semper manente. Quare grammatica Coptica tota in eo versatur, ut catalogum contineat particularum, quibus logica accidentium, cum nominum, tum verborum, indicantur.

Il suffit d'avoir feuilleté une grammaire copte avec la plus faible dose d'intelligence pour être à même d'apprécier toute la justesse de la théorie, si simplement énoncée dans les quelques phrases qui précèdent. Ainsi, par exemple, il est évident que l'étude de toute la conjugaison copte consiste à fixer dans sa tête le paradigme des pronoms personnels et des particules caractéristiques des temps passé, présent et futur. En dernière analyse, tout se réduit dans l'étude du copte, à la connaissance d'un certain nombre de particules, et à la compréhension des radicaux monosyllabiques primitifs ; en d'autres termes, pour peu qu'on ait la mémoire des mots, on est en droit de se croire capable d'étudier et d'apprendre vite une langue qui n'offre aucune difficulté sérieuse, et qui d'ailleurs procède toujours géométriquement, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Ainsi, pas d'inversion, pas de

tournure et de phrase entortillée : le sujet, le verbe et le régime se suivent invariablement et de telle sorte que pour commettre des contre-sens il faut ou ignorer la signification des mots ou torturer la grammaire. Les textes coptes publiés jusqu'à ce jour sont en assez grand nombre. Ce sont des textes historiques ou sacrés comme la Pentateuque, le Psautier, les petits Prophètes et le Nouveau Testament ; puis des actes de martyrs, des vies de saints ou des sermons. Il existe à Oxford un manuscrit copte, fort ancien, intitulé la *Parfaite Sagesse* ; une copie en a été prise par les soins de M. Du-laurier et par l'ordre du gouvernement français. Espérons que ce curieux livre verra enfin le jour, et que l'étude qu'on en fera jettera quelque lumière nouvelle sur la science des écritures égyptiennes.

Sur les affinités du copte avec les langues sémitiques, Voy. plus haut EGYPTIEN ANCIEN. — Voy. ARABE.

EIKILI. Voy. ARABE et HÉBRAÏQUE.

ELAM, ÉLAMITES. Voy. SÉMITIQUES.

ENDAMENES. Voy. OCÉANIE.

ENFANT, première enfance, seconde enfance, son développement intellectuel, comment il apprend à parler, comment il unit le signe à l'idée, etc. Voy. l'Essai, § I, III et IV. — Ses premières sensations, ses premières idées, ses premiers mots. Ibid. — Tableau de son développement intellectuel par M. l'abbé Carton. Voy. l'Essai, § IV.

EOLIEN. Voy. GRECQUE.

ERRIFI. Voy. ATLANTIQUE.

ERSE. Voy. CELTIQUES — et note VIII à la fin du vol.

ESCUARA. Voy. IÉRIENNE.

ESKIMAUX (FAMILLE DES IDIOMES), appartenant à la région de l'Amérique du Nord. Voy. BONÉALE (Région). Cette famille ne comprend jusqu'ici que les idiomes suivants :

Eskimau, parlé par plusieurs peuplades très-peu nombreuses, disséminées sur toute l'extrémité boréale de l'Amérique. On y distingue ordinairement les trois dialectes suivants, que nous aimerions mieux classer comme autant de langues sœurs.

Le GROËNLANDAIS, ainsi appelé du nom du pays où habitent les *Karalits* ou *Kalalts*, qui le parlent, nommés communément *Groënländais* ; c'est la plus connue et la plus importante de tous. Il nous semble qu'on pourrait y distinguer trois sous-dialectes principaux, savoir : du sud ou de *Julianashaab*, parlé dans la partie méridionale du Groënländ ; du disco ou moyen, parlé dans l'île de ce nom et dans la partie centrale de la côte occidentale ; c'est à ce sous-dialecte que, d'après les récits des indigènes, paraît appartenir le langage des Eskimaux, qu'on dit vivre dans la partie orientale du Groënländ, et celui qu'on parle à Holsteinborg ; ce dernier passe pour être le plus pur, et la Société biblique de Copenhague s'occupe actuellement d'y faire traduire la Bible ; et du nord ou d'*upernaviek*, dit aussi *hamouke*, parlé dans les établissements danois du Groënländ septentrional par plusieurs tribus encore

idolâtres, et par celle que le capitaine Ross a découverte dans le Haut-Pays Arctique (Arctic Highland); cette dernière tribu est surtout remarquable pour être la seule de toute cette nombreuse famille qui ignore l'usage des bateaux; elle est soumise à un chef qui réside à Petovack, près l'île Wolstenholme. Le groënlandais est un des idiomes qui abonde le plus en formes grammaticales pour les verbes, les pronoms et les substantifs, mais il est extrêmement pauvre à l'égard des noms de nombres, des adjectifs, des prépositions et des mots qui se rapportent à des idées abstraites et à tout ce qui regarde la religion, la morale, les arts et les sciences, objets qui étaient inconnus aux Esquimaux avant leur communication avec les Européens, et que pour la plupart ils ignorent encore. Selon le savant Crazz, auquel nous empruntons la plus grande partie de cet article, cette langue a quelques mots dérivés du norvégien, qu'il attribue aux anciens colons détruits par ces sauvages. Les formes grammaticales de cet idiome, dont plusieurs sont analogues à celles d'autres idiomes du Nouveau-Monde, parlés à d'immenses distances, et qu'on regarde comme les plus parfaits, tels que le mexicain, le cora, le tamarique, le quichua, le choerake, l'araucan, etc., etc., offrent trop de bizarrerie et d'importance pour que nous n'en citions quelques-unes, afin d'aider nos lecteurs à se former une idée de cette classe de langues, que M. de Humboldt appelle justement par *agglutination*. Le peu de noms adjectifs du groënlandais sont presque tous des participes, et sont conjugués comme des verbes; par exemple : *angekaunga*, je suis grand; *angeknutit*, tu es grand; *angekaug*, il est grand; *angekaugut*, vous soumes grands; *angekause*, vous êtes grands; *angekaut*, ils sont grands. Les degrés de comparaison y sont exprimés par des inflexions; par exemple : *angeklu* grand; *angekitja*, un peu plus grand; *angekaik* ou *angesorsuak*, le plus grand. La conjugaison et la déclinaison ont les trois nombres du grec, du lithuanien, de l'araucan et autres langues, mais la seconde, qui n'a pas de genre, ni d'article, a des terminaisons particulières pour exprimer des diminutifs et des augmentatifs d'estime et d'amitié, d'ignominie et de mépris; par exemple : *nana*, le pays; *nunak*, le pays (au duel); *nunait*, les pays; *nuna-nyoak*, un petit pays; *nana-rsoak*, un grand pays; *nuna-pilak*, un vilain pays; *nana-pilurksuak*, un grand vilain pays. Les prépositions, dont il n'y en a que cinq seulement, et les pronoms, sont toujours joints à la fin du nom, avec lequel ils ne forment qu'un seul mot; par exemple : *nunu*, le pays; *nana-ga*, mon pays; *nun-et*, ton pays; *nun-a*, son pays (*terra ejus*); *nana-ne*, son pays (*terra sua*); *nuna-rpu*, notre pays; *nana-rpu*, le pays de nous deux; *nana-rae*, votre pays; *nuna-rsik*, le pays de vous deux; *nun-oi*, leur pays (*illorum*); *nun-ok*, le pays d'eux deux; *nuna-rtik*, son et leur pays; *nuna-mit*, du (préposition) pays; *nuna-anit*, de mon pays; *nuna-ngnit*, de tout

pays, etc. Crazz partage tous les verbes groënlandais en cinq conjugaisons, d'après leurs terminaisons différentes, sans comprendre la sixième formée par le mode négatif, qui en forme réellement une autre aussi; il regarde la troisième personne comme la racine du verbe. Mais la conjugaison, qui est très-riche en modes, n'a que trois temps, savoir : le *présent*, qui sert à exprimer également le présent et un temps passé depuis peu; le *prétérit* et le *satur*; ce dernier est double pour exprimer un futur indéfini et un futur peu éloigné; par exemple : *ermisatok*, il se lavera; *ermigomarpok*, il se lavera dans quelque temps. Les six modes sont : l'*indicatif*, par exemple : *ermikpok*, il se lave; l'*interrogatif*, par exemple : *ermikpa?* se lavera-t-il? l'*impératif*, qui est de deux sortes : un qui rappelle seulement avec politesse la chose à la personne à laquelle on parle, par exemple : *ermia*, lave-toi cependant; l'autre qui commande, par exemple : *ermigit*, lave-toi; le *permissif*, où il faut aussi distinguer celui qui demande seulement une chose et celui qui prie pour obtenir une permission quelconque, ce qui s'exprime par *ermigit* et *ermiaunga*; mais si la chose demandée doit avoir lieu sur-le-champ, on y intercalera un *i*, comme *ermigite*; le *conjonctif*, où il faut distinguer le *casualis*, par exemple : *ermikame*, puisqu'il s'est lavé; et le *conditionalis*, par exemple, *ermikune*, s'il se lave. Dans ce même mode, le groënlandais distingue par de petites nuances, dans la troisième personne du singulier et du pluriel, ce que les grammairiens appellent les deux *agents*; l'*infinif*, qui exprime par des inflexions différentes les trois modifications suivantes : *ermiklune*, qu'il lave, etc.; *ermiksillune*, pendant qu'il se lave, etc., etc.; *ermiksinanne*, avant qu'il se lave, etc., etc. Dans ce même mode, le groënlandais emploie souvent le verbe *pyok*, qui joue le rôle du *get* et du *do* dans l'anglais et du *thun* chez les Allemands. Le groënlandais, selon Crazz, en tenant compte de toutes les flexions, dont chaque mode et chaque temps est susceptible, donne la possibilité de conjuguer chaque verbe jusqu'à 180 fois. Mais au lieu de cette richesse dans la conjugaison, le groënlandais n'a de formes particulières, ni pour les verbes *dépensifs*, ni pour les verbes *passifs*; mais il en a en revanche une pour la conjugaison négative, et il possède un grand nombre de verbes composés, soit avec des particules qui prises séparément n'ont point de sens, soit avec quelques auxiliaires, surtout avec le verbe *pyok*, soit avec d'autres verbes. La règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. En voici quelques exemples : du verbe *uglekpok* (il écrit), on en dérive *agleg-iartor-pok*, il va là écrire; *agleg-iartor-asuar-pok*, il va vite ment à écrire; *agleg-kig-iartor-asuar-poy*, il va vite ment à de nouveau écrire; *agleg-kig-iartor-asuar-niar-pok*, il va vite ment à la tâche de nouveau d'écrire. Ces verbes composés sont très-fréquents

dans cette langue, et s'y conjuguent comme les autres. Un Groënlandais, qui sait la manière, peut fondre les dix mots suivants en un seul pour en former un verbe : *sauig* (couteau) - *ik* (beau) - *sini* (acheter) - *ariartok* (là aller) - *asuar* (vêtement) - *omar* (vouloir) - *y* (également) - *otit* (tu) - *tog* (aussi) - *og* (il dit), qui réunis ensemble d'après le goût de cette langue, forment le verbe *sauigiksinioriatok-asuaromaryotittogog*. Le groënlandais n'a pas de mots propres pour exprimer les noms de nombres que jusqu'à cinq, et s'aide des mots exprimant les doigts des mains et des pieds, accompagnés de gestes relatifs pour compter jusqu'à vingt. Lorsqu'il veut exprimer un nombre supérieur, par exemple le soixante, il dit *trois hommes du innuit pingasut*. Il place les conjonctions après le mot auquel elles se rapportent, comme le latin agit à l'égard de son *que*. La syntaxe a des règles fixes et une marche toute particulière. Nous ajouterons aussi avec Granz, que cet idiome n'a presque pas de monosyllabes; comme plusieurs autres de l'Amérique et de l'Océanie, il a des mots particuliers pour exprimer, pour chaque espèce d'animaux, l'âge et le sexe (373), et le verbe *pécher* y a autant de verbes particuliers qu'il y a d'espèces de poissons différentes qui sont pêchées. Les sons correspondant à quelques lettres de l'alphabet danois manquent à cet idiome, dans lequel aucun mot ne commence par les lettres danoises *b, d, f, g, l, r* et *x*, et dans lequel les consonnes *k, r* et *t* dominent et y produisent par leur accumulation des sons très-rudes; c'est surtout ce qu'on remarque dans la prononciation de l'*r*, qui est très-gutturale. Il est bon aussi d'observer que l'accent tombe presque toujours sur la dernière syllabe des mots groënlandais, qui ont différentes significations, d'après la place qu'on lui assigne; et que les femmes de ce peuple, comme celles de beaucoup d'autres, ont l'habitude de donner à plusieurs mots une intonation particulière, et de l'accompagner parfois de gestes et de grimaces auxquelles il faut faire attention si on veut les comprendre. Ce prétendu dialecte possède depuis plus de 80 ans des grammaires, des dictionnaires, des livres ascétiques, des traductions de la Bible et du Thomas à Kempis *De imitatione Christi*; quelques-uns ont eu déjà plusieurs éditions.

L'ESKIMAU MORAVE, parlé le long de la plus grande partie des côtes du Labrador par les *Esquimaux* proprement dits, ainsi nommés par les Abenaki, leurs voisins, du mot *eskimantik*, qui dans l'idiome mohégame veut dire *mangeur de poisson cru*, dénomination qui convient exactement à plusieurs tribus

de cette famille. Les Eskimaux convertis par les frères Moraves, et établis dans leurs colonies de Nain, Okkak et Offenthal, sur la côte orientale du Labrador, sont les peuplades les plus connues et les moins inutiles de cette branche; ils sont aussi les plus méridionaux de tous ces peuples; quelques-unes de leurs tribus demeurent vers le 50° parallèle sur le golfe de Saint-Laurent. Ce prétendu dialecte diffère tellement du groënlandais dans les mots et surtout dans les formes, que les livres ascétiques publiés dans ce dernier, ne pouvant servir à ceux qui le parlent, les frères Moraves furent obligés de traduire en eskimau la Bible et autres livres pour l'usage de leurs prosélytes.

L'ESKIMAU OCCIDENTAL OU ESKIMAU MACKENZIE DORN-PARRY, que nous proposons de nommer de la sorte à cause de la position qu'occupent ceux qui le parlent, et pour rappeler le nom des voyageurs qui les premiers nous les ont fait connaître. Ces Eskimaux errent près des embouchures du Mackenzie et du fleuve de la Mine de Cuivre, dans les environs du cap Dobb, dans ceux de la Repulse Bay sur la presque île Melville, sur les côtes des îles Winter (Hiver), Igloodik, Southampton et autres qui forment l'archipel que nous nous proposons de nommer de Ballin, à l'honneur de l'intrepide marin qui le premier fit le tour de la mer qui porte son nom. Nous y comptons aussi provisoirement les tribus non encore visitées, qui errent sur les parties du continent qui restent encore à explorer, et celles qui probablement habitent dans l'archipel Géorgien-Boréal (North-Georgian-Islands). D'après la comparaison faite par le savant capitaine Parry, entre le groënlandais et le langage de l'île Winter, il y aurait la plus grande ressemblance entre les mots et les formes de ces deux dialectes; dans ce dernier, on ne rencontre jamais de sons correspondants à ceux représentés par les lettres anglaises *f, j, q, r, x* et *z*.

TCHOUGATCHE-KONONG, parlé par deux peuples de l'Amérique russe en deux dialectes très-différents, que nous aimerions mieux classer comme deux langues sœurs. Ces dialectes sont : le *tchougatche*, parlé par les *tchougatches*, qui habitent la presque île formée par le golfe Tchougatchien (Prinz William Sound des Anglais) et le golfe Kenatziou (Cook's Inlet des Anglais); le *konogé*, par les *Konegues*, *Koniuz*, *Konagen* ou *Konloghes*, qui demeurent dans l'île de Kadjak Kodiek, sur une partie de la côte opposée du continent et dans la partie orientale de la péninsule d'Alaska. D'autres Konegues ont été transportés par les Russes à

(373) Les voyageurs remarquent avec étonnement que les Eskimaux ont un terme particulier pour chaque objet et pour chaque action, si petite que soit la différence qui les distingue, et qu'ils désignent, par exemple, par des noms différents les animaux de même espèce, selon l'âge, le sexe et les autres particularités qu'ils peuvent présenter. C'est un usage qui n'est pas tellement spécial aux Eskimaux

qu'on ne le trouve, dans des limites plus restreintes, chez bien d'autres peuples; chez nous, par exemple, où l'on a les mots *porcain*, *poulet*, *poulette*, *poule*, *poularde*, *cog*, *chapon*, pour désigner un certain nombre de conditions différentes dans lesquelles peut se trouver une même espèce de volatiles.

Sitka dans l'archipel du Roi Georges, où ils ont remplacé les Éroces Kalouches, et quelques autres se trouvent dans leur établissement de Bodega dans la Nouvelle-Californie. Il paraît que la tribu chez laquelle Portlock a recueilli un petit vocabulaire lorsqu'il visitait le golfe Tchougatchien, parle un autre dialecte de cet idiome, ou bien une langue sœur. Le tchougatche-konaga semble être très-réel en formes grammaticales.

ALEUTIEN, par les indigènes de l'archipel des Aleutes et à ce qu'il paraît par ceux de l'extrémité occidentale de la presqu'île d'Alaska. Cette langue possède déjà une grammaire rédigée par M. Eschscholz, qui l'a trouvée très-riche en formes grammaticales. Ses dialectes diffèrent beaucoup les uns des autres et nous semblent pouvoir être classés provisoirement de la sorte : celui du groupe des *Arnards* ou *Kavalony*, dont les îles principales sont Unalashka, Kigalga, Akutan, Unimak ; ce dialecte est le plus connu, et il a, selon M. Lisianski, la son correspondante à celui que les Anglais représentent par le *th* ; celui du groupe *Nego* ou *Andreonowski*, dont les îles principales sont Tanago, Kantaga, Atscha et Aulja ; celui du groupe des *Aleutes* proprement dites, ou le groupe occidental, dont l'île principale est Attu. Quelques Aleutes ont été transportés par les Russes dans leur établissement de Bodega dans la Nouvelle-Californie, et deux ou trois cents viennent de s'établir dans les îles désertes de Saint-Paul et Saint-George dans la mer de Kamtschatka, à cause de la riche pêche des lions marins.

TCHOUKTCHU AMÉRICAIN ou AGLEMOUTE, ainsi appelé du nom de *Tchoukitchés* donné par les premiers voyageurs à ceux qui la parlent, à cause de leur grande ressemblance avec les Tchoukitchés sédentaires d'Asie, et de celui des *Aglemoutes*, qui sont le peuple le plus connu et étaient naguère le plus puissant. Nous y distinguons provisoirement quatre dialectes, dont deux nous paraissent mériter de figurer comme langues sœurs par les grandes différences qu'offrent leurs vocabulaires. Ces dialectes sont : l'*aglemoute*, parlé par les *Aglemoutes*, peuple belliqueux et cruel, naguère assez nombreux et formidable à toutes les penitales voisines depuis le golfe Kamischatzkaja ou Baie de Bristol jusqu'au Norton-Sound, mais réduit par ses guerres à un petit nombre, et vivant sous la protection des Russes ; il paraît que leurs principaux établissements sont la long du Nussegak. Le *muniook* et le *stuart*, parlés dans les îles de ce nom et le long d'une partie de la côte du continent voisin. Le *kitegne*, parlé le long de la côte de l'Amérique et sur les îles voisines, depuis le détroit de Behring jusqu'au delà du golfe de Kotzebue, par les *Kitegnes*, qui sont les plus septentrionaux de tous les Américains occidentaux connus. Le *tchoukak*, parlé dans l'île Tschoukak, nommée aussi Tschibono, Saint-Laurent, Sindow ou Clarke.

TCHOUKTCHU ASIATIQUE ou TCHOUKTCHU PROPRE, par les *Tchoukitchés* ou *Tchoukchis*

proprement dits, nommés aussi *Tchoukitchés sédentaires*, pour les distinguer de leurs voisins nomades, nommés improprement *Tchoukitchés de rennes*, qui appartiennent à une branche entièrement différente, parlant un des idiomes empruntés dans la famille korykhe. Les Tchoukitchés demeurent le long des côtes de l'extrémité nord-est de l'Asie, et sont, avec les Korykés de Pallas, les seules nations de la Sibirie qui n'aient pas encore reconnu la domination russe, quoiqu'ils aient avec eux de fréquentes relations commerciales. Les principaux dialectes connus de cette langue sont celui parlé dans les environs du cap *Tchoukchi*, et celui parlé le long de la côte du golfe d'Anadyr, surtout à l'embouchure du fleuve Anadyr, par les *Aivanski* ou *Aiconchija*. Ces deux dialectes diffèrent beaucoup l'un de l'autre. On ne connaît pas encore la grammaire de cette langue, qui sous ce rapport nous est aussi inconnue que le tchoukitcha américain. — Voy. la note XIII à la fin du volume.

ESKIMAUX, leurs qualités physiques et morales. — Voy. la note V et la note XIII à la fin du volume.

ESLÈNE, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée dans les environs de la petite ville de Monterey par les *Eslènes*, qui habitent à l'est de Rumsen, et dont les *Ecclemach* de Lamanon paraissent une tribu ; du moins le langage de ces derniers en est un dialecte ou bien une langue sœur. L'*Ecclemach* est l'idiome le plus riche de tous ceux que l'on connaît dans la Nouvelle-Californie, et sa grammaire, selon Lamanon, offre la singularité remarquable de ressembler plus aux grammaires des langues européennes qu'à celles des idiomes de l'Amérique.

ESPAGNOLE ou CASTILLANE (L.), appartenant à la branche italique, division gréco-latine, famille indo-européenne. — Quelle a été la langue primitive de l'Espagne ? Les recherches auxquelles on s'est livré pour résoudre cette question, ont conduit à reconnaître au moins trois langues principales qui auraient été parlées anciennement dans la Péninsule, l'espagnol ancien, le cantabre et le celtibérien. On ne sait s'il faut voir dans la première celle des *Turdétani*, ce peuple de la Bétique occidentale qui se vantait d'avoir des annales remontant à six mille ans, ou bien celle de leurs rivaux d'antiquité, les *Bastuli*. La seconde est évidemment le basque qui subsiste encore aujourd'hui ; la troisième était parlée dans cette partie nord-est de la Péninsule qui, du nom des deux races dont la fusion avait formé la population, s'appelait Celtibéria.

On trouve sur les plus anciennes médailles de l'Espagne trois alphabets distincts, d'après lesquels on doit naturellement admettre aussi trois langues différentes dans les trois provinces où ces monuments ont été découverts ; ces alphabets appartiennent à trois des quatre peuples que nous venons de nommer. L'alphabet bastule était presque

entièrement phénicien; le turditain, formé en grande partie de lettres grecques, avait autrefois admis un certain nombre de signes phéniciens et même quelques signes libyques; l'alphabet celtibérien offrait, avec quelques altérations, les caractères grecs primitifs et quelques caractères pélasgiques. Les langues de ces trois peuples ont laissé, comme traces de leur existence, des inscriptions encore en grande partie illéchantées; mais celle du quatrième qui s'est perpétuée jusqu'à nous vivante chez une portion de la population moderne ne possède aucun titre historique écrit, et cependant, si l'on fait attention, d'une part, au caractère emprunté de l'alphabet des peuples qui en avaient un, et de l'autre, à la physionomie originale de la langue, qui n'avait point d'alphabet, on ne peut s'empêcher de penser que des quatre dont nous venons de reconnaître l'existence, celle qui aurait le plus de titres pour être reconnue comme antérieure aux autres serait précisément cette dernière. Le bascule, le turditain et le celtibérien n'étaient qu'autant d'idiomes de formation secondaire, où l'élément indigène se trouvait allié ici avec le phénicien ou punique, là avec le grec, là encore avec le celtique.

Le basque actuel est-il la cantabre antique? Il est même possible qu'il ait existé autrefois dans la Péninsule un nombre de langues plus grand que celui que nous avons constaté, et que parmi celles qui se sont éteintes sans laisser de traces, il s'en soit trouvé quelqu'une d'un caractère plus primitif encore que celles qui sont venues jusqu'à nous.

L'influence de l'élément punique ne s'était fait sentir sur la langue des indigènes que par quelques altérations locales. Au temps de Cicéron encore, la langue des Espagnols était réputée une des plus barbares et des plus éloignées du latin. Un siècle et demi plus tard, Martial parle à peu près dans les mêmes termes de la langue de ses compatriotes. Ainsi, ce ne fut pas la conquête romaine qui transforma le vieux idiome hispanique; ce fut le christianisme. Le latin était la langue de la religion, celle qu'employait le clergé espagnol qui conservait sa célébrité savante à une époque où le reste de l'Europe était en proie à la barbarie. L'invasion des Visigoths, déjà chrétiens, laissa au latin sa prééminence, et cette langue resta intelligible aux populations illettrées jusque sous le règne de saint Ferdinand [1217]. Mais le latin va toujours s'altérer; la prononciation se transforme; les lettres changent, les cas disparaissent; remplacés par l'articulation des langues septentrionales, les verbes perdent une partie de leur temps, la conjugaison passive est remplacée par les verbes auxiliaires. A cette époque la langue de l'Espagne ne diffère que par des nuances de celle de l'Italie et de la France méridionale; c'est un dialecte de la langue romane. Le *valencien* et le *catalan* ont même conservé jusqu'à nos jours cette intime parenté avec notre vieille langue d'oc. — Mais

des différences profondes ne tardent pas à se manifester sous l'action de la conquête arabe. Pendant neuf cents années, de 711 à 1614, les Arabes habitent l'Espagne, conquérants ou vaincus, mais plus ou moins mêlés aux populations. La langue arabe était alors celle de la science; un nombre d'écrivains espagnols l'employèrent dans leurs ouvrages, et lorsque l'Espagne fut reprise par les Chrétiens, on trouva des populations entières qui avaient oublié leur idiome national sans oublier leur culte, et qui invoquaient le nom de Jésus-Christ dans la langue de Mahomet.

Les savants auteurs du discours préliminaire de la grammaire publiée par l'académie de Madrid indiquent ainsi les origines de la langue espagnole: « Elle est composée, disent-ils, de mots phéniciens, grecs, gothiques, arabes et autres, empruntés aux langues de ceux qui, amenés par la guerre ou attirés par le commerce dans ces belles contrées, les ont habitées comme dominateurs ou fréquentés comme négociants; mais elle abonde surtout en mots latins, soit entiers, soit altérés. »

D'après le calcul fait par un grammairien, sur cent mots, on doit en rapporter soixante au latin, dix au grec, dix au gothique, dix à l'arabe ou à l'hébreu, enfin dix à l'italien, au français et aux langues des deux Indes. On peut réduire à trois principales le nombre des sources où s'est formé l'espagnol. De ces trois la source latine est évidemment celle à laquelle il a, de beaucoup, le plus abondamment puisé; la source gothique occupe, par l'importance du contingent qu'elle a apporté au vocabulaire, la seconde place; l'arabe occupe la troisième. Cette dernière langue a toutefois fourni plusieurs des termes les plus fréquemment usités dans la langage de la conversation, par exemple, le terme de politesse *usted*, qui s'emploie à peu près constamment au lieu du pronom de la seconde personne. Quelques grammairiens ont à tort regardé ce terme comme une contraction de *vuestra merced* (votre grâce); c'est l'arabe *usted* qui signifie maître, seigneur. Les noms de fonctions, *alcade* et *alguazil*, sont également arabes, et viennent de *el caid* et de *el ghazi*, qui ont à peu près le même signification.

Les radicaux latins, en passant dans l'espagnol, ont subi des modifications dont voici les principales: *e* se change en *ie* et *o* en *ue*, comme dans *tiempo* et *buena*, formés de *tempus* et *bonus*; *c* dur se change en *g*, *f* en *h*, *p* en *b*, *t* en *d*; *cl*, *pl* et *fl* en *ll*; *li* en *j* et *en g*, comme dans *seguro*, *hacer*, *sobre*, *vida*, *llamar*, *lleno*, *llama*, *hijo*, *muger*, dérivés de *securus*, *facere*, *supero*, *vita*, *clamare*, *plenus*, *flamma*, *filius*, *mulier*.

L'aspiration gutturale, si fréquente en espagnol, et qui se trouve transcrite par *j* dans *hijo* et par *g* dans *muger*, a été regardée par quelques grammairiens comme devant être d'importation arabe. Ils s'appuient sur ce que le son de cette lettre, soit qu'on l'assimile au *kha* ou au *ghain*, est d'un usage

fréquent dans les langues sémitiques. D'autres, retrouvant dans le *ch* des Allemands une valeur analogue, ont depuis considéré cette lettre, que les Espagnols nomment *jota*, comme ayant été introduite par les tribus germaniques. D'autres sont fort disposés à croire, contrairement à l'une et à l'autre de ces opinions, que l'emploi de cette gutturale est antérieur et à la conquête des Arabes et à l'invasion des Barbares, et qu'elle est indigène sur la sol espagnol, où, par la nature toujours si persistante des habitudes de prononciation, elle résista à l'influence des Latins.

Une autre particularité de la prononciation des Espagnols, c'est le son qu'ils donnent au *z*, son qui est celui du *th* des Anglais. Les grammairiens font de la double *l* (*ll*) et de la accentuée (*ñ*) deux lettres particulières, quoique les valeurs qu'elles représentent soient communes aux Espagnols avec beaucoup d'autres peuples. La première, en effet, répond à notre *l* dite mouillée, et la seconde à la naso-gutturale que nous écrivons par *gn* dans *bagne*, *digne*, etc. Disons ici que l'orthographe de la langue espagnole offre avec la prononciation, surtout depuis les réformes modernes, un accord parfait.

L'accent des Espagnols n'est pas moins marqué que celui des Italiens. La syllabe accentuée, ou la syllabe longue, comme la désigne l'académie de Madrid, est ordinairement dans les polysyllabes la pénultième. Elle est aussi cependant quelquefois la dernière, et, dans le cas fort rare de certains mots dérivés, elle remonte jusqu'à la cinquième place à partir de la fin du mot.

Sous le rapport de la composition de son vocabulaire, l'espagnol n'est comparable, pour la richesse, la variété et la souplesse, ni à l'allemand, ni à l'anglais, ni à l'italien. Il est riche en superlatifs, augmentatifs, diminutifs, fréquentatifs, mais pauvre en termes techniques d'art ou de science. Il emprunte la plupart de ceux dont il se sert au français. Mais on cite comme une richesse importante de l'espagnol le nombre infini de ses expressions proverbiales et de ses locutions populaires.

Des diverses langues modernes dérivées du latin l'espagnol est celle qui, dans ses formes grammaticales, a le mieux conservé le caractère de la langue antique dont elle est sortie. Tandis que l'italien a rejeté à peu près complètement les consonnes finales, et que le français, tout en les gardant dans l'orthographe, les a fait disparaître dans la prononciation, l'espagnol, imité en cela par le portugais, les a plus souvent conservées, dans la conjugaison surtout, où, par exemple, des mots *fui*mus, *fui*stis, *fuer*unt, nous fûmes, vous fûtes, ils furent, il a fait *fui*mos, *fui*stis, *fuer*on.

Bien que la plupart des noms espagnols soient terminés au singulier par une voyelle, on en trouve cependant un nombre assez grand qui finissent par une consonne, le plus fréquemment par *l*, *n*, *r* et *z*. L'*s*, marque invariable du pluriel dans les noms,

produit ces finales en *as*, en *os* et en *es*, dont le son plein donne tant d'éclat à la prononciation.

Tout en ayant laissé subsister en grande partie la conjugaison latine, les Goths ont amené, par l'influence de l'exemple de leur propre langue, la suppression de la voix passive et, dans la déclinaison, la substitution de l'emploi des propositions à l'usage des cas.

Un trait curieux de la physionomie grammaticale de l'espagnol, c'est l'existence de ses doubles auxiliaires *ser* et *estar*, *haber* et *tener*. Entre les deux premières, il y a la différence qui sépare l'essence de l'actualité; ainsi *soy bueno* signifie « je suis bon, d'un bon naturel; » tandis que *estoy bueno* veut dire « je suis bien, en bon état de santé. » Quant à la nuance qui existe entre *haber* et *tener*, on peut la déduire de la règle qui fait accorder ou non le participe, selon que l'on se sert de l'un ou de l'autre verbe comme auxiliaire. Ainsi on dit *yo he escrito*, ou bien *yo tengo escrita la carta*, j'ai écrit la lettre. » Une autre particularité de syntaxe, c'est l'emploi de la préposition *a* avec le complément direct des verbes transitifs quand ce complément est un nom d'être : *amo a Dios*, « j'aime Dieu. »

La construction de l'espagnol est directe. Elle ne devient inverse que dans certains cas, comme cela arrive du reste, quoique plus rarement, en français.

Le traducteur de l'*Histoire de la littérature espagnole*, de Bontervek, fait de cette langue un pompeux éloge : « Née, » dit-il, « du choc des langues les plus riches et les plus énergiques de l'Europe et de l'Orient, mélodieuse sans mollesse, nerveuse sans âpreté, seule d'entre les langues comparable à celle des Grecs par le mélange heureux des consonnes et des voyelles, aussi mâle que le dialecte dorien et peut-être aussi moins rude, douée sinon de plus de force, au moins de la même délicatesse que celui des Latins, sans qu'elle tombe jamais dans la langueur efféminée de l'italien, la langue espagnole, tout en respirant ce parfum oriental dont le contact prolongé avec les fils du désert l'avait pénétrée, réunit à toute la fraîcheur de la jeunesse, à toute la vigueur que les valeureux enfants du Nord lui avaient communiquée, toute la majesté dont la langue des maîtres du monde avait laissé l'empreinte sur les traits de la plus belle de ses filles. » Le rang dans lequel naquirent et vécurent la plupart des fondateurs de la littérature espagnole, ses premiers poètes surtout, est, selon l'histoire de cette littérature, la circonstance qui explique la noblesse, la fierté même de la langue.

« Le castillan est resté empreint des tournures majestueuses que ces grands personnages lui avaient imposées, et l'on retrouve encore aujourd'hui, jusque dans les expressions des dernières classes du peuple, la trace de sa noble origine. » Nous terminerons ce tableau, un peu trop pompeux peut-être, par le jugement plus froid que porte sur le

même objet M. Alexandre de Laborde dans son *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Il est conçu en ces termes : « Malgré quelques défauts, la langue espagnole est une des plus belles langues de l'Europe ; elle est noble, harmonieuse, poétique, remplie d'élevation, d'énergie, d'expression et de majesté ; elle abonde en expressions saines, pompeuses, dont la réunion est formée de phrases cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Cette langue est très-propre à la poésie, mais aussi elle prête beaucoup à l'exagération et à l'enthousiasme qui dégénère aisément en boursoufflement. Elle est naturellement grave ; cependant, elle se plie aisément à la plaisanterie ; elle est expressive et noble dans la bouche des hommes bien élevés ; vive et saillante dans celle du peuple ; douce, séduisante et persuasive dans celle des femmes, élevée et confiante chez les poètes ; touchante et imposante, quoiqu'un peu diffuse, chez les orateurs ; mais elle est, ajoute-t-il, barbare au barreau et dans les écoles. »

Les dialectes du castillan diffèrent très-peu les uns des autres. En voici les principaux, et ceux qui passent pour s'éloigner le plus de la langue écrite : le dialecte de *Toledo*, qui est le plus pur, et qui, depuis Charles-Quint, est devenu la langue de la cour et du beau monde ; celui de *Léon* et des *Asturies*, remarquable pour être la souche de la langue espagnole ; l'*aragonais*, qui s'approche le plus des dialectes romans catalan et valencien ; il a des locutions particulières, et sa littérature était très-florissante avant Charles-Quint ; l'*andalous*, qui a retenu le plus de racines arabes ; le *murcien*, qui participe à la fois du castillan et du roman ; le *galicien* ou *galego*, qu'on regarde comme la souche de la langue portugaise, et qui réellement a plus d'analogie avec cette dernière qu'avec la castillane. L'*ultra-atlantique*, parlé dans toutes les possessions d'outre-mer ; il se distingue par l'adoption de plusieurs mots étrangers et par des différences remarquables de prononciation. Nous ferons observer que l'espagnol est une des langues les plus répandues du monde ; qu'en Amérique elle est, après l'anglaise, celle qui est parlée par le plus grand nombre d'habitants, où elle est même le seul idiome européen qui soit parlé sur toutes les plus hautes plaines du Nouveau-Monde.

Le *Catalan*, parlé principalement dans la Catalogne, est un idiome roman, formé dans des proportions fort inégales, du mélange des éléments latins, gothiques et celibériens. Le nombre des mots catalans qui diffèrent radicalement du castillan est assez considérable ; et par ses caractères principaux comme par son vocabulaire, la langue de la Catalogne se rapproche moins des autres dialectes de l'Espagne que de ceux du midi de la France. Dans l'idiome catalan, le *j* ne se prononce pas comme la *jota* espagnole ; il n'a que la valeur du *j* allemand, ou de ce qu'on appelait autrefois chez nous l'*i* consonne. L'*i* double qui, au commencement des mots,

remplace presque toujours l'*i* simple du latin, a le son mouillé du *gi* italien ; le *ch* n'a pas d'autre valeur que celle de notre propre *c* dur.

Il existe une littérature espagnole, et ses monuments sont anciens et nombreux.

ESSENCE ORGANIQUE DES LANGUES.
Foy. l'introduction.

ESTHONIENNE Foy. FINNOISE.

ESTRANGHELO, alphabet syriaque. Foy. SYRIAQUE.

ETHNOLOGIE, son importance relativement à l'histoire et à la géographie. Foy. LINGUISTIQUE.

ETRE (VERBE SUBSTANTIF), tableau de sa conjugaison dans les langues indo-européennes. Foy. SANSKRIT.

ETRURIE. Foy. ETRUSQUES.

ETRUSQUES, **TUSQUES** ou **TYRRHÈNES**. — On a beaucoup écrit sur l'histoire de l'Italie ancienne, sur les monuments, la langue, les institutions et les arts des peuples divers qui ont passé tour à tour sur le sol de cette contrée célèbre. Mais comme le remarque M. Raoul-Rochette, « on s'est généralement, et même en Italie, beaucoup plus occupé de Rome et de ses citoyens que de l'Italie et de ses habitants. La grandeur de Rome a eu sur l'histoire de ces petits peuples presque la même influence qu'elle exerça jadis sur leurs destinées politiques. Elle les a pour ainsi dire absorbés dans sa propre histoire, comme elle se les était assujettis à titre d'alliés ou de sujets, ou de colons, ou de municipes. Rome avait fini par embrasser l'Italie entière dans l'enceinte d'une seule ville, en étendant, des bords de la mer de Sicile, jusqu'au pied des Alpes, le titre et les droits de citoyens romains. Une foule de peuplades, différentes de nom, d'origine et de langage, s'étaient peu à peu fondues en un seul peuple ; et l'on s'accoutuma ainsi à les comprendre toutes sous une dénomination commune, on du moins à ne plus voir, dans toute l'Italie, que des Romains, et à tout rapporter, dans l'Italie, à la grandeur de Rome. »

« Cependant, avant que Rome eût acquis cette domination exorbitante et cette étendue démesurée, des peuples puissants, des villes célèbres, des républiques florissantes avaient couvert la péninsule italique. Les Ombriens, les Etrusques, les Sabins, les Oscques, les Samnites, les Brutiens et les Grecs y avaient ou longtemps une existence prospère et une histoire indépendante. Plusieurs de ces peuples avaient lutté avec plus de courage que de succès, et avec une persévérance digne d'une meilleure issue, contre la domination romaine ; d'autres avaient été dans les lettres, les arts, la philosophie et la religion même, les précurseurs, les instituteurs et les modèles de cette Rome si fière et longtemps si ignorante. Tous, ils avaient mérité qu'il restât d'eux un long et honorable souvenir, et surtout que la mémoire de leurs actions les plus célèbres et de leurs institutions les plus chères, fût séparée de l'histoire de Rome, dont le joug

avait été si pesant pour eux, et dans le sein de laquelle ils étaient venus se confondre et s'anéantir (374). » Mais jamais elle n'a rendu justice à ses rivaux, et si quelquefois elle s'est montrée magnanime et généreuse, c'a été seulement à l'égard des peuples vaincus qu'elle traînait dans la poussière, à la suite de son char, et dont elle n'avait plus rien à craindre; quant à ceux dont la gloire égalait la sienne, mais que la fortune trahit, et qui pouvaient partager avec elle l'admiration de la postérité, « sa grande tactique a toujours été d'ensevelir dans l'oubli leurs actions et leur nom (375). » Or, « lorsqu'on oppose à ce silence presque général de ses historiens sur l'éclat dont brilla l'Italie sous les Etrusques, les témoignages sans nombre de la grandeur et de la splendeur de ce peuple que nous révèle chaque jour la moindre exploration d'un sol, seul dépositaire encore aujourd'hui de ses glorieuses archives, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible. Ce silence calculé sans doute, ne semble-t-il pas, en effet, impliquer chez les maîtres du monde une basse rivalité, fondée sur les prétentions à une origine toute divine qui excluait les sujétions de l'enfance? Il leur importait dès lors de faire disparaître, avec la trace de leurs bénéfices, avec le souvenir de leurs premières leçons, la reconnaissance pour leurs maîtres devenus leurs sujets, et les preuves d'une ère de splendeur italienne antérieure, et peut-être égale à celle qu'on vit briller, mais toujours par le concours d'autrui, sur leur sol dominateur, lorsque vainqueurs et spoliateurs de la Grèce, ils s'enrichissaient à la fois des chefs-d'œuvre conquis et des moyens d'en perpétuer l'exécution par la captation des artistes et des savants qui pouvaient seuls leur transmettre ce monopole (376). »

(374) *L'Italie avant la domination des Romains* t. I, Préface, part. vi, vii, viii.

(375) *The Dublin Review*, vol. XIII, n. xvi, p. 487.

(376) *Echo du monde toront*, art. sur l'art étrusque, 1859, 6^e année, n. 501, p. 810 sqq.

(377) *Religions de l'antiquité*, t. II, 1^{re} partie, p. 390.

(378) Au rapport de Strabon (liv. III, p. 114), les Liguriens étaient les plus anciens de tous les peuples Italiens. Après avoir lutté pendant longtemps contre les Romains, ils furent entièrement ou assés jetés sous le règne d'Auguste. Dion. Cassius, liv. p. 754.

Et nunc, tonse Ligor, quondam per colla decora
Cribibus effusus luto praestite ornatus.

(LUCANUS, v. 412.)

(379) Dionys. (t. 19) : Τὸ ἴδιον ἐν τοῖς πάλαι μύθοις καὶ ἀρχαίοις. — FLOR. (III, 19, 1.) : Unhinc genus antiquissima Italia. — FLOR. (t. 17). : Antiquissima Italia populus.

(380) Varro (*De Ling. lat.*, IV, 10) : « Siculi... ut Annales nostri veteres dicunt. » Pline (III, 5), Solin. (c. 5), et Servius *Ad Æneid.* (XI, 317), accordent aussi aux Sicules cette grande antiquité. Quant à leur origine, Macri (*ibid.*, p. 72) en fait une na-

tion indigène de l'Italie. Mais pour établir son système, dit M. Raoul-Rochette, il ne parle pas de l'opinion de Philiste de Syracuse (ap. Dionys. lib. I, 32), suivant lequel les Sicules étaient des Ligures, peuple étranger à l'Italie; mais surtout il a grand soin de dissimuler le témoignage d'Antiochus de Syracuse; or, selon cet écrivain, dont les propres paroles nous ont été conservées par Denys d'Halicarnasse (lib. I, c. 2), les Sicules étaient originellement un peuple grec issu des Énéotriens et Énéotriens eux-mêmes. On ne peut douter que cette tradition ne fût la plus ancienne, puisque nous la voyons adoptée par Pline (*Hist. nat.*, liv. II, c. 5), qui place le premier établissement de ces Sicules-Énéotriens dans le pays appelé depuis Lucanie et Samnium. — Note xvi^e sur Macri, t. I, p. 342.

(381) Il paraît que, sous le nom célèbre des Ausones, des Opéens et des Osques, les anciens désignaient une même nation. Vég. Antioch. Syrac. ap. Strab., v, p. 167; Arist., *De re public.*, VII, 10; — Strab., VII, 725 : « Arunci isti Graece Ausones nominantur. » — Ils les regardaient aussi comme un des premiers peuples établis dans l'Italie. Cf. Antioch. Syrac. ap. Strab., v, p. 167; — Dionys., I, 11; — Strab., XI, 252 : « Antiqui Ausonii (Vulci) : quia qui primi Italiam tenuerunt Ausones et ceteri. »

Privé ainsi presque entièrement du témoignage des Romains sur l'antiquité et la splendeur des peuples qui les ont devancés dans la civilisation, si l'on veut jeter quelque lumière sur les faits comme ensevelis par eux dans un éternel oubli, il faut, à l'exemple des Buonarrotti, des Gori, des Lami, des Lanzi, des Niebuhr, des Muller, etc., recourir à des sources étrangères, et interroger Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, Athénée, etc. D'un autre côté, Rome, pendant de longs siècles, a foulé sous ses pieds les preuves irrécusables de leur grandeur et de leur supériorité. Les antiquaires modernes sont allés chercher dans les entrailles de la terre, les pierres monolithes taillées par eux, à l'instar des hypogées de l'Inde, de l'Égypte et de l'Amérique. Or, ces monuments, plus positifs encore que les traditions, pourront aussi nous servir de guide.

Mais avant de développer les conceptions théologiques et cosmogoniques des Etrusques, avant d'exposer les fragments de traditions primitives qu'ils ont conservées, nous croyons devoir jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'antique Italie, et sur les révolutions des peuples qui y fleurirent avant la domination des Romains. « Ce coup d'œil préliminaire, » dit Creuzer, « nous montrera qu'au milieu d'un tel mélange de races, des migrations, des colonies qui se succédèrent sur la terre italique, la religion ne pouvait que devenir un tout extrêmement complexe (377). »

Les récits historiques les plus détaillés et les mieux fondés nous montrent les Liguriens (378), les Ombriens (379), les Sicules (380), les Osques ou Opéens (381), établis les premiers dans la péninsule italique. Leurs confédérations s'étendaient depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. — « Survinrent les premières colonies des Pélasges,

auxquelles s'attachent les noms d'Oënotrus et de Peucétius (382), chefs, ou pour mieux dire, représentants de deux peuplades méridionales, les Oënotriens et les Peucétiens. Ces Pélasges, sortis, dit-on, de la Thessalie et de l'Épire, dans les *xviii*^e et *xvi*^e siècles avant notre ère, couvrirent une portion de l'Italie, se mêlant partout aux populations antérieures, ou les refoulant les unes sur les autres. Ainsi furent expulsés les Sicules, qui émigrèrent du continent dans l'île dès lors appelée de leur nom, vers le *xiv*^e siècle (383). Tandis que les Tyrrhéniens, venus des côtes de l'Asie Mineure sous la conduite d'un certain Tyrrhéus (384), jetaient dans la Tyrhénie ou Etrurie, les fondements de la puissance Etrusque, de nouveaux Pélasges-Arcadiens, amenés par Evandre, et mêlés d'Hellènes, occupaient le Latium et en chassaient les premiers habitants ou se fondaient avec eux (385). D'autres traditions nous parlent ensuite d'une colonie de purs Hellènes, ayant Hercule à leur tête, et qui se fixèrent parmi les Arcadiens d'Evandre, peu avant la prise de Troie (386); puis de nombreux établissements formés en diverses parties de l'Italie par les chefs grecs et troyens, dispersés après cet événement mémorable, 1200 ans avant Jésus-Christ. De ces établissements, les plus célèbres étaient celui d'Enée chez les Latins, auquel se rattachait l'origine de Rome, et celui d'Anténor, son compatriote, au fond du golfe adriatique, où il bâtit Patavium (387).

On a voulu révoquer en doute ces établissements des Pélasges sur l'Italie; on a voulu nier leur influence sur le développe-

ment de la civilisation dans cette contrée, et conséquemment sur la culture des arts; mais pour bâtir ce système, il faut détruire les témoignages de l'histoire, substituer des théories plus ou moins ingénieuses aux faits les plus solidement, les plus généralement accrédités; il faut effacer toutes les traces de cette civilisation grecque si fortement empreintes sur tout le sol de l'Italie. Les dénominations grecques appliquées aux villes, aux provinces, aux mers, aux fleuves, aux hommes d'une époque antérieure à la naissance de l'art historique, l'origine incontestablement grecque des plus anciens idiomes de la Péninsule (388), prouvent aussi l'établissement des colonies pélasgiques et leur influence puissante. « On doit donc, » dit M. Niebuhr, « regarder les Pélasges non comme une troupe de Bohémiens errants, mais comme composant des nations assises sur leur territoire, et puissantes et glorieuses (389). » — Lorsque, affaiblis par les dissensions intestines, ils eurent perdu leur existence politique, les peuples voisins, et surtout les Etrusques, s'emparèrent des terres qu'ils possédaient (390).

Or, de tous ces peuples de l'ancienne Italie, les Etrusques sont, sans aucun doute, le plus important et le plus curieux. On a toujours cherché à découvrir le berceau de cette nation; et cette étude a fait naître, chez les anciens, comme chez les modernes, les systèmes les plus divers et les plus contradictoires. Hérodote, comme nous l'avons vu plus haut, les faisait venir de Lydie, sous la conduite de Tyrrhéus, fils d'Alys (391). S'il faut en croire Hellanicus de

(382) ARISTOT., *Polit.*, vu, 10; — DIODOR. HALIC., *Antiq. rom.*, I, 161sk.

(383) DIODOR. HALIC., I, 22, ex Hellanie. et Philist., coll. Thucyd., I, 2. — Plinie attribue aux Ombriens l'expulsion des Sicules : « Siculi... Umbri eos expulserunt, hos Etruria, hanc Gallia. » (lib. vi, 19; 1.)

(384) DIODOR. HALIC., I, 28, ibi : Xanthus, Hellanicus, Myrsilus; — HERODOT., I, 94; — TIMAEUS ap. Tertullianum, *De speculac.*, esp. 5; — conf. CREUSER, *Fragm. Hist. Græc. antiquiss.*, p. 152 sqq.

(385) DIODOR., I, 31.

(386) DIODOR., I, 34; — SERVUS, *Ad Æneid.*, viii, 205 sqq.

(387) DIODOR. HALIC., I, 45 sqq.; STRABON, xiii, p. 607 de Casaub.; TYR. LIV., I, 4; SERVUS, *Ad Æneid.*, I, 243. « Cet exposé, » dit M. Guignaut, « est conforme, en général, aux résultats vulgairesment admis sur la foi du grand nombre des traditions, et qui ont été développés chez nous par Larcher, dans sa chronologie d'Hérodote, M. Raoul-Rochette, dans son *Histoire des colonies grecques* (t. I, p. 225 sqq., 294 sqq., 368, 391; t. II, liv. III, passim; surtout p. 345, 362 sqq.); et d'autres encore. » *Religions de l'antiquité*, t. II, 1^{re} partie, p. 500-92.

(388) VOG. LANZI, *Saggio di lingua Etrusca*, etc., t. II, p. 17. Au rapport de Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.*, lib. I, c. 90), les Romains primitifs parlaient un grec dérivé de l'éolien, qui était un des plus anciens dialectes de la Grèce. Athénée (*Deipnosoph.*, liv. X), attribue au même peuple un attachement pour la langue éolienne qui se manifestait jusque dans la manière affectée d'accentuer

les mots. M. Raoul-Rochette, *Notes sur Micale*, n. 4.

(389) *Histoire romaine*, t. I, tr. fr.

(390) DENYS., I, 26.

(391) « Sous le règne d'Alys, fils de Manès, » dit Hérodote, « toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience; mais voyant que le mal ne cessait pas, ils y cherchèrent un remède et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balte, et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuaient pas la découverte. Or, voici l'usage qu'ils firent de cette invention pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement pendant un jour entier, pour se distraire du besoin de manger, et le jour suivant on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans; mais enfin le mal au lieu de diminuer, priant de nouvelles forces, le roi partagea tous les Lydiens en deux classes et les fit tirer au sort, l'une pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destinait à rester eut pour chef le roi même, et son fils Tyrrhéus se mit à la tête des émigrants. »

« Les Lydiens que le roi bannissait de leur patrie, allèrent d'abord à Smyrne, où ils construisirent des vaisseaux, les chargèrent de tous les meubles et instruments utiles et s'embarquèrent pour aller chercher des vivres et d'autres terres. Après avoir côtoyé différents pays, ils abordèrent en Ombrie où ils bâtinrent des villes qu'ils habitaient encore à présent; mais ils quittèrent leur nom de Lydiens et prirent celui de Tyrrhéniens, de Tyrrhéus, fils de

Lesbos et d'autres encore, ils étaient issus des Pélasges (392). — Denys d'Halicarnasse, au contraire, soutient que la civilisation étrusque était indigène (393); il s'appuie sur le silence de Xanthus, l'historien de la Lydie, lequel ne fait nulle mention de Tyrhénius, ni d'aucune colonie méonienne conduite en Toscane (394). — Une diversité d'opinions plus grande encore règne à ce sujet parmi les modernes. Ainsi Muller, sur quelques rapports de mœurs et de langage, prétend qu'ils sont descendus des Claudiens (395). D'autres présentent les Phéniciens et les Celtes comme leurs ancêtres. Ceux-ci rejettent comme fabuleux le récit d'Hérodote, et soutiennent, avec Xanthus et Denys d'Halicarnasse, qu'il n'existe aucune ressemblance de langage, de religion et de mœurs entre les Lydiens et les Étrusques; d'où ils concluent qu'il est impossible de leur supposer une origine commune (396). Ceux-là détruisent l'argument tiré du silence de Xanthus (397), et, tout en abandonnant les parties accessoires dans le récit d'Hérodote, ils en conservent le fond, puis ils s'attachent à faire ressortir les analogies de mœurs et

coutumes qui existent entre ces deux peuples (398). « Ils remarquent, » dit Creuzer, « dans le caractère et les institutions étrusques une empreinte manifeste de l'Orient, tandis que le plupart de leurs adversaires y reconnaissent les traits distinctifs des populations celtiques ou tudesques des Alpes (399). » Quant à lui, sans méconnaître l'origine septentrionale de l'une des principales souches d'où provient le peuple étrusque, il pense qu'il se forma du mélange de plusieurs races diverses, entre lesquelles les Pélasges et les Lydiens, également originaires d'Asie et probablement frères, exercèrent sur la civilisation, sur sa langue, son culte et ses premiers arts la plus grande influence (400). — Muller a développé une autre théorie; il regarde les Étrusques comme un peuple Aborigène des Apennins; ils quittèrent leurs montagnes pour s'établir dans les vallées du Tibre et de l'Arno; puis, devenus un peuple nombreux, puissant, élevé à un haut degré de culture, ils colonisèrent les riches plaines de la Lombardie, et étendirent leur influence jusqu'aux Alpes (401).

Entre ces opinions diverses et opposées,

leur roi, qui était chef de la colonie. » (Histoire, trad. Larcher, lib. 1, c. 4.)

On a voulu faire passer le récit d'Hérodote pour une invention purement poétique, et suivie uniquement par les poètes. Mais, remarque M. Raoul-Rochette (Notes sur Mirail, n. 21), « quoiqu'un fait soit raconté dans un esprit poétique, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse avoir un fond de vérité. Ainsi les tragédies et les poèmes, où l'imagination des poètes se donne tant de carrière, en ont toujours pour base quelque événement réel. Ainsi les chants d'Homère sont un recueil de traductions fidèles sur les faits qui précéderont, accompagneront et suivront la guerre de Troie. — D'un autre côté, Tinsé, Strabon, Pline, Appien d'Alexandrie, Velleius-Paterculus, Valère-Maxime, Justin, Pline, Festus et Servius, ont adopté le récit d'Hérodote sur l'établissement des Lydiens en Italie. » Voy. l'abbé Zannoni, *Dissertation sur les Étrusques*, p. 11. — M. Raoul-Rochette (*ibid.*, n. 22), cite encore l'historien Ephore, antérieur à tous les autres, et dont l'opinion sur l'origine pélasgique des Étrusques nous a été conservée par Scymnus de Chio (*Periæges.*, v, 224). — Cf. *Histoire des colonies grecques*, t. 1, p. 352-68.

(392) Hellanicus, in *Phoronide*, et Myrsilus Lesbios, ap. Dionys., t. 28, 29; Anticlid., ap. Strab., v, p. 155; Varron et Hygin, embrassèrent la même opinion : « Hyginus dixit Pelasgos esse qui Tyrreni sunt, hoc etiam Varro commemorat. » Scavins, *Ad Enclid.*, viii, 600. — M. Raoul-Rochette soutient (*Hist. des colon. grecq.*, t. 1, p. 356-359) que ce sentiment d'Hellanicus est, au fond, le même que celui d'Hérodote; qu'ils ne diffèrent l'un de l'autre que par quelques circonstances indifférentes, et que ces deux traditions, faciles à concilier, se prêtent un mutuel appui.

(393) Liv. 1, 26.

(394) Xanthus vivait vers la 69^e olympiade; il avait écrit quatre livres sur l'histoire des Lydiens. Cf. les *Histories grecq. antiq. fragmenta*, éd. Creuzer, p. 155 sqq.

(395) *Ibid.*, t. III, p. 15 sqq.

(396) Macall, *l'Étrurie*, etc., t. 1, p. 151, 199; Niebuhr, *Rom. Gesch.*, p. 41, 122 sqq.; Schlegel dans sa *Revue* de la 1^{re} édition de cet ouvrage, *Heidelb. Jahrb.*, 1816, n. 51, p. 324. Ce dernier

rejette la colonie tyrhéniennne et donne aux Étrusques et aux Grecs une origine commune.

(397) « On oppose, » dit l'abbé Zannoni, « l'autorité de Denys d'Halicarnasse; mais je pense qu'en ce cas-ci il ne saurait mériter moi entière confiance, vu la faiblesse de ses raisonnements. Premièrement, c'est d'après le silence de Xanthus sur l'établissement d'une colonie lydienne en Étrurie, que Denys se décide à regarder les Tyrhéniens comme indigènes. Mais Hérodote, qui, au rapport d'Athénée (*lib. xii*, p. 515), avait lu les histoires de Xanthus, déclare positivement que cette tradition est appuyée sur les témoignages des Lydiens eux-mêmes; et les termes dont il se sert (*liv. 1, c. 24*), ne permettent pas le moindre doute à cet égard. Si l'on persistait encore à imprimer à Hérodote la tache d'écrivain romanesque, tache dont il est de jour en jour purgé au jugement des hommes éclairés, il n'en serait pas moins impossible de nier que cette tradition n'eût prévalu chez les Lydiens, puisque nous lisons dans Tacite (*Annal.*, lib. iv, c. 56), qu'au temps de Tibère, des ambassadeurs ayant été envoyés à Rome de diverses provinces de l'Asie pour revendiquer, chacun en faveur de leurs villes, la possession exclusive du temple qui devait être fondé sous les auspices de l'empereur, de sa mère et du sénat, les députés de Sardes en Lydie firent valoir, pour autoriser leur prétention à cet honneur insigne, un décret d'Étrurie qui les reconnaissait comme un peuple de la même race et d'une commune origine. Avant Tacite, Sénèque (*De consol.*, c. 6), avait dit : « Asia Etruscus sibi vindicat. » Ainsi, l'on ne doit rien conclure du silence de Xanthus, supposé même que ce silence fût réel; et ce serait manquer au bon sens que de refuser, sur des motifs aussi légers, les traditions de tout un peuple. » *Dissertation sur les Étrusques*, p. 12 et 13. Voy. aussi LANZI, *Saggio*, t. II, p. 12.

(398) RUCKES, *Dissertation auf den ersten Abtheilung der Italië, ad calc.* — LUC. HOLSTEN, *Not. ad Stephan. Byz.*, c. 1, B. 15; — L'abbé LANZI, *Saggio*, t. II, p. 105; — WACHSMUTH, *Die ältere Geschichte des Römischen Stammes*, p. 85 sqq.

(399) *Religions de l'antiquité*, t. II, 2^e partie, p. 396.

(400) *Ibid.*, p. 396.

(401) O. MÜLLER, *Die Etrücker*, Breslau, 1828,

Il est difficile de découvrir la vérité : ce que nous savons, c'est que, dans leur idiome national, les habitants de l'Etrurie s'appelaient *Rasena* (402); ce que nous savons encore, c'est qu'à l'époque où ils tombent dans le domaine de l'histoire, nous les trouvons établis dans la partie la plus fertile et la plus riche de l'Italie centrale. Partis de ce point, et guidés par la valeur qui présidait à leur fortune, ils enlevèrent aux Ombriens trois cents villes, et le territoire qu'ils occupaient dans l'Italie supérieure. Les Liguriens, les Osques, les Sabins, etc., furent forcés de se soumettre à ces fiers dominateurs, et partout ils portèrent leurs armes victorieuses, partout ils établirent des colonies sur les débris des peuples vaincus. Triomphant ainsi de tous ses rivaux, la nation étrusque fonda un empire vaste et puissant qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Elle couvrit de ses vaisseaux les deux mers, visita la Grande-Grèce, la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et poussa même jusque dans l'Archipel ses courses guerrières ou ses industrielles entreprises (403). Deux cents ans plus tard, la confédération du nord de l'Italie fut démembrée par les Gaulois sous la conduite de Bellovèse; les Etrusques perdirent la plus grande partie de leurs possessions au delà du Pô; mais ils se maintinrent à Mantoue, à Adria, sur les bouches du fleuve, et dans la Rhétie, pays montagneux, dont la population conserva avec eux des rapports frappants, et où l'on trouve aujourd'hui encore leurs monuments (404). Moins de deux siècles écoulés, tandis que les belliqueux Samnites, enfants des vieux Sabins, fondaient sur les ruines de la puissance étrusque, en Campanie, la nation nouvelle des Campaniens, une seconde invasion des Gau-

lois achevait de bouleverser la haute Italie, portait le trouble au sein de l'Etrurie centrale, déjà déchirée par ses discordes intestines, et préparait aux Romains la conquête de Véies (405). Enfin au temps de Sylla, l'antique nation étrusque périt avec ses sciences et sa littérature, les nobles tombèrent sous le glaive; dans les cités les plus considérables, on établit des colonies militaires, et la langue latine régna seule. La plus grande partie de la nation perdit toute propriété foncière, et languit dans la pauvreté sous des maîtres étrangers qui s'appliquaient dans leur tyrannie à effacer la trace des souvenirs nationaux et à tout rendre romain (406).

Traditions étrusques. — Au moment où l'histoire s'empare des Etrusques pour ne plus les quitter, elle nous les montre vainqueurs des Ombriens (407). Franchissant l'Apennin, ils vont s'établir entre le Tibre et l'Arno. C'est dans cette partie la plus belle et la plus riche de l'Italie, qu'ils jetèrent les fondements de leur vaste et puissant empire; c'est aussi dans cette partie que leur existence finira.

De là ils pénètrent, les armes à la main, jusque dans les défilés des montagnes Rhétiennes. L'Italie supérieure est forcée de recevoir leurs colonies; ils y fondent sous le nom de *Nouvelle-Etrurie*, un vaste Etat, composé de douze villes confédérées (408). On sait qu'il s'étendait de la mer Tyrrénienne à l'Adriatique (409).

Les Etrusques passent aussi le Tibre, imposent aux Latins leurs rites et leurs usages, soumettent les Volques pour quelque temps (410) et s'emparent de la Campanie. Là, huit cents ans avant notre ère, ces fiers dominateurs envoient encore des colonies et fondent douze cités. Parmi les plus célè-

t. I, p. 71 sqq. et passim. — *The Dublin Review*, novembre 1842, n. 26, p. 419.

(402) DIODOTE, *Hist. anc.*, t. 50. — HEYNE (*Nov. conc. soc. reg. scientiar.*, Gotting., t. III, *Hist. et phil.*, p. 38), explique le nom de Tyrrhènes ou Tyrrhènes par *Tu-Rasena*, et penso que les noms *Tuaci* et *Etrusci* n'en sont que des formes altérées. Du reste, avec Fréret et d'autres, il soutient leur origine celte ou gauloise. Plusieurs, entre lesquels le grand historien J. de Müller, et plus récemment M. Niebuhr, ont rapproché les *Rasena* des *Rhaeti*, habitants des Alpes, et ont vu dans ceux-ci les pères des conquérants de l'Etrurie dominée avant eux par les Pélasges-Tyrrhènes. D'autres séparent également le mot *Rasena* de ceux de *Tyrrhènes* Etrusques ou *Tusques*, mais croient ce dernier d'origine Tudesque, teutonique ou germanique, aussi bien que la race qu'il portait (Zoska, *Abhandlungen*, p. 327, etc.) Schlegel, au contraire, faisant abstraction complète du nom de *Rasena*, rapporte les Tyrrhènes, qu'il identifie du tout point avec les Etrusques, aux Pélasges, colons antiques de la Grèce et de l'Italie à la fois; Wachsmuth a l'émigration lydienne ou ménonienne dont il a déjà été question. (CROZIER, *ubi sup.*, p. 395.)

(403) TIT. LIV., t. 2, v. 33; EUSEB., *Chron.*, p. 36; HÉRODOTE, t. 166; Cf. NIEBUHR, t. 1, p. 142 sqq., 3^e édit.

(404) TIT. LIV., v. 33; PLIN., *Hist. nat.*, III, 20;

JESTIN., xx, 5. — Ces auteurs attribuent de concert l'origine de la nation rhétienne à l'émigration forcée des Etrusques ou *Rasena*, nom qui primitivement aurait été propre, selon Wachsmuth, aux habitants de l'Etrurie centrale. Ce savant observe, en opposition avec Niebuhr et autres, que l'existence même de monuments étrusques dans la Rhétie prouve l'établissement d'un peuple déjà civilisé, et ne saurait s'accorder avec l'hypothèse qui fait descendre les *Rasena* des Rhétiens. (ALTERTH. d. Röm., p. 85 sqq.) Ap. CROZIER, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1^{re} partie, p. 394.

(405) CROZIER, *ubi sup.*, p. 394-95.

(406) NIEBUHR, *Hist. rom.*, 2^e éd., t. I, p. 11, 12.

(407) S'il faut en croire les *Annales étrusques*, les ruines des Ombriens s'accomplirent 434 ans avant la fondation du ROME. (VARRO, *ap. Censor.*, 17.) La date donnée par Denys est 500.

(408) VOY. MICALL. *L'Italie avant la domination des Romains*, t. I, p. 140-50. Mantoue était une de ces villes.

Namque divites avis, sed non genus omnibus unum :
Genus illi triplex, populi sub gente quaterni;
Ipsa ceteri populi : Tuscus de sanguine virens
(VIRG. *Æneid.*, t. 201. — VOY. HEYNE, *op. cit.* t. I.)

(409) VOY. SYLLA, *Périp.*, p. 12.

(410) « Gentis Volscorum, que etiam ipsa Etruscorum potestate regebatur. » (CATO, *op. Scrv.*, *Ad Æneid.*, VI, 567.)

bres du compte Nola, Acerræ, Herculannum et Pompéi : c'était une nouvelle Etrurie qu'ils érigeaient (411).

Il y eut donc un temps où leur domination s'exerça sur les contrées situées entre Gènes et Venise, entre les Alpes et le détroit de Sicile (412). Avant la guerre de Troie, ils remplissaient du bruit de leur gloire la Grèce et la Péninsule Italique (413).

Puis un jour, de terribles adversaires se lèvent enfin. Les Gaulois au nord, les Samnites au midi, essayent de démembrer cette puissance colossale. Ils triomphent, et les Etrusques, perdant leurs conquêtes, se trouvent refoulés entre le Tibre et l'Arno. Mais leur grande confédération dans cette partie de l'Italie reste intacte. Elle conservera longtemps encore toute sa force et tout son éclat. Pour la détruire il faudra de grandes dissensions civiles, les attaques multipliées des Gaulois et les armes de Rome.

Cette dernière ville inscra la puissance des Etrusques, elle en recueillera les débris; mais, avant de leur succéder, elle aura courbé le front sous le sceptre de leurs rois. Il en sera de ces Etrusques comme des Grecs : captifs, ils captiveront leur farouche vainqueur (414). Le superbe peuple romain ira leur prendre ses arts, les insignes de sa magnificence, les collèges de ses augures et de ses aruspices, ses rites religieux et divinatoires..., tout ce qui contribua tant à élever sa grandeur naissante. On le verra ensuite, comme un insolent parvenu, travailler à plonger dans l'oubli ces Etrusques qui l'auront civilisé (415).

Vains efforts! On peut détruire les villes d'un peuple, ses remparts, ses édifices; mais, quand ce peuple a fortement empreint ses pas à la surface du sol, ils ne s'effacent plus. Les créatures de Dieu doivent toutes laisser des traces de leur passage; il ne faut pas qu'il y ait solution de continuité dans cette immense chaîne de l'humanité dont l'Eden vit le premier anneau. L'histoire et les entraînements de la terre nous ont donc conservé ce que les Romains voulaient anéantir.

Il y a un siècle, on ne voyait que fables dans ce qu'on nous rapporte des âges écoulés avant la fondation du Capitole. Cicéron,

saint Augustin plaçaient, il est vrai, Romulus dans une époque où l'intelligence avait eu déjà de magnifiques développements, *jam inveteratis litteris*. Mais ces expressions, si frappantes cependant, étaient acceptées avec une sorte de défiance (416).

Aujourd'hui, plus de scepticisme possible sur ce point. La science moderne nous a révélé un empire enseveli dans le sol de la vieille Italie. Nous savons que la période la plus brillante de cet empire, que ses jours les plus prospères coïncidèrent avec la fondation de Rome (417). « Avant même que cette ville existât, » dit M. Ampère, « il y avait en Etrurie un sénat, des plébéiens, des gentes, des clients (418). »

Nous avons jeté un coup d'œil rapide sur les conquêtes des Etrusques dans le nord et dans le midi de l'Italie. Il nous faut maintenant étudier leurs développements dans cette partie centrale de la péninsule, où les Gaulois et les Samnites les resserrèrent. Cette étude confirmera les remarques que nous venons de faire.

Comme nous l'avons vu, l'Italie centrale fut le siège primitif et permanent de la nation étrusque. Là surtout elle éleva les arts à un degré de perfection qu'aucun peuple de l'antiquité ne surpassa jamais : partout la civilisation avait comme enfanté des merveilles. Une population active et puissante couvrait alors tout le territoire qui s'étend entre le Tibre, l'Arno et la mer; la culture et les sueurs de l'homme fécondaient le sol. Aussi « de riches vignobles, de magnifiques jardins, de fertiles plants d'olivier, de vastes champs de blé (cornfields), procuraient tout le bien-être de la vie à des milliers d'habitants; et aujourd'hui, dans la plupart des mêmes plaines, de chétifs troupeaux trouvent difficilement une misérable existence. Des restes de constructions se rencontrent à peine dans ces contrées que couronnaient jadis de superbes maisons de campagne, de nombreux villages, des villes opulentes (419). »

Douze cités surtout se faisaient remarquer par leur ancienneté, par leur étendue et leur puissance. Elles étaient le siège des douze (420) Etats de la confédération étrusque. On

(411) Voy. M. Denon, *Hist. des Romains*, t. I, p. 37-38.

(412) « Tanta epitius Etruria erat, ut jam non terra solum, sed mare etiam per totam Italiam longitudinem, ab Alpibus ad fretum Siculum, fama sui nominis implesset. » (Lib. I, c. 2.)

(413) Voy. Micali, ubi sup., t. I, p. 156.

(414) *Græcia capta ferum victorem cepit...* (HOMER., II, épiq., l. vers. 136.)

(415) Voy. HAMILTON GRAY, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 139, 144, 2^e édit., London, 1841.

(416) Voy. CICÉRON, *De inv.*, lib. I, c. 2, 681. Nard — Nous retrouvons cette doctrine dans Rousseau. Voy. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. — Cette théorie est le point de départ de tous les partisans du progrès indéfini de l'humanité.

(417) HAMILTON GRAY, ubi sup., p. 144.

(418) *Hist. des lois par les mœurs dans la Rome des deux mondes*, 1825, p. 109.

(419) HAMILTON GRAY, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 236 et sqq.

(420) Ici se place naturellement une remarque faite par Micali : « L'Egypte, dans sa constitution civile, était divisée en douze Etats, dont le siège général se tenait à Memphis. (MANNING, *con. chron. Egypt.* p. 558.) Les Éoliens, sortis de Thessalie, se fixèrent en Asie, dans la partie du continent appelée par eux *Eolide*, et y fondèrent douze cités. (HEROD., t. I, 119.) Les Ioniens, qui passèrent peu après en Asie, y établirent de même douze cités. Hérodote (t. I, 145), croit que ce fut à l'imitation de ce qu'ils avaient vu dans la région du Péloponèse, d'où ils venaient, laquelle était pareillement divisée en douze districts. » (MICALI, *ibid.*, t. I, p. 105.) Il est impossible de ne voir qu'un pur effet du hasard dans cette coïncidence si frappante. Des rapports profonds doivent avoir existé entre les peuples dont

les avait assises au sommet de hauteurs et larges éminences. De fortes murailles, construites avec de grandes pierres de taille, les entouraient; des rues tortueuses et disposées en pente les traversaient; elles étaient flanquées de tours inexpugnables. Quelques traits suffisent au pinceau de Virgile pour nous les dépeindre :

Congesta manu præcepit oppida saxis.

(*Georgic.*, lib. II, vers. 136.)

Péruze, Cortone, Bolsena et quelques autres s'élèvent maintenant encore sur les fondements jetés par les Etrusques. Quant aux débris importants qu'on remarque à *Volterra*, à *Fissole*, à *Populonia*, etc., ils attestent l'industrie du peuple qui bâtit ces villes (421).

Et cependant nous n'avons pas encore parlé des plus célèbres de ces cités. Au premier rang, pour l'ancienneté, se présente *Argylla*. Il faut distinguer trois époques dans l'histoire de cette ville. On la voit d'abord occupée par un peuple plus ancien que les Etrusques; — elle tombe ensuite au pouvoir de cette nation, et change son nom d'*Argylla* contre celui de *Carr*; — enfin, les Romains s'en emparent, et sous leur domination, elle s'appelle *Carratri*. *Argylla* nous présentera des traces de civilisation plus anciennes que toute autre partie de l'Italie (422); nous trouverons aussi sur ses monuments de précieux restes des traditions primitives. Elle avait un fort fameux (423), *Pyrgos*. Cette ville autrefois populeuse, ne contient plus, d'après M. Gell, que 117 habitants (424). « Sa grande nécropole, lieu de repos d'un peuple riche, civilisé, est devenue tout à coup le repaire bruyant et redouté d'une tribu de bandits, sans lois, sans principes, ne respirant que le pillage (425). »

Au nord d'*Argylla* s'élevait *Tarquiniæ*, qui paraît avoir été fondée 1313 ans avant Jésus-Christ ou, selon d'autres, 1186 ans (426). Elle était donc pour le moins, l'aînée de Rome de plus de quatre siècles. On sait quel rôle cette ville joua dans l'histoire de l'Etrurie centrale. Métropole politique et religieuse de la confédération (427), législatrice de l'Italie centrale, elle conserva pendant onze siècles, sa prééminence sur tous les états de la ligue (428). Rome dans son enfance, lui dut des rois; mais avec l'expulsion des Tarquins son influence tomba. Enfin vinrent les jours de sa ruine. « A peine découvre-t-on aujourd'hui l'emplacement de l'une des plus grandes cités de l'ancienne Europe. Ses temples superbes, ses solides aqueducs, ses magnifiques théâtres et son forum, les trophées de sa gloire, ses arcs de triomphe, ses majestueuses colonnades, tout a été broyé, réduit en poussière

(429). » Seuls, ses asiles de la mort ont traversé les siècles. *Tarquiniæ* florissait aux jours de Ninive, de Babylone et de Tyr; elle a partagé leur sort. Le souffle de la destruction a passé sur toutes ces villes.

Il n'a pas épargné *Véies*, la rivale de Rome pendant si longtemps, mais aussi son aînée. Aux jours d'*Enée*, nous dit Virgile, elle était déjà célèbre. Son emplacement égala, en étendue, celui d'*Athènes*; elle était plus vaste et plus belle que Rome; ses murailles avaient plus de quatre milles de circuit. Le temps de sa ruine arrivé, Camille se présenta devant elle avec ses soldats. En quelques jours, *Véies*, qui renfermoit dans ses murs 100,000 habitants, fut rasée pour tout jamais. Son vainqueur, promenant du haut de la citadelle ses regards sur tant de décombres, se prit à verser des larmes.

Ainsi disparurent les trois cités les plus puissantes des Etrusques, ainsi s'évanouit l'Etrurie elle-même. Nation grande et puissante pendant de longs siècles, un jour vint où il n'en resta plus que des ruines.

Mais ces ruines ont un langage : elles nous révèlent un degré de richesse, de luxe, de civilisation que l'on ne peut trouver qu'à Babylone et à Ninive.

Sur ce sol de la vieille Italie, les démentres mêmes des morts semblent nous permettre de déterminer quel fut autrefois le nombre des vivants. Ainsi « la nécropole de *Tarquiniæ* paraît avoir eu une étendue de seize milles carrés. Si l'on en juge d'après les deux mille tombes récemment découvertes, le nombre de ces tombes ne peut pas être moindre de deux millions. » — En prenant le terme moyen de la mortalité, on voit qu'une population de 100,000 hommes aurait exigé plus de six siècles pour les remplir (430). — « Il faut ajouter que cette vaste cité de la mort était de toutes parts entourée par d'autres cimetières, qui lui célaient à peine en étendue; *Tuscania*, *Valci*, *Montalto*, *Castel-d'Asso*, le *Westminster-abbey* de l'Etrurie centrale. » Quelle idée cette description nous donne de la population, des ressources et de la longue prospérité de cette nation (431)! Oui, vraiment, ces voix qui sortent de tombeaux du vieux monde nous apprennent de grandes choses.

Il nous manquerait toutefois un élément d'appréciation, si nous ne suivions pas les Etrusques dans les contrées vers lesquelles les a conduits leur commerce. Cette étude pourra jeter une vive lumière sur la source des traditions et des croyances dont leurs monuments portent l'empreinte.

Relations des Etrusques avec les peuples de l'antiquité. — M. Gray, en parcourant les divers musées de l'Italie, a trouvé dans celui

nous parle Micali. Nous chercherons à découvrir ces rapports.

(421) MICALI, *ibid.*, t. I, p. 162.

(422) HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 341.

(423) *Ibid.*, p. 146.

(424) W. GELL, *Rome and its vicinity*.

(425) HAMILTON GRAY, *Tour*, etc., p. 367.

(426) WILL. GELL, *Rome and its vicinity*.

(427) Volturne, siège du concile national, se trouvait dans le territoire de *Tarquiniæ*.

(428) HAMILTON GRAY, p. 154.

(429) *Ibid.*, p. 177.

(430) *The Edinburgh Review*, n. 147, p. 125.

(431) HAMILTON GRAY, *Tour*, etc., p. 166.

de Palin, des preuves irrécusables établissant que des relations fréquentes et intimes rapprochèrent les plus anciennes nations civilisées du monde antique. Une ressemblance frappante se fait, dit-il, remarquer entre les restes des monuments assyriens et égyptiens, — indiens et phéniciens, — grecs et étrusques. Constatons les relations de ces derniers avec les autres peuples de l'antiquité.

Tout, chez ce peuple, semblait l'arracher à l'isolement : son génie guerrier d'abord. Nous l'avons vu parcourir en vainqueur l'Italie, y jeter les fondements d'un puissant empire, et porter comme le dit Tite-Live (432), la gloire de son nom depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile.

Les Etrusques se trouvèrent ainsi possesseurs de vastes rivages. La mer qui couvrait leurs côtes de ses flots, les eut bientôt attirés sur son sein. Ils cédaient aussi à un penchant très-prononcé pour la piraterie. Déjà, pendant le temps qu'on appelle fabuleux, les pirates tyrrhéniens étaient redoutés. S'il ne faut pas prendre à la lettre l'ingénieuse fiction d'Homère qui nous les montre s'avancant rapidement sur les flots pour saisir Bacchus et le charger de leurs liens terribles, dit le poète, on peut au moins se faire une idée des contrées vers lesquelles ils se dirigeaient alors. « J'espère, » dit au pilote le maître du navire le (Bacchus) « conduire en Egypte, ou dans l'île de Cypré, ou chez les Hyperboréens, ou même plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin il nous ait fait connaître ses amis, ses parents, ses richesses (433) ! » Mais Bacchus ne permet pas que ces projets se réalisent : il enlève le maître du vaisseau ; les navigateurs, à cette vue, se

précipitent dans la mer et deviennent des dauphins (434).

Plus tard les Etrusques se rencontrent avec les Argonautes et latient sur les mers ces héros du monde grec (435). Leur vaillance est aussi célébrée dans les mystères d'Hercule (436). « Avant la guerre de Troie, ils avaient, dit Micali, répandu jusque dans les parties orientales de leurs côtes, la gloire et la terreur de leur nom (437). » On prétend qu'ils attachaient des corps vivants à des cadavres et qu'ils laissaient ainsi se corrompre les captifs qu'ils faisaient dans leurs excursions (438). Le Mézence de Virgile, que l'on dit avoir été roi d'Argylla et des Etrusques (439) imposait à ses victimes ce supplice affreux (440).

Lorsque les Etrusques eurent abandonné la piraterie (441) pour se livrer à un commerce régulier, ils se trouvèrent bientôt en rapport avec toutes les parties du monde (442). Il y avait sur leurs côtes des ports spacieux et que fréquentaient sans cesse de nombreux vaisseaux. On cite surtout celui de Pyrgos. Ce nom lui avait été donné à cause des tours qui le couronnaient du côté de la mer. Nous trouvons sur ce port, dans M. Gray, des détails qui doivent être reproduits.

« Pyrgos n'est plus maintenant qu'un petit fort, s'élevant dans une contrée des plus tristes. C'était autrefois le port d'Agylla ; port célèbre au loin, port rempli de guerriers et de marchands, terrible pour ses ennemis, respecté par ses amis, entretenant un commerce étendu avec Carthage et la Phénicie, avec la Grèce et l'Egypte. Deux fois de son enceinte sortit une flotte portant à Delphes des trésors et des offrandes. Là, sur les sables, se célébraient des jeux guerriers ;

(432) TIT. LIV., l. II.

(433)

(434) *Ibid.*, v, 52-53.

(435) VOG. ATHEN., *Deipnos*, VII, 12.

(436) VOG. CANTU., *Hist. univ.*, t. II, p. 415, 11. fr.

(437) MICALI, *l'Italie avant la domination des Romains*, t. II, p. 166.

(438) VOG. VALER. MAX., IX, 12.

(439) PLUTARQUE, *Quæst. Rom.*, p. 275.

(440) Quid memores infandæ cædes? quid facta tyranni (Mézenc.)

Effera? Dii capiti ipsius generique reserent!
Mortui quin etiam juncgebant corpora vivis,
Compensans manibusque manus, atque oribus ora,
Torturanti gemis! et sanie laboque theates
Complexu non longa sic morte necabat.
(Æneid., lib. VII, 483-88.)

(441) Inutile de dire que la plupart des peuples de l'antiquité se faisaient honneur d'exercer la piraterie. On peut voir dans Thucydide (lib. I, 2), le tableau qu'il trace des premiers holotyms de la Grèce. — Ulysse, dans Homère (*Odyss.*, XIV, 230, etc.), apprend à Eumée qu'avant de partir pour Iliou, il a neuf fois parcouru les mers, sur de rapides navires et que le butin qu'il a enlevé dans ces courses, l'a rendu puissant et considéré parmi les Grecs. — Neufas *ibid.*, IV, 81), raconte à ses enfants qu'il a, pendant huit années, parcouru

Cypré, la Phénicie, visité les Égyptiens, les Éthiopiens, les habitants de Sidon, les Éreables et la Libye. C'est dans ces courses qu'il a acquis ses immenses richesses. — Plutarque (*Vie de Thésée*), nous dit que les héros s'honoraient du titre de voleurs. C'est aussi par la piraterie que les Phéniciens commencèrent leurs expéditions nautiques. On les voit vers le temps de la guerre de Troie, fréquenter les côtes de la Grèce, apporter, dit Homère (*Ibid.*, XV, 415 et suiv.), sur leurs noirs navires mille parures, puis enlevant les jeunes garçons et les jeunes filles qu'ils allaient vendre sur les marchés de l'Asie, ou qu'ils rendaient à la liberté, leur rançon payée. Après la guerre de Troie, l'Ulysse d'Homère (*Ibid.*, XIII, 256 et suiv.), les rencontre dans la vaste Crète, il leur demande de le conduire à Pylos, mais la violence des vents le jette, avec eux, sur les bords d'Ithaque d'où ils partent pour Sidon. Ce même Ulysse, poussé par son génie aventureux, navigue vers l'Égypte (*Ibid.*, XIV, 245 et suiv.). Il y était depuis huit ans, lorsqu'il arrive un Phénicien, habile en tromperies. Celui-ci l'engage à le suivre, et l'embarque sur un vaisseau pour la Libye. Son dessein était de vendre Ulysse; mais la tempête les pousse vers d'autres bords... Ce qui nous porte à indiquer ces courses des Phéniciens, c'est que nous allons les voir se rencontrer avec les Etrusques.

(442) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 420.

là s'élevait le temple renommé et magnifique d'Elytia; là encore les rois d'Agylia établissaient parfois leur résidence. Pendant le premier âge de l'empire, Pyrgos fut une retraite favorite pour les grands de Rome. Fondé, selon Strabon, longtemps avant la guerre de Troie, ce port conserva son importance jusqu'après la chute de Vées. Strabon nous apprend qu'il était situé entre Ostie et Cosa, sur la côte, à 180 stades, ou à 22 milles de Gravisca; et à 260 stades ou à 32 milles d'Ostie... A Saint-Sever, où s'élevait autrefois Pyrgos, il ne reste des anciens jours, que quelques fragments d'un vieux mur appartenant au grand temple d'Elytia, et les constructions découvertes par la duchesse de Sermoneta. Le port était situé à l'est de la tour actuelle, et le forum, dans lequel se célébraient les jeux, s'étend entre ce port et la route. Il y avait aussi une vaste place publique, ou *Piazza*, comme parlent les Italiens. On y échangeait et on y vendait les marchandises. Denys nous apprend que Pyrgos avait un arsenal et une large place carrée, près du port. Les marchands s'y réunissaient pour leur trafic; on y déposait tous les produits apportés par eux. Il paraît très-probable que les habitants de Pyrgos avaient un quai, et, s'il faut en croire les anciennes descriptions, des douanes et des magasins, comme nous en avons.

« La grande prospérité de Pyrgos commença trois générations avant la guerre de Troie, lorsque les Sicules, peuple barbare, mais indigène, furent repoussés de l'Italie dans l'île qui porte leur nom; elle monta à son comble pendant le règne de Tullius Hostilius. Alors beaucoup de trésors et de nombreux ornements furent ajoutés au grand temple d'Elytia, la gloire de la contrée. Des tours nombreuses flanquaient alors Pyrgos; c'était un port redoutable. De tous les ports de l'Italie ce fut celui que les Grecs connurent le plus anciennement et le mieux. Quelques auteurs ont même supposé qu'il a fait donner aux dominateurs de l'Italie le nom de Tyrrhènes, ou peuple bâtissant des tours.

« Après la conquête des Sicules, les habitants d'Agylia envoyèrent de Pyrgos à Delphes un trésor et un sacrifice d'actions de grâces. Strabon mentionne cet envoi; Pline en parle et le confirme; il remontait à une antiquité si reculée que le registre des dons faits à Delphes, vu par Pausanias, n'allait pas jusque-là. A partir de cette époque, la marine de Pyrgos fut célèbre parmi les Grecs, comme appartenant à un peuple pieux, courageux, honnête, adorant les dieux et haïssant la piraterie qu'il ne négligeait aucune occasion de comprimer. Virgile, dans le 1^{er} livre de l'*Énéide* (443), dit que les hommes de Pyrgos prêtèrent secours à Énée contre Mézenze, le cruel tyran de Tarquinies, et le conquérant d'Agylia ou Cære. Pyrgos eut

donc alors assez de puissance pour défendre sa liberté contre les attaques de ce chef habile; et bientôt après, sans doute, il lui fut possible d'aider Cære à briser le joug odieux qu'il faisait peser sur elle.

« Dans une expédition que les Carthaginois et les Etrusques entreprirent (An de R. 215.) pour chasser les Phocéens de la ville d'Alalia en Corse, les navires de Pyrgos furent de beaucoup les plus nombreux. Tous les prisonniers qu'ils conduisirent chez eux furent ensuite lapidés. Il est probable que la haine qui avait inspiré cet acte de cruauté, les porta aussi à ne point inhumier les victimes : de là, une peste terrible. Les habitants d'Agylia, effrayés, envoyèrent à Delphes une nouvelle ambassade, portant de riches présents; elle devait s'informer des moyens à employer pour détourner le fléau. L'oracle ordonna de faire aux morts de grandes funérailles et de célébrer, chaque année, des jeux en leur honneur. Les corps furent transportés ailleurs; on purifia l'air avec de l'encens et des parfums que les habitants de Pyrgos préparaient avec un art infini. Le fléau cessa. Les jeux durèrent au moins 50 ans : ils se célébraient du temps d'Hérodote.

« On parle encore de Pyrgos sous le consulat de Valérius et Manlius (An de R. 404). Alors Denys, tyran de Syracuse, conçut le projet de remplir ses trésors en dépouillant le riche et magnifique temple d'Elytia. Il était le plus vaste, le plus beau, le plus riche de l'Etrurie; toutes ses tribus le regardaient comme sacré; Diodore dit que Denys, manquant d'argent, équipa une flotte de 60 trirèmes et marcha contre la Tyrrhénie sous prétexte d'exterminer les pirates, mais en réalité pour piller un temple célèbre rempli de riches offrandes et qui était situé dans le port de la ville d'Agylia en Tyrrhénie; ce port s'appelait Pyrgos. Denys y aborda pendant la nuit, y fit débarquer ses troupes, et commençant l'attaque dès la pointe du jour, il vint à bout de son entreprise. Comme la place n'était gardée que par un petit nombre de soldats, il força les postes, pilla le temple et ramassa ainsi 1,000 talents (444). Mais les Agylléens étant accourus, il s'engagea un combat dans lequel Denys fit un grand nombre de prisonniers.

« Après avoir dévasté leur territoire, il retourna à Syracuse. Il retira 500 talents de la vente des dépouilles de l'ennemi (445). Aristote rapporte le même fait.

« Un écrivain moderne, des micux entendus, présente à ce sujet les réflexions suivantes :

« Cette spoliation nous montre d'abord quelle grande opulence les hommes d'Agylia ou de Cære, avaient acquise antérieurement, puisqu'ils purent remplir leur temple du tant de richesses. Elle nous fait aussi connaître le degré de faiblesse (446) où ils se trou-

(443) . . . Sequitur pulcherrimus Astur,

Astur equo sedens, et versicoloribus armis.

Perceatun adjiciunt, mens omnibus una sequendi,

Qui Cærelo domo; qui sunt Minimos in arvis,

Et Pyrgi veteres, intempestaque Gravisca.

(*Æneid.*, lib. 3, vers. 180 et suiv.)

(444) Environ 5,500,000 fr.

(445) Voy. Diobone, *Biblioth. hist.*, liv. xv, 14.

(446) M. Gray, pour faire encore mieux ressortir cette faiblesse, présente la remarque suivante :

« Chaque ville Etrusque était entourée de remparts ;

vèrent réduits sous la république romaine, faiblesse qui ne leur permit pas de s'opposer avec succès aux troupes peu nombreuses conduites par Denys, et empêcher la dévastation de leur territoire... »

« A partir de cette époque, l'histoire de Pyrgos, séparée de celle de Cære, nous est inconnue ; on sait seulement qu'après la chute de cette dernière, Pyrgos ne fut plus qu'un petit fort romain, devint alors le siège de quelques villas et une place de bains. Rutilius, dans son *Itinéraire*, nous en donne, pour cette époque, la description suivante :

« Nous laissons d'abord la terre d'*Alesia* ; à mesure disparaissent les spacieuses villas de Pyrgos, autrefois petites villes, bientôt le nautonnier montre le territoire de Cære, ancienne Agylla, qui a quitté son vieux nom (447). »

Il reste encore des traces de la route qui conduisait de Pyrgos à Agylla, maintenant Cervetri (448).

M. Gray nous apprend qu'il y a chez les habitants de Cervetri une forte passion pour les beaux-arts, et qu'ils sont fiers de la haute antiquité et de l'histoire passée de ces lieux. Un paysan intelligent, dit-il, montrera la position des portes d'Agylla ; il fera remarquer les traces des voies publiques qui existaient, il y a plus de 2 à 3,000 ans ; ses regards se porteront vers la mer, et les arrêtant sur le fort solitaire de Saint-Severa, il dira : « Là s'éleva notre ancien port de Pyrgos (449). »

Résumons les enseignements qui viennent de nous être donnés par M. Gray.

1^o La fondation de Pyrgos est antérieure de deux ou trois générations à la guerre de Troie.

2^o De tous les ports de l'Italie, ce fut le premier et le mieux connu des Grecs.

3^o Deux fois, sous le point de vue religieux, il se met en rapport avec Delphes (450).

4^o Dès la plus haute antiquité, son commerce se faisait avec Carthage et la Phénicie, avec la Grèce et l'Égypte.

5^o Pyrgos qui renfermait dans ses murs le superbe temple d'Elytia, fut d'abord le port d'Agylla.

mais ceux de Pyrgos étaient surtout célèbres chez les Grecs. Peut-être avaient-ils une beauté plus grande, une hauteur extraordinaire ; peut-être se trouvaient-ils fortifiés par un nombre de tours innombrables. Tandis que les ports étaient, en général, appelés *limen*, ou simplement *port*, on donnait à Pyrgos le nom d'*emvaison*, ou de port pour les grands vaisseaux, avec *arsenal* et *piazza*. (*Tour to the sepulchres of Etruria*.)

(447) *Alesia* praestigium tollens. Pyrrhique recedenti

Nunc villas grandes, oppida parva prius;

Jam Carcetanis demonstrat navis lines,

Aëvo deposuit nomen Agylla vetus.

(*Idem*, t. 23.)

(448) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 116-12.

Nous avons déjà parlé de cette dernière ville ; ses premiers habitants, selon toute probabilité, furent les Sicules (451). On dit qu'ils en furent chassés par les Pélasges, colonie argienne et thessalienne, appartenant sans doute, à une de ces tribus errantes de la Phénicie ou de l'Égypte, qui firent leur apparition en Grèce, quelques siècles avant la guerre de Troie (452). On prétend qu'ils s'unirent aux indigènes d'Agylla, et que leur établissement dans cette ville se fit sans aucune secousse ; on ajoute qu'ils exercèrent une grande influence sur les habitudes, les arts et le langage de la population. Les lettres d'Agylla paraissent avoir été grecques, et le peu qui est connu de leur langue, ainsi que de celle des Étrusques, passe pour un mélange du grec et du celtique. M. Gray irait même jusqu'à penser que les racines sont dérivées du phénicien. Il ajoute que les Pélasges ne traitèrent pas l'ancien peuple en vainqueurs ; ils se mêlèrent à lui, travaillèrent à améliorer sa condition sociale, étendirent son commerce en l'établissant sur une base meilleure (453).

Ce mélange des Grecs avec les indigènes paraît avoir eu lieu vers le temps où l'oracle d'Apollon fut fixé à Delphes, trois siècles avant la guerre de Troie. Cette époque est aussi celle de la plus grande prospérité et des plus superbes ouvrages d'Agylla. M. Gray dit qu'elle concorde parfaitement avec les divers articles qu'il a vus dans la tombe de Larthia (454).

Le courage des Agylléens, leur amour de la justice, leur faisaient alors une grande réputation. On dit qu'ils étaient constamment en guerre avec les Étrusques ou Tyrrhéniens, dont ils avaient à réprimer les incursions et la piraterie. La renommée de leur bon gouvernement porta, sans doute, beaucoup d'étrangers à s'établir à Agylla. Les savants les plus versés dans la connaissance des restes de cette ville, pensent que des Grecs, des Phéniciens, des Lydiens, des Égyptiens y étaient tolérés, et que même ils conservèrent au milieu des indigènes, leurs coutumes distinctes. Quelques années après la guerre de Troie, lorsque Pyrrhus, fils d'Achille, eut été massacré à Delphes, une troupe de Lydiens se rendit en Etrurie pour aider dans leurs guerres les Étrusques ou

(449) *Ibid.*, p. 369.

(450) Les communications des Étrusques avec Delphes remontent à la plus haute antiquité. Nous aurons bientôt à parler d'un monument qui le prouve. (Voy. M. Gray, p. 51-52.) Il y a une grande différence entre les deux présents qui partirent de Pyrgos pour Delphes. Le premier fut envoyé par les Agylléens, trois cents ans avant la guerre de Troie. (M. Gray, p. 378.) C'était un trésor ou présent d'action de grâces. Le second était une offrande expiatoire ou propitiatoire. Elle fut envoyée par les Cécides à la suite de leur expédition contre les Phéniciens de la Tarse. (HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 386.)

(451) M. HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 375.

(452) *Ibid.*, p. 375.

(453) *Ibid.*, p. 376.

(454) *Ibid.*, p. 378.

Tyrrhéniens. Ces guerres se terminèrent par la conquête d'Agylla (455).

Mézence paraît avoir été son vainqueur. Les Etrusques de Tarquinies avaient chassé du trône ce cruel et superbe tyran. Les Lydiens lui vinrent en aide. Alors il attaqua et prit Agylla qui fut contrainte de changer son nom contre celui de Cære. Mézence régna sur cette ville pendant quelques années; mais sa cruauté devenant intolérable, le peuple se révolta, brûla son palais et le chassa.

Nous trouvons ces détails dans Virgile. Le poète, écho des traditions antiques, nous dit que les Lydiens s'étaient établis à Agylla; il nous apprend qu'à l'époque de l'arrivée d'Enée en Italie, elle portait le nom de Cære; il fait aussi remarquer qu'avant de tomber en la puissance de Mézence, elle était fière, florissante, indépendante. Evandre dit à Enée qui avait réclamé son secours :

« Illustre chef des Troyens... les forces que je puis joindre aux vôtres dans la guerre sont bien médiocres pour une cause aussi grande que la vôtre. D'un côté, le Tibre borne mes Etats; de l'autre, les Rutules nous resserrent, et le bruit de leurs armées retentit jusque sous nos murs. Mais je veux amener sous vos drapeaux de grandes nations, d'opulents royaumes : un hasard incertain fait luire à vos yeux le jour du salut, les destins semblent vous avoir conduit exprès en ces lieux. Non loin d'ici s'élève, bâtie sur un antique rocher, la ville d'Agylla, où les Lydiens célèbres dans la guerre, vinrent s'établir sur les monts d'Etrurie. Cette cité longtemps florissante, passa depuis par les armes cruelles et sous l'empire superbe du roi Mézence. Lassés de ses insupportables fureurs, ses sujets prennent les armes, l'environnent lui et son palais, masquent ses gardes, et lancent des flammes jusqu'au faite de l'exécrable édifice. Le tyran s'échappe au milieu du carnage... Mais toute l'Etrurie est soulevée; dans sa juste fureur, elle redemande en armes le roi, pour le livrer au supplice (456). »

Nous avons vu quel secours les habitants de Pyrgos prêtèrent dans cette circonstance aux Cérètes. Après l'expulsion du tyran, Cære entra dans la ligue des Etrusques et devint bientôt un des membres les plus influents de la confédération. Agylla n'en avait jamais fait partie (457).

Il n'y eut pas pour les Cérètes de jours plus brillants que ceux qui s'écoulèrent entre la chute de Mézence et le règne de Tullus Hostilius. Nous verrons Romulus leur emprunter ses rites religieux et notamment ses *Festales*. La colonie étrusque qu'il trouva établie sur le mont Célius, venait de Cære; on suppose que Tullus Hostilius était lui-

même un Etrusque appartenant à cette colonie. Ce fut sous lui que les Sabins, les Latins, les Lucrènes ou Etrusques, essayèrent de se fondre en un seul peuple. A l'époque de Lucius Tarquinius, Cære passait pour la ville la plus riche et la plus peuplée de toute l'Etrurie. Mais elle embrassa contre les Romains le parti de Vées, et se trouva réduite, pour obtenir une paix de 22 ans, à céder à Rome une partie de son territoire. Sa décadence date de cette époque. Depuis lors on la voit tantôt alliée de Rome, tantôt prêtant secours à ses ennemis, puis enfin surcubant sous le poids des armées des vainqueurs du monde. La destruction de Carthage lui porta, ainsi qu'à Pyrgos, un coup mortel. Au temps de Strabon, Cære n'avait plus nulle importance; cette ville, autrefois si puissante et si célèbre, ne présentait plus que quelques ruines mélancoliques, tristes vestiges d'une grandeur brisée.

Si Cære avait alors perdu toute influence politique, elle n'en était pas moins restée, pendant longtemps, un centre intellectuel. Au second siècle de la république romaine, on y envoyait la jeunesse étudier l'étrusque. Il en était encore ainsi du temps de Cicéron (458).

Tous ces détails montrent comment les Etrusques surent, dès la plus haute antiquité et pour de longs siècles, s'imposer aux autres peuples, et par leur commerce et par leur développement intellectuel.

Pour attirer dans leur sein les nations étrangères, ils avaient aussi ouvert de grandes foires auxquelles on se rendait de toutes parts. D'après Muller, à Castel-d'Asso, à la fête de la déesse *Voltumne*, une foire se tenait chaque année, pendant les temps païens. Les marchands de l'Égypte et de la Grèce, de Tyr, de Carthage et de l'Asie, y affinaient avec leurs marchandises (459).

« D'un autre côté, les vaisseaux étrusques parcouraient eux-mêmes les mers. Aux jours d'Homère, ils fréquentaient Corinthe, alors renommée pour son industrie, son commerce et ses richesses. Cette ville avait alors deux ports : de l'un on portait pour l'Asie, de l'autre pour l'Italie. Ainsi la civilisation de toutes ces contrées allait se concentrer à Corinthe où les vaisseaux de l'Etrurie se rencontraient avec ceux de Tyr et de l'Égypte (460).

On sait d'ailleurs que l'Etrurie emprunta directement à l'Égypte plus d'une idée de ses étranges mystères; qu'elle avait des rapports intimes avec la Grèce; que son commerce s'étendait de beaucoup au sud de cette contrée, car ses artistes connaissaient la couleur et la physiologie de la race nègre, qu'elle tirait de l'ouest les métaux pré-

(455) Voy. *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 379.

(456) *Æneid.*, lib. VII, vers 470-95.

(457) HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 380.

(458) HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 384-89.

(459) *ibid.*, p. 44. « Les marchands, les agri-

culteurs, les artisans, se réunissent à des jours marqués et solennels dans des marchés publics où la présence d'une divinité respectable semblait garantir la bonne foi qui est l'âme du négoce. » (MICALI, *Hist. d'Italie*, t. II, p. 178.)

(460) HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 295.

cieux qu'elle prodigua avec tant d'abondance (461). Il ne faut pas oublier non plus qu'elle envoya des colonies sur des points nombreux et distants.

Au reste, les Etrusques ne furent pas seulement un peuple commerçant; leur passion pour les arts est assez connue. Il faut étudier les idées et les influences dont leurs monuments portent l'empreinte.

Littérature et langue des Etrusques. — Ce peuple étrusque que nous avons trouvé sur presque tous les points de l'ancien monde, qui jusqu'à la fin du II^e siècle de la république romaine ouvrit un port franc aux émigrants de toutes les régions (462), devait avoir une langue et une littérature assez riches. Occupons-nous d'abord de celle-ci.

Micali nous affirme que les Etrusques, avant d'avoir eu quelque communication avec les Grecs ou ses colonies, possédaient déjà une langue faite, qu'on pouvait qualifier de langage national (463). Qu'on admette ou non cette manière de voir, Micali ne sera pas contredit quand il ajoute : « Sans doute, la navigation, les voyages dans l'étranger, fournirent à nos peuples l'occasion d'acquiescer des mots nouveaux; car une nation qui cultive les arts, les sciences, le commerce, doit voir nécessairement, par degrés, son langage s'étendre et faire de nouvelles conquêtes (464). » Un autre point déjà indiqué et qui ne nous paraît pas moins incontestable, c'est cette assertion de Cicéron : « Romulus vivait à une époque où les lettres avaient pris de grands développements (465). »

Nous savons, en effet, que les Etrusques eurent des poètes, des annalistes, des historiens, des philosophes, des savants; mais quelle fut la valeur de leurs productions littéraires? Sur ce point, les éléments d'une solution nette et précise manqueront peut-être toujours. Nous nous trouvons donc dans le domaine assez large mais peu solide des conjectures.

S'il faut adopter les impressions de M. Hamilton Gray, les Etrusques durent avoir « des poètes du premier ordre : hommes à l'intelligence puissante, qui connaissaient la source des pensées saintes et profondes, qui pouvaient inspirer une noble audace et une

patience héroïque, conduire à la victoire ou rendre fort contre les coups du malheur, faire pénétrer dans un cœur blessé le baume de la consolation, et non-seulement sympathiser eux-mêmes, mais aussi apprendre aux autres comment on partage et comment on adoucit les malheurs d'un frère (466). » On doit ajouter, pour être exact, que ces impressions n'ont pas été puisées dans l'étude même des poésies étrusques; le spectacle des monuments funéraires de ce peuple, le langage éloquent et frappant de ses asiles de la mort, l'attitude imposante de ses prêtres, de ses guerriers, de ses femmes, étendus là depuis des siècles, la grâce et la majesté, la mâle vigueur et la délicatesse qui respirent encore dans leurs traits, voilà la source des appréciations de M. Hamilton Gray. Le temps a passé, sans l'altérer, sur l'œuvre du sculpteur; quant à celle des poètes qui, eux aussi, comptaient sans doute sur l'immortalité, il l'a dévorée. Ils avaient cependant des invocations pour les *Camènes* (467); mais ces muses qui devaient leur inspirer des chants durables, à la gloire des grands hommes, ont laissé emporter jusqu'à leur nom. Nous n'avons donc sur leur œuvre collective que quelques détails fort peu précis.

Il paraît que Rome, encore barbare, leur emprunta les vers *fescennins* (468), chants libres et joyeux, improvisés pour la plupart au sein de l'ivresse des fêtes. Dans ces productions grossières, sans contrainte et sans lois, s'échangeaient, dit Horace, et éclataient des sarcasmes rustiques (469). On parle encore des vers *saturniens* (470), autre espèce de poésie vulgaire, sans mètre déterminé. Au dire de Festus et de Varron, c'est dans cette forme que Faune et la bonne déesse rendaient leurs oracles (471).

Les Etrusques avaient aussi, dans les anciens temps, une espèce particulière de spectacles : c'étaient des pantomimes scéniques exécutées au son de la flûte. Voici comment Tite-Live nous peint leur introduction à Rome et leur nature : « Sous le consulat de C. Sulpicius Péticus et de C. Licinius Stolo, une peste des plus violentes désola cette ville. Et, comme ni les remèdes humains, ni la bonté des dieux ne pouvaient calmer la violence du mal, la su-

(461) *The Edinburgh Review*, n. 147, p. 124, *The Dublin Review*, n. 26, p. 50.

(462) Voy. Ch. RUVELIN, Notice biographique sur M. Muller; *Journal général de l'instruction publique*, t. XVIII, p. 615.

(463) L'Italie avant la domination des Romains, t. II, p. 285.

(464) *Ibid.*, p. 286.

(465) « Romulus autem etate jam inveterata litteris aliquo doctrinis... fuisse cernimus. » (Cic., *De republ.*, II, 10. — Saint-Augustin reproduit cette opinion. Il dit que la mort de Romulus arriva non rudibus et indocilis temporibus, sed exposita et eruditius. (De Civ. Dei, lib. XVIII, 24, édition de Migne, t. VII, p. 581.)

(466) HAMILTON GRAY, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 455.

(467) CICÉRON, *Brutus*, 19; *Tuscul.* IV, 2; ap.,

C. CANTU, *Hist. univ.*, t. II, p. 455.

(468) Agricola, prius, fortes parvoque boali, Condit post frumenta, levantes tempore ferro Corpus, et ipsum animus spe finis dura ferentem... *Fescennina per hunc inventa licentia morum.*

(HORACE, lib. II, epist. I, vers. 141-145.)

Niebuhr, cependant, prétend que la ville qui donna son nom aux chants fescennins dialogués était falisque, et non étrusque. (*Hist. rom.*, t. I, p. 195.)

(469) Versibus alternis opprobria rustica ludunt.

(HIB.)

(470) FESTUS, in Saturnio; SERV., Ad Georg., lib. II, vers. 305.

(471) FESTUS, *ibid.*; VARRON, *De ling. latin.*, lib. VI, c. 5 : Ita ut Fauna et Faunus sunt in his versibus quod vocant Saturnius locuti. (Voy. RACINE, *Horace*, Notes sur *Micéas*, t. II, p. 354.)

perstition s'empara des esprits, et c'est alors, à ce qu'on rapporte, qu'entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste, on imagina les *jeux scéniques*, ce qui fut une nouveauté pour ce peuple guerrier qui n'avait eu jusque-là que les jeux du cirque. Au reste, cette innovation, comme presque toutes les autres, fut dans le principe une chose de fort peu d'appareil, et qu'on avait même empruntée de l'étranger. Des bateleurs venus d'Etrurie, d'un saut au son de la flûte, exécutaient, à la mode toscane, des mouvements qui n'étaient pas sans grâce; mais ils n'avaient ni chants, ni paroles, ni gestes. Bientôt nos jeunes gens s'avisèrent de les imiter, tout en se renvoyant en vers grossiers de joyeuses railleries, accompagnées de gestes qui s'accordaient assez à la voix. Comme en langue toscane un bateleur s'appelait *histrion*, on donna le nom d'*histrions* aux acteurs indigènes, qui déjà ne se laissent plus comme d'abord ce vers semblaient au festin, rude et sans art, qu'ils improvisaient tour à tour (572).

Il n'y avait donc aucune action dramatique dans les pantomimes scéniques des Etrusques. Micali regarde ces jeux comme une imitation mimique de figures symboliques et de certains emblèmes relatifs au culte mystique des dieux (573). On ne peut douter cependant que les Etrusques n'aient eu des *tragédies*. Les restes de leurs magnifiques théâtres, et notamment les seules ruines de celui de Tarquinies (574), porteraient à le croire (575). Varron, d'ailleurs, nous parle d'un poète nommé Volnius, qui se livra à ce genre de composition (576). On ignore, il est vrai, à quelle époque précise il vivait, et Micali suppose que le drame ne fut « peut-être cultivé avec succès par les Etrusques, que depuis le moment où le goût

des Grecs prévalut sur le théâtre de Rome (577). »

Il serait aussi impossible de déterminer avec exactitude sur quels thèmes les poètes travaillaient. On sait que les Etrusques n'avaient pas d'histoire héroïque nationale. Aussi Niebuhr pense qu'ils cherchèrent des sujets dans la mythologie grecque. Ce point de vue pourra servir à nous montrer une des sources des rapports frappants que nous aurons à constater plus tard entre les conceptions des Grecs et celles des Etrusques. Voici pour le moment une conséquence signalée par Niebuhr. « Il fallait donc que les histoires de Thèbes et d'Iliion fussent connues du peuple. Il n'est pas douteux que les poésies grecques n'aient été lues jusqu'en Etrurie (578); l'Occident et Carthage même étaient accessibles à cette littérature... Quand à Rome on commença à lire le grec on dut le lire beaucoup plus encore dans la tranquille Etrurie. Cependant ce n'est point seulement dans une langue étrangère qu'on apprenait à connaître les récits des Grecs: il n'est pas rare de voir les noms des héros sur les monuments (579); mais ils sont appropriés aux formes de la langue étrusque. et ceci prouve d'une manière irrécusable que les héros vivaient dans les discours de la nation et dans les poésies de la langue indigène (580). »

Au temps de Lucrèce (51 avant Jésus-Christ) l'étrusque était encore parlé, et on lisait des vers écrits en cette langue (481). Sans nul doute, il est fait allusion dans ce passage de Lucrèce à des poésies philosophiques.

Nous savons, au reste, que la philosophie naturelle avait pris chez les Etrusques de grands développements. Il ne s'agit pas encore ici du fond des systèmes, mais de

(472) TIT. LIV., lib. vii, c. 2, édit. Nisard. — TAC. LÉVO ajoute: « Ces jeux scéniques, qui furent d'abord une expiation, ne puérèrent ni les esprits de leurs pieux terreurs, ni les corps de leurs souffrances... » (Ibid., c. 3.) Saint Augustin nous apprend qu'on déployait dans les jeux scéniques une immoralité des plus dégoûtantes. (De civ. Dei, lib. ii, c. 4, 8.)

(473) MICALI, *ibid.*, t. II, p. 266.

(474) HAMILTON GRAY, *ibid.*, p. 177.

(475) Ces tragédies, dit Niebuhr, auraient pu être un tour de force étranger à la nation; mais l'existence du théâtre de Fésules atteste que l'on représentait des pièces grecques, soit originales, soit traduites, comme dans le Latium, à Tusculum et à Baviile. (Hist. rom., t. I, p. 192.)

(476) « Ut Volnius dicebat qui tragœdias Tuscanas scripsit. » (VARRON, De ling., lib. iv, 9, p. 17, édit. Bip.)

(477) MICALI, *ibid.*, t. II, p. 268.

(478) M. Hamilton Gray, en parcourant les divers musées de l'Italie, a vu deux vases trouvés dans la Sabine, et, selon toute probabilité, dans deux tombes différentes. On les regarde comme deux illustrations d'un poème persan très-ancien, et comme deux allégories, l'une du soleil, l'autre de la lune. Ces vases sont en argile, d'une grande dimension, d'une belle forme et très-brillants. Comme l'allégorie qui s'y trouve représentée s'harmonise entièrement avec le poème, il est évident que l'artiste

devait le connaître. De ce fait, on a conclu que des rapports ont eu lieu soit immédiatement, soit par le moyen de la Phénicie, entre la Perse et l'Etrurie; de plus, on a acquis la preuve que la littérature orientale devait avoir été fort répandue en Italie. N'est-il pas aussi digne de remarquer, dans une tombe de la Sabine, deux illustrations d'un poème persan, qu'il est d'avoir trouvé en Egypte, déposé près d'un Pharaon, un faon d'odeurs venu de la Chine? (Tour to the sepulchres of Etruria, p. 76.) Rien d'important à constater comme ces rapports intellectuels entre les peuples de l'ancien monde.

(479) Nous reviendrons sur ce point quand nous étudierons les monuments étrusques.

(480) NISARD, Hist. romaine, t. I, p. 191-192.

(481) Non Tyrrhæna retro volentem carmina frusta
lodicia occultis Dnum perquirere mentis.

(LUCRÈCE, De natura rerum.)

On a vu aussi dans Horace ce trait satirique qu'il lance contre un poète étrusque, nommé Cassius, dont le bouillant génie, dit-il, plus rapide qu'un torrent, put alimenter un bûcher par l'abondance de ses seuls écrits.

Etrusci
Quale fuit Cassi rapido ferventius arani
Ingenuum, cæcis quæ fama est esse librisque
Ambustum propriis.

(Lib. I, Sat. 1, vers. 61-64.)

la forme qu'ils présentaient. Celle-ci devait être assez riche. « A une époque des plus reculées, *Tagès*, le jeune demi-dieu, le petit-fils de Jupiter, apparut tout à coup sur la terre. Les *Lœumons* étrusques se pressèrent sur ses pas et recueillirent avec une attention religieuse les *vers du chant sacré de Tagès*. Il leur traça, dans une forme métrique, les règles qui devaient être suivies dans l'accomplissement des sacrifices, dans les augures à tirer des éclairs et du vol des oiseaux, dans l'examen des entrailles des victimes, et dans toutes les parties de la discipline religieuse qui fut ensuite établie dans l'Etrurie. Puis *Tagès* disparut; mais ses préceptes étaient destinés à vivre et à former le *code moral et religieux* des Etrusques (482). »

Il y avait encore, chez ce peuple, d'autres écrits sur la divination, sur les pronostics tirés de la foudre (483), sur sa nature et sur ses diverses espèces (484), sur la géométrie, l'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle et la physique; sur la politique et sur la morale (485); on ne doit pas oublier leurs *Rituels* (486), et les livres sacrés appelés *Fatales* (487).

L'histoire formait une autre branche de la littérature étrusque. Cicéron compare les histoires de ce peuple aux grandes Annales des Romains (488). Il les regardait comme les *fidèles dépositaires des traditions nationales*. Au temps de Varro, on possédait encore (489) les Annales de l'Etrurie, écrites dans le cours du *vi^e siècle de l'ère toscane*.

Ajoutons que les théories littéraires, l'étude du beau et les moyens de développer le goût ne manquaient pas. L'Etrurie avait ses écoles publiques. Si nous voulons y pénétrer à la suite de Tite-Live, nous reconnaitrons bientôt qu'une certaine animation régnait dans leur sein. Il nous transporte d'abord dans une école de Tusculum; mais un mot, avant tout, sur les événements qui s'accomplissent alors.

Rome a déclaré la guerre aux *Tusculans*, et Camille a été chargé de la diriger. « On n'eut point à combattre les Tusculans, » dit Tite-Live « par une paix obstinée, ils repoussèrent la vengeance de Rome, ce qu'ils n'auraient pu faire par leurs armes. Lorsqu'ils virent les Romains entrer sur leurs terres, ils ne quittèrent point les lieux voisins de la route, et ne cessèrent point de cultiver leurs champs; des portes ouvertes de la ville, une foule d'habitants en toge s'avancèrent à la rencontre des généraux; on apporta avec complaisance au camp, de la ville et des campagnes, des vivres pour

l'armée. Camille posa son camp en avant des portes. Curieux de savoir s'il y avait dans la ville ces mêmes apparences de paix qu'on affectait dans les campagnes, il entra: il y trouva les maisons et les boutiques ouvertes, toutes les marchandises exposées, étalées comme à l'ordinaire, chaque ouvrier occupé à son travail; dans les écoles *retentissaient les voix des adolescents* qui apprenaient leurs leçons... Les Tusculans obtinrent la paix (490). »

Tite-Live va maintenant nous introduire dans les écoles de *Faléries*. Celles-ci paraissent avoir été ouvertes pour la jeune noblesse étrusque. La scène que s'y passe n'est pas des plus honorables pour un des directeurs.

« C'était, » dit Tite-Live, « la coutume des Falisques de charger un même maître de l'instruction et de la garde de leurs fils; plusieurs enfants à la fois, usage qui subsiste en Grèce aujourd'hui encore, étaient confiés aux soins d'un seul homme. Les fils des principaux citoyens, comme presque partout, suivaient les leçons du plus savant et du plus renommé. Cet homme, pendant la paix, avait coutume de conduire les enfants hors de la ville pour leurs jeux et leurs exercices. Comme la guerre ne l'avait pas fait renoncer à cette habitude, il les emmenait à des distances plus ou moins rapprochées des portes de la ville, en variant leurs jeux et leurs entretiens; et, un jour qu'il s'était avancé plus que d'ordinaire, trouvant l'occasion propice, il poussa jusqu'aux portes et au camp des Romains, et les conduisit droit à la tente de Camille. Là, ajoutant à son action infâme un langage plus infâme encore, il dit: « Qu'il remuât *Faléries* au pouvoir des Romains en leur livrant les fils des premiers personnages de la ville... » Camille fut indigné de cette proposition. Il dénonça le traître, lui attacha les mains derrière le dos et le fit reconduire à Faléries par ses élèves; il leur avait donné des verges pour le frapper, en le chassant devant eux dans la ville. A ce spectacle, le peuple étant accouru, et ensuite le sénat ayant été invité par les magistrats à délibérer sur cette étrange affaire, il s'opéra un grand changement dans les esprits... Les Falisques reconnaissants demandèrent et obtinrent la paix (491). »

Il y avait aussi des écoles à *Cære*. M. Gray y place une espèce d'université fréquentée par la jeunesse romaine. Il paraît que jusqu'au *i^{er} siècle de la République* elle alla étudier l'étrusque dans cette ville. On s'y rendait encore du temps de Cicéron (492).

(482) HAMILTON GRAY, p. 135.

(483) *Ilac portenta Etrusci, pro haruspiciis disciplinaque perita, diligenter observata in libris discuntur.* (CENSORIUS, *De die natali*, xvii, édition Panconk.)

(484) SENECA, *Quæst. natur.*, II, 49, éd. Nisard.

(485) Cicéron dit de ces livres *moraux et politiques*: « *habent etrusci libri certa nomina: de viros, repulos, boni appellanti, quorum et mentes*

et res sunt perditæ, longaque a communi salute disjunctæ. » (*De arusp. resp.*, c. 25.)

(486) CENSORIUS, *ibid.*, xvii.

(487) *Ibid.*, xvi.

(488) *De oratore*, I, 19.

(489) CENSORIUS, *ibid.*, xvii.

(490) *Tit. Liv.*, lib. vi, c. 25 26, éd. Nisard.

(491) *Ibid.*, liv. v, c. 27.

(492) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 587.

Tite-Live nous rapporte un fait qui se rattache à cette éeide.

C'était en 445. Un grand combat avait eu lieu, sous le consul Fabius, entre les Romains et les Etrusques. Ceux-ci, mis en fuite, venaient de se retirer dans la forêt *Cimincia*. On songea à les poursuivre; mais la forêt était impénétrable et d'un aspect effrayant. Un frère du consul Fabius se proposa alors pour aller reconnaître les lieux, avec promesse d'en rapporter bientôt des nouvelles certaines. Laissons maintenant parler l'historien romain: « Elevé à Cære, chez des hôtes, le frère du consul y avait appris les lettres étrusques, et il savait la langue parfaitement. Des auteurs assurent qu'à cette époque on instruisait généralement les jeunes Romains dans les lettres étrusques, comme on les instruit aujourd'hui dans les lettres grecques; mais il est plus vraisemblable que c'était quelque chose de particulier à celui qui, par un déguisement si audacieux, alla se mêler aux ennemis. On dit qu'il n'était accompagné que d'un esclave, élevé avec lui, par conséquent sachant aussi l'étrusque. En partant, ils se contentèrent de prendre des notions générales sur la nature du pays où ils allaient entrer et de s'instruire des noms de ceux qui avaient l'autorité chez ces peuples, de peur que dans la conversation, leur hésitation sur des points importants ne les fût découvrir. Ils partirent déguisés en bergers, avec des armes de paysans, des faux et deux genêts. Mais ni la connaissance de la langue, ni la nature du vêtement et des armes ne les servit aussi bien que le peu d'apparence qu'il y avait qu'un étranger pût s'aventurer dans la forêt *Cimincia*. On dit qu'ils pénétrèrent jusque chez les Camertes Ombriens; que là, le Romain osa avouer qui il était; qu'il introduit dans le sénat, il parla au nom du consul d'un traité d'alliance, et reçut un accueil bienveillant... Les Etrusques ne s'aperçurent pas du piège qui leur était tendu, et leur territoire fut envahi par les Romains (493). »

Sans doute des écoles s'élevaient encore en divers lieux. Est-il nécessaire de dire qu'elles durent produire des hommes sérieux? Nous simons mieux appeler l'attention sur un autre point. Il faut remarquer le rôle que l'éloquence jouait chez les Etrusques, la considération dont ils attachaient leurs orateurs, les honneurs qu'ils rendaient à leurs cendres. « A Castel d'Asso, il y avait, » dit M. Gray, « des rochers consacrés à la sépul-

ture des personnages que l'Etrurie honorait et dont elle déplorait la perte; là se déposaient les restes des grands capitaines de la ligue, des grands prêtres, des patriotes distingués, des orateurs célèbres, des guerriers fameux, des rois sages ou qui s'étaient fait aimer (494); en un mot, là se transportaient les hommes auxquels la nation tout entière accordait les honneurs d'une sépulture pleine de reconnaissance et sur les dépouilles desquels elle versait des larmes (495). »

On comprend quelle émulation puissante devait susciter ces hommages rendus au développement de toutes les forces intellectuelles et morales de l'homme. Ainsi, chez les Etrusques, l'orateur ne se formait pas seulement dans les écoles publiques, il allait aussi puiser au milieu des grandes assemblées des inspirations fortes et fécondes; il pouvait, pendant ses travaux, songer aux pages qui, plus tard, seraient consacrées à sa mémoire, mais ses regards se portaient aussi sur les sépulcres d'honneur promis à ses cendres.

C'est peut-être une erreur, mais il nous semble qu'il dut sortir de là un immense développement littéraire. L'esprit humain cède toujours à la tentation des honneurs et de la gloire; pour les saisir, il fait des efforts qui jamais ne restent stériles. Qu'il nous soit permis de supposer que l'Etrurie eut aussi ses chefs-d'œuvre littéraires.

Nous le répétons, ce n'est qu'une supposition; les preuves affirmatives ou négatives manquent également. On sait que la littérature des Etrusques fut presque toute détruite à l'époque où ils tombèrent sous le joug des Romains. Cet acte de vandalisme fut-il inspiré par la jalousie? On l'a prétendu (496). Quoi qu'il en soit, des restes échappés à l'anéantissement Claude composa vingt livres sur les antiquités étrusques. Suétone (497) parle avec éloge de l'œuvre de cet ampeur qui fut, dit M. Gray, un mélange étrange de science, de stupidité, de sens et de folie (498). L'ouvrage de Claude a aussi disparu. Enfin, un jour vint où parmi les Romains, dans la haute société, on regarda l'étrusque comme une langue étrangère et presque barbare (499).

Quelle avait été la nature de cet idiome? A quelle famille appartenait-il? Sur ces points, nous essayerons de recueillir encore et d'exposer les divers systèmes des savants.

Occupons-nous d'abord de l'alphabet étrus-

(495) Tit. Liv., xi, 36.

(494) On se rappelle ce que les Egyptiens faisaient aussi pour leurs rois.

(495) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 400.

(496) Nous devons ajouter que cette accusation a été repoussée. Voy. *Notes sur Miteli*, t. II, 519-522.

(497) Servon., in *Claud.*, c. 42.

(498) M. Hamilton Gray, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 152.

(499) Voici un fait que nous rapporte Antioche. « A Rome, en notre présence, un avocat déjà vieux et très connu au barreau, mous d'un savoir

précipitamment et soudainement acquis, parlait devant le préfet de la ville. Pour dire d'un chevalier romain qu'il faisait malgre chère, mangéait du pain de son et buvait du vin foidé, il dit: « *Mic eques romanus apludam edit et flores bibit.* » Tous les assistants se regardèrent, le visage sérieux d'abord, et se demandèrent ce que c'était que ces mots; enfin ils éclatèrent de rire tous à la fois, comme s'ils avaient entendu je ne sais quel langage gaulois ou toscan, « quasi nescio quid tusec aut gallicæ dixisset. » (L.-S. *Nuits attiques*, lib. xi, c. 7, édit. Nisard.) — Antioche vivait vers l'an 150 après Jésus-Christ.

que, sans avoir toutefois la prétention de reproduire sur ce point le dernier mot de la science. La raison en est fort simple : ce dernier mot est encore à trouver. Et cependant que d'efforts déjà tentés pour déterminer le nombre, l'ordre et la valeur des caractères étrusques ! L'écriture dans laquelle ils entraient, si répandue dans le Latium avant la fondation de Rome (500), n'en resta pas moins pour nous comme un mystère.

Il paraît que la découverte de ces caractères ne remonte pas au delà du siècle de Léon X (501). Avec la civilisation des Lucumones tyrrhéniennes avait disparu la langue de la race antique qui les peuplait. Elle restait ensevelie dans le sol que les Etrusques avaient autrefois couvert de leurs superbes monuments. Gori (502) et Ameduzzi (503) nous parlent des recherches auxquelles on s'est livré pour la retrouver.

En 1444, la découverte des *tables eugubiennes* (504), un des fragments les plus considérables de l'ancienne langue italique, attira vivement l'attention des savants. Mais, pour déchiffrer ce monument, il fallait un alphabet. Ce fut seulement en 1539 que Theoso Ambrogio proposa le premier essai de reconstruction ; Gori, en 1737, publia un autre alphabet regardé comme plus correct ; c'est surtout un Français, Louis Bourguet, qu'est attribuée la découverte de l'alphabet des inscriptions qui se remarquent sur les monuments étrusques (505).

On ne reconnut d'abord que 16 caractères distinctifs, et on faisait observer que ce nombre correspond à celui que l'on avait reconnu dans l'alphabet primitif des Grecs. Plus tard, trois nouveaux caractères furent signalés par Lanzi. M. Bonnetty a publié dans les *Annales* (506), d'après Hamilton Gray, un alphabet qui comprend 21 lettres. Toutes, à l'exception du *u*, sont tracées de diverses manières, et on remarque deux caractères dont la valeur n'est pas encore déterminée.

M. Bonnetty, résumant quelques travaux du P. Secchi (507), rappelle que plusieurs alphabets différents ont été trouvés dans l'antique Italie, qu'on en peut déjà distinguer six : 1° l'alphabet de ceux qu'on a appelés *aborigènes*, ou le *latin* ; 2° l'alphabet *grec* archaïque ou *pelasgic* ; 3° l'alphabet *étrusque* ; 4° l'alphabet *ombrien* ; 5° l'alphabet *osque* ; 6° l'alphabet *euganien*. Peut-être, continue-t-il, faut-il même distinguer l'alphabet *euganien* du *vénitien*, et l'alphabet *messapique* de l'*osque* et du *grec* ; ainsi, le nombre de ces alpha-

bets se trouverait porté à huit. Enfin, M. Bonnetty ajoute qu'il est difficile de dire dans quelle catégorie il faut ranger celui qu'il publie (508). On s'accorde cependant à le regarder comme étant l'alphabet étrusque.

D'autres classifications ont été proposées. Ainsi, d'après Micali, le langage italique devrait être partagé en deux branches principales : l'*osque* et l'*étrusque*. « La vieille *lingua osque*, » dit-il, « avait cours parmi ces nombreuses peuplades qui occupaient plus de la moitié de la presqu'île, à commencer de la Sabine jusqu'à la mer de Sicile. Le dialecte des Sabins était si rapproché de l'*osque*, que des grammairiens ont observé que plusieurs mots avaient de part et d'autre la même signification (509). Cette conformité se rapporte parfaitement à l'histoire qui nous apprend que plusieurs colonies sabinnes s'étendant vers l'Italie inférieure. L'idiome des Marses et les dialectes des Herniques et des Sabins avaient beaucoup de mots identiques (510) ; et de même dans celui des Volques, comme la fait connaître la célèbre inscription trouvée à Velletri (511), on trouve beaucoup de termes osques et d'autres locutions particulières à l'*étrusque*, ainsi qu'on cela devait arriver dans un pays qui fut soumis aux Toscans. Les témoignages de l'histoire, réunis à l'autorité des monuments et à l'opinion des grammairiens, font regarder comme certain que les Campaniens, les Samnites, les Brutiens, les habitants de la Pouille et de la Lucanie faisaient usage de la langue osque. Varron (512) avait remarqué dans l'*étrusque* et dans le sabin des mots communs ; ces idiomes en effet étaient très-voisins. L'*étrusque* et l'*ombrien* offrent une conformité de rapports plus grande encore ; on pourrait même les assimiler et les confondre depuis que les rituels eugubiens ont démontré que ces dialectes avaient beaucoup de points de contact, et dérivait d'une langue principale et unique (513). »

On voit quelle était l'opinion de Micali. Lanzi, qui ne la partage pas, prétend que le samnite et l'*étrusque* ne doivent pas être regardés comme des langues distinctes. L'*ombrien*, l'*euganien*, le *volscue*, l'*osque* et la *samnite* sont pour lui autant de dialectes fort rapprochés de l'*étrusque* (514).

Niebuhr, d'un autre côté, ne voit aucun rapport entre l'*étrusque* et l'*osque*. « Ca dernier idiome, » dit-il, « n'est pas comme l'*étrusque*, un mystère impénétrable ; s'il nous restait, » ajouta-t-il, « un seul livre écrit dans

(500) Voy. PLINIE, liv. xvi, 14, ap. Micali, *l'Italie avant la domination des Romains*, t. II, p. 281.

(501) MICALI, *ibid.*, t. II, p. 277.

(502) *Difesa dell' alfabet. etr.*, p. 158.

(503) *Alphabet. etr.*, *Etr.*

(504) Ainsi nommée de la ville d'Eugubie où elles furent découvertes.

(505) LÉON VAISSE, *Encyclopédie moderne*, art. *Linguistique étrusque*, t. XIV, p. 701.

(506) Voy. *Annales*, cours de philologie et d'archéologie, t. XI, (3^e sér.)

(507) *Ibid.*, p. 401.

(508) M. BONNETTY, *ibid.*, p. 402.

(509) VARRON, *De Lingua latina*, vi, 5 ; LÉVIER (p. 45), a recueilli plusieurs mots communs aux Osques et aux Sabins.

(510) FESTUS, in *Hernicis* ; SERV., *Ad Aeneid.*, vii, 684.

(511) Voy. PAGLINI à SAINT BARTOLOMEO, *De Latini serm. orig.*, p. 8.

(512) *De Lingua latina*, v, 4.

(513) MICALI, *ibid.*, t. II, p. 287-89.

(514) Ap. LÉON VAISSE, *Encyclop. moderne*, art. *Linguistique étrusque*.

cette langue, il ne nous feudrait, pour la déchiffrer, d'autre secours qu'elle-même (515). »

Il serait facile d'exposer d'autres systèmes. Nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre combien d'incertitudes plénent sur les rapports ou sur les différences qui peuvent avoir existé entre les idiomes de l'antique Italie. Toutefois l'opinion du P. Secchi, telle que nous l'a présentée M. Bonnelly, paraît la plus probable. Nous croyons devoir y joindre quelques développements.

On a trouvé à Cære (516), dans la tombe d'un prince puissant (*a nughty prince*), et on voit maintenant à Rome, dans le *Musée étrusque-grégorien*, une espèce d'encrier, que l'on peut, dit Hamilton Gray, considérer comme l'A B C d'un maître d'école (517). Sur cet encrier sont gravés quatre alphabets (518). À la suite de chacun d'eux, les lettres sont réunies en syllabes : ainsi, *ba, be, bi, etc., ma, me, mi, etc.* On y trouve 3 consonnes et 4 voyelles (519). Un de ces alphabets se compose de lettres étrusques disposées d'abord alphabétiquement, puis rangées en syllabes. Les lettres et syllabes présentent la forme grecque archaïque ou la plus ancienne (520). Cette forme est aussi celle des inscriptions étrusques; les lettres qui se remarquent sur les vases corinthiens paraissent, au contraire, plus récentes. L'alphabet dont nous parlons a été déchiffré par le Dr Leipsius. Hamilton Gray prétend qu'on doit le regarder comme la clef de tout ce que nous connaissons de la langue étrusque et comme la base de toutes les connaissances qui pourront être acquises plus tard (521).

Quoi qu'il en soit de cette manière de voir, on sait que les caractères étrusques se traçaient comme ceux des peuples sémitiques, de droite à gauche, et c'est ce qui a paru à quelques savants prouver que l'Etrurie avait reçu l'écriture directement de l'Orient. Un autre fait leur en semblait une seconde preuve : c'est celui de la suppression des voyelles brèves dans l'orthographe, et de l'absence complète de la lettre *o* dans l'alphabet, double caractère du système d'écriture arménien. Les Etrusques paraissent, en effet, avoir négligé les voyelles dans un grand nombre de cas. Quand ils les écrivaient ils les divisaient, comme faisaient les Grecs éoliens, pour éviter les diphthongues. Et comme les diphthongues paraissent rarement dans leur écriture, les aspirations y étaient fréquentes; de là beaucoup de rudesse dans la prononciation. Ils ne redoublaient pas non plus les consonnes et supprimaient

souvent les finales des mots. En rétablissant les parties d'un mot étrusque qui étaient sous-entendues ainsi, on retrouve le plus souvent, dit Lanzi, un terme connu des Latins. C'est ainsi que sous la forme *preants* il nous montre le latin *praesentes*.

« Les terminaisons latines *us, os, ia*, ont en étrusque pour correspondants *ou, a, e*. Ces deux dernières finales sont les plus fréquentes; la désinence *e* est même aussi familière aux Etrusques et aux Ombriens qu'aux Français. *Peleus* y devient *Pele*; *Tydeus*, *Tute*. C'est ce qui e fait conclure à quelques auteurs que ces peuples de l'Italie étaient d'origine transalpine. Lenzi a observé en étrusque des caractéristiques de cas, qu'il rapproche lentôt du grec et tantôt du latin. Il croit y voir aussi des traces de l'article. Les noms n'y ont pas toujours le même genre qu'en latin. Le savant Italien ne peut décider si le nombre duel y existe ou non. Des pronoms, des verbes et des autres parties du discours, il ne décide rien, faute de spécimens suffisants.

« Tout ce qui nous reste, en effet, de la littérature des Etrusques, se borne à des inscriptions lapidaires et à quelques médailles sur lesquelles on ne peut guère voir que des noms propres, à quelques fragments sans importance, rapportés par Verron, et enfin à une inscription de 45 vers, découverte récente qui a occupé le savant Vermiglioli (522). »

À l'époque où Niebuhr composait son histoire romaine, on n'avait encore, à son dire, réellement expliqué que deux mots étrusques; ce sont : *Avil ril*, *vixit annos* (523). Encore Lanzi refusait-il d'admettre que *ril* signifie année (524). Plus récemment, la *Revue d'Edimbourg* a reproduit l'opinion de Niebuhr. Elle soutient aussi que les deux mots indiqués sont, avec les noms propres, les seuls dont la signification ait été déterminée (525).

Ces noms propres se lisent sur les monuments étrusques et surtout dans la grotte dite des inscriptions; comme cette grotte nous semble présenter de l'intérêt, nous allons y introduire nos lecteurs.

Cette grotte fut découverte en 1829. Elle doit son nom au grand nombre d'inscriptions en langue étrusque, qui se voient sur ses murs. Là était cette nécropole de Tarquinies dont nous avons déjà parlé. Les inscriptions qu'on y trouve offrent un double intérêt : elles servent d'abord à nous donner une idée des caractères étrusques, puis, comme le fait remarquer Hamilton Gray,

(515) *Histoire romaine*, t. I, p. 96.

(516) HAMILTON GRAY, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 26.

(517) *Ibid.* — La présence de cette espèce d'encrier — *a sort of innsand* — dans la tombe d'un prince puissant, suggère à Hamilton Gray des remarques curieuses, et qu'il faut lire dans son livre.

(518) *Ibid.*, p. 28. On regrette qu'Hamilton Gray n'indique pas si ces alphabets paraissent appartenir à quatre idiomes différents.

(519) *Ibid.*, p. 317.

(520) *Ibid.*, p. 26. — On ne doit pas oublier, dit Hamilton Gray, que ces lettres furent tirées de la Phénicie, et qu'il y avait identité complète entre le phénicien et l'hébreu le plus ancien, p. 24.

(521) *Ibid.*, p. 24 et 26.

(522) Léon Vasse, *ibid.*, p. 701-702.

(523) Niebuhr, *Histoire romaine*, t. I, p. 157, note 512.

(524) Saggio, t. II, p. 322.

(525) *The Edinburgh Review*, n. 147, p. 125.

elles nous fournissent quelques détails sur l'histoire de Tarquiniées.

« La première inscription, » dit Hamilton Gray, « se compose d'une longue ligne semi-circulaire de lettres dont voici la traduction qui propose notre touriste :

La prêtresse Casanna Matuesa donne ces jeux en l'honneur du Lar décédé, la gloire de son âge, le protecteur de nos temples et de notre commerce.

« Vient ensuite la procession funèbre. Au premier rang se présente *Matuesius*, le Lar nouvellement élu, frère peut-être de la prêtresse, puis les familles des *Lucumons*, alliées par le sang, ou que leurs fonctions obligeaient à contribuer, pour une certaine part, aux dépenses de cette pompe funèbre. On n'a pu, à cause du peu d'espace, représenter qu'un individu de chaque famille, et on y voit figurer les familles *Lenae* et *Pompée*, deux maisons des plus nobles de Tarquiniées. Elles sont suivies par le prince *Aruns Athrinacna* représentant la branche cadette de la maison régnante. Viennent ensuite les *Laris Phanuris*, ou pleureurs sacrés, gagés par le roi, et les *Velthurs*, ou présidents des divers jeux et des sacrifices. Ces jeux sont la course, la lutte et le pugilat; on sacrifie un poisson bleu aux mânes du défunt.

« En entrant dans la chambre des inscriptions, nous remarquâmes, au-dessus de la porte, deux tiges qu'on dirait prêts à se précipiter sur l'audacieux profanateur de ce lieu de repos. De chaque côté est un faune, une coupe à la main, couché sur une frise bigarrée qui fait le tour de la chambre. Aux pieds de chacun d'eux on voit une oie.

« Le sacrifice est représenté sur la côté droit de la porte. Un jeune homme, nu et imberbe, ayant dans la main droite un instrument non descriptif, se penche sur une espèce de gril et se prépare à cuire un poisson bleuâtre qu'il tient de la main gauche. En face est un homme âgé, nu et portant barbe. Il semble lui donner des ordres; il tient une longue baguette, insigne peut-être de sa dignité sacerdotale. Sur sa tête est gravé le mot *Velthur*. Aux murs sont suspendus deux filets ou chapelats, ornement que les anciens aimaient pour leurs tombeaux.

L'inscription peut se rendre ainsi, en parageant les mots :

Civesano, Matresi, Calenece

Eura, Suele, Svas, Phiestchi, Chvacho.

« *Casana Matuesa*, deux noms patriciens et nobles de Tarquiniées. Elle était prêtresse, car nulle autre femme n'aurait pu donner des jeux. Cette femme *calenece*, « comecurrit, » donna les jeux. L'inscription est placée sur un héraut ayant un long sceptre, mais la terminaison des noms montre qu'il était envoyé par une femme. Stackelberg lit le nom *Civesana*, c'est-à-dire *citoyenne Ana*; la prêtresse *Ana*, *citoyenne*. Cicéron, et beaucoup d'inscriptions nous apprennent que les noms *Ana*, *Matuesa* et *Casana* étaient portés par de nobles familles de Tarquiniées.

Nous savons par Varron que *cires* est la traduction du mot étrusque *citizen*.

« *Eura*, probablement, *gloire*, de l'hébreu, élément qui abondait dans la langue étrusque.

« *Suele*, *dge*, *siècle*. — *Phiestchi*, on, comme lit Hamilton Gell, *Phisthu*, probablement *Phisthu*, ancien nom de *Portum*, ou port de mer.

« *Chuachu*, la *yoie*, *χίονας*, des Grecs, offrandes au défunt. Sir W. Gell lit *Fana*, « lieu sacré » ou « temple. » D'où la gloire de son siècle et des ports de mer et des temples; c'est-à-dire protecteur de la religion et du commerce.

« Sur le côté gauche de la porte sont deux personnages nus, l'un avec et l'autre sans barbe. Debout près d'une table, ils jouent aux dés. L'un de ces personnages, appuyé sur la table, observe avec anxiété le jet des dés, tandis que l'autre, placé en face, est prêt à avancer le point qu'il a gagné. La table étant creuse, on n'aperçoit ni les dés, ni les points.

« Sur le côté droit du mur de la chambre est une fausse porte. On y a représenté un lit de repos avec coussins brodés de diverses couleurs. Un personnage, ayant de la barbe, un vêtement depuis la ceinture, et, dans ses mains, cinq branches d'olivier qu'il presse contre sa poitrine, paraît se hâter d'obéir aux ordres d'un autre personnage. La tête de celui-ci est armée de deux filets; il porte un long manteau, avec cette inscription imparfaite : *Ys... Anies*, c'est-à-dire probablement, *Velthur Annias*. Le nom *Velthur* est si commun et toujours donné à des personnages en dignité, qu'il semble indiquer un rang, une fonction; il peut signifier *président* ou *gouverneur*. Sur l'autre côté de la porte on remarque une figure avec cette indication : *Punpu*, le *Pompeius* ou *Pomponius* romain, notre *Pompée*. Le personnage porte un vêtement bleu, des brodequins rouges; ses mains sont pleines de vases. Il est précédé par un autre ayant un habit rouge avec des raies noires; sur ses épaules est un vase, et dans sa main une tasse. Il est inscrit : *Tettis* ou *Tititius*. Un troisième personnage portant un collier, paraît le presser. On remarque sur lui cette inscription : *Arathinecna*, c'est-à-dire, suivant quelques-uns, *Aruntinianus*, suivant d'autres, *Arthuinacena*. Gell lit : *Ar Arithreikeis* ou *Aruns Arithreike*, le jeune prince, ou le représentant des princes cadets. — Le nom suivant est écrit *Aviterce Jenira*, ou *Lenaeus*, surnom emprunté à l'Etrurie par la famille politique (gens) *Popilia* de Rome. Vermiglioli nous apprend que les maisons de *Lacina* et de *Punpu* possédaient quelques-uns des tombeaux les plus illustres de Tarquiniées. Le nom suivant, *Larth Matues*, ou *Larth Matues*; c'est, sans doute, le nom du nouveau souverain ou du personnage appelé à le représenter dans cette cérémonie. Il est nu; il a des brodequins, et, dans une main, une tasse pour un sacrifice, dans l'autre, deux filets, un collier, une guir-

lande autour du bras droit et une autre sur la tête. Son état de nudité peut être regardé comme la marque de la plus profonde douleur.

« La partie supérieure de cette pièce est partagée par une fuisse porte. Sur un des côtés se trouve un groupe composé d'une femme nue et dansant. Elle porte un collier en or et orné de pierreries, un bandeau d'azur autour de la tête, une chevelure blonde et courte, des brodequins rouges. L'inscription *Laris Phanuris* se rapporte probablement au joueur de flûte qui est à ses côtés, avec filets rouges, brodequins et moustache. Quelques savants pensent que *Phanuris* indique un lieu sacré ou un temple. De là, une tombe, où se célébraient des jeux annuels et où l'on faisait des prières, peut être appelée *fanum* ou *fanu*, et *Laris Phanuris* peut signifier « pleureur dans le fanum du lar, ou souverain. » Vient ensuite une autre danseuse, nue, avec un superbe collier, des brodequins rouges, et cette inscription: *Aronthia Jenciai*, nom de la famille *Lanius*, que, d'après cette répétition, on peut regarder comme la famille du lar qui possédait ce sépulcre. *Aronthia Lani*, quelque danseuse fameuse appartenant à la famille *Lanius*. Son petit chien porte l'inscription *Ephia*, peut-être est-il toujours ami.

De l'autre côté de la porte sont quatre jeunes gens, nus, sans barbe, montés sur des coursiers, marchant l'un après l'autre, comme s'ils se rendaient à l'Hippodrome, et précédés par un héraut qui porte l'inscription *Valthar*, directeur de la course. Le premier de ces cavaliers seulement est nommé *Laris Larthia*, garde du lar ou *larthion*. Les chevaux sont rouges, et deux d'entre eux ont la queue et la crinière bleues. On doit se rappeler que l'oracle de Delphes commandait quelquefois, pour apaiser une divinité offensée, une procession d'hommes nus montés sur des chevaux : ainsi en fût-il à Pyrgos pour expier le meurtre des Phocéens. Au-dessus de la porte sont représentés divers animaux, lions, cerfs et léopards.

« Sur l'autre côté du mur, et sur un des côtés de la porte se voit la continuation de la procession équestre ; sur l'autre côté, sont deux athlètes dans une attitude très-animée.

(526) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 176-86.

(527) Ces deux éites sont : *Musarna*, que Ptolémée indique en faisant mention des *Musarni*, et qui maintenant porte le nom de la *Cité*, et *Curianum*, appelé maintenant par un léger changement *Corigliano*. Les classiques anciens n'en disent rien ; dans le moyen âge, *Musarna* est citée par Langilotta vers la moitié du XII^e siècle. Toutes deux dépourvues de leur importance première, ont dû à leur obscurité d'être respectées par la conquête romaine, par le moyen âge et par les siècles modernes ; aussi, offrent-elles d'amples études à l'antiquaire. Le plan primitif s'y retrouve intact ; les substitutions des bâtiments modernes ont les caractères de fabriques étrusques ; les murs, les tours, les rues, se retrouvent sans peine.

On y a trouvé des grottes sépulcrales renfermant

L'un porte le nom *Nacritele* ou *Nicoteles* ; l'autre, le nom *Eiecece*. Quelques savants Italiens ont lu dans ce mot : *τ'εραξ*, forme étrusque de l'expression « *grace* ; » ce qui pourrait signifier *Fils d'une esclave grecque*. Ils sont suivis par un combat de boxeurs, qui a lieu au son de la double flûte.

Le joueur porte un habit bleu avec une bordure rouge et avec cette inscription *Anthasi* ou *Anthasius*. L'un des boxeurs est indiqué par ce fragment de nom *Phican* ; l'autre, par ce nom *Vecenes Mei* ou *Meius*. *Vicinus* et *Meus* étaient deux noms de famille, et ce boxeur était probablement *Vecenes* par son père, et *Mei* par sa mère. Le combat, au son de la flûte, prouve ce que l'on voit dans beaucoup d'écrivains anciens, que les jeux gymnastiques des Etrusques étaient souvent dirigés par la musique.

« Cette chambre, tant par la beauté des dessins que par le nombre des inscriptions, est une des chambres sépulcrales les plus importantes de Tarquinies. Les figures sont exagérées, mais l'exécution en est parfaite.

« La porte extérieure de cette tombe était formée de grandes masses de pierre, très-richement sculptées. On en voit encore quelques beaux fragments sur le sol. Au sommet étaient représentés deux hippocampes ; dans les rarrés, alternaient des lions et des léopards (526). »

Ici se termine, dans Hamilton Gray, la description de la célèbre grotte des inscriptions. Les interprétations diverses que nous avons rapportées, montrent quelle incertitude plane encore sur la manière de lire cette langue étrusque. D'autres inscriptions, des plus précieuses et fort nombreuses, ont été trouvées dans deux cités étrusques récemment découvertes près de Viterbe (527). Espérons que les travaux du savant antiquaire Orioli les rendront profitables à la science.

Elles pourront peut-être repandre quelque lumière sur un problème agité depuis longtemps et qui n'en reste pas moins à résoudre : on se demande toujours à quel idiome se rattachait la langue étrusque. Nos opinions n'ont certes pas fait défaut, et sur ce point, les modernes ne sont pas moins partagés que ne l'étaient les anciens. On pour-

jusqu'à 40 sarcophages couverts de figures plus grandes que nature et peintes en rouge, avec les yeux bleus. De précieuses inscriptions étrusques se lisent sur la poitrine et les jambes des figures, dans les cercueils, sur des couvercles. Celles qu'on a lues désignent la famille *Alfina*. Deux, particulièrement, sont longues, bien conservées et très-importantes. Il y a des bas-reliefs, des plats à la façon égyptienne, des dessins peu communs, des médaillons ciselés, des miroirs, etc.

M. Buzzeletti, qui, sur les indications du professeur et savant antiquaire F. Orioli, a fait ces découvertes, ne néglige rien pour les rendre plus profitables à la science, et déjà il possède une collection qui, sans doute, ira prendre une place honorable dans le Musée déjà si riche des Etrusques, du Vatican.

rait même dire que les premiers se bornent le plus souvent à faire prévaloir ou à combattre les systèmes opposés de l'antiquité. Ainsi, une école, représentée surtout par Micali, voit dans la langue étrusque l'empreinte d'un génie et d'une nature qui la séparent profondément de la langue grecque (528). C'était la manière de voir de Denys d'Halicarnasse; c'est aussi celle de Niebuhr et d'Olfr Muller. — D'autres, au contraire, continuant Hérodote, trouvent entre ces deux langues des rapports intimes et nombreux. A ce système, soutenu par Lanzi, se sont rattachés Heyne, Eckhel Barthélemy, Fabbroni, Morelli, Marini, S. Q. Visconti (529). Il a encore trouvé dans M. Leipsius, un de ses interprètes les plus récents, un défenseur plein d'érudition. D'après ce savant : « Plus on remonte haut dans l'histoire de la langue étrusque, plus on voit que les radicaux et les formes helléniques redeviennent prédominants.... De même, plus on s'éloigne des villes où le caractère pélasgique s'était transmis plus intact, et avait été moins altéré par l'influence ombrienne, plus la langue s'éloigne de la forme hellénique et prend un aspect barbare (530). » Leipsius suppose que le pélasge tyrrhénien avait, en certains lieux, emprunté à la langue des Ombriens un élément étranger qui l'avait profondément modifié.

Il est combattu sur ce point par un autre savant de l'Allemagne, M. Abeken. Celui-ci prétend que le peuple étrusque « doit son existence nationale à deux éléments principaux, l'un antérieur et d'abord prédominant, les Pélasges Tyrrhènes; l'autre postérieur, et qui finit par dominer à son tour les peuplades Rhétiques descendues des Alpes, c'est-à-dire les Rasènes. Plus on remonte en effet le cours de l'histoire, plus les Etrusques apparaissent également liés aux Grecs par leur langue, leur religion, la style de leurs monuments figurés. Plus on descend, au contraire, et plus se prononce un caractère qui contraste avec celui des autres Pélasges de l'Italie, et que Leipsius, faisant abstraction des Rasènes, rapporte à tort au fond ombrien, qui aurait, pour ainsi dire, reposé avec le temps sous la couche pélasgique et grecque. M. Abeken, d'un autre côté, cherche à identifier les Sicélas avec les Tyrrhènes, les montrant partout unis à ceux-ci, et les regardant, les uns et les autres, comme Pélasges. Il voit dans les Ombriens les habitants primitifs d'une grande partie de l'Italie septentrionale et centrale, de bonne heure entamés sur plusieurs points par les Pélasges; mais avec O. Muller, avec Schle-

gel, avec Kleuze (531), avec Grotefend, il finit par absorber l'idiome des Osques et celui des Sabins eux-mêmes, et, qui plus est, celui des Ombriens, dans la vieux grec; tous ces idiomes, et aussi bien le latin, n'auraient été que les dialectes divers d'une seule et même langue, à des degrés de culture plus ou moins avancés (532). »

Quelle était cette langue, perdue pour tous? Ne sommes-nous pas condamnés à répondre comme Horace : « C'est sur quoi les savants disputent, et le procès n'est pas encore jugé (533)? » Le sera-t-il même un jour? et faudra-t-il admettre, comme élément de solution, ce que nous lisons dans H. Gray (534) sur les rapports existant entre les lettres les plus anciennes des alphabets grecs, phéniciens et hébreux? Nous allons donner quelques preuves à l'appui de cette assertion.

En attendant sur ce point le dernier mot de la science, nous devons rappeler que Balbi finit de l'étrusque une branche des langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines, qui appartenait par conséquent à la famille indo-européenne.

Il existe quelques preuves de l'affinité de la langue des Etrusques avec les langues sémitiques, celle des Hébreux d'abord, et par eux, celles des Phéniciens et des anciens Grecs. Nous allons donner le résultat des recherches de plusieurs savants qui, dans le siècle dernier, se sont le plus occupés de cette question. Le premier est le célèbre Maffei. Dans son *Histoire diplomatique* (535), il a inséré une dissertation qui a été fort bien analysée dans la *Bibliothèque italique de Genève* (536). C'est un extrait de cette analyse que nous publions ici.

« Maffei a découvert un caractère distinctif des Etrusques, qu'il n'a pu rapporter, et avec un grand degré de probabilité, qu'aux peuples de Canaan. Ce caractère particulier est l'extrême penchant des Etrusques pour les augures, et pour la divination, dont il ne paraît pas qu'aucun peuple ait été plus infatué que les Cananéens. L'écriture sainte est si expresse là-dessus, que les preuves ne sauraient être plus fortes. Les Etrusques donc, selon notre auteur, étaient issus de Canaan, d'où ils avaient apporté en Italie l'usage des augures, qu'ils n'avaient, par conséquent, point appris de Tagès, ainsi que le dit Ovide (537).

« Il y avait cependant divers peuples dans le pays de Canaan, si l'on y comprend tous les endroits qui échurent par sort aux Israélites; en sorte qu'il serait comme impossible de déterminer duquel d'entre eux les Toscans tiennent leur origine. Il a fallu

(528) Ap. Guignaut, *Notes sur les religions*, par CREUZER, t. II, 1^{re} part., p. 1171.

(529) Ap. CREUZER, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1^{re} part., p. 597.

(530) Ap. Guignaut, *ubi sup.*, p. 1170.

(531) Dans sa *Historisch philologische Adhanderungen*, publiées par Lachmann, p. 72, etc.

(532) Ap. Guignaut, *ubi sup.*, p. 1181.

(533) *Grammatici certant, et adhuc sub iudice lis est.* (HORAT., *Art. poet.*, vers. 78.)

(534) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 24.

(535) *Historia diplomatica, che serve d'introduzione all' arte critica in tal materia*, liv. 4^e, 1727.

(536) T. III, p. 14.

(537) *Metam.*, lib. xv, 538.

donc chercher de nouvelles preuves : Maffei en a trouvé dans les noms des rivières et des villes, et dans la conformité de langage.

« Le nom d'Arno, qui porte la principal fleuve de Toscane, a trop de ressemblance avec celui du torrent d'Arnon, peu éloigné du lieu où Abraham et Lot abordèrent en venant de Carran, pour qu'on puisse le méconnaître. Maffei a dans son cabinet une pierre sépulcrale, trouvée à Chiassi, sur laquelle on voit le nom d'Arneal; et il y en a une semblable chez le sénateur Buonarroti, où on lit le nom d'Arnea. Personne n'ignore qu'on trouve le nom d'Ornan, ou d'Arnum, au chapitre xxi du 1^{er} livre des Chroniques.

« Les noms des deux villes qu'il y avait sur le torrent d'Arnon, fournissent quelque chose de plus précis sur l'origine des Toscans. La première de ces villes était Aroer (538), et la seconde s'appelait Etrōth (539). Ce dernier paraît à notre auteur le même nom que celui d'Etrusque : le Vau servait d'u et d'o ; car le mot de *thor*, qui en phénicien signifie *bauf*, fut changé en celui de *thur*, en Italie, puisque c'est *Thurii* et non *Thorii*, qui était la une d'une ville du golfe de Tarente, dont les médailles ont encore la figure d'un *bauf*. Le t a pu facilement être changé en s, comme cela paraît par les différents dialectes; les uns disant *Atur*, les autres *Assur*. Les Syriens font souvent ce changement : ainsi Etrōth fut changé sans violence en Etrū. Denys d'Halicarnasse assure, que le nom d'Etrusque vient du nom du pays qu'ils habitaient auparavant, et non pas du nom de quelque héros ou de quelque prince. Aroer était aussi la nom du pays, où il y avait plusieurs villes (540).

« Les Etrusques seraient donc, selon Maffei, les *Emis*, peuple puissant, qui avaient des grâces parmi eux, et qui furent chassés de leur pays par les Moabites, comme on le voit par l'Écriture. Le nom de *Raseni*, que les Toscans se donnaient eux-mêmes, était pris de celui d'un de leurs chefs appelé *Naema*. Peut-être conduisit-il les premiers qui s'établirent en Italie. Ce nom, au reste, marque assez de quel endroit ils venaient : car on trouve dans *Esdras* (541) les noms de *Resin* ou *Rasin*, et *Asena*. Asena était encore le nom d'un lieu dans ce pays-là; et *Rasin* fut aussi le nom d'un roi de Syrie, dont il est parlé dans les Livres sacrés, et qui assiégea Achaz dans Jérusalem.

« Les Moabites avaient d'abord occupé les deux côtés du torrent d'Arnon; mais les Ammonites et les Amorréens les en chassèrent du côté du Septentrion; et les derniers furent ensuite, à leur tour, chassés de ce pays par les Israélites : les tribus de Ruben

et de Gad en furent mises en possession. La capitale était nommée Ar, et aussi *Rabba*.

« Cette syllable *ar* était ordinaire dans la langue des Etrusques, comme dans celle de Canaan. Cela paraît par les mots *Arum*, *Aroco*, *Antar*, *Camars*, *Aesar*, *Lars*, *Arsia*, *Artena*, ville des Volsques (542), *Arimmo*, ancien roi d'Etrurie (543). *Ar* signifia en hébreu une montagne; et deux pierres trouvées vers le haut des collines de la Val-Pulicella près de Vérone, marquant le nom d'*Arum*, les, peuple étrusque, qui habitait autrefois ces contrées; *Arum* vient, sans doute, d'*Arum*, nom de quelque homme, comme dans l'hébreu *Arum* (544). Il ne faut pas se faire une difficulté, de ce qu'*Ar* une montagne, *Arum* un lieu élevé, et *Ar* ville, s'écrivent en hébreu avec différentes aspirations, parce que ces noms ont été en usage avant qu'on les eût écrits. Il paraît même par le centique du poète caanéen, cité au livre des Nombres (545), que le nom de *Ar* avait été donné à cette ville à cause de son assiette élevée.

« *Esar* signifiait Dieu, en étrusque, au rapport de Suetone (546); *Sar* signifiait Seigneur chez les Hébreux. La lettre qui les Etrusques faisaient précéder, était apparemment un des articles affixes, comme on les appelle en terme de grammaire hébraïque.

« On adrait à Gaza, l'une des principales villes des Philistins, une idole, appelée *Marna*. Ce mot signifie en langue syriaque, Seigneur des hommes, selon la remarque de Bochart. Le roi Servius Tullius, Toscan de naissance, était auparavant appelé *Mastarna*, comme on le peut voir dans une harangue de l'empereur Claude au sénat (547). On trouve le nom d'*Qana* sur des urnes sépulcrales de femmes entre les antiques de Toscane. Le nom de la femme d'Esau était *Oolibama*; et *Oane* est celui d'un homme sorti de l'Océan, ou de la mer Rouge, selon Eusèbe.

« Mais la nom d'*Adarnam*, ou *Adharnam*, ville toscane, que Tite-Live nous a conservé (548), pourrait seul suffire à montrer de quel pays viennent les habitants. *Addar* ou *Adar*, et *Naam*, ou *Noama* étaient deux villes de Canaan, qui échurent en partage à la tribu de Juda (549). Ajoutez que le mot *adar* ou *adra*, comme dans *Adarnam*, se trouve souvent joint à d'autres pour composer un nom. *Adramelech-chasaraddar*, *Hadrarnauth*, que les Grecs prononcent tantôt *Adramoth*, tantôt *Adramita*; ainsi *Adrameto*, ville d'Afrique, *Adramo* nom de fleuve, de ville et de divinité en Sicile, ne peut venir que de la même origine, du même que celui d'*Adria*. Bochart (550) paraît dire, que ce nom signifie en phénicien *astral* ou *méridional*. Cela convient au golfe de Venise, dominé par le vent du midi; ce qui a fait

(538) Voy. Deut., II, 36. — Gen., XIV, 5. — Num., XXII, 34.

(539) Num., XXXII, 35.

(540) Isa., XLVI, 2.

(541) I Esdras II, 48, 50.

(542) Tit. Liv., lib. XIV, II, 5.

(543) PARSAN, Ethac., lib. V, 12, n. 3.

(544) I Chron., IV, 8.

(545) Num. XXI, 15, 28. — Deut. II, 9, 18.

(546) Augustin.

(547) GRETER, p. 502.

(548) Lib. X.

(549) Joaze XV, 3 et 41.

(550) Chinnou, lib. I, c. 14.

dire à Horace (551), quo ce vent était l'arbitre de cette mer.

« Si tout ce qu'on vient de dire après Maffei, semble prouver que les Etrusques sortirent du pays des Moabites, qui confinait à l'Arabie; et que même la partie d'au delà de l'Arnon fut comprise dans l'Arabie Pétrée : il faudra chercher les racines de la langue étrusque, selon notre auteur, dans l'ancien arabe, qui comme le phénicien, le syriaque, et d'autres langues, ne différait de l'hébreu ou cananéen, que comme des dialectes d'une même langue. Il y avait donc en Arabie une ville nommée *Ador* ou *Adra*, à 15 milles de *Bostra*, et *Naam*, ou *Naama*, d'où un des amis de Job était originaire (552). *Menerea* ou *Menrea* est un mot étrusque, que Maffei a vu sur des *patères*, où Pallas est représentée. Or, *manor* ou *menor* désigne, dans l'écriture (553), l'ensemble d'un tissand; ainsi ce mot, joint à la signification de la racine, qu'on peut lire *manur*, ou *miner*, tisser de la toile; ou joint au mot arabe *navar*, qui signifie orner la toile de différentes couleurs, prouve l'origine orientale de ce mot, et montre que les Romains en donnant le nom de Minerve à *Pallas*, avaient imité les Toscans, et non pas les Grecs, qui appelaient cette déesse ou *Pallas* ou *Athène*. *Cipra*, ou *Cupra*, était le nom étrusque de Junon (554), d'où venaient apparemment les deux *Cupres* dans le Piémont, et le nom d'un quartier de Rome du temps de Tarquin (555). Quelques noms semblables étaient fort en usage chez les Juifs, les Madaïtes et les Moabites (556).

« Il serait inutile de dire, que suivant le sentiment de la plupart des anciens auteurs grecs et romains, les *Thyrreniens* étaient originaires de la *Lydie*. Ce sentiment n'était assurément point fondé. On ne le débaîtait que sur une tradition incertaine. Cependant Maffei concilie cette tradition avec tout ce qu'il a établi jusqu'ici, en disant que, comme tout le pays de Canaan a porté le nom de *Phénicie*, rien n'empêche de croire que les habitants de la contrée des environs de l'Arnon, séjournèrent quelque temps vers la mer dans la Phénicie, après qu'ils eurent été chassés de chez eux; qu'ensuite ils passèrent en Lydie, d'où enfin ils se rendirent en Italie.

« On pourrait se contenter de tout ce que Maffei a dit jusqu'ici, pour découvrir l'origine des Etrusques; mais il a cru devoir ajouter quelques observations. Il trouve deux nouvelles espèces de conformités : les unes viennent des peuples de Canaan déjà corrompus par l'idolâtrie; les autres paraissent venir des Juifs, ou plutôt des Patriarches

dirigés par les soins de Jéhovah, leur créateur.

« De la première sorte sont, l'usage de bâtir des temples sur les monts et les collines; celui des idoles, que Tarquin porta de Toscane à Rome; la coutume de se purger par le feu, qui dura longtemps sur le mont Soracte, et chez les Falisques (557); enfin celle de représenter les dieux avec des ailes.

« La seconde sorte de conformité était le soin des Etrusques de faire tout dépendre de la religion; de rapporter à Dieu tout ce qui arrivait (558); le grand nombre de leurs sacrifices, et leur extrême dévotion (559); la croyance que les dieux étaient partout, et qu'ils présidaient même à la moindre chose; tout ce la paraît à notre auteur marquer une idée confuse de l'immensité de Dieu.

« La coutume de cacher le nom secret des villes (ou des divinités tutélaires); celle de danser, de chanter et de sonner des instruments dans les processions (560); celle de payer la dime à la Divinité (561); et celle d'enterrer les morts, venaient, selon Maffei, du peuple hébreu. »

La seconde preuve est tirée de l'analyse des *Antiquités de la ville d'Horta*, de l'abbé Fontanini (562); voici ce que dit ce savant de l'origine asiatique des Etrusques :

« L'auteur parle de l'origine des Etrusques mêmes; il croit qu'avant les Pélagiens, une colonie venue d'Asie, soit de Lydie, soit de Syrie, soit de Phénicie, avait occupé l'Etrurie. Il appuie ce sentiment, qui est appuyé, sur la conformité des Etrusques et de ces peuples d'Asie : 1° sur la manière de compter les années, dès le temps que leurs villes avaient été bâties; continue que les Syriens avaient certainement, et que les Etrusques ont conservé longtemps, comme il paraît par quelques inscriptions d'Internano, et par l'usage des Romains mêmes; 2° sur les ornements royaux, qui étaient tout à fait dans le goût de ceux de Lydie et de Perse, au rapport de Denys d'Halicarnasse; 3° sur leur religion et leurs dieux; la plupart des vases étrusques représentent *Hercule*, qui était le chef de la première famille des rois de Lydie. L'empreinte ordinaire de leur monnaie était des *massues* et des *cestes*, qui désignent le dieu; sur d'autres pièces, on voit une *biche couchée*, avec un *croissant*, symbole de la lune, ou de l'Astarté des Phéniciens; 4° enfin, ils imitaient ces peuples d'Asie dans leur écriture, dont les caractères vont de droite à gauche, quoiqu'il soit vrai que la plupart de ces caractères étrusques ressemblent tout à fait aux caractères latins, comme il paraît par quelques monnaies dont l'auteur donne le

(551) Lib. I, od. 3.

(552) Job II, 11.

(553) I Reg., xvi, 7.

(554) Strab., lib. I.

(555) Tit. Liv., lib. I.

(556) Exod., I, 15; II, 21, et Num., xii, 40.

(557) Virg., lib. XI, 194; Silv. Ital., lib. V; Plin., lib. VII, c. 11; Servius, *Æn*, XI.

(558) Senec., *Quest. nat.*, I, II, c. 32.

(559) C. c., de *Div.*, lib. I.

(560) Apian., in *Præf.*

(561) Cic., *De nat. Deor.*, lib. III; Macrobi., lib. III, c. 12.

(562) Joli Fontanini Foroz., *De antiquitatibus Horta, colonia Etruscorum*, in-4°, Rome, 1723. — *Bibl. Ital.*, I, VII, p. 37.

dessin, et surtout par une inscription gravée sur la cuisse d'une petite statue de bronze, dont la plupart des lettres sont romaines, mais dont le sens paraît indéchiffrable à l'auteur. »

Nous empruntons le 3^e preuve de l'analyse du savant ouvrage de Mariani, intitulé : *De l'Etruria métropole* (563) :

« Cependant Anniius a mérité les louanges de notre auteur, en ce qu'il a cherché dans l'hébreu l'origine de la langue étrusque, et l'explication des noms des personnes et des lieux ; en quoi il a montré le chemin à Grutius, à Paul Merula, à Bochart, au P. Bonjour, et à plusieurs autres. Mariani suit ici l'exemple de son compatriote, et ne s'éloigne pas en cela des idées du marquis Maffei. *Civita castellana* était, dit-il, *Phescennium*, du mot scythien *parasch*, chevalier. Dempster avoue lui-même que les Etrusques omettaient souvent la lettre r. *Perusia*, ou *perrhesium*, vient du mot *parès*, un griffon ; signification que les dictionnaires hébreux, le rabbin David Kimchi et saint Jérôme approuvent. On voit même à la dernière page du tome I^{er} de Dempster une antique avec la figure d'un griffon, et une inscription étrusque. Le nom de la *Lunigiana* et autrement *Cararele*, vient d'un mot étrusque *karra* qui signifie *territoire de la lune*, ou *Carraria*. Le cuisinier de Martial parle des armoiries des Etrusques :

Casus Etrusce signatus imagine Lunæ
Tor.

« Qui signifie : Un teureau se trouve sur « les médailles d'une ville des Thuriens » (564). » Enfin *Hercol*, nom d'Hercule, ainsi gravé sur des monuments étrusques, insérés dans le livre de Dempster, vient de *her*, et *col*, qui désigne, tout veau, ou tout de poil ; parce que les premiers habitants du pays étaient couverts de peaux d'animaux.

« Tout ce que Denys d'Halicarnasse, Cluvier, Rickius, Fontanini et Maffei ont dit sur l'origine des Etrusques, n'est pas tout à fait du goût de notre auteur. Il s'éloigne aussi d'Anniius, et prétend terminer la controverse en suivant les faibles rayons de lumière, que le cardinal Egidio, Postel et Kircher ont aperçus à travers un nuage, quand ils ont assuré que la nation étrusque était originaire de l'Assyrie. Les Etrusques ont été nommés *Lydiens* ou *Ludiens*, ainsi que les poètes et les historiens l'expriment. Ce nom est pris de celui de *Lud*, fils de Sem, selon Josèphe (565), et saint Jérôme (566).

(565) *Bibl. ital.*, t. X, p. 47. — FRANÇOIS MARIANI, VIVAS, *De Etruria metropoli, quæ Turhenia, Tursania, Tusconia, atque etiam Etrabon dicta est*, etc., in-4°, Rome, 1728.

(566) MARTIAL, lib. XII, epig. 59. — Nous ne savons où l'auteur prend ce vers. Celui de Martial porte (lib. XII et non XI) :

Casus Etrusce signatus imagine Lunæ
Præstat pueris prandia mille tuæ.

Ce qui signifie : « Ce fromage, qui porte la mar-

Lud, dit ce Père, *Lydos vocant quorum coloni Etrusci* ; c'est-à-dire : « de *Lud* on a « nommé les Lydiens, dont les Etrusques « sont une colonie. » Homère nomme toujours les Lydiens, *Mæones*, et les Etrusques ont été souvent appelés ainsi : or le mot grec *Mænes* vient de *μαῖος* qui signifie *obstetricari*, accoucher une femme, ce qui convient au mot hébreu *לוד* du verbe *ללד* *lilad* ou *Jalad*, comme le célèbre Bochart l'a remarqué. Les Grecs ignorant les origines de la langue hébraïque, substituaient souvent des synonymes pris de la langue grecque.

« Mais d'où les Etruriens prirent-ils le nom d'Etrusques ? C'est, dit Mariani, qu'on nomme *Etrusques* ceux qu'on appelle auparavant *Etrures*. — *Trans Tiberim homines dicebant Etrures quos nunc vocant Etruscos*, dit Servius (567). Denys d'Halicarnasse dit, livre I^{er}, que les *Tyrrhéniens* étaient appelés *Etrusques*, du nom du pays qu'ils avaient habité. Ce pays est, au sentiment de notre auteur, l'*Athurie* dont Strabon fait mention (568), et Dion dans la *Vie de Trajan*, Suidas au mot *Nivæ*. Bochart remarque que le mot d'*Athurie* ne diffère de celui d'*Assyrie* que par le dialecte ; l'un pris de l'hébreu *אשור* *Assur*, l'autre du chaldéen *אשור* *Athur*. Les Etruriens ont donc tiré leur nom d'*Athur*. Les exemples de l'avoir changé en « sont si ordinaires, surtout dans les langues orientales, qu'il serait superflu de les rapporter.

« Personne n'ignore qu'*Athur* ou *Assur* était frère de *Lud* ; ce qui a fait dire à un poète (569), que les Etrusques étaient de même race que les Lydiens.

Lydorum populus, sedemque ab origine prisci
Sacratam Coriti, junctosque a sanguine avorum
Mæones Italia, permixta stirpe colonos.

« Mariani, fondé sur cette étymologie, dit qu'*Assur* envoya le premier une colonie en Toscane, et que Torèbe, Lydien, y passa quelque temps après, comme chez des peuples issus d'un même sang. Le nom de *Rasene*, prince ou conducteur des Etruriens, dont Denys d'Halicarnasse fait mention, confirme cette pensée (570) ; car il venait de *Resene*, une des premières villes qu'*Athur* bâtit entre Ninive et Chalcé, ainsi qu'il est rapporté au x^e chapitre de la *Genèse*. Ce fut du nom de la ville de *Resen*, et de celui du chef *Rasena*, que les Etruriens furent aussi nommés *Raseni*. Un passage d'*Isaïe*, selon la Vulgate, confirme cette origine des Etruriens : *In Cethim consurgens transfreta, i' quoque non erit requies tibi : ecce Assur, Chaldaeorum, talis populus non fuit, Assur. fundavit eam* (571). (Ne pourrait-on pas dire,

que de la lune d'Eurie, fournira mille fois à dîner à tes esclaves. » Le mot *Tor* n'est pas dans Martial,

(565) *Ant. Jud.*, lib. I, c. 6, n. 4.

(566) *In Isa.*, LXVI.

(567) *Ad Æneid.*, lib. XI, vers. 598.

(568) *Geog.*, lib. XVI.

(569) SALUSTIUS, *De bell. Punic.*, lib. IV, 721.

(570) *Ant. rom.*, lib. I, c. 29.

(571) *Isa.*, XXII, 42, 43.

en accordant à l'auteur, que les Etrusques viennent de Lydie et d'Assyrie, qu'ils ne passèrent cependant pas d'abord en Italie; et qu'on peut entendre par *Kethim* les îles de la Grèce, quoique, dans la suite, l'on ait pu y comprendre aussi l'Italie ?)

« Non content d'avoir trouvé cette origine des Etrusques, Mariani les fait encore venir d'Égypte; parce que *Cham*, ou *Ammon*, était adoré dans l'Etrurie. Cela paraît par une médaille des *Coséens*, *Cosanormo*, qu'Erizzo a rapportée; et de ce que l'Italie fut appelée *Camese*, et *Camesana*, ainsi que Hyginus le dit, aussi bien que *Trallianus*, cité par *Macrobe* dans ses *Saturnales* (572). *Unde*, ajoute notre auteur, in *Ægyptum*, atque *Africam profectos Assyrios*, ubi *Ammon* præcipuo honore colabatur, inde postea gradum fecisse ad nos, palam est. Valère-Maxime dit que les Etrusques descendent des Lydiens et des *Curètes* (573). Mariani est persuadé que le nom des *Curètes* vient de *Cus*, qui fait *Curis* au génitif, et *Cus* était fils de *Cham*. Les premiers habitants de l'Etrurie furent appelés *Umbres*. *Umbri*, et *Galles* (Gaulois) *Galli*: les *Umbri* tirent leur nom d'*Imbri* les pluies, qui inondèrent la terre, comme le dit *Pline* et *Solin* après lui; et le nom de *Galli* vient de *Gallim*, מלח mot hébreu qui signifie les ondes. C'est aussi par la même raison qu'on crut que les *Curètes* étaient issus du déluge :

....Largue saies Curètes ab Imbol.
(*Umbri*, *Metam.*, lib. II, vers. 282.)

« Mais ce qui achève de persuader Mariani que les Etrusques étaient aussi originaires d'Égypte, c'est un passage de *Clément d'Alexandrie* dans son *Protreptique*, où il rapporte comment des *Curètes* ou *Cabires* emportèrent en Etrurie, dans un panier, les parties de *Dionysius*, et les proposèrent comme un objet d'adoration au Etrusques (574). Notre auteur voit ici, comme à travers un nuage, *Noé*, l'impudence et la scélératesse de *Cham*, et l'origine des Etrusques; puisque *Hesychius* appelle *Kady*, *Coën*, le sacrificateur des *Cabires*, qui sont les mêmes que les *Curètes*.

« Les noms d'*Ethurie*, d'*Etruria*, aussi bien que ceux de *Turrhenia*, *Tyrrhæni* et *Tyrrhini*, ainsi que la prononciation grecque le demande, viennent du nom d'*Athur*: car *Athur* lui-même fut aussi nommé *Thuras*, comme il paraît par la *Chronique d'Alexandrie*, par *Suidas*, par *Jean d'Antioche* et par *Jules Africain*. *Bochart* l'a prouvé dans son *Phaleg*, où il rapporte le passage d'un anonyme d'après *Sauvaise* (575). « Après *Ninus*, l'empire des Assyriens fut occupé par *Thur*, ras, auquel *Sennus* son père, frère de *Junon*, donna le nom de la planète de *Mars*. » L'abbé *Sévin* a reconnu la même chose dans les *Mémoires de l'Académie royale des belles-lettres et inscriptions* (576).

« Ainsi les Etrusques ont eu différents noms selon la diversité des dialectes; c'est par cette raison qu'ils ont été appelés non-seulement *Turrheni*, mais aussi *Tursani* et *Tyrrini*. *Pindare* les nomme *Tursani*, et en ajoutant le *e Tusani*, ainsi que *Tacien* et *Clément Alexandrin* les appellent, et *Tusconienæ*, nom que *Pline* leur donne. Ils ont encore été appelés *Surreni* et *Sorrinenses*, dans quelques inscriptions antiques. *Plutarque* dit, *Tusceus* pour *Tusceus* dans ses *Parallèles*. Enfin ce ne fut pas leur cruauté qui leur fit donner le nom de *Tyranni*; ce fut l'étendue de leur domination en Italie et ailleurs.»

Enfin, nous terminons par cette liste de mots étrusques tirés du grec et du caldaïque, et qui se trouve dans une dissertation de la même *Bibliothèque italique* sur les *Litanies pélagres* des anciens habitants de l'Italie.

« La langue étrusque abonde aussi beaucoup plus que les deux dialectes pélagres de mots caldaïques déguisés. En voici quelques-uns de l'une et de l'autre langue qui mettront le lecteur au fait à cet égard.

Mots Étrusques pris

DU GREC.	DU CALDAÏQUE.
<i>Aliso</i> , cerneuil.	<i>As</i> , fort robuste.
<i>Aphatem</i> , indolente.	<i>Athundal</i> , lien, corde.
<i>Atus</i> , malleur, cuirage.	<i>Cherne</i> , guerrier.
<i>Autem</i> , courtisan.	<i>Chermia</i> , ombre, escarm.
<i>Cuer</i> , gargon, fille.	<i>Chramas</i> , guerre.
<i>Fi</i> , nature.	<i>Kan</i> , p étrusque.
<i>Fili</i> , prolis, des enfants.	<i>Kakelant</i> , holocauste.
<i>Flerem</i> , badin, jaseur.	<i>Kapn</i> , vulua.
<i>Neic</i> , querelle.	<i>Ken</i> , sacrificateur.
<i>Sennus</i> , saint, auguste, vénérable.	<i>Kira</i> , sacrificateur.
<i>Schek</i> , ou <i>Tahak</i> , temple, palais.	<i>Kum</i> , ou <i>Kail</i> , prêt, prompt.
<i>Thi</i> , esclave.	<i>Sachinis</i> , massacre.
<i>Thinem</i> , repas.	<i>Sephri</i> , lion.
<i>Tinn</i> , ou <i>Tinim</i> , vengeance.	<i>Varcasl</i> , trajet, passage; ce mot est resté dans l'italien <i>Varco</i> , et <i>Varcaro</i> .
<i>Tuem</i> , celui qui tue. <i>Ta-terfector</i> , ce mot signifie en égyptien <i>Bel-tator</i> , guerrier.	<i>Vesin</i> , la mort.
<i>Vai</i> , malheureux.	
<i>Vel</i> , <i>Splendidus</i> , magnifique, resplendissant.	

« Il y a aussi plusieurs mots dans la langue étrusque qui sont latins, ou que les latins ont empruntés des anciens Etruriens. *Apul* et *Apulu*, *Apollon*, *Fesial*, *Harangueur*, *Funesse*, *Funérailles*, *Menerca*, *Minerve*, *Suprem*, *Supérieur*, *Virem*, *Viril*. Mais il faut laisser à l'auteur le soin de publier quelque jour l'explication de toutes les inscriptions qui sont dans le livre de *Dempster*. Alors on pourra voir quelle est la nature des trois langues dont on vient de faire mention, et quel est le vrai alphabet étrusque, inconnu jusqu'à présent. »

ÉTYMOLOGIE. — C'est aux savants qui, comme les *Humboldt*, les *Schlegel*, les

(572) *Lih.* I, c. 7.

(573) *Lih.* II, c. 4.

(574) *Exhort aux Grecs*, p. 12. *Edil. Crit.* 1682.

(575) *In Selin*, p. 872. *Mit. & Nivon* 1682.

עון אֲשׁוּרִיָּהוּ בֹּחֶרָא, וְעַתָּה מַתְּכָלֵּלָתוֹ עַל הַיָּם
מִפְּנֵי זֶה הָיָה, וְעַתָּה הָיָה אֲשׁוּרִיָּהוּ בֹּחֶרָא, וְעַתָּה הָיָה
עַל הַיָּם מִפְּנֵי זֶה הָיָה, וְעַתָּה הָיָה אֲשׁוּרִיָּהוּ בֹּחֶרָא.

(576) *T.* IV, p. 479.

J. Grimm, les Bopp, les E. Burnouf, etc., se sont livrés avec un si éclatant succès, dans notre siècle, à l'étude comparative des langues, que le monde savant est redevable de la découverte des lois de l'étymologie, découverte qui a donné aux résultats de cette science un caractère de certitude dont on ne la croyait pas susceptible.

En effet, ce genre d'études est aujourd'hui dans des conditions toutes différentes de celles où on l'a vu si longtemps. Une méthode sévère a remplacé le hasard des inspirations, la liberté des hypothèses. (Voy. la note XIV, à la fin du volume.) Des laborieuses observations ont conduit à la détermination des lois d'après lesquelles s'opère d'une langue dans l'autre la transformation des radicaux. On a observé que si telle lettre du mot disparaissait dans son dérivé, ou était remplacée par une autre, cette disparition ou ce remplacement ne se faisait que d'après certaines règles, et dès lors, quelles que fussent d'ailleurs les présomptions en faveur de telle ou telle origine, on n'a plus admis que les étymologies où l'on trouvait l'application de ces mêmes règles. On comprend qu'il y ait, pour les étymologistes modernes, un travail préalable à faire sur chacun des idiomes auxquels se sont étendus leurs recherches. C'a été l'analyse de la constitution physique du système phonétique de ces idiomes; car chaque langue a, sous ce rapport, des caractères qui lui sont propres, et un même radical aubien, dans deux langues dérivées, des transformations différentes, chacune ayant des sons et des articulations qu'elle affectionne plus particulièrement, et que, dans ces cas donnés, elle substitue d'une manière constante à ceux de la langue dont elle dérive. Ordinairement ce sont des valeurs phonétiques d'une même catégorie qui s'échangent ainsi.

Quelquefois cependant, en égard sans doute à une disposition particulière de l'organe vocal chez certaines races, fait dont l'ethnologue physiologiste peut seul rendre compte, cet échange se fait entre des valeurs de catégories toutes différentes.

Les altérations que subissent les mots en passant d'une langue dans une autre sont de deux sortes: il y a les altérations de forme et les altérations de sens. Les altérations de forme ont lieu d'après des lois particulières à chaque dialecte, et dont la connaissance approfondie permet de déterminer avec la plus grande exactitude l'étymologie des mots et même de découvrir par induction les similaires de chaque mot d'une langue fille à une langue mère. De toutes les langues mères, la langue sanscrita est incontestablement la plus intéressante pour nous autres Européens; car, en définitive, nous parlons sanscrit, et ceci est si vrai qu'il n'est pas dans cet article un seul mot qui ne se rattache au sanscrit, par l'intermédiaire du latin et du teutonique, ces deux grandes sources du français. Toutes les langues de l'Europe viennent du sanscrit, et cependant quand on compare les mots de ces langues avec leurs corrélatifs indiens, les différences qui existent entre eux sont si grandes qu'on pourrait douter d'abord qu'ils aient aucune analogie. Cela tient à ce que les langues, en se transformant, revêtent successivement tant de formes diverses, que si l'on ne tient pas compte des formes intermédiaires, la dernière peut paraître tout à fait étrangère à la première. Ainsi, quoi de plus différent que *aqua* et *eau*, et pourtant quoi de plus certain que l'identité de ces deux termes? Toutefois cette identité pourrait toujours rester problématique si l'on n'avait acquis l'assurance que les transformations s'opèrent d'après des lois fixes, basées sur la structure des organes de la parole; si l'on n'avait trouvé la clef de ces changements, et déterminé les limites dans lesquelles ils sont respectivement renfermés pour chaque langue. Ainsi on a remarqué que chaque lettre de l'alphabet sanscrit est constamment remplacée par la même lettre des alphabets grec, latin, lithuanien, gothique ou persan, et on en a tiré la conséquence que chacun de ces dialectes a traité le sanscrit à sa façon, et lui a imprimé un caractère nouveau.

	Sanskrit.	Latin.	Grec.	Lithuanien.	Gothique.	Allemand.	Persan.
I. — GUTTURALES.							
k	c (qv)	x π	κ	k	h, g	b, g	k, g, kg
(k ch)	x (-ca)	ξ, σ, κ, π	κso, k, so	ks, h, g			k, ch, dj
kh		χ	—	—			kh, k
g	g, b	γ, β	—	k	ch		g
gh		χ	—	—			z
ng	n	γ nasal	—	—			
II. — LABIALES.							
sch	c (gv)	π, ϕ	cz, f	k, f	v		tch, z, dj
sch, h	cc, c	σζ	—	sk	sk		
j	g	γ	q	k	ch		z
jh			—	—			
gn	n gniz.	v	—	—			
III. — LINGUALES OU CÉRÉBRALES.							
i	—	—	—	—	—		chi
th	—	στ	—	st	st		
d	d	—	—	—	—		
dh	—	—	—	—	—		
n	n	v	—	—	—		

Sanskrit.	Latin.	Gréc.	Lithuanien.	Gothique.	Allemand.	Persan.
IV. — DENTALES.						
t	t, s	τ, c	τ	th	d (t)	t, s, d, z
th	t	τ	th	th (t)	—	t, d
d	d, l	δ, δ	d	t (d)	z	d
dh	f, d	δ, σ	d	d	t	d
n	n, l	ν, λ	n (m)	n	n	n
V. — LABIALES.						
p	p, c (qv)	π, φ	p	f	v	p, b, f
ph	f	—	—	—	—	—
b	b	β, π	—	—	—	b
bh	f, b	φ (β)	b	b	p	b
m	m	μ (β der. les liquid.)	m	m	m	m, n
VI. — DENTI-VOTELLES.						
y	j, l	ι, ε, ξ	j	j	j	dj, y, l
l	l, j	ρ, λ	r, l	r, l	r, l	r
l	l	λ	l	l	l	l
v	v	F, v, ε, β, φ, esprit.	w	v	w	v, h
VII. — SIBILANTES.						
ç	c (gv) s	π, σ, esprit.	s, ss, sz, k	h, s	h, s	s, ç, ch, h
ch	s, r	σ, esp.	sz	s	s, r	ch
s	s, r	σ, esp.	s	s, z	s, v	h, s, z
sv	sv, sn	F, esp. rude.	—	sw	—	kh
h	h, g, c	χ, γ, x	z, sz, j	h, g	—	h, z, kh

Des tableaux pareils ont été dressés pour chaque famille de langue. Nous reproduisons celui de la famille néo-latine, présentant l'indication de tous les changements que chaque lettre de l'alphabet latin a subis

dans les six principaux dialectes nés de la décomposition de cet idiome, savoir : l'italien, le valaque, l'espagnol, le portugais, le provençal et le français.

Latin.	Italien.	Valaque.	Espagnol.	Portugais.	Provençal.	Français.
LABIALES.						
p	p	p	p, b	p, b	p, h	p, v, f
b	b, v	b	b	b, v	b, p, v	b, v, f
f	f, v	f, b, v	v, f	f	f	f, h
v	v, b	v, b, u	b	v	v, u	v, f
m	m, n	m, n	m, n	m, n	m	m, n
GUTTURALES.						
c dev. a	c, g	c	c, g	c, g	c, g, ch	ç, g, ch
c dev. e	c, g	c, ch	c, s	c, s	c, ss, tz	c, s, x
qu (a)	qu	c, p	qu, g	qv, g	qv, c, g	c, g
qu (e)	c, qu, ch	c	c, q	c, q	c, q	c, q
g (e)	g	g	g, i	g, i	g, j, i	g, j
g (c)	g	g, gh	g, j	g	g	g, j
j	g, g	j, l	j, j	j	j	j
h	—	h	h	h	h	h
DENTALES.						
t	t, d	t, tz	t, d	t, d	t, d	t, d
d	d, z	d, z	d	d	d, s, t	d
s	s, sc, x	s, s, z	s, z, x	s, z, z	s	s, z
LIQUIDES.						
n	n, l	n	n, l	n	n	n
l	l, i, gl, r	l, n	l, ll	l, ch	l, lb, u	l, ll, r
r	r, dl	r, l	r, l	r, l	r, l	r, l

A l'appui de ces tableaux, nous allons citer quelques exemples que nous choisirons parmi les mots offrant les altérations les plus caractéristiques. — Nous avons vu plus haut que le groupe sv est représenté en latin par s (ou su); en grec par r (esprit rude); en persan, par kh, etc.; nous ajouterons qu'en russe et en allemand sv devient souvent sz, c'est-à-dire que la labiale faible v se change en la liquide L après s. Ceci posé nous allons comparer plusieurs mots commençant par sv en sanscrit, avec leurs dérivés européens.

Svas (t) ri, dans les cas forts *sva-sdr*, devient en latin *so-r-or* pour *so-s-or*, car le s se change en r quand il se trouve entre deux voyelles. *Sva-çura* (ou *svaçura*) fait *so-cer*;

sva-pna fait *so-mnus*; *svd-na*, *so-nus*; *sva-payanie*, *sopio*; *svar*, *Sol*; *sva*, *Sui*; *svddu*, *suavia*; *svar*, *su-surr-us*; *svidyami*, *svd-o*. — En grec nous trouvons presque toujours un esprit rude à la place du sv. Ex. : *svaçura*, *He-Kyros*; *svapna*, *Hypnos*; *svid-yami*, *Hid-roo*; *svddu*, *Hedys*; *svarya*, *Helios*. — Les Persans substituent la gutturale kh à la sibilante sv. Ex. : *svasdr*, *kud-er*; *svapna*, *kuab*; *svastha*, *sui compos*, *kuodjeh*; *svéda*, *sueur*, *kuoi*, etc. — D'autres langues conservent le s et suppriment le v à l'exemple du latin. *Svas* (t) ri; polonais *Sio-stra*, anglais *Si-ster*; *svapna*, russe *Spanio*. — Il y a des langues qui ont changé le v en t : *svapna*; ancien allemand *slap*, *slaf*, anglais *sleep*; *svadu*; russe *stadki*; polonais *slod-*

ki; *ava*; illyrien *slo* (dans *Stoboda*, liberté, commandement de soi-même). — D'autres fois, au contraire, les deux lettres sanscrites se sont maintenues parfaitement intactes, ex. *svas* (*ś*) *vi*; gothique *Seistar*, allemand *Scheester*; *Seapna*; islandais *svetu*; *sva*, russe *Sevi*, gothique *Seis*; *Seapuru*; russe *Sriokar*, danois *svoger*, allemand *Schwager*; *svardnie*; gothique *svaran*, anglais *Svear*, allemand *Schwären*; *svangmi*; mouvoir, suédois *Sevanga*, anglais *Seving*, allemand *Schwingen*; *svēda*; danois *Serd*, suédois *Seett*, anglais *Sveat*, allemand *Schwēiss*, polonais *Sieć* (vapeur).

Les changements du latin aux dialectes qui en sont dérivés n'ont pas moins d'intérêt. Nous signalerons un des cas les plus bizarres, les transformations du groupe *st* et *stl*. — Le *l* se vocalise en italien après *r* ou *f*; *pl* est donc devenu *pl* dans cette langue; de là *plaga*, *Plaga*; *pluvia*, *plora* ou *ploggia*; *pluma*, *pluma*; *plamma*, *plamma*. — En espagnol *pl* et *fl* deviennent souvent *ll*; de là *plaga*, *llaga*; *pluvia*, *lluvia*; *plorare*, *llorar*; *plamma*, *llama*. — En portugais, *pl* devient *ch*, par l'intermédiaire de la forme *ll* qui s'est changée en *j* puis en *ch*. De là *plaga*, *chaga*; *pluvia*, *chuva*; *plorare*, *chorar*; *pluma*, *plumatus*, *chum* *azo*, cousin; *plamma*, *chama*.

Avec une pareille méthode on doit nécessairement arriver à la vérité étymologique. C'est par ce moyen que les philologues allemands, les Grimm, les Bopp, les Pott, les Diez, sont parvenus à tracer l'histoire des mots indo-européens, et en même temps celle des langues de cette famille, qu'ils ont toutes rattachées avec certitude à leurs sources respectives.

Des changements de lettres, enlignes à ceux que nous venons de signaler se remarquent dans toutes les familles de langues. Mais indépendamment des altérations des lettres, d'autres accidents très-nombreux concourent encore à la transformation des mots. Deux des plus intéressants sont la contraction et l'épenthèse, c'est-à-dire le retranchement ou l'addition d'une ou de plusieurs lettres. Pour ces deux phénomènes phoniques, nous tirerons nos exemples principalement de la langue française, qui est peut-être de toutes les langues néo-latines la plus syncope et en même temps la plus surchargée de lettres euphoniques.

Contractions : *bene-dicere*, bénir; *ab-radicare*, arracher; *cadere*, cadère, choir; *sedere*, seoir; *desiderium*, désir; *Melodunum*, Melun; *Ternodunum*, Tonnerre; *Antesiodunum*, Auxerre; *hodie*, aujourd'hui; *avica*, ital. *oca*, oie; *octo*, huit; *coctus*, cuit; *secutum*, soie; *gaudium*, joie; *rotare*, rouer; *matricularius*, marguillier; *de retro*, derrière; *salsitum*, saoul; *patella*, poêle; *latrocinium*, larcin; *maturus*, mûr; *craticula*, grill; *subalare*, soulier; *zelotypus*, jaloux; *parabolare*, parler; *ubulare*, douter; *subdormire* (it. *soggiornare*), séjourner.

L'addition d'une lettre euphonique a surtout lieu devant les liquides *l* et *n*. Exem-

ple : *numerus*, nombre; *cucumerem*, concombre; *camera*, voûte, chambre; *camerare*, camérer; *Camaracum*, Cambray; *simulare*, sembler; *emulare*, émuler; *tremulare*, trembler. En grec mêmes lois d'euphonie : ainsi on écrit *amrosia* pour *amrosia*; *mesemuria* pour *mesemria*; *hemeroton* pour *hemerton* (de *hemerton*); *gamnos* pour *gamros*. — D'autres fois c'est un *n* qu'on ajoute au milieu ou à la fin des mots. Exemple : *pimpinella*, pimpinelle; *pulpitus*, pupille; *encaustum*, encens; *perdix*, perdrix; *thesaurus*, trésor; *umbilicus*, nombril; *colpus*, gouffre; *Sabis*, Sambre; *Cornuities*, Chartres.

Quand les mots latins commencent par *sp* ou *st*, la langue française les fait souvent précéder d'un *e* euphonique, l'espagnole toujours. Ex. : *stomachus*, e-stomac; *spiritus*, e-sprit; *scabellum*, e-scaubeau; *scala*, *scalaria*, e-scaier; *securus*, e-scarbois, etc. Mais il arrive fréquemment que l'addition entraîne la suppression du *s* qui suit. Cela a lieu dans les mots qui datent de l'origine même de la langue. Exemple : *status*, é-tat; *strena*, é-trenne; *stella*, é-toile; *spatha*, é-pée; *spinicula*, é-pingle; *serophula*, é-crouelles, etc.

Nous terminerons par quelques détails sur l'assimilation, figure très-importante, et qui joue un rôle immense dans toutes les langues. Tout le monde a remarqué que lorsque dans la langue latine la préposition *ad* se trouve jointe à un verbe commençant par la consonne initiale du verbe, cette consonne se double, et le *d* final de la préposition se supprime. Cette opération est appelée par les linguistes assimilation, parce qu'ils regardent la consonne ajoutée en remplacement du *d*, comme un *d* assimilé. L'assimilation est assez fréquente en français quand le latin présente la combinaison *tr*. Exemple : *nutrire*, nourrir; *vitrum*, verre; *petra*, pierre; *patrinus*, parrain; *matrina*, marraine, etc. Par la même raison *x* (*cs*) devient *ss*. Ex. : *coxa*, cuisse; *axilla*, aisselle; *texere*, tisser; *laxivus*, lessive. — Les langues tartares offrent une loi très-voisine de l'assimilation, et qu'on a appelée harmonisation. Cette loi consiste à changer les voyelles des terminaisons, selon les voyelles des radicaux auxquels ces terminaisons sont jointes. Ainsi en turc les verbes se divisent en deux conjugaisons, la forte dont le suffixe à l'infinitif est *mak*, et la faible dont la désinence est *mek*. En hongrois l'effixe possessif est tour à tour *om*, *am* ou *em*, suivant que la voyelle du radical est forte ou faible. Mon béliar se dit *kos-om* à cause de la voyelle du nom; ma lettre se dit *level-em* à cause de l'*e* qui précède. En mandchou la différence des voyelles marque les genres; ainsi *haha* signifie un homme; *ama*, un père; en substituant aux voyelles fortes des voyelles faibles, on obtient les féminins : *hehe*, une femme; *eme* une mère. Quelquefois des primitifs très-différents dans la langue maternelle ont pris la même forme dans la langue dérivée. Ainsi les primitifs latins *somnus*, *summa*, *sagma*, ont fait en français

somme (1^o sommeil, 2^o total d'un compte, 3^o lardeau). *Laudare* et *locare* ont fait *louer*; *carpinus* et *cormen*, charme; *nitulus* et *medulus*, moule; *sorex* et *subrisum*, souris; *piccore* et *persic* (arius), pêcher. Souvent un mot français représente deux mots tirés de deux langues diverses, par exemple du latin et de l'allemand. C'est dans ce cas que se trouvent *soudre* (*fulgur*, lat., et *fuder*, all.), sûr (*securus*, lat., et *sauer*, all.), greffu (*γρᾶν*, grec, et *greifen*, all.).

Nous venons de jeter un coup d'œil sur les permutations phonétiques auxquelles les vucables sont soumis d'une langue à l'autre. Nous allons examiner les permutations d'idées. Ces deux accidents sont indépendants l'un de l'autre. Il arrive souvent que la forme s'altère sans que le sens subisse une modification notable. D'autres fois, au contraire, la forme demeure presque intacte, et le sens varie du tout au tout. Les noms dérivant toujours des verbes, il s'ensuit que leur valeur première est à peu près celle d'un participe, tantôt actif, tantôt passif. La *śhuj* signifiait courber, a produit le dérivé *bhāga*, qui désigne en sanscrit un serpent, et en anglo-saxon un arc; le serpent et l'arc sont en effet deux corps souples, et à ce titre peuvent porter le même nom. En latin *vulpes* est un renard, en allemand *wolf* est un loup, ils viennent tous les deux de la racine *lup* qui veut dire déchirer. Le sanscrit *stomaas*, touange, a fourni l'allemand *stimme*, voix, et le grec *stoma*, bouche. Mais là ne s'arrêtent pas les altérations de sens. Le mot *stoer* veut dire dans les langues auxquelles il appartient, *loquens*, celui qui sait parler, ou bien encore *inclytus*, illustre. Au moyen âge, un grand nombre de Slaves ayant été vendus comme serfs, leur nom devint synonyme de *sarl*, et c'est ainsi que nous l'employons encore aujourd'hui sous la forme de *esclave*. Ce n'est là que de faibles exemples des vicissitudes que subissent les mots, et en thèse générale, on peut dire qu'il n'y a pas de mot qui ne soit détourné de son acception primitive, et qui n'ait pris avec le temps une signification toute différente. — La clavier de la voix humaine étant restreint à un nombre très-limité de sons et d'articulations, le combinaison primitive de ces sons et de ces articulations est elle-même assez bornée. La langue sanscrite, une des plus riches qui existent, ne compte guère que 1,500 racines desquelles sont dérivés tous les mots de la langue, comme des 48 signes de son alphabet sont issues toutes ses combinaisons graphiques. Le verbe et l'adverbe sont les mots primordiaux et fondamentaux; de leur union sont nés tous les autres mots. Les racines verbales *pd*, nourrir; *md*, engendrer; *brā* (bhri), porter; *duh*, traire; jointes à l'adverbe comparatif *tri* (pour *tara*), ont produit les qualificatifs *pd-tri* (pitri), le nourrisseur de la famille, la père; *md-tri*, la production de la famille, la mère; *brā-tri*, le porteur de la famille, le frère; *duh-tri*; la trayeuse de la famille, la fille. Le second composant était

dans l'origine un mot à part; plus tard il se soude à la racine de manière à ne rien faire avec elle qu'un seul tout. Les mêmes racines accouplées à d'autres terminaisons ont donné une suite de dérivés nouveaux, contenant tous les mêmes idées générales de nourrir, engendrer, porter, traire, particulièrement par le suffixe déterminatif qui leur fait exprimer des nuances nouvelles, et souvent, à première vue du moins, fort éloignées les unes des autres.

Une langue n'est qu'une vaste série d'abstractions; un mot, qu'il soit simple ou composé, ne peut guère exprimer qu'une seule des qualités de l'objet qu'il désigne; car il n'est dans la nature objet si minime dont la description ne pût remplir un volume. On n'a pu désigner cet objet par un seul mot qu'en faisant abstraction de la plupart de ses autres qualités, pour s'arrêter à celle dont on a été plus spécialement affecté. Ainsi, l'idée de père pourrait se rendre par la qualité de protecteur nourricier, aussi bien que par celle de générateur de la famille; chaque peuple l'a envisagée sous un point de vue différent, et l'a exprimée par l'un ou par l'autre de ces attributs. L'idéologie des langues nous fait connaître les mœurs des peuples qui les parlent. Le père considéré comme le nourrisseur de la famille, la mère comme la génitrice, le frère comme le porteur, la fille comme la trayeuse, ce sont là autant de traits précieux qui nous initient aux habitudes domestiques des premiers habitants du globe. Les étymologies de la langue latine nous font connaître d'une manière non moins précise les mœurs rustiques des fondateurs de Rome, à l'époque anté-historique où l'Avoutin et le Palatin n'étaient peuplés que de bergers et de troupeaux. — *Pecunia* nous reporte au temps où le troupeau, *pecus*, était la seule monnaie connue; *mulier* pour *mulger*, annonce que chez les Latins ce n'était pas la fille, mais l'épouse qui traînait les vaches (chez les Allemands la femme s'appelait la *tisseuse*, *wif*, *wife*, *weib*, *weib*; de *weben*, *wifen*, *weave*, tisser); *muteta*, l'amende, un mot à mut, la traite, nous apprend que dans la justice primitive l'amende consistait en une jatte de lait. *Calculus*, calcul, signifie proprement un caillou, parce qu'on se servait de cailloux pour compter; *servus*, le serviteur, vient de *sero*, je sème, et signifie celui qui a été pris à la guerre (*mancipium*); *vincere*, vaincre, a la même racine que *vincere*, lier, et signifie, comme ce dernier, enchaîner l'ennemi pour le vendre ensuite; *bellum* vient de *duellum*, et a la même signification originaire; *stipulor*, stipuler veut dire rompre une paille (*stipula*), car telle était, avant l'invention de l'écriture, la façon de contracter un engagement; *obligatio*, obligation (de *ligare*, lier), tient aussi à quelque usage analogue; *religio*, religion (de la même racine *ligare*), veut dire attache, lien; *scrupulum*, scrupule, est une petite pierre ou un grain de sable qui entre dans les souliers, et qui blesse les pieds, comme scan-

dale (du grec *σάββαλον*) est une pierre d'achoppement. La langue française abonde en expressions figurées dont il est quelquefois très-difficile de retrouver le sens primitif. Qui se douterait que *coquin* veut dire *marmiton*? C'est pourtant un fait indubitable. *Coqu-in* est le diminutif de *coquus*, cuisinier; *brig-and* vient de *brigue*, et ne signifie pas autre chose qu'un solliciteur importun. *Fripou* vient de *friper*, et signifie un homme en habit râpé, en guenilles. *Gueux* vient de *guculd* (hoil, *gild*, angl. *guild*, corps de métier) et désigne un membre des anciennes confréries ouvrières. *Gred-in* vient de *gréd*, ou *greet*, avidité, faim, et signifie un effamé; angl. *greedy*, avide, vorace.

La plupart des mots cités dans ce qui précède sont tout à la fois adjectifs et substantifs; mais ils ne sont substantifs qu'à la condition d'être ou d'avoir été adjectifs. De plus, ils représentent des idées abstraites; mais nous venons de voir qu'ils ont été concrets à leur point de départ, et que leurs prototypes latins ou germaniques expriment toujours quelque chose de physique, de visible et de palpable. Nous n'ajoutons plus qu'un exemple ou deux, tirés pareillement de notre langue. Qu'est-ce qu'une *tâche*? Qu'est-ce qu'une *embûche*? On répondra qu'une *tâche* est un devoir et qu'une *embûche* est une trahison. C'est doubler la difficulté au lieu de la résoudre. Ces mots n'étant évidemment pas de souche latine, nous chercherons leur étymologie dans l'un des dialectes que parlaient les Francs, nos ancêtres et les premiers auteurs de notre langue. En haut allemand, *tasche* veut dire une poche, un sac; *tâche* exprime donc une certaine mesure qu'il faut remplir. Aussi disons-nous remplir une *tâche*, comme nous disons remplir une mesure. *Embûche* est moitié latin et moitié germanique. Le primitif *bûche* (all. *buech*) signifie proprement un bois, un fourré; *am-bûche* c'est une cachette ou un piège dans les bois; de là *dresser* ou *tendre des embûches*. De la même façon s'expliquent *embusquer* et *embuscade*.

Ces exemples que nous pourrions multiplier à l'infini, nous ont insensiblement amené à un autre point de notre thèse : c'est que dans les langues il n'y a point de termes métaphysiques ou purement spirituels; les mots ont toujours, quelle que soit l'idée qu'on en a conçue par l'usage, une origine matérielle, et se rattachent, de près ou de loin, à une racine verbale exprimant quelque acte physique de l'homme ou de la nature, ou bien à un nom substantif marquant quelque objet qui tombe sous les sens. Quelle idée plus abstraite que celle de Dieu? Cependant ce mot (*deus* pour *dieux*) vient de la racine *div*, briller, et signifie le brillant; en sanskrit, *déva*, le dieu, le héros; *dévi*, la déesse, la reine. En grec, *théos* pour *théos* — *déa*.

Les peuples semitiques ont exprimé l'idée de la Divinité par un dérivé de la racine *ouf* ou *fi*, être le premier, être le plus fort.

De là l'hébreu *si*, l'arabe *all-ah*, le fort, le héros, puis par extension : Dieu.

Dans les langues slaves, Dieu s'appelle *Bog*, du sanscrit *bhāg-a*, portio, lotum fortunatus, dérivé de la *n. bhaj*, rompre, briser, partager. Le *Bog* des Slaves est donc la *motra* des Grecs, le principe distributeur, l'arbitre des destinées qui assigne à chacun son lot et sa place ici-bas.

L'esprit, *animus*, et l'âme, *anima*, sont identiques au grec *anemos*, le vent, de la *n. an*, souffler.

L'hébreu *néphch*, *animus*, *anima*, veut dire aussi le souffle; il vient de la *n. nâphach*, respirer.

Dans les langues slaves, même filiation. Du verbe *duiti*, respirer, sont venus *ducha*, âme, *dukhie*, souffle, esprit, et *dukhie*, odeur.

Dans quelques dialectes finnois, Dieux s'appelle *jummal*, et l'âme *hing*. *Jummal* est un adjectif de *jumme*, le teint, la taille. Les Finnois regardent le maître du monde comme un être au beau teint, à la belle taille. *Hing*, âme, est identique à *hinge*, souffle, qui n'en diffère que par le suffixe *e*.

Quand le Chinois, par suite de la brièveté de ses mots, ne peut pas suffisamment matérialiser les idées abstraites par les sons, il les matérialise par la forme graphique qu'il leur donne dans son alphabet. Ainsi, le mot abstrait *chi* (temps) est figuré par la clef du soleil jointe à celle des mesures et à celle de la terre, de sorte que le temps, suivant l'expression chinoise, n'est autre chose que la mesure de la terre prise par le soleil, ou l'espace de temps que le soleil met à parcourir la terre.

En latin, *placere*, plaire, vient de *plac-o*, apaiser, qui vient lui-même du grec *plax*, et qui signifie rendre uni, rendre lisse, égaliser. *Placere* signifie donc flatter avec la main, caresser. *Platter* vient de l'adjectif germanique *flat*, uni, plat; il signifie proprement, unir, apaiser; par extension seulement, aduler. *Ad-uler*, à son tour, est composé, comme *amb-uler*, d'une particule et du verbe *ulo*, inusité, et signifiant aller, se rendre auprès de. *Amb-ire*, signifie marcher autour, rôder; *amb-ire* est l'action de marcher autour, de rôder comme un voleur, ou comme un renard. *Argus* veut dire uni, plat, égal; de là non *argus* ou *in-iquus*, non uni, non égal, in-ique. *Sin-cerus* sincère, vient de *sine-cera*, sans cire, sans fard; en grec, *a-ker-os* présente la même composition. *Sin-plex*, simple, *sine-plica*, sans pli; en grec, *ba-plous*, même sens. *Se-cure-us*, sûr, *sine-cura*, sans souci. *Sceleratus*, scélérat, de la même racine que le grec *skolios*, tortu, *perversus*. *Sub-lim-is* veut dire qui est au-dessus du linteau de la porte (*limen*, linteau); *prudens*, prudent, est une contraction de *præ-vid-ens* qui voit au-devant de lui; *circum-spectus*, circospect, dérive de *circumspicio* et marque celui qui regarde autour de lui. *Mal-um* vient d'un mot saussurien qui signifie souillure, boue; *bonum* est pour *donum*, comme *bellum* pour *bellum*; il vient de la racine sanskrit *dri*, briller; il

exprime le contraire de *malum*, c'est-à-dire la propreté, la blancheur.

Les substantifs n'exprimant qu'une seule des nombreuses qualités de l'objet qu'ils représentent, on peut presque toujours deviner, à coup sûr, quelle doit être, dans les langues mères, la signification première des noms, quand on connaît les caractères saillants des objets. Ainsi, la propriété la plus remarquable de l'or étant d'être luisant, on peut, sans crainte d'erreur, affirmer que dans la langue mère par excellence, le sanskrit, le nom de ce métal dérive d'une racine signifiant, luire, briller. Et comme il y a en sanskrit un grand nombre de racines exprimant l'idée de briller, telles que *rutch*, *dip*, *têdj*, *ichand*, *kan*, elles fourniront chacune un nom différent par la forme, identique par le sens. En effet, or se dit en sanskrit *rukma* (le brillant, n. *rutch*), *dip-ta* (l'éclatant, n. *dip*) *têdj-as* (la splendeur, n. *têdj*) *tehand-ra* (la lune, ou le lumineux, n. *tehand*), *kan-aka* (l'éclatant, n. *kan*). Mais comme l'or peut être considéré sous d'autres rapports encore, tels que celui de la valeur ou celui de la couleur, nous trouvons en sanskrit pour synonymes d'or : *hiranya* (de la n. *hir*, prendre), le métal recherché; *rarni*, le coloré (n. *rarn*, vernir); *su-sarna*, celui qui a une belle couleur (n. *rarn*); *pindchana*, le jaune (n. *pinj*, peindre).

Puis, comme l'éclat, la couleur, ne sont pas le privilège exclusif de l'or, et qu'ils appartiennent aux autres métaux, aux corps célestes, aux fleurs, aux fruits, et à une foule d'autres êtres éparés dans l'univers, il a dû arriver souvent que le même vocable a servi indistinctement pour deux ou trois objets n'ayant de commun entre eux que la qualité d'être brillants. C'est ainsi qu'en sanskrit *tehandra* signifie indifféremment l'or et la lune; que *kamuta* désigne le nœuf-phar blanc et l'argent (n. *kam*, aimer); *ndga*, l'éléphant et le plomb (n. *nag*, montagne).

Quand l'épithète synthétique n'a pas paru suffisante, ou quand on a voulu mieux préciser l'objet qu'on avait en vue, on a eu recours à la composition. Mais bien que ce procédé donne à l'expression plus de précision que la simple qualification, l'idée exprimée est tout aussi vague, tout aussi facilement applicable à une foule d'êtres divers. En sanskrit, *sarpari* qui signifie mot à mot ennemi des serpents, est le nom du poon et de l'échinum, parce que ces deux animaux sont une guerre acharnée aux reptiles; *mrigari*, qui signifie ennemi du gibier, désigne indifféremment un lion, un tigre, un chien, parce que ces carnivores sont les principaux ennemis du gibier.

Les noms des plantes se forment souvent de la même manière; c'est la mort-aux-chevaux (*Haya-marana*, licus religiosus) la mort-aux-ânes (*khara-duchamu*, *datura metel*), l'ennemi des punaises, (*matkunnari*, le chanvre).

Les Chinois appellent le tigre le roi des forêts (*schén-kian*); l'aloette, la fille du ciel

(*thidenniu*), la ver luisant, l'éclat du feu (*ho tchang*).

Nos paysans, en donnant à diverses plantes les noms de *gueule-de-loup*, d'*oreille-d'ours*, de *piéd-de-chat*, de *piassent*, ont obéi instinctivement à cette loi générale, de désigner les objets par un de leurs attributs. Il est tellement vrai que les langues ont une sténographie ou une tachygraphie de la pensée, que, pour éviter toute longueur, on rend souvent les idées les plus complexes par un terme simple qui ne peut leur servir de véhicule que par suite d'une convention tacite qui supplée à ce qui leur manque. Ainsi l'idée de *venenum*, qui devrait se rendre par un composé comme *mortifère* ou *pernicieux*, s'exprime en sanskrit par *gara*, ce qu'on avale, de la racine *gri*, avaler; en russe par *iad*, ce qu'on mange (de *iesi*, manger); en hébreu par *khomah*, ce qui brûle (*iakhom*, brûler) ou par *rosh*, tête (de *pavot* sous-entendu); en allemand par *gift*, le présent, la dose (de la racine *geben*, donner). En grec, c'est *pharmakon*, qui signifie tout à la fois dose médicinale ou dose vénéneuse. Enfin le mot français *poison*, renferme une ironie du même genre; il vient du latin *potio-onis*, et signifie proprement une potion, une boisson.

Nous avons dit plus haut qu'il n'existe que deux sortes de mots, les verbes et les adjectifs. Les verbes ont produit les participes à l'aide d'une terminaison marquant le lieu, le but, l'objet, le terme de l'action. Les participes sont devenus des adjectifs, c'est-à-dire des qualificatifs, et par cela même des substantifs, car nous avons vu que tous les substantifs sont des qualificatifs. Les pronoms, les prépositions, les conjonctions, ont été originellement des adjectifs de lieu; *je*, *tu*, *il*, ne signifient pas autre chose que *ici*, *là*, plus loin. En sanskrit, ils s'expriment par *mi*, *si*, *ti*, qui, ajouté aux racines verbales, constituent les terminaisons personnelles de la conjugaison. D'autres adjectifs de lieu désignant, les uns un point rapproché, les autres un point éloigné, servent à déterminer les trois divisions du temps, le passé, le présent et le futur. Quelquefois aussi le rapport des temps est rendu par la juxtaposition de deux racines verbales, dont la seconde remplit, à l'égard de la première, les fonctions du verbe auxiliaire. Dans les langues synthétiques, comme le sanskrit et la plupart de ses dialectes, l'auxiliaire s'est indissolublement uni à la racine, de manière à ne plus former avec elle qu'un tout indivisible. Dans les langues analytiques, comme le chinois, les auxiliaires conservent leur individualité et ne se fondent pas avec le verbe principal. Le même phénomène se reproduit dans les idiomes issus de la corruption du latin et dans plusieurs langues germaniques et slaves; les auxiliaires *avoir*, *être*, *vouloir*, *devenir*, au moyen desquels on désigne les temps passés et les présents ont une existence indépendante et une valeur propre. Cependant, les langues néo-latines présentent une exception remarquable

Idée à cette loi en ce qui concerne le futur; l'auxiliaire *avoir* qui sert à former ce temps, s'est amalgamé de telle sorte avec le verbe principal, qu'à moins d'avoir étudié l'ancien français et l'ancien italien, on ne se douterait jamais que *j'aimer-ai*, *tu aimer-as*, *il aimer-a*, *amén-à*, *amer-ai*, *amer-à*, etc., sont des composés de l'infinitif et du verbe *fai*, *tu as*, *il a*, etc. Par cet exemple, on peut voir que même les langues les plus essentiellement analytiques éprouvent une tendance irrésistible à redevenir synthétiques. Les articles et les prépositions sont des produits de la même nature que les verbes auxiliaires; ceux-ci expriment les rapports de temps à l'égard des verbes; ceux-là les rapports de lieu à l'égard des noms. L'article est un adjectif démonstratif; la préposition est un adjectif locatif.

ETYMOLOGIE DE DIVERS MOTS FRANÇAIS. Voy. FRANÇAISE.

ETYMOLOGIQUES (RECHERCHES), leurs limites. Voy. LINGUISTIQUE, § V — et note XIV.

ETYMOLOGISTES de l'ancienne école, leurs systèmes exagérés. Voy. LINGUISTIQUE, § II — et note XIV.

EUGANEL. Voy. ITALIQUE.

EULER, cité sur l'idée abstraite et générale. Voy. l'Essai, § III.

EUROPE. — Sous la zone tempérée de l'hémisphère boréal, dans une longueur d'environ 1,300 lieues, s'étend un continent baigné de trois côtés par la mer, et appuyé de l'autre sur l'Asie, dont il est le prolongement immédiat. Ici les hauts plateaux, les pics inaccessibles, les fleuves immenses du monde primitif font place à des formes moins austères, à des plaines unies ou légèrement ondulées, entrecoupées de quelques chaînes de montagnes et arrosées par des rivières navigables. Aux chaleurs brûlantes et aux froids excessifs succède une température généralement plus douce; les animaux sont moins nombreux et moins féroces; la végétation, dépouillée de sa surabondance, résiste moins aux efforts de l'art : toute la nature offre un aspect plus calme, et ne semble attendre, pour s'enliver, que l'impulsion de la volonté humaine. C'est le séjour que le Providence a destiné au perfectionnement de l'homme au sortir de la vie instinctive dans laquelle l'Asie berça sa longue enfance, c'est l'Europe, patrie de l'intelligence, de l'industrie et de la liberté.

Tous les Européens sont venus de l'Orient. Cette vérité, confirmée par les témoignages réunis de la physiologie et de la linguistique, n'a plus besoin de démonstration particulière. Il suffit d'ailleurs de jeter les yeux sur la carte pour en sentir l'évidence et la nécessité. L'Europe, touchant l'Asie sur tous les points de sa surface orientale et elle-même l'Afrique à l'occident, a offert, par les défilés de l'Oural, par ceux du Caucase, par le Bosphore de Thrace, et même par le détroit de Gibraltar, des passages faciles aux peuples de la race blanche, que l'accroissement de la population et l'activité de leur génie poussaient sans cesse de l'est à l'ouest à la

recherche d'une patrie nouvelle. Si l'histoire ne nous dit rien de positif sur ces migrations antiques et continues dont la masse des peuples indo-persans a fourni les éléments les plus nombreux, si nous sommes réduits à de vagues traditions qui semblent souvent se contredire, c'est qu'elles ont précédé toute histoire et se perdent dans la nuit des siècles. Longtemps ces tribus errantes, refoulées par d'autres tribus, ont continué leur marche incertaine à travers les plaines de l'Europe, longtemps elles ont lutté entre elles, se sont divisées, modifiées, réunies, avant que quelques-unes des plus favorisées aient pu consolider leur puissance; et quand deux grands empires s'élevèrent dans le midi, le nord longtemps encore végéta au fond de ses forêts, avant qu'un cri de guerre, parti du centre de l'Asie et propagé rapidement de contrée en contrée, ébranlât dans sa base cette terre surchargée d'habitants et fit jaillir, du sein de la barbarie, une ère nouvelle de civilisation et de foi. A cette époque décisive où l'Europe tout entière se déploya enfin aux regards de l'historien et lui apparut comme une vaste arène couverte d'innombrables combattants, il reconnut parmi les peuples qui l'occupent six divisions fondamentales, chacune marquée, dans sa physiologie, ses traditions et ses idiomes, d'un type spécial et indélébile qui atteste des migrations différentes dirigées successivement d'orient en occident. Parmi ces familles, dont les régions et les mers déterminent les limites naturelles, une semble se rattacher au nord de l'Afrique, une au nord de l'Asie, et les quatre autres, d'après l'analogie des langues, appartiennent d'une manière évidente au système indo-persan ou plutôt indo-européen.

L'extrémité sud-ouest de l'Europe, de l'Atlantique aux Pyrénées, a été occupée dès l'antiquité par une famille de peuples entièrement étrangère à l'Inde, et qui, venu sans doute par le littoral africain, semble être originaire de l'ouest de l'Asie, de la région des langues chaldéennes. Cette famille, appelée Ibérienne, a produit en Espagne les Turdétains, les Lusitaniens, les Cantabres; en Gaule, les Aquitains; en Italie, les Ligures, qui tous, après de longues luttes, incorporés dans l'empire romain, n'ont transmis leur riche et curieux idiome qu'à la seule tribu des Vascons ou des Basques, restés indépendants dans leurs montagnes, où ils l'ont conservé intact jusqu'à nos jours.

L'Europe occidentale, des Pyrénées au Rhin, et des Alpes à l'Atlantique, a été de temps immémorial le séjour de la famille celtique, qu'on a longtemps crue aborigène, mais que la comparaison des langues et plusieurs autres circonstances nous représentent comme le premier migration indienne qui ait pénétré en Europe, et qui, grossie peut-être de quelques tribus du Caucase et refoulée sans cesse par d'autres migrations, ne s'est arrêtée qu'à la mer d'Occident. P. rtagée en deux branches distinctes, les Galls

et les Cimbres, son centre de domination était la Gaule, où les premiers formèrent les États des Eduens, des Séquanes, des Arvernes, et d'où ils se répandirent en Italie sous le nom d'Ombriens, et dans les îles Britanniques sous celui des Gaëls; tandis que les autres, divisés en Boïens, en Belges, en Armoricaïns, envahirent plus tard ces mêmes îles sous le nom de Bretons et repoussèrent leurs devanciers vers le nord. Forcés, après des guerres sanglantes, de se soumettre à la puissance romaine, sous laquelle ils perdirent leur nationalité, et subjugués ensuite par les Germains, les Péltes n'ont conservé leur langue et une partie de leur indépendance que dans deux rameaux peu nombreux : l'un formé des Gaëls relégués en Écosse et en Irlande; l'autre, des Cymresou, Bretons qui habitent le pays de Galles et la Bretagne française.

L'Europe méridionale, bornée par les Alpes et l'Hémera, la Méditerranée et la mer Noire, présente, en y joignant le littoral de l'Asie Mineure, les trois plus belles péninsules de la terre. C'est là qu'à une époque comparativement assez récente et qui a dû suivre toutes les autres migrations, une portion considérable de la population indienne, que nous appellerons famille Thrace, Pélagique ou Roumana, est venue féconder, par son génie, un sol docile à la culture, et préparer la civilisation de l'Europe. Une branche de cette famille, franchissant la dernière le Taurus, a pu occuper, dans l'Asie Mineure, la Phrygie, la Lydie, la Troade, et, passant ensuite le Bosphore, s'arrêter dans les plaines de la Thrace, tandis qu'une autre plus ancienne, traversant la Thessalie, pénétrait dans la Grèce et dans le Péloponèse, où sous les noms de Pélages et d'Hellènes, et plus tard sous ceux d'Éoliens, d'Ioniens, de Doriens et d'Achéens, elle réunit à ses propres traditions les arts de la Phénicie et de l'Égypte qu'elle reproduisit en chefs-d'œuvre immortels. Longtemps avant que son empire, centralisé par les Macédoniens, ne se fût étendu jusqu'au cœur de l'Asie, ses nombreuses colonies maritimes portaient sa civilisation dans les îles et sur le continent de l'Italie, où d'autres branches de la même famille, longeant les bords de l'Adriatique, s'étaient établies plus anciennement encore, d'un côté sous le nom de Tusques ou d'Etrusques, de l'autre, sous celui d'Osques ou de Latins. L'État romain, si faible à sa naissance, s'accrut par la fusion des tribus italiennes, et, triomphant successivement de tous les peuples, finit par sa les assimiler tous. La langue latine, imposée par la conquête aux tribus celtiques et ibériques, a produit les langues des Italiens, des Espagnols, des Portugais, des Français et une partie de celles des Anglais, et s'est avancée avec eux jusqu'aux dernières limites du monde.

L'Europe septentrionale, en l'étendant du Rhin aux Carpathes et des Alpes à la mer Glaciale, est le séjour de la famille germanique, autre rejeton de la souche indo-ger-

sane, identique peut-être aux anciens Scythes qui ont suivi de près les traces des Celtes. Entrée en Europe par le Caucase et remontant le cours du Danube, une première branche de cette famille a dû se porter au centre de la Germanie, où elle a formé en divers temps les tribus guerrières des Teutons, des Suèves, des Francs, des Allemandes; tandis qu'une autre, longeant l'Elbe, produisait celles des Saxons, des Frisons, des Lombards, des Angles, transplantés plus tard en Grande-Bretagne. Une autre enfin, suivant les bords de l'Oder et peuplant toutes les côtes de la Baltique, sous les noms de Scandinaves et de Goths, a complété cette confédération redoutable qui, après de longs siècles de résistance, a fini par briser le sceptre de Rome et par renouveler le face de l'Occident. La civilisation grecque et romaine, si pleine de grandeur et d'avenir, mais honteusement ébranlée dans les derniers siècles par tous les genres de corruption, dut être un instant étouffée par ces hordes conquérantes pour recevoir ensuite de leur rudesse même une nouvelle et sublime impulsion. Leurs idiomes, confondus dans le midi avec ceux des nations vaincues qu'ils contribuèrent toutefois à enrichir, se sont conservés dans le nord chez les Allemands, les Hollandais, les Suédois, les Danois et en partie chez les Anglais.

L'Europe orientale, vaste plaine qui régnait des Carpathes aux Poyas et de la Baltique à la mer Noire, a été envahie par la famille slavonne, également d'origine indienne, mais longtemps inconnue à ses voisins, quoiqu'elle paraisse entrée en Europe peu de temps après les Germains, dont elle occupait le territoire à mesure que ceux-ci pénétraient en avant. Refoulée ensuite et en partie soumise, elle se rejeta sur la région orientale, où les Sarmates, les Roxolans, les Tchekhes, les Vénètes, les Pruczes étendirent au loin leurs possessions aux dépens des tribus limitrophes, et où ils se sont perpétués et agrandis de nos jours en trois branches ou rameaux principaux : d'un côté les Russes, les Illyriens; de l'autre les Polonais, les Bohèmes, les Wendes; de l'autre les Lettons et les Lithuanais, dont la langue s'est conservé le plus pur.

L'extrémité nord-est de l'Europe, du Volga à la mer Blanche et de l'Oural au cap Nord, est occupée par une famille différente que l'on a désignée sous le nom d'Ouralienne, et qui, totalement étrangère à l'Inde, se rattache, par ses idiomes, au nord-ouest de l'Asie, où elle est répandue en grand nombre, et enclavée, comme en Europe, dans le domaine des peuples slaves. Plus formidable au moyen âge, cette famille a produit les Huns et les Ouigours. Elle se subdivise maintenant en rameau finnois ou tchoude, comprenant les Finnois, les Esthoniens, les Lapons; rameau magyar ou Hongrois, incluant aux confins d'Allemagne; rameau tchérémisse sur les bords du Volga; et rameau pernicien auprès de l'Oural.

TABEAU SYNOPTIQUE DES PEUPLES EUROPÉENS, ANCIENS ET MODERNES, CLASSÉS PAR FAMILLES ET PAR LANGUES (577).

I. — FAMILLE PÉLASGIQUE.

- A. *Branches Thraciennes.* (Adclung, Vater, Gatterer.)
 1. *Phrygiens*, en Asie; *Byrges*, en Europe. *ét.*
 2. *Lydians*, dont une colonie en Éturrie. *d.*
 - * *Lydians*, ennemi de Macédoine.
 - * *Tyrhéni* de Macédoine.
 3. *Troyens* et leurs émigrations. *ét.*
 4. *Bithyniens*, dont descendaient les *Thini*. *tr.* (Mannert.)
 5. *Caricus*, avec quelques colonies en Laconie, etc. *ét.* (R. Rochette.)
 6. *Thraciens* proprement dits. *tr.* (Voy. *Slavons*, etc.)
 - * *Moldi*, en Thrace (branche des *Médes*). *d.* (MB.)
 - * *Pélagos*, en Macédoine; *Peloneus*. *d.* (MB.)

B. Branche Illyrienne.

1. *Nysi* au *Masi*, peuple mélangé.
2. *Daces* ou *Cètes*. *d.* *tr.* (Voy. *Valaques*.)
3. *Dardani*. *d.* *tr.*
4. *Macédoiens* anciens, du moins en partie. *tr.*
5. *Illyrii* anciens. *tr.* (Voy. *Albanais*.)
 - a) *Parthini* (les blancs, en Albanais).
 - β) *Taulantii*.
 - γ) *Molossi*.
 - δ) *Ardari* (*Eordari*, en Macédoine).
 - ε) *Dalmates*.
6. *Panaoniens* ou *Parones*. *ét.* (Mannert.) *d.*
7. *Vénètes*, colonie illyrienne en Italie. *tr.* (Freret).
8. *Sicules*, idem. *tr.*
9. *Japyges*, idem. *ét.*

C. Branche Pélasgo-hellénique.

1. *Pélasges* ou *Pélagos*, indigènes primitifs de la Grèce et de l'Italie, *tr.* (de *pela*, rocher; les constructeurs en rochers).
2. *Leleges*, colonie asiatique venue en Grèce. *ét.* (R. Rochette.)
3. *Carètes*, idem. *d.* *ét.*
4. *Perrhèbes*, Pélasges de Thessalie. *ét.*
5. *Theapotes*, idem, en Épire. *ét.*
6. *Ætoli*, *d.* (peut-être Illyriens).
7. *Hellènes*, nommés antérieurement *Græci* en Épire, *Græci* en Thrace.
 - a) *Achæi* ou *Achiri*, c'est-à-dire les riverains des fleuves.
 - β) *Iænes* ou *Iæones*, c'est-à-dire les lanceurs de flèches.
 - γ) *Dores* ou *Dariens*, c'est-à-dire les porte-lancés.
 - δ) *Aioli*, Éoliens, c'est-à-dire les errants, les coureurs.
8. *Arcadiens*, Pélasges du Péloponèse. *tr.*
9. *Ænores*, émigrés en Italie. *tr.*
10. *Tyrhènes*, émigrés en Italie. *tr.* (R. Rochette.)

Langues anciennes de ces trois branches.

A. Langues Thraces. *ét.* ou *tr.* *d.*

1. *Thracien* propre, rapproché du perse, etc., par les noms propres.
2. *Phrygien*, idem, une des sources du grec et de l'illyrien ou albanais.
3. *Lydien*, peut-être branché phrygien.
4. *Carien*, peut-être pélasge mêlé de phénicien.

(577) Ce tableau est destiné à présenter le résultat des recherches modernes relatives à la parenté des nations et à l'origine des langues. Nous avons cru devoir y rapporter les hypothèses douteuses et même opposées, lorsqu'il n'y avait rien de mieux à y substituer, et lorsque la question est encore en discussion parmi les savants.

d. indique les opinions que nous croyons douteuses
ét. indique les nations et les langues *étrusques*, ou dont il ne reste aucun rejeton vivant, distinctement reconnu.

* *Lyconiens* de saint Paul.

B. Langues Illyriques *tr.* *d.*

1. *Illyrique* propre, une des sources de l'albanais.
2. *Gète*, avant la domination des peuples slaves.
- * Les *Syrmæ*, peuplade noblique ou hindoue, souche des Bohémiens ou Zingares, parlant probablement un idiome asiatique.

C. Langues Helléniques, grec ancien. (Thiersch et MB.)

1. *Hellénique* primitif, rapproché du pélasgien. *ét.*
 - a. *Arcadien*. *ét.*
 - b. *Thessalien*, avec le grec macédoisien vient. *d.* *tr.*
 - c. *Æeatrien*, transporté en Italie et mêlé au latin. *tr.*
2. *Hellénique* des temps historiques.
 - a. *Eolien* vieux, rapproché de l'ionien (langue des dieux dans Homère). *tr.*
 - b. *Dorien* ancien, descendu de l'éolien (langue de Sappho, de Pindare, etc.).
 - a) *Laconien*, idem à part.
 - β) *Dorien* récent, de Syracuse (langue de Théocrite).
 - c. *Ionien* ancien, ou l'hellénique adouci par les nations commerçantes (langue d'Homère, restée classique pour la poésie épique).
 - a) *Ionien* d'Asie, encore plus adouci (langue d'Hérodote).
 - β) *Ionien* d'Europe, resté plus mâle, et dont l'idiome attique est la branche principale (langue classique des orateurs et du théâtre).
 - d. *Grec littéral commun*, ou l'idiome attique, épuré et fixé par les grammairiens d'Alexandrie; langue commune de toute la Grèce, de l'Orient et du beau monde de Rome, jusqu'à l'invasion des barbares.
 - e. *Idiomes locaux*, peu connus.
 - a) *L'alexandrin* vulgaire.
 - β) *Le syro-grec* (langue du Nouveau Testament).

II. — FAMILLE ÉTRUSQUE OU ITALIQUE (578).

1. *Aborigènes* ou *Oplines* (fils d'Ops, la terre), noms généraux. (MB.)

- a. *Étrusque*, avant les Vénètes. *ét.*
- b. *Ligures*, divisés en beaucoup de tribus.
- c. *Étrusci*, la masse de la nation étrusque. (MB.)

* La nation *étrusque* parait avoir été composée de castes ou tribus.

- a) Caste des seigneurs. *Larthes* en étrusque, *Tyrhéni* en grec éolien ou pélasgique.
- β) Caste des prêtres. *Tusci*, c'est-à-dire sacrificateurs.
- γ) Caste des guerriers. *Rascæ*. *d.* (Voy. ci-dessous.)
- δ) Caste populaire.
- d. *Piceni*, avec les *Subini*.
- e. *Marai*, etc., etc.
- f. *Umbri*. (Deux d'Halicarnasse.)
- g. *Samnites*, peut-être *Samones* (les gens de la terre haute, *Samas*), divisés en :
 1. *Iirpini* (les chasseurs de laup).
 2. *Caudii* (armés de troncs d'arbres).
 3. *Pentri* (de *pennus*, pointé).

tr. indique les nations et les langues dont nous croyons reconnaître des traces obscures, ou qui se sont mélangées avec d'autres.

Les noms des auteurs dont l'opinion a quelque chose de particulier sont indiqués par des initiales. Ainsi MB. signifie MALTRE-BRUS, etc.

(578) On peut donner beaucoup de raisons pour considérer la famille étrusque comme une quatrième branche de la famille pélasgique; mais il y en a aussi autant pour en faire une branche des Celtes. Voy. ÉTRUSQUE.

4. *Caraceni* (vêtus de *caraca*).
5. *Frentani* (armés de *frontes*). (MB.)
- h. *Latini*, etc. tr.
- i. *Ansones*, tr.
- k. *Siculi*, selon Denys.
- l. *Lucani* et *Bruttii* ou *Bretti*.
2. Colonies, historiquement probables.
 - a. Orientales, savoir :
 - α) *Pélages* d'Arcadie (1400 avant J.-C.). *ét.*
 - β) *Graci* anciens et *Pélages* de Thessalie (*idem*). *ét.*
 - γ) (*Enotri*, divisés en : 1° *Enotri* propres (les vigneron); 2° *Choni* (les agriculteurs).
 - δ) *Damniens*, *Japyges*, etc., etc.
 - ε) *Tyrhéni* de la Lydie macédonienne (11 à 1200 avant J.-C.). *ét.*
 - ζ) *Troyens*, peut-être parlant l'éolien vieux (900 ans avant J.-C.). (MB.)
 - η) Colonies *achéennes*, *doriennes*, *chaïdiques* en Sicile et en Grande-Grece. tr.
 - b. Septentrionales, savoir :
 - α) Les *Siculi*, selon l'opinion des modernes. tr. d.
 - β) Les *Vénètes*, soit Illyriens, soit Slavons. tr.
 - γ) Les *Rhasenae* (Rhaïtes), classe conquérante de l'Etrurie. d.
 - δ) Les *Peligni* (*pela*, rocher en macédonien). d.
 - c. Occidentales, savoir :
 - α) Colonies celtiques. tr. (Freret.)
 1. *Umbr.* d. (*Voy.* plus haut.)
 2. *Senones*.
 3. *Lugeres*. d. (*Voy.* plus haut.)
 4. *Insubres* (*Isambri*).
 5. *Volques* (*Valec*). d. *ét.*
 - β) Colonies ibériques ou basques. (MB.)
 1. *Sicani*.
 2. *Ossques*. tr. (579).
 3. *Corri* proprement dits. tr.
 4. *Illyniens*, en Sardaigne. (*Voy.* G. Humboldt).
 5. *Balari*, etc., etc.

Langues anciennes de cette branche.

A. Langues Italiques. (Merula et MB.)

1. Langue *étrusque*, tr., probablement divisée en *socrés* et *enlquire*, outre les dialectes; par exemple :
 - a. *Rhélique*.
 - b. *Falisque*.
 - c. *Umbrique*. (Merula.)
2. Langue *italique* centrale ou *opée*, tr.
 - a. Le *sabelle* ou *samnite*.
 - b. Le *sabin*, etc.
 - c. Le *latiu*.

L'ansonien avec le sicule, le lucanien, etc.

B. Langues étrangères à l'Italique.

1. Dialectes celtiques et illyriques.
 - a. Le *ligurien*. tr.
 - b. Le *gaulais cisalpin*, tr.
 - c. Le *venète*.
 - d. Le *volque*.
 - e. L'idiome des *Japyges*. d.
2. Dialectes ibériques ou *basques*. (*Voy.* G. Humboldt.)
 - a. L'*osque* (*eusse* ou *basque*).
 - b. Le *sicanien*, etc.
3. Dialectes helléniques. tr.
 - a. Le *dorien*. (Merula.)
 1. Le *syrausain* ou *siellote*.
 2. Le *tarentin* (*laconien*).
 - b. L'*achéo-ionien*. (MB.)

(579) Nous distinguons avec soin les *Opici* au *Opaci*, indigènes ou aborigènes d'Italie, parlant la langue Italique ancienne, et les *Osci*, colonie des *Ossques*, Eusques, Vanques de la Vescitanie espagnole, établis dans la Ves-

1. Le *sybarite*.
2. Le *crotoniate*.
- c. L'*éola dorien*
1. Le *lucrien*.

Nations et langues modernes qui descendent des branches pélasgo-helléno-étrusques.

1. Grecs modernes ou Roméi, descendants des anciens, mêlés de Romains, de Slavons, d'Asiniques, etc.

Langue grecque moderne (*Roméika*, *Aplo-Hellénika*).

1. *Eolo-dorien* modernisé.
2. *Tzakontie*, resté du dorien.
3. *Crétois* ou *randioté*.
4. Grec *épirote* et albanais.
5. Grec de Valachie, de Bulgarie, etc. (F. Adeling.)

2. Albanais ou *Skypetars*, mélange d'anciens Illyriens, Grecs et Celtes. (Masci et III.)

Langue schype ou albanais.

a. Le schype ou albanais propre.

- α) Idiome des *Guègues*.
- β) — des *Mirdites*.
- γ) — des *Tosques*.
- δ) — des *Chamoursis*.
- ε) — des *Japys*.

b. L'albanais mélangé.

- α) Albanais grecisé d'Épire.
- β) Italo-albanais de Calabre.
- γ) Albanais de Sicile.

3. Valaques ou *Roumanis*, mélange des paysans de Dacie et de Thrace avec les colonies militaires romaines, slavonnes et autres.

Langue valaque ou slavo-latine, ou daco-romaine.

- a. *Roumanique* ou valaque propre.
- b. *Moldave*.
- c. Valaque de Hongrie et de Transylvanie.
- d. *Kutzo-valaque* ou valaque de Thrace et de Grèce.
4. *Italiens*.
5. *Français*.
6. *Espagnols*. — *Voy.* ci-après, *peuples celto-romains*.

Langues celto-latines.

- a. *Italien*.
- b. *Romanique* ou provençal.
- c. *Français*.
- d. *Espagnol*. — *Voy.* ci-après.

III. — FAMILLES SLAVONNES OU WINDIQUES.

Branches anciennes connues des Grecs ou des Romains.

A. Peuples maîtres des pays slavons.

1. *Scythes*, divisés en castes et tribus. (M. B.)
 - a. *Scythes royaux*, caste dominante, parlant le zendou, un autre idiome de la haute Asie.
 1. Quatorze mots médio-scythes, chez Hérodote.
 2. *Scythes agricoles*, tribus vassales, peut-être slavonnes, vendues comme esclaves.
 3. *Idiome scythe*, chez Aristophane. Mots, chez Plinie. Inscriptions d'Olbie.
 - c. *Scythes pasteurs*, tribus vassales, peut-être limoniens ou tchoudes (selon Bayer, etc.).
2. *Sarmates*, hardie conquérante à physionomie mongolo-tatare. (MB.)
 - a. *Sarmates* propres.

citaine italienne (*Campus Fescivinus*). La confusion de ces deux noms prouve aux anciens, et est la source de beaucoup de difficultés.

- o. *Jaxamates* (peut-être identiques avec les *Jaxages*).
 c. *Éromates*.
 d. *Thiomates* (Inscription de Protagoras).
 5. *Ostro-Guths*, vauqueurs des Sarmates, etc. — Voy. ci-après.

B. *Peuples slaves anciens, sous dénomination générale.*

1. *Peuples slaves méridionaux.*
 a. *Hétoles* en Paphlagonie. d. *ét.* (Sestrenciewicz).
 b. *Cappadociens*, d. (*Idem.*)
 c. *Crabizy* (Chrowitz) en Thrace. tr. (MR.)
 d. *Bessi*, *idem.* tr.
 e. *Triballes* (Drewaly). d. *ét.*
 f. *Dardani*, de *darda*, lance. d. d. (MR.)
 g. Diverses tribus des montagnes de la Grèce.
 h. *Carni* avec les *Jastri*.
 i. *Venezi*, selon quelques-uns.

2. *Peuples slaves septentrionaux.*
 a. *Serbi* avec les *Vadi*, près du Rha (Volga). *ét.*
 b. *Razolani*, tr., plus tard connus sous le nom de *Ros*.

- c. *Budini*, peuple ou gothique ou slave. *ét.*
 d. *Basturni* avec les *Pracini*.
 e. *Daces*, ou tel autre peuple qui a donné aux villes de la Dacie leurs noms slaves en *ava*. tr.
 f. *Olbiopolites* du 1^{er} siècle, mêlés de Grecs. *ét.*
 g. *Pannonii* (pan, seigneur). d.
 h. *Carpi*, dans les monts Carpathes.
 i. *Bessi*, dans les monts Bessiad.
 k. *Sabages*, etc., etc.
 l. *Lugii*, tr., depuis *Litvici*, etc., etc.
 m. *Mouglanes* et autres, chez Strabon.
 n. *Venedi* ou *Venedæ*, depuis nommés *Wendes*, aux bouches de la Vistule.
 o. *Seannonæ*, entre l'Oder et l'Elbe. d. tr.
 p. *Vindidi* du Rhin.
 q. *Osi* de Taite (*otchi*, les pères).

Nations et langues slaves connues depuis Attila.

I. — Slaves proprement dits.

A. *Branche orientale et méridionale.* (Dobrowski, Väter.)

1. *Russes*, peuple mixte des *Roxolans*, des *Slavons*, des *Goths*, etc.
 a. Les *grands Russes* de Novogorod, Moscou, Smol, etc.
 b. Les *petits Russes* de Kiev et d'Ukraine.
 c. Les *Rusniques* ou *Osses*, dans la Galicie et la haute Hongrie.
 d. Les *Kossaks*, mêlés de Tatars, etc.

Langue russe.

- a) Dialecte de grande Russie (langue écrite).
 b) Idiotisme de Smol, le plus hétérogène de tous.
 c) Dialecte d'Ukraine ou de petite Russie.
 d) Le *romaniak*, très-ancien dialecte.
 e) Le russe lithuanien, reste du *kriwitz*. d. — Voy. *Wende*.
 f) Le russe-kosaque.

2. *Serviens* ou *Slavons danubiens*.

Langue servienne. (*serbska*.)

- a. Dialecte servien propre (langue écrite et polie).
 Ancien slave, langue de l'Eglise russe, presque identique avec le servien.
 b. Dialecte *bosniaque*.
 c. — *ragusain* et *dalmate*.
 d. — *monténégrien*.
 e. — *ascog*, mêlé de turc.
 f. — *slavonien*, très-pur.

g. — *hongaro-slave*, etc., etc.

3. *Crates*, ou *Chrobates*, ou *Slavons noriques*.
 Langue croate.

a. Dialecte *croate* ou *chrobate*, c'est-à-dire des montagnes.

b. — *slavone*, parlé dans l'ouest de la basse Hongrie (dialecte écrit).

c. — *winde*, parlé par les *Wendes méridionaux*, peuple mêlé.

a) *Winde* de Carniole, avec les idiomes des *Karates*, des *Tsaisches*, des *Pogkes*, etc.

b) *Winde* de Styrie et de Carinthie.

d. Dialecte des *Podlaskes* en Moravie, et peut-être des *Charentes*.

B. *Branche centrale et occidentale.* (Dobrowski.)

1. *Polonais* ou *Litviques*.

Langue polonaise écrite et littéraire.

a. Dialecte de la grande Pologne.

b. Dialecte de la petite Pologne.

c. Les *Mazures*, en Mazovie et Podlachie ; le dialecte *mazure* est très-impur.

d. Les *Karates*, dans les monts Karpates.

e. Les *Kassabes*, en Poméranie. d.

f. Les *Siétiens-Polonais*, avec le dialecte *medzi-barien*, vieux polonais mêlé d'allemand.

2. *Bohèmes* ou *Cachés* (*Tchèques*).

a. *Cachés* proprement dits.

b. *Cachés* de Moravie.

Langue tchèque, écrite et polie, presque sans dialecte.

3. *Slavaques* ou *Slavons* de la Hongrie septentrionale.

Restes du *Mahrawang* ou slave de grande Moravie.

a. Dialectes *slavaques* des montagnes.

b. Dialecte des bords du Danube.

c. L'idiome *hanak*, en Moravie.

d. L'idiome *stramak* (*idem*).

e. L'idiome *schlagak* (*idem*), etc.

f. Dialecte du *cacha* employé comme langue écrite.

II. — *Wendes*, ou *Slaves baltes*.

a. *A. Wendes propres* (*Vindili*, d., *Winidæ*).

a. *Wagri* (Holstein orient.). tr.

b. *Obairiti* ou *Afrade* (Mecklembourg). tr.

c. *Rani*, *ét.*

d. *Ragieni*, mêlés de *Scandinaves*. tr.

e. *Lutizi* (Brandebourg). tr.

f. *Witzi* —

g. *Wetubi* —

h. *Wavelli*, etc. —

i. *Milziemi* (Saxe).

k. *Serbes* ou *Sorabi*. —

l. *Wendes* d'Altenbourg. tr.

m. *Regio Slavonum*, en Franconie. tr.

n. *Lazuki* (Lusace).

o. *Zuriawani* —

p. *Polabes* ou *Liwones*. tr.

B. *Wendes Lithuaniques* (*Venedæ*, *Æstii*).

1. *Pracsi* ou *Wendes-Goths* (*Gndai*).

Langue pruce. *ét.* 1085.

2. *Litvians* ou *Lithuaniques*.

n. Langue *litvika*, écrite.

1. Dialecte de Vilna.

2. Dialecte *schamait* ou de Samogitie.

3. Dialecte *prussien*.

b. Idiome *kriwitz*, en Russie blanche. tr.

c. *Lettan* ou *lotvica*.

1. Le letton de Livonie.

2. Le *semgale*, en Semgallie.

3. Le dialecte des *Rhedes*, des *Tamnekes*, etc.

IV. — FAMILLES FINNOISES OU TCHOUDES.

Nations anciennes qui ont occupé les contrées finnoises.

1. *Scythes* d'Europe. Voy. plus haut. *Æt.* 200 ans après J. C.
2. *Sarmates*, *d.* 400 ans après J.-C.
3. *Jaziges* (*Jarvinges* de l'histoire polonaise). *Æt.* 1268.
4. *Fenni* de Tacite, *Zoumi* (Suéme) de Strabon. (Mll.)
5. *Æstii* ou *Ehstes*, *d.* Voy. plus haut.
6. *Seyri*, *Hernii*, etc. *d.* (Lelwel.)
7. *Huns* européens, *Onni* et *Chuni* de la géographie ancienne classique, race turco-mongole.
8. Races inconnues soumises aux *Huns*.

Nations et langues actuelles.

- A. Race Finnoise pure. (Adelung. Porthan. Pallas.)

1. *Finlandais* ou *Suomés*.
 - a. Dialecte *finlandais*, propre dans le midi (langue écrite).
 - b. Dialecte *laponien* divisé en :

a	laponien.
f	laponien.
γ	laponien.
 - c. Dialecte *carélien* ou *kyriala* divisé en :

a	Idiome de Savolax.
β	— Ingric.
γ	— Rautalamb.
δ	— Carelie et Olometz, etc., etc.
ε	— cananien ou <i>qoune</i> .
2. *Ehstes*, peut-être un reste des *Æstii*.
 - a. *Ehste* propre, divisé en :

a	Dialecte de Reval ou de la <i>Harrie</i> .
β	Dialecte de Dorpat ou d' <i>Ungannie</i> .
γ	Dialecte d' <i>Uescl</i> .
 - b. *Lives* ou *Livoniens*.

a	Dialecte vieux-live.
β	Dialecte <i>krevinien</i> , etc.

B. Peuples Finnois mélangés.

1. *Permianés* ou *Biarmiens*, race peu connue, mêlée de Finnois et de Scandinaves. *d.* Langue permianne en deux dialectes :
 - a. Le *permianne*.
 - b. Le *striane*.
2. *Hongrois* ou *Magyar*, Finnois subjugués par des Turcs et par une race inconnue des monts ouraliens (Gyarmathy, Sainovici).
 Langue magyare, écrite.
 - a. Dialecte de Raab ou occidental. (Adelung.)
 - b. Dialecte de Debretzin ou oriental.
 - c. Dialecte des *Sackies*, tribu de Transylvanie.
3. *Lapons*, branche finnoise mêlée avec une tribu laponne (Huns de Scandinavie, de Gräberg). *d.*

V. — FAMILLE GERMANIQUE (580).

- A. Branche Teutonique, sur le Rhin et la Danube. Tribus et Idiomes anciens.

Bastarnæ, *Æt.* *d.* — Idiome inconnu. (Voy. *Slavons*.)
Sueri ou nomades. *Æt.* — *Suérig* ancien inconnu.
Marcomanni, *tr.* — Idiome haut teutonique.
Quadi, *Tauraci*, *tr.*
Biowarii, — Dialecte mêlé de *celte-boien*.
Istærones, plus tard *Franci*, *Hermunduri* ou *Hermiones*, *Chatti*, — Le *francique*. (Gley.)
Alemanni, — L'*alemannique*. (Hebel.)

Tribus modernes et Idiomes existants.

1. *Suisses* (Suèves remplaçant les Celtes Helvétiens).

(580) Adelung pour les détails, M.-B. pour les classifications historiques. Nous avons aussi consulté Grimm et Rask.

- a. Idiome de Berne et d'Argovie.
- b. Idiome de la vallée d'*Haut*.
- c. Idiome de *Fribourg*.
- a] Patois *weiche* de *Mistenlach*.
- d. Idiome d'*Appenzell*.
- e. Idiome des *Grisons*.

2. *Rhéniens*.

- a. Dialecte de l'*Alsace*.
- b. Dialecte de *Souabe*.

a]	Dialecte de la forêt Noire ou haute Souabe.
β]	Dialecte de <i>Baar</i> .
γ]	Dialecte de la vallée du <i>Neckar</i> ou <i>Wurtemberg</i> .
δ]	Dialecte de la <i>Vindlicie</i> (Augsbourg, Ulm, etc.).
- c. Dialecte du *Palatinate*.

a]	Le <i>waspoien</i> allemand.
β]	Idiome du <i>Wetterwald</i> .

3. *Danubiens* ou branche *Marcomannique*.a. *Baravris*.

- | | |
|----|-----------------------------|
| a] | Dialecte de <i>Munich</i> . |
| β] | — <i>Hohen-Schwangan</i> . |
| γ] | — <i>Solzbourg</i> . |

b. *Tyroliens*.

- | | |
|----|---|
| a] | Dialecte de la vallée de <i>Zill</i> . |
| β] | — la vallée d' <i>Inn</i> . |
| γ] | — <i>Lienz</i> . |
| δ] | — des soi-disant <i>Cimbres</i> du <i>Véronais</i> et du <i>Vicentin</i> (581). |

c. *Autrichiens*.

- | | |
|----|--|
| a] | Dialecte de basse Autriche, avec quatre variétés. |
| β] | Dialecte de haute Autriche. |
| γ] | — de <i>Syrie</i> , avec six variétés, entre autres celles de la vallée d' <i>Eas</i> et de la vallée de <i>Murr</i> . |

δ] Dialecte de *Carinthie*.

- | | |
|----|--------------------------------|
| ε] | — de <i>Carniole</i> . |
| ζ] | — des <i>Gottschevariens</i> . |

d. *Bohémien-Silézien*.

- | | |
|----|--|
| a] | <i>Silézien</i> , en plusieurs variétés. |
| β] | <i>Bohémien-allemand</i> . |
| γ] | <i>Moravien-allemand</i> , quatre variétés. |
| δ] | <i>Hungaro-allemand</i> , idem, entre autres l'idiome de <i>Zips</i> . |

4. *Franco-Saxons* ou *Moyens-Allemands*.

a. Dialectes parlés.

- | | |
|----|--|
| a] | Dialecte de <i>Hesse</i> . |
| β] | — de <i>Franconie</i> (Nuremberg, Ansbach, etc.). |
| γ] | Dialecte des monts <i>Rhen</i> , etc. |
| δ] | — de l' <i>Éichfeld</i> . |
| ε] | — de <i>Thuringe</i> . |
| ζ] | — de l' <i>Erzgebirge</i> . |
| η] | — de <i>Misnie</i> ou haut saxon moderne. |
| θ] | — de <i>Livonie</i> et d' <i>Esthonia</i> (classes supérieures.) |

i] Dialecte des *Saxons* de *Transylvanie*.

b. Langue écrite générale.

Le haut allemand ou le dialecte de *Misnie* régularisé.

B. Branche Cimbrique-Saxonne, dans les plaines sur les mers Baltique et du Nord.

Peuples anciens.

- Cimbri*, *tr.* (selon d'autres, *Jotes* Scandinaves).
Angli, *tr.*, idiome anglique ancien. *tr.*
Saxons (*Ingarones* des *Romains*).
Hernii, *d.* *Æt.*
Lombardi ou *Vinnii* de *Cimbrie*, *tr.*, idiome tinnique.
Semrones, *d.* *Æt.* *d.* (plutôt *Slaves-Wendes*).
Cherusci, mêlés aux *Francs*. *tr.*
Bructeri et *Chauci*, idem. *tr.*

(581) Je suis *Hornmayer*, mais en me réservant la discussion d'un argument encore n. gligé, et qui peut changer la face de la question.

Frisones.

Bataci, selon les Romains, connue des *Claudi*, *Menapii*, etc. *tr.*
Tungri.

Divisions modernes.

f. Saxons ou bas allemands.**a. Saxon proprement dit, ou idiome de basso Saxe.**

- a) Dialecte poli de *Hambourg*, etc., etc.
- β) — *Hollandois*.
- γ) — *Sleswickois*, entre la *Stij* et l'*Eyder*.
- δ) — des *Marsses* ou Pays-Bas.
- ε) — *hanovrien*, ou plusieurs variétés.
- ζ) — des mineurs du *Harz*.
- η) — de la marche de *Priegnitz* (reste *lungobardo-cimbrique*).

b. Saxon oriental.

- a) Dialecte *brandebourgeois*. (Markisch.)
- β) — *prussien* moderne, depuis 1400.
- γ) — *poméranien* moderne.
- δ) — *rusgien*.
- ε) — *mecklenbourgeois*.

c. Westphalien ou saxon occidental.

- a) Dialecte de *Brême*.
- β) Dialecte de la *Westphalie* centrale.
- γ) Dialecte de l'ancien duché d'*Engers*, peut être l'*angrimien*, *tr.* (M. Weddigen.)
- δ) Dialecte de *Cologne*.
- ε) Dialecte de *Clèves*, etc., etc.

2. Frisons.**Ancien frison.**

Dialectes modernes.

a. Frison proprement dit.

- a) *Frison* du *Nord* ou de *Cimbrie*, divisés en dialectes de *Brodsted*, d'*Husum*, de l'*Eyderstedt*, etc. des *Iles*.
- β) *Frison* de *Westphalie*, divisés en dialectes et peuplades : 1° de *Hastringen*; 2° de *Warsten*; 3° de *Saterland*.
- γ) *Frison* de *Batacie*, divisés en dialectes : 1° frison commun; 2° frison du *Molckwer* (*anglo-frison*); et 3° frison de *Hindeloopen*.

b. Néerlandais ou bas-nez moderne.

- a) *Hollandais*, la langue écrite et polie.
- β) *Flamand*, la langue écrite et polie.
- γ) Dialecte de *Gneldra*.
- δ) Dialecte de *Zélande* et de *Flandre* hollandaise.
- ε) Dialecte de *Kemperland*, mêlé du *teutonique* ou du *haut allemand*.
- ζ) Dialecte de la *Mairie de Bois-le-Duc*.

C. Branche Scandinave ou Normanno-gothique.

Peuples et idiomes anciens.

Peuplades anciennement établies dans la Scandinavie (*Alti-mâl*.)

Isles. — *Isotique* ancien bas-scandinave.

Goths. — *Gothique* ancien haut-scandinave.

Mannes. — *Manheimique*, dialecte moyen, source des langues modernes.

Vanes, etc. — *Vandale*, *d.*

Peuples de race scandinave mêlés de *Slavons*, de *Wendes* et d'autres notions subyugées.

Alani, *d.* — *Alanique*, semblable au *gothique*. *ét.*

Rhos ou *Rozolani*, *d.* — *a. Rhos-alanique* (*tr.* dans le russe, *Vater*).

Coithones (*Uдай* des *Lithuaniens*). — *Gothique* ancien : *a. Ostrogothique* (*tr.* en *Oukraine* et en *Italie*). *b. Visigothique* (*tr.* en *Pologne* et en *Espagne*). *c. Mesogothique* (dialecte d'*Umlas* mêlé).

Hérnli (M. de *Subm*). — *Hérnlique*, très-incertain, mêlé, selon quelques-uns, de *lithuanien*.

Langobardi ou *Vimil*. — *Langobardique*, peut-être de l'*isotique* ou du *cimbrique*.

Emigrés :

Vandalis.

Juthungi.

Rurgundiones. — *Rurgundique*, peut être *normanno-mêlé* du *wende*.

Divisions modernes.

Le *normannique* ou langue générale des huitième et neuvième siècles (langue des *Scildes* et de l'*Edda*), *alt-nordisch* de *Grimm*.

1. Le norvégien (norrœna) des dixième et onzième siècles.

- a. *Islandais*, langue des *Sagns*, encore écrite.
- b. *Norvégien* des vallées centrales.
- c. *Dalécarlien* (ou *dalska*) occidentale.
- d. *Jemtelandais*, avec l'*helsingunais*.
- e. Dialecte des *Iles Féroé*.
- f. Le *norse* aux *Iles Shetland*.

2. Le suédois (svensk), depuis 1400.

- a. *Suédais*, langue écrite.
- a) Dialecte d'*Upland* avec la variété de *Raslag*.
- β) — de *Norrland*.
- γ) *Dalécarlien* oriental (idiome plus ancien).
- δ) *Suédais* de *Finlande*, avec quelques variétés.

b. Gothique moderne.

- a) *Westrogothique*.
- β) *Ostrogothique*.
- γ) Dialecte de *Wermeland* et *Dal* (les *Vanes*, *d.*).
- δ) Dialecte de *Smoloud*.
- ε) Dialecte de l'*Ile de Runne* en *Livonie*.

3. Le danois (dansk), depuis 1400.

- a. *Danois*.
- a) Dialecte des *Iles danoises* (langue écrite).
- β) Dialecte de *Scanie*, jusqu'en 1600.
- γ) Dialecte de l'*Ile de Bornholm* (idiome ancien de 1200).

δ) Le *norvégien moderne* (*nor. k.*), dans les villes et les basses vallées (langue écrite).

b. Jutlandais ou isotique moderne.

- a) *Normanno-isotique*, dans le nord et l'ouest.
- β) *Dano-isotique*, le long du *Petit-Belt*.
- γ) *Anglo-isotique*, dans le canton d'*Angien*.

D. Branche Anglo-Britannique.

Peuples et idiomes anciens.

Belges, *Cimbri*. — *Voy. ci-après*, *Familles celtiques*, *Gaulois-Romains*. — *Romana rustica*, *tr.*

Anciens Germains ou *Scandinaves*. (Tacite.) →

Ancien dialecte gothique ou scandinave, à 100 avant J.-C. *tr.*

Angles, *Saxons*, *Jutlandais*. — Langue *anglo-saxonne*, à 449-900. *tr.* : a. *angle*, au nord de la *Tamise*. b. *saxon*, au sud de la *Tamise*. c. *isotique*, dans le *Kent*.

Danois. — Langue *dano-saxonne*, 800-1040. *tr.*

Normands. — Idiome *français* *neustrien*, depuis 1066. *tr.*

Dialectes actuels.

- a. L'*anglais* proprement dit (langue écrite).
- a) Dialecte de la *ville de Londres* (le *cockney*).
- β) Dialecte d'*Oxford* et du centre.
- γ) Dialecte de *Somerset*.
- δ) Dialecte du *pays de Galles* (*anglais*).
- ε) Dialecte des *Irlandais anglais* (accent *hibernien*).
- ζ) Dialecte des *Anglais* de *Wexfordshire*.
- η) Idiome *joering* dans le *Berkshire*.
- θ) Idiome *rusique* de *Suffolk* et de *Norfolk*.
- b. L'*anglais-northern* (*dano-anglais*).
- a) Dialecte de *Yorkshire*.
- β) Dialecte de *Lancashire*.
- γ) *Cumberland* et *Westmoreland*.
- c. L'*écossais* (*anglo-scandinave*).
- a) L'*écossais* propre *Lowland Scotch* (langue écrite).
- β) *The border-language*, idiome mêlé des provinces frontalières.
- γ) L'*idiome des Écossais* d'*Ulster* ou *Irlande*.
- δ) L'*idiome* des *Iles Orcades*.

- d. *L'anglo-américain*, qui paraît s'éloigner peu à peu de l'anglais, etc., etc.

VI. — FAMILLE CELTIQUE.

Peuples et idiomes anciens (MB.)

1. *Celtes-Danubiens*. — Idiomes inconnus.
 - a. *Helvetii*, etc.
 - b. *Boii*, tr.
 - c. *Scordisci*, etc.
 - d. *Albani d'Illyrie*. d. — Muts celtes dans l'albanais.
 - e. *Cottini*, en Sarmatie, etc. (Tacite.)
2. *Celtes-Italiens*, tr. — Idiomes peu connus.
 - a. *Ligures ou Ligyes*, jusqu'au Rhône.
 - b. *Insubri*, *Genovani*, etc.
 - c. *Ithaseni* ou *Etrusci*. d. — Mots dans la langue étrusque, tr.
 - d. *Ombri*, etc., etc.

(Voy. plus haut *Peslages-Italiens*.)
3. *Celtes-Gaulois*, tr. — Langue celtique ou gaulle des historiens romains.
 - a. *Salves*.
 - b. *Allobroges*, etc. (les peuplades des Alpes).
 - c. *Volca*, peut-être Belges.
 - d. *Arverni* (aussi *Latii se dicere fratres*).
 - e. *Adul*, *Sequani*, *Helvetii*.
 - f. *Bituriges*, etc., etc.
 - g. *Pictanes*, *Santonis*, etc.
 - h. *Venerii*, etc.
 - i. *Cornutes*, *Genovani*, *Turonis*, etc. (la Celtique des druides).
 - k. Colonies directes aux îles Britanniques. d.
 - * Le *Pict* des *Pictons*. d.
 - l. Colonies en Espagne. — Langue celtibérienne.
 - a] Les *Celtibères*, divisés en six tribus : *Berones*, *Pelendones*, *Arenaci*, *Loncos*, *Belii*, *Ditthi*.
 - β] Les *Celtici*, sur l'Anas.
4. *Celtes-Ibériens*.
 - a. *Ierni* (Iverni, Ibierni) dans l'Irlande. — Langue erse ancienne. d.
 - b. *Scoti*, passés en Ecosse.
 - c. *Silures*, dans le Galles méridional. tr.
 - d. *Dumnonii*, dans le Cornouailles. tr.
 - e. Les *Celtes* de Galice.
 - a] *Artabres* ou *Arotrebes*.
 - β] *Nerthi*.
 - γ] *Prozamarc*.
 - δ] *Tamarici*.
 - f. Les *Oystrinnes*.
5. *Celto-Germains ou Belges*. — Langue belge ou celto-germanique. tr.
 - a. *Belges continentaux*. tr.
 - α] Belges proprement dits.
 - β] *Trescri*, *Leuci*, etc.
 - γ] *Meruii*.
 - δ] *Marini*.
 - ε] *Menapii*, *Tungri*, etc. (Voy. plus haut.)
 - b. *Belges trans-marins*, ou *Celto-Bretons*, ou *Cimbres*. tr. — Langue celto-bretonne britannique ou cimbrique.
 - a] *Belgae* de *Wiltshire*, *Atrébates*, etc.
 - β] *Cantii*.
 - γ] *Brigantes*, *Parisii*, etc.
 - δ] *Menapii*, *Canci*, etc., d'Irlande.
 - c. Les *Galates* ou Gaulois d'Asie. (Saint Jérôme, etc.)

Peuples et idiomes actuellement existants.

1. *Celtes proprement dits*.
 - a. Les *Irlandais* ou *Ires* (langue gaulle). — Dialecte erse ou erinack.
 - b. Les *Galédoniens* ou *Highlanders* (langue gaulle). — Dialecte *caldanach* : a] dans les *Highlands*. β] Dans l'*Ulster*. γ] Idiome *marck* dans

- l'île de *Man*. δ] Idiome de *Walden* dans l'*Essex*.
2. *Kambres* ou *Celtes-Belgiques*.
 - a. Les *Gallois* ou *Welsh*. — Langue *celte*, a. Dialecte de *Wales*. — b. Dialecte de *Cornouailles*, etc.
 - b. Les *Bretons* ou *Breizad*. — Langue *bas-bretonne* : a. Breton, bretonnant ou la tréconneque. b. La *leonnarde*. c. La *cornouaillière*.
 - d. La *vaunetueuse*.

VII. — FAMILLES MÉRIENNES (582).

1. Les *Turdetani*. — Idiome inconnu. cultivé il y a 6,000 ans (suivant Strabon).
2. Les *Konii* (Cynètes, Cynessi). — Mots fluviis et slovans. d.
 - * Les *Coneani*, etc.
3. Les *Lusitani*. — Dialecte inconnu. etc.
4. Les *Keltai* ou *Gallaci*. — Peut-être Celtes d'une branche inconnue. tr.
5. Les *Astures*. — Id. etc.
6. Les *Vaccari*. — Id.
7. Les *Vettoni*. — Id.
8. Les *Carpetani*. — Dialecte inconnu de la langue ibérique. tr.
9. Les *Oretani*. — Id.
10. Les *Ediani*. — Id.
11. Les *Bastetani*. — Id.
12. Les *Contestani*. — Id.
13. Les *Hergetes*. — Idiome osque; dialecte du basque. etc. (MB.)
 - * La *Vescitania* avec *Osca*.
14. Les *Hercaones*. — Dialecte ibérique inconnu.
15. Les *Luleiani*. — Id.
16. Les *Cerretani*. — Id.
17. Les *Aquilani*. — Dialecte basque.
18. Les *Cantabri*. — Id.
19. Les *Vascones*. — Langue basque ou ibérique. (De Humboldt.) : a. Dialecte *lapourda*. b. Dialecte *guybascon*. c. Dialecte *viscayen*.

VIII. — LANGUES CELTO-LATINES.

A. Italiens.

La langue *romana rustica*, comme souche commune, à 1000.

1. *Italien septentrional*.
 - a. Dialectes *italo-français*.
 - α] Dialecte du Piémont.
 - β] Dialecte du Frioul, avec les variétés de *Fassa*, *Livina-Longo*, etc.
 - b. Dialectes *liguro-italiens*.
 - a] Le *gênois* ou *genois* (idiome écrit).
 - β] Dialecte de Monaco.
 - γ] — de Nice.
 - δ] — d'Estragnelles, etc., etc.
 - c. Dialectes *lombards*.
 - a] Le *milanais*, avec quelques idiomes.
 - β] Le *bergamasque* (idiome burlesque).
 - γ] Le *breacien*.
 - δ] Le *modénais*.
 - ε] Le *tolosain*.
 - ζ] Le *padouan*.
2. *Italien méridional et oriental*.
 - a. Dialectes *sémitiques*.
 - α] Le *néphtien* propre (idiome écrit et poli).
 - β] Le *dalmato-italien*.
 - γ] Le *carphote*.
 - δ] Le *santiato*.
 - ε] L'*italien* de quelques îles de l'Archipel.
 - b. Dialectes *toisans*.
 - a] Le *toscan* pur (langue de la littérature et du beau monde).
 - β] Le *florantin* vulgaire.
 - γ] Le *siennais* ou *sansé* (écrit et poli).
 - δ] Le *pisane*.
 - ε] Le *lucrois*.

(582) Nous ne pouvons adopter entièrement la théorie savante de M. le baron Guillaume de Humboldt

- ζ] Le *piatogais*.
 η] L'*arzesan*, avec plusieurs variétés. Dialectes de l'Ombrie et des Marches. d. d.
 e. Dialectes *ousoniens*.
 α] Le *roman poli*.
 Transstérin, jargon vulgaire.
 β] Le *sabin*, avec les *Abruzzes*.
 γ] Le *napolitain* (dialecte écrit).
 δ] Le *calabrois*.
 ε] L'*apulien* (Pugliese).
 ζ] Le *tarentin* ou gréco-apulien.
 η] *Ilione de Bitonto*.
 3. *Italien insulaire*.
 a. *Sicilien*.
 α] *Sicilien du xiv^e siècle* (langue écrite poétique). tr.
 β] *Sicilien moderne* (langue écrite).
 Dialectes peu connus.
 e. *Sardinien*.
 α] *Sarde*, divisé en deux variétés :
 1. *Il campidanese* (dialecte écrit).
 2. *Al capo di sopra*.
 β] *Toscan de Sassari*, etc.
 γ] *Catalan* ou d'*Algarze*. (D'Algheri.)
 c. *Corse*.
 B. *Romanique* (Provençal, Occitanique) (583).
 a. *Italienique des Alpes*.
 1. *Rhétien* ou *romanique* des Grisons et du Tyrol.
 α] Dialectes du *haut pays des Grisons*, savoir : 1^o de Schams ; 2^o de Heinzenberg ; 3^o de Danabesch ; 4^o d'Oberhalbstein ; 5^o de Tüsis.
 β] Le *romanique* des plaines et des montagnes.
 γ] Le *ladin* à *Caire*, avec 4^o le *haut engadin* ; 5^o le *bas engadin*.
 δ] L'*idiome garda*, ou de la vallée de *Groden*.
 2. *Valaisan*, ancien *idiome celtu-romain* (bas Valais).
 3. *Haletien* ou *romanique* de *Fribourg*.
 α] *Le graverin*, dans le haut pays.
 β] *Le gnetto*, dans le milieu.
 γ] *Le brogar*, dans le pays bas.
 b. *Provençal*.
 1. Le *provençal* proprement dit (langue écrite).
 α] Dialecte d'*Aire*.
 β] — du *Berry*.
 2. Le *languedocien propre*.
 α] Dialecte *toulousain* ou le *mondi* (langue écrite).
 β] Dialecte *nîmois*.
 γ] — des environs de *Nice*.
 δ] Le *roergat*.
 ε] Le *valayen*.
 3. Le *dauphinois*, plus mêlé de *celte* (langue écrite).
 α] Le *bressan*.
 β] Le dialecte du *Bugey*.
 4. Le *gascon*.
 α] Le *gascon* de *Gascogne*.
 β] Le *tolecan* *papulaire*, distinct du *mondi*.
 γ] Le *béarnais* français.
 δ] Le *limousin* actuel avec le *périgourdin*.
 c. *Romanique ibérien*.
 1. Le *limousin* ancien.
 2. Le *castalan*.
 3. Le *salencien* (langue écrite).
 4. Le *mayorquin*.
 Lingua franca, l'*idiome* mixte, dont le *castalan*, le *limousin*, le *sicilien* et l'*arabe*, forment la majeure partie.
 C. *Espagnol*, divisé en deux branches.
 a. Le *castillan* (langue écrite et *polie*, nommée dans les provinces *al romanze*).
 1. Dialecte de *Toledo* (le plus pur).
 2. — de *Léon* et des *Asturies*.

3. L'*aragonais*.
 4. L'*andalous*.
 5. Le *marcien*.
 b. Le *galicien* ou *galego*.
 1. Le *galego* proprement dit.
 2. Le *portugais* (langue écrite et littéraire), divisé en variétés d'*Alemtejo*, de *Beira* et de *Minho*.
 3. Le dialecte d'*Algarze*.

D. *Français*.

Langues du moyen âge.

- a. La *romane du nord* ou *franco-romane* (langue des *trovères*). tr.
 b. La *celto-romane*, à l'ouest et au centre. tr.
 c. La *rosco-romane*, dans la *Gascogne*. tr.
 d. La *romane pure* ou l'*ancien provençal* (langue des *troubadours*). tr.

Langue moderne.

1. Le *français académique* (langue écrite, langue sociale de l'Europe.)
 2. Les dialectes parlés.
 a. Dialectes français anciens du nord.
 1. Le *wallon* ou *rocheli*, à *Namur* et à *Liège*. — Branche de la langue *franco-romane* du nord.
 2. Le *flamand* français. — *Id.*
 3. Le *picard*, avec l'*ariésien*. — *Id.*
 b. Dialectes modernes du nord.
 1. Le *normand*.
 2. Le *français vulgaire* (de l'*Île-de-France*), avec le *champanois*.
 3. Le *lorrain*, avec le *vosgien*.
 4. Le *bourguignon*.
 5. L'*orléanais* et le *blaisois*.
 6. L'*angevin* et le *mauceau*.
 7. Le français de *Berlin*, de *Frédéricia*, etc. (style *réjugif*).
 8. Le français-canadien, venu des bords de la *Loire*.
 c. Dialectes du centre et de l'ouest.
 1. L'*auvergnat*.
 2. Le *poitevin* ou *pictevin*.
 3. Le *vendéen*.
 4. Le *bas-breton* français.
 5. Le *berrichon*.
 6. Le *bordelais* et autres dialectes *gasconnais*.
 d. Dialectes de l'est.
 1. Le *franc-comtois*, avec les variétés : 1^o le *hâlois* ; 2^o le *neuchâtois*.
 2. Le *vaudois* ou *roman* (romain).
 3. Le *savoisien* (avec le *génévois*, *idiome p-ll*).
 4. Le *lyonnais*.
 5. Le *dauphinois* des villes.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES EUROPÉENNES, EXTRAIT DE L'ATLAS ETHNOGRAPHIQUE DE M. A. BALBI.

I. — FAMILLE DES LANGUES BASQUE ET CELTIQUE, Divisés en deux branches.

Famille basque ou ibérienne.

- a. Langues éteintes depuis longtemps : *Idiomes des Tartares, Carpiens, Lusitani*, etc., etc.
 b. Langues anciennes encore vivantes : *Euscara* ou *basque*.

Famille celtique, Divisée en deux branches.

- a. Langues anciennes éteintes depuis longtemps : *Idiomes des Bituriges, Edui, Senones, Galates*, etc.
 b. Langues anciennes encore vivantes : *Gallique, gaulois* ou *celtique propre*. — *Cyrawg*, *kumbr* ou *celto-belgique*.

(383) Les savantes recherches de MM. Raynouard, Champollion-Figeac et Sismondi, ont déterminé l'exten-

sion donnée à cette branche nouvelle, d'abord établie sous le nom de *Provençal* ou *Occitanique*.

II. — FAMILLE DES LANGUES THRACO-PÉLASGIQUES OU CÉLÉO-LATINES.

Divisée en quatre branches.

- a. Thraeo-illyrienne : Idioms des Phrygiens, Trojens, Lydiens, Thraces, Macédoniens, Illyriens anciens, etc. — Albanais, skip ou achyph.
- b. Etrusque : Etrusque, d.
- c. Pélasgo-hellénique : Idioms des Pélasges, Crétois, Énéotres, Arcadiens, etc., etc. — Hellénique ou grecque ancienne. — *Romeika*, *aplo-hellenica* ou grecque moderne.
- d. Italique : Idioms des Aborigènes, Lucani, Piceni, etc., etc. — Latin. — Roman. — Italien. — Français. — Espagnol. — Portugais. — Valaque ou langue daco-latine.

III. — FAMILLE DES LANGUES GERMANIQUES.

Divisée en quatre branches.

- a. Teutonique : Idioms des Quadi, Marcomani, Hermonduri, Chetti, etc., etc. — Haut-allemand ancien ou *ahochdeutsch*. — Allemand proprement dit ou *deutsch*, dit aussi *alkemad moderne*.
- b. Saxonne, ou cimbrique : Idioms des Cimbri, Angli, Saxons, etc., etc. — Bas-allemand ancien, ou *altiederdeutsch*, dit aussi ancien saxon. — Bas-allemand moderne ou *niederdeutsch*, dit aussi saxon moderne. — Frison ou *frisich*. — Néerlandais ou *batave moderne* (hollandais et flamand).
- c. Scandinave ou normano-gothique : Idioms des Jotes, Goths, Ostrogoths, Vandales, d., Hérules, d., Bourguignons, etc. — Méso-gothique. — Normand ou *alnordisch* du docteur Grimm. — Norvégien. — Suédois (*svensk*). — Danois.
- d. Anglo-brannique : Anglo saxon. — Anglaise.

IV. — FAMILLE DES LANGUES SLAVES.

Divisée en trois branches.

- a. Russo-illyrienne : Slaron, *slavenski*, serbien, serbe, illyrien ou rutena. — Russe, rouski ou

russe moderne. — Craste. — Winde.

b. Bohémo-polonaise : Bohème ou *tehsakhe*. — Polonais. — Serbe ou *sorabe*.

c. Wendo-lithuanienne ou germano-slave : Wende. — Prusse ou ancien prussien. — Lithuanien ou lithuanisch. — Lette, letta ou *leutisch*.

V. — FAMILLE DES LANGUES OURALIENNES. NOMMÉES COMMUNÉMENT Finnoises ou Tchoudes.

Divisée en cinq branches.

- a. Finnoise germanisée : Finnois proprement dit ou *suomenkieli*. — Esthonien. — Lapon. — Lise.
- b. Volgaïque : Tcheremisse. — Mordovin.
- c. Permienne : Permien ou *biarmien*. — Votique.
- d. Hongroise ou hongarienne : Hongrois ou *magyar*. — Vogoul. — Ostiaque ou obi-ostiaque.
- e. Incertaine : Humnique. d. — Avar. d. — Bulgare. d. — Khasare. d.

EUROPÉENNES (LANGUES). Voy. l'Introduction, § II.

EVOLUTION INTELLECTUELLE DE L'HOMME. Voy. l'Essai, etc.

EYEOS, langue africaine du Soudan, parlée par les Eyeos, Hio de Bowdich, Eyeos de Robertson (*Ayeots*, *Ijaboue*, *Eyons*, etc.), nation très-puissante et nombreuse, qui vit dans le pays d'Hio, au nord-est du royaume d'Ardrah. Cette nation belliqueuse est actuellement prépondérante dans tout l'espace qui s'étend entre l'Aschantie, le Congo et les monarchies de Bello et du Sheyk de Bornou. Ils ont une nombreuse cavalerie; ils reçoivent un tribut du roi d'Ardrah pour le protéger contre celui de Dahomey; et, selon Bowdich, ils auraient conquis le pays des Mahies leurs voisins. On ne sait rien sur la nature de cette langue, mais on lui croit quelque affinité avec celle des Hibos.

F

FALASIAN. Voy. ARYSSINIQUE.

FAMILLES HUMAINES, leur berceau. — Voy. note XXIV, à la fin du vol.

FAN (LANGUE). Voy. PALI.

FARSI. Voy. PARSI.

FELLATA. Voy. FOULAH.

FENNI DE TACITE. Voy. FINNOISE.

FESCENNINS (VERS). Voy. ETRUSQUES.

FIDJI. Voy. POLYÉSINIENNES ORIENTALES.

FILIATION DES RACES HUMAINES. Voy. l'Introduction.

FINLANDAIS. Voy. FINNOISE.

FINNOISE ou FINNOISE GERMANISÉE, ainsi nommée à cause du grand nombre de mots gothiques, suédois, norvégiens et allemands adoptés par les idiomes qu'elle

comprend; c'est une des branches de la famille ouralienne; elle renferme les quatre langues suivantes :

1^{re} FINNOISE proprement dite, ou *SUOMENKIELI*, parlée par les *Suomi* ou *Souome*, plus connus sous le nom de Finnois ou *Finlandais* (584). Ils forment la plus grande partie de la population du grand duché de Finlande actuel et une partie de celle des gouvernements d'Olonetz et de Pétersbourg. Il nous semble qu'on pourrait classer de la sorte ses principaux dialectes (585) et sous-dialectes : le Finnois proprement dit ou *Finlandais*, parlé dans la Finlande méridionale et particulièrement dans la province d'Abo; poli et cultivé par plusieurs savants suédois et par quelques nationaux, ce dialecte est devenu la langue

pousser de nouvelles branches, former le peuple compacte des *Magyars*, et prendre de la consistance et de la durée.

L'histoire proprement dite des Finnois ne commence qu'au *xv^e* siècle. Des divers peuples soumis par la Russie, les Finnois sont peut-être celui que les czars ont le plus ménagé.

(585) Quelques auteurs réduisent ces dialectes à trois : le dialecte finlandais du sud, celui des Kyrilie ou de l'est, et celui des Quaines ou du nord.

(584) Ptolémée et Tacite font mention des Finnois, le premier les nomme *Phinni*, le second *Fenni*. Il semblerait qu'à une époque bien reculée trois Etats finnois avaient existé sur le territoire de la Russie actuelle; les *Livons*, les *Koures* et les *Esthes*, qui ont ainsi donné leur nom à la Livonie, à la Kourlande et à l'Esthonie. De toute cette vigoureuse souche, il ne reste en Russie que des débris dispersés et mêlés avec les Slaves et les Germains. C'est en Hongrie seulement qu'elle a pu

certité commune à tous les Finlandais d'origine tchoude; le *lawastien*, parlé dans la Finlande centrale et septentrionale, et subdivisé en *satakundien* et *ostrobothnien*; le *carélien* ou *kyriala*, parlé dans la Finlande orientale et dans le ci-devant gouvernement de Viborg, ainsi que dans le gouvernement de Pétersbourg, et dans lequel il faut distinguer les sous-dialectes de *Carélie* ou de *Viborg*, d'*Ingrie*, de *Savolax*, de *Rautalamo* et de *Cayana*, l'*oldnetzien*, parlé dans le gouvernement d'Olonetz; le *watjalais*, parlé par les *Watjalais* ou *Wattlander*, peuple jadis nombreux et réduit maintenant à quelques milliers d'individus, qui habitent près de Narva dans le gouvernement de Pétersbourg, surtout dans la paroisse de Kaitila; ce dialecte se distingue des autres par un grand nombre de phrases et de mots allemands. Depuis la réunion de la Finlande suédoise à l'empire russe, la littérature finnoise a fait d'assez grands progrès; elle est maintenant la plus riche et la plus importante de cette famille après la hongroise. Ses plus anciens monuments sont les *runots* ou chansons anciennes, que Schröter a publiés en 1819 avec une traduction allemande, et les proverbes dont une collection a été publiée à Viborg en 1819; les premières ont servi à Gaudander pour former sa *Mythologia Fennica*. Outre la traduction de la Bible et plusieurs livres ascétiques, il faut aussi compter parmi les productions les plus anciennes de cette langue la traduction de l'ouvrage d'Erasmus *De Civilitate morum puerilium*, faite en 1670. Parmi les ouvrages modernes on doit compter plusieurs livres d'instruction élémentaire, des grammaires, des dictionnaires, et plusieurs compositions soit originales, soit traduites en prose et en vers sur différents sujets, ainsi que la traduction du code suédois, qui est actuellement en vigueur dans toute la Finlande, et celle de la Bible dans les dialectes carélien et olonétzien.

Cette langue, selon le savant Rask, est une des plus anciennes, des plus parfaites et des plus harmonieuses du globe. C'est aussi celle dont la déclinaison offre le plus grand nombre de cas de toutes les langues connues, puisque, d'après Slögren, cette langue n'en a pas moins de quinze, que ce grammairien nomme de la sorte : *nominatif, quantitatif, possessif, allatif intérieur, allatif extérieur, ablatif intérieur, ablatif extérieur, locatif intérieur, locatif extérieur, qualitatif, qualificatif, defectif, suffixif, adverbial et sécutif*. Nous ajouterons avec le savant rédacteur des Anciennes Annales des Voyages, que tous les mots du finlandais se terminent en voyelles, et qu'il se trouve rarement deux consonnes de suite. Cette langue ne connaît ni le *b*, ni le *d*, ni l'*f*, ni le *g*; cependant les Finnois emploient quelques mots étrangers

où les trois dernières de ces consonnes sont conservées. L'évêque d'Abo, Michael Agricola, est le premier qui ait écrit en finnois; il publia une traduction de la sainte Ecriture en 1538. La versification des Finnois a pour règle principale, la répétition de la même lettre au commencement des mots d'un vers; c'est une bizarrerie commune à beaucoup de langues, entre autres à la langue scandinave ancienne et au latin primitif; quelquefois le finlandais répète aussi la dernière lettre qui est toujours une voyelle dans les véritables mots finnois, ce qui produit une rime masculine.

2° *ESTHONIENNE*, langue des *Esthoniens* ou *Esthiens* (586), qui forment la partie la plus nombreuse de la population du gouvernement de Raval, et des cercles de Pernau et de Dorpat dans celui de Riga. On distingue dans cette langue deux dialectes principaux très-différents, qui sont écrits indifféremment : celui de *Reval* ou *Reval*, qui comprend les sous-dialectes : de *Reval* ou de la *Harrie*; c'est l'*esthonien* proprement dit; on le parle dans tout le gouvernement de Raval, et dans un tiers du cercle de Dorpat; il paraît être le plus poli, et contient le plus grand nombre des productions de cette langue; celui d'*Ösel*, parlé dans l'île de ce nom; celui de *Pernau*, parlé dans le cercle de Pernau. Le dialecte de *Dorpat*, parlé dans environ 17 paroisses du cercle de ce nom, et dans quelques endroits voisins. La littérature de cette langue, qui est riche et harmonieuse, occupe le troisième rang parmi celles de cette famille; elle offre comme la lettônienne la singularité d'avoir été créée et cultivée exclusivement par des Allemands ne comptant jusqu'à présent aucun national qui l'ait enrichie de la plus petite production, si l'on en excepte quelques chansons populaires insipides et improvisées. Outre la traduction de la Bible dans les deux dialectes de Raval et de Dorpat et plusieurs livres ascétiques, la littérature esthonienne offre 6 grammaires, deux dictionnaires, des fables, de petites histoires, des livres d'instruction élémentaire, un livre de médecine (populaire?), et la traduction de quelques poésies de Schiller. Depuis quelque temps on publie une feuille hebdomadaire en cette langue, qui fourmille de tournures plus ou moins étrangères et de germanismes dus aux Allemands qui l'ont cultivée. Sa production la plus ancienne, quoiqua postérieure à l'introduction du christianisme en Esthonie, est la chanson chantée encore dans le canton de Raval, qui commence par les mots *Jürri, Jürri* (Georges, Georges).

D'après le double vocabulaire publié par Klapproth, sur deux cent dix mots finnois et esthoniens, on en trouve trente-cinq, c'est-à-dire plus d'un sixième, qui sont radicale-

(586) Ce nom signifie *oriental* et il est d'origine allemande. Les indigènes n'ont pas eux-mêmes de terme collectif pour se désigner, mais ils se nomment simplement, selon la localité qu'ils habitent, *Tarto rakstai* *Perao rakstai* (peuple de Dorpat,

peuple de Pernau). Chaque individu joint généralement aujourd'hui à son nom, celui du lieu de sa naissance ou de sa résidence; ainsi un homme dont le nom propre est *Mik* et qui demeure à *Montka*, se désigne sous le nom de *Montka-Mik*.

nient différents. C'est une des raisons qui ont fait classer le finnois et l'esthoniais comme deux langues sœurs et non comme deux dialectes d'une même langue.

8° **LAPPONE**, langue des Sames, plus connue sous le nom de *Lapons* (587) qui habite l'extrémité septentrionale de l'Europe dans la monarchie suédoise et dans l'empire russe. Cette langue, qui selon Portham a plus d'affinité avec la hongroise qu'avec la finnoise, se distingue de toutes ses sœurs pour avoir le nombre duel dans les pronoms et dans les verbes (588). Elle offre un grand nombre de dialectes tellement différents, qu'on serait autorisé à en regarder plusieurs comme des langues sœurs. Il nous semble qu'on pourrait les classer provisoirement de la sorte; le *lappon-norvégien*, dont Leem a publié une grammaire; il est mêlé de beaucoup de mots norvégiens, et on le parle dans la partie la plus septentrionale de l'Europe; le *lappon-suédois-occidental* et le *lappon-suédois-oriental*, dont Lindhal et Ganander ont publié les grammaires; ils sont mêlés de beaucoup de mots suédois; le premier est parlé dans la Laponnie suédoise actuelle; le second dans la Laponnie comprise dans le grand-duché de Finlande; le *lappon-russe*, parlé dans le cercle de Kola dans le gouvernement d'Arkhangel; c'est le plus inculte de tous. Les soins, pris par le gouvernement suédois surtout vers la fin du siècle dernier et dans l'actuel pour l'instruction des Lapons, ont été couronnés du plus grand succès; et cette nation jadis abrutée n'est plus reconnaissable. Elle a entièrement abandonné l'idolâtrie, et elle possède déjà une petite littérature, qui, outre quelques grammaires et dictionnaires, la traduction de la Bible et plusieurs livres ascétiques, compte aussi quelques livres sur les arts utiles et sept autres à l'usage des écoles. C'est à Hérnosand, que depuis quelques années, l'on imprime tous les livres lapons.

9° **LIVE**, langue morte, parlée jadis par les *Lives* ou *Leiven*, qui étaient la nation la plus nombreuse de la Livonie avant l'arrivée des Allemands. A cette époque, ils occupaient tout le pays renfermé entre la Baltique, la Duna et la rivière de Salis, et ils étaient des pirates redoutables. Les Livs ont abandonné leur idiome pour parler celui des Lettes. Voy. **OURALIENNE**.

(587) En Laponnie, l'été comprend ce qu'en d'autres pays on nomme le printemps et l'automne; il se compose de 56 jours.

Juin, 23, la neige fond.

Juillet, 1^{er}, la neige a disparu.

— 9, les champs sont couverts de verdure.

— 17, les plantes naturelles, semées ou cultivées sont en pleine croissance.

— 25, elles sont en floraison complète.

Août, 2, les fruits sont mûrs.

— 10, les plantes laissent échapper leurs graines.

— 18, la neige commence à tomber.

(588) Suivant M. Xavier Mamier, l'historien de l'expédition de la corvette la *Recherche*, il n'existe

FINNOISE (RACE), son rôle. Voy. l'introduction, § II.

FLAMAND. Voy. **SAXONNE**.

FLEXION DANS LES LANGUES. Voy. l'introduction, § I, et l'*Essai*, § III.

FLORIDIENS. Voy. **MOBILE**, et note II, 2^e question, à la fin du volume.

FOEROEN. Voy. **SCANDINAVE**.

FORMOSANES (LANGUES), ou **MALAIS ASIATIQUE**, une des divisions des langues malaises. On ne connaît que la langue *SIDEA* ou *FORMOSANE*, parlée en plusieurs dialectes dans la partie de l'île de Formose soumise aux Chinois, et surtout dans les villages de Soulang, Mattauw, Cincken, Bactoon, Tavokan, Teyorang, Dorko et Tilocen. Les savantes recherches de MM. Klaproth et Malte-Brun ont démontré l'affinité de cette langue non-seulement avec les idiomes malais de l'archipel indien, mais aussi avec ceux du malais africain et de la Polynésie. Selon Hervas, cette langue possède un alphabet particulier, qu'on écrit comme les caractères chinois en colonnes verticales disposées de droite à gauche. Pendant la domination hollandaise à Formose, quelques livres ascétiques ont été publiés en cette langue.

FOULAH, langue africaine du groupe de la Nigritie Maritime, parlée par les *Foulahs*, *Pholeys*, *Poules*, etc., en trois dialectes principaux, subdivisés en plusieurs dialectes et variétés, dont quelques-uns nous paraissent plutôt des langues sœurs que des dialectes.

Les principaux dialectes sont : le *foulah* propre ou *poule*, parlé par les *Foulahs* ou *Poules*, nation très nombreuse et puissante, répandue dans presque tous les états de la Sénégambie où ils sont les rivaux des Mandingos, et où ils possèdent les pays suivants : le Foutatoro, vaste Etat à la gauche du Sénégal, dont le gouvernement est une espèce d'oligarchie théocratique; le royaume de Bondou, entre le Sénégal et la Gambie; le Fouta-Diallon, grand pays au sud du précédent; le Ouasselon, le Fouladou et le Brouko entre la Kokoro et le Sénégal. Le *foullan*, parlé par les nombreux *Foulahs* du Soudan dans le Foullan et dans le Sengarari. Ces Foulahs, selon Hadji-Hameis, grâce aux exploits militaires d'un de leurs chefs nommé Bello qui réside à Kaschna, sont devenus depuis quelques années la na-

tion cette langue aucun mot exprimant une idée abstraite ou une science. On y trouve en revanche un grand nombre d'onomatopées, et une harmonie pleine de douceur qui provient de la fréquence des voyelles, ainsi qu'une quantité considérable de diminutifs, qui s'emploient surtout pour exprimer la tendresse.

La véritable richesse de cette langue consiste dans ses verbes, où l'emploi de flexions particulières permet de rendre par un seul mot ce qui dans la plupart des autres langues exige de longues phrases. C'est ainsi que l'on rendra par *maginsarstem* la phrase il commence à sourire un peu, par *maginsatan*, il cesse de commencer à sourire, etc.

tion la plus puissante du Soudan; ils y possédaient naguère l'empire de Bornou, et ils y possèdent encore une grande partie du vaste règne de Kaschana ou Kaschenah et à ce qu'il paraît même le Soudan et les villes de Sakkatou et de Goubir. Le *fellata*, par les Foulahs du pays d'Ader dans le Sahara, dépendant du sultan d'Agades; ces Foulahs, connus sous le nom impropre d'*Arabes Phellata*, *Phalatiya* ou *Fellata*, demeurent au milieu des Touariks. La langue foulah, qui est aussi parlée par les *Laobés* de la Sénégambie, espèce de Bohémiens, est très-douce et passe avec le sousou pour être l'italien des idiomes d'Afrique; presque tous ses mots finissent en «ou en a; elle a beaucoup de mots arabes, que le mahométisme et la civilisation y ont introduits, de même que beaucoup de paroles wolofs et serreses, dues à ses relations multipliées avec ces peuples. Un grand nombre de Foulahs, de même que les Savoyards, les Auvergnats, les Tyroliens, les Gallegos, les Frioulains, les Fouldiers, etc., quittent leurs montagnes pour aller gagner leur vie dans des contrées plus ou moins éloignées et y faire une certaine fortune, après quoi ils retournent chez eux. Le foulah est aussi parlé, ou pour le moins compris par les Mandingo, les Boulam et autres nations nègres à cause de son importance politique et commerciale. De même que les Mandingo, les Sousous, les Wolofs et autres nations africaines demi-civilisées, les Foulahs lorsqu'ils écrivent se servent de la langue et des caractères arabes.

Observation. — M. d'Eichthal, dans un *Mémoire sur l'origine des Foulahs de la Nigritie*, a essayé de prouver que les Malais se sont répandus sur le continent africain, et que la race jeune qu'on trouve aujourd'hui dispersée, sous le nom de Foulahs et de Fellans, dans toute la largeur de ce continent, depuis la Nubie jusqu'en Sénégambie, n'est autre qu'une fraction pour ainsi dire égarée de la race malaise.

FOUILLAN. Foy. FOUILLAN.

FRANÇAISE (L.), rameau de la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Trois races ont successivement possédé le sol que nous occupons et s'y sont confondues entre elles : 1^{re} la race celtique, dans laquelle on peut distinguer deux branches, celle des Kymris ou Belges et celle des Galls ou Gaulois à côté de laquelle on peut placer la race secondaire des Aquitains; 2^{de} la race romaine ou italique; 3^{de} la race germanique ou teutone, qui se subdivise, dans l'histoire des invasions barbares, en un nombre assez considérable de peuples divers. Les langues de ces races sont les éléments qui, en venant d'abord se superposer, puis se fondre, ont fini par former le français.

Il ne subsiste de cette langue aucun monument écrit; mais un de ses dialectes s'est conservé jusqu'à nos jours dans la langue populaire de la Basse-Bretagne; ce qui s'explique par le fait que les communications de l'ancienne

Armorique avec le reste de l'Europe ont été rendues, par la position géographique de cette province, plus tardives et plus rares que celles du reste de la Gaule. Toutefois, pour faire aujourd'hui la part du pur élément celtique dans le bas-breton, il faut encore pouvoir dépouiller celui-ci de bien des mots acquis par l'importation. Sans doute les Gaulois durent, même dans les autres provinces, conserver quelques débris de leurs anciens idiomes, et les termes français qui n'offrent pas de traces d'une dérivation certaine des langues étrangères avec lesquelles les invasions armées ou le mouvement de la civilisation a mis depuis les français en contact appartiennent au celtique. Mais le nombre de ces mots est peu considérable; et l'importance de cette classe des racines de notre langue a été exagérée par quelques auteurs, tels que Bullet et la Tour d'Auvergne, qui ont poussé au delà des limites du possible la manie des étymologies gauloises. Le peu de part que cet élément paraît avoir eu dans la formation de notre langue s'explique suffisamment par la rapidité avec laquelle la Gaule fut pénétrée par la civilisation et par la langue des Romains. A côté du dialecte des Kymris et de celui des Galls, qui étaient, selon toute apparence, fort rapprochés l'un de l'autre, se trouvait l'idiome des Aquitains, qui s'éloignait, au contraire, considérablement du celtique, tandis qu'il tenait d'une manière fort étroite à celui des Cantabres de l'ancienne Espagne. Ce dernier ne subsiste plus que dans le basque, et a laissé dans le français moins de traces encore que le celtique.

Quant au phénicien et au grec, leur influence sur la formation de notre langue ne paraît pas avoir été bien grande.

Il n'en fut pas de même du latin. L'usage en fut introduit dans la Gaule sous la domination romaine, qui se prolongea pendant cinq siècles, et changea la face du pays. Toutefois, les villes seules furent complètement initiées aux mœurs et à la civilisation du peuple conquérant; les campagnes demeurèrent à demi barbares et ce contraste se reproduisit dans leur langage. On parlait le latin de Rome dans les cités gauloises, qui produisirent une partie des orateurs et des poètes de l'époque impériale; mais les populations agricoles n'employaient qu'un idiome corrompu, la *langue rustique*, sorte de patois très-inférieur et très-différent, comme l'attestent de nombreux témoignages. Le même fait avait lieu en Espagne et jusqu'en Italie. Le vrai latin n'y avait cours que parmi les classes civilisées; les campagnards, et dans les villes même, une partie des esclaves et du bas peuple ne connaissaient que le patois rural.

Parmi les causes de ce phénomène, la principale paraît avoir été le caractère même de la langue latine, qui offre des combinaisons trop délicates et trop élevées pour des intelligences grossières. En effet, le latin est un des idiomes que les grammairiens appellent synthétiques dans lesquels la construc-

tant des phrases ne suit point un ordre fixe, et le rapport des mots ne s'y reconnaît qu'à leur terminaison. Prenons pour exemple une phrase très simple : « Scipion donne à Fabius. » Un Romain disait indifféremment : *Scipio dat Fabio; Fabio dat Scipio; dat Scipio Fabio; dat Fabio Scipio*, etc. Pour découvrir le sens, il fallait donc se rappeler que *Scipio* est un nominatif de la troisième déclinaison, et *Fabio* un datif de la deuxième. Cet effet, que l'habitude rendait facile aux esprits cultivés, était cependant un gêne pour les masses. Celles-ci avaient encore de la peine à distinguer les nuances d'idées que la langue séparait, comme les adverbies de lieu *ubi, quo, qua, unde* qui répondaient à des acceptions différentes de notre où. La prononciation même exigeait une exactitude impraticable pour la foule; car on perdait le sens de la phrase si l'on confondait *manus* avec *mandis*, *mensa* avec *menad*, *Deum* avec *Deum* etc. Il y avait donc chez les classes ignorantes une tendance naturelle à simplifier une langue trop ralliée pour elles, tendance que les barbares durent éprouver à leur tour quand ils eurent conquis les provinces romaines (589).

Les invasions des Wisigots, des Burgundes et des Francs, en donnant de nouveaux maîtres aux Gaulois du v^e siècle, n'introduisirent point parmi les anciennes populations une nouvelle langue. Les vainqueurs, et surtout les Francs, conservèrent longtemps l'usage de leur propre idiome, mais sans le répandre autour d'eux. On vit alors régner trois langues (sans compter

celles qui n'étaient en usage que dans certaines localités, comme le celtique pur en Bretagne, et l'ibérique dans les cantons basques); le francique se perdit après la division de l'Empire de Charlemagne. Le latin, de son côté, avait reçu le coup mortel, du moins comme langage vivant, depuis que la barbarie avait remplacé la civilisation romaine, car il n'y avait plus, dans les villes mêmes, que la classe la plus instruite et la moins nombreuse qui fût capable de l'employer correctement. L'ignorance des classes moyennes le défigurait, comme l'avait fait autrefois celle des campagnards, et recommençait en quelque sorte la dégénération que lui avait fait éprouver la langue rustique.

C'est sous le nom général de *roman* que nous désignerons, comme on le fait d'ordinaire, cette deuxième transformation du latin. La nécessité en jeta les premières bases. Comme on ne savait plus décliner correctement, on désigna les cas des mots par l'emploi des prépositions : *liber Petri* (le livre de Pierre) devint *liber de Petro*, de *Petri*, de *Petrus*, indifféremment. Comme on comprenait mal la construction des phrases, on fixa l'ordre des mots, en mettant le nominatif avant le verbe et le régime après; ce qui permit de retrouver le sens malgré les fautes de grammaire (comme *Petrus dat domus*, au lieu de *Petrus dat domum*). Dans le midi de la Gaule, où la barbarie était moins grande, on conserva quelque chose de la complication des formes du verbe; mais, dans le centre et dans le nord, on employa le pro-

(589) « Mais la langue rustique n'était-elle que du latin mutilé? L'opinion générale, dit M. Moke, est qu'il s'y mêlait des débris de l'ancien langage des peuples soumis par les Romains, et si les langues romanes sont sorties du mélange du latin avec cet idiome champêtre, le grand nombre de mots étrangers qu'elles renferment offrirait encore quelques vestiges de ces premiers langages. Or, une partie de ces mots se retrouvant dans toutes les langues romanes, et jusque dans les dialectes de l'ancienne Rhétie (chez les Grisons) et de l'ancienne Dacie (chez les Valaques), on se trouverait amené à en conclure que le langage primitif de toutes ces nations était à peu près le même. Cette hypothèse a été soutenue, en effet, par un des hommes qui ont le plus consciencieusement étudié les diverses langues romanes, M. Bruce-Whylie, et il a cru que cette langue mère dériverait peu du celtique ou vieux gaulois. Mais peut-être n'est-il pas nécessaire de recourir à une supposition si hardie, et si contraire à toutes les idées reçues, pour expliquer ces similitudes partielles. Il suffit de remarquer que les colons de l'ancienne Dacie jugèrent à leur nom de Romains (*Romani*) celui de *Valaques*, synonyme de Gaulois; qu'il en est de même de ceux de la Rhétie, nommés en partie *Valaisans*; que l'Italie du nord occupait des peuples *gaulois*, l'Espagne des *celtibères*; de sorte que l'élément gallic se trouvait répandu, jusqu'à un certain point, parmi la population de ces différents pays, quelles que fussent les races primitives qui les avaient occupés et celles qui s'y mêlèrent plus tard. On pourrait donc regarder l'origine celtique d'une partie des mots romans comme l'effet de la grande diffusion des dialectes gaulois.

« Dans la Gaule même, où dominaient surtout

les populations de cette race, l'influence de leur langage sur l'idiome campagnard ne saurait être mise en doute. Il est vrai que, suivant César et Strabon, les provinces méridionales appartenaient d'abord à des nations de souche et de langage ibérique; mais des peuples venus du nord, les Allobroges, les Volques, les Arvernes, les Bituriges, avaient envahi longtemps avant les Romains les vallées du Rhône et de la Garonne, et presque toutes les contrées adjacentes, de sorte que les anciens habitants (les Ligures des Grecs) avaient été refoulés sur l'extrême lisière du pays. Dans les provinces septentrionales, un fait contraire avait eu lieu : c'était l'invasion de contrées celtiques par des conquérants gervains, les Belges; mais cette invasion n'avait été complète que sur les bords du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, et les recherches les plus récentes ont prouvé que ces vainqueurs barbares s'étaient presque tous associés de bonne heure à la région, aux usages, à la civilisation de la Gaule centrale; de sorte qu'une partie au moins de l'ancienne Belgique était restée plus gauloise que germanique. Aussi les Romains, après leur conquête, regardèrent-ils toujours la généralité de la Gaule comme pays celtique; et quand leur langage s'y répandit jusque dans les campagnes, les auteurs qui parlent du langage corrompu qui en résulta, ne nous montrent point dans les différentes provinces, diverses langues rustiques (l'une mêlée d'espagnol, l'autre d'éléments teutons, etc.), mais un seul idiome populaire, dont la connaissance permettait à quelques-uns des premiers apôtres du christianisme de se faire partout comprendre du peuple des campagnes. »

nom pour marquer la différence des personnes, et de même que nous disons je vois, tu vois, il voit, on dit *ego rides, tu rides, ille rides*, et quelquefois, par corruption, *ego ridet, tu ridet, ille ridet*. Quant à la formation des temps, celle du parfait et celle du futur parurent exiger de l'esprit un effort trop démesuré; on employa donc pour y suppléer l'auxiliaire avoir, comme dans j'ai dit, et je dire-ai (dont l'usage a fait je dirai).

Ces changements si simples étaient-ils nouveaux? Pour répondre à cette question, il faut, croyons-nous, consulter les patois qui, dans les provinces les moins civilisées, ont dû garder l'empreinte de la langue rustique. Malheureusement l'étude de ces patois est encore dans l'enfance; cependant, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils n'offrent, quant à ces modifications radicales, aucune différence notable avec le roman, et nous ne craignons pas d'en conclure qu'on puisse dans la langue rustique la plus grande partie de ces formes nouvelles. Rien de plus naturel, d'ailleurs, que cette adoption des formes qui étaient déjà populaires; car l'idiome champêtre n'était étranger ni aux classes dominantes qui vivaient alors dans les campagnes au milieu de leurs serfs, ni à la population des villes, dont presque toute l'aristocratie avait péri, et qui s'était généralement renouvelée au moyen des colons réfugiés sous la protection des églises et des monastères. Aussi le nom même de langue rustique disparaît-il dès que celui de roman devient en usage. C'est le roman que les auteurs du ix^e et du x^e siècle appellent la *langue vulgaire*; c'est du roman que le clergé fait usage pour prêcher dans les campagnes. Le nouvel idiome différait peu de l'ancien langage rustique, ils tendaient à se confondre, et tel fut en effet le résultat le plus général. Cependant, la fusion fut incomplète dans une partie des campagnes, où la langue ne fit point de progrès et dégénéra en patois.

Ainsi transformé en roman, le latin perdit son caractère synthétique. Mais le nouvel idiome offrait une clarté plus grande, et représentait les idées d'une race contemporaine. Barbaro d'abord, il devait se développer comme ces idées elles-mêmes, et ce développement se manifesta d'abord en Provence, où la civilisation avait le moins souffert. Là, en effet, nous apercevons pour la première fois (vers le xi^e siècle) une certaine régularité grammaticale dans les formes des mots, des lois fixes dans leur emploi, et bientôt même une grâce remarquable dans les essais de la poésie naissante. Cette priorité du provençal n'implique point, comme l'a pensé le savant Raynouard, une régénération des langues romanes par l'exemple et l'influence des habitants de ce pays. C'était le dialecte qui le premier sortait de l'enfance; mais les autres se formaient aussi de leur côté et par leur propre mouvement; car le roman du nord (qui fut appelé *langue d'oïl*, par opposition à la lan-

gue d'oc qui régnait dans le midi) se perfectionna bientôt après, sans adopter aucune des règles du provençal.

Cette langue d'oïl, mère du français, eut pour caractère propre l'abandon le plus complet des formes latines. Elle supprima les terminaisons sonores des Romains, ou les remplaça par l'emploi de l'e muet. C'était la prononciation sourde des peuples du nord qui effaçait la prosodie antique. En revanche, elle étendit l'usage des mots auxiliaires qui assurent la clarté du sens, les prépositions, les pronoms, les articles Rude et inculte avant le xii^e siècle, elle acquit à cette époque un développement rapide qui annonçait sa prochaine maturité. C'est encore dans la langue d'oïl que sont écrites les premières chroniques rimées et les fables de Marie de France. Cependant le poème d'Alexandre, dédié à Philippe Auguste, n'est plus du roman, mais déjà du français, et les poésies de Rutebeuf, composées sous Saint-Louis, nous frappent encore par leur élégance gracieuse. Pourtant, il règne encore, à cet égard, une grande inégalité parmi les écrivains du même âge. Geoffroy de Ville-Hardouin raconte la conquête de Constantinople (1203) dans un langage presque aussi informe que celui des barons qui avaient rédigé au siècle précédent les assises de Jérusalem; Joinville lui-même, malgré la grâce et l'expression de son ramage de Champagne, a des formes plus vieilles que les poètes contemporains. C'est que l'unité de langue est aussi lente à se produire dans un grand pays, que l'unité de civilisation. Après Paris, les provinces du nord marchaient le plus rapidement; les poètes d'Arras le cèdent peu à Rutebeuf, et la langue du Valenciennais Froissard (1390) est aussi avancée que celle des auteurs du xv^e siècle, si on excepte le duc d'Orléans et le Parisien Villon.

Ce n'est qu'à l'époque de la Renaissance que le français acheva de se développer. La richesse et la majesté lui manquaient encore. L'école de Ronsard fit des efforts prodigieux pour combler cette double lacune; mais elle voulut aller trop loin, et introduire à la fois une abondance de mots que l'usage n'avait pas admise, et une noblesse d'expression empruntée aux langues mortes. Ce qu'il y avait d'exagéré dans ses tendances arrêta peut-être un peu trop tôt le mouvement dont elle avait donné l'exemple: le langage d'une nation ne se transforme qu'avec son caractère, avec ses idées, avec sa vie intellectuelle. Le xvi^e siècle, dans son progrès rapide, touchait à la confusion; le xvi^e s'arrêta, fixa les formes de la langue et, pour ainsi dire, le caractère de la pensée. C'est l'époque de maturité du français, et nous dirions volontiers celle de sa perfection, pourvu qu'on ne prit pas ce mot dans un sens qui pût exclure l'idée des modifications nécessaires que les progrès de la science et ceux de la vie sociale imprimeront toujours au langage d'un peuple vivant. — Voy. la note XV, à la fin du volume.

Le français est parlé par les *Français* dans presque toute la France septentrionale; par les *Vallons* et les *Flandrands* dans les provinces Néerlandaises de la Flandre orientale, du Hainaut, de Namur et une partie de celles de Luxembourg, de Limbourg, de Liège et du Brabant; par les *Suisses* dans les cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, partie de Berne et dans presque tout celui de Fribourg; en outre par les habitants des îles de Jersey et de Guernesey dépendant de l'Angleterre; dans quelques parties des Empires russe et autrichien (en Moravie, dans le comté de Torontal en Hongrie) et de la monarchie prussienne par des colons français; dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique française; dans les îles Seichelles, de France, Sainte-Lucie, Tabago et dans le Bas Canada, dans l'Afrique et l'Amérique anglaises; dans la partie occidentale de la république d'Haïti (la ci-devant partie française de Saint-Domingue), et dans plusieurs parties des États-Unis d'Amérique, surtout dans les États de Louisiane, d'Illinois et de Mississippi. La grande influence politique des Français depuis Louis XIV, surtout de nos jours, et la richesse de leur littérature, ont rendu le français écrit ou académique la langue sociale et politique de l'Europe, et par conséquent de tous les pays du globe, où les Européens ont des établissements.

Les comtes de Champagne et de Flandre, et les ducs de Normandie d'abord, ensuite François I^{er} qui introduisit le français dans les tribunaux à la place du latin, contribuèrent beaucoup au progrès de cette langue, qui sous Louis XIV paraît avoir atteint son plus grand point de perfection. La langue française, dont un cinquième des mots semble dériver du bas allemand, est peut-être la seule langue vivante qui soit fixée. Douée d'un rythme très-délicat, mais réel, pauvre en adjectifs et en participes, manquant de diminutifs, d'augmentatifs, et de superlatifs qui abondent dans ses sœurs, elle est très-riche en modifications de temps, les surpasse toutes dans la précision et dispose toujours ses phrases selon l'ordre logique grammatical. Le grand nombre de ses mots à acceptions différentes, quoique analogues ou semblables dans leur orthographe ou dans leur prononciation, la rend comme l'anglaise et quelques autres très-propres aux jeux d'esprit et aux épigrammes. Les *désinences* du français sont un de ses éléments principaux, celui même qui souffre le moins d'exceptions. La langue écrite, qui diffère beaucoup du vieux français, diffère aussi beaucoup des dialectes vulgaires tels qu'on les parle dans les campagnes, quoique ces derniers s'affaiblissent sensiblement dans les villes par l'influence de l'éducation, du théâtre et de la lecture des journaux; la langue parlée s'approche continuellement de la langue écrite, qui tous les jours diffère moins de la langue vulgaire, et qui est presque identique avec celle que parlent les personnes bien élevées. Voici d'après M. Champollion Figeac les principaux dialectes

du français : le *picard*, le *flamand*, le *normand* et le *vallon* ou *rouchi*, parlés dans la Picardie, la Flandre française et néerlandaise, la Normandie et dans les provinces néerlandaises de Namur et de Liège; ces quatre dialectes sont remarquables pour être la souche de cette langue, ayant donné ses premiers écrivains; le *français vulgaire*, le *bretton français*, le *champanois*, le *lorrain*, le *bourguignon*, le *franc-comtois*, le *neuchâtelois*, l'*orléanais*, l'*angevin* et le *mançais*, parlés dans l'Île de France, une partie de la Bretagne, dans la Champagne, la Lorraine, une partie de la Bourgogne, dans la Franche-Comté, dans le canton de Neuchâtel en Suisse, dans l'Orléanais, l'Anjou et le Maine. Tous ces dialectes possèdent des ouvrages de différents genres, en prose et en vers, et quelques-uns ont même des dictionnaires. On pourrait ajouter à ces dialectes le *jargon* que parlent les *esclaves nègres* dans les colonies françaises, remarquable par le grand nombre de mots étrangers qu'il a adoptés, par l'altération qu'il a fait subir au français et par l'absence de toute construction grammaticale. La littérature française a produit des modèles dans tous les genres de composition. Les sublimes inspirations de l'ode et de la tragédie, le piquant enseignement de la comédie, les plus légers badinages de l'esprit, toutes les inspirations du sentiment, la gravité des sciences, les spéculations de la philosophie, la pompe de l'éloquence en offrent plusieurs de genres divers. Le siècle de Louis XIV les a presque tous légués à notre âge; les afféteries du règne suivant ne réussirent pas à les faire oublier, et de nos jours, la France, engagée dans toutes les entreprises d'une civilisation qui grandit et se consolide, imprime à sa langue son propre caractère, qui sait toujours mêler l'agréable à l'utile.

AFFINITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE AVEC LE SANSKRIT ET AVEC LES AUTRES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Tout le monde a entendu parler de la langue sanskrite; tout le monde sait que cette ancienne langue du l'Inde est la mère des principaux idiomes de l'Europe, et que son étude a jeté une lumière inattendue sur les origines du grec, du latin et des dialectes germaniques et slaves. Grâce au sanskrit, il a été possible de prouver que toutes ces langues ne forment qu'une seule et même langue qui s'altéra de mille manières différentes après que le peuple primitif qui la parlait se fut partagé en diverses peuplades ou tribus qui allèrent s'établir les unes au nord, les autres au sud, et résistèrent des siècles entiers sans avoir aucune communication entre elles. La science moderne, prenant le sanskrit pour guide et pour flambeau, a exhumé l'acte de naissance des peuples et des langues; elle a fait ressortir leurs traits de ressemblance; elle a dressé une échelle par laquelle il est facile de remonter de l'un à l'autre; elle a trouvé la clef de tous leurs mystères. Aujourd'hui, les verbes irréguliers

de la langue grecque et de la langue latine n'ont plus d'anomalies inexplicables; toutes les obscurités qu'ils présentaient sont éclaircies par la conjugaison sanskrit, dans laquelle l'augment, la reduplication et les autres accidents de la conjugaison grecque jouent un rôle immense et régulier, sans qu'aucune difficulté insoluble vienne jamais entraver leur jeu. La connaissance du sanskrit est donc devenue une condition indispensable pour quiconque se voue à la philologie comparée, et sans cette connaissance il est presque impossible d'arriver au dernier mot de la science, qui est la vérité. C'est ainsi que M. Delâtre, qui a publié un ouvrage dans lequel il compare la langue française aux autres langues indo-européennes, a été entraîné à y ajouter le sanskrit; et bien lui en a pris, car il se fût infailliblement égaré dans le dédale de ces mots, s'il n'eût eu à la main ce fil conducteur.

La langue française, étudiée dans ses origines, peut servir de clef pour toutes les autres langues de la famille indienne. Cette assertion, qui peut paraître étrange, est aujourd'hui démontrée. Les altérations que subissent les mots en passant d'une langue dans une autre ont toujours lieu d'après certaines lois d'euphonie qu'il s'agit de constater; une fois qu'on les connaît, on peut facilement remonter de la langue fille à la langue mère, ou bien descendre de la langue mère à la langue fille. Ainsi, quand on sait que dans les mots latins qui suivent le p médial devient un v en français, on peut, à l'aide du mot latin, deviner le mot français, ou vice versa: *pauperem*, pauvre (390); *saporem*, savor; *sapere*, savoir; *saporem*, savor; *rapere*, ravir; *ripa*, rive; *rapa*, rave; *leporem*, lièvre; *nepotem*, neveu; *cooperire*, couvrir; *aperire*, ouvrir; *coopericulum*, couvercle; *operarium*, ouvrier; *capra*, chèvre; *capistrum*, chèvrete; *præpositus*, prévôt, etc.

On dira peut-être que si la langue française peut servir de clef pour le latin, il n'en est pas de même pour le grec et l'allemand. On peut facilement se convaincre du contraire, et l'on sera étonné de la quantité de mots grecs et allemands que cette langue renferme. Qui se douterait qu'on y trouve *ὄψα*, queue; *ὄψα*, futur irrégulier de *ὄψω*; *ὄψα*, chair; *ὄψα*, frisson; *ὄψα*, trace; *ὄψα*, blé, froment; *ὄψα*, broche; *ὄψα*, moineau? Rien de plus certain cependant. *ὄψα* se trouve dans *ὄψα-εὐλ* (*sci-ur-eolus*), du grec *ὄψα* (= *ὄψα*, ombre; *ὄψα*, queue): c'est l'animal qui s'ombrage avec sa queue. *ὄψα* se trouve dans *ὄψα-φάγος*, qui vient de *ὄψα*, je porterais, et de *φάγος*, subjonctif de l'aoriste de *φάγω*, manger. Nous avons *ὄψα*, chair,

dans *σάρκαφάγος*, *sarcophage*, nom qu'on n'appliquait d'abord qu'à des tombeaux d'une pierre qui avait la propriété de consumer les cadavres en vingt-quatre heures; *ὄψα* existe dans *ὄψα*, l'Afrique, le pays sans frisson, le pays où le froid est inconnu; *ὄψα*, trace, dans *ὄψα*, courir sur les traces pour suivre; *ὄψα*, blé, froment, dans *ὄψα*, *pyramide*, *ὄψα* ou *ὄψα*, qui signifie proprement un petit gâteau de blé de forme conique; *ὄψα*, broche, dans *ὄψα* (*ὄψα*), petite broche. Les Grecs désignaient les constructions colossales de l'Egypte et ses animaux par des diminutifs ironiques dont devaient bien se scandaliser les graves Egyptiens, ce peuple qui n'a jamais ri.

Il en est de même des dérivés des mots allemands. Nous citerons: *bande*, *bandeau*, *contrebande*, *ban*, *bannir*, *bonde*, *bondir*, *bonnet*, *abonner*, *borne*, *bateau*, *butin*, *boutelle*, *botte*, *bât*, *bâtir*, *baton*. Tous ces mots renfermaient l'idée de *lier*, dans le sens actif ou passif. Mais même, quand une racine n'a fourni au français aucun dérivé germanique, ses dérivés latins suffisent pour mettre sur la voie de dérivé germanique, et pour le faire deviner facilement. Ainsi, *virtus* (valeur, vertu) est le même mot que l'allemand *werth* et l'anglais *worth*. Le latin *frater* (frère) est identique à l'allemand *bruder* et à l'anglais *brother*. *ὄψα*, fardau, est identique à *bürde* et à *burthen*. *Flo* est le corrélatif de l'allemand *bla-sen* et de l'anglais *blow* (souffler).

Enfin, quand il n'y a aucun mot ayant le même sens secondaire, il y en a toujours quelque un ayant le même sens primitif. Prenez pour exemple l'anglais *noctun*, *branche*; assurément ce mot-là n'existe pas dans la langue française, mais nous y trouvons un de ses parents, que signifie *noctun*? Il signifie *ce qui ploie*, ce qui est *flexible*; il vient du verbe germanique *nro-ken*, courber. Or ce verbe nous a donné cinq ou six mots, entre autres *noctun*, ce qui est courbé; *noctun*, ce qui est plié, livre (391), etc. On voit, par ces exemples, que la langue française offre assez de ressources pour qu'on puisse arriver facilement, avec son aide, à apprendre les autres langues.

Bien plus, souvent l'étude étymologique de la langue française remet au clair une foule de mots que les autres langues lui ont empruntés. Les mots anglais *despise*, *curfew*, *kerchief* sont dans ce cas. *Despise* est pour *des-pris*, du vieux français *despriser*, mépriser; *cur-few* vient de *courre-feu*, et *kerchief* de *couvre-chef*, sorte de mouchoir. Voilà comment les langues s'enchaînent et s'expliquent l'une par l'autre.

390) Les mots français dérivent généralement de l'accusatif latin.

(391) Ne pourrait-on pas faire dériver *bouquin* de *boue*, qui sent le boue par vétusté et décomposition de la peau qui en forme la couverture? — Quant à *boucle*, il me semble dériver du diminutif latin *buccula* [accusatif], de *bucca*, bouche. *Boucle* était une petite qui se dressait au centre de l'œuf (*acutulum*) ou *bouclier*. L'usage de l'antiquité était de

peindre à cette place une tête humaine, avec la bouche béante comme pour avaler l'ennemi. De cette énorme bouche, appelée par antiphrase *buccula*, bouquette, sortait cette pointe menaçante. Ce qu'on appelle aujourd'hui *ardillon* et qui ressemble à cette pointe saillante au centre de l'œuf, voilà ce qui a valu plus tard le nom de *boucle* à l'objet que les latins nommaient *fibula*.

Les mots ont plusieurs sens : ils ont d'abord le sens usuel, le sens que tout le monde connaît ; ils ont ensuite le sens inusité, le sens primitif, dont le sens usuel n'est qu'une nuance presque toujours facile à justifier. Aussi quand on demande : que veut dire tel ou tel mot ? la réponse ne fait le plus souvent que doubler la difficulté au lieu de la résoudre. Si je demande, par exemple, ce que c'est qu'une *idehe*, on me répondra : c'est un devoir, une obligation. Tel est, en effet, le sens usuel ; mais comme ce sens usuel est vague, indéterminé, *abstrait*, j'en conclus que ce n'est pas le sens primitif, car le sens primitif des mots est toujours précis, matériel, concret. Pour trouver le sens précis, je remonterai au prototype de *idehe*, qui est l'allemand *tasche*, *sac*, *poche* et enfin *mesure*. Me voilà arrivé à l'image, à l'idée tangible, partant au sens primitif. Maintenant je comprends pourquoi on n'a dit pas *faire*, mais *remplir* une *tasche* ; *idehe* étant synonyme de *mesure*, le verbe *remplir* est le seul auquel ce substantif puisse servir de complément.

Demandez à un homme du monde et même à un savant ce que signifie *brouille*, *frime*, *trouble*, *baliverne*, *bizarre*, *pimpèche*, *niais*, *piper*, *attraper*, *rubâcher*, *débaucher* ; il se perdra dans des généralités ; il rendra tous ces mots vagues par des mots aussi vagues et peut-être plus vagues encore ; il n'arrivera pas à la signification simple, primitive et poétique. Cette signification est la plus essentielle, c'est celle d'où découlent les autres. Or, le sens des mots que nous venons de citer, le voici : *brouille* n'avait pas, dans l'ancien français, d'autre sens que celui de son dérivé moderne *brouillard* ; il désignait une espèce de nuage qui obscurcit la lumière du jour. Dans la langue actuelle, il ne s'emploie que dans un sens métaphorique ; mais la métaphore n'existe que pour qui connaît le sens primitif. Ainsi quand on dit : « Il y a de la brouille entre eux, » le sens conventionnel est : « ils sont fâchés, » mais le sens étymologique est : « il y a entre eux un nuage, un brouillard qui les empêche

de se voir. » *Frime* tient à *frimas*, comme *brouille* à *brouillard* ; une *frime* est un léger frimas, un verglas mince et brillant qui manque de solidité et qui casse sous les pieds de l'homme assez imprudent pour les y poser. Quand on dit : « Ce n'est que pour la *frime*, il n'en a que la *frime* (592) », on fait une métaphore élégante, mais qui a perdu tout son mérite depuis que *frime* n'a plus que le sens vague que tout le monde connaît. L'adjectif *trouble* vient du bas latin *turbidulus*, mais *trouble* substantif dérive de *tribulus*, chardon à trois pointes (*tribulus*). *Trouble* nous offre donc une métaphore analogue aux précédentes ; c'est le chardon, l'épine qui entre dans le cœur et qui lui ôte tout repos. Cette origine est confirmée par les anciennes formes orthographiques de *trouble*, qui sont *tribol* et *triboul*. Le verbe *troubler* vient, par la même raison, du verbe *tribulare* (tourmenter), et n'a de commun que la forme avec son homonyme, qui se dit de l'agitation de l'eau (593).

Baliverne est un des mots les plus obscurs de la langue française. *Balivus* en bas latin, *balivo* en italien, signifie *père nourricier*, et *baliva*, *nourrice* : or, le dérivé le plus immédiat de *baliva* est évidemment *baliverne*, qui, par conséquent, ne peut signifier autre chose que *conte* ou *propos de nourrice*.

L'Académie définit *pimpèche* une femme impertinente qui se donne des airs de hauteur, et *pimpesouée* une femme qui a des manières affectées et ridicules. Les Provençaux appelaient *pimpa* une cornemuse. *Pimpèche* est donc une mauvaise *pimpe*, et *pimpesouée* une *pimpe soufflée*, c'est-à-dire une cornemuse soufflée et faisant entendre son bourdonnement monotone et fatigant (594).

Bizarre vient de l'italien *bizzarro*, adjectif de *bizzo*, colère, rage ; et *bizza* vient de l'ancien allemand *bizze*, morsure. *Bizzarro* est conséquemment un terme qui ne se disait d'abord que des chevaux mordus par un taon et rendus furieux par cette piqure.

Niais est un terme de chasse comme *piper*, *attraper*, *béguéule*, *béjaune*, *blane-bee*, etc. — *Niais* vient de *nidentis*, qui est

(592) *Frime* n'est pas la forme primitive, mais *frume*, qui signifiait mine, mauvaise mine, semblant, grimace :

De bien se doit en espour :
Li bon, car c'est droit et coustume
Et li mauvais en tout la frume.
(La loi d'Aristote.)

Frume vient du latin *frumen*, la gorge, le gosier, d'où *frumentum*, le blé, et l'ancien verbe *frumere*, se nourrir. Le sens s'est modifié de *gosier* à *mine*, du physique au moral : *frume*, *frime*, *frimouse*. — *Frimas* est une autre forme altérée de *frime*, dans le sens figuré :

Haut Walville, pour le frimas (pour la frime ou semblant),
Faites venir frère Thomas
Tantôt, qu'il me confessera.
(Pucelin.)

Frimas, *mine* ou apparence du temps ou de l'atmosphère, a désigné plus tard la gelée, la neige, etc. Par conséquent, au lieu que la *frime*, dans son accep-

tion propre et primitive, soit du verglas, c'est au contraire le verglas qui est une *frime*, au sens figuré.

(593) *Trouble* vient plus vraisemblablement de *tarda*, dont *Plaute* et *Apulée* ont employé les diminutifs *turbula*, *turbela*. L'r a été transposée comme en des centaines d'autres mots.

(594) *Pimpe* vient plutôt de l'italien *binbo*, *bimba*, une poupée. « Moi, dit Alberti, dont on appelle par badinage les petits enfants : un poupon. » *Souée* n'est pas davantage pour *soufflée* ; c'est le féminin de *souef*, qu'on prononçait *soué* : *suaris*. Donc une *pimpesouée* est à la lettre une agréable pouponne.

Et Gaudrois et les siens furent en grand jourment
Pour le tourbe du temps qui dura longuement.
(Baudouin de Looz, l. p. 293, six^e siècle.)

La contesse de Pimbèche aussi n'est pas une mauvaise cornemuse : c'est la contesse de *pince-bœuf* ou du bec pince, ce prononcé *che* à la picarde. Le *Ménager de Paris* donne la recette d'un *espimbèche*

encore dans le nid, qui n'a pas d'expérience. *Béguéule* se dit des oiseaux qui tiennent toujours la gualle ouverte et qui n'avalent pas même la nourriture qu'on leur tend. *Béjaune* et *blanc-bec* se disent des oiseaux tout petits qui ont encore le bec jaune ou blanc; puis, figurément et très-poétiquement, ces mots ont été appliqués à des personnes ridicules, affectées ou stupides. *Piper*, c'est imiter le sifflement des oiseaux pour les prendre au glau; *attraper*, c'est faire tomber dans une trappe; ces mots appartiennent au même ordre d'idées que les précédents. *Rabâcher* paraît, à première vue, un des mots les plus difficiles à expliquer; cependant aucun n'est plus clair quand on sait décomposer ce mot dans ses éléments constitutifs, qui sont les particules *re* et *a*, et le primitif *bâche*. Cherchez *bâche* dans le premier dictionnaire venu et vous aurez la sens de *rabâcher*. « *Bâche*, » dit l'Académie, « sorte de cuvette où se rend l'eau puisée par une pompe aspirante, et où elle est reprise par d'autres pompes qui l'élèvent de nouveau. » Ainsi *rabâcher* c'est proprement puiser et repuiser sans cesse la même eau dans une bâche; puis, métaphoriquement, répéter sans cesse les mêmes choses. L'explication de *débaucher* n'est pas moins ingénieuse. L'ancien mot *boutiche* signifie boutique ou atelier; de là *embaucher*, engager un commis pour une boutique, admettre un ouvrier dans un atelier. *Débaucher* est le contraire d'*embaucher*: c'est faire sortir un commis dsa boutique, un ouvrier de son atelier. M. Delâtre fait venir *boutiche* (boulche) de l'allemand *balken*, qui veut dire une poutre, et, par extension, une construction quelconque. Cette étymologie nous explique le rapport qui existe entre *débaucher* et *ébaucher*; dans *débaucher*, *bâche* est pris dans le sens de boutique; dans *ébaucher*, il a le sens de poutre, et *ébaucher* signifie proprement dégrossir un morceau de bois, un tronc d'arbre (595).

Le peuple est donc un grand poète, et les langues, qui sont un de ses chefs-d'œuvre, attestent la justesse de son coup d'œil et la richesse de son imagination; la peuple anima tout ce qu'il voit; il donna à tout un corps

de rougets, d'un *espimbesch* de bouilli lardé. On voit qu'il entrainait dans cette sauce du verjus qui faisait *pluier le bec*, d'où lui venait apparemment son nom.

(595) *Bauche*, en latin du moyen âge *banca*, est une sorte de taule ou d'ardoise de bois, dérivant du français *bois*, en patois *bas* (Dabos, *Dabocher*, *Dubosquet*, etc.). « L'église Notre-Dame et de tous Saux qui jadis fut appelée *Pantéon*, fit couvrir de *bauche*. » (Chroniques de Saint-Denis, V, ch. 17.) « Nous li devons livrer et amener tout mairien sur le flu, hornis pel, latte, verge et *baule*. » (Charte de 1501, Du Cange, sous *BANDATUN*).

Le nom propre *Bouchard* signifie un charpentier de *bauche*.

Les *embauchette* sont des *bas* qui se placent en ou dans, — sous-entendu les bottes.

Baucher, revêtir de *bauche*.

Embaucher, faire entrer dans la *bauche*.

Débaucher, en faire sortir.

DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE.

et une âme : c'est pour cela que dans toutes les langues la personification est une image si commune, et que l'on dit comme une chose très-ordinaire : la *croupe*, les *flancs*, les *gorges* d'une montagne; la *tête*, le *piéd* d'un arbre; le *sein* de la mer; la *face*, les *entrailles* de la terre; les *bras*, les *bouches* d'un fleuve.

M. Delâtre classe tous les mots de la langue française par familles, sous les monosyllabes sanscrits qui en sont les racines. Or, comme il n'y a guère plus de douze ou quinze cents racines sanscrites, tous les mots de la langue se trouveront rangés dans un nombre très-limité de monosyllabes verbaux qui leur servent de noyaux et qui forment le lien par lequel ils se tiennent entre eux. Pour reconnaître la famille naturelle d'un mot, l'auteur a deux moyens : d'abord la forme primitive, puis la sens général. Par forme primitive, il entend la charpente de la racine composée de labiales (*p, b, m, f, v*), de dentales (*t, d*), ou de gutturales (*k, c, g, q, h*). Par sens général, il entend l'idée simple exprimée par la racine. Ces idées générales pouvant se particulariser à l'infini, il s'ensuit qu'elles embrassent quelquefois un nombre considérable de mots. Ainsi, *offrir*, *fertile*, *fort*, *fourche*, *forme*, *bière* (cercueil) se rattachant tous à la même idée primitive de *porter*. Voici comment : *offrir* signifie *porter* quelque chose à quelqu'un (*ob-fero*) ; *fertile* signifie qui *porte* des fruits ; *fort* signifie qui est capable de *porter* ; *fourche*, l'instrument qui sert à *porter* ; *forme* est l'aspect, la *port* des choses ; *furtif* vient de *fur* (voleur), celui qui emporte et qui ne rend pas. Tous ces mots dérivent du sanscrit *bhri* ou *bhar* (porter). Dans la langue latine, le *bh* sanscrit souvent s'écrit *f*; dans les langues germaniques, il s'écrit *b* : de là *bahre* (allemand), *bière*, sorte de coffre qui sert à emporter les morts. On voit par là que la langue française donne le curieux spectacle de mots sanscrits représentés sous deux formes, l'une latine, l'autre germanique; d'autres fois, elle contient jusqu'à quatre formes de la même racine empruntées à des idiomes différents.

Ainsi la racine *bhri* fait *ppuy* en grec.

Au sens figuré, le vent *débauche* une ardoise de votre toit; le maître ouvrier *embauche* un compagnon pour remplir un vide dans son monde.

Ebaucher, livrer un ouvrage du bloc, dégager l'image enluminée dans un tronc d'arbre. Nos pères disaient *débaucher* pour *éculpter*. « *In quo saltem est debogachatus unus draco*. — Sur laquelle saleté on voit un dragon sculpté, *débouché*. » (Texte de D. Mariéne, cité par Du Cange, sous *Debogachatus*.)

Quant au mot *rabâcher* dont il est question plus haut, il vient probablement de *raresser*, vieux mot fréquentatif de *réer*, que nous disons aujourd'hui *ressasser*.

Et là malgré mes dents ronguant et ransassant.

(RABELAIS, Sat. xv.)

« Pantagruel soy retirant aperceut par la galerie Panurge en insinuant d'un ransasser ransassant. » (RABELAIS, III, 56.)

frig en italien, *brigh* en anglais et *berek* en allemand. Le français a la première forme dans *frise* (phry-gium opus); la seconde dans *fri-re* (*frig-ere*); la troisième dans *Brig-ite* (nom propre dérivé de *bright*, brillant); la quatrième dans *Al-ber*t (num propre dérivé d'*Albercht*, très-illustré). Les noms propres entrent, comme on voit, dans le cadre de M. Delâtre; c'est que tous les mots qu'on est convenu d'appeler ainsi ne sont en réalité que des noms communs qui, ayant cessé d'être employés comme tels par un caprice de la langue, ont fini par perdre toute signification. M. Delâtre recherche cette signification perdue, et presque toujours il parvient à la retrouver. Très-souvent les noms propres jettent une lumière inespérée sur des points obscurs du vocabulaire, et viennent combler une lacune dans la chaîne des mots. Ainsi *Du Prat* sert d'anneau intermédiaire entre la latin *pratium* et le français *pré*; *Du Bosc* prouve que *bosc* a été employé en France dans le sens de l'italien *bosco* (bois). *Du-mac* nous conserve le mot *mas*, qui est le primitif de *a-mas*, d'où *a-masser*, etc.

Mais l'auteur ne se borne pas à la confrontation du mot français avec son synonyme latin ou allemand; il analyse aussi ce dernier, le suit dans ses métamorphoses successives et ne le quitte qu'après l'avoir ramené à sa racine sanscrite. Par exemple, *brouille* est un mot germanique; il vient de l'allemand *brud-el* (capeur), et *brud-el* vient de l'ancien verbe *brus-en* (*feumer*, bouillir); en sanscrit, *brunaj*, rôtir, chauffer.

Brouille est accompagné de ses dérivés *brouiller*, *débrouiller*, *embrouiller*, *brouillard*, *brouillon*. Puis viennent les autres ramifications de la même racine, telles que l'italien *brodo* et *brod-ello*, *brou-et*; le provençal *brus-ar*, d'où le diminutif *brus-olar*, qui a fait en vieux français *brus-ler* aujourd'hui *brûler*. Les langues scandinaves ont tiré de la racine *brunaj* le substantif *brun-a*, d'où *bruisse*, *bracier*, *embraser*. Les Portugais ont adopté *brasa* tel que le leur ont apporté les Visigoths, et de ce mot visigoth ils ont fait *bra-il*, qui désigne un des pays les plus chauds de la terre, le Brésil.

La racine sanscrite *bradd*, ouvrir la bouche, parler, est une de celles qui nous ont fourni le plus de mots. Nous rapporterons textuellement le passage qui la concerne pour donner une idée de la manière dont l'auteur montre et développe la filiation des vocables :

« *BRADD* (ouvrir la bouche), parler; vieux allemand, *bait-en*, faire attention; polonais, *bad-ati*, rechercher, examiner; *bad-onie*, attention, examen; italien, *bad-a*, attention, sânerie : *Bad-aud*, celui qui s'arrête la bouche ouverte devant tout ce qui lui paraît nouveau; gobe-mouches; — *aude*, — *auder*, — *auderis* (*aud* = *ald*), terminaison germanique; italien, *bad-ure* : *bayer*, ouvrir la bouche, regarder sottement; « *bayer* aux corneilles; » passer son temps à voir voler les corneilles; *bad-in*, — *ine*, adj., qui aime

à rire, folâtre; — *iner*, 1^{re} folâtrer; — *image*, *inerie*, ce qu'on dit ou ce qu'on fait en plaisantant; — *ins*, subst., baguette mince et souple dont on se sert pour battre les habits; — *iner*, 2^{re} voltiger; « cette draperie *badine* agréablement; » polonais, *baj-a* (sable); italien, *baj-a* (plaisanterie); *bai-e*, conte en l'air, sornette, tromperie; *baj-ard*, qui conte des balades ou qui s'amuse à en écouter.

« *Baa* latin, *bad-ia*; espagnol, *bah-ia*; italien *baj-a*; *bai-e* : 1^{re} ouverture qu'on pratique dans un mur ou dans une charpente pour faire une porte ou une fenêtre; 2^{re} golfe; anglais, *bay*.

« *Ex-bad-ire* : *e-bah-ir*, faire ouvrir la bouche et les yeux; étonner; — *issement*. On écrit *ebahir* pour *ebair*, comme *trahir* pour *trair*, *entrahir* pour *entrair*. Dans *hair*, on a préféré le tréma au *h* pour éviter la présence de deux *h* dans le même mot.

« *Bad-icature*; italien, *e-bad igliare* : *ba-ill-er*, ouvrir la bouche; faire involontairement et en écartant les mâchoires une inspiration lente et profonde suivie d'une expiration plus ou moins prolongée, quel-quesoia sonore; s'ennuyer; — *ement*; *entre-ba-iller*, entr'ouvrir; *aspagno*; *bad-at* (muselière); vieux français, « *bad-allon* : *ba-ill-on*, morceau de bois, de fer, etc., qu'on met de force entre les mâchoires d'une personne pour l'empêcher de parler; — *onner*.

« *Bay-er* se prononçait aussi *boy-er*; de là *a-bay-er* (italien *ab-baj-are*; anglais *to bay*); *a-bo-yeur*; *a-boi*, le cri du chien; « être aux *a-boi-s* » se dit d'un cerf qui béc et qui haleta de fatigue (anglais, *to stand at bay*); *a-boi-e-ment*, l'action d'aboyer.

« *Bay-er* fait encore *bé-er*; d'où l'adjectif *bé-ant*, — *ante*, qui a la bouche ouverte; *bé-guente* se dit d'un petit oiseau qui a toujours la queue *béante*, et d'une personne niaise.

« Tous les mots de ce groupe ont plus d'affinité avec le polonais *badati* qu'avec l'allemand *baiten*; il s'est glissé quelques mots slaves dans les langues néolatines; celui-là est certainement du nombre.

« Quant à la suppression du *d* médial en français, c'est un fait tellement commun qu'il a pris force de loi. Nous citerons les exemples suivants : *quadraginta*, quarante; *quadrageima*, carême; *gladiolus*, glaïeul; *audent*, suer; *sudorem*, sueur; *crudelis*, cruel; *laudare*, louer; *claudere*, clore; *nodare*, nouer; *obedire*, obéir; *medulla*, moelle; *credere*, croire; *ridere*, rire, » etc.

Il suit de là que la français d'aujourd'hui a tiré ses mots de trois ou quatre langues différentes, tels que le latin, l'allemand, le grec; mais la manière irrégulière dont les mots ont été modifiés atteste qu'ils appartiennent par leur formation secondaire à deux ou trois dialectes, tels que le picard, le normand, le provençal, qui ont tous concouru, pour une part plus ou moins forte à l'élaboration de la langue française. Des traces de ces trois influences diverses se rencontrent dans chaque famille de mots et presque dans chaque groupe. Ainsi les substantifs latins *langnor*, *vigor*, *rigor*, *sapor*, *cor*, ont fait

langueur, vigueur, rigueur, saveur, cœur, dans les dialectes du nord, et *langour*, *rigour*, *savour*, *cour*, dans les dialectes du Midi. On a adopté la première forme pour les substantifs, et la seconde pour les adjectifs; voilà pourquoi on dit *langoureux*, *vigoureux*, *rigoureux*, *savoureux*, *courage*. Pour *amour*, il n'existe que la forme méridionale *amour*; la forme *ameur* a dû exister, mais elle est perdue. *Laborem*, en revanche, a fourni deux mots: l'un à terminaison méridionale, *labour*, qui se dit de la culture des terres; l'autre à terminaison septentrionale, *lebeur*, qui se dit pour un travail quelconque du corps et de l'esprit. M. Delâtre ajoute encore à ces exemples *pasteur* et *pastourau*, où les mêmes influences se font sentir.

Cependant un grand nombre de ces anomalies doivent être attribuées plutôt à l'époque de l'introduction des mots qu'à l'action des dialectes. Ainsi l'âge tout seul suffit pour expliquer les formes *al* et *el*, représentant la terminaison latine *alis*. *Mortalis* est devenu *mortel*, parce que le mot date des premiers temps de la langue. *Fatal* et *oriental*, ont conservé le latin, parce qu'ils sont d'importation récente. Les mots qui sont d'un fréquent usage et qui font partie du vocabulaire du peuple sont ceux qui s'altèrent le plus profondément et le plus rapidement. Les mots qui n'ont cours que parmi les savants et qui ont été naturalisés par eux se maintiennent assez intacts. Nous venons de dire que le même mot latin revêt quelquefois plusieurs formes en français; nous en citerons encore quelques exemples. *Porticus* a fait *portique* et *porche*; *fabrica* a fait *fabrique* et *forge*; *caput* a fait *cap* et *chef*; *agua* a pris six formes différentes, d'abord *eau*, qui est la forme tout à fait synonyme de *agua*; puis *age*, dans la locution *être en age* (être en eau); 3° *Aigue*, dans *Aigues-Mortes*; 4° *Aix*, dans les noms propres *Aix-la-Chapelle* et *Aix-les-Bains*, etc.; 5° *Ève* dans *Erier*; 6° *aque* dans *aqueduc*. *Calamus* a fait *chaume* et *chalumeau*, mais la forme latine subsiste dans *calumet*. *Canis* fait *chien*, *chenil* et *canaille*. *Cathédrale* a fait *chaire* et *chaise*; il s'est maintenu intact dans *cathédrale*. *Cannabis* fait *chanvre* et *canecan*. *Computare* fait *computer*, *compter* et *comter*. *Majorem* fait *major*, *majeur*, et *maire*. La forme la plus altérée est la plus ancienne; la mieux conservée est la plus moderne.

Outre tous ces résultats historiques et philologiques, le livre de M. Delâtre présente des résultats philosophiques d'une haute portée. Il démontre que le langage primitif n'exprime que des sensations, et que c'est seulement par un détournement de sens que les mots finissent par exprimer des idées abstraites. « Tous les mots auxquels on donne le nom d'abstrait, dit l'auteur, ont commencé par désigner un acte matériel, un objet tangible, une qualité physique; et ce n'est que par métonymie ou par métaphore qu'ils ont fini par prendre une acception immatérielle, métaphysique, abstraite. Ainsi

ou latin, *pax*, *jus*, *lex*, *religio*, *ferdus* viennent des racines sanscrites *pac*, *jug*, *lag*, *badh*, qui toutes signifient *lier*, *attacher*. Tous ces mots dénotent un lien qui rapproche les hommes entre eux, une *alliance*, une *obligation*. Remarquez que *alliance* et *obligation* expriment la même idée et contiennent comme *lex* et *religio*, la racine latine *lig*, *lier*. Quoi de plus vague que le verbe *placere* dans l'usage ordinaire? Nous avons vu qu'il se rapporte à *placo*, *apaiser*, *rendre uni*, *rendre plat*; en effet, *placere*, c'est *caresser avec la main*, *chatouiller*, *flatter*, et *flatter* lui-même, ne signifie pas autre chose que *lisser*, *aplanir avec la main* (*flat*, *plat*), mots germaniques. Les Latins tirent le verbe *juger* (*judicio*) de la racine *yu*, *joindre*, *unir*; les Grecs expriment cette idée par le verbe *σύνω*, qui veut dire *passer au tamis*, *cribler*; c'est le corrélatif du latin *cerno*, d'où *discerner*, *discerner*, c'est-à-dire *tamiser*, *cribler* les objets à l'aide du regard et de l'intellect.

« *Putare*, que l'on emploie aussi dans le sens de *juger*, signifie proprement *démonter* ou *écarter* tout ce qui est accessible et superflu pour arriver à la tige ou à la racine des choses. *Reflecter* veut dire *révéberer*, *réfléter*; quand je *réfléchis*, mon esprit est une surface plane et polie où les objets se reflètent comme dans un miroir, et l'image qu'ils y laissent se l'appelle *réflexion*. Quand je *pense*, mon esprit n'est plus un miroir, mais une balance où le poids et la valeur des objets sont scrupuleusement pesés et examinés. *Penser*, c'est *peser* (latin, *pensare*); *méditer*, c'est *mesurer*. Quand je *médite*, mon esprit tient un mètre avec lequel il détermine l'espace ou la quantité de la matière. *Cogito* est une contraction de *cum agito*, j'agite avec moi-même; *decido* signifie *couper*, *trancher* (un nud, une question); *sincerus* signifie *sans cire*, *non surché*; *iniquus* signifie *raboteux*; *sceleratus*, *boiteux*; *candor*, *blancheur*; *honor*, *ornement*; *malum*, *tache*, *souillure*, etc.

L'idée de la souffrance elle-même est toujours rendue par un acte matériel, par un objet physique.

« *Afflictio* vient de *fligo*, *battre*, et signifie *prostration*, *abattement*; *douleur* est de la même racine que *dolere*, *rahoier*, *doler*; *triste* vient de *tero*, *trivi*, *écraser*, *triturer*; *mélancolie* signifie *bile noire*; *chagrin* est le nom d'une peau hérissée de petites papilles après qu'on a touché (de l'arabe *saghri*); *gêne* vient de l'hébreu *guchemnon*, la voirie de Jérusalem; *trouble* vient de *tribolus*, *charbon*, *chaussetrappe*; *désastre* veut dire *astre contraire* ou *ennemi*; *sinistres* vient de *sinister*, *gauche*; c'est ce que l'on voit à gauche, le mauvais augure, l'opposé d'*heureux*; *narrer* signifie *percer*, *blessar*, *regretter* signifie *se retourner* pour pleurer ce qu'on a laissé derrière soi (du gothique *grei jan*, *pleurer*). »

FRANÇAISE (Langue), ses éléments primitifs. — Voy. note XV, à la fin du volume. FRANCO ou FRANCS. Voy. TEUTONIQUE. FRANCIQUE. Voy. FRANÇAISE et FRANQUE. FRANCONIEN. Voy. TEUTONIQUE.

FRANQUE (L.), appartenant au groupe des langues germaniques, famille indo-européenne.

Les Francs, lors de leur établissement dans le nord de la Gaule, sous les derniers empereurs romains, parlaient sans doute un des dialectes de la langue commune aux peuples d'origine germanique. Il est probable aussi que ce dialecte, mobile comme toutes les langues germaniques de cette époque, éprouva des altérations nombreuses, même avant que les Francs fussent devenus maîtres de toute la Gaule, et subit l'influence du langage des populations celtiques et romaines qui habitaient conjointement avec eux la Belgique et les bords du Rhin. Il est raisonnable de croire enfin qu'une fois la monarchie française établie, sous les Mérovingiens et les Carolingiens, le dialecte franc se confondit de plus en plus avec les langues que l'on parlait dans la Gaule, et qu'il résulta de tous ces idiomes un mélange qui forma la souche de la langue française du moyen âge. Malheureusement le défaut presque complet de monuments antérieurs au ix^e siècle ne permet ni de savoir quel fut le premier dialecte des Francs, ni de suivre les transformations qu'il éprouva successivement, et, comme on va le voir, les recherches qui ont été entreprises sur ce sujet n'ont conduit encore à aucun résultat certain.

Aussi haut que remontent les monuments historiques, nous trouvons la langue germanique divisée en idiomes divers; au Nord, c'est l'ancien scandinave, dont sont dérivés le suédois et le danois modernes; l'anglo-saxon, qui forme un des éléments de l'anglais moderne; le bas-allemand avec ses ramifications et ses dérivations, le hollandais, le flamand, le frison, etc.; au Midi, c'est le gothique, qui nous est connu par des fragments de la Bible d'Ulilas, mais qui d'ailleurs a péri complètement; enfin c'est l'ancien haut-allemand ou le teutonique, qui, on se transformant, devint successivement l'allemand du moyen âge et l'allemand moderne. J. Grimm, dans son savant ouvrage sur la grammaire allemande, a reconstitué les lois grammaticales des idiomes primitifs et des idiomes dérivés. C'est parmi les premiers qu'il faut chercher l'ancienne langue des Francs. Mais auquel d'entre eux se rattachait-elle dans l'origine? Formait-elle un dialecte de la langue du Nord, de l'anglo-saxon ou du bas-allemand, de la langue des plaines basses de l'Elbe, du Weser et du Rhin, dont les Francs étaient partis, ou bien n'était-ce qu'un rameau de la langue teutonique du Midi? voilà un premier problème à peu près insoluble. Sur la foi des monuments de la fin du ix^e et du commencement du x^e siècle, les savants allemands s'accordent généralement pour identifier le franc avec l'ancien haut-allemand ou le teutonique. C'est de la seconde moitié du ix^e siècle, en effet, que datent les principaux écrits qui nous restent de cette dernière langue, notamment une paraphrase des Évangiles, du Bénédictin Otfrid de

Weissenbourg, et une traduction des Psaumes de Nulker, Moine de Saint-Gall (ces documents avec d'autres de la même époque ont été recueillis par Schilter: *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, 1728, in-fol.). Otfrid commence son livre par un éloge de Louis le Germanique, qu'il félicite de réunir sous son empire toute la France orientale; après avoir célébré ensuite la gloire des Francs, il annonce l'intention d'écrire l'histoire des Évangiles en langue *francique* ou *théodisque*, qui lui semble aussi digne que les langues anciennes d'avoir une littérature. A cette époque donc on appelait *langue francique* tous les idiomes germaniques, de même qu'on appelait *France* toute l'Allemagne. Mais de cette dénomination on ne peut rien conclure évidemment pour les Francs proprement dits, pour les Français de la Gaule. Ce fut le moment en effet où se fit la séparation des langues française et allemande, et où s'établirent les limites qui, depuis, sont restées les mêmes. Or les grands mouvements de peuples qui eurent lieu sous Charlemagne et ses premiers successeurs germanisèrent de nouveau la rive gauche du Rhin, tout à fait romaine antérieurement. La présence de la langue teutonique sur le Rhin ne prouve donc en aucune manière que cette langue fût parlée par les Francs véritables, ceux de la France, et au contraire le serment de Charles le Chauve et de Louis le Germanique, prêt en teutonique pour l'armée germanique de ce dernier, en roman pour l'armée en grande partie française du premier, démontre qu'à ce moment la langue franque n'était plus l'allemand, ou mieux, qu'il n'existait plus de langue franque, mais un idiome composé certainement en partie de mots francs, mais plus de mots celtiques, et plus encore de mots latins. Les Francs étaient établis depuis plus de quatre siècles dans les Gaules, et dans ce long intervalle les langues s'étaient fondues comme les races elles-mêmes. D'ailleurs à cette époque le teutonique était loin de former une langue arrêtée. Les mouvements varient à de très-courts intervalles dans les mêmes lieux, et Grimm lui-même avoue qu'il est impossible de déterminer d'une manière précise les caractères distinctifs des trois dialectes de cette langue, le francique proprement dit (le dialecte de la Franconie postérieure), l'allemanique (celui de la Souabe) et le bavarois.

Ce n'est donc pas dans les monuments teutoniques du ix^e et du x^e siècle que nous retrouverons la langue franque. Sera-ce dans les monuments teutoniques antérieurs? Il en existe en effet d'une époque plus reculée, par exemple la version teutonique de la règle de Saint Benoît, par Kero du viii^e siècle, le fragment du poème d'Hildebrand et Adebrand, publié par les frères Grimm, et d'autres pièces de moindre importance. Mais tous ces monuments ont été retrouvés dans des pays de langue germanique; ils sont allemands, et l'on ne peut rien en conclure pour la langue des Francs. Égualart

nous apprend que Charlemagne aimait et cultivait sa langue natale, *patrium sermonem*, et qu'il se proposa d'en faire la grammaire. Mais quel était ce *patrius sermo*? Charlemagne était originaire de Metz, pays de langue française, et le francique qu'il parlait devait être bien mêlé de celtique et de latin. Il remane, il est vrai, à des formes purement germaniques les noms des mois et des vents, qu'Eginhart nous a conservés. Mais Eginhart ajoute qu' auparavant on se servait, dans la langue vulgaire des Francs, de noms en partie latins et en partie barbares. Dans un concile de Tours de 813, on ordonna (c. 17) de traduire les homélies en latin rustique ou théodisque (*in rusticam Romanam linguam aut Theodiscam*), expressions qui semblent prouver que dans la France centrale le latin vulgaire et le théodisque formaient dès lors une seule et même langue. Tout concourt donc à démontrer qu'à cette époque déjà la fusion des langues était bien près d'être accomplie.

De l'époque antérieure aux Carolingiens, il ne subsiste de la langue franque que des noms propres et puis un monument qui serait très-important s'il pouvait être considéré comme un reste véritable du premier idiome des Francs. Nous voulons parler des gloses interlinéaires de la loi Salique, dites gloses de Malberg, traduction en langue vulgaire des termes latins de la loi et qu'on a supposées jusque dans ces derniers temps être du teutonique, mais tellement défigurées par les copistes, qu'il était impossible d'y rien reconnaître. En effet, les mots dont se compose cette glose ne peuvent être ramenés à aucun des dialectes germaniques parvenus jusqu'à nous. Or cette hypothèse chère aux savants allemands, que la loi Salique était dans son texte et ses dispositions d'origine purement germanique, a été renversée complètement par M. Léo de Halle, dans l'ouvrage dont il commençait la publi-

cation en 1852 (*Die malbergische glosse*, 1^{re} livraison). M. Léo, quoiqu'il en coûtât à son orgueil national, s'est cru obligé de faire connaître la découverte qu'il avait faite, et de démontrer : 1^{re} que les mots de la glose de Malberg étaient celtes, et s'expliquaient parfaitement par les dialectes gallois et gaélique; 2^{re} que les dispositions mêmes de la loi Salique étaient d'origine celtique et reproduisaient presque textuellement des dispositions semblables des lois galloises. D'après ce travail, non-seulement les termes relatifs à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux, au droit de propriété, mais même ceux relatifs à l'organisation politique et militaire sont d'origine celtique. M. Léo le prouve, entre autres par le mot *graf*, comte, et il ajoute : « Ce n'est qu'avec peine que mon sentiment a pu admettre que déjà du temps de la migration des peuples nos ancêtres ont emprunté aux ancêtres des Français les titres de leurs fonctionnaires; mais vu le rapport qui existe entre les gloses de Malberg et les idiomes celtiques, il ne reste pas d'autre choix. » La démonstration de M. Léo est complète pour les douze premiers titres de la loi Salique; mais il ne l'a pas poussée plus loin à notre connaissance; l'accusation du crime de lèse-nationalité qui accueillait sa découverte dans toute l'Allemagne, le força d'interrompre son travail.

Pour tout homme exempt de préventions, la découverte de M. Léo est incontestable. Elle prouve que, pour leur langue comme pour leurs lois, les Francs subirent, dès l'origine, l'influence des populations au milieu desquelles ils vivaient, et que par conséquent il est impossible de savoir ce que fut cette langue primitivement, ni quelles modifications elle éprouva antérieurement aux successeurs de Charlemagne. — Voy. **TEUTONIQUE**.

FRISONS. Voy. **SAXONNE**.

G

GAELIQUE. Voy. **CELTIQUES**.

GALIBIS. Voy. **CARIBE**.

GALLS, GALLIQUES ou GALLES. Voy.

CELTIQUES. — Leur origine et leurs migrations. — Voy. note VIII à la fin du volume.

GALLAS, famille de langues appartenant au groupe de l'Afrique australe. Elle comprend les langues 1^{re} **GALLAS**, parlée en plusieurs dialectes par les **Gallas**, nation nombreuse, puissante et célèbre par ses incursions et ses conquêtes, et qui est aujourd'hui le peuple dominant dans la plus grande partie de l'Abyssinie. Les Gallas occupent aussi tout le pays qui s'étend depuis les confins méridionaux de l'Abyssinie jusqu'aux frontières méridionales des États de Melinde, de Patta, de Brava et de Magadoxo, sur la côte orientale. On compte vingt hordes de Gallas, qui vivent sous des chefs indépendants les uns des autres et

subdivisés en un grand nombre de tribus.

2^{re} **MUZIMBOS**, parlée par une nation nomade du même nom, qui occupe la partie méridionale du plateau équatorial, et est connue par ses terribles incursions. On ne sait rien sur cette langue.

GALLOIS. Voy. **CELTIQUES**.

GARAMANTES. Voy. **ATLANTIQUE**.

GAROE, arbre célèbre. Voy. **ATLANTIQUE**.

GASCON. Voy. **ROMANES**.

GAULOIS, soumettent les Etrusques. Voy. **ETRUSQUES**. — Sur la langue qu'ils parlaient, Voy. **FRANÇAISE**, et l'Introduction.

GÉNÉRALE (Idée), impossible sans le signe. Voy. l'Essai, § III. — Part-elle de l'idée individuelle? *ibid*.

GÉNÉRALISATION, impossible sans le signe. Voy. l'Essai, § III.

GÉORGIENNE (L.). — On distingue un *géorgien ancien* et un *géorgien moderne*. Le premier fut parlé jadis dans l'Hérie, qui correspondait à la Géorgie ou Grusie actuelle; il est éteint depuis plusieurs siècles. Selon Klaproth, les *Goudamaouri*, qui habitent les hautes montagnes du Caucase, à l'est de l'Aragwi, où ils conservent encore leur indépendance, seraient les seuls Géorgiens parlant encore cette langue, dans laquelle on fait le service divin; elle diffère autant du géorgien vulgaire que le slawenski diffère du russe.

La *géorgien moderne* ou *vulgaire* est parlé en différents dialectes par les Géorgiens, dans la Cartalinie et la Kakhetie, parties du gouvernement de la Grusie, dans l'Iméretie, qui est une province russe, et dans la Géorgie ottomane, qui est comprise dans le gouvernement de Tchaldir. Le dialecte de la Cartalinie est le plus pur. Les termes techniques et scientifiques sont empruntés en partie du grec et de l'arménien; plusieurs locutions, usitées en société et dans le commerce, sont tirées du turc et du persan. Les Géorgiens prétendent que leur idiome se trouve dans une indépendance complète à l'égard de tous les autres. Mais M. Brosset (*Mém. rel. à la langue géorg.* Paris, 1833), croit pouvoir établir la parenté du géorgien avec les langues de la grande famille indo-européenne, et il la déduit précisément de ce que les mots du fonds commun se trouvent en très-grand nombre dans les plus anciens livres géorgiens connus. Cette langue tient, selon lui, au sanskrit, par l'intermédiaire des antiques idiomes de la Perse; mais dans sa formation il y a eu implantation des radicaux indiens sur l'antique rejeton médique. Cette langue admet beaucoup de mots dérivés et composés; elle ne connaît point l'usage de l'article; les substantifs, les adjectifs, les pronoms et les participes n'ont qu'un seul genre. Le pluriel est formé par l'addition de la syllabe *bi* ou *ibi*: par exemple, *mama*, père, *mamabi*, pères. La déclinaison est régulière; elle a sept cas comme celle des Russes, formés par une inflexion finale. Le comparatif est marqué par la syllabe préposée *si*, le superlatif par celles *sula*: par exemple, *lamasi*, beau; *sulamasi*, plus beau, *sulamamasi*, le plus beau. L'indicatif a six temps, parmi lesquels il y a trois parfaits; le subjunctif n'existe pas, et le passif se forme par des verbes auxiliaires. Les prépositions sont jointes à la fin du nom qu'elles régissent; par exemple, *ize* terre, *da* sur, *tzeda* sur la terre. La construction des phrases y est très-libre et très-variée; les mêmes mots ont, surtout dans le style élevé, plusieurs acceptions différentes, ce qui donne naissance à beaucoup d'équivoques. Un jeu de société, appelé *sma*, consiste dans un échange rapide de calembourgs. L'alphabet géorgien, inventé par Mesrob dans le v^e siècle, renferme 39 lettres, parmi lesquelles il y a 9 voyelles, 10 sillabantes, 9 gutturales, etc. Les Géorgiens écrivent de gauche à droite; ils ont deux espèces de caractères : les ecclésiastiques et les vulgaires :

ceux-là ressemblent un peu aux caractères arméniens et sont formés de traits droits comme les runes de Scandinavie. C'est sous les trois règnes brillants de David le Restaurateur, de Georges III et de la reine Thamar, depuis 1089 jusqu'en 1198, que la puissance et la littérature des Géorgiens parvinrent à leur comble. C'est pendant cet âge d'or de l'Hérie que la cour de Tiflis devint le rendez-vous des poètes et des littérateurs, et que furent composés presque tous les ouvrages originaux. Leurs auteurs étaient, comme les troubadours, des princes et des héros, qui au sortir des combats chantaient eux-mêmes leurs exploits et leurs amours. La littérature géorgienne, outre beaucoup d'ouvrages encore manuscrits traduits du grec, dont la plupart sont des livres ecclésiastiques, compte des poèmes très-étendus, des chansons populaires qu'on dit très-anciennes, des idylles pleines d'images gracieuses, des romans remplis de tableaux touchants et une collection d'apologues comparables, à ce qu'on dit, aux fables de Lockmann. Le poème le plus connu des Géorgiens est la *Tamariani* de Tsachrnachadse, ou l'éloge épique de la reine Thamar; il est très-étendu et écrit en strophes de quatre lignes, où la même rime revient seize fois. Vient ensuite le poème de la *Peau du Tigre* par Rustawel, dont le héros est un prince de l'Inde; il est composé en vers *schairi*, qui est le mètre le plus naturel à la langue géorgienne, dont la poésie, de même que la persane et la normannique, offre des jeux de rimes multipliées et de consonnes répétées. Le *iambick* est le vers le plus majestueux des Géorgiens; c'est celui dont ils se servent dans leurs hymnes d'église, et dans lequel le catholique Antony a composé son *Tzobitsitquaoba*, ou série d'odes historiques sur les hommes illustres de la Géorgie. Après être tombée dans l'oubli, où elle resta jusqu'au xviii^e siècle, la littérature géorgienne se ranima sous le prince Héraclius, et dut surtout ses progrès au savant catholique Antony. Grâce à leurs soins on a établi des écoles, des bibliothèques, des imprimeries, on a composé des grammaires, des dictionnaires, publié des éléments de géographie et des abrégés d'histoire, extraits en partie de trois chroniques manuscrites conservées en Géorgie; on a fait traduire, d'après des traductions russes, plusieurs livres de science allemands et même quelques ouvrages français, tels que le Télémaque, le Bélisaire, et, ce qui est plus curieux, la morale de Confucius. Le gouvernement russe fait de généreux efforts pour continuer cette noble entreprise des princes nationaux, auxquels il a succédé. « Qui sait, dit le savant rédacteur des *Annales des Voyages*, si à côté des traductions de saint Cyrille d'Alexandrie, de Théophylacte et de Flavius-Josèphe, que les Géorgiens conservent depuis plusieurs siècles, il ne se trouverait pas quelque manuscrit grec, quelques débris précieux échappés au grand naufrage de l'antiquité? Aucun

peuple n'a eu des relations plus suivies et plus intimes avec Constantinople. Vers la fin du Bas-Empire, et même lors de la chute de la capitale, une partie du clergé grec se réfugia en Géorgie. Ils y portèrent sans doute quelques bons ouvrages; et puisqu'on a retrouvé un hymne d'Homère à Moscou, les monastères géorgiens pourraient bien contenir quelque dépôt encore plus précieux. D'ailleurs, à une époque bien plus ancienne, les Géorgiens allaient étudier à Athènes; le czar David, le Restaurateur, y envoya, vers l'an 1100, douze jeunes gens, parmi lesquels Jean Petrizi est nommé par le savant archimandrite Eugénios, comme ayant traduit en géorgien une foule d'ouvrages grecs sur la philosophie et la théologie; il fait aussi mention d'une chronographie grecque très-étendue, dont les Géorgiens possèdent une ancienne traduction, ainsi qu'une espèce de bibliothèque philologique, dans le dictionnaire encore manuscrit, composé, dans le xvi^e siècle, par le prince Orbélianow. » Les auteurs géorgiens, dans l'âge d'or de leur littérature, ont aussi traduit beaucoup d'ouvrages persans, entre autres une histoire d'Alexandre le Grand, et plusieurs romans, parmi lesquels on distingue surtout l'histoire de Joseph et de Zouleikha, femme de Putiphar; ces traductions contribuèrent beaucoup à introduire les figures gigantesques et l'enfure orientale dans toutes les productions originales, auxquelles elles servirent de modèle.

M. Bossat distingue dans le géorgien cinq dialectes principaux : ceux de Cokhet, d'Imereh, de Mingrelie, de Gouria et de Kartli (596). Depuis quelque temps, on trouve, surtout dans les journaux de Tiflis, une multitude de mots français et latins venus pour la plupart par la voie de la Russie.

GERDY, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

GERMANIQUES (FAMILLE DES LANGUES). — Cette famille comprend quatre branches : la teutonique, la saxonne ou cimbrique, la scandinave ou normano-gothique, et l'anglo-britannique (597). Voy. ces mots.

La caractéristique principale de ces langues est l'accent tonique, ou cette intonation particulière avec laquelle on prononce chaque mot. Si l'on excepte l'anglais, on peut dire que leur prononciation diffère très-peu de l'écriture; en suédois et en danois, elle est même identique pour le discours solennel, quoique un peu différant dans la conversation; mais, à l'exception des idiomes modernes de la branche scandinave, elle est

dans toutes plus ou moins dure. La prononciation du hollandais, dans la branche saxonne, et celle des idiomes teutoniques sont plus que les autres, surtout dans les dialectes suisse, tyrolien, alsacien, souabe et bavaïrois, où les sons gutturaux et l'accumulation des consonnes sont très-fréquentes. Le suédois, étant riche en voyelles sonores, est le plus musical; après le suédois vient l'islandais et ensuite le danois, surtout parlé avec l'accent norvégien; le danois rejette ou transforme, de même que le bas-saxon et le hollandais, les consonnes sifflantes et redoublées. La voyelle *z* y prédomine comme l'a dans le suédois. Le *wh* ou *hw* est particulièrement conservé en anglais et en islandais; il existe aussi en islandais. Le son grec du *th* se rencontre dans le méso-gothique, l'islandais, l'anglo-saxon et l'anglais. Le méso-gothique, le normannique, l'ancien haut et bas-allemand, sous le rapport de la richesse des formes grammaticales, tiennent le premier rang; l'anglais et ensuite le danois le dernier. La déclinaison des idiomes germaniques, à l'exception de ces deux derniers, du hollandais et du suédois, est riche; dans tous, l'article y joue un grand rôle; dans ceux de la branche scandinave, le méso-gothique excepté, il est placé comme un suffixe après le nom, comme en celtique, en valaque et autres langues. L'allemand, le hollandais, le suédois ont trois genres; le danois et le bas-allemand en ont deux, l'un pour les personnes, l'autre pour les choses; l'anglais n'en a point. Le méso-gothique, l'ancien haut et bas-allemand, l'anglo-saxon, le normannique, l'islandais et le dialecte du Féroer ont le duel dans la déclinaison des pronoms personnels. Les langues germaniques forment le comparatif par flexion en ajoutant un *r* au positif; le seul méso-gothique, en y ajoutant un *z*; elles expriment toutes le superlatif par l'addition des lettres *st*. Leur conjugaison est pauvre, et a recours à trois auxiliaires pour exprimer les temps et les modes qui lui manquent; il faut cependant en excepter les idiomes scandinaves, parmi lesquels le méso-gothique a le duel et le véritable passif complet, et les autres chez lesquels ce dernier existe aussi, quoique borné à quatre temps. Les langues scandinaves ont aussi plusieurs verbes auxiliaires particuliers qui aident à varier et à enrichir leurs conjugaisons; mais elles ne peuvent pas créer aussi librement que l'allemand des adjectifs nouveaux par l'union d'un substantif avec un participe actif, quoique elles lient aussi facilement les substantifs et les adjectifs, soit entre eux, soit les uns aux autres. « Les langues germaniques,

(596) D'autres savants y joignent le *souane*, parlé par les Souanes qui vivent dans les hautes vallées du Caucase méridional. Ce peuple aurait eu pour ancêtres, suivant Maltz-Bruo, les *Phidrophages* ou mangeurs de vermine. L'usage qu'ont les femmes souanes d'envelopper leur tête d'un mouchoir de lin de couleur rouge, de manière qu'on ne leur voit qu'un œil, peut avoir fait naître la fable géo-

graphique d'une nation de *Borgnes* ou *Monomnati*.

Nous mentionnerons encore le *lasien*, parlé par les *Lazies*, montagnards adonnés au vol, qui vivent le long de la mer Noire depuis Trébizonde jusqu'à Tschoroch; selon Procope et Agathias, ils sont les descendants des anciens *Colchiques*.

(597) Elles appartiennent toutes à la grande division des langues indo-européennes.

selon Malte-Brun, ont toutes la prérogative de pouvoir constamment former des mots nouveaux d'après des règles fixes, prérogative commune au grec, au slavon, mais refusée au latin et aux filles du latin; et, en revanche, cette facilité fait négliger les tournures et les finesses de style. » La construction de l'allemand et du hollandais est très-artificielle; celles des autres langues l'est beaucoup moins: dans l'anglais et le suédois, elle est même très-simple. Aucune famille étimologique n'offre peut-être plus de variété dans l'emploi des pronoms personnels qui servent à adresser la parole; on en trouve quatre employés dans les différentes langues. A l'égard de leurs moyens graphiques, on peut les réduire aux suivants: l'*alphabet runique*, dont on ne saurait préciser l'époque d'invention. » Il tient, selon Malte-Brun, à une classe entière d'alphabets rectilignes ou *hastiformes*, et le vieux mot latin *runa*, un javelot, un fer pointu, serait aussi un mot scandinave ancien, d'où viendrait l'appellation *runique*, équivalant à *runatus*, armé de javelot, tracé à la pointe du javelot. » Il était en usage dans toute la Scandinavie et chez les Slaves Vendes avant l'introduction du christianisme, et, selon quelques savants, il le serait encore dans la Dalmatie. On prétend qu'il n'avait primitivement que seize lettres, ressemblant aux caractères grecs et latins, auxquels Walde-

mar II en ajouta sept, appelées *lettres ponctuées*, parce qu'elles se distinguaient des autres par des points. L'*alphabet islandais*, qui est presque identique au runique, et qui a de plus une lettre particulière pour exprimer le son du *th*. L'*alphabet méso-gothique*, formé par Ulphilas à l'imitation du grec. L'*alphabet anglo-saxon*, jadis en usage dans l'Angleterre et dans la Scandinavie; dans cette dernière, il remplaça le runique et fut en vogue jusqu'à l'introduction du gothique. L'*alphabet* improprement nommé *gothique*, qui n'est que l'alphabet latin ramené aux formes carrées et surchargé d'ornements bizarres par les écrivains du moyen âge, et qui fut employé par presque tous les peuples de l'Europe latine depuis le *xiii^e* jusqu'au *xv^e* siècle. Le prétendu *alphabet allemand*, qui n'est que le gothique un peu modifié: il est en usage chez les Allemands, les Bohèmes, les Slovéniens et alternativement avec le latin chez les Suédois, les Hollandais et les Danois; il l'a été aussi exclusivement pendant quelque temps chez les Anglais et les Hollandais, qui le quittèrent vers la fin du *xvii^e* siècle. L'alphabet latin, qui est employé par les peuples qui parlent anglais et hollandais; il devient d'un usage de plus en plus général en Suède, et il commence à être assez commun en Danemark, en Allemagne et dans les pays hors de cette contrée où l'on parle allemand.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES GERMANIQUES.

	ORTHOGRAPHE.	SAÛIL.
HAUT-ALLEMAND ANCIEN.	1 allemande	suosa
ALLEMAND MODERNE, Littéral.	2 allemande	sonhe
<i>Swiss, commun à presque toutes les villes.</i>	3 allemande	sunno
<i>Rhémanien, d'Alsace (Colmar et environs).</i>	4 allemande	sonne
<i>de Souabe en général.</i>	5 allemande	sonn
<i>Danubien, de Bavière (Munich et environs):</i>	6 allemande	suus
<i>du Tyrol.</i>	7 allemande	sunh ; sunna
<i>des Sette Commes dans le Viennois.</i>	8 allemande	(sunna)
<i>des montagnes de la Basse-Autriche (598)</i>	9 allemande	sunu
<i>des plaines de la basse Autriche (599).</i>	10 allemande	sunu
<i>de la haute Autriche et du Salzbourg.</i>	11 allemande	sunu
<i>du comté de Zips, en Hongrie.</i>	12 allemande	sonq
<i>Franconien, de Darmstadt et environs.</i>	13 allemande	sunu
<i>de Bamberg et environs.</i>	14 allemande	sunu ; sün ; sunu
<i>de la Transylvanie (Hermannstadt).</i>	15 allemande	sunu
<i>Rothelée.</i>	16 allemande	schemis
BAS-ALLEMAND MODERNE.	17 allemande	sunu
<i>des Dithmarses et de Glückstadt.</i>	18 allemande	sunu
<i>de Halberstadt et des environs du Harz.</i>	19 allemande	sunu
<i>de Königsberg et environs.</i>	20 allemande	sunu
<i>de Brême et environs.</i>	21 allemande	sunu
<i>d'Elberfeld (gouvernement de Düsseldorf).</i>	22 allemande	sunu
FRISE, de Westrie.	23 frisonne.	sinne
NÉERLANDAIS, Hollandais Littéral.	24 néerlandaise	ion
<i>Flamand Littéral.</i>	25 néerlandaise	sonne
MÉSO-GOTHIQUE.	26 méso-gothique	sunno
NORMANIQUE, Scandinave de l'Édda, etc.	27 normannique	sol, m ; sunna, si eg-gin, i
SUÉDOIS Littéral moderne.	28 suédoise	sol
<i>Scandinavien.</i>	29 suédoise	sol
DANOIS, des <i>xiii^e</i> et <i>xiv^e</i> siècles.	30 danoise	sol
<i>Littéral moderne.</i>	31 danoise	sol
<i>Dialectes jütlandais</i>	32 anglo-saxonne	sunu
ANGLAIS, Littéral.	33 anglaise	sun

(598) Et en partie de la Styrie.

(599) Et des confins de la Hongrie et de la Moravie.

Isve.	Jour.	Terce.	Kou.	Pen.
1 munda	dago	erüha	umassar	seur
2 mon-i	tag	erde	wasser	fruct
3 nohn	lahg	erla	wasser	für
4 nohd	lai	erle	wasser	für
5 moh; mauh	dag	erd	wasser	für; fuer
6 mon	lag	erl	wasa	fria, fuis
7 mön	döh	earl; larchdn	wöser	fuar, fuichard
8 manno	(lach)	(erua)	(lazzas)	(vens)
9 mon	doh	earln	wösa	lais
10 mæd	dög	earln	wösa	fais
11 meon	döh; dech	card; lardn	wösa	kia, fion
12 mænd	tog	erd	wasser	fier
13 mohnd	tök	ehrd	wasser	kier
14 mon; moe; mohn	tug; tag	erd	wasser	feuer
15 nohn	dahg	iërd	wasser	feier
16 lævond	jamm	buhle	flosseri	finkseel
17 mahh	dag	eer	waater	fure
18 moand	däg	aere	water	fier
19 moha	dach	erd	wahler	fieer
20 mand	dag	erlen	water	für
21 muöl	dach	aed	water	führ
22 moan	dey	lerde	wetter	foer
23 maan	dag	aerde	water	voue
24 mæne	dag	aerde	water	vues
25 mena	dags	artha	wato	fön
26 nuan, m; mytyow,	dager	lorih, m; foid, g; aut	tauta; um; van?, u	eier, m; fan, r, fers,
	g; skindl, l		dur	fyr
27 nulee (600)	dag	jord	watien	eld
28 maune	da	jor	wann	eil
29 »	dagh	lorih	watn	»
30 maane	d.g	lori; land	vand	ild
31 »	dör; dau	loerd; laur	uand	»
32 meua	daeg; dag	earl	waeter	fyr
33 moouo	day	earth	water	firo

Fère.	Mère.	Qeil.	Tête	Nca.
1 fater	muntier	ango	höhid	nosa
2 vato	mottier	angn	kopf, haupt	nase
3 vather	mottier	ang	ehopf	nasa
4 vater	müettier	oig	kopf	nase
5 vatter; attie	mottier, amm	ang	kopf, grend	nas, narnt
6 vata, i	motta	oar	kopf, schedel	nasc, a hneikka
7 vödar	moodar	such	schedel	nöse, schmeckhar
8 vatter	müttier	oog	(vrischngh)	nasa
9 vöda	müada	such	kopf, schedl	nöen
10 vöda	müda	angn	kupp	nösa
11 vöda	munda	ang	kopf, schedl	nosen
12 voter (vota)	mutter (mota)	ang (ag)	kopp (hapt)	nos
13 vaitar	mottiar, mottiar	ago	kopp	nös
14 voter	mottier	»	kohpf, kupf	nas, nosen
15 vutter	mottier	ahg	hft	noës
16 ultrisch; kaffor	mammerr	schejning, linzer	klebes	schmecker
17 vader	möder	oog	kopp	nas
18 vader	möbler	coge	kopp	neeso
19 vohder	modder	ooge	kopp	neese
20 vader	möder	oge	kopp	neese?
21 fader	möder	oog	kopp	nahs
22 (babe) leito	mem	eag	hoile	noie
23 vader	moeder	oog	hoold	neus
24 vader	moeder	oog	hoold, knp	neus
25 aita	aihei	augo	hushth	»
26 fæthe, fathir, gu-	mothir, ama (prop.	augo, ey, i	hushth, skaur, haus	nas
ma	grand-mère)			
27 far	mor	oga	hufrud	nasa
28 fæh	mder	ya	hoed	nasa
29 »	»	ogen (plur.)	hofved	»
30 fader (fär, fätsä)	möder (mör, molld)	eye	hovet (höd)	nase
31 fæh, fæh	möther	eyen (plur.)	hovet, hoet (desanim.)	»
32 fæther	mothor	ëag	heefod, heold	nasen, nee
33 fæther	mother	eyn	head	nose

(600) N'ayant pas le caractère employé par les Suédois, on y a substitué un ö qui est le signe gra-

phique simple de l'alphabet français qui s'en ap-
proche le plus.

Fr. he.	Langue.	Reut.	Man.	Fr. d.
1 muid	zunga	zahna	handa	fusa
2 muid, muid	zunga	zahna	hand	fura
3 muid	zunga	zahna	hand	fura
4 muid	zunga	zahna	hand	fura
5 muid	zunga	zahna	hand, hand	fura
6 muid, voin, goscha	zunga	zahna	hand, pratinga	fura, haza
7 goscha	zung	ahnd	hand	fura
8 muid	(zunga)	(zahna)	hand	fura
9 muid	zunga	ahnd	hand	fura
10 muid	zunga	ahnd	hand	fura
11 muid, goscha	zunga	ahnd	hand	fura
12 muid	zung	ahnd	hand	fura
13 muid	zung	ahnd	hand	fura
14 muid, goschen, fressen.	zung	zahna	hand	fura
15 muid	zung	zahna	hand	fura
16 muid, pay	talier, talles	zahna	hand	fura
17 muid	zung	zahna	hand	fura
18 muid	zung	zahna	hand	fura
19 muid	zung	zahna	hand	fura
20 muid, muid	zung	zahna	hand, fura	fura
21 muid	zung	zahna	hand	fura
22 muid	zung	zahna	hand	fura
23 muid	zung	zahna	hand	fura
24 muid	zung	zahna	hand	fura
25 muid	zung	zahna	hand	fura
26 muid	zung	zahna	hand	fura
27 muid	zung	zahna	hand	fura
28 muid	zung	zahna	hand	fura
29 muid	zung	zahna	hand	fura
30 muid	zung	zahna	hand	fura
31 muid	zung	zahna	hand	fura
32 muid	zung	zahna	hand	fura
33 muid	zung	zahna	hand	fura

Fr	Reut	Frans	Quatre.	Comp.
1 ein	zueu	thrie	fiat	fiat
2 ein, einet, eine, eins	zueu	drey	vier	fiat
3 ein	zueu	drey	vier	fiat
4 ein	zueu	drey	vier	fiat
5 ein, eins	zueu, zueu	drei	vier	fiat, fiat
6 ein	zueu	drei	vier	fiat
7 ein	zueu	drei	vier	fiat
8 ein	zueu	drei	vier	fiat
9 ein	zueu	drei	vier	fiat
10 ein	zueu	drei	vier	fiat
11 ein	zueu	drei	vier	fiat
12 ein	zueu	drei	vier	fiat
13 ein	zueu	drei	vier	fiat
14 ein	zueu	drei	vier	fiat
15 ein	zueu	drei	vier	fiat
16 ein	zueu	drei	vier	fiat
17 ein	zueu	drei	vier	fiat
18 ein	zueu	drei	vier	fiat
19 ein	zueu	drei	vier	fiat
20 ein	zueu	drei	vier	fiat
21 ein	zueu	drei	vier	fiat
22 ein	zueu	drei	vier	fiat
23 ein	zueu	drei	vier	fiat
24 ein	zueu	drei	vier	fiat
25 ein, eins	zueu	drei	vier	fiat
26 ein	zueu	drei	vier	fiat
27 ein	zueu	drei	vier	fiat
28 ein	zueu	drei	vier	fiat
29 ein	zueu	drei	vier	fiat
30 ein	zueu	drei	vier	fiat
31 ein	zueu	drei	vier	fiat
32 ein	zueu	drei	vier	fiat
33 ein	zueu	drei	vier	fiat

Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1 se:an	seban	acto	nerne	lehan
2 se:as	si-bra	acht	neru	seba
3 se:as	sibu	a. hū	manū	zahni
4 se:as	si-bra	acht	neru	zehn
5 se:as	si-bra, sieba	acht	nein	zehn, zenna
6 se:as	si-bra	acht	neini	zehn
7 se:as	si-mi	ēcht	naul	zehn
8 se:as	si-bra	a. hū	nevin	sechsa
9 se:as	si-mi	ēcht	naul	z-hnt
10 se:as	si-mi	ō hū	naul	zehn
11 se:as	si-mi	ēcht	naul	zehn
12 se:as	si-bra	ēcht	neun	zehn
13 se:as	si-bra	ō hū	naul	zehn
14 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
15 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
16 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
17 se:as	si-bra	acht, sch	neun	zehn
18 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
19 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
20 se:as, se:as	si-bra	acht	neun	zehn
21 se:as	si-bra	acht	neun	zehn
22 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
23 se:as	si-bra	acht	neun	zehn
24 se:as	si-bra	acht	neun	zehn
25 se:as	si-bra	acht	neun	zehn
26 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
27 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
28 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
29 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
30 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
31 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
32 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
33 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
34 se:as	si-mi	acht	neun	zehn
35 se:as	si-mi	acht	neun	zehn

GERMANO-SLAVE. Voy. WENDO-LITHUANIEN.

GETULI. Voy. ATLANTIQUE.

GHEZ. Voy. AXUMITE.

GIBON, cité sur le langage. Voy. l'Essai

§ V.

GINGIRO. Voy. AFRIQUE AUSTRAL.

GLAGOLITIQUE (ALPHABET). Voy. SLAVES.

GORRESIO (M. GASPAN), savant indienne. — Son édition et sa traduction de la grande épopée indienne, le Rāmāyana. Voy. RAMAYANA.

GOTHIQUE (L.), du groupe des langues germaniques. — C'est l'idiome que parlaient les différents peuples connus sous les noms d'Ostrogoths, Visigoths et Moesogoths. Quelquefois on désigne aussi par ce terme générique le moesogothique seul, parce que c'est dans ce dialecte qu'est écrit le principal monument littéraire qui nous reste des Goths. La langue gothique appartient à la grande famille des langues indo-européennes, et offre la plus grande affinité avec le sanscrit. Ainsi dans la déclinaison, les terminaisons des différents cas sont presque identiques. Le duel a disparu, et les cas qu'on désigne en sanscrit sous les noms de *datif*, d'*instrumental* et de *locatif*, se sont confondus dans un seul et même cas, le datif. Dans la conjugaison des verbes, les terminaisons des personnes sont presque les mêmes. Le duel s'est conservé, et le passif, ainsi que cela a lieu en sanscrit, en grec et en latin, est rendu par une forme particulière. L'affinité d'origine qui existait entre les Goths et les anciens Germains se retrouve aussi dans la langue, et on peut considérer le gothique comme un dialecte germanique. Le savant Grimm, dans le tableau qu'il trace du dé-

veloppement historique de la langue allemande, prend la grammaire gothique comme base. — Les Goths qui ont occupé successivement la plupart des pays du midi de l'Europe, et qui se sont fixés pendant quelque temps en Italie et en Espagne, n'y ont laissé que de faibles traces. Ils s'établirent principalement dans le nord de l'Europe, et y perpétuèrent leur race et leur langue. C'est ainsi que s'est formée la famille des langues scandinaves, c'est-à-dire l'ancien danois, l'ancien suédois, l'ancien norvégien ou islandais. Il ne nous reste des monuments littéraires de la langue gothique que des parties de la traduction de la Bible par l'évêque Ulfilas, vers 370. La version d'Ulfilas est faite sur le texte grec. Ce monument précieux, resté inconnu pendant tout le moyen âge, fut découvert au xiv^e siècle, par Antoine Morillon, secrétaire du cardinal de Graville, dans la bibliothèque du monastère de Wosden, en Belgique. C'est un beau manuscrit in-4°, qui renferme les quatre Évangiles, mais avec de grandes lacunes; il date du commencement du vi^e siècle. Les caractères de couleur d'or et d'argent y sont dessinés sur du parchemin d'un rouge pourpre. Il se trouve maintenant à la bibliothèque de l'Université d'Upsal; on le désigne par le nom de *Codex argenteus*. Des 320 feuillets dont il se composait, il n'en reste plus que 188. — Outre le *Codex argenteus* on découvrit, en 1756, à la bibliothèque de Wolfenbutel, un manuscrit palimpseste renfermant des fragments de l'Épître de saint Paul aux Romains. Enfin, Angelo Mai et Carlo Castiglione découvrirent, il y a quelques années, dans la bibliothèque de Milan, un manuscrit palimpseste contenant une partie de l'Évangile de saint Mat-

thieu, les Epîtres de saint Paul presque complètes, et quelques fragments des livres d'Esdras et de Néhémie. Il existe encore des fragments d'un commentaire gothique sur l'Evangile de saint Jean, publiés en 1834, à Munich, par Massinan, ainsi qu'un calendrier et quelques titres de documents.

GOTHIQUE MODERNE. Voy. SCANDINAVE.

GOTHS. Voy. SCANDINAVE.

GRAMMAIRE SANSKRITE. Voy. SANSKRIT.

GRAMMAIRES, peuvent-elles changer leurs formes. Voy. SEMITQUES.

GRAND-OCEANEN. Voy. JAVANAISES.

GREC MODERNE. Voy. PELASGO-HELLÉNIQUE.

GRÈCE ANTIQUE, tableau historique. Voy. GRÉCO-LATINES, — et note XVI, à la fin du volume.

GRÉCO-LATINES (LANGUES), division établie dans la famille indo-européenne et qui comprend les quatre branches TRACILLYRIENNE, ETRUSQUE, PELASGO-HELLÉNIQUE et ITALIQUE. Voy. ces mots.

Les sciences, comme la lumière, nous sont venues de l'Orient. L'ancienne Grèce les transmit à une grande partie de l'Europe, et son influence dure encore dans nos langues, nos arts et nos goûts. Dès le **xx^e** siècle avant l'ère chrétienne, Argos nous montre ses rois, son idiome; et cet idiome, commun à toute la région hellénique, ne lui est pas venu par le même chemin que ses lois; il y eut donc une influence antérieure; l'histoire ne nous l'a pas dévoilée; elle nous laisse ignorer la chaîne des rapports incontestables qui lient, par les langues, la Grèce primitive avec l'antique Indostan. Inachus l'ignorait peut-être aussi, et quatre siècles après lui, Athènes, Thèbes et Argos avaient reçu les colonies phéniciennes et égyptiennes que les fortunes diverses de Cécrops, Cadmus et Danaüs y avaient amenées. La Grèce s'ouvrit alors à l'influence des arts et des lettres: des héros parurent après les dieux, et les entreprises aventureuses de ces hommes divinisés firent grandir les peuples en les attirant sur leurs traces. Il en naquit aussi des sages qui comprirent, un peu mieux que ces héros, la nature du génie humain: ils prêchèrent Dieu et enseignèrent quelques manières de l'honorer: les plus zélés, associant la poésie à leurs enseignements, répandirent par ses charmes les préceptes de morale qu'ils étaient allés apprendre dans l'Orient. Orphée célébra les dieux, les bienfaits de l'agriculture et l'utilité des arts. Des cités et des royaumes s'élevèrent sur différents points; les alliances entre les grandes familles firent naître des rivalités, et la Grèce d'Europe se mêla par des guerres et des traités aux puissances de l'Asie. Une femme les arma l'une contre l'autre: les peuples s'entr'égorgèrent; Ménélas fut vengé par la ruine d'Ilium, par la destruction de l'empire et de la famille de Priam, et cet événement mémorable, qui demeure comme le sommet des certitudes historiques pour l'Occident, serait peut-être

oublié sans le génie d'Homère. De nouveaux intérêts naquirent des malheurs d'une seule ville: ils opérèrent une révolution générale dans l'état des rois et des peuples, les uns chassés de leurs trônes et s'exilant sur des rivages étrangers; les autres ayant formé de nouvelles alliances, ou s'étant donné d'autres lois. Les Héraclides, bannis autrefois du Péloponèse, le reconquirent sur les descendants de Pélops; Codrus fut le dernier roi d'Athènes, pour avoir donné asile aux vaincus, et les républiques furent substituées presque partout au gouvernement monarchique. La turbulence naturelle aux nouvelles formes politiques, poussa les peuples dans des entreprises lointaines. Les Ioniens pénétrèrent dans l'Asie Mineure; des sages entreprirent de régulariser les nouvelles existences sociales, et les poètes de les adoucir, en dirigeant vers les vertus publiques des passions indomptées. Lycurgue donna sa législation à Sparte, et Homère ses poèmes à l'univers. L'institution des jeux Olympiques ne fut d'abord qu'une des expressions du caractère national; elle devait être par la suite un flambeau pour les obscurités de l'histoire. Tyrte et Terpandre chantent leurs vers au milieu du fracas des guerres messéniennes; Thalès, Solon, Draco, Anaximandre, Alcée et Sappho étudient tous les besoins de l'homme, ou cherchent à les charmer. Pythagore, élève de Thalès et de l'Egypte, étudia la véritable nature des choses, et cherchant, hors de sa patrie opprimée, le repos nécessaire à ses méditations, fonda dans un canton de l'Italie une école nouvelle de civilisation. Des écoles rivales s'élevèrent dans la Grèce, et dès lors s'offre à notre admiration ce spectacle inconnu depuis, d'un peuple peu nombreux, et qui, n'occupant qu'un territoire exigu, se prépare à combattre les plus puissants rois de l'Asie, tandis que ses philosophes s'essayent à toutes les théories naturelles et spéculatives, ses poètes à tous les genres de compositions, ses artistes à des chefs-d'œuvre, et ses guerriers à tous les triomphes. Miltade s'immortalise à Marathon par sa victoire, et Léonidas aux Thermopyles par sa mort. Hérodote, Thucydide créent une gloire nouvelle par la perfection de leurs ouvrages, et le théâtre d'Athènes offre l'unique exemple d'être redevable au même siècle et aux mêmes hommes, de son origine et de toutes ses perfections; Eschyle, Euripide et Aristophane furent contemporains: en même temps Hippocrate tirait la médecine de la philosophie, et laissait à ses successeurs des préceptes aussi souvent délaigués que ses exemples; Pindare montait sa lyre au ton digne des héros et des dieux; Platon continuait Socrate condamné à la ciguë pour avoir voulu sauver sa patrie de l'invasion des sophistes, et Phidias, par son Jupiter, ajoutait à la religion des peuples. C'était le siècle de Périclès, et la plus belle langue du monde avait déjà montré tous ses chefs-d'œuvre. Le rétablissement de la démocratie chez les Athéniens soumit bientôt

la souveraineté du peuple à la tyrannie des orateurs; Eschine et Demosthènes balancent les destins de la patrie; Athènes combat contre Lacédémone, Lacédémone contre Thèbes, Thèbes contre Platée; la Perse demeure spectatrice de ces divisions; Philippe les épie du haut de son trône de Macédoine, il s'y mêle bientôt, et l'épée d'Alexandre, son fils, réalise les projets de sa politique. Celui-ci étonne l'Orient par ses victoires, le charme par l'éclat de ses qualités, et sa mort précoce légué à l'Europe et à l'Asie tous ses généraux pour leurs nouveaux rois. La Syrie et l'Égypte leur obéissent durant trois siècles; et la Grèce se débat dans les convulsions où la précipitent des rivalités inextinguibles, jusqu'à ce que se montre partout à la fois Rome, la véritable héritière de l'empire d'Alexandre. — Voy. la note XVI, à la fin du volume.

Elle était née, sept siècles auparavant, sur les bords du Tibre, au centre de l'Italie, et au milieu de peuples depuis longtemps mêlés à des colonies diverses d'origine, soumis à des formes régulières de gouvernement, honorant la patrie et ses dieux, cultivant les arts et la poésie, connaissant l'écriture, observant les astres, et fondant sur leur marche harmonieuse la science oiseuse des augures et de la divination. Née au sein de cette civilisation, Rome fut civilisée de même dès son origine. C'était une ville étrusque qui adopta les dieux, le culte et les usages des Étrusques, apprit leurs opinions et leurs pratiques, imita leurs exemples parce qu'elle ne savait pas en créer d'autres; se donna des rois comme eux, fonda son empire sur le glaive, triompha de toutes les rivalités, les soumit en peu de temps, s'agrandit de ses conquêtes, perfectionna ses institutions publiques par son propre génie; donna l'exemple de tous les crimes et de toutes les vertus; mit son salut dans sa valeur, et se sauva en effet d'Annibal et de Brennus. Leurs expéditions mémorables avaient fait connaître à Rome l'Afrique, l'Égypte, la Gaule et la Germanie; elles lui en montrèrent les chemins, et ces régions furent des domaines de Rome. L'Italie de l'Est et du Sud ne connut plus d'autre maître, et bientôt la Grèce, a dit Horace, reçut ce féroc vainqueur, et donna les arts et les lettres au sauvage Latium. Rome n'avancait pas dans leur culture, depuis qu'elle avait anéanti par sa force leurs progrès chez les Étrusques: l'esclavage tue l'esprit des peuples, et Rome ne régnait que par les armes. La Grèce lui dévoila d'autres exemples qu'elle ne se montra pas jalouse d'imiter. Les chefs-d'œuvre de la Grèce n'étaient pour elle que des trophées militaires; elle en délaissa tout l'honneur aux Grecs qu'elle payait, aux esclaves ou aux affranchis qui voulurent copier les Grecs. Mais les leçons de la Grèce soumise devaient aussi produire leurs fruits dans Rome triomphante. Elle ouvrit ses écoles aux Romains, et Rome eut bientôt une littérature propre, imitée d'abord de ses maîtres, mais qui créa à son tour, dans un

idiome consanguin de celui des vaincus, mais qui, imposé à tous les peuples soumis, devint bientôt universel comme ses victoires, eut ses phases de perfection et de décadence, put bientôt opposer Virgile à Homère et à Théocrite; Térence à Aristophane, Sénèque à Euripide, Horace à tous les poètes lyriques de la Grèce; Tacite, Tite-Live, César et Cicéron à tous ses prosateurs. L'imitation s'y montre sans doute, mais l'invention s'y produit également, et cette invention en fait une autre littérature, parce que c'était une autre civilisation. Les heureux efforts de l'esprit et du goût y ont succédé au naturel et à la vigueur des sentiments. La corruption et la décadence de l'empire devaient amener la corruption et la décadence des lettres; et de toutes les conquêtes de Rome, ses lois et sa langue lui survivent seules aujourd'hui dans les contrées méridionales qu'on a qualifiées d'Europe Latine. L'Italie a conservé ses traditions nationales; la Grèce, pénétrée jusqu'à ses racines par le pouvoir de Rome, a perdu les siennes; l'Espagne qui en avait reçu de plusieurs côtés, les a vues disparaître par l'effet de ses invasions successives; mais en Catalogne surtout, les impressions romaines ont résisté au cimetière des Maures africains. De nouveaux idiomes ont été créés par des littératures nouvelles: l'italien, le roman, le portugais et l'espagnol confondus dans une seule langue, il y a seulement quelques siècles, commune aux peuples qui les parlent aujourd'hui, naquirent avec les nouveaux États. Le génie de la poésie leur assura par des chefs-d'œuvre un rang légitime parmi les langues dont la logique, l'analogie et les richesses suffisent à toutes les inspirations du goût et de l'imagination, à tous les besoins de la philosophie, de la morale et de la politique. L'Italie donna les premiers modèles, le Portugal eut son Camoëns, l'Espagne son Caldeiron, et les troubadours, par les accents de leur luth, tantôt amoureux, tantôt satiriques, enchanterent les loisirs des cours et la solitude des châteaux. Une époque nouvelle se montra ainsi dans l'esprit humain: sa puissance résista à toutes les oppressions; des révolutions sanglantes, la barbarie plus cruelle et plus calamiteuse encore, l'ont ébranlée sans l'abattre; les sociétés nouvelles se fondent enfin sur les préceptes qu'ont consacrés à la fois le temps et les infortunes publiques: le résultat de tant d'expériences nous amène le règne des lumières et de la vérité, sources réelles de toutes les vertus et de toutes les prospérités.

Le domaine géographique de ces langues ne saurait être tracé avec précision, à cause des changements considérables qu'ont subis les confins des nations grecque et romaine, qui ont parlé les deux idiomes les plus répandus de cette famille et les immenses colonies fondées dans le xvi^e siècle et les suivants par les Espagnols, les Portugais et les Français, et par le grand ascendant acquis plus tard par la langue de ces derniers.

Ne regardant les idiomes gréco-latins que dans leur état actuel, on peut dire que leur domaine géographique embrasse la plus grande partie de la Turquie d'Europe et une petite partie de l'Asiatique, toute l'Italie avec ses îles, une partie de la Suisse, du Tyrol, de l'Istrie, de la Dalmatie, de la

Hongrie et de la Transylvanie, presque toutes les monarchies française et espagnole, et toute la portugaise; en outre une grande partie des établissements ultra-européens des Espagnols, des Portugais et des Français, et une partie même de ceux des Anglais.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES ORÉO-LATINES.

			ORTHOGRAPHE	Soleil.
ALBANAIS ou SKIP, de la route Albanie.	1	italienne	diell	
de la base Albanie.	2	française	dieu	
de S. Nicolo dans la Calabre II.	3	italienne	thighi	
de la Sicile.	4	espagnole	diell	
HELLÉNIQUE ou GRECQUE ANCIENNE, Littérale.	5	française	hilios	
Eolien.	6	française	vav'liot, selon	
Dorien.	7	français	vila, elios	
Ionien.	8	française	hilios	
ROMAIN ou GRECQUE-MODERNE, Littérale.	9	française	iglos	
Maisie de Cyrénese, en Corse.	10	italienne	sol	
LATINE.	11	latine	sol	
ROMANS, des troubadours.	12	romaine	solhelh	
Catalan.	13	espagnole	sol	
Longueprovençal, de Castres (Tarn).	14	française	soulet	
Provençal, de Briançon.	15	française	souret	
Provençal de Nice.	16	française	soulet	
Dauphinois, de la Vallée de la Drôme.	17	française	soulet	
Limousin (du Poitou).	18	française	soulet	
Romanique ou Chantenois.	19	romaine	souletig	
ITALIENNE, Littérale.	20	italienne	sole	
Loziste, de Fresco.	21	italienne	sole	
Piémontais.	22	italienne	sol	
Génois.	23	italienne	sò	
Milanaise.	24	italienne	so	
Bergamasque.	25	italienne	sol	
Bolonaise.	26	italienne	sòl	
Vénitien.	27	italienne	sol	
Frioulan.	28	italienne	sorell	
Tyrolien, de la vallée de Fassa Supérieure.	29	italienne	sorellig	
Napolitain, de Naples.	30	italienne	sole	
Sicilien et Calabrais de S. Nicolo.	31	italienne	sol	
Sarde propre ou écrit.	32	italienne	sole	
de Sassari.	33	italienne	sol	
Corse de Sariene.	34	italienne	sol	
FRANÇAISE, Vieux français ou Langue des Trouvères.	35	française	soulen	
Français littéraire ou académique.	36	française	solet	
Flamand, des environs de Lille.	37	française	soulet	
Lorrain, du ci-devant comté de Vandémont (Meurthe).	38	française	sol	
ESPAGNOLE, Littérale.	39	espagnole	sol	
Gallego.	40	espagnole	sole	
PORTUGAISE, Littérale.	41	portugaise	sol	
Valaque, Littérale.	42	française	soulet, soule	

32 luna	die	terra	alba	foga
33 luna	di	terra	eva	l'aggu
34 luna	jorhu	terra	acqua	fova
35 lune	je	terre	age, aie	foe, focs, fucc
36 lune	jour	terre	eau	foe
37 helle	jour	terre	lan	fu
38 lune	joue	l'air	aoeie	foide
39 luna	dia	terra	agna	fargo
40 luna	dia	terra	agua	fago
41 lua	dia	terra	agua	fozo
42 luna	aniao	passant, parent	qjo	kak, foe

Père.	Mère	Oeil.	Tête	Nas
1 ale	mame	usu	erue	huude
2 lait, prink	mama	soute	kro:ha	houde
3 lata, jali	mama, joma	riu	ruei	kunda
4 lata	mama	su	erieté	kunda
5 patir	maitir	ophthalmos	kophali	rhis
6 pater, papsa	maiter	appa	eras euryti	ris, myia, myetir
7 patir	maitir	ep'idos, op'ia'os	esta, cara	ris
8 patir	maitir	ihos, ossos	cora, k'itali	ria
9 patiras	maitira	matu	k'ipholi	myti
10 patiras	maitira	ammbia	ev'aghi	miti
11 pater	maiter	oculus	capu	nasus
12 patre	maitre	huth, oill	cap, testa	nas
13 patre	maitre	ail	cap	nas
14 patre	maitre	el	cap	nasos
15 patre	maitre		této	na
16 patre	maitre	oeili	testu	nas
17 patre	maitre	oed	této	na
18 patre	maitre	oil	tate	na
19 bab	mumma	hgi, eigi	agian, cau	na
20 padre	maitre	occhin	testa, capo	nasos
21 pale	maité	wockiu	capu	nasu
22 piri, pute	maité	enj	testa	nas
23 pà	maité	euggin	testa	nasos
24 pader	mader	euc	co	nas
25 pader	mader	euc	co	nas
26 pader	mader	oerb	testa	na
27 pater	maitre	necin	testa	nasos
28 poti	mari	vuli	chiuf	nas
29 père	maitre	eglie	cef	na
30 lata, messere, airo	mumma	nechio	capo, mummero, rueris	nasos
31 patri	matri	occhin	testa	nasu
32 babba	mama	dja	enaca	nasu
33 babu	mumma	occi	cabbu	nasu
34 babba	mumma	occhin	capu	nasu
35 per	mer	oil, loi	testo	néis
36 père	mère	oell	této	nez
37 père	mère	oell	této	noé
38 père	mère	oell	této	noé
39 padre	maitre	njo	cabaza	nariz
40 pai	mai	oilo	cabaza	
41 pai	mai, mae	oilo	cabaza	nariz
42 taté	maita	capu	oku, (oki plur.)	nasu

Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.
1 gola	giabha	thembe	dora	cambe
2 gola.	ghou : glouche	dembe	dora	
3 gola	ghinkha	domb	dora	emba
4 ghos	gluxa	dombi	dora	chémbs
5 sioma	gloua	odous	char	pous
6 maita	ghoua	odous ; odax	k'erra	p'za
7 khaos	gloua	odous	kh'orra	p'za
8 sioma	ghoua : glousi	odous	khil	pous
9 sioma ; sioma	gloua	donli	cheri	podari
10 sioma	gloua	adondia	acria	podaria ; podis
11 bucca ; os		dens	manus	pes
12 bucca		dent	man	pes
13 bucca		dent	ma	pes
14 bouco	lingu	dens	ma	pé
15 boustcho	lingo	den	man	pé
16 bocco	lengo	dén	man	pén
17 buocso	lengo	den	man	pé
18 goule	lingue	dan	main	pé
19 bucha	lingua	den	man	pri
20 bucca	lingua	dente	mano	pede
21 voca	lingua	diente	man	pede
22 bucca	lingua	dent	man	pé
23 bucca	lingua	dente	man	pé
24 bucca	lingua	denc	man	pé
25 bucca	lingua	denc	ma	pé
26 bucca	lingua	dent	man	pedi
27 bucca	lingua	dente	man	pie
28 buccia	lingua	dint	man	pé ; piti
29 bucca	lingua	dent	man	pé
30 bucca	lingua	diente	mano	pede

31	bucca; vuera	lingua	dent	maou	pedi
32	uca	limba	dente	maou	pee
33	boca	linga	denti	maou	pedi
34	bucu	lingua	denti	maou	pedi
35	bocb; bocho	langue	deas	mau	pé
36	bouche	langue	dent	mau	piéd
37	bouque	langue	dente	mau	piéd
38	bouche	langue	da	main	pie
39	boca	lingua	diente	mano	pie
40		lingua	dente	man	pe
41	boca	lingua; lingua	dente	mo	pé
42	gura	limba	dente	maene	pitchoa

Un		Deux	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	gua	du	tre	caliere	posse
2	gni	du	tre	calire	pos
3	gué	di	tri	calro	pos
4					
5	hiq; heus; heu	dvo	tria	lessares	pende
6	is	distan	tria	pinera; pinara	pende
7	is	din	tria	tellire	pende
8	is	dyn	tria	lessara; tellara	pende
9	icnas	dvo	tria	lessaris; lesseres	pende
10	ena	din	tria	lessara	penie
11	unus; nue; unum	duo	tres	quator	quinque
12	un; us	dos; doi	tres; trei	quira	cinq
13	un	dos	tres	cuire	cinq
14	une	c-asse	tresse	quatre	cinque
15	un	dov	trai	quatre	cinque
16	un	da	tres	caire	aink
17	un	doax	trei	quatre	cinq
18	atu	deu	tre	quatro	gain
19					
20	nno; un; nna	due	tro	quatro	cinque
21					
22	nn	doi	tre	quater	cinch
23	uo	doi	trei	caliro	cinque
24	un	du	tri	quoter	cinch
25	gué	dé	tro	quater	cinch
26	on	du	tri	quater	cinqu
27	uno	do	tre	quatre	cinqu
28	un	doi	tre	quater	cinch
29	un	doi	trei	caier	cinch
30	un	doje	troja	quatto	cinqu
31	un	doi	tri	quatra	cinch
32	un; una	duos; duas	tres	baloro	cinque
33	un; una	dul	tre	quatra	cinch
34	un	dul	tre	quatra	cinch
35	ung; ungue	deus	trois	kaire	cinqu
36	un; une	deux	trois	quatre	cinqu
37	un	deux	tro	quatre	cinqu
38	un	deux-e	troche	quatre	cinqu
39	un; una	dos	tres	quatro	cinco
40					
41	hum; um; una	dola	tres	quatro	cinco
42	na; one	do; doi	trei	patro	cinco

Six		Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	giarto	sisto	tele	nando	thieto
2	giav.	sciat	teite	nind	dioti
3	ghi-aset	sciat	tei	nond	djet
4					
5	hex	hepta	okio	ennea	deka
6	ex	epia	ocin	enas	dica
7	ex	epia	ocin	enar	dica
8	ex	epia	ocin	enar; enar; enar	dica
9	hexi	hepta	okio	ennea	dica
10	un	epia	ocin	enar; enar	dica
11	sex	septem	ocin	enar; enar	dica
12	sex; sei	sei	ocin; nlt.	enar	dica
13	sia	sei	vult	non	deu
14	dicno	sept	beil	non	deu
15	ai	sette	oriche	nau	dé
16	ai	set	vuc	noou	dé
17	ai	sept	hureis	noou	dé
18	ai	sep	vult	neu	di
19					
20	sei	sette	otin	noie	diecl
21					
22	ses	set	ocul	neuv	deu
23	sei	sette	oculo	noie	dese
24	ses	set	vul	neuv	deu
25	ses	set	otl	neuv	dé
26	si	set	otl	noie	dé
27	sie	sete	oto	noie; noie	dé
28	ses	set	vul	neuv	dé
29	sie	set	ut	neuv	dé

681	GUA	DE L'INGUISTIQUE.	GUA
50 sefe	sichte	otto	noye dieci; dieci
51 sei	seili	otto	novi deri
52 se-4	seie	otto	noe deghe
53 sê	sili	otto	novi dei
54 sei	seili	otto	novi deci
55 seix	sepi	huiz	noef dix
56 six	sepi	huil	neuf dix
57 siche	sepi	huil	neuf dichin
58 cheie	sepi	huette	uinflo dèche
59 seis	sicle	ocho	nueve diez
60			
61 seis	seile	otto; outo	noye dez
62 cheasse	cheapia	opi	noo reatche

GRECQUE (LANGUE). Voy. l'ÉLASON-HEL-
LÉNIQUE.

GRECS. Voy. PÉLASGO-HELÉNIQUE.

GROENLAND, visité en 1837. — Voy note
XIII, à la fin du volume.

GROENLANDAIS. Voy. ESKIMAUX.

GUANCHE. Voy. ATLANTIQUE.

GUARANI, famille de langues de la région
guarani-brésilienne (Amér. mérid.) Elle com-
prend les langues suivantes :

1° SUB-GUARANI, ou GUARANI PROPRE, parlé
par les Guaranis le long du Paraná, de l'Ura-
guay et de l'Ubuéy, et par plusieurs autres
nations agrégées aux missions des Jésuites
du Paraguay. Ces célèbres missions, si flo-
rissantes sous le régime des Jésuites, après
avoir perdu presque les trois quarts de leur
population sous l'administration des religieux
qui les ont remplacés, furent réduites en
rendes dans la guerre que la féroce Artigas
fit aux Portugais et aux Espagnols. Les sept
missions à la gauche de l'Uruguay, occupées
en 1801 par les Portugais, époque où elles
comptaient 15,000 individus, étaient déjà
réduites à 6,393 individus en 1804.

2° OUEST-GUARANI, parlée dans une partie
des provinces des Chiquitos, et par les Chi-
riguanu dans les environs du Pilcomayo; les
Guiragi, dont la plus grande partie est agré-
gée aux missions de Moxos; les Cichonos,
etc.

3° EST-GUARANI, ou BRÉSILIENNE, dite
aussi Tupi et LINGOA-GERAL (langue géné-
rale), parce qu'elle est parlée par un grand
nombre de peuples qui vivent répandus
dans les différentes provinces du Brésil, où
depuis longtemps ils ont embrassé le cat-
holicisme, se sont mêlés avec les esclaves
nègres, et même avec leurs maîtres, et
sont les sujets du gouvernement portugais.
Parmi ces différents peuples, qui presque
tous ont perdu leurs noms avec leur indé-
pendance politique, on remarque surtout les
suivants : les Tappes, dont un petit nombre
vit encore dans la province de Rio-Grande
du Sul et qui s'étendaient autrefois depuis
le lac des Patos jusqu'aux bords de l'Ura-
guay ; les Tupi, qui habitaient dans les en-
vironns de la baie de Todos os Santos, dans
la province de Bahia, et dont le nom dési-
gne quelquefois, quoique improprement, la
langue gérat ou brésilienne; les Petiguares,
le long du Paraíba, dans la province de ce
nom et dans la plus grande partie de celle
de Ceará. Ces féroces anthropophages fai-
saient quelquefois des expéditions lointaines

sur des radeaux, pour aller attaquer leurs
ennemis; les Tupinaba, le long du Rio-Real,
dans la province de Serêgipe d'el Rey;
les Cahetes, sur le San-Francisco, dans la
province de Pernambuco, et sur le Paraíba,
dans la province de ce nom; ils étaient les
plus farouches et les plus cruels; ils furent
entièrement détruits par les Tupinambas et
leurs alliés les Tupinaes et les Tapuyas; les
Tuppiniquins, dans les provinces de Espi-
ritu-Santo et Ilheos et Porto-Seguro; ce
sont eux qui accueillirent si favorablement
Pedraívez Cabral, lorsqu'il découvrit le Bré-
sil; les Tapiguaes, le long de la côte, depuis
Saint-Vincent, dans la province de San-
Paulo jusqu'aux environs de Pernambuco;
les Tumminiri et les Tamaiaes, dans la pro-
vince de Rio-Janeiro; les Tuppinambas ou
Tuppinambazes, dans les provinces de Ba-
hia, de Serêgipe d'el Rey, de Pernambuco,
de Maranhão et de Pará. Le dialecte tupinam-
ba était tellement dominant dans la vaste
province du Pará, que la langue portugaise
ne commença à y être parlée qu'en 1755, et
à y remplacer le tupinamba, dont on se ser-
vait partout dans les affaires publiques et
dans la chaire.

4° OMAGUA, par les Omagua, nation jadis très-
nombreuse et puissante, qu'on pourrait bien
appeler les Phéniciens du Nouveau-Monde,
à cause de sa grande habileté à naviguer
sur l'Amazone et ses affluents, ainsi que par
son esprit entreprenant, qui l'a rendue pen-
dant longtemps la maîtresse de la navigation
d'une immense partie de l'Amérique méridi-
onale. L'omagua paraît être parlée en dif-
férents dialectes par les peuples suivants :
les Omagua, proprement dits, le long de
l'Amazone et de son affluent Yapura, où ils
sont aujourd'hui peu nombreux, quoiqu'un
siècle avant le voyage de Condamine ils y
possédassent toutes les îles et une grande
partie des rives de ce grand fleuve, jusqu'à
deux cents lieues au-dessous du confluent
de Napo; les Enagua, le long du Guaviari,
affluent gauche de l'Orénoque; les Agua,
répandus dans plusieurs endroits de la
vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, dans
les plaines de l'Orénoque et dans la province
de Venezuela, comprise dans la capitainerie
générale de Caracas; les Yurimagua, le long
du Yurucu, ou Yuruba, affluent droit de
l'Amazone, et dans la province de Solimões,
appartenant au Brésil; les Cacama, le long
du bas Ucayale, et subdivisés en Cocame,
l'ocamilla et Hueba; les Yete, dans la vice-

royauté de la Nouvelle-Grenade, le long du Napo, affluent gauche de l'Amazone, au milieu des Encabellados; les *Tocantins*, sur les bords du Tocantin, dans les provinces brésiliennes de Goyaz et de Parâ; ce dialecte, parlé jadis par un grand nombre de tribus, est tellement mélangé de guarani brésilien, que le savant Hervas l'a compté parmi les dialectes de la langue tupi ou lingua geral. On pourrait donc considérer le tocantin comme l'anneau qui unit les dialectes de la langue brésilienne à ceux de l'omagna. Les missionnaires espagnols et portugais ont rédigé des grammaires, des dictionnaires et des catéchismes dans les dialectes umagua, cocama et quelques autres.

Il est bon d'observer que les trois langues guarani ont la plus grande ressemblance entre elles, soit à l'égard des mots, soit relativement à la grammaire, qui offre peu de différences; on pourrait presque les considérer comme trois dialectes principaux d'un même idiome; mais il en est bien autrement de l'omagua, qui en diffère beaucoup dans les mots et dans la grammaire. Les trois langues guarani forment une famille qui diffère le plus, non-seulement de toutes les langues de l'Amérique méridionale, mais aussi de toutes les autres du Nouveau-Monde. Moyennant un grand nombre d'affixes et de prépositions, ces langues forment des modes et des temps très-complicqués et très-différents de notre syntaxe. Elles ont deux conjugaisons négatives et deux affirmatives; le verbe neutre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif, et peut devenir actif en intercalant entre le verbe et le pronom personnel (*mo* ou *mbo*) la particule *ro* ou *no*; elles n'ont pas de genre; et pour les substantifs et les adjectifs, elles n'ont pas non plus de nombre, mais la déclinaison de leurs pronoms personnels y est très-riche. Quoique ces langues aient plusieurs sons gutturaux et du nez, elles ne cessent pas d'être assez douces et harmonieuses, à cause du grand nombre de leurs voyelles (601). Les sons espagnols correspondant aux lettres *f*, *h*, *l*, *rr*, *s* et *x* manquent au guarani propre, tandis que les sons portugais *f*, *l*, *s*, *x* et *v*, manquent au brésilien; ce dernier a un *w* semblable à l'*u* français, que les Jésuites exprimaient par *ou y*. L'omagua a des formes beaucoup moins compliquées; sa conjugaison est très-simple; la déclinaison

manque de genres, mais elle distingue les nombres et les cas; il forme ses verbes réfléchis en ajoutant la syllabe *ca* à la fin des verbes ordinaires, et peut changer ses substantifs en autant de verbes, qui expriment une action ou un mode d'existence analogue à la signification du substantif, en ajoutant à la fin de ce dernier la particule *ta*. La plupart des mots simples des idiomes guarani et omagua sont monosyllabiques, et, comme dans les langues de la région transgangaétique, la même mot accentué différemment y a plusieurs significations différentes. On doit aux Jésuites quelques grammaires et vocabulaires, ainsi que la traduction du catéchisme dans le guarani propre et dans le brésilien. Ces religieux ont aussi inventé des signes pour représenter la prononciation nasale et gutturale propre de ces langues, qui, selon Azarâ, sont aussi parlées par les Espagnols dans tout le Paraguay, et par les Portugais dans la province de San-Paulo.

GUARANI-BRÉSILIENNE, région de l'Amérique méridionale et l'une des grandes divisions des langues de cette partie du Nouveau-Monde.

Quand on examine quelle est la partie du monde la plus heureusement située et la plus fertile, l'esprit se porte vers l'Amérique méridionale; et dans cette contrée privilégiée, la nature semble avoir favorisé un vaste espace plus que tous les autres, car le pays compris entre le Rio de la Plata et le fleuve des Amazones présente mille avantages inconnus au reste du monde. Partout la variété du climat offre un genre de fertilité qui étonne le voyageur; les productions de l'Inde croissent à côté des productions de l'Europe; encore dans le voisinage de la ligne, la chaleur est tempérée par une multitude de fleuves et par des vents continuels. Dans le sud, l'Européen méridional retrouve son printemps éternel; au Brésil, on jouit d'un ciel serein, sans craindre, comme au Pérou, les bouleversements du sol. La maladie épouvantable qui ravage les Antilles et les Etats-Unis y est presque inconnue; un ciel pur voit naître les plus belles productions de la terre; un soleil éclatant découvre aux regards les métaux les plus précieux, et cette pierre scintillante qui, en empruntant tout l'éclat de la lune, se pare de mille couleurs et de mille feux. L'heureux habitant de ces contrées trouve au sein de ses forêts les arbres les plus propres à

(601) «*li y a*, dit M. Aug. de Saint-Hilaire, «dans la prononciation de toutes les peuplades indiennes, malgré la variété de leur langage, certains caractères qui me paraissent appartenir à la race... Les Indiens tirent du gosier les sons qu'ils font entendre, sortent ordinairement les dents, écartent très-peu les lèvres et remuent à peine la langue... Il est dans la langue des Monoxos, par exemple, des mots qui peuvent à peine se représenter avec nos lettres, tant les consonnes y sont affaiblies et tant les voyelles y sont gutturales.» (Voyage, etc. 1830, 2^e vol.)

Deus la langue guarani, la syntaxe des noms présente une particularité qui a quelque rapport

avec ce qui, en terme de grammaire hébraïque, se nomme l'état construit. C'est le substantif régissant, et non le substantif régi, qui se modifie: ainsi *caba*, plume, devient *roba* dans *gaira roba*, plume de paquerette, et *tété*, corps, devient *tété* dans *xé tété*, mon corps.

Le verbe substantif manque en guarani. C'est *ma volonté*, se traduit par, *co nangahe remumbota*; mot à mot: *cette ou même volonté*. Un nom devient verbe moyennant l'adjonction du pronom personnel. De *quice*, couteau, l'on fait *che quice*, j'ai un couteau ou c'est mon couteau; *marangaru*, bon, *che marangaru*, je suis bon.

construire des flottes immenses; des végétaux moins imposants lui fournissent des gommes, des résines, des teintures brillantes; d'utiles arbrisseaux lui donnent le moyen de se procurer les tissus les plus beaux; il ne fait que soupçonner ses richesses; il donnerait l'Européen s'il les connaissait toutes. Vent-il assurer sa subsistance, il laisse le froment et la vigne à l'habitant du Sud; il abrège son travail en plantant le bananier et le manioc; des vallées moins propres à la culture lui présentent d'innombrables troupeaux, seul bienfait pour lequel il doit peut-être quelque reconnaissance à l'Europe. Pourquoi faut-il que dans ces belles contrées l'esprit soit troublé par de funestes souvenirs? pourquoi faut-il qu'on cherche les anciens habitants, et qu'on n'en rencontre plus que quelques hordes fugitives? Les côtes de l'océan Pacifique sont plus heureuses sous ce rapport. Du Rio de la Plata au fleuve des Amazones, on trouve la même nation mêlée à une foule de peuplades qui lui sont étrangères. La race guaranique a porté partout ses conquêtes sous le nom de Tupis : elle a envahi les côtes du Brésil; elle les dominait quand les Européens les découvrirent; elle n'y vivait plus en paix : des guerres intestines suivirent l'envahissement général. Ce fut la nation des Guaranis qui offrit le phénomène de ce gouvernement théocratique, si extraordinaire dans sa puissante organisation. Il devait sans doute inspirer des craintes; mais il est à regretter qu'en le renversant on n'ait point mis à profit les avantages de son administration. Néanmoins, soit que la nation primitive et réduite à l'état sauvage porte le nom de Guaranis, de Tupis, de Tupinambas, de Tupiniquins, de Tupinacs, ses usages sont à peu près les mêmes, et son caractère ne reçoit que les modifications qui sont apportées par le climat. Partout on voyait et on voit encore les guerriers et les femmes aller nus et se contenter d'une peinture de génipa et de rocou; partout on retrouve l'usage de se percer les lèvres et les oreilles, pour y introduire des corps étrangers, de bois, de pierre, de métal, de plumes ou de résine. Les habitations sont à peu près les mêmes que ce qu'elles étaient autrefois; c'est une longue galerie de fenilages, sous laquelle on dort dans un hamac. Les armes n'ont point changé : l'arc, la hache, la massue tranchante, nous attestent ce que peut le courage contre le fer des Européens; la lance, le lauet, les boules (espèce de frondes), qui atteignaient l'ennemi au loin, semblent être plus particulièrement adoptés par l'habitant du Sud, par le Guayacourous, le Papayous, le Mbayas. Quand ces nations formaient des tribus considérables, leur gouvernement offrait la plus grande simplicité : un chef électif les conduisait au combat, et ne conservait, pen-

dant la paix, qu'un faible pouvoir. La religion était simple comme le gouvernement : on vénérait un bon principe (Toupan); on craignait le génie du mal (Anbanga), et l'on cherchait à l'apaiser. Les prêtres, nommés payes, piayes, ou pages, prophétisaient et professaient aussi l'art important de guérir. Chez tous ces peuples, on retrouve l'horrible coutume de l'anthropophagie, comme on y rencontre, en temps de paix, la plus touchante hospitalité. Si nous considérons la langue de ces nations, nous voyons qu'elle était parvenue à un assez haut degré de perfection, et que sa culture avait une plus grande importance qu'on ne l'aurait imaginé chez un peuple sauvage, puisque parmi les Guaranis on pouvait parvenir à la plus haute dignité quand on possédait toute l'élégance du langage. Une chose qu'il faut remarquer chez ces différents peuples, c'est que le langage des femmes diffère essentiellement de celui des hommes : M. de Humboldt explique ce phénomène de la manière la plus satisfaisante, en parlant des Karibes, qui ont fait partie des Galibes et qui se sont alliés avec eux. Les nations indigènes s'annihilent tous les jours dans cette partie du Nouveau-Monde, et les amis de l'humanité font tous les jours des vœux pour que le nouvel empire, qui a consolidé son indépendance, arrête la destruction des anciens habitants.

Les confins de cette région sont : au sud, la région australe de l'Amérique méridionale; à l'ouest, la région péruvienne; au nord, l'océan Atlantique et l'Amazone qui la sépare de celle que nous avons appelée Orénoque-Amazone ou Andes-Parime; à l'est, l'Atlantique. Dans ces limites, ce groupe correspond à une partie de la ci-devant vice-royauté de la Plata et à toute l'Amérique portugaise, à l'exception de la Guyane qui reste au delà de l'Amazone. L'idiome des Guanaa et la famille payagua-guaycurus étendent le domaine ethnographique presque au pied des Andes dans les provinces du Tucuman et de Chiquitos, dans la région péruvienne, tandis que l'idiome des Chimano les porte dans l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, comprise dans la région Orénoque-Amazone.

Le nom composé *guarani-brésilienne*, donné à cette région ethnologique, indique l'étendue immense des idiomes guaranis, qui ont pour limites l'Atlantique, les Andes, la Plata et l'Orénoque, et rappelle en même temps la position d'un grand nombre de tribus qui parlent des langues différentes et qui, toutes, à quelques exceptions près, vivent dans le Brésil (602).

Outre le *Tableau général des langues de l'Amérique* auquel nous renvoyons pour les langues de peu d'intérêt, voyez les mots GUARANI, BOTECUDOS, MACBACARIS-CAMACAN, PAYAGUA-GUAYCURUS.

(602) On ne sait absolument rien sur la nature de la plupart des langues parlées dans cette région, et

la plus grande incertitude règne encore sur la classification d'un grand nombre d'elles.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA RÉGION GUARANI-BRÉSILIENNE

FAMILLE GUARANI.		OSTROGOTHS.		Sol.
GUARANI PROPRE.	1	espagnole	curazi	
BRÉSILIEN ou LINGUA BRAS.	2	espagnole	crassu	
Tapimbo.	3	française	guaraci	
Yapi.	4	espagnole	coracy	
OMAGUA.	5	espagnole	huarasi	
PURU.	6	portugaise	ope	
COSOPU.	7	allemande	hope	
COSOPU.	8	allemande	nasceui	
	9	portugaise	taroipo	
	10	portugaise	amci	
FAM. MATIACARIS-CAMACAN.				
MATRICARI des bords du Jiguitin- Ambo.	11	française	abraci	
MACUTI.	12	portugaise	spacai	
	13	française	mayon	
PATACHO.	14	française	bioucu	
CAMACAN.	15	française	chioui	
MENINGO.	16	allemande	foize	
CAMACAN-SPIT-MARTIUS.	17	française	hapem	
MALALI.	18	espagnole	ucéi	
KIRORI.	19	allemande	stschéh	
Districte Sabujah.	20	allemande	puttu	
TIETIHA, de Canella Anu.	21	allemande	chughera	
Ge ou Ganco.	22	allemande	uacchi	
MUNDACUIS.	23	allemande	haci	
COMTU.	24	allemande	hoave	
MIRA.	25	allemande	somani	
CHIRANOU.	26	espagnole	alini	
FAM. PAYAGUA-GUAYCURUS.				
GUAYCURUS ou MATA.				

	<i>Luc.</i>	<i>Jour.</i>	<i>Terre.</i>	<i>Sam.</i>	<i>Eccl.</i>
1	yaci	ara	ibi	i	tata
2	passu	"	bu	ho	tata
3	usce	"	ubuy	"	tata
4	lary	ara	ibi	i	tata
5	yave	huarasi	tujuca	uoi	tata
6	pitara	bricea	age	uhama	pote
7	petalara	"	uschie	nihaman	pohé
8	nasche	"	lumce	teige	chuo
9	laru	njep	m'poron	manhan	com
10	puzm	petecisiljoi	aha ham	comam	compack
11	pouam	"	am	comam	com
12	"	apietio	huam	comam	ken
13	"	"	zham	"	"
14	beldia	arij	e	sa	dukkio
15	lé	"	e	sin	tarou
16	huchie	"	eh	za	tiokoh
17	aié	"	am	keché	comja
18	cayach	cayapri	radh	drú	luu; iuh
19	gayech	"	ratiah	tzuh	essuh
20	puturagh	"	pia	co	euchto
21	paang	"	chikru	acco	plug
22	uschiul	"	lipi	lin	tascia
23	haisapku	"	galra	roclahu	agacae
24	chahiang	"	metlie	pas	healing
25	uoniu	"	tor ke	uhu	orje
26	enenci	noeco	ligudi	nionodi	metch

	<i>Port.</i>	<i>Mère.</i>	<i>Océl.</i>	<i>Ték.</i>	<i>Néz.</i>
1	tuba	zi	teza	atag	lu; lu
2	ruha	si	tesa	atanga	una
3			desa	atan	tin
4	inha	zi	icé	atanga	tin
5	papa	mama	adonazakana	yaac	li
6	jaro	avam	merin; méré	ngné	nhé
7	bakré	ekim	nalim	gus	she
8	ekia	ciopu	celom	pitas	schirong
9	ghican	ahai	nghana	cerengat	cigis
10	tata	ahin	icazi	iesebany	nidjéol
11	rala	bahalm	caai	epoloi	
12	tatan	stera	anguta	hipoini	nifikeo
13			kedo	alpaia	indrap
14	keanda		ingoulo	hero	nihiko
15			ankemicoh	uro	larhio
16	gohntian	teizobian	aken	herroh	
17	tanatenon	até	ketu	aken	aseia
18	parlu	idé	pé	zambú	nembi
19	poitreh	hickgarh	poh	zahuh	nalizerh
20	lana	ima	siha	jora	ingniak
21	fa	na	alépuh	grangbla	seucopah
22	paipai	malihú	nieta	oja	neimampo
23	tsaiko	tsaeko	sroho	emurea	tsakpa
24	iohuzang	tihoazug	gossih	sléom	tsahaling
25	pain	ingina	tuflata	nuhla	tsichingeu
26	jodi	esodo	nguecogue	nakto	uinia

1	yurù	cu	lâi	po, mbo	pi, mîi
2	hurù	apocum	tanha	po	gerumga
3	loroua	apocu	ram	po	povy
4	purù	apecu	tanha	po	pi
5	yuru	cumera	sai, dai	pua	puta
6	jora	topè	djè	enre	jupre
7	tchore	lompè	tache	tachopre	kakora
8	tchore	tope	schorim	tchambrim	tchambrim
9	guimac	egliglitch	ghum	po	poh
10	nicoi	tja-pota	tjot-koi	nimateri	hapata
11	lincot		etioi	inhimateri	tingpata
12	nicoi	chapoti	litaui	ghimanacoi	
13					
14	heroko		dho	ninkrè	ouadè
15	loutago		so	incro	
16	ânkobitchocuh		ânkobitchob	gungubaitkreschi	gungwati
17	alotoco	(guorgne)	alo	ainmkè	apao
18	waridza	nunu	dja	banaghe, nysa	by
19	orich	nunah	zah	nunsoh	puh
20	acharica	ingnois	itrea	ingmuerahy	kaholincrahuh
21	zingo	acwelta	zjante	zruwenong	arapaho
22	wuipi	waiico	waiico	wolpo	wocamoputa
23	hiamoi/echo	cuchuro	simohapo	cohulo	nanacgu
24	âbawah	aboh	athohu	uhna	aii
25	nouma	nchua	nibi	gabi	noù
26	joladi	nokelipi	nogûe	uibaagadi	nogongûi

Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	âpetel; moâpepo	mocôl	iabohapi	iruûci, "irundi
2				
3	angepe	moecuein	mossapui	oioicouito
4				eeninbo
5	nyepo	muenica	iruta	mossapureca
6	oma	curiri	prica (beaucoup)	pesacatipa
7	scombrisan	tchâiri	patapakon	patapamptu
8	nam	gringrim	patepakon	schambritschitta
9	moenam	urubu (beaucoup)		
10	empotshang	haly	heby-hoe-jheo	andoi/jihanti
11	epokhean			toijesandoi/jai-heuti
12				
13	apetnîeram			
14				
15	veto			
16	nhateib	ingu	ingutahweté	ingubû
17	aposo			uckhie
18	bibè	wachani	wachandikie	sumararobe
19				milibemisa
20	itapatschitti	ipiacrutts	ingero	ipiacruttsapaho
21	gumung	uuen	balipe	zenemaharu
22	pang	tachepatschep	unatauhula	tchopatsichrepschep
23	laghaga	matichiragiamacko	panahtickenimicke	mahajunho
24				
25	apholia	biagwa	mahaagmatacke	
26	unintegui	icota	daguan	trigwa

Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dir.
1				
2				
3				
4				
5	upapua			
6				
7				
8				
9				
10	anh-nraby	anhonahitan	botja	hoijamdjhe
11				lobaano
12				
13				
14				
15				
16	almri			
17				
18				
19				
20	tiawusa	tiawoutha		
21				
22	latung	lanto	lataing	latung
23				thlatibi
24				
25				
26				

GUARAUNOS. Voy. CARIBE.

GUATEMALA (Région ou) dans l'Amérique centrale. La position la plus avantageuse de toute l'Amérique, de sorte que l'ouverture d'un canal, depuis longtemps signalé par la nature à l'industrie de ces peuples, pourrait faire de Guatemala le grand chemin maritime des trois mondes; des productions aussi riches et variées que recherchées et abondantes; des peuples nombreux dont on ignorait naguère les noms; et des nations jadis aussi puissantes et policées que l'étaient les Mexicains, les Péruviens et les Mayas à l'époque de leur plus grande splendeur; voilà assez de titres, il nous semble, pour attirer les regards du géographe, du naturaliste et du philologue sur cette région encore beaucoup trop peu connue. Les peintures hiéroglyphiques et les figures symboliques, autrefois en usage parmi les *Quiches*, les *Kachiqueles*, les *Zutugiles* et autres peuples, à l'aide desquelles ils conservaient leurs lois et les faits les plus importants de leur histoire; le *circo maximo* de Copan, avec ses pyramides, ses bas-reliefs et son grand lit de marbre; les grandes colonnes et l'architecture régulière du temple de la grotte de Tibulca; le cadre d'architecture dorique de l'entrée, et les salles de la raverne de Mexico; les restes magnifiques d'Utatlan, de Patnamit et d'Atitlan, de ces vastes capitales où les souverains des Quiches, des Kachiqueles et des Zutugiles étalaient leur pouvoir et leur richesse; l'immense étendue et la solidité du palais royal d'Uspantlan; les places fortes de Tecpanguatemala et de Mexico, et les forteresses de Paraxquin, de Socoleo, d'Uspantlan, de Chalchitan et autres, dont on admire encore les vestiges; la sagesse des lois, la police sévère et les soins extrêmes que prenaient les monarques du Quiche pour l'éducation publique des enfants de leurs sujets; les constructions observées dans plusieurs endroits du Yucatan; les bâtiments, les temples et les idoles du Peten, siège des rois Itzaex, attestent l'ancienne puissance de ces peuples et leurs progrès dans la civilisation. D'un autre côté, les imposantes ruines des villes immenses de Palenque ou Culhuacan et de Tulha, découvertes vers le milieu du siècle passé dans les solitudes de la province de Chiapa; les restes de leurs palais superbes, le magnifique aqueduc qui subsiste encore presque en entier, les signes

graphiques, les symboles et les emblèmes mythologiques, trouvés parmi les décombrés, nous ramènent à des temps reculés, où ces nations indigènes, maintenant si faibles et dégénérées, devaient être aussi puissantes que civilisées, et rendent l'étude des langues de ce groupe extrêmement importante pour l'histoire de l'homme, sur laquelle elles pourraient jeter de grandes lumières et aider peut-être à résoudre en partie le problème, jusqu'à présent insoluble, relatif à la population du Nouveau-Monde. Malheureusement l'ethnographie se voit encore bornée à indiquer les territoires différents où l'on parle des idiomes qu'on est autorisé à regarder comme des langues particulières, ou tout au plus des langues sœurs, sans qu'on puisse entrer dans aucun détail relatif à leur nature et à leur difficulté, à l'exception du maya et du pocoman. Tout ce qu'on peut dire sur tant d'idiomes divers, c'est qu'ils sont tous difficiles à apprendre, qu'ils ont une prononciation dure et gutturale, que le sens de leurs mots dépend bien souvent du plus ou moins de force avec laquelle on les prononce, et que d'après l'ouvrage de M. Juarrros il paraît que des Quiches, des Kachiqueles et des Pocomanes ont écrit, avec des caractères espagnols, plusieurs mémoires très-intéressants sur leur pays.

Les limites ethnographiques de ce groupe sont : au nord, l'intendance mexicaine de Vera-Cruz, le golfe du Mexique, le canal de Bahama, l'océan Atlantique et la mer des Antilles; à l'est, cette même mer et la province de Veraga, dépendante de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade; au sud, le grand Océan, improprement appelé la mer du Sud; à l'ouest, les intendances mexicaines de Oaxaca et de Vera-Cruz. Dans ces limites il embrasse tous les pays qui formaient la capitainerie de Guatemala; le Yucatan, compris dans la vice-royauté du Mexique, mais que nous lui avons joint comme une dépendance physique; et les grandes Antilles, que des conjectures extrêmement probables rattachent sous le rapport ethnographique à ce groupe.

Outre le *Tableau général des langues américaines*, auquel nous renvoyons pour un grand nombre de langues qui offrent peu d'intérêt, Voy. CHOL, MAYA-QUICHE, TZEN-DAL et CHIAPANÈCA.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA REGION DE GUATEMALA

	FAMILLE	MAYA - QUICHE.	Moya ou Yucatan.	ORTHOGRAPHE.		Soleil.
	Lune	Jour.	Terre.	espagnole	kin	Feu.
u	Père.	k'in	hou	ja	k'ak	Nes.
yum	Bouche.	na	lukneluich	poi	ni	Pied.
chi	Un.	nak	cob	kub	ooc	Cinq.
ya	Deux.	ca	yox.	cantol	ho	Dix.
uac	Sept.	uuc	uaxac	beton	labun	

GUEBRES. Voy. ZENO et PARRI.

GUÉGARIA, dialecte albanais. Voy. ALBANAI-E.

GUIZOT, ses idées sur la civilisation.

— Voy. note XI, à la fin du volume.

GUZARATE. Voy. PRACRIT et HINDOUSTANI.

H

HADRAMAUTIQUES (INSCRIPTIONS). Voy. note III, à la fin du volume.

HAINAN. Voy. CHINOISE.

HAITI. Voy. MAYA.

HANNAQUE. Voy. BORÉMO-POLONAISE.

HANOVER. Voy. SAXONNE.

HAOUSSA, famille de langues classée dans la région du Soudan. Elle comprend provisoirement les deux idiomes suivants :

1° HAOUSSA, parlé par les *Haoussa* ou *Haoussiens*, qui sont la nation dominante de l'empire de Haoussa, ainsi nommé de sa vaste capitale et formé par la réunion de plusieurs royaumes mentionnés par les voyageurs et les géographes sous une foule de noms différents. Les Haoussiens, ainsi que les Tombouctouans, les Bornouans, les Baghermes et les Borgous, sont comptés parmi les nations nègres les plus industrieuses et civilisées. D'après Shabeeny, ils écrivent leur langue de droite à gauche avec des caractères particuliers, qui n'ont pas moins d'un pouce de hauteur et qui diffèrent beaucoup des Arabes; ces mêmes caractères sont en usage à Tombouctou. Les dernières relations nous représentent l'empire de Haoussa beaucoup affaibli par les Foulah, qui en ont même séparé le royaume de Cachehah, une de ses plus importantes dépendances. Il paraît même que ce vaste Etat a entièrement disparu et n'est maintenant qu'une province du puissant empire fondé par le Foulah Bello. Selon Clapperton, cet homme extraordinaire, qui, à un physique majestueux et à des manières affables, réunit une grande valeur et une instruction à laquelle on ne s'attend pas dans le centre de l'Afrique, a soumis le Soudan depuis Djenné jusqu'au lac Tchad et a détruit la capitale du Bornou. En combinant entre elles toutes les relations vagues que l'on a sur cette langue, il nous semble qu'un pourrait y distinguer au moins les deux dialectes suivants : *haoussa-propre*, parlé dans le royaume d'Haoussa proprement dit; *cachehah* ou *afnou*, parlé dans le royaume de ce nom, dit aussi Kaschna; ce dernier était autrefois un des plus puissants Etats du Soudan, et son roi portait même le titre de *Sultan du Soudan*.

2° QUOLLALIFFA, parlé dans le royaume de Quollahiffa, nommé aussi Quollarabo, traversé par le Quolla, et qui paraît être au sud de Sackatou à un tiers de la distance entre

cette ville et la frontière du Dahomey. — Voy. la note IV, à la fin du volume.

HAROUTI. Voy. PRACRIT.

HARRIS, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

HAUSER (GASPAR), son histoire. Voy. la note G à la fin de l'Essai.

HEBRAÏQUE (LANGUE) ou HÉBREU (603). Langue commune à tous les Juifs, mais qu'on peut considérer comme morte, n'étant parlée nulle part depuis très-long-temps dans les usages ordinaires, mais seulement employée dans la liturgie et les livres. Il faut y distinguer trois époques principales, qui forment autant de dialectes différents; savoir : l'*hébreu ancien* ou *hébreu pur*, parlé et écrit depuis le commencement de la nation jusqu'à la captivité de Babylone, après laquelle il cessa d'être parlé et devint la langue savante. Dans cette qualité, les Juifs ont continué de s'en servir avec plus ou moins de pureté jusqu'à nos jours, et on le retrouve dans un grand nombre d'ouvrages composés par les rabbins. Ce dialecte est le plus simple, mais aussi le moins poli, puisqu'il est très-pauvre en adjectifs, en adverbes, en prépositions et en conjonctions, et parce qu'au milieu d'une richesse inutile d'inflexions pour modifier la signification des verbes, il est très-pauvre en modes et en temps, ce qui le rend parfois obscur. C'est dans cet idiome que sont écrits tous les livres sacrés jusques et y compris le prophète Malachie. Les règnes de David et de Salomon forment son époque la plus brillante. L'on croit, avec assez de vraisemblance, que l'alphabet samaritain, ou un à peu près semblable, était en usage pendant cette époque. Le *chaldéen*, qui est presque identique avec le *syriaque*. C'est la langue que les Juifs rapportèrent de Babylone; ils y introduisirent quelques hébraïsmes, et plus tard, ils y mêlèrent des mots grecs et même des expressions latines, mais celles-ci en moindre quantité. Il fut parlé et écrit jusqu'au XI^e siècle. Le plus ancien ouvrage écrit en cet idiome est Daniel; viennent ensuite le Targum d'Onkelos, le Targum de Jonathan, le Talmud de Jérusalem et le Nouveau Testament. On l'écrivait avec l'alphabet appelé actuellement hébraïque, qu'on pense avoir été apporté de Babylone par Esdras et par les docteurs qui revinrent avec

(603) Suivant les uns ce mot vient d'*Eber*, *Ibr*, *Ibri*, et signifierait *transfluvien*, c'est-à-dire venu de l'autre côté, d'au delà du fleuve Euphrate; ce nom aurait été donné à Abraham par les étrangers au milieu desquels il était venu s'établir. D'autres

considèrent ce mot comme un nom patronymique, venant de *Heber* ou *Eber*, arrière-petit-fils de Sem et l'un des ancêtres d'Abraham. La première étymologie est plus probable.

lui de la captivité. Cet alphabet est de 22 lettres, comme le samaritain, et de plus 13 points voyelles. La *rabbînique*, formé par les nombreux savants juifs espagnols dans le xi^e siècle du mélange du chaldéen avec l'hébreu ancien. Il ressemble un peu plus à ce dernier, mais il est mélangé à une foule de mots de toute espèce adoptés dans les différents pays où les Juifs se sont établis; en Espagne, il est mêlé de mots espagnols; en Italie, de mots italiens; en Allemagne, en Pologne, de mots allemands, polonais, etc., etc. Les bons auteurs cependant évitent l'emploi de ces mots étrangers. C'est dans cette troisième période que se trouve l'époque la plus brillante de la littérature hébraïque; elle dura jusqu'à la dispersion des académies israélites d'Espagne, et ne jeta depuis que quelques lueurs seulement en Italie. Ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, que les deux Juifs Mendelssohn de Dessau, et Hartwig Wersaly de Hambourg firent renaitre l'hébreu-rabbînique en Allemagne; par leurs savants ouvrages et par ceux de leurs nombreux disciples, ils en répandirent la culture parmi les Juifs des autres pays de l'Europe, surtout parmi ceux de la Hollande. Le caractère rabbînique n'est autre chose que l'alphabet hébreu, seulement plus cursif. On doit ajouter à ces trois dialectes la *samaritain*, qui tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque, mais qui diffère cependant d'une manière assez notable de ces idiomes, soit par ses formes grammaticales, soit par des racines qui lui sont propres, soit par des acceptions particulières de celles qui lui sont communes avec les autres dialectes sémitiques. Il paraît que la *samaritain* s'est formé dans le septième siècle avant Jésus-Christ, du mélange des Hébreux qui habitaient le royaume d'Israël avec les colons assyriens envoyés dans la Judée par les rois de Ninive. On prétend avec assez de raison que l'alphabet, dit maintenant samaritain, était en usage chez tous les Juifs avant la captivité. Après cette époque, il s'est conservé toujours chez les Samaritains, ce qui lui valut ce nom; il a 22 lettres, mais il n'a pas de points voyelles. Outre le texte dit samaritain, mais écrit en ancien hébreu, les Samaritains ont encore, pour leur usage particulier, une version des livres du Pentateuque, écrite dans leur dialecte. Les Samaritains existent encore, mais ils sont réduits à un bien petit nombre. Leur chef-lieu est Naplouse en Palestine; on en trouve aussi quelques-uns à Damas, au Caire, à Saint-Jean-d'Acre et en quelques autres endroits. Leur langue vulgaire est l'arabe. Tous les Juifs apprennent la langue hébraïque, outre celle propre aux pays où ils vivent, et qui est la langue qu'ils parlent. Les Juifs sont à présent très-nombreux, et se trouvent répandus sur presque tout l'ancien continent et une partie du nouveau. Les pays où il y en a un plus grand nombre sont : en Asie, l'empire ottoman, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Turkestan

Indépendant et la Chine; en Europe, les empires russe, autrichien et ottoman, l'Allemagne, les monarchies prussienne, française et des Pays-Bas et l'Italie; en Afrique, les Etats barbaresques, l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte; en Amérique, les Etats-Unis, les Antilles anglaises et hollandaises.

La langue de la Palestine, dès les temps les plus anciens, était sans doute l'hébreu, ou du moins un dialecte qui en différait fort peu. Or, les *Cananéens* de la Bible et les *Phéniciens* des auteurs grecs formaient une seule famille de peuples issus de la même souche. Il ne peut donc y avoir aucun doute sur la parfaite analogie, je dirai presque l'identité de la langue phénicienne et de la langue hébraïque. (Voy. PHÉNICIEN.) Les noms propres cananéens d'hommes, de villes, de rivières, etc., que nous trouvons dans la Bible, ont presque tous une physionomie hébraïque et nous offrent souvent des mots hébreux bien connus. Ces noms propres, et surtout les nombreux noms géographiques du livre de Josué, méritent une étude particulière, car ce sont là les plus précieux débris de la langue cananéenne avec son orthographe primitive. Les rapports de cette langue avec l'hébreu sont tellement évidents, qu'il serait inutile d'insister sur ce point. Qui pourrait en effet se méprendre sur l'étymologie de noms tels que *Melchi-Sédek* (roi de la justice), *Abi-Mélech* (père-roi), *Kiryath-Sépher* (ville des livres ou des archives), *Kiryathaim* (deux villes), *Baal* (maître), et une foule d'autres noms de la même nature? On a objecté que les écrivains hébreux ont pu traduire ces noms et leur donner une physionomie hébraïque; mais on n'a qu'à examiner les nombreux noms égyptiens, assyriens, perses, que nous offre la Bible, pour se convaincre que les écrivains hébreux n'avaient point l'habitude de traduire les noms étrangers. C'est tout au plus s'ils leur font subir quelques légères inflexions qu'exige la prononciation hébraïque. Là où les noms cananéens ont été réellement changés par les Hébreux, on ne manque pas d'en avertir le lecteur. (Voy. Num. xxxii, 39; — Josue xix, 47.)

Les Cananéens restèrent longtemps établis au milieu des Hébreux, et cependant nous ne trouvons nulle part la moindre trace d'une différence de langage qui aurait entravé la commerce entre les deux peuples. Ainsi, les explorateurs que Josué envoya pour reconnaître le pays, s'entretenaient sans difficulté avec Rahab la courtisane (Josue ii). Les ambassadeurs des Gabaonites et d'autres peuplades cananéennes, s'expliquent devant Josué, sans se servir d'un interprète. Et il ne faut pas oublier que les écrivains Hébreux ne manquent pas, lorsque l'occasion se présente, de faire ressortir la différence de langage qui existait entre les Hébreux et les peuples avec lesquels ils se trouvaient en contact. On fait remarquer cette différence, non-seulement à

l'égalité des Egyptiens (604), mais aussi à l'égard de peuples sémitiques, qui parlaient un dialecte analogue à l'hébreu (605).

La langue hébraïque est appelée par Isaïe *langue de Canaan* (Isa. xli, 18), et Josèphe aussi prend les mots *langue phénicienne* dans le sens de *langue hébraïque*, car il cite un passage du poète Chérilus, qui, dans son poème sur l'expédition de Xercès contre la Grèce, attribue la langue phénicienne aux habitants des monts Solymiens, qui, selon Josèphe, sont les habitants de Jérusalem, ou les Juifs (606).

Pour prouver que la langue hébraïque avait appartenu d'abord à un peuple polythéiste, on a cité aussi le mot *Eloahm* (Dieu) qui est au pluriel : mais ce mot ne prouve rien, car le pluriel *Eloahm* n'est que ce que les grammairiens appellent *pluriel de majesté* ou d'excellence, usité généralement dans les mots qui indiquent la puissance et la force (607).

Il résulte de ce que nous venons de dire que la langue cananéenne était, comme l'hébreu, un dialecte sémitique, c'est-à-dire qu'elle appartenait à la famille des langues dont se servaient différents peuples descendus de Sem. Et cependant, selon la table généalogique de la *Genèse*, les Cananéens descendirent de Cham. C'est là un problème dont la solution est difficile. Mais sommes-nous autorisés par là à taxer d'erreur l'auteur de la *Genèse*, ou à supposer que, par haine, il ait fait descendre les Cananéens de celui des fils de Noé qui avait été frappé de malédiction? C'est ainsi que quelques savants modernes ont cru pouvoir trancher la difficulté (608), ce qui sans doute est commode, mais peu satisfaisant pour les esprits sérieux. Cette critique étroite, qui tient plus à faire preuve d'esprit qu'à briller par des paradoxes qu'à rechercher consciencieusement la vérité, ne tend rien (moins qu'à faire des monuments les plus vénérables de l'antiquité un assemblage

chaotique d'erreurs et de mensonges, et à voir des fourberies calculées, là où les esprits exempts de préventions reconnaîtront au moins la digne simplicité des premiers âges. Quant à la question qui nous occupe, nous aimons mieux en reconnaître la difficulté que de faire des conjectures hasardeuses. Toutefois on pourrait peut-être résoudre le problème, en admettant que les aborigènes de la Palestine, sur l'origine desquels la Bible ne nous dit rien, étaient de race sémitique, que les Cananéens, après avoir envahi le pays, adoptèrent la langue des habitants primitifs (609), et qu'Abraham, qui vint s'établir parmi les Cananéens, adopta également cette langue, qui se conserva dans la famille de Jacob, et qui devint la *langue hébraïque* (610).

Peut-être ce que nous allons dire mettra-t-il sur la voie d'une solution moins contestable.

M. Fresnel a soutenu que les habitants barbares du Mahrah parlent encore l'idiome qui était en usage à la cour de la reine de Saba, c'est-à-dire le dialecte des Arabes Hhiyarites, qui sont les Homérites des Grecs. M. Fresnel, qui a fait des recherches sur les formes de ce langage, le désigne sous le nom d'Ekkhili, « nom, » dit-il, « que se donne à elle-même la noble race qui habite les montagnes de Hhacik, Mirbât et Zharaf, sur la côte méridionale de la péninsule arabe (611). » L'Ekkhili, par ses formes, se rapproche plus de l'hébreu et du syriaque que de l'arabe ancien ou moderne, et ce fait confirme jusqu'à un certain point l'assertion des écrivains anciens qui déclarent que les Phéniciens vinrent originairement en Palestine, des bords de la mer Erythrénne ou de l'Océan Indien. Les Homérites étaient, nous dit-on, le peuple sémitique qui traversa la mer Rouge et fonda le royaume abyssinien d'Axoume ou Axum, où se parlait, dès le temps de Frumentius, et peut-être à une époque fort antérieure, le gheez, qui est

(604) Les frères de Joseph arrivés en Egypte s'expliquent par un interprète. (Gen. xli, 25.) Voy. aussi psaume lxxxi, 6.

(605) Voy. pour le dialecte syro-chaldaïque, *Jl Reg.* xviii, 26; — *Isa.* xxxvi, 11; — *Jerem.* v, 15. Or, dans la *Genèse* (xxxi, 47), on raconte que le monument élevé par Jacob et Laban, lors de leur séparation, reçut deux noms : l'un par Laban, en chaldaïque, l'autre par Jacob, en hébreu.

(606) Il est vrai que Josèphe se trompe, en prenant les *Σαυμαῖοι* pour les montagnes de Jérusalem, et la *Ματιθαία* pour le lac Asphénite; mais cette citation prouve toujours que, pour Josèphe, *langue phénicienne* et *langue hébraïque* étaient la même chose. (Voy. *Cont. Apion.* lib. i, cap. 22.)

(607) Voy. *Genèsis, Lehrgebäude der hebräischen sprache*, p. 663.

(608) Voy. BOWLEN, *Genese*, p. 436. — F.-H. MULLER, *De rebus Semitarum dissertation historico-geographica*, Berlin, 1851. — M. E. Renan, autre philologue souvent paradoxal, regarde les Cananéens comme des Semites. « Peut-être, » dit-il, « le parti pris des Hébreux de faire de Chanaan une race maudite, a-t-il influé sur leur ethnographie, et les a-t-il portés, malgré l'évidente similitude du

langage, à retirer les Phéniciens de la race édue de Sem, pour les rejeter dans la famille infidèle de Cham. Ces haines de frères n'ont nulle part été plus fortes que dans la race juive, la plus méprisante et la plus aristocratique de toutes. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 177.) Heeren regarde aussi le peuple phénicien comme une branche de la grande tribu sémitique ou araméenne, qu'il suppose, avec Micbaëlis (*Species. geogr. hebr. exser.*, v. 1), être originaire de l'Arabie. (*De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. II, c. 4^{re}.) — M. Hofer dit, au contraire, que « les peuples phéniciens sont autochthones; qu'aucun mythe, aucune croyance religieuse indigène ne les fait venir de l'étranger. » (*Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie*, etc., n. 105, dans l'*Unicera*, publié par Didot.)

(609) Cette solution est de M. Munk, et ne nous paraît pas très-satisfaisante. Les peuplades qui auraient été vaincues par les Cananéens, étaient les *Rephaim*, les *Zuzimmim*, etc., peuplades à demi barbares et qui ne paraissent point avoir appartenu à la race sémitique.

(610) *La Palestine*, p. 88, par M. MEYER.

(611) Articles de M. Fresnel dans divers numéros du *Nouveau journal asiatique*, Paris.

l'ancien éthiopien des versions du Vieux Testament et des autres livres sacrés de l'Eglise abyssinienne. L'opinion de M. Fresnel a reçu une puissante confirmation par les découvertes récentes du lieutenant Wellsted et d'autres voyageurs qui ont trouvé, en différentes parties de l'Oman ou Arabie méridionale, des inscriptions dont les caractères diffèrent du *cuffi*, c'est-à-dire de la plus ancienne forme de lettres, comme parmi les Arabes du Nord, tandis qu'ils se rapprochent d'une manière frappante des lettres du gheez. Ces découvertes rendent très-probable l'existence d'un ancien langage voisin du syriaque, de l'hébreu et de l'arabe, mais ayant son caractère propre, langage qui aurait été parlé jadis sur une vaste étendue de pays situés au sud des pays occupés par les Arabes proprement dits; peut-être était-ce l'idiome des Arabes Cusites, dont le race passe pour être plus ancienne que celle des Jokanides (612), et qui sont alliés de plus près aux Phéniciens ou Cananéens, appartenant comme ces derniers, aux nations chamites, et non aux Sémites, ainsi que nous l'apprennent les généalogies bibliques.

« Selon nous, » dit un célèbre linguiste, « il semble établi que la *race chamite* a peuplé l'A-*ie* avant les enfants de *Sem*, qui l'en ont chassée. Ne trouverait-on pas une indication allégorique de ce fait dans la malédiction de leur aïeul commun? La descendance du fils maudit s'étendait sur toute l'Asie occidentale en deçà de l'Iran, et de là elle déborda sur l'Afrique où elle resta maîtresse. Les *Sémites*, venus de l'Arabie méridionale et orientale, expulsèrent ou anéantirent ces premiers habitants. Ce fait nous est avéré par le x^e chapitre de la *Genèse*, qui ne souffre pas d'autre explication, car je ne crois pas qu'il nous soit permis, jusqu'à preuve de contraire, de contester ces antiques données. Comme les premiers habitants de la Chaldée furent des *Chamites*, ainsi les plus antiques colons de la Phénicie le furent également; mais la sève qui anima dans tous les temps les descendants de *Sem*, et qui la vivifia encore, ne rencontra pas chez les parents de Nemrod et de Canaan un élément irrésistible; et ainsi, il est arrivé que même les idiomes originaires de Sidon et de Babylone disparurent pour faire place aux langues indestructives de *Sem*. » (613). — Voy. la note XVII, à la fin du volume.

HÉBREU et CHALDÉEN comparés. Voy. CHALDÉEN.

HÉBREU, affinité de la langue assyrienne et de sa grammaire avec l'hébreu. Voy. CUNÉIFORMES. — Dérive-t-il du copte? Voy. l'Introduction, § III.

(612) Descendants de Jokan, qui, suivant la tradition, est le père des tribus arabes. « Les Jokanides, » dit M. Ch. Lenormand, « descendirent leur domination des deux côtés du golfe; commandèrent en Afrique aux Nubiens, et de l'Arabie refoulèrent vers la Méditerranée les Phéniciens, dont on ne peut révoquer en doute, d'après les témoignages d'Hérodote et de Justin, la si-

HELLENES. Voy. PÉLASGO-HELLÉNIQUE et PÉLASGES.

HERCULANUM, fondée par les Etrusques. Voy. ETRUSQUES.

HERMANDURI, Voy. TEUTONIQUE.

HÉRODOTE et autres historiens grecs; valeur de leur autorité. Voy. CUNÉIFORMES.

HERULES. Voy. SCANDINAVES.

HIBO, langue africaine du Soudan ou Nigritie intérieure, parlée par les *Hibos* d'Adams, qui sont les *Ebo* ou *Tébo* de Robertson, nation puissante et assez civilisée, qui occupe un vaste espace au nord-est du royaume de Benin et de la côte de Calabar, à une distance qu'on ne saurait encore déterminer avec précision. Quelques savants pensent que cette langue serait plus convenablement classée, ainsi que celle des Eweus, parmi les idiomes de la Nigritie maritime. Selon Oldendorp, les *Hibos* seraient limitrophes des *Izan* ou *Evo*, autre nation puissante contre laquelle ils sont toujours en guerre. Les *Calabari* de Oldendorp, qui vivent dans le voisinage de la côte de Calabar, parlent un dialecte de cette langue, comme le démontrent incontestablement les vocabulaires respectifs publiés par le savant continuateur du *Mithridate*.

HIÉROGLYPHES MEXICAINS. Voy. MEXICAINE. (Langue). — Hiéroglyphes Egyptiens. Voy. EGYPTIENNE (Langue). — Système hiéroglyphique. Voy. l'Introduction, § III.

HIMYARITE. Voy. ARABE, — et note III, à la fin du volume.

HINDOU, langue de l'Inde, dérivée du sanscrit. Cette langue, dès avant le x^e siècle régnait dans tout le nord de l'Inde. L'Hindou fut comme la langue du moyen âge de ces régions et forma la transition entre le sanscrit et l'hindoustani. C'est le dialecte dont se sont servis les réformateurs religieux de l'Inde pour propager leurs doctrines. Quoiqu'il présente de nombreux rapports avec le sanscrit, il possède un certain fonds spécial qui paraît antérieur à l'introduction de l'idiome des *Védas* dans le pays.

HINDOUS. Voy. SANSKRIT.

HINDOUSTANI, langue de l'Inde, qui prit naissance sur les bords de l'Indus vers le commencement du xi^e siècle, à la suite de l'invasion musulmane, et qui se forma de la fusion du praërit et du persan. Les vainqueurs y introduisirent un nombre considérable des termes de leur idiome. L'hindoustani est compris dans presque toutes les grandes villes de l'Inde et parlé, à l'exclusion de toute autre langue, par tous les musulmans de cette vaste région. C'est aussi le langage du commerce et de l'administration. Les uns évaluent à vingt millions,

tuation primitive sur les bords de la mer Rouge. »

(613) Rapport adressé à son excellence M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, par M. J. OVERTY, chargé d'une mission scientifique en Angleterre. (Le déchiffrement de la langue cunéiforme d'après les grammaires et les dictionnaires de la bibliothèque de Sardapapale, découverte et apportée en Europe, par M. A. Layard.)

d'autres à quarante millions, d'autres enfin jusqu'à cent trente millions, le chiffre de la population dont cette langue est le lien commun. Ainsi son domaine ne le céderait en importance qu'à celui des Chinois.

Les deux principaux dialectes de l'hindoustani sont au nord l'*urdu-seban* (langue des camps) et celui du midi (*dakni*). La structure de l'un comme de l'autre est principalement indienne, mais leur grammaire est beaucoup plus simple que celle du sanscrit. On compte dans la conjugaison dix classes de verbes, les nominaux ou adverbiaux, les intensifs, les potentiels, les complétifs, les inchoatifs, les permissifs, les acquisitifs, les désideratifs, les fréquentatifs et les continuatifs.

Le *kadri boli* est le sous-dialecte de Delhi, at d'Agra et la forme la plus pure de l'hindoustani ou plutôt de l'hindi, forme sous laquelle les hindous brahmanistes parlant l'hindoustani. L'hindi ne fait qu'un emploi très-sobre des termes d'origine arabe ou persane, et c'est en quoi il s'éloigne le plus de l'hindoustani.

La *moors* ou *mours* est la forme la plus corrompue de l'hindoustani. C'est un dialecte ou patois, plein de termes empruntés à toutes les nations que le commerce appelle dans ces contrées.

Le *guzarati* est un dialecte de l'Inde fort voisin de l'hindoustani, et celui qui, après l'urdu, a été le plus dénaturé par l'invasion musulmane. Il est surtout en usage parmi la portion de la population indienne attachée aux doctrines de Zoroastre, les Parses.

HONG-NOU. Voy. TONK.

HISTOIRE CHEZ LES ETRUSQUES. Voy. ETRUSQUES.

HOLLANDAIS. Voy. SAXONNE.

HOMME, son origine. Voy. note XXIV, à la fin du volume. — Homme de la nature. Voy. la note G, à la fin de l'*Essai*. — Homme isolé, *ibid*.

HONGROISE, branche de la famille des langues ouraliennes, ainsi nommée du peuple qu'elle comprend. C'est la branche ourgienne de Klaproth. On y rapporte les trois langues suivantes :

1° La HONGROISE OU MAGYARE, parlée par les *Magyars* (614) ou *Madjars*, plus connus sous le nom de Hongrois. Ce dernier nom serait mongol et signifierait *adonné, étranger*. Mais, dans l'histoire, les Magyars sont appelés Ougours, Honogours, Ougres (615), Hunnogundurs, Hunigors, d'où Hongrois. Cette belle race prétend descendre des Huns, qui n'auraient pas été aussi hideux que l'opinion traditionnelle les représente. Klaproth fait descendre les *Magyars* d'un mélange de Turcs ou Tartares et de Finnois. Maille-Brun partage à peu près ce sentiment. M. A. de Gérando (616) fait sortir les Magyars des pays situés au pied de l'Himalaya,

d'où ils seraient d'abord remontés vers la Chine septentrionale. Ils auraient ensuite erré quelque temps dans l'Asie centrale, d'où ils seraient descendus vers la Perse, aux habitants de laquelle ils auraient emprunté leurs doctrines religieuses. De là ils auraient repris leur route vers le nord, en s'acheminant vers le Caucase; et tandis qu'une partie de la nation, en possession du pays des Baskirs depuis le IV^e siècle, s'y trouvait subjuguée par les Turcs au VI^e, une autre portion, dans sa marche vers l'Europe, faisait une halte dans le pays situé entre la mer Caspienne, le Volga et le Jaik. Aux VII^e, VIII^e et IX^e siècles, ils s'approchèrent du Don et des Palus-Méotides. Peu après ils se retirèrent vers les monts Karpathes. Plus tard ils franchirent cette chaîne vers Munkach, attaquent les Bulgares sur la Theiss et s'emparèrent de la Pannonie, qui devint leur demeure définitive et où ils s'établissent au nombre de sept tribus, dont la principale donne son nom à la nation entière.

Les Hongrois forment un tiers environ de la population de la Hongrie, et presque un quart de celle de la Transylvanie; on en trouve encore quelques milliers dans la Boukovina en Galicie et (selon les *Vaterländische Blätter*) environ 40,000 à l'ouest du Seret dans la Moldavie, dans l'empire ottoman. Les Hongrois ne sont répandus que dans 40 comtés seulement du royaume de Hongrie; ils s'y trouvent en majorité dans 23, savoir, dans celui de Hevesch, qui est même le seul qui soit tout habité par des Hongrois, n'y ayant que 2 villages slovaques et un autre d'allemands; ensuite dans les comtés de Pesth, de Presbourg, Neograd, Komorn, Stuhlweissenburg, Borsod, Torna, Szabolcs, Bihar, Bekes, Oedenburg, Raab, Tulna, Simegh, Wesprim, Szathmar, Csongrad, Baranya, Szalad, Eisenburg, Csanad et Gran. Ils sont en minorité dans 17 comtés, savoir, dans ceux de Neutra, Bacs (dans le nord du royaume), Honth, Gömör, Zemplin, Bacs (dans le sud du royaume), Abaujvar, Ungvár, Beregh, Arad, Mosony (Wieselburg ou Mosonska) Marmarusch, Ugosta, Weröczb, Syrmien, Temes et Torontal. A ces 40 comtés, il faut ajouter aussi les trois districts des *Koumans*, des *Iazygues* et des *Hayduks*, dont les habitants ne parlent que hongrois, et dans lesquels ils ne sont mêlés à aucune autre nation. Selon le savant Czaplowicz, il faut distinguer dans la langue hongroise quatre dialectes principaux, qui cependant diffèrent très-peu les uns des autres. Ces dialectes sont : le *Paloczen*, parlé par les Hongrois qui habitent les environs du Mont-Natra dans les comtés d'Hevesch, de Neograd et de Honth; la dialecte des *Madjars d'au delà du Danube*, celui des *Madjars du Thäise*, et celui des *Szekler*; ces derniers habitent dans la Transylvanie ci-

(614) Les Hongrois se donnent eux-mêmes ce nom qu'ils prononcent *madjar*.

(615) De là le nom d'ogre, qui a servi à désigner ce personnage imaginaire, à l'aspect effrayant, à

l'appétit cannibale, si longtemps chez nous l'épouvantail de l'enfance.

(616) *Essai hist. sur l'origine des Hongrois*, Paris, 1844.

vile et militaire et en Boukowié, ainsi que dans la Moldavie, où ils se sont établis à différentes époques. Il paraît que ce dialecte est le moins poli et qu'il se distingue des autres par une manière toute particulière de traîner excessivement ses mots.

Les Magyars prétendent que leur idiome est une langue vierge et tout aussi bien sa mère que sans fille. Bowring soutient que le magyar est seul de son espèce et diffère de tous les autres idiomes connus. Il en rapporte la date de formation à une époque où la plupart des langues actuelles de l'Europe, ou bien n'existaient pas, ou bien n'exerçaient point d'influence dans le pays qui fait aujourd'hui son domaine : observation très-juste dans sa dernière partie. Ce qui est aussi parfaitement exact, c'est que le magyar contient des mots qui ne se retrouvent dans aucune langue connue, et que parmi ces mots sont ceux qui se rapportent aux idées les plus communes, aux premiers besoins.

Papai cite, à la louange de sa langue nationale, la simplicité de ses mots primitifs, dont le plus grand nombre consistent en une seule syllabe. Cette langue présente un autre caractère non moins remarquable dans la richesse de ses onomatopées, dont nous citerons comme exemples les termes *morog* (grognement), *ordit* (rugissement), *kukorit* (chant du coq), *beumbul* (mugissement du taureau), *mekeg* (bêlement de la chèvre), *ugurit* (hennir), *dorog* (tonner), *forr* (bouillir), *cseng* (sonner), *peng* (résonner), etc.

On a fait des rapprochements entre cette langue et la japon, le péruvien, l'ostiak, le vogoul, le tchérimisse (Klaproth, Balbi), le scandinave (Malte-Brun). Beaucoup de mots hongrois trouvant des analogues au sanscrit, en persan, en hébreu, dans les langues tartares et surtout en turk. Parmi les mots communs au hongrois et au turk, on cite le mot *efzer* (chef), tout à fait analogue à celle de *ezir*, en turk comme en persan. D'un autre côté, beaucoup de radicaux communs se retrouvent en grec, en latin, en slave, en allemand et en hongrois. Les mots empruntés à l'allemand et au latin sont presque tous relatifs aux notions scientifiques et aux idées morales. Malgré ces emprunts, la langue hongroise a gardé ses particularités essentielles, et elle constitue un des sujets d'étude les plus curieux des linguistes.

La langue hongroise est douce et harmonieuse, qualité qu'elle doit à une certaine proportion entre les consonnes et les voyelles, et au soin avec lequel elle paraît éviter la rencontre des consonnes doubles. Pour faciliter l'articulation des mots étrangers, elle prépose une lettre euphonique aux consonnes doubles des radicaux, et fait par exemple de *scola* (école) *iskola*. D'autres fois elle intercale une voyelle parasite entre les deux consonnes. Les racines de cette langue sont extrêmement simples; elles peuvent aisément se résoudre à l'état monosyllabique. Le vocabulaire est susceptible d'être étendu

indéfiniment, au moyen de compositions de mots aussi heureuses que variées.

Sans être aussi riche que l'allemande, elle la surpasse en énergie et en concision, et elle est susceptible d'augmenter de beaucoup la masse de ses mots, soit par la flexion, soit par la composition. Elle est aussi très-propre à la poésie, comme le démontrent les essais faits dernièrement par Revai, Szabo et Rajnis, qui y introduisirent les mètres grecs et latins. Comme l'anglais, le hongrois n'a pas de genre, mais il a deux déclinaisons, et selon Revai, huit cas. Sa conjugaison est assez riche en modes et en temps, quoiqu'elle ait besoin de recourir à l'auxiliaire *étre* pour exprimer le plus-qua-parfait, et à un autre pour former le futur; mais elle a trois participes, un pour le présent, un pour le passé et un pour le futur. Dans quelques-unes de ses formes elle ressemble aux conjugaisons sémitiques *piel* et *kaphil*. Le verbe actif hongrois a la propriété singulière d'être conjugué de deux manières, selon qu'en l'emploie dans un sens général, ou dans un sens déterminé. p. e. *tudok*, je sais en général; *adok*, je donne en général; *tudom*, je sais une telle chose; *adom*, je donne une telle chose. Comme l'italien, le latin et autres langues, le hongrois n'a besoin de joindre les pronoms personnels aux verbes, que lorsqu'il veut donner plus d'expressivité à ses discours. Le verbe substantif *étre* se sous-entend le plus souvent. Le verbe *avoir* exprimant la possession y est rendu par le verbe *étre* ayant pour sujet le nom de l'objet possédé. C'est ainsi que « j'ai un livre » se tourne par « un livre est à moi : » est *mihi liber*, en magyar mot à mot *van nekem könyvem*. Dans le langage, plus primitif, des Magyars des campagnes, la forme du futur ne diffère pas de celle du présent, et le sens seul ou quelque particule accessoire fait distinguer le temps.

Le comparatif, en magyar ainsi qu'en finnois, se forme en ajoutant la lettre *o* à la fin du positif.

Nous donnerons quelques exemples de la manière dont se forment en hongrois les dérivatifs et les compositions de mots. De tout nom à la forme objective ou accusative on fait un adjectif en changeant *t* en *s*. De *ház* (maison) à l'accusatif *házat*, on fait l'adjectif *házas* signifiant « qui a une maison, » c'est-à-dire « marié. » De cet adjectif on forme l'adverbe *házason* (en homme marié), et le verbe *házasodni* (se marier). Les noms abstraits se terminent en *sag* ou *seg*. De *lát*, (il voit), après avoir fait *látni* (voir), *látas* (la vue), *látó* (le voyant ou le prophète) *látható* (visible), *látátlán* (qui n'a pas été vu), *látálatlan* (invisible), on forme *látatosag* (visibilité), *látáthatatlan* (invisibilité). Par l'addition d'une ou de plusieurs lettres à la racine, on peut en magyar, comme dans les langues sémitiques, modifier de différentes manières l'idée principale exprimée par un verbe; c'est ainsi que de *látok* (je vois), on fait *látatok* (je peux voir), *látatlak* (je fais voir), *látatlátatok* (je peux

faire voir), *latdogal-tathatok* (je peux souvent faire voir). Les pronoms personnels s'affixent au verbe comme les possessifs au substantif : de *szeretni* (aimer) on fait *szeretem* (moi, j'aime), comme de *szeretel* (amour) on fait *szeretetem* (mon amour).

Les prépositions se convertissent en postpositions : les unes sont inséparables, et l'on dit *házba* (dans la maison), *házból* (hors de la maison), *háznál* (à la maison), etc.; d'autres sont séparables, et l'on dit *háza elé* (devant la maison), *háza felől* (à partir de la maison), etc. La préposition peut faire partie de mots composés fort compliqués, tels que *uraitokébol*, qui signifie « de ce qui est à vos seigneurs, » et qui s'analyse ainsi : *ur* (seigneur), pluriel *urak*, *uratok* (votre seigneur), pluriel *uraitok*, *é* particule possessive, *bol* (de).

Le hongrois est plus énergique et plus concis que l'allemand, en même temps que plus harmonieux et plus flexible. Il est singulièrement propre à la poésie. La prosodie et le rythme y sont tels qu'on a pu y introduire avec succès tous les mètres des Grecs et des Romains.

Le français doit au hongrois les mots *heiducke*, *trabant*, *hussard*, *schako*, *kolback*, *dolman*, *soutache*.

Reléguée, depuis le commencement de la civilisation de la nation jusqu'en 1792, aux usages de la vie commune, et exclue des tribunaux, des administrations et des écoles, où elle était remplacée par le latin, la langue hongroise ne pouvait ni se perfectionner, ni compter beaucoup de productions. Aussi sa littérature, quoique ancienne, est-elle encore peu riche. C'est au décret émané de l'empereur François I^{er} au commencement de son mémorable règne, décret par lequel ce monarque sanctionne l'usage de la langue nationale dans les tribunaux et dans toutes les administrations du royaume, et son enseignement dans toutes les écoles publiques, à l'exception de celles de théologie et de médecine, que la littérature hongroise doit l'état assez florissant où elle se trouve; état qui la place au premier rang dans cette famille, et lui assigne même, sous le rapport purement poétique, une place distinguée parmi les principales littératures des autres idiomes de l'Europe. C'est pendant cette courte période et grâce aux généreux encouragements prodigués par plusieurs magnats du royaume, qu'elle s'est enrichie de la traduction de presque tous les chefs-d'œuvre des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Français, des Grecs et des Latins, et que parurent ses plus belles compositions originales, ainsi que les meilleurs ouvrages scientifiques originaux ou traduits. En 1825 on publiait dans cette langue trois gazettes, un journal littéraire, et un autre d'agriculture, outre un grand nombre d'almanachs, dont plusieurs se font re-

marquer par d'excellents articles de géographie et de littérature.

Depuis, le nombre des écrits et journaux politiques a augmenté très-considérablement, surtout dans ces dernières années, et depuis quelque temps ces publications faisaient prévoir la lutte qui a éclaté entre les nationalités hongroise, slave et allemande.

2^e WOGOULE, langue des *Mansi* ou *Manich-Kum*, plus connus sous le nom de *Wogoules*. Ils sont presque tous chrétiens et vivent de chasse et de pêche, dispersés dans les hautes vallées de l'Oural, dans les gouvernements de Saratow, Perm et Tobolsk. Selon Klaproth, ils seraient les descendants des habitants de la fameuse Yougorie. On y distingue quatre dialectes. Il existe une traduction de la Bible en cette langue.

3^e OSTIAK, OSTIAQUE ou OBI-OSTIAQUE (qu'il ne faut pas confondre avec les idiomes de la famille yenisseï), est parlé par les *As-Jach*, plus connus sous le nom d'*Ostiaques* de l'*O-bi*. La plupart chrétiens, le reste idolâtre, vivent de chasse et de pêche, dans les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk. Même origine que les Wogoules. Klaproth compte cinq dialectes dans la langue ostiaque.

HOTTENTOTE, famille de langues classée dans le groupe de l'Afrique australe. On y distingue les langues :

1^{re} HOTTENTOTE, parlée jadis en plusieurs dialectes par les *Kochoguas*, les *Souguas*, *Hessoguas*, etc., etc., tribus dont une partie a disparu, et dont une autre partie a donné naissance aux nombreux Hottentots (617) qui vivent sur le territoire ci-devant hollandais, aujourd'hui anglais, dont ils ont adopté la langue et presque entièrement les mœurs. Cette langue est encore parlée en quatre dialectes principaux, hors des confins des établissements anglais, savoir : le *corana*, parlé par les *Coranas*, qui demeurent sur le vaste plateau traversé par l'Orange, et compris entre le 23^e et le 29^e parallèle; une de leurs tribus, les *Kharmankeys*, confine avec les Caffres-Thammacha; ce dialecte paraît être le moins dur. Le *gonaagua*, parlé par les *Gonaaguas*, nommés jadis *Khamtover*, qui vivent à l'ouest de la colonie du Cap, et dont l'idiome est mêlé de beaucoup de mots caffres. Le *namaaguas*, parlé par les *Namaaguas* ou *Namiquas*, divisés en *Grands* et *Petits-Namaaguas*, et parmi lesquels on compte, selon Le Vaillant, les *Kabobiquas*, les *Koraaguas*, les *Geissiquas* et les *Kaminuaguas*. Ces tribus habitent à l'ouest des *Coranas*, à la droite et à la gauche de l'Orange, et le long de la Gamma (influent droit de l'Orange). Le *dammaras*, parlé par les *Dammaras*, qui sont les moins connus, et qui demeurent au nord des *Namaaguas* et à l'ouest des Caffres-Matsarouqa, s'étendent du côté du nord, au delà des Monts-de-Cuivre, jusqu'au 20^e parallèle; leur territoire est traversé par la rivière du Poisson, qui se décharge dans l'A-

(617) Un Hottentot se nomme *K' hōē Khœp*. Des voyageurs leur ont attribué des habitudes dégénérées; c'est une fable. — On a voulu aussi

ravaler les Bosjesmanns au niveau des brutes; l'expérience a prouvé qu'ils ne manquaient ni d'intelligence ni de bonnes qualités.

atlantique. Du mélange des différents dialectes parlés par les Hotentots dans l'institut des missions, il s'est formé un autre dialecte très-mêlé, connu sous le nom de *Hottentote*, et qui diffère beaucoup des précédents; c'est celui qu'on parle dans l'intérieur de la colonie du Cap, et surtout la long des confins.

2° *SAABE*, par les *Saabs*, dits *Bonjesmanns* par les Hollandais, nation la plus sauvage et brutale de l'Afrique méridionale, dont les individus vivent épars le long des frontières septentrionales des établissements européens, et qui, par leurs pillages et leurs cruautés, sont la terreur et le fléau des colonies ainsi que des Hotentots et des Caffres. Il paraît que les *Huacana* de La Vaillant parlent un dialecte saabe. Ces deux langues se distinguent par le manque absolu du verbe *être*, de flexion dans la conjugaison et dans la déclinaison, ainsi que par celui de l'article et du nombre. Le corana cependant distingue le masculin du féminin. Les nombreuses particules qui, arbitrairement, sont mêlées entre les syllabes des mots hottentots et saabs, ou jointes à leur commencement ou à leur terminaison, rendent l'intelligence de ces langues extrêmement difficile, et presque impossible leur analyse. La position des paroles ou syntaxe, est aussi arbitraire que leur altération par les particules susmentionnées. Les sons aillants, et ceux correspondant aux lettres *l, f, v, w*, manquant entièrement à ces langues, qui, en revanche abondent en toutes les nuances des sons gutturaux, et ont même des gloussements et des battements de langue qui produisent des sons semblables à des cris d'oiseaux, sons qu'on y rencontre souvent, et qui ne se trouvent, quoique moins forts et moins fréquents, que dans les idiomes de la famille cafre (618). Outre la différence existant entre

les mots hottentots et saabs, le dernier idiome se distingue du premier par un gloussement encore plus fort et plus fréquent, par des sons nasaux plus prononcés et par une espèce de chant particulier qui dure cinq à six secondes, et par lequel les Saabs, surtout ceux qui demeurent au nord de l'Orange, terminent plusieurs de leurs phrases.

HUASTECA (ASATMAC ou MEXIQUE), langue parlée par les Huastèques au nord de Tezcuco, et que ses racines paraissent rattacher plutôt aux langues du Yucatan qu'à celles du Mexique proprement dit. Elle diffère essentiellement de l'aztèque, tant par les mots que par la grammaire. On a cru y découvrir quelques étymologies linnoises et ostiaques. Elle forme le pluriel de ses noms tantôt à l'aide de la terminaison *chie*, tantôt en les faisant précéder du mot *cham* (beaucoup). La déclinaison se distingue par la propriété de pouvoir former des substantifs diminutifs à l'aide de la terminaison *il*. Elle manque du verbe substantif *être*, mais elle a pour les autres verbes deux conjugaisons différenciées entre elles par le prétérit. Elle a en outre, comme le mexicain du reste, des formes de verbes particulières pour les sens compulsif, causal, etc., ainsi que divers affixes pronominaux.

HUMBOLDT (G.), sa définition de la civilisation réfutée. Voy. CIVILISATION, — et note XI, à la fin du volume. — Cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

HUNIQUE. Voy. OURALIENNE.

HUNS. Voy. OURALIENNE.

HURONS. Voy. MOUAWK et note II, 2° question, à la fin du volume.

HURRUR. Voy. AFRIQUE AUSTRALE.

HUZWARESCH. Voy. PEHLVI.

HYKSOS. Voy. l'Introduction, § III.

HYPERBOREENS (PEUPLES). — Voy. note V, à la fin du volume.

I

IBERIENNE ou BASQUE (FAMILLE), comprend :

1° Des langues anciennes éteintes. On pense que c'est parmi ces langues, qui différaient très-peu les unes des autres, qu'on doit classer les idiomes que parlaient les Ibériens dans la plus grande partie de la péninsule Hispanique, dans le sud des Gaules, dans quelques parties de l'Italie et de ses trois grandes îles. Voici les principaux peuples

compris dans cette famille, qui tous, à l'exception d'un seul, se sont éteints depuis longtemps : les *Turdetani*, qui habitaient dans la Bétique, et paraissent avoir été les plus civilisés de tous les Ibériens; les *Lusitani*, qui habitaient entre le Tage et le Douro, renommés par leur agilité dans la course et leur courage dans la guerre; les *Cantabri*, dans le nord de la péninsule; ils étaient les plus sauvages et défendaient leur indépen-

(618) Ces battements ou claquements de langue des Hotentots précèdent ou séparent les mots, et, sans eux, il n'y aurait aucun sens clair et précis. Les Européens représentent ce claquement par T, placé au commencement d'un mot ou d'une syllabe. Thunberg et Levaillant en ont signalé trois espèces : 1° claquement dental, le plus usité et le plus doux ; 2° claquement palatal, plus bruyant que le premier; il ressemble au claquement de langue de l'émyer qui fait partir les chevaux ou veut accélérer leur marche; 3° claquement guttural, c'est le plus

difficile et le moins usité. « Quand une demi douzaine d'Hotentots, » dit Thunberg, « parlent ensemble, on croirait entendre caqueter des oies. » — La langue des Hotentots sauvages se parle du creux de la poitrine avec rudesse et une sorte d'enrouement; elle a de fortes aspirations, dans lesquelles on entend prédominer des diphthongues prolongées et ouvertes, telles que *oo, ou, au, ux*. La prononciation des voyelles et des diphthongues est graduée à l'indistinct.

dance dans leurs montagnes o'un accès difficile avec un courage héroïque; les *Carpetani*, dont le chef-lieu était Toletum (Tolède), célèbre par ses ouvrages en acier; les *Celtibériens*, qui demeuraient dans l'intérieur de la péninsule; c'était un mélange d'Ibériens purs avec des Celtes; ils étaient très-avancés dans la civilisation, adonnés au commerce et à l'industrie et très-nombreux; les *Vascones*, qui sont les ancêtres des Basques actuels; les *Astures*, les *Turduli*, les *Flergetes*, et autres dans l'Espagne actuelle; les *Aquitani*, qui occupaient le sud-ouest des Gaules; les *Ossques* établis dans l'Italie, et que Malte-Brun croit être une branche des Flergetes. Il paraît que les Turdetani, les Celtibériens et autres peuples de cette souche s'étaient élevés à une certaine civilisation, qu'ils possédaient d'antiques monuments de poésie et d'histoire, et avaient un alphabet particulier, dont on ne connaît pas encore tous les éléments, malgré les efforts faits par plusieurs savants pour les retrouver et pouvoir expliquer avec eux les inscriptions ibériques trouvées sur des pierres, des plaques métalliques, des vases de terre et des médailles, qui, avec la langue basque, sont les seuls monuments qui nous restent de ces peuples célèbres.

2° Des LANGUES ANCIENNES ENCORE VIVANTES. A cette branche appartient la langue *escuara* ou *basque*, parlée anciennement dans une grande partie de l'Espagne et du sud de la Gaule, et maintenant par les seuls *Escualdunac*, plus connus sous le nom de *Bascongados* et *Basques*, dans les campagnes de la Biscaye et de la Navarre en Espagne, et dans celles de la ci-devant basse Navarre française et des pays de Labour et de Soule en France, où la basse Navarre et le pays de Soule sont compris dans l'arrondissement de Mauléon dans le département des Basses-Pyrénées, et le Labour dans celui du département de Bayonne du même département. Les Basques sont les descendants des anciens Vascones (619).

Les anciens Ibériens étaient arrivés de très-bonne heure à un certain état de civilisation et possédaient l'usage des lettres; leur alphabet, dérivé sans doute originairement de l'alphabet phénicien, ressemblait beaucoup à ceux de quelques-unes des anciennes nations italiques. On ne les connaît d'abord dans l'histoire que comme habitants de la côte septentrionale et des îles de la Méditerranée. Les premiers habitants de la Sicile appartenaient à cette race, et les recherches de Humboldt semblent prouver que des traces de leur langue se peuvent encore retrouver dans une partie considérable de l'Italie, où j'ai été ils précédèrent les nations italiques de race ariane. Les côtes de la Gaule, à l'ouest de l'embouchure du Rhône, étaient occupées par des Ibériens qui y vivaient conjointement avec les Liguriens,

ce dernier peuple ayant seul la possession des cantons maritimes compris entre le Rhône et l'Italie; voilà du moins ce que nous apprend le périple de Scylax, que Niebuhr considère comme une compilation de notes recueillies par de très-anciens navigateurs. On croit que les Liguriens vinrent du voisinage du fleuve *Ligus* ou *Liguros*, que l'on suppose être la Loire, et qu'ils expulsèrent les Ibériens d'une partie de leur ancien territoire. Ces événements furent probablement antérieurs à l'invasion des Celtes dans l'Europe occidentale. Les Celtes qui étaient d'un naturel plus guerrier que les Ibériens, paraissent les avoir dépossédés d'une partie considérable de l'Espagne, car des traces de l'occupation celtique ont été reconnues par de Humboldt dans les noms de villes et de populations de presque toute la moitié occidentale de la péninsule; cependant les Ibériens restèrent toujours en possession des Pyrénées. Les Ibériens étaient aussi du nombre des premiers habitants de la Corse, de la Sardaigne et des îles Baléares, où ils portaient le nom de Balares. Ils y avaient plusieurs îles où se trouvaient à la fois des Ibériens et des Libyens.

Suivant G. de Humboldt, le basque serait une langue d'origine européenne, et l'une des plus anciennes de notre continent. Il ne doute pas que cette langue n'ait autrefois été répandue dans toute la péninsule hispanique; et il donne, à l'appui de son opinion, une liste de noms de lieux, tant de la Bétique et de la Lusitanie, que de la Tarraconaise, lesquels ne s'expliquent d'une manière satisfaisante que par le basque. Le savant Allemand regarde donc le basque comme ayant été la langue commune de la race ibérienne, et il en suit la trace là même où cette race s'est trouvée mêlée à la race celtique. Il la retrouve hors de la péninsule, d'abord dans toute l'Aquitaine, puis le long de la Méditerranée, des Pyrénées à l'Arno, dans cette lisière dont le nom de Ligurie lui paraît être basque, *Li-gor*, peuplée d'en haut, ou peuple des côtes. Enfin la même nature de recherches lui paraît déceler l'ancienne existence de cette langue dans les trois grandes îles du bassin de la Méditerranée, comprises entre l'Espagne, la France et l'Italie. Am. Thierry, dans l'introduction de son *Histoire des Gaulois*, reconnaît à son tour qu'un grand nombre de noms d'hommes, de dignités, d'institutions, relatés dans l'histoire comme appartenant soit aux Ibères, soit aux Aquitains, s'interprètent facilement par le basque.

Les savants Jésuites espagnols Riveira et Larramendi, l'érudite Scaliger, MM. Michélet, Depping, Fauriel, G. de Humboldt et une foule d'autres explorateurs judicieux, ne balancent pas à regarder la langue *escuaria* comme antérieure au latin, comme

(619) On fait dériver *Basque*, des mots *basco*, *bas-cos*, peuples sauvages, montagnards; ce peuple se désigne lui-même par la dénomination de *escualdunac*, de *escu*, main, *alde*, favorable, adroite,

annoc, ceux qui ont, c'est-à-dire : les hommes ayant la main adroite. Les Romains l'appelaient *cantaber*, de *khanta ber*, chanteur excellent, étymologie douteuse.

contemporains de l'hébreu et grec de l'Espagne.

La liste d'environ six cents mots basques, donnée par G. de Humboldt, dans le *Mithridate*, en contient, ainsi que Klaproth l'assure, sans en tirer du reste aucune conclusion, environ cent cinquante que l'on peut rapporter à des racines asiatiques, tirées pour la plupart de la famille sémitique. Les rapports des Ibères avec les colonies phéniciennes établies en Espagne suffisent-ils pour expliquer la présence d'une aussi grande proportion de termes de cette origine dans la langue basque ?

M. Aug. Chaho trouve entre le basque et le sanskrit ce qu'il appelle des analogies de vocalisation, notamment dans la partie savante et théogonique de leur vocabulaire. Enfin on y a remarqué avec raison des rapports généraux avec les idiomes des aborigènes de l'Amérique. Des deux côtés, c'est la même prédilection pour l'emploi des voyelles, le même éloignement pour l'accumulation des consonnes et une certaine conformité dans l'économie de la conjugaison. Mais là se bornent les ressemblances, et les racines ne présentent aucune analogie.

La vocabulaire basque présente un grand nombre d'onomatopées, ce qui donne à cette langue un caractère primitif très-remarquable. La simplicité de la plupart des racines et la forme éminemment synthétique du discours y sont autant de preuves de sa haute antiquité. Un grand nombre de ces racines sont monosyllabiques, et n'en forment pas moins dans cet état des mots parfaits, notamment plusieurs des verbes les plus usités. Combinées soit entre elles, soit avec les terminaisons significatives qui, en basque, présentent un système fort complet, elles fournissent à l'expression des nuances d'idées aussi variées que délicates.

Les Basques tirent vanité des difficultés que leur langue présente à l'étranger, et se plaisent à répéter une sorte de proverbe qui dit que le diable est resté sept ans chez eux sans pouvoir l'apprendre. Nous en signalerons quelques particularités remarquables.

L'abbé Darrigol (620) fait remarquer, parmi les combinaisons phonétiques, l'emploi de l'*h* aspirée après les consonnes *p*, *t*, *k*, dont elle demeure distincte dans la prononciation, au lieu de former des articulations mixtes, tels que notre *ph*, le *th* des Anglais et le *ch* des Allemands. Selon Ostarioa (621), deux consonnes ne se trouvent jamais de suite dans la même syllabe, et les exceptions à cette règle décèlent des termes d'o-

rigine exotique. Aucun mot ne commence par la lettre *r*. Pour prononcer les noms étrangers ayant cette initiale, on la fait précéder de la voyelle *e*. Suivant G. de Humboldt, cette langue ne connaît pas le *f*. D'après l'abbé Darrigol, ce sont au contraire les lettres *v* et *x* qui lui sont inconnues. Suivant G. de Humboldt, la langue *ascuara* est, de toutes les langues européennes, celle qui a le moins changé et dont les formes grammaticales décèlent plus que dans aucune autre une langue primitive. Les uns la disent très-riche et très-sonore, attribuant cette dernière qualité à l'absence de toute rencontre désagréable de consonnes, surtout au commencement et à la fin des mots; les autres lui refusent cette sonorité et prétendent que les *K*, les *H*, les doubles *R*, les plus sèches nasales, s'y entre-choquant trop fréquemment, et qu'elle abonde trop en désinences telles que celles-ci : *ac*, *ic*, *ec*, *oc*, *tua*, *ago*, etc.

Cette langue n'a pas de genres, et met toujours l'article à la fin du nom, avec lequel il ne fait qu'un seul mot : par ex., *egun* (jour), *eguna* (jour le), *egunae* (jour les). L'*escuara* peut par l'addition de certaines particules changer un nom en verbe, adjectif et autres parties du discours, et par les terminaisons *tasuna* et *queria*, ajoutées aux substantifs, exprimer par la première la qualité bonne, et par la seconde la qualité mauvaise d'un objet quelconque. Sa conjugaison est extrêmement difficile, mais très-riche; elle exprime non-seulement la signification active et passive des verbes, mais aussi elle peut rendre des nuances, que d'autres langues ne peuvent exprimer que par une réunion de plusieurs verbes, ou même par des phrases entières. Les grammairiens basques ne comptent pas moins de 11 modes dans cette langue; ils les appellent *indicatius*, *consuetudinarius*, *potentialis*, *voluntarius*, *coactus*, *necessarius*, *imperatius*, *subunctius*, *optatius*, *penituntinarius* et *infinitivus*; les six premiers ont chacun six temps; savoir, deux présents, deux prétérits et deux futurs; les cinq autres en ont un moindre nombre. La littérature basque est très-pauvre, puisqu'elle ne possède que des livres ascétiques, des grammaires, des dictionnaires et quelques poésies; encore plusieurs sont-ils manuscrits. Selon Guillaume de Humboldt, l'ouvrage basque le plus intéressant est la collection de proverbes publiés en français et en basque par Oienbart, parmi lesquels se trouvent aussi des fragments de chansons populaires. Ce savant philologue croit que la chanson *Lelo* il *Lelo* (622) est la composition la plus ancienne qui existe dans cette

(620) *Diss. crit. et apol. sur la langue basque*, 1827.

(621) *Apol. de la langue basquenda*, Madrid, 1804.

(622) L'ancien chant national que nous mentionnons ici célèbre la résistance que les Cantabres opposèrent à l'empereur Auguste :

Lelo! il Lelo,
Leloa! Zazae
Il Leloa.

C'est-à-dire : « Lelo! mort Lelo, Lelo! Zaza a tué Lelo. » Ces vers n'ont aucune liaison avec le sens des autres strophes, mais se rapportent à un événement antérieur, le meurtre d'un chef cantabre, commis par l'homme qui avait déshonoré son épouse. Une assemblée de la nation avait décidé que tous les chants commenceraient par une strophe dans laquelle le nom du coupable serait voué à l'exécra-

langue; même plus ancienne que toute autre poésie espagnole et portugaise. Les Basques se servent pour écrire de l'alphabet latin, et l'orthographe de leur langue ne diffère pas de la prononciation, comme en anglais, en français et autres idiomes. Selon l'abbé Bidassouet, l'idiome basque peut décliner et verbiiser les caractères alphabétiques, verbiiser les pronoms déclinaisonnaux, et même les pronoms verbaux; changer les participes en nominatifs et les décliner comme les noms ordinaires, ayant chacun jusqu'à seize cas différents, produits par des désinences nouvelles; il peut décliner tout ce qui est indéclinable dans les langues modernes, comme les prépositions, les adverbes, les interjections, et même les verbiiser; il peut conjuguer chaque verbe radical jusqu'à vingt-six fois, sans augmenter ni varier son unité indivisible et toujours avec des désinences nouvelles; comme aussi changer tous les infinitifs et tous les participes en nominatifs, et les décliner ensuite comme les noms ordinaires ayant chacun onze cas; enfin, selon ce grammairien basque, cet idiome ne connaît ni verbes réfléchis, ni verbes defectueux; il a quatre langages différents dans l'unité indivisible de la même conjugaison, savoir un *langage enfantin diminutif*, un *langage adulte ou d'égalité*, un *langage de majorité ou de respect*, et un *langage féminin*; et chacun de ses noms substantifs a jusqu'à douze cas différents et six degrés de nominatifs, et chacun de ses adjectifs jusqu'à vingt cas différents. Voici un exemple de six degrés de nominatifs: 1° *aït*, père; 2° *aïtare*, celui du père; 3° *aïtarenarena*, celui de celui du père; 4° *aïtarenarenanicacoarena*, celui de celui de celui du père; 5° *aïtarenarenanicacoarenarena*, celui de celui de celui de celui du père;

6° *aïtarenarenarenanicacoarenarena*, celui de celui de celui de celui de celui du père, dont l'ablatif est *aïtarenarenarenanicoarenarenarenarequin*, mot qui n'a pas moins de 42 lettres. M. Bidassouet fait observer aussi que la nomenclature basque est puisée dans la position topographique: ainsi on y appelle une maison *Bidaria*, parce qu'elle est située entre deux chemins; *Bidegaina*, parce qu'elle est bâtie sur une route; *Bidekharuchia*, parce qu'elle est située à l'endroit où deux routes se croisent; *Hegüasia*, parce qu'elle est exposée au sud; *Ipharaguerria*, parce qu'elle est exposée au nord; *Haitzhotekenia*, parce que le vent froid y domine; *Bidegorrieta*, parce qu'elle est située sur une route rougeâtre. Ce même grammairien, en faisant des calculs approximatifs sur la base de ceux qui ont été faits pour la langue française, trouve que, tandis que celle-ci n'est composée que de 2,119,000 syllabes, le basque n'en contient pas moins de 1,392,348,000. Cette immense différence vient en grande partie de ce que chaque verbe basque se conjugue en 26 manières (623), et de ce que chaque nom, pouvant devenir verbe, est susceptible de fournir autant de syllabes qu'en fournirait un verbe, en passant par toutes les modifications des 26 conjugaisons. Cette langue se partage en trois dialectes principaux, savoir: le *biscaina*, qui passe pour être le plus pur, et qui possède les meilleures grammaires que l'on ait encore publiées; on le parle dans la Biscaye propre; le *guipuscoa*, parlé dans les provinces de Guipuscoa et d'Alava; il est remarquable pour posséder le meilleur dictionnaire de cette langue; le *basque ou lampourdan*, parlé dans les Navarres espagnole et française, et dans les pays de Labour et de Soule.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA LANGUE BASQUE OU IBÉNIENNE.

Lang.	EUSKARA OU BASQUE de la terre de Labour.		Orthographe.		Soléc.	
	Jour.	Terre.	1 basque 2 basque	Eus.	Euskara Iguiska	Fen.
1 <i>aitarguia</i>	<i>eguna</i>	<i>lurra</i>	<i>ura</i>		<i>uia</i>	
2 <i>halarguia</i>	<i>eguna</i>	<i>lurra</i>	<i>ura</i>		<i>uia</i>	
Père.	Mère.	Oeil.		Tête.		Nœ.
1 <i>aia</i>	<i>ama</i>	<i>beguia</i>	<i>burua</i>		<i>sorra</i> ; <i>sudurra</i>	
2 <i>aia</i>	<i>ama</i>	<i>beguia</i>	<i>burua</i>		<i>sodurra</i>	

tion de la postérité. « Ce chant, » dit M. Fauriel, « est un vrai chant primitif où l'art est encore aux simples inspirations de la nature. »

(625) Cette multiplicité de flexions du verbe est ce que la langue basque offre de plus remarquable. Cette multiplicité vient de ce que le verbe, outre son sujet, renferme encore et s'incorpore, pour ainsi dire, son complément direct et même son complément indirect. Les langues sémitiques, les langues américaines et quelques autres expriment de cette manière un complément personnel, mais non pas deux comme ici. Tout finit, nous devons le dire, la

grande complication du verbe basque disparaît, quand on fait attention à la régularité du procédé par lequel s'opère cette multitude de flexions, et quand on voit surtout qu'à proprement parler il n'y a qu'une seule conjugaison, et qu'un paradigme unique sert pour tous les verbes.

La conjugaison des deux verbes auxiliaires *maia*, je suis, et *etai*, j'ai, forme la base générale de celle des autres verbes.

Ajoutons que, dans le basque, la construction est inverse comme dans toutes les langues à désinences.

Bouche.	Langue.	Dent.	Muets.	Pied.
1 <i>osa; aba</i>	<i>mia; mibia</i>	<i>ortza;</i>	<i>eschur</i>	<i>oims; oia</i>
2 <i>osa</i>	<i>mia</i>	<i>hortza</i>	<i>eschur</i>	<i>çangoa</i>
Un	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1 <i>bat</i>	<i>bi</i>	<i>hiru</i>	<i>lau</i>	<i>bortz; host</i>
2 <i>bi</i>	<i>bia</i>	<i>hiru</i>	<i>laur</i>	<i>bortz</i>
Six	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1 <i>sei</i>	<i>zarpi</i>	<i>zortzi</i>	<i>bederaiçi</i>	<i>amar</i>
2 <i>sei</i>	<i>çarpi</i>	<i>çortzi</i>	<i>bederaiçi</i>	<i>hamar</i>

IDÉE. Ses lois, sa nature, son développement. Voy. l'Essai tout entier. — Idées abstraites, générales, nécessaires, universelles, absolues; ne peuvent exister dans l'esprit qu'au moyen du signe; démonstration. Voy. l'Essai, § III et IV. — Décomposition ou analyse de l'idée, *ibid.* — De l'idée on de la pensée chez le sourd-muet, *ibid.* et note A à la fin de l'Essai — Idées-images. Voy. l'Essai, § III.

IDÉES GÉNÉRALES. Existent-elles chez l'enfant avant le signe. Voy. l'Essai, § III et 4. — Idées générales et termes généraux. Voy. note B à la fin de l'Essai. — Idées abstraites et générales n'ont pas de mots dans les langues malaises. Voy. MALAISES.

IDÉOTHÉTIQUE, branche de l'idéogénie. Voy. l'Essai.

IENISSEI (FAMILLE), appartenant au groupe des langues sibériennes. Cette famille a été ainsi nommée du fleuve Ienisseï par Klaproth qui, le premier, réunit les idiomes qu'elle comprend. Les peuples qui les parlent sont connus sous le nom impropre d'Ostiaks du Ienisseï, et vivent dans le gouvernement de Tomsk, le long du Ienisseï et de ses affluents, depuis Abakansk jusqu'à Touroukhansk, séparant les Samoyèdes méridionaux de ceux du nord. Les Ienisseïs, aussi abrutis que les Samoyèdes, savent cependant forger le fer qu'ils tirent de leurs mines, et s'en faire leurs ustensiles et leurs instruments de chasse. Voici les langues dont se compose cette famille :

1° **DENKA,** par les *Denka* ou *Deng*, nommés improprement *Oedh-Ostiaks*. En 1723, ils demeuraient au-dessous de la Podkamennaya-Tonguska, le long de l'Oedtschosh, de l'Olough ou Elogui et du Ienisseï. Cet idiome diffère peu de l'Imbask.

2° **IMBAZK,** par les prétendus *Ostiaks d'Imbask*, qui demeurent dans le voisinage de cette ville et de celle de Touroukhansk.

3° **ARINE,** par les *Arines*, peuplade qui, sous le rapport ethnographique, peut être considérée comme éteinte. En 1755 elle était réduite à dix familles, qui vivaient parmi les Katchinzi le long des fleuves Katcha et Iyous, et surtout le long du Bousima et du Rorga.

4° **POUMPOKOLSK,** par les prétendus *O-*

stiaks de Poumpokolsk, qui demeurent dans les environs de Poumpokolsk sur le Ket, affluent de l'Oby.

5° **KOTTEN-ASSANE** parlée en deux dialectes par les *Kotten* et les *Assanes*. Le *Kotten* par les *Kotten*, *Kottouen*, *Kotouzi* ou *Konski*, qui demeurent sur le Kan, affluent droit du Ienisseï, et sur le Poïam et le Biroussa, affluents du Kan. L'*Assane* par les *Assanes*, *Kongroitchi*, nommés aussi *Koibali* par les Russes et les Turcs leurs voisins; ils vivent à l'est du Ienisseï, entre Abakansk et Sayansk.

6° **YOUNKAGHIRE,** par les *Adon-Domini*, pins connus sous le nom de *Youkaghires* ou *Youkaghi*, nation réduite à quelques centaines de familles, qui ont presque toutes embrassé le christianisme. Les Youkaghires demeurent entre les Yakoutes et les Koryèques, le long de l'Océan Glacial, depuis la Iana jusqu'à la Kolima ou Kowima. La langue youkaghire est une de celles qui offrent le moins d'analogies avec les idiomes de l'Asie boréale et moyenne.

IESSO. Voy. KOURILIKIENNE.

IETAN ou TETAN. Voy. PANIS.

IEZIDIS, leur langue. Voy. STRIAQUE.

ILLINOIS. Voy. LENNAPE.

ILLYRIENNE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

ILLYRIENS. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

IMITATION. A-t-elle été l'origine du langage? Voy. LANGAGE.

IMPRESSIONS SENSORIELLES dans l'ENFANT. Voy. l'Essai, § I et II.

INDE ou INDOSTAN, nom tiré du fleuve *Indus* qui limite cette contrée à l'ouest. *Indus* vient du sanskrit *Sindh*, limite, frontière, de la racine *Sidh*. Les Indiens eux-mêmes ne donnaient pas ce nom à leur pays; ils le nommaient *Jambudvîpa* ou île du *Jambu*, du nom d'un arbre (*Eugenia Jambu*) fort commun dans l'Inde. Ils le nommaient encore *Arya-Varta*, la terre des *Aryas*, etc. (Voy. ce mot.)

La vaste région, connue dès la plus haute antiquité sous le nom d'Inde, offre un des pays les plus peuplés, les plus fertiles et les plus riches du globe. C'est ici que le règne végétal éale ses dons multipliés, que le rè-

gne animal montre ses plus majestueuses espèces, que le sol renferme les plus beaux diamants, et que la mer fournit avec une abondance inconnue partout ailleurs la précieuse moule à perle, et la jolie petite caris qui sert de monnaie dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Réunie depuis environ trois mille ans sous les mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, la nombreuse nation indoue présente un phénomène de stabilité d'autant plus rare et plus remarquable, que son sol natal a été si long-temps et si souvent envahi par tant de hordes étrangères, toujours assez fortes pour la maîtriser, mais toujours impuissantes pour la changer. Invariable comme la nature qui l'environne, cette nation offre encore, comme au temps d'Alexandre et des Ptolémées, la même division de castes, la même industrie, la même adresse dans les tours de force, la même absurdité dans ses croyances religieuses, la même immoralité dans une partie de son culte, les mêmes images affreuses ou dégradantes dans la représentation de ses divinités. C'est ici que, depuis tant de siècles, chaque année voit se renouveler la fête bruyante, où l'impudique *lingam* est promené aux yeux d'une multitude stupide qui se prosterne devant cet objet obscène, et la procession du dieu Jagrenaut, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui s'y précipitent, croyant trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité. C'est ici que les *bagadères* sont livrées par la superstition à la lubricité publique, et que les *deradassi* vivent dans les temples avec les brahmanes immoraux qui les desservent. C'est ici que la superstition dicte au vœux des prières pour le succès du coup qu'il médite, qu'elle pousse au suicide tant de milliers de citoyens paisibles et industrieux, et qu'elle apprend aux faquiers à faire de la vie un tourment perpétuel, en se soumettant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. C'est ici que chaque année tant de jeunes vièrs, oubliant leur devoir le plus sacré, abandonnent leurs enfants pour aller périr sur le bûcher qui dévore les restes de leurs époux. Mélange étonnant des qualités les plus opposées, l'Indien s'est distingué de temps immémorial par son adresse dans les fabriques et les manufactures, les arts et les sciences les plus indispensables à l'homme. La variété et la richesse des produits de son sol, rendus encore plus importants par son industrie, attirèrent dans l'Inde, depuis le commencement des sociétés humaines, les négociants de toutes les nations commerçantes. Trop riche et trop mal défendue pour n'être pas convoitée et envahie, l'Inde a été de tout temps la proie facile des peuples belliqueux qui l'ont attaquée. Sans parler des invasions de Sémiramis et de Nabuchodonosor, que l'histoire n'ose ni affirmer ni rejeter, il est bien constaté qu'une partie de l'Inde occidentale a été possédée par les Persans; qu'Alexandre la parcourut en maître presque jusqu'au Gange; que les Séleu-

cides y dominèrent pendant quelque temps; que dans le moyen âge elle fut le théâtre sanglant des cruautés et des pillages des Arabes, des Gaznévides, des Gorides et des Patans ou Afghans; qu'elle devint, vers la fin du *xiv^e* siècle, la proie du féroce Tamerlan; et qu'au commencement du *xvi^e*, les Turcs et les Bonkhares, commandés par Baber, un de ses descendants, y fondèrent le vaste empire connu sous le nom impropre de Grand-Mogol. Parvenu à sa plus grande puissance sous le règne brillant d'Achard et au commencement de celui d'Auren-Zeb, cet empire fut envahi par Nadir-Schah, qui y fit le plus riche butin dont l'histoire fasse mention. Livrée ensuite aux guerres civiles par l'insubordination des soubahs et des nababs, cette monarchie fut partagée en un grand nombre d'États indépendants. Les rois de Caboul, les plus puissants princes Mahrattes, le fameux Hider-Aly et son fils Tippu, rois de Mysore, et les Sicks, se disputèrent avec le Nizam et les Anglais cette riche proie pendant la seconde moitié du siècle passé et le commencement du présent. La bravoure personnelle d'un gouverneur de la compagnie anglaise, l'adroite politique d'un autre, la sagesse et la loyauté d'un troisième, secondés par des circonstances plus ou moins favorables, rendirent en peu d'années les Anglais maîtres de toute l'Inde, et offrirent de nos jours le spectacle, encore nouveau dans les annales du monde, d'une poignée d'Européens à la solde d'une compagnie de commerce, conquérant un des plus riches empires de la terre, et gouvernant tranquillement plus de cent millions d'Asiatiques.

Considérée sous le rapport ethnographique, cette région a pour confins : au nord, l'Hindou-Kosh et l'Himalaya, qui la séparent du Petit-Tibet et du Grand-Tibet; à l'est, les montagnes et les terrains élevés qui séparent le bassin du Brahmapouter de celui de l'Iraouaddy; ensuite le golfe de Bengale; au sud la mer des Indes; à l'ouest le golfe d'Oman, ensuite une ligne indéfinie qui sépare le territoire des langues comprises dans la famille persane, de celles qui appartiennent à la famille sanscrite. Dans les confins que nous venons de tracer, cette région embrasse, outre toute l'Inde proprement dite, une partie de la Perse orientale, le royaume d'Assam, qu'on place à tort dans l'Indo-Chine, et celui d'Aracan, qui dépend de l'empire Birman. L'île de Ceylan et l'archipel des Maldives, quoique séparés par des bras de mer, forment un appendice naturel et ethnographique de cette région.

L'Angleterre possède aujourd'hui l'Inde entière, qui a ainsi retrouvé la paix qu'elle avait perdue depuis neuf cents ans. Maintenant elle entre dans une vie nouvelle. C'est par la religion que se relèvera ce pays essentiellement religieux; mais, sauf quelques protestants, qui réussissent peu, les Anglais n'essayaient pas d'influer moralement sur les Indiens.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE L'INDE.

FAMILLE SANSKRITE.		Oryzographie.		Soleil.	
SAMSKRIT OU SANSKRIT.		1	française.	sôrya, aditya, mitra	
PAÏ OU BALI.		2	française.	sourya	
KAWI.		3	anglaise	soria rallsia	
HINDOUSTANI.		4	française	souradj	
MULTANI.		5	française	sonretch, kam	
ZINCANA OU BOMÉNIENNE de Komoro en		6	allemand	kam, cham	
Hongrie.					
	de Spandan.	7	française	ocam	
GURKATH.		8	espagnole	surdcha	
KOCHKOURA.		9	espagnole	dindis	
MALABAR.		10	espagnole	veil	
d'Anjeng (le bout malais de Parkinson)		11	anglaise	vinloo	
MALDIVIENNE.		12	française	yirous	
TAMUL.		13	française	sourien	
CANADA.		14	française	souria	
TELENGA.		15	française	souriamou	
ROGONGA.		16	anglaise	bel	
ROGAWAN.		17	anglaise	soja	
HANGA.		18	anglaise	hayilee	
MAHARATTE OU MARASTTA.		19	espagnole	adita, sura	
		20	anglaise	beet	
		21	anglaise		
TOUFFAR.					
LOUCIS OU LUNGFAT.					

Eau.		Terre.		Eau.		Feu.	
1	tehadra, indou	divasa, dina	ohân prithvi, bhoûmi, bhoûr, dharâ	spa, vari, oudakam, am- bou, toyam		sgal, vâhni	
2	tehadra	divasa	bhoûmi	oudaka		agel	
3	chandra, sitangsu	dina, mera	boumi, aksitl, pratil	jalanadi		sgni, brama	
4	tehad	din	mitil	pani		âg	
5	tehadorma	degow	djémi	pany		bag	
6	achon	dires	pa, bhu, pube	panj, panjo		jag, jago	
7	arhon, ilune	sirebita	pa	pani		vag	
8	sandrama			pani			
9	sandrim			adak			
10	naw	divasin	nelambboumi	wellam		ti	
11	sao	emila	catro	lanee		tee	
12		duale	bin	pease		alipen	
13	sandiren	paguel	boomj	tannir		neroupen	
14	lingulou	lagulou	boomj	nirou		hinky	
15	lingulou	lagulou.	boomj	niliou		nepou	
16	sawu		kool	pannae		sum	
17	sanda		marika	dsol		aganee	
18	sa kan		malee	pannae		zre	
19	soma, zandra	belitou	dhartary	udhac		ag	
20	beelah		kycal	oom		chechah	
21							

Père.		Mère.		OEil.		Tête.		Nez.	
1	piti, taia	mitis, amâ	akchj, tchakchou, obut- chi, lot chanam	sircha, mastakam		nisa			
2	piti	miti	tchakchou	sima		nisa			
3	pita	maia	sotia	mastaka		grana			
4	bap	ma	ânk	mound		ânk			
5	pouis, pita	ma	aky	scr		nek			
6	dade, dadi	daj, dajn, dajo	aok, jaka	tchero, cheru.		nek			
7	dade	daju	yaca			neck			
8			ackl	malin		neck			
9			dola	malie		neck			
10	appen	amma	kanna	tala, matie		mux			
11			canna	talla		moco			
12	hapa	amsé	lole	bolle		sepat			
13	tagpan	tahy	kan	talé		(mooka)			
14	trudé	tahy	kamou	talé		(naca)			
15	tandry	taily	kamou	talé					
16				maia					
17				moustak					
18				leekou					
19	bap, pit	mate, maui, sis	dsbolâ	matam, xit		nuc, nassic			
20			cen	cook		maeo			
21	pha	ao							

	Bouche.	Langue.	Dent.	Mais.	Pied
1	moukham; sayam; djihvâ		dantâ	hastâ; pânt	pâla
2	vaktam		dantâ	hatâ	padâ
3	moukha	divha	dantâ	asta	padâ
4	mouh	djibh	dantâ	hâth	pâmou
5	wat		dantâ	khat	per
6	mut; moi	ischib; tscheb	dantâ	wast; wass	piro
7		tschbâh		wast	piro
8		shibu	dant	had	paga
9		shibu	dant	had	palm
10	va	nak	pall	kai	kai
11	waa	nacou	pallou	cai	ooungcaloo
12	anga	doulâ	dat		paé
13	vaky	(gakou)	pallou	kahy	kai
14	baby	(zibou; tsohha)	hailou	hahy	kaiou
15	porou		pallou	tschey	kabou
16	gall			kai	peu
17	bodon			osto	pota
18	tothou			halkam	zankam
19	bendâ	gib	dant	hai	palm
20			pul		chupla
21					
	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	eka	dwaou, dvi	traya, tri	ichatouars, ichatour	panyntcha, panichen
2	eka	dve	trini	ichatâra	pancha
3	eka	dai	tri	shator	pentcha
4	ek	do	tin	tschar	pântch
5	hek	dou	tral	tschar	penjou
6	jak, ek	douj, doj	trin, tri	schtar, star	panisch, pausch
7	jeek	doul	trin	stâr	panesch
8	ek	bé	trin	tschar	païs
9	ek	dou	tin	tschar	panisch
10	onna	randa	mouna	hala	angia
11	onoo	raudo	mono	halieu	anjo
12	hec	dee	linet	staret	pabet
13	onmou	rendou	mounou	halou	anichou
14	vondou	yaradou	mouou	haloukou	aidou
15	occato	rendou	moudou	halougou	aidou
16	awg	âno	teen	tschar	pansoec
17	ak	dou	teen	tsar	paus
18	ak	de	teen	saren	pas
19	eka	doul	tinl	tschari	paite
20					
21	katka	neeka	toomka	leeka	rungata
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	chsch	sapta, septan	achinou, achlan	nava, davan	dasa, dashan
2	tcha	saila	aitba	nava	dasa
3	sai	sapta	aita	nava	dasa
4	ichah	sâi	ait	nâh	dag
5	tchi	sai	ait	souw	desch, des
6	tschowé, sof	etia	ochto	enja, etja	deesch
7	schow	esta	ogto	eigna	da
8	zâh	sât	ait	nau	da
9	soh	sât	ait	nou	da
10	arra	etia, eta	etia	onbada	patia
11	arou	yâloo	yutloo	wembutou	patou
12	ahet	stec	aret	noushet	diabet
13	arou	yejou	yétou	onbadou	patou
14	arou	velou	yentou	onbatou	hatou
15	arou	yedou	tsimidy	tsimidy	patou
16	saw	sât	awioa	nonaw	dusoa
17	tsu	sât	asto	no	dos
18	tsan	hat	awl	no	dos
19	saha	sata	ata	nan	daha
20					
21	rooka	sereeka	ritika	koaka	soomka

INDE, ses premiers habitants. Voy. SANSKRIT. — Sa littérature. Voy. RAMAYANA.

INDIENS. Voy. SANSKRIT.

INDO-CHINOIS, tableau de cette contrée. Voy. TRANSGANGÉTIQUE.

INDO-CHINOISE (FAMILLE), appartient au groupe des langues de la région transgangétique. Elle comprend toutes les langues parlées dans l'Indo-Chine, nommée aussi presque au delà du Gange et Indo-Ultérieure. Parmi les langues composées et

écrites de cette subdivision, on distingue les suivantes :

1° Le *BIRMAN*, *BARMAN*, *BURMAN* ou *ROMAN*, langue la plus répandue de toute l'Indo-Ultérieure, parlée en quatre principaux dialectes : le *birman propre* ou *avamaï*, parlé par les indigènes du royaume d'Ava, la partie aujourd'hui dominatrice, la plus puissante et la plus belliqueuse de l'Indo-Chine; l'*aracan*, *rukhang* ou *yakain*, parlé par les peuples de ce nom; c'est le dialecte le

plus par, et celui qui a le plus emprunté au pali (624); le *ro* ou *yo* se rapproche beaucoup du *rukeng*, et est propre à une petite tribu qui habite à l'est des montagnes d'Aracan; enfin le *tanassérin* ou *tanengari* du docteur Legden, particulier aux *Dawayza* et aux *Byeitza*, habitants du district de Tassa-Servin; ce dernier dialecte emploie des mots tombés en désuétude : ces dialectes se distinguent surtout par des différences de prononciation qui échappent souvent aux étrangers.

La langue birmane, suivant Klaproth, s'éloigne beaucoup du siamois, et présente dans ses racines une foule de ressemblances avec le tibétain. Elle en présente aussi sous le rapport de l'origine avec le chinois. Elle est, comme cette dernière, formée de racines monosyllabiques, et n'a aucune correspondance étymologique avec les langues parlées sur la frontière opposée.

Tout en admettant comme probable qu'il y a eu une époque à laquelle le birman était un dialecte chinois, Carey ne reconnaît plus, dans les deux langues, que bien peu de mots qui correspondent à la fois pour la forme et pour le sens (625). C'est à l'influence du pali, introduit dans l'empire comme langue sacrée avec le bouddhisme, que le birman a dû sa forme actuelle; il abonde aujourd'hui en mots dérivés de cette source.

Le birman présente beaucoup d'aspirations, d'articulations et de sons nasaux. Dans la prononciation, les Birmanes paraissent confondre le *p* et le *b*, le *t* et le *d*, l'*s* et le *z*. On n'y peut presque jamais distinguer l'articulation *r*, qui se transforme en une sorte d'*l* mouillée ou d'*y* consonne. Une chose qui contribue encore au peu de netteté de la prononciation, c'est l'habitude qu'ont les hautes classes d'avoir, en parlant, la bouche pleine de bétel, de tabac ou d'épices.

Cette langue n'en est pas moins très-harmonieuse, ce qui est attribué au rôle important qu'y joue l'intonation, comme dans toutes les langues monosyllabiques parlées à l'est de l'Indostan. Les différentes suspensions du sens sont accompagnées d'une cadence musicale très-fortement marquée au moyen de syllabes longues et brèves, et de deux accents que Hong (626) qualifie d'accent grave et d'accent léger.

Le birman, monosyllabique par ses racines, appartient, par sa grammaire, aux langues polysyllabiques. On n'y distingue point les parties du discours, mais avec l'adjonction d'affixes à chaque racine, on peut former des expressions qui répondent, pour l'usage, à nos substantifs, à nos

adjectifs, à nos verbes et à nos adverbes.

La déclinaison a sept cas, et le vocatif a jusqu'à trois formes différentes d'après le ton de respect, d'amitié ou de mépris avec lequel celui qui parle veut traiter son interlocuteur. Pour former chacun des autres cas, il faut choisir entre deux, quatre et jusqu'à six affixes, qui ne peuvent pas s'employer indépendamment les uns pour les autres. Le verbe n'existe qu'à l'état de participe, c'est-à-dire n'existe pas, ce qui donne au discours une allure vague et singulière. Cependant comme le participe se décline et qu'on peut multiplier à l'infini les mots de cette espèce, en combinant avec leurs lettres radicales d'autres racines, on obtient ainsi toutes les modifications de temps et de modes, et jusqu'à cinq formes de présent, cinq de passé et deux de futur.

En général, le style du birman est singulier, embarrassé d'une foule d'explétives, de termes de politesse et d'épithètes oiseuses. L'alphabet en usage est un caractère rond, quoique évidemment dérivé du pali carré. Ce caractère est formé de cercles et de portions de cercle diversement disposés et combinés, d'un aspect fort net et très-gracieux. Le nombre des lettres est de 45 dont 12 voyelles. Il y a peu de Birmans qui ne sachent lire et écrire. Ils attachent à la calligraphie une très-grande importance.

Les traités palis des dogmes du culte de Godama, l'incarnation sous laquelle Boudha est honoré dans l'empire, ont été, dit la tradition, apportés de Ceylan par un brahmane. Ils ont été traduits par les Birmans, qui ont fait dessus un nombre incalculable de commentaires.

2° *MOITAY*, parlé par les *Moitay*, qui habitent la plus grande partie du royaume de Kathée, le Cassay ou Cussay de nos géographes, nommé improprement Meckley par les Européens.

3° *MOAN* ou *PÉGUANE*; langue des *Moan* ou *Man*, les *Pégus* des Européens, les *Talring* des Birmans, et les *Ming-mon* des Siamois. Ils habitent le royaume de Pégu, jadis riche et puissant. Cette langue diffère beaucoup du *rukeng-barma* et du siamois; elle a un alphabet particulier qui diffère peu du barma; sa littérature est assez riche et plus ancienne que celle des Birmans. Il paraît que les habitants de l'île de Carnicobar, dans l'archipel de Nicobar, parlent une langue sœur de cet idiome.

4° *SIAMOIS*, parlée par les Siamois, qui sont la nation dominante dans le royaume de Siam (627), et qui sous différentes dénominations, occupent presque tout le grand

(624) Au rapport des premiers missionnaires catholiques dans ces contrées, la langue du Pégu s'éloignerait considérablement de celle d'Avra; cependant, d'après les spécimens qu'ils ont eux-mêmes fournis de l'une et de l'autre, elles ne paraissent différer que par des points peu importants qui pourraient tout au plus constituer un cinquième dialecte.

(625) *Grammar of the burman language* (1814).

(626) *An english and burman dictionary*, avec

une grammaire abrégée de la langue birmane (1824).

(627) Le nom de *siam* est inconnu aux Siamois. C'est un de ces noms dont les Portugais paraissent les inventeurs et dont on a peine à découvrir l'origine. Les Siamois se sont donné le nom de *Thai*, qui, dans leur langue, signifie *libre*. *Menang* signifiant royaume en siamois, ils appellent leur pays *Menang Thai* ou royaume des libres.

bassin du Meinam ou rivière de Siam, le royaume de Laos, et la partie méridionale de la province de Yunnan, dans la Chine. Voici les principaux dialectes qu'il faut y distinguer, d'après les plus récentes informations, mais dont quelques-uns pourraient bien être considérés comme des langues sœurs. Le *siamois propre*, *sioüanlo*, *thay* ou *thai*, parlé dans le royaume de Siam par les *Thai*, nommés *Tay-nay* par Loubère, et *Siamois* par les Européens, qui sont la nation dominante du royaume, et qui en occupent surtout la partie à l'ouest du Meinam ou Ménam. Ce royaume fut l'état le plus policé et le plus puissant de toute l'Indo-Chine, jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle. Sa puissance est beaucoup déchue; depuis ses grandes cessions à l'empire Birman, et depuis que les royaumes malais de la péninsule de Malacca ont secoué son joug, ses confins méridionaux ne sont guère qu'à quelques milles au sud de Ligor. Le *thay-jhay*, parlé par la nation de ce nom, dans la partie supérieure du bassin du Meinam, et à ce qu'il paraît dans le district du Tai-loong, qui est traversé par le haut Kiy-duayn, et baigné à l'ouest par l'Irrouddy ou Eravade. Les *thay-jhay*, qui sont les *tay-yay* de Loubère, étaient jadis renommés par leur savoir et par leur puissance; ils ont été civilisés avant les *Thai*. Le plus grand nombre dépend maintenant de l'empire Birman. Le *laos* ou *laue*, parlé dans le royaume de Laos, qui après avoir formé pendant longtemps un état indépendant, se trouve depuis quelques années, soumis à l'empire d'Anam. Cette région, et les *Laue* ou *Laos* qui l'habitent, sont très-remarquables en ce que les Siamois et les Birmans prétendent avoir reçu d'eux leur religion, leurs lois et leurs institutions; à la vérité, d'après les rapports les plus récents, le Laos paraît contenir plus de vestiges des plus grands fondateurs du bouddhisme que n'en contiennent Ceylan, Pégou, Ava et Aracan. Les sons correspondants aux lettres *r* et *l*, qui se trouvent dans le *thay* manquent au *laos*, qui s'approche encore plus du *thay-jhay* que du *thay*. Le *pa-y* et le *pa-pe*, parlés dans les deux principautés de ce nom, voisines du Laos; les habitants de celle de *Pe-y* se nomment eux-mêmes *Lok-tai*; ceux de la principauté de *Pa-pe* prennent le nom de *Moung-ping-djin-mai*. La littérature siamoise, surtout celle du *sioüanlo* et du *laos*, est une des plus riches et des plus anciennes de l'Inde-Occidentale. Cette langue abonde en monosyllabes, encore plus que les autres de cette branche; elle a emprunté beaucoup de mots au *pali*, qu'elle a altéré encore plus que le *barma*; elle a aussi quelques mots communs avec le chinois des mandarins, et surtout avec le prétendu dialecte de Canton. Le *sioüanlo* n'a pas de pronom relatif; sa construction ressemble à la chinoise, et sa grammaire à celle des autres idiomes *polis* de l'Indo-Chine. On connaît plusieurs alphabets différents du *pali*, notamment trois pour le *sioüanlo*, un pour le *laos* et

deux pour le *pe-y* et pour le *pa-pe*. L'alphabet siamois le plus en usage diffère beaucoup du *pali*; il a 37 consonnes; ses voyelles, qui sont au nombre de 20, forment un alphabet à part.

5° CAMBODGE, parlé par les *Khomen*, dans une partie du royaume de Cambodge, dont ils étaient la nation dominante, avant que l'empereur d'Anam l'eût incorporé à son empire.

6° ANNAMITE, langue parlée par les *Annamites*, nation la plus nombreuse de l'empire d'Annam, nom que les Cochinchinois donnent à leur pays, et qui, outre la Cochinchine, désigne encore le Tonquin. La conformité du langage des deux pays, autorise à les confondre sous une même dénomination, car le cochinchinois ne paraît différer du tonquinois que par la prononciation. Suivant Adelung et quelques autres auteurs, les aborigènes de la Cochinchine sont une race noire, assez semblable à celle des Cafres, et réfugiés aujourd'hui dans les montagnes entra la Cochinchine et le Cambodge. Le reste de la population descendrait d'une colonie de 500,000 Chinois qui vinrent s'y établir vers l'an 215 avant Jésus-Christ, et y introduisirent leur langue, qui, dans le laps des vingt siècles écoulés depuis, s'est considérablement éloignée de sa source. Un assez grand nombre de termes étrangers au chinois, et exprimant des idées relatives à l'état de civilisation, aux arts et au commerce, ont été empruntés par les Cochinchinois à tous les peuples avec lesquels ils ont eu des rapports dans ces derniers siècles. La prononciation de l'annamite est d'une difficulté insurmontable pour beaucoup d'Européens, elle consiste principalement dans l'accent, qui, ici comme en Chine, distingue, par des nuances délicates d'intonation, des syllabes identiques sous les autres rapports. Son système phonétique comprend 18 voyelles simples, 31 diphthongues, 21 triphthongues, 26 consonnes initiales, et 8 consonnes finales.

Les mots sont, comme en chinois, dépourvus de flexions, et la grammaire présente, dans l'un et l'autre langue, des formes analogues. On se sert, pour écrire cette langue, de la classe des caractères chinois appelés *hing-ching*, ou figurant la son. Cette langue n'a pas de mots qui correspondent exactement au verbe *être*, qu'elle omet entièrement dans certaines circonstances, et qu'elle remplace dans d'autres par le mot *men* qui veut dire *convenir*.

Il existe encore, dans l'Indo-Chine, une dizaine de langues incultes et non écrites, mais sur lesquelles on a trop peu de renseignements pour que nous nous arrêtions à les énumérer.

INDO-EUROPÉEN MÉLÉ AU CELTIQUE. — Voy. note IX, à la fin du volume.

INDO-EUROPÉENNE (race); importance de l'étude du celtique pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de cette race. — Voy. note IX à la fin du volume.

INDO-EUROPÉENNES (LANGUES). — De nos jours seulement l'étude des langues est devenue une science. La découverte de l'ancien idiome de l'Inde, le *sanskrit*, a tranché le nœud gordien de l'origine et de la formation des langues. Grâce à cette découverte, nous pouvons, nous autres barbares, en remonter à Platon et à Cicéron sur le mécanisme du grec et du latin. Grâce à cette découverte, il nous est démontré par des preuves irrécusables que tous les idiomes de l'Europe sont les dialectes d'un même idiome primitif; qu'un grand nombre de ceux de l'Asie leur sont très-proches parents, et que le *sanskrit* est leur père à tous. Une classification généalogique de toutes les langues est impossible dans l'état actuel de la linguistique; les langues de l'Amérique, celles de l'Afrique et une partie de celles de l'Asie, sont trop imparfaitement connues, et n'ont pas été comparées entre elles avec assez de soin pour qu'il soit possible de leur assigner leur place naturelle dans l'histoire de la filiation des langues. La classification purement géographique a déjà été faite mille fois et se trouve dans tous les traités de géographie. Nous nous bornerons donc à un tableau des langues indo-européennes dont le *sanskrit* est la souche.

De tous les groupes déjà établis par la linguistique, le mieux connu, le plus utile à connaître, c'est évidemment celui qui forme la chaîne du Gange jusqu'au Tage, et même au delà (628). Les uns le nomment *indo-germanique*, oubliant ce qu'il contient d'éléments romans, slaves et celtiques; — les autres *indo-européen*, quoiqu'il y ait en outre en Europe des Basques, des Finnois, des Magyars et des Sémitiques, et dans l'Inde plus d'un idiome extra-sanskritique; — d'autres : *japétique*, ce qui s'opposerait inexactement au groupe sémitique; — d'autres encore : *ariique*, pensant que ce serait désigner à la fois les adorateurs de Brahma et ceux d'Hormuzd, l'Inde et la Perse; — d'autres enfin, d'après Humboldt, préfèrent la dénomination de *groupe sanskritique*. Celle-ci a du moins l'avantage de pouvoir répondre à tous les progrès ultérieurs de la linguistique.

Ce ne fut qu'assez tard qu'on arriva à découvrir cette vaste solidarité de langues parlées par tant de peuples différents et à des époques si éloignées les unes des autres.

Le vieil Orient était trop indolument mystique, et le monde gréco-latin trop dédaigneux des peuples étrangers qu'il appelait ennemis ou barbares, pour songer à de telles recherches. Il fallait le christianisme pour les instaurer. Il est vrai qu'il s'y mêla longtemps pour les dérouter et quelquefois les entraver, l'irréalisable espérance de retrouver la langue primitive, antédiluvienne. Mais on doit reconnaître que la linguistique tient presque tous ses matériaux de la propagande cosmopolite de la Rome papale, des

missionnaires catholiques dont le Mithridate d'Adelung a énuméré les raisons dominicales polyglottes dès l'an 1427, et enfin de la Société Biblique de Londres qui a déjà des traductions de la Bible en plus de cent langues différentes. Ces immenses travaux auraient pu profiter d'assez bonne heure à la grammaire comparée, s'ils n'avaient eu exclusivement leur portée pratique et religieuse, et si d'ailleurs on s'était inspiré d'une méthode grammaticale plus large que celle des *artes* latines et des *styva* grecques. De même que la *Wjakarana* ou grammaire sanskrite en Asie, en Europe la grammaire gréco-latine a été trop longtemps mécaniquement appliquée à toute espèce de langue. Malgré toute la sagacité grammaticale déployée depuis les sophistes helléniques, ce fut un progrès remarquable quand on osa critiquer cette tradition soit dans l'Hermès de J. Harris (1751), soit dans certaines *grammaires générales et raisonnées*. Mais il fut décisif, immense, dès qu'on eut inauguré la méthode comparative.

La première langue sanskrite que l'on apprit à connaître, fut le *néo-persan*; mais pendant longtemps, et encore chez Othmar, Franck, Klaproth, Vanskennady et Hammer, on eut le tort de le considérer comme un idiome dont les formes étaient primitives, parce qu'elles étaient pauvres et nues. C'était le contraire qu'il eût fallu croire conclure; mais on ne sut pas voir que si le *néo-persan* ressemblait très-près à l'allemand moderne, c'était seulement parce que les deux langues avaient parallèlement beaucoup perdu de leur antique organisme, mieux conservé dans le gothique et le zend. Au dix-huitième siècle, Anquetil-Duperron (dépassant Th. Hyde) avait bien édité du zend et du pehivi, mais les Guèbres de l'Inde n'avaient pu lui donner que des notions très-incomplètes. Il en résultait que la famille persane, mal connue dans ses trois transformations successives, n'était que d'un douteux appui pour l'avancement de la grammaire comparée. On prit les choses à rebours, et l'on regarda comme primordial ce qui n'était au fond que détérioration assez récente.

Enfin on trouva le *sanskrit* déjà un peu signalé par Paulinus à S. Bartholomée (mort à Rome en 1805). — définitivement expliqué par le fameux W. Jones, qui en 1785 avait fondé la Société asiatique de Calcutta. Dès lors on eut un levier pour soulever ces masses confuses, informes, éparpillées dont on a fait depuis la grammaire comparée du groupe indo-européen. L'Angleterre fournit les documents, Eug. Burnouf y ajouta ses fortes études sur le pali et le zend, et l'Allemagne, cette terre des synthèses, donna une phalange de savants (les deux Schlegel, Bopp, Othmar, Franck, W. V. Humboldt, Lassen, Rosen, V. Bohnen, Bücker, Brockhaus, Stenzler, Benary, Hofer, Grimm, Eichhoff, Pott, Diefenbach, Lepsius, Bind-

(628) Un travail du professeur Aug. Fried-Pott sur l'Inde (112 p. in-4° à deux colonnes, dans l'En-

cyclopédie Ersch et Gruber) a servi de base à cette esquisse ethnographique.

sest, etc.) pour coordonner tous ces faits, les discuter, les contrôler, les comparer, et en construire enfin cette seconde histoire des langues de la civilisation et de la conquête morale, dont deux ouvrages de Bopp (*Conjugations system* de 1816 et *Vergleichende grammatik* de 1852) offrent encore la base la plus solide, dans l'état actuel de la science (629).

On admet généralement aujourd'hui, d'après des combinaisons linguistiques, historiques et archéologiques, que le point de départ de la famille indo-européenne se trouve en Asie, entre la mer Caspienne et le nord de la chaîne de l'Himalaya. Deux courants d'émigrations se sont produits dans les temps qui précèdent l'histoire : l'un au sud vers l'Iran (Perse) et plus à l'est, jusque par delà le Gange; l'autre dirigé vers l'Europe, soit par le sud de la Caspienne et l'Asie Mineure, soit par le nord et par l'Oural. Cette race énergique et progressive s'est heurtée tour à tour aux races innuises, tartares, sémitiques, nègres et américaines, envoyant successivement en Europe les Celtes, les Germains et les Slaves, tandis qu'en Asie la domination appartenait à l'ouest, au persan, et à l'est (jusqu'en Océanie) au sanskrit. Aujourd'hui la famille indo-européenne a subjugué et civilisé le monde. C'est elle qui semble avoir désormais le privilège de réunir de proche en proche tous les hommes dans une providentielle fraternité.

Nous trouvons cette famille aujourd'hui divisée en six groupes linguistiques principaux, dont deux en Asie et quatre en Europe, sans compter les nombreuses colonies dispersées sur tout le globe. Chaque groupe a une langue qui domine toutes les autres, et qui en semble comme la nourrice, la reine et le parangon. Et au-dessus de ces langues dominantes, bases de comparaison particulières, se trouve le sanskrit qui, depuis des siècles écarté des vicissitudes de l'histoire, semble avoir le mieux conservé la fraîcheur et l'harmonie de l'organisme familial.

GROUPES ASIATIQUES.

I. *Langues indiennes.* — 1° Le sanskrit, la langue des dieux (*Dévacant*) et que les missionnaires nommèrent d'abord *lingua samscradamica*, *granthomica*, est la langue des vainqueurs théocratiques de l'Inde. Quelques-uns l'ont regardé comme une langue conventionnelle des brahmanes et qui n'aurait jamais été parlée. Mais cette supposition, provoquée par la rare perfection de cet idiome devenu dans la suite des siècles un pur instrument de littérature, est contraire à tout ce que nous enseigne la physiologie générale des langues. Partout nous voyons un patois instinctif naïf servir de base aux littératures les plus raffinées. On ne peut mieux comparer l'histoire du sanskrit qu'à celle de la langue latine, s'étendant pen-

dant sa vie par les armes, et après, par la religion. Dira-t-on aussi que cette langue, aujourd'hui presque conventionnellement écrite, n'a jamais été naturellement, instinctivement parlée, parce qu'elle est plus parfaite que nos langues modernes? Au reste, les indigènes ont eux-mêmes soigneusement travaillé leur langue. On découvre un grand tact linguistique dans les grammaires de Panini et de Yopadeva, et surtout dans les lexiques où à l'ordre alphabétique on préfère généralement l'ordre logique ou bien étymologique, comme le voulait Varro, *De lingua latina*. Ils ont aussi des dictionnaires d'homonymes, de racines, etc. C'est d'après ces documents indiens que s'est fait le dictionnaire de Wilson. (Calcutta, 1814 et 1832). — Le sanskrit se retrouve aussi, mais modifié, dans les langues suivantes :

2° Le *pali*. C'est un sanskrit qui s'est légèrement transformé en s'imprégnant de bouddhisme et en devenant la langue morte ou sacrée de la presqu'île au delà du Gange et de Ceylon. Le *pali* a dû se former dans l'Hindoustan après la première émigration des bouddhistes vers le Tibet et vers le nord, où s'est maintenu le sanskrit pur, comme langue bouddhiste. Le *pali* a naturellement une grande influence sur la langue cingalaise (de Ceylon, Sinha-lion, *aldya* demeure) puisque Ceylan a été une importante station bouddhiste.

3° Le *prâkrit*. Ce nom signifie : matériel, dérivé, inférieur. C'est en effet un dialecte sanskrit assez pur encore, d'origine maharatte et qui sert principalement aux rôles inférieurs dans les dialogues scéniques. Une superposition de langues était inévitable dans un pays de castes. D'ailleurs, dans la démocratique Grèce elle-même on voit des dialectes stéréotypés pour chaque genre littéraire. Remarquons en passant que le *prâkrit* est devenu la langue sacrée de Deschainas, secte bouddhiste.

À côté du sanskrit, du *pali* et du *prâkrit*, trois langues mortes, sacrées et littéraires, il faut encore placer :

4° Les *dialectes populaires* (à fond sanskritique), bengali, assami, maithili et orissa à l'est de l'Hindoustan; népal, kôçala, doguri et kachmir au pied de l'Himalaya; pendjabi, multan et sindhui, à l'ouest de l'Hindoustan; cotch, guzerate et kunkuna aux côtes occidentales; bikanera, yayapura, udayapura haruti, bradseha-bhakha, malava, bundelkhand et mâgnoli à l'intérieur; enfin, au pied des monts Vindhya, le maharatte (ou skr. le grand-empire).

5° L'hindi et l'hindoustan. Le premier est la langue poétique moderne, s'efforçant de conserver sinon la grammaire, du moins le vocabulaire du sanskrit. Elle est dérivée du *brisch-bhakha*, dialecte très-pur du pays d'Agra. Mais au XI^e siècle chrétien, les mahométans ayant envahi l'Inde, on greffa

(629) On peut encore citer comme ayant coopéré à ce mouvement scientifique, l'anglais Pritchard et le français Fictet pour le celtique. Vans Kennedy

(*Researches in to the origin and affinity, etc., London, 1828*), et Hamaker (*akademische Vorlesungen*, Leyde, 1835).

sur la grammaire hindî une langue surchargée d'arabe et surtout de persan, et ce fut là l'hindoustani, appelé aussi *mouze*, *nagri*, *mongel* et divisé à la longue en deux sous-dialectes, celui du nord, *urdu-zaban* (langue des camps) et celui du midi (*dahkni*). C'est sous Auren-Zeb que s'est fixée cette langue aujourd'hui l'organe des dix-neuf millions de musulmans hindous, qui toutefois se croiraient souillés s'ils employaient l'alphabet sanskrit (*devanagari*) au lieu de l'arabe ou plutôt du persan (*nestalik*).

6° La langue des 600,000 *Zigeuner*, *Gypsiens*, *Zingari*, *Egyptiens*, ou *Bohémiens*, qui errent encore aujourd'hui en Europe, et des nomades qu'en Asie on appelle assez souvent les *Hindous noirs*, est, autant qu'il est déjà permis de l'entrevoir, un sanskrit horriblement mélangé sur le route.

7° Le *kawi*, principalement à Java et à Bali, est un sanskrit très-pur, qui atteste une immense influence religieuse et littéraire exercée par l'Hindoustan sur le groupe malais.

II. *Langues persanes ou iraniennes*. — (*Iran*) contraire de *turan*, tartare pieux odorateur d'Bormuzd. Elles appartiennent à la race guerrière comme les sanskritiques à la race contemplative.

1° Le *puschtu* des Afghans, qui forme la transition des Hindous aux Persans. Les dialectes du Belutchistan semblent s'y rattacher de très-près.

2° Le *zend*, la langue sacrée, primitive et morte du Zoroastrisme et de la Bactriane. C'est la langue dominante du groupe. Le *parzend* semble n'en être qu'une légère détérioration.

3° Le *pehlvi*, peu connu, peut être la langue des Parthes et des Arsacides que Justin regarde comme du *scythique*, imprégné d'éléments *médiques*, c'est-à-dire iraniens. C'est en pehlvi que furent traduits la plupart des livres zends et zoroastriens. Le vrai nom du pehlvi paraît être *hurnarrech*, la langue des héros. Malgré la réaction sassanide et l'invasion mahométane, le pehlvi a pu se maintenir en partie comme langue sacrée des adorateurs du feu.

4° Le *parsi* (la race des purs?) se subdivise en vieux *persan*, à l'écriture cunéiforme, et dont on trouve des traces dans les classiques grecs et latins, la Bible, les Byzantins et le Talmud; — en *parsi* que parlent encore les guébers, surtout ceux du Kerman; et en *néo-persan*, dont le *schah nameh* de Ferdusi est le plus pur monument, et qui est, ou surplu, un idiome bigarré, à l'instar de l'anglais moderne et du turk-osmanli.

5° Le *kurde* (*Kaptozyen* de Xénophon, Chaldéens septentrionaux et Kasdim de la Bible). C'est une langue encore plus transformée que le néo-persan.

6° L'*ossète*, au milieu du Caucase, au nord de la Géorgie. C'est la branche la plus isolée du groupe iranien. On croit reconnaître les *Ass* ou *Alani* du haut moyen âge.

7° L'*arménien* et le *géorgien*, dont la clas-

sification ethnographique est des plus problématiques.

GROUPES EUROPEENS.

III. *Langues gréco-latines*. — Ici, la langue dominante est le latin quant à l'antiquité, et le grec quant à la civilisation. On a trop longtemps confondu les deux points de vue.

1° Le *grec*. — L'illyrien (dont on retrouve des traces dans l'albanais) et le thrace qu'on veut remener au phrygien, quoique jadis parlé au nord de l'Hellade et ayant donné plus d'un vocable au grec, n'appartiennent pas même à la famille indo-européenne. Quant aux *ἑλληνες*, cette dénomination revient à celle d'aborigènes, et a une valeur, non pas ethnographique, mais seulement chronologique. Cela peut indiquer la vie simple des Arcadiens et la langue hellénique avant qu'elle se fût morcelée en dialectes, et éloignée de l'organisme sanskrit, germanique et latin. Rien de plus, rien de moins. Mais pour décider de la généalogie et de l'étymologie des formes grecques, on doit voir les choses du bout de tout l'ensemble indo-européen, comme on en remarque déjà un essai dès 1834, dans la grammaire de Raph. Kuliner, tandis que Buttmann et Matthies sont partis exclusivement du dialecte attique, et Thiersch du dialecte homérique. On a lieu invoquer, par exemple, l'autorité des canons de Théodose pour justifier la mécanique généalogie des temps et des modes; en science le vieux n'est respectable que sous bénéfice d'inventaire. Toute la partie étymologique de la grammaire grecque attend encore une révolution salutaire du développement de la linguistique.

Quoi qu'il en soit, on compte en cette langue quatre grands dialectes littéraires, l'éolien et le dorien, tous deux historiquement et géographiquement en rapport intime avec le vieux latin, et l'ionien et l'attique dont l'organisme a été fortement ébranlé par les secousses de la plus brillante des civilisations.

2° La prose attique finit par devenir la prose universelle, κοινή διὰ παντός, auquel on oppose l'atticisme puriste. — Ἐλληνική γλῶσσα servit plus tard à désigner le grec classique par opposition au grec vulgaire. Pendant qu'à la suite des conquêtes d'Alexandre, la langue grecque étend son influence sur le copte, le syrien, le ghéz, l'arménien, le chaldéen, l'arabe, etc., elle subit à son tour l'action dissolvante du macédonien et des tournures orientales. Ces accointances sémitiques créent l'*hellénistique* de l'Evangile et des Septante, en même temps que par des dissolvants indigènes se prépare le byzantin du moyen âge. De cette dernière transformation sort à la longue le grec moderne, nommé *romaique*, parce que Constantinople est comme la Rome de l'Orient. On peut y distinguer aujourd'hui le patois des poésies populaires, le dialecte du commerce et du bas-clergé, le dialecte italianisé des prosateurs et des traducteurs, le grec légèrement francisé des savants, et enfin la pédanterie ignorante

du *μαζοάρβαρον*. Ces diverses nuances de corruption semblent pouvoir s'expliquer par l'influence de l'éolico-dorien des paysans du turk, du slave, de l'albanais et de l'italien.

3° *En Italie*. — Il faut noter l'action linguistique des Phéniciens, des Grecs, des Gaulois cisalpins, des Goths, des Lombards, des Normands, des Byzantins, des Arabes et des Albans. En outre, quatre ranches de population primitive : ibères, Illyriens, Etrusques et Latins. La dernière seule appartient à la famille indo-européenne. Un des dialectes latins, le *romain* finit par s'éteindre au détriment de tous les autres, et particulièrement de ses voisins le *salin*, l'*osque* et l'*ombrien*. Puis on se développant il forme une *lingua urbana*, émuée de l'attique et plus tard l'organe privilégié de la religion et de la science, et une *lingua rustica*.

4° Cette dernière forme, par la suite, les *langues romanes*. Alors même qu'elle n'est plus qu'une langue scolastique, elle continue encore son influence, comme il se voit en français à ces créations d'époque différente, telle que *naïf* et *natif*, *chose* et *cause*, *pousser* et *expulser*, etc. Deux choses sont surtout à remarquer; c'est d'une part, la rapide et profonde action du latin, et de l'autre le caractère analytique de tous ces idiomes issus d'une langue synthétique. Ce sont à l'est, l'italien, le valaque et le rhétoroman; au sud-ouest l'espagnol et le portugais et au nord-ouest, le provençal et le français. L'italien est le plus latin de tous, quoique assez fortement chargé d'éléments teutons, grecs, arabes et pélasgiques (italien primitif). Avec Frédéric II, il se nomma *sicilien*; puis, avec le Dante, *toscan* et enfin *italiano*. Le valaque a un dialecte littéraire (le *daco-valaque* de Valachie et de Moldavie) et le dialecte du sud, *makedono valaque* de la Thrace jusqu'en Thessalie. Le rhétoroman se divise en *rumon* des Grisons et des sources du Rhin, et en *adinique* de l'Engadine et des sources de l'Inn. L'espagnol, où il faut signaler des influences ibériques ou basques, celtilibériques, puriques, romaines, gothiques, byzantines et arabes, est néanmoins demeuré très-près de l'organisme latin, dans ses dialectes castillans, galiciens et catalanico-valencien. Le galicien se rattache au portugais et le catalanico-valencien au provençal. Le portugais se distingue surtout par de profondes altérations dans les vocables latins. Enfin, le provençal, par ses troubadours des XII^e et XIII^e siècles, exerça une grande influence sur les langues romanes, remplacé plus tard par la pénétrante action du français, la plus mobile et la plus changeante individualité de ce groupe.

IV. *Langues celtiques*. — Il faut y noter des éléments indo-germaniques, combinés avec des éléments dont on n'a pu encore assigner la source. Les problèmes qu'on a soulevés à ce sujet touchent directement aux origines belges. Malheureusement on a été longtemps désorienté par l'hypothèse d'une émigration celtique allant de l'ouest à l'est,

c'est-à-dire, au rebours de toutes les grandes émigrations européennes, indiquées par l'histoire. Aujourd'hui cette famille linguistique se trouve divisée en deux branches :

1° Le *gadhélique* (*gaidhel*, prononcé *gaël* par les highlanders) a le plus de traces de l'organisme primitif. C'est la se voit dans l'*irlandais* (*iar-occident*) la langue type de ce groupe, et qui a été parlée par les Calédoniens, les Picts et les Scots. On a tout à fait abandonné l'hypothèse d'une origine sémitique par des colonies phéniciennes. Quant au *gallélique* proprement dit, c'est la langue d'Ossian, celle de la haute Ecosse (*Albainna*) et aussi, malgré de fréquentes bigarrures, celle de l'île de Man.

2° Le *kymrique* (*cambrien*, mais ni cimmérien ni cimbre) parlé dans l'Angleterre méridionale avant les conquêtes des Romains et des Saxons. *Welsh* ou *gallois* (du germanique *walah-peregrinus*; le vieux flamand disait *wael* pour indiquer l'étranger) comprend le dialecte du pays de Galles et le *cornique*, patois éteint de Cornouailles. Dans la vieille Armorique qui, au V^e siècle, servit de refuge aux Kymris poursuivis par les Anglo-Saxons, on trouve le bas-breton (*Britannia-minor*) qui diffère peu du gallois.

V. *Langues germaniques*. — Les noms d'Ulphilas, Olfried, Beowulf, Scaldes, Shakspeare, Byron, Goethe et Schiller suffisent à rappeler l'original développement de ce groupe. En Europe, en Amérique, aux Indes et en Océanie, son histoire est grandiose, et son avenir brillant dans le progrès de toutes les libertés. Ces langues peuvent se diviser en deux grandes branches :

1° La *branche teutonne* (du goth *thiudapopulus*), qui possède la langue-type, le *gothique*, dont Busbecq de Commines a cru retrouver les traces au XVI^e siècle dans la Crimée. Nous savons par ce qui nous reste d'Ulphilas du V^e siècle, que le gothique avait en grande partie conservé l'organisme sanskritique.

La branche teutonne se bifurque en *hochdeutsch* (*l'athhochdeutsch* jusqu'au XI^e siècle, le *mittel hochdeutsch* jusqu'à Luther qui, par sa traduction de la Bible, fonde le haut allemand moderne qu'on écrit encore aujourd'hui) et en *niederdeutsch* qui comprend : a) l'*altiniederdeutsch* qui du VIII^e au XI^e siècle, se maintient en Saxe, Angarie, Ostphalie, Westphalie et Pays-Bas, et a laissé le fameux poème *Heliand* du IX^e siècle; b) le *flamand* du moyen âge; c) le *bas saxon* qu'on écrit jusqu'au XVII^e siècle; d) le *hollandais* ou le *néerlandais* moderne; e) le *frison* remarquable par la persistance de son antique organisme; et enfin f) l'*anglo-saxon* mêlé de scandinave et qui produit plus tard, sous la conquête des Normands, l'anglais moderne, une des plus curieuses et des plus hardies transformations linguistiques que l'on connaisse. La plus remarquable des dialectes anglais est l'*écossais*, très-voisin du flamand, comme on peut voir dans le populaire *Burns*.

2° La *branche scandinave*, celle qui a le plus longtemps retenu les traditions du pa-

gnisme germanique. Elle renferme : a) l'*islandais*, la longue type de l'Edda, des ruines et des altérations, et qui garde encore les vocables des pirates normands ; b) le *da-nois*, qui a beaucoup perdu de la couleur primitive et a triomphé de l'ancien *norwégien* (Norwège, Orcades et Féroë) ; c) le *sué-dois*, qui entre autres altérations, présente le dialecte de Dolécarlie.

VI. *Langues slaves*. — On a eu longtemps le tort de les appeler sarmates. Au lieu de les diviser en Wendes (Slaves proprement dits) et en Aistes, Oestyi (Slaves de la Baltique), il vaut mieux adopter la classification suivante :

1° *Branche lithuanienne*, qui peut se comparer au sanskrit pour l'ampleur des formes organiques, et que néanmoins la fausse science a longtemps prise pour un pêle-mêle de teuton et de slave.

a) Le *lithuanien* proprement dit, subdivisé en *lithuanien-polonais* ou *schamaite* et en *lithuanien-prussien*. Ce dernier dialecte est le type de tout le groupe slave. On le trouve encore aujourd'hui dans la Prusse orientale, à Mé-mel, Tilsitt, Ragnit, Labiau et Insterburg ; mais il tend à s'éteindre.

b) Le *vieux prussien*, étoit dès la fin du xvi^e siècle, est plus germanisé que le lithuanien.

c) Le *letton*, qui se parle en Courlande et en Livonie, a quelques emprunts polonais et russes.

2° *Branche slave*, en général moins bien conservée que l'autre au point de vue linguistique, mais infiniment plus importante au point de vue littéraire. Au reste, les langues slaves diffèrent si peu entre elles qu'au moyen d'un dialecte quelconque on peut se faire comprendre de l'Ebre jusqu'au Kam-schatka et de la Baltique jusqu'en Grèce. Les slavistes font venir leur nom national d'un mot qui signifie *gens parlant la même langue*, par opposition aux *némécs*, les allemands comme βαρβαροι opposés à Έλληνες.

a) Le *vieux slave* est la langue religieuse des slaves du rite grec, dont, chose bizarre, le plus ancien ornement est ce qu'on appelle le *texte du sacre* de Reims en Champagne, et contient une traduction de l'Evangile remontant à 1050.

b) Au sud-ouest, les langues qu'on a fau-sément appelées *slaves-illyriennes*, c'est-à-dire *winde* ou *slowène* (de Carinthie, Styrie, etc.), et celles qu'on parle en Croatie, Dalmatie, Esclavonie, Bosnie (de religion turke), Herzégowine, Montenegro, Serbie, etc.

c) Le *bulgare*, qui est le slave le plus mélangé, adopté jadis par des conquérants *bul-gares* venus du Volga.

d) A l'est, le dialecte *grand-russe* qui du nord s'est étendu sur le sud, le *petit-russe* de l'Ukraine, et un jargon bigarré dont se sert la nombreuse classe des marchands ambulants.

e) Au nord-ouest, des langues littérairement plus cultivées, mais plus corrompues linguistiquement. Ce sont : le *tchèque* de Bohême (dialectes : celui de Moravie et le

slowaque du nord de la Hongrie) ; le *tèque* ou polonais qui brilla au xvi^e siècle, et les dialectes polonais corrompus de Silésie et de Poméranie.

f) Le *polabique* (sur l'Elbe) ou *wende*. Celui de la Haute-Lusace se rapproche du hobème, et celui de la Basse-Lusace du polonais. Quant au *wende* de Hanovre, il se rattache à l'ancienne histoire des Obotrites et des Wiltzou Lutitzes, races depuis long-temps disparues.

Tel est le rapide inventaire du classement que la linguistique a déjà fait du groupe indo-européen, après avoir dû ruiner plus d'un pompeux système.

Le caractère distinctif de toutes ces lan-gues — par opposition à celui des autres grandes familles humaines — c'est ce que Humboldt appelle *flexions-sinn*, c'est-à-dire cette haute faculté linguistique qui tend à marquer dans un mot, — sans en briser l'uni-té — non-seulement le sens propre, indi-viduel, mais le rapport à une classe, à une catégorie. Ce n'est pas que chacune des lan-gues qui se parlent sur la terre ne cherche, à sa manière, à réaliser, à symboliser ce be-soin qu'à notre esprit de toujours ramener à un genre, à une catégorie, l'objet qu'il examine. Mais nulle part on ne trouve une flexion aussi nettement déterminée que dans la famille indo-européenne. Elle satisfait le mieux aux exigences simultanées du mot et de la phrase, de la partie et de l'ensemble. A une racine qui marque un objet indivi-duel elle sait attacher intimement un élément qui signifie l'espèce ; ce n'est pas une simple juxta-position mécanique, extérieure, superfi-cielle, comme on en trouve dans les langues océaniques. C'est essentiellement une com-binaison organique intime, une pénétration mutuelle des deux éléments qui se coordon-nent pour former une unité lexicale vivante, symbolisée par l'accent unique de chaque mot. On dirait que ceux qui parlent ces lan-gues si finement nées, savent que dans le *moi*, comme dans le *non-mot*, toute idée générale s'aperçoit par une individualité, et toute individualité, à son tour, ne se com-prend que par son rapport avec l'espèce. Cette puissance de transformer une trans-formation en suffixe, de faire qu'un mot ne serve plus, dans sa fusion avec un autre, qu'à en indiquer les appartenances et dépen-dances, Humboldt y voit le plus bel exem-ple linguistique de l'esprit dominant la ma-tière, du sens transformant le son.

Les mots, ces images de la pensée, sont à la fois simples et progressifs comme elle. Issus d'un petit nombre d'éléments, dont l'origine remonte à celle du genre humain, ils n'ont cessé de se reproduire et de se multiplier sous mille formes, mais toujours d'après des lois constantes, de siècle en siècle et de climat en climat. Agrandie par le développement de l'intelligence humaine, et diversifiée par les influences physiques, la langue, une dans son essence, s'est nuancée à l'infini en passant des familles aux tribus, des tribus aux peuplades, des peuplades aux

nations, à mesure que la descendance humaine se dispersait en se propageant sur la terre. Dans le grand système indo-européen qui se déploie, comme un vaste réseau, des monts Himalaya au cap Nord, et des bouches du Gange à celles du Tage, nous ne voyons régner qu'un seul vocabulaire, commun aux six familles de peuples qui le composent. Homogènes comme toutes les langues du globe, dans leurs premiers éléments phonétiques, les idiomes indo-européens le sont encore dans les syllabes radicales qui en résultent, et qui, sauf les modifications légères que produisent dans les lettres de même classe les gradations de force et de faiblesse, d'aspiration ou de nasalité, se correspondent pour le sens et le son dans toute l'étendue du système. Ces syllabes, dont chacune est le type d'une idée, ont pu suffire dans l'origine pour exprimer cette idée simple dans ses relations indispensables, et l'objet, la qualité, l'action, se sont trouvés renfermés dans un même mot. Mais bientôt la multiplicité des besoins nécessita de nouvelles combinaisons, et les racines, d'abord distinguées par l'accent, puis modifiées, puis agglomérées, ont fini par être réunies entre elles d'après l'usage spécial de chaque peuple, qui, imposant à un certain nombre de syllabes un sens qualificatif et invariable, en a fait des auxiliaires pour tous les autres, qu'elles nuancent et déterminent dans le discours. C'est ainsi que des racines élémentaires se sont formées tous les mots du langage, soit par finales, c'est-à-dire par l'adjonction d'une voyelle ou d'une assonance, soit par terminaisons, c'est-à-dire par l'addition d'une syllabe caractéristique, soit enfin par composition ou réunion de plusieurs racines. On voit ainsi jaillir de chaque foyer d'idées les verbes, les noms, les particules, comme autant de rayons fécondants; le domaine de la parole s'agrandit et se peuple, et des myriades de mots enfantent d'autres myriades.

En esquissant, dans un vocabulaire comparatif, les traits fondamentaux des idiomes de l'Europe, et faisant ressortir leur analogie du sein même de leurs différences apparentes, on s'est attaché aux mots les plus usuels, à ceux qui, gravés dans l'esprit de chaque peuple, sans étude, sans combinaison savante, constituent le fond de sa langue et la véritable expression de sa vie. Si ces mots sont trouvés homogènes, si chez toutes les nations indo-européennes ils se correspondent d'idiome en idiome, de rameau en rameau, de famille en famille, on ne pourra révoquer en doute l'origine commune de toute la race, et le problème une fois résolu pourra recevoir son application pratique. On se livra dès lors avec confiance à l'étude simultanée des langues de

l'Europe, sans craindre de s'égarer dans ses recherches, et la linguistique, ainsi simplifiée, ouvrit une route prompte et facile vers toutes les richesses littéraires.

« Dans un travail de cette nature exposé » dit M. Eichhoff, « à tant de jugements différents, il était de la plus haute importance de consulter soigneusement les sources, de peur de présenter au public des documents incomplets ou inexacts. C'est à quoi nous nous sommes appliqué avec une conscience scrupuleuse. Nous n'avons négligé aucun soin, reculé devant aucune difficulté pour nous assurer de la vérité des faits. Malgré toute l'estime que nous professons pour les ouvrages déjà publiés sur le même sujet, nous n'avons pris aucun d'eux pour base du nôtre, et, préférant à un sentier battu, et dont la sécurité eût pu paraître suffisante, une route beaucoup plus longue, plus pénible, plus fastidieuse, mais d'une certitude indubitable, nous avons recours, pour chaque langue, à son interprète impassible, au dictionnaire. Ce n'est qu'après avoir lu et compulsé, de la première page à la dernière, le dictionnaire des langues grecque, latine, française, gothique, allemande, anglaise, lithuanienne et russe, que nous avons commencé à comparer les mots et à tracer notre première esquisse (630). Par ce moyen, nous espérons avoir échappé à tout reproche de légèreté ou d'exagération dans une science si grave, si importante, et, nous devons l'ajouter à regret, si souvent et si imprudemment compromise. Il est du devoir de tout grammairien, nous dirons même de tout philologue, d'assurer à la linguistique, qui explique la généalogie des mots, le même degré de dignité et d'influence que personne ne conteste soit à la grammaire et à la rhétorique, soit à la chronologie et à l'histoire. Auxiliaire indispensable de ces deux branches des connaissances humaines, elle les règle, elle les fortifie, elle les spiritualise, pour ainsi dire, en les rattachant plus intimement à l'homme et aux manifestations de son intelligence.

« Procédant toujours du connu à l'inconnu, de la réalité à l'abstraction, nous avons présenté les mots les plus usuels, en les passant successivement en revue dans les idiomes romans, germaniques, slaves et celtiques, qui tous aboutissent à l'indien. De cette manière, la langue antique des brahmes apparaîtra la dernière comme le résumé de toutes les autres, comme la clef de voûte d'un édifice immense que l'œil embrassera sans effort, en suivant dans leur convergence naturelle toutes les lignes inférieures déjà connues. Les trois grandes divisions du vocabulaire, qui ne sont autres que celles du discours, sont d'un côté les verbes, mots

(630) Les ouvrages qui ont servi de base à ce travail comparatif, ont été pour les langues usuelles, les *Dictionnaires grec, latin, français, allemand, anglais, russe*; pour le gothique, la *grammaire* de Grimm; pour le lithuanien, le *vocabulaire* de Ruhig,

pour le gaélique et le cymre, la *dissertation* de Guldman, fondée sur les *vocabulaires* de Shaw et de Davis; enfin, pour l'indien, le *dictionnaire* de Wilson, le *glassaire* de Bopp et les *racines sanscrites* de Rosen.

à sens large et flexible, immédiatement issus de la racine, mobiles comme l'action qu'ils expriment, fécond comme la pensée qu'ils conçoit; de l'autre, les noms, soit substantifs, soit adjectifs, désignant ou qualifiant les objets, limités quant au sens, mais infinis quant au nombre; de l'autre enfin les particules, beaucoup moins vagues que les verbes, beaucoup moins multipliées que les noms, comprenant dans les classes distinctes des pronoms, d'adverbes, de préfixes et de désinences tous les mots qui, devenus auxiliaires et frappés pour ainsi dire de fixité, sont destinés, dans chaque langue, à grouper les idées, à régler les rapports, à échelonner les discours, dont ils sont les époux indispensables (631). »

Nous renvoyons au savant et curieux ouvrage de M. Eichhoff, et nous nous bornons à en détacher seulement quelques pages de la classe des *noms simples*, pour donner au lecteur une idée de ce travail comparatif.

I. — MOYEN ET ÉLÉMENTS.

DIEU. — Aucune idée n'est à la fois plus simple et plus féconde que celle de la divinité. Ne pouvant sonder son essence ni exprimer ses perfections, chaque nation l'a indiquée approximativement, suivant le caractère qui l'a surtout frappée. Chez les peuples du midi, Dieu est splendeur, lumière: grec *θεός*; latin, *Deus*; français, *Dieu*; ainsi que chez les peuples de l'ouest: gaélique, *Dia*; cymre, *Dau*; mot qui se retrouve aussi dans le lithuanien, *Dievas*. De même chez les Indiens, le nom commun de toutes les divinités est *daïras*, dieu; dérivé, comme les noms du ciel et du jour, du verbe *dir*, briller, récréer. Cette même racine a aussi produit les mots *daïri*, déesse, *daïratā*, divinité: G. *daïras*. L. *deus*, *deitas*. Li. *deivē*, *dievyntē*.

Chez les peuples du nord, Dieu est pureté, vertu: Gothique, *guth*. Allemand, *gott*. Anglais, *god*, onologue au mot qui exprime la bonté, et qui se retrouve dans l'indien *cudhas*, pur, vertueux; dérivé du verbe *cudh*, purifier, épurer.

Chez les peuples de l'est, Dieu est prospérité, bonheur: slave et russe *bog*, onologue au mot qui exprime la richesse, et qui est représenté en indien par *bhāgas*, sort, fortune; dérivé du verbe *bhāj*, répartir, distribuer.

La multitude des dieux mythologiques, personnifications des attributs divins, pourrait fournir encore dans sa nomenclature un ample sujet de rapprochement; et tout en ne faisant qu'effleurer ce sujet, nous prouverons plus tard que sous ce rapport aussi l'Europe a adopté les traditions indiennes. Ici nous nous contenterons de remarquer encore que le nom le plus sublime donné à la Divinité dans les langues les plus anciennes du globe retrouve son origine dans l'Indien *Sat* ou *Sax*, celui qui est, corres-

pondent au grec *ὄν* l'Être suprême, et dérivé du verbe *as*, être, exister (631*).

MOYEN. — G. *χῶς*. I. *has*, flux, vide; du verbe *hā*, lâcher, manquer. — G. *γῆρας*. I. *ja-gat*, monde, univers; du verbe *ga*, créer, produire. — G. *γενεή*. L. *gnatura*. I. *janata*, production; du verbe *jan*, naître, produire. — G. *φῶς*, *φῶς*. L. *sons*. A. *bau*, bande. R. *by-tie*. I. *bhās*, *bhāsis*, création; du verbe *bhā*, naître, exister.

CIEL. — G. *Δις*, *Ζεύς*. L. *diem*, *joris*. I. *diō*, *dyadā*, ciel; du verbe *diē*, briller, récréer. — G. *αἴθερ*, *αἴθερ*. L. *ather*, A. *hetter*, *hettere*. I. *indras*, *indra*, dieu et déesse du ciel; du verbe *idh* ou *indh*, briller, brûler.

SOLEIL. — G. *αἴρ*, *αἴρος*, *ἥλιος*. L. *sirius*, *sol*. F. *soleil*. Go. *sauil*. Li. *saulē*. C. *haul*. I. *sāris*, *sāryas*, soleil — Go. *sunna*, *sunno*. A. *sonne*. An. *sun*. R. *solnce*. C. *huan*. I. *sānas*, *sānu*, soleil; des verbes *sar*, darder, briller, et *sā*, lancer, darder.

LUNE. — G. *μήσ*, *μήν*, *μήνη*. L. *mensis*. F. *mois*. Gn. *mena*, *menoths*. A. *mond*, *monath*. An. *moon*, *month*. Li. *menū*. R. *miesiac*. Ga. *mios*. C. *mis*. — I. *mas*, lune, *mdas*, mois, *mdnan*, mesure; du verbe *md*, mesurer, répartir. — L. *luna*, F. *lune* ainsi que G. *λόγος*. I. *laucanan*, ciel, flambeau; du verbe *lauc*, voir, paraître.

ASTRE. — G. *στῆρ*. Go. *stairno*. A. *stern*. An. *star*, ainsi que L. *stella*. I. *tdran*, *tdrā*, étoile; du verbe *tār*, pénétrer, traverser. — G. *ἀστὴρ*. L. *astrum*. F. *astre*. I. *Astran*, éther, lumière; du verbe *as*, briller, brûler.

FEU. — G. *αἴγλη*. L. *ignis*. Go. *auhns*. Li. *agnis*. R. *ogn'*. I. *agnis*, feu, flamme; du verbe *aj*, mouvoir, darder. — G. *πῦρ*, *πῆρ*. A. *feuer*. An. *fire*. — I. *prawas*, combustion; du verbe *prus*, brûler, flamber. — G. *ἄδς*. L. *vulcanus*. I. *ulka*, flamme; du verbe *ul*, darder, briller.

LUMIÈRE. — G. *φῶς*, *φῶς*. L. *fax*. I. *bhan*, *bhas*, lumière. — G. *φῆγος*. L. *focus*. F. *feu*. I. *bhādas*, éclat. — G. *φῶς*. Go. *fon*. A. *funke*. I. *bhānus*, foyer; du verbe *bhā*, briller, brûler. — G. *λόγος*. L. *lux*. F. *lueur*. R. *luez*. C. *llug*. I. *laukas*, vuo, éclat. — Go. *liuhath*. A. *licht*. An. *light*. I. *laucitan*, brillant; du verbe *lauc*, voir, paraître. — G. *γῶς*. L. *candor*. A. *schein*. An. *shine*. I. *condas*, *candrar*, lueur; du verbe *cad* ou *cand*, luire, briller. — Li. *szuelo*. R. *Suict*. I. *teidā*, lumière; du verbe *teiz*, darder, briller.

OMBRE. — G. *οἶα*. R. *sien'*. I. *chāya*, ombre. — G. *σῆν*. Go. *shadus*. A. *schatten*. An. *shade*. I. *chadas*, *chadis*, feuillage, abri; du verbe *chad*, couvrir, voiler. — L. *umbra*. F. *ombre*. I. *abhran*, nuage; du verbe *ab* ou *amb*, aller, mouvoir. — L. *tenebra*, *tenebrā*. F. *ténèbres*. A. *dämmern*. — I. *tamd*, *tamisd*, ombre. — Li. *tamsa*. R. *temnost'*. I. *tamas*, obscurité; du verbe *tam*, troubler, obscurcir.

MATIN. — G. *αὔρ*, *ἥως*. F. *est*. A. *ost*. An. *east*. I. *usas*, lueur, aube. — L. *auro*, *aurore*. Li. *auszra*. R. *utro*. I. *ud*, *usrd*,

(631) Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, p. 38.

(631*) Abréviations. — I. Indien. G. grec. L.

latin. F. français. Gn. gothique. A. allemand. An. anglais. Li. lithuanien. R. russe. Ga. gaélique. C. cymre.

aube, aurore; du verbe *us*, brûler, brûler. — *L. mane*. *F. matin*. *I. mǎ*, lumière; du verbe *mǎ*, étendre, mesurer.

SOIR. — *G. ἑσπας*. *L. vesper*. *F. ouest*. *A. west*. *An. west*. *I. vespas*, vapeur, vasaiss, ombre; du verbe *vas*, occuper, couvrir. — *L. serum*, *F. soir*. *I. sdyan*, soir; du verbe *sai*, laisser, cesser.

JOUR. — *G. ἡσας*. *L. dies*. *F. — di*. *Go. dags*. *A. tag*. *An. day*. *C. dydd*. *I. divas*, jour. — *ti. sav*. *Li. diena*. *R. den*. *I. dinas*, jour; du verbe *div*, briller, récréer. — *G. ἡμαρ*, *ἡμαρ*. *I. namon*, splendeur; du verbe *us* briller, brûler.

NUIT. — *G. νύξ*. *L. nox*. *F. nuit*. *Go. nahts*. *A. nacht*. *An. night*. *Li. naktis*. *R. noxs*. *Ga. noiche*. *C. nos*. *I. nig*, *nipa*, nuit; du verbe *naç*, détruire, effacer.

ÊTE. — *G. αἶσος*. *L. aestus*, *vestas*. *F. été*. *A. hitze*. *An. heat*. *Ga. aodh*. *C. etc*. *I. didhna*, *aídhos*, chaleur, combustion; du verbe *jdñ*, ou *jdñh*, briller, brûler. — *G. ὥσος*. *L. torror*. *A. dürre*. *I. tarsos*, sécheresse, ardeur; du verbe *tars*, sécher, brûler.

HIVER. — *G. χιμα*. *L. hiems*. *Li. siema*. *R. zima*. *I. himan*, *hainan*, neige, hiver; du verbe *hi*, jeter, verser.

CHALEUR. — *G. κίλον*. *D. calor*. *F. chaleur*. *A. kótle*, *glúhen*. *An. glow*. *Li. sziltuma*. *R. kalenie*. *I. ívalas*, *ívolanan*, feu, chaleur; du verbe *jeal*, briller, brûler. — *L. tepor*. *F. tiédeur*. *R. teplo*. *I. tapas*, chaleur; du verbe *tap*, brûler, chauffer.

FROID. — *G. χλιας*. *L. gelu*. *F. gelée*. *A. kühle*, *kálte*. *An. cold*. *Li. szaltis*. *R. cholod*. *I. jalan*, *jaltan*, eau, glace; du verbe *jai*, couvrir, condenser. — *G. ἐπίς*, *ἐπλάσος*. *L. frigus*. *F. froid*. *A. frost*. *An. frost*. *I. óhrasat*, tremblement; du verbe *óhras*, craindre, trembler.

AIR. — *G. ἀήρ*. *L. aer*. *F. air*. *I. váyus*, souffle, air; du verbe *ed*, mouvoir, jaillir.

VENT. — *G. ἀήτης*. *L. ventus*. *F. vent*. *Go. winds*. *A. wind*, *weiter*. *An. wind*, *weather*. *Li. wéjas*. — *weitis*. *R. wiet*. *Ga. gaoth*. *C. gwyni*. *I. vátas*, *vátis*, souffle, vent; du verbe *ed*, mouvoir, souffler.

VAPEUR. — *G. ὕσος*. *A. dunst*, *dampf*. *Li. dussas*, *dumas*. *R. duch*, *dym*. *I. dhákus*, *dhámus*, vapeur, fumée. — *G. ὕσος*. *A. dast*. *I. dhápas*, fumée; des verbes *dhá*, mouvoir, lancer, et *dháp*, fumer, exhiler.

NUAGE. — *G. νέφος*. *L. nubes*. *F. nuage*. *A. nebel*. *R. nebo*. *Ga. neamh*. *C. niel*. *I. nabhas*, atmosphère, nuage; du verbe *nabh*, pénétrer, occuper. — *G. ἐπίγλας*. *Li. migla*. *R. mglá*. *I. maighas*, nuage, pluie; du verbe *mih*, verser, écouler.

EAU. — *G. ὕδωρ*. *L. udum*, *unda*. *F. onde*. *I. udan*, eau. — *Ga. wato*. *A. wasser*. *An. water*. *Li. weandu*. *R. woda*. *I. vaudan*, liquide; du verbe *ud* ou *und*, couler, mouiller. — *L. aqua*. *F. aigue*, eau. *Go. ahwa*. *A. ach*. *Li. uppe*; ainsi que *G. ὕδωρ*. *I. ap*, eau. — *L. amnis*. *I. apnas*, liquide; du verbe *ab* ou *amb*, aller, mouvoir. — *G. νερόν*, *Νηρεός*. *I. niran*, eau, liquide; du verbe *ni*, mouvoir, diriger.

MER. — *G. πόντος*. *L. pontus*. *I. pathis*, eau, mer; du verbe *pd*, boire, arroser. — *L.*

mare. *F. mer*. *Go. maréi*. *A. meer*. *Li. maré*. *R. more*. *Ga. muir*. *C. mor*. *I. mirds*, mer. du verbe *mí*, écouler, mouvoir. — *G. ἅλως*, *ἅλς*. *D. salum*, *sal*. *I. salan*, eau; du verbe *sal*, mouvoir, jaillir.

FLOT. — *G. κλάω*. *I. klaidan*, flot; du verbe *klid*, mouiller, arroser. — *G. ὄρην*. *C. éigion*. *I. anghas*, courant; du verbe *auj*, vivre, mouvoir. — *G. βάσις*. *I. vaha*; *F. vague*. *Go. wega*. *A. woge*. *An. scave*. *I. vahas*, flux, cours; du verbe *vah*, mouvoir, porter.

LAC. — *G. ἕλας*. *I. vilan*, tron; du verbe *vil*, couper, diviser. — *G. λίανος*. *I. lacus*. *F. lac*. *A. loch*, *lache*. *An. lough*, *lake*. *R. luza*. *C. llwch*. — *I. lus*, *luk*, rupture; du verbe *lú*, couper, trancher. — *G. πάλος*. *I. palus*. *A. pfuhl*. *An. pool*. *Li. bala*. *R. boloto*. *I. palan*, *palévas*, fadje marais; du verbe *pal*, passer, décroître.

TORRENT. — *G. ῥέος*. *L. riuus*. *F. ru*. *Go. rign*. *rune*. *A. regen*, *rinne*. *R. rieha*. *I. rayos*, cours, torrent. — *G. ῥίσπον*. *I. rai-tran*, écoulement; du verbe *ri*, mouvoir, couler. — *G. πλῆθος*. *I. fluvius*, *pluvia*. *F. fleuve*, pluie. *Go. flodus*. *A. fluss*. *An. flood*. *R. plawen*. *I. plaras*, flux, cours; du verbe *plu*, mouvoir, couler. — *G. πῆγῃ*. *A. bach*. *I. payas*, eau, liquide; du verbe *pay*, mouvoir, hâter.

ROSÉE. — *G. ἑρῶς*. *L. imber*. *I. am-bhas*, eau; du verbe *ab* ou *amb*, aller, couler. — *G. νίξ*. *L. nix*. *F. neige*. *Go. snaines*. *A. schnee*. *An. snow*. *Li. snegas*. *R. snieg*. *Ga. sneachd*. *I. snavas*, écoulement; du verbe *snu*, couler, arroser. — *G. ῥοή*. *I. vdr*, *vorsas*, eau, pluie; du verbe *var* ou *vars*, pénétrer, arroser.

TERRRE. — *G. γαῖα*, *γῆ*. *Go. gawi*. *A. gau*. *I. gaus*, terre; du verbe *gd*, créer, produire. — *G. ἔρα*. *Go. airtha*. *A. erde*. *An. earth*. *C. ard*. *I. írd*, terre; du verbe *ir*, lancer, produire. — *L. terra*. *F. terre*. *C. daeor*. *I. dhard*, terre, sol; du verbe *dhær*, fixer, tenir. — *L. tellus*. *Ga. talamh*. *I. talan*, sol, base; du verbe *tal*, fonder, tenir. — *G. τίττα*. *L. titara*. *Go. thiinda*. *A. teut*. *Ga. tuath*. *C. tud*. *I. ditis*, déesse de la terre; du verbe *dai*, soutenir, nourrir. *G. χάμα*. *L. humus*. *Li. sieme*. *R. zemlia*; altération probable de *dhámis*, terre; du verbe *dhá*, naître, exister.

MONTAGNE. — *G. ἄγρον*, *ἀπέξ*. *I. agran*, sommet, apsis, pointe. — *G. ἀμύρ*. *L. acumen*. *Li. aszmu*. *I. aqmna*, rocher, pic; des verbes *ag*, approcher, resserrer et *ac*, traverser, pénétrer. — *G. ὁλῶνός*. *L. collis* *cul* *men*. *F. colline*. *A. kulm*, *holm*. *An. holm*. *Li. kaltes*, *kalmas*. *R. cholm*. *I. kulun* éminence, du verbe *kul*, réunir, amasser. — *L. mons*. *F. mont*. *I. mitis*, limite; du verbe *mo*, mesurer, étendre. — *L. cacumen*. *Li. koukaras*. *I. çikhá*, *çikharas*, crête, sommet; du verbe *çikh*, pénétrer, atteindre. — *Go. baigrs*. *A. berg*. *I. parvan*, *parvatas*, saillie, éminence; du verbe *par* ou *pár*, remplir, amasser. — *R. gorn*. *I. giris*, montagne; du verbe *gdr*, absorber, enclore.

GOUFFRE. — *G. ἀντρον*. *L. antrum*. *F. an-tre*. *I. antran*, fond, creux; du verbe *an*,

mouvoir, pénétrer. — G. πύσις. L. puteus, F. puits. A. pfütze. An. pit. I. pul, pautas, gouffre; du verbe pûy, puer, dissoudre. — G. τέλας. I. taliman, fondement; du verbe tal, fonder, tenir.

II. — ANIMAUX ET PLANTES.

ÊTRE. — G. οὐσία. Go. wisan. A. wesen. R. wessen. I. esu, être, substance; du verbe ras, être, subsister. — G. φύσιν. L. fatus, I. dhātān, créature; du verbe dhā, naître, exister. — G. γένμας. Li. gimimas. I. janiman, production; du verbe jan, naître, produire.

ANIMAL. — G. ζῷον. R. zīwoc. I. jīwat, être vivant; du verbe jīw, vivre, exister. — G. πῶς. L. pecus. Go. faihu. A. eich. I. paqus, animal; du verbe paq, lier, adapter. — G. φέρ. L. fera. Ainsi que G. θήρ. A. thier. I. bhāras, produit; du verbe bhar, porter, produire.

HOMME. — G. ἀνὴρ. L. nero. I. nar, naras, homme, mâle; du verbe nī ou nay, diriger, dominer; le G. ἀνθρωπος paraît être composé de ἀντῆρ, homme, et de ὤς, visage. — G. φόβον. L. tir. Go. wair. A. wer. Li. wyras. Go. fear. C. guer. I. varas, vīras, homme, guerrier; du verbe var ou tīr, défendre, protéger. — L. mas. Go. manna. A. man. An. man. R. mus. C. mon. I. mas, génie, manus, homme. — Go. mannisk. A. mensch. I. mānūsas, humain; du verbe man, penser, réfléchir. — L. homo. F. homme. Go. guma. Li. smone; altération probable de dhūman, dhāūmas, créé, terrestre; du verbe dhā, naître, exister. — G. γένος. L. gens. F. gent. A. kun. C. cun. I. janas, homme, humain; du verbe jan, naître, produire. — G. λαός, λαῖτος. Go. lauths. A. leut. R. liud. I. laukas, monde, genre humain; du verbe lauc, voir, paraître.

FEMME. — G. γυνή. Go. guens. A. kuen. An. quean. R. zena. C. cena. I. Janī, femme, femelle. — G. γυναῖς. R. zenka. I. janikā femme; du verbe jan, naître, produire. — G. θήλυς, θήλεια. Go. thiwei. R. diēwa. I. dhayā, fille; du verbe dhai, abreuver, allaiter. — L. mulier. I. mallā, femme; du verbe mall, comprimer, étroindre. — L. femina. F. femme. I. dhūman, dhāumī, terrestre; du verbe dhā, naître, exister. — A. weib. An. wife, ainsi que L. opa. I. rapus, substance; du verbe rap, effectuer, produire. — A. wamme. An. waman. I. wdmā, femme; du verbe wam, lancer, produire.

CHEVAL. — G. ἵκκος, ἵππος. L. equus. A. chu. Go. each. I. aqwas, cheval. — L. equa. Li. aszwa. I. aqrā, jument; du verbe aq, pénétrer, atteinre. — G. πῶλος. L. pultus. F. poulain. Go. fula. A. fullen. An. font. I. bālas, poulain; du verbe bal, vivre, croître.

BOEUF. — G. ταῦρος. L. taurus. F. taureau. Go. stiurs. A. stier. An. steer. I. sthāras, sthāras, mâle, taureau; du verbe sthā, se tenir, résister. — L. ceca. A. kuh. An. cow. R. gowādo. I. gduw vache; du verbe gā, créer, produire. — G. βῶς. L. bos. Go. bo. C. buw; altération probable de l'ī. gduw, vache; du verbe gā, créer, produire. — L. vacca. Go. naks. A. ochs. An. ox. C. ych. I. ukau, bœuf; du verbe uc, accroître, grossir.

— G. ταῦς. L. vitulus. I. vatsas; entafas, veau, nourrisson; du verbe rat, attacher, tenir.

BÉLIER. — G. ὄvis. L. ovīs. Go. awi. A. ewe. An. ewe. Li. awis. R. Owen. Ga. uan. C. orn. I. awi, béliér, brebis. — L. ovilla. F. ouaille. Li. owele. I. awīdā, brebis; du verbe aw, maintenir, couvrir. — G. ἄρς, ἱρμός. L. aries. Li. eris, erinnis. I. uranas, béliér; du verbe āra ou āruu, couvrir, revêtir.

BOUC. — G. αἴς. Li. oxyz, ainsi que L. agnus. I. ajas, bouc, béliér; du verbe aj, mouvoir, bondir. G. βόας. F. bouc. A. bock. An. burk. C. buck. I. bukkas, bukkā, bouc, chèvre; du verbe bukk, crier, bêler. — L. hādus, hādulus. I. aidakas, bouc, béliér; du verbe aidh, croître, grossir.

CERF. — G. κερὰς. L. cervus. F. cerf. R. sarna. I. gargin, bête à corne, antilope, du verbe gar, percer, pénétrer. — G. εἶλες, εἶλεος. F. elan. A. elch. An. elk. Li. elnis. R. elen. I. flat, agile; du verbe il, mouvoir; hâter.

CHAMEAU. — G. κάμηλος. L. camelus. F. chameau. A. kamel. An. camel. I. kramailas, chameau; du verbe kram, mouvoir, atteindre.

ÂNE. — G. κῆλος. I. kharas, âne; du verbe khāi, aller, pénétrer.

SINGE. — G. κῆλος. L. cephus. I. kapis, singe; du verbe kap, agiter, trembler.

SANGLIER. — G. σῆς. L. sus. A. sau. An. sow. R. swin. I. sās, produit, sūkarakas, porc; du verbe sā, produire, féconder. — G. ἱρμός. L. verres. F. verrat. I. varāhus, sanglier; du verbe var, défendre résister. — G. χοῖρος. I. kiras, porc; du verbe kār, diviser, rompre.

CHIEN. — G. κύων. L. canis. F. chien. Go. hunds. A. hund. An. hound. Li. zuu. R. szsznia. Ga. cu. C. ci. I. gran, cunas, chien; du verbe gri, accroître, propager.

CHAT. — G. κάτς. F. chat. A. katze. An. cat. Li. katē. R. kot. Ga. cat. C. cath, ainsi que G. κῆς. I. cāras, jeune animal; du verbe gri, accroître, propager.

LION. — G. λέων. L. leo. F. lion. A. löwe. An. lion. Li. lulas. R. leu. I. lunat, lunakas, bête féroce; du verbe lū, couper, trancher.

LÉOPARD. — G. λέπρος, λέπιδος. L. pardus, pardalis, F. léopard. A. parder. An. pard. Li. pardas. R. purd. I. pardakus, panthère, léopard; du verbe pard, bruir, gronder.

OURS. — G. ὄρκος, ὄρκος. L. Ursus. F. ours. I. arksas, ours; du verbe arks, briser, blesser.

LOUP. — L. vulpes. Go. Wulfs. A. Wolf. Li. Wilkas. R. Wolk. I. Varkas, loup; du verbe tark, saisir, dévorer.

PUTOIS. — L. putacius. F. putois. I. putīkas, civette; du verbe pūy, puer, gâler.

LIÈVRE. — G. λαγός. L. lepus. F. lièvre. I. laghus, léger; du verbe lagh, mouvoir, atteindre. — A. hare. Li. zuikis. R. zaez. I. çaras, lièvre, lapin; du verbe çag, sauter, bondir.

RAT. — G. μῦς. L. Mus. A. mus. An. mouse. R. mysz. I. musas, rat, souris, du verbe mus, rompre, broyer.

AMPHIBIE. — G. ὑδρῶς, ὑδρῶς. L. *hydra*. F. *hydra*. A. *otter*. An. *otter*. Li. *udra*. R. *wydra*. I. *Udras*, animal aquatique; du verbe *ud* ou *und*, mouiller, baigner.

REPTILE. — G. ἰσπίς. L. *serpens*. F. *serpent*. I. *sarpas*, *sorpin*, reptile; du verbe *sarp*, aller, ramper. — G. ἴσχυς. A. *anguis*. An. *unke*. Li. *angis*. R. *uz*. I. *ukis*, *agas*, serpent; du verbe *ag*, approcher, resserrer.

OISEAU. — G. πτερόν. R. *ptica*. I. *patat*, *pitsat*, oiseau, volatile. — G. πτενέω. L. *penna*. I. *pannas*, volatile; du verbe *put*, voler, fuir. — G. ἄετός. L. *avis*. C. *adn*. I. *atis*, oiseau; du verbe *at*, mouvoir, jaillir. — G. *fugls*. A. *vogel*. Li. *paukstis*, I. *puktas*, aile, *paksin*, oiseau; du verbe *paç*, lier, adapter?

COQ. — G. κίρκος. F. *coq*. A. *gockel*. An. *cock*. R. *koczet*. C. *coq*. I. *kukkuas*, coq; du verbe *kuc*, résonner, crier? — L. *gallus*. A. *guller*. Ga. *caolach*. I. *kalas*, sonore; du verbe *kaf*, retentir, résonner.

COUCOU. — G. κόκκυξ. L. *cuculus*. F. *coucou*. A. *guguck*. An. *cuckoo*. R. *kokuszka*. I. *kaukilas*, coïl, coucou; du verbe *kuc*, résonner, crier.

CORBEAU. — G. κόραξ. L. *corvus*. F. *corbeau*. A. *krähe*. An. *crow*. R. *gracy*. I. *karatas*, corbeau; du verbe *kur*, retentir résonner. — A. *kauch*. An. *chough*. Li. *kosas*. R. *kacakwa*. I. *kakas*, choucous; du verbe *kac*, résonner, crier.

HIBOU. — G. ὀυλιών. L. *ulula*. A. *suls*. An. *owl*. I. *ulukas*, hibou, chouette; du verbe *talk*, résonner, crier? — A. *kauz*. R. *syex*. I. *ghukas*, chouette, du verbe *ghu*, résonner, murmurer. — G. νυκτερίς. L. *noctua*. I. *niçdias*, oiseau de nuit; du verbe *naç*, détruire, effacer?

PIC. — L. *picus*. F. *pic*. A. *picker*, An. *pecker*. I. *pitkas*, grimpeur, pic; du verbe *piec*, heurter, frapper.

OIE. — G. γέν. L. *anser*. A. *gans*. An. *goose*. Li. *taxis*. R. *gus*? I. *hansas*, *haast*, oie; du verbe *has*, bailer, rire.

POISSON. — G. ὑγρός. Ga. *iasg*. I. *ukzas*, *ukstas*, humide; du verbe *uks*, mouiller, arroser. — L. *piscis*. F. *poisson*. Go. *fiska*. A. *fisch*. An. *fish*. C. *pyss*. I. *payasyas*, aquatique; du verbe *pay*, mouvoir, jaillir.

CRABE. — G. καρκίνος, κάρατος. F. *crabs*. A. *krabbs*. An. *crab*. I. *karkas*, *karkatas*, écrevisse; du verbe *karg*, fendre, crouser.

MOUCHE. — G. μύλα. L. *musca*. F. *mouches*. A. *mucks*. An. *midgs*. Li. *mussd*. R. *mucha*. I. *mças*, *makiak*, mosquite, mouche; du verbe *maç*, gronder, bourdonner.

VER. — G. ἴκ. I. *kitas*, insecte, ver; du verbe *kat*, pénétrer, percer. — L. *ermis*. Li. *kirminas* altération probable de l'indien *karmis*, ver; du verbe *kdr*, diviser, dépecer.

ARBRE. — G. ἄρξ, ἄρξ. Go. *triu*. An. *tree*. R. *drewo*, *derevo*. Ga. *doira*. C. *dar*. I. *drus*, *dtru*, arbre, souche. — G. ἄρξ. L. *trabes*. Go. *trhams*. A. *tram*. I. *drumias*, arbutie; du verbe *dru*, eller, jaillir.

TRONC. — G. στύπος, στύπος. L. *stipes*. A. *stab*, *stamm*. An. *stem*. Li. *stambas*. R. *stebel*. I. *stambhas*, pieu, tronc; du verbe *stabh*, fixer, condenser. — G. στύλος, στύλος. A. *stiel*. An.

stalk. R. *stwor*. I. *sthalan*, base, tige; du verbe *sthal*, fixer, amasser.

BRANCHE. — G. ἄξ. Go. *asts*. A. *ast*. I. *asthis*, noyau, nœud; du verbe *as*, fixer, asseoir. — Li. *szako*. R. *suk*. I. *çakhd*, branche, du verbe *çakh*, pénétrer, surgir.

ECORCE. — G. κούρος, κούρος. A. *hülle*, *hülse*. An. *hulk*. R. *szelucha*. I. *çallas*, *çalkan*, enveloppe, écorce; du verbe *çal*, occuper, couvrir. — L. *cortex*. A. *kork*. An. *cork*. I. *karttis*, peau, dépouille; du verbe *kart*, couper, fendre.

FEUILLE. — G. φύλλον. L. *folium*, *flor*. F. *feuille*, *flour*. I. *phullan*, *phullis*, bourgeon, fleur; du verbe *phull*, épanouir, fleurir. — G. φύλλος. I. *dalas*, feuille; du verbe *dal*, fendre, épanouir. — G. πέταλον. I. *patran*, feuille; du verbe *pat*, voler, remuer. — G. κάλυξ. L. *calyx*. F. *calice*. An. *kelch*. I. *kallik*, bouton; du verbe *kul*, réunir, amasser.

ROSEAU. — G. κάλαμος. L. *calamus*, *cultmus*. F. *chaume*. A. *haln*. An. *haln*. R. *soloma*, I. *kalumas*, roseau; du verbe *kal*, jaillir, croître. — G. κάνα. L. *canna*. F. *cannet*. I. *kandas*, roseau; du verbe *kat*, pénétrer, percer. — G. ἴκτα. L. *vitis*. A. *weide*. R. *weide*. I. *waisto*, I. *waistras*, junc; du verbe *wai*, enlacer, entourer. — L. *ruscus*. F. *roseau*. Go. *raus*. A. *reis*. R. *rozza*. I. *rauhas*, *rauhis*, planie, tige; du verbe *ruh*, surgir, croître.

HERBE. — G. ἄρξ. L. *herba*. I. *harit*, verdure; du verbe *har*, prendre, cueillir. — G. ἄρξ. R. *deru*. I. *tarnan*, gazon; du verbe *tarn*, broyer, rompre. — L. *palea*. F. *paille*. Li. *pellas*. R. *pleu*. I. *palas*, paille; du verbe *pal*, jaillir, croître. — G. ἄρξ. L. *acus*. Go. *ahs*. A. *ahrs*. An. *ear*. R. *ost*, *ostrie*. I. *agris*, épi; du verbe *ag*, pénétrer, surgir. — G. στρώμα. L. *stramen*. A. *streu*. An. *streu*. I. *starimon*, litière, du verbe *star*, étendre, répandre. — G. ἄρξ. I. *jawas*, I. *yawas*, orge, blé; du verbe *yá*, aller, croître?

RACINE. — G. ῥίζα. L. *radix*. A. *reute*. An. *root*. I. *radas*, pointe, piquant; du verbe *rad*, fendre, pénétrer. — G. ῥίζα. I. *málan*, racine; du verbe *mál*, fixer, planter.

PIERRE. — G. πέτρος, πέτρα. L. *petra*. F. *pietre*. I. *patas*, rocher, meule; du verbe *pat*, occuper, étendre. — G. στέιν. Go. *stains*. A. *stein*. An. *stons*. I. *sthind*, pilier, bloc; du verbe *sthá*, se tenir, rester; — L. *cos*. F. *quexu*. A. *kies*. I. *kasas*, pierre, caillou. — L. *cautes*. I. *káthus*, pierre, des verbes *kas*, couper, pénétrer et *kat*, pénétrer, percer. — G. λίθος. I. *laustas*, motte, argile; du verbe *lus*, couper, rompre. — G. μάκος. L. *monila*. I. *manis*, gemme, joyau; du verbe *man*, restreindre, condenser.

MÉTAL. — G. ἄρξ. A. *erz*. An. *ore*. Li. *waras*. I. *aras*, métal, fer; du verbe *ar*, atteindre, pénétrer. — L. *as*, *arcum*. F. *airain*. Go. *aiz*, *aisarn*. A. *sien*. I. *dyas*, *dyasan*, fer; du verbe *ay*, passer, pénétrer. — G. χρυσός, χρυσόν. I. *hwaran*, or; du verbe *har*, prendre, posséder. — L. *aurum*, F. *or*. I. *ausas*, splendeur; du verbe *us*, briller, darder. — G. ἀργός, ἀργός. L. *argentum*. F. *argent*. I. *rdjat*, *rajatan*, argent;

R. *serdes*. Gā. *criodhe*. I. *hard*, *hardayan*, cœur; du verbe *Art*, se troubler, s'émouvoir?

ENTRAILLES. — G. *ἔσπερον*. L. *internum*. I. *antrou*, *antrouan*, entrailles; du verbe *an*, mouvoir, pénétrer. L. *fecur*, ainsi que G. *ἔσπερον*. I. *yakan*, *yakart*, foie; du verbe *yug*, lâcher, détendre?

SEIN. — G. *σῆθος*, *σῆθιον*. I. *stanas*, sein, *stanyan*, mamelle; du verbe *stai*, serrer, enclore. — G. *οὔτερον*. L. *uter*, *uterus*. — F. *outre*, A. *euter*, An. *udder*. R. *utroba*. I. *udhas*, outre, *udaran*, sein; du verbe *ud*, remplir, grossir? — L. *afvus*, *vulva*. I. *ufvan*, matrice; du verbe *uf*, darder, lancer? — G. *scamba*. A. *wamme*. An. *womb*. R. *wymia*. I. *edmas*, sein; du verbe *eam*, lancer, produire.

NOMBRIL. — G. *ομφαλός*. L. *umbra*, *umbilicus*. F. *nombril*. A. *nabel*, An. *narel*. I. *nabhis*, nombril; du verbe *nadh*, pénétrer, percer.

FLANC. — G. *ἀγκών*. L. *ancon*. F. *hanche*. A. *anke*. I. *dagan*, jointure, flanc; du verbe *ang* approcher, resserrer. — L. *coxa*. F. *cuisse*. A. *hackse*. An. *hough*. I. *kukhas*, creux, aine; du verbe *kuc*, entourer, enclore.

GENOU. — G. *γόνυ*. L. *genu*. F. *genou*. Go. *knia*. A. *knie*. An. *knie*. I. *jdnas*, genou; du verbe *jad*, rompre, fléchir. — G. *καμπή*. F. *jambe*, I. *kampas*, flexion, courbure; du verbe *kap*, agiter, mouvoir.

PIED. — G. *πούς*. L. *pes*. F. *pie*, Go. *totus*. A. *fufe*, *pfote*. An. *faat*, *pau*. Li. *pédas*. R. *piata*. I. *pad*, *padas*, pied; du verbe *pad*, aller, marcher.

TALON. — G. *πῆλος*. Go. *fairzna*. A. *ferse*. I. *parsnis*, talon; du verbe *parc*, toucher, presser? — L. *talus*. F. *talon*. A. *sohle*. An. *sole*. I. *italan*, base, talon; du verbe *tal*, fonder, poser, etc., etc., etc.

Passons des objets matériels aux idées et aux abstractions métaphysiques. Nous n'en citerons que quelques-unes.

AMOUR. — G. *ἔρως*, *ἔρως*. I. *eraras*, amour, préférence; du verbe *er*, aimer, préférer. — L. *libere*, *libido*. A. *liebe*. An. *love*. Li. *luba*. R. *liubow*. I. *laubhas*, désir, amour; du verbe *labh*, désirer, aimer. — G. *ἔρως*. I. *kamas*, passion; du verbe *kam*, chérir.

APPARENCE. — G. *εἶδος*, *εἶδω*. L. *visus*. Li. *ueidas*. R. *uid*. A. *weise*. An. *wise*. I. *vidhas*, *vidh*, aspect, forme, apparence; du verbe *vidh*, distinguer.

CHANT. — G. *ᾠδή*, *ᾠδή*. L. *ode*. F. *ode*. I. *tad*, chant, louange; du verbe *td*, célébrer, chanter. — L. *canor*, *cantus*. F. *chant*. Go. *canadh*. I. *kvanas*, *kvanitan*, son, mélodie; du verbe *kran*, retentir, résonner.

DÉSASTRE. — G. *ῥῆος*. L. *caedes*, — *cidium*. F. — *cide*. A. *schaden*. An. *scath*. C. *cad*. I. *cadthyan*, mal, infortune; du verbe *cadth*, blesser, nuire.

DON. — G. *δῶν*. L. *donum*. F. *don*. Li. *danis*. R. *dan*. I. *danan*, présent, offrande.

FAIT. — L. *creatio*. F. *création*. I. *kartis*, action, fait. — L. *creare*. A. *kram*. I. *karmen*, objet; du verbe *kar*, faire, effectuer.

FUSION. — G. *λύω*. L. *lues*, — *laetiam*. F. — *luce*. A. *luage*. R. *lianie*. I. *lis*, *layan*, solu-

tion, fusion; du verbe *li*, dissoudre, liquéfier.

HARDIESSE. — G. *θάρσος*, *θάρσος*. A. *trast*. An. *trast*. Li. *drasa*. R. *dersos*. I. *dharsas*, *dharsitan*, hardiesse, confiance; du verbe *dhars*, oser, braver.

JEUNESSE. — G. *ἰσθ*. L. *juventus*. A. *jugend*. I. *yura*, *ydaawan*, jeunesse; du verbe *yu*, joindre, accroître.

MAL. — G. *μᾶλον*. L. *malum*. F. *mal*. A. *maal*. An. *mole*. I. *malan*, tache, saute; du verbe *mal*, couvrir, ternir. — L. *pestis*. F. *peste*. A. *bds*. An. *bad*. Li. *beda*. I. *badhas*, *bddhd*, mal, calamité; du verbe *badh*, frapper, nuire.

MILIEU. — G. *μέσος*. L. *medium*. F. *moitié*. Go. *midums*. A. *mitte*. I. *midst*. R. *mexen*. Gā. *meadhon*. I. *madhyan*, centre, milieu; du verbe *mad*, concilier, adapter.

MORT. — G. *μῆρος*. Li. *maras*. R. *mor*. I. *mdras*, mort, décès. — L. *mors*. F. *mort*. Go. *maarth*. A. *mord*. An. *murder*. Li. *smertis*. R. *smert*. I. *mordis*, mort; du verbe *mar*, mourir, tuer.

NOM. — G. *ὄνομα*. L. *nomen*. F. *nom*. Go. *nama*. A. *namen*. An. *name*. R. *imja*. I. *ndman*, nom; *ndma*, nommément; du verbe *nam*, saluer, énoncer, etc., etc., etc.

Nous omettons les adjectifs et les verbes qui seraient innombrables.

INDO-EUROPÉENNES (LANGUES), rapprochement du français avec ces langues. Voy. FRANÇAIS. — Les langues sémitiques et les langues indo-européennes sont-elles radicalement distinctes? Voy. SÉMITIQUES.

INDO-EUROPÉENS (PEUPLES), leur origine, leur berceau, leur séparation. Voy. SANSKRIT.

INDO-SCYTHES. Voy. TIBÉTAINE.

INDOSTAN. Voy. INDE.

INGWA. Voy. DAGUMB.

INSCRIPTIONS étrusques trouvées dans une grotte près de Tarquinies. Voy. ETRUSQUES. — Inscriptions cunéiformes. Voy. CUNÉIFORMES.

INTELLIGENCE. Rapport à quelque degré entre l'évolution de l'intelligence humaine et l'évolution de l'intelligence divine. Voy. l'*Essai*, § III.

IOLOF. Voy. WOLOF.

IONIEN. Voy. GRECQUE.

IOTES. Voy. SCANDINAVE.

IOTIQUE MODERNE. Voy. SCANDINAVE.

IRLANDAIS. Voy. CELTIQUES.

IRON. Voy. OSSÈTE.

IROQUOIS. Voy. MOHAWK.

ISLANDAIS. Voy. SCANDINAVE.

ITALIE ANTIQUE, tableau. Voy. GÆCO-LATINES.

ITALIENNE. (L.) Rameau de la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. On a émis sur l'origine de cette langue trois systèmes différents. On a d'abord soutenu (Léonardo-Bruni, card. Bembo, etc.), que l'italien est aussi ancien que le latin, et que l'un et l'autre étaient en usage dans l'ancienne Rome, où le latin était la langue que les gens lettrés employaient dans leurs discours publics et

leurs écrits, tandis que l'italien était la langue du peuple, celle qui s'employait dans la conversation. Les partisans de ce système eurent à l'appui de leur opinion un certain nombre d'expressions du langage que Plaute et Térence mettent dans la bouche de ceux de leurs personnages qui appartiennent à la classe plébéienne, expressions qui offrent en effet du rapport avec l'italien, bien qu'on ne les retrouve pas dans les auteurs latins hors du ras dont il s'agit. C'est ainsi que les mots *vernus* (hiver), *caballus* (cheval), *bellus* (beau), *batuere* (battre), appartenant à l'ancien langage vulgaire dont nous parlons, ont un rapport évident avec les mots *verno*, *cavallo*, *bello*, *batere* de l'italien actuel, et n'en ont, au contraire, aucun avec les mots *hyems*, *equus*, *pulcher*, *percutere*, qui leur correspondent par le sens dans le latin classique.

Ces faits sont ramenés à leur juste valeur par la seconde théorie sur l'origine de l'italien, soutenue par Muratori. Ce savant admet que tout en proscrivant la langue primitive de l'Italie, les Romains ne la purent abolir et extirper complètement, et qu'elle continua d'exister dans les dialectes divers, sous des transformations partielles, de manière à avoir plus tard, conjointement avec le latin, part à la formation de l'italien. Cette théorie a été adoptée par Fontanini, Tiraboschi, Denina, Ginguené, Sismondi, qui admettent que, à l'époque de l'invasion des peuples du Nord, le latin, qui s'était déjà corrompu depuis longtemps par diverses causes, acheva de se déaturer, et finit par n'être plus du latin, parce que les conquérants, tout en sentant la nécessité d'apprendre la langue des vaincus, y introduisirent, avec leur prononciation, beaucoup de termes et de tournures de leurs propres idiomes. C'est ainsi qu'un grand nombre de radicaux gothiques et lombards furent naturalisés en Italie; en sorte qu'il faut voir dans l'italien moins le latin classique décomposé au contact des barbares, que les langues de ceux-ci, fondues dans le latin rustique ou vulgaire.

Contrairement à cette dernière opinion, Sc. Maffei soutient que la langue italienne s'est formée par une corruption graduelle opérée dans la langue classique sans l'intervention d'aucune influence étrangère. Dans sa *Verona illustrata*, Maffei essaye de démontrer qu'on adopta peu à peu, au lieu du latin grammatical et correct, une forme de langage incorrecte dans sa structure et vicieuse dans sa prononciation, que beaucoup de termes et de tournures, attribués aux barbares du Nord, étaient en usage en Italie avant l'époque de l'invasion. Maffei puise ses exemples dans Ausonius et saint Jérôme, ne prenant pas garde que ces auteurs écrivaient à une époque à laquelle la multitude d'étrangers qui remplirent Rome sous

le règne des derniers empereurs, avait déjà singulièrement contribué à cette corruption du latin. A ce troisième système et au premier nous préférons donc celui de Muratori qui nous semble expliquer d'une manière plus satisfaisante l'origine de l'idiome qui nous occupe.

D'après ce qu'on vient de voir, il est inexact de dire que la langue italienne ne s'est formée que vers le onzième siècle; l'œuvre de cette formation avait commencé avant cette époque, mais elle n'a été définitivement accomplie que dans le quatorzième. Pendant trois siècles, en effet, les rapports entre le latin et l'italien demeurèrent fort indéterminés (632).

L'italien est parlé par les Italiens dans presque toute l'Italie et les îles qui en dépendent géographiquement; dans le canton du Tessin et en partie de ceux des Grisons et du Valais en Suisse et dans une partie du Tyrol méridional; en outre on parle italien et illyrien dans les villes de l'Istrie et de la Dalmatie, et italien et roméka dans celles des îles Ioniennes et dans l'île de Tine; l'italien est aussi très-commun à Constantinople et dans quelques autres villes marchandes de l'empire Ottoman. La grammaire italienne nous paraît offrir plus de singularités qu'aucune autre de ses sœurs; elle peut former un seul mot de deux, de trois et même de quatre, en fondant ensemble des verbes, des pronoms, des articles, des prépositions, des négations et des adverbes. Par ses augmentatifs et diminutifs, par l'emploi des verbes à l'infinitif comme des substantifs, par la différente manière de placer les pronoms personnels et par la variété des formes qu'elle donne au participe présent, elle peut exprimer des nuances particulières de la pensée, qu'il serait très-difficile de faire sentir dans ses langues sœurs et en beaucoup d'autres. Elle peut former des superlatifs par la répétition de l'adjectif et de l'adverbe. Très-libre dans sa construction, elle peut comme la latine, l'allemande et autres, disposer les mots selon l'ordre relatif au sentiment qui prédomine dans l'âme de celui qui parle. L'italien est peut-être l'idiome parlé le plus mesuré et le plus cadencé qu'on connaisse; ses syllabes ont une quantité tellement prononcée que l'on peut composer dans cette langue les hexamètres et pentamètres des Latins par les mêmes combinaisons de longues et de brèves. C'est aussi pour donner plus d'harmonie à ses phrases, surtout dans la poésie, qu'elle varie de différentes manières la forme et le son des mots par le elangement, le retranchement ou l'addition de certaines lettres; cependant on peut lui reprocher d'avoir des paroles un peu trop longues comme le sont la plupart des adverbes et les troisièmes personnes du pluriel du conditionnel. L'italien est très-riche en

(632) Le plus ancien spécimen authentique de la langue italienne date de la fin du xii^e siècle. C'est une chanson composée, vers 1195, par Giulio d'Alcamo, natif de Sicile. Vers le milieu du xiv^e siècle

l'italien était sous le rapport de la grammaire comme sous celui du vocabulaire, presque identiquement tel qu'il existe aujourd'hui.

expressions figurées, et le langage poétique diffère beaucoup de celui employé dans la prose. Sa littérature est la première qui se soit formée lors de la renaissance des lettres, et a beaucoup contribué aux progrès littéraires des nations modernes de l'Europe; riche dans toutes les branches du savoir, elle abonde peut-être un peu trop en poésies. Après avoir brillé dans les *xiv^e* et *xvi^e* siècles, et être restée dans la décadence jusqu'à la moitié du *xviii^e*, elle a repris une nouvelle vie dans ces derniers temps. La richesse de sa littérature, les chefs-d'œuvre de sa poésie et la supériorité de sa musique vocale ont répandu le goût de cette langue parmi toutes les nations civilisées de l'Europe, et même parmi les classes élevées des habitants des principales villes du Brésil. La langue écrite, qui n'est nulle part généralement parlée, est commune à toutes les personnes bien élevées et diffère beaucoup de la langue vulgaire, qui se subdivise en un grand nombre de dialectes, dont voici les principaux : le *piémontais* et le *génévois*, mêlés de plusieurs mots français, et dont le second approche le plus du provençal; le *milanais* ou *lombard propre*; il a les sons *eu*, *u* et *j* et l'*n* nasal des Français, qu'on retrouve aussi dans le *génévois* et le *piémontais*; le *bas-lombard*, parlé dans le Bressan, le Crémonais, le Mantouan, les duchés de Parme et de Modène, le Ferrarais, etc.; on n'y trouve pas les sons français du milanais, quoiqu'il en approche beaucoup; le *bolonais* et le *bergamasque*, parlés dans les provinces de ce nom; ils sont les plus rudes de tous; le *vénitien*, qui est le plus doux, et dans lequel il faut distinguer, outre le *vénitien propre*, parlé à Venise et ses environs, le *vénitien continental*, parlé avec des nuances différentes depuis l'ancien Dogado jusqu'au Minicio, et le *vénitien maritime*, parlé aussi avec des nuances différentes dans les villes de l'Istrie, du littoral hongrois, de la Dalmatie, des îles Ioniennes et de quelques îles de l'Archipel; le *frioulain*, mêlé de plusieurs mots romantiques, français et slaves; le *tyrolien*, parlé dans les hautes vallées de Fassà ou Evacs, de Livialongo ou Buchenstein, de Enneberg, de Badia ou Ahtey; il diffère beaucoup de l'italien parlé dans le reste du Tyrol, et est peut-être le plus corrompu de tous les dialectes italiens; le *toscan vulgaire*, parlé en plusieurs sous-dialectes dans le grand-duché de Toscane, le duché de Lucques, le Pérousin et en Sardaigne, à Sassari, Castel-Sardo, Tempio, Sorso, Agio et Semori; ce dialecte, poli et perfectionné, est devenu la langue de la littérature et du beau-monde en Italie, mais il se distingue (surtout tel qu'on le parle dans le Florentin) par les fortes gutturales *ha*, *he*, *hi*; le *romain*, parlé à Rome et avec des nuances différentes dans la par-

tie méridionale de l'Etat du Pape; c'est le plus pur après le toscan, sur lequel il a même l'avantage d'une prononciation plus douce; le *sabin* avec l'*abruzzese*, parlés dans la Sabine et les Abruzzes; le *calabrais* et l'*apulien* ou *pugliese*, très-incultes et rudes, parlés dans les Calabres et la Pouille; le *tarentin*, mêlé de plusieurs expressions grecques, et parlé à Tarente et ses environs; le *napolitain*, parlé en plusieurs sous-dialectes à Naples et dans les provinces voisines; il est remarquable pour avoir la littérature la plus riche de tous les dialectes italiens; le *sicilien*, mêlé de plusieurs mots d'origine arabe, grecque et provençale; on peut le regarder comme la souche de la poésie italienne; le *sarde*, parlé dans presque toute l'île de Sardaigne; on le dit mêlé de plusieurs mots grecs, français, allemands et espagnols (633). Presque tous ces dialectes possèdent des livres imprimés sur différents sujets; quelques-uns même ont des dictionnaires, des grammaires, des comédies et même des poèmes; la fameuse épopée du Tasse a été déjà traitée en bellunais, bergamasque, bolonais, calabrais, génévois, milanais, napolitain, pérousin et vénitien.

Rappelons, en terminant, que, dans les ports du Levant, on donne le nom de *langue française* à un patois qui non-seulement a cours parmi la partie achréenne et chrétienne de la population, mais encore sert de moyen de communication entre celle-ci et la population indigène et musulmane. Ce patois, dans lequel on retrouve des expressions des langues de presque tous les peuples du bassin de la Méditerranée, a cependant pour fonds principal l'italien.

ITALIQUE, branche de la division des langues gréco-latines, famille indo-européenne, ainsi nommée, parce qu'elle comprend les langues qui parlaient les *Aborigènes* ou *Opiques* (fils d'*Ops*, la terre) de l'Italie, langues qui sont la souche des idiomes modernes compris dans cette branche. Ces peuples sont : les *Euganei*, qui occupaient les pays où s'établirent après les *Veneti*; les *Ausones*, qui occupaient une partie du Latium; les *Lucani* et les *Brutii*, établis dans la Lucania et le Brutium; les *Piceni*, dans le Picenum; les *Marsi*, dans une partie de l'Abruzzes actuel; les *Latini*, les *Sabini* et les *Sammites* qui occupaient le Latium, la Sabine et le Samnium; ces trois peuples étaient devenus célèbres, avant que Rome eût acquis un nom et du pouvoir.

Malte-Bran penche à croire que du mélange de ces trois derniers idiomes, d'abord avec l'hellénique primitif, surtout de l'éolien ancien, et ensuite avec l'éolien vieux et le dorien ancien, se soit formée la langue qui parlaient les *Romains*, et qui est connue sous le nom de langue latine (634).

Les langues qui appartiennent à cette bran-

(633) Dante, dans son traité *De vulgari eloquio*, énumère quinze dialectes italiens, dont chacun est divisé en sous-dialectes; à cette sorte, dit-il, que si nous comparons avec les dialectes principaux, tous les dialectes secondaires et leurs subdivisions,

les variétés du langage existant dans ce petit coin du monde monteront à mille et même davantage.

(634) On trouvera réunies au mot LATINE (L.) les opinions diverses des savants sur l'origine de cette langue.

che sont les langues latine, romanes (635), espagnole, française, italienne, portugaise, provençale, et valaque ou rouman. Voy. ces mots.

Toutes ces langues, à l'exception du latin, ont besoin de l'article pour distinguer les cas du nom, et des verbes auxiliaires pour former le passif et plusieurs temps passés de l'actif. A l'exception de la française, et jusqu'à un certain point de la valaque, elles peuvent toutes se passer des pronoms personnels dans la conjugaison. Elles sont toutes très-pauvres en mots composés, mais l'italienne, et après elle l'espagnole et la portugaise ont un grand nombre de diminutifs, d'augmentatifs, et de superlatifs, qui manquent presque entièrement à la française; la valaque,

qui forme les superlatifs comme cette dernière, abonde en augmentatifs et en diminutifs. Tous ces idiomes, à l'exception du français, offrent des réunions de pronoms au verbe, et l'espagnole, la portugaise, et l'italienne peuvent retrancher les deux dernières syllabes de l'adverbe lorsqu'il est suivi immédiatement d'un autre. Dans l'italienne et la valaque l'écriture ne diffère pas de la prononciation; celle-ci diffère le plus de la première dans la française; cette différence est moins grande dans l'espagnole et le portugaise. L'espagnol contient le plus grand nombre de racines latines; le français leur a fait subir le plus d'altération, et la valaque en a retenu quelques-unes qui ne se retrouvent point dans ses sœurs.

J

JAMAÏQUE. Voy. MATA.

JAPONAISE (FAMILLE), faisant partie des langues de la région transgénéralique. Elle comprend les deux langues suivantes :

1° La **JAPONAISE**, parlée par les Japonais qui habitent l'archipel du Japon et les îles Bonin dans l'Océanie, et qui sont la nation dominante de l'île de Jesso, d'une partie de celle de Taraikou ou Karaïa, improprement nommée Seghalien, et des Kuriles méridionales, savoir : Tchikoten, Kunaschir et Iturup. Cette langue présente dans sa phonologie étymologique des traits qui décèlent une étroite parenté entre le peuple qui la parle et les Mongols, quoique les Japonais prétendent descendre des mêmes ancêtres que les Chinois. La langue japonaise n'a ni genre, ni article, mais un grand nombre de pronoms, notamment plus de douze pour la seconde personne, ce qui tient au caractère éminemment cérémonieux du peuple japonais. Ces caractères lui sont communs avec le chinois et les idiomes polis de la branche indo-chinoise. Les mots sont généralement polysyllabiques, sonores et même harmonieux, finissant tous à peu près par des voyelles. D'un autre côté, on y articule les consonnes avec beaucoup de mollesse; d'où il résulte dans la prononciation un vague tel qu'on ne sait bien souvent si l'on entend un *p* ou un *b*, un *h* ou un *k*, un *h* ou un *f*, un *l* ou un *r*. On a signalé un caractère particulier à cette langue, c'est que les dénominations attribuées aux objets y dépendent souvent de la position personnelle de celui qui parle et qu'elles diffèrent en conséquence souvent dans la bouche d'un homme et dans celle d'une femme. La déclinaison a lieu au moyen de particules postpositives qui varient suivant la condition des interlocuteurs ou la nature du sujet du discours. Le verbe *arou* (être) sert à former, en se joignant à un nom, un grand nombre de

verbes composés. Les temps et les modes sont différenciés par des désinences, mais les personnes, comme les nombres, ne le sont que par les pronoms.

La langue écrite et des terminaisons, des particules et des constructions inconnues à la langue parlée, et admet en outre des styles tout à fait distincts. La construction du japonais est généralement inverse. La littérature, riche surtout en livres d'histoire, de géographie et de poésie, est, sous certains rapports, l'émule de la chinoise, quoique moins ancienne, moins étendue et moins variée. Dans les sciences et dans la haute littérature, les Japonais se servent de l'écriture et de la langue chinoises; mais dans les usages ordinaires, ils emploient deux différentes séries de signes syllabiques, fabriqués avec des débris de caractères chinois, dont l'une s'appelle *kata-kana* (moitiés de signes), et l'autre *iro-kana*. Les Japonais tracent en écrivant des lignes perpendiculaires qui procèdent du haut en bas et se succèdent de droite à gauche. L'usage où sont les Japonais de mêler ensemble les caractères de plusieurs syllabaires et de les lier ensemble par des traits qui leur sont étrangers; rend la lecture de leur langue d'une grande difficulté.

2° Le **IAKOU-KIKOU** est la langue des habitants de l'archipel du même nom (*Iocchu* des Anglois, *Iakio* des Allemands et des Espagnols). Cet idiome a une très-grande ressemblance avec la langue japonaise dont il a emprunté beaucoup de mots ainsi que l'écriture. Les paisibles habitants de ce petit royaume sont le seul peuple connu sur le globe qui ne possède aucune arme et qui ne connaisse aucunement l'art de la guerre, pas même par la voie des traditions.

JAPOURIA, dialecte albanais. Voy. ALBANAISE.

JAVANAISES (636) (LANGUES). On y dis-
produit en abondance un grain de cette espèce, le *panicum italicum*.

(635) On verra au mot ROMANES (L.) ce qu'il faut entendre par cette dénomination.

(536) De *Jatona*, orge, parce que l'île de Java

tingue les idiomes suivants : 1° *Grand-Océanien* (*Grand-Polynésien* de Marsden et Crawford), parlé jadis par une nation puissante, nombreuse et assez civilisée de l'île de Java, à laquelle il paraît presque démontré que l'Océanie doit sa civilisation primitive. Cette langue, morte depuis un temps immémorial, diffère très-peu du javanais moderne et joue le plus grand rôle dans la formation de tous les idiomes de cette famille. C'est sous ce point de vue qu'on pourrait l'appeler le sanskrit du Monde-Maritime (637).

2° *Javanais vulgaire ou moderne*, parlé par les *Javanais* dans le Java, qui comprend les deux tiers de l'île de ce nom et où se trouvent les deux empires de Sura-Karta et de Yugia-Karta, et par toutes les personnes bien élevées du Sunda et de l'île Madura. Les Javanais à trois époques différentes ont été la nation dominante dans l'Archipel Indien : sous le règne d'Alit-Widjaya, vers la seconde moitié du *xiv*^e siècle, lorsque l'empire de Majapahit embrassait presque toute l'île de Java, le royaume de Palembang dans Sumatra, les petits royaumes de la partie méridionale de Bornéo et de l'île de Bali; dans la première moitié du *xv*^e siècle, sous le règne de l'empereur Angka Widjaya, lorsqu'il embrassait les états de Sabrang, Gon, Macassar, etc., dans Célèbes, les îles Banda, Sumbawa, Eude, Timor, Soulou, Siram, une partie de celle de Bornéo et le royaume de Palembang dans Sumatra; et dans la première moitié du *xvii*^e siècle, sous le règne du grand sultan, lorsque l'empire de Mataram égala presque celui de Majapahit.

On distingue dans le javanais propre trois formes de langage dont deux ont une nomenclature tout à fait à part, mais qui ne constituent qu'un seul et même idiome. L'emploi de ces trois formes est déterminé par l'égalité, l'infériorité ou la supériorité de rang social ou d'âge où se trouve placée la personne qui porte la parole vis-à-vis de celle à qui elle s'adresse. Ainsi entre égaux l'on se sert du dialecte dit *modjo*; si l'on s'adresse à un inférieur on emploie le *ngoko*; enfin si l'on parle à un souverain, à un grand, à un vieillard, etc., on fait usage du *basakrama* ou *javanais de cour*, dit aussi haut javanais. (Voy. plus loin.)

L'idiome javanais, quoique très-simple, est cependant le plus artificiel de tous les idiomes de l'Archipel Indien, le tagalog seul excepté; il passe aussi pour être le plus riche et le plus perfectionné, et l'impératif de ses verbes est formé par un changement de forme, ce qui est une chose extraordinaire dans les langues de cette famille. En faisant précéder ou suivre les mots par des parti-

cules inséparables, et tantôt en les employant ensemble de ces deux manières différentes, le javanais peut, comme plusieurs autres langues malaises, changer un nom en verbe, adjectif ou une autre partie du discours. Contre le préjugé général, qui accorde à tous les idiomes des peuples demi-civilisés une grande richesse d'expressions métaphoriques, cette langue est très-simple, et rien n'est plus contraire à son goût que l'emploi d'expressions remplies d'images et d'hyperboles.

Ce qui constitue, pour l'étude du javanais, une grande difficulté, c'est que les radicaux, en se groupant pour donner naissance aux mots composés, qui abondent dans la langue, en se combinant avec les préfixes et les suffixes qui y remplacent nos terminaisons, subissent, par l'effet de permutations de lettres dues à l'influence de lois euphoniques fort compliquées, une transformation orthographique telle que les éléments étymologiques du primitif finissent par devenir complètement méconnaissables dans les dérivés.

Les deux sources auxquelles le javanais a fait des emprunts sont l'arabe et le sanskrit. Du reste les emprunts faits au sanskrit, sont peu nombreux dans le javanais propre; ils forment au contraire la portion la plus considérable du vocabulaire d'un ancien idiome de Java, le *kawi*, lequel, refait en grande partie par les prosélytes des doctrines religieuses indiennes, présente le phénomène d'un idiome indigène, qui n'est devenu langue littéraire et sacrée qu'à la condition d'abandonner la plupart de ses éléments naturels pour les remplacer par des richesses étrangères. Sur dix mots, le *kawi* en a au moins six d'origine sanskrite, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les dérivés sont moins altérés dans la langue sacrée de Java que dans celle des bouddhistes de l'Indo-Chine, le *pali* (638.)

La plupart des mots *kawi* qui ne sont pas d'origine sanskrite se retrouvent dans le javanais actuel. Toutefois il en est quelques-uns qui ne s'y sont pas perpétués et qui sont aujourd'hui tombés en désuétude. Si le *kawi* est sanskrit, par son vocabulaire, il est demeuré océanien par sa grammaire fort semblable à celle du javanais.

Les anciennes inscriptions découvertes à Java sont de quatre espèces, suivant Dornoy de Rienzi. On en rencontre 1° en langue sanskrite et en caractère devanagari; 2° en idiome *kawi* et en caractère javanais carré qui a précédé le cursif actuel; 3° en un ancien dialecte qui paraît avoir du rapport avec le sounda; 4° en un système de caractères indéchiffré, qui semble n'être ni sanskrit ni

(637) Dornoy de Rienzi regarde le grand-océanien comme une langue fille du bougou de Célèbes et formée d'un mélange de ce dernier idiome avec le sanskrit et le malais.

(638) Selon Raffles, le *kawi* est un javanais moderne ce qu'est le *pali* au birman, ou en qu'est le sanskrit lui-même à l'hindoustan. Créé comme

langue savante et religieuse dans les premiers siècles de notre ère, et répandu non-seulement à Java, mais encore dans les îles voisines de Madura et de Bali, il cessa ensuite d'être en usage à la fin du *xiv*^e siècle, lorsque l'influence des idées indiennes se trouva combattue par la renaissance du culte primitif des indigènes.

javanais, et dans lequel on ne sait s'il ne faudrait pas voir cette écriture symbolique nommée *chandra sangkala* ou *lumière des dates royales*, dont les anciens Javanais se servaient, dit-on, pour perpétuer le souvenir des grands événements. Les plus nombreuses inscriptions sont en kawi. Elles sont gravées tantôt sur la pierre et tantôt sur le métal.

Les ouvrages javanais des premiers siècles de notre ère sont aussi presque tous en kawi. On y voit les auteurs indigènes associer à leurs légendes nationales les créations de la mythologie hindoue.

Sans compter les nombreuses compositions écrites en kawi, on peut dire que la littérature javanaise est encore la plus riche et la plus importante de toutes celles du Monde-Maritime. Elle est riche en poèmes, en chansons, en drames et en compositions de diverses sortes, qui presque toutes sont relatives à l'histoire des Javanais et à leur religion primitive; elle a aussi plusieurs livres d'histoire, mais dans lesquels, comme chez les autres nations malaises, les récits sont toujours mêlés de fables, outre quelques traités d'éthique et de jurisprudence, la plupart traduits du sanskrit et de l'arabe. Le plus ancien de ses poèmes est le *Konda*, qui paraît avoir été traduit du kawi, ainsi que le *Bratha-Yudha* ou la *Guerre-Sainte*, le *Rama-Kawi* et autres. La poésie javanaise a un grand nombre de mètres, mais tous rimés. Les meilleures productions javanaises ont été traduites en malais et en pali. Cette langue possède un alphabet particulier, composé de 22 consonnes et de 6 voyelles, qu'on écrit horizontalement de gauche à droite, et dont l'arrangement des lettres est différent de celui du devanagari. Parmi les sons représentés par ses consonnes 14 se retrouvent dans le sanskrit, mais il lui manque ceux exprimés par l'*f*, *v* et *ch* des Français. Cet alphabet, qui est un des plus beaux et des plus complets qu'on connaisse, sert à écrire non-seulement le javanais vulgaire et le basa-krama, mais aussi le sunda, le madura, le pali, le lombok et le dialecte malais de Palembang. On a traduit la Bible dans cet idiome.

3° BASA-KRAMA OU JAVANAIS DE COUR, formé d'un grand nombre de mots empruntés au sanskrit, de plusieurs pris au malais et d'un quart environ de javanais vulgaire, altéré toutefois par des terminaisons et par une

prononciation différente. Tous les Javanais savent cet idiome, parce qu'ils sont habitués à le parler dès l'enfance quand ils adressent la parole à leur père, à leur mère et à leurs parents âgés. Les personnes des classes supérieures de la société parlent généralement entre elles une langue mixte. Les dialectes de cet idiome seraient le *souda de cour*; le *pali de cérémonie*; le *madura de cérémonie*, parlé à Madura.

4° SOUNDA VULGAIRE, parlé par les montagnards des provinces de Bantam, Batavia, etc., qui forment la partie de Java nommée Souda. Cet idiome n'a pas les sons correspondants aux lettres *d* et *t* de nos alphabets et du javanais, mais il en a plusieurs qui lui sont particuliers, et analogues, suivant Crawford, à ceux dominant dans les langues celtiques. Plusieurs de ces mots commencent par une voyelle, ce qui n'arrive jamais en Javanais, mais il ne souffre jamais que deux voyelles se suivent immédiatement. Le souda n'a pas de littérature, mais il paraît avoir possédé avant la domination javanaise un alphabet particulier, qu'on suppose être celui des nombreuses inscriptions en caractères inconnus, trouvées dans cette partie de Java. Cette langue contient beaucoup moins de mots sanskrits que le javanais vulgaire et en a beaucoup de malais.

5° MADURA VULGAIRE, parlé en deux dialectes, le *madura propre* et le *samenap*, dans l'Ile de Madura. Comme le souda, il lui manque deux des consonnes javanaises et il a plusieurs voyelles inconnues à ce dernier. Quoique manquant d'une littérature, le madura est plus poli que le souda. Il se sert de l'alphabet javanais.

6° BALI VULGAIRE, parlé dans l'Ile de ce nom, et par plusieurs personnes dans l'Ile de Lombok. Il est moins poli et plus simple que le javanais vulgaire, mais plus riche et plus perfectionné que le souda et le madura. Il n'a point de littérature, les livres des naturels de Bali étant écrits en kawi.

7° LOMBOK OU SASAK, parlé par les naturels de l'Ile du même nom. — Voy. MALAISSES ET SUMATRIENNES.

JOUYA-POURA. Voy. PRACRIT.

JUDAH. Voy. ARABAH.

JUGEMENT, chez l'enfant. Voy. l'Essai § I. — Jugements humains, leur nature, leurs conditions. *Ibid.*, § III. — Impossibles sans le signe. *Ibid.*

JUTLANDAIS. Voy. SCANDINAVE.

K

1° KABYLES. Voy. ATLANTIQUE.

KACHIQUEL. Voy. MAYA.

KALMOUK. Voy. MONGOLE.

KAMTCHADALE (FAMILLE), appartient au groupe des langues sibériennes. Elle comprend les idiomes parlés dans la presqu'île du Kamtchatka par les Kamtchadales, qui se nomment eux-mêmes *Itumen* ou *Ichmen*.

Ce qui a échappé aux ravages faits par la petite-vérole dans les années 1768, 1784, 1800 et 1801 a embrassé le christianisme et avec lui la manière de vivre des Cosaques. On peut les considérer comme des ichthyophages, puisqu'ils se nourrissent presque exclusivement de poissons; ils en boivent la graisse ainsi que celle des bœufs, comme

on boit ailleurs la bière, le cidre et le vin. Voici les langues qui composent cette famille :

1° **KAMTCHADALE TIGIL**, parlée en deux dialectes très-différents par les prétendus *Koryékes*, qui demeurent sur le Tigil, et par les *Kamtchadales* proprement dits, qui vivent à côté des premiers et le long de la rivière.

2° **KAMTCHADALE MOYENNE**, par les *Kamtchadales*, qui occupent la partie moyenne de la péninsule.

3° **OUKEH**, par les *Kamtchadales* qui demeurent au sud des *Kamtchadales* moyens.

4° **KAMTCHADALE AUSTRAL**, par les *Kamtchadales* qui vivent près des Aïnos, dans l'extrémité méridionale de la péninsule.

KAPCHAK. Voy. TURKE.

KARCHÉDONIQUE. Voy. PUNIQUE.

KARNAC (MORBIHAN), ce qu'il faut penser de ses monuments. — Voy. note VI, à la fin du volume.

KARNACK (EGYPTE). Voy. NIL.

KASZI-KUMUK. Voy. LESGRIENNE.

KATAHBA. Voy. WOCCONS.

KAWI. Voy. JAVANAISES.

KAYLEE, famille de langues africaines du groupe de la Nigritie maritime. Elle comprend les langues suivantes :

1° **KAYLEE**, parlée par les *Kaylee*, peuple assez policé et assez industrieux, mais anthropophage, gouverné par un roi, habitant l'intérieur du Gabon.

2° **OONGOOMO**, parlée dans le royaume d'Oongoomo, situé au nord du précédent; Matlaée, grande capitale.

3° **SHEEKAN**, langue des *Sheekan*, sur la rive orientale de la branche nord-est de la rivière de Gabon.

KENSY. Voy. NUBIENNE.

KHARI BALI. Voy. HINDOUSTANI.

KHAZARES. Voy. OURALIENNE.

KHORSABAD (TACREAU DE), inscription traduite. — Voy. CUNÉIFORMES (appendice) — et note XII, à la fin du volume.

KINBRIQUE (RACE). Voy. CELTIQUES.

KINAITZE, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par les *Kinaitzes*, qui demeurent autour du golfe auquel ils donnent le nom, et que les géographes anglais appellent Entrée ou Rivière de Cook ; ils sont en très-petit nombre. Cette langue offre plusieurs analogies avec les idiomes de la famille kolouché. Selon Li-syansky, elle a plusieurs sons difficiles à exprimer avec nos caractères, entre autres un qui ressemble assez au gloussement d'une poule.

KIRGHIS. Voy. TURKE.

KLAPROTH, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

KNIESTENAU. Voy. LENNAPPE.

KOLOUCHE, famille de langues de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, qui comprend les langues parlées, selon Baranoff, depuis Jakutat jusqu'aux îles de la Reine Charlotte, quoique en plusieurs endroits leur domaine soit interrompu par d'autres idiomes. Toutes ces langues, que l'on con-

sidère à tort comme des dialectes de la Kolouché, ont une grande affinité entre elles, et sont parlées par des peuples remarquables par leur courage, leur industrie, et surtout par leur adresse à tailler, sculpter et polir la pierre. Cette famille paraît comprendre les langues suivantes :

1° **KOLOUCHE PROPRE**, parlée en plusieurs dialectes très-différents par les *Kolouches*, *Koulisques*, *Koljusehen*, *Kolougis* ou *Kalougis*, nation très-belliqueuse et féroce, répandue dans les archipels du Roi Georges, du Duc de York, du Prince de Galles et dans l'île de l'Amirauté. Après avoir détruit, en 1801, la colonie russe sur l'île de Sitka, dans l'archipel du Roi Georges, les Kolouches, vaincus par Baranoff en 1804, se retirèrent dans la partie nord-est de l'île, d'où ils furent chassés par les Russes, qui fondèrent plus au sud la Nouvelle-Archangel. Plusieurs mots kolouches commencent et d'autres finissent en *tl* comme dans le mexicain, et dans aucun on ne trouve l'r. Dans cette langue, comme dans le kinaitze, dans l'ougalyakhmoutzi et dans un grand nombre d'autres idiomes américains, le nombre et le genre ne sont pas indiqués par des terminaisons différentes ; le kolouché et le kinaitze, en outre, sont remarquables pour exprimer par des mots différents des choses que l'ougalyakhmoutzi et autres langues expriment par des flexions ou modifications de la même racine. Ces deux peuples, et surtout les Kolouches, sont tellement jaloux de la pureté de leur langue, qu'ils ont créé des noms nouveaux pour exprimer des objets qui leur étaient inconnus, plutôt que d'adopter, comme font les autres sauvages et la plupart des peuples, les dénominations en usage chez la nation qui les leur a fait connaître.

2° **TCHINKITANE**, par les *Tchinkitanes* ou *Tchinkitanéens*, qui demeurent sur la baie de Tchinkitane, nommée Guadalupe par les Espagnols et Norfolk par les Anglais. Cette langue, selon Marchand, est excessivement rude et sauvage ; la plupart de ses articulations exigent une forte aspiration nasale et un effort du gosier, particulièrement pour produire sur les *r* redoublés un grassement très-dur, et sur le *g* un roulement insensible qu'un gosier français ne peut imiter. Ceux qui la parlent ont beaucoup de difficulté à articuler les sons français représentés par les lettres *n* et *d*, et ne peuvent aucunement prononcer les labiales *f* et *v*. La dénomination de leurs noms de nombre indique une arithmétique qui leur est particulière.

3° **PORT DES FRANÇAIS**, par les habitants du Port des Français, visité par La Pérouse. Les sons correspondants aux consonnes françaises *b*, *f*, *x*, *j*, *d*, *p* et *v* sont inconnus dans cette langue, et ceux qui la parlent ne peuvent prononcer les quatre premières ; il en est de même pour l'*y* mouillée et pour le *gn* mouillé. On y trouve le *ch* des Allemands, mais prononcé avec toute la dureté de certains cantons suisses. Le grassement, le

grand nombre de k et les consonnes doubles, rendent cette langue très-dure. Elle offre la singularité d'être moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, parce que ces dernières ne peuvent prononcer les labiales, à cause de la rouelle de bois nommée *kentaga* qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure. Il paraît que cet idiome n'a pas d'article et ne distingue pas le pluriel du singulier. Ses noms collectifs sont en très-petit nombre. Ce peuple n'a pas assez généralisé ses idées pour avoir des mots un peu abstraits; il ne les a pas assez particularisées, pour ne pas donner le même nom à des choses très-distinctes : ainsi chez lui *kaaga* signifie également *ête* et *visage*, et *alcaou* signifie *chef* et *ami*. Cet idiome, sans avoir une affinité avec le *nontka* et autres parlés le long de la côte, offre cependant beaucoup d'initiales et des terminaisons semblables ou identiques. Nous remarquerons que les dix premiers nombres donnés par Lamanon sont presque identiques à ceux du *tchinkitane*.

KONG. Voy. MANDINGO.

KOREISCH. Voy. ARABE.

KORYÈKE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues sibériennes. Elle comprend les idiomes parlés dans le nord-est du gouvernement d'Irkoutsk par plusieurs peuplades connues sous le nom de *Koryèkes* et d'autres sous celui de *Tchoukitchés*. Ces tribus vivent à l'est des Youkaghires, et sont environnées de véritables Tchoukitchés, de Kamtchadales et de Toungouses. Elles habitent le long de l'Omolon, de la Kowyma, de l'Océan Glacial, du Haut-Anadyr, du golfe de Penjina, et occupent la partie septentrionale du Kamtchatka. Ces langues diffèrent beaucoup des autres parlées dans la Sibérie, et offrent quelques racines communes à d'autres idiomes très-éloignés, surtout avec les langues celtiques, latines et germaniques. Voici les langues qui composent cette famille :

1° KORYÈKE PROPRE, par les *Koryèkes* ou *Koryaekes*, qui demeurent sur le golfe de Penjinsk et le long des fleuves qui s'y rendent. On pourrait regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Koryèkes* du *Kolyma*, ainsi nommés du nom du fleuve le long duquel ils errent.

2° KORYÈKE DU KAMTCHATKA, par les *Koryèkes* qui demeurent le long du Karaga, dans la presqu'île de Kamtchatka, vis-à-vis l'île Karaga.

3° KARAGA, par les *Koryèkes* qui vivent dans l'île de Karaga.

4° KORYÈKE DE PALLAS, parlée en trois dialectes très-différents par trois tribus *koryèkes*, improprement appelées *Tchoukitchés* par les voyageurs Pallas, Steller et Merk. Ces *Koryèkes*, qui sont les plus septentrionaux de tous, diffèrent entièrement, sous le rapport de la langue, des véritables Tchoukitchés, leurs voisins. Nous proposons d'appeler les trois dialectes de cet idiome *koryèke* de Pallas, *koryèke* de Steller et *koryèke* de Merk.

KOUAN-HOA. Voy. CHINOIS.

KOUNKOUNA. Voy. PRACRIT.

KOURES ou KOURÈTES. Voy. SLAVES.

KOURGA. Voy. MALAGAR.

KOURILIENNE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues sibériennes. Elle comprend les idiomes que parlent les *Aïnos* ou *Kouriliens*, qui sont la nation indigène de l'archipel Kourilden, de l'île Tarakaï et de la partie de la Mandchourie qui reste à l'orient de l'Ousouri, affluent de l'Amour, ainsi que de ce fleuve, jusqu'à son embouchure; d'autres *Aïnos*, connus sous le nom de *Ghiliaki* par les Russes et de *Khedjen* et *Fiaka* par les Mandchous, habitent la partie inférieure du cours de l'Amour. L'extrémité de la péninsule de Kamtchatka est aussi habitée par une tribu de cette nation, qui paraît même avoir été autrefois répandue dans la partie septentrionale de la grande île Nippon, dans l'archipel Japonais. Les idiomes kouriliens offrent quelques racines communes à plusieurs autres de l'Asie, mais surtout à ceux de la famille samoyède. Voici les langues comprises dans cette famille :

1° KOURILIENNE PROPRE, parlée dans l'archipel des Kouriles, qui est partagé entre les Russes et les Japonais; ceux-ci possèdent les îles Kounaschir, Itorpon, Onroux ou île de la Compagnie, Torpoi et autres îlots moins importants; les Russes possèdent toutes les autres jusqu'au cap Lopatka, savoir : Simousir, Oushishir, Matous, Onskotan, Paramouchir, etc. On pourrait considérer comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Aïnos* du Kamtchatka.

2° Iesso, par les *Aïnos* qui demeurent dans la grande île de Iesso, Einsou ou Aïnou, et qui sont nommés *Iesso* par les Japonais dont ils dépendent, sans cependant leur payer aucun tribut. Ces *Aïnos* paraissent être les plus nombreux de tous les Kouriliens; ils sont régis par leurs propres chefs; leur religion est une espèce de sabôisme.

3° TARAKAÏ, par les *Aïnos* qui occupent une partie de la grande île de Tarakaï, Tarakaï ou Karafonto, improprement appelée Seghalien et Tchoka; un petit nombre seulement dépend des Japonais; le reste paraît être indépendant. En attendant qu'on recueille des vocabulaires parmi les *Aïnos* de la Mandchourie, on pourrait considérer comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Aïnos* qui vivent à l'est des Mandchous, et particulièrement celui des *Ghiliaki*.

KOU-WEN. Voy. CHINOIS.

KUMBUE. Voy. CELTIQUES.

KURDE. Langue asiatique classée dans le groupe persan, famille indo-germanique.

Cette langue est celle des *Kurdes* et des *Loures* dans le Kurdistan et le Louristan. La partie orientale du Kurdistan et tout le Louristan appartiennent au royaume de Perse; la partie occidentale du Kurdistan est comprise dans l'empire Ottoman et se trouve partagée entre les gouvernements de Schehresor, de Wan, de Diarbekr et de Bagdad. Les Kurdes sont divisés en un grand

nombre de tribus, dont il y en a 72 dans le seul gouvernement de Diarbekr. Les principales tribus du Kurdistan persan sont les *Mekris*, les *Bilbas* et les *Djiafs*, qui vivent indépendants, et les *Chaghaghis* et les *Kotchani* qui sont soumis; et hors du Kurdistan, mais dans le royaume de Perse, les *Rechevends* dans le canton de Taroua, près le défilé de Roubar, entre l'Irak et le Mazanderan; les *Erdilany*, qui passent pour être les plus nombreux et qu'on croit vivre dans Kousistan; les *Zafferanlou* et les *Boniurd* dans le Khorasan; les *Modanlou* dans le Mazanderan, etc., etc. Les principales tribus Kurdes dans l'empire Ottoman sont les *Ruchouanes*, qui demeurent dans les gouvernements de Diarbekr et d'Alep et étendent leurs pâturages jusque dans celui de Damas; les *Reschi* dans les montagnes des environs de Malatia, dans le gouvernement de Merasch; les *Bessian* et les *Batrik* dans la partie méridionale du gouvernement d'Erserum; les *Amadiéh* et les *Hakari* dans le gouvernement de Mossul; les *Bidschakli*, les *Haleti*, les *Sibari*, etc., etc., dans celui de Diarbekr. Depuis l'assertion positive de Rich, résident anglais à Bagdad, que toutes les tribus du Louristan parlent Kurde, il faut classer parmi ces dernières toutes les tribus Loures, que les voyageurs et les géographes considèrent à tort comme appartenant à une nation différente. Voici leurs tribus principales: les *Felili*, qui demeurent entre Souster et Kirmanchah, et qui sont les plus nombreux; les *Baktyari*, qui errent entre Souster et Hispahan; les *Lekes* et les *Khogilou* dans le Fars; les *Zende* aux environs d'Hispahan et dans le nord du Fars, etc., etc. La langue kurde diffère peu de la persane, quant aux mots, mais beau-

coup quant à la grammaire; elle est très-dure et infiniment moins polie; elle n'a pas de pluriel ni de verbe substantif; la déclinaison s'y fait à l'aide des articles; la conjugaison est très-simple et n'a que deux temps.

On trouve dans le kurde un certain nombre de termes arabes, turcs, arméniens et grecs; mais ces éléments d'importation étrangère ne peuvent pas se confondre avec le fond de la langue. Les termes arabes se sont introduits dans le Kurdistan, comme en Perse, avec l'islamisme; les mots turcs y sont venus à la suite des rapports politiques. Quant aux termes arméniens et grecs, la forme sous laquelle ces derniers ont été admis dans le kurde indique assez que pour y arriver, ils ont passé par l'intermédiaire de l'arabe ou du turc; les premiers auront été, selon M. Rodiger (*Journal asiat. allem.*, t. III et suiv.) empruntés aux Chrétiens syriens ou chaldéens. Ce mélange d'éléments ariens et sémitiques n'est pas sans donner au kurde quelque rapport avec le pehlvi. Le moins grossier des dialectes du Kurde paraît être celui de *Badinan* ou *Amadia*, parlé dans la principauté de ce nom, qui est presque indépendante du pacha de Bagdad, dans la juridiction duquel elle est comprise. Les autres plus connus sont: le *seran*, dit aussi de *Karatchien*; le *schambo*, dit aussi de *djouamerik*; le *bottan* parlé dans le Djézireh; le *bestiri*, dit aussi de *Batlis*; ce dernier s'éloigne beaucoup des autres par la prononciation (639). Partout les Kurdes se servent pour écrire de l'alphabet persan. La littérature kardo est nulle.

KYMRI. Voy. CELTIQUES ET FRANÇAIS. — Voy. aussi note VII, à la fin du volume.

L

LACS (RÉGION DES), dans l'Amérique du Nord. — Voy. ALLÉGHANIQUE (RÉGION).

LAMISME. Voy. TRANSGANGÉTIQUE.

LAMPOURDAN. Voy. INDIENNE.

LANGAGE (Son ORIGINE). — Il y a plu-

sieurs systèmes sur l'origine du langage des sous articulés. Les uns prétendent qu'il a commencé, qu'il s'est développé et perfectionné graduellement comme toutes les autres choses humaines (640). D'autres

(639) Ewlia (*Mines de l'Orient*, t. IV) énumère jusqu'à quinze dialectes kurdes. Niebuhr n'en compte que trois.

(640) Ce développement graduel suppose qu'il fut un temps où notre espèce était au niveau de la brute: *mamm et turpe pecus*. Ce système est aujourd'hui universellement repoussé par la science, physiologie, psychologie, linguistique, ethnologie ou histoire des races humaines et des peuples. « Si l'on observe la marche de la science et de l'art en Europe, dit M. Kieferstein, on n'aperçoit nulle part un développement graduel, mais bien une sorte de fluctuation, et la condition des choses s'élève ou s'abaisse comme les flots de la mer. Certaines circonstances amènent un progrès, d'autres une déchéance. Il est impossible de découvrir aucune trace du passage des peuples complètement sauvages à l'état de bergers et de chasseurs, puis d'habitants sédentaires, puis enfin d'agriculteurs et d'artisans. Si

haut que nous remontons dans les temps primitifs, au delà des périodes héroïques, nous trouvons que les nations sédentaires et sociales ont été, de tout temps, pourvues de ce caractère. » *Ansichten*, t. I, p. 451.

« Plus je m'avance profondément dans l'antiquité, » dit Schaffarick, « plus je demeure convaincu de la fausseté complète des opinions émises et reçues jusqu'ici, sur la comparaison des peuples antiques du sud de l'Europe (des Grecs et des Romains) avec ceux du nord, principalement des riverains de la Vistule et de la Baltique, comparaison qui semblait convaincre ces derniers de sauvagerie, de rudesse et de misère, et rendre inadmissible toute idée de relations commerciales entre les deux groupes. » (*Slavische Alterthümer*, t. I, p. 107.)

« Les Aborigènes, » dit Niebuhr, « sont dépeints par Salluste et Virgile comme des sauvages qui vivaient par bandes, sans loi, sans agriculture, so-

(E. Renan, etc.) prétendent que les langues sortent complètes du moule de l'esprit spontané, que la faculté du signe ou de l'expression est naturelle à l'homme, que tout ce qu'il pense, il l'exprime intérieurement et extérieurement, que ce n'est pas par un choix arbitraire que l'expression vient se joindre à chacun des actes de l'intelligence, mais par la fait même de notre constitution psychologique; qu'en un mot la parole est chez l'homme naturelle, et quant à la production organique et quant à son interprétation psychologique; l'homme a la faculté du signe ou de l'interprétation comme il a celle de la vue et de l'ouïe; tout est l'œuvre de la nature humaine, agissant spontanément et sans réflexion sur son effort. Tout ceci est textuel (641).

D'autres enfin nient la possibilité de l'invention humaine de la parole, et soutiennent que l'homme l'a reçue primitivement de Dieu avec l'intelligence et la vie.

1. — Hypothèse de l'invention humaine du langage.

On prétend expliquer l'invention purement humaine du langage parlé, 1° par la nature, 2° par l'imitation, 3° par l'analogie.

1° *Par la nature.* — L'homme, dit-on, ne pouvait pas ne pas parler. Il parle aussi naturellement qu'il pense. L'union de la parole et de la pensée résulte de la constitution même de son esprit; ce sont deux choses inséparables: « Les premiers hommes, » dit M. Damiron, « ne sont pas nés parlant, pas plus qu'ils ne sont nés se souvenant; mais ils avaient la faculté de parler, comme ils avaient la faculté de se souvenir; la pensée leur est venue parce qu'il était dans leur nature de l'avoir; et quand ils l'ont eue, ils l'ont exprimée. » Ainsi pour ne pas attribuer le don de la parole à Dieu, on en fait une faculté innée, une loi qui régit fatalement notre être; on suppose que la nature nous instruit à parler, comme elle nous instruit à penser. C'est assimiler faussement deux choses très-distinctes. Oui, l'homme pense par cela seul qu'il est homme; mais il n'est pas vrai qu'il parle, par cela seul qu'il pense. Car un homme jeté hors de la société, sans avoir appris à parler, continuerait à penser, mais il ne parlerait pas. Si donc le premier homme n'avait pas reçu la parole de Dieu même, il est absurde de

prétendre que cependant il aurait commencé de suite à parler. La raison et l'expérience nous démontrent, au contraire, que son premier état eût été un état de mutisme complet, si jamais il eût pu en sortir par les seules forces de son intelligence.

« Chacun, » poursuit M. Damiron, « a bientôt remarqué en soi le rapport intime et constant de la pensée aux mots, de certaines pensées à certains mots, en voyant son sensible se servir de mots analogues ou identiques aux siennes. C'est ce qui nous arrive encore, à chaque instant, de faire, lorsque nous jugeons des sentiments d'autrui, d'après le rapport que nous trouvons entre les signes de ses sentiments et les signes de nos sentiments propres. Rien au reste de plus prompt et de plus sûr que ce mode de communication, pour peu surtout que les circonstances et le besoin excitent à l'employer. »

Toute cette argumentation n'est qu'un cercle vicieux dans lequel M. Damiron suppose précisément ce qui est en question, savoir, si, sans le secours d'une révélation directe, d'un enseignement divin, l'homme aurait trouvé naturellement des mots tout faits à mettre en rapport avec ses pensées. M. Damiron est ici évidemment la dupe d'une illusion. Oui, dans l'état actuel de l'humanité, quand nous entendons nos semblables prononcer des mots analogues ou identiques à ceux dont nous nous servons nous-mêmes, nous leur supposons des idées analogues ou identiques aux nôtres. Mais il ne s'agit point de ce qui se passe aujourd'hui, mais de ce qui a dû se passer aux premiers jours du monde. La question n'est pas de savoir si maintenant que nous jouissons de la parole, il y a un rapport intime et constant de la pensée aux mots, mais si la langue des premiers hommes a instinctivement, naturellement articulé des mots, à mesure que ces mots devenaient nécessaires pour répondre aux besoins de la pensée, et en marquer les développements successifs. Or, c'est là une assertion plus qu'étrange.

Ailleurs M. Damiron expose sa théorie d'une manière plus systématique: « Quelles que soient, » dit-il, « l'origine et la nature de l'esprit, on peut dire indépendamment de tout système et sans s'exposer à être contredit par aucun, que cet esprit qui vit, sent et se meut en nous, est quelque chose d'a-

nonnissant des produits de la chasse et de fruits sauvages. Cette façon de parler ne paraît être qu'une pure spéculation destinée à montrer le développement graduel de l'homme, depuis la rudesse bestiale jusqu'à un état de culture complète. C'est l'idée que dans le dernier demi-siècle on a ressaisie jusqu'à donner le dégoût, sous le prétexte de faire de l'histoire philosophique. On n'a pas même oublié la prétendue misère idiomatique qui rabaisse les hommes au niveau de l'animal. Cette méthode a fait fortune, surtout à l'étranger (Niebuhr veut dire en France). Elle s'appuie de myriades de récits de voyageurs soigneusement recueillis par ces soi-disant philosophes. Mais ils n'ont pas pris garde qu'il n'existe pas un seul exemple d'un peuple véritablement sauvage qui soit passé librement à la civilisa-

tion, et que, là où la culture sociale a été imposée du dehors, elle a eu pour résultat la disparition du groupe opprimé, comme on l'a vu récemment pour les Naticks, les Guaranis, les tribus de la Nouvelle-Californie, et les Hottentots des Missions. . . La société existe avant l'homme isolé, comme le dit très-sagement Aristote; le tout est antérieur à la partie, et les auteurs du système du développement successif de l'humanité ne voient pas que l'homme bestial n'est qu'une créature dégénérée ou originellement un demi-homme. » (Herm. Geschichte, t. I, p. 421.)

(641) Voy. *De langage*, par E. RENAN, thèse que nous avons réfutée dans notre *Dictionnaire apologetique*, art. *Psychologie*.

nimé et d'actif, que c'est une force, une force intelligente; des perceptions, des pensées, voilà les mouvements qui sont propres à cette force. Tant que ces mouvements sont purs, simplement spirituels, dégagés de tout lien ou de toute forme matérielle, ils sont si déliés, si rapides, si peu marqués, qu'à peine laissent-ils trace dans la conscience : là y passent comme l'éclair. Ce sont là ces demi-pensées, ces vagues sensations, ces notions irréflechies, qu'on retrouve en soi dans tous les instants où l'on ne donne nulle attention à ce qu'on voit, où l'on se borne à sentir : et de fait, on n'en aurait pas d'autres si les choses en restaient toujours là; mais comme il est inévitable que l'esprit vienne à réfléchir, à recueillir ses impressions et qu'alors la perception est en lui plus ferme et plus prononcée, ses pensées, ses mouvements intellectuels devenant plus forts, se produisent avec plus d'énergie, et sortent de la pure conscience pour pénétrer dans l'organisation; en y pénétrant, ils y déterminent certains mouvements internes que suivent aussitôt les gestes, l'attitude, la physionomie et la parole. L'organe vocal en particulier est très-propre, par son extrême souplesse, à bien renvoyer et à bien rendre ces impressions de l'âme. Il arrive donc que les pensées se mettent en rapport avec les mouvements organiques, et principalement avec les sons, qu'elles s'y olient et s'y unissent intimement : c'est au point qu'on a peine quelquefois à les en distinguer, et qu'on croit les voir, les saisir, les sentir réellement dans ces phénomènes, qui n'en sont cependant que les signes : or, une telle alliance n'a pas lieu, sans que les actes de l'esprit ne participent plus ou moins à la nature de ceux du corps; ils prennent quelque chose de leur caractère et de leur allure, ils deviennent plus positifs et plus marqués, ils se matérialisent en quelque sorte. Ce sont alors des pensées qui, arrêtées et fixées par l'expression, s'achèvent, se définissent et se changent en idées claires et distinctes : c'est ainsi qu'on pense en moyen des signes, et surtout en moyen des mots. »

Cette élégante description rend assez exactement compte de ce qui se passe maintenant dans l'esprit de chacun de nous. Mais comme théorie de l'origine du langage, qu'est-ce qu'elle prouve, et quelles difficultés résout-elle? De ce qu'aujourd'hui nous ne pensons d'une manière claire et distincte qu'à l'aide des mots, s'ensuit-il que l'homme ait toujours pensé avec des mots? En est-il de l'organe vocal comme d'un clavier où les notes sont toutes faites; et la nature a-t-elle disposé les choses de manière que lorsque le mouvement de la pensée,

ayant acquis un certain degré d'énergie, e pénétré dans l'organisation, elle y déterminé certains mouvements nerveux qui mettent en jeu l'instrument de la parole, et lui font rendre tous les sons correspondant aux idées à exprimer? Mais alors l'homme n'est plus qu'une machine organisée où tout e été ordonné d'avance dans un but prévu et fixé, à peu près comme le sont tous les effets que produit un piano sous les doigts d'un artiste habile. Chaque pensée, en agissant sur le système nerveux, amène son expression verbale, de même que chaque touche frappée amène le son voulu par l'improvisateur. Quel rapport y a-t-il entre l'organe de la parole, qui est entièrement, absolument sous l'empire de la volonté, et les gestes, l'attitude, la physionomie, dont les mouvements peuvent être et sont en effet très-souvent un pur effet de l'instinct? Oui, sans doute, les traits de la physionomie, les gestes et les attitudes du corps se mettent *naturellement* en harmonie avec les affections de l'âme; par la raison toute simple que ces mouvements sont purement physiologiques et sont le résultat de l'action de l'âme sur le cerveau et du cerveau sur le système nerveux. Et remarquons que ces mouvements sont toujours les mêmes sous l'influence des mêmes passions. C'est là bien véritablement le langage de la nature, langage parfaitement uniforme chez tous les peuples, intelligible pour tous les hommes, purement spontané, et aussi ancien que la pensée elle-même. Mais qu'y a-t-il de commun entre ce langage et celui de la parole? Hé quoi! les mots sont-ils donc tout formés dans l'organe vocal, comme les gestes et les contractions du visage sont prédisposés à se modeler, dans les autres parties du corps, conformément aux différentes émotions de l'âme? Mais s'il y a une parole *naturelle*, pourquoi donc la diversité des langues? Si les mots sont tout faits dans le larynx, comme le sont les sons dans un orgue, comment se fait-il qu'on tire du même organe pour exprimer les mêmes pensées, des combinaisons de voyelles et de consonnes si différentes? Est-ce que, dans l'hypothèse que nous combattons, il ne devrait pas y avoir pour la parole le même uniformité qui existe pour les gestes (642)?

2° *Par l'imitation.* — Il n'y avait rien dans la nature qui pût offrir à l'homme le modèle du langage. Qu'est-ce que l'homme pouvait imiter par l'organe vocal? le bruit des vents, le murmure des flots, les roulements du tonnerre, les chants des oiseaux, les cris des animaux? etc. Or, nous disons d'abord qu'il est peu probable qu'il eût l'idée de les imiter, parce que ce qui devait préoccuper l'homme dans un temps où la

(642) C'est d'ailleurs un grand problème de savoir si l'homme est par lui-même capable d'émettre un son articulé qu'il n'a pas entendu et appris. A aucun fait connu ne dépose pour l'affirmative, et ce n'est pas un petit préjugé contre nos adversaires et en faveur de notre sentiment. Du reste, il est démontré

qu'il n'existe aucune espèce de rapport entre les cris, expressions imitatives de nos sensations, et les sons articulés qui rendent et expriment nos idées : donc l'homme n'a pu inventer ceux-ci au moyen de ceux-là. Et cependant tel est le grand fondement de Condillac et de ses partisans.

civilisation ne lui fournissait pas encore les moyens de lutter contre les éléments et contre les animaux féroces, c'était le sentiment même que ces bruits divers faisaient naître en lui, c'était la conscience de sa faiblesse et de son isolement; et que quand l'âme est sous l'influence de la surprise, de l'appréhension et de la terreur, on cherche à fuir, à se soustraire au danger qui vous menace, et non pas à imiter ce qui vous effraye. Mais en supposant même que l'instinct d'imitation l'eût porté à reproduire par les modifications de la voix les sons divers qui se font entendre dans la nature, le plus difficile pour lui était d'établir le rapport de ces sons avec les idées; et ce rapport n'est point donné par la nature: il eût été obligé de l'imaginer, de l'inventer. Or, quelle œuvre de génie, de patience et de sagacité que celle de concevoir le rapport de la pensée à certains sons articulés, et de ces sons articulés à certains objets; de concevoir ensuite la possibilité d'une communication intellectuelle, d'une manifestation d'idées d'un esprit à un autre, par le moyen de ces émissions de voix; de concevoir enfin un système de signes intermédiaires, non plus pour représenter les objets, mais pour lier les idées de ces objets les uns aux autres, pour les combiner entre elles, pour constituer enfin la proposition, la phrase grammaticale, telle qu'elle existe dans toutes les langues, avec tous les rapports métaphysiques, avec tous les éléments logiques qui la constituent. Car quand l'homme fut parvenu à réveiller dans l'esprit de ses semblables l'idée d'un animal, en reproduisant la cri qui le distingue, ou celui du tonnerre, en imitant ses roulements, il y a aussi loin de ces onomatopées naturelles à la parole, que des bélements imitatifs d'un enfant abandonné en milieu d'un troupeau de moutons au langage des hommes civilisés. Ce qui constitue le langage, ce sont les rapports des mots. Or, ici il n'y a plus rien qui affecte les sens, rien qu'on puisse figurer aux yeux, rien que l'oreille puisse saisir et que la bouche puisse imiter. Où l'homme eût-il donc trouvé, je ne dis pas le modèle, mais même l'idée de ces rapports?

On veut que le langage ait été le résultat de l'imitation. On aime mieux apparemment que l'homme ait été forcé à l'école des bêtes sans raison qu'à l'école de Dieu même. Lequel de ces deux enseignements est le plus digne de Dieu et de l'homme?

Enfin, tout langage suppose des conventions, puisqu'il suppose un système de signes auquel tout le monde attache les mêmes idées. Or ces conventions sont-elles possibles sans communication verbale? Ce système de signes, il fallait le rendre intelligible. Or, comment le faire comprendre sans explication, et comment l'expliquer sans le secours de la parole? Disons donc avec J.-J. Rousseau que la parole a dû être fort nécessaire pour inventer la parole. Quiconque songe quelle profonde psychologie contient le langage même le moins parfait, en

sera pleinement convaincu. Supposer que des hommes plongés dans la plus complète barbarie, et réduits par conséquent aux seuls besoins physiques, auraient pu sentir le besoin de la parole, dont ils n'avaient pas même l'idée, et deviner qu'avec un certain nombre de sons combinés selon certaines lois, ils pouvaient rendre les formes innombrables de la pensée, tous les accidents du monde physique, toutes les idées de la morale, tous les événements de la société, en un mot, tous les êtres et tous leurs rapports, c'est avancer une assertion qui est contredite par la nature elle-même.

3° *Par l'analogie.* — L'homme, dit-on, possède un langage naturel, celui des sons inarticulés ou des cris que l'on jette spontanément sous l'influence des vives émotions de l'âme. Or, par analogie, n'a-t-il pas pu inventer d'autres sons, pour exprimer les autres phénomènes de la pensée? La nature, en associant elle-même certains sentiments avec certaines émissions de voix, n'a-t-elle pas dû lui suggérer l'idée de chercher à faire correspondre d'autres modifications du son à d'autres modifications de l'âme? Une fois le rapport saisi entre tel état de l'esprit et ce qui en est la signe extérieur, pourquoi n'aurait-il pas songé à varier ces sons autant que l'exigeaient les besoins de la pensée? Une fois mis sur la voie par cette première indication, il n'avait qu'à appliquer aux idées, c'est-à-dire à faire pour les phénomènes de l'intelligence ce que la nature avait déjà fait pour ceux de la sensibilité.

Cette raison serait précieuse si les cris inarticulés étaient vraiment un langage; mais il n'y a langage proprement dit que là où il y a intention d'exprimer une idée par un signe quelconque. Or, premièrement, les cris inarticulés ne sont pas signes d'idées, mais de sentiments. En second lieu, il n'y a et il ne peut y avoir, de la part de ceux qui les proferent, comme de ceux qui les entendent, intention de leur faire signifier quelque chose, par la raison que ce sont des émissions de voix purement instinctives et jouées sans réflexion. Celui qui les produit ne peut songer à les employer comme langage, puisqu'il est tout entier au sentiment profond sous l'influence duquel il se trouve, et dont ses cris ne sont que la manifestation involontaire, et celui de qui ils sont entendus ne peut non plus songer à les considérer comme signes d'idées, puisqu'un cri d'effroi, par exemple, ne fait naître que l'effroi dans celui qui l'entend, et que si le cri est reproduit, ce ne peut être également que par instinct et sous l'influence de l'émotion qui s'est propagée de l'âme du premier dans celle du second. Ainsi, le cri de douleur jeté par un enfant sera bien pour sa mère un avertissement pour voler à son secours. Mais, nous le demandons, à quoi pense une mère dans un pareil moment? qu'est-ce qui le préoccupe? est-ce le signe qui lui annonce que son fils est souffrant, qu'il est en danger, ou bien le danger lui-même? Si

toute sa pensée se reporte sur son fils, si elle ne voit que lui, si elle est tout entière à sa tendresse et à sa sollicitude maternelle, qu'on nous dise quel usage ont pu faire les premiers hommes des sons inarticulés pour l'invention du langage, et s'il y a la moindre apparence qu'ils aient fourni les premiers éléments de la parole.

II. — *Système de l'institution divine de la parole.*

On peut ramener à trois chefs principaux les considérations décisives qui militent en faveur de ce système.

1° *Preuves historiques.* — Indépendamment du récit de la *Genèse*, qui décide la question d'une manière expresse, et dont on ne pourrait sans absurdité récuser le témoignage, uniquement parce que c'est une écriture révélée, l'hypothèse de l'invention humaine du langage est démentie par toute l'histoire profane, qui nulle part ne fait mention d'une époque où l'homme n'aurait pas parlé jusqu'à là, inventé la parole. Aussi haut que l'on remonte dans les siècles antérieurs, on trouve toujours l'homme parlant et vivant en société. Aucun monument historique ne nous a transmis le nom d'un seul homme à qui soit attribuée une si merveilleuse invention. Et cependant elle aurait laissé quelques traces dans le souvenir des peuples. Bien loin de là, les plus anciennes traditions religieuses s'accordent, contre l'opinion d'Epicure, à rapporter le langage à la Divinité, à le considérer comme le résultat d'un enseignement divin, comme un bienfait surhumain. Selon le *mimama purua*, le son en lui-même est universel, éternel, immuable; c'est Dieu, c'est le Verbe divin; la parole, c'est la forme infinie, se réalisant, se limitant, se manifestant sous un mode fini. Les nations les plus sauvages, les plus étrangères à toute civilisation, les plus incapables par leur ignorance des combinaisons infinies que supposerait l'invention du langage, ont été trouvées douées de la parole, et leurs langues sont souvent d'une richesse et d'une abondance remarquables. Les modifications de la pensée les plus délicates, les plus métaphysiques y ont leur expression; ce qui supposerait de la part des inventeurs une connaissance des lois de l'entendement, des formes de la raison, des principes et des règles de la grammaire infiniment au-dessus de l'intelligence des hordes sauvages qui les parlaient, et ce qui prouve par conséquent qu'elles leur ont été transmises avec tout le système psychologique, avec tous les principes logiques qu'elles renferment. Nous ajouterons qu'on trouve une foule de peuplades sans civilisation, sans gouvernement, sans lois, sans arts, sans littérature, sans écriture, mais qu'on n'en trouve aucune sans langage. Comment expliquer cette différence? comment le génie de ces populations se serait-il élevé jusqu'à l'invention de la parole, et n'aurait-il pu inventer un seul des arts les plus nécessaires à la vie? serait-ce que l'art

de parler serait plus facile que celui de forger le fer ou de labourer la terre? ou bien serait-ce purement et simplement parce que les familles d'où elles tirent leur origine, jetées par un accident quelconque dans des contrées inconnues et séparées ainsi du reste du genre humain, n'auraient pu conserver de la civilisation au sein de laquelle elles étaient nées, que le langage, dernière sauvegarde de l'humanité, lorsque toutes les autres lui manquent, que le langage, sans lequel l'homme ne tarderait pas à se dégrader jusqu'à la brute, puisqu'il n'y aurait plus pour lui ni société, ni lien moral, ni croyances communes, ni développement intellectuel possible.

2° *Preuves morales.* — L'homme est un être moral. Par le fait seul de sa naissance, il est en rapport avec Dieu et avec ses semblables. De ses rapports avec Dieu découle la nécessité d'un enseignement divin, qui ne fut pas seulement une illumination intérieure et individuelle, mais un moyen universel, facile, approprié aux facultés de l'homme de transmettre la vérité révélée. Dès le principe, il a dû connaître clairement les liens qui le rattachent à son auteur, la loi qui devait régler l'usage de sa liberté, en un mot, son origine, ses devoirs et sa destinée. De ses rapports avec ses semblables dérive la nécessité de la parole. Point de société possible entre des êtres intelligents sans communication verbale. Point de morale publique, point de lois, point de conventions, point de contrats, point de rapports civils ou politiques, sans langage pour s'entendre, pour échanger des idées, pour fixer la notion des devoirs communs à remplir les uns envers les autres. Donc, par cela seul que l'homme est né au sein de la société, Dieu a dû le placer dans les conditions voulues, pour y remplir la destination pour laquelle il l'y avait mis. Or, si l'on suppose que l'état de mutisme a été l'état originnaire de l'homme, on fait de l'établissement de la société un problème insoluble. Car si l'homme a été muet dans le principe, il a dû d'abord inventer la parole, pour établir la société; et d'un autre côté, ce n'est qu'au sein de la société qu'il a pu concevoir l'idée et avoir la possibilité d'inventer la parole. C'est dans ce cercle vicieux qui roulent les adversaires de M. de Bonald.

3° *Preuves psychologiques.* — Il nous est impossible actuellement de penser sans parole. Le langage pour nous n'est pas simplement signe, mais phénomène de l'acte intellectuel. Nous ne pouvons parler notre pensée, sans avoir d'abord pensé notre parole. L'idée ne se présente nettement à nous qu'avec le mot signe de l'idée : elle n'est claire, distincte, saisissable qu'à cette condition. Tant que nous n'avons pas le mot, tant que le signe verbal n'est pas venu, en se présentant à nous, déterminer la forme de notre idée, cette idée est à l'état vague, si voilée, si obscure, qu'on peut dire qu'il n'y a pas proprement acte intellectuel. L'idée est tellement dépendante du terme qui la représente,

elle est si fugitive, si incertaine, tant qu'elle n'a pas été fixée dans notre esprit et comme dessinée par l'image du mot qui en est l'expression, qu'elle échappe à la réflexion elle-même, et reste comme perdue dans les ténèbres de la conscience. Que chacun de nous s'observe et s'étudie : n'est-il pas vrai que, soit que nous conversions avec nos semblables, soit que nous nous entretenions avec nous-mêmes, notre pensée ne marche qu'à l'aide des mots, et qu'elle s'arrête aussitôt que les signes cessent de nous être présents ? La pensée et la parole sont tellement inséparables que dans les fortes préoccupations d'esprit, il nous arrive de penser tout haut. Nous avons connu des personnes chez qui ces conversations intérieures, ces *à parte* indiscrets étaient en quelque sorte habituels. Or, quelle différence y a-t-il entre penser tout bas et penser tout haut ? C'est qu'il y a plus de réflexion dans le premier cas, et plus de spontanéité dans l'autre. Celui qui pense tout bas est plus maître de lui-même. Celui qui pense tout haut oublie qu'il peut avoir des témoins, et laisse échapper son secret sans s'en douter. Mais l'un et l'autre pensent avec des mots. Seulement l'un se contente de les penser, l'autre les articule comme il les pense et à mesure qu'il les pense. En un mot, point de pensée distinctement perçue par la conscience, sans forme de la pensée, et la forme de la pensée, ce qui la révèle à notre esprit, c'est le terme, c'est la parole.

Mais, dira-t-on, les enfants pensent avant de parler. Oui ; mais c'est une personne indéterminée, qui se perd dans le sentiment général de l'existence, et qui se confond avec lui. Cela est si vrai que nous ne nous souvenons d'aucun des actes de notre intelligence avant l'âge où nous commençons à parler. Notre souvenir ne peut nous rappeler que celles de nos pensées qui ont eu une forme, parce qu'il n'y a que celles-là que l'attention ait pu saisir et embrasser. Or, la pensée qui n'a point de signe représentatif n'a point de forme, elle n'a par conséquent rien que le souvenir puisse appréhender, parce que le souvenir ne peut s'attacher qu'à des faits de l'esprit bien déterminés, et que si les idées des objets sensibles le sont par les images mêmes de ces objets, les idées métaphysiques ne peuvent l'être que par le langage. Si au contraire l'enfant parlait aussitôt qu'il pense, il devrait pouvoir se souvenir de ce qu'il a pensé dès le berceau, parce que sa mémoire pourrait saisir des faits distincts, des idées formelles ; et il n'y en a point certainement de cette nature dans l'esprit d'un enfant, avant l'âge où il est initié au langage. Or, si la conscience ne perçoit distinctement que des pensées bien déterminées, et si la mémoire ne saurait s'appliquer à ce qui est sans forme dans l'esprit, il y a nécessité de conclure l'impossibilité pour les premiers hommes de faire aucune combinaison logique, dans le but d'arriver à l'invention du langage. Car il en est de la parole comme du calcul : pour calculer, il

faut un système de numération ; pour parler, il faut un système de grammaire ; et un système de grammaire antérieur à la parole est une contradiction et une absurdité.

Mais, nous objectera-t-on encore, les sourds-muets se créent à eux-mêmes un langage. Le besoin de se faire comprendre les fait naturellement recourir à des signes pour exprimer leurs désirs, leurs pensées, leurs sentiments ; pour indiquer ce qu'ils veulent ou ce qu'ils ne veulent pas. Tout nous démontre d'ailleurs qu'ils conservent le souvenir de leur vie antérieure, et des diverses circonstances qui s'y rattachent. Plusieurs ont pu rendre compte de ce qui s'était passé en eux dans le temps où ils ne pouvaient encore communiquer avec leurs semblables par le langage artificiel qui leur est enseigné ; et une preuve que les rapports métaphysiques que ce langage leur fournit le moyen d'exprimer ne leur étaient pas inconnus, c'est la facilité avec laquelle ils conçoivent l'usage des signes qui servent à les représenter. Ils ont donc l'idée de ces rapports, et s'ils ne parviennent pas à les figurer par les gestes, c'est qu'ils ne peuvent l'être que par la parole. Si donc ce n'est pas la conception des éléments les plus abstraits de la pensée qui leur manque, mais seulement l'usage du seul instrument qui par sa nature se prête à leur manifestation extérieure, ne peut-on pas conclure de là que l'homme parvenu à l'âge de la maturité par le développement complet de la raison, et pourvu de tous les organes qui concourent à la pleine jouissance des facultés qui lui sont propres, ne serait pas incapable de s'élever à l'invention du langage ?

On oublie que le sourd-muet naît, grandit et se développe au sein de la société ; que, quoique privé de la communication verbale, il y participe nécessairement au bienfait de la civilisation ; qu'il y reçoit par les yeux une éducation incomplète sans doute, mais suffisante pour jeter dans son esprit une foule d'idées qu'il n'aurait certainement pas dans l'état d'isolement ; qu'il y est soumis aux règles morales qui régissent la famille et l'État ; qu'il y est témoin de nos arts et de leurs productions, de notre culte et de ses cérémonies, de nos usages et de tout ce qui constitue la vie commune ; que tout ce qu'il voit le porte naturellement à réfléchir, et que tout lui est d'ailleurs expliqué par les relations de toutes sortes qui s'établissent entre lui et ceux qui l'entourent, entre ceux qui l'entourent et le reste des hommes ; enfin, que le seul spectacle de la vie sociale porte avec lui une instruction profonde, qui en fait comme un livre ouvert où tout homme peut recueillir une expérience toute faite, lire ses droits et ses devoirs, et puiser tous les éléments de la science nécessaire au développement de la moralité humaine. Il n'y a donc aucune comparaison à établir entre le sourd-muet, qui nous voit parler sans nous entendre, mais qui devine, en quelque sorte, par les yeux, les phénomènes de la parole, et l'homme des temps primitifs,

l'homme tel enfin qu'on doit le supposer avant toute civilisation, avant tout enseignement, soit divin, soit humain. C'est dans cette hypothèse qu'on doit se renfermer pour résoudre la question que nous examinons.

Or il faut bien se rappeler que le pensée, dans l'homme qui ne parle point, ne peut se produire que sous la forme synthétique. Point d'analyse possible, point d'abstraction possible sans langage. Nous n'analysons le pensée, nous n'en distinguons les éléments qu'avec des mots, et ces mots précèdent toute analyse grammaticale. Comment donc l'homme, incapable d'analyser, aurait-il pu inventer le langage, lorsque le langage suppose nécessairement une analyse profonde de la pensée humaine, lorsque tout langage n'est qu'une décomposition savante de l'esprit humain, lorsqu'il est lui-même un instrument sans lequel il nous serait impossible d'analyser nos idées.

Toutes les langues sont des psychologies où chaque phénomène de la pensée a sa forme distincte, son expression, son signe particulier, où la nature tout entière est décomposée, où toutes les qualités des corps, comme toutes les conceptions de l'esprit, sont ébauchées les unes des autres avec une science qui excite l'admiration de tout homme qui réfléchit. Le plus habile psychologue n'analyserait pas l'esprit humain avec autant de profondeur qu'aurait dû le faire l'inventeur de la parole. Car il n'est pas une nuance du sentiment, pas un élément de la perception, pas une modification de l'être et de l'avoir, du temps et du lieu, du nombre et de la personne, de la passion et de l'action, enfin, pas une situation de la vie humaine qui n'ait son signe dans les langues les plus anciennes. Et même tous les jours, c'est sur la philosophie des langues, c'est sur la logique profondément empreinte dans tous les idiomes que nous recifions nos psychologies. Chose inexplicable dans l'hypothèse de l'invention humaine du langage : le parole dont nous nous servons à chaque instant, le parole qui nous est si familière est pour nous un mystère incompréhensible. Si nous cherchons à nous en rendre compte, nous nous perdons dans le dédale de nos pensées. Nous savons bien que le phénomène du langage s'identifie avec l'acte intellectuel. Mais comment ce lien, dans les profondeurs de la conscience, cette identification du signe et de la pensée? Comment toutes les conceptions de l'esprit s'encadrent-elles dans les formes de la parole, de manière qu'elles ne puissent plus, pour ainsi dire, en être distinguées? Comment l'âme tout entière devient-elle verbe en quelque sorte? comment vient-elle se mouler, si je puis parler ainsi, dans les articulations des mots, et se révéler avec tous ses modes, dans les sons qui frappent l'organe de l'ouïe? Voilà ce que la philosophie n'expliquera jamais, comme elle n'expliquera peut-être jamais dans toute sa profondeur la nature intime des parties du discours, sur lesquelles

les grammairiens sont loin d'être d'accord. Bien plus : tandis que tout le monde reconnaît que la psychologie expérimentale est une science encore imparfaite, une science qui est, pour ainsi dire, encore à créer, tant est petit le nombre des points définitivement établis, tant est grand le nombre des questions à élucider et à résoudre, nul n'oserait disconvenir que la psychologie des langues ne soit parfaite, et qu'elle ne soit l'expression fidèle des lois de la pensée. Or, comment croire que les premiers inventeurs du langage eussent trouvé du premier coup ce que la philosophie cherche encore depuis trois mille ans, et ce qu'elle ne parviendra peut-être jamais à réaliser? Voyez quel merveilleux accord une langue établit parmi les intelligences, et comme tous les esprits se plient à ses formes et à son système grammatical. Quelle théorie philosophique e jamais produit une pareille unanimité, e jamais réussi à ramener aussi universellement la pensée à l'utilité? Donc, le langage n'est pas d'invention humaine; donc, son établissement surpassa la portée et la puissance de l'esprit humain; donc, c'est une œuvre divine et non une œuvre humaine.

Un homme d'un génie profond, d'une vaste science, un des plus grands philosophes des temps modernes, Leibnitz, avait conçu l'idée d'une langue universelle qui pût servir de communication entre tous les savants de l'Europe, et débarrasser la science des entraves qui arrêtaient l'échange des pensées, des observations et des découvertes d'un pays à un autre. Il n'avait pas à inventer la parole puisqu'elle existait et qu'elle lui offrait un modèle sur lequel il était facile, ce semble, de calquer les diverses combinaisons qui devaient entrer dans son système. Il avait le ressource d'une société toute formée, d'une civilisation puissante, de relations fréquentes et faciles qui liaient déjà les nations entre elles, qui rapprochaient les savants et levaient tout obstacle à l'établissement d'une convention ayant pour objet d'instituer une langue commune, en dehors du langage vulgaire. Cependant, la tentative de Leibnitz échoua et n'est plus considérée que comme une utopie impraticable, comme le rêve d'un grand homme. Pourquoi? Parce qu'une langue universelle est tout un système social entre les intelligences, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse unir les intelligences par le langage, comme lui seul peut unir les volontés et les affections par la société. On ne veut pas voir que le langage et la société ont le même origine et découlent de la même source; que celui-là seul qui a fait l'homme sociable e dû le faire parler; que ce sont là deux bienfaits qui, par leur universalité, démontrent qu'ils ne peuvent avoir pour principe que l'auteur même de la nature humaine, rien d'universel et de nécessaire ne pouvant émaner de l'homme.

Il faut pourtant reconnaître, nous objectera-t-on encore, que les langues se modifient, se perfectionnent, se dénaturent, se corrompent; que partout elles portent l'em-

preinte du génie ou du caractère des peuples qui les parlent, que partout elles subissent l'influence du climat, des mœurs, de la politique, et qu'elles sont semblables sous ce rapport à toutes les choses humaines. Or, si la parole était d'institution divine, elle devrait être l'expression immuable de la vérité, c'est-à-dire de la raison éternelle; car on ne peut supposer que, destinée par Dieu même à lier les intelligences, elle pût ne pas exprimer la vraie nature de l'esprit humain, les vrais rapports des choses. Cependant rien de plus incontestable que la variabilité des langues dont on peut suivre les changements, les progrès, les transformations de siècle en siècle, que la diversité de leurs systèmes grammaticaux, dont les différences et les bizarreries, œuvre du caprice et de l'arbitraire, signalent partout les traces de la main de l'homme.

Nous répondrons qu'il en est de la parole comme de l'intelligence. L'intelligence, considérée dans ce qu'elle a d'universel, c'est-à-dire comme faculté de connaître, vient de Dieu; mais l'usage qu'on peut en faire dépend de la volonté de l'homme et relève du libre arbitraire. Rien de plus varié que les intelligences, parce qu'il n'y a rien de plus varié que les objets de la connaissance, entre lesquels l'homme est toujours libre de choisir. Or parce que l'homme peut varier indéfiniment les objets de sa connaissance, parce qu'il peut perfectionner, dénaturer sa raison, s'attacher à la vérité ou à l'erreur, modifier sans cesse ses opinions, restreindre ou agrandir le domaine de ses idées, dirait-on que l'intelligence est d'invention humaine? Il en est de même de la parole. Le fonds du langage a été donné à l'homme par celui-là même qui l'a créé intelligent. Ce fonds est immuable; il ne change pas plus que l'intelligence dont il exprime les principes. Ce fonds se retrouve dans toutes les langues, et dans toutes il est le même. Voilà ce que l'homme ne changera jamais; voilà ce qui sera éternellement hors des atteintes de son caprice. En un mot, voilà l'œuvre de Dieu. L'homme peut modifier les formes extérieures du langage, il peut varier les articulations de la voix, il peut inventer de nouveaux mots, il peut faire telles combinaisons de syllabes qu'il juge à propos, il peut imaginer pour les noms et les verbes des terminaisons jusque-là inusitées; mais ce qu'il ne changera pas, c'est la constitution fondamentale du langage, qui n'est que la constitution même de l'esprit humain.

Pour résumer, nous dirons que, dans l'hypothèse de l'invention humaine du langage, il eût fallu :

1° Qu'un homme eût conçu l'idée d'un moyen susceptible de faire passer ce qui est au dedans de son âme dans l'âme de son semblable, c'est-à-dire qu'il eût, sans l'avoir vu jamais, l'idée d'un phénomène dont la science, malgré l'observation, n'a pu encore se rendre compte;

Il eût fallu :

2° Que cet homme eût été conduit à l'idée

d'un pareil moyen par cette autre idée : qu'une fois ce premier moyen découvert, da faire passer dans l'âme de son semblable ses pensées qui sont dans la sienne, il pourrait lui faire comprendre ses propres besoins, et qu'il eût été conduit à cette dernière idée par cette autre : qu' aussitôt son semblable serait invité à le soulager. Mais avant le langage, personne n'ayant pu demander à un autre ce dont il avait besoin, ni celui-ci le lui donner, comment le premier qui chercha la langue eut-il l'idée que ce que nous ne pouvons pas nous donner nous-mêmes, nous puissions la recevoir d'un autre? Tout animal attend-il sa proie d'un autre que de lui-même? Cet homme étant persuadé, sans en avoir d'exemple, qu'il existe un moyen de faire savoir à l'esprit d'un son semblable ce qui est au dedans du sien, et que son semblable, ainsi averti, le soulagera par cela seul qu'il connaîtra son besoin, il ne restait plus qu'à découvrir ce moyen lui-même;

Pour cela il eût fallu :

3° Découvrir qu'il existe une faculté d'association des idées et des impressions, liant les idées aux idées, les impressions aux impressions, et les idées aux impressions, liant par là même une idée spirituelle à l'impression produite par un signe. Or comment observer cette loi d'association psychologique entre les idées et les signes, lorsque les idées et les signes, qui sont les deux objets entre lesquels l'association doit être établie, n'existent pas? Et comment se peut-il qu'on ait eu la pensée de la possibilité d'un tel rapport entre des idées et des signes qui n'existaient point encore, lorsque depuis six mille ans que ces idées et ces signes existent, on a seulement découvert, dans le siècle dernier, que le moyen de communication entre les hommes repose sur cette association des idées et des signes; et lorsque cette idée de créer d'après la même loi un autre moyen de communication, n'a été appliquée aux sourds-muets que depuis peu d'années?

Il eût fallu :

4° Choisir la voix pour produire ces signes; mais comment alors tirer ces signes de la voix plutôt que des pieds ou des mains, comme on le fait pour les sourds-muets; plutôt que du tact des objets, comme on le fait pour les aveugles? Pour choisir la voix afin de produire par ses cris les signes avec lesquels nos pensées doivent s'associer, il eût fallu savoir que ces cris étaient décomposables en plusieurs cris primitifs. Il eût fallu par conséquent faire subir aux cris de la voix l'analyse nécessaire pour rencontrer les cinq éléments irréductibles, ou les cinq sons élémentaires qui composent le son général de la voix, c'est-à-dire les cinq voyelles *a, e, i, o, u*, et leurs composés *an, au, ai, eu, in, on, ou*, sur lesquelles reposent toutes les langues du monde. Pour chercher ces cinq voyelles irréductibles, il eût fallu découvrir, sans avoir entendu de langue, qu'un si petit nombre de sons élémentaires, possibles à la voix, pouvaient former tous les mots nécessaires à une langue.

Pour cela il eût fallu :

5° Posséder l'idée de la composition et de la décomposition, l'idée mathématique de l'unité et de sa génération dans la multiplication, enfin de sa divisibilité dans la fraction; puis, sans pensée et sans parole, opérer l'analyse ainsi que la récomposition. Enfin, le langage eût dû nécessairement être complet à sa naissance, en ce qu'il n'a pu exister sans être composé du sujet, du verbe et de l'attribut, tout comme un animal ne peut passer à la vie sans être doué d'une substance, d'une organisation et d'une vie, c'est-à-dire d'une substance organisée vivante. Car sans le substantif comment nommer l'être; sans le verbe, comment exprimer sa manière d'être; et sans l'indicatif, comment exprimer son attribut? « Toute langue a été complète dès qu'elle a été parlée, et c'est le sentiment confus de cette vérité qui a fait dire à Ducloux, de la langue fixée par l'écriture: *Elle est née tout à coup, comme la lumière* (643). »

Conséquemment il eût fallu :

6° Que l'homme qui aurait inventé le langage eût en lui la connaissance complète des notions fondamentales de l'ontologie, qu'il eût l'idée de l'être, l'idée de l'action de l'être et l'idée des attributs de l'être; de plus, l'idée de l'existence dans le temps, pour douer le verbe de la vie passée, de la vie présente et de la vie future, de manière à ce qu'il pût suivre toutes les propriétés de la loi. Il aurait fallu enfin que cet homme eût toutes ces pensées sans penser; puisque penser c'est combiner des termes pour arrêter les sentiments que nous avons de la réalité, et qu'il ne peut plus y avoir de pensée sans ses paroles que de figure sans ses limites. Si l'on ne peut penser sans langage, comment l'inventeur du langage a-t-il pu former toutes les pensées nécessaires à l'invention du langage?

De ce que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée; de ce que la parole est par conséquent nécessaire pour inventer la parole; de ce que l'homme ne peut inventer la parole sans mettre en usage son intelligence, et de ce qu'il ne peut précisément mettre

en usage son intelligence sans la parole, il résulte nécessairement que l'homme reçoit de ses semblables la parole, cette vie de l'intelligence, comme il en reçoit la vie organique.

« On a écrit, » dit M. de Lamartine, « des volumes de controverses sans solution pour discuter sur l'origine de la parole. Les uns l'attribuent à une révélation directe du Créateur à sa créature; les autres en attribuent l'invention à l'homme par une lente élaboration de l'instinct, cherchant, par des sons et par des signes, à se faire entendre et à comprendre. »

« Voici ce que nous écrivions nous-même récemment sur cette question, ou plutôt ce mystère :

« Nous plaignons sincèrement les philosophes qui discutent depuis des siècles, pour savoir si c'est l'homme qui a inventé la parole. Nous oserions presque autant discuter pour savoir si c'est l'homme qui a inventé la pensée, c'est-à-dire si c'est l'homme qui s'est créé lui-même; car il nous est aussi impossible de concevoir la pensée sans la parole, qui lui donne conscience d'elle-même, que de concevoir la parole sans la pensée, qui la constitue. L'homme a pu inventer les langues dérivées, qui ne sont que les modifications d'une parole primitive et révélée; il a pu construire et reconstruire des langues postérieures et imparfaites, avec les débris de la langue primitive, et parfaite, qui lui fut sans doute donnée avec l'existence par celui qui lui avait donné la pensée, ou le verbe intérieur et extérieur; mais avoir créé la langue avant la pensée, ou la pensée avant la langue, nous semble un effort au-dessus de tout effort humain, c'est-à-dire un miracle de la toute-puissance. La parole, contenue dans la première langue, eût dû être révélée divinement à l'homme le jour où l'âme a pensé, c'est-à-dire le jour où elle a été créée avec la faculté d'avoir des sensations, de produire et de combiner des idées, d'avoir conscience de son existence et des choses existantes en elle et hors d'elle (644). »

Et ailleurs : « Ce qui constitue l'homme,

(643) « A quelque époque que nous prenions une langue, » dit le docteur Wiseman, « nous la trouvons complète quant à ses propriétés essentielles : elle peut recevoir plus de perfection, devenir plus riche et d'une construction plus variée; mais son principe vital, son âme, si l'on peut l'appeler ainsi, paraît entièrement formé, et ne peut plus changer. (Parce que cette âme est le langage.) Quant à leur personnalité et leur principe d'identité, on trouve les langues aussi parfaites dans les plus anciens écrivains que dans les plus modernes. L'égyptien antique, comme il est écrit en hiéroglyphes sur les plus anciens monuments, se retrouve, après trois mille ans d'intervalle, dans la liturgie copte, d'une parfaite identité dans sa structure essentielle. On observe la même chose en comparant les plus anciens écrivains avec les plus récents, soit grecs, soit romains; et quoique les premiers aient appris aux grossiers habitants du Latium à arrondir les formes de leurs périodes, cependant ils n'ont jamais ajouté au temps à leur grammaire, ou une lettre à leur alphabet... Il y avait dans la structure des langues quelque

chose qui ressemblait à un développement naturel, certainement un si grand nombre de siècles l'aurait manifesté. Il est tout à fait contre l'expérience de parler de l'état secondaire des langues, et de supposer qu'il leur a fallu des milliers d'années pour arriver à un point donné de développement grammatical. Les langues sont jetées au moule, mais moule vivant, d'où elles se dégagent avec toutes leurs belles proportions. J'ai éprouvé une grande satisfaction en trouvant les mêmes vues, mais beaucoup plus philosophiquement exprimées, dans ce traité si concis sur la philosophie du langage, que G. de Humboldt avait annoncé depuis longtemps à ses amis, comme son dernier ouvrage :

« Je ne regarde pas, » dit-il, « les formes grammaticales comme le fruit des progrès qu'une nation a fait dans l'analyse de la pensée, mais plutôt comme le résultat de la manière dont une nation considère et traite sa langue. »

(644) *Cours familier de Littérature, onzième édition.*

ce ne sont pas seulement les sens, car les brutes ont des sens comme nous, et quelques-unes même en ont d'infiniment plus délicats, plus forts, plus infaillibles que les nôtres; ce qui constitue surtout l'homme, c'est la pensée : mais tant que cette pensée ne se révèle pas à elle-même et aux autres par la parole, elle est en nous comme si elle n'était pas. La parole n'est pas la pensée, mais elle en est la manifestation, nécessaire et simultanée. — Tant qu'un homme n'a pas pu dire « Je pense » il n'a pas pensé, il a rêvé, il a eu des instincts, il n'a pas eu des idées; il a été intelligence sans doute, mais intelligence captive et endormie dans la surdité et dans la nuit des sens, semblable au feu qui dort dans la poutre, mais qui n'en sort pas avant que l'étincelle, en s'approchant, lui rende la flamme, la lumière et la liberté. L'étincelle qui rend à la pensée sa flamme, sa lumière, sa liberté, son activité dans l'homme et dans l'espèce humaine, c'est la parole. C'est le *verbe*, comme l'appelaient les anciens, qui faisaient, sous ce nom, de cette faculté véritablement divine, quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Ils avaient raison : la parole est la révélation de l'âme à l'âme. Or, quel autre que Dieu pouvait faire à l'âme, son ouvrage et son mystère, cette révélation d'elle-même?

« Aussi, croyons-nous que la parole n'est pas née d'elle-même sur les lèvres de l'homme primitif, comme un balbutiement de hasard, attachant, de siècle en siècle, quelques significations vagues à quelques sons articulés, et donnant aux autres, sur le son, sur son encheînement, sur la signification de ces vagissements humains, des leçons qu'il n'aurait pas reçues lui-même. Pour arriver ainsi de ces vagissements instinctifs à la parole, de la parole à la convention unanime du sens des mots, du sens de quelques mots au verbe et à la phrase, du verbe et de la phrase à la syntaxe logique, de ces syntaxes à la langue de Moïse, de David, de Cicéron, de Confucius, de Racine, il faudrait supposer au genre humain plus de siècles d'existence sur ce globe de boue qu'il n'y a d'étoiles visibles ou invisibles dans la *voie lactée*; il faudrait supposer aussi des siècles sans nombre d'abrutissement, pendant lesquels lui, genre humain, être essentiellement moral et intellectuel, il aurait vainement cherché, semblable aux brutes, son instrument de moralité et d'intelligence, sans pouvoir le trouver qu'après des myriades de générations sans parole, et par conséquent sans intelligence et sans moralité! L'humanité sourde et muette pendant cent mille ans?... Je craindrais de blasphémer en croyant à ce mystère!

« J'aime mieux croire à l'autre, c'est-à-dire au mystère paternel du Créateur inspirant lui-même, aux lèvres de sa créature-enfant, la parole, le verbe, le mot, l'expression innée qui nomme les choses, en les

voyant, du nom approprié à leur forme et à leur nature; car nommer les choses de leur vrai nom, c'est véritablement les recréer. Oui, il a dû enseigner la première parole et la première langue, celui qui a fait l'intelligence et le sentiment pour se communiquer, la poitrine pour faire résonner le son de toutes les fibres tendues et émuës de nos passions, comme un clavier intérieur, toujours complet, que nous portons en nous; celui qui a fait la langue pour articuler, les lèvres pour prononcer, la voix pour porter au dehors l'écho de l'âme! Des débris de cette première langue, parfaite, et décomposée par quelques décadences intellectuelles, se seront recomposées les autres langues diverses et imparfaites, comme des pierres d'un temple écroulé se rebaissaient lentement, dans le désert, quelques abris pour la caravane (645). »

LANGAGE, il n'est pas d'invention humaine. Voy. l'Introduction, § I^{er}. — Problèmes divers, *ibid.* — Son apprentissage par l'enfant. Voy. l'Esprit, § II. — Sa nécessité pour penser, observer, comparer, généraliser, induire, classer, se souvenir, raisonner au point de vue intellectuel. Voy. l'Esprit, § II. — Merveilleuse propriété du langage, *ibid.* § III. — Son rôle psychologique dans la formation de la pensée. Voy. l'Esprit, § III. — Sans le langage, pas d'idées, pas d'opérations de l'esprit, *ibid.*

LANGUES. Leur étude est la base de l'histoire des peuples. Voy. l'Introduction § IV — Nombre de mots dans quelques langues, *ibid.* (Appendice). — Nombre de combinaisons possibles des 25 lettres de l'alphabet, *ibid.* — Longueur des mots dans quelques langues, *ibid.* — Langues, considérées dans leur essence organique et dans leurs rapports avec l'histoire des races humaines. Voy. l'Introduction. — Y a-t-il une marche ascendante et régulière dans le développement des trois systèmes d'organisme des langues, § I^{er}. — Décroissance des langues, ses causes, *ibid.* — Leur permanence, leur prononciation. Voy. Linguistique, § I^{er}. — Sont-elles polysyllabiques ou monosyllabiques à leur origine. Voy. Monosyllabiques. — Langue que parlaient les Romains primitifs. Voy. Étrusques. — Langue rustique. Voy. Française (Langue). — Langue franque. Voy. Italienne (Langue). — Langue d'oïl et d'oc. Voy. Française (Langue). — Langues, leur orthographe. Voy. Orthographe. — Voy. Langage.

LANGUEDOGIEN. Voy. ROMANES (Langues).

LAPPONE. Voy. FINNOISE (Langue).

LATINE (La) appartenant à la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Cette langue, la plus connue de toutes celles qui forment aujourd'hui la catégorie des langues mortes, doit son nom à l'antique contrée du Latium. Son origine est obscure et incertaine. Elle offre, sous tous les rapports, les plus grandes

analogies avec la langue grecque; mais ceux qui l'ont appelée un *dialecte* de celle-ci, sont tombés dans une grande erreur. On ne peut pas attribuer aux premiers habitants du Latium, aux Aborigènes et aux Sicules, une origina grecque. Beaucoup de raisons nous portent à voir dans les Sicules un peuple celtique, et le fleuve *Sicanos*, si fameux dans leurs anciennes traditions, pourrait bien n'être autre que *Segnana*, la Seine. Des investigations persévérantes avaient conduit Niebuhr à la placer entre les Pyrénées et le Rhône, et M. Fallot de Moutbéliard constate que les patois du Séquanais avaient un ressemblance des plus prononcées avec les anciens idiomes de l'Italie. Quoi qu'il en soit, il est dû fait qu'une quantité considérable de mots latins, qui expriment des objets de première nécessité et les actions les plus ordinaires, se rattachent par la racine ou par la forme plutôt au celtique qu'au germanique qu'au grec (646). D'autres emprunts ont été faits au sabin, à l'étrusque, à la langue osque, qui appartiennent aussi à la grande famille des langues indo-germaniques, mais dont le peu de monuments qui restent ne nous permet pas de bien constater les parentés spéciales. Malgré ces éléments non helléniques dont il faut tenir compte, l'influence de la langue grecque sur la langue latine remonte à des temps très-anciens. Les flexions grammaticales en sont évidemment tirées. L'alphabet latin est tout grec, tandis que l'écriture étrusque remonta plus haut, et a conservé plusieurs coutumes des peuples orientaux. Dans les traditions et dans l'histoire, la colonie de l'arcadien

Evandre, l'antique culta d'Hercule, héros grec, et les livres sibyllins écrits en grec, dont l'autorité publique remonte au temps des rois, viennent à l'appui des résultats que donne l'analyse de la langue. A ces témoignages on peut ajouter celui de Cicéron dans la *République*. Il passait, sous le règne de Tarquin l'ancien, fils du corinthien Démétrate, de la Grèce à Rome, non pas un faible ruisseau, mais un fleuve abondant de connaissances et d'arts (non tenuis quidam rivulus, sed abundantissimus omnia disciplinarum et artium). Mais le sens essentiellement pratique des Romains fit que le premier développement de la langue se borna à ce qui était strictement nécessaire pour la communication de leurs idées et de leurs besoins: ces agriculteurs et ces guerriers avaient bien d'autres goûts que celui de cultiver et d'emballir la parole. Rien n'est plus sec et plus lourd que les vers qui nous restent des chants des Arvales et des Saliens, premiers monuments de la poésie latine (647). Ce n'est qu'au contact avec la littérature grecque que le génie latin prend quelque élan: la force lui vint, comme à Antée, en mettant le pied sur une terre qu'il sentait être sa mère. Les Romains eux-mêmes reconnurent que là était la source de vie pour leur langue et leur littérature; Horace ne permet la formation de nouveaux mots et de tournures nouvelles que sous la condition expresse d'être tirées du grec: *Si de græco fonte cadant*. Pour ne citer qu'une seule preuve de la transformation du latin par la communication avec les Grecs, Polybe, parlant d'un traité des Romains avec les Car-

(646) Le savant Freret, parmi les auteurs du siècle dernier, et M. Am. Thierry, parmi ceux du siècle actuel, rattachent la population de l'Ombrie à celle de la Gaule, et c'est principalement aussi par l'intermédiaire de l'ombrien que l'auteur du *Mithridate* croit pouvoir rattacher le latin au gaulois. Jac. Macpherson, dans son *Histoire de l'Irlande*, a donné de nombreux exemples de mots latins qui ont toute l'apparence de dérivés du celtique. Nous ne disons rien du celtiste Bullet qui croit démontrer que le latin n'était formé que de grec et de celtique. L'élément barbare qui existe dans le latin rattaché cette langue non-seulement au celtique de la Gaule, mais encore au celtique de l'Ibérie et au celtique de la Germanie. La parenté des Ligures avec les Aquitains et avec les Ibères nous paraît avoir été suffisamment démontrée par les travaux des modernes, notamment par ceux de G. de Humboldt sur la langue basque, et avoir été mise dans un nouveau jour par Am. Thierry. D'un autre côté, c'est à la langue des Pélasges que Niebuhr rapporte l'origine de celle des Latins.

M. Panriel a établi que l'idiome des Aborigènes était une langue affilée de très-près au sanskrit. On peut faire remonter à la source indienne aussi facilement le latin que le grec. L'une et l'autre de ces deux langues en découlent parallèlement; car il n'en faut de beaucoup que tous les radicaux indiens qui se retrouvent dans le latin y soient arrivés par la voie de la Grèce. La langue du Latium fut non pas fille mais sœur de celle de la Hellade, et elle fut même sans doute sa sœur aînée, puisqu'en examinant sa substance, on la trouve plus indienne que celle du grec.

C'est par l'intermédiaire des Pélasges et des

Etrusques que l'auteur de l'article *Philologie*, dans l'*Encyclopédie britannique*, fait venir les mots orientaux, surtout hébreux, chaldéens et persans, qui abondent, dit-il, dans le latin.

(647) On a divisé l'histoire de la langue latine en quatre époques ou quatre âges. La première époque, qui date de la fondation de Rome, va jusque vers les derniers temps de la république, ou, pour prendre une date plus précise, jusqu'au temps du poète Livius Andronicus, qui florissait 240 ans avant notre ère, et qui composa les premières comédies latines régulières. La seconde époque finit avec Cicéron, ou bien avec le règne d'Auguste; la troisième va jusqu'à la translation du siège de l'empire, et, enfin, la dernière: jusqu'à la complète invasion des barbares au v^e siècle.

Ce n'est que par de rares et incomplets monuments que nous connaissons la langue de la première de ces quatre périodes, qui est l'enfance ou, pour mieux dire, l'enfance du latin. De ces monuments, le plus ancien est un chant ou un hymne que les frères Arvales, collège de prêtres romains, recitaient à leur fête annuelle. Cet hymne, dont on fait remonter la composition au règne de Romulus, a été découvert en 1777, gravé sur une pierre et accompagné des statuts du collège, écrits dans le style d'une époque postérieure. Il ne présente qu'un petit nombre de mots qui soient restés dans le latin classique. L'auteur pense qu'on pourrait l'attribuer à l'un des anciens dialectes du Latium. Après l'hymne arvale, viennent quelques fragments des lois de Numa et une loi de Servius Tullius, qui nous ont été conservés par Festus; on commence à y distinguer davantage les habitudes grammaticales du latin. Du temps de

thaginois fait avant ces relations, l'an 508, s'exprime ainsi : « La lingua latine a éprouvé tant de changements depuis ce temps jusqu'à aujourd'hui, que ceux mêmes qui sont le plus versés dans la science des antiquités ne peuvent comprendre qu'avec une très-grande difficulté les termes de ce traité. » Il n'est donc pas étonnant que nous ayons aujourd'hui trop peu de données pour nous faire une idée exacte de cette latinité archaïque. Le travail combiné des poètes et des grammairiens pour rendre la langue latine capable de rivaliser avec la langue grecque, commença vers l'an de Rome (250) avant Jésus-Christ, après la conquête de la Grande-Grece, et se poursuivit jusqu'à la fin du glorieux siècle d'Auguste.

Cependant, la bonne latinité et le langage correct restaient toujours l'apanage des esprits d'élite. Aux époques mêmes où se produisaient les chefs-d'œuvre que nous admirons, Cicéron se plaignait du peu de soin que les Romains mettaient à bien parler leur lingua, et Quintilien dit en propres termes que la moindre petite phrase qu'on entendait du peuple de Rome, renfermait quelque solécisme ou quelque barbarisme (648). On distinguait une lingua noble et une lingua plébéienne, autrement dit la lingua classique ou urbaine, et la lingua vulgaire ou rustique. Cette dernière a peu à peu envahi les productions littéraires : celles des poètes par manque de culture et de goût ; celles des docteurs de l'Eglise par la nécessité de porter les enseignements divins de la religion à la connaissance de tous sans distinction. Saint Augustin avertit souvent la lecture, à la tête d'un livre, qu'il écrira *humili stilo*, tandis que dans d'autres, par exemple la *Cité de Dieu*, il se sert du style pur et littéraire. De la langue rustique sortirent les langues romanes, l'italien, l'espagnol et le français (649).

Pendant le moyen âge, le latin avala, dans tout l'Occident, pour ainsi dire, le monopole de la pensée : l'Eglise catholique lui donna une extension que l'empire romain n'avait pu lui donner. Il est vrai qu'au commencement de leurs conquêtes, les Romains n'exercèrent sur les peuples, sous le rap-

port de la langue, qu'une espèce d'autorité morale. Les vainqueurs étaient loin d'imposer leur langage aux vaincus. Ils finirent cependant par sentir la nécessité de cimenter l'union du grand empire par la communauté du langage : toutes les affaires publiques durent être traitées en latin. Ainsi les divers municipes de l'Italie avaient été forcés d'accepter le latin comme langue officielle ; mais sitôt qu'ils anéantirent l'espoir de secouer le joug romain, alors qu'éclata la guerre sociale, nous les voyons retourner avec empressément à l'emploi public de leurs langues particulières, et, comme pour faire un premier acte d'indépendance nationale, marquer de leurs légendes non latines les monnaies qu'ils frappèrent à cette époque. Au bout d'un an à peine, Rome triomphait de cette double ligne contre sa puissance et sa langue, et la loi Julia faisait disparaître des actes publics tout autre idiome que le latin. Cette extension progressive se trouva cependant entravée toutes les fois qu'elle rencontra sur ses pas la langue grecque, instrument de communication plus facile et plus riche, bien compris des Romains eux-mêmes. Il n'en était pas ainsi dans les Gaules, en Espagne et en Afrique, pays dont les idiomes indigènes n'étaient pas parvenus à la même culture que le latin. Ce dernier y fut donc étouffé de plus en plus, et arriva dans les Gaules et en Espagne à une pureté et à une élégance qui, par suite d'invasions de toutes sortes, s'était perdue dans la capitale de l'empire. L'Afrique, de son côté, nous donna le spectacle d'un développement littéraire des plus puissants, qui a beaucoup enrichi la langue, mais dans un goût à part, auquel on aurait tort d'appliquer des règles autres que les siennes : il faut juger la latinité africaine, cultivée par de magnifiques talents, d'après ce qu'elle a voulu être.

Les invasions successives des Goths, des Vandales et des Lombards, inondèrent de mots et de tournures étrangères le latin, que cependant ces peuples préférèrent à leurs propres langues. Plusieurs souverains romains des dynasties étrangères, jaloux de donner à leurs cours quelque ressemblance

Cicéron, on ne comprenait déjà plus guère la loi des Douze Tables, œuvre des décurions, qui fut promulguée en l'an de Rome 304, c'est-à-dire quatre siècles et demi avant notre ère. Ensuite se placent les inscriptions du tombeau des Scipions, celle de Scipion Barbatus, qui est de l'an de Rome 456, et celle de L. Cornelius Scipio, fils de Barbatus, qui fut revêtu du consulat en 493 ; puis l'inscription de la colonne rostrale élevée au milieu du forum, en mémoire de la victoire remportée par le consul Duillius Nepos sur les Carthaginois, l'an 261 avant notre ère.

(648) Cicéron nous dit qu'il ne connaissait que cinq ou six langues romaines qui parlaient le latin correctement.

(649) Si la langue latine ne partagea pas le sort de la puissance romaine et ne périt pas avec elle, c'est au christianisme qu'elle en fut redevable. Le christianisme l'avait adoptée ; il en assura la perpétuité ; car la conversion religieuse des barbares

fut pour beaucoup, sans doute, dans le respect qu'ils eurent pour une langue placée, pour ainsi dire, sous l'égide de la religion. — Plus tard la réforme porta une grave atteinte à la langue latine, qui ne demeura langue religieuse que pour les catholiques. De nos jours, l'érudition germanique emploie encore le latin dans une notable partie de ses productions. En Allemagne et en Hollande les livres de médecine et de droit s'écrivent, pour la plupart, dans cette langue, dont en France l'Université conserva longtemps aussi l'usage pour l'enseignement écrit et les exercices publics de ces deux facultés. Elle y a peu près complètement renoncé aujourd'hui.

Dans une petite fraction de l'Europe centrale, dans diverses localités de la Pologne et de la Hongrie, on trouve encore le latin parlé et employé, comme langue vulgaire, dans les relations du commerce de la vie.

avec celle des Césars, y conservaient l'usage du latin, qui, sous l'un d'eux, Théodoric le Grand, jete même encore un assez vif éclat. Mais, comme dans l'empire, l'élément barbare fit des progrès irrésistibles dans le langage, et le basse latinité (le latin du Bas-Empire) ne reconnaît plus de frein ni de règle. Quelques rares écrivains se retrempaient, avec plus ou moins de succès, dans les anciens modèles, jusqu'à l'époque dite de la renaissance, qui vit dans ses cicéroniens une réfection outrée contre tant d'abus. La perfectionnement des langues modernes a fait déchoir le latin du rôle de langue politique et officielle, qu'il a joué en Europe pendant une longue série de siècles. Une autre cause, l'étude de plus en plus répandue et obligatoire des langues étrangères, finit par lui enlever sa qualité d'organe commun entre les savants des différents pays.

Terminons par un rapide coup d'œil sur la structure grammaticale et sur quelques-unes des phases par lesquelles il a passé sous ce rapport. Les traces du celticisme, que l'on a signalées dans le vocabulaire de cette langue, peuvent se suivre aussi dans sa grammaire. C'est ainsi qu'Adelung, dans son *Mithridate*, fait remarquer, d'une part, que le *d* efflué qui se rencontre à la fin d'un si grand nombre de mots dans les spécimens que nous possédons du latin archaïque, notamment à l'ablatif des noms, se retrouve en gauloise comme caractéristique du même cas, et, d'autre part, que cette dernière langue offre encore au génitif la terminaison *ai*, de la déclinaison latine primitive. De bonne heure, cependant, les Italiotes abandonnèrent les formes celtiques pour les formes grecques. En effet, les flexions les plus anciennes de la langue gréco-pélasgique se sont conservées dans le latin. On peut faire remonter jusqu'au sanscrit les analogies de cette nature que présentent les deux idiomes; mais il serait oiseux de rechercher le port d'influence qu'ont eue sur la grammaire de celui du Latium les Thessaliens qui vinrent, dit-on, s'y établir au temps de Deucalion, ou les Arcadiens, qu'y conduisit, aussi selon la tradition, Evandre.

Ca fut quand les Eoliens occupèrent la Grande-Grèce que la langue des peuples de l'Italie subit, dans ses flexions, l'influence grecque. On ne peut nier qu'au contact du grec la latin ne se soit perfectionné; mais on peut voir, à l'air de contrainte qui se remarque dans le style des anciens monuments de la langue, que ce fut presque contre son génie que le latin se plaça aux lois de son modèle étranger. Bien qu'il n'ait jamais revêtu, en raison même de la manière dont il se forme, un caractère aussi tranché que ce modèle, on peut dire sans inexactitude que la grammaire du latin est grecque. Cependant la langue de Rome est restée bien moins riche de formes en général que la langue d'Athènes, soit qu'au moment où il servit de modèle au latin le grec ne possédât pas la richesse grammaticale que nous lui connais-

sons aujourd'hui, soit que les ancêtres des Romains, quand ils voulurent imiter les Grecs, fussent trop grossiers encore pour sentir la nécessité des traits délicats du langage de ceux-ci.

Il faut dire pourtant que s'il y a de nombreux points où le grec l'emporte, sous ce rapport, sur le latin, il en est aussi, en petit nombre il est vrai, où il lui est inférieur. C'est ainsi que la déclinaison latine présente un cas de plus que le grecque, en ayant, par l'addition de l'ablatif, six au lieu de cinq. La présence d'un cas de plus en latin et l'usage où sont la plupart des auteurs des grammaires d'y établir cinq paradigmes principaux, au lieu des trois du grec, n'empêchent pas, du reste, qu'il y ait entre les déclinaisons des deux langues un parallélisme remarquable. Par l'absence de l'oriste, par l'état incomplet de son participe et l'emploi limité qu'il fait de ce mode, le latin a, dans la conjugaison, une infériorité marquée, malgré la présence de ses gérondifs et de son supin, sortes de substituts du participe. La pauvreté relative de la nomenclature des temps et la division du paradigme normal en quatre, n'empêchent pas non plus qu'on ne trouve encore entre la conjugaison des deux langues un degré notable de symétrie. Par plusieurs temps, les quatre paradigmes latins se confondent complètement. Dans les autres, l'unité se rétablit au moyen d'une analyse étymologique peu difficile; on peut retrouver entre les deux langues, sans beaucoup de peine, des effluents que le temps a rendus moins frappantes; c'est ainsi que, pour le futur, la caractéristique qui est devenue en latin un *r*, fut autrefois ce qu'elle est restée en grec, une *s*; car les vieux monumens sont foi qu'à l'on e dit d'abord *eso, esis*, au lieu de *ero, eris* (je serai, tu seras), qu'on e dit depuis.

Une autre remarque historique intéressante, c'est que les traces de l'existence du verbe substantif dans la composition du verbe attributif, traces d'ailleurs visibles dans divers temps du latin classique, sont bien plus frappantes encore dans le vieux latin. A propos de ce verbe substantif, on e fait observer aussi que celui du latin ressemble plus à celui du persan *Acstem*, que ne le fait celui d'aucune autre langue. En poussent plus loin l'examen, on aurait vu simplement là un rapport qui lie le latin tout aussi directement peut-être au sanscrit qu'au persan. *Sum*, avec ses composés, *possum*, etc., et *inquam*, sont les seuls verbes latins qui eient gardé, à la première personne du singulier du présent de l'indicatif, la caractéristique indo-persane *m*. Si le grec, qui a toute une classe de verbes en *mi* (*μῑ*), a plus généralement conservé cette caractéristique à ce temps, le latin, avec ses imperfaits en *bam*, ses plus-que-parfaits en *eram*, et ses subjunctifs, dits irréguliers, en *im* et *em*, s'y est montré plus fidèle ailleurs. On trouve dans certains spécimens du vieux latin la décomposition, au moyen du verbe auxiliaire, des formes synthétiques de la

conjugaison de l'actif. Pour la voix passive, cette décomposition s'est perpétuée dans tous les temps secondaires, qui se forment, comme cela a lieu pour tous les temps de cette voix dans la plupart des langues modernes, du participe passé accompagné du verbe *dire*. La voix moyenne des verbes grecs, laquelle offre la signification réfléchie sous une forme presque toujours identique avec le passif, trouve, jusqu'à un certain point, une forme analogue dans les verbes déponents du latin, qui ont la signification active avec la forme passive.

La nomenclature des pronoms et des adjectifs pronominaux est peu considérable dans le latin de l'époque classique. Elle paraît l'avoir été davantage dans le latin de l'époque antérieure. On peut en dire autant de la nomenclature des particules, classe de mots dont le rôle, bien inférieur aujourd'hui à ce qu'il est en grec, fut plus important dans le vieux latin. L'emploi des prépositions paraît en effet avoir autrefois souvent tenu lieu de celui des désinences. Cet amoindrissement du rôle du verbe auxiliaire et de celui des particules, constitué un double fait fort singulier, et qui nous présente, dans les progrès de la langue qui nous occupe, une marche diamétralement opposée à celle qu'ont suivie les autres langues. Celles-ci sont devenues analytiques, de synthétiques qu'elles étaient d'abord, tandis que celle-là semblerait n'être devenue synthétique comme nous la connaissons, qu'après avoir été analytique.

Le peu de tendance naturelle du latin à la synthèse se montre encore par la pauvreté, nous devrions peut-être dire plutôt par l'absence des compositions de mots. Les radicaux ne s'y groupent pas, comme en sanskrit et en allemand, pour former de longs composés; et c'est en vain que Pacuvius, au second siècle avant notre ère, essaya d'introduire dans le latin le mode simple de composition que pratiquaient les Grecs.

La langue latine est éminemment transpositive. Nulle autre n'est plus libre ni plus variée dans ses constructions. Les désinences suffisant à faire reconnaître le rôle grammatical de chaque mot, indépendamment de la place qu'il occupe dans la phrase, cette place n'est marquée que par l'importance de l'idée, ou, si l'on veut, l'ordre des mots se règle sur celui dans lequel les idées surgissent dans l'esprit, et ils se placent en même temps et tout naturellement selon l'arrangement le plus favorable à leur effet sur l'esprit de l'auditeur ou du lecteur. Les hardies inversions du latin favorisent le pittoresque du langage, et traduisent admirablement les élans de l'imagination, s'il est vrai qu'il ne peut, comme on l'a dit, atteindre à la belle formation des périodes grecques. Le latin, pour l'énergie et la concision, l'emporte sur le grec, et il est, par le fait de ce genre de qualité, d'autant plus difficile à traduire dans nos langues modernes.

(650) DIEFFENBACH, *Celtica*, I. II, p. 111.

(651) *Eugandens*, d'*eguen*, eau; c'étaient les rivi-

L'accent ainsi que la quantité des syllabes étaient fortement marqués dans la langue des Romains. Dans les mots de deux syllabes, l'accent tombait sur la première; dans ceux de plus de deux syllabes, il frappait l'avant-dernière (pénultième) ou la précédente (antépénultième), suivant la quantité de ces syllabes.

L'oreille du public romain était fort sensible sur ce point; car Cicéron, dans le livre de l'*Orateur*, dit que si à Rome il arrivait que, sur le théâtre, un acteur prononçât une syllabe trop courte ou trop longue, il en était aussitôt averti par les murmures de la foule.

L'écriture fut apportée aux Latins, dit Clédonius, soit par l'arcadien Evandre, soit par le corinthien Démarate. Ce sont des traditions qui n'ont plus aujourd'hui qu'une fort mince valeur; mais on sait par les monuments que les lettres des plus anciennes inscriptions de l'Italie présentent un grand rapport avec le caractère archaïque. L'alphabet latin, dont nous avons fait le nôtre, ne se composait que de vingt-trois lettres, avant qu'on y distinguât le *j* de l'*i* et le *v* de l'*u*.

Ces vingt-trois lettres, arrondies par les Italiens, les Français, etc., sont employées par tous les peuples de l'Europe, à l'exception des Grecs, des Russes et autres, qui ont des alphabets particuliers. Ce même alphabet latin, avec la forme gothique qu'il a prise sous la plume des écrivains du moyen âge, est employé par les Allemands, les Danois, les Bohèmes et autres peuples slaves; selon quelques auteurs, ses lettres capitales, tronquées et rendues carrées pour en faciliter la sculpture sur le bois et sur le marbre, formèrent l'alphabet runique, employé jadis dans tout le nord de l'Europe.

APPENDICE.

Nous avons dit, dans l'Introduction de cet ouvrage et dans l'article qui précède, que les populations aborigènes de l'Italie, sauf les exceptions admises, se rattachaient fondamentalement aux Ombriciens, et ceux-ci à la souche Kymrique.

Il est difficile de demander à l'ombrien même une confirmation de ce fait. Ce qui en reste est trop peu de chose, et, jusqu'ici, ce qu'on en a déchiffré offre sans doute des racines appartenant au groupe des idiomes de la race blanche, mais défigurées par une influence qui n'a pas encore été déterminée dans ses véritables caractères. Adressons-nous donc, d'abord, aux noms de lieux, puis à la seule langue italique qui nous soit pleinement accessible, le latin.

Pour ce qui est des noms de lieux, l'étymologie du mot *Italie* est naturellement offerte par le celtique *talamh*, *tellus*, la terre par excellence, *Saturnia tellus*, *Œnotria tellus* (650).

Deux peuplades ombriennes, les Euganéens et les Taurisques, portent des noms purement celtiques (651). Les deux grandes chaînes de montagnes qui partagent et bor-

raient des lacs de Lugano, Como et Garda. Les Taurisques, comme les Taurini, tirent leur nom de

nent le sol italien, les Appenins et les Alpes, ont des dénominations empruntées à la même langue (652). Les villes d'Alba, si nombreuses dans la péninsule et toujours de fondation aborigène, puisent l'étymologie de leur nom dans le celtique (653). Les faits de ce genre sont abondants. Je me borne à en indiquer la trace, et je passe de préférence à l'examen de quelques racines kymrolatines.

On remarque, en premier lieu, qu'elles appartiennent à cette catégorie d'expressions formant l'essence même du vocabulaire de tous les peuples, d'expressions qui, tenant au fond des habitudes d'une race, ne se laissent pas aisément expulser par des influences passagères. Ce sont des noms de plantes, d'arbres, d'armes. Je ne m'étonnerais, dans aucun cas, de voir les dialectes celtiques et ceux des Aborigènes de l'Italie posséder des racines semblables pour tous ces emplois, puisque, même en mettant à part la question actuelle, il faudrait toujours reconnaître qu'issus également de la souche blanche, ils ont assis leurs développements postérieurs sur une base unique. Mais, si les mêmes mots se présentent avec les mêmes formes, à peine altérées dans le celtique et dans l'italique, il devient bien difficile de ne pas confesser l'évidence de l'identité d'origine secondaire.

Bouclier,	l. <i>scutum</i> ,
Glaive,	l. <i>gladius</i> ,
Arc,	l. <i>arcus</i> ,
Fleche,	l. <i>sagitta</i> ,
Char,	l. <i>currus</i> ,

Si je passe aux termes d'agriculture et de

Maison,	l. <i>casa</i> ,
Id.	l. <i>adca</i> ,
Id.	l. <i>cella</i> ,
Id.	l. <i>sedes</i> ,
Bétail,	l. <i>pecus</i> ,

Bœuf,	l. <i>bos</i> (vieux),
Bélier,	l. <i>aries</i> ,
Brebis,	l. <i>ovis</i> ,
Cheval,	l. <i>equus</i> ,
Laine,	l. <i>lana</i> ,
Eau,	l. <i>aqua</i> ,
Lait,	l. <i>lactum</i> ,
Chien,	l. <i>canis</i> ,
Poisson,	l. <i>piscis</i> ,
Huître,	l. <i>ostrea</i> ,
Chèvre,	l. <i>capra</i> ,
Immoler,	l. <i>macrare</i> ,
Moutier,	l. <i>madere</i> ,

Voyons d'abord le vocable employé pour désigner le *chêne*. C'est un sujet digne d'attention. Chez les Celtes de l'Europe septentrionale, chez les Aborigènes de la Grèce et de l'Italie, cet arbre jouait un grand rôle, et, par l'importance religieuse qui lui était attribuée, il tenait de près aux idées les plus intimes de ces trois groupes.

Le mot breton est *cheïngen*, qui, au moyen de la permutation locale de *n* en *r*, devient *cherger*, d'où il y a peu de chemin jusqu'au latin *querens* (ch se prononce k ou q).

Le mot *guerre* fournit un rapport non moins frappant. La forme française reproduit presque pur le celtique *gueir*. Le sabin *queir* le garde tout entier. Mais, outre que ce mot, en celtique, a le sens que je viens d'indiquer, il a aussi celui de *lance*. En sabin, il en est encore de même, et de là le nom et l'image du dieu héroïque *Quirinus*, adoré sous l'aspect d'une lance chez les premiers Romains, vénéré encore chez les Falisques, qui avaient leur *Pater curis*, et divinisé à Tibur, où la Junon Pronuba portait l'épithète de *Curitis* ou *Quiritis* (654).

Armen en breton, airm en gaëlique, équivalait à l'arma latin.

Le gallois *pill* est le latin *pilum*, le trait (655).

gaël.	<i>apiath</i> .	gall.	<i>eleddyf</i> .
—	<i>cladd</i> .		
brei.	<i>archelte</i> .		
gall.	<i>saeth</i> .	gaël.	<i>saighend</i> .
gaël.	<i>car</i> .	brei. et gall.	<i>carr</i> .

de vie domestique je trouve :

erse.	<i>cas</i> .
gaël.	<i>aite</i> .
gall.	<i>ceil</i> .
gall.	<i>sedd</i> .
gaël.	<i>bea</i> . (Car le bétail par excellence, ce sont les bêtes bovines.)
gaël.	<i>ba</i> .
—	<i>reithe</i> .
brei.	<i>avein</i> .
gall.	<i>echw</i> (eb = q).
gaël.	<i>alano</i> .
brei.	<i>aynen</i> .
gaël.	<i>lachd</i> .
gall.	<i>can</i> .
brei.	<i>pyg</i> .
gaël.	<i>ostir</i> .
gaël.	<i>curn</i> (n flexion de <i>caro</i>).
gall.	<i>moctadh</i> .
	<i>madragi</i> .

tor, montagne. Niebuhr, pour établir un lien intime entre les Rutéens et les Rascéens, incline à faire des Euganéens des Etrusques; mais il n'exprime cette idée que timidement et comme entraîné par le besoin de sa cause. (*Römische Geschichte*, t. I, p. 70.)

(652) A peu guin, la crête, la montagne blanche.

(653) *Alb* au Alp, élévation, montagne, colline; *Alban*, la contrée montagneuse de l'Ecosse; l'*Albanie*, les montagnes de l'Asie; *Albama*, une partie du Caucase; *Alban*, l'île aux grandes (ou blanches) falaises; et les nombreuses villes d'*Alba*, placées sur des éminences. On connaissait aussi, dans la Narbonnaise, les Ligures *Albiques* et les *Albiaci*, peuples demi-celtiques. *Alb* signifie également blanc et donne la racine d'*albus*. (Voy. *DELF-BACH*, *Celtica*, t. I et II.)

(654) Baetiger, *Ideen zur keltisch-mythologie*, t. I, p. 20, etc.

(655) Et le sanskrit *pila*. — A. W. Schlegel, *Indische Bibl.*, t. I, MM. Aufrecht et Kirchhoff, *Die umbrischen Sprach denk mæter*, établissent très-bien le rapport de l'umbrique avec le sanskrit et les langues de la race blanche. — Abeken exprime la même opinion : « Quant à la langue (umbrique), dit-il, elle est aussi incompréhensible aujourd'hui que l'étrusque; bien qu'en somme on y devine beaucoup mieux une souche grecque primitive (pour Abeken ce mot composé est synonyme de *pélasgique*). L'umbrique semble être une langue sœur de l'osque et du latin. » (*Mittel-Italien vor der seit der römischen Herrschaft*, p. 28.)

Laboureur,	l. <i>arare</i> ,
Champ,	l. <i>arum</i> ,
Blé,	l. <i>hordeum</i> ,
Moisson,	l. <i>arces</i> ,
Fève,	l. <i>fabia</i> ,
Vigne,	l. <i>vitis</i> ,
Avoine,	l. <i>avena</i> ,
Fromage,	l. <i>caseus</i> ,
Beurre,	l. <i>butyrum</i> ,
Chandelle,	l. <i>candela</i> ,
Ilêtre,	l. <i>fugas</i> ,
Vipère,	l. <i>viperis</i> ,
Serpent,	l. <i>serpens</i> ,
Noix,	l. <i>nux</i> ,

On remarquera dans *casu* un exemple notable de ces renversements de tous fréquem-

Mer,	l. <i>mare</i> ,
Homme,	l. <i>vir</i> ,
Amie,	l. <i>amias</i> ,
Virtu,	l. <i>virtus</i> ,
Fleuve,	l. <i>amnis</i> ,
Revenir,	l. <i>redire</i> ,
Roi,	l. <i>rex</i> ,
Mois,	l. <i>mensis</i> ,
Mort,	l. <i>mors</i> ,
Mourir,	l. <i>mori</i> ,
Pénalités,	l. <i>penales</i> ,

Voilà la véritable étymologie de ce mot qui a donné tant de ténacité à ceux qui l'ont cherchée. Voy. Denys d'Halicarnasse, c. 47.

J'aurais pu de même donner une liste semblable pour les Kymris grecs, et montrer le grand nombre de mots celtiques demeurés dans les dialectes de l'Hellade; mais ce soin me paraît superflu. Je me borne à renvoyer le lecteur au Vocabulaire de M. Keferstein, *Ansichten*, etc., t. III, p. 3; il ne contient pas moins de soixante pages.

Prononciation du latin — La manière dont les anciens prononçaient le latin est un grand sujet de controverse parmi les nations modernes. Chacune le prononce comme sa propre langue, et rit beaucoup de la prononciation des autres. Le genre humain est ainsi fait, toujours satisfait de lui-même et toujours intolérant. Un philologue infatigable, frappé de toutes ces prétentions ridicules, s'est occupé de recueillir les diverses opinions des savants à ce sujet, et le résumé de ses opinions est, dit-il, celui-ci (656) :

C, chez les Romains, avait toujours le son dur de *c*; il avait dans *dicois*, la même valeur que dans *dico*. T avait toujours le même son, celui qu'il a dans *artes*, et jamais celui de *s*, que nous lui donnons dans *artium*. U se prononçait comme *ou* et *w*; selon d'autres, plutôt comme *o* bref que comme *ou*. Um, Am, à la fin des mots, étaient des syllabes très-sourdes, muettes, dans lesquelles *m* se faisait à peine sentir; ce qui porterait à le croire, c'est qu'elles s'éloignent dans les vers. Enfin, V pouvait fort bien ne pas avoir la valeur d'une consonne que nous lui attribuons.

Les deux phrases qui suivent sont un spécimen de cette prononciation présumée.

gaél.	<i>ra</i> ,	gall.	<i>ara</i> et <i>aredig</i> .
gaél.	<i>ar</i> ,	gall.	<i>ur</i> .
gaél.	<i>corma</i> ,		
bret.	<i>segull</i> ,		
gall.	<i>fla</i> ,		
gall.	<i>gydd</i> ,		
bret.	<i>harre</i> ,		
gall.	<i>caise</i> ,	bret.	<i>case</i> .
gaél.	<i>batar</i> ,		
bret.	<i>canol</i> ,		
ern	<i>scagha</i> ,	bret.	<i>foo</i> et <i>fuocann</i> .
gall.	<i>guiper</i> ,		
gaél.	<i>lavff</i> ,		
gaél.	<i>cna</i> ,		

ment subis par les monosyllabes, dans le passage d'un dialecte à un autre.

gaél.	<i>mair</i> ,	bret. et gall.	<i>mor</i> .
gall.	<i>gwir</i> ,		
gall.	<i>ann</i> ,		
gaél.	<i>jeart</i> (fortis, courageux).		
—	<i>amha</i> ,		
gall.	<i>amhuin</i> ,		
gall.	<i>rhetu</i> ,		
gall.	<i>righ</i> ,		
gall.	<i>mis</i> ,		
gall.	<i>mare</i> ,		
bret.	<i>marhecin</i> ,		
gall.	<i>penof</i> , signifie élevé; il a pour superlatif, <i>penacki</i> , très-élevé, le plus élevé.		

In Latio decus prononciationis et eloquentiae est Cicero.

In Lathio dekous pronunkiaethionis et eloquentiis est Kikero

Utinam Ciceronem audivissemus, Romani, ut pronunciareremus voces vestras ut decet!

Outinam Kikeronem audiwissemus, Romani, out pronwukiareremous wokes westras out deket!

Ce mode de prononciation se rapproche beaucoup plus de celui des Italiens, des Allemands et surtout des Hongrois que de tout autre.

Cette question restée si douteuse, l'intolérance, mainte et mainte fois, ne s'est pas fait scrupule de la trancher. Ramus raconte qu'un bénéficiaire fut privé de ses revenus pour avoir prononcé *quisquis*, *quanguam* comme nous le prononçons aujourd'hui, au lieu de *kisakis* et *kankan*.

LATINI, Voy. ITALIQUE.

LAURENTIE, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

LAYMONA, Voy. COCHIMI.

LEIBNITZ, cité sur le langage. Voy. l'Essai § V.

LELÈGES, Voy. PÉLAGO-BELLÉNIQUE.

LENNAPPE, ou **CHIPPAWAYS-DELAWARE** (WATER) ou **ALGONQUINO-MOHEGANE**, famille de langues de la région allégonique (Amér. du Nord). Elle tire ses différents noms des quatre nations les plus répandues et qui ont exercé ou exercent encore une grande influence sur plusieurs peuplades. Plusieurs des nations comprises dans cette famille se sont fondues dans d'autres auxquelles elles se sont réunies, tandis que quelques-unes se sont tout à fait éteintes. On doit même remarquer qu'il ne reste

plus que des débris de toutes ces nombreuses nations qui, avant l'arrivée des Européens, habitaient à l'est des monts Alléghany.

L'éthnographie distingue dans cette famille les idiomes suivants :

1° *Sawanou*, parlée par les *Sawanou*, *Shawannos*, *Shawannos*, *Sawannoo*, *Shawannoess* ou *Shawanners*, nation très-répandue et jaillie beaucoup plus nombreuse qu'elle n'est à présent. Une partie vivait dans la Géorgie, où elle a donné le nom au port de Savannah, et où une partie nommée *Uches* ou *Savannucée* y vit encore réunie aux Muskoghes dans l'Alabama actuel. D'autres *Sawanou* habitaient près du confluent de l'Ohio avec le Mississippi; d'autres étaient répandus dans le Kentucky, tandis que d'autres demeuraient, au temps de Laet, dans la Nouvelle-Belgique, entre l'Hudson et le Connecticut. Ceux qui habitaient dans la partie de la Pennsylvanie, qui correspond au comté de Lancaster, étaient sujets des Cinq-Nations. Les *Sawanou*, réduits maintenant à environ 2,000 individus, vivent, réunis en villages, du produit de l'agriculture. On les trouve sur le haut Wabash dans l'Etat d'Indiana, sur l'Anglaize et près des sources du grand Miami dans l'Etat de l'Ohio, ensuite dans celui d'Illinois. Selon John Johnson, les *Sawanou* sont divisés actuellement en 4 tribus nommées *Piqua*, *Megwachake*, *Kiskapokohe* et *Chillicothe*. Les *Megwachake* sont remarquables pour être chargés eux seuls, comme les Léviites chez les anciens Juifs, des sacrifices et de toutes les cérémonies de la religion; et les *Kiskapokohe*, nommés aussi *Kikkapocots* et *Ouchapoues*, pour leur penchant à la guerre et pour avoir vu naître parmi eux le célèbre prophète *Elsquataway* et son frère *Tecumseh*. La langue *sawanou* peut, à la différence de plusieurs de ses sœurs, nommer les substantifs sans les joindre aux affixes pronominaux. Des terminaisons particulières distinguent les pluriels de ses noms; des adverbes préposés aux adjectifs forment une espèce de superlatif; des pronoms personnels modifiés et placés devant le verbe, distinguent les personnes des temps; les prépositions suivent leurs régimes respectifs.

2° *Saki-Ottogamis*, par les *Sakis* et les *Ottogamis*, connus aussi, les premiers, sous les noms de *Saukis*, *Saukees*, *Sacs*, *Sakewi*, *Saukis*, et *Sagues*, et les seconds sous ceux de *Outhagamis*, *Outagamis*, nommés *Renards* par les Français et *Foxes* par les Anglais. Ces deux peuples étroitement unis ensemble, parlent une même langue avec quelque différence de dialecte, et sont alliés des Sioux, à l'est desquels ils vivent le long du haut Mississippi et de son affluent *Ajoua* ou *Ajoua*. Les *Sakis* ont été une des plus puissantes nations de l'Amérique septentrionale, et paraissent être la branche la plus ancienne; ils demeurent en quatre villages, les *Ottogamis* en trois. Ces deux peuples sont sédentaires et cultivent plus de maïs qu'ils n'en consomment. Cette nation possédait jadis les vastes contrées à l'est du Mississippi comprises en-

tre ses deux affluents le *Ouisconsin* et l'*Illinois*, qu'elle vient de céder au gouvernement des Etats-Unis. C'est elle qui détruisit presque entièrement les nombreuses nations des *Missouris* et des *Illinois*, ainsi que les alliés de ces derniers, les *Katikias*, les *Kaskaskias* et les *Piorias*. Le fameux *Pontheik*, ennemi mortel des Anglais et un des plus grands hommes qui aient régné parmi les barbares de l'Amérique, appartenait à une tribu des *Sakis*. Cette langue offre les sons nasaux du français et celui du doux des Italiens.

3° *Menomene*, par les *Menomenes*, *Menomoses* ou *Menomonis*, nation peu nombreuse et alliée des Sioux ses voisins. On le nomme quelquefois *Folle Avoine* (*Wild-Oars*) d'après la céréale aquatique qui fait le base de leur nourriture, et quelquefois *Indiens blancs* à cause de leur teint clair comme celui des maîtres des Etats Atlantiques. Les limites incertaines de son terrain de chasse, comme celles des autres nations errantes, s'étendent jusqu'au Mississippi; mais ses villages, formés de huttes fort spacieuses, sont situés sur la rivière *Menomene* et sur la baie Verte, golfe du lac Michigan. Les *Menomenes* sont renommés parmi les Américains et parmi les Européens, par leur beauté, leur intelligence et leurs mœurs patriarcales. La plupart sont pasteurs et agriculteurs. Outre leur langage, ils parlent presque tous ou du moins comprennent l'algonquin, ou bien, comme plusieurs autres peuples de ces contrées un mélange bizarre de *chippaways*, d'*ottawa* et de *potawatomi*. Le *menomene* paraît être une langue très-difficile.

4° *Miami-Illinois*, par les *Miamis* et les *Illinois*, qui sont les plus connus de toutes les différentes tribus qui parlent cette langue. Les *Miamis* proprement dits habitent au sud du lac Michigan sur le haut *Walash* dans l'Etat d'Indiana et dans le territoire du Michigan; quelques-unes de leurs tribus sont nommées parfois *Ouyatanons*. Les *Piankishas* ou *Piankashaws* demeurent sur le haut *Wabash* et sur la rive septentrionale du *Vermilion* dans l'Etat d'Indiana; d'autres *Piankashaws* vivent dans l'Etat d'Illinois et 200 environ sur le *Saint-Francis* dans le territoire d'Arkansas. Les *Pottawatamich*, *Pootawatamies*, *Potawamis* ou *Poutotamis*, qui paraissent être les plus nombreux, vivent dans l'Indiana, au sud du lac Michigan sur la rivière de *Saint-Joseph* et dans le territoire Michigan. Deux petits-fils de *Topanah*, le chef principal de cette nation, fréquentent l'école établie par les missionnaires sur les bords du *Saint-Joseph*. Les *Ouyas* et autres peuplades le long du *Wabash*, parlent aussi cette langue, mais dans des dialectes si différents, qu'il nous semble qu'on pourrait bien les considérer comme des langues sœurs. Les *Illinois* proprement dits, qui ont donné le nom ancien au lac Michigan et à l'un des affluents du Mississippi, réunis aux *Cahoquias*, aux *Kaskaskias*, *Temorias*, *Michigamies* et aux *Piorias*, tribus qui paraissent parler leur dialecte, formaient une puis-

sante confédération, qui possédait la plupart du terrain qui forme le nouvel Etat d'Illinois. Depuis 1767, ces quatre peuples ont été détruits et entièrement dispersés par les Sakis et les Renards. La langue miami distingue par inflexion les substantifs pluriels des singuliers; elle n'a pas de verbe substantif, mais elle possède une conjugaison particulière pour les verbes passifs. Le dialecte des Miami, selon Volney, a le son du *jota* espagnol, celui du *th* anglais et l'*h* fortement aspirée des Arabes. Ce sont les tribus des Potawatamebs ou Potawatones, des Illinois, des Miamis et des Sawanou, que le faux prophète Skenadaryo ou Mayganas a essayé dernièrement de réunir en une confédération militaire, dans le but de s'opposer aux progrès successifs des Anglo-Américains vers l'ouest. Après avoir livré aux généraux des Etats-Unis des combats opiniâtres, il a fini par succomber, et est tombé au pouvoir de ses ennemis. Il était sawanou ainsi que le fameux Legan cité par M. Jefferson.

5° LENNAPE ou DELAWARE, par les Lenni-Lennape ou Lenoppea, qui sont les Delaware des Anglois et les Loups des Français. Cette nation jadis très-nombreuse et répandue sur une grande partie de la côte orientale des Etats-Unis, dès le commencement du XVIII^e siècle, a été vaincue ainsi que plusieurs autres peuples qui la considéraient comme leur souche, par les Cinq-Nations qui depuis lors exercèrent sur elle le droit de protection. Depuis la guerre de l'indépendance de l'Amérique anglaise, il paraît que les Delaware ne sont plus si dépendants qu'autrefois; depuis lors ils se sont retirés à l'ouest près de l'Ohio. Depuis l'extinction d'une de leurs tribus, les Delaware sont divisés entre trois branches principales, savoir : les Unami ou Wonami, les Unalachtigo, Turkey? ou Wunalachtigo et les Minsi, Monssi, Monsees, Ministi ou Munseyis. Ils vivent dans les Etats Indiens et Ohio. La langue delaware, de même que le sawanou, est riche en formes grammaticales pour exprimer les différents rapports des objets et des personnes, et elle est beaucoup moins rude que la sankikani avec laquelle elle a une grande affinité. On a publié dans cet idiome la traduction de la Bible, des sermons pour les enfants, un abécédaire et quelques autres livres.

6° SANKIKANI, par les Sankikani, qui habitait jadis à l'est de l'Hudson, et à ce qu'il paraît dans un dialecte différent, par les anciens habitants de la Nouvelle-Suède, qui correspond à la Nouvelle-Jersey. Cette langue, dont les mots ressemblent tant à ceux de la delaware, en est essentiellement différente, étant très-simple et n'ayant presque pas de formes grammaticales, dont cependant la delaware est si abondante. Il est bon aussi de remarquer que les deux dialectes du sankikani emploient presque toujours la lettre *r*, lorsque dans des mots correspondants le delaware se sert de la lettre *l*.

7° NARRAGANSET, par les Narragansets, nation jadis très-nombreuse et répandue dans

une grande partie de la Nouvelle-Angleterre, qui comprenait les Etats actuels du Maine, du New-Hampshire, du Vermont, de Massachusetts, de Rhode-Island et de Connecticut. Cette nation était partagée en plusieurs branches, parmi lesquelles les Narragansets proprement dits paraissent avoir été le plus nombreuse, et les Pequods la plus puissante. Dans le XVII^e siècle, le territoire occupé par les Narragansets propres s'étendait à 40 milles anglais au nord-est du fleuve Sekunk et de la baie Narragansets, y comprenait Rhode-Island et autres îles, et avait pour bornes au sud-ouest le fleuve Pawkutuk. Les Pequods, dont le territoire s'étendait du Pawkutuk jusqu'au Connecticut, et dont le chef-lieu était Pequod, sur la place duquel on bâtit après New-London, étaient alors la nation dominante dans ces contrées, s'étaient emparés du territoire des Narragansets, et avaient étendu leur domination sur Long-Island dans le New-York. Il paraît que les *Cavatumseuk*, les *Quintikook* et autres tribus, parlaient des dialectes de cette langue, ou bien des idiomes très-peu différents. Presque toutes ces peuplades se sont éteintes depuis longtemps. Environ 400 Narragansets vivent à Charlestown dans le Rhode-Island, du produit de l'agriculture; ils sont tous chrétiens, et parlent anglais. Cet idiome possède des grammaires, des dictionnaires et quelques livres ascétiques.

8° MASSACHUSET ou NATICK, par les Massachusetts, nommés aussi improprement Naticks, dans la langue desquels Elliot a traduit la Bible, et dont il a composé la grammaire. Les Massachusetts, dont l'Etat de Massachusetts tire son nom, étaient jadis très-nombreux; leur principale demeure était dans les environs de Boston. Ils sont réduits à environ 700 individus, tous chrétiens; ils vivent dans le Massachusetts, et la plupart se trouvent dans le comté de Barnstable et dans l'île Marthas Vineyard. L'idiome massachusetts est très-riche en formes grammaticales; il n'a pas de verbe substantif et manque de moyens pour distinguer les genres et les cas, mais il en possède pour marquer les différents nombres, les degrés de comparaison et une foule de rapports entre le sujet et l'attribut par des modifications qu'il donne aux verbes; il forme le mode interrogatif par des affixes, c'est-à-dire en mettant à la fin du verbe des terminaisons particulières; il intercelle la négation comme le turc, le hongrois et autres idiomes, et il place les prépositions après leurs régimes.

9° POWHATTAN, par les Powhattans, qui en 1608 étaient divisés en 33 petites tribus s'étendant depuis le Patuxent dans le Maryland jusqu'à l'entrée de la baie de Chesapeake et dans l'intérieur des terres au delà des chutes, et occupant la partie méridionale de la péninsule formée par la baie de Chesapeake et l'Atlantique. Ils formaient une espèce de confédération, qui comptait à la même époque environ 10,000 âmes.

10° MOHEGAN-AHENAQU, par les Mohicani ou Mohegans, qui paraissent être identi-

ques avec les *Abenaki*, nation jadis très-nombreuse et répandue sur plusieurs points de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-York, où elle était partagée en plusieurs tribus connues sous différents noms, et dont voici les principales : les *Canibas*, qui demeuraient dans le Maine près du Kinibequi ou Kennebek; les *Penobscots*, qui habitaient la rivière Saint-Jean dans le Maine et dans la Nouvelle-Brunswick, et sur le Penobscott ou Penicoguet dans le Maine; on en trouve encore environ 700 dans l'Etat du Maine, où ils vivent sur le Penobscott, le Saint-Jean, etc.; ils sont agriculteurs et chrétiens; les *Mississak*, qui demeuraient dans le Vermont, le long du Mississaki affluent du lac Champlain; les *Arosagantakuk*, qui appartenaient à la mission française du fleuve Saint-Francis, et que les Anglais appellent *St-Francis-Indians*. D'autres demeuraient dans le Nouveau-Hampshire. Les *Abenaki*, pour se défendre des Anglais, s'étaient réunis aux *Etechemines* et aux *Micmaks*, ce qui fit confondre ensemble ces trois nations différentes. Les *Mahicanni* ou *Mohegans* proprement dits, nommés *Muhhekaneew* par Edwards, *Mahikanders* par les Hollandais, *Mourigans* ou *Mahigans* par les Français, *Mohiccons*, *Mohuccans*, *Muhhekaneew*, *Schaticooks* et *River-Indians* par les Anglais, ont beaucoup diminué. Leur siège principal était, il y a quelques années, à Montville sur le bord occidental du Thames, où résidait leur chef, qui avait le titre de *Sachem*; quelques autres demeuraient à Farmington dans le Maine; d'autres habitaient à Oneida dans la Nouvelle-York; d'autres à Stockbridge dans le Massachusetts. Au commencement du *xvii^e* siècle, une grande partie de la nation vivait sur la rive étroite du haut Hudson dans la Nouvelle-York. D'après les plus récentes informations recueillies par M. Gallatin, la plupart des individus de cette nation, connue maintenant sous le nom de *Stockbridge-Indians*, s'est réunie aux Cinq-Nations ou à la confédération mohawk; et un très-petit nombre vit encore sur l'extrémité orientale de l'île Longue (Long-Island). Tous les *Mohegans*, selon ce savant philologue américain, sont réduits à environ 1,000 individus. La langue mohegane a la déclinaison très-simple; elle y distingue le nombre, mais pas le genre; elle emploie les participes au lieu des adjectifs, qui lui manquent presque entièrement, et les verbes neutres pour exprimer le verbe substantif, qu'elle n'a pas non plus, ainsi que le *cheerak*, le *delaware*, le *tamanauque*, le *maipure* et un grand nombre d'autres idiomes américains. Un *Mahicanni* ne peut pas dire littéralement *il est un homme*, *il est un poltron*, etc. Il exprime le même chose par un seul mot qui est un verbe neutre; par exemple, pour *il est un homme*, il dira, selon Edwards, *nemannauwo* du mot *nemannauwo* qui signifie *homme*, et qui, changé en un verbe neutre et conjugué à la troisième personne singulière du présent, devient *nemannauwo*. De la même manière, il change chaque

substantif en un verbe neutre; pour dire *grêle*, il est obligé de se servir du verbe neutre correspondant à cette qualité et de le conjuguer; par exemple, *npehtuhquiseeh*, je suis grêle; *kpehtuhquiseeh*, tu es grêle; *pehtuhquissou*, il est grêle; *npehtuhquisenuh*, nous sommes grêles; *kpehtuhquisenuh*, vous êtes grêles; *pehtuhquissouuk*, ils sont grêles, dont le participe est *pehtuhquiseet*, et qui signifie l'homme qui est grêle. De même du verbe *npumseh*, je vais, on fait *pumisseet*, qui signifie l'homme qui va; et dans le pluriel : *pehtuhquiseecheek*, les hommes qui sont grêles, et *pumseecheek*, les hommes qui vont ou marchent. Ces participes eux-mêmes se conjuguent. Par exemple, *pumse-uh*, je marchant; *pumse-au*, tu marchant; *pum-seet*, il marchant; *pum-seauk*, nous marchant; *pum-seauque*, vous marchant; *pumse-se-check*, ils marchant. Quoique le *mohegane* ait les trois temps présent, passé et futur, il se sert presque toujours du présent; les prépositions y sont en très-petit nombre. Jonath Edwards, qui possédait parfaitement cet idiome et en a rédigé la grammaire, dit qu'il a quelque analogie avec l'hébreu, et que les labiales y sont très-fréquentes.

11° *ETECHEMINE*, par les *Etechemines*, *Etechemines*, *Malecites* ou *Maréchites*, nation jadis nombreuse, qui vivait dans le Maine et la Nouvelle-Brunswick. Les *Etechemines*, réduits à environ 1,500 individus, vivent dans l'intérieur de la Nouvelle-Brunswick. Ils sont presque tous chrétiens, chasseurs et pêcheurs.

12° *GASPÉSIEN* ou *MICMAK*, par les *Micmaks* ou *Souriquois*, dits aussi *Gaspésiens*, nation jadis très-nombreuse et répandue sur toute la côte orientale du Canada, de l'Acadie (ou Nouvelle-Ecosse et Nouvelle-Brunswick), une partie des îles voisines et même sur la baie Saint-George dans celle de Terre-Neuve (New-Foundation). Il paraît que c'est à une tribu de cette nation, qui habitait la région montagneuse sur la droite du Saint-Laurent, nommée Gaspésie, qu'on doit rapporter tout ce qu'on raconte des Indiens qu'on y trouvait, remarquables autant par leurs mœurs policées que par le culte qu'ils rendaient au soleil. Ces Gaspésiens distinguaient les aires du vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays; une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable, qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. Malte-Brun pense très-raisonnablement que ce pourrait bien être l'évêque de Groenland, qui, en 1121, visita le Vinland, région qui, avec d'autres plus septentrionales, fut visitée vers la fin du *xiv^e* siècle par les navigateurs vénitiens Nicolas et Antoine Zeni, dont les voyages furent si savamment illustrés par le cardinal Zurla. Les *Micmaks* ou *Souriquois* sont actuellement réduits à un petit nombre, vivent le long de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse, et, à ce

qu'il pa: ait, dans l'intérieur de l'île de Terre-Neuve; ceux-ci, selon Asnatch et Buchan, sont encore sauvages et idolâtres; les autres sont presque tous chrétiens, et font de rapides progrès dans la civilisation.

13° *Algonquino-Chippaway*, parlée par plusieurs peuples qui appartiennent à la nation qu'on pourrait appeler *Algonquino-Chippaways*, à cause du nom des deux peuples les plus étendus, les plus nombreux et les plus connus. La nation *Algonquino-Chippaway*, qui embrasse les *Algonquini de Lest*, les *Algonquins* de Charlevoix, les *Montagnards* dont le siège principal était la mission de Tadoussac, les *Chippaways* proprement dits de Carver, de Long et d'autres voyageurs, est divisée, selon Pike, dans les branches suivantes : *Chippaways* propres, qui demeurent au sud des lacs Supérieur, de Sable, des Saugues (Leech) et des pays environnants; ils sont les plus sauvages et guerriers, et vivent sur le sol des Etats-Unis dans les territoires du Nord-Ouest, du Missouri et du Michigan; les *Nepesangs* près des lacs Nipissing et de Saint-Joseph; les *Algonquins* près du lac des Deux-Montagnes non loin de Montréal et sur la rive septentrionale des lacs Érié et Ontario; c'est du nom de ce peuple que dérive celui donné aux idiomes des *Chippaways*, qui sont aussi désignés très-souvent sous le nom général d'*Algonquins*; les *Ottoways*, *Ottowas*, *Ontawas*, *Ottawaer* ou *W'tawas*, dont la plupart vivent dans les territoires du Nord-Ouest et du Michigan, et un petit nombre dans l'Etat de l'Ohio; les *Iroquois-Chippaways*, qui sont dispersés le long des rives de tous les grands lacs depuis l'Ontario jusqu'à celui des Bois; les *Musconongs*, qui demeurent sur les bords de la basse Rivière-Rouge près du lac Winnipeg, et qui sont les plus occidentaux. Vater ajoute à ces branches les *Messisangers*, *Messisangs* ou *Messisagues*, peuple laborieux qui vit près des lacs Supérieur et Huron, et nous croyons qu'on pourrait ajouter les *Timmiscameins*, qui sont les plus nombreux du haut Canada, où ils vivent le long du haut Ottawa. Les *Algonquino-Chippaways*, qui, comme on voit, vivent en partie sur le territoire des Etats-Unis et en partie sur celui de l'Amérique anglaise, sont toujours en guerre contre les Sioux, sur lesquels ils ont souvent le dessus, à cause des fusils dont ils sont presque tous armés. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre, remplacent, selon Pike, chez eux comme chez les Sioux, les Hurons et autres peuples, le langage écrit. Leur langue est beaucoup moins dure que celle des Hurons et est parlée ou du moins entendue par toutes les différentes nations qui vivent entre le golfe de Saint-Laurent et le lac Winnipeg, les Sioux seuls exceptés.

14° *KNISTENAU*, par les *Knistenaux*, *Cristenaux*, *Kilistinaux*, *Kilistonaux* ou *Kilistenoës*, nation nombreuse, et très-répan-due, qui occupe maintenant plusieurs pays où dominaient jadis les Algonquins. Selon Mackenzie, les Knistenaux sont épars dans

tout le bas Canada, dans une partie du Labrador, dans la Nouvelle-Galles méridionale et plus à l'ouest jusqu'au Fort-George sur le Saskatchewan du Nord, et la rivière de l'Eian ou Athapeskow et jusqu'au lac des Montagnes ou Athapeskew. Les Knistenaux sont habillés, doux et probes; on prétend qu'ils ont les plus belles femmes de tous les peuples de l'Amérique septentrionale. Presque toutes les tribus de cette nation vivent dans l'Amérique anglaise; un petit nombre seulement erre sur le sol des Etats-Unis dans le vaste territoire du Missouri. Les *Nchethawa* décrits par Umfreville, répandus sur un vaste espace, et dont le langage est, selon ce voyageur, concis, doux et rempli d'expression; les *Mononies* du fond de la baie de Saint-James; les *Nenawehk* le long de la Severn et les *Abbitibes* le long du fleuve et du lac de ce nom, ainsi que les *Cres* du lac Rouge, parlent des dialectes de cette langue, à laquelle appartiennent aussi les *Attikamegs*, qui vivaient à 150 milles environ au nord de Montréal. Les *Nenawehk* et les *Abbitibes*, comme les anciens Anglo-Saxons, mesurent le temps par nuits et par jours, et les *Nebe-thawa*, parlent, selon Umfreville, un idiome doux et plein d'expression. Dans plusieurs dialectes de cette langue, dont quelques-uns seront peut-être regardés par la suite comme des langues sœurs, il n'y a pas de sons correspondants à ceux de nos lettres *r* et *l*.

15° *SKOFFIE-SKETAPUSHOIS*, par les *Seoffies* ou *Escopies* et par les *Sketapushoish* ou *Mountanees* (Montagnards), peuples voisins, mais ennemis, qui demeurent dans la partie occidentale du Labrador; ils parlent deux dialectes d'une même langue, qui paraît s'approcher beaucoup de l'idiome des *Nchethawa*.

16° *CHEPPEWYAN PROPRE*, par les *Cheppewyans*, *Chipiowans*, *Chepéowans* ou *Chepayans*, divisés, selon M. Gallatin, 1° en *Chepayans* proprement dits, appelés *Samecaw-dinnch* (Rising sun Indians ou Indiens du soleil levant) par les tribus les plus occidentales. Ils vivent sur le Mississipi ou Churchill et sur la rivière et les lacs Athapeskow (lac des Montagnes et grand lac des Esclaves) et chassent en été dans les déserts au nord et au nord-est. Ils s'étendent jusqu'à la baie d'Hudson, où les agents de la Compagnie de Fourrures les nomment *Indiens du Nord* pour les distinguer des Knistenaux; 2° en *Indiens Cuirrés* ou *Tantsan-hoot-dinnch* (Birch-rind Indians), qui vivaient autrefois au sud du lac des Esclaves, et qui résident à présent au nord de ce lac sur le Knife-river, et chassent sur le Copper-mine-river ou la Rivière de la Mine de Cuivre; 3° en *Dog-rib Indians* ou *Thlingeha-dinnch*, qui, chassés d'une position plus méridionale par les Knistenaux, qui les nomment *Esclaves*, demeurent à présent entre la rivière de la Mine de Cuivre et celle de Mackenzie. Cette langue est aussi parlée en différents dialectes par les tribus suivantes : *Kauchoo-dinnch* (Hare-Indians, Indiens-Lièvres) au nord des Dog-rib et le long du Mackenzie; *Tykothee* (Squinters) les *Quarellers* ou *Querelleurs* du

Mackenzie, au dessous des Kawco-dinnel, le long du Mackenzie et voisins des Eskimaux occidentaux; *Ametowhoot* ou *Sheep-Indians*, au sud-ouest des Kawco dinnel, près des monts Rocki sur les sources de la rivière Dawhoot-dinnel; *Indiens des montagnes*, au sud des derniers; *Edchawtahoot* (Strongbow, Beaver ou Thick-wood Indians, savoir, Indiens de l'Arc-Fort, du Castor et du Gros-Bois) sur la rivière aux Liards, qui s'unit au Mackenzie presque au 63^e parallèle; *Nohannaies* et *Taillachawdoot*, sur les branches de la même rivière; *Tzah-dinnel* (Hommes du Castor, ou Beaver Men), sur l'Unijah ou rivière de la Paix (partie supérieure de Mackenzie) et jusqu'aux monts Rocki; *Nagallers*, à l'ouest des monts Rocki sur les sources de la rivière Tacoutche ou Tacoutche Tesse, nommée à tort Colombie par Mackenzie; *Nanseud-dinnel* et *Slouacous-dinnel* ou *Redfish Indians* (Indiens du Poisson-Rouge) deux petites tribus au nord des Nagallers à l'ouest et au pied des monts Rocki. Nous ajouterons aussi, d'après M. Harmon, les *Sicounies*, qui habitent sur le dos des monts Rocki, et paraissent à ce voyageur avoir appartenu à la tribu des Edchawtahoot (Beaver ou Castor), à cause de leur ressemblance dans la langue, les mœurs et les usages; quelques-uns vivent dans la Nouvelle-Calédonie, où les Tacoullies et les Atnah leur font la guerre. On n'a pas encore recueilli de vocabulaires dans ces prétendus dialectes, dont quelques-uns nous paraissent différer assez pour être classés comme autant de langues sœurs plutôt que comme de simples dialectes d'un même idiome. Selon Vater, la tribu qui vit non loin de la baie d'Hudson, aux environs du cap Dobb, parle incontestablement un dialecte du cheppewyan.

17^e **TACOUILLIES**, par les *Tacoullies*, *Tacoullies*, dénomination qui signifie *voyageurs par eau*, et qui est très-juste à leur égard, ayant l'habitude de passer en canots d'un village à un autre; on les connaît aussi sous le nom de *Carriers*. Ils sont la nation la plus répandue dans la Nouvelle-Calédonie, quoique très-peu nombreuse. Cette langue offre, selon M. Harmon, un grand nombre de dialectes qui diffèrent entre eux même dans la dénomination des ustensiles les plus communs. L'idiome des Tacoullies a une grande ressemblance avec le cheppewyan, surtout avec les dialectes qui parlent les Edchawtahoot et les Sicounies, malgré la grande différence qu'offrent les usages et les mœurs de ces peuples comparés entre eux.

Nous emprunterons ici à M. Duponceau

(657) Ou donne en Poitou cette phrase à prononcer aux étrangers : *Tch' est d'icha ici a mis ch'ô l'u tchire tchi* ? Quel est celui qui a mis cet œuf cuire ici ? C'est le *schibboleth*, ou plutôt le *cerci* du pays. Il a dû faire bien du mal dans les guerres de la Vendée. Les Saintongeais, au lieu d'un prononcent en.

(658) Les langues iroquoises peuvent s'écrire avec les lettres suivantes : cinq voyelles, *a, e, i, o, ou*, trois voyelles nasales, *a, e, n*, prononcées *an, ein, an*; enfin six consonnes, *k, h* (guttural), *n, r,*

diverses observations sur quelques-unes des langues appartenant à la famille Lennape.

Quoique les langues algonquines soient toutes de la même famille, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent avoir le même système phonologique, cependant elles ne diffèrent pas plus entre elles que les langues d'Europe dérivées de la même source. Il y a, par exemple, une grande différence dans la phonologie des quatre filles de la langue latine : le français, l'italien, l'espagnol et le portugais. Les dialectes ou patois de la langue française donnent lieu à la même observation. Le poitevin, par exemple, a le son italien du *o* devant les voyelles *e* et *i*. Pour dire *ce garçon*, les Vendéens disent *teô gôrs* (657). Les sons des langues algonquines ne diffèrent pas plus entre eux, et peut-être moins.

Les alphabets de ces langues ne sont pas en général très-nombreux; cependant ils le sont beaucoup plus que ceux des Iroquois, dont quatorze lettres peuvent représenter tous les sons (658). Il en faut davantage pour les langues algonquines.

Les Algonquins n'ont pas de sons extraordinaires que nous connaissions, excepté l'ou consonne sifflée ou prononcée de la gorge, dont nous avons parlé; encore ce son n'existe-t-il pas dans tous les idiomes; on ne le trouve point dans l'algonquin ni le chippéway. Il n'est pas non plus dans la langue des Outawas, ils y substituent l'ou voyelle. Ainsi, tandis qu'un Lénâpé prononcera *w'dania*, sa fille en sifflant le *w*, l'Outawais dira ou *danis*. Il en est de même dans toutes les langues purement algonquines.

Les Algonquins n'ont point les consonnes labio-dentales *f* et *v*. Ces sons se trouvent rarement dans les langues américaines; le *v* presque jamais. Ce son *f* existe dans quelques langues floridiennes, telles que le cherokée, le chicasa et le chactas; mais nous ne le connaissons dans aucune langue au nord du pays que ces tribus habitent. Dans la langue des Othomis (tribu mexicaine), le son du *f* est purement labial, les dents n'y ont aucune part. On peut appeler cela un *f soufflé*. Les grammairiens espagnols l'appellent consonne double et l'écrivent *ph* (659). Peut-être était-ce le son du *ph* dans l'ancienno Grèce, lorsque le *h* était aspiré.

Les Algonquins purs ou Chippéways ont la consonne *x* telle que nous la prononçons; les Lénâpés ne l'ont point : ils ont le *x* des Allemands et des Italiens prononcé *ts*. Quelques-unes ont le *ch* français, et plusieurs ont aussi notre *j*, que les Anglois écrivent *zh*. Les Chippéways n'ont point le *ch* (kh) gut-

z, t, l et *ou* sont en même temps voyelles et consonnes, et on peut les distinguer en écrivant, *i, j, et u, w*. Cet alphabet a été formé avec un iroquois intelligent de la tribu des *Mohawks*, app. les par les Français Agniers. Cet Iroquois, de race mêlée, est ministre de la religion anglicane, et sait plusieurs langues.

(659) Voy. *Caterismo y declaracion de la doctrina cristiana en lengua Otomi*, con un vocabulario del mismo idioma, por el R. P. Fr. Joaquín L. 1824 YERES, Mexico, 1826.

tural allemand; les Lénâpés, au contraire, l'ont. Nous ne trouvons dans aucune de ces langues les voyelles *u* et *eu* de la langue française; elles ont presque toutes les voyelles nasales *an* et *on*. Les Abénakis particulièrement, et les tribus du Nord en général, les font beaucoup sentir. Le P. Rasles les écrit par *an* avec deux points sur la dernière lettre. Les Anglais, et surtout les Allemands, le font rarement remarquer; ils écrivent *an*, *on*, les Anglais quelquefois *ang'* *ong*. Nous avons connu un Abénaki qui s'appelait *Nia-man-man-rigounant*; il prononçait son nom comme un Français l'aurait fait, seulement avec plus de force et faisant sentir le dernier *n*.

Les Indiens de la famille algonquienne articulent distinctement; ils prononcent les voyelles très-ouvertes et leurs syllabes sont accentuées. Ils ont l'accent appuyé et l'accent frappé: le premier se place sur les voyelles longues, comme dans l'italien *quando*, *quello*; mais ils ne doublent point les consonnes, ce que les Italiens appellent *battere*. L'accent frappé se place sur les voyelles brèves, comme dans les mots anglais *èers*, *nèer*, et dans l'italien *dirò*, *forò*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans leur accentuation, et qui leur est commun avec tous les Indiens de l'Amérique du Nord, c'est la manière dont ils prononcent la dernière syllabe des phrases, surtout dans leurs discours oratoires. Ils jettent cette syllabe en avant avec force, d'une manière qu'on ne peut comparer cela à rien qu'aux commandements de l'exercice militaire; celui qui a entendu un major de régiment dire: *portez armes*, peut se former une idée assez claire de cette manière d'articuler la dernière syllabe d'une phrase ou d'un discours; il y a une sorte de préparation sur les syllabes précédentes.

Nous avons observé qu'en général la prononciation des Indiens du Nord est plus forte et plus dure que celle des tribus méridionales; cependant le huron nous a paru très-doux; mais l'abénaki et les langues de l'ancienne Acadie ont quelque chose de plus sauvage que les autres que nous avons entendues. Les langues des habitants des montagnes paraissent aussi plus rudes que celles des habitants des plaines.

M. Duponceau entre ensuite dans quelques détails sur la formation de quelques-unes des langues de la famille lenape:

I. LANGUE LÉNAPÉ.

Chingoteney, grand village. — Formé de *chingué*, grand, et *oteney*, village.

Chingurilenno, grand homme. — De *chingué*, grand, et *lenno*, homme; *wi*, particule euphonique.

Lachawilenno, le héros, l'homme terrible, celui qui fait peur (à l'ennemi). — De *lachou*, effrayant, effroyable; *lenno*, homme; *w*, pronom inséparable, il ou lui; *i*, euphonique.

Pildépé, jeune homme non marié. — De *pilsit*, chaste, et *lédépé*, homme; retranchant

la dernière syllabe du premier mot et la première du second. De ce mot on a fait *pilsatetchitché*, un jeune garçon, un adolescent, et *pilsatetit*, un petit garçon.

Quitagichhook, espèce de serpent qui vit sous terre et ne sort que la nuit. — De *quitamen*, craindre; *gischgu*, le jour, la lumière, et *achhook*, serpent. On observera dans les deux dernières syllabes, le rapprochement de la première de *gischgu* et de la dernière d'*achhook*, et en même temps comme les dernières syllabes de ces deux mots se confondent.

Nadholineen, amenez le canot. — Ce mot est formé des suivants: *Naten*, amener, apporter; *amochol*, canot; *neen*, forme transitive du verbe qui signifie à nous, comme *milineen*, donnez-nous. La syllabe *hol* est seule conservée du mot *amochol*; *i* est euphonique.

Nadholawé, il a traversé la rivière en canot, ou il est venu en canot. — Forme verbale des mots précédents.

Nschingiwipoma, je n'aime point à manger (à vivre) avec lui. — Ce mot est formé de *schingimenen*, ne pas aimer, précédé du pronom inséparable de la première personne *n'*, et de *pomachzin*, vivre; *wi* est une syllabe qui réveille plusieurs idées; le *se* (ou) pronom inséparable de la troisième personne, soit au commencement, soit à la fin de la forme verbale, réveille l'idée de lui, et *wi*, celle d'avec, se trouvant dans plusieurs mots composés, tels que *witschevot*, celui qui va avec lui; *witscheuil*, allez avec moi, etc. Voy. le même mot dans la langue chilienne.

Amangasachquiminschi, chêne à larges feuilles, appelé chêne espagnol (spanish oak). Les feuilles de cet arbre ont la forme d'une main.

Voici les mots dont ce nom est composé: *Amangi*, grand, gros, large; *achpanéi*, tronc d'arbre dont on a fait au pluriel *achpaneschiall*, bois, du bois, pris collectivement; *nachk*, main; *im*, *quim*, terminaison des noms des fruits à coque, comme *m'cim*, noix de l'arbre appelé *hickory*; *ptuokquim*, noix commune; *wapim*, châtaigne.

On voit aisément dans ce nom les mots *amangi*, *nachk*, et la terminaison *quim*; mais il est remarquable que du mot *achponni*, tronc d'arbre, on n'aperçoit que la dernière, encore est-elle, pour l'euphonie, changée de *ei* en *sch*, comme dans le mot *achpaneschiall*, mentionné ci-dessus. Nous allons voir maintenant le nom du fruit de cet arbre.

Wunachquim, gland du chêne espagnol. — Ce mot est formé de *wunipak*, feuille; *nachk*, main, et la terminaison *quim*, indiquant l'espèce de fruit. On observera que le mot *feuille* ne se trouve pas dans le nom de l'arbre, mais seulement dans celui du fruit.

Par les exemples ci-dessus, on doit voir la difficulté de trouver la racine de mots ainsi composés; presque toutes les syllabes sont radicales, étant extraites de différents mots, quelquefois comme dans le français, l'anglais et généralement les langues d'Europe, de mots pris dans un autre idiome,

ou dont le simple n'est plus en usage. Ce qui augmente les difficultés, c'est que des syllabes qui appartiennent à un grand nombre de mots, et souvent de simples sons, sont significatifs, et il faut savoir les distinguer d'avec ceux qui ne sont qu'euphoniques : car les Indiens tiennent beaucoup à l'euphonie, ce qui fait que souvent une lettre ou un son d'une syllabe radicale est changée en un autre, comme *s* en *sch*, ainsi que nous avons vu ci-dessus.

Cela n'empêche pas cependant, qu'il n'y ait des mots dont la racine principale est facile à découvrir, et dont la famille est très-nombreuse; nous allons en donner un exemple :

De *wulit*, beau, bon (le *xalos* des Grecs,) sont formés les mots suivants : *Wulik*, le bon, le beau, le bien. — *Wulaha*, meilleur (forme comparative très-rare). — *Wulisso*, joli. — *Wulissowagan*, la beauté. — *Wulatonwagan*, la grâce (au physique). — *Wulamoega*, c'est vrai. *Wulamoewagan*, la vérité. (Ici il faut admirer la jonction de l'idée de beauté à celle de vérité.) — *Wulatenamuel*, heureux. — *Wulatenamogagan*, bonheur. — *Wulapensowagan*, bénédiction. — *Wulapan*, belle matinée. — *Wulichen*, *wulihilleu*, c'est bon, c'est bien. — *Wulittol*, ils sont bons. — *Wuliken*, cela croît, prospère, va bien. — *Wulichsin*, parler bien. — *Wulendani*, se réjouir. — *Wulomalein*, *wulatonamin*, être heureux, content. — *Wulandeu*, *wuligischgu*, un beau jour. — *Wulapeyu*, juste, honnête. (Encore l'idée du beau.) — *Wulicwagan*, avoir du bon sens. — *Wuliarhpin*, être en bon lieu. — *Wulilissin*, bien faire. — *Wulilissik*, soyez sage, conduisez-vous bien. — *Wulinazin*, paraître bien. — *Wulinechquat*, cela paraît bien. — *Wulatopnackgat*, une bonne parole. — *Wulatopnamik*, de bonnes nouvelles. — *Wuletemileu*, c'est étonnant. — *Wulwichinen*, reposer bien. — *Wesit manitto*, le bon, le grand esprit.

Ce mot *wilut* entre de plusieurs manières dans la composition des mots, comme dans *kuligatchis* (konligatchis), ta jolie petite patte; *k* est le pronom possessif de la seconde personne; *ut* est abrégé de *wilut*, joli; *gat* est la dernière syllabe de *wichgat*, pied ou patte, et *chis* est une terminaison diminutive.

Le mot *wilut* n'est pas le seul qui ait ainsi des dérivés directs, puisque tous les adjectifs et beaucoup de verbes en ont plus ou moins. On peut citer, entre autres, le mot *machtit*, mauvais, d'où *machtitou*, vilain, sale, *machtesinou*, laid, *machsi manitto* ou *machlando*, le mauvais esprit, le diable. Nous citons ce mot pour rendre hommage à la sagacité de M. de Volney, qui a observé que, dans ces langues, la lettre *m* au commencement d'un mot indique presque tou-

jours quelque chose de mauvais, de méchant, de désagréable. Cette observation est parfaitement juste, on pourrait la confirmer par une foule d'exemples tirés des différentes langues de la famille algonquienne; mais ce serait allonger ce mémoire inutilement. M. Herkewelder et tous les indianologues américains conviennent de la vérité de ce fait.

II. — LANGUE ALGONQUIENNE PROPRE OU CHIFFÉWAY.

Nous ne pouvons pas faire mieux connaître la manière dont s'opère la formation des mots dans cette langue qu'en traduisant quelques extraits de ce que dit M. Schoolcraft dans l'ouvrage dont nous allons parler. M. Schoolcraft est un Américain des États-Unis, qui habite aujourd'hui le territoire de Michigan (660) et a passé la plus grande partie de sa vie dans les États de l'ouest au service du gouvernement. Il a épousé une femme de race mêlée, dont la langue naturelle est le chifféway, que lui-même possède parfaitement. Il joint à cela un esprit philosophique et beaucoup de connaissances acquises. Nous n'avons pas l'honneur de le connaître personnellement; nous n'en jugeons que par sa réputation et par ses ouvrages.

Il a publié récemment une relation très-intéressante (661) d'un voyage d'exploration qu'il fit en 1832 par ordre du gouvernement pour découvrir les sources du Mississippi, qu'il a découvertes affectivement. Dans cette relation, il donne le commencement d'un cours de leçons sur la langue chifféway qui n'en contient malheureusement que deux, où il ne traite que du nom substantif, mais d'une manière qui fait désirer la continuation de cet ouvrage. Nous nous plaisons à rendre justice au talent distingué de cet écrivain; on en pourra juger par les extraits qui vont suivre.

Dans la première de ces deux leçons, M. Schoolcraft dessine à grands traits le caractère général de l'idiome dont il traite, caractère qu'on peut appliquer à toutes les langues de la famille algonquienne. « Les inventeurs de cette langue, » dit-il, « paraissent avoir eu principalement en vue d'exprimer succinctement et avec le moins de mots possible, les idées qui ont prédominé dans leur esprit. De là la concentration est devenue le trait du langage. Le pronom, l'adjectif, l'adverbe, la préposition, quoiqua dans certains cas on puisse s'en servir sous une forme disjonctive, sont principalement employés comme des matériaux au moyen desquels l'orateur est à même de remplir la trame compliquée du verbe et du substantif. Rien dans le fait ne peut être plus dissimulé que la langue considérée dans son état primitif et élémentaire, dans un vo-

(660) Depuis peu érigé en État.

(661) *Narrative of an expedition thro' the upper Mississippi to Itasca lake, the actual source of this river, embracing an exploratory trip thro' the St.*

Croix and Burnwood or Brule (bois brûlé) rivers, in 1838 under the direction of Henry R. Schoolcraft. New-York, Harper et Brothers, 1834.

cabulaire, par exemple, où les mots sont donnés sous leurs formes simples, et la même langue, lorsque ces éléments sont amalgamés dans les formes usitées des discours. Cet amalgame peut être comparé à un tableau où l'opale, le caruiin et la céruse ne sont plus reconnaissables comme des substances distinctes, mais où chacune de ces couleurs a contribué à l'effet général. Le peintre seul possède le principe par l'application duquel on a ôté à tel élément et ajouté à tel autre, de sorte que ces objets, discordants en apparence, forment un tout concordant et dont les parties sont en harmonie. »

« On doit s'attendre, » continue notre auteur, « qu'une telle langue ne peut qu'abonder en mots dérivés et composés, qu'elle a des règles pour transformer les verbes en substantifs et les substantifs en verbes, pour concentrer la signification des mots sur un petit nombre de syllabes et même sur une simple lettre ou signe alphabétique; qu'elle a des méthodes pour la contraction et l'augmentation des idées combinées sous la forme d'un mot; et enfin, si je puis m'exprimer ainsi, des routes secrètes, des chemins de traverse, pour arriver plus tôt à des modes d'expression également neufs et intéressants. Pour parvenir aux mots primitifs il faut suivre et démolir un fil entortillé, et l'analogie est notre seul guide. Il faut dépouiller les mots de ces syllabes ou particules accumulées qui, ainsi que les molécules de la matière physique, sont agglomérées autour des racines primitives; ce n'est qu'à l'aide d'un procédé semblable que le principe, la méthode, qui préside à cet amalgame, ce fil secret qui fait mouvoir toute la machine, peut être cherché non sans peine et avec quelque espoir de succès. »

A la fin de la seconde leçon, l'auteur revient encore sur ce sujet. « Les mots de cette langue, » dit-il, « sont d'une nature si variable et si transpositive que, de même que les pièces sur l'échiquier, leurs syllabes élémentaires peuvent être changées de place à la volonté du joueur, pour former de nouvelles combinaisons et s'accommoder à de nouvelles circonstances, pourvu toutefois qu'il se conforme à certaines règles dont l'application, après tout, dépend beaucoup de la volonté et de l'habileté du joueur. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que toutes ces combinaisons, toutes ces modifications de l'objet, ces distinctions de la personne, du temps et du lieu, n'empêchent pas qu'on ne fasse usage, sous leurs formes élémentaires et disjonctives, de l'adjectif, du pronom, du verbe

et des autres parties du discours, qui sont ici entremêlées, sous des formes variées, dans la texture du nom substantif (662). »

Il est curieux de comparer ce que nous venons de lire avec ce que le P. Charlevoix, il y a plus d'un siècle, disait de la langue des Hurons (663) : « Cette langue, » dit-il, « est d'une abondance, d'une énergie et d'une noblesse qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connaissions. Dans le huron, tout se conjugue; un artifice que je ne vous expliquerais pas bien y fait distinguer des verbes, les noms, les pronoms, les adverbies, etc. Les verbes ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisièmes personnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces langues, le genre noble et le genre ignoble (664). Pour ce qui est des nombres et des temps, on y trouve les mêmes différences que dans le grec. Par exemple, pour raconter un voyage, on s'exprime autrement si un l'a fait par terre ou si on l'a fait par eau; les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger* varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée et d'une chose inanimée : ainsi, voir un homme et voir une pierre, ce sont deux verbes. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert ou à celui qui en parle ce sont autant de verbes différents. »

Passant de là à la langue algonquienne, il dit : « Il y a quelque chose de tout cela dans la langue algonquienne; mais la manière n'en est pas la même et je ne suis nullement en état de vous en instruire. » Il paraît qu'il avait peu de connaissance de cette langue, car tout ce qu'il y dit de la langue huronne peut également s'y appliquer : il y a plus que *quelque chose de tout cela*.

En comparant cette description avec celle de M. Schoolcraft, on voit le progrès qui a été fait, depuis le commencement de ce siècle, dans la connaissance du caractère et de la structure singulière de ces langues, qui auparavant n'attiraient aucune attention et qui cependant le méritaient bien, sous le point de vue de la grammaire générale et de l'histoire du langage humain (665). Mais il ne faut pas nous écarter davantage de notre sujet.

M. Schoolcraft ne donne point d'exemples de cette formation de mots qu'il décrit avec tant de clarté et d'élégance; il les réserve sans doute pour quelque autre partie de son ouvrage. Il est déjà évident que cette méthode polysynthétique est la même dans cette

(662) Il faut observer que l'auteur ne traite ici que de cette partie du discours.

(663) *Journal d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, adressé à M^{me} la duchesse de Levisgüères*, lettre 12^e, mai 1721. (*Hist. de la Nouvelle-France*, t. V, p. 229-230.)

(664) C'est ainsi que les auteurs français appellent ce que nous nommons les genres animé et inanimé.

(665) Ce fut Maspertuis qui, le premier, proposa

d'étudier les langues des peuples barbares, pour y découvrir de nouveaux plans d'idées; mais ce travail de génie ne fit pas fortune. Turgot tourna les plans d'idées en ridicule, et le ridicule, alors, néchait de tout en France. (Voy. *Œuvres de Turgot*, Paris, 1808, vol. II, p. 104-105.) MM. Aichling et Vater sont les premiers qui ont mis cette théorie en pratique dans leur admirable *Nirrambara*, en développant la structure et les formes grammaticales de toutes les langues connues.

langue que dans le lenâpé, et nous pouvons ajouter dans tous les autres idiomes de cette famille, autant qu'ils sont parvenus à notre connaissance; nous pourrions par conséquent nous dispenser d'en dire davantage à ce sujet. Cependant nous allons présenter quelques mots de la langue chipéway, formés sur le principe que nous avons exposé, auxquels nous en joindrons quelques-uns tirés des autres dialectes. Nous allongerions inutilement ce chapitre si nous voulions traiter de la même manière chaque idiome en particulier; d'ailleurs nous n'en aurions pas toujours les moyens, des vocabulaires (tels qu'on les fait ordinairement) ne suffisent pas pour cette tâche.

Keeekheas (kitikounou) (666), tu es une femme. Ce mot chipéway est formé de *keen* (kin), pronom personnel de la seconde personne, et de *igué*, *ikoué*, femme (Voy. le Vocabulaire); o, ou est une forme de l'adjectif qui révèle l'idée d'une manière d'être, ce qui fait que, dans la langue lenâpé, au lieu d'*ikoué* on dit *orcheu-* (*orcheu-*), ce qui est un substantif à forme adjectivale; le *t* au lieu du *n* après *ki* est euphonique; c'est comme qui dirait, mais en un seul mot : toi être femme; en mauvais latin, *tu mulierata*, la terminaison adjectivale suppléant au défaut du verbe substantif, qui n'existe pas dans ces langues.

De même, je suis un homme, se dit en chipéway *endaninneneue* (*indeniniuiou* (667), de *nin*, je ou moi et *inini*, homme. La première lettre de *nin* est supprimée, et le *d* ou *t* (car les Indiens prennent souvent l'une de ces consonnes pour l'autre) est ajouté à cause de l'euphonie. Par la même raison, la première lettre d'*inini* est échangée en *e* pour éviter la trop fréquente répétition de la même voyelle. La finale *iou* est la forme adjectivale et veut dire je suis.

Les Lenâpés disent *lenno* *n'hackey*, un homme est mon corps ou mon corps (est) un homme (Voy. le Vocabulaire au mot *corps*). Mais cette différence ne fait rien au système général de formation des mots de la langue. Il est curieux d'observer les différents expédients que ces Indiens ont adoptés pour suppléer au verbe *être*, qui leur manque. Les Narragansets disent *n'inn* ou *ninin* (*ego* *rir*), moi homme (Voy. encore le Vocabulaire au mot *homme*). Dans ces deux dernières langues, l'idée de l'existence n'est pas exprimée, l'ellipse y supplée.

Nous allons maintenant donner un exemple tiré de la langue des Outawas, comparée avec celle des Ménoménis.

Wachemaunet (*ouachimânet*), à qui est ce canot? Ce mot outawa est composé du pronom relatif *uachne* (*ouâni*), qui; du mot *chamaunet* (*ischimâni*), canot; et de la forme in-

terrogative *et*; ce qui fait à qui canot? Dans la langue des Ménoménis, ce mot est différemment composé. Ils disent : *uachotoshiawiki* (*ouachotoshiawiki*), dont la dérivation est celle-ci : *uach*, pronom relatif employé interrogativement; *otos*, formé de *oos*, canot; *t* intercalé pour l'euphonie; et *awawik*, forme du verbe *neendinh* (*niudayâ*), je possède, *habeo*, *possideo*. Ce n'est point notre verbe auxiliaire *avoir*; ces langues ne l'ont point.

Revenons au chipéway. *Oninijima* signifie, dans cette langue, le mot *main*, pris dans le sens absolu et sans relation avec quoi que ce soit. On se sert rarement de ce mot dans cette forme; on en extrait des syllabes pour former d'autres mots; on dit *ninin*, ma main; *kinin*, ta main, et c'est ainsi que nous l'avons mis dans le Vocabulaire, parce que c'est la forme la plus usitée. Nous allons voir maintenant l'usage qu'on en fait.

Kisoghéninjin. Je te prends par la main. Ce mot est formé de *sogénaut* (*soghénâut*), prendre, gripper, serrer, et d'*oninijima*, main; *ki* est le pronom personnel de la seconde personne, *toi*; *in* est une forme verbale; la syllabe *en* qui précède n'a point de signification.

Soginijinitizoyun, si je me prends par la main. Forme du verbe au mode subjonctif.

Soginikézin, prends-le par la main. Pour analyser ce mot, il faut savoir que *nik* signifie main, dans la langue des Ménoménis (668). (Voy. le Vocabulaire.) Ainsi, voilà un mot chipéway formé d'une racine qui appartient à un autre idiome. Nous allons faire voir la même chose dans la langue abénaquise (669).

Dans cette langue, le mot *retsi* signifie main; en y ajoutant l'article ou le pronom préfixe, on fait *méretsi*, la main; *néretsi* ma main, etc. Avec un adjectif on le compose ainsi : de *ouanbighen*, blanc, et de *retsi*, on fait *biretsi*, main blanche, retenant seulement la syllabe *bi* du mot qui signifie blanc; avec la forme adjectivale, on dit *biretsio*, la main blanche; et avec des formes verbales, on fait *niouambiretsa*, j'ai les mains blanches. Mais nous voulons faire voir comment on extrait des racines d'autres langues.

Nesaghépédinénan, je le prends par la main. Ici on voit que *saghi* est le *sogé* du chipéway, et signifie prendre; la signification de ce mot est la même dans les deux langues; mais où est le mot *main*? Il n'y a pas un vestige de *retsi*, pas une syllabe qui le rappelle; à sa place, on trouve *ped*, extrait de *peden*, qui dans la langue des Souriquois, signifie main (*népédén*, ma main) (Voy. le Vocabulaire). Ce mot ne se trouve plus dans la langue des Abénaquis dans sa forme simple; mais il y est demeuré dans les mots composés. La même chose arrive fréquem-

ment à cette tribu de sauvages.

(669) Nous nous servons de ce mot après le P. Charlevoix. Il dit : « Les Souriquois, que nous avons ensuite appelés Micmacs; ensuite, nous avec leurs voisins, nations abénaquises. » (Histoire de la Nouvelle-France, liv. III, ann. 1811.)

(666) Nous traduisons les mots du mieux que nous pouvons en orthographe française.

(667) Il faut prononcer dans ces langues *in* comme en latin, et non *ain* ou *ia*, comme en français.

(668) Ce mot vient de *malomin*, qui, en algonqui, signifie folles ardoises; c'est celui qu'on donne

mient dans nos langues d'Europe; mais on n'y est pas aussi embarrassé que dans les langues sauvages pour en découvrir les origines.

De cette manière de former des mots par l'accumulation des idées, il résulte qu'il existe dans ces langues des mots d'une longueur excessive, et il est très-remarquable que ces mots sont le plus fréquemment des substantifs qui expriment, par abstraction, les affections de l'âme, ou les qualités morales, et en général ce que nous appelons des idées abstraites. On pourrait supposer que ces mots ont été formés les derniers; nous en donnerons quelques exemples.

LANGUE LÉNAPÉ.

Machelemuzowagan, l'honneur, l'être honoré; *gettémégélmuzowagan*, l'être traité avec tendresse; *amangachgémuzowagan*, l'être élevé par le louange; *mamachschim-gussowagan*, l'être insulté; *machélmonghémuzowagan*, l'être honoré et loué.

Il faut observer, cependant, que nous manquons de substantifs pour exprimer ces idées ainsi combinées dans nos langues d'Europe.

LANGUE DE MASSACHUSETTS.

Musquanitamouonk, colère; *numusquamitamouonkannum*, notre colère; *ummusquanitamouonkgunnou*, leur colère; *nannauonnittuonk*, protection; *menaonchum-mouonk*, tradition; *pomantamouonkané*, aventures, événements de la vie.

Ces substantifs ne sont pas cependant toujours les mots les plus longs de ces langues: il y a dans le chippéway des formes verbales de treize et quatorze syllabes. Le mot le plus long que nous connaissons dans les autres langues, est dans celle de Massachussets, et a onze syllabes que voici:

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Wut-ap-pe-sit-Auk-quis-sun-noo-web-tunk-quooh.

Ce mot est extrait de la traduction de la Bible par Eliot; c'est le passage de l'Evangile selon saint Marc, c. 1, v. 50, et *genu flexo*, que la Bible anglaise qui est le texte de M. Eliot, rend par *and kneeling down to him*, « et se mettant à genoux devant lui. » Il m'est impossible, faute de renseignements suffisants, d'analyser ce long mot; je remarquerai seulement que le mot *sit*, pied, s'y trouve compris; mais de combien d'idées le mot entier ne doit-il pas être composé!

Les trois mots de dix syllabes, dans l'abécédinaire lénapé de Zeisberger, sont les suivants:

Schewelandamowitchewagan, le repentir; *gettémakitchitanengasiump*, tu étais un pauvre esclave; *machélmonghémuzowagan*, louange (déjà mentionné ci-dessus).

Dans la langue mexicaine, les substantifs abstraits sont aussi exprimés par de longs mots: *Cannempapauquilitali*, vanité; *Mallami-quitali*, pensée; *tellayspecahuitziti*, location, louage (de maison, etc., etc.) (670).

Nous allons maintenant essayer de faire connaître les différentes formes que le verbe peut prendre dans les langues de la famille algonquienne.

1. *Formes substantives*. — Nous appelons de ce nom toutes les formes verbales dont l'effet est de suppléer à l'absence du verbe *être*, et qui présentent à l'esprit l'idée de l'existence diversement modifiée. Comme on ne peut pas dire en deux mots: *bonus sum*, *bonum est*, et que l'idée complexe que ces deux mots présentent demande à être exprimée, on en fait un verbe, que les grammairiens appellent verbe adjectif. Ce que nous appelons le participe, que plusieurs grammairiens ont placé dans la classe des adjectifs, reçoit naturellement de semblables formes, et nous pouvons y appliquer ce que nous avons dit plus haut de l'adjectif, qu'il est essentiellement verbe, et que l'idée de l'existence y domine. L'adverbe, qui est l'adjectif du verbe, est joint avec lui sous une forme verbale, et forme ce qu'on appelle des verbes adverbiaux. Enfin, toutes les idées qui modifient l'existence, peuvent être exprimées sous la forme du verbe.

Cependant, le nom substantif n'est pas aussi méliée que les autres parties du discours. On fera bien travailler, de travail; boire, de boisson, ou *vice versa*; car il est assez probable que ces noms sont dérivés des verbes, et non les verbes des noms; mais on n'y joindra pas aussi facilement l'idée de l'existence. Le Lénapé dira bien *lénápéci* (*homo sum*) en donnant au mot lénapé la forme à la fois adjective, adverbiale et verbale *ei*, et le verbe pourra se conjuguer comme un autre; mais il ne dira point *lennoui* (*sum vir*); il dira *lennu* *n'ac-key*, mon corps est un homme, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre Vocabulaire au mot *corps*. C'est ici qu'on peut voir toute la matérialité de ces langues. Les Lénâpes ont cependant le mot *manitou*, que nous traduisons par *esprit*, mais il faut savoir quelle idée ils y attachent; ils croient que dans le monde des esprits, on boit, on mange et on chasse, qu'il y a beaucoup de gibier, etc. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet; ou trouverait peut-être que nos langues ne sont pas aussi immatérielles qu'on le pense; mais ce n'est pas de cela que nous devons nous occuper.

Cependant, lorsqu'on veut exprimer, en général, l'idée du verbe *être*, combinée avec celle d'un nom substantif, on sous-entend le verbe, et on se contente de faire précéder le substantif du pronom personnel. Ainsi, en chippéway, on dit: *ni mamitou*, je (suis) un esprit; *ni addik*, je (suis) un chef, etc.

Lorsqu'on ajoute l'adjectif au substantif, les deux ensemble peuvent prendre la forme verbale, pour exprimer l'idée de l'existence; ainsi le chippéway fait un verbe de: je suis le grand esprit, ou je suis dieu; voici comme il se conjugue:

(670) Vocabulario de la lengua castellana y mexicana, por Fr. Alonso de Molina, de la orden de S. Francisco. Mexico, 1571 (in-folio, très-épais).

Ninkitchimanitoui, je suis le grand esprit (je grand esprit). — *Kikitchimanitoui*, tu es le grand esprit. — *Kitchimanitoui*, il est le grand esprit. — *Ninkitchimanitowinin*, nous sommes les grands esprits. — *Kikitchimanitowinin*, vous êtes les grands esprits. — *Kitchimanitouwak*, ils sont les grands esprits.

La forme subjonctive mérite quelque attention, parce qu'elle est en même temps adjectivale et participiale.

Kitchimanitoweyan, si je suis (ou moi étant) le grand esprit. — *Kitchimanitoweyon*, si tu es (ou toi étant) le grand esprit. — *Kitchimanitowit*, s'il est (ou lui étant) le grand esprit.

Nous nous arrêtons ici pour faire voir l'effet de cette forme subjonctive. *Gittanotowit*, ou plutôt *Kitanitowit*, est un des mots qui, chez les Lénâpés, signifie dieu ou le grand esprit; ce mot est ainsi formé : de *kitchi*, grand ou bon, on a retenu la syllabe *kit*; et de *manitou* ou *manito*, la totalité moins la lettre *m*, ce qui fait *anito*, et *kit-anito*; à quoi on a ajouté la syllabe *wit*, qui termine la troisième personne du singulier du présent du subjonctif, à laquelle donnant la signification participiale, on fait *kit-anitowit*, toi étant le grand esprit, ou toi qui es le grand esprit; et voilà, comme au moyen de l'existence sous-entendue, on fait un verbe d'un nom substantif, en y joignant une idée adjectivale qui à la fin, disparaît et ne laisse qu'un nom appellatif, dont on fait un verbe. De la seconde personne du singulier de ce temps du subjonctif, on en chippéway, *an* en lénâpé, on fait un nom propre décliné au vocalif : *wo kitanitoweyan*, ô Dieu! ô toi qui es le bon esprit, qui es Dieu! La même chose peut se dire en chippéway, en mettant *ou* au lieu d'*an*. On peut voir par ces exemples comment les différentes formes grammaticales rentrent les unes dans les autres, et combien il est difficile de les expliquer. Nous aurions trop à dire sur ce sujet, si nous pouvions nous permettre de nous y arrêter plus longtemps; nous sommes obligés de passer outre.

II. *Forme générique, ou du genre*. — Lorsque nous parlons ici des genres, il doit toujours être entendu que nous ne parlons point des différences de sexes, mais des genres animé et inanimé. Nous avons dit précédemment, après Heckewelder et les autres qui ont écrit sur cette matière, qu'on faisait usage de différents verbes, selon qu'on les appliquait à des objets animés ou inanimés; nous aurions dû dire, pour parler plus exactement, qu'on emploie différentes formes du verbe. En effet, lorsqu'on dit en lénâpé : *Lenno neau*, je vois un homme, et *wikwom neman*, je vois une maison, les syllabes *wou* (ouaou) et *en*, à la fin du verbe, ne sont que des désinences pronominales dont la première signifie : je la vois (*video illum*), et la seconde, je le vois (*video illud*). De même, en chippéway, *nimon-doud* signifie je l'entends (*audio illum*), et *ninoudan*, je l'entends (*audio illud*). On peut voir ici comme ces langues se rappro-

chent dans leurs désinences sous le rapport des sons; le *udu* des Lénâpés est en chippéway *ud*, et la syllabe *en* devient *an*. Cependant, il y a des différences : dans la langue de Massachussets, *an*, dans les verbes, est la désinence animée, et *anum* l'inanimée; ainsi on dit : *nennadehan*, je le vois (au genre animé), et *nennadchanum*, au genre inanimé. En mahican, on dit, à peu près comme en lénâpé *newan*, je le vois (animé), et *nmen*, je le vois (inanimé). Enfin, en abénaki, on dit au genre animé : *nemamitow*, je le vois, *nemamihan*, au genre inanimé. La forme simple du verbe est *nemamihoué*, je vois.

Ces verbes ont chacun leur conjugaison séparée dans tous les modes et dans tous les temps.

Nous voudrions bien parler ici des nombreuses concordances que la grammaire de ces langues exige entre les différentes parties du discours, surtout entre les noms et les verbes qui doivent s'accorder en genre, en nombre et en personne; mais il faudrait pour cela un traité de syntaxe qui n'entre pas dans le plan de ce mémoire, parce qu'il serait trop long, et demanderait une trop grande quantité d'explications. C'est pour cela que nous n'avons point parlé, à l'article du substantif, des déclinaisons pronominales du nom dans la langue des Chippéways. C'est que ces déclinaisons sont sujettes à beaucoup de variations et d'exceptions, et ne sont pas les mêmes dans ces différentes langues. En voici pourtant un exemple pris du chippéway.

Dans cette langue, le substantif *aïndd* (la syllabe *ai* doit être prononcée comme *é* dans *fée*, *née*) signifie : demeure habitation. On le décline pronominalement.

SINGULIER. — *Aïnddgan*, ma demeure. — *Aïnddgon*, ta demeure. — *Aïndd*, sa demeure.

PLURIEL. — *Aïnddyang*, notre demeure, (à nous autres). — *Aïnddyong*, notre demeure à nous tous. — *Aïnddiag*, votre demeure. — *Aïnddard*, leur demeure.

SINGULIER AVEC PLURIEL. — *Aïnddyan*, mes demeures. — *Aïnddyonin*, tes demeures. — *Aïddjin*, ses demeures.

DOUBLE PLURIEL. — *Aïnddyanhin*, nos demeures (à nous autres). — *Aïnddyonhin*, nos demeures (à nous tous). — *Aïnddyagin*, vos demeures. — *Aïnddwadjin*, leurs demeures.

On observera que les pronoms préfixes ne se trouvent point ici, et que les idées pronominales sont exprimées par des désinences; mais cette forme de déclinaison ne s'applique qu'à une certaine classe de substantifs : ce sont des noms descriptifs de lieux, tels que *pays*, *habitation*, *champ de bataille*, *étendue de territoire* pour la chasse, la pêche; le substantif maison n'y est pas inclus.

Les verbes doivent s'accorder en nombre, personne et genre, non-seulement avec leurs nominatifs, mais encore avec leurs objectifs. Dans l'exemple que nous avons donné ci-dessus : *Pontiacan weemitigajiwog agisa*.

kian, Pontiac aime les Français, qu'on pourrait traduire : *Pontiac (illos) Francigenas amat (illos)*; et pour imiter la phrase en mauvais latin : *Pontiacos Francigenas amatos*; la lettre *n* à la fin du premier et du dernier mot, indique la troisième personne, sans désignation de nombre ni de genre; elle peut signifier : *illum, illam, illud, illos, illas, hæc*, accusatif neutre; la terminaison *og* du verbe indique le nombre pluriel, et en même temps la troisième personne, et donne le sens numérique et générique à toute la phrase. Ainsi le lettre *n*, quoiqu'elle termine les deux substantifs, n'a rapport qu'à celui qui est l'objet de l'action, et la désinence *og* fait connaître que le verbe gouverne la troisième personne du pluriel du genre animé. Ces sortes de concordances ne s'accordent pas précisément avec celles auxquelles nous sommes accoutumés, elles sont dans le génie de ces langues et remplissent parfaitement leur objet. Mais il faut revenir aux formes du verbe.

III. *Formes positive et négative.* — Le verbe, dans toutes les langues algonquines, peut se conjuguer affirmativement et négativement, elles ont pour cela diverses formes, qui consistent généralement en désinences et intercalations de syllabes; mais ces intercalations et ces désinences varient selon les langues, les verbes, les conjugaisons, les genres, les modes, les temps, les nombres et les personnes, de sorte qu'il serait impossible de faire connaître toutes ces variétés, qui cependant ne diffèrent point, quant au principe. Quelques langues, comme le lénâpé, joignent la particule négative *atta* ou *matta*, ce qui n'est qu'une duplication, comme quand nous disons : je ne veux pas. En lénâpé, la syllabe *wi* ou le *w* seul joint à un autre voyelle, indique la négation. En mahican, on propose la particule négative *stâ*, et on joint au verbe le syllabe *wer*, comme par exemple, *wowanan-tam*, il rit; *stâ wawanantamowé*, il ne rit pas. En massachusetts, c'est *ou* qui est la syllabe suffixe ou intercalée; *mat* est la particule négative qui, quelquefois, précède le verbe, mais c'est pour éviter l'équivoque, lorsque la syllabe *ou* ne peut pas facilement se joindre à une autre; en chippéway, c'est *duhæ* (pron. *dozi*) suffixe ou intercalé, qui sert à former le verbe négatif, et quelquefois aussi, le *w* ou la syllabe *si*; mais on ne fait point précéder le verbe de la particule négative. Toutes ces variations, à chaque genre, temps, mode, etc., ne pourraient s'expliquer en détail que par une multitude de longs paradigmes qui n'entrent point dans le plan de ce mémoire, pour des raisons que l'honorable commission concevra aisément; nous croyons avoir assez fait connaître le système général qui gouverne ces deux formes du verbe.

IV. *Formes active et passive.* — C'est encore ici le même système, excepté que les désinences et les intercalations diffèrent, ainsi que leurs positions. *Xi, si, gussi*, en lénâpé; *go, gozi, si*, en chippéway, sont en

général des indications de la voix passive; on dit, dans la première de ces langues, *n'pendamen*, j'entends (audio); *attan'pendamowi*, je n'entends pas; *n'pendaxi*; je suis entendu; *matta n'pendaxiwi*, je ne suis pas entendu. En chippéway, on conjugue ainsi : *ninondom*, j'entends; *ninondoxi*, je n'entends pas; *nindndago*, je suis entendu; *nindndagozi*, je ne suis pas entendu. La syllabe négative *wi*, et quelquefois *we*, suivie d'une voyelle, se trouve dans d'autres temps et modes du verbe; de sorte que les formes varient selon les règles que chaque langue a adoptées; et comme dans chacun de ces idiomes, il y a une multitude de verbes composés, tous susceptibles de formes positive et négative, et tous, excepté les verbes neutres, ayant des formes active et passive, et enfin, presque tous étant assujettis aux autres formes dont nous allons parler, on peut juger de la manière compliquée dont toutes ces syllabes, affixes et intercalées, sont mêlées avec celles qui désignent les diverses autres circonstances qui accompagnent le verbe.

Nous oisons, par forme d'exemple, présenter la conjugaison du verbe *j'entends*, dans les formes active et positive, qui ne sont qu'une; quant aux formes passive et négative, nous ne pouvons donner qu'un seul temps (le présent de l'indicatif), et cela seulement dans deux langues, le lénâpé et le chippéway, par lesquelles on pourra juger des autres. Nous ne citerons que le pluriel exclusif (nous autres), l'autre pluriel pouvant se former en changeant seulement en *k* ou *ki* le pronom préfixe *n* ou *ni*.

EXEMPLE. — Indicatif présent : J'entends, tu entends, il ou elle entend. — Nous (autres) entendons, vous entendez, ils ou elles entendent.

LANGUE LÉNÂPÉ.

Forme positive et active.	Forme négative.
J'entends.	Je n'entends pas.
S. N'pendamen.	Atta n'pendamowi.
K'pendamen.	— k'pendamowi.
Pendamen.	— pendamowi.
P. N'pendaximnen.	— n'pendamowunen.
K'pendamohumo.	— k'pendamohumowi.
Pendamowmo.	— pendamowmewo.

Forme passive et positive.	Forme passive négative.
Je suis entendu.	Je ne suis pas entendu.
S. N'pendaxi.	Matta n'pendaxiwi.
K'pendaxi.	— k'pendaxiwi.
Pendaxi.	— pendaxiwi.
P. N'pendaxihena.	— n'pendaxiwenecu.
K'pendaxihemo.	— k'pendaxihumowi.
Pendaxowak.	— pendaxiwewak.

LANGUE CHIPPEWAY.

Forme positive et active.	Forme négative.
O. Ninondom.	Ninondoxi.
Kinondom.	Kinondoxi.
Nondom.	Nondoxi.
P. Ninondamin.	Ninondaximin.
Kinondam.	Kinondaxim.
Nandumog.	Nandoximog.

Forme passive et négative. Forme passive négative.

S. 1. Ninóndago.	Ninóndagósi.
2. Kinóndago.	Kinóndagósi.
3. Ninóndawá.	Ninóndawási.
P. 1. Ninóndagámin.	Ninóndagósimin.
2. Kinóndagámin.	Kinóndagósimin.
3. Ninóndawág.	Ninóndawásiwág.

On voit où entraînerait un plus grand nombre d'exemples.

V. Formes transitives. — Nous appelons de ce nom, d'après les grammairiens hispano-américains, les formes qui rompent à la fois le nominatif et l'accusatif ou datif pronominal. Les auteurs de grammaires mexicaines, péruviennes et autres, appellent ces formes *transitions* (*transiciones*), et cette dénomination paraît avoir été généralement adoptée dans le nord de l'Amérique; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir en faire usage.

Ces formes, qui appartiennent aussi aux langues sémitiques, sont si bien connues des savants, que nous nous dispenserons de rien dire à leur sujet; nous nous contenterons d'en offrir quelques exemples, que nous prendrons dans l'idiome chippéway; car nous ne finirions pas si nous voulions continuer d'en donner dans plusieurs langues. Ce sera le même verbe *j'entends*, avec ses différentes transitions; on verra que ce ne sont absolument que des formes pronominales. C'est toujours au présent de l'indicatif.

Première transition. — 1. Je t'entends. 2. Je t'entends (*illum*). 3. Je t'entends (*illud*). 4. Je vous entend. 5. Je les entend.

Forme positive.	Forme négative.
S. 1. Kinóndón.	Kinóndónón.
2. Kinóndawá.	Kinóndawási.
3. Ninóndawá.	Ninóndawási.
P. 4. Kinóndawámin.	Kinóndawásimin.
5. Ninóndawág.	Ninóndawásiwág.

Ninóndawámin au genre inanimé que nous ne répéterons pas.

Seconde transition. — 1. Tu m'entends. 2. Tu t'entends (*illum*). 3. Tu t'entends (*illud*). 4. Tu nous entend. 5. Tu les entend.

Forme positive.	Forme négative.
S. 1. Kinóndó.	Kinóndówisí.
2. Kinóndawá.	Kinóndawási.
3. Ninóndawá.	Kinóndawási.
P. 4. Kinóndawámin.	Kinóndawásimin.
5. Kinóndawág.	Kinóndawásiwág.

G changé en a pour le genre inanimé.

Troisième transition. — 1. Il m'entend. 2. Il t'entend. 3. Il t'entend (*illum*). 4. Il t'entend (*illud*). 5. Il nous entend. 6. Il vous entend. 7. Il les entend.

Forme positive.	Forme négative.
S. 1. Ninóndag.	Ninóndagósi.
2. Kinóndag.	Kinóndagósi.
3. Onóndawá.	Onóndawási.
4. Onóndawá.	Onóndawási.
P. 5. Ninóndagámin.	Ninóndagósimin.
6. Kinóndagámin.	Kinóndagósimin.
7. Onóndawá.	Onóndawási.

Quatrième transition. — 1. Nous t'entendons. 2. Nous t'entendons (*illum*). 3. Nous t'entendons (*illud*). 4. Nous vous entendons. 5. Nous les entendons.

Forme positive.	Forme négative.
S. 1. Kinóndonim.	Kinóndonónim.
2. Kinóndawámin.	Ninóndawásimin.
3. Ninóndawámin.	Ninóndawásimin.
P. 4. Kinóndonim.	Kinóndonónim.
5. Ninóndawámin.	Ninóndawásimin.

Il paraît qu'il n'y a pas de différence entre nous t'entendons et nous vous entendons.

Cinquième transition. — 1. Vous m'entendez. 2. Vous t'entendez (*illum*). 3. Vous t'entendez (*illud*). 4. Vous vous entendez. 5. Vous les entendez.

S. 1. Kinóndowim.	Kinóndowisim.
2. Kinóndowámin.	Kinóndowásimin.
3. Kinóndowámin.	Kinóndowásimin.
P. 4. Kinóndowim.	Kinóndowisim.
5. Kinóndowámin.	Kinóndowásimin.

Il paraît qu'il n'y a pas non plus de différence entre tu nous entends et vous m'entendez.

Sixième transition. — 1. Ils m'entendent. 2. Ils t'entendent. 3. Ils t'entendent (*illum*). 4. Ils t'entendent (*illud*). 5. Ils nous entendent. 6. Ils vous entendent. 7. Ils ou elles les entendent.

Forme positive.	Forme négative.
S. 1. Ninóndag.	Ninóndagósi.
2. Kinóndag.	Kinóndagósi.
3. Kinóndawá.	Kinóndawási.
4. Onóndawá.	Onóndawási.
P. 5. Ninóndagámin.	Ninóndagósimin.
6. Kinóndagámin.	Kinóndagósimin.
7. Onóndawá.	Onóndawási.

Nous craignons de fatiguer le lecteur avec cette masse de paradigmes; nous en serons aussi sobre que nous pourrions. Il nous serait facile d'en faire des volumes; mais nous ne croirions point par là remplir l'objet de la commission; nous croyons qu'en voilà assez pour faire connaître le mode de composition de ces formes transitives.

VI. Formes causatives, réfléchies, réciproques, de continuité, de fréquence, d'habitude, d'affectation, de supposition, etc. — On concevra aisément que par la grande facilité de former des mots, les formes de cette nature doivent être très-nombreuses dans ces langues. Nous nous contenterons de donner des exemples de quelques-unes, toujours dans l'idiome chippéway.

Je m'entends moi-même	Ninóndas.
Forme négative :	Ninóndasósi.
Nous nous entendons (habituellement).	Ninóndawámin.
Forme négative :	Ninóndawásimin.
Je me fais entendre.	Ninóndomójiwá.
Forme négative :	Ninóndomójiwási.
Je te fais entendre.	Ninóndomójiwá.
Forme négative :	Ninóndomójiwási.
Je vous fais entendre.	Ninóndomójiwá.
	Ninóndomójiwási.

<i>Forme négative :</i>	Kinôndomosiininu.
Je leur fais entendre cela.	Ninôndomona.
<i>Forme négative :</i>	Ninôndomunag.
Tu me fais entendre.	Kinôndomoje (e muet).
<i>Forme négative :</i>	Kinôndomojnin.
Nous nous faisons entendre mutuellement.	Ninôndomojwaizomin.
<i>Forme négative :</i>	Ninôndomojwaizosimin.
Je fais semblant d'entendre.	Ninôndomokas.
<i>Forme négative :</i>	Ninôndomokazosi.
Je suppose que j'entende.	Ninôndamitok.
<i>Forme négative :</i>	Ninôndajimitok.

VII. Formes pronominales, adjectives, propositionnelles, adverbiales. — Nous avons expliqué plus haut comment les pronoms et les adjectifs prennent les formes du verbe, et comment ces derniers sont presque toujours des verbes eux-mêmes. Les adverbres qualifient le verbe, comme les adjectifs qualifient les noms substantifs. Ainsi, on peut aisément joindre l'idée de l'adverbe à celle du verbe, sous les formes du dernier, toutes les fois que ces formes peuvent s'y appliquer. Par exemple, en lénâpé, on fait *nallokik*, en haut de la rivière, on fait *nallohemen*, remonter le fleuve; de *petchi*, à (ad, usque), on fait *petschihilleu*, il vient (à nous); de *taqhitti*, petit, on fait *taqhelandam*, avoir une petite opinion de soi-même; de *spigauwei*, précisément, on fait *spigauweichton*, faire justement, précisément ainsi.

Les prépositions se combinent avec le verbe de différentes manières. Elles s'y adjoignent, comme dans nos langues, par forme de préfixes, plus ou moins variées pour l'ophonie; mais l'idée de la préposition est assez souvent interposée dans le verbe par des formes qui le sous-entendent. Ainsi, en chippéway, on dit *ninôndaga*, j'entends par quelqu'un, j'apprends par un intermédiaire; *ninôndaganon*, j'entends ou j'apprends par lui; *kinôndamon*, j'entends pour toi, etc. En lénâpé, de *wintchi*, avec, on fait *wien*, aller avec, *witalogen*, travailler avec, etc.

VIII. Forme interrogative. — La manière d'interroger n'est pas la même dans toutes ces langues: dans celle de Messachsets, on ajoute le désinence *as* à la forme affirmative du verbe; on dit *nouewatchanomon*, je le garde, et interrogativement, *nouewatchanomonas*, le garde-t-il? En ménomnié, on ajoute *et* ou *it*, et quelquefois, seulement le lettre *t*, lorsque la forme verbale se termine par une voyelle: *kikimenémit*, me l'as-tu donné? En lénâpé, on fait usage, après la forme du verbe, de la particule *ili* (le *ti* de la langue russe): *ili kishétkétké*, êtes-vous encore vivant? *téhétkétké ili mitie*, mon ami vit-il encore? Enfin, on chippéway, on emploie la particule *muh* (orthographe anglaise qu'on prononce *no* ou *ne*, e muet): *Kigi unéça*

muh, me l'as-tu donné? (*Mémoire sur les langues de l'Amérique du nord.*)

LENNI-LENNAPPE. Voy. **LENNAPPE.**

LESGHIENNE, famille de langues de la région caucasienne. Les *Lesghi*, nommés, *Leki* et *Leksi* par les Géorgiens et les Arméniens; *Lexi* par les Ossètes; *Lesghi* par les Tartares, rappellent la dénomination de *Legu* et *Ligya*, donnée par les auteurs anciens à des peuples du Caucase. Les *Lesghi* habitent le *Doghestan* (nom turc qui signifie *pays de montagnes*), l'*Albanie* des anciens. Leurs langues montrent beaucoup de rapports avec d'autres idiomes du Caucase et avec ceux de l'Asie boréale et du Nord-est de l'Europe, principalement avec les Samoyèdes et les Ouraliens. « Bien qu'on ne puisse, » dit Klaproth, « méconnaître chez tous les *Lesghi* une langue dont la souche est commune, cependant ils la parlent avec des dialectes tellement dissemblables, qu'il faut le plus grande attention pour distinguer les ressemblances qui les rapprochent. » On ne doit pas être surpris de cette particularité chez un peuple très-ancien, dont les tribus différentes sont séparées par des montagnes escarpées, des glaciers, des torrents impétueux. Klaproth a réussi à rattacher à six dialectes principaux le nombre de ceux qui sont en usage; les voici :

1° **AWARE PROPRE**, parlé dans le district d'Awâr, Kaseruk, etc., etc. Cette langue a beaucoup de monosyllabes, plusieurs mots samoyèdes et d'autres langues sibériennes; elle n'a pas de genres; la déclinaison a 7 cas, et sa conjugaison est très-irrégulière; la prononciation est très-dure à cause de la multiplicité des consonnes et des sons gutturaux. Chupsag ou Khunsach sur l'Atala, affluent du Koïso, est la capitale du khanet d'Awâr, qui est un des plus puissants du Caucase; le prince, qui a le titre de *Nazahl*, est vassal de la Russie, et a le rang de lieutenant général russe; les districts d'Ansokul, d'Hidalle, de Bakbalal, etc., etc., sur le Koïso, ainsi qu'une partie de celui d'Andi lui appartiennent. Ces Awares, que Deguignes fait venir à tort des confins de la Chine, paraissent être les descendants de la puissante nation des *Aorsi* de la géographie ancienne. Les principaux dialectes de la langue aware, outre l'aware propre, sont: l'*anzouch* et le *pachari-kabutsch*. Le premier est parlé dans le district d'Anzuch traversé par la Samure; ses habitants, gouvernés par des vieillards, forment une république dont dépendent les districts de Dido, de Kabutsch et de Thebel. Le second est parlé dans les districts de Tschari et de Kabutsch; celui-ci dépend de la république d'Anzuch; l'autre est habité par un ramas de voleurs redoutables.

2° **ANDI**, par les habitants du district d'Andi, petit pays placé entre l'Akai et le Koïso, et partagé entre les khans d'Aksek et celui d'Awâr. Cet idiome diffère plus que les autres de l'aware propre et de ses dialectes.

3° **DIDOWETSI** ou **DIDO-UNSO**, par les habitants du Didoëthi ou des districts de Dido

et d'Unso, situés le long de la Haute-Samoura. Ceux de Unso sont indépendants, et gouvernés par des vieillards; ceux de Dido dépendent de la république d'Anzuch.

6° KASZI-KUMUK, par les *Kasikumucks* ou *Kaszi-ckumuks*, les *Karakaituks* et les *Tabasserans*, peuples qui demeurent entre le Koïsu et la mer Caspienne. Les *Kasikumucks* ou *Kasikumyken* vivent dans le coin sud-est de la Circassie, soumis à un khan qui est indépendant, et qui a le titre de *Surchai* ou *Khambutaïkhan*. Kuniyk ou Slahar, sur la branche orientale du Koïsu est sa résidence. Le district de Zudacara sur le Koïsu, jadis dépendant du khan de Awar, lui appartient. Les *Tabasserans* vivent à l'ouest de Derbent. Ils sont soumis à trois princes héréditaires, dont le principal, qui a le titre de *Kadhi*, réside à Jarsai, et est vassal de la Russie, avec le titre de *conseiller d'Etat*.

7° AKUSCHA, par les peuplades *Lesghien-*nes qui vivent entre le Koïsu, les hauts *Manas* et les sources du Buam. Les principales sont les suivantes: les *Akuscha*, remarquables par leur industrie, leur activité commerciale et leur bravoure; ils forment une petite république indépendante, dont le chef-lieu est la ville d'Akuscha. Selon M. Klaproth ils n'ont jamais eu ni princes, ni aucune espèce de noblesse; chaque canton ou *boutla* a son ancien ou *darga*; c'est l'assemblée de ceux-ci qui soigne les intérêts de la république; ils n'ont au reste que le droit de conseiller, ils ne peuvent pas ordonner. Les *Akuscha* fournissent des troupes au plus offrant, et combattent contre quiconque ne les paye pas. Ils sont depuis longtemps les fidèles alliés du *chamkhal* de Tarku. Les *Kubitschi*, qui forment une autre petite république alliée du khan de Kaitak ou de l'Usmaï; ils se distinguent par leur grande industrie, leur riche commerce, et des usages européens, malgré leur coutume extraordinaire d'ensevelir leurs morts après en avoir découpé les cadavres. *Kubitschi*, petite ville industrielle et marchande, bâtie au milieu des montagnes, est le chef-lieu. Les *Zudakara*, qui vivent le long du Koïsu, et dépendent du khan de *Tabasseran*. La langue *akuscha* a beaucoup de mots communs avec la *kaszi kumuk*.

8° KURA ou KÛRA, par les habitants du khannst de Kura, situé entre le Guriani et le Samoura. Le *khaou* a le titre de *kura-kramataï-khan*, et réside à Kura, petite ville sur le Kuratschai. Jadis vassal du khan des *Kasikumucks*, ce prince est actuellement vassal de l'empire russe.

LETTÉ ou LETTON. Voy. WENDO-LITHUANIEN.

LETTRES, tableaux de leur permutation dans les langues indo-européennes. Voy. ÉTYMOLOGIE.

LETTRES. Voy. ALPHABET.

LIEOU-KIEOU. Voy. JAPONAISE.

LIGURES. Voy. FRANÇAISE.

LIGURIENS. Voy. ISRAËLITE.

* LIMAYRAC réfute un ouvrage de M. Ern. Renan. Voy. note XXIV, à la fin du volume.

LIMOUSIN. Voy. ROMANES

LINGUA FRANCA. Voy. PORTUGAIS et ROMANES.

LINGUISTIQUE COMPARÉE, SON IMPORTANCE. — L'étude comparée des langues, si intéressante par elle-même et si féconde en résultats importants, est loin d'obtenir l'estime qu'elle mérite. Un petit nombre de savants véritables savent seuls l'apprécier dignement; presque tous les autres ne la considèrent que comme une étude d'une utilité très-bornée. C'est dans la vue de redresser ces erreurs de jugement et pour faire sentir, du moins en partie, les utiles résultats de l'étude de cette science que nous allons indiquer brièvement quelques-unes des nombreuses applications dont elle est susceptible. Nous commencerons par celle qu'on peut regarder comme la base de l'histoire et de l'ethnographie.

§ 1. — Ce qu'on entend par *nation*. — Permanence des langues et de leur prononciation ou accent. — Importance de l'ethnographie relativement à l'histoire et à la géographie; exemples d'erreurs où tombent ceux qui l'ont négligée. — Démonstrations collectives, autres sources d'erreurs. — Règles pour l'interprétation des noms de peuples. — Méprise à l'égard des noms propres d'hommes.

Qu'entend-on par *nation*? On ne peut répondre convenablement à cette question si intéressante pour la géographie, le philologue et l'historien, qu'avec le secours de la linguistique, puisque c'est la seule science qui fournit les éléments à l'aide desquels on détermine le caractère le plus constant qui distingue une nation d'une autre. Généralement parlant, on peut prendre en trois acceptions différentes ce mot de *nation*, selon qu'on le considère sous le rapport historique ou politique, géographique, et ethnographique ou génététique.

Sous le premier rapport, on donne le nom de *nation* à tous les peuples, quelque différents qu'ils puissent être relativement à la religion qu'ils professent, à la langue qu'ils parlent et au degré de civilisation auquel ils se sont élevés, lorsqu'ils sont soumis au même pouvoir suprême, ou, en d'autres mots, lorsqu'ils forment dans leur ensemble un corps politique indépendant de tout autre, sous quelque titre que ce soit. C'est ainsi qu'on appelle *Russes*, *Autrichiens*, *Anglo-Américains* tous les nombreux peuples différents, dont la réunion forme les empires russe et autrichien et la confédération anglo-américaine. C'est ainsi qu'on donne le nom de *Français* à tous les habitants de l'empire français, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui sont Celtes, Allemands, Basques et Italiens. C'est ainsi qu'on appelle Anglais tous les habitants de l'archipel britannique, malgré la différence de leur origine, plusieurs étant Irish ou Irlandais, Caldonach ou Ecossais, Welch ou Gallois.

Sous le rapport géographique, on donne le nom de *nation* à tous les habitants d'une région qui a des confins géographiques, c'est-

à-dire des confins naturels, indépendamment des divisions politiques auxquelles ils appartiennent et des langues différentes qu'ils parlent. C'est ainsi qu'on appelle *Indiens* tous les habitants de la vaste région comprise entre l'Himalaya et la mer des Indes, l'Indus et le Gange. C'est ainsi qu'on nomme *Italiens* tous les habitants de la fertile péninsule qui se développe à l'est et au sud des Alpes, entre l'Adriatique et la Méditerranée. C'est ainsi qu'on appelle *Sumatréens* et *Javanais* les peuples qui habitent les grandes îles de Sumatra et de Java.

Enfin on donne le nom de nation aux habitants d'une contrée quelconque qui parlent la même langue et ses divers dialectes, indépendamment des grandes distances qui les séparent, de la différence des corps politiques dont ils font partie, de celle de la religion qu'ils professent, et de l'état différent de civilisation où ils se trouvent. C'est ainsi qu'on nomme *Espagnols*, *Portugais*, *Anglais* et *Français* tous les nombreux descendants des colons que depuis trois siècles l'Europe a envoyés dans les différentes parties du globe. C'est ainsi qu'on appelle *Chinois* tous ces milliers d'individus, sortis primitivement de la Chine, que le commerce et l'industrie ont fait établir à Java, à Bornéo, dans les Philippines et en d'autres îles de l'Archipel indien, ainsi que dans la presqu'île de Malacca et sur plusieurs points de l'Indo-Chine. C'est ainsi qu'on appelle *Grecs* et *Arméniens*, tous les nombreux Grecs et Arméniens, qui demeurent dans différentes parties des empires russe, autrichien et ottoman.

Le nom de nation, dans le sens politique et historique, est aussi variable que les événements qui changent si souvent la face de la terre, sans parler des grandes révolutions qui sont le sujet de l'histoire ancienne et moderne. N'avons-nous pas vu de nos jours de grandes contrées changer quatre ou cinq fois de domination, et, par conséquent, figurer sous autant de noms différents dans la liste des nations. Une division des peuples fondée sur cette base est donc la moins propre de toutes, étant la plus inconstante et la moins durable. Celle qui classerait toutes les nations de la terre, en prenant cette appellation dans le sens géographique, quoique moins variable que la précédente, n'en serait pas moins impropre, puisqu'en offrant des divisions qui ne correspondent pas à celles de l'ethnographie, elles sont en outre presque toujours en opposition avec les divisions politiques, sans avoir pour cela l'avantage d'être invariables. Cette dernière qualité ne se trouve que dans la division ethnographique.

La langue est le véritable trait caractéristique qui distingue une nation d'une autre ; quelquefois même elle en est le seul, puisque toutes les autres différences produites par la diversité de race, de gouvernement, des usages, des mœurs, de la religion ou de la culture, ou n'existent pas ou offrent des nuances presque imperceptibles.

Quelle différence essentielle présentent maintenant entre elles les principales nations de l'Europe, si ce n'est celle de la langue ? Les progrès de la civilisation, la succession des changements politiques et fréquents de nos jours, et la multiplicité des rapports produits par le commerce et l'industrie, ont, pour ainsi dire, entièrement effacé ce qui constituait les nuances principales du caractère individuel de chaque nation européenne. Quelle différence essentielle offrent entre elles les nations policées de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'archipel indien et la plupart des innombrables peuplades de l'Amérique, si ce n'est aussi celle de la langue différente que chacune d'elles parle, et qui fait qu'un Malabar diffère d'un Télंगा, d'un Bengali et d'un Mahratte ; un Siamois d'un Péguan, d'un Birman et d'un Tonquinois ; un Malais d'un Javanais, d'un Bugis ou d'un Togale, d'un Mexicain, d'un Tarasque, d'un Huastèque, d'un Totonaque ; un Huron, d'un Sawanou ; et un Guarani, d'un Péruvien ?

Mais outre que la langue est ordinairement le seul ou le principal trait caractéristique d'une nation, ce trait a l'avantage d'être presque toujours inaltérable, se conservant à travers la série des siècles ; car ni le laps de temps, ni les variations des gouvernements, ni les changements de religion et des institutions sociales et politiques, ne sauraient, généralement parlant, le détruire. Ne voyons-nous pas les Croates de Feldsburg dans la Basse-Autriche et ceux des villages de Fröllersdorf, de Grittenfeld et de Prezau dans la Moravie, conserver leur langue au milieu des peuplades allemandes qui les environnent ? Ne voyons-nous pas quatre autres peuples slaves, les Secles, les Kures, les Wenden et les Semgallens conserver aussi, depuis tant de siècles, leur dialecte letton différent, malgré les nations finnoises qui les environnent, malgré les longues et intimes relations avec les Allemands qui les pressent de tous côtés, et malgré l'influence toujours croissante de la domination russe ? C'est ainsi que les Indéens, les Chinois, les Juifs, les Arméniens, les Basques, les Caldonachs, et une foule d'autres nations se sont conservées à travers la série des siècles, malgré les révolutions qu'elles ont subies, et malgré la domination et le contact de tant de peuples étrangers avec lesquels elles se sont trouvées.

Le mélange des races, lorsqu'il est fait dans des proportions convenables, peut à la vérité altérer beaucoup la langue d'une nation quelconque, donnant naissance à un idiome nouveau, produit du mélange des langues entrées dans sa composition. Mais cet idiome nouveau n'en conserve pas moins des traces ineffaçables de ses éléments primitifs, de manière que l'ethnographie instruit peut toujours les reconnaître plus ou moins facilement, et en déterminer jusqu'aux proportions avec lesquelles s'est fait ce nouveau produit. Les Anglais, les Italiens, les Français, les Espagnols et autres

nations modernes formées de l'amalgame de plusieurs peuples différents, offrent dans les mots, dans la grammaire et dans la prononciation de leurs langues respectives les traces évidentes des peuples qui ont le plus contribué à leur formation.

A ce propos, nous observerons même que la prononciation, et encore plus l'intonation ou l'accent, nous paraissent être le caractère le plus durable des idiomes, puisqu'elles se conservent, quelquefois même après leur entière extinction. Aussi peuvent-elles aider l'ethnographie à découvrir l'existence des mélanges des peuples, là même où l'histoire et les traditions manqueraient entièrement. Pour peu qu'on veuille réfléchir à la manière avec laquelle une nation change de langue, on verra que cette permanence de prononciation et d'accent est un effet naturel, qui n'a rien d'extraordinaire. Un peuple qui renonce à sa langue maternelle pour en adopter une autre, ne commence pas par parler cette dernière tout à coup, en apprenant tout à la fois ses paroles et son artifice grammatical; mais d'abord il reçoit les mots étrangers et il en fait usage, en les prononçant avec l'accent vocal propre de son ancien idiome, et parfois en les soumettant à l'artifice et à l'ordre grammatical de ce dernier, il poursuit ainsi au fur et à mesure jusqu'à ce qu'il parvienne à abandonner entièrement sa langue primitive, dont il conserve presque toujours l'accent. La Palagonie nous offre dans quelques tribus d'Arancans un exemple frappant de la manière successive avec laquelle un peuple peut changer de langue; la France et les péninsules italique et ibérienne, nous montrent, dans l'intonation différente de leurs trois principaux idiomes, un autre exemple frappant de l'étonnante permanence de leur euphonie primitive.

C'est donc par le seul examen des langues que parlent les divers peuples de la terre, qu'on peut remonter à l'origine primitive des nations qui l'habitent. L'histoire ne peut nous guider dans cette investigation, que jusqu'aux temps auxquels elle remonte; encore cela n'est-il possible qu'à l'égard du petit nombre de nations qui possèdent des annales, ou de celles dont quelques souvenirs ont été conservés par des historiens étrangers. Le plus grand nombre des nations du monde est hors de son domaine; et là où l'histoire se tait, et où les traditions populaires mêmes nous manquent, là se présente l'ethnographie pour nous aider, par la sage emploi des faits qu'elle a recueillis, à remonter jusqu'à l'origine primitive des différentes nations. Si l'on a dit avec raison que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire, il nous semble que l'ethnographie est pour toutes les deux ce que la chronologie est à l'histoire. Sans une division bien distincte des dates et des époques, tout est confusion dans cette dernière; sans la distinction bien précise des peuples, l'histoire et la géographie deviennent un véritable chaos, un la-

byrinthe, où se perdent les esprits les plus supérieurs, les savants doués de la plus vaste érudition.

Les opinions les plus absurdes ont été émises par des auteurs anciens et modernes, d'ailleurs très-estimables, pour avoir méconnu les véritables principes de la science étymologique, et pour avoir négligé d'employer les bases presque toujours infailibles que leur offrait la comparaison des langues dans toutes les questions relatives à la classification et à l'origine des peuples.

L'explication du nom de *Rome*, en le dérivant d'un mot grec qui signifiait *force*, quoique les Romains ne parlèrent point cette langue; ou bien, comme vient de la faire M. Gallifé, d'un mot russe *grom* (tonnerre); celle de *Mediolanum*, tirée de l'apparition d'un pourceau à demi couvert de laine; celle de *Virunum*, ville de la Norique, dérivée, suivant Snidas, des mots latins *vir unus*; et celle des Alpes *Pennines*, provenant du nom d'un monument imaginaire, que, contre toute probabilité, les Carthaginois auraient élevé à Jupiter sur le sommet du grand Saint-Bernard, pour perpétuer le souvenir du passage d'Annibal, sont on ne peut plus absurdes. « Après de semblables traits, dit M. Salvette, on n'est plus surpris des étymologies de noms étrangers que les anciens nous ont transmises, et qu'ils puisaient toutes dans le grec ou dans le latin; on n'est plus surpris de voir Plinius faire remonter l'origine du mot *Rhône* à une ville fondée par les Rhodiens. Mais on peut l'être de voir avec quelle constance les modernes, entraînés dans la fausse route, ont demandé à la langue des Grecs et surtout à celle des Romains, l'étymologie de presque tous les noms de lieux de l'Europe; tant a conservé d'influence la longue habitude d'écrire les actes en latin, et d'y défigurer les noms de lieux par des transcriptions où l'on ne cherchait jamais à leur conserver leur sens véritable, mais à leur donner une signification et une physionomie latines. »

Dans le voisinage de la colonie phocéenne établie à Marseille, on doit retrouver des noms grecs; on doit en trouver de latins dans la région que les Romains ont occupée le plus anciennement, la Provence, et sur quelques points où les fixaient particulièrement la politique, le charme du climat, la recherche des sources médicinales. Mais, avant de connaître les commerçants de la Grèce, et les conquérants d'Italie, les Teutons, les Bretons, les Gaulois parlaient des idiomes qui leur étaient propres : dans ces idiomes seuls, et non dans une langue qu'ils ignoraient profondément, on doit donc chercher l'origine du plus grand nombre des noms de leurs montagnes, de leurs rivières, de leurs habitations.

Quant aux méprises relatives à la classification des nations, nous ne parlerons pas de fautes grossières des auteurs grecs et romains, parce qu'elles étaient la conséquence nécessaire et inévitable de l'orgueil de leurs

nations respectives, chez lesquelles tout ce qui n'était pas grec ou romain était censé être barbare, et ne pas mériter la peine d'être le sujet des recherches des savants. Nous ne parlerons pas non plus des méprises non moins grandes, communes à presque tous les auteurs européens du moyen âge, mais les erreurs ethnographiques qu'il serait important de signaler, sont celles qui, projetées à différentes époques dans les trois derniers siècles, ont passé, à l'aide de la réputation imposante de leurs auteurs, dans tous les livres d'histoire et de géographie, et de ceux-ci dans tous les ouvrages où, d'une manière quelconque, il est question des langues. On ne saurait trop relever des erreurs qui, tant qu'elles mesurent passivement détruites, occasionneront toujours de graves méprises dans les recherches ethnographiques, et retarderont par là les progrès de cette importante partie des sciences géographiques. Il est vraiment fâcheux de voir les erreurs les plus grossières déparer encore, de nos jours, des ouvrages recommandables sous tant d'autres rapports, et servir encore à étayer des systèmes qui sont aussi erronés que les bases sur lesquelles ils ont été élevés.

Parmi les sources d'où dérive un grand nombre de méprises géographiques et historiques, il faut compter la plupart de ces dénominations collectives employées pour désigner plusieurs nations différentes et beaucoup d'autres qui ne désignent pas des peuples, mais de simples classes d'individus appartenant à la fois à plusieurs nations distinctes. Les premières tirent ordinairement leur origine de ce qu'on ignore les véritables noms des peuples qu'elles comprennent, et de ce qu'on a des notions imparfaites sur ce qui les distingue les uns des autres : les méprises produites par les seconds sont dues en grande partie à l'ignorance de leur véritable signification, dans laquelle étaient ceux qui, les premiers, nous les ont fait connaître.

Depuis un temps immémorial, l'usage a fait donner le nom d'*Indiens* ou *Hindous*, à toutes les nombreuses nations qui demeurent dans la vaste presque en deçà du Gange ; par un abus inconcevable, cette même dénomination a été appliquée, après l'erreur de Colomb, qui produisit la découverte du nouveau-monde, à tous les habitants de l'Amérique, et quelquefois on l'a étendue même à ceux qui vivent dans l'Océanie occidentale, et jusque aux nombreuses tribus de la Polynésie. Depuis le moyen âge, on comprend sous la dénomination vague de *Tartares* les *Turks*, les *Mongols* et les *Tongouses*, nations appartenant à trois souches tout à fait distinctes. Dans toute l'Asie occidentale, l'Afrique septentrionale et le *Turkey* d'Europe, on appelle *Francs*, tout chrétien européen, quelle que soit la nation différente à laquelle il appartient.

Tous les *Asiatiques* et les *Africains*, qui professent l'islamisme, donnent aussi le nom de *Caffres*, qui veut dire *infidèle*, à tout

peuple idolâtre ; cette dénomination vague a été appliquée par les premiers géographes européens à des régions et à des peuples entièrement différents, et qui n'ont aucun rapport entre eux, soit topographique, soit ethnographique. Les Arabes donnent le nom de *Berbers*, et au pluriel *Berabera*, aux nombreuses tribus de la région de l'Atlas, qui parlent des idiomes que nous avons compris dans la famille atlantique ; cette dénomination arabe est inconnue aux nations mêmes qu'elle désigne, et a été improprement étendue à d'autres peuples qui demeurent dans la région du Nil, et qui n'ont rien de commun avec les *Berbers* de l'Atlas et du Sahara.

Les Portugais, les Espagnols, les Anglois et les Français d'Amérique, donnent des noms collectifs à des nations entièrement différentes. C'est ainsi que les premiers étendirent aux *Tupinambas*, aux *Mammyanas*, aux *Guayanas*, aux *Jarouanas*, aux *Panayes*, et aux peuples du Brésil, le nom d'*Igaruanas*, qui veut dire nation qui va toujours au canot, dénomination empruntée primitivement aux *Nhengabybas*, qui dominaient sur une grande partie de l'île Marajo, et connus pour être d'excellents motels et pour posséder un grand nombre de canots, nommés *igarés* dans leur langue. C'est ainsi que les Espagnols nommèrent *Encabellados* (*chevelus*, parce qu'ils laissaient croître leurs cheveux), *Pelados* (*pelés*, parce qu'ils se rasaient entièrement), *Barbudos* (*barbus*, parce qu'ils laissaient croître leur barbe contre l'usage général des autres Américains), et *Coronados* (parce que le père Coronado les avait conquis à la religion chrétienne, et soumis aux Espagnols), des peuples qui, parlant des langues différentes, appartenant à des souches distinctes. Les dénominations de *Snake-Indians* (*Indiens-serpents*), de *Flat-Heads* (*têtes-plates*), *Bald-Heads* (*têtes-chauves*), et plusieurs autres données par les Anglois à une foule de nations entièrement différentes, ne sont pas moins vagues et inexactes que celles de *Gros-Ventre* (*Big-Belly*), de *Naz-Perçés* (*Pierced-Nose*), de *Souliers-Noirs* (*Black-Shoes*), de *Bas-Blancs* (*Calzas-Blancas*), *Couronnés* (*Coroados*), et plusieurs autres données par les Anglo-Américains, les Français, les Anglois, les Espagnols et les Portugais, à d'autres peuplades indigènes du nouveau monde.

Ces exemples, et beaucoup d'autres que nous pourrions ajouter, démontrent la nécessité de bannir de la géographie toutes ces dénominations, ou bien de ne les admettre qu'accompagnées de leur définition, afin d'éviter toutes les méprises auxquelles elles donnent lieu. Nous croyons même nécessaire, avant de quitter ce sujet très-important, d'ajouter d'autres faits. Nous le croyons d'autant plus nécessaire, que nous aurons ainsi occasion de signaler les lacunes immenses de l'ethnographie dans un de ces éléments principaux, et que nous indiquerons en même temps à nos lecteurs

les imperfections de la géographie et de l'histoire, dans cette branche importante de la science de l'ethnographie.

« 1° Jamais peuple, » dit E. Salverte, « ne s'est donné à lui-même un nom peu honorable; tant d'humilité ou de sottise n'est pas dans la nature. Un nom offensant pour la nation qu'il désigne, lui a été imposé par un autre peuple, et non accepté par elle, ou bien il ne nous est parvenu que traduit inexactement.

« 2° Ce n'est que dans la langue d'un peuple qu'il faut chercher l'interprétation de son nom national.

« 3° Certains noms primitifs fixent sur une seule nation l'idée du genre humain tout entier; d'autres rappellent la valeur guerrière, la force, l'habileté, la puissance supérieure.

« 4° Quelques noms indiquent le mode d'existence des castes ou de la nation entière.

« 5° Quelques noms sont dérivés des localités; mais ceux qui expriment une position relative à un autre pays, ne sont presque jamais nationaux; ils ont été imposés par un peuple voisin, ou ce ne sont que des surnoms adoptés par les diverses tribus d'une même nation.

« 6° Une peuplade adopte volontiers le nom de son chef ou de sa divinité; mais souvent le prétendu fondateur de la nation n'est que le pays ou le peuple même personnifié ou divinisé.

« 7° Les noms enfin ont souvent reproduit les emblèmes que les peuplades avaient choisis, ou que leur croyance religieuse leur avait fait adopter. »

Les faits que nous allons citer serviront en partie d'application aux principes que nous venons d'exposer.

Les noms des *Longo-bardi* (Longues-barbes), des *Picti* (peints), des *Amazones* (mamelle brûlée ou atrophie), et une foule d'autres, ne sont dérivés que de l'explication qu'on en a voulu donner, en traduisant en grec, en latin, des noms qui, dans la langue des peuples qui les portaient, avaient une tout autre signification. C'est ainsi que les Romains transformèrent en *cops* (*galli*), les *Puissants*, les *Forts* (*Galli*), qui, des bords de la Seine et de la Loire, vinrent plus d'une fois porter le terreur au centre de l'Italie. C'est ainsi que les *Scots*, furent des bannis; les *Parthes*, des fugitifs; les *Carls*, des étrangers, et les *Slaves*, des serfs.

Successivement établie au bord du Volga, et sur les rives des Palus-Méotides, une horde slave, les *Serbi*, pénétrèrent en Dacie, et s'emparèrent d'une province qui, de leur nom, est appelée *Serbie*. *Serbi*, prononcé

Servi par les Occidentaux, devient le pluriel du mot *Servus*, qui en latin désigne l'état de servitude. On adopte cette traduction, on en applique le sens à toute la nation conquérante, les Slaves ou Esclavons, et leur nom fournit le mot d'*esclaves* à nos principaux idiomes. Une pareille interprétation a pu prévaloir parmi des vaincus, à qui la malignité offrait une consolation, mais ne savons-nous pas que *slava* signifie *glaire* (671)? Et pour éloigner du nom national toute interprétation humiliante, ne suffit-il pas de cette foule de rois, de princes, de guerriers dont les noms propres le reproduisent? En des temps où une princesse rejette le main d'un descendant de Rourik, et le traite de fils d'*esclave*, parce qu'il était né d'une mère d'un rang inférieur, tant de souverains et de guerriers, si fiers de leur naissance illustre, auraient-ils imposé à leurs fils des noms qui auraient rappelé l'idée de la servitude? Reléguons cette fable avec celle des patriciens romains donnant à leurs fils des prénoms qui signifiaient *bâtard* et *fils d'esclave*: *Spurius* et *Servius*.

Hommes, telle est la signification du nom des *Mardes*, des *Illinois*, des *Guanches*, des *Guégués* et des *Mirdites*, des *Samoyèdes* ou *Khessowo*, de la plupart des *Tongouses*, *Bois*, *Bois* ou *Bye*, des *Pele* ou *Lule*, et d'une foule d'autres nations anciennes et modernes.

Parmi les sauvages, il est rare de trouver, comme chez nous, une identité de nom entre le peuple et le territoire qu'il possède. Cependant on en trouve quelques exemples: entre autres nous citerons, sur l'autorité de M. Humboldt, le *Caribana*, ainsi nommés des *Caribes*, qui en étaient les habitants.

« Des tribus, dit ce voyageur célèbre, qui, appartenant à un même peuple, reconnaissent une origine commune, se désignent par un même nom. Généralement, le nom d'une seule horde est donné à toutes les autres par les nations voisines; quelquefois aussi des noms de lieux deviennent des dénominations de peuples, ou ces derniers naissent d'une épithète dérisoire, de l'altération fortuite d'un mot mal prononcé. »

Les dénominations données aux peuples qui habitent le Chili et la partie du ci-devant royaume de Buenos-Ayres, qui s'étend en sud de la Plata, dénominations qui ne sont que purement géographiques, indiquant la position respective de ces peuples les uns à l'égard des autres, embrouillent toute l'ethnographie de cette partie de l'Amérique, et ont fait commettre nombre d'erreurs.

La dénomination de *Huraforas*, donnée à plusieurs peuplades qu'on rencontre en état sauvage dans plusieurs îles de la partie

(671) Cette étymologie brillante est, en effet, celle que les Russes donnent au nom de *Slavon*, et par conséquent à leur origine. Mais des savants prétendent que ce nom de *Slavon* vient de *Slavo*, qui signifie *mot*, *parole*, et qui, par extension, et appliqué comme qualificatif à un nom de peuple, veut dire, qui a la parole, qui est doué de la parole.

N'est-il pas probable que les nations du nord se seront attribuées cette qualification, en opposition avec celle de *Néni*, *muets*, qu'ils s'en sont données aux peuples voisins dont ils ne comprennent pas la langue, et qui, modifiée en celle de *Néni*, est encore aujourd'hui pour les Russes le nom collectif des diverses nations de l'Allemagne?

orientale de l'Archipel Indien, ne nous paraît pas moins vague, et a produit un grand nombre de méprises ethnographiques.

Le nom de *Patagon* fut donné à un naturel du détroit de Magellan, parce qu'il avait les pieds enveloppés d'une peau d'animal. Il demeura à toute la nation. M. de Humboldt observe que la dénomination du *Guayquerien*, de même que celle de *Pérou* et de *Péruvien*, doit son origine à un simple malentendu.

Quelquefois des dénominations de peuples sont tout à fait contraires à ce qu'elles doivent désigner. Nous appelons, par exemple, *Bohémiens* et *Egyptiens* les Zinganes qui sont originaires de l'Inde, et qui n'ont rien de commun ni avec l'Égypte, ni avec la Bohême, que cependant leurs noms rappellent. De même on a appelé et on appelle encore *Grecs* plusieurs milliers d'*Albanais* ou *Skriptar* établis depuis longtemps dans le royaume de Naples et dans la Sicile.

Enfin, l'ignorance dans les langues respectives a porté dans les noms propres des hommes, même les plus marquants de l'histoire ancienne et moderne, le vague et les erreurs que nous avons vus déformer et rendre méconnaissables les véritables noms des nations. Le plus souvent, on a pris un titre pour un nom. C'est ainsi que nous voyons les Grecs et les Romains appeler *Brennus*, le général qui, à la tête des Gaulois, saccagea Rome, et celui qui, 22 ans plus tard, tenta de s'emparer du temple de Delphes. *Brennus* signifie *chef* ou *roi*. L'annaliste Byzantin Joël donne pour fils et petit-fils au premier roi d'Égypte, *Sidi* et *Melch*, c'est-à-dire littéralement le *seigneur* et le *roi*. Les annalistes de France parlent de *cagan* ou *cachan*, prince des Avars; *khakhan* est un titre qui signifie *chef des chefs*, *roi des rois*. D'autres écrivains plus récents, ignorant la signification populaire de *taïcho-sama*, qui veut dire *seigneur général* ou *général en chef*, racontent qu'en 1585 un guerrier nommé *Taïco-Sama*, ravit l'autorité civile et politique au dshiri ou empereur-pontife du Japon.

§ II. — Systèmes exagérés des étymologistes de l'ancienne école. — Méthode des philosophes modernes. — Application de cette méthode à plusieurs branches des connaissances humaines.

Après avoir signalé les erreurs auxquelles on s'expose en négligeant la linguistique comparée, voyons maintenant les avantages

(672) Voici de quelle manière s'exprime sur ce sujet un philologue très-distingué, auquel une vaste érudition et la connaissance pratique de plusieurs langues, donnent le droit d'être regardé comme juge très-compétent dans ces sortes de questions : nous tirons ce passage remarquable du III^e volume de la *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales*.

« Cependant il y a toujours, dans les simples noms de peuples, quelque chose de monumental qui, comme le prouvent les savantes recherches de MM. Abel Rémusat, Guillaume de Humboldt, Klaproth, Marsden, Ristler et Vaier, peut devenir une haute importance pour l'histoire des migrations

qu'elle peut offrir aux savants, lorsque, renonçant à tout esprit de système et se bornant à l'examen des faits positifs, ils savent s'en servir convenablement dans leurs recherches pour suppléer au silence de l'histoire et des traditions, et aux lacunes de la géographie. Mais c'est surtout dans de semblables investigations qu'il est nécessaire d'être guidé toujours par la saine critique, et de se tenir en garde contre les systèmes et les hypothèses qui doivent absolument en être bannis, si l'on veut parvenir à d'utiles résultats, et éviter la ridicule auquel on a justement livré l'inutile érudition de plusieurs savants des trois derniers siècles.

On sourit maintenant quand on lit les arguments à l'aide desquels Guichard Marino et Thomassin s'efforçaient de prouver que l'hébreu est la souche de toutes les langues du monde, et Garay Bocsan, que c'est le flamand qui doit être regardé comme l'idiome primitif. Toute l'érudition du savant Ortelius n'est plus d'aucun poids pour engager les ethnographes à classer ensemble le hongrois et l'hébreu, qui, selon ce géographe, sont deux langues sœurs, non plus que celle des savants auteurs anglais de l'histoire universelle, qui voyaient la plus intime affinité entre cette dernière langue et le celtique. Tous ces rêves étymologiques, ainsi que les systèmes de Court de Gebelin et des autres savants de son école, n'auraient pas vu la jour si, engagés dans une fausse route, ils n'avaient cherché à trouver des analogies là où il ne pouvait y en avoir, ou bien où ils ne pouvaient en trouver que d'illusoires.

L'identité ou la ressemblance de quelques terminaisons, l'identité ou la ressemblance de quelques mots isolés, offertes par plusieurs langues séparées l'une de l'autre par des espaces immenses, et appartenant à des règnes ethnographiques différents, ne sont que l'effet du hasard, et ne sont d'aucun poids pour prouver l'affinité de deux langues. Ces analogies fortuites se rencontrent surtout parmi les monosyllabes et les dissyllabes des idiomes les plus distincts, vu le nombre borné de ces sons différents que nos organes sont capables de prononcer (672).

La linguistique, élevée au rang des sciences, procède à la résolution de ces problèmes par des méthodes bien autrement philosophiques. Un philologue veut-il déterminer la parenté d'une nation avec une autre; il parcourt le vocabulaire des deux idiomes

lointaines. L'analogie des racines et des artifices étymologiques n'est sans doute, depuis des siècles, donné lieu à des rêveries absurdes, à de véritables romans historiques. Nous ne reconnaissons pas les Quaquas de la nouvelle Andalousie, dans une peuplade de ce nom qui habite les côtes de la Guinée, ou les Indiens de Caracas, de race caribbe, habitants des hautes vallées, dans le nom d'un site thébain cité par Ptolémée. Le vague des voyelles et la permutation des consonnes qui se font d'après des lois organiques, produisent, sans compter les mots à son imitatif (onomatopée) dans des milliers de langues et de dialectes, des ressemblances fortuites, dont le nombre pourrait être soumis au

respectifs, et s'il trouve que des mots tels que ceux qui expriment les principales parties du corps humain, les premiers degrés de parenté, les astres, les principaux phénomènes de la nature et les premiers noms de nombres, sont identiques, ou sensiblement ressemblants entre eux, il en déduira que les deux nations dérivent d'une même souche; s'ils sont entièrement différents, qu'elles appartiennent à deux familles ou souches différentes. Veut-il savoir de quel peuple telle ou telle nation a reçu sa civilisation? il examine les mots de son vocabulaire qui expriment les animaux domestiques, les métaux, les fruits et les plantes économiques, les instruments aratoires et autres choses semblables, ceux qui désignent les idées morales et métaphysiques, ceux qui se rapportent aux divinités, aux sacrifices, aux fêtes, aux dignités, au gouvernement, à la guerre, à la législation, au commerce, à la navigation, à la littérature et aux sciences; il les compare avec les mots correspondants dans d'autres langues, et s'ils sont identiques ou ressemblants, il en déduit que cette nation a reçu sa civilisation primitive, sa religion, son système politique ou sa littérature, de telle ou telle autre. C'est de cette manière, et pas autrement, que, passant d'un fait à l'autre, il peut, sans crainte de se tromper, remplir les lacunes des annales des nations, et remonter plus haut et quelquefois plus sûrement que les traditions les plus anciennes. Voici quelques exemples qui peuvent servir d'application et de preuve de la vérité des principes que nous venons de poser, d'après une grande autorité, d'après Abel Rémusat.

« Les hommes passent, » dit E. Salverte dans son *Essai sur les noms propres*, « les fleuves, les montagnes, les vallées, les villes même, restent et conservent longtemps leurs noms. Les anciens noms de lieux sont autant de monuments qui maintiennent le souvenir de la population primitive d'un pays, longtemps après qu'elle a disparu par l'extinction, la fuite ou le mélange avec la race des vainqueurs. Après tant de siècles, de révolutions et de conquêtes, le pays des *Tokarii* est encore le *Tokarestan*, les rivières de *Sogd* et de *Balkh* portent encore les noms qu'elles communiquèrent jadis à la *Sogdiane* et à la capitale de la *Bactriane*. De *Cadix* au *Ferrol*, de *Lisbonne* à *Pampelune*, on remarque combien de villes, de provinces, de rivières, de montagnes, ont porté jadis, ont conservé encore des noms tirés de

la langue basque. Leibnitz regardait avec raison les noms de lieux comme les plus propres de tous à conserver les restes des idiomes perdus et les traces de l'existence des nations détruites. Les objets qu'ils désignent subsistent, tandis que les hommes et les peuples périssent ou se dispersent. Une médaille, un édifice, ont suffi quelquefois pour autoriser l'antiquaire à admettre des règnes, des émigrations, des conquêtes qui n'avaient point laissé de souvenirs à l'histoire; et pourtant on peut se méprendre sur l'origine d'un monument, sur la date, l'explication, l'authenticité d'une médaille. Un lieu, un pays ne peut porter un nom emprunté d'une langue aujourd'hui étrangère, sans l'avoir reçu des hommes qui, autrefois parlaient cette langue. Le patois des paysans du Bugey, et le français des environs de Paris, offrent peu de traces apparentes de l'ancien idiome celtique. Cependant, au-dessus de Nogent-sur-Seine, dans une digue destinée à soutenir la rivière au niveau nécessaire pour le mouvement d'une grande usine, le passage ouvert au débordement des eaux superflues s'appelle le *liron*. Un habitant de l'Armorique qui entend ce nom, se rappellera que, dans sa langue maternelle, il désigne un débordement, une inondation. Transporté près des ruines du temple antique d'Isarnore, en des lieux où sont cachés au loin, sous les moissons et les pâturages, les débris d'une cité considérable, un Gallois sera moins frappé, peut-être, de l'aspect de ce monument, que trop peu de curieux vont admirer, que d'un nom emprunté de sa propre langue; et sur-le-champ il en rapportera la signification (le *bord*, la *tranchée de la faux*, de la *hache*, signification du mot *isarn*) soit aux cultures et aux prairies qui remplissent la vallée, soit à la configuration des montagnes qui l'environnent, soit enfin aux faits d'armes exécutés sous les murs de la ville ancienne, que la tradition nous représente comme très-forte, et qui était destinée sans doute à défendre de ce côté l'entrée des gorges du Jura. Lors donc que l'histoire garderait le silence, nous pourrions affirmer que, près du lac de *Nantua* et aux bords de la *Seine*, habita jadis un peuple qui parlait la langue dont la *pays de Galles*, la *Basse Bretagne*, l'*Ecosse* et l'*Irlande* ont jusqu'à nos jours conservé des dialectes. »

Le grand nombre de noms de villes, terminés en *dun* et *dur*, atteste à n'en pouvoir douter l'ancien séjour des Celtes, non-seu-

raient des probabilisés. Si l'on compare une seule langue, non à celle d'un seul rameau, par exemple, au rameau sémitique, indo-germanique ou gaul (celte), mais à toute la masse des idiomes connus, la chance des analogies accidentelles devient la plus grande possible, et d'après cette apparence, le prodigieuse variété de langues qu'offrent les deux hémisphères paraît liée *ex necessitate*. Des analogies de son ne peuvent pas toujours être considérées comme des analogies de racines; et quoique les savants qui, de préférence, s'occupent de ces analogies, méritent de l'encouragement et de la re-

connaissance, parce qu'ils éveillent l'attention des linguistes, il n'en est pas moins sûr que l'étude des mots doit toujours être accompagnée de celle de la structure des langues et de la connaissance intime des formes grammaticales. Ce serait ignorer l'état de la philologie moderne que de méconnaître les services éminents, que par les soins d'un petit nombre de savants doués d'une érudition solide, les recherches étymologiques, ont rendu depuis un demi-siècle, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en France, à l'étude philosophique des langues. »

lement dans les Gaules et dans l'Inde septentrionale, mais même dans l'Allemagne méridionale, l'Angleterre et autres contrées, où l'histoire nous indique leur demeure. De même les terminaisons en *burg*, *berg*, *borg*, *ford*, *ford*, *heim*, attestant le séjour des peuples germaniques dans une grande partie de l'Europe, tandis que l'étonnante ressemblance dans plusieurs noms géographiques des stériles solitudes de la Laponie et des plaines fertiles de la Hongrie, confirme les rapports étroits que la linguistique a déjà signalés à l'ethnographie entre les langues qui parlent les Hongrois et les Lapons, malgré la distance immense qui les sépare, et cela encore plus grande qu'offrent leur organisation physique et leur état social.

L'observation qu'un grand nombre de noms de fleuves, de villes, de pays et de montagnes de la grande Boukharia sont d'origine persane, avait fait soupçonner, il y a quelques années, à Malte-Brun, que les Boukhares, qui paraissent être les habitants indigènes de cette vaste contrée, appartiennent à la souche persane, entièrement différente de la souche turque, dont on s'accordait cependant à les faire descendre. Un voyageur aussi éclairé que savant philologue, Klaproth, a vérifié cette conjecture, en s'assurant que la langue maternelle des Boukhares est le persan. Un avertissement raisonnablement fait à l'égard des *Aes* par un autre philologue, nous paraît l'avoir mené à des conclusions assez probables relativement à la demeure et au théâtre des conquêtes de ce peuple aussi célèbre que peu connu.

Mais peu de philologues tirèrent un plus grand parti des moyens offerts par la linguistique pour remonter au delà des annales et des traditions d'une nation, que l'a fait le baron Guillaume de Humboldt dans son savant ouvrage *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittelst des Vaskischen Sprache*. Ce savant très-distingué, employant ce puissant moyen avec cet esprit philosophique qui perce dans tous ses travaux, a fait voir de la manière la plus lumineuse tout ce que l'on pouvait attendre de cette science nouvelle lorsqu'elle est maniée par un talent supérieur. Tout son ouvrage est une application continuelle de la linguistique à l'histoire et à la géographie.

« Dans l'Engadine (canton des Grisons), » dit E. Salverte, « les voyageurs reconnaissent, malgré une altération légère, les noms de *Lavinium*, *Fulac-i*, *Ardea*, et rencontrent encore, à peu de distance, une rivière *Albula*; ils peuvent se croire transportés au milieu du Latium. Non moins que l'existence, aux mêmes lieux, d'une langue latine peu différente du latin pur, ces noms attestent la communauté d'origine qui unissait aux anciens Etrusques les *Rhaeti* (ou *Rascena* ou *Rasena*); soit, comme l'ont dit les écrivains latins, que les Etrusques aient envoyé une colonie au fond des Alpes; soit plutôt, conformément à la tradition conservée par les Grisons et à un fait observé dans tant d'autres pays, que, de leurs som-

metts Apres et froids, les *Rhaeti* soient descendus autrefois dans les champs fertiles et tempérés de l'Italie. »

C'est ainsi que les nombreux noms des lieux voisins du lac Léman avec la terminaison en *inge*, indiquent le séjour d'une peuplade germanique que ce même savant croit avoir été les Bourguignons; et qu'un célèbre orientaliste, Sylvestre de Sacy, en parlant de l'ouvrage de Champollion jeune, intitulé : *l'Égypte sous les Pharaons*, a dit : « Dans une description de l'Égypte citer les noms coptes des lieux, c'est citer leurs noms égyptiens. »

Un célèbre géographe, qui fait souvent servir ses vastes connaissances linguistiques à la résolution ou à l'éclaircissement de plusieurs points aussi douteux qu'importants de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie, a démontré, dans son *Précis*, à l'aide de la langue albanaise, l'identité des *Skapiars* avec les anciens Illyriens, et, avec le secours de la langue slave, l'existence, en Thrace, en Pannonia, en Carnie, etc., des Proto-Slaves, rejetés trop légèrement par l'auteur du *Mithridate*, tandis que le savant Dulce, tombant dans l'extrême contraire, n'avait pas hésité à regarder l'Illyrie comme la métropole de cette même nation, dont, à tort, il faisait descendre tous les nombreux peuples slaves. C'est encore par d'ingénieuses applications de la linguistique à l'histoire et à la géographie, que ce savant nous paraît avoir mis hors de doute l'indigénat européen des races finnoise et slave, leur grande étendue, dans l'Europe orientale, jeté des rayons de lumière sur les grands traits de la géographie physique des parties moins connues de l'Albanie et des pays limitrophes, et rendu assez probable l'origine médio-persane des Scythes royaux.

La comparaison faite par Klaproth de la langue des fameux *Ougours* avec les idiomes des nations Tchoudes ou Ouraliennes, combinée avec de savantes recherches sur la position que devaient occuper les *Ougours* des auteurs Byzantins et des chroniques russes, a prouvé sans réplique la différence essentielle de ces deux nations, qu'une ressemblance de nom a fait confondre, et a été jusqu'à présent la source d'un grand nombre de méprises historiques et géographiques. C'est ainsi que l'identité des *Thoukhou* et des *Hioungnou* avec les Turcs, démontrée par plusieurs arguments historiques dans ses ouvrages, vient d'être confirmée de la manière la plus satisfaisante par la comparaison de plusieurs mots des langues des *Thoukhou* et des Turcs. C'est encore en faisant la comparaison du vocabulaire ossète avec ceux des peuples persans que M. Klaproth obtint le résultat inattendu d'une peuplade persane établie depuis plusieurs siècles dans les hautes vallées du Caucase, au milieu d'une foule de nations entièrement différentes.

Ce n'est qu'en comparant les vocabulaires respectifs des petites nations de la Sibirie, du Caucase et du nord-est de l'Europe, que

ce savant orientaliste a pu débrouiller ce chaos ethnographique, séparer les uns des autres et ranger dans un ordre entièrement différent des peuples, qu'avant ses recherches on regardait à tort comme descendant de souches avec lesquelles ils n'avaient rien de commun. Nos lecteurs peuvent en voir de nombreux exemples dans les différents articles de ce Dictionnaire qui traitent des langues de ces régions.

Quand on voit un Letton nommer *plinte* un fusil, *puivers* la poudre, *speegelis* un miroir, *glahse* une glace, *ettikis* le vinaigre, *salpeteris* le nitre, *biide* une image, *lihne* la colle, et une foule d'autres choses semblables, on peut dire avec assurance que la nation lettone a reçu sa civilisation des Allemands.

(673) Les langues espagnole et portugaise ont emprunté un grand nombre de mots à l'arabe, dont la prononciation et l'orthographe ont été plus ou moins altérées selon le caractère de chacun de ces idiomes. Les Espagnols ont conservé les aspirations et les sons gutturaux de l'arabe, le *h*, le *x*, le *j*, tandis que les Portugais les ont adoucis en changeant l'aspiration *h* en *f*, et le *j* en *th*, qui équivalait à *ti* dans *maïlle*. Exemple : *Agjerra* esp. et *Agulheira* port., aiguiller; *Agula* esp. *Agulha* port., aiguille; *Alhaja* esp. *Alfaia* port., meuble, bijou, et *Alhajar* esp. *Alfajar* port., meuble; *Almohada* esp. *Almajada* port., oreiller, coussin. Les Portugais ont aussi substitué le *z* français au *s* espagnol, dont la prononciation ressemble à celle du *th* grec ou du *th* anglais dans *think*. Ex. : *Accepte* esp. *Azete* port., huile; *Arançol* esp. *Arançol* port., tarif. Cependant la langue portugaise a admis et peut-être emprunté entièrement à l'arabe les voyelles nasales et les diphthongues de même nature, dont le son est si désagréable, et dont les dernières ne se trouvent, je crois, dans aucune autre langue d'Europe. Le caractère nommé *ti*, qui marque le son nasal d'une voyelle en portugais, semble n'être que le signe arabe du nasillement en simplifié et placé en travers, au lieu d'être posé selon sa hauteur. Le *x* espagnol, qui répond au son guttural arabe, a été remplacé en portugais, par le son *ch* dans le mot français chat, quoique la lettre *x* ait été souvent conservée en portugais. Ex. : *Oxali* esp. et port., plût à Dieu, se prononce *Ochalá* en portugais. Il est à propos de remarquer que la prononciation rude de l'arabe a surtout prévalu en Espagne, où elle a modifié la plupart des dialectes du latin, en les rendant gutturaux et pleins d'aspirations. Les Catalans, les Galiciens et les Portugais, se sont au contraire rapprochés de la prononciation de la langue romane ou provençale; les derniers seuls ont admis les diphthongues composées d'un son nasal suivi d'une voyelle sourde, telles que *pa* pain, prononcé *pan-a* ou *pa-o*, l'n ne formant point de syllabe avec l'a, et *maï*, mère. L'orthographe *pa* est donc vicieuse; car il faudrait prononcer *pa-o* ou *pa-ô*, en détruisant la diphthongue. Les anciens ont souvent écrit *pam*, en prononçant *pa-o*. *Jam* pour *Jao*, etc. Mais jamais ils n'écrivent *mam* ou *maem* pour *maï*.

« Nous nous bornerons à citer quelques mots dérivés de l'arabe, qui s'écrivent par les mêmes lettres en espagnol et en portugais, et se prononcent à peu près de même : *algulia*, civette; *alcatifa*, tapis fin; *alpiète*, alpiète, graine; *alquilar*, louer, flouer ou prendre à loquer; *arrefice*, écuril, chausson; *arrebule*, fanbourg; *atalaya*, vigie. Beaucoup d'autres s'écrivant par les mêmes lettres dans les deux langues, se prononcent toutefois très-diversément

les uns, par la différente valeur de l'*s*, du *j*, du *x*, du *r*, de l'*h* et du *g* en espagnol et en portugais. L'orthographe de la plupart des mots arabes diffère dans chacune des deux langues. Parmi quelques mots arabes privatisés de la langue portugaise, nous citerons les suivants : *alceiras*, égrenes pour une bonne nouvelle, *alceirin*, romarin; *abobra* ou *ababera*, potiron; *zanbaja*, olivier sauvage; *azinhaga*, sentier, caverne; *alfaca*, linette; *algos*, bouvreuil; *alcetra*, lanterne de bœuf; *almocrene*, maletier; *azinhare*, vert de gris; *anasega*, jubade; *giz*, craie; *alceerce*, fondement d'édifice; *atqueve*, jachère; *altraz*, dût, lettres patentes du prince; *alcaneca*, levier; *chafaria*, fontaine publique; *rosalgar*, arsenic; *fulana*, un tel. L'article arabe *al* et *el* qui, en espagnol et en portugais précède la plupart des mots d'origine arabe, a aussi été placé, en portugais, devant le mot *rey*, roi; et *rey*, au lieu de l'article *o*, a rey.

« Il y a en portugais, de même qu'en espagnol, bon nombre de mots tirés du grec, sans l'intermédiaire du latin; ce qui confirme l'arrivée de colouzes grecques en Portugal, à des époques reculées et antérieures à la domination romaine. Tels sont les suivants : *O* écrit autrefois *ha*, le, est l'article masculin grec; *maï*, mère, de *maia*; *celama*, de *kelama*, voix, cris des matelots; *mangana*, fourbe, de *manganon*; *trigo*, blé de triage; *tripera*, trépid, siège, de *trapetza*, table; *zizania*, ivraie, zizanie, de *zicanion*; *roman*, grenade, de *ro*; (en copte elle porte le même nom de roman). *Carra*, visage, de *kara* ou *karé*; *gana*, envie, désir, de *ganos*, joie, plaisir; *lage* ou *layra*, dalle, carreau de pierre, de *laas* pierre. La préposition *para*, pour, a, vers, paraît également venir du grec *para*, en espagnol et en portugais. Ces deux langues ont également emprunté, dès leur origine, beaucoup de mots, et même des locutions familières, aux langues française, italienne, allemande et anglaise.

« Des langues primitives de la Péninsule, antérieures à l'adoption générale du latin, il ne reste en Espagne que le basque. En Portugal, ce n'est guère que dans les noms de quelques villes, montagnes et rivières, qu'on peut se flatter de retrouver des traces des langues de la Lusitanie, antérieures à la conquête par les Romains. Les mots suivants paraissent appartenir à l'époque indiquée : *Setaçal* ou *Setubal*, *Lisboa*; *Zezere*, *Mandega*, rivières; *Eroca*, *Braga*, *Lamega*, *Berlengas*. Il en existe sans doute encore quelques mots dans la langue actuelle et surtout dans l'ancien portugais, de même qu'en espagnol, qui proviennent de la même source antique; mais les étymologistes n'en ont encore déterminé qu'un assez petit nombre, de manière à ne laisser aucun doute sur leur origine. » (D. CONSTANCIO.)

grande influence que les Arabes exercèrent sur la civilisation des nations hispano-lusitaniennes, dont l'ignorance et la grossièreté formaient un contraste frappant avec leurs conquérants policés, et aussi instruits dans les arts qu'habiles dans l'administration et la guerre. En effet, la plupart des mots arabes qui sont restés incorporés dans l'espagnol et le portugais, désignent des choses civiles, des emplois municipaux, des grades militaires, ou bien appartiennent à la chimie, à la botanique, à l'agriculture, aux poids et mesures, à la médecine, à la navigation, aux différentes machines, aux arts et aux métiers. »

Les mots suivants en sont la preuve incontestable : *almoxarife* (administrateur); *almotacen* esp., *almotacel* port. (inspecteur des poids et mesures); *alcayde* (châtelain, exempt de police); *alferes* (enseigne, porte-drapeau); *arraia* ou *arraes* (capitaine de navire, patron de barque); *almiranta* (vaisseau amiral); *alambique* (alambic); *almoforiz* port. (mortier de métal); *elixir* (élixir); *idmara* (dattes); *aguena* (lys); *alecanfor* (camphre); *almiscar* port.; *almisele* esp. (musc); *alcaez* port. (régisse); *alqueive* port. (jachère); *alforra* port. (mielle); *noria* esp., *nora* port. (roue à chapelle); *azenha* port. (moulin à eau); *agude* port. (levée de moulin); *alqueire* (boisseau portugais); *arroba* (poids de 32 livres port.); *almud*, esp., *almude* port. (mesure de liquides); *fanga* esp., *fanga* port. (mesure de grains); *almorreimas* port. (hémmorrides); *xaqueca* ou *enxaqueca* (migraine); *alfaiate* port. (tailleur); *alcallar* port. (maréchal ferrant); *alcanel* esp., *alcanel* port. (nacou); *azougue* port. (vil-argent); *apougue* port. (boucherie); *bobada* esp., *abobada* port. (voûte); *seca* esp. (Hôtel des monnaies); *alcenar* esp., *alcenar* port. (palais); *albaricogue* esp. (abricot); *alfandega* port. (douane); *algodon* esp., *algodão* port. (coton); *arsenal* (arsenal); *gumena* (gumène, câble); *tafetan* esp., *taffeta* port. (taffetas), et une foule d'autres. *Naranja* en esp. et *laranja* en portugais (orange), viennent de l'arabe *naringe*; *masmorra* (fosse ou cachot souterrain) vient de l'arabe *matmoura*. De même, *marfil* en esp. et *marfim* en port. (ivoire), viennent de la même langue. Un très-grand nombre de villes, de villages, de hameaux, de rivières, portent encore des noms arabes dans presque toute l'Espagne et en Portugal. Tels sont entre autres : *Guadalquivir*, *Guadiana*, *Almaden*, *Alcantara*, en Espagne; et *Almeirol*, *Alteira*, *Alhondra*, *Almeirim*, *Abrantes*, *Almada*, etc., en Portugal.

« Quelques mots de plantes, d'animaux, d'étoffes, de meubles, ont été tirés des idiomes de l'Inde, de la Perse, de la Chine et de l'Amérique. *Chocolate* (chocolat) est tiré du mexicain; *tapioca* (manioc), des langues brésiliennes, ainsi que *jacaré* (caïman), *macaco* (macaque) et *ananas* (ananas). *Tanque* (bassin, réservoir d'eau), *varanda* (balcon), *chita* (indienne, étoffe), *buzio* (plongeur), *coco* (coco), *chutinar* (traficant), sont des mots asiatiques. *Cha* (thé), *ganga* (nankin),

xardo ou *chardo* (vernis de la Chine, tôle vernie), *leque* (éventail), sont des mots chinois admis dans la langue portugaise. *Xadrez* en port., et *azedrez* en esp. (le jeu d'échecs), vient du persan. *Feitiço*, *feiticeiro* (sortilège, sorcier), *cauri*, *zanga*, *londum*, *missanga*, sont des mots tirés des langues des peuplades noires de l'Afrique. »

§ III. — Application de la linguistique à la zoologie.

La comparaison des synonymes dans les langues des pays où les animaux sont indigènes, sert à rectifier les erreurs des nomenclatures classiques sur les espèces ou sur les patries réelles des animaux. Voici quelques applications de ce principe :

Dans toutes les langues du Caucase le chamois et deux espèces de chèvres, *l'agagre* et le *bouquetin du Caucase*, portent chacun des noms différents. Or Buffon confondait encore le chamois avec la chèvre sauvage. Des naturalistes de profession ont parcouru le Caucase, et ont constaté les caractères de trois ruminants distingués dans les langues de chacun de ces peuples.

Les noms slaves de *thur* et de *zubr* distinguant dans les écrivains polonais du moyen âge deux espèces de bœufs sauvages, vivant alors dans l'est de l'Europe. Ceux de ces auteurs, qui ont écrit en latin, ont soin d'établir la synonymie de *thur* avec le nom latin *urus*, et de *zubr* avec le nom latin *bison*, dérivé, selon Albert le Grand et autres, de *weisem* ou *bisem*, nom germanique, qui signifie *muse*; et les particularités, souvent opposées qu'ils en rapportent, étaient si vulgaires, que, dans un poème sur la Vistule, Conrad Celtis a peint les accidents différents de la chasse du *thur urus* et de celui du *zubr bison*. Cette synonymie de deux animaux sauvages qui paraissent tellement différents à des peuples nomades ou chasseurs, si habiles à reconnaître les moindres dissemblances des animaux qu'ils observent, aurait dû révéler l'existence de deux espèces sauvages de bœuf à cette époque; et comme aujourd'hui une est exterminée et n'a laissé que des débris fossiles, Pallas le premier, tout en reconnaissant le *thur* ou *bison* dans l'*aurochs*, méconnut le *thur* ou *urus*, et le rapporta au buffle. Or le buffle n'a jamais vécu à l'état sauvage qu'en dedans des tropiques, et le pays le moins chaud où l'on suppose qu'il en existe retournés à cet état, est la royaume de Naples; et c'est dans la Lithuanie que le savant Pallas le supposait vivant en cet état. Or, en comparant les synonymes de *thur* et de *zubr* avec les récits qu'en faisaient les auteurs, Desmoulins a reconnu le premier, que la *thur* existant encore sauvage dans les forêts de la Massovie au temps d'Herberstein, de Martin Cromer, de Conrad Celtis, etc., etc., était la même espèce dont on retrouve les grands crânes dans les tourbières de l'ouest de l'Europe, contrées où *Agathias* paraît la désigner à l'occasion de la mort du roi Théodébert, tué à la chasse par un bœuf

sauvage. Car il paraît que le *subr* s'avancât moins dans l'ouest que le *thur*.

D'après Erasme Stella, copié par Gesner, Aldrovandi, etc., on avait attribué les bisons et des urus à la Scandinavie. Mais Erasme Stella, qui écrivait en latin, dit que les animaux qu'il désigne par le nom d'*urus* se nomment *elk* dans la Scandinavie. Or *elk*, dans les langues de cette région, est justement le nom de l'*élan* qui y habite encore aujourd'hui, tandis qu'il n'y exista pas de bœuf sauvage. C'est donc de l'*élan* que parlait Erasme sous ces noms d'*urus* et de *bisons*.

Lorsqu'un animal est répandu sur un ou plusieurs continents, ou sur une zone très-étendue d'un même continent; l'unité ou la pluralité de la race des noms qu'il porte dans chaque contrée, indique s'il y est ou non indigène.

Ainsi le *chameau à une bosse*, dans toute les contrées d'Asie, d'Europe et d'Afrique où il est connu, porte un nom où se retrouve le *gamal* ou *gamel* des Arabes. L'animal a donc porté partout où, soit son espèce, soit la notion de son existence s'est propagée, le nom que lui donna le peuple aborigène de sa contrée.

De même le *tigre*, le *lion*, ont porté dans toutes les langues de l'Europe les noms que leur assignèrent dans leurs contrées, les peuples indigènes qui communiquèrent avec tous les Occidentaux. *Tigre*, qui en arménien veut dire *flèche*, *rapide*, est passé homonyme chez les Grecs, d'eux chez les Romains, les Allemands et les autres Européens. C'est ainsi que *leon*, mot grec, est encore passé dans toutes les langues occidentales; car le lion était encore indigène dans la Grèce depuis la Péonie jusqu'à l'Archéloüs en Acarmanie au temps d'Aristote. Or les Grecs, qui ne connurent le tigre que par communication, adoptèrent le nom d'un peuple indigène du même pays que cet animal, tandis qu'ils eurent un nom grec pour le lion, animal commun à leur pays et aux contrées plus orientales. Voilà donc pourquoi les peuples de l'Occident, qui ne connurent le lion et le tigre que par tradition ou communication, ont des noms homonymes dans toutes leurs langues, pour désigner ces deux animaux, tandis que dans l'Orient ils ont chacun un nom spécifique dans la langue de chaque contrée où ils sont indigènes.

Le radical *ren* se trouve dans toutes les langues européennes, moins le slave. Toutes les langues asiatiques de la Sibérie, des contrées adjacentes au versant austral des monts Altai, ont chacune un nom particulier pour cet animal, qui existe sauvage dans chacune de ces contrées. En hiver, il s'avance même jusqu'à la Kouma, 2 degrés plus au sud qu'Astrakan. Le renne existe aussi à l'état sauvage en Amérique, et chaque peuple de ce continent a encore un nom particulier pour le désigner; et quand les Européens sont venus à désigner le renne américain, ils se sont servis du nom usité

dans la contrée qu'ils occupaient. De là le nom de *caribou*.

De même le mot *élan*, dérivé du mot allemand *eleu*, se retrouve dans les idiomes germaniques. Dans le danois et le suédois, où il est un peu altéré, on trouve aussi *elk* et *ely*. Mais dans chacune de toutes les autres langues à l'est, il y a un nom particulier pour désigner l'*élan*, *élen* des Allemands; la même chose s'observe en Amérique, où les Algonkins nomment *musu* cet animal. Et comme la confédération algonkine était sans doute en relation avec les Européens plus que les autres peuplades, lorsqu'on connut l'*élan* américain, on adopta ce nom indigène. De là le *moose-deer* des Anglais.

Or le renne et l'*élan* sont indigènes dans tout le nord des deux continents jusqu'à 45° parallèle dans l'intérieur de chacun d'eux.

Quand des peuples sont d'origine très-différente, et n'ont eu que peu de relations entre eux, le même nom peut être fortuitement donné par eux à des animaux différents.

Ainsi, chez les peuples slaves, *loss* est le nom de l'*élan*; chez les Scandinaviens, c'est celui d'*elk* et *lynx*.

Les noms qu'un peuple émigrant, quand il n'adopte pas ceux du nouveau pays, donne aux animaux de ce pays, inilquient, à défaut d'autres témoignages ou preuves, l'origine de ce peuple.

Ainsi les Européens, quand ils n'adoptèrent pas ou ne connurent pas les noms locaux des animaux de l'Amérique, de l'Afrique, ou des pays qu'ils découvrirent, leur donnèrent les noms des animaux européens qui leur ressemblaient davantage. Ainsi le nom de *tchakal* est donné au *loup* par les Cosaques de l'Ukraine. Or le *tchakal* n'existe pas à l'ouest du Yaik. Les Cosaques ont donc transporté au loup le nom de l'animal précédemment connu par eux, qui lui ressemblait le plus.

Nous ajouterons à ces résultats quelques autres faits aussi curieux qu'importants, pour démontrer l'indigénat du *chien*, du *cachon* et du *chat* dans plusieurs parties de l'Océanie, tandis que ces animaux y sont étrangers en plusieurs autres. Nous faisons nos raisonnements sur les dénominations que nous avons trouvées dans les vocabulaires recueillis par MM. Gaimard, Lesson, Blotseville, Chamisso et Rafines.

Le *chien* se nomme *poull* dans un des idiomes de la Nouvelle-Irlande, *nufe* dans un de ceux de la Nouvelle-Guinée, et porte une foule de noms différents dans les autres langues de l'Océanie. Mais dans la Nouvelle-Zélande cet animal est nommé *pero*, mot entièrement espagnol, ce qui signale son origine étrangère. Dans le Clansor ou Mariannais, le chien est nommé *galagon*, par abréviation des mots *gaga* (animal), et *layou* (côté de la mer), dont la traduction est *animal du côté de la mer*, ou *animal venu par la mer*; ce qui démontre évidemment que

cet animal y a été introduit depuis le premier établissement des Chamorres dans ces îles.

Le cochon qui est indigène dans une partie du monde maritime, a aussi des noms différents à Tembara, dans l'île de Sumatra (kirva), à la Nouvelle-Irlande (bouré), à Dory (kirva), à la Nouvelle-Guinée (liène), à Tahiti (poua), etc., etc.; mais à la Nouvelle-Zélande, où il a été importé, il a le nom de *parka*, mot évidemment européen.

De même le chat, qui porte des noms assez différents dans plusieurs idiomes du monde maritime, reçoit dans presque toutes les langues policées de l'Océanie occidentale, des noms identiques ou presque semblables, ce qui démontre que cet animal y a été propagé par un même peuple; celui auquel cette partie du monde paraît devoir sa civilisation primitive. Ce même animal se nomme *nako* dans l'idiome de Dory, ce qui est encore une racine entièrement différente de celle dont dérivent les mots *kuching*, *utching*, *kocheng*, *koching*, etc., etc., exprimant chat dans les idiomes malais. Mais nous retrouverons le mot espagnol *gato* donné, selon Chamisso, au chat depuis l'archipel de Pelew jusqu'aux Carolines orientales; preuve incuestionnable que cet animal, introduit par les Espagnols à Mogelang, s'est répandu de cette île dans toutes les autres, où il était auparavant inconnu.

Nous observerons enfin que les noms espagnols ou portugais donnés par les nations sauvages de l'Amérique méridionale, telles que les Guaycurus et plusieurs autres, aux chèvres, aux bœufs, et aux brebis, démontreraient incontestablement l'origine étrangère de ces animaux, et désigneraient les nations auxquelles les Américains les doivent, quand même l'histoire ne nous indiquerait pas l'époque de leur introduction dans cette partie du Nouveau-Monde, et le peuple auquel on doit l'introduire.

§ IV. — Application de la Linguistique à la botanique et à la minéralogie.

Voyons maintenant quelques-unes des nombreuses et utiles applications que le botaniste peut faire de l'ethnographie comparée à l'étude de la science qu'il cultive. Les raisonnements sont ceux de l'article précédent, dont tous les principes trouvent leur application dans les faits observés par les botanistes. Nous les puisons presque tous dans le savant ouvrage de Crawford, *History of the Indian Archipelago*.

Le coco est connu depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques, c'est-à-dire sur presque deux tiers de la circonférence du globe, au milieu de cent nations si différentes dans le langage et la civilisation, sous les noms javanais de *Kalapa* et *Nyor*, et quelquefois sous tous les deux, parce que ce végétal utile y a été propagé primitivement par une nation qui parlait la langue javanaise.

Au contraire, la *figue d'Inde* (*musa paradisiaca*), le *fruit à pain* sans pépins (*artu-*

carpus incisa), le *bananier*, le *sagou*, l'*urck*, le *bambou* et autres plantes indigènes, ont des noms différents chez toutes les différentes tribus chez lesquelles elles croissent.

C'est ainsi, par exemple, que la variété de l'*artocarpus incisa* sans pépins, qui croît sauvage dans toute la partie orientale du grand archipel ou de l'Océanie occidentale, se nomme *kalaui* en malais, *timbul* en bali, *gamasi* en macassar, *amakiir* dans un dialecte d'Amboyna, et *umure* dans un autre, *sukun-utan* ou *sukun-sauvage* dans l'île de Banda; tandis que cette même plante, dans toute la partie occidentale de l'archipel Indien, où elle n'est pas indigène, y est connue soit en malais, soit en bali, *sunda*, *malaria* et *lampong*, sous le nom de *sukun*. De même l'*urck*, qui croît sauvage dans plusieurs îles, y porte dans chaque idiome un nom particulier. Le mot *urck*, introduit par les Portugais dans les langues européennes, est originaire de l'idiome talinga, auquel ils l'ont emprunté lors de leur arrivée dans l'Inde.

Le sucre, le café, le coton, le quinquina, le cacao, l'ananas, l'orange, le tabac et une foule d'autres végétaux, portent des noms identiques sauf de petites altérations dans leur terminaison respective dans toutes les langues de l'Europe et dans celles des autres parties du monde, où ils sont exotiques. Mais la linguistique comparée n'a pas d'exemple plus frappant à citer que celui du *tabac*. Cette plante qui ne sert nulle part d'aliment, qu'on n'est nulle part employée pour les arts, mais est seulement un végétal de fantaisie qu'on mâche, qu'on fume et qu'on prend en poudre, reçoit en Amérique, où elle est indigène, des centaines de noms différents dans les nombreux idiomes de cette partie du globe, tandis que dans tout le monde ancien et dans l'Océanie occidentale elle n'est connue que sous le nom baltien *tamaku* ou *tambaku*, le tabaco des Espagnols et des Portugais. On explique ce phénomène extraordinaire en songeant à l'étonnante rapidité avec laquelle dans le court espace de deux siècles et demi, la culture de ce végétal s'est propagée chez tant de peuples divers, par ses qualités narcotiques, et par la facilité de son acclimatation dans tous les pays, et en pensant qu'elle y a été introduite par une même nation déjà civilisée. Son nom ne pouvait donc pas être altéré comme l'a été celui de plusieurs plantes beaucoup plus utiles, mais dont la propagation n'a eu lieu que pendant un laps de temps beaucoup plus long, et par l'intermédiaire de plusieurs peuples différents entre eux pour la langue et pour la civilisation.

L'existence d'un nom particulier pour l'or, nommé *curacuru* en castille, *caricuri* en tamanaque et *carrita* en maypure, tandis que ces mêmes idiomes n'ont que le mot *prata*, manifestement espagnol, mal prononcé (*plata* en castillan et *prata* en portugais) pour exprimer l'argent, fait pencher M. de Humboldt à croire à l'existence du premier de

ces métaux dans la Guyane, quoique dans son voyage, ni lui ni son savant compagnon n'en aient vu aucun filon dans les montagnes primitives de cette vaste contrée. Cet exemple, auquel on pourrait en ajouter d'autres, sert à signaler les utiles résultats que la minéralogie peut attendre de la linguistique comparée.

Mais ces principes, dont nous avons vu découler tant d'utiles applications, sont bien loin d'être absolus; ils sont tous plus ou moins sujets à des exceptions. L'ethnographie, l'historien, le naturaliste, le géographe et le philologue qui veulent en profiter, doivent par conséquent se tenir toujours en garde contre les méprises auxquelles ils sont exposés, vu la multiplicité des éléments qui compliquent de semblables recherches. Nous nous bornerons à citer un seul exemple tiré de l'histoire naturelle, pour faire voir que, malgré la diversité du nom que porte une plante quelconque dans un ou plusieurs pays, cette plante peut ne pas y être indigène. Nous citerons à ce propos l'observation très-juste qui a été faite par le baron de Humboldt, relativement au maïs, que Crawford, contre son avis, prétend être indigène dans l'archipel Indien, parce qu'il y est connu dans toute son étendue sous le nom de *jagung*, dénomination qu'on ne retrouve dans aucune autre langue connue. Cette identité de nom dans une si vaste région prouve bien que la culture de cette plante est due à un seul et même peuple, mais ne prouve aucunement dans ce cas qu'elle y soit indigène. « En effet, » dit Balbi, dans une note manuscrite que M. de Humboldt a eu la bonté de nous communiquer à l'appui des observations verbales qu'il nous avait faites sur la patrie primitive du maïs, nous trouvons une foule de noms, tous entièrement différents, sous lesquels cette plante américaine est connue à la Chine, au Japon, dans la Mandchourie, dans la région du Caucase, en Russie, etc.; et cela malgré l'assertion positive des auteurs chinois, qui la disent introduite par l'Occident, et malgré son origine étrangère attestée par la traduction littérale de quelques-unes de ces dénominations, qui signifient *froment* ou *grain étranger* (nonban-kibi) en japonais, *froment des pèlerins* (hadjglanke) en akousche, (hadji-ra) en tchetchenze et ingouchi, et *froment du prophète* (paghoulbaroulasi) en tsi. »

§ V. — Limites dans lesquelles les recherches étymologiques conservent leur valeur ou exceptions au principe de la permanence des langues.

I. *Nations qui changent de langue.* — Malgré la permanence des langues, permanence qui forme le caractère le plus constant et sans lequel on ne peut entreprendre une classification de peuples, l'histoire nous montre une foule de nations qui ont oublié leur langue pour en adopter une autre.

Les Grecs et les Romains ont fait disparaître tous les nombreux idiomes qu'on parlait dans l'Europe méridionale et dans une partie de l'Europe moyenne, pour y rendre

leur langue dominante, dans les temps de leur puissance politique et de leur splendeur littéraire.

Les Arabes ont fait disparaître d'une grande partie de l'Asie occidentale, de l'Afrique septentrionale et orientale, les idiomes des indigènes, qu'ils ont remplacés par leur langue intermédiaire. C'est ainsi que le vaste territoire occupé jadis par l'hébreu, le phénicien, le punique, le syriaque, le chaldéen, l'égyptien ancien, l'égyptien moderne, et en partie le nubien, a été envahi par l'arabe, qui est devenu la langue naturelle des habitants des contrées où étaient parlés autrefois ces différents idiomes.

Les Espagnols et les Portugais ont donné leur langue à une foule de nations américaines qui, par ce changement, ont cessé d'exister; quelques autres aussi, dans l'Amérique du Nord, ont oublié la leur pour en parler que le français ou l'anglais; et un court laps de temps suffit aux nombreux Africains que l'infâme commerce de chair humaine a transportés en Amérique pour les transformer ici en Anglais, en Français et en Danois, là en Espagnols, en Portugais et en Hollandais. D'un autre côté, nous voyons, selon Azara et des auteurs portugais, les pères espagnols du Paraguay et plusieurs Portugais de San Paulo oublier leur langue pour ne parler que le guarani.

Les Anglo-Saxons et les autres peuples conquérants qui ont envahi les Îles Britanniques, ont fait disparaître de toute l'Angleterre, de la plus grande partie de l'Écosse et de plus d'un tiers de l'Irlande, la langue celtique, qui partout a été remplacée par la langue mélangée, formée par la fusion des peuples qui, à différentes époques, ont dominé ce superbe archipel.

Les peuples germaniques, jamais entièrement domptés sur leur sol, sont sortis de leurs royaumes et ont donné leur langue à une foule de nations slaves établies à l'est et au nord de l'Elbe et au sud du Danube; et l'on a vu, dans la seconde moitié du dernier siècle, des dragons hanovriens forcer les restes des Vendes du Lunebourg d'abandonner leur langue pour adopter celle des Allemands.

L'histoire nous montre les *Visigoths* et les *Alains* perdant leur nom et leur langue en Espagne, les *Ostrogoths* et les *Hérules* ayant le même sort en Italie, tandis que les *Francs*, les *Bourguignons*, les *Lombards* et les *Normands* changent d'idiome en France et en Bourgogne, dans la Lombardie et en Normandie, contrées qu'ils soumettent en leur imposant leur nom. Les *Larègues*, autre peuple germanique, fondent l'empire russe, et n'en perdent pas moins leur langue en devenant des Slaves.

Elle nous montre encore les *Mouromiens*, les *Mérens*, les *Venses* et autres peuples ouraliens, disparaissant de la liste des nations comprises dans cette famille, en s'amalgamant avec les peuples slaves et en adoptant leurs mœurs, leur religion et leur idiome.

Elle nous signale les *Bulgares*, peuple qu'on suppose avoir parlé une langue oura-

lienne, qui, sur les bords du Danube, deviennent des Slaves au milieu des peuples slaves qui les environnent, et, sur les rives du Volga et de ses affluents, deviennent des Turks pendant la domination des Mongols et des nombreux Turks qui suivirent ces formidables conquérants dans leurs terribles invasions.

En Hongrie, nous voyons les *Koumans* ou *Comans*, les *Jazyges* et les *Sarklers*, que Malte-Brun regarde comme les descendants des *Patzinakites*, oublier le turk, qui était leur langue maternelle, pour parler le hongrois; en Transylvanie, les *Rusniaks* adopter le valaque, langue qu'aujourd'hui parlent aussi les Slaves habitants du village de Szatina dans le Banat; et dans la Boukharie, les Arabes de Balk abandonnent l'idiome des anciens conquérants dont ils descendent, pour ne parler que l'ousbek, qui est la langue de la nation dominante de cette vaste contrée.

Les *Flamands* du Teimlrokeshire sont depuis longtemps devenus des Anglais, et l'idiome de ce peuple puissant, qui est parvenu à éteindre entièrement le welsh dans le Cornouailles, menace de lui faire subir le même sort dans toute la principauté de Galles, où déjà on ne le parle plus que dans les villages ou dans les montagnes.

Les *Tubintzes*, peuple d'origine samoyède, et les *Telentes* ou *Telengoutes*, peuple d'origine mongole, ne parlent plus turk. Au contraire, les descendants des garnisons turques laissées par Sélim le Grand, lors de la conquête de l'Égypte, à Sonakin, à Assouan, à Ibrin et à Say, tout en conservant leur teint et les traits caractéristiques de leur nation, ont entièrement oublié leur langue, et ne parlent plus que l'arabe.

Les *Mongols*, descendants de *Tchinghis-Khan* et de ses nombreux soldats dans le Turkestan occidental ou Grande-Boukarie, sont depuis longtemps devenus des Turks ou des Boukhares; et ceux qui fondèrent plus à l'ouest le puissant khanat de Kaptschak se sont fondus également avec les peuples turks et ont perdu tout à fait leur langue avec leur nom.

Les Mongols, qui ont conquis la Chine dans le *xiii^e* siècle, ont perdu leur langue pour adopter celle du peuple vaincu, et les Mandchoux, dont dépend cet empire, sont sur le point de perdre aussi la leur, malgré les soins que prennent les empereurs mandchoux pour reculer cette époque.

Enfin, ne voyons-nous pas en Russie les Permians être à la veille de perdre leur idiome à cause de leurs rapports multipliés avec les Russes, dont ils ont adopté la religion, les mœurs et les usages, et les pêcheurs lapons se mêler tellement avec les Finnois-Quenes, qu'ils vont avant peu devenir une tribu distincte des véritables Lapons? Ne voyons-nous pas en Hongrie plusieurs villages allemands devenus en peu de temps Belavons, comme le démontrent la langue de leurs habitants actuels, qui, selon Schwartzner, contraste singulièrement avec leurs

noms de famille et ceux de ces mêmes villages, qui sont évidemment d'origine allemande? Ce judicieux auteur observe même que dans tous les lieux où les Slovaques se trouvent établis parmi les Hongrois et les Allemands, ces derniers cessent bientôt de prospérer, perdent leur langue ou s'éteignent entièrement. On peut faire la même remarque à l'égard des Valaques relativement aux Rusniaks et aux Serviens, auxquels en peu de temps ils communiquent leur idiome.

Nous croyons inutile de multiplier ces exemples. Les faits que nous venons d'exposer nous semblent suffisants pour le but que nous nous sommes proposé. Tout extraordinaire, tout contradictoire qu'ils paraissent, ils n'en sont pas moins susceptibles d'explication pour le philologue qui veut réfléchir aux causes différentes qui produisent ce phénomène ethnographique avec toutes les anomalies qui l'accompagnent.

« Lorsque deux peuples, et par conséquent « deux idiomes, se sont choqués, l'idiome « le moins cultivé, le moins littéraire, s'est « perdu en grande partie ou entièrement; car « ce n'est pas la conquête, la domination qui « introduit et maintient tel idiome dans telle « contrée: c'est presque toujours la supériorité « relative de l'idiome qui finit par le rendre dominant, soit qu'il appartienne au vainqueur, « soit qu'il appartienne au vaincu. »

En appliquant ce principe à plusieurs faits que nous venons d'exposer, on en trouvera très-facilement l'explication. Les Romains soumettent les Gaules et en changent en grande partie les idiomes. Les peuples germains les soumettent aussi, et n'y changent presque rien. L'état respectif des idiomes différents mis en contact explique ce contraste.

Les Hébreux, nous dit l'histoire, quoique d'abord en petit nombre, restèrent plusieurs siècles en Égypte conservant toute la pureté de leur langue; ils l'oublièrent entièrement durant la courte période de leur captivité de Babelone.

Les Hébreux entendaient et parlaient une langue entièrement différente de la leur lorsqu'ils étaient en Égypte, ne pouvaient ni oublier, ni confondre les paroles pures de leur idiome, tandis que pendant leur captivité dans la Chaldée, entendant et parlant un langage étranger qui, en plusieurs mots, ressemblait au leur, et qui dans un grand nombre n'en différait que dans la prononciation, commencèrent d'abord par confondre les paroles de leur langue, ensuite par se servir exclusivement de celles de la langue chaldéenne. A cela il faut ajouter qu'en Égypte, ils vivaient réunis, tandis que pendant leur esclavage, ils étaient dispersés dans les différentes parties de l'empire chaldéen.

II. Nations qui parlent des langues analogues et qui appartiennent cependant à des variétés entièrement différentes. — Les vilains Nogois avec des naits presque entièrement mongols, parlent la même langue des beaux *Turks Osmanlis*. Les *Kirghis*, dont les traits

rappellent encore la belle race asiatique dont ils paraissent descendre, race remarquable par sa haute taille, par ses cheveux rouges et par ses yeux verts ou bleus, les Kirghis parlent aussi un autre dialecte turk aussi pur que le précédent. Sans supposer un mélange entre la race turque et mongole, entre la race blonde asiatique et la turque, on ne pourra jamais rendre raison d'un phénomène qu'on ne saurait cependant révoquer en doute.

D'un autre côté nous trouvons les *Tubintzes* qui, avec des traits et la petite taille des Samoyèdes, parlent un dialecte turk, mélange de quelques mots samoyèdes; les *Telcutes* ou *Kalmouks blancs des Russes* qui, très-peu différents des vilains Kalmouks, parlent un autre dialecte turk encore plus mélangé, et les *Teloutatches* qui, avec des traits presque mongols et les cheveux noirs, parlent un idiome turk, dont plus d'un tiers des mots sont d'origine finnoise; les traits et les langues de ces peuples attestent d'une manière incontestable, le mélange qu'il y a eu entre la race samoyède ou hyperboréenne et la race turke, entre celle-ci et la race mongole, entre cette dernière et l'ouralienne.

Les *Yakoutes* à petite taille, avec les traits propres à la race hyperboréenne de Desmoulins, vivent au nord des montagnes Wiskogouski et parlent la même langue que d'autres Yakoutes, leurs voisins, qui demeurent au sud de ces mêmes montagnes et qui à leur égard sont de véritables géants, avant selon Billings de 5 pieds 10 pouces jusqu'à 6 pieds 4 pouces de haut. Cette langue yakoute, que parlent ces deux peuplades si différentes, est aussi très-analogue à celle que parlent à des distances immenses les beaux *Turks Ottomanis*.

Un voyageur instruit, Clarke, a observé que depuis Tula jusqu'à Vironetz, les paysans ont des cheveux blonds et lisses, comme ceux de la Finlande; qu'ils ont aussi le teint blanc, et ne ressemblent ni aux Russes, ni aux Cosaques, ni aux Polonais. Malte-Brun explique ces différences physiques en regardant les habitants de ces campagnes comme les descendants d'une branche des *Fiatitchés*, peuple finnois, dont le principal établissement était dans le gouvernement de Kouresk, mais s'étendait aussi à travers celui d'Orel jusqu'à Tula. Peut-être, si l'on faisait des recherches sur la langue des paysans, des mots finnois plus ou moins purs ou altérés confirmeraient la supposition extrêmement probable de ce savant géographe.

« Les *Morlaques*, qui demeurent sur les bords de la Kérka, » dit Malte-Brun, « ont le teint blanc, des yeux bleus, la chevelure blonde, mais le nez un peu aplati, la bouche large et un air de douceur; on les dirait un mélange de Goths et de Tatars; ceux qui demeurent le long de la Cetina et vers la Narenta ont le teint olivâtre, le visage long, les cheveux noirs et l'air menaçant. » Malgré ces grandes différences physiques, ces deux peuplades ne parlent qu'une même lan-

gue, ou pour mieux dire, un dialecte du slavons, mêlé de mots latins ou plutôt valaques.

Les montagnards de l'intérieur de la Dalmatie, à haute stature, à cheveux et iris généralement noirs avec le regard assuré, et les Slaves de la Dalmatie insulaire et de sa partie maritime occidentale, à taille généralement au-dessus de la médiocre, avec l'iris presque toujours gris et les cheveux tantôt noirs, tantôt châtain et parfois même blonds, parlent deux dialectes de la même langue, tandis que ceux du Frioul, à taille moyenne, à cheveux blonds et lisses, avec l'iris gris, parlent une langue très-rapprochée de celle de leurs voisins orientaux: langue que plusieurs philologues regardent comme un simple dialecte du slavons.

Mais les peuples compris dans la famille persane n'offrent pas moins de différences physiques entre eux, malgré l'étonnante analogie qu'on observe entre leurs idiomes. Ici nous trouvons le *Persan* à taille moyenne, à nez aquilin, à iris et cheveux noirs, à barbe touffue et de la même couleur; le *Kurde*, à iris et cheveux noirs, et l'*Afghan*, à haute taille, à visage long avec le nez et les pommettes saillants, la barbe et les cheveux généralement noirs et roides, le teint brun dans les tribus orientales, et vert d'olive dans les occidentales. Là nous voyons au delà du Gange les *Rohillas*, qui ne parlent cependant qu'un dialecte afghan, avoir la tête sphérique, les cheveux soyeux, blonds et presque blancs, les yeux bleus très-clairs, les pommettes peu apparentes, la peau très-blanche et teinte de rouge; et du côté opposé, dans les hautes vallées du Caucase, les *Ossètes*, à taille moyenne, mais forte, à iris bleu, avec les cheveux blonds, parfois rouge brun, mais jamais entièrement noirs.

Nous pourrions emprunter aux familles des idiomes samoyèdes, esquimaux, malais et autres, une foule d'anomalies non moins remarquables, surtout relativement à la taille et à la couleur de la peau, si différentes chez les peuples qu'elles comprennent. Nous nous bornerons seulement à opposer entre elles les différences qu'offrent deux autres familles, l'ouralienne et l'hottentote.

Les *Lapons*, à taille en général très-petite, avec des traits presque mongoliques, des cheveux roides et noirs et la peau naturellement jaunâtre; les Finnois proprement dits, à teint brun sale, à membres assez forts, mais à taille moyenne avec des cheveux roux, jaune brun et parfois presque blancs; les *Esthoniens* peu différents des précédents; les *Tcheremisses*, à taille généralement un peu plus haute que celle des peuples ouraliens, avec les cheveux blonds ou roux, et la figure presque blanche; les *Mordouins*, à cheveux généralement roux ou jaune roux; les *Wotiques*, presque identiques aux Finnois proprement dits, quoique avec des membres moins forts; les *Hongrois*, à taille moyenne, mais à constitution vigoureuse, à traits beaux et prononcés, à figure carrée, avec des cheveux généralement noirs

et parfois brun clair; les *Fogoules*, presque aussi grands que les *Tcherenisses*, mais avec la physionomie presque kaïnouque et des cheveux noirs et roides; et les *Oulagues*, à petite taille, à membres effacés, mais avec les cheveux roussâtres. Tous ces peuples parlent des langues très-analogues, non-seulement pour l'artifice des mots, mais même pour l'artifice grammatical. Cette ressemblance de langues, qui est surtout très-grande entre le hongrois, le vagoule, l'ostiaque et le lapon, peuples qui offrent entre eux des différences énormes d'organisation, signale à l'ethnographe un changement d'idiome qui a dû nécessairement avoir lieu chez l'une ou chez l'autre de ces nations, et ne lui permettent pas de les faire descendre toutes d'une même souche.

Enfin, l'extrémité australe de l'Afrique nous montre dans les *Hottentots* et dans les *Boschimans*, deux peuples qui, quoique voisins et parlant des langues très-analogues, n'en diffèrent pas moins immensément sous le double rapport de leur organisation physique et de leur caractère moral. Les *Boschimans*, que l'on peut regarder comme la race la plus petite du genre humain, diffèrent des *Hottentots* par la petitesse de leur taille, par la gaieté de leur caractère, par leur étonnante activité, etc. Ces différences d'organisation, ces différences de caractère qu'on ne saurait attribuer au climat et au genre de vie, puisque ces circonstances sont communes aux deux peuples, supposent une différence d'origine, quelque grande que soit la ressemblance entre leurs langues, que le savant continuateur du *Mithridate* regarde même comme les dialectes d'un même idiome.

III. *Noms d'hommes et de lieux qui, par les changements auxquels ils sont sujets, tendent à rétrécir la sphère des utiles applications que l'on a vues découler de leur composition.* — Les exemples suivants, que nous empruntons en grande partie à l'ouvrage de Salverte, démontreront les fautes grossières auxquelles s'exposerait l'ethnographie qui négligerait l'application de ce principe aux différentes recherches qu'il voudrait entreprendre.

En 1568, Philippe II enjoignit aux Maures qui habitaient l'Espagne, de quitter, avec l'usage de leur idiome, leurs noms et surnoms nationaux, pour y substituer l'idiome et les noms espagnols. Les Maures obéirent, et n'en gardèrent pas moins leurs sentiments nationaux et religieux. Mais plus tard, contraints d'opter entre l'exil et l'apostasie, ils retournèrent en Afrique, et y portèrent des noms espagnols. Ainsi, dans plusieurs familles de l'empire de Maroc, qui descendent des musulmans andalous, subsistent les noms de *Perce*, *Santiago*, *Valenciano*, *Aragon*, etc.; noms dont l'origine a induit en erreur quelques écrivains, et entre autres Voltaire, en leur faisant prendre pour des chrétiens renégats la postérité des martyrs de l'islamisme.

Comme, dans un pays subjugué, à la forme

des noms étrangers se joint l'idée de puissance, et à celle des noms nationaux l'idée d'asservissement, plusieurs individus ont essayé de modifier ceux-ci, sans toutefois les rendre méconnaissables aux hommes, qui en font encore exclusivement usage, en cherchant chez le peuple dominant les noms les plus rapprochés de ceux que l'on désire changer. Quand les Juifs furent soumis aux rois grecs de la Syrie, le grand prêtre *Jésus* se fit appeler, parmi les grecs, *Jason*; *Theudas* devint *Theodore*, et *Cléophas*, *Cléophile*. J'ai eu d'Hérode le Grand lit de son nom arabe *Antipas*, le nom grec *Antipater*. Six siècles plus tard, se présentant comme le prophète que Moïse promet aux Hébreux, le Samaritain *Dosthen* se faisait appeler par ses disciples grecs, d'un nom conforme à ses prétentions, *Dosthée*, présent de Dieu. Plus tard, nous voyons l'évêque goth, *Jordanes*, prendre le nom de *Jordanus*, et le moine anglais *Austin* celui d'*Augustin*; le celtique irlandais *Aonghus* publia sa Chronique en vers et en prose, sous le nom d'*Aeneas Coffeideus*. C'est ainsi que le nom gallois *Gloye* (brillant, éclatant) a été traduit par le prénom chrétien *Clodius*; que l'évêque d'Ely, *Couchouard*, est devenu saint *Concors*; et le moine *Saens*, saint *Sidonius*; le Gaulois *Cybor*, saint *Eparchius*; l'Espagnol *Galindo*, saint *Prudence*; et sainte *Ysoie*, sainte *Eusébie*.

L'admiration des littérateurs pour les écrivains de la Grèce et de Rome, en porta un grand nombre à l'époque de la renaissance des lettres, à changer leurs noms pour se parer de dénominations grecques ou romaines. Le napolitain *Jean Paul Parisio* se fit appeler *Anlus Janus Parrhasius*; l'allemand *Reuchlin* (fumée) s'appela *Capnio*; un autre Allemand, *Grosman* (homme grand) *Megonder*, et un troisième, *Schwarzerd* (terre noire), *Melanethon*. C'est ainsi que nous trouvons *Græchius* pour *Grouchy* et *Torrentius* pour *Vanderbeken*. Ce même motif qui avait engagé tous les membres de l'académie de Rome à adopter des noms grecs et latins, pensa leur coûter la vie sous le règne de Paul II, qui accusa ce corps savant d'hérésie et de conspiration. On avait vu la même chose six siècles auparavant, parmi les membres de l'académie fondée par Charlemagne, qui ne furent exposés à aucun danger semblable, ce grand monarque ayant pris lui-même un nom ancien.

Trompé par ces noms empruntés, combien de conséquences erronées n'en tirerait pas l'ethnographie qui voudrait les prendre pour bases de ses raisonnements! Que de Français, d'Allemands, d'Italiens et d'Anglais induits en erreur par ces noms empruntés, regardés comme étrangers des savants, des juriconsultes et des médecins dont les travaux ont honoré cependant leurs patries respectives!

« A la tête d'une armée conquérante, » dit Salverte, « quand Valarsay londa en Arménie la dynastie des Arsacides, non-seulement il ôta à la ville de Van son nom, pour

lui rendre celui de *Semiramacerte* (ville de Sémiramis), et rappeler le souvenir d'une héroïne guerrière dont il prétendait sans doute que les droits lui étaient transmis; mais, guidé par une politique profonde, il se hâta de diviser son empire en vingt-huit préfectures héréditaires, et d'imposer à chacune un nom dérivé du nom du gouverneur qu'il lui donnait, ou du titre de sa charge. Ainsi disparurent et l'ancienne division des provinces et leurs noms nationaux, et le souvenir de lois, de droits, de coutumes qui y restaient attachés, et qui portaient ombrage à un monarque étranger.

« Il est curieux de voir dans un autre pays une mesure analogue, inspirée par des intentions bien opposées.

« Les noms anciens des provinces de la France rappelaient tous des origines, des affections, des institutions, des usages, des privilèges différents; au jour où tous les Français n'ont formé qu'un peuple sous une loi unique, le morcellement fortuit du territoire et les noms vieillis des *fragments* dont il se composait, ont dû faire place à une division raisonnée en départements, et à une nomenclature uniforme empruntée des localités géographiques. C'était encore ici renouveler la face de l'Etat après une conquête; mais quelle conquête! Celle de l'union et de l'ordre sur la discorde et le chaos.

« Plus facilement que les noms de contrées, les noms de villes se prêtent aux variations que commande la vanité des conquérants. Prusias s'empare de *Kieros*, ville appartenant à la cité d'Héraclée; au nom qu'elle avait emprunté du fleuve qui la traversait, il substitue le sien propre, et veut qu'on l'appelle *Prusiade*. Le roi de Bithynie ne fit que suivre un usage consacré par la plupart des chefs qui, depuis la mort d'Alexandre, se-disputaient les lambeaux de l'Asie.

« Les Romains non-seulement divisaient les Etats en de grandes provinces dont la circonscription et les noms changeaient quelquefois, moyen sûr d'affaiblir chez un peuple les relations et les habitudes nationales; mais en quelque lieu que la force des armes ou l'adresse de la diplomatie fit pénétrer leur influence, ils surent avec eux établir leurs noms propres. Tous les rois alliés ou amis fondèrent, chacun dans son royaume, des villes de *Césaire* en l'honneur d'Auguste. Des villes libres, des colonies prirent le même nom, ou s'honorèrent de rappeler le nom de *Julius*, le titre d'*Auguste*, les surnoms introduits dans la famille impériale. C'est ainsi que *Bibracte* devint *Augustodunum* (Autun); *Cularo* se nomma *Gratianopolis* (Grenoble); *Andegavum* s'appela *Julianagum* (Angers); et *Genabum* fut appelée *Aurelia* (Orléans). »

Ces changements de noms géographiques n'ont, après le moyen âge, jamais été plus

fréquents que de nos jours. On a vu des noms grecs et romains renaître dans l'ancien et le Nouveau-Monde; des noms américains revivre après trois siècles de silence, et ce qui est encore plus extraordinaire, des Africains devenus et reconnus libres sur la colonie jadis la plus florissante de l'archipel des Antilles, prendre le nom d'un peuple américain disparu comme tant d'autres, depuis deux siècles, de la liste des nations. Que de méprises ne ferait, que de fausses conséquences ne tirerait pas l'ethnologue qui, raisonnant sur les noms géographiques, voudrait, appuyé sur cette seule base, reconnaître la souche de laquelle descendent les peuples qui habitent ces villes, qui occupent ces contrées!

Dans l'empire de la Chine, à chaque nouvelle dynastie, on change la plupart des noms des provinces et des villes. Cet usage, auquel n'ont pas fait attention, ou que peut-être ont ignoré les savants commentateurs du voyage de *Marco Polo*, a fait échouer toute leur vaste érudition dans la tentative d'expliquer par nos connaissances géographiques actuelles les notions précieuses que nous a laissées le plus grand voyageur du moyen âge. Le profond savoir dans la langue et la littérature chinoises a mis à même Klaproth de résoudre tous les doutes, et de déterminer, par la connaissance des résultats de cet usage singulier, les véritables positions des villes de Cayngui, Zaïthum, Gampui et autres; qui offraient jusqu'à présent des difficultés insurmontables aux savants étrangers à l'étude de cet idiome.

L'Afrique nous offre quelques exemples de cet usage. Plusieurs de ses villes changent de nom de temps en temps. Nous nous bornerons à observer qu'un lieu visité deux fois par le célèbre Mungo-Park s'appelait *Kanipe* la première fois qu'il le visita, et *Sizekunda* la seconde.

LITHUANIENS. Voy. SLAVES.

LITTÉRATURE SANSKRITE. Voy. SANSKRIT. — CHINOISE. Voy. CHINOIS. — ÉTRUSQUE. Voy. ÉTRUSQUES; détruite par les Romains, *Ibid.*

LIVE. Voy. FINNOISE.

LIVONIE. Voy. TEUTONIQUE.

LOANGO. Voy. CONGO.

LOCKE, cité sur le langage. Voy. l'*Essai*, § V.

LOIS DE LA TRANSFORMATION OU DE LA DÉRIVATION DES MOTS. Voy. ÉTYMOLOGIE.

LOLOS. Voy. CHINUIS.

LOTHOPHAGI. Voy. ATLAS.

LOUSIANE. Voy. MOBILE.

LOURES. Voy. KURDE.

LUCANI. Voy. ITALIQUE.

LYCIENS. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

LYDIE, EST-ELLE LE BERCEAU DES ÉPIQUES. Voy. ÉTRUSQUES.

LYDIENS. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

M

MACASSAR. Voy. CÉLÉBESQUE.

MACEDO, de Lisbonne, son opinion sur la langue des Guanches. Voy. ATLANTIQUE.

MACÉDONIENS. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

MACHACARIS-CAMACAN, famille de langues de la région Guarani-brésilienne (Ajuér. mérid.); elle comprend les langues suivantes :

1° **MACHACARIS,** par les *Machacaris* ou *Machacalis*, qui demeurèrent dans la province de Porto-Seguro entre les Patachos et les Botecudos dans les environs du Sucuruu ou Rio-Pardo, du Rio-Belmonte et du Rio-Santa-Cruz. Cette langue, de même que celle des Botecudos, a beaucoup de mots et de syllabes qui se prononcent d'une manière singulière dans le palais; elle a le son nasal, mais elle n'a pas le guttural.

2° **MACONIS,** par les *Maconis*, jadis établis sur le Rio-Doce, d'où ils furent chassés par les Botecudos, qui les ont presque entièrement exterminés; le peu qui en est échappé est civilisé et baptisé, et vit dans la province de Porto-Seguro. On a à tort considéré les Maonis comme une branche des Botecudos, puisque leur langue en est entièrement différente.

Il nous semble qu'on pourrait regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Monoyos de Passanha*, visités par le savant naturaliste M. Auguste de Saint-Hilaire.

3° **PATACHOS,** par les *Patachos*, qui sont la nation sauvage la plus nombreuse de la province de Porto-Seguro. Les Patachos sont divisés en plusieurs tribus, et s'étendent d'une extrémité à l'autre de la province; selon monseigneur le prince de Neuwied, ils occupent la partie la plus de la mer comprise entre l'embouchure du Sau-Matheus et celle du Santa-Cruz. L'histoire du Brésil fait mention d'autres tribus Patachos ou Cotochos, qui erraient autrefois dans la partie sud-ouest de la province de Bahia. L'idiome patachos a beaucoup de mots dont le son est rauque, et qui se prononcent en partie dans le palais; les sons intermédiaires entre *é*, *u* et *e* y sont très-fréquents.

4° **CAMACAN,** par les *Camacans*, nommés aussi *Mongoyos* par les Portugais; ils sont moins sauvages que les Botecudos et les Patachos; ils vivent d'agriculture, et demeurent en sept petits villages dans les environs et au nord du Rio-Pardo ou Patype dans la province de Bahia. Le camacan a un grand nombre de mots longs et de sons gutturaux; ce qui le distingue des idiomes des Patachos, des Botecudos, des Machacaris et des Maonis. La fin de ses mots se prononce d'une manière

bizarre et fort brève; quelquefois on entend en même temps des sons du nez, du palais et du gosier; les mots se terminent ordinairement en *a* et en *o*; ces voyelles sont coupées brusquement dans le discours; on dirait que celui qui parle cesse tout à coup de parler.

5° **MENIENG,** parlé jadis par les *Meniengs* ou *Menian*, qui sont tous civilisés et vivent près du Rio-Belmonte. Le menieng est près de s'éteindre, puisque, lors du voyage du prince de Neuwied, il n'y avait plus qu'un idiole; il abonde beaucoup en sons de la gorge et du palais. Les Meniengs paraissent avoir été une tribu des Camacans, mais qui parlaient un camacan si corrompu, ou, pour mieux dire, si différent, qu'on ne saurait la regarder comme un simple dialecte de cet idiome, mais bien comme une langue qui en est sœur.

6° **CAMACAENS-SPIX-MARTIUS,** parlée par une tribu de *Camacans*, visitée par les deux savants naturalistes Spix et Martius, mais dont nous ne pouvons pas indiquer exactement la position.

7° **MALALI,** par les *Malali*, visités par monseigneur le prince de Neuwied et par M. Auguste de Saint-Hilaire. Cet idiome a le son nasal et le guttural, qui dominent en plusieurs autres parlés dans cette vaste région. La plupart de ses mots ont une prononciation très-difficile à saisir.

MACOUA. Voy. MONOMOTAPA.

MADAGASCARIENNE (LANGUE), ou MALAIS AFRICAÎN, division des langues malaises, à laquelle appartient le

MADÉCASSE, parlé dans l'île de Madagascar.

Dans la population de cette grande île, dit M. Valisa, les ethnographes reconnaissent le rapprochement, plutôt que le mélange, de deux races, l'une au teint noir et à la chevelure laineuse, l'autre au teint olivâtre et à la chevelure lisse. De ces deux races c'est la première, d'origine évidemment africaine, qui leur paraît avoir été la plus anciennement en possession du sol. La seconde est, selon eux, une race étrangère et conquérante, venue de l'est ou du nord-est, c'est-à-dire soit de cette partie de l'Océanie désignée sous le nom de Polynésie, soit de celle qui constitue la Malaisie. Mais, chose assez étrange, et qui est directement opposée à ce qui s'observe partout ailleurs, la population primitive est restée partout en possession des côtes, tandis que c'est dans l'intérieur, dans la partie la plus centrale de l'île, que s'est établie la population advente dont il faut voir les descendants dans les Hôvas,

habitants de la contrée de l'Imérina, et qui sont aujourd'hui encore la nation la plus puissante de Madagascar.

Un fait non moins extraordinaire, c'est celui de l'uniformité qu'on dire de presque tous les voyageurs, la langue présente d'un bout de l'île à l'autre. Il est tellement étonnant de voir régner une langue unique sur un territoire si vaste, occupé par une population sortie de deux races distinctes, l'une et l'autre d'une civilisation peu développée et dont les différentes portions se trouvent en grande partie isolées, séparées qu'elles sont entre elles par des montagnes inaccessibles et des forêts impenétrables, que Balbi, dans l'introduction de son *Atlas ethnographique*, ne peut se résoudre à admettre que le fait existe, malgré les autorités positives sur lesquelles il s'appuie. Au premier rang parmi ces autorités se placent un ancien gouverneur de l'établissement français du fort Dauphin, de Flacourt, et un voyageur qui a été de longues années prisonnier des indigènes, Drury. L'un et l'autre déclarent que la langue de Madagascar est partout la même, que les seules différences que l'on puisse signaler d'une province à l'autre ne consistent que dans l'accentuation, et que les habitants des diverses parties de l'île se comprennent sans la moindre difficulté. Le missionnaire anglais Ellis dit pourtant que l'uniformité de langage ne règne pas de la côte à l'intérieur au même degré qu'elle règne d'une partie du littoral à l'autre. La différence qu'il signale entre le malgache des côtes et celui de l'Imérina ne consiste, il est vrai, que dans quelques permutations de consonnes, les Hôvas mettant par exemple l'articulation *d* là où ceux des régions maritimes prononcent *l*.

A l'appui de son opinion sur la probabilité de l'existence de plusieurs langues ou du moins de plusieurs dialectes à Madagascar, Balbi cite les variantes que, dans les mots même exprimant les idées les plus élémentaires, présentent les vocabulaires recueillis par de Flacourt, Drury, Megiser et Hervas. Ce dernier, dans son *Dictionnaire polyglotte*, donne positivement une double nomenclature madécasse, laquelle a tout à fait l'apparence de présenter le spécimen de deux dialectes. Balbi cite en outre le témoignage d'un voyageur français qui avait visité presque toute la côte orientale, et qui affirme que l'idiome de la partie méridionale, celui des habitants des environs du fort Dauphin, par exemple, diffère complètement de celui des provinces du nord. Toutefois, le savant commandant de l'expédition de l'*Astrolabe*, Dumont-d'Urville, adopte, ou pour mieux dire, confirme l'opinion d'une langue commune à toute l'île, langue variée tout au plus, dit-il, par la prononciation suivant les provinces.

Quoi qu'il en soit, Balbi classe le madécasse ou malgache, tel qu'il nous est connu, sous le titre de malai africain. Il est en effet impossible de méconnaître les rapports de

prononciation et de signification qui lient cette langue à toutes celles de l'Océanie et surtout au malais : quelques philologues ont même fait remarquer que le nom de Madagascar pouvait avoir pour étymologie celui de *malaio* (malai) par l'effet du changement, fort ordinaire dans cette langue, de *f* en *d*. C'est en vertu de cette même loi des permutations de lettres que l'on nomme indifféremment *malgache* et *madécasse* l'habitant de cette île, comme aussi la langue qu'il parle. Jacquet, dans ses *Mélanges polynésiens*, donne au peuple le nom de *malécasse* et à la langue celui de *malacassa*.

La ressemblance qui existe entre ce malai africain, pour nous servir de l'expression de Balbi, et le malai océanien, n'est pas seulement basée sur la rencontre d'un nombre considérable de racines identiques ; mais elle ressort aussi de la comparaison générale que l'on peut faire du génie et de la structure des deux langues. Entre le malais et le malgache il y a pour bien des mots identité complète. D'autres mots présentent des nuances dans leurs voyelles ; d'autres encore, certaines altérations dans leurs consonnes, altérations dont les plus fréquentes sont le changement du *b* malai en *v*, celui du *p* en *f*, celui du *k* en *h*, celui du *d* en *r*, etc. Il n'y a donc pas de doute que le malgache n'appartienne à la famille des idiomes malais, ou plutôt polynésiens. En effet, ses principales racines, celles des noms des objets naturels les plus marquants, les noms de nombre, les noms des jours de la semaine se trouvent à Java, à Sumatra, à Timor, aux Philippines, aux Mariannes, et même, on peut le dire, dans tous les archipels de l'Océanie. Mais à laquelle des langues de cette vaste partie du globe le malgache est-il le plus étroitement apparenté ? C'est ce qui n'a pas encore été rigoureusement déterminé. Crawford penchait pour le dialecte de Balbi, Marsden pour celui de Nias. Guillaume de Humboldt, qui reconnaît au malgache la plus grande affinité avec toutes les langues parlées dans l'archipel Indien, et qui y signale de plus un certain nombre de mots sanscrits, voit dans les habitants de Madagascar, une population malaise, mais il se demande s'il serait jamais possible de résoudre la question de savoir de quelle manière et à quelle époque les Malais sont ainsi venus s'établir dans le voisinage de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Quant à Dumont-d'Urville, frappé des rapports intimes qu'il observe entre le grand dialecte polynésien et l'idiome des naturels de Madagascar, frappé surtout du fait que ces rapports « sont quelquefois immédiats entre le malgache et le polynésien, sans se reproduire constamment dans le malai, » il est conduit à déclarer que la supposition d'après laquelle le malgache devrait à l'intermédiaire du malai son analogie avec le polynésien, est détruite par le fait que bien des mots communs au malgache et au polynésien, et existant sous une forme identique dans les deux langues, ne se retrouvent que

très-altérés dans le malai, ou même lui sont tout à fait étrangers.

On rencontre bien aussi dans le malgache un certain nombre de racines sémitiques; mais celles-ci n'appartiennent pas au fonds de la langue, et leur introduction, due à des rapports, déjà anciens, il est vrai, avec les Arabes des côtes du golfe d'Aman, est, comparativement, récente.

Malte-Brun signale encore, comme ayant cours à Madagascar, plusieurs mots se rapprochant des idiomes cafres, et notamment du betjouana. Le voisinage du continent africain explique suffisamment l'échange de quelques termes entre les habitants des deux côtes du détroit. Toutefois, il est certain que malgré quelques mots communs, même les nègres du Mozambique, qui occupent la partie de l'Afrique continentale la plus voisine de Madagascar, ne peuvent s'entendre sans interprète avec les insulaires.

L'idiome malgache est remarquable sous le double rapport de l'harmonie et de la richesse. On y trouve la même abondance de voyelles sonores qu'en malai, et sa nomenclature présente une foule de termes pour lesquels la plupart de nos langues européennes n'auraient pas d'équivalents, ou qu'elles ne pourraient rendre qu'à l'aide de périphrases. C'est ainsi, par exemple, que le malgache, pour exprimer les cornes d'un bouf, a peut-être trente mots différents, selon la forme, la direction, le volume de cette partie de l'animal. Avec sa richesse de termes spéciaux, le malgache comporte une grande concision. Ainsi l'acte d'aller chez soi se rend par *mody*, et l'idée bien plus complexe encore, de sortir de chez soi et n'y revenir dans la même journée, se traduit par le mot unique *tampody*. Cette langue a beaucoup de mots composés, dont les noms de plusieurs tribus de l'île offrent des exemples. Le nom des Bétanimènes est formé de *bé*, beaucoup, *tana*, terre, et *mena*, rouge; celui de la confédération des Betsimisaracs, sur la côte orientale, vient pareillement de *bé*, beaucoup ou multitude, de *tsi*, négation, et de *micarac*, séparé.

Il n'y a dans les noms malgaches ni genres grammaticaux, ni nombres, ni cas. Des particules y remplissent le rôle qu'ont dans d'autres langues les flexions de la déclinaison. La distinction des substantifs et des adjectifs n'existe pas, ou, du moins, le nombre des mots que l'on peut considérer comme des adjectifs est tout à fait insignifiant. D'ailleurs, l'extension immense de la nomenclature des substantifs rend bien rarement nécessaire l'emploi de qualificatifs. Parmi les noms de nombre, il n'y a que les dix premiers (auxquels il faut pourtant ajouter les nombres *cent* et *mille*) qui soient exprimés par des mots simples. Pour onze on dit dix-un, pour vingt, deux dix, etc. La conjugaison ne se fait qu'au moyen de particules préfixes; c'est ainsi que sont distingués les temps, les modes, les voix; c'est ainsi encore que l'on peut former du verbe

simple non-seulement des verbes passifs, réfléchis, réciproques, mais aussi des verbes potentiels, causatifs, etc. Ce système de préfixes significatives est un des grands traits de ressemblance qui lient le malgache au malai; mais la première de ces deux langues est celle où il est le plus complet.

La littérature nationale des Malgaches se composa de chansons, dont ils ont divers genres, selon les circonstances pour lesquelles elles sont composées, telles que les mariages, les funérailles, etc.; de proverbes, pour la composition desquels ils montrent une disposition toute particulière; de fables, ayant le plus souvent, il est vrai, un caractère assez puéril; de légendes, dont plusieurs familles possèdent, dit-on, d'importantes collections et d'où l'on pourrait, selon quelques voyageurs, notamment selon M. Lebel, tirer des renseignements précieux sur l'histoire de l'île. Ils ont enfin, suivant l'abbé Rochon, des traités sur l'astrologie et la médecine, sciences dont la connaissance a été apportée en l'île, antérieurement à l'hégire, par des docteurs cabalistes venus de Mascate.

M. de Pory a publié à Paris, en 1787, un recueil de chansons madécasses, et depuis quelques années on a recueilli d'autres spécimens de la littérature de ce peuple.

Les missionnaires protestants ont imprimé à Tananarivo, en lettres latines, une traduction du Nouveau Testament. — Voy. la note XVIII, à la fin du volume.

MADECASSE. Voy. MADAGASCARIENNE. — Comparée avec le malai. — Voy. note XVIII, à la fin du volume.

MADURA. Voy. JAVANAISES.

MAFFEI, dérive la langue étrusque du phénicien ou cananéen. Voy. ETRUSQUES.

MAGHREBY. Voy. ARABE.

MAGUDHA. Voy. PRACRIT.

MAGYAR. Voy. HONGROISE (Langue).

MAHIE, langue africaine du Soudan, parlée par les *Mahies*, nation nombreuse et autrefois puissante, qui vit au nord du royaume de Dahomey. Elle forme une confédération de plusieurs petits Etats régis par un gouvernement républicain. Les Mahies sont industrieux et savent faire de jolis ouvrages en métal.

MAHRATTE, **MAHRATTA** ou **MAHARASHTRA**, langue de l'Inde, qui doit être classée parmi les idiomes prâcrits. En effet, suivant M. Lassen, c'est cette langue que désigne proprement, pour les brahmanes de la partie de l'Inde, où elle est parlée, le nom de prâcrit quand il n'est pas accompagné de quelque épithète spéciale, et M. Pavie, dans une lettre à M. Garcia de Tassy (1841), dit que la mahratte est la limite méridionale des dialectes indiens qui se rattachent au sanskrit. Sous le rapport de la lexicographie et de la grammaire, cette langue n'est qu'une mutilation du sanskrit. Les

principaux dialectes du maharatte sont le *basopurt*, le *ouadt*, le *desh*, le *kokout*, etc.

La prononciation du maharatte est dure et peu sonore; l'accent eu est traînant et lourd. Il s'écrit avec deux alphabets le *balbodh* ou *balabandi* qui n'est que le *dewanagari* des livres sanskrits; il s'emploie pour les sujets religieux; le *mod*, *modi* ou *mur* qui est un dérivé du premier; c'est l'écriture des relations ordinaires. La littérature est peu riche en ouvrages originaux; ce qu'elle offre de plus remarquable ce sont des récits de guerres dit *kathas*, qui se chantent la nuit à la clarté des flambeaux rustiques et qui charment les haltes de nuit pendant les pérégrinations des tribus nomades.

MALABAR, un des idiomes de l'Hindoustan qui ne se rattache pas à la souche sanscrite. Cette langue est connue aussi sous le nom de malayalam ou malayalim et quelquefois même, quoique improprement, sous celui de **GRANTAM**, parlée le long de la côte de Malabar depuis la rivière d'Onore jusqu'au cap Comorin. Dans cet espace le *malayalam propre* ou *malabar* est parlé dans la province anglaise du Malabar, où l'on trouve Cochim, jadis appartenant aux Hollandais; Cananore et Calicut, jadis siège du *Zamorin*, si puissant lors de la première apparition des Portugais dans l'Inde; ensuite dans le royaume de Travancore, vassal des Anglais; dans le petit territoire où se trouve la colonie française de Mahé, et dans les vallées habitées par les Chrétiens de Saint-Thomas. C'est dans cette langue qu'ont été gravés sur des plaques de cuivre, dans les *viii*^e et *ix*^e siècles, les privilèges accordés par les rois de ces contrées à ces Chrétiens et aux Juifs de Cochim. Le malabar a un alphabet particulier dont quelques signes sont communs au tamoule, mais auquel manquent ceux correspondants au *g*, *y*, *x*, *z* et *f* des alphabets européens. La prononciation de cette langue est assez douce et harmonieuse; sa déclinaison a huit cas, trois genres, et pour les noms substantifs même trois nombres. Les adjectifs y sont indéclinables. La conjugaison y est pauvre; elle n'a que trois temps, savoir: le présent, le passé et le futur, et deux modes, l'indicatif et l'impératif; elle exprime les autres par des particules affixes; la plupart des verbes sont défectifs. La construction est presque semblable à celle du latin. On peut considérer comme deux autres dialectes principaux de cette langue le *kourga* ou *koudagou* parlée dans le district angais nommé *Courg* ou *Coorg*, dans la province de Malabar; et le *toulouta*, parlé, selon le savant missionnaire Dubois,

le long de la côte depuis Tellichery ou le cap Dilli jusqu'à la rivière d'Onore, pays que les géographes appellent improprement *Canara* et qui est habité par les *Toulouva*; il appartient aux Anglais. Le *courga* et le *toulouva* s'écrivent avec les caractères malabares.

MALAI. Voy. **SUMATRIENNES**. — Comparé au madecasse, — Voy. note XVIII, à la fin du volume.

MALAIS. Voy. **Océanie**.

MALAISES (LANGUES); ces langues constituent une des familles des langues océaniques. Les innombrables peuplades comprises dans cette grande famille offrent un phénomène unique dans l'histoire de l'homme. Dispersées sur presque deux tiers de la circonférence du globe, et séparées les unes des autres par de vastes mers et tout le continent austral, elles parlent toutes des langues évidemment sœurs, tandis que plusieurs d'entre elles possèdent depuis un temps immémorial des alphabets, dont les caractères diffèrent autant les uns des autres que les lettres grecques diffèrent de celles des alphabets sanscrit et coréen. Des nuances presque innuies de civilisation et de barbarie, de douceur et de férocité; une foule d'usages communs à un grand nombre de tribus séparées par d'immenses intervalles, ainsi que des pratiques singulières propres à quelques autres seulement; les superstitions les plus absurdes, accompagnées de mutilations cruelles et de sacrifices humains; des mœurs douces unies à l'usage horrible de l'infanticide et de l'anthropophagie; des traits sublimes d'héroïsme à côté des excès épouvantables et inouïs ailleurs de la vengeance; voilà les traits les plus caractéristiques des peuples compris dans la grande famille malaise. *Lakiana*, qui commande les nombreuses flottilles du sultan de Malacca contre les Portugais; *Surapati*, qui de simple esclave parvint par sa valeur et malgré les efforts des Hollandais à régner sur plusieurs provinces de Java; *Srenopati*, sultan de Mataram, et son petit-fils *Agung*, surnommé avec raison le *Grand-Sultan*, sont les seuls personnages vraiment remarquables que l'histoire des Océaniens puisse opposer à la foule des grands hommes de l'ancien continent (674).

En considérant les langues de tous ces peuples sous un point de vue général, on peut dire qu'elles se ressemblent d'une manière extraordinaire dans leur génie, dans leurs formes et dans leur racine, tandis qu'elles diffèrent essentiellement de tous les idiomes connus, n'offrant d'analogie qu'à

(674) Nous devons rappeler que notre siècle a vu s'élever en même temps à Madagascar, à Tonga et à Owhyhée, trois hommes extraordinaires, auxquels il n'a manqué qu'un plus grand théâtre pour brüler de tout l'éclat qu'environne les grands conquérants de l'Europe et de l'Asie. Le jeune et brave Radama se rend maître en moins de dix ans de plus

de la moitié de Madagascar; l'adroit et intrépide Finow réunit sous son sceptre presque toutes les îles des Amis et de Fidji, tandis que le politique et intelligent Teameamea, après avoir soumis tout l'archipel de Sandwich, y introduit la civilisation et les arts de l'Europe.

avec les langues transgongoliques, et encore seulement sous le rapport de leurs formes grammaticales et de leur syntaxe. Vingt-deux consonnes et six voyelles expriment, à quelques exceptions près, les plus grandes variétés euphoniques de tous ces idiomes, dont plusieurs ont en outre deux diphthongues, et les plus incultes quelques autres voyelles, qui remplacent les sons ordinaires dans les langues les plus polies, de même que les patois italiens, français, allemands et autres, possèdent une foule de sons inconnus aux langues écrites auxquelles ils appartiennent. Tous les idiomes malais ont invariablement la même construction; on n'en trouve pas un seul qui ait des formes complexes comme le sanskrit et le grec, le latin et l'arabe. Les rapports des nouns y sont exprimés par des prépositions; ceux des temps par des adverbes; les formes passives par des préfixes et les transitives par des affixes. Avec l'apparence d'une richesse extraordinaire, ces idiomes sont plutôt *terreux* que *riches*, puisqu'avec une grande abondance de vocables pour exprimer des nuances peu importantes des objets familiers ou physiques, tous ces idiomes manquent presque entièrement de dénominations générales et de mots pour rendre des idées abstraites (675).

Si l'on voulait considérer tous les idiomes malais du monde maritime sous le rapport des différents éléments qui entrent dans leur composition, on pourrait les partager en deux classes. La première comprendrait tous les idiomes policés de l'archipel Indien; la seconde tous ceux que parlent les autres nations malaises de l'Océanie. Les idiomes de la première classe, qui sont aussi les seuls qui possèdent des alphabets, paraissent être composés des éléments suivants: le langage que parlait la tribu primitive, et qu'on peut regarder comme la par-

tie radicale et originale de chacun; le grand océanien; le langage particulier de la tribu ou des tribus qui habitaient ou qui habitent dans son voisinage immédiat; le sanscrit; l'arabe; quelques mots du telinga, du persan et du chinois, et une portion encore plus petite du portugais, du hollandais et de l'anglais, et, pour le groupe des Philippines, de l'espagnol. L'analyse de tous les idiomes malais compris dans la seconde division paraît autoriser l'ethnologue à les regarder comme composés des trois premiers éléments qui entrent dans la composition de ceux de l'archipel Indien, auquel il faut ajouter quelques mots anglais et espagnols dus aux fréquentes relations des Anglais avec les naturels de Sandwich, de Taïti et de la Nouvelle-Zélande d'un côté, et des Espagnols avec les Caroliniens et les Chamorrois de l'autre. Toutes les langues de cette seconde division se distinguent des idiomes de la première par l'absence totale des mots sanscrits, arabes et telinga, et celles de la Polynésie orientale par le rôle important qu'y joue l'article, par la fréquence des paroles formées à la manière des enfants, en répétant le même son, comme *mala-mala* très-amer, *tea-tea* très-blanc, etc., etc. On peut dire aussi, qu'en général la plupart des idiomes des deux branches ont, comme les transgongoliques, beaucoup de mots qui, moyennant de petits changements dans la prononciation ou dans l'intonation, expriment jusqu'à dix choses entièrement différentes.

On a distingué dans cette famille les douze groupes suivants: Langues JAVANAISES, MALAISES OU SUMATRIENNES, SUMAVATIMORIENNES, MOLEQUES, CÉLÉBIENNES, BORNÉENNES, PHILIPPINAISES OÙ TAGALES, AUSTRALIENNES, POLYNÉSIENNES OCCIDENTALES, POLYNÉSIENNES ORIENTALES, FORMOSANES ET MADASCARIENNES. Voy. ces mots. — Voy. l'introduction, § IV.

(675) Suivant Crawford, le javanais n'a pas moins de 21 expressions particulières pour exprimer autant de manières différentes de s'asseoir. Ce même idiome a 54 noms distincts pour autant de variétés de kris ou coutelas, dont 21 indiquent que la lame est droite, et 33 qu'elle est recourbée. D'après ce même auteur, le javanais a souvent 10 synonymes, le bugnis 6 ou 7 et le malais souvent 4 ou 5, pour exprimer des nuances peu importantes de quelques objets physiques. L'harmonieux idiome de Taïti, dont Cook a tant exalté la prétendue richesse et la grande perfection, a plus de 20 termes pour désigner le fruit à pain dans ses différents états, et en possède au moins autant pour la racine de *toro*, et environ 10 pour la noix de coco. On peut en dire presque autant des idionnes de Sandwick, de Tonga, des Tagalog, dès qu'on veut exprimer des idées générales, et tout ce qui se rapporte aux opérations de l'âme. Selon Crawford, aucune des langues connues de l'archipel Indien ne peut distinguer par des mots indigènes l'air en repos de l'air en mouvement ou du vent.

Selon le même auteur, le javanais, qui est le plus riche et le plus perfectionné des idiomes de cette

famille, a deux noms différents pour chacun des métaux, et même trois pour quelques-uns, mais n'en a pas un seul pour exprimer cette classe de corps, ou le nom équivalent à celui de *métal* et *minéral*; et tandis qu'on y trouve 5 noms pour un chien, 6 pour un cochon et pour l'éclipsant, et 7 pour le cheval, il n'y en a pas un qui corresponde à celui d'*animal*, ni à ceux de *bête*, *oiseau*, *insecte* et *reptile*. Les principales langues de l'archipel Indien pour *esprit*, emploient l'expression métaphorique *œur*; pour *entendement*, ils empruntent un mot sanscrit ou arabe; pour *mémoire*, ils n'ont autre chose que le verbe *se souvenir*, employé substantivement; pour *amitié*, ils ont encore recours à l'arabe; et pour *modestie*, ils se servent du même mot qui signifie *honte*. Sans fatiguer nos lecteurs par une foule d'exemples que nous pourrions aisément multiplier, il nous suffira de dire que, dans plus de 15 idiomes malais, le nom *soleil* est exprimé par une parole composée, qui signifie *œil du jour*; que dans la langue de Taïti, le mot *son*, qui signifie *fumée*, moyennant des changements imperceptibles à des oreilles européennes, signifie aussi *fiel*, un *courant*, *natation*, *oiseau*, *arbre*, une *aiguille*, et *coudre*.

TABLEAU POLYLOTTE DES LANGUES MALAISES.

	Ostrogaphes.	Soléc.
LANGUES JAVANAISES		
GRAND-Océanien.	1 anglais	strengeng
JAVANAIS VULGAIRE ou JAVANAIS MODERNE.	2 anglais	aria
BASA-KHAMA ou JAVANAIS DE COU.	3 anglais	ma'spook
SUDA VULGAIRE.	4 anglais	ngaroh
MADURA <i>Prope de Madura.</i>	5 anglais	aro
Sumatrap.	6 anglais	matani
BALI VULGAIRE.	7 anglais	malajou
NAGAR ou LOMBOK.	8 anglais	
LANGUES SUMATHRIENNES :		
MALAIS ou MALATOU <i>Littéral.</i>	9 anglais	ma's-ari
do l'île Tidor.	10 espagnole	mota-hari
des Moluques.	11 espagnole	matihari
de Coupang dans l'île de Timor.	12 française	malatè
BATTAS ou BATTAR.	13 anglais	matihari
ACHIN.	14 anglais	matihari
REDJANG.	15 anglais	matihari
LAMPONG.	16 anglais	matihari
MANTAWEL.	17 anglais	choosio
NIAH.	18 anglais	seeno
LANGUES SUMBAVA-TIMORIENNES :		
EMA.	19 anglais	liron
SUMBAVA.	20 anglais	singhar
ENOS ou FLORES.	21 anglais	reza
UMBAT, de village de Butoka.	22 française	
TIMORIEN ou TIMORIEN OUVÉ-PELUP.	23 anglais	laroh
TIMORIEN HOGENDOP.	24 française	neou
BELLOS-FREYCIET, de Laga dans l'île de Timor.	25 française	lêlo
ROTTI.	26 anglais	laroh
SAVOU ou SAWU.	27 anglais	lodo
LANGUES MOLUQUAISES :		
TERNATE.	28 anglais	matihari
SANGAR.	29 anglais	eloh
CERAM ou SERANG.	30 anglais	matihari
SAPARUA.	31 anglais	riamano
LANGUES CÉLÉBÉNNES :		
BUGH.	32 anglais	matro
MACASSAR.	33 anglais	matro
MANDAR.	34 anglais	matihari
MANADO.	35 anglais	ndoh
GONDALLO ou GONGU-TALO.	36 anglais	matihari
BEYIN.	36* anglais	matihari
LANGUES BORNEENNES :		
BRABU, BRABOU ou DAYAS, de la côte occidentale de Borneo.	37 anglais	malandao
Idem des environs de Pontiana.	38 hollandaise	mataseu
LANGUES PHILIPPINAISES :		
TAGALOG ou TAGALE.	39 espagnole	arao
PAMPANGO.	40 italienne	aidao
ABAC ou CAPUL.	41 espagnole	adiao
BIMATO.	42 espagnole	adiao, ariao
do l'île Zubu.	43 espagnole	adiao
MINDANAO.	44 anglais	senang
LANGUES AUSTRALIENNES :		
MALAIS DE LA NOUVELLE-GUINÉE.	45 française	naz
MOYSE.	46 française	
LANGUES POLYNÉSIENNES OCCIDENTALES :		
CHAMORRE ou MARIANAIS, de l'île Guam.	47 française	adaro
EAP ou YAP.	48 allemande	ai
ULKA.	49 allemande	ai
LAMURECK ou LAMOCRESER.	50 française	alo
SAYADOUAN.	51 française	aiet, yalalet
TORRES-HOOLOU, de l'île de Pis.	52 française	
KADACK.	53 allemande	ai
OUALAN.	54 française	wa's
LANGUES POLYNÉSIENNES ORIENTALES :		
NOUGRAO-ZELANDIA, de la Baie des Îles.	55 française	la
FIDJI ou FIDU, de l'île de Paw.	56 française	singa
BOUTOMAR.	57 française	awa
TONGA ou ARICHEL DES AMIS, de l'île Tonga.	58 anglaise	laa
Idem de l'île Cocos ou Noolaboulabon.	59 française	la
TANTIN de l'île Tahiti.	60 anglaise	matihari
Idem.	61 française	era
MARQUESAS ou MARQUETIN, de Nakahien.	62 anglaise	matihari
Idem de Waihatu ou Santa Christina.	63 française	éha
PAQUES ou WARD.	64 anglaise	
SANDWICH ou HAWAÏEN, de l'île Ouhikee ou Hawaii.	65 française	ra
LANGUES FORMOSANES ou MALAIS ASIATIQUE :		
SOKIA ou FORMOSAN.	66 allemande	rai
LANGUES MADAGASCARIENNES ou MALAIS AFRICAÏN :		
MADAGASCAR, de Fort Dauphin.	67 française	massonandro
d'un naturel élève de la Propaganda.	68 espagnole	massoum
de Tamatave.	69 française	

<i>Lane.</i>	<i>Jour.</i>	<i>Terre.</i>	<i>Enu.</i>	<i>Fru.</i>
1 wulan	hari	tanah	web	api
2 wulan	dina	bumi	banlu	grni
3 wulan	diuteu	bentala	inya	lalu, crama
4 bulau	poek, pobik	tanen	ehal	aconne
5 bulau	ari	tanah, bumi	ang	apet
6 bulau	ari, dina	tana, bumi	ang	apoi
7 bulau	dina	guni	yeh	api
8 bulau	kejelu, jelu	tana	ai	api
9 bulau	ari	tanah, bumi	ayer	api
10 bulau	alil	buchit	tubi	asap
11 bulau	bari, aseng	tana, darat	aver	api
12 bulau	ari	taman	air	api
13 bulau	taranghar	tana	ayk	alipi
14 bulau	urai	tano	ir	apuy
15 bulau	liliheng	puta	beode	apeay
16 bulau	rauni	tanah	wyu	apuy
17 ligo	macheep	polack	jégar	orange, bobengang
18 lowa	loo-ch	tano	erdann	alreuso
19 warah	urai	dana	oi	api
20 wulan	aso	tana	jene	api
21 wulan	gah	tana	wai	api
22 "	"	"	"	"
23 fulan	"	maran	vehl	ahf
24 fomen	"	nyu	eny	avi
25 outa	letonché	rén	ira, irik	limori
26 lwiak	"	lun	uwai	nai
27 warroo	"	warai, race	aki	nee
28 bulau	modir	kaha	ake	ukei
29 bulau	elub	nama	ayira	puting
30 bulau	pagara	bumia	waleo	apira
31 bulau	kai	murio	uwai	buluo
32 ketang	(so)	dara	jalo	api
33 bulang	(poi)	bonto	wai	pepe
34 wulan	hari	tana	rano	api
35 lolo hua	ndob	tana	telobo	api
36 ulmo	daubho	buta	ayer	tolu
36 wulan	aso	tana	danum	api
37 bulau	"	borane	danom	api
38 bulau	"	lupa	tuling	api
39 bulau	arau	lalwad	salug, duman	"
40 bulau	"	tuna	bahi, rahi	"
41 bulau	aliso	puta, tana	tuling	api
42 bulau	aliso, aliso	"	tulan	calayo
43 songot	"	lupa	"	api
44 ulsulang	senang	beaul	lao, dazn	klaho
45 calangb	"	"	"	eeb
46 "	"	"	"	"
47 pilan	hasoi	tano	anum	gouzi
48 poi	"	"	monum	nest
49 moram	"	"	elimi	caf
50 "	errai	heroi	courouc	yai
51 méram	"	mierolu, elidagilui	rail, ralon	lalle
52 "	"	"	"	"
53 aling	"	"	ira	gidieg
54 alouet	lenelik	hol	ko	hca
55 marama	ao	wennua	wai	zhi
56 boulu	"	fenou	arrai	ambok
57 eulé	"	outou	"	robi
58 mahima	aho	gelegele, oomea	vy	zhi
59 massina	"	kille	ovai	oumon
60 marama	"	whannoa	avy	wabas, eabe.
61 malama	"	kéoua	(vazé) pape	rai
62 mahine	uaten, waten	whennua, kénous	ewai	eachi
63 oumati	"	"	evai	"
64 "	"	"	evy	"
65 mahima	"	sina (repo, tapa)	wai	ahi (piga)
66 waurat	ai	rai	raiaom	apori
67 woulan	aureu, aroou	tano	ramu	giou
68 ho, bulau	anru	tan	ramu	affu
69 wulmo	androu	tanc	ramu	awara

<i>Père.</i>	<i>Mère.</i>	<i>Oeil.</i>	<i>Tête.</i>	<i>Nes.</i>
1 "	"	"	"	"
2 hobok	"	mata	douar, uia	irang
3 rama	ambok, biang	mata	audas	ehungae, irang
4 ama	imbok, ibi	maripat	kirab, mustaka	ru, grans
5 ma	ambu	panou, mata	bu'u, mustaka	irang, pangemba
6 papa	ambu, habu	mata	chetak	elung
7 bapa	mimch	mata	chetak	elung
8 ama	lra	mata	landas	chungh
9 lapa, pa, ayah	ama, ma, ibu	mata	otib	irang
10 papa	mama, ambui	mata	kspeta, ula	idung
11 bappa	ma	mata	c polia	liou
12 pops	mama	mata	"	irang
13 amman	laang	mata	kapala	idao
14 ba	ma	mo-hia	ulu	aycong
		manhi	ulu	idao

15	bapa	indo	malay	elan	lôg
16	bapah	indah	malah	alub	lôg
17	oekooee	eeuah	malah	ootay	amuk
18	amah	eeuah	buro	hagu	eegho
19	ama	ina	maia	teta	lis
20	bapa	mama	maia	nlu	ingn
21	ma	reh	anamata	vle	njo
22	"	"	imiko	imouln	imou
23	ama	ena	maia	ulu	ecour
24	"	"	"	"	"
25	aman	nina	meta	amedja	ecou
26	ama	ena	meta	laga	pasah
27	"	"	madela	catoe	siyanga
28	baba	yaya	lkn	dopolo	idong
29	bapa	nina	maia	"	lrong
30	nibabara	ninesan	malara	alente	idonte
31	aman	luani	maant	urusi	trial
32	ambo	indn	maia	wulu	kamur.
33	bapa	angrong, ama	maia	wela	kamuru
34	kama	indio	maia	sl	inga
35	ama	ina	waren	ulo	sirong
36	bapa	nama	maia	lunggonge	aling
37	bapa	ma	maia	nin	laga
38	paag	indio, amal	maia	takulak	"
39	"	"	"	oeloe	inggher
40	ama	ina	maia	olo	ilong
41	"	"	maia	hufine	arung
42	ama	ios	maia	olo	lrong
43	amal, amahan	imal, inahan	maia	olo	lrong
44	bapa	"	maia	capain	ilm
45	amma	ina	maia	nlo	eleng
46	"	"	"	ea	nison
47	lounila	foomagnago	nallanga	"	wanfrago
48	lammagen	laogelin	maia	lloo, lis	ghingh
49	taman	reha	caueg	elingen	busemum
50	"	"	malai	meth-ckilim	walbel
51	temal	ellid	velag	maier	poti
52	"	"	metai, metal	roumet, alomô	postel, poti
53	taman	reha	medja	"	wathu
54	"	"	meta	san'ouasse	sochès
55	malouatane	maloua wahine	kanohi, kanawa	owpoko	hibieu
56	lounmouma	tounnina	"	"	"
57	"	"	maia	"	nja
58	lammy	lie	maia	ooloo	lboe
59	"	"	maia	"	eanu
60	mitatane	mitaheloe	malau	erowroo	eshoo
61	medouatane	medonavahine	maia	oupo	esou
62	mouma	ekuhl	maia	oupocho, obogo	"
63	"	"	maia	ehrupoe	ehibou
64	"	"	maia	alpo	"
65	(matou tan)	(maton aind)	maia	poo	(yon)
66	rana, diam	rareo, rena	matin	bungo	"
67	rai, ra, amproy	reine, ampoinde	massoreh	loha	oroa
68	baba	ren	maao	lan	urun
69	baba, tis	reine, rime	"	"	"

Bouche.

Langue.

Dent.

Main.

Pied.

1	"	"	"	"	"
2	(changkan)	elst	ntto	tangan, lima	sidi
3	"	lida	waja	tangas	soku
4	"	lelah	unta	pasangas	saku
5	"	jila	gigi	tanang	sok
6	(changkan)	jila, elad	gigi, waja	tanang	soko
7	(bangul)	layah	gigi	lima	chokor, hunte
8	"	"	gigi	lima	ai
9	molut	ledah, khava	gigi	tangan	kaki
10	molut	laria	gigi	tangan	batis
11	moniot	lida, barva	ghigi	tangan	kaki
12	mouloa	lida	ghighi	tangan	kaki
13	"	"	ningi	tangan	"
14	"	"	gegol	jerrual	"
15	"	"	aypin	tangan	"
16	"	(ma)	lpou	chulu	(chinkok)
17	"	leelah	chone	kavaye	daray
18	"	"	erphoo	tanga	"
19	"	"	wai	rima	edi
20	"	"	lat	lunang	aje
21	"	"	nibi	luna	wahi
22	litra	"	veai	ouin	makalata
23	"	"	eehan	"	"
24	"	"	"	"	"
25	sha	nannahal	nibis	limer-kiao	eretamer
26	"	"	nei	"	"
27	laravoleo	raio	ingootoo	wulaha	dunoein
28	"	"	g'u	tangan	kaki
29	"	"	mi	tekir	liti

50	a		gigira	tananta	kakira
51			ngoni	rimani	ahini
52	umura	ila	gigt	lima	(zi)
53	bawa	lila	gigi	lima	(bungat)
54			isi	lima	aye
55			wahang	lempa	kabe
56			dageta	oloho	ohato
56 ¹			isi	liman	aje
57			ka-linga	tangan	
58	baba	lila	iso	tesa	kakk
59	higig	dila	ngipin	camal	paa
60	bunganga			camabo	litis
61	baba	dila	ngipon	camot	teel
62	long	dila	ngipon	camal	teel
63	baba	dila	ngipon	camal	
64	semud, nagasi	dela	nipoon	chamat	
65		bermangh	ysang	siema	aliki, butis
66	caramme			linuangh	ke kicin
67	parhood	oula	ulfine		adingh
68	langach	aihaen	mulech	kannoi	garoveren
69	eol	luel	nir	karosinarinepagh	patipoteipeteih
70	enong	nevey	ngony	hunutei	jaraparraperray
71	ebouai	louei, laouei	ni, gai, niti	gulema	pataparepei
72					
73	lingis	luel	nir	laperisepei	leporinen
74		la	meuisae		anias, round
75	mangai, waha	aréro	nio	dinga	(raparapa)
76					coro
77	(outch)	allele	hal	lagnai	afra
78	gnonico	eleio	nfo	low nima	vac
79	cohoi	aiello	ulfo	lima	fatiga
80	ewatuba	treroo	emethe	erimau	etapoui
81		alileo	enouo	rims	etapoué
82	benatu	erho	siho	eima	tewai-wai
83	éaoutou	éahebo	énibo	mana, émana	lapouahé
84			areho	rema	
85	(gonaha)	eleio (are roo)	siho	limalima	(kapouai, bahad)
86	mautaua	dadila	naligh	rims	raipai
87	vava	leta	nii	langh	tombone
88	bava	leta	lfi	longan	lafatungu
89	vava				

Un.

Deux.

Trois.

Quatre.

Cinq.

1	sa, sji	loro	lalo	papat	lima
2	sji	loro	lelu	papat	lima
3	se-tunggal, eka	kaliib, doi	tiga (tri)	sekawao, chair	gunggal, pancha
4	hij	dus	lila	opat	lima
5	sah	dus	lila	papah	linlima
6	setong	dus	lalo	ampe	lema
7	sa	dus	lalan, telé	hampai	lima
8	satu	dus	lelu	mpai	lima
9	sain, ser, sa	dus	liga	ampai	lima
10	sarus	dus	tiga	ampai	lima
11	sa	dus	tiga	ampai	lima
12	sato	dous	tiga	ampai	lima
13	s-dah	duo	toin	opal	limah
14	suh	dus	lin	pat	limung
15	do	dny	telian	mpai	lema
16	aye	rowah	tuile	ampah	limah
17	sarah	dus	telioo	apai	leemah
18	semi-dou	demboua	tuioo	oosha	leema
19	aabus, icha	lua	tolu	opal	lima
20	satu	dus	tiga	ampai	lima
21	sa	rus	lelu	wetu	lima
22	satu	dous	tiga	ampai	lima
23	esda	rus	lelo	usab	lima
24	essa	neoa	fenou	baa	lima
25	ouchou	loishé	loilou	fara	lima
26					
27	lme, usse	rooe	tuiloo	mppa	lumee
28	rumoi	romodidi	rasangt	raha	romatcha
29	sembua	daria	talelu	epa	lima
30	tekara	dus	lelu	poi	lima
31	tsahi	rus	oru	haan	lima
32	chedi	dus	lala	aga	lima
33	(sacré)	(rus)	(lalin)	(ampot)	(lima)
34	misu	dus	telatu	apah	lima
35	esah	bua	lelu	epai	lima
36	limboto	bulango	boue	ampot	lima
37	satu	dus	lelu	mpai	lima
38	tin	duwo	lelu	epai	lima
39	isa	da'ana	talo	agot	lima
40	uisa	deha	lolo	epawe	lima
41	adkangan	duangan	lalingan	palongam	limangan
42	usa	duha, ruba	toio	epai	lima
43	utu	dus	lolo	upai	lima

877	MAL	DE LINGUISTIQUE.	MAL	878
44	dua	tala	apal	lima
45	tiga	tola	falta	lima, liman
46	karu	tolon	wali	lima
47	houghiyai	toughiyai	fafafai	limiyai
48	rep	thalap	eninger	lahi
49	eothe	ai	fahu	lim
50	yoa	eli	fan	lima
51	hiot, yote	iei, tell, yole	fahn, fall	limo, lib, nimmo
52	yote	hóole	fine	lima
53	duoa	dila	rumen	lalima
54	sa	tul	ean	lou
55	ko iahl	ka todou	ka wa	ka dima
56	eudounga	sa tolon	ra	limo
57	taha	(et oto) tolio	ek	(elima) lima
58	taha	toto	fa	nima
59	taci	tolon	fa	lima
60	tohe	torhou	ha	illemel
61	alahi	ainrou	heha	arima
62	botahai	botou	braha, bofs	böhina
63	tahi	tobou	fah	kima
64	atahpee	acrou	aba	aema
65	akahi	aloua	eba	lima
66	sai, saat	rauha	hpat	limi
67	hosa	rohó	efain	dimal
68	isa	arui	efai	dimal
69	ree	roua	ndat	dimal

Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	nam	waia	songo	poluh
2	nehem, nam	wela	sanga	sapolud
3	sai	waia	nawa	dina
4	gynap	dalapen	salapan	sapoluh
5	namnam	bahala	asangah	sapola
6	anam	halu	asanga	sapolo
7	hanam	kutus	ala	dasa
8	nam	halu	aiwa	sapula
9	anam	delapan, salapan	sambilan	sapoluh
10	anam	duaplan	sambelan	sapulo
11	anam, nam	delapan	sembilan	alpuia
12	anam	delapan	sambalan	sapoulou
13	anam	uallu	siah	sapula
14	nam	diappan	sakurang	sapu
15	nam	delapan	sembilan	depuia
16	anam	uallu	siwah	puia
17	anam	haloo	sewa	poolou
18	enoo	ooloo	sewa	phoolou
19	iai	waru	chewi	sampala
20	anam	delapan	sambelan	sapula
21	limana	rushuto	trasa	sabulu
22	anam	delapan	sambelan	sapoulou
23	anam	halu	siah	nulu
24	ney	halu	semau	bosa
25	dauo	ala	siwa	reuroa
26				
27	nana	aroo	salu	singooroo
28	rara	tolkaagi	siya	yagimol
29	nong	waio	siah	mapura
30	onau	delapante	sambilaue	putona
31	nobo	waru	siwah	shutubi
32	anang	arua	asera	putu
33	(anau)	(delapan)	(sambilan)	(sampala)
34	anam	waia	amesa	sapulu
35	anam	wain	siah	mapulu
36	anam	delapan	sambilan	sapulu
37	anam	arua	asara	sapulu
38	jebawen	hauya	jalalien	pelo
39				
40	nam	ualo	siyam	sangpoulo, polo
41	namungam	ualo	siam	sampo
42	onon	namungam	namungam	avantun
43	onon	nam	nam	napolo
44	onon	nam	nam	polo
45	onon	nam	nam	sangpoulo
46	onon	nam	nam	sangpoulo
47	onon	nam	nam	sangpoulo
48	onon	nam	nam	sangpoulo
49	onon	nam	nam	sangpoulo
50	onon	nam	nam	sangpoulo
51	onon	nam	nam	sangpoulo
52	onon	nam	nam	sangpoulo
53	onon	nam	nam	sangpoulo
54	onon	nam	nam	sangpoulo
55	onon	nam	nam	sangpoulo
56	onon	nam	nam	sangpoulo
57	onon	nam	nam	sangpoulo
58	onon	nam	nam	sangpoulo
59	onon	nam	nam	sangpoulo
60	onon	nam	nam	sangpoulo
61	onon	nam	nam	sangpoulo
62	onon	nam	nam	sangpoulo
63	onon	nam	nam	sangpoulo
64	onon	nam	nam	sangpoulo
65	onon	nam	nam	sangpoulo
66	onon	nam	nam	sangpoulo
67	onon	nam	nam	sangpoulo
68	onon	nam	nam	sangpoulo
69	onon	nam	nam	sangpoulo

59 bonne
60 whaine
61 afne
62 bebo'o
63 bene
64 anni
65 aroo
66 nom
67 enen
68 eien
69 bebo'o

fiou
hitoo
ahioo
bolidu, diddu
kioo
awhetoo
ahioo
pito
liou
fiou
fiou

walou
waloo
awaro
bowaro
vaho
awaro
araro
kaypho
valou
ouso
valou

ongefoula
hoohoo
aahouo
bochu, eogolou
eohohou
wamuhoo
oum
kyili
fiou
pou, fidi
pou

MAIAYOU. Voy. **SUMATRIENNES.**

MALEYALAM. Voy. **MALABAR.**

MALGACHE. Voy. **MADAGASCARIENNE.**

MALLET, cité sur le langage. Voy. **L'Essai**, § V.

MALTAIS. Voy. **ARABE.**

MALWAH. Voy. **PRACRIT.**

MAM. Voy. **MAYA.**

MANCO — **CAPAC.** Voy. note XX, à la fin du volume.

MANDCHOUE. Voy. **TONGOUSE.**

MANDINGO (FAMILLE), classée dans le groupe des langues de la Nigritie maritime en Afrique. Elle comprend les idiomes suivants :

1° **MANDINGO**, parlé en plusieurs dialectes très-différents par les *Mandingos*, nation très-puissante, assez policée et assez industrielle, entre les mains de laquelle se trouve presque tout le commerce de l'or et de l'ivoire, et entre les mains de laquelle était aussi naguère celui des esclaves. Outre le vaste pays entre la Gambie et le Geba et le pays côtier arrosé par le Kisse et son affluent Berreira, qu'ils ont conquis sur les *Sousous*, les *Mandingos* possèdent dans la Sénégambie les royaumes de Bambock, de Kassa, de Kaarta, de Barra, de Kollar, de Badibou, du Haut et Bas-Yani, de Oulli ou Wulli, de Dentilia et le Kabou, et dans le Soudan le Kankan et l'empire de Bambarra traversés par le Niger. Le mandingopur est rempli de sons gutturaux. Ses principaux dialectes, dont on pourrait bien en considérer au moins deux comme des langues sœurs, à cause de leur grande différence avec le mandingopur, sont : le *bambock*, parlé dans le royaume de ce nom, et qui est un mélange de mandingopur corrompu, de wolof, de foulah, de maure et de portugais ; le *bambarra*, parlé dans l'empire de Bambarra, qui paraît être moins mélangé. L'idiome des *Mandingos* doit à leurs vastes relations commerciales et à leur importance politique d'être parlé ou pour le moins compris depuis Sego sur le Niger jusqu'à l'embouchure de la Gambie.

2° **JALLONKA**, par les *Jallonkas*, peuple qui habite le Jallonkadou dans la Sénégambie.

3° **SOKKO**, par les *Sokko* ou *Awokko*, nation assez civilisée, qui paraît habiter un pays sur les confins du Soudan, du côté de la côte d'Or.

4° **KONO**, parlé dans le royaume de Kong, qui paraît être placé sur les confins du Soudan, du côté de la côte d'Or. Le kong semble à M. Bowdich n'être qu'un mélange de bambarra et de mandingopur corrompus.

5° **SOSOU**, par les *Sousous* ou *Suzzees*, nation assez civilisée, qui occupe la côte de la

Sénégambie, comprise entre le Rio Nunez et le Kisse, jadis occupée par les *Bagoes* et traversée par le Pongas. D'autres *Sousous*, connus sous le nom de *Benna-Sousous*, possèdent le pays placé entre les *Mandingos* du Kisse et les *Foulahs* du Fouta-Diallon. Cette langue est très-douce et très-harmonieuse, quoiqu'elle ait un son guttural très-profond ; les voyelles a, i, o y ont chacune deux sons différents ; l'u en a trois et l'e en a quatre. La conjugaison est régulière et très-riche. Le sousou, qui a adopté beaucoup de mots arabes, est très-poétique et assez riche pour pouvoir rendre convenablement les différents rapports du sujet et du prédicat. Nous remarquerons aussi que le sousou est le premier des idiomes parlés par de véritables nègres, dans lequel on ait publié une collection de livres religieux, pour faciliter la conversion au christianisme de ceux qui le parlent. Cette langue est aussi parlée ou pour le moins comprise par un grand nombre de *Mandingos*, par les *Boullans* et autres peuples nègres.

Suivant Laing, il faudrait ranger encore avec les idiomes mandingos la langue que parlent les indigènes du Hourankou.

MANDONGO. Voy. **CONGO.**

MANX. — Voy. note VIII, à la fin du volume.

NAPOULE. Voy. **ARABE.**

MARABOUTHS. Voy. **ATLANTIQUE.**

MARAOUAR. Voy. **PRACRIT.**

MARCOMANI. Voy. **TECTONIQUE.**

MARET (M. L'abbé), réponse à ses objections contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. Voy. **L'Essai**, § IV. — Sa controverse avec la *Revue catholique de Lourain*. Voy. note C à la fin de **L'Essai**. — Applaudi par M. de Rémusat dans ses attaques contre M. de Bonald. Voy. la note D à la fin de **L'Essai**.

MARONITES, leur langue. Voy. **SYRIAQUE** et **ARABE** (Langues).

MARQUESAS ou **MARQUISES.** Voy. **POLYNÉSIENNES ORIENTALES.**

MARSEILLE, inscription phénicienne trouvée dans cette ville, sa traduction. Voy. **PHÉNICIEN.**

MASSACHUCHET. Voy. **LENNAPPE.**

MATLAZINCA, parlée dans la vallée de Toluca, diocèse de Mexico (Amérique centrale).

MAUPIED (M. l'abbé), cité sur le langage. Voy. **L'Essai**, § V.

MAURE. Voy. **ARABE.**

MAYA-QUICHE, famille de langues amé-

riches de la région de Guatemala. Elle comprend les idiomes suivants :

1° **MAYA** ou **YUCATANE**, parlé de presque toute la Yucatan et dans une partie de la province de Tabasco, dont les anciens habitants étaient presque aussi avancés dans la civilisation que les Mexicains. Selon l'historien espagnol Jean de Villagutierre, les *Mayas* furent réunis jusqu'en 1520 sous le gouvernement d'un seul monarque puissant, qui régnait sur tout le Yucatan, et dont la vaste capitale s'appelait *Mayapan*. Depuis cette époque les gouverneurs s'étant révoltés, la péninsule fut partagée en plusieurs États, dont celui des *Itzaes* était le plus considérable, et avait pour capitale le fameux *el Peten*, grande ville bâtie sur la plus grande île de la vaste lagune d'*Itza*. Les *Itzaes* étaient très-policiés et possédaient un grand nombre de canots. C'est en *maya* que se parlaient les pourparlers entre les conquérants espagnols et les Mexicains, par l'intermédiaire de la célèbre mexicaine Donna Marina, qui l'avait apprise pendant sa captivité. Le *maya* paraît avoir quelque analogie avec le *huastèque* et même, quoique d'une manière moins marquée, avec l'*othonn*. Les rapports qu'il a avec la dernière de ces langues consistent dans le grand nombre de ses monosyllabes et dans l'usage où il est de donner à un même mot différentes significations, en variant le ton sur lequel ce mot est prononcé. Ces distinctions de ton et d'accent, ainsi que la présence de six consonnes d'une nature gutturale toute particulière et fort rudes, rendent cette langue difficile à prononcer pour un étranger. D'un autre côté, on n'y trouve pas les valeurs phonétiques que les Espagnols rendent par les lettres *d, f, g, j, q, r, s, v*. Substantif et adjectif indéclinables. Point de genres, excepté pour faire connaître le sexe des personnes, marqué par un préfixe qui est pronom de la troisième personne. Pour indiquer le pluriel, on se sert souvent de la terminaison *ob* : *ich*, moi; pluriel *ichob*. Un autre suffixe, *il*, employé avec les substantifs, semble jouer le rôle de l'article défini : *chéé*, bois; *chéil*, le bois, tandis que employé avec les adjectifs il en forme le comparatif de supériorité : *tibil*, bon; *tibitil*, meilleur. La conjugaison offre un certain nombre de temps composés, dans lesquels le verbe auxiliaire, d'après certains règles, tantôt précède et tantôt suit le participe. Le *maya* fait un fréquent usage d'élisions et de synopes dans lesquelles les racines des mots sont souvent difficiles à retrouver. Horvas y a remarqué un certain nombre de mots tonquinois, parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de la Sibirie et du finnois, et Malte-Brun en trouve quelques-uns finnois et algonquins.

2° **CERA** et **HAÏTI**, **QUIZQUEA** ou **ITIS**, parlés jadis par les naturels des deux grandes îles de Cuba et de Haïti, étaient depuis très-longtemps. Il paraît que ces deux langues, sur lesquelles on ne sait presque rien, surtout à l'égard de la première, ne différaient pas beaucoup entre elles, et qu'elles avaient

une très-grande affinité avec le *maya*; quelques savants même croient qu'elles en étaient des dialectes. Plusieurs mots haïtiens ont passé, dit le célèbre baron de Humboldt, dès la fin du *xv*^e siècle, dans le castillan et de cette langue dans plusieurs autres de l'Europe et même de l'Amérique. Parmi ces mots nous signalerons les suivants : *batata* (convolvulus batatas), *jucca* et *casabi* (jatropha manihot); le mot *casabi* ou *casave* ne s'emploie que pour le pain fait de racines de *jatropha*; le nom de la plante, *jucca*, fut aussi entendu par Americo Vespucci sur la côte de Paria; *guayacan* (guajacum officinale); *magket* (agave americana); *mokis* ou *maiz* (zea); *hicoitea* (tortue); *iguana* (lacerta iguana); *hamaco* (hamac); *balsa* (radeau); *caneï* ou *buhio* (calsane); *canoa* (canot); *chicha*, *tachiseha* (boisson fermentée); *tobaco* (non l'herbe, mais le tuyau duquel on se servait pour respirer la fumée du tabac); *cazique* (chef). La comparaison de quelques mots haïtiens avec les mots correspondants des idiomes atlantiques, nous a offert des analogies assez remarquables. Le peuple haïtien, qui a été détruit par le glaive espagnol, était simple et bon. C'est sur son territoire que fut fondée la première colonie européenne dans l'Amérique équinoxiale, et que de nos jours on a vu s'élever le premier état nègre indépendant, avec un gouvernement régulier, quoique fondé par d'anciens esclaves africains.

3° **BORRICA** et **JAMAÏQUE**, par les indigènes des îles Borica ou Porto-Rico et de la Jamaïque, étaient depuis très-longtemps. On ne sait absolument rien sur les langues que parlaient ces deux peuples; il paraît cependant probable qu'elles appartenaient à cette famille. Les Borriques, qui, lors de la découverte de cette île par Colomb, étaient peu nombreux, avaient des mœurs douces et pacifiques, et, comme bien d'autres peuples américains, croyaient les Espagnols invulnérables.

4° **CAICHI**, par les *Caichi*, qui vivent dans la province de Vera-cruz, savoir, à S. Pedro Carcha et à S. Domingo Coban.

5° **MAM** ou **POCOMAM**, par les *Mames* et *Pocomams*, qui paraissent n'être que deux tribus d'une même nation, laquelle formait un État puissant dans le Guatemala. Il embrassait le district de Gueguetenango, dans la province de ce nom et partie de la province de Guezelatenango, ainsi que le district de Soconusco dans celle de Chiapa. Dans tous ces endroits on parle *mam* ou *pocomam*, ainsi qu'à Amatitan, Mixco et Petepa dans la province de Sacatepeques ou Guatemala, à Chalchuapa dans celle de San-Salvador, à Mita, Jalapa et Xilotepeque dans celle de Chiquimula. Le *pocomam* (poconchi?) a une grande ressemblance avec le *kaiché*; les substantifs, comme dans beaucoup d'autres langues d'Amérique, n'ont pas d'inflexions pour marquer le genre et le nombre, mais cet idiome peut former des antistatifs dérivés en ajoutant à la fin des adjectifs les syllabes *et* et *il*; il emploie les infinitifs des verbes

passifs comme autant de substantifs; les adjectifs y sont indéclinables, et les prépositions y précèdent ordinairement leurs compléments.

6° **QUICHE**, par les *Quiches*, *Quichees* ou *Kichees*, nation nombreuse qui forme actuellement la population de 17 paroisses du diocèse de Guatemala, appartenant aux provinces de Suchitepeques, Gueguetenango, Quetzaltenango et Solola. Avant l'arrivée des Espagnols, les Quichees étaient la nation dominante du royaume du Quiche, qui était l'Etat le plus puissant et le plus civilisé de tout le Guatemala; il comprenait le *partido* ou district du Quiche, celui de Totonicapan et partie de celui de Quetzaltenango, l'endroit nommé Rabinal, et, à ce qu'il paraît, la plus grande partie aussi de la province de Suchitepeques. C'est dans la province de Solola, et proprement dans le *partido* de ce nom, qu'on trouve à Santa-Cruz del Quiche les vestiges de la superbe ville d'Utatlan, capitale jadis de ce puissant royaume. Nous profitons de l'espace que nous laisse le manque de notions relatives à cette langue pour tirer de l'intéressant ouvrage du colonel Fuarros, trop peu connu, la description de la résidence des monarques quichees, dont l'opulence, selon Torquemada, rivalisait avec le palais de Montezuma à Mexico et avec celui des Incas à Cuzco. « Le palais d'Utatlan avait en front, de l'est à l'ouest 376 pas géométriques, et du nord au sud 728. Il était bâti en pierres *cantéada* de diverses couleurs. Six parties composaient l'ensemble de ce palais. Dans la première étaient les logements d'une nombreuse troupe de lanciers, d'archers et d'autres soldats d'élite formant la garde royale. La deuxième était destinée à l'habitation des princes et des parents du roi, qui y étaient servis avec une magnificence royale, tant qu'ils restaient célibataires. La troisième renfermait l'habitation du roi, où il y avait des appartements pour le matin, pour la soir et pour la nuit. Dans une des salles était le trône royal, sous quatre dais tissus de plumages; on y montait par beaucoup de gradins. Dans cette partie du palais se trouvaient aussi la trésorerie, le tribunal des juges de la ville, le dépôt des armes, les jardins, les vergers, les ménageries d'oiseaux et de bêtes féroces, ainsi que diverses fabriques ou offices. Les quatrième et cinquième divisions étaient remplies de palais des reines et des concubines du roi. Le nombre en était grand, et beaucoup d'espace était encore occupé par les jardins, les vergers, les basses-cours, les ateliers de tisserands et autres. Dans la sixième était la maison d'éducation pour les infantes et les autres jeunes filles du sang royal. Hors du palais était encore un vaste

bâtiment ou séminaire dans lequel on élevait cinq à six mille jeunes garçons sous l'inspection de soixante-dix précepteurs. »

7° **KACHIQUEL**, par les *Kachiqueles*, qui occupent une partie de la province de Solola. Les Kachiqueles étaient la nation dominante du puissant royaume de Guatemala, dont la capitale, selon le Père Vasquez, était la grande et forte ville de Patinamit, plus connue sous le nom mexicain de Tecpanguatemala. Ce royaume embrassait les provinces actuelles de Chimaltenango et Sacatepeques ou Guatemala, et le *partido* de Solola dans celle de ce nom; il paraît aussi avoir compris Patulul, Cozumelguapan et autres endroits le long de la côte du Grand-Océan, où l'on parle encore kachiquel. Dans l'université de Guatemala il y a une chaire de langue kachiquel, quoique ceux qui la parlent ne montassent en 1778 qu'à 14,000 individus.

8° **ZUTUGIL**, par les *Zutugiles*, *Subtuhiles* ou *Zutugiles*, dans une partie du district d'Atitan dans la province de Solola. Les Zutugiles, qui en 1778 étaient réduits à environ 6,000 individus, étaient jadis la nation dominante du royaume d'Atitan, lequel embrassait le *partido* actuel de ce nom et peut-être la paroisse de Santo-Anno Suchitepeques, où l'on parle zutugil. Atitan, Atitlan ou Atziquinixai, bâtie dans une position réputée imprenable près de la laguna d'Atitan, en était la capitale.

9° **KACH**, par les *Kachi*, nation nombreuse qui forme la population de 18 paroisses du diocèse de Guatemala, et qui sont comprises dans les provinces de Sacatepeques ou Guatemala et Chimaltenango.

10° **POCONCHI**, par les *Poconchi*, qui forment la population des paroisses de S. Christ Verapaz et de Tactit, dépendantes des doctrines de S. Domingo Coban, dans la province de Verapaz.

MAYPURE. Voy. *CAVERN*.

MAZATECA. Voy. *CHOCOMA*.

MAZIG. Voy. *BERRERES*.

MÉMOIRE CHEZ L'ENFANT. Voy. *l'Essai*, § 1 et II.

MENDAÏTES. Voy. *SYRIAQUE*.

MENIENG. Voy. *MACHACARIS*.

MÉNOMÈNE. Voy. *LENNAP*.

MÉSOGOTHIQUE. Voy. *SCANDINAVE*.

MÉTAPHYSIQUE DU LANGAGE. Voy. *l'Essai*, etc.

MEXICAINE (LANGUE). — C'est une famille de langues américaines appartenant à la division du plateau d'*Anahuac* ou du Mexique (676).

La famille mexicaine contient les langues 1° mexicaine ou aztèque, 2° pipil, 3° cora.

1° La langue MEXICAINE ou AZTÈQUE est la plus répandue de l'Amérique septentrionale espagnole, où, quoique interrompue par

(676) *Mexique, Mexico*, etc., sont des termes qui ont pour racine, le nom de la divinité aztèque qui présidait à la guerre, *Mexitli*, mais ils ne désignent pas, pour ces peuples, la contrée, la capitale et l'habitant ainsi que sa langue. Les Mexicains propres ne formaient originairement qu'une peuplade

fort petite et qui n'était devenue que depuis assez peu de temps la tribu dominante, quand eut lieu l'invasion espagnole. Mais leur langue se parlait autrefois avec pureté dans le sud jusqu'au fleuve Guazacualco.

d'autres langues, elle ne s'étend pas moins sur presque 400 lieues depuis le 37° parallèle jusqu'au lac de Nicaragua. Cette langue était jadis parlée dans des dialectes très-différents par plusieurs nations, qui en Amérique offrent le seul exemple d'une migration démontrée historiquement. En voici les noms : les *Tolèques*, que M. le baron de Humboldt appelle élégamment les *Pelanges du Nouveau Continent*, où effectivement ils ont répandu la culture et la civilisation. Selon l'historien Fuentes, les puissants rois des *Quichees*, des *Kachiqueles* et des *Zutugiles*, ainsi que ceux des *Chapaneques*, des *Manos*, des *Pocomanes*, des *Quelenes*, etc., dans le Guatemala, descendent de cette nation (683, 684, etc.). Les *Cucumèques*, qui demeuraient au nord du royaume de *Mechoacan*, et dont la plupart erraient sauvages sur le plateau à côté des *Othomites*, avec lesquels on les a confondus, tandis qu'une autre partie de la nation avait des demeures permanentes; ceux-ci formaient des États indépendants de l'empire Mexicain. Le royaume d'*Acolhuacan*, dont la capitale *Tezeuco* était placée non loin du lac de ce nom, était l'État le plus considérable et allié de cet empire. Selon M. le baron de Humboldt, des tribus de cette nation, connues sous le nom de *Mecos*, erraient dans les vastes solitudes de l'intendance de *Durango*, où elles inquiétaient les paisibles habitants et les forcérent à ne voyager que bien armés. Les *Nahuatlèques*, qui étaient subdivisés en sept peuples, savoir : les *Sosimilchi* et les *Chalchesi*, qui demeuraient aux environs du lac *Chalco*; les *Tepanèques*, dont le royaume, pendant quelque temps avant la fondation de l'empire Mexicain, était l'état dominant sur le plateau d'*Anahuac*; les *Colhui*, qui fondèrent l'état connu sous le nom de *Colhuacan*; les *Tlahuichi*, qui habitaient au sud de la vallée de Mexico; les *Tlascalteques*, qui fondèrent la république de *Tlascala*, alliée des Espagnols, auxquels elle a été si utile lors de la conquête du Mexique; et les *Azèques*, plus connus sous le nom de *Mexicains*. Ceux-ci, après avoir été esclaves du roi de *Tezeuco*, rendus enfin à la liberté, fondèrent en 1325 *Mexitli* ou *Mexico*, capitale du *Tenochtitlan*, et dans le court espace de six règnes, guidés par des rois aussi sages que courageux, devinrent la nation la plus puissante de cette région, où ils répandirent avec leur pouvoir et leur langue la civilisation et l'industrie. Selon M. le baron de Humboldt, les *Chichimèques* dans une partie des intendances de *Valladolid* et de *Durango*, les habitants des villes de *Cholula*, de *Tlascala* et de *Huetocingo* dans celle de la *Puebla*, jadis capitales des trois républiques qui résistèrent pendant des siècles à l'empire Mexicain, ainsi qu'une grande partie des habitants des intendances de Mexico, de la *Puebla*, de la *Vera-Cruz*,

surtout ceux des grandes villes de Mexico et de la *Puebla*, sont les restes de ces puissantes nations.

Une double preuve de la communauté de langue qui dut exister entre les diverses parties de ce groupe de nations si célèbres dans les anciennes annales du Mexique, c'est que tous les noms propres de lieu et de personne, les noms des villes comme ceux des rivières et des montagnes, que les Espagnols recueillirent de la bouche des indigènes, tant chez les *Tolèques* que chez les *Chichimèques*, s'expliquent par l'aztèque, et que les peuples divers que nous venons de nommer communiquaient les uns avec les autres sans interprète.

La langue mexicaine est moins sonore, mais presque aussi riche que la péruvienne; il lui manque les sons correspondant aux lettres *b, d, f, g, r, s, j, ll, n*, des Espagnols, et quoique la lettre *l* s'y rencontre dans un grand nombre de mots, dans aucun on ne la trouve au commencement. La déclinaison et la conjugaison ressemblent dans leur artifice à la plupart des langues américaines les plus parfaites; mais tandis que la déclinaison, qui n'a pas de formes pour marquer les genres et les nombres des objets lumineux, forme le pluriel de ces derniers en ajoutant le mot *miec* (beaucoup), la conjugaison, qui a un véritable passif, n'a pas de mode infinitif; elle y supplée par une circumlocution. Quelquefois le mexicain forme le pluriel des noms en redoublant la première syllabe, comme *mistli*, chat, *mimiztli*, les chats; *tochtli*, lapin, *totochtli*, les lapins; *tin* est la terminaison qui indique le pluriel. Cette langue place les prépositives après leurs régimes, et, comme le cingalais, l'indoustani, le basque et quelques autres idiomes, elle possède des mots d'une longueur extraordinaire. Cette longueur ne tient pas toujours, dit M. le baron de Humboldt, comme quelques savants l'ont prétendu, à la circonstance que les mots sont composés, comme en grec, en allemand et dans le sanscrit, mais à la manière de former le substantif, le pluriel ou le superlatif. Un baiser s'appelle *tennamiquilitzli*, mot qui est formé du verbe *tennamiqui*, embrasser, et des parties additives *te* et *lizli*. De même: *tlatolana*, demander et *teatlolanilizli*, une demande; *tlaghionilhia*, tourmenter, et *teyaghionilizli*, tourment. Le mot *amatlacuilolizquitlaxtlahuiltli* signifie *port de lettres*, ou la récompense que l'on donne au messager qui porte un papier sur lequel est indiqué, en caractères symboliques ou en peinture, quelque nouvelle que l'on veut transmettre; ce mot, qui à lui seul forme un vers alexandrin, renferme *amati*, poëme d'agave américain; *cuiloa*, peindre, tracer des caractères significatifs, et *tlaxtlahuiltli*, le paiement ou le salaire d'un ouvrier (677).

quelles les Indiens répondaient à la demande qui leur était faite de traduire dans leur langue des idées pour lesquelles ils n'avaient jamais eu d'expression particulière.

(677) Suivant M. Aubin, on ne trouve aucun mot semblable dans la langue que parient entre eux les indigènes. Ces prodigieuses accumulations de syllabes ne seraient donc pas en réalité des mots mexicains, mais bien des espèces de définitions par les-

Tenochtitlan, nom indigène de Mexico, se décompose en *te* (pierre), *noctli* (le cactus nommé nopal) et *titlan* (près). Ces objets (la pierre et la nopal) se rapportent à une légende relative à la fondation de cette ville, et entrant encore dans la composition de ses armoiries. Le nom de la ville du *Cimatlán* se décompose pareillement en *cimatl*, nom d'une racine particulière, qui croît, dit-on, en abondance dans la voisinage, et *atlan* (auprès). Les noms des personnes semblent rappeler souvent quelque aventure ou quelque trait du caractère. Celui du prince *Nezahualcoyotl* signifie *renard affamé* ou *déjeuné*, et indique, dit-on, la sagacité naturelle et les privations de la jeunesse de ce prince.

Voici, tiré du langage vulgaire, un exemple d'une racine passant dans la composition de toute une série de mots, dans lesquels se retrouve une idée commune : le mot *tlaxcalli*, signifiant pain ou plutôt une espèce de crêpes dites par les Espagnols *tortillos*, et qui tient lieu de pain, réuni au mot *chihua* (faire), forme la mot *tlaxcalchihua*, faire des *tortillos*; *tlaxcalchihuani* désigne l'individu qui les fait; *tlaxcalchihualoni* l'instrument qui sert à les faire, et *tlaxcalchihuacan* le lieu où elles se font.

La classe des substantifs, vraisemblablement la plus ancienne dans ces langues toutes personnelles, les noms d'hommes, conservant communément, en mexicain, leur vieille forme concrète, souvent verbale, toujours significative, sans prendre les désinences substantives caractéristiques *li, tli, tl, in*, qu'on peut cependant y joindre. Les noms géographiques, invariablement terminés par une préposition (*co, c., tlan, pan, etc.*), ne les reçoivent jamais. Ajoutons que les idées générales répugnent beaucoup d'indigènes; qu'ils connaissent le pin, le chêne, et ne savent ce qu'est l'arbre; que d'autres ne songent guère plus à dénommer l'espèce qu'à donner un nom particulier à chaque individu. Toutefois, comme d'autres langues et d'autres nomenclatures, celles des Mexicains ont marché avec la civilisation; elles ont reçu plusieurs classes d'abstrait et de dérivés, mais non les perfectionnements supposés par Boturini, Clavigero et d'autres enthousiastes des locutions composées, ou plutôt concrètes de l'Amérique.

Des langues si avares de formes substantives, qui rapportent presque toujours indissolublement aux personnes les choses, les actions; de pareilles langues auront peu de verbes séparés, rarement un rudiment de verbe substantif, jamais d'infinitifs, peu de modes, peu de temps, peu d'inflexions, quoi qu'on en ait dit. En revanche, elles auront peut-être une première personne impérative et certaines dérivations, communes d'ailleurs à toute langue non académique, mais aussi mal à propos comprises dans la conjugaison américaine, qui le seraient dans celle du verbe voir les congénères *recevoir, prévoir, vue, revue, vision, revision, viser, aviser, visible, invisibilité*, etc. Le verbe ac-

tif ne pouvant exister qu'avec son complément et son sujet, on aura moins une conjugaison que des formes relatives aux modes, aux temps, aux personnes etc., pour la préposition on ne pourra pas dire *porter, garder, aimer*, ni même *je porte, je garde, j'aime*; il faudra conjuguer: *je porte, ou je garde* quelque chose, *tu portes* ou *tu gardes* quelque chose, *il porte*, etc.; le mexicain distinguant profondément, en pareil cas, les personnes des choses, même animées. Conjuguant ainsi : *nitlamama*, je porte quelque chose, *titlamama*, tu portes quelque chose ou tu portes *faix*, *tlamama*, il porte quelque chose ou il porte *faix*, la troisième personne nous donne le substantif *tlamama* porte *faix* en mexicain (*tlamame* dans certains dialectes, *tamame* des Espagnols). *Nitlapia*, je garde quelque chose, *titlapia*, tu gardes quelque chose, auront pour troisième personne *tlapia*, nom du garde. *Tenama, tepia*, peu usités, signifient *porteur* ou *gardien de personnes*. *Tla* exprime les choses, *te* les personnes en général, *ni je, ti tu, pia* garder, *mama* porter, sans qu'aucun de ces mots puisse exister par lui-même, et sans qu'un article ou affixe pronominal distingue nécessairement *tlamama, tlapia*, verbes, de *tlamama, tlapia*, noms. De là une importante remarque.

L'habitude de considérer le verbe indépendamment de la proposition nous a fait dériver le nom de la conjugaison transitive; mais les synonymes *tlapiani, tlapixqui*, plutôt substantifs que verbes et prenant cependant les préfixes personnels comme *tlapia*, permettant aussi de regarder cette troisième personne comme substantive et de traduire intransitivement *nitlapia, titlapia*, etc., par *je suis garde, tu es garde*, etc., au lieu de *je garde quelque chose, tu gardes quelque chose*, etc. En d'autres termes : le verbe actif mexicain n'offrant jamais de sens qu'accompagné d'un régime, c'est-à-dire n'existant que dans la proposition, toute formule propositionnelle concrète, outre son acception transitive ordinaire, admet une deuxième acception appositive, substantive par rapport à la notion personnelle devenue prédominante, adjectif quant à l'idée verbale ainsi détraquée au profit du sujet, aussi bien que toute idée d'action ou de mouvement. Cette deuxième acception conduit à d'utilis rapprochements avec les conjugaisons réfléchie, passive et neutre, et par suite avec les noms d'hommes, de choses et d'actions, dérivés de ces conjugaisons supposées par elles-mêmes existantes. C'est à titre de composition complète que ce qu'on appelle verbe réfléchi fournit bon nombre d'appellatifs mexicains. *Mo-zoma*, troisième personne indicative du *zoma* (*nino*) je me fâche, donnera, en incorporant *teuthli*, seigneur, le nom de l'empereur *Moteuhzoma* (vulgairement *Montezuma*) signifiant ainsi *qui se fâche en seigneur, souverainement courroucé, grandement irrité ou fêré*. De là aussi une deuxième acception réfléchie substantive, quelquefois difficilement en mexicain

comme en français. Suivant Olmos on disait à Tlaxcala, à Chohiulla et ailleurs, mais non à Mexico, ni à Tetzuco : je s'afflige, tu s'afflige, etc. C'est encore du verbe passif complété avec les particules *te, tla*, ou un nom; ou plutôt c'est des propositions passives et neutres qui viennent plusieurs classes d'adjectifs verbaux, partie importante des langues américaines. Notons, même dans ce cas, la prédominance de la notion personnelle, qui fait qu'en mexicain la verba passif a généralement pour sujet la personne, modifiée quelquefois absolument, mais non par un agent extérieur. *Nizochi-maco*, passif de *ni-zochi-maca* (je donne des fleurs), ne signifie pas des fleurs me sont données, mais je suis donné (gratiifié) de fleurs. On dit je suis aimé, *Pedro m'aime*. On ne peut pas dire je suis aimé par... *Eruditus Græcæ litterarum; galeam induitur, inutile ferrum cingitur*, etc.

Nous n'examinerons pas si l'unité de la proposition si souvent traduite par l'unité de la phrase, du mot, dans les langues non encore désagrégées par l'écriture, la métaphysique, le froissement étranger, permet de conclure que les formes dites synthétiques sont primitives, et non issues de la fusion ou de l'agglomération d'éléments isolément significatifs et préexistants; si, comme la plupart des corps simples, rarement isolés dans la nature, la plupart des particules proviennent de la décomposition, et les expressions concrètes (nous ne disons pas toutes), de la transformation des composés binaires, ternaires, etc., dans lesquels elles auraient été primitivement engagées; non qu'on puisse admettre pour les racines, ni même pour la proposition, des archétypes rêvés ailleurs pour les catégories grammaticales; mais parce que les langues se parlant, s'apprenant, se conservant, moins par des mots isolés que par des expressions liées et des phrases en quelque sorte toutes faites, il est probable qu'il est ainsi qu'elles se sont formées.

L'erreur de ceux qui croient les langues américaines d'une nature différente de celles de l'ancien continent, tient surtout à ce qu'en écrivant des idiomes qu'ils ne comprennent pas, ils ne font qu'un seul mot des phrases effectivement prononcées, dans toutes les langues imaginables, tout d'une haleine et sans arrêt, tant que le sens n'est pas fini. « Les anciens Indiens composaient rarement plus de deux mots ensemble, » dit Carochi, dans son excellente grammaire, f. 76. Paredès, auteur de sermons en mexicain, dit pareillement : « On aura soin de ne composer que deux mots, rarement trois. » C'est tout ce qu'il y a à dire de la prétendue *polysynthèse américaine*.

Un nombre extrêmement borné d'analogies de mots, paraît rattacher le mexicain au chinois et au japonais, mais son caractère général éloigne ce rapprochement. Cette langue a aussi beaucoup d'homotopies et de dissimiles communes au tarahumara, au rumsen, à l'escalen, et, selon le P. Ribas, au

cinaïna, au guazave, à l'huite et au zoe, idiomes parlés dans l'Amérique espagnole, ainsi qu'au nouka, au kolouché et à l'ougajakh-nuutez, sur la côte occidentale de l'Amérique du nord. Les peuples aztèques, comme jadis les Péruviens et autres nations de l'Amérique méridionale, ainsi que quelques-unes de celles du Canada, de l'Asie centrale et orientale et de l'Afrique, employeront les noms ou fils à plusieurs couleurs pour conserver la mémoire des événements et des choses. Ces quipus mexicains se nommaient *nepohualtitzin*, et le chevalier Boturini, dans le dernier siècle, a été assez heureux pour en trouver encore quelques-uns dans le pays des Tlascalteques. Ce moyen graphique très-imparfait a été remplacé, vers le milieu du vi^e siècle de l'ère chrétienne, par l'écriture figurative, qu'ils ont portée à une grande perfection, et dont l'usage, très-étendu chez les Mexicains, remplaça assez bien le défaut de livres, de manuscrits et de caractères alphabétiques. Du temps de Montezuma, des milliers de personnes étaient occupées à peindre, soit en composant à neuf, soit en copiant des peintures qui existaient déjà. La facilité avec laquelle on fabriquait le papier, en se servant des feuilles de maguay ou pite (*agave*), contribuait sans doute beaucoup à rendre si fréquent l'emploi de la peinture. Ce que l'on appelle assez improprement des manuscrits mexicains (*codices Mexicani*), et qui ont été conservés, sont peints, les uns sur des peaux de caris, les autres sur des toiles de coton ou sur du papier de maguay. Les figures et les caractères symboliques n'étaient pas tracés sur des feuillets séparés. Quelle que fût la matière employée pour les manuscrits, il est très-rare qu'ils fussent destinés à former des rouleaux; presque toujours on les pliait en zigzag, d'une manière particulière, à peu près comme le papier ou l'étoffe de nos éventails, et comme le sont les manuscrits siamois : deux tablettes d'un bois léger étaient collées aux extrémités, l'une par-dessus, l'autre par-dessous, de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offrait la plus parfaite ressemblance avec nos livres in-4^o reliés. On en trouve qui ont jusqu'à 60 et 70 pieds de long. Il ne faut pas confondre avec ces manuscrits d'autres peintures aztèques, composées avec les mêmes signes, mais en forme de tapisserie de plus de 60 pieds carrés. Les *codices Mexicani* renferment un grand nombre de peintures qui peuvent être interprétées ou expliquées comme les reliefs de la colonne trajane; mais on n'y voit qu'un très-petit nombre de caractères susceptibles d'être lus. Les peuples aztèques, selon M. de Humboldt, avaient des signes graphiques spéciaux pour l'eau, la terre, l'air, le vent, le jour, la nuit, le milieu de la nuit, la parole, le mouvement; ils en avaient pour les nombres, pour les jours et les mois de l'année solaire; ces signes, ajoutés à la peinture d'un événement, marquaient d'une manière assez ingénieuse si l'action s'était faite le jour ou la nuit; quel

Étoit l'âge des personnes qu'on voulait désigner, si elles avaient parlé et laquelle entre elles avait parlé le plus. On trouve même chez les Mexicains des vestiges de ce genre d'hieroglyphes que l'on appelle *phonétiques*, et qui annoncent des rapports, non avec la chose, mais avec la langue parlée. Chez des peuples à demi barbares, les noms des individus, ceux des villes et des montagnes, font généralement allusion à des objets qui frappent les sens, tels que la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air ou la terre. Cette circonstance a fourni des moyens aux peuples aztèques de pouvoir écrire les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Azajacatl* est *visage d'eau*; celle d'*Iluicamina* est *flèche qui perce le ciel*; or, pour représenter les rois Montezumma, Iluicamina et Axajacatl, le peintre réunissait les hieroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. Les noms des villes de Mucuilxochitl, Quauhlinchan et Tehuilluocan, signifient *cinq fleurs*, *maison d'aigle*, et *lieu des miroirs*: pour indiquer ces trois villes, on peignait une fleur placée sur cinq points, une maison, de laquelle sortait la tête d'un aigle, et un miroir d'obsidienne. De cette manière, la réunion de plusieurs hieroglyphes simples indiquait les noms composés; elle le faisait par des signes qui paraissent à la fois aux yeux et à l'oreille: souvent aussi les caractères qui désignaient les villes et les provinces étaient tirés des productions du sol ou de l'industrie des habitants. Il est bon d'observer que chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes ou d'hieroglyphes, on doit les lire de droite à gauche et en commençant par l'extrémité inférieure. C'est à l'ignorance de cette méthode de lecture qu'on doit attribuer la grande confusion qui règne parmi les auteurs espagnols, relativement à la dénomination et à la suite des dix-huit mois mexicains et autres objets. L'usage des peintures servant de pièces de procès, s'est conservé dans les tribunaux espagnols longtemps après la conquête. On en présente aux différentes cours de justice résidant dans le Nouvelle-Espagne, jusqu'au commencement du *xvii*^e siècle. En 1553 on fonda même, dans l'université de Mexico, une chaire pour l'explication des peintures hieroglyphiques, parce qu'on regarda pendant longtemps comme indispensable qu'il y eût des avocats, des procureurs et des juges qui fussent en état de lire les procès, les peintures généalogiques, l'ancien code des lois et le liste des impôts que chaque fief devoit payer au suzerain. Cette chaire n'existe plus depuis que l'usage de ces peintures s'est perdu entièrement. Les volumes que les premiers missionnaires de la Nouvelle-Espagne appelaient des livres mexicains, renfermaient des notions sur un grand nombre d'objets très-différents: c'étaient des annales historiques de l'empire mexicain, des rituels indiquant le mois et le jour auxquels on doit sacrifier à telle ou telle divinité, des représentations cosmogoniques

et astrologiques, des pièces de procès, des documents relatifs au cadastre ou à la division des propriétés dans une commune, des listes de tributs payables à telle ou telle époque de l'année, des tableaux généalogiques d'après lesquels on régloit les héritages ou l'ordre de succession dans les familles, des calendriers manifestant les interrelations de l'année civile et de l'année religieuse; enfin, des peintures qui rappelaient les peines par lesquelles les juges devoient punir les délits. Malgré les ténèbres qui enveloppent l'origine des peuples aztèques, il paraît cependant probable d'admettre qu'à l'époque de Cortez, il existait à Mexico des peintures hieroglyphiques faites du temps de la dynastie toltèque, au *vii*^e siècle de notre ère, ou pour le moins leurs copies. Le plus ancien ouvrage qui paraît avoir été composé dans cette langue, est le fameux *livre divin*, appelé *teomoxtili*, rédigé à Tula l'an 660, par l'astrologue Huematzin; on y trouvait l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations, la division du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale. Les villes de Mexico et de Tezcuco étoient, avant le domination espagnole, les deux foyers principaux du savoir et de la civilisation du plateau d'Anahuac; on pourrait même considérer cette dernière comme l'*Athènes de l'Amérique*, étant à cette époque la résidence des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes et des hommes célèbres dans toutes les sciences cultivées par ces peuples. Dans le *xv*^e siècle, Nezahualcoyotl, roi d'Acolhuacan ou Tezcuco, qu'on pourroit appeler le Solon de l'Amérique, composa en langue aztèque 60 hymnes en l'honneur de l'Être suprême, une élogie sur la destruction de la ville d'Azcapotzalco, et une autre sur l'instabilité des grandeurs humaines, prouvée par le sort du tyren Tezozomoc. Ces deux dernières ont été traduites en espagnol par son petit-neveu, baptisé sous le nom de Ferdinand Albalistilxochitl, et se sont conservées, de même qu'existent encore en manuscrits les 80 lois promulguées par ce grand prince. Les nombreuses collections de manuscrits aztèques, le grand nombre de pierres sculptées et recouvertes de peintures hieroglyphiques, et autres monuments qui, en grand nombre, existaient à Mexico lors de l'apparition des Espagnols, ont été brûlés ou brisés par le fanatique fureur des premiers conquérants. Les restes connus de la littérature aztèque se réduisent aux collections suivantes: celles de Mexico, où l'on trouve la collection de l'université qui, selon M. de Humboldt, ne contient plus de peintures originales, mais seulement des copies, et celles de don Jose Antonio Pichardo, qui est la plus riche et la plus belle, et à laquelle on a réuni celles qui avaient été recueillies par le savant Gamé. Les collections de Veletri, dont le *Codex Mexicanus* est le plus beau de tous ceux examinés par le baron de Humboldt; celle du Vatican à Rome; celle de Bologne à la bibliothèque de l'Institut;

celles de l'Escorial, de Vienne, de Dresde, de Berlin et d'Oxford. M. Beuloch vient d'en former une autre à Londres, avec les monuments précieux recueillis dans son voyage au Mexique, parmi lesquels on trouve des peintures hiéroglyphiques représentant les combats de Cortez avec les Mexicains et son établissement dans la capitale; quelques-unes de celles envoyées par les employés de Montezuma II, pour l'informer des progrès des Espagnols dans son pays, et un fragment de la carte originale de l'ancienne ville de Mexico, faite par ordre de ce monarque infortuné pour Fernando Cortez. Cette carte, qui devait être transmise à Charles-Quint, et qu'on croyait perdue, a formé partie de la riche collection de Boturini, et démontre que l'ancienne Mexico était le double de la ville moderne en grandeur, qu'elle l'égalait en régularité, la surpassait dans la beauté et le nombre de ses temples et de ses palais, et ajoute un nouveau poids à tout ce que contiennent les récits de Cortez et de Bernal Dias sur la civilisation des anciens Mexicains. Les deux superbes collections de Sigüenza et de Boturini ont été dispersées et n'existent plus. La première a été conservée jusqu'en 1759 au collège des jésuites de Mexico; la seconde ne comprenait pas moins de 500 peintures hiéroglyphiques, recueillies avec des peines immenses par ce voyageur italien aussi courageux qu'intelligent. A ces recueils il faut ajouter les deux suivants, à cause de leur importance, quoique leurs originaux n'existent plus. Le recueil de Mendoza, ainsi nommé à cause du nom du vice-roi du Mexique, qui en envoya l'original à l'empereur Charles-Quint, et qui a existé pendant quelque temps à Londres, où on ne sait pas comment il s'est égaré. Avant sa perte, Purchas l'a publié tout entier en 1625; il a été réimprimé depuis par Thévenot, dans sa *Relation de divers voyages*. Ce recueil jette du jour sur l'histoire, l'état politique et la vie privée des Mexicains; il est divisé en trois sections: la première présente l'histoire de la dynastie aztèque depuis la fondation de Ténochtitlan, l'an 1325 de notre ère, jusqu'à la mort de Montezuma II, en 1520; la deuxième est une liste des tributs que chaque province et chaque bourgade payaient aux souverains aztèques; la troisième peint la vie domestique et les mœurs des peuples aztèques. Le vice-roi Mendoza avait fait ajouter à chaque page du recueil une explication en mexicain et en espagnol. Le recueil de Le Tellier, ou *Codex Mexicanus Tellerianus*, ainsi appelé du nom de son dernier possesseur, archevêque de Reims; il existe dans la bibliothèque du Roi, à Paris. C'est un gros volume très-précieux, dans lequel un Espagnol, habitant de la Nouvelle-Espagne, a copié, soit vers la fin du xvi^e siècle, soit au commencement du xvii^e, un grand nombre de tableaux ou scènes graphiques. Chaque figure est accompagnée de plusieurs explications écrites, à ce qu'il paraît, à des époques différentes, tant en mexicain qu'en espagnol. Il renferme trois ou-

vrages différents, dont le premier est un almanach rituel, le second un livre d'astrologie, et le troisième une histoire mexicaine depuis 1197 jusqu'en 1561. Nous ajouterons, avec M. de Humboldt, qu'il est très-probable que beaucoup d'autres monuments aztèques se trouvent encore entre les mains des Indiens qui habitent la province de Mechoacan, les intendances de Mexico, de Puebla et d'Oaxaca, la péninsule de Yucatan et le royaume de Guatemala, qui sont les contrées où les peuples sortis d'Aztlan étaient parvenus à une certaine civilisation. Après la chute de l'empire mexicain et l'introduction du christianisme, les peuples aztèques, ainsi que les autres du plateau d'Anahuac, adoptèrent l'alphabet latin. Plusieurs Mexicains ont profité de la facilité que leur offrait cet alphabet, pour écrire différents ouvrages dans leur langue. Nous citerons entre autres Christoval dell Castillo, natif de Tezcucoc, et mort en 1606 à l'âge de 80 ans, Fernando de Alvarado Tezozomoc, et Domingo Chimalpain, qui ont laissé des manuscrits précieux sur l'histoire et la chronologie de leurs ancêtres. Ces manuscrits, qui renferment un grand nombre de dates indiquées à la fois selon l'ère chrétienne et selon le calendrier civil et rituel des indigènes, ont été étudiés avec fruit par le savant Carioz de Sigüenza, par le voyageur milanais Boturini Bernarducci, par l'abbé Clavigero, et, dans ces derniers temps, par Gama. Quoique depuis 1553 la langue aztèque soit enseignée par un professeur particulier à l'université de Mexico, sa littérature moderne est très-pauvre, ne consistant qu'en livres ascétiques, en quelques grammaires et dictionnaires, et, à ce qu'on nous assure, en quelques livres d'instruction élémentaire. Au commencement du siècle actuel, on ne comptait pas moins de onze grammaires imprimées en aztèque. Malgré cela, elle est toujours la plus riche et la plus importante de toutes les littératures indigènes du Nouveau-Monde. Il est bon aussi de rappeler à nos lecteurs que les Mexicains avaient des semaines, ou petites périodes de 5 jours, comme les peuples du royaume de Benin et les anciens Javanais, des mois de 20 jours, des années civiles de 18 mois, des indictions de 13 ans, des demi-siècles de 52 ans, et des siècles ou *vieillesse* de 104 ans. Nous remarquons aussi que les comtes de Montezuma et de Tula, résident en Espagne, descendent d'Ihuitemotzin, petit-fils de Montezuma II.

2^e PART. langue parlée par les *Pipiles* ou *Pipila*, qui descendent des plus basses classes des Mexicains. C'est sous le règne d'Autzol, huitième empereur mexicain, que les Pipiles s'établirent dans le Guatemala, où ils se multiplièrent beaucoup et s'étendirent le long de la côte du Grand-Océan, dans la province de Zonzonate et dans les districts de San-Salvador et de San-Miguel. Leur gouvernement était une espèce de république militaire et aristocratique. Le pipil n'est, à proprement parler, que l'indienne mexicain

très-corrompu et mêlé à beaucoup de mots étrangers. Les Pipils sont remarquables pour avoir repoussé l'horrible institution des sacrifices humains, et pour avoir puni la plupart des crimes par l'exil. Les assassins seuls étaient précipités du haut d'un rocher. Selon M. Juarros, des Pipils, quelque temps après la conquête, auraient rédigé des mémoires sur leur pays, en se servant des caractères espagnols.

3° *Coa*, langue parlée, dit-on, en trois dialectes, dans les missions de Nayarit, en Nouvelle-Biscaye, et dans les anciennes intendances de Zacatecas et de Guadalajara, dans la ci-devant province de Nouvelle-Galice. Dans cet idiome, comme dans le mexicain, le groënlandais, l'araucan, le guichua, et autres langues américaines les plus parfaites, le régime et le pronom forment corps avec le radical du verbe, nuances qui ont été aussi observées dans l'Ancien-Monde, dans le basque et le congo. Les pronoms personnels du *coa* ont quatre formes différentes, selon les circonstances différentes dans lesquelles ils sont employés. Les sons correspondants aux lettres espagnoles *d, f, g*, manquent à cet idiome, dont Ortega a publié un dictionnaire et une grammaire.

MEXIQUE ou ANAHUAC (Gnoure ou). — Ce groupe ethnographique comprend les provinces les plus peuplées, les plus riches et les plus importantes de l'Amérique espagnole, celles qui correspondent à l'ancien empire mexicain et à plusieurs autres États, les uns alliés, les autres rivaux de cette monarchie célèbre. La division de l'année plus exacte que celle des Grecs et des Romains; une écriture idiographique, le papier de pita, la manière de travailler des blocs immenses de pierre, les cartes géographiques de leur pays et de ceux que leurs ancêtres avaient parcourus, leurs villes, leurs chemins, leurs digues, leurs canaux, les immenses pyramides très-exactement orientées, leurs institutions civiles, militaires et religieuses, tout donne aux Mexicains le droit d'être considérés comme la nation la plus policée que les Européens aient trouvée

sur tout le nouveau continent. La réunion des richesses végétales les plus variées, due aux accidents du sol, qui y fait réussir admirablement à côté de ses nombreuses plantes indigènes celles dont l'Europe a fait présent à l'Amérique; les trésors inépuisables que la Providence semble y avoir mis en réserve dans les entrailles de la terre, et qui, se trouvant dans des positions beaucoup plus accessibles et moins stériles que dans les autres contrées du nouveau continent, sont d'une exploitation beaucoup plus facile et moins coûteuse; les restes importants des édifices, des idoles et des monuments échappés au barbare vandalisme des premiers conquérants, et des bâtiments magnifiques élevés à Mexico, à Puebla et autres grandes villes du plateau d'Anahuac par leurs successeurs; les trésors immenses étalés avec une profusion inconnue partout ailleurs dans les églises, et la pompe des augustes cérémonies de la religion catholique qui obscurcit celle de la capitale même du monde chrétien, donnent un nouveau lustre à ces superbes contrées, qu'on peut justement appeler la *région argentine du globe*, leurs mines seules rapportant plus de ce métal précieux que celles de toutes les autres parties du monde réunies ensemble (678).

Les limites géographiques de cette région sont :

Au *nord*, une ligne qu'on ne saurait indiquer avec précision, puisqu'elle dépend de l'étendue du pays où l'on parle les langues appartenant au groupe que nous avons appelé l'Plateau central de l'Amérique du nord;

À l'*est*, le golfe du Mexique et la région de Guatemala;

Au *sud* et à l'*ouest*, le grand Océan. Dans ces limites, cette région comprend toute la partie méridionale de l'ancien vice-royauté du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, à l'exception du Yucatan, que nous avons assigné à la région de Guatemala.

Plusieurs langues de ce groupe sont encore peu connues.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DU MEXIQUE OU ANAHUAC.

Totonaca, de la Sierra-Alta (Haute)				Onyoguarime.		Soñil.	
FAMILLE MÉXICAÏNE				Aztèque ou Mexicain		Coa	
Huanteca				Otomí			
Lunc.	Jour.	Terra.					
1 papa				1 espagnole			
2 mentli	fluit	Uali		2 espagnole	tselatinb		
3 anabupi	jeucat	chuchil		3 espagnole	cerukat		
4 aviz		tsabal		4 espagnole	quicha		
5 uona	poh	boy		5 espagnole	hiadi		
Père.	Mère.	Où.					
1 flati, alati	tri, tril	lacatzapontui		chochob			
2 tati	nant-i	istelotit		ati	Heb		
3 tiva-gpa	lité	hauriti		abti	teuguarli		
4 payton, pap	min	hual		lilitajá			
5 tati	bé	di		dehe, je	debb		
				Téte.		Nes.	
				ayara			
				tonicoumat	yacil		
				tuuti	tsotiti		
				oe	rau		
				yáamu	siyv'		

(778) Voy. la note XIX à la fin du volume. On y trouvera l'histoire des antiquités du Mexique.

	Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.
1		zimagat		moro	tohuat
2	camati	mençigili	haniti	maili	tehtiti
3	temati	namoriti	lameli	nrili	chapositi
4		lecâh		cuhac	acou
5	né	châhac	izi	çéç	kua, ena
	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	tom	toy	loto		
2	ce	omc	yey	nahui	macuti
3	evât	huçipna	huçia	moacca	amxavi
4	hun	trah	ox		
5	na	yoho	hiu	goho	kuetz
	Six.	Sept.	Huit.	Nouf.	Dix.
1					
2	chicua'e	chicome	chicuel	chinc' abui	mailatili
3	aceti	ahuapoa	ahuzeica	amocua	tamoonata
4					
5	rato	yolo	hialo	gueto	detta

MIAOSSE. Voy. CHINOIS.

MICHIGAN. Voy. LEXAPPE.

MICMAK. Voy. LEXAPPE.

MIENTING. Voy. CHINOIS.

MILLOT (L'Abou), cité sur le langage.

Voy. l'Essai, § V.

MINDANAO. Voy. PHILIPPINAISES.

MINÉRALOGIE, application de la linguistique à cette science. Voy. LINGUISTIQUE, § III.

MINNESAENGEB. Voy. SCANDINAVE.

MISSISSIPPI. Voy. MOBILE.

MISSOURI-COLOMBIENNE (RÉGION) dans l'Amérique du nord.

Cette région, sur une grande partie de laquelle dominèrent jadis les Allighewis, qui disparurent de la terre avant d'être connus des Européens, mais dont l'existence est attestée par les traditions conservées chez les sauvages et par de nombreux monuments, peut être regardée comme le dernier retranchement de la barbarie contre les conquêtes progressives de la civilisation européenne dans la partie habitable et fertile de l'Amérique du nord. C'est la patrie d'une foule de nations différentes pour la langue, les mœurs, les usages et les croyances religieuses, mais presque toutes nomades et belliqueuses. Semblables sous plusieurs rapports aux grandes nations nomades de l'Asie moyenne, celles de l'Amérique centrale en diffèrent essentiellement par leur nombre très-borné, par la vie pastorale qu'elles ne connaissent guère, et par leur état social beaucoup moins avancé. Inutilement les vastes plaines du Missouri et de ses grands affluents et le superbe bassin de la Colombie, se parent chaque année de pâturages abondants, de plusieurs végétaux utiles à la vie sociale, et sont parcourues par d'immenses troupeaux de bœufs musqués, de bizon et de chevaux. Leurs stupides habitants végètent au milieu de ces trésors que la nature bienfaisante étale devant eux, sans songer à en tirer aucun parti. Livrées à la fois à tous les maux qu'entraînent la disette et l'état de guerre perpétuelle dans lequel elles vivent, ces nations brutales ajoutent à leurs souffrances celles que leur imposent des superstitions et des usages aussi absurdes que barbares. Les produits de la chasse chez toutes, ceux de la pêche dans la partie inférieure du bassin de la Colombie, et ceux d'une agriculture encore très-imparfaite

chez quelques-unes qui chassent dans le bassin du Missouri, forment, à quelques exceptions près, la subsistance précaire de tous ces peuples. Quoique le voisinage et le commerce des Européens semblent n'avoir servi qu'à ajouter des maladies destructives et le vice de l'ivrognerie aux vices et aux souffrances auxquels ils étaient déjà livrés; il est cependant juste d'avouer que quelques-unes de ces nations offrent des commencements d'un état social, développé naturellement chez elles, et supérieur à celui des peuples abrutis d'autres régions du Nouveau-Monde. Le philanthrope se réjouit même en voyant la marche lente, mais toujours progressive de la civilisation européenne et les heureux résultats obtenus depuis le commencement du siècle actuel parmi quelques-unes des nations comprises dans ce groupe. Il ne voit peut-être pas éloigné le moment où le manque d'espace assez vaste pour pouvoir fournir suffisamment à une subsistance précaire due à la chasse ou à la pêche forcera tous ces peuples nomades à renoncer à leur vie vagabonde pour se livrer à la vie pastorale et agricole, et jouir de tous les avantages physiques et moraux qui en sont les suites.

Les limites de cette région sont :

Au nord, la région boréale de l'Amérique du nord et la région alleghanique;

A l'est, cette dernière;

Au sud, la région du Plateau central de l'Amérique du nord;

A l'ouest, d'abord cette même région, ensuite les pays où l'on parle des langues appartenant à la région de la côte occidentale, le Grand-Océan et les pays susmentionnés.

Dans les limites que nous venons de tracer, cette région embrasse tous les bassins de la Colombie et du Missouri, la partie supérieure de ceux du Mississippi et du Saskatchewan et une petite partie de celui de Saint-Laurent, régions comprises dans les territoires que les Anglo-Américains et les Espagnols regardent comme leurs dépendances.

A l'exception de quatre ou cinq langues sans intérêt et pour lesquelles nous renvoyons au *Tableau général des langues américaines*, la région ethnographique que nous venons de décrire comprend les deux grandes familles COLOMBIENNE et SIOUX-OSAGES. (Voy. ces mots.)

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA RÉGION MISOURI-COLOMBIENNE.

SOURCES			ORTHOGRAPHE.		Séclit.	
PARAGAN, Pieds-Noirs (Black-Foot)			1	anglais		
ATKIN			2	anglais		
FAMILLE SIOUX-OSAGE			3	anglais		
SIOUX OU DAKOTA, Yankton			4	allemande	oui	
WICHITA OU PUANTS			5	allemande	oidah	
OTTEBOU OU ANTOURATO			6	allemande	pi	
KANZAS OU KONGA			7	allemande		
OMAHAW OU MAHAW			8	allemande	minaraje	
MINETABA OU GROS-VENTRE.			9	allemande	mshpenini	
			10	anglaise	mesa	
OSAGE			Eau.		Fcu.	
Lune.	Jour.	Terre.				
1					roo	
2					ischey	
3					teuck	
4	layetouf	songpa		schawridquoith	peia	
5	hahihui			ninih, nih	pytschi	
6	pitangué	haogae		ni	pede	
7						
8	minonah	onihah		si	prde	
9	obesantui	mahpah		mini	bires	
10	neumiah	hompaie		neah	pajah	
			Oeil.		Tie.	
Père.	Mère.					Nes.
1			senowech			
2			wappespy			
3			thioisijn		separay	ptax
4	alreou	buro	tschah		pah	paso
5	tchiché	nihni	schawo		nahso	jah
6	mitche	ihong	tschah		na so	peso
7	tschiché	inah	tschah		uatschri	pah
8	dade	ihong	tschah		pah	pah
9	kame	ika	tschah		anté	spah
10	tschah	enah	eghlaugh		warabreh	pan
			Dent.		Main.	
Bouche.	Langue.					Pied.
1						
2						
3						
4	el	dewisajak	bi		tschitha	siha
5		tschedah	bi		nape	si
6			bi		naphor	si
7		rene	bi		naue	si
8	vi, ih	yeasah	bih		schagrb	sih
9	tschah	theyri	et		nom be	si
10	tschahpaph	neighji	li		schant	si
			Trois.		Quatre.	
Un.	Deux.					Cinq.
1	utteger	akker	tsukay		tachey	tschiter
2	tschecum	nartoketum	noboketum		newcum	nesitwi
3						
4	canterba	nopa	yamint		topah	mpa
5	ghingadi	nopi	tschah		tschopi	satash
6	tschah	nout	tschah		tscha	sata
7	tschah	nompah	yaheri		tschah	satash
8	tschah	nombah	tschah		tschah	satta
9	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
10	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
			Huit.		Neuf.	
Six.	Sept.					Dix.
1	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
2	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
3	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
4	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
5	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
6	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
7	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
8	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
9	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah
10	tschah	tschah	tschah		tschah	tschah

MITHILI. Voy. PRACHIT.

MIXO. Voy. CHOCOMA.

MIXTÈQUE (ANAHUAC OU MEXIQUE). Langue des *Mixtèques*, qui se distinguent par leur industrie et qui occupent toute la Mixteca, contrée de l'intendance d'Oaxaca. On distingue dans cette langue les six dialectes suivants : de *Tepozcolula*, qui est le plus pur et le plus répandu ; de *Yanquitlan*, de *Tlaltaco*, de la *Basse-Mixteca*, de la *Côte* et celui de *Miclantongo*. Les sons correspondants aux lettres *b, f, p, r* de l'alphabet espagnol manquent au tepozcolula, qui expri-

me le pluriel des substantifs en ajoutant le mot *cahita*, qui signifie plusieurs. Cet idiome offre un grand nombre de pronoms personnels différents, qu'on emploie selon le sexe, l'âge, la condition de la personne qui parle et de celle à laquelle elle s'adresse, et qui sont aussi différents selon que l'objet dont on parle est animé, inanimé ou mort ; plusieurs verbes et quelques substantifs ont aussi des terminaisons différentes pour exprimer ces nuances. La négation varie aussi selon les temps ; *naha* est employé pour les temps présents, prétérits et leurs formes dé-

rivées; *hwa* pour le futur, et *hwa* pour l'impératif. La conjugaison est riche, mais elle n'a pas de passif par flexion. Le verbe *tire* y est tout régulier. Il y a aussi un grand nombre de verbes dérivants, surtout pour exprimer comme dans les idiomes slaves la fréquence d'une action. Le père Ant. de los Reyes a publié dans le xvi^e siècle une grammaire et un dictionnaire dans cette langue.

MIZDJEGHI, langue classée dans le groupe de la région caucasienne, a des rapports avec celle des Leighis et surtout avec le dialecte des Awares. Elle est parlée par les *Mizdjeghi*, nommés improprement *Kisteten* par Güldenstaedt et *Tschetschenzi* par les Russes. Ils habitent les hautes montagnes de la Circassie méridionale entre le haut Terek à l'ouest et la haute Jachissai et Endery à l'est. La langue *mizdjeghi* comprend quatre dialectes principaux, qui prennent leur dénomination des quatre peuples suivants : les *Galgai*, *Halha* ou *Ingouches*, qui se nomment eux-mêmes *Lamur*, c'est-à-dire, montagnards; ils habitent les environs de Kumbalei, de la Sundja et du Schalgir ou Assai. Les *Ingouches* sont des agriculteurs infatigables, et ils reconnaissent du moins de nom la suzeraineté de la Russie. Leurs noms sont empruntés à ceux des animaux. L'un s'appelle *bauf* (ouste), un autre *cochon* (*kaka*), un autre *chien* (*poe*). Les femmes portent des noms encore plus bizarres, tels que *Assir wakbara* (qui monta un veau), *Ossiali wakbara* (qui monta une chienne). Dans les combats, les *Ingouches* ainsi que les autres peuplades *Mizdjeghi* portant un bouclier, ce qui les distingue de tous les autres peuples du Caucase. On remarque parmi eux des traces du christianisme qu'ils professaient dans le xiii^e siècle, et, ce qui plus est, des anciens sacrifices. Toutes les années la *sannistag*, solitaire qui demeure à côté d'une église antique, immole sur un autel de pierre une quantité de brebis blanches offertes par les principales familles. Les *Qarabulaks* ou *Karabulaks* qui se nomment eux-mêmes *Arsche*; ils demeurent dans la grande vallée traversée par le Mortan ou Farthan, et ont leurs pâturages plus bas le long de l'Aschgan, du Walarek et du Tschalaseh, petits affluents du Sundja. Gouvernés par des vieillards, ils sont toujours en guerre contre les *Tschantschenzi* leurs voisins. Les *Tschantschenzi* ou *Tschetschenzes*, qui demeurent à l'est des *Karabulaks* jusqu'à l'Akssai ou Jachassai. Ce sont les plus vaillants de tous les *Mizdjeghis*. Ils dépendent de trois princes issus de la famille *awara* Turlan. Le principal de ces princes porta le titre d'*Arlan beg* (prince du Lion) et réside à Dokon-Tschetschen sur le Dokon-Argun; les deux autres résident à Alda sur le Koi et à Attaga sur l'Argun. Les *Tuschis*, qui habitent la longue haute Alassan affluent du Kur, dans le cercle géorgien nommé Thelawi; ils sont la plupart pasteurs et tous professent la religion grecque. Ce dialecte est mêlé de beaucoup de mots géorgiens. La langue *mizdjeghi* offre beaucoup de ressemblance avec

les idiomes lasghiens, surtout avec l'*awara* et le *kaszi-kumuk*; il s'y trouve aussi plusieurs mots qui montrent une affinité manifeste avec le samoïède, le vogule et même avec les idiomes slaves.

MOAN. Voy. INDO-CHINOISE.

MOBBA ou **BORGOU**, langue africaine du soudan ou Nigritia intérieure. Elle est parlée par la nation dominante du royaume nommé Mobba par les naturels, Borgou ou Borgo par les habitants du Bornou et du Kordofan, Dar-Szaleyh ou Szeléb par les Arabes qui depuis longtemps s'y sont établis, et Waday ou Wadey par les Fezzaniens et par les marchands des oasis orientales du Sabara. Ce pays est situé à l'ouest du Dar-Four, et joua un rôle assez important sous Saloum, son avant-dernier sultan, qui conquit le royaume de Baghermeh. Il paraît que la prétendue langue *djellaba*, parlée à Wara, résidence du sultan, n'est que la dialecte ou jargon en usage parmi les marchands établis dans cette ville. Le *mobba* est écrit avec les caractères arabes nommés *neskhi*.

MOBILE-NATCHEZ ou **FLORIDIENNE**, famille de langues américaines de la région alléghanique et des lacs dans l'Amérique du nord. La dénomination qu'on lui a donnée rappelle à la fois la nation Mobila ou Mowile dont la langue est la plus répandue, celle des Natchez qui est la plus célèbre et la nom de la contrée où l'on parle toutes ces langues. Voici les principaux idiomes qu'elle comprend :

1^o **NATCHEZ**, parlé par les *Natchez*, nation presque éteinte, jadis très-puissante et remarquable surtout par son gouvernement monarchique, par sa grande civilisation et par le culte qu'elle rendait au soleil dans un temple où l'on entretenait un feu continu. Les *Natchez* habitaient à l'orient du Mississippi, et furent entièrement détruits par les Français en 1730; les restes de cette nation se sont dispersés parmi les *Creeks*, *Chickasah* et autres peuples. Il paraît que les *Taensa*, qui selon Du Pratz vivaient au nord du fort Louis, et les *Tenizases*, mentionnés par MM. Lewis et Clark; et qui des bords du *Tenasaw*, affluent de la baie Mobile, se retirèrent sur ceux du Fleuve-Rouge, sont des tribus des *Natchez*. Selon Du Pratz, les *Natchez* parlaient deux langues différentes : celle de la noblesse et celle du peuple; dans celle de la noblesse, la déclinaison se faisait comme dans le latin, sans le secours de l'article. Leurs femmes donnaient en outre une terminaison et une prononciation différente aux mots, lorsqu'elles parlaient aux hommes. L'idiome *Natchez* est très-doux et rempli d'expressions métaphoriques.

2^o **MUSKOGEE** ou **CREEK**, par les *Muskogees* d'Adair, nommés *Muskogukyes* par Bartram, et communément *Creeks*, à cause du grand nombre de *creeks* ou petits fleuves et marais que contient leur pays. Les *Muskogees*, venus de même que les *Chaktas*, du pays à l'ouest du Mississippi, subjuguèrent un grand nombre de tribus de l'ancienne Floride ou des Etats actuels de Géorgie et

d'Alabama, tels que les *Apalaches*, les *Alibamas*, les *Chactihoumas*, les *Oconies*, les *Oukmulgies*, les *Pacanas*, les *Talepousas* et autres désignées dans les anciennes relations sous le nom collectif de *Floridiens*, et s'établirent dans les fertiles vallées comprises dans les Etats d'Alabama et de Géorgie, où ils vivent actuellement dans des villes et des villages. Ils ont fait de grands progrès dans la civilisation, et ont institué des écoles pour l'instruction de leurs enfants. Les Creeks ou Muscogulges sont maintenant divisés en deux branches principales : les *Creeks Supérieurs* ou *Creeks* proprement dits et les *Creeks Inférieurs* ou *Seminols*. Les Creeks Supérieurs sont les plus nombreux ; ils demeurent dans la partie la plus élevée de l'Alabama, où ils forment une puissante confédération présidée par un chef appelé *Myco* ; ils sont agriculteurs, braves et hospitaliers. Les Creeks Inférieurs demeurent dans les plaines traversées par le Flint au sud-est d'Alabama, sont moins civilisés et paraissent être indépendants de la confédération des Creeks supérieurs. Les Creeks Inférieurs ont beaucoup souffert dans les défaites qu'ils ont éprouvées en se battant contre le général Jackson. Selon MM. Lewis et Clark, les *Conchattas* et les *Alibamas* ou *Alabama*, qui vers la fin du XVIII^e siècle passèrent de la Floride Occidentale sur le bord oriental du Mississippi, parlent aussi le muscogé. Selon Gallatin, la confédération est composée : 1^o des *Muscogéges*, qui sont la nation dominante et forment plus de la moitié de la population ; 2^o de restes de tribus qui occupaient le pays avant leur arrivée et dont les principales paraissent être les *Alibamas* de la Mobile et les *Seminols* de la Floride Orientale ; 3^o des débris de tribus qui habitaient la Géorgie et une partie des Carolines, et même de quelques-unes venues de l'Ouest, dont la principale est les *Natchez* ; 4^o d'une colonie de Shawanos, nommés *Uchees* ou *Savannucas*. C'est selon le savant Gallatin, l'union de peuples sauvages la plus nombreuse qui existe sur tout le territoire des Etats-Unis.

3^o *CHICKASAH*, par les *Chickasahs*, *Chicasas*, ou *Chikasaws* ou *Chicachas* ; ils demeurent dans la partie septentrionale de l'Etat de Mississippi, sans compter les 400 individus établis dans l'Etat d'Alabama. Les Chickasaws, au commencement du XVIII^e siècle, étaient la nation dominante de ces contrées ; maintenant, quoique réduits à un moindre nombre, ils vivent avec les Yazoux dans de gros villages du produit de leur agriculture, et font des progrès rapides dans la civilisation. Cette langue a une très-grande affinité avec la choktah que Vater paraît même considérer comme un dialecte. Quoique la plupart de ses mots finissent en voyelles, elle est loin d'être douce, à cause de plusieurs sons gutturaux et de l'union des lettres *tl* qu'on y rencontre souvent. La déclinaison s'y fait, comme dans beaucoup d'autres langues américaines, sans flexion ; la conjugaison y est très-régulière, et l'ad-

dition d'un *s* change le verbe actif en passif ; elle n'a pas de prépositions proprement dites, elle les remplace par certaines modifications qu'elle donne aux mots. Les *Chactihoumas*, les *Oufé-Ogoulas* et les *Tapousas*, qui ne peuvent pas prononcer l'*r*, et qui demeurent le long du Yazoux affluent du Mississippi, les *Coroas* et les *Yazoux*, qui peuvent prononcer cette lettre, parlent, selon du Pratz, le chickasah, ou pour mieux dire, des dialectes de cette langue, qui paraît avoir la plus grande affinité avec la mobile.

4^o *CHAKTAH*, par les *Chaktahs* ou *Tites-Plates*, nommés *Choktah* par Adair et *Chactaws* ou *Choctaws* par MM. Lewis et Clark ; ils demeurent dans des villes et villages au sud des Chickasahs dans les Etats de Mississippi et de Louisiane, dans le territoire d'Arkansas, et quelques centaines dans l'Etat d'Alabama. Cette nation, nombreuse, agricole et assez policée, demeure dans des villes et villages, et est devenue célèbre par la touchante fiction d'Atala et les peintures brillantes de M. de Châteaubriand ; sa langue a la plus grande ressemblance avec la chickasah. Les Chaktahs, dont le culte paraît tenir du culte du soleil établi chez les Natchez, ont des poètes qui tous les ans produisent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Malgré tout cela, les Chaktahs ne sont pas aussi avancés dans la civilisation que le sont les Creeks, les Chickasahs et les Cheerakes.

5^o *CHEROKEE*, par les *Cheerakes*, *Cherokees*, *Chelekis*, *Tchirekes* ou *Cheroques*. Ils demeurent dans les Etats de Tennessee, de Géorgie et d'Alabama et dans le territoire d'Arkansas. Selon le docteur Jarvis, cette langue est une des plus riches de l'Amérique sous le rapport des formes grammaticales. Cependant, de même que le chaktah, le delaware, le massachusset, le mohegan, le chippaway, l'iroquois, l'oneida, le tuscarora, le cochonawagons ou caghewaga et beaucoup d'autres idiomes américains, elle n'a pas de verbe être ; mais en revanche, comme le tamanique et autres idiomes de l'Amérique du Sud et du Nord, elle possède presque autant de verbes différents qu'il y a d'objets différents qui peuvent leur servir de régime. Selon le révérend Buttrick, elle n'emploie pas moins de 13 verbes différents pour exprimer l'action de laver ; ainsi, elle dit *cu tu wo* pour je me lave dans une rivière ; *cule stula* pour je me lave la tête ; *ise stula* pour je lave la tête d'une autre personne ; *cucusquo* pour je me lave la figure ; *tacasulu* pour je me lave les mains. Les Cheroques, jadis fameux dans la guerre, mais que des circonstances particulières et les soins du gouvernement fédératif ont réussi à civiliser, vivent maintenant dans des villes et des villages, du produit de leur industrie et de leur agriculture ; ils sont si avancés dans la civilisation, qu'on y trouve des écoles publiques pour les enfants et des auberges pour les voyageurs sur les grandes routes qui traversent leur territoire. Les Cheroques sont divisés en *Ottares* ou habitants des mon-

tagues, et en *Agrate* ou habitants des plaines; les premiers s'appellent eux-mêmes *Cheelakas*, parce qu'ils ne peuvent pas prononcer la lettre *r*. Leur langue paraît être divisée en deux dialectes principaux : l'*Ottare* et l'*Agrate*, qui diffèrent beaucoup l'un de l'autre. La partie de la nation qui est restée encore sauvage, habite depuis peu les bords incultes de l'Arkansas, qui leur ont été cédés par le gouvernement fédéral.

6° *MOBILE*, par les *Mowill*, nommés *Mobiles* par les Français; peuple qui paraît avoir été très-puissant sur toute la côte de la Floride et dont une tribu semble exister encore dans les environs de la baie et du fleuve *Mowill* ou *Mobile*. Cette langue, qui, selon *Du Pratz*, ne serait que le *chickasaw* corrompu, est encore parlée ou pour le moins comprise par les nations qui demeurent le long de la côte de la Floride jusqu'au Mississippi, et à l'occident du fleuve par les *Paseagolas*, les *Boluxas*, les *Appalachas* et autres petites nations, outre leur langue particulière.

MOCOPY-ABIPON, famille de langues de la région péruvienne, qui comprend les idiomes suivants :

1° *MOCONY*, par les *Mocobys*, nation guerrière, nombreuse, de très-haute taille et puissante du Chaco, où elle vit dans l'intérieur le long du Vermejo et du Ypita. Les sons *f, k, ki, ll, r, s, v* de l'alphabet espagnol manquent à la langue *mocoby*, dans laquelle on ne rencontre aussi que très-rarement ceux du *n* et du *co*. Elle distingue les nombres par des particules, avec lesquelles elle forme aussi deux sortes de diminutifs, l'un un peu plus grand que l'autre, et même une espèce d'augmentatif. La conjugaison ressemble dans son mécanisme à celle de plusieurs langues américaines; le présent seulement est fait par flexion; les autres le sont à l'aide de particules.

2° *ANIRON*, par les *Abipons*, nation autrefois guerrière et nombreuse, mais que ses guerres contre les *Mocoby* ont beaucoup affaiblie. Les *Abipons* sont soumis aux Espagnols, et le gros de la nation, qui habitait jadis dans le Chaco, vit maintenant dans le Paraguay à l'est du Paraná. Ils sont partagés en trois tribus nommées les *Nuquegtagurhee*, les *Rucahee* et les *Jaconaiga*. On voit parmi eux des hommes d'une taille presque gigantesque. L'idiome *abipon* a l'air des Allemands et l'air des Espagnols; il est harmonieux, et pauvre en monosyllabes; plusieurs mots identiques, moyennant des accents différents, signifient des choses différentes; la grammaire ressemble beaucoup à celle du *mocoby*, et les prépositions précèdent leurs régimes.

3° *AGUILOT*, par les *Aguilots*, nation peu nombreuse, qui vit avec les *Pitilagans*. Selon *Azara*, sa langue diffère peu du *Mocoby*, quoique très-mélangée de phrases et d'expressions de l'idiome *toha*.

4° *PITILAGA*, par les *Pitilagans*, nation du Chaco, où selon *Azara* elle vit le long du Pilcomayo et près de plusieurs lagues sa-
lées. Il paraît que les *Zapitalagua* de nos

cartes et les *Yapitalaga* de *Hervas* sont la même peuple. En regardant la *zapitalagua* et la *yapitalaga* comme identiques au *pitilaga*, on pourrait dire avec *Hervas* que cet idiome diffère de l'*abipon* et du *mocoby* comme l'*italien* diffère de l'*espagnol*.

5° *TOMI*, par les *Tobas*, qui, selon *Azara*, habitent dans le Chaco entre le *Pileomajo* et le *Vermejo*, et sont alliés des *Pitilagans*. D'autres *Tobas* vivent dans une mission de ce nom placée vers le 23° parallèle et 11° et le 313° méridien et 18° de l'île de Fer. Le *toha* est très-difficile à apprendre, très-guttural et essentiellement différent des idiomes qui parlent les nations limitrophes, quoiqu'il paraisse que les fréquents rapports entre les *Tobas* et les *Pitilagans* tendent à y introduire des phrases et même des tournures de l'idiome de ces derniers.

MODE ET SUBSTANCE, dans la nature et dans la pensée. Voy. l'*Essai* § III.

MOGREBIN. Voy. *ARABE*.

MOHAWK-HURONE ou **IROQUOISE**, famille de langues de la région alléghanique dans l'Amérique du Nord. Les lettres *m* et *p* manquent aux langues *mohawk*, *oneidas*, *onondagos*, *senecas*, *cayugas*, *tuscaroras* et *hurone*, tandis que la première de ces lettres se trouve dans plusieurs mots des idiomes *wianlot* et *hochelaga*. La *mohawk*, l'*oneidas*, l'*onondago* et la *seneca* ont le plus d'affinité entre elles. Cette famille se compose des langues suivantes :

1° *MONAWK*, parlée par les *Mohawks*, nation jadis très-nombreuse, mais que la guerre et d'autres causes ont beaucoup diminuée. Une partie de la nation demeure près de Niagara, une autre au delà de la baie de Kenty, environ 48 milles anglais au-dessus de Cataract sur le Saint-Laurent. Les *Mohawks*, par leur nombre et par leur bravoure, méritèrent de donner le nom à la puissante confédération appelée communément les Cinq-Nations par les Européens, et *Aganushionig* ou *Konungzi-Oniga* (les confédérés), et *Ongwehonue* (plus grands que tous les autres) par eux-mêmes, et dont l'origine remonte jusqu'au *xv*^e siècle. Cette confédération, qui vendit une grande étendue de terrain au gouvernement des États-Unis, et dont le chef-lieu est *Anondago*, est composée actuellement des nations suivantes : les *Mohawks*, les *Senecas* et les *Onondagos*, qui furent les premiers à s'allier; les *Oneidas* et les *Cayugas*, qui s'y joignirent après; les *Tuscaroras*, qui n'entrèrent dans l'alliance qu'au commencement du *xviii*^e siècle; et les *Canoyas*, les *Mohegans* et les *Nauticokes*. Les *Nauticokes*, qui appartiennent à la famille *Chippaways-Delaware*, sont connus sous le nom de *Stockbridge-Indians*, et y entrèrent encore plus tard. Les cinq premières sont nommées *Maguas* par les anciens voyageurs hollandais, et *Iroquois* par les Français; la seconde dénomination est la plus commune, et est passée dans plusieurs géographies. Les *Iroquois* portaient aussi le nom de *Mengwis*, lorsque d'après les anciennes traditions ils s'étaient alliés

aux Lenhi-Lennaps contre les Allighewi. A l'époque où les Français s'établirent dans le Canada, les *Cinq-Nations* demeuraient dans les environs du lieu où par la suite Montréal fut bâtie, et s'étendaient jusqu'au lac Champlain. Dans le temps de leur plus grand pouvoir, elles subjuguèrent plusieurs tribus appartenant à la famille Chippeways, et elles furent les alliés des Anglais dans toutes leurs guerres. Depuis 1794, la plupart de ces nations s'adonnent à l'agriculture, à l'éducation du bétail, exercent quelques métiers et ont même quelques écoles. Selon Smith-Barton, la langue mohawk est la plus perfectionnée de toute la famille, et on pourrait regarder comme un de ses dialectes l'idiome que parlent les *Cochenawagoes* de Smith-Barton, qui sont les *Cocknawaga* ou *Cahnaga* de Long, nommés aussi quelquefois *Agniers* ou *Alguiers*. Séparés depuis longtemps du corps de la nation, et mêlés aux Minsi appartenant à la famille Chippeways, ils ont embrassé la religion catholique, et habitent dans le village de Cachonouaga dans le Bas-Canada. On a traduit dans ce dialecte toutes les prières qui servent au service divin et quelques livres ascétiques. Nous n'avons aucun moyen pour indiquer avec précision le dialecte de cette langue, auquel appartient la traduction de la Bible faite depuis plusieurs années en mohawk, langue qui, selon le savant Edwards, manque entièrement de labiales, qui sont si fréquentes dans le mohégan.

2° ONEIDAS, par les *Oneidas*, nommés aussi *Onnoiwuts*, *Onyowuts*, *Oniadats* et *W'Tassone*. Réunis aux Tuscaroras et réduits à environ 600 individus, ils vivent dans l'Etat de New-York. L'oneidas est selon Smith-Barton l'idiome le plus doux de ceux qui parlent les *Cinq-Nations*; il remplace par un *i* la lettre *r* qui lui manque; il a un duel, et est très-riche en verbes et en mots composés.

3° ONONDAGOS, par les *Onondagos*, *Onontagues* ou *Onondaagos*, dont le nombre est d'environ 500 individus. Ils vivent dans l'Etat de New-York.

4° SENECA, par les *Senecas*, nommés aussi *Tronontous* ou *Matchachtini*: ils vivent dans les Etats de New-York et de l'Ohio. Ceux de ce dernier Etat sont, d'après M. John Johnson, les sauvages de l'Ohio qui s'approchent le plus des blancs par leurs habillements et leurs mœurs; ils ont des maisons et des métairies meilleures que les autres indigènes de cet Etat. Quoique les *Senecas* soient actuellement les plus nombreux de la confédération, ils ne comptent pas plus de 1,600 individus de tout âge. Leur langue est très-rude, mais selon le père Carheil, elle est aussi la plus riche et la plus énergique de toutes ses sœurs.

5° CATOGAS, par les *Cayugas*, *Goyogans* ou *Quegues*. Ils demeurent à l'ouest des *Onondagos* jusqu'à la branche septentrionale du Susquehannah, dans l'Etat de New-York. On les dit réduits à 100 individus.

6° TUSCARORA, par les *Tuscaroras*, originaires de la Caroline septentrionale, où ils

étaient le peuple prépondérant, ce qui, selon Lawson, engageait alors plusieurs nations à apprendre leur langue. Vers la commencement du XVIII^e siècle, les *Tuscaroras*, ayant perdu le plus grand nombre de leurs guerriers dans une guerre contre les colons, quittèrent leur ancienne demeure pour venir se joindre aux *Oneidas*. Les *Tuscaroras* sont réduits maintenant à environ 300 âmes.

7° MYNCKUSSAN, par les *Mynckussars* ou *Mynckesses*, qui, selon Thom. Campanius, étaient une des principales peuplades de la Nouvelle-Suède. Cette nation s'est éteinte depuis longtemps.

8° WYANDOT, par les *Wyandots*, nommés aussi *Ahouandates* et *Guyandots*. Réduit à un millier d'individus, ce peuple vit à présent sur le Sandusky et ses affluents dans l'Etat de l'Ohio et dans la territoire du Michigan. Vaincus par la confédération, les *Wyandots* ont été obligés de s'y joindre; ils avaient été antérieurement les protecteurs ou pour mieux dire les maîtres des *Delawares* proprement dits.

9° HURON, par les *Hurons*, nation jadis nombreuse et puissante, qui habitait à l'est du lac Huron, au sud du 45^e parallèle, dans 32 bourgades, vivant d'agriculture et étant plus avancée dans la civilisation que les *Algonquins* et les *Iroquois*. Les guerres entre ces deux peuples, dans lesquelles elle suivit le parti des premiers, la réduisirent à 1,500 individus, qui demeurent sur les bords occidentaux du lac St-Clair et de l'extrémité sud-ouest du lac Érié. Un autre petit nombre de *Hurons*, descendus de ceux qui se réfugièrent au Canada parmi les Français, y vit à 9 milles anglais de Quabec dans le village de Loretto. Ceux-ci sont catholiques et agricoles. La langue huron n'a pas les sons correspondants aux lettres *b*, *p*, *f*, *m*, *n*, *e*, *u*, *g* et *r* de l'alphabet français, et est beaucoup moins douce que l'*Algonquino*, à cause des aspirations et des sons gutturaux dont elle est remplie, mais en revanche, elle est plus de force, et, selon le père Charlevoix, qui l'a jugée d'après la connaissance qu'il en avait lui-même et d'après les renseignements qui lui avaient été donnés par des missionnaires qui y étaient très-versés, elle est remarquable autant par la richesse des expressions et par la variété de tours, que par la propriété des termes et par sa grande régularité. Dans le huron, comme dans les autres idiomes américains les plus parfaits, tout se conjogue; un certain artifice y fait distinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbies, etc. Les verbes simples y ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger*, varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée et d'une chose inanimée: ainsi, voir un homme et voir une pierre, ce sont deux verbes. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert ou

à celui à qui on parle, ce sont autant de verbes différents. D'après Sargard et le général Parsons, cette langue serait un des idiomes les plus imparfaits; mais nous avons de fortes raisons pour donner la préférence au jugement de Charlevoix. On a publié deux petits dictionnaires, une grammaire et un catéchisme de cette langue, dont le système de numération est semblable au nôtre.

10° HOCHELAGA, par les *Ochelagas*. Cet idiome est identique avec l'ancien langage du Canada. Cette nation s'est fondue avec quelques-unes des peuplades qui forment la confédération.

MOHEGAN. Voy. LENAPPE.

MOHENEMOULI. Voy. AFRIQUE AUSTRALE.

MOITAY. Voy. INDO-CHINOISE.

MOLUA. Voy. CONGO.

MOLUQUOISES (LANGUES), division de la famille des langues malaises. Cette division comprend neuf ou dix idiomes la plupart incertains ou sans intérêt. Le plus remarquable est le TERNATI, parlé dans la petite île Ternate, qui possède la capitale du royaume le plus ancien de toute la partie orientale de l'archipel indien. Les habitants se distinguent encore aujourd'hui par leur civilisation. Voir le *Tableau général des langues océaniques*, art. Océanie.

MOMIES DES OUVACHES. Voy. ATLANTIQUE.

MONGOLE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues tartaïres. Elle comprend tous les idiomes que parlent les véritables Tartares, subdivisés en un grand nombre de peuplades répandues dans la Mongolie, la Kal-moukie et une partie du Tibet dans l'empire chinois et dans plusieurs endroits de l'empire russe. Tous ces idiomes, regardés par les orientalistes comme de simples dialectes d'une même langue, nous paraissent former une famille composée au moins des trois langues suivantes, dont les deux premières offrent de grandes différences entre elles dans les formes grammaticales, et presque aucune dans leurs mots.

1° Le *Mongole* propre, parlé par les Mongols proprement dits. Cette nation, dont les princes, dans le xiii^e siècle, possédèrent le plus vaste empire qui ait existé, a depuis longtemps perdu son indépendance, et est actuellement vassale des empires russe et chinois. Les Mongols sont divisés en trois branches, savoir : les *Mongols* proprement dits, nommés aussi *Scharra Mongols*; ils occupent la partie de la Mongolie qui s'étend au nord de la Grande-Muraille, à l'ouest du pays des Mandchous et au sud du désert de Cobi. Ces Mongols sont subdivisés en 49

bannières, parmi lesquelles 6 appartiennent aux *Khorischin*, 7 aux *Ordos*, 3 aux *Kharatschin*, 3 aux *Urad*, 2 aux *Gorlos*, 2 aux *Khochotschit* ou *Khootschit*, 2 aux *Tumed*, 1 aux *Dechalait*, 1 aux *Durbed* ou *Dorbat* et 1 aux *Naïman*; ces derniers sont célèbres par la résistance qu'opposèrent leurs ancêtres aux armes de Tchinggis-Khan. A ces bannières il faut ajouter les 8 des *Tschachar* et les 2 des *Turmed* de Konkou-Khoton. Les *Mongols Kalkas* ou *Khalcha*, parmi lesquels naquit le fameux Tchinggis-Khan; ils demeurent au nord du désert de Cobi, et s'étendent depuis les monts Tanguu et Altai jusqu'au Non, affluent du Songari, et jusqu'à l'Amour. C'est sur leur territoire que se trouvait Kara-Korum, résidence temporaire de Tchinggis-Khan, où il reçut les ambassadeurs de presque toutes les puissances de la terre. Les Kalkas sont subdivisés en 86 bannières, partagées comme il suit entre quatre princes tributaires de l'empire chinois, savoir : 20 bannières sous Tussietukhan, qui a son campement principal sur le mont Khan-onla; ce sont les plus septentrionales; 24 bannières sous Sain-Noïon, qui campe près de Tschitschirik; 19 bannières sous Zassaktu-Khan, près de la source du Zak et du lac Biduria-noor; ce sont les plus occidentales; et 23 bannières sous Zezan-Khan, dont le campement principal se trouve dans les environs de la ville de Barass sur le fleuve Gaerulun ou Kerlon. Une petite partie des Kalkas vit dans l'empire russe depuis le traité des démarcations conclu en 1727 entre la Russie et la Chine; ces Mongols se trouvent dans le gouvernement d'Irkoutsk au sud du lac Baïkal et le long de la Selinga, de l'Uda, du Chilok, du Tschikoi, du Ziaa, de l'Onon et de l'Ingoda. Les *Scharraïgot*, ou les Mongols du Tibet et du Tangut septentrional, pays où ils paraissent s'être établis du temps de Tchinggis-Khan; plusieurs de leurs tribus parcourent l'espace qui s'étend entre le Tibet et le Turkestan chinois. La langue mongole est sonore, et sa prononciation diffère beaucoup de l'orthographe (679). Ses périodes sont très-longues; elle n'a ni article, ni genres, et se sert rarement des pronoms (679*). Sa littérature, qui a été si brillante sous le règne du puissant Khoubilai et de ses successeurs, dont la cour était le rendez-vous d'une foule de savants musulmans, tibétains, hindous, etc., etc., est plus riche et plus variée que la mandchoue. Outre le grand nombre de livres théologiques du bouddhisme qu'elle possède traduits, parmi lesquels on compte le *Grand-jour* (que nos missionnaires appellent la

[679] Cette langue ne présente pas de sûres assimilations de consonnes, mais offre, au contraire, une douce et harmonieuse distribution de voyelles.

Des idiomes de cette famille le mongol est celui qui semble le plus évidemment tirer une origine monosyllabique. Les radicaux, en effet, y sont fort courts, et composés le plus souvent de trois lettres seulement. Ces radicaux sont, il est vrai, susceptibles de revêtir des flexions, tant de déclinaison que de conjugaison. Le mongol offre, d'une autre

part, des coïncidences avec le turk, dans les mots comme dans les formes grammaticales, en même temps qu'il permet de reconnaître dans sa vocalisation un assez grand nombre de mots sanskrits.

(679*) Au lieu de remplacer par eux le substantif, comme nous le faisons, tant pour la clarté de la phrase que pour abréger, on répète celui-ci. Le verbe n'a pas le mode subjonctif et lui suit le plus souvent. Les prépositions se conjoignent en postpositions.

Bible des Tibétains], elle a des poèmes, des romans, un grand nombre de livres historiques, des dictionnaires et des grammaires mongols, hindous et très-probablement des ouvrages en ouïgour, turk, tchakhatéen et en langue nipolienne. C'est dans les chroniques mongoles qu'on peut espérer de trouver les antiquités de la Tartarie et l'histoire de toutes les races mongoles, dépouillées de toutes les traditions que les Occidentaux y ont mêlées fort mal à propos (680). L'alphabet mongol est moulé sur celui des Ouïgours, et diffère peu de celui des Mandchoux auxquels il a servi de modèle pour former le leur. Considéré comme syllabaire il comprend 187 signes ou groupes. On l'écrit en colonnes verticales de gauche à droite.

2° La langue *KALMOUCK* ou *OLET*, parlée par les *Kalmouks*, *Olet* ou *Oulet*, partagés en quatre branches principales, savoir : les *Choschots*, subdivisés en trente bannières; ils vivent dans le pays de Koko-Nor. Les *Dchoungar* ou *Zungar*, jadis très-puissants, mais encore très-nombreux. En 1683 ils avaient conquis toute la Petite-Boukharie ou le Turfan, ils avaient étendu leurs conquêtes jusqu'au Tibet, et s'étaient rendus redoutables même aux empereurs de la Chine, qui ne réussirent à les soumettre entièrement qu'en 1759. Les *Dchoungar* sont subdivisés en *Dchoungar anciens*, qui vivent dans le Dchoungario le long de l'Ili, et en *Dchoungar nouveaux*, qui forment soixante bannières, et demeurent dans les environs d'Oulan-Koum. Les *Torgod* ou *Torgot* et les *Durbet* ou *Derbet*, dont une partie vit mêlée avec les Mongols soumis à l'empire chinois, et l'autre demeure le long du Don, du Wolga, de l'Oural et de la Kouma dans l'empire russe dans les gouvernements d'Astrakan, de Simbirsk, du Caucase et d'Orenbourg. Une partie des *Durbet*, qui vivent dans le gouvernement de Simbirsk, a embrassé le christianisme, et fait de grands progrès dans la civilisation. Les *Torgod* sont les descendants des anciens *Kerait*, qui au xiii^e siècle habitaient le pays de Kara-korum le long des rivières Toulâ et Orgun. Les *Torgod*, qui en 1777 sortirent de la Russie, périrent la plus grande partie en chemin. Leurs restes, réduits à 12,000 familles, vivent sur les bords du haut Ili dans l'empire chinois. La langue kalmouke est plus simple dans ses formes grammaticales que la mongole; sa prononciation, qui est moins sonore et moins douce, diffère peu de l'orthographe. Sa littérature, quoique plus pauvre que celle des Mongols, est encore assez riche. Les Kalmouks possèdent des poèmes de vingt chants et au-delà conservés par la seule tradition; leurs bardes ou *drhangartchi* les récitent au milieu du peuple attentif et ravi de joie. L'alphabet kalmouk, calqué sur celui des Mongols, n'en diffère que par quelques lettres, et par un genre particulier d'élégance.

On a publié une traduction de la Bible en cette langue.

3° La langue *BOURIATE*, parlée par les *Bouriats* ou *Barga-Bouriats*, nommés *Bratski* par les Russes. Ils demeurent dans plusieurs cercles du gouvernement d'Irkoutsk, le long des fleuves Uda, Biriussa, Ora, etc. Ils sont gouvernés par trois *Taichas* ou vieillards. Les onze tribus nommées *Chorirr-Buriat* sont régies par un prince héréditaire. Cette langue est complètement inculte. Elle abonde en articulations qui se prononcent du nez, et du gosier. On a publié une traduction de la Bible en cette langue.

MONJOUE. Voy. MONOMOTAPA.

MONOMOTAPA, famille de langues du groupe de l'Afrique australe. Elle comprend les idiomes suivants :

1° *MONMOTAPA*, parlé en différents dialectes (*Monga*, *Bororo*, *Morisa*, *Moraei*) par les habitants du Monomotapa dont le souverain prenait le titre de *quitée*.

2° *MAEOUA*, parlé par les *Macouas* ou *Maquois*, peuple nègre très-puissant, qui vit à l'ouest de Mozambique.

3° *MONJOUE*, parlé par les *Monjous*, une des nations nègres les plus laides.

4° *SOWAÏE*, langue des *Sowaïes*, autre nation nègre très-puissante, qui vit sur la côte depuis Magalinx jusqu'à Mombaza, diffère à peine de la manjoue.

MONOSYLLABIQUES (LANGUES). — On a rangé parmi les idiomes monosyllabiques le chinois, le tibétain et les langues parlées par les peuples qui habitent la presque occidentale de l'Inde. Considérées par rapport à leurs racines, toutes les langues de l'univers, dit Klaproth, sont monosyllabiques; mais s'agit-il des mots? ceux des langues dont il est question ici ne sont pas plus monosyllabiques que ceux de toutes les autres; car ils sont formés par l'aggrégation de plusieurs syllabes, qui paraissent séparées parce que la nature des caractères avec lesquels on les écrit veut qu'on les sépare en écrivant.

G. de Humboldt dit que tous les exemples de polysyllabisme chinois, cités par A. Régnault dans sa grammaire, pouvant être regardés comme des mots composés, leur existence ne doit point invalider le principe du monosyllabisme essentiel du chinois. Une langue, dit le savant Prussien, ne cesse pas d'être monosyllabique par cela qu'elle a des mots composés, exprimant ebaueu, outre une idée principale, diverses idées accessoires; et elle n'est polysyllabique qu'autant qu'elle emploie pour peindre une idée simple, une réunion de syllabes dont chacune prise à part n'a pas de valeur. Le caractère des langues monosyllabiques ou polysyllabiques doit, selon M. de Humboldt, s'établir moins sur la simple supputation du nombre des syllabes que sur l'absence ou la présence des affixes grammaticaux

(680) Les collections de manuscrits mongols les plus considérables qui existent en Europe se

trouvent dans les bibliothèques de Saint-Petersbourg et de Dresde.

et sur la séparation ou la réunion qui s'opère par la prononciation entre des syllabes dont le sens du discours lie les idées.

A cette opinion, qui emprunte sans doute un grand poids du nom justement illustre qui s'y rattache, on peut opposer, outre celle de Klaproth, celle de M. Bergmann de Strasbourg. Selon ce dernier, en examinant avec attention la composition des mots chinois, on est porté à croire qu'un grand nombre d'entre eux étaient dans l'origine tout au moins bisyllabiques, et que c'est seulement dans la suite, à une époque fort ancienne, il est vrai, que ces mots sont devenus monosyllabiques, la voyelle et la consonne finales ayant successivement disparu par l'effet de l'altération de la prononciation primitive. Ce qui confirme cette supposition, dit ce savant, c'est que quelques dialectes chinois ont conservé les mots terminés par une consonne, laquelle n'a disparu dans le *Kouan-Houa* que par un procédé analogue à celui qui a fait disparaître la désinence du mot latin *caus* pour que ce mot devint le français *chat*, que l'on écrivait d'abord *chats*, et que l'on prononce aujourd'hui *cha*.

Olaus Rudbeck, le fils, entreprit la composition d'un *trésor polyglotte*, destiné à faire voir l'origine et la filiation des langues. Les matériaux de ce travail furent subvertis dans l'incendie d'Upsal en 1702; mais on sait qu'une des conclusions auxquelles était arrivé l'auteur était celle-ci : que les langues sont d'autant plus rapprochées de l'état de langues mères qu'elles contiennent un plus grand nombre de mo-

nosyllabes. L'Anglais Townsend, qui voyait dans les trois mille sept cent monosyllabes que renferme sa langue, un argument contre le principe du docteur Suédois, a soutenu, au contraire, que l'état monosyllabique est le dernier période des langues, et qu'elles y tendent toutes par l'abréviation de leurs radicaux primitifs. On sait que c'est par ce procédé d'abréviation ou d'ellipse que le savant compatriote de Townsend, Horne-Rooke, explique la formation des particules dans les langues modernes. Voy. l'Introduction § I.

MONTENEGRINS. Voy. SLAVES et RUSSO-ILLYRIENNE.

MOORS ou **MAURE.** Voy. HINDOUSTANI.

MORAVES. Voy. SLAVES.

MORDOMINE. Voy. WOLGAÏQUE.

MOT, sa fonction, son essence. Voy. l'Introduction, § I. — Quelle est l'espèce de mots que l'enfant apprend d'abord? Voy. l'Essai, § II. — Dans quel sens il est vrai de dire que les mots sont les idées et les idées les mots. Id. § III. — Lois de la transformation des mots. Voy. ÉTYMOLOGIE. — Y a-t-il des mots purement métaphysiques dans les langues? Voy. ÉTYMOLOGIE.

MOULTANI. Voy. PRACHT.

MOWILE. Voy. MOBILE.

MOXOS. Voy. CAYENNE.

MOZARABE ou **MARANISCH.** Voy. ARABE.

MOZCAS. Voy. CHIRCHA.

MUR ou **MOD.** Voy. MAHARATTE.

MUSKOGULGES ou **MUSKOHGE.** Voy. MOBILE.

MUZIMBOS. Voy. GALLAS.

MYTHIQUE (SYSTÈME). Voy. l'Introduction § III.

N

NARATHÉEN. Voy. SYRIAQUE.

NAHUATLAQUE. Voy. MEXICAINE.

NAMAQUAS. Voy. HOTTENTOTE.

NAREA. Voy. AMHARIQUE.

NARRAGANSET. Voy. LENNAPE.

NATCHEZ. Voy. MOBILE.

NATION, ce qu'on entend par ce mot. Voy. LINGUISTIQUE.

NATURE (ÉTAT DE). Voy. la note G à la fin de l'Essai.

NAZARÉENS. Voy. SYRIENS.

NÈGRES. OCÉANIENS (LANGUES DES), deuxième division des langues de l'Océanie.

Des peuplades nègres presque toutes nues, ou tout au plus couvertes d'un misérable pagne; vivant la plupart sur les arbres ou dans le creux des rochers; n'ayant pour toute subsistance que les produits incertains de leur chasse et de leur pêche, et les productions spontanées de la terre; ignorant les arts les plus indispensables à la vie, et quelques-unes même l'usage de l'arc; formant presque toutes plutôt de petites sociétés que de petits États; toutes plus ou moins

féroces, superstitieuses et barbares, et plusieurs même anthropophages : tels sont, à quelques exceptions près, les peuples qui parlent les langues comprises dans ce tableau. Ces nations abruties, qui paraissent avoir jadis occupé tout l'intérieur des grandes îles de l'Océanie occidentale, y occupent encore une grande partie de Bornéo, de Luçon, de Mindanao, de Timor et d'autres îles, et paraissent se conserver encore dans quelques cantons de Sumatra et peut-être de Célèbes. Ce sont aussi ces nègres qui peuplent toute l'Australie ou la partie centrale du monde maritime à l'exception de la Nouvelle-Zélande et de quelques îles de beaucoup moindre étendue. C'est au milieu des sauvages les plus abrutis du globe, de ces êtres qui paraissent ne différer de l'orang-outang que par l'usage de la parole, que la philanthropie du gouvernement anglais a fondé, avec des frais énormes et d'après un plan et dans un but encore inconnus dans les annales des nations, des colonies dont le succès atteste déjà la puissance de la reine des mers. C'est sur le magnifique

port Jackson que s'élève une ville, dont la population primitive, composée du rebut de l'archipel britannique est devenue en peu d'années, grâce à la sagesse des lois et à l'intelligence de ceux qui sont chargés de les faire exécuter, un phénomène unique pour le philosophe et l'homme d'Etat. C'est là que les voleurs les plus éhontés et les brigands les plus redoutables sont devenus des citoyens paisibles et des cultivateurs laborieux, et que des viles prostituées ont été transformées en bonnes ménagères et en vertueuses mères de famille. C'est là aussi, que des écoles de tout genre, des imprimeries et des journaux répandent les connaissances les plus utiles; et que dans de nombreux ateliers on forme aux arts et aux métiers les plus indispensables à la vie sociale les nouveaux colons fournis annuellement par les arrêts des tribunaux anglais, et les enfants de quelques tribus sauvages que leurs pères commencent à y envoyer. C'est Sidney, qui a fourni le noyau de la population des nouvelles colonies établies dans les autres parties de l'Océanie, où elle répand déjà les produits de son industrie. C'est de cette ville que sont parties de nos jours ces expéditions mémorables, qui, passant, sur des chemins dus aux prodiges de l'art, les montagnes les plus escarpées du globe, nous ont fait connaître l'in-

térieur du continent austral et y ont introduit la civilisation de l'Europe. Cette ville élevée comme par enchantement au milieu des solitudes brûlantes de l'Australie, est déjà devenue le centre d'importantes relations commerciales du monde maritime avec les deux autres; déjà de nombreux vaisseaux construits sur ses chantiers parcourent toutes les mers, et ceux de toutes les nations, qui font le tour du globe, trouvent chez elle un port assuré et de précieux rafraîchissements; déjà l'activité de l'astronomie et du physicien, attachés à l'observatoire qu'on vient d'y établir, complète les observations et les travaux importants, que font sur tant d'autres points les astronomes et les physiciens de l'ancien et du nouveau-monde.

On ne connaît pas la centième partie des jargons que parlent les peuplades nègres du monde maritime et le peu de vocabulaires que l'on a recueillis jusqu'à présent ne donnent aucun moyen de grouper, comme on l'a fait à l'égard des langues des peuples sauvages ou demi-civilisés des autres parties du monde. Outre les langues indiquées dans le *Tableau général des langues océaniques* auquel nous renvoyons, voyez, dans l'ordre alphabétique, AUSTRALIENNES (LANGUES); NOUVELLE-GUINÉE (LANGUE DE LA); ARCHIPEL BRITANNIQUE (LANGUES DE L').

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DES NÈGRES OCÉANIENS.

		ORTHOGRAPHE.		Sécul.	
LANGUES MOUQUAISES :		1	française		
TIDOR-LESSON		2	française	sihoon,	ress
GUERÉ					
LANGUES SUMBA-TIMORIENNES :		3	anglaise	ingkong	
TUMORA					
LANGUES AUSTRALIENNES :		4	anglaise	coing	
SYDNEY, des environs de Sydney		5	française		
Idem.		6	anglaise	galan	
ENDERBOUT-PARKINSON		7	anglaise		
LAUTLAN'S-OXLEY ou LIMERSTONE-CREEK					
LANGUES DU GROUPE DE LA NOUVELLE-GUINÉE :		8	française		
PAPOC-ROVEL		9	française	(hory)	
PAPOC-DORY		10	française	siare	
BONT		11	française		
ALFIERDES LESSON		12	française	riak, messer	
VAIGIOU-PAPOC-BONT		13	française		
VAIGIOU-ALFOURDES		14	française		
VAIGIOU-PAPOC-OFFAK		15	française		
SALVATI					
LANGUES DE L'ARCHIPEL BRITANNIQUE :		16	française	cemile	
NOUVELLE-IRLANDE, du Port-Praslin		17	anglaise		
LANGUES DE L'ARCHIPEL DU SAINT-ESPRIT :		18	anglaise		
TASSA					
MALLACOLO		19	anglaise		
LANGUES DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE :		20	française	nianghal, site, no-gaile, it	
NOUVEAU-CALÉDONIEN-COOK.					
NOUVEAU-CALÉDONIEN-ROSEEL.					
LANGUES DE LA TERRE DE DIEMEN :		21	française	panuberé	
DIEMEN-ROSEEL, des environs du Port du Sud					
LANGUES DE LA POLYNÉSIE OCCIDENTALE :		22	anglaise	coyois	
PALEU ou PALUIS					
Lang.	Jour.	Terre.	Eou.	Fou.	
1					
2	paik			ap, yap	
3	mongong	kongkong	bat-bat	maligong	
4	yemadab	emmaroo, terreherre	peruul	gweyong	
5					
6			poorai	malanang	
7	galura			waremur	
8				elap	
9	(pabique)	paik		for	
10					
11					

12	park	ari	sapropé, soupe	ouare	afor, foro
13	»	»	»	»	»
14	»	»	»	»	»
15	»	»	»	»	»
16	caïan	»	»	maloum	epis
17	»	»	»	»	»
18	»	»	»	ergour	»
19	»	»	»	oe	»
20	manot, malot, edon	»	guinate, sghloude, halap	houénam, houhai. oué	al, kiepp, nap
21	»	»	»	roli	nabé
22	neogour	»	»	»	kaurr

	Père.	Mère.	Oeil.	Tête.	Nes.
1	»	»	»	»	»
2	»	»	»	»	»
3	homori	relai	ind, lam, inda	kono, koutow	kassiger
4	beanna, bea	wyanna, wyang	salingore	kokoro	salingkore
5	»	»	mi	caberra	negro, nogurro
6	dunjo	»	mae	kabra	wogoro
7	»	»	moui	wageegee	benjoo
8	»	»	mita	ulangar, tustang	morro
9	»	»	taguni	»	sauny
10	»	»	kambli	»	snoukri
11	»	»	makaboorna	»	kosenosenine
12	mame	nene	tadéni, gavor	»	»
13	»	»	tadjémoori	vrouzi	senoniel
14	»	»	»	kagnia	sonn
15	»	»	»	»	souné
16	»	»	»	»	»
17	»	»	anata	descloua	ambouzou
18	»	»	nancemak	noogransium	»
19	»	»	mutang	basaine	»
20	»	monbrea	teevein	gumioing	»
21	»	»	tiouangou : tibinkang	bangué, gueraoigoe	vanding, mdeinae,
22	ardongol	»	tiwazoue	»	mandet
23	catlam	catbell	nubéri	»	negui, mongui
24	»	»	botheinth	»	»

	Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.
1	»	»	»	»	»
2	kaptour	mamalo	kaptoudji	fadlor	fisher
3	»	»	sentong	tsintu	malupo
4	karga	tsilaog	dara	taminirra	manco
5	karga	tsalén	tara	sara	mandé-hai
6	»	»	mulère, mole	managi	edamal
7	chuang	oujar	orra	»	dicoanny
8	(soumbri)	kapreedi	nael	roubinaï	orcesi
9	sabari	»	néana	brambanena	outbamena
10	»	»	»	»	»
11	gani	arène	analimé	cocani	croiani
12	soidon	ramare	nakoero, nassi	koucf	oichéme
13	»	»	ouandil	konkafatani	kokagnai
14	ganganini	»	vuaïne	kakoniassé	kaioupapé
15	»	»	»	»	»
16	melo	carnea	ninai	halima	pakem
17	»	»	warrewuk	»	»
18	»	»	warboh	»	tsekao
19	»	»	penawein	bandonheon	wagotang
20	mouangwa, nouan, coumngue, coumcan, wangué	coumngue, coumcan, koué, wangé	penouangue, nouan, paouwangé	adobiga, adien	bacatiégué, adacan, adchéga
21	mougé	mené	pegui, canan	ri, riri, rilla	peré
22	»	»	ungeli	»	»

	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	loumeohi	majofon	hani	laha	lola
2	piasa	pitosa	pitsoni	pitat	pitim
3	serua	kalae	sub	knduin	kutella
4	wogul, wocul	hoola	breny		
5	ouagle	bota	breni	karga	bisouré
6	"	"	"	"	"
7	"	"	"	"	"
8	"	"	"	"	"
9	kaye	douye	kior	flac	lim
10	hiocaire	nourou	nokore	fake	rime
11	tonr	kir	seur	oust (bat)	rime
12	sa, ota	doul, serou	kior, kierré	flake, kiar	mal
13	"	"	"	"	"
14	"	"	"	"	"
15	sa	lou	tor	fat	lim
16	tic	ron	taul	hat	lim
17	reedee	kargo	kahor	kalphar	kreerum
18	eri	erei	ehals	ereem	usookaeo
19	waroo	walecoo	wamlaeka	wannim	wannim, geese

20	ouanai, balaigne	houadou, oajadou	casquies, pannequin	ouahac, jonnepaque,	ouanaim, emigimé,
21	"	boula	que	ouajaka	pannem
22	long	oro	othey	oang	seem
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	somadihi	ingulmohi	sious	tefcomi	"
2	ponom	pihi	pous	pihiou	otcha
3	balain	kumba	kuncho	lali	ouadé
4	"	"	"	"	"
5	blauré-ouagin	blauré-bois	blauré-lroui	blauré-karga	"
6	"	"	"	"	"
7	"	"	"	"	"
8	"	"	"	"	"
9	acorn	sik	coor	sieu	samfour
10	ounome	nunamoucorou	ounoumoucoré	sike	samfour
11	imloutou	imbikir	imbilour	imbébal	houangoué
12	ouem	sike, sik	ouare	sieu, sioune	samfour
13	"	"	"	"	"
14	"	"	"	"	"
15	ounome	lit	osar	sieu	bafa
16	wa	hil	wal	awok	songouil
17	maréde	makarou	makhar	makaphar	makreum
18	goy	hoorey	goodbals	semars	"
19	wannim geek	wannimoo	wannimgala	wannimbarek	wannontak
20	ouanaim guic paj-guigie	ouanaimou, papou-guigie	ouanaim guene, pa-ouem	ouanaimbait, banala-balfat	oudounine, banala-palou, bauldou
21	"	"	"	"	"
22	mlong	oweth	lei	etew	markoth

NESKI. Voy. ARABE ET PERSAN.

NESTORIENS, leur langue. Voy. SYRIAQUE.

NIGER. Voy. SOUDAN.

NIGRITIE MARITIME (LANGUES DE LA).

— Ici nous n'avons pas d'histoire, nous n'avons pas même la tradition; et l'ignorance, la barbarie et l'indolence dont les peuples de ces contrées font en quelque sorte parade, ne laissent rien voir au delà du temps, où la curiosité des Européens les porta sur ces côtes. Les États sont nombreux mais faibles; les chefs sont quelquefois électifs et presque toujours absolus; les mœurs sont simples, ou grossières, ou barbares; les femmes communément esclaves, livrées aux soins de l'agriculture, s'épuisent dans les travaux les plus pénibles, tandis que les hommes fuient nonchalamment à l'ombre. La chaleur excessive de ces contrées, tempérée par l'abondante humidité des nuits, donne à la terre une fertilité qui souvent exige au plus vingt jours de travail pour fournir à ses habitants leur nourriture de toute l'année. Les besoins de l'homme sont la mesure de ses talents, et ceux de ces peuples sont aussi peu nombreux que ceux des Européens sont multipliés. Cependant il ne faut pas croire que les nègres soient entièrement barbares; ils fabriquent avec quelque avantage des étoles, des voiles pour les bateaux, et des ustensiles de bois; on trouve même parmi

eux des forgerons habiles, des tisserands et des bijoutiers adroits, et les poésies de quelques nègres afranchis, écrites en langue anglaise et latine, nous apprennent que ces hommes ne sont pas étrangers aux sentiments les plus nobles, aux émotions les plus délicates, quand leur âme est épurée de la souillure de l'esclavage.

On a réuni sous le nom collectif de *Nigritie-Maritime* toutes les langues parlées dans la Sénégambie et la Guinée, parce que tous leurs habitants, à l'exception des Foulahs et des Mandingos, ont tous les traits qui constituent le type du véritable nègre. Les limites de ce groupe sont : à l'est l'Afrique australe et le Soudan ou la Nigritie intérieure; au nord le Soudan et le Sahara; à l'ouest l'océan Atlantique; au sud ce même Océan et le Congo dans l'Afrique australe. Trois nations seulement dépassent ces limites : la *mandingo*, la *wolof* et la *foulah* : les deux premières s'étendent dans une partie du Soudan occidental; la troisième pénètre dans son centre et dans sa partie orientale.

On distingue dans ce groupe les familles *MANDINGO*, *ACHANTIE*, *DAGWUMBA*, *ANDRAH*, *KAYLÉ*, et de plus les langues *foulah*, *wolof*, *boullam*, *acra*, et une vingtaine d'autres ou peu connues ou peu remarquables (680*). Voy. tous ces mots.

(680*) Nous nous bornons à les mentionner sur le *Tableau général des langues d'Afrique*. Voy. *ARABIQUE*. Outre ces langues, nous avons omis d'en classer un grand nombre d'autres que nous regardons comme différentes; nous avons craint de nous exposer à commettre des erreurs et à faire de doubles emplois. Parmi les nombreux peuples de la

Nigritie-Maritime qui parlent des langues différentes et que nous n'avons pas mentionnées, nous citerons les *Ragnons* ou *Banyans*, les *Botantes*, les *Birames*, les *Bijagas*, les *Nalons*, les *Quojas*, les *Korons*, les *Manous*, les *Timmassaches*, les *Cabros*, les *Camacous*, les *Calabongos*, les naturels de l'île de Fernando Po, etc., etc.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA NIGRITIE MARITIME.

		ORTHOGRAPHE.		Solet.
FOULAH. <i>Foulah Propre ou Poule</i>		1 française	nangou	
<i>Foulah ou Foulah de Sackatou</i>		2 anglaise	naanga	
<i>Phelata d'Ader</i>		3 allemande	nôngo	
FAMILLE MANDINGO	MANDINGO. <i>Bombora</i>	4 française	tie	
	<i>Mandingo Propre</i>	5 anglaise	tee/ee	
	JALLONKA	6 danoise	teile	
	NOBBO	7 danoise	illiee	
	KONE	8 anglaise	shuge	a
WELOF	SOUSSO	9 anglaise	dioule	
		10 française	set	
		11 française		a
		12 anglaise		
		13 anglaise		
SERRER.	SERRACOLEY OU SERRAWALLIE	14 anglaise	nee	
		15 allemande	pali, tēpall	
		16 danoise	jiro	
		17 danoise	laira	
		18 danoise	juna	
FAMILLE ACHANTIE	ACHANTIE. <i>Achantie Propre</i>	19 anglaise	ayouea	
	<i>Foulie</i>	20 anglaise	ayouea	
	AMWAM	21 danoise	ciwisa	
	AKKUM	22 danoise	awia	
	AMANABARA	23 anglaise		
ADANTA	ADWIN	24 anglaise		
		25 anglaise		
	AFRETTOU OU FETOS	26 allemande	egwju	
	AKKIFON	27 danoise	on	
	BOOSBOOM	28 anglaise	too	
INTA		29 anglaise		
		30 anglaise		
		31 danoise	uwju	
		32 danoise	wia	
		33 anglaise		
FAMILLE DAGWUMBA	DAWUMBA	34 anglaise		
	INGWA	35 danoise	lru	
		36 anglaise		
		37 danoise	pum	
		38 anglaise		
KERRAPIE OU KERRER		39 danoise		
		40 anglaise		
		41 française		
		42 anglaise		
		43 danoise	wetaga	
FAMILLE ARDRAH	PAPAA	44 danoise	ua	
	WATIK	45 danoise	jirri	
		46 anglaise		
		47 anglaise		
		48 anglaise		
FAMILLE KAYLEE	KAYLEE	49 anglaise		
	ONGOONG	50 anglaise		
	SUSSAN	51 anglaise		
ONGARAI				
EMPOGWA				
Lang.	Jour.	Terre.	Em.	Fen.
1 (leoure)	guitelabi	lessdi		diangole
2 laibbro	banci	lalil	ghim	eeta
3 linu	njellauma	lisedih		ujite
4 kato	doe	koungkoulo	dhy	tasema
5 korre	teelee	banko	ge	deemba
6 karree				
7 kalla				
8				
9 kige	hi	bohe	je	le
10 vére	bésee	kau, dhieri, souf	ndébo	salara
11 (coll)		(laueck)	foli	
12				
13				
14 affayra	lyoung		mmi	
15 pang	pal, tēpall	tēb	ura	dyom
16 ljo				
17				
18				
19 serranee			inshoo	oglah
20 serraneo			insoo	egah
21 osserac				
22 osserant				
23				
24				
25				
26 eeran	ala	aradde	ensu	edja
27 ofendi			lota	egha
28 ofoorie				
29				
30				
31 nagmar				
32 igodu				

33	narraga	,	,	,	,
34	,	,	,	,	,
35	duhiman	,	(nigpong)	(au)	(la)
36	,	,	,	,	lia
37	horambi	,	,	,	,
38	,	,	,	,	edja
39	,	,	,	itchi	din
40	r	,	,	,	,
41	,	zyou	,	asimuc	,
42	,	,	,	,	,
43	aude	,	,	,	,
44	,	,	,	,	,
45	mone	,	,	,	,
46	,	,	,	mong	,
47	,	,	,	,	,
48	,	,	,	,	,
49	,	,	,	,	,
50	,	,	,	,	,
51	,	,	,	,	,

Père.

Mère.

Oeil

Tige.

Nes.

1	baba	boumna	(hytierr)	ouore	inuré
2	babama	louma	gitta	hora	hinari
3	bala	loua	gitte	hore	njethinera
4	fa	nba	gné	kuang	nous
5	fa	ba	sea	koon	mong
6	mesece	nsini	,	ikkajee	,
7	fa	na	,	ukkung	,
8	,	,	,	,	,
9	fa	inga	nla	hung	nicon
10	baye	ndéy	beutte	bope	hakone
11	(ape)	(jaye)	(guitte)	(coque)	gnise
12	,	,	,	,	,
13	,	,	,	,	,
14	paka	nayaka	,	,	,
15	ba, papa	yah	foil	boil	min
16	mi	ni	,	nandewu	,
17	amna	pakkabel	,	tri	,
18	indaa	enne	,	ungo	,
19	aggah	ma	wannie	tierin	ewhin
20	aggah	minna	ennua	tirrie	ewhin
21	atja	minna	,	uiteri	,
22	atja	annas	,	metib	,
23	,	,	,	,	,
24	,	,	,	,	,
25	,	,	,	,	,
26	adja	enna	enab	etyr	ongwinai
27	mesece	minji	,	ndinji	,
28	miasee	minnee	enayaa	egnooa	ewhoonin
29	,	,	,	,	,
30	,	,	,	,	,
31	uhija	enna	,	dür	,
32	tja	a	,	kojua	,
33	,	,	,	,	,
34	,	,	,	,	,
35	otjee	onje	(hinmā)	oitjo	,
36	ichay	nacay	,	,	,
37	ischiah	ma	,	il	,
38	atlay	awoo	,	,	,
39	,	,	couku	nta	amonthi
40	,	,	,	,	,
41	,	,	noocou	,	sonly
42	,	,	,	,	,
43	tal	nal	,	ta	,
44	lai	naye	,	ta	,
45	antl	ambo	,	angora	,
46	erter	erca	,	heuboot	,
47	,	,	,	,	,
48	,	,	,	,	,
49	,	,	,	,	,
50	,	,	,	,	,
51	,	,	,	,	,

Bouche

Langue.

Dent.

Main.

Pied.

1	eudenka	,	nigwic	diongo	fein
2	kondookhoo	,	cia	jongo	kinka
3	,	démgil	,	néworeh	kussengal
4	da	louma	gny	boofou	see
5	da	,	,	boela	sing
6	,	,	,	boillen	lyenge
7	,	,	,	bulia, bio	afu
8	,	,	,	,	,
9	dé	,	ning	ingni	sangil
10	guemigne	lanigne	boigoe	lokbo	tanke

11 montiak		galge	kulle	Bie
12				
13				
14				
15	nulling		pésh	peng
16			nakoa	maniboo
17				trappi
18			ikkn	nugree
19 wanoom	takramma	esode	mensa	wanspasa
20 enuoom		esoid	inea	wanspasa
21			esasa	nnang
22			esasa	onang
23				
24				
25				
26	teekrema		ensah	anan
27			obaa	dphl
28 anoo	dannoo	engyie	ossadie	siah
29				
30				
31				
32			nin	naverre
33				
34				
35			dinde	nande
36				
37			nindi	nandi
38				
39			inno	lita
40				
41 noua			alo	allo
42				
43			atin	alo
44			aschi	afc
45			be	gann
46			benback	beubol
47				
48				
49				
50				
51				

Un.

Deux.

Trois.

Quatre.

Cinq.

1 gottel	deddi	tati	nai	guisi
2				
3 ga		tetti		
4 kiley	foola, fla	saba	nani	doulou
5 kiliin	foin	sabba	nani	looloo
6 keiling	flia	saba	nani	lofo
7 kulle	felaas	sasaa	nani	dall
8 kildée	flia	sowa	namoo	loorea
9 kiring	firing	shuknag	naani	shoelt
10 hennu	nlare	niatie	nianette	dhinuronm
11 alieng	adlak	taddak	nnaak	bedak
12 bani	flilo	sicco	sarrato	karrago
13 esary	sickabacoolkaba	sinajee	sibakeer	footack
14 pin	prung	pisas	paanlee	tomat
15 nimbull	ninting	nioraa	ninhyni	niamen
16 anlandu	suissen	anietan		
17				
18 do	sung	ta		
19 aknon	anoo	menea	ennang	ennoom
20 akoor	abereén	shiasaeh	anan	ennoom
21 akum	enun	evaa	anated	anum
22 biakkung	monnu	blansang		
23 aenô	euyow	inea	enna	enoo
24 akoon	ayow	asaa	arra	enoo
25 aenô	ayow	lura	innah	noo
26 wanni	shien	shifatan	anan	anum
27 ekoo	enmo	lusan		
28 ekoo	enoo	esaa	enna	anoo
29 kook	anyee	assa	anna	anoo
30 lah	uoo	sah	nah	law
31				
32 kuddum	naalee	modonoo		
33 yahadu	ayee	attish	naare	ennoon
34 lakoo	ayee	attish	anabee	leerannoo
35 eaka	eenjo	ette		
36 ekkoo	nnanê	ettajh	edjee	ennoome
37 kaki	enna	ette		
38 kakkee				
39 obaa	illee	flia		
40 eddee	eften	eltong	enay	allong
41 de	soûe	etten	onê	atten
42 de	aweh	etto	inea	atto
43 depoo	auwi	ottong		
44 de	ewee	etong		

43	baba	bauli	jama		
46					
47	wala	ibha	battach	bunay	hitan
48	wolta	becha	bittach	bun-y	bitten
49	liwawoe	ibha	bittach	bimay	bittab
50	rappeek	ramboise	mittasee	bimay	bittan
51	hemoodec	naban	utcharoo	utcharo	ochanee
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	gulegom	guledidi	gulelati	guenai	sappo
2					
3					
4	oro	ouolonta	seguey	koneito	tank
5	woro	orongia	an	cosunia	lang
6	worro	oroma	nieli	koosondo	
7	woro	oroma	seili	koosondo	
8	wora	orranfilla	leeayree	konento	tah
9	shendi	shulfring	shulimashukung	schulimashuni	foe
10	dhiouroumbenne	dhiouroumbiare	dhiouroumbialia	dhiouroumbianette	fouk
11	betafollene	betatoddak	beta onzak	betabedak	kariagkate
12	toomo	nero	sego	kabbo	tamo
13	footuckeeor	footurkecockaba	footurkstajee	footuckstake-er	shankonyen
14	rokin	davriog	daynas	day'ngasnee	tidot
15	nenbul	menting	menras	menhyul	wasang
16					
17					
18					
19	inwera	isabong	wequee	onkounong	edoo
20	aswera	asibong	awetwee	akoon	edoo
21	eschee	esun	ouquee	akkrun	edu
22					
23	inseah	insona	milley	ongona	booleo
24	sything	aswona	awotchay	awona	boonoo
25	inseah	inzo	metlea	ongrona	booleo
26	esse, a	esam	aqul	arua	edu
27					
28	esera	asoono	aqulay	akonno	edoo
29	esere	asoonoo	adukbrona	digrakono	koodoo
30	korata	tooriteemo	tooriteena	tooriteena	Boqnoo
31					
32					
33	yohhee	poice	urhenoo	whyce	edoo
34	ayoboo	ayapal	anuee	awai	pea
35					
36	eghpah	paghwoob	paghuae	nabooa	ongmah
37					
38					
39					
40	adlay	adrienne	enpee	indree	owoo
41	troupo	keoué	quaton	kreé	ao
42	zeiza	teway	tala	tene	owo
43					
44					
45					
46					
47					duéoom
48					
49					
50	sambal	hittlooba	hissamen	hwol	doroom
51	arobha	ragninoonoo	enanakee	enogoom	deéoom hegoom

Voy. SOUDAN.

NIL (LANGUES DE LA RÉGION DU). — Nulle part les philologues ne rencontreront plus

(681) A l'appui de ce jugement, nous ne citerons qu'une simple et courte description du palais de Karnak, monument de l'ancienne Thèbes. La façade de cet édifice immense est tournée vers le fleuve, auquel conduisait une allée de colosses de sphinx, dont deux sont encore debout. Ils ont des têtes de béliers, avec des corps de lions, et sont courbés les pattes étendues en avant. Cette superbe galerie aboutissant au grand pylône, avec l'entrée principale, dont la longueur était de cinquante-six toises, et la hauteur de vingt-trois. La porte principale avait plus de dix toises de hauteur et se fermait par des battants en bronze. Ce pylône forme un côté du grand péristyle dans lequel il introduit. Les colonnes qui l'entourent au nord et au sud ont quarante-deux pieds de haut. La rangée de dix-huit colonnes, au nord, s'est conservée. La rangée méridionale est interrompue par un temple, qui s'ap-

peut, comme un bâtiment secondaire, contre ce palais, et dont l'entrée principale est dans le péristyle.

Mais ce péristyle ouvert n'est que le vestibule d'un portique couvert ou d'un salon, dépeint comme le plus grand et le plus imposant de tous les débris encore existants de l'architecture égyptienne. Un escalier de vingt-sept marches y conduit par un vestibule et un autre pylône. Tout porte ici un caractère colossal. L'étendue du salon est si grande que l'église Notre-Dame de Paris y entrerait; car l'aire de ce portique ne comprend pas moins de quarante-sept mille pieds carrés. Le plafond, qui consiste en énormes blocs de pierre, est supporté par cent trente-quatre colonnes. Chaque colonne des deux rangées du milieu (un peu plus grandes que les autres) a soixante pieds de haut, environ dix pieds de diamètre, et trente pieds de circon-

tion et l'abrutissement offrent de plus disparate, tout ce que l'abondance et la stérilité présentent de remarquable dans leurs excès opposés, se trouve réuni dans cette région singulière; elle est aussi presque la seule de toute l'Afrique où l'on trouve des pierres précieuses, et qui soit si riche en matières les plus solides et les plus belles pour élever des monuments durables. C'est ici que l'on voit fleurir, dès la plus haute antiquité, l'Etat théocratique de Méroë, qui répand les bienfaits de la civilisation au milieu des peuples barbares qui l'environnent, et que plusieurs écrivains ont considéré comme le berceau de toutes les institutions religieuses et politiques des Egyptiens. Par une singularité remarquable, le petit Etat théocratique de Damer remplace de nos jours, dans son *El Faky el Kebir*, ou pontife mahométan, avec ses fakys subalternes, ce foyer d'ancienne civilisation, entièrement éteint dans les hautes plaines de la Nubie, après la disparition de Méroë, et la ruine des trônes et des temples chrétiens de cette contrée, dans le moyen âge. C'est dans cette région du Nil, qu'avant les temps historiques, on voit fleurir cette monarchie des Pharaons, berceau du peuple de Dieu, et théâtre des prodiges opérés pour sa délivrance par Moïse, son célèbre législateur; cette Egypte, dont les villes superbes de Thèbes, de Memphis et d'Alexandrie ont été successivement, et pendant un si grand laps de temps, les dépôts des connaissances humaines de toute l'antiquité; cette Egypte qui dispute à la Phénicie l'honneur d'avoir inventé l'alphabet et les signes numériques, et qui partage avec elle la gloire d'avoir donné ses institutions à la Grèce, dont les philosophes et les législateurs, après avoir étudié ses lois si célèbres par leur sagesse, puisèrent dans ses écoles les germes d'une civilisation devenue si brillante, et les communièrent ensuite à Rome, qui, à son tour, les sema derrière elle en marchant à la conquête du monde; cette Egypte enfin, dont les habitants ont été jusqu'à nos jours plus renommés que connus, et dont les monuments prodigieux ont traversé les siècles sans avoir encore rencontré de copie. Cette contrée célèbre, si puissante sous les Pharaons, si riche et si florissante sous les Ptolémées, si maltraitée pendant la domination des Romains, et si malheureuse pendant les règnes tumultueux des quatre-vingt-sept tyrans Mamelouks, qui se sont succédé dans le court espace de deux siècles et demi; cette contrée paraît enfin respirer aujourd'hui, et reprendre peu à peu son ancienne prospérité, sous le règne du sage et prudent Mollahed-Aly. Les efforts magnanimes de ce prince, pour y faire revivre les sciences, les arts et le commerce; les brillantes exé-

rence. Tout, du haut jusqu'en bas, est orné de sculptures qui se rapportent à la religion. Le nombre de ces sculptures est si grand qu'on n'a pu même pu les compter, et bien moins encore les copier.

Aucune description, disent les témoins oculaires,

ditions militaires de son fils Ibrahim, terminées sinon par la destruction, du moins par l'affaiblissement de l'empire des Wahabîs, par l'anéantissement des oppresseurs mamelouks, et par la soumission de toute la Nubie, d'une partie du pays des Chellouks, et la protection généreuse qu'il accorde aux voyageurs européens, et qui nous a valu tant de découvertes importantes dans l'histoire et la géographie, assurent à ce prince une place brillante dans l'histoire de ces contrées célèbres. C'est sur le plateau de Tygre que, dès la plus haute antiquité, on voit s'élever une monarchie qui brava les siècles, et qui, sous les fameux rois d'Assur, domina une partie de l'Arabie, reçut un tribut des empereurs byzantins, et réunit la culture éthiopienne à la civilisation et aux arts de la Grèce. C'est aussi sur les plateaux de Tygre et de Gondard, qui embrassent la plus grande partie de l'Abyssinie actuelle, que, dans des temps postérieurs, on voit fleurir une autre civilisation due à la religion chrétienne, propagée par les Romains dans ces contrées élevées. C'est à cette époque qu'on doit attribuer la construction de ces églises taillées dans le roc, ornées de colonnes immenses et de bas-reliefs, qui rappellent les travaux prodigieux de l'Egypte et de la Nubie, ainsi que celle des nombreux monastères et des ermitages répandus dans toute l'Abyssinie. Plus tard, l'on voit les Abyssins lutter courageusement contre les efforts combinés de l'islamisme et du croissant victorieux de l'Asie et de l'Afrique, pour conserver leur religion et leur indépendance. Mais des discordes intestines ouvrent leur empire aux Gallas, un des plus puissants peuples nomades de l'intérieur de l'Afrique, qui s'emparent de ses plus riches provinces, et finissent par dissoudre une monarchie dont la série des souverains remonte au delà de l'époque de Salomon. Dans les hautes vallées de Saamen vivent ces Falasjas, qui offrent le phénomène historique d'une tribu juive, formant pendant une longue série de siècles un Etat plus ou moins indépendant des monarches abyssins, auxquels ils n'obéissent que depuis l'extinction de l'ancienne dynastie des Gidéons, arrivée dans le siècle dernier. La côte de la mer Rouge est occupée, comme dès la plus haute antiquité, par des tribus de Troglodytes, qui conservent encore, après tant de siècles, leurs usages singuliers et leurs mœurs féroces. D'autres Troglodytes, peut-être encore plus brutés et sauvages, végètent dans l'intérieur de l'Abyssinie, tandis que du côté opposé une foule de nations barbares et abruties ont repoussé dans tous les temps les bienfaits de la civilisation. De féroces nomades de différente race parcourent dans toutes les directions les

ne peut peindre les sentiments qu'excite l'aspect de ces vieilles, où sont reproduites toute la pompe et toute la grandeur des anciens Pharaons de l'Egypte. De quels événements et de quelles scènes, dont l'histoire n'a plus de souvenir, ces colonnes n'ont-elles pas été jadis témoins?

17	sonoma	koteituma	kouma			
18	ma					
19	maïe		yerekuta			lok
	<i>Un.</i>	<i>Deux.</i>	<i>Trois.</i>	<i>Quatre.</i>		<i>Cinq.</i>
1	oua	mae, saae	schomet	phitou	tiou	
2	werka	ouogba	loskoga	kemoga	didja	
3						
4	warum	owem	look	kemoe	didjou	
5						
6	eegaro	molobo	mehay	fadyg	eyyb	
7						
8	engat	malab	mib	oddig	ib	
9	inik	lamma	aida	afur	kon	
10	innike	lumeh	auideo	afere	konoyon	
11	inniko	lumeh	auideo	fere	konoyou	
12	wane	pida	koctus			
13	metama	ambanda	quokaga	zaacha	maskoon	
14	illa	beile	seile	alle	bassume	
15	lo	leenye	shoka	seetra	acqas	
	<i>Six.</i>	<i>Sept.</i>	<i>Huit.</i>	<i>Neuf.</i>	<i>Dir.</i>	
1	snou	asehpb	schmoun	bis	mont	
2	gondjoga	kolodja	klouoga	oskoda	dimoga	
3						
4	gondjoe	kolodoe	klou	iskodou	dimou	
5						
6	essaggour	essarama	essamhay	ogamhay	toqoserrama	
7						
8	suggoor	seramab	sambal	shedig	tummum	
9	lebe	melhee	bahr	suggal	tummum	
10	lebeye	melhee	bahara	segala	thubbam	
11	lebeye	melhee	bahara	segala	thubbam	
12						
13	wala	lineyeta	sugguala	sata	ebikka	
14	erde	barde	quouquedra	quantelle	qulakodde	
15	walta	lamta	sata	alcha	sukka	

NIL, tableau des contrées qu'arrose ce fleuve. Foy. Nil.

NINIVE, études des inscriptions cunéiformes. Foy. CUNÉIFORMES. Des aris à Ninive. — Foy. la note XII, à la fin du volume.

NOGAI, Foy. TURKE.

NOLA, fondée par les Etrusques. Foy. ETRUSQUES.

NOM PROPRE. — Chez les peuples anciens si amoureux du symbolisme, si portés aux allusions, si ennemis des choses sans signification directe et de l'arbitraire des non-sens, les noms d'hommes n'étaient pas, comme dans les temps modernes, une simple affaire de vanité ou de fantaisie; ils devaient toujours avoir leur sens positif, leur signification philosophique ayant trait au caractère de l'homme, à ses mœurs ou à son rang. C'était moins un nom qu'une épithète, résumant d'un mot ce qu'il fallait penser de celui qui le portait. Chez les Indous, tous les noms propres ont ce caractère, comme l'a fort bien remarqué Schlegel : « Que le nom d'une femme, dit la loi de Manou, soit facile à prononcer, doux, clair, agréable; qu'il se termine par des voyelles longues et ressemble à des paroles de bénédiction. Que celui d'un *brahmane* exprime la force propice; celui d'un *kchatriya*, la puissance; celui d'un *vaisyas*, la richesse; celui d'un *paria*, l'abjection; celui d'un guerrier, la protection; celui d'un marchand, la libéralité; celui d'un *soudra*, la dépendance. » Chez les Hébreux, c'était mieux encore; tous les noms avaient un sens tellement marqué, que l'influence s'en est fait sentir jusque dans la littérature de ce peuple. Les noms des patriarches surtout signifiaient de grandes choses; ils disaient ce que la nais-

sance de chacun de ces personnages avait eu de remarquable, ou rappelaient quelques faveurs du Ciel. *Elie* et *Joel* sont composés de deux noms de Dieu joints diversement. *Josaphat* et *Sephtiat* marquent le jugement de Dieu; *Josedee* et *Sédécias*, sa justice; *Johanan* ou *Jean de Hanania*, sa miséricorde. *Nathaniel*, *Elnathan*, *Jonathan* et *Nathania* signifient tous quatre *dun de Dieu*. Quelquefois le nom de Dieu demeurait sous-entendu, comme dans *Nathan*, *David*, *Abel*, *Aza*, *Egra* ou *Esdras*. On le retrouve dans *Eliézer*, *Oziel*, *Abdias*, où il est exprimé. Quelques-uns de ces noms étaient mystérieux et prophétiques, comme celui de *Josue* ou *Jésus*, et ceux qu'*Osée* et *Isaïe* donnèrent à leurs enfants par ordre de Dieu. D'autres noms rappelaient la piété des pères, comme on peut en voir des exemples dans les noms des frères de *David* et de ses enfants. Puis il y avait les noms donnés aux personnes d'après leur caractère et leurs qualités symboliques, comme *Sarah*, princesse, *Thamar*, palmier, *Hadassa*, myrte. Une femme d'humeur douce était appelée *Rachel* (brebis); celle qui aimait le travail, *Deborah* (abeille); quelquefois au nom de l'enfant on ajoutait celui du père, soit pour établir une distinction, soit par honneur, et pour répondre à ce proverbe de *Salomon* : *Les pères font la gloire de leurs enfants* (Prov. xvn, 6). — Quand le père avait plusieurs femmes, ou lorsque la noblesse venait de la mère, c'était, au contraire, le nom de celle-ci que l'on ajoutait à celui des enfants. Dans l'écriture, *Joab* et ses frères sont toujours appelés fils de *Sarvia*, du nom de la mère, qui était sœur de *David*. Si, pour établir la distinction, le nom du père ne

suffisait pas, on y joignait celui de l'aïeul, parfois même celui du bisaïeul et même des autres aïcêtres; de là ces longues généalogies dont celle de notre divin Sauveur est le plus illustre exemple.

Le surnom se prenait souvent du chef d'une des branches particulières de la race, ou bien encore de la ville, du pays, de la nation, surtout si l'on était étranger; comme Ornam *Jebuséen*, Urie *Hethéen*. — Pour les noms de lieux on procédait comme pour les noms d'hommes; même appel aux symboles. Cela est si vrai, et les pays sont si bien désignés par des appellations d'un sens précis et significatif, que souvent, ainsi que l'a fort judicieusement remarqué l'auteur du traité des *Hébraïsmes* (1699, p. 442-443), au lieu d'exprimer ce nom, on se contente de faire allusion à la chose qu'il rappelle. Ainsi, au lieu de dire *factus est Jerusalem locus ejus* (son séjour fut fixé dans Jérusalem), les Hébreux diront *factus est in pace locus ejus* (son séjour fut fixé dans la paix), parce que *Salem* signifie ville de paix. On admet aussi ces doubles sens pour les noms d'hommes dans les Ecritures. Au lieu de dire *Esé*, on dit *Calumniä*, parce qu'en effet *Esé* signifie calomnie. Comment, après cela, ne pas rompre que dans ce que le Sauveur dit à Céphas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, » se trouve une façon de parler toute naturelle chez un peuple si prompt aux allusions par le sens des noms propres.

Le changement de nom chez les Hébreux n'est pas chose rare, mais il est toujours motivé par une vicissitude quelconque dans la vie de celui qui le subit. Nethao, mettant Eliacim sur le trône, lui fit prendre le nom de *Joachim*; Nabuchodonosor agit de même pour Mathanias, qu'il fit appeler *Sédécie* en le proclamant roi. Quand Dieu prit Abram sous sa protection, il voulut qu'on l'appelât *Abraham*, et le Seigneur s'attachant le chef des apôtres lui ordonna de quitter son nom de Simon pour celui de Céphas. Quant aux noms qu'on donnait aux pays, aux villes, ils changeaient plus souvent encore. Cette bizarrerie est surtout fréquente chez les Chinois. On sait, en effet, comme le P. Trigault et la Mothe le Vayer (*Oeuvres*, X, p. 261) l'ont fait remarquer les premiers, que, dans le Céleste-Empire, presque toutes les provinces et les villes prennent un nom nouveau à chaque dynastie nouvelle. De là vient que les lieux visités et décrits par Marco Polo ayant, depuis lui, changé plusieurs fois de dénomination, il devient presque impossible de les retrouver. M. Klaproth a pourtant réussi pour quelques-uns; c'est ainsi qu'il a remis la main sur Caynqui, Zaïthum, Gampu et autres. Dans quelques contrées de l'Afrique centrale, il en est de même qu'en Chine. Une ville que Mungo Park avait trouvée nommée Kanipé à son premier voyage s'appelait Sisekunda quand il revint.

Les Orientaux, chez qui la vie primitive des anciens Hébreux a laissé tant de traces, procèdent encore comme eux dans le choix

et dans la formation des noms à donner aux personnes. Chez les musulmans, point de nom patronymique; l'homme mort, le nom s'éteint. Quand un enfant est né depuis sept jours, la famille s'assemble, le père ou l'aïeul prie sur le nouveau-né, lui murmure à l'oreille le nom qu'il doit porter, puis le répète tout haut aux assistants. Il est pris dans l'une des trois ou quatre grandes catégories des noms dont tout bon musulman ne se départ jamais. Ceux des patriarches et des prophètes d'abord, suivant cette sentence de Mahomet : « Donnez à vos enfants des noms de prophètes; » de là les noms si nombreux d'*Ibrahim* (Abraham), *Soliman* (Salomon), *Moussa* (Moïse), *Daoud* (David), *Aïssa* (Jésus), *Mohamed*, *Ahmed*, *Mahmoud*, les trois noms du prophète sur la terre, au ciel et aux enfers. Ensuite viennent les noms des héros de l'islamisme, comme *Osman*, *Omar*, *Ali*, etc. Puis pour troisième catégorie ceux qui commencent par *Abd* (serviteur). Ainsi *Abd-Allah* (serviteur de Dieu), *Abd-el-Kader* (serviteur du puissant), *Abd-el-Kerim* (serviteur du généreux), *Abd-el-Rhadaman*, *Abd-el-Azis*, et ainsi de suite pour la plupart des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu. Dans la quatrième série, sont les noms terminés en *Din* (religion) : *Salah-el-Din* dont nous avons fait *Saladin* (le restaurateur de la religion), *Mehed-Din* (dirigé par la religion), *Khair-ed-Din*, *Gelal-ed-Din*, etc. A ces quatre nomenclatures il faut joindre quelques noms composés, comme *Hamed-el-Abd*, et leurs diminutifs *Hamid-el-Habib*; quelques noms purement adjectifs, comme *Hassan* (beau), et leurs diminutifs, comme *Hassain*, *Hakem* (puissant), *Said* (heureux), *Rechid* (justicier), *Mustapha* (élu de Dieu). — Le cercle où roulent ces noms est, on le voit, assez restreint, et, comme la grande classification par famille n'existe pas chez les Musulmans, on est obligé pour désigner les individus de recourir aux surnoms qui sont presque tous une qualification; *El-Kebir* (le grand), *El-Requiek* (le maigre); on bien ils commencent par le mot *Bou* (père); on a donc *Bou-Nebus* (le père de la massue), *Bou-Cabou* (le père du pistolet), *Bou-Nif*, *Bou-Che* (le grand). Le père quitte quelquefois son nom pour prendre celui de son fils ou de sa fille, mais en le faisant précéder des syllabes *Abou* (père). On a ainsi *Abou-Taleb* (le père de Taleb), *Abou-Hanifa*, et aussi *Abou-Bekre* (le père de la Vierge), nom que prit le beau-père de Mahomet lorsqu'il lui donna sa fille en mariage. Les mères font de même pour les enfants. De là les noms de femmes ainsi composés : *Om-Kaltoûn*, *Om-Habiba* (la mère Je Kaltoûn, la mère d'Habiba). — Les noms des Musulmans sont généralement empreints d'une grande douceur qui ne dément pas leur signification : *Zahra* (fleur), *Zéthira* (fécond), *Saida* (heureuse), *Lobna* (bijou comme du lait), *Loulou* (perle), *Dirifa* (gracieuse), *Djenula* (belle).

Dans l'Orient, aux temps anciens comme aux temps modernes, c'est la forme mé-

phorique qui l'emporte dans la constitution des noms d'hommes; c'est, comme dans notre art héraldique, toujours le symbolisme qui domine. La Grèce, qui, par tant de côtés, tenait à l'Orient, devait encore sur ce point obéir à sa tradition. On y voit, dans les époques primitives, la plupart des noms tirer leur origine de certains rapports remarquables entre l'homme et l'animal; λέων (le lion), par exemple, λύκος (le loup), μόσχος (le veau), κίρκις (le corbeau), σκύρος (le lézard), etc.; puis les épithètes physiques, cette grande source de noms d'hommes dans les temps demi-barbares, sont également employées. Le plus souvent c'est à la couleur du teint ou des cheveux qu'elles s'adressent : Μῆλας (le noir), ἄνυς (le blanc), ξανθός (le blond), πυρρὸς (le roux). La mythologie fournit aussi aux Grecs son contingent de noms propres, ceux d'abord des familles qui prétendent descendre des dieux, et qui décorent ces appellations composées : Θεαγενής, né des dieux, Ἰουγενής, né de Jupiter, Ἑρμογενής, né de Mercure; ceux ensuite des enfants mis sous le patronage d'une divinité quelconque : Ἀντιλόχος, Πρωτόδοκος, Δημήτριος, ou dont la naissance était regardée comme un présent divin; de là le mot ὤρων ajouté au nom du dieu protecteur, et les nombreux Οὐρόδοκος, Διόδοκος, Ὀλύμπιοδοκος, Ἰαντιόδοκος etc., qu'on trouve à chaque page des écrivains grecs. Il y avait aussi les uns basés sur les vertus de l'homme, sur son courage, sa force, sa prudence, et donnés seulement à ceux qui se distinguaient par l'une ou l'autre de ces qualités morales ou physiques. Dans Homère, nous n'en trouvons presque point d'autre, c'est de la guerre et du courage qu'il y déplaît, que chaque héros tire son nom comme sa gloire. L'un s'appelle κλέπτεμος, propre à soutenir les travaux de la guerre; l'autre ἀρχιμήλεμος, propre à diriger les travaux de la guerre. Les autres Ἀμφίμαχος, Ἀντιμαχος, Τέλεμαχος, dont le μάχ (combat) est la racine, sont aussi de la même famille; de même que Ἀγάνωρος, Ἄγωνος, Ἀντωνος, qui tiennent tous, par leur terminaison, au mot ἀντομία (force, intrépidité). De βῆς (léger à la course) on fit ἀπὸ βῆς Ἀλκίδοκος, Πάνδοκος; de νόος (esprit), ἀντινοκος, Ἀντινοκος, αὐτόνοκος; de κλέος (gloire), Ἰερκίλος, Ἰερκίλος, Πάτροκος. Mais n'étaient là moins des noms que des titres d'honneur; ceux qui les avaient mérités les portaient indépendamment des noms qu'ils avaient reçus de leurs parents. Ils pouvaient aussi les transmettre à leurs enfants, afin que ce souvenir des actions paternelles leur fût un encouragement pour les imiter. Du reste, quoique le patronymisme ne fût pas établi chez les Grecs comme chez nous, il était toujours d'usage que le petit-fils portât le nom de son aïeul. Le fils de Miltiade, par exemple, prit celui de son grand-père Cimon. Cette coutume que nous trouvons à Carthage, existe encore dans quelques États modernes, en France, par exemple, où le grand-père, presque toujours choisi pour parrain du petit-fils, lui transmet son prénom. En Grèce, c'était déjà un honneur de

porter un nom d'une certaine étendue, et, par conséquent, une vanité d'allonger le sien de plusieurs syllabes lorsqu'il était trop court. Le pauvre Simon, devenu riche, se fit appeler Simonides (Λεων, in Gallo). Quand on était étranger dans un État grec, il était rare qu'on ne modifiât pas son nom pour lui donner une physionomie hellénique; de là mille noms plus ou moins altérés, les uns complètement dénaturés, les autres encore raisonnables. Chez les Juifs numis aux rois grecs de Syrie, le grand prêtre Jésus se fit appeler Jason; Theudas, Théodore; Cléophas, Cléophile; l'aïeul d'Hérode le Grand, Antipas, se fit appeler de même Antipater; enfin, le Samaritain Desthan, se présentant aux Hébreux comme le prophète promis par Moïse, prit le nom de Donthée (présent de Dieu). Comme les noms grecs avaient tous leur signification symbolique, on tirait souvent de leur sens des présages heureux ou funestes pour ceux qui les portaient. Oreste fait allusion au sien, symbole de mélancolie et d'infortune (Oreste, acte II, sc. 1). Eschyle, dans un des chœurs d'Agamemnon, fait une allusion amère à celui d'Hélène, qui ne promet que combats et destructions; et Philoctète, dans Sophocle, tire du sien de Pyrrhus, dont nous avons tout à l'heure dit le sens, un outrage sanglant pour le héros qui le porte. Quand le héros de l'Odyssée trompe Polyphème en lui disant qu'il s'appelle οὖτις (personne), son plaisant stratagème est bien dans le génie de la langue grecque, ou, comme nous le voyons, il était si naturel d'équivoquer sur le sens des noms d'hommes. Mais on faisait plus encore; de l'arrangement des lettres dans un nom, de leur nombre pair ou impair on tirait des déductions superstitieuses; de là une sorte de divination qu'on appela onomancie; de là aussi mille singuliers calculs, comme celui qui fait trouver dans Belenos, nom mystérieux que les Gaulois donnaient au soleil, le nombre de 365 jours qui forment la révolution solaire. Pour cela il suffisait de considérer les lettres qui composent ce mot suivant la valeur qu'elles ont dans les nombres grecs, et d'en faire le total.

Β	Γ	Δ	Ε	Ζ	Η	Θ
2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.

A Rome, mieux encore que chez les autres nations antiques dont nous venons de parler, le nom est une chose grave et sainte. C'est la marque de la race (gens), c'est le lien qui unit entre eux tous les membres de ces familles fabiennes et cornéliennes, etc., immenses et fortes comme un vieux chêne d'Écosse; c'est le mot de ralliement qu'il suffit d'invoquer pour qu'elles se lèvent avec leur armée de clients et d'esclaves, et, comme les trois cents Fabiens, pour qu'elles aillent combattre et se faire tuer en masse. La force de ce nom est telle, que l'esclave devenant affranchi doit rester encore marqué au nom du maître qui le rend libre. Le jour où Cornélius Sylla affranchit dix mille esclaves, il fit dix mille Cornéliens. Pour se

distinguer, l'affranchi n'a qu'un droit, celui d'ajouter au nom de son maître le terminaison *pur*, et de s'appeler, par exemple, *Murcipor*, *Caipor*, etc.; mais, selon la loi *Cum precum*, au vi^e livre du Code (titre *De liberali causa*), afin de garder toujours une marque de servitude, il ne doit prendre aucun prénom ni surnom, car c'était là, comme on sait, une marque de noblesse; c'est à peine si on lui permettait de se faire distinguer par le nom de son pays. Les étrangers étaient fort avides des noms romains, et presque tous, sous un vain prétexte de patronage, prenaient les noms, prénoms et surnoms des patriciens dont ils se vantaient d'être les protégés. Démétrius Mégas, dont parle Cicéron, prit aussi le nom et le prénom de Dolabella, et s'appela Publius Cornelius Démétrius Mégas. Claude fut obligé de faire une loi pour défendre aux étrangers de porter ainsi atteinte à la dignité des plus beaux noms de l'empire. Mais ce fut une mesure vaine, on continua à les usurper de mille façons. Ce qui fut surtout préjudiciable à la noblesse, c'est qu'on éleva à leur niveau plusieurs appellations roturières, et qu'on voulut donner à chaque prénom, *Gracchus*, *Proculus*, etc., ou bien à chaque surnom *Agrippa*, *Octavianus*, *Maximus*, etc., le caractère et le valeur d'un *nomen gentilitium*, comme celui de *Cornélius*, de *Fabius*, de *Murcellus*, etc. Ces vieux noms patriciens, qui dataient de la Rome rustique, comme leur étymologie le révèle, *Fabius*, venant de *fab* (*fève*), *Marcellus*, de *Morcellum* (*morcelle*), avaient été si vénéérés jusque-là, et surtout si bien considérés comme un épanage de famille, que le fils ne devait le prendre qu'avec le robe virile, à dix-sept ans, et la fille, seulement à l'époque de son mariage. Jamais, par un usage encore en vigueur dans toute l'Espagne, elle ne quittait le nom de sa famille pour porter le nom de son mari. Nous voyons la mère des Gracchus s'appeler *Cornélia*, parce qu'elle était fille de *Cornélius* Scipion, et la femme de Cicéron se nommait *Térentia*, à cause de son père *Térentius*. S'il n'y avait que deux filles dans une maison, on les distinguait par la dénomination d'aînée et de cadette; quand le nombre était plus grand, on les appelait première, seconde, troisième, quatrième, en faisant de ces nombres les chœurs diminutifs de *secundilla*, *quartilla*, *quintilla* (*Præter servitus, Nomina mulierum romanarum*, in *Græcio II*, Præfatio). La forme diminutive s'appliquait aussi quelquefois aux noms d'hommes, pour exprimer leur descendance; le fils de Posthumus, par exemple, était appelé *Posthumus*; celui de Fober, *Fabricius*, etc. Le président de Brosses voit quelquefois dans cette terminaison *us*, mieux qu'un diminutif, il y trouve la trace du mot grec *ἀδελφός*, si bien que pour lui *Posthumus* répond directement à *Posthumou-ulos*, et a le sens positif de fils de *Posthumus*. En adoptant cette opinion plausible, on aurait un précédent antique pour la forme patronymique qu'emploient quelques peuples

modernes quand ils veulent joindre par un signe le nom individuel du fils à celui du père ou de l'aïeul. C'est *mac* en Ecosse; *o* en Irlande, *op* dans le pays de Galles; *fitz*, *son*, en anglais; *vitch* dans les langues russe, serbe, etc.; *ez* en espagnol, *aben*, *ben*, *ebn*, *ibn*, dans les langues sémitiques; *oglou* en turc, et *poulo* dans le grec moderne, etc.

Le Christianisme apporte de nombreux changements dans l'économie des noms d'homme; il fit modifier les anciens, en créa de nouveaux; et quand il se fut introduit chez les peuples barbares, il fut cause que ces noms de Rome et de la Grèce se multiplièrent chez des nations où ils n'avaient plus de sens. Il fit même que les noms des néophytes goths ou gaulois canonisés perdirent souvent leur forme barbare, et se latinisèrent pour prendre place au martyrologe. Selon Fleury, ce n'était pas l'usage, dans les premiers temps, de substituer un nom à celui qui était déjà porté. Aussi les premiers convertis continuèrent-ils à être désignés par leurs dénominations païennes. « Il ne paraît pas, » dit-il, « que les adultes changeassent de noms, puisque nous voyons plusieurs saints dont les noms venaient des faux dieux. » Pour les enfants, c'était différent; « on leur donnait volontiers, » dit encore Fleury, « les noms des apôtres ou quelques noms pieux tirés des vertus ou de la croyance, comme en grec, Eusèbe, Eustache, Hésychius, Grégoire, Athénase; en latin, Pius, Virgilius, Filus, Opérantius, et les autres qui deviennent si fréquents depuis l'établissement du Christianisme. » Quand vint le temps des grandes conversions, quand un apôtre, pour prix de son évangélique prédication, obtenait enfin que toute une tribu de barbares, Saxons, Huns, Sarmates, se donnât au Christianisme, c'était par l'imposition d'un nom chrétien, aussi bien que par le baptême, qu'on attachait ces nouveaux convertis à la loi. Ils étaient venus au Christianisme en même temps, d'un même élan; on leur donnait le même nom. Après cela il ne leur fut plus étonnant si les mêmes noms se trouvent si communément au moyen âge, et il faut croire ce que Montaigne nous raconte dans ses *Essais* (liv. 1, ch. 46), sur le grand nombre d'hommes qui s'appelaient Guillaume, en Normandie, au temps du roi d'Angleterre Henri II. Au xvi^e siècle, on devait encore avoir un exemple d'une de ces multitudes d'hommes perdant en masse leurs noms païens pour prendre des noms chrétiens. C'est lorsqu'en 1568 Philippe II força les Morisques à se convertir. Quand ces melométans espagnolisés ou leur race, marquée comme eux, du nom de chrétien, émigrèrent plus tard vers les États barbaresques, ils continuèrent à y être désignés par leur nom de convertis. De là vient, selon Balbi, que dans plusieurs familles de l'empire du Maroc, qui descendent des Morisques andalous, on voit subsister les noms de *Perex*, *Sant Iago*, *Valenciano*, *Aragon*, particularité qui a induit en erreur bon nombre d'écrivains, notamment Vol-

taire, qui prend pour des chrétiens renégats ces descendants des victimes de l'islamisme.

L'invasion et l'établissement des Barbares sur les terres de domination romaine, où commençaient à s'impatroniser les noms chrétiens, vinrent jeter dans ce système d'appellation une perturbation nouvelle, dont le résultat fut la disparition presque complète de ce qui restait de noms gallo-romains, une propagation moins active des noms chrétiens, et à la place des uns et des autres, l'apparition des noms barbares. Ceux-ci étaient tous significatifs, et se composaient d'éléments combinés deux à deux à l'infini, non-seulement selon le génie des langues du Nord, mais d'après l'esprit naturel à tous les peuples primitifs. On a judicieusement remarqué que quelques-uns de ces noms de la France barbare ont une étrange analogie avec les noms composés des Grecs, aux époques héroïques. Ainsi le tudesque *Fole-wald* (Foucaud) concorde parfaitement, pour la combinaison et le sens, avec le *Lao-médon* grec; tous deux signifient *commandant aux peuples*. De même pour *Fulbert* ou *Philibert*, qui traduit si littéralement le nom grec de *Polycète* (comblé de gloire). Comme chez les Hébreux et chez les Grecs, le nom était purement individuel chez les Francs; le père ne le transmettait pas à son fils. Ainsi Camden nous apprend que Godwin, roi de Kent, avait sept fils, dont pas un ne portait le nom paternel. Les femmes, dans ces premiers temps, par un usage conservé dans presque toute l'Espagne, où les Visigoths l'importèrent, ne prenaient pas non plus le nom de leur mari. C'est seulement au *xiii^e* siècle que l'on commença à voir les veuves de haute noblesse porter le nom de leurs époux, et cette coutume s'étendit peu à peu à toutes les femmes mariées, mais, jusqu'au mariage, les jeunes filles restaient réduites à leur nom de baptême, sans avoir le droit de prendre, au moins officiellement comme les hommes, aucun nom générique. Enfin, dans les actes du *xvii^e* siècle, à partir de 1620 environ, cet usage s'abrogea, et pour la femme même non mariée, le nom de baptême fut suivi de celui de sa famille.

Dans tous les pays de langue salique, burgonde ou gothique, etc., il n'y avait qu'un nom pour chaque homme; et, pendant plusieurs siècles, ce dut être un usage général dans toutes les provinces situées au nord de la Loire, où l'influence des coutumes barbares avait surtout été impérieuse, tandis que dans celles du midi, où la tradition des mœurs romaines s'était moins profondément effacée, on continuait à porter un nom et un surnom. Mais, quelque tyranniques que fussent les coutumes barbares, force fut bien de revenir partout à cet usage romain, pour éviter la confusion. Les Anglo-Saxons sont les premiers parmi les peuples d'origine barbare qui adoptèrent le surnom ajouté au nom; nous le trouvons chez eux dès la *vi^e* siècle. Au *x^e* il prend pied et se propage sur la terre franque. Dou de Vaine,

le savant bénédictin, fait honneur de cette importation à Charlemagne, qui aurait, selon lui, donné le premier exemple des surnoms par ceux qu'il avait imaginés, de concert avec Alcuin, pour les grands hommes de son école palatine. Peut-être faut-il plutôt y voir une imitation, par les particuliers, de ce qui avait lieu à l'égard des rois, qui, à partir, non pas des Mérovingiens, comme on pourrait le croire, mais de Pépin le Bref, furent tous dotés d'un surnom par la voix publique. Ce fut d'abord le nom du pays ajouté au nom de baptême, en 986 et 988: nous en avons déjà deux exemples dans les signatures d'Archambault de Sully, archevêque de Tours, et de Raynaud de Vendôme, évêque de Paris. Les évêques, du reste, par un reste de souvenir pour la tradition romaine, qui bien mieux que la tradition barbare faisait loi dans la chrétienté, avaient toujours gardé l'usage de plusieurs noms. Les inscriptions des conciles le prouvent. Par malheur, il ne leur arrivait pas toujours de signer tous leurs noms, mais bien, ce qui est un grand embarras pour les généalogistes, tantôt l'un, tantôt l'autre. Ainsi nous voyons, au tome V des *Annales bénédictines*, un évêque de Langres signer tantôt Eudes, tantôt Rainald, un évêque d'Angers tantôt Bruno, tantôt Eusebius. Les seigneurs firent souvent de même: Dou Vaissette, dans son histoire de Languedoc, nous cite l'exemple d'un comte de Toulouse qui signait indifféremment Pons ou Raymond. Mais déjà pour ceux-ci commençaient à s'introduire l'usage de se faire désigner, moins par leurs noms de baptême que par un surnom tiré de leurs terres ou dû à quelque sobriquet. Les nobles de Bretagne ne font déjà plus autrement dès le commencement du *3.^e* siècle, et nous voyons, par l'exemple de Guillaume III, qui, en 1030, prend le nom de Montpelier, dont il est seigneur, que ceux du midi commencent à faire de même. En Bourgogne, dès l'an 1200, les surnoms commencent à devenir communs, même dans la classe populaire; mais là comme ailleurs, c'est par les nobles que cette coutume s'établit. Toutefois ces surnoms ne se hasardent d'abord que timidement dans les actes, et, quand on les y emploie, on prend toujours la précaution de les annoncer par ces formules: *appellatus, cognominatus*, ou bien, *qui vocatur, qui vocabatur*. D'abord pour qu'ils ne se confondent pas avec le nom propre, on les écrit au-dessus en interligne; c'est même dans cet usage qu'il faut chercher l'étymologie du mot *surnom*; plus tard on les mit à la suite; mais alors un embarras commence pour les diplomates, qui souvent, à cause des altérations d'orthographe, ne savent plus distinguer le nom des surnoms, et, ce qui est pis, prennent quelquefois pour deux personnes distinctes le même homme, désigné dans deux actes différents par le même nom diversement altéré. Cela vient, selon M. de Wailly, dans sa *Paléographie*, de ce que la difficulté d'écrire en latin des mots

celtiques ou germains avait fait souvent désigner la même personne par des traductions du même mot plus ou moins exactes, mais surtout variables. C'est ainsi que les mots *Athicus, Aldaricus, Ethico, Chaldicus*, désignent *Ethich, Felich* ou *Etichin*, duc d'Alsace. Trop souvent, en latinisant ainsi des noms barbares, on crut les traduire; on ne fit que les défigurer. Nous ne parlons pas de *Jordanés*, devenu *Jordanus*, du nom du moine anglais *Austin*, devenu *Augustin*; mais par exemple du nom gallois *Gloye* (brillant), qu'on ne reconnaît certes pas sous le prénom chrétien *Claudius*, par lequel on prétend le reproduire; de *Couchouard*, évêque d'Ely, qui est devenu *saint Contors*; du moine *Saens*, dont on a fait *saint Sidonius*; du gallois *Cybar*, transformé en *saint Eparchius*.

Les surnoms des nobles, qui, dérivés presque tous du bien (*res*), de la terre seigneuriale, devaient bientôt rester les seuls noms patronymiques, le principe de la famille ne se séparant pas de celui de la propriété, se propagèrent surtout à l'époque des guerres saintes. Heeren, dans son livre sur *l'Influence politique des croisades*, compte même parmi leurs résultats les plus positifs cet établissement des noms de famille qui, selon lui, de concert avec l'organisation des ordres de chevalerie, achève de donner à la noblesse sa forme constitutive. « Tant que l'usage des noms de famille et des armoiries, » dit-il, « ne fut pas établi en Europe, il put bien y exister une sorte de noblesse individuelle, qui, tout au plus, se transmettait du père au fils, héritier de ses possessions; mais on ne peut y voir ces nombreuses races nobles dont la lignée fut depuis si invariablement fixée et arrêtée. Les noms de famille furent un signe certain, une sorte de mot d'ordre auquel s'attacha la tradition, qui, auparavant, se perdait et devenait incertaine après une ou deux générations. Aussi n'est-ce que d'alors que datent les plus anciennes généalogies; à l'exception de quelques familles souveraines, aucune ne peut remonter au delà des croisades, ainsi que la critique la plus éclairée l'a établi avec évidence. » Les signes distinctifs de race devinrent une nécessité reconnue de tous. Que de *Renauds*, que de *Baudouins*, que de *Frédéric*, que de *Guillaume*! Il fallait bien que dans cette foule chacun cherchât à s'individualiser. C'est par un surnom qu'il y fut pourvu; on le prenait non-seulement de sa propriété, comme nous l'avons dit, mais parfois aussi, et alors il était plutôt imposé à l'individu que choisi par lui-même, on le faisait dériver du caractère moral ou physique de l'homme qui le portait, de quelque particularité corporelle héréditaire ou non dans sa race. On eut ainsi les *le Gaucher*, *le Roux*, et une foule d'autres dont Muratori a donné la longue série dans son traité *Dell'origine dei cognomina*, la 42^e de ses dissertations.

Dans quelques pays, comme l'Allemagne,

l'Italie, l'Ecosse, les gens de petite noblesse ne prirent pas de surnoms de famille particuliers, ils adoptèrent celui de leur suzerain. Des roturiers, des serfs affranchis firent de même, et se parèrent de celui de leur seigneur, comme par un souvenir de cet usage romain dont nous avons parlé, et qui faisait donner à l'esclave et à l'affranchi le nom de leur maître. Delà vient, selon M. Natalis de Wailly, qu'aujourd'hui il est assez difficile de rencontrer une famille roturière dans certaines contrées de l'Europe. En France, les noms roturiers se formèrent autrement. Du principe de l'hérédité des fiefs étaient sortis les noms de la noblesse; de l'affranchissement des communes naquirent ceux de la bourgeoisie. Tout aisé se détachant du faisceau seigneurial voulut, pour faire acte d'homme libre et prouver qu'il s'était conquis une individualité distincte, prendre, lui aussi, un nom qui lui fût propre. De là, pour ces nouvelles générations d'hommes libres, une multitude de noms particuliers rappelant, les uns, l'état de ceux qui les portèrent les premiers, les autres, quelques particularités individuelles. Quelque grand que soit leur nombre, tout inextricable que soit leur diversité, on peut se rendre compte de l'origine et du sens de la plupart en les subdivisant en cinq classes distinctes. Dans la première, se trouve la masse des affranchis industriels qui ont gardé le nom de leur métier. Les *Ferrriers*, les *Chaussiers*, les *Maçons*, les *Carpentiers* ou *Charpentiers*, les *Lefebvres*, les *Lefebures*, les *Fabres*, noms dérivés tous du même mot latin *faber*, artisan. Dans la seconde se présentent les affranchis de la campagne qui empruntent leur nom à la petite propriété agricole : les *du Pré*, les *du Vul*, les *de la Vigne*, les *du Mont*, les *du Roc*, les *du Chêne*, les *du Mas*, les *du Puy*, etc. La troisième comprend les affranchis devenus fonctionnaires bourgeois, le *Doyen*, le *Prévost*, le *Maire*, le *Sénéchal*, ou bien encore comme ceux qui, en qualité de chefs d'une corporation ou d'une confrérie, comme celles des ménétriers, des merciers, des ribauds, de la basoche, prenaient la dénomination de *le Prince*, *de le Roi*, etc., qui leur restait comme nom quand, leur fonction finie, ils ne l'avaient plus comme titre. Dans la quatrième classe, est le foule de ceux qui, n'ayant ni terres ni industrie, durent leur nom, comme nous l'avons déjà dit, à quelque particularité physique, comme le *Grand*, le *Courti*, le *Bossu*, le *Camus*, etc., à un détail de caractère, ainsi le *Doux*, le *Bon*, etc.; à quelque accident de leur vie, à quelque particularité de leur origine, ainsi les *Aubins* qui, vu leur nom, ne peuvent douter que leurs aïeux étaient des étrangers; de même pour les *Langlois*, les *Langlais*, déjà si nombreux à Paris dans le livre de la Taille de 1292, les *Lallemand*, etc. Enfin, dans la cinquième classe, on pourrait ranger ceux qui conservant leur nom de baptême sans y ajouter un surnom, l'ont transmis comme nom de famille à leurs enfants; *Antoine*, par exem-

ple, Luc, Etienne, etc. Au xv^e siècle, où le surnom patronymique était encore assez rare chez les roturiers, cette classe était toujours fort nombrasse. Huet nous apprend même qu'au xvii^e siècle ce nombre n'avait pas sensiblement diminué, et qu'on trouvait encore en France beaucoup d'enfants prenant pour surnom de famille le nom propre de leur père. Un usage introduit chez nous au temps de Catharine de Médicis avait tendu cependant à modifier ces noms empruntés au calendrier, et à les ériger en noms de famille et même en noms nobles. « Les fréquents rapports avec l'Italie, » dit de Mayer, « à qui nous devons ce curieux détail, nous en avait fait adopter beaucoup d'usages; et à la manière de ce pays, nos hôteleries avaient des enseignes de saints et de saintes. Les petites gens prirent ces noms dont ils se firent des noms de famille. C'est pour cela que nous avons tant de *Sainte-Croix*, de *Saint-Paul*, de *Sainte-Morte*, de *Sainte-Maure*. » Sous Louis XIII et sous Louis XIV, cet abus durait toujours; M. de Caillères, dans son livre *des mots à la mode*, nous parle, à propos de Saint-Simon, des gens qui allaient encore en Italie pour faire ainsi canoniser leur nom; tout cela se faisait en dépit d'une ordonnance royale de 1555, qui défendait de changer de nom sans ordonnance expresse du roi. Les lois sur les noms sont assez rares dans notre législation; nous citerons pourtant le décret de l'Assemblée constituante du 19 juin 1790, qui, prohibant toute noblesse héréditaire, ordonne à tout citoyen de ne porter que la vrai nom de sa famille; la loi du 11 germinal an XI, qui réglant l'état des citoyens, montre toute l'importance des noms dans l'ordre civil, et un décret de 1811, par lequel Napoléon rend l'usage des noms de famille obligatoire dans la Frise, où ils étaient inusités comme ils le sont encore à l'île d'Elbe et dans la campagne de Trieste. De nos jours, il faut en France, pour changer de nom, un décret du gouvernement qui en accorde la permission, et la texte de ce décret est transcrit en marge de l'état civil. Les rectifications de nom sont prononcées par l'autorité judiciaire, juge souverain du fait et des motifs; le jugement doit encore être relaté en marge de l'état civil. Voy. LINGUISTIQUE, § 1^{er}.

NOMS D'HOMMES, leur signification chez les différents peuples. Voy. NOM PROPRE.

NOMS DE PEUPLES, règles pour leur interprétation. Voy. LINGUISTIQUE, § 1^{er}. — Noms propres d'hommes. Voy. *Ibid*.

NORMANIQUE. Voy. SCANDINAVE.

NORMANO-GOTHIQUE. Voy. SCANDINAVE.

NORROËNA. Voy. SCANDINAVE.

NORVÉGIEN. Voy. SCANDINAVE.

NOUBA. Voy. NUBIENNE.

NOUTKA. Voy. WAKASH.

NOUVEAU-ZÉLANDAIS. Voy. POLYNÉS.

SINIKES-ORIENTALES.

NOUVELLE-BRETAGNE. Voy. ARCHIPEL BRITANNIQUE.

NOUVELLE-GUINÉE (LANGUES DE LA), groupe de la division des langues des nègres océaniques, qui comprend les idiomes non malais parlés dans la grande île de ce nom et en plusieurs autres plus petites qui en sont des dépendances géographiques. Tous les idiomes de ce groupe offrent, plus ou moins, des mots malais, dus aux fréquentes relations des Malais avec les naturels littoraux, qui même leur ont emprunté leur système numérique. Ce fait est mis en toute évidence par les vocabulaires recueillis chez les principales tribus visitées jusqu'à présent. Quelques-unes de ces langues montrent assez d'affinité dans leurs mots, pour autoriser à en mettre quelques-unes ensemble et en former une famille, qu'on pourrait nommer *famille papoue*, du nom commun donné aux différents peuples qui les parlent. En attendant que la comparaison d'un plus grand nombre de mots, que ceux sur lesquels nous avons fait nos recherches, indique moins vaguement lesquelles de ces langues doivent être rangées dans cette famille, nous nous bornerons à indiquer celles que l'état actuel de l'ethnographie paraît regarder comme des langues tout à fait différentes, ou pour le moins des langues-sœurs, et que nous croyons pouvoir réduire provisoirement aux suivantes :

1^{re} (682) **XX. XX.**, parlées par un grand nombre de tribus Papoues de la Nouvelle-Guinée, qui sont la plus belle variété des nègres océaniques, réunissant à une grande taille de belles formes et un noir luisant. Ces sauvages sont moins abrutis que les autres; ils montrent une grande adresse à gouverner leurs belles pirogues ornées de sculptures élégantes, et assez d'industrie dans la fabrication de leurs armes, de leurs canots et de quelques objets les plus indispensables à la vie. Il faut aussi remarquer que ces Papous sont les seuls océaniques qui, à l'exception de ceux de l'Archipel indien, sachent faire des vases de terre, art qu'ils auront peut-être reçu de leurs communications avec les Malais. Ils sont avec les Papous de Vaigiou et de la Nouvelle-Irlande les seuls nègres connus du Monde Maritime, qui aient des temples et de nombreuses idoles auxquelles ils adressent des offrandes. On pourrait ranger parmi ces idiomes la langue que parlaient ces *Papous* de la Nouvelle-Guinée venus au havre de Boni et chez lesquels on a recueilli le vocabulaire publié par M. de Rossel, et que nous avons nommé pour cela *Popou-Rossel*.

2^e **DORY**, parlée à Dory, port de la Nouvelle-Guinée, et dans ses environs par les *Papous* en plusieurs dialectes très-différents. Cette langue montre assez d'analogie avec l'alfourous parlé aux environs de Kabaré dans l'île de Vaigiou.

3^e **RONY**, parlé à Rony, port de la Nouvelle-

Guinée, 4 lieues au sud de Dory, et dans ses environs, par des tribus papoues.

4° **ALFOUROS LESSON**, parlée dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée par des Alfouros, chez lesquels a été prisonnier pendant 15 ans le papou, qui fournit à M. Lesson les mots de cette langue classés dans les tableaux polyglottes de Balbi.

5° **VAIGIOU-PAPOU-BONY**, parlée en plusieurs dialectes, par les tribus papoues des environs du havre de Bony dans l'île de Vaigiou.

6° **VAIGIOU-ALFOUROS**, parlée en plusieurs dialectes par les Alfouros des environs de Kabaré, village de l'île de Vaigiou. Cette langue, qui est encore très-peu connue, montre quelque affinité avec l'idiome dory et avec l'uffak.

7° **VAIGIOU-PAPOU-OFFAK**, parlée en plusieurs dialectes par des tribus papoues de l'île Vaigiou, qui demeurent dans les environs du port Offak.

8° **SALWATTI**, parlée par les naturels de l'île de ce nom, qui sont de race nègre-papoue. Cette langue offre un mélange de malais et de papou.

9° **NOUVELLE LOUISIADE**, parlée en différents dialectes par les insulaires noirs de l'archipel de la Louisiane. Ces sauvages sont de bons marins, et aiment tellement les odeurs, qu'ils parfument tous les objets dont ils se servent. Ces nègres, comme ceux de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Hollande et les Malais de Ombay, ont pour leur arme défensive un bouclier.

NOUVELLE-IRLANDE. Voy. ARCHIPEL BRITANNIQUE.

NOVGORODIEN. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

NUBIENNE (FAMILLE), appartenant à la région du Nil. Elle renferme les idiomes suivants :

1° **NOUBA**, nommé **BERBER** par Seetzen, parlé par les Noubas, qui habitent le Wady-Nouba et autres cantons voisins le long du Nil.

2° **KENSY**, nommé **DONGOLAH** par Seetzen, parlé à ce qu'il paraît en deux dialectes principaux : le *Kensy*, par les *Kenous*, qui demeurent dans le Wady el Kenous, le long du Nil; un grand nombre de Kenous vivent en outre dans les principales villes de l'Égypte, où ils sont connus sous le nom impropre de *Barbary* et de *Bardbras*, et où on les emploie ordinairement à garder les portes des palais et des grandes maisons, les magasins et les chantiers de bois; ils sont renommés pour leur fidélité; le *dongolah*, parlé dans le royaume de Dongolah, tributaire de l'État arabe de Scheygyn jusqu'en 1814, et maintenant du vice-roi d'Égypte.

Ces langues, qui diffèrent très-peu entre elles, sont douces et n'ont pas les fortes aspirations qui caractérisent les idiomes des peuples Arabes au milieu desquels vivent ceux qui les parlent, et auxquels elles ont emprunté une foule d'expressions; ces langues abondent en sons du nez et montrent beaucoup de ressemblance avec le darfour et quelques points de contact avec d'autres idiomes du soudan oriental. Peut-être pourra-t-on classer dans cette famille quelques-uns des nombreux idiomes encore inconnus, que parlent les nègres des montagnes du Kurdistan et du pays des Chillouks situé entre le Nil et l'Abyssinie, lorsqu'on en aura rassemblé les vocabulaires.

NUMIDES. Voy. ATLANTIQUE.

O

OASIS. Voy. ATLANTIQUE.

OBJECTIONS contre la théorie qui établit la nécessité du langage pour l'évolution de l'intelligence. Voy. l'Essai, § IV.

OBOTRITES. Voy. WENDO-LITHUANIENNE.

Océanie (LANGUES DE L'). — Au sein des flots, sur une ligne de trois mille lieues, s'étend un labyrinthe d'îles, un immense archipel au milieu duquel on distingue une vingtaine de grandes terres, dont la principale semble presque égaler l'Europe en étendue; c'est la nouvelle partie du monde que l'on a nommée Océanie.

Ces terres océaniques présentent de toutes parts des scènes propres à émouvoir l'imagination la plus froide. Que de nations encore novices! que de grandes carrières ouvertes à l'activité commerciale! que de productions précieuses déjà conquises par notre luxe insatiable! que de trésors encore cachés aux regards de la science! que de golfes, de ports, de détroits, de hautes montagnes et de riantes plaines! quelle magnificence, quelle solitude, quelle originalité et quelle variété! Ici le zoophyte, habitant immobile d'une

nier pacifique, crée, par l'accumulation de ses dépouilles, une enceinte de rochers calcaires autour du banc qui le vit naître. Bientôt les oiseaux, les vents y apportent quelques graines de semences; bientôt le jeune palmier balance sa tête verdoyante au-dessus des flots. Chaque bas-fond devient une île et chaque île devient un jardin. Plus loin, c'est un sombre volcan que nous voyons dominer sur la fertile contrée produite par la lave qu'il a vomie; une rapide et superbe végétation brille à côté d'un amas de cendres et de scories. Des terres plus étendues nous présentent des acènes plus vastes : tantôt c'est le basalte qui s'élève majestueusement en colonnes prismatiques ou couvre au loin le rivage solitaire de ses débris pittoresques; tantôt les énormes pics granitiques s'élancent avec nudace vers la mer, tandis que, suspendue sur leurs flancs, la sombre forêt de pins nuance tristement l'immense vide de ces déserts. Plus loin, une côte basse, couverte de paletuviers et de mangliers, s'abaissant peu à peu sous la surface des eaux, s'étend au loin en perfides bas-fonds, au milieu

desquels les flots mugissants couvrent les noirs rochers de leur écume cristalline. A ces sublimes horreurs, quelle scène ravissante succède tout à coup ! Une nouvelle Cythère sort du sein de l'onde enchantée : un amphithéâtre de verdure s'étève devant nous ; des bosquets touffus mêlent leur feuillage sombre au clair émail des prairies ; un éternel printemps, un automne éternel, y font éclore les fleurs et mûrir les fruits les uns à côté des autres ; un parfum exquis embaume l'atmosphère, qui est constamment rafraîchie par les souffles salubres de la mer ; mille ruisseaux bondissent de cotéaux en cotéaux ; leur murmure plaintif se mêle aux joyeux concerts des oiseaux qui animent les bocages. Sous l'ombre des cocotiers, se montrent des cabanes riantes et modestes ; la feuille de bananier les couvre, la guirlande de jasmin les enlève. C'est là que les hommes, s'ils pouvaient se dépouiller de leurs vices, mèneraient une vie exempte de troubles et de besoins ; le pain leur croît sur ces mêmes arbres qui ombragent leurs gazons, qui protègent leurs danses et leurs jeux. Leurs barques légères se jouent tranquillement dans ces lagunes protégées par un récif de corail, et qui, semblables à un vaste port, entourent l'île entière ; jamais les vents courroucés n'osent agiter la surface calme et pure de ces mers enchantées.

D'où sont venues les races qui peuplent ces îles innombrables ?

On a cru longtemps qu'elles se rapportaient toutes à deux souches principales : les *Malais* ou les *Océaniens jaunes*, et les *Papous* ou les *Océaniens noirs*. Mais, s'il faut en croire un voyageur moderne (683), les deux couleurs qui distinguent la population de l'Océanie comprendraient quatre races distinctes : les *Malais* et les *Polynésiens* forment les deux races jaunes ; les *Papous* ou *Papouas* et les *Endamènes* les deux races noires.

Les *Malais* ne sont plus considérés par les savants comme originaires de la péninsule de Malacca, où ils ne seraient même entrés qu'à une époque assez récente. Leurs historiens nationaux les font venir de l'île de Sumatra ; ils avouent aussi leurs rapports avec les Javanais. Marsden prétend qu'ils sont indigènes de l'empire de Menangkabou, dans l'île de Sumatra ; et M. de Rienzi les fait sortir de la côte occidentale de Bornéo. Les *Malais* sont répandus dans un grand nombre d'îles de l'Océanie : Sumatra, îles Nicobar, des Moluques, de Bornéo, de Célèbes, de Luçon, de Pâques et Sandwich.

La race des *Polynésiens* ou des *Dayas* (improprement *Dayaks*) paraît aussi à M. de

Rienzi avoir eu son berceau dans l'île de Bornéo. Les *Alfouras* (étymol. *hommes sauvages*) noirs, jaunes ou rouges, ne forment point une race particulière (681).

Les *Papous* ou *Papouas* (de *poua-poua*, brun-brun) paraissent originaires de Bornéo, où on les appelle *Igoloté* et *Dayar*. Ils sont noirs, mais moins que les nègres d'Afrique (Rienzi). On les trouve à la Nouvelle-Guinée, à la Louisiade, à la Nouvelle-Bretagne, aux îles Salomon et Sainte-Croix, à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Calédonie, dans l'île de Van-Diemen, à la Nouvelle-Zélande, etc. — « J'ai vu dans la Haute-Egypte, dit Rienzi, plusieurs momies et plusieurs statues de Phtah, d'Ousimandé et de Sésostris dont l'angle facial était semblable au nôtre et qui offraient un caractère particulier. Le devant de la tête y était beaucoup plus déprimé ; le front plus incliné en arrière, ainsi que le nez et le trou auditif plus élevé que ceux des Européens, de manière que leurs oreilles étaient plus hautes que les nôtres. Il en est de même chez quelques *Papouas*. »

La race des *Endamènes*, devenue peu nombreuse par suite de la guerre continuelle que leur font les *Papous*, est noire. Elle habite l'intérieur et vraisemblablement le sud de la Nouvelle-Guinée. Son nom rappelle celui des noirs hideux des îles Andaman, avec lesquels elle offre la plus triste ressemblance. En désertant la Papouasie, les *Endamènes* auront traversé le détroit de Torrès au milieu des récifs, et se seront établis dans le vaste continent de l'Australie, dont les habitants semblent appartenir à une seule souche, celle des *Endamènes*.

A la classification précédente des peuples de l'Océanie, nous joindrons celle qu'a publiée Lesson dans les *Compléments de Buffon (Races humaines, Mammifères et Oiseaux, page 153)*.

1^{re} Race. — HINDOUE. — CAÏCASSQUE.

1^{er} rameau : *Malais*. — Habitant les archipels nombreux des Indes-Orientales ou de la Polynésie.

2^e rameau : *Océaniques*. — Habitant les îles innombrables et éparées comme au hasard au milieu de l'immense surface du Grand-Océan.

II^e Race. — MONGOLIQUE.

3^e rameau : MONGOL-PÉLAGIEN ou CAROLIN. — Habitant la longue suite des archipels des Carolines, depuis les Philippines jusqu'aux îles Molgues.

4^e rameau : CAÏRO-MADÉCASSQUE. — 1^{re} variété, *papoue* : habitant le littoral de la Nouvelle-Guinée et des îles des *Papous*. — 2^e variété, *taïwanienne* : habitant la terre de Diemen.

III^e Race. — NOIRE.

5^e rameau : ALFOURQUES. — 1^{re} variété, *endamène* : habitant l'intérieur des grandes îles de la Polynésie et de la Nouvelle-Guinée. — 2^e variété, *australienne* : habitant le continent entier de la Nouvelle-Hollande (685).

être regardée comme l'*officina gentium* de l'Océanie.

(685) Une classification plus récente encore est celle qu'a dressée M. d'Omalius d'Halloy :

RACE BRUNE. — Rameau *malais*.

Famille *malaise*. — Malais, Rattas, Javanais, Macassar, Bugis, Turajas, Dayaks, Bissayas, Tagals, etc., etc.

L'analogie des langues est frappante dans les vocabulaires, tout incomplets qu'ils sont, que Forster, le P. Gobien, Marsden et autres nous ont procurés. « Non-seulement, » dit Malte-Brun, « toute l'Océanie orientale parle le même langage en différents dialectes, mais cette langue offre une ressemblance singulière avec celle des Malais, surtout de Sumatra (Marsden, *Archéologie*, t. VI), et, ce qui est encore plus étonnant, avec la langue de Madagascar, qui, selon Du Petit-Thouars, en présente le type le plus riche et le plus régulier. »

Cependant il paraît, d'après les voyageurs récents, que l'analogie que présentent ces idiomes a été exagérée. Ce qui aurait induit en erreur, c'est que le malayou, ou la langue des Malins, est la plus répandue, et que la plupart de celles que l'on parle dans la Malaisie et la Polynésie ont beaucoup de racines malayoues. M. de Rienzi pensa que le toitiou, la tonga, le mani ou nouveau zélandais, en un mot la polynésien, dérive de la langue des Dayas ; que le javan dérive du bouguis, formé aussi du dayas, mais qu'il est mêlé de malayou et de sanskrit.

Au reste, combien d'autres traits de res-

Micronésienne. — Marianais, Caroliniens, Malgaches, Néozélandais.

Tahouenne. — Tongas, Bougainvilliers, Cookiens, Taïtiens, Pomotouens, Marquesans, Sandwichiens.

Papouenne. — Fidjiens, Néorélandais, Néobélandais, Salomonniens, Papous.

RACE NOIRE. — Rameau oriental.

Andamène. — Andaméens des Andaman, de l'Indo-Chine, de Loçon, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande, du Van-Diémèn.

(686) Cette opinion a été adoptée par M. Meerenhout d'Anvers, missionnaire, auteur d'un ouvrage sur les indigènes du Grand-Océan. Dans cet ouvrage, M. Meerenhout tâche de prouver, par leur langue, leur état social, leurs mœurs, leur gouvernement et surtout leur religion, leur cosmogonie et leurs traditions, que les nations de l'Océanie descendent de quelque peuple civilisé. Il a découvert, dit-il, dans l'en-semble des traditions qui se transmettent des pères aux enfants, un système de religion des plus magnifiques, la croyance en un Dieu unique et tout-puissant, avec une description de la création qui, pour les pensées et pour l'expression, peut être comparée à tout ce que d'autres nations ont laissé d'écrits les plus sublimes sur le même sujet.

On retrouve dans la cosmogonie de ces peuples l'idée d'un Dieu, âme du monde, où tout ce qui existe fait partie de la divinité, et celle des sept cieux. Ils ajoutent que Dieu, après avoir essayé d'unir les différentes matières pour en former notre globe, voyant qu'elles refusaient de se joindre intimement, les lança de la main droite. Voici le passage : *Eti luma* (les pivots ou matières solides du centre de la terre).

Eti popo (les pierres).

Eti oné (les sables).

O, o (nous sommes).

Ohi na moi potia ti fauwa (venez, vous qui devez former cette nouvelle terre).

Pokia (il les presse).

Papohio (il les presse encore).

Acta ia e fariri (mais les matières ne veulent pas s'unir).

Toro o hitu té rai (alors de la main droite il lance les sept cieux).

semblance consistent la parenté des peuples polynésiens, quand on considère la forme du gouvernement, les traditions, les usages, les mœurs, la conformation organique ou physiologique. On les trouva développés au long dans Marsden, dans les *Voyages* de Cook ; dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XV ; dans l'*Histoire des îles Mariannes*, par le P. Gobien ; dans Raffles, *History of Java* ; dans Leyden, *Notice sur Bornéo* et *Mémoires sur les peuples de l'Inde* ; dans Marinier, *Histoire des naturels des îles de Tonga ou des Amis* ; dans Kendal, *A grammar and vocabulary of the language of New-Zealand*, 1820.

Tous ces traits de ressemblance, tous ces rapports sont trop frappants pour être l'effet du hasard. Lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiome des diverses peuplades, on paraît autorisé à conclure que les habitants de toutes ces îles ont tiré leurs usages et leurs opinions d'une source commune ; et qu'on peut les regarder comme des tribus dispersées d'une même nation, et qui se sont séparées à une époque où les idées politiques et religieuses de cette nation étaient fixées (686). On trouvera dans notre *Diction-*

E e pou mea (pour en former la première base).

Famai ai té rai (et la lumière était créée).

Pan mari (l'obscurité n'existe plus).

Matera e pan rolo pan ahi té pouiti (tout était aperçu et l'intérieur de l'univers éclairé, le Dieu lui-même resta ravi en extase à la vue de l'immensité).

Eti pou woho (est finie la mobilité).

Franaui té ari (le mouvement est créé).

E pan va arere (est fini l'offi-c des messagers).

Eti vo ore taro (est fini l'emploi des orateurs).

E fan ité tarna (sont placés les pivots).

E fan ité papa (sont posés les pierres).

E fan one (sont posés les sables).

Ea opia rai (les cieux se sont élevés).

Ja hoho nu (la mer est dans ses profondeurs).

E pan maua nohau (est achevée la création de l'univers).

« Mais, outre le passage ci-dessus, » ajoute M. Meerenhout, « quel n'a reconnu dans l'ensemble de leur cosmogonie et dans la description des génies et des messagers, l'ancien culte des astres ou sabéisme, qui fut si généralement répandu, et qui fut le principe des religions de presque tous les peuples de la terre ? Les messagers de nuit, les messagers de jour, les uns pour surveiller la terre, les autres les mers : l'union de Dieu avec les différents éléments ; l'idée assez exacte qu'ils avaient de ce que les éléments produisent ; celui de la lune et de la terre ; Vénus, appelée *Ori poi poi* (chien du matin) ; les constellations, nommées *moé* (requins), qui nageaient les étoiles, parce que celles-ci se cachent sous l'horizon quand les autres paraissent dans les cieux ; et tant d'autres passages qui indiquent que ce système a existé et que ces notions ont eu des commissaires dont ils conservent des notions imparfaites, sans les entendre. D'ailleurs, comme tant d'autres peuples, ils ont probablement pris depuis longtemps, avant même qu'ils fussent dispersés dans leurs îles, ces êtres figurés et symboliques pour des êtres réels et des divinités ; enfin, leurs mouvements et leur influence pour leurs actions et leur pouvoir. »

M. Meerenhout a rassemblé une foule de faits qui lui servent à prouver non-seulement que les

naire d'anthropologie (art. *Malais et Malayo-polynésiens*) tous les développements nécessaires sur cette question.

Une découverte récente semble dire de nature à jeter quelque lumière sur la question de l'origine des peuplades de la Nouvelle-Hollande, ou du moins sur la communication qu'elles eurent jadis avec les nations de l'Inde. Le docteur Henderson, dans un voyage scientifique qu'il entreprit en 1830 dans l'intérieur du continent australien, avec l'autorisation du gouvernement de la Nouvelle-Galles du sud, découvrit un temple qu'il regarde comme ayant appartenu au culte hindou. Si ce fait est constant, comme il y a lieu de le croire, il peut offrir une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion qui veut que les Hindous aient érigé jadis leur religion et probablement leur civilisation chez les peuples de l'Océanie. (*Asiatic journal*, juin 1831).

Nous terminerons ces recherches sur l'origine des habitants de l'Océanie par l'extrait d'un *Mémoire* lu en 1832 à la Société de géographie de Paris, par le célèbre navigateur Dumont d'Urville, qui a exploré dans tous les sens les îles de la mer du Sud.

« Parmi les nombreuses variétés de l'espèce humaine qui occupent les diverses îles de l'Océanie, tous les voyageurs, sans exception, en ont signalé deux très-différentes l'une de l'autre, et les traits aussi nombreux qu'essentiels qui les caractérisent, tant au moral qu'au physique, exigent sans doute qu'on les regarde comme appartenant à deux races distinctes.

« L'une de ces races offre des hommes d'une taille moyenne, au teint d'un jaune olivâtre, plus ou moins clair, aux cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, présentant des formes assez régulières, des membres bien proportionnés; on les trouve habituellement réunis en corps de nation et quelquefois en monarchies considérables. Du reste, cette race offre presque autant de nuances diverses que la race blanche qui habite l'Europe, rece nommée *caucasique* par Duménil, et *japétique* par Bory de Saint-Vincent.

« L'autre race se compose d'hommes d'un teint très-rembruni, souvent couleur de suie, quelquefois presque aussi noir que celui des Cafres, aux cheveux frisés, crépus, floconneux, mais rarement laineux, avec des traits désagréables, des formes peu régulières, et les extrémités souvent grêles et difformes. Ces hommes vivent en tribus, ou peuplades,

plus ou moins nombreuses; mais presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leurs institutions n'atteignent jamais le degré de perfectionnement que l'on remarque quelquefois parmi les hommes de la race cuivrée. Toutefois, les noirs de l'Océanie offrent dans leur couleur, leurs formes et leurs traits, tout autant de variétés que l'un peut en observer parmi les nombreuses nations qui habitent le continent africain, et constituent la race *éthiopienne* de la plupart des auteurs.

« Bien que ce ne soit pas ici le lieu de présenter dans son entier le système que nous nous sommes créé sur la matière dont l'Océanie a dû se peupler, ni de l'appuyer par des raisonnements plus ou moins plausibles, nous devons cependant déclarer que nous considérons la race noire comme celle des véritables indigènes, au moins de ceux qui ont occupé les premiers le sol de l'Océanie. Les hommes d'un teint plus clair appartenant à une race de conquérants qui, provenant de l'ouest, se répandit peu à peu sur les îles de l'Océanie, et y fonda successivement des colonies plus ou moins considérables. Souvent elle expulsait ou détruisait complètement les premiers possesseurs du sol; d'autres fois les deux races recurent ensemble en bonne intelligence, et leurs postérités se confondirent par des unions multipliées; enfin, il put arriver que les étrangers trouvèrent la place encore vacante. De là cette foule de nuances diverses qui caractérise les habitants de chaque archipel, sans compter celles qui ont eu pour causes les climats, les habitudes, le régime alimentaire, en un mot toutes les circonstances dues aux diverses localités. »

M. Dumont d'Urville entra ici dans quelques détails sur le classement des nombreuses îles qui se trouvent disséminées dans le grand Océan, puis il termine son *Mémoire* par les réflexions suivantes :

« « Je n'admets point cette multiplication de races adoptée par quelques auteurs modernes. Revenant au système simple et lucide de l'immortel Forster, si bien continué par mon savant ami Chamisso, je ne reconnais que deux races vraiment distinctes dans l'Océanie, savoir : la race mélanésienne, qui n'est elle-même qu'un embranchement de la race noire d'Afrique, et la race polynésienne basée en cuivrée, qui n'est qu'un rameau de la race jaune originaire d'Asie.

« Et qu'on me permette de remarquer, en passant, que je ne vois sur toute la surface

insulaire de l'Océanie, depuis Tongatabou jusqu'à la Nouvelle-Hollande, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'archipel de Sandwich, et depuis les îles des Amis jusqu'à l'île de Pâques, ne descendent pas des Malais, comme on l'avait prétendu, mais qu'ils appartiennent à une race dont le foyer principal devait se trouver sur une grande terre dont les insulaires actuels n'habitent plus que les débris, « race qui se répandit probablement après la destruction du continent, plus ou moins dans toutes les îles à l'ouest jusqu'à Madagascar même, et dont les Malais ne sont que les descendants. »

Voy. la lettre adressée par M. Meerenhoot à M. Desbassines d'Orbigny. — *Nouvel. ann. des voyages*, août 1834, t. III.

Déjà cette hypothèse d'un ancien continent submergé, avait été hasardée par Malmers (*Recherches sur la différence des races humaines*). Malm-Brun dit avec raison qu'elle n'expliquerait une différence qu'en en faisant naître mille autres. Pour lui, il croit que la patrie de la civilisation malaise doit être cherchée dans l'île de Java. Quant aux *négrés-océaniques*, il les croit indigènes de la partie du monde qu'ils habitent.

du globe, dans l'espèce humaine, que trois types ou divisions qui ne paraissent mériter le titre de races vraiment distinctes : la première est la blanche, plus ou moins colorée en incarnat, qu'on suppose originaire des environs du Caucase, et qui occupa bientôt presque toute l'Europe, d'où elle s'est ensuite répandue sur les diverses parties du globe. La seconde est la jaune, susceptible de prendre diverses teintes cuivrées ou bronzées : on la suppose originaire du plateau central de l'Asie, et elle se répandit de proche en proche sur toutes les terres de ce continent, sur les îles voisines, sur celles de l'Océanie, et même sur les terres de l'Amérique, en passant par le détroit de Behring.

« La troisième est la race noire, qu'on suppose originaire de l'Afrique, qu'elle occupa dans sa majeure partie, et qui se répandit aussi sur les côtes méridionales de l'Asie, sur les îles de la mer des Indes, sur celles de la Malaisie et même de l'Océanie.

« Nous n'agiterons point ici la question de savoir si ces trois races ont un égal degré d'ancienneté, ou bien si elles appartiennent à trois créations ou formations différentes et successives (687). Mais nous ferons remarquer que la nature ne les dota point d'une égale manière sous le rapport moral : on dirait qu'elle voulut, dans chacune de ces races, fixer aux facultés intellectuelles de l'homme des limites fort différentes.

« De ces différences organiques il dut naturellement résulter que partout où les deux dernières races se trouvèrent en concurrence, la noire dut obéir à l'autre ou disparaître. Mais quand la blanche entra en lice avec les deux autres, elle dut dominer, même quand elle se trouvait bien inférieure en nombre. L'histoire de tous les peuples et les récits de tous les voyageurs offrent à chaque instant l'accomplissement de cette loi de la nature (688). On n'a presque jamais vu une nation de la race jaune soumise aux lois d'une peuplade de noirs, ni les blancs courbés sous le joug des deux autres races, sauf un petit nombre de circonstances où la force numérique, se trouvant hors de toute proportion, devait l'emporter sur la supériorité morale. La nation juive est peut-être la seule qui fasse une exception à cette règle générale. »

M. Dumont d'Urville dit qu'il ne prétend imposer ses idées à personne ; il observe

(687) « Nous dirons seulement que nous partageons l'opinion qui fait remonter ces trois races à une même souche primitive, et place leur berceau commun dans le plateau central de l'Asie. » (Note de M. Dumont d'Urville.)

(688) L'accomplissement de cette loi de la nature est de même le résultat admirable de cet arrêt du Tout-Puissant sur la postérité de Chanaan : *Servus servorum eris fratribus tuis : Qu'elle soit l'esclavage des esclaves de ses frères ?* (Gen. x, 25.)

(689) « Après avoir composé cet écrit, j'ai relu avec attention l'article publié, en 1825, par M. Bory de Saint-Vincent, sur l'homme, et, pour la première fois, j'ai vu que M. Cuvier ne reconnaissait que trois variétés dans l'espèce humaine, auxquelles il

seulement qu'elles sont le fruit de dix années d'études, de recherches et d'observations, dont la plupart ont été faites sur les lieux mêmes (689).

La comparaison des langues connues du monde maritime avec celles des deux autres, a démontré que la race malaise, qui s'est étendue d'un bout à l'autre de l'Océanie, n'a fait qu'entamer le continent asiatique en s'établissant le long des côtes de la péninsule de Malacca et dans l'île Formose, s'est approchée du continent africain, en occupant la plus grande partie de Madagascar, mais est restée à une grande distance du Nouveau-Monde, puisque la tribu malaise de l'île de Pâques, qui s'en approche le plus, en est encore éloignée de plus de 2258 lieues. On ne connaît pas encore assez les langues des nègres Océaniques et celles des nègres de l'Asie et de l'Afrique orientale, pour tirer de semblables conséquences à l'égard de cette race. Quant aux envahissements des nations étrangères dans l'Océanie, la comparaison des langues ne signale que des invasions asiatiques et européennes. Les invasions asiatiques ont été faites par les Chinois, qui sont de beaucoup les plus nombreux, par les Telings et autres peuples de l'Inde, par les Arabes et les Japonais, qui tous, les derniers seuls exceptés, paraissent n'avoir pas dépassé les bornes de l'Archipel indien. Les secondes ont été faites beaucoup plus tard par les Hollandais et les Portugais, qui se sont établis dans l'Océanie occidentale ; par les Espagnols, qui ne se trouvent que dans le nord de l'Archipel indien et sur les confins de la Polynésie occidentale ; et par les Anglais, que l'on rencontre dans toutes les trois grandes divisions du monde maritime.

Le tableau ci-dessous offre les deux branches dans lesquelles il nous semble qu'on pourrait partager toutes les langues océaniques connues :

TABEAU GÉNÉRAL DES LANGUES OCÉANIENNES.

I. — LANGUES FORMANT LA FAMILLE MALAISE.

Cette branche est subdivisée comme il suit :

Langues javanaises. — Grand-Océanien. Java vulgaire ou Java moderne. Basa Krama ou Javanais de Gêr. Sunda vulgaire. Madura vulgaire. Bali vulgaire. Lombok ou Sasak.

Langues sumatriennes ou malaises proprement dites. — Malais propre ou Malayou. Battak ou Bat-

donne les noms de *caucasique* ou *blanche*, *mongolique* ou *jaune*, *éthiopique* ou *noir*. Il est assez remarquable que douze années d'études et d'observations et près de soixante mille lieues parcourus sur la surface du globe n'aient ramené aux opinions que ce célèbre physiologiste avait adoptées depuis longtemps, sans que j'eusse reconnu des écrits où il les avait consignées. Seulement si, comme l'annonce M. Bory, M. Cuvier ne sait à laquelle des trois races rapporter les Malais, les Américains et les Papous, je ne balancerai pas un moment à rapporter les deux premiers peuples à la race jaune et les Papous à la race noire. » (Note de M. Dumont d'Urville.)

tas, Achin, Redjang, Lampong, Mantawai ou Pogios, Nias ou Neras, Maruwis.

Langues Sumbawa-timoraises. — Bima, Sumbawa, Ende ou Flores, Ombay, Timouri ou Timorien-Oren-Philips, Timorien-Hogendorp, Roti, Siwu, Sandelborsch (Toutes sans intérêt.)

Langues malagaises. — Ternati, Gilolo, Sangir, Amboyna, Ceram ou Sirang, Booro, Saparoua, Timlaut, Arrnu. (Toutes sans intérêt.)

Langues célestiennes ou bugis. — Bugis, Macassar, Mengkara ou Mangkasara, Mandar, Turajas ou Taraja, Mandak, Gussung-Tahu, Bitan ou Bitong.

Langues bornéennes. — Biadjons ou Biadjou, Todong, Hara'oras ou Ilan.

Langues philippinaises ou tagales. — Tagalog ou Tagale, Pampango, Zambale, Pangasinan, Yloros, Cagayan, Samarine, Maïlan, Alac ou Capul, Bisayo, Bohol, Souleu ou Joloano, Mindanao, Ilanos, Palawan.

Langues australiennes ou Malais australien. — M. Jais-Lemaire, Moysr.

Langues polynésiennes occidentales. — Chismorre ou Marauans, Kap ou Yapa, Ulea, Lamureck, Satalouan, Torres-Hogelch, Malack, Ualan.

Langues polynésiennes orientales. — Nouveau zélandais, Fidj, Rotumah, Tonga ou de l'Archipel des Amis Taïtien ou de l'Archipel de la Société, Marquises, Pâques ou Waïhu, Sandwich.

Langues formosanes ou Malais asiatique. — Sidiua ou Formosane.

Langues madagascariennes ou Malais africain. — Madecasse ou Malgaches.

II. — LANGUES DES NÈGRES Océaniens et d'autres PEUPLES.

Cette branche est subdivisée comme il suit :

Langues samariennes, parlées par les tribus abruties de l'intérieur de Sumatra. — Orang-Kabous, (Peuplade qui vit dans les bois comme les animaux sauvages.)

Langues malagaises. — Tidor-Lesson. (M. Lesson en a rapporté les dix premiers noms de nombre.) — Guelé. (Fournit les pirates les plus renommés et les plus féroces des mers des Moluques.)

Langues Sumbawa-timorienne. — NN. (690) Timorienne. Tembora (paraît être le langage des plus anciens habitants de l'île de Sumbawa.)

Langues bornéennes. — NN. NN. de l'intérieur de Bornéo.

Langues philippinaises. — NN. Lucanienne, dans l'intérieur de l'île de Luçon. — NN. Mindanao? dans l'intérieur de l'île de Mindanao.

Langues australiennes ou du continent austral. — Sidiuv, Port-St-philips, Lac-Walli, Hastings, Baie de la Verrerie (Glass-House), Endeavour-Parkinson, Port-Western, Baie du Géographe, Terre de Wind-Dampier? Lachlans-Osley.

Langues du groupe de la Nouvelle Guinée. — N. N. de la Nouvelle-Guinée. Dory, Rony, Alfoursou-Lesson, Vaigjou-Papou Booy, Vaigjou-Oûak, Saliwari, Gu-be, Nouvelle Louisiane.

Langues de l'Archipel britannique. — Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Irlande.

Langues de l'Archipel de Salomon. — Sidiu Isabé, Bouka. (Peuplades ressemblant aux Papous, très féroces, montrent beaucoup d'adresse dans la fabrication de leurs armes et dans la sculpture de leurs belles pirogues.)

Langues de l'Archipel de Santa-Cruz. — Santa-Cruz. (Les habitants vivent dans de gros villages et sont féroces et belliqueux.)

Langues de l'Archipel du Saint-Esprit. — Terro du Saint-Esprit. (C'est dans cette île que Quirós voulut fonder la Nouvelle-Jérusalem, — Tauna.

Maticola. (Peuple indécemment pédique; habitants très-lâches, petits, mine de singes; langue remplie de sifflements, d'aspirations, de battements de la langue contre le palais, comme chez les Hottentots.

Langues de la Nouvelle-Calédonie. — Nouveau-Calédonien-Cook, Nouveau-Calédonien-Rossel. (Ces anthropophages ignorent l'usage de l'arc, parlent avec volubilité une langue extrêmement dure.)

Langues de la Terre de Diemen. — Diemen-Rossel. (Savages abrutis, ignorant l'usage de l'arc.)

Langues de la Polynésie occidentale. — Pelew, parlé en différents dialectes par les habitants de l'Archipel de Pelew, Palao et Parrong, qui appartiennent à la race malaise.

Océaniens, classifications diverses. Voy. Océanie.

OENOTRES. Voy. PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

OGRE, origine de ce mot. Voy. HONGROIS.

OLET. Voy. MONGOLE.

OMAGUA. Voy. GUARANI.

OMAHAW. Voy. SIUX.

ONOMATOPEE, ce qu'il faut penser de la théorie qui lui attribue l'origine du langage. Voy. SÉMITIQUES.

OPHIR, sa position. Voy. SANSKRIT.

OPIQUES. Voy. ITALIQUE.

ORATEURS, honneurs qui leur étaient rendus chez les Étrusques. Voy. ÉTRUSQUES.

ORENOCO-AMAZONE (Région) ou ANDES-PARIME dans l'Amérique méridionale.

Il n'est peut-être pas sur le globe de région qui mérite d'attirer les regards du géographe, du naturaliste, du philosophe et de l'ethnologue, plus que cette vaste péninsule formée par l'Océan et le plus grand fleuve du monde; péninsule que nous proposons d'appeler *Orénoco-Amazone* ou *Andes-Parime*. Nous empruntons la première de ces dénominations à l'immense Amazone, qui trace tout son bord méridional, et à l'Orénoco, qui y commence et finit son cours long et tortueux; nous empruntons la seconde à ce système des montagnes de la Faimie, qui joue un si grand rôle dans l'histoire géographique de ces contrées auxquelles il appartient tout entier, et à l'autre des Andes, beaucoup plus grand et beaucoup plus célèbre, qui y lance ses cimes les plus élevées et y offre en même temps ses crêtes les plus basses. C'est ici que le géographe trouve, dans la haute vallée de Quito, le terrain classique de l'astronomie du XVIII^e siècle; dans les majestueux colosses qui l'environnent, l'*Himalaya Américain*; et dans le froid plateau de Pastos, le *Tibet du Nouveau-Monde*; de même il voit dans le lac Amuna et dans les deux branches supérieures du Rio Branco, l'Ururicuera et le Mahu, le pays classique du *Dorado de Raleigh*, et dans la mésopotamie formée par le Caqueta, le Rio-Negro, l'Uaupes et le Jurubesh, celui non moins célèbre des *Omaguas*, contrées qui lui rappellent à la fois et les expédi-

(660) NN. indique que le nom de ces langues est inconnu.

tions mémorables d'Ordaz, d'Hercra et de Speier, et l'empire fabuleux du *Grand Patiti*, la magnifique résidence chimérique de Manoa avec ses palais couverts de lames d'or massif, ainsi que le lac imaginaire de Parime, qui figure encore sur bien des cartes, et dont les eaux réfléchissaient l'image de ses édifices somptueux. Les noms de Caqueta, d'Orénoque, d'Inirinda et de Guainia ne sont pas moins importants pour lui que ceux du Niger, du Nil-Blanc, du Gambro et du Zaïre, par les divers systèmes des géographes qui entreprirent d'en tracer le cours, jusqu'à présent non moins difficile et mystérieux que celui de ces grands fleuves de l'Afrique. La configuration du sol de cette presqu'île, se développant entre les deux mers qui baignent les côtes de l'Europe et des contrées les plus riches de l'Asie et de l'Océanie, lui offre, dans les isthmes étroits de Cúpica et de Panama, la possibilité de couper cette barrière, que la nature a élevée entre des peuples déjà séparés par tout le diamètre de la terre, et de changer encore une fois les relations politiques et commerciales des trois mondes. Il y admire la beauté des ports, distribués le long de ses côtes immenses, cet embrassement prodigieux de fleuves, qui présentent une navigation intérieure non interrompue de plusieurs milliers de milles, et cette fameuse *bifurcation de l'Orénoque*, qui, par un canal naturel de près de 200 milles de long et aussi large que le Rhin, réunit deux bassins de rivières, dont la surface égale les deux tiers de celle de toute l'Europe. Dans cette même péninsule, le naturaliste voit croître à différentes hauteurs toutes les productions les plus précieuses propres au Nouveau-Monde, et celles que l'industrie européenne y a importées des deux autres, ainsi que les qualités les plus belles et les plus efficaces de ces bienfaisantes écorces fébrifuges, faible dédommagement de la maladie cruelle que l'Amérique communique aux autres parties du monde. Elle offre encore à ses regards le *curaré de l'Orénoque* et le *ticunas de l'Amazone*, qui avec l'*upas-tiéut de Java*, sont les substances les plus délétères que l'on connaisse. Il y admire ces forêts immenses, traversées par ces deux grands fleuves et par leurs principaux affluents, si remarquables par la force et la vigueur de leur végétation; et ces vastes plaines entièrement dénuées d'arbres, couvertes d'une seule espèce de plantes, continuation de cette immense mer de verdure, qui du nord au sud coupe toute l'Amérique. C'est ici qu'il trouve ces *pierres vertes*, plus connues sous le nom de *pierrres des Amazones*, dont on ignore encore le gisement, et que l'ignorance et la superstition ont rendues si célèbres dans l'Ancien et le Nouveau-Monde; ces schistes micacés de la Sierra de Pacuraina, à éclat argente, qui ont joué un rôle si important dans le mythe du Dorado de Raleigh; et ces granits du Duida et du Maragaca, qu'une erreur minéralogique a rendus non moins fameux, et qui ont valu un nom brillant au

misérable hameau d'Esmeralda. Si l'isthme de Darien, si les montagnes de Sainte-Marthe, si la Terre-Ferme ou *Castilla del Oro* et la côte de Paria ne lui présentent plus le précieux métal qui coula tant de larmes et de sang aux habitants du Nouveau-Monde, et qui, au commencement du xvi^e siècle, donna tant de célébrité à ces contrées, la Nouvelle-Grenade lui offre encore, en revanche, les plus riches mines d'émeraude de l'Amérique, et ces terrains aurifères du Choco et de Barbacons, qui rivalisent pour le moins, s'ils ne dépassent même, toutes les autres contrées du globe par l'abondance de l'or qu'ils fournissent. Les vastes espaces encore inconnus qui occupent une si grande partie du sol de cette région, sur laquelle le plus grand, comme le plus savant des voyageurs, vient de répandre tant de lumière en rétrécissant le domaine des hypothèses et en délimitant mieux les problèmes de la géographie spéculative, ne sont pas moins intéressants pour le philosophe observateur, qui y voit le *sol classique des fables et de la fénie du Nouveau-Monde*. C'est dans les forêts du Sipapo, que de crédules missionnaires placent, d'après les récits des indigènes, cette nation des *Rayas* ayant la bouche au nombril. C'est encore au delà des Grandes-Cataractes de l'Orénoque, que selon ces bons religieux vivent des peuples ayant un œil au milieu du front et d'autres à tête de chien, et qui demeurent des nations sur lesquelles ils débiteraient gravement tout ce que les anciens nous rapportent des Hyperboréens, des Arimaspes et des Garamantes. Mais c'est aussi dans cette région que le voyageur philosophe trouve les prétendues *Amazones d'Orellana* et de *Condamine*, soit dans des femmes qui défendirent leurs cabanes dans l'absence de leurs maris, soit dans d'autres, qui, lassées de l'esclavage horrible où elles sont tenues par des hommes aussi barbares qu'abrutis, réunies comme les nègres fugitifs dans un *palenque*, ont su y vivre indépendantes par la force des armes et par leur courage. Les figures symboliques, qui couvrent les roches granitiques le long du Bas-Orénoque, sur les rives du Cassiquaira et entre les sources de l'Essequibo et du Rio-Branco, sont pour lui des traces inéffables d'un peuple beaucoup plus avancé dans la civilisation que les hordes barbares qui errent dans ces solitudes. Sur le célèbre plateau de Quito, l'histoire lui signale le foyer de la plus ancienne civilisation de l'Amérique Méridionale après celle du bassin de Titicaca, et sur le plateau non moins célèbre de Condimamarca ainsi que sur le revers oriental des Andes, la théocratie et le culte du soleil introduits par Bochica, qui, comme Quetzalcohuatl au Mexique et Manco-Capac au Pérou, arrive de l'Orient pour civiliser des nations abruties. Il trouve répandues, sur toute l'immense mésopotamie formée par l'Amazone et l'Orénoque, les intéressantes traditions des Tamanaques, liées aux figures symboliques sculptées sur les roches et relatives à la

croissance d'Amalivaca, qui est le *personnage mythologique de l'Amérique barbare équinoxiale*; et tandis qu'il contemple les progrès de la civilisation des Muisques, des Quitos et d'autres peuples de la Nouvelle-Grenade; qu'il observe avec intérêt l'activité commerciale des Caribes, qu'un grand voyageur appelle également les *Bakharas du Nouveau-Monde*; et l'industrie agricole des Mopoyas, des Parecas, des Jaravanas, des Curacicanas, etc., etc.; il voit avec peine l'*anthropophagie*, plus commune dans cette région que partout ailleurs, et la *chasse aux hommes*, exercée ici par les Européens dès le commencement de sa découverte; et continué presque jusqu'à nos jours par les Caribes, les Marepizanos, les Amuizanos, les Manivitranos et autres nations indigènes, avec les mêmes atrocités et les mêmes horreurs qui accompagnent la *traite des nègres* en Afrique et celle des *esclaves* dans le Monde-Maritime. De même que dans l'ancien-Continent les Osmanlis et les turcs civilisés de Casan et d'Astrakhan offrent une différence immense sous le rapport physique et moral avec leurs frères avertis, les Jakouts du Lena, de même ici les Guayqueris qui parlaient naguère un dialecte guarun, diffèrent immensément par des mœurs douces, par une grande industrie et par leur adresse dans la navigation de leurs frères sauvages, de ces Gunraons, qui, semblables à ces insectes qui se nourrissent d'une même fleur et d'une même partie d'un végétal, suspendent leurs misérables cabanes aux troncs des palmiers mauritia, dont ils tirent leur principal aliment, leur boisson favorite, leurs meubles et les instruments les plus indispensables à la vie. Nulle part peut-être la configuration physique du sol n'a plus d'influence que dans cette région sur la manière de vivre et sur les habitudes des peuples qui l'habitent, les hautes vallées, les llanos et les forêts y retraçant l'image des trois phases principales de la société humaine. Les terrains élevés, qui jouissent d'un climat tempéré y offrent la culture, les croyances, les institutions et les usages de l'Europe civilisée à côté des produits, des restes d'usage et d'habitudes de l'ancienne civilisation autochtone. Les plaines immenses couvertes de verdure y présentent des peuples pasteurs; et ces Zambos, enfants par l'union de l'Américain avec le Nègre, qui devenus de véritables Bédouins, parcourent avec leurs troupeaux ces brûlantes solitudes, et, par leur activité et leur audace extraordinaire, semblent menacer les habitants paisibles des montagnes et des bois. Les bords des fleuves et les forêts antiques y offrent le degré le plus bas de la civilisation humaine; des peuples chasseurs et les premiers essais de la vie agricole. Enfin cette péninsule si remarquable sous tant de rapports, présente encore d'autres traits qui intéressent l'ethnographie, le philosophe, le géographe et le physiologue. Celui-ci y rencontre la géographie plus ou moins répandue chez plusieurs tribus, et ce qui est un phé-

nomène unique sur tout le globe, cette nation des Ottomagues, qui pendant trois mois se nourrit presque exclusivement de terre, sans que sa santé en soit aucunement altérée. Le géographe y voit les Guaharibos, les Guainares, les Guaycas et les Maquiritaras, quatre peuples du Haut-Orénoque, remarquables par la couleur presque blanche de leur peau, qui contraste singulièrement avec la teinte cuivre foncé propre à toutes les autres tribus au milieu desquelles ils vivent; et ces tribus des Guaycas, des Guainares et des Poignaves, dont la taille déjà très-petite le paraît encore davantage à côté des formes colossales et athlétiques des Caribes leurs voisins, qui sont les *géants de l'Amérique équinoxiale* comme eux en sont les *pygmées*. Le philosophe y voit la théocratie qui, abolie depuis longtemps sur le plateau de Condinamarca, s'est établie plus à l'orient dans ces vastes contrées soumises aux gouvernements monastiques des missions, dont les établissements extrêmes sont les *postes avancés de la civilisation* au milieu des habitations clair-semées des peuples barbares. Il observe la monogamie établie avec les usages européens chez tous les peuples qui ont embrassé les dogmes salutaires du Christianisme; la polygamie en vogue chez quelques hordes d'Avanos et de Maypures, où plusieurs frères n'ont, comme à Ceylan et au Malabar, qu'une seule femme en commun, et la polygamie avec le tatouage ou la peinture du corps, les superstitions et les usages les plus atroces et les plus bizarres, parmi les peuples encore sauvages et idolâtres. Enfin l'ethnographie étonné y trouve, sous le rapport de la multiplicité des langues, le *Caucase Américain*, qui, bien plus vaste et plus confus pour lui que l'Asiatique, lui présente un dédale inextricable de plus de 500 nations parlant autant d'idiomes différents, sans lui fournir la dixième partie des données nécessaires pour les classer convenablement.

Les confins de cette région sont : au nord et à l'est l'Océan Atlantique; au sud l'Amazonie qui la sépare des régions Guarani-Brésilienne et Péruvienne; à l'ouest le Grand-Océan et la région de Guatemala. Dans ces limites elle comprend la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade et la capitainerie générale de Caracas, qui forment actuellement la république de Colombie, en outre les Guyanes Portugaise, Française, Néerlandaise et Anglaise. En regardant cette région sous le rapport ethnographique, on voit ses confins dépasser d'un côté ceux que nous venons de tracer, et être envahis d'un autre par le domaine d'autres langues qui ne lui appartiennent pas. Le bel idiome des Incas, par exemple, lui enlève une grande partie de son territoire où on le parle, tandis que la famille maypure l'étend sur des contrées comprises dans la région Péruvienne, et que la caribe-tamanaque l'étendait jadis sur toutes les Petites-Antilles.

L'ethnographie de cette vaste région est

enveloppée d'incertitude et de ténèbres (691). Nous renvoyons pour beaucoup de langues de peu d'intérêt au tableau général des langues de l'Amérique. Voyez de plus CARIBE-TAMANAQUE, SALIVA, CAVERE-MATPURE, CHINGA, YABURA-BETOI.

ORIGINE du langage. Voy. LANGUAGE.
ORIGINE des anciens peuples d'Italie. Voy. ETRUSQUES.
ORIGINE des races humaines. Voy. l'introduction.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA REGION ORENOCO-AMAZONE.

			OUSTOCHAPUA.		Soleil.
FAM. CARIBE-TAMANAQUE.			1 française	vejou	
			2 française	boéya	
			3 hollandaise	weyo	
			4 française	huéiou	
			5 espagnole	veïh	
			6 allemande	(haddali)	
			7 allemande		
			8 espagnole	numesake	
			9 espagnole	ramou	
			10 espagnole	quin	
			11 espagnole	saché	
			12 espagnole		
			13 anglaise		
			14 espagnole	do	
			15 espagnole	teo, mmoel	
FAM. SALIVA.					
FAM. CAVERE-MATPURE.					
CHACACUA.					
Darien, de la partie méridionale de l'isthme de Darien.					
FAMILLE YABURA-BETOI.					
Lune.	Jour.	Terre.	E.N.	Fem.	
1 nouma	courita	nomo	louma	asito	
2 nouma	aloucouli	nomum	louh	ilene ouatou	
3 nouma, nouac	wejo	noye		ouapoto	
4 nouma		nomo	tona	ouato	
5 noua	ano	nomo	tuna	nagto	
6 cattechee	(kasukaba)	(wunabu)	(wunabu)	(eieadun)	
7					
8 veesto		seke	esgah	(egasth)	
9 keri			ouent	essi	
10 kejapi	pecumi	peni	neni	catil	
11 oubo	saché	moteli	use	moctuse, yicu	
12					
13 nee			doolah		
14 gojpe	do	dahé	uvi	condé	
15 leoro	menith	dahé	ouao	futoi	
Père.	Mère.	Oeil.	Tête.	Naz.	
1 haba	bibi	emouou	emouou	eneta	
2 habaouman	ichamou (ma)	emouou	houpa, iché	ibiri	
3 pape	immer	voere	houpa	houcan	
4 youman	bibi, issano	yénouou	ououou	eneta	
5 papa	ochin	janou	prake	jonari	
6 (tuhli, attinall)	sackee	wackosje	wackosje	wackosje	
7					
8 babba		pacuté		lirua	
9		nopuriri		nosivi	
10 napé	luz	nupuriri	oukibiri	oukari	
11 lata	neme	alua	nuchiti	nusiri	
12 papa	nana	libya	taglaca	achyena	
13 laubah	ouquah				
14 ava	aini	jondé	poerhú	nappé	
15 babi	mamà	ulomibà	rosaca	lusaca	
Bouche.	Langue	Dent.	Main.	Pied.	
1 empatoiti	nonrou	veri	amercou	ipoupa	
2 tiboutili, tloama	luigac	lepa, leri	oucouba (ma)	oupa, ougoutri	
3 hopatili		houechi		porpe	
4	emouou		eiga	bomboum	
5 ma-lari	auru	jeri	janou	ptari	
6 dolerocke		dari	(ukabubu)	da-koye	
7					
8 aya		lunomou	ca-lapa		
9 nonoua	notate	nasi	nucavi	nocari	
10 numumaca	(nuare)	nati	nucapi	nucari	
11 nuboca	numene	nucé	nuboupi	nubopé	
12 caraya	cayoua	nucala		naca	
13					
14 yao	topponé	jondé	lreli	lre	
15 rafubé	luea	rosaki	rumacosi	remoch	
Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.	
1 auliné	ouérou, ouéou	ouyia	acoumoué	ouérou	
2 aban, amajo	hama	elroua	hambouli	ouérou	
3 tewyn	tage	terewaw	tague	meptoum	

(691) L'Amazonie reçut des premiers Européens qui l'explorèrent le surnom de fleuve de Babel, à cause de la multitude des idiomes qui avaient cours

sur ses bords. Le voyageur bavarois Martinus lag porte à trois cents.

4	oosin	oero	ora		
5	tevinipe	archackh	archilooere	archackemaeno	annalione
6	abba	biana	bibiti	bibiti	abbatkabbe
7	abbatani, abbaruari	biamann	kabbubin	bibitino	abbatkabhouu
8			kabbubinnin		
9	puzina	sinspa	mateuba	puzina axari	
10	papeta	avazome	apekiva	apekipok	papetaerricapiti
11	etrah	apina	mopona	apauacok	nuboupe
12	qeressaca	vocua	paecua	paquecu	atale
13	conjugo	poquah	paquah	paqueqah	eterrah
14	camazne	noeni	larandi	kevveni	caniccbino
15	edogojol	edoi	libut	ibitit edoj-jol	rumocoso

	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1					oya-batoné
2					
3					
4					
5					
6					
7	abbotiman	biamatimam	kabbubintiman	bibitiliman	biamantekabbe
8	abbatmanin	biamatimann	kabbubintimann	bibitilimannin	biamantekabbouu
9					
10					
11	mopouacoco				
12	nerua	engle	vaonaga	paquebagne	ambegul
13	indrich	coogulah	paupokah	paekopah	anivogo
14					yoicchibo
15					

ORTHOGRAPHE. — Ce mot, dérivé du grec ὀρθός, *droit, régulier*, et γράφω, *j'écris*, désigne l'art d'écrire les mots d'une langue avec correction et suivant l'usage établi. Les Grecs, pour exprimer cette science, s'étaient servis eux-mêmes de ce vocable composé qu'on croirait, au premier abord, créé par la néologie moderne; c'est Quintilien qui nous l'apprend (*Instit.*, liv. 1, ch. 7). L'orthographe est à la langue écrite ce que la prononciation est à la langue parlée; tous les peuples ont admis ce principe, et, afin même que les licences et les variations de l'une n'apportassent aucune perturbation dans les exigences plus sérieuses de l'autre, tous ont établi entre elles une certaine limite, une distinction incontestable. En effet, chez aucune nation parvenue à ce degré de civilisation intellectuelle où la grammaire prend empire sur le langage, on n'a mis en oubli le respect de l'étymologie, et la crainte des altérations vicieuses, pour établir une identité complète entre les formes rigoureuses de l'orthographe et les allures plus libres de la prononciation, et aucun idiome en se constituant n'a accepté pour principe de sa formation régulière l'axiome spécieux de Voltaire : « L'écriture est la peinture de la voix; plus elle est ressemblante, meilleure elle est. » — Chez les Hébreux, la démarcation établie entre la prononciation et l'orthographe est tellement distincte et tranchée, que le plus souvent les lettres appartenant à l'une ne sont pas du ressort de l'autre. Ainsi, les consonnes que les hébraïques comprennent presque toutes parmi les *lettres quiescentes* sont admises par l'orthographe comme caractères écrits, mais restent muettes pour la prononciation; tandis que, d'un autre côté, les voyelles sur qui la prononciation a surtout prise restent, au contraire, omises et sous-entendues par l'orthographe. La langue écrite et la langue parlée ont donc leur part bien distincte, leurs

lettres respectives; à l'une les consonnes, à l'autre les voyelles. Benouze s'appuyait de ce principe étrange de la langue hébraïque quand il prétendait que les articulations sont la partie essentielle des idiomes, et les consonnes, par conséquent, la partie non moins essentielle de leur orthographe; Wetzer l'invokait aussi quand il écrivait dans son glossaire germanique : « *Linguis a dialectis sic distinguo, ut differentia linguarum sit a consonantibus, dialectorum a vocalibus.* » Cette manière d'écrire des Hébreux, qui, ne traçant guère que les consonnes, semblent ainsi abandonner au gré des lecteurs le choix des voyelles, est commune à tous les dialectes de leur langue, le chaldéen, le syriaque, le samaritan, et a donné naissance à un grand nombre de systèmes prétendant suppléer à ce qu'une telle orthographe a de trop laconique. On a d'abord le système des treize points-voyelles ou points massorètes, destinés à déterminer le son des mots privés de voyelles dans le texte primitif, puis vint celui beaucoup plus simple de Mascléf, supprimant les points-voyelles, y supplée en ajoutant à la consonne la voyelle qui la suit quand on la prononce seule. Ainsi, ayant un mot hébreu composé de ces trois lettres, B, D, L, il faut, selon Mascléf, le prononcer *Bedal*, parce que le B, dans l'alphabet hébreu, se prononce *Beth*, et le D, *Daleth*; et pareillement faire pour les diverses consonnes dans tous les mots. C'est seulement après les consonnes finales qu'il n'est pas besoin d'ajouter une voyelle, parce que celle qui précède suffit pour lui donner un son. Cette méthode, formulée par Mascléf lui-même dans les *avants* prologomènes de son livre, ayant pour titre, *Grammatica hebraica a punctis aliisque massoreticis libera* (1716, in-12), eut quelque succès parmi les hébraïstes, et, après avoir été rejetée tout à fait, elle a fini par être renouvelée de nos jours avec quelques

modifications. — Dans la langue grecque, même à ses commencements, nous ne trouvons non plus aucune identité entre la prononciation et l'orthographe. Cette distinction, qu'elle devait aux langues orientales, ses véritables sources, à l'hébraïsme, phonétique égyptien, au sanscrit même qui lui a, de plus, transmis plusieurs règles de la syntaxe, entre autres celles du génitif absolu, n'était, certes, pas aussi tranchée que dans la langue hébraïque, mais elle n'en était pas moins réelle et évidente. Ainsi, il est bien prouvé que les Grecs, quoiqu'ils fissent, en prononçant les mots de leur langue, un usage fréquent de l'aspiration, ne possédaient pourtant d'abord aucune lettre correspondant à notre H. L'éta, qui dut représenter chez eux cette lettre de notre alphabet, n'existait pas dans le principe de leur écriture; ce n'était dans l'origine, selon M. Dugas-Montbel, qu'une simple aspiration ne comptant point comme lettre et se marquant par l'épsilon, comme le dit Platon dans le *Cratyle* (tome III, p. 317), et comme on le voit dans l'inscription rapportée par Bar-Jasachor, et qui contient tout le commencement de l'histoire de Thucydide. C'est plus tard seulement que l'aspiration ranimant souvent le son de l'é ouvert ou éta, le son attira la lettre et la rendit spéciale; premier sacrifice fait à la prononciation par l'orthographe primitive des Grecs. On n'a pas trouvé davantage dans leur ancienne écriture, composée de caractères anciens, les signes subsidiaires qui, comme l'esprit rude, furent créés plus tard pour marquer l'accentuation du son aspiré; rien n'y représentait non plus l'iota souscrit; au lieu de η, on écrivait ε. Il est de même certain que, malgré leur fréquent emploi, dans la prononciation des sons articulés exprimés par γ et ε dans l'orthographe anglaise, les Grecs n'avaient aucune consonne qui les représentât, et que, pour les traduire à l'œil, il leur fallait recourir à des procédés indirects, à des détours semblables à ceux que nous employons nous-mêmes lorsque nous plaçons des i et des u devant d'autres voyelles, et que nous contractions en une seule syllabe les voyelles ainsi combinées. Enfin, suivant l'helléniste anglais M. Wall, quoique la distinction entre la prononciation ouverte ou fermée puisse se remarquer également dans toutes les voyelles, et doit, par conséquent, être marquée dans toutes par une différence de caractères, cette différence n'est indiquée dans l'alphabet grec, néanmoins, que pour deux d'entre elles mentionnées tout à l'heure, et non pour les autres. Si l'on veut de nouvelles preuves que, chez les Grecs, les signes orthographiques n'étaient en rien soumis à l'arbitraire des sons de la prononciation, on n'a qu'à recourir au lexique de Suidas, disposé comme le nôtre, par ordre alphabétique, et l'on y verra que les lettres ΕΙ, Η, Ι et ΟΙ et Υ, confondues et comme identifiées pour l'oreille, grâce à la prononciation, restaient, au contraire, grâce à l'orthographe, toujours distinctes pour l'œil et pour l'esprit; on y apprendra

aussi que bien des mots restés comme assimilés les uns aux autres, dans la langue parlée, gardaient, au contraire, dans la langue écrite, leur forme, leurs signes particuliers. Par exemple, ξανός, nouveau, et ξένος, vide, entre lesquels, au dire de Suidas et d'Eustathe, l'oreille n'admettait pas de différence quand la bouche d'un Grec les prononçait, n'étaient cependant jamais pris l'un pour l'autre par le lecteur qui les voyait écrites: il en était de même pour les deux mots ἥρη et ἴρη, selon Eustathe, qui, les rapprochant l'un de l'autre, nous dit formellement que leur son est parfaitement identique, παντὸς ἔχοντος τούτου; de même encore pour εἴς ἕνα, εἰς μία. Enfin il n'est pas une grammaire grecque qui ne nous enseigne que dans les mots où le γ était suivi d'un autre γ, comme dans ἀγγέλος, ou d'un κ, comme dans ἀγκυρα, il prenait le son d'un ν: preuve nouvelle de l'indépendance que l'orthographe savait garder contre les empiètements de la langue parlée. Par malheur la grammaire se constituait trop tard chez les Grecs pour défendre utilement ces limites si bien tracées contre les premières altérations et les premiers envahissements. Au temps d'Aristophane et de Socrate, les règles élémentaires étaient encore si mal établies, qu'à peine savait-on ne pas confondre entre eux les mots de différents genres. « L'ignorance était telle là-dessus », dit P. L. Courier, « que Protagoras s'étant avisé de distinguer les noms en mâles et femelles, comme il les appelait, cette subtilité nouvelle fut admirée; quelques-uns s'en moquèrent, comme il arrive toujours; on en fit des risées dans les farces du temps. » Aristophane s'en moque, en effet, dans sa comédie des *Nuées*; les railleries que lui inspire cette règle sont même le seul fonds comique de la leçon de grammaire que Socrate donne à Strepsiade. Lisez le *Cratyle* de Platon, ce traité *ἡπειρώτικον ἐπιδείκναι*, où les principes, l'origine et les étymologies de la langue grecque sont discutés avec tant de science et d'érudition, vous y verrez mieux où en était alors, en plein âge d'or de la littérature grecque, l'analyse raisonnée du langage. C'est à peine si Platon peut distinguer deux parties dans le discours, les *noms* et les *verbes*; et pour compléter cette nomenclature si restreinte, il faut attendre que, à deux siècles de là, l'un des élèves d'Aristarque, Denys de Thrace, auteur du plus ancien manuel de grammaire grecque qui nous soit parvenu, eût enfin ramené à huit les parties du discours. Dans le *Cratyle* de Platon on trouve l'aveu d'une indifférence singulière au sujet des dialectes qu'on laissait, sans presque dire *garre*, empiéter sur la pureté du langage et violer l'orthographe attique. « Les dialectes grecs, » dit Platon, « entrent dans une grammaire, mais ne constituent pas autant de grammaires diverses. L'altération d'une voyelle ou d'une consonne, l'addition ou le retranchement de quelques lettres, ou la contradiction de quelques voyelles, n'ap-

portent pas une modification bien sensible à la grammaire, dont l'objet est de faire connaître le sens et la construction des mots. » Aristote n'est guère plus scrupuleux; c'est avec la même complaisance que, dans le chapitre 21 de sa *Rhétorique*, il donne comme une règle le droit de retrancher ou d'ajouter certaines lettres dans les mots qu'on veut rendre plus sonores ou plus majestueux, et qu'il nomme, pour cela, mots étendus ou mots diminués. Comment s'étonner, après cela, des altérations qui vinrent de toutes parts fondre sur une langue si mal défendue? On comprend dès lors les concessions faites par l'orthographe à la prononciation quand elle permit, sans presque se défendre, l'introduction des trois lettres nouvelles χ , $\tau\epsilon\iota\omega$, créées, dit-on, par Simonide, ou, comme c'est plus probable, par l'archonte Euclide (396 avant Jésus-Christ); on blâme moins les dames athéniennes qui, du temps de Platon (*Cratyle*, tome I, p. 418), écrivaient comme on parlait du temps de Pisistrate, et l'on n'est plus surpris d'entendre Lysias (*in Theonem*, p. 18) et Sextus Empiricus (*Advers. grammat.*, liv. I, ch. 1) se plaindre de ce que la continuité des altérations de l'orthographe a ôté tout espoir de succès à ceux qui prétendent remonter à l'origine de la langue grecque. Enfin ce que nous dit le vieux grammairien Héraclide de la confusion des dialectes dans un même mot cesse de nous surprendre. C'est ce grammaticien qui nous apprend comment dans le seul parfait $\epsilon\lambda\epsilon\gamma\kappa\omicron\upsilon\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$, on pouvait reconnaître jusqu'à quatre dialectes: $\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, dit-il, est le parfait commun; avec le redoublement attique, il devient $\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, en ajoutant ϵ à ϵ selon les Ioniens, il fait $\epsilon\lambda\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, en ajoutant ϵ à υ selon les Béotiens, il devient $\epsilon\lambda\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\alpha$, dont le pluriel $\epsilon\lambda\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$, donne, par syncope, selon les Éoliens $\epsilon\lambda\epsilon\lambda\epsilon\upsilon\sigma\alpha\mu\epsilon\nu$. Du temps de Lucien, les altérations avaient encore fait des progrès; et on était à ne plus savoir, tant la prononciation avait pris pied sur l'orthographe, si dans certains mots, comme, par exemple, *l'εναλκτελα*, d'Aristote, on devait mettre un T, ainsi que l'exigeait la rigueur de la langue écrite, ou un Δ, comme le demandait l'euphonie de la langue parlée. Il en était de même pour le Σ et le T; de là, la guerre plaisante que Lucien écrivit entre ces deux consonnantes se disputant l'empire du mot *ταλασσα*, que tant de Béotiens s'obstinaient à écrire et à prononcer *ταλασσα*. Par bonheur, les grammairiens d'Alexandrie songèrent à arrêter ce débordement de la barbarie dans le langage; comme Vaugelas, chez nous, ils songèrent à fixer les lois de l'écriture par l'exemple des bons écrivains, par la discussion des locutions contestées, par la proscription sévère des lettres que l'abus des dialectes avait interposées dans les mots. C'est alors qu'on vit Aristarque revenir sur chaque vers des œuvres d'Homère, et marquer sans pitié de son obèle sceptique ou réprobateur tout mot dont l'orthographe corrompue lui semblait une violation de ce texte vénéré. Chaque mot, chaque vers qui,

soumis à son criterium de puriste, lui semblait de bas aloi et indigne du grand poète, fut impitoyablement rayé; et Cicéron put dire avec vérité: *Aristarchus Homeri versum negot quod non probat*. Les travaux orthographiques d'Eustathe, dans ses volumineux commentaires sur l'*Iliade* et sur l'*Odyssee*, ne furent ni moins minutieux ni moins utiles; ceux d'Ammonius d'Alexandrie, qui nous a laissé une collection des *synonymes* dont il nous fait connaître les différentes nuances, tirait beaucoup aussi pour la correction et la pureté de l'orthographe; enfin Jean *ϕιλονομος* (le laborieux) fit bien voir quel empire cette force grammaticale doit toujours garder sur les textes lorsqu'il publia son minutieux recueil des *Homonymes* grecs, dont l'accent et l'esprit constituent seuls la différence. Mais tous ces efforts de savants grammairiens n'arrêtèrent point la corruption dans les textes et les altérations de l'orthographe. À l'époque d'Adrien et des Antonins, quand la faveur reprit pour les écrivains grecs, pour Hérodote surtout, suivant les assertions d'Appien et de Lucien, les copistes, en multipliant les manuscrits, multiplièrent surtout les erreurs du texte. Écrivant presque toujours sous la dictée, ils se laissèrent aller à écrire comme ils entendaient, et ainsi toutes les licences de prononciation de celui qui dictait passèrent dans leur copie et y étalèrent comme autant de fautes d'orthographe. C'est de cette manière que le texte d'Hérodote, par exemple, qui, plus que tout autre, demandait des soins et de la correction par respect pour ses formes vieilles, fut complètement dénaturé. Au vieux dialecte ionien, dont les formes paraissent étranges à ces Grecs du III^e siècle, fut partout substitué le dialecte attique, devenu dialecte vulgaire. Porphyre se plaignit amèrement des innombrables inexactitudes qui en résultèrent; vainement aussi le grammairien Philémon travailla pour remédier au mal et rétablir ce qui avait été altéré; les copistes byzantins, les *grœculi* du Bas-Empire devaient faire pis encore. C'est grâce à leur ignorance ou à leur incurie que toutes les abréviations du langage vulgaire, toutes les mutilations, toutes les altérations infligées à la pure orthographe par une prononciation altérée elle-même, se glissèrent dans les manuscrits. On n'écrivait plus $\epsilon\delta\epsilon\nu$, mais $\epsilon\delta\upsilon$, $\epsilon\chi\epsilon\nu$ se mit pour $\epsilon\chi\epsilon\iota$; souvent même la syntaxe étant victime de la même corruption, le datif disparut dans les mots et fut remplacé par l'accusatif précédé d'une préposition. Une des altérations les plus communes fut la substitution de l' ι à l' ϵ dans tous les mots où cette dernière lettre se trouvait. Rodolphe Western, dans son *Discours sur la véritable prononciation de la langue grecque*, mentionne un psautier d'Oserius, manuscrit du VI^e siècle, où cette faute se trouve à chaque mot. Il en fut de même pour l' υ ; partout où le remplaça par l' ι , dont il avait le son dans la langue parlée. De ces transformations de l' ϵ et de l' υ résultèrent pour les mots des

altérations dont quelques-unes devaient être consacrées par l'usage; ainsi il ne fallut pas autre chose pour faire du *xôp̄s* *ἐξέστης* des Grecs le *Kyrie eleison* des églises chrétiennes. Ces erreurs d'orthographe devaient pourtant avoir leur utilité : comme elles étaient nées des empiétements de la langue parlée sur la langue écrite, on en déduisit que la prononciation des Grecs devait être à peu près identique avec l'orthographe de ces textes corrompus, et de plus, comme toutes ces fautes de langage se retrouvent encore aujourd'hui dans le grec moderne, on en tira la conséquence que cet idiome pourrait bien être, surtout quant à la prononciation, le même que l'idiome populaire des Grecs anciens, ainsi que l'a prétendu l'Ecluse dans sa *Dissertation sur la prononciation de la langue grecque* (Toulouse, 1829); et comme M. Villeman l'a aussi donné à entendre, quand il a dit en parlant du grec moderne : « S'il a perdu les savantes combinaisons et l'ingénieuse économie de l'ancien hellénisme, il en a gardé littéralement presque tous les mots et les sons. » C'est aussi en vertu de la plus ordinaire de ces fautes d'orthographe, la substitution de l'*é* à l'*ê* que s'établit, en dépit d'Érasme et des partisans de l'*étucisme*, cette fameuse règle de l'*itacisme* dont Western nomme tout à l'heure et Vossius (*De idolog.*, liv. II, ch. 16) se firent les plus ardents champions, et qui, partout admise aujourd'hui, veut que l'*ê* se prononce non comme un *e* long, mais comme *ei*, en prenant ainsi, dit Western, un son milieu entre l'*é* et l'*i*. A Rome, avant la venue des grammairiens grecs, l'orthographe n'eut d'autre guide que la prononciation. Quintilien le laisse à penser quand il dit, au liv. II, chap. 13, de ses *Institutions*, que les anciens Romains parlaient peut-être « tout ainsi comme ils écrivaient. » (PASQUIER, *Recherches sur la France*, p. 676.) La manière dont la plupart des mots sont écrits dans les plus anciennes inscriptions et dans les textes primitifs en fait d'ailleurs foi; on y voit que, par un sentiment euphonique inné encore chez les Italiens et conservé surtout dans le dialecte de la Vénétie, le *r*, consonne trop rude, est presque toujours remplacé par le *s*, plus doux et plus souple. Dans le premier vers du Chant des frères Arvals et dans le traité de Varron *De lingua Latina* (liv. VI, part. II), on trouve *lases* pour *lares*; et Festus dit formellement que les anciens, mettant le *s* à la place du *r*, écrivaient *mujosibus*, *melliosibus*, *laribus*, *fessis*. L'*é*, qui, selon Cicéron (*De divin.*, liv. II, ch. 11), était presque toujours muet dans la prononciation, restait de même omis dans les textes; mais s'écrivait pour *mare*. Ailleurs, remplaçant cette lettre muette par une voyelle plus sensible, on substituait l'*u* à l'*é*, et au lieu de *camera* on disait *camara*, selon Verrius Flaccus. (*Fragments*, n° 42, p. 25.) Plusieurs autres lettres, insensibles dans la prononciation, de l'aveu de Suétone (*Augusti vita*, ch. 88) ne s'écrivaient pas davantage. L'*i*, par exemple, se contractait

presque toujours : *calidus* se disait et s'écrivait pour *calidus* (Varron, liv. X.) et *porrigam* pour *porrigam* par une double contraction. (Festus, édit. Egger, p. 80.) Cette sorte d'éllision, dont la trace se conserva toujours dans quelques mots, tels que le génitif pluriel *panum*, que César s'obstinait à écrire *panium* dans son livre *De analogia*, est demeurée en principe dans la langue italienne. On pourrait donc, avec Bembo, en déduire la preuve que le langage primitif de Rome, toujours conservé chez la *plebs* romaine, dut singulièrement aider et préparer la formation de l'italien moderne, et que même, pour celui qui sait étudier les deux idiomes à leur commune origine, la langue italienne se montre constamment sous la langue latine. Avec Ennius et grâce à la science grecque dont il propagea la tradition en Italie, cette époque de barbarie grammaticale cessa enfin; la langue latine, dépouillant sa rude écorce, put revêtir les formes plus harmonieuses et plus régulières de l'hellénisme. C'est Ennius qui importa du dialecte italien dans la langue latine cette lettre *r*, qui jusque-là en avait été exclue; c'est lui qui, le premier, y introduisit l'usage des lettres doubles, et qui voulut qu'en écrivant aussi bien qu'en lisant on doublât les lettres muettes (*mutas litteras et semivocales*) (Festus, p. 42). Dans plus d'un mot, comme *huc* et *illuc*, il apprit à substituer la lettre *o* à la lettre *u*, doctrine suivie et soutenue ensuite par Verrius Flaccus (SERVIUS, *Ad Aenid.* VII, p. 423). Plusieurs mots lui durent leur véritable orthographe; ainsi l'adverbe *quam*, que jusque-là on avait écrit *cume*. Ennius, toutefois, eut le tort d'abuser, pour le latin, des formes de l'orthographe hellénique. Dans le désir de plier cette langue aux exigences de l'hexamètre grec introduit par lui dans sa poésie, il renchérit sur les contractions du langage primitif. (CICÉRON, *De divin.*, liv. II, ch. 40.) Il imitait, le premier, les formes contractées de l'imparfait en *ebam* au lieu de *iebam*, des troisièmes personnes du pluriel en *arunt* au lieu d'*averunt*, des nominatifs pluriels en *i* pour *ii*, des génitifs en *um* pour *orum*. On le vit aussi recourir trop souvent, au lieu de l'éllision, à cette sorte d'aspiration que l'on appelle le digamma éolique (Cic., *Orator*, ch. 48), et par l'imitation inintelligente d'une faculté que les bouérides ne devaient qu'à la forte accentuation de leur idiome, supposer ainsi, entré les voyelles qui se suivaient immédiatement, des aspirations assez prononcées pour permettre d'allonger la première et d'éviter l'hiatus qui produisait leur concours. Par bonheur, cette rude aspiration qu'on indiqua plus tard par un *h* (AULUGELLE, liv. II, ch. 3), et qui était à la poésie latine toute sa souplesse et sa molle harmonie, ne fut guère en usage après Lucrèce. (QUINTILIEN, liv. I, ch. 9.) Ennius poussa l'abus de l'hellénisme dans le latin jusqu'à remplacer la forme de la première déclinaison en *a* par la forme grecque en *e* et l'accusatif en *um* par la terminaison grecque en *on*.

Ainsi il donna raison aux satires de Luellius sur l'orthographe latine, et justifia pleinement les plaintes de Nævius s'écriant, *Obliiti sunt Romæ loquar Latina lingua*. (In Gellio, I, 24.) Les grammairiens qui vinrent après Ennius continuèrent son œuvre orthographique, mais en se gardant mieux des erreurs où sa préférence pour le grec l'avait fait tomber; ils s'attachèrent surtout à retrancher de la langue écrite toutes les formes triviales et tronquées de la langue parlée (*sermo pedestris*), toutes les licences de la prononciation, et en créant ainsi la véritable orthographe ils surent marquer la différence existante entre ces deux variétés de l'idiome latin, « différence qui, » selon M. Bonamy, « devait consister surtout dans la manière d'accentuer les consonnes, dans les sons divers attribués aux mêmes voyelles, et dans le retranchement de quelques lettres et même de certaines syllabes. » (*Acad. des inscript.*, XXIV, p. 582.) Ainsi disparurent tout à fait de la langue littéraire toutes ces façons de parler encore en usage au temps d'Auguste, et alors, selon Suetone, on put continuer de dire *izi* en parlant, mais l'orthographe voulut qu'on écrivit *ipsi*. Caton, au dire de Quintilien, put toujours prononcer *dicem*, *faciem*, *legem*; mais, en vertu d'une rigoureuse orthographe, il dut écrire *dicam*, *faciam*, *legam*. Il en fut de même pour une foule de mots : on prononça *poplo* comme on le fit dans beaucoup d'inscriptions en bas langage et dans le serment corrompu de 842, mais on écrivit *populo*; *dixiti* fut le mot prononcé, *dixisti* le mot écrit; la prononciation s'accommoda de *purisme*, mais l'orthographe exigea *purissime*, etc. De cette manière, le langage vulgaire fut redressé, et on satisfit aux instructions de Varron s'écriant : *Itaque ut suam quisque consuetudinem, si mala est corrigere debeat; sic populus suam*. Le latin ainsi restreint exigea, pour les besoins de son orthographe, l'introduction de nouvelles lettres dans son alphabet; l'affranchi Sp. Cæcilius, l'un des successeurs d'Ennius, y fit donc admettre le G. des Grecs. Vers le même temps le K, patroné par le maître d'école Sallustius, y prit aussi droit de bourgeoisie. (Isidore, *Orig.*, ch. 4.) Le x et le z, procédant l'un du ξ, l'autre du ζ des Grecs, furent de même incorporés dans l'alphabet latin, mais ils n'y firent pas grande figure; Verrius Flaccus les place parmi les lettres muettes, et ne les considère que comme les demi-tuns (*semivocales*) du c et du d. (Valerius Longus, *De orthographia*, p. 2216.) Le x pourtant fut employé avec avantage dans les mots grecs latinisés : c'est Quintilien qui nous l'apprend. (Liv. XII, ch. 10.) Il cite pour exemple les mots *zephyrus* et *zopyrus*, qui, écrits en lettres romaines, auraient produit un son sourd et presque barbare (*urdum quiddam et barbarum efficiunt*) et il en prend occasion de dire que le x est la plus douce des consonnes. Il en fut de même pour l'y : on le substitua d'abord dans quelques mots à l'u latin toujours prononcé au, et on lui

donna le son de notre u français. (DEN. D'HALICARN., *De comp. verb.*, c. 14.) Verrius Flaccus ne le reconnaît même propre qu'à cet usage. (Valerius Longus, *ibid.*, p. 2215.) Mais, plus tard, selon Quintilien, on lui trouva une valeur différente, moyenne entre l'i et l'u; et c'est alors surtout qu'on le fit prévaloir dans la transcription des mots d'origine hellénique. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le nom grec *μυρρη*, qu'Ennius et les anciens Romains avaient latinisé en *Purris* (Cicero, *Orator.*, ch. 91), commença à être écrit *Pyrrhus*, grâce à cette nouvelle valeur orthographique de l'y et grâce aussi à l'intercalation du A destiné à marquer l'aspiration qui suivait toujours en grec le redoublement de la lettre ε. Pour tous ces derniers faits on est amené à voir chez les grammairiens de Rome une tendance vers l'orthographe étymologique. D'autres exemples nous prouveront que chez plusieurs, chez Verrius Flaccus surtout, cette tendance était arrivée à l'état de système. Chaque fois que Verrius basarda une orthographe, c'est qu'il a pour lui l'étymologie du mot : veut-il rectifier l'orthographe vicieuse de *nomenclator*, il décompose le mot, recourt à sa racine et prouve qu'il faut écrire *nomenclator*, « *velut nominis calator* » (Charisius, I, p. 282); il fait de même pour *potentia* que plusieurs écrivaient *puentia* (*id.*, p. 75); pour le verbe *incohare* il prouve que, contrairement à ce qu'a dit Julius Modestus, il faut mettre l'aspiration (le h) après et non avant la lettre o, parce que ce verbe ne vient pas de *chao*, mais du mot *cohana*, qui, chez les anciens, signifiait monde, unde *subtractedum incohare*. (Diomedes, I, p. 361.) C'est le même Verrius Flaccus qui voulait qu'en vertu de la synalèphe on ne mit pas le m tout entier, mais seulement une partie de cette lettre à la fin d'un mot, lorsqu'elle devait s'élider avec la voyelle commençant le mot suivant, et cela pour faire bien voir qu'à cause de l'élision on ne devait pas le prononcer. (Valerius Longus, *De orthogr.*, p. 2238). — Au près du système orthographique de Verrius Flaccus et en opposition avec ses tendances étymologiques, d'autres s'étaient établis; celui, par exemple, qui voulait soumettre l'orthographe à la prononciation et que patronait Auguste lui-même. Il y eut aussi le système un peu rétrograde qui, s'en tenant toujours aux doctrines d'Ennius, subordonnait obstinément à l'hellénisme les règles de l'orthographe latine. Un affranchi athénien nommé Alteius le philologue, soutint et popularisa ces principes, et Salluste, qui vivait dans sa familiarité, les adopta. S'il faut même en croire les remarques d'Asinius Pollio sur cet historien, ce serait à l'influence d'Alteius, plus encore qu'au souvenir du livre de Caton Sur les Origines, comme le prétend Suetone, qu'il faudrait attribuer l'abus des terminaisons archaïques trop fréquentes dans ses ouvrages. Ces formes vieillies de l'orthographe de Salluste ne se perdirent pourtant jamais; toutes condamnées qu'elles fussent par la

saine grammairiale, elles étaient en pleine faveur sous le règne d'Adrien, fort enclin lui-même au goût du vieux langage. (SPARTIAN., in *Adriano*.) Quintilien s'opposa vainement à cette perpétuité de l'archaïsme dans la langue et dans l'orthographe; il voyait qu'ainsi le latin allait se corrompre en remontant à sa source barbare. La langue parlée, moins accessible à ces pédanteries archaïques, s'était en quelque sorte conservée plus pure que la langue écrite; il en profita pour la faire régir sur les altérations de l'autre en les rendant toutes deux solidaires. « Si vous écrivez mal, » dit-il, « vous finirez par mal parler. » *Quod male scribitur, male etiam dici necesse est.* De là Quintilien devait être amené à faire quelques concessions au système d'orthographe phonographique qui, depuis Auguste, n'avait pas lui-même cessé d'exister; c'est ce qu'il fit. Il permit, mais toujours sous la sauvegarde du grammairien, *nam hoc valere plurimum debet*, de ne pas écrire dans un mot plus de lettres qu'on n'en prononce, « les lettres ne faisant que garder les sons et devant les transmettre aux lecteurs comme un dépôt. » (*Instit. orat.*, liv. vii.) Mais ces concessions allaient bientôt donner entrée, dans la langue latine, à des licences d'une autre sorte et non moins funestes. La langue écrite, subordonnée ainsi à la langue parlée, participa, dès lors, aux altérations triviales, aux idiotismes d'orthographe qui, même dans les meilleurs temps de la littérature, avaient toujours menacé de l'envahir. On vit, par l'abâtardissement successif de la latinité, ce qu'il en coûte à un idiome, quand on admet entre le langage populaire et la langue littéraire une communauté prématurée d'expressions et d'orthographe, quand on se départ enfin du principe si noblement formulé par Cicéron : « J'ai laissé l'usage de parler au peuple, et je m'en suis réservé la science. » L'orthographe vicieuse s'en prit d'abord aux diphthongues, on se mit à les écrire et même à les scander, en poésie, comme on les prononçait. La diérèse fut admise pour la diphthongue *eu*, dont on fit deux syllabes. (FORCELLINI du mot *Neuter*.) L'*u*, en revanche, qui, dans la prononciation, avait toujours eu la valeur d'une diphthongue, commença à s'écrire *ou*. C'est même, sans doute, pour mettre les mots dérivés du grec et portant l'*upsilon* tout à fait en garde contre cette vicieuse synérèse, qu'on admit, ainsi que nous l'avons dit, l'*y* dans tous les vocables helléniques. De cette manière, on garantit pour toujours à cet *upsilon* latinisé le son moyen entre l'*u* et l'*y* que selon Grégoire de Corinthe (p. 619, *édit. Schaffner*) il avait toujours eu dans l'éolien, dialecte grec qui fut, comme on sait, la principale source du latin. Le *x* qu'on prononçait comme *s*, parut dans les mots à la place de celui-ci; on écrivit *texanus* pour *tesonus*; le *h* avant les voyelles subit sans cesse des transpositions; on écrivit *ad libitum* *Pytho* et *Phyta* (DE CAXE, V, 237 et 528); puis on en revint à ces malheureuses contractions qui, en achè-

vant la corruption de l'orthographe, devaient faire rétrograder sur elle-même la latinité du siècle d'Auguste et la ramener sur la trace de l'élément osque qui l'avait constituée. (J. GROTEFEND, *Rudim. linguae oscae*, p. 19 et 20.) Les lettres *j* et *g*, apportées par les Grecs, disparurent dès lors par la seule force de cette contraction barbare. On fit arbitrairement de l'*i* et de l'*u* des voyelles et des consonnes, quelquefois même on les élimina complètement; *ejus* et *nomam* devinrent ainsi des monosyllabes dans les vers. (HENNAN, *Elementa doct. metr.*, p. 65.) C'est en vertu d'une semblable licence que Lucain, subordonnant la langue au besoin de ses hexamètres, put dériver *obicio* au lieu d'*ob-jicio* (viii, 796); ailleurs on écrivit *mi* pour *mihî*, comme avaient fait Plaute et les comiques; *ausculta* fut mis pour *ausculta*; *assidos* pour *assiduus*. Le *g*, retranché du mot *magis*, constitua le mot *mais*, qui passa dans notre vieux langage sans autre altération et qui se maintint encore dans la phrase « je n'en puis mais. » C'est encore à l'orthographe fautive née de ces contractions que nous devons plusieurs mots : *fuit*, altéré de *fuert*, arriva ainsi dans notre langue; de même *prendre* à qui nous n'édimes plus qu'à faire subir l'éclision de l'*e* antépénultième, enfin, nous devons à la même origine le pronom *elle*, qui vient de *en illa* et n'est qu'une contraction déjà consacrée par Terence dans les *Adelphi* (acte III, se. iv, v. 25) et dans l'*Andrienne* (acte V, se. ii, v. 14). Du reste, la corruption ne se glissa pas dans la langue latine que sous cette seule forme de l'éclision et de la contraction; l'abus contraire s'y fit de même jour. On vit les lettres doubles reparaitre dans les mots d'où l'orthographe de la bonne latinité les avait repoussées comme parasites : dans *torum*, l'orthographe, sacrifiant encore à la prononciation, dut admettre deux *r* (FESTUS, p. 215); ce fut de même pour *religio*, qu'on n'écrivit plus que *relligio*; pour *nobilis* on revint à la forme euphonique dont s'étaient servis Plaute et tous les comiques, en écrivant *gnobilis* comme on avait toujours prononcé, et la filiation du dérivé *ignobilis* n'en parut que plus évidente (*id.*, p. 65). Ces lettres doubles, se glissant dans les mots et ajoutant à leur rudesse, sentaient déjà la barbarie. C'est même par cet abus que l'élément tudesque se révéla d'abord dans la latinité. On vit, pour mieux marquer la dure accentuation qu'avait prise le latin dans la bouche des barbares, des lettres imprévues s'intercaler dans les mots et dénaturer leur physionomie. Partout le *c* fut mis devant le *h* pour rendre l'aspiration plus forte; on écrivit *michi* pour *mihî*, *nichil* pour *nihil*. Ailleurs, surtout dans les pays de langue gothique comme l'Espagne, le *f* dut se changer en *h* par l'effet d'une sorte de digamma éolique sous-entendu. Les mots où se trouvaient des lettres doubles furent presque tous modifiés et rendus plus rudes par cette orthographe barbare féconde surtout en rudes consonnes; ainsi, pour ne citer qu'un exem-

ple, *dammum* s'écrivit *dampnum*. L'alphabet romain, créé pour un langage plus harmonieux, ne suffit bientôt plus aux besoins de la nouvelle orthographe; il ne se trouva pas assez fourni en âpres consonnes, en rocailleuses voyelles. Aussi, vit-on le roi Chilpéric vouloir y introduire de nouveaux caractères empruntés, selon Pithou et Fauchet, à la langue syrienne, selon d'autres à la langue grecque, dont les caractères n'auraient même fait que reproduire les lettres doubles. Ainsi l'u, qui n'était qu'une simple articulation de l'épsilon avant de passer lui-même à l'état de lettre; ainsi les trois aspirées θ, φ, χ; les véritables lettres doubles ζ, ξ, α, qui ne sont que des ligatures de ζ, α, π, ο. Ainsi, toutes les lettres que les Grecs eux-mêmes n'avaient ajoutées aux seize autres que pour les besoins de leur langue perfectionnée (*Plut., Quest. Platon.*, p. 1009), et que les Romains avaient repoussées pour la plupart (Piscien, p. 7), ne se seraient glissées dans le latin, et, par suite, dans le français, où elles formèrent les lettres doubles ph, th, ch., etc., que par la volonté d'un roi mérovingien. Cette tentative étrange ou du moins prématurée, dont nous ne trouvons l'égalé que dans celle de ce fou du xvi^e siècle, qui, pour mieux marquer la prononciation de quelques mots italiens, y intercalait l'oméga et l'éta des Grecs n'eut aucun succès; la seule lettre inconnue des Romains, que nous trouvons dans quelques mots latins du moyen âge, est le w; dans un poème sur saint Nicolas Beccet, par exemple, nous lisons *ewangelium* pour *evangelium*. Ainsi Rome subissait, jusque dans son langage, le joug des barbares qui l'avaient conquise : « par ainsi, dit Estienne Pasquier, nos anciens Gaulois empruntant, comme j'ay dit, du roman leurs paroles et les naturalisant entre eux suivant la communauté de leur esprit et de leur langue, les rédigeoient vraisemblablement par écrit comme ils les prononçoient. » (*Recherches de la France*, p. 676.) Charlemagne et les savants de son école palatine s'opposèrent de tous leurs efforts, et presque toujours utilement, aux progrès de cette orthographe viciant et dénaturant tous les textes. Le besoin de purger les auteurs latins des fautes dont l'ignorance des copistes les avait remplis, dit M. Letronne, tourna les esprits vers l'étude de la grammaire. Une foule d'ouvrages parut sur cette science. Rhéginon commenta Martien Capella, Reini d'Auxerre, les ouvrages de Donat et de Priscien, etc. Les questions les plus futiles sur l'orthographe furent traitées avec un sérieux, une importance qui, maintenant, nous paraissent ridicules, mais qui eurent le grand avantage d'empêcher que la bonne orthographe des mots continuât de s'altérer. (*Recherches géogr.* sur *Dicub.*, p. 34.) La corruption, ainsi arrêtée dans la langue écrite, n'en poursuivit pas moins ses progrès dans la langue parlée; le gomme des idiomes modernes issus de ces altérations successives n'en servaient et ne

s'en féconda que mieux; notre langue en naquit.

Le latin, en s'impatriant dans les Gaules par l'impérieuse volonté des vainqueurs, s'était tout d'abord dénaturé au contact du celtique, idiome populaire des vaincus. Les règles de sa grammaire furent longtemps respectées, mais celles de son orthographe y furent tout d'abord violées sans pitié; c'est le résultat indispensable de la naturalisation de toute langue nouvelle dans un pays étranger; elle ne remplace l'idiome proserit par elle qu'à la condition de se plier elle-même aux habitudes de prononciation inhérentes à cet ancien langage. Le latin, forcé de subir ici cette exigence, y perdit mieux encore qu'en Italie par la transformation complète de son alphabet et le changement de valeur de ses lettres, toute la pureté de son ancienne orthographe. Les voyelles furent toutes transformées; on les écrivit indifféremment les unes pour les autres; ou bien on les changea en diphthongues et le plus souvent en diphthongues sourdes, comme eu, au, our. Ce fut pis encore pour les consonnes, dont aucune ne garda sa première valeur tant dans la prononciation que dans l'orthographe : n se transforma en r, c en ch, p en t, v en h, comme nous l'avons vu pour le pays de langue gothique; g en j, l en r, m en n, n en l, en r, et même en s; r en b, c, f; qu en gu; s en z, r; t en d; v en b; de plus, dans le milieu des mots, les consonnes b, c, o, p, t, v se perdirent d'ordinaire, contrairement à ce que nous avons vu pour les idiomes tudesques. Le celtique, en s'assimilant le latin, lui faisait subir ici la brièveté presque monosyllabique qui, autrefois et de l'aveu même de Diodore, était son essence et son originalité. « Aussi, transplantant la langue romaine chez eux, » dit Pasquier, « ils accoururent les paroles de ces mots : *corpus*, *tempus*, *asperum*, et autres semblables, dont ils firent *corps*, *temps*, *aspre*, avec une prononciation, comme il est à croire, de toutes les lettres. » (*Recherches de la France*, p. 675.) Cette brièveté gauloise, appropriée au latin, céda pourtant quelquefois, devant l'euphonie, assez même pour admettre en sa faveur l'adjonction d'un e en tête de tous les mots commençant par un s suivi d'une consonne. Il y eut même des mots latins qui s'accommodèrent à la fois de cette brièveté s'attaquant aux désinences, et cet e euphonique adoucissant la première syllabe. Ainsi *spiritus*, pour former notre mot *esprit*, dut perdre de cette manière, par l'influence du celtique, sa désinence toute latine, en même temps qu'il admit l'e initial; quant au premier i, il avait suffi d'une simple contraction, toute naturelle même en latin, pour le faire disparaître. La transformation de *studium*, devenu notre vieux mot *étude*, s'opéra de même; seulement, ici, par une autre règle de l'ancien celtique, on fit intervenir à la désinence l'e féminin « *inco-gnu*, » dit Pasquier, « à toutes autres nations : l'etre qui est mixte entre la voyelle et la consonnante prononcée trop affectueusement

en la fin d'une diction. » Les substantifs ne furent pas seuls à se plier aux lois de cette brièveté gauloise. Pour les pronoms et pour les verbes il y eut même économie de voyelles et de consonnes : *quam ille* se contracta en *kil*, *fuit* s'écrivit *fu*; *amavit* fit *ama*; *amabam* devint *amare*, forme conservée encore, selon M. Dugas-Montbel, chez les paysans lyonnais. (Rev. franç., IX, 41.) Quand les barbares vinrent en Gaule, le latin, déjà modifié par le celtique, fut contraint de subir encore de nouvelles transformations; car, de toutes parts, les idiomes franciques et burgonde dérivés du germanique, et la langue normande issue du scandinave, se greffèrent sur lui et le pénétrèrent. Ces langues nouvelles, incorporées à l'ancienne, lui constituèrent autant de dialectes altérant, chacun à sa manière, son génie et son orthographe. Le francisque, qui eut surtout action sur le latin parlé dans l'Artois, le Hainaut, les Flandres et la Picardie, provinces tenues d'abord par les Francs, forma, par ses altérations, le *dialecte picard*; de la langue des Burgondes naquit le *dialecte bourguignon*, qui se parla en Bourgogne, dans le Nivernais, le Berri, l'Orléanais, le Tournais, le bas Bourbonnais, l'Île de France, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté, c'est-à-dire dans presque tous les pays de la langue d'oïl, et fit ainsi le fond du français; enfin de la langue des Normands provint le *dialecte normand*, répandu dans la Normandie, le Perche, le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge et même l'Angleterre, où, fondu avec le saxon, il devint la langue anglaise. Tous ces dialectes avaient, nous le répétons, entre leur prononciation, et partant entre leur orthographe mille différences bien tranchées qui devaient réagir plus tard sur la langue française, formée elle-même de leurs débris divers. Dans le *dialecte normand*, l'i était rejeté de presque toutes les syllabes en *ie*, *ier*, *air*; il fallait donc qu'on écrivit *derrere*, *lesses*, *plere* : les formes sèches y étaient aussi presque toujours substituées aux formes mouillées. La plupart de nos syllabes au *eu*, *ou*, *oi*, *on*, *or*, *o* s'écrivaient par un *u* simple; les diphthongues, qui y sont fort rares, n'y paraissaient que pour devenir dissyllabiques; au *se* prononçait *a-u*. Cette nouvelle valeur de l'*u* devait prévaloir au *xvi^e* siècle dans toute la langue et faire dire à Pasquier : « L'*u*, ainsi que nous le prononçons maintenant en français, nous est du tout propre et pareillement venant de l'ancien estoc des Gaulois. » Dans ce dialecte, le *t* final se changeait souvent en *d* : *fud* au lieu de *fut*. Quant à notre diphthongue *oi*, empruntée au dialecte bourguignon, les Normands lui substituaient *ei* ou *e*; c'est même de la fusion de ces deux orthographe, de la conciliation de l'*ei* normand avec l'*oi* bourguignon ou français que se forma la désinence *ai* de l'orthographe soi-disant voltairienne. Ce qu'il est même bon de faire observer ici, avec M. Fr. Wey, c'est que c'est un Normand, Nicolas Bérain, qui, comme nous le verrons plus

tard, proposa le premier, en 1675, de substituer *ai* à l'ancienne orthographe des imparfaits. Entre les dialectes normand et picard il y avait opposition formelle. Cette différence n'est pas encore effacée aujourd'hui, et dans le langage de la Flandre française nous trouvons toujours les sons grêles et secs du bas-normand remplacés par des intonations pleines et sourdes. Le *dialecte bourguignon*, l'ancien français par excellence, ajoutait volontiers un *i* à tout *a* pur ou à tout *e* fermé placés au milieu ou à la fin des mots : demandé s'écrivait *demandée*; gouverner se prenait pour gouverner; *peire* pour père; *jai* pour là; *bleit* pour blés; *jai* pour jà (déjà); « l'o, dans toutes les syllabes, hormis dans celles où il est suivi d'un *r*, dit Georges Fallot, était en ou en Flandre et oi en Bourgogne. Bon, Bourgogne deviennent donc *boun*, *Bourgoigne*, ou *boin*, *Bourgoigne*. » — On comprend, d'après toutes ces variétés de dialectes incompatibles entre eux, combien les variantes d'orthographe pour un même mot, dans un même manuscrit, devaient être nombreuses et arbitraires : « Escrip li un et une guise et li autre en une autre, et tout eusi est-il dou li, » dit un vieil écrivain cité par Roquefort dans son *Glossaire* (I, p. 492). Pour multiplier encore ces variantes, il arrivait souvent que le copiste chargé d'écrire le manuscrit substituait son orthographe à celle de l'auteur; or, pour peu qu'il fût Bourguignon, tandis que celui-ci était Normand, vous voyez quelle confusion orthographique devait en résulter pour le texte : « Les copistes copiaient, dit Pasquier (liv. viii, ch. 3), non selon la naïve langue de l'auteur, ains selon la leur. » Le chaos était tel, que M. Ed. Duméril a compté jusqu'à trente variantes pour un mot dans le même ouvrage, voire dans la même page. Roquefort va même jusqu'à indiquer trente-huit manières d'écrire le mot *ains*, *avant*. (Etat de la poésie franç., p. 422, 425.) Ainsi l'unité de la langue n'était nulle part dans l'orthographe; pour la trouver, il fallait la demander aux quelques règles grammaticales qui avaient pu survivre en Gaule à l'extinction de la latinité et de la syntaxe, et qui, toutes faibles et mal établies qu'elles fussent, avaient pourtant encore le mérite d'être à peu près identiques pour tous les dialectes, et d'établir ainsi une sorte de lien entre eux. C'est même sur ces règles fondamentales, dont la trace ne s'est jamais effacée, que se basent encore quelques-uns des principes les plus étranges et, en apparence, les plus anormaux de notre moderne orthographe. N'est-ce pas, en effet, de l'une d'elles retrouvée par M. Raynouard (*Gramm. romane*, ch. 2, p. 26), comme un dernier débris des déclinaisons latines, que résulte l'addition du *s* final dans le pluriel des mots ? D'abord, dans les temps primitifs de la langue, ce *s* final ne servait pas à désigner exclusivement le pluriel, car on le retrouve également employé dans les mots au singulier. Il servait comme de lettre de flexion lorsqu'il était annexé à un mot singulier, il

indiquait que ce mot était sujet ou nominatif de la phrase, et semblait prendre ainsi le place du *s* terminant au nominatif singulier les déclinaisons latines en *us*, en *is*, etc. : quand il suivait un pluriel, il marquait, au contraire, que le mot était régime, et là c'était le *s* final des accusatifs latins en *os* et en *es* qu'il remplaçait. Quand les mots étaient sujets au pluriel et régimes au singulier, le *s* final, en revanche, n'y intervenait pas. C'est qu'en effet, dans la seconde déclinaison latine en *us*, qui sembla être la base de cette règle, on ne trouve un *s* ni à l'accusatif singulier (*Dominum*), ni au nominatif pluriel (*Dominus*). Une telle règle était trop complaxa pour rester longtemps en vigueur dans un siècle d'ignorance; peu à peu elle s'effaça, et, vers la seconde moitié du *xiv^e* siècle, elle s'était réduite à l'usage encore existant du *s* ajouté au pluriel des mots. Chaque fois que les consonnes désinellales *c*, *d*, *f*, *g*, *p*, se trouvaient devant ce *s* final, elles s'éllidaient; ainsi *boeuf*, par exemple, faisait au pluriel *buees*. Les substantifs des deux genres en *t* final perdant invariablement le *t* devant ce même *s*; seulement, pour marquer cette suppression du *t*, on remplaçait le *s* de flexion par un *x*. On agissait de même à l'égard du *d* final. La règle nouvelle, qui veut que, dans les mêmes cas, on supprime aussi le *t* et la *d*, et que, par exemple, on écrive *enfants* au pluriel, trouve ainsi son précédent et sa raison dans cette orthographe du moyen âge. Nos substantifs féminins en *e* : *bonté*, *férité*, etc., qui primitivement se terminaient en *et*, en *et* et en *ed*, suivirent la même loi; le *t* en fut supprimé au pluriel, et le *x*, qui y remplaça le *s* à cause de cette suppression, suffit pour conserver à l'*e* qui précédait, le son aigu, sans le secours d'un accent. Au *xvii^e* siècle, le *x* y marquant toujours la pluriel, on écrivait encore *vos bontés*, etc. Cette forme contractée du *is* représenté par le *x* final s'applique, par analogie, à une autre série de vocables, à ceux, par exemple, qui, au lieu du *s*, admettent le *x* final à leur pluriel, tels que *cieux*, *lieux*, *seux*, *chevaux*, etc. Au *xiii^e* siècle, les mots en *al*, *el*, *il*, *ol*, *ail*, *eil*, *oil*, qui, plus tard, devaient adopter les formes contractées en *ou*, *eu*, *ou*, « car, » écrit M. Ampère, « on dit *val* avant de dire *vau*, *capel* avant *chapeau*, *fol* avant *fou*. » (*Hist. de la langue franç.*, p. 233), formaient d'abord leur pluriel comme les mots en *t* et en *d* final dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire qu'ils rejetaient la dernière consonne pour se terminer par la voyelle pénultième suivie du *s*. Mais alors, entre ces mots accidentellement terminés en voyelles par la suppression de la dernière consonne, et ceux à qui le terminaison en *a*, *e*, *i*, *o* était naturelle et propre, il y avait confusion; nul y obvia en na procédant plus par éllimination de la consonne, mais par contraction en *x* de cette consonne finale avec le *s* pluriel. On eut donc des pluriels en *ax*, en *ex*; formes trop rudes que, par bonheur, la contraction des singuliers *al* et *el* en *au* et en *eu* permit bientôt d'adoucir, et qui devinrent ainsi défini-

tivement nos désinences en *aux* et en *eux*. Cette règle, toute durable qu'elle soit demandée, ne devait pourtant laisser, pour les grammaires des siècles suivants, aucune trace de son origine : sous Louis *XIV* personne n'en connaissait les causes premières, et le roi, ayant voulu avoir la raison de ces pluriels irréguliers, ne put être satisfait. Ménage lui-même avait été vainement consulté; après quatre longues pages de dissertation, ses conclusions avaient été : 1^o que *x* final a pour but « de marquer l'étymologie des mots en rappelant leur orthographe latine. » Ainsi, *ciel* lui aurait mieux rappelé *cælum* que l'autre pluriel *cieux*; 2^o il ne serait pas surpris que cette façon d'écrire provint de la prononciation italienne du *x* en *s*; 3^o il suppose « qu'on a usé de cette lettre à cause de l'effet agréable qu'elle fait à la vue à la fin des mots. » Voilà, certes, d'admirables raisons ! Toutes sérieuses qu'elles sont, elles peuvent, selon nous, aller du pair, pour l'effet comique, avec la plaisante réponse de Scellier, qui, interrogé sur le *s* que les Français ajoutaient à son prénom de Jules, répondit qu'on donnait une combinaison plurielle à son nom comme s'il était lui-même plusieurs hommes (*SAINT-RÉAL, De la Critique*, ch. 11). Au *xvi^e* siècle, Henri Estienne et Jacques Pelletier n'avaient pas été plus habiles que Ménage à donner raison de ce pluriel anormal en *aux*; Jacques Pelletier, en fil d'arguments, s'en était même pris de cette étrange grammaire à la légèreté des Français, qui, à peine, distinguent un *o* d'un *r*, et qui, se défiant de leur vivacité à craignant de mettre lettre pour lettre, en ont entremêlé d'autres pour obvier à cet inconvenient. « De peur qu'on tût *dens* par *n* au lieu de *dens* par *u*, ils se sont avisés d'y mettre *x* au lieu de *s* : se pensant, comme gens bien prévoians, que jamais on ne lirait *dens* par *ax* à la fin. » — L'y, cette lettre objet de tant de disputes et d'un emploi si contestable encore aujourd'hui, ne nous sembla pas avoir été admis dans la français du moyen âge. D'après cela, son introduction dans tous nos mots vieux ou nouveaux qui ne dérivent pas du grec, serait une intrusion irrédéchle, un abus avéré. « Dans aucun manuscrit ancien, français ou latin, » dit M. Gérold, « je n'ai jamais remarqué l'y à la place de deux t, ni dans le milieu, ni à la fin des mots. Pour ne borner à des exemples français, » ajoute-t-il, « n'écrivait, non comme aujourd'hui, *pays*, *loyalement*, *octroyer*, *mai*, *paix*, *loiaument*, *octroier*, etc. Je serais donc porté à croire que l'emploi de l'y, dans ces mots et dans les autres du même genre, est l'œuvre de ces savants en *us* des *xv^e* et *xvi^e* siècles, lesquels, ayant reconnu la nécessité des deux t qui avaient échappé à leurs barbares ancêtres, écrivirent d'abord *paix*, *octroier*, *loial*, et imaginèrent ensuite, peut-être pour renouer à cette disgracieuse combinaison typographique, de remplacer les deux t par un y. » Ce qui prouverait qu'en effet il faudrait renvoyer à ces savants, dont il nous reste à parler, à ces

réformateurs de notre orthographe des *xv^e* et *xvi^e* siècles, le tort de cette introduction arbitraire de l'y, ce sont les prescriptions grammaticales de Jacques Sylvius écrivant en 1581 : « Les Français ne doivent mettre l'y qu'aux mots grecs écrits par u, et écrire ami, loi, roi, non amy, lay, roy. » (*Isagoge in linguam gallicam*, 1531, in-4, p. 34.) Il va jusqu'à vouloir, à l'imitation de nos vieux auteurs et, entre autres, de Ville-Hardouin, qu'on écrive l'adverbe y par un i simple, et il met lui-même « il n'i est pas », s'obstinant sur ce que cet adverbe vient du latin *ibi*. Les savants qu'il combattait ainsi, en s'auto-riant de l'étymologie, faisaient pourtant eux-mêmes de cette grande force orthographique la principale raison des réformes qu'ils apportaient alors dans notre langue écrite. Par malheur ils avaient, comme c'est l'ordinaire, poussé jusqu'à l'abus, jusqu'à la manie la science qu'ils pouvaient avoir des étymologies latines. Leur amour des origines leur faisait appliquer partout, et le plus souvent par une fausse analogie, des lettres complémentaires à des mots qui n'en comportaient pas. Lisez les auteurs de ce temps, lisez surtout Rabelais, Desperriers, Ronsard, chez qui se trouve en pleine floraison cette vicieuse orthographe toute grossière et radicale et de signes étymologiques, et vous n'y verrez pas un mot sur lequel ces savants en us n'aient greffé au moins une ou deux lettres parasites en vertu d'une prétendue origine latine. Par là, tout notre vieux français perdit sa physionomie originale. Sous Philippe le Bel, on écrivait encore les mots avec leur brièveté première, brièveté heureusement rétablie depuis : ainsi *douceur*, *évesque*, *sujet*. Mais quand les grands étymologistes arrivèrent, il fallut changer tout cela ; il fallut, à tort ou à droit, marquer chaque mot au cachet de sa latinité. Force fut d'écrire *douceur*, *évesque*, *sujet*. La raison était que l de *dulcis* devait se faire sentir dans son dérivé *douceur*, le s d'*episcopus* dans son conséquent français *évesque*, et que le e ne devait pas être moins sensible dans *sujet* que dans son radical *subjectus*. Souvent l'étymologie n'autorisait en rien l'annexion des lettres nouvelles : pourquoi, par exemple, écrire *feust* ? il n'y a rien dans le radical *fuit* pour justifier cette orthographe ; pourquoi aussi *emotion*, *receir*, *plaintiffee* ?

La prononciation, chez le peuple surtout, n'avait pas suivi l'orthographe dans cette voie pédante où s'égarèrent les savants. Aucune de ces lettres étymologiques arbitrairement intercalées dans les mots orthographiés par art, comme dit Fabri en 1534, n'était devenue sensible pour la langue parlée ; on en a la preuve par ce passage de la *Relation des ambassadeurs vénitiens en France* en 1534 : « Devant li, lo, a, m, le s, encore qu'il soit écrit ne sonne presque jamais, par exemple, mon *hoste*, prononcez *mon ôte* ; — un enfant *masle*, prononcez *enfant malle*. Dans ce dernier cas on double le

l pour remplacer le s, qui se mange. On écrit *abyssine* avec un s et l'on prononce sans s *abîme*. Toutes ces règles sont sujettes à beaucoup d'exceptions et de commentaires ; il y faut beaucoup d'étude. » (*Docum. inéd. de l'hist. de Fr., Relat. des ambassadeurs vénit.*, II, p. 586.) Ainsi dans la prononciation restée simple se trouvait la continuelle critique de l'orthographe devenue pédante. C'est à donc cette même prononciation que certains écrivains de ce temps, prétendant débarrasser enfin notre langue des entraves de cette orthographe latinisée, demandèrent les principaux éléments de leurs réformes. Louis Meigret, C. de Taillemon, P. Rames furent ces réformateurs, hardis antagonistes des latinismes dans l'orthographe, mais malheureusement aussi, fauteurs trop exclusifs de la prononciation réagissant sur la langue écrite. Meigret surtout voulait que l'assimilation fût complète : afin que dans ses écrits « les lettres fissent en entier leur devoir envers la prononciation, et non plus, » uille étranglé ne lui coûtât ; il fit main basse sur le muet à la fin de tous les mots où il se trouve, et, comme pour faire foi de sa suppression, il le remplace par l'apostrophe, signe créé, en 1533, par Florimont et conseillé comme d'un bon usage par Dolet dans son *Traité des accents* (1541). Meigret retranche aussi de la plupart des mots l'u suivant la lettre b ; dans *équitable*, par exemple, et cela afin qu'on ne le prononçât point comme dans *équestre*. Il soutenait encore qu'il faut retrancher des mots ayant deux consonnes doubles celle qui ne sonne pas dans la prononciation. Le n était de même éliminé par lui dans quelques troisièmes personnes du pluriel des verbes où il n'est pas sensible ; un accent marquant la longueur de la syllabe remplaçait la lettre supprimée. Cette règle, quoique attaquant les principes de notre langue, et, pour cela justement critiquée par Guillaume des Autels dans son *Traité touchant l'ancienne écriture de la langue française*, fut pourtant imitée par Pelletier, Joubert et Ramus, successeurs et singes de Louis Meigret ; encore ceux-ci n'eurent-ils pas soin de maintenir l'accent qui marquait, chez Meigret, la suppression du n. Les disciples, tout en imitant le maître et suivant les prescriptions de son *Traité de la grammaire française*, en faisaient donc aussi parfois à leur guise ; ce seul exemple le prouverait. Pasquier, d'ailleurs, le leur a vertement reproché : « Tous les quels, » dit-il, « ores qu'ils conspirassent à mesme point d'orthographe, et qu'ils tinsent pour proposition infaillible qu'il falloit escrire comme on prononçoit ; si est-ce que chacun d'eux usa de diverses orthographe, montrant qu'en leurs regles générales, il n'y avoit rien si certain que l'incertain, et, de fait, leurs orthographe étoient si bizarres, ou pour mieux dire, si bigarrées, qu'il estoit plus mal aisé de lire leurs œuvres que le grec. Cecy soit par moi dit en passant. » (*Recherches de la France*, p. 615.) Malgré ces

vertes critiques dont les frappaient non-seulement Pasquier et Guillaume des Autels, mais encore les meilleurs esprits du temps, les disciples de Louis Meigret continuèrent jusqu'à la fin du *xvi*^e siècle leurs tendances phonographique contre l'orthographe latinisée. En 1576, vint Thomas Sciblet de Lyon, qui soutint ce système dans son *Art poétique françois*. Deux ans après, en 1578, parut Honorat Rambaud, maître d'école de Marseille, avec son fameux livre : « *La déclaration des abus que l'on commet en écrivant, et le moyen de les éviter et représenter vaguement les paroles ; ce que jamais hommes n'a fait*, » Cointet était franchement radical en néographie ; il y allait plus bravement encore que Louis Meigret, et débutait, tout d'abord, par la suppression de l'alphabet, auquel il en substituait un autre composé tout d'une pièce pour cet usage. Ce qui l'avait amené là, c'est l'inégalité de nombre, que tout compte fait, il avait trouvée entre les signes orthographiques et les éléments de prononciation. Ainsi pour quarante-cinq variétés de prononciation, il n'avait compté que vingt-trois éléments d'écriture ; encore avait-il dû rabattre de ce calcul tous les signes composés de la langue écrite qui n'ont point d'équivalents dans la langue parlée : comme le *x*, par exemple ; les signes doubles, l'*y* et le *k* ; les signes équivoques, le *c* sifflant, qui est un *s*, et le *s* doux, qui est un *z* : de telle sorte que, pour lui, il s'en fallait au moins des deux tiers que la langue française eût le monnaie de sa prononciation, comme l'a fort ingénieusement dit Charles Nodier. Pour combler ce décompte, Rambaud recourut à de nouveaux signes, à des accents multipliés à outrance, à ces « innombrables apostrophes » que Des Autels reprochait à Louis Meigret. On comprend déjà que ses innovations ne prissent point faveur : c'est que, comme l'a dit encore Nodier, ce qu'il y a d'embarrassant, ce n'est pas de faire tant bien que mal une espèce d'alphabet rationnel et philosophique, propre à faciliter l'enseignement et la lecture et à rendre peu sensibles et même tout à fait nulles les équivoques et les ambiguïtés de l'orthographe, c'est d'appliquer cet alphabet à une langue écrite, sans altérer, sans détruire peut-être son esprit et son caractère ; c'est surtout de le faire accepter par le peuple auquel on le destine, comme la forme d'un chapeau ou la coupe d'un habit. Voilà ce qui n'arriva jamais et qui jamais n'arrivera. Le *xvi*^e siècle, même après Rambaud et la déconvenue de ses réformes, n'en avait pourtant pas encore fini avec ce système d'orthographe meigretiste ; en 1596, de la None ajouta à la fin de son *Dictionnaire des rimes* un petit traité où les rapprochements à établir entre l'orthographe et la langue parlée étaient de nouveau préconisés. Selon lui, l'un des plus sûrs moyens d'arriver à cette fusion serait de ne donner jamais qu'une valeur à chaque lettre. Il voudrait, par exemple, que le *t* ne prit jamais la place de la lettre *s*

dans les mots où il se prononce comme elle ; aussi écrit-il *ambition*, *discretion*. Où le *g* ne se prononce pas que, mais *j*, il vent qu'on mette cette dernière lettre, et lui-même il écrit, il *manja*, il *juga*. Le *s* ayant le son de *z* entre deux voyelles, il le raye des mots *rose*, *plaisir*, et il écrit *roze*, *plaisir*. De la None prescrit encore de ne doubler la consonne que lorsque ce redoublement est sensible à l'oreille, et de supprimer les voyelles muettes dans les mots *paon*, *cœur*, *chœur*, *chronologie*, qu'on doit écrire selon lui *pan*, *keur*, *kœur*, *kronologie*. Il substituait aussi les voyelles simples aux doubles dans ces mots *j'aimai*, *j'aimerai*, *peine*, *faible*, qu'il écrivait *j'end*, *j'éméré*, *pène*, *fible*. Ce système ne tint pas mieux que les premiers ; il tomba, comme étaient tombés les autres, comme tomberont tous ceux qui auront les mêmes errements. La raison de cette chute est simple et évidente : c'est que la prononciation est, de sa nature, chose arbitraire et presque individuelle, qui restera toujours équivoque entre deux personnes et, et à plus forte raison entre cent mille, c'est que l'orthographe exactement appropriée à la prononciation, même dans une langue à faire qui posséderait un alphabet complet, serait le chaos de la parole. « Quand chacun écrira, dit Nodier, sa prononciation au lieu de la langue orthographique, il n'y aura plus de langue. » (*Introduction au Dictionnaire d'Ackermann*.) De ces divers systèmes de phonographie au *xvi*^e siècle, partis tous, il faut bien le reconnaître, d'une excellente pensée, la lutte contre l'excès des lettres étymologiques, mais avortés dans leur germe à cause de l'exagération des moyens contraires ; de tous ces systèmes, il devait pourtant rester quelque chose. Ainsi, c'est Louis Meigret qui, le premier, donna aux divers accents leur véritable valeur. Il maintint sur l'*e* formé l'accent aigu que Jacques Sylvius avait ajouté le premier ; puis faisant mieux que ce vieil auteur de l'*Isagoge in linguam latinam*, il enleva l'accent grave de l'*e* bref ou muet sur lequel il l'avait assez singulièrement posé où nous l'avons laissé. Par cette accentuation des divers *e*, Meigret satisfait à l'une des exigences les plus rigoureuses de notre orthographe, exigence que Geoffroy Tory de Bourges avait prévue sans y satisfaire quand il avait dit dans son *Champ fleury* (1529) : « c'est trois divers sons en prononciation et rythme française. » C'est aussi à Meigret que nous devons la *cedille*, dont le nom vient, comme on sait, de *cedilla* (petit *e* espagnol) ; il l'employa, le premier, pour distinguer le *c* sifflant du *c* dur, comme dans les mots *rançon* et *gorçon*. Avant lui, cette distinction ne s'était faite qu'à l'aide d'un *z* placé entre le *c* et la voyelle, ainsi *ca* s'écrivait *caz* ; ou bien par l'interposition d'un *c* après le *c*, comme maintenant encore après le *g* dans *il mangea*, *drageoir* (*Epithètes de la Porte*, 1571). Meigret fit beaucoup encore pour débrouiller la confusion de nos premières règles des participes,

Avant lui, le participe passé se déclinait toujours, qu'il fût sujet ou régime; le mot *lu*, par exemple, s'écrivait de même dans ces phrases : *J'ai lu une lettre et la lettre que j'ai lue*. Meigret combattait avec une excellente dialectique cette facile méthode, si bien même que, dès lors, sa règle sur le participe devant rester indéclinable, tant que son substantif n'est pas annoncé, fit force de loi en grammaire. C'est vainement que les écrivains du *xvii^e* siècle, même les meilleurs, la Fontaine et Racine, la violèrent souvent, personne ne s'avisa plus de mettre ouvertement en doute son autorité; et en 1754 d'Olivet put écrire à son sujet : « Il est inutile de chercher la raison d'une chose convenue et qui n'est contestée de personne à dater de François I^{er} » (*Opuscule sur la langue française*, p. 355.) La règle des participes présents déclinables ou non déclinables, « susceptibles ou non de genre et de nombre », comme dit Douchet, n'eut pas alors de solution, Ramus, dans sa grammaire (Paris, 1572), déclina toujours les participes actifs, qu'ils fussent ou non suivis de leurs compléments. Les bons écrivains du *xvi^e* siècle tirent tous de même; Patru le remarque formellement dans sa lettre à Charpentier : « Vous y trouverez, » dit-il, « ces participes ou gérondifs toujours déclinés au masculin et pas un exemple du contraire. Rabelais n'a pas manqué une seule fois de les décliner; Calvin n'y a jamais manqué..... Voilà les pères de notre langue et une tradition bien suivie qui nous mènent presque à la naissance de l'Académie. » Ce corps savant s'empare de la question, mais ne la résout pas mieux; car les écrivains du *xvii^e* siècle s'en tirent à la vieille routine et continuèrent à décliner les gérondifs. Aujourd'hui rien n'est encore positivement décidé là-dessus. Deux cents ans de grammaire n'ont point éclairci ce que le *xvi^e* siècle avait laissé dans les ténèbres de son orthographe. On a fait encore à Meigret, et surtout à Ramus, honneur de l'introduction du *j* et du *e* dans notre langue; c'est à tort. Ces lettres n'ont réellement jamais été absentes de l'alphabet français au moyen âge; on les trouve bien distinctes de l'*i* et de l'*u* dans plusieurs manuscrits, notamment, selon M. Francis Wey, dans la *Vie de saint Aimon*, manuscrit du *xii^e* siècle, et aussi dans le fameux texte manuscrit des sermons de saint Bernard. Seulement, quand arrivèrent les grands réformateurs de l'orthographe française au profit de l'étymologie et du latinisme, comme ces lettres n'avaient point leurs précédentes dans l'alphabet romain, elles durent disparaître momentanément des textes; elles furent surtout exclues des textes imprimés, les orthographes cicéroniens ayant, par Robert Estienne, Patisson et les autres, la honte main sur les presses et n'y reconnaissant comme caractères typographiques que les lettres bien et dûment autorisées par l'étymologie latine. Meigret, qui, pour les besoins de son orthographe,

avait été obligé de faire refondre tout un nouvel alphabet compliqué de nouveaux signes, en profita pour introduire le *j* dans la typographie et le restituer ainsi à notre langue. « J'ai, » dit-il, « diversifié l'i consonnante de la voyelle par une proportion double de l'i, d'autant que c'est une prolaison quasi-double, et je l'appelle *ji*. » Pour le *e*, il fut aussi tenté de le réintégrer dans l'orthographe; mais il résolut d'attendre encore : « J'eusse aussi volontiers, » ajoute-t-il, « donné *ndre* à l'u consonnante par un point ventral, mais ce sera avec le temps. » C'est Ramus qui vingt ans après accomplit la restitution. L'orthographe phonographique de ces réformateurs du *xvi^e* siècle est aussi fort curieuse à connaître en ce que, basée tout entière sur la langue parlée et la suivant jusque dans ses écarts, elle nous apprend quelle était, sous François I^{er} et ses successeurs, la vraie prononciation française; et ce n'est pas chose indifférente, car plus d'une innovation introduite plus tard dans notre orthographe n'a sa cause et son origine que dans cette prononciation du *xvi^e* siècle, à qui l'usage finit par donner autorité même sur l'orthographe. On sait qu'alors la cour de France, toute à la mode italienne par suite de nos guerres et par flatterie pour les Médicis, avait surtout adopté pour son langage les formes *s'esquayantes* de l'idiome toscan. Partout le *z* était substitué au *r*; on disait *Pazy* pour *Paris*, *chaize* pour *chaire*; c'est même de là que ce dernier mot, écrit d'abord *chaere*, s'est transformé et a gardé dans l'une de ses acceptions, l'orthographe de *chaire*. Dans tous les mots où se trouvait la diphthongue ou notre plus généreuse diphthongue, comme dit M. Paulin Paris, et comme nous l'avons fait voir à propos du dialecte bourguignon, on admet la syllabe ai des Italiens, et aussi chose singulière du dialecte normand. « On n'ose plus dire, » écrit Henri Estienne, « *françois*, *françoise*, sur peine d'être appelé pédant, mais il faut lire *francès*, *francoise* comme *anglés anglaise*, *j'étois*, *je faisais*, et non pas *anglois anglaise*, *j'étois*, *je faisais*. » (*Dialogue du nouveau langage français italianisé*, Paris, 1579). Pasquier, continuant ce témoignage, dit aussi dans sa quatrième lettre à Ramus : « Le courtisan, aux mots douillet nous couchera de ces paroles *reyné* (au lieu de *royne*), *allét*, *tenét*, *menet*..... Ni vous ni moi, je m'assure, ne prononcerons et moins encore écrirons ces mots de *reyné*, *allét*, *tenét*. » Quoi qu'en dise Pasquier, ce fut pourtant le langage du courtisan qui fut le plus fort; les savants eux-mêmes durent s'y conformer quand il eut pour lui l'autorité d'un long usage; or, il l'obtint; sous Louis XIII, cette prononciation italianisée faisait encore loi dans les entretiens. On lit dans les satires de Courval Sonnet :

Bref, que dirai-je plus ? il faut dire il *allét*,
Je crès, francès, anglés, il dièt, il parlèt.

Sous Louis XIV, c'était encore de même.

Partout, voire dans des mots d'où nous l'avons rejetée plus tard, la diphthongue *ai* était substituée à la diphthongue *oi*. Ménage lui-même voulait que l'on dit *courtais*, *courtai-sie*; d'autres affectaient de prononcer et d'écrire : « Quoi qu'il en soit, je crois qu'il fait froid dans cet endroit. » La Fontaine ne craignait pas de faire rimer des cases *étrètes* avec *retraites*, et des portes *étrètes* avec *bellettes*. D'un usage ainsi prolongé et consacré, pour la prononciation et la rime, à l'introduction légale de ces formes italianisées dans l'orthographe française, il n'y avait qu'un pas. Les phonographes du *xvii^e* siècle, dignes successeurs de ceux du *xvi^e*, firent tout pour qu'on la franchît. Le P. Dobert, minime dauphinois, jeta d'abord dans la question le poids indigeste de son livre : « *Les récréations littérales et mystérieuses pour le divertissement des savants et amateurs de lettres* (Lyon, 1636); » ensuite vint, en 1669, Lartigan avec son ouvrage : *Les progrès de la véritable orthographe*; puis, en 1675, l'avocat Bérain, qui, comme nous l'avons dit déjà, appuya, en sa qualité de Normand, l'admission de la diphthongue *ai* dans les imparfaits; Latouche vint après, qui, dans son *Art de bien parler*, s'achemina aussi vers cette réforme. Ainsi, voulant indiquer la prononciation de l'*oi* dans les imparfaits, il dit (tome I, page 50) : « *Je chantois, je mangeois, je chanterois, prononcez je chantais, je mangeais, je chanterais.* » Le *s* final, qu'on remarqua déjà ici, n'était pas une innovation de Latouche; il datait de Ronsard, qui, dans la préface de la *Franciade*, en conseille l'usage surtout quand le mot qui suit l'imparfait commence par une voyelle. Enfin en 1695, parut un livre qui devait clore le débat en faveur de la diphthongue italianisée; ce livre est la grammaire de René de Milleran, rapportant toute orthographe à sa prononciation, « celle-ci étant, comme il est dit dans la titre même, « la partie la plus essentielle de toutes les langues. » C'est là que Voltaire, s'avisant de la réforme orthographique qu'on a faussement décorée de son nom, prit tout préparés et déjà tout formulés les principes d'orthographe qu'il n'eut plus qu'à faire valoir et à consacrer. En un mot, pour parler encore avec Ch. Nodier, c'est cette orthographe de René Milleran qu'il trouva assez bonne pour se donner la peine de l'inventer. Son seul mérite, et il est contestable que c'en soit un, fut de l'impatroniser et de la faire admettre; ce qui ne s'accomplit pas sans de longues luttes et de longs écrits. L'abbé d'Olivet fut le plus rude antagoniste de Voltaire. Ses principales raisons de rejeter *ai* et de lui préférer *oi* reposaient sur l'autorité de l'usage ancien et sur celle de l'étymologie; par malheur, ne sachant pas d'où venait réellement la malencontreuse diphthongue, il ne pouvait, comme on le peut aujourd'hui, alléguer contre elle son origine italienne, ce qui eût donné une grande force à son argumentation. L'un de ses motifs de refus les plus péremptoirs était, comme il l'a dit dans sa douzième re-

marque sur Racine, que *ai*, bien mieux encore que *oi*, a plusieurs sons. En effet, dans *j'aimai* cette diphthongue a le son de l'*e* fermé, si bien que les poètes la font rimer avec lui; dans le mot *bienfaisance*, au contraire, elle a le son de l'*e* ouvert, à tel point que cette lettre y est souvent mise à sa place, contrairement aux principes des anciens grammairiens, et surtout de Théodore de Beze, qui défend de changer jamais le *son d'ée en iame*. Mais Voltaire, donnant l'autorité de son nom à une réforme qui avait déjà pour elle la force de l'usage, devait l'emporter; c'est ce qui arriva. La diphthongue dont il se faisait le patron prévalut sur l'ancienne. L'Académie fut la dernière à prêter les mains à cette réforme. Dans l'édition de son Dictionnaire qui parut à l'époque même de Voltaire, elle refusa de la consacrer; c'est seulement dans ces derniers temps qu'elle en adopta le principe, en permettant de faire une différence exigée par la prononciation entre l'orthographe de ces mots la *paroisse* et qu'il *paraîsse*, un *endroit* et il *coudrait*, *devoir* et je *devrais*. Avant d'arriver à cette dernière concession, l'Académie avait été amenée à en faire de non moins importantes que lui arrachaient, par leurs obsessions, les partisans du système toujours vivace de Louis Meigret. Ainsi en 1718, céda-t-elle, malgré elle, aux réclamations et aux factums de l'abbé de Dangeau, cet intrépide phonographe, qui, pendant trente-àix ans, ne cessa de défendre le système meigretiste, elle dérogea un peu à la rigueur de son orthographe étymologique telle que l'avaient faite les cicéroniens du *xvi^e* siècle. En 1750, elle fit plus; elle proclama hautement et consacra même ce principe de Meigret défendu par l'abbé de Dangeau, que le changement qui survient dans la prononciation d'un terme doit en opérer un autre dans la manière de l'écrire : elle proscrivit toutes les lettres oiseuses qui, sans être indispensables à l'étymologie, sont des antraves pour la prononciation. Le *b* d'*obmettre*, le *d* d'*ajouter* furent ainsi retranchés. En cela l'Académie faisant droit non-seulement aux protestations anciennes de Meigret, de Pelletier, de Ramus, et aux réclamations plus récentes de Dangeau, mais encore à celles non moins explicites de Ronsard, disant au lecteur dans sa Préface de la *Franciade* : « Tu éviteras toute orthographe superflue et ne mettras aucunes lettres en tels mots si tu ne les préfères; au moins tu en useras le plus sobrement que tu pourras, en attendant meilleure réformation. Tu écriras *écrire* et non *escrire*, *éieux* et non pas *ciieux*. » Ce système de Ronsard, qui, au temps où il fut formulé, était du pur eclectisme en orthographe, conciliant entre eux les étymologistes et les phonographes, n'avait guère eu pour partisans, avant d'être accepté par l'Académie, que Vaugelas en 1662, et ce qui est étrange avant Vaugelas, une coterie de précieuses réunies chez Laclère-Saumaise, qui nous apprend cette curieuse particularité (*Dict. des précieuses*, I, p. 60), nous montre ces pré-

cleuses assemblées chez Cloristènes (M. Laciére) et bien résolues de réformer l'orthographe, afin que les femmes pussent écrire aussi correctement que les hommes. Pour exécuter cette entreprise, Roxalie (Mme Le-roy) illi qu'il fallait faire en sorte que l'on pût écrire de même que l'on parlait. Il fut donc décidé qu'on diminuerait tous les mots et qu'on ôterait toutes les lettres superflues. Ensuite vient la liste des mots réformés : *auteur* écrit *ateur*, *teste* écrit *tête*, etc. Ainsi l'Académie, en 1730, n'avait pas fait davantage qu'une coterie de femmes pédonates un siècle auparavant. Les écrivains qui poussaient le docte corps à ces réformes, Buffler, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Girard, Dumarsais, Boazée, Wailly, et Duclos surtout, ne voulaient pas que l'Académie en restât là. Duclos, le plus ardent disciple de l'abbé Dangeau, poussait l'excès de son système phonographique jusqu'à vouloir que dans notre langue, ainsi que dans la langue italienne, on retranchât partout le *ph*, qu'on le remplaçât par le *f*, et qu'on écrivît, par exemple, *filosofie*, *paragrafe*, etc. : il éliminait aussi toutes les lettres doubles, et substituait partout l'i à l'y; il alla même jusqu'à vouloir qu'on écrivît *fame*. L'Académie se récria tout d'abord contre ces propositions scandaleuses en orthographe; mais Duclos étant, malgré cela, devenu son secrétaire perpétuel à l'époque où s'élabora la quatrième édition de son dictionnaire, elle eut la main forcée au point de permettre qu'il y glissât impunément jusqu'à dix mille mots marqués au coin de son système. C'est ainsi que deux principes orthographiques tout à fait opposés se trouvèrent en lutte dans le même livre, celui-ci prévalant pour tels mots, celui-là pour tels autres. D'innombrables anomalies en résultèrent. L'orthographe du mot *fantôme*, par exemple, si bien marquée au coin réformateur de Duclos, jure contre celle de *philosophe*, qui garde son ancien caractère; *dissonance* et *anathème*, auxquels le même système a enlevé leurs lettres doubles, ne jurent pas moins auprès de *consonnance* et de *dilemme*. Il en est de même pour *rhythme* et *enrythmé*; pour *satire* et *satyre*, qui, ayant la même étymologie, devraient forcément avoir la même orthographe. Quoi qu'il en soit pourtant de ces anomalies flagrantes, de ces non-sens orthographiques, quoi qu'il nous faille même reconnaître la justesse des expressions de Rivarol, qui trouvait trois inconvénients à l'orthographe française : 1° d'employer trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche; 2° d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; 3° enfin d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé et des prononcés dont elle n'a pas les caractères; nous n'en déclarerons pas moins, avec M. Génin, que, si les conditions d'une bonne orthographe consistent à

dépenser tout juste assez de caractères pour déterminer le son d'un mot et rappeler l'étymologie, rien au delà, le français nous paraît de toutes les langues la plus voisine du but. Son orthographe, en effet, n'est pas, comme celle de l'italien, fatalement identifiée à la prononciation; elle n'est pas non plus en continuel désaccord avec la langue parlée comme l'orthographe anglaise, où la même notation se traduit par trois et même quatre prononciations diverses, où chaque groupe de lettres a toujours une valeur capricieuse. Enfin, bien mieux que les langues du Nord, l'allemand, le polonais, le slaron, le bohémien, pour qui l'alphabet latin est si insuffisant en caractères et surtout en consonnes, la langue française trouve presque toujours dans son alphabet les signes réclamés par son orthographe (692).

OSAGES. Voy. Sioux, — et note II, 2^e question, à la fin du volume.

OSMANLI. Voy. Turke.

OSQUES. Voy. Inérianne.

OSSÈTE ou IRON, idiome appartenant au groupe des langues persanes, famille indogermanique; cette langue est celle des *Irons*, connus aussi sous le nom d'*Ossètes*. Leur pays, qui domine les communications avec la Géorgie, est formée des hautes vallées du Caucase, placées entre les demeures des Mitzdjeghi à l'est, et celles des Basians et l'Imerezi à l'ouest. Ils sont presque tous indépendants, et leurs mœurs sont d'une simplicité caractéristique. La tribu principale est celle des *Dugores*. Klajroth a prouvé de la manière la plus convaincante que les Ossètes sont les descendants d'une colonie d'anciens *Médes*, les *Arianois* d'Hérodote, ainsi que les descendants des *Médo-Sarmates* des auteurs anciens, et les débris de la nation des *Azes* ou *Alains* du moyen âge, connus sous le nom de *Jasses* dans les chroniques russes. L'idiome ossète n'a ni genre, ni article; sa déclinaison se fait par flexion; sa conjugaison est assez riche en temps, mais elle emploie les verbes auxiliaires, elle a quatre modes différents de négation, et exprime les rapports des noms tantôt avec des prépositions qui les suivent, tantôt avec des prépositions qui les précèdent. Sa construction ne s'éloigne pas beaucoup de la naturelle. La prononciation est dure par la réunion fréquente de lettres gutturales et de consonnes sifflantes; on y remarque le *théta* des Grecs. L'ossète a plusieurs mots communs à la langue live, et surtout aux idiomes wolique, sirjain et persien, compris dans la famille Ouraliennne.

OSTIAKS. Voy. Jénisséi.

OSTROGOTHS. Voy. Scandinave.

OTHOMIS (ANAHUAC ou MEXIQUE), nom

d'une nation intéressante, dont la langue est, de toutes celles du Mexique, la plus répandue après l'aztèque. Aucune, en effet, si l'on excepte cette dernière, n'est parlée sur un aussi vaste territoire; son domaine a pour limites au sud les anciens royaumes de Teochtillan et d'Acolhuacan; au nord, il s'enfonce avec les populations nomades qui le parlent fort avant dans les plaines sauvages du Nouveau-Mexique; il paraît même avoir été plus répandu autrefois qu'il n'est aujourd'hui. Il fut parlé par la plupart des peuplades guerrières connues dans l'histoire du pays sous le nom de Chichimèques. Aujourd'hui il l'est encore par une notable portion de la Nouvelle-Galice et de la Nouvelle-Biscaye, et aussi loin dans le sud que s'étendent les diocèses de Mechacan, de Mexico et de Puebla. Dans ces derniers districts, toutefois les Othomis se trouvent mêlés à d'autres races, à celle des Aztèques principalement. Dans la capitale et aux environs ce sont eux qui exercent les petites professions exercées chez nous par les Auvergnats et en Espagne par les Catalans, celle de charbonnier, par exemple. On regarde comme la partie la plus civilisée de cette nation celle qui est mêlée de cette manière aux Tlascalans et aux Tarasques. Le nom des Othomis rappelle les habitudes nomades de leur race, se composant des racines *otho* « rien, non, » et *mi* « sédentaire. »

La langue othomite manque des articulations *f, l, r, s*, mais elle possède par contre nombre de fortes aspirations tant gutturales que nasales, qui n'ont pas chez nous d'analogues. M. Naxera compare la manière particulière dont les Othomis prononcent le *k*, au bruit que fait un singe en cassant des noix avec ses dents. Dans la prononciation des autres consonnes de l'ordre des muettes *p* et *t*, on remarque une particularité analogue à celle que notre auteur signale par rapport au *k*. Cette particularité consiste dans le caractère subit et sec de l'émission ou plutôt de l'expulsion du souffle qui accompagne ces lettres, et rappelle les fameuses articulations cérébrales des Indous ou si l'on veut, les consonnes emphatiques des Sémites. Quant à ce qui est des voyelles, cette classe de lettres présente en othomi des nuances impossibles à rendre par notre alphabet, mais qui ont une analogie frappante avec les variétés de ton de la prononciation des Chinois. Cette sorte de nuance, chez l'un comme chez l'autre peuple, est le seul moyen qu'il y ait de distinguer entre eux une foule de termes autrement homophones. A cette première affinité avec la langue des habitants du Céleste-Empire, s'en joint une autre dont elle n'est même que la conséquence, c'est le caractère monosyllabique des mots, caractère par lequel l'othomi forme avec les langues voisines le plus frappant contraste. Moins facile que le huastèque, il n'est ni aussi doux que le tarasque, ni aussi riche que l'aztèque; mais il est, bien plus que ces derniers, exempt

d'emprunts étrangers, quoiqu'on dise que ceux qui le parlent paraissent avoir reçu de leurs maîtres les Mexicains et de leurs voisins les Huastèques, en partie du moins, l'artifice de la conjugaison *Enthomi*. Cependant il n'a rien de semblable aux formations étymologiques des Aztèques. Les mots s'y composent d'une ou deux syllabes. Très-rarement ils en ont trois. Les noms n'y ont ni genres grammaticaux ni flexions et un même mot est successivement, suivant le sens général de ceux qui l'accompagnent, substantif et verbe. C'est ainsi que *madi* signifie également *aimer* et *amour*. Il peut aussi avoir à la fois les sens d'adjectif et d'adverbe; quand cela est nécessaire pour la clarté, on fait précéder le nom de la particule *na*, sorte d'article qui en fait un substantif, ou de la particule *sa*, qui le change en adjectif. Par exemple, le mot *nkeau* signifie bon ou bien, *na nkeau* est le substantif « bonté » et *sa nkeau* l'adjectif « bon. » Un autre moyen de distinguer dans la phrase l'adjectif du substantif est fourni par la règle qui veut en othomi, comme dans tant d'autres langues, que le terme qualifiant précède le terme qualifié. Tout nom peut jouer le rôle de verbe. La conjugaison ne se fait qu'au moyen de particules ou monosyllabes significatifs indiquant les idées de personnes, de temps et de mode. La distinction des voix y est inconnue de même qu'en chinois, langue dont celle des Othomis reproduit à un point remarquable l'artifice grammatical. Un autre idiome de l'Anahuac, le *mazahuac*, parlé au nord de la vallée de Mexico, participe du caractère monosyllabique de l'othomi, dont il peut même être considéré comme un dialecte.

OTTOES. Voy. SIOUX.

OTTOGAMIS. Voy. LENNAPPE.

OTTOMAQUE, langue de la région oréno-co-amazone (Amér. mérid.) parlée par les Ottomaques, nation malpropre, abruti et vagabonde, qui présente le phénomène physiologique extraordinaire de manger tous les jours, pendant plusieurs mois, des quantités très-considérables de terre, sans que sa santé en soit altérée. Pendant l'époque des inondations cette substance forme même sa nourriture principale. Les Ottomaques en sont si friands que dans la saison de sécheresse, lorsque la pêche est le plus abondante, ils râpent leurs boulettes de *poya* et mêlent un peu d'argile à leurs aliments. Cette nation demeure le long de l'Orénoque entre ses deux affluents, le Sinaruco et l'Apurc. Ils parlent leur langue avec une étonnante rapidité.

OUDOUGA-POURA. Voy. PRACRIT.

OUGALYAKHMOUTZI, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par le peuple du même nom, qui demeure dans l'Amérique Russe, entre les Kinaitzes et les Kolourches, le long de la baie Prince William. Cette langue a plusieurs mots

communs aux idiomes kolouches et plusieurs terminaisons en *ach*, *achl* et *tl*, qui sont si fréquentes dans le mexicain. La grammaire cependant en est très-différente, surtout dans la conjugaison.

OUIGOURES ou **OUGOURES**, **ONOGOURES**. Voy. **OURALIENNE**.

OURALIENNE (FAMILLE), nommée aussi **FINNOISE** ou **TCHOUDE**.

Depuis la côte nord-ouest de la Norvège jusqu'à l'Oural et au delà de cette longue chaîne de montagnes jusqu'à près du leniseï au centre de la Sibérie; ensuite depuis la Leïtha jusqu'au Séret et depuis les Karpes jusqu'au Danube, au centre de l'Europe, des nations de race ouralienne vivent au milieu d'un grand nombre de peuples différents, conservant, depuis plusieurs siècles, leurs mœurs, leurs habitudes et leurs langages. Comme la race slave, l'ouralienne offre les plus grandes nuances, soit dans la taille, les traits, la couleur des cheveux et la force, soit dans les mœurs, les usages, la religion et le développement des facultés intellectuelles. Parmi les traits différents que présentent les nombreuses nations dont se compose cette famille, les Hongrois et les Ostiaques nous semblent en offrir les extrêmes physiques et moraux, malgré la grande affinité qu'ont entre elles les langues de ces deux peuples. Les nations ouraliennes, en général moins avancées dans la civilisation que toutes les autres races de l'Europe, et les seules parmi les habitants de cette partie du monde qui offrent encore des tribus croupissant dans l'idolâtrie, montrent cependant, dès le moyen âge, une certaine civilisation, qu'on ne peut révoquer en doute, et qui perce à travers le silence de l'histoire et les fables et les exagérations des chroniqueurs et des voyageurs. Les nombreux termes relatifs à la navigation, à la pêche, à l'agriculture et à certaines commodités de la vie empruntés à la langue finnoise par différents idiomes européens du nord; la boussole des Finnois, la grande foire annuelle qui se tenait dans la capitale de la fameuse Biarmie, les villes de Biélo Ozero, de Kostof et de Mouroum, habitées jadis par les *Vesses*, les *Meriens* et les *Mouromiens*; les ruines de Bolgar et celles qu'on trouve près de Kharkof et autres endroits de la Russie méridionale, nous paraissent en être des preuves incontestables. On pourrait y ajouter la réputation de sorciers et de devins, dont ont jadis et dont jouissent encore dans la Scandinavie et dans la Russie septentrionale les Lapons, les Finnois, les Esthoniens et les Permiens, qui, dans cet art illusoire, ont été pour le nord de l'Europe, ce que les Etrusques furent jadis pour l'Italie. Les peuples Ouraliens, qui maintenant sont partout soumis à des nations slaves ou germaniques, ces peuples paisibles, qui vivent en général des fruits d'une agriculture qui ne fait que de naître, ou du produit de la chasse et de la pêche; ces peuples ont cependant rempli

de leurs noms bien des pages de l'histoire. C'est parmi eux que l'ethnographie place aujourd'hui ces formidables *Huns* qui, commandés par Balanir, détruisirent, en 376, la vaste monarchie des Ostrogoths fondée par le brave Hermanric, et qui, sous Attila, surnommé *le fléau de Dieu*, après avoir ravagé presque toute l'Europe, rendu tributaire les deux empereurs d'Orient et d'Occident et fondé un des plus vastes empires, disparurent à la mort de ce conquérant, comme un horrible fantôme après avoir épouvanté le monde; ces *Avars* qui furent la première puissance de l'Europe dans le vi^e siècle, et dont le cruel klan Baïan, lui aux Lombards, détruisit le royaume des Gépides, battit Sigebert, roi des Francs, rendit tributaires les Bulgares, les Slaves méridionaux et plusieurs autres peuples, et fut la terreur des empereurs d'Orient, auxquels il enleva tant de riches et vastes provinces; ces *Bulgares* qui, dans le siècle suivant, sous la conduite de l'intrepide Koukrat, secoururent le joug des Avars et fondèrent une vaste monarchie. Dissoute d'abord à sa mort, et rétablie ensuite par son fils Asparuch, au sud du Danube dans la Mélie, ce nouvel état inquiéta pendant des siècles l'empire d'Orient.

C'est encore parmi les peuples Ouraliens, que l'ethnographie place maintenant deux autres nations célèbres, les *Hongrois* et les *Kkazares*. Ceux-ci, une des puissances prépondérantes de l'Europe dans la seconde moitié du vi^e siècle, firent trembler les monarches persans et les califes les plus redoutables, furent les protecteurs des empereurs grecs, et se distinguèrent des autres barbares par leurs mœurs douces, leur industrie et leur commerce; ceux-là connus et fameux pendant longtemps sous le nom de *Onogoures*, *Ougoures* et *Ouigoures*. Sortis à une époque inconnue de la Yongrie, après avoir été longtemps soumis aux Avars, aux Bulgares et aux Khazares, les Hongrois s'établirent vers la fin du ix^e siècle dans la riche contrée à laquelle ils donnèrent leur nom. C'est la Hongrie qui pendant deux siècles vomit ces nombreuses armées qui ravagèrent l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Illyrie et l'empire d'Orient, semant partout la désolation et la mort. Conquis enfin à la civilisation par les nouveaux apôtres du christianisme, les Hongrois, dès le xi^e siècle, prirent une place éminente parmi les principales nations de l'Europe, sous leur grand roi Etienne, et parvinrent au faite de la puissance sous trois grands hommes, l'honneur et la gloire de leur nation: sous Louis le Grand, qui réunit sur sa tête les couronnes de Hongrie, de Pologne, de Serbie, de Bosnie et d'autres pays limitrophes; sous le brave Jean Huniade, qui arrêta les progrès du conquérant de Constantinople; et sous le célèbre Matthias Corvin, le plus grand roi qui ait siégé sur le trône de Hongrie, dont le long règne n'est qu'une suite de brillantes victoires, de créations utiles pour son royaume, et d'actes de générosité

envers les savants dont il fut le zélé protecteur.

Les langues comprises dans cette famille ont été classées dans les cinq branches suivantes, dont les quatre premières ont été proposées par Klaproth et la cinquième par Balbi : Les branches Finnoise, Wolgaïque, Péruvienne et Hongroise, la cinquième est dite incertaine, on trouvera les quatre premières à leur place alphabétique, et ci-dessous les quatre langues mortes sur la classification desquelles l'ethnographie n'a que de simples conjectures.

Les idiomes compris dans la famille ouralienne, sont tous, en général, doux et harmonieux, et leurs grammaires offrent plusieurs singularités. Ceux de la branche finnoise, proprement dite, se distinguent par le grand nombre de cas de leurs déclinaisons, qui s'élèvent à sept dans l'esthonien, à treize dans quelques dialectes du lapon et à quinze dans le finnois. Cette richesse ne se trouve pas, à beaucoup près, dans ceux des autres branches, si l'on en excepte le hongrois qui en compte huit. On peut dire, en général, que les langues ouraliennes ne reconnaissent pas de genre dans les objets qui n'en ont pas naturellement; qu'elles forment par flexion leurs comparatifs, superlatifs et diminutifs; que leur conjugaison est pauvre en temps; qu'elles ont recours à des auxiliaires pour former le futur et le parfait; que la négation, qu'elles intercalent dans la conjugaison, rend celle d'un verbe négatif très-différente de celle d'un verbe positif; et que leurs prépositions suivent, au lieu de précéder leurs régimes respectifs. À l'égard des moyens graphiques employés par ces langues, celles qui sont écrites se servent des caractères allemands ou latins. Quelques grammaires et vocabulaires des nations les plus incultes, ont été publiés par les Russes, avec leurs caractères.

Voici les langues, appartenant à la famille ouralienne, dont la classification est incertaine.

1^{re} **FINNOIS**, parlé jadis par les *Huns*, peuple fixé depuis longtemps dans les régions qui unissent l'Europe et l'Asie, et qu'on trouve dès le 1^{er} siècle de notre ère sur le Borysthène et la mer Caspienne. Les *Huns* n'acquirent une grande puissance que vers l'an 375 en chassant les Goths des bords du Danube; ils sortaient, à ce qu'il paraît, de la Yougorie, la patrie actuelle de la plupart des Wogoules et des Ostiaques. Quelque temps après la mort d'Attila (454) il n'est plus question d'eux.

1^{re} **AVARES**, parlé jadis par les *Avares*, autre nation ouralienne, qui paraît être aussi sortie de la Yougorie, vers la moitié du 1^{er} siècle, pour épouvanter l'Europe orientale. Ils fondèrent dans ce même siècle un empire qui s'étendait du Wolga inférieur au Lisouze et à la Saale, et comprenait, outre

le pays des Bulgares, des Ougres, des Antes et d'autres nations, ceux qui forment aujourd'hui la Moravie, la Bohême, la Lusace, la Croatie et le cercle d'Autriche.

3^{re} **BULGARE**, parlé par les *Bulgares* ou *Wologues* de la Grande-Bulgarie, pays qui s'étendait le long de la Kama et du Wolga, dans la Russie centrale d'aujourd'hui. Dès la fin du 1^{er} siècle ils parurent sur le Danube, où ils combattirent contre le célèbre Théodoric, roi des Goths, conquérant de l'Italie. Ils passèrent ce fleuve un siècle après. En 635, les Bulgares, commandés par Couvrat, secondèrent le joug des Avars, et fondèrent un vaste empire qui se dissout à sa mort, arrivée en 660; il s'étendait du Danube inférieur et de la Mer-Noire jusqu'au Wolga. Son fils Asparuch fonda, en 679 et 680, dans la Mésie et au sud du Danube, le royaume des Bulgares, qui, vers la fin du 1^{er} siècle, parvint au plus haut degré de sa puissance, s'étendant du Danube, du mont Rodope et du golfe de Saloniki, jusque près de la Narentia et vis-à-vis de l'île de Sainte-Maure. Les Bulgares de la Grande Bulgarie, qui étaient assez civilisés, industrieux et adonnés au commerce et à l'agriculture, abandonnèrent peu à peu leur langue pendant la domination des Mongols et des nombreux Turks qui les suivirent, et adoptèrent le dialecte kaptchak de celle de ces derniers, que parlent maintenant leurs descendants. Ceux-ci habitent les gouvernements de Kasan, de Simbirsk, de Pensa, etc., etc., où ils sont connus sous le nom impropre de *Tatars*. Les inscriptions, les médailles, les objets d'or et autres ornements qu'on trouve dans ce pays, attestent, avec les ruines de Bolgor ou Bulgari, l'ancien état florissant de ce peuple.

4^{re} **KHAZARE**, parlé par les *Khazares* ou *Chazares*, nation aussi belliqueuse qu'adonnée à l'agriculture et au commerce. Son nom se trouve dès le 1^{er} siècle dans les écrits des auteurs arméniens. C'est même par son entremise que, dans le moyen âge, se faisait celui si riche des pelleteries du nord de l'Asie. Dans la seconde moitié du 1^{er} siècle, l'empire des Khazares s'étendait de la mer d'Azov au Bog et à la Sosabe affluents du Dnieper, et depuis le Caucase jusqu'à l'Oka et au Wolga. Le siège de leurs puissants khans était Balangiar ou Attel, à l'embouchure du Wolga, puis à Tanais sur le Don. D'abord idolâtres, les Khazares embrassèrent le judaïsme dans le 1^{er} siècle, et le christianisme en 838. Selon quelques savants, le moine Cyrille aurait inventé un alphabet pour écrire la traduction des livres saints dans leur langue, qui s'est entièrement éteinte depuis bien des siècles. Il paraît probable que les ruines de Kahan, près de Kharkof, et autres ruines appelées *Khazarriennes*, près de Woroneje, sont les restes des villes qu'habitait cette nation presque toujours alliée de l'empire grec, et ennemie des califes et des rois de Perse.

	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	yha	kakss	kolme	nelja	wisi
2	jukasy	kakachl	kolmje	nela	wisj
3	jukssi	kakssi	koltsche	nelil	wijl
4	ykag	kakss	kolm	nelje	wim
5	akt	kwekt	kolm	nelje	wil
6	iktet	koktot	kumut	nilil	wisil
7	wait	kafo	kolma	nijs	waze
8	weika, fia	kafo	kolma	nla	wjeta
9	otyk	kyk	kwu	njula	wil
10	rytp	kyk	kulm	ajul	nil
11	odyk	kyk	kwil	nil	wil
12	egy	kelto	harom	negy	ot
13	aku	kil	korom	nla	at
14	aku	kila	korom	nla	at
15	aku, alwa	kila, kotl	korm, mrom	nla	at
16	ako	kital	korym	nille	at
17	ogy, ot	ketto	eholym	nil	ot
18	il	kala	ehulem	njelle	uel
19	il	kalin	kolim	nille	uel
20	sil	karin	kolym	nille	uel
21	i	katechen	kolon	nille	wet
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	kussi	sselireman	kadekwan	ydek-sau	kymmenen
2	kuulj	jeitschimem	kagekschan	lujeckschan	kymmen
3	kusi	ssetschemi	kaes-ak	lgoksoo	kaminene
4	kussa	sselisse	katerra	uterra	kumme
5	kot	kyja	kaktsett	akfo	lokke
6	kodut	schimit	kandascbe	ykmyss	lu
7	kota	ssiwem	kaukasa	waiksoje	kamen
8	kota	ssiwem	kawksa	wjeksoa	kymen
9	kwet	ssisim	kykamys	okmyss	dass
10	kwal	ssisim	kekamys	ykmyss	dass
11	kust	ssissin	kijamb	ukmyss	dass
12	bat	het	wyoliz	kilenta	ta
13	kot	ssuta	nilono	ontolu	lu
14	kot	ssut	nelelol	ontalol	tawa
15	cholje	ssatje	neleijn	ontolje	lu
16	kot	ssat	nyolou	ontolou	lou
17	ochot, kut	labot	niul	jirica	ijand
18	chut	lassat	nille	irani	jan
19	kut	labat	nilach	irilon	jon
20	kut	labat	nigtach	jirica	jon
21	kut	jaget	nigtach	jirica	lon

OURALIENS, auraient-ils inventé l'écriture cunéiforme? Voy. CUNÉIFORMES.

OUTTOWAYS. Voy. LENNAPPE.

P

PAISSACHI. Voy. PRACRIT.

PALÉNQUE (RUINES DE). Voy. TZENDAL.

PALI ou BALI, une des langues mortes de l'Inde, fille du sanskrit, restée la langue de la religion et de la science à Ceylan et dans toute l'Indo-Chine. Cette langue était parlée anciennement dans le Magadha ou Magadha (partie du Bahar au sud du Gange) regardé par plusieurs savants indiens comme le pays natal de Bouddha. Après avoir été très répandue dans l'Inde avant la naissance de Jésus-Christ, elle s'est éteinte lorsque la secte qui la parlait fut expulsée de l'Inde.

(693) Le pali abrège les voyelles longues du sanskrit, et tend, par une sorte de compensation, à redoubler les consonnes, comme dans *kalā* (temps), formé du sanskrit *kāla*. Il tend aussi à assimiler entre elles les consonnes différentes, comme quand il fait *miti* (nuit) du sanskrit *rdiri*, et *assa* (tête) du sanskrit *ālraha*. Il opère en outre de fréquentes contractions, par exemple dans *bhāvanā* (ils sont), dont il fait *hōri*. Dans la grammaire, les changements apportés par le pali à l'économie de la langue dont il découle, sont dictés par le principe d'ana-

lyse, ce caractère commun des langues dérivées. L'analyse toutefois, qui a été poussée si loin dans les idiomes modernes, tant de l'Inde que de l'Europe, ne fait pour ainsi dire que s'essayer dans le pali. Cet idiome a en effet conservé chacun des cas du sanskrit, au lieu de les remplacer, comme cela s'est fait en bengali par exemple, par des particules. Les terminaisons de la déclinaison, ainsi que celles de la conjugaison, ne sont altérées en pali que quand elles offrent en sanskrit des alliances des lettres qu'une prononciation affaiblie ne peut plus

on ne puisse retrouver l'origine en sanskrit; D'où il suit encore que, pour expliquer les modifications que fait subir la langue dérivée à la langue mère, il n'est pas besoin d'admettre l'influence d'aucun idiome étranger.

Quand on compare le pali, en tant que formé du sanskrit, avec les autres dialectes sortis de la même origine, on trouve qu'il se rapproche incomparablement plus qu'un autre de cette souche commune. Il est, en quelque sorte, au premier degré de l'échelle, à partir du sanskrit, et il ouvre la série des langues qui altèrent ce riche et fécond idiome. Mais il semble que le pali, qui portait en lui des germes d'altération déjà fort développés, ait été arrêté tout d'un coup, et fixé à l'état où nous le voyons aujourd'hui, c'est-à-dire, se rattachant presque immédiatement à l'idiome dont il est sorti. En effet, la plupart des mots qui forment le fond de l'un, se retrouvent dans l'autre sans aucune modification; ceux qui sont altérés peuvent tous être ramenés à leur racine sanskrite; enfin, on ne trouve pas en pali de mots d'origine étrangère. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que le pali fleurit depuis longtemps au milieu de nations dont les langues populaires sont essentiellement différentes. Mais il s'explique par cette considération, que le pali a reçu du sanskrit la masse des mots dont les sujets religieux, philosophiques, etc., nécessitent l'emploi, et qu'en même temps ce fonds était assez riche, pour qu'il n'eût pas besoin de faire d'emprunts à aucune autre langue. C'est là un fait que la lecture d'un certain nombre de textes nous autorise à avancer. Cependant nous ne nions pas que cette assertion ne puisse être trop générale, et nous convenons que dans des compositions d'un genre différent de celles que nous connaissons, il ne serait pas impossible de trouver quelques mots qui ne sont pas d'origine sanskrite.

Dans les livres historiques ou dans les poèmes que Leyden appelle *traheritas* (694), l'auteur peut avoir eu à décrire des objets dont la dénomination sanskrite n'avait pas passé en pali, ou bien dont la désignation n'avait été créée en sanskrit que postérieurement aux événements qui ont porté le pali loin de l'Inde. Dans ces cas et autres semblables, cette langue doit avoir emprunté des mots aux idiomes populaires des diverses contrées où elle était cultivée. Mais il n'en est pas moins vrai de dire que dans les compositions classiques en quelque sorte, dans les livres qui contiennent le dépôt des croyan-

ces religieuses, tous les mots sont du sanskrit pur dans leurs racines, quoique altérés dans leurs formes.

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur la manière dont le pali s'est formé du sanskrit. Les lois qui ont présidé à la formation de cette langue sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes, à des époques et dans des contrées très-diverses; ces lois sont générales parce qu'elles sont nécessaires. Que l'on compare, en effet, au latin les langues qui en sont dérivées, aux anciens dialectes teutoniques les langues de même origine, au grec ancien le grec moderne, au sanskrit les nombreux dialectes populaires de l'Inde, on verra se développer les mêmes principes, s'appliquer les mêmes lois. Les inflexions organiques des langues-mères subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe est toujours le même : c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout d'un coup parlée par des barbares qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions, soit qu'abandonnée à son propre cours, et, à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération : c'est du sanskrit, non pas tel que le parlerait une population étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du sanskrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient plus populaire. Ainsi il conserve encore sa déclinaison, et ne la remplace que par des particules comme les dialectes modernes de l'Inde. Une seule forme, l'ablatif en *to*, pourrait passer pour un commencement de déclinaison analytique, mais on la retrouve déjà dans la langue-mère (695).

Une autre particularité du pali, c'est qu'il porte tout à fait le caractère d'une langue morte. Des formes peu variées ne paraissent pas laisser à ceux qui s'en servent une grande latitude; et il en est, ce semble, des Siamois et des Birmans qui composent en pali, comme des latinistes modernes, condamnés, sous peine d'écrire autre chose que le latin, à choisir leurs mots et leurs formes dans les auteurs du siècle d'Auguste. D'ailleurs, si cette langue n'était pas morte dans le sens le plus étendu du mot, comment expliquer l'incertitude des écrivains dans l'eco-

articuler. Enfin, la langue dérivée n'a pas suppléé par l'emploi des auxiliaires à ce qui lui manque du côté des flexions verbales. Le nombre duel a disparu; mais les trois genres ont été conservés, ainsi que le système à peu près complet des pronoms. La voix passive cependant est devenue d'un emploi rare, et la voix moyenne paraît avoir disparu complètement, comme aussi les modes précatif et conditionnel, tandis que la forme causative a conservé sa fréquence. Telle est, en somme, la

constitution grammaticale de la langue qui fait le sujet de cet article.

(694) *Asiat. Research.*, t. X, p. 281, éd. Lond. 4°.

(695) Nous pourrions citer un grand nombre de formes pulies qui prouvent que les modifications qu'il fait subir au sanskrit, sont de la même espèce que celles que l'italien, entre autres, fait subir au latin. Ainsi, l'assimilation des *con-umnes* qui, en italien, fait *letto* de *lectus*, *scritto* de *scriptus*, c'est un des principes du pali.

ploi des cas et des temps? Il semble qu'ils en ont complètement oublié la valeur primitive, et qu'ils se soucient peu de celle qu'ils veulent qu'on y attache.

C'est un fait constaté par le témoignage de tous les voyageurs, que le pali règne comme langue savante dans l'île de Ceylan et chez les peuples bouddhistes de la presqu'île au delà du Gange, c'est-à-dire d'Ava, d'Arakan, de l'empire birman, du Pégu, de Siam, de Laos et peut-être de Cambodja et de Tchiam-pa. Le sort de la langue pali paraît donc attaché à celui d'une religion célèbre qui a parcouru toute l'Asie, au bouddhisme. Mais ce culte règne sur de bien plus vastes contrées que celles que nous venons d'énumérer; il domine au Tibet, au Japon, et compte un grand nombre de sectateurs dans l'empire chinois. Des travaux modernes, et particulièrement les admirables recherches de M. Abel Rémusat sur les langues tartares, ont prouvé que les bouddhistes du Thibet et de la Chine possèdent dans leurs bibliothèques un grand nombre de livres traduits sur des originaux indiens, et des textes originaux eux-mêmes (696). La langue dans laquelle ces textes sont écrits est appelée *fan* par les Chinois, *rdzagar* par les Tibétains, *enedkek* et *kendkek* par les Mongols (697). Suivant M. Schmidt, elle s'appelle encore chez ces deux derniers peuples *samgkrida*, mot qui offre une ressemblance frappante avec *sanskrita*. Cependant, comme ces dénominations diverses n'indiquent pas avec beaucoup de précision ce que c'est que cette langue indienne des bouddhistes, on s'est demandé si c'est le sanskrit ou le pali, qui ont tous deux des titres dans la question, l'un comme le langage du pays où est né le bouddhisme même dans les contrées où il domine; et, en troisième lieu, si ce ne pouvait pas être un idiome dérivé du sanskrit, ou altéré à dessein par la secte religieuse qui l'a parlé.

Quoiqu'on n'ait encore publié aucun des ouvrages écrits en cette langue, l'examen de quelques textes a suffi pour donner la conviction que la langue *fan*, au moins au Thibet, n'est autre que du sanskrit pur, aussi peu altéré qu'il est possible par l'ignorance ou l'inattention de ceux qui l'ont transcrit. Ces textes sont empruntés au vocabulaire bouddhique en cinq langues que M. Abel Rémusat a fait connaître dans les *Mines de l'Orient* et dans ses *Mémoires asiatiques* (698). Le lecteur qui aura de la langue savante de l'Inde une connaissance quelconque, sera convaincu, nous n'en doutons pas, que c'est là du sanskrit véritable. Nous sommes jusqu'ici personnellement privés des connaissances nécessaires pour déterminer exactement ce que c'est que la langue *fan* de la Chine. Comme le pali existait au temps où *Bodhidharma*, en pali *Bodhidhammo* et en chinois *Tamo*, passa dans cette contrée, on peut croire qu'il n'y dut pas être inconnu.

Pour constater ce fait, il faudrait examiner un certain nombre de mots *fan* assez différents en sanskrit et en pali, pour que leur forme caractéristique n'ait pas pu disparaître sous les altérations que leur fait subir le chinois. Jusqu'ici nous n'en connaissons que deux qui puissent mener à une conclusion, qui ne peut, de toute façon, être générale. Le nom du patriarche *Bodhidharma*, ou par abréviation *Dharma*, est en pali *Dhammo* et en chinois *Ta-mo*. Quoique les Chinois n'aient pas de *r*, ils cherchent cependant à représenter cette lettre d'une manière quelconque, dans les mots étrangers où elle se trouve. Il en résulte que s'ils eussent entendu prononcer *Dharma*, ils n'en eussent probablement pas fait le mot *Tamo*. De plus, le mot *nirvedna*, l'annihilation, est en pali *nibbana*; or, chez les Chinois, il a deux formes qui correspondent aux deux idiomes et paraissent indiquer leur coexistence à la Chine, *nippôn* et *nigoudn*. Il reste cependant certain que le célèbre vocabulaire pentaglotte qui contient du sanskrit, y a été publié, tandis que, jusqu'ici, il ne nous est venu de ce pays aucun texte pali.

Toutefois, la détermination exacte de ce qu'est le *fan* du Thibet et le pali de la péninsule, établit deux faits d'une grande importance historique: le premier, que les bouddhistes du nord emploient le sanskrit comme leur langue sacrée; le second, que ceux des fles et de l'est se servent seulement d'un dialecte dérivé de cette langue. Le premier fait s'explique aisément; comme le culte de Bouddha est originaire de l'Inde, il n'est pas étonnant que ceux qui les premiers l'ont embrassé se soient servis du sanskrit, langue riche en termes religieux et qui se prête merveilleusement à l'expression des abstractions métaphysiques les plus relevées. Le second est plus obscur et se lie incontestablement à l'histoire du bouddhisme dans l'Inde. Nous rappellerons seulement que la migration qui a porté le pali dans l'île de Ceylan, et probablement de là dans toute la presqu'île, est beaucoup plus moderne que l'établissement du bouddhisme au nord. Ainsi cette religion serait passée dans ces contrées quand le sanskrit n'avait pas encore perdu à son égard son caractère de langue sacrée, et dans le sud, plus tard, quand un dialecte, très-rapproché il est vrai dans son origine, s'était développé et avait même été consacré à la rédaction et à la publication de livres religieux.

En effet, le long séjour du bouddhisme dans l'Inde suffit pour rendre raison de la formation du pali et subsidiairement de son adoption par les bouddhistes du sud. Quand naquit la religion ou plutôt la philosophie nouvelle, le sanskrit dut être la langue de ses sectateurs. Sorti du sein du brahmanisme, le culte de Bouddha ne s'en sépara pas tout d'un coup; et jusqu'en temps où il aspira à devenir culte populaire, la langue savante des brahmanes fut la sienne. De cette

(696) *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 375.

(697) Schmidt *Forschung.*, in d. Geb., p. 245.

(698) *Ném. Asiat.*, t. I, p. 150, sqq., et 452.

époque doivent dater les migrations, vraisemblablement anciennes, qui ont porté le bouddhisme au nord. Mais ses progrès successifs dans l'Inde durent opérer, dans la langue qu'il parlait, une révolution facile à expliquer. Comme, suivant un des principes fondamentaux de son institution, il appelait au sacerdoce tous les hommes sans distinction de rang, le sanskrit se popularisa d'avantage, et passa dans la bouche des hommes des castes les plus basses. Dès ce moment il dut s'altérer; certaines formes d'un usage trop difficile durent disparaître, d'autres s'adoucir; la grammaire se simplifia; et sans doute les causes qui tendaient à le dénaturer eussent agi sur lui plus profondément, si, vers le v^e siècle de notre ère, il n'eût été transporté à Ceylan sous sa forme et sous sa dénomination nouvelle, et fixée pour jamais à l'état de langue morte.

Ainsi resserré dans l'île de Ceylan et dans la presqu'île au delà du Gange, le pali offre encore matière à plus d'un curieux problème. D'abord on peut se demander s'il est exactement le même chez les diverses nations qui l'emploient, ou s'il se subdivise en dialectes. Il faudrait, pour résoudre cette question, posséder des manuscrits palis de plusieurs peuples différents, ou bien pouvoir s'en reposer sur l'opinion de quelques voyageurs éclairés connaissant cette langue. Leyden, le seul qui ait rempli cette condition, ne paraît pas s'être posé ce problème; cependant son silence même, la généralité de son langage toutes les fois qu'il parle du pali, le soin qu'il prend de noter la différence des alphabets dont on se sert pour l'écrire, même quelques expressions assez précises, peuvent faire croire qu'il n'avait pas reconnu de dialectes à cette langue (699). Buchanan, au contraire, prétend, sur le témoignage d'un naturel birman, que le pali du Pégou diffère de celui de Siam, et tous deux de celui de Ceylan (700). Malgré l'autorité qui doit s'attacher à l'opinion d'un naturel, nous osons élever quelques doutes sur la parfaite exactitude de cette assertion de Buchanan. Nous nous autorisons d'abord du silence de Leyden, qui n'eût pas manqué de parler de ces différences si elles eussent existé, de celui des missionnaires italiens qui paraissent avoir eu des notions assez exactes sur le pali, enfin, de ce que la tradition birmane reporte dans l'île de Ceylan l'origine de la migration qui donna au Pégou la langue et les caractères palis. Or, pour que le pali de la presqu'île différât de celui de Ceylan, il faudrait qu'il eût vécu comme langage populaire dans l'un ou l'autre de ces pays, ce que ne paraissent pas indiquer les renseignements historiques, et l'état de la langue.

(699) The Indochinese with the cingalaise or inhabitants of Ceylan uniformly employ the pali or pali in the sacred compositions of the bouddhist sect. This language does not exist as a vernacular tongue, but is the language of religion, learning and science, and appear to have exerted an influence

Remarquons, toutefois, tout en rapousant l'opinion de Buchanan, que son erreur est excusable; elle peut venir de la différence d'accentuation qui doit, nous n'en doutons pas, rendre le pali de Siam peu intelligible à l'oreille d'un Birman. Quand un Siamois lit ses livres sacrés, il doit donner à chacun des mots ces nuances délicates de prononciation qu'il a reçues de sa langue maternelle. Ce genre d'altération est même si familier à ce peuple que les manuscrits en portent des traces. Ainsi la bibliothèque royale possède un ouvrage siamois entremêlé de pali, en caractères du *Phdtimokkha*. Le siamois est complètement intelligible pour nous. Cependant la connaissance des caractères (immédiatement dérivés de l'alphabet pali) qui servent à l'écrire, nous a permis de lire un certain nombre de mots palis, transcrits suivant la méthode d'accentuation et de prononciation siamoise. Les Birmans et les Cingalais doivent de même accentuer le pali à leur manière. Sous ce rapport, le sanskrit offre le même phénomène, la prononciation en varie suivant les différentes provinces où on le cultive.

Enfin, pour prévenir une dernière objection, nous dirons que quelques différences d'orthographe, et l'introduction du plus ou moins grand nombre de mots étrangers dans le pali, ne doit pas autoriser à faire regarder cette langue comme partagée en dialectes. Nous devons reconnaître que les idiomes vulgaires des pays où on le cultive ont pu exercer sur elle une certaine influence. Mais il faudrait (ce qui n'est pas prouvé) que cette influence eût été bien puissante, pour constituer un ou plusieurs dialectes, dans le sens propre de cette expression.

Passons maintenant à la seconde question, celle de savoir où est né le pali. Nous devons rappeler d'abord que l'arrivée des livres bouddhiques écrits en pali à Ceylan, vers l'an 407 de notre ère, résout, selon nous, le problème, et prouve qu'il était déjà formé dans l'Inde. Voyons néanmoins si l'état de la langue confirme ou contredit ce fait.

De deux choses l'une, ou le pali existait déjà quand les bouddhistes ont quitté leur pays; ou bien leurs livres étaient encore à cette époque écrits en sanskrit; le sanskrit était, pour eux, la langue de la religion et de la science; et ce n'est qu'après son passage sur une terre étrangère qu'il est devenu le pali. Il n'y a pas, ce nous semble, une troisième opinion. Car les différences que l'on remarque entre le pali et le sanskrit pénètrent trop profondément dans la constitution intime de la langue, et portent un caractère trop évident de généralité et de nécessité, pour qu'on puisse les attribuer

on the vernacular language of the Indochinese nations similar to that, which the sanskrit has exhibited among the popular languages at Hindoustan and Dekkan. (*Asiat. Research*, t. X, p. 461, ed. Lond. 4^e.)

(700) *Asiat. Research*, t. VI, p. 305, ed. Lond. 4^e.

à une cause aussi peu puissante, que l'intention de composer systématiquement un langage de secte. De ces deux hypothèses la seconde nous semble inadmissible. Voici sur quoi nous nous fondons.

1° Si les Bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île, au moment où ils quittèrent l'Inde, se fussent servis du sanskrit, comme ceux du Tibet, comment se fait-il qu'ils n'aient pas, ainsi que ces derniers, conservé cette langue à laquelle devait se rattacher tout ce qu'il y avait dans leur croyance de plus saint et de plus respectable? Leur position, sous le rapport des langues populaires, était la même; les Bouddhistes trouvaient, dans l'un et l'autre pays, des peuples se servant d'idiomes différents du sanskrit; pour ces nations il était complètement intelligible, et devait à leurs yeux passer pour une langue morte. Il n'était langue vivante que pour la minorité, c'est-à-dire pour ceux qui l'apportaient avec la nouvelle religion; encore dut-il, au bout de quelques générations, perdre même à leurs yeux ce caractère. Or, ce fait même que le sanskrit dut être de bonne heure une langue morte dans la presqu'île, exclut la seconde hypothèse, savoir qu'il y a vécu et s'y est altéré sous l'influence des langues populaires. Cette influence d'ailleurs ne doit pas être exagérée. On connaît le zèle des apôtres du bouddhisme et l'on peut jurer par le soin avec lequel ils ont conservé le sanskrit au Tibet, de l'attention qu'ils durent mettre, dans la presqu'île au delà du Gange, à empêcher le mélange imple des formes et des phrases populaires.

2° Si le sanskrit eût été la langue des Bouddhistes à leur passage dans la presqu'île, eût-il, par suite des altérations nécessaires qu'il devait subir, produit le pali? En d'autres termes, l'influence des langues populaires au milieu desquelles il était transplanté, se serait-elle bornée à modifier assez peu le sanskrit, pour qu'on pût très-facilement remonter de la langue altérée à la langue mère? C'est ce dont nous croyons devoir douter; car nous savons ce que peut devenir le sanskrit lorsque, transporté au milieu d'une population qui ne le comprend pas, il y vit cependant encore, cultivé par des écrivains et conservé dans des compositions historiques et poétiques. Le *kavi* est un exemple du genre de modifications qu'il peut éprouver; et l'argument qu'on peut tirer de cette langue dans la question qui nous occupe, est concluant en faveur de notre opinion. Le *kavi* est, comme on sait, le sanskrit de Java, ou plutôt c'est le résultat des altérations successives qui ont dénaturé la langue savante de l'Inde, depuis qu'elle a été portée par une colonie dans cette île. De ces altérations, produites la

plupart par l'influence de la langue primitive de Java, est né un dialecte qui, conservant encore les mots sanskrits presque sans aucun changement, en a perdu toutes les inflexions et est passé à l'état de langue analytique (701). Que ce résultat ne se soit pas identiquement reproduit dans la presqu'île au delà du Gange, nous ne nous en étonnerons pas. Les deux termes du rapport avaient changé; d'un côté c'était toujours le sanskrit (dans l'hypothèse que nous combattons); mais de l'autre l'idiome national n'était plus le même. La différence dans les termes a donc dû nécessairement introduire une différence dans le résultat. Il est vrai; mais on doit nous accorder que, s'il a pu n'être pas identique, il a dû au moins être analogue. Or c'est là ce qui n'est pas; dans son Essai de grammaire palie M. Burouf a trouvé que cette langue est loin d'avoir perdu le caractère synthétique qu'elle tient de son origine. Nous sommes donc autorisés à conclure de là, que le pali n'a pu être formé hors de l'Inde, mais qu'il est né dans cette contrée même, avant que les Bouddhistes qui se sont établis dans la presqu'île, eussent quitté leur terre natale.

Le pali est-il le dialecte *māgadhī*? — Le savant Leyden semble avoir eu l'opinion que nous venons d'énoncer sous la forme du doute. Sans doute la ressemblance du nom de *māgadhī* avec celui sous lequel on connaît le pali, appelé indifféremment par les Gingalais *pawli* ou *mungata* (702), par les Birmans, *pali* et *magata* ou *magada*, *bāda* ou *padā* (703), peut, il est vrai, conduire à cette opinion. Pour nous, sans nous arrêter à la ressemblance des dénominations, nous devons vérifier si les faits contredisent ou confirment l'induction qu'on en tire. Mais avant d'examiner cette question, il faut donner quelques explications sur ce qu'on appelle dialectes aux Indes.

Les grammairiens indiens comprennent, sous le nom de *Prākṛita*, un certain nombre de dialectes qui sont parlés dans les drames par les personnages inférieurs, et qui tous sont dérivés du sanskrit. Il faut observer que *prākṛita* est un terme général qui signifie *dérivé*. Ainsi Hematchandra, dans le premier chapitre de sa grammaire *prākṛite*, s'exprime de la manière suivante :

« L'origine du *prākṛit* est dans le sanskrit, c'est-à-dire, le *prākṛit* est venu ou dérivé (*prākṛita*) du sanskrit. »

Ensuite ce mot est pris comme une dénomination spéciale pour désigner par préférence un des dialectes dont nous venons de parler; ainsi :

« *Prākṛit* par excellence. »

Au nombre de ces dialectes est le *māgadhī*, que son nom identifie avec le dialecte de *Māgadhī* ou du Béhār (704). Les grammairiens

(701) RAFFLES, *Hist. of Java*, t. 1, p. 367. — CRAWFORD, *Asiat. Research.*, t. XII, p. 144 et 161, ed. Calcutt.

(702) PRECIVAL, *Voy. à Ceylan*, t. 1, p. 257, trad. franç.

(703) ALPH. BARMAN, p. x, ed. 1787. Le mot *bāda* est l'altération palie du mot sanskrit *bhāda*, langage, dialecte.

(704) Hematchandra, *Lakṣmīdhara*, et d'autres grammairiens parlent d'un dialecte du *māgadhī*,

dérivent le *māgadhi* quelquefois du *saorant* ou langue de Mathoura, qui vient elle-même du *prākṛit*, quelquefois immédiatement du *prākṛit* lui-même. Le *māgadhi* est donc au second ou troisième degré à partir du *sanskrit*. Car les divers dialectes, dont le nombre, suivant quelques grammairiens, est très-considérable, sont tous rangés suivant leur plus ou moins grande analogie avec la langue dont ils dérivent. Ainsi on donne le premier rang au *prākṛit*, puis on place le *saorant*, puis le *māgadhi*, et ainsi des autres, jusqu'aux derniers et aux plus altérés qui sont réunis sous la dénomination commune d'*apabhraṃśa* ou langues privées de grammaire.

La différence du *māgadhi* et du *prākṛit* ne doit pas être très-sensible; cependant il est fort remarquable que dans les cas où le premier s'éloigne du second, il s'éloigne également du *pālī*. En preuve de cette assertion, nous donnerons ici quelques extraits de la courte mais excellente grammaire *prākṛite* de *Vararoutchi*, qui, avec le commentaire de *Bhāmata*, forme le meilleur abrégé des dialectes *prākṛits*.

1° Le *māgadhi* change *cha* et *sa* en *sha*. Le *pālī* et le *prākṛit* suivent le système contraire.

2° En *māgadhi* *dja* devient *ya*, c'est exactement le contraire en *prākṛit* où *ya* et le *dja* sans les changer; mais toutes les fois qu'il les remplace, c'est conformément aux règles du *prākṛit*.

3° *Ra* devient *la* en *māgadhi*; *poulisc*, *pālī* pour *iso*. Ce changement a quelquefois lieu en *prākṛit*, jamais en *pālī*.

4° En *māgadhi*, *kcha* devient *sha*, en *pālī* et en *prākṛit* *kka*; *māgadhi* *rāksa*, *prākṛit* et *pālī* *rakṣa*.

Nous ne citerons plus que deux exemples pris dans la première déclinaison. En *māgadhi*, le nominatif singulier est en *e*, tandis qu'en *prākṛit* et en *pālī* il est terminé en *o*; le génitif est en *dha*, tandis que le *prākṛit* et le *pālī* se forment en *assa*.

Ces exemples suffisent, ce semble, pour nous justifier de n'avoir pas adopté l'opinion de Leyden sur l'identité du *māgadhi* et du *pālī*. Reste l'argument que l'on tire de la ressemblance du nom avec celui que porte la langue sacrée de la presqu'île. Mais cette ressemblance s'explique d'elle-même; le *magadha* est la patrie de Bouddha; il n'est donc pas étonnant que ce nom se soit étendu à l'Inde en général. D'après cette explication, le nom de *magadha* appliqué au *pālī*, indiquerait seulement son origine indienne.

Il nous reste donc encore à chercher à quel dialecte de l'Inde le *pālī* se rattache; nous allons voir dans la comparaison de ce dialecte avec le *prākṛit*, qu'il tient à l'égard

de ce dernier le rang que le *sanskrit* occupe à son égard.

Le *prākṛit* (et par là nous entendons la langue qui reçoit ce nom à l'exclusion de toute autre), a plus de droits qu'aucun des dialectes populaires de l'Inde, à être comparé avec le *pālī*; d'une part parce que les grammairiens indiens le considèrent comme la première et la plus immédiate altération du *sanskrit*, et d'autre part parce qu'il est le langage sacré d'une secte qui a de grands rapports avec le bouddhisme, les *Djains*. Des autorités respectables considèrent cette secte comme formée dans des temps assez modernes des débris du culte de Bouddha dans l'Inde. On pourrait conclure de là qu'elle doit avoir conservé, avec une partie des dogmes de cette religion, autrefois puissante dans ce pays, la langue dans laquelle elle parlait à ses sectateurs. Cherchons donc s'il existe entre le *pālī* et le *prākṛit* une assez grande ressemblance pour justifier l'opinion, que ces deux dialectes sont également dérivés du *sanskrit*, ou même ne sont au fond qu'un seul et même dialecte qui a successivement altéré le *sanskrit* ou l'ancien langage du bouddhisme. Si nous trouvons qu'il en est ainsi, nous aurons de bonnes raisons de croire que nous possédons dans le *prākṛit* des *Djains* une langue dérivée du *pālī*, comme le *pālī* l'était déjà du *sanskrit*; et ainsi sera de nouveau prouvée la formation et l'existence du *pālī* dans l'Inde, à une époque antérieure aux migrations qui ont porté le bouddhisme dans le sud et dans la presqu'île au delà du Gange.

Or une comparaison attentive du *prākṛit* et du *pālī* nous conduit à cette conclusion :

1° Qu'il existe, entre ces deux dialectes, une ressemblance telle qu'on peut avancer qu'ils sont presque identiques;

2° Que le *prākṛit* altère plus le *sanskrit* que ne le fait le *pālī*, et qu'il offre, en quelque sorte, le second degré d'altération comme le *pālī* en est le premier et le plus immédiat.

Voici les conclusions auxquelles M. Bur-nouf est arrivé dans son Essai sur le *pālī* :

1° Trois alphabets *pālīs*, ou de la langue sacrée de Ceylan et de la presqu'île au delà du Gange, ont été déchiffrés et publiés d'une manière assez complète pour qu'il soit désormais possible de lire les manuscrits *pālīs* de Siam et de l'empire Birman.

2° Ces trois alphabets ont été comparés avec huit autres alphabets de l'Inde, du Tibet, de Java et de Ceylan : cette comparaison, en montrant leur analogie, a mené à cette conclusion que les caractères *pālīs* dérivent d'un ancien alphabet bouddhique formé sur le modèle du *dévanagari*, et qui, en passant dans les îles et dans l'Inde ultérieure, a pris les formes du *pālī* actuel.

3° Pour tracer sa route à travers ces vastes

sous le nom de *ardhamāgadhi*, ou demi-*māgadhi*. La différence de ces deux dialectes est très-peu sensible, et les grammairiens ne disent pas où le second a été parlé. Comme la province de Bêhar

était divisée en deux parties, le nord et le sud, on serait tenté de croire que ces deux langues répondent à la division de ce pays.

contrées, il a fallu y suivre la marche du bouddhisme. Il est résulté de ces recherches que dès le quatrième siècle avant notre ère, le culte de Bouddha était passé à Ceylan; au temps du célèbre patriarche *Badhisava*, qu'à cette époque les livres bouddhiques avaient subi une rédaction ou une révision nouvelle; que plus tard, au commencement du cinquième siècle de notre ère, la langue paliée était passée à Ceylan, quand la persécution des brahmanes contre les bouddhistes devenait de plus en plus violente; qu'une vaste émigration avait alors porté de nouveau le culte prosaïque à Ceylan, et quelques années auparavant dans la presqu'île au delà du Gange; qu'enfin tous ces événements coïncidaient presque exactement avec le règne du dernier patriarche bouddhiste établi dans l'Inde. A cette occasion, la chronologie cingalaïse a été examinée, et les dates de ces divers événements ont été fixées avec autant de certitude qu'il a été possible.

4° Un essai de grammaire paliée comparée avec le sanskrit, a fait connaître le caractère de cette langue. Il en est résulté qu'elle était presque identique à l'idiome sacré des brahmanes, parce qu'elle en dérivait immédiatement; que les modifications qu'elle faisait subir à la langue mère étaient de même nature que celle qu'on remarque dans les dialectes dérivés des anciens idiomes de l'Europe; qu'enfin c'était une langue morte, et que son passage dans une terre étrangère l'avait fixée à l'état où nous la voyons maintenant.

5° En recherchant chez quels peuples elle était cultivée, on a trouvé qu'elle était la langue des Bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île au delà du Gange. On s'est demandé si elle ne serait pas celle des Bouddhistes du Thibet; la question résolue négativement a mené à cette conclusion, que les sectateurs de Bouddha au nord employaient le sanskrit, et ceux du midi le pali.

6° Ce fait s'est expliqué par l'antériorité de la migration qui a porté le bouddhisme au Thibet, sur celle qui l'a répandu dans le sud; d'où il est résulté qu'il fallait que le pali se fût formé dans l'Inde depuis le départ des Bouddhistes au nord.

7° Cette conclusion, appuyée sur le fait historique du passage du pali à Ceylan au cinquième siècle de notre ère, s'est trouvée vérifiée par l'état de la langue. Il en est résulté que le pali ne pouvait pas comme le *kani* ou la langue sacrée de Java, s'être formée sur une terre étrangère, mais il avait dû y être transporté tel que nous le connaissons, tellement identique chez les diverses nations qui l'ont adopté, qu'il n'a pas de dialectes.

8° L'origine indienne du pali a été trouvée, il a fallu chercher dans l'Inde des traces de son séjour. On s'est demandé si le nom de *magadhi* qu'il porte dans la presqu'île au delà du Gange, pouvait autoriser à le regarder comme le dialecte moderne *magadhi* ou de la province de Béhar, patrie de Bouddha. Une comparaison succincte de ce dialecte

avec le pali a prouvé qu'ils différaient en des points fondamentaux, et que toutes les fois que le pali s'éloignait du *magadhi*, il se rapprochait du *prākṛit* ou de la langue sacrée des Djainas;

9° Conséquemment le pali a été comparé au *prākṛit*, et il en est résulté que ces deux dialectes sont presque identiques, mais que, de même que le pali est dérivé du sanskrit, de même le *prākṛit* paraît dérivé du pali; et ainsi l'antériorité du pali des Bouddhistes sur le *prākṛit* des Djainas a été prouvée.

PALMIERIEN. Voy. SYRIACQUE.

PANIS-ARRAPAHOS, familles des langues du plateau central de l'Amérique du nord, qui comprend les idiomes suivants :

1° PANIS, parlé par les *Panis*, *Pawnee* ou *Pawnees* proprement dits, ou *Panis-Blancs*, nation guerrière et assez nombreuse, vivant dans trois gros villages bâtis sur les rives du Loup affluent gauche de la Platte. Cette nation, qui vit en état de guerre avec les Sioux, les Osages, les Konzas, les Corneilles et la confédération présidée par Bear's tooth, est partagée en trois tribus principales : les *Grands Panis*, qui habitent un grand village sur les bords du Loup; elle est de beaucoup la plus forte, et Tarraceawaho ou Longs-Cheveux (Long-hair), son chef, exerce la suprématie politique sur la suivante; les *Panis Républicains*, qui demeurent dans un village 3 milles au-dessus des Grands-Panis; les *Skeys* ou *Loup-Panis*, qui demeurent dans un village 4 milles plus haut du précédent. Cette tribu est la seconde pour la force; son chef nommé Latele sha ou Côteau (Knife), aidé par la bravoure et le dévouement de son fils Petalesharoo, vient d'abolir le sacrifice que cette tribu faisait une fois par an à Vénus ou la grande étoile, immédiatement avant de commencer les travaux champêtres, afin d'obtenir une riche moisson. La victime était un prisonnier de guerre, mâle ou femelle, offert par un des membres de cette tribu; on l'habillait aussi richement que l'état social de ce peuple le comportait; on la traitait avec tous les plus grands égards, et les prêtres, qui l'accompagnaient toujours, prévenaient tous ses desirs en lui échangeant soigneusement le principal motif de leurs cruels soins, tâchaient de la faire engraisser, en lui fournissant une nourriture aussi abondante que choisie, imaginant par là de rendre le sacrifice plus agréable à leur dieu cruel. Plusieurs savants américains regardent les *Pawnees* ou *Panis*, établis sur le Fleuve-Rouge, comme une autre branche de cette nation, qui selon eux a été dernièrement chassée par les Osages de ses anciennes demeures sur ce fleuve et passée vers les sources du Rio Brice ou du Colorado.

2° ARRAPAHOS par les *Arrapahos* ou *Arrapahays*, nation nombreuse qui erre le long de la Platte entre les Panis et les *Cananawichs*. Depuis quelques années, Bear's tooth (Dents d'ours) a su par sa politique et par sa bravoure réunir à sa nation les *Kaskais*, les *Kaways*, les *Letans*, les *Bald-heads* (Têtes-Chaues), et une partie des *Lilennes*. Ces

peuples belliqueux nomades, et excellents cavaliers, forment une confédération formidable non-seulement aux indigènes, mais qui inquiète beaucoup les Espagnols, surtout ceux établis le long de leurs frontières orientale et septentrionale de l'ancienne vice-royauté du Mexique. Ces sauvages les ont battus dernièrement sur les bords du Rio-Colorado. On ne sait rien relativement à la nature de cette langue, qui après tous les renseignements appartient incontestablement à cette famille.

3° KASKAIS, par les KASKAIA, qui sont les *Mauvais-Camrs* des Français et les *Bad-hearts* des Anglais; ils errent près des sources de la Platte et forment partie de la confédération de Bear's tooth. Selon Bijou, interprète de l'expédition du major Long aux Rocky Mountains, cette langue serait avec le kiewe ou kiaways un des idiomes les plus difficiles de toute l'Amérique du-Nord.

4° RICARAS, par les *Ricarar*, *Aricarus* ou *Panis-Noirs*, dits aussi *Satrake*, nation agri-cole, vivent dans des villages sur la rive droite du Missouri près de l'embouchure de la rivière Quicourre. Selon quelques voyageurs cette langue ne serait qu'un dialecte du panis.

5° CANENAWISCH, par les *Canenawisch* ou *Gens des Vaches*, qui demeurent sur des branches de la rivière Platte et de la rivière Cheyenne. Selon Lewis, ils vivaient autrefois avec les Panis, dont ils se sont détachés, depuis quelques années. Selon Morse, une partie erre le long du Yellow-Stone ou Rivière de la Pierre-Jaune et du haut Missouri.

6° TOWIACHE-TAWAKENOES, parlée selon Pike par deux peuples de ce nom, les *Towiaches* des Espagnols, appelés *Panis* par les Français, et les *Tawakenoes*, connus aussi sous la dénomination de *Trois-Tuyaux*. Les *Towiaches* vivent d'agriculture sur le bord méridional du Fleuve-Rouge affluent du Mississipi, et élèvent un grand nombre de chevaux et de mulets; les *Tawakenoes*, demeurent sur le bord occidental du Braces.

7° KERES, par les *Keres*, qui selon Pike forment la partie la plus importante de la population indigène du Nouveau-Mexique, et qui serait selon lui les restes de 80 tribus anciennes; ces *Keres* demeurent à S. Domingo, à S. Phelipe et à S. Diaz le long du Rio del Norte; ils se distinguent par leur haute taille et le douceur de leur caractère; ils sont tous chrétiens.

8° IETAN, par les *Ietans*, *Teutans*, *Hietans* ou *Tetans*, nation nomade, puissante et encore assez nombreuse nommée *Camanches* ou *Cumanches* par les Espagnols et *Paducas* par les Panis et les Osages. Les *Ietans* errent dans les vastes contrées comprises entre les sources du Missouri, l'Arkansas supérieur, les fleuves de la Trinité, Braces (Brassos de Dios), Colorado (oriental) et del Norte et les montagnes connues sous les noms de Sierra Madre et Sierra des Mimbras, et poussent quelquefois leurs incursions jusqu'à S. Antiope et même jusqu'à Chihuahue, où résidait le capitaine général des Provincias Inter-

nas. Les *Camanches*, comme les *Pategons*, les *Guaycuros*, les *Apaches* et plusieurs autres nations de l'Amérique, ont appris à dompter les chevaux devenus sauvages dans ces régions depuis l'arrivée des Européens, et à l'aide de ces animaux ils parcourent avec une grande rapidité des espaces immenses, portent la désolation et le mort dans les établissements espagnols, dont ils forcent les habitants à ne voyager que bien armés et en caravanes.

9° KIAWAYS, par les *Kiaways*, qui demeurent près des sources du Platte. Il paraît que cette idiome a une très-grande affinité avec le Yuta. Pike regarde même les *Kiaways* et les *Yuta* comme parlent une même langue. Il est probable que les nombreuses tribus de *Wetapohatos*, qui vivent le long du Paduca et autres affluents du Platte, et leurs voisins à l'ouest, les *Castahanas*, parlent deux dialectes de cet idiome, ou du moins des langues sœurs.

10° YUTA, par les *Yuta* ou *Yutas*, qui vivent près des sources du Rio del Norte. Beaucoup de tribus de cette nation, ainsi que plusieurs de celles des *Apaches* et des *Moquis*, désignées par les Espagnols sous le nom général d'*Indiens de paix* (*Indios de Paz*), sont fixées au sol, réunissent leurs cabanes en villages, et cultivent le maïs.

PANNONIENS. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

PANOS, langue de la région péruvienne (Amér. mérid.), parlée par les *Panos* qui vivent le long de l'Ucayale et qui paraissent former une même nation avec les *Chiparr*, les *Zipicor*, les *Xitipor* ou *Mananugua*. Selon le père Veigl les *Chamicuros* qui demeurent à l'est du Cuellega affluent de l'Amazone, parlent un dialecte du panos ou du moins une langue sœur, et qui est très chargée de consonnes. Il nous paraît aussi probable que les *Panos*, qui occupent une grande partie du district de Hyebary dans la province de Solimões appartenant au Brésil, parlent un dialecte ou du moins une langue sœur de cet idiome. C'est parmi une tribu de ce peuple, qui demeure sur les bords de l'Ucayale, un peu au nord de l'embouchure de Sarayacu, et qui diffère très-peu du reste des sauvages nus errants dans les forêts humides et excessivement chaudes de cette région, et vivent des bananes et du produit de la pêche, que l'on a retrouvé en usage une espèce d'écriture hiéroglyphique, dont un échantillon a été envoyé à Lima par le père Gilber; il ressemblait parfaitement, dit le baron de Humboldt, à nos livres in-quarto; chaque feuillet avait trois décimètres de long sur 2 de large; la couverture de ces cahiers était formée de plusieurs feuilles de palmier, collées ensemble, et d'un parenchyme très-épais; des morceaux de toile de coton, d'un tissu assez fin, représentaient autant de feuillets, qui étaient réunis par des fils de pite. Toutes les pages étoient couvertes de peintures; on y distinguait des figures d'hommes ou d'animaux et un grand nombre de caractères isolés, que l'on crut hiéroglyphiques, et qui étaient rangés par lignes;

avec un ordre et une symétrie admirables. On fut frappé surtout de la vivacité des couleurs. M. de Humboldt observe que personne à Lima n'ayant eu occasion de voir un fragment de manuscrits aztèques, on ne peut juger de l'identité du style entre des peintures trouvées à une distance de 800 lieues les unes des autres.

PAPIER MEXICAINE (MACNEY ou PITE). Voy. MEXICAINE.

PAPOUS, Voy. Océanie et NOUVELLE-GUINÉE.

PAQUES ou WAIRO. Voy. POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

PAROLE. Voy. l'Essai § II, III et IV. — Parole intérieure. Voy. la note E à la fin de l'Essai.

PARSES. Voy. PARS.

PARSI, FARSI ou PERSAN ANCIEN, idiome appartenant au groupe des langues persanes, grande division des langues indo-germaniques.

Cet idiome fut parlé anciennement dans le Parsis, province de l'empire persan, qui correspond presque exactement au Fars ou Farsitan actuel. Poli de bonne heure, le persi surpassait déjà en douceur, en richesse et en culture le pehlvi et le zend beaucoup avant l'époque à laquelle, sous les Sassanides, il devint la langue de la cour, des affaires publiques, et celle des personnes instruites de tout l'empire. Il paraît que cette langue s'est éteinte depuis plusieurs siècles (705). On pourrait considérer comme un des dialectes le *perse*, parlé ou, pour le moins, compris par la plupart des *Parses* ou adorateurs du feu, nommés *Guèbres* par les mahométans. Le plus petit nombre vit en Perse, qui est le pays natal des *Guèbres*, savoir à Jéz et ses environs, dans le Fars et dans quelques endroits du Kernan, provinces du royaume de Perse actuel. Le plus grand nombre de *Parses* vit dans l'Inde occidentale, où on les trouve dans les villes principales, surtout à Surate dans le Gujerat, et à Bombay, dans l'Aurangabad; il y en a aussi dans quelques endroits du Multan, dans le royaume de Caboul, dans les environs de Bakou dans le Schirwan et dans l'île de Mozambique en Afrique. Les *Parses* parlent presque partout dans les usages de la vie commune la langue du pays où ils demeurent. Le persi a été écrit anciennement avec un alphabet particulier, connu sous le nom de *lettres syriennes*, assez semblable au zend, au pehlvi et au palmyrien; il paraît avoir été introduit dans la Perse sous le règne de Darius Hystaspe, et y avoir fait tomber en désuétude les caractères cunéiformes. Voy. PERSAN.

(705) A partir de l'arrivée des Arabes, l'idiome de ceux-ci, plus encore par le fait de la religion que par celui de la politique, eut une influence décisive sur la langue nationale des Persans. Ceux-ci une fois convertis à l'islamisme, la langue de Mahomet devint chez eux la langue de la science en même temps que celle du culte. Elle joignit à l'élément indigène un élément étranger qui altéra la

PATAGONE (Région australe de l'Amérique méridionale), langue parlée par quelques-unes des tribus connues sous le nom collectif de *Tehuathets* et auxquelles appartenaient les individus pris par Magellan sur la côte nommée ensuite des Patagons. On ne sait rien sur la nature de cette langue, dont on ne connaît que quelques mots recueillis par Pigafetta, à bord de son vaisseau. Il se peut qu'elle ait de l'affinité avec le tehuelhet. Cette langue est remarquable pour être parlée par des tribus dont la taille ordinaire surpasse celle de toutes les nations connues.

PATOIS EN FRANCE. — Le bureau chargé de la direction de la statistique au ministère de l'intérieur en 1807, et plus tard, après la suppression de ce bureau, la société des antiquaires de France, s'occupèrent de faire traduire en divers idiomes ou patois de France la parabole de l'enfant prodigue. Toutes ces versions ont été publiées dans l'un des premiers volumes des mémoires de la société des antiquaires, sous le titre de *Matériaux pour servir à l'histoire de France*. Nous en donnons ici la première phrase qui, toute courte qu'elle est, suffira pour que le lecteur puisse comparer entre eux ces différents patois. Si cet échantillon lui inspirait le désir d'en connaître davantage, il trouvera la parabole tout entière au tome 6 de la collection que nous venons d'indiquer.

En français. — Un homme avait deux fils.

En jotois ouvergnot. — En house avoit deux efuns.

En patois de Liège. — In homme avoit deux fils. *En patois wallon des environs de Malmedy*. — lun' y avêve ouo homme qu'avêve deux fils.

En patois de Namur. — Iain leu oue fu un homme qui aveuve deux garçons.

En patois wallon de la partie du Hainaut dont Mons est la capitale. — Ein u' saqui avêve deux fêux.

En dialecte de Cambroy (Nord). — lun hom avau deux fîns.

En dialecte du canton d'Arras (Pas-de-Calais). — Ain homme avô ait deuce garçons.

En dialecte du canton de Carvin, arrondissement de Béthune (Pas-de-Calais). — Un homie avu deux fîu.

En patois populaire de la ville de Saint Omer. — Ein house avouât d-u efuns.

En patois ordonois, entre Neufchâteau et Denilou. — Ou u'um avo deu s'afan.

En patois d'Omélie, canton de Gorze (Moselle). — Ain oumme avien deux affans.

En patois lorrain. — In home avo deux vafans.

En patois du ci-devant comté de Vandemont (Meurthe). — Ein hame éva dou gachons.

En patois de Gérardmer (Vosges). — In am avou dou lé.

physionomie primitive du langage, et constitua la persan actuel. Ce dernier se distingue donc de l'ancien persan par le nombre et l'importance des éléments arabes qu'il a admis, de sorte qu'on peut dire jusqu'à un certain point que le persan est à l'égard du persi dans le rapport où est l'anglais à l'égard de l'allemand.

En patois de l'arrondissement d'Altkirch (Haut-Rhin). — In haume avéit deux fés.

En patois de Giromagny (Haut-Rhin). — In boume ava dou boubes.

En patois périgourdin des communes de Gardas, Edan, Conchières, Rungau, Duzac, Beaulieux, Chantreaux, Vaaron et Cera, canton de la Vauette (Charente). — Un omé avo dou éfan.

En patois de Nontron (Dordogne). — Un homé avio doux fés.

En patois sarladais (Dordogne). — Un homé avio deux fés.

En patois limousin d'une partie de l'arrondissement de Confolens (Charente). — Y avio un' haumié qu'avio doué éfan.

En dialecte limousin. — Un haumié aguet dous droïes.

En patois limousin de l'arrondissement de Saint-Yrieix. — Un omé avio dous fés.

En patois du canton de Saint-Amant-Tallende (Puy-de-Dôme). — Ena homo x' avo dous garçons.

En patois d'Aurillac (Cantal). — Un homme alio dous fés.

En patois de Rhodéz (Aveyron). — Un ouome alio dous éfans.

En patois de Montauban (Tarn-et-Garonne). — Un ôme alio dous fés.

En patois de la ville de la Réole (Gironde). — Un haumié agot dous gnyars.

En patois gascon du département du Gers. — Un homo qu'soucoue dous bils.

En patois du département de la Haute-Garonne. — Un homme alio dous fés.

En patois de Pamiers (Ariège). — Un omé alio dous fés.

En patois de l'arrondissement de Foix (Ariège). — Un certain homo agot dous gouçats.

En patois de l'extrémité de l'arrondissement de Foix, du côté de l'Espagne. — Un certain homo agot dous gouçats.

En patois de Saint-Girons (Ariège). — Un homme aïec dous fés.

En longue catalane du département des Pyrénées-Orientales. — Un homo tingué dous fés.

En patois de Carcassonne (Aude). — Un homme alio dous menachés.

En patois du département du Tarn. — Un homé alio dous fés.

En patois d'Agde (Hérault). — Un hommé alio dous éfans.

En patois de Lodève (Hérault). — Un homme alio dous éfans.

En patois de Montpellier. — Un hommé avéit dous enfans.

En patois du département de la Lozère. — Un omé alio dous fés.

En patois des environs du Puy (Haute-Loire). — Y avioit un homme qu'avio dous garçons.

En patois de Privas (Ardèche). — Un homé avio dous fés.

En patois de l'arrondissement d'Annonay (Ardèche). — Quoiqu' evéit dous enfans.

En patois de Nîmes (Gard). — Un homé avéit dous garçons.

En patois d'Uzès (Gard). — Un ômé avéit dous éfans.

En patois d'Ainis (Gard). — Un omé avéit dous éfans.

En patois du Vigan (Gard). — Un père avéit dous garçons.

En dialecte de Marseille (Bouches-du-Rhône). — Un homo avéit dous enfans.

En patois du quartier de Saint-Jean, à Marseille. — Un homo avéit dous enfans.

En provençal du département du Var. — Un homé avéit dous enfans.

En patois généraux des communes de Mons et d'Es-

ernognolles (Var). — Un homon avéit dous fés.

En patois du canton de Leyer, arrondissement de Digne (Basses-Alpes). — Un hommé avéit dous enfans.

En patois de l'arrondissement de Castellane (Basses-Alpes). — Un hom' avéit dous enfans.

En patois d'Avignon (Vaucluse). — Un homé avéit dous garçons.

En patois du canton de Cadenet, arrondissement d'Apt (Vaucluse). — Un certain homé avéit dous enfans.

En patois de Valence (Drôme). — Un hommé aguet dous garçons.

En patois de Nyons (Drôme). — Un homé avéit dous garçons.

En patois de Buix (Drôme). — Un hommé avéit dous enfans.

En patois de Dé (Drôme). — Ei oùn homme qu'avio dous éfans.

En patois de Gap et villages environnants, dans un rayon de trois lieues (Hautes-Alpes). — Un sartin hommé avéit dous garçons.

En patois de Saint-Maurice, canton du Valais. — On n'omo avéit dous menéts.

En patois de Delémont, canton de Berne. — In haumié avéit dous fés.

En patois de Bienne, canton de Berne. — Ain homé avéit dous fés.

En patois de la montagne de Diesse, canton de Berne. — Enu homé avéit dous boubes.

En patois de Courcelary, canton de Berne. — In homé avéit dous fés.

En patois de Montier-Cranai, canton de Berne. — In homé avéit dous fés.

En patois du canton de Champagny, arrondissement de Lure (Haute-Saône). — In haumié avéit dous boubes.

En patois du canton de Veuilliers (Haute-Saône). — In hommé avéit dous gachons.

En patois du canton de Vesoul (Haute-Saône). — In homé avéit dous gachons.

En patois du canton de Champville, arrondissement de Gray. — Ein homé avéit dous garçons.

En patois de Besançon (Doubs). — N'oume avéit dous enfans.

En patois du Morvan (Nièvre). — Ein hommé avéit dous enfans.

En patois poitevin de l'arrondissement de Confolens (Charente). — Un hom' avéit dous éfans.

En patois des environs de la Vauette, arrondissement de Barbézieux (Charente). — Un hommé avéit dous enfans.

En patois angevin d'autres communes du canton de la Vauette. — Yan hommé avéit dous enfans.

En patois de Saintes (Charente-Inférieure). — In hommé avéit dous fés.

En patois de la Rochette (Charente-Inférieure). — In hommé avéit dous éfans.

En patois de Marne (Charente-Inférieure). — In hommé avéit dous éfans.

En patois de la Motte-Landeron, arrondissement de la Réole. — Un hommé avéit dous ménages.

Les traductions qui précèdent appartiennent à la langue d'oïl, celles qui vont suivre, à la langue d'oc ou romane qui est celle du midi de la France, on y retrouvera le canton de la Vauette déjà cité, parce qu'une partie de ce canton fait usage du langage méridional, tandis que dans le chef-lieu et dans quelques autres communes du même canton le dialecte est celui de l'Angoumois, qui appartient au langage septentrional de

la France. Ainsi la ligne qui sépare les deux grandes divisions de la France, en langue d'oïl et en langue d'oc, traverse le canton de la Valette, cette ligne traverse aussi l'arrondissement de Contolens.

En *langage genevois des environs de la ville, canton de Genève*. — On omo aval dou garçons.

En *patois broyard (comme on le parle du côté d'Estagnay le Lac) à l'extrémité du pays de Broia, sur le rive orientale du lac de Neuchâtel*. — On omo l'avei dou valé.

En *patois de Montreux, district de Vevey, canton de Vaud*. — On ommo avai dous valets.

En *patois romand de Grugères, canton de Fribourg*. — On ommo lu dou lé.

En *dialecte de la Haute-Engadine, canton des Grisons*. — Un hom havaiva duos filgs.

En *dialecte de la Basse-Engadine, canton des Grisons*. — Un tacheri ômm veva duos filgs.

PAWNEES. Foy. PANIS.

PAYAGUA-GUAYCURUS, famille de langues de la région guarani-brésilienne (amér. mérid.) ; elle comprend les langues suivantes :

1° GUAYCURUS ou MBAYA, par la nombreuse et puissante nation des *Guaycurus*, *Guatcurus*, *Guaycurous* ou *Mbaya*, qui selon les missionnaires jésuites se nomment eux-mêmes et leur langue *Eyiguayegi*. Les *Guaycurus* sont nommés aussi *Cocallairos* ou *Indiana cavaliers*, parce qu'ils sont excellents cavaliers et parce qu'ils font leurs expéditions militaires toujours à cheval, ce qui les rend formidables à toutes les nations environnantes. Ils ont été alliés des *Payaguas* depuis 1725 jusqu'en 1768. Ce sont de beaux hommes, et il n'est pas rare de trouver parmi eux des individus qui dépassent six pieds. Les *Guaycurus* sont divisés en quatre hordes principales ennemies les unes des autres et subdivisées en plusieurs tribus ou villages. Ils occupent les deux rives du Paraguay jusqu'à la frontière, depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque pendant l'espace de cent lieues, où ils vivent du produit de la chasse, de la pêche et de leurs nombreux troupeaux. Depuis 1791 cette nation vit en paix avec les Portugais, et depuis 1796 avec les Espagnols. Il paraît que la langue *guaycurus* ou *mbaya* est divisée en deux dialectes principaux très-différents : le *mbaya*, qui est naturellement éteint, et le *penakagas*, parlé maintenant avec quelques variétés par tous les *Guaycurus*. Cette langue n'a pas de son nasal et guttural, et il lui manque les sons correspondants aux lettres espagnoles *j* ou *x*, *h*, *ll*, *ñ*, *r*, *v* et *z*. Les temps des verbes se forment non par flexion, mais par l'addition de plusieurs particules que l'on joint à la racine ; les noms propres y sont significatifs comme dans le *lascas*. La horde *guaycurus* la plus connue maintenant est celle qui reconnaît la protection du gouvernement portugais, et qui vit dans la *Camapunia*, district de la province de Mato-Grosso le long du bord oriental du Paraguay depuis le Mondego jusqu'à la frontière du Paraguay espagnol. Ces *Guaycurus* sont divisés en sept tribus ou grands villages nommés *Chagoté*, *Pacachodé*, *Adioé*, *Atiané*, *Olé*, *Landé* et *Cadié*, qui disparaissent avec leurs habitants lorsque le gibier et le fourrage des environs sont épuisés. Ils sont divisés en trois castes, savoir : celle des nobles, qui s'appellent *capidés* (capitaines) et dont les femmes et les filles portent le titre de *donas* ; celle des soldats, qui obéissent aux nobles et forment la masse de la nation ; et celle des esclaves, qui sont soumis aux deux premiers et qui sont plus nombreux que les deux autres réunies. Ces derniers sont les descendants des ennemis tués ou des prisonniers de guerre. Les femmes font des étoffes de coton, des nattes et de la poterie grossière. Les jeunes filles et les garçons donnent des terminaisons différentes aux mots *guaycurus*, quelquefois même ils emploient des termes entièrement différents, ce qui constitue pour ainsi dire une langue différente, parlée par cette partie de la nation. Par exemple : les hommes, pour dire *il est mort*, disent *alce*, tandis que les femmes disent *gema* ; *hulagre* dans le langage des premiers et *aguina* dans celui des secondes, signifient *homme*. Beaucoup d'individus parlent le portugais ou bien la *lingua geral*.

2° PAYAGUA, par les *Payagua* ou *Nayagua*, nation jadis nombreuse et puissante, maîtresse de la navigation du Paraguay, et allée depuis 1725 jusqu'en 1768 des belliqueux *Guaycurus*, mais à présent beaucoup diminuée. Les *Payagua* ont en général une taille très-haute, et il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des individus qui dépassent six pieds ; ils demeurent dans les environs de l'Assomption dans le Paraguay, et sont alliés des Espagnols. Les *Payagua*, qui ont été des ennemis formidables pour les Espagnols et les Portugais, étaient autrefois divisés en deux hordes principales : la septentrionale nommée *Cadique* et la méridionale appelée *Magach*, que les Espagnols connaissent sous les noms de *Sarigué* et de *Tacunbu*. L'idiome *payagua* abonde extraordinairement en sons gutturaux et est un des plus difficiles de l'Amérique. Tous les *Payagua*, outre leur langue, parlent aussi le guarani.

3° LENGUAS, parlée jadis par les *Juidage*, nommés *Lenguas* par les Espagnols, à cause de la forme particulière de leur barbote. Cette nation très-belliqueuse et une des plus puissantes du Chaco, où elle demeurait vers la 22^e parallèle entre le Pilcomayo et le Paraguay, était réduite en 1794 à 28 individus seulement. Nous n'avons pas les moyens de décider si ces *Lenguas* sont la tribu de *Guaycurus* dont parle Francisco Alves do Pardo, commandant en 1794 du presidio de Nova-Coimbra, dans son intéressante description des *Cavalleros*, publiée à Rio-Janeiro dans le *Patriota*. La prononciation de cet idiome est nasale et gutturale et une des plus difficiles.

4° ENIMAGA, par les *Coshaboth*, plus connus sous le nom de *Enimaga*. Cette nation, jadis nombreuse et qui exerçait une espèce

de suprématie sur plusieurs nations sauvages du Chaco, est aujourd'hui réduite à un très-petit nombre d'individus partagés en deux hordes, dont la plus considérable vit le long d'un affluent du Paraguay sous la 24^e parallèle et 21 minutes. La prononciation de cet idiome très-gutturale est très-difficile. Sa grammaire aurait selon Azara quelque analogie avec celle de l'idiome *linguas*.

5^e *GUENTUSE*, par les *Guentuse*, amis et voisins des *Enimaga*. Ils vivent en partie d'agriculture. L'idiome *guentuse* paraît être un mélange de celui des *Linguas* et de celui des *Enimaga*.

PAZEND. Voy. ZEND.

PECHERAI ou YACANACUS (région australe de l'Amérique méridionale), langue parlée par une nation du même nom, peu nombreuse et la plus australe de toute la partie connue du globe. Elle habite l'archipel de Magellan ou la Terre de Feu, et à ce qu'il paraît même quelques localités le long de la côte occidentale du continent opposé. Quelques-unes de ses tribus sont très-misérables, ne vivant que de poisson et de coquillages. Selon Lact, les *Kemenetes*, les *Kenckas* et les *Karankas*, qui demeurent dans la grande île, parleraient des dialectes de cette langue. Le savant capitaine Weddell a fait quelques observations sur l'idiome de ce peuple, qui selon lui offre des analogies avec l'hébreu, soit dans la signification des mots, soit dans l'emploi des sons anglais *s* et *sh*, qu'il dit être très-fréquents. Nous remarquerons que ce phénomène est bien loin d'être unique, plusieurs idiomes de la Polynésie et de l'Amérique offrant plusieurs formes strictement hébraïques.

PÉGOUANE. Voy. INDO-CHINOISE.

PÉGU. Voy. INDO-CHINOISE.

PEHLVI (lam. Médecine de Balbi), langue usitée autrefois dans toute la Perse occidentale, dans l'ancienne Médie et sur les rives du Tigre. A une grammaire proprement iranienne, le pehlvi joint un dictionnaire en grande partie sémitique. Il est même remarquable que les mots sémitiques qui s'y trouvent sont des plus essentiels, tels que *ciel*, *ville*, *maison*, *père*, *mère*, *cœur*, *main*, etc. Presque tous ces mots se présentent en pehlvi sous une forme arméénienne, souvent même avec les particularités des dialectes de l'irak. On a aussi donné au pehlvi le nom de *huzwarsch*.

C'était la langue écrite et commune à toutes les classes élevées dans l'empire persan, et celle qu'on parlait à la cour de ses anciens rois. Le pehlvi doit remonter à une haute antiquité. On le retrouve dans les traductions des livres de Zoroastre, écrits en zend, et ces traductions sont peut-être aussi anciennes que les originaux eux-mêmes. D'autres livres moins anciens, tels le *Boun-dehesch*, le *Viraf-nameh*, le *Bahmanesch*, etc., etc.,

sont écrits dans cet idiome, mais on y trouve beaucoup de mots persans. Les médailles et les inscriptions des Sassanides sont aussi en pehlvi. Cette langue est très-mélangée, ayant en outre un grand nombre de mots qui lui sont propres, beaucoup de mots persans et surtout de mots syriaques.

Pour la grammaire, elle est, comme nous l'avons dit, toute persane; on y remarque aussi plusieurs formes qu'elle tient du zend. Le pehlvi est moins dur et moins riche en voyelles que le zend, et beaucoup plus poli que ce dernier. On l'écrivait avec un alphabet de 26 lettres, dont les formes, dérivées des lettres zendes, présentent beaucoup d'analogie avec les anciennes lettres syriennes; elles expriment les consonnes et les voyelles; cependant celles-ci sont souvent supprimées (706).

Le pehlvi est rapporté aujourd'hui à la famille indo-européenne. Le point de formation de cette langue doit être placé, suivant M. Mohl (*Le livre des Rois*), dans les provinces occidentales; en Susiane, selon Erskine et Rask; dans la Chaldée du nord, selon d'autres conjectures. M. Pott essaie d'établir que le pehlvi nous représente la langue des Parthes, remplacée plus tard par le *parsi*. C'est aussi l'opinion de E. Quatremère.

PEINTURES MEXICAINES, Voy. MEXICAINE.

PÉLASGES. — La question sur les Pélasges et les Hellènes, traitée avec tant de zèle et tant de science par les premiers historiens de notre temps, par Niebuhr, C. O. Müller, Wachsmuth, Fr. Schlegel, Clavier, de la Nauze, Raoul-Rochette, Thirlwall, Micali et d'autres, n'était pas encore décidée de leur temps. Aujourd'hui nous pouvons la regarder comme presque définitivement résolue.

La nation pélasge ou pélasgienne était une des cinq grandes branches de la vaste race caucasienne, et une sœur de la nation indo-persique, chaldéo-syriaque, celtique et germanique. Elle était répandue sur une grande partie de l'Asie-Mineure (où nous la rencontrons à Larisse, à Cyme et dans d'autres villes); dans les îles de l'Archipel (nous la trouvons à Lemnos, Imbros, Samos, dans la Crète, dans l'Éubée); sur toute la Grèce et une grande partie de l'Italie, où la langue pélasgienne communiquait l'élément hellénique de la langue latine. Quand l'histoire spéciale de ces pays, occupés avant l'existence de l'histoire, se développa, le souvenir de l'unité de cette vaste nation était déjà perdu, et les traditions qui en restent encore dans les auteurs anciens, sont comme des ruines isolées sur le territoire de l'histoire de cette période; mais des ruines qui présentent partout le même style, la même origine, et qui n'attendaient, pour dévelop-

(706) Toute l'Asie, jusqu'au Pendjab, a reçu l'alphabet cursif de l'aramée, comme toute l'Europe, jusqu'au fond de l'occident, l'a reçu de la

Phénicie, c'est-à-dire que, d'un bout du monde à l'autre, l'écriture alphabétique a été un bienfait des sémites.

per ce fait de l'histoire universelle, qu'un interprète.

Nous ne devons pas regarder les villes et les contrées que la tradition nous dit être pélasgiennes comme des colonies isolées de la nation pélasgienne, (car où chercher la patrie?) mais plutôt comme certains points auxquels s'est attachée la tradition plus durable, et, pour ainsi dire, comme des îles ou des rochers qui s'élèvent dans l'Océan, pour témoigner que la vaste mer était jadis aussi un vaste continent. Parler d'une ancienne nation pélasgienne, qui a eu des colonies en Attique, en Thessalie, en Arcadie, dans l'Asie-Mineure, en Italie et en Sicile, ce qui est arrivé à presque tous les historiens modernes, même à Niebuhr, Müller, etc.; est aussi faux que de dire que l'Angleterre, la Hollande, la Suède et la Norvège sont des colonies.

Ce n'est donc pas d'une colonisation, c'est d'une propagation qu'il faut parler.

Selon cette idée générale, que personne ne peut nier, nous essaierons de fixer nos idées sur la relation des Pélasges et des Hellènes.

Les Hellènes et les Pélasges sont de la même nation; la différence entre ces deux peuples consiste en ce que les premiers sont une tribu des derniers. Les restes de la langue pélasgienne, conservés dans la langue latine et grecque, les monuments, les traditions spéciales viennent à l'appui de notre opinion.

Les Hellènes se pouvaient néanmoins distinguer des Pélasges,

1° Par un idiome, par un dialecte particulier, comme les Hébreux, par leur dialecte, se distinguèrent des autres peuples de la nation chaldéo-syrienne. Il n'est donc pas plus étonnant de voir Hérodote même ne pas entendre l'ancienne langue pélasge de Croton, en Italie, que de voir un Allemand ne pas comprendre le hollandais, ou bien un Français du nord ne pouvoir comprendre le patois du midi;

2° Par des institutions spéciales, par une histoire spéciale, et enfin par un certain degré de la civilisation, par lequel la tribu se distinguait de la nation en général.

Que le souvenir de cette unité des Hellènes et des Pélasges se fût effacé entre les Grecs mêmes, ceci s'explique par le manque d'histoire de ces anciens temps, par l'orgueil national, et spécialement par cette prétention de l'autochthonie des Grecs. Les Hollandais, pour citer un exemple frappant, à peine depuis deux siècles séparés de l'Allemagne, ne croient-ils pas être une nation indigène; et ne se vantent-ils pas de leur autochthonie, en niant qu'ils soient une branche de la grande nation allemande, et en se nommant, avec un certain orgueil, des Bataves, quoique la langue, les institutions, l'histoire vivante, et presque les souvenirs des vieillards les démentent. Voy. ÉTRUSQUES et PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

PÉLASGO-HELLÉNIQUE, branche de la division thrasco-pélasgique, ou gréco-latine,

famille indo-européenne. Cette branche comprend les idiomes parlés anciennement par les fameux Pélasges et Hellènes, qui, depuis longtemps, ainsi que tous les peuples compris dans cette branche, se sont éteints ou fondus avec d'autres nations. Parmi les principaux, on compte les *Pélasges* et les *Lélèges*, colonies asiatiques venues en Grèce; les *Perrhèbes*, qui occupaient une partie de la Thessalie; les *Thesprotes* et les *Molosses*, les deux principaux peuples de l'Épire; les *Crétois*, qui durent leur puissance et leur célébrité à la sagesse des lois promulguées par Minos; les *Oénôtres*, qui émigrèrent en Italie; les *Arcaadiens*, qui demeuraient dans l'Arcadie; les *Thyrrhènes*, antérieurement nommés *Gracis*; c'est cette petite peuplade de la Thessalie, qui a donné son nom à toute la nation célèbre connue sous le nom de Grecs.

La branche pélasgo-hellénique comprend :

1° L'HELLÉNIQUE ou GREC ANCIEN, parlé jadis dans la Grèce et ses dépendances, et plus tard dans une grande partie de la Sicile, de la basse Italie, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte et ses dépendances, dans une partie de la Gaule Narbonnaise, etc., etc. Parmi les peuples qui formaient cette nation célèbre, les *Athéniens*, les *Lacédémoniens*, les *Thébains* et les *Achéens* sont les plus remarquables pour avoir été, chacun à son tour, le peuple prépondérant de toute la Grèce. Viennent ensuite les peuples descendus des nombreuses colonies fondées par les Grecs, parmi lesquelles les plus anciennes sont les riches établissements le long de la côte occidentale de l'Asie-Mineure et des îles voisines fondés : par les *Eoliens*, dont le principal était Mitylène dans l'île de Lesbos; par les *Jonien*, dont les plus importants étaient la magnifique Éphèse, et Milet de Phocée, si remarquable dans les vi^e et vii^e siècles avant Jésus-Christ, par leur commerce, leur marine et leurs colonies, la première dans la mer Noire, la seconde dans l'Occident; par les *Doriens*, dont les plus considérables étaient la superbe Halicarnasse, et Rhodes, si célèbre par son code maritime et son colosse, et devenue si riche et si puissante aux temps des Ptolémées. Les autres colonies se trouvaient placées de la sorte : sur les côtes de la Propontide, Byzantium, qui, nommée plus tard Constantinople par son restaurateur, devint la capitale de l'empire d'Orient; Cizycus, Chalcédon, etc., etc.; sur les côtes de la mer Noire, Cherson, dont le gouvernement républicain dura jusqu'en 840; Héraclée, Synope, Dioscurias, Phanagoria, Tanais, nommée ensuite Tana. Olbia, etc., etc., toutes très-florissantes par leur commerce, surtout les quatre dernières; sur les côtes de la Thrace, Sestus, Aegospotamos, etc., etc.; sur les côtes de la Macédoine, Amphipolis, Olynthus, Potidea, etc. etc.; sur les côtes de la Magna Græcia ou basse Italie, Tarente et Croton, très-riches et puissantes; Sibaris, si remarquable par ses richesses, par sa grande population, et dont le luxe passa en proverbe;

Rhegium, Cumæ, Néapolis, etc., etc.; sur les côtes de la Sicile, Syracuse, la plus importante de toutes les colonies grecques, et qui joua un si grand rôle sous son roi Hiéron; Agrigente, si remarquable par la magnificence de ses bâtiments; Gela, Catana, Messana, etc., etc.; sur la côte méridionale de la Gaule, Massilia (Marseille), si importante par sa marine, par son commerce, et plus tard par sa culture; Antipolis, etc., etc.; sur la Lybie en Afrique, Cyrène, capitale d'un royaume florissant; Barca, etc., etc.; enfin Calaris et Olbia en Sardaigne, Alaria, en Corse, et Saguntum, et autres, sur la côte orientale de l'Espagne. Pendant la domination macédonienne, l'hellénique a été la langue parlée à toutes les cours des descendants d'Alexandre, et celle que parlaient toutes les personnes de distinction dans tous les pays soumis aux Macédoniens; plus tard, il a été aussi cultivé par tous les sujets les plus distingués de l'empire Romain, et a été l'idiome dominant dans l'empire d'Orient, jusqu'à sa chute, époque à laquelle il fut cultivé avec une nouvelle ardeur en Occident. C'est dans cette langue, qu'en 270 avant Jésus-Christ, a été faite la *Septuaginte*, ou la fameuse version des *Septante*. Sa littérature, qui comprend les plus belles productions de l'esprit humain, est une des plus riches du monde, et offre le spectacle presque unique d'une série d'écrivains, qui se sont suivis depuis Homère jusqu'à la moitié du x^e siècle.

Quelle est l'origine de cette belle langue? Si nous interrogeons Hérodote et Diodore, ils nous parlent des Pélasges comme ayant apporté en Grèce une certaine civilisation; mais ils se taisent sur la part qu'ils eurent dans la constitution définitive de la langue des Hellènes. Hérodote paraît ignorer les circonstances et les éléments de la formation de la langue grecque. On considérait les Pélasges comme un peuple étranger, ayant parlé une langue qui lui était propre. Le père de l'histoire, tout en assurant que cette langue était éteinte de son temps, prétend qu'elle différait essentiellement du grec, assertion d'où l'on ne peut rien conclure, parce qu'au temps d'Hérodote, on ignorait complètement les éléments de l'étude comparative des langues, les principes qui permettent de suivre, d'un idiome à l'autre, et de reconnaître, sous ses transformations diverses, un même radical. Strabon et Pausanias, en nous parlant d'une race antique, qui habitait le Péloponèse avant l'arrivée des Hellènes, nous laissent égale-

ment dans l'ignorance sur la nature de la langue de cette race.

Les Grecs ont avancé qu'une partie de la population de l'ancienne Grèce fut autochtone. Les érudits et les philologues modernes rejettent ce sentiment en se fondant sur les données mêmes de la langue. Dans tous les cas, si les pentes des monts de la Thessalie et les plateaux de l'Arcadie furent le séjour d'une race antérieure à celle dont l'histoire, plus ou moins fabuleuse, des premiers temps, nous retrace l'arrivée sur le sol grec, la civilisation y est venue, avec les premiers développements importants de la langue, à la suite des tribus qui paraissent être sorties de l'Asie centrale, les uns par les pays situés au nord de la mer Noire, en traversant la Dacie, la Mésie et la Thrace, et y laissant une partie de leurs populations, d'où sortit plus tard, selon quelques auteurs, le peuple des Goths; les autres, par l'Asie-Mineure, où, selon quelques autres, la race qui reçut le nom de pélasgique, conserva plus longtemps qu'ailleurs son idiome originel. Ces Pélasges « parlaient une langue grossière, que l'on a pu, sans invraisemblance, comparer à un idiome de l'Océanie, » dit M. Egger, dans un *Aperçu sur les origines de la littérature grecque*. Nous n'en pouvons toutefois juger sur les faits, les Pélasges n'ayant pas eu le temps de se développer assez dans l'état isolé pour fixer leur idiome par des monuments, avant qu'à leur domination vint se substituer celle d'une peuplade nouvelle, mais se rattachant, selon toute apparence, à la même souche, la peuplade des Hellènes, qui donna son nom à la langue hellénique, ou grecque propre.

On a dit que la langue grecque était « la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée. » Cherchons à exposer en peu de mots ce qui lui a valu un pareil éloge. Nous savons aujourd'hui que le fond matériel de ses mots et le cadre général de sa grammaire se rattachent à l'idiome originel de l'antique Arie, source commune des langues dites indo-germaniques (707). Mais à ces éléments, le génie hellénique a dû imprimer un caractère admiré de tous les siècles, et qui nous fait encore aujourd'hui recourir à cette langue presque toutes les fois qu'une nouvelle découverte demande un nouveau nom. Malgré la perte des quarante-neuf cinquantièmes au moins de l'ancienne littérature grecque, il nous reste encore environ trois cent mille mots grecs qui se réduisent à moins de cinq cents racines, preuve

(707) Les études des modernes sur la constitution étymologique de la langue grecque ont démontré combien elle a peu de rapports avec les langues orientales, telles que l'hébreu et le syriaque, d'où l'on avait si longtemps voulu la faire dériver, tandis qu'on lui en avait découvert de frappants avec plusieurs idiomes européens, tels que le slave et l'allemand, qu'on ne pensa que fort tard à lui comparer, et elle est aujourd'hui considérée comme ayant, ainsi que ceux-ci, pour point de départ plus ou moins direct, l'idiome originel de l'antique

Arie, d'où se formèrent dans le sud de l'Asie les langues sacrées des Hindous et des Parses, la ressemblance d'un grand nombre de racines, ressemblance qui va jusqu'à l'identité presque complète en bien des cas, dans plusieurs noms de nombre, par exemple, une similitude parfaite dans les procédés de la conjugaison et de la dérivation, établissant une étonnante analogie entre le grec et le sanskrit. Sur quelques points les rapprochements sont plus frappants encore avec le zend.

évidente de la force organique qui résidait dans cette langue, et dont on ne cessait d'être étonné si l'ordre alphabétique rigoureux n'avait envahi tons les dictionnaires (708). Les racines, monosyllabiques pour la plupart, indiquent des idées fondamentales et fécondes d'où les autres découlent par voie de transformation, de composition et de métaphore. Dans la formation, il faut considérer deux éléments : l'élément caractéristique, et l'élément euphonique. Le premier est commun à toutes les langues, mais on ne le trouvera, à l'exception du sanscrit, nulle part plus riche que dans le grec. Il serait fort long de dresser la liste de toutes les inflexions et de toutes les terminaisons préfixes qui modifient d'une manière déterminée le sens de la racine. Le second élément n'a été introduit qu'en vue des lois de l'harmonie : toutes les combinaisons de voyelles et de consonnes qui seraient de nature à la contrarier, sont soigneusement évitées, quelquefois même au détriment du signe caractéristique de la forme, compensé par la modification d'une autre partie du mot. La monotonie qui pourrait résulter d'un si grand nombre de dérivés d'une seule racine est évitée par de fréquents changements de voyelles, espèce de jeu régulier des sons que les grammairiens allemands appellent *umlaut*; ensuite par des transpositions de consonnes non moins régulières et par différents moyens de renforcer les syllabes faibles. C'est ainsi que se réalise, dans la formation des mots grecs, le grand principe des beaux-arts : la variété dans l'unité.

La faculté de composer des mots est illimitée dans le grec, ou plutôt elle n'est limitée que par le naturel et le beau, limite qui n'a été franchie que par les écrivains sans goût du Bas-Empire, dans lesquels on trouve des compositions monstrueuses. C'est un avantage inappréciable que de pouvoir réunir en un seul mot tel groupe d'idées qu'on veut; rien ne rend une langue plus pittoresque. Il faudrait quelquefois plusieurs lignes en français pour exprimer ce que le grec peut par un seul verbe composé de trois prépositions. L'empire de la métaphore est beaucoup plus étendu dans les langues qu'on ne le pense ordinairement; les neuf dixièmes au moins des mots sont métaphoriques. Quant au grec, il est impossible de rencontrer ailleurs plus de justesse, de grâce, de poésie et d'esprit que dans les métaphores de cette langue.

Voilà pour ce que nous appellerons le matériel de la langue. Tout magnifique qu'il est, on l'oublie quand on est sous le charme de la phrase et de la composition grecque. Les mouvements les plus délicats, les liaisons les plus intimes des pensées y trouvent leur expression claire et directe.

Nos langues modernes sont dans l'impulsion de la suivre sur ce terrain; notre réflexion même a peine à retrouver toutes les relations entre les diverses pensées de l'âme que le génie grec a saisies et exprimées en parole. De là cette absurde doctrine des *particules explétives*, ainsi nommées parce qu'on n'était pas parvenu à en déchiffrer le sens. Nous n'indiquons plus que les rapports, pour ainsi dire, les plus grossiers entre les phrases on entre les différents membres des phrases; nous négligeons même souvent de les indiquer. Les Grecs possédaient des particules pour toutes les nuances, et ils s'en servaient toujours : leur phrase est une image *complète* de ce qui se passe dans l'âme de celui qui parle. Cette richesse en particules, combinée avec les trois modes et les sept temps, donne au discours des teintes dont aucune langue n'égale la convenance et la délicatesse. D'un autre côté, l'abondance et l'emploi aisés des participes permet de grouper autour du verbe principal beaucoup d'actions secondaires ou de traits accessoires, et de donner à la phrase l'ordonnance d'un tableau avec ses lumières et ses ombres. L'inversion concourt au même effet. Du reste, le grec, dans ses constructions, ne s'astreint pas aussi rigoureusement que d'autres langues, aux exigences de la grammaire et de la logique; une liberté bien entendue, que cette langue aime, ajoute beaucoup au naturel et par conséquent au charme du discours. Très-souvent la marche de la pensée et son développement progressif élargit les proportions de la phrase commencée sur un plan plus restreint; mais le lecteur entraîné ne s'aperçoit guère du changement, tant il est fondé dans la progression de l'idée; ce n'est qu'en lisant en grammairien et en faisant l'analyse, que l'on découvre le nombre incroyables de ces phrases qui se développent et qui finissent autrement qu'elles n'étaient commencées. Comme le génie, le grec peut se jouer des règles vulgaires.

Tel est, en traits généraux, le caractère de la langue grecque. Ses origines ont été retrouvées dans le sanscrit; l'histoire de leur passage est inconnue, mais la science linguistique a soulevé quelques coins du voile qui la couvre. Le premier monument de la langue grecque qui est venu jusqu'à nous, les poésies homériques, nous la montrent toute formée et admirable de ressources; on y remarque une richesse luxuriante, déjà contenue par ce sentiment du beau et par cet esprit de modération qui distingue le génie hellénique.

Divisée en beaucoup de tribus, la nation grecque parlait beaucoup de dialectes, dont la différence originaires s'est maintenue longtemps, parce que durant plus de huit siècles, presque tous les centres de la vie poli-

(708) Aux 11,633 mots grecs que M. Poti examine dans son *Lexique*, il rapporte 2,035 mots sanscrits, 138 zends, 56 arméniens, 618 latins, 292

gothiques, 738 allemands, 520 slaves, 40 russes, 500 lithuaniens et 527 celtiques.

tiques restèrent distincts (709). Au commencement de notre ère, Strabon remarquait encore des particularités de langage dans chaque ville grecque. On peut cependant réduire cette multitude de dialectes en deux grandes classes. L'*éolien* et l'*ionien*, dont le premier engendra le dialecte *dorien*, le second le dialecte *attique*. Ces quatre dialectes se sont élevés successivement au rang de langue cultivée et écrite, et dans chacun on comptait un grand nombre de chefs-d'œuvre.

Les Éoliens habitaient primitivement les plaines qui s'étendent au sud du fleuve Péenée (en Thessalie) et une partie de l'Étolie. Ils passèrent ensuite dans la Béotie, se répandent de là sur plusieurs îles du nord de la mer Égée et sur la partie de la côte asiatique à laquelle ce peuple a donné son nom. Tous les dialectes qu'on parlait dans le nord de la Grèce avaient le caractère éolien; mais dans les régions montagneuses de la Doride et de l'Épire, ce dialecte conserve ou prit des sons plus mâles et plus durs, et se détacha ensuite comme dialecte *dorien*. Lors du grand mouvement des peuples de l'ancienne Grèce, que l'on appelle le retour des Héraclides, ce dialecte passe dans le Péloponnèse, où Sparte devint son foyer principal. Des colonies doriennes se portèrent sur les îles de Crète et de Rhodes, dans le sud de l'Asie-Mineure et à l'ouest dans la Sicile et dans cette portion de la Basse-Italie qui reçut le nom de la Grande-Grèce. Mais ce n'est pas de ce voisinage qu'est venue au latin sa grande parenté avec l'éolien et le dorien : elle est due à une transmission antérieure.

La douceur, on peut dire la mollesse de l'*ionien* forme un contraste très-prononcé avec la mâle vigueur du *dorien*, dialecte beaucoup moins harmonieux. Dans l'ancien temps, on parlait l'*ionien* dans l'Attique, dans l'Achaïe et dans quelques parties des pays adjacents. Il passa ensuite, avec les colonies des Athéniens et des Achéens, dans la province de l'Asie-Mineure appelée l'*Ionie*, et dans plusieurs îles de l'Archipel. Comme d'autres dialectes grecs, il avait des variétés dont Hérodote compte quatre chez les seuls Ionians de l'Asie; mais ce qui est surtout digne de remarque, il se perpétue dans sa seconde partie, exempt des modifications qu'il subit dans l'Attique, et qui en furent un dialecte nouveau. Il forme le base du langage des poésies homériques, et il fut employé par les premiers philosophes, les premiers historiens, et par Hippocrate, quoique ce dernier, de même qu'Hérodote, fût Dorien d'origine; car les Grecs étaient portés à conserver dans chaque genre de litté-

retre, le dialecte déjà formé à cette manifestation de l'esprit.

Le langage des Ioniens qui étaient restés dans le même patrie, changea peu à peu de caractère, il devint plus ferme et plus mâle, sans toutefois prendre la raideur du dorien. Les grands génies qui illustraient Athènes donnèrent au dialecte attique le plus grande perfection et lui acquirent la supériorité sur tous les autres dialectes grecs. Aussi vers le temps de Philippe et d'Alexandre était-il devenu la langue commune de toutes les portions de la population grecque; et par la suite fut-il seul cultivé par tous les écrivains grecs. Avec cette grande extension, il ne pouvait pas conserver son ancienne pureté, dont Aristote est le dernier représentant. La langue commune (ἡ κοινή λέξις) prit sa place. La fréquente communication avec d'autres peuples donna naissance au grec *hellénistique* (710), qui a admis des formes et des expressions étrangères au grec. La décadence marcha, et la ruine de l'ancien idiome s'accomplit dans le grec romain.

2^e GREC MODERNE, ROMAIKA, APLO-HELLENICA ou ROMAIQUE, langue que parlent les Grecs actuels et à laquelle les changements survenus dans le grec ecclésiastique donnèrent naissance après la prise de Constantinople. Ce nom de *Romaïka*, ou *Romaïque* est venu de ce que les Turcs considéraient comme romaine toute la population de l'empire grec qui était étrangère à leur race. Cette langue qui depuis cette époque a toujours été en se modifiant, a successivement admis dans son vocabulaire des éléments latins, turcs, slaves, albanais, italiens et français. Celui des anciens dialectes avec lequel le romain a le plus de rapports, c'est l'*ionien*, ou plutôt sa variété, l'*attique*.

Le domaine du grec moderne embrasse entre les deux grandes divisions de la Grèce actuelle, la Livadie et le Morée, la Thessalie, une partie de la Roumélie, de l'Albanie et de l'Anatolie, l'Archipel, Candie, Chypre et les îles Ioniennes.

Les plus savants philologues nationaux et étrangers ont des opinions très-différentes sur les principaux dialectes de la langue parlée. Malte-Brun, qui a fait beaucoup de recherches sur ce sujet, y distingue deux dialectes principaux, subdivisés en plusieurs sous-dialectes. Dans le *romaika* il comprend les sous-dialectes de *Constantinople* ou des *Fanariotes*; de *Salonique*; de *Jannina*; d'*Athènes*; d'*Hydra*, mêlé d'albanais, etc., etc.; dans l'*Eolodorien* il distingue le *tsakonite*, parlé dans les monts Zarex à l'est de Sparte; le *mainote*; le *sphakiot* dans l'île de Candie; le *himariote*, mêlé d'albanais et de slave; le *zagarin*; le *chypriote*, etc., etc.

un étranger qui parle grec et dont le dialecte alexandrin fut le plus important. Un autre dialecte altéré fut celui des Juifs hellénistes qui eurent cours en Syrie et dans lequel ont été écrits les livres du Nouveau Testament et traduits ceux de l'Ancien. Ce dialecte se fait remarquer par l'introduction de tournures sémitiques et par l'abandon complet du nombre dual.

(709) La classification en quatre dialectes, ionique, dorique, éolique, et attique, est une œuvre artificielle des grammairiens et ne reproduit nullement l'état de choses dans lequel chaque petite subdivision de territoire avait, à tout le moins, des dialectes qui lui étaient absolument propres. (Voy. GUYOT *Hist. f. Grèce*, t. 1, p. 318.)

(710) Ainsi désigné du mot ἑλληνιστής, signifiant

Le romaque le plus pur est celui qui se parle dans les îles les moins fréquentées de l'Archipel et dans quelques cantons montagneux de l'intérieur. C'est là surtout qu'on trouve dans le grec moderne des façons de parler qui appartiennent à l'antiquité la plus classique. Partout, du reste, l'idiome moderne a conservé quelques petites phrases, quelques formules, quelques locutions, reste de la langue antique. Il y a dans le grec d'aujourd'hui telle expression qu'on retrouve dans Homère, mais qu'on ne rencontre dans aucun auteur postérieur. Il est fort probable qu'il s'est transmis à travers les générations, dans la bouche du peuple, beaucoup d'expressions de la langue vulgaire ancienne, qui n'ont été admises dans aucune des productions littéraires dont nous avons pu avoir connaissance. Voici les principales modifications qu'a subies la grammaire. Les nombres ont été réduits à deux et les cas à quatre. Le premier nom de nombre est employé comme article indéfini; les degrés de comparaison se forment à l'aide de particules, plusieurs des temps du verbe au moyen d'auxiliaires. Le verbe *avoir*, *εχω*, sert, comme dans les langues néo-latines, à la formation des temps du passé; mais la forme *vouloir*, *εθελω*, qui, joint à une forme dérivée de l'ancien infinitif, sert à composer, comme en allemand et en anglais, le futur et le conditionnel, rapproche d'ailleurs, sous ce rapport, le romaque des langues germaniques. La voix moyenne a été supprimée. La construction est devenue de moins en moins transpositive.

Les ouvrages les plus anciens publiés en romaque sont : des homélies populaires, des traductions ou imitations des romans de chevalerie du moyen âge et des ouvrages d'imagination les plus répandus alors en France, tels que *Sindbad*, les fables de *Bidpay*, le *Castolement*, les *Sept-Sages*, etc., etc., des chroniques métriques, et enfin des chansons relatives à toutes les habitudes de la société nouvelle. Depuis la fin du siècle dernier les Grecs ont traduit une grande quantité des meilleurs ouvrages français, anglais, italiens et allemands. On compte déjà près de 6,000 volumes imprimés dans cette langue, surtout à Venise, à Vienne, à Paris, à Trieste et à Odessa.

PENJABI. Voy. PNAKHT.

PENSÉE, sa complexité, analysée par le langage. Voy. l'Essai, § III.

PERCEPTION, sa nature. Voy. l'Essai, § III. — Analyse de la perception et de l'idée. *Id.*, *ibid.*

PERMIENNE, branche de la famille ouralienne, ainsi nommée du peuple qui la parle. Elle comprend les deux langues suivantes :

1° La PERMIENNE, parlée par les *Komi* ou *Komi-Murt*, plus connus sous le nom de *Permiens* ou *Biariciens* et de *Syrènes* ou *Syrènes*. On les regarde comme deux nations différentes, mais ils ne sont réellement qu'une même nation, parlant deux dialectes très-différents. Les *Permiens*, sur la civilisation, le commerce et les grandes richesses

desquels on a débité tant de fables dans le moyen âge et dernièrement, étaient jadis la nation dominante dans le nord-est de l'Europe, et furent soumis plus tard à la république de Nowgorod. Maintenant ils sont tous Chrétiens et ont adopté la manière de vivre des Russes. La langue permienne n'a qu'une seule déclinaison avec cinq cas. Sa conjugaison est assez riche, puisqu'elle a le présent, l'imparfait, le parfait, la plus-que-parfait et le futur, qu'elle forme par flexion et sans recourir à aucun verbe auxiliaire. C'est aussi la seule langue de cette famille qui compte un alphabet particulier, inventé en 1375 par Étienne le Permien, qui convertit le premier ce peuple au christianisme, et qui traduisit en cet idiome les livres saints les plus importants. Mais l'alphabet et les livres sont entièrement perdus. L'alphabet avait 24 caractères. D'après les traditions des Ostiaques de l'Oly, recueillies par Messerschmidt en 1726, il paraît que cet alphabet s'est répandu au delà de l'Oural. On peut regarder le dialecte permien, proprement dit, presque comme mort, n'étant plus parlé que par un petit nombre de *Permiens*, la grande masse de la nation ayant adopté depuis longtemps la langue russe. Les *Permiens*, proprement dits, vivent encore dans les gouvernements de Perm et de Wiatka le long de la Kama supérieure et des affluents la Wischera et la Tchoussowaya. Le dialecte *syrené* est parlé par les *Syrènes*, qui sont beaucoup plus nombreux. Ils sont répandus à l'ouest et au nord des *Permiens* dans les gouvernements de Wologda, d'Arkhangel et de Perm; il y en a aussi quelques-uns dans celui de Tobolsk.

2° WOTIÈQUE, langue des *Udi* ou *Udmurt*, plus connus sous le nom de *Wotiques* ou *Wotiques*, qui vivent répandus dans les gouvernements de Wiatka, d'Orenbourg et de Kasan, surtout entre la Kama et le Wiatka, et le long de la Bielaya. Ils sont tous Chrétiens, et quoiqu'ils soient les plus industrieux de tous les peuples de cette race, qui vivent dans l'empire russe, les seuls Finnois exceptés, et peut-être les Esthoniens. D'autres *Wotiques* vivent dans les gouvernements d'Orenbourg et de Perm, formant le mélange connu sous le nom de *Terjère* ou *Teptjère*. La grammaire wotique offre plusieurs singularités remarquables. Elle décline les substantifs de six manières différentes, selon les six pronoms possessifs qui les précèdent; les pronoms aussi présentent beaucoup de difficultés et d'anomalies dans leur déclinaison. Le verbe wotique a deux conjugaisons, cinq modes et tantôt plus tantôt moins de temps. La négation intercalée dans la conjugaison y produit de grands changements. Les prépositions suivent toujours leurs régimes; quelques-unes ont jusqu'à trois terminaisons différentes, non d'après les genres, que cette langue ne distingue pas dans les objets qui en sont naturellement privés, mais d'après les personnes. On a fait une traduction de la Bible en cette langue.

PERRUÈRES. Voy. PÉLASGO-BELLÉNIQUE.

PÉROU. Voy. PÉRUVIENNE. — Sa civilisation, ses mœurs, ses richesses, son culte, ses monuments, etc. *Ibid.*, — et note XX, à la fin du volume.

PERRUQUE. Ce mot est dérivé de *pilus*, poil, et voici comment. De *pilus* les Espagnols ont fait *pelo*, de *pelo*, *peluca*; de *peluca* les Français ont fait *perruque*, que les Flamands ont transformé en *pernik*, dont les Anglais ont fait *perwig*, *perveig*, et par contraction *wig*. Il y a des étymologies qui, au premier coup d'œil, paraissent évidentes, et qui cependant sont fausses; il y en a aussi qui sont véritables, mais dont personne ne se douterait.

PERSAN ou **PERSAN MODERNE**, langue asiatique classée dans le groupe des langues dites persanes, famille indo-germanique.

Le persan est dérivé du parsien s'est formé, pendant la longue domination des Arabes en Perse, du mélange de la langue de ces derniers avec le parsî et plusieurs mots turks (711).

Le persan est la langue que parlent les *Tadjiks* ou *Persans*, qui sont les habitants indigènes de la Perse, et qui forment encore la masse principale de la population dans le Fars, le Kerman, l'Azerbidjan, le Sistan et le Khorasan, et qui sont plus ou moins nombreux dans l'Irak, le Mazendran, le Koubistan, le Kandahar et autres provinces de cette région. Le persan est aussi parlé dans une grande partie de l'Inde, où il est très-commun parmi les mahométans, surtout dans les provinces d'Agra et d'Aurengabad; c'est encore la langue employée dans les documents publics, dans les archives des tribunaux et les registres des finances dans les provinces qui formaient le vaste empire du Grand-Mogol. Le persan, quoique dans un dialecte différent, est aussi la langue propre des *Boukhares*, qui sont les habitants indigènes de la Grande-Boukharie dans le Turkestan indépendant et de la Petite-Boukharie dans le Turkestan chinnois, où ils habitent dans les villes au milieu des peuples turks, qui les appellent *Sarty*. Les Boukhares sont aussi répandus dans les villes de Kasan, Tobolsk, Tara, Tomsk, etc., et à Kiachta dans l'empire russe, dans plusieurs villes du Chansi, du Chensi et d'autres provinces de la Chine, ainsi que dans celles du Tibet, de l'Inde et de l'Indo-Chine. On doit remarquer qu'en général, outre leur langue nationale, les Boukhares parlent dans les usages de la vie commune l'idiome des nations au milieu desquelles ils se sont établis depuis longtemps. Les Boukhares de la Sibirie paraissent même avoir entièrement oublié leur propre langue, pour ne parler

qu'un dialecte turk très-mêlé de mots persans. Le persan est avec l'arabe la langue littéraire non-seulement de tous les Tadjiks, mais aussi des autres peuples mahométans qui vivent dans les royaumes de Perse et de Caboul, dans le Belloutchistan, dans les deux Boukharies, dans l'empire ottoman, et des autres peuples turks les plus policés, connus sous le nom impropre de Tartares, ainsi que des nombreux mahométans de l'Inde. La littérature persane, qui est l'émule de l'arabe pour la richesse, la variété et l'importance, est surtout remarquable par ses ouvrages d'histoire, de géographie, de mathématique et d'astronomie, de jurisprudence, de philosophie et de poésie, ainsi que par plusieurs traductions des auteurs classiques arabes. C'est aussi dans cette langue que le célèbre Firdoussi composa le *Chah-naméh*, qui contient tout ce que les mahométans savent sur l'ancienne histoire de l'Asie occidentale. L'époque la plus brillante du persan correspond au règne des Dilémites ou Bouides, qui dura plus d'un siècle, depuis le commencement du x^e jusqu'au milieu du xi^e. Cette langue, qui est une des plus riches et des plus harmonieuses de l'Asie, a beaucoup contribué à la formation de l'hindoustani et d'autres langues modernes de l'Inde, et au perfectionnement de l'osmanli.

Le persan se rapproche plus qu'aucune autre langue orientale des langues germaniques. Aussi est-ce par lui que les philologues allemands ont commencé à renouer la filiation asiatique de leur idiome. Leibnitz alloit jusqu'à prétendre qu'un Allemand, avec le seul secours de sa langue maternelle, pouvait comprendre les vers des anciens poèmes persans. Quoi qu'il en soit, M. de Hammer, de Vienne, dit que ce n'est que sur une connaissance exacte de la langue persane que l'on peut baser solidement l'édifice de l'étymologie de l'allemand et de ses sœurs.

Par l'extrême simplicité du système de ses formes, le persan se rapproche plus de l'anglais que de l'allemand. On ne rencontre point, en effet, chez lui, la distinction des genres grammaticaux ni dans les substantifs ni dans les adjectifs. L'article défini n'est point usité en persan. Cette langue peut, à la manière des langues sémitiques et du turk, remplacer par de simples adjectifs les adjectifs possessifs. Les syllabes dérivatives des substantifs et des adjectifs ont, en persan, un rapport intime avec celles de l'allemand. C'est ainsi que la terminaison ordinaire du pluriel, qui est *an* en persan, répond à la terminaison *en*, fréquemment ca-

(711) Un auteur anglais (*Cyclopedia*, art. *Persian*) prétend que la langue du premier empire persan fut la mère du sanskrit, et par conséquent du zend et du parsî. W. Jones et F. Schlegel, au contraire, font dériver le parsî du sanskrit. L'allemand Othmar Frank veut que le parsî ait donné naissance au sanskrit de l'Inde tandis que le *Mithridates* paraît regarder comme contemporains le sanscrit,

le zend et le pehlvi. Enfin quelques auteurs veulent que le zend ait été parlé autrefois dans le nord, le pehlvi dans le sud de l'ancien empire des Perses, mais d'après les traditions historiques des Persans eux-mêmes, le pehlvi ou idiome occidental, et le dâri ou idiome oriental, sont les deux principales langues qui se partageaient l'ancien royaume de Mède.

caractéristique du pluriel en allemand. La même syllabe est dans l'une comme dans l'autre langue la désinence de l'infinitif. Les verbes persans sont tous renfermés dans une seule conjugaison, ou du moins un seul de leurs temps, le présent, est susceptible de prendre dans les verbes différents des flexions différentes. Les terminaisons des autres temps dans les verbes attributifs ne sont autres que le verbe substantif, quelquefois contracté, et souvent aussi conservé dans son intégralité. Dans la formation des temps secondaires de la voix active, ainsi que dans celle de tous les temps de la voix passive, le persan emploie un système d'auxiliaires tout à fait analogues à celui des Allemands et des Anglais. La conjugaison, très-riche en temps, est pauvre en modes, n'ayant que l'indicatif et exprimant le conditionnel et le subjonctif par des particules ajoutées à l'indicatif.

La syntaxe est simple et naturelle, et, chose remarquable, les nombreux idiotismes particuliers au persan se traduisent littéralement par autant d'idiotismes germaniques. Les vocables du persan ne sont guère que le tiers de ceux de la langue arabe, et ses vocabulaires ne comptent pas plus de vingt à vingt-trois mille mots, dont quinze cents se retrouvent dans le zend, et environ quatre mille en allemand. Le persan, comme le sanskrit, le grec, l'allemand, etc., peut former des composés de toute espèce par la seule juxtaposition des radicaux.

L'alphabet persan est le même que celui des Arabes, seulement on y a ajouté quelques lettres pour représenter des sons particuliers aux Persans. Cet alphabet, modifié différemment, forme les différentes écritures connues sous les noms de *neskhy*, de *kihany*, de *taalik*, etc. Tous ces caractères s'écrivent de droite à gauche. Sous le rapport de la pureté, il faut distinguer dans le persan : le *déri*, parlé jadis à la cour d'Islis-ahan; c'est la langue écrite et parlée par toutes les personnes qui se piquent de politesse et d'instruction (112); et le *valuat*, qui est la langue vulgaire, subdivisée en un grand nombre de dialectes, qui sont encore très-peu connus. Parmi ces dialectes, les suivants paraissent s'éloigner le plus du *déri* : le *tati*, parlé dans les environs de Nakou et de Lenkoran, dans le Daghestan dans la région du Caucase; le *boukhare*, parlé dans la grande et la petite Boukharie et autres contrées où vivent les *Boukhares*; le *dehwar*, parlé par les *Dehwars* ou *Dehkans*, établis dans une grande partie du district de Kélat dans le Belouchistan et répandus dans plusieurs endroits des royaumes de Caboul et de Perse; dans celui de Caboul on les trouve en plus grand nombre dans le sud-est de Sistan, où ils vivent régis par un khan qui réside à Humdard; dans celui de Perse, ils demeurent dans le district de Nurmanschihr

et dans une partie du Moghistan dans la vaste province de Kerman; ce dialecte paraît former l'anneau qui unit le persan au beloutche, auquel il ressemble beaucoup; les dialectes du *Mazendéran* et de l'*Azerbidjan* ou *Tabéristan*, parlés dans les provinces de ce nom dans le royaume de Perse; le dialecte de l'*Inde*, parlé dans cette région par un grand nombre d'individus, et subdivisé en plusieurs variétés; celle des Perses de Surate est moins mêlée de mots arabes que les autres dialectes persans, et se distingue par quelques expressions particulières et par sa prononciation, qui est beaucoup plus articulée et plus précise que celle des dialectes vulgaires de la Perse. Les dialectes suivants, dont les auteurs persans font mention, se sont éteints depuis longtemps: le *sogheh*, en usage dans la Sogdiane et le pays de Samarkand; le *hezry*, dans le territoire de Hérat; le *mérouzy*, dans le pays de Mérou, l'ancienne Margiane; le *zawely*, dans le Kandahar, appelé aussi *zaweliestan*; le *sagzy*, dans le Sedjestan; le *khoazy*, dans le Khouzzistan; et le *adery*, dans l'Aderbaïdjan. Voy. PERLU.

PERSAN ANCIEN. Voy. PARSI.

PERSANES (FAMILLE DES LANGUES) appartenant à la grande division des langues indo-européennes. — Le domaine des langues de cette famille forme une région géographique dont les extrémités orientale et occidentale sont marquées par l'Indus et l'Euphrate, tandis que le Tassartes et la mer des Indes tracent ses limites du nord au sud. Ce vaste empire correspond à la plus grande partie de la monarchie des Perses, un des peuples les plus anciens et les plus célèbres de l'antiquité. Elevée par Cyrus, héritier de celle des Mèdes et conquérant de celle des Babyloniens, agrandie par Cambyse et Darius Hystaspe, et renversée par Alexandre-le-Grand, cette monarchie reprit son ancien rang parmi les principales nations de l'Asie sous les règnes brillants des Arsacides et des Sassanides. La gloire dont l'entoura Schah-Abas dans le xvi^e siècle, et les vastes conquêtes du puissant Nadir-Schah dans le xviii^e, jetèrent un nouveau lustre sur cette nation si célèbre, dont la langue, répandue sur une grande partie de l'Inde, partagée avec l'arabe le privilège de faire les délices de tous les savants qui suivent les dogmes du Coran et des principaux orientalistes de l'Europe. L'antique langue zend, qu'on pourrait appeler la souche de tous les idiomes compris dans cette famille, nous rappelle la religion des mages et les doctrines de son fondateur, le célèbre Zoroastre, où tant de sagesse se mêlait à tant d'erreurs; et le kurde, que parle le peuple de ce nom, nous rappelle ce fameux Saladin, le plus brave et le plus grand des princes musulmans, le Saladin, qui fonda la dynastie des Ayoubites et régna si glo-

(112) De vieilles chroniques racontent ainsi la formation du *déri* : Behmen, fils d'Abendiar (Artaxerxès Longue-main), aurait chargé les savants de régulariser la langue et de lier la partie la plus

épurer du langage usuel pour en faire l'idiome de la cour, et de là lui serait venu le nom par lequel on la désigne. Ce *déri* était la seule langue dont l'usage fût permis dans le palais du monarque à Ispahan.

rieusement sur l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie et la plus grande partie de l'Arabie; ce prince, qui renversa pour la dernière fois le royaume de Jérusalem, malgré les efforts de l'Europe chrétienne armée pour sa défense. Dans la Perse orientale, le *pouchto* nous rappelle la puissance des dynasties des féroces *Ghorides* et des cruels *Patans*, qui dominèrent sur tout le nord de l'Inde, dont elles furent le plus terrible fléau, et ces *Afghans*, qui, après avoir agité la Perse pendant le dernier siècle, parvinrent à en démembrer une grande partie, sur laquelle ils dominent aujourd'hui sans partage (713). Les *Karduchi* de Xénophon paraissent subsister encore dans les *Kurdes*, dont les hordes errantes parcourent l'Asie ottomane et la Perse occidentale; aussi belliqueux que leurs ancêtres, ils en ont conservé toute la férocity et l'esprit d'indépendance. C'est aussi dans cette famille que doivent être classés les féroces *Alains* et les industrieux *Boukhares*, depuis que

Klaproth a démontré leur parenté avec les *Ossètes* et les *Persans*. De récentes recherches semblent aussi autoriser l'ethnographie à placer parmi les peuples de cette souche les *Massagètes*, si renommés parmi les anciens barbares de l'Asie; une partie des nombreuses peuplades de l'Europe orientale, connues sous le nom de *Gètes*; ces nations blanches, à yeux bleus et à cheveux blonds, nommés *Ou sun* et *Kian Kuen* ou *Kakas* par les auteurs chinois, et qui figurent dans les révolutions de l'Asie centrale; et ces *Parthes*, qui, après avoir arraché la Perse aux successeurs d'Alexandre, jouèrent sous la dynastie des Arsacides un rôle si brillant dans l'histoire de l'Asie en arrêtant à l'occident les aigles de Rome, en mettant à l'orient des bornes à l'empire de la Chine, et en empêchant les communications directes des Romains et des Chinois, les deux plus puissantes nations de l'antiquité. Voy. ZEND, PARSI, PERSAN, KURDE, OSSÈTE, POUCUTOU et BÉLOUTCHIS.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA FAMILLE DES LANGUES PERSANES.

ZEND.			ETHNOGRAPHE.			Sotél.		
PERSANE.								
Boukhare de Kamul et Tourfan.			1	française	korn			
Kurde d'Amadia.			2	française	khoerschid			
de Musch.			3	allemande	lflah			
			4	française	staf			
			5	allemande	taw			
			6	allemande	chiurr, chior			
			7	anglaise	umar			
OSÈTE.								
AFGHAN ou POUCUTO. Pouchto occidental.								
L'eau.		Jour.	Terre.	Eau.		Feu.		
1	masongho	reotcharo	zémé	apo		athro		
2	msh	roux	zémia	ah		siesch		
3	msh	rûs	chik, semin	sh		stesch		
4	sif	reut	ari	avé		aghi		
5	kiw, sif	rohs	choll	aw		agir, agri		
6	mal	boe	sach ssech	dun, don		sio, djan, art		
7	spachmy	rwudt	mtuku	olu		or		
Père.		Mère.	Oeil.	Tête.		Nes.		
1	fédrio	maté	tacherchmo	mestereghoué		nâongho		
2	peder	mader	tacheschm	ser		lily		
3	peder	mader	tacheschm	ser		himi		
4	bab	daik	tchnvô	ser		dehs		
5	baw	deh	tchâf	ssâr		poms		
6	fil	mad, made	raste	ser		hndj		
7	plar	mor	sturgee, lemu	ser		pauz		
Bouche.		Langue.	Dent.	Main.		Pied.		
1	sofryna	heznoo	denlano	nesté		padé		
2	dehen	zaban	deslan	dest		poi		
3	»	sehan	dandân	dessâ		pâl		
4	dev	zman	dedan	dest		pé		
5	daww	seman	»	dassâ		peh		
6	djug, djig	awag	dendag	»		kach		
7	khoolu	zabo	ghash	mungol		pohu		
Un.		Deux.	Trois.	Contre.		Cinq.		
1	eéodo	bée	thralo, teschro	ichebho		penatcha		
2	lek	roo	seh	ichebar		penchj		
3	jek	du	ssih	djshar		pondj		
4	lek	douh	seh	tchahar		pendj		
5	jek	do	ssesi	tschar		pondj		
6	ju, jue	dne	arte, arta	zipper		lons		
7	juo	dru	dre	tsolor		plaza		
Six.		Sept.	Unit.	Neuf.		Dix.		
1	kheschouesch	hapte	haschid	neoué		desmé		
2	schesch	heft	haschit	nouh		deh		
3	schesch	hajt	haschit	nouh		deh		
4	schesch	hali	haschit	nouh		deh		
5	schesch	hajt	hasch	nah		deh		
6	achses	awd, asid	asi	farast		des		
7	spach	owu	ota	nouh		lus		

(713) Une armée anglaise ayant envahi l'Afghanistan en 1838, fut réduite à capituler en 1842 et n'en fut pas moins détruite dans sa retraite. Elle était commandée par le général Elphinstone; nous

aurons occasion de citer les travaux importants qu'il a publiés sur les langues et la littérature de cette contrée.

PERUVIENNE (légende), dans l'Amérique méridionale.

Cette région embrasse non-seulement la ci-devant vice-royauté du Pérou, mais des contrées bien plus vastes encore, la partie la plus importante et la plus grande de celle nommée dans les chancelleries espagnoles vice-royauté de la Plata. La grande longévité, si commune parmi les habitants des terrains élevés de cette région, et si rare dans les autres contrées de l'Amérique; le brûlant désert d'Atacama, véritable phénomène dans la géographie physique de la péninsule méridionale du Nouveau-Monde; le vaste lac de Titicaca, dont les bords virent naître et se développer la plus ancienne civilisation de toute l'Amérique du Sud; l'étendue et la puissance de l'empire des Incas et leurs institutions politiques et religieuses, si remarquables au milieu de tant de peuples abrutis du Nouveau-Continent, n'inspirent pas moins d'intérêt que la richesse prodigieuse de son sol, passée depuis longtemps en proverbe chez tous les peuples policés de l'Ancien-Monde. Celui de plusieurs pays de la région péruvienne, est pour ainsi dire imprégné de métaux précieux. Les trésors versés en Europe par la seule mine de Potosi, y ont produit une véritable révolution dans son commerce et le prix de ses productions. Celles de Hualgayos et de Laurirocha ne le cèdent, pour l'abondance de l'argent qu'elles fournissent, qu'à celles de Guanaxatu au Mexique. C'est ici qu'on trouve la mine de Guancavelica, qui verse depuis deux siècles tant de mercure, métal indispensable pour l'exploitation des mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, et d'autres mines non moins riches de cuivre et d'étain, sans compter celles d'émeraude, qu'on prétend être cachées par des indigènes, et qui ont fourni tant de ces pierres précieuses aux monarques de Cuzco. Les règnes animal et végétal ne présentent pas moins de richesses aux indolents habitants de ces contrées fortunées. Le premier leur offre plusieurs animaux utiles dans les différents usages de la vie, la laine précieuse de la vigogne et de l'alpaca, la soie fine de Mojomba, et ce tissu merveilleux de l'insecte *autillo*, qui ressemble au papier chinois, dont il a tout l'éclat avec plus de consistance. Le second leur fournit les gommes odoriférantes, les résines médicinales, les bois précieux et le bienfaisant quinquina que renferment ses forêts; la noix muscade et la cannelle, qui croissent, dit-on, dans la Montaña-Real, branche des Andes; les huiles très-fines des pays chauds le long de la côte; le café et le sucre, qui réussissent si bien dans les endroits tempérés de la Sierra; le cacao excellent des plaines de l'intérieur, le lin et le chanvre de Mojos et le coton de Chillao.

« Les tribus du Pérou, » dit Malte-Brun dans son *avant-Propos*, « vivaient dans une barbarie complète. Nomades, elles se nourrissaient des produits de la chasse et de la pêche. Les vainqueurs déchiraient tout vi-

vants les prisonniers de guerre. Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient la bienfaisante nature; les montagnes, mères des fleuves; les fleuves mêmes et les soulaines, qui arrostaient la terre et la fertilisaient; les arbres, qui donnaient du bois à leurs foyers; les animaux doux et timides, dont la chair était leur pâture; la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice; un temple très-ancien était même consacré à un dieu inconnu et suprême, mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre. Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y avait de plus hideux, de plus horrible; ils vouaient un respect superstitieux au cougar, au jaguar, au condor, aux grandes coléoptères; ils adoraient les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrents, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui bouleversaient les entrailles de la terre. A peine rendaient-ils une ombre de culte à ces affreuses divinités : ils paraissent les avoir considérées sous le même jour que l'Africain voit ses fétiches. Cependant, l'un se perceait le sein en se déchirant les entrailles : l'autre, plus forcené, arrachait ses enfants de la mamelle de leur mère, pour les égorger sur l'autel. L'orgueil national s'était allié à la superstition. Les uns, comme ceux de Cuba, de Quivala et de Tacma, fiers de se croire issus du lion qu'adoraient leurs pères, se présentaient vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux sa férocité menaçante. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimanca, se vantaient d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers-nés de leurs enfants. La Providence divine eut pitié de ce monde livré au génie maléfisant : elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse. D'où était venu ce couple vertueux et bienfaisant? On les crut descendus du ciel. Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leurs voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à bien élever leurs enfants, à servir leur époux avec un tendre zèle. Au don des arts ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du soleil, leur père, ce culte fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les institutions. La voix d'une religion bienfaisante rassemble de toute part ces peuplades barbares : ils apprennent à s'aimer, à s'entraider; ils renversent les autels sanglants élevés aux lions et aux tigres; ils quittent la vie errante. La terre, labourée par ses habitants, ouvre son sein fécond et se revêt de riches moissons. Mais les douces lois qui établissent le partage des terres, le travail en commun, l'amour fraternel entre toutes les familles,

6	tsaki, akl	taica	naira	peko	nasa
7	yai, yehla	oté	yedo	yatoise	yuuascho
8	iyai, ixupa	ipagui, ipapa	aiuto	tanis	iuas
9	pa	ma	chura	bacucua	rhini
10	blabap	idite	lyoene	abaracama	ibarichô
11	lala, checua	eua	etiachura	echaja	evi
Bouche. Langue. Dent. Mais. Pied.					
1	ayap	loledagnat	yobé	napoguens	capiste
2					
3	rep	lekép	lapé	ilip, isig	apé
4	ca	icki	llu	is	ou
5	sini	calin	kiru	maki	chaki
6	laca	lagra	locachara	ampara	kayu
7				yumauai	irie
8	(torus)	otus	(ons)	ees	popet
9	cuant	ruicua	zoila	ehopa	zoipob
10	iyachae	ine	aiche	arue	abei
11	euachia	eana	echeo	esué	ebbaehi
d'u. Dur. Trois. Quatre. Cinq.					
1	ililaleda	liabara	luabacacani	luabacoinha	
2					
3	yagult	uké	nipetuei	yepatalei	
4	alapea	tamp	tamip	lokep	pehica
5	sue	meai	kimsa	chusca	peica
6	mai	poya	kimsa	pod	chucua yimanalle
7	chomara	gar	gaddiot	gabagani	
8					
9					
10	carata	mita	curapa	chada	maldaé
11	pebbi	béba	kimsa	pasl	pasaka
Six. Sept. Huit. Neuf. Dix.					
1					
2					
3					
4					
5	macta	canchia	pussac	iscan	chunga
6	sogta	pasaleo	kimsacaleo	pussaleo	tunca
7	chomarahi	garhi	gaddiogulhi	gabaganhi	chucua yimanaddie
8					
9					
10	caratarirob	mitatarirob	enraparirob	cadatarirob	tururocho
11	accuta	pacaluc	kunifaculuc	pussaculuc	tunca

PÉRUVIENNE ou QUICHUA. famille de langues de la région péruvienne (Amérique méridionale), qui comprend les langues :

1° **PÉRUVIENNE** ou **QUICHUA**, jadis parlée ou pour le moins comprise par toutes les nations dépendantes du grand empire des Incas, qui s'étendait depuis Pastos ou Città S. Giovanni (lat. nord 1° 15') jusqu'aux bords du Maule dans le Chili (lat. sud 33°), et avait une largeur de 60 à 150 lieues. Cette langue, qui passa justement pour être la plus polie de l'Amérique méridionale, est parlée actuellement en cinq dialectes principaux, non-seulement par le plus grand nombre des indigènes dans toute la vice-royauté du Pérou (714) et dans une grande partie de celle de la Plata et de la Nouvelle-Greunde, mais aussi par beaucoup d'Espagnols, surtout par ceux des hautes classes, qui se piquent même de parler avec pureté. Le *cuzcucano*, qu'on parle à Cuzco et dans le Haut-Pérou, est le dialecte principal le plus étendu, le plus pur et celui qui était autrefois parlé à la cour des Incas ou Ynca, qui, selon M. de Humboldt, parlaient une langue entièrement différente, qui n'était connue que des individus de leur nombreuse famille. C'est dans ce dialecte qu'au dire de Garcilasso de la Vega les Péruviens, avant l'arrivée des Espagnols, jouaient des comédies et

des tragédies, possédaient plusieurs poésies dans le genre des *redondillas* espagnoles, et conservaient les souvenirs les plus importants de leurs exploits. Les Péruviens, outre les quippos, avaient une espèce de hiéroglyphes, qui étaient plus grossiers que ceux des Mexicains. Selon le P. Garcia, au commencement de la conquête, ceux qui avaient embrassé le christianisme, se confessaient par des peintures et des caractères, qui indiquaient les dix mandements et les péchés commis contre ces mandements. Plusieurs grammaires et dictionnaires, des livres ascétiques et des poésies, ont été composés et publiés par des Espagnols dans cette langue. Les sons correspondants aux lettres *b, d, f, g, l, x, v* de l'alphabet espagnol manquent au quichua, qui n'a que la seule gutturale *k*, et encore très-faible. La position des accents et une juste proportion entre les consonnes et les voyelles rendant, dit Balbi, cette langue douce et harmonieuse (715), très-propre à la poésie et à l'éloquence; on prétend même qu'elle surpasse tous les idiomes connus dans les expressions tendres. Elle n'a pas de verbes irréguliers, et la racine reste dans toutes les flexions, qui y sont nombreuses; le verbe substantif, bien différent en cela de celui de presque tous les idiomes connus, y est très-régulier, et y

(714) Ce nom viendrait soit de *Pérou*, promontoire voisin du point où aborde Pizarre, soit de *Eérou*, nom d'une rivière, soit enfin de *Biron*, nom

du cacique qui gouvernait le district maritime sur le territoire duquel débarquèrent les Espagnols.

(715) Des voyageurs prétendent, au contraire, que

sert à former les passifs; toute la conjugaison est très riche, soit par le nombre des modes et des temps, soit par les différentes modifications qu'elle peut donner au sens du verbe radical par l'artifice propre aux idiomes américains. La déclinaison distingue trois cas par flexion et deux par des prépositions. La construction ou syntaxe a un système fixe : le verbe y est toujours placé à la fin de la phrase, et les prépositions précèdent toujours leurs compléments. Quoique les Péruviens ignorassent, comme tous les autres peuples du Nouveau-Monde, l'art admirable de l'écriture alphabétique, et que leurs quippos et leurs peintures symboliques fussent inférieurs au système graphique des Mexicains, ils n'en étaient pas moins la nation la plus policée de l'Amérique méridionale lors de l'arrivée des Espagnols, comme l'attestent leurs institutions politiques et religieuses, leurs bâtiments, leurs forteresses et la magnificence de leurs temples, leurs routes superbes de quatre à cinq cents lieues sur le dos tubé des Cordillères, leurs canaux d'irrigation, leurs ponts, leurs vases et autres ustensiles d'or, leurs habillements, leurs armes et leurs ornements. Les autres dialectes sont : le *lamana* ou *lamista*, parlé dans les environs de Truxillo; il lui manque la gutturale *k*, à laquelle il substitue le *g* et le *x*; il change aussi toujours l'*o* en *u* et l'*e* en *i*. Le *quitena*, parlé dans les environs de Quito; c'est le plus rude et celui qui s'éloigne le plus du *cuzcucano* par l'adoption d'un grand nombre de mots étrangers, et par le changement et la corruption des flexions grammaticales. Le *chinchaisuyo*, parlé dans les environs de Lima. Le *calchagui*, parlé dans le Tucuman; ce dernier diffère moins avec les autres du *cuzcucano*.

2° **AYMARA**, par les *Aymara* ou *Aymares*, subdivisés en plusieurs tribus, dont les principales sont les *Pacases* et les *Lupacas*, ensuite les *Charcas*, les *Canchis*, les *Canas*, les *Cobbas*, les *Collaguas* et les *Carancas*. Les *Pacases* et les *Lupacas* parlent les deux dialectes les plus purs et les plus connus; les *Lupacas* mêmes sont moins incultes et plus nombreux que les autres. Tous ces peuples demeurent dans le diocèse de La Paz et dans une partie de celui de Chuquisaca ou La Plata, qui appartiennent à la vice-royauté de La Plata. L'*Aymara* est un des idiomes les plus riches et réguliers du Nouveau-Continent. Il n'a pas moins de douze verbes différents pour exprimer notre verbe *porter*, qu'il emploie selon que la chose qu'on porte est grande ou petite, pesante ou légère, est un animal, un homme ou une chose inanimée. Les sons correspondants aux lettres

espagnoles *b, d, f, g* manquent au dialecte des *Lupacas*. Le verbe *être* y est tout régulier, et sert comme dans le quichua à former les passifs. Les prépositions y précèdent toujours leurs régimes. Les Espagnols ont publié deux grammaires et un sermon dans cette langue.

3° **SCIRES** par les *Scirez*, peuple indigène, qui habitait le long de la côte du Pérou septentrional, et qui, selon les traditions nationales, vers l'an 1000, fit la conquête du plateau de Quito, et y introduisit sa langue. Il est singulier de trouver cette nation homonyme avec une ancienne horde de l'Europe, les *Sciri*, *Sciry*, ou *Skiri*, fameuse par ses courses guerrières.

Ce peuple est éteint.

PETCHENEG. Voy. **TURK**.

PEUPLES D'ITALIE ANTERIEURS AUX ROMAINS. Voy. **ETRUSQUES**.

PHÉNICIENNE (LANGUE), parlée jadis sur toute la côte de Syrie, depuis l'Égypte jusqu'à Tripoli; elle paraît avoir été très-peu différente de l'hébraïque. Les navigations, les colonies et le commerce des Phéniciens répandirent leur langue et leur écriture sur toutes les côtes de la Méditerranée, surtout en Chypre, en Cilicie, en Sicile, en Espagne et en Afrique. Les médailles antiques de Tyr, de Sidon, d'Acre, de Beryte, d'Arad et de Marathus font connaître les lettres de l'antique alphabet phénicien, d'après lequel paraît avoir été formé l'ancien hébreu ou samaritain.

Jusqu'en 1837, on connaissait soixante-quatorze inscriptions phéniciennes, puniques ou libyques, reproduites et interprétées dans l'ouvrage de Gesenius. (*Scripturae linguae Phœnicia monumenta*, Lipsiæ, 1837, in-4°.) Depuis lors, ce nombre s'est augmenté de trente-cinq. Parmi les inscriptions récemment découvertes, nous mentionnerons, comme la plus étendue et la plus intéressante, celle de Marseille. Elle est gravée sur deux fragments de pierre, bien ajustés, que mit à nu un maçon, démolissant, en 1845, à Marseille, une vieille maison située non loin de l'emplacement occupé autrefois par le temple de Diane. M. de Saulcy en traduisit d'abord les premières lignes. (*Revue des Deux-Mondes*, 17 déc. 1846.) M. Jadas en donna une traduction complète avec un fac-simile dans son ouvrage intitulé : *Etude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, Paris, 1847. Enfin, la traduction que M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu, a publiée en 1857, nous paraît offrir le plus de garantie (716).

La voici :

1. « Temple de Balal. Loi concernant les offrandes (qui doivent être présentées aux

cette langue est fort dure dans sa prononciation, pleine de sons étranges et d'articulations sacerdotales. Pour transcrire plus exactement en lettres latines le nom qu'elle porte, on a proposé quelquefois de redoubler la première consonne, et d'écrire par conséquent *ququena*; mais l'adoption même de cette orthographe ne pourrait donner une idée de

l'effet que produit sur l'oreille de l'auditeur le son de la première lettre, laquelle s'articule du fond de la gorge et par une sorte de crassement, suivant l'expression de M. d'Orbigny.

(716) Temple de Baal à Marseille, ou grande inscription phénicienne découverte dans cette ville, etc. Paris, 1817, in-8°.

prêtres par les maîtres des sacrifices, loi conforme) aux orlonnances décrétees du Khelesbaal, le suffète, fils de Bodanith, fils de Bod et de... le suffète, fils de Bolaschmoun, fils de Khelesbaal, et de leurs collègues.

2. « Pour un taureau tout à fait robuste et adulte, s'il est d'ailleurs entièrement sain, il sera donné aux prêtres dix pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune d'elles il leur sera offert une partie de la victime, savoir : trois cents sicles de chair; cette part sera coupée en morceaux et on la rôtera ainsi que la peau, les intestins et les pieds de la victime; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

3. « Pour un veau à qui les cornes n'ont pas encore poussé, qui marche lentement et stimulé par le bâton, ou bien pour un bélier entièrement fort et arrivé à l'âge adulte, s'ils sont d'ailleurs parfaitement sains, il sera donné aux prêtres cinq pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune il leur sera offert une part de la victime, savoir : cent cinquante sicles de chair; cette chair sera coupée en morceaux et on la rôtera ainsi que la peau, les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

4. « Pour un bouc ou une chèvre entièrement forts et adultes, si ces bêtes sont parfaitement saines, il sera donné aux prêtres un sicle et deux oboles pour chacune d'elles, et pour le morceau d'usage, il leur sera offert trente sicles de chair. Ce morceau sera coupé et rôti ainsi que la peau, les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

5. « Pour un agneau ou un chevreau ou un fion de biche, entièrement forts et adultes, s'ils sont parfaitement sains, il sera donné aux prêtres trois quarts de sicle d'argent et d'oboles (tant) par bête, et pour la cuisson il leur sera offert un morceau de la victime, du poids de (tant), lequel sera coupé et rôti ainsi que la peau, les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

6. « Pour un petit chevreuil, s'il brille d'une parfaite santé, s'il est remarquable par sa légèreté à la course et doué d'une belle apparence, il sera donné aux prêtres trois quarts de sicle d'argent et deux oboles par bête ainsi que les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

7. « Pour un oiseau ou des périmos sacrées, pour une oblation de nourriture et une oblation d'huile, il sera donné aux prêtres une pièce d'argent et dix oboles pour chacun de ces objets.

8. « Pour tout morceau qui sera levé devant les dieux, il en reviendra aux prêtres une part, laquelle sera rôtie. Quant aux morceaux... »

9. « Pour une libation, pour du lait, de la graisse et pour toute espèce de sacrifice qu'un homme peut offrir en sacrifices gras... »

10. « Pour tout sacrifice qu'offrira un pau-

vre en bétail ou un pauvre en oiseaux, rien ne sera assigné aux prêtres. . . . »

« Tout lépreux, toute personne atteinte de la teigne et quiconque implorera les dieux, tous ceux qui sacrifieront. . . . »

. Pour tout.

11. « Homme mort, l'offrande pour chaque sacrifice sera faite conformément au règlement établi dans l'inscription. . . . »

12. « Quant à l'offrande qu'il (le maître du sacrifice) présentera, il la placera sur un morceau de la victime, et il la donnera conformément à l'écrit, lequel... et Kelesbaal, fils de Bolaschmoun, et leurs collègues.

13. « Tout prêtre qui se sera donné pour l'offrande quelque chose de plus que ce qui aura été rôti ou placé sur le morceau de la victime, sera condamné à une amende. . . . Quant à l'argent au maître du sacrifice qui l'aura offert, il donnera (le double de) l'offrande qui... »

Nous possédons de plus vingt-sept épigraphes puniques, sans parler de l'inscription bilingue de Tuggart (en phénicien et libyque) (717). Dans les régions à l'est de Carthage, où l'idiome phénicien s'est conservé le plus longtemps dans toute sa pureté, on n'a encore trouvé qu'un très-petit nombre de monuments épigraphiques (718). La Cyrénaïque et la Pentapole, jadis si florissantes, doivent receler encore bien des monuments dont la découverte jetterait une vive lumière sur l'histoire de la civilisation chez les peuples de l'antiquité. La même observation s'applique aussi à la côte du Maroc, où les Phéniciens et les Carthaginois avaient fondé des colonies. Il y a là une lacune à combler et une gloire à recueillir.

Les médailles phéniciennes sont beaucoup moins rares que les monuments épigraphiques proprement dits. Celles de Tyr ne remontent pas au delà de l'année 170 avant Jésus-Christ; elles ont été frappées sous le règne des Séleucides Antiochus IV, Démétrius I, Démétrius II, Antiochus VII (169-134 avant J.-C.). Elles portent pour effigie la tête du roi, entourée du diadème avec cette inscription : ΒΑΣΙΛΕΥΣ Ἀντιόχου (ou Ἀντιόχου) Τυρίων. Le millésime est en caractères grecs. On y lit généralement trois lettres phéniciennes (à Tyr), quelquefois accompagnées de deux mots qui signifient *mère*, c'est-à-dire *métropole des Sidoniens*. Les médailles des Tyriens du temps de leur indépendance momentanée (126 av. J.-C.) portent une tête d'Hercule imberbe, entourée d'un rameau de laurier, ou une tête de femme voilée, surmontée d'une tour; à côté on voit une feuille de palmier. On y lit : Τύρου ἱερὴ καὶ ἀσπίς. Les plus anciennes sont en argent, les autres en airain. — Les médailles de Sidon sont presque toutes en airain; leur type et leur âge les rapprochent tout à fait de celles de Tyr. Beaucoup d'autres médailles d'or, d'ar-

(717) Voy. Gesehus, *Monumenta*, tab. 21-26, 20-47. — Jebel, *ouv. cit.*, pl. 10-26.

(718) On en a découvert deux près de Tripoli, un dans l'île de Djerdé (la *Méninx* des anciens) et

gent et d'airain, ont été trouvées à Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), à Laodicée, à Beyruth, à Tarsus, en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, en Afrique, etc. Gesenius en a donné la description. — Les médailles de Sidon ressemblent beaucoup à celles de Tyr. On y voit une tête laurée et imberbe d'Hercule, à droite, avec la peau de lion nouée autour du cou; sur le revers une massue surmontée d'un monogramme de Tyr et une inscription phénicienne, le tout dans une couronne de chêne. Il y a des médailles in-

certaines portant des caractères phéniciens et qui ne paraissent pas être antérieures à l'ère des Séleucides (719).

Après les inscriptions et les médailles on trouve quelques débris de la langue phénicienne ou punique dans quelques vers de Plaute (*Pœnulus*, acte V, sc. u, vers 30-71), quo beaucoup d'érudits ont essayé d'interpréter. Voici ces vers de Plaute et l'interprétation qu'en donne Gesenius (*Monum. Phœnicæ*, p. 375) :

- MIL. Vin' appellem hunc Punice?
 AG. Au seis? MIL. Nullus est ne hodie Pœnus Punior.
 AG. Adi atque appella, quid velis, quid veneris,
 Qui sis, quajatis, unde sis : ne paraveris.
 MIL. Ara } I quojatis estis? aut qui ex oppido?
 סרסר
 Salve!
 HAN. Hanna Muthumballe bechaedre anech.
 סרסר סרסר סרסר
 Hanne Muthumbalis ex Cartagine ego }
 AG. Quid ait? MIL. Hannanem sese sit Carthagine?
 Carthaginiensem Muthumbalis filium.
 HAN. Ara } I MIL. Salutat. HAN. Donni } I MIL. Doni vult tibi
 סרסר, } סרסר mi domine
 סרסר } Dare hinc nescio quid? audin' pollicerier!
 AG. Saluta hunc rursus Punice verbis meis.
 MIL. Ara donni } , hic mihi tibi loquit verbis suis.
 סרסר סרסר
 Salve, domine!
 HAN. Mi bar bacca. } MIL. Istuc tibi sit potius quam mihi!
 סרסר סרסר
 Quo ex oppido es?
 AG. Quid ait? MIL. miseram esse predicat buccom sibi.
 Fortasse medicos nos esse arbitrarier.
 AG. Si ita est, nega esse : nolo ego errare hospitem.
 MIL. Audi tu, rufen nu la, istam? } AG. Sic volo
 סרסר סרסר סרסר
 medici nos non (sumus), vir bone!
 Profecto vera cuncta hinc expedierit.
 Rogs, numquid opus sit. MIL. Tu, qui zonam non habes,
 Quid in hanc venistis urbem, aut quid queritis?
 HAN. Mapharza } AG. Quid ait? HAN. Mare tech ianna } AG. Quid vult?
 סרסר סרסר }
 Exp'licationem } Doctor tibi explicabit.
 MIL. Non audis? mures Africanas predicat
 in pompam ludis dare se velle ædilibus.
 HAN. Lach lachananin li menuchat. } AG. Quid nunc sit?
 סרסר סרסר }
 Abi ad (deos) misericordes, mihi quies sit.
 MIL. Ligulas, canalis ait se advenisse et nuces :
 Nunc oras operam ut des sibi ut en veniant.
 AG. Mercator, credo, est. HAN. Is amar hnam } AG. Quid est?
 סרסר סרסר }
 Vir loquitur frustra
 HAN. Pulu me rega datham } AG. Mduhio, quid nunc ait?
 סרסר סרסר }
 Mirum, quam inanis cognitio eorum
 MIL. Palas vendundas sibi ait, et mergas datas,
 Ut hortum fodiat, atque ut frumentum metat.
 Ad messum, credo, missus hic quidem tuam.
 AG. Quid istuc ad me? MIL. Certiorem te esse volui,
 Ne qui etiam furtive accepisse censas.
 HAN. Mophonulum sacarahim } MIL. Hicu i cave si feceris
 סרסר סרסר }
 Removebo mendacia eorum.)

(719) MUNKET, *Description des médailles antiques*, etc. t. VI, p. 351-172. — Cfr. M. de LUTNES, *Mé-*
dailles des Sultans.

Quid hic te orat. Ac. Quid ait, aut quid orat? expon.

Mu. Sub cratim uti iubeas sese supponi, atque eo
Lapides imponi multos, ut sese necet.

-Hax. Cuncet bal samen ieranan!

באק בבל בעל שמים ירנן

Petulantiam scurræ deus colorum capistret!

Quid ait? Mu. Non, hercle, nunc quidem quicquam scio.

Hax. At ut scias nunc, delirne Latine jam loquar.

Servum, hercle, te esse oportet et nequam et malum,

Hominum peregrinum advenam qui irrisileas.

Ac. Narra, quid est?

Dans la même comédie de Plaute (act. V, sc. 1, vers. 1-10) on trouve les dix vers phéniciens suivants.

- | | |
|--|--------------------------------|
| 1 Yth alonim ratowuth | si carthi stmacon syth |
| 2 Chym laccha yth tammig | 'athyal mythibariun iachi |
| 3 Laphocaueth yth byn achi | indidi ubynuthii |
| 4 Birna rub syllohom | alonim ubynygyrthohom |
| 5 Bythylm moth ynn | ochoth li velech Antidamuschon |
| 6 Ys aid doobim thyscl | yth chylus choa them liful |
| 7 Yth bian ys | dibburi him oemim Agornstoetes |
| 8 Yth emmehi hy chyr anely | choc syth naso : Byrui |
| 9 Id chi ltu hily gubum | lasibit thym |
| 10 Body aty thera gnyymn yal ym moncor in sim. | |

Voici l'interprétation qu'en donne Gesenius (*Monum. Phœn.*, p. 368) :

- 1 Superos imperasque celebros hujus loci,
- 2 Ut, nbi abstulerint prosperitatem meam, impleatur iuxta eorum desiderium meum
- 3 Servandi filium fratris mei e mnn pradonum et filius meus
- 4 Virtute magna quæ dii (est) et imperio cornu.
- 5 Aute mortem ecce nmicitiu (erat) mhi tecum, o Antidoma :
- 6 (Qui erat) vir contentus loquens fatua, strenuus robore, integer in ingenda :
- 7 Filium eis est fama hic (esse) cognatum nostrum Agorastoclem :
- 8 Pædus meum (i. e. tessera m fœderis), imaginem amnis mei, pro more fero. Indicavit
- 9 Testis quod hæc regiones ei (amni) ad habitandum ibi.
- 10 Servi nri jannam ecce lina interrogata um cognitum adit nomen.

La dernière partie du 6^e vers se lit mieux :
Yfel yth chylus choa tem tipful, et il correspond aux mots latins : *Eum fuisse (aiunt) sibi quod faciendum fuit*.

Si nous ajoutons aux débris cités de la langue phénicienne quelques noms propres d'hommes, de divinités, de villes, de pays, etc., qui se rencontrent chez les auteurs grecs et latins, nous aurons passé en revue à peu près tout le trésor de cette langue. En voici le relevé d'après l'ouvrage de Gesenius :

- Eviron 350 mots phéniciens (fournis par les inscriptions et les médailles).
- 180 mots phéniciens (noms propres d'hommes et de divinités).
- 400 mots phéniciens (noms propres de villes, de pays et mots phéniciens épars chez les auteurs anciens).

Total. . . 930

En y ajoutant les noms nouveaux fournis par les inscriptions découvertes depuis la publication de l'ouvrage de Gesenius, on aura un peu plus de mille mots ; c'est là tout ce qui nous reste de la langue phénicienne. Ce nombre suffit sans doute pour avoir une idée générale de cette langue, mais ne suffit pas peut-être pour déchiffrer couramment les textes et les inscriptions qu'on pourrait encore découvrir. — Sur l'origine des Phéniciens. Voy. HÉBÉAÏQUE (LANGUE).

PHILIPPINAISES (LANGUES) ou TAGALES, division de la famille des langues malaises. On y distingue les idiomes :

1^o TAGALOG ou TAGALE parlé par les *Tagales*

dans une grande partie de l'île Luçon, savoir dans les provinces de Tondo, Cavite, Valangas Bularan, Laguna, Batangas, Tpyabas et Nueva-Ecija, dans l'île Marindouque, et par toutes les personnes bien élevées des autres parties de Luçon et de l'archipel des Philippines, qui cependant dans la vie commune parlent des langues particulières. Cette langue est riche, harmonieuse, et une des plus originales pour ses formes, qui paraissent offrir plus d'artifices que tous les autres idiomes de cette famille. Elle possède trois passifs ; un duel pour les trois personnes, et comme le quichua et quelques autres langues, outre le pluriel ordinaire, un autre pluriel de la première personne qui exclut celle à laquelle on parle. Elle omet presque toujours le verbe *être*, dont le sens est sous-entendu ou exprimé par la position des mots dans la phrase. La littérature tagale, quoique moins riche que la javanaise, la malaise et la bugis, est cependant celle qui contient les meilleurs ouvrages de tout le monde maritime, avantage qu'elle doit aux missionnaires et aux religieux espagnols qui l'ont cultivée. Cependant toutes ses productions ne sont la plupart que des sujets ascétiques, à l'exception de quelques livres élémentaires pour l'apprendre, de quelques tragédies traduites de l'espagnol, de quelques sonnets originaux et de quelques poésies héroïques nationales très-anciennes ; elle a plusieurs mètres dont quelques-uns ressemblent aux castillans. L'alphabet tagale, encore en usage dans le Comintan et chez tous les Tagales qui connaissent l'écriture sans avoir embrassé le christianisme, paraît avoir été ap-

porté à ces peuples par les Malais, auxquels il servait avant qu'ils eussent adopté, avec l'islamisme, celui des Arabes. Il a quelque ressemblance avec le battas, et, de même que ce dernier et le javanais, il ne suit pas l'ordre du devanagari; il a 14 consonnes et 3 voyelles; sous le rapport de ces dernières c'est le plus incomplet de tous les alphabets connus. Les Tagales chrétiens ont adopté l'alphabet latin, qui leur a été apporté par les Espagnols.

2° PAMPANGO, par les *Pampango* dans le Pampanga, province de l'île Luçon.

3° ZAMBALE, par les montagnards *Zambales* dans le Zambale, province de l'île Luçon.

4° PANGASINAN, par les *Pangasinan* dans le Pangasinan, province de l'île Luçon.

5° YLOCOS, par les *Ylocos* dans l'Ylocos, province de l'île Luçon. Les Ylocos sont réputés les plus industrieux de tous les habitants de l'archipel des Philippines.

6° CAGAYAN, par les *Cagayanes* dans le Cagayan, province de l'île Luçon. Les Cagayanes passent pour être les plus forts et les plus grands de tout l'archipel des Philippines.

7° CAMARINE, par les *Camarines* dans le Camarines, province de l'île Luçon. Les Camarines sont très-industrieux et fabriquent les meilleures étoffes de tout cet archipel. Cet idiome est un mélange de tagale et bisayo, mais dans lequel ce dernier en forme la masse principale.

8° MAITIM, parlée dans un grand nombre de dialectes par les peuplades nègres qui habitent dans l'intérieur de l'île Luçon.

9° ABAC ou CAPUL, parlée en trois dialectes différents dans la petite île de Capul, située entre celles de Luçon, Samar et Masbate; celui nommé *Inabacnum* est le plus connu; l'*Inagata* est parlé par des peuplades noires; cet idiome paraît être un mélange de tagale et de bisayo.

10° BISSAYO, parlée en plus grand nombre de dialectes par les habitants des îles Samar, Leyte, Zébu, Calamitanes, Mindoro, Masbate, Panay, Ticao, Burias et autres moins considérables. On le parle aussi très-pur dans quelques parties de l'île Mindanao.

11° BOHOL, parlé en plusieurs dialectes par les naturels des îles Bohol, Negros et autres moins importantes. Cet idiome supprime ordinairement dans les mots bisayos les sons exprimés par les consonnes *l*, *r*, *n*, *s*, et y change celui du *t* en *s*.

12° SOULOU ou JOLANO, par les habitants de l'archipel de Soulou et à ce qu'il paraît par ceux de l'extrémité nord-est de l'île Bornéo, qui dépendent du sultan de Soulou. Cet idiome est très-mêlé, et ceux qui le parlent sont avec les Mindanao et les Illanos, les plus terribles corsaires de ces parages.

13° MINDANAO, par les *Mindanao*, nation la plus puissante et la plus policée de l'île Mindanao. Cet idiome est très-mêlé, et s'approche tellement du bisayo que plusieurs missionnaires espagnols le regardent, ainsi que le bohól et le soulou, comme autant de dialectes de cet idiome. Les Minda-

nao comme les Soulou écrivent avec des caractères malais.

14° ILLANOS, par les *Illanos*, qui habitent à l'ouest des Mindanao dans l'île de ce nom, et dans une partie de la petite île de Burias, où depuis quelques années ils ont formé une colonie, ou pour mieux dire un repaire de pirates.

15° PALAWAN, par plusieurs tribus de l'île Palawan ou Paragon, dont une grande partie dépend du sultan de Soulou.

PHILOLOGUES modernes, leur méthode. Voy. LINGUISTIQUE.

PHINNI de Ptolémée. Voy. FINNOISE.

PHOLEYS. Voy. FOULAU.

PHYRGIENS. Voy. THIRACO-ILLYRIENNE.

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME ISOLÉ. Voy. la note G à la fin de l'Essai.

PICENI. Voy. ITALIQUE.

PIMA (ANAHUAC ou MEXIQUE), parlé dans la Pimerie (31° parallèle). C'est l'idiome le plus répandu parmi les Indiens convertis de cette partie du Mexique. Cette langue n'a ni préposition ni conjonction. Dans sa conjugaison les pronoms seuls indiquent les personnes. Elle a, ainsi que l'*endêve* et l'*opato* parlés dans la province de Sonora, de nombreux rapports avec le tarahumara.

PIMERIE. Voy. PIMA.

PIPIL, langue du Mexique. Voy. MEXIQUE.

PIRATERIE EN HONNEUR CHEZ LES PEUPLES ANCIENS. Voy. ETRUSQUES.

PIRINDA, langue des Pirindi, diocèse du Méchoacan, au Mexique.

PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Cette région comprend les vastes régions qui s'étendent au nord de Mexico, et qui dans leur partie la plus élevée forment la continuation du plateau d'Anahuac, contrées que l'on a proposé d'appeler plateau central de l'Amérique du Nord, à cause de la grande élévation de leur sol et de leur position relativement aux autres pays de l'Amérique septentrionale. Parcourue par des tribus indigènes presque toutes sauvages, belliqueuses et féroces, cette région n'en est pas moins intéressante aux yeux du philologue et du géographe; elle leur offre dans un vaste espace encore à peu près inconnu, à l'ouest de la Cordillère principale, l'ancienne patrie des Mexicains, regardés justement comme la nation américaine la plus civilisée. C'est ici, en effet, que les traditions des Tolèques, des Chichimèques et des Aztèques placent les pays du Huehuetlapallan ou Tlapallan, d'Amahuacmécac et d'Aztlán ou Teo-Acolhuacmécac, d'où ces trois peuples célèbres sont sortis successivement depuis le vi^e jusqu'au xvi^e siècle de notre ère, pour aller s'établir sur le plateau d'Anahuac. C'est encore ici qu'il faut placer Cibola et Quivira, contrées non moins célèbres par les fabuleuses richesses qu'on leur a attribuées, que par la civilisation assez avancée qu'offraient leurs habitants au milieu du xvi^e siècle, lorsqu'elles furent visitées par Fray Marcos de Niza et par Francisco de Cur-nado. C'est encore dans cette région qu'il nous semble plus convenable de placer l'au-

cienne demeure de ces nombreux Allighewis, dont de savants philologues transatlantiques se sont plu à tant exagérer la puissance et la civilisation, et qui occupaient un si vaste espace sur le territoire anglo-américain avant l'invasion des Lenni-Lenappes. Les imposantes ruines de Casas-Grandes du Rio-Gila, vues par les PP. Garcés et Font, qui rappellent les monuments militaires de l'Ohio, attribués aux Allighewis, et la ville populeuse, avec des places publiques, des maisons à plusieurs étages, observée par d'autres religieux espagnols dans le Moqui sur les bords du Yaguesila, ajoutent un nouveau poids aux traditions mexicaines et aux rapports des anciens voyageurs. Ce phénomène d'un autre centre d'ancienne civilisation contemporaine à celle d'autres peuples du Nouveau-Monde, mais dont l'histoire ne nous fait pas connaître les rapports mutuels, mérite d'être profondément médité par les plus savants philologues des deux hémisphères, car il se lie à une foule de questions importantes relatives à la civilisation primitive de l'homme et aux rapports glottiques signalés jusqu'à présent entre les différents peuples des cinq parties du Monde.

TABLEAU POLYGLOTTE DU PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

FAMILLE TAPARI-MAYA. FAM. L'ANIS ARRAPHOËS.				TAPARIMARA, PANIS		ORTHOGRAPHES.		Soleil.	
AUTACAPAS, CHETIMARAS						1	2	3	4
Lune.				Terre.		Eau.		Feu.	
1 maissica	Jeje	schakoroisebert	guc	Oeil.	Tête.	kitso	tsich	schakoro	
2 pa			orano			ak	tsitso	com	
3 tegidieshi			no			ko	leque		
4 pain			neile						
Père.				Mère.					
1 nonô	Jeje	pasiki	Oeil.	Tête.	Nea.	meta	tsich	tschinschu	
2 silack	aira	kirko				pakschu	idst		
3 sbaw	legu	kane				ak-hia	chiche		
4 hneghère	haile					kalie			
Bouche.				Langue.		Dent.		Main.	
1	lenila		Dent.	Main.	Picl.				
2 tséno	hato	haro				ikrohâri	lals	ascho	
3 kait	nefle	ois				nish	liqqel		
4 cha	buano	hi				unochekalithle	saukumthe		
Un.				Deux.		Trois.		Quatre.	
1 pile	ech	heich	Trois.	Quatre.	Cinq.	maguëa	marik		
2 arko	piko	tsauill				schkittisch	schuaksch		
3 hamuk	hugghet	lalt				isets	mitl		
4 hongo	bupan	kalillio				mechechani	hann		
Six.				Sept.		Huit.		Neuf.	
1 pucakik	kichan	ossanaguc	Huit.	Neuf.	Dix.	klmakro	macon		
2 schikschabtsch	petkonchekschabtsch	tsoumrischabtsch				lakschriua	lakschâri		
3 talst	pagim	tsukhuau				legghibau	heissign		
4 harké	mi-beta	kueta				kuetheta	behtite		

PLAUTE, interprétation des vers phéniciens du *Panulus*. Voy. PHÉNICIENNE.

POCOMAM. Voy. MAYA.

POÉSIES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES CHEZ LES ÉTRUSQUES. Voy. ÉTRUSQUES.

POÈTES, CHEZ LES ÉTRUSQUES. Voy. ÉTRUSQUES.

POITEVIN (PATOIS), phrase citée. Voy. LENNAPPE.

POLONAIS. Voy. SLAVES.

POLONAISE. Voy. ROMÉMO-POLONAISE.

POLYNESIENNES OCCIDENTALES (LANGUES), une des divisions des langues malaises. On distingue les idiomes suivants :

1° CHAMORRE, parlé jadis en plusieurs dialectes dans tout l'archipel des Mariannes, dont

Les limites de cette région sont : au nord, la région de la Côte Occidentale de l'Amérique du Nord, la région Missourri-Colombienne et en quelques endroits la région Alleghanique et des Lacs; à l'est, les régions Missourri-Colombienne et Alleghanique, ensuite le golfe du Mexique; au sud, ce même golfe et la région Mexicaine ou du plateau d'Anahuac; à l'ouest, le Grand-Océan, la Mer Vermeille ou de Californie et la région de la Côte Occidentale de l'Amérique du Nord. Dans ces limites ce groupe comprend une lisière du territoire des États-Unis et la plus grande partie de l'Amérique Espagnole du Nord, savoir, la vaste intendance de Durango ou la Nouvelle-Biscaye, le Nouveau-Mexique, les intendances de Sonora, de S. Louis de Potosi, etc., etc.

La plus grande obscurité règne sur la plupart des idiomes parlés dans cette contrée, dont le domaine ethnographique est envahi par la langue mexicaine. Outre le *Tableau général des langues américaines* auquel nous renvoyons pour beaucoup de ces langues qui sont sans intérêt. voyez TARAHUMARA, ALLIGHEWI, APACHES, PANIS-ARRAPHOËS, CADDOES, APPALACHES.

les nombreux habitants paraissent avoir été pour le moins aussi avancés dans la civilisation que le sont actuellement les Caroliniens. Cette langue, qui maintenant n'est plus parlée que dans les campagnes des deux îles habitées, a plusieurs aspirations; la différente manière d'accentuer les mots leur donne, comme dans les langues transgénétiennes, une signification différente. On peut regarder le chamorro comme l'anneau qui unit les idiomes malais des Philippines à ceux de la Polynésie occidentale, puisqu'il a plusieurs mots communs au tagale et au bissayo ainsi qu'aux autres idiomes de ce groupe.

2° EAP, par les naturels de l'archipel des Carolines dans le groupe d'Eap ou Yapo, et

à ce qu'il paraît dans un dialecte très-différent dans l'île Ngoloug ou Ngoli et autres voisines. Ces peuples sont régis par différents chefs indépendants les uns des autres, et diffèrent des Caroliniens orientaux en ce qu'ils ont des temples et un culte public, ce que les Uléa, les Lamurek, les Torres-Hogoleu, etc., n'ont pas.

3° **ULÉA**, par les naturels de l'archipel des Carolines dans le groupe d'Ulén, Ulé ou Gulai, et dans des dialectes très-différents dans le groupe de Mugunz ou Egoi, et dans l'île de Fais ou Fens. Ces Caroliniens sont, avec ceux de Lamurek et de Satahual, les plus policés de tout ce grand archipel. La plupart dépendent de Tona, roi ou *tamon* de Lamurek et d'Uléa; ils excellent surtout dans la construction de leurs bâtimens et dans l'habileté et l'impétuosité navigateurs. D'après l'intéressante observation faite par Malte-Brun sur les matériaux qui lui ont été fournis par Gaimard, on voit avec surprise que ces insulaires divisent la rose des vents précisément comme le faisaient, d'après Timothée, les Grecs et les Romains depuis Alexandre jusqu'à Claude.

4° **LAMUREK**, par les naturels de l'archipel des Carolines dans l'île de Laninkek, Mugnak, Talu ou Lamurek, qui est la principale du royaume de ce nom, régi par Tona.

5° **SATAHOUAN**, par les naturels de l'archipel des Carolines dans l'île de Satahouan ou Setouan, comprise dans le royaume de Tona. Cette langue a encore plus de ressemblance avec celle d'Uléa qu'avec l'idiome de Lamurek, qu'on parle dans l'île voisine de ce nom.

6° **TORRES-HOGOLEU** ? parlé en différents dialectes par les naturels de la partie de l'archipel des Carolines où se trouvent les îles Bag, Pis, Buze, Fallao ou Uialo, Major, Nainuili ou Lamoil et autres, qui doivent remplacer sur les cartes la grande île Tarréou Hogoleu, dont le savant capitaine Duperry a démontré la non-existence.

7° **RAKAK**, par les naturels de la chaîne de Radak, et par ceux de la chaîne de Balik, dans l'archipel des îles Mulgrade. Cette langue a beaucoup d'affinité avec celle d'Uléa et de Satahouan, mais surtout avec la première.

8° **OCALAN**, par les naturels de l'île Onalan dans l'archipel des Carolines. Cette langue a beaucoup de sons difficiles à rendre avec nos signes alphabétiques. On pourrait regarder comme un de ses dialectes l'idiome parlé dans l'île *Peletap* et peut-être dans d'autres voisines que Duperry a découvertes.

POLYNÉSIENNES ORIENTALES (LANGUES), une des divisions des langues malaises, qui renferme les idiomes suivans :

1° **NOUVEAU-ZÉLANDOIS**, parlé en différents dialectes dans les deux grandes îles qui forment la Nouvelle-Zélande, et dont les habitans, quoique assez avancés dans la civilisation, sont incontestablement anthropophages à l'égard de leurs ennemis. D'après la grammaire de Kendal, cet idiome paraît plus artificiel que le malais proprement dit, quoi-

que ses formes ressemblent à celles des autres idiomes de cette famille; il a un article défini et un indéfini, un nombre duel pour les verbes, et ce qui est plus singulier, il a, comme le quichua et le tagalog, un pluriel exclusif et un pluriel inclusif, avec des nuances dans le duel qui nous paraissent ne se trouver que dans cet idiome. Sa conjugaison est une des plus riches et des plus artificielles parmi cette classe de langues, quoiqu'elle n'ait que leurs trois temps. Le *e* et le *g* de notre alphabet ne sont pas nécessaires pour exprimer les sons de tous ses mots. Le nouveau-zélandais a une grande affinité avec tous les idiomes de la Polynésie orientale, dont on le regarde communément comme un dialecte. Ces frères insulaires conservent le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres par des chansons qu'ils accompagnent de leur flûte grossière.

2° **FINO**, par les féroces anthropophages de l'archipel de *Fidy*, qui, sans être des nègres, en ont plusieurs traits, et qui après la mort de Finow I^{er} sont régis par plusieurs chefs indépendans. Selon M. Mariuer, cet idiome diffère beaucoup du tonga et s'approche de celui de sandwiche qui est parlé à une si grande distance. Cette langue est très-dure et d'une prononciation beaucoup plus difficile que celle du tonga; elle est remplie de sons sifflans et de mots où celui de la lettre *v* se fait entendre.

3° **ROTOUMAN**, par les naturels de l'île Rotonuani, qu'on peut regarder comme l'anneau qui unit la Polynésie occidentale à l'orientale. Cet idiome est moins sonore et moins doux que le tahitien, et ceux qui le parlent, qui sont régis par un roi électif, ont une prononciation longue et syllabée.

4° **TONGA**, parlée en différents dialectes par les naturels de l'archipel des Amis et ses dépendances géographiques, et, à ce qu'on dit, dans celui des Navigateurs. Le dialecte tonga, parlé dans l'île de ce nom, a un petit nombre de prépositions et un seul article indéclinable comme toutes les autres parties du discours; mais il a trois nombres pour les verbes et pour les pronoms personnels; il a même pour les six cas des idiomes gréco-latins, et pour le septième qui exprime la première personne du duel exclusif, trois espèces de pronoms personnels entièrement différens, dont une sert pour indiquer le sujet du verbe, et les deux autres pour exprimer le régime des verbes et des prépositions, ainsi que pour répondre aux questions. Dans cet idiome on ne connaît pas de passif, et le verbe *être* y est rarement employé seul; sa prononciation est moins douce et plus aspirée que celle du tahitien.

5° **TAHITIEN**, parlé en plusieurs dialectes dans l'archipel de la Société et ses dépendances géographiques, régies par différents chefs, dont les principaux sont Pomaré III, qui règne à Tahiti ou Otaïti; Mahenée, qui domine sur Marea et Maïsoiti, etc. Cette langue est remplie d'expressions figurées et passe pour être la plus douce de toute la Polynésie; dans aucun cas deux consonnes

ne se suivent; sa déclinaison offre un duel; il lui manque les sons représentés par nos lettres *f, g, k, s* et *c*. Les insulaires de Taïti, d'Ulitéa et autres îles, depuis leur changement de religion, peuvent être regardés comme les plus instruits et les plus civilisés de tous les Polynésiens. Ils possèdent déjà une traduction de la Bible, plusieurs ouvrages ascétiques et d'instruction élémentaire imprimés à Taïti, Ulitéa et Riméa dans leur langue qui s'enrichit tous les jours d'une foule de mots empruntés à l'anglais pour exprimer des idées inconnues à ces peuples. — Voy. la note XXI, à la fin du volume.

6° **MARQUESAS**, parlé en plusieurs dialectes dans l'archipel des Iles Marquasas. Les femmes de ces insulaires, ainsi que celles de l'archipel de la Société, ont la réputation d'être les plus belles de la Polynésie. Il paraît que le son représenté par notre lettre *r* manque à la plupart des dialectes de cet idiome, qui y substituent celui de notre *l*. Les dialectes les plus connus sont celui de l'île *Noukahiva* et celui de l'île de *Wahitaho*. Selon M. de Roques, les insulaires de Oevahoa ont une espèce de bardes, qui vont dans les îles voisines chanter leurs poèmes sur des airs assez monotones, qui tiennent de notre plain-chant, ce qui leur vaut de nombreux présents.

7° **PAQUES** ou **WAIHU**, par les naturels de l'île de Pâques ou *Waihu*, une des îles australes. Ce sont les plus orientaux de tous les Polynésiens connus. Cet idiome a la dureté et les sons gutturaux du nouveau-zélandais.

8° **SANDWICH**, parlé en plusieurs dialectes par les habitants de l'archipel de Sandwich, qu'on peut regarder comme le peuple la plus commerçant de toute la Polynésie et le plus policé après les insulaires de Taïti. Cet idiome paraît dans ses formes et dans ses expressions le plus enfantin de tous ceux de cette famille; il n'a que deux pronoms personnels et deux seules particules pour déterminer le temps de l'action, dont une pour le futur et l'autre pour le passé. Le sandwich a déjà adopté un grand nombre de mots étrangers, surtout anglais, qui, par la différente manière de les prononcer et l'omission de certaines lettres inconnues à cet idiome, sont à peine reconnaissables. (Voy. l'Introduction, § IV.)

POLYNÉSIENS. Voy. Océanie.

POLYSYNTHÉTIQUES (LANGUES). — Les philologues américains ont donné ce nom aux langues du Nouveau-Continent, parce qu'elles ont pour caractère général de réunir un grand nombre d'idées sous la forme d'un seul mot. Ce nom, dit M. Duponceau, leur convient à toutes (au moins à celles que nous connaissons), depuis le Groenland jusqu'au Chili, sans qu'il nous ait été possible d'y découvrir une seule exception; de sorte que nous nous croyons en droit de présumer qu'il n'en existe point, à l'aide d'inflexions, comme dans les langues grecque et latine, de particules, affixes et suffixes, comme dans

le copte, l'hébreu et les langues dites sémitiques, de la jonction de particules significatives, comme dans le chinois, et enfin de syllabes et souvent de simples lettres intercalées à l'effet de réveiller une idée de l'expression de laquelle cette lettre fait partie, à quoi il faut ajouter l'ellipse, qui fait sous-entendre; les Indiens de l'Amérique sont parvenus à former des langues qui comprennent le plus grand nombre d'idées dans le plus petit nombre de mots possibles. Au moyen de ces procédés ils peuvent changer la nature de toutes les parties du discours; du verbe, faire un adjectif ou un nom; de l'adjectif ou du substantif, un verbe; enfin, tous les auteurs qui ont écrit sur ces langues avec connaissance de cause, depuis le Nord jusqu'au Sud, affirment que, dans ces idiomes sauvages, on peut former des mots à l'infini. Aussi les missionnaires ne se sont-ils pas fait faute d'en inventer avec plus ou moins d'habileté pour servir à leurs explications théologiques.

Toutes ces langues sont plus ou moins régulières dans leurs formes grammaticales. Leurs verbes se conjuguent par des inflexions ou désinences, et une foule d'idées accessoires s'y mêlent au moyen de légers changements ou de syllabes préfixes ou intercalées. Ils ont des règles pour les nombres et pour les genres, des concordances entre les différentes parties du discours; les adjectifs se distinguent par des formes qui leur sont propres. Enfin leurs langues peuvent être soumises à des règles grammaticales. Il y a dans ces idiomes, comme dans les nôtres, des irrégularités; cependant, l'abbé Molina affirme qu'il n'y en a aucune dans la langue chilienne. Cela paraît difficile à croire; cependant cela est possible. Il ajoute qu'elle n'est point divisée en dialectes, et qu'elle est parlée purement dans une vaste étendue de pays. Il n'en est pas ainsi dans la partie septentrionale du continent américain.

Il y a des différences dans les formes grammaticales de ces langues, mais elles sont d'une nature secondaire; la caractéristique polysynthétique domine dans toutes. La formation des mots varie selon la nature des éléments dont elles sont composées. Toute langue a un grand nombre de particules significatives qu'elle peut réunir facilement; telle aura des particules servies dont l'usage est soumis à des règles; telle aura, enfin, prend des syllabes où elle les trouve lorsqu'il s'agit de former de nouveaux mots. Il y a une différence sensible, quant à la formation des mots, entre les langues des peuples chasseurs, pêcheurs ou nomades et celles des Indiens sédentaires qui ont reçu un certain degré de civilisation; celles-ci ont en général plus de méthode, les éléments en sont plus simples et employés avec plus d'art; elles ont un aspect moins rude et moins sauvage. Pour faire sentir cette différence, nous allons donner quelques exemples tirés des langues du Groenland et du Chili. On y verra le même système polysynthétique, varié

seulement par l'emploi d'éléments d'une nature différente.

I. — Langue du Groenland.

Nous tirons les exemples suivants de la description de ce pays par le vénérable Hans Egede, qui y résida vingt-cinq ans en qualité de missionnaire.

1° *Aulianriartorasuarpok* : Il s'est hâté d'aller pêcher. — Ce mot est composé des suivants : *Aulianrpok*, il pêche : on a retranché la syllabe *pok*, qui désigne la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, ou plutôt, on l'a transportée à la fin du mot composé. — *Peartorpok*, il est après à faire quelque chose. On a encore retranché *pok*, et au lieu de *peartor*, on a mis *iartor*. — *Pinnesuarpok*, il se hâte. On a changé *pinnesar* en *asuar*, et on a terminé le mot par la syllabe *pok* retranchée des deux premiers.

2° *Agglekiniarit* : Tâchez de mieux écrire. — Ce mot est composé des suivants : *Agglek-pok*, il écrit. *Pok* est retranché. — *Pekipok*, il fait mieux ou faire mieux. La langue n'a point d'infinitif. Il n'y a ici que la syllabe *ki* ou *eki* qui indique ou rappelle ce mot. — *Pinniarpok*, il tâche, il essaye. *Pok* est retranché, il substitué pour indiquer le mode impératif, le *p* de la première syllabe est aussi retranché ; *niar* ou *iniar* est tout ce qui est emprunté de ce mot.

II. — Langue du Chili.

Nous tirons les exemples suivants de l'intéressante description du Chili par l'abbé Molina.

1° *Iduanelolavin* : Je ne désire pas manger avec lui. — Ce mot est ainsi composé : *I* pour *in*, manger ; *a* signe de la première personne du singulier du présent de l'indicatif, rejeté à la fin du mot ; le reste est formé de mots significatifs insérés en entier : *duan*, désirer ; *elo*, avec ; *la*, non ; *vi*, lui ; *n*, forme verbale transportée de la première syllabe, ce qui ferait : *manger désirer avec non lui moi*.

2° *Pmepravin* : Je suis allé le voir en vain. L'auteur n'analyse pas ce mot ; il fait voir cependant combien d'idées cette langue rassemble dans une seule parole.

Il suit naturellement de ce système que ces langues doivent abonder en une espèce de verbes-que nous nommerons *circumstantiels*, parce qu'ils joignent à l'action ou situation principale, une foule de circonstances accessoires. Nous allons en donner quelques exemples tirés de langues éloignées l'une de l'autre, dont l'une est de la partie méridionale, l'autre de la partie septentrionale du continent américain.

1° *Langue du Chili. (Extrait de Molina.)*

Elum, donner. — *Eluelen*, être dans l'ac-

tion de donner, être donnant. — *Eluguen*, donner plus, davantage. — *Eluduaenen*, désirer donner. — *Elugucumen*, venir donner. — *Elullem*, donner réellement, de bonne foi. — *Elumen*, aller pour donner, aller donner. — *Eluyauu*, aller donnant. — *Elumon*, avoir occasion de donner. — *Elupen*, venir pour donner, venir donner. — *Elupen*, douter si l'on donnera. — *Elupran*, donner sans raison, sans sujet. — *Elupun*, passer en donnant. — *Elurquen*, paraître donner. — *Elurenum*, donner sans qu'on s'y attende. — *Elufun*, venir pour donner. — *Eluvalen*, pouvoir donner, avoir le moyen de donner. — *Elumepran*, aller pour donner en vain. L'auteur ajoute *et cetera*.

2° Langue des Cherokees.

(Manuscrit du missionnaire Bathrick, ci est par Jarvis (720) et Pickering (721).)

Cutwoo, je me lave, je me baigne. — *Culestula*, je me lave la tête. — *Tsestula*, je lave la tête d'un autre. — *Cueusquo*, je me lave le visage. — *Tseusquo*, je lave le visage d'un autre. — *Taeasula*, je me lave les mains. — *Tatseyasula*, je lave les mains d'un autre. — *Taeasula*, je me lave les pieds. — *Tatseyasulu*, je lave les pieds d'un autre. — *Taeungkela*, je lave mes hardes. — *Tatseungkela*, je lave les hardes d'un autre. — *Tacutego*, je lave des plats. — *Treyuen*, je lave un enfant. — *Cowela*, je lave de la viande.

Les noms se modifient par un procédé analogue. — Voy. la note II, à la fin du volume.

POLYSYNTHÉTIQUES : les langues américaines sont-elles polysynthétiques ? Voy. MEXICAINES.

POMERANIEN. Voyez WENDU-LITHUANIENNE.

POMPEI FONDÉE PAR LES ETRUSQUES. Voy. ETRUSQUES.

POPOLOUQUE, langue des Popolouques dans le diocèse d'Oaxaca, au Mexique. Le mot de *Popolouque* est souvent employé aussi, non comme le nom propre d'une nation et d'une langue particulière, mais comme un nom collectif, embrassant diverses nations sauvages de cette région. Un voyageur désigne, sous le nom de *popolouca*, une langue parlée dans une partie de la province Guatémolienne de San-Salvador ; il n'en faudrait pas conclure l'identité des deux idiomes. Ce mot a été employé comme terme générique pour désigner les tribus sauvages et errantes, quelle que fût la nature des langues qu'elles parlaient.

PORT DES FRANÇAIS. Voy. KOLOUCHE.

PORTUGAISE (L.) appartient à la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Nous ignorons quel fut le caractère de la langue que parlèrent les *Lusitani*, et les rapports que cette langue pouvait avoir avec celui de leurs

(720) *A Discourse on the Religion of the Indian Tribes of North America*, by Samuel F. Jarvis. New-York, 1820.

(721) *Observations on the language of the Muhhe-*

kaneew Indians, by Jonathan Edwards. D. D. a new edition with notes, by John Pickering. Boston, 1825.

voisins, les *Turdetani*, ce peuple dont les rares monuments écrits sont encore lettres closes pour l'érudition moderne. On ne peut douter que cette langue antique, quelle qu'elle fût, ne se soit altérée au contact des colons de Carthage, même avant l'arrivée des légions romaines. Six siècles plus tard, au latin, devenu la langue nationale, les barbares du nord vinrent mêler l'élément germanique ou gothique. Trois siècles plus tard encore, les Arabes vinrent ajouter à ce composé, déjà si hétérogène, un élément sémitique. Telles ont été les principales circonstances historiques de la formation du Portugais actuel, idiome dans lequel on trouve l'une des formes modernes de cette multiple langue romane qui, au moyen âge, remplaça insensiblement le latin.

La langue portugaise est parlée par les Portugais dans le Portugal et l'archipel des Açores, et avec quelques différences de prononciation et l'adoption de quelques mots étrangers par les Juifs portugais établis à Hambourg, à Amsterdam, en Tyrol et autres parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; en outre par les descendants des Portugais dans l'Asie, l'Afrique, l'Océanie et l'Amérique portugaises. Cette langue est aussi riche et concise que toutes ses sœurs; elle a emprunté quelques mots à l'arabe et au français; il paraît même qu'elle doit à ce dernier le son du *g* et les syllabes nasales; elle est sonore, douce et exempte des aspirations et des sons gutturaux de l'espagnol.

Moins abondante et moins pompeuse que celui-ci, par là, en même temps que plus serrée, elle est plus flexible, plus simple et plus claire. Aussi l'emporte-t-elle comme langue de la conversation et du commerce de la vie intime. Suffisamment pourvue d'ailleurs de synonymes, de diminutifs et d'augmentatifs, elle déploie, dans les chants populaires, une variété et une délicatesse de rouleurs qui lui ont fait donner, par les Espagnols eux-mêmes, le nom de langue des fleurs.

Toutefois la fréquence des *hiatus* et du son nasal moderne en dénote à son harmonie. Chaque substantif, pour ainsi dire, a un adjectif, un verbe et un adverbe qui lui correspondent, et fournissent autant de formes diverses à la traduction de l'idée qu'il exprime.

Il existe dans cette langue un grand nombre de mots dont la dérivation est fort difficile à tracer. Si, d'un côté, le portugais a retenu bien des termes latins qui ne se trouvent plus dans aucune autre langue de l'Europe, d'un autre côté, les termes de cette origine se présentent chez lui plus altérés que nulle part ailleurs. C'est ici en effet qu'ils ont subi les contractions les plus multipliées et les plus fortes. Plusieurs consonnes médiales, notamment l'*l* et l'*n*, y ont été fréquemment supprimées. *Dolor* y est devenu *dor*, *ponere* y est devenu *pôr*, *populus* a fait *poço*, etc. Presque tous les mots omettent ainsi quelques-unes des lettres radica-

les des primitifs auxquels ils se rattachent. C'est ce qui a fait dire plaisamment à Sismondi que le portugais était comme du castillan désossé.

Les plus anciennes compositions écrites en portugais sont : les fragments d'un poème sur l'occupation de l'Espagne par les Arabes, attribués au roi Rodrigue; une chanson de Goncalo Hermigues, composée vers le commencement du *xⁱ* siècle; une autre faite par un anonyme sous le règne du comte Henri; celle d'Egas Moniz Coelho, écrite sous le règne de Alphonse I^{er}; plusieurs anciennes lois et autres pièces antérieures au roi Denis; enfin les fragments du *Cancioneiro*, dont une édition a été donnée à Paris en 1823. Cette langue fit des progrès considérables sous le règne du sage Denis, qui l'écrivit avec élégance; mais elle ne fut fixée que peu de temps après le règne d'Edouard; le *xvⁱ* siècle fut son âge d'or. La littérature portugaise, qui doit à Camoens une des plus belles épopées qui existent, est aussi variée et presque aussi riche que l'espagnole, quoique beaucoup moins connue. Après un long sommeil, la littérature et la langue portugaises prirent un nouvel essor sous le règne mémorable de Joseph, essor qu'elles conservèrent depuis. On peut dire que le portugais n'offre aucune différence de dialectes, mais seulement des variétés. Celles qui s'éloignent le plus de la langue écrite sont les variétés du *Minho*, de l'*Algarve* et des *Açores* en Europe, du *Brésil* en Amérique, du *Congo* et de *Mozambique* en Afrique, et de *Goa* et de *Macao* en Asie. On pourrait cependant regarder comme un dialecte du portugais, le jargon connu sous le nom de *Lingogeral*, qu'on parle le long des côtes orientale et occidentale de l'Afrique, surtout dans la Sénégambie et la Guinée, et le long de celles de Ceylan et des Indes; jargon qui reproduit en Afrique et en Asie le phénomène offert par la *lingua franca* sur les bords de la Méditerranée, et qui atteste l'ancienne puissance des Portugais dans ces régions éloignées.

POUCHTOU, POUKTO ou **AFGHAN**, langue asiatique appartenant au groupe des langues persanes, famille indo-germanique.

Cet idiome est parlé en plusieurs dialectes par les nombreuses tribus des *Pouchtaneh*, connus en Perse sous le nom d'*Afghans*, et sous celui de *Patans* dans l'Inde, dans le nord de laquelle ils ont été la nation dominante depuis 1200 jusqu'en 1526, et où ils ont même possédé, jusqu'en 1574, le royaume de *Bengale*, qui leur fut enlevé par Akbar. Les *Afghans*, qui conquièrent toute la Perse en 1722, et jouèrent un grand rôle dans l'Inde dans le *xviii^e* siècle, forment maintenant la nation dominante du vaste royaume de Caboul, où on les trouve répandus dans toutes ses provinces, surtout dans celles de Kandahar, de Caboul, de Lagman, de Pischaur et de Furrab. Les *Afghans* paraissent être les descendants des anciens *Sogdiens*; ils sont partagés en trois branches principa-

las, subdivisées en un grand nombre de tribus. Ces branches sont : les *Dourahnis*, nommés jadis *Abdally*. Ils sont répandus surtout dans les provinces de Kandahar, Furrak, Siwi, Caboul et Ghazni. Leurs principales tribus sont : les *Popalzai*, qui ont donné au Caboul le monarque actuel; les *Terin*, les *Ghildach*, les *Kaker*, les *Nasser*, etc., etc., et les *Saddozai*, d'où sont sortis les nababs du Multan propre et de Lejà, qui, comme les autres nababs ou kans du Multan, sont tributaires du royaume de Caboul. Les *Berdouranis*, répandus dans les provinces orientales, surtout dans celles de Laghman, de Tchotsch et de Pischaur. Leurs principales tribus sont les *Jusoffis*, la plus nombreuse de toutes; les *Turkolun*, les *Kheiber*, les *Pischaur*, les *Khatiks*, les *Daman* et les *Rohillas* de l'Inde. Ces derniers vivent dans le Rohilcund, qui correspond actuellement aux districts de Mouradbad et de Bareilly de la province de Delhi, et sont sujets du rajah de Rampour, tributaire des Anglais. On dit que les Rohillas sont les seuls mahométans de l'Inde qui exercent l'agriculture. Il paraît que les *Patans*, qui, après les prétendus Mongols, sont la nation étrangère la plus nombreuse de l'Inde, sont une subdivision de la branche des Berdouranis. C'est à ces Patans qu'appartiennent tous les empereurs de la dynastie afghane ou patane, fondée par Koutoub, un des généraux du farouche et cruel Mahmoud; le dernier de ces empereurs fut détrôné en 1526 par Baber, descendant de Tamerlan. Le nabab de Bopaul, tributaire des Anglais, et le rajah de Poonach, tributaire de la confédération des Sikhs, sont Afghans, de même que plusieurs autres princes moins puissants. La langue poutchito a beaucoup d'analogie avec la persane et très-peu avec les langues sémitiques, avec lesquelles un savant très-distingué voulait la classer. Sa littérature est pauvre et très-récente, puisque, selon Elphinstone, il n'y a pas de livre écrit en poutchito qui remonte au delà de trois siècles; ses meilleurs ouvrages dans tous les genres sont traduits du persan. Ce dernier idiome est, avec l'arabe, la langue littéraire de tous les savants afghans les plus distingués. Le poutchito s'écrit avec un caractère particulier, qui n'est que le neskhy des Persans, auquel on a ajouté quelques nouvelles lettres pour représenter des sons qui lui sont propres. Les principaux dialectes de cet idiome sont le *Dourahni*, le *Berdourani* et le *Patani*, qui sont parlés en plusieurs variétés par les nombreuses tribus comprises dans les trois branches sus-mentionnées.

POUK'TO. Voy. POUTCHOT.

POUTES. Voy. FOULAN.

PRACRIT. — Ce terme a plusieurs acceptions, suivant les étymologistes, *pracrit* signifie imparfait, inférieur, ou naturel, spontané, ou simplement encore dérivé. On a désigné, sous cette appellation collective, tous les idiomes vulgaires de l'Inde moderne, quelle que soit leur origine. Souvent aussi il s'emploie dans un sens plus restreint, et

n'embrasse que celles des langues indigènes vivantes qui paraissent avoir leur source plus ou moins directe dans le sanskrit. Dans un sens plus restreint encore, le terme de *pracrit* désigne spécialement celui des divers idiomes employés dans les drames indiens qui tient le premier rang après le sanskrit et dans lequel sont écrits les rôles des femmes. On sait que les créateurs du théâtre des Hindous ont établi l'usage de faire parler à leurs personnages, selon la condition à laquelle ils appartiennent, une langue différente.

Le *pracrit* propre était, pense-t-on, l'idiome parlé par le peuple à l'époque où le sanskrit était la langue des hautes classes ou castes privilégiées. Il a à son tour cessé d'être une langue vulgaire, mais il est resté langue religieuse chez les Djains, sectaires hindous répandus dans le Guzarate et dont la doctrine a de l'analogie avec celle de Bouddha. Les divers dialectes *pracrits* ont en général les mêmes éléments que le sanskrit, mais ils les ont sous une forme inculte et grossière, et présentant des différences selon les localités.

Les divers dialectes *pracrits* suivent tous d'une manière plus ou moins rigoureuse les lois générales de la syntaxe et de la construction du sanskrit. Il existe aux Indes un nombre considérable de poèmes écrits dans la langue *pracrite*, et la mesure des vers et des stances y varie plus encore que dans la poésie sanskrite.

Suivant M. d'Avezac, le *paissachi*, langue primitive de l'Inde, langue rude, aurait donné naissance au *pracrit* ou langue adoucie, qui aurait engendré le sanskrit.

La branche des langues *pracrites* embrasse les langues suivantes, dont un certain nombre sont encore peu connues : **HINDOUSTANI.** Voy. ce mot. — **HINDOU.** Voy. ce mot. — **BENGALI.** Voy. ce mot. — **TELINGA** ou **TELOUGOU.** Voy. ce mot. — **CARNATARA.** Voy. ce mot. — **CINGALAISE.** Voy. ce mot. — **TAMOUL.** Voy. ce mot. — **BOUÉMIENNE** ou **ZINGANE.** Voy. *Zingane*. — **CACHEMIRE.** Voy. ce mot. — **MAHARATTE.** Voy. ce mot. — **MALABAR.** Voy. ce mot. — **BAOUT** ou **BAUT, parlée dans les environs d'Agra, jusqu'aux monts Windya. — **HAROUTI, parlée dans une partie de la province d'Ajmeer. — **JOUYA-POURA, parlée dans une partie de la province d'Ajmeer. — **OLDJOYA-POURA, parlée dans une partie de la même province. — **MARAOUAN, parlée dans une partie de la même province. — **BIRAKAN, parlée dans une grande partie de la province précédente. — **PENJABI, parlée dans la province de Lahore, nommée aussi *Penjab*. — **DOGOURA, parlée dans la haute région qui s'étend depuis la frontière du Cachemire jusqu'à Almora, et renfermée entre l'Himalaya au nord et les Sewalib au sud. — **CABOTA, parlée dans une partie des provinces de Kandahar, de Caboul, etc. Très-peu connue. — **MOULTANI, parlée dans une partie de la province de Multan, langue très-mêlée. — **SINDHI, parlée le long de l'Indus. — **SUD-SINDHI, parlée le long de l'Indus, au sud************************

du territoire de Sindhi. Le *Talta*, parlé vers l'embouchure de l'Indus, est peut-être un dialecte de cette langue. — GUJARAT ou GONJURAT, parlée dans la province de ce nom; mêlée de mots persans et arabes. — KOUNKOUNA, parlée dans le Kunkana, le long de la côte de Malabar; son territoire est le reste du vaste empire portugais élevé dans l'Inde par la valeur d'Albuquerque et d'Almeida. — MIRILI, parlée dans le district de Tirhoor, partie septentrionale du Béhar. — MAGUDHA, parlée dans le Béhar méridional. Le territoire de cette langue est célèbre dans la mythologie et l'histoire de l'Inde, parce qu'il est la patrie de Bouddha. Quelques savants considèrent le magudha comme la souche du pali. — MALWAN, parlée dans la plus grande partie de la province du même nom.

Nous omettons plusieurs idiomes appartenant à la famille sanskrite, et huit ou dix autres langues parlées dans l'Inde, mais n'appartenant pas à cette famille. Ces dernières langues sont parlées par des peuples plus ou moins sauvages, et dont plusieurs semblent avoir été les Aborigènes de ces contrées. La plus grande incertitude règne sur toutes ces langues, dont on connaît à peine le nom (722). Voy. SANSKRIT; INDO-EUROPÉENNES (Langues), etc.

PRONOMS COMPARÉS DANS L'ÉGÉRE ET DANS L'INDO-EUROPÉEN. — Voy. note XXIII, à la fin du volume.

PROVENÇAL. Voy. ROMANS.

PRUCZE. Voy. WENDO-LITHUANIEN.

PRUCZI. Voy. SLAVES.

PRUSSE. Voy. BOHEMO-POLONAISE.

PRUSSIEN ANCIEN. Voy. WENDO-LITHUANIEN.

PRUSSO-LITHUANIEN. Voy. WENDO-LITHUANIEN.

PSYLLES. Voy. ATLANTIQUE.

PUELCHÉ (RÉGION AUSTRALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE), langue parlée par les *Puelches* ou *Gens de l'Orient*, dans la partie de la vice-royauté de la Plata comprise entre le Saladillo et le Rio-Negro. Cette nation, qui est une des plus belliqueuses de l'Amérique méridionale, est subdivisée en trois branches principales, savoir : les *Chechehet*, qui demeurent entre les fleuves Hueyque, Colorado ou Mendoza et Negro; les *Divihet*, qui continuent à l'ouest avec les *Pehuénche*, et vivent le long des fleuves Sanguel, Colorado ou Mendoza et Hueyque; les *Taluhet*, qui ont pour voisins à l'ouest les *Picunche*, et s'étendent à l'est jusqu'aux lacs de Guanaeha. Il est bon d'observer que les *Taluhet* et les *Divihet* sont nommés *Pampus* par les Espagnols, à cause des vastes plaines ap-

pelées *pampas* dans lesquelles ils errent. Les *Leuvuche*, qui continuent à l'est avec les *Chechehet* et à l'ouest avec les *Huilliche*, parlent le dialecte *chechehet* un peu mêlé de *tehueltet*. Quoique beaucoup affaiblis, les *Leuvuche* paraissent être encore la tribu la plus puissante parmi toutes celles de *Tehueltet* et des *Puelche*; leur cacique héréditaire est ordinairement le chef de leurs incursions, auxquelles bien souvent prennent part les *Huilliche* et les *Pehuénche* méridionaux. La langue *puelche*, qui selon *Hervas* est plus gutturale que la *tehueltet* et l'*araucane*, n'a, selon *Azara*, aucun son nasal ni guttural.

PUNIQUE. KARCHEDONIQUE ou CARTHAGINOISE (Langue). — Cette langue paraît avoir différé si peu du phénicien, qu'on pourrait la considérer comme un de ses dialectes. C'était la langue des Carthaginois, qui étaient la nation dominante des vastes contrées dépendantes de la république de Carthage, qui possédait presque toute la côte septentrionale d'Afrique, une partie de la Sicile, de l'Espagne, les Iles de Sardaigne, de Malte, etc. Cet idiome, qu'on parlait encore en Afrique du temps de saint Jérôme et de saint Augustin, s'est entièrement éteint depuis plusieurs siècles. Des inscriptions trouvées à Malte, en Sicile et sur l'emplacement même de Carthage, des médailles de cette dernière ville et les seize vers dans le *Pennulus* de Plaute (Voy. PUNÉCIENNE Langue), sont tout ce qui nous reste de la langue punique. La relation du voyage de Hannibal sur les côtes de l'Afrique, dont il existe une traduction abrégée en grec, fut originellement écrite en cet idiome.

La langue punique semble être arrivée sur toute la côte d'Afrique à une haute importance et à un rôle en quelque sorte universel. Movers a établi que l'usage de cet idiome s'étendit à la Numidie et à la Mauritanie. Les villes du littoral étaient presque toutes phéniciennes, comme l'indique le nom de la ville de *Cirtha*, les noms de ports où entre la syllabe *rus* (cap) : *Rusadir*, *Rusicade*, *Rusconis*, *Rusasis*, *Rusucerrum*, etc. Les formes diverses sous lesquelles l'alphabet sémitique se rencontre dans tout le nord de l'Afrique sont la preuve d'une action prolongée et souvent répétée (Ewald, *Judas*, Movers, etc.). Les trois cents villes de Syriens détruites par les Pharaoniens et les Nigrites, dont parle Strabon, supposent d'un autre côté que les établissements sémitiques s'avancèrent très-loin vers le sud (723).

PYRGOS, part d'Argylla. Voy. ETROSQUES. — Commerce avec la Phénicie, l'Égypte, etc. Voy. ETROSQUES.

(722) A l'art. INDO-EUROPÉENNES (Langues), nous avons présenté sous d'autres noms une liste des langues parlées dans l'Inde et dérivées du sanskrit. Nous pourrions en présenter d'autres listes et sous

d'autres noms encore, car les savants ne sont d'accord ni sur le nom de ces langues ni sur leur nombre.

(723) HUMBOLDT, *Cosmos*, II, 155, 489, etc.

Q

QUADI. Voy. **TEUTONIQUE.**
QUALITÉS, RAPPORTS, OBJETS, dans la perception. Voy. *l'Essai*, § IV.
QUICHE. Voy. **MAYA.**

QUICHUA. Voy. **PÉRUVIENNE.**
QUIPPES ou **QUIPPPOS.** Voy. **MEXICAINE**, — et note XX, à la fin du volume.

R

RABBINIQUE. Voy. **HÉBRAÏQUE.**
RACE SEMITIQUE. Sa supériorité au point de vue du mahométisme et des religions. Voy. **SEMITIQUES**, et l'introduction, § III.
RACES HUMAINES. Leur berceau, leur influence réciproque. Voy. l'introduction, § III.

RACINES SEMITIQUES. Voy. **SEMITIQUES.**
RAGUSAINS. Voy. **SLAVES.**

RAMAYANA. — La poésie a dominé chacun des quatre âges de la littérature indienne. L'époque primitive et religieuse, marquée par les antiques védas, est hientôt suivie, aux temps héroïques, des lois de Manou, législateur de l'Inde, des Pouranas, ou annales de mythologie, et des poèmes gigantesques du Rāmāgana et du Mahābhārata, qui célèbrent, l'un la conquête de Ceylan, l'autre la lutte de deux dynasties royales, et dont les chantres, Valmiki et Vyasa, à la fois poètes et philosophes, apparaissent comme deux figures majestueuses, rivales et contemporaines d'Homère. Puis vient l'époque élégante et polie où, peu de temps avant Virgile, Jayadivas, dans ses élégies pastorales, Calidasa, dans sa gracieuse *Sacountala*, surent tirer du luth indien les sons les plus suaves et les plus purs. Après eux a commencé la décadence qui s'est fait sentir de plus en plus dans les compositions des siècles postérieurs, et l'Inde, sans aînée de l'Europe, a atteint sa décrépitude quand celle-ci commençait à peine à préluder à ses grandes productions. Toutefois sa langue lui est restée, et cet idiome mélodieux et grave est encore étudié, comme chez nous le latin, par les brahmes et les savants de l'Inde; ses éléments sont répartis dans toutes les langues modernes de la Péninsule, et ses signes graphiques, diversement modifiés, y servent de base à toutes les écritures.

La grande épopée indienne, qui fait le sujet de cet article, célèbre les aventures de Rama, septième incarnation de Vishnou, fils du roi d'Aoudé, Daçaratha; il fut élevé par Vacichitha, échappa aux pièges que lui tendaient ses ennemis, et parcourut le monde avec le brahme Viçouamitra, exterminant les géants. Arrivé à la cour de Djanaka, il gagna au tir de l'arc la main de sa fille, la belle Sita, puis rentre en triomphe au palais d'Aoudé; mais bientôt il est forcé d'en sortir: Daçaratha, son père, lié par un

serment odieux, qui lui avait arraché sa dernière femme, l'exile pour douze ans et assure le trône à son plus jeune fils, Bharata. Rama, banni, eut pour compagnon fidèle son frère Lakhmana, et se signala encore par de miraculeux exploits, ain-i que par ses dures pénitences. Au bout de douze ans il revit Aoudé, trouva son père mort de douleur, laissa le trône à Bharata, puis marcha contre Ravana, roi de Lanka (Ceylan), qui lui avait enlevé Sita, le fit périr et reprit Sita. Rama, après cette expédition, fonda un royaume sur la côte de l'Inde, en face de Lanka, donna aux hommes des lois, leur enseigna les arts, l'agriculture, la religion, puis remonta au ciel avec Sita, laissant l'empire à Konceha, son fils.

Une édition du texte sanskrit de ce grand poème, et une traduction italienne accompagnée de notes savantes et de dissertations du plus vif intérêt, formant en tout onze volumes in-4°, sont publiées en ce moment par M. Gorresio, un des plus éminents indianistes de notre époque. Nous trouvons dans le *Journal des Débats* du 9 février 1857 une appréciation de cette grande publication; elle est due à la plume d'un jeune membre de l'Institut, M. Ern. Renan. Nous en reproduisons ici les principaux passages.

« Le neuvième volume du *Rāmāyana*, publié par M. Gorresio, membre de l'Académie de Turin, vient de sortir des presses de l'imprimerie impériale. Cette publication, l'une des plus achevées qu'ait produites le grand établissement typographique dont la France s'honore, a été commencée il y a quatorze ans, et depuis ce temps les volumes se sont succédé d'année en année avec une remarquable célérité. Les cinq premiers volumes, publiés de 1843 à 1850, comprennent le texte sanskrit du poème attribué à Valmiki. La traduction italienne atteint maintenant son quatrième volume et sera terminée dans le prochain. Un XI^e et dernier volume renfermant l'introduction générale ou l'appréciation des éléments historiques, philologiques et religieux au milieu desquels le poème est né, et qu'il résume, achèvera l'œuvre si vaste, entreprise par M. Gorresio. Je n'insisterai point sur la valeur historique et littéraire du poème que l'Europe pourra bientôt lire tout entier, grâce à M. Gorresio, ni sur le savoir philologique que l'indianiste piémontais a déployé dans son travail.

Le suffrage des juges les plus éminents en fait d'études sanskrites et en particulier celui de M. Eugène Burnouf, consigné dans un article du *Journal des Savants* présentent sur ce dernier point la plus solide des garanties. On ne louera ici que celui des mérites de M. Gorresio que tous peuvent apprécier, je veux dire ce style plein de grandeur et de force sous lequel on sent respirer toute la grandeur de l'original. La langue italienne lui offrait sous ce rapport un merveilleux instrument dont il a su tirer parti en habile écrivain.....

« En tête du volume que vient de publier M. Gorresio se trouve une belle préface dans laquelle l'auteur expose à grands traits l'histoire de l'épopée chez les peuples de la race indo-européenne. C'est un fait bien remarquable que ces peuples seuls ont connu le grand poème héroïque et narratif. Les peuples sémitiques n'en offrent aucune trace; Joh, un des plus longs poèmes sémitiques, confine plutôt au drame qu'à l'épopée. Antar, qui est de toutes les compositions sémitiques celle qui ressemble la plus à une épopée, n'a point en réalité dépassé les proportions du roman. Le caractère essentiellement personnel (subjectif comme l'on dit) des peuples sémitiques, la simplicité de leur théologie, l'absence de mythologie compliquée, leur interdisaient ces grands récits impersonnels où le poète s'oublie pour n'être attentif qu'aux combats des dieux et des hommes. Que faire pour l'épopée de ce Jéhovah qui ne lutte point avec l'homme, de cet Allah solitaire qui n'a point de semblables? Chez les peuples indo-européens au contraire, c'est merveille de voir dans les rameaux les plus écartés de la famille, dans l'Inde à ses différents âges, dans la Perse même domptée par l'Islamisme, en Grèce, dans l'Italie, chez les nations romanes du moyen âge, chez les nations germaniques malgré leur conversion au christianisme, chez les Slaves enfin, le poème épique apparaître toujours avec les mêmes caractères et sous des formes analogues. Certes le Rāmâyana au premier coup d'œil ressemble peu à l'Iliade, l'Iliade au schah-nameli, le schah-nameli aux nibelungen, les nibelungen à la chanson de Roland ou aux poèmes du Cid, et pourtant ces œuvres si diverses se montrent aux yeux d'un observateur attentif dans une entière paternité. Partout c'est une grande pensée héroïque, un ensemble de traditions nationales, un fonds de vieille mythologie, souvent effacé par le christianisme ou l'islamisme, mais encore reconnaissable, qui se cachent sous l'enveloppe d'une légende consacrée. Les épopées artificielles elles-mêmes, qui sont l'invention d'un individu, comme celles de Virgile, de Silius Italicus, du Tasse, rendent hommage par leur forme à un antique genre de littérature spontané, dont elles sont le pâle reflet. Toute cette théorie générale de l'épopée est développée par M. Gorresio avec beaucoup de pénétration. Il y aurait aussi à fonder une science comparée des littératures, qui servirait de pendant à la

science comparée des langues, l'une des plus belles découvertes du commencement de ce siècle, et à la science comparée des mythologies qui depuis quelques années se fonde en Allemagne sur la base solide de la philologie.

« L'ouvrage de M. Gorresio est un symptôme entre tant d'autres de la renaissance intellectuelle qui se manifeste depuis quelques années en Italie, et dont le Piémont est le théâtre principal. Trop longtemps bornée aux études d'archéologie classique et d'histoire sociale, l'Italie veut participer enfin au grand mouvement qui entraîne l'Europe à la découverte des origines de l'esprit humain et de la marche de la civilisation.

« Les études de philologie orientale et spécialement les études indiennes qui ont servi d'instrument à tant de découvertes, y sont représentées par d'intelligents travailleurs. M. Gorresio mérite d'occuper le premier rang dans cette docte phalange, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'a reconnu en le choisissant, il y a quelques semaines, pour son correspondant en Italie. »

Le grand ouvrage de M. Gorresio se rattache tout à la fois et aux hautes études orientales et à la critique historique et philosophique, et à la science de la philologie comparée. Il laisse des pierres d'attente pour, un autre monument que l'auteur se propose d'élever, c'est-à-dire l'épopée de la race humaine, dégagée du Mahābhārata, épopée qui résume toutes les traditions épiques appartenant à un autre cycle de l'épopée de l'Inde et qui complètera l'ensemble de cette grande époque épique indienne, dont le mouvement s'est propagé chez toutes les races indo-européennes.

RASENA, nom des habitants de l'Etrurie dans leur idiome. Voy. ETRUSQUES.

REID, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

RELATIONS DES ETRUSQUES AVEC LES AUTRES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ. Voy. ETRUSQUES.

RELATION, son rôle dans l'organisation des langues. Voy. l'Introduction, § 1^{re}.

REMI-YALADE, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

RENAN (M. ERNEST), membre de l'Institut, auteur d'une *Histoire générale des langues sémitiques*. Il y a autre chose que de la philosophie dans cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences et dont M. Laboulaye a célébré le mérite dans le *Journal des Débats*. Certes, tant que la science respecte la religion, la morale, la société, elle peut jouir d'une pleine et entière liberté. Mais on se méprend singulièrement sur les droits de la science quand on lui attribue une indépendance souveraine. Ne dirait-on pas que la science est un être spécial, distinct? C'est encore, apparemment, une découverte moderne. La science de qui, la science de quoi? Il serait bon de s'expliquer. Tout homme est plus ou moins savant : ce qu'il

sait on croit savoir constitue-t-elle la vérité ? D'ailleurs la religion fait partie de la science, elle occupe dans l'entendement humain la place la plus importante. Comment une prétendue science serait-elle admise à contredire les vérités les plus essentielles et les plus certaines ? La science n'est en définitive que la connaissance de la vérité, et la vérité n'est pas opposée à elle-même. Si la religion est vraie, il faut que toutes les autres sciences la tiennent pour vraie et n'avaient rien de contraire à ses doctrines. Voilà ce qu'enseigne la plus vulgaire logique. Comment donc M. Laboulaye, le collaborateur et l'admirateur de M. Renan, ose-t-il affirmer que la philosophie n'a pas à s'inquiéter des conclusions de la théologie. Il ne veut pas que la science soit gênée par aucun dogme. Mais la science, dans le sens qu'il donne, c'est l'homme livré à une étude quelconque; d'où il suit que, pour étudier avec fruit, il est nécessaire de rejeter d'abord le joug des dogmes religieux. La religion et la science sont donc à tout jamais séparées; c'est une variante de l'antagonisme établi par les philosophes entre la religion et la raison. Le *Journal des Débats* insinue que la religion n'a rien à craindre de la critique. Que signifie cette assertion en présence d'un combat de dix-huit siècles soutenu par l'Eglise contre l'erreur ? L'Eglise ne redoute rien plus que la science ou la raison qui prétend se passer de la foi. Il ne peut y avoir de science assurée ou de raison solide que celle qui s'appuie sur la parole divine, ou qui du moins n'est pas en opposition avec elle. Le monde intellectuel et moral n'est pas régi par la loi du manichéisme; il n'est pas abandonné à deux principes ennemis qui se le disputent avec une égale autorité. On nous déclare d'un ton dégagé que la science et la raison n'ont rien à craindre l'une de l'autre, pourvu qu'elles ne se connaissent pas.

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Comment qualifier un Chrétien qui fait abstraction même de sa foi ? Le manichéisme du *Journal des Débats* nous paraît médiocrement scientifique, et si la raison moderne s'en contente, elle n'est pas difficile.

Au surplus, les réticences et les explications embarrassées de M. Laboulaye déguisent à peine un système complet de rationalisme. Au fond il est avec M. Renan, s'il le chame quelquefois sur la forme. Il écrit des Juifs : « Un peuple qui arrive du premier coup au dogme de l'unité divine. » Ne dirait-on pas que les Juifs ont créé leur religion par un trait de génie, tandis qu'après beaucoup d'essais pour atteindre à cette unité divine, les autres peuples ont dû y renoncer ? Cela est fort surprenant. La seule religion qui ait été votée à la pluralité des voix est la religion de l'Etre suprême, décrétée par la convention nationale, à l'instigation de Robespierre. Les peuples orientaux ont la bousse de la religiosité; voilà pourquoi le judaïsme, le christianisme et l'islamisme sont nés

en Orient. Et M. Laboulaye, moyennant quelques réserves, s'associe tranquillement à cette lumineuse pensée de M. Renan. Avoir découvert que les idées suivent les variations de l'atmosphère, quel progrès ! Et M. Laboulaye nous assure que « les méthodes naturelles ont pénétré dans les études morales et métaphysiques, et que là, comme ailleurs, l'observation a tout régénéré. » Soumettre la morale et la métaphysique aux procédés de l'histoire naturelle ! appliquer la méthode expérimentale aux premiers principes ! La logique a aussi changé; l'art de raisonner a subi des transformations, et c'est aux dépens de la vérité révélée. L'ancienne logique s'accordait avec le catholicisme, la nouvelle a pour but de rompre cet accord. Et elle y réussit à merveille. Nous n'en voulons d'autre preuve que les efforts de M. Laboulaye pour expliquer rationnellement l'origine du langage : il aime mieux croire M. Renan que la Bible, et il s'imagine en cela montrer sa liberté d'esprit.

Le problème de l'origine du langage continue à diviser les libres penseurs. Les uns soutiennent que l'homme a d'abord balbutié, qu'il a commencé par faire des gestes, des sons plus ou moins articulés; la réflexion a ensuite corrigé ses ébauches. L'esprit humain s'est trouvé, à la longue, en possession d'un langage passable, et le progrès brochant sur le tout, il a parlé les langues les plus ingénieuses. L'ancienne école, qui conserve quelques adeptes, épuisait toutes les conséquences de son système. Elle supposait que l'homme est une résultante de transformations successives, et qu'après avoir été polype, poisson, quadrupède, il était arrivé, de perfectionnement en perfectionnement, à son état actuel. A ce matérialisme grossier, l'école moderne a substitué un panthéisme poétique. Elle remplace, par l'intuition, par la spontanéité, ces tâtonnements, ces débuts pénibles. L'homme s'éveille tout d'un coup; par l'énergie de sa propre nature, il enfante immédiatement sa pensée et sa parole; une inspiration dont il n'est pas le maître lui dicte sa religion, sa morale, toutes les lois de l'ordre social. M. Renan et M. Laboulaye se rattachent à ce second système, que nous pouvons appeler le système de l'homme se créant lui-même. On ne nie pas expressément le dogme de la création; Dieu est toujours obligé, suivant le mot de Pascal, de donner une étiquette pour mettre tout en mouvement; cela fait, les philosophes n'ont plus besoin de lui. De quoi se plaindrait le vulgaire, quand les philosophes ne craignent pas de reconnaître ses services que Dieu a rendus à l'humanité dans les temps primitifs ? En réalité, cependant, cette intuition, cette spontanéité dont l'école éclectique, M. Cousin en tête, a fait un si grand bruit, n'est que la divinisation du moi. C'est en vertu de cette doctrine que les éclectiques tiraient leur chapeau au catholicisme, qui, disaient-ils, est une des formes de l'intelligence humaine; toutes les religions devenaient respectables, comme

image, non pas de Dieu, mais de l'homme. De là aussi cette conciliation de toutes les philosophies ; n'étaient-elles pas toutes également vraies puisqu'elles réfléchissaient le moi humain dans l'infinie variété de ses manifestations ? Si nous passons à la politique issue de l'éclectisme, nous voyons qu'elle n'a pu être que le libéralisme de nos jours. Ce libéralisme, en effet, part du contrat social, il assigne pour principe à la société la volonté des individus ; et cette volonté variant sans cesse, il assujettit l'ordre social à un remaniement perpétuel que les adeptes décorèrent du nom de progrès.

Il n'est donc pas indifférent d'admettre que l'homme a inventé son langage et ses idées, ou de croire, avec tout l'enseignement catholique, que l'homme créé parfait avait la science *infuse*. Cette science ne venait pas de lui ; on l'aurait-il acquise ? Par quels procédés se serait-il attaché à son ignorance native ? Que de miracles on est forcé d'attribuer à l'homme pour annuler l'action de la Providence ! L'ouvrage de Dieu aurait-il été incomplet ? Le bon sens nous dit qu'un homme adulte, dénué d'idées et de parole, n'est qu'un monstre. L'homme parle tout d'abord, parce qu'il avait reçu le don de la parole ; et comme la parole suppose une langue, il a parlé cette langue primitive dans laquelle étaient comprises toutes les vérités qu'il a pu à Dieu de lui révéler. Cette science ne serait pas *infuse* si elle était née du dedans, si elle avait été un effort, une conquête du premier homme. Une autorité que M. Laboulaye ne récusera pas est celle de Bossuet : qu'il ouvre les *Élévations sur les Mystères*, 5^e semaine, 1^{re} élévation, voici ce qu'il lui dit :

« En amenant les animaux à l'homme, Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme au maître, dans la famille qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Écriture substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connaissances données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise. »

Le témoignage de tous les siècles se joint à cette interprétation du dogme catholique ; la tradition de tous les peuples, et notamment les Grecs, font remonter à l'intervention de la Divinité l'origine des arts et des sciences, du langage et de la civilisation. M. de Bonald a corroboré cette croyance par des déductions rationnelles ; et cette démonstration est un de ses plus beaux titres de gloire. Jamais l'impossibilité où est l'homme d'inventer sa propre langue n'a été entourée d'une plus invincible évidence. Et qu'oppose-t-on à ces grandes voix de l'histoire et de la raison ? une hypothèse, une fantaisie. M. *Roman* a-t-il des mémoires particuliers sur Adam et Eve ? Il a l'air d'en savoir plus sur eux que le Dieu qui les a

créés. Mais il s'agit d'affranchir l'homme d'une tutelle importune ; on essaye de le persuader de son autonomie, de son indépendance absolue ; on lui dit qu'il tire de lui-même la règle de sa vie, la loi de son développement, qu'il est son véritable créateur.

RHÉNANIEN. Voy. **TEUTONIQUE**.

ROMAINS, emprunts faits aux Etrusques. Voy. **ETRUSQUES** et **ITALIQUE**.

ROMAQUE. Voy. **PÉLASGO-HELLÉNIQUE** et **GRÉCQUE**.

ROMANCHE ou **ROUMANS**. Voy. **VALAQUE**.

ROMANES (LANGUES). — Sous la dénomination de *roman* ou de langue *romane*, on a longtemps entendu une langue unique, formée de la corruption du latin, et ayant été parlée et écrite dans l'Europe méridionale depuis le x^e siècle jusqu'à la fin du xiii^e.

« En considérant la langue à son origine, » dit Champollion Figeac, « on peut la qualifier de langue universelle pour tout le midi de l'Europe. C'est celle que l'empereur Alexandre Sévère nommait *Gallicana lingua*, dans une constitution de l'an 230 ; Sulpice Sévère lui donna le même nom, et les deux écrivains la distinguent très-bien du latin, du grec et du celtique. C'est la même langue qui, au vi^e siècle, servit à Raudemout pour écrire la vie de saint Amand. Théopane, écrivain byzantin, a conservé dans son texte grec, des mots de la langue romane, prononcés par des Francs au service de l'empereur Maurice, qui faisait la guerre au chagan des Avars, vers la fin de ce même vi^e siècle. C'est cette même langue que les latinisants appellent *rustica*, dans Grégoire de Tours ; et *rustica Romana*, dans le texte du concile de la même ville. Monnolin, évêque de Tours, en 665, se servait dans ses homélies de cette langue romane ; les autres évêques n'en avaient pas d'autre et se conformaient en cela aux ordres du concile de Reims et de Tours, tenu en 813 ; enfin à un capitulaire de Charlemagne, qui ordonnait que l'Écriture sainte serait expliquée aux fidèles en langue romane, et traduite pour eux dans le même idiome. Les actes mêmes des tabellions, écrits en latin, étaient traduits et expliqués dans cette langue aux parties contractantes, avant de les clore et signer ; le serment de Louis le Germanique et des Français soumis à Charles le Chauve, fut prononcé en roman dans l'année 852 ; le traité de Coblenz, de 860, était aussi écrit dans cette langue, que les diverses autorités désignent par les qualifications de *lingua gallicana*, *rustica*, *romana*, et la foule de documents qui nous restent, notamment les pièces en vers, qui remontent au x^e siècle, prouvent à la fois l'ancienneté de cet idiome, sa généralité dans l'Europe méridionale et sa transmission entière jusqu'à nos jours. On peut consulter les excellents ouvrages publiés sur cette langue, par M. Raynouard.

« C'est de cette langue, considérée dans

sa généralité, que sont sortis l'italien, l'espagnol et le portugais; la langue romane du midi de la France et de quelques provinces voisines, restait comme la souche commune à tous ces dialectes. »

C'est conformément à ces conclusions de M. Raynouard et de Champollion Figeac que Balbi a tracé le tableau de ce qu'il appelle la langue romane ou *romana rustica*, « parlée, » dit-il « dans les beaux temps de Rome par les basses classes de la société dans tout le midi de l'Europe romaine, la Grèce et quelques autres pays exceptés. Après avoir subi des modifications plus ou moins considérables, la romane paraît encore subsister dans les dialectes vulgaires qu'on parle dans une grande partie de l'Espagne, de la France, de la Suisse et dans quelques cantons de l'Italie. Voici ses principaux dialectes, classés d'après ces quatre régions. En Espagne on parle : le *catalan*, dans la Catalogne et à Alghero en Sardaigne; c'est dans ce dialecte que dans les *x^e* et *xiii^e* siècles a été écrit l'ancien code maritime; le *valencien*, dans le royaume de Valence; ce dialecte se distingue par sa grande douceur et par son harmonie; le *mayorquin*, dans les îles Balears. En France on parle le *languedocien*, dans les départements du Gard, de l'Hérault, dans une partie des Pyrénées Orientales; dans ceux de l'Aude, de l'Arriège, de la Haute-Garonne, du Lot et Garonne, du Tarn, de l'Aveyron, du Lot, du Tarn-et-Garonne; ce dialecte est doux et agréable; le *provençal*, dans les départements de la Drôme, de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, des Hautes et Basses-Alpes, du Var, et en Italie dans le comté de Nice; ce dialecte est vif et âpre; le *dauphinois*, dans le département de l'Isère; ce dialecte est comme le lyonnais monotone et traînant, et participe de ce dernier, du savoisien et du provençal; le *lyonnais*, dans les départements du Rhône, de l'Ain et partie de celui de Saône-et-Loire; l'*auvergnat*, dans les départements de l'Allier, de la Loire, Haute-Loire, Ardèche, Lozère, du Puy-de-Dôme et du Cantal; quelques-unes de ses variétés offrent les sons les plus désagréables et les plus rudes de cette langue; le *limousin*, dans les départements de la Corrèze, Haute-Vienne, Creuse, de l'Indre, du Cher, de la Vienne, Dordogne, Charente, Charente-Inférieure et dans partie de celui de l'Indre-et-Loire; ce dialecte est moins harmonieux que le languedocien; le *gascon*, dans les départements de la Gironde, des Landes, des Hautes et Basses-Pyrénées et du Gers; ce dialecte est traînant et criard. En Suisse on parle le *romanique* ou *célto-romanique* (*romanisch*, *clurwaelsch*, *rhaetisch*) où il faut distinguer : le *rhétien* (724), parlé dans plus de la moitié du canton des Grisons et

dans une vallée limitrophe dans le Tyrol; il se subdivise en plusieurs variétés, dont les principales sont celles de *Schams*, de *Heinzenberg*, de *Domlesch*, de *Oberhalbstein* et de *Tusis*, parlées dans le Haut-Pays; le *rumonique* des plaines et des montagnes, qui est le romanique le plus pur et qu'on parle vers les sources du Rhin; le *ladin*, parlé à Coire et dans la vallée de l'Inn, et qui a le plus d'analogie avec l'italien; et le *garden* dans la vallée de Groeden dans le cercle de Botzen en Tyrol; l'*helvétique*, parlé dans une partie du canton de Fribourg dans les trois variétés nommées *gruerein*, *quai* et *broyer* dans le Haut-Pays, dans le pays du Milieu et dans le Bas-Pays; le *valaisan*, dans une partie du canton de Valais. Dans les Etats du roi de Sardaigne on parle : le *saraisien*, dans la Savoie, où il offre beaucoup de variétés; et le *vandais*, dans les vallées de Lucerne, Perosa ou Cluson et San-Martino dans la province de Pinerolo dans le Piémont. On pourrait ajouter à tous ces dialectes le jargon connu sous le nom de *lingua franca*, qui, selon Malte-Brun, est un mélange, dont le catalan, le limousin, le sicilien et l'arabe forment la majeure partie; ce jargon est parlé dans toutes les grandes villes marchandes le long des côtes de la Méditerranée dans l'empire Ottoman et dans les Etats Barbaresques par les Européens et par les indigènes adonnés au commerce. La littérature romane, qu'on pourrait aussi nommer la *littérature des troubadours* à cause du nom donné à ses poètes, a beaucoup contribué à la formation des littératures italienne, française, espagnole, portugaise et même de celle de l'ancien haut-allemand, et est la plus ancienne de toutes. Les chartes des Communes et quelques traductions des livres pieux sont ses plus anciennes pièces en prose; les poésies des troubadours sont ses plus anciennes pièces en vers; on en trouve dès le *x^e* siècle. Le languedocien, le provençal, le catalan et le valencien sont les dialectes dont la littérature est la plus riche. Les *xii^e* et *xiii^e* siècles sont l'époque la plus brillante de la langue romane; elle était alors plus ou moins cultivée dans la plus grande partie de l'Europe par les plus beaux génies de toutes les classes, depuis les moines jusqu'aux aventuriers, aux guerriers et aux princes; mais c'est surtout aux cours des comtes de Provence, de Toulouse, et de Barcelonne, que vécurent ses poètes les plus distingués. »

Du mélange de la langue romane avec les divers idiomes germaniques, slaves et autres se seraient formés depuis le *x^e* siècle l'italien, le français, l'espagnol, le portugais et le valaque.

Le système philologique qui admet une

(724) Selon M. Bruce-White, dans le rhétien ou romanique les racines les plus anciennes, celles qui forment comme la trame du langage, sont celtiques; mais la classe de mots la plus nombreuse est d'origine française ou indoeuropéenne. La majeure partie, du reste, est du latin corrompu. L'article

défini est au singulier *il, la*, au pluriel *ils, les*; les pronoms personnels sont *ni, ti, vi*; les adverbies servant à former les deux comparatifs de supériorité et d'infériorité, *plù, meins*; les deux verbes auxiliaires *esser* et *aver*.

langue romane unique, propre ou primitive, d'où seraient sorties les langues néo-latines actuelles, a été fortement attaqué depuis la mort de M. Raynouard, son auteur, et notamment par M. Fauriel, qui repoussa avec raison la supposition que le latin se soit ainsi corrompu d'une manière uniforme dans toutes les contrées où il avait eu cours. L'auteur de ce système croit retrouver dans le provençal l'idiome général de l'Europe du moyen âge. Il voit dans cet idiome le seul dérivé immédiat de la langue des Romains, et un intermédiaire nécessaire entre celle-ci et les langues modernes de l'Europe latine. L'établissement général et régulier de cette langue lui semble prouvé par le caractère uniforme du langage qu'ont employé les troubadours. Sans doute, la langue des troubadours provençaux fut un type littéraire pour toute l'Europe méridionale; les compositions de ces poètes voyageurs répandirent hors de leur patria la connaissance de l'idiome qu'ils cultivaient; mais cet idiome se propagea alors à la manière du français au XVIII^e siècle. Le roman ou la langue d'oc eut alors la même sorte d'universalité, qu'étaient destinés à avoir plus tard son rival, le roman wallon ou franco-gaulois, la langue d'oïl, quand ce dialecte de la France septentrionale serait devenu le français. On ne peut nier l'influence des chants des troubadours sur une portion considérable de l'Europe barbare; mais la langue que les troubadours avaient mise en faveur dans les cours du midi ne fut répandue que dans le cercle étroit de la société des princes, et elle n'exista hors de la Provence que concurremment avec une foule de dialectes locaux, moins cultivés, mais populaires.

Il n'est point du tout prouvé que le latin, à l'époque que l'on assigna pour la commencement de sa transformation, c'est-à-dire le VII^e ou le VIII^e siècle, fût parvenu à effacer complètement en Gaule le celtique et dans l'Ibérie la cantabre. Il est probable que bien avant cette époque les Gaulois et les Ibères avaient commencé à admettre des mots romains dans leurs langues respectives; mais dans la bouche du peuple ce qui survécut de ces langues indigènes constitua le premier élément des dissemblances qui partagèrent bientôt en plusieurs idiomes les dérivés du latin.

Chaque dialecte roman se forma indépendamment des autres, avec le concours d'idiomes différents. Pour donner simultanément naissance à tant de dérivés, le latin, qui, excepté sur un petit nombre de points isolés du territoire, avait profondément pénétré dans les habitudes des populations soumises, mais avait dû s'altérer considérablement chez elles comme langue vulgaire, s'allia avec les langues des barbares, qui, à leur tour, envahissaient le pays. Il s'allia avec celles-ci plus intimement encore qu'il ne l'avait fait avec les langues des premiers habitants, et il se décomposa peu à peu complètement, au contact des éléments nouveaux qu'apportaient avec l'autorité de la

domination politique des Francs et des Goths. De là la multiplicité nécessaire des langues romanes, c'est-à-dire de ces langues à la formation desquelles avait concouru celle des Romains.

Parmi les dérivés plus ou moins immédiats du latin, nous trouvons en effet, non-seulement le roman-provençal avec l'infinité variée de dialectes qu'il présente dans les idiomes locaux du midi de la France; le français, avec les jutois picard, bourguignon, etc.; l'italien littéraire avec la multitude des dialectes italiotes; l'espagnol prapro ou castillan, avec son rival le catalan; le portugais, avec son congénère le galicien; le rhétien ou idiome populaire du canton suisse des Grisons; mais encore vers la mer Noire, dans l'ancienne Dacie, la romanoslave, rouman ou moldo-valaque. Nous avons indiqué, au mot ITALIQUES les caractères généraux et communs qu'offrent dans leur structure grammaticale les langues romanes autres que le latin. — Voy. la note XXII, à la fin du volume.

ROMANIQUE. Voy. ROMANES.

ROME, absorbe les peuples d'Italie. Voy. ETRUSQUES. — Etymologie du nom de cette ville. Voy. LINGUISTIQUE, § 1^{re}.

ROMEÏKA ou GREC MODERNE. Voy. PÉLASGO-BELLÉNIQUE.

ROMULUS, vivait à une époque de grands développements intellectuels. Voy. ETRUSQUES.

ROTOUMAH. Voy. POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

ROUEMONT, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

ROUSKI. Voy. RUSSE.

ROUSNAQUE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

ROUSSEAU (J.-J.), cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

ROUX-LAVERGNE, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

ROXOLANI. Voy. SLAVES.

RUGIENS. Voy. WENDO-LITHUANIENNE.

RUMSEN, langue de la côte Occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par les *Rumzen* ou *Rumziens*, qui avec les *Esleues* forment une partie de la population de la ville de Monterey, capitale de la Nouvelle-Californie et de ses environs. Il nous semble qu'on pourrait regarder l'*Achastien*, décrit par Lamanon, comme un dialecte, ou du moins comme une langue sœur de cet idiome. Les *Achastiens* vivent réunis aux *Ecclémachs* dans la mission de S. Carlos dépendante de Monterey. Selon Lamanon, ils ne distinguent point par des noms différents les espèces d'animaux et de végétaux; ils donnent, par exemple, le même nom *ouakeche* aux crapauds et aux grenouilles. Leurs épithètes pour qualifier les objets moraux, sont presque toutes empruntées des sensations du goût, qui est le sens qu'ils aiment le plus à satisfaire; c'est ainsi qu'ils se servent du mot *missick* pour désigner un homme bon et un animal savoureux, et qu'ils donnent le nom, de *kecher* à un homme méchant et à des viandes corrompues. Le rum-

sen distingue le pluriel du singulier; il conjugue quelques temps de verbes, mais il n'a aucune déclinaison; ses substantifs sont beaucoup plus nombreux que les adjectifs, et il n'emploie jamais les labiales *f*, *b*, ni le son correspondant à la lettre *x*; il a celui du *chr*, qui domine dans l'idiome du port des Français; mais sa prononciation est en général plus douce; la diphthongue *ou* se trouve dans la moitié des mots; les consonnes initiales les plus communes sont le *t* et le *k*.

RUNES, terme dérivé selon les uns de *runen* (faire une entaille), et selon les autres de *runa* (mystère). La première de ces deux étymologies s'applique à la manière dont cette écriture se traçait, la seconde à l'usage qu'en faisait la superstition des païens. Les runes sont des caractères graphiques, qui paraissent avoir été usités généralement dans tout le nord-ouest de l'Europe. Ces caractères se traçaient au moyen d'entailles profondes faites sur la pierre ou sur le bois. On trouve encore, jusqu'à dans les lieux les plus sauvages de la Suède et de la Norvège, les rochers couverts d'inscriptions runiques. Le nombre de celles de ces inscriptions que l'on a relevées s'élève déjà à deux mille, dont près de la moitié se rencontrent dans la province suédoise d'Upland. La classe la plus nombreuse de ces inscriptions est celle des épitaphes des tombeaux des chefs. On traçait aussi des runes sur la proue des navires, sur la pommeau des épées, sur les cornes à boire, enfin sur des baguettes qui se portaient comme amulettes. Ces caractères s'employaient en outre pour dresser des calendriers. Enfin, tracés sur des matières plus flexibles, ils servaient à écrire les premiers livres des Scandinaves.

Quelques auteurs ont cru pouvoir leur assigner l'antiquité la plus reculée, tandis que d'autres ont nié qu'il fût possible de placer la date de la plupart avant le *viii^e* siècle de notre ère, et ont soutenu que les plus anciens ne pouvaient pas remonter au-delà de Jésus-Christ. Il est impossible, au effet, de prouver que pendant toute la durée de l'époque païenne il y ait eu aucun livre écrit en caractères runiques.

L'interprétation des runes était regardée chez les anciens Scandinaves comme une science à part et qui s'acquerrait très-difficilement, et chez les modernes, ces monuments ont donné lieu aux explications les plus bizarres. Enfin, depuis un demi-siècle, les antiquaires de tous les pays germaniques se sont occupés avec assez de succès des inscriptions runiques pour les expliquer d'une manière plausible presque toutes. Ces inscriptions offrent des formules funéraires ou votives, qui portent le nom de personnages et la mention d'événements de nature à fournir de nouveaux et précieux documents pour l'histoire de cette portion de l'Europe.

On rattache assez généralement les inscriptions runiques à deux alphabets distincts, le scandinave ou marcoman, et l'anglo-saxon. Le savant Ibre pense que ses

compatriotes ont reçu cette écriture de l'Allemagne. Guillaume Grimm, au contraire, croit que ce furent les Allemands qui l'empruntèrent à la Scandinavie. Sortis sans doute, dans tous les cas, d'un type unique, les alphabets runiques, après s'être partagés bientôt en deux ou trois types secondaires, se multiplièrent considérablement ensuite par l'effet des altérations volontaires qui paraissent y avoir été faites. Parmi les variétés d'écriture runique que l'on observe sur les monuments, l'une des plus remarquables est celle de l'Helsingland, qui paraît offrir une analogie, du moins extérieure, avec les caractères cunéiformes de Persépolis.

Quant à l'origine des runes, selon les traditions, c'est Odin qui les a apportées dans le Nord. Leibnitz et Gibbon ont pensé qu'on pouvait rattacher l'alphabet des Scandinaves à celui des Romains. Kopp veut qu'il ait été formé d'après le grossier caractère latin du moyen âge. Un savant danois pense qu'il vient du caractère méso-gothique employé par Uphilos au *iv^e* siècle. Finn Magnussen a dit qu'il doit être venu d'Asie, d'où, selon Fr. Schlegel, il a été apporté par des Phéniciens qui avaient poussé jusque dans la Baltique leurs expéditions commerciales. Une circonstance qui donne du poids à cette opinion, c'est que celui des alphabets runiques qui paraît le plus ancien n'a que seize lettres, c'est-à-dire le nombre que, selon la tradition, les Grecs en reçurent eux-mêmes de Cadmus. Toutefois, il semblerait que les Scandinaves n'auraient point copié d'alphabet étranger, mais s'en seraient composé un en propre, en adoptant non pas les formes, mais simplement l'économie générale de celui de leurs visiteurs. En runique, comme en phénicien, il est vrai, tous les noms de lettres sont significatifs; mais la signification de ces noms n'est pas la même dans les deux langues. Ceux des runes ont en partie rapport à l'ancienne mythologie scandinave. Freyr, Thor, Odin ont donné leur nom à trois des premières lettres de l'alphabet runique, qui ne diffère pas moins de celui de Cadmus par l'ordre dans lequel sont rangés les caractères que par les noms et les formes qu'ils ont reçues. Le nombre des caractères paraît avoir été augmenté au bout de quelque temps et porté successivement à dix-neuf, à vingt-deux et même à vingt-cinq.

RUNIQUE (ALPHABET). Voy. GERMANIQUES.

RUS, sens de cette syllabe dans certains mots de la langue punique. Voy. PUNIQUE.

RUSNIAQUES. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

RUSSE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

RUSSO-ILLYRIENNE (BRANCHE), appartient à la famille des langues slaves. Cette branche a été ainsi appelée du nom de la nation russe qui en est la principale, et du nom d'*Illyriens*, donné à la plupart des peuples qui parlent serbe ou croate. C'est cette division que Dubrowsky appelle ANTE ou ORIEN-

TALL. Les langues comprises dans cette branche sont les suivantes :

1° SLAVONNE, SERVIENNE, SERBE OU ILLYRIENNE, nommée aussi par quelques auteurs RUTENA, parlée en différents dialectes par les Slaves les plus méridionaux, connus généralement sous le nom d'*Illyriens* ; ils vivent dans les empires autrichien et ottoman, à l'exception du petit nombre établis comme colons dans la Russie méridionale. Cette langue, qui est une des plus riches en mots et en formes grammaticales, est aussi très-harmonieuse, et pourrait être regardée jusqu'à un certain point comme la souche des idiomes compris dans cette branche et dans la bohème-polonaise. La longue domination des Turcs, des Allemands, des Hongrois et des Vénitiens a introduit dans ses différents dialectes plusieurs mots empruntés aux idiomes de ces nations, et dont les plus anciennes productions sont exemptes. Depuis quelque temps les auteurs, qui se piquent de l'écrire purement, tâchent d'éviter ces expressions et de s'approcher du russe. Les petites différences, existantes entre le serbe ou slaxon proprement dit et le slawinski ou russe ancien, nous autorisent à regarder ce dernier comme une simple variété de cet idiome, ou tout au plus comme un de ses dialectes. Quoique la littérature slavonna soit moins riche que la bohème, la polonaise et la russe, elle est cependant la plus ancienne de toutes, et on doit y distinguer deux branches principales : celle du *slawenski* ou russe ancien, et celle du *slaxon* proprement dit. Sans parler des nombreuses poésies nationales des principaux dialectes, qui se conservent depuis des siècles dans la bouche du peuple, et dont quelques-unes ont été publiées à Venise et à Vienne ; sans compter la traduction de la Bible et des livres liturgiques qui, avec l'histoire de la Dalmatie composée par un prêtre anonyme de Dioclea vers l'an 1170, sont les plus anciennes productions de cette langue, on peut dire, que la *littérature du slaxon* proprement dit, est assez variée ; qu'elle possède plusieurs grammaires et dictionnaires, entre autres celui de Wuk riche de 30,000 mots, des poèmes épiques, des drames, des tragédies, des comédies originales, outre beaucoup de traductions du grec, du latin, de l'italien et de l'allemand, dans presque tous les sujets, même scientifiques. Mais ces productions, qui sont dues presque toutes aux Ragusains et aux Serbes de l'empire d'Autriche, ne datent que depuis le xiv^e siècle pour les premiers, et de beaucoup plus tard pour les seconds. Aussi ont-elles été presque toutes publiées à Venise, Raguse, Bude et Vienne. Depuis quelques années, on publie une gazette en cette langue dans l'empire d'Autriche. La *littérature du slawenski*, nom sous lequel on désigne en Russie l'ancien russe, est très-pauvre en comparaison de celle du rouski ou du russe moderne. Ses plus anciennes productions, qui offrent, sous le rapport de la langue, de très-grandes variétés entre elles selon le sujet et le temps

où on les a composées, sont : la traduction des Évangiles et des autres livres sacrés, dont quelques-uns datent depuis 863 ; le Code de Yaroslaf, qui est du commencement du xi^e siècle ; le Testament de Vladimir-Monomaque, mort en 1126 ; le poème d'Igor et la chronique de Nestor, qui sont du xii^e siècle ; cette dernière a été écrite au commencement de ce siècle, et a été continuée presque sans interruption jusqu'au xvii^e. C'est aussi en cette langue que sont écrits tous les livres publiés en Russie jusqu'à Pierre le Grand. Chassé de la littérature profane, le slawenski est resté toujours en Russie la langue de la religion et de la liturgie. La langue serbe écrite, qui n'offre presque pas de différence chez les divers peuples, en offre d'assez grandes, lorsqu'on la considère telle qu'on la parle dans les différents pays. Voici les dialectes qui nous paraissent différer le plus entre eux et de l'ancien slaxon, ou de la langue parlée anciennement et dans le moyen âge : le *sercien* proprement dit ou *serblin*, parlé par les *Serviens*, *Serbli*, *Serbi* ou *Serblins*, nommés improprement *Illyri*, *Raczen* ou *Rhaces* ; ils occupent presque toute la Serbie avec l'Herzégovine dans la Turquie d'Europe, et sont répandus dans la Croatie, dont ils forment environ le tiers de la population, ainsi que dans la Hongrie et pays limitrophes ; on en trouve aussi quelques milliers établis comme colons dans les gouvernements russes de Iekaterinoslaw et de Kherson. Les *Serviens*, qui habitent dans les pays hongrois, sont en majorité dans le comté de Barz en Hongrie, et dans ceux de Syrmien et de Possega dans la Slavonie, et en minorité dans les comtés de Barany, Neograd, Temes, Torontal, Bekes, Stuhlweissenburg en Hongrie, et encore en plus petit nombre en d'autres comtés. On pourrait regarder comme des variétés, ou des sous-dialectes du servien : l'idiome des *Bosniens*, parlé dans la Bosnie ; celui des *Monténégrins*, qui est peut-être le slave le plus pur, grâce à l'isolement où ont vécu et vivent ceux qui le parlent ; celui des habitants du territoire de *Ragnae* (dans la ville on parle beaucoup moins purement) ; celui des *Bocchesis*, parlé dans le cercle actuel de Cataro ; il offre des différences remarquables dans les mots, et d'autres encore plus grandes dans la prononciation, qui est âpre et sourde ; celui de leurs voisins méridionaux, qui occupent la côte nord-ouest de l'Albanie Turque jusqu'au Drino, diffère peu du bocchès ; celui des montagnards de l'intérieur des *Dalmaties Autrichienne et Ottomane*, et d'une partie du littoral hongrois ; celui des *Slavons* proprement dits, qui vivent à côté des *Serbli* dans une partie de la Croatie, dans les trois comtés de la Slavonie et dans celui de Bacz dans la Hongrie ; il est aussi parlé par les nombreux Slavons répandus dans les Confins Militaires slavons et hongrois. Le *slave-italianisé*, que parlent les habitants de la côte de la Dalmatie depuis la Narenta jusqu'au littoral hongrois, ceux des Ilas limitrophes

et ceux de l'Istrie; dénomination qui nous paraît lui convenir, à cause du grand nombre de locutions et de mots italo-vénitiens qu'il offre. L'*uscogue*, par les *Uscogues* ou *Morlagues*, qui se nomment eux-mêmes *Serbi*, *Viahe* ou *Lohe* et selon d'autres *Labe* ou *Wlabe*, nomades aussi courageux qu'abrutis, vivant de brigandage, et disséminés dans la Serbie, la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, le littoral hongrois et la Carniole; ce dialecte est mêlé de plusieurs mots turks. Le *bulgare*, parlé en Bulgarie dans l'empire ottoman par les *Bulgares*, qui sont les descendants des fameux *Bulgares* dont ils ont oublié la langue; ce peuple parle maintenant un servien mêlé à beaucoup de mots étrangers, surtout turks. Ce dialecte paraît avoir un article qu'il place après les noms. Il est très-peu connu, et nous serions d'avis, qu'il faudrait le regarder au moins comme une langue sœur de celles comprises dans cette branche. Selon le savant Wuk, les *Bulgares* ne le céderaient pas aux *Serviens*, ni en poésies lyriques, ni en chants épiques.

2° Russe, *rouski* ou russe moderne, la langue slave qui présente les traces les plus évidentes d'une origine arienne ou indo-persane.

Elle est parlée dans tout l'empire russe par les *Russes*, qui en sont la nation dominante, et par les personnes les plus instruites des autres; elle est en outre parlée dans la plus grande partie de la Galicie et dans une partie de la Hongrie dans l'empire Autrichien. Depuis que, sous Pierre le Grand, on abandonna le *slawenski* pour écrire en *rouski*, celui-ci devint la langue des livres et des affaires de tout l'empire. Cette langue, qui, selon le savant historien Karamsin, est l'idiome slave le moins mêlé de mots étrangers, se perfectionne tous les jours davantage; maniée avec goût par un homme de génie, elle peut égaler en force, en beauté et en délicatesse les plus beaux idiomes anciens et modernes (725). Le russe a cependant quelques mots étrangers, surtout finnois et tartares, dus à ses anciens rapports avec ces peuples, et d'autres empruntés au grec, à l'allemand et au latin, pour exprimer des idées nouvelles reçues avec la civilisation à différentes époques. Depuis quelque temps les littérateurs nationaux tâchent de remplacer par des mots d'origine slavonne ces expressions étrangères. Moins libre dans la construction que le *slawenski*, manquant du duel, et privé des temps passés composés, quo ce dernier forme avec l'auxiliaire *être*, le *rouski* a en revanche la faculté qui manque à l'autre, à quelques exceptions près, de faire des augmentatifs et des dimi-

nutifs par flexion (726); presque tous les noms substantifs ont un ou deux augmentatifs et trois diminutifs, et quelques-uns même davantage; ses adjectifs n'ont que des diminutifs. La littérature russe ou du *rouski*, née sous Pierre le Grand, a fait des progrès extraordinaires depuis lors; déjà elle n'est plus étrangère à aucun genre, et elle se distingue surtout par ses poésies lyriques et par d'importants ouvrages originaux de géographie et de statistique; elle tient aujourd'hui le premier rang parmi toutes ses autres sœurs, tant pour le nombre que pour la variété de ses productions. On peut dire même que le Dictionnaire russe par ordre de racines, publié vers la fin du dernier siècle par l'Académie, offre, malgré quelques défauts, ce qu'il y a de mieux en ce genre dans toutes les langues vivantes. L'ethnographie ne signale dans cette langue que les dialectes suivants, qui diffèrent très-peu les uns des autres : le *veliki-rouski* ou le *russe de la grande Russie*, parlé dans la totalité ou en partie des gouvernements de Moskou, Pskof, Twer, Novgorod, Petzbourg, Vologda, Arkhangel, Yaroslaf, Vladimir, Kostroma, Viatska, Perm, Kasan, Nichni-Novgorod, Simbirska, Orenbourg, Saratof, Astrakhan, Penza, Tambof, Riazan, Toula, Kalouga et Orel; ce dialecte, poli et perfectionné, est devenu la langue écrite et commune à toutes les personnes qui se piquent de parler purement le russe; c'est à Moskou qu'on le parle avec plus de pureté et d'élégance. On pourrait regarder comme des variétés du *veliki-rouski* : le *novgorodien moderne*, ou l'idiome qu'on parle actuellement à Novgorod, et dans la plus grande partie du gouvernement auquel il donne le nom; cette variété est inférieure pour la pureté à l'ancien *novgorodien*, ou au *novgorodien sibérien*, parlé dans la plus grande partie de la Sibérie, où il fut introduit sous Ivan IV; le *cosaque du Don*, parlé dans le territoire des Cosaques de ce nom. Le *malo-rouski* ou le *russe de la petite Russie*, parlé dans les gouvernements de Iekaterinoslaw, Kherson, Tauride, Poltawa, Tchernigof, Kief, et en partie de ceux de Kharkhof, de Kursk et de Voroneje; il diffère beaucoup du *veliki-rouski*, non-seulement dans la prononciation, mais encore dans la grammaire et dans l'acception de plusieurs mots; on y a publié en 1798 une parodie de l'Énéide. On pourrait regarder comme une variété de ce dialecte, l'idiome que parlent les *Cosaques de la mer Noire*, qui sont les restes des fameux *Cosaques Zaporogues*. Le *souzdalien*, parlé à Souzdal et une grande partie du gouvernement de Vladimir, auquel cette ville appartient. Il est

(725) Au point de vue de la prononciation, le russe se distingue des langues voisines par la grâce et l'harmonie; aussi mérite-t-il le nom de la plus douce des langues du Nord.

(726) Les formes d'un radical verbal peuvent se multiplier en russe d'une manière jusqu'à un certain point analogue à ce qui a lieu dans les langues sémitiques. Dans plusieurs temps du verbe, au

moyen de flexions particulières, on peut à l'idée exprimée par la racine joindre l'expression de certaines circonstances de l'action. C'est ainsi que l'indicatif est susceptible d'être indéfini, ou défini, simple ou fréquentatif. C'est ainsi encore qu'on peut donner au verbe le sens inchoatif, itératif, etc. La langue russe emploie comme auxiliaires les verbes *avoir*, *être*, et *devenir*.

remarquable par plusieurs mots entièrement étrangers aux langues slaves. L'*osonétien*, parlé à Olonatz et dans une grande partie du gouvernement de ce nom; il est mêlé de plusieurs mots finnois. Le *roumaniaque*, dialecte très-ancien que parlent les *Roumaniaques* ou *Orazes*, qui forment les deux tiers environ de la population de la Galicie dans l'empire d'Autriche, la plus grande partie des gouvernements de Volinie et de Podolie dans l'empire russe et sont assez nombreux dans la partie sud-est du royaume actuel de Pologne. Ce dialecte, tel qu'on le parle dans les pays compris dans le ci-devant royaume de Pologne, diffère peu du polonais. Les Roumaniaques se distinguent en *Roumaniaques* proprement dits, qui occupent les plaines depuis le San jusqu'en Russie et en Bukowine, et en *Pokutiens*, qui demeurent dans les montagnes des cercles de Stanislawow, de Stry et de Sombor. D'autres Roumaniaques, qui se nomment eux-mêmes *Ruthènes*, vivent dans la Hongrie, où on les trouve en majorité dans les comtés de Beregh, Marmaros et Ugosta, et en minorité dans ceux de Zips, Saros, Zemplin, Bács, Torna, Szabolcs, Ungvár, Szathmar, Bihar et Syrmien.

Le russe s'écrit avec trente-quatre caractères tirés de l'alphabet slavons, qui en a neuf de plus. Pierre le Grand y supprima les lettres superflues du caractère slavons de saint Cyrille, et y simplifia certaines formes de lettres utiles. Cette simplification de l'alphabet et son adoption à une forme cursive d'écriture ont puissamment contribué au développement du russe comme langue littéraire.

Faisons remarquer, en terminant cet aperçu, la rare aptitude des Russes pour l'étude des langues et la facilité avec laquelle tous les hommes instruits de ce pays, en parlent plusieurs autres outre la leur.

3° CROATE, par les *Croates* ou *Khorvates*, qui aiment à la nommer ILLYRIENNE. On connaît encore trop peu ses différents dialectes pour pouvoir les classer. Ceux qui les parlent se trouvent en majorité dans les comtés d'Agram, de Kreutz et Varasdin dans la Croatie, et en minorité dans ceux de Wieselburg, Oedenburg, Barany, Eisenburg, Raab, Szalad et Simegh dans la Hongrie. Les Croates sont répandus dans le littoral hongrois, dans les confins militaires Croates et Slavons, et dans la partie orientale de la Carniole. Il paraît qu'on doit classer parmi les Croates les *Likaniens*, qui habitent dans les montagnes d'une partie du généralat de Karistadt; et les *Podluziques* de la Moravie, où ils occupent le pays nommé Podluzza au confluent de la Marcha ou Morawa avec la Taya, et la seigneurie de Landenburg. Les habitants des villages de Frelendorf, de Gritzenfeld et de Prezau en Moravie, et ceux de Feldsberg dans la Basse-Autriche sont aussi des Croates. La littérature de cette langue est très-pauvre. Outre la partie de

la Bible et les livres de religion traduits et publiés à Urach dans le royaume actuel de Wurtemberg dans la seconde moitié du xvi^e siècle, elle ne possède qu'une chronique de la Dalmatie, des grammaires, des dictionnaires et quelques livres ascétiques.

4° WINDE, parlée par plusieurs peuples Slaves soumis à l'empire d'Autriche, nommés improprement *Windes* par les Allemands, et connus sous différents noms dans les pays où ils demeurent. Il nous semble qu'on pourrait distinguer dans le winde les dialectes suivants : le *Carniolien*, parlé dans la Carniole ou Krain par les *Krainers* ou *Carnioliens*, qui, sous différentes dénominations, forment plus des quatre cinquièmes de la population de cette province. Ceux de la Basse-Carniole, connus sous le nom de *Dolenze*, se nomment eux-mêmes *Slovenzi*, et parlent le dialecte qu'on regarde comme le principal de cette langue. Le grand nombre de locutions et de mots allemands, et l'usage de l'article qu'on trouve dans cette langue, nous paraissent exiger qu'on la classe parmi les langues de la branche germano-slave. On pourrait regarder comme des sous-dialectes du carnolien les idiomes suivants : celui des *Wipacher*, qui habitent aux environs de Wipach, Leitenberg et S. Veit dans la Carniole; celui des *Kraushauze* ou *Kurster*, qui demeurent sur le Karst; il est très-corrompu, et se subdivise en plusieurs variétés; celui des *Tschitschen*, *Tschitches* ou *Zischen*, qui demeurent entre Neuhaus et S. Serf; celui des *Schiav*, nom donné par les Frioulains aux Windes qui demeurent à l'est d'Uline dans la vallée de Rézia et dans le Coglio dans la Frioul; celui des *Piuschene* ou *Poyker*, qui vivent le long du Poyk, et celui de quelques peuplades qui se trouvent sur le territoire de Fiume dans le littoral hongrois. Le *Carinthien*, parlé dans la *Carinthie*, où ceux qui la parlent forment à peine un sixième de sa population, et il vient surtout dans la vallée du Gail. On pourrait classer parmi les variétés du carinthien l'idiome que parlent les Windes du Tyrol dans les districts de Sillian et Lienz dans le cercle de Brunecken. Le *Styrien*, parlé par les Windes de la Styrie, où ils forment les trois septièmes de la population, et occupent le cercle de Gili et la plus grande partie de celui de Marburg. On pourrait classer parmi les variétés du styrien l'idiome que parlent les prétendus *Fandalen* de la Hongrie, où, au nombre de 40,730 individus, ils occupent les districts occidentaux des comtés de Szalad et d'Eisenburg. La littérature de cette langue, qui possède une des meilleures grammaires slaves, est très-pauvre, et ne consiste que dans la traduction de la Bible, quelques livres ascétiques et plusieurs grammaires et dictionnaires dans ses différents dialectes.

RUTENA. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

S

SAABE. Voy. HOTTENTOTE.

SABÉEN. Voy. SYRIAQUE.

SABIANS. Voy. SYRIAQUE.

SABINI. Voy. ITALIQUE.

SAGAS. Voy. SCANDINAVE.

SAHARA. Voy. ATLANTIQUE.

SAISSET (EMILE), JACQUES (AMÉDÉE) et SIMON (JULES), cités sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

SALIVA, famille de langues de la région Orénoco-Amazone (Amér. mérid.). On y distingue les idiomes suivants :

1° SALIVA PROPRE, par les *Saliva*, *Salivi* ou *Salivas* proprement dits; nation agricole, jadis puissante et très-répandue, maintenant beaucoup déchuë, quoique encore assez nombreuse. Sa demeure la plus ancienne paraît avoir été sur la rive orientale de l'Orénoque, entre le Rin Vichada et le Guaviare, ainsi qu'entre le Meta et le Rio Pante. On trouve aujourd'hui les *Salivi* à Carichana, dans les missions de l'Orénoque, et à Cabanapana, Guanapali, Cabiuna et Macuco, dans celles de la province de Casanare. Les *Salivi* ont beaucoup de goût pour la musique; ils se servent, depuis les temps les plus reculés, de trompettes de terre cuite, qui ont à 3 pieds de long et plusieurs renflements en forme de boule, communiquant les uns avec les autres par des tuyaux étroits. Ces trompettes donnent des sons extrêmement lugubres. Les Jésuites ayant cultivé ce goût naturel des *Salivas*, ce peuple est renommé dans tout l'Orénoque par son habileté dans la musique instrumentale. Le P. Anisson a rédigé la grammaire de cette langue, qui est remplie de sons du nez, et qu'on peut regarder comme la souche des idiomes de cette famille, dont cependant l'atone, le quacka et le macos en sont considérés, par le P. Gili, comme de simples dialectes.

2° ATUNÉS, par les *Atures*, nation jadis nombreuse, puissante et belliqueuse, dont une partie formait la masse principale de la mission des *Atures*. Elle s'est entièrement éteinte, et, depuis un demi-siècle, on ne la connaît plus que par les tombeaux de la caverne d'Ataruipe, qui rappellent, par leurs tombeaux et leurs squelettes conservés dans des corbeilles ou des vases de terre artistement peints, les sépultures et les momies des Guanches de Ténériffe. Les *Atures* ont donné leur nom à la fameuse chute de l'Orénoque.

3° QUAGUAS, par les *Quaguas*, dits *Mapoje* par les *Tamanagues*. La masse de la nation vit le long du Cuccivero, affluent de l'Orénoque; une petite partie se trouve réunie aux *Chaymas*, dans les missions de Cumana, tandis qu'on assure qu'une autre partie vit

encore dispersée dans les cordillères de Puyuan.

4° MACOS OU PIAROAS, par les *Mucos*, dits *Piaroas* par les Espagnols, nation nombreuse, agricole et de mœurs douces, qui vit indépendante à trois journées à l'est d'Atures, vers les sources de la petite rivière Cataniapo. Quelques familles vivent dans les missions, surtout dans le village d'Atures. Selon M. de Humboldt, il y a encore trois autres tribus de *Macos*: la première vit sur le Ventuari, au-dessus du Rio Mariata, la deuxième sur le Padamo, au nord des montagnes de Maragnaca; la troisième près des féroces *Gusharilos*, vers les sources de l'Orénoque, au-dessus de son affluent Gebette; cette dernière porte le nom de *Macos-Macos*. On ne sait rien sur les différences qu'offrent les divers dialectes de cette langue, qui probablement seront très-considérables. Il paraît probable que les *Macus*, nation assez nombreuse de l'Amérique portugaise, parlent un dialecte de cet idiome ou bien une langue samr. Ceux de ces derniers qui ont embrassé le christianisme, vivent avec d'autres indigènes sur le Rio-Negro, dans les deux paroisses de Santo-Antonio de Castanheira et de Nossa Senhora de Nazareth. Les *Macus* sauvages vivent indépendants sur les rives du Maria et du Curicuriau, affluents du Rio-Negro.

SAMARITAIN. Voy. HÉBREUQUE.

SANNITES. Voy. ITALIQUE.

SAMOYEDE (FAMILLE), appartient au groupe des langues sibériennes. Elle comprend les langues qui parlent les *Samoyèdes* (727), nation nomade et qui paraît très-ancienne; une partie vit encore dans le centre de l'Asie, et l'autre est répandue dans sa partie boréale, depuis l'Olenek jusqu'au détroit de Waigatz, et en Europe, depuis ce détroit jusqu'à la mer Blanche. Tous les peuples de cette race, à l'exception des *Soyotes*, ont une taille très-petite, et la plupart n'ont d'autre culte qu'un fétichisme grossier. Quoique très-abrutis, quelques-unes de leurs tribus ont une espèce d'écriture qu'on pourrait comparer à celle qu'on dit avoir été anciennement en usage chez les Tou-Kiouei, et qui consiste en un certain nombre de signes taillés sur des morceaux de bois. Toutes ces langues sont plus ou moins riches, remplies de sons gutturaux, et ont des phrases mal liées. Elles offrent toutes plusieurs mots dont les racines sont communes à plusieurs idiomes sibériens, à quelques-uns de l'Asie centrale et occidentale, et même aux langues hongroise, finnoise et arménienne.

Voici les langues entre lesquelles Bolbi a

(727) Ce nom signifie *mangeurs de saumons*. On trouve ce nom, dans les chroniques russes, dès

l'année 1096. Les *Samoyèdes* disent être venus des contrées de l'Est.

partagé les prétendus dialectes samoyèdes :

1° *KHASSOWO* ou *SAMOTKDE* propre, par les *Samoyèdes* occidentaux, qui se nomment eux-mêmes *KHASSOWO* ou *Hommes*. Ils sont partagés en trois branches, qui parlent trois dialectes très-différents l'un de l'autre. Ces trois branches sont : les *Wanoïta*, qui demeurent le long des fleuves Mezen et Petchora ; dans le gouvernement d'Arkhangel en Europe, et dans les terrains bas de l'Obi en Asie, aux environs d'Obdorsk ; les *Tysaya-Iloghet*, qui vivent dans l'intérieur du gouvernement d'Arkhangel ; les *Khyryoutchi*, qui séjournent dans les cercles d'Obdorsk et de Beresow, dans le gouvernement de Tobolsk, et sont nommés *Karatheya* par les Russes. On pourrait ajouter comme un dialecte du khassowo, l'idiome que parlent les *Yourazes*, qui errent le long de la côte, depuis l'embouchure du lenisseï jusqu'à celle de l'Obi.

2° *TOUROUKHANSK*, par les *Samoyèdes*, qui errent dans les environs de Mangaseya, ville du gouvernement de Tomsk, qui depuis 1782 s'appelle Touroukhansk. D'autres *Samoyèdes* qui demeurent plus à l'occident parlent un dialecte très-différent, connu sous le nom impropre de *Mangaseya*.

3° *TAWGAI*, par les *Samoyèdes* surnommés *Tanghi*, *Taugi* ou *Taugi*, qui s'étendent depuis le lenisseï jusqu'au Lena. Ces *Samoyèdes* paraissent être plus nombreux que les autres peuplades de cette nation ; ils sont les habitants indigènes les plus septentrionaux de tout l'ancien continent, puisqu'ils poussent quelquefois leurs courses jusqu'à l'extrémité de leur territoire, formée par le cap Sacré ou Severovostokhoï, qui est la pointe la plus boréale de toute l'Asie.

4° *TAS*, par les *Samoyèdes* qui demeurent le long du *Tas*, rivière qui se jette dans le golfe de ce nom ; on les nomme improprement *Ostiaks* du *Tas*. Il paraît qu'on peut regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome des prétendus *Ostiaks* de *Tomsk*, qui sont réellement des *Samoyèdes* et non pas des *Ostiaks* ; ils demeurent dans les environs de *Tomsk* et sur le bord septentrional du bas Tchoulym, affluent de l'Obi.

5° *NARYM*, par les *Samoyèdes* du gouvernement de *Tomsk*, connus sous les noms propres d'*Ostiaks*, de *Narym*, de *Ket* et de *Tym* ; ils habitent dans la ville de *Narym* et le long du *Ket* et du *Tym*, affluents droits de l'Obi. On peut considérer cette langue comme divisée en trois dialectes, savoir : celui de *Narym* et ceux du *Ket* et du *Tym*.

6° *LAAK*, par les *Samoyèdes*, improprement connus sous le nom de *Laak-Ostiaks* ; ils demeurent sur le golfe d'Obi et à l'est de ce fleuve.

7° *KARASSE*, par les *Karasses*, qui demeurent à l'est des *Samoyèdes* de Touroukhansk, à la droite du lenisseï et à l'ouest des tribus Toungouses.

8° *KAMASCH-KOIBALE*, parlée en deux dialectes très-différents par les *Kamasches* et les *Koibales*, dans le gouvernement de *Tomsk*. Le *Kamasche* par les *Kamasches*,

Kangmasches ou *Kamaschinzi*, qui demeurent dans le voisinage d'Abakansk et de Kansk ; ils sont réduits à un très-petit nombre, et paraissent avoir été autrefois un peuple assez puissant. Le *Koibale* par les *Koibales*, qui vivent le long du lenisseï, depuis Abakansk jusqu'aux monts Sayans ; ils sont presque tous Chrétiens, et une partie est devenue même agricole. Avant l'arrivée des Russes en Sibérie, ils étaient très-nombreux et divisés en plusieurs branches.

9° *SOYOTE*, par les *Soyotes* ou *Soyetes*, qui sont les descendants des anciens *Toubinzes*, peuple samoyède jadis puissant et nombreux, qui demeurent sur la rive orientale du lenisseï, dans le voisinage du *Touba*, et dont un prince nommé *Soït* donna le nom aux tribus qui existent encore. Ces *Soyetes* sont réduits à 500 familles, et demeurent à la pointe sud-ouest du lac Baïkal, dans le gouvernement d'Irkoutsk. Cette peuplade se distingue des autres *Samoyèdes* par une taille plus haute.

10° *OURIANGKHAÏ*, par les *Ouriangkhaï*, nommés aussi *Soyotes* ; ils sont les plus méridionaux de tous les *Samoyèdes*, et ils vivent sur le territoire chinois entre les monts Sayans, qui forment la frontière de la Sibérie, et les monts Khangai et Altaï et autour du lac Kossogol. Les *Ouriangkhaï* étaient sujets des *Dsougars*, et passèrent sous la domination chinoise lors de la dissolution de l'empire de ces derniers. Les *Ouriangkhaï* sont divisés en quatre branches principales, savoir : les *Bagari* ou *Baigari* et les *Mattar* ou *Mattar*, qui demeurent près des confins de la Sibérie, dans les environs du *Kemkentschyk-Bom* ; les *Toïja*, qui vivent le long des fleuves *Toudat*, *Kansara* et *Systyghem* ; les *Oulek*, qui séjournent le long des ruisseaux *Ala-chou*, *Bayanijoureckou* et *Kemtchik*. On pourrait considérer comme deux dialectes de la branche *Mattar* les *Taugi* et les *Matti* ; ceux-ci, nommés aussi *Matorzi*, *Modori* ou *Motori* par les Russes, vivent le long de la *Touba* ; il est probable que les *Motori* se sont éteints, puisqu'en 1722 ils étaient déjà réduits à vingt-deux familles. Les *Taugi* demeurent sur le lenisseï supérieur, entre *Abakansk* et *Krassnougarsk*.

SANDWICH. Voy. POLYTESIENNES ORIENTALES.

SANSKRIT, le *sanskrita* qu'on peut traduire par *concretus*, perfectionné, achevé, langue morte de la famille indienne, la première de tout le système, l'idiome sacré des *Brahmes*, la source commune de toutes les langues de l'Inde et de toutes celles appelées indo-européennes.

Avant d'étudier cet idiome fameux, nous croyons convenable de présenter ici le résultat de quelques recherches ethnologiques sur l'origine du peuple qui le parla.

Dès l'antiquité la plus reculée, nous trouvons l'Inde habitée par plusieurs races différentes. La première et la plus considérable est celle qui parlait le *sanskrit*. C'est à cette race que toute la civilisation indienne est due exclusivement. Elle se donnait le nom

d'Aryas, les hommes honorables, et encore celui de *viças* (de *viç*, marcher), les êtres animés. Les Aryas sont, sinon la souche, ou moins le rameau principal et le plus anciennement développé de la grande race européenne, ou, comme on dit assez improprement, indo-germanique. Les langues nous offrent, comme on sait, le meilleur moyen en notre pouvoir pour remonter aux rapports originaux des races; et c'est dans le sanskrit qu'on trouve la commune origine des peuples persiques, celtiques, grecs, romains, germaniques, slaves, finois. Toute cette race erra d'abord à l'état nomade dans les plaines immenses du plateau central de l'Asie. Des séparations successives eurent lieu. Les Aryas restèrent les derniers, ne faisant qu'un encore avec la race qui devait plus tard parler le zend et s'établir en Perse; cette primitive identité avec les Aryas est prouvée de mille manières, et particulièrement par le nom de ce peuple, *Arii*, qu'Hérodote nous a conservé. Dans l'Inde, où nous trouvons établis les Aryas proprement dits, ils se distinguent des autres populations du pays par leur langue et par leurs traits, qui sont tout à fait caractéristiques de la race indo-européenne: visage ovale, cheveux lins, plats ou bouclés; front haut et droit; nez aquilin; les yeux à fleur de tête et sur la même ligne horizontale; les mâchoires non proéminentes, et les dents se rencontrent verticalement; la taille svelte et élancée, etc.

Dans la constitution indienne les Aryas occupaient exclusivement les trois premières castes: 1^{re} celle des Brahmanes ou *aryas* par excellence, les prêtres; 2^e celle des *xattriyas* ou *xattras* (de la racine *xr*, commander, d'où *xattrapa*, maître des *xattras*, général, *satrape*), les guerriers; 3^e celle des *vaças* (de *viças*) ou *aryas*, les laborateurs et les marchands. Cette troisième caste formait, à proprement parler, le fond de la nation arienne; c'est ce qu'indiquent les noms, qui ne sont que des dérivés des noms communs au peuple tout entier. 4^e La quatrième caste, celle des *çudras* (de *çudra*, petit, bas), ou serviteurs, qui complétait l'organisation sociale, n'appartenait pas à la race des Aryas; elle représentait la partie des vaincus qui étoit entrée dans la vie sociale des vainqueurs; elle formait la transition entre les Aryas et les peuplades sauvages qui s'étoient maintenues dans l'Inde à l'état d'indépendance.

Avant l'invasion des Aryas, l'Inde étoit déjà occupée par d'autres nations, qu'ils vainquirent et auxquelles ils donnèrent le nom méprisant de *mleçchhas*, qui signifie les faibles, et qui devint la désignation des barbares en général. Il est très-difficile de déterminer quelles étoient ces nations, bien que leurs débris se trouvent aujourd'hui dans les montagnes et les déserts de l'Inde, où ils diffèrent d'une manière fondamentale, par les traits et par la langue, du peuple arien. Ces débris sont dispersés en petites peuplades séparées, que le temps et les circonstances locales ont rendues tout à fait étrangères les unes aux autres. Les langues,

qui seraient le plus sûr moyen de reconstruire l'unité de ces nationalités éparses, ont été peu étudiées jusqu'ici; de sorte que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut hasarder encore que des conjectures sur cette importante question.

Le poème indien du *Ramdyana* nous a conservé, sous la forme mystique, le souvenir de la lutte des Aryas avec ces peuples sauvages. Ce sont eux sans doute qu'il faut entendre par ces singes qui, suivant le *Ramdyana*, couvraient primitivement la péninsule.

À côté de ces débris, on rencontre dans l'Inde d'autres populations sauvages, qui en diffèrent complètement. Ici les faits nous manquent encore bien plus, et nous sommes privés de tous renseignements sur la langue de ces peuplades. Nous ne possédons que quelques détails sur leur conformation physique: ils sont entièrement noirs, et leurs cheveux, au lieu d'être plats ou hérissés, sont crépus et laineux. Ils rappellent tout à fait la physiologie des Papous ou nègres de l'Australie. A ce type se rapportent les *Aïrdias*, dont on trouve les traces depuis les montagnes du Népal jusqu'en golfe de Bengale; les *Khasas*, qui s'étendent depuis le Népal occidental jusqu'au Kashmir; les *Doms*, qui vivent à l'état de caste inférieure dans les districts montagneux de la province de Kumaon. En l'absence de documents positifs, ces rapprochements ne sont qu'hypothétiques, et on ne peut faire que des conjectures sur l'unité et sur l'origine de cette race. Cependant quelques faits peuvent nous aider. On voit que les Papous s'étendent en Asie depuis les Iles de la Sonde, en remontant l'arête montagneuse de la presqu'île de Malacca, jusqu'à l'île Malaya, et même, d'après les auteurs chinois, jusqu'aux monts Kouenloun, au delà du Tibet. Les Aryas ont connu ces peuples, et c'est incontestablement à eux qu'ils ont donné d'abord le nom de *Varraras*, qu'ils ont étendu ensuite à tous les barbares. *Varrara* en effet vient de la racine sanskrite *varri*, tourner, friser; il signifie les hommes aux cheveux crépus. *Papou* veut dire la même chose en malais. On peut donc regarder les races crépus de l'Inde comme un appendice de ce grand peuple nègre des Papous qui avait couvert l'extrémité sud-est de l'Asie, et qui avait remonté jusqu'au plateau central. C'est même là que les Aryas ont dû les rencontrer pour la première fois, avant la séparation définitive de la race indo-européenne, puisque les Grecs en ont emporté avec eux le mot *πάριος*, qui est l'équivalent évident de *varrara*.

Tout ce qui regarde la séparation définitive du peuple sanskrit d'avec le peuple zend et l'invasion des Aryas dans l'Inde, est, comme ce qui précède, incertain et livré aux conjectures et aux suppositions. Les Ariens vécurent ensemble dans l'Iran ou dans le petit Tibet, après la séparation des branches qui devoient peupler l'Europe; ensemble ils eurent un commencement d'organisation sociale et religieuse, les mêmes castes, et la culte

des mêmes dieux, comme *Indra*, *Manou*, *Yama*. Ils durent se séparer violemment par suite d'une querelle religieuse, dont le fond nous est inconnu, mais qui a laissé des traces dans les deux langues. Ainsi les *deeds* ou dieux sanskrits deviennent en zend les *deus* ou démons; *dahyu*, qui a conservé en zend le sens de peuple soumis, peuple des provinces, a pris en sanskrit (*dasyu*) celui de rebelle, brigand (*ouïfasc*). Tout indique une haine violente succédant à une longue communauté. Mais dans quel temps et en quels lieux la lutte éclata-t-elle? Il ne nous reste à ce sujet aucune donnée positive. A coup sûr, ce n'est pas dans l'Inde; aucun des souvenirs du peuple zend ne se rapporte à ce pays. C'est autour de la chaîne de l'Indou-Koub, dont un versant donne sur l'Iran, et l'autre sur le Tibet, que se concentrent ses souvenirs. D'un autre côté la tradition sanscrite a consacré comme sainte la contrée située au nord de la province de Kumaon, au delà de l'Himalaya, entre les deux lacs sacrés, le *madnasa-Sarovara* (mot à mot Eau par excellence; aujourd'hui lac Majang) et le *Adrona hrada* (lac Lanka). Cette plaine élevée au milieu des montagnes est l'Olympe indien, et la tradition fait tomber le fleuve par excellence, le Gange, du ciel dans le *madnasa Sarovara*. Ces souvenirs nous reportent donc d'une manière précise au nord de l'Himalaya, dans le grand plateau central, autour de l'Indou-Koub. Quant à la date de cette séparation, il est à peu près impossible de la fixer. On a hasardé comme date possible le commencement du *kait-yugam*, l'âge de fer des Indiens, ce qui nous reporterait vers le *xv^e* siècle avant Jésus-Christ; mais cette date est fortement contestée comme trop moderne.

On a conjecturé également, mais sans plus de certitude, que c'était cette lutte violente au sein de la famille arienne qui était rappelée dans le plus immense des poèmes indiens, le *mahabéhata*. A ce compte, les *Koravas*, fils du soleil, représentaient le peuple zend, chez qui le culte du soleil était spécialement en honneur; et les *Pandaras*, fils de la lune, soutenus par le divin *Krishna*, seraient les Aryas de l'Inde, qui adoraient plus spécialement *Indra*, dieu lunaire. Mais on sent qu'il n'y a dans tout cela que de pures hypothèses, qui ne sont pas susceptibles d'une vérification positive.

Suivant la même tradition, les *Pandaras* (pâles, par opposition aux indigènes qui étaient noirs), fondèrent la première ville de l'Inde, *Indraprastha* (Delhi), sur les bords de la *Yamuna* (Jumna), dans une forêt habitée par les sauvages Gonds.

La tradition conservée par les lois de Manou (ii, 17-22) est tout à fait analogue. On doit admettre comme hors de toute discussion que les environs de Delhi ont été le premier siège des Aryas.

Maintenant une seule question reste à résoudre : par où les Aryas sont-ils entrés

(726) *Indische Alterthumskunde*, vol. I, p. 515.

dans l'Inde? Cette question, presque insoluble, divisa les érudits. Wilson, Schlegel, Lassen (728) pensent que la masse arienne s'était d'abord dirigée vers l'Iran, et que, descendant au sud par les passages de l'Indou-Koub, elle se répandit sur le Caboulistan et l'Afghanistan; que le peuple sanskrit prit la route de l'Indus, qu'ont prise depuis presque tous les peuples qui ont envahi l'Inde, et qu'il pénétra jusqu'à ses demeures actuelles par les vallées du Penjah. Th. Benfey est d'une autre opinion (729). Suivant lui, les Aryas auraient trouvé, à partir de l'Indus, s'ils avaient été par cette voie, des obstacles infranchissables, et qui arrêteraient plus tard Alexandre lui-même; et d'ailleurs on ne concevrait pas qu'avec leur penchant à adorer les grands fleuves, ils n'eussent conservé aucun souvenir de l'Indus, et qu'ils n'eussent dédié que le Gange. Benfey pense donc, et nous sommes plus disposé à admettre son opinion, que les Aryas durent descendre par les passes difficiles, mais non infranchissables de Kumaou ou de Gurrâl, et qu'ils arrivèrent ainsi directement aux bords de la *Sarasvati*, qui fut la base de leur extension ultérieure.

Nous avons assigné comme date possible l'entrée des Aryas dans l'Inde, le *xv^e* siècle avant Jésus-Christ; ils s'établirent d'abord au pied de l'Himalaya dans la province de Delhi; et ils s'étendirent successivement, jusqu'à occuper d'une manière définitive l'Indoustan proprement dit (*Arya-Varta*), comprise entre l'Himalaya, les monts Vindya et les deux mers. Rien ne nous est resté des événements par lesquels s'accomplit cette conquête : nous ne savons ni comment les Aryas y procédèrent, ni quelle résistance leur fut opposée. Il est probable cependant, si l'on en juge par l'état de l'Inde tel que nous le voyons plus tard, que la conquête fut effectuée par des bandes indépendantes, et que les Aryas n'étaient point réunis sous l'empire d'un seul chef. On doit penser qu'ils étaient dispersés, dès le principe, en clans et en tribus errantes, comme on voit plus tard les conquérants germains. Les chefs de cette féodalité naissante étaient des guerriers par excellence, et ils devinrent la caste des *Kastriyas*. Le Rajputna nous offre encore aujourd'hui un débris assez bien conservé de cette constitution.

L'organisation des castes était déjà au moins ébauchée lors de l'entrée des Aryas dans l'Inde, puisque le peuple zend importa dans la Persa une institution tout à fait semblable. L'esprit d'hérédité ennoblissant les professions dans les familles, avait sans doute suffi pour produire naturellement ce fait, qui nous révolte aujourd'hui; et il est trop naturel à l'esprit oriental de considérer comme nécessaire et divin tout ce qui est pour que le changement de ce fait en loi ait dû souffrir beaucoup de difficultés. Il faut excepter cependant la quatrième caste, celle des *Châdras*, qui, se composant d'étrangers

(729) *Erach und Gruber'sche Encyclopædie*, art. Indien, p. 15.

vaincus, prit nécessairement naissance sur le sol de l'Inde. L'existence de cette caste nous témoigne que les *Aryas*, comme tous les peuples anciens, avaient horreur du mélange des races; les indigènes, vaincus, fuyaient devant eux ou étaient exterminés, ou réduits en esclavage. Mais tandis que chez les autres peuples cet esprit d'exclusion s'effaçait peu à peu, chez les *Aryas* il alla toujours en augmentant; et il est encore aujourd'hui un des traits distinctifs de leur caractère.

C'est à tort que l'on a représenté l'Inde comme le pays de l'immobilité absolue. Dès cette première période, la civilisation indienne atteignit son plus haut développement et subit déjà une première décadence. La religion védique s'y développa et s'y modifia d'une manière fondamentale. Une langue s'éteignit, d'autres naquirent; le *sanskrit*, qui avait été incontestablement parlé à l'époque de la rédaction des Védas, et plus tard encore, n'était plus, au temps de Bouddha Cakya-Muni, qu'une langue littéraire, comme le latin au moyen âge. Le *prakrit* et le *pāli*, qui en étaient des altérations, le remplaçaient déjà dans l'usage.

La plupart des guerres dont le souvenir est resté dans les *Puranas* doivent, sans doute, se rapporter à cette période, et on peut les considérer comme des luttes intestines entre les mille petites principautés qui composaient ce grand empire. Les castes elles-mêmes ne restèrent pas dans l'état d'harmonie et de simplicité abstraite où nous les représentent les lois de Manou. La tradition nous a conservé le souvenir d'une lutte sanglante entre les *Brahmanes* et les *Kattriyas*. Tel est le mythe du brahmane *Paragu-Rāma*, qui voulait délivrer le monde de la tyrannie des *Kattriyas*; telle est la légende qui raconte la lutte entre le *Kattriya Viçva-Mitra*, et le brahmane *Vacishtha*, etc. Il est probable que les autres castes participaient à ce mouvement, car on trouve des rois *çâdras* au temps d'Alexandre.

Les plus anciennes traces des rapports de l'Inde avec l'Occident se trouvent dans la tradition du commerce d'Ophir, qui fut exercé par les Juifs et les Phéniciens, au temps du roi Salomon (vers 1000 avant Jésus-Christ). La Bible cite une terre d'Ophir, d'où les vaisseaux de Salomon se joignaient à ceux des Phéniciens, et portant des ports iduméens, sur le golfe Arabique, Elath et Asiongaber, rapportaient, au bout d'un voyage de trois ans, de l'or, des pierres précieuses, des planches de sandal ou d'aloès, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons (730). La position d'Ophir a été longtemps cherchée par les érudits; on ne doute plus

aujourd'hui qu'on ne doive placer cette terre sur la côte occidentale de l'Inde. Toutes les marchandises énumérées dans le verset cité portent des noms qu'il faut rapporter à des radicaux *sanskrits*. Ainsi les singes sont nommés *koph* (*sanskrit kapi*), les paons, *lukim* (*sanskrit cikhi*; dans le dialecte de la côte de Malabar, *togé*, qui en dérive, comme le grec, *tâch*); le bois est appelé en hébreu de deux façons, dont l'une, *algunim*, signifierait l'aloès (*sanskrit algu*), et l'autre *almugim*, le sandal (*sanskrit môchata*); enfin les dents d'éléphant, *schénhabbim*, viennent également du *sanskrit ibha*, qui signifie éléphant (d'où le latin *ebur*, et le grec *ivâç*, qui est le même mot, pris par les Grecs chez les Phéniciens, avec l'article sémitique *al*, *al*). La position même d'Ophir a été déterminée. C'est la *Sonapa* de Ptolémée (*sanskrit, su-pa-ra*, belle côte), qui était située entre *Surate* (*Surashtra*, beau royaume) et *Goa* (731).

Le commerce d'objets tirés de l'Inde par les Phéniciens s'étendait jusqu'à la Grèce, au temps d'Homère, au ix^e siècle avant Jésus-Christ. C'est ce que prouve le nom de l'ivoire, *ivâç*, employé par ce poète, et la mention qu'il fait de l'étain, *κασσίτερος*, que les anciens Grecs regardaient comme une matière fort précieuse. Ce mot n'a d'origine que dans le *sanskrit*, *kastira*, qui désigne en métal (de *kapa-itra*, luisant - aiguisé). L'Inde était riche en étain, au temps de Diodore (II, 36), et plus tard ce métal fut surnommé par les Indiens *paranêtha*, désiré des *Yacunas* (*Yévas*). Les Indiens appelaient ainsi les Grecs, qu'ils connaurent depuis l'expédition d'Alexandre.

De la situation que nous avons assignée à Ophir, il résulte qu'en 1000 avant Jésus-Christ les *Aryas*, dont nous avons limité les premiers établissements à l'Indoustan septentrional, avaient déjà franchi les monts *Vindhya*, qu'ils occupaient, au moins en partie, la côte occidentale du Dékan.

Il est à supposer qu'à ces époques reculées, les Indiens ne se contentaient pas de recevoir chez eux les étrangers, et qu'ils étaient eux-mêmes navigateurs et fondateurs de colonies. Les légendes bouddhiques, qui nous ont conservé de si précieux détails de mœurs sur l'Inde ancienne, ne laissent aucun doute à cet égard (732). Mais les documents nous manquent encore cette fois pour préciser les faits, et nous sommes réduits à appuyer nos conjectures sur des étymologies, incertaines il est vrai, mais qui laissent toujours l'histoire dans un vague qu'il faut renoncer à percer. Le nom de l'île de *Diu-Socotra*, *Dioscoride* des Grecs, située au débouché du détroit de *Bab-el-Mandeb*, a une origine évidemment sans-

(730) 1 Reg. x, 32 (III Reg., etc., selon la Vulgate).

(731) M. Lassen ne partage pas cette opinion, qui est celle de Gesenius et de Ritter. Il sime mieux voir dans Ophir le pays des *Abhéra*, qui était situé à l'embouchure de l'Indus. (*Ind. alterth*, lib. 1, c. 533.)

(732) Voy. la légende de *Pârva*, traduite par M. Burnouf. (*Introd. à l'hist. du bouddhisme*, t. I, p. 255 et suiv.) Cette légende, quelque plus moderne que l'époque dont nous nous occupons, témoigne évidemment d'usages commerciaux très anciens dans l'Inde.

krite; du ou die répond au sanskrit *dr̥ipa*, Ceylan, et Socotora représente le sanskrit *sukhātara*, bienheureuse; les Grecs eux-mêmes (733) plaçaient dans cette région les Îles Fortunées. On trouvait tout auprès, dans la mer Rouge, l'île Macaria (aujourd'hui Massouah, sur la côte d'Abyssinie). Dans l'Arabie méridionale, il reste des traces d'une colonie indienne, dont les habitants sont encore aujourd'hui nommés *Indiens Jaunes*. Sur la côte de Zanguebar, on trouve la ville arabe de *Sefarsh-el-Zinge*, dans laquelle on reconnaît la sœur de la *Sefarsh-el-Hinde* (*su-para*) de la côte occidentale du Dékan. L'île de Madagascar porte un nom indien (*Madjard-Jetra*, pays des morues). Enfin on soupçonne l'Égypte elle-même d'avoir commencé par une colonie indienne, qui s'établit à Méroé, dans l'Abyssinie. Une foule de preuves étymologiques rendent cette conjecture à peu près certaine. Ainsi les Abyssins se nommaient Indiens (734). On trouve encore chez eux le pays des *Parabras* (*Varararas*, nègres crépus). Les mots sanskrits abondent en Égypte. Ainsi, Égypte, sanskrit *agupta*, protégé, fortifié (cf. hébr. *mazor*, pl. *miztaim*, qui a la même signification). Nil, sanskrit *nīla*, bleu (cf. hébr. *schiehor*). Isis, sanskrit *īśī*, la maîtresse; Osiris, *Isvara*, le maître; *Ménès*, le premier roi *manu*, le premier homme, Amenthès, l'enfer, *amantha*, l'Occident, *somi*, la plante consacrée à Isis, sanskrit *sonca* (*asclepias acida*), la plante consacrée à la lune, etc. (735).

L'Inde avait donc, dans sa première civilisation, jeté au dehors un éclat qui s'éteignit plus tard, mais dont les langues ont encore conservé quelques traces.

Après cette importante digression, revenons au sanskrit, à la langue sacrée des Hindous.

Des savants ont supposé que cette langue n'avait jamais été parlée (736), mais qu'elle fut l'œuvre des ministres du culte dont elle était l'interprète. On ne peut admettre une pareille hypothèse. Il répugne de regarder comme la création empirique de quelques individus une langue dont on retrouve des traces dans un si grand nombre d'autres. Sans doute cette langue a été dans l'Inde une importation étrangère. Sans doute elle ne fut pas à l'origine telle que nous la connaissons; elle nous représente aujourd'hui la forme perfectionnée que prit en deçà de

l'Himalaya le langage de cette race puissante qui a laissé de ses lointaines migrations d'irréversibles témoignages dans plusieurs des plus importantes langues de l'Asie et dans la plupart de celles de l'Europe, mais dont le berceau semble devoir se trouver plutôt entre l'Inde et la Perse, sur le revers du Caucase des Indes, les Paropamisus (aujourd'hui l'Hindou-kho), c'est-à-dire dans l'antique Arle.

Les philologues les plus éminents, les Bopp, les Pott, les Benfey, les Eichhoff, ont démontré les rapports du sanskrit avec le persan, le grec, le latin, les idiomes germaniques et la famille indo-européenne en général, MM. Burnouf et Lassen, ses rapports avec le pahl, G. de Humboldt, ses rapports avec le javanais et le malais; M. Pictet, ses affinités avec le celtique, MM. Adelung et Dorn de Saint-Petersbourg, celles avec le slavon et le russe. Sans offrir avec le sanskrit un rapport aussi intime, d'autres langues européennes encore, telles que le lithuanien, le letton, l'ancien prussien paraissent témoigner cependant d'une commune origine. Enfin, l'identité de forme entre le sanskrit, d'une part, et, d'autre part, le grec, le latin et les dialectes germaniques, est si frappante qu'un savant linguiste a pu dire qu'il est plus facile de noter les nombreux points de ressemblance dans les langues entre elles que de déterminer le caractère propre et spécial de chacune.

Si certains esprits, trop prompts à conclure, ont vu la langue primitive dans le sanskrit, d'autres [d'Omalius d'Halloy (737)] ont fait observer que les ancêtres des peuples qui forment la famille indo-européenne, étaient déjà séparés lorsque leurs civilisations ont commencé à se développer, et que par conséquent il y a lieu de voir dans la langue sanskrite une sœur plutôt que la mère des langues de cette famille. En admettant qu'il en fût ainsi, il n'en faudrait pas moins convenir avec F. Schlegel qu'à part le zend des livres de Zoroastre, il résulta de la comparaison de ces langues que le sanskrit est de toutes la plus ancienne.

On remarque, dans les langues de l'Hindostan, de nombreux emprunts faits au sanskrit, tandis que les différences radicales qui séparent de cet idiome les langues du Dékan ou du midi de l'Inde, annoncent, comme nous l'avons déjà remarqué, que si le sanskrit régna autrefois sur une grande partie du

(733) DIOD. SIC., III, 47.

(734) VALOIS, sur *Socrat.*, *Hist. ecclés.*, II, 19.

(735) Les écrivains ecclésiastiques nous ont conservé l'écho de la tradition qui attribue à la civilisation éthiopienne une origine indienne. Voy. SYNGELLUS, éd. Venet., p. 120; MASSANI, *Canon chronicus Eusebii Pamphili*, London, 1672, p. 335. On trouve encore des passages décisifs dans Philostrate et dans Nonnus. Voy. HUSSAN, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité* (Trad. it., t. III, p. 97, 104; t. IV, p. 452).

(736) C'est l'opinion de Klaproth, admissible s'il entend simplement par là que cette langue, sous la forme évidemment perfectionnée et savante qu'elle

présente dans la littérature que nous a léguée l'âge d'or dans la race brahmanique, n'était pas la langue commune et vulgaire de toutes les castes indiennes. Il en a été du sanskrit, sans doute, comme du latin de Cicéron et de Virgile, qui n'était pas le langage parlé par le peuple de Rome, comme aussi de l'arabe du Corsica qui nous offre plutôt un composé de ce qu'il parait de plus parfait dans les divers dialectes de l'Arabie que le dialecte d'une tribu particulière, et on n'ignore pas enfin que c'est de la même manière que Dante forma le noble idiome dans lequel il écrivit.

(737) *Éléments d'éthnographie*, ch. 4.

pays, il y avait été apporté par une race distincte de la population indigène, race plus avancée, plus éclairée que celle du pays. Quand cessa-t-il d'être employé comme langue vulgaire, c'est ce que l'on ignore (738). Aujourd'hui, remplacé dans le commerce ordinaire de la vie par des idiomes qu'il a en grande partie formés, il est resté pour tous les Hindous la langue de la religion, des lois et de la haute littérature. Il est appris par les brahmanes et les Indiens les plus instruits des autres classes de la société. C'est, ainsi que le dit W. Jones, une langue d'une admirable structure, plus parfaite que le grec, plus abondante que le latin, et plus délicate que toutes les deux.

Si le sanskrit possède le système grammatical le plus vaste qui ait jamais été observé dans aucune langue, son système d'écriture n'est pas moins complet que le code de sa grammaire. L'alphabet qui lui est propre, lequel, sous sa forme actuelle ne remonte pas, il est vrai, à une très-haute antiquité, porte le nom de *dévanagari*, c'est-à-dire écriture des dieux. L'alphabet sanskrit est des plus complets. Il compte quarante-cinq lettres (739), douze voyelles et trente-trois consonnes. Pour les transcrire avec nos caractères, nous sommes obligé d'employer souvent des lettres doubles pour des lettres simples :

Voyelles. — Il y en a huit simples, dont quatre brèves et quatre longues correspondantes, et quatre composées ou diphthongues. — Les voyelles simples sont *a* (représentant les sons brefs *a*, *e*, *o* ; on ignore suivant quelles règles la prononciation variait entre ces trois sons). *é* ; *i*, *u* (prononcez *ou*), *ô* ; *ri*, *ri*. Les deux dernières étaient comptées comme voyelles par suite d'une prononciation particulière qui augmentait la liquidité de l'*r*. — Les diphthongues sont : *é* (*a* + *i*) ; *di* (*ô* + *i*) ; *ô* (*a* + *u*) ; *du* (*ô* + *u*).

Consonnes. — Les grammairiens indiens les ont classées suivant un ordre méthodique très-remarquable :

	SOURDES.		SONORES.		
	Faibl.	Aspir.	Faibl.	Aspir.	
1 ^o Gutturales :	k	kh	g (740)	gb	n
2 ^o Palatales :	ch (pr. tch)	chh	j (pr. dj)	jh	n
3 ^o Cérébrales :					
dentales :	s	sh	d	dh	n
4 ^o Dentales :	t	th	d	dh	n
5 ^o Labiales :	p	ph	b	bh	m
6 ^o Semi-voyelles :	y, r, l, v.				
7 ^o Sifflantes :	a, sh (pr. ch), c, b.				

La division en sourdes et sonores correspond à celle en fortes et en douces qui est admise par nos grammairiens ; mais l'expression nous semble plus juste. — Les cérébrales ne diffèrent des dentales que parce qu'on les prononçait du nez avec une into-

nation particulière. Au reste, la distinction entre ces deux ordres de lettres ne paraît pas d'un grand intérêt philologique ; on n'en retrouve de traces dans aucune langue européenne. Les quatre nasales *n* ne diffèrent entre elles que par les nuances de prononciation.

L'alphabet sanskrit compte encore deux signes secondaires, l'*anusvâra*, qui est une nasale affaiblie, et le *visarga*, qui représente une aspiration moins forte que celle de l'*h*. Nous rendrons l'une par *n* et l'autre par *h*.

Les voyelles, autres que *a* et *é*, sont susceptibles, dans beaucoup de cas, de se changer en diphthongues ou en syllabes composées par suite de l'adjonction à leur gauche d'un *a* (changement qui s'appelle *guna*) ou d'un *d* (*eridhi*). En voici le tableau :

Voyelles	i, é ;	u, ô ;	ri, ri ;
Guna	é ;	ô ;	ar ;
Vridhi	hi ;	â ;	âr ;

La *guna* joue un grand rôle dans la grammaire sanskrite. Certains dérivés, fort nombreux, ne se forment qu'en donnant la *guna* à la voyelle radicale, lorsqu'elle en est susceptible. Ainsi la racine *budh*, savoir, fait le verbe *bôdhmi*, je sais. Au reste, le sanskrit note seulement de plus près un fait qui se passe dans beaucoup d'autres langues, et qui est la transformation des voyelles radicales simples en diphthongues pour former les dérivés. En français, par exemple, la voyelle radicale du primitif *digne* subit, pour former le verbe *daigner*, une véritable *guna* sanskrite. Seulement, tandis qu'en sanskrit les changements ont presque toujours lieu sur des voyelles radicales *i*, *u*, ou *ri*, qui se trouvent, au moyen de l'adjonction d'*a* remplacées par les diphthongues correspondantes ; en français et en latin il arrive le contraire, et c'est la voyelle *a* du radical qui subit le plus souvent l'adjonction d'un *i*, comme *amour*, *aimer* ; *damnare*, *condemner* (*c* = *a* + *i*), etc. On pourrait multiplier les exemples à l'infini (741).

ORTHOGRAPHE ET EUPHONIE. — L'orthographe sanskrite est extrêmement compliquée. Le sanskrit note dans l'écriture les moindres nuances de prononciation, que, dans les autres langues, on se contente le plus souvent d'observer en parlant. Ainsi, en français, *second* s'écrit par un *c*, à cause de l'étymologie (*secundus* de *sequi*) et se prononce *segond*. On prononce *second enfant*, comme si l'on écrivait *segont enfant*, et cependant on dit *second fils*. En sanskrit toutes ces nuances s'écrivent, et sont l'objet de règles précises dont nous ne pouvons donner ici qu'une idée sommaire.

Des voyelles. — Quand deux voyelles semblables, brèves ou longues, se rencontrent à la fin d'un mot et au commencement du

(738) Les savants pensent que le sanskrit a cessé d'être parlé du 11^e au 13^e siècle de notre ère.

(739) Nous négligeons deux voyelles et une consonne tout à fait inusitées.

(740) Pr. toujours comme *gue*, jamais comme *j*.

(741) On trouve en grec des renforcements de voyelles analogues à la *guna* sanskrite. Ex. : le verbe *μυθόωμαι*, rac. *μυθ*, fait au futur *μυσομαι* ; *τυγάνω*, rac. *τυγ*, fait *τεγσομαι*.

mot suivant, les deux mots se réunissent en prenant la voyelle longue du même ordre. Ex. : *varihasti*, pour *vari iha asti*, aque hic est.

Quand *a* ou *i* finales rencontrent au commencement du mot suivant une voyelle dissemblable, les deux mots se réunissent en prenant la diphthongue correspondante. Ex. : *abhihasthyidam* pour *abhihasthyidam*, alloquando hoc.

Quand les autres voyelles finales rencontrent une voyelle dissemblable au commencement du mot suivant, elles se changent en leur semi-voyelle correspondante. Ex. : *bhadmyaham*, pour *bhasadmi aham* « sum ego. »

Des consonnes. — S'il y a deux consonnes à la fin d'un mot, on supprime la dernière. L'existence régulière de la consonne supprimée est attestée par sa réapparition dans les mots où elle n'est plus finale. Toutes les consonnes aspirées perdent leur expiration à la fin des mots. La finale normale des mots terminés par une consonne est le *feible sourde*. Cette règle ne cède que devant le principe supérieur de l'attraction des consonnes semblables. Par conséquent, la finale est une *feible sourde* devient les *peuses* et quand le mot suivant commence par une *sourde* ou par une *sifflante*. Mais s'il commence par une consonne sonore, ou par une semi-voyelle, ou par une voyelle, la finale se change alors en *feible sonore* ; s'il commence par une nasale, la finale reste sonore ou devient nasale *ad libitum*. Ex. : de *yudh*, combat, on fait *asti yut*, est pugna ; *yut karoti*, pugna facit ; *yud asti*, *yud bahati*, pugne est ; *yud* ou *yun mahati*, pugna magna.

De l's finale. — Dans les finales autres que celles en *as*, *s* se change en *r* devant les sonores et les voyelles, et en simple aspiration devant les pauses et devant une partie des *sourdes*. Ex. : de *kavis*, le poète, on a *kavis tudati*, poete vexat ; *kavir karoti*, poeta facit ; *kavir dadati*, poeta dat ; *kavir asti*, *asti kavir*, poeta est. — La finale en *as* se change en *d* devant les sonores : *gajd gachchhati*, elephas it, pour *gajas*, etc ; et devant la voyelle *a* qui s'élide alors : *gajd 'sti*, pour *gajas asti*, elephas est. L'*as* final se change en *a* devant les autres voyelles, qui persistent. Ex. : *gaja ita*, tanquam elephas. Devant les consonnes sourdes et devant les pauses, *as* persiste ou se change en aspiration *ah*.

Des règles analogues à celles que nous venons d'exposer président à la réunion des racines avec les affixes et les flexions.

Racines. La grammaire sanskrite considère comme éléments primitifs du langage des racines monosyllabiques qui n'existent qu'à l'état alstrait, et auxquelles on donne un sens verbal. Ex. : *da*, donner, *ga* aller, *ad*, manger, *ap*, obtenir, *scap*, dormir, etc. Ces racines, qui sont au nombre d'environ deux mille, deviennent des mots au moyen des suffixes grammaticaux.

La signification des racines se modifie au moyen des préfixes suivants : *ati*, trans ; — *adhi*, super ; — *anu*, post ; — *antar*, inter ; — *apa*, ah ; — *api*, super ; — *abhi*, ad ; —

ava, de, deorsum ; — *d*, ed ; — *ut*, sursum ; — *upa*, ad ; — *ni*, deorsum, de (*in* privatif) ; — *nir*, ex ; — *pard*, retro ; — *pari*, circum, *map* ; — *pra*, prae ; — *prati*, contra, e regione, versus ; — *vi*, indique la privation, la dispersion, l'éloignement, comme le latin *dis*, et le sens de perte et de mal comme l'allemand *ver* ; comme ce dernier, *vi* augmente quelquefois le sens ; — *sum*, cum, *sv*. On peut encore compter les particules suivantes, qui ne sont pas précisément des préfixes, et qui ne s'appliquent qu'à des mots déjà formés : *su*, bien, *cu* ; *dur* ou *das*, mal, *duc* (cp. *durus*) ; *a*, privatif.

Du radical ou thème. — On appelle ainsi un mot déjà muni du suffixe qui le caractérise, mais dépourvu encore des flexions grammaticales avec lesquelles il entre dans le langage. Ainsi, avec le suffixe *a*, la racine *stan*, résonner, forme un thème nominal *stana*, sonus, auquel il ne manque plus que les flexions des cas. Les dictionnaires et l'usage enseignent la formation des thèmes. Quand on cite grammaticalement un mot, c'est toujours sous forme de thème nu.

Déclinaison. — Le sanskrit reconnaît trois genres : le masculin, le féminin et le neutre ; trois nombres : le singulier, le duel et le pluriel ; et huit cas : nominatif, accusatif, instrumental, datif, ablatif, génitif, locatif et vocatif. L'instrumental équivaut à avec, au moyen de, et le locatif à dans, chez.

Cas semblables. — Dans les neutres, le nominatif et l'accusatif sont toujours semblables. — Au singulier, le génitif et l'ablatif sont semblables, sauf dans les noms dont le thème finit en *a* et dans les pronoms. — Au duel, il n'y a que trois terminaisons : une pour le nominatif, l'accusatif et le vocatif, une pour l'instrumental, le datif et l'ablatif, et une pour le génitif et le locatif. — Au pluriel, le vocatif est toujours semblable au nominatif, et l'ablatif au datif.

Formation des cas. — **Singulier.** — **Nominatif.** — 1° masculins et féminins. Les thèmes terminés par une voyelle prennent *s*. — Exceptions : le voyelle *ri* se change en *d* sans adjonction de *s*, et les féminins en *d* et en *t* gardent le thème nu. — Les thèmes terminés par une consonne restent nus ; seulement ceux qui sont terminés par une *n* la rejettent. — 2° neutres. Ceux qui sont terminés en *a* prennent *m*, les autres gardent le thème nu.

Accusatif. Il a pour caractéristique *m* si le thème finit par une voyelle, ou *am* s'il finit par une consonne.

Instrumental. Il a pour caractéristique ordinaire *d*, avec ou sans insertion euphonique de *y* ou de *n*. Les masculins et neutres en *a* prennent pour ce cas la flexion *ina*, qui avec l'*a* final devient *ina*.

Datif. La caractéristique est *d*, avec ou sans insertion de *y* ou *n* euphoniques, et *aya* pour les thèmes terminés en *a*.

Ablatif. Dans les thèmes masculins et neutres en *a*, où il diffère du génitif, sa caractéristique est *t*, avec allongement de l'*a* précédent, *di*.

Génitif. Quand il diffère de l'ablatif, sa caractéristique est *ya*. Quand ces deux cas sont semblables, leur caractéristique est *s* ou *as*.

Locatif. La caractéristique générale pour les trois genres est *i*, précédé dans quelques cas de l'*n* euphonique. Dans les thèmes en *a*, l'*i* s'y réunit pour former la diphthongue *é*. Les féminins dont le thème se termine par une voyelle longue simple font leur locatif en *dm*; les masculins en *i* et en *é* le font en *du*.

Vocatif. Il n'a pas de caractéristique spéciale. Tantôt c'est le thème pur et simple, tantôt il reproduit le nominatif, etc.

Duel. — **Nom. acc. voc.** Pour les masculins et les féminins, *du*; et pour les neutres et pour les féminins en *d*, *i*, qui avec *a* se change en *é*, et devient *ai* après les autres voyelles. — Les masculins et les féminins en *i* et en *n* admettent pas, pour ces cas, d'autre flexion que l'allongement de leur voyelle finale.

Instrum. dat. abl. Il se terminent invariablement en *bhydm*.

Gén. loc. Caractéristique *da*, avec ou sans insertion euphonique de *y* ou *n*.

Pluriel. — **Nom. et voc.** Les thèmes masculins et féminins *as*, qui devient *da* quand le thème est lui-même terminé en *a* ou en *d*. — Les neutres prennent *i* avec *n* euphonique quand le thème finit par une voyelle. S'il finit par une consonne, qui ne soit ni une nasale ni une semi-voyelle, on fait précéder cette consonne d'un *n*. Ex. : *chak-shānshi*, de *chakshus*, œil.

Accus. Les thèmes masculins terminés par une voyelle brève l'allongent et y ajoutent *n*. — Tous les féminins terminés par une voyelle et les masculins terminés par une voyelle longue y ajoutent *s*. — Tous les masculins et féminins terminés par une consonne ont, comme les neutres, l'accusatif semblable au nominatif.

Instrum. La caractéristique est *bhis*. Les thèmes en *a* s'en écartent seuls pour prendre *dis*, qui n'est qu'une abréviation pour *abhis*.

Dat. et abl. Caractéristique constante, *bhyas* devant lequel les thèmes terminés en *a* la changent en *é*. Les trois terminaisons *bhydm*, *bhis*, *bhyas*, dérivent de la préposition *abhi*, « au ».

Gén. dm. avec ou sans insertion euphonique de l'*n*.

Loc. su ou shu, devant lequel l'*adu* du thème devient *é*.

Il ne sera pas inutile de résumer le tableau de ces désinences, en les comparant avec celles des déclinaisons grecque et latine.

Sing. — **Nom.** Sanskrit, *s*; grec, *ος, ης, ας*; latin, *us, is*. — Sanskr., *m*; gr., *ov*; lat., *um*.
Acc. Sanskr., *m, am*; gr., *ov, ην, av, etc.*; lat., *um, am, em, im*.

Instr. Sanskr., *d, ina*; lat., *o d?*

Dat. Sanskr., *é, ai, aya*; gr., *ω, τ, φ, υ, ι*; lat., *o, i*.

Abl. Sanskr., *dt*; ancien latin, *od, ad, ed*,

Gén. Sanskr., *ya*; lat., *i, o?* — Sanscr., *as, ds, s*; gr., *ας, ης, ος*; lat., *is*. Coup. le génitif allemand et anglais en *s*.

Loc. Sanskr., *dm, du, i*; comp. g. *οδοι*; lat. *domi, humi*.

Duel. — **Nom. acc.** Sanskr., *du*; gr., *ω, α*. — Sanscr., *i*; gr., *α?*

Inst. dat. abl. Sanskr., *bhydm*; gr., *οις, αυς*.

Gén. loc. Sanskr., *da*.

Pluriel. — **Nom.** Sanskr., *as*; gr., *ας*; lat., *es*. Sanskr., *i*; gr., *οι, αι*; lat., *i, a*.

Acc. Sanskr., *s, as*; gr., *οις, ας*; lat., *as, es*. — Sanskr., *n, i*.

Inst. Sanskr., *dis*; gr., *οις, αις, ει*; lat., *is*. Sanscr., *bhis*; lat., *bis*.

Dat., abl. Sanskr., *bhyas*; lat., *bis*.

Gén. Sanskr., *dm*; gr., *οις*; lat., *um*.

Loc. Sanskr., *su, shu*.

Déclinaisons. — On peut y établir deux grandes divisions : la 1^{re}, comprenant tous les thèmes terminés par une voyelle, et la seconde tous les thèmes terminés par une consonne.

La 1^{re} déclinaison comprend elle-même cinq sous-déclinaisons renfermant : la 1^{re}, les thèmes en *a* et en *d*; — la 2^e, les thèmes en *i* et en *u*; — la 3^e, les thèmes en *é* et en *o*; — la 4^e, les thèmes en *ri*; — la 5^e, quelques thèmes monosyllabiques en *e, é* et *du*.

Prenons, pour exemple de la 1^{re} sous-déclinaison, l'adjectif *civa*, heureux, thème féminin *civd*.

	SINGULIER.		
	Masculin.	Féminin.	Neutre.
Nomin.	civas	civā	civam
Accus.	civam	civām	civam
Instr.	civēna	q vayā	civēna
Dat.	civāya	civāyāi	civāya
Abl.	civāi	civāyās	civāt
Gén.	ci-asya	civāyās	civāasya
Loc.	civē	civāyām	civē
Voc.	civa	civā	civa

DUEL.		
N. acc. voc.	civm	civē
Inst. dat. abl.	civābhyām	pour les trois genres.
Gén. loc.	civayās	Idem.

PLURIEL.		
Nom. Voc.	civās	civās
Acc.	civām	civās
Instr.	civāis	civābhis
Dat. Abl.	civēbhyas	civābhyas
Gén.	civānām	pour les trois genres.
Loc.	civēshu	civāsu

Prenons maintenant, pour exemple de la 2^e déclinaison, *kavi*, « poète », et *dhēnu*, f., « vache »; et pour exemple de la 3^e : *nadi*, f., « fleuve ».

SINGULIER.			
Nomin.	kavis	dhēnu	nadi
Acc.	kavin	dhēnum	nadm
Instr.	kavina	dhēnūvā	nadyā
Dat.	kavayā	dhēnuvā	nadyē
Abl. Gén.	kavē	dhēnuvā	nadyās
Loc.	kavāu	dhēnuvā	na-tyām
Voc.	kavē	dhēnuvā	nadi
DUEL.			
N. acc. voc.	kavi	dhēnu	nadyāu
Inst. dat. abl.	kavibhyām	dhēnubhyām	nadyābhyām

PLURIEL.

Nom. Voc.	kavayas	dénavās	nāḍyas
Acc.	kavīn	dénūās	nāḍīs
Instr.	kavībhī	dénūbhī	nāḍībhis
Dat. Abl.	kavībhyaḥ	dénūbhyaḥ	nāḍībhyas
Gén.	kavīnām	dénūnām	nāḍīnām
Loc.	kavīṣu	dénūṣu	nāḍīṣu

La 4^e sous-déclinaison comprend des noms de parent ou d'agent terminés par le suffixe *tri*, qui correspond au suffixe *tor*, *triz* des latins. Ex. : *pitrī*, père, de *pā*, dominer; *mātrī*, mère, de *mā*, faire; *duhitrī*, fille, de *duh*, teter ou traire (742) (comp. gr. θυγάτηρ, allem. tochter, angl. daughter;) *dātrī*, « dater », etc.

Prenons pour exemple le thème *pitrī*, m., « pater », et donnons en même temps pour paradigme de la 5^e sous-déclinaison *nāu*, f., « navis ».

SINGULIER.

Nom.	pitrā	nāu
Acc.	pitarām	nāvām
Instr.	pitrā	nāvā
Dat.	pitrē	nāvē
Abl. et Gén.	pitrās (pour pitvas)	nāvā
Loc.	pitrī	nāvī
Voc.	pitar	nāus

DUEL.

Nom. Acc. Voc.	pitrāu	nāvān
Instr. dat. Abl.	pitrībhyām	nānībhyām
Gén. loc.	pitrō	nāvō

PLURIEL.

Nom. Voc.	pitaras	nāvas
Acc.	pitrin	nāvās
Instr.	pitrībhis	nānībhis
Dat. Abl.	pitrībhyas	nānībhyas
Gén.	pitrīnām	nāvām
Loc.	pitrīṣu	nāvīṣu

2^e Déclinaison. — Elle comprend, comme nous l'avons dit, tous les thèmes terminés par une consonne. Elle se divise elle-même en deux sous-déclinaisons.

La 1^{re} comprend des radicaux primitifs. Le nominatif singulier offre le thème *na*, sauf les modifications qui peuvent résulter des lois de l'euphonie. Nous prenons pour paradigme l'adjectif *pat*, « cadens ». Le masculin et le féminin sont semblables.

Sing. Nomin. voc. *pat*; acc. *patam*; instr. *patē*; dat. *patē*; abl. et gén. *patas*; loc. *pati*.
Duel. Nom. acc. voc. *patdu*; instr. dat. abl. *padbhyām*; gén. loc. *patō*. Pluriel. Nom. acc. voc. *patas*; instr. *padbhis*; dat. abl. *padbhyas*; gén. *patām*; loc. *patu*.

Le neutre ne diffère que par les cas directs (nominatif, accusatif et vocatif), qui sont au sing. *pat*, au duel *pati* et au pluriel *panti*.

La 2^e sous-déclinaison comprend des thèmes terminés par des suffixes. Dans cette classe on distingue des cas forts, qui sont tous les cas directs, excepté l'accusatif plu-

riel, et des cas faibles, qui sont tous les autres. La consonne finale du thème est précédée d'une « dans les cas forts, et cette nasale est retranchée dans les cas faibles. Les participes présents actifs appartiennent à cette sous-déclinaison. Prenons pour paradigme *tudant*, vexans, participe présent du verbe *tud*, vexare.

Masculin sing. Nom. *tudan*; acc. *tudantam*; instr. *tudatē*; dat. *tudatē*; abl. gén. *tudatas*; loc. *tudatī*; voc. *tudam*. Nom. acc. voc. *tudan-tū*; instr. dat. abl. *tudadbhyām*; gén. loc. *tudatō*. Pluriel. Nom. voc. *tudantas*; acc. *tudatas*; instr. *tudadbhis*, etc., comme *pat*.

Le féminin est *tudantī* ou *tudatī*, qui se décline comme *nādī*. Le neutre est *tudat*, qui se décline comme le neutre de *pat*.

ADJECTIFS. — La plupart sont formés de thèmes en *a* avec le féminin en *i* ou en *ī*. Nous avons donné plus haut deux paradigmes d'adjectifs réguliers, *śīra* et *pat*. Tous suivent absolument les règles de déclinaisons que nous avons indiquées.

Degrés de comparaison. — Le comparatif se forme du suffixe *tara* (de *tri*, aller au delà; grec, *προς*), et le superlatif du suffixe *tama* (lat. *timus*). Ex. : *punya*, pur, *punyatara*, *punyatama*. Quelques adjectifs ont leur comparatif en *tyas* (uv, ior), et leur superlatif en *īkta* (vroc). Ex. : *yuvan*, jeune; comp. *yuvtyas* (nom. sing. masc. *yuvtyan*, fém. *yuvtyast*, neut. *yuvtyas*, décliné comme *tudat*); superlatif *yuvīkta*.

Noms de nombre. — Voici la liste des nombres cardinaux : *eka*, 1; *dvī*, 2; *tri*, 3; *chatur*, 4; *pañchan*, 5; *ṣaṣṭi*, 6; *saptan*, 7; *aṣṭan*, 8; *navan*, 9; *daṣan*, 10; *ekdaṣan*, 11, etc.; *vinṣati*, 20; *ekdaṣvīnṣati*, 21, etc.; *trīnṣati*, 30; *chatedaṣvīnṣati*, 40; *pañchedaṣati*, 50; *ṣaṣṭi*, 60; *saptati*, 70; *aṣṭi*, 80; *navati*, 90; *ṣata*, ou *ekasata*, 100 (cp. *centum* et *excentum*).

Pour 19 on peut dire *navadaṣan* ou *vinṣati*, c'est-à-dire 20-1, de l'adjectif *una*, qui signifie diminué (cp. lat. *underiginti*).

Les nombres cardinaux, jusqu'à 100 exclusivement, sont des adjectifs qui se déclinent irrégulièrement. Les quatre premiers seulement ont trois genres : *ekas*, *eka*, *ekam*; *dvau*, *dvē*, *dvay*; *trīras*, *trīni*; *chatedaras*, *chataras*, *chatedri*. *Ṣata* est un substantif neutre dont le nominatif est *ṣantam*.

Les nombres ordinaux ont une formation assez irrégulière. Le suffixe qui les caractérise le plus ordinairement est *tama*. Ex. : *prathamā*, premier (de *pra*, « par »); *trinṣatama*, 30^e, etc. Notons encore les adverbes *dvīs*, « bis », *trīs*, « ter » (cp. *dic*, *triple*).

Pronoms. — La déclinaison des pronoms est fort irrégulière. Aucun pronom n'a de vocatif distinct du nominatif. Ceux de la première et de la seconde personne n'ont pas de genres distincts.

1^{re} personne. Sing. Nom. *aḥam*, « ego »

que la fille, et que cependant il n'est pas appelé le tuteur; et il pensait que la fille avait reçu le nom de *trayase* par quelque souvenir de l'état pastoral, où elle était chargée de traire les vaches.

(742) Les deux acceptions de la racine *duh* font hésiter sur le vrai sens de cette étymologie. L'idée de traire paraît d'abord la plus simple. M. Eng. Burroughs inclinait cependant pour l'idée de traire. Il remarquait avec raison que le fils tette aussi bien

acc. *mām*; inst. *mayā*; dat. *māyam*; abl. *mat*; gén. *mama* ou *mé*; loc. *mayi*. Duel. Nom. acc. *dēdm*; instr. dat. abl. *dēdhyām*; instr. *asmābhis*; dat. *asmābhyam*; abl. *asmāt*; gén. *asmākam*; loc. *asmāu*.

2^e personne. Sing. Nom. *tvaṃ*, « tu »; acc. *tadā*; instr. *tvayā*; dat. *tubhyam*; abl. *tvāt*; gén. *tava* ou *té*; loc. *tvayi*. Duel. Nom. acc. *yudām*; instr. dat. abl. *yudābhyām*; gén. loc. *yuvayā*. Pluriel. Nom. *yūyam*; acc. *yushmām*; instr. *yushmābhis*; dat. *yushmābhyām*; abl. *yusmat*; gén. *yushmākam*; loc. *yushmāu*.

Notons les formes secondaires, au duel *ndu*, nos ambo; *vām*, vos ambo; et au pluriel *nas*, nos; *var*, vos.

En sanskrit, comme en grec et en latin, les prénomina de la 3^e personne sont les démonstratifs. Leur déclinaison est encore très-irrégulière : *saḥ*, *sā*, *tā*, *é*, *t*, *v*; acc. *tam*, *tām*, *tat*; duel. *tdu*, *té*, *té*; pl. *té*, *tās*, *tdni*, etc.; *ayam*, *iyam*, *idam*, *hic*, *hæc*, *hoc* (cp. lat. *idem*, *quidam*); acc. *imam*, *imām*, *idam*. Duel. *imau*, *imé*; pl. *imé*, *imā*, *imā*, etc.

Déclinez de même le relatif *yaḥ*, *yā*, *yai*, qui, *quod*; l'interrogatif *kaḥ*, *kim*, *quis*, *quæ*, *quid*? *anyaḥ*, *anyā*, *anyat*; *alius*, *alī*, *aliud*.

Citons encore *ekataṃ*, unus ex duobus, *ekatama*, unus ex pluribus, qui sont le comparatif et le superlatif de *dā* (ep. *ἐκάτορος*, *ἐκαστος*); *yataṃ*, *yatama*, qui ex duobus, qui ex pluribus; *abhaya*, ambo; *sarta*, *victra*, *sama*, omnis; *sīma*, *totus*.

Le pronom possessif est *sva*, suus, qui s'applique aux trois personnes. On emploie *māma*, *māmaka*, meus; *asmādyā*, noster; *trādyā*, *tāraka*, tuus; *tādyā*, suus; *sarvīya*, *quod est omnium*.

Verbes. — Les verbes sanskrits ont deux voix, l'active et la moyenne. On rencontre, comme en grec et en latin, beaucoup de verbes déponents, qui ne se conjuguent qu'à la voix moyenne, avec le sens actif ou neutre.

Le passif est considéré en sanskrit comme un verbe dérivé, l'infinif comme un nom, et les participes comme des adjectifs ou des adverbes.

Les deux voix comptent cinq modes, qui sont : l'indicatif, le subjonctif, l'impératif, le prétérit (aoriste de l'optatif), et le conditionnel. Chacun de ces modes, sauf l'indicatif, n'a qu'un seul temps. — Ceux de l'indicatif sont : le présent, le prétérit augmenté uniforme, le prétérit augmenté multiforme, le prétérit redoublé ou parfait, le futur premier et le futur second. Il ne paraît pas possible d'assigner un sens différent à chacun des trois prétérits, ni à chacun des deux futurs.

Classes. — Les verbes sanskrits sont divisés en dix classes, d'après les modifications que subissent les racines pour former le thème verbal des temps spéciaux.

1^{re} classe. On ajoute à la racine *a* (ou *i* dans les premières personnes caractérisées par *m* ou *v*), et la voyelle radicale reçoit la *guna* quand elle en est susceptible. Ex. : *bōdhāmi*, scio; *bōdhāsi*, scitis; de *budh*. Cette première classe contient plus de la moitié des verbes sanskrits.

2^e Les flexions sont ajoutées immédiatement à la racine : *hanti*, il tue, de *han*.

3^e. Elle redouble la syllabe radicale. Ex. : *dādāmi*, *τίθημι*, de *dā*, donner; *dādāmi*, *τίθημι*, de *dha*, poser (743). Cette classe contient une vingtaine de verbes, et elle correspond avec celle des verbes grecs en *μι*. Nous verrons plus loin les lois du redoublement.

4^e. Elle ajoute *ya* à la racine : *naḥyati*, *perit*, de *nap*; *mṛiyatē*, *moritur*, de *mri*. La plus grande partie des verbes de cette classe ne se conjuguent qu'à la voix moyenne, et sont de véritables passifs.

5^e. Elle ajoute à la racine *nu*, qui se transforme en *nō* devant les terminaisons légères. Ex. : *āpnōmi*, j'obtiens; *āpnūmas*, nous obtenons, de *ap*, obtenir.

6^e. Elle ajoute *a* à la racine, comme la première classe; mais la voyelle radicale ne subit pas de *guna*. Ex. : *tudāti*, *venat*, de *tud*.

7^e. Elle ajoute, avant la rhotacisme finale de la racine, la nasale *n*, ou, dans certains cas, la syllabe *na*. Ex. : *yunjanī*, *juugunt*; *yunaktī*, *jungit*, de *yui*.

8^e. Elle ajoute à la racine *u*, qui devient *ō* devant les terminaisons légères. Ex. : *tanāmi*, *tanūmas*, *extendo*, *extendimus*, de *tan*.

9^e. Elle ajoute à la racine *nt*, qui devient *nō* devant les terminaisons légères. Ex. : *krīnāmi*, *krīnīmas*, *vendo*, *vendimus*, de *kri*.

10^e. Elle ajoute *aya* à la racine, et lui impose la *guna*. Ex. : *chārayāmi*, de *char*, *voler*. Cette dernière classe retient *ay* même dans les temps généraux. On peut la considérer comme appartenant aux verbes dérivés, d'autant plus que sa forme est exactement celle des causatifs.

Toutes ces classes se réduisent en définitive, pour les temps spéciaux, à trois grandes conjugaisons, sans compter les exceptions et les anomalies. La 1^{re} comprend tous les verbes qui ajoutent à la racine *a*, ou une syllabe terminée par cette voyelle (1^{re}, 4^e, 6^e et 10^e classes). On peut compter les verbes de la 9^e classe comme appendice exceptionnel à cette conjugaison. — La 2^e comprend tous les verbes qui joignent les terminaisons à la racine elle-même, sans syllabe intermédiaire (2^e, 3^e et 7^e classes). — La 3^e comprend les verbes qui ajoutent *u* ou *nu* à la racine (classes 5^e et 8^e).

Ne pouvant nous étendre ici sur la conjugaison sanskrite, nous nous bornerons à présenter le verbe substantif indien en montrant l'analogie partout reconnaissable que l'on peut suivre dans le développement

(743) Voy. sur l'analogie des racines, *dā*, donner et *dha*, poser, la Grammaire comparée de M. Eggert, chap. 4, p. 25.

des divers temps, tels qu'ils sont usités dans nos langues principales, le grec, le latin, le français, le gothique, l'allemand, l'anglais, le lithuanien, le russe, le gaélique et le cymre. La ressemblance de famille une

fois démontrée, chacun de nos lecteurs, par le raisonnement le plus simple, en déduit la preuve de la conformité d'origine, et, par suite, celle de l'identité primitive.

Verbes AS ÊTRE, VAS, EXISTER; WU, EXISTER (744).

INDICATIF PRÉSENT.

	ASMI	ASI	ASTI	SMAS	STRA	SANTI
G.	siplā, ēpplā	sīc, āsāl	āsāl	ēpplā, siplā	ēpāl	siplā, ēpāl
L.	sum	es	est	sumus	estis	sumi
F.	smis	es	est	sommes	êtes	sont
Go	lm	is	ist	sijon	sijuth	sind
A.	bin, -in'	bist, -ist	ist'	sind	seyd	sind
An.	am	art	ls	are	are	are
Lj.	esmi	esai	esti	esme	esie	esti
R.	esmi'	esi	est'	esmy	esie	est'
Ga.	is mi	is tu	is, ata	is sijn	is sibh	is iail
C.	wyf	wyt	yw, oes	ym	ych	ym

DUBITATIF.

	STAN	SVAS	SVAT	STAMA	SVATA	SVOS
G.	ēlgn	ēlgn	ēlgn	ēlgnēv	ēlgn	ēlgnēv
L.	sim	sis	sit	simus	sisis	sim
F.	sois	sois	soit	soyous	soya	soient
G.	sijsu	sijais	sijai	sijais	sijais	sijais
A.	sey	seyest	sey	seyen	seyet	seyen

IMPÉRATIF.

	ASAM	AIDHI	ASTU	ASAMA	STA	SANTU
G.	ē	ēl, ēlōi	ēstō	ēlgnēv	ēstē	ēstōēv, ēstōēv
L.	ē	es, esio	estō	simus	esie	simō

AUTRE IMPÉRATIF.

	SHAVANI	SHAYA	SHAVATU	SHAYAMA	SHAVATA	SHAVANTU
G.	ē	ēlgn	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv
Lj.	ē	bukl	bukime	bukime	bukie	bukie
R.	ē	buwai	bywaet	bywaem	bywaie	bywaie
Ga.	ē	bith	bithaid	bithaid	bithibh	bithadh
C.	ē	byld	bylded	byldwn	byldwch	byldant

FUTUR.

	SHAVANI (745)	SVAGI	VATI	SVAMAS	SVATHA	SVANTI
G.	ēlgnēv	ēlgn	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv
L.	erō	eris	erit	erimus	eritis	erunt
F.	serai	seris	serit	serimus	seritis	serunt

AUTRE FUTUR.

	SHAVISTANI	SHAVISTANI	SHAVISTATI	SHAVISTAMAS	SHAVISTATHA	SHAVISTANTI
G.	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv	ēlgnēv
Lj.	budō	budō	budō	budō	budō	budō
R.	budō	budō	budō	budō	budō	budō
Ga.	bithibh mi	bithibh thi	bithibh e	bithibh sim	bithibh sibh	bithibh in l
C.	byddaf	byddi	bydd	byddwn	byddwch	byddant

IMPARFAIT OU AORISTE.

	ASAN	ASIS	ASIT	ASMA	ASTA	ASAN
G.	ēlgn, ēlgn	ēlgn, ēlgn	ēlgn	ēlgnēv, ēlgnēv	ēlgn, ēlgn	ēlgn
L.	eram (746)	eras	erat	eramus	eratis	erant
	eram	esses	esset	essimus	essetis	essent

(744) Pour donner la conjugaison complète du verbe être, nous avons dû réunir au type fondamental deux types accessoires qui s'y trouvent mêlés en indien comme dans les idiomes de l'Europe, où ce verbe est partout défectueux. Le premier AS a laissé des traces dans toutes les langues, le second VAS dans les idiomes germaniques, le troisième SVAS dans les idiomes romans, slaves et celtiques, ainsi qu'en anglais. En allemand, au contraire, les deux premières personnes de l'indicatif bin, bist, sont formées, selon nous, de la jonction du préfixe pi ou pe avec la racine as,

comme l'indique l'analogie du gothique et du tudesque. La langue française a confondu avec le type as, une autre racine, celle du verbe sthā, d'où elle a tiré l'imparfait, le participe et l'infinitif même du verbe être. — Les personnes marquées d'une astérisque sont des formes inventées.

(745) Cette forme ne s'emploie jamais seule, mais elle produit le futur de tous les verbes indiens.

(746) L'imparfait français : états, était, étoit, étions, étiez, étaient, est tiré, ainsi que les mots étant, étoit, être, du verbe latin ste, en indien sthā.

leurs chefs des monuments en bois ornés de peintures historiques, construisent des bateaux très-élégants et solides, sont monogames et traitent leurs femmes avec plus d'égard qu'on ne le fait en général les peuples sauvages. Malgré cet état social assez avancé, cette nation ignore la fabrication de la poterie connue à plusieurs nations américaines et même aux naturels des environs de San-Diego, et les hommes vont entièrement nus pendant l'été.

SARDANAPALE, Sa bibliothèque. Voy. CUNÉIFORMES.

SATURNINS (VERS). Voy. ETRUSQUES.

SAUMON, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par les *Stodks* ou *Saumon*, ainsi nommée de la rivière du Saumon ou *Annahyou-Tesse*, le long de laquelle ils habitent dans la *Nuuvala-Hanover*. Ils sont très-avancés dans la civilisation, vivent sous un gouvernement despotique, ce qui est une singularité dans cette région, et sont très-adroits à sculpter. Mackenzie vit leurs temples soutenus par des piliers en forme de cariatides.

SAUVAGE ISOLÉ. Voy. la note G à la fin de l'Essai.

SAUVAGE de l'Aveyron, son histoire. Voy. la note G à la fin de l'Essai.

SAUVAGES. — Voy. la note XXIV à la fin du volume.

SAVOISIEN. Voy. ROMANES.

SAWANOU. Voy. LÉNAPPE.

SAXONNE ou **CIMBRIQUE** (BRANCHE), de la famille des langues germaniques. Cette branche comprend les idiomes anciens parlés par les *Cimbri*, si célèbres par leur invasion en Italie, où ils furent battus et détruits par Marius; les *Angli*, qui plus tard réunis aux *Saxons* et aux *Jutlandais* jouèrent un rôle si important dans l'histoire du Nord; les *Bructeri* et les *Chauci*, qui faisaient partie de la confédération des *Istævones*; les *Cherusci*, si puissants sous Arminius, le vainqueur de Varus, et plus tard réunis aux Francs; les *Menapii*, les *Tungri*, les *Batavi*, les *Frisones* et autres peuples moins remarquables; les *Saxons* qui sont les *Ingvæones* des Romains et les ancêtres des Saxons actuels; ils formaient une puissante confédération dans l'Allemagne septentrionale, où commandés par le célèbre Wittekind, ils défendirent pendant trente ans leur indépendance contre les armes victorieuses de Charlemagne; les *Longobardi*, qui alliés aux Avars, après avoir détruit le royaume des Gépiques, guidés par Alboin, enlevèrent en 568 l'Italie aux Grecs, et y fondèrent le royaume de leur nom.

Cette branche comprend en outre les quatre idiomes suivants :

1° Le **BAS ALLEMAND ANCIEN** ou **ALTNIEDER-DEUTSCH** nommé aussi **ANCIEN SAXON**, du nom du peuple principal qui le parlait. Cette langue qu'on peut regarder comme tout à fait éteinte, paraît avoir été parlée anciennement et dans le moyen âge dans toute l'Allemagne septentrionale et dans les Pays-Bas, à l'exception des contrées occupées par les Fri-

sons et les Anglos. Relativement aux formes grammaticales il faut y distinguer avec le *sevant* Grimm; le *bas allemand ancien* ou *altniederdeutsch* et le *bas allemand moyen* ou *mittelniederdeutsch*, que nous regardons comme les principaux dialectes de cet idiome. Les plus anciennes productions du *bas allemand ancien* furent composées entre le *viii^e* et le *xi^e* siècles; les principales sont : l'*Évangélien harmonie*, qui paraît être du commencement du *ix^e* siècle, et les *Glossæ Lipsii* du même siècle. Le *bas allemand moyen* comprend tous les écrits composés depuis le *xi^e* jusqu'au *xvi^e* siècle. Dans ce long intervalle on compte beaucoup de productions, quoiqu'en bien plus petit nombre que celles qui appartiennent au haut allemand moyen (168). Les principales sont : un vocabulaire composé vers la moitié du *xii^e* siècle; une traduction de la Bible du commencement du *xiii^e*; le *Heldenbuch*, épopée qu'on attribue également à Henri d'Oberdingen et à Wolfram d'Eschenbach; la *Reineke der Fuchs*, épopée satyrique dont le véritable auteur paraît être Nicolas Baumann, et le *Tyl Ulenspiegel*, qui paraît avoir été composé dans le *xiv^e* siècle, et qui fut traduit ensuite dans le haut allemand par Thomas Murner. C'est à la cour de Brunswick que cette langue paraît avoir fleuri la plus.

2° Le **BAS ALLEMAND MODERNE** ou **NEUNIEDER-DEUTSCH**, dit aussi **SAXON MODERNE** ou **NEUNIEDER-DEUTSCH**, parlé en plusieurs dialectes dans tout le nord de l'Allemagne et dans presque toute la Prusse. Remplacée insensiblement depuis Luther par le haut allemand moderne dans les tribunaux, la liturgie et les documents publics, cette langue a cessé complètement d'être écrite depuis le commencement du *xviii^e* siècle. Sa littérature est très-pauvre et ne compte, à l'exception de beaucoup de poésies populaires, que des grammaires, des vocabulaires, quelques chroniques entre autres, celles de la Livonie par Russow et quelques livres ascétiques composés dans ses principaux dialectes; ceux-ci se distinguant de tous les dialectes du haut allemand moderne par leur douceur et par éviter, autant que ce dernier paraît les rechercher, l'accumulation des consonnes sibilantes et la fréquence des sons gutturaux; moins riche en formes grammaticales que les dialectes du haut allemand, il les surpasse, selon Grimm, dans la richesse des racines. Voici les principaux dialectes avec leurs subdivisions : le *Saxon* proprement dit, ou l'*idiome de la basse Saxe*, où il faut distinguer des sous-dialectes : de *Hambourg* et environs, du *Holstein*, du *Sleswig* entre la *Sleie* et l'*Eyder*; des *Marches* ou des *Pays-Bas*; du *Hanover*, parlé en plusieurs variétés dans la plus grande partie du royaume de ce nom; des *Mineurs du Harz*; de la *Marche de Priegnitz*. Le *Saxon oriental*, où il faut distinguer les sous-dialectes : du *Brandebourg* dit aussi *Markisch*, parlé à Berlin, etc. de la *Poméranie*, de l'*île de Rügen* et de la *Prusse*, tous subdivisés en plusieurs

variétés, et parlés dans la monarchie prussienne ; du *Mecklenbourg*, parlé dans les grands-duchés de ce nom. Le *vestphalien* ou *saxon occidental*, où il faut distinguer les sous-dialectes : de *Brême* et d'*Ostfrise* parlé dans les provinces hanovriennes de *Stade* et d'*Aurick*; le *Rustringien*, parlé dans le grand duché d'*Oldenbourg*; de la *Westphalie centrale*, parlé dans la province prussienne de la *Westphalie*; du duché d'*Engern*, parlé dans une partie du gouvernement de cette dernière, de *Cologne*, dans le gouvernement prussien de ce nom; de *Clèves*, dans une grande partie du gouvernement prussien de ce nom, etc., etc., etc.

3° *FRISON* ou *FRIESISCH*, parlé anciennement le long des côtes du Rhin jusqu'à l'Elbe par les *Frisones* et les *Chauci* leurs alliés, qui sont les ancêtres des *Frisons* actuels. Ceux-ci ne se trouvent plus que dans un petit nombre d'endroits et parlent une langue très-différente de l'ancienne, à cause du mélange des mots étrangers empruntés aux idiomes des peuples au milieu desquels ils vivent. On y distingue trois dialectes principaux, très-différents entr'eux, et subdivisés en plusieurs dialectes et variétés, dont la plupart se sont éteints. Ces dialectes sont le *frison-batave*, parlé jadis dans les provinces hollandaises de *Westfrise*, de *Groningue*, de *Drenthe* et une partie de la *Nord-Hollande*. Depuis le *xv^e* et le *xvi^e* siècle, ce dialecte s'est éteint; on ne le parle plus maintenant que dans les villes et environs de *Molkweren* et *Hindeloopen* et dans le village de *Bolwert* dans la *Westfrise*. Il ressemble beaucoup à l'anglo-saxon, et il est mêlé de beaucoup de mots hollandais. Le *frison vestphalien* ou *kauchische-friesisch*, parlé jadis par les *Kauchon* ou *Chauci*, qui demeuraient dans les pays qui correspondent à l'*Ost-frise*, aux duchés d'*Oldenbourg* et *Delmenhorst*, au *Saterland*, au bas évêché de *Munster* et aux comtés de *Hoya* et *Diepholz*, et dans le pays de *Wursten* compris dans l'ancien évêché de *Bremen*. Depuis le *xv^e* et le *xvi^e* siècle ce dialecte s'est éteint et a été partout remplacé par le bas allemand, à l'exception des îles *Wangeroo*, *Schickeroog*, *Langeroo*, *Baltrim* et *Norderney* dépendantes de l'*Ostfrise*, et du petit pays de *Saterland* dans le grand-duché d'*Oldenbourg*, où on le parle quoique mêlé de beaucoup de mots étrangers, surtout du bas allemand; dans le pays de *Wursten*, le frison n'a cessé d'être parlé qu'après la moitié du *xviii^e* siècle. Le *frison septentrional* ou *cimbrique*, parlé encore en plusieurs sous-dialectes très-différents par les descendants des *Frisons* qui, dans le moyen âge, s'établirent dans les terrains marécageux de la côte occidentale du duché de *Schlewig* entre *Tondern* et *Husum* et dans les îles voisines *Roem* ou *Amroen*, *Sylt*, *Foeler* ou *Foehr*, *Lütjenmoor*, *Nordmarch*, etc., où ils vivent soumis au roi de *Danemark*; d'autres *Frisons* habitent l'île de *Helgoland*, dépendante de la monarchie anglaise. Les sous-dialectes septentrionaux sont fortement mé-

langés de danois, tandis que les méridionaux sont très-mélangés de bas allemand; ceux d'*Eyderstedt* et de *Stapelhom* se sont déjà éteints. La littérature de cette langue est très-pauvre; le *Brokmer Wilkuren*, qui selon *Grimm* ne va pas au delà du *xii^e* siècle, et l'*Aseghabuch*, qui date du *xiii^e*, sont ses pièces les plus anciennes et les plus importantes; tout le reste se réduit à quelques grammaires, à quelques vocabulaires et à plusieurs poésies populaires, dont les plus importantes sont celles publiées dans le frison batavien.

4° *NÉERLANDAIS* ou *BATAVE MODERNE* où il faut distinguer deux dialectes principaux, le *flamand* et le *hollandais*.

Le *FLAMAND* est parlé en différentes variétés dans toutes les provinces de la monarchie néerlandaise, à l'exception de celles où l'on parle allemand et français. Ce dialecte, poli beaucoup avant le hollandais, était devenu sous le nom de *LANGUE FLAMANDE*, *VLAEMISCH* ou *BRABANTISCH*, la langue écrite et générale de toutes les dix-sept provinces soumises aux comtes de *Bourgogne*, pendant le règne desquels il se perfectionna beaucoup. Après l'extinction de ces comtes, et pendant la domination espagnole, le flamand cède insensiblement la place, au nord, au hollandais, et au sud, au français, de manière qu'il fut exclu des affaires et de la littérature. Celle-ci, qui ne comptait que très-peu d'ouvrages avant sa décadence, s'enrichit depuis de quelques productions populaires peu remarquables.

Les érudits belges voient dans le flamand qu'ils nomment *duytch*, un dialecte de l'ancien teuton ou tudesque. Ils disent que les habitants des provinces qui se servent de cette langue paraissent l'avoir parlée de toute antiquité, et il n'existe aucun monument qui prouve qu'on y ait jamais connu d'autre langue vulgaire. Ils croient que le flamand d'aujourd'hui est, pour le fond, la même langue qui se partageait autrefois avec le celle le domaine de la Belgique. C'est donc de la fusion du celle ou gaulois avec le latin qu'est sortie cette langue romane particulière qui porte encore dans son nom de *wallon*, la trace de son origine. Dans ses radicaux et sa physiologie générale, le flamand offre avec le hollandais une grande analogie et ne s'en éloigne guère que sous le rapport de la prononciation et des flexions grammaticales, etc. Les députés de la *Flandre*, au congrès de *Bruxelles*, en 1830, révélèrent un fait qui surprit, c'est que les trois quarts des habitants des deux *Flandres* ignoraient le français. Le flamand y est employé dans les écoles et dans les églises. C'est en flamand que le clergé catéchise jusque dans les cathédrales.

Le *HOLLANDAIS* est parlé en différentes variétés dans les sept provinces du nord et dans quelques cantons de celles du sud qui leur sont limitrophes; et avec des différences plus ou moins grandes de prononciation, et avec l'adoption de plusieurs mots étrangers, il est aussi parlé ou du moins compris, dans

l'Afrique, l'Océanie et l'Amérique Néerlandaises, ainsi que dans plusieurs endroits de l'île de Ceylan, de l'Inde, de la presqu'île de Malace et de l'extrémité de l'Afrique australe et de la Guyane, passés dernièrement sous la domination des Anglais; quelques milliers d'agriculteurs de la Nouv.-York, de la Pensylvanie et de la Nouv.-Jersey, d'origine hollandaise, conservent encore leur langue, tandis que leurs frères qui habitent dans les villes l'ont depuis longtemps oubliée. Les principales variétés du hollandais sont celles de *Guedre*, de *Groningue*, de *Zélande* et du pays de *Kampen*. Ce n'est que vers la fin du xvi^e siècle, que l'idiome vulgaire de la province de Hollande, poli et perfectionné, devint la langue écrite, nummée communément *HOLLANDAISE*, que parlent toutes les personnes instruites des sept provinces du nord et de leurs dépendances ultra-européennes, et depuis quelques années celle aussi des provinces du sud, où elle est même censée être la langue du gouvernement et des affaires. Le hollandais est un mélange d'ancien frison, de francique et de bas allemand, qui sous le rapport des mots, s'approche beaucoup de ce dernier, et sous celui de la construction et des formes grammaticales ressemble beaucoup à l'allemand écrit; il a encore plus de sons gutturaux que celui-ci, et est peut-être la langue d'Europe qui traîne davantage les sons vocaux. Les plus anciens ouvrages hollandais sont : la *Chronique* rimée de Nicolas Kolin qu'on dit avoir été composée vers 1156, mais qui paraît être beaucoup plus récente, et celle de Melis Stocke, qui est du commencement du xiv^e siècle. Le xvn^e a été l'époque brillante de la littérature hollandaise, qui compte des ouvrages classiques dans tous les genres; beaucoup inférieure à l'allemande, à l'angloise et à la française, sous le rapport du nombre de ses productions, elle peut, sous ce point de vue, être comparée à la danoise et à la suédoise.

SCANDINAVE ou NORMANO-GOTHIQUE (*BRANCHE*), famille des langues germaniques. — Cette branche comprend les idiomes parlés anciennement par les *Jotes*, les *Goths* ou *Gutæ* (*Voy. GERMNIQUE*), les *Mannes*, les *Vannes* et autres peuples très-peu connus de race gothique pure, que Malte-Brun regarde comme les plus anciens habitants connus de la Scandinavie, ainsi que les idiomes parlés jadis dans des régions plus méridionales par des peuples de race scandinave disséminés parmi les Slavons et les Finnois, et devenus célèbres par leurs incursions dans l'Europe orientale, parmi lesquels les plus remarquables sont les suivants : les *Gothons*, près l'embouchure de la Vistule; les *Ostrogoths*, tribu dominante principalement aux rives du Dnieper et noyau de la vaste monarchie fondée dans le v^e siècle par Hermanrik, qui s'étendait de la Baltique à la mer Noire, et du Tsauis au Theiss; plus tard, caste militaire dominante dans la seconde monarchie des Ostrogoths, fondée dans le v^e par le grand Théodoric,

qui embrassait toute l'Italie, la Sicile, une grande partie de la Pannonie, de la Rhétie, du Norique et de l'Illyrie; les *Visigoths*, qui, après des invasions en Pologne et Hongrie, se portèrent à l'Occident, et fondèrent comme caste militaire la monarchie visigothe, qui comprenait toute l'Espagne, le Languedoc et la Mauritanie Tingitane. Les *Hérules* si fameux par leur expédition contre Rome, prise en 473 par leur chef Odoacre, qui s'assit le premier sur le trône des Césars; par celle contre Constantinople; par leurs brigandages dans les îles de l'Archipel et dans la Grèce; par leur guerre contre les Lombards et par leurs marches à travers l'Allemagne. Les *Vandales* qui, alliés aux Alains et aux Suèves, entrèrent au commencement du v^e siècle dans les Gaules et dans l'Espagne, où ils s'établirent, et qui, conduits par leur roi Genséric, prirent et saccagèrent Rome, furent les dominateurs de la Méditerranée, et fondèrent le royaume de leur nom en Afrique, qui s'étendait des Colonnes d'Hercule à la tyrrénique, embrassant aussi les îles Baléares, la Sardaigne, la Corse et une partie de la Sicile. Les *Bourguignons*, qui dans le v^e siècle s'établirent dans les Gaules, où leur royaume comprenait presque tout le bassin du Rhône. L'ethnographie distingue dans cette branche les cinq idiomes suivants :

1^o **MÉSOGOTHIQUE**, parlé jadis par les *Goths*, établis dans la Mésie et nommés *Mésogoths*. C'est, selon Grimm, le langage germanique le plus riche en formes grammaticales; elle n'a pas moins de quinze déclinaisons avec cent vingt cas et seize conjugaisons. Elle a un véritable passif à la manière du latin et le nombre dual tant dans la déclinaison que dans la conjugaison; mais elle n'a pas d'article indéterminé. Le mésogothique est mort depuis bien des siècles. Ses plus anciennes pièces, qui pour l'antiquité dépassent toutes celles des autres idiomes germaniques, sont : le fameux *Codex argenteus* d'Upsal, qui contient de grands fragments des quatre Évangiles; le *Codex carol*, qui contient des fragments de la Lettre aux Romains; les treize Lettres protocanoniques de saint Paul, les fragments des quatre Évangiles et des livres d'Esdras et Néhémie, trouvés dernièrement par le célèbre cardinal Mai dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan sur deux palimpsestes des v^e et vi^e siècles; toutes ces pièces appartiennent à la traduction de la Bible faite entre 360 et 380 par l'évêque Ulphilas; enfin un diplôme, qui paraît avoir été écrit sous Théodoric dans le vi^e siècle. Selon M. Bojz la grammaire de cette langue ressemble plus à celle du sanskrit que celle-ci ne ressemble à celle du bengali.

2^o **NORMANNIQUE**, nommé *ALTNORDISK* par Grimm. C'est la langue de l'*Edda*, de la *Volupá*, et d'autres poésies d'une incertaine et l'idiome général de la Scandinavie dans les viii^e, ix^e et x^e siècles; elle possède les plus anciens monuments du Nord, et sous le rapport de la richesse de ses formes grammaticales elle n'est inférieure qu'au

mésogothique dont elle est, selon Malte-Brun, « la sœur aînée, plus exempte du mélange avec des langues étrangères desquelles Ulphilas s'aidait; elle a le véritable passif, le duel dans les déclinaisons et se distingue en outre des branches teutoniques ou allemandes par plus de cinq cents mots radicaux dont elle a légué l'héritage à ses filles. »

3^e NORWÉGIEN proprement dit, ou NORWÉGIEN ANCIEN (*norrena tunga*), qu'il ne faut pas confondre avec le *norvégien moderne* (*norsk*), qui n'est qu'un dialecte du danois. « La *norrena*, selon Malte-Brun, est la branche haute de l'ancien normannique ou scandinave; c'est le dialecte des montagnes, en opposition à la *daunska* ou le vieux danois, langage des plaines. » Dans cette langue qui est riche en formes grammaticales, on peut distinguer les dialectes principaux suivants, subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés, savoir :

L'*islandais*, parlé depuis le ix^e siècle dans l'Islande par les colons norvégiens, qui s'y établirent en 861, et y fondèrent une république célèbre dans l'histoire du moyen âge. Ce dialecte, poli par les écrivains islandais, devint la *langue islandaise*, si renommée par ses *sagas* ou mémoires historiques en prose, mêlée de vers, et par le mérite de sa littérature, qui est une des plus riches et des plus curieuses du moyen âge. Les *skalds* ou poètes islandais étudiaient pour la Scandinavie, ce que furent les troubadours, les *troutères* et les *minnesaenger* dans l'Europe méridionale, la France et l'Allemagne; guerriers et poètes, ils servaient les innombrables princes de la Scandinavie, dans le conseil et sur le champ de bataille, mais, selon Malte-Brun, « ils introduisirent, par esprit de caste, un langage artificiel, qui est caractérisé par des inversions compliquées, étrangères au génie de la langue normannique. » La poésie véritablement ancienne s'appelle *form-yrda-lag*, c'est-à-dire, ancienne loi des mots. Outre les *sagas*, qui sont encore la base de l'histoire ancienne de la Scandinavie, la littérature islandaise rompt plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels le *Jux ecclesiasticum*, qui date de l'année 1123, est un de ses documents les plus anciens. Parmi ses productions modernes on peut citer une belle traduction de Milton par un curé islandais.

L'*islandais* a la plus étroite parenté avec le gothique; les radicaux de même signification dans les deux langues présentant la plus souvent les mêmes consonnes et ne différenciant guère que par leurs voyelles. Ainsi, par exemple, *edpn* (arme) est presque le radical gothique *edpn*. Quant aux différences que l'on remarque entre l'*islandais* et le norvégien, elles tiennent aux circonstances géographiques des deux pays et aux faits historiques qui en ont été la conséquence. La langue qu'avaient, au ix^e siècle, transportée avec eux dans leur nouvelle patrie les colons qui vinrent de Norvège, s'y conserva plus facilement pure, protégée qu'elle

était par l'isolement de l'*He-de-Glace*, qu'elle ne put le faire sur le continent. L'*islandais* ancien n'est donc que le norvégien primitif. L'*islandais* moderne date de l'introduction, au xiv^e siècle, d'un nombre considérable de termes étrangers, danois, anglais, hollandais, français et latins. — La prononciation de cette langue est douce et sonore. On n'y rencontre ni les rudes gutturales de l'allemand ni les nombreuses sifflantes de l'anglais; son articulation la plus dure n'est qu'une *h* fortement aspirée. Le mécanisme de la composition des formes grammaticales est celui des langues tento-gothiques. — Parmi les monuments de la littérature islandaise nous ne devons pas oublier l'*Edda* (la science-mère), titre porté par deux ouvrages ou recueils d'ouvrages, l'un en vers, composé de poèmes sur la théogonie et la cosmogonie des anciens Scandinaves; l'autre est en prose et forme le commentaire de l'*Edda* poétique. — La conversion des habitants au christianisme remonte vers l'an 1000.

Les autres principaux dialectes vivants sont :

Le norvégien propre, parlé dans les vallées centrales de la Norvège et très-semblable pour les mots à l'*islandais*; le *dalska* ou *dalcartien occidental*, parlé dans la partie occidentale de la Dalécarlie ou Suède; le *jamtelandais*, parlé dans les provinces de Jamteland, Hergedal et Helsingland dans la Suède; le *faroen*, parlé dans l'Archipel des Îles Færœer, dépendant de la monarchie danoise; selon M. Lypgbie ce dialecte serait un mélange de mots islandais, norvégiens et danois, mais tellement défigurés par des inflexions particulières et bizarres, que l'homme le plus savant des trois pays a besoin de l'étudier pour le comprendre; il existe plusieurs poésies populaires, mais rien d'écrit : on s'occupe d'y traduire la Bible; le *norre*, parlé dans les Îles de Shetland dépendantes de l'Ecosse; il est mêlé de plusieurs mots du dialecte anglais-écossais.

La langue moderne parlée dans la généralité des districts ruraux de la Norvège diffère grandement du danois. Depuis la séparation de 1814, les Norvégiens, dont l'esprit national est fort exalté, cherchent à rappeler leur langue à sa pureté originelle; ils modifient l'orthographe de certains noms et s'occupent de rassembler les vocabulaires des différentes provinces où un grand nombre de mots (plus de dix-huit mille) employés journellement, même par des personnes instruites, ne se trouvent pas dans les dictionnaires danois, les seuls dont on fasse encore usage en Norvège. M. Holmboe, professeur à l'université de Christiania, réunit depuis plusieurs années des matériaux pour composer un dictionnaire de la langue norvégienne, dans lequel il fondera les mots épurés et comparés des différents dialectes; ce savant orientaliste a prouvé dans plusieurs savantes dissertations qu'une grande partie de ces mots se retrouvent

presque sans altération dans la *sanskrit*.
 5° *Suëdois* (*svensk*), parlé par les *Suëdois* dans la plus grande partie du royaume de Suède en Europe et dans l'île de Saint-Barthélemy en Amérique; le suédois est aussi parlé dans les villes principales de la Finlande et dans l'île Runn, dans l'empire russe. Cette langue, de même que la danoise, peut être regardée comme une fille du normannique, et ne s'est fixée dans ses formes actuelles que dans le *xv^e* siècle. Sa littérature ne date que du règne de Gustave Wasa. Sacrifiée au latin pendant le règne de Christine, elle se releva sous Adolphe Frédéric et plus encore sous Gustave III, dont le règne forme son époque la plus brillante. Depuis lors elle a conservé son éclat. Plusieurs nouveaux établissements littéraires créés depuis, et l'instruction toujours croissante dans toutes les classes de la nation, en augmentant tous les jours ses productions, la mettent en état de rivaliser dans plusieurs branches avec les principales littératures de l'Europe. L'histoire politique, l'éloquence de la tribune, la poésie lyrique, possèdent en suédois, des ouvrages du premier ordre; le théâtre languit par suite du peu de concentration de la population. Le suédois a deux dialectes principaux subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés; ces dialectes sont : le suédois proprement dit, où il faut distinguer les sous-dialectes : d'*Uppland*, qui, poli dans la *xv^e* siècle, devint la langue écrite et commune à toute la nation, et dont l'idiome de *Roslag* peut être regardé comme une variété; de *Norrland*, parlé dans la vaste province de ce nom; le *dalicartien oriental* et le *suédois de Finlande*, parlés, le premier dans la partie orientale de la Dalicartie en Suède, le second dans les principales villes et par les classes élevées dans la Finlande ci-devant suédoise; le *Gothique moderne*, parlé en différents sous-dialectes dans la Suède méridionale, dont les principaux sont : le *vestrogothique* et l'*ostrogothique*, parlés dans la Westrogothie et l'Ostrogothie et conservant les traces du gothique ancien; le *scanien moderne*, mélange du danois et du suédois formé depuis 1660 dans la Scanie; il pourrait presque se placer parmi les dialectes danois; le dialecte de *Wermeland* et de *Dal*, parlé dans ces deux provinces, dont les habitants seraient selon les conjectures de Malte-Brun les restes des anciens *Fanes* et *Alfes*; ceux de *Smoland* et de *Runn*, parlés, le premier dans le Smoland, le second dans l'île de Runn située dans le golfe de Livonie.

Outre un certain nombre d'expressions, relatifs à la pêche et au ménage, puisées à la source danoise, le suédois a fait de nombreux emprunts à l'Allemagne, par suite non-seulement des relations commerciales et politiques, mais même par suite des guerres que les Suédois ont faites dans ce pays. Pour donner une idée des permutations de lettres qui s'observent dans les racines communes au suédois et à l'allemand, nous citerons les mots suédois *fader* (père)

et *dag* (jour), dans lesquels il est facile de reconnaître les mots allemands *vater* et *tag*. En placé isolément devant un nom, répond à notre article indéfini : *en konung* (un roi); réuni à la suite du nom, il équivaut à notre article défini : *konungen* (le roi). Il y a cinq verbes auxiliaires, lesquels trouvent leurs analogues en partie dans l'allemand et en partie dans l'anglais. Ce sont *vara* (être), *hafna* (avoir), *skola* (devenir), *varda* (devoir) et *ma* (pouvoir). Le suédois se distingue à la fois par l'énergie de ses expressions et par la nature éclatante de sa prononciation. « Plus on s'approche du cercle polaire, dit le voyageur anglais Th. Harrington, plus la langue suédoise prend le caractère d'un des idiomes les plus sonores de l'Europe. Elle serait même, dans la bouche des habitants de la province de Norrland, une rivale de la langue italienne si les mots ne semblaient pas trop souvent être proferés avec effort. »

5° *Danois*, parlé par les *Danois* dans le Danemark et dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique danoises; ensuite par la classe la plus instruite des Iles Féroer et de l'Islande dans la monarchie danoise, et usité dans le Norwège et dans les écrits norwégiens, dans la monarchie suédoise. Fixée dans ses formes actuelles dans le *xv^e* siècle, cette langue a beaucoup souffert de la prédilection que la cour avait pour la littérature et la langue allemandes. Jusqu'au commencement du *xviii^e* siècle. Les écrivains danois et norwégiens (alors sujets de Danemark, travaillèrent avec autant de zèle que da succès pour former une littérature nationale, qui brille déjà dans la poésie ainsi que dans les sciences. Le théâtre comique danois, créé entre 1720 et 1750 par Holberg, n'est inférieur qu'au théâtre français; le théâtre tragique qui s'enrichit tous les jours, rivalise avec celui des Allemands. La poésie lyrique, la philosophie morale, l'éloquence de la chaire brillent aussi, mais l'éloquence politique reste en arrière de la Suède. Le danois, tout en conservant les finesses principales qui distinguent les langues comprises dans cette branche, offre la plus grande simplicité dans les formes grammaticales, et sous ce rapport, il vient immédiatement après l'anglais, qui est le plus simple de tous les idiomes germaniques. Il a moins de majesté, moins d'harmonie que le suédois, mais plus de grâce et d'aisance. Selon Malte-Brun, le génie de la langue danoise est plus anglais et français que teutonique; aucun Allemand ne peut ni le parler ni l'écrire avec succès. Cette langue offre deux dialectes principaux très-différents, subdivisés chacun en plusieurs sous-dialectes et variétés : le danois proprement dit, où il faut distinguer les sous-dialectes suivants : le danois *insulaire*, parlé dans l'archipel danois, formé par les îles de Seland, Fionie, Laaland, Falster, Langeland, etc., etc.; ce sous-dialecte, poli dans le *xv^e* siècle, devint la langue écrite et générale de toute la nation; le sous-dialecte de l'île *Bornholm*, idiome très-ancien, qui ressemble beaucoup

sa normannique; le *norvégien moderne*, parlé dans les villes et les basses vallées de la Norvège, où il est même écrit. A ces sous-dialectes il faut ajouter aussi l'*idiome ancien de la Scanie* tel qu'il a été parlé jusqu'en 1660 dans cette province actuellement comprise dans le royaume de Suède. Le *Jutlandais* ou *lotique moderne*, parlé dans le Jutland proprement dit et une partie du Schleswig, et où il faut distinguer les trois sous-dialectes suivants : *normanno lotique*, parlé dans le nord et l'ouest de ces deux provinces; le *dano-lotique*, parlé le long du Grand et du Petit-Belt; l'*anglo-lotique*, parlé au sud du précédent dans le canton d'Angien resserré le long de la Baltique entre le Sley et le golfe de Flensbourg. On pourrait ajouter l'*idiome de l'île d'Anholt* qui, selon Malte-Brun, contient des mots géologiques, une colonie des Hauts-Ecossais s'y étant fixée.

Le danois, tel qu'il se parle aujourd'hui, est une des langues les plus douces de l'Europe, et il n'est pas moins remarquable par la précision de ses termes que par l'harmonie de sa prononciation. Les mots qui lui appartiennent en propre, abondent en voyelles, et dans ceux qu'il a empruntés, il adoucit singulièrement les consonnes. Les nombreuses racines qu'il a en commun avec les idiomes teutoniques se trouvent chez lui à des états de transformation très-divers et qui s'expliquent par la différence des époques d'où datent cette communauté d'usage. Pour la formation des mots composés, le danois suit la méthode de l'allemand; mais dans les formes grammaticales, il présente une simplicité qu'on ne peut comparer qu'à celle de l'Anglais. L'article (*en* pour les personnes; *et* pour les choses) a la valeur de un et de le suivant qu'il précède ou qu'il suit le substantif : *en mand*, un homme, *manden*, l'homme. Il y a eu danois comme en latin des verbes déponents, participant de la voix passive pour la forme. Voy. *GOthIQUE*, *FRANQUE*, *RUNES*.

SCANIE. Voy. *SCANDINAVE*.

SCHLEGEL (F.), cité sur le langage. Voy. l'*Essai*, § V.

SCHLEICHER, cité sur le langage. Voy. l'*Essai*, § V.

SCHOEBEL, réfutation des *Etudes d'histoire religieuse* de M. Renau. — Voy. note XXIV, à la fin du volume.

SCYTHES, origine de leur nom, quel pays ils ont habité. Voy. *CUNÉIFORMES*.

SCYTHIQUE, MÉDO-SCYTHIQUE; CARDO-SCYTHIQUE (LANGUE). Voy. *CUNÉIFORMES*.

SCYTHIQUE (RACE), son rôle. Voy. l'Introduction, § II.

SÉCHOUANA. Voy. *CAFRE*.

SELDJOUCIDES. Voy. *TURK*.

SÉMIEU. Voy. *AMARIQUE*.

SÉMINOLES. Voy. *MOBILE*.

SÉMIRAMIS, époque de son règne; rois ses successeurs. Voy. *CUNÉIFORMES*.

SÉMITE (RACE), règne en Assyrie. Voy. *CUNÉIFORMES*. — Son rôle dans l'antiquité. Voy. l'Introduction, § III.

SÉMITES, ont seuls le sentiment historique. Voy. *CUNÉIFORMES*. — De l'affinité de leur langue avec l'aryenne et la copte. Voy. l'Introduction, § III. Voy. aussi *EGYPTIENNE*.

SÉMITIQUES (LANGUES) — Au sud-ouest de l'Asie, dans la région comprise entre la Méditerranée, la chaîne du Taurus, le Tigre et les mers qui entourent la péninsule arabique, est situé le berceau d'une famille de langues singulièrement remarquables, tant par un haut caractère d'homogénéité que par le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de l'esprit humain. Les anciens, qui avaient déjà été frappés de leur unité (757), les appelèrent *langues orientales* (758), désignation devenue trop générale depuis que les peuples de l'Asie ont été l'objet d'explorations plus exactes; les savants modernes, à la suite d'Richhorn, se sont accordés à leur donner le nom de langues *sémitiques* : dénomination défectueuse, puisque plusieurs peuples qui parlaient des langues sémitiques, les Phéniciens par exemple, et plusieurs tribus arabes étaient, d'après le x^e chapitre de la *Genèse*, issus de Cham, et qu'au contraire, des peuples donnés par le même document comme issus de Sem, les Elamites (759) par exemple, ne parlaient point une langue sémitique. Si l'on convenait de donner aux familles de langues des noms formés de leurs termes extrêmes, comme on le fait pour les langues indo-européennes, le véritable nom des langues qui nous occupent serait *syro-arabes*. Du reste, la dénomination de *sémitiques* ne peut avoir d'inconvénient, du moment qu'on la prend comme une simple appellation conventionnelle et que l'on s'est expliqué sur ce qu'elle renferme d'inexact.

De toutes les familles ethnographiques, dit Balbi, aucune n'a plus que celle-ci le droit de fixer notre attention, puisqu'elle embrasse les langues des peuples dont la naissance se perd dans la nuit des temps, et parmi lesquels il paraît qu'on doit placer le berceau des arts et de la civilisation. C'est là qu'on retrouve les *Juifs*, ce peuple sage et grand, impie et faible, respecté et méprisé, selon que la main de Dieu s'étend sur lui ou s'en retire; ce peuple qui donna au monde, par sa misère et par sa grandeur, tant d'exemples de la puissance et de la protection divines; ce peuple qui, dans le moyen âge, exerça une si grande influence

(747) Voy. *PRICKES*, *Inst.*, v, 2; — *Isid.* de Sév., *Orig.*, l. ix; — *JULIAN*, *HALIC.*, *Fragm.*, ap. *Nat.*, *Spicil.*, *Rom.*, t. X.

(748) Saint Jérôme. — C'est aussi la dénomination employée par les auteurs du dernier siècle.

(749) Ancien peuple de l'Asie qui tirait son nom d'Elam, fils aîné de Sem. Les Perses prétendaient

être issus des Elamites, et l'Écriture confond souvent ces derniers avec les Mèdes. L'Elymaïde, habitée par les Elamites, était située entre la Susiane au S., l'Assyrie au N., la Mède à l'E. et la Mésopotamie à l'O. Cette contrée correspondait à une partie des provinces modernes de Khousistan et d'Irak-Adjémi.

sur les nations modernes de l'Europe par ses opinions, par sa littérature et même par son activité toute particulière. C'est sur le sol foulé par les peuples sémitiques que s'éleva le premier royaume dont l'histoire fasse mention, celui fondé par le farouche Nembrod; c'est là que brilla le puissant empire de *Babylone*, qui, sous les règnes de Sémiramis et de Nabuchodonosor, menaça d'asservir la terre. C'est dans cette famille qu'on trouve et le *phéti*, parlé autrefois à la cour de Cyrus, qui éleva sur les ruines de la monarchie babylonienne le puissant empire des Perses, et le *phénicien*, parlé jadis par ces peuples si réléteurs par leur commerce et leurs navigations : ces *Phéniciens*, à qui l'on doit l'art admirable par lequel l'homme peut non-seulement représenter les sons de sa voix, mais encore les transmettre à la postérité la plus reculée; ces Phéniciens qui donnèrent naissance à la fameuse *Carthage*, qui devait un jour disputer à Rome le sceptre du monde. C'est encore dans cette famille qu'il faut placer les *Abyssins*, qui, après avoir maîtrisé pendant une longue suite de siècles toute la haute région du Nil, étendirent leur domination jusqu'au cœur de l'Arabie et luttèrent avec succès contre les efforts du croissant et des hordes inhospitalières de l'Afrique, rien n'eût de céder aux attaques répétées des féroces Gallas, qui, en démantelant leur puissant empire, s'établirent dans ses plus belles provinces; et les Arabes vagabonds, qui, rassemblés dans le vi^e siècle à la voix de Mahomet, le glaive d'une main et le Coran de l'autre, parcoururent en conquérants, avec la rapidité du tonnerre, les plus belles contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, offrant partout leur religion ou des fers; et qui, réunis de nos jours par l'adroit fondateur du wahabisme, élevèrent dans l'Arabie cette puissance colossale, qui devait s'étendre avec le fils de cet habile imposteur. On ne peut penser aux Arabes sans se rappeler leur empire immense, qui, plus grand que celui de Rome, s'étendait des colonnes d'Hercule aux rives de l'Indus et des bords du Jaasartes jusqu'au delà des cataractes du Nil; sans songer à ces califes *Abbassides* et de *Cordoue*, à ces *Fathimides* dominateurs de l'Égypte, qui tous protégèrent si puissamment les sciences et les arts, et sous les règnes brillants desquels ce peuple eut une part si importante dans la civilisation du monde. C'est aux Arabes qu'appartiennent plusieurs importantes découvertes dans les sciences et dans les arts les plus utiles, la première mesure géométrique d'un degré du méridien, l'invention de l'algèbre, le nouveau mouvement donné dans le moyen âge au commerce de l'Inde, et l'introduction en Europe des chiffres, du papier de coton et de la poudre à canon. C'est aux cours magnifiques de Bagdad et de Cordoue que le génie et le savoir trouvaient des généreux protecteurs, et que nos ancê-

tres, encore barbares, allaient chercher les préceptes de la science et leurs modèles de luxe. C'est enfin parmi les peuples de cette famille que naquirent les trois religions les plus répandues sur la terre : le judaïsme, le christianisme et le mahométisme. C'est dans les demeures actuelles des Arabes que se trouvent tant de lieux théâtres des faits les plus augustes de notre croyance. C'est là qu'est venu au monde le divin Rédempteur des hommes, qui leur donna cette religion consolatrice, qui sut transformer en héros des esclaves, en martyrs des opprimés, et qui, après avoir lutté longtemps contre les efforts de l'idolâtrie romaine et de tant de peuples barbares, répand aujourd'hui ses clartés bienfaisantes sur une immense partie de la terre.

C'est la gloire de la race sémitique d'avoir gardé, dès ses premiers jours, la vraie notion de la Divinité que tous les autres peuples devaient adopter à son exemple et sur la foi de sa prédication. C'est par excellence le peuple de Dieu et le peuple des religions. Les aberrations du polythéisme lui sont toujours restées étrangères. On n'inventa pas le monothéisme : l'Inde, qui a pensé avec tant d'originalité et de profondeur, n'y est pas encore arrivée de nos jours; toute la force de l'esprit grec n'eût pas suffi pour y ramener l'humanité sans la coopération des Sémites. Les Sémites ne pouvaient comprendre en Dieu la variété, la pluralité, le sexe : le mot *déesse* serait en hébreu le plus horrible barbarisme. Tous les noms par lesquels la race sémitique a désigné la Divinité : *El, Eloh, Adon, Schaddai, Jehovah, Allah*, lors même qu'ils revêtent la forme plurielle, impliquent tous l'idée de suprême et incommunicable puissance, de parfaite unité. « Qui osera dire, » s'écrit M. Rezan, « qu'en révélant l'unité divine, et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité (750) ? »

Les langues sémitiques sont peut-être (à l'exception de celles comprises dans les branches médique et abyssinienne) les idiomes qui procèdent avec le plus de régularité pour la formation des mots; ils n'ont pas recours, comme les autres langues, à des changements de désinence ou à des compositions de mots. C'est l'arabe qui offre le plus parfait modèle de ce système. En cette langue, toutes les racines sont ordinairement composées de trois lettres, écrites, et au moyen de certaines autres lettres appelées *serviles* à cause de leur fonction, ou bien par le redoublement des radicales, ou encore par le changement des voyelles non écrites, on produit toutes les combinaisons et les modifications imaginables. Une même racine donne des noms, des verbes, des substantifs, des adjectifs, des adverbes, des dérivés de toutes les espèces possibles. Les verbes subissent dans leurs formes actives

(750) *Histoire des langues sémitiques*, liv. 1, ch. 4^e, p. 8. — Voy. la note XXIII, à la fin du volume.

treize modifications principales, avec un pareil nombre pour les formes passives, ce qui modifie autant de fois leur son. La conjugaison est très-pauvre en apparence; mais au moyen de particules, ou par le changement des points voyelles, on détermine avec la plus grande précision le présent, le futur, l'optatif, le subjonctif, le conditionnel, etc., autant que dans aucune autre langue. L'hébreu, le syriaque et le chaldéen se règlent généralement d'après le même système, mais d'une manière moins complète et moins parfaite. Ces langues ont trois nombres pour les noms, et l'arabe même trois pour les verbes. Le simple changement de la voyelle fait passer le verbe actif au passif, et vice

versa. La déclinaison se fait à la manière des langues dérivées de la latine, avec la différence que le chaldéen et le syriaque mettent l'article après les noms, tandis que l'hébreu et l'arabe le placent avant. La syntaxe est simple et naturelle. Tous les idiomes de cette famille se distinguent par plusieurs sons gutturaux plus forts que ceux des idiomes européens, et par plusieurs sons sifflants. Tous, à l'exception de ceux compris dans la branche abyssinique, s'écrivent de droite à gauche. Dans l'hébreu et dans l'arabe, on omet presque toujours les points voyelles, ce qui en rend la lecture très-difficile. Dans toutes ces langues, la prononciation diffère très-peu de l'orthographe.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES SÉMITIQUES.

				Orthographe.		Soleil.	
Hébraïque.		Syllabiq.		1	française	schemesch	
				2	française	schemsch	
				3	espagnole	schamesch	
Chaldéenne.				4	française	schemescha	
Phélic.				5	française	schemsia	
Arame Littérale				6	française	schams	
Arame Vulgaire.		Molito.		7	française	chemich	
		Mure de l'empire du Maroc.		8	allemande	schims	
Grecque-Ancienne, Arabe ou Éthiopique-Littérale.				9	espagnole	schado	
Turc ou Grec-Modern.				10	anglaise	tsai	
		Housa.		11	allemande	tsahhi	
Arménienne ou Éthiopique-Vulgaire.				12	anglaise	tsai	
Sémit.				13	allemande	tschal	
Ariég.				14	anglaise	tsai	
Lune.		Jour.		Terre.		Eau.	
1	ishk	tsom	ereiz	tsim		our	
2	ishko	tsomo	areoa	tsio		nouro	
3	sorra		afra	tsenl		nura	
4	ishka	tsoma	area	maia		noura	
5	kamria	djaum	arka	nia		oira	
6	kamar	tsom	ardh	ma		nar	
7	kaamar, kamar	ekhar	art	lima		nar	
8	gomeri	nabar	erd	ma			
9	varhha	halat	maret	mai		tsai	
10	werhe	malte	midre	mi		howe	
11	wurthy	malith	midrith	mi		bany	
12	tsckerka	kao	mider	waba		assai	
13	karaka	sarel	medri	waba		assad	
14	werhe	nastel	midur	mi		essad	
Père.		Mère.		Oeil.		Tête.	
1	ab	em	ain	rasch		af	
2	abo	emo	aino	rischo		akhiro	
3	baba	emane	alee	go		eneire	
4	ab	ema	aina	rischa		afa	
5	ab	am	sioman	rocuwan		tsalman	
6	abou	onnan	an	ras		anf	
7	misat	om, mamma	hasin, hain	ras		imalekter	
8			acin	ras		enaf	
9	ab, aba	valadna	hin	raesa		anfa	
10	abbou	enoe	sire				
11	abuey	enney	alocha	rkassih		afinkjaba	
12	cha'ie	enale	ain	ras		afincha	
13	abbati	enafi	oid	ras			
14			en	ras		anf	
Bouche.		Langue.		Dent.		Main.	
1	feh	tschoua	sen	iod		regel	
2	foumo	tschoua	seuo	iod		regio	
3	pomme	tsacane	keke	ide		tsomaga	
4	fouma	tschen, tschana	seua	iod		rigia	
5	pomeman	tsoucan, tsan	kaka	iedeman		lagreman	
6	foum	tsan	seuo	ied		tsidji	
7	khale	tsiden	tsana	il		tsiek	
8	foum			id		reghil	
9	afa		san	ada		egra	
10		tselbas	tsane				
11		wülhassh	tsreba			tsarkkan	
12	af	metas	tsers			tschamsiger	
13	kampar		tsirs	id		ikri	
14	af		tsob				

	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	ahad	senaim	seisah	arbeh	khamisan
2	had	terrim	arbau	arbau	khamso
3	yabbed	sethain	ilatih	arhaghe	ramle
4	had	terrim	elata	arha	kham sa
5	adrah	dou	se	t chehar.	panj
6	abad	ithman	thalathah	arbah	khamseh
7	ukhet	uae	ilitha	erba	khamso
8	abad	adienein	diedia	arbah	chamsa
9	ahada	ehietu	salatu	arbahadu	hamsa
10	adde	killeto	selesie	erbalie	amishie
11					
12	and	qellet	nosl	errut	sumisl
13	and	hauled	nosl	harul	ames
14	ante	killel	selam	ebat	amoa
	Six.	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1	sisah	sibrah	semounah	teschrah	aschereh
2	silo	sabao	temonia	teschao	asro
3	sehe	sahghe	temihie	tesghe	gasrhe
4	sia	sabaa	temanis	teschaa	asra
5	schaseh	ast	ascht	noah	dab
6	sisah	sabash	themanish	lisah	aschraah
7	sita	seba	limgna	disa	achra
8	seta	sebah	dtemanis	diseah	aschv
9	sedestu	sabasta	samanin	toata	asaris
10	sedishie	subate	sumante	lithate	assurte
11					
12	sedist	subhat	semit	setil	asvir
13	sedis	taha	semit	isheln	asver
14	soon	subho	themas	ted	assar

Un double problème de philologie philosophique et comparée se présente ici à notre examen : 1° les langues sémitiques nous apparaissent, dès la plus haute antiquité, divisées en dialectes, comment expliquer l'origine de ces dialectes et l'apparition des propriétés qui les caractérisent? 2° La distinction des langues sémitiques et des langues indo-germaniques ou ariennes est-elle radicale, absolue, impliquant nécessairement une diversité d'origine et de race?

Pour répondre à la première question, nous dirons d'abord qu'on a cru longtemps à une langue mère d'où les autres seraient dérivées par une filiation directe. On admet aujourd'hui que les langues qui représentent de véritables individualités, non les idiomes de seconde ou de troisième formation, sont sœurs et non filles les unes des autres. Il n'y aurait point entre elles d'ordre de primogéniture. Ainsi l'hébreu, par exemple, quoique en un sens plus ancien que l'arabe, ne peut pas pour cela être considéré chronologiquement comme antérieur à ce dernier, mais l'hébreu ayant moins vécu que l'arabe, il s'est moins développé et a conservé plus pur le système primitif de la famille sémitique. Il n'y aurait donc pas lieu de chercher parmi les dialectes actuellement existant d'idiome sémitique primordial.

Mais les dialectes dont nous parlons ne pourraient-ils point être ramenés à une langue originelle, prototype commun de la famille, maintenant évanouie? Cette idée a été adoptée par Michaelis, Adelung, Kleproth, Gesenius, G. de Humboldt, S. Luzzatto, J. Fürst, Delitzsch, Dietrich, P. Brétcher et par le Dr (aujourd'hui cardinal) Wiseman.

Des faits particuliers aux langues sémitiques, a dit M. Renan, donnent, il faut l'avouer, à cette hypothèse un grand air de vraisemblance. Telle est la facilité avec laquelle le système des langues sémitiques se laisse ramener à un état plus simple, qu'on

est tenté de croire à l'existence historique et à la priorité de cet état. » (*Hist. gén. des l. sémit.*, p. 55.)

Voici comment on a procédé dans cette investigation.

On remarqua que les racines dites quadrilittères dans les langues sémitiques ne sont pas des racines réelles, mais des formes dérivées et composées, et que les racines verbales trilitères elles-mêmes peuvent perdre une lettre et être ramenées à une racine essentiellement composée de deux lettres. Les monosyllabes bilittères ainsi obtenus eussent servi de souche commune à des groupes entiers de radicaux trilitères offrent tous un même fond de signification. Tels seraient les éléments premiers et irréductibles des langues sémitiques. Prenons quelques exemples.

Dans les langues sémitiques, tous les mots suivants forment un groupe de verbes dont le sens est *fendre, couper, diviser*.

Farfara, fendre avec le sebre. (Ce verbe de quatre lettres est évidemment composé de deux *fara* répétés.) — *Farata*, fendre, découper, diviser. — *Faradja*, fendre. — *Farazza*, couper, fendre. — *Faradha*, couper, faire une incision. — *Farama*, couper par morceaux. — *Farai*, couper, fendre.

L'analyse ramène ces formes au radical FR, qui a ainsi la signification de *fendre*.

Les verbes suivants signifient *frapper avec la main ou le poing*.

Lak'a, frapper avec la main. — *Lak'ana* et *Lakaza*, donner un coup de poing. — *Lakd* et *lakha*, frapper. — *Lakatia*, frapper. — *Lakada*, frapper avec la main. — *Lakama*, donner des coups de poing.

Tous ces verbes ont pour radical L K qui désigne la main ou l'action de la main.

Par ce travail analytique, on peut ramener le sens des divers groupes de mots qui composent les langues sémitiques à deux articulations fondamentales, qui s'articulent, so

fortifié, se combine de mille manières, se on la nuance qu'il s'agit d'exprimer. On arrive ainsi à une langue simple et monosyllabique, sans flexions, sans catégories grammaticales, exprimant les rapports des idées par la juxtaposition ou l'agglutination des mots.

Maintenant la question est de savoir si tel a été l'état primitif des langues sémitiques. Qui peut la dire? Qui peut le savoir? Comment expliquer le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère? Quelle cause assigner à cette révolution? À quelle époque la placer? Serait-ce, comme Gesenius incline à le croire, au moment de l'introduction de l'écriture? On ne pourrait citer un seul exemple d'un pareil changement.

Cette question du monosyllabisme primitif des langues sémitiques nous paraît de tout point insoluble, et l'on serait tout aussi fondé à soutenir que ces langues, loin d'avoir été monosyllabiques à l'origine, ne sont dans leurs formes trilitères et quadrilitères actuelles que la continuation amoindrie et restreinte de la variété primitive.

Si maintenant nous considérons la formation des catégories grammaticales, nous verrons, en analysant les langues les plus anciennes, s'effacer peu à peu les limites de ces catégories et nous arriverons à une racine fondamentale qui n'est ni verbe, ni adjectif, ni substantif, mais qui est susceptible de revêtir ces différentes formes. Qu'en peut-on conclure relativement à l'état primitif du discours? Absolument rien.

Toutes ces hypothèses reposent sur l'idée trop souvent trompeuse qu'on se fait d'une simplicité primitive par laquelle on prétend expliquer la complexité actuelle.

Mais si les dialectes sémitiques ne peuvent être rapportés ni à une langue primitive, prototype commun de la famille, ni à un idiome sémitique actuellement existant, ne pourraient-ils pas se rattacher au sanskrit, par exemple? Ceci nous ramène à la seconde question que nous avons posée lorsque nous nous sommes demandé si la distinction des langues sémitiques, des langues ariennes ou indo-européennes, était radicale et absolue, impliquant nécessairement une diversité d'origine et de race.

C'est un principe que la distinction des familles repose sur l'impossibilité de faire dériver l'une de l'autre par des procédés scientifiques. Cette impossibilité existe-t-elle par rapport aux langues sémitiques comparées philologiquement aux langues indo-européennes? Klaproth est le premier, en Allemagne, qui ait essayé de rapprocher les racines sémitiques des racines ariennes, et de démontrer que les deux familles de langues, bien que différentes sous le rapport grammatical, possédaient un certain nombre de racines qui ne pouvaient s'expliquer par un

emprunt. Bopp, Norberg, Leipsius, tentèrent des rapprochements du même genre. Gesenius et son école rapprochèrent avec plus de succès encore les racines sémitiques de celles du sanskrit, du persan, du grec, du latin, du gothique. Ce sont, chez ce grand maître, de vraies analyses étymologiques, conduites d'après la méthode qui a produit de si beaux résultats dans l'étude comparative des langues indo-européennes (751).

Entrant dans cette direction, une nouvelle école, celle de MM. Julius Fürst et Delitzsch, s'est formée en Allemagne et s'annonce comme devant changer l'aspect des études exégétiques. Tout en faisant la part des témérités de philologie comparée qu'on peut signaler dans les travaux de MM. J. Fürst et Delitzsch, quelques savants de premier ordre, comme M. Pott, en Allemagne, M. E. Burnouf, en France, ont donné leur approbation à ces jeunes hébraïstes.

Enfin, d'autres linguistes, et ce sont les plus éminents, sans rechercher le mode primitif d'écllosion des langues sémitiques et indo-européennes, se sont appliqués à signaler entre les deux familles des analogies générales, des rapprochements de détail, d'où ils ont conclu sinon une dérivation, au moins un air de parenté, une affinité anti-grammaticale, fort remarquables. Ils supposent que les peuples sémitiques et indo-européens, réunis dans la même berceau, ont primitivement parlé une même langue rudimentaire qui ressemblerait beaucoup au chinois et dont les éléments se retrouveraient dans les radicaux bilitères de l'hébreu; ce sont, en effet, ces radicaux bilitères, qui offrent avec les langues ariennes les rapprochements les plus plausibles. Les deux races se seraient séparées avant la développement complet des radicaux et avant l'apparition de la grammaire. Chacune aurait créé à part ses catégories grammaticales, sans autres rapports qu'une certaine similitude de génie. En faveur de cette hypothèse on cite Bopp, G. de Humboldt, Ewald, Lassen, Leipsius, Benfey, Pott, Kail, Bunsen, Kunik et même M. E. Burnouf, bien qu'avec quelque hésitation.

Que faut-il penser de cette théorie?

Pour ce qui concerne la question grammaticale, tout le monde convient de la distinction profonde qui existe entre les systèmes grammaticaux des deux familles, et de l'impossibilité de faire dériver l'un de l'autre par les procédés de la philologie comparée.

La trilité des racines dans les langues sémitiques et la propriété qu'ont ces langues d'exprimer le fond de l'idée par les consonnes et les modifications accessoires de l'idée par les voyelles, ouvrant, suivant G. de Humboldt, un abîme entre le système indo-européen et le système sémitique.

(751) Gesenius pensait, toutefois, que pour trouver les analogies démonstratives, il fallait dépouiller les racines sémitiques de leur forme trilitère, et remonter jusqu'au thème primordial bilitère d'où

les racines actuelles sont dérivées, par l'addition d'une troisième consonne accessoire; hypothèse dont nous avons déjà discuté la valeur.

Pendent que, chez les sémites, c'est une sorte de racine imprononçable, attachée à trois articulations et se déterminent par le choix des voyelles, dans l'indo-européen, la racine est un mot complet et existant par lui-même. Chaque mot des langues sémitiques est en quelque sorte classé par sa forme; les langues aryennes ont bien plus de latitude et de flexibilité. Nous pouvons poser en principe que le grammaire est la forme essentielle d'une langue, ce qui en constitue l'individualité. On pourrait citer beaucoup de langues qui ont enrichi ou renouvelé leur vocabulaire, mais bien peu qui aient corrigé leur grammaire. Autrement, comment arriverait-il que le chinois, tellement dénué de construction grammaticale, qu'il semble être la copie exacte des formes de la pensée exprimée en signes des sourds-muets (752), n'a jamais développé ce que nous considérons comme indispensable à l'intelligence de la parole? Pourquoi les langues sémitiques, après des milliers d'années de voisinage d'autres familles, n'ont-elles jamais engendré un temps présent, ou des temps composés et des modes, dont l'absence rend si perpétuels le sens de leurs discours et de leurs écrits, ou inventé quelques nouvelles conjonctions pour soulager la copulative et du fardeau d'exprimer toutes les relations possibles entre les parties du discours? Et bien plus, comment se fait-il qu'après des siècles de contact avec des alphabets plus parfaits, et tout en ayant l'immense difficulté de n'avoir point de voyelles, ceux qui parlent cette langue n'ont pas réussi à y en introduire, mais encore aujourd'hui ont recours à l'incommode expédient de ces points désagréables? Et la langue alyssinienne, l'unique qui ait tenté un changement, a seulement produit un alphabet syllabique moins naturel et plus compliqué, plein d'embarras et sujet à des erreurs innombrables. S'il y avait dans les langues quelque chose qui ressemblât à un développement naturel, certainement un si grand nombre de siècles l'au-

rait manifesté. Mais loin d'en être ainsi, c'est souvent dans ses premiers temps qu'une langue est plus parfaite. Et les recherches récentes, faites par Grimm sur les formes primitives de la grammaire des dialectes germaniques, sont loin de prouver la tendance des langues à se perfectionner; car plusieurs formes très-précieuses en ont disparu (753). Il est tout à fait contre l'expérience de parler de l'état sédentaire des langues, ou de supposer qu'il leur a fallu plusieurs centaines d'années pour arriver à un point donné de développement grammatical. Les langues ne croissent pas d'une graine ou d'un rejeton, mais, par un procédé mystérieux de la nature, elles sont jetées en moule, mais moule vivant, d'où elles se dégagent avec toutes leurs belles proportions. La grammaire est donc, nous le répétons, la forme essentielle d'une langue, ce qui en constitue l'individualité.

Cependant nos conclusions ne doivent pas être à cet égard d'une rigueur absolue, car il est de fait qu'on peut signaler une foule d'idiotismes d'expression et de syntaxe communs aux deux langues sémitiques et indo-européennes, ainsi que l'ont démontré Gesenius et J. A. Ernesti (754).

Revenons aux affinités verbales ou à la méthode de la *comparaison lexicale*.

Il est incontestable qu'un grand nombre de racines essentielles et monosyllabiques des langues sémitiques prêtent à des rapprochements séduisants avec les racines des langues indo-germaniques. Ces analogies sont évidentes, elles ont frappé les meilleurs esprits, et ces racines communes aux deux familles ne sont point de la nature de celles qu'on peut supposer avoir été empruntées à une époque historique. Quelques philologues ont en recours à l'onomatopée pour expliquer cette similitude de racines, prétendant que l'unité de l'objet a dû par conséquent entraîner l'unité de l'imitation. Une pareille explication ne sera pas trouvée sérieuse si l'on considère la multiplicité des faces sous lesquelles le fait physique se pré-

(752) Les sourds-muets ne peuvent pas être amenés à faire usage des gestes grammaticaux inventés pour eux par l'abbé Sicard, mais se contentent des simples signes d'idées, et ne déterminent la structure que par l'ordre naturel de leur enchaînement. (Voy. de GEAUX, *De l'éducation des sourds-muets*; Paris, 1827, tom. I, p. 580-588.) Ce qui suit est la traduction littérale du *Pater* comme lui l'expriment par leurs signes : 1. Notre, 2. Père, 3. Ciel, 4. en (signe d'inspiration), 5. désirer (signe d'attirer, ou tirer), 6. notre (vouai, 7. nom, 8. respect; 9. désirer, 10. notre, 11. (sur) les âmes, 12. règne, 13. (c'est-à-dire) Providence, 14. arrive; 15. désirer, 16. notre, 17. volonté, 18. faire, 19. ciel, 20. terre, 21. égalité (de la même manière que). (P. 589.)

(753) Le syriaque a pu combler les lacunes de son dictionnaire en y encaissant des mots grecs, mais suppléer par un temps nouveau à l'imperfection de son système de conjugaison; le turk a pu charger son dictionnaire de mots arabes et persans, jamais modifier sa grammaire tartare. Le français a pu, au xiv^e siècle, s'enrichir d'une foule de mots empruntés artificiellement aux langues antiques,

et tous les efforts des poètes et des rhéteurs de ce temps n'ont pu lui donner le simple procédé de la composition des mots. Les langues sémitiques ont de même beaucoup plus changé dans leur vocabulaire que dans leur grammaire. (Cfr. RENAN, *Hist. des langues sémit.*, p. 451; — WISEMAN, *Disc. etc. Premier Disc. sur l'Etude comp. des langues.*)

(754) Schlegel n'a point été exact lorsqu'il a prétendu qu'aucune modification ne peut avoir lieu dans la structure grammaticale d'une langue. Lui-même accorde que l'anglo-saxon a perdu sa grammaire par la conquête normande (*De studio etym.*, p. 284). L'italien n'est-il pas sorti du latin plus par l'adoption d'un nouveau système grammatical que par aucun changement dans les mots? L'ancien pehli nous offre un semblable exemple : ses mots sont sémitiques, mais sa grammaire indo-européenne (*Asiat. Res.*, vol. II). Un autre exemple curieux d'un semblable phénomène se rencontre dans le kawi, langue de l'Archipel indien (CHAMBERS, *Hist. of the Ind. Archipelago*, t. II, p. 18). On peut en citer d'autres exemples dans les langues tartares, (Voy. *Recherches sur les lang. tart.*, par A. RÉSÉAT.)

sente et peut être envisagé. Les éléments de l'instrument nommé kaléidoscope sont infiniment moins nombreux, et l'on a estimé à plusieurs millions les combinaisons possibles avant que la même se reproduise deux fois. Les bruits naturels les plus unifornes partout, sont justement ce que les langues ou onomatopées nationales représentent avec la plus incroyable variété (755). Supposer que l'onomatopée fut le procédé ordinaire par lequel les premiers hommes formèrent leurs appellations, c'est ne pas prendre garde que l'onomatopée est toujours un terme composé qui implique comparaison et jugement; c'est donc un véritable progrès, un développement de la langue et non un mot primitif (756). On ne prend pas garde que les mots qu'on appelle onomatopiques, ne sont pas plus de l'invention des peuples qui les emploient que les autres mots de la langue qu'ils parlent. C'est une grave erreur de prétendre que les peuples inventent les mots de leur langue, ils n'en inventent aucun, ils modifient seulement ceux qu'ils connaissent et qu'ils emploient, ou bien ils les empruntent à leurs voisins, soit de toute pièce, soit en leur faisant subir quelques changements, *parce de tortia*, comme dit Horace (ex.: *remorqueur, frateur, distancer, cheffrerie*, etc.), pour les adapter à la langue maternelle (757).

Il n'y a pas dans les langues des peuples civilisés un seul mot qui ne puisse nous servir d'exemple pour démontrer que les mots d'aucun vocabulaire ne sont inventés, mais modifiés ou dérivés ou empruntés.

Revenons à la comparaison des langues sémitiques avec les langues indo-européennes; prenons le radical sémitique *lm, lg, lk*, qui se change aussi en *ls* ou en *lws*. Ce radical représente l'idée de la langue et de ses actions comme *lécher*, etc.

Lâkâk, en hébreu, *lécher, goûter*. — *Lây'k a*, en arabe, *lécher*. — *Laghâ*, *parler*. — *Lahata*, *exercer sa langue*. — *Lajjâna*, *lécher*. — *Lassa*, *lécher*. — *Lasaba*, *lécher*. — *Lasa'a*, *être calomnié par une mauvaise langue*. — *Lasama*, *goûter, mettre sur la langue*. — *Lisn* ou *lisan*, la langue. — *Latha'n*, *lécher*. — *Laso*, *goûter, mettre sur la langue*. — *Lehasa*, *lécher*.

Sanskrit. — *Lih*, *lécher, goûter*. — *Lak* et *lag*, *goûter*. — *Lidhe*, *léché, goûté*. — *Lôk*, *parler (latin, loquor)*. — *Lajji*, *calomnier, maudire*.

(755) On connaît les onomatopées si diverses du chant du coq données par M. E. de Sales dans un *Mémoire* sur la transcription des langues orientales en caractères européens. On trouvera la même disparité dans les synonymes des verbes *rooster, bêler, caqueter*, dans les diverses langues.

(756) Voy. notre *Dictionnaire apologetique*, art. *Psychologie*, § VIII, et note VIII à la fin du volume, où nous avons réfuté les onomatopéistes, et particulièrement M. Renan.

(757) Dans telle période historique donnée ou un grand événement a lancé sur le monde une nation et une langue, il est facile de reconnaître une si-

Gréc. — *λεγω, λιγισμα*.

Latin. — *Lingo*. — *Ligurio*. — *Lingua*.

Dans les langues vivantes :

Allemand, *locken, lechzen*. — *Anglais*, *to lick* (i = ai). — *Italien*, *leccare*. — *Gothique*, *laigo*. — *Lithuanien*, *lêzu* (u = ou). — *Russe*, *lizu* (u = ou). — *Gaëlique*, *ligham*. — *Celtique*, *loukan*.

On conviendrait d'abord que toutes les langues européennes ont dérivé du sanskrit le mot par lequel elles expriment l'action de *lécher*; elles ne l'ont donc pas inventé par onomatopées, mais seulement emprunté en le modifiant. La question est donc de savoir :

1° Si le mot sanskrit ou le mot sémitique, ou tous les deux sont primitifs et ont été inventés onomatopéiquement par les premiers hommes qui ont parlé l'une ou l'autre de ces deux langues.

2° Si ces deux langues sont primitives, c'est-à-dire ont été inventées isolément et sans qu'il y ait eu originairement entre elles aucune communication ou emprunt.

Ces questions se rattachant, comme on voit à une question plus générale, plus fondamentale, à celle de l'origine même du langage. Nous renvoyons donc à l'article de ce Dictionnaire où nous avons discuté cette question capitale. Voy. *Language* (Origine du) et l'Introduction, § I et III.

Nous citerons encore un certain nombre de racines sémitiques qui ont la plus frappante affinité avec des racines sanscrites appartenant à des mots qui ont exactement le même sens dans les deux familles.

Dans les langues sémitiques le radical *kr, kv, ks*, signifie *couper, détruire, tuer*, et autres sens analogues. Nous le trouvons d'abord dans la mot hébreu *kazeb*, *couper, trancher*, etc.

Le même radical est modifié par les consonnes finales dans les racines suivantes (3° personne du prétérit que nous traduisons par l'infinitif).

K'aththa, *couper une chose quelconque*. — *K'athaba*, *couper, trancher*. — *K'athin a*, *couper, rogner, tronquer*. — *K'athaba*, *arracher, gratter avec les ongles, racle*. — *K'athala*, *trancher, amputer*. — *K'athama*, *mordre, blesser avec les dents*. — *K'adda*, *couper, couper en long*. — *K'adhdha*, *couper également, donner un coup sur la tête*. — *K'atsisa*, *arracher, extirper*. — *K'aszsa*, *couper, découper*. — *K'asama*, *diviser par morceaux*. — *K'azaba*, *depecer, découper*. — *K'azala*,

tuation dont les éléments furent tous pareils à ceux que nous voyons rouler sous nos yeux dans les pays de moyen âge et de renaissance. Dans toutes ces grandes circonstances, l'ouvrier ne peut être bien orgueilleux de sa part dans ce travail; il n'y fournit ni les matériaux qui sont les mots, ni leur agencement, c'est-à-dire les formes grammaticales; ceux-ci et ceux-là sont un héritage vieux comme le monde. L'initiative par les onomatopées est une fraction trop minime pour la mettre en balance avec la masse énorme de traditionnel qui fait le fond des langues.

briser, casser. — K'aszara, *couper, rogner, trancher.* — K'aszama, *briser, casser.* — K'aszama, *casser, briser.* — K'adsda, *trouver, faire un trou; couper, rogner.* — K'adsk'adso, *rompre, briser, casser.* — K'adsaba, *couper, rogner, trancher.*

Voici, dans le sanskrit, les différentes formes du même radical :

K'hed, *tuer, blesser.* — Kout'h, *tuer.* — Kad et k'had, *fendre, couper, découper.* — Kouti et k'houd, *couper; comme en anglais, to cut.* — Kas', *blesser, tuer.* — Kach, *blesser, tuer.* — Kas, *détruire.*

Persan : Kouch-ten, *tuer.*

Turc : Kes-mek, *couper.*

Le radical *ka* renferme l'idée de *pousser, frapper, détruire*, comme dans les racines arabes suivantes :

Nakab, *blesser, tuer quelqu'un.* (Lat. : *ne-care, tuer*). — Nakaba, *blesser, casser, faire du mal.* — Nakata, *blesser quelqu'un d la tête avec une lance.* — Nakasza, *pousser, frapper, chasser quelqu'un.* — Nakaba, *briser une muraille.* — Nak'akba, *frapper, enfoncer la lance dans le corps.* — Nak'ara, *frapper, pousser.* — Nak'osa, *frapper, pousser.* — Nak'afa, *porter un grand coup à quelqu'un.*

Radical sanskrit : Nakk, *détruire, exterminer.*

na est un radical qui désigne l'action de *pétrir, d'amollir, de traire, de frotter* ou d'*oindre* dans seize verbes arabes :

Maratsa, *frotter avec les mains, macérer.* — Marada, *frotter.* — Maraza, etc., etc.

na devient *ns* et *nch* avec une signification tout à fait analogue aux verbes précédents.

Sanskrit : Mraz, *frotter, oindre.*

Le radical *tr* présente l'idée de *frapper* et de *briser*, comme dans : lata, *briser, écraser, froisser, piler*, et dans cinq autres mots arabes.

Sanskrit : Louth, *frapper, briser, détruire.*

Les radicaux *ba*, *wa* et *ra* ont la signification de *battre, donner un coup, blesser*, comme dans : dabd, etc.; dafû, etc.; tabd, etc.; donner un coup, tuer, combattre.

Ne sont-ce pas les racines sanskrits : *toub*, *toubh*, *toup*, *frapper, blesser, tuer.*

naz ou *nab* indique l'idée de *couper, trancher*, comme : djazza, *djadama, djadzafa*, etc., et dix autres verbes renfermant tous ce même radical et ayant la même signification.

Sanskrit : — Djach, *djahch*, *rouper, blesser, tuer.* — Tchab, *fendre, diviser.*

nt, *nd* représente l'idée de *fermer.*

Ratadja, *fermer une porte.* — Ratok'a, *fermer, resserrer.* — Ratâ, *serrer un nœud, resserrer.* — Radama, *fermer une porte.* — Ratia, *bégayer*, ce qui se fait quand la langue obstrue la bouche.

Sanskrit : — Roudh, *resserrer, fermer.*

mr désigne la mort : Mâta, *tuer*, et mavou, la mort. — Mant, *mourir*, en hébreu.

(758) Un rapprochement non moins remarquable est celui de l'hébreu *ghedi*, chevreau, arabe *ghidi*,

Sanskrit : — Mât'h, mout'h, met'h, mid et med, signifie *tuer.*

kl signifie aussi *détruire, blesser, tuer* : Kalama, *blesser.* — K'alito, *mourir, se perdre.* (K'alaton, mort.) — Kalai, *blesser dans les reins.*

Sanskrit : kâla, mort. — Anglais : to kill, tuer. — Finnois : conolo, la mort. — Hongrois : halâl (prononc. khalal, la mort). — Ouziaké : koul, la mort. — Buraite (Mongol), koul, la mort. — Kalmuk : oukul, la mort. — Vogoul : kalam, la mort. — Zyriaïne : kolen, la mort. — Tchermissa (Volga) : kolen, kolid, la mort.

Le radical *sa*, *tsha*, *cha*, etc., signifie *couper, fendre, blesser, casser*, etc. : *sarra, szarara, szaral*, etc., et dix autres verbes.

Sanskrit. — Shour, *blesser.*

ms ou *mch* désigne *mêler.*

Macha, *mêler.* (Maich, *mélange de laines et de poil de chèvre.*) — Machadja, *mêler ensemble.* — Mechth, *mélange, chose mêlée.* — Mnzndja, *mêler une chose avec l'autre.*

h Hébreu : mazag, *mélange; mäsak, mêler.*

h Syriaque : mzag, *mêler.* — Sanskrit : max, *mêler.* — Persan : amiziden, *mêler.* — Latin : miscere, *mêler.* — Allemand : mischen, *mêler.* — Esclavon : mœchat, *mêler.* — Grec : *μύρω.* — Anglais : to mash. — Celtique : meskan. — Polonais : mieszan.

Le radical *ka* présente, dans les langues sémitiques, l'idée de *creuser, fouir, couper, faire une incision*. Ainsi nous avons en hébreu :

Kour, *creuser, fouir.* — Kârah, *id.* — Kâra'a, *rompre, fendre.* — Kârâl, *faire une incision.*

Sanskrit. — K'hour, *fendre, couper, creuser.*

Hébreu : sârah, tsârah et tsâraf, *brûler.* — Sanskrit : tehour, *brûler.*

Hébr. : dzahar, *briller.* — Sansk. : sour, *briller.*

Hébr. : koren, *corne; Lat. : cornu; Allem. : horn; Celt. : kern; Sansk. : shrinka*, d'après le changement de *sh* en *k* (758).

Hébr. : râtam, *lier, joindre.* — Sansk. : roud'h, *lier, mettre un frein.*

Hébr. : mâdad, *mesurer.* — Sansk. : mad, *mesurer.*

Hébr. : lout, *couvrir, eacher.* — Sansk. : loud, *couvrir, eacher.*

Hébr. : mâtar, *pluis.* — Sansk. : moud, *humide (lat. madidus).*

Hébr. : nâdad, *se mouvoir.* — Sansk. : nat, *mouvoir, être nu.*

Hébr. : soue, *être le premier, le prince.* — Sansk. : shour, *être plus fort, vaincre.*

Hébr. : nâthats et nâthak, *blesser, tuer.* — Sansk. : nat et noud, *blesser, tuer.*

Hébr. : louts, *se jouer, se moquer.* — Sansk. : lad, *badiner, jouer.*

Hébr. : tsour, *s'en aller.* — Sansk. : tchar, *s'en aller.*

Hébr. : bâlal, *mêler.* — Sansk. : boul, *mêler.*

gothique *gaiten*, suédois et anglais *kid*, grec *γῆρας*, latin *ardus*, gallois *ghiti*, *chèvre*.

Hébr. : náchal, *périr.* — *Sansk.* : nash, *péri.*

Hébr. : phálakh, *dépecer, découper.* — *Sansk.* : phal, *découper, fendre.*

Hébr. : katar, *lier.* — *Sansk.* : kti, *lier.*

Hébr. : nátar, *sauter.* — *Sansk.* : nat, *sauter, danser.*

Hébr. : kithér, *ceindre, entourer.* — *Sansk.* : gouth et goud, *entourer, habiller.*

Hébr. : mánah, *supputer.* — *Sansk.* : man, *réfléchir.*

Hébr. : kamah, *désirer.* — *Sansk.* : kam, *désirer.*

Hébr. : lárah, *créer, faire.* — *Sansk.* : bárah, *finir, terminer un travail.*

Hébr. : kápat, *fermer, cacher.* — *Sansk.* : koub, *couverir, cacher.*

Hébr. : káthad, *cueillir, arracher.* — *Sansk.* : koud, *arracher, brouter l'herbe.*

Hébr. : káil, *chaleur, été (chaldéen).* — *Sansk.* : koul, *chauffer.*

Hébr. : kátab, *écrire.* — *Sansk.* : kti, *transcrire, copier.*

Il nous aurait été facile d'augmenter considérablement cette liste (759). Nous renvoyons aux ouvrages des nombreux auteurs que nous avons cités, et particulièrement à l'ouvrage français de M. Lethierry Barrois, intitulé : *Racines hébraïques*, avec leurs dérivés dans les principales langues de l'Europe; Paris, 1842. — Voy. la note XXIV, à la fin du volume.

Nous croyons devoir citer, en terminant, l'opinion d'un linguiste français dont le sentiment en cette matière mérite d'être pris en considération.

« Les racines sémitiques se composent invariablement, » dit M. Delâtre, « de trois lettres radicales qui se maintiennent dans tous les dérivés de chaque racine, et qui se prononcent en deux syllabes. Voilà qui paraît renverser le principe de la monosyllabité des racines. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que dans les racines sémitiques les deux premières lettres seules sont fondamentales, et que la troisième est servile. Les deux premières expriment l'idée générale; la troisième exprime l'idée spécifique. Ainsi nous trouvons dans le vocabulaire hébreu la série suivante *bád-ad*, s'écarter, vivre seul; *bád-al*, diviser, dissoudre; *bád-ag*, se fendre, s'ouvrir; *bád-ar*, disperser. Il est évident que tous ces verbes ont la même racine, représentée par la syllabe initiale *bád*, qui renferme l'idée générale de séparer et de désunir. Ce qui confirme cette présomption, c'est qu'il existe un monosyllabe *bád*, qui signifie la part, la portion. Nous tenons donc là une racine sémitique monosyllabe et bilittère, qui s'est particularisée en différents dérivés à l'aide d'un

troisième élément. Mais cet élément quel est-il? quelle est sa fonction? réparait-il constamment, à l'exemple des suffixes sanskrits, pour modifier les racines dans le même sens? Non. La troisième lettre est imprescriptible; elle revêt toutes les formes, et il a été impossible de lui en assigner une régulière. Du reste, la racine *bád* se rattache aisément au sanskrit qui emploie le *báid* dans la même acception de diviser et de fendre.

« Le primitif *bád-ad* n'est pas isolé dans la langue hébraïque. Toutes les familles d'idées nous présentent à leur tête un verbe dont la seconde radicale est redoublée comme dans *bád-ad*, et qui sert de clef à tous les autres. Il y a *mal-al*, *cát-al*, *gáz-ar*, etc., qui donnent naissance aux verbes secondaires *mal-ah*, *mala-ag*, etc.; *cat-al*, *cat-am*, etc.; *gaz-al*, *gaz-ar*, etc., exprimant les diverses nuances dont est susceptible l'idée mère contenue dans les monosyllabes *mal*, *cat*, *gaz*. Le sanskrit nous offre les mêmes racines, avec un sens analogue. Il n'est donc pas impossible d'identifier l'hébreu au sanskrit.

« Quant à la conjugaison, nous devons avouer que nous ne voyons pas moyen d'établir de comparaison sur ce terrain entre les deux langues en question. Mais il ne faudrait pas, pour cela, se hâter de déclarer que le sanskrit et l'hébreu n'ont aucun rapport entre eux. Il se peut que ces deux idiomes se soient séparés à une époque reculée, où le système de conjugaison n'était encore qu'ébauché, et où le verbe n'avait qu'une forme vague et indécidée. » Nous avons discuté plus au long ces diverses théories dans l'introduction de ce Dictionnaire, § III, et à l'article EGYPTIENNE.

SENECAS. Voy. MORAWK.

SENNACHERIB. Voy. CUNEIFORMES.

SENS, SENSATIONS et SENSIBILITÉ CHEZ L'ENFANT. Voy. l'Essai, § I et II.

SERBE ou SORABE. Voy. BOHEMO-SLOVAQUE et SLAVES.

SERPENT. Voy. COLOMBIENNE.

SERVIENNE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

SHIHO-DANKALI (FAMILLE), classée dans la région du Nil. Elle comprend les langues :

1° SHIHO, par les *Shiho* proprement dits, peuple montagnard qui demeure près du passage d'Assuali, sur la route du Tygre à Arkiko sur la mer Rouge, et par les *Hazorta* qui demeurent près du pas de Taranta et s'étendent depuis cette gorge, qui est une des clefs de l'Abyssinie, jusqu'à la baie d'Anneslay sur la mer Rouge. Il paraît aussi que les *Taltal* et les *Doba*, qui vivent sous des chefs indépendants les uns des autres, parlent un dialecte de cette langue.

2° DANKALI-ADARL, parlée en deux dialectes principaux subdivisés en plusieurs

(759) : Il paraît, » dit le docteur Young, « qu'on ne pourrait rien conclure relativement au degré de parenté entre deux langues de la coïncidence de sens d'un mot unique qui se rencontrerait dans ces deux langues, et que les chances seraient trois contre un que ces deux mots ne concorderaient pas; mais si trois mots paraissent identiques, il y aurait alors plus de dix contre un qu'ils doivent être

dérivés dans l'un et l'autre cas de quelque langue mère, ou introduits de quelque autre manière; six mots donneraient plus de dix-sept cents chances contre une, et huit près de dix mille; tellement que dans de semblables cas la probabilité diffère très-peu d'une certitude absolue. » (Remarks on the reduction of experiments of the pendulum. Phil. trans. v. 110.)

sous-dialectes : le *Dankali*, parlé par les *Dankali*, nation nomade qui demeure dans la partie de la Troglodytique, qui s'étend depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à Arkiko et connue aujourd'hui sous le nom de *Dankali*. Les *Dankali* sont divisés en treize tribus principales, dont celle des *Dumhoeta* est la plus puissante et possède la côte entre Beloul et Arena; viennent ensuite celles des *Taiemela* et des *Hadarem* qui occupent le sol où se trouvent les riches mines de sel qui fournissent l'Abyssinie; celles des *Adole* et des *Modeto*, qui s'adonnent à la navigation; celles des *Aisamatha*, *Weema*, *Russamo*, etc., etc. L'*Adaiel*, parlé dans le pays de ce nom, qui s'étend le long de la mer depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'aux environs de Zeyle. Il paraît que dans le Mara, contrée intérieure placée entre l'*Adaiel* et les possessions des Gallas, on parle l'*adaiel* ou du moins un de ses sous-dialectes.

SHULU. Voy. ATLANTIQUE.

SIAMOISE. Voy. INDO-CHINOIS.

SIBÉRIE, tableau de cette contrée. Voy. SIBÉRIENNES.

SIBÉRIENNES (LANGUES). — Depuis la rive orientale de la Dwina, dans le gouvernement d'Arkhangel, en Europe, jusqu'aux côtes de la mer de Bebring, au bout de l'Asie, et depuis l'Altai, dans le centre de cette dernière, jusqu'au promontoire Sacré, extrémité boréale de tout l'ancien continent, des nations à petite taille, à traits hideux, couvertes de peaux de bêtes fauves, vivant la plupart de pêche et de chasse, et quelques-unes des moins sauvages du produit de leurs nombreux troupeaux, toutes croupissant dans la plus stupide ignorance, et n'ayant d'autre culte qu'un fétichisme grossier qu'en a décoré à tort du nom de schamanisme, offrent les traits principaux des peuples qui parlent les langues que nous nommons sibériennes. Ici nous sommes hors du domaine de l'histoire; les générations se renouvellent sans cesse sur un sol inhospitalier sans laisser aux peuples qui les eurent aucune trace de leur misérable existence. Aussi, à l'exception du khanat de Touran, fondé dans le xiii^e siècle par un prince de la race de Tchinghis-khan et détruit dans le xvi^e par le Cortès de ces régions hyperboréennes, le Cosaque Timofeyew, à l'exception des inscriptions, des tombeaux, des ornements et des papyrus qu'on trouve dans la Sibérie méridionale, fruits de la civilisation tardive à laquelle s'étaient élevées des peuplades Turkes dans le moyen âge, et que des philologues ont attribuées à tort aux fameux Tchoukès, qui n'ont jamais habité ces régions éloignées, aucun souvenir historique ne vient embellir l'aspect d'une nature sauvage, qui lutte sans cesse contre les progrès de la civilisation. A l'est, une longue chaîne de monts ignivomes et des côtes enveloppées d'éternels brouillards; au sud, de vastes steppes parsemées de lacs salés et de hautes montagnes; au milieu, d'immenses fleuves, tels que l'Oby avec l'Ir-

tich, le Ienisseï avec l'Angara, et le Lena avec l'Aldan; au nord, de vastes plaines marécageuses, dont le sol n'est qu'une boue presque toujours gelée; à l'ouest, la chaîne métallique de l'Oural: voilà les traits principaux de cette vaste contrée, qui, sous le nom de Sibérie, forme la moitié de la surface de l'empire Russe, et qui est la patrie des peuples compris dans ce groupe ethnographique. Mais la Providence, qui veille également sur toute la nature, a su rendre habitables ces pays immenses où règne un hiver de neuf à dix mois, et où la végétation est presque partout languissante; elle a su les entourer de charmes assez puissants pour retenir leurs habitants. De même qu'elle a donné les chameaux à l'Arabe, de même elle a donné à ces peuples d'innombrables troupeaux de rennes, et cette race particulière de chien qui est en quelque sorte le compagnon de cet animal précieux et sobre, et qui le remplace même chez plusieurs tribus nomades. Elle a veillé à leur subsistance en leur fournissant une immense quantité de poissons qui peuplent les rivières et les côtes de cette contrée, et qui leur offrent une nourriture abondante et facile, dans des pays où la rigueur du climat ne permet pas la plupart des travaux agricoles; enfin elle leur a donné des bêtes fauves recouvertes des plus belles fourrures, dont la chair augmente leurs moyens de subsistance et dont la peau leur sert à la fois à braver impunément les plus grands froids et à se procurer les productions des autres pays. Mais les peuples que nous nommons Sibériens, ne sont pas les seuls habitants de ces froides contrées, où la nature végétale semble être condamnée à un sommeil éternel. De nombreuses peuplades Finnoises, Turkes, Tatares ou Mongoles, Toungouses et Tchoukiches vivent à côté des Samoyèdes, des Ienisseï, des Youkagbires, des Koryekes et des Kamtchadales. Les Turkes ont été même les premiers à introduire la civilisation dans ces pays inhospitaliers, et l'infatigable Russe, soutenu par un gouvernement aussi sage que provident, est parvenu à y répandre en moins d'un siècle les bienfaits de la civilisation jusque dans les parties les plus reculées. Plusieurs tribus Kamtchadales, Koryekes, Turkes, Samoyèdes ont déjà embrassé le christianisme et quitté la vie nomade pour se livrer aux travaux agricoles. Des hameaux, des villages, des villes se sont élevés au milieu de ces solitudes immenses; de riches moissons ont déjà récompensé plusieurs fois les peines du labourer dans des endroits qui paraissent être condamnés à une éternelle stérilité; de grands marchés ont été établis au centre même de ces déserts hyperboréens et de leurs sauvages habitants; des communications aussi régulières que rapides se sont ouvertes sur une ligne de plus de 1,500 lieues; des manufactures, des fabriques, des imprimeries, des écoles élémentaires, des séminaires, des gymnases et des écoles spéciales se sont élevés comme par enchan-

toment au milieu de ces nomades ignorants et stupides; Tobolsk et Irkoutsk, regardées, sous Pierre le Grand, comme le séjour le plus horrible qu'on pût assigner à un criminel, offrent, aujourd'hui, le spectacle des arts, des plaisirs et du luxe des villes poliees de l'Europe; enfin des fouilles habilement dirigées et poussées avec activité rapportent annuellement à la Russie tant de richesses, qu'on peut, sans exagération, appeler la Sibirie le *Pérou de l'empire Russe*.

Aussi incultes que les peuples qui les

parlent, les idiomes sibériens n'offrent rien d'intéressant au philologue, si ce n'est quelques racines qui leur sont communes avec d'autres idiomes de l'Asie centrale et occidentale et même avec ceux de l'Europe. Aucun n'a encore été fixé par l'écriture et tous offrent, comme trait caractéristique, des sons âpres et durs et des intonations bizarres. On les a classés dans les trois familles suivantes. Les familles SAMOYÈDES, IENISSKI, KORYEKE, KANTCHADALE, KOURILIENNE. Voy. ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES SIBÉRIENNES

		ORTHOGRAPHE.	Soleil.
FAMILLE SAMOYÈDE. KRASSOWO ou SAMOYÈDE, de <i>Pustozersk</i> . d' <i>Obdorsk</i> . des <i>Tourzes</i> .	TOUROUKRANSK, de <i>Mangasja</i> .	1 allemande	chaer
	TAWGRI.	2 allemande	chaier
	TAS, de <i>Tas</i> .	3 allemande	katar
	de <i>Tamak</i> .	4 allemande	chaia
	NARYM, de <i>Narym</i> .	5 allemande	kau
	LAKK.	6 allemande	tchel, teldu
	KARASS.	7 allemande	tjell
	KAMASCH-KOISAL, des <i>Koibales</i> .	8 allemande	tcheid
	OUSSANGMAL, des <i>Tigri</i> .	9 allemande	tcheitel
	DENKA.	10 allemande	tcheld, tjeld
FAMILLE IENISSKI.	IUEATE.	11 allemande	kuja
	AKOKE.	12 allemande	chaja
	POCUPOROK.	13 allemande	yl
	KOTTEN-ASSANE, des <i>Assanes</i> .	14 allemande	l
	YOCRAKINE.	15 allemande	ega
	FAMILLE KORYEKE.	16 allemande	ichem
	KORYEKE, du <i>Koryme</i> .	17 allemande	oga, ega
	KORYEKE, de <i>Kamtschatka</i> .	18 allemande	bugonsche
	KARAGA.	19 allemande	lykell
	KORYEKE, de <i>Pollus</i> .	20 allemande	dyknvhoed
FAM. KANTCHADALE	KANTCHADALE-TIGRI, <i>Koryeke du Tigri</i> .	21 allemande	schahelch, kuteaten
	" <i>Kamtschadale du Tigri</i> .	22 allemande	tirkhi
	KANTCHADALE-MOYENNE.	23 allemande	laatch, kuletsch
	OUKCH.	24 allemande	laatch
	KANTCHADALE-AUSTRALE	25 allemande	koatsch
	KOCHIKIENNE PROPRE, du <i>Kamtschatka</i> .	26 allemande	kuletsch
	ISSO.	27 allemande	gaieukuletsch
	TARAKAI.	28 allemande	tchagpnh
		29 allemande	tchekuframoi, tothi
		30 allemande	tohsaf, tooka

Lune.	Jour.	Terre.	Eau.	Feu
1 jalamda	jelo	ja	gul, i, itu, toi	tu
2 jirri	jeite	ja	j, i, jelt	tu
3 jirri	jaltie	ja	bi	ia
4 dïrri	dere	dja	bi	tu
5 neokürje	djalie	mamuru	be	lui
6 iret	tel	tschwetsch	yl	tu
7 siret	tjet	tjus	yl	ljün
8 ireda	tachet, tcheled	toetsch	yl	ia
9 eeret		tootsch	yl	lay
10 irred	tjeld, tcheid	luetsch	hyt	ia
11 kuit	djia	hy	dja	mis
12 kischin	chaja	dja	ba	lui
13 cheip	eien	han	uhl	boak
14 chalp, chip	chokene, i	hae, hach	ur, ul	bok
15 eschot	lj	pen	kull	khrot
16 chop, tai	na, cheg	bin	ul, dok	bausch
17 schui	i, a	pan, pan	ul	hai
18 kinische	bondjirka	lewje	usche, ondj	jenjio, lotachel
19 geilygen	halto		nimal, mima	milugan
20 jalgat	hallogat	malgän	metnipi	milgapi
21 schagaleh	teleschat	ajulajet	ia, tob	mitchamit
22 tschotana	lugnit	nutenut	manzi	mylgmyl
23 dykoeskuletsch	kechot, galei	notelehan	l	hyaleo
24 laaligyn	chebot, kuleballa			brjuemitsch
25 guiaunkuletsch	tsaj	memtychimis	li	panitach
26 bulitsch	hallogg	hosymih	asamuch	blumigatsch
27 kowtsch	kushal	osymit	ia, asamuch	
28 tschupulj	dok	kodan	peh	apeh
29 tsebkukl	too	toi, toi	waka	medji
30 kamsu, zuki	tokat, voranz	stiri, kata	wachu, waka	abe, ambe

	Père.	Mère.	Oeil.	Tête.	Nez
1	nial	niwā	swalwa	sipe	pue
2	nene	nebe	seu	swiwa	apule
3	niasa	newan	saan	swu	putja
4	esjā	swjā	sei	ewa	puja
5	djesamma	njesamma	sete	saibea	sunka
6	esel	amel	sai	ol	saiei
7	esei	ewel	sai	olol	pidjenoil
8	eche	eweb	sai	ollo	putsch
9	esewp	esewp	sajopp		indjeil
10	besch	hemed	main	holled	hundeil
11	abam	jam	sima	alu	pja
12	abyda	emmo, imam	schimeria	njambata	būdo
13					
14	ob, obo	am, amema	desa, deess	tachig, kuigo	ulgen, olen
15	bjapp	hjamja	tien	kolhja	arkhui
16	ab	am	dat	kolka	han
17	op, ob	ama	tesch, tiesch	togai, takai	se, su
18	niritscha, etisebra	ama, ames	andja, anscha	mosoti, jok	itewonla
19	emritsch	eila, ita	latet	lawot	enigytam
20	pepe	ememenu	lalangen	leut	hagen
21	papa, pospa	eila, ilibi	elila	tennakam	enka
22	appa	aela	liet	leut, lögat	echa, schchajan
23	epa	singa	lelle	komtko, koltsch	keka
24	ipich	latschcha	kichyn	kolbel, chawel	kajaka
25	spatich	anuan	eied, tsitjek	kolbel : kols	kajako
26	aph	ilja	eillich	tschyscha	klakan
27	fypp	laigatsch	amniu	gpa	kalky
28	gruppsinn	gruppsichinat	alk	schuba	khodom
29	chambi, usa	chabu	schigi		idu
30	champe, chambe	chaf-o			
	Boucher.	Langue.	Dent.	Mein.	Pied.
1	nai	name		nda	si
2	n jan	njam		nda	nai
3	n jan	njam		mdetarka	re
4	nano	siro		edenago	no
5	nam	siet		ijan	moi
6	akt	schet		niol	top, tobol
7	anda	slee		udol	tobell
8	ak	sche		utenol	tapo
9	nagen	schym			
10	hik	schel, schil		hultia	lob
11	am	seks		oda	
12	soda	kuschia		hulle	amla
13					
14	gon, ko	ei		togan, tegon	toigen, kama
15	buskhon	ajap		phjaga	pil
16	khan	hlygyt		ten, tok	stin
17	hokul, choboy	siup		kemar, kehor	pulan
18	ama, ama	sadjab, onnor	tody	tuhndja, nagan	
19	asekianin	gigel	wannalgyn	myrnatatsch	
20	homalgalen	higil		myrpalgen	
21	schektschen	lakscha		k'ommenschlan	
22	gikirgu	gigil, ol	ritil	mamieu	
23	kantscha, whakatscha	etschei		chkeitsch	
24	tschaonta	etschella	kytchöp	chksatsch	
25	schyida	dyschill		toto	
26	siassa	enisel		acion	
27	telun	uttschil		sytia	
28	tschar, zar	such	imak	dek	kchmms
29	para	al, barombi	imaki	legi	kima
30			imnak		
	Un.	Deux.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	op	seide	när	tet	ssamlit
2	nob	seide	ajabar	tjet	ssambajank
3	no	seide	njabar	tetti	ssabjak
4	no	seide	nehu	tette	ssabbareggo
5	noe	siti	segur	tetita	ssasfusa(janke
6	okor	schit	nagyr	tetty	ssombaia
7	okur	mitage	nagur	tietle	ssambel
8	okur	schöldega	nagur	tjetto	ssomblig
9	okur	tschita	nagur	teeth	ssombatsch
10	okur	schuttscham	nagur	tät	ssambien
11	uen	syda	nagur	tade	ssomaba
12	ellek	kadio	nagur	deide	schumbula
13	chusem	ynem	chagun	seyjem	chajem
14	chusem	ucom	deu em	siem	gagem
15	khoset	kina	ijona	schaja	khisa
16	chuta	huseman	dona	zuan	cheilas
17	hantu, hutscha	iuee, esa	inoja, toga	scheggian	grigjan, krga
18	irken	antachion	jiloe	jelak ion	onachion
19	önon	nöchtatsch	nijoch	nijech	myllauin
20	ahaisch	ytighau	rogan	ragan	myllau
21	inschinjan	nitakaw	nachokaw	nachokaw	minlauka
22	innen	nürerb	nroch	nroch	mylligen
23	konel	kanra	tachok	tschak	komich
24	konin	kawa	tschouk	tschank	kugomnik

25 dyak	kasa	tsaak	tsaak	koomak
26 dyak	kasa	tsagelisch	tsagelisch	koomach
27 dinchuk	kascha	tschook	tschaska	koomaska
28 nyinap	dupk	rap	yhoap	ahok
29 schnepf	tup	repf	lupf	aschiki, aschikinip.
30 senach, zineft	murb, zurf	erb, ref	ierzb, yberf	assaneraf, assikine

Six	Sept.	Huit.	Neuf.	Dix.
1 mat	siu	seindet	chasawai	lureju
2 mat	sein	asidenjet	chasolju	lusteju
3 mat	sao	siredjet	mies	béhu
4 m-tu	saro	sodite	neesa	bi, wi
5 motu	sewa	sitiwela	njanitumma	ket
6 mouchin	sejdi	schisidit	okurideti	kpi
7 mukiet	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
8 mukietin	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
9 mukituh	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
10 mukien	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
11 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
12 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
13 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
14 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
15 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
16 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
17 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
18 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
19 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
20 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
21 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
22 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
23 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
24 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
25 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
26 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
27 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
28 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
29 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket
30 mukut	sejdi	schisidjet	okuridjet	ket

SICULES, indigènes d'Italie. Voy ETRUSQUES.

SICULI. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

SIDNEY. Voy. AUSTRALIENNE.

SIGNES FIGURATIFS, symboliques, phonétiques chez les Egyptiens. Voy. EGYPTIENNE.

SIGNES NATURELS, SIGNES ARTIFICIELS, Voy. l'Avertissement qui précède l'Essai. — Rapport du signe et de l'idée. — Comment saisi par l'enfant. Voy. l'Essai, § IV.

SILESIE. Voy. TEUTONIQUE.

SINDHI. Voy. PRACRIT.

SINTENIS, son histoire. Voy. la note A à la fin de l'Essai.

SIoux-OSAGES, famille de langues de la région Missouri-Colombienne dans l'Amérique du Nord. Elle comprend les langues suivantes :

1° Sioux ou Dacota, parlée par les *Dacotas* (qui veut dire les alliés) ou *Oichenti Chakoang* (qui signifie les *Sept-Frères*), nommés aussi *Narctoth*, et connus généralement des Européens sous les noms de *Sioux*, *Siu* ou *Nadowessies*. C'est la nation indigène la plus puissante et la plus nombreuse de toutes celles qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique Septentrionale. Selon M. Keating, les Dacotas seuls occupent tout le vaste espace qui s'étend le long du Missouri Moyen, du Saint-Pierre, du Haut Mississippi et du Haut Fleuve Rouge (Red River) du lac Winnipeg, ainsi que le long de leurs affluents depuis le 42° jusqu'au 49° parallèle. Du temps de Carver, cette nation était divisée en 11 tribus principales, qui for-

maient une confédération, et dont voici les noms : *Nehogatawonaheh*, *Matabantowaher*, *Schahawintowaher*, qui demeuraient le long du fleuve Sainte-Croix, et à l'ouest des précédentes, les *Wapinitowaher*, les *Tintoner*, les *Aschacutoner*, les *Mahaer*, les *Schianer*, les *Schianiser*, les *Tachunguacetonner*, les *Waddapadschestiner* ; une douzième tribu, celle de *Assinipoiten*, *Assiniboines* ou des *Indiens-Pierre* (Stone-Indians) s'était séparée de la confédération, et vivait avec les Knistenaux, mais en conservant toujours la langue sioux. On ne connaît pas encore exactement le nombre et les subdivisions de cette nation, les renseignements de Lewis et Clark, de Pike et d'autres voyageurs, diffèrent beaucoup trop entre eux. Selon le savant rédacteur de l'expédition du major Long aux sources du Saint-Pierre, M. Will. Keating, les Dacotas seuls, sans les Assiniboines, ne comptent pas moins de 25,000 individus dont 6000 guerriers. Selon ce voyageur, les Dacotas sont divisés en deux grandes branches, les *Gens du Lac* ou *Mendewahkanton*, et les *Gens du Large*, ou les *Dacotas Errants*. Les *Mendewahkanton*, qui demeurent une partie de l'année dans de gros villages, sont les plus civilisés des Sioux, vivent actuellement en paix avec les Anglo-Américains, auxquels ils vendent une grande quantité de fourrures. Cette branche est subdivisée dans les tribus suivantes : *Keoxa*, sorte de 400 individus, établis en deux villages, un sur le Iowa affluent droit du Mississippi, et l'autre près du lac Pepin ; son chef est Wapacha, le plus puissant après

Wanotan; *Eambosadata*, qui ne compte que 100 individus, vivant dans deux hameaux, un sur le Mississipi et l'autre sur le Cannon son affluent droit; *Kapaja*, forte de 300 individus, vivant dans un gros village bâti sur le Mississipi au-dessous de l'embouchure du Saint-Pierre; *Chetanwakomane* ou le Petit Corbeau, l'allié des Anglais dans leur dernière guerre contre les Etats-Unis, est leur chef; *Oanaska*, forte de 200 individus, habitant un village sur le Saint-Pierre; *Tetankatane*, avec 150 individus, occupant un village sur le Saint-Pierre, 3 milles au-dessous de son confluent avec le Mississipi; *Taopa*, forte de 300 individus, établie dans un village sur les bords du Saint-Pierre; *Chakpa*, son chef, est un des plus puissants, et vient immédiatement après *Wapacha* et le Petit-Corbeau; *Weakots*, qui ne compte que 50 individus dépendant de *Chakpa*. Les *Dacotas Errants* sont beaucoup plus nombreux, vivent continuellement sous des tentes recouvertes de peaux de bœuf, et sont beaucoup plus sauvages que les Gens du Lac. M. Keating les partage dans les tribus suivantes: *Miakechakasa* ou *Sistons*, forte de 1000 individus; leur principal rendez-vous est sur les bords de la Rivière de la Terre-Bleue (Blue Earth River) affluent droit du Saint-Pierre; *Wahpkakota* (*Shooters at leaves*, ou Tireurs de feuilles), avec 800 individus qui errent vers les sources de la Rivière de la Terre-Bleue et du Cannon; elle est très-décriée par sa mauvaise foi et par ses vols; *Wahpkatoan*, qui compte 900 individus errant au-dessus des *Wahpkakota*, et chassant près du lac Ottertail, une des sources de la Rivière Rouge affluent du lac Winnipeg; *Kakra* (une bande des Sistons), forte de 1500 individus qui chassent le long du Fleuve Rouge (Red River) du Winnipeg, fréquentent les environs du lac Travers, et se distinguent par la grandeur et la beauté de leurs tentes; *Yanktoan* ou *Yanktons*, estimée forte de 5200 individus, qui chassent entre le Fleuve Rouge et le Missouri, et visiteur souvent, pour faire le commerce, les lacs Travers, Big-Stone et la rivière Shienne (du Red River?); *Wanotan*, qui en est le chef, selon M. Beltrami, a acquis par sa valeur et par ses exploits une très-grande influence militaire sur toutes les Sioux, comme *Wabischouowa* l'a gagnée par sa finesse et par sa politique; c'est aussi à cette tribu qu'appartenaient les Assiniboins avant leur séparation; *Yanktoan*, qui compte 2000 individus, errant à l'est et le long du Mississipi; *Tetoans* (les *Bruggers* ou Vanteurs); on la dit forte de 14,400 individus, qui errent entre le Saint-Pierre et le Missouri; ils ont la réputation d'être grands ennemis des Européens; leur chef est Tchantepta (*Heart of fire* ou Cœur de feu). On doit ajouter à ces 14 bandes qui forment la confédération des *Dacotas*, les *Assiniboins* nommés *Hoha* (les Révoltés) par les *Dacotas*, et connus aussi sous les noms de *Stons-Sioux*, *Stons-Indiens*, *Assineboils*, *Assinipoulen*, *Assinipoels*, *Assinepotuc*. Ils vivent alliés des

Chippeways, au nord des *Dacotas* et à l'ouest du lac Winnipeg, au nord du Pembina et le long des fleuves Assiniboin, Saskatchewan et Mousc. Ils sont en guerre avec les Pieds-Noirs ou *Blak-Feet*, et poussent leurs excursions jusqu'aux Monts Rocky. Après avoir été ennemis mortels des *Dacotas*, les Assiniboins semblent maintenant vouloir se réunir à eux. On les dit forts de 28,000 individus, dont 7,000 guerriers, nombres que nous croyons pour le moins d'un tiers trop forts. *Minayoka* (le Porteur de couteau ou *Knife bearer*) est leur chef. Selon Lewis et Clark, ils sont partagés en trois tribus nommées *Manetopa*, *Oseega* et *Manopanato*, très-étroitement liées entre elles et mêlées avec les Algonquins et les *Knisteneaux*. Cette nation est aussi son Héléne, qui ne fut pas moins funeste aux *Dacotas* et aux Assiniboins que la femme de Ménélas ne le fut aux Grecs et aux Troyens. *Ozalapaila*, femme de *Wihanob-appa*, dit M. Beltrami, fut enlevée par *Ohatam-pà*; celui-ci tua son mari et deux de ses frères qui avaient été la redemander. La discorde et les réactions se mirent entre ces deux familles, les plus puissantes de la nation. Les parents, les amis, les partisans des deux côtés, prirent fait et cause; des vengeances armèrent d'autres vengeances, et toute la nation fut entraînée dans une guerre civile et cruelle, qui finit par la diviser en deux factions, sous le nom de *Achiniboind*, celle qui s'était rangée du côté de la famille de l'offenseur, et de *Sio-wae*, celle qui tenait le parti de l'offensé. C'est ainsi que ce peuple se forma en deux nations, les *Sioux* et les *Assiniboins*, qui, depuis cet événement, que leurs traditions placent au commencement du XVII^e siècle de l'ère vulgaire, se sont fait une guerre à mort jusqu'à nos jours. Les *Sioux* sont tous confédérés ensemble, mais leurs tribus sont indépendantes les unes des autres. Chacune fait la guerre comme il lui plaît, et délibère de son côté sur ses affaires. Elles se réunissent toutes en conseil général, lors seulement qu'il s'agit de statuer sur quelque chose qui intéresse toute la nation. Dans ce cas, chaque tribu envoie un député qui la représente, dans le bois ou la forêt où ils sont convenus de s'assembler. Si la résolution du conseil est de quelque importance, et mérite d'être conservée, ils gravent sur un tronc d'arbre, avec un couteau ou avec une hache, des hiéroglyphes relatifs au sujet de leurs délibérations, et chaque député, dit M. Beltrami, y met le *tabellionat* ou le *blason* de sa tribu. Les *Sioux* commencent leur année à l'équinoxe du printemps, comme les Romains, du temps de Romulus, tandis que leurs voisins, les *Chippeways*, commencent la leur au solstice d'été, comme l'ont fait autrefois les Grecs. Ce peuple, ainsi que beaucoup d'autres sauvages de l'Amérique, ne connaît point de semaines, et, comme les Anglo-Saxons et autres peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde, il ne compte les jours que par sommeils ou nuits. La langue sioux est libre et chargée de sons

gutturaux et sifflants; elle n'offre, selon les philologues anglais et anglo-américains, que de simples dialectes. Nous croyons cependant que la comparaison de leurs vocabulaires respectifs offrirait des différences tellement grandes, qu'on serait obligé d'en regarder quelques-uns comme des langues sœurs, au lieu d'en faire de simples dialectes d'un même idome.

2° **WINEBAGO**, par les *Ojébagras*, plus connus sous les noms de *Winébagos*, *Winébagos* ou *Nipegons*, nommés par les premiers colons français, *Puans*, à cause de la mauvaise odeur que leur donne le poisson, qui forme une partie principale de leur nourriture. Ces sauvages, qui sont voisins des Sakis et des Ménémènes, se distinguent des autres par leur férocité. Ils vaguent et chassent vers les sources du Rocky River (Fleuve-des-Rochers), sur le Fox River (Fleuve des Renards), sur l'Ouisconsin et sur la côte occidentale du lac Michigan et près de la Baie-Verte, qui en est un golfe. Depuis environ cent cinquante ans, ils sont amis et alliés des Sions. On représente cette langue comme très-difficile; elle abonde en sons durs et gutturaux; ceux correspondant à la lettre r et la terminaison ra y sont très-fréquents.

3° **OTTOES**, par les *Watohtana*, plus connus sous les noms d'*Ottoes*, *Oto*, *Othoux* ou *Otolactos*. Leur village permanent est sur la rive gauche du Platte ou Neke, à quarante mille anglais au-dessus de son confluent avec le Missouri. Les Watohtana vivent depuis quelque temps avec les restes des Missouris, avec lesquels ils ne forment plus qu'une seule nation. Leur chef est Shongotonga, qui signifie *Gros-Cheval* (Big-Horse). Leurs courses s'étendent le long du Missouri, du Platte et du Konza. Il nous paraît qu'on pourrait partager cette langue en deux dialectes principaux: l'*Ottoes*, parlé par les *Ottoes*; depuis leur réunion avec les Missouris, ce dialecte doit offrir un mélange bizarre des langues de ces deux peuples; le *pahoja*, par les *Pahoja*, improprement nommés *Nex-Perrés*, et plus connus sous les noms de *Joways*, *Jawas*, *Aiaoux* ou *Ayouas*. Après plusieurs migrations, ce peuple, que plusieurs géographes et voyageurs classent à tort parmi les tribus des Sioux, s'établit dans un village sur le moyen affluent droit du Mississipi. Il n'y a pas longtemps qu'il a cédé formellement le territoire qu'il possédait sur la rive orientale du Mississipi au gouvernement des Etats-Unis.

4° **MISSOURI**, par les *Neotacha* ou *Neoghe*, connus généralement sous le nom de *Missouris* ou *Missouries*, nation jadis nombreuse et puissante, qui possédait les deux rives du Missouri, depuis le confluent de la Grande-Rivière jusqu'à sa jonction avec le Mississipi. Ce peuple, brave et belliqueux, a été dispersé et en grande partie détruit vers la fin du dernier siècle par une confédération de peuples sauvages, formée par les Sakis, leurs mortels ennemis. Cinq ou six familles se joignirent aux Osages, deux ou trois se ré-

fugièrent chez les Konzas, et la masse de la nation s'unit aux Ottoes, avec lesquels les Missouris ne forment plus qu'un seul et même peuple; cette langue se distingue de l'*Ottoes*, à laquelle elle ressemble beaucoup, par une plus grande abondance de sons du nez. On peut la regarder comme morte, puisque les enfants de ceux qui la parlent encore apprennent insensiblement les expressions et la prononciation des peuples avec lesquels ils vivent, et dont les idiomes diffèrent très-peu du missouri.

5° **KONZA**, par les *Konzas*, *Kanzer* ou *Kanzas*, nation guerrière et voleuse, dont la résidence principale est un gros village de cent trente cabanes, bâti sur la rive septentrionale du Konza ou Kanzer. Elle reconnaît, comme les Winébagos, les Ottoes, les Osages, et autres peuples, la protection des Etats-Unis. Depuis quelque temps ses bandes n'incommodent, plus, comme par le passé, les négociants anglo-américains. Cette langue est moins gutturale que l'*Omawhaw*. C'est parmi ces sauvages qu'a été élevé M. Hunter, qui vient de publier ses mémoires.

6° **OMAWHAW** ou **MAHA**, par les *Omawhaw*, plus connus sous le nom de *Maha*, dont la résidence principale est actuellement un gros village bâti sur l'Elk-Horn, affluent droit du Platte; ils en habitaient auparavant un autre, sur les rives de l'*Omawhaw*, affluent droit du Missouri. Selon M. Edwin James, les *Omawhaw* sont partagés en deux branches ou tribus principales: la *Hengas-kane*, subdivisée en huit bandes, nommées *Waseishis*, dont le chef est *Ongpatunga*, ou *Gros Elan* (Big-Elk); c'est la plus nombreuse et la plus forte; son fétiche ou dieu tutélaire est une coquille (shell) qui est religieusement gardée dans une espèce de temple formé par une cabane recouverte de peaux, et dans laquelle demeure constamment la personne qui est chargée de sa conservation; les *Enkasaba*, les *Wasabatage*, les *Kartage*, les *Wagingatage*; les *Hunguh*, les *Konza* (que nous avons regardés comme une nation particulière sous la rapport de la langue), et les *Tapatajji*, la *Ihtosunda*, subdivisée en cinq bandes, nommées *Tapatajji*, *Monkogohha*, à laquelle appartient le fameux Oiseau-Noir (Black Bird); *Tarinda*, *Inggerajeda* et *Washatung*. On pourrait regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Ponchas*, nommés aussi *Poncars* et *Puncas*, peuple jadis nombreux et réduit maintenant à environ deux cents individus, par ses guerres contre les Sioux. Sa résidence principale est un petit village bâti sur l'*Omawhaw*. La langue *omawhaw* et son dialecte *ponchas* se distinguent du *konza* et de l'*osage* par une prononciation beaucoup plus gutturale et prolongée. Les *Omawhaw* ont des noms particuliers pour désigner l'étoile polaire et Vénus, et même pour la grande ourse, les pléiades, la ceinture de l'Orion et la voie lactée; ils appellent cette dernière *wahenda-o-junga*, qui veut dire *sentier du maître de la vie*. Selon des relations modernes, cette

nation construit des *tumulus* semblables à ceux qu'on attribue aux *Alligebewis*.

7° *MINETARE*, par les *Minetares*, qui, selon M. Gallatin, sont divisés en trois branches principales, que nous considérons parler trois dialectes différents : les *Minetares* proprement dits, Gros-Ventre, Big-Bellies ou *Ehntari*; ils vivent dans deux villages sur le *Kuifriver* (petit affluent droit du Missouri), à côté des *Mandanes*; les *Alasar*, *Fall-Indians* ou *Indians de la Cascade et des Prairies*; ils demeurent sur les rivières *Assiniboin* et *Saskatchewan*, dans un pays rempli de cascades; les *Cattanahaws*, qui paraissent être limitrophes des précédents. Ce peuple célèbre tous les ans, au mois de juillet, sa grande danse de médecine, ou danse de pénitence, qu'on pourrait, dit M. Edwin James, comparer au *carrack-pooja*, qu'on célèbre si souvent à Calcutta. Selon *Umfreville*, le langage des *Indiens Cascade* est dur et guttural et n'est parlé que par cette seule nation, dont plusieurs individus emploient l'idiome des *Pieds-Noirs* pour communiquer avec les autres.

8° *CORNEILLE*, par la nation que les Anglais et les Anglo-Américains nomment *Crow*, dénomination qui correspond à celle de *Cornelle* en français. Les *Cornelles* sont divisés en trois tribus principales qui paraissent parler autant de dialectes de cette langue. Ces tribus sont les *Kekatsa* ou *Crow* proprement dits; ce sont les plus nombreux et ils sont subdivisés en quatre bandes. Ils demeurent sur la rivière de la Roche-Janne (*Yellow-stone*) jusqu'aux sources, et font des courses jusque sur la Rivière Snake ou *Lewis* branche de la Colombie. Les *Ahnahaways*, ou *Ahawahaways*, nommés *Black-Shoes* par les Anglais, *Souliers Noirs* par les Français, et *Wattawons* par les *Mandanes*; ils sont sédentaires et vivent dans un village, au nombre de deux cents âmes, entre les *Mandanes* et les *Minetares*. Les *Ahahawah* ou *Paunch Indians* (*Indiens Ventrus*); ils demeurent sur le Snake et sur la Rivière de la Roche-Janne. Selon M. Edwin James, rédacteur de la relation de l'expédition du major Long aux Rocky-Mountains, cette langue est entendue et parlée jusqu'à un certain point à l'ouest du Mississippi, par plusieurs autres nations différentes, auxquelles, avec le langage des signes, elle sert de moyen de communication dans leurs diverses relations.

9° *MANDANE*, par les *Mandanes*, nation paisible et amie des Blancs, qui habite les bords du Haut-Missouri dans deux villages, et remarquable autant par la singularité de sa croyance religieuse que par la grande blancheur de ses individus. M. Gallatin observe à cette occasion que c'est peut-être la seule race américaine qui ait pu donner lieu au récit, souvent répété et jamais prouvé, des *White-Indians*, qui a fourni à *Sonthey* le sujet de son poème sur cette émigration vraie ou supposée, que les Anglais prétendent avoir eu lieu vers la fin du xii^e siècle.

10° *QUAWPAWS*, par les *Oguukpah*, plus con-

nus sous les noms de *Quawpaws*, *Quawpas* ou *Queppas*, nation peu nombreuse, établie sur la rive méridionale de l'Arkansas dans le territoire de ce nom. Selon M. Nuttall, qui les a visités dernièrement, ils sont venus des bords supérieurs du Missouri, et sont identiques aux *Arkansas*, dont parlent tant de voyageurs français, qui les rangent parmi les plus belles nations de l'Amérique, soit pour la régularité de leurs traits, soit pour la beauté de leur taille. Les *Arkansas* des anciennes relations, jadis si nombreux, vivaient non loin du confluent de l'Arkansas avec le Missouri, et étaient les amis fidèles des Français et les ennemis mortels des *Osages*. Les *Quawpaws*, selon M. Nuttall, sont réduits à 200 guerriers.

11° *OSAGES*, par les *Wacash*, généralement connus sous les noms d'*Osages*, *Huzzar*, *Osawses*, *Wasas* et *Ous*, nation brave et belliqueuse, qui vit dans de gros villages, et qui fait une guerre implacable aux sauvages occidentaux; elle est cependant amie des *Konzas* et des *Sakis*. Les *Osages* vivent actuellement en grande partie du produit de l'agriculture, et demeurent dans les territoires du Missouri et de l'Arkansas, et dans l'Etat du Missouri. Selon M. Sibley, agent des *Indiens* au fort Osage, ils sont divisés en trois branches principales : les *Chamers* ou les *Osages de l'Arkansas*, nommés aussi *Clermont*, du nom de leur chef principal, plus connus parmi les indigènes sous celui d'*Oiseau de fer* (*Iron-bird* des Anglais). Ils forment la partie la plus nombreuse de la nation; un grand village près de l'embouchure du Vert-de-Gris dans l'Arkansas est leur résidence ordinaire. Les *Grands-Osages* ou la *Bande des Cheveux Blancs* (*white hair's band*); leur village principal est placé à la source de l'Osage. Les *Petits-Osages*, dont le village principal est situé sur le *Nezaho* affluent de l'Arkansas. Le gouvernement des Etats-Unis, dont les *Osages* reconnaissent la protection, leur a donné dernièrement deux canons de bronze, pour les mettre en état de résister aux *Sioux*, et paraît vouloir les ramener promptement à une civilisation européenne. Plusieurs ont déjà embrassé le christianisme. Avant leurs communications avec les Européens, les *Osages* avaient quelque instruction. Ils avaient remarqué que la planète Vénus annonce le retour du jour, et que l'étoile polaire est stationnaire, tandis que les autres astres tournent autour d'elle. Ils donnaient des noms particuliers aux pléiades et aux trois étoiles brillantes du baudrier de l'Orion; la voie lactée avait reçu d'eux un nom équivalant à celui que nous lui donnons, et les phases de la lune leur fournissaient la division du temps, qui a été observée chez tant de nations des trois mondes. Ils ne croyaient point aux sorciers, mais cependant, comme la plupart des autres sauvages, ils ajoutaient foi aux songes, ils observaient les présages, portaient des amulettes et s'adonnaient à une foule de pratiques superstitieuses.

SLANE (BARON DE) traduit l'histoire arabe

des Berbers par Ibn-Khaldoun, et travaille à un tableau des origines barbares. — Voy. note IV, à la fin du volume.

SLAVES (LANGUES), une des familles des langues européennes, d'origine indo-germanique. Depuis les environs d'Udine en Italie, depuis Sillian dans le Tyran et le *Bohmenwaldgebürge* au centre de l'Allemagne jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Europe et de l'Asie, et jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, des peuples d'origine slave sont répandus, ou dominent sur cette immense étendue de pays, qui forme environ un sixième de la surface habitable de tout le globe (760). Nulle part on ne rencontre des différences physiques et morales opposées en plus grand nombre parmi des peuples, dont les langues diffèrent si peu entre elles, qu'on pourrait presque les regarder comme des dialectes d'un seul et même idiome. Ici on observe une taille élancée, de beaux traits avec un teint et des cheveux bruns; là on voit un corps petit, des traits hideux avec une peau blanche et des cheveux blancs. Ici règnent des mœurs simples avec l'innocence de l'âge d'or; là toute la corruption et toute la recherche du luxe des pays les plus policés. Les uns crouissant dans la plus profonde ignorance, sont farouches et gloutons; d'autres se distinguent par leur instruction, des mœurs douces et une grande sobriété. Tel peuple est d'un caractère mélancolique, mais très-irritable; tel autre est d'une humeur gaie, mais très-apathe. Ces nations, qui jouèrent un rôle si brillant dans le moyen âge, qui fondèrent tant d'États dans les anciennes demeures des Allemands et sur les débris de l'empire romain, et qui furent la terreur des empereurs d'Allemagne et d'Orient, ces nations, jadis si jalouses de leur liberté, se sont éteintes en partie, et presque partout ont perdu leur indépendance. Les Russes, les Polonais de Cracovie, et quelques peuplades de la Turquie d'Europe, sont les seules qui conservent leur existence politique; toutes les autres vivent sous les lois des empires russe, autrichien, ottoman et de la monarchie prussienne. Convertis au christianisme, à la suite de toutes les autres familles européennes, la seule finnoise exceptée, les Slaves ont participé plus tard aux bienfaits de la civilisation, dont la marche, chez eux, a été, par des circonstances particulières, tantôt ralentie, tantôt entièrement

suspendue; aussi les sciences et les arts doivent-ils beaucoup moins à ces peuples, qu'ils ne doivent à ceux compris dans les familles germanique et gréco-latine, lesquelles s'enorgueillissent avec raison de tenir, sous ce rapport, le premier rang dans la série immense des nations anciennes et modernes. Si les Slaves n'ont point de titre à cette gloire éclatante, ils conservent encore, au moins en partie, cette simplicité de mœurs, cet exercice de l'hospitalité, cette bravoure héroïque dans les combats, ce patriotisme exalté, ce grand attachement pour le sol natal et pour leur souverain, ce zèle ardent pour la religion, et ce grand respect pour les vieillards, qui forment la base du caractère de leurs ancêtres. Depuis quelques années les Slaves participent au mouvement général des Européens vers les lumières; une nouvelle activité anime la plupart de ces peuples, et l'on remarque avec plaisir les progrès rapides que fait la civilisation chez quelques-unes de ces nations, qui, jusqu'à présent, sous le rapport littéraire, n'avaient rien ou presque rien produit. Les Russes tiennent le premier rang parmi ces peuples, par leurs grands établissements littéraires, comparables aux plus célèbres de l'Europe; par leurs productions en tous genres, et par les services signalés qu'ils ont rendus à la géographie, en nous faisant connaître des pays immenses entièrement ignorés, en complétant la géographie de beaucoup d'autres encore peu connus, et en poussant, de nos jours, leur navigation dans les deux hémisphères, bien au delà des latitudes élevées, atteintes dans le dernier siècle par l'immortel navigateur anglais.

Mais si les Slaves le cèdent aux peuples germaniques et gréco-latins, sous le rapport de la civilisation générale et de la littérature, leur puissance et leurs grands exploits les placent à côté d'eux dans l'histoire. C'est parmi les peuples de cette famille qu'il paraît plus convenable de placer ces *Roxolani*, nommés plus tard *Rox*, qui eurent une part si grande dans la mémorable invasion faite par les Marcomanes et autres peuples germaniques dans l'empire romain, lorsqu'il était au zénith de sa puissance; et ces *Jazyges* de Strabon, si célèbres dans le moyen âge, sous le nom de *Jatwinges* et de *Pollewni*, qui, nouveaux Spartiates, aimèrent mieux périr les armes à la main, que de renoncer à

(760) Schaffarik a démontré (*Antiquités slaves*) que les Slaves étaient établis en Asie depuis une haute antiquité sous le nom de *Scythes* ou *Serbes* et de *Vindes* ou *Vendes*, et qu'ils occupaient l'Ilyrien et cette partie de l'Europe orientale comprise entre la Baltique et les monts Ourals au nord, la Vistule et les Karpathes à l'ouest, les Sarmates et le Pont-Euxin au sud, le Don ou Tanais à l'est. Ainsi les Sarmates qui sont d'origine mongole ou d'origine médique, on ne sait, ne sont point les ancêtres des Slaves. Ceux-ci tirent leur nom de *Slov*, ressembler, et signifie les *parlants*, par opposition au mot *Niemec*, les muets, nom donné par les Slaves aux Allemands dont ils ne comprenaient pas la langue. Vers le milieu du IV^e siècle av. Jésus-Christ,

les Celtes chassent les Slavs de l'Ilyrie et les soumettent; vers 340 av. Jésus-Christ, les Goths les refoulent des côtes de la Baltique. Mais dans le III^e siècle de l'ère chrétienne, ils s'établissent dans les contrées de la Germanie orientale abandonnée par les Germains; au IV^e, ils s'allient avec les Huns; au V^e, ils s'avancent sur le Danube, en Hongrie et sur l'Elbe; c'est la date de cette invasion qui a été prise longtemps pour celle de leur arrivée en Europe. vaincus et refoulés par les Avars au commencement du VI^e siècle, ils disparaissent alors de l'histoire, mais pour reparaître au VIII^e et IX^e siècles, formant partout des États plus ou moins importants : Russie, Pologne, Bohême, Bulgarie, Croatie, Serbie.

l'indépendance. L'histoire de ces peuples célèbre les *Moraves*, qui les premiers de tous, en embrassant le christianisme, jouirent de la civilisation qui l'accompagne, et durent à l'édroit et brave Swatopluk l'honneur de figurer dans le 11^e siècle parmi les grandes puissances de l'Europe, dominant sur toutes les contrées comprises entre la Baltique et le golfe de Venise; les *Venedi* ou *Vendes*, qui se distinguaient des autres Slaves par leur culture, et parmi lesquels figurent la puissante confédération républicaine des *Lutiziens* et le royaume des *Obotrites*, dont les rois sont la souche de l'illustre maison de Meklenbourg, qui a donné un roi à la Suède, et qui est alliée aux principales familles souveraines de l'Europe; les *Serbiens*, dont le célèbre roi Etienne Duchan conquiert une grande partie de l'empire d'Orient, sur le trône duquel le mort seule l'empêcha de s'asseoir; les *Pruczi*, qui défendirent contre les Allemands avec un courage extraordinaire leurs faux dieux et leur indépendance; les *Koures*, qui, dans le moyen âge, réunis aux *Vendes*, aux *Osseler*, aux *Lives* et autres peuples leurs voisins, sous le nom collectif de *Chori* ou *Kouretes*, furent par leurs pirateries la terreur des marchands qui fréquentaient la Baltique, et osèrent même aller piller les côtes de la Suède et du Danemark; les *Rusniagues*, qui jouèrent un rôle si brillant sous le brave Vladimirko, fondateur de la principauté de Galitch et sous ses descendants les courageux Yaroslaf et Romen; les *Nogorodiens*, ces républicains aussi remarquables par leur habileté dans le commerce et leur valeur dans les combats, que par leurs richesses et par la domination qu'ils exercèrent pendant plusieurs siècles sur tout le nord-est de l'Europe; les *Cosaques Zaporogues*, qu'on pourrait nommer les *Spartiates des temps modernes*, par leur constitution singulière, leur manière de vivre, et leur étonnante intrépidité; ces Cosaques, qui se rendirent formidables à tous les États de l'Europe orientale, durant le gouvernement du célèbre hetman Schmelnizki, et dont la fameuse expédition, exécutée en commencement du 17^e siècle dans l'Asie Mineure et la Colchide, peut être comparée à tout ce que l'histoire offre de plus audacieux en ce genre; les *Ragusiens*, qui présentent le phénomène intéressant d'une petite peuplade, cultivant depuis plusieurs siècles les sciences et les lettres, et conservant des mœurs douces et polies, au milieu de nations brutales, ou très-peu avancées dans la civilisation; les *Monténégrins*, qui conservent à l'abri de leurs rochers et de leur courage l'indépendance et la simplicité des mœurs des premiers âges, n'obéissant qu'à leurs vieillards et à leur évêque. C'est encore dans cette famille que nous trouvons les *Bohémes*, qui furent si puissants sous l'ambitieux Otocar, et jouèrent un rôle si brillant sous les princes de Luxembourg et sous le sage Rodolphe II d'Autriche, dont la cour était le rendez-vous des savants et des artistes les

plus distingués de l'Europe; et qui plus tard durent tant de célébrité aux prodiges de valeur de Ziska et à la bravoure du fameux Podjelvred; les *Polonais*, dont l'histoire célèbre le règne brillant de Boleslas I^{er}, qui gouverna toute la Pologne et une grande partie de l'Allemagne, celui du Casimir le Grand, à qui elle doit ses lois, une grande partie de sa civilisation et l'acquisition de la Russie-Rouge; et celui du brave Sobieski, le libérateur de sa patrie, et le sauveur de Vienne; les *Lithuaniens*, qui au commencement du 14^e siècle, conduits par l'habile et courageux Gedimin, quittent leurs sombres forêts, et fondent aux dépens des Tartares et des Russes, un vaste empire, qui, par le mariage de Jagellon avec l'héritière des Piastes, devient la première puissance du Nord, sous les règnes de ses illustres successeurs, le grand Olgerd, le célèbre Vitovte et Sigismond Augusto: celui-ci, le plus grand prince qui ait régné sur la Pologne; ceux-là, rangés parmi les plus grands conquérants des temps modernes, conservant tous les deux, sous les glaces de la vieillesse, toute l'énergie et tout le feu du jeune âge; enfin les *Russes*, dont l'empire, fondé dans le 10^e siècle par le Normand Rurick, dès son origine était d'une étendue immense, et dont les annales nous présentent des noms dignes de briller à côté de ce que l'histoire a de plus grand. C'est ici que nous trouvons: Oleg, ce conquérant formidable, qui recula si loin les limites de l'ancienne Russie et qui imposa un tribut aux empereurs d'Orient; la sage et vertueuse régente Olga, veuve du puissant Igor, et mère du Charles XII russe, de ce Sviatoslaf, non moins brave et magnanime dans la fortune et les revers que le héros suédois; Vladimir le Grand, qui mérite le surnom de *Charlemagne des Slaves* par ses vastes conquêtes, par son zèle pour le christianisme et par son amour pour les sciences, et qui est le héros des romans chevaleresques de ces peuples, comme Charles est celui de tous les romanciers occidentaux; Yaroslaf, le législateur de l'empire, et dont la cour brillante fut l'asile des monarques et des princes infortunés; le brave et vertueux Vladimir-Monomaque, qu'on pourrait appeler le *Saint Louis des Russes*; le sage et vertueux Alexandre Newski, qui, par sa victoire remportée sur les Suédois aux bords de la Neva, a illustré le sol sur lequel quatre siècles après devait s'élever la magnifique résidence des czars; les deux Msislaf, qu'on peut placer à côté de tout ce que la chevalerie offre de plus beau; et ce Dimitri Donskoï, qui apprit le premier qu'on pouvait battre les tyrans de l'Asie, et prélu da par son triomphe aux brillantes victoires que ses successeurs devaient remporter sur les Tartares; l'immortel Jean III, qui délivra la Russie du joug de ces barbares, y introduisit les sciences et les arts, et par sa sage politique, commença la seconde monarchie russe; Minine qui, par son dévouement pour la patrie, n'a d'égal que dans l'ancienne Rome et les plus

célèbres républiques de la Grèce; et Porsjerski, qui après avoir sauvé la Russie par sa valeur, nouveau Cincinnatus, dépose les rênes de l'Etat dans les mains du jeune Michel Romanof, qu'il a la générosité de signaler lui-même comme le seul digne de monter sur le trône de Rurik; enfin, ce Pierre le Grand, un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais brillé sur le trône, qui ouvre l'histoire moderne de la Russie, en civilisant sa nation et en jetant les bases de cette puissance et de cette splendeur, auxquelles cet empire devait parvenir sous ses successeurs.

Les branches comprises dans la famille des langues slaves sont la Russo-ILLYRIENNE, la BOÛMO-POLONAISE et la WENDO-LITHUANIENNE ou GERMANO-SLAVE. Voy. ces mots.

Toutes ces langues abondent beaucoup plus que les germaniques en consonnes, qu'elles aiment à accumuler au commencement des syllabes, surtout la polonaise et la bohème; beaucoup de ces consonnes sont mouillées, et à la fin des syllabes adoucies par un son qui leur est particulier. A l'exception des idiomes serbe ou sorabe, wende, prucze et lette, et du bulgare dialecte du servien ou slavon, aucune de ces langues n'a d'article; leur déclinaison se fait par flexion, et dans presque toutes elle a sept cas, savoir les six du latin, et un *instrumental*. Le bohème, le polonais, et le russe distinguent dans la déclinaison les êtres vivants des choses inanimées. La plupart de ces langues sont riches en diminutifs et en augmentatifs faits par flexion, et forment de même leurs comparatifs et leurs superlatifs; l'ancien servien avec le slawenski, le lithuanien et le craniolien dialecte du wende ont même le nombre duel. La conjugaison est très-simple; généralement parlant, *t* ou *ti* est le caractère de l'infinitif, ou, *you* ou *m*, celui du présent, *tou* ou *i*, celui du présent, et *i*, celui de l'impératif; les personnes *y* sont marquées par des syllabes finales, et ces idiomes, à l'exception du lette, du pruczi et quelque autre, n'ont pas besoin toujours d'ajouter les pronoms personnels dans la conjugaison, comme en français, en allemand, en anglais et autres idiomes; il leur manque cependant les modes conjonctif, optatif, et le passif qu'ils forment par périphrases; mais quelques-uns d'entre eux ont jusqu'à quatre futurs et autant de prétérits; ils emploient ces formes différentes pour exprimer une action transitive, celle qui dure quelque temps, et celle qui se répète; ils sont aussi très-riches en participes et en verbes réciproques; ils forment ces derniers en mettant le pronom personnel de la troisième personne, tantôt avant le verbe, comme en craniolien dialecte du wende, tantôt après, comme en bohème, polonais, etc., et sans le varier selon les différentes personnes, comme cela se fait dans les langues germaniques et gréco-latines modernes. La construction de tous ces idiomes ressemble beaucoup à celle du latin. Dans le bohème et dans les langues de la branche Wendo-lithuanienne, le son

repose toujours sur la première syllabe d'un mot radical ou dérivé; dans le polonais, à quelques exceptions près, sur la pénultième; dans les autres, particulièrement dans le russe, il varie beaucoup étant tantôt sur la première, tantôt sur la seconde, tantôt sur une autre encore plus éloignée de la première. La prononciation du russe et du servien ne diffère presque pas de l'orthographe, grâce à la richesse des alphabets employés à les écrire; dans les autres il y a des différences plus ou moins grandes, selon l'imperfection plus ou moins grande des moyens graphiques employés pour la représenter. On peut dire sans hésiter qu'aucune famille ethnographique, la sémitique, la sanskrite et la malaise seules exceptées, n'offre d'aussi grandes différences dans les moyens graphiques pour représenter des sons qui sont presque identiques, ou diffèrent très-peu les uns des autres. Les peuples slaves actuels, n'emploient pas moins de cinq alphabets différents pour écrire leurs idiomes. Ces alphabets sont : le *cyrillien*, nommé aussi *servien* et *rhuthénien*, qui est le plus ancien de tous ceux qui ont été faits pour les peuples slaves. Il a été inventé par le Grec Cyrille en 863, en ajoutant des lettres nouvelles à celles qu'il emprunta à l'alphabet grec; il est en usage chez les Serviens, les Bosniens, les Bulgares et autres peuples, parlant le servien, ainsi qu'en Moldavie et en Valachie, et il l'a été aussi en Moravie et en Bohème avant l'introduction des lettres allemandes et latines, et en Russie jusqu'à Pierre le Grand. Ses plus anciens monuments sont : l'inscription sur une pierre de l'ancienne église de la Dixme à Kief, enchâssée dans les murs de la nouvelle, et qui, selon Karamsin, remonte à l'année 996; ensuite les livres d'église manuscrits de l'an 1036, qui se conservent à Pétersbourg et dans les couvents du Mont-Athos. Cet alphabet, selon la diplomatie des Bénédictins de Saint-Maur, n'a que quarante-deux lettres tandis qu'il en aurait quarante-huit selon le savant Serbe Wuk. L'*alphabet glagolitique*, *serbaton*, *boukovitza*, *boukewitza* ou *diwina* nommée aussi de *Saint-Jérôme*, parce qu'on prétend à tort qu'il a été inventé par ce saint; selon le savant Cobrowsky, il ne l'a été que beaucoup plus tard, et après le cyrillique, par un prêtre de la Dalmatie; il diffère beaucoup du premier par la bizarrerie des ornements dont ces quarante-deux lettres sont surchargées, et qui en rendent l'usage très-incommode. Le plus ancien monument que l'on ait dans cet alphabet, est un psautier du *xiii^e* siècle, écrit sur parchemin. Il n'est encore en usage que parmi un petit nombre de Slaves en Dalmatie, Bosnie, Istrie et Croatie, qui sont du rite latin; encore n'est-ce que dans les livres de religion qu'ils s'en servent. Le catéchisme, traduit en croate par Primus Trüber et publié à Urach en 1561, est aussi écrit avec cet alphabet. L'*alphabet russe* ou de *Pierre le Grand*, qui n'est que le cyrillique modifié par cet empereur, qui en a retranché quelques lettres inutiles, et en a arrondi plusieurs autres. Il a trente-cinq

lettres, dont deux ne sont employées que très-rarement, et est en usage dans tout l'empire Russe. Les Serbes ou Sorabes, les Bohèmes avec une partie des Slovaques et des autres peuples qui parlent les dialectes du bohême, et les Kassubes et les Slaves-Silésiens qui parlent les dialectes du polonais, se servent des *lettres allemandes*; tous les autres Slaves, tels que les Polonais, les Lithuaniens, les Lettes, Les Windes ou Wendes méridionaux, les Croates, les Ragusains, etc., etc., se servent des *lettres latines*. Les uns et les autres, par la combinaison de deux ou d'un plus grand nombre de lettres allemandes ou latines, et à l'aide de quelque accent, ou de quelque marque particulière ajoutée à la lettre primitive allemande ou latine, tâchent de représenter des sons particuliers à leurs idiomes, qui ne sauraient

être rendus par les caractères latins et allemands, à cause de leur petit nombre. A ces cinq alphabets, on peut encore ajouter le *runique wende*, qui selon Masch, Ahrendt, etc., etc., a été en usage chez les Wendes proprement dits, ou les Wendes septentrionaux, longtemps avant l'introduction chez eux du christianisme, et dont les caractères se trouvent sur les idoles de Rhetra, non loin de Neu-Strelitz; l'*alphabet grec*, adopté selon Karamsin, dans le VIII^e siècle par les Slaves, qui s'établirent dans le Péloponèse; enfin l'*alphabet bulgare*, imité du glagolitique, et employé jadis par le peuple de ce nom; selon les savants auteurs de la Diplomatique, cet alphabet n'a que trente et une lettres, presque toutes à doubles traits comme les glagolitiques (761).

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES SLAVES.

		Orthographe.	Soléc.	
SLAVONNE OU SERVIENTE, <i>Slavenski</i> ou russe ancien.		1 française	solenté	
<i>Ragusiën.</i>		2 française	sonenté, sounenté	
<i>Bosniën.</i>		3 française	sounté	
<i>Slavoniën.</i>		4 française	sounenté	
<i>Bocchorag.</i>		5 française	sounenté	
de l'Istrie et de la Dalmatie occidentale.		6 française	santé	
RUSSE OU ROUSSI,		7 française	souté	
CROATE.		8 française	sounté	
WENDE, <i>Wende</i> proprement dit.		9 française	sonté, sounté	
Carniolien.		10 française	sonté	
BOSNIE OU TCHERKE, <i>Bohème Propre.</i>		11 française	sounté	
Silovaque.		12 française	sounté, sounté	
POLONAIS.		13 française	sounté	
SERBE OU SORABE, de la <i>Haut-Lusace.</i>		14 française	sounté, sounté	
de la <i>Basse-Lusace.</i>		15 française	sounté, sounté	
PAUCIE OU ANCIEN PRUSSEN.		16 allemande	souté	
LITHUANIEN DU XVI ^e SIÈCLE.		17 lithuanienne	souté	
Variantes modernes.		18 lithuanienne	souté	
LETTE OU LETTVA, de <i>Mitau</i> et environs.		19 lettone	souté	
de la Lituanie, nommé <i>Kriaciniën</i> , par Pallas.		20 allemande	souté	
Lune.	Jour.	Terre.	Eau.	Feu.
1 miessiatz	diën	zémia	voda	ôgn
2 louna, miesetx	dau	zemgla	voda	ogagn, waira
3 miessentz	dän	zémgla	voda	ogagn, waira
4 miesetx	dän	zemha	voda	waira
5 mieztet	dän	zemha	voda	ogagn
6 mesetx	dän	zemha	voda	ogagn
7 louna, miessiatz	diën	zémia	voda	ogagn
8 mesetx	dän, dän	zémia	voda	oghén
9 (miessitx)	dän, dän	zemha	voda	oghén, oghén, ogagn
10 louna, nochlina	dän	zemha	voda	ôgn
11 mesetx, nochlina	dän, dän	zémé	voda	ôgn
12 (miessetx)	dän	zémé	voda	ôgn
13 xiéngitx	diën	zémia	voda	oghén
14	diën	zéma, zéma, zémia	voda	vôgn
15 mesetx	diën	zéma	voda	voghén, heghen
16	diën	zéma	voda	ughén
17 konigaykajia	diën	zéma	wanduo	ughén
18 menyo/moiz, mieu	diën	zéma	wanduo	ughén
19 menas	diën	zéma	ughén	ughén
20 menestins	diën	zéma	ughén	ughén

(761) Un phénomène ethnographique assez curieux, offert par les idiomes de cette famille, c'est que ce sont justement les peuples les plus éloignés les uns des autres, qui parlent les langues les plus rapprochées entre elles. Le slaven ou servien et le

russe diffèrent infiniment moins entre eux que ne diffère le polonais du russe, ou le serbien du wende, ou le lithuanien et le lette du russe ou du polonais.

	<i>Père.</i>	<i>Mère.</i>	<i>Oeil.</i>	<i>Tête.</i>	<i>Nas.</i>
1	otiez	maier	oko	glava	noss
2	otiez (rodiregi)	matli (maika)	okko	glava	nos
3	otaz	matli	okko	glava	noss
4	otac, ocho	matli, mati	oko	glava	noss
5	otian	mat	okko	glava	nos
6	okais	maté	otchi	glava	nos
7	otetz	matl	okn, gliz	golova	noss
8	otiez, otatz, oche	matl, mayka	oko	glava	noss
9	okka, atei, tziek	matl, maika	okn	glava	noss
10	ohé, ata	maté	oko	glava	noss
11	otia	matka, matér, maté	oko	glava	noss
12	otetz, tatik, taso	matl, mamka	(oko)	blava	noss
13	eyciéiz	maika	oko	glava	noss
14	voss, nan	masz, matiez	voko	jova, hvova	noss
15	vochiz, fottier, nan	masch, moultier	voko, boé	glava	noss
16	tawz	matl	akiz	galin	
17	tiewas	molina	akiz	galwa	monkiz
18	"	"	akiz	"	noss
19	leas	mate	atze	galwo	deggonz
20	les	mate	atze	galva	deggonz

	<i>Bouche.</i>	<i>Langue.</i>	<i>Dent.</i>	<i>Main.</i>	<i>Pied.</i>
1	oustz	lezik	zoub	rouka	noga
2	oustz (goubitza)	lezik	zoub	rouka	noga
3	oustz	lezik, lezik	zoub	rouka	noga
4	oustz	lezik	zoub	rouka	noga
5	oustz	lezik	zob	reka	noga
6	oustz	lezik	zoub	reka	noga
7	oustz, rot	lezik	zoub	rouka	noga
8	oustz	lezik, lezik	zoub	rouka	noga
9	oustz, gobez	lezik	zob	reka	noga
10	oustz	lezik, lezik	zob	reka	noga
11	oustz	gazyk	zoub	rouka	noga
12	oustz	gazyk	zoub	rouka	noga
13	oustz	leznyk	zoub	rouka	noga
14	rot, bort	leznyk	zoub, zoub	rouka	noga
15	housta	lezik	zoub	rouka	onga
16	"	"	"	rankan	"
17	burna	letzowis	dantiz	rouka (pl. ranki)	kais
18	burna	"	dantiz	"	"
19	moultz	mele	soubz	rouke	kajaz
20	moultz	mele	soubz	ruki	kaja

	<i>Un.</i>	<i>Deux.</i>	<i>Trois.</i>	<i>Quatre.</i>	<i>Cinq.</i>
1	iedinn	dva	tri	tehotyryé	piatt
2	iedann	dva	tri	tehotyryé	piatt
3	iedann	dva	tri	tehotyryé	piatt
4	iedann	dva	tri	tehotyryé	piatt
5	iedann	dva	tri	tehotyryé	piatt
6	adonn	dva	tri	tehotyryé	piatt
7	odinn	dva	tri	tehotyryé	piatt
8	iedén	dva	tri	tehotyryé	piatt
9	edén	dva	tri	tehotyryé	piatt
10	édén	dva	tri	tehotyryé	piatt
11	ghédén	dva	tri	tehotyryé	piatt
12	ghédén	dva	tri	tehotyryé	piatt
13	iedén	dva	tri	tehotyryé	piatt
14	iedén	dva	tri	tehotyryé	piatt
15	liden	dva	tri	tehotyryé	piatt
16	ains	dva	tri	tehotyryé	piatt
17	wienas	du (pl. dwi)	tria	tehotyryé	piatt
18	"	"	"	tehotyryé	piatt
19	wienas	dva	tria	tehotyryé	piatt
20	wienas	dva	tria	tehotyryé	piatt

	<i>Six.</i>	<i>Sept.</i>	<i>Huit.</i>	<i>Nouf.</i>	<i>Dix.</i>
1	chét	sedm	osm	déviatt	desniatt
2	chét	sedm	osm	déviatt	desniatt
3	chét	sedm	osm	déviatt	desniatt
4	chét	sedm	osm	déviatt	desniatt
5	se	sedm	osm	déviatt	desniatt
6	siest	sedm	osm	déviatt	desniatt
7	chét	sedm	osm	déviatt	desniatt
8	sest	sedm	osm	déviatt	desniatt

9	ches	sédém	ossem	déveit	desett
10	ches	sédém	osm	dévent	desenté
11	séet	sédém	osm	dévett	désatt
12	séti	sédém	osm	dévatt	dé-satt
13	ches	sédém	osm	drevious	dremiens
14	chésta	sédém	vossem	drevious	dremiens
15	ches	sédém	vossem	dévetch	dremiens
16					
17	séet	septini	astoni	dewial	dewimton
18			astini		dewim
19	sechu	septing	astong	dewiang	dewim
20					

SLAVONNE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

SLOMAN, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

SLOVAQUE. Voy. BONÉMO-POLONAIS.

SOGIENS. Voy. POUCHOT.

SOMALI. Voy. AFRIQUE-AUSTRAL.

SOMOGITIEN. Voy. WENDO-LITHUA-NIEN.

SON, merveilles de ce phénomène, sa nature, ses lois. Voy. l'Essai, § I. — Emission du son et de la parole chez l'enfant, *ibid.*

SOUANE. Voy. GÉORGIENNE.

SOUDAN ou NIGRITIE INTÉRIEURE. —

Cette vaste région de l'Afrique, sur laquelle on a débité tant de fables et tant de rapports contradictoires, qui a été le but de tant de voyages, presque tous suivis de la mort des savants courageux qui les ont entrepris, et qui sous les mains de nos géographes dessinateurs, présente tant d'aspects différents selon les différents systèmes qu'ils suivent dans la tracé de leurs cartes; cette région, sur laquelle, malgré tant de recherches, on n'a jusqu'à présent que des notions confuses, qui cache encore à l'œil du géographe le cours des fleuves qui l'arrosent (762), la direction des chaînes de montagnes qui la traversent ou la bordent, la position des lacs qui en occupent les parties les plus basses et y jouent le rôle d'autant de mers intérieures; cette région mystérieuse, par une de ces singularités qui ne sont pas rares pour ceux qui observent attentivement la nature, est encore moins imparfaitement connue

sous le rapport de la différence des langues qu'on y parle que sur ses rapports physique et politique. — Voy. la note XXV, à la fin du volume.

Les confins de cette région sont : au nord, les limites indéfinies du Sahara, qui forme l'extrémité méridionale de la région de l'Atlas; à l'est, les déserts et les terrains élevés qui limitent la région du Nil; au sud, les montagnes où naissent les affluents du lac Tchad ou de la mer intérieure de Bornou, et ensuite une ligne que l'on ne saurait encore déterminer avec précision, laquelle passe au nord des royaumes de Qua, de Benin, du Dahomey, d'Achantie, de Dagwumba, de Sanguin et de Cap-Monte dans la Guinée, pays compris dans la Nigritie maritime; à l'ouest, les montagnes de la Sénégambie qui séparent le bassin du Dioliba de celui du Sénégal.

Dans ces limites, cette région comprend toutes les vastes et peuplées contrées qui s'étendent de l'ouest à l'est depuis la Sénégambie jusqu'au Konlofan, et du nord au sud depuis les extrémités méridionales du Sahara jusqu'aux confins septentrionaux de la Guinée.

Pour la classification provisoire des langues qui appartiennent à cette région, voy. au mot AFRIQUE. *Tableau général des langues* de cette partie du monde. Voyez ensuite l'histoire de chacune des langues du Soudan dans son ordre alphabétique.

(762) Dans l'intérieur de l'Afrique, le Niger a longtemps occupé et occupe encore les méditations des géographes. Quoiqu'on ne sache pas précisément où est sa source, on a lieu de penser qu'elle n'est pas éloignée de celles du Sénégal, de la Gambie et du Rio-Grande. Il coule d'occident en orient : son cours est connu avec assez de certitude jusqu'au méridien de Paris. Que devient-il ensuite? Chacun forme des hypothèses sur ce sujet.

L'expédition du Niger, organisée par la compagnie de Liverpool et dirigée par les frères Lander, malgré la fin désastreuse de tous ceux qui en faisaient partie, ne laissa pas de produire quelques résultats scientifiques d'une assez grande importance. Richard Lander, qui survécut à ses compagnons, s'avance avec le lieutenant W. Allen jusqu'à Rabbah, entra dans le Tchadda, et le remonta à une distance de 150 milles, et sur la foi des assertions des indigènes, il ne doutait plus de la communication de cette rivière avec le lac Tchad, quand la mort l'arrêta. Mais le lieutenant Allen rapporta de ses excursions des notes importantes qui lui ont permis de publier, en 1838, une carte du Quorra, et un Mémoire sur le versement du Tchad dans le Niger, par le Tchadda, dans lequel il reconnaît le Yeou.

Depuis la mort de Lander, une autre compagnie commerciale se forma à Glascow, en vue du même objet que celle de Liverpool, à savoir d'établir, à l'aide du Niger, des relations commerciales avec les naturels de l'intérieur, et le colonel Niebohl, parti de Fernando-Pô et entra dans le Niger, avec cette mission.

En 1840, une société anglaise, formée pour l'extinction de la traite des esclaves et la civilisation de l'Afrique, et placée sous le patronage du prince Albert, confia à des officiers de la marine royale la mission de remonter le Niger avec trois bateaux à vapeur, et de chercher à ouvrir des communications plus faciles avec les contrées intérieures. Mais cette expédition échoua complètement; après avoir cherché vainement à remonter le Niger par les branches de Benin et d'Ouari, on était enfin parvenu à Layaba (Lever de Lander), sur la rive occidentale, à 50 mètres au-dessus de Rabbah, lorsque les difficultés de la navigation, et surtout les maladies de l'équipage, firent abandonner l'entreprise.

Voy. les journaux des missionnaires F. Schlegel et Sam. Crowther, qui accompagnaient le cap. Trotter, relation publiée à Londres en 1842.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DU SOUDAN OU NIGRITIE INTÉRIEURE.

				ORTHOGRAPHE.		Soud.
TOMBOUCTOU.				1	anglaise	(oldu)
GARANGI.				2	anglaise	
Mosi, Mossi.				3	anglaise	
Koussilaboo.				4	anglaise	
CALAWNA.				5	anglaise	
Foni.				6	anglaise	
Kallant.				7	anglaise	
FAMILLE HAOUSSA.				8	anglaise	
Haoussa, Haoussa Propre.				9	anglaise	
Cachens ou A/sou.				10	anglaise	
FAMILLE BORNOUANE				11	anglaise	kangal
QOUALLATTA.				12	anglaise	
Riani ou Bornooc.				13	anglaise	
Maha.				14	allemande	ma
MANDARA.				15	anglaise	kaja
AFFADER.				16	allemande	anyk
BAGHERMEN.				17	anglaise	dole
MORRA ou BORBOC.				18	anglaise	agnig
DAR-FOUR.				19	danotse	snjou
DAR-RONGA.				20	danotse	snjam
HISO ou ENORS, Hibo Propre.				21	anglaise	
Hio ou Etras.						
	Lanc.	Jour	Terre.		Em.	Fou.
1	(hili)	noony	gunda	hary		jarree
2						
3	choogoo			quom		boogoom
4	waitacha			koma		
5						
6						
7						
8		rwaa	kassa			oola
9						
10						
11	(kengal)	(koo)	(shicki)	loki		kano
12						
13		vechea		yowah		
14	tedi	phadornzo	fuang	anoh		hu
15				mane		pedloo
16	ayk	dealka	herr	andjy		wosilk
17	dral	(lo)	sura	kero		(utu)
18	medhlag			tia		nissieck
19	cogma					
20	umma					
21						
	Père.	Mère.	Oeil.		Tête.	Nes.
1	(bbi)	(emmi)	(aiti)	boogo		(hostli)
2						
3						
4						
5						
6						
7						
8			lido			
9						
10						
11	aba	ya	abem	kia		kinca
12						
13	dada	mama	echey	erey		nkieray
14	aba	tja	szankn	go, ko		demulassogenko
15	habma	kouma	koumo	genjo		amo
16	tonouny	tinnyng	kapok	kidyj		kharsouma
17	abboo	umme	sume	tulbo		darnue
18			khaseo			
19	inna, nam	ne, nem		issi		
20	na	neam		issi		
21						
	Bouche.	Langue.	Dent.		Mahr.	Pied.
1	mey			kambah		kay
2						
3						
4						
5						
6						
7						
8						
9						
10						
11	che	telam	tence	munko		abree
12						
13	okay					

11	esienko (dguitenja)	nganah	hiinszeh	enoth	
12	tara	sateni	kara	ngaja	
16	kana	dugge	donga	djasongoly (arimousaly)	
17	udo		luse	lar	
18			okuh, kukko	akku	
19			okuh	akkah	
20					
21					
	Un.	Denz.	Trois.	Quatre.	Cinq.
1	afloo	eahinka	nahinsa	attakee	aggoe
2	kerrimaina	ferrimaina	sonanina	ferrima	lahima
3	jimbo	ayeetoo	ataboo	annisee	amoo
4	yumbo	yeeboo	tabo	nawee	anoo
5	kudoom	naboolia	naweedazoo	nabonara	nabonoo
6	koroom	naizy	poompevarra	lecta naleo	lak wasson
7	gadee	silil	quan	fooloo	rydee
8	daya	liaoo	okoo	foodon	biai
9	delya	beyyou	okoo	hodoo	heat
10	da	bue	okoo	dago	hak woe
11	telo	inda	yaskoo	danger	oogoo
12	lgee	indé	easka	fucklab	ohoo
13	maqua	saridah	kighah		elbah
14	te	aschah	ankro	zob	
15	keddy	sch	nattiah		wee
16	ton	bah	kungai		
17	deck	on	ees	ongal	os
18	kadreda	emharr	stik	meudih	
19	otah	aboa	atloo		
20	otah	abolam	atloo		
21	lunee	eytee	ella	erneo	aroon

Six. Sept. Huit. Neuf. Dix.					
1	idloo	es	yaha	yugga	auwy
2	tata	mannima	pirima	missirima	guahoo
3	ayobee	owhi	emnee	ahopol	pega
4	yubo	poheo	nehee	wahoe	pega
5	lodeo	ingwa	titlango	nako	yewoo
6	manassa	noolloosoon	borafay	paritay	oanooa
7	zoodoo	etkawa	akidlowka	woolaa	woma
8	shidda	boktoi	tokos	tara	goma
9	sheedah	zookai	takoo	tarrah	goumah
10	shida	bockwa	aidia	tarra	gouan
11	araska	toohur	waskoo	lekar	meagoo
12	araska	tooloor	weska	likar	inagoo
13	n'quaha	voiyah	teesah	musselman	kison
14					
15	meeka	chilly	marta	doso	dokemy
16					
17	sitta, suedeck	subha	themoniar	lixee	ashnrer, weja
18	siloliheda	ow	sebatéis	atib	bôff
19					
20					
21	effa	eggay	eggo	essun	eywaw

SODAN, géographie et civilisation de cette contrée. — Voy. note XXV, à la fin du volume.

SOUNDA. Voy. JAVANAISES.

SOURD-MUET. Voy. la note A, à la fin de l'Essai.

SOUSOU. Voy. MANDINGO.

SOWAIEL. Voy. MONOMOTAPA.

SOYOTE. Voy. SAMOÏÈDE.

STRANIAQUE. Voy. BOMÉO-POLONAISE.

STYRIEN. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

SUD-SINDHI. Voy. PRACRIT.

SEDOIS. Voy. SCANDINAVE.

SUEVI. Voy. TEUTONIQUE.

SUISSE. Voy. TEUTONIQUE.

SUMATRIENNES (LANGUES) ou MALAISES

proprement dites. — Les idiomes de ce groupe sont les suivants :

1° MALAYOU ou MALAIS proprement dit, parlé par les *Malais*.

Cette nation nombreuse et très-adonnée au commerce paraît être originaire de l'intérieur de Sumatra, d'où elle s'est répandue dans presque tout l'archipel Indien et dans la péninsule de Malacca en Asie, en s'établissant partout le long des côtes (763). Outre l'empire de Menangkabo, qui embrassait anciennement la plus grande partie de l'île Sumatra, cette nation a possédé un autre empire non moins puissant mais plus célèbre, celui de Malacca, qui vers la fin du xiii^e siècle sous le règne brillant du sultan Mou-

(763) De Rienzi préfère lui donner pour point de départ la côte occidentale de Bornéo, et plus particulièrement Kalemantan, au pays de Sedang L'immense chaîne ethnologique dont cette nation est la souche étend ses rameaux au nord jusqu'à la côte orientale de Formose, où elle constitue le malais asiatique, à l'est sur les principaux groupes de

la Polynésie, au sud sur plusieurs des points les plus importants de l'Australie, à l'ouest jusqu'à Madagascar, où elle forme le malais africain, et même jusque sur le continent d'Afrique, où elle se serait dispersée, sous le nom de Foulahs et de Fellans, s'il faut en croire M. d'Eichthal.

hammed-Schah embrassait presque toutes les côtes de la péninsule de Malacca, les lies Lingén et Bantan et les districts de Campar et d'Arou dans celle de Sumatra.

Le malais, considéré sous le rapport grammatical, paraît être le plus simple des idiomes de cette famille. Cette simplicité et sa douceur l'ont rendu la langue générale des communications et du commerce dans tout l'archipel Indien, où il joue le même rôle que jouent la lingua-franca dans la Méditerranée et l'hindoustani dans l'Inde; on le parle même dans l'intérieur des maisons européennes non-seulement dans ces régions, mais même dans les établissements du cap de Bonne-Espérance (764). Les Malais n'ont pas comme les Javanais, les Sundas, les Balis et les Maduras deux langues différentes, celle de compliment et la familière, mais, selon le savant Marsden, ils ont quatre styles qui diffèrent beaucoup les uns des autres, et qu'on pourrait regarder comme autant de dialectes différents. Ces styles sont : le *bhasa-dalam* ou le style de la cour, qui est le plus pur; le *bhasa-bangsawan* ou des classes policées de la société, qui diffère très-peu du précédent; la *bhasa-dagang*, employé par les négociants; il est d'une grande simplicité dans sa construction, moins élégant et grammatical que les deux précédents et admet l'emploi de plusieurs mots étrangers; c'est le malais qu'apprennent et parlent les Européens; le *bhasa-kachukan*, qui est le plus corrompu de tous; on le parle dans les bazars des grandes villes maritimes, où les hommes de plusieurs nations différentes tâchent de se comprendre réciproquement par une espèce de langage de convention dont le malais forme la base, et qu'on pourrait comparer à la lingua-franca des ports de la Méditerranée, et au portugais parlé sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie. C'est dans ce dialecte qu'est passé un grand nombre de mots et de phrases européennes pendant la domination portugaise, quelques mots hollandais et un nombre encore plus petit d'anglais. Les livres sont entièrement libres de ces mots; la langue dans laquelle ils sont écrits se nomme *bhas-jati* qu'on pourrait appeler le malais littéral; elle est absolument la même dans toutes les régions où l'on parle malais, depuis les Moluques jusque dans l'intérieur de Sumatra et aux côtes de la péninsule de Malacca. Outre ces quatre styles, cette langue a plusieurs dialectes, dont voici les principaux : l'*asiatique* ou le malais de la péninsule; c'est celui qu'on regarde comme le plus pur; on le parle le long des côtes de la presqu'île de Malacca à Malacca, dans les Etats de Kiddeh ou Tanna Say, Perak, Salangor, Killung, Jobor, Tringganu, Pahang et Patani et dans plusieurs îles voisines. Le *sumatrien*, parlé le long d'une grande partie des côtes de Sumatra, dans les états de Siak, de Jambi, etc., etc., et dans l'empire de Menangkabo

dans l'intérieur de la même île, ainsi que dans le petit royaume de Rumbou dans la péninsule de Malacca. Le *palembang* parlé dans le royaume de ce nom dans Sumatra; il est très-mélangé de javanais ainsi que le *javanais* ou le *malais javanais* qu'on parle dans les villes maritimes de Java et dans les îles de Lingén et de Bantan. Le *bornéen*, parlé dans les royaumes de Pontiana, de Sombas, de Bornéo et de Banjar dans l'île de Bornéo; il est très-mélangé de bugis. Le *bhasa-timor* ou l'*oriental*, parlé dans différents endroits de l'archipel des Moluques, de l'île de Timor et autres îles orientales; c'est le plus corrompu; il est tellement mélangé de mots étrangers, qu'on pourrait le regarder comme une langue sœur.

Sur cent mots, le malais en présente cinquante qui appartiennent au fonds océanien, vingt-sept au malais, seize au sanskrit, cinq à l'arabe, deux au téligna ou au persan ou à la langue de quelqu'une des nations européennes qui fréquentent ces parages.

Le malais doit au sanskrit une grande partie de ce qu'il possède d'expressions ayant rapport aux idées morales ou métaphysiques. G. de Humboldt (*Recherches sur la langue kavi*) s'applique à suivre les traces de l'influence indienne dans la Malaisie, en même temps qu'il s'efforce de démontrer, à l'aide de la comparaison des langues, que la race Malaise s'est étendue jusqu'à Madagascar et sur toute la mer du sud. Bopp fait dériver le Malai du sanskrit, opinion fort controversable.

L'auteur du *Mithridate* classa le malais dans les langues polysyllabiques, tout en le considérant cependant comme formant, ainsi que le mongol et le mandchou, la transition de cette classe de langues à celles des langues monosyllabiques. Le malais lui semble avoir appartenu, dans le principe, à cette dernière classe, dont il ne se serait écarté que par suite de rapports multipliés avec les étrangers. En effet, les mots malais les plus anciens peuvent être ramenés à la forme monosyllabique du chinois ou des langues transganétiques.

Le système phonétique du malais, est pareil à celui des Javanais et des Hindous. Les consonnes étant d'une articulation douce et facile, séparées entre-elles par des voyelles nombreuses et sonores, et l'accent se plaçant sur la pénultième, dans les mots de plusieurs syllabes, il en résulte, dans la prononciation, une cadence et une harmonie qui rappellent celles de l'italien et du portugais. Quant au vocabulaire, s'il présente d'un côté une grande abondance de mots pour exprimer de faibles nuances dans les idées familières, il offre d'un autre côté, dans son fonds indigène, une absence presque complète de dénominations générales. Le malais possède d'ailleurs une grande simplicité de formes grammaticales et une grande clarté de syntaxe. On y signale aussi

(764) Dans un espace de plus de 100 degrés en longitude, suivant le navigateur Freycinet. (*Journal asiatique*, 1840.)

comme dans les idiomes indo-chinois, la règle qui fait varier la formation des pronoms personnels suivant le rang de la personne qui parle ou de celle à qui on s'adresse. Dans le verbe, les personnes et les nombres sont indiqués par les pronoms, les temps et les modes par des particules adverbiales. Une préfixe particulière donne au verbe le sens passif. Les règles de construction suppléent seules, dans les autres cas, aux flexions qui manquent à la grammaire.

La littérature malaise, quoique aussi riche peut-être que la javanaise, est inférieure à celle-ci sous le rapport de l'originalité. La grande masse des compositions malaises est en prose, et toutes ou presque toutes portent l'empreinte du caractère arabe; presque tous les sujets sont tirés des livres hindous, javanais, arabes et telings; un petit nombre seulement de ses compositions regardent l'histoire nationale, encore n'est-ce qu'à une époque très récente (765). La poésie malaise n'a pas de vers blancs; tous ses mètres sont rimés. Les Malais de Sumatra, surtout ceux de Menangkabo, passent pour être les meilleurs poètes, plusieurs improvisent des chansons et des ballades nommées *puntun*. Outre plusieurs éditions de la Bible et autres ouvrages ascétiques, cet idiome possède plusieurs grammaires et dictionnaires excellents publiés par des Européens, particulièrement les Anglais et les Hollandais. Il paraît que les Malais ont eu un alphabet particulier avant l'introduction de l'islamisme, époque à laquelle ils ont adopté celui des Arabes auquel ils ont ajouté 6 lettres pour exprimer des sons qui leur sont particuliers; comme les Arabes ils écrivent horizontalement de droite à gauche et omettent comme eux, les Persans et les Turcs les caractères supplémentaires. Cet alphabet, ainsi modifié est aussi en usage chez les Mindanoss, les Bantams, les Achinais et quelques autres peuples moins importants. Il est bon de signaler un fait curieux; c'est que la malais est, de toutes les langues connues, celle qui emploie communément dans son écriture quatre alphabets entièrement différents; car, outre l'alphabet des Arabes dont se servent la plupart des Malais, ceux de Java écrivent le plus souvent en caractères javanais, ceux de Célèbes en caractères bngis et ceux des Moluques en caractères latins.

2° **BATTA**, parlé par les Battas, peuplade anthropophage, quoiqu'ana des plus civilisées de l'archipel indien, puisque tous les individus savent lire et écrire. Suivant Leyden, la batta a eu une grande influence sur la formation de tous les idiomes de ce groupe, auxquels il ressemble beaucoup par la simplicité des formes et par ses racines; il a

aussi une grande affinité avec le *wougui*, *bougui* ou *bugis*. Depuis un temps immémorial, cette langue possède un alphabet particulier, composé de dix-neuf consonnes et de six voyelles. Il s'écrit horizontalement de gauche à droite, suivant Marsden, de bas en haut, en colonnes verticales, suivant Leyden. Littérature, dit-on, très-ancienne et assez riche, mais jusqu'ici inconnue.

3° **ACHEM**, ou **ACHIN**, idiome des *Achinas*, voisins des Battas. De la fin du *xvi*^e siècle jusqu'à la moitié du *xvii*^e ce peuple a été la nation dominante de l'archipel indien, étant allié ou ami de toutes les nations commerçantes depuis le Japon jusqu'à l'Arabie; sa marine comptait 500 voiles. Quoique bien déchus depuis la fin du *xvii*^e siècle, les Achinais sont encore une des nations de l'archipel indien les plus adonnées au commerce et à la navigation. Leur idiome est un mélange de malayou, de batta et surtout d'arabe tamoul ou *mapila*.

4° **REDJANG**, idiome des Redjangs; c'est un mélange de malayou et de batta; il s'écrit horizontalement de gauche à droite avec un alphabet particulier.

5° **LAMPONG**, parlé par les Lampons; analogue au Redjang.

6° **MANTAWÉ**, parlé par les habitants des Iles Pagi, Porah et Mantawé.

7° **NIAS**, manque du *p* qu'il remplace par l'*f*. Les femmes Nias ainsi que celles des Soulous passent pour être les plus belles de l'archipel indien.

8° **MAKURIS**, analogue au batta et au nias.

SUMBAVA-TIMORIENNES (LANGUES), de la famille malaise. L'ethnographie y distingue huit ou neuf idiomes encore peu connus et sans intérêt, parlés dans les Iles de Sumbava et da Timor et dans plusieurs Iles qui en sont voisines. Voir le *Tableau général des langues océaniennes*, art. Océanie.

SUO-MENKIELI. Voy. FINNOIS.

SUOMI. Voy. FINNOIS.

SUZES, inscriptions. Voy. CUNEIFORMES.

SYRIAQUE ou **ARAMÉENNE** (LANGUE), ainsi appelée de la langue principale qu'elle comprend et du pays où on la parle, que les auteurs bibliques appellent Aram (766), et qui embrasse la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Elam et l'Assyrie. Cette branche des langues de la famille sémitique ne comprend, à proprement parler, que le syriaque et ses différents dialectes, considérés à tort comme autant de langues différentes. Cependant la haute antiquité et l'importance historique du Chaldéen nous paraissent exiger une exception à son égard. Voy. CHALDÉEN.

La langue syriaque était répandue autrefois depuis la Méditerranée et la Judée jusqu'à la Médie, la Suziane et le golfe Persique.

(765) Sir Th. Raffles a rassemblé la plus riche collection de manuscrits en cette langue qui soit entre les mains des Européens. Cette collection est devenue la propriété de la Société asiatique de Londres. — M. Dulauri a traduit une chronique fort curieuse de la rois de l'Assy, capitale d'un Etat autre-

fois puissant, situé sur la côte nord-est de Sumatra. (766) Ce nom signifie littéralement haute contrée (highland des Allemands, highland des Anglais), de Aram, haut, par opposition à celui de Canaan, qui veut dire basse contrée (niederland), du verbe *cana*, abaisser.

C'était la langue de toutes les peuplades établies sur les deux rives de l'Euphrate et le Tigre, depuis l'Arménie jusqu'à la mer. Nous ignorons quelle fut sa forme la plus ancienne; les auteurs qui nous l'ont transmise, nous montrent le syriaque déjà altéré par un grand nombre de mots grecs qui ont dû y être introduits par la domination des successeurs d'Alexandre, et ensuite par celle des empereurs romains et grecs. Il est probable qu'une langue, répandue sur un si grand espace, a dû être divisée en un grand nombre de dialectes, à l'époque où elle fut vulgaire (767). Quant à la langue littéraire, qui nous a été conservée dans les livres, on ne remarque aucune différence pour l'emploi des mots et les formes grammaticales entre les auteurs syriens des différents siècles et de divers pays. La littérature syriaque a été très-brillante pendant les *v^e* et *vi^e* siècles. Elle contient un grand nombre d'ouvrages relatifs à la théologie; elle possédait aussi autrefois un grand nombre de livres historiques, mais il n'en existe plus qu'une petite quantité, parmi lesquels on distingue la grande chronique de Greg. Bar-Hébræus, nommé ordinairement Abon Efaradj, et celle de Denys de Telmahar. Le syriaque est encore la langue ecclésiastique et littéraire des jacobites, des nestoriens et des maronites, qui habitent les montagnes des Druses, la Syrie supérieure, la Mésopotamie, le Kurdistan et le pachalik de Bagdad. Cet idiome fut autrefois répandu dans toute la Perse jusqu'à Samarcande, et même dans la Tartarie ou Asie centrale, où les marchands et les religieux nestoriens le firent connaître. Quelques peuplades de l'Asie conservent, dit-on, encore l'usage de la langue syriaque, tels que les *nosairis*, sectaires qui habitent les montagnes du Liban entre Tripoli et Antioche; les *isidris*, autres sectaires répandus dans la Mésopotamie, du côté de Harran et de Sindjar; les *nestoriens*, secte chrétienne, qui habitent les montagnes des Kurdes au delà du Tigre, et les habitants de quelques villages aux environs de Damas: le fait est possible, mais il n'est pas suffisamment constaté; on n'a à ce sujet que quelques assertions assez vagues. Cette langue possède quatre alphabets, savoir l'*estranghelo*, qui est le plus ancien, et qui ne se trouve plus que sur d'anciens monuments; il paraît avoir été le type de l'alphabet ouïgour (768); la *nestorien*, qui semble être tiré de l'*estranghelo*; le *syrien ordinaire*, dit aussi *maronite*, dans lequel sont imprimés, en Europe, les livres syriens; et celui dit des *Chrétiens de Saint-Thomas*, pour être employé par les Chrétiens connus sous ce

nom, et qui vivent dans l'Inde. Tous ces alphabets ont 22 lettres et des points voyelles, à l'exception de l'*estranghelo* et du nestorien qui n'ont pas adopté ces derniers. Voici les principaux dialectes qui nous paraissent appartenir à cette langue: le *palmyrenien*, éteint depuis très-longtemps, et parlé jadis dans Palmyre, le Tadmor de Salomon, et ses environs. Les inscriptions antiques trouvées dans les imposantes ruines de Palmyre, si savamment expliquées par M. de Saint-Martin dans son Histoire de Palmyre, sont tout ce qui nous reste de ce dialecte. Il est mélangé de quelques formes qui le rapprochent de l'arabe; on y trouve aussi des mots grecs, comme dans le syriaque des livres. Il était écrit avec un alphabet particulier qui, malgré quelques différences assez fortes, présente néanmoins un air de famille très-marqué avec tous les anciens alphabets cursifs de la Syrie et de la Perse. Le *nabathéen*, qui est le langage de tous les paysans qui habitent dans les marais de Wasith, entre Bagdad et Bassora, et particulièrement sur les bords de l'Euphrate, en allant vers les ruines de l'ancienne Babylone. Les auteurs arabes font mention de plusieurs ouvrages, actuellement perdus, qui furent écrits en nabathéen. Il est probable que les anciens Nabathéens parlaient ce dialecte. Le *sabéen*, qui est en usage chez les sectaires nommés *Sabéens* par les Arabes, mais qui se nomment eux-mêmes *Mendaites*, *Nazaréens*, *Chaldéens*, et chez les *Chrétiens de Saint-Jean* (769), dénomination tout à fait impropre, car ils professent la plus grande aversion pour les Chrétiens et pour Jésus-Christ. Ils habitent actuellement à Bassora, à Souster ou Soze, à Howalzah et dans les villages cachés dans les marais au milieu des bras du Tigre et de l'Euphrate, vers leur embouchure dans le golfe Persique. Ils se servent d'un alphabet particulier composé de 22 lettres, toutes différentes de celles du syriaque.

Il y a lieu de croire qu'en dehors des ouvrages chaldéens composés par les Juifs et de la littérature chrétienne de la Syrie, il a existé une vaste littérature araméenne profane et païenne, qui a presque entièrement disparu. C'est là un côté du développement sémitique qui a été beaucoup trop négligé, sans doute à cause de la manière incomplète dont nous le connaissons. On peut supposer que la science aura quelque chose à apprendre, sur ce sujet, de l'ouvrage de M. Shwolsobn, *Die Sabier und der Sabismus*, qui se publie en ce moment sous les auspices de l'Académie de Saint-Petersbourg. L'obscur question des rapports antiques de la race sémitique et de la race iranienne, dans le

(767) On trouve, en effet, une même langue dans les livres de saint Ephrem, né à Arndé au *iv^e* siècle, dans ceux de Denys de Telmahar, qui vivait au *viii^e*, de Thomas de Maraghah dans l'Aderhaïdjan au *x^e* siècle, de Greg. Abon Efaradj, né à Nalathiah dans le *xiii^e* siècle, ainsi que dans les livres des Maronites en Syrie et des Chrétiens de Saint-Thomas dans l'Inde.

(768) Voy. TURKE.

(769) On les nomme aussi *Sabéens*; cette secte prétend remonter jusqu'à saint Jean-Baptiste, et dit être un reste des Juifs chassés de Jérusalem au *vi^e* siècle, par les mahométans lors de leur invasion en Syrie. Ils comptent environ 22,000 familles au *xviii^e* siècle.

bassin du Tigre et de l'Euphrate, y trouvera peut-être une solution aussi satisfaisante qu'il est permis de la donner dans l'état

actuel de nos connaissances sur l'Orient. Voy. CHALDEEN.

T

TABEAU général des langues européennes, asiatiques, africaines, américaines, océaniques. Voy. EUROPE, ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE, OCÉANIE.

TABEAU de la chronologia assyro-chaldéenne. Voy. CUNÉIFORMES.

TACOUILLIES. Voy. LÉNAPPE.

TADJIKS. Voy. PERSAN.

TAGALES. Voy. PHILIPPINAISES.

TAITI. Voy. MALAISES, — et note XXI, à la fin du volume.

TAITIEN. Voy. POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

TAMANAQUE. Voy. CARIBE.

TAMAZIRCK. Voy. ATLANTIQUE.

TAMOULE, TAMUL, TAMIA ou **ARAVAN**, langue de l'Inde, dérivée du sanskrit. — Cette langue est parlée sur la côte de Coromandel depuis la cap Comorin jusqu'à la rivière de Palacate au nord de Madras, et depuis cette dernière ville et Pondichéry jusqu'aux premières Gâtes ou chaînes de montagnes qui séparent le Mysore de la vaste province du Carnate et de son district Madura. Les pays compris dans le domaine de cette langue sont : la grande province anglaise du Carnate, où il y a Madras, capitale de la seconde présidence de l'Inde; Arcot, jadis siège d'un nabab très-puissant; Tanjelly, chef-lieu d'un district où l'on fait la fameuse pêche des perles; Madonra, sur le territoire de laquelle se trouve le fameux temple de Ramisseran; Tranquebar, qui appartient à la monarchie danoise et est le siège d'une grande mission à laquelle on doit des Mémoires intéressants sur les langues de l'Inde; Pondichéry, chef-lieu des possessions françaises dans l'Inde; ensuite les provinces anglaises de Coimbatour et de Salem ou Barramahat; enfin une partie de la côte septentrionale de l'île de Ceylan. Le tamoul diffère peu du malabar avec lequel il est souvent confondu, et encore moins du carnata; il est harmonieux et n'a pas les aspirations si communes dans le carnata et le telinga; il possède un alphabet particulier entièrement différent de ceux de ces deux idiomes. Cette langue a trois genres et deux nombres; ses adjectifs sont indéclinables; sa conjugaison est plus riche que celle du malabar, ayant le passif et la mode subjonctif qui manquent à ce dernier, outre un mode interrogatif et plusieurs sortes d'impératifs qui lui sont particuliers; toutes les prépositions sont jointes à la fin des substantifs, des pronoms et des verbes. Sa construction bizarre est la même que celle du carnata et du telinga, et ne souffre aucune inversion. Sa littérature est une des plus riches de l'Inde.

TARAHUMARA (ANAHUAC ou MEXIQUE), langue parlée dans la province de Nouvelle-Biscaye. On lui trouve avec l'aztèque quelques rapports, mais qui ne s'étendent pas, comme cela a lieu, jusqu'à un certain point, selon quelques voyageurs, pour le cora, aux formes de la grammaire. Les désinences que l'on observe dans le tarahumara lui sont propres, tandis que les noms de nombre et quelques autres racines sont empruntés au mexicain. Une particularité de sa syntaxe, c'est que l'idée d'appartenance, au lieu d'être exprimée par une flexion répondant au génitif dans le nom du possesseur, l'est par l'addition d'une finale ou désinence (*la*) au nom de l'objet possédé. Ainsi, *père* se rend par *mona*, et *père de Pedro* par *Pedro nonola*. Il n'y a pour ainsi dire pas d'adjectifs dans le tarahumara, qui en revanche fait un fréquent emploi des participes, qu'il forme par l'addition de la terminaison *ameke* : *lessi*, languir, fait *lessameke*, languissant. Les conjonctions se placent à la suite de la proposition secondaire, qu'elles lient à la proposition principale, et les termes dits propositions après leurs compléments.

TARASQUE (ANAHUAC ou MEXIQUE). — Langue des Tarasques, qui, lors de la conquête du Mexique, étaient la nation dominante du puissant royaume de Mechoacan à l'ouest du Mexique. Cette langue subsiste encore dans la ci-devant intendance de Valladolid; c'est une des langues les plus harmonieuses et les plus sonores de l'Amérique. On remarque dans sa prononciation le fréquent retour d'un *r* d'une douceur particulière. Elle manque des articulations *f* et *t*, distingue le *c* du *k*, ne commence jamais un mot par aucune des lettres *b*, *d*, *g*, *i*, *r*, et fait dans le corps même des mots fréquemment usage d'une *s* euphonique. Les noms y sont susceptibles d'être déclinés, si l'on considère comme désinence, ainsi que le font les auteurs des grammaires de cette langue, les suffixes ou postpositions qui y expriment les rapports des mots. Au moyen de certaines modifications, da certaines intercalations de particules dans la radical des verbes, on donne à la conjugaison les voix réfléchie, causative, et d'autres encore, dont voici quelques exemples. De *pireni*, chanter, on fait *pareponi*, aller chanter; *pireponi*, venir chanter; de *tirehaca*, manger, *tireracaca*, donner à manger; de *tarohaca*, cultiver, *tareratahaca*, faire cultiver; de *hoponi*, laver, *hopocuni*, laver les mains, *hoponduni*, laver les pieds, *hopomuni*, laver la bouche. Quelques auteurs se refusent à reconnaître aucune affinité avec les autres langues américaines au tarasque, de même qu'au cora.

TARQUINIES, florissait au temps de Babylone et de Tyr. Voy. ETRUSQUES.

TARTARES (Langues), groupe de langues asiatiques. — Le groupe ethnographique comprend les trois familles tatare (770) ou mongole, tongouse et turke, qui embrassent les grandes nations nomades de l'Asie, qui ont joué un rôle si important dans les révolutions du monde. Depuis les sources du Wardar en Macédoine jusqu'à l'embouchure de l'Amour dans la Manche de la Tartarie, et depuis le grand angle formé par l'Obi, non loin de Naryn en Sibérie, jusqu'au centre de la Perse d'un côté et du Tibet de l'autre, on peut dire que la population est entièrement tartare ou formée pour la plus grande partie de peuples qui appartiennent à ce groupe. Les peuples compris dans ces trois familles appartiennent à deux races bien distinctes. Les Turks, à taille élancée, à visages européens, à longue barbe, appartiennent à la race caucasienne ou blanche, et diffèrent entièrement du monstre difforme et trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes et au menton presque imberbe, qui est le type de la variété jaune ou orientale, dans laquelle sont aussi compris les Tongouses. Presque tous les peuples turks sont malumétans plus ou moins zélés; la presque totalité des Mongoles et des Tongouses professant le bouddhisme. Mais un trait qui est commun aux peuples de ces trois familles, c'est de s'être élevés plusieurs fois de l'état le plus abruti jusqu'à une certaine civilisation, pour retomber de nouveau dans la plus profonde ignorance; c'est d'avoir fondé les plus grands empires mentionnés par l'histoire; c'est d'avoir donné la première impulsion à ces terribles invasions qui ont ébranlé l'empire romain et renversé celui des califes. Ces nombreuses tribus de bergers qui, dans leurs maisons à roues, traversent les vastes solitudes de la mer de sable; ces nations de cavaliers, qui parcourent depuis trois mille ans les hautes plaines de l'Asie moyenne, ont donné naissance aux plus terribles conquérants qui ont désolé et esservi la terre. C'est du sein des peuples de ce groupe que sont sortis *A-pao-khi*, *Agoutha Thou-lun Thoumen* et *Oje*, fondateurs des empires des Khitans, des Sou tchins ou Niutchis, des Jouansjouans, des Thouskhious et des Hakas ou Kirghis. C'est parmi les peuples de ce groupe que naquirent le cruel et fanatique *Yemineddoulah Mahmoud*, le plus grand des sultans Ghaznévides, qui ravagea et conquît l'Inde jusqu'à Canodje; les deux courageux et féroces Seldjucides *Togroul-Beg* et *Malek*, qui s'assirent sur le trône des

califes, qu'ils avaient été appelés à défendre, et dont le second régna sur presque toutes les vastes contrées jadis soumises aux successeurs de Mahomet dans l'époque la plus brillante de leur empire; ce *Noureddin*, le plus puissant des atabeks et qui joua un si grand rôle dans la deuxième croisade; ce *Mahamed*, sultan du Kharism, le plus puissant monarque de l'Asie occidentale, et qui osa disputer à Tchinghis-khan l'empire de cette partie du monde; ce même *Tchinghis-khan*, le plus cruel de tous les conquérants et le fondateur du plus grand empire qui ait existé; *Gajouk* et *Batou*, généraux du grand khan Oktai, qui conqurent la Russie et envahirent la Pologne, la Silésie, la Moravie et la Hongrie, portant le carnage et l'effroi jusqu'aux bords de la mer Adriatique; *Koubilai*, qui fit la conquête de la Chine méridionale, menaça le Japon et rendit tributaire la partie orientale de l'Inde ultérieure; *Tamerlan*, dont la puissance ne peut être comparée qu'à celle de Tchinghis-khan, et qui renouela presque son empire; *Bajazet*, *Mahomet II* et *Soliman II*, le tarreur de l'Europe et de l'Asie et les trois plus grands empereurs ottomans; *Babek* qui, chassé de son royaume par les Ouslebs, envahit l'Inde et y fonda l'empire du Grand-Mogol qui, sous *Aurengzeb*, embrassait presque toute cette riche et vaste presqu'île; l'adroit et brave *Nadir Schah*, qui, non content de s'être élevé de l'état de simple berger au trône de Perse, envahit l'Inde, et en rapports le plus riche butin dont l'histoire fasse mention; enfin les deux khans de Crimée *Mengli Gheirai* et *Selim-Gheirai*; le premier, trop célèbre par ses terribles invasions en Pologne, en Russie et dans le Kaptchak; le second, quoique pas assez apprécié, le plus grand souverain peut-être qui ait régné sur tous les peuples tartares, réunissant à la fois les qualités du savant et du général à celles de l'homme vertueux et du politique habile. Quoique les peuples mongols ne soient plus nulle part dominateurs, et qu'une partie des nations turkes et tongouses soient soumises à l'empire Russe, les différents peuples indépendants de ces deux familles dominent encore sur presque un septième de toute la surface de la terre habitable. C'est un prince de race tongouse qui possède le vaste empire de la Chine; ce sont des princes turks qui règnent sur les trônes de Constantin, de Cyrus et de Tamerlan, et il n'y a pas longtemps que les Anglais ont enlevé aux descendants d'Aurengzeb leur riche et vaste héritage. Mais ces peuples, qui ont fait tant de bruit par les armes, n'ont pas brillé par eux-mêmes.

(770) Ce nom est dérivé de *Tata*, une des branches des *Mohs* ou *Mongols*, dont l'histoire chinoise fait mention au VIII^e siècle de notre ère. De *Tata* on a fait *Tutara*, puis *Tartares* par jeu de mots. Lors de l'invasion des Mongoles en Europe, ils inspirèrent les plus vives alarmes. La reine Blanche de France ne pouvait cacher à saint Louis son appréhension : « Cette terrible invasion, » s'écriait-elle un jour, « semble nous menacer d'une ruine totale, nous et

notre sainte Eglise. » — « Ma mère, » répondit le pieux monarque, « ayons confiance dans la protection du ciel : si ces Tartares viennent ici, nous les renverrons dans le Tartare, d'où ils sont sortis. » Le jeu de mots attribué au roi de France s'accorde parfaitement avec l'opinion du siècle et l'expression : *Tartari*, *imo Tartarei*, jouissait alors d'une vogue universelle.

mes d'un grand éclat; ils ont tout emprunté à leurs voisins; leurs alphabets, leur littérature, leurs idées philosophiques et religieuses, tout se compose d'emprunts faits récemment aux Chinois, aux Hindous et aux Occidentaux. De savants philologues ont su de nos jours apprécier à leur juste valeur la prétendue civilisation des Ouigours, qu'on supposait antérieure à toute époque historique. On sait à présent que ce prétendu peuple primitif, inventeur des sciences et de l'astronomie en particulier, des arts et du plus important de tous, de l'écriture, était une tribu turke, jadis nomade, qui s'est fixée dans des villes avant les autres, y a reçu quelques connaissances de ses voisins, et a composé quelques livres écrits avec des caractères qui lui ont été apportés de l'Occident. Un savant philologue réduit au cycle

des douze animaux, imaginé par les Kirghis et maintenant en usage dans presque toute l'Asie orientale, toutes les prétendues inventions que, sans aucun fondement, on attribuait aux nations de ce groupe (771).

Si l'on considère ces peuples sous le rapport de la nature des langues qu'ils parlent, on peut dire en général qu'à l'exception de l'osmanli et de quelques autres idiomes turks occidentaux, les formes grammaticales des langues de ce groupe sont en petit nombre et peu compliquées. Les rapports des nouns s'y marquent par des particules affixes sans crase; les verbes n'ont point en général de conjugaisons; les temps les plus usités sont impersonnels, et les participes et les gérondifs y jouent le rôle principal. Dans toutes ces langues, l'impératif est le thème ou la racine des verbes, dont on forme tous les

(771) « Aucun ouvrage historique, aucun monument, aucune tradition, chez les Tartares ou chez les nations qui les ont le mieux connus, ne permettent de faire remonter l'état de demi-civilisation où nous les voyons parvenus, à une époque plus ancienne que le deuxième siècle avant notre ère.

« A cette époque, les missionnaires hindous établis dans la partie méridionale de la Tartarie, à Khasigar, à Khotan, à Yerkigang, commençaient à y répandre les premières notions des sciences et des arts, l'écriture indienne, la religion de Boudhah. Les Tibétains, les nomades du nord, n'ont connu tous ces objets que beaucoup plus tard.

« L'opinion qui placerait en Tartarie le berceau du genre humain avec le peuple primitif, ou ses descendants immédiats, ou la patrie des inventeurs des sciences, de l'astronomie, des alphabets de l'Asie, ou même l'origine des doctrines de l'Hindoustan, de Boudhah, ou des Hindous eux-mêmes ou des Chinois; cette opinion ne repose sur aucun fait positif; mais elle se trouve, à la bien examiner, entièrement inconciliable avec les observations philologiques et les traditions historiques de toutes les nations de l'Asie, à commencer par les Tartares eux-mêmes.

« Le christianisme n'a pris naissance ni dans la Tartarie, ni, selon mon opinion, dans la Bactriane. Les Samanides ont pénétré assez tard dans la première de ces contrées; ils y ont toujours été étrangers; ils n'ont jamais converti complètement les habitants. Beaucoup de ceux-ci sont restés attachés à leur culte primitif, qui est le plus simple de tous les cultes, l'adoration du ciel visible et des esprits, avec différentes pratiques superstitieuses.

« Enfin (et ceci, ne tenant qu'indirectement à l'objet de ces recherches, mériterait d'être examiné dans un ouvrage à part), les religions qui ont eu cours dans la Tartarie n'avaient pas, non plus que l'art d'écrire, pris naissance dans les contrées du nord. Le samanisme ou bouddhisme primitif, la philosophie de Confucius, le magisme, le manichéisme, le nestorianisme, le musulmanisme, le lamisme enfin, ou le bouddhisme réformé, y ont été successivement introduits, à peu près dans l'ordre où je viens de les nommer, et cet ordre est quelque chose de bien important à constater; car, si c'est pour nous une question historique de pure curiosité, de savoir si Boudhah est né dans l'Hindoustan ou dans le Tibet, ou si l'alphabet de wanagari a été inventé sur les bords du Gange, ou dans les montagnes d'Altaï; c'en est une de conséquence que de déterminer à qui appartient la priorité, dans les traits de ressemblance incontestable qui s'observent entre la discipline et la hiérarchie

des lamas, et celles de l'Eglise romaine. Cette question, au reste, ne saurait embarrasser une personne qui nous aura suivi dans nos recherches, ou qui saura remonter aux sources où nous avons puisé.

« Ainsi, tout ce qui, chez les Tartares, est au-dessus de ces premières notions qui distinguent l'homme de la brute, leur est venu, à des époques connues, de leur communication avec d'autres nations plus instruites. Quatre ou cinq familles se sont répandues et multipliées sur d'immenses espaces. Les hommes qui en sont sortis ont fait quelques efforts pour s'éclaircir; ils ont cultivé quelques sciences, mais ils n'en ont inventé aucune. Ils n'ont été ni tout à fait aussi grossiers que le supposait Voltaire, ni à beaucoup près, aussi savants que l'imaginaient Buffon et Bailly. Nous sommes donc obligés d'en revenir, au sujet de ces nations, à l'idée que nous en ont donnée les premiers auteurs qui en ont parlé, les voyageurs du moyen âge, les écrivains orientaux, les missionnaires en Chine, Bergeron, Dequignes, Deshautes-Clair, Mosheim, Lequien, les deux Muller, Bayer, et tant d'autres. Ces conclusions sont loin d'être aussi brillantes que les hypothèses par lesquelles on a cherché à suppléer à la connaissance précise des faits, tant qu'on a cru impossible de l'acquiescer; mais il n'est pas inutile de les reproduire, puisqu'elles ont été plusieurs fois contestées par des écrivains systématiques. On avait trop compté sur le défaut de monuments, sur la vague et l'obscurité des traditions. L'antiquité de la Haute-Asie était en quelque sorte la région des hypothèses. On en connaitra la futilité, et l'on s'instruira suffisamment sur l'histoire de la Tartarie, quand on voudra la chercher dans les écrivains chinois, qui nous l'ont conservée. Quelque peu détaillée que soient les renseignements qu'ils nous fournissent, c'est toujours apprendre quelque chose, que de déterminer précisément jusqu'où l'on peut apprendre, et même de l'assurer qu'on n'a rien à apprendre du tout; mais cette ignorance ne s'acquiert qu'avec peine, et la fausse science coûte beaucoup moins. Rien n'est plus facile que de jeter au hasard des suppositions sur le papier, et d'annoncer avec mystère qu'on pourra les soutenir un jour. Il faut ensuite des volumes pour réfuter une seule parole de ce genre. C'est donc rendre quelque service aux sciences historiques, que de dissiper les ténèbres qui couvrent certaines parties de leur domaine, et où l'imagination se joue en liberté. Resserrer le champ de l'erreur, c'est, en quelque sorte, agrandir celui de la vérité. » (Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*.)

modes et leurs différents temps par l'addition de quelques syllabes; elles possèdent toutes des verbes collectifs, transitifs, négatifs, etc., etc., et abondent en formes dérivées pour marquer les modifications de l'action qu'ils représentent. La construction est dans toutes rigoureusement inverse et fixée inaltérablement; le terme conséquent, quoique marqué d'un signe de cas, est toujours placé avant son antécédent, l'adjectif avant le substantif, le substantif régi avant le mot recteur, et le complément avant le verbe. Malgré ces analogies, les idiomes tongsous,

mongols et turcs ne se ressemblent pas plus que les idiomes slaves, latins, et allemands. Tous ces idiomes, mais particulièrement ceux de la famille Tongouse, offrent un grand nombre de racines communes à plusieurs langues de l'Asie, et, ce qui est plus singulier, aux idiomes compris dans les familles germanique et gréco-latine.

Les trois familles de langues, appartenant à ce groupe, sont la famille Tongouse, la famille Tartare ou Mongole et la famille Turque. Voy. ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DU GROUPE DES LANGUES TARTARES

		ORTHOGRAPHE.		Soleil.	
FAMILLE TONGOUSE.		MANCHOU.			
		TONGOUSE de Jeniscisk.	1	allemande	schün
		des Tchagpines.	2	allemande	schügen
		de Mangascha.	3	allemande	dyega
		de Nerischinsk.	4	allemande	deljadsja
		de Bargouin.	5	allemande	schwout
		de l'Angara-Supérieure.	6	allemande	duletscha
		de Jakouisk.	7	allemande	dujadsja
		d'Oikotok.	8	allemande	anigou
		des Lemoues.	9	allemande	nuliao
		de la Tongouska-Inférieure	10	allemande	nydiao
		MONGOLE, près de la Grande-Muraille	11	allemande	delatscha
		Khaïkhan.	12	allemande	narän
FAMILLE MONGOLE.		KALMOUK ou OLÖT de la Behangarie.	13	allemande	narä
		de Wolga.	14	allemande	narän
		de Wolga.	15	allemande	narän
		BOGERT.	16	allemande	narä
FAMILLE TURQUE.		TURC, Ouïgour	17	allemande	kün
		Osmanniy ou Turc proprement dit.	18	allemande	göe
		de Kasan.	19	allemande	kujasch
		Baschkir.	20	allemande	kün
		Meschichirék.	21	allemande	kujasch
		Nogai.	22	allemande	gon, gün
		de Tobolsk.	23	allemande	kün
		Tchorsé.	24	allemande	kün
		de Tchouloum.	25	allemande	kün
		de Jeniscisk.	26	allemande	kün
		de Koutzek.	27	allemande	kün
		Barabä ou Barabine.	28	allemande	kjasch
		Karagouze.	29	allemande	kün
		Telenis ou Telengouste.	30	allemande	kün
		Kirgiz.	31	allemande	kün
		de Khiva.	32	allemande	kjonasch
		Turkoman.	33	allemande	kjasch
		Qazratichni.	34	allemande	gün, gün
		Oumuk ou Koumuk.	35	allemande	gün
		Quing/basche.	36	allemande	gün
		Qasakhe ou Kasak.	37	allemande	gün, gün
		JAKOUTE ou SOUKA.	38	allemande	kän, kün
		TCHOUWACHIN.	39	allemande	chwel, wachel
		Lune.		Terre.	
		Jour.		Eau.	
1	bia	fadacha	na, boïehon	muks	tna
2	bjega	inoeni	dunda	mu	taggo
3	"	tyrgani	dunda	mu	tago
4	beja	tyrgani	tukata	mu	tago
5	biga	tnengi	toro	mu	tago
6	benga	terganq	dunne	mu	tago
7	bjega	tyrga	tukalsga	mu, muja	tago
8	bega	tnani	dundra	mu	tago
9	beg	tein	lor	mu	tag
10	boch	tein	tunr	mu	toh
11	baga	achakta	duhuda	mu	taggo
12	maran	edür	chadsar	muu	chal, gal
13	sara	ödür	garbar	usun	gal
14	sara	ödür	gawar	usun	gal
15	sara	ödür	gawar	usun	gal
16	chaza	ödür	gawar	usun	gal
17	ai	kundus	yir, tohrach	sa ow	oot
18	ai	gün	tohrach	sa u	od, atesch
19	ai	kün, kun	er	sa u	ut, ot
20	ai	kün, kündüs	jer, djir	sa u	ot
21	ai	kün	jer	sa u	ut, ot
22	ai	gün, gawus	er, jer, toprak	sa u	ut, ot
23	ai, ol	kjendüs, kun	to, gir, ür	sa u, saw	ot
24	ai	kai, bogvo	le	sa u	ot
25	ai	kai	jer	sa u	ot
26	ai	kun	tohrak, djir	sa u	ot
27	ai	kou	jer, tscher, toprak	sa u	ot

28 ai	kundus	der	ss un	ut
29 ai	kun	djër		ot
30 ai	kun	jër, toprak	ss n	ot
31 ai	kundus	djër	ss u	ut
32 ai	kun, kundos	jër, toprak	ss u	ut
33 ai	kundos	jër	ss u	ot
34 ai	gün	toprag, jër	ss n	ot
35 ai	kundus	toprach	ss u	ot
36 ai	gün	toprach	ss u	oh
37 ai	kun, gundua	er, toprach	ss u	ot
38 yi, nich, ul	kun, kulo	sir, bur, sirr	u	wot, ot, out
39 oirb	kun, kon	ss lr, ss er	schüwa, schü	wot

Père.	Mère.	Oeil.	Tête.	Nes.
1 ama	eme, enie	yawa	udja	eforo
2 amä	onni	escha	dil	nigseba
3 amä	anj	escha	dyl	oiokia
4 ammi	önnj	escha	dil	anokto
5 amia	önni	tsat	dell	onokto
6 amä	anj	esja	dül	ookto
7 amä	oni	escha	dyl	ookto
8 amä	oni	cha	dyl	onokto
9 ammi	eemä	escha	dell	onot
10 amä	anja	escl	dell	onata, ogot
11 ammen	onny	obach		onoglah
12 etschige	ege	nidu	tarigon, tolochal	gabar, chamar
13 etschige, aba	ekë, idjê	ss u	teigol	chamar
14 etege	ekë	nödin	teigol	chamar
15 etschiga	ekë	nidun	teigol	chamar
16 esogy	aka	nidu	teigol	kabar
17 ata	ana	küel	basch	burun
18 ata, baba	ana	gos	basch	burun
19 atai	ana	kjes, güs	basch	burun
20 atai	ana	kus	basch	burun, murun
21 atai	amkol	kjes, kus	basch	burun, brun
22 ata	ana, bene	kjes, gos	basch	murun, brun
23 atai	ana, inal	kus	basch	burun, parun
24 ata	ana, onzi	kussalena, karë ?	basch	burun
25 ata, baba	inet, etacha	kos	basch	burun, burruue
26 baba	idje	karak, karak	basch	burun
27 ata	imbei	kus	basch	mencha
28	ina	kos	basch	brun, murun
29 baba	edje	karak	basch	murun
30 aba	ena	kua	basch	murun
31 ata	tschitscha	kus	basch	tama fak
32 ata	ana	kjes	basch	burun
33 ata	adja	küs	basch	brun
34 ata	ana	gos	basch	burun
35 ata	ana	gos	basch	burun
36 ata	ana	gos	basch	burun
37 ata	ana	gjes, kjes, goka	basch	burun
38 aga	lie, lje	charach, karak	basch	murun, murun
39 aei, atie, asio	amesche, amoi	kos, kus	basch, puss	umsah, seysma

Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.
1 ana	llesu	wriche	gala	bel'che
2 amga	inu	ikid	hata	balcar
3 amga	tschelli	ikta	nali	bodol
4 amga	inni	ikta	nala	balgon
5 amga	inni		djalas	bokdid
6 amga	inni	iktö	glala	algon
7 amga	inni		nala	chalgon
8 hamun	innal		ngala	halgon
9 amga	inni		nul	burat
10 amga	ilgs, ena	it	nul	bodai
11 ammunah	voije			
12 ana	keie		shar	göl
13 ana	kyle, köje		gar	köl, köll
14 amam	kete		gar	köl
15 amam	keleo		gar	köl
16 ama	kylun		gar	küll
17 achis	tii	tisch	lik	anachl
18 agia	dil	disch	el	ajak
19 agya, awus	tjel	tyesch, tisch	köl, köl	ajak
20 aua, awus	tei	tisch	köl, köl	ajak
21 awus	tii, tyl	tisch	köl	ajak
22 agys, awus, a soc	tii	tyesch, tisch	köl, ol	ajak, ajach
23 awus, aua	tei, til	tisch	rbal, köl	ajach
24 aua	tii	tisch	köl	ajak
25 agua	tii	tisch	köl	ajak
26 akay, akse	tyl	tisch	köl	ajak, assag
27 akoy	tii	tisch	köl	ajak
28 aua	tei	tisch	köl	ajak, ajak
29 akoy	tei		köl, adem	ajssok
30 aua	tii		köl	ajak
31 awus	tei	tisch, disch	köl	ajak
32 akya	dei		el	ajak
33 agus	ti	disch	ko	ajak

51	ül	ül	tisch	kol	alah
55	aus	dil	dösch	kol	ajach
56	agis	til	dösch	el	ajach
57	achay, agus	til	dösch	ell, al	njach
58	ajach, alyatah	tyl, üll	tise	ill	atich, sitasch
59	auwar	tachlige	schil	alla, alo	ora
	<i>Un.</i>	<i>Deux.</i>	<i>Trois.</i>	<i>Quatre.</i>	<i>Cinq.</i>
1	emo	djuo	ilan	doin	sundja
2	umukon	djar	dilgin	dilgin	tonja
3	amokon	dwar	flan	dygin	tuna
4	omukon	djar, dsjar	illeo	diggin	tonnja
5	omon	djur	flan	dygin	tonna
6	omukon	djur	flan	dygin	tona
7	umukon	djur	ljan	digin	tana
8	omukon	dior	elan	dygin	tono
9	ulin	djar	ilan	dygin	tonam
10	omin	djur	elan	dugün	tonan
11	mukon	djahr	ilan	degeun	tona
12	nige	gejer	eborban	dörban	tabun
13	nige	choir	gurba	durba	tabu
14	nige	chojur	gurba	dörbö	tabu
15	nigen	chojar	gurban	dorban	tabun
16	nega	koir	gurban	derbyn	tabun
17	bir	iki	utsch	tört	besch
18	bir	iki	utsch	dört	besch
19	ber	ike	utsch	dört	besch
20	ber	ike	yach, utsch	dört	besch
21	ber	ike	us	djört	besch
22	bir	ike, iki	utsch	dört	besch
23	bir	ike	yisch, yz	dört	besch
24	bir	ike	yisch	djört	besch
25	bir	iki	yisch	djört	besch
26	bir	iki	yisch	tört	besch
27	bir	iki	yisch	dört	besch
28	bir	ikke	yisch	tjört	besch
29	bir	ike	ösch	tört	besch
30	bir	oke	yisch	dört	besch
31	ber	oki	utsa	tjört	besch
32	bir	ike	utsch	djört	besch
33	bir	iki	utsch	dört	besch
34	bir	iki	utsch	dört	besch
35	bir	ike	utsch	dört	besch
36	bir	iki	utsch	dört	besch
37	bir	iki	utsch	dört	besch
38	bir	ike, ikke	uas, jua, ews	tört, tirt	wesch, bes
39	pra	ikke	wisse	dwatta	pillik, bellik
	<i>Sis.</i>	<i>Sept.</i>	<i>[Huit.</i>	<i>Nenf.</i>	<i>Dix.</i>
1	nigin	nadan	djakon	ojon	djuan
2	njonun	nadan	djakon	jegin	djan
3	nugin	naddan	djamkan	jegin	djan
4	njonun	nadan	djakon	joggin	djan
5	njonun	nadan	djakon	jagya	djan
6	njonun	nadan	djakon	jagla	djan
7	njonun	nadan	djakon	julin	djan
8	njonun	nadan	djakon	jagen	djan
9	njonun	nadan	djakon	ujun	nien
10	njonun	nadan	djakon	njon	nen, djaan
11	njonun	naddan	djakoll	jugin	pjan
12	döirhocham	dolochan, dolohn	naiman	jhaon, djaon	arban
13	durga	dolo	naima	jauu	arban
14	durga	dolo	naima	jessu	arba
15	durgan	dolen	naiman	jessam	arban
16	djergon	dolen	najaman	jihum	arban
17	aly	jidi	as ekia	lochna	on
18	aly	jedi	as ekia	dokua	on
19	aly	jedi, djide	as igis	tokus	on
20	aly	jedi	as igis	togus	on
21	aly	jidi	agis	togus	on
22	aly, alté	edl, jette	sekia, seglis	tokus, dokus	on
23	aly	sile, seill	segia, seckis	togus, tokys	on
24	alta	sett	segia	tokus	on
25	alté	sette	segus	togus	on
26	alta	tseedy, djöl	segus	togus	ongus
27	aly	seill	segys	togus	on
28	alte	sette	segos	togus	on
29	alta	djeti	segys	togus	on
30	alti	seill	segys	togus	on
31	aly	djede	mekis	kokus	on
32	aly	edi	sigia	tokus	on
33	aly	edi	sigis	tokus	on
34	aly	jeddy	mekis	tokus	on
35	aly	jedy	mekis	dokus	on
36	aly	edi	mekis	tokus	on
37	aly	jeddi	mekis	dokus	on
38	alta	as eta, seill	agys	dogyas, lagos	on
39	alta, öta	as luche	makar, asagys	tuchor	wouka, wouna

TATARES. Voy. **TARTARES.** — Auroient inventé l'écriture cunéiforme. Voy. **CUNÉIFORMES.**

TATARS. Voy. **OURALIENNE.**

TCHAKHATEEN. Voy. **TURKE.**

TCHERKEHE. Voy. **BORÉMO-POLONAIS.**

TCHÉRÉMISSE. Voy. **WOLGAÏQUE.**

TCHERKESSES, nom turk, dont nous avons fait le nom de Circassiens pour nous plus euphonique. Ce sont les *ceretæ* de Pline et les *χερσαί* de Strabon, les *Zigoi* du périple d'Arrien, les *Sycken*, *Ziches* ou *Zeches* des auteurs byzantins. La langue qu'ils parlent a été classée dans le groupe de la région caucasienne. Les Circassiens occupaient dans le moyen âge toute la côte de la mer d'Azov, depuis l'embouchure du Don jusqu'au Bosphore Cimmérien. Les Circassiens sont actuellement la nation la plus nombreuse de la Circassie. Leurs tribus les plus policées sont gouvernées par des princes héréditaires, qui forment une espèce de confédération entre eux, et sont vassaux de la Russie; les Cabardiens perçoivent même un tribut de plusieurs penplades voisines, entre autres des Abasses. Les Circassiens sont divisés en 11 hordes, dont voici les principales : la *Grande-Cabarda* et la *Petite-Cabarda*; la première occupe les pays arrosés par la Kouma, le Malka, le Baksan, le Tscherek, le Tschegem, etc., le seconde ceux qu'arrosent le Kumbaleï, le Kirschchin, etc.; ces deux hordes sont connues généralement sous le nom de *Circassiens Cabardiens*, ou seulement *Cabardiens*. Ils sont assez avancés dans la civilisation et se distinguent de tous les peuples du Caucase par leur beauté, leurs grâces et leur haute taille. Les *Beslenie*, qui demeurent sur le haut Laha et le Khotz. Les *Termirgoï* ou *Kemurquache*, qui vivent entre l'Avim et le Psega et sont plus à leur aise que les autres, les Cabardiens exceptés. Les *Schapschik*, qui vivent dans les hautes vallées arrosées par l'Antihir, le Bugundar, le Satassa et le Tschebik; ils sont très-mêlés de même que les *Abasch* qui sont maintenant la horde la plus nombreuse; ces derniers vivent à l'ouest du Laha jusqu'au Sabdja; ils sont presque sans religion et grands voleurs. La langue circassienne n'a ni genres ni article; la déclinaison a six cas et se fait par flexion; elle forme le pluriel en ajoutant au singulier la syllabe *hæ*, et pour marquer une grande quantité elle emploie la syllabe *kod*. Par exemple : *hha* chien; *hhaæh* chiens; *hhaækod*, beaucoup de chiens. Le comparatif est formé par la syllabe *nakh* qui précède le mot, et le superlatif par *dédé* qui le suit; par exemple : *jin* grand; *nakhjin* plus grand; *tindédé* le plus grand. La syntaxe est inverse; par exemple : *Masar wogoh mé nakhim-ch dghé my nakhisouk-ch*; littéralement : *Lune étoile de plus grand est soleil de plus petit est*, c'est-à-dire, *La lune est plus grande que les étoiles, et plus petite que le*

soleil. Cet idiome est un des plus difficiles du monde à prononcer; il offre dans plusieurs lettres un claquement de langue impossible à imiter et une modification excessivement multipliée de voyelles et de diphthongues; plusieurs consonnes se prononcent si fort du gosier, que presque aucun européen n'en peut rendre les sons. Le circassien montre quelque affinité avec les langues ouraliennes, surtout avec les racines du vogoule et de l'ostiaque de la Sibérie; il a aussi fourni plusieurs mots à l'ébasse, que Guldenstaedt regardait à tort comme une langue sœur (772). Selon le savant M. Jules Klaproth, lorsque les Circassiens se mettent en campagne pour aller piller, ils se servent d'un langage particulier dont ils conviennent entre eux. Les deux jargons les plus usités parmi eux sont le *chakobché* et le *farchipsé*. Le premier semble être original, puisqu'il n'a aucune analogie avec le circassien. Le *farchipsé* se forme du langage commun, en intercalant *ri* ou *æ* entre chaque syllabe. Par exemple : *ja* (main) en circassien, *irari* en *farchipsé*; *takhoumah* (oreille) en circassien, *tarikhourimari* en *farchipsé*; *peh* (nez) en circassien, *iripehri* en *farchipsé*. Ce savant philologue observe, que plusieurs noms polowtses conservés dans les annales russes se retrouvent encore en usage parmi les Circassiens, ce qui le porte à croire que les Polowtses ou Komans étaient soumis à cette nation, et que les chroniques russes ne nous ont conservé que les noms de leurs princes et de leurs chefs qui étaient des Circassiens.

TCHINGANES. Voy. **ZINGANES.**

TCHINKITANE. Voy. **KOLOUCHE.**

TCHOUDÉ. Voy. **OURALIENNE.**

TCHOUGATCHE-KONEGA. Voy. **ESKIMAUX.**

TCHOUKTCHÉ. Voy. **ESKIMAUX** et **KORYÈKE.**

TCHOUKTCHI. — Voy. note II, 3^e question, à la fin du vol.

TCHOUCHE. Voy. **TURKE.**

TEHUELHET (région eustra'e de l'Amérique méridionale). — Langue parlée dans la Patagonie orientale par les *Tehuel-Cunny*, c'est à-dire les *Hommes du midi*, subdivisés en *Yacana-Cunny*, qui demeurent à l'est des Key-Yus et s'étendent le long de la côte septentrionale du détroit de Magellan; en *Sehuau-Cunny*, qui vivent au nord des précédents; en *Culilau*, qui errent au nord des *Sehuau-Cunny*; et en *Tehuelhet propres*. Ces derniers, appelés aussi *Callilehet* et *Serranos*, parce qu'ils habitent dans les montagnes à l'est des Huilliche entre Chilod et le 44^e parallèle, sont très-voleurs et les plus nombreux. On ne sait rien sur la nature de cet idiome, dont les principaux dialectes seront probablement regardés comme autant de langues sœurs quand on aura recueilli les vocabulaires respectifs.

TELÉOUTES. Voy. **TURKE.**

(772) M. G. Ellis (1838) prétend que beaucoup de termes circassiens ressemblent à ceux de quelques langues des aborigènes de l'Amérique.

TELINGA, TELOUGOU, CALANGA, langue de l'Inde, dérivée du sanskrit, parlée du sud au nord depuis la rivière de Palicate, au nord de Madras, jusqu'à la côte d'Orissa, et de l'est à l'ouest depuis la mer jusqu'aux limites orientales des territoires appartenant aux langues koukouna et carnata. Dans ces limites le telinga est parlé dans la plus grande partie du Dekkhan proprement dit. Le telinga a un alphabet particulier qui est plus complet que celui du tamoul, mais qui diffère peu de celui du carnata. Cette langue a beaucoup d'aspirations; sa grammaire et sa syntaxe ressemblent à celles du tamoul et du carnata. Elle possède une des plus riches littératures de l'Inde; plusieurs de ses poésies ont pour sujet l'histoire du pays. Le telinga est, après le sanskrit, le kawi et l'arabe, l'idiome de l'Asie qui a fourni le plus de mots aux langues malaises les plus polies, surtout au malais proprement dit et au javanais.

TÉOCALLIS, Voy. **ALIGHEWI**.

TERMES GENERAUX et IDÉES GÉNÉRALES, Voy. la note B, à la fin de l'Essai.

TERRE servant de nourriture. Voy. **OTOMIQUE**.

TÊTES-PLATES, Voy. **COLOMBIENNE**.

TEUTONIQUE (BRANCHE), soit partie de la famille des langues germaniques et comprend les idiomes parlés anciennement par les *Bastarnæ*; les *Suevi* ou *Nomades*; les *Taurisci*, les *Boiouvarti* et les *Quadi*; les *Marcmani*, si puissants sous leur roi Marobodus, lorsqu'ils envahirent la Bohême aux Boiens, et qui plus tard (en 166 et 170) dirigèrent la première fédération hostile des peuples germaniques et slaves contre l'empire romain; les *Hermonduri* ou *Hermiones*, qui paraissent être les ancêtres des *Thuringiens*, peuples fameux dans l'histoire; les *Chatti*, qui occupaient la Hesse actuelle et autres pays voisins, et se distinguaient par-dessus les autres Germains par leur discipline militaire; les *Altemanni*, qui sous le règne de Caracalla étaient à la tête d'une confédération de plusieurs peuples du sud-ouest de l'Allemagne, à laquelle se joignirent ensuite les *Sueves*, si puissants sous leur chef Arioviste du temps de Jules-César, et qui plus tard donnèrent le nom à la Souabe; les *Istaevoles*, nommée par la suite *Franci* ou *Franks*, qui, réunis à d'autres peuples, formèrent la plus puissante confédération de l'Allemagne, dont les *Franks-Saliens* étaient le peuple principal; ceux-ci, conduits par Clovis, mirent fin à la domination romaine dans les Gaules en 786, et fondèrent sous Charlemagne une monarchie, qui devint la principale puissance de l'Europe.

On distingue dans cette branche les idiomes suivants :

1° Le **HAUT ALLEMAND ANCIEN** ou **ALTHOCH DEUTSCH**, parlé jadis en différents dialectes dans toute l'Allemagne méridionale, la

Suisse, l'Alsace, la Hesse, la Thuringe, la Wetteravie et dans une grande partie des pays soumis aux Franks. On peut le regarder comme mort depuis plusieurs siècles. On y a distingué trois dialectes principaux : Le *Franque* ou *Francique* (Voy. **FRANQUE**) et l'*Allemanique* qui sont contemporains et qui contiennent les plus anciennes productions de cette langue, et le *haut allemand moyen*, qui leur a succédé. Sa littérature est très-pauvre, surtout celle de la langue franque, à cause de l'empire presque exclusif exercé par le latin, lorsque le haut allemand ancien était parlé. La langue *franque* ou *tudesque* était la langue des *Franks*; elle fut parlée à la cour des Mérovingiens et des Carolingiens jusqu'à Charles le Chauve; depuis le règne de ce dernier, le tudesque cédait au vieux français en France, mais il continua d'être la langue de la cour en Allemagne jusqu'à l'époque des Hohenstaufen. Les plus anciennes productions en *allemanique* sont : la traduction de la règle de Saint-Benoît, faite vers 720 par Kero, Moine de Saint-Gall; la paraphrase poétique des Évangiles, faite entre 863 et 872 par Otfried, Moine bénédictin de Weissenbourg en Alsace, etc. Sous le nom de *haut allemand moyen* nous comprenons, d'après Grimm, la langue dans laquelle furent composés les nombreuses productions des écrivains souabes, bavarois, autrichiens, suisses et même de plusieurs autres de l'Allemagne moyenne et basse depuis le xi^e jusqu'au xv^e siècle; ses plus belles productions se trouvent dans l'époque brillante des Hohenstaufen (1136-1254), nommée aussi des *minnesaenger*, qui sont les trouvères et les troubadours de l'Allemagne.

2° L'**ALLEMAND** proprement dit, ou **DEUTSCH**, dit aussi **HAUT-ALLEMAND MODERNE** ou **NEUHOCH-DEUTSCH**. On a longtemps considéré la langue allemande comme une langue radicale et indépendante de toute dérivation étrangère. Cependant les travaux modernes des Allemands eux-mêmes, d'Othmar Frank, de Dorn, de Hammer, etc., ont démontré ses rapports non-seulement avec le grec, mais encore avec le sanskrit et le persan. Elle forme la branche moderne la plus intéressante de la grande famille des langues indo-germaniques, et peut être considérée comme la sœur aînée, sinon comme la mère, du flamand, du hollandais, du danois, du suédois et de l'anglais.

Toutefois, bien que la plupart des linguistes voient dans l'existence de tant de racines communes à l'allemand et aux idiomes de l'Asie méridionale, la preuve d'une origine asiatique, quelques-uns, et de ce nombre sont Adelung et Morhof (1773), ne veulent voir dans le même fait que le résultat des émigrations partielles de la race teutonne ou gothique, qui aurait au contraire, laissé ces traces de sa propre langue,

(1773) Jn. Ch. ADELUNG, *Deutsche Sprachlehre, der deutschen Sprache nach Poesie*, Kiel, 1782.

Berlin, 1781.—D. Geo. MORHOF, *Unterricht von der*

ici en Grèce, là dans l'Inde et dans la Perse, opinion qui jusqu'ici n'a trouvé aucune faveur.

Dans l'allemand, il faut distinguer la *langue écrite*, et la *langue parlée*; celle-ci, qui est divisée en un grand nombre de dialectes très-différents, subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés; celle-là qui n'est parlée nulle part par le peuple, et qui se forma à l'époque où Luther, rejetant le haut-allemand moyen et le bas allemand moyen, leur préféra le dialecte de Misnie, qu'on avait commencé à écrire beaucoup plus tard. Ce dernier, manié habilement par ce réformateur, et par ses disciples, devint en peu de temps la langue des livres et de la bonne société, commune à tous les Allemands instruits, et la langue savante de tout le nord et d'une grande partie de l'est de l'Europe. On peut dire sans crainte d'exagérer, que la littérature allemande, qui, considérée sous le rapport de la qualité de ses productions, est l'émule de la française, de l'anglaise, et des autres principales littératures du monde, les dépasse toutes par leur nombre. Depuis cinquante ans, des milliers d'auteurs ajoutent annuellement des milliers d'ouvrages nouveaux, et grâce à l'ardeur que mettent les savants allemands à traduire tout ce qui se publie de plus important dans les principales langues du globe, on peut regarder la littérature allemande comme le dépôt général, et le plus complet qui existe en aucune langue, de toutes les connaissances humaines.

La grande importance littéraire et politique de l'allemand rend tous les jours cet idiome plus commun en Pologne, en Italie et en d'autres parties de l'Europe.

L'allemand est peut-être l'idiome européen le plus riche en mots, qualité qu'il doit à un grand nombre de racines monosyllabiques, avec lesquelles il crée des termes nouveaux, tant par dérivation que par composition, prérogative que le grec seul paraît posséder dans la même étendue. Son adjectif, qui, dans certains cas, est indéclinable, se décline de deux manières différentes; son substantif, qui a trois genres, se décline à la fois par l'article et par la flexion. La conjugaison est pauvre; elle n'a que deux temps simples, et est obligée de recourir à trois verbes auxiliaires pour exprimer le passif et pour remplacer les temps qui lui manquent. Cette langue est aussi très-pauvre en participes, mais aucune autre n'a peut-être un plus grand nombre de prépositions; elle a fourni aux autres langues modernes de l'Europe la plupart des termes de minéralogie, de métallurgie, de classe, de marine et de plusieurs métiers; ses écrivains l'ont sans nécessité surchargée de mots étrangers, surtout grecs, latins et français, défaut dont les puristes actuels tâchent de la purger. Les principaux dialectes de la langue parlée peuvent être réduits aux quatre suivants :

3° Le suisse, qui, avec le tyrolien, est le plus dur de tous; il est parlé dans la plus

grande partie de la Suisse en plusieurs sous-dialectes et variétés, dont ceux qui diffèrent le plus sont : l'idiome de *Berne* et d'*Argovie*; de la vallée d'*Hasli*; de *Fribourg*, avec le patois *welche* de *Mistenlach*; des *Grisons*; d'*Appenzell*.

4° Le *rhénanien*, où il faut distinguer les sous-dialectes de l'*Alsace*, en France; de la *Souabe*, subdivisé en variétés de la *Forêt-Noire* (*Schwarzwald*) ou de la *Haute-Souabe*; de *Baar*; de la *vallée du Neckar* ou du *Württemberg*; de la *Vindélie* ou d'*Augsbourg*, *Ulm*, etc., etc.; l'idiome qu'on parle dans les hautes vallées de la *Forêt-Noire*, dans lequel Hebel a publié ses belles poésies, diffère si peu de l'allemanique, qu'on pourrait presque le regarder comme un de ses sous-dialectes; du *Palatinat*, subdivisé en *wasgoven* allemand, parlé dans une petite partie du département des Vosges, en France, et en idiome du *Westerland*, parlé dans cette partie de l'Allemagne partagée entre la monarchie prussienne et le duché de Nassau.

5° Le *danubien*, subdivisé en quatre sous-dialectes principaux, savoir : le *bavarois* (*baiierisch*), dont les variétés principales sont les patois de *Munich*, de *Hohen-Schwangen* et de *Salzburg*. Le *tyrolien*, dont les variétés principales sont les patois de *Kitzbuhel*, des *vallées de Zill*, de l'*Inn* et du *Puster*; c'est ici qu'il faut classer aussi l'allemand parlé à *Pergine*, à *Roncegno* et à *Lavarone* dans la *Val Sugana*, et dans les *XIII Comuni du Veronais*, et dans les *VII Comuni* de l'*Ucénin*, dont les habitants passent, à tort, auprès de quelques savants, d'après des bruits populaires, pour les descendants des fameux *Cimbres*. Le *autrichien* (*osterreichisch*), qui, de même que le bavarois, aime beaucoup les diminutifs, et où il faut distinguer les patois de la *haute* et *basse Autriche*, parlés dans ces deux provinces en plusieurs variétés; celui de la *Styrie*, parlé dans la haute *Styrie*, le cercle de *Graetz*, et une partie de celui de *Marbourg* dans la basse, et où il faut distinguer les variétés d'*Enns* et de *Murr*; celui de la *Carinthie*, parlé par les cinq sixièmes des habitants de cette province; celui de la *Carniole*, parlé par presque un cinquième de ses habitants, parmi lesquels on compte les *Gottscheo-cariniens* ou *Gottscheo-carner*, prétendus descendants des *Goths*, et dont l'idiome offre un des patois allemands les plus corrompus. Le *bohémohungaro-silézien*, où il faut distinguer l'allemand *bohème*, parlé en plusieurs variétés par les Allemands de la *Bohême*, qui forment le tiers de la population de ce royaume, où ils occupent tout le cercle d'*Ellenbogen*, et où ils se trouvent en plus grand nombre dans ceux de *Saatz*, *Leutmeritz*, *Bunzlau*, *Chrudim*, *Thabor*, *Pilsen*, *Budweis*, *Klattau*, *Bilschew*, et *Koeniggratz*; l'allemand *silésien*, parlé en plusieurs variétés dans presque toute la basse *Silésie*, et la plus grande partie de la haute, dans la monarchie prussienne, et par les trois quarts des habitants de la *Silésie autrichienne*; le

langage, dans quelques endroits de la Haute-Silésie autrichienne et prussienne, est un mélange bizarre de mots allemands et slaves, inintelligibles pour tous ceux qui ne sont point nés dans le pays; l'allemand moravien, parlé le long des frontières de la Silésie, de l'Autriche et de la Bohême par les Allemands de la Moravie; ceux qui demeurent dans les montagnes du côté de la Bohême, seraient, selon quelques savants, les descendants des Quades ou des Marcomans; l'allemand hongrois, parlé en plusieurs variétés par les Allemands de la Hongrie, où ils sont établis en 36 comtés, mais où ils forment partout la moindre partie de la population, excepté le comté de Wieselbourg, où ils forment les trois cinquièmes des habitants; les autres comtés où on les trouve en plus grand nombre sont ceux de Zips, Pesth, Bacs, Oedenbourg, Tolna, Wesprim, Beregh, Baranya, Szala, Eisenbourg, Stuhlweissenbourg, Simegh, Presbourg et Szathmar; le *Aaidbauerisch* du comté de Wieselbourg, le *kreikahajersch*, dans ceux de Bacs et de Thuroutz, l'*ainzen*, dans la partie occidentale de ceux d'Eisenbourg et d'Oedenbourg, et le *curtsengel*, dans le comté de Zips, sont les variétés qui diffèrent le plus de l'allemand pur.

6° Le FRANCONIEN OU NOYEN-ALLEMAND (*Mittel-deutsch*) subdivisé en neuf sous-dialectes et plusieurs variétés, savoir : de *Hesse*, parlé dans la haute et basse Hesse; de *Franconie*, parlé à Nuremberg, Anspach, etc., etc., dans le royaume de Bavière; des *Monts Rhœn*, etc., etc., dans le même royaume; de l'*Eichfeld*, etc., dans une partie du gouvernement prussien d'Erfurt et dans une partie du royaume de Hanover; de *Thuringe*, dans une grande partie du gouvernement prussien d'Erfurt et dans les pays limitrophes, appartenant à d'autres États; de l'*Ertsbürg*, dans le cercle de ce nom, dans le royaume de Saxe; de *Misnie*, nommé aussi *Haut-Saxon Moderne*, dans le cercle de Misnie, dans le royaume de Saxe; il est remarquable par la préférence que lui donna Luther dans la formation du *hoch-deutsch* ou de l'allemand écrit; de *Liponie* et *Esthonie*, remarquable par sa pureté; il est parlé par les classes supérieures de ces deux provinces de l'empire russe, ainsi que par les Allemands des gouvernements de Mittau et de Pétersbourg; de *Transilvanie*, parlé en

quatre variétés principales par les prétendus Saxons de cette province de l'empire Autrichien; celle d'*Hermanstadt* est la moins corrompue; celle de *Kronstadt*, nommée *Burzelländische*, offre beaucoup de particularités; celle de *Bistritz* est la plus corrompue n'ayant que la moitié de ses mots d'origine allemande.

A ces quatre dialectes principaux de la langue allemande, il nous semble qu'on pourrait ajouter, d'après l'auteur du *Mithridate*, les deux suivants, remarquables par le mélange bizarre qu'ils offrent de mots entièrement étrangers à cet idiome.

7° L'ALLEMAND-JUIF, ou JUDISCH DEUTSCH, mélange bizarre de mots allemands, hébraïques, polonais et français, formé par les Juifs polonais employés dans l'éducation et le culte par les Juifs d'Allemagne; et le ROTWELSCH parlé par les *Jenisch* ou *Janner*, qui ne sont que des voleurs et des vagabonds; il offre une foule d'expressions et de tournures tout à fait étrangères à l'allemand. Dans ces deux dialectes, on a publié des grammaires et des dictionnaires; on en a publié aussi dans les principaux dialectes et sous-dialectes susmentionnés, dans lesquels on trouve aussi une foule de poésies ascétiques. Il faut aussi observer que plusieurs dialectes du haut et du bas allemand, sont parlés dans l'empire russe par des colons de cette nation, surtout aux environs d'Odessa, dans le gouvernement de Kheron, sur la Moloschna et en Crimée, dans celui de la Tauride, près de Catharinoslaw, dans celui de ce nom, ainsi que dans plusieurs villages du gouvernement de Saratow et de la Bessarabie, et jusque dans quelques-uns de celui d'Irkoutsk. D'autres colons allemands vivent dans la Sierra Morena en Espagne, à Santa Gallo au Brésil, dans la Nouvelle-Brunswick et dans la Nouvelle-Ecosse, dans l'Amérique anglaise, et un bien plus grand nombre vit dans les États-Unis d'Amérique, surtout dans la Pensylvanie, la Nouvelle-York, la Nouvelle-Jersey, et dans l'Ohio (774).

TBEHAMA. Voy. ARABE.

THESPROTES. Voy. PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

THIEL, cité sur le langage. Voy. l'*Essai*, § V.

THOU-KHIOU. Voy. TURKE.

THRACES. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

(774) La langue allemande tend continuellement à s'étendre; elle soutient une lutte opiniâtre contre les langues slaves, qu'elle refuse sans cesse. Dans la Prusse orientale et occidentale, où l'élément slave était dominant, ainsi qu'en Silésie, l'allemand fait tous les jours des progrès. La Bohême, divisée en seize cercles, n'a conservé son ancienne langue que dans trois ou quatre. La Moravie subit une influence semblable. Dans une grande partie de la Pologne, l'allemand subsiste à côté ou polonais, ou bien l'a remplacé complètement. En Russie, toutes les villes sur la Baltique ont adopté la langue allemande, et toute la Russie bien élevée la parle même à Moscou. L'influence autrichienne lui a fait prendre pied dans la partie septentrionale du royaume

lombardo-vénitien et dans presque toute la Hongrie et la Transylvanie. En Hollande et en Belgique, en Suède, en Norvège, en Danemark, l'allemand compte de nombreux partisans. Presque tous les trônes de l'Europe sont occupés aujourd'hui par des princes d'origine allemande; de sorte que cette langue pourrait bien, dans la suite des temps, parvenir à cette universalité dont la langue française a joui jusqu'à présent. Cette dernière, en effet, n'a gagné du terrain qu'en Lorraine et en Alsace, où toute la jeune génération est élevée dans l'usage de la langue qui est celle de la majorité de la France. En résumé, le français se parle, presque partout, dans la haute société; l'allemand a pénétré dans les nations méridionales.

THRACO-ILLYRIENNE (LANGUE), branche de la division thraco-pélasgique, famille indo-européenne. Cette branche a été ainsi nommée, parce qu'on y comprend les langues parlées anciennement par les nombreux peuples Thraces et Illyriens établis dans l'Asie Mineure, à l'ouest du fleuve Malys, et en Europe dans toute sa partie orientale, depuis le Norique, occupé par les peuplades celtiques, jusqu'aux embouchures du Danube et du Dnieper, et même au delà. Depuis longtemps tous ces peuples se sont éteints ou fondus avec d'autres. En voici les principaux : les *Phrygiens* (775), qui occupaient la partie centrale de l'Asie Mineure, à laquelle ils ont donné leur nom, et leurs frères les *Byrges*, qui demeuraient dans la Thrace; les Phrygiens passent pour avoir appris aux Grecs une partie du culte, la musique et la danse; les Troyens, qui doivent une si grande célébrité à la muse du divin Homère; les *Bithyniens*, qui ont possédé le royaume de Bithynie; les *Lydiens*, auxquels on attribue l'invention de la monnaie, des jeux gymnastiques et de plusieurs arts; dans le *vi^e* siècle avant Jésus-Christ, ils étaient la nation dominante dans l'Asie

Mineure, et leur roi Crésus, si célèbre par ses trésors, osa disputer à Cyrus l'empire de l'Asie; les *Carïens*, si remarquables par leur marine, qui les rendit maîtres de toutes les mers voisines; leur langue était, avec la phrygienne et la lydienne, la plus répandue dans l'Asie Mineure, avant que les colonies grecques y eussent introduit leur idiome; les *Lyciens*, établis dans la Lyce (776), et dont l'alphabet a été si savamment illustré par M. Saint-Martin; les *Cimmeri*, qui étaient les plus septentrionaux et les plus orientaux de tous les Thraces; ils habitaient au nord de la mer Noire et de la Mésotide (mer d'Azof) dans les pays qui correspondent actuellement au gouvernement de la Tauride de Kherson, d'Ickatherinoslaw, et à une partie du territoire des Cosaques du Don; ils y fondèrent plus tard le royaume du Bosphore, qui dura pendant huit siècles, jusqu'à Constantin le Grand, et dont les principaux monuments ont été publiés par MM. Raoul-Rochette et Koehler; les *Tauri*, qui donnèrent leur nom à la Crimée (Chersonesus Taurica), et si renommés par leur cruauté; les *Thraeces* proprement dits, qui, avec les *Mesi*, divisés en un grand nombre

(775) Le royaume de Phrygie, sous la dynastie de Midas, paraît avoir été un foyer très-puissant de civilisation. C'est dans le bassin de Sakaria (*Sangarius*) et entre Kuntah et Akoum-Kara Hissar qu'on a rencontré surtout des monuments de cette antique civilisation; ce sont des inscriptions malheureusement encore inexplicables. « Ces monuments », dit M. Texier (*Description de l'Asie Mineure*), « sont d'une époque lycaonienne, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vœux Phrygiens. L'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne... Ces monuments sont tous funéraires; tous sont, non pas élevés sur le sol, mais taillés dans les rochers. Plusieurs ont un aspect grandiose et des dimensions colossales. Les caractères des inscriptions que l'on y a trouvés ont une grande analogie avec les lettres grecques de la forme la plus ancienne, et notamment avec l'alphabet du monument boustrophédon de Sicgê. Or, cet alphabet était déjà abandonné par les Hellènes plus de six cents ans avant Jésus-Christ; la langue dont il nous reste un faible spécimen était donc, selon toute apparence, celle que parlaient les Phrygiens avant que le royaume de Midas fût envahi par les Perses. On reconnaît cependant dans cette langue un fond grec, qui semblerait indiquer une communauté d'origine; mais les mots inexplicables, et ce sont les plus nombreux, appartiennent à une langue inconnue. »

(776) Il existe en Lyce d'importantes antiquités qui consistent en constructions tumulaires et en médailles. Les premières sont des monuments taillés dans le roc et présentant une architecture qui semble révéler l'école des artistes persans légèrement modifiée peut-être par l'école grecque. Quant aux inscriptions tracées sur ces monuments, comme sur les médailles, elles sont écrites avec un alphabet et conçues dans une langue que les explorations des savants n'avaient encore signalées nulle part ailleurs. Une curieuse observation a été faite par M. Sharpe au sujet de l'alphabet des inscriptions

lyciennes, c'est celle d'une ressemblance remarquable entre l'écriture lycienne et l'étrusque. Cette ressemblance s'étend même à des caractères qui ne se retrouvent pas dans l'écriture des Grecs, et est un fait duquel cet auteur se croit en droit de conclure que c'est de l'Asie Mineure que les Etrusques ont reçu la connaissance de l'écriture.

M. Grotefend a été amené par l'étude comparative de cinq inscriptions à juger que la langue dans laquelle elles étaient écrites, devait, en raison surtout du nombre et de la nature de ses voyelles, appartenir à la famille indo-européenne. M. Sharpe a également été détourné de l'idée d'admettre une origine phénicienne à la langue des inscriptions lyciennes, en remarquant l'abondance de ses voyelles, dont il a compté dix, correspondant presque exactement aux voyelles longues et aux voyelles brèves de l'ancien persan. Chacun des noms que l'on a sur les tombes lyciennes se termine, en effet, par une voyelle, et la langue à laquelle ces noms appartiennent ressemble au zend, dit M. Sharpe, plus qu'à aucune autre qu'on puisse lui comparer, plus, notamment, que le persopolitain, cette autre forme de la langue persane ancienne qu'on trouve dans les inscriptions en caractères cunéiformes qui couvrent les ruines de Téchél-minar. Mais, toute rapprochée qu'elle est du zend, la langue des monuments lyciens en diffère encore trop cependant pour n'en être considérée que comme un simple dialecte. Elle offre même quelques mots qui sont plus voisins de la forme sanscrite que de la forme zend. D'un autre côté aussi, elle en présente quelques-uns d'origine sémitique, car on a trouvé d'une manière satisfaisante l'explication de plusieurs dans les ruines syriaques ou arabes. Les racines sémitiques y ont revêtu des flexions étrangères à leur nature, et n'ont pas affecté la structure du langage, qui est essentiellement indo-germanique ainsi que le prouve le mode de déclinaison des noms et des pronoms. La conjugaison y offre les particularités de l'augment et du redoublement, et la ressemblance avec les verbes grecs est si grande qu'il suffit de se reporter à la grammaire grecque pour expliquer les flexions de temps lyciens.

de tribus, habitaient la Thrace; plusieurs tribus des peuples connus sous les noms de *Daces* ou *Gétes*, qui occupaient les pays correspondant aujourd'hui à la Bessarabie, à la Transylvanie, à la Moldavie, à la Valachie, et à une partie de la Hongrie jusqu'au Thes; les *Macédoniens*, établis dans le royaume de Macédoine, qui, sous Philippe, devinrent la première puissance de la Grèce, et sous Alexandre furent la nation dominante dans la vaste monarchie fondée par ce grand conquérant; les *Illyriens* anciens, établis le long de la mer Adriatique, et divisés en plusieurs peuplades, parmi lesquelles on remarque les *Dalmati* et les *Istri*; les *Pannoniens* ou *Pœones*, établis dans la Pannonie; les *Yénetes*, qui paraissent être une colonie illyrienne établie dans l'Italie septentrionale le long de la mer Adriatique; les *Siculi*, qui, après avoir possédé une grande partie de la péninsule italique, se sont établis en Sicile, à laquelle ils ont donné leur nom. Voy. ALBANAISE.

TIBBO. Voy. ATLANTIQUE.

TIBET, tableau de cette contrée. Voy. TRANSGANOËTIQUE.

TIBETAINE (FAMILLE), fait partie du groupe des langues de la région transganoëtiq. A cette branche appartiennent plusieurs peuples, qui figurent dans l'histoire ancienne et celle du moyen âge de l'Asie, tels que les *Si-Khiang* ou *Tibétains orientaux*; les *Ta-Yue-tchi* ou *Grands Yue-tchi*, plus connus sous le nom d'*Indo-scythes*; après avoir demeuré avec les Ou-sun dans le Tangout dans le *iii^e* siècle avant Jésus-Christ, ils passèrent dans le Turkestan occidental, où ils fondèrent un grand empire qui, dans les *iii^e* et *iv^e* siècles, joua un rôle très-brillant; les *Yeta* qui, dans le *v^e* siècle succédèrent à la puissance des Yue-tchi dans ces régions; les *Thang-tchhang-khiang*, nation très-nombreuse et puissante vers le milieu du même siècle; les *Thou fan* ou *Thou phi*, qui sont les ancêtres des Tibétains actuels proprement dits; leur empire fut une des grandes puissances de l'Asie pendant les *vii^e* et *viii^e* siècles; les *Thang-tchhang*, qui dans le *xii^e* siècle étaient la nation dominante du puissant empire nommé Tangout par les Européens.

La famille tibétaine comprend les langues suivantes : 1^o *TIBETAINE PROPRE*, parlée par les Tibétains, nommés par les Chinois *thou-fan* qui a remplacé le nom de *thou-po* ou *thou-bo* que portaient leurs ancêtres. Les Mongols, leur voisins, les appellent *Tangouts* du nom d'une horde qui est sur leurs confins. Les Tibétains habitent la plus grande partie des Etats régis par les trois pontifes connus sous les noms de *dalai-lama*, *bogdola* et *darma-lama*, indépendants les uns des autres, mais sous la protection de l'empereur de la Chine. Le tibétain est aussi la langue liturgique des lamas ou prêtres mongols et kalmoucks. Cet idiome est àpre, sau-

vage, surchargé d'articulations dures, moins rude toutefois à Lhassa et dans les autres grandes villes que parmi la population des montagnes. Il a beaucoup de racines communes avec les idiomes de l'Indo-Chine, ainsi qu'avec le chinois et les langues indiennes. Toutefois, dans les formes grammaticales et la construction, c'est plutôt avec le chinois que le Tibétain semble offrir des rapports. M. Wallner a cru lui reconnaître un nombre considérable de racines communes, d'une part, avec les idiomes indo-germaniques, et d'autre part, avec les idiomes sémitiques (777). On classe généralement le tibétain parmi les langues monosyllabiques. Un grand nombre de noms et d'adjectifs sont en effet des monosyllabes et se composent même souvent d'une simple consonne après laquelle un ajoute dans la lecture la voyelle *o*, qui lui est inhérente comme en sanskrit. Mais cette langue renferme aussi beaucoup de mots polysyllabiques, dans lesquels on compte jusqu'à six et sept syllabes. Comme exemple, nous citerons l'adjectif que nous traduirions par *sans péché* et qui est tibétain : *Kha-na-ma tho-ra-med-pa*. Voy. MONOSYLLABIQUE.

Le tibétain n'a de genres que pour les noms des objets aimés. La déclinaison a huit cas et s'opère par l'adjonction de suffixes. Dans les verbes, la distinction des personnes est indiquée, non par une désinence, mais par la présence du pronom personnel. Les principaux verbes auxiliaires, tant pour l'actif que pour le passif, sont les verbes *faire* et *devenir*.

Le style se modifie quand on s'adresse à un supérieur. Beaucoup d'expressions usitées, quand on s'adresse à un égal, sont alors remplacées par des circonlocutions révérencieuses.

Le tibétain s'écrit avec un alphabet particulier, qu'on paraît avoir inventé 60 ans avant Jésus-Christ en le formant sur le modèle du *dévanagari* avec lequel il présente aujourd'hui beaucoup moins de rapport par la forme des lettres que par l'ordre dans lequel elles sont classées. Quelques savants n'admettent l'introduction de l'écriture au Tibet qu'au *vi^e* siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, l'alphabet tibétain se trace de gauche à droite comme le nôtre et comme ceux de l'Inde, et se compose de trente caractères auxquels il faut ajouter quatre signes additionnels pour les voyelles et deux signes de permutation. On distingue, au Tibet, jusqu'à quatre sortes d'alphabets différents, inventés à différentes époques : le *Doudjam*, dont la forme est carrée, s'emploie dans l'impression des livres et pour les usages théologiques; le *dou-min* ou *deu-med* est l'écriture cursive et sert dans les usages ordinaires; le troisième, nommé *bamyik*, a une forme plus carrée encore; un quatrième, appelé *brutsha*, se compose de traits moitié arrondis et moitié anguleux. Il y a des con-

(777) *Ueber die Verwandtschaft des Indo-Germanischen, semitischen und Tibetischen*, Münster, 1838.

sonnes qu'on nomme quiescentes, parce que l'usage permet de les élider dans la prononciation; on les place avant, dessus ou après la consonne principale. L'orthographe tibétaine est peut-être la plus irrégulière qu'on connaisse; la prononciation diffère beaucoup de l'écriture.

Les Tibétains ont été de bonne heure initiés par les Chinois à l'imprimerie, dont l'usage a répandu à ce point l'instruction dans leur pays que tous les habitants savent lire.

On connaît très-peu les dialectes de cette langue. Selon la missionnaire russe Hyacinthe, il n'en existerait aucun. Toutefois, on paraît assez fondé à admettre ceux de *Kombo*, de *Ladak ou Petit-Tibet*, du *Boutan* et du *Si-fan ou Tibet oriental* qui diffèrent la plus de celui de *Lhassa*, le plus posé de ces dialectes.

Le Tibet étant comme la terre sacrée du bouddhisme, les monuments littéraires sont presque entièrement consacrés à la relation des faits relatifs à l'histoire de Bouddha, à l'exposition de sa morale et de ses rites. La littérature primitive du pays qui remonte au *viii^e siècle* consiste en traductions du sanskrit. Le *Kah-Gyur* forme 100 volumes et renferme mille quatre-vingt-trois ouvrages. Le *Stan-Gyur* forme 225 volumes et renferme 4,000 traités.

2^e *UNIAS*, parlé par les *Uniyas*, dans le pays d'Urna Desa, dont la capitale est Deba; une des contrées les plus élevées du Tibet; elle appartient au *Dalai-Lama*.

3^e *BHUTIAS*, est parlé par les *Bhutias*, peuple qui vit dans les plus hautes vallées de l'Himalaya, dont une partie est comprise dans le Boutan dépendant du darma-lama, une autre dans le royaume de Népal et dans le Kumsou, district de l'Inde anglaise et une autre partie dans la principauté de Sikkim, tributaire des Anglais. C'est aussi la langue des *Marmis*, mais dans un dialecte très-différent. — Voy. l'Introduction, § IV.

TIGRE ou *TUGRAY*. Voy. *AXUMITE*.

TISSOT, cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

TLAPANÈQUE (ANAHUAC ou MEXIQUE), parlé dans l'Etat de Puebla, à 40 lieues de Mexico.

TOLTÈQUES. Voy. *MEXICAINE*.

TOMBOUCTOU, langue du Soudan ou Nigritie intérieure, parlée dans le royaume de Tombouctou proprement dit, ainsi nommé de sa capitale, qui, depuis longtemps, est le centre d'un commerce aussi riche qu'étendu, fait par des caravanes qui s'y rendent de toutes les villes principales de l'Afrique, telles que Maroc, Alger, Tunis, Tripoli, le Caire, Koumassie, etc., etc. Dans le *xiv^e siècle*, le Tombouctou était un vaste empire dont dépendaient les royaumes de Gualata, d'Agadez, de Melli, de Cano, de Cachennah, de Zegzeg et de Zanfara, embrassant ainsi

plus que la moitié de notre Soudan. Après avoir été très-puissant du temps de Léon l'Africain, qui le visita au commencement du *xvi^e siècle*, cet Etat diminua tellement sa puissance, que pendant le long règne (de 1672 à 1727) de Muley-Ismael empereur de Maroc, le royaume de Tombouctou propre fut tributaire de cet empire. Après la mort de l'empereur Sidi-Mohammed, arrivé en 1795, les Maures perdirent toute influence, et ce royaume, après avoir été vassal, tantôt de l'empereur nègre de Bambara et tantôt de celui de Haoussa, paraît jouir maintenant de son entière indépendance (1778). L'ethnographie ne connaît rien sur la nature de cette langue. Voy. *ATLANTIQUE*.

TOTONAQUE (ANAHUAC ou MEXIQUE), parlé par les Totonèques sur les côtes du golfe du Mexique où cette langue se divise en trois ou quatre dialectes, celui des *Tatiquihati*, qui habitent la Sierra Alta; celui des *Chacahuastli* dans les environs de Xalapa et de Pantepèque; celui des *Ypapana* dans la mission des Augustins; celui des *Tatimolo* dans les environs de Noolingo. Les consonnes *b, d, f, k* et *v* manquent à cette langue. Les *cas* y sont exprimés par une sorte d'article, mais la distinction des genres y est inconnue, et celle des nombres ne se fait que pour les noms d'êtres animés; pour marquer le pluriel des objets inanimés, il ajoute la mot *hohua* (beaucoup). En revanche, la conjugaison est une des plus riches; elle possède une multitude de modifications du sens primitif du verbe; les prépositions précédant leurs compléments comme dans la langue *mizteca*. On a publié plusieurs grammaires et dictionnaires de cette langue.

TOUARICK. Voy. *ATLANTIQUE*.

TOULOUVA. Voy. *MALABAR*.

TOUNGOUSE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues tartares. C'est à cette famille qu'appartiennent les peuples anciens et modernes de la Mandchourie et plusieurs de ceux qui habitent la Sibirie orientale, et dont quelques-uns jouèrent un grand rôle dans les révolutions qui ont bouleversé l'Asie. Les principaux sont : les *Soukhin* et les *Yleou*, qui paraissent les plus anciens; les *Mouki*, qui furent les plus puissants des Barbares orientaux dans le *v^e siècle* de notre ère, et connus sous le nom de *Moko* ou *Moko* dans le *viii^e*; la branche de ce peuple, nommée *Phou-hai*, fonda, vers la fin du *vi^e siècle*, le puissant royaume de Phou-hai en Corée, qui finit en 932; les Phou-hai étaient civilisés et avaient l'usage des lettres. On classe encore dans cette famille, mais d'une manière plus incertaine, les *Chi-goei* et les *Kitan*; les premiers habitaient au nord des *Mo-ko* et se servaient de petits morceaux de bois sur lesquels ils faisaient des crans de forme diverse pour se rappeler les choses

(1718) Tombouctou ou Ten-bok-tou n'a été visitée que dans ces derniers temps par un Européen. La Société de géographie de Paris avait proposé un

prix de 10,000 fr. pour le premier voyageur d'Europe qui reviendrait de Tombouctou. M. Caillé obtint ce prix en 1827.

qu'ils ne voulaient pas oublier; les seconds vivaient au sud; en 907, conduits par O-pa-khi, ils fondèrent le grand empire de Khitan qui dura jusqu'en 1125. Selon les conjectures d'A. Rémusat, les Kitan auraient inventé un véritable alphabet, qui semble avoir été adopté par les Niu-ki. Les Joutchin ou Niu-ichy, nommés *Djour-jout* par les écrivains mnhoméens, et *Djour-ichit* par les Mongols de nos jours; sous le conduit d'Ag-outhe, ils fondèrent, en 1115, le vaste empire des Kin ou d'Or, l'Altoun des Mongols et des auteurs mnhoméens, qui fut détruit en 1234 par les Tchinghis-khan. En 1119, les Joutchin firent des caractères sur le modèle de ceux des Khitan que A. Rémusat croit avoir servi pour former l'alphabet dont ces derniers se servent. On ne connaît dans cette famille que les deux langues suivantes :

1° **MANCHEOU** (779), parlée dans l'empire chinois par tous les *Toungouses*, qui en sont la nation dominante. Ce peuple ne reçut la domination des Manchoux que depuis 1583, époque où They-tou réunit toutes les hordes de la Mandchourie; depuis lors ils devinrent si puissants, qu'en 1644 ils placèrent le jeune Chun-ichy sur le trône de la Chine, sur lequel siègent encore ses descendants. Malgré la supériorité politique des Manchoux, leur langue n'est nulle part devenue dominante hors de leur pays natal et de la cour de Pékin. Ce peuple forme la moitié de la population du Liao-toung et la totalité de celle de la Mandchourie jusqu'au confluent de l'Usiri dans l'Amour. Les Manchoux sont prisés en *Mandchou* proprement dits, subdivisés en soixante tribus ou hordes, en *Solons* ou *Dahours* qui vivent sur les rives de l'Ergoné ou Argoun et de l'Amour ou fleuve Nour. Il paraît qu'une tribu de Manchoux s'est établie dans l'Ile Tarskaï ou Saghalien, où elle vit indépendante

à côté des Aïnos. On a beaucoup trop exagéré la richesse et le besuté de cet idiome, qui, selon Abel Rémusat, est inférieur sous presque tous les rapports au chinois, quoiqu'il ait des signes pour désigner les cas et distinguer les nombres, des terminaisons dans les verbes pour marquer les temps, les modes, les conjugaisons, et qu'il ne manque ni de pronoms pour déterminer les personnes, ni de prépositions et même de conjonctions. Le mandchou n'a ni article, ni genres; il forme sa déclinaison en partie à la manière des langues transgangétiques (780). Il abonde aussi en formes dérivatives, qui insistent les diverses modifications des verbes transitifs, collectifs, négatifs, etc.; presque tous sont susceptibles de cinq formes dans le voix active. L'impératif y est comme dans l'allemand, en persan, et en plusieurs autres langues le reste des verbes (781). C'est un trait bien caractéristique que la règle phraséologique à laquelle cette langue est esclave; la place de chaque mot y est invariablement marquée dans chaque phrase, et toutes les phrases sont comme sorties du même moule; c'est la cause pour laquelle les Manchoux n'auront jamais de poésie, et ce qui les empêchera d'avoir même de l'éloquence (782). Depuis deux siècles le mandchou s'est beaucoup poli et enrichi, surtout de mots chinois et mongols; les premiers, quoique méconnaissables par les changements qu'ils ont subis, forment un cinquième de la totalité de ceux qui possèdent cette langue; ils se rapportent presque tous à des objets scientifiques. Viennent ensuite les mots empruntés au tibétain et au sanskrit; c'est au hasard que le mandchou doit le peu d'analogies qu'on a remarquées dans quelques mots avec le celtique, le grec, le latin, l'allemand et le slave. Cette langue a beaucoup d'onomatopées, quoique peu heureuses (783); sa construction est exacte-

(779) Ce mot signifie « pays habité par une population forte et nombreuse. » C'est le nom que Tai-Tsung, premier empereur chinois de race man-choue, donna à son empire au commencement du xiv^e siècle.

(780) On y remarque quatre cas, distingués entre eux par des particules, soit affixes, soit isolées. Quelques exemples serviront à faire connaître à la fois ces flexions et l'ordre que suivent entre eux les mots régis et les mots régissants : « Seigneur » se dit *edacien*, « ciel » *abka*, et « seigneur du ciel » *abka edchen*; « je donne » se dit *donmbi*, « homme » *niulma*, et « je donne à l'homme » *niulma de donmbi*, « Père » se dit *ama*, « aimer » *gosimbi*, « fils » *dani*, et « le père aime son fils » *ama dain de gosimbi*.

(781) De *tona*, impératif du verbe voir, se forme l'infinitif *toname*, le présent de l'indicatif *tonambi*, le passé *tonaka*, le futur *tonara*, le passif *tonambou*, le négatif *tonakon* et d'autres dérivés, tels que *tonanamba*, « je vais voir », *tonamboumbi*, « je vais aller voir ». L'abondance des verbes dérivés n'empêche pas qu'on n'ait quelquefois à employer certains verbes auxiliaires, tels que *bimbi*, « je suis », *embi*, « j'ai », etc. La méthode de dérivation sert encore à former des familles de mots qui ont cha-

cuné de nombreux représentants dans les diverses parties du discours. Ainsi, de l'adjectif *amba*, « grand », se forment les substantifs *amban*, « grand personnage », *ambakan*, « grande chose », le verbe *ambarambi*, « je grandis », l'adverbe *ambala*, « beaucoup », etc.

(782) Si loin que cette rigoureuse uniformité de construction soit de l'infinie variété des tournures du latin, une phrase mandchoue, traduite mot à mot dans cette langue, n'en reproduit pas moins une des formes les plus fréquentes de la phraséologie latine.

(783) Toutes les espèces de sons et de bruits, par exemple, y ont leurs noms particuliers, qui ne sont que l'imitation de ces sons. C'est ainsi que l'on exprime l'idée d'un bruit confus par *oulaun-oulaun*, le son des cloches par *tchann-tchann*, le son que rend le fer que l'on bat par *tan-tan*, celui du lois que l'on brise par *tac-tac*, le son de la goutte d'eau qui tombe par *tap-tap*, le petitement du fagot ou du bambou qui brûle par *pac-pac*, le frôlement de la sole par *pes-pes*. D'autres objets et d'autres actes sont pareillement exprimés par une répétition de la syllabe imitative, ou figurative, procédé dont bien d'autres langues fournissent des exemples. Ainsi « enfant », se rend par *lon-lon*, « négligence », par

ment inverse. Sa littérature, qui n'a presque rien d'original, est très-importante à cause du grand nombre d'ouvrages qu'elle possède traduits du sanskrit, du tibétain, du mongol et surtout du chinois, dont on peut dire qu'elle s'est approprié presque tous les livres classiques, pour l'intelligence desquels elle est d'un grand secours. Les Mandchoux se servent d'un alphabet peu différent de celui des Mongols sur lequel il a été calqué; c'est le plus simple et le plus régulier de tous ceux de l'Asie orientale; il s'écrit en colonnes verticales de gauche à droite. On a publié une traduction de la Bible en cette langue.

2° **TOUNGOUSSA**, langue de tous les **Toungouses** qui vivent dans l'empire russe, où ils sont répandus sur plus d'un tiers de la Sibérie depuis Iénisséï jusqu'à la mer d'Okhotsk dans les gouvernements de Tomsk et d'Irkoutsk. Les **Toungouses** n'ont pas de nom national général, quoique la plupart se donnent eux-mêmes le nom de *Boyé*, *Boya* ou *Byé* (hommes); ceux qui demeurent sur les côtes de la mer d'Okhotsk se donnent le nom de *Lamut* (de *lama*, mer); ceux qui sont au nord et à l'est du lac Baïkal se nomment *Ewewou* ou *Ewewenki*. Toutes ces tribus **toungouses** sont incultes, nomades et régies par des vieillards. L'idiome **toungouse** est bien loin d'avoir la richesse du **mandchou**; il a plusieurs dialectes qui presque tous prennent le dénomination de l'endroit ou du fleuve dans les environs duquel vivent ceux qui les parlent. En voici les principaux : *iénisséï*, parlé sur les bords du Iénisséï; *tchupogire*, par les *Tchapogires*, qui demeurent le long du **Toungoussa** des montagnes, affluent du Iénisséï; *mangasseja*, *hertchinsk* et *barguzin*, parlés dans les environs de ces trois villes; *angara supérieure*, parlé le long de l'Angara supérieure, affluent du Iénisséï; *iakouzk* et *qkhotk*, parlés dans les environs de ces deux villes; *lamoute*, parlé le long de la mer d'Okhotsk par les *Lamoutes*; *toungoussa supérieure*, parlé le long de cette rivière, affluent du Iénisséï. On a publié une traduction de la Bible dans le dialecte *tchapogire*.

TOURANIENS, Scythes qui auraient inventé l'écriture cunéiforme. Voy. **CUNIFORMES**.

TRADITION UNIVERSELLE de l'espèce humaine, ne se rencontre que chez les Hébreux. Voy. l'Introduction, § III.

TRAGÉDIES, chez les **Etrusques**. Voy. **ETRUSQUES**.

TRANSFORMATION ou dérivation des mots, lois à cet égard. Voy. **ETYMOLOGIE**.

lan-lan, « vêtement en lambeaux », par *lapie-lapia*, « chancelier », par *peckia-packia*, « aller par bonds », *dolda-dolda*, etc.

Fort pauvre en termes généraux, le **mandchou** possède par contre, selon le P. Amiot, une quantité prodigieuse de termes spécifiques, exprimant, au moyen de substantifs particuliers, une foule de nuances d'idées que nous rendons, nous, en modi-

TRANSGANGRETIQUE (Réson). Les superbes et riches contrées où l'on parle les langues comprises dans ce groupe forment à elles seules, pour ainsi dire, un monde à part, où vit presque le tiers de la population totale du globe. L'aspect du pays, sa minéralogie, sa zoologie et sa phytographie, les formes, la couleur et la physionomie de presque tous ses habitants, la nature de leurs langues, le gouvernement, les lois, les croyances religieuses, la manière de vivre, l'architecture, les amusements et la littérature, tout y offre plus ou moins des caractères qui lui sont absolument particuliers. Le Tibet nous présente sur une surface immense les plus hautes vallées du globe, enfermées par des montagnes qui surpassent de beaucoup en hauteur les montagnes colossales du Nouveau-Monde. C'est dans ses limites que se trouvent les sources de l'Indus, si célèbre dans l'histoire, du Brahmapoutre, le rival du Gange, de l'Irabiédy, du Menan et du Mekong, qui traversent et fertilisent l'Inde ultérieure, du Yangtse-Kiang, dont le cours ne le cède qu'à celui de l'Amazone et du Missouri, et les sources du Hoang-Ho, qui est après lui le plus grand fleuve de l'Asie. Les syphons et les ouragans qui paraissent avoir leur siège principal dans les mers de la Chine et du Japon, les nombreux volcans qu'on observe dans les îles de ce dernier, et ceux qu'on trouve dans les autres qui en sont des dépendances géographiques, complètent la physionomie particulière de cette région. Un empire plus vaste et plus peuplé que celui de Rome à l'époque de sa plus grande splendeur, et qui subsiste depuis près de quarante siècles, malgré plusieurs invasions étrangères; un peuple parmi lequel la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie étaient connues longtemps avant que les Européens eussent seulement supposé la possibilité de ces trois grandes découvertes, qui devaient produire une si grande révolution dans le monde politique et moral; une littérature originale, la plus ancienne, la plus riche et la plus variée de l'Asie, et qu'on peut regarder comme le type sur lequel se sont formées les littératures de la plupart des nations policées de ce groupe : voilà assez de titres pour faire briller les Chinois parmi les principaux peuples du globe. Le Tibet nous présente le siège principal du lamaïsme, religion professée par tous les Mongols, les Kalmouks, les Mandchoux, les **Toungouses**, et qui, dans la personne de son dalaï-lama ou grand pontife, reconnaît depuis la fin du xiii^e siècle le souverain légitime du pays et le vice-roi de la Divinité

flant par des adjectifs l'acception d'un substantif commun. C'est ainsi que leurs animaux domestiques et ceux qu'ils chassent le plus ordinairement sont désignés par des noms différents selon leur couleur, leur taille, leur âge, leurs qualités bonnes ou mauvaises. Les noms du cheval sont pour ainsi dire innombrables; chacune des allures qu'il peut prendre, lui en faisant attribuer un particulier.

sur la terre; son culte extérieur, en rappelant à chaque instant les augustes cérémonies de l'Eglise romaine, dénote la nouveauté de son institution, que les rêveries de certains philosophes ennemis du christianisme voulaient faire remonter sans aucun fondement à l'antiquité la plus reculée. L'Inde ultérieure nous montre la siège principal du bouddhisme, dont le lamisme est une branche, et dont les religions de Fo et de Sinto, professées par la plus grande nombre des Chinois et des Japonais, ne sont que des modifications. L'empire du Japon nous offre dans ses nombreux habitants la nation qui passa pour la plus industrieuse et peut-être la plus civilisée de l'Asie, et qui, moins dominée que les autres par des préjugés, avance dans la civilisation en adoptant, du petit nombre d'Européens avec lesquels un gouvernement ombrageux lui permet de communiquer, tout ce qui peut élargir la sphère de ses connaissances utiles. Les nations policées de l'Inde ultérieure, et surtout les Aracans, les Birmanes, les Peguans et les Siamois, excellent dans plusieurs arts industriels et particulièrement dans la dorure, qui paraît même avoir pris naissance parmi eux. Les Japonais et les Chinois surpassent dans certaines fabriques et manufactures non-seulement tous les autres peuples de l'Asie, mais jusqu'à un certain point les nations les plus industrieuses de l'Europe. Le grand nombre de couvents d'hommes, qu'on observe dans toutes ces contrées; ceux de femmes si communs au Tibet, où l'on trouve dans une île du lac Chandro ou Palte la résidence révéralée de la grande prêtresse Furcepamo, dont relèvent tous les nombreux couvents d'hommes et de femmes de cette île; les châtimens infligés aux criminels de tous ces pays, et qui sont tous plus ou moins barbares, prenant un caractère d'atrocité dans l'empire du Japon, auquel on peut reprocher de posséder le code le plus sanguinaire qui existe; l'exposition des enfants, tolérée par les lois dans cet empire et dans celui de la Chine; la polyandrie, ou la communauté des femmes, cet usage si contraire à la multiplication de l'espèce, légalisée dans certaines contrées du Tibet et dans le Boutan; la prostitution et les excès les plus contraires aux lois de la nature, non-seulement autorisés, mais pour ainsi dire consacrés au Japon par une religion absurde, peuvent être ajoutés aux autres traits qui caractérisent les peuples de cette région.

Considérées sous le rapport géographique, ses limites sont : au nord, la petite Boukarie, la Kalmukie, la Mongolie, la Mandchourie et le détroit de Matsumai, qui sépare le Japon propre de l'île de Lesso, qui lui appartient; à l'est, le grand Océan et la mer de la Chine; au sud, cette même mer, le détroit de Sineapoura, le golfe de Bengale et l'Inde; à l'ouest, le détroit de Malacca, le golfe de Bengale et l'Inde, et dans son extrémité septentrionale, une ligne qu'on ne saurait déterminer avec précision et qui sépare le petit Tibet de la grande Boukarie ou

Turkestan indépendant. Dans les limites que nous venons de tracer, ce groupe comprend tout le Tibet avec le Boutan et le petit Tibet, toute l'Indo-Chine ou Inde ultérieure, tout l'empire de la Chine proprement dit, le royaume de Corée, l'empire du Japon proprement dit, l'archipel de Lion-Kieou qui, de même que la Corée, est un royaume tributaire des empires chinois et japonais, l'île d'Hainan et la partie occidentale de l'île Formose, les archipels d'Ainlan et de Mergui et une partie de celui de Nicobar.

Toutes les langues polies de ce groupe, quoique essentiellement différentes entre elles pour les mots, offrent cependant une certaine analogie qui, sans nous autoriser à les réunir dans une famille, ne nous permet pas de les décrire isolément. Il nous semble qu'on pourrait dire qu'elles forment un *régne ethnographique*, tandis que la plupart des langues parlées en différents endroits de cette région par les peuples barbares n'offrent jusqu'à présent aucun moyen d'en former un groupe ethnographique, et ne peuvent être classées dans celui-ci quoique comme des dépendances géographiques. La langue chinoise peut être considérée, jusqu'à un certain point, comme le type primitif auquel viennent se rapporter les autres langues écrites de ce groupe, et les principes généraux sur lesquels sa grammaire est fondée trouvent presque tous leur application dans les grammaires de ces mêmes idiomes. Ainsi l'on peut dire que, sauf un petit nombre d'exceptions, toutes ces langues abondent extraordinairement en monosyllabes, ont dans certains cas une construction exactement inverse, et que leur grammaire diffère beaucoup de celles des autres nations. Leurs mots pris séparément sont invariables dans leur forme; ils n'admettent aucune inflexion. Les rapports des noms, les modifications des temps et des personnes des verbes, les relations de temps et de lieux, la nature des propositions positives, optatives et conditionnelles se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés avant ou après le thème du nom ou du verbe. Beaucoup de mots peuvent être pris successivement comme substantifs, comme adjectifs, comme verbes, quelquefois même comme particules. Toutes ces langues ont un système d'intonation plus ou moins compliqué, moyennant lequel elles fixent le sens des mots, et établissent entre eux une différence essentielle. La prononciation, excepté la tibétaine, est dans toutes plus ou moins douce et sonore, quelquefois pourtant trop chargée de nasales, de sons gutturaux et sifflants et de voyelles sourdes et difficiles à prononcer et à saisir par des organes européens, comme dans l'anamite et le peguan.

Ce groupe embrasse les cinq branches désignées sous les noms de *TIBÉTAINE*, *INDO-CHINOISE*, *CHINOISE* et *JAPONAISE*. Voy. ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION TRANSGANGETIQUE.

		ORTHOGRAPHE.		SÉRIÉ.	
FAMILIE TIBÉTAINE. TIBÉTAINE PROPRE (sans les consonnes muettes).		1	allemande	guima, nima	
Bik Heng-Barma, <i>Barma Propre ou Birman.</i>		2	anglaise	nô	
<i>Tenasytharée ou Tenasserim.</i>		3	anglaise	ny	
HOUTAT.		4	anglaise	noomeet	
MOAN OH PROCAHE.		5	anglaise	knooyiangooay	
LACH-SIANGHIE, <i>Pope.</i>		6	allemande	let	
<i>They ou Siamois Propre.</i>		7	anglaise	tawon	
<i>Togyay.</i>		8	anglaise	roon	
<i>Togyay.</i>		9	anglaise	kawan	
ANAMITE.		10	française	nathlöl	
KOLICH OH KIATN.		11	anglaise	konee	
PLAY OH KARATN, <i>Pasooko ou Barma.</i>		12	anglaise	mormay	
<i>Maplos ou Tolotin-Kerein.</i>		13	anglaise	moo	
<i>Play N° 1.</i>		14	anglaise	mool	
SARANG.		15	anglaise	mitkatok	
FAMILIE CHINOISE. KOUAN-HOA OU CHINOIS MODERNE.		16	française	ji	
		17	allemande	jat	
		18	allemande	jad	
		19	allemande	jit	
		20	allemande	fi, chi, ol	
		21	française	nei	
		22	anglaise	je-t	
		23	allemande	schit	
		24	allemande	hen, hal, hah tru	
		25	allemande	fi, nist, nitirin	
		26	allemande	tida	
CHINESE.		CHINCHOU OU FORMES.			
FAMILIE JAPONAISE.		JAPONAIS.			
		LÉONCHOU.			
Lune.	Jour.	Terre.	Eau.	Feu.	
1 lawa	noii	ssa	tscha	me	
2 la	né	mye	ye	mi	
3 la	"	myacgyee	ree	mee	
4 tsu	"	lelpauk	eesheeu	mee	
5 kato	"	toe	nawl	komol	
6 lechu	wao	lin	nam	fai	
7 chin	was	din	nom	fai	
8 sun	"	deen	nam	fai	
9 leon	"	deen	nawb, nam	fai	
10 masblang	ngai	dat	noee	lona	
11 kluw	"	day	toore	may	
12 law	"	kaichaykoo	lee	mee	
13 law	"	knlangkon	lee	meewng	
14 law	"	kako	tee	meea	
15 kachik	"	"	haiebo	us	
16 youet	ji	thou, ti	ehoui	bo	
17 juel, qet	jat	t'u	achoy	ho, fo	
18 guti	jad	di	ssol	fo	
19 guti	jit	t'om	ds al	hou, bach	
20 gaz, gat	fi, chi	do, to	soul	kue, cho, fo	
21 ngiel	flit	dia, tho	thoul	hou	
22 gu, geneu	"	"	"	"	
23 guar, gue	schit	t'om	aul, tachui	hne	
24 hai, ou, tarome	dsaj	b'lebi, chli	su, mel, bul	poi, puli	
25 ziki, goaz	fi, nizi	dji, zi	nzuz, mda	fi	
26 atschai, gwari	nitschi, eischiri	dj	misal, misai	fi	
Père.]	Mère.	Œil.	Tête.	Nez.	
1 pa	ma	nig	hu, wu, go	nawa	
2 plue	maé	hoieckcheich	gowing	nakhaung	
3 "	"	"	kaung	"	
4 "	"	"	knpkok	"	
5 "	"	"	kadap	"	
6 fo	me	li	hou	"	
7 p'ho	mé	ta	hus	tamuk	
8 "	"	"	seerza	"	
9 "	"	"	ho	"	
10 tcha	me	commat	daon	lomool	
11 "	"	"	naillou	"	
12 "	"	"	krachel	"	
13 "	"	"	kohui	"	
14 "	"	"	kohui	"	
15 al	mak	med	kai	mek	
16 fou	mou	mou, yan	theou	pi	
17 fu, hu	mow, mew	mek	t'ea	pi, pel	
18 fu	nu	nan	tau	by	
19 hu	boo	bak	t'au	pi	
20 te	mo	mok	tau, to	fi, bi	
21 plou	maou	yan, mek	thanu	"	
22 "	"	bowacieu	taow	jee	
23 pe	bo, wo	bag	tao, t'au	pi	
24 zillaobi	luabi, njami	nuon	matl, tsichwor	kä, kace	
25 tich, tschitschi	fafa, fawa	me, mamige	kaobe, stama	fana, chana	
26 chu	mma	mi	bust	houna	

<i>Bouche.</i>	<i>Langue.</i>	<i>Dent.</i>	<i>Nas.</i>	<i>Prod.</i>
1 ka	dja	soo	lag	rggaabba
2 pajat	sha	awa	lek	khyé
3 jurat	"	"	isek	kiachamo
4 seembaw	"	"	khoit	kho
5 poue	"	"	kannatsoy	kanaizén
6 pik	ria	p'an	ne	tin
7 pik	lie	lau	mu	tin
8 pawk	"	"	moo	langieen
9 tsap	"	"	moore	awaleen
10 mieng	luol	rang	lai	tehan
11 man koo	"	"	maukoo	knapang
12 potako	"	"	palehoo	konyawko
13 pane	"	"	polichoo	kanyakoo
14 ganoo	"	"	kutahoo	kanyako
15 ban	"	yus	chas	"
16 kheon	ehi	ichi, ya	cheou	tsou
17 hou	schit	a, ja, ga	schou	tsou, koh
18 hau	"	"	asao	vyok
19 k'oo	siat	tschi	xiu	tschiok, koh
20 ka	asex, sei	"	sia	soo, kio
21 khaou	"	"	"	"
22 tsoe	ches	tsouéke	tschoopoo	ca
23 k'oo, tschou	dij	ge	tschiu, asiu	k'a
24 li, jasp	lie	ni, ji	swon, asone	pal
25 koul, koul	seita, schita	fa, cha	ta	asai, kuhl
26 "	asischia	cha	k	schanna

<i>Un.</i>	<i>Deux.</i>	<i>Trois.</i>	<i>Quatre.</i>	<i>Cinq.</i>
1 dig	nissa	sum	bachi	la
2 tit	haji	sóng	té	nga
3 teet	huert	thoom	lay	ngaw
4 amaw	ansa	ahoom	natree	manaw
5 mool	hau	pool	pou	soon
6 nin	son	sum	say	ha
7 sung	sóng	sam	si	hi
8 noong	so	sam	seo	baw
9 noo	sang	sam	shee	baw
10 mot	hai	ba	bon	nam
11 moo	palute	patoon	poonhee	poonha
12 laydoo	kerdoo	sodoo	looredoo	yardoo
13 nadoe	needoo	wongdoo	leedu	yardoo
14 laydoo	needoo	soungdoo	leedu	yardoo
15 "	"	"	"	"
16 i	cul, gal	san	se	on
17 jat, jik	y	sam	si	in, on
18 jat, ja	gy	sam	sy	on, son
19 it	jie	saat	sote	gou
20 iz	ul	sam	say	go
21 it	ni	iam	too	"
22 ehit	sung	sa	seo	ingo
23 it, diit, djeg	ni, schi, no	sa	say	nu, gou
24 ho-t'un	tu-pu	suf	naï	ts-ou
25 fito, fitoz	fitak	miz	ioz	tsaz, itoz
26 ti, tui	ts, tazi	ni, nazi	io, tui	titzi

<i>Six.</i>	<i>Sept.</i>	<i>Huit.</i>	<i>Neuf.</i>	<i>Dix.</i>
1 djug	dun	g'ai	gu	dja
2 khyowk	khuhieh	shyit	kô	tsché
3 ki-uk	kuhneet	shiet	ko	tsay
4 torok	tsayt	neepaw	mapii	tsarra
5 teraw	kapo	tsiam	kissen	loo
6 chok	djo	pét	kan	soih
7 bok	chot	pét	kaw	slp
8 bok	kysel	pavt	kawo	seet
9 hook	sayt	payt	kaw	sheet
10 sau	koi	iam	tschin	moucil
11 pouewuk	poowee	poowey	poong	poohaw
12 hoodoe	poowee	hoodoe	kooedoe	latchre
13 hoodoe	nooydoo	hoodoe	kooedoe	eitchee
14 hoodoe	noardoe	hoodoe	kooedoe	tsare
15 "	"	"	"	"
16 lou	thoi	pa	kicou	chi
17 ok	zat	pat	kou	tsiap, schat
18 lok	tsat	bat	gou	sap
19 lak	zeil	peek	kau	zit
20 rok	saiz	far	kou	ssion
21 lnuk	thal	"	"	thap
22 la	chee	poé	ca	tsap
23 lag	schit	pe	kao, kao	tschap
24 li-mu	ti-kli	lia	ts-han	je
25 mu	nanzi	far	kokenz	towo
26 mou	nanzi	jafi	kennu	tu

TRANSILVANIE. Voy. TEUTONIQUE.
TROGLODYTIQUE (FAMILLE), appartient à la région du Nil. Elle paraît renfermer les langues suivantes.

1° **BICHARIENNE** ou **BISHARY**, parlée en différents dialectes dans une partie de la Troglodytique et de la Nubie, par les peuples suivants : les *Bichariens* ou *Bisharyes*, qui demeurent le long du haut Mogren, affluent du Taczeze, depuis les confins des Shangalla de l'Abysinie jusqu'à Belad-el-Taka; les *Hadendaa*, qui habitent dans le Beled-el-Taka; les *Hammadeh*, qui sont les habitants de Attharra; les *Amarer*, qui occupent le côté depuis Souakin jusqu'à Mekouar. Cette langue est aussi celle que parlent les tribus du grand désert de Nubie, compris entre la royaume de Sennar et la parallèle de Syène, et en général les habitants de toute le côté occidentale de la mer Rouge qui s'étend depuis Arkiko jusques et compris Oiba, qu'on peut en quelque sorte regarder comme le chef-lieu des Bichariens proprement dits. On peut regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome très-mêlé nommé *Hadherab*, que parlent les habitants d'El-geyf, faubourg de Souahin, port sur la mer Rouge, dépendant de l'empire Ottoman.

2° **ADAREK**, parlée en plusieurs dialectes par les *Adareks*, subdivisés, selon Salt, dans les tribus suivantes : *Arieda*, *Belmada*, *Karub*, *Bartoom*, *Adamni*, *Subderot*, *Ibarekab*, *Arendoah* et *Umma-ra*; elles s'étendent depuis les environs de Souekin jusqu'au Nil à l'ouest, et du côté du sud presque jusqu'aux frontières septentrionales de l'Abysinie. Les *Bartoom* paraissent être les moins incultes et les plus puissants; ils sont voisins des *Barek*, peuple nègre, qui habitent en nord de l'Abysinie.

3° **ABADDÉE**, parlée en différents dialectes par les *Abaddés*, *Abaidés* ou *Abaldés* qu'on a à tort confondus avec les Arabes Bédouins, et qui parcourent comme ces derniers tout le pays qui s'étend au nord de celui des Bichariens entre la vallée du Nil et la mer Rouge dans la Nubie, et entre la même vallée et cette mer jusqu'à Cosseir dans l'Égypte; plusieurs Abaddés se sont aussi établis le long du Nil entre Assouen et Edfou dans la haute Égypte; ce sont eux qui pourvoient toute l'Égypte de bois de chauffage, et c'est sur leur territoire que se trouvent les mines d'émeraudes retrouvées par Cailliaud, ainsi que les topazes et les égues-marines qui ont été exploitées par les anciens. Leurs principales tribus sont les *El-Fokara*, les *El-Melrykeb* et les *El-Asnbat*,

qui sont les conducteurs ordinaires des caravanes du Sennar.

TROUBADOURS. Voy. ROMANES.

TUDESQUE. Voy. TEUTONIQUE.

TUMULUS. Voy. ALLIGHERI, — et note I, à la fin du volume.

TUNGRI. Voy. SAXONNE.

TUPINABA. Voy. GUARANI.

TURDETANI. Voy. IBERIENNE et ESPAGNOLE.

TURKE ou TURQUE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues tartares.

On place dans cette famille plusieurs peuples anciens qui ont joué un grand rôle dans les révolutions de l'Asie, et dont les plus remarquables sont les suivants : les *Hiong nou*, qui, selon Abel Rémsat, sont le peuple turk le plus ancien dont l'histoire fait mention. (784) Ils habitaient dans le pays des Mongols actuels; ils avaient fondé des principautés même dans les provinces chinoises de Chen si et de Chan si, et ont possédé la vaste empire de leur nom, qui parvint à sa plus grande puissance dans le 11^e siècle avant Jésus-Christ. Il paraît qu'on doit regarder cette nation, confondue par Desguignes et autres avec les Huns, comme le souche primitive d'où sont dérivés tous les nombreux peuples de cette famille, et la dissolution de l'empire Hiong nou comme la cause primitive qui emena ce déplacement des peuples nomades, qui renversèrent quelques siècles après l'empire romain. Les *Thou kiouei* ou *Thou khioi*, nommés *Turks* de l'*Altai*, par les auteurs byzantins; en 552 ils fondèrent un vaste empire, qui, quelques années après, s'étendait depuis le Caucase jusqu'à l'Océan oriental, et fut détruit en 703. C'est à Dizanboul ou Mon Kan khan, leur empereur, que Justin II envoya l'ambassadeur Zemerkh en 569. Il paraît que cette nation avait adopté l'alphabet des Ouigours. Les *Tchky le* ou *Thie le*, peuple très-nomade, qui, vers le milieu du 11^e siècle, habitait à l'est de la mer Occidentale ou du lac Balkhech; ils sont connus plus tard sous le nom de *Koatchke*, de *Hoei he*, et depuis 788 sous celui de *Hoei hou*. Les *Tchky le*, selon Kleproth, comptaient près de 300,000 hommes sous les armes, et les *Hoei he* furent très-puissants vers le milieu du 11^e siècle. Ces derniers étaient très-civilisés, et se servaient d'une écriture particulière, mais on ne sait pas si elle était identique avec celle des Ouigours proprement dits. Les *Seldjoukides*, ainsi nommés de Seldjouk leur chef. C'était plutôt un assemblage d'aventuriers appartenant à différentes nations

(784) Les *Turks* figurent, sur les tableaux que l'on a dressés des races humaines, à côté des Finnois, des Magyars et des Circassiens, dans le rameau scythique de la race blanche. M. Schott, à Berlin, croit que l'on peut prouver l'identité de la famille turque avec la famille finnoise, les deux groupes de peuples étant, selon lui, descendus, avec les Mongols et les Tchingouzes, de l'*Altai*, comme autant de branches sorties d'une même souche; mais les matériaux nécessaires au parfait

éclaircissement du problème, quant à ce qui regarde les Finnois et les *Turks*, sont encore fort incomplets. Pour ce qui est des rapports d'origine de ces deux derniers peuples avec les deux précédents, ils semblent être démentis par les traits physiologiques des uns et des autres, les Mongols et les Tchingouzes appartenant, comme les Chinois, les Japonais, etc., à la race jaune, et non, comme les *Turks* et les Finnois, à la race blanche.

turkes, qu'un seul peuple. Dans le *x^e* siècle ils fondèrent un empire qui, sous Malek, embrassait presque tous les pays autrefois soumis aux califes en Asie, et dont la dissolution donna naissance aux royaumes d'Iran, de Kerman et de Roum ou Iroum. Les Seldjoucides sont les ancêtres des Osmanlis. Les *Patzinak*, qui sont les *Petcheneg* ou *Petchenegues* des annalistes Russes, et que Abel Rémusat croit identiques avec les *Kanyar* ou *Kangli*. Vers la fin du *x^e* siècle ils occupaient le pays entre le Don et le Danube, où ils furent la terreur des Grecs, des Bulgares, des Khazars, des Hongrois et des Russes. Les *Komans*, qui les *Uzrs*, qui, fondus ensemble dans le *x^e* siècle, formèrent la puissante nation des *Komans*, nommés *Polowzer* par les Russes et les Polonais, et *Chuni* par les Hongrois. Ils occupèrent le pays entre les embouchures du Wolga et du Danube. Après avoir été le fléau des Grecs et des Russes dans le *x^e* et *xⁱ* siècles, ils furent détruits dans le *xiii^e* par les Mongols. Les *Komans*, qui s'étaient réfugiés en Hongrie, où ils ont peuplé la petite et la grande Koumanie, par la suite des temps ont oublié leur langue et parlent actuellement le hongrois. Outre ces peuples qui ont cessé d'exister, cette famille comprend toutes les innombrables tribus turkes nommées improprement tartares, qui sont répandues sur un espace de plus de 120 degrés, et qui vivent dans l'empire ottoman et des Etats vassaux, ou pour mieux dire alliés, sur la côte septentrionale de l'Afrique, dans les empires russe et chinois, dans les royaumes de Perse et de Caboul et dans le Tukestan indépendant (785). Les idiomes turks offrent le phénomène extraordinaire d'être formés de mots presque identiques, quoique les peuples qui les parlent soient séparés les uns des autres par d'énormes distances, occupent des degrés très-différents dans l'échelle de la civilisation, et vivent au milieu d'un grand nombre de nations entièrement différentes. On peut dire qu'en général les idiomes turks d'Occident sont mêlés de beaucoup de mots arabes jus à l'adoption de l'écriture de ces derniers et à l'islamisme, et que ceux de l'Orient sont plus ou moins mélangés d'expressions mongoles et samoyèdes, résultats de leurs fréquentes relations avec leurs voisins.

(785) Les premières migrations des Turks hors de leur patrie primitive paraissent dater du *v^e* siècle; mais les plus importantes, celles qui les rendirent maîtres d'Asie mineure et de Byzance, eurent lieu du *x^e* au *xv^e* siècle. C'est alors que parurent et se développèrent ces faucones dynasties des Gaz-évides et des Seldjoucides, qui furent si longtemps maîtres de l'Orient. Les empires qu'elles fondèrent ont bien perdu et perdent encore chaque jour de leur éclat comme de leur puissance; et c'est une remarque que l'on peut faire dans tous les pays où elle s'est transportée, que la race turke, primitivement adonnée à la vie nomade, tend à décliner et à s'affaiblir dès qu'elle se fixe à une habitation permanente. Du reste, les caractères physiques sont depuis longtemps fort altérés. Ils l'ont été d'abord

On a partagé en trois langues les principaux dialectes que parlent les nombreux peuples compris dans cette famille ethnographique, que plusieurs philologues regardent comme un seul et même idiome.

1^{re} Langue turque, portée en un grand nombre de dialectes, dont quelques-uns nous paraissent différer assez entre eux pour autoriser l'ethnographie à les regarder comme des langues sœurs. Voici les principaux dialectes de cet idiome, subdivisés dans leurs sous-dialectes les plus importants et qui offrent le plus de variétés : *Ouigour* : c'est la langue que parlent les *Ouigours*, nommés *Kouchi* ou *Kiuchi* vers le commencement de notre ère, et ensuite *Kao tchang*, du nom d'une nation turke qui les domina pendant longtemps. Tantôt soumis aux Chinois, tantôt aux nations turkes et tartares, les *Ouigours* occupent actuellement une partie du Turkestan oriental dans l'empire chinois. L'*Ouigour* paraît être le premier idiome tartare qui ait été fixé par l'écriture. Son alphabet, dont on a tant vanté l'antiquité, a une frappante analogie avec le syriaque, est d'origine syriaque, et a été apporté aux *Ouigours* par les Nestoriens. Cet alphabet, qu'on écrit en colonnes verticales de droite à gauche, est le type sur lequel ont été formés ceux des Mongols, des Kalmouks et des Mandchous, et était en usage dans le Tchagataï et aux cours de Perse et du Kaïchak lorsque leurs trônes étaient occupés par des successeurs de Tchingis-Khan.

2^{de} *OSMANLI* ou *TURK* proprement dit; c'est la langue que parlent les *Osmanlis*, *Ottomans* ou *Turks*, qui sont les plus civilisés et les plus puissants de tous les peuples de cette famille. Ils sont la nation dominante de l'empire ottoman et des Etats Barbaresques de Tripoli, Tunis et Alger, qui reconnaissent la suprématie politique et religieuse du Grand-Seigneur. Les *Osmanlis* sont répandus dans toutes les provinces de l'empire; mais ils sont surtout très-nombreux dans la Throce, la Macédoine et la Bosnie en Europe, et dans les gouvernements d'Anatoli, d'Erserum, de Kibris ou Chypre, de Karaman, etc., etc. en Asie. Ce dialecte est très-mélangé, ayant adopté un grand nombre de mots arabes et persans et quelques mots grecs et italiens (786); il a beaucoup de mots composés qu'il forme à la manière du persan. Sa gram-

mar par le mélange des Turks avec les Mongols, aux anciennes expéditions desquels les premiers se sont fréquemment associés, et ils continuent à l'être tous les jours par suite du goût qui porte les Turks à peupler leurs harems d'épouses et de concubines étrangères.

Convertis à l'islamisme dès les premiers temps de l'hégire, les Turks ont embrassés les opinions de la secte des Sunnites.

(786) Au point de vue de la physionomie générale de la langue, des Orientaux résument le jugement comparatif que l'on peut porter de l'arabe, du persan et du turk, en une espèce de triple aphorisme qui se traduit ainsi : « l'arabe persuade, le persan flâte, le turk commande. »

naire est beaucoup plus compliquée que celle de l'ouïgour; la déclinaison n'a ni genres ni article; les adjectifs sont indéclinables; la conjugaison est aussi riche que régulière, et exécutée en grande partie à l'aide du verbe substantif; la négation est intercalée avec le verbe. La littérature turke, quoique la plus riche et la plus variée de toutes les littératures des idiomes de cette famille, est très-inférieure à l'arabe et à la persane, sur lesquelles elle s'est formée, et dont elle a emprunté ses meilleurs ouvrages. Son époque la plus brillante paraît avoir été pendant les règnes d'Anourat II et de Mahomet II; ce dernier fit même traduire en turk plusieurs ouvrages grecs et latins. L'osmanli est la langue politique du sud-est de l'Europe, du nord de l'Afrique et du sud-ouest de l'Asie; c'est aussi la langue que parlent toutes les personnes les plus instruites des différentes nations de l'empire ottoman et des États Barbaresques sus-mentionnés. Sa prononciation, qui est très-douce et sonore, diffère peu de l'orthographe, qui n'est pas encore entièrement fixée. On l'écrit avec un alphabet composé de 33 lettres, dont 32 sont tirées des alphabets arabe et persan, et l'autre a été inventée pour exprimer l'n nasal, qui lui est particulier. Ses dialectes diffèrent peu les uns des autres; celui de *Romélie* est le plus doux et s'approche le plus de la langue écrite; ceux de l'*Arménie* et de l'*Asie Mineure* sont moins doux et remplis de sons gutturaux.

3° *TCHAKHATÉEN*, parlé par les *Tchakhatéens*, qui sont les habitants turks du Tchakhaté ou Kharism et du Mawarannah, pays célèbres pour avoir été le siège des puissants sultans khwarezmiens et du fameux Tamerlan ou Timour. Les Tchakhatéens ont fait usage pendant long-temps de l'alphabet ouïgour; il paraît qu'ils se servent actuellement de l'arabe. La littérature tchakhatéenne, quoique peu connue, semble être assez riche. Elle contient entre autres ouvrages l'importante histoire des Tatars écrite par Aboul-Ghazi-Bahadour, sultan de Kharism, et l'histoire du Miradj, ou de l'ascension folleuse de Mahomet. Il nous semble qu'on pourrait regarder comme des sous-dialectes du tchakhatéen l'idiome que parlent les *Ousbecks* et les *Arales* ou *Konrats*. Ceux-ci vivent aux environs de la mer d'Aral et sont vassaux du khan de Khiva. Les Ousbecks sont le peuple dominateur du Turkesan indépendant, et leurs femmes passent pour être les plus belles et les plus courageuses de toutes les nations turkes. Les Ousbecks paraissent être les descendants des Hœi hou, et ce n'est qu'au commencement du xvi^e siècle qu'ils s'établirent dans cette région, où une grande partie vit encore en nomades. Ils sont gouvernés par différents khans, dont celui de Bokhara est de beaucoup le plus puissant; viennent ensuite les khans de Khiva ou Kharism, de Fergana ou Kokan, de Tashkent, et autres moins connus et puissants; celui de Balkh est tributaire du roi de Caboul.

KAPTCHAK, parlé par les prétendus *Tatars*

purs, qui vivent dans les gouvernements russes de Kasan, de Simbirsck, de Pensa et de Saratof, et par les prétendus *Tatars* à demeure fixes dans ceux d'Astrakhan et d'Orenbourg, qui ne sont que les descendants des Turks qui formaient la plus grande partie de l'armée du tatar Batou; ils se sont fixés dans ces pays jadis compris dans le puissant empire du Kaptchak. Ces Turks, que Balbi a proposé d'appeler *kaptchak* pour les distinguer des autres, sont les plus civilisés de tous ceux qui dépendent de la Russie. Leur littérature, qui est encore dans l'enfance, a fait quelques progrès dans ces derniers temps. Les Turks kaptchak paraissent avoir abandonné depuis long-temps l'alphabet ouïgour pour se servir de l'arabe. On pourrait regarder comme des sous-dialectes, mais très-différents, les idiomes que parlent les prétendus *Tatars de Sibirie* ou *Tatars Touratiens*, qui vivent dans les cercles de Tara, Tobolsk et Tioumen dans le gouvernement de Tobolsk, et dans ceux de Tomsk et Ieniseïsk dans le gouvernement de Tomsk; ceux de Tara passent pour être les plus civilisés de tous les Turks de la Sibirie. Ces prétendus Tatars portent en général le nom de la ville ou du canton où ils sont fixés; d'autres ont des noms particuliers: on appelle *Tchazis* ceux qui demeurent le long du Tom au-dessus et au-dessous de Tomsk, et *Baschkirs* ou *Basch-Kourts* ceux qui vivent dans les gouvernements de Perm et d'Orenbourg, le long du Wolga et de l'Oural; nomades en été et fixes en hiver, ces derniers vivent en partie d'agriculture et sont divisés en quatre hordes principales, subdivisées en quarante-cinq tribus. On nomme *Meschchikerek* ou *Meschchikeraek* un autre peuple, qui paraît s'être formé du mélange des Finnois avec les Turks, mais dont l'idiome est entièrement turk; il vit dans le gouvernement d'Orenbourg à côté des Baschkirs, auxquels il ressemble. On pourrait aussi ajouter comme un dialecte, qui s'éloigne du kaptchak plus que les précédents, l'idiome que parlent les *Kara-Kalpak* ou *Kara-Kiptchak*; la plus grande partie erre pendant l'été dans les environs de la mer d'Aral et dépend du khan de Khiva; l'autre est soumise à la Russie. Tous ces sous-dialectes sibériens sont très-mélangés et remplis de mots étrangers aux langues de cette famille.

4° *TURKOMAN*, parlé par les *Turkomanes*, *Tarekamek* ou *Quisilbachis*, nation nomade, divisée et subdivisée en un nombre prodigieux de branches et de rameaux. Ayant passé le Djon ou Oxus dans les xi^e et xii^e siècles, les Turkomanes se répandirent dans le Khorassan et de là dans tout le nord de la Perse, dans la région du Caucase, l'Arménie, la Syrie, l'Asie Mineure et une partie de la Turquie d'Europe. En attendant que l'ethnographie répande ses lumières sur ce prétendu dialecte, il nous semble qu'on pourrait provisoirement partager les principales tribus turkomanes d'après la géographie politique qui les distingue en: *Turkomanes du Turkesan indépendant*, qui errent à l'est de la mer

Caspienne; la plupart de leurs hordes sont vassales ou, pour mieux dire, alliées des khans Ousbeks de Khiva, de Bokhara et de Fergana; celle de *Er-saror*, des *Jomoud*, des *Koelen* et des *Teké* sont les plus puissantes des dix qui reconnaissent la suprématie du khan de Khiva. *Turkomans du royaume de Caboul*, qui sont régis par plusieurs khans tributaires du roi de Caboul, et qui vivent dans le Kandahar et le Khorasan; les deux hordes principales sont celles des *Erimaks* et des *Hazares*. La première est subdivisée dans les tribus nommées Timan, Hasar, Timur et Sur, qui occupent la partie occidentale de l'Afghanistan. Les principales tribus de la seconde s'appellent Delt-Send-schi, Deh-Kundi, Tschaghuri et Polande; elles habitent dans les hautes vallées du Pamir. *Turkomans du royaume de Perse*, qui sont divisés en quarante-deux hordes répandues dans tout le nord du royaume, surtout dans les provinces de Taleristan, de Mazanderan, de Ghilan et d'Adjerbidjan; ils sont depuis longtemps la nation dominante de cet Etat. Les hordes plus nombreuses sont: celle des *Esfhars*, qui a produit le héros mais habile Nadir-Schah, et dont le noyau est à Ourmiah; celle des *U-aimuk*, dont le noyau est près de Mesched ou Tus; celle des *Qatehars* ou *Kadjars*, dont le noyau est à Astrabad, et qui a donné à la Perse le roi actuel, et les principaux ministres et officiers d'Etat. Viennent ensuite celles des *Brjat* ou *Beehat*, des *Tallsh*, des *Chasewend*, des *Caragharsli*, des *Dombelow*, etc., etc. *Turkomans de l'empire Ottoman*, qui sont divisés en soixante-douze hordes, répandues dans plusieurs provinces, où elles forment avec leurs anciens compagnons, les Ottomans, la partie la plus nombreuse de la population, surtout dans les gouvernements d'Ischil, de Karaman, d'Alep, de Damas de Merasch, d'Erzerum, de Wan et de Rakka. Les principales hordes sont celles des *Dhateh*, des *Bidsehakli*, des *Bekdeli*, des *Mili* et des *Risehwan*. Il paraît qu'on peut classer parmi les dialectes turkumans l'idiome des *Begdets* et des *Nawars*, qui vivent dans la Syrie; des *Uroukes* ou *Yeuruk* qui demeurent dans l'Asie Mineure et dans la Macédoine, et celui des *Mutoulis*; ces derniers forment une secte particulière de l'islamisme, et vivent dans les environs de Balbek dans le gouvernement de Damas. *Turkomans de l'empire Russe*, dont une partie vit le long du Kouma et du Terek dans le gouvernement du Caucase; les autres qui sont beaucoup plus nombreux, forment la population principale et le peuple dominateur dans les khanats de Kouba, de Kaitak, etc., etc. dans le Daghestan, de Schirwan, de Scheki, de Karabagh, etc., etc. dans le Schirwan. Les *Kasakh* ou *Quasakh* et les *Bortchaks* sont deux autres tribus de Turkomans qui habitent dans la province géorgienne nommée Soukhethi, le long du Kour et de son affluent Khzia.

5° *CAUCASO-PANUKIEN*, parlé en trois sous-dialectes principaux par les *Basians*, les *Koumouks* et les *Nogais*, peuples dépendant de

l'empire russe. La *Basian* est parlé dans la Circassie par les *Basians*, qui vivent près des sources de Kouban, du Takssan, du Tchehtem, du Naltchik, du Tchek et de l'Argoudan, entre les Ossètes et les Souanes. Ce peuple habitait jadis la ville de Madjeri sur le Kouma, et ne s'est retiré dans les montagnes que dans le xv^e siècle; il est assez industriel et à moitié agricole. Les *Basians* sont subdivisés en *Basians* propres ou *Balkar* qui sont les plus nombreux, en *Karaktschak* et en *Tcherigae* ou *Tschem*. Le *Nogai* est parlé par les *Nogais*, peuple dont les traits décèlent son mélange avec les Mongols, quoique sa langue en soit assez exempt. Les *Nogais* vivent dans le gouvernement du Caucase le long du Kouma, du Podkouma, etc., etc.; ensuite dans la Circassie propre à la droite du Kouban et dans l'Abassie; d'autres demeurent dans les gouvernements de Iekaterinoslaw, de Tauride et d'Astrakhan et dans la province de Bessarabie. Les nombreux colons venus du Kouban et établis entre le Berda et la Moloschna sont presque tous agriculteurs et furent civilisés de nos jours par le comte Maison. Les *Nogais* sont subdivisés en plusieurs tribus connues sous les noms de *Tatars* Kazboulak, Kijak-hak, Mangout, Djamboulak, Yedissan, Yedikoul, Nawrouz, Kassau, Kaspolat Kantchak, Boudjak, etc., etc., dont les sept premières sont les restes des *Tartares du Kouban*, jadis si fameux. La langue écrite de ces Turcs est le tchakhatéen. Le *koumuk* est parlé par les *Koumouks* ou *Koumyks*, peuple assez industriel et à moitié agricole; on le considère à tort comme descendant des Khans; il est régi par plusieurs khans, dont les principaux sont celui d'Aksai dans la Circassie et celui de Taïki dans le Daghestan.

6° *KIRGIS*, parlé par les *Kirghis*, *Kirgis* ou *Kirkis*, qui sont les *Hakas* des auteurs chinois des vi^e, viii^e et ix^e siècles. Ils ont succédé à la puissance des Hœikhe dans le ix^e et à celle des Dchoungar dans le xviii^e. Les *Kirghis* sont actuellement divisés en *Orientaux* ou *Bourout* et *Occidentaux*, *Kasak* ou *Kaisak*. Les premiers vivent dans le Turkestan Chinois, et parcourent avec leurs nombreux bestiaux les environs des villes de Khaschgir, Khodjand, Noïmatschin et Mailan jusqu'au Haut-Irtisch. Les Occidentaux sont partagés en trois hordes, savoir: Les *Kirghis de la Grande-Horde*, qui se nomment eux-mêmes *Brut Erdene* ou *Burut*; ils sont moins nombreux que les autres, et vivent entre le Sarasou et le khanat de Kokan; une partie paraît reconnaître la suprématie de l'empereur de la Chine. Les *Kirghis de la Horde-Moyenne*, qui errent à l'ouest des précédents, entre le Sarasou et le lac Ak-sakal et le long du Haut-Ischim et du Tournghen affluent du lac Ak-sakal. Les *Kirghis de la Petite-Horde*, qui errent encore plus à l'occident, entre le lac Ak-sakal et plusieurs affluents de l'Oural et le long de l'Oulou-Ieghis (affluent du lac Ak-sakal), de l'Imba et de l'Oural; cette horde paraît être la plus nombreuse; elle est partagée en deux tribus principales, subdivi-

visées en vingt-huit tribus secondaires. Les Kirghis de la Horde-Moyenne et ceux de la Petite sont vassaux de l'empire russe. Ce peuple a été anciennement plus avancé dans la civilisation qu'il ne l'est à présent. On lui doit l'invention du fameux cycle des 12 animaux, et comme il a possédé un caractère particulier qu'on ne connaît pas, et dont l'usage s'est perdu après sa conversion à l'islamisme, il paraît probable de lui attribuer les inscriptions en caractères inconnus, trouvées dans la Sibirie méridionale entre l'Oby et le Ienisseï. Le kirghis est un des dialectes turks les plus purs, quoique les traits de ceux qui le parlent démontrent d'une manière incontestable un fort mélange avec la race mongole.

AUSTRO-SIBÉRIEN, parlé dans les sous-dialectes suivants par des tribus turks, qui, à l'exception des Tchoulym, habitent dans la Sibirie méridionale, et qui presque toutes prennent leur dénomination du nom de la ville ou du fleuve près desquels elles demeurent. Tous ces dialectes sont plus ou moins mélangés d'expressions mongoles et samoyèdes; le baraba paraît en contenir moins que les autres. Voici les tribus principales qui parlent ces dialectes: les Tchoulym, *Ouran-khat* ou *Toutal*, divisés en 28 petites hordes; ils vivent le long de l'Oby et de son affluent Tchoulym, ainsi que le long des deux Lyons Blanc et Noir. Les *Baraba*, *Barama* ou *Barabins*; divisés en sept petites hordes, ils errent dans la steppe de Baraba, qui s'étend entre l'Artich et plusieurs affluents de l'Oby. Les *Kuznez* ou *Wercho-Tomski*, qui demeurent le long du Haut-Tom et de ses affluents Tchoumysch, Koudoma et Mrassa, et auxquels appartiennent les *Abins*, qui vivent le long des deux derniers fleuves. Les *Kaschtar*, *Kaschkalar* ou *Katchinski*, qui vivent le long du Katcha, affluent du Ienisseï, le long de la rive gauche de ce dernier entre Abakansk et Krasnogorsk, ainsi que le long du Jessanlowka et du Beresowka, affluents droits du Ienisseï, et le long de l'Ilyous inférieur. Les *Kanzagou* ou *Kan-zagen*, qui demeurent dans le cercle de Krasnogorsk. Les *Yarinar* ou *Yarinzi* le long de la rive droite du Ienisseï entre Karanluoi et Abakansk. Les *Yastalar* ou *Yastinzi*, qui vivent mêlés aux *Kaschtar*. Les *Bokhtalar* ou *Bokhtinzi*, sur le Kom, affluent droit du Ienisseï. Les *Toubalar*, *Toubinzi* ou *Kirgistar*, qui demeurent le long du Touba et de l'Abakan, à côté des *Kaschtar*; ce peuple, d'origine samoyède, a depuis longtemps oublié sa langue et ne parle plus que turk. Les *Beltyr*, le long de la rive droite de l'Abkhan. Les *Sayaner*, *Sayaer* ou *Sayaner*, le long du Haut-Ienisseï, à l'endroit où il perce les monts Sayans; une partie de cette peuplade dépend de l'empire chinois. Les *Biryousses*

ou *Biryousses*, qui demeuraient autrefois le long du Biryou, affluent du TOUNGONSKA supérieur, et qui habitent à présent le long de l'Abakan non loin des *Kaschtar*; ils sont réduits à un très-petit nombre. Les *Téléoutes* ou *Teuleutes*, nommés *Kalmouks blancs*, lors de la conquête de la Sibirie par les Russes; ils demeurent aux environs du lac Altyn ou Télézkoï, traversé par l'Oby; ils paraissent être d'origine mongole, et avoir oublié leur langue, pour adopter la turke, à laquelle ils mêlent beaucoup de mots kalmouks. On vient de publier la traduction de la Bible dans les principaux dialectes turks (787).

2° L'YAKOUTE, langue des *Yakoutes* ou *Sakhalars*, les plus septentrionaux et les plus orientaux de tous les peuples turks. Ils habitent le long du Jang, du Léna et de ses affluents. Ils vivent de pâturages, de chasse et de pêche. Leur langue ne contient qu'une petite quantité de mots tatars, quoique leurs traits décelent un fort mélange avec la race mongole. Ils sont encore pour la plupart idolâtres.

3° La TCHOUWACHE, parlée par les *Tchouwachers*, que les Russes nomment *Tatars montagnards*. Ils habitent principalement dans les gouvernements de Kasan et de Wiekta. Ils sacrifient à leurs faux dieux, sur des espèces d'autels nommés *keremet*, des chevaux et les mets qu'ils aiment le plus. Cette langue contient plus d'un tiers de mots d'origine finnoise. Elle forme le pluriel des substantifs en ajoutant le mot *sam* ou *sam* au nominatif singulier et en le déclinant ainsi. Ses adjectifs sont indéclinables, mais elle déclina ses pronoms, les noms de nombre et le mot *tout*. Elle place les prépositions toujours après leurs régimes. La conjugaison n'a que trois temps dans le mode indicatif; les autres modes n'en ont qu'un seul. Il n'y a pas de passif. Pour nier on change le verbe au positif en *masiap*, par exemple, *kaziaradyp*, je prie; *kaziarmastap*, je ne prie pas. Le verbe *être* est irrégulier comme dans la plupart des langues connues. Il existe une traduction de la Bible dans cette langue.

TURKOMAN. Voy. **TURKE**.

TYROLIEN. Voy. **TEUTONIQUE**.

TYRRHENIE, **TYRRHÉNIENS**. Voy. **ETRUSQUES**.

TZENDAL, langue américaine de la région de Guatémala, parlée par les *Tzendal*, *Catales* ou *Tzendales*, qui habitent le district de ce nom, dans la province de Chiapa ou Ciudad-Real. C'est dans leur territoire, et précisément près de S. Domingo Palenque, qu'on trouve les imposantes ruines de la grande ville que les antiquaires nationaux appellent *Ciudad del Palenque*, ou *Culhuacan*; non loin de l'endroit nommé Orosingo on trouve aussi les vestiges de Tufha, autre ville non

(787) Un fait d'un haut intérêt, relatif à l'histoire des idiomes turks, est celui qui vient d'être révélé tout récemment par les savantes études de M. de Sanly sur les inscriptions cunéiformes du système du mélique. De ces études il résulte que c'est dans

le turk principalement que se retrouvent les débris de l'ancienne langue des Mèles, débris dont quelques-uns existent aussi, il est vrai, dans le mongol, le persan, le kurde, l'arménien et le géorgien.

moins vaste et magnifique. Ces monuments attestent d'une manière incontestable la grande civilisation de la nation inconnue à laquelle appartiennent ces grandes constructions, puisque les premiers conquérants espagnols n'ont rien observé parmi les Chapanèques et

les autres peuples de cette province, qui pût leur faire croire qu'ils en aient été les auteurs. Les Tzendales, qui habitent dans le *partido* de Chiapa, se soulevèrent de 1712, massacrèrent beaucoup de prêtres, et relèverent les autels de leurs anciens dieux.

U

UCHITI. Voy. WAICURE.

ULEA. Voy. POLYNÉSIENNES OCCIDENTALES.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE. Voy. la note

XXIV, à la fin du volume.

URDU-ZEBAN. Voy. HINDOUSTANI.

V

VAIGIOU. Voy. NOUVELLE-GUINÉE.

VALAISAN. Voy. ROMANES.

VALAQUE, DACO-VALAQUE, ROUMANCHE ou ROUMANS, de la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Cette langue est parlée par les *Rumanje* ou *Roumouni*, plus connus sous le nom de *Valaques*, peuple qui paraît être formé du mélange des anciens colons romains établis dans la Dacie et la Thrace avec les nations slaves et autres, qui les ont habitées. La conjugaison de cette langue est plus compliquée que celle de toutes ses autres sœurs; le pluriel du substantif diffère beaucoup du singulier; elle place l'article le plus souvent après le nom, avec lequel il ne forme qu'un seul mot, et parfois, comme l'italienne, elle réunit les pronoms personnels au verbe: elle a aussi beaucoup d'augmentatifs et de diminutifs comme l'espagnol, l'italien et le portugais, mais elle forme ses superlatifs et ses comparatifs à la manière du français; elle exprime le passif par les pronominaux réfléchis.

Cette langue, à côté des racines latines, nous présente une foule de racines slaves, gothiques, grecques et turques. Parmi les termes d'origine latine, on en remarque un assez grand nombre qui ne se trouvent plus dans aucune autre langue romane, tels que: *alb*, blanc, *digit*, doigt, *vuorbe*, parole, *masa*, table, *ruaga*, prior, formés de *albus*, *digitus*, *verbum*, *mensa*, *rogare*. Dans d'autres mots, les Moldo-Valaques retranchent la dernière consonne: ainsi de *Deus*, Dieu, *domus*, maison, *fructus*, fruit, *ventus*, vent, *vinum*, vin, *templum*, temple, ils ont fait *Deu*, *domu*, *fructu*, *ventu*, *vinu*, *templu*. La littérature de cette langue est très-pauvre et ne consiste qu'en quelques livres ascétiques, des dictionnaires, des grammaires, quelques poésies populaires et la traduction de la Bible dans le dialecte qu'on parle en Moldavie. Parmi le grand nombre de dialectes offerts par cette langue, qui est la plus inculée de toutes ses sœurs, les suivants nous paraissent être les plus remarquables: le *roumonique*, qu'on pourrait ap-

peler le *valaque propre*, parlé en Valschie et avec des différences peu considérables en Moldavie, dans l'empire ottoman, dans la province de Bessarabie et par quelques milliers de colons dans les gouvernements de Iekaterinoslaw et de Kherson, dans l'empire russe; ce dialecte passe pour être le plus pur; le *valaque hongrois*, parlé avec de grandes différences par les Valaques de l'empire d'Autriche, nommés *Kalibasses* en Transylvanie, où ils forment environ la moitié de la population, et dans la Bukovine, où ils sont encore plus nombreux; par d'autres Valaques établis dans les confins militaires, où ils forment plus d'un neuvième de la population, et par d'autres encore, qui vivent dans la Hongrie, où on les trouve en majorité dans les comtés de Torontal, Arad, Krassova et Temes, et en minorité dans ceux de Bihar, Szathmar, Marmaros, Ugosta, Szabolts, Csanad et Bekes; le *macédo-valaque*, parlé dans la Hongrie, par les *Macédo-Valaques*, plus connus sous le nom de *Zinzaren*; on les trouve surtout à Pest, Miskolecz, Semplin et Neusatz; on a publié une grammaire dans ce dialecte, qui offre beaucoup de mots grecs; le *kutzo-valaque*, parlé en différents sous-dialectes dans plusieurs parties de la Turquie d'Europe au sud du Danube; c'est le plus corrompu; selon Thunmann sur 16 mots, 8 sont latins, 3 grecs, 2 goths, slaves et turks, et 3 d'une langue qui a beaucoup d'affinité avec l'albanaise. Le *xv^e* siècle offre l'époque pendant laquelle la nation valaque joua un rôle assez important, surtout pendant le long règne d'Etienne. La plupart des Valaques se servent de l'alphabet latin pour écrire leur langue; ceux de Moldavie, depuis Alexandre II, emploient l'alphabet serbien. Voy. FRANÇAISE (Langue).

VALROGER (LE R. P. HENRI DE), étude sur M. Renan et réfutation. — Voy. note XXIV, à la fin du volume.

VAN, inscriptions cunéiformes sur une demi-ligée de long.

VANDALES. Voy. SCANDINAVES.

VASCONES. Voy. IBÉRIENNE.

VAUDOIS. Voy. ROMANES.

VRIES, célèbre dès le temps d'Enée.
Voy. ÉTRUSQUES.

VÉNÈDES. Voy. SLAVES et WENDO-LITHUANIENS.

VÉNÈTES. Voy. THRACO-ILLYRIENNE.

VERBE (LE). Voy. la note II, à la fin de l'Essai.

VILÉLA-LULE, famille de langues appartenant à la région péruvienne (Amérique méridionale). — Elle comprend les langues suivantes :

1° VILÉLA, par les *Viléla*, dont les tribus *Ontoampas*, *Yecoampas*, *Ipas* et *Pasainas* vivent ensemble dans deux missions le long du Salado, vers le 23° et le 25° parallèles; il y a aussi un autre village *viléla* près de Cordova. Les autres tribus, telles que les *Chunupis*, les *Yoocons*, les *Yecoanitas*, les *Ocoles*, les *Uacaas*, les *Atalalas* et les *Sirinipis* errent encore dans les bois traversés par le Vermejo. Cet idiome a deux dialectes principaux : le *ontoampas*, parlé dans la mission d'Ortégua, et auquel manque le son correspondant à l'r; et le *viléla*, qui est parlé par les autres tribus.

2° LULE. Cette langue, était parlée, selon les missionnaires, vers le commencement du XVI^e siècle par les *Lules*, les *Isistines*, les *Tokistines*, les *Oristines* et les *Tonocotes*; ces derniers habitaient dans les environs de Concezione non loin du Vermejo, et paraissent être identiques avec les fameux *Mataras*; ils étaient très-nombreux, et maintenant sont réduits à un très-peut nombre. Les quatre autres vivent non loin de Talavera di Madrid ou Esteca sur le Salado. Les *Lules*, qu'on connaît actuellement sous ce nom, vivent près de Miraflore ou Santo Stefano, et les *Isistines* et les *Tokistines* près de Valbuena ou San Giovanni Battista. Les sons correspondants aux lettres *b, d, f, g, j, n, r* et *v* de l'alphabet espagnol manquent à cet idiome, dont les mots finissent ordinairement avec beaucoup de consonnes. Sa grammaire est très-simple; il n'a pas de verbe être, et il supplée avec des périphrases aux verbes passifs qu'il n'a pas non plus.

VINDÉS. Voy. SLAVES.

VISIGOTHS. Voy. SCANDINAVES.

VOCABULAIRES, LEUR INEXACTITUDE, DIFFICULTÉ DE LEUR RÉDACTION. — Depuis Pigafetta, le célèbre compagnon de Magellan, jusqu'à Ross, Parry, Denham et Clapperton, les hardis et habiles explorateurs de la région arctique et de l'inaccessible Soudan, tous les voyageurs qui ont donné à l'étude de l'homme l'importance qu'elle méritait, ont recueilli des vocabulaires plus ou moins abondants, plus ou moins complets, chez les différentes peuplades qu'ils ont eu occasion de visiter. L'absence de cette pensée heureuse chez les anciens laisse tant de vague et tant d'incertitude sur l'origine, la parenté ou la différence de race d'un grand nombre de peuples, dont ils nous ont donné la description ou dont ils nous ont même conservé les hauts faits. Cette pensée heureuse, si elle avait été

constamment suivie et exécutée par tous les voyageurs, d'après un plan uniforme et avec toutes les précautions qu'exigent les difficultés qui l'accompagnent, fournirait à l'ethnographie le moyen le plus sûr, même le seul de classer convenablement d'après leur parenté tous les peuples connus. Malheureusement pour la science, beaucoup de voyageurs l'ont entièrement négligée, et la plupart de ceux qui l'ont mise en pratique s'en sont acquittés avec une négligence et avec des méthodes si différentes, soit pour le choix des mots, soit pour la manière de les écrire, que le plus grand désordre règne dans cette partie de la linguistique. « Que de malentendus, » dit Abel Rémusat dans ses *Recherches sur les langues tartares*, « que de malentendus entre l'Européen qui interroge et le naturel qui répond, que de méprises sur la nature des objets dont on demande les noms, sur la prononciation des mots, sur les formes dont ils peuvent être affectés! et s'il s'agit d'idées abstraites ou de termes qui servent à désigner des choses qu'on n'a pas sous les yeux, que de chances d'erreurs viennent se joindre aux précédentes! Aussi n'y a-t-il pas un vocabulaire, même dans les recueils les mieux soignés, où ne se trouvent un grand nombre de mots tronqués, altérés, dénaturés, quelquefois jusqu'à en être méconnaissables. »

Il n'en pouvait pas être autrement, vu les circonstances dans lesquelles se sont trouvés presque tous les voyageurs qui ont eu le bon esprit de recueillir des vocabulaires. Il est même étonnant que, malgré tant de causes d'erreurs, les vocabulaires, rassemblés par différents voyageurs chez la même tribu à des époques très-éloignées l'une de l'autre, n'offrent pas de plus grandes différences. Que dirait-on, si deux voyageurs à l'insu l'un de l'autre arrivaient à Paris, et, s'adressant au hasard l'un à un académicien, l'autre à un fort de la halle, demandaient, chacun de son côté par des signes ou même par le moyen d'un interprète, les mêmes mots pour rédiger un vocabulaire français? Certes, ces deux vocabulaires offriraient les plus grandes différences entre eux, même dans la supposition où les deux voyageurs auraient réellement reçu la traduction exacte des mots demandés. Ces différences seraient encore plus grandes, si le hasard avait porté nos deux voyageurs, l'un à Paris chez l'académicien, l'autre chez un villageois picard ou normand. Cependant cette hypothèse que nous venons de faire, est tout juste ce qui arrive journellement à presque tous les voyageurs qui recueillent des vocabulaires, soit chez les nations policées de l'Océanie occidentale, où il y a simultanément en usage une langue vulgaire et une langue de cérémonie, soit parmi les peuples de la Polynésie, où les chefs et les personnes les plus distinguées de la nation parlent une langue qui s'éloigne d'une manière assez remarquable du langage du bas peuple.

Quelques réflexions sur ce sujet, aussi important que trop négligé jusqu'à présent, en signalant les sources de la confusion et du désordre où il se trouve, montreront le degré de confiance qu'on peut accorder à ces collections de mots, auxquelles on donne parfois une valeur qu'elles sont bien loin de mériter dans l'état actuel de la linguistique.

Parmi les différentes sources d'erreurs dans la rédaction d'un vocabulaire recueilli chez une nation barbare ou qui n'écrit pas sa langue, les suivantes nous paraissent être les principales :

I. *L'ignorance où l'on se trouve de la langue dont on veut rédiger le vocabulaire, quelquefois même la négligence et le manque de critique de la part du rédacteur.*

Le plus grand nombre des vocabulaires recueillis jusqu'à nos jours ne l'a été qu'à l'aide du langage des signes. Cela seul suffit pour indiquer le grand nombre de méprises que l'on doit trouver dans une collection faite par ce seul moyen. Mariner a signalé, dans le second volume de son *Account of the natives of the Tonga Islands*, les grandes méprises de Cook dans son vocabulaire tonga, malgré les soins que ce grand navigateur prenait en faisant de semblables collections. C'est ainsi que, selon Crawford, François Drake donne dans son vocabulaire javanaïsa pour *soie* le mot *sabuck*, qui veut dire cointure, et pour *toile bleue* le mot *daduck* (sa véritable orthographe est *dadot*), qui signifie la partie de l'habillement des naturels qui enveloppe les reins et qui ordinairement est de couleur bleue. C'est ainsi que dans le vocabulaire malais de l'Asie d'Ogilby on trouve *nante* (piège) pour l'un l'autre ou tous les deux; *barmyn* (se divertir, jouer) pour *simple*, *sot*; *ibou* (mère) pour *grand-père*; *anaek* (enfant, race, lignée) pour un *veau*, un *faucon*; et dans le vocabulaire malais de Thomas Herbert, *cambi* qui devrait être écrit *kambing* (un bouc) pour un *bauf*, et *earbow*, qui devrait être écrit *kərbao* (un bouc) pour un *buffle*. Le vocabulaire malais de Labillardière offre aussi les méprises les plus singulières, et celui même du savant Thambert n'en est pas entièrement exempt. L'excellent observateur Venture dit, que les vocabulaires berbères ou amazigh de Shaw et de Hoëst sont pleins de fautes; ce dernier voyageur nomme, par exemple, *ajour* la *lune*, tandis que ce mot exprime le *point qui partage le soleil levant du midi*. Le savant marin Bougainville donne pour *jour* le mot tahitien *po*, qui veut dire *nuit*. Le P. Charlevoix reproche à Sagard, à Cartier et à la Rontan d'avoir pris au hasard, pour la rédaction de leurs vocabulaires algonquins, tantôt des mots hurons, tantôt des mots algonquins, et de leur donner souvent des significations entièrement différentes de celles qu'ils devaient avoir.

II. *Le peu d'aptitude des sens du rédacteur du vocabulaire pour saisir exactement des*

sens inconnus, très-souvent difficiles et extraordinaires.

Nous pourrions citer, à l'appui de cette assertion, une foule d'exemples tirés de la comparaison des vocabulaires recueillis chez la même peuplade par des voyageurs différents, mais parlant et écrivant dans la même langue. Nous nous bornerons seulement à quelques remarques. Si l'on compare, par exemple, les termes numériques de Noutka, tels qu'ils sont écrits par Cook, avec les mêmes termes, tels que les a écrits le rédacteur du voyage de Dixon, on se convaincra que deux Anglais n'entendent pas et n'écrivent pas de même les mots prononcés par un sauvage. La même remarque peut s'appliquer aux vocabulaires rassemblés par les Français Robert et Chanalet publiés avec le Voyage de Marchand. Ces deux observateurs n'écrivent pas toujours de même les mêmes mots, parce que sans doute ils ont entendu différemment. Cook, qui était aussi grand marin qu'habile observateur, Cook remarque, en parlant des insulaires de la Polynésie, que leur prononciation est en général si peu distincte, qu'il arrivait rarement à deux d'entre ses compagnons de voyage, écrivant le même mot prononcé par la même personne, de faire usage des mêmes voyelles pour le peindre; mais ce qui est encore plus étonnant, il observe qu'ils ne se trouvaient pas même d'accord sur les consonnes, dont les sons cependant prêtent moins à l'équivoque. Chamisso, le savant naturaliste qui accompagna Kotzebue dans sa circumnavigation sur le *Rurik*, observa aussi qu'il était souvent en doute lorsqu'il entendait parler le carolinien Kadu sur la prononciation du *d*, du *th* et de l'*s*, ainsi que sur celle du *eh*, du *k* et du *g*.

III. *L'incapacité, l'apathie et la négligence, quelquefois même la mauvaise volonté des naturels, chez lesquels on veut recueillir le vocabulaire.*

Le savant rédacteur du voyage de d'Entrecasteaux, Rossel, observe que les naturels de la Nouvelle-Hollande, encore plus que ceux des îles des Amis, ont l'habitude de répéter les mots qu'ils entendent prononcer et de dire *ho*, c'est-à-dire *oui*; ce qui fait croire d'abord à celui qui veut rédiger le vocabulaire que l'on s'est entendu de part et d'autre. « Mais une plus longue expérience, » dit ce savant navigateur, « nous a appris que l'on ne saurait être trop en garde sur les premiers renseignements que l'on croit tenir d'eux. Cette habitude, qui est presque générale chez les peuples du Grand-Océan (et nous ajouterons, chez la plupart des sauvages des autres parties du monde), doit avoir donné lieu aux méprises et aux contradictions que l'on trouve dans les récits de plusieurs voyageurs, qui, n'ayant fait qu'un très-court séjour dans une même île, n'ont pas eu le temps de rectifier les notions fausses qu'ils avaient d'abord reçues. »

Les peuples sauvages, particulièrement ceux de l'Amérique, ayant l'habitude d'employer plus que les Européens les noms spé-

ciffrés, il est très-difficile d'obtenir d'eux des mots de leur langue correspondant à des noms génériques. Si vous leur demandez, par exemple, comment on nomme en algonquin un arbre, ils vous donneront le nom d'un *chêne*, d'un *frêne*, d'un *érable*, selon l'arbre différent que vous aurez indiqué avec votre doigt pour vous faire comprendre. On peut en dire autant des mots correspondant à *poisson*, *oiseau*, *animal*, etc.

D'autres fois, le naturel que vous interrogez vous donnera, pour les mots *tête*, *ail*, *nez*, ces mots réunis à un pronom possessif; par exemple, *ma tête*, *mon ail*, *mon nez*; parce que, ayant appliqué votre main sur ces trois parties de son corps pour vous faire mieux comprendre, il vous aura répondu *c'est ma tête*, *c'est mon ail*, *c'est mon nez*.

Cette difficulté est encore bien souvent augmentée par la nature de la langue que parlent les peuples sauvages, et particulièrement ceux de l'Amérique, dont les noms sont toujours joints à des *suffixes* et à des *préfixes*, qu'il faut toujours séparer pour avoir le mot correspondant dans une langue quelconque de l'Europe. Ainsi, par exemple, si vous demandez à un Mohégen comment il appelle *main* en sa langue, en lui montrant votre main, il vous répondra *knisk*, c'est-à-dire *sa main*. Une autre personne lui faisant la même demande, montrera peut-être au sauvage sa propre main pour se faire mieux comprendre; dans ce cas, celui-ci lui répondra *knisk*, qui veut dire *ma main*. Si une troisième personne adresse au sauvage la même demande en indiquant la main d'un tiers, alors celui-ci répondra *unisk*, qui signifie *sa main*. Les mêmes méprises eurent lieu s'il est question d'un verbe. Si vous demandez à ce même sauvage comment il dit en sa langue *marcher*, et que, pour vous faire mieux comprendre vous montriez une personne qui marche, il vous répondra *pumissou*, c'est-à-dire *il marche*. Si, pour lui faire mieux saisir votre demande, vous marchez vous-même, il vous répondra *kpumessh*, qui signifie *tu marches*; si enfin, profitant du mouvement que fait le sauvage lui-même, vous le lui indiquez pour l'aider à vous comprendre, alors vous aurez en réponse *apumessh*, *je marche*.

IV. *L'incompatibilité des idiomes européens avec ceux des naturels dont on veut rédiger le vocabulaire.*

Les méprises que nous venons de signaler, et auxquelles serait exposée une personne qui, ne sachant pas la langue mohégenne, voudrait en rédiger un vocabulaire, peuvent servir à démontrer la vérité de ce principe. Que de difficultés ne doit pas trouver un Européen à obtenir exactement les termes correspondant aux verbes *manger*, *laver*, *boire*, et tant d'autres dont les langues qui possèdent eurent de verbes différents qu'il y a de choses différentes à manger, qu'il y a de choses différentes à laver! Que de méprises ne doit pas commettre le voyageur qui voudra connaître le terme correspondant au fruit à *pin*, si la langue du

Tahiti, selon Cook, n'a pas moins de vingt mots différents pour désigner ce fruit dans ses différents états! Comment fera-t-il pour avoir les différents noms des choses exprimés d'une manière absolue, sans article et sans pronom dans les langues où ces deux parties du discours sont incorporées au substantif?

Un grand nombre d'idiomes amérindiens jouissent de cette propriété, qui, relativement à l'article, se retrouve même en Europe, comme le basque nous en offre de nombreux exemples. Dans cette langue, observe le savant Hervas, on n'emploie que très-rarement ou presque jamais les noms des articles; ainsi les Basques ne disent pas *escu* (main), *ogui* (pain), *argui* (lumière), mais *escua* (main la), *oguia* (pain le), *arguia* (lumière la). Nous ne doutons pas qu'un très-grand nombre de vocabulaires nous donnent les noms sous cette forme, en lieu de celle qui devrait correspondre à la forme qu'ont nos mots européens dont ils doivent donner la traduction.

V. *Les moyens imparfaits de transcription.*

Les sons que les peuples sauvages articulent en parlant ressemblent ordinairement si peu aux sons de nos langues européennes, qu'il est très-difficile de les saisir et presque impossible de les représenter avec les lettres de nos alphabets, si pures d'ailleurs et si imparfaits. Aussi trouve-t-on une grande diversité entre les mêmes mots écrits par des voyageurs, non-seulement de nation différente, mais même appartenant à la même nation. Comment pourrait-il en être autrement, surtout lorsqu'il est question d'écrire des langues qui donnent au même mot des dizaines d'acceptions différentes, selon les petites nuances de son intonation, comme les Achanties, les Tonquinois et autres nations à demi policées, ou comme chez les Oïhomis et autres peuples sauvages? Ce que nous avons dit en parlant de l'imperfection des alphabets de l'Europe occidentale, et du chaos offert par l'orthographe des noms propres et des mots étrangers, nous disjuncte d'insister sur ce point.

C'est aussi cette difficulté d'exprimer avec nos alphabets incomplets les sons des idiomes des sauvages, qui fait différer tant les vocabulaires recueillis simultanément chez le même tribu par des voyageurs différents, quoique écrivent et parlent la même langue. La comparaison des vocabulaires tchinkianés d'après Chenel et Roblet, celle des vocabulaires recueillis par Merk et Robek, compagnons de Billings, et celles des vocabulaires machacalis recueillis par M. le prince de Neuwied, par MM. Spix et Mertius, Rugendas, Auguste de Saint-Hilaire et Ferdinand Denys, et tant d'autres que nous pourrions citer, viennent à l'appui de ce principe.

Enfin nous observerons que parfois la comparaison des vocabulaires des langues écrites, mais qui emploient des signes ou des compositions alphabétiques différents, donnerait au premier coup d'œil des résultats erronés à celui qui ne voudrait faire

attention qu'à l'orthographe. La famille slave nous en offre un exemple frappant. Tous ses nombreux idiomes diffèrent si peu les uns des autres dans leurs mots prononcés, que le savant lexicographe Linde prétend qu'il serait facile de les rapprocher pour faire du slave une langue écrite universelle, comme depuis le Dante l'Italie a une langue littéraire générale, quelque différents que soient les dialectes de ses provinces et de ses dépendances géographiques et ethnographiques. Malgré cela, ces idiomes slaves, écrits chacun selon l'orthographe qui lui est propre, offrent à l'œil des différences énormes, qui disparaissent lorsqu'on traduit toutes ces orthographes particulières d'après un plan uniforme, comme l'a fait le savant auquel nous devons la plupart des vocabulaires de ces langues.

VI. Enfin le mauvais choix des mots.

Ce que nous avons dit aux § I et III nous dispense de développer les conséquences de ce principe. Si l'on a tant de difficulté à former un vocabulaire exact, lorsqu'on demande aux naturels les noms de choses qu'on peut leur indiquer par des gestes, telles que *l'ail*, *la main*, *le pied*, *le nez*, *le soleil*, *la lune*, etc., etc., que n'en aura-t-on pas pour obtenir d'eux des mots exprimant des idées abstraites ou des choses qui peuvent avoir plusieurs significations?

Malgré ces différentes sources d'erreurs qui, tout à la fois, ou séparément, contribuent plus ou moins à rendre inexacts les vocabulaires recueillis par les voyageurs, quelque soin qu'ils y mettent, quelque instruits qu'ils soient, ces collections de mots n'en sont pas moins utiles, et l'ethnologue qui en serait entièrement privé, se verrait privé du meilleur, même du seul moyen de distinguer un peuple d'un autre, et de déterminer la famille à laquelle deux ou plusieurs nations appartiennent.

Faute d'avoir les moyens ou de se donner la peine de comparer entre eux les vocabulaires des idiomes connus, afin de connaître si une langue est entièrement différente, ou bien si elle a de l'affinité avec telle ou telle autre, plusieurs voyageurs et même quelques savants philologues sont tombés dans les méprises les plus singulières. Parkinson nous a donné un vocabulaire chinois pour celui de la langue des naturels de l'île de Java, et un autre malais pour le malais le plus pur. Le diligent, infatigable Hervas nous a donné dans son *Vocabolario poliglotta*, 67 mots pur albanais, recueillis chez les descendants des réfugiés albanais dans la Sicile, sous la qualification de *grec-siciliens*. Cette erreur grossière a été fidèlement copiée et répétée par maint et maint géographe, et qui plus est par maint et maint savant qui se piquent d'être versés en philologie. Le savant Pallas nous a donné les noms de nombre chinois pour ceux d'un prétendu dialecte mandchou. Cette erreur provient de ce que Pallas a donné, sous le nom de second dialecte mandchou, les nombres en chinois, tels qu'il les avait

donnés lui-même comme appartenant à cette dernière langue, mais en y ajoutant la particule *go* (*ko*), qui se joint aux noms de nombre quand on compte les personnes et les choses. Ainsi il donne *ygo* (nn), *eulgo* (deux), *sango* (trois), *sargo* (quatre), *ougo* (cinq), *lungo* (six), *targo* (sept), *pago* (huit), *klougo* (neuf), *chigo* (dix), etc.

VOIX, merveilles de cet organe chez l'homme. Voy. l'Essai, § II.

VOLUSPA. Voy. SCANDINAVIE.

VOYELLES. — Les sons, d'après leur origine, sont ou modulés ou articulés en consonnes. La voyelle, considérée en elle-même, vive et légère comme l'inflexion qui la produit, est le cri spontané, l'écho involontaire de chaque impression qui frappe nos sens. Ces modulations, qui se combinent et se reflètent sous mille nuances, paraissent échapper au premier coup d'œil à toute analyse rigoureuse; mais un examen plus attentif démontre facilement le contraire, et si l'on ne peut pas toujours saisir chaque transition mobile des voyelles, du moins peut-on en déterminer les espèces d'après le mode même de leur formation.

De la contraction différente du gosier et de la pose variée de la bouche, résultent les trois voyelles fondamentales *a*, *i*, *ou*, qui marquant le son le plus plein, le plus aigu et le plus grave, ont des signes particuliers dans tous les anciens alphabets. Entre la première, nommée voyelle moyenne, et chacune des deux autres appelées voyelles extrêmes, parce qu'elles sont les plus rapprochées des consonnes, viennent se grouper huit autres modulations simples, savoir : d'un côté, *e* faible, *é* ouvert, *é* fermé, *f* russe; de l'autre, *o* clair, *o* profond, *eu* sourd, *u* français. A ces onze généralement connues, il faut en ajouter une douzième, l'*â* glottal arabe. Chacune des voyelles peut être brève ou longue selon la durée de l'intonation. En les classant de la manière suivante, on en forme une échelle graduée dans laquelle toutes les voyelles du rang supérieur se prononcent avec la même ouverture de bouche que celles qui leur correspondent dans le rang inférieur et qui n'en sont qu'une sorte d'atténuation produite par un léger aplatissement de la langue. Considérées sous ce point de vue, elles se distinguent en principales et en secondaires.

Voyelles simples.

	Algues	Moyennes	Graves
	1 3	6	8 10
Principales.	1 <i>a</i>	<i>a</i>	<i>o ou</i>
Secondaires.	2 <i>i</i>	5 <i>e</i>	9 <i>i</i>
	4 <i>é</i>	7 <i>é</i>	11 <i>eu</i>
		12 <i>u</i>	
		13 <i>â</i>	

Classement et prononciation.

1. *i* ordinaire, bref dans *nine*, long dans *lle*.
2. *i* russe, bref dans *hyl*, long dans *ryba*.
3. *é* fermé, bref dans *dé*, long dans *lé*.
4. *é* ouvert, dans *meis*, *bé*.
5. *e* faible, dans *le*, *leur*.
6. *a* ordinaire, dans *bat*, *pâte*.

7. ô clair, dans houte, lue.
8. o profond, dans dus, rose.
9. ou sourd, dans eux, jeûne.
10. ou ordinaire, dans ciow, boue.
11. u français, dans nue, rue.
12. à arabe, dans ain, saadi.

On voit, par la disposition de ce tableau, qu'en suivant l'ordre des numéros on trouve à gauche toutes les voyelles aiguës entre *a* et *i*, à droite toutes les voyelles graves entre *a* et *ou*. Les deux voyelles extrêmes *i* aigu et *ou* grave sont liées elles-mêmes entre elles par *f* et *u*, comme elles le sont aux consonnes par *y* et *w*. Dans la correspondance respective des voyelles considérées comme principales et secondaires, *a* produit par atténuation *e* et *ô*; *é* produit *ê*; *i* produit *f*; *o* produit *ou*; *ou* produit *u*. L'à arabe avec ses diverses nuances est une espèce de voyelle aspirée.

Les modulations qui sont l'âme du langage présentent cependant, par leur mobilité même, peu d'importance en étymologie. Divisées en deux classes distinctes, dont les voyelles moyennes sont les intermédiaires, elles peuvent, jusqu'à un certain point, indiquer des sensations opposées, mais souvent aussi on les voit se confondre et se succéder toutes dans les flexions d'un même mot, sans altérer sa forme radicale, qui n'est définitivement fixée que par les consonnes.

Voyelles mixtes.

Quand deux voyelles semblables sont prononcées de suite, elles se confondent en une seule voyelle longue, mais lorsque cette rencontre a lieu entre deux voyelles différentes, il en résulte des voyelles mixtes ou diphthongues. Toute diphthongue véritable, de quelque manière qu'elle soit figurée par l'écriture, doit être composée de deux sons

distincts, prononcés d'une même émission de voix. En théorie, il devrait exister autant de voyelles complexes qu'il y a de combinaisons possibles entre les voyelles simples, et c'est ici surtout que paraît s'ouvrir un champ immense d'incertitudes et de transitions insaisissables; mais l'expérience démontre qu'il n'en est pas ainsi dans la réalité, et que, chez la plupart des peuples, on n'emploie que les diphthongues suivantes, qui ont toutes pour finale *o* ou pour initiale une des deux voyelles extrêmes.

Voyelles mixtes.

éi		oi	dou		ouu
ei	ai	ôï	eou	ouu	dou
èi		eui	dou		eueu
id		io	oud		ouo
ie	ia	id	oue	oua	ouè
iè		ièu	ouè		eueu
	iou			oui	

La prononciation de ces voyelles mixtes, figurées différemment dans chaque langue, s'explique facilement par celle de leurs éléments. Nous les avons rapprochées les unes des autres selon leur affinité mutuelle, qui les fait confondre souvent dans l'écriture ainsi que dans la prononciation. Les quatorze diphthongues propres, contenues dans les trois lignes supérieures, sont appelées ainsi par opposition aux seize autres qui ont reçu le nom de diphthongues impropres, parce que leur son initial n'offre aucune différence avec celui des consonnes liquides *y* et *w*.

Toute diphthongue étant composée de deux voyelles, est nécessairement longue de sa nature, mais elle peut s'étendre encore par le redoublement. En étymologie, la valeur d'une diphthongue est toujours celle du son qui la termine, d'où il résulte qu'elles se subdivisent en aiguës et en graves.

W

WAICURE, famille de langues de la côte occidentale de l'Amérique du nord, qui comprend les langues :

WAICURE, par les *Waicures* ou *Guaicures*, qui sont les *Monki* ou *Monqui* de Hervas et de quelques autres auteurs. Cette nation, jadis nombreuse, qui occupait tout le centre de la péninsule, est réduite à un petit nombre d'individus. Il paraît que le *cora* et l'*arripe* sont ses dialectes principaux, ou bien des langues sœurs. Dans les missions de S. Paz et de Dolorum, on parle le waicure le plus pur. Les sons correspondants aux lettres *f*, *g*, *l*, *o*, *x*, *z* manquent à la langue waicure, qui est pauvre et imparfaite, soit dans la déclinaison, soit dans la conjugaison; cette dernière n'a que trois temps, et la première ne distingue pas les différents rapports. Cet idiome n'a pas d'expressions correspondant aux substantifs métaphysiques des choses et de leurs qualités, et à

plusieurs adjectifs, et il possède un très-petit nombre de prépositions et de conjonctions.

UCHITI, parlée par une nation peu nombreuse nommée *Uchiti* par le P. Mich. del Barco et *Uischiti* par le P. Bâgert. Ce peuple habite au nord du territoire occupé jadis par les Péricus. Cet idiome a beaucoup d'affinité avec le waicure, sans cependant en être un dialecte, comme à tort le considérait le P. Mich. del Barco.

WAKASH ou **NOUTKA**, langue de la côte occidentale de l'Amérique du nord, parlée par la nombreuse nation des *Wakash*, appelée communément *Noutka*, du nom du village principal. Les *Wakash* sont très-belliqueux, vivent dans de gros villages dans la grande Ile de Quadra-Vancouver ou *Noutka*, et sont régis par plusieurs chefs, parmi lesquels *Macouina* était, vers la fin du siècle passé, le plus puissant. Cette langue est sur-

chargée de consonnes très-difficiles à prononcer, et paraît être parlée en différents dialectes, et peut-être des langues sœurs, sur une partie de la côte de la Nouvelle-Hanover, dans des îles voisines et aux environs du détroit du Roi Georges (King-George-Sound), et dans ceux du Port de la Découverte (Port-Discovery). Selon D. Francisco Mosino, qui connaissait assez le dialecte parlé à Noutka, cet idiome est un des plus durs qu'on connaisse; il abonde en consonnes et en terminaisons sourdes. La plupart de ses mots ne se prononcent qu'avec de fortes aspirations au commencement et au milieu du mot. Plusieurs de ses mots terminent en *tl* et *ts*, consonnes employées très-souvent dans les terminaisons des mots aztèques. Les bals des Wakash sont des espèces de combats figurés, où ils paraissent armés d'arcs, de flèches, de fusils; quelquefois déguisés en ours, en cerfs, ou bien couverts de masques et de grossières enveloppes, qui leur donnent la forme de quelques oiseaux aquatiques plus grands que nature, dont ils cherchent à imiter les mouvements; tandis que d'autres s'efforcent de contrefaire les chasseurs qui guettent ou poursuivent ce prétendu gibier. En d'autres circonstances, ils dansent des ballats dont la pantomime, beaucoup trop facile à interpréter, scandaliserait l'homme le moins scrupuleux. De même que les Islandais, qui gravaient autrefois en caractères runiques leurs sagas sur leurs boucliers, de même les Wakash peignent sur leur coiffure conique deux ou trois traits qui rappellent une pêche extraordinaire, une victoire mémorable ou un événement rare. Comme quelques autres peuplades de ces parages, ils divisent l'année en 14 mois chacun de 20 jours, en ajoutant quelques jours complémentaires à la fin de chaque mois, ce qui rappelle la division de l'année mexicaine.

WALLON. Voy. SAXONNE.

WENDE. Voy. WENDO-LITHUANIEN.

WENDO-LITHUANIENNE ou GERMANO-SLAVE, branche de la famille des langues slaves. La première de ces dénominations signale les Wendes et les Lithuaniens, qui en sont les peuples les plus célèbres; la seconde indique la nature de ces langues, qui offrent un mélange de germain et de slave. Cette branche comprend les idiomes suivants :

1^{er} WENDE, parlée jusqu'au xiv^e siècle en différents dialectes dans tout le nord de l'Allemagne, depuis le centre du Holstein jusqu'à la Kassubie en Poméranie par différents peuples, dont les principaux sont les suivants : les *Wagriens*, dans la Wagrie, la principauté d'Eutin et une partie du Holstein; les *Polabes*, dans le duché de Lauenbourg, la principauté de Ratzenbourg et le comté de Schwerin; les *Wilsiens* et les *Welatobes*, dans le Brandebourg, une partie de la Poméranie et du Mecklenbourg; ces républicains, vers la fin du x^e siècle, formèrent la confédération des *Lutiziens*; les *Obrotites*, dans le Mecklenbourg, dont le chef au-

dacieux Gottschalk régnait au milieu du x^e siècle, sous le titre de roi des *Wendes*, depuis la Bille jusqu'au Peene; les *Ranes* ou *Rugiens*, dans l'île de Rugen, renommés par leurs pirateries; les *Pomorani* ou *Poméranien*, dans la Poméranie, jusqu'à la Kassubie. Cette langue, qui était plus ou moins mêlée d'allemand dans ses différents dialectes, s'est entièrement éteinte depuis la xiv^e siècle, à l'exception du dialecte *timonisch*, improprement nommé *polabisch*, qui se conserva jusqu'à la seconde moitié du xviii^e siècle dans les bailliages de Danneberg, Lüchow et Wustrow dans la Lunabourg; ce dialecte était très-corrompu et offrait le mélange le plus bizarre de slave et d'allemand.

2^e PRUCEZ ou ANCIEN-PRUSSIEN, parlé anciennement en onze dialectes très-différents par autant de peuplades, formant la puissante nation des *Pruczi*, qui occupait le pays entre la Vistule et le Pregel. Malgré les efforts faits par les chevaliers Teutoniques pour détruire cette langue, elle était encore parlée lors de la réformation dans le Samland, le Natangen, et dans une partie de l'Oberland dans la Prusse. Déjà, vers la fin du xviii^e siècle, elle n'était plus parlée en quelques endroits que par des vieillards; depuis elle s'est éteinte entièrement. Toute la littérature de cette langue consista dans une grammaire, dans le catéchisme et dans l'Enkiridion publiés à Königsberg au xvi^e siècle dans le dialecte de Samland. La langue pruceze se distingue de toutes ses autres sœurs par l'excès de l'allemand sur la slave, surtout dans les déclinaisons et les formes du participe; elle a deux articles, six cas, et sa syntaxe ressemble beaucoup à celle de l'allemand; elle n'a pas les sons sifflants qu'on trouve dans le polonais et la lithuanien, et est exempte des mots finnois qu'on rencontre dans ce dernier ainsi que dans la lette.

3^e LITHUANIEN ou LITHEWKA. Malte-Brun croit que le fond propre du lithuanien représente la langue des anciens *Venedæ* ou *Wendes*, des *Galandi*, des *Sudari* et des autres peuplades qui furent plus tard réunies sous le nom de *Pruczi*. MM. Pollet et Eichhoff disent que les Lithuaniens sont les Slaves primitifs, si l'on veut entendre par ce nom la tribu dont le langage est le plus pur. « Leur bouche, » dit Eichhoff, « prononce encore aujourd'hui, avec des inflexions parfaitement identiques, une foule de mots qui rattachent aux bords du Gange ou sur les versants de l'Himalaya. » Peut-être pourrions-nous aussi justement conclure que, des nations slaves, les Lithuaniens se sont les derniers détachés de la souche commune. Le lithuanien présente en effet, avec le sanskrit, des rapports plus étroits que ceux offerts par les autres idiomes de la famille slave. Les racines y existent sous des formes à la fois plus simples et plus mélodieuses, et les mots y sont généralement terminés par des finales douces et sonores, à la manière du grec et du latin. Les formes grammaticales offrent

une image souvent très-fidèle des déclinaisons de la langue sacrée de l'Inde. Par la douceur et l'harmonie de la prononciation, la langue lithuanienne est singulièrement propre à la musique. Cette langue fut parlée jadis par tous les individus des puissances nationales lithuanienne et *kriwiteche* en plusieurs dialectes; elle est parlée aujourd'hui par les seules personnes du peuple, les hautes classes parlant le polonais avec le russe ou l'allemand, selon les différents pays. Ses principaux dialectes nous paraissent pouvoir être classés de la sorte : le *lithuanien* proprement dit ou *lithauisch*, parlé dans les gouvernements de Wilna, Grodno, une partie de celui de Minsk, et dans le *woiwodat* d'Augustow, dans le royaume actuel de Pologne. Le *samogitien* ou *schamaitisch*, nommé aussi *poléco-lithuanien* (polnisch-lithauisch), que Quandt nomme *haut-lithuanien*, et Henning *bas-lithuanien*; on le parle dans la Samogitie, qui forme partie du gouvernement de Wilna; ce dialecte s'approche plus que tous les autres du polonais; il se distingue aussi par un grand nombre de sons sifflants, ayant 5 sortes d's, 3 de z, et 2 de c. Le *kriwitech*, parlé dans le gouvernement de Witepsk, Smolensk et partie de Mohilew et de Minsk; c'est un mélange de lette, de russe et de polonais. Le *prusso-lithuanien* ou *preussisch-lithauisch*, parlé dans les environs d'Insterburg, Gumbinnen, Plikallen, Tilsit, Labiau, Ragnit et Memel dans le gouvernement prussien de Gumbinnen. On y distingue plusieurs sous-dialectes, dont l'*insterburgische* et le *nadrausische* sont les principaux; ce dialecte est surtout remarquable pour être celui qui possède presque tous les ouvrages publiés dans cette langue; le *nadrausische* diffère très-peu de la langue prucze. Plusieurs grammaires et dictionnaires, des traductions de la Bible, des catéchismes, et quelques livres ascétiques sont tout ce qui forme la littérature de cette langue.

On emploie, pour écrire le lithuanien, tantôt l'alphabet allemand, tantôt le polonais.

4° LETTE, LETTON, LETWA, LETTONIEN, LETTISCH, langue des Lettes, Letten, Lettwa ou Lettons (788), qui forment la masse principale de la population du gouvernement de Mitau, de la plus grande partie de celui de Riga, d'une partie de celui de Witepsk dans l'empire russe, et d'une petite bande de la province de la Prusse orientale, dans la monarchie prussienne. On distingue dans cette langue cinq dialectes principaux, subdivisés en un grand nombre de sous-dialectes très-différents, qui, selon Watson, sont les suivants : le *lette* proprement dit, *semgallien* ou *semgallische*, parlé en Courlande, dans la Semgalie, aux environs de Mitau et de Bauske; le *lette-finonien* ou *fiendische*, parlé dans le Lettland en Livonie, aux environs de Riga, de Wolmar et

de Wenden, et, selon Mgr l'archevêque Siestrencowitz, dans trois districts du gouvernement de Witepsk, le long de la rive droite de la Duna; ces deux dialectes sont les plus purs et ceux auxquels appartiennent la plupart des livres imprimés dans cette langue. Les autres dialectes sont : le *koure*, qui paraît avoir été parlé anciennement par les *Chori*, nommés par la suite *Koures*, et dont les descendants vivent dans la Courlande occidentale, depuis Essern et Waddat jusqu'à Dondangen, et dont on en trouve encore environ 3,000 dans la monarchie prussienne, sur le Curisch-Nehrung; le *seelien*, par les *Seeles* ou *Seelen*, dans la Courlande orientale, depuis son extrémité jusqu'à Friedrichstadt; le *seende*, par les *Wenden*, dans l'extrémité nord-ouest de la Courlande, particulièrement aux environs de Windau, etc., etc. Cette langue, qui a deux articles et six cas seulement, fourmille d'expressions et de tournures germaniques. Selon Watson, les éléments dont elle se compose sont : 3 sixièmes slave, 1 sixième gothique, 1 sixième finnois et 1 sixième allemand. La littérature lette ou lettienne, quoique incomparablement moins riche que la russe, la bohème, la polonaise et la serbienne, vient immédiatement après elles, soit pour la variété, soit pour le nombre de ses productions, qui toutes, sans exception, sont dues à des auteurs allemands. Selon Watson, on pourrait regarder comme les plus anciennes pièces lettones quelques fragments d'anciens documents qui remontent jusqu'au XIII^e siècle. La traduction de quelques cantiques, faite en 1530 par le pasteur Nicolas Ramm, est le premier essai littéraire de cette langue. Viennent ensuite la traduction de la Bible par Glück, en 1680, et une foule de petites histoires tirées des saintes Écritures, de narrations, de fables, d'instructions sur divers objets de géographie, d'économie, d'histoire naturelle, soit originales soit traduites, outre beaucoup de livres ascétiques, quelques grammaires et dictionnaires.

WESTPHALIE. Voy. SAXONNE.

WINDE. Voy. RUSSO-ILLYRIENNE.

WISEMAN (LE CARDINAL), cité sur le langage. Voy. l'Essai, § V.

WOCOONS-CATAHBA, famille de la région alléghanique et des lacs, dans l'Amérique du nord. Cette famille comprend les langues suivantes :

1° WOCOONS, parlée par les Wocoons qui, au commencement du XVIII^e siècle, habitaient dans deux petites villes dans la Caroline septentrionale, et qui paraissent s'être éteints. Cette langue montre quelque affinité éloignée avec la Catahba.

2° KATAHBA, par les Katahba ou Catahbas, nation jadis très-nombreuse, divisée en vingt tribus qui parlaient chacune un dialecte différent, et dont les principales étaient, outre les Katahba, les Wattaree, les Eens,

(788) On dérive le nom de ce peuple de celui de la rivière *Lecta*, dont il habite les bords depuis une époque très-reculée.

les *Chamah* ou *Chowan*, les *Canggaree*, les *Nachee*, les *Yamassee* et les *Coosah*. Il paraît que les *Yamassee* étaient assez avancés dans la civilisation, puisque c'est à eux que *Bartram* attribue l'édification de plusieurs villes, temples et fortifications, dont on rencontre les ruines dans les régions à l'est des *Apalaches*. Les guerres contre la confédération des Cinq-Nations, la peste-vérole et les liqueurs, ont réduit cette nation à un petit nombre d'individus, connus sous le nom de *Catawbas* dans la Caroline du sud.

WODAN, tradition sur le déluge. Voy. CHIAPANECA.

WOGOLE. Voy. HONGROIS.

WOLGAÏQUE, une des branches de la famille ouraliennne, ainsi nommée parce que ceux qui parlent les idiomes qu'elle comprend vivent le long du Wolga et de ses affluents. Suivant *Klaproth*, ils se réduisent aux deux suivants :

1° Le *Tchérimisse*, parlé par les *Mari*, plus connus sous le nom de *Tchérimisses*, qui vivent le long du Wolga et de ses affluents à la gauche, dans les gouvernements de *Kasan*, *Simbirsk*, *Wiatka*, *Perm* et *Orenbourg*; ils sont presque tous Chrétiens; le reste est encore idolâtre. Les *Tchérimisses* sont à la fois agriculteurs, pasteurs, chasseurs et pêcheurs. Quelques centaines vivent comme colons dans le gouvernement du Caucase, où ils prospèrent. Quelques milliers de *Tchérimisses* vivent avec d'autres nations dans les gouvernements d'*Orenbourg* et de *Perm*, formant le mélange connu sous le nom de *Téptières* ou *Téptjaren*. Cette langue compte déjà une grammaire. Elle a deux déclinaisons avec six cas, dont le pluriel est formé par l'addition du mot *schamûz*. Les pronoms ont une déclinaison différente. Le *tchérimisse* exprime le comparatif en ajoutant la particule *rak* au positif, et le superlatif en lui préposant la particule *pesch*. La conjugaison a trois temps, savoir le présent, l'imparfait et le plusqueparfait, qu'elle forme presque à la manière des langues slaves; elle exprime le futur en ajoutant un adjectif au présent; elle a aussi quatre modes, savoir, l'infinitif, le passif, le neutre et le causale; chacun a une conjugaison particulière, lorsque le sens est négatif; les prépositions sont communément ajoutées à la fin du mot qu'elles régissent. On a fait une traduction de la Bible en cette langue.

2° Le *mondouisse*, parlé par les *Mordouines*, nommés *Mordwa* par les Russes. Ils forment deux tribus qui demeurent dans les gouvernements de *Pense*, *Kasan*, *Wiatka*,

Orenbourg, etc. Ils sont presque tous Chrétiens et vivent de chasse et de pêche. Il existe une traduction de la Bible en cette langue.

WOLOF ou JOLOF, langue africaine du groupe de la Nigritie maritime, parlée en plusieurs dialectes par les *Wolofs* ou *Jolofs*, qui passent pour être les plus beaux et les plus noirs de tous les nègres, et qui habitent le pays compris entre l'embouchure de la Gambie et *Dégana*, sur la gauche du *Sénégal*, où l'on commence à parler le *foulah*.

Les *Wolofs* possèdent les royaumes de *Bour-Bolof*, de *Cayor* et de *Baal*, et ils forment la masse principale de la population des royaumes de *Bondou*, du *Ras-Yani* et de *Salum*. La langue de cette nation est, après l'arabe et le *mandingo*, la plus répandue dans la *Sénégalie*, étant parlée ou pour le moins comprise par une foule de tribus dans cette vaste région, depuis l'Atlantique jusqu'à *Bambakou*, sur les bords du *Niger*. C'est aussi dans son territoire que se trouvent les colonies françaises de *Saint-Louis* et de *Gorée*. La grammaire du wolof offre plusieurs particularités; entre autres elle ne distingue le genre que dans les objets qui en ont naturellement; elle place l'article après le substantif, avec lequel il ne forme qu'un seul mot, et dont il modifie le sens selon que l'objet est présent ou absent, proche ou éloigné; elle est très-riche en verbes dérivés, formés à la manière des idiomes arabe, congo, turk, araucan, esquimaux et autres de l'Ancien et du Nouveau-Monde; elle donne à ses infinitifs, en changeant la terminaison *a* en *i*, la signification inverse; par exemple, *ouba*, qui signifie *fermer*, veut dire *ouvrir* quand on écrit *oubi*. Cette langue a emprunté à l'arabe beaucoup de mots exprimant des objets dont les *Wolofs* doivent la connaissance aux Arabes; elle en a aussi emprunté plusieurs au portugais. Le son nasal est dominant dans le wolof, où l'on rencontre aussi le *kh* des Arabes; un grand nombre de mots commencent par *mp*, *nd*, *ng*, *nk*, *nkh*, *nz*, *ni*, *ngn*, etc. Cependant il est harmonieux et riche en voyelles. Cet idiome n'a pas encore été écrit, parce que ceux qui le parlent se servent de l'arabe lorsqu'ils savent écrire. On commence cependant à l'écrire dans la colonie française de *Saint-Louis*; et c'est pour l'usage des écoles que le gouvernement y a établies, que l'on vient de publier un dictionnaire français-wolof et wolof-français, et que l'on se propose de publier une grammaire (1789).

WOLOQUES. Voy. OURALIENNE.

(1789) « Le caractère propre à la langue wolof réside principalement dans deux choses, savoir : les dix-sept modifications dont tout verbe wolof est susceptible, et le système des articles joints aux noms substantifs. 1° En ajoutant à chaque radical une ou plusieurs syllabes, on étend ou l'on change l'acception des mots. Exemple : *sopa*, aimer, subit les modifications suivantes : *sopé*, aimer tendrement; *sopanté*, s'aimer mutuellement; *sopox*, s'aimer soi-même; *soplo*, faire aimer; *sopi*, aller aimer; *sopati*, aimer encore; *sopadi*, aimer peu;

sopou, ne pas aimer; *sepatou*, ne plus aimer; *sopapa*, aimer constamment; *sopékat*, celui qui aime; *sopoukaye*, le lieu où l'on aime; *anpéky*, compagnon d'amitié; *sopage*, l'amour; *sopena*, l'action d'aimer; *sopizé*, le résultat, le fruit de l'amitié; *nhiopema*, ce que l'on peut aimer. Cette richesse de la langue se retrouve en partie dans l'arabe. 2° L'article ne précède point le mot; il est appliqué à la fin, et semble faire corps avec lui. Voici les règles qu'on met en pratique; elles sont simples et ingénieuses. Selon que le substantif

WORMSAE ou WORSÆ, ses recherches et ses travaux sur les prétendues antiquités celtiques. — Voy. note VI, à la fin du volume.

WOTIEQUE ou WOTIAOUE. Voy. PARMIESE.

Y

YACOUTE. Voy. TURKE.

YARURA-BETOI, famille de langues de la région Orénoco-Amazone (Amér. mérid.), comprend les langues suivantes, qui, selon le missionnaire Padilla, présentent entre elles la différence qu'on observe entre le français, l'italien et l'espagnol :

1° YARURA, par les *Yarura*, qui, selon le missionnaire Fornari, demeurent dans les plaines comprises entre le Méta et le Casanare; une partie de la nation vit aussi dans une mission sur les rives de l'Orénoque. Les sons correspondants aux lettres *y*, *z* et *ll* de l'alphabet espagnol manquent à l'idiome *yarura*, qui, en revanche, emploie souvent le *j* guttural, et a un son semblable à l'*eu* français. Le ton repose toujours sur la dernière syllabe des mots. La déclinaison s'y fait à l'aide des prépositions ajoutées à la fin des noms, en distinguant les genres par l'addition des mots *homme* et *femme*. Les verbes passifs *y* sont au petit nombre et ne sont employés qu'impersonnellement; mais le verbe substantif *y* joue le plus grand rôle dans la conjugaison. Les prépositions suivent toujours leurs régimes.

2° BÉTOI, par les *Bétoi*, qui demeurent sur le Casanare. Le langage des *Situfa*, leurs voisins, et celui des *Airico*, qui vivent dans la grande forêt d'*Airico*, paraissent être les

principaux dialectes, ou du moins des langues sœurs. Les sons correspondants aux lettres *p*, *n* et *ll* de l'alphabet espagnol manquent au *bétoi*, qui emploie très-souvent le *j* guttural, l'*f* et l'*r*. Le ton est toujours sur la dernière syllabe. La déclinaison s'y fait en partie par flexion, et quoique cet idiome ait trois terminaisons différentes pour marquer les trois genres, masculin, féminin et neutre des noms adjectifs, il ne faut les distinguer dans les substantifs qu'à la manière du *yarura*. La conjugaison *y* est très-difficile, et le verbe *être y* joue le plus grand rôle. Le *bétoi* a aussi une conjugaison négative, et les prépositions *y* sont ajoutées à la fin de leurs régimes respectifs.

3° ELX, par les *Ele*, peuple qui demeure dans les environs du Casanare, et dont le langage des *Quaquaro* est, selon Gilii, un dialecte.

YEMEN, langues et inscriptions antiques. — Voy. note III, à la fin du volume. — Voy. aussi ARABE.

YEUX et VUE, ont besoin d'éducation. Voy. l'*Essai*, § 1.

YEZIDIS, restes des anciens Seythas. Voy. CUNEIFORMES.

YOKAGHIRE. Voy. KENISSÉ.

YUCATAN. Voy. MAYA.

Z

ZAPOTEQUE (ANAHUAC ou MEXIQUE), langue parlée dans toute la Zapotéca ou Tzapotéca, partie de l'intendance d'Oaxaca, habitée encore par les *Zapotéca* ou *Zapotèques*, qui se distinguaient des autres Américains par leurs progrès dans la civilisation, même

avant d'avoir été soumis aux Mexicains. Antoine del Pozzo a composé une grammaire et Christophe Aquaro un dictionnaire de cette langue. C'est à cette nation que, selon M. le baron de Humboldt, est due la construction du *mitla* ou *miguitleu*, désigné dans

commence par l'une de ces six lettres, *h*, *b*, *o*, *m*, *s*, *v*. L'article se forme également de *b*, *d*, *g*, *m*, *s*, *v*, suivis de *o*, de *y*, de *eu*, quand l'objet dont il s'agit est ou éloigné, ou présent, ou proche. Exemple : ce serait *morrena*, le ruisseau, *uphiénu*, l'oiseau; *safarasa*, le feu, si ces choses étaient éloignées; ce serait *morrenu*, *uphiénu*, *safarasy*, si elles étaient présentes; et enfin, *morremot*, *uphiéyou*, *safarasou*, si elles étaient voisines, mais non appartenant de celui qui parle. Il résulte de cette combinaison, des consonnances euphoniques qui contribuent à l'harmonie de la langue et à la clarté du discours.

« Au pluriel, quelle que soit l'initiale du mot, l'article commence constamment par *y*, et l'on dit *yo*, *yi*, *you*, suivant que l'objet est éloigné, présent ou proche. Exemple : *marrejo*, les ruisseaux éloignés; *uphiéyou*, les oiseaux proches, et toujours cet article est ajouté à la fin du mot. Quand le mot est suivi de la préposition *ou*, *de*, il ne prend plus

l'article final au singulier, et il prend *y* initial au pluriel. Les précédents voyageurs n'ont pas connu ces règles du *wolof*, et ils ont publié des mots inexacts. La plupart pensaient que les verbes *wolofs* ne pouvaient se conjuguer, et que la langue n'avait pas d'articles. Au reste, le *wolof* n'est pas la seule langue dans laquelle on met l'article après le substantif; dans le *valaque*, il se place aussi à la fin du mot auquel il se rapporte. Exemple : *dawn-ul*.

« Nous dirons un seul mot des conjugaisons : on en compte cinq, selon M. Dard. Le radical se termine par l'un des sons *a*, *é*, *i*, *o*, ou; et la seconde personne du singulier à l'impératif finit respectivement par *ai*, *ei*, *oi*, *ou*. En général, il paraît que le *wolof* est très-régulier et symétrique. On parle cette langue dans toute la Sénégambie, et bien au-delà de la Gambie; on l'entend sur les bords du Dielli-ba ou Niger, et particulièrement au-dessus de Hammakou. » (M. JOMAR, note communiquée à Balbi.)

les environs d'Oaxaca, où il se trouve, sous le nom de *Palais de Mitla*. Il est surtout remarquable par ses colonnes dépourvues de chapiteaux, et par ses grecques, qui forment une sorte de mosaïque et qui ont une analogie frappante avec celles des vases de la Grande-Grèce. L'architecture de ce palais, l'élégance des grecques et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, et surtout le bas-relief trouvé vers la fin du XVIII^e siècle près de la ville d'Oaxaca, prouvent que la civilisation des Zapotèques était supérieure à celle des habitants de la vallée du Mexique.

ZEND (L.), appartient à la famille des langues persanes, grande division des langues indo-germaniques. C'est l'antique idiome sacré des mages, celui dans lequel Zoroastre rédigea l'exposé de sa doctrine, le *Zend-Avesta* ou *parole vivante*. On est peu d'accord sur la contrée où cette langue fut parlée autrefois. Les uns pensent que ce fut dans la Bactriane, d'autres dans l'Iran septentrional. Klaproth la place dans la haute Médie, le *Mithridates* dans la province d'Atropatène. On place aujourd'hui son berceau à côté du sanskrit, dans l'Arie. Ce n'est plus, depuis bien des siècles, qu'une langue morte qui ne subsiste que dans la liturgie des Guèbres ou Parsis, sectes livrées au culte du feu.

Cette langue paraît avoir été peu cultivée et être restée à l'état barbare. Sa rudesse ne vient pas de l'accumulation des consonnes, car cette langue serait plutôt surchargée de voyelles, et les mots sont d'ailleurs exempts de l'aspiration. Elle compte parmi ses voyelles un *a* nasal, et elle manque de la consonne *i*; cette consonne est remplacée par un *r*.

M. Burnouf a fait des racines du zend quatre principales classes. La première comprend les racines qui lui sont communes seulement avec les formes les plus anciennes du sanskrit; la seconde en offre qu'on ne retrouve que dans les listes des radicaux indiens, dont les dérivés n'existent plus dans le vocabulaire; la troisième classe, la plus riche, se compose de racines fréquentes, non-seulement dans le sanskrit classique, mais encore dans les principales langues qui lui sont alliées, telles que le gothique, le slave, le latin et le grec; la quatrième, enfin, se compose de mots qui ne se rencontrent dans aucune des langues étrangères à la Perse, bien qu'elles se conservent sous une forme plus ou moins altérée dans le persan moderne.

À l'égard de l'influence du zend dans la formation de la langue persane, nous observerons que presque tous les mots persans se sont formés du zend par la contraction des voyelles, des aspirations ou des lettres sifflantes, médiales, et par la suppression des finales. C'est ainsi que de :

Mehergo, la mort, on a fait *merg*.

Muerio, serpent, — *mur*.

(790) Ces inscriptions ont été trouvées parmi les ruines de Persépolis, connues sous le nom de

Dihko, village, — *dih*.

Pothro, enfant, — *pust*, pour et pour (en latin *puer*).

Maongho, la lune, — *mah*.

Koro, le soleil, — *khour*.

Kecroo, femme, — *zen* (en arménien *kin*).

Mereto, homme (mortel), — *mard*.

Deitchengo, lumière, — *rouchen*.

L'alphabet zend, d'origine sémitique, se compose de treute consonnes et de treize voyelles; cette langue possède, après le grec et le latin, l'écriture la plus rigoureusement alphabétique que l'on connaisse.

Le zend présente, comme le sanskrit et le grec, un *a* et même un *e* privatifs. Il n'admet ni la distinction des genres grammaticaux, ni l'emploi de l'article défini; mais il a les trois nombres. On ne remarque dans cette langue aucune préposition proprement dite; en revanche, elle a un grand nombre d'affixes qui créent dans les noms comme autant de cas.

À côté de la dénomination du *zend*, on trouve fréquemment celle de *pasend*. On ignore la valeur de cette dernière dénomination. Le *pasend* est-il une forme corrompue ou populaire du zend, un dialecte qui lui est ce que le *précrit* est au sanskrit?

Les inscriptions cunéiformes, où l'on a reconnu une langue persane (790), ont fourni la preuve des altérations que le temps a fait éprouver au zend, puisque la langue de ces inscriptions, malgré l'étroite analogie qu'elle offre avec celle des livres de Zoroastre, en diffère assez cependant pour que l'on y découvre déjà une tendance vers les formes du persan moderne.

Il n'y a que les deux tiers du *Zend-Avesta* écrit en zend, l'autre tiers paraît avoir été écrit originellement en pehlvi. La collection complète du *Zend Avesta* paraît avoir été composée de vingt et un livres ou *naçkas*, mais trois seulement nous sont connus, le *vendidad*, le *yaçna* et le *vispered*.

ZINGANES ou **TCHINGANES**, sont connus en France sous le nom de Bohémiens, parce que les premiers qui y parurent sortaient de Bohême. Les Anglais les nomment *Gypsies*, les Allemands *Zingenern*, les Espagnols *Gitanos*, les Italiens *Zingari*, les Turcs *Tschengéné*. Ils se donnent eux-mêmes le nom de *Sintes*, qui rappelle un peuple voisin des bouches du Sind ou Indus, et celui de *Romes*, qui signifie *hommes* en copte, et qui avait fait croire à une origine égyptienne.

Depuis environ quatre siècles qu'ils sont dispersés dans l'ouest de l'Asie, le nord de l'Afrique et la presque totalité de l'Europe, la langue primitivement parlée par les Zinganes s'est profondément dénaturée par les emprunts qu'ils ont faits aux autres langues, en leur prenant tantôt de simples racines, tantôt des désinences, des mots entiers et

Tchilmisar (les quarante colonnes), et de *Takht-Djemchyd* (trône de Djemchyd).

des tournures. Malgré ces emprunts et ces altérations, il est démontré que les Bohémiens d'Europe ont conservé un fond considérable de termes indiens qu'on retrouve presque sans changement dans le Maïabar et le Bengali.

Suivant M. Pott, dans un ouvrage couronné par l'Institut en 1845, les éléments phonétiques que renferme la langue zingane paraissent être identiques avec ceux dont l'alphabet devanagari offre le tableau. Les finales les plus communes y sont les voyelles o, e, i, a. Elle n'a ni le genre neutre ni le nombre duel, mais retient toutefois les huit cas de la déclinaison sanskrite. La conjugaison n'a point de futur ni de mode infinitif. On supplée au premier au moyen des

auxiliaires *aller* et *venir*, au second par le subjonctif. Les verbes *avoir*, *pouvoir*, *devoir*, manquent dans cette langue. Au lieu du premier, on met, comme dans plusieurs langues orientales, le verbe *être* avec le nom du possesseur au datif; des particules invariables suppléent aux deux autres.

On dit que les Zinganes n'ont dans leur idiome aucun mot pour exprimer Dieu, aucun non plus pour exprimer l'âme, et qu'ils ne peuvent exprimer les nombres que jusqu'à sept. — Voy. la note XXVI, à la fin du volume.

ZINGARI. Voy. ZINGANES.

ZOOLOGIE, application de la linguistique à cette science. Voy. LINGUISTIQUE, § III.

NOTES ADDITIONNELLES.

NOTE I.

Art. ALLIGHEWIL.

Monuments attribués aux Allighewis (Etat de l'Ohio, dans l'Amérique du Nord). Extrait du troisième volume de la relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, par le baron de Humboldt.

« Les fortifications, » dit M. de Humboldt, « occupent principalement le terrain compris entre les grands lacs du Canada, le Mississipi et l'Ohio, depuis les 41° jusqu'aux 39° de latitude. Celles qui avançaient le plus vers le nord-est, se trouvent sur le Black-River, un des affluents du lac Ontario. Si de là on se porte vers l'ouest, on découvre d'abord des monuments éparés et peu considérables dans le comté de Genesee; mais, plus loin, ils augmentent en nombre et en grandeur, à mesure qu'on avance vers les bords du Catarangus-Creek. De ce creek, à l'ouest et au sud-ouest, ils se suivent sans interruption sur une longueur de 50 milles. Les fortifications anciennes les plus remarquables dans l'état de l'Ohio, sont : 1° Newark (Licking, County), octogone (régulier, renfermant un area de 52 arpents, et tenant à une circonvallation circulaire de 16 arpents. Les huit grandes portes de l'octogone sont défendues par huit ouvrages particuliers opposés à chacune des ouvertures; 2° Perry County. De nombreux murs, non en torchis, mais en pierre; 3° Marietta. Deux grands carrés avec 12 portes; les murs de terre ont 21 pieds de haut et 42 pieds de base; 4° Circleville. Un carré avec huit portes et huit petits ouvrages pour la défense de ces portes, tenant à un fortin circulaire entouré de deux murs et d'un fossé; 5° Paint Creek, au confluent du Scioto et de l'Ohio. Les fortifications sont en parties irrégulières : l'une d'elles contient 63 arpents; 6° Portsmouth, vis-à-vis Alexandria. De grandes ruines, disposées sur des lignes parallèles, au point qu'il y avait anciennement une nombreuse population dans cet endroit; 7° Petit Miami et Cincinnati. Un mur de 7 pieds de haut et 6,500 toises de long; il va du Grand au Petit Scioto. Tous les fortins carrés

sont aussi exactement orientés que les pyramides égyptiennes et mexicaines; lorsque les fortins n'ont qu'une seule ouverture, elle est dirigée vers le soleil levant. Les murs de ces lignes de fortifications sont le plus souvent de terre; mais à 2 milles de Chillicothe, dans l'est de l'Ohio, on trouve une muraille construite en pierres, de 12 à 15 pieds de haut et de 5 à 8 d'épaisseur, formant un enclos de 80 arpents. On ne sait pas encore assez exactement jusqu'où ces ouvrages s'étendent à l'ouest, le long du cours du Missouri et de la rivière Platte; mais, de même qu'on ne les trouve pas au nord des lacs Ontario, Erie et Michigan, elles ne dépassent pas non plus la chaîne des Alleghanis. On doit regarder comme une exception très-remarquable, quelques circonvallations que l'on a découvertes à l'est de cette chaîne sur les bords du Chéango, près d'Oxford, dans l'Etat de New-York.

« Il ne faut pas confondre avec ces monuments militaires les tertres ou tumulus qui renferment des milliers de squelettes d'une race d'hommes trapus et qui avaient à peine 5 pieds de haut. Ces tertres augmentent en nombre du nord vers le sud : les plus élevés sont près de Wheeling et Grave-Creek (diam. 300 pieds, haut. 100 pieds); près de Saint-Louis, sur le Cahokia-Creek (diam. 800 pieds, haut. 100 pieds); près de New-Madrid (diam. 350 pieds); près de Washington, dans l'état de Mississipi et près de Harrisontown. M. Brackenridge croit qu'il peut y avoir près de 5,000 tumulus de 20 à 100 pieds de hauteur, entre les embouchures de l'Ohio, de l'Illinois, du Missouri et du Rio San-Francisco, et qu'ils indiquent, par le nombre des squelettes qu'ils renferment, combien jadis était considérable la population de ces contrées. Ces monuments, que l'on regarde comme des lieux de sépulture de grandes communes, sont le plus souvent placés au confluent des rivières, sur les points les plus favorables au commerce. La base des tumulus est ronde ou de forme ovale : ils sont généralement coniques, quelquefois aplatis au sommet, comme pour servir aux

sacrifices ou à d'autres cérémonies qui doivent être vues par une grande masse de peuple à la fois. Près de Point-Creek et de Saint-Lois, il y en a de deux et trois étages, et qui rappellent par leur forme les *teocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Égypte et de l'Asie occidentale. Les tumulus sont construits partie en terre et partie en pierres jetées les unes sur les autres. On y a trouvé des laches, de la falence peinte, des vases et ornements de cuivre, un peu de fer, de l'argent ou plaques (près de Marietta), et peut-être de l'or (près de Chillicothe). Quelques-uns de ces terriers, qui n'ont que quelques pieds de hauteur, sont placés tantôt au centro, tantôt dans le voisinage des circonvallations circulaires : ils ressemblent aux *cerritos* achéas ou *mano*, que, dans le royaume de Quilo, près de Cayambe, on appelle *adoratorios de los Indios antiguos*; c'étaient, ou des tribunes pour haranguer le peuple assemblé, ou des lieux de sacrifices. Quelquefois, lorsqu'ils ont de 30 à 25 pieds de haut, on peut les considérer comme des espèces d'observatoires destinés à découvrir les mouvements d'un ennemi voisin.

Les grands tumulus, de 80 à 150 pieds de haut, doivent être considérés soit à fait à part; ils sont le plus souvent isolés; d'autres fois aussi ils semblent du même âge que les fortifications auxquelles on les trouve liés. Ces dernières méritent une attention particulière : M. de Humboldt ne connaît nulle part quelque chose qui leur ressemble, soit dans l'Amérique méridionale, soit dans l'ancien continent. La régularité des formes polygonales et circulaires, les petits ouvrages destinés à couvrir les portes de l'enceinte, sont surtout très-remarquables. On ignore si ce sont des enclos de propriétés, ou des murs de défense contre des peuples ennemis, ou des campements retranchés, comme dans l'Asie centrale. L'usage de séparer par des circonvallations les différents quartiers d'une ville, se trouvait également dans l'ancien Ténocchtitlan et dans la ville péruvienne du Chimu, dont M. de Humboldt a examiné les ruines, entre Truxillo et les côtes de la Mer du Sud. Les tumulus sont des constructions moins caractéristiques, et ils peuvent être dus à des peuples qui n'ont eu aucune communication entre eux; aussi les deux Amériques, le nord de l'Asie et tout l'est de l'Europe en sont couverts. On assure que les Omawihaws de la rivière Platte en construisent encore.

Par les crânes que renferment les tumulus des États-Unis, ces monuments offrent un moyen presque sûr de reconnaître à quel degré la race d'hommes qui les a élevés diffère de la race d'Indiens qui habitent aujourd'hui ces mêmes contrées. M. Mitchell croit que les squelettes des cavernes du Kentucky et de Tennessee appartiennent à des Maïas qui sont venus par l'Océan Pacifique sur les côtes occidentales de l'Amérique, et qui ont été détruits par les ancêtres des Indiens d'aujourd'hui, qui étaient de race tartare (mongole?). Quant aux tumulus et aux fortifications, le même savant suppose, avec M. de Wit Clinton, que ces monuments sont l'ouvrage des peuples Scandinaves qui, depuis le XI^e jusqu'au XIV^e siècle, ont visité les côtes du Groenland, Terre-Neuve ou le Vinland, Drogéo et une partie du continent de l'Amérique du Nord. Si cette hypothèse était fondée, les crânes trouvés dans les tumulus, et dont M. Atwater, à Circleville, possède un si grand nombre, devraient appartenir, non à la race américaine, non aux races tartare-mongole et maïa, mais à la race vulgairement appelée caucasienne. La gravure de ces crânes, donnée dans les Mémoires de la Société de Massachusetts, est trop imparfaite pour poser une question historique si digne d'occuper les osteologues des deux continents. Il faut espérer que les savants distingués dont s'honorent aujourd'hui les États-Unis, se hâteront de

faire passer en Europe les squelettes des tumulus et ceux des cavernes, pour les comparer entre eux avec les habitants actuels de race indigène et avec les individus de race malayo, mongole (tartare) et caucasienne que renferment les grandes collections de MM. Cuvier, Sommering et Blumenbach.

Nous terminerons ces observations de M. de Humboldt par les conclusions auxquelles Malte-Brun a été amené à la suite de ses recherches sur les mêmes monuments et sur l'origine du peuple auquel on les attribue. (Extrait des *Nouvelles Annales de géographie et d'histoire*.)

« Les objets, » dit Malte-Brun, « qu'on a cru devoir rapporter à un culte religieux quelconque, nous ont offert un caractère asiatique. »

« Les objets d'art les mieux caractérisés nous ont présenté un caractère polyésien ou maïa. »

« Ces deux indices peuvent se ramener à un seul point de vue. Les peuples de l'Océanie ont beaucoup de rapports en commun avec ceux de l'Asie orientale et avec ceux de la côte nord-ouest de l'Amérique. »

« Tout détail ultérieur sur les migrations de ce peuple, pour arriver sur les bords de l'Ohio, serait entièrement hasardé et inutile dans l'état actuel des connaissances. »

« La réunion de ces peuples en villages considérables, placés près des fleuves dans des positions agréables, sur un sol fertile, semble indiquer une nation agricole, et qui avait, du moins en grande partie, abandonné la vie de chasseur. Il ne paraît pas même que, dans les objets trouvés dans les tumulus ni dans les cavernes, rien ne rappelle les instruments de la chasse. Pourtant il paraît qu'ils ne possédaient aucune espèce de bestiaux; on n'en retrouve ni cornes ni cuir. »

« Les vases sculptés en talc graphique semblent indiquer un commerce avec la Chine, et par conséquent un état de paix et de tranquillité. Mais qui sait si on ne découvrirait pas dans un pays plus voisin cette espèce de pierre? »

« L'époque de la construction de ce qu'on doit appeler les enceintes des villages, ne peut guère remonter à plus de huit ou neuf cents ans; car, en Europe, les vestiges du rempart en terre ne sont guère visibles après ce laps de temps. La tradition des Lenni-Lenaps, qui place entre l'an 11 et 1200 l'expulsion des Alligehwis par les hordes nomades et belliqueuses venues du Nord, mérite donc beaucoup de confiance; elle mérite au moins infiniment plus d'attention que les vaines hypothèses des antiquaires américains sur les dix tribus d'Iraksé, les Tartares, les Scandinaves et les Mexicains. »

« Les raisonnements de quelques observateurs américains, sur l'âge des arbres croissant sur ou dans les enceintes, tendent à limiter à un milieu d'années l'époque de leur construction; mais c'est un indice équivoque; car peut-on décider si ces arbres ne croissent pas surpouvant sur l'emplacement? »

« La retraite des Alligehwis vers le sud, après la destruction de leurs villages, retraite signalée par la tradition des Lenni-Lenaps, ne suppose pas nécessairement qu'ils se soient sauvés jusque dans le Mexique, ni même dans ce qu'on appelle à présent la Floride. Il serait possible que le lieu de leur retraite fût dans les deux Carolines, où les premiers colons rencontrèrent de nombreuses tribus indigènes. »

« L'absence des inscriptions quelconques, quoique le pays soit riche en idoles, prouve que les Alligehwis ne connaissaient pas l'écriture. S'ils eussent été Scandinaves, non-seulement ils se seraient sauvés vers le nord, du côté de la Nouvelle-Angleterre, mais ils auraient connu l'usage des runes, et on trouverait sur l'Ohio des pierres runiques comme on en a trouvé dans le Groenland. »

NOTE II.

Art. Amérain, et art. Polysynthétique.

Rapport sur le caractère général et les formes grammaticales des langues américaines, fait au comité d'histoire et de littérature de la société philosophique américaine, par son secrétaire correspondant.

(Lu au comité, le 12 janvier 1819.)

A l'honorable WILLIAM TULCHMAN, président du comité d'histoire et de littérature de la société philosophique américaine.

Monsieur le Président,

Trois résultats principaux se sont présentés à mon esprit. Je ne les donne pas au comité comme des faits positifs; la connaissance que la science en général n'acquies des langues indiennes est très-limitée, et la mienne l'est encore bien davantage. Mais en indiquant ce cours d'études, le comité a jugé avec raison qu'il devait avoir un but fixe et déterminé; c'est pourquoi il m'a spécialement chargé de décrire, autant que ce serait en mon pouvoir, le caractère spécial et relatif des langues des Indiens de ce pays. Étant arrivé à des conclusions fixes, c'est de là que je vais partir dans ce rapport, en essayant de fournir les preuves de ce que j'avance. Si je suis dans l'erreur, des recherches plus étendues le feront voir par la suite, et conduiront peut-être à de plus importantes découvertes; dans tous les cas, l'attention des philologues aura été dirigée vers un but qui n'en est pas indigne. En conséquence, avec la plus grande défiance de moi-même, je prie qu'on veuille bien me permettre de présenter les trois propositions que je désire soumettre à l'examen des savants; ce sont les suivantes :

1° Que les langues américaines en général, sont riches en mots et en formes grammaticales, et que dans leur structure complexe, on trouve le plus grand ordre et la méthode la plus régulière;

2° Que les formes compliquées que j'appelle polysynthétiques, paraissent exister dans toutes ces langues, depuis la Groenland jusqu'au cap Horn;

3° Que ces mêmes formes paraissent différer essentiellement de celles des langues anciennes et modernes de l'autre hémisphère.

Dans le cours des observations que je vais faire sur chacune des trois propositions, ou plutôt questions, que je soumetts à l'examen du comité, j'aurai soin de rapporter les principaux faits que j'ai pu constater depuis que j'ai eu l'honneur de correspondre par son ordre avec M. Heckewelder, et d'indiquer les sources où je les ai puisés. En essayant de prouver la justesse des conclusions auxquelles je me suis arrêté, je me contenterai, le plus souvent, de citer les autorités qui m'y ont conduit. Comme le comité est déjà imbu du sujet, et que c'est un rapport, et non une dissertation, qu'on attend de moi, je ne fatiguerai pas le lecteur par de nombreux exemples. Si mes conclusions sont erronées, tout ce que je puis faire est de fournir les moyens de les recueillir. Je vais donc, sans autre préface, entrer en matière.

Première question. — *Caractère général des langues indiennes.*

Afin de faire connaître le caractère général des

langues des aborigènes de ce vaste continent, il n'est pas nécessaire de fatiguer le lecteur de détails minutieux, qui ne feraient qu'embrouiller l'imagination, ni de mettre sous les yeux une longue suite d'exemples tirés des divers idiomes; il suffit, à ce que je pense, d'en présenter un petit nombre, tirés des langues qui sont les plus connues, ayant soin, cependant, de ne pas se borner à une seule région, mais, portant ses regards aussi loin que ce sera possible, de choisir ses exemples dans les pays les plus éloignés les uns des autres. De cette manière, il me semble qu'on peut prendre une haute position, y placer sa règle générale, et demander qu'on produise les exceptions, s'il y en a.

Adoptant cette méthode, j'ai choisi dans le nord les trois principales langues, le karalit, qui est celle du Groenland et des Esquimaux, le délaware et l'iroquois. Les ouvrages d'Égède et de Grantz, et la correspondance de M. Heckewelder, prouvent suffisamment que les deux premières de ces langues appartiennent au genre appelé polysynthétique; quant aux idiomes iroquois, le comité a sous les yeux les ouvrages grammaticaux des missionnaires Pylæus et Zinskerger, par lesquels il peut se convaincre que les mêmes formes dominent dans ces langues.

Dans l'Amérique centrale, je présenterai pour exemples, la langue poconchi, qui est parlée dans la province de Guatemala, et dont Thomas Gage, dans son *Voyage à la Nouvelle-Espagne*, nous a donné une bien courte description; elle suffit cependant pour qu'on y découvre le caractère polysynthétique de cet idiome. J'y joindrai le mexicain proprement dit, et le dialecte tarasque avec leurs verbes réfléchis, transitifs, compulsifs, applicatifs, méditatifs, communicatifs, révérentiels et autres formes complexes dont on trouve l'explication accompagnée d'exemples dans les grammaires de ces langues, par Tapia Zenteno, les P. Antonio de Rincon et Diego Basalenque, tous ouvrages qui sont dans la bibliothèque de notre société. Celles que nous avons des autres langues du Mexique sont extrêmement défectueuses, leurs auteurs ayant trop cherché à faire accorder les formes grammaticales de ces langues avec celles du latin et de l'espagnol. Cependant de ces grammaires mêmes, ainsi que d'autres sources, il semble assez clairement résulter qu'elles participent aussi du caractère général des langues américaines. La grammaire basatèque de Zenteno nous apprend que cette langue a les verbes compulsifs, eussatifs et transitifs, les affixes pronominaux (791) que nous trouvons aussi dans le mixtèque (792). Le *Mithridates* nous a mis à même de découvrir des formes analogues (795), même dans l'othomi, dont une idée très-imparfaite nous est donnée dans la grammaire de Nere y Molina. Il paraît que plusieurs de ceux qui ont composé des grammaires américaines ont très-peu parlé de leur structure complexe, tant il leur a été difficile de l'expliquer. Molina, dans l'introduction de la troisième partie de sa grammaire de la langue des Othomis, observe (p. 97) que beaucoup de personnes croient que cette langue est si difficile qu'il est impossible de la réduire à un système régulier; c'est pourquoi, afin de trancher le cœur gordien, il a seulement donné les formes qui sont les plus analogues à celles de sa propre

(791) Pages, 15, 37, 57.

(792) Dictionnaire, notre père.

Samaniti, ton nom.

Tasialindio, donne-nous.

Voy. l'Oraison dominicale en langue mixtèque, dans le

Mithridates, tom. III, n° part., p. 41

(795) Mithridates, notre père.

Panocahé, pardonne-nous.

Nobokakengu, ainsi que nous.

Mithridates, ibid, 118, 119.

langue. C'est ce que ceux qui étudient les langues américaines ne doivent jamais perdre de vue.

Il nous reste l'Amérique du sud. Je crois suffisant de citer à ses deux extrémités le caribbe (794) et la langue araucanienne. De la première de ces langues, il y a une très-simple grammaire et un dictionnaire par le P. Breton, et l'abbé Molina nous a fait connaître le caractère de la dernière, dans son excellente histoire du Chili; je crois qu'il suffit d'aligner ces deux ouvrages pour prouver que ces deux langues sont polysynthétiques au plus haut degré, et qu'il existe la plus grande analogie entre leurs formes et celles des idiomes de la partie septentrionale de ce continent. Je me permettrai de citer un seul exemple, pour faire voir l'extrême ressemblance des langues du sud avec celles du nord de l'Amérique: l'abbé Molina, parmi un grand nombre de verbes composés dans la langue araucanienne, cite pour exemple *idancloclorin*, je ne veux pas, ou je ne désire pas manger avec lui. Je demandai un jour à M. Heckewelder s'il y avait un verbe semblable de la langue délaware, et il me donna sur-le-champ *schingiwipoma*, je n'aime pas ou je ne me soucie pas de manger avec lui. Il est impossible de trouver un trait de ressemblance plus frappant dans la structure grammaticale des deux langues, placées à une aussi grande distance l'une de l'autre; ainsi je crois que j'en ai assez dit sur ce sujet.

Si j'ai démontré d'une manière satisfaisante qu'il est au moins très probable que les formes polysynthétiques sont le trait caractéristique des langues indiennes, il suffira de citer la correspondance de M. Heckewelder pour prouver, par l'exemple de l'idiome délaware, qu'elles sont telles que je les ai représentées, c'est-à-dire riches, abondantes, expressives, et que l'origine, la méthode et l'analogie y dominent essentiellement. Ce serait perdre le temps de d'ajouter d'autres preuves à celles que ce vénérable missionnaire nous a fournies; la langue délaware, telle qu'il nous la présente, paraît plutôt avoir été inventée par des philosophes dans leur cabinet, que par des sauvages au milieu des bois. Si quelqu'un demande comment telle chose peut être arrivée, je n'ai rien à répondre, sinon que j'ai été chargé de recueillir des faits, et non d'imaginer des théories. Il reste encore beaucoup de faits à découvrir et à constater avant que nous puissions nous livrer à la recherche des causes premières.

Les descriptions et les exemples de la langue délaware que M. Heckewelder a accumulés dans sa correspondance, peuvent donner une idée de la structure des autres langues qui n'ont paru en général se ressembler quant à leurs formes. Partout où domine le système polysynthétique, il est naturel de supposer qu'il est accompagné de ces incidents que j'ai déjà mentionnés; la manière dont les mots sont composés dans ce genre de langues, le grand nombre et l'immense variété d'idées qu'elles peuvent exprimer par un seul mot, particulièrement par le moyen des verbes, tout cela leur imprime un caractère d'abondance, de force et de compréhension, de sorte que ces accidents doivent être considérés comme compris dans la dénomination de polysynthétique. On ne peut pas même, en imaginant, séparer de cette classe de langues la notion de l'ordre, de la méthode et de la régularité qui les caractérisent, car il est évident que sans cet ordre, sans cette méthode, des formes de langage aussi complexes ne pourraient pas exister, et la confusion qui s'ensuivrait les rendrait incapables d'expri-

mer même les idées les plus simples. Une langue simple comme le chinois peut, pour ainsi dire, jusqu'à un certain point, se passer de méthode; mais celles dans lesquelles les parties du discours sont enroulées et en quelque sorte confondues dans la formation d'un seul mot, me semble exiger un ordre et un système régulier, pour que la pensée puisse les démembrer et la mémoire les retenir.

Malgré cela, Monsieur, je sens bien que les faits que je viens de présenter vont se trouver assés par une foule de objections. On a dit et on dira encore que les peuples sauvages, qui n'ont que peu d'idées, n'ont besoin que d'un petit nombre de mots, et par conséquent que leurs langues doivent être nécessairement pauvres. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner si les sauvages ont peu ou beaucoup d'idées; tout ce que je puis dire est que s'il est vrai qu'ils n'en ont qu'un petit nombre, il n'est pas moins certain qu'ils ont beaucoup de mots pour les exprimer. Je pourrais même dire qu'ils en ont une quantité innombrable, car Calden, dans son *Histoire des six nations*, observe avec vérité que les langues de ces peuples sont tellement organisées, qu'ils peuvent composer des mots nouveaux ad infinitum.

Qu'il me soit permis, Monsieur, d'ajouter aux preuves nombreuses que M. Heckewelder nous a données de l'abondance des langues indiennes, un exemple frappant tiré, non de la langue délaware, mais de l'iroquois. Nous ne savons que très-peu de chose des six dialectes compris sous cette dénomination (795) avant de posséder les œuvres grammaticales de Pyrlaas et Zeisberger, et le dictionnaire de ce dernier, qu'on croyait perdu et qui a été heureusement retrouvé. Par la libéralité des frères moraves, ce dictionnaire est maintenant déposé dans notre bibliothèque; il est allemand et indien; la contre-partie, c'est-à-dire le dictionnaire indien et allemand, n'a jamais existé, au moins il n'en reste pas de traces. Celui que nous avons forme sept volumes manuscrits in-4°, contenant ensemble deux mille trois cent soixante-sept pages d'écriture, qui comprennent des mots et des phrases allemands expliqués dans la langue des Onontagués. Il est vrai que la moitié de chaque page est laissée en blanc par forme de marge; mais cela laisse encore mille sept cent soixante-quinze pages de mots et de phrases allemands, avec leur explication en langue indienne: il faut convenir qu'il n'y a pas beaucoup de dictionnaires de cette taille, et si celui-ci est rempli, comme il n'y a nulle raison d'en douter, de véritables mots indiens, c'est en vain qu'on parlerait de la pauvreté de ces idiomes.

Je desire éviter, autant que possible, d'entrer dans de fastidieux détails: il ne sera pas cependant hors de propos de donner ici, par forme d'exemples, quelques extraits de ce livre, afin de faire voir que les idées des Indiens ne se bornent pas, comme quelques-uns le supposent, à l'expression de ce qui a rapport à leur existence physique et à leurs occupations usuelles.

Nous trouvons dans le premier volume, sous la lettre B et le mot allemand *Bankerot*, ce qui suit:

Er hat Bankerot gemacht.	En iroquois.
Il a fait banqueroute.	<i>Oñé haanohé.</i>
	<i>Oñé jachtewahoté hojé.</i>

Et dans le troisième volume, sous la lettre I et le mot allemand *Inwendig* (intérieur, intérieurement), on trouve les phrases suivantes:

Intérieurement.	<i>Nam gajatacu.</i>
Chaleur intérieure.	<i>Oatiché gajatacu.</i>

ribe), l'arowak, etc.

(Note du traducteur.)

(795) 1 le mohawk, 2 le onondago, 3 le séneca, 4 l'éréné, 5 le cayuga, 6 le tuscarora. (Note du traducteur.)

(794). Le caribbe était la langue des îles Antilles, maintenant éteinte ou à peu près dans cet archipel; mais elle est encore parlée dans le Guyane en différents dialectes, tels que le galibi (variante du mot caribbe ou ca-

Dépossession (conscience en repos).

Ionigichrio.

Scrinio gonochionie gpaturo.
Ce qui est caché intérieure-ment. Nouvelle maison ne vochment.

Le comité est maintenant à même de décider si les Indiens ont peu d'idées et peu de mots pour les exprimer. Quant à moi, je confesse que je ne puis revenir de mon étonnement, lorsque je contemple la richesse et l'admirable structure de leurs langues, dont je ne puis rechercher la cause qu'en dirigeant ma pensée vers l'auteur de tout ce qui existe.

DEUXIÈME QUESTION. — *Ressemblance des langues indiennes entre elles, sous le rapport de leurs formes grammaticales.*

J'ai déjà considéré cette question sous un point de vue très-général dans l'examen de celle qui précède, car ces deux questions sont intimement liées ensemble. J'ai essayé de démontrer que les formes polysynthétiques existent dans les langues de différentes nations situées au nord, au midi et au centre de ce continent, à des distances immenses les unes des autres; maintenant je vais traiter la même question plus en détail, et tâcher de découvrir si ces formes se trouvent dans toutes les langues des Indiens de l'Amérique. Le comité comprendra facilement qu'il est impossible de décider ce problème d'une manière entièrement satisfaisante, puisque le plus grand nombre de ces langues nous est inconnue, et que plusieurs ne sont encore connues qu'imparfaitement. Nous ne pouvons, par conséquent, parler que de ce qui est à notre connaissance, et, au moyen du connu, tâcher de nous frayer un chemin vers l'inconnu. Une hypothèse probable est le seul point jusqu'où nos recherches ont pu nous conduire. Cependant, il n'est pas sans importance de constater, autant qu'il nous est possible, les faits que nous avons pu découvrir, et si nous trouvons une ressemblance frappante, quant à la structure et aux formes grammaticales, entre les langues indiennes qui nous sont le mieux connues, ce sera au moins un sujet digne de remarquer pour le présent et de recherches ultérieures pour l'avenir.

J'ai expliqué, dans ma correspondance avec M. Heckewelder, ce que j'entends par les formes polysynthétiques ou syntactiques du langage (796); ce sont celles qui expriment le plus grand nombre d'idées par le plus petit nombre de mots. Cela se fait principalement de deux manières : 1° par un système de composition, qui ne consiste pas seulement dans la jonction de deux mots pour n'en former qu'un, ou dans une variété d'inflexions ou de terminaisons, comme dans la plupart des langues anciennes et modernes de l'Europe, mais dont la méthode s'opère par la jonction de syllabes significatives et même de sous-simples extraits de différents mots, pour en former des locutions composées, qui évalent à la fois, dans l'esprit de l'auditeur, toutes les idées que les différents mots, dont les syllabes sont empruntées, expriment séparément; 2° par la combinaison, fonder sur des principes d'analogie, de différentes parties du discours, étonnées, pour ainsi dire, de se trouver ensemble, et qui sont surtout jointes au verbe; de manière que par ses formes et ses inflexions variées, non-seulement l'idée de l'action principale et de ses accessoires les plus ordinaires, tels que la personne, le nombre, le temps, etc., mais le plus grand nombre possible des idées morales et physiques peuvent s'y associer, tandis qu'elles ne peuvent se

rendre dans d'autres langues que par des locutions distinctes et séparées. Tel est, suivant mon opinion, le caractère général des langues américaines.

Lorsqu'on porte ses regards sur les formes extérieures de ces langues, on est d'abord frappé de voir de longs mots polysyllabiques qui, composés comme je l'ai dit, expriment beaucoup à la fois. En examinant plus attentivement leur structure, on observe la jonction fréquente du pronom possessif et de nombreuses prépositions avec le nom substantif, et les formes transitives du verbe qui continuent dans un seul mot avec plusieurs autres idées, celles du pronom qui gouverne et de celui qui est gouverné. Partout où j'ai découvert ces signes distinctifs dans les langues indiennes, et que j'ai eu les moyens de pousser plus loin mes recherches, j'ai généralement reconnu tout le système polysynthétique dans ces idiomes; mais, dans beaucoup de cas, je n'ai pas eu ces moyens à ma disposition. Parmi ceux qui ont entrepris de nous instruire de la grammaire de ces langues, il s'est trouvé peu d'abbés Molina, peu d'Egüela, peu de Zeisbeiger, peu de Heckewelder; nous ne pouvons pas espérer que les Adelung, les Vater et les Humboldt viendront voyager dans notre pays pour étudier les langues de nos sauvages, quoique j'aie raison de croire que si la distance n'était pas aussi grande, le courage de le faire ne leur manquerait pas (797). Nous sommes obligés, par conséquent, de recueillir les faits peu à peu, à mesure et tels qu'ils nous sont présentés, et tout ce que nous pouvons faire est d'en tirer le meilleur parti possible.

J'ai été frappé de bonne heure de l'idée que les langues indiennes étaient toutes à peu près construites sur le même modèle; on verra cette opinion distinctement exprimée dans ma correspondance avec M. Heckewelder. Depuis ce temps-là, mes recherches ont été spécialement dirigées vers l'examen de cette question. Je prie le comité de me permettre de lui rendre un compte succinct des faits qui se sont présentés à moi dans le cours de ces recherches.

J'avais entendu beaucoup parler de l'excellent ouvrage dont j'ai déjà fait mention, du *Mithridates*; mais je n'avais pas encore pu m'en procurer un exemplaire. Le professeur Ebeling, de Hambourg, dont l'Amérique surtout regrette la perte, eut la bonté de m'envoyer les deux volumes qui traitent des langues américaines, et j'ai été depuis assez heureux pour me procurer l'ouvrage entier; là, pour la première fois, je trouvai une grande abondance de matériaux pour le travail que j'avais entrepris. Grâce soient rendues aux Russes et aux Allemands, nos maîtres, aux talents et aux travaux infatigables desquels la science générale des langues est si particulièrement redevable des progrès qu'elle a faits depuis quelque temps.

Dans cet ouvrage inappréciable, j'ai trouvé la description du caractère grammatical de trente-quatre langues américaines, et l'oralion *damiscala* dans cinquante-neuf différents idiomes ou dialectes de ces langues, avec des explications plus ou moins étendues, selon les moyens que l'auteur avait à sa disposition. J'ai vu les exemples que le professeur Vater nous a donnés de ces différentes langues, et j'en ai pu trouver une seule qui ne m'ait représenté les formes polysynthétiques à un plus grand ou à un moindre degré. J'ai observé que ces formes étaient plus ou moins apparentes, selon que ses règles étaient plus ou moins connues, et que ses principes avaient été plus ou moins développés par les écrivains qui en avaient traité.

(796) L'auteur hésitait alors entre ces deux dénominations, il s'est arrêté à la première, que les philologues américains ont adoptée. (Note du traducteur.)

(797) Le baron Guillaume de Humboldt, comble des

honneurs et des dignités de sa patrie, a fait un voyage dans les Pyrénées, et y est demeuré plusieurs années, le seul dessein d'étudier la langue basque.

Cet ouvrage est maintenant entre les mains de tous les savants, il me suffit d'y renvoyer, sans chercher à donner d'autres preuves de ce que j'ai avancé.

2° Parmi les langues dont il n'a pas été au pouvoir du professeur Vater de donner une description suffisante, est l'irouquois ou langue des cinq nations confédérées (798). Les grammairiens et les dictionnaires de la société des Frères-Unis à en la bonté de nous communiquer, m'ont prouvé suffisamment que ces langues sont également polysynthétiques.

3° La description que donne le savant professeur de la langue des Armoaks, nation indienne qui habite la Guyane, non loin de Surinam (799), m'a montré clairement qu'elle appartient à ce genre d'idionnes, ce qui a été amplement confirmé par une grammaire et un dictionnaire de cette langue, composés par le révérend Théodore Scholz, de Schmeek, près de Nazareth, dans cet Etat de Pensylvanie, et qui a longtemps résidé parmi ces peuples (800). Ces ouvrages sont déposés dans la bibliothèque de notre société.

4° La langue des Chippeways, que le professeur Vater a eue être presque entièrement dépourvue de formes (801), en est, au contraire, abondamment pourvue. Le révérend M. Deucke (802), missionnaire au Canada, a prouvé qu'elle est formée sur le même modèle que le delaware, dont elle est un dialecte, et qui est une des langues les plus riches de ce continent.

5° Desirant m'assurer du caractère grammatical des langues méridionales ou boréennes, qui nous sont encore si peu connues, je pris la liberté d'adresser quelques questions sur ce sujet au révérend Daniel S. Butrick, ministre de la religion réformée (803), lequel réside maintenant parmi les Cherokees (804) ; j'eus bientôt la satisfaction de recevoir de lui une réponse dans laquelle il donne une description de la langue de ces peuples ; il en résulte qu'elle est polysynthétique au plus haut degré. Entre autres choses, il nous apprend que les pronoms et les verbes ont trois formes de pluriel : le pluriel général *nova*, sons, etc., parlant sans restriction ; le pluriel spécial, comprenant seulement ceux de qui on parle, et le duel. Il donne des exemples de ces trois pluriels, aussi bien que de plusieurs autres formes polysynthétiques ; celles des verbes sont aussi riches que dans le chippeway et le delaware. J'espère que le comité tirera beaucoup d'avantage de la suite de cette correspondance.

Dans une de mes lettres à M. Heckewelder, j'avais été induit à supposer que l'abbé Molina avait pris le pluriel spécial pour le duel dans la langue araucanienne (805). Je suis maintenant plutôt porté à croire que les Araucaniens ont les trois pluriels, et que M. Molina n'a parlé que de deux, ne croyant

pas nécessaire de tout dire dans un ouvrage qui n'était pas exclusivement consacré à la langue. C'est un fait, cependant, qui est encore à éclaircir.

6° J'ai reçu une semblable information concernant la langue des Chickasaws (autre idionne méridional) de deux interprètes de cette nation, avec lesquels j'ai eu occasion de converser (806). Ils m'ont présenté de nombreux exemples par lesquels ils m'ont convaincu que cette langue, aussi bien que celle des Chactas, est vraiment polysynthétique ; elle possède les trois pluriels, et je crois que le chactas les a aussi (807-808).

7° Je désirais beaucoup être correctement instruit des formes de la langue des Wyandots ou Hurons que le lord Mumbeston et d'autres ont si fortement calomniées, et qui n'était déjà en partie connue par le dictionnaire très-imparfait du P. Sagard, imprimé à la suite de son *Grand voyage* au pays des Hurons, lorsque fort heureusement je fis la connaissance de MM. Isaac Walker et Robert Armstrong, interprètes de cette nation, et auxquels cette langue est familière depuis leur enfance. Je leur montrai le dictionnaire du P. Sagard, dans lequel, malgré les erreurs dont il fourmille, ils reconnurent aisément la langue de leur nation. Il ne leur parut pas que cette langue eût éprouvé aucun changement essentiel, dans l'espace de deux cents ans qui se sont écoulés depuis que ce livre a été écrit, ce qui contredit l'assertion du bon Père recollé, qui dit dans sa Préface de cette langue change constamment, et qu'après quelques années elle paraît presque une nouvelle langue. Ils furent très-étonnés lorsque je leur montrai le passage de cette Préface où il est dit que le huron est une langue imparfaite, un peu plus habile que lui (Sagard) se trouverait bien empêché, non pas de le critiquer, mais de faire mieux (809). Malgré cela, je ne peux exprimer le plaisir qu'ils ressentirent en voyant ce petit livre. À l'aide de cet ouvrage, après m'être rendu un peu familier avec l'art prononciation, je me hasardai à leur faire quelques questions en langue huronne, et j'eus la satisfaction de voir que j'étais compris. Cette langue m'a paru douce et harmonieuse ; l'accent est généralement placé sur la dernière syllabe, et quelquefois sur la pénultième ; ils articulent, ou pour mieux dire ils battent les doubles consonnes comme les Italiens dans *quello*, *bello*, etc. Ils ont les voyelles basses du français, mais ils les prononcent plus délicatement, à peu près comme les langues créoles des Îles Antilles. Après tout, je pense qu'il y a beaucoup de douceur dans cet idionne ; un de ces interprètes, à ma prière, déclama lentement et avec expression un morceau oratoire, ce qui m'a donné une idée assez claire de la modulation de cette langue.

(805) Correspondance, p. 435.

(806) *Ibbowon Kistoweg*, autrement appelé *Martin Colbert*, et *Kilpatrick Carter*. Ce sont tous deux des hommes intelligents possédant parfaitement les deux langues leurs, le chickasaw et le chactas.

(807-808) La langue tarsaque (idionne mexicain) a trois pluriels dans les verbes ; ils ne sont pas sans analogie avec ceux qui ont été ci-dessus mentionnés, comme par exemple :

Insepiel, donner en général.

Insoael, donner à plusieurs.

Insooni, donner à un seul.

(Grammaire de Basenque, p. 44.)

(809) C'est toujours le langage que tiennent ceux qui ne peuvent pas comprendre ou expliquer la structure et les formes grammaticales d'une langue. Elle est toujours pour eux barbare, sauvage, inutile, humiliante. Voyez ci-dessus ce que dit Neve y Molina de cette des Othonais, que cependant Nagera a bien su comprendre et expliquer.

(Note du traducteur.)

(798) Ce sont les cinq premières des six nations mentionnées ci-dessus. Les Tuscaroras ne se sont joints à leur confédération que très-tard, et leur langue n'était pas connue lorsque ce rapport fut fait. Elle a été depuis reconnue pour un dialecte iroquois. (Note du traducteur.)

(799) *Mitridate*, vol. III, n° partie, p. 661.

(800) M. Scholz réside maintenant dans la Caroline du Nord.

(Note du traducteur.)

(801) *Die Chippewagen haben just keine Formen*. Yama, *Unterweltsprache der Amerikaner* Berthelmeier, p. 194.

(802) Voy. ce qu'il écrit à ce sujet dans la correspondance de l'auteur avec M. Heckewelder, *Transactions du comité d'histoire*, etc., vol. I, p. 121.

(803) L'original dit : de la secte des frères moraves. C'est une erreur qui est ici rectifiée.

(Note du traducteur.)

(804) Le nom de ces Indiens, prononcé à la française, est *cherokis*. Je l'ai entendu ainsi de leur bouche. Il y a une tribu qui prononce la lettre r au lieu de la lettre f. C'est d'elle qu'est venu le nom de *Cherokees*.

(Note du traducteur.)

Quoiqu'il en soit, j'obtiens de ces Indiens toute la satisfaction que je pouvais désirer; ils me donnent plusieurs exemples de verbes simples et composés, avec leurs différentes formes, affixes et inflexions; ce qui me convainquit que le huron est construit sur le même plan que les autres langues de l'Amérique du Nord, et qu'il est riche et abondant en locutions; j'observai avec plaisir qu'il possède les trois pluriels.

Ainsi, Monsieur, toutes les recherches que j'ai été à même de faire, depuis que le comité a bien voulu me charger de cette investigation, m'ont conduit aux mêmes résultats. Je n'ai pas encore pu trouver une seule exception, bien constatée, aux principes généraux sur lesquels semble fondée la structure des langues américaines. Partout où j'ai eu des renseignements suffisants pour m'assurer de leur caractère, j'ai trouvé que ces langues appartiennent à la classe que j'ai nommée *polygynétique*, dans la vue seulement de la désigner et sans y attacher autrement aucune importance. Car, Monsieur, je suis intimement persuadé que la science n'est pas encore arrivée à un point de maturité suffisant pour permettre d'entreprendre une classification exacte et complète de toutes les langues qui existent. Le temps viendra, je l'espère, où apparaîtra le *Linné* des langues (810), à qui seul appartiendra de les classer et de donner à chaque classe une dénomination fixe et précise.

Le comité voudra bien ne pas croire que j'aie terminé mes travaux; ils ne sont au contraire que commencés: la plus grande partie du temps que j'ai dévoué à ce sujet, a été jusqu'ici employé à des études préparatoires qui me mettront à même, je l'espère, de suivre à l'aveur cette investigation avec plus de fruit. Au moyen d'une correspondance très-étendue dont je me suis assuré en Europe au-si bien qu'en Amérique, j'ai lieu de croire qu'il sera en mon pouvoir de découvrir quelques faits intéressants qui pourront conduire à une connaissance plus exacte que nous ne la possédons encore, du génie et du caractère des langues américaines.

Paroi les matériaux que le comité a recueillis, il se trouve un nombre considérable de vocabulaires de diverses langues du nord et du sud de cette partie de notre continent. On pourra croire qu'il n'est guère possible d'en faire usage, relativement à l'objet de nos recherches; mais je pense différemment. Lorsque l'étudiant se sera un peu familiarisé avec les langues indiennes, et pour ainsi dire avec leurs différentes physionomies, il acquerra un degré de perception qui le mettra à même de juger avec plus ou moins de certitude, quelquefois par un mot isolé, de leur structure générale et de leurs formes grammaticales. Les affinités verbales lui seront d'un très-grand secours, car il est naturel de penser, et le fait a toujours justifié cette supposition, que les langues qui paraissent, par leurs étymologies, être dérivées de la même source, participent plus ou moins des mêmes formes grammaticales de leurs langues-sœurs. Si cette hypothèse est exacte, la langue des Indiens *Ojibwas*, commu-

nément appelée *Ojibwas*, dont le comité possède un vocabulaire rédigé par le docteur Murray, de Louisi-ville, peut être considérée, à cause de son affinité avec le *naudowessie* et le *huron* (811), comme une branche de la souche iroquoise, et par conséquent on peut présumer que ses formes sont polysyllabiques. Au moyen de ce vocabulaire, nous avons acquis la connaissance de la vaste étendue de la famille indienne des *Iroquois*, qu'on croyait, il n'y a pas longtemps, n'avoir existé que dans le voisinage des grands lacs, et que nous pouvons maintenant suivre jusque sur les bords du Missouri. Ainsi les sciences se touchent, et mènent à la connaissance les unes des autres. Un cours d'étude suivi dans le seul but de la grammaire et des langues, en nous faisant connaître les relations qui ont existé entre les différentes familles qui habitent en globe, pourra par aventure nous conduire un jour à la découverte de leur origine.

TROISIÈME QUESTION. — *Les langues américaines comparées avec celles de l'ancien monde.*

Quand on jette les yeux pour la première fois sur la singulière structure des langues des hommes rouges de l'Amérique, quand on considère les formes jusqu'ici inconnues qui les caractérisent, on est irrésistiblement frappé de l'idée qu'on se trouve au milieu d'une rare d'hommes qui ne ressemble à aucune autre, et enfin qu'on est dans un nouveau monde. On voit une nouvelle manière de former les mots par le rapprochement et la jonction de syllabes et de sous-simples extraits d'autres mots, de façon à communiquer à la fois une masse entière d'idées; une nouvelle manière de désigner les cas des substantifs au moyen des inflexions du verbe qui les gouverne; un nouveau nombre (le pluriel spécial) dans les formes du nom et du verbe; une nouvelle espèce de genres qui distingue les êtres animés de ceux qui ne le sont pas; l'idée du temps exprimée par la conjonction, qui doit s'accorder avec le verbe: on voit non-seulement les pronoms, comme dans l'hébreu et quelques autres langues, mais les adjectifs, les conjonctions, les adverbes, combinés avec la principale partie du discours, et produisant une infinité de formes verbales. Quand on considère toutes ces choses et une foule d'autres singularités qui se trouvent dans les langues américaines, on est naturellement porté à se demander s'il existe de semblables langues dans aucune autre partie du globe terrestre.

Je ne puis m'empêcher de considérer cette question comme extrêmement intéressante, et comme devant conduire à des découvertes importantes pour l'histoire du genre humain. A la vérité, il est constant que quelques-unes des formes qui caractérisent les langues indiennes, existent aussi dans celles de l'ancien monde. Nous savons que l'hébreu et ses langues affiliées ont des affixes pronominiaux et les verbes transitifs et réfléchis, et que la genre y est même exprimé quelquefois par une modification de cette partie du discours; nous savons aussi que les formes transitives du verbe se trou-

(810) M. le baron Alexandre de Humboldt observe avec raison que la division des langues en analytiques et synthétiques n'est pas satisfaisante, et qu'elles devraient, comme les plantes, être classées par groupes, d'après leurs ressemblances et différences les plus apparentes. (*Voyage aux régions équinoxiales*, tom. XI, p. 85.) Laissons-les pas qu'il n'y ait des langues analytiques et des langues synthétiques, et qu'on ne puisse les distinguer sans en attendre rien. Ce sont des pierres d'attente qui pourront un jour servir à la construction de l'édifice.

Il me semble que les langues sont susceptibles de différentes méthodes de classification, selon le point de vue sous lequel on les considère. Sous le rapport de l'étymologie, on a, depuis longtemps, adopté la division par

familles, et je ne pense pas qu'on en puisse trouver une qui lui soit préférable. Sous celui de l'organisation et des formes grammaticales, la tâche est beaucoup plus difficile à remplir, parce que nous n'avons pas assez de renseignements, et que cette branche de la science est encore dans son enfance; mais le temps et l'étude y apporteront remède. (*Note du traducteur.*)

(811) La langue des *Ojibwas* a en effet une très-grande affinité avec celle des *Naudowessies* ou *Sious*, langue ultra-mississippie, et qui s'étend à l'ouest, du nord au sud, des Etats-Unis. Il est maintenant reconnu que la langue *Ojibwa* appartient à cette famille; mais elle n'a point d'affinité avec les idiomes iroquois. L'auteur a commis une erreur qu'il s'empresse de rectifier.

(*Note du traducteur.*)

vent dans d'autres langues que celles de la famille alio semitique; mais la question n'est pas résolue à ces termes; il s'agit de savoir si, parmi les nombreux idiomes de l'ancien monde, il s'en trouve aucun dont la structure et les formes grammaticales ont assez d'analogie avec celles des langues indiennes, pour qu'on puisse le comprendre dans cette classe de langues que j'ai appelée polysynthétique.

Cette question n'est pas entièrement neuve. Le professeur Vater, qui par ses vastes connaissances en philologie était bien en état de la résoudre, a pu la peine de comparer les langues américaines avec celles de l'ancien monde; mais dans cette comparaison, il ne s'est occupé que des formes compliquées du verbe qu'il a cru trouver dans trois langues, le basque, le *tehonkitchi*, et la langue du Congo. Jusqu'à un certain point, M. Vater peut avoir raison, mais quelque ressemblance qu'il puisse avoir découverte entre ces différentes langues et celles de l'Amérique, il me semble que leur système grammatical, considéré dans son entier, à l'exception d'une de ces langues qui, dans le fait, est un dialecte américain, est bien loin d'être le même. Qu'il me soit permis de soumettre ici quelques observations à ce sujet.

1° Le basque. En examinant cette langue, j'ai d'abord été porté à croire avec le professeur Vater, en partie sur sa autorité, et par quelque faible lumière que je crus voir jaillir de la comparaison que je fis d'un livre traduit en cette langue avec l'original, que les formes de ses verbes étaient à peu près les mêmes que celles de nos Indiens (812). Je n'avais pas encore vu le *Mithridates*, où la structure de cette langue est très-bien décrite au commencement du second volume, et aussi dans le quatrième où se trouve une savante dissertation par le Baron Guillaume de Humboldt. Ce fut alors que, pour la première fois, je fis connaissance avec une langue qui, je crois, n'a pas sa pareille dans tout le reste du monde. Je la vis, avec étonnement, enserrée seulement dans un coin de l'Europe, par quelques milliers de montagnards, le seul fragment qui nous reste de peut-être cent dialectes, tous fournis sur le même plan et d'après le même système, qui probablement existaient à une époque très-reculée et étaient généralement parlés dans une grande partie de l'ancien continent. Comme les ossements du mammouth et les coquilles d'animaux testacés,

dont les races sont depuis longtemps éteintes, la langue basque existe comme un monument effrayant de l'immense destruction produite par une longue suite de siècles. Elle est là, debout, entourée de langues dont la structure soit ancienne, soit moderne, ne ressemble en rien à la sienne. C'est une langue tout à fait étrange et seule de son espèce; comme celles de nos Indiens, elle est artificielle dans ses formes, et composée de manière à exprimer à la fois le accomplissement; mais lorsqu'on la compare à celles des autochtones de l'Amérique, il est impossible de ne pas apercevoir l'immense différence qui existe entre elles. Il suffira, je crois, d'en donner un seul exemple.

C'est un des traits les plus frappants de nos langues indiennes, qu'elles sont entièrement dépourvues des verbes auxiliaires *être* et *avoir*. Je ne connais, dans aucun de ces idiomes, des mots qui puissent exprimer abstraitement les idées qui nous sont communiquées par ces deux verbes. Ils ont le verbe *ato*, je suis (dans telle situation ou dans tel lieu), mais non pas le verbe *sum*; ils ont *posseido*, *teueo*, mais ils n'ont pas *habeo*, dans le sens que nous donnons à ce mot (815). Dans la conjugaison des verbes basques, au contraire, ces deux auxiliaires sont tout, c'est à eux que la grammaire prodigue cette profusion de formes qui leur permet d'exprimer à la fois toutes les idées accessoires du verbe; tandis que l'action ou la passion principale s'exprime séparément, au moyen du participe. Par exemple, je l'aime, *amo enu*, est un verbe transitif, et se rend en basque par *maietaba dot*, qui littéralement traduit signifie *amatum illum habeo ego*. *Maietaba* est le mot qui exprime la forme du participe *amatum*; les trois autres idées sont comprises dans le monosyllabe *dot*, dont la première lettre d signifie *illum*, la seconde o est la racine du verbe auxiliaire *habeo*, et t représente le pronom personnel *ego* (814). On peut dire, à la vérité, que ces formes sont compliquées comme celles des verbes indiens, et que, comme celles-ci, elles servent à exprimer à la fois plusieurs idées; toutefois, la différence de leur arrangement est si grande, qu'il est impossible de dire qu'il existe de l'analogie entre elles ou qu'elles sortent de la même source. Il y a plusieurs autres formes dans la structure du basque, qui diffèrent essentiellement de celles des langues américaines, mais je me dispense de les désigner ici, afin de ne pas ajouter à la longueur de ce rapport.

(812) Voici ce que l'auteur écrivait à M. Heckevelde à ce sujet :

« Le professeur Vater est d'avis que la langue des Cantabres, que nous appelons *Basques* ou *Basques*, peuple qui habite les côtes de l'Océan, au pied des monts Pyrénées, est formée sur le même modèle que celles des Indiens d'Amérique. Nous avons, dans la bibliothèque du musée national, une traduction dans cette langue de l'histoire de la Bible, par Rossmont. Je confesse qu'en la comparant avec l'original, j'ai trouvé beaucoup à dire en faveur de l'opinion du savant professeur; c'est un fait extrêmement curieux, et qui mérite d'être examiné plus à fond. Il est à présumer que la langue basque était parlée autrefois par une partie considérable des habitants de l'ancien monde, et qu'elle s'étendait sur un vaste espace en différents dialectes. Comment est-il arrivé que les langues polysynthétiques qui la distinguaient aient disparu du continent de l'Europe, et se soient conservées dans une seule langue qui n'est parlée que par un petit nombre de montagnards? Comment se fait-il que la langue celtique, qui se paraît pas être moins ancienne, en diffère si totalement dans sa structure grammaticale? Faut-il faire revivre la fable de l'Atlantide, et croire que l'ancien et le nouveau continent se sont joints autrefois? Au moins, on n'hésitera pas que les Basques ont été de grands navigateurs, et qu'ils furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de Terre-Neuve.

« Mais laissons-là ces chimères, etc. »

Corresp. p. 432. (Note du traducteur.)

(813) Molin, dans sa Grammaire de la langue des Ottho-

mis, donne la conjugaison d'un verbe qui, dit-il, correspond au verbe latin *sum*, *es*, *im*; mais je suis porté à croire qu'il est dans l'erreur, et que ce verbe répond à *mare*, *ato*, comme dans les autres langues américaines; car il dit ensuite qu'il n'est jamais joint à un adjectif, et que, pour dire, par exemple : Je suis riche, l'adjectif prend la forme d'un verbe et se conjugue comme en latin *sapio*, *frigo*, etc. On ne s'en sert pas non plus comme auxiliaire dans la conjugaison des autres verbes. C'est pourquoi je ne vois pas comment on peut s'en servir dans un sens purement substantif. Zenteno convient que ce verbe manque absolument dans la langue mexicaine, et qu'il est impossible de traduire dans cet idiome l'ego sans qui sont des saintes Ecritures. (Jér. mexican, p. 50.) J'ai essayé en vain d'obtenir de M. Heckevelde une traduction de cette phrase en langue *delaware*, et je crois qu'elle ne peut être traduite littéralement dans aucune langue américaine. (Note de l'auteur.)

Depuis que cette note a été écrite, un savant Mexicain, M. Nagera, a découvert cette question. Il a traduit en langue ottho la onzième ode d'Anacréon, et en expliquant la traduction du vers *ἄνθρωπος ἦν ἄνθρωπος*, il dit que le mot *ἦν* est sous-entendu, parce que le verbe *ἦν* n'est pas dans la langue; « Le substantif, qui lui manque, *verbo substantivo caret*. » On dit dans cette langue pour Anacréon, *amen es Anacréon, te amen*. La phrase est ainsi parfaitement intelligible, sans le secours du verbe auxiliaire.

(Ajouté par le traducteur.)

(814) *Mithridates*, tom. IV, p. 325.

✶ LES TCHOUKTCHIS. Sous ce nom sont comprises deux différentes nations, ou tribus, dont l'une est appelée les Tchoukchtch sédentaires, et l'autre les Tchoukchtch errants ou nomades. On les appelle aussi les Tchoukchtch aux Rennes (*Renneth Tschaktschi*). Les premiers demeurent dans la partie nord-est de la péninsule asiatique, séparée par un étroit bras de mer du continent américain; les autres habitent la partie méridionale de cette péninsule, au nord du fleuve Anadir. Les Tchoukchtch sédentaires parlent un dialecte du karait ou langue des Esquimaux, et de cette circonstance, ainsi que de leurs usages et de leurs habitudes, il y a lieu de supposer qu'ils sont de race américaine, et une colonie de ce continent (815); leurs voisins nomades, au contraire, paraissent être une branche de la famille des Tartares Koriaks, qui habitent au sud de l'Anadir et parlent un dialecte de leur idiome. Autant que nous pouvons juger par le peu de connaissance que nous avons des langues des Tartares de Sibérie et des Samoïèdes qui résident dans les parties septentrionales de la Russie asiatique, nous ne croyons pas qu'il existe aucune affinité étymologique ou grammaticale entre ces langues et celles des Indiens américains; celles du nord-ouest de l'Europe paraissent en différer encore davantage, étant de la classe que j'ai appelée analytique (816).

Pendant que je suis sur le chapitre de l'Asie, il ne paraît pas être sans intérêt de proposer d'observer qu'il y a dans cette partie du monde une langue qui nous est très-peu connue, mais qui mérite l'attention des philologues (817); c'est la langue géorgienne. D'après la description de cette langue par M. Frédéric Adelung, dans les additions au *Mithridates*, il paraît qu'on a trouvé ou aperçu dans quelques-unes de ses formes de la ressemblance avec celles des Indiens d'Amérique (818); ce n'est d'autant plus remarquable que cette partie de l'Asie est considérée comme le berceau de l'espèce humaine. Il faut espérer que des savants s'occuperont de cette langue. Il est encore à désirer que quelque habile orientaliste compare nos langues indiennes avec celles qu'on appelle sémitiques, et particulièrement avec l'hébreu, que beaucoup de personnes considèrent encore comme la source primitive du langage humain: il est temps que cette question soit enfin mise hors de doute.

✶ Le CONGO. Ici nous nous trouvons au milieu d'un pays inconnu, dont nous savons peu de chose des langues parlées par les populations noires du l'Afrique. Ce serait un fait aussi curieux qu'étrange, si les idiomes des races noires et ceux des races rouges se trouvaient construits d'après le même système de formes grammaticales; mais il faut bien prendre garde à ne pas nous laisser entraîner à de vaines théories, avant d'avoir rassemblé assez de faits pour fonder notre jugement.

De toutes les langues parlées par les noirs qui habitent la côte occidentale d'Afrique, celle du Congo nous est la plus connue par les ouvrages d'Asley, Dapper, Grandpré, Baudry Deslozères et autres, qui ont écrit sur ce sujet. Dans l'année 1659, une grammaire de cette langue, par Giacinto Brusciotto di Vestralia, fut imprimée à Rome aux

frais de la congrégation de propaganda fide; l'espèce en obtint un exemplaire pour la bibliothèque de notre société (819). Le professeur Vater, dans la première partie du troisième volume du *Mithridates*, a puisé à ces sources et à d'autres qu'il avait à sa disposition, et nous a fait connaître les traits principaux du caractère grammatical de cet idiome; à ce moyen, nous pouvons nous en former une idée assez claire.

On ne peut pas nier que cette langue ne suit synthétique à un très-haut degré, et il paraît qu'à quelques égards ses formes ressemblent à celles des langues d'Amérique; mais il y a entre elles des différences très-essentielles. Les cas des noms substantifs, par exemple, sont exprimés dans le Congo par des inflexions de l'article, tandis que cette partie du discours manque aux langues indiennes (820). Le Congo, au lieu d'adjectif, se sert de la forme génitive du nom substantif; il dit *can de feu pour eau chaude*, ce que les Indiens ne font point; enfin, le pronom possessif est mis après le substantif, avec un article entre deux; on dit *père le mien* au lieu de *mon père* (821). Ces diverses formes, ainsi que d'autres que je ne rapporterai pas ici, ne se trouvent dans aucune des langues de nos sauvages.

Je dois convenir cependant que, quant à ce qui regarde les verbes, la ressemblance est considérable. Ainsi que les Américains, ce peuple africain peut, par le moyen de cette partie du discours, exprimer un grand nombre de idées accessoires qui peuvent s'y joindre; mais je n'ai pas les moyens de décider s'il peut le faire au même degré que les sauvages de l'Amérique.

Beaucoup de raisons portent à croire que le Congo n'est pas le seul parmi les idiomes de l'Afrique occidentale qui ait des formes compliquées, et que les langues de tous les peuples qui habitent cette côte sont formées sur le même modèle. Olfendorp, dans son *Histoire des missions*, nous a donné une phrase en dix-huit de ces langues; elle paraît avoir échappé à l'observation du professeur Vater, et fait voir qu'au moins elles ont dans leurs verbes les formes transitives des Indiens. Cette phrase est: « Dieu m'a aimé et a lavé mes péchés avec son sang. » Dans le dialecte du Congo, cette phrase est exprimée par *Christus essolani sakula mianu uengaman*. Le mot *essolani*, par une forme transitive, exprime l'idée complexe « m'a aimé, » et le dernier mot *uengaman*, de *wengu*, « sang, » comprend celle de ce substantif joint à la proposition « avec. » L'auteur traduit les trois autres mots, *sakula mianu uina*, par « a mon corps lavé d'impureté » (822).

Je ne fatiguerai pas le comité en offrant la traduction de la même ou de semblables phrases dans les autres langues africaines, dont cet auteur nous donne des exemples, dont six, dit-il, sont des langues mères (823), et les autres des dialectes dérivés de celles-ci. Je me contenterai de renvoyer à son ouvrage, qui doit confirmer ou contredire ce que j'avance: je pense que ces langues sont toutes formées sur le même modèle.

Il semble résulter des faits et des observations

(815) *Mithridate*, tom. III, n° part., p. 461.

(816) *Corresp. avec Neuknecht*, p. 400.

(817) Elle l'a attirée en effet, et il en est résulté, outre plusieurs savantes dissertations dans le *Journal asiatique* un dictionnaire de cette langue par M. Klaproth, qui devoit être suivi d'une grammaire par le même auteur que la mort nous a trop tôt enlevé. Voyez le *Rapport annuel* fait par M. Abel Remusat à la société asiatique, le 21 avril 1825, p. 52. (Note du traducteur.)

(818) *Mithridate*, tom. IV, p. 159.

(819) L'auteur n'a pas été assez heureux pour se procurer cet ouvrage; mais, par les bons offices du prince de Musignano, la Société est en possession de plusieurs

des vocabulaires et autres ouvrages philologiques publiés par la Propaganda (Note du traducteur.)

(820) Il a été depuis découvert que les langues anciennes ont aussi l'article; mais elles en font fort peu usage, et ce n'est qu'avec peine qu'on a pu le découvrir. (Note du traducteur.)

(821) *Mithridate*, tom. III, n° part., p. 212.

(822) L. G. A. OUSANSON, *Geschichte der mission*, etc. Histoire de la mission des frères évangéliques aux îles Canaries, de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, (Korh, 1777, 2 vol., t. I, p. 544.)

(823) 1 le Congo, 2 l'Amirye, 3 le mandingue, 4 le yalof (woof), 5 le serère, 6 le serawalli.

qui précèdent, que les langues des nègres de la côte occidentale de l'Afrique sont à un très-haut degré complexes et synthétiques dans leurs formes. On ne peut pas dire cependant jusqu'à quel point cela s'étend; mais nous en savons assez pour pouvoir conclure qu'elles diffèrent à plusieurs égards de celles des Indiens de l'Amérique. Leur plus grande ressemblance paraît consister dans la combinaison du verbe avec les autres parties du discours.

Il ne serait pas impossible que les grands traits qui caractérisent nos langues indiennes ne se trouvaient pas réunis au même degré dans d'autres langues; mais il faudra encore beaucoup de recherches et de travail avant qu'on puisse décider cette

question avec connaissance de cause. L'étude des divers idiomes, considérés sous le point de vue de leur structure et de leurs formes grammaticales, est d'origine toute récente; les difficultés qu'elle présente ne doivent pas nous en détourner; il faut espérer que nous découvrirons un sentier qui nous conduira à une connaissance plus exacte et plus profonde que nous ne la possédons encore, de l'origine, de l'histoire, et des mélanges des différentes familles d'êtres humains, qui habitent aujourd'hui et ont autrefois habité le globe terrestre.

Agréés, Monsieur le président, l'assurance de ma haute considération et de mon respect.

PETER S. DU PUNCKAG.

NOTE III.

Art. ARABE.

De la langue himyarite.

*Le *Quarterly Review*, n° 148, a publié un article plein d'intérêt sur un ouvrage intitulé : *Géographie historique de l'Arabie ou Presque-patriarcales de la religion révélée*, par le rév. Ch. Forster, Londres, 1835. Nous empruntons à cette Revue un extrait de cet article concernant la découverte et le déchiffrement de l'ancienne langue himyarite, le plus primitif des deux principaux dialectes de l'Arabie, qui domina dans l'Yémen, comme le koraïsch, père de l'arabe moderne, dominait dans l'Hejaz.

« Cette langue, » dit le *Quarterly Review*, « est considérée communément, quoi qu'à tort selon M. Forster, comme ayant été longtemps hors d'usage, même comme dialecte parlé; du moins ses restes altérés avaient-ils été longtemps oubliés. On se disait traditionnellement qu'il en existait des inscriptions en ancien caractère, mais personne ne pouvait les déchiffrer.

« Dans l'année 1834, durant la continuation de l'habile relevé, complété maintenant, de la côte arabique, quelques officiers du *Palmire* firent une découverte d'inscriptions sur la côte sud-ouest, au voisinage d'Aden et *Sorra*, en caractères inconnus et jusque-là non déchiffrés. Le site et les circonstances du lieu où se fit la première de ces découvertes, sont soigneusement décrits par M. Wellsted, de la marine des Indes (il était présent lors de la transcription), dans son intéressant *Voyage en Arabie*. Dans le cours de leur expédition le long de la côte d'Aden, ils jetèrent l'ancre dans un court et étroit passage sur un côté duquel était un grand roc escarpé noirâtre, appelé *Hassan Ghorab*. Ils débarquèrent sur une bande de sable, où il y avait de nombreuses ruines de maisons, murs et tours; les appartements étaient petits, carrés, et d'un seul étage. Le long de la pente de la colline, des ruines épaisses étaient répandues. Il y avait deux ports et de nombreuses ruines qui portaient l'apparence d'avoir été des magasins ou des entrepôts; et le lieu indiquait à la fois une ville amplement fortifiée, et un grand port de commerce, double fin à laquelle il était admirablement adapté. Au-dessus des ruines il y avait une montagne, au moyen d'un sentier rude et difficile, vers le sommet, où, sur le bord du précipice, était une tour carrée massive. Des parties de roc étaient en maint endroits effacées par l'action violente de la mer. A un tiers du chemin du sommet, dans la montagne, sous le précipice supérieur, ils trouvèrent sur la surface du roc qui avait été poli tout exprès, une inscription en anciens caractères, ressemblant à quelques égards

aux lettres éthiopiennes, de deux pouces et demi de longueur, exécutés avec beaucoup de soins et de régularité. Une copie de l'inscription fut prise par chacun des trois découvreurs (le narrateur et ses deux compagnons) et M. Wellsted en a donné une gravure dans son livre. M. Forster a répudié celle-ci, après l'avoir soigneusement collationnée avec les autres copies manuscrites qui lui ont été communiquées. L'inscription consiste en dix vers. Les caractères sont carrés et détachés, et il y a une interruption quelquefois de deux points, quelquefois d'un seul, mais non placés évennement entre chaque mot, ressemblant ainsi quelque peu au système éthiopien.

« En lisant cette description avec l'heureuse facilité d'esprit qui le caractérise, M. Forster s'imagina de la comparer avec un passage des *Monumenta semitica Arabica*, où Schultens donne une version arabe de deux très-anciens poèmes, un de dix vers, l'autre de sept, trouvés sur la côte d'Hadramout dans le vi^e siècle, avec une version latine faite par lui-même (mais pas trop fidèle). Le titre d'où Schultens a copié est un manuscrit arabe en la possession de l'université de Leyde, par Alkazwini, géographe célèbre, qui rapporte que ces deux inscriptions furent découvertes par Abderrahman, vice-roi de l'Yémen, sous le règne de Moawiyah, le premier des califes Omeyyades, vers l'an 660-670, pendant qu'il faisait un voyage officiel le long de la côte d'Hadramout. La coïncidence entre la narration d'Alkazwini et le document qu'il donne, et le récit de Wellsted ainsi que l'inscription par lui découverte, est de tout point fort remarquable. Pour citer les paroles d'Alkazwini, Abderrahman « arriva sur le rivage d'Aden aux deux châteaux, des châteaux d'Ad. Dans cette mer sont des trésors cachés et de l'or, durant l'espace de cent parasanges (360 milles), le long du rivage d'Aden jusqu'au voisinage de Kusun. Et il vit un château bâti sur un roc, et deux ports; et dans la montagne de la hauteur un grand roc en partie poli, sur lequel était gravé un chant. » Suit la translation de l'inscription du poème à dix vers, sur lequel nous allons présenter nos observations.

« Mais d'abord nous devons rendre à M. Forster la justice d'établir que son déchiffrement de l'inscription avait été complété avant qu'il n'eût reçu la surabondante confirmation que cet extrait de la narration d'Alkazwini lui a fournie. Il avait constaté l'identité des deux documents et descriptions, et avait terminé ses translations de l'inscription nouvellement découvertes ensemble avec les glossaires pour l'explication, etc., à l'aide de renseignements

parfaite et de la copie arabe fastive de Schultens. Celui-ci attribue à tort les translations à Novairi, et il y met ce titre inexact :

« *Carmina antiquissima in Arabia Felice inventa, asper marmoribus arcibus diruturum, in tractu historici Hadramentum prope Emporium Aden.* »

« D'où il serait à inférer que les deux inscriptions furent trouvées au même endroit et près d'Aden. Et les poèmes qu'il donne sont écrits, le premier en dix, le second en sept couplets. Ce ne fut que lorsque la plus grande partie de son ouvrage était déjà imprimée, que M. Forster s'adressa aux autorités de l'université de Leyde pour avoir une copie du document original que Schultens avait consulté; et le résultat fut : 1° que les poèmes se trouvaient avoir été écrits non en couplets, mais en lignes (vers); 2° Alkazwini, et non Novairi, était le narrateur; 3° que les deux documents n'avaient point été trouvés près d'Aden, ni au même endroit. Le contexte d'Alkazwini montre que la côte d'Aden est une expression identique avec la côte (au moins la côte ouest) d'Hadrament, pendant une distance de 360 milles, à partir d'Aden, et conséquemment que *Hassan Chorab* est compris dans cet espace.

« Mais les circonstances de la seconde inscription (dont l'original n'a pas été encore découvert) sont trop curieuses pour être passées sous silence. « Il s'avance ensuite vers l'autre château, éloigné de quatre parasangs. Il considère son état délabré par les vents et la pluie. Il lui dit de s'approcher du côté sud du rocher, qui se trouve être de pierre, mais les vagues de la mer y avaient laissé des vestiges évidents. Et il vit sur l'entrée une grande pierre, et dessus gravé, etc., etc. » M. Forster, après avoir suggéré la correction de *quarante parasangs* au lieu de quatre (erreur qui pourrait bien provenir de l'omission de deux lettres dans l'arabe, de la part du copiste persan qui avait fait plusieurs erreurs dans le manuscrit de Leyde), M. Forster montre à l'aide du relevé du capitaine Haïdes, qu'il n'y a point de château ou fort d'aucune espèce durant environ 80 milles, E. N. E. d'*Hassan Chorab*. Toutefois, plus loin encore, on trouve deux châteaux, tous deux sur les bords de la mer, tous deux portant le nom de *Mischnat* ou *Messnaut*. Le plus éloigné des deux est à 153 milles ou quarante parasangs d'*Hassan Chorab*; c'est un château ruiné sur le bord de la mer, bâti d'une pierre d'une espèce différente de toute autre qui se trouve au voisinage. Il y a toute probabilité que les recherches qui seront sans doute poursuivies en vue de découvrir ultérieurement, retrouveront l'inscription désirée si elle n'a pas été détruite par les invasions de la mer.

« Maintenant, supposant l'identité du premier des lieux décrits par le géographe arabe, avec celui décrit par les officiers britanniques, plusieurs faits se présentent d'eux-mêmes à notre attention. Ce lieu avait été manifestement un lieu d'une grande importance commerciale, le port d'un riche et puissant royaume. L'antiquité en est considérable; le style de l'architecture, par sa massivité, par l'absence de l'arcade, de colonnes et d'étages supérieurs, la fait ressembler à cette architecture primitive (communément appelée cyclopéenne), qui se trouve dans tant de lieux du monde, toujours indiquant un âge reculé, mystérieux. Dans le vi^e siècle de l'ère chrétienne, tout ceci était en ruines, et l'histoire en avait été perdue selon toute apparence. Ils étaient connus toutefois comme châteaux d'Ad, et de cette race Adite, dont le fondateur était 4^e descendant de Sem, et qui avait, suivant une tradition dominante, formé un établissement dans l'*Yemen*, peu après la confusion des langues; l'une des plus anciennes monarchies du monde.

« Mais ces arguments presomptifs, tirés de l'an-

tiquité du lieu, sont considérablement relâchés par les preuves que fournit l'inscription elle-même. Pour mettre le lecteur en état de juger par lui-même, nous donnons ici la traduction faite par M. Forster sur la version arabe du premier poème :

(Traduction du poème de *Hassan Chorab*.)

- « 1. Nous habitâmes à notre aise, durant des siècles, dans les murs de ce château; vie sans traverser et au-dessus du besoin.
- « 2. La mer roulait sur nous sa bénigne marée; nos fleuves nous versaient les torrents des coteaux.
- « 3. Les superbes palmiers levaient en haut leurs têtes; les laborieux ensemençaient leurs dattes, vertes et sèches également.
- « 4. Et nous chassions sur terre le gibier avec des pièges et des filets; et nous retirâmes les poissons des profondeurs de la mer.
- « 5. Et nous marchâmes pompeusement couverts de vêtements de soie, brodés richement à l'aiguille, de blanche soie et de robes vert-rayées.
- « 6. Des rois régnaient sur nous, éloignés de toute bassesse, et vêtements contre les hommes de grande et de perdition.
- « 7. Ils sanctionnaient pour nous de justes lois, d'après la religion de *Had*; et nous croyions aux prodiges, à la resurrection et à la vie à venir.
- « 8. Lorsque des cuneus venaient sur notre sol nous envahir, nous nous avançâmes ensemble armés de nos sombres piques;
- « 9. Ardents et hardis défenseurs de nos enfants et de nos femmes, sur nos coursiers à la fine encolure, au poil brun châtain et bai;
- « 10. Frappant de notre glaive ceux qui tombaient sur nous et qui voulaient nous faire violence, jusqu'à ce qu'ils nous tournassent le dos.
- « Dans cette inscription, bien que paraphrasée et inexacte, ainsi que M. Forster le fait voir, il y a des traces marquées d'un état primitif de société. Une foi patriarcale, non corrompue par l'idolâtrie, la primitive, traditionnelle croyance des Arabes, mentionnée dans le 7^e vers, — la magnificence des habits, dans le 5^e, si analogue aux inscriptions du cantique de *Débora* et des psalmes; — l'occupation de la chasse, — l'art de l'équitation, comme dans le pays de *Job*, quoique inconnu aux Grecs et aux Troyens, sont autant de points que M. Forster note comme confirmant une extrême et patriarcale antiquité. Le second poème à sept lignes présente des traits plus frappants encore :

(Traduction du 2^e poème en langue himyarite.)

- « 1. Nous vécûmes à l'aise, en ce château, un long espace de temps; aussi n'avions-nous nul désir, sinon pour le pays possesseur de la vigne.
- « 2. Des chameaux par centaines chaque jour nous entraient vers le soir; leur œil charmant à voir en leurs lieux de repos.
- « 3. Et nos brebis étaient deux fois le nombre des chameaux, belles d'aspect comme de blanches diodes; et aussi de complaisantes génisses.
- « 4. Nous passâmes dans ce château sept ans de bonne vie... Combien la description en est pénible au souvenir!
- « 5. Ensuite vinrent des années stériles et bruyantes; lorsqu'une année mauvaise avait passé, il en venait une autre pour lui succéder.
- « 6. Et nous devîmes comme si nous n'avions vu jamais une fleur de bien. Tout mourut; il ne resta ni pied ni ongle.
- « 7. Ainsi arriva-t-il à qui ne rend à Dieu des actions de grâce : la trace de ses pieds est finalement effacée de sa demeure.

Voilà la richesse patriarcale de brebis et de bœufs; et ici se présente une expression qui n'a été employée que par un seul écrivain, sacré ou

profane, et que dans un seul endroit (ainsi que le remarque M. Forster) : Et Moïse dit : Notre bétail aussi avec nous marchera : il n'y aura pas un oie qui laisse en arrière. Mais la moitié des sept années de prospérité et des sept années de famine qui suivent, nous rappellent manifestement la disette universelle à l'époque de Joseph. Nous devons ici renvoyer le lecteur au livre de M. Forster (vol. II, p. 100), pour un très-curieux récit d'un ancien écrivain arabe (cité par Pœnicke), au sujet d'un sépulchre dans l'Yemen, mis à découvert par un torrent de pluie, et dans lequel fut trouvé le corps enlaid d'une princesse, ornée (comme dans les sépultures éthiopiennes) d'une profusion de bijoux royaux ; ensemble une inscription exposant comme quoi ayant envoyé des ambassades successives à Joseph, pendant une période de famine, afin d'avoir du blé, et en ayant été refusée, elle s'était, en conséquence de cela, enfermée d'elle-même au tombeau. Cette extraordinaire coïncidence de la même tradition, de la part de deux autorités indépendantes, dans deux parties de l'Yemen, foit un sujet d'espérer raisonnablement qu'il est encore possible de voir soulever le voile qui a jusqu'ici caché l'histoire de l'une des plus anciennes nations du monde.

« Mais revenons à l'inscription. Les conséquences déjà connues suggèrent naturellement la tentative de découvrir, à l'aide de sa copie supposée, le caractère et le sens de l'inscription inconnue. La force des circonstances collatérales peut justifier pleinement une présomption a priori, quant à la signification des mots et des lettres, tandis qu'elle serait obscure sans le secours de telles circonstances, et, vu la nature flexible de l'orthographe et de l'étymologie orientale, elle s'est vague et trompeuse au plus haut degré. M. Forster a sagement poursuivi une marche strictement inductive, et le résultat a été réellement extraordinaire. A noire avis il a réussi à identifier l'inscription d'Hosnan Ghorob, avec le poème plus long d'Alkazwini, à un degré qui ne laisse que peu de doute quant à l'exactitude de l'interprétation de la plus grande partie. Sur quelques plus petits points de détails, nous devons l'avouer, notre conviction n'est pas complète, quoique nous les admettions comme plausibles.

« Nous ne pouvons sans doute faire plus à présent que de donner une notion superficielle de son procédé de déchiffrement. Nous devons renvoyer à son exposé, ainsi qu'à l'alphabet et glossaire qui l'accompagnent, pour les détails de cette découverte, dont l'importance et les conséquences surpasseront de beaucoup, à notre sens, celles de l'achèvement de la fautive inscription de Rosette. Voici en abrégé le résultat.

« Chaque mot himyarite (car tel est l'idiotisme des caractères nouvellement découverts) est démontré identique à un synonyme arabe par le mot correspondant de la version d'Alkazwini (excepté dans les cas où ce dernier est évidemment inexact ou paraphrasé) : faisant toujours la part des différences entre les dialectes, quant au changement occasionnel des lettres, ce qui est le propre des diverses langues sémitiques. L'extraordinaire fertilité de l'arabe en synonymes (qui s'étend jusqu'à un degré qui pourrait paraître incroyable à qui ne connaît que des langues d'Europe), appuie pleinement le fait que M. Forster a pris la peine de prouver, savoir : qu'un poème d'une grandeur raisonnable peut être rendu en un autre dialecte arabe par des mots ayant le même sens, sans différents d'étymologie. Il est clair, tout fois, qu'un pareil procédé peut avoir lieu, quoique non avec la même étendue, entre autres dialectes du même origine, entre l'hébreu et le syriaque, par exemple, où le mot *man* se rend communément en syriaque par un synonyme que l'on trouve aussi dans l'hébreu, mais plus rarement employé et avec une nuance de différence

dans sa signification ; — et même entre les différentes branches de la même souche romane, comme l'italien et l'espagnol, quand on fait leur libre translation d'une langue dans l'autre. Le fait est que dans les rejets issus du même tronc, lorsqu'une fois ils sont séparés l'un de l'autre politiquement ou géographiquement, les nouvelles circonstances de position, de société, de mœurs, de pensée, causent insensiblement une déflexion dans l'exacte signification contenue originellement dans les mots particuliers, et amènent la substitution d'autres mots, jusqu'à ce qu'à la fin la mutuelle communauté de façon de parler se trouve altérée, et dans quelques cas tout à fait perdue. Et une analyse philologique du langage prouverait qu'il n'y a réellement que très-peu d'exemples de synonymes exacts entre deux langues quelconques de la terre : les mots en apparence identiques dans chacune, quoique renfermant quelque élément commun, ne sont jamais peut-être réduits à une mesure commune quant aux proportions des idées qu'ils expriment.

« M. Forster invite l'orientaliste à éprouver la solidité de sa théorie par la plus sévère sanction. Dans les synonymes qu'il donne en son glossaire, il a joint à chaque mot l'autorité de Golius, dans les propres paroles de cet éminent lexicographe. Il peut être intéressant de faire ressortir quelques-uns des plus remarquables points du procédé par lequel il est arrivé à sa conclusion. Outre la coïncidence, entre les deux morceaux, du nombre de leurs lignes (10 dans chaque), il y en a une autre fort remarquable dans la quantité des lettres : 398 dans l'himyar, 446 dans l'arabe. Le caractère, que pour sa position et sa fréquente occurrence, il pense être le même que le *Yau* hébreu et arabe, concorde en effet d'une façon frappante avec le son, quand il est employé comme particule conjonctive dans la copie d'Alkazwini ; et de même la syllabe *na ou na*, signe du pluriel dans les verbes. Cinq lettres, qui ressemblent aux éthiopiennes, et trois de forme hébraïque, ayant été, par manière d'essai, supposées ce qu'elles paraissent être, la conjecture fut confirmée, et il en résulta la vérification de certains mots, à la place exacte que la supposition a priori aurait désignée, ainsi que la découverte de la valeur alphabétique des lettres qui restaient. Ainsi, dans la 4^e ligne, où la soie est mentionnée, le mot himyarite est *sarkna* ou *sarknu*, et en arabe, *sarak* signifie une pièce de soie, selon Golius. Le 1^{er} mot de l'inscription, *asamk*, est en arabe une demeure, ce qui correspond au mot initial de la version arabe « *Nous habitâmes*. » Dans la 2^e ligne, nous avons *oidama*, qui est évidemment l'arabe, *adama*, prononcé, *adama*, la mer ; — dans la 6^e ligne, *asirru*, rois — en arabe *asir*, rex. — Mais pour ne pas multiplier davantage les exemples (quoique ceux-ci ne soient qu'un court extrait de beaucoup d'autres également concluants), dans la 7^e ligne, quand la particule *aw* se trouve seule à trois reprises, devant trois mots qui ont une terminaison pareille, *khaf*, il y avait forcément lieu de présumer la conformité avec l'arabe, qui, dans la ligne traduite correspondante, parle de trois articles similaires de la royauté patriarcale, chacun précédé de la préposition *en*. Or, M. Forster fait voir que la terminaison *khaf* signifie un mystère, et son explication de la dernière portion de la ligne himyarite (que nous citons ici suivant sa leçon) est ainsi :

« *Wa tan shukhna. wa. ankha. wa. mesha- rarkhan. wa. manarkhan.* »

« Et nous proclamons notre croyance en des mystères : en le miracle-mystère, en la résurrection-mystère, en la marine-mystère, c'est-à-dire en l'esprit ou souffle de vie qui respire par les narines). L'obscurité de la dernière expression, qui est encore expliquée par l'emploi d'un mot analogue de l'écriture, n'a rien de surprenant dans

la désignation d'un article auguste de la foi. Dans cette ligne, M. Forster interprète le *rau* par la particule *en*, et il montre que, lorsqu'il est isolé par des points comme ici, il a cette signification, dont il énonce plusieurs exemples. Nous penserions, toutefois, qu'il a probablement le sens de *et en*, et que les points ont été ajoutés pour le distinguer de la simple conjonction, précisément comme on intercale une virgule dans le grec *ε, τε*, pour distinguer le *primum* de la conjonction qui s'écrit de même. Le sens conjonctif, pensons-nous, est sensible dans tous les exemples où le *rau* hinyare se rencontre, soit initialement, soit isolément (824).

« Le résultat de l'investigation de M. Forster montre que la version arabe est inexacte en quelques points, n'étant que la version d'une version. Ainsi, la 2^e ligne ne représente qu'imparfaitement le sens de l'original, tel que M. Forster l'a rétabli. Elle se relie à la première ligne par une caractéristique redondance de sens, que les lignes polies de l'arabe ne retiennent point.

« Se roulant dans notre canal, la mer s'enflait contre notre château sous le souffle du vent. »

« La ligne restaurée s'accorde exactement avec la description de Wellsted, qui parle d'un canal étroit et court, et de « la vague soulevée qui roulait le long du côté opposé de l'île, et produisait un resacas considérable contre le flanc, faisant face à la mer, du roc qui se dressait perpendiculairement sur l'eau. » — Et encore, dans la 3^e ligne, Alkazwini a ces mots : « Les cultivateurs semaient les dattes, les verges et les sèches pareillement ; » Ce *non-sens* est rectifié comme suit :

« (Les palmiers) Dont les gardiens plantaient les dattes sèches dans nos coteaux et nos champs à palmiers : ils semaient le riz aride. »

« Prés de l'inscription, plus bas au-dessous de la terrasse, se présentent deux lignes pour lesquelles Alkazwini ne donne point la clef, mais que M. Forster considère comme désignant, dans la 1^{re} ligne, les graveurs de l'inscription ; dans la 2^e, le sujet général de son contenu.

« Sarash et Deraah divorcèrent en parties, et inscrivirent de droite à gauche, et marquèrent de points en chant de triomphe.

« Aves assaillit et terrassa les Beni-Ar, et couvrit leurs faces de deuil. »

« Il considère Aves (ou Jaz, comme il y a dans l'inscription) comme étant le Aves, fils de Sem, et Uz de l'Écriture, le père des Adites de l'Yemen. Si cette conjecture se vérifie par de futures recherches (et elle est trop importante pour ne pas provoquer une diligente investigation, une lumière vraiment merveilleuse sera répandue sur l'histoire d'une nation, dont les archives ont été jusqu'ici totalement cachées aux investigations des savants, et dont les traditions obscures ont paru trop éloignées pour permettre de discerner leurs linéaments, ou de mesurer leurs proportions.

« Une autre inscription fut découverte par M. Wellsted à Nakab-el-Majaz (aussi dans l'Yemen), que M. Forster prouve être la *Mephia* de Ptolémée. Elle est écrite en caractères pareils à celle d'*Hassan Gharaib*, mais avec une évidente différence de dialecte dans la forme de quelques lettres qui proviennent de l'élément phénicien ou grec, ce qui ferait présumer une date plus récente (825). Et, en effet, la translation de M. Forster fait voir que l'inscription rappelle les noms de Mohareb (roi arabe qui vivait avant l'ère chrétienne) ; de Ichonna, nom de

femme en arabe (probablement son épouse), de Nowas, leur fils, aïen probable de Dyu Nowas, dernier roi des *Hamérites* ; de Wanla et de son premier ministre et successeur Charbael, monarque homérite bien connu sous l'empire de Claude ; et il y est aussi question de la fontaine et des citernes, etc., construites par le dernier monarque mentionné, et dont les ruines subsistent encore.

« Des inscriptions en caractères semblables, mais plus élégamment formés, et avec des variations caractéristiques, furent découvertes par M. Guittenden, un des officiers de l'expédition navale hydrographique, à Sanaa : elles avaient été rapportées de Mareb, l'ancienne Sabatha, capitale des Sabéens. Il n'entre point dans notre plan de faire autre chose que noter le fait. M. Forster donne une courte inscription détachée à Aden, dont la découverte fut communiquée au gouvernement de Bombay par le capitaine Haines, et que M. Forster, en concordance avec cet intelligent officier, mais d'après des raisons différentes, assigne au dernier des princes homérites, environ 70 ans avant Mahomet, attendu que c'est le souvenir d'une bataille livrée et gagnée par les Arabes de l'Yemen, contre les Abyssins et les Berbères. »

« Les inscriptions *hadramoutiques* ont attiré, comme on sait, l'attention des savants, spécialement en Allemagne. Le professeur Rüdiger de Halle, en particulier, les a fait connaître par deux publications. Les conjectures émises dans ces traités présentent un frappant exemple de l'insuffisance et du vague de la critique conjecturale, quand elle n'est pas soutenue par des preuves, bien qu'il s'agisse accompagnée de l'érudition et de la sagacité, deux qualités dont le professeur ne manque aucunement. Dans son second traité, il abandonne les principes qu'il avait posés dans son premier, et, sans carte, sans boussole, sans étoile pour le guider, il s'est lancé dans la plume mer des conjectures philosophiques. Dans sa première publication, il avait fait quelques inductions heureuses, très-suffisantes pour indiquer sa sagacité. Par exemple, ainsi que M. Forster (dont les conclusions furent toutes faites indépendamment, et sont par conséquent de plus de valeur), il assigne à certaines lettres la valeur propre aux mêmes formes dans l'éthiopien ; il considère les inscriptions comme se rapportant à des personnes parlant à la première personne du pluriel, et donne au premier mot, comme M. Forster, l'interprétation, nous *demeurons*. Mais subseqüemment il a changé d'idée, et a donné une explication de deux lignes de l'inscription à six lignes (les seules qu'il ait pu déchiffrer), totalement en désaccord, non-seulement avec sa première théorie, mais encore, aussi loin que nous pouvons l'affirmer (après un examen très-attentif), avec tout système quelconque établi d'alphabet, les phrases étant disjointes, elliptiques et sans connexion. Dans l'inscription de Sanaa, il découvre une série de noms propres, dans lesquels nous sommes également incapables de le suivre, d'après tout principe établi ; et le résultat de ses essais sur les trois monuments de Sanaa, Hassan-Gharaib et Nakab-el-Majaz, a été de réunir une compagnie de très-braves gens peut-être, que nous soupçonnerions être du parage de Fortenque-Gyam, Fortenque-Coonthem ; il a peuplé les châteaux de l'Yemen d'une belle troupe d'architectes, d'artistes, de bourgeois, de bâtisseurs, d'amis, de beaux-pères, de fils et de serviteurs : nous devons le dire (après une

(824) Nous ne voyons pas la nécessité de supposer à nos lectures de ce après lui avoir donné le sens de *et*. Les points peuvent n'être qu'un usage de la préposition ou ne se trouvant point ici entre le verbe et le pronom de ses régimes, il n'y a pas lieu de le supposer aux deuxième et troisième régimes. Nous proposerions donc de traduire

ainsi : « Et nous professons la croyance mystère, et le prodige mystère, et la resurreccion mystère, et le souffle mystère. » (Voie du travailleur.)

(825) Parce que l'introduction de tels éléments ne peut provenir que des rapports établis plus récemment avec les Grecs et les Phéniciens.

très-salade, et, croyons-nous, impartiale inspection des documents originaux), sans qu'il ait produit sur notre esprit la plus légère conviction que rien de tout cela pût fournir un titre de preuve pour l'éclaircissement de la généalogie du mot *nu* appartenant à une paire arabe.

« Nous soupçonnons fortement, à la vérité, que les inscriptions de *Sanaa* se trouveront être des généalogies; mais sur des fondements que le professeur Hoediger ne nous a nullement procurés. Mais sans aller au delà de notre profondeur en des eaux où les tourments sont si rapides et les courants si forts, nous nous hasarderons à affirmer que, avec le même degré de plausibilité avec lequel le savant professeur fait parader ses magistrats *Adites* et « beaux pères très-beaux », nous pourrions aussi prouver que les inscriptions de *Sanaa* se rapportent aux possessions et revenus de quelque chef arabe; et que nous pouvons déchiffrer des mots hébreux, ou au moins rhalléens, signifiant une *brebis*, — un *marchand*, — *multitudes*, — *surent multiplies*, — un *chariot*, — une *myriade*. Nous n'avons plus besoin de faire comprendre que nous n'attachons nulle valeur à cette ombre de conjecture; nous prenons simplement la liberté de présenter au lecteur la même requête que fit l'évêque Lowth en proposant une contre-théorie au système liarou du maître hébraïque: *Hoc certe mi impetratum confido, ut utranque eodem in loco habeat, ntrique patrem tribum auctoritatem, hoc est, omnino nullam*. Nous n'avons pas le moindre doute que (comme dans les diverses théories sur le passage punique de Plautus) on pourrait présenter une douzaine d'interprétations, également ingénieuses, savantes et plausibles, mais toutes méritant peu de crédit, parce qu'elles ne seraient pas soutenues par les preuves collatérales auxquelles on doit recourir dans les essais de restauration d'une langue perdue, et à défaut desquelles les théories des plus grands savants seront comme les échafauds dans la brasse, les paysages dans les veines du marbre, les balcons ou les châteaux dans les nuages; bref, ou agréable et pittoresque *clair de lune*.

« Mais la théorie de M. Forster repose sur un solide fondement, soutenue et mirée à l'aide des plus justes raisonnements, développée avec une suite d'inductions ou il n'y a pas à se lasser. Qu'il ait raison dans tout, nous sommes loin de l'affirmer; il ne serait pas raisonnable de s'attendre à ce que, dans la restauration d'un ancien dialecte dont jusqu'à présent on n'a qu'une quinzaine de lignes de déchiffres, l'imagination ne fit pas aller parfois l'investigateur en dehors de la route. Lorsque ceci arrive aux plus judicieux critiques en examinant un élève d'Eschyle, on doit avoir toute indulgence pour les désavantages qui embarrassent le seigneur d'une langue dont le génie et les ressources nous sont encore étrangers. Le merveilleux, c'est qu'un ait rétabli une si grande partie du vocabulaire, que l'on soit à même d'en appeler à l'épreuve de l'évidence. Or, nous pensons que la signification générale des mots a été déchiffrée au point de montrer la corrélation de chaque ligne de l'original avec chaque ligne de la version arabe dans tout détail essentiel, et généralement dans la signification présente; mais bien que le vocabulaire soit de la sorte retrouvé, il reste encore des difficultés qui ne sont pas légères, quant à la construction. M. Forster traite sagement les faits, sans chercher à combler sur ce qu'il pose, on à encombrer sa fondation laissée à nu, par des théories sur la construction grammaticale de cette ancienne langue. Ceci ne peut être attendu jusqu'à ce que de nouvelles découvertes fournissent un plus large champ à l'investigation des principes généraux. Il semblerait toutefois, d'après les spécimens sous nos yeux, que la langue *Amgarite* était très-défectueuse en signes

d'inflexion; dans de nombreux exemples, ni affixes ni suffixes ne marquant la personne du verbe ou le nombre du sujet; et l'obscurité est accrue par l'apparente rareté des particules conjonctives ou modificatives. Nous soupçonnons fortement, en vérité, que dans maint exemple, la construction grammaticale est quelque peu différente de celle donnée par M. Forster, et que la terminaison *ux*, qui revient si souvent, est le signe de l'inflection plurielle du verbe; conjecture fortifiée par l'étroite correspondance (remarquable par M. Forster) du retour de cette syllabe dans l'*Amgarite* comme dans la version arabe. Par exemple, à la 5^e ligne, *sarkNU* ne peut pas signifier: nous étions vêtus de soie, et à la 4^e ligne, *rirNU*: nous unions de cordes (ou de filets). Quoi qu'il en soit, il est de fait que le besoin d'inflections est très-sensible, témoin le premier mot *samék*, nous démontrons, où on ne peut discerner nulle trace de terminaison ou d'adjonction. Il peut se faire, aussi, que l'inflection soit, à quelque degré, sténographique, et que pour abréger le travail de sculpture, les terminaisons, etc., aient été omises, ainsi que dans les inscriptions romaines, et dans nos anciens titres et manuscrits monastiques; et que peut-être les marques d'abréviation, soit par les modifications des lettres elles-mêmes, soit dans l'entre-punctuation, sont encore à découvrir. D'autre part, nous regardons comme bien plus probable la supposition que l'*Amgarite* était un de ces dialectes simples, dans lesquels la construction souvent doit être saisie plutôt par induction et par le sens général du contexte, que par des signes d'inflection ou des particules conjonctives. Et dans les parties les plus anciennes des écrits inspirés, il y a une absence de particules et une méthode elliptique d'écriture, dont on a des preuves dans le livre de *Job*, où même un lecteur peu instruit doit être frappé du nombre des mots italiques, dans la version anglaise, marquant les ellipses qui sont suppléées par la traduction. On peut faire la même observation dans quelques psaumes, probablement plus anciens, le 49^e, par exemple. L'inscription elliptique « *Maas, Thecel, Phares* » peut de même représenter (mais comme un oracle divin) le système le plus archaïque d'écriture. Dans la langue écrite des Chinois, que l'on soit n'admettre aucune inflexion, la méthode inductive d'interprétation est largement adoptée; et le même fait domine à un haut degré dans leur langue parlée. Un caractère semblable se remarque dans les dialectes parlés de la grande langue *polydémone*, lesquels sont totalement sans inflexions, et dans lesquels, lorsque l'induction est insuffisante, il faut employer de maladroites périphrases ou répétitions. Cette déficience de quelques langues parlées par des nations comparativement civilisées (comme les Malais), et l'apparente redondance d'autres dialectes appartenant à des tribus les plus barbares et simples, sont un des phénomènes inexplicables de la philologie. Peut-être la divine Providence, lors de la confusion des langues, eut-elle son dessein de troubler les communications verbales, par l'emploi de ces moyens entre autres; à savoir, en retenant les inflexions dans quelques cas, et les multipliant dans les autres. Quoi qu'il en puisse être, nous avons, chez plusieurs de ces nations dont la langue est indéchiffrable, de fortes indications de l'enfance de leurs dialectes, dans le plus strict sens du mot. Ainsi, chez plusieurs tribus des insulaires de la mer du Sud, la parole représente très-bien le langage des enfants, par l'absence des consonnes plus fortes, et (comme dans le chinois) par l'impuissance de prononcer deux différentes consonnes ensemble. Les espérances Clark et Cook dans un *vaïvaut*, furent appelées par les chefs rassemblés, *Tini et Tohi*, tout juste comme un enfant d'un an essayait de prononcer leurs noms.

« Les inflexions multipliées (quoique improprement considérées comme telles) des Américains et Esquimaux, sont évidemment les inventions de peuples incultes, qui, au lieu d'employer la simple et belle méthode des nations d'Orient, ont modifié les relations des verbes et des noms, en ajoutant, dans chaque changement, des mots entiers qui ont fini par être réglemment adjoints dans tout changement de mode, de temps ou de cas, mais toujours sans être abrégés; ce qui fait que leurs mots présentent à l'œil une apparence si éraoée et polysyllabique, leurs prétendues terminaisons n'étant pas plus, dans le fait, partie du mot qu'elles modifient, que les particules auxiliaires ne le sont en anglais. Or, la méthode orientale dans l'inflection des verbes est simplement d'affixer ou préfixer les pronoms, mais dans une forme contractée; et d'employer de brèves affixes (probablement fragments de particules propres) comme signes des cas pour les noms. Il est probable que ce procédé caractéristique des langues appelées sémitiques, n'avait pas encore été adopté par ce très-ancien dialecte de l'arabe dont l'inscription en question est, selon toute vraisemblance, le plus ancien spécimen d'écriture alphabétique existant aujourd'hui. Le phénomène fournit de l'aliment à la plus curieuse spéculation; et il est probable que, grâce à l'introduction opérée par les recherches de M. Forster, nous pourrions retrouver un anneau intéressant qui manquait jusqu'ici dans l'histoire de la philologie, c'est-à-dire dans l'histoire de la pensée et de la nature humaine.

« Quant à l'alphabet, 5 des lettres *m*, *s*, *k*, *l* et *z*, sont comme les mêmes caractères de l'éthiopien; *3*, *r*, *i* et *u*, sont comme dans l'hébreu ou plutôt le chaldéen; une, l'*h* (dans une de ses formes), comme l'ancien samaritain, ou l'hébreu original. Les formes des autres lettres ont été véritablement d'après une induction régulièrement déduite; et 6 des caractères (y compris 4 qui n'ont pas d'analogie avec les alphabets mentionnés plus haut) ont la valeur que leur assigne Von Hammer dans son ouvrage *Des anciens alphabets* — dont la collection quoique reconnue par M. Forster, être une fraude littéraire, contient cependant des éléments vrais; les sons qui y sont assignés aux caractères *hamyarites* étaient probablement traditionnels. A tout événement, leur coïncidence avec la conjecture de M. Forster, formée indépendamment, est frappante. Roediger s'est mépris, en cherchant des analogies dans plusieurs points avec le grec (et le grec non primitif, qui plus est, comme dans le *Σ*) et avec le samaritain. En fait, le raisonnement à priori sur ce sujet, ne mérite aucune confiance. Il peut très-bien fortifier l'expérience, mais nullement autoriser des conclusions. La valeur du même caractère change fréquemment chez la même nation avec le cours du

temps, ainsi que nous le voyons dans les alphabets grec et romain. Les analogies entre ceux qui sont le plus près alliés, sont fort trompeuses. Par exemple: un ancien romain, familier seulement avec sa propre langue, et sans guide pour l'aider, aurait, en rencontrant une inscription grecque, naturellement identifié le son de quatre des caractères grecs avec celui assigné aux formes semblables du latin (savoir, *H*, *P*, *X* et *G*, l'ancien *Σ*), et dans un cinquième il aurait probablement conjecturé que c'est le même que celui de sa propre langue auquel il ressemble, le *Q*; et il aurait justifié sa conclusion par la concordance à la fois dans la forme et dans les sons de 11 caractères. De la même manière, à la première vue de l'éthiopien, il semblerait naturel d'identifier le *Z* de cette langue avec le *H* romain ou grec, la forme étant la même. Il est de fait que, dans l'étude des alphabets, comme dans la poursuite de toute branche de connaissances inductives, nous devons avoir une double ou triple application de l'*experimentum crucis*, avant de pouvoir formuler sûrement aucune conclusion.

« L'usage de la lettre *t* est fort rare, il ne s'en rencontre qu'un exemple dans l'inscription de *Hassan-Ghorab*, quoiqu'il semble être plus fréquent dans les dernières inscriptions de *Nakab-al-Hajar*. La prononciation de plusieurs nations à cet égard, et l'échange des affiliées liquides *l* et *r*, sont très-remarquables. Encore vient l'habituelle confusion que font les Orientaux de *s* et de *t*, de *h* et de *th*. Un point semble distinguer le *d* ébreu, d'avec le *d* Massu, comme en arabe. M. Forster reconnaît quo la distinction entre le *s* et le *t* n'a pas encore été clairement déterminée à sa satisfaction, la difficulté s'augmentant par suite de l'échange qui s'en fait entre dialectes. Il fait quelques observations très-curieuses relativement aux marques et corolles qui différencient les diverses formes de la même lettre, le *s* en particulier. Nous nous accordons avec lui à regarder ceci comme analogue aux points diacritiques qui sont séparés des lettres dans les alphabets arabe, hébreu-massu-élique (et, nous ajouterions, syriaque); ce dont nous avons une trace dans la cédille de l'espagnol et du portugais. Mais nous demanderons ou même temps si ces petits signes ne peuvent pas aussi être dans plusieurs cas le germe de voyelles, telles qu'elles sont renfermées dans chaque caractère du syllabaire éthiopien, les variations s'opérant là par des marques quelque peu pareilles. Les marques diacritiques de *s*, *l*, *sh* et *eu* en particulier, sont assez nombreuses pour amener le soupçon qu'elles avaient pour but quelques variations de sous-voixelles. On bien encore se peut-il qu'elles aient un certain moyen indicateur de la contraction ou de l'inflection. »

NOTE IV.

Art. Berbères.

Extrait d'un rapport sur un tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines, par M. Gestin.

« Toutes les relations s'accordent à représenter les Touarigs et les Berbères en général comme étant d'une nature supérieure à celle des nations voisines. Les Berbères ont un caractère hospitalier et ne repoussent pas la bonne foi. C'est au point qu'un vieillard touarig, parlant à un voya-

geur anglais, s'écria: « Assurément nous avons une origine commune (826). » Les femmes surtout se font remarquer par un caractère ouvert et serviable; il est vrai que la polygamie n'est guère pratiquée chez les peuples de race berbère, et que les femmes y jouissent de plus de liberté qu'ailleurs. Elles sortent la tête découverte et peuvent s'abandonner aux bons instincts de leur sexe,

(826) Il s'agit ici du docteur Oudney. Voyez l'ouvrage intitulé: *Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, par DUBOIS, CHAPPELIER et

ODNEY, traduction d'Eydès et de la Renaudière, Paris, 1826, t. I, p. 72.

« La députation envoyée récemment par les Tounaris au gouverneur général de l'Algérie est une preuve de l'insouciance que le non français prend dans l'intérieur du continent africain. C'est de plus pour le gouvernement un avertissement sur la politique qu'il a à suivre. De quel intérêt n'est-il pas pour la France d'attirer sur son territoire le mouvement qui de tout temps a mené de l'intérieur, sur les bords de la mer Méditerranée, l'or en grain ou en poudre, et qui a introduit des côtes de la mer dans l'intérieur les produits des pays civilisés? Au moyen âge, les caravanes qui apportaient du pays des nègres l'or et les esclaves venaient ordinairement déposer leur cargaison à Constantine, à Bougie et à Tlemcen. A cette époque, Alger n'était qu'une réunion d'habitants halabes par quelques familles berbères qui reconnaissaient l'autorité du prince de Bougie (827). Plus tard, lorsque le calme est disparu de l'Algérie, les caravanes parties de l'intérieur prenaient la coutume de se détourner, soit à l'est du côté de Tunis et de Tripoli, soit à l'ouest vers les provinces de l'empire de Maroc. Maintenant que le nom d'Alger retentit au loin, c'est vers Alger qu'il s'agit de faire converger les caravanes. A l'intérêt du commerce se joint l'intérêt de la science. N'est-il pas digne du gouvernement de la France de profiter des avantages qui lui sont faits, pour passer à la solution des questions qui s'agitaient déjà au temps de Didon et de Scaevola?

« Toutes les personnes qui ont du goût pour les études géographiques et pour la philologie, qui en est l'auxiliaire indispensable, connaissent les services rendus récemment par des voyageurs intrépides qui n'ont pas craint d'exposer leur vie pour recueillir les bornes de nos connaissances. Il suffit de prononcer les noms des Anglais, le major Laing, le capitaine Lyon, le docteur Oulney, James Richardson, ainsi que celui du docteur allemand Hartig, qui vient d'échapper comme par miracle à l'influence d'un climat meurtrier et aux embûches d'une population barbare. La France, à côté de ces noms illustres et d'autres noms que nous passons pour abrégé, n'a à placer que le nom de René Caillié, qui, à la vérité, est le mérite de faire le premier, parmi les Européens, la trajet du Sénégal à l'empire de Maroc, en passant par Tambouctou; mais elle peut citer M. le général Dumas, qui, bien qu'il ne se soit jamais engagé au milieu des solitudes de l'Afrique, a su, à l'aide de renseignements puisés à de bonnes sources et sagement élaborés, jeter une lumière nouvelle sur le Sahara algérien et le grand désert (828). Il est juste de faire aussi mention de M. d'Arvex, qui, sans avoir mis le pied sur le sol africain, est parvenu à résoudre plus d'une question jusque-là restée insoluble (829).

(827) Traduction française de la Géographie d'Abou-Isa, pages 175, 177 et 191.

(828) Voyez les deux ouvrages de M. le général Dumas, intitulés l'un le Sahara algérien, Paris, 1845; et l'autre, le Grand Désert, Paris, 1848. Les cartes qui accompagnent ces volumes ont reçu des améliorations dans la carte qui est jointe au tableau de la situation de l'Algérie, publié par le ministère de la guerre en 1853.

(829) En ce qui concerne l'objet spécial de ce rapport, voyez la Note de M. d'Arvex, sur les documents recueillis jusqu'à ce jour pour l'étude de la langue berbère, et sur divers manuscrits anciens dans cette langue, qu'il importe de rechercher. (Bulletin de la Société de géographie, du mois d'octobre 1849, pag. 225 à 310.) M. d'Arvex donne dans ce mémoire la liste des diverses publications relatives à la langue berbère qui avaient été faites jusqu'à cette époque.

(830) Voyages et découvertes dans le nord de l'Afrique, par DUMAS, LAFONTON et ORSAY, tome 1^{er} de la traduction française, Introduction.

(831) On peut consulter, à ce sujet, dans le Bulletin de la Société de géographie 1^{re} les instructions rédigées par

« Sur ces entrefaites il s'est produit un fait qui mérite d'être rappelé. En 1822, le docteur Oudney, se rendant de Morzink, l'ancien pays des Garmanites, dans l'oasis de Ghât, remarqua en divers endroits des caractères gravés sur les rochers; comme ces caractères n'avaient pas encore été signalés, Oudney ne sut pas d'abord à quoi il fallait les rapporter; mais une partie de ces inscriptions lui ayant été expliquées par les indigènes, il reconnut que ceux-ci avaient, couramment avec l'arabe, une écriture particulière à leur usage (830). En 1845, le chef d'escadron d'artillerie, M. Boissonnet, alors directeur des affaires arabes de la province de Constantine, entendit parler d'une écriture qui sous le nom de tifinag, était employée chez les habitants de l'oasis de Tounsi, sur les frontières de l'empire de Maroc; douze lettres de l'alphabet tifinag lui ayant été communiquées, elles se trouvèrent d'accord avec celles qui avaient été dessinées par Oudney.

« Depuis cette époque, ces mêmes caractères, ou du moins des signes analogues, ont été successivement remarqués par Richardson dans l'oasis de Ghât, par M. Vattier de Bourville, à Bengharz, dans la Cyrénaïque (831), etc. Or, à la première inspection de ces caractères, M. de Sauley fut frappé de leur ressemblance avec ceux d'une inscription libyque qui a été signalée depuis plus de deux siècles, et qui est gravée, à côté d'une inscription punique, sur un mausolée situé à Thimga, à deux ou trois journées au milieu des ruines de Carthage (832). De tous ces faits, l'on a été en droit d'induire 1^o que l'écriture tounis est unie parmi toutes les peuplades berbères de l'Afrique, chez qui les Arabes ne sont point parvenus à effacer les dernières traces de la civilisation indigène; 2^o que cette même écriture est une continuation plus ou moins fidèle de l'écriture employée jadis sur les bords de la mer Méditerranée, chez les Libyens, les Gétules et les Numides. On a pu y voir encore une nouvelle preuve de l'identité du berber avec l'ancien libyque (833).

« En ce moment, grâce à l'extension de la domination française en Algérie du côté du sud, et grâce à l'impulsion qui a été donnée par le Gouvernement à toutes les branches du service local, les études qui tiennent à la philologie et à la géographie en général, sont suivies dans nos possessions d'Afrique avec plus d'ardeur que jamais. Parmi les personnes qui montrent le plus de zèle, on remarque des militaires qui, initiés de bonne heure aux spéculations de la science, sont en état de manier à la fois la plume et l'épée. M. le baron de Siane, interprète principal de l'armée d'Afrique, met la dernière main à sa traduction de l'histoire arabe des Berbères, par Abu Khaldoun, et, en même

M. Bonard, au nom de l'Académie, pour le voyage d'exploration en Afrique de M. Prax (calendrier du mois de mars 1847, page 171); 2^o la lettre de M. Prax, qui avait découvert deux objets portant des caractères libyques récemment écrits (calendrier du mois d'août 1847, page 85); 3^o la lettre de M. Vattier de Bourville (calendrier du mois de septembre 1848, page 72 et suiv.). On trouvera ces trois documents réunis dans le Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome XVI, 1^{re} partie, page 54 et suiv.

(832) Voy. 1^{er} Gesenius, *Scriptura linguarum Phœnicie monumenta quædam impressa*, Leipzig, 1837, pages 185 et 455; 2^o *Journal asiatique* du mois de mai 1841, pag. 435 (note de M. A. Jadas, sur l'alphabet tifinag, avec une lettre écrite en arabe par un berber, et la traduction de cette lettre par l'auteur de ce rapport); 3^o *Journal asiatique* du mois de mars 1849, page 247 (Mémoire de M. de Sauley sur l'alphabet tifinag).

(833) M. Jadas a publié son ouvrage spécialement intitulé: *Etude démontorative de la langue phœnicienne et de la langue libyque*, Paris, 1837, in 4^o, avec planches.

temps, il travaille à un tableau des origines des Berbères, considérés sous les rapports ethnographique, philologique et historique. D'un autre côté, un capitaine du génie, M. Hanotou, attaché au bureau arabe d'Alger, rédige une grammaire du langage des populations du Djurdjura, au sud-est d'Alger, et M. le colonel de Neveu, chef du bureau politique des affaires arabes de la province d'Alger, rassemble les éléments d'un vocabulaire touarig.

« Mais les travaux entrepris jusqu'ici ont eu le défaut d'être partiels, et de n'envisager la question que sous une de ses faces. S'il y a eu des philologues qui ont essayé d'aborder le sujet dans son ensemble, ils paraissent l'avoir fait d'une manière prématurée, et avant qu'ils eussent à leur disposition tous les éléments indispensables. Plusieurs dialectes berbères n'ont pas encore passé sous le contrôle d'un examen critique; d'autres ont été exposés d'une manière incomplète et même inexacte. Souvent un voyageur n'entend pas bien ce qu'un lui dit; quelquefois le mot qu'on lui donne pour l'équivalent d'un autre mot, ne signifie pas tout à fait la même chose. Enfin, il a dû arriver plus d'une fois qu'un homme d'ailleurs consciencieux, en étudiant les mots et les formes d'un dialecte, y a fait entrer, sans s'en rendre bien compte, les mots et les formes d'un autre dialecte.

« Une grande tâche a été entreprise par M. Ch. Y. Geslin, ancien élève de l'école vétérinaire d'Alfort, et maintenant employé au bureau arabe de Laghouat, ville située au midi d'Alger, à une distance de plus de cent lieues; c'est le tableau des dialectes du nord-ouest de l'Afrique, depuis les régions de Tunis et de Tripoli jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la Méditerranée jusqu'au pays des Nègres. M. Geslin ne s'est pas borné aux dialectes berbères; il a embrassé dans son travail les idiomes des peuplades voisines, qui, bien que n'appartenant pas à la race berbère, en ont subi plus ou moins d'influence.

« M. Geslin fut envoyé il y a quelques années en Afrique, pour diriger le bureau de Laghouat. A l'instruction spéciale qu'il a reçue en France, il joignait la connaissance de la minéralogie et de la botanique; c'est du reste un homme dans la force de l'âge et plein d'ardeur pour le travail. A son arrivée dans le pays, il se livra à l'étude de l'arabe, afin de se mettre en rapport direct avec les hommes lettrés indigènes, qui tous sont familiarisés avec la langue du Coran. En effet, le langage des anciens nomades de l'Arabie, dont ni les Grecs ni les Romains ne soupçonneront jamais les futures destinées, est devenu la langue commune de la plus grande partie du continent africain, et son usage, bien loin de s'arrêter, semble s'étendre plus que jamais. La langue arabe est la compagne inséparable de la religion musulmane, et l'islamisme s'avance de plus en plus vers le sud, sur toute la largeur de l'Afrique, depuis la Senégambie jusque dans le Zanguebar. On dirait que l'esprit du mahométisme veut reconquérir de ce côté, ce qu'il perd chaque jour dans les pays placés en face de la civilisation européenne. La connaissance de l'arabe permit à M. Geslin de nouer des relations avec les hommes de l'intérieur du continent qui viennent à Laghouat, les uns pour leurs opérations de commerce, quelques-uns pour aller s'embarquer à Alger et se rendre de là en Egypte, afin de faire le pèlerinage de la Mecque, le plus grand nombre pour servir comme soldats ou comme domestiques.

« Voilà comment M. Geslin fut amené à faire de la philologie son occupation principale. Il fut favorisé dans ses efforts par M. le colonel du Barrail, commandant supérieur de la province de Laghouat, et qui lui-même n'est pas étranger aux recherches scientifiques. Non-seulement M. Geslin trouva auprès de l'administration locale des facilités parti-

culières, mais il obtint d'accompagner le commandant dans les expéditions que celui-ci entreprenait pour le service de la France. Ce fut ainsi qu'il put explorer les oasis de Tamgourt, de Souf, etc. Ses investigations s'étendirent jusqu'au delà des limites du pays des Touarigs. Il se procura des renseignements sur les Tibbons, qui habitent à l'orient du pays des Touarigs, et qui, issus d'une race différente, sont presque toujours en guerre avec eux. A l'aide d'un domestique de M. du Barrail, et d'un autre indigène, qu'il contrôlait l'un par l'autre, il put aussi étudier la langue des Haoussa, qui est usée sur une grande partie des bords du Niger. Il put même recueillir un vocabulaire des mots de la langue parlée par les nègres du Bornou, à l'occident du lac de Tchad.

« En 1855, M. Geslin adressa à M. le gouverneur général de l'Algérie les résultats de ses recherches et les fruits de ses méditations; le tout formait quinze cahiers plus ou moins considérables. Les cahiers furent envoyés par M. le gouverneur général à M. le maréchal ministre de la guerre, qui a cru devoir les soumettre à l'examen de l'Académie. Les cahiers que l'Académie a reçus ne sont qu'un nombre de neuf; les autres ont été retenus par l'auteur, qui, apparemment, avait quelque chose à y ajouter. Cette circonstance aurait mis la commission nommée par l'Académie hors d'état d'émettre une opinion parfaitement motivée, si les cahiers qui ont été placés sous ses yeux, n'avaient été accompagnés d'un rapport de M. de Siane, rédigé d'après l'ensemble du travail. Le rapport de M. de Siane est satisfaisant, et a suppléé aux documents qui manquaient à la commission.

« Voici l'indication des matières dont se compose l'envoi de M. Geslin, et qui forment l'objet d'autant de traités différents.

- 1° Grammaire du dialecte parlé par les At-Ferah, tribu berbère qui habite auprès de la ville de Miliana, au sud-ouest d'Alger;
- 2° Dictionnaire du dialecte des At-Ferah;
- 3° Tableau des origines et des mœurs des Berbères-Mozabites;
- 4° Vocabulaire français-mozabite;
- 5° Description de la région habitée par les Touarigs; notice des diverses tribus touarigs, avec l'indication de la contrée occupée par chacune d'elles; mœurs et usages de ce peuple;
- 6° Essai de grammaire du dialecte touarig de la province d'Agadez;
- 7° Echantillon de la littérature touarig; quelques contes, quelques chansons, quelques prières;
- 8° Quatre vocabulaires touarigs, pour autant de dialectes différents;
- 9° Analyse grammaticale d'un certain nombre de mots touarigs;

- 10° Un court chapitre sur les Tibbons;
- 11° Une grammaire et un vocabulaire haoussa;
- 12° Un vocabulaire bornou.

On voit que la plus grande partie de ces ouvrages ont trait au peuple et au langage des Touarigs; c'est, en effet, la portion du sujet qui laissait le plus à désirer sous le point de vue de la science, et qui, au point de vue de la politique française, réclamait les plus prompts renseignements. M. Geslin s'accorde avec les auteurs des relations de voyage sur le caractère moral des Berbères et sur celui des Touarigs en particulier. Sans doute on remarque parmi eux des hommes vicieux et qui ne reculent devant aucune mauvaise action; mais la masse est honorable et susceptible d'élevation dans les idées. Ce qui a le plus frappé M. Geslin, c'est que les Touarigs paraissent avoir le sentiment de la place égale que les hommes en général occupent devant Dieu, et de la sympathie que nous devons tous professer les uns pour les autres, à quelque nation que nous appartenions. Ce sentiment perce

dans les prières qu'ils adressent au ciel, et M. Geslin ne connaît pas d'autre manière d'expliquer un fait si inattendu, qu'en disant qu'à une certaine époque, le christianisme fit sentir sa bienfaisante influence jusque dans ces régions si peu accessibles. En effet, combien de contrées, en Afrique et ailleurs, où domine aujourd'hui la loi de Mahomet, et où l'on remarque encore des restes d'églises et d'autres vestiges de la loi ébraïenne !

« Quelques-uns des sujets qui ont été traités par M. Geslin se rapportent à des populations qui n'ont pas un intérêt direct pour la France : tels sont les cahiers consacrés aux Tibbous, aux Haoussa et aux habitants du Bornou.

« M. Geslin n'a voulu laisser échapper aucune occasion d'accroître la masse de ses connaissances. D'ailleurs il est parti de l'idée qu'à mesure que nos communications avec l'intérieur du continent africain s'étendent, nous aurons à établir des relations avec ces diverses peuplades. Par exemple, le haoussa se parle dans une grande partie du pays des nègres, depuis Tombouctou jusqu'à Bornou, et il est devenu la langue commerciale de toutes les contrées voisines. On peut ajouter que la connaissance de ces idiomes n'est pas sans intérêt pour l'étude des dialectes berbères eux-mêmes. Suivant M. Geslin, il résulte des faits recueillis jusqu'ici que la langue berbère ne fluit pas entièrement avec le pays des Touarigs, du côté du sud, mais que son influence se continue au delà, jusqu'à ce que la grande distance en fasse disparaître les dernières traces. Mais ces recherches successives étendent le champ d'une manière démesurée; un inconvénient grave, c'est que les observations de la nature de celles de M. Geslin gagneraient beaucoup à être vérifiées et contrôlées sur les lieux mêmes; or comment se porter chez un si grand nombre de nations, surtout chez des nations aussi lointaines ?

« Les traités rédigés par M. Geslin ne sont pas tous dans un état parfaitement satisfaisant; quelques-uns paraissent susceptibles d'être remaniés. Il reste d'ailleurs certains dialectes berbères qui ne se sont pas encore offerts à son attention; mais il faut voir si la pensée qui a dirigé l'auteur, et la manière dont elle a été mise à exécution. Or la pensée est sérieuse, et les imperfections de détail qui se sont révélées dans l'exécution n'en détruisent pas les avantages. Étudier chaque dialecte en particulier, abstraction faite des dialectes parlés ailleurs, rassembler tous les mots usités dans un pays au moment où l'on tient la plume, marquer les diverses formes sous lesquelles chaque terme se présente; reproduire ensuite ces mots dans des phrases empruntées au langage vivant, et enfin tracer le tableau des phrases par lesquelles ces expressions sont susceptibles de passer, avec l'indication des règles qui président à chacune de ces opérations, voilà, certes, une entreprise laborieuse et qui peut être féconde en résultats.

« Depuis les commencements du siècle, les sa-

vants d'Europe qui ont essayé de débrouiller les origines berbères se sont, en général, trop pressés de conclure du particulier au général; quelquefois une forme isolée, une forme qui n'était pas même d'une parole exactitude, a suffi pour faire trancher les difficultés les plus ardues, pour établir des affinités entre des peuples et des idiomes qui n'ont jamais rien eu de commun, ou bien pour séparer des choses qui étaient faites pour rester ensemble. Il est à désirer que M. Geslin ne se hâte pas trop de tirer les dernières conséquences des faits qu'il a rassemblés.

« La philologie berbère n'est pas à beaucoup près aussi avancée que celle de certaines familles de langues. Qui ne connaît le grand ouvrage de M. Bopp sur la grammaire comparée des langues indo-européennes, celui des frères Grimm sur les dialectes germaniques, et celui de feu Raynouard sur les idiomes néo-latins ? Le moment n'est pas encore venu de mettre à exécution un plan du même genre pour les idiomes africains. Il se prépare en Angleterre, en Allemagne et ailleurs des grammaires et des vocabulaires sur un ou plusieurs des dialectes qui ont été l'objet des recherches de M. Geslin; il y a plus : on a vu qu'en Algérie même des Français se livraient à des études analogues. Avec l'impulsion donnée, il y a lieu d'espérer que d'ici à un petit nombre d'années, le sujet, dans son ensemble, aura reçu une lumière nouvelle. Mais, pour le moment, M. Geslin fera mieux de se borner à publier les faits tels qu'ils se seront présentés à lui, en dehors des théories qui se sont déjà fait jour, et de celles qui ne peuvent manquer de se produire; sauf à lui à revenir plus tard sur le même sujet et à communiquer au public ses vues particulières. Il est également préférable que M. Geslin sorte le moins possible du vaste champ qu'offre la philologie berbère, champ pour lequel sa position personnelle le sert de la manière la plus heureuse.

« Rien n'indique, dans les cahiers qui ont passé sous les yeux de la commission, que M. Geslin ait découvert dans les lieux qu'il a explorés les moindres vestiges d'inscriptions antiques, notamment d'inscriptions libyques. Il ne paraît pas non plus avoir eu connaissance, par voie indirecte, soit d'inscriptions antiques, soit d'objets modernes quelconques chargés de ces caractères touarigs qu'on appelle *Tiflég*. La commission renvoie à cet égard M. Geslin aux instructions qui furent rédigées, en 1847, par M. Jomard, au nom de l'Académie, pour le voyage de M. Prax, instructives qui ont conservé toute leur utilité (854).

« Il reste un point à éclaircir, la langue arabe a joué un grand rôle dans les recherches qui ont été entreprises par M. Geslin; c'est par l'arabe qu'il s'est mis en rapport avec les indigènes, tant avec ceux du centre de l'Afrique qu'avec ceux de l'Algérie; c'est en arabe que lui ont été communiqués les divers renseignements qu'il a rassemblés sur les dialectes berbères et les autres idiomes africains.

(553) Le champ que M. Geslin a entrepris d'exploiter est indépendant de celui qui fait l'objet d'un volume grand in-folio, lequel a été publié à Londres en 1854, sous le titre de *Pargollas africains, or comparative vocabulary of nearly three hundred words and phrases, in more than one hundred distinct african languages*, avec une introduction où se trouvent consignés des renseignements géographiques intéressants, notamment une collection d'indigènes, et avec une carte de M. Auguste Petermann, indiquant l'emplacement des peuples qui parlent les langues mentionnées dans le recueil. Cet ouvrage, consacré spécialement à la race nègre, commence à peu près à dire tout le champ exposé par M. Geslin, c'est-à-dire au tropique du Cancer, et se termine au tropique du Capricorne. L'auteur est un membre de la société des missionnaires protestants, le révérend Sigismund W. Koelle, qui a exercé pendant plusieurs années son ministère dans

les provinces les plus chaudes du continent africain. La même année, M. Koelle a publié trois volumes in-8, à savoir : 1° une grammaire du langage des nègres Kaure établie dans le royaume du Bornou, au sud du lac de Tchad (*Grammar of the Bornu or Kouri language*); 2° un recueil consacré à la littérature Assou, sous le titre de *African native literature*, et renfermant des proverbes, des contes, des fables et des fragments historiques; 3° une grammaire du langage rei, lequel est parlé sur les bords de l'océan Atlantique, aux environs de la colonie de Sierra-Leone; le titre est *Outline of a grammar of the rei language*, avec un vocabulaire rei-anglais. D'un autre côté, M. Norris a fait imprimer, la même année, à Londres, une grammaire du langage des tribus foulah qui habitent aux environs du lac de Tchad; cette grammaire, composée par le révérend Macbrat, a été enrichie de quelques additions par l'éditeur.

Dans les cahiers qui ont été soumis à l'examen de la commission, les contes, les prières, et, en général, tous les mots indigènes qui reviennent sous la plume de M. Geslin, sont transcrits en caractères français : la chose ne pouvait pas être autrement. Nous avons dit que les Berbers avaient une écriture particulière à leur usage ; mais cette écriture est d'une application peu fréquente ; d'ailleurs, elle paraît varier suivant les pays : c'est l'alphabet arabe qui sert d'alphabet commun.

« Mais M. Geslin ne s'est pas borné aux transcriptions en caractères français : il y a joint ordinairement une transcription arabe, et même quelquefois une version dans la langue de Mahomet. Aussi l'arabe occupe une place considérable dans les cahiers de M. Geslin. Probablement la pensée de M. Geslin aura été de conserver par devers lui la forme même dans laquelle les renseignements qu'il a reçus des indigènes lui étaient parvenus : c'était afin d'avoir toujours sous la main un moyen de contrôle pour son propre travail. En effet, comme il le dit lui-même quelque part, l'écriture arabe est peu commode pour une transcription quelconque. En arabe, on ne marque pas les voyelles, et les consonnes sont loin de suffire pour exprimer tous les genres d'articulations. A l'égard des versions arables, elles sont rédigées dans le patois qui a cours dans l'intérieur de l'Afrique, patois où rien ne rappelle la régularité qui distingue le style du Coran.

« Du reste, un encrier échantillon du patois arabe de l'intérieur de l'Afrique pourrait avoir son utilité ; de plus, il est des circonstances où une transcription arabe est loin d'être indifférente : par exemple, dans les vocabulaires et les dictionnaires.

« L'influence de la langue arabe sur les dialectes berbers a varié suivant les contrées ; cela a dépendu du plus ou moins d'action exercé par les croyances de l'islamisme et la politique des gouvernements ; mais probablement il n'y a aucun dialecte berber qui n'ait subi quelque altération. Souvent un mot berber est remplacé par un mot arabe ; quelquefois le mot berber reçoit seulement une modification, de manière à se rapprocher de la langue des vainqueurs. Dans ces sortes de cas, il est parfois très-difficile de reconnaître la présence de l'arabe. En effet, depuis la conquête de l'Algérie par la France, quelques Européens, par une idée singulière, ont mis en usage, pour certaines lettres de l'alphabet arabe, un mode de transcription différent de celui qui avait été employé jusqu'à présent. Il est résulté de là que plusieurs dénominations arabes qui nous étaient devenues familières, ne sont plus reconnaissables quand elles nous arrivent d'Afrique. Par exemple, l'oasis de Ghât est appelé *Raat*. En pareil cas, c'est l'écriture arabe qui, pour les personnes compétentes, dissipe le plus sûrement toutes les incertitudes. »

NOTE V.

ART. BORÉALE (RÉGION).

Notice sur les qualités physiques et morales des peuples Eskimaux.

« Si nous avons vu une race privilégiée et de grande taille, vivre sur l'extrémité australe de l'Amérique, disséminée au milieu des peuplades de médiocre stature, et non loin des misérables Peshierais, nous verrons que son extrémité boréale, au contraire, est habitée sans partage par un rameau distinct, divisé en plusieurs branches secondaires, qui présentent toutes la même physionomie et les mêmes habitudes.

« Les peuples que nous nommons Eskimaux, destinés à vivre dans les hautes latitudes du nord, sont soumis au plus haut degré à l'influence que peut exercer le climat sur l'homme comme sur les autres êtres animés. Leur physionomie, leurs habitudes, tout prouve que leur descendance provient de la race mongole ; et cependant, rapetissés dans leur taille, rabougris par les froids extrêmes des régions glacées du pôle nord qu'ils habitent, ils ont subi toutes les modifications que pouvait apporter l'action prolongée d'une température rigoureuse, sans cependant offrir d'une manière invariable la petite stature longtemps attribuée aux seuls habitants des côtes du Labrador et des terres placées près du cercle arctique, auxquels quelques écrivains réservèrent le nom d'Eskimaux. La race mongole, en effet, dans les pays tempérés où elle a pris naissance, est en général de taille médiocre, et ses rameaux épars, disséminés sur le Groënland, comme sur la Lapone et sur le nord du Nouveau-Monde, en s'endurcissant au froid, ont pu se rapetisser quant au développement de la race humaine, suivant les localités ; tandis qu'au contraire, d'autres tribus, qui leur ressemblent, parlant la même langue, habitant des sols plus fertiles, sont restés de taille ordinaire, tout en conservant le type de la famille.

« Une identité dans les habitudes et dans les arts de ces peuples, lie d'une manière assez nette les Eskimaux aux Samoyèdes et aux Ostiaques, et même aux habitants de la presqu'île de Kamtschatka et des îles Aléoutiennes ; mais on remarque, au milieu de ces peuplades boréales, une tribu qui paraît évidemment étrangère, plus développée dans sa taille, et qui est disséminée sur les bords du détroit de Behring.

« Toutes les nations qu'on peut appeler *Polaïres*, séparées depuis longtemps, sans communications entre elles, ne peuvent être isolées sous le rapport physique et moral. Elles forment une famille naturelle que les naturalistes ont appelée race *Hyperboréenne*, et qu'ils caractérisent ainsi : les hommes de cette race humaine ont quatre pieds et demi de haut, et le corps trapu, sans être gras ; les jambes sont raccourcies, mais assez droites et très-fortes ; la tête est ronde, et d'un volume qui paraît peu en rapport avec le reste du corps ; le visage a cela de remarquable, d'être large, court et plat vers le front ; le nez est écarté, sans être trop large ; les pommettes sont fort élevées ; la bouche est grande, les cheveux sont plats et noirs, naturellement gras et durs, et la barbe est rare. Fabricius, dans sa *Famula du Groënland*, avait déjà dit : « On a remarqué que les hommes du nord avaient un teint plus blanc, une chevelure plus blonde, à mesure qu'on s'avance vers les climats les plus froids ; mais, par exception, les habitants des environs du cercle polaire, tels que les Lapons, les Samoyèdes, sont des petits hommes, très-bruns de peau, à cheveux et à favoris très-noirs ; la nature plaça près d'eux, et par un singulier contraste, les grands et lymphatiques Finnois, et près des Groënlandais, les blonds Islandais plus méridionaux. » La couleur de ces peuples est en effet d'un jaune rougeâtre sale.

« Les habitudes des Hyperboréens sont à peu près analogues partout où on les a observées. V-

vant sur des points du globe où la nuit semble expirer, ensevelie sous les glaces éternelles du pôle, leur industrie, toute instinctive, s'est tournée vers la pêche et la chasse, leurs uniques ressources pour vivre, et ils y ont acquis une grande supériorité. La rigueur du climat penchait la majeure partie de l'année les a forcés à se creuser des abris souterrains, à y entasser des vivres pour l'époque où la pêche et la chasse sont impraticables. Dans les longues nuits polaires, où ces peuples n'ont pour toute lumière que les sorores boréales, ensevelies sous la glace et la neige, dans leurs souterrains, ils vivent de poisson sec, de chair de cétacés, en buvant l'huile à grands traits, qui pour eux est un breuvage délicieux, en même temps qu'elle sert à l'éclairage de leurs demeures souterraines pendant les nuits de plusieurs mois. Leurs vêtements d'hiver sont faits de peaux d'animaux, dont les poils leur servent de fourrure, et qui sont cousus avec des nerfs. Ceux d'été se composent de robes de boyaux de phoques, assemblés avec art, et qui ressemblent à des toiles vernissées. Ailleurs, leurs huttes esquivales, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daim. Tous façonnent leurs élégantes pirogues, nommées *baidarra*, avec des peaux de phoques (elles sont longues de 12 pieds et très-étroites), supportées par de légères membrures. Leur construction est caractéristique pour ces peuples, car ces pirogues, qui sont sveltes et propres à une marche rapide, sans balancier, n'ayant qu'une ouverture au centre où se place le natif, qui attache autour de son corps un tablier de peau, fixé sur le rebord du trou, semblent être identifiées avec celui qu'elles manœuvrent, et dont l'adresse est extrême pour les relever lorsque leur trop grande légèreté les fait chavirer, ce qui arrive fréquemment. Ils savent généralement travailler une pierre grise et poreuse, pour en faire des vases et des chaudières, qu'ils embellissent par des ornements variés. Ils se font des bijoux avec le beau jade, dit pierre du Labrador : les cosmétiques divers ont aussi pour eux des attraits. Ils sont adroits à la chasse des renards et des zibelines, dont ils traitent les fourrures, ou qu'ils emploient en vêtements. Ils savent avec adresse harponner les cétacés, et leurs dards, faits d'os ou de pierres aiguës, sont surmontés de vessies gonflées, dont la résistance force la bête, qui voit épuiser ses forces, de venir respirer à la surface de la mer. De nouveaux javalots l'accablent encore, jusqu'à ce qu'elle expire. Alors ces peuples s'en partagent les lam-

beaux, et elle assure pendant longtemps leur subsistance.

« Superstitieuses à l'excès, ces peuplades, à cela près de quelques nuances, ont présenté des idées religieuses identiques. Mais leur morale, très-relâchée, leur a fait adopter la polygamie, prostituer sans pudeur leurs femmes et leurs filles, qu'ils ne considéraient que comme des créatures inférieures, dont ils sont maîtres de faire ce que bon leur semble. Ceux qui ont des communications avec les Européens, en ont reçu le goût désordonné pour les liqueurs spiritueuses, et ceux du Labrador et du Groenland ont eu des missionnaires Moraves, dont les succès ne furent jamais très-remarquables. Quelques-uns des Esquimaux, moins septentrionaux, sont pasteurs. Ils élèvent des troupeaux de rennes, qui font toute leur fortune, et se servent de chiens pour voyager sur la neige, ou emploient dans ce but de larges patins faits en forme de raquettes. Ceux-là sont, comme on doit le penser, très-mêlés.

« Il ne nous reste plus à dire qu'un mot sur la petite taille des Esquimaux. Certes, chaque jour la nature rapetisse certains hommes, et semble s'être plu à créer des échantillons imparfaits ou des êtres en miniature. Tel était le célèbre Bêbé, le nain fait des mains que cite l'histoire, car le raebittisme a produit le plupart d'entre eux. Nous devons reléguer parmi les exagérations poétiques la fable des pygmées, et, le dirai-je, le peuple Quimbois, de l'intérieur de Madagascar, quel que soit le respect dont nous entourons Commençon ; mais pour les Esquimaux, dont la taille est en général au-dessous de la moyenne, doit-on penser qu'elle en ait agi ainsi, ou, suivant l'idée commune, que l'action directe d'un froid vif ait suffi pour s'opposer au libre développement de l'organisme, en concentrant le plus possible les organes de la vie ? Cette dernière opinion ne répugne point à l'intelligence. La faculté créatrice semble s'ancrer vers les pôles. Des glaces envahissent les rivages des terres avancées sous le cercle arctique. Le nombre des êtres anciens diminue, et ceux qu'on y trouve ont reçu une organisation propre pour ces climats.

« Mais le regne végétal nous offre l'exemple le plus saillant de son influence ; et celui-ci, rabougri dans ses formes, engourdi pour ainsi dire pendant les neuf dixièmes de l'année, ne prend jamais que des dimensions très-petites ; c'est ainsi que le bœuf du nord n'est plus, chez les Esquimaux, qu'une herbe ténue !... » (Lisson.)

NOTE VI.

ART. CELTIQUES.

Sur les antiquités prétendues celtiques.

« M. J.-A. Worsaae, inspecteur des monuments historiques de Danemark, se trouvant à Paris l'année passée, me fit l'honneur de me consulter sur le plan d'un voyage qu'il se proposait d'entreprendre dans nos départements de l'ouest. Son but était de visiter les principaux de ces monuments, que nous appelons *celtiques* ou *druidiques*, et de les comparer à ceux de la Scandinavie et des îles Britanniques qu'il venait d'explorer. Auteur d'un ouvrage très-intéressant sur les antiquités du Nord (1855), M. Worsaae était plus que personne en état de traiter la question si difficile de l'origine de ces bizarres et grossières constructions qui ont donné

lieu à tant de systèmes hasardés. Aucun antiquaire n'avait réuni un plus grand nombre de faits et d'observations dans des pays plus divers. J'attendais donc avec impatience le résultat de ses recherches. Il a bien voulu me le communiquer dans une lettre, ou plutôt un mémoire que je regrette de ne pouvoir insérer ici en entier, mais dont quelques extraits feront apprécier l'importance.

« Tous les monuments qui se trouvent en France, et qui semblent appartenir à une époque antérieure à la conquête romaine, sont encore trop souvent confondus sous le nom de *monuments celtiques* ou *druidiques*. Chez vous, comme ailleurs chez nous, dans l'enfance de l'archéologie nationale, on leur attribue une destination exclusivement religieuse,

(1855) Il a été traduit en anglais sous le titre de *Primeval antiquities of Denmark* : London 1819, in 8°.

sans s'appuyer sur des preuves historiques quelconques.

« Les ossements de pierres qu'on prenait autrefois, dans ce système, pour des autels ou sacrifices, et qu'on appelle en France *dolmens*, en Angleterre *cromlechs*, ou, par une dénomination plus générale, *autels druidiques*, sont des espèces de chambres construites de grandes pierres plates, sur lesquelles sont superposés des rochers d'une dimension considérable. Les entrées, quand il y en a, sont des corridors construits et couverts de la même façon, quelquefois entourés ou précédés de cercles de pierres. Les dolmens intacts ou les mieux conservés se trouvent d'ordinaire au sommet de petits tumulus en terre, ou bien à l'intérieur d'autres tumulus plus élevés. Dans leur construction, on observe invariablement que les pierres qui forment les parois ou la toiture présentent, à l'intérieur, leur côté uni et lisse. Or cette circonstance n'est point favorable à la supposition qui fait de ces monuments des autels, car, dans ce cas, le dessus du dolmen, la pierre sur laquelle se serait célébré le sacrifice, devrait être polie à l'extérieur, et c'est le contraire qui a lieu.

« Ajoutons qu'en France ces prétendus autels sont répandus par groupes, surtout près des côtes et aux environs des grandes rivières; en certaines localités, on les rencontre réunis en si grand nombre, que, par exemple, la seule paroisse de Laccu-triak, en une comsée une vingtaine, tandis que, dans le centre et l'est de la France, on en cherchait vainement un seul (856).

« Un observateur attentif reconnaîtra clairement que les dolmens français, quant à la forme extérieure, sont identiques avec les *cromlechs* de la Grande-Bretagne, les *hünengraber* de l'Allemagne, et les *chambres de pierre* ou *des géants* (*Jactentner*) de la Scandinavie. Tous ces monuments se trouvent surtout près des côtes et des rivières, souvent distribués en groupes considérables. Ainsi, en Danemark, certaines paroisses sur le bord de la mer en ont des dizaines et même des centaines, tandis que, dans l'intérieur des terres, ils sont rares ou manquent absolument. Malgré de nombreuses destructions, le petit Danemark possède encore plusieurs milliers de dolmens. Si ces monuments avaient été des autels, comment expliquer leur réunion près des côtes, leur rassemblement par groupes en certains endroits et leur absence totale dans d'autres localités ?

« Passant à l'examen des objets qu'on trouve dans l'intérieur des dolmens, le savaï archéologue de Copenhague énumère toutes les fouilles récemment exécutées en France, particulièrement en Bretagne et en Anjou; il cite les anciennes explorations dont le souvenir s'est conservé, enfin un grand nombre de collections publiques ou particulières qui possèdent des instruments découverts sous les dolmens. Partout les instruments ont été les mêmes. On a trouvé des couteaux en silex, des haches de pierre, des pointes de flèches ou de harpons en os ou en silex; tout cela d'une fabrication grossière qui ressemble à celle des peuplades les plus sauvages. Jamais on n'a rencontré d'objets en bronze, ni en aucun autre métal.

« On a observé encore, » dit M. Worsae, « que les ossements humains trouvés dans les dolmens n'ont point subi l'action du feu, et dans les fouilles faites avec soin, l'on a constaté que les cadavres avaient été déposés assis ou bien accroupis dans leurs chambres de pierre. »

« Même remarque a été faite pour les dolmens des îles de la Manche, comme le témoigne M. Lulias, antiquaire distingué de Guernsey.

(856) Cette assertion est trop absolue. On trouve des dolmens en assez grand nombre dans la Manche, le

« En Irlande, en Angleterre, en Hollande et dans l'Allemagne du nord, les dolmens ont offert aux explorateurs les mêmes particularités à peu près, et les fouilles faites dans nos chambres de pierre, ou enlèvement des géants, *steendysser*, *Jactentner*, ont donné des résultats parfaitement identiques avec ceux qu'offrent les fouilles exécutées en France.

« Je ne m'arrêterai pas à vous dire combien souvent on a trouvé dans les monuments de cette espèce, en Danemark et dans la Suède méridionale, des squelettes humains entourés d'ossements d'animaux (cerfs, sangliers ou chiens), d'instruments de pierre ou d'os, de poteries rustiques, etc. Jamais on n'y a découvert le moindre objet en métal. Les recherches les plus intelligentes ont démontré que les cadavres avaient été déposés assis ou accroupis, absolument comme en France et dans les îles de la Manche. Le grand dolmen de la lande d'Axvalis, dans la Gothie occidentale (Suède), est divisé en autant de petits compartiments carrés qu'il y avait de squelettes, et les ossements de chacun de ces squelettes ne laissent aucun doute sur l'attitude donnée au cadavre au moment de l'inhumation.

« Ces analogies entre la forme et la destination de monuments situés à de si grandes distances les uns des autres sont trop complètes et trop caractéristiques pour être seulement accidentelles. La présence presque constante de débris humains dans les dolmens ne permet pas de douter qu'ils ne servissent de tombeaux, et, à l'appui de cette attribution, je rappellerai que les pierres qui composent un dolmen sont toujours plus polies, ou, si l'on veut, moins rudes à l'intérieur qu'à l'extérieur.

« Si l'on en juge par la grossière fabrication des instruments d'os ou de pierre trouvés dans ces sépultures, par l'absence de tout objet en métal, on n'hésitera pas sans doute à les faire remonter à une époque de civilisation aussi peu avancée que celle de plusieurs tribus sauvages de nos jours, qui vivent de chasse et de pêche et ne connaissent pas l'usage des métaux.

« La situation géographique des dolmens fournit un argument en faveur de l'opinion qui en attribue l'érection à une race aborigène de l'Europe. En effet, on les trouve dans les pays maritimes de la Suède méridionale, le Danemark, le nord de l'Allemagne, la Hollande, la Grande-Bretagne, l'Irlande, la France occidentale, le Portugal, la Corse, la Crimée; en général assez près de la mer, ou sur le bord des grands fleuves; tandis qu'on les chercherait vainement dans les montagnes de la Scandinavie et de l'Ecosse ou dans le centre de l'Europe. Ces monuments donotent l'existence d'un peuple de plusieurs peuples primitifs qui, dépourvus de métaux, et dans l'enfance de la civilisation, n'ont osé s'avancer ni dans les forêts vierges ni dans les marais de l'Europe centrale. Ils se sont tenus dans les pays les plus ouverts et les plus accessibles, où les instruments d'or et de silex, tout grossiers qu'ils fussent, leur suffisaient pour la chasse et la pêche, qui faisaient leur nourriture.

« Il faut encore remarquer que, dans tous les pays de l'Europe où il existe des monuments de cette nature, ils se distinguent de tous les autres par leur forme et leur contenu. Il n'y a point de degré intermédiaire entre ces monuments et ceux d'une civilisation plus avancée. Ainsi, des dolmens renfermant des outils en silex et des squelettes non brûlés, ou passe sans transition aux tumulus de terre, renfermant des constructions en pierre et des urnes avec des cendres et des ossements calcinés, des armes en bronze et des bijoux du même métal, ou quelquefois en or (857).

pays Chartrain, le Vendômois, le Limouzin, etc. (857) Sur cette remarquable particularité de l'absence

« Cette différence si tranchée n'est pas favorable à l'hypothèse qui attribue aux Celtes la construction des dolmens, car, dans ce cas, une gradation de perfectionnements dans la construction des sépultures et la fabrication des instruments aurait dû marquer pas à pas les progrès de ce peuple, depuis son état sauvage jusqu'à une civilisation plus avancée. Dans ce cas encore, on aurait trouvé des dolmens en Autriche, dans l'Allemagne méridionale et maint autre pays autrefois occupé par les Celtes. Or on en chercherait vainement dans ces contrées. Il soit de là que les monuments qui nous occupent doivent avoir appartenu à une race aborigène antérieure aux temps historiques, laquelle aurait été subjuguée ou détruite par d'autres peuples possédant une civilisation supérieure, notamment par les Celtes, à qui les témoignages les plus anciens accordent un certain degré de culture.

« En Danemark, on a fait une observation intéressante qui montre une analogie de civilisation entre le peuple aborigène qui bâtitait des dolmens et les Indiens, habitants des côtes de l'Amérique. Nous trouvons, suivant aux bords de la mer, de grands amas d'écailles d'huîtres et d'autres coquillages, parmi lesquels se rencontrent des instruments en os ou en silex, ainsi que des os de bœufs, de cerfs, de sangliers, presque toujours fendus, pour qu'on en pût extraire la moelle. Tout le monde sait combien ces amas de coquillages et d'os sont fréquents en Amérique. Ils renferment des instruments non moins grossiers, et attestent le séjour des anciennes peuplades aborigènes. On n'a pas encore fait en France, que je sache, des observations sur ces débris de festins antiques. Tous les amas de coquillages dont j'ai entendu parler se remontent avec certitude qu'à l'époque romaine. Cependant, pour prononcer entre les aborigènes de la France et ceux du Nord une différence si notable de mœurs, il faudrait des recherches plus approfondies, et, pour ma part, je ne doute pas qu'on ne trouvât en Bretagne des dépôts d'écailles d'huîtres semblables à ceux du Danemark. Il reste encore à comparer les crânes trouvés dans les dolmens des différents pays de l'Europe pour signaler les analogies ou les différences que présentent leur forme et leurs dimensions.

« Les peuplades possédant l'usage des métaux, qui se répandirent en conquérants sur la surface de l'Europe, étant nécessairement venues d'Orient, il est probable que la race primitive dut se maintenir plus longtemps dans l'ouest qu'ailleurs. Là, leur civilisation aura dû parvenir au plus haut degré de développement dont elle était susceptible. Il me paraît vraisemblable qu'il faut attribuer à cette cause un fait pour lequel je ne connais pas d'autre explication, c'est que les monuments de l'âge de pierre, qui indiquent le plus de soin et de travail dans l'exécution, et qui sont pour ainsi dire les chefs-d'œuvre de cette époque, se trouvent précisé-

ment dans l'Europe occidentale, en Irlande et en Bretagne.

« Les pierres qui composent la plupart des dolmens sont presque toujours absolument dépourvues d'ornementation. Dans le Nord, il est vrai, on en voit quelques-unes avec une espèce de gravure grossière, des cercles entourant une croix. Il y a loin de là au célèbre dolmen à ogives de New-Grange, comté du Meath, en Irlande, dont les pierres sont couvertes d'ornements de toute sorte, notamment de lignes spirales. On retrouve les crâs incisées dans des cercles dans un autre dolmen voisin du premier, près de Dowth. Il y en a, dit-on, plusieurs autres en Irlande. En France, je n'ai vu de dessins que sur deux dolmens : 1° à Gavrilin, près de Locmariaquer; là, toute la surface des pierres à l'intérieur est couverte d'ornements gravés en creux, dans le genre de ceux de New-Grange; ce y voit même des espèces de caractères ressemblant à des haches (858) et des serpents dessinés; 2° à Locmariaquer. Le dolmen nommé *table des marchands* présente à l'intérieur de la pierre, qui sert de toit, quelques sculptures grossières (859).

« Les environs de Carnac sont célèbres par le nombre et la grandeur des dolmens qu'on y rencontre. Quant aux *allées*, il n'est pas facile de décider s'il faut en attribuer l'érection aux Celtes ou aux Druides, ni si l'on peut les rapprocher du monument de *Stone-Henge* dans la plaine de Salisbury, en Angleterre. *Stone-Henge* consiste en plusieurs cercles de pierres (840), réguliers, concentriques, entourés d'un fossé et d'un parapet de terre. Les blocs des cercles sont évidemment taillés. A leur extrémité, les pierres verticales portent un tenon qui s'engage dans une mortaise creusée dans les pierres horizontales qui recouvrent les premières. Voilà des indices d'une civilisation déjà avancée, telle qu'on la supposerait aux Celtes britanniques. Rien de semblable à Carnac. Les pierres ne sont nullement travaillées, et les plus grandes n'atteignent qu'à la moitié de la hauteur des principaux blocs de *Stone-Henge*. J'ajouterai que les allées de Carnac n'ont pas l'étendue qu'on leur attribue communément. On prétend qu'elles ont jusqu'à neuf lieues de France (841). Or il y a dans les lignes de pierres dressées des intervalles d'une demi-lieue, et l'examen du terrain permet de douter que ces intervalles aient été jamais remplis. Quoi qu'il en soit, le monument de Carnac est tellement rude, tellement primitif, qu'il m'est impossible de ne pas le croire plus ancien que celui de *Stone-Henge*. Pour moi, je ne puis croire que les *Celtes français*, au temps de leur puissance, aient élevé un monument (probablement religieux) dans un lieu si reculé, si que, dans la suite, lorsqu'ils furent refoulés en Bretagne par de nouveaux conquérants, ils aient laissé un souvenir si grossier de leur civilisation déjà perfectionnée.

« Sans pouvoir l'affirmer avec certitude, je dirais plutôt que les allées de Carnac, entourées de huit

du bronze dans les dolmens qui renferment des instruments en os ou en silex, M. Worsaae a fondé sa classification des monuments primitifs de l'Europe. Il les distingue en trois époques, selon la nature des objets qu'on y trouve : l'âge de pierre, l'âge de bronze et l'âge de fer. Cette dénomination, assurément beaucoup moins arbitraire que toutes celles qu'on a proposées jusqu'ici, a été presque généralement adoptée en Allemagne et en Angleterre.

(858) Je crois être le premier qui ait publié une description du dolmen souterrain du Hic de Gavrilin dans le Morbihan. Ses parois sont toutes couvertes d'ornements gravés en creux qui rappellent les talismans des insulaires de l'Océanie. On remarque sur quelques pierres des signes que M. Worsaae compare à des haches et qui pourraient être rapprochés des croix ou des pointes de lances des inscriptions cunéiformes; mais on ne voit que

quatre combinaisons de ces signes, ce qui me paraît exclure l'idée d'une inscription.

(859) Un autre dolmen à l'extrémité de la presqu'île de Locmariaquer présente encore quelques traits gravés au creux assez semblables à des palmiers.

(860) Le cercle extérieur est formé par une suite de blocs, dont les uns, verticaux, forment des impostes, et d'autres, horizontaux, posés sur les premiers, représentant des architraves. Toutes ces pierres sont grossièrement, mais très-visiblement équarries.

(861) M. Worsaae fait sans doute allusion à une dissertation inscrite dans l'*Archæologia Britannica*, dont l'auteur suppose que les allées de Carnac étaient autrefois reliées à celles d'Erdevue. Mais cette hypothèse est absolument gratuite, et l'on aurait pu, avec la même possibilité de restitution arbitraire, soutenir que les allées de Carnac aboutissaient au grand dolmen de Saumur.

de dolmens, sont l'ouvrage du peuple primitif qui, avant l'invasion des Celtes, occupait le littoral de la France. En effet, ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est dans la partie la plus reculée de la Bretagne que les aborigènes de l'âge de pierre auront conservé le plus longtemps leur indépendance et par conséquent élevé leurs monuments les plus importants.

« À l'âge de pierre succéda l'âge de bronze, qui a laissé de nombreuses traces dans la France comme dans toute l'Europe, et qui mérite d'être également étudié avec une sérieuse attention. Le bronze, composition de cuivre et d'étain, était connu à cette époque, mais non encore le fer. Dans le nord, c'est une opinion fort répandue que les Celtes n'ont habité la Scandinavie méridionale, et, à défaut de renseignements historiques, on se fonde sur la ressemblance qui existerait entre les armes, les instruments et les bijoux en bronze et en or qu'on trouve dans nos tumulus et ceux qui ont été découverts en Angleterre et en France. Cette opinion a trouvé surtout des partisans en Norwège, et les historiens modernes de ce pays l'ont tenue pour démontrée.

« Remarquons d'abord que tandis que les savants du nord donnent à ces objets en bronze une origine celtique, les archéologues français hésitent à les attribuer aux Celtes. En général, on les croit d'origine romaine, ou gallo-romaine; et cependant il est certain qu'à l'époque où les Romains pénétrèrent leurs conquêtes au-delà des Alpes, les Celtes connaissaient, depuis longtemps l'usage du fer. Dans les tombeaux et les autres monuments romains on a trouvé des armes et des instruments de fer. Tous vos musées en offrent des échantillons.

« Si j'en puis juger par les différentes collections d'antiquités que j'ai vues en Normandie, en Bretagne et dans le nord de la France, les objets appartenant à ce que j'appelle l'âge de bronze, ne sont remarquables ni par leur forme, ni par leur ornementation. Les plus communs sont ces espèces de baches que les antiquaires anglais nomment *celts*, des ciseaux, des pointes de flèches ou de lances, des épées, etc. Le travail en est généralement médiocre, souvent grossier. On peut dire que les instruments trouvés en France sont inférieurs à ceux qu'on a découverts dans la Grande-Bretagne, bien qu'entre les nos et les autres l'analogie soit remarquable. D'ailleurs, l'existence de moules et de débris de fusion, découverts dans les deux pays, prouve que chacun a eu sa fabrication particulière.

« Les instruments de même espèce qu'on découvre dans le Nord se distinguent, au contraire, par la richesse et la variété de leur ornementation. Le travail en est soigné, quelquefois d'une rare élégance. En France, on ne voit guère d'épées de bronze à poignées du même métal (842). Elles n'avaient que des poignées en bois ou en os. En Danemark, les épées à lame et à poignée de bronze sont très-communes, et la fonte en est très-perfectionnée. Bien qu'on rencontre en France quelques instruments en bronze inconnus chez nous, on chercherait vainement cette variété d'armes et de bijoux qui est caractéristique en Scandinavie. Nos cornets, nos boursiers, nos vases à suspension, d'un travail très-remarquable, vus sont étrangers aussi bien qu'aux Anglais. En un mot, c'est en Scandinavie que les instruments de l'âge de bronze ont atteint leur perfection pour la forme, la fabrication et l'ornementation.

« On peut conclure de là que, malgré quelques rapports généraux entre les objets en bronze trou-

vés en Europe, on ne doit pas attribuer leur fabrication à un peuple particulier, et que nos bronzes Scandinaves ne sont pas plus d'une origine celtique que les vôtres n'appartiennent aux anciens peuples du Nord. On trouve chez nous des monnaies, des médailles, des essais de fonte qui prouvent surabondamment une fabrication nationale. La trouvaille la plus remarquable en ce genre fut faite récemment à Smørup-Morre, aux environs de Copenhague, et appartient aujourd'hui à Sa Majesté. Elle se compose de cent soixante objets en bronze, dont une grande partie n'est qu'à moitié finie.

« Les objets terminés sont remarquables par la beauté du travail. Des lingots de métal trouvés à côté de pièces travaillées ne permettent pas de douter qu'on n'ait découvert une fonderie antique.

« L'origine celtique des instruments en bronze qu'on trouve en France et en Angleterre ne me semble pas douteuse. Les antiquités qui leur succèdent immédiatement sont romaines, et il est évident que c'est la civilisation romaine qui a remplacé l'âge de bronze dans la Gaule. Il faut cependant faire une exception pour l'influence exercée par la civilisation grecque des Marseillais. Cette influence et les communications antiques entre l'Italie et la Gaule méridionale auront dû faire cesser l'emploi du bronze dans ces provinces beaucoup plus tôt que dans celles du Nord. Dans nos contrées, l'usage du bronze n'a cessé que plusieurs siècles après notre ère.

« Il faut bien remarquer que l'usage de ce métal n'indique pas une race d'hommes, mais un degré de civilisation, ainsi que l'exprime le vers de Locrèce :

« Sed prius eras quam ferri cognitus usus.
(De rer. natura, lib. V, v. 1282.)

« L'observation de César sur les Bretons, qui ne possédaient guère de fer, mais qui se servaient de bronze importé (*ferre autem utuntur importato*), nous fournit un témoignage précieux sur ce fait, qu'avant les conquêtes de Rome, l'emploi du bronze était à peu près exclusif dans le nord de l'Europe. Cet usage exclusif du bronze dut disparaître d'abord dans les pays voisins de l'Italie et se maintenir plus longtemps dans les contrées du nord et de l'ouest, qui se subirent jamais le joug romain. Aussi trouvons-nous en grande quantité les instruments de bronze dans des pays tels que l'Irlande, le Danemark et le nord de l'Allemagne. Là encore, la fabrication du bronze, en raison du temps qu'elle dura, atteignit sa plus grande perfection; elle porte même des traces d'une influence romaine dans l'ornementation; et la grande quantité d'antiquités romaines des premiers siècles de notre ère, découvertes en Danemark, atteste la recherche de ces objets par les anciens habitants du pays, et leur désir de les imiter.

« Probablement la fabrication des instruments en bronze n'a cessé, dans la Gaule et la Grande-Bretagne, que deux siècles après notre ère. Elle a duré beaucoup plus longtemps dans le nord, et assurément postérieurement à l'établissement des peuplades Scandinaves en Danemark. Quelle raison aurait-on de douter que les Scandinaves, ainsi que toutes les autres nations, ne se soient servis d'armes et d'ustensiles en bronze avant d'apprendre à travailler le fer?

« Nos antiquaires, qui voient dans nos instruments de bronze une fabrication celtique, sont fort embarrassés pour trouver des monuments Scandinaves. En effet, l'emploi du bronze n'ayant cessé dans le nord qu'au vers le VI^e siècle, et les premiers objets

(842) On en trouve quelquefois, mais surtout dans le midi, et d'après leur forme on peut les croire importées par les colonies grecques. Beaucoup d'épées en bronze

de notre pays n'ont pas de soie, et n'étaient flées à la poignée que par des riens. On peut en voir de semblables au musée de Clugy.

en fer portant évidemment les traces de l'influence romaine, il ne reste plus rien qu'on puisse attribuer aux Scandinaves, car, entre l'âge de bronze et l'âge de fer, il n'existe pas d'époque intermédiaire caractérisée, pas plus chez nous qu'en France ou en Angleterre. On remarquera que l'influence des arts de Rome est évidente pour l'observateur attentif qui examine nos antiquités de l'âge de fer. Dès avant les grandes expéditions normanniques, les Scandinaves imitaient des modèles romains, tout en donnant par la fabrication un cachet particulier à leurs armes et à leurs bijoux. En Irlande, en Angleterre et en Écosse, on trouve souvent des antiquités scandinaves qui se distinguent au premier coup d'œil des antiquités analogues d'origine anglaise ou anglo-saxonne. Pendant mon dernier séjour en Angleterre, j'ai reconnu des épées en fer scandinaves retirées de rivières sur la côte orientale, où, comme l'on sait, les Vikings entraient souvent. En Normandie et dans le reste de la France, je n'ai observé aucun objet d'une origine scandinave incontestable. Je ne doute pas cependant qu'on n'en découvre quelque jour, et, de même qu'en Angleterre, on pourra reconnaître, à leur forme et à leur fabrication, que les Normands n'étaient pas si barbares et si étrangers à la civilisation européenne, que jusqu'ici on s'est plu trop généralement à les représenter.

« Le lecteur peut apprécier maintenant le système de M. Worsaae; il se recommande par la clarté, les déductions logiques, le nombre et l'exactitude des

observations. Il me paraît très-difficile de lui contester les différentes périodes de civilisation qu'il caractérise par les dénominations d'âges de pierre, de bronze et de fer; mais je ne sais si tous les monuments qu'il attribue à la première de ces époques lui appartiennent en effet. Quelque rares et grossiers que soient nos menhirs et nos dolmens, leur érection dénote souvent une civilisation plus avancée que celle des sauvages, à qui tout n'étalait inconnu. J'ai peine à croire, par exemple, qu'on ait pu, sans ciseaux de bronze, sculpter le granit de *Garr' Jams*, où M. Worsaae lui-même n'est pas éloigné de reconnaître une sorte d'héroglyphes. Pour dresser l'énorme aiguille de *Loemari-ker*, qui a 61 pieds de long et pèse 250,000 kilogrammes, il a fallu probablement d'autres appareils que des rouleaux, des cordes et des bâtons. Les dolmens de *Toraro* en Corse et de *Trie* (Seine-et-Oise), perçés d'une fente à leur extrémité, ne me paraissent guère convenir à des chambres sépulcrales; enfin il existe dans une île à l'embouchure de la Loire, un *menhir* d'un poids énorme, qui a dû être apporté du continent, car l'île ne renferme pas de roche de la même nature; le transport n'a donc pu être effectué qu'à une époque où l'art de la navigation était déjà avancé. Je présente ces objections avec confiance à M. Worsaae, dans l'espoir et presque la certitude qu'il les levera heureusement, et qu'il complètera ainsi le travail le plus remarquable et le plus concluant que j'aie encore lu sur nos antiquités primitives. » P. MÉNAGE.

NOTE VII.

ART. CELTIQUES.

De l'origine et des migrations des Celtes ou Galls.

Déterminer, même vaguement, l'époque de l'acheminement des Galls vers le nord et l'ouest, présente des difficultés insurmontables. Voici tout ce qu'on peut dire à ce sujet :

Au *xvi^e* siècle avant notre ère on voit les Galls occupés à forcer le passage des Pyrénées, défilés par les Ibères. C'est le premier renseignement positif sur leur existence dans l'ouest. Ils occupaient cependant les contrées situées entre la Garonne et le Rhin, et avaient parcouru et possédé les rives du Danube longtemps avant cette époque.

D'autre part, il n'y a pas de doute qu'en quittant l'Asie, ils ne se résignèrent à s'avancer du côté de l'ouest, beaucoup moins attrayant que le sud, et, en outre, occupé déjà par des essais de peuples jannés, par parce que les routes méridionales leur étaient visiblement fermées et interdites par les encombrements d'Ariens en marche vers l'Inde, l'Asie antérieure et la Grèce. Dès lors, leur arrivée dans l'Europe occidentale, si ancienne qu'on la suppose, est de beaucoup postérieure à l'apparition des Ariens sur les crêtes de l'Himalaya et des Sémites du côté de l'Arménie.

La lutte des Ibères et des Galls, du côté de la Garonne, au *xvi^e* siècle, donna naissance au plus ancien récit des annales de l'Occident. Là se confirme cette observation que l'histoire ne résulte jamais que du conflit des intérêts des blancs. Nous trouvons les Ibères, gens laborieux, mais relativement faibles, aux prises avec ces multitudes de guerriers hardis et turbulents, qui longtemps firent la loi dans notre partie du monde.

Le nom de ces guerriers vient de *gall*, fort. J'en rapporte l'origine à une ancienne racine de la race blanche, très-reconnaissable encore dans le sanskrit *vala* ou *wala*, qui a le même sens. Les nations armées et, par suite, les gothiques résistèrent fidèlement à cette forme, et apprécièrent les Galls *walal*. Les Slaves altérèrent le mot davantage, et en firent *walach*. Les Grecs le prononçaient *talata*; ou *talat*, dont les Romains firent *Celtar*, pour se rattacher ensuite, contrairement, à la forme plus régulière *galle* (845).

Outre ce nom, les Galls en avaient un autre : celui de *Gomer*, inséré dans les géologies bibliques, au nombre des fils de Japhet. On a ainsi la mesure de l'antique notoriété d'un si puissant rameau de la famille blanche. A cette période très-

(845) P. Waterh. *Engel*, *Erach* n. Gruber, — Galls, p. 17. Le bas-breton *gall* ou *gall* la forme *Gallou*, qui garde bien le *l* originaire de *talata*. Voir, à ce sujet, les notices où l'on trouve les formes *galles*, *galles*, *galles*, *galles*, *galles* et autres. — Völschen, *Keltische Münzen und Hüngrün*, lo-*l*, p. 17. Voir aussi *Schaffhausen*, *Slavische Alterth*, t. I, p. 256. Cet auteur indique quelques formes intéressantes du nom *Gallou*, que s'attribuaient les Belges et qui est la racine évidente de *Celtica*; *gallothin*, en usage chez les Irlandais. Les Anglo-Saxons prent de *gal*, le gothique *gall*, fidèlement conservé dans notre *gall*. Les Anglais ont depuis abandonné cette dérivation insulaire, pour cette autre, *gallant*, qui se

rattache à notre *vaillant*. Ainsi, suivant l'humeur boulangère ou méprisante de telle tribu de conquérants, la même racine ethnique a fourni l'éloge et l'insulte. Une autre transformation de *gall*, c'est *Wallon*, appliquée à un peuple de Belgique. Une autre encore, c'est *Wâlche*, dans la Suisse française, etc. *Schaffhausen*, *op. cit.*, t. I, p. 50 et pass. On observe la trace du nom des Celtes, dans certaines appellations de localités modernes comme dans *Chamouf-Aulou*, où la dernière syllabe est traduite, dans *Châlons*, dans l'expression *pays de Caux*. Voy. aussi la longue et savante dissertation de P. L. *Verdenbach*, *Celtica*, II, in-8°, Stuttgart, 1840, 1^{re} abth., p. 9 et seq., qui me paraît épuiser la matière.

ancienne, où les populations Sémitiques étaient encore accumulées dans les montagnes de l'Arménie, et s'adossaient au Caucase, elles ont pu, sans doute, entretenir des relations directes avec les Celtes ou Gomers, dont plusieurs nations vivaient alors sur les côtes septentrionales de la mer Noire. Cependant il est également probable que les Celtes avaient eu des contacts avec les Sémites dès avant cette époque.

Ces Gomers, connus traditionnellement des nations Chanaanéennes du sud, le furent plus directement des Assyriens. Il y eut, à la fin du xiii^e siècle, entre les deux peuples, des conflits et des mêlées. Inhabiles à laisser à la postérité des monuments de leurs triomphes, les Celtes en perdirent la mémoire; mais leurs rivaux asiatiques, plus soigneux, ont gardé des traces d'exploits dont ils s'honoraient. M. le lieutenant colonel Rawlinson a trouvé très-fréquemment dans les inscriptions cunéiformes le nom de *gumirra*, entre autres, sur les pierres de Bisoutoun (844). C'est donc dans l'Asie occidentale que se rencontrent les premières mentions du peuple qui devait se répandre le plus loin en Europe.

Outre la Bible et les témoignages assyriens, l'histoire grecque aussi parle de l'invasion cimmérienne au temps de Cyaxares (845). Ces Cimmériens, ces Gumirra, qui firent alors tant de mal, et furent si rapidement dispersés par les Scythes, nous les suivons dès lors au-delà de l'Euxin où ils retournent, et montant avec eux vers l'ouest et le nord-ouest, nous ne perdons plus de vue leurs vastes pégrinations.

Ils s'enfoncent jusque dans les contrées voisines de la mer du Nord, et y portent leur nom de *Kimbr* ou *Kimbr* (846). Ils occupent la Gaule, et lui font connaître les *Kymris*. Ils s'établissent dans la vallée du Pô, et y répandent la gloire des *Umbris*, des *Ombres* (847). En Ecuise on connaît encore le clan de Camerna, en Angleterre l'*Humber* et la *Cambrie*; en France, les villes de Quimper, de Quimpert, de Cambrai, comme dans les plaines du pays de Posen, le souvenir des *Ombres* est resté attaché, jusqu'à nos jours, à un territoire nommé *Obrz* (848).

On a pensé que ce nom de *Gumiri*, du *Kymri*, de

Kimbr, pouvait indiquer une branche de la famille celtique, différente de celle des Galls, de même que dans les Celtes on ne savait pas reconnaître ces derniers. Mais il suffit de considérer combien les deux dénominations de *Gall* et de *Kimri* s'appliquent souvent aux mêmes tribus, aux mêmes peuplades, pour abandonner cette distinction. D'ailleurs les deux mots ont le même sens on a peu près : si *gall* veut dire *fort*, *kimri* signifie *raillant* (849).

En réalité, il n'existe aucun motif de scinder les masses celtiques en deux fractions radicalement distinctes; mais on n'aurait pas moins tort de croire que toutes les branches de la famille aient été absolument semblables. Ces multitudes, accumulées des rives de la Baltique et de la mer du Nord (850) au détroit de Gibraltar, et de l'Irlande à la Russie (851), différaient notablement entre elles, suivant qu'elles s'étaient plus ou moins alliées ici aux Slaves, là aux Thraces et aux Illyriens, partout aux Finnois. Bien qu'issues originellement d'une même souche, elles n'avaient souvent conservé qu'une simple et lointaine parenté dont l'identité de langue, altérée d'ailleurs par des modifications infinies de dialectes, était l'insigne. Du reste, elles se traitaient à l'occasion en rivaux et en ennemies, ainsi que plus tard, on vit les Franks austrasiens guerroyer, en toute tranquillité de conscience, contre les Franes neustriens. Elles formaient donc des réunions politiques pleinement étrangères les unes aux autres (852).

Quelles aient appartenu à la race blanche dans la partie originelle de leur essence, il n'y a pas à en douter. Chez-elles, les guerriers avaient une carène solide, des membres vigoureux et une taille gigantesque (853), les yeux bleus ou gris, les cheveux blonds ou rouges. C'étaient des hommes à passions turbulent, leur extrême avidité, leur amour du luxe les faisaient volontiers recourir aux armes. Ils étaient doués d'une compréhension vive et facile, d'un esprit naturel très-éveillé, d'une insaisissable curiosité, très-moins devant l'étranger, et pour couronner le tout, d'une redoutable inconséquence d'humeur, résultat d'une inaptitude organique à bien respecter ni à bien simer longtemps (854).

Aussi faites, les nations galloques étaient par-

(844) Col. Rawlinson, *Memoir on the Babylonian and Assyrian Inscriptions*, 1851, p. 21.

(845) GODEFROY, *Essai sur l'insularité des races humaines*, t. II, p. 379.

(846) La nationalité celtique des plus anciens Cimbrs n'est pas contestable. Ils nommaient l'Océan, sur les bords duquel ils résidaient, *Mori-Marnas*. Ce sont deux mots kymriques qui veulent dire *mer morte*. Ils lui donnaient aussi le nom de *crow*, reproduit en latin dans la *frum croum*, autre expression kymrique qui signifie *glace*. Lorsqu'ils vinrent attaquer Marius, un de leurs chefs le nommait *Ronroz* ou le chef *barre*, et les Boiens chef des Galls insubriens, il n'y aurait aucun motif qui eût pu porter un guerrier à vouloir le prendre un titre celtique. SE n'avait pas été celle lui-même. On retrouve encore à côté de ce même *Ronroz* ou *Lucius* ou mieux *Luk*, et ce nom, très-connu des Latins, leur avait été transmis par les ombres-Celtes de la péninsule italique; il était donc galique comme ses possesseurs.

(847) C'est une règle celtique que le *k* et le *g*, deux lettres qui paraissent avoir été tout à fait confondues dans la prononciation, s'effacent souvent devant une voyelle — Aufrecht et Kirchhoff, *Die umbrischen Sprachdenkmäler*, *Lautlehre*, p. 15 et pass. Il y en a beaucoup d'exemples : *guiper*, *viper*, *vin* et *grin*, *vin*; *gurr* et *fr*, *vr*; *gwell* devenu l'anglais *well*; *atou* et *guton*, *étranger*; etc.

(848) SCHAFFARIUS, *ouvr. cité*, t. I, p. 51.

(849) M. AUGUSTE THOMAS, *Hist. des Gaulois*, t. I. Introduction. — Le nom est resté dans le dialecte *kiemper*, avec la signification de *combattant*. — Salvetti, *Essai sur l'origine des noms d'hommes, de peuples et de lieux*, 1821, ju-8°, Paris, t. I, p. 108.

(850) Je n'affirme nullement que l'invasion celtique

se soit arrêtée en Danemark. — Dans le Nord (dit Wurmssae), c'est une opinion fort répandue que les Celtes ont habité la Scandinavie méridionale, et, à défaut de renseignements historiques, on se fonde sur la ressemblance des armes, des instruments et des bijoux qu'on trouve et en or trouvés dans nos tumulus, avec ceux qui ont été découverts en Angleterre et en France. Cette opinion a des partisans en Norwège, et les historiens de ce pays l'ont tenue pour démontrée. — *Lettres à M. Mérimée*, — *Mémorial* du 11 avril 1855. — Voy. aussi MEXER, *Trad. allem.*

(851) En établissant les différents flux et reflux de la famille slave, Schaffarius donne d'excellentes indications sur l'étendue des établissements celtiques, principaux compétiteurs des Wendes. Un des points qui ressortent le mieux de cet examen, c'est que, sur plus d'une frontière, il est fort difficile de distinguer les deux groupes. — (SCHAFFARIUS, *ouvr. cité*, t. I, p. 56, 60, 83, 104, 207, 379.)

(852) La monnaie d'or que frappèrent les États celtiques n'avait cours que sur le territoire spécial de chaque nation, parce que le titre en était toujours particulier. Bien que cette observation ne puisse s'appliquer qu'au iv^e siècle avant Jésus-Christ, comme cette époque est un temps d'indépendance bien complète pour les peuples celtiques, je conclus qu'il y a là une preuve à ajouter à toutes celles qui, par ailleurs, témoignent de l'isolement respectif des différents peuples kymriques. *Mousser, Die nordetruskischen Alphabete*, dans les *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft zu Zürich*, vu B., 8 Heft, 1853, p. 215.

(853) WACHTER, *ouvr. cité*, p. 64.

(854) César a ainsi dépeint les Gaulois, en politique qui, prétendant se servir d'eux, voulait connaître et leur

nées de très-bonne heure à un état social assez relevé, dont les mérites comme les défauts représentaient bien et la souche noble d'où ces nations tiraient leur origine, et l'alliage flémi qui avait mo-

difié leur nature (855). Leur établissement politique présente le même spectacle que nous ont donné, à leurs origines, tous les peuples blancs (856).

NOTE VIII.

Art. CELTIQUES.

Sur les noms des idiomes celtiques.

Il n'a régné jusqu'ici, dans la nomenclature des langues celtiques, une certaine confusion provenant soit du mélange des termes latins et anglais, soit de l'analogie fortuite et apparente de ces noms entre eux. Il importe de mettre fin à ces incertitudes, et de s'entendre une fois pour toutes sur le sens et l'application de ces dénominations diverses.

Le mot *gaulique*, employé pour désigner la langue des Irlandais et des Écossais, se rattache immédiatement au nom générique de *Gedla*, qui appartient également aux deux peuples. Une ressemblance tout à fait fortuite n'a donné lieu fréquemment à des rapprochements erronés avec les noms des Gaulois, *Gulli*, et celui de *Gallois* (en anglais *Welsh*). La véritable forme de ce mot est en irlandais *goidheal* (anciennement *goidheal*, et *goidheal*), en erse *goidheal*, que la prononciation actuelle contracte en *gaid*. Le *da* médiol certainement été prononcé autrefois; c'est ce que prouve le nom latinisé de *gaidhe* que l'on rencontre dans les chroniques du moyen âge, ainsi que celui de *guyzel*, par lequel les Gallois ont toujours désigné les Irlandais.

Ce mot est irlandais, et se trouve expliqué comme suit dans le Glossaire de l'évêque-roi Cormac (857), rédigé vers la fin du ix^e siècle : *goidheal*, i. e. *gaid*, i. e. *feardhaightheadh go goidheal treg ach moidheal*; ce qui signifie littéralement : *goidheal*, c'est-à-dire *héros*, c'est-à-dire homme allant par la violence (pillage, vol) à travers tout pays habité (858). Le commentaire aurait grand besoin d'être lui-même sonneté. Le mot *goid*, auquel Cormac rapporte le nom de *goidheal*, se trouve dans les lexiques avec la signification de *vol*, et s'écrit aussi *goid*, *goid*, *goid*, et *goid*. La racine verbal *goid* a le sens plus étendu de *conquerir*, *arracher*, *prendre*, *enlever* par violence. Les dérivés *goidheal*, *goidheal*, signifient non-seulement le vol caché (stealing, thieving), mais le vol à main armée, avec violence et bris de maison (burglary). Toutefois le mot *goidheal*, dans la pensée du glossaire, aura eu la signification plus relevée de *conquerant*; car il est

peu probable que son patriotisme d'Irlandais lui eût permis de donner au sens avilissant au nom national des Gaels. En effet, le mot *gaid*, n'est comme synonyme de *goidheal*, et que O'Reilly interprète par *héros*, se lie au même ordre d'idées. C'est un dérivé du verbe *gaid*, saisir, prendre possession, conquérir; d'où *gaidheal*, lutin, conquête, *gaidheal*, invasion, partage des terres conquises, et aussi le territoire conquis. Substitution de *f* à *h*. L'étymologie de Cormac peut, au reste, être contestée; comme lieu d'autres du même glossaire. *Goid* a *heal*, en effet, s'écrit constamment avec l'inspiration *dh*, jammis avec *d* ou *th*, et le gallois *gwyel* (*z m d h*) est une preuve remarquable de l'importance de l'aspiration. Je trouve une explication plus satisfaisante de ce nom, en le rattachant à la racine *gnodh*, tuer, blesser; et, comme substantif, meurtrier, blessure (O'Reilly, Suppl.). Le mot *goid*, combat, flèche, dard, est probablement une variante du même radical : *goidheal* signifierait ainsi un guerrier.

Cette dénomination est commune aux Irlandais et aux montagnards de l'Ecosse. Pour distinguer les deux peuples, on ajoute les adjectifs *erionnach* et *albanach*. Il convient donc de réserver le nom de *gaidhe* pour la branche représentée par les deux dialectes. Mais comment désigner plus spécialement chacune de ces langues? Dira-t-on : *gaidhe-irlandais* et *gaidhe-ecossais*? Cela est trop long. Le nom d'Irlandais s'avantage de n'offrir aucune amphibologie. Quant à *albanach*, qui signifie montagnard, il a le tort de ressembler trop au nom d'*albanais*, généralement adopté pour désigner les Shépards du nord de la Grèce. Le mot *ecossais* ne vaut pas mieux, parce qu'il s'applique indifféremment aux Gaels montagnards et aux Anglo-Ecossais des plaines. Je préfère donc la dénomination du *erse*, qui en Angleterre n'est jamais appliquée à l'Irlandais, comme l'ont été tout récemment l'*Irish* (Eymol. Forch. t. II, p. 650) et Eichhoff (Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, p. 51), mais bien un *gaidhe* de l'Ecosse. Que ce mot soit une corruption de l'anglais *Irish*, c'est ce qui est fort probable, mais l'usage a changé son acception primitive.

fort et leur faible. (Liv. n, 80; iv, 5, et vii, 20.)—Strabon les jugeait en littérateur désintéressé, être beaucoup plus indigent. Il trouve les Gaois bonnes gens et sans malice, ne se faisant que quand ils sont les plus forts, et se laissant du reste persuader aisément. (Strab. iv, 4, 2.)

(858) Schallart, après avoir déclaré qu'il considère les Celtes comme le premier des peuples blancs établis en Europe, ajoute : « 1849, dès les temps les plus anciens, ils étaient non-seulement riches et puissants à l'extrême, mais encore extraordinairement cultivés (ingenueitlich gebildet). Ils occupaient un tiers de l'Europe, et, du ix^e au x^e siècle avant notre ère, ils s'étendaient d'un côté jusqu'à la Vistule, de l'autre, sur le bas Danube, jusqu'à Danester. » — Slavicische Alterthümer, t. I, p. 89. Il n'y a, en plus d'un pays, les Slaves dominés par les Celtes, et vivaient en sujets au milieu d'eux.

(859) Cf. Gossneau, Essai sur l'origine des races humaines, t. III, c. 3.

(860) Cormac, roi de Munster et évêque de Cashel,

l'auteur de ce Glossaire, fut tué en 906, à la bataille de Bealach Mughna.

(861) O'Reilly traduit : *a man who, by force, or by art, gets above all laws*. On voit qu'il a été incertain sur le sens du mot *gaidhe*. *Beagna*, qu'il rend par *luc*, signifierait, d'après O'Clery (Vocabulary, Louvain, 1645), *gaidhe* *ir no gaidhe* *talum* *i mind beiradha*; toute terre ou toute courée, dans laquelle sont des langues. Ce mot se lieait ainsi à *beas*, langage (le sanskrit *beas* a), terme qui manque dans O'Reilly, mais qui se trouve au nombre des anciens mots du grand dictionnaire erse. La seconde partie du *beagna* serait *gna*, *gnadh*, *gnadh*, habitude, costume (sanskrit *gnadh*, coutume). *Beagna*, en ce cas, aurait le même sens (guin se liant à *gna*, comme en sanskrit *gnadh* à *gnadh*). Les idées de langage régulier et de civilisation se touchent de près. De cette signification première ont découlé les autres acceptions de *beagna* ou *beagnadh*, savoir : pays cultivé, paix, convention, contrat, etc., effets divers de la civilisation.

Dans le dictionnaire *Anglo-Erse*, publié par la société des *Uglandas*, on trouve *erse* ou *erse*, traduit par le *Gaelle*, *albannais*.

L'autre branche des idiomes celtiques, désignée, au moins provisoirement, par le nom de *Cymrique*, offre aussi quelques difficultés de nomenclature. Les mots de *gallois* et de *bas-breton* sont généralement compris, et ne préjugent rien à l'égard d'une meilleure nomenclature. Le nom de *gallois* a certainement plusieurs inconvénients, dont le premier est d'être tout à fait étranger à l'idiome qu'il désigne. Les *Gallois* en effet s'appellent *Cymry* ou *Cymryr*, au singulier *Cymro*, leur pays se nomme *Cymru*, leur langue *cymraeg*. Sans recourir à l'interprétation emphatique d'Owen : *the first fountain of existence*, on trouve une étymologie très-satisfaisante de ce nom, dans les mots *cyn*, premier, principal, et *bro*, pays (en irlandais *brú*, contrée, district), changé régulièrement en *mro* d'après la loi de la mutation des consonnes. Il signifiait donc le premier, le principal pays de la confédération des peuplades bretonnes. Le fait que les *Cymry* possédaient les institutions druidiques les plus développées, les autorisait suffisamment à prendre ce titre, et le maintien de leur nationalité au travers des vicissitudes qui ont abattu toutes les autres, prouve qu'ils en étaient dignes. Il conviendrait donc peut-être de réserver le nom de *cymrique*, pour désigner en particulier la langue des *Gallois*, et de chercher une autre dénomination générale pour la branche dont elle forme le principal rameau. Or je n'en trouve pas de meilleure que celle de *bretonne*, qui, de tous temps, a désigné génériquement la majorité des peuplades de la Grande-Bretagne. Le mot *brython* est tout cymrique. C'est un pluriel aggrégatif, qui signifie : *guerriers*; son radical singulier est *breth*, combat, tumulte, d'où dérivent beaucoup d'autres termes analogues, comme *brythol*, un combattant, *brythain*, *brythowd*, tumulte, *brythas*, tumultueux, *brythor*, guerrier, etc.

Dans les poèmes des anciens bardes (du VII^e au IX^e siècle), le nom de *brython* se rencontre assez fréquemment, et dans le passage suivant de Myrddin, il est opposé à *Saxton*.

A mi thysganar cyn y nygyez.

Brython drws Saxton....

« Je prophétiserais avant mon anglais (poë) les Bretons (seront) au dessus des Saxons! »

Ce nom se trouve également chez les Bretons de France, où *breisad* au pluriel *breisaded* ou *breizis*, désigne un habitant de la Bretagne. Le *s* est une corruption fréquente du *th* gallois, et la diphthongue et répond souvent à l'y cymrique. Entre le gallois *breith*, *brython*, et le bas-breton *breiz*, il y a le même rapport qu'entre *bruit* sale, *brynn*, ordu, pourriture et bas-breton *brein*, pourri, *breinder*, pourriture, etc. Toutefois la circonstance que *breiz*, au singulier, et sans aucun suffixe, conserve la modification de la voyelle radicale, prouve que la filiation primitive de ce mot est perdue en bas-breton, et que le nom a été importé de la Grande-Bretagne. C'est ce que démontrent encore mieux les termes de *bretonn*, *brezonek*, synonymes de *breisad*, etc., qui ont conservé le suffixe du pluriel gallois ou, lequel est étranger d'ailleurs au bas-breton, où il s'est changé en *ou*. La signification de *guerriers*,

que nous avons donnée au nom de *brython*, se trouve, au reste, confirmée par les mots bas-breton : *brézel*, guerre, *brédliad*, guerrier, *brédflour*, id. (le breton = y gallois); mais le corrélatif de *breith*, qui serait *breith*, ne se trouve plus dans cet idiome.

Ainsi tombée l'étymologie présentée comme indubitable par Leguindec (Diet. celto-breton, p. 54), qui fait dériver *breiz*, de *briz*, point de diverses couleurs, ce qu'il appuie sur les noms de *Lesi* et de *Picti*, donnés à des peuplades celtiques. *Briz*, en effet, est le gallois *brith*, tacheté, varié, du verbe *brithu*, varier, orner de diverses couleurs, etc. L'*i* est ici radical (irland. *brith*, tacheté), et n'a aucun rapport avec l'y de *brython*, lequel dérive de l'*ir* radical de *breith* (irland. *breithen* combat).

Pour nous résumer, je pense que le nom de *brython*, guerriers, a été une épithète commune aux diverses tribus de cette branche de la race celtique, tout comme celui de *goidéale*, avec le même sens, est la dénomination générique de l'autre branche.

Le nom de *Britannia*, *Britannia*, donné à l'île entière par les plus anciens auteurs, viendrait à l'appui de cette conclusion, s'il était démontré qu'il existe une liaison réelle entre ce nom et celui de *brython*. Cela paraît, au premier abord, indubitable; mais voici que les *Cymry* nat, pour le nom général de l'île, le mot de *prydain*, lequel, ramené au substantif *pryd*, beauté, signifierait beau, belle, *Yngs Prydain*, l'île belle : c'est ainsi que les bardes et les chroniqueurs la désignent constamment. D'un autre côté, les traductions historiques rattachent ce nom à celui de *Prydain*, fils d'*Aes le Grand*, qui l'aurait conquise. Serait-ce là vraiment la forme originale de ce nom? Le changement du *p* en *b*, dans *Britannia*, s'expliquerait-il par la mutation régulière de *Prydain* en *Brydain*, suivant la position grammaticale du mot? ou bien par le rapprochement qui a dû s'opérer naturellement, chez les anciens, entre les noms de *Brython* et de *Prydain*? Si ce nom avait été emprunté au latin par les *Cymry*, pourqu'on aurait-ils changé le *b* en *p*, ce dont il n'y a d'ailleurs aucun exemple? D'un autre côté, le mot de *Prydain* ne paraît se rencontrer que dans les monuments écrits, et principalement chez les bardes, et dans les traditions demi-fabuleuses des triades; dans le langage populaire l'Angleterre est toujours appelée *Llwyg*, nom qui désignait autrefois toute la portion de l'île qui n'était ni cymrique, ni galloise. Il faut noter aussi que, dans les anciennes chroniques de l'Irlande, on trouve toujours *Britain*, Bretagne, *breithnoch*, un breton, et jamais *Freelan*.

Qui voit que la question reste singulièrement indécise, et je n'oserais, quant à moi, la trancher dans aucun sens.

Si l'on adopte le nom de *bretonne*, pour désigner la branche que jusqu'ici j'ai appelée *cymrique*, il faudra chercher une autre dénomination pour le bas-breton de la France; et celle d'*armoricain* me paraît la plus convenable à tous égards. Ce mot a l'avantage, en effet, d'être à la fois historique et national; *arod*, pays voisin de la mer, *arodrek*, qui tient à la mer, *arodrek*, habitant du voisinage de la mer.

Le *maux* et le *cornique* ne donnent lieu à aucune remarque.

Je résume les observations qui précèdent dans le tableau suivant :

GROUPE DES LANGUES CELTIQUES.

Branche goidéale.		Branche bretonne.	
Irlandais.	Maux.	Cornique.	Armoricain.

(M. AD. PICTET, De l'origine des langues celtiques avec le sanskrit, p. 165.)

NOTE IX.

ART. CELTIQUES.

*Des éléments étrangers à la famille indo-européenne
mêlés aux langues celtiques.*

L'examen de la portion des langues celtiques qui ne se lie pas à la famille indo-européenne, offrira par la suite un sujet de recherches intéressantes et difficiles. Ce qui me paraît actuellement démontré, c'est que cette portion n'est pas assez considérable pour empêcher de classer les idiomes celtiques dans la famille sauskrite, ou arienne, ainsi que Lassen a proposé de la nommer. Ces langues se trouvent, à cet égard, dans le même cas que toutes les autres branches de la famille, car personne ne niera que le grec, le latin, le germanique, et surtout le slave, ne renferment des éléments étrangers à leurs affinités fondamentales. Pott a donc, à mon avis, été beaucoup trop loin, lorsqu'il avance « qu'un simple coup d'œil jeté sur les lexiques et les grammaires des langues celtiques suffit à prouver qu'elles appartiennent à une souche toute particulière, et que leur base, bien que fortement mêlée d'éléments sauskrites, est tout à fait étrangère à cette famille des langues. » (*Etymol. Forschungen*, t. II, p. 478.) Je erois avoir établi avec évidence qu'il faut renverser les termes de cette proposition, et admettre un mélange plus ou moins considérable d'éléments étrangers avec un fond décidément arien. Quant à fixer la proportion de ces éléments, on ne le pourra que lorsqu'ils auront été dégagés de la base indo-européenne, ce qui exigera un travail très-étendu. Il est plus facile, dès à présent, de signaler sous ce rapport le petit nombre de divergences du système grammatical celtique, dont l'ensemble se lie de la manière la plus intime au système arien. Sans vouloir entrer ici dans un examen approfondi de cette question, je rappellerai que ces différences sont presque exclusivement limitées à la permutation des consonnes initiales, et à la composition des pronoms personnels avec les prépositions.

La permutation des consonnes initiales est tout à fait particulière au groupe celtique; et je ne connais rien, dans aucune autre famille de langues, qui y ressemble. Cela même doit faire présumer que ce système a pris naissance chez les Celtes, par l'effet d'influences spéciales, depuis leur séparation de la souche commune. Je soupçonne fort que l'origine d'un ensemble aussi compliqué de lois euphémico-grammaticales, se lie aux institutions sacerdotales ou druidiques qui paraissent avoir été communes à toute la race celtique. Trouve-t-on des traces de l'existence de ces lois dans les débris de l'ancien idiome gaulois? C'est là une question intéressante et délicate que je me propose de reprendre ailleurs, et qui me paraît très-digne.

Quant aux composés pronominaux dont j'ai donné quelques exemples, s'ils sont étrangers aux autres branches de la famille, ils offrent une analogie très-curieuse avec les langues finnoises, analogie qui peut faire présumer d'autres rapports avec ces idiomes dans la portion non arienne du celtique. On en jugera par les exemples suivants.

La préposition *romh*, devant, en irlandais et en erse, ainsi que *rhag*, en cymrique, et *rak* ou *rag* en armoricain, se combinent avec les pronoms personnels de la manière suivante :

IRLANDAIS.	ARMORICAIN.
<i>romham</i> , devant moi	<i>rh-gor ragham</i> .
<i>romhai</i> , — toi	<i>rh-gor raghai</i> .
<i>romhaie</i> , — lui	<i>rh-gor raghaie</i> .
<i>romhamm</i> , — nous	<i>rh-gor raghamm</i> .
<i>romhaith</i> , — vous	<i>rh-gor raghaith</i> .
<i>romha</i> , — eux	<i>rh-gor ragha</i> .

En lapon, en hongrois et en wotiaque toutes les prépositions se combinent de même avec les pronoms (859). Ainsi, par exemple, le lapon *lusa*, vers, le hongrois *hoz*, id., et le wotiaque *din*, dans, forment les composés suivants :

LAPON.	HONGROIS.	WOTIAQUE.
<i>lusuam</i> , vers moi	<i>hozsaam</i>	<i>d'injam</i>
<i>lusuol</i> , — toi	<i>hozsaol</i>	<i>d'injol</i>
<i>lusuai</i> , — lui	<i>hozsai</i>	<i>d'inai</i>
<i>lusume</i> , — nous	<i>hozsom</i>	<i>d'inom</i>
<i>lusai</i> , — vous	<i>hozsoik</i>	<i>d'inik</i>
<i>lusam</i> , — eux	<i>hozsoik</i>	<i>d'inik</i>

On voit que l'analogie de principe est complète. Quant à la ressemblance matérielle de quelques éléments pronominaux, elle provient évidemment des deux côtés de leur origine arienne; de sorte qu'on n'en peut inférer aucune affinité entre le finnois et le celtique, dont le système grammatical diffère d'ailleurs entièrement. C'est au finnois que l'on pourrait appliquer avec raison les paroles de Pott citées plus haut; car ces langues offrent un singulier mélange d'éléments ariens incrustés, pour ainsi dire, dans une masse d'une tout autre origine (860).

Quelques affinités du celtique avec d'autres langues.

Affinités avec le grec et le latin. — Nous ne mentionnerons qu'un petit nombre de mots dont la ressemblance est frappante. *Itymus*, cinq, en grec-éolien, en gallois *pump*, en breton *pemp*, en goth. *fimf*; *lûgh*, obscurité, ténèbres, etc., peut se placer en regard du br. *lugh*, brouillard, et du gaél. *lûgh*, obscur, sombre. On peut rapprocher aussi *ôphryon*, je pleure, je déplore, du gaél. *treannais*, je pleure, je me lamente; *treannadh*, lamentation, pleurs. Ailleurs, c'est *ôlwg*, je veux, qui trouve un analogue préceltique dans *volonté*, désir (en gaél.); *teles*, volonté, se trouve dans le patois auvergnais. — *ŷh*, *yaia* signifie la terre; *kê* a le même sens en gaélique, qui possède cinq ou six autres mots pour exprimer la même idée. *Kapavôc*, la foudre, en br. *karrn*, tonnerre, au pluriel *karrnen*. Le gaél. *coinne*, femme, rappelle *γυνή*, ainsi que l'arménien *ghin*. Le vieux français gouine vient-il de là, ou bien du goth. *guine*? *Gouine* existe aussi en languedocien avec un sens très-défavorable, ce qui milite en faveur de l'origine gothique. — *Kûklos*, cercle, et *κυκλώω*, réunir en cercle, encadrer, envelopper, se placent facilement sur la même ligne que le *lym*, *cyth*, cercle, et *eytsh*, lier de cercle, encadrer, envelopper; on même temps que le latin *circulus* paraît se rapprocher du gaél. *cearcall*, cercle; *cearcathum*, qui nous donne le vieux mot *auxerceler*.

Quelquefois les langues celtiques donnent l'explication de certains mots dont le grec, qui les possède, ne saurait rendre compte. *Εμβρυον*, embryon, ne tient à rien; impossible de donner la racine de laquelle il dérive; cette racine se trouve dans une autre langue, ce qui n'est pas sans exemple entre les idiomes indo-européens : c'est le gall. *brw*, ventre, nœud. En effet, l'embryon, c'est le petit, c'est l'enfant encore dans le sein de sa mère; *eytsh*

(859) Voy. *GRAMMATH.* Affinitas lingue Hungaricæ cum lingua Celticæ originis, etc., p. 43.

(860) M. Ad. PICTET, *op. cit.*, p. 170.

mologie aussi juste que curieuse, qui n'avait point échappé à la sagacité du président de Brosses. Τύραννος, tyrannus, qui anciennement signifiait roi, semble avoir pris pour racine le kym. *teyrn*, régulateur suprême, souverain roi (*teyrn* en gaél.), dont les dérivés sont *teyrnas*, *teyrnaz*, souveraineté, gouvernement; *teyrneus*, être à la tête de, gouverner, régner. — Αρπαζω, ἄρσεν, signifie prendre; cette racine *ar* est isolée en grec et ne s'explique pas au moyen de cette langue seule; on en saisit clairement la raison au moyen des idiomes dont nous nous occupons: gall. *llaw*, main; gaél. *lamh*.

Ce n'est point seulement du grec qu'on peut rapprocher les langues celtiques; celles ont, dans les idiomes de l'Asie, des ramifications profondes et fort curieuses à étudier. Si le gaél. *ceur*, poule, paraît, au premier coup d'œil, sinon barbare, au moins très singulier, il cesse d'avoir ce caractère quand on apprend que les anciens Médo-Scythes, les Ossètes, ont *khar*, poule, en persan *karkau*, en russe *kuritska*. Qu'est-ce que le gaél. *sagh*, *saigh*, chien de chasse? Eh bien! on trouve *sag*, chien, *seg* en persan. On peut rapprocher avec le même succès le p. *gk*, *jek* (fro *gakt*), glace, du gaél. *aigh*, *eigh* (et même *sioc*), qui a la même signification: le z. *gama*, hiver, du gaél. *gamh*, hiver; le z. *galus*, pas, du gaél. *ceim* (qui se prononce *keim*, en br. *kamm*, en gall. *camr*), pas, enjamblée le z. *kab*, montagne (en p. *kof*), du gaél. *cab*, cap, tête, sommet, montagne, car; *khub* se trouve aussi en persan et signifie sommet (latin *caput*). Le parallèle du kymrique avec le zend, le persan, le pehliw, l'arménien, le géorgien, le mingrélien, le médo-scythe ou iran... ne présente pas moins d'intérêt. Ainsi on peut mettre le gall. *buech*, porc, en regard du p. *khouk*, id.; le p. *mai* (ir. *mai*), mois et lune, ne diffère pas du gall. et du br. *ma*, mois, arm. *mez* (mios en gaél., d'où notre mois); il faut aussi regarder comme identique le p. *khol*, sucre (*khed* en ir.), et le br. *kouez*, id.; le p. *kou*, sommeil (ir. *khouz* et *khouark*), et le br. *koush*, id., *kouska*, dormir (*cyagu* en gall., *kousuz* en ir.); le p. *marz*, frontière, limite, l'arm. *marz*, id., et le gall. *marz*, br. *marz*, plur. *marson*, frontières, limites d'un pays; l'arm. *huz*, vieux, et le gall. *hen*

br. *hen*, même signification; de plus, en gall. *henaid*, *henad*, vieillesse, *henw*, *henidd*, vieillir, *henur*, *henadur*, *henydd*, sénateur, *henaduriaeth*, sénat, sénatorerie. La même racine existe aussi en gaél., légèrement et régulièrement modifiée: *seas*, vieux, âgé, *seanaidh*, *seannair*, *seanathair*, un homme âgé, un grand-père, un sénateur; *seanois*, *seineach*, grand âge, vieillesse; d'où viennent, je n'ai pas besoin de le faire remarquer, les mots latins *senis* et *senex*, *senator*, *senectus*. Il convient encore de faire ressortir l'identité de l'arm. *koua*, sommeil, et du gall. *kun*, br. *kun*, sommeil, ainsi que de l'arm. *djour*, eau, du gaél. *dour*, eau, écrit *dour* en breton.

Le kymrique et le gaélique servent, avec le persan et l'arménien, à faire voir que la 1^{re} personne des verbes a dû être marquée d'un m, dans l'origine, dans les idiomes indo-européens; si le premier donne maintenant la forme *aun*, on doit croire que c'est une altération: le gaélique ne connaît et n'admet que la terminaison *am*: *sam*, je suis, *spothaim*, je coupe, arm. *em*, je suis, *dam*, donne; p. *dadam*, je donne; le grec et le sanskrit ont ajouté i, *didam*, *daddmi*, je donne, *ei*, je suis.

Nous pouvons affirmer que tous les mots mentionnés par les anciens comme étant à l'usage des Gaulois ou Celtes, se retrouvent identiquement, soit dans le gaélique, soit dans le kymrique, et quelquefois dans tous les deux. Festus rapporte que *dennu* signifie chariot en gaulois, *genus vehicul*: gall. *menm* ou *beun*, chariot (d'où le v. fr. *bainceau* et *bennel*: le gaél. *a feun*, chariot). Athénée dit, dans son *Banquet*, que *korma* est une espèce de bière chez les Gaulois; en gaél. *corm* existe avec le sens de bière, ou toute boisson enivrante. Les Gaulois, dit Pausanias, appellent un cheval *μαρκά*: eh bien! *marc* ou *mark* se trouve, en kymrique et en gaélique, avec de nombreux dérivés; et l'un de ces dérivés, qui signifie aller à cheval, nous a donné *marcher*. Ce *marc* est terrassant, et, si nous ne nous trompons, il équivaut à une démonstration, puisqu'on ne pourrait peut-être pas le retrouver dans une seule de toutes les langues dont le dictionnaire a été dressé. *Mare*, jugement, existe à la vérité dans le vieux german; mais *mare* n'est pas *marc*.

NOTE X

ART. CELTIQUES.

Importance de l'étude des langues celtiques pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de la race indo-européenne.

La race celtique, établie dès les temps les plus anciens dans l'Europe occidentale, a dû y arriver la première, et, selon toute probabilité, elle s'est séparée avant les autres de la souche commune. Cette circonstance pourrait expliquer peut-être pourquoi les langues celtiques, à côté d'une plus grande richesse en radicaux indo-européens, offrent un système moins complet de formes grammaticales que la plupart des autres branches de la famille; soit qu'à l'époque de la séparation, l'ensemble de ces formes n'eût pas encore atteint tout son développement, soit, ce qui est plus probable, qu'un temps plus long ait exercé, sous ce rapport, une influence plus destructive. Quoi qu'il en soit, les analogies de ces langues avec le sanskrit nous reportent à l'époque la plus ancienne à laquelle nous puissions atteindre par la philologie comparée, et deviennent ainsi une des données les plus importantes pour re-

chercher quel degré de développement avait atteint la langue-mère de toute la famille. Ainsi par exemple, l'examen des idiomes celtiques ne paraît démontrer avec évidence qu'au moment de la séparation, la langue-mère possédait déjà tout un système de lois euphoniques, que le sanskrit a le mieux conservé, si bien que certaines anomalies du celtique trouvent encore leur explication dans les règles euphoniques de l'idiome sacré de l'Inde. L'ensemble des formes grammaticales, ainsi que le système de dérivation et de composition pourrout être l'objet d'investigations analogues.

Un sujet de recherches plus attrayant encore, c'est l'état de civilisation qu'avait atteint le peuple-père de toute la race indo-européenne. Une comparaison approfondie, et toujours fondée sur les vrais principes étymologiques, des termes appliqués à désigner les objets de la vie matérielle, les animaux domestiques ou sauvages, les plantes utiles à l'homme, les produits de l'industrie humaine, puis, surtout, des expressions qui se rattachent à l'organisation sociale, à la vie intellectuelle, aux croyan-

ces religieuses, pourraient, à ce que je crains, jeter sur cette obscure question une lumière inattendue.

Je n'hésite pas à affirmer que les langues celtiques offrirent des éléments nombreux et importants pour la solution de ce problème. Je signalerais ici quelques faits isolés que j'ai rencontrés dans le cours de mes recherches, et qui se rattachent à cette question. Je n'ai garde toutefois d'en tirer des conclusions qui ne pourraient être autorisées que par un travail complet.

Pour commencer par un exemple tiré de la vie matérielle, le nom d'un ustensile très-primordial, à l'usage surtout des peuples pasteurs, la *baratte*, a été formé en sanskrit de la racine *ma'* ou *man'*, ager, d'où dérivent *ma'* in, *man'* a, *man'* ara, bittre, d'où *beurre*, *man'* anl, *baratte*, *man'* ita, *barattur*, etc. La chose et le nom ont été apportés en Europe par les Celtes, comme le démontrent l'irlandais *meadh* ou *meidhe*, *baratte*, *meidhig*, petit lait, en erse *meag*, et *meung*, en gallois *mois*, idem. Il est remarquable que ce mot se retrouve aussi dans le vieux français, la *meuge* de lait, pour le petit-lait (*Voy. le Dict. de Ménage*, voc. cit.); les Gaulois le possédaient donc probablement. Ces dénominations, les Gaëls et les Bretons n'ont sûrement pas été les chercher dans l'Inde; elles ont dû être déjà en usage chez les ancêtres communs des Hindous et des Celtes. Les premiers les ont portées dans l'Inde avec la racine qui l'explique; les autres, dans leurs migrations plus lointaines, ont perdu la racine et conservé seulement les formes dérivées.

Un autre exemple, mais plus intéressant en ce qu'il pourrait bien fournir une indication approximative sur la position géographique du berceau de la race indo-européenne, se trouve dans le mot irlandais *tolg*, lit, gallois *tyle*, couche, lit de repos (identique au grec *τύλη*, matelas, coussin). Tous ces mots ont une affinité évidente avec le sanskrit *talika*, matelas, lit : or ce substantif est un dérivé de *tal*, l'un des noms sanskrits du coton (de la racine *tal*, jeter en dehors). On faisait donc des matelas avec du coton dans la contrée indistincte qui a été le berceau de la race. Il en résulterait que ce pays a dû être situé en dehors, ou au moins très-près de la limite de croissance du coton, car une matière dont on faisait des matelas devait être abondante et d'un prix peu élevé. Or la culture du coton ne dépasse pas la Pérou, et je doute même qu'il réussisse dans la partie la plus septentrionale de ce pays. Ceci semblerait donc indiquer, comme le berceau de la famille, une contrée plus méridionale qu'on ne le suppose ordinairement.

Cette induction serait appuyée par une autre analogie, que je cite toutefois avec moins de confiance, parce qu'elle est isolée, et par conséquent moins sûre. Un des noms du tigre, en sanskrit est *s'ardûla*, et ce nom, comme celui de *ryag'ra*, et encore les noms du lion, du taureau et de l'échiquier, prend, dans les composés, la signification de grand, fort, prééminent; or, en irlandais, *arduloid*, sigifie fort. Si cette analogie n'est pas fortuite, elle viendrait à l'appui de la précédente, car le tigre ne se trouve que dans les vastes bassins qui versent leurs eaux dans la mer des Indes.

Je n'entends, je le répète, fonder aucune hypothèse sur une base aussi peu solide que celle de quelques étymologies isolées; mais si des exemples semblables se multipliaient dans les diverses branches des langues indo-européennes, on pourrait sans doute en tirer des inductions d'une grande évidence.

Les analogies qui touchent aux traditions religieuses et mythologiques sont aussi d'un haut intérêt. Selon toute probabilité, le peuple-père de la race aryenne avait une religion, un culte et des

mythes traditionnels sur sa propre origine. Lors de sa division en plusieurs branches, chaque tribu emporta avec elle ces traditions et de ces doctrines; mais celle-ci, s'altérant de plus en plus par l'effet du temps et des vicissitudes sociales, furent placées à des croyances nouvelles, mieux adaptées au caractère spécial de chaque peuple. Qu'il soit resté des traces du système primitif, c'est ce qu'on ne saurait mettre en doute. Les analogies signalées plus d'une fois entre les mythes religieux de l'Inde, de la Grèce et de la Germanie, sont des restes de cette unité première, et le nom de Dieu, identique dans la plupart des langues de la famille, en est un exemple intéressant. Le sanskrit *déva* (au nominatif *dévas*), le grec *Zeûs*, génit. *Diôs*, le latin *deus*, l'irlandais *dia*, le gallois *deu*, le lithuanien *dievas*, ont une origine commune; mais le sanskrit seul a conservé la racine de ce nom dans le verbe *dir*, hisser. L'idée de Dieu a donc été primitivement liée à celle de la lumière, son symbole le plus pur et le plus expressif.

Maintenant, quel est le peuple qui a conservé la plus grande partie du système primitif? N'est-il pas probable que c'est celui dont la langue nous rapporte plus près que toute autre vers l'origine commune de la race? Et de même que le sanskrit possède encore la plupart des racines qui constituent le fond des langues de l'Europe, les traditions religieuses des Indes ne renfermeraient-elles point le lien commun des croyances des autres peuples de la famille? Je n'ai garde de toucher à cette immense question, mais je crois que la philologie comparée devra être consultée avec soin dans toute solution que l'on tentera. Et, pour revenir à mon sujet, je crois en particulier que l'étude des langues celtiques sera indispensable sous ce rapport. Quelques exemples suffiront pour motiver cette assertion.

Les mots irlandais *naomh* (plus anciennement *normh*) saint, *naomhadh*, *naomhthaedh*, sainteté, *naomhad*, sanctification, etc., en cymrique *ner*, sacré, *nyered*, sainteté; se lient évidemment à la racine sanskrite *nam*, s'incliner par respect; d'où *namas*, adoration, culte, etc. Voilà donc un mot celtique qui témoigne déjà de l'existence d'un culte à cette époque préhistorique.

Le substantif sanskrit *ad' vara*, sacrifice, que les étymologistes hindous expliquent par *ad' va*, route, et *ra*, donner; et qui paraît la voie du ciel, se retrouve dans l'irlandais *adhairi*, *iodhairi*, sacrifice, *iodhair*, sacrifier, etc. La seconde forme de ce mot se lierait plutôt à la racine sanskrite *yag'*, adorer et sacrifier, d'où *yag' na*, sacrifice, *yag' ra*, sacrificateur; en irlandais *iodnach*, don, offrande. Quoi qu'il en soit, le cymrique possède aussi cet ancien terme, sous la forme moins complète de *aberth*, sacrifice, *aberthas*, sacrifier, *aberthar*, sacrificateur, prêtre. Le *t* final est un suffixe sanskrit-celtique. Si l'on objectait à ce rapprochement que *adh hairi*, et *aberth*, viennent tout simplement du latin *offerre*, comme l'ancien haut-allemand *offar*, l'allemand moderne *opfer*, l'anglo-saxon *offring*, le scandinave *offr*, le polonais *ofara*, le bohémien *ofera*, le lithuanien *apijera*, le letton *uparja*, etc. etc.; j'objecterais qu'à côté de ces deux termes anciens, l'irlandais et le gallois en ont d'autres, évidemment dérivés du latin, et dont la physiologie est toute différente. Ce sont en irlandais *ofraill*, oblation, *ofraideach*, prêtre, *oifrioun*, *oifrioun*, le sacrifice de la messe, etc.; en gallois, *offeren*, la messe, *offren*, oblation, sacrifice, *ofriad*, prêtre, *ofrymar*, *ofrymyr*, sacrificateur, etc. Il me paraît évident que ces expressions sont d'une tout autre nature que *adhairi* et *aberth*, et que ces dernières se rattachent directement au paganisme et à la source aryenne. Voilà donc une preuve remarquable de la haute antiquité du sacrifice.

Le sanskrit *arman* désigne le sommet du poteau

où l'on attachait la victime (*the top of the sacrificial post*, Wilson). Il n'y a aucun doute que ce mot ne soit identique au grec *téppa* et au latin *terminus*. *Téppa* chez Homère, désigne encore spécialement le poteau du cirque, autour duquel les chars devaient tourner : le sens s'est ensuite généralisé. Le gallois *terryn*, limite, extrémité, me paraît dérivé du latin ; mais il n'en est pas de même de l'irlandais *tarman*, ou *tearmann* (esse *tearmann*), identique au sanskrit pour la forme, et qui signifie un sanctuaire, un refuge, un asile. Ceci n'aurait-il pas trait à l'antique coutume de regarder l'autel comme un refuge inviolable ?

Parmi les noms sanskrits de la divinité, il en est deux que les idiomes celtiques paraissent avoir conservés : l'un est *Nora* le maître (de la racine *nr*, conduire), que je retrouve dans le cymrique *Nér*, le souverain, le Seigneur, appliqué à Dieu par les bardes gallois ; l'autre est *Isvara*, le dominateur (de la racine *is*, gouverner, régner), que l'irlandais ancien nous offre sous la forme de *Aesfar*, Dieu, laquelle forme se rattache probablement au *vriddhi* *isvara*. Le changement du *v* sanskrit en *f* est rare, il est vrai, dans le milieu des mots irlandais, mais il n'est pas toutefois sans exemple.

Je citerai encore ici une curieuse analogie qui, si elle est aussi réelle qu'elle le paraît, ferait remonter à une très-haute antiquité l'institution de ces sages anachorètes qui jouent un si grand rôle dans les traditions indiennes, sous le nom de *monnis*. Le mot sanskrit *monni* signifie un homme saint,

un sage, un anachorète, et se lie probablement, d'une manière irrégulière, à la racine *man*, penser. Quoiqu'il en soit, le verbe irlandais *man*, main, instruire, enseigner (d'où *mannda*, instruction, maître, maître, instructeur), paraît se rattacher directement à la forme *man*. De ce dernier terme dérivent en sanskrit, par *vriddhi*, les mots *manan*, silence, et *mdanin*, taciturne, le silence étant une des principales pratiques que s'imposaient les anachorètes. Or, en irlandais, *man* signifie muet. Cette analogie est d'autant plus remarquable, qu'elle fournit un cas du *vriddhi* de la voyelle *n*, en irlandais, qu'il eût été impossible de découvrir sans la comparaison du sanskrit.

En cymrique, le mot *moni* me paraît avoir laissé une descendance également curieuse, dans un autre ordre d'idées. L'isolement, était, pour les anachorètes, une pratique au-si essentielle que le silence, et le cymrique *mon* signifie un individu isolé, d'où *monad*, isolement, monac, solitaire. De là aussi encore, par une liaison d'idées très-naturelles, *moni*, être morose, *monyn*, un individu morose, sombre. Si le grec *monos* à la même origine, comme cela me semble probable, les *monnis* (monachi) se trouvaient parents des *monnis*, et par l'idée et par la son.

Ces rapprochements, que l'on pourrait multiplier beaucoup, suffiront pour montrer tout le parti que l'on tirera de l'étude des idiomes celtiques, pour la solution des problèmes obscurs de l'époque préhistorique. (M. Ad. PICTET, *ouv. cité*, p. 172.)

NOTE XI.

Art. CIVILISATION.

De la civilisation d'après M. Guizot et M. G. de Humboldt.

M. Guizot débute, dans son livre *Sur la Civilisation en Europe*, par une confusion de mots d'où découlent d'assez graves erreurs positives. Il énonce cette pensée que la civilisation est un fait.

Où le mot fait doit être entendu ici dans un sens beaucoup moins précis et positif que le commun usage ne l'exige, dans un sens large et un peu flottant, j'oserais presque dire élastique et qui ne lui a jamais appartenu, ou bien, il ne convient pas pour caractériser la notion comprise dans le mot civilisation. La civilisation n'est pas un fait, c'est une série, un enchaînement de faits plus ou moins logiquement unis les uns aux autres, et engendrés par un concours d'idées souvent assez multiples ; idées et faits se succédant sans cesse. Un roulement incessant est quelquefois la conséquence des premiers principes ; quelquefois aussi cette conséquence est la stagnation ; dans tous les cas, la civilisation n'est pas un fait, c'est un faisceau de faits et d'idées, c'est un état dans lequel une société humaine se trouve placée, un milieu dans lequel elle a réussi à se mettre, qu'elle a créé, qui émane d'elle, et qui à son tour réagit sur elle.

Cet état a un grand caractère de généralité qu'un fait ne possède jamais ; il se prête à beaucoup de variations qu'un fait ne saurait pas subir sans disparaître, et, entre autres, il est complètement indépendant des formes gouvernementales, se développant aussi bien sous le despotisme que sous le régime de la liberté, et ne cessant pas même d'exister lorsque des commotions civiles modifient ou même transforment absolument les conditions de la vie politique.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il faille estimer

peu de chose les formes gouvernementales. Leur choix est intimement lié à la prospérité du corps social ; faux, il l'entrave ou la détruit ; judicieux, il la sert et la développe. Seulement, il ne s'agit pas ici de prospérité ; la question est plus grave : il s'agit de l'existence même des peuples et de la civilisation, phénomène intimement lié à certaines conditions élémentaires, indépendantes de l'état politique, et qui puisent leur raison d'être, les motifs de leur direction, de leur expansion, de leur fécondité ou de leur faiblesse, tout enfin ce qui les constitue dans des racines bien autrement profondes. Il va donc sans dire que, devant des considérations aussi capitales, les questions de conformation politique, de prospérité ou de misère se trouvent rejetées à la seconde place ; car, partout et toujours, ce qui prend la première, c'est cette question fameuse d'*Hamlet* : être ou ne pas être. Pour les peuples aussi bien que pour les individus, elle plane au-dessus de tout. Comme M. Guizot ne paraît pas s'être mis en face de cette vérité, la civilisation est, pour lui, non pas un état, non pas un milieu, mais un fait, et le principe généralier dont il le tire est un autre fait d'un caractère exclusivement politique.

Ouvrons le livre de l'éloquent et illustre professeur : nous y trouvons un faisceau d'hypothèses choisies pour mettre la pensée dominante en relief. Après avoir indiqué un certain nombre de situations dans lesquelles peuvent se trouver les sociétés, l'auteur se demande « si l'instinct général y reconnaît l'état d'un peuple qui se civilise ; si c'est là le sens que le genre humain attache naturellement au mot civilisation (861). »

La première hypothèse est celle-ci : « Voici un peuple dont la vie extérieure est douce, commode ;

il paye peu d'impôts, il ne souffre point; la justice lui est bien rendue dans les relations privées; en un mot, l'existence matérielle et morale de ce peuple est bonne avec grand soin dans un état d'engourdissement, d'indolence, je ne veux pas dire d'oppression, parce qu'il n'en a pas le sentiment, mais de compression. Ceci n'est pas sans exemple. Il y a en un grand nombre de petites républiques aristocratiques, où les sujets ont été ainsi traités comme des troupeaux, bien tenus et matériellement heureux, mais sans activité intellectuelle et morale. Est-ce là la civilisation? Est-ce là un peuple qui se civilise?

Je ne sais pas si c'est là un peuple qui se civilise, mais certainement on peut dire un peuple très-civilisé, sans quoi il faudrait repousser parmi les hordes sauvages ou barbares toutes ces républiques aristocratiques de l'antiquité et des temps modernes qui se trouvent, ainsi que M. Guizot le remarque lui-même, compris dans les limites de son hypothèse; et l'instinct public, le sens général, ne peuvent manquer d'être blessés d'une méthode qui rejette les Phéniciens, les Carthaginois, les Lacédémoniens, du sanctuaire de la civilisation, pour en faire de même ensuite des Vénitiens, des Génois, des Pisans, de toutes les villes libres impériales de l'Allemagne, en un mot, de toutes les municipalités puissantes des derniers siècles. Outre que cette conclusion paraît en elle-même trop violemment paradoxale pour que le sentiment commun auquel il fait appel soit disposé à l'admettre, elle me semble affronter encore une difficulté plus grande. Ces petits États aristocratiques auxquels, en vertu de leur forme de gouvernement, M. Guizot refuse l'appartenance à la civilisation, ne se sont jamais trouvés, pour la plupart, en possession d'une culture spéciale et qui n'appartient qu'à eux. Tout puis-ants qu'on en ait vu plusieurs, ils se confondaient, sous ce rapport, avec des peuples différemment gouvernés, mais de race très-pareille, et ne faisaient que participer à un ensemble de civilisation. Aussi, les Carthaginois et les Phéniciens, éloignés les uns des autres, n'en étaient pas moins unis dans un mode de culture semblable et qui avait son type en Assyrie. Les républiques italiennes s'unissaient dans le mouvement d'idées et d'opinions dominant au sein des monarchies voisines. Les villes impériales lombardes et thuringiennes, furt indépendantes au point de vue politique, étaient tout à fait annexées au progrès ou à la décadence générale de la race allemande. Il résulte de ces observations que M. Guizot, en distribuant ainsi aux peuples des minéraux de mérite calculés sur le degré et la forme de leurs libertés, crée dans les races des disjonctions injustifiables et des différences qui n'existent pas. Une discussion poussée trop loin ne serait pas à sa place ici, et je passe rapidement; si pourtant il y avait lieu d'entamer la controverse, ne devrait-on pas se refuser à admettre pour Fise, pour Gènes, pour Venise et les autres, une infériorité vis-à-vis de pays tels que Milan, Naples et Rome.

Mais M. Guizot va lui-même au-devant de cette objection. S'il ne reconnaît pas la civilisation chez un peuple « doucement gouverné, mais retenu dans une situation de compression, » il ne l'admet pas davantage chez un autre peuple « dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable cependant; dont, en revanche, on n'a point négligé les besoins moraux, intellectuels...; dont on cultive les sentiments élevés, purs; dont les croyances religieuses, morales, ont atteint un certain degré de développement, mais chez qui le principe de la liberté est étouffé; où l'on mesure à chacun sa part de vérité; où l'on ne permet à per-

sonne de la chercher à lui tout seul. C'est l'état où sont tombés la plupart des populations de l'Asie, où les dominations théocratiques retiennent l'humanité; c'est l'état des Hindous, par exemple (862). »

Ainsi, dans la même exclusion que les peuples aristocratiques, il faut repousser encore les Hindous, les Égyptiens, les Étrusques, les Péruviens, les Thibétains, les Japonais, et même la moderne Rome et ses territoires.

Je ne touche pas à deux dernières hypothèses, par la raison que, grâce aux deux premières, voilà l'état de civilisation déjà tellement restreint que, sur le globe, presque aucune nation ne se trouve plus autorisée à s'en prévaloir légitimement. Du moment que, pour posséder le droit d'y prétendre, il faut jouir d'institutions également modératrices du pouvoir et de la liberté, et dans lesquelles le développement matériel et le progrès moral se coordonnent de telle façon et non de telle autre; où le gouvernement, comme la religion, se confie dans des limites tracées avec précision; où les sujets, enfin, doivent de toute nécessité posséder des droits d'une nature définie, me m'apparait qu'il n'y a de peuples civilisés que ceux dont les institutions politiques sont constitutionnelles et représentatives. Dès lors, je ne pourrais pas même sauver tous les peuples européens de l'injure d'être repoussés dans la barbarie, et si, de proche en proche, et mesurant toujours le degré de civilisation à la perfection d'une seule et unique forme politique, je dédaigne ceux des États constitutionnels qui se servent mal de l'instrument parlementaire, pour réserver le prix exclusivement à ceux-là qui s'en servent bien, je me trouverai amené à ne considérer comme vraiment civilisés, dans le passé et dans le présent, que la seule nation anglaise.

Certainement je suis plein de respect et d'admiration pour le grand peuple dont la victoire, l'industrie, le commerce, raccentent en tous lieux la puissance et les prodiges. Mais je ne me sens pas disposé pourtant à ne respecter et à n'admirer que lui seul; il me semblerait trop humiliant et trop cruel pour l'humanité d'avouer que, depuis le commencement des siècles, elle n'a réussi à faire fleurir la civilisation que sur une petite île de l'Océan occidental, et n'a trouvé ses véritables lois que depuis le règne de Guillaume et de Marie. Cette conception, ou l'aveu, peut sembler un peu étroit. Puis voyez le danger! Si l'on veut attacher l'idée de civilisation à une forme politique, le raisonnement, l'observation, la science, vont bientôt perdre toute chance de décider dans cette question, et la passion seule des partis en décidera. Il se trouvera des esprits qui, au gré de leurs préférences, refuseront intérieurement aux institutions britanniques l'honneur d'être l'idéal du perfectionnement humain; leur enthousiasme sera pour l'ordre établi à Saint-Petersbourg ou à Vienne. Beaucoup enfin, et peut-être le plus grand nombre, entre le Rhin et les monts Pyrénées, soutiendront que, malgré quelques taches, le pays le plus policé du monde, c'est encore la France. Du moment que déterminer le degré de culture devient une affaire de préférence, une question de sentiment, s'entendre est impossible. L'homme le plus noblement développé sera, pour chacun, celui-là qui pensera comme lui sur les devoirs respectifs des gouvernements et des sujets, tandis que les malheureux, doués de vices différentes, seront les barbares et les sauvages. Je crois que personne n'osera affronter cette logique, et l'un avouera, d'un commun accord, que le système où elle prend sa source est, à tout le moins, bien incomplet.

Pour moi, je ne le trouve pas supérieur, il me

semble inférieur même à la définition donnée par le baron Guillaume de Humboldt : « La civilisation est l'humanisation des peuples dans leurs institutions extérieures, dans leurs mœurs et dans le sentiment intérieur qui s'y rapporte (863). »

Je rencontre là un défaut précisément opposé à celui que je me suis permis de relever dans la formule de M. Guizot. Le lien est trop lâche, le terrain indiqué trop large. Du moment que la civilisation s'acquiert au moyen d'un simple adoucissement des mœurs, plus d'une pleuplade sauvage, et l'es-sauvage, aura le droit de réclamer le pas sur telle nation d'Europe dont le caractère offrira tant soit peu d'apprêt. Il est dans les îles de la mer du Sud, et ailleurs, plus d'une tribu fort inoffensive, d'habitudes très-douces, d'humeur très-accorte, que, cependant on n'a jamais songé, tout en la louant, à mettre au-dessus des Norvégiens assez durs, ni même à côté des Malais féroces qui, vêtus de brillantes étoffes fabriquées par eux-mêmes, et parcourant les flots sur des barques habilement construites de leurs propres mains, sont tout à la fois la terreur du commerce maritime et ses plus intelligents courtiers dans les parages orientaux de l'Océan indien. Cette observation ne pouvait pas échapper à un esprit aussi éminent que celui de M. Guillaume de Humboldt; aussi, à côté de la civilisation et sur un degré supérieur, il imagine la culture, et il déclare que, par elle, les peuples, adoucis déjà, gagnent la science et l'art (864).

D'après cette hiérarchie, nous trouvons le monde peuplé, au second âge (865), d'êtres affectueux et sympathiques, de plus érudits, poètes et artistes, mais, par l'effet de toutes ces qualités réunies, étrangers aux grossières besognes, aux nécessités de la guerre, comme à celles du labourage et des métiers.

En réfléchissant au petit nombre de loisirs que l'existence perfectionnée et assurée des époques les plus heureuses donne à leurs contemporains pour se livrer aux pures occupations de l'esprit, en regardant combien est incessant le combat qu'il faut livrer à la nature et aux lois de l'univers pour seulement parvenir à subsister, on s'aperçoit vite que le philosophe berlinois a moins prétendu à dépasser les réalités qu'à tirer du sein des abstractions certaines entités qui lui paraissaient belles et grandes, qui le sont en effet, et à les faire agir et se mouvoir dans une sphère idéale comme elles-mêmes. Les doutes qui pourraient rester à cet égard disparaissent bientôt quand on parvient au point culminant du système, consistant en un troisième et dernier degré supérieur aux deux autres.

Ce point suprême est celui où se place l'homme formé, c'est-à-dire l'homme qui, dans sa nature, possède « quelque chose de plus haut, de plus intime à la fois, c'est-à-dire une façon de comprendre qui répand harmonieusement sur la sensibilité et le caractère les impressions qu'elle reçoit de l'activité intellectuelle et morale dans son ensemble (866). »

Cet enchaînement, un peu laborieux, va donc de l'homme civilisé ou adouci, humanisé, à l'homme cultivé, savant, poète et artiste, pour arriver enfin au plus haut développement où notre espèce puisse parvenir, à l'homme formé, qui, si je comprends bien à mon tour, sera représenté avec justesse par ce qu'un nous dit qu'était Goëthe dans sa sérénité olympienne. L'idée d'où sort cette théorie n'est rien autre que la profonde différence remarquée par M. Guillaume de Humboldt entre la civilisation d'un peuple et la hauteur relative du perfectionnement des grandes individualités; différence telle que les civilisations étrangères à la nôtre ont pu, de toute évidence, posséder des hommes très-supérieurs sous certains rapports à ceux que nous admirons le plus : la civilisation brahmanique, par exemple.

Je partage sans réserve l'avis du savant dont l'exposé ici les idées. Rien n'est plus exact : notre état social corrompu ne produit ni les meilleurs ni les plus sublimes penseurs, ni les plus grands poètes, ni les plus habiles artistes. Néanmoins, je me permets de croire, contrairement à l'opinion de l'illustre philologue, que, pour juger et définir la civilisation en général, il faut se déarrasser avec soin, ne fût-ce que pour un moment, des préventions et des jugements de détail concernant telle ou telle civilisation en particulier. Il ne faut être ni trop large, comme pour l'homme du premier degré, que je persiste à ne pas trouver civilisé, uniquement parce qu'il est adouci; ni trop étroit, comme pour le sage du troisième. Le travail améliorateur de l'espèce humaine est ainsi trop réduit. Il n'aboutit qu'à des résultats purement isolés et typiques.

Le système de M. Guillaume de Humboldt fait, du reste, le plus grand honneur à la délicatesse grandiose qui était le trait dominant de cette généreuse intelligence, et on peut le comparer, dans sa nature essentiellement abstraite, à ces mondes fragiles imaginés par la philosophie hindoue. Nés du cerveau d'un Dieu endormi, ils s'élèvent dans l'atmosphère, pareils aux bulles irisées que souffle dans le savon le chalumeau d'un enfant, et se brisent et se succèdent au gré des rêves dont s'amuse le céleste somnoleil.

NOTE XII.

Art. CONIFÈRES.

Archéologie orientale.

M. J. Oppert, membre de l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement français en Babylonie, a lu à l'Académie des Inscriptions et belles-

lettres un travail fort remarquable sur l'art de l'Assyrie et de Babylone et sur l'influence que cette civilisation de la Mésopotamie antique a exercée sur le développement de l'art chez les autres peuples de l'Asie et chez les Grecs.

(863) W. V. HUMBOLDT, *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java; Einleitung*, t. I, p. xxvii, Berlin, in-4°. — « Die Civilisation ist die Vernunftschöpfung der Völker in ihren äusseren Einrichtungen und Gebräuchen und der darauf Bezug habenden inneren Gesinnung. »

(864) G. V. HUMBOLDT, *Ueber die Kawi-Sprache, Einleitung*, p. xxviii. — « Die Kultur fñgt dieser Veredlung des geistlichen Zustandes Wissenschaft und Kunst hinzu. »

(865) C'est-à-dire sur le second degré de perfectionnement.

(866) W. V. HUMBOLDT, *ouvrage cité*, p. xxviii. — « Wenn wir in unserer Sprache Bildung sagen, so meinen wir damit etwas zugleich Höheres und mehr Innerliches, nämlich die Sinnesart, die sich aus der Erkenntnis und dem Gefühl des gesamten geistigen und sittlichen Sinnes harmonisch auf die Empfindung und den Charakter spiegelt. »

« Messieurs,

« J'ose réclamer, avant tout, l'indulgence de l'Académie pour la communication sur les arts des Assyrio-Chaldéens que j'aurai l'honneur de lui faire. Bien que la reconnaissance profonde de l'insigne faveur qu'elle m'accorde relève un peu mon courage, je ne pourrai pas me cacher à moi-même, et je le saurais encore moins à l'illustrer compagnie, qu'une appréciation profonde de cet art de l'Asie antique m'est interdite, par la raison même que je ne sais pas artiste; ainsi je me contenterai de rapporter des faits recueillis pendant un séjour de plusieurs années sur les lieux, de comparer les impressions que j'ai éprouvées par l'étude de ces œuvres à celles qui a été laissées dans mon esprit la vue des immortels débris de l'art classique, et de soumettre modestement mes idées au jugement suprême de l'Académie des beaux-arts.

« L'expédition à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir, composée de MM. Fresnel, Thomas et de moi, a été envoyée par le bureau des beaux-arts, alors sous les ordres de M. Léon Faucher, ministre de l'Intérieur, réuni actuellement au ministère d'Etat. Son but spécial était de rapporter une collection pour le musée du Louvre; ce qu'elle a acquis ne tardera pas d'arriver à Paris. Par des circonstances particulières, elle a été un peu détournée de son but primitif et principal; elle aura peut-être plus de résultats scientifiques qu'elle ne sera importante sous le point de vue artistique spécial; mais paisque, pour ces époques reculées, la science, l'histoire surtout est étroitement liée à l'art, j'ose espérer que ces résultats jetteront également quelques lumières sur les idées qu'un poissant peuple de l'antiquité se forma du beau et sur la manière dont il appliqua ses notions.

« Quatre arts se trouvent représentés dans les restes des antiquités assyrio-chaldéennes, lieu qu'ils le soient bien inégalement: l'architecture, la sculpture, la peinture et la gravure. Ce seront surtout les deux premiers qui nous occuperont.

« Qu'il me soit permis de porter rapidement d'un cinquième. Nous ne savons encore rien de la musique assyrienne, mais tout nous autorise à supposer que nous en saurons quelque chose un jour. Nous avons une partie de la littérature chaldéenne, grâce aux matériaux dont les fils de Nimroud se servaient pour écrire. Sous ce rapport, ils étaient des graveurs; ils confiaient leurs idées à des morceaux d'argile molle, sur lesquels ils gravaient des signes microscopiques avec ces burins d'ivoire (dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous), et qu'ils faisaient sécher ensuite au soleil ou au feu. Des milliers de ces tablettes ont été trouvées à Ninive, à Calah (Nimroud), à Babylone, à Orchoë (ou War-kah), à Calneh (Niffar), à Elasar (Calah-Chergat); leur contenu est d'une grande diversité: histoire, mythologie, géographie, astrologie, botanique, zoologie, arithmétique, architecture, statistique, grammaire.

« On a sur ces tablettes des paradigmes de conjugaison assyrienne; on a des calendriers; un almanach de cette espèce, pour douze ans, est actuellement à Londres; on a des syllabaires pour faire connaître les signes chaldéens; d'autres fragments donnent les noms des palais et des places de Ninive; d'autres encore, les charges de la cour assyrienne; il y a des fragments de dictionnaires ou deux langues, dont une est la langue assyrienne, et d'autres sujets encore, sans parler des sujets juridiques et des briques contenant des traités privés.

« Je dois ici remarquer que la connaissance de l'écriture cunéiforme a fait de grands progrès dans ces derniers temps, et que ces conquêtes de la science sont très-sérieuses; sans cette certitude, je ne m'avancerais pas ainsi devant l'Académie. On ne

lit pas tout, mais on est, à l'heure qu'il est, dans la grande majorité des cas, parvenu à distinguer parfaitement à quel ordre d'idées appartient une inscription donnée. En outre, les Assyriens nous viennent en aide; les divers sujets sont toujours gravés sur une suite d'une couleur différente, et on connaît souvent le sujet par la nuance même du morceau. Il y a du noir, du gris, du bleuâtre, du rouge violacé, de l'ocre, du rouge, du brun, du jaune, du blanc, etc.; mais toutes les couleurs de l'argile ne sont pas encore assignées aux sujets qui leur correspondent.

« Qui se nous reprocherait pas, dans ces circonstances, une témérité irréfléchie, si nous prétendions qu'on ne pourrait jamais trouver des morceaux de musique parmi les restes de la littérature assyrienne? Certainement il y en a en, et très-probablement on en trouvera encore.

« Mais retournons aux arts plastiques, qui sont le sujet principal de notre communication.

« L'architecture, et c'est elle qui nous occupera en premier lieu, offre un genre tout particulier qui la distingue de ce que nous voyons partout ailleurs. La Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'au golfe Persique, est un pays essentiellement plat et presque complètement dépourvu de pierre. La Chaldée a trouvé le moyen de remédier à cette infirmité; elle inventa de bonne heure l'art de faire des briques et des tuiles, et elle y parvint, à Babylone, à un degré de perfection qui n'a pas encore été égalé, même dans les temps modernes. Les tuiles assyriennes sont inférieures, et de beaucoup, à celles de la cité de Nabuchodonosor. Sur ce point, des découvertes récentes confirment pleinement les données de la Bible sur la manière de bâtir dans le pays de Sennaar; nous pouvons reconnaître encore, après 3,000 ans, le bitume qui liait, en guise de ciment, les briques les unes aux autres, exactement comme nous l'enseigne le 11^e chapitre de la Genèse. On préparait ces matériaux avec un grand soin; toutes les briques destinées à la bâtisse avaient une même grandeur et une épaisseur presque égale. Elles étaient carrées, et une mesure de 550 briques de cette espèce nous a rendu possible la découverte des anciennes mesures babyloniennes. Toutes les briques avaient leur marque de pose ainsi que le prouveront les briques extraites de nos excavations.

« Pour donner plus de solidité au ciment de bitume, on plaçait immédiatement sur les briques des nattes de roseau admirablement confectionnées; elles étaient très-fines et très-bien travaillées dans les temps de la splendeur de Babylone, et devenaient moins bonnes avec la décadence et après la chute de l'empire chaldéen. Pour achever la description de ces matériaux, il faut dire que le roi y mettait son nom, soit qu'il le fit imprimer par une estampe en bois, comme à Babylone, soit qu'il le fit graver sur chaque brique, comme à Ninive. Ce timbre se trouve invariablement au-dessous; il faut enlever la brique pour le voir; et cette circonstance fournit un caractère distinctif pour voir si une construction appartient aux Chaldéens ou si elle a été exécutée postérieurement avec les matériaux de Babylone.

« Il existe encore des constructions gigantesques à Babylone, faites en briques séchées au four; un pan de mur debout sur le Birs-Nimroud jauge 1,000 mètres cubes. Il y a aux Akar ou château royal de Babylone des constructions d'une admirable régularité, représentant des ruines de pylones du palais.

« A côté de la construction en brique cuite, il y avait celle en brique séchée et ensuite cuite en terre. A Babylone, les fondations sont très-souvent en brique séchée au soleil ou brique crue; à Ninive, on a généralement remplacé le mode babylonien,

par une construction toute particulière dont je parlerai tout à l'heure: C'est pour le climat de cette ville le choix le plus heureux que l'on puisse s'imaginer, et si quelque chose donne une idée de l'esprit des Assyriens, c'est certes l'expédient qu'ils trouveront pour se garantir à la fois de la chaleur excessive de l'été et du froid quelquefois très-pénétrant de l'hiver; ils réunissaient en outre deux avantages très-peu compatibles, le bon marché de la construction et la splendeur.

« Il a construisait d'une terre fine des murs très épais; les plus minces ont près de 2 mètres d'épaisseur, bien qu'ils ne séparent quelquefois que des chambres très-peu spacieuses. Ces parois sont toujours construites avec une exactitude mathématique, et leur longueur se réduit toujours à un nombre exact, et très souvent à un nombre rond, de coudées assyriennes. Ensuite, ces murs sont ou enduits d'une couche de plâtre, ou garnis de plaques de marbre sculptées ou lissées. Tous les bas-reliefs conservés dans les musées de l'Europe proviennent des chambres construites en terre.

« On a soulevé la question de savoir comment ces chambres ainsi construites aient pu être couvertes, les restes conservés des chambres ne s'élevant pas assez haut pour retrouver les traces de la couverture ancienne. Beaucoup d'opinions ont été émises à ce sujet; on dut écarter la couverture en bois, qui, ainsi que nous l'enseignent les inscriptions de Nabuchodonosor, a certainement existé dans les constructions de Babylone; mais on ne trouvait pas de traces de poutres; on a même cru que les salles de Ninive n'avaient pas été couvertes du tout, ce qui est absurde. Une belle découverte de M. Place a démontré que ces chambres ont été voûtées en plein-cintre, et par une voûte de terre jetée. L'entrée du demi-cercle était ornée de roses bleues et blanches, et deux de ces voûtes en terre existaient encore aujourd'hui. Cela fait comprendre un phénomène curieux jusqu'ici inexpliqué: M. Huata avait trouvé souvent à l'entrée des portes, parmi les débris qui les encombraient, des fragments très-nombreux de briques peintes. Ces débris ne se trouvaient plus quand on pénétrait dans la salle même. Ainsi l'existence d'une part et la disparition de l'autre sont expliquées par l'exemple que donnent deux portes de la ville de Sargon (Khorsabad); les bords extérieurs du plein-cintre étaient décorés de ces ornements, de roses, etc.

« Voilà tout ce qu'on sait avec certitude de l'intérieur des bâtiments de Ninive. La chose capitale, c'est que les chambres étaient couvertes d'une voûte de terre, et cette découverte du consul de France met à néant les hypothèses de MM. Layard, Fergusson et d'autres, ainsi que les restaurations hasardeuses de ce dernier.

« Qu'il me soit permis, à cette occasion, de quitter mon sujet principal pour un instant, pour rendre un hommage mérité à la fermeté intelligente et intrépide de M. Place, qui a tant contribué à mettre au jour les monuments de l'architecture assyrienne. J'ai pu voir ce que M. Place a dû faire pour arriver à ce résultat, et je n'ai qu'un regret, c'est de comprendre que, s'il a déployé un zèle intelligent et une persévérance infatigable, son mérite ne peut être apprécié parfaitement que par celui qui a visité ces fouilles.

« Nous reviendrons sur les ornements des palais quand nous parlerons de la sculpture et de la peinture assyriennes.

« Quant à l'architecture extérieure, la Chaldée et l'Assyrie n'employaient pas, à ce qu'il paraît, des colonnes détachées. A Ninive, à l'époque de l'apogée de l'art assyrien, on employait des systèmes de demi-colonnes, réunies au nombre de sept ou de trois. Ces systèmes étaient séparés les uns des au-

tres par des pilastres ornés de rentrées et de saillies rectangulaires, ou bien, et c'est le cas de la tour de Khorsabad, on supprimait complètement les systèmes de demi-colonnes, et l'on se contentait de combinaisons de pilastres avec des rentrées et des saillies d'une manière très-originale. Ce même système de colonnes à moitié sortant du mur a été retrouvé à Warkah, dans le fond de la Chaldée. Malheureusement, à l'heure qu'il est, on ne connaît pas encore comment se terminaient ces colonnes; instinctivement seulement, je suis très-porté à croire qu'elles se rattachaient à l'architecture en saillie, sans chapiteau, peut-être avec un abaque seul. Cette ornementation est recouverte d'un plâtre blanc.

« La colonne me semble être spécialement d'origine babylonienne. L'usage qu'en faisaient les Chaldéens est incontestablement établi par les œuvres d'art et les sculptures de Babylone. Le monument de la Bibliothèque impériale, connu sous le nom du Callou de Michaux, donne l'image d'un édifice babylonien où se trouvent des colonnes avec des chapiteaux et des diplythes dans la frise. Encore plus, les Babyloniens connaissaient les cariatides, au moins pour les monuments d'une dimension moins grande; on en a retrouvé des traces au Kaar. Les monuments restés de la cité de Nabuchodonosor ne nous laissent rien savoir sur l'existence de voûtes dans cette ville; mais elles y ont été employées. Nous le savons par les descriptions que les anciens, notamment Strabon, Diodore et Quinte-Curce, nous ont laissées sur ces merveilles, et en outre par les inscriptions cunéiformes.

« Nous possédons, entre autres, deux grandes inscriptions provenant de Nabuchodonosor, l'une de six cents, l'autre de deux cents lignes. Ces documents parlent des édifices de toute espèce que le roi nommé fit élever dans sa capitale, et sont remplis de détails architectoniques. Malheureusement, la science n'est pas encore assez avancée pour pouvoir rendre compte du sens de toutes les expressions techniques qui s'y trouvent; mais il y en a un bon nombre qui nous sont parfaitement intelligibles.

« Parmi ces passages, il y en a un où le roi parle d'un sanctuaire de la Vénus Uraïne (*Bilit Surpauit*), et dont j'ai pu retrouver l'emplacement et la ruine. Je crus, par des raisons philosophiques, le devoir interpréter comme il suit:

« Je l'ai construit avec des voûtes autour d'un « plurimur. »

« Il se trouve, non loin de Hillah, vingt minutes au nord, une ruine singulière nommée El-Kolaiab, à laquelle ressemble un autre qui se trouve à 17 kilomètres S. S. E. de la ville moderne. Qu'on se figure un terrain entouré par quatre remparts qui se coupent en angle droit et qui ont trois mètres de hauteur sur près de dix à leur base: voilà toute la ruine. Au milieu du côté nord il y a une solution de continuité qui paraît indiquer la porte antique.

« Si l'on détruisait un caravansérail arabe ou persan, on arriverait à une telle ruine. Une grande cour bornée des quatre côtés par un mur de 6 mètres d'épaisseur dans lequel il y a, l'un à côté de l'autre, des niches voûtées de 4 mètres de profondeur sur autant de largeur et de hauteur, voilà le caravansérail moderne. Nous savons à quel servaient les sanctuaires de la Vénus babylonienne, les *succoth benoth* de la Bible; nous pouvons même nous faire une idée de quelques détails de leur construction, qui a été celle d'un *khon* moderne. Ces niches ne sont pas construites à fleur de terre, mais à 4 mètres ou 1 mètre et demi au-dessus du sol, ce qui explique l'existence d'un soubassement plus solide de El-Kolaiab. Ainsi, comme j'avais

l'honneur de le dire au commencement, la science vient ici au secours de l'histoire de l'art.

« La voûte ne semble pas avoir été en usage exclusif à Babylone, par la raison même qu'on bâtit en liques cuites. Les inscriptions parlent des entablements de bois, dont nous connaissons même la nature; c'était du cèdre et du cyprès, et aussi du buis et du pistachier sauvage. Il paraît même, si je comprends bien ces textes obscurs, qu'il y avait des colonnes en bois dorées et argentées; et je crois corroborer mon interprétation par l'usage qui encore est établi dans la Babylone de nos jours, où l'on bâtit en brique cuite avec des colonnes en bois, et où, contrairement à l'usage de la Ninive moderne (Mossoû), on ne construit pas beaucoup en vûte, et en terre revêtue de plaques de marbre, mais où l'on voit toujours des plafonds droits ornés de stuc ou recouverts de morceaux de bois gracieusement sculptés. L'usage moderne est d'un grand poids, parce que des milliers d'années ne changent pas les mœurs et les habitudes immuables de l'Orient.

« Un mode tout particulier d'architecture est celui de bâtir en terrasses et tours superposées. C'est ainsi que Nabuchodonosor bâtit ses jardins suspendus, et qu'il restaura la tour de Babel que ses ancêtres avaient commencée. Il en était de même pour les tours isolées qu'on bâtitait en étages; c'est d'elles qu'est dérivée la stèle arabe, telle qu'on la voit à Bagdad, et dans les lieux sur l'emplacement de l'ancienne Babylone. Cet usage de tours superposées l'une à l'autre s'est transmis à la Judée; le monument connu sous le nom du tombeau d'Abraham, et où la pénétration de M. de Sauley le premier reconnut un monument juif, nous en fournit un exemple curieux et instructif. Ces tours étaient généralement toutes massives, seulement il y avait de distance en distance des conduits carrés de 30 centimètres de hauteur et de largeur qui servaient à dessécher la masse énorme. Elles étaient construites sur une base de terre crue, mais le corps même était en brique cuite, contrairement aux murailles de Babylone, dont le noyau était en terre revêtue par des briques cuites et enduites. On s'est servi de ces briques extérieures pour bâtir les villes voisines; la terre elle-même, privée de son soutien, s'écroula, et resta dans les fossés d'où elle avait été extraite.

« Je viens à la sculpture. C'est ce qui est le plus connu en Europe; tous les grands musées des capitales en renferment des spécimens plus ou moins nombreux; aussi je m'abstiens d'une définition du caractère général de la sculpture assyrienne. Seulement, je me permettrai quelques détails sur l'histoire de l'art plastique.

« Nous avons peu de statues assyriennes; la plus belle qu'on connaisse appartient au ^x^e siècle avant Jésus-Christ; c'est la statue du roi Sardanapale I^{er}. Il est fort surprenant qu'il n'en reste presque pas du grand siècle de l'art assyrien (la seule exception des statues des dieux trouvées par M. Place, à Khorsabad), à moins qu'on ne classe ici les saureaux et les lions à face humaine, qui ne sont pas des statues proprement dites. Aussi le grand criérium de la sculpture de l'Assyrie, c'est le bas-relief, qui nous donne en même temps une notion assez exacte de leurs connaissances ou optique et en perspective.

« Je n'ai pas besoin d'insister sur l'imperfection de ces idées chez les fils de Ninus; je n'aurai qu'à rappeler qu'ils confondent tout dans un même tableau, projections horizontales et perpendiculaires; il y a le plan d'une forteresse sur les murs de laquelle combattent les assiégés, et que les assiégés attaquent tout comme si elle était figurée en perspective. Et cela se voit dans le grand siècle de Sennachérib, vers 700.

« La nuance de Khorsabad est un peu antérieure à celle de Koyoundjik qui remplit de ses bas-reliefs les salles du musée britannique formant le plus riche dépôt d'antiquités assyriennes. Khorsabad appartient au ^p^e de Sennachérib (Sargon). Mais la fleur de l'art ou le jour de la perspective commence déjà à poindre, c'est un palais encore inconnu en Europe, celui de Sardanapale III (vers 650), découvert par les Anglais au commencement de l'année 1854. Cet art est aussi différent de ce qu'on connaît en Europe, j'ose le dire, que les Égyptiens des bas-reliefs du Parthéon. Les représentations sont en bandes et lignes; on voit des sujets de toute espèce; les figures humaines sont plus petites et travaillées avec une exactitude remarquable; les animaux sont présentés dans des classes avec une vérité et une verve inconnues aux bas-reliefs de Sargon et de Sennachérib; les détails de vêtements, d'armes, d'ornementation, déjà si développés dans le palais de Kuyoundjik, sont poussés à une minutie qui frise l'excès. Ce qu'on n'a pas dans l'art qui précède celui dont je viens de parler, les scènes domestiques, les danses, les sacrifices, les festins, est bien représenté ici; une inscription qui appartenait à cet édifice, dit que Sardanapale, fils d'Aser Haddon, fils de Sennachérib, le construisit pour ses femmes. Je ne veux pas insister davantage sur les détails de cet art mojerne d'Assyrie, qui, bientôt, pourra être connu et jugé par l'Académie; mais déjà je me permettrai d'appeler votre attention, Messieurs, sur un pavé formé de rosaces que j'ai encore pu voir en place, et qui m'a paru, ainsi qu'à tous ceux qui l'ont remarqué, un travail d'un goût exquis. Il formait l'entrée d'une aile; Sargon et Sennachérib mirent des dalles couvertes d'inscriptions entre les portes de leurs palais; usage que le dernier siècle de l'empire assyrien remplaça par ces pavés sculptés. Ce palais, le plus moderne de toutes les constructions assyriennes connues jusqu'ici, me paraît avoir été celui qui rendit proverbiale la magnificence fastueuse de Sardanapale, et il est vrai qu'il surpassa tous ses devanciers en splendeur. Mais il n'est pas aussi exact de dire que le roi, ainsi des arts, ait été un monarque complètement perdu par la débauche; au contraire, ce fut un roi guerrier, au moins à ce que disent les inscriptions qui ont été gravées par son ordre. Il ne sera pas, je crois, sans intérêt de savoir comment une de ces inscriptions a été trouvée; je demande donc la permission de le raconter.

« Lorsque, pendant mon séjour à Mossou, on détruisit le palais de Sardanapale pour en transporter les bas-reliefs à Londres, on fut obligé d'enlever la terre immédiatement collée à ces sculptures, et de faire ainsi un passage de 2 pieds environ de largeur. Pendant ce travail, la terre du mur s'écroula à un endroit, et mit à découvert une petite chambre de 50 centimètres de longueur sur 30 de hauteur et de largeur, ménagée pour recevoir un prisme hexagonal en terre séchée, couverte de petites inscriptions. Cette trouvaille démontre que l'usage de coller aux édifices des documents pour l'instruction de la postérité, existait déjà chez les Assyriens; ces annales sont restées là vingt-cinq siècles à la même place où la sollicitude des Ninivites les avait déposées.

« Ces sculptures représentent en quelque sorte nos tableaux, et on peut avancer, vu la trace de peintures, qu'elles étaient colorées en tout ou en partie. Nous verrons comment l'art babylonien transforma la sculpture assyrienne en peinture encaustique.

« L'abondance des sculptures à Ninive provient de la masse énorme d'une pierre calcaire noirâtre (d'une espèce de sulfate de chaux), qui se trouve

dans les environs de Mossoul, et qui forme encore aujourd'hui le matériel principal pour revêtir l'intérieur des maisons dans cette ville. La pierre est si friable qu'on peut l'entamer avec l'ongle, et cette facilité de la travailler explique en grande partie l'usage extraordinairement fréquent qu'en faisaient les habitants de Ninive. Les Babyloniens, qui n'eurent à leur disposition qu'une espèce de gruit très-dur ou du grès qu'ils firent encore venir de très-loin, n'ont pas pu exécuter une quantité aussi considérable de bas-reliefs.

■ Nous connaissons peu de la sculpture de Babylone, mais le peu que nous en possédons démontre la supériorité que les Chaldéens, postérieurs dans leur domination à leurs voisins de Ninive, pouvaient faire valoir sur ces derniers. Le fameux lion de Babylone, en basalte, ne saurait rien prouver contre notre thèse, parce que c'est à coup sûr une œuvre inachevée et à peine ébauchée. Tout s'accorde, en outre, pour nous autoriser à les croire plus avancés dans tout ce qui regarde le côté technique des arts. Nous fournirons des preuves pour notre asser-tion.

■ Avant d'exposer nos idées sur la peinture de ces peuples, nous devons nous arrêter un instant pour parler du genre spécial de la sculpture surtout en vogue dans ces contrées, et dont, par honneur, il nous reste une assez grande quantité; je veux parler de terres cuites. En général, ces petits monuments reflètent le caractère imprimé aux œuvres plus considérables. Quant à l'Assyrie, les plus belles de ses productions appartiennent à la dernière époque, et les fouilles opérées dans le palais de Sardanapale en ont fourni la plus grande quantité. Ainsi la même époque qui fit naître tout ce que nous possédons de plus gigantesque, les travaux de Nebu-Youssé, produisit aussi ces monuments d'un volume minime.

■ L'art de Babylone est connu surtout par ces petites œuvres en terre cuite, et la collection de l'expédition dirigée par M. Fresnel, et dont j'avais l'honneur de faire partie, trouve là son plus grand titre d'importance. Quelques-unes de ces terres cuites sont exécutées avec un soin très-remarquable.

■ Nous avons trouvé à Babylone également des statuettes d'albâtre, mais elles appartiennent généralement à l'époque grecque des Séleucides, et ne sont babyloniennes que par le lieu de leur provenance, bien qu'elles représentent très-souvent des sujets exclusivement orientaux.

■ Je parlerais également des sculptures en ivoire que recèle le sol de l'Assyrie. Mais elle a pouraient bien ne pas appartenir à l'art minime et être importées d'ailleurs, peut-être de Tyr. Plusieurs de ces œuvres ressemblent beaucoup à l'art durique de Sélinonte; d'autres fragments portent des inscriptions hiéroglyphiques, et fournissent par cela même la preuve qu'ils ne sont pas assyriens.

■ La certitude de l'origine égyptienne de quelques objets de ce genre ne serait, après tout, qu'un indice défavorable; mais ce ne serait pas une preuve contre les sujets qui, à coup sûr, ne sont pas égyptiens. Il est certain que les Babyloniens ont travaillé en ivoire: la découverte que nous y avons faite de stylets pour écrire dans la brique molle le prouve suffisamment.

■ Quant à l'art plastique appliqué aux métaux, il a été facile de prédire d'avance que, grâce à la nature même des matériaux, au temps et à la cupidité des hommes, nous n'en trouverions que peu de spécimens. A part quelques coupes assyriennes, qui ne proviennent pas même toutes directement de ce sol, peu d'objets en or et en argent ont été trouvés. On peut dire que l'argent manque complètement à Babylone; les statuettes en bronze décou-

vertes appartiennent, presque sans exception aucune, à l'époque hellénique.

■ La gravure des métaux ne peut nous occuper ici; une des circonstances les plus inexplicables de l'antiquité chaldéenne, c'est l'absence totale de toute monnaie.

■ Les ruines de Calah (Nimroud d'aujourd'hui), qui, pour la variété des débris de l'art assyrien, constituent la mine la plus riche de toutes, nous ont fourni, il est vrai, de nombreuses coupes en bronze. Celles-ci pourraient être assyriennes, mais elles sont toutes d'un style et d'un cachet différents des autres restes, et ont, comme les ivoires, un aspect égyptien. On les disait œuvres d'artistes égyptiens chargés d'exécuter des sujets minimes.

■ Pour dire ici quelques mots sur la place que la sculpture assyrienne semble prendre en Asie, il suffit à cette place de dire qu'elle a engendré l'art des Perses, et qu'elle est très-rapprochée de celle des Phéniciens et des Juifs. Nous reviendrons sur ce point en parlant de la position historique de l'art assyro-chaldéen en général. Il nous faut revenir sur ce sujet, parce que l'architecture assyrienne n'est pas dans le même rapport de parenté à celle des Perses que la sculpture.

■ Nous arrivons à la peinture.

■ La peinture de tous les peuples anciens nous est peu connue; c'est, nous le savons, le côté faible de nos connaissances archéologiques. Quant à l'art asiatique dont nous n'avons aucun ici, nous sommes partout plus heureux. Bien que les restes de la peinture assyro-babylonienne soient bien peu considérables, ils suffisent pleinement pour nous en former une idée assez complète; nous pouvons même arriver, par l'étude scientifique des fragments parvenus jusqu'à nous, préciser, sous le point de vue technique, le degré où la perfection de ces peuples s'arrêta.

■ Je ne reviendrai pas ici sur les sculptures peintes qui forment, par ainsi dire, une transition d'un art à l'autre. Je ne crois pas que les bas-reliefs et les sculptures eussent été peints en entier; car jusqu'ici, ce me semble, on n'a guère reconnu de traces certaines de couleur que sur les ornements et quelquefois sur les vêtements. Il n'est pas vraisemblable du tout que nous trouverions aussi peu de vestiges de peinture, si les œuvres avaient été recouvertes de couleur en entier. Au bout du compte, les monuments de Ninive n'ont jamais été très-exposés; leur sort est comparable à celui des chefs-d'œuvre de Pompéi et d'Herculanum: ensevelis tout d'un coup, ils sont restés sous terre jusqu'à ce que la noble curiosité des temps modernes les ait ressuscités de leur tombe. Puisque les couches qui recouvrent les villes italiennes, et qui sont plus minces par les sols alcaliques qu'elles contiennent, n'ont pas détérioré les fresques de salles, pourquoi la terre argileuse de Ninive aurait-elle détruit les couleurs? Encore plus: on a trouvé des briques recouvertes de couleurs complètement conservées, et que la destruction n'avait point altérées. Il est vrai que le feu ravagea Ninive, et qu'on trouve des traces nombreuses de son action; mais il y a aussi des bas-reliefs qui n'ont pas souffert de ce terrible élément, et qui pourtant ne présentent pas de couleurs.

■ Nulle part ailleurs la différence entre l'art assyrien et celui de Babylone n'est aussi marquée que dans la peinture. Surtout quant au côté technique, les deux villes seules nous montrent un degré complètement différent. Par des raisons inhérentes aux dispositions physiques des deux contrées, la sculpture l'emporta sur la peinture à Ninive, tandis que la peinture domina à Babylone.

■ Comme j'avais l'honneur de le dire déjà, la ville des Chaldéens, manquant essentiellement de matériaux de sculpture, eut recours à la peinture,

et créa l'art encastique sur brique. Nous savons par les descriptions des anciens que les murs de Babylone, au moins ceux du palais royal, étaient ornés de tableaux représentant des choses et des sujets analogues, donc des mêmes sujets que le ciseau avait figurés à Ninive. Nous avons été assez heureux pour trouver une quantité de fragments de briques émaillées ayant appartenu jadis à ces tableaux célèbres, en dehors de roses et d'autres motifs d'ornementation. Nous avons recueilli, sur les ruines mêmes du château royal, une quantité considérable de fragments appartenant à des figures humaines, bêtes, arbres, montagnes, etc., etc. Nous avons trouvé en outre des traces de lettres cunéiformes peintes en blanc sur un fond bleu; ces caractères étaient d'une assez grande dimension.

« La destruction, ou plutôt la démolition radicale qui a frappé Babylone, n'a pas conservé de figures complètes, on verra pourquoi, et par la manière même dont on fit ces tableaux.

« Je les nomme tableaux, mais il ne faut pas prendre ce mot dans l'acception d'une peinture sur une surface complètement plane et lisse. Les sujets sont en saillie d'un millimètre environ sur un fond ocre ou bien foncé; entre autres fragments, celui d'un œil humain, indique très-distinctement la protubérance des sourcils sur le creux à la racine des paupières. Ce phénomène se comprendra par la manière du procédé; on prenait une brique molle séparément, et on figurait avec une pointe la représentation nécessaire. Finalement sur ce point, qui, certainement, ne pouvait servir qu'à rendre plus difficile l'exécution de l'ensemble. Chaque brique était travaillée ainsi sur le côté étroit qui représentait une longueur de 32 centimètres sur une largeur de 8, de sorte que la surface de chaque partie du tableau, travaillée séparément, mesurait à 2 centimètres carrés et demi. La suite ou l'ensemble en dessin à stylet fait dans la brique molle, d'un émail métallique selon la couleur qu'on voulait donner au dessin, et cet enduit, quand il est blanc, a très-souvent 1 millimètre d'épaisseur. Ce travail fin, on y imprimait une marque de pose, et cette circonstance importante, une aux autres indices, démontre mathématiquement la manière que j'ai voulu d'indiquer. Une de ces preuves, c'est que très-souvent les couleurs qui recouvrent, comme de juste, le côté étroit, ont épiété sur la face et l'ont salie de taches. Ceci prouve l'écoulement d'un enduit liquide avant la cuisson. Le tout fut soumis à une cuisson très-forte, car les briques émaillées sont dures comme la pierre, et les émaux sont très-solides et aussi brillants et vifs que le verre. Ensuite on les joignait selon les marques en les posant sans aucun ciment les unes sur les autres; on les réunissait derrière par une construction à laquelle elles étaient soudées.

« Ces briques destinées à recevoir les couleurs n'avaient pas, à ce qui semble, la profondeur des briques ordinaires, qui, posées à plat, avaient 8 centimètres de hauteur sur 52 de longueur et autant de profondeur; c'étaient plutôt des lingots de 8 centimètres de hauteur et autant de profondeur, ayant toutefois la longueur des briques ordinaires. On excérait donc d'abord la construction contre laquelle elle s'adossait, et qu'on enduisait d'un ciment de haut en bas, qui recouvrait les briques colorées. Ces dernières ne présentaient aucune trace de ciment en haut ou en bas des couleurs.

« La destruction du mur principal devait entraîner la ruine complète du tableau. Les lingots de brique émaillée devaient s'écrouler les uns sur les autres et se briser mutuellement, ce qui, malheureusement, a eu lieu, et on constate les faits suivants :

« Tandis que nous avons des briques carrées ordinaires en quantité immense dans un état de conservation entière, il n'y a pas, parmi les milliers de

pièces colorées trouvées à Babylone, une seule intacte. Aucun de ces fragments ne présente une surface d'émail de plus d'un décimètre carré, et jamais encore, ce qui prouve en faveur de l'endroit indestructible, on ne voit un fragment dépouillé à un endroit quelconque de son vernis. Jamais un fragment n'a un dérivé d'épaisseur à l'intérieur, ce qui semble prouver mon hypothèse, qui, du reste, se recommande par les circonstances mêmes que ces briques peintes n'avaient pas la profondeur des matériaux de construction.

« Il est vrai, cette manière de faire des tableaux semble pénible, mais comment les Babyloniens seraient-ils parvenus autrement à leur but? Ils devaient prendre et cuire les briques séparément, car il leur était moins facile encore de fabriquer des plaques entières d'argile, et d'y peindre leurs sujets. S'ils faisaient ces plaques trop minces, elles devaient en casser immédiatement; s'ils leur donnaient l'épaisseur voulue, elles devenaient tellement lourdes qu'il était très-difficile de les remuer; en outre, le travail encastique devenait alors plus ardu, pour ne pas dire impossible; il y aurait eu des lézards dans la plaque, comme il y en a dans toutes les briques de construction.

« On bien on aurait pu se servir de fresques. N'en avait-il à Babylone? C'est possible; mais il n'y en reste plus rien. Mais on en a bien découvert à Khorsabad; seulement les événements ont prouvé l'infériorité de l'usage niuvite. M. Place découvrit des fresques à la tête du harem de Sargon. On avait construit sur le mur de terre un ouvrage en briques liées les unes aux autres par de la chaux, avec des interstices assez considérables.

« Sur cette dernière on avait peint des roses, des lions et quelques autres sujets. M. Thomas les vit et les copia, à l'invitation de M. Place, immédiatement après leur découverte, et on a ainsi sauvé le souvenir. Car, messieurs, quand je passais à Ninive, un an après, il m'en restait plus que le mur; la chaux et les peintures n'avaient survécu que de peu de jours à leur exhumation, après avoir été conservées pendant vingt-cinq siècles dans leur tombe protectrice.

« C'est à Calah, dans le palais N.-O., bâti par Sardanapale, et conséquemment appartenant à une époque ancienne de l'histoire d'Assyrie, qu'on a trouvé également des briques peintes en fresque; quelques-unes ont un commencement de vernis, si je puis dire ainsi; mais celui-ci est loin d'avoir la perfection babylonienne. Toutefois, il en a plus de sujets complets, et on peut faire des conclusions sur leur art en général. Le dessin rappelle tout ce qu'on connaît d'Assyrie; les couleurs sont ternes. C'est une peinture plate, les effets d'ombre ne sont pas rendus, les contours sont indiqués par une ligne blanche, ce qui fait supposer que le fond était généralement blanc, bien que ce ne soit pas une raison à l'abri de toute discussion; car à Babylone, où les contours des couleurs d'émail sont généralement indiqués par une ligne noire, le fond n'était probablement pas de cette couleur. Mais ce qui milite en faveur de notre opinion, c'est le ton général des couleurs qui permet une comparaison avec celui des aquatiques. Il n'y a pas en outre de couleurs bien prononcées : on n'y voit pas de rouge ni de bleu purs; un rouge vif surtout n'est trouvé nulle part; il tire surtout sur le brun; le bleu est un peu verdâtre, particulièrement sur les figures; il est plus prononcé et plus vif dans les roses qui servaient d'ornementation.

« Les briques représentant des figures ont souvent un vert olive; le jaune qu'on y voit le plus fréquemment tient le milieu entre le blanc et l'orange, et paraissant plus jaune que rouge. C'est la couleur que les monuments donnent à la chair humaine; presque le même ton est appliqué aux cheu-

vaut et aux chars. Le plus beau fragment de tous ceux qui nous restent de Nimroud fait une différence entre la teinte de la figure et la couleur dont je viens de parler; cette peinture nous représente un roi coiffé d'une tiare blanche, présentant une coupe d'une main, et tenant de l'autre un arc; l'offrande est adressée à un personnage dont le côté postérieur est malheureusement mal détruit. Derrière le roi se tiennent deux serviteurs; l'un à tête découverte, portant un arc et un carquois. Il est imberbe et représente un eunuque. L'autre, au contraire, très-barbu, coiffé d'un bonnet très-pointu, a une robe très-courte, qui le distingue des autres personnages, et a la jambe nue. Dans ce tableau, la couleur de chair est assez naturelle, et diffère du jaune qui se voit ailleurs appliqué sur la figure des personnages.

« J'ai un peu insisté sur un curieux monument provenant de la ville de Calah, parce qu'il semble être le prototype des sujets qui se trouvent sur une quantité de cylindres, à l'interprétation desquels il peut servir. Comme sur beaucoup de ces petits monuments, on y rencontre une femme nue qui, très-souvent, sur eux-là, sépare un registre supérieur d'un autre qui se trouve en bas. Cette guirlande, d'un style évidemment chaldéen, est formée par deux éléments qui s'entrelacent en laissant un espace au milieu, au centre duquel se trouvent de petites globules en noir.

« Ce monument, qui vaut bien la peine qu'on s'y arrête un peu, nous donne un curieux renseignement sur la couleur du vêtement royal. Le fond de l'habit royal est d'un vert excessivement pâle, sur lequel on voit des raies jaunes et beaucoup de roses, formées de six pétales rangés autour d'un cercle. Ce dernier est blanc, les six pétales sont alternativement blancs et jaunes. Le bas du vêtement finit par des franges dont la couleur est de la même sorte, blanche et jaune. La tiare est complètement blanche avec une rosace jaune. L'absence de couleurs vives fait naître quelque surprise sur le manque de splendeur, au premier instant; mais elle disparaît quand on pense que, dans ce tableau, le jaune rend l'or et le blanc, l'argent; la couleur véritable pâle semble indiquer celle du byssus qui avait avoir une couleur moins pure que celle de l'argent, mais pouvait tirer sur le bleu véritable. La coupe que le roi tient dans sa main est également jaune; il a un bracelet de la même couleur, et le fourreau de son épée est jaune et blanc. Donc le roi d'Assyrie portait un costume particulier que l'interprétation de l'art nous révèle. Il était vêtu d'une tunique en byssus en manches courtes, bordée en bas par des franges en argent et en or, et ornée de roses de deux mêmes métaux. Il portait une tiare d'argent, de la forme d'un cône tronqué; en avant il avait une rosace d'or. Sur le milieu du cône s'élevait une pointe noire, probablement en obsède.

« La peinture figure en Assyrie et en Babylonie comme ornement d'architecture, et sous ce point de vue, le temps nous a laissé les restes les plus nombreux. C'est également le palais sud-ouest de Calah qui, dans ses ruines, recèle le plus de motifs curieux qui expliquent les fragments babyloniens. Nous y voyons, avec des couleurs plus vives qu'à l'ordinaire, les germes de l'ornementation hellénique. La guirlande naissante des cylindres surtout s'y retrouve avec des variations de couleurs; ici également elle sépare deux systèmes d'ornementation. Le plus beau morceau actuellement à Londres est une brique peinte sur fond bleu, qui fournit un motif de palmettes, de pommes de pin, de fleurs de grenadier alternantes, qui, sans avoir la grâce légère des palmettes d'Égypte, ne manque pas d'un certain effet. Un autre fragment montre deux saureaux blancs sur un fond jaune; au dessus il y

a un motif de pyramides à étages bleues sur fond blanc, et qui n'est pas étranger à la Grèce et à l'Orient moderne, qui même se retrouve (chose curieuse) dans les monuments de l'Amérique centrale; au-dessus, il y a un système de pendentifs assez original.

« Encore sous ce point de vue, la sculpture et la peinture de Ninive se touchent de très-près; on retrouve les mêmes motifs, on avec quelques altérations, sculptés sur les pavés de Koyunlik et de Nimroud. Ces sculptures étaient-elles peintes? Je crois que non.

« Les plus nombreux fragments de briques vernissées sont, comme nous l'avons dit plus haut, également des débris d'ornementation architecturale. L'immense majorité des briques est de couleur bleue et de couleur blanche; mais très-fréquents sont les fragments des rosaces bleues sur fond blanc, ou de edica formées de ces deux couleurs sur un fond noir. Il y a encore quelques fragments de guirlandes tressées, mais peu nombreux. Le fond des tableaux était, à ce qu'il paraît, généralement jaune ocre; c'est ainsi que se voient de nombreux débris qui représentent des montagnes formées d'écaillés, comme sur les bas-reliefs assyriens.

« Les restes de la peinture énéastique des Babyloniens arriveront bientôt à Paris; on pourra alors les examiner sous le point de vue clinique. Les couleurs qui se trouvent le plus représentées sont, en dehors du noir et du blanc, le jaune ocre et le bleu dans toutes les nuances. C'est la couleur la plus magnifique de toutes. Il est vrai que les Babyloniens disposaient du plus beau minéral de couleur, le lapis-lazuli, qui s'y trouve en grande quantité. Le khesbet de la Mésopotamie s'en alla jusqu'en Égypte, où on le trouve mentionné dans les monuments hiéroglyphiques, selon la découverte de M. de Roqué. On a retrouvé à Ninive, en grande quantité, une masse pulvérisée qui donne le plus beau bleu et qui semble être un essaim de fer. Le bleu véritable n'est pas rare; on voit plus de briques vernissées de cette couleur actuellement que de briques bleues; c'est du cobalt, comme aussi en Égypte. Le jaune plus ou moins foncé semble être du fer et de l'ocre. Mais une chose qui paraît surprenante de prime abord, c'est l'absence presque complète du rouge à Babylone. Nous en avons trouvé un morceau, et encore il n'aurait pas une couleur bien prononcée. Mais ensuite, quand on se demande quelle pouvait être la matière première qui pût fournir un beau rouge encaustique, on trouve la raison de ce manque. Le cinabre (bisulfure de mercure) était bien connu peut-être, mais il devait être plus rare qu'aujourd'hui, où l'on en trouve en Perse dans son application à la fabrication de briques émaillées.

« Après avoir parlé des grands monuments, qu'on ne peut guère juger que sur place (parce que les sculpteurs ont, même dans les ruines d'une chambre, un tout autre aspect que contemplés dans un musée), nous allons maintenant aborder des œuvres d'art d'une moindre dimension, mais qui ont le précieux avantage de nous être conservées en entier. La gravure des Assyriens, et surtout des Babyloniens, nous a légué de nombreux débris que nous voulons maintenant prendre en considération.

« Avant la découverte de Ninive par M. Botta, on ne connaissait guère d'autres monuments de la race chaldéenne que les cylindres qui font partie des collections occidentales depuis des siècles.

« On a souvent discuté la destination des cylindres; on n'y avait vu généralement que des amulettes. La connaissance des écritures cunéiformes nous a mis sur la voie de la vérité: ils n'étaient

pas des talismans, mais spécialement des caboches.

« D'après Hérodote, tout Babyronien avait son cachet, et par là s'explique la quantité énorme que nous possédons de ces petits monuments. On y avait remarqué des sujets de la mythologie babylonienne, et on avait souvent exprimé l'espérance qu'une découverte paléographique dans ce domaine en faciliterait l'interprétation.

« Il n'en a pas été ainsi. Les inscriptions apposées aux sujets gravés sur les cylindres sont complètement indépendantes des représentations figurées. Généralement on voit trois lignes d'inscription : la première contient, la plupart du temps, le nom du possesseur ou cachet; la seconde, le nom du père; la troisième, le nom de la divinité invoquée, sous la protection de laquelle le maître du cylindre s'était placé. Ces inscriptions sont presque toujours gravées à rebours, et l'on n'obtient la véritable légende que par une empreinte, circonstance qui semble expliquer assez clairement le but dont parle le passage d'Hérodote.

« Je me permettrai de corroborer mon opinion par la traduction de plusieurs légendes de cylindres babyloniens. Nous lisons, par exemple, sur des cylindres de la Bibliothèque impériale :

« Khaliloum, fils de Pachliya, adorateur de Baon (n° 15).

« Piriva, fils d'Abanoom (n° 31).

« Sin Routou Mini, fils de Koudour.

« Mimibili, fils de Ourmi-Haon, serviteur de Baon. »

« Les sujets mythologiques des cylindres étaient gravés avant de recevoir les noms; on les vendait en ménageant un espace pour le nom du cacheteur. Nous en avons acquis la preuve par plusieurs petits monuments de ce genre provenant de Babylone, qui contiennent des représentations ordinaires et trois lignes parallèles qui devaient recevoir des inscriptions. Très-souvent on voit des cylindres qui n'ont qu'un côté rempli de figures, l'autre est complètement lisse; ce sont également des cylindres qui n'ont pas rempli leur but. Quelquefois on ne voit pas de nom de personnage, mais seulement un ou deux noms de divinités : le plus souvent c'est « dieu Soleil, dieu Lune » ou « dieu Bélus, déesse Mithra »; c'étaient des cachets indifférents, mais c'étaient bien des cylindres réservés à cette destination, puisque la légende y est également gravée à rebours. L'inscription y fut apposée très-souvent longtemps après la gravure du sujet; ainsi la collection du commandeur Jones, à Bagdad, contenait un beau cylindre babylonien en pierre translucide sur lequel il y avait une belle inscription himyarite signifiant *Dabrak, fils de Mir-mas*; mais le plus curieux cylindre que j'aie rencontré jusqu'ici, c'est un petit monument de la Bibliothèque impériale (n° 101). Il représente deux personnages dont l'un, sans armes, implore la grâce de l'autre, qui est armé. Il porte la légende *Abchaloum, serviteur de Jibatakur*. C'est le seul exemple que je connaisse où un homme ne se nomme pas l'esclave d'une divinité, mais d'un de ses semblables; mais le nom du possesseur de ce monument nous donne le mot de l'énigme; le nom d'Abchaloum (Absalon) est trop significatif pour ne pas faire reconnaître celui d'un Juif, et certainement d'un fils d'Israël enchaîné dans la captivité de Babylone; réellement son maître porte bien un nom chaldéen. Ainsi la lecture des inscriptions nous aura fourni la certitude que nous possédons à Paris une intéressante relique se rattachant à une des catastrophes les plus émouvantes dont les saintes Ecritures fassent mention.

« Parmi la quantité de cylindres, il y en a certainement quelques-uns qui ont appartenu à des personnages historiques. Nous en avons un très-bel

exemple dans un monument qui n'appartient pas spécialement à la Babylone, mais à la Perse, et qui est le cachet personnel du roi Darius, fils d'Hystaspe. Ce roi des cylindres porte le nom du monarque en trois langues, en perse, en scythique et en babylonien, et est conservé au Musée britannique, où il est une des gloires de la partie asiatique de cet établissement.

« Le nom des cylindres vient de leur forme, qui est bien celle d'un cylindre géométrique. Leur longueur diffère de 15 à 30 millimètres, leur diamètre varie de 5 à 20 millimètres. Ils sont presque tous percés dans le sens de l'axe d'un trou d'un millimètre de diamètre qui devait recevoir un fil de cuivre quelquefois conservé; ce fil de métal servait pour faciliter l'empreinte faite sur la brique molle en déroulant leur surface convexe. Il y en avait quelques-uns qui sont très-rare (je n'en ai eu qu'un) l'exemple que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de l'Académie qui avaient, au lieu du trou de l'axe, une auge au-dessus. Je m'explique cette anomalie par la nature de la pierre jointe à l'épaisseur peu considérable de l'œuvre d'art; ou ne l'aurait pu percer sans le cesser.

« J'ai parlé plus haut de l'opinion qui voyait dans ces petits monuments des amulettes; il se peut que secondairement on choisissait pour matière une pierre à laquelle on supposait des qualités protectrices. Orphée, Pliny et d'autres parlent de pierres en usage chez les mages; il y en a qui même portent le nom d'«*El de Belus*, d'«*Adonophras*, et d'autres qui semblent avoir trait à la religion babylonienne; mais, en tout cas, ce but religieux n'était que secondaire. On était bien aise d'avoir une pierre utile, et cette superstition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il m'est arrivé qu'un Arabe me présentait un cachet sassanide d'un travail très-médiocre, tel qu'on en vend à bon marché; il en demanda un prix très-élevé. Lorsque je m'informai de la raison de sa prétention, il me répondit que la pierre avait la force de guérir les piqures de scorpion quand on l'appliquait à la blessure.

« Les Babyloniens se sont surtout servis pour la confection des cylindres d'une pierre noire connue sous le nom d'*admatite*, parce qu'on lui croyait la vertu d'arrêter les hémorragies; ensuite on en trouve beaucoup en jaspe noir et vert, quelques-uns en lapis-lazuli, qui ne sont généralement précieux que par leur matière, mais très-médiocres pour leur travail. Les monuments les plus beaux sont ceux exécutés en cristal de roche et en chalcédoine; il y en a de toute beauté. Il n'y en a pas, que je sache, en cornaline, ce qui est surprenant, parce que cette matière se trouve employée souvent par les Chaldéens pour d'autres sujets. Il a dû y avoir une raison religieuse qui empêchait le peuple de s'en servir pour les cachets.

« Les sujets d'art représentés sur les cylindres sont très-différents; généralement ce sont des scènes d'initiation, de mariage, de sacrifice. Ils sont intéressants surtout à cause de la quantité de figures différentes de divinités qu'ils offrent; ils suppléent ainsi au manque absolu de bas-reliefs babyloniens. Également ils nous donnent les seuls modèles pour les vêtements des Chaldéens, et on peut voir que le costume des Babyloniens différait un peu de la manière dont se revêtaient les Assyriens. Ce sont surtout les vêtements à volants qui abondent ici et dont l'usage pour les hommes, comme pour les femmes, remonte à l'antique Babylone.

« Ce qui distingue surtout les sujets de ces objets des autres représentés sur les bas-reliefs, c'est la quantité de symboles détachés sans connexion apparente avec l'objet principal. Ainsi on voit très-souvent le soleil, la lune, les globes planétaires, des étoiles, la bachelote du démiurge, le triquetra, le mures, le dieu-mouche, le dieu-tête, les sym-

bules de la procréation qui, réunis, font de l'ensemble du sujet un assemblage assez bizarre.

Quant au travail de la gravure, il est très-différent. Les cylindres très-gros et qui paraissent provenir du bas Euphrate, sont généralement d'un travail excessivement grossier; les cylindres assyriens en jaspe noir et vert ne valent guère mieux. Les cylindres en bémalté, ainsi que ceux en cristal de roche, sont quelquefois d'un travail très-fin, et font supposer que ces peuples avaient des instruments ou au moins des procédés ingénieux. La gravure est encore aujourd'hui portée à un haut degré de perfection, surtout chez les Persans. Il y en a près de Bagdad, à Kermân; ils font des choses surprenantes avec des moyens très-moestes, et fabriquent même avec beaucoup d'habileté des antiquités à l'usage des Européens.

La forme cylindrique n'est pas la seule que les Chaldéens aient donnée à leurs cachets: beaucoup de monuments ont celle du cône ou d'un paraboloïde circulaire ou elliptique. La plupart de ces cachets sont en chalcédoine; ils représentent généralement un homme en invocation devant un autel. Cette forme de paraboloïde, avec le temps, prévalut sur le cylindre, et nous la voyons déjà sous les Sassanides devenir l'unique forme réservée aux cachets.

La gravure en relief ne semble pas encore avoir été pratiquée par les Babyloniens, à moins qu'on ne veuille classer ici quelques petites sculptures en cornaline et autres pierres que contient notre collection. Mais les commencement de la cunéiforme ont été faits déjà par des pierres circulaires; au-dessus s'élève une partie en couleur différente. Une de ces œuvres porte une inscription gravée en sens direct, et qui par cela ne peut être un cachet: elle a été trouvée à Khorsabad par M. Place, et porte l'inscription: *Grand palais de Sargon, roi d'Assyrie*. Elle est également percée dans le sens de la largeur, et a été peut-être un usage réservé aux hommes attachés à la maison royale.

Un autre monument de ce genre est une petite olive en agate trouvée également à Khorsabad, bien qu'elle remonte à deux siècles et demi plus haut que la construction de cette ville. On y lit: *Nipisti* du roi Tiglatpileser, roi d'Assyrie, fils de Ilou Likhluhs (Belochus des Grecs), roi d'Assyrie. (*V. Catalogue des ant. ass. du Louvre*, par M. de Longpérier, n° 504.) Le premier mot est obscur; on peut l'expliquer par passage, ou qui fait passer. L'inscription gravée en sens direct démontre que le monument ne fut pas un cachet, mais très-probablement un signe de distinction pour un des employés du roi.

Il nous reste encore à parler d'un genre particulier de gravure, dans lequel les Assyriens excellent, celui des inscriptions. Encore ici la palme appartient à Babylone. Le plus grand monument complet de l'art épigraphique, c'est la grande inscription de Nabuchodonosor, actuellement au musée de la compagnie des Indes à Londres. Elle est conçue dans un caractère excessivement compliqué, mais elle est bien gravée, bien qu'elle n'atteigne pas à la perfection calligraphique d'un fragment que nous avons recueilli à Babylone. Les plus beaux monuments d'inscriptions assyriennes proviennent de Calah (Nimrod); celles de Ninive et de la ville de Sargon (Khorsabad) ne l'égalent pas en général.

Ainsi les inscriptions faites sur la brique molle de Babylone sont bien plus lisibles que celles qui proviennent de Ninive même; celles de Khorsabad, ou, contrairement, se distinguent d'une manière fâcheuse par leur énorme difficulté.

L'art de l'épigraphie fut porté au plus haut degré en Perse, et les monuments de Persépolis et de Dastoum peuvent revendiquer la palme des écritures

cunéiformes et de toutes les écritures connues de l'antiquité. Mais aussi là on remarque une décadence, et les inscriptions perses d'Artaxerxès Mnémon à Suse dénotent une chute certaine. Ce genre d'écriture se maintint encore près de deux siècles en Chaldée, où l'on trouve des inscriptions avec les noms d'Antiochos et de Séleucus.

Voilà, messieurs, ce que je croyais devoir dire sur chacun des arts dont les fouilles de la Mésopotamie viennent de nous donner une idée. Qu'il me soit permis maintenant de retracer brièvement la position qui convient à l'art des Chaldéens dans l'histoire de l'art asiatique et antique en général.

En dehors de la Chine, nous pouvons retrouver trois grands berceaux de l'art dans l'antiquité, dont l'art hellénique fut la perfection et le sommet. Ces berceaux sont, selon moi, l'Inde, l'Assyrie, l'Égypte. Chacune de ces civilisations s'est développée indépendamment l'une de l'autre; l'art des pagodes avec sa fantaisie effrénée, ses ornements surchargés, indique dans toutes ses particularités un développement complètement autochtone, originaire au peuple des Védas. L'influence de l'art de l'antique Asie orientale a été portée plus loin vers le Nord; la religion bouddhiste en fut la propagatrice en même temps que la force motrice; elle a voulu également s'étendre vers l'Occident; mais là l'art brahmanique a trouvé un élément complètement hétérogène, qui, par sa supériorité et en se conformant plus strictement aux observations de la nature, l'a victorieusement arrêté dans sa marche.

Cet élément fut l'art chaldéen; le point de contact, la Perse.

Le peuple perse, le dernier qui s'était séparé de son frère indien, avait emporté dans sa nouvelle demeure quelques-uns des principes constitutifs de l'art des Bramans. Mais la différence de climat et de nature préserva les sectateurs de Zoroastre des égarements de leurs voisins d'Orient-Indus; ils en prirent les éléments d'architecture sans les développer comme firent ces derniers; mais ils les transformèrent, et enrent ainsi le mérite d'une architecture complètement originale.

Ainsi, comme j'avais l'honneur de vous le faire remarquer déjà, messieurs, rien de commun entre l'architecture des Perses orientaux et des Chaldéens occidentaux. Rien de semblable ni dans les plans, ni dans les détails. Plus de demi-colonnes sortent du mur, mais des colonnes entières cannelées, en relief, surmontées d'un chapiteau de deux lions, rappelant l'Inde ou le Tibet, ou d'un chapiteau formé de huit volutes superposées quatre à quatre, des moulures originales; toute la distribution, enfin, des palais est différente. Où les Assyriens avaient une cour, les Perses construisaient une stoa ou un vestibule de colonnes; ils perfectionnèrent, s'ils ne les inventèrent pas, les grands escaliers droits qui se réunissent et se divisent.

Mais comme la Perse puisait dans ses anciens souvenirs les germes de son architecture, elle ne pouvait pas les consulter pour sa sculpture, et c'est ici que se manifeste l'influence de la Chaldée portée vers l'Orient. La sculpture médio-perse, plus récente que celle des habitants de la Mésopotamie, en est sûrement une imitation, un développement vers le progrès; aussi je n'ai pas à insister sur ce point, parce que je ne dis qu'une chose connue depuis la découverte de M. Botta. Cela ne veut pas dire pourtant qu'on doive retrouver tous les éléments constitutifs de l'art assyrien dans celui de la Perse; on y remarque, au contraire, des éléments étrangers qui doivent leur origine à la religion de Zoroastre, qui n'a rien à partager avec celle des Phéniciens, des Assyriens et des autres peuples sémitiques. Ainsi le globe ailé, la figure d'Ormuzd, de l'être suprême, d'origine étrangère aux Assyriens,

manque aux monuments; c'est un élément que la domination des Achéménides seulement imposa à la Babylonie; c'est de là que provient sa présence sur les cylindres. Ce n'est que lorsque les anciennes idées se rencontrent que les sujets deviennent les mêmes; ainsi le Sardan, Hercule des Chaldéens, se trouve modifié dans la représentation du héros perse terrassant un monstre.

Les peuplades ariennes émigrèrent de l'Orient vers l'Occident; elles se dépouillèrent de plus en plus des idées artistiques de leur patrie première, après avoir passé par les nations sémitiques. Ainsi, c'est surtout vers l'Occident que se manifeste l'influence de l'élément chaldéen, mais déjà transformé par les idées qui furent développées et relevées par l'art grec. Ainsi les œuvres artistiques de la Phrygie, surtout les sculptures de Pétrion, tout en se rapprochant de l'art de l'Asie voisine, tiennent encore de l'Assyrie. Il en est de même de ce que nous ont laissé la Lycie, la Carie, la Galatie, la Cappadoce.

Mais comme l'Asie Mineure se trouva inondée par les peuplades ariennes qui durent plus tard anéantir, jusqu'à un reste minime dans un obscur recroû de la France, les aborigènes de l'Europe, et porter dans cette partie du monde les langues et les idées de l'Orient; ainsi la Syrie se trouva un point de conflit entre deux principes d'art également bien distincts, l'art africain chamite et l'art chaldéen sémitique. C'est de ce contact que s'est développé l'art de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée.

Nous connaissons peu l'art de la Phénicie; ce que nous en savons nous porte à croire qu'il était en rapport étroit, comme l'était sa langue, avec celui de la Judée. Ce n'est que depuis peu que cet art antique d'Israël a été reconnu dans des monuments qui avaient échappé à un examen plus rigoureux. Le sarcophage antique dans les tombeaux des rois de Juda, connu depuis longtemps, a été reconnu comme n'étant pas grec, mais israélite, par la sagacité féconde de M. de Saulcy, dont l'opinion, d'abord repoussée avec dédain, s'est frayé, par la force de la vérité, un chemin à travers la résistance la plus opiniâtre. Un puissant appui vient de lui être prêté par les belles photographies qu'a rapportées de Jérusalem M. Salzman, dont l'habileté fructueuse et active nous a permis de distinguer des ornements qui devaient nécessairement échapper à tout spectateur qui inspecte les ruines, s'il ne se place pas dans des conditions d'effet de lumière toutes particulières.

Ces photographies nous donnent des images de frises portant un caractère tout particulier. À côté des triglyphes et des gouttes égyptiennes dont l'idée a fructifié dans le style dorique, nous voyons des palmettes assyriennes mêlées à des emblèmes d'origine israélite, telles que le cédar, la palme, le

raisin de Palestine. Le monument non nommé tombeau d'Alsalon nous montre des demi-colonnes assyriennes, mais seulement une à une, sans être réunies, tandis que la corde qui entoure le monument en haut est phénicienne. La Judée a emprunté de l'Assyrie ses rosaces pour en orner des frises égyptiennes. Nous ne voudrions pas développer ce sujet comme nous le pourrions, mais nous mentionnerons seulement un système d'écailles qui forme la décoration du soubassement du temple salomonien, et qui rappelle la manière dont quelques maisons sont décorées à Ninive.

Les miocènes reliques qui nous restent de l'art judaïque démontrent d'un côté l'influence des deux peuples puissants dont il dut un jour supporter la domination; mais on y reconnaît pourtant un type tout particulier. La même originalité puissante caractérisant le peuple de Moïse, dans quelque part du monde qu'il se trouve, se révèle aussi dans son art, fièle expression du caractère national d'Israël.

L'art de l'Inde, modifié par l'influence sémitique de la civilisation chaldéenne, en réunissant les données qui lui venaient de l'Afrique, fécondé et mûri par le génie du peuple hellénique, engendra l'art grec. La petite nation qui eut la première l'idée de ce qui est véritablement beau et de ce qui ne l'est pas, ne se plaça pas non plus tout de suite au pinacle de la civilisation. Il lui fallut un travail pénible, il lui fallut les expériences, les idées plus ou moins fécondes des peuples plus anciens. Ainsi nous pourrions encore reconnaître dans l'art grec le plus ancien une certaine ressemblance avec celui des Assyriens. Mais si le peuple de l'art dut abandonner beaucoup de traditions de l'antique Orient, il lui emprunta pourtant quelques uns des motifs d'ornementation qui se retrouvent reproduits dans l'art grec, et qui ne sauraient être regardés comme appartenant au génie des Hellènes. Il semble probable également que, pour le côté technique, les Grecs n'ont pas laissé, sans en profiter, les résultats de l'expérience chaldéenne et de l'esprit pratique qui distingua ces nations au plus haut degré.

Nous pourrions encore parler de la ressemblance et des points de comparaison qui peuvent s'établir entre l'art de l'Asie antique et celui de l'Orient de nos jours. Nous avons déjà signalé l'existence de la tradition directe transmise par les Assyro-Chaldéens, quant à l'architecture, quant aux briques vernissées; mais nous n'insisterons pas ici davantage sur ces sujets. L'art de l'Orient moderne, en général, peut avoir développé des idées qui, jadis, avaient pour la première fois germé dans le pays de Nemrod; mais, dans la plupart des cas, nos contemporains les ont reçues par l'entremise de la Grèce et de la Perse, et ils les ont ensuite modifiées d'après les principes appartenant en propre à la civilisation musulmane.

NOTE XIII.

Art. ESQUIMAUX.

Extrait du voyage de la Reine-Hortense au Groënland (1856).

« C'est en 985 qu'une colonie irlandaise, conduite par Eric le Rouge, aborda sur les côtes du Groënland. La race scandinave ou normande ouvrait alors par ces lointaines émigrations la série de ses glorieuses destinées. En effet, en moins d'un siècle, à partir de cette époque, elle s'était établie dans le nord de la France, avait subjugué l'Angleterre, fondé un grand empire en Italie, et montré aux croisés le chemin de l'Orient. Les découvertes

de ces valeureux marins au nord de l'Amérique confondent l'imagination, quand on se rappelle qu'ils ne connaissaient pas la boussole et que les proportions de leurs bâtiments ne dépassaient pas celles des barques poutres de nos pêcheurs. Quelques historiens et géographes affirment que, quatre cents ans avant Christophe Colomb, les descendants d'Eric le Rouge, convertis au christianisme, découvrirent la partie de l'Amérique comprenant le Labrador, Terre-Neuve, et enfin le pays alors connu sous le nom de Vinland, compris sur le littoral américain entre New York et Boston, centre actuel de la civilisation

lisation du Nouveau-Monde. On croit que non-seulement les Scandinaves reconnurent ces immenses territoires, mais y fondèrent des colonies, dont le souvenir, grâce aux recherches de l'archéologie et de l'histoire, est sorti, dans ces derniers temps, d'un oubli immémorial. Dans la baie de Baffin, les découvertes des Scandinaves s'étendirent jusqu'aux détroits de Lancaster et de Barnow, dont l'exploration, six siècles plus tard, devait donner tant de gloire à Ross et à Parry. Quant à la limite septentrionale de leurs établissements, peut-être convient-il de la placer dans une des îles des Femmes, près de la côte orientale du Groënland, par le 72° degré de latitude. C'est là que, dans le courant du XI^e siècle, ils élevèrent trois bornes, trois colonnes informes, symbolisant sans doute, comme le faisaient les anciens Tyriens, par ces monuments stylisés, le terme d'une longue carrière parcourue et d'une grande œuvre accomplie.

Aujourd'hui la race scandinave a perdu la première place qu'elle occupa un moment sur la scène du monde. Sa force d'expansion, cette force qu'elle avait reçue pour sa mission providentielle, s'est éteinte, après s'être manifestée pour la première fois par les migrations gothiques, et pour la dernière par les guerres de Gustave-Adolphe et de Charles XII. Les descendants des aventuriers héroïques qui ont donné à la Russie ses premiers souverains, conquis la Sicile, la Normandie, l'Angleterre, colonisé l'Amérique du Nord, se sont effacés peu à peu de l'histoire, soit qu'ils aient été anéantis ou absorbés par les nations subjuguées, soit qu'ils aient été absorbés par elles. Il ne reste de toutes ces gloires, de toutes ces grandeurs, de cette influence longtemps prépondérante en Europe, que deux États resserrés dans leurs plus extrêmes limites, privés de leurs anciennes dépendances, faibles de population, comprimés entre les pressions de voisins puissants, et trop oubliés jusque dans ces derniers temps par la France et l'Angleterre.

Mais il est du devoir de ceux qui ont visité les royaumes scandinaves, qui y ont admiré une nature splendide dont le spectacle provoque et entretient les grandes pensées, un sol plein d'incompréhensibles ressources, des populations énergiques et bonnes, industrieuses et guerrières, passionnées pour les vertus du citoyen et du soldat, ayant à un degré éminent le sentiment et la pratique des principes que la France a pour mission de représenter dans le monde; il est, dis-je, du devoir des voyageurs de concourir, par un rapport fidèle de leurs impressions, au mouvement général qui réveille les sympathies de l'Europe pour la race scandinave. Quant à nous qui, à l'occasion de notre voyage, avons été conduits à méditer sur son glorieux passé, qui avons vu les contrées les plus reculées semées des souvenirs et des monuments de sa puissance primitive, qui venons enfin de l'étudier dans son antique berceau, nous sommes convaincus qu'une sang illustre, le plus pur, selon les données de l'histoire, de la grande famille européenne, n'a pas dégénéré; que de toutes les nationalités qui se réveillent, s'agitent, et se recomposent en ce moment sous nos yeux, la nationalité scandinave est une de celles qui ont le plus d'avenir, et dont le concours est le plus important pour l'indépendance des peuples et le triomphe de la civilisation.

Qu'un nous pardonne ces réflexions à propos des anciennes colonies groënlandaises; elles consistent de l'impression mélancolique que leurs ruines doivent inspirer. Ces ruines, qui se composent de restes d'églises, de manoirs en pierres, d'inscriptions runiques, on en retrouve encore des traces sur la pointe sud du Groënland, près du cap Farewell. Elles attestent, eu égard à la barbarie de ces temps reculés, un état de prospérité relativement développé. On sait, en effet, par l'histoire ecclé-

siastique, par les sagas islandaises et d'autres documents, que l'évêché de Gardar, fondé non loin de Julianeshavn vers la fin du XI^e siècle, comprenait dans son diocèse trente églises élevées par la piété des Normands nouvellement convertis. Les relations commerciales, fréquentes et suivies du Groënland normand avec la Norvège, mère-patrie de toutes ces colonies, sont des faits avérés. On connaît même l'année où le dernier vaisseau européen fut expédié directement pour ces régions lointaines: ce fut une des dernières du XI^e siècle. A partir du commencement du XV^e, l'histoire des colonies groënlandaises se couvre d'une mystérieuse obscurité, au-dessus de laquelle plane la tradition d'une grande catastrophe climatique que dont elles auraient été victimes. Faut-il croire que la formation de la grande banquise dont nous avons déjà plusieurs fois parlé date de cette époque, et qu'elle a changé, en le refroidissant, la nature du continent groënlandais, en même temps qu'elle le séparait du reste du monde par une barrière infranchissable? Faut-il attribuer à la peste noire ou aux invasions des Esquimaux la décadence, puis la destruction des établissements scandinaves? Ce qui est certain, c'est que la tradition de la navigation aux terres groënlandaises s'éteignit peu à peu dans le courant du XV^e siècle, et que les derniers matelots norvégiens qui en eussent conservé le souvenir périrent assassinés à Bergen en 1480.

Mais l'intérêt qui s'attache à ces anciennes colonies et l'étrange mystérieuse des circonstances qui ont accompagné leur disparition sont telles, que, jusque dans ces derniers temps, on a nourri dans les royaumes du Nord l'espoir d'en retrouver les vestiges vivants. Le capitaine Graah, de la marine danoise, a entrepris, en 1829 et 1830, un voyage hasardeux et difficile et de périls inouis pour visiter la côte orientale, cette portion du littoral que la banquise n'abandonne jamais, et où il espérait retrouver les derniers descendants d'Erie le Rouge, séparés depuis plusieurs siècles, par les glaces, du reste du monde. Son voyage n'a pas eu le résultat que son ardent amour de la science et de l'humanité lui avait fait espérer. Il a pu seulement constater que la rare population d'indigènes répandus sur la côte orientale présentait dans son type général les traces d'un mélange de sang européen, mais il n'a pas osé en conclure qu'il avait sous les yeux la descendance altérée des colons scandinaves.

C'est à la tradition des premières colonies normandes et à l'esprit de prosélytisme chrétien que l'on est redevable des établissements modernes que le Danemark a fondés sur la côte occidentale du Groënland. Au commencement du XVIII^e siècle, un curé des environs de Drontheim, nommé Eggé, homme d'une foi ardente mêlée d'illumination, se crut appelé à convertir les Esquimaux, que de vagues souvenirs représentaient comme une peuplade nombreuse, barbare, et plongée dans les ténèbres du paganisme. Pour obéir à la voix intérieure qui le poussait, Eggé abandonna sa cure, et, sans protecteur, sans ressources, suivi de sa femme qui partageait sa piété enthousiaste, il alla prêcher parmi les marbards de Bergen et de Drontheim, auprès des évêques de Norvège et jusqu'à la cour du roi de Danemark, une sorte de croisade commerciale et religieuse pour la conversion des Esquimaux et l'exploitation du Groënland. Après des efforts inouis, il parvint à tourner de ce côté le zèle des missions protestantes, et le roi de Danemark, mit quelque orgueil à faire revivre les droits que l'union de Calmar semblait avoir donnés à sa couronne sur toutes les anciennes colonies scandinaves. C'est de cette époque que datent les établissements modernes de la côte occidentale.

Aujourd'hui, cent Danois environ sont fixés sur un développement de littoral de plus de trois

cents lieues, et répartis en plusieurs résidences, dont les principales sont, du nord au sud : Upernavik, l'île Disko, Godthaad, Fiskermess, Frederiksbad, Arksuk et Juliane-haab. Ces quelques maisons en bois, autour desquelles est groupée une population de 9,000 Esquimaux, sont à la fois des missions et des comptoirs. Un ministre protestant dispense aux Groënlandais la nourriture spirituelle, et un marchand, agent du gouvernement danois, pourvoit à leurs besoins matériels, car l'économie de ces colonies est des plus simples. Le sol ne produit rien, absolument rien, pas un brin d'herbe; il n'y a pas une pelletée de terre. La mer, exploitée par les Esquimaux, fournit une quantité assez considérable de poissons. Les naturels en retirent la graisse que le marchand danois reçoit des Esquimaux, et leur donne en échange les objets nécessaires à leur existence, depuis le fer qui arme leurs harpons jusqu'au bois qui alimente leurs foyers, jusqu'au biscuit qui les nourrit pendant l'hiver. Ce commerce est soumis à un monopole exclusif que le gouvernement danois a établi et maintient à son profit. Ceux qui défendent ce monopole prétendent que si la satisfaction des besoins de ces pauvres sauvages dépendait des spéculations d'un commerce libre, s'ils étaient livrés à eux-mêmes et sans tutelle, ils seraient exposés à mourir de misère et de faim, victimes de leur insouciance et de leur paresse. On ne peut pas reprocher d'ailleurs aux Danois de maintenir leur domination par la violence, car il n'a jamais paru au Groënland ni novre de guerre, ni soldat danois, ni même un agent quelconque de la force publique. Il n'y a ni tribunal, ni prison, parce qu'il n'y a ni contestation ni crimes. Quand un Esquimau s'est commis une faute, le marchand ferme son magasin à toutes les familles du village auquel le coupable appartient. Au bout de quelque temps, la population le conduit à la résidence pour demander son pardon. Il l'obtient, les échanges recommencent, et tout rentre dans l'ordre habituel.

C'est à l'action bienfaisante des missionnaires institués par Eggède qu'est dû cet adoucissement vraiment extraordinaire des mœurs chez un peuple livré jadis aux instincts les plus sauvages, et même à l'anthropophagie. Sous le nom de Skralingues, les Esquimaux dominaient autrefois dans le nord de l'Amérique et s'étendaient presque à la Delaware. Ce furent leurs belliqueuses peuplades que les aventuriers scandinaves eurent à combattre dans la Vinland. Mais cette prépondérance de la race skralingue dans l'ancienne Amérique ne fut pas de longue durée. Les Indiens peaux rouges les chassèrent, il y a cinq ou six cents ans, des terres du midi, et les refoulèrent jusque sur les bords de l'Océan Glacial. C'est probablement à la suite de ces guerres, qui se continuèrent encore de nos jours, que les tribus skralingues émigrèrent dans le Groënland, dont elles paraissent avoir formé la première population. Les Esquimaux n'en sont pas moins aujourd'hui une des races sauvages qui occupent le plus de territoires; elles occupent tout le littoral glacé de l'Amérique du Nord. Elles se remarquent par l'unité de ses mœurs et de sa langue. Depuis le cap Farewell jusqu'au détroit de Behring, dans le Labrador, sur les côtes septentrionales de la baie d'Hudson, des bords de l'Ours et de l'Esclave, sur cet immense littoral du bassin polaire de deux mille lieues d'étendue, l'Européen rencontre le même sang, le même type, le même idiom, le même peuple; comme s'il n'était possible qu'à cette seule race, parla de l'espèce humaine, de vivre et de se reproduire dans ces affreuses régions.

De tous les Esquimaux, ceux du Groënland sont les seuls qui aient fait quelques pas hors de la vie sauvage. Le christianisme, en donnant à leurs mœurs une douceur que bien des peuples civilisés

pourraient leur envier, leur a permis de développer les facultés que la nature leur a départies. Gais, insouciant, d'une incroyable légèreté d'esprit, et complètement incapables d'application, ils n'en sont pas moins fort intelligents. Nous nous souvenons de la surprise que nous éprouvâmes en apprenant que tous ces sauvages qui nous entouraient savaient lire et écrire leur langue en caractères danois, et nous fûmes à même de vérifier l'exactitude du fait. Fort heureusement pour l'honneur de l'homme civilisé, un sauvage ne se permettrait pas de lui adresser une question indiscrète, car nous eussions été assez embarrassés si quelque docteur esquimaux nous eût demandé des renseignements sur l'état de l'insurrection primaire parmi nos équipages, en échange de ceux que nous recevions de lui.

Ce qui, à nos yeux, relève beaucoup le mérite des méthodes employées par les missionnaires danois pour l'éducation morale de ce peuple, et donne une haute idée de leur intelligence et de leur bon sens, c'est qu'à la suite des bienfaits qu'ils ont répandus il ne s'est introduit chez les Esquimaux aucune de ces parodies de la vie civilisée qui, chez la plupart des peuplades sauvages en contact avec les Européens, semblent dénoter un état d'enfance incurable et une insipidité radicale à une éducation plus complète. Chez l'Esquimau vous ne voyez pas ces travestissements de costumes ridicules que l'on rencontre à chaque pas chez les nègres ou dans la Polynésie, ni ces superstitions grotesques substituées à la pratique de la religion; car, comme nous l'avons vu, chez eux nos raffinement politiques, des minuties, des chicanes, des orateurs, comme aux îles Sandwich et à Taïti.

Les Esquimaux sont des sauvages nomades, rien que des sauvages; autrement ils savent lire, et ne connaissent ni le vol, ni le meurtre. Quant à leur gouvernement, ils offrent ce caractère unique d'une société fort élémentaire, il est vrai, mais celui d'une société étrangère à toute notion de hiérarchie et de commandement. Non-seulement ils n'ont aucun supérieur élu par eux ou imposé par les Danois, mais les chefs de famille eux-mêmes ne possèdent aucune autorité. Il ne viendrait pas à l'idée d'un père de donner un ordre à son fils, fût-il enfant, ou à un mari d'imposer sa volonté à sa femme. Quelque extraordinaire que paraisse cette exception aux lois ordinaires des sociétés humaines, elle n'en est pas moins constante, et, pour nous, hors de toute espèce de doute. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les bons Esquimaux n'ont jamais pensé à ériger leur état politique en système, et que ce n'est pas par haine de la tyrannie qu'ils sont libres. Tout en jouissant de la plus grande liberté individuelle qu'il soit donné à l'homme de rêver, il est à croire qu'ils sont complètement étrangers à la notion de ce principe, source de tant d'agitation sur la terre, et que le mot lui-même n'existe pas dans leur langue.

Mais les missionnaires danois ne sont pas les seuls apôtres du christianisme au Groënland. Quelques temps avant qu'Eggède y eût fondées ses premières missions, les Frères Moravrs y avaient créé de modestes établissements qui subsistent encore de nos jours. Au risque d'encontre le reproche de nous complaire à des rapprochements forcés entre le passé et le présent, nous rappellerons que les doctrines de Jean Huss n'ont pas péri avec ce célèbre sectaire, précurseur de Luther, et qu'il existe au sein de notre société moderne, si tolérante, si railleuse, si étrangère aux positions religieuses, des tabernacles, des adeptes de cette secte farouche qui chrâna l'ancienne société et l'ancienne croyance sur leurs fondements, et attira sur elle une croisade plus implacable et plus terrible que celle des albigeois. Les Hussites de nos jours, descendant par les doctrines et pour la plupart par le sang des soldats de

Zicka et de Procope, constituent, sous le nom de Frères Moraves, en Allemagne et en Amérique, des sociétés religieuses et civiles, sinon importantes, du moins utiles, compactes, complètement étrangères aux intérêts, aux mœurs, aux passions des États qui leur ont donné asile. C'est en Saxe qu'est la colonie principale des Frères Moraves ou Hermuttern. De ce centre partent les missionnaires qui vont s'établir avec leurs femmes et leurs enfants chez les peuples idolâtres, pour les convertir et leur enseigner, par l'exemple, les principes religieux et sociaux de la secte. La communauté pourvoit aux besoins de celles de ces missions qui ne peuvent se suffire à elles-mêmes, par des envois en nature, l'usage des échanges monétaires leur étant interdit. C'est ainsi que les douze Frères Moraves établis sur les différents points de la côte du Groënland reçoivent de leurs frères d'Amérique et d'Europe du bois, du fer, de la farine, les seules denrées à peu près indispensables à l'extrême simplicité de leur vie. Ils pratiquent, du reste, eux et leur famille, la loi du travail avec la dernière rigueur, agissent sur les sauvages par l'exemple de la prière plus que par la parole, instruisent les enfants, et paraissent, malgré la rivalité des religions et des nationalités, vivre en assez bonne intelligence avec les missionnaires danois.

« Tel est le pays que nous venions visiter. Pour en présenter un tableau même fort resserré, nous avons dû anticiper sur notre récit, la plupart des détails que nous venons de donner ayant été recueillis sur les lieux mêmes et dans le cours du voyage.

« À peine entrés au port de Godthaab, nous vîmes arriver à bord le ministre et le marchand danois de la résidence. L'inspecteur était alors absent, ou plutôt une récente catastrophe avait rendu sa place vacante. Partir de Copenhague au mois de mars, on n'avait pas reçu de ses nouvelles à la fin de juillet, et personne ne doutait dans la colonie que son navire n'eût péri; les pertes éprouvées annuellement par le commerce maritime du Groënland atteignent un chiffre qu'on a quelque peine à faire connaître, tant il est élevé.

« Le missionnaire, M. Jansen, qui parle allemand, est un prêtre extrêmement distingué, d'une bonne instruction, d'une rare intelligence. Nous félicitons le Danois qu'il possède dans son sein assez de capacités pour pouvoir exister sur un pareil théâtre, où ses qualités restent sans emploi, un homme de la valeur de M. Jansen.

« Chacun de nous avait hâte de toucher cette terre que nous avions désespéré d'atteindre; aussi tout le monde s'empressa-t-il sur les pas du Prince, que M. Jansen conduisait à Godthaab. La résidence est séparée de la baie où nous étions mouillés par une langue de terre de deux milles de largeur. Le chemin que nous parcourâmes pour y arriver nous donna une première idée de l'intérieur du pays, bien en rapport avec son aspect extérieur: un sol rocheux horriblement bouleversé et présentant l'aspect du chaos, l'eau des neiges et des sources s'échappant tumultueusement et dans toutes les directions par les fissures de cette masse fracturée, ou écumant sur de marais sous une couche de mousse verdâtre; partout le spectacle d'une nature improductive et désolée. Quant au village, il se compose de cinq maisons en bois: l'église, le presbytère, les maisons du marchand, de l'inspecteur et du médecin. Autour de ces maisons sont groupées les huttes ou terro des Esquimaux. M. Jansen nous fit entrer chez lui; nous y trouvâmes, avec le cachet d'une extrême simplicité, tous les indices d'une vie studieuse, active, utilement employée, une bibliothèque, une petite collection de minéralogie et de botanique. Après nous avoir fait visiter son église et son école, M. Jansen nous conduisit à l'établisse-

ment des Frères Moraves, situé à un mille de distance sur la côte. Nous y trouvâmes quatre Frères, à la fois missionnaires et artisans, qui quittèrent leur travail pour recevoir le Prince avec une cordialité respectueuse et grave. Leur extérieur répondait, du reste, parfaitement à l'idée que l'on est disposé à se faire des disciples d'une secte enthousiaste et austère, fondée sur les principes d'une égalité absolue par des hommes qui étaient à la fois paysans, soldats et prêtres. L'école est la partie la plus importante de leur établissement, comme l'instruction des enfants est le premier de leurs devoirs. En général, nous sommes loin d'avoir trouvé dans les missions protestantes du Groënland ce caractère mondain et quelque peu mercantile que l'on s'est souvent reproché aux missions anglaises. Tout ce que nous en avons vu parut à un haut degré le cachet d'une piété, d'une foi ardente, et d'un dévouement qu'on ne saurait apprécier à sa juste valeur qu'en voyant le théâtre où il s'exerce.

« De retour à bord, nous trouvâmes la Reine-Hortense envahie par les Esquimaux. Hommes, femmes, enfants, toute la population sauvage de Godthaab était accourue. Le pont, le flanc port, la machine, tout était littéralement encombré. On n'avait pu préserver que le salon du Prince et ses alentours du contact de ces hôtes incommodes dont une odeur nauséabonde accompagnait la présence ou travaillait le passage. Ce fut, du reste, le seul inconvénient dont nous ayons eu à nous plaindre à l'occasion de cette sorte de promiscuité qui s'établissait entre nous et les Groënländais, car jamais sauvages ne furent plus obéissants, plus discrets. Gaîs, rieurs, curieux sans turbulence, ils étaient heureux qu'on leur laissât regarder les nouveautés merveilleuses qu'ils avaient sous les yeux, et le présent d'un morceau de biscuit en de talus leur arrachait des exclamations de reconnaissance.

« Au moment où nous montâmes à bord, les marins exploitaient déjà ces bonnes dispositions, aussi que les Français ne manquent jamais de le faire toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion chez les sauvages et même chez les peuples qui ne le sont pas. Après avoir installé les hommes au travail du caleçon pour la manœuvre du mouillage définitif, nos matelots faisaient exécuter aux femmes les danses les plus fantaisiques au son de la musique du bord. Les pauvres créatures, de gré ou de force, étaient entraînées dans un tourbillon grotesque, au milieu des éclats de rire des assistants français et esquimaux.

« Nous avions déjà dépeint d'une manière générale le type groënländais. La femme, sans avoir les traits aussi horribles que ceux de l'homme, est cependant d'une extrême laideur; mais elle est généralement grande, quoiqu'un peu forte. Ses pieds et ses mains, par une inexplicable anomalie, sont d'une petitesse et d'une beauté remarquables. Quant à son costume, il se compose d'une culotte en peau de phoque, barbotée, descendant sur le genou et serrée sur les hanches, d'une chemise bouffante sur la ceinture, d'une veste en peau de phoque, brodée de verroteries rouges et bleues. Les cheveux, très-noirs, relevés à la chinoise, sont noués sur le sommet de la tête par un ruban de couleur. Mais ce qui donne un cachet tout particulier à ce costume, c'est la chaussure qui le complète. La Groënländaise porte de grandes bottes en peau mûlle, montant jusqu'au genou. C'est dans le goût et la luxue de cette chaussure qu'elle met sa principale coquetterie; c'est sa parure de prédilection, et nous reconnaissons qu'elle attend souvent la véritable élégance. Rien n'est mieux taillé, mieux ajusté sur la jambe que cette botte flexible, teinte de couleurs éclatantes, et dont la semelle très-artistement coupée, fait ressortir la finesse du pied. Il est assez difficile d'apprécier avec une impartialité suffisante

l'élégance de ce enchainement, quand on le voit surmonté d'une tête énorme, d'une face olivâtre et osseuse, percée de deux petits yeux bridés, et n'offrant d'autre attrait féminin que d'assez belles dents; mais s'il apparaissait tout à coup dans un de ces bals où la fantaisie du travestissement se

donne libre carrière, s'il avait été ajouté par le bon goût pour relever une beauté parisienne, nous pensions qu'il ferait bonheur à la coquette groenlandaise et contrasterait avec les images grotesques que rappellent en général les noms des Esquimaux, des Lapous et des sauvages du Nord.

NOTE XIV.

ART. ETYMOLOGIE.

Des étymologistes et de leurs systèmes. — Considérations générales sur les règles à suivre dans les études étymologiques.

« Par le mot *étymologie*, qui vient du grec *ἔτυμος*, vrai, et *λόγος*, discours, on est convenu de désigner cette science, partie fondamentale de la linguistique et guide toujours utile de l'ethnographie, qui consiste à remonter à la source des mots, à les suivre dans leur dérivation, à les dépouiller des altérations qui sont venues les travestir, à étudier tous les changements qu'ils ont subis, et à les ramener ainsi à toute la simplicité de leur forme primitive. Il n'est pas une science qui ait été plus diversement comprise et qui soit devenue l'objet de systèmes plus étranges et plus contradictoires. M. Villemain a donc eu raison d'écrire qu'elle est, selon le caractère des recherches dont on la fait le but, ou bien une curiosité futile et même paradoxale, ou bien, au contraire, une étude féconde d'un côté tient à la partie la plus obscure de l'histoire, de l'autre à l'analyse de l'esprit humain, à l'invention des langues, à la perfection de la parole. Bien plus, suivant le même écrivain, l'étymologie considérée dans toute son étendue, l'étymologie complète et analytique peut devenir l'histoire de toutes les autres langues pour arriver à celle-là seule dont on étudie les origines. C'est dire à quel point son domaine est immense, et comment, étant surtout une science de comparaison, elle n'est possible que par la réunion tardive de tous les éléments qui peuvent l'éclairer.

« Avant d'arriver à poser sur une large base la science étymologique, il a fallu lui faire traverser bien des siècles d'erreurs, tous signalés par des systèmes plus hésitants, plus incomplets, et surtout plus absurdes les uns que les autres. Les Grecs, par exemple, qui s'en occupèrent beaucoup, mais sans jamais comprendre quel pouvait être son intérêt historique et littéraire, restreignirent presque toujours l'étymologie à l'étude exclusive de leur langue: ne soupçonnant pas qu'il pût y avoir un idiome type auquel le leur avait pu découler, ils tiraient toute la langue grecque d'elle-même, et, comme Platon le tenait dans le *Cratyle*, ils parvenaient parfois à se le prouver par une suite de dérivations forcées, mais ingénieuses, et en épuisant en tours de force toutes les finesses de la plus subtile métaphysique appliquée à l'étude des langues. La science moderne s'est étonnée de tous ces efforts arduos, mais elle ne les a pas moins mis à néant; elle a prouvé que tous ces mots dont Platon avait fait des composés et des dérivés grecs, venaient tout simplement de radicaux hébraïques ou sanscrits, et l'on a pu se convaincre ainsi que l'étymologiste philosophe, en se faisant trop exclusivement grec dans ses recherches, s'était laissé dominer, comme on l'a spirituellement remarqué, par un préjugé semblable à celui des Athéniens se croyant nés de la terre qui les portait. Platon, dans son travail d'analyse sur la langue grecque, ne s'était pourtant pas seulement préoccupé des dérivés, il avait aussi parfois voulu remonter aux radicaux; mais, comme il ne connaissait pas les langues sources de la

sienne, ni le sanscrit, ni l'hébreu, il erra toujours dans le vide. Il eut pourtant une pensée vraie, mais applicable seulement à une langue mère, ce que du reste il pensait qu'était la langue grecque: c'est que les mots, dans l'origine, ne durent pas être imposés arbitrairement, mais déterminés au contraire par un secret rapport de forme et surtout de sens avec la chose exprimée: *Suum a natura rerum inesse nomen*, dit-il dans le *Cratyle*... *quandem nominum proprietatem ex rebus ipsis innatam esse*, etc. Dans tous les âges de la littérature grecque, on comprit l'utilité des travaux étymologiques; mais toujours aussi, par l'absence de bases solides et certaines, cause des erreurs de Platon, on n'en fit que des prétextes à dissertations oiseuses, à thèses subtiles et vaines. Les stoiciens surtout s'y donneront aussi bien que les jurisconsultes qui, par excès de conscience, ne voulaient jamais employer, dans leurs lois, un mot dont ils ne savaient pas la provenance légale. C'est d'après ceux-ci que Cicéron établit l'étymologie de *adulter*, mot qui vient, dit-il, de ce que la *adulter* consiste à faire ce qu'on dit ou plutôt ce qu'on promet: *Credamur quia fiat quod dictum est appellatum rumus*. Quelques grammaticiens du temps de Plutarque, qui s'en moquaient finement, se firent grands *extracteurs*, comme eût dit Rabelais, et surtout importurbables inventeurs d'étymologies. Ceux de l'école d'Alexandrie, en tête desquels marchait Aristarque, firent plus encore, et n'arrivèrent aussi qu'à des erreurs plus minutieuses. Quoique travaillant sans *critérium* sûr, ils voulaient donner quand même la raison de tous les mots; mais, par tous leurs immenses efforts, ils n'arrivèrent qu'au ridicule de ce Chrysippe dont Cicéron a dit en le raillant: *Moximum molestiam suscepit Chrysippus reddere rationem omnium verborum*. Les historiens et les géographes tombèrent dans le même travers pour ce qui regardait les noms de lieux et de villes; ce sont ceux-là surtout qui firent voir combien l'imagination des Grecs savait être seconde, même dans les choses où elle avait le moins à faire. On sait, dit à ce propos M. Letronne, qu'ils n'étaient jamais embarrassés pour donner une origine à leurs villes; ils avaient bientôt forgé un héros du même nom, ou inventé une petite circonstance qui fournissait tout de suite une étymologie plus ou moins naturelle. Cette méthode, aussi commode que vicieuse, se retrouve chez les étymologistes latins, chez ceux du moyen âge, et même elle n'est pas tout à fait perdue de notre temps.

« Varron, Festus, Verrius Flaccus et tous les grammaticiens de Rome, qui relevaient directement de ceux de la Grèce, et qui avaient de droit hérité de leurs erreurs en fait d'étymologie, procédèrent comme avaient fait Platon, Chrysippe et les autres. Tous leurs efforts n'aboutirent qu'à un ressassement inutile de tous les mots latins, décomposés par syllabes les uns après les autres, pour se recomposer ensuite les uns par les autres: ce ne fut qu'un long travail de la langue latine remaniée en tous sens, et retournée sur elle-même. Quelques-uns, dont Locutius s'est tant moqué, et qui voulaient, au contraire, accoler à chaque mot latin une ori-

gine grecque, s'épuisait en subtilités plus fausses encore, et qui ne sont comparables qu'à ces élucubrations des épilateurs d'étymologies du moyen âge et de la renaissance, qui voulaient retrouver dans l'antiquité toute notre langue française, les uns prenant parti pour le latin, les autres pour le grec. Ceux au moins des grammaticiens romains qui avaient voulu tirer la langue latine d'elle-même, étaient arrivés parfois à des analyses habiles, à des synthèses heureuses, qui peu à peu les avaient même amenés à la découverte de l'orthographe étymologique, science dont nous trouvons les rudiments dans Festus et dans Verrius Flaccus, et qu'on eut le tort de pousser trop loin dans ses déductions et d'exagérer chez nous au xvi^e siècle. Mais, nous le répétons, ceux qui voulaient extraire tout le latin du grec, cherchant l'origine du tout dans la plus mince et la plus nouvelle des parties, n'aboutirent qu'à des résultats ridicules, dont se moqua la science et dont s'indigna l'orgueil national. Il y eut de vieux Romains qui, par haine de ce système, rejetèrent tous les mots ayant une allure quelque peu hellénique. Tibère, par exemple, fit faire le procès au mot *emblema*, accusé d'être grec, et le fit rayer du latin par arrêt du sénat. (Sueton., *Tib.*, rap. 71.)

« Pendant toutes les périodes littéraires du moyen âge, que la connaissance des langues orientales ne fait qu'éclaircir lors des croisades, mais ne pénètre pas, et où l'on se croit avoir à l'honneur de mépriser souverainement les idiomes du Nord, pour s'en tenir à la vieille routine du latin et du grec, la science étymologique ne fait pas le moindre progrès. C'est toujours le vieux systéme de Platon, de Corisippe, de Varron et de Festus, invinciblement repris et renoué. Dans tous les glossaires, depuis le xi^e jusqu'au xvi^e siècle, n'y a-t-il que des efforts portés à ceux des anciens grammaticiens. Celui de Jean de Garlande, par exemple, qui fut composé dans la seconde moitié du xi^e siècle, n'est rempli, à chaque mot, que de fautes grammaticales et de détestables explications. Au xvi^e siècle, la recrudescence de vogue qu'obtiennent les langues grecque et latine n'est point faite pour redresser ces vieux systèmes étymologiques. On voit même les incultes écrits renchérir sur leurs erreurs. Un des plus habiles, s'égayant dans la défense d'une doctrine qui n'est que très-partiellement vraie, et qui faisait dire encore, il y a cent ans, par le président de Brosses, que la langue française pourrait bien ressembler à son aïeule plutôt qu'à sa mère, Henri Estienne soutint que, pour être ce qu'il était de son temps, le français devait venir directement du grec et n'avoir fait que passer par le latin. Il le soutint par une thèse spéciale, et cita à l'appui sept ou huit cents étymologies indo-helléniques qui sont quelquefois d'assez bon aloi; mais pourtant il avoua franchement, pour conclure, que sa thèse « resta sur l'estomac de bien des gens pour l'avoir trouvée de digestion dure. » L'Orléanais Trippault la reprit pourtant, et au lieu de huit cents, il mit quinze cents exemples de mots français venus du grec, dans le livre qu'il composa pour justifier son dire. D'un autre côté, les latins, les *ecclésiastiques*, comme les appelait Erasme, faisaient appel à toute leur science pour prouver que le latin était la seule origine du français, et pour soutenir que tous les mots devaient garder une trace visible de sa provenance romaine. A cet effet, ils greffaient tant bien que mal sur chacun ces bestes étymologiques qui les ont si longtemps heurtés, et dont les réformes de notre orthographe, provoquée par Maigret, accomplie par l'abbé de Dangues et par Duclos, ne les ont même pas tout à fait dépouillés. Scaliger nous explique en termes formels ce système de lettres caudataires, accusant trop l'étymologie dans l'orthographe, et pour lequel il tenait trop lui-même : *Calli multas*

litteras incutiant, ut originem inde depravatam est verbum repræsentent. Quelques bons esprits pourtant ne se laisseront pas séduire par la logique spéculative et par le succès de ces doctrines. Faut-il d'un coup d'œil perçant, cherche à démêler la véritable source du français sous l'alluvion des mots latins, des formes et des déviations latines jetées par la conquête sur la vieille langue parlée dans les Gaules au temps de César. Il a le courage de penser que la langue dite romane des Gaulois, à la venue des Francs, n'était point la latine, mais la gauloise corrompue par les Romains. Ce n'est toutefois qu'une lueur dans une nuit profonde, que personne ne voit et ne suit. Étienne Pasquier met aussi sa haute intelligence et son tact esquis à se servir des études étymologiques. « Non content, » dit M. Feugères, « d'en préciser le sens, il suit beaucoup de locutions dans leurs vicissitudes, dans leurs fortunes diverses : il en montre d'abord l'origine, par l'empire absolu du mot, était devenue contraire à leur signification d'autrefois; d'autres qui, transplantées d'un pays dans un autre, avaient repris racine et s'étaient perpétuées sur la terre étrangère. Il apporte une grande attention à démêler les éléments primitifs des mots, » etc. Mais, dominé lui-même par le système des latinistes, il se fourmille souvent et gâche ses excellentes qualités d'étymologiste en donnant créance à des analogies superficielles, à des origines suspectes, à des explorations forcées. Ménage, après Pasquier, est celui qui entreprend, avec le plus de volonté et de travail, de creuser la racine des mots, d'étudier leurs transformations, de préciser leur valeur, et, par cette série d'études, de perfectionner l'instrument de la pensée. Mais lui aussi, il se laisse aller à l'aveuglement des systèmes; il cherche tout dans les langues qu'il sait et que tout le monde a sous les yeux, rien dans celles qu'on a jusqu'ici dédaignées d'apprendre et qu'il méprise à tort comme tout le monde. Le grec, le latin, voilà ses deux points de départ invariables, et c'est pour n'avoir pas voulu les perdre de vue, pour s'être trop abandonné à cette doctrine surannée, qu'il se laisse souvent aller à tous les jeux les plus arbitraires des étymologies fantaisiques, qu'il tombe dans tout le ridicule de cette science présumée qu'aueune difficulté n'arrête, dit M. Ampère, qui, de changement en changement, de suppressions en suppressions, dénature complètement un mot pour le ramener à un autre. N'est-ce pas dans un ouvrage de Ménage : *Le origine della lingua italiana, compilato da Elio Menacio* (1685), in-fol., que se trouvent ces deux étymologies éternellement ridicules, *l'alfano* venant d'*egnas*, dont s'est si bien moqué le chevalier d'Accilly, et le *lucché* dérivé de *terno*?

« Peu de temps après que Ménage eut publié son Dictionnaire, continué par La Nonnaye et Le Duchat avec autant de travail et non moins d'erreurs, la linguistique commença à faire des progrès; enfin, le domaine de l'étymologie s'étend et s'agrandit de tous les idiomes nouveaux dont elle aborde l'étude. Mais, par malheur, chaque langue nouvellement étudiée resta longtemps comme le monopole du savant qui l'entreprend, et qui, pour se faire plus d'honneur de sa science, se fait un devoir d'accroître l'importance de la chose qui en est l'objet. Pour lui, l'idiome qu'il étudie devient naturellement la source de tous les autres. Guichard Mosino, Thomassin, parce qu'ils savent l'hébreu, veulent prouver que c'est la souche de toutes les langues connues; parce qu'ils ont raison pour quelques mots, ils se donnent tort pour tout le reste. Ortelius, parce qu'il est Hongrois de naissance, et que sa science est d'hébraïsme, fait aussi dépense d'une énorme érudition pour démontrer que l'hébreu et le hongrois dérivent l'un de l'autre. Les auteurs anglais de l'histoire universelle se prennent d'une

même passion pour le hongrois, et veulent prouver qu'il existe entre lui et le celtique la plus intime affinité. Gorop Becan va plus loin : c'est d'un patois, c'est du flamand qu'il fait l'idiome primitif.

Avec de pareils systèmes, il était impossible que la science étymologique fût des progrès; le plus réel avait été un retour vers l'étymologie onomatopéique de Platon et de Nigidius. C'est le président de Brosses qui en avait eu l'idée. S'occupant des langues primitives, il avait ingénieusement avancé que les mots n'ont pas été institués par convention, et ont dû être dans l'origine conformes à la nature des choses. Mais, vers le même temps, Court de Gébelin avait de nouveau arrêté la marche de la science avec ses systèmes arbitraires et capricieux, et ses dictionnaires soi-disant étymologiques où l'imagination tient toujours la place du fait. Quelques excellents mémoires du recueil de l'Académie des inscriptions n'avaient rien fait pour éclaircir l'étymologie dans la bonne voie, même ceux de Larcher, qui avait pourtant émis sur cette science les plus saines idées. Il la voyait vaste et complète, comme on l'a envisagée depuis. C'est lui qui a dit le premier : Avec la filiation des termes d'une langue, on sent celle des idées et des connaissances d'un peuple, les progrès qu'il a faits dans les lettres, les sciences et les arts, et l'on acquiert plus de facilité pour la parfaite intelligence des auteurs anciens. Mais un système embrassant complètement toute la science étymologique était encore une utopie; aucun de ceux proposés ne répondait même à ses moindres exigences. Aussi, dans le monde savant, était-ce à qui désespérerait d'une science si lente à marcher. A la fin du xvi^e siècle, l'Académie française, publiant son Dictionnaire, en avait rejeté les étymologies, par une défiance prudente pour le peu de certitude de celles qui étaient alors en cours; et, un siècle après, l'ombre s'était encore si mal dissipée, le guide nécessaire pour conduire dans ces ténèbres était encore si loin d'être trouvé, que William Jones, embarrassé par une des difficultés radicalement de l'étymologie, en était réduit à dire : « Quant aux rapports des mots entre eux, à leurs ressemblances et à leurs dissimilitudes apparentes, il faut s'en rapporter pour cela à l'instinct des étymologistes. »

Ainsi, à défaut de système certain, l'étymologie n'était qu'une suite d'intuitions plus ou moins subtiles et capricieuses. C'est ce qu'elle a connu jusqu'à être, grâce aux profondes études des savants de l'Europe depuis un demi-siècle, grâce surtout aux travaux des linguistes de l'Allemagne et du Nord, à la tête desquels ont marché Frédéric Schlegel, Jacob Grimm, Bopp et le Danois Rask. Les notions acquises vers le même temps sur les langues du Nord et de l'Orient, jusque-là inaccessibles, et dont l'étude nous a tout d'un coup mis à découvrir la source principale des langues grecque et latine, le grand travail de M. Raynouard sur les idiomes dérivés de ceux-ci et sur la généalogie complète des langues celtico-romanes, ont aussi puissamment contribué à aplanir la route et à former la base sur laquelle s'est établi le premier système étymologique solide et rationnel.

Il consiste à distinguer d'abord trois sortes de mots : ceux de forme simple et primitive, les radicaux; ensuite les composés, faits des débris de plusieurs radicaux; puis les dérivés, radicaux plus ou moins altérés dans leur forme ou seulement dans leurs désinences. L'étymologiste doit soigneusement établir la différence de ces trois espèces; quand il opère sur les composés, montrer tous les éléments radicaux qui les ont formés; quand il s'occupe, au contraire, d'un mot dérivé, le dépouiller de ses altérations, de ses désinences étrangères. Lorsqu'on est ainsi revenu au radical et qu'on le tient dans toute sa pureté première, il faut lui

même le prendre à part, chercher son origine, dire son histoire, en procédant, pour lui, par l'étude ethnographique et historique, comme on a procédé pour les autres par la philosophie et la grammaire. Mais, dans cette recherche du radical, il est beaucoup d'erreurs dont on doit se garder. Il ne faut jamais adopter comme radical ou thème, ainsi que disent les étymologistes, un son vague n'appartenant à aucun dictionnaire, n'ayant la forme ni d'un verbe, ni d'un substantif, ni d'un adjectif, et qui, au lieu d'être un mot véritable, n'est que le rudiment d'un mot, ou bien, comme l'a dit M. Edcl Duclercq, l'expression d'une intuition à laquelle ne s'associe aucune idée de genre ni de nombre, de temps ni de mode. Tous les radicaux enfin doivent être ou une interjection, c'est-à-dire exprimer un sentiment quelconque, ou un verbe, c'est-à-dire désigner un acte, une modification réelle de l'existence, ou une appellation substantive et adjectivale, c'est-à-dire exprimer une idée; de telle manière que ces radicaux, ayant chacun leur sens propre, puissent eux-mêmes par leur ensemble former une langue, la plus simple, la plus naturelle de toutes, la langue primitive. Procéder autrement, se laisser même prendre à des apparences d'expression, voir, par exemple, un sens, un mot radical sous chaque son, c'est tomber dans l'erreur de ces philologues égyptiens du temps d'Hérodote, qui, cherchant quelle avait dû être la langue primitive du monde, et ayant pour cela tenu un enfant loin de toute société, prirent pour un mot phénicien le premier cri qu'il poussa, et qui n'était en réalité qu'une imitation du brélement des chèvres dont on avait fait ses nourrices.

Si l'on travaille sur une langue de formation secondaire, c'est-à-dire faite avec les débris des idiomes types plus ou moins disparus, il faut d'abord savoir combien de langues primitives ont eu part à cette formation, et dans quelle proportion chacune d'elles y est venue apporter son contingent. Avant de chercher aussi à quel idiome on pourrait reporter le radical dont on demande la source, on doit être bien sûr de le tenir dans toute sa pureté première, la moindre altération pouvant le dénaturer au point de faire attribuer à l'une de ces langues ce qui appartient à l'autre. Lorsqu'il y a doute, et qu'un mot semble appartenir à telle langue aussi bien qu'à telle autre, il faut opter, comme M. Leobonville de le faire dans les *glosses malabéiques*, c'est-à-dire, regarder qu'un mot appartient plutôt à la langue où il a de nombreux dérivés, qu'à celle où il reste isolé. L'étymologiste ne doit pas s'effrayer non plus des différences plus apparentes que réelles qui existent souvent entre un dérivé et son radical. Il est certain, comme l'a dit M. Aspér, que des mots dont la physionomie semble, au premier coup d'œil, complètement différente, ont un rapport très-réel; ce savant cite comme exemple le mot *jour* qui, ce n'est pas douteux, dit-il, vient de *dia*, et *rossignol*, dont la racine est *ros*; ce qu'il prouve par ce petit travail d'analyse et de synthèse : *Deus, diurnus, giorno* (prononcé *djorno*), ancien français *jour*, français *jour*; — *Lucus, lucula, lucinula*, italien *usignuolo*, français *rossignol*. La cause de ces étonnantes différences est le plus souvent dans les formes sèches, précises et écourtées qu'affectent les langues modernes, par opposition aux formes harmonieuses, pleines et pour ainsi dire luxuriantes en voyelles sponges, que revêtent les langues anciennes. Le génie des idiomes modernes est de toujours retrancher, d'atténuer et d'amaigrir en taillant, soit dans les syllabes initiales, soit dans les désinences. Il ne lui fait plus des images, mais des idées; il dédaigne les sons, il veut des signes. Les langues ont commencé par être une peinture et une musique; elles finissent par être une algèbre. C'est ainsi, par exemple, que le mot si harmonieux *dea*

Latins, *electromysos*, est devenu, en passant par le vieux français *almoine*, le mot vocabulaire anglais *alm* que la prononciation mutile même en la prononçant *ams*.

Il faut bien se garder aussi des systèmes d'étymologies faciles, qui n'approfondissent rien et s'accroissent, pour ainsi dire, à la surface des langues connues, de peur d'avoir à scruter des idiomes plus ignorés. C'était la méthode de Ménage, et, comme nous l'avons déjà dit, le temps dut en être à tout jamais passé. Il est bon, par exemple, de ne pas voir tout le latin dans le grec, et de ne pas dédaigner, pour se vouer à ce vieux système, l'étude de l'élément osque, de l'élément étrusque, qui formaient la solide base sur laquelle s'établit, dans les derniers temps de la république, le frère chéahafantage de la néologie gréco-romaine. Considérer la formation de la langue latine comme une série continue d'emprunts à la langue grecque, c'est à peine connaître sa surface et ne pas s'élancer au delà de sa grammaire; mais, chercher ses origines dans l'étrusque et dans l'osque, c'est la fouiller dans ses plus secrets fondements.

De même pour les langues dites celto-romaines, telle que la nôtre par exemple, ce n'est pas le latin seul qu'il faut interroger sur les origines. Langue de troisième main, il derivait d'idiomes reposant eux-mêmes sur une langue fondamentale : le celtique, souche commune des idiomes de l'Etrurie, d'où le latin devait sortir, et de la langue gauloise dont se forma la nôtre. On voit donc que pour l'un et pour l'autre l'ancienneté est précieuse, et que, si la parenté existe toujours, ce n'est pas au degré qu'on a cru jusqu'à présent; la langue latine est plutôt la sœur germaine avec la mère de la nôtre. Il est dès lors bon, pour chaque mot français, de chercher presque toujours la racine celtique sous l'écorce latine; il est urgent de se demander sans cesse si tel mot que la conquête nous a forcés à travestir à la façon romaine, n'existait pas d'abord dans notre langue gauloise avec sa saveur première et son apparence abrupte. C'est le plus souvent une désinence qui nous est venue de Rome et non pas un mot, un travestissement et non pas une forme. *Dien*, par exemple, vient-il de *Dens*? Tant que le système des initiés étymologues a tenu, on l'a pensé; ce mot pourtant vient, à n'en pas douter, du celtique *Dier*, devenu plus tard le *Dix* du moyen âge. Il en est de cela comme de prétendus emprunts que nous laissons à l'anglais. Avec les mots *coort*, *dandy*, *budget*, et tant d'autres, il semble nous faire un présent néologique, tandis qu'en contraire il nous rend tout simplement de vieux mots pris dans notre langue, au moyen âge, par la langue anglo-normande. La conquête romaine ramena de même chez nous grand nombre de mots celtiques qui, ayant été communs à la langue gauloise et à l'étrusque, devaient, par celle-là, exister dans notre langue, et par celle-ci, passer dans le latin; mais la plupart, par suite de leur contact avec d'autres parties, éléments secondaires du latin, avaient déjà subi des altérations, au point qu'un œil exercé pouvait seul les reconnaître. Le Gaulois eut donc à une langue étrangère là où ne se trouvait réelle-

ment que la sienne transformée. Cette erreur du Gaulois barbare fut aussi, jusqu'à notre époque, celle de tous les étymologistes.

Mais, de même qu'il ne faudrait pas chercher toute la latinité dans l'osque et dans l'étrusque, en excluant tout à fait le grec, il ne faudrait pas non plus croire que le celtique est l'unique source du français. Notre pays est une terre de passage qu'ont sillonnée les courants des grandes migrations de peuples. Les Grecs sont venus d'abord dans le midi; les barbares, beaucoup plus tard, se sont jetés sur le nord, se sont établis à l'ouest, ont pénétré dans le centre même, dans le midi, et enfin sont restés partout. Leur passage, qui a laissé tant de traces dans le sol, a dû en laisser de non moins profondes dans les mœurs et dans le langage : c'est ce qu'il faut chercher. Pour mieux voir ce que chacun de ces peuples a pu importer chez nous de mots et de formes de langage, il faut bien étudier leurs usages, bien rechercher comment ces usages, en modifiant les nôtres, ont pu, dans une proportion égale, modifier notre langue. Par là, on apprend bientôt de quelle nature devaient être les mots adoptés à cause d'eux. S'occupait-on des Grecs établis dans le midi de la France, on voit que c'est à titre de trafiquants et de navigateurs qu'ils prirent pied sur notre sol, et, cela connu, on ne tarde pas à voir qu'en effet les mots qu'ils ont laissés dans le provençal et dans le français sont, pour la plupart, des termes ayant trait à la marine et au commerce. Ce sont nos mots *artimon* et *golette* par exemple, et en provençal *pelech*, mer, *sqifon*, barque, *brégua*, filet, *corpon*, fond du filet, etc. L'étude sur les bandes germaniques conduit aux mêmes résultats, et l'on trouve qu'elles ont laissé dans notre langue des mots qu'il était bien dans leur nature de nous imposer. Nous leur devons *bandeau*, *bourg*, *dague*, *riche*, *camp*, mots qui tous conviennent fort bien, il faut l'avouer, à des hommes de conquête et venant fonder un empire. On peut dire la même chose des mots que nous avons empruntés aux Arabes d'Espagne : *magasin*, *bazar*, *alcanti*, *alchimie*, *alambic*, etc., qui sont ou ne peut plus d'accord avec les citations établies au moyen âge entre la France et ce peuple de commerçants et de savants. Enfin, ceux qui nous furent importés d'Italie au *xvi^e* siècle, et d'Espagne au *xvii^e* siècle, ne sont point faits non plus pour contredire notre système : ils parlent tous de luxe, de mode de cuisine, de musique, etc.; toutes choses que nous devions emprunter alors à ces peuples, chez lesquels nous nous recrutons de reines, de gens de cour et d'artistes. La chose vient toujours avec son mot, l'objet avec son étiquette. De nos jours nous avons emprunté aux Anglais leurs courses de chevaux et leurs paris, et par là tout un vocabulaire nouveau s'est glissé dans notre langue. Les Anglais avaient de même, un siècle auparavant, pris tous nos usages de chasse avec les termes qui les désignent. On peut donc dire hautement, pour conclure, que les études étymologiques sont aussi utiles à celui qui étudie les rapports des nations entre elles, qu'à celui qui recherche leurs origines. » E. F. FORTIN.

NOTE XV.

Art. FRANÇAISE. [Langue.]

Éléments primitifs dont s'est formée la langue française (867).

« De toutes les branches de l'érudition, la philologie (967) Cette note est une analyse du livre de M. de Chevalier, intitulé : *Origine et formation de la langue*

logie est peut-être celle dont l'étude touche aux points les plus extrêmes et les plus variés. La science des mots et des langues confine, d'une part, aux questions philosophiques les plus vastes et la

française, ouvrage auquel l'Institut a décerné, en 1850, le prix de linguistique fondé par Volney.

plus hautes : c'est ce qui me paraît évident jusqu'à n'avoir pas besoin de se démontrer. D'un autre côté, sous des apparences excessivement sèches et abstraites, la philologie présente, au contraire, une multitude de problèmes, d'un ordre très-familier, très-piquant, propres à tenter la sagacité de tous les esprits, du plus savant au plus illettré. Pour peu que l'attention s'arrête, par exemple, sur la forme actuelle des noms d'hommes les plus répandus dans la société française, la signification et par conséquent l'étymologie de quelques-uns de ces noms se révèle à l'instant d'elle-même. Ainsi Barbier, Berger, Boucher, Chapelier, Charon, Charpentier, Cordier, Marchand, Maréchal, Meunier, Ti-serand, aussi bien que Tesier, Tissier, Teissier (les quatre derniers synonymes), sont à la fois des noms propres et les mots dont la langue se sert encore ou se servait naguère pour désigner les professions d'un ils tirent leur origine. Il en est un de cette catégorie, dont les multiples sont usités dans toute l'Europe et probablement dans le monde entier de la civilisation : Ferre, Lefevre, Lefebvre, Lefebure, Faivre, Fabre, Faure, Favre; en Allemagne, Schmidt et Schmidt; en Angleterre, Smith et ses composés Goldsmith, Blacksmith, etc.; dérivés directs ou traduction exacte du latin *faber*, qui signifie *moulinier*, et plus spécialement *fargeron*. Dans ceux-ci : Breton, Champagne, Français, Lefrançois, Lallemand, Leuglet ou Langlais, Lecture, ou Turvan ou Turgan, on reconnaît avec plus ou moins de facilité une origine ethnographique appliquée, dans le principe, soit au propre, soit au figuré; de même que, pour Bailly, Boyon, Labbé, Piérot ou Leprovost, Baron, Lecomte, Marquis, Ledue, Leroy, Sénéchal, Lesergent, Lempereur, etc., dénominations qui, certainement, ne coïncideront pas toujours, même dans l'origine, avec des fonctions réelles ou héréditaires. Quelques-uns aussi ces étymologies sont plus curieuses : les noms de Monge, Monaco, Mougin, viennent de *monachus*, comme Lemmoine, Anceau ou Anseau, Ancelet et Lancelot (à l'art. c), nom d'un preux de la Table-Ronde, offrent des métamorphoses diverses d'*Anceillus*, dérivé lui-même d'*Anrillus*, et qui, au *iii^e* siècle, signifiait un page ou poursuivant. Beaucoup se sont tellement altérés et corrompus par l'usage, ou se composent d'éléments si bien perdus, qu'ils sont devenus aujourd'hui comme indéchiffrables. Mais les quelques données que nous avons eues, d'accord avec les données positives de l'histoire, permettent d'avancer hardiment cette proposition, que, dans le principe, tous les noms de personnes ont dû offrir à l'esprit une signification quelconque. Aussi bien, et nous remontons ainsi au plein philosophe, le nom n'existe qu'en grammataire; tout substantif, métaphysiquement parlant, est un qualificatif; les langues le trouvent déjà en donnant un *genre*, à défaut de sexe, non-seulement aux personnes, mais aux choses. Le peuple et les enfants ne disent-ils pas *monnair* le soleil et *madame* la lune? expression naïve et poétique à la fois, d'un besoin vraiment universel du cœur et de l'esprit humains.

1. Donc la philologie, en expliquant l'origine, puis le mécanisme des mots dans le langage, peut améliorer toute intelligence. Qu'on nous permette de le montrer en citant quelques faits encore. Notre langue, affaiblie et hospitalière, comme l'espéranto français, est un caravansérail cosmopolite, où se trouvent, réunis aux nationaux, des étrangers venus des quatre coins du globe. Je vois dans *trismal*, un latin; dans *almanach*, un arabe pur; dans *déshimie*, un sang-mêlé, gréco-arabe. Abbré, déjà allégué ci-

dessus, descend d'ab, qui veut dire père en syriaque. *Vasistas*, fenêtre à regard oblique, trahit son origine allemande. Au lieu de s'appeler, comme son aïné, un *jmdas* (868), il se nommait dans son pays : *Was ist das?* (Qu'est-ce? Que se passe-t-il là dedans?) Nous faisons honneur aux Anglais de moderne *comfort*, qui a engendré *remfortable*, ainsi que de *fashion*, *fashionable* et de bien d'autres. Mais, pour le dire en passant, *comfort* et *foran* ou *foran*, venu de Rome en Gaule, il y a bien des siècles, avaient déjà franchi la Manche, avec les Normands de notre Guillaume.

2. Si des mots nous passons aux locutions, les titres d'origine et si j'ose ainsi parler, les papiers de ces dernières, plus d'une fois sont curieux à vérifier.

« J'entends, par occasion, de mes compatriotes (et je rougis pour eux) qui, voulant railler un étranger sur sa prononciation viennoise, s'abaissent à ce dicton : « Il parle le français comme une *torche espagnole*. » Nos ancêtres du *xvi^e* siècle avaient plus de politesse et d'esprit : ils disaient : « ... n'a-t-on (un basque) espagnol. » Les gens à qui je viens de faire allusion ne se servent pas de *vaisselle plate*; mais des personnes très-connues il faut usent journellement de ce genre d'argenterie, et s'étonnent de voir désigner non-seulement des plats, mais des aiguilles, des surtuts, et jusqu'à des corbeilles. Cette locution nous est venue aussi par les Pyrénées. De l'autre côté de ces monts, l'argent se nomme *plata*. Avec le blanc d'Espagne, nous avons eu d'abord la *vaisselle de plata*, pour *vaisselle plate*.

« Je flûterai cette petite exhibition de preuves par un dernier exemple ayant trait à la syntaxe. On peut lire, dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, un article intitulé au mot ne, pour expliquer la différence et l'emploi de *pas* et de *point*. Ces particules, en effet, chose singulière et spéciale à la France, se prennent presque toujours ensemble, comme dans « je n'irai pas, » ou « je ne fais point. » Nos aïeux, pour rendre plus expressément leur pensée, disaient : je n'irai pas; je ne fais point; je n'en ai eu mie; cela ne vaut nulle; je n'en donne jère, etc., etc.; pour : je n'irai même un pas, je ne fais un point; je n'en ai en une mie de pain; cela ne vaut une maille (dernière monnaie de billon); je n'en donne nul fere, etc. (869). *Fée*, *naïlle* et beaucoup d'autres serviteurs de ce genre sont plus que caducs; ils sont morts, du moins pour cet emploi. *Mie* vit encore, mais il est très-vent et est fort son gaulois. *Pas* et *point* seuls survivent et font désormais l'ouvrage de tous les autres; mais, hélas! bien défigurés et bien méconnus, puisque leur race est oubliée, même des législateurs du langage!

« Les détails que nous venons de présenter ont atteint leur but s'ils ont retenu l'attention du lecteur sur un livre, sur une matière, dont le titre sérieux ou de sévère apparence aurait pu les détourner. Ils ont servi en même temps à fournir une légère idée du profit intellectuel que peuvent offrir de telles lectures. Cette introduction nous conduit pour ainsi dire à l'intérieur même de l'ouvrage que vient de publier M. de Chevallet. Nous n'avons rien de mieux à faire, pour en rendre faciles la connaissance et l'application, que d'en transcrire ici la substance. C'est le soin que nous prendrions en reproduisant l'œuvre, la méthode et même plus d'une fois les propres expressions de l'auteur.

« Le français est l'honneur qui, formé à une époque dont nous indiquerons ultérieurement le terme, naquit de l'île-de-France, et de là se répandit peu à peu, à titre de langue nationale, jusqu'aux limites

(868) Carreau mobile, qui sert à communiquer d'un étage à l'autre, à travers le plafond.

(869) Les hommes de la nature, au parler rustique, accompagnent volontiers, sous nos yeux, la Bigarrée

orale, d'un geste qui consiste à faire claquer l'ongle du pouce retourné sous une dent de la mâchoire supérieure, avec ces mots : « Je t'en donnerais pas cela... » (ou zeste, moins que rien, ce qui est l'expression pas!)

du territoire qui constitue aujourd'hui l'Empire français, et de plus, comme on sait, à un autre titre, dans beaucoup de contrées étrangères.

« Jules César nous raconte que lorsqu'il arriva dans la Gaule, il y trouva trois grands dialectes correspondant aux principales divisions ethnographiques du pays, savoir le belge, cote à cote avec le celtic au nord, et l'aquitain au midi. On peut y joindre, si l'on veut, la mention du grec, que la colonie phocéenne de Marseille avait implanté dans une partie de la Provence. Mais il est également loisible de négliger ce dernier élément de linguistique, à cause du peu d'importance de son influence directe. L'aquitain doit être également séparé. Son action demeura isolée et pour ainsi dire nulle sur les populations septentrionales par rapport à la Loire, théâtre où se concentre exclusivement notre attention, car c'est là que fut le berceau de la langue d'oïl (870), devenue, en se formant, le français. Le belge et le celtic paraissent n'avoir été que les deux troncs d'une souche commune, qui constituait la langue des Gaulois. Un précepte religieux interdisait aux druides, ministres du culte et de l'instruction, d'écrire cet idiome, à la fois national et hiératique ou sacré. De là l'absence de toute littérature gauloise proprement dite. Mais cet idiome se propagea et se perpétua d'une manière très-vivace. Il nous a été conservé et subsiste encore à l'état de langue parlée dans le bas-breton, le gallois, l'irlandais et le dialecte des *highlanders* d'Ecosse.

« Avec Jules César et ses successeurs, le latin pénétra dans les Gaules, par tous les moles d'influence et d'action que possédait, relativement aux Gaulois, la civilisation romaine. Bientôt le conquérant lui-même, qui s'était fait le rival de Pompée, introduisit au sénat des créatures politiques, éduquées parmi les chefs ou nobles gaulois; et les satiriques du temps chausonnèrent l'ambitieux César, qui décorait ainsi du latine romain, des barbares que, naguère, vêtus de brutes, il traînait à son char de triomphe (871). Auguste, après la mort de Jules, fit une nouvelle division des Gaules, qui se trouvèrent absorbées dans le mécanisme de l'administration romaine. La langue des vainqueurs s'imposa comme idiome officiel par les lois, les jugements, par tous les actes et institutions de l'autorité publique. Les recrues gauloises, incorporées au sein des cohortes impériales, comme le sont aujourd'hui nos Basques, nos Alsaciens et nos Bas Bretons, s'assimilèrent par le langage à la civilisation de la métropole. Claude, né en Gaule, accorda le droit de cité à toutes les villes gauloises, dont les citoyens devinrent admissibles à tous les emplois, à toutes les dignités de l'empire. Des écoles de grammaire, d'éloquence, s'élevèrent de Reims à Bordeaux et d'Autun jusqu'à Trèves. Nos premiers ancêtres, les Gaulois, descendus, en leur qualité d'Indo-Européens, des pays qui sont la patrie du soleil, étaient doués d'une intelligence vive, sagace et comme invasive, qui se portait sur toute nouveauté; elle se travaillait par une qualité spéciale (dont il nous est bien resté quelque chose) et qui s'est toujours appelée la facunde. C'étaient, pour la muse du Latium, de brillants, de pétulants disciples; et bientôt les écrits des Troque-Pompeé, des Pétrone, des Cornélius Gallus, des Annone, sans compter les graves productions des Pères de l'Eglise, vinrent honorer à leur tour le pénit des lettres, qui les avait nourris sur le sol de la patrie gauloise. Au 5^e siècle, cette absorption était presque complète: le patois des aïeux, dédaigné par les vaincus émanchés,

pour la langue devenue comme l'un des signes de leur nouvelle aristocratie, ne se parlait plus guère qu'au fond des montagnes de l'Auvergne, parmi les bruyères de l'Armorique, dans les lieux enfoncés inaccessibles à toutes les communications que nous avons rappelées.

« C'est alors qu'eurent lieu les grandes invasions germaniques: les Visigoths au midi, à l'est les Burgondes, et les Franks par le nord. Ces derniers seuls, à cause de l'assiette géographique du territoire qui circonscrit notre sujet, doivent fixer notre attention. La langue des Franks était le *teut* (aujourd'hui *deutsch*) ou tudesque. Il se divisait originellement en autant de dialectes qu'il entrât de tribus dans la confédération limitée entre l'Elbe, le Rhin, le Mein et la mer du Nord. Mais, après l'irruption, ces rameaux se réunirent en trois branches principales de langage: le ripuaire au nord de la Gaule, le *neustrien* à l'est et l'*ostrasien* à l'ouest. Le ripuaire et l'*ostrasien* supplément, par extermination ou par refoulement, la langue des Gaulois (de même qu'il advint à la population) dans les parages qui suivent parallèlement le cours du Rhin, en deçà comme au delà. Tels sont l'Alsace, la Lorraine, le pays des Trois-Évêchés, etc. Les patois germaniques, qui se parlaient encore aujourd'hui dans ces contrées, sont le produit de cette langue primitive, modifiée par les siècles. Il n'en fut pas ainsi de la Neustrie et des deux pays situés entre la Scarpe et la Loire, et de la Meuse à l'Océan. Remarquable ascendant de l'intelligence sur la force brutale! les Franks, quoique vainqueurs, se laissèrent conquérir peu à peu, dans les villes, par les évêques du Christ, par les restes vivants de ces institutions policées, qu'ils avaient détruites; dans les campagnes, où les mœurs originaires de la tribu s'habituaient tout d'abord à se repaître, par les arts, les coutumes des Gallo-Romains; partout ils subirent la domination progressive du véhicule commun de toutes ces idées, la domination de la langue latine. Cependant cette métamorphose fut lente. Longtemps les chefs barbares parlèrent, surtout entre eux, les mots de la terre natale. Nous savons par la testament de saint Remy que Clovis lui avait donné un bien, nommé dans la langue du donateur *biacofheim* (ferme de l'évêque). Au 6^e siècle, le flatteur Fortunat abusait de sa complaisante poésie pour vanter, comme une sublime éloquence, dans l'un et l'autre idiome (tudesque et latin), le langage des Héri-Bert, des Hilp-Rike et des Hlod-Rer (872). La fusion des langues et des races frankes et gallo-romaines, sous la dynastie mérovingienne, se manifeste vers le commencement du 7^e siècle, par l'antagonisme qui éclate entre la Neustrie absorbée et l'*ostrasien*, où se conservait plus intact l'antique élément de la Germanie. L'issue de cette lutte fut le triomphe de l'*ostrasien*. C'est les Martel sur une rare abâtardie, et l'avènement de la dynastie qui eut pour véritable fondateur le héros Charlemagne.

« Ce grand homme, qui vit toute chose de haut, notamment les lettres, entendait le grec et parlait aisément le latin; mais il avait une prédilection pour sa langue maternelle, qui était le tudesque ou francique. Ce fut lui qui nomma les vents et les mois des noms que leur donne encore l'Allemagne; il ébaucha une grammaire théologique, et voulut faire recueillir les chants nationaux de sa patrie. Louis le Débonnaire possédait le latin comme le tudesque. Toutefois ces circonstances n'eurent point la vertu de faire prévaloir en France, ainsi que cela se passait aux bords du Rhin, l'idiome germanique. Au

(870) La langue d'oïl ou d'oui est celle où l'affirmation s'exprime par le mot oui; la langue d'oc, qui a latine son nom à la province, ou encore langue de si (ou latin sic) est celle où on se traduit par oc et par si; lequel si, du reste, existe également dans le français ou langue du

nord, mais avec une nuance d'usage; exemples: Oul. — Non. — Si... de vous di que n'i?

(871) Scégonx, LXX, 3.

(872) Les rois Charibert, Chilpéric et Clotaire I^{er}.

vix^e siècle, dans un cercle de quarante à cinquante lieues de rayon ayant Paris pour centre, la langue générale était le *latin rasiqne*, sorte de mélange romain par le fond, usité surtout chez les colons de la campagne, accablée d'emprunts anciens de celtique et d'autres plus récents tirés du francique, et qui enfin s'imposait comme un terme moyen, rompu un instrument nécessaire de communication, aux différentes classes de la société. Des causes diverses exercèrent sur cet idiome un effet de décomposition rapide et de lente reconstruction, qui lui valut un nouveau nom, où l'on reconnaît bien toutefois son ancienne origine : ce fut la langue romane.

« Les premiers monuments précis et consistants de cette langue datent du ix^e siècle. Dans le travail de reconstitution que nous venons d'indiquer, des circonstances locales eurent pour résultat de diviser cette sorte d'amalgame en variétés ou dialectes nombreux, presque aussi nombreux que les centres seigneuriaux de quelque importance, dont se composait l'échiquier du royaume féodal. Mais, dès le x^e siècle, en 987, l'avènement des ducs de France au trône, dans la personne de Hugues Capet, apporta, en faveur du dialecte qui était celui de ce duché, une cause précieuse de prééminence qui devait conduire à l'unité. Déjà, au x^e siècle, la cour de France était ornée de femmes d'un esprit très-délicat, telles que Marie de France, Alix de Champagne et autres princesses, qui tenaient le sceptre de la courtoisie naissante et de la civilisation moderne, en ce qu'elle a de plus distinct et de plus exquis. Cette cour avait donc, pour faire accepter de mieux en mieux sa suprématie, d'autres armes, plus puissantes encore que celles de la guerre, de la bravoure et de l'autorité politique. Dès lors, en effet, la monarchie devint à la fois la citadelle de la chevalerie, l'école du bon goût et du beau langage. Cette virtualité plus précieuse, cette originalité plus féconde de l'idée, me paraissent être les véritables raisons de la victoire qui lui fit, après un long duel littéraire entre la langue d'oïl et la langue d'oc, par rester à cette dernière; bien que l'idolâtre et les œuvres des troubadours l'emportent visiblement sur leur rival, par la beauté de la forme et par l'harmonie du langage. Au xiii^e siècle, l'extension de la couronne entraîna naturellement avec elle l'accroissement du domaine de la langue. Au xiv^e, l'agrandissement du pouvoir lui-même, les institutions judiciaires, financières, administratives, qu'elle fonda, développèrent ces nouvelles conquêtes. L'imprimerie, au x^e siècle, les multiplia. Au xvi^e, les ordonnances de François I^{er} sur les registres de paroisses et celles qui prescrivirent la rédaction en français de tous les actes de l'autorité publique, ajoutèrent encore à ces résultats. Puis vint l'époque de Corneille et de Louis XIV. Le français, dès le xiii^e siècle, porté déjà par nos armes en Angleterre, en Sicile, en Grèce, en Terre-Sainte, placé sur les trônes de Naples, de Sicile, et plus tard de Hongrie, de Pologne, de Portugal, accepté volontairement par un Brunetto Latini, le maître de Dante, était déjà, presque l'envi du latin, la langue aristocratique des intelligences. A partir du xvi^e siècle, immortalisée par ces sublimes créations de l'art qui changent une matière en chef-d'œuvre, elle devint la langue diplomatique et définitivement l'interprète de la civilisation.

« Nous venons d'esquisser à grands traits, en les empruntant presque tous à l'introduction ou préface de notre auteur, l'histoire générale de la langue française. Mais M. de Chevallet s'est proposé spécialement pour but d'en exposer l'origine et la formation. Voici la méthode qu'il a employée pour remplir ce programme :

1872. C'est-à-dire mon frère Charles ici présent.

1873. Nous suivons ici M. de Chevallet. Toutefois, nous observerons que, dans l'anglais moderne, cette racine a

« On sait que les monuments suivis de la langue française commencent avec Villhardouin, historien de la conquête de Constantinople, qui est lieu à l'extrême fin du x^e siècle. A cette époque aussi, les croisades, et, depuis, beaucoup d'autres communications, introduisirent successivement dans le corps de la langue une multitude de mots étrangers à ses éléments primitifs. Il fallait donc, pour remonter à la source, saisir en quelque sorte le cours du français au-dessus de ces affluents. Mais les monuments antérieurs à Villhardouin sont très-rare. Il en est cependant trois qui présentent une assez grande variété et qui prêtent à un essai d'explication. Le premier consiste dans le serment de confédération prononcé à Strasbourg, en 842, entre Louis le Germanique et Charles le Chauve, contre leur frère l'empereur Lothaire. En voici une partie, texte et traduction :

TEXTE.

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament d'ist di ió avant... si salvarai-ee eist mon fradre Karlo.

TRANSCRIPTION.

Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, de ce jour et avant... je préserverai ce(872) mon frère Charles, etc.

« Le deuxième est une cantilène du x^e siècle, en l'honneur de sainte Eulalie, morceau découvert récemment à la bibliothèque de Valenciennes. Ce petit poème débute ainsi :

TEXTE.

Buena pulcella fust Eulalia;
Bel avret corps, bellereu salma;
Vuldrent la veindre il Deo innui,
Vuldrent la faire chavie se vivre...

TRANSCRIPTION.

Eulalie fut bonne jeune fille;
Bon corps avait et plus belle âme;
Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre,
Ils voulaient lui faire servir le diable...

« Nous reproduisons enfin le titre, original et traduit, du troisième morceau, qui date du x^e siècle :

TEXTE.

Ces sont les lois et les coutumes que le roi William grant a fait le puple de Engleterre, après le conquest de la terre...

TRANSCRIPTION.

Ce sont les lois et les coutumes que le roi Guillaume garant a fait le peuple d'Angleterre, après la conquête du pays...

« Après avoir transcrit et traduit ces trois textes, M. de Chevallet se livre à l'examen grammatical et au dépouillement minutieux de tous les mots qu'ils renferment. Voici les termes dans lesquels il présente lui-même les résultats de cet échantillon de statistique : « Les trois monuments antérieurs au x^e siècle, dit-il, renferment 571 mots différents, 516 provenant du latin, 55 du germanique et 7 du celtique. En outre, il s'en trouve 14 d'origine grecque et 1 d'origine syriaque; mais ces 15 derniers avaient passé par le latin. Si l'on en juge d'après ces textes, les mots dérivés du germanique ne forment donc qu'environ un quinzième de notre langue dans la première période de son développement, et les dérivés du celtique n'y figuraient que pour à peu près un quatre-vingt-douzième; le reste était de provenance latine. »

« Essayons maintenant une appréciation philosophique et comparative de ces éléments. « Il est « surtout à remarquer, » continue l'auteur, « que nous fournis deux mots distincts, le *normand*, garant, et le *gaut*, d'où *grande*, *croquer*, »

« devons à des primitifs *latins* tous ces mots qui forment, pour ainsi dire, la charpente d'une langue; tels sont les pronoms, les adjectifs possessifs, démonstratifs et numéraux, l'article, les verbes auxiliaires, les prépositions, les conjonctions et les principaux adverbes. Un idiome quelconque devra toujours reconnaître pour mère la langue qui lui aura fourni ces différentes espèces de mots, quel que soit, du reste, le nombre des termes empruntés qui soient venus grossir son vocabulaire... La langue d'oïl doit au *latin* une infinité de mots de toutes sortes servant à désigner les objets les plus usuels et les choses les plus nécessaires à la vie; mais il lui doit surtout, et à peu près exclusivement, les mots qui ont rapport à quelques-unes des facultés supérieures de l'âme, ceux qui représentent les nobles sentiments et les passions généreuses, les termes d'art, de science, de littérature, et, en général, ceux qui sont l'expression de la civilisation, de la culture de l'esprit, ou qui appartiennent à un ordre quelconque d'idées relevées.

« Les dérivés du *celtique* offrent généralement un contraste frappant avec la dernière espèce de mots dont je viens de parler; car ces dérivés n'expriment, pour la plupart, que les idées les plus communes, les plus vulgaires et quelquefois même les plus triviales et les plus basses. »

« On peut, en effet, vérifier cette assertion par la liste suivante d'expressions qui ont persisté dans notre langue et qui sont toutes dérivées du *celtique*: alouette, arpent, balai, baril, bas (profond), bâton, boulevau, braie, brisque, carrière, cervoise, clavelle, coehon, coq, danse, dégobiller, échalot, fagot, furet, gaouiller, gigot, goumaud, gourme, grès, grignotter, if, joubé, marne, moquerie, morque,

pioche, roc, rogne, soc, tan, teuton, tripe, toque, trimer, trôler, et d'autres qui vont jusqu'à l'obscène, et que le genre de publicité destiné à ces lignes ne permet pas de reproduire.

« Le contingent d'origine germanique décèle aussi l'influence de mœurs barbares et d'un peuple primitif, mais d'un caractère moins bas, moins grossier. La plupart des vocables de cette provenance sont relatifs à la guerre, à la navigation, à la législation barbare, à l'agriculture, à la chasse, à la pêche, à la bourse chère, aux débauches et au libertinage. C'est ce que montreront en grande partie les exemples suivants : agrès, arroi, bâbord, bac, bâfrer, bannière, baron, bateau, beffroi, bigot; bouclier, boulevard, brandir, brise, bru, carquois, cah, chaloupe, dague, drille (soldat), epieu, escrime, est, sud, ouest, nord, fuson, fief, fêche, fotte, franc, galère, garant, gazon, godailler, goinfre, guerre, guet, hâler, hallebarde, hamez, hanbert, héralut, javelot, marécalle (dignité militaire), marquis, ogre, pennon, perruisson, pilote, rondsche, sot, trêve, touffe, tricher, vassal, etc., qui sont tous d'origine allemande.

« Les développements dans lesquels nous venons d'entrer suffiraient pour faire connaître le plan, la marche et la composition générale de cet ouvrage. Les notions étendues qui s'y trouvent distribuées se distinguent par une exposition méthodique, une critique savante, exacte (874) et précise, enfin par un style clair, grave, mais souple et toujours convenable, soit que l'auteur, ce qui lui arrive parfois, réfute des autorités qui l'ont précédé; soit qu'il adopte des principes déjà posés; soit qu'il émette des idées et des assertions qui lui appartiennent en propre. »

NOTE XVI.

Art. GRÉCO-LATINES.

CARÈ.

Ses origines; sa marche progressive opposée à l'immobilité des races de l'Orient. Progrès artistique, sculpture, architecture, littérature.

La péninsule connue sous le nom de Grèce, située à l'extrémité méridionale de l'Europe et sous le plus beau climat du monde, devait être sinon le

(874) Une lecture attentive de ce volume, composé de près de 700 pages, en nous a permis d'y remarquer qu'un très-petit nombre d'erreurs. La moins réelle de ces inexactitudes peut être celle-ci : « François I^{er}, dit M. de Chevalier (page 58, note 1), prescrivit l'usage exclusif de français par trois ordonnances successives de 1542, 1539 et 1539. » Tout le monde sait que le règne de ce prince ne s'étend que de 1515 à 1547. Nous aurions aussi quelques objections à présenter sur l'article que l'auteur consacre très-sérieusement (page 347) à l'étymologie de « dia, mot dont les caractères se seraient pour faire aller leurs chevaux à gauche selon l'Académie, à droite selon Trévoux. » L'érudition que déploie en cette circonstance notre savant philologue pour faire remonter ce dia jusqu'aux Celtes, me paraît un peu prodigieuse. Autant vaudrait chercher dans le « correspondant, la trace latine de l'âmeuse impératif ! » (v. 1) (de ire) déjà illustré par une plaisanterie que l'on attribue à Voltaire.

(875) Tous les esprits éclairés de vont accorder la plus sérieuse attention aux trois faits suivants : La langue grecque vient tout entière du *sanskrit*; le polythéisme grec, malgré des différences, est emprunté à la mythologie et au naturalisme des *Védas*. Enfin la météphysique, qu'on retrouve dans Pythagore et dans Platon, est de temps immémorial la croyance fondamentale de l'Inde. J'insiste sur ces observations. Il y a eu fait incontestable en philologie, en fait que l'on peut vérifier sans la moindre peine, c'est que la langue grecque, dans ses racines, dans ses conjugaisons et ses déclinaisons, est tirée complètement du *sanskrit*. Il n'importe guère, pour la ques-

premier point habité du continent européen, du moins celui où les nations policées de l'Asie parviendraient d'abord à transporter leur vieille civilisation. Tel fut, en effet, le rôle de la Grèce depuis les temps les plus reculés : elle servit de point de passage au génie de l'Orient pour pénétrer dans cette froide Europe où il allait subir une transformation aussi durable que profonde (875). L'obscu-

tion qui nous occupe, que l'histoire soit en ce moment impuissante à expliquer un fait aussi grave, il doit suffire, maintenant du moins, de l'admettre comme indubitable, toute mystérieuse qu'en peut être l'origine. Il est certain que dans un temps dont les annales humaines n'ont pas gardé le souvenir, il y a eu des relations aussi intimes que fécondes entre les peuples qui, plus tard, ont habité les bords du Gange, et ceux qui ont habité les côtes de la Méditerranée. Il en est de même pour la mythologie. Mettant de côté les différences de détail qui sont évidentes, les deux mythologies sont tout à fait identiques par le fond. Ces rapprochements ne sont pas dus au hasard; il existe là, comme dans les deux langues, un lien comme qui est tout aussi évident, s'il est tout aussi inexplicable. Enfin, une autre analogie encore plus importante, c'est celle qui se montre entre certaines doctrines philosophiques dans la Grèce et dans l'Inde. Certes, elle est pas plus que les deux autres, due au simple hasard. À parler d'une manière toute générale, les deux philosophies indienne et grecque tendent à un même but, arracher l'homme aux misères des renaissances successives et le conduire au salut éternel. Les mots de libération et de délivrance ne sont pas plus étrangers au platonisme qu'à la philosophie *sankhya*, bien qu'il leur en fût très-injuste d'oser élever Kapila à Platon. Mais ce rapprochement, si on le maintient dans des bornes légitimes, n'a rien d'arbitraire; et à y regarder de près, ce n'est pas moins qu'une identité de pensée complète sur un principe essentiel.

(HARTELEY SAINT-HILAIRE.)

riété qui régnait sur l'origine des populations primitives de ce pays, est le résultat naturel de l'état d'enfance où elles étaient restées jusqu'aux temps historiques. En effet, les sauvages n'ont pas d'histoire, parce qu'ils ne possèdent de la vie sociale que les éléments les plus incomplets. Sous le titre de *Pélasges* (voir ce mot), les écrivains désignent l'ensemble le plus antique qui paraissent avoir dominé dans la Grèce et dans le midi de l'Italie. Leurs monuments grossiers, mais souvent assez vastes, montrent un peuple barbare dans cet état de transition où sa vie errante commence à se fixer, et ses bords à s'unir par des liens stables. L'arrivée de colonies venues de Sidon et d'Égypte introduisit les arts et le commerce dans les cantons où elles s'établirent, seiso au même dix-huit siècles avant notre ère, probablement à l'époque où les rois de Thèbes, reprenant possession de la basse Égypte, la réduisaient en province militaire, et déposaient la caste industrielle qui avait plié sous les pasteurs. Mais les nouveaux habitants n'occupèrent d'abord que des points isolés, d'où leur influence ne s'étendait pas encore sur le reste du pays, et à côté d'eux les nations indigènes conservaient toute leur indépendance. Ce ne furent donc ni les soldats de Cadmus ni les lisserauds de Cécrops (dont le nom signifie *monnaie*) qui soumirent à leur domination les contrées intérieures, où continuèrent à régner les chefs des Pélasges. Mais un peu plus tard d'autres races, également belliqueuses, se répandirent dans les mêmes régions et réussirent à y prendre leur place. Ces essais conquérants sont désignés par l'histoire sous les noms d'*Achéens* et de *Doriens*. Ils étaient venus de l'Asie Mineure en traversant l'Helléspont, et tout ce que l'un a dit de leur entrée dans la Grèce proprement dite, c'est qu'ils y avaient pénétré par le nord, et qu'ils s'établirent enfin dans la partie la plus méridionale et la plus riche du pays, le Péloponèse. Ce mouvement peut être rapporté, pour les premiers, au commencement du xiv^e siècle avant notre ère; pour les seconds, au commencement du xi^e. Les deux peuples semblaient avoir aussi porté le titre d'*Hellènes*, qui devint, à partir de la deuxième époque, la dénomination nationale des Grecs.

Sans formuler des conjectures incertaines et des lurs inutiles sur l'origine de ce nom et des nations qui le portaient, il suffira ici de remarquer que les Hellènes sont opposés, dans l'histoire grecque, aux Pélasges, comme une race civilisée à des clans sauvages. Cependant la différence qui régnait entre eux n'est pas facile à bien déterminer; car les luttes intérieures dont la Grèce devint alors le théâtre, mêlèrent de plus en plus les humeurs et les choses, et détruisirent graduellement toute nationalité indépendante. Ni les poèmes d'Homère, ni les traditions recueillies par les historiens ne nous laissent plus distinguer dans la Grèce héroïque des peuples profondément séparés par la diversité d'origine, de culte et de mœurs. Tout s'assimila dans une sorte d'unité nationale qu'on pourrait appeler *hellénique*, pour la distinguer de la civilisation grecque de l'âge suivant. C'était à peu près le même ordre d'institutions que chez toutes les races millénaires du centre et de l'ouest de l'Asie; l'ensemble de la nation se formant de plusieurs peuples particuliers groupés autour d'un même autel, chaque peuple de plusieurs tribus diverses, chaque tribu de plusieurs clans, considérés comme autant de familles. Un même lien rattachait ainsi l'un à l'autre toutes les parties du corps social, qui formait une simple fédération. Cet ordre de choses permit à la société hellénique de réunir sans effort les débris des sociétés précédentes, car l'usage admettait également l'adoption des tribus étrangères ou ennemies au sein du corps fédéral, ou leur réduction à l'état de vasalage.

Ce fut ainsi que du xiv^e siècle avant notre ère jusqu'à la fin du vi^e, la Grèce parut vivre d'une vie assez uniforme, ces différents peuples conservant l'antique souvenir de leurs rapports fraternels, consacrés par des fêtes communes (comme les jeux Olympiques) et par des alliances militaires (comme l'amphictyonie). Mais si l'on demande en quoi consistait alors la différence entre cette race européenne et les nations qui se développaient parallèlement en Asie, comme les Lydiens et les Perses primitifs, on s'aperçoit bientôt qu'en Orient les croyances et les mœurs de chaque société étaient fixes, tandis qu'en Grèce il y avait un progrès constant des idées et des choses. Le vieux monde était stationnaire; le nouveau monde marchait.

Pourquoi ce contraste? C'est qu'en Asie chaque peuple était sous l'empire absolu d'une croyance immuable et d'institutions qui en dépendaient. Il est vrai que l'autorité des lois pesait moins sur la vie des peuples dans les contrées où la civilisation n'avait triomphé qu'à demi, comme dans l'Asie Mineure; mais en revanche l'ordre qui régnait là chez des races encore guerrières n'avait rien de bien stable. Ainsi les peuples orientaux étaient placés entre deux extrêmes, la soumission complète de l'esprit et du cœur à une compression despotique qui étouffait la force personnelle ou la révolte de l'homme barbare contre l'ordre social. Mais, quoique cet ordre fût également fondé sur la religion en Grèce, il n'y prit jamais ce caractère oppressif qui faisait disparaître toute activité individuelle de l'intelligence, parce qu'il n'y eut jamais ni unité absolue de doctrine, ni enseignement précis et immuable dans les croyances de cette nation mêlée, qui avait puisé à des sources différentes ses opinions religieuses comme ses institutions et ses arts. L'uniformité qui s'était établie dans son culte était tout extérieure; au fond elle n'avait que des dogmes très-vagues et très-peu arrêtés. Sans remonter aux chants mystérieux des anciens lyriques, on distingue une théogonie fort dissemblable dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode, qui paraissent dater du ix^e siècle, et quatre cents ans plus tard, Hérodoté attribuait à l'influence de ces deux poètes le triomphe de la mythologie en vigueur, dont il croyait les divinités tirées d'Égypte. Il y avait donc ce partage dans les opinions, incertitude pour le choix, mélange d'idées, de traditions, de cultes. Or, dans cet état de fluctuation de la croyance publique, l'intelligence de l'homme avait conservé tous les droits naturels, et mesurait par ainsi dire, non-seulement les devoirs qui lui étaient imposés, mais encore ces dieux incomplets du paganisme que l'Asie adorait les yeux fermés.

Prenez pour premier exemple leurs idoles mêmes. On convient que dans l'origine elles étaient purement symboliques, comme les édes et les cubes de pierre des Phéniciens. On arriva ensuite à représenter les dieux par des figures sculptées avec art comme en Égypte, mais portant un caractère impassible. C'était le point où s'était arrêté le génie oriental. Donner du mouvement et de la vérité naturelle à des images divines, c'est été mettre l'œuvre de l'artiste, sa création, sa pensée, à la place du symbole religieux, et affranchir le sculpteur des bornes où s'enfermait le prêtre. On ne connaît point d'exemples de cette hardiesse parmi les monuments si nombreux que nous rend chaque jour le monde asiatique; mais on l'observe de bonne heure dans les ouvrages des Grecs. C'est ainsi que les fameuses statues d'Égine, taillées vers le commencement du v^e siècle, nous montrent des personnages mythologiques debout et en action. La tête seule reste encore immobile par un reste d'empire de l'habitude et de la tradition antique; mais on devine qu'à la génération suivante cette dernière exception aura disparu, et que les traits des héros

et des dieux auront pris l'expression de la vie réelle, expression que Phidias porta ensuite à son plus haut degré. Ainsi le mystère dont les religions orientales enveloppaient la pensée religieuse jusque dans sa forme artistique, a disparu sous l'action intelligente de chaque athénien. Ce sont les idées religieuses de l'humanité tout entière que révélaient désormais l'effort de l'artiste pour reproduire la majesté du dieu, telle que son génie s'essaye à la concevoir.

On a cru longtemps que cette perfection de travail qui caractérise les œuvres de la sculpture et de l'architecture grecque était inconnue aux peuples de l'Asie. C'est une erreur que les découvertes modernes ont rendue évidente : Ninive avait déjà ses sculpteurs habiles, formés probablement à l'école de Thèbes et de Memphis, et ce n'est point par la maîtrise du ciseau, mais par la liberté de la pensée, que les Grecs s'élevèrent à la supériorité. Toutefois, cette liberté ne fut jamais sans règle : la tradition religieuse avait d'abord fixé le type de chaque figure, et jamais artiste ne s'en écarta brusquement : la tête de Jupiter, celles de Junon et de Minerve offrent à peine quelque diversité de caractère dans un si grand nombre de morceaux où nous les voyons reproduites. Stil n'en est pas de même des statues de Vénus, qui expriment une beauté tantôt plus sensuelle, tantôt plus élue, on pourrait cependant les ramener toutes à deux ou trois variétés distinctes. L'art respectait donc les données admises, et cherchait moins à créer des modèles neufs qu'à perfectionner, jusque dans les moindres détails, les images déjà connues. Aussi ne voit-on rien de ténébreux, de violent, de monstrueux dans les débris les plus imparfaits de la sculpture grecque : les types purs avec lesquels s'étaient familiarisés les regards servaient de règle au goût et de loi à l'imagination. C'est ainsi que l'élégance, l'harmonie, la grâce et la majesté devinrent les qualités dominantes de la sculpture grecque, plutôt que le mouvement et la fécondité. Mais il ne faut pas oublier qu'en s'opiniâtant à suivre les mêmes voies plutôt que de chercher de toutes parts des routes nouvelles, l'art parvenait à rendre plus intelligentes et plus significatives ses créations toujours améliorées ; puis, quand il eut fait parler à l'âme les formes qu'il avait enfin idéalisées, il ne s'arrêta que devant les bornes inévitables de la pensée païenne, et d'une civilisation qui touchait à son déclin. Un exemple suffira pour expliquer cette halte : le Jupiter Olympien avait réalisé l'image du dieu d'Ionie ; pour transformer ce type en celui du Christ à la croix, il fallait que le monde fût renouvelé. Mais si le Titien et Rubens ont pu agrandir, après dix-huit siècles, le cercle où Phidias s'était renfermé, c'est qu'ils étaient à leur tour les représentants de cet art savant qu'avait fondé la Grèce.

Le développement de l'architecture avait suivi la même marche que celui de la statuaire. Cet art majestueux tenait ses premiers modèles de l'Orient ; il en modifia les accessoires plutôt que le plan, car l'ensemble resta pour ainsi dire uniforme dans ses monuments ordinaires, et nous n'apprenons aucun effort pour modifier la structure générale des temples, depuis l'humble celle à deux piliers jusqu'aux édifices garnis de doubles colonnades. A cet égard le contraste est complet entre les architectes antiques et ceux du moyen âge : les premiers retombent perpétuellement dans les mêmes combinaisons, tandis que les seconds visent tous à l'originalité. Mais, en conservant les formes reçues, l'artiste grec ou perfectionnait sans cesse l'exécution. Les moindres moulures de la frise et de la corniche, les moindres détails de la base et du chapiteau étaient l'objet de l'attention la plus minutieuse. On reconnaissait la main du maître à la courbure d'une volute, à la taille d'une feuille d'acanthus, l'harmonie

de l'ensemble était calculée avec tant de soin, que chaque colonne avait son inclinaison propre, d'après la place qu'elle occupait plus ou moins près du centre, et l'on accusait de barbare le constructeur qui ne savait pas observer cette loi géométrique. Le résultat de cette recherche savante était la perfection de l'œuvre ainsi laborieusement achevée, et c'est là ce qui a fait dire à Chateaubriand que, si les édifices des modernes paraissent grossiers auprès de ceux des Romains, ces derniers, à leur tour, semblent barbares auprès des monuments de la Grèce.

Dans la littérature comme dans les arts, la perfection de la forme fut le mérite général des œuvres grecques. Nous ne parlerons point de leur poésie lyrique, dont l'effet semble à peu près perdu pour nous (si ce n'est dans les chœurs), tant il nous est difficile de prendre part aux choses qu'elles chantaient et aux idées qu'elles expriment. Elles sont d'ailleurs évidemment au-dessous des compositions du même genre que nous ont laissées les Hébreux (les Psaumes). En revanche, l'inspiration poétique s'élève déjà aussi haut dans l'*Iliade*, que la beauté du langage et de la versification. C'est l'art parvenu à sa grandeur la plus simple et la plus vraie, avant même que la pensée publique soit sortie de l'enfance, car le sentiment moral y est au-dessous du génie. Les scènes harmonieuses et passionnées des grands tragiques offrent, avec une manière plus savante, une égale perfection. Il semble que, pour parvenir à cet état, la poésie héroïque avait à peu près suivi le même procédé (si l'on nous permet ce mot) que l'art du statuaire ; elle aussi s'attachait à des types favoris qu'elle reproduisait assiduellement. La famille de Laïos et celle d'Agamemnon formaient en quelque sorte le sujet ordinaire des tragédies, et nous voyons Horace exprimer, dans son *Épître aux Pisones*, le précepte sur lequel l'art fondait ses répétitions constantes : c'est qu'il était plus facile de mettre en œuvre des matériaux déjà façonnés par d'autres, que d'être le premier à faire usage d'un sujet neuf. Quant au mérite de l'originalité, on dirait, au silence des auteurs anciens, qu'ils n'y attachaient pas autant de valeur que nous. Avant de songer encore à s'étendre, on s'occupait de s'élever haut.

Le style fit aussi la supériorité des prosateurs. Chez Hérodote son il emprunte son charme au reflet toujours fidèle des mouvements de l'âme. Thucydide est le plus artiste de tous les écrivains, et Xénophon, qui atteint rarement à la force de la pensée, captivait ses compatriotes par cette douceur de langage qui lui valut le surnom d'Abeille ; mais la génération suivante vit Démétrius et Platon aller plus loin encore en faisant disparaître jusqu'aux traces de l'art, le premier sous la force et la chaleur du raisonnement, le second sous le rayonnement de la pensée. Dans leurs pages inimitables, c'est en vain que l'on voudrait séparer la perfection de la forme, de la puissance de l'œuvre au point de vue intellectuel ; parvenus à cette hauteur, le penseur et l'écrivain ne font plus qu'un, et les séparer, ce serait mutiler l'homme.

Ce sont ces qualités de l'art et de la littérature antique qui, captivant tous les esprits à l'époque de la Renaissance, firent reconnaître à l'Europe moderne, comme jadis aux Romains du siècle d'Auguste, que les Grecs avaient été ses maîtres, et méritaient encore de lui servir de modèles. Mais ce qu'il y a de vrai jusqu'aujourd'hui dans cette opinion a conduit quelquefois à des applications erronées : c'est la perfection plastique des œuvres grecques, la beauté de leurs formes, l'intelligence et l'harmonie qui président à leur développement, qui mériteront toujours d'être étudiées : quant à ce qui manque à la variété de leurs conceptions, à la diversité des formes, et surtout à la force et à l'é-

tendue de leur pensée, et ne sont là évidemment que des causes d'infériorité qui s'expliquent chez eux par leur époque et par leur situation, mais où il ne faut chercher ni exemples ni préceptes. Suivre les Grecs superstitieusement, ce serait renier le

principe de liberté intellectuelle qui fit leur grandeur; apprendre d'eux à exprimer par l'ait et par la parole ce que la nature humaine a d'élévation, la science de lumière et la vérité de grandeur, voilà l'unique tâche qui réponde à notre civilisation.

NOTE XVII.

Art. Hébraïque [Langue].

Des races qui ont occupé l'Arabie.

Nous extrayons du n° 448 du *Quarterly Review* le passage suivant où cette Revue rend compte des recherches du Rév. Ch. Forster sur les immigrations successives des races qui ont occupé l'Arabie (876).

« La population de l'Arabie, comme la savent tous ceux qui ont quelque teinture d'histoire, se compose non d'une, mais de diverses races, qui émigrèrent à cinq périodes successives, ou six, selon la tradition arabe. La première immigration eut lieu avant la confusion des langues, sous Chus, fils de Cham, avec ses deux fils et cinq petits-fils. Selon une tradition uniforme, la colonisation de cette souche primitive commença à la pointe du golfe Persique.

« La colonisation devait naturellement commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, d'où les descendants de Noé émigrèrent originairement, ou dans les parties de l'Arabie avoisinant l'Euphrate et le golfe Persique; mais, l'émigration une fois commencée, les colons, dans les progrès d'un établissement non interrompu et sans opposition, ne devaient pas moins choisir naturellement, à mesure qu'ils avançaient dans la péninsule, les districts les plus fertiles ou les sites les plus avantageux, — motifs de choix, on peut l'affirmer sans crainte, communs à tous les nouveaux colonisateurs, dans tous les pays et âges du monde. Ce point étant pris comme assuré, le caractère physique de l'Arabie, qui doit toujours avoir suggéré ou plutôt forcé un choix de situation convenable, devient, avec un haut degré de probabilité, notre guide pour tracer, antédémement à toute preuve, la marche de colonisation que suivront vraisemblablement les fils de Chus et leurs propres descendants immédiats; car toutes les descriptions, soit anciennes, soit modernes, de la péninsule arabique, s'accordent à représenter le pays comme un vaste désert, entouré d'une ceinture de districts montagneux et fertiles, — cette ceinture de montagnes, à son tour, étant environnée sur trois côtes par un circuit de côtes encore plus vaste, et faisant face en autant de directions à des terres riches, larges et accessibles au commerce. » (Vol. I, p. 46.)

« Partant de ce point, Chus et ses enfants formèrent leurs établissements en des lieux où leurs noms laissent encore des traces, le long du golfe Arabique, occupant le district appelé aujourd'hui *Bahrein*, et de là s'avancant vers l'Oman et le long de la partie nord-est de l'*Hadramout*, à la base de la péninsule Arabe. Ces territoires, par cela même qu'ils offrent de très-fréquentes et continues traces de leurs premiers possesseurs, semblent avoir été les lieux forts de la race. Quoiqu'il reste encore des preuves considérables de leur établissement dans l'Yemen, et sur les bords méridionaux de l'*Hedjaz*, et quelques indices plus faibles de leur nom jusqu'à la pointe du golfe d'*Akaba*, il ne paraît pas qu'ils aient jamais occupé la portion centrale du pays.

« La deuxième immigration fut celle de *Jectan*, quatrième descendant de *Sem*, et frère de *Phaleg*,

au temps duquel « la terre fut divisée, » c'est-à-dire que la dispersion générale eut lieu par suite de la confusion des langues. Qu'il y ait eu des immigrations partielles depuis l'habitation primitive après le déluge et avant la dispersion de Babel, cela est évident non-seulement par l'exemple de Chus, mais encore par les témoignages présumés que fournit l'histoire générale. Les établissements de *Jectan* se trouvent avoir été faits précisément dans les localités où a priori le raisonnement nous aurait conduits à le chercher.

« Cette distribution des tribus aborigènes choisies détermine nécessairement, avant toute autre preuve, la direction, au moins dans le premier cas, des établissements postérieurs de *Jectan*. Les familles *jectanites*, trouvant les côtes occupées, devaient nécessairement chercher des demeures et des pâturages dans l'intérieur. Des grands déserts du nord (formés, ce semble, pour être le berceau ou refuge primitif des tribus arabes) dominaient encore à leur état d'enfance, nous pourrions avec assurance calculer, a priori, leur graduelle extension vers les terres du sud, d'entre les collines boisées et les fertiles vallons devaient nécessairement, avec le temps, inviter à d'autres excursions leurs forces développées, jusqu'à ce que, par suite des événements, les tribus de *Jectan* eussent fondé des colonies et des royaumes en subjuguant ou en expulsant leurs prédecesseurs chusites. Telle, suivant toutes les probabilités antérieures, et suivant toute analogie historique connue, telle était la marche qui vraisemblablement devait être suivie. » (Vol. I, p. 96.)

« Les faits ici confirment pleinement la supposition. Les chefs-lieux des *Jectanites* sont démontrés, par des traces claires encore existantes des noms de *Jectan* et de ses fils, avoir été situés dans la partie centrale de l'Arabie, dans le *Nedj*; leurs établissements s'étendent vers l'*Hadramout* et l'*Yemen*, — où les puissants *Himyarites* gardèrent le nom d'*Hamyar*, petit-fils de *Jectan*, — et leur limite septentrionale étant le mont *Zamès*. Ils poussèrent aussi leurs branches dans l'Oman, où ils supplantaient tout à fait les *Chusites*. Dans cette partie de ses recherches, M. Forster a jeté une remarquable lumière sur la délimitation de leurs frontières indiquée dans l'Écriture : Et leur habitation étant depuis *Messa* en venant à *Sephar*, montagne de l'Orient. (Gen. x, 30.)

« La situation de ces deux montagnes, de la première en particulier, a été pour les géographes le sujet des plus vagues conjectures. Heureusement Bochart prouve que le *Sephar* était identique avec la chaîne des montagnes du coin sud-ouest de l'Arabie, le mont *Cimaz* de Ptolémée, d'ailleurs justifiée par le témoignage que rend ce dernier géographe à l'existence d'un peuple nommé *Sepharites*, dans ce district, et par le fait que le nom de *Sabbar* se retrouve encore là de nos jours. Dans cette même localité habite une des tribus de la grande famille de *Beni Kahlana*, dont la tradition immémoriale s'identifie avec les *Jectanites*, car selon le génie des langues orientales, le *ou* i peut être supprimé au commencement du mot.

« M. Forster suppose avec justesse que le mont *Nessa* doit naturellement se rencontrer dans une direction contraire au mont *Sebbar* ou *Sephar*, c'est-à-dire vers le nord-est. Or, au nord-est du mont *Sebbar*, se trouve une colline qui est actuellement la limite la plus septentrionale des tribus *Beni-Kahlan*, au sud desquelles précisément se présente une puissante division de cette race, identique en situation avec les *Catanita* de Ptolomée, ce qui correspond exactement au mont *Nessa* de l'Écriture, comme limite des fils de *Jectan*. C'est une chose remarquable que, au voisinage immédiat de cette chaîne de montagnes, tout au nord, Ptolomée place les *Masamman* (manifestement tribu ismaélite de *Misha* ou *Maima*), dont il semblerait que le mont *Nessa* tire son nom, tandis que son nom classique de *Zamès* lui vient des *Masamman*; conjecture confirmée par l'existence de la tribu des *Beni-Shaman* dans ces mêmes parages. Nous différons toutefois de M. Forster, qui considère le nom classique, dans cet exemple, comme un anagramme de celui de l'Écriture. Quoique pleinement convaincus de la prédominance de l'anagramme dans la dénomination orientale, nous pensons que les deux dénominations sont simplement prises des deux parties du même mot : celui de l'Écriture, de la première partie; et le classique, de la dernière. Nous ne pouvons que remarquer en passant sa méthode très-ingénieuse d'établir un point contesté de l'ancienne géographie qu'il corrobore par les preuves abondantes résultant de la comparaison des noms classiques et arabiques des tribus environnantes.

La troisième colonisation de l'Arabie fut par *Ismaël*, l'enfant de la prophète, dont les descendants puissants et au loin répandus ont en l'accomplissement de la promesse divine qu'il serait père d'une grande nation : nation connue indistinctement sous les désignations d'*Ismaélites*, *Agarènes* et *Madianites*; ses douze fils étant les auteurs de douze grandes tribus dont l'existence est également attestée par l'antiquité juive et classique, et dont les noms se retrouvent encore à travers la péninsule. Les deux principaux étaient les *Nabathéens* ou fils de *Nabath*, et les *Kedarites*; ces derniers, reconnus comme les auteurs des *Koreish* ou famille de *Mahomet*, et des castes arabes qui occupèrent le siège de leurs ancêtres. Prenant leur point de départ dans le désert de *Sin* et la péninsule de *Sinai*, ils s'étendirent à travers l'isthme de l'Arabie vers l'Euphrate, envahissant les établissements des *Chusites* d'*Hévil* dans le *Bahrén*, le long des côtes supérieures et moyennes du golfe Persique, et réalisant ainsi à la lettre la délimitation de l'Écriture : *Et il habita depuis Hévil jusqu'à Sur, qui regarde l'Égypte quand on vient en Assur.* (Gen. xiv, 18.) — Ils occupèrent aussi sur le côté occidental du golfe Arabique jusqu'aux limites de l'*Yemen*, et la portion de l'*Arabie déserte* au nord du mont *Zamès*. Mais, quoique les parties nord de l'Arabie fussent les établissements particuliers de cette vaste et puissante famille, des traces considérables de leur colonisation se rencontrent au sud, tout à la fois dans l'*Oman* et dans le quartier opposé, l'*Arabie Heureuse*.

« L'auteur montre victorieusement que le nom d'*Agarènes* était la désignation reconnue des enfants d'*Ismaël* :

« Par l'abandon d'*Agar* et de son fils, bien qu'en obéissance à la recommandation divine, *Abraham* avait clairement perdu tous ses droits comme père. *Agar*, en vertu de cet acte, devint, par le fait, le seul père d'*Ismaël* et la mère légitime de sa future postérité. Il semble donc que c'est par une juste conséquence et une anticipation naturelle, que la race d'*Ismaël* devait, entre autres appellations nationales, conserver et perpétuer le nom et le souvenir de sa mère. » (Vol. I, p. 181.)

« Aussi, voyons nous que le nom d'*Agar* prévalait dans tous les quartiers des territoires ismaélitiques. Les témoignages à la fois sacrés, classiques et arabiques, comme M. Forster le démontre par des preuves accumulées, sont identiques les uns avec les autres, comme ils sont appelés dans le premier livre des *Chroniques* (I Parat. v, 10), avec les *Agari Geraï* et les *Agari* de Ptolomée et de Pline; identique aussi est l'un de leurs principaux lieux avec la ville de *Hedram* dans l'Arabie Heureuse, la classique *Agarana* (le g dur du grec et de l'hébreu était représenté en arabe par le g doux ou dj); et la rencontre de ces diverses modifications du même mot à lieu invariablement dans les contrées des tribus ismaélites.

« A cette vérification se rattache la découverte de l'origine réelle de la désignation classique d'*Arabie Pétrée*, denser principale des *Ismaélites*.

« La capitale et le royaume des *Nabathéens* étaient connus aux Grecs et aux Romains sous les noms familiers de *Pétra* et *Arabie Pétrée*, et on a généralement supposé dans le monde savant que ces dénominations dérivent du caractère pierreux de la contrée; mais quoique applicable au site de la métropole nabathéenne, le nom classique a peu de justesse si on l'étend aux districts environnants de la *Nabathène*. En se reportant à l'original arabe, on arrive à une explication bien différente, savoir que *Pétra* et *Arabie Pétrée* sont simplement des noms fautifs dus à une erreur bien naturelle et qui se comprend aisément de la part des Grecs à *Syrie*, qui essayèrent, sans y prendre garde, de traduire le nom propre *Agar*, avec l'initiale (*ah*) en arabe, signifiant *roche* ou *pietre*; mais *Agar*, avec l'initiale (*h*) (et tel est presque toujours le mot employé par les Arabes comme désignation du lieu), est le nom de la mère des tribus ismaélites... Il semble y avoir sujet de s'autoriser à croire que *Pétra* et *Arabie Pétrée* sont de fausses translations, restées classiques, du nom propre d'*Agar*. » (Vol. I, p. 257.)

« La quatrième colonisation se fit par une seconde ligue d'*Abraham*, les enfants qu'il eut de *Cétura*. Ceux-ci furent entendus avec leurs frères les *Ismaélites*, leurs habitations étant principalement dans l'isthme de la péninsule, avec des établissements partiels dans l'*Yemen* et sur le golfe Persique. Leur plus remarquable tribu fut celle des *Madianites*, dont la grandeur fut telle que leur nom fut souvent adopté comme une désignation commune aussi aux *Ismaélites*. Les noms *Saba* et de *Saba* se rattachent au livre de *Job*, étant deux tribus de son voisinage sur les confins de la *Chaldée*; la première, celle à laquelle appartenait *Beldad* le Sute; la dernière, les *Sabéens*, ou horde de *Bédouins* brigands, dont les incursions sont mentionnées dans le premier chapitre de cet antique poème. Les enfants de *Cétura*, aussi bien que ceux d'*Agar* et de *Sara* (comme nous l'allons montrer), portèrent le nom de leur mère comme désignation générique. M. Forster a retrouvé le nom de *Cétura* ou *Kétura* dans le *Katara* de d'Anville, parmi les établissements des *Agarènes* sur le golfe Persique.

« Le cinquième établissement fut celui d'*Essû*, dont les descendants, sous les noms d'*Édomites* et *Saravans*, ou enfants de *Sara*, occupèrent les territoires contigus à la Terre-Sainte, et furent les voisins les plus septentrionaux des *Agarènes*. De cette nation puissante la plus remarquable tribu fut celle des *Amalécites*, désignation générique sous laquelle se rangent plusieurs des tribus circonvoisines du même parentage. Une de celles-ci, les enfants d'*Omar*, fuyant devant la guerre d'extermination divinement ordonnée, firent leurs établissements délimités dans l'*Arabie Heureuse*, où le nom de leur père s'est conservé dans celui de la fameuse nation des *Homérites*.

« L'une des *vestiges quarantaine* de l'histoire orientale est l'origine du mot *Saracins*. Sa dérivation populaire du nom de *Sara* a été condamnée par plusieurs dérivains, spécialement par le savant Pococke, par Gibbon, et par Assmann, mais sur des raisons réellement insuffisantes. L'objection d'Assmann, que la dérivation propre de *Sarah* n'est point *Sarasin*, mais *Saracen* ou *Sarite*, est écartée premièrement par le fait si simple pour des orientalistes, que *h* s'échange continuellement avec *ch* ou *k*. (Comme *Jerach* pour *Jerah*, *Khulan* pour *Haulan*), et secondement par l'identification de la *Saraca* de Ptolémée avec ses *Sarita*. La remarque de Gibbon, que, à l'époque de Ptolémée, les *Saracins* étaient une obscure tribu sur les confins de l'Égypte, n'a point de fondement. Il y avait trois établissements de *Saracins*, comme il appert d'après Ptolémée et Etienne, un à la pointe du golfe Arabique, l'autre dans l'Arabie Pétrée, et un troisième dans l'Yemen.

« Et ainsi l'obscure tribu sur les contrées de l'Égypte de M. Gibbon devient dans Ptolémée une nation florissante et répandue au loin, occupant des établissements tout à la fois au centre et dans les coins nord-ouest et sud-ouest de la péninsule arabique. En voilà assez pour l'exactitude géographique tant vantée de l'historien de l'empire romain. » (Vol. II, p. 14.)

« Mais quant à la dérivation du nom des *Saracins*, M. Forster s'applique à en faire une démonstration fort étendue d'après les faits suivants : 1° les parties centrales du nord de l'Arabie où Ptolémée avait placé les *Saracins*, étaient connues familièrement aux Juifs du 1^{er} siècle sous le nom de *montagne de Sara*; 2° l'*Idumée*, en vertu de la même autorité, était regardée comme identique avec ce même nom; 3° la *Saracena* de Ptolémée est la terre d'*Amalec* de l'Écriture, c'est-à-dire des descendants d'Esau; 4° leurs frontières coïncident; 5° les noms des fils d'Esau sont lisiblement inscrits sur toute cette étendue du pays; 6° les *Saracins* du temps de Mahomet étaient connus aux Grecs comme *Amalécites*; 7° le *Saraca* et le *Sarita* de Ptolémée, les noms modernes *Al Sarac* et *Ayel Sarah* (le peuple de Sara), appartiennent tous au même district de l'Yemen.

« Telle est l'esquisse de son puissant argument, qui mettra pour toujours cette question au repos, établissant par une preuve démonstrative la belle analogie qui existe entre les trois races abrahamiques d'Arabie, dans leurs désignations géographiques, chacune dérivée d'une femme leur aïeule.

« Il reste à mentionner brièvement une *source* de colonisation, qui, il est vrai, ne s'appuie d'aucune preuve aussi ou classique, la race ayant disparu à une époque très-ancienne. De solides et uniformes traditions des Arabes mentionnent cependant une colonie qui s'établit dans l'Oman après la confusion des langues, la fameuse tribu d'*Ad*, fils d'*Aras* ou *Us*, fils d'*Aram*, fils de *Sem*; et de cette tribu, M. Forster pense en avoir découvert une trace sur la côte de l'Yemen.

« Les preuves de cette esquisse de la colonisation arabe forment la première et la plus importante des deux divisions de l'ouvrage. L'esprit qui l'a guidé constamment sera mieux déterminé par les paroles mêmes de l'auteur. Il serait à désirer que tous les écrivains d'histoire ou de tout ce qui a trait à la vérité comme élément premier, fussent animés par des principes aussi élevés.

« Une patiente investigation, une critique comparative assidue, la foi implacable aux détails historiques de l'Écriture, et une forte disposition, fondée sur l'expérience, à s'appuyer sur les anciens géographes, dignes généralement de confiance, telles sont les qualités qu'il prétend appor-

ter dans la discussion géographique. » (Introduction, p. xix.)

« Son appréciation de l'usage à faire de la tradition orientale est trop remarquable pour n'être pas citée.

« Au sujet des Orientaux en général et des écrivains orientaux en particulier, on peut justement observer qu'ils sont communément aussi négligents et inexactes à conserver les détails historiques, qu'ils sont fidèles à transmettre d'âge en âge la voix de la tradition. La tradition est en réalité leur histoire, le magasin d'où leurs principaux matériaux historiques sont tirés. Or il est certain et reconnu que le propre de toute tradition ancienne, tout en conservant la substance de la vérité historique, est d'en altérer et d'en confondre les circonstances. Ce caractère appartient éminemment à l'histoire traditionnelle de l'Arabie, dans ce qu'il a de bon comme dans ce qu'il a de défectueux; et, en vertu de l'expérience, le présent écrivain peut dire avec assurance, des historiens arabes, qu'ils sont communément dignes de foi quand ils parlent de choses générales, mais que rarement on peut se fier à eux lorsqu'ils en viennent aux détails. » (Vol. I, p. 35.)

« Prenant note de ces remarques, nous procédons à l'exposé des deux importantes règles qui ont dirigé ses investigations :

« L'auteur s'est gouverné d'après deux règles : d'out il se trouve constamment satisfait, et dont il est persuadé, d'après sa petite expérience, qu'on tirera bien plus d'avantages encore quand elles auront été mises plus largement à l'épreuve dans les recherches à venir. Ces règles sont, 1° de considérer comme droites les anciennes autorités jusqu'à ce qu'il soit clairement prouvé qu'elles sont fausses; 2° dans l'assimilation des anciens noms de lieux ou de tribus, ne pas se contenter de simples ressemblances ou même de l'identité des noms anciens et modernes, jusqu'à ce qu'ils soient confirmés par toute autre preuve analogue et importante, soit par les situations positives, soit par les localités relatives. » (Introduction, p. xxvi.)

« Pour ce qui est de la première de ces règles, ses investigations ont refusé à établir l'exactitude de Ptolémée, même dans les cas pour lesquels il avait été jusqu'ici supposé plus sujet à la critique. L'apparente méprise de Ptolémée, d'avoir placé certaines tribus dans la partie de l'Arabie opposée à celle qu'elles occupaient en réalité, s'explique par le fait, découvert à présent, que des portions de la même tribu se trouvent actuellement dans les deux localités, savoir les *Catabani* ou *Catabeni* de l'Oman et de l'Yemen. Mais, par une découverte plus curieuse, il est parvenu à justifier cet ancien géographe d'une erreur plus sérieuse, dans son esquisse de la portion Sud et Est de l'Arabie, enveloppée jusqu'ici d'une confusion en apparence inextricable. Ou a généralement supposé que Ptolémée a commis la bêtise de surcharger de villes les déserts inhabités d'*Al-Akkaf*, et de disloquer la position des provinces et des cités dans l'*Hedramout*, l'*Oman* et le *Bahreia*. M. Forster fait voir qu'on doit attribuer la confusion non à Ptolémée, mais à *Meracator*, qui prétendit projeter sa carte d'après la description de ce géographe. Il faut se mettre dans l'esprit que la marche de Ptolémée est, dans le premier cas, de suivre tout le tour de la côte depuis la pointe du golfe Arabique jusqu'à celle du golfe Persique, avant de décrire l'intérieur. Or, en descendant ses descriptions, plusieurs malentendus sont arrivés. En premier lieu, les deux longues lignes de grève sur la côte Sud de l'Yemen, désignées par Ptolémée la grande Grève et la petite Grève, et auxquelles de modernes inscriptions assignent une longueur de 400 milles, *Meracator* les a prises pour deux villes près l'une de l'autre. Ensuite, les *Montagnes*

de la Lane, au delà du Promontoire Syagrien (le même que le cap Farash), au lieu de se déployer à l'Est autour de la côte en un demi-cercle (d'où vient leur nom), embrassant une longueur de côte de 120 milles, Mercator les fait courir vers l'intérieur. De la sorte, par ces deux senles méprises, il s'opère sur les côtes du Sud une contraction d'au moins 220 milles. D'après cette bérme et autres pareilles, l'hypothénuse du triangle arabe est diminuée, et conséquemment ses côtes réduits à un rapprochement dont Ptolémée n'eût jamais l'idée. Et par suite de « l'invincible répugnance pour les « larges blancs dans une carte, » qui excite les modernes géographes (pour me servir des mots d'un écrivain cité par M. Forster), Mercator a été amené à couvrir le désert de noms dont la vraie position était beaucoup plus à l'Est. De là la confusion que M. Forster a complètement dégaagée. Prolongez la côte, interposez le désert d'Al-Akkaf, et les noms du géographe alexandrin tombent tous à leurs justes places; et l'exactitude de sa description alors apparaitra, par la comparaison, non-seulement avec l'itinéraire et avec les traditions et les noms encore existants du pays, mais encore avec la carte exécutée entièrement par ceux qui ont relevé toute la côte arabe sous la direction du gouvernement des Indes.

Quant à la seconde règle de M. Forster, il s'y est étroitement attaché dans ses applications de cette aitrayant mais souvent trompeuse science, de l'étymologie. Employée comme moyen unique de prouver la filiation des nations, rien ne peut être moins satisfaisant. Telle est la flexibilité du langage (comme on le voit par la variation et la corruption des noms que l'on sait être dérivés de la même racine), qu'il est également difficile, dans une multitude de cas, de repousser les prétentions à la plausibilité, et d'admettre les prétentions à la probabilité, quand les exemples en litige ne sont pas étayés par des faits d'un autre genre. Sans cet appui, le premier souffle de vent venu renversera la plus brillante théorie. Par exemple, on peut prétendre que *Caczo*, dans le Pérou, dérive de *Cuah*; *Yacatan*, de *Jecton*; *Dodona*, de *Dndan*; *Rhône*, de *Rhodania*; mais cette opinion, si elle n'a que son seul soutien, doit être conditionnelle. Ce n'est qu'un seul des côtés d'un triangle encore inachevé; c'est la latitude sans la longitude, la note musicale sans la portée. Mais la vraie philosophie, loin de décrier de telles conjectures, les remarquera et les tiendra en réserve pour être produites et éprouvées aussitôt que se découvriront des faits quelconques paraissant les corroborer.

Or, notre auteur ne fait jamais un pas sans ces autres démonstrations collatérales. Ainsi il prouve la parenté d'un nom par les moyens suivants : 1° par le fait que des noms d'une même affinité d'origine se trouvent dans le voisinage immédiat; 2° par la correspondance réelle des désignations élastiques et arabiques, dissemblables en apparence, mais réconciliées par l'application de certaines lois, qui permettent le changement de lettre, la transposition, ou les abréviations, communes aux dialectes orientaux, mais moins usitées dans les langues d'Europe; 3° par des preuves d'une dérivation de circonstances locales. Mais en employant ces preuves ou d'autres analogues (et il y a peu de cas dans lesquels elles ne soient pas toutes combinées), il se reporte toujours à un raisonnement a priori ou à une vérification a posteriori tels, que ces moyens fourniraient par eux-mêmes une forte évidence présomptive. Un exemple de son premier moyen. Si nous trouvons dans le même quartier de la péninsule ces trois noms dans une connexion étroite, *Soba*, *Dadan* et *Regma*, les noms des trois enfants de Chus, ce sera assurément un sceptique refus de toute preuve, du douter que *Adol* (abréviation simple et bien con-

nue d'*Heilla*), ce nom qu'on trouve en rapport intime avec les précédents, désigne *Heilla*, un autre des enfants de Chus. Et ces quatre noms établis, il ne peut non plus y avoir de doute que le rivage *Hammam*, dans la même contrée (le même que *Nakam*), est nommé d'après leur aïeul *Cham*. Pour éprouver ensuite le même exemple par son second moyen : étant accordé que *Adol* signifie *Heilla*, on ne peut raisonnablement douter que les *Montes Edmitas*, dans ces parages, renferment les éléments du même nom; puisque une curieuse série des preuves étymologiques peut être exposée, d'après la licence même usitée par les dialectes arabes, pour justifier cette modification, savoir : l'insertion de *t*, le changement du *v* en *b*. — Mais si les sites désignés en arabe et en grec peuvent être identifiés par des preuves séparées et indépendantes, alors cette application du troisième moyen complète l'argument.

Les modifications de lettres, abréviations, etc., permises par l'usage commun des dialectes orientaux, cause fréquemment une altération assez grande pour enlever à l'œil européen toute trace discernable entre le père et l'enfant. Cependant tout homme instruit sait que de pareils changements, d'une nature aussi frappante, se rencontrent dans la filiation des langues de l'Europe; et cela fréquemment par l'opération des lois régulières, que prescrivent les changements caractéristiques particuliers aux différentes nations. Ainsi, qui errait que l'espagnol *hijo* est dérivé du latin *filius*, à moins d'avoir appris que dans l'espagnol l'h remplace régulièrement le *f* latin au commencement d'un mot, et que la gutturale *j* est fréquemment substituée à la liquide médiale; ou que *filius* est le légitime descendant du mot *seis*, ayant été originalement *fidius*, et le *d* étant, dans l'ancien latin, le remplaçant ordinaire de *thais*, et *f* étant l'ancien *digamma* rep. éssenté par l'esprit rude, aspiration grecque plus moderne. De la même manière *Uly* est *sila* : le *pos* du portugais est le *pueblo* espagnol : *obispo*, évêque, *bishop*, *epob*, *vescoto*, sont tous des modifications d'*episcopos*.

Le phénomène de l'échange des lettres, qui a tant d'influence sur les langues d'Orient, n'a jamais été expliqué d'une manière satisfaisante. Il est comparativement aisé de comprendre la substitution régulière de *d* à *z*, *th* à *sh*, *t* à *z*, l'échange du *b* avec le *v*, qui prévient dans les dialectes romains, ou même de *m* avec *b*, ou *f* avec *r*. On peut aussi se rendre raison de l'échange de *v* avec *b*, quoique moins évident (comme dans l'exemple bien connu de l'Écriture, *אבאב* et *אבאב*). Mais il existe un phénomène dans toutes les parties du monde, qu'on ne peut s'expliquer par aucune connexion organique des sons, c'est l'emploi de la lettre *g*. En Europe, tandis que le son dur de cette lettre prévient uniformément devant certaines voyelles, elle est modifiée devant *e* et *i*; ou espagnol, par une transformation correspondante gutturale; dans les autres langues romanes, en prenant le son doux et totalement dissemblable du *j*. Or, de pareils exemples se trouvent dans les langues orientales. Ainsi le *g* dur de l'hébreu et de l'Arabe est représenté par *gh* ou le *g* doux de l'arabe. Le *kh* de cette dernière langue s'échange avec *sh* dans les dialectes. Ajoutez à cela que *g*, *gh* et *y*, sont aussi confondus fréquemment dans les dérivations des mots; l'aspirée *h* est quelquefois omise, et quelquefois changée en gutturale dure.

Une autre particularité des étymologies arabes est l'usage de l'anagramme, qui se montre dans des exemples fréquents au point de devenir une licence établie dans cette langue. Des exemples de ce cas ne manquent point dans d'autres langues. Ainsi, nous avons *Kupet* pour *Kharu*; *Latham*, qui est considéré comme l'anagramme d'*Hadid*;

Athènes, comme celui de *Neit*, la Minerve égyptienne; le latin *daſcis*, au moyen d'un échange de lettres analogues, est le grec *δαῖσις*; l'espagnol *milagro* est *miraculum*; et pour citer un exemple familier à nos voisins du Nord, le mot *Restalrig* est prononcé *Leutrick*; ce dernier est tout à fait le cas de bien des mutations arabes.

En outre, les abréviations sont fréquentes : comme le rejet du *J* au commencement, lequel n'étant qu'une simple préfixe, est de même si fréquemment rejeté dans l'hébreu, comme *Coniah* pour *Jecaniah*. L'exemple de *Khatan* est sensible. Quelquefois la première syllabe seulement se conserve, comme *Ras-al-Had* pour *Hadoram*, *Jak* pour *Jorkan*, ce dont l'auteur nous montre un exemple familier dans le nom *Gibraltar*, qui est l'abréviation de *Cibet-al-Tarik*. La *Siamboul* des Turcs, et *Brightou* (pour *Brightothamane*) chez nous, sont dans le même cas. Et enfin, l'usage d'ajouter *n* ou *t* comme encore davantage l'étymologie orientale; comme *Haulan* pour *Harilah*, *Khanit* pour *Khanl* ou *Hamel*. Pour l'addition de *n*, nous avons des exemples dans l'hébreu ou *Ahielon* est identique à *Hilath*, *Chusan* à *Chus*.

Nous avons jugé nécessaire de présenter ces dérivations, à l'effet de justifier M. Forster de la tacite imputation de bizarrerie. Les licences de l'idiotisme arabe laisseraient à ces dérivations, dans la plupart des cas, le titre de plausibles, même quand elles seraient isolées; mais anecdotées, comme elles le sont constamment, à des preuves collatérales, elles s'élèvent dans beaucoup de cas à la démonstration, dans la plupart au moins jusqu'à une forte évidence présomptive. Nous allons en donner quelques-unes des plus remarquables et des plus importantes.

Havilah ou *Harilah*, qui, lu sans les points, est simplement *Huite*, se retrouve dans la *Huata* de Ptolémée, la *Huata* de Nibbuhr, et dans la *Asat* nabathéenne. On sait que les modernes modifications arabes de ce dernier mot sont *Hual*, *Chual*, *Kham*, *Khaulit*, *Chaulan*. Ces noms se présentent le long de la côte du golfe Persique, au-delà duquel des *Havilahs*, enfants de *Chus*. Or dans ces mêmes localités les anciens géographes marquent les *Chaulaiti*, *Chaulothai*, *Chaulaiti*, *Chaulaiti*. De plus nous avons, et identiques à tous ces noms, les dérivés de la tribu au loin disséminée des *Bani Khalel*, dont il est suffisamment clair que le nom est identiquement *Khalt*. Et ceci est le voisinage des anciens *Chaldéens*; et *Chaldéen* est désigné par Pline comme un nom de ce même parage. Ces matériaux accumulés en preuve, en dehors desquels M. Forster opère une régulière induction, fournissent assurément une forte raison pour considérer toutes ces désignations comme identiques à *Havilah*, toutes se trouvant dans la région ainsi désignée dans l'écriture (*Gen. ii, 11*); nommément, le *Bahrein*, ou côte nord-ouest de la péninsule, contrairement entourée, ainsi que le témoignage de Pline et Texeira nous l'assurent, par un fleuve, la *Phison* de l'écriture, qui coulait parallèlement au golfe Persique et se jetait dans la mer près des lies *Bahrein*. Les *Chaldéens*, d'après M. Forster, sont les mêmes que les *Bani Khalel*, et il applique un passage d'Isaïe (xxxiii, 43), à l'établissement des Bédouins arabes dans des cités par le roi d'Assyrie: Voilà la terre des *Chaldéens*, ce peuple qui n'était pas, jusqu'à ce que l'Assyrien la fondât pour ceux qui habitaient dans le désert. Le nom hébreu des *Chaldéens* (*Chaldim*) dont on n'a pas encore trouvé une étymologie satisfaisante, et qui ne saurait avoir d'affinité avec le mot *Chaldéen* (et *s* ne pouvant s'échapper), notre auteur le considère comme une appellation, selon l'habitude orientale, indiquant leurs mœurs pastorales, et non point leur famille.

Par l'emploi simple et nullement forcé de l'an-

gramme, il a rétabli heureusement l'identité de bien des noms. Ainsi les *Thaahni* sont reconnus être les *Bani Thaah*, — les *Agubeni*, les *Bani Agub*, ou fils de *Jab*; et, fait de beaucoup plus important, par le même procédé, les *Catibeni*, *Cottabeni*, la *Catabania*, etc., de Ptolémée, de Pline, de Strabon, ne sont que des modifications du nom de cette vaste tribu, les *Bani Khatan*, ou *Jectanites*: découverte qui jusqu'ici avait échappé aux recherches des géographes; théorie que la comparaison des aïeux et des circonstances des noms anciens et modernes convertit en un fait démontrable.

Il fait voir, par une concurrence de preuves curieuses, que les demeures des *Jectanites* *Hadarum* ont été à l'extrémité du côté oriental de la péninsule. Bockart avait déjà pensé que les *Drimiti* sur cette côte étaient les mêmes que les *Hadarmites* (qui sont appelés ailleurs *Darra* ou *Adramita*). Il rapporta au même principe l'anagramme classique *Coradamm*, mais il oublia de noter un fait que M. Forster a mis en lumière, savoir, que le nom *Ras-al-Had*, que ce cap porte maintenant, est une abréviation du même mot. Le commodore Owen, dans sa dernière visite, en doublant ce promontoire, découvrit la baie de *Bender Doram* ou *Djoram*, qui présente ainsi la dernière portion du nom, comme *Ras-al-Had* offre la première. Ainsi le nom de la *Mecca* paraît être une abréviation de l'ancien *Maceraba*, qui lui-même était dérivé de la *Carba* ou *Harb*, cette puissante tribu, autrement appelée *Kadarites*, qui occupait le territoire environnant, et de laquelle le califat Arabe a eu son origine. Le mot est formé par la précession de *M*, manière bien connue dans la formation des noms orientaux.

Nous passons maintenant à la vérification faite par M. Forster des diverses races de *Saba* ou *Sabæens*, touchant l'origine desquelles une grande confusion a eu lieu. Parmi les colonisateurs de l'Arabie, il y avait *Saba*, le fils de *Chus*, et trois *Sabæens*, un *Chusite*, un *Jectanite*, et un petit-fils de *Cétura*. M. Forster a assigné à chacun de ceux-ci, par des preuves dans l'examen desquelles nous ne pouvons entrer, leur localité distincte. Les fils de *Saba* le *Chusite*, les *Asabi* de Ptolémée, occupaient l'*Oman*, où ils étaient environnés par d'autres tribus chusites. De *Shaba*, fils de *Jectan*, proviennent, suivant l'opinion générale, les *Sabæens* de l'*Yemen*; et M. Forster est d'avis que les rois de *Sheba* et *Saba*, mentionnés dans le psalme lxxv, désignent ces deux puissantes monarchies aux côtés opposés de l'Arabie: celle de l'*Oman*, possédant la terre de l'*Or*; celle de l'*Yemen*, la terre de l'encens. Le nom de *Saba* ou *Sheba*, petit-fils de *Chus*, est découvert conjointement avec celui de son père *Regma*, dans le nord de l'*Yemen*, sous les désignations *Saba Sabbie*, et *Marsaba*: tandis que les *Sabæens* de *Jub*, sur les bords de l'*Euphrate*, près des *Oéites* (ou habitants de la terre d'*Ua*), sont les descendants de *Céturah*.

La reine de *Saba*, par la commune tradition de l'antiquité chrétienne et juive, est reconnue avoir été souveraine des *Sabæens* de l'*Yemen*. M. Forster s'explique les informations qu'elle eut sur la sagesse de Salomon, par les communications qui s'établirent entre les ports de l'*Yemen* et les navires de Salomon dans leurs voyages vers les côtes de l'*Oman*, pour avoir de l'*Or*. La reine de *Saba* est mentionnée conjointement avec cette expédition, dans le 1^{er} Livre des Rois, ch. xii. Deux faits rendent très-probable que la terre d'*Opfir* était dans l'*Oman*: le premier, ce témoignage de Pline que dans le *Haematom litus* (que l'on sait être dans l'*Oman*, près du *Ras-al-Had*), il y avait *Avri matalla*; le second, que dans la même région, le nom de la ville et du district d'*Ofar*, ou *Ofir*, paraît sur les cartes de Sale et de d'Anville. M. Forster

fait une question (à laquelle nous pensons qu'on pourrait raisonnablement répondre par l'affirmative) de savoir si l'*Oéri* dans l'*Oman*, qui fut le terme du dernier et aventureux voyage de M. Vellsted à travers cette région inconnue, ne serait pas identique à *Ofor*. Sa position géographique paraît être à peu près la même.

Par un autre procédé, tout à fait différent, — par une étude de la signification des noms, de leur caractère descriptif, et de leur corrélation avec les translations classiques, les positions de plusieurs lieux se trouvent fixées. Aussi le promontoire *Syagrius*, ce point depuis longtemps disputé, il le place comme le doyen Vincent, au cap *Fariash* sur la côte d'*Hadramout*; appuyant son opinion par de fortes preuves géographiques, et la confirmant par l'étymologie : en effet l'arabe *Fariash* signifie un *massif de cochon*, et s'identifie ainsi avec le sens du *Σειγριος* des Grecs. La forme du promontoire a suggéré le nom. Ainsi encore le mont *Climax* de l'*Yemen*, regardé pour d'autres raisons comme le même que le *Nakhil* de Niebuhr, coïncide avec lui pour la signification, *Nakhil* se traduisant par *monter* (grimper par des échelons). Ces deux désignations se rapportent manifestement aux escaliers de pierre ou terrasses par lesquels on monte la colline. De la même manière l'*île de Trulla* est exactement dans sa forme ce que son nom exprime en latin, une *cultre*. La détermination de l'emplacement de cette île est un achèvement à la vérification du site important de l'ancien *Emporium Canar*, aujourd'hui *Hassan Ghorab*. Et le promontoire *Prion* de Pliny, démontré le même que le cap *Biorni*, sur la même côte d'*Hadramout*, répond exactement à son nom :

« Les étymologies des noms de Ptolémée m'amenent de nouveau à la carte, où, à ma grande satisfaction, je trouve *Prionotus mons*, la montagne dentelée, expliquée au regard par le singulier aspect de *Res Broom*, qui, à son côté nord-est, où il forme le port, est très-curieusement dentelée, présentant quelques rocs élançés précisément semblables aux dents d'une scie. » (Vol. II, p. 205.)

« Les noms modernes de quelques-unes des tribus et contrées arabes ne correspondent pas à leurs anciennes appellations. Ainsi la grande tribu des *Beni Harb* (les *Carab* classiques) occupent l'ancien

pays des *Cadreni* ou *Cedarites*, dont ils sont les descendants. Mais il est clair que leur désignation actuelle est à la lettre un nom de guerre, puisqu'il signifie les *filz de la guerre*. Notre auteur identifie d'une manière analogue la tribu de *Kadamah*, avec celle de *Nobad*, mentionnée dans le premier livre des *Chroniques* (chap. 5), comme une tribu *Hagarite*, mais qui ne paraît dans aucune des généalogies. Le sens de *Nobad* est la vibration d'une lance; c'est leur nom de guerre. Le titre de *Beni Keth* (ou chiens) est d'une façon pareille pris par la tribu des *Dumah*. Cette adoption d'un surnom prévalant grandement, non-seulement parmi les Arabes, mais encore chez les Indiens d'Amérique (qui, à beaucoup d'égards, ont des points de rapprochement avec les Arabes *Bédouins*), comme elle a prévalu jadis parmi les clans d'Ecosse. Le clac *Chattan* de Walter-Scott se présente comme un exemple familier à nos lecteurs.

« Nos limites ne nous permettent pas de remarquer bien des sujets d'un intérêt profond qui se rattachent à l'histoire sainte, tels que le pays et la postérité de *Job* (qu'on peut encore retrouver dans le *Nedj*); le pays des hommes sages ou mages de l'Orient, etc. Pour la même raison nous sommes obligés de nous accorder à la seconde partie de l'ouvrage (la géographie classique de l'Arabie), qu'une remarque en passant. Dans cette partie le lecteur trouvera d'amples matières d'intérêt dans la relation de l'expédition d'*Elus Gallus*, au temps d'Auguste, dans laquelle est retracé l'itinéraire de la marche circulaire des Romains par *Mariaba* dans le *Bahrein*, vers *Marsaba* dans l'*Yemen*, et leur retour par la côte. Ce détail, qui est vérifié par la corrélation des noms modernes avec ceux enregistrés par l'histoire, rend pleinement compte de la différence du temps employé à la marche et à la retraite; six mois pour la première, et deux pour la dernière. L'auteur a ainsi rendu le service essentiel d'éclaircir les difficultés qui ont jusqu'ici obscurci la délimitation classique de toute la côte Sud et Est, identifiant positivement le *Camæ Emporium* avec *Hassan Ghorab*, et *Mafra* avec *Nakhil al Hajar*, — lieux où furent découvertes les inscriptions *Hamgaris* dont nous parlerons dans le prochain article, — et l'*Athimiscata* de Pliny avec la *Masata* de l'*Oman*, capitale de notre amical silié l'*Indm Snyid Suid*. »

NOTE XVIII.

ARL. MADAGASCAR.

COMPARAISON DU MALAGASIE ET DU MALAI, ETC.

Français.	Madecasse.	Malai.	
Ciel.	{ <i>danghiti</i> ou <i>langhiti</i> }		<i>langait</i> , aux îles Mariannes et Philippines; <i>dandchi</i> , aux îles des Amis.
Terre.	<i>tane</i> .	<i>tane</i> .	<i>tagal</i> .
Lune.	<i>soulan</i> .		<i>soulan</i> , javanais.
Étoile.	<i>quintanr</i> .	<i>rintand</i> .	
Feu.	<i>afe</i> .	<i>afi</i> .	<i>tagal</i> .
Île.	<i>nessa</i> .		<i>nessa</i> , timor.
Montagne.	<i>tohits</i> .		<i>moahir</i> , haut javanais.
Jour.	<i>anto on anroa</i> .	<i>arri</i> .	<i>eo</i> , aux îles des Amis.
Père.	<i>baba et amproi</i> .	<i>bapa</i> .	<i>amai</i> , tagal.
Mère.	<i>nène</i> .	<i>nène</i> .	
Fils.	<i>ana on saan</i> .	<i>onar</i> .	
Humaine.	<i>ouroun et ouloun</i> .	<i>orang</i> .	
Epaux.	<i>lahé</i> .		<i>lanaug</i> , javanais.
Femme.	<i>rayaté</i> .	<i>vabai</i> .	
Tête.	<i>loha</i> .		<i>alo</i> , jav.; <i>olo</i> , tagal.
Œil.	<i>massou</i> .		<i>matte</i> , jav.
Nos.	<i>orang</i> .		<i>hiroung</i> , jav.
Langue.	<i>lila</i> .		<i>lila</i> , jav.

Français.	Madecasse.	Malai.	
Main.	longham.		langen, jav.
Dent.	nigh.		niphu, aux lies Mariannes
Boire.	minum.	minom.	
Un.	isse ou esson.		essa, timor.
Deux.	rona.		noua, timor.
Trois.	telloo et toullo.		telon, haut-jav.; tola, bas-jav.
Quatre.	effats.	opat.	opat, jav.
Cinq.	limi.	kua.	jav.; rima, polyn.
Six.	enem.		nam, haut-jav.
Sapt.	filou.		iton, timor.; peti, haut-jav.
Huit.	valou.		rofo, haut-jav.
Neuf.	sini.		senew, timor.
Dix.	ponlou.	sapoulou.	jav.

Jours de la semaine (à commencer par lundi) en malai : *serene, telassa, robo, camisse, zommo, saplou, lahari*; — en madecasse : *ainine, taleie, roudia, camisse, zommo, saboutsi, lahari*.

NOTE XIX.

Art. MEXIQUE.

Antiquités du Mexique.

Le rôle important que jouèrent dans l'histoire du Nouveau-Monde les habitants de cette belle contrée du Mexique, nous engage à emprunter à l'*Essai statistique sur la Nouvelle-Espagne et aux Vues des Cordillères*, de M. A. de Humboldt, les deux fragments suivants, dont le premier donne une idée de la civilisation des Aztèques en la comparant à celle des Péruviens, et le second offre des rapprochements curieux sur les croyances religieuses des deux hémisphères, et trace d'une main habile l'histoire des migrations des Mexicains et les événements les plus mémorables de leurs annales.

« En observant que les indigènes avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 101 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Egyptiens, on est tenté de croire que ces progrès ne sont pas l'effet du développement intellectuel des Américains même, mais qu'ils les devaient à leur communication avec quelque peuple très-civilisé de l'Asie centrale. Les Toulèques paraissent dans la Nouvelle-Espagne au vi^e siècle, les Aztèques au xii^e; déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru, déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées, et dont la base a jusqu'à 458 mètres de long. Leur système de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire se trouvent dès lors si compliqués, qu'il faut supposer une longue suite d'événements politiques pour que l'enchevêtrement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu subjuguer la grande masse de la nation. L'Amérique méridionale nous offre des formes singulières de gouvernements théocratiques : tels étaient ceux du Zaïque de Bogota (l'ancienne Cundinamarca) et de l'Ynca du Pérou, deux empires étendus dans lesquels le despotisme se cachait sous les apparences d'un régime doux et patriarcal. Au Mexique, au contraire, de petites peuplades, las-ées de la tyrannie, s'étaient données des constitutions républicaines. Or ce n'est qu'après de longs orages populaires que ces constitutions libres peuvent se former. L'existence des républiques d'indique pas une civilisation très-récente. Comment, en effet, douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain degré de culture, en réfléchissant

sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques furent composés, en se rappelant qu'un esclave de Tlascala, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui offrait notre alphabet romain, pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'avisement? Nous ne résoudrons point ici le problème, d'ailleurs si important pour l'histoire, si les Mexicains du x^e siècle étaient plus civilisés que les Péruviens, et si les uns et les autres, abandonnés à eux-mêmes, n'auraient pas fait des progrès plus rapides vers la culture intellectuelle que ceux qu'ils ont faits sous la domination du clergé espagnol (877)? Nous n'examinerons pas non plus si, malgré le despotisme des princes aztèques, le perfectionnement de l'individu trouvait moins d'entraves au Mexique que dans l'empire des Incas. Dans ce dernier, le législateur n'avait voulu agir sur les hommes que par masses; en les contenant dans une obéissance monastique, en les traitant comme des machines animées, il les forçait à des travaux qui nous étonnent par leur ordonnance, par leur grandeur et surtout par la persévérance de ceux qui les ont dirigés. Si nous analysons le mécanisme de cette théocratie péruvienne généralement trop vanie en Europe, nous observerons que partout où les peuples sont divisés en castes, dont chacune ne peut s'adonner qu'à de certains genres de travaux, que partout où les habitants ne jouissent pas d'une propriété particulière et travaillent au seul profit de la communauté, on pourra trouver des canaux, des chemins, des squelettes, des pyramides, des constructions immenses; mais que ces peuples, conservant pendant des milliers d'années le même aspect d'aïeune extérieure, n'avaient presque pas dans la culture morale, qui est le résultat de la liberté individuelle.

« De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les monuments, dans les mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, le plus frappant est celui que présente la mythologie mexicaine dans la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations périodiques de l'univers. Cette fiction, qui lie le retour des grands cycles à l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps, remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés des Hindous, surtout le *Bhagavata Pourâna*, parlent déjà des quatre âges et des *pralayas*, ou cataclysmes, qui, à diverses époques, ont fait périr

(877) Sur les caractères de la vraie civilisation et sur son progrès immédiat dans les sociétés chrétiennes, voy. notre *Dictionnaire apologetique*, t. I, introduction, § XIII.

l'espèce humaine. Une tradition de cinq âges, analogue à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Tibet. S'il est vrai que cette fiction astrologique, qui est devenue la base d'un système particulier de cosmogonie, a pris naissance dans l'Indoustan, il est probable aussi que, de là, par l'Iran et la Chaldée, elle a passé aux peuples occidentaux. On ne saurait méconnaître une certaine ressemblance entre la tradition Indienne des *yugas* et des *kâlpa*, les cycles des anciens habitants de l'Etrurie, et cette série de générations détruites, caractérisées par Hésiode sous l'emblème de quatre météores.

« Les peuples de Colima ou du Mexique, » dit Gomara, qui écrivait au milieu du XVI^e siècle, « croient, d'après leurs peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant il y en a déjà eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Ces divers soleils sont autant d'âges dans lesquels notre espèce a été anéantie par des inondations, par des tremblements de terre, par un embrasement général et par l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, le monde a été plongé dans les ténèbres pendant l'espace de vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré. Alors les dieux, pour la cinquième fois, ont créé un homme et une femme. Le jour où parut le dernier soleil porta le signe *tochtli* (lapin), et les Mexicains comptent huit cent cinquante ans, depuis cette époque jusqu'en 1552. Leurs annales remontent jusqu'au cinquième soleil. Ils se servaient de peintures historiques (*escritura pintada*), même dans les quatre âges précédents; mais ces peintures, à ce qu'ils alléguent, ont été détruites, parce qu'à chaque âge tout doit être renouvelé. D'après Torquemada, cette fable, sur la révolution des temps et la régénération de la nature, est d'origine tolèque: c'est une tradition nationale qui appartient à ce groupe de peuples que nous connaissons sous les noms de Tolèques, Chichimeques, Acolhuas, Nahuatlèques, Tlascalteques et Aztèques, et qui, parlant une même langue, ont régné du nord au sud depuis le milieu du VI^e siècle de notre ère.

« D'après le système des Mexicains, les quatre grandes révolutions de la nature sont causées par les quatre éléments: la première catastrophe est l'auantissement de la force productrice de la terre; les trois autres sont dues à l'action du feu, de l'air et de l'eau. Après chaque destruction, l'espèce humaine est régénérée, et tout ce qui n'a pas péri de la race ancienne est transformé en oiseaux, en singes ou en poissons. Ces transformatismes rappellent encore les traditions de l'Orient: mais dans le système des Hindous, les âges ou *yugas* se terminent tous par des inondations; et dans celui des Egyptiens, les cataclysmes alternent avec des conflagrations, et les hommes se sauvent, tantôt sur les montagnes, tantôt dans les vallées. Ce serait nous écarter de notre sujet, que d'exposer ici les petites révolutions locales arrivées à plusieurs reprises dans la partie montagneuse de la Grèce, et de discuter le fameux passage du second livre d'Hérodote, qui a tant exercé la sagacité des commentateurs. Il paraît assez certain que, dans ce passage, il n'est pas question d'apocatastase, mais de quatre changements (apparents) arrivés dans les lieux du coquer et du lever du soleil, et causés par la précession des équinoxes.

« Comme on pourrait être surpris de trouver cinq âges ou *sotris* chez les peuples du Mexique, tandis que les Hindous et les Grecs n'en admettent que quatre, il est utile de faire remarquer ici que la cosmogonie des Mexicains s'accorde avec celle des Tibétains, qui regardent aussi l'âge présent comme le cinquième. En examinant avec attention

le beau morceau d'Hésiode, dans lequel il expose le système oriental du renouvellement de la nature, on voit que ce poète compte effectivement cinq générations en quatre âges. Il divise le siècle de bronze en deux parties qui embrassent la troisième et la quatrième génération, et l'on peut être surpris qu'un passage si clair ait quelquefois été mal interprété. Nous ignorons quel était le nombre des âges rapportés dans les livres de la Sibylle; mais nous pensons que les analogies que nous venons d'indiquer ne sont pas accidentelles, et qu'il n'est pas sans intérêt pour l'histoire philosophique de l'homme de voir les mêmes fictions répandues depuis l'Etrurie et le Latium jusqu'au Tibet, et de là jusque sur le dos des Cordillères du Mexique.

« La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, était habitée, dès les temps les plus reculés, par un grand nombre de peuples de races différentes. Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de tribus nombreuses qui, dans leurs migrations du nord au sud, avaient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avaient défriché, s'étaient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs et la forme primitive de leur gouvernement.

« Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochtones, sont: les Olmèques ou Heliolèques, qui ont possédé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicallèques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Mixtèques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicallèques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les géants ou *quimémis*, tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. Boturini avance que les Olmèques, chassés par les Tlascalteques, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

« Les Tolèques, sortis de leur patrie, Huehuetlapalan ou Tlalpalan, l'an 544 de notre ère, arrivèrent à Tollauzinco, dans le pays d'Anahuac, l'an 648, et à Tula, en 670. Sous le règne du roi tolèque, Itlixtecochahuac, en 708, l'astrologue Huemaczin composa le fameux *liarc diuin*, le *Totomoxitli*, qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation. Ce sont aussi les Tolèques qui paraissent avoir construit la pyramide de Cholula, sur le modèle des pyramides de Teotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Sigüenza les croit l'ouvrage des Olmèques.

« C'est du temps de la monarchie tolèque, ou dans des siècles antérieurs, que parait le Budlin mexicain, Quetzalcohuatl, homme blanc, barbu, et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au XVI^e siècle, le peuple employait de ces habits de Quetzalcohuatl pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint était Cuzculta à Yucatan, et Camaxtli à Tlascala. Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses. Il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de la guerre. Son compagnon de fortune, Huemac, était en possession du pouvoir séculier, tandis que lui-même jouissait du pouvoir spirituel. Cette forme de gouvernement était analogue avec celles du Japon et du Cuzinamarca; mais les premiers moines, missionnaires espagnols, ont gravement discuté la question si Quetzalcohuatl était Carthaginois ou Hindou. De Cholula, on envoya des colonies à la Mixteca, à Huastayaca, Tabasco et Campeche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu. Da

temps de l'arrivée des Espagnols, on conservait à Cholula, comme des reliques précieuses, certaines pierres vertes qui avaient appartenu à Quetzalcohuatl; et le P. Toribio de Motilinia vit encore sacrifier en honneur du saint au sommet de la montagne de Maltepec, près de Tlascal. Le même religieux assista, à Cholula, à des exercices ordonnés par Quetzalcohuatl, dans lesquels les pénitents se scarifiaient la langue, les oreilles et les lèvres. Le grand prêtre de Tula avait fait sa première apparition à Panuco; il quitta le Mexique dans le dessein de retourner à Tlalpallan, et c'est dans ce voyage qu'il disparut, non pas au nord, comme on devrait le supposer, mais à l'est, sur les bords du Rio Huasaculco. La nation espéra son retour pendant un grand nombre de siècles. Lorsque, en arrivant à Ténochtitlan, je passai par Xochimilco, dit le moine Bernard de Sahagun, tout le monde me demanda si je venais de Tlalpallan. Je n'entendais pas alors le sens de cette question, mais je sus plus tard que les Indiens nous prenaient pour les descendants de Quetzalcohuatl. Il est intéressant sans doute de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie de ce personnage mystérieux qui, appartenant à des temps héroïques, est probablement antérieur aux Tolèques.

« Feste et destruction des Tolèques, en 1051. Ils pouvaient leurs migrations plus loin au sud. Deux enfants du dernier roi et quelques familles tolèques restent dans le pays d'Aualuac.

« Les Chichimeques, sortis de leur patrie, Amaquemecan, arrivent au Mexique en 1170.

« Migration des Nahuatlques (Anahuatlques) en 1178. Cette nation renferma les sept tribus des Sochimilques, des Chalques, des Tépánèques, des Acolhuas, des Tlascalques, des Tlascalteques ou Tlascaltehuas et des Aztèques ou Mexicains, qui, de même que les Chichimeques, parlaient tous la langue tolèque. Ces tribus appelaient leur patrie Aztlan ou Teo-Acolhuacan, et la disaient voisine d'Amaquemecan. Les Aztèques étaient sortis d'Aztlan, d'après Gama, en 1064; d'après Clavigero, en 1160. Les Mexicains proprement dits se séparèrent

des Tlascalteques et des Chalques, dans les montagnes de Zacatecas.

« Arrivée des Aztèques à Tlalilco ou Acahuatlilco, en 1087; réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau depuis la sortie d'Aztlan, en 1091.

« Arrivée des Aztèques à Tula, en 1196; à Tzompaco, en 1216; et à Chapultepec en 1245.

« Sous le règne de Nopalizin, roi des Chichimeques, un Tolèque, appelé Xiuhtlatl, seigneur de Quauhtepéc, enseigne au peuple, vers l'an 1250, la culture du maïs et du coton, et la panification de la farine de maïs. Le peu de familles tolèques qui habitaient les rives du lac de Ténochtitlan, avaient entièrement négligé la culture de cette graminée, et le froment américain aurait été perdu pour toujours, si Xiuhtlatl n'en eût conservé quelques grains depuis sa première jeunesse.

« Union entre les trois nations des Chichimeques, des Acolhuas et des Tolèques. Nopalizin, fils du roi Xolotl, épouse Azacochil, fille d'un prince tolèque; Pochotl, et les trois sœurs de Nopalizin s'allient aux chefs des Acolhuas. Il existe peu de nations dont les annales présentent un si grand nombre de noms de famille et de lieux que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

« Les Mexicains tombent dans l'esclavage des Acolhuas, en 1514, mais ils réussissent bientôt à s'y soustraire par leur valeur.

« Fondation de Ténochtitlan, en 1325.

« Rois mexicains : I. Acamapitzin, 1352-1389; II. Huiztlihuil, 1389-1410; III. Chimalpopoca, 1410-1422; IV. Itzcoatl, 1425-1456; V. Motecuhua-Ihuicamina ou Motecuma premier, 1456-1464; VI. Azapcatl, 1464-1477; VII. Tizoc, 1477-1480; VIII. Ahuitzotl, 1480-1502; IX. Motecuma-Xocotzin ou Motecuma second, 1502-1520; X. Cuauhtémoc, dont le règne ne dura que trois mois; XI. Quauhtémocin, qui régna pendant neuf mois de l'année 1521.

« Arrivée de Cortez à la plage de Chalchicomula, en 1519.

« Prise de la ville de Ténochtitlan, en 1521. »

NOTE XX.

ART. PÉRUVIENNES [LANGUES].

Antiquités du Pérou.

Sous le titre de *Cuzco and Lima*, M. Markham a publié dernièrement un ouvrage d'un grand intérêt, d'où nous extrayons ce qui suit.

« Cuzco, ville des Incas, autrefois le centre de la civilisation de cette partie du monde, avec ses palais surpassant en magnificence, en richesses et en splendeurs ceux des Mille et une Nuits, avec ses temples où les guerriers couverts d'or et de pierres précieuses venaient déposer leurs trophées aux pieds de Yuti, divinité sacrée des Péruviens, et de Quilla, son épouse d'argent, où sont aujourd'hui les palais, les temples, les guerriers aux armes resplendissantes, et les trésors? Les descendants de ces Incas sont presque des esclaves, et les richesses immenses qui ont échappé aux conquérants sont ensevelies à jamais sous les ruines!

« Manco-Capac fonda Cuzco en 1050, et fut le père de cette brillante lignée de héros. Les principaux Incas après lui furent Rocas, le fondateur de ces écoles dont on peut encore admirer l'architecture vraiment cyclopéenne; Viracocha, qui bâtit une massive citadelle encore debout sur la montagne

de Sacshnaman; Pachacutec, le Salomon du Nouveau-Monde, dont les paroles et les édit ont été conservés par les soins de Garcilasso; Yupanqui, qui exécuta à travers les Andes une marche militaire qui dépassa en stratégie et en difficultés vaincues toutes celles des Césars, des Annibal et des grands capitaines; Huayna-Capac, le plus puissant et le plus chevaleresque des Incas, qui étendit sa domination de l'équateur au sud du Chili, et des bords du Pacifique aux rives du Paraguay; et enfin le jeune et brave Manco, qui soutint pendant longtemps une lutte inégale avec les Espagnols. Il fut vaincu, et le soleil péruvien, qui avait pendant tant d'années brillé d'un si vif éclat, s'éteignit dans des flots de sang.

« Cuzco, située au 13° 34' de latitude sud et au 73° 3' de longitude ouest, est à 11,380 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire 2,000 pieds au-dessus du Saint-Bernard. Éloignée seulement de 800 milles de l'équateur, le climat est cependant d'une grande douceur, et, chose étrange, il y a des bivers où il tombe de la neige. La ville, au nord-ouest de la vallée, est dominée par de hautes montagnes coupées de nombreuses gorges d'où sortent

les deux rivières d'Huastanay et de Rodadero, qui passent dans la ville, sous les murailles, et se divisent en une multitude de petits ruisseaux qui donnent une grande fraîcheur dans les rues. Les maisons sont en pierre de taille; toutes les fondations datent du temps des Incas, et les étages supérieurs seuls sont d'une architecture plus moderne. J'entrai dans la ville par une rue dont la pente est si roide, que des marches sont nécessaires en plusieurs endroits, et arrivai aux ruines d'un palais bâti, dit-on, par le premier Inca. Sur une terrasse de 84 pieds en pierres de larges dimensions, exactement reliées entre elles, s'élève un mur de 8 pieds avec huit niches semblables à celles des palais de Lima-Tambo. Dans une de ces niches est pratiqué un escalier qui mène à un terre-plein où s'élève un second mur de 12 pieds formant une seconde terrasse. Sur ce mur je vis des sculptures très-éminemment représentant des sirènes. Autour sont groupés des restes de constructions de 10 à 12 pieds de hauteur, dont les pierres sont taillées en parallélogrammes. Les fondations du palais s'étendaient vers le sud-est, mais sont presque entièrement détruites. D'après une autre tradition, ce palais aurait été bâti par l'Inca Pachacutec dans les circonstances suivantes. Au commencement de son règne, un grand tremblement de terre détruisit Cuzco le fond en comble, et il bâtit ce palais sur le Coleampata pour surveiller les nouvelles constructions. Le mot *pacha-cutec* veut dire « la terre retournée, » mais peut aussi signifier « changement de temps. » Garcilaso de la Vega prétend que cet Inca prit ce nom à cause des grandes réformes qu'il introduisit sous son règne, dans la computation du temps.

« Mais d'où venait donc ce mystérieux Manco Capac et son épouse? Bien des opinions diverses se combattent à ce sujet. M. Ranking, dans un ouvrage scientifique publié en 1837, affirme que Manco Capac était un fils de Kublai-Kan, premier empereur chinois, de la dynastie de Yuen, et qu'il conquit le Pérou avec des troupes montées sur des éléphants. Montesinos, vieux chroniqueur espagnol, prétend qu'il vint d'Arménie 500 ans après le déluge. D'autres le font descendre d'une race égyptienne. La croyance indienne est que Manco Capac et son épouse Mama-Ocello-Pnaco, tous deux enfants du Soleil, furent envoyés par leur père au Pérou pour y fonder un empire. Les uns croient qu'ils descendirent sur terre, près des bords du lac Titicaca, et d'autres qu'ils sortirent d'une caverne, près de Paccari Tambo. En comparant les institutions, les coutumes, les cérémonies et la religion des Incas avec celles de différents peuples de l'Asie, il n'est pas douteux que Quetzalcoatl, Bochico et Manco Capac sont arrivés au centre et au sud de l'Amérique par la Chine et les pays est de l'Asie.

« Le gouvernement établi par les Incas, théocratique despotique, était néanmoins doux et patriarcal. L'Inca était le père de son peuple; ses actions, ses travaux, ses plaisirs étaient soumis au contrôle de ses grands officiers, et son plus beau titre était celui de *Huaccha-Ayac* « l'ami des pauvres. » Les cérémonies religieuses faisaient pour ainsi dire partie de la main-d'œuvre gouvernementale, et l'obéissance aux lois était le premier devoir des enfants du soleil.

« Les quatre principaux successeurs de Manco Capac : Rocca le Vaillant, Yupanqui le Gaucher, Mayta le Riche, et Capac Yupanqui convertirent un grand nombre d'Indiens à la religion du soleil, et étendirent leur puissance d'Orontaz-Tambo aux rives sud du lac Titicaca. Les ruines du palais de Rocca sont à l'endroit appelé aujourd'hui *Calte del Trunfo*, sur la grande place de Cuzco. Les pierres de taille, qui présentent de grandes aspérités à l'extérieur, sont cependant exactement unies entre elles, et d'une couleur brun noir. Cet Inca fonda

« les *yucha* *huasi* ou écoles, aujourd'hui l'église de San-Lorenzo; il érigea des fabriques d'étoffes de laine de lamas et de vases d'or et d'argent. Son successeur, moins heureux, ne put s'occuper d'améliorations intérieures; il eut à résister à une révolte qui menaça l'empire. Parti pour surveiller la coupe de la laine des lamas, à Chia, dans les Cordillères, il tomba dans une méditation profonde, et resta longtemps dans une solitude complète. Un jour, pendant la grande chaleur de midi, un esprit aux cheveux d'or se présenta à ses yeux, lui annonçant l'insurrection d'une partie de ses sujets et le moyen de les dompter. Le jeune homme se sentit animé d'une vigueur surhumaine, et prit le nom du génie qui lui était apparu. Il s'appela depuis lors Viracocha (l'écume de la mer), et revint à Cuzco. L'armée impériale se divisait alors en compagnies, commandées par un officier, de 10, de 100 et de 1,000 hommes. Un corps de 5,000 était toujours sous les ordres d'un général ou *hastu-apu*. Les compagnies se distinguaient entre elles par des turbans et des tuniques en coton, de différentes couleurs, fournies par le gouvernement, ainsi que les armes, qui consistaient en casse-têtes de la forme d'une étoile, en arcs, flèches, frondes et lances. Viracocha, fort de son bon droit, marcha avec confiance contre les révoltés, et les défait complètement à Yahuar-Pampa (le champ du sang). En l'honneur de cette victoire, le jeune Inca fit élever un temple au génie qui lui était apparu, et épousa une femme de race blanche appelée *Huanta* (l'oraison). Les ruines de ce temple se voient encore aujourd'hui à Cacha, sur les bords du Viscamsyu, à cent milles environ de Cuzco. Depuis cette époque, Viracocha fut adoré comme un dieu par les Indiens, et son nom a été adopté dans la langue quecha pour signifier grand et puissant. Les Incas sentaient déjà le besoin d'un séducteur contre les invasions étrangères, et, dans ce but, ils élevèrent plusieurs forteresses. La principale est celle de Sacrahuaman, dont presque toutes les parois se composent de rochers énormes et d'un seul bloc. Ce fut derrière ces murailles que se réfugièrent les derniers enfants du soleil, qui purent, grâce à leur solidité, résister longtemps aux bandes guerrières du terrible Pizarro.

« La puissance des Incas était théocratique, car la croyance populaire les faisait descendre du soleil Yati, que les peuples adoraient comme source de tous biens et de toutes richesses. Une des plus belles constructions de l'ancien Cuzco était le temple du soleil Yntip-Pampa, qui tenait toute la place occupée aujourd'hui par l'église du Santo-Domingo et le convent des Dominicains. Une partie du Yntip-Pampa renfermait des temples particuliers en pierre de taille dédiés à *Quilla* (la lune), dont les prêtres ne devaient pas servir pour leurs sacrifices que d'ustensiles ou argent massif; à *Copillar* cunu, les légions célestes; à *Chasca*, la planète Venus, appelée la jeune fille aux regards d'or; à *Cuichu*, l'arc-en-ciel, et à *Yllapa*, la tonnerre et les éclairs. Au centre de la grande cour carrée, à l'intérieur du temple, s'élevait un pilier où étaient régulièrement marquées les équinoxes, principales fêtes du calendrier des Incas, d'après lesquelles on calculait le temps. L'Inca Pachacutec, dont nous avons parlé plus haut, divisa l'année péruvienne en douze mois, et corrigea l'année lunaire par de savantes observations sur les solstices et les équinoxes. L'année commençait au solstice d'hiver, le 22 décembre, par le mois de *raymi*, dont la venue était célébrée par des chants, des danses et de la musique. Des millions d'Indiens venaient à cette époque à Cuzco, de tous les points de l'empire, pour le *Sasipunchu*, grande fête en l'honneur du soleil, qui durait trois jours. Les hommes portaient, à cette occasion, l'*hnen*, tunique sans manches, de coton blanc, attachée aux épaules par des pierres

travaillées. Les femmes portaient le *lidas* ou long manteau de coton multicolore, orné de guirlandes de fleurs. L'Inca arrivait au temple, sur les épaules de ses sujets, dans le *tiana*, trône d'or massif. Sa tête était couverte d'un turban de plusieurs couleurs, entouré du *lluau*, frange cramoisie, signe de la toute-puissance, et surmonté de plumes de caraque. Sa tunique, de coton bleu de ciel parsemé de fils d'or, était attachée sur ses épaules par des plaques d'or massif, enrichies d'émeraudes. Ses chevilles et ses poignets étaient encadrés d'anneaux d'or, et sa taille serrée par une ceinture de pierres précieuses. Par-dessus cet habillement il portait un long manteau couvert de perles, d'émeraudes, de rubis et de diamants, qui, par leur arrangement bien combiné, simulaient un soleil de midi et ses éclatants rayons. Arrivé au temple, l'Inca, entouré des *hailaca-umus*, grands prêtres, prenait dans ses mains deux vases remplis de la chicha sacrée. Il renversait celui de la main droite sur l'autel du dieu, et buvait le contenu de l'autre avec les prêtres. Alors la *mosa nina*, ou flamme sacrée, était allumée par un miroir de métal concentrait les rayons du soleil sur un paquet de coton bien sec, et était précieusement entretenue et alimentée pendant toute l'année par les *acilas huasas*, vierges du soleil, dans la partie nord du Yutip-Pampa, aujourd'hui le couvent de Santa-Catalina.

La fête se terminait par des danses et des festins. Le second mois s'appelait *hacuy-paccay*, ou la petite pousse, et le troisième, *hauya-paccay*, ou la grande pousse. Dans le quatrième, *pincer-huayay*, c'est-à-dire la seconde grande fête de Sitos ou équinoxe d'automne, époque où les fleurs des Andes sont dans leur plus grand floraison. La cinquième, *arishay*, avril; *aymuray* ou mai; le *cuque-raymi*, qui amène la troisième fête; l'*anta-niua*, pendant lequel l'armée célèbre des danses guerrières; le *capac-niua*; l'*amu-raymi*, quatrième grande fête; l'*huasca*, pendant laquelle les jeunes gens en âge reçoivent la ceinture, signe de virilité, de noblesse et de chevalerie. C'était aussi l'époque de tous les mariages; les fiancées se présentaient devant les *curacas*, gouverneurs de provinces, qui leur unissaient simplement les mains. Un fait remarquable, c'est que l'usage d'entourer d'une ceinture les reins des jeunes gens, en signe de virilité, existait chez les Perses et existe encore aujourd'hui chez les Guebés.

Dans le mois d'*aya-marca* avaient lieu dans tout l'empire les cérémonies en l'honneur des morts.

Au dernier mois, le *capac-raymi*, les Péruviens se livraient à toutes sortes de pantomimes, de chants et danses; à l'*huaya-chiu*, jeux de balles, et à l'*huayra*, jeux de dés.

Le culte du soleil était la religion nationale des Péruviens, et cependant ils avaient la conscience d'un pouvoir supérieur, comme on peut en juger par les paroles prononcées en différentes circonstances par des Incas.

A une fête du Raymi, l'Inca Huayna-Capac fixait ses yeux avec hardiesse sur l'image du soleil. Alors le grand prêtre lui dit :

« O Inca ! que faites-vous ? Vous scandalisez votre cour et le peuple en fixant aussi librement l'image sacrée de Yuti.

— Quelqu'un ici, répliqua fièrement l'Inca, oserait-il m'ordonner d'aller où il lui plait ?

— Qui serait assez hardi pour le faire ? répondit humblement le grand prêtre.

— Et, continua l'empereur, y a-t-il un seul homme qui hésite à partir sur mon ordre pour aller même au fond du Chili ?

— Tous vous devez obéir, même quand il s'agit de la vie.

— Eh bien, je sens qu'il y a au-dessus de mon

père le soleil un pouvoir auquel il obéit, et d'après l'ordre duquel il mesure le temps dans le ciel sans jamais s'arrêter. »

Sous le règne de Pachacutec, un temple fut élevé à l'être suprême appelé Pachacamac ou créateur du monde, sur les côtes de l'océan Pacifique. Les Péruviens croyaient à un esprit malin et diabolique du nom de Sapsy. D'après leurs croyances d'une vie future et d'un lien de position et de récompense, les Indiens du Pérou embaumèrent soigneusement leurs morts, enfonçaient avec eux de grandes richesses et fermaient avec soin le palais de l'Inca décédé, que personne ne peut habiter.

La religion du soleil n'était pour ainsi dire pratiquée que par les Incas, les philosophes et la noblesse. Les peuples étaient presque tous idolâtres, et cependant ils croyaient à la *mana* ou essence spirituelle. Ils avaient, comme les Romains et les Grecs, leurs dieux lares; les *canapas* ou dieux du foyer; les *sara-canapas*, esprits des montagnes; les *chacha-canapas* et les *llamas-canapas*, dieux des fermes et des troupeaux. Ces croyances ne purent être détruites par la domination espagnole, et durent encore aujourd'hui. Nous avons sous les yeux une curieuse lettre pastorale du dom Pedro de Villa Gomez, archevêque de Lima, qui, en 1649, indique aux prêtres les questions suivantes à adresser aux Indiens :

« Quel est le nom du principal huaca de ce pays ?

« Quel est le huaca qui préside aux moissons et à l'agriculture ?

« Qui adressez-vous ?

« A quel huaca vous adressez-vous pour n'être pas maltraités par les Espagnols dans les mines, les fabriques et les fermes ?

« Quels corps de *chucas* (jumeaux) ou de *chacpas* (enfants nés les pieds les premiers) avez-vous et enchez-vous dans vos maisons ?

« Qui coupe et qui garde les cheveux de vos enfants ?

« Combien cachez-vous d'enfants pour les soustraire au baptême ?

« Ce fut l'Inca Pachacutec qui, avec l'aide des *amantis* (les sages) et des *hauacas* (les poètes), perfectionna le système religieux. Voici quelques-unes de ses maximes :

« L'envie est un ver qui consume les entrailles de l'envieux, et celui qui envie le sage et l'homme vertueux ressemble à l'araignée qui trouve moyen de sucer du poison dans le calice des meilleures et des plus douces fleurs. »

« Celui qui essaye de compter les étoiles sans même savoir compter ce qu'il a dans sa poche est ridicule. »

« La colère et la passion peuvent se corriger, mais la folie jamais. »

« L'impatience est le signe d'un esprit bas et vil. »

Pachacutec, après avoir munis par les armes les vallées de Nasca, Yca, Cuzco, Pachacamac, Nimac, et vaincu le grand roi Chimu, qui régnait à Tuxello, mourut âgé de cent ans, à 1,400 ans environ après Jésus-Christ, laissant le trône à son fils aîné Yupanqui, qui s'empara des immenses forêts de l'Équateur, en défricha une partie et étendit sa puissance jusqu'à l'Amazonie. Son successeur Huayna Capac s'empara du royaume de Quito. Sous son règne, Cuzco atteignit son apogée de grandeur et de puissance. On divisait cette capitale en *Huain-Cuzco* et *Huorin-Cuzco*, en haute et basse ville. Au centre était la grande place, arrosée par la rivière Putanay; à l'est, les palais de Viracochu, Pachacutec, Rocca, et les écoles. Le reste de la place était occupé par les palais des nobles et des princes de la famille royale. Un peu plus loin, sur la place de Huacaypata, s'élevait l'amphithéâtre des danses nationales, dont je vis une représentation gravée sur une pierre de l'église de Santa-

Anna; le Curicancha, temple du soleil; l'Acclahuasi, convent des vierges du soleil, et le Rimac-Pampa, où les ordonnances impériales étaient lues au peuple. Les autres quartiers de la ville étaient habités par différentes tribus en costumes nationaux, sous les ordres de chacune.

Cuzco était le centre d'où partaient les routes de l'empire, appelé *Llallua-nin-Sugu*. Celles des quatre points cardinaux abritaient au quatre grandes provinces de *Centi-Sugu*, *Canti-Sugu*, *Chincha Sugu* et *Colla-Sugu*. Elles étaient toutes parfaitement macadamisées; des ponts, des coupés, des remblais évitaient les pentes rapides et les longs détours; des auberges placées de distance en distance servaient de relais, et les *chasquis*, courriers du gouvernement, voyageaient avec une rapidité surprenante. On eût que l'Inca Huayna-Capac mangea à sa table un poisson pris la veille à Lurin, dans l'océan Pacifique, à une distance de trois cents milles. Des *mangamayos* étaient nommés par les gouverneurs des provinces pour surveiller le bon état des routes, et les *chaca-mangayos*, pour vérifier chaque jour la solidité des ponts. Les princes du sang impérial s'appelaient aussi et devenaient généralement gouverneurs; les princesses, jeunes filles, *naitas*; et mariées, *pallas*, restaient à la cour où se voulaient au culte du soleil.

Huayna-Capac était un prince chevaleresque qui se piquait de n'avoir autant que possible rien refusé à une femme quelle qu'elle fût. Son grand amour pour une princesse de Quito fut une des causes de la chute de l'empire. De sa première femme Rava-Oello, il eut son héritier présomptif Huascar, le prince Monro et d'autres princes et princesses. Dans sa vieillesse, il devint amoureux de la belle Zolma, fille du dernier roi de Quito, en eut un fils appelé Atahualpa, et, avant de mourir, en 1525, il eut la faiblesse de partager l'empire entre lui et son véritable héritier Huascar. Peu de temps après, Atahualpa, ambitieux, jaloux et entreprenant, s'empara facilement des États de Huascar; puis, pour arriver à la toute-puissance, il massacra une partie de la famille impériale. Son nom est encore aujourd'hui un objet d'horreur pour les Indiens, qui l'appellent *Auca* le traître.

L'horizon se rembrunissait; des comètes, des présages funestes effrayaient les Péruviens, quand enfin la nouvelle du débarquement des Espagnols tomba comme la foudre à Cuzco.

Nous n'entrerons point dans les détails de la conquête et des succès des Espagnols. La famille impériale fut disséminée, et le titre d'Inca, presque sans privilèges, fut laissé pendant quelque temps à plusieurs princes; mais la beauté des princesses engagea les chevaliers espagnols à s'affiler au noble sang des Incas. Pizarro leur en donna l'exemple. Il épousa d'abord une fille d'Atahualpa, dont il eut un fils. Devenu veuf, il épousa en secondes nocces Inez Huasta, fille d'Huayna-Capac. Leur fille Francisca épousa son oncle Hernando Pizarro, puis ensuite don Martin Ampuero, dont les descendants habitent encore les environs de Cuzco, et étaient traités par les vice-rois avec tous les honneurs dus au sang impérial des Incas.

Leonora Huasta, fille d'Huayna-Capac, épousa don Juan Balboa; Maria Tupac Uca, fille du prince Manco, épousa don Pedro Ortiz de Bruc, d'où descend la famille des Justini.

Cuzco fut à cette époque gouverné par un préfet nommé par le vice-roi; un grand nombre de familles espagnoles y font leur résidence; la société est fort chinoise et les bals et les fêtes durent toute l'année. Nous terminons l'histoire des Incas en citant le tableau suivant, fait par Garcilasso de la Vega : 1021, Manco Capac;—1062, Sinchi Rocca;—1099, Lloque Yupanqui;—1126, Mayta Capac;—1156, Capac Yupanqui;—1197, Inca Rocca;—

1249, Yuhuar Huacac;—1289, Viracocha;—1349, Pachacutec;—1400, Inca Yupanqui;—1439, Tupac Inca Yupanqui;—1475, Huayna Capac;—1526, Huascar;—1532, Inca Manco;—1553, Sayri Tupac;—1560, Cusi Titu Yupanqui;—1562, Tupac Amaru, le dernier Inca, mort en 1571. (Les Péruviens ont toujours refusé d'admettre dans la liste de leurs Incas Atahualpa le Traître.)

La vallée de Vilcanuya, le paradis du Pérou, résidence favorite des Incas, est un des points les plus délicieux de cette terre privilégiée. La rivière au cours rapide sort des montagnes de Vilcanota, arrose toute la vallée de Cuzco, et, après un parcours de 400 milles, va se jeter dans l'Apurimac. Le climat est excellent; la terre produit en abondance et presque sans culture tous ses trésors de moissons, de fruits et de fleurs. Au centre de ces richesses s'élève la jolie ville d'Urcubamba, à 2 milles environ des ruines d'un des plus beaux châteaux des Incas. Ce fut dans une petite maison de cette ville que je m'informai quelque temps pour apprendre la langue quicha et étudier les mystères des manuscrits de ce pays si curieux à approfondir.

La langue dont on se servait dans tout le Pérou était le quicha, que les Espagnols appelaient la *lingua general*; mais il y avait, dit-on, une autre langue spéciale, aujourd'hui entièrement perdue, pour la famille royale et la cour. Il ne reste plus que quelques mots ressemblant au sanskrit et qui donnent une origine étrangère. Ainsi en quicha *ynt* veut dire le soleil, et en indou *indra* signifie le Dieu du ciel. Raymi était le nom de la grande fête du soleil, et Itama est le fils du soleil dans les Indes. Sita est la femme de Rama et Sitas la seconde fête du soleil à Cuzco. Bien des noms de nombre se ressemblent, et les auteurs sont assez incertains de savoir si c'est un effet du hasard ou s'il faut vraiment attribuer aux Incas une origine hindoue.

Le quicha est la langue mère de tous les districts, mais il y en a beaucoup d'autres, car de Darien au cap Floro on compte deux cent quatre-vingts ou trois cents langues différents, dont les principaux sont le guarani, qui se parle au Paraguay; Feymara, sur les bords du lac Titicaca, au nord de la Bolivie; le yunca, le chincha aaga du Sanin; le canqui des Gangas et le chachaci, dans le Tucumán.

Le quicha possède une grande facilité d'expression, une grammaire compliquée et une grande abondance de mots; de même que la langue sémitique et autres idiomes d'Asie, le quicha diffère du langage indo-germanique par la grammaire et par une addition aux racines; de plus, il ajoute aux conjugaisons compliquées des verbes et incorpore l'accusatif, le pronom et le nominatif dans le verbe lui-même; ainsi, les Péruviens se servent des seuls mots *muyuyqui* et *muyuyuanmi*, pour dire : « Je vous aime, ou il m'aime. » Quand un homme ou une femme parlent d'un autre homme ou d'une autre femme, les mots changent, comme on le verra dans le tableau suivant :

Un frère, parlant de sa sœur, dit : *pauny*; une sœur de sa sœur, *manay*; une sœur de son frère, *auwayay*; un frère de son frère, *llucamay*; un père de son fils, *churiy*; une mère de son fils, *ccarihuaway*; un père de sa fille, *uwayi*; une mère de sa fille, *huayrihuaway*, etc., etc.

Les Incas ne connaissaient ni l'alphabet ni l'écriture. Garcilasso de la Vega (lib. II, c. 11), parle de certains hiéroglyphes connus seulement des aïeux de Cuzco. Rivero en indique d'autres érudés dans des rochers à Arequipa, Huayara et Castu Vireyna. Municions, vieux chroniqueur espagnol, prétend que les premiers Incas se servaient des lettres, dont l'usage s'est perdu sous le règne de Titu Yupanqui.

« Dans le dernier siècle, un missionnaire européen trouva chez les Indiens Pecos, habitants des bords du Yucayali, des manuscrits écrits sur des feuilles de palmier et des caractères hiéroglyphiques, racontant d'après les traditions des Indiens l'histoire de leurs ancêtres. Le quipus, manière ingénieuse de compter et même de raconter les événements par le moyen de cordes, était très-répandu autrefois chez les Péruviens. Le quipus était une corde nattée ou étaient attachés des fils plus ou moins fins avec lesquels on faisait des nœuds simples ou doubles. La longueur variait de 1 pied à 6 pieds, et les fils ajoutés étaient d'un yard, quelquefois moins. Les missionnaires trouvèrent à Lurin, sur la côte du Pérou, un quipus du poids de 12 livres, orné de fils de différentes couleurs : le rouge signifiait un guerrier ou la guerre; le jaune, de l'or; le bleu, la paix ou de l'argent, etc.

« En arithmétique, un nœud simple signifiait 10; deux nœuds simples, 20; un double nœud, 100; un triple nœud, 1,000, et ainsi de suite. Les combinaisons n'étaient non-seulement sur les couleurs et la quantité de nœuds, mais encore sur la longueur des fils et la manière dont ils étaient distancés entre eux. Dans les premiers âges, cette méthode ne servait qu'aux nombres; mais, plus tard, les Indiens pouvaient, par ce moyen, raconter des histoires entières, faire connaître des décrets et

transmettre à la postérité les événements importants arrivés dans l'empire. Alors le quipus servait de chronique, d'archives nationales, de registres de recensement de la population, des armées, des soldats, des couples, et, dans chaque province, un quipus *cxmagoc* était chargé de cette ingénieuse manière de raconter les faits.

« Les *amautas* ou sages, qui, dans leurs ouvrages, immortalisaient les événements importants, tenaient un haut rang à la cour et partageaient les faveurs souveraines avec les harpistes ou poètes. A cette époque, les Péruviens étaient très-amateurs de musique; ils se servaient de *chantrats* ou castagnettes; de *huancara*, tambours; de *pincllus*, flûtes, et de *lingus*, guitares sur lesquelles les poètes chantaient les *Ayaris* ou chants d'amour. Garcilasso de la Vega a trouvé deux anciens fragments de la poésie péruvienne du temps des Incas : le premier est une pièce de vers adressée à la lune. Le sujet est la maladresse du soleil qui, en cassant un vase, a amené sur la terre la neige et la pluie. Voici quelques fragments de cette poésie : « Belle princesse, ton frère a cassé une urne, et, par cette maladresse, a jeté sur la terre la pluie et la neige. C'est toi, belle princesse, que Viracocha, créateur du ciel et de la terre, a désignée pour le sécher; sois bénie à jamais pour ce service que tu rends aux hommes! »

NOTE XXI.

ART. POLYNÉSIENNES ORIENTALES [LANGUES].

Langue taïtienne.

L'alphabet taïtien ne se compose que de seize lettres, qui sont : A, a; B, b; D, d; E, e; F, f; G, g; H, h; I, i; M, m; N, n; O, o; P, p; R, r; S, s; T, t; U, u; V, v.

L'assemblage des syllabes se fait comme pour les nôtres, et nous n'en donnerons qu'un exemple : ba, be, bi, bo, bu, etc.

Depuis la fixation de la langue, qui date de l'introduction du christianisme, il n'y a plus que les mots propres qui changent.

Les conjugaisons, moins compliquées que les nôtres, ne peuvent être mieux comparées qu'à celles de la langue hébraïque. Ils n'ont point de verbes auxiliaires, comme *être*, *faire*; ils ont donné à presque tous les verbes la double acception d'ordre : tel est ce verbe remarquable par le grand nombre de voyelles, *faana*, *faire*; et suivant le génie de cette langue, qui est riche en figures belles et nombreuses, on dit *faa tea te aanaa*, qui signifie *faire augmenter l'espace entre les côtes*, ou, en d'autres termes, ce qui veut dire qu'un homme *engraisse beaucoup*.

Voici un exemple des déclinaisons :

Singulier.

Le navire,	<i>te pahii.</i>
Du navire,	<i>o te pahii.</i>
Au navire,	<i>i te pahii.</i>
Le navire,	<i>te pahii.</i>
O navire,	<i>e te pahii.</i>
Du navire,	<i>e te pahii.</i>

Pluriel.

Les navires,	<i>te mau pahii.</i>
Des navires,	<i>a te mau pahii.</i>
Aux navires,	<i>i te mau pahii.</i>
Les navires,	<i>te mau pahii.</i>
O navires,	<i>e te mau pahii.</i>
Des navires,	<i>e te mau pahii.</i>

Duel.

Les deux navires,	<i>te na pahii.</i>
Des deux navires,	<i>o te na pahii.</i>
Aux deux navires,	<i>i te na pahii.</i>
Les deux navires,	<i>te na pahii.</i>
O deux navires,	<i>e te na pahii.</i>
Des deux navires,	<i>e te na pahii.</i>

La négation diffère par des temps distincts, et plusieurs mots servent à l'exprimer. Ainsi *aria* (oum), *aina*, *aiaa*, *aipa*, *aore*, expriment le passif; *eia*, *eima*, *eian*, *eipa*, *eare*, *ehene*, *ehere*, indiquent le futur et le présent. Une autre locution est *eiaka*, qui veut dire que *cela ne soit pas*.

Pour l'affirmative ils ont *e*, oui; et *ouenia*, qui veut dire d'accord.

Les comparatifs et les superlatifs sont les mêmes que dans le français; seulement quelques-uns ont des modifications. Ainsi *maiai*, bon; *maiai ae*, meilleur; *maiai roa*, le meilleur que; *maiai tei i tena*, ceci est meilleur que cela.

Beaucoup de mots expriment souvent une même chose, et une même chose est exprimée par un grand nombre de tournures différentes. Les plus petits changements dans la prononciation des mots modifient leur valeur.

Exemple. Le mot *ae* signifie, pris isolément, fumée, fiel, un, courant, natation, être d'accord, préparer, un pronom, une aiguille, coudre, convenable, un arbre, un oiseau.

Le mot *ae* veut également dire une épée, une cloche, une erreur, un pronom, une famille.

On remarquera que dans aucun cas deux consonnes ne se suivent.

Les missionnaires ont donné le nom de *patiatie* à cette langue; et lorsqu'ils se sont réunis pour se communiquer leurs divers travaux relativement au dictionnaire projeté, ils se sont trouvés d'accord pour l'orthographe et les étymologies : mais ils ont beaucoup différé pour la prononciation, qui, sui-

vanteux, est la principale difficulté; car le mot que nous avons vu exprimer diverses choses se prononce avec autant d'accentuations ou inflexions différentes. Cela n'empêche pas que le vulgaire du peuple le parle avec délicatesse; mais les chefs seuls connaissent les tournures expressives, les mots significatifs; ils sentent les fautes les plus légères de la prononciation, et la basse-cour se sert de certains idiotismes qui lui sont propres, de même qu'on en a introduit un bon nombre qui sont anglais et défigurés ou travestis. Les noms européens sont traduits pour la plupart, mais d'une manière à ne pas les reconnaître: tels sont, par exemple, M. Orsmond, *Giamoni*; France, *Frani*; la Coquille, *Totire*; gouverneur, *tarana*; le Dauphin, *Olas*; le Duff, *Tarapa*, etc.

Exemples de phrases.

Te pahi paniola a Quiro te tipa raa i Vahua paha, 1606. (Le navire espagnol de Quirós aborda sur la côte du district de Vaseou, 1606.)

Le nom de Quirós n'est point écrit suivant l'orthographe des naturels.

B. Naite anei outou la Otamoni perau? (Comprenez-vous M. Orsmond parlant?)

Naite anei (Williams) *te outou para?* (Le sieur Williams comprend-il votre langue?)

R. *E naite*, il entend.

Exemples de noms.

Homme, <i>tane</i> .	Sabre, <i>oe</i> .
Femme, <i>ruine</i> .	— Fourreau, <i>vii</i> .
Fille, <i>aiue</i> .	Ceinturon, <i>tatui</i> .
Fils, <i>moia</i> .	Clef, <i>tarii</i> .
Crayon, <i>peni</i> .	Mât d'un navire, <i>etia</i> .
Livre, <i>pona</i> .	Poule, <i>mora</i> .
Contenu, <i>tipi</i> .	Cochon, <i>puaa</i> .
Chapeau, <i>tapou</i> .	Chien, <i>ouri</i> .
Arç, <i>phona</i> .	Montre, <i>mana</i> .
— La corde, <i>ron</i> .	Pague, <i>atiti</i> .
— Le carquin, <i>oha</i> .	Culotte, <i>tatoc</i> .
— La flèche, <i>amota</i> .	Bouteille, <i>moona</i> .
Bras, <i>oe</i> .	Aiguille, <i>nira</i> .
Ciseaux, <i>paori</i> .	Nacre, <i>etow</i> .
Fourchette, <i>panimara</i> .	Fil, <i>taoura</i> .
Habit, <i>proue</i> .	Huile de coco, <i>mori ou</i>
Pagales, <i>oe</i> .	<i>moai</i> .
Javelot, <i>omora</i> .	Pendants d'oreilles, <i>oe</i> .
Chasse-mouche, <i>tairi</i> .	Siffler avec les doigts,
Mouchoir, <i>taamou</i> .	<i>akio</i> .
Encre, <i>apou</i> .	Tabac, <i>aaoua</i> .
Souliers, <i>nima</i> .	Vitilles, <i>ehou</i> .
Asses, <i>aima</i> .	Cloze, <i>nero</i> .
Ami, <i>ea</i> .	Collier, <i>ai</i> .
Papier, <i>parao</i> .	Ficelle, <i>akio</i> .
Bague, <i>tapa</i> .	Petite hache, <i>toe</i> .
Chemise, <i>tapa</i> .	Nom (désign.), <i>toe</i> .
Biscuit, <i>aimou</i> .	Pavillon, <i>etava</i> .
Esu-de-ric, } <i>oue</i> .	Soleil, <i>mama</i> .
Vin, }	Venez ici, <i>aimai</i> .
Eau, }	— promptement, <i>care</i> .
Cordage, <i>aeouon</i> .	Hameçons, <i>maio</i> , etc.

On pourra consulter le *Vocabulaire taïtien* donné par Bougainville; quoique quelques mots soient inusités, il rendra encore de grands services. En général cependant il faudra supprimer l'e et l'o qui précèdent le plus grand nombre des mots: ce sont deux articles qui signifient *le* ou *la*.

Notre manière de mesurer le temps a été introduite par les missionnaires de la manière suivante:

60 *amo raa mata* i *la minute*. (Soixante secondes font une minute.)

60 *minute* i *la hora*. (Soixante minutes font une heure.)

24 *hora* i *la mahana*. (Vingt-quatre heures font un jour.)

7 *mahana* i *la hebdoma*. (Sept jours font une semaine.)

4 *hebdoma* i *la ana*. (Quatre semaines font un mois.)

13 *ana* 4 *mahana* 6 *hora* i *la matahi*. (Treize mois un jour six heures font une année taïtienne ou lunaire.)

52 *hebdoma* i *la matahi*. (Cinquante-deux semaines font un an.)

365 *mahana* i *la matahi*. (Trois cent soixante-cinq jours font une année.)

Les noms des jours de la semaine sont traduits ainsi:

<i>Sabai</i> ,	dimanche.
<i>Monedi</i> ,	lundi.
<i>Tuesedi</i> ,	mardi.
<i>Wasesedi</i> ,	mercredi.
<i>Turesedi</i> ,	jeudi.
<i>Ferai</i> ,	vendredi.
<i>Saturesi</i> ,	samedi.

Les mois sont également empruntés des Anglais, et ils n'en diffèrent pour les noms que par l'arrangement des voyelles qui séparent les consonnes. Les mois taïtiens étaient appelés *apaapa*, *firia*, *te eri*, *te tai*, *ovarehu*, *faa aku*, *pipiri*, *anaku*, *peromina*, *peromuri*, *mariraha*, *aieta* et *tama*. Les doute premiers sont rangés dans l'ordre de notre calendrier, et répondent à nos mois; mais les insulaires les plaçaient bien différemment: leur année était lunaire.

L'ancienne manière de compter usitée à Taïti, comme dans les îles voisines, est celle-ci:

- 1, *atahi*.
- 2, *era*, et le plus souvent *api*.
- 3, *atona*.
- 4, *aha* ou *amaha*.
- 5, *arima* ou *apae*.
- 6, *afene* ou *aouo*.
- 7, *akitu*.
- 8, *aparu* ou *aseos*.
- 9, *aiaa*.
- 10, *aakuru*; prononcez *aakouron*.
- 11, *ahuru matahi* ou *hoe ahuru mahoe*.
- 12, *ahuru marua* ou *hoe ahuru mopiti*.
- 13, *ahuru matara* ou *hoe ahuru matara*.
- 14, *ahuru manaha* ou *hoe ahuru momaha*.
- 15, *ahuru marima* ou *hoe ahuru mapara*.
- 16, *ahuru mafene* ou *hoe ahuru maouo*.
- 17, *ahuru mahitu* ou *hoe ahuru mahitu*.
- 18, *ahuru masaru* ou *hoe ahuru maraou*.
- 19, *ahuru maiva* ou *hoe ahuru maiva*.
- 20, *eraa ahuru*; on dit aussi *epiti ahuru*. De 20 à 29, on commence par *eraa ahuru*, avec quels mots on ajoute *matahi*, *marua*, etc., comme pour les premières dizaines.
- 30, *etora ahuru*.
- 40, *cha ahuru*.
- 50, *erime ahuru*.
- 60, *efene ahuru*.
- 70, *ekitu ahuru*.
- 80, *ezara ahuru*.
- 90, *eiua ahuru*.
- 100, *atahi ran*.

Les signes des neuf premières unités s'ajoutent devant *raa*, pour exprimer le nombre de centaines. Ainsi:

- 200, *eraa ran*.
- 300, *atona ran*.
- 400, *acha ran*, et ainsi des autres.
- 1000, se dit *atahi mana*; 2000, *eraa mana*, comme pour les centaines.

Par ce simple aperçu il sera possible de comparer le dialecte n-i-taïtien avec celui de la Nouvelle-Zélande ou de plusieurs autres systèmes d'Illes océaniques, et nous le terminerons par un petit

vocabulaire de noms donnés aux diverses parties du corps humain. Ces noms doivent être ceux qui subsistent le moins de changements et qui traversent intacts le laps le plus considérable du temps, et parmi lesquels on doit trouver des caractères moins variables pour les analogies.

Tête, <i>aoi</i> .	Bouche, <i>ou-tou</i> .
Cheveux, <i>o-ou-rou</i> .	Jeunes, <i>papari-n</i> .
(Œil, <i>tona-ma-la</i> .	Globe de l'œil, <i>opamata</i> .
Nes, <i>e-hi-an</i> .	Cils, <i>ouit-ouit</i> .
Sourcils, <i>ton-a-ma-la</i> .	Narines, <i>popo cyon</i> .

Dents, *larinon*.
Menton, *tas*.
Oreille, *larla*.
Barbe, *acronononon*.
Favoris, *omomomom*.
Poitrine, *hoama*.
Mamelles, *oh non*.
Sein, *nuni*.
Ventre, *obau*.
Epaule, *topanmo*.
Aisselle, *at-ai*.
Bras, *rius*.

Avant bras, *rotia*.
Coudé, *pororima*.
Main, *erimu*.
Pomme de la main, *teq-baurima*.
Doigts, *rime-rima*.
Ongles, *ma i-on-ou*.
Cuisse, *anoo*.
Jambe, *arad*.
Cheville, *metan*.
Pied, *toponai*.

NOTE XXII.

ARI. ROMANE.

Travaux de M. Raynouard sur la langue romane.

M. Paul Pougis a publié sur le *Lexique romain* (878) de M. Raynouard un jugement critique qu'on lira avec intérêt.

« Ce livre est un de ceux que la critique n'aborde qu'avec circonspection; le soin de l'auteur, la nature du sujet, lui donnent à réfléchir, et parfois à flouter de sa compétence. Aussi, — disons-le bien haut pour ne pas être accusé de présomption, — nous ne voulons pas nous faire le critique du livre de Raynouard, mais son apologiste, et nous cherchons seulement à faire ressortir toute son utilité au point de vue de l'histoire et de la linguistique, après l'avoir étudié dans sa composition.

« On appelle *langues romanes* les idiomes qui ont été parlés en France pendant le moyen âge; celui qui se parlait au nord est nommé *langue romane du Nord*, ou *langue des trouvères*, ou enfin *langue d'oïl*; celui qui se parlait au sud, *langue romane du Midi*, ou *langue des troubadours*, ou *langue d'oc*; puis, par restriction, le nom de *langue romane* a servi plus particulièrement à désigner l'idiome méridional.

« Cet idiome méridional fut l'objet constant des études de Raynouard; il cultivait avec amour, et se plaisait à dire qu'il préférait les émotions que lui procuraient ses découvertes dans la langue romane aux jouissances d'amour-propre qu'il avait trouvées dans ses succès littéraires et dans les honneurs académiques. Aussi, une fois entré dans cette voie, la suivit-il jusqu'à la fin de sa carrière.

« Il a laissé de nombreux témoignages de ses travaux; en 1816 parut le premier volume du *Choix des poésies originales des troubadours*; ce premier volume est en quelque sorte une introduction au recueil, puisqu'il rendue la *Grammaire de la langue romane*. Les poésies choisies occupent les volumes suivants, qui parurent de 1817 à 1820: la sixième et dernier comprend une *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine* (1821). C'étaient là d'utiles publications qui attendaient un complément indispensable, un *lexique*; Raynouard se mit à l'œuvre, préparé à ce grand travail par ses précédentes études.

« Le *Lexique romain* peut se diviser en trois parties: le *Nouveau choix des poésies originales des troubadours* (tome I); le *Lexique proprement dit* (II, III, IV, V); le *Vocabulaire* (tome VI).

« Le *Nouveau choix des poésies originales des troubadours* — on trouve dans ce que nous venons de dire l'explication de ce titre — était sans doute destiné, dans l'esprit de l'auteur, à faciliter l'étude de la langue romane; le premier choix, édité d'ailleurs, était épuisé, et les amateurs de la littérature méridionale auraient trouvé à se procurer les textes

des difficultés qui disparaissaient. Raynouard a poussé plus loin la prévoyance en joignant à son premier volume une *Grammaire romane* résumée de la *grammaire romane* qu'il avait publiée en 1816.

« Le *Lexique* occupe les quatre volumes suivants, et c'est ici le lieu d'admirer le plan qui a présidé à son exposition: les vocabules que l'on peut appeler *chefs de famille* sont seuls rangés dans leur ordre alphabétique, et au-dessous d'eux prennent place les mots qui en sont composés ou dérivés. Par exemple, après le vocable *SAGEL*, *sacel*, sont placés ses composés *sacellari*, *sceller*, *cacheter*; *constaracel*, *contre-accel*; *desracellari*, *desceller*, *dér le sceau*.

« Cet emploi simultané de l'ordre alphabétique et d'un ordre systématique rendait malaisée l'application du *Lexique*; il fallait, pour trouver le sens d'un mot composé, connaître le vocable chef de famille dont il dérivait, et cette difficulté, facile à vaincre dans l'exemple que nous venons choisi, pouvait, en d'autres cas, devenir un véritable obstacle. Raynouard comprit l'écueil, et, pour concilier les exigences d'une méthode rationnelle avec les difficultés qui pouvaient en surgir, il décida que le *Lexique* serait suivi d'un *Vocabulaire*. Tous les mots indistinctement, chefs de famille, dérivés, composés, y sont classés par ordre alphabétique et suivis de chiffres renvoyant au volume, à la page, à la colonne, à l'article où le mot est traité.

« Nous voudrions donner une idée du soin minutieux avec lequel chaque article du *Lexique* est composé, et le moyen le plus simple est d'en citer un:

ERUCA, *aroca*, s. f. lat. *aroca*, roquette, planta.

Exaca ab mai mescada

Garis la cara lacada.

Bres. d'amor, fol. 50.

La roquette mêlée avec du miel guérit la figure tachée.

Fuelhas aspras et grassas et divinar com araca.

Einc. de las prop., fol. 222.

Feuilles âpres et grasses et divisées comme roquette.
CATALAN: *Eruga*. ESPAGN. *Porruco*. ITAL. *Eruca*.

« Comme on peut le voir, les différentes orthographes sont mentionnées aussi bien que l'étymologie; s'il y a lieu, la source de l'exemple est indiquée; enfin les mots des langues catalane, espagnole, portugaise, italienne, sont rapprochés du mot romain lorsqu'ils sont de même formation que lui, — et l'on verra plus loin le but de ces rapprochements.

« Telles sont les ressources qu'offre le *Lexique* à celui qui veut étudier la langue romane; examinons quand cette étude est nécessaire, quand elle est seulement utile.

« Il existe des documents historiques écrits en lan-

[878] Le *Lexique romain* a paru de 1836 à 1844. On le trouve aujourd'hui chez le libraire Delachaux.

gue romane; rares au ^x^e et ^x^e, et deviennent nombreux aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e; la connaissance de cette langue est donc nécessaire à l'histoire; — nous entendons parler de celui qui veut voir par ses propres yeux et comprendre par sa propre intelligence les documents d'après lesquels il écrit.

« Raynouard a consacré un chapitre de ses *Recherches philologiques sur la langue romane* (tome I du *Lexique*) aux « motifs d'étudier la langue des troubadours, afin de mieux connaître et de mieux apprécier les autres idiomes néolatins. » De ces motifs, les plus sérieux sont dans les identités de grammaire et d'origine qui relient entre elles les langues néolatines; les autres sont basés sur des éventualités auxquelles Raynouard s'arrête avec trop de complaisance pour être : un auteur des ^{xiv}^e, ^{xv}^e ou ^{xvi}^e siècles, qui apprécie les troubadours et dont il faut contrôler les appréciations; un auteur qui cite un fragment des troubadours et dont il faut vérifier la citation en connaissance de cause (879); un auteur, enfin, qui se fait un jeu d'écrire en langue romane, et dont il faut apprécier la composition. Ici se place une curieuse anecdote littéraire.

« Dante avait fait de la langue des troubadours une étude approfondie; il en a cité des passages; il a composé dans leur langue; et dans le ^{xvi}^e chant du *Purgatoire*, lorsqu'il interroge le troubadour Arnould Daniel, il se fait répondre en vers provençaux.

Tan m'abellia voste cortos deman,
Chi en non puon, ne venil pas cobrire;
Ieu sui Arnaut, che plour, e val cantan;
Com m' iust vet la passada felor
Ei me gien sen le jor, che sper deus,
Ara vos prec, per aquella valor
Che rus plus ai som delle scalin,
Sovregna rus e temps de ma dolor.

« Tel est le texte dans l'édition de la *Divina Commedia*, publiée par le P. Pompée Venturi. Raynouard a jugé qu'il était incorrect; attribuant ces incorrections à des fautes de copistes, il a collationné les manuscrits dans les divers dépôts publics, et est parvenu, sans aucun secours conjectural, sans aucun déplacement ni changement de mots, par le simple choix des variantes, à retrouver le texte primitif, tel qu'il a dû être produit par Dante :

TROUBADOURS.	Brillar.	Azur.	Blanc.	Cycle.
CATALAN.	Brillar.	Azul.	Blanc.	Ciclo.
ESPAGNOL.	Brillar.	Azul.	Blanco.	Ciclo.
PORTUGAIS.	Brillar.	Azul.	Branco.	Ciclo.
ITALIEN.	Brillare.	Azzurro.	Bianco.	Ciclo.
ROMAN DU NORD.	Briller.	Azur.	Blanc.	Ciclo.
TROUBADOURS.	Laborador.	Corps.	Fin.	Vell.
CATALAN.	Lauador.	Grupa.	Fi.	Vell.
ESPAGNOL.	Laborador.	Grupa.	Fino.	Viejo.
PORTUGAIS.	Lavrador.	Garupa.	Fino.	Velho.
ITALIEN.	Lavoratore.	Groppa.	Fino.	Vecchio.
ROMAN DU NORD.	Laboureur.	Groupo.	Fin.	Vicil.
TROUBADOURS.	Maneira.	Afaiar.	Virar.	Meravolha.
CATALAN.	Manera.	Afaiyar.	Girar.	Maravella.
ESPAGNOL.	Manera.	Afeitar.	Virar.	Maravilla.
PORTUGAIS.	Maneira.	Afeitar.	Virar.	Maravilha.
ITALIEN.	Maniera.	Affaitare.	Viraro.	Maraviglia.
ROMAN DU NORD.	Manière.	Afaiier.	Virer.	Merveille.

(878) Par exemple, en vers d'Arnaut Daniel, cité par Dante dans la *Volgar Eloquenza*, est écrit :

Solvi che sai lo nobrafin chen sorz,
tandis que les bons manuscrits portent :

Son m' que sai lo nobrafin que m' sorz.

Seul, je suis qui suis le surchagrin qui me surgit.

(880) Tant me plait votre courtoise demande, — que je ne me puis si ne me veux à vous escher; — je suis Arnaut qui plait et se chantant; — soucieux, je vois la pensée forte, — et vous joyeux le bonheur que j'espère à

Tan m'abellia voste cortos deman,
Ch'ieu non me puec ai m' voi a vos cobrire;
Ieu sui Arnaut, che plour e val cantan;
Com m' iust vet la passada felor,
Ei veigien lo jor qu'esper deus;
Ara vos prec, per aquella valor
Que us guida al som delle scalin e sons calina,
Sovregna vos atezar ma dolor (880).

« Ce fait si remarquable, » dit Raynouard en terminant, « suffira sans doute pour faire comprendre combien peuvent être utiles l'étude et la connaissance de la langue des troubadours. »

« Tout en reconnaissant là l'opinion d'un éditeur consciencieux, il faut convenir qu'il serait pénible d'apprendre une langue morte pour en tirer cette gloire fragile, basée sur la restitution d'un fragment de tel ou tel poète qui aurait écrit dans cette langue par hasard et par pur jeu d'esprit. Heureusement, l'étude de la langue romane donne des fruits plus sérieux; heureusement aussi, Raynouard en a tiré, pour la philologie et la linguistique, des faits bien autrement importants, et dont les conséquences méritent un long examen.

« Le *Lexique* proprement dit (tome II) est précédé d'une introduction où Raynouard explique l'origine des langues néolatines. Après les invasions des peuples du Nord dans les provinces méridionales de l'empire romain, les envahisseurs, comme les anciens habitants, sentirent le besoin d'une langue nouvelle qui leur fût commune et dans laquelle ils exprimeraient les uns aux autres leurs idées, leurs sentiments de tout instant. Cette langue se forma peu à peu, et le latin, sans doute parce qu'il était plus doux et d'une prononciation plus aisée, en fut le principal élément. Raynouard l'appelle romane rustique. On a beaucoup dit et écrit sur le nom donné par Raynouard à cet idiome mixte (881); Fauriel a préféré l'appeler latin rustique.

« Quelque nom qu'on veuille lui donner, toujours est-il que de cette langue intermédiaire sont sorties les six langues néolatines : la langue des troubadours ou roman du Midi, le catalan, l'espagnol, le portugais, l'italien, la langue française propre au roman du Nord; et Raynouard a démontré la commune origine des six langues en rapprochant leurs affinités, en montrant par des exemples leurs rapports identiques :

l'avenir; — maintenant je vous prie, par cette vertu — qui vous guide au sommet, sans froid et sans chaud, — qu'il souvenne à vous de soulager ma douleur.

(881) Voir Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, et M. Assolant, dans son livre *Sur la formation de la langue française*, ouvrage remarquablement épuisé, et dans son *Histoire littéraire de la France* avant le ^{xii}^e siècle, livre III, chap. 33. (Paris, Hachette, 1859, 3 vol. in 8°.)

« Raynouard a multiplié ces rapprochements à l'infini.

« La communauté d'origine des langues néolatines étant ainsi démontrée et admise, nous soumettrons une observation aux étymologistes; et, pour l'appuyer par des exemples, ouvrons un dictionnaire français, l'un des plus récents et des meilleurs, le *Dictionnaire de la langue française* de M. Poitevin (Paris, in-8°, 1851). — Mais disons auparavant qu'il ne faut pas voir dans ce qui va suivre une dépréciation du livre de M. Poitevin, et que notre observation ne l'atteint pas, parce que le *étymologiste* sont choses délicates, auxquelles le lexicographe n'a dû toucher qu'avec précaution, parce qu'il a dû s'en rapporter en cette manière aux auteurs spéciaux, à commencer par Ménage; parce qu'enfin il a dû redouter, sur toute chose, les innovations. — Nous voilà en paix avec notre conscience, qui nous reprocherait de frapper, à tort ou à raison, un excellent serviteur dont nous nous louons chaque jour; nous pouvons maintenant demander aux étymologistes du siècle dernier pourquoi la formation des deux langues d'autant de la même époque, ils ont cherché dans la langue italienne des étymologies que leur fournissait la langue des troubadours dans une langue étrangère ce qu'ils pouvaient trouver dans un idiome national.

« Ouvrons le *Dictionnaire français* à la lettre B, et voyons-nous à cette lettre.

« Voici d'abord des mots qui nous sont donnés comme dérivés de l'italien et qui se retrouvent dans la langue romane tels que nous les écrivons encore aujourd'hui : il était donc inutile d'en chercher l'étymologie dans la langue italienne.

« *Bai*, *ie*, *abj.* (*Bajo*; ital.). — Le roman nous donne *bai*.

« *Banc*, *n. m.* (*Banco*, ital.). — Le roman nous donne *banc*.

« *Bec*, *n. m.* (*Becco*, ital.). — Le roman nous donne *bec*.

« *Biais*, *n. m.* (*Bieco*, ital.). — Le roman nous donne *biais*.

« *Blanc*, *adver.* (*Bianco*, ital.). — Le roman nous donne *blanc*.

« En voici d'autres qui ont varié dans leur orthographe, mais qui dérivent plus directement du roman que de l'italien. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher le mot italien du mot roman.

« *Bassait*, *n. m.* (*Bassita*, ital.). — N'est-ce pas plutôt le participe passé du verbe roman *bassir*, pris substantivement, comme ici : *Las terras dels bassits*.

« *Baud*, *n. m.* (*Baldo*, hardi, ital.). Chien ordinaire de « Barbarie. — Le roman n'a-t-il pas bœufs, dérivé lui-même du *Baltas* des Goths, qui, si l'on en croit Jornandès, signifiait *hardi*, comme le mot italien, comme le mot roman?

« *Bidois*, *n. m.* (*Bidello*, ital.). — Le roman fournit *bedel*, préférable au mot italien, en ce qu'il a conservé l'orthographe du mot anglo-saxon originaire *Bodel*.

« *Billon*, *n. m.* (*Biglione*, ital.); monnaie de « cuivre pur ou mêlé d'un peu d'argent. — Le roman a *billa*, dans le même sens.

« *Bocage*, *n. m.* (*Bosco*, bois; ital.); et « *Bosquet*, *n. m.* (*Boschetto*, ital.). — Le roman a *buarnie* et *bosquet*, composés du roman *bosc*, dérivé lui-même du goth *bosc*.

« *Boccon*, *n. m.* (*Boccone*, ital.). Meis ou breuvage empoisonné. — Le roman a *bucan*; un le trouve dans *La nobla Legçon* :

Dire que aui se mal boccon
(Dire qu'il y eut là mauvais morceaux).

« *Bramar*, *v. intr.* (*Bremare*, ital.). — Le roman a *bramar*.

« *Bargano*, *n. m.* (*Brigante*; ital.). — Le roman a *bregan*.

« Enfin les mots *Bac*, *Basayerre*, *Bouhze*, que l'on fait dériver des mots italiens *Barca*, *Barretta*, *Borra*, nous venons plutôt des mêmes mots *Barra*, *Barretta*, *Borra* de la langue romane; mais nous n'in-sisterons pas sur ce point : notre désir de prouver toute l'originalité de la langue française pourrait être incriminée de puerilité.

« On peut, en appliquant à l'espagnol, au catalan et au portugais le procédé que nous avons employé à l'égard de l'italien, voir également que ces langues ont concouru à la formation de la langue française, et les mots *Basayerre*, *Beart*, dériveront du roman *Barat*, *Birret*, plutôt que de l'espagnol *Barat*, *Birette*.

« Le latin, avons-nous dit, fut l'élément principal de la langue intermédiaire d'où sont sorties les langues néolatines; elle en a donc d'autres : ce sont, dans une moindre proportion, les idiomes des barbares envahisseurs, des peuples du Nord et du centre, Saxons, Germains et Goths. C'est là ce qui explique les nombreuses affinités qui rattachent les langues méridionales aux langues du Nord, et ces affinités ont conduit les philologues à chercher des étymologies dans l'allemand et dans l'anglais, comme ils en avaient cherché dans l'italien. Ils ont fait dériver *Bantera* de l'allemand *binden*, lier, plutôt que du roman *bender*; *Becke*, de l'allemand *berg*, plutôt que du roman *berja*; *Blanc*, de l'allemand *blanc*, plutôt que du même mot roman *blanc*; *Bœuf*, de l'allemand *burg*, plutôt que du roman *burg*, dérivé lui-même, comme le mot allemand, du latin *Beuca*; *Bœuf*, de l'allemand *brak*, plutôt que du roman *brac*; *Bœuf*, de l'anglais *beverage*, plutôt que du roman *beverage*, étymologie bien plus probable, si l'on sait que l'a et le v étaient équivalents au moyen âge.

« Or, l'allemand et l'anglais se formaient au même temps que les langues néolatines et ne leur ont pas fourni de mots, un plus qu'ils n'en ont reçu; s'ils ont des affinités avec elles, c'est qu'ils se sont formés aux mêmes sources saxonnes, germaniques et gothiques, et l'histoire des invasions barbares explique assez cette identité d'éléments. Ici encore, ce nous semble, il eût été plus rationnel de préférer les étymologies que fournissait un idiome national à celles que donnaient des langues étrangères.

« On nous dira peut-être qu'il eût été préférable à tout cela de donner les mots primitifs des langues mères, les vocabulaires germaniques, saxons et goths; à quoi nous répondrons qu'on en eussait fort peu, et que c'est pour combler cette lacune qu'on a dû s'en tenir aux dérivés : c'est donc seulement en recherchant ces dérivés pour en tirer des étymologies que les philologues se sont trompés.

« Tous les raisonnements qui précèdent seraient hors de propos si s'ils ne prouvaient pas l'excellence du livre de Raynouard; or, l'examen le plus superficiel des erreurs que nous avons signalées suffit pour se convaincre qu'elles n'eussent pas été commises, si le *Lexique Roman* eût paru un siècle plus tôt. Ou a pu voir quels moyens il offrait de contrôler les étymologies; il n'est pas moins propre à les fournir, et cela n'a pas besoin d'être prouvé par des exemples.

« On comprend de reste que M. Poitevin n'a rien à voir à tout ceci, et que s'il est un reproche qu'il puisse se faire, c'est d'avoir manqué de l'audace, ou, si l'on veut, de la confiance nécessaire pour suivre Raynouard dans la voie nouvelle qu'il avait ouverte; mais, nous le répétons, le lexicographe a dû, sur toute chose, redouter les innovations.

« La connaissance de la langue romane s'est développée depuis Raynouard; Fauriel a contribué à

ses progrès et a ajouté aux travaux de Raynouard; Fauriel est mort, mais l'avenir littéraire de la langue romane n'est pas compromis. M. Francis Guesnard a en portefeuille des notes dont la publication, impatiemment attendue des philologues, achèvera de les éclairer sur bien des faits encore obscurs, malgré Raynouard et Fauriel.

Disons, en terminant, un mot de l'histoire du livre. Le tome II fut publié le premier, et l'érudition l'accueillit avec un enthousiasme mérité; mais Raynouard mourut l'année même, laissant son ouvrage en cours de publication. Heureusement, il en avait compris l'importance capitale et l'avait sauvegardé par une disposition testamentaire: il avait institué M. Jost Paquet légataire de tous ses ouvrages

littéraires ou lexicographiques, et l'événement a montré la sagesse de ce choix. M. Jost Paquet, avec le concours de M. Félissier et de M. Léon Desbailles, alors attaché à la section historique des archives, a terminé — nous avons dit avec quel soin — la publication commencée. Si Raynouard est la gloire d'établir l'admirable plan du *Lexique*, M. Jost Paquet a su s'identifier aux idées du maître, et pénétrer assez avant dans ses projets pour les mener à la meilleure fin. Ce faisant, il a rendu service à la littérature et à l'érudition, en même temps qu'il a élevé à la mémoire de Raynouard un monument qui ne sera pas le moindre titre littéraire du grand philologue. »

PAUL POUCH.

NOTE XXIII.

ART. SÉMITIQUES (Langues).

Comparaison des pronoms hébreux et de ceux de l'indo-européen.

On sait que les pronoms personnels sont au nombre des éléments les plus importants employés par les ethnographes pour déterminer les affinités des langues. À l'article ÉGYPTIENS (Langue) nous avons montré quelles conclusions importantes Léopoldus avait tirées de la ressemblance marquée entre les pronoms et les affixes de l'égyptien ou copte et de l'hébreu. Si nous comparons de même quelques-uns des pronoms hébreux avec ceux de l'indo-européen, nous serons conduits à des conclusions les plus satisfaisantes.

Quand on découvre qu'une portion de chaque mot, dans une classe particulière, est toujours identique, tandis que le reste varie, nous pouvons justement conclure qu'elle forme seulement un caractère générique, que l'on peut, en toute sûreté, omettre en étudiant la détermination spécifique du mot, on en le comparant avec d'autres langues. Ainsi, en sanskrit, le pronom de la première personne est *aham*; celui de la seconde, *tuam*; d'où Bopp considère avec raison la syllabe *am* comme purement générique, et réduit les parties essentielles à *ah* et *tu*, correspondant, le premier au vieux tudesque *ih*, latin *ego*; le second au latin *tu*, au persan *to* ou *tu* et à l'allemand *du*.

Or, il me semble que les pronoms sémitiques sont enveloppés dans une composition semblable qui devrait être débrouillée avant que nous puissions espérer atteindre leurs parties caractéristiques, et cela ne peut être reconnu qu'en comparant des formes, perdues maintenant dans quelques dialectes, mais conservées dans d'autres. La syllabe que nous allons ainsi trouver commune à toutes les personnes dans les deux nombres est *an*, prononcée différemment en *ou*, en suivant la tendance des divers dialectes, mais toujours composée des deux mêmes lettres, *aleph* et *nun*.

Le pronom de la première personne singulier est, en hébreu, *AN-ouchi*, abrégé en *AN-i*; en chaldéen, *AN-a*; en syriaque, *EN-o*; en arabe, *EN-a*. Les pluriels sont respectivement: hébreu, *AN-achnu*; chaldéen et samaritain, *AN-au*; syriaque, *chinnu*; arabe, *N-achna*. Dans les deux dernières langues, la syllabe préformative a été plus ou moins perdue.

Les pronoms de la seconde personne en hébreu (omittant, pour abrégé, les féminins qui suivent les règles d'après des règles données), sont *ata sing.* et *attum plur.* Mais, dans le premier *T*, exprime en hébreu seulement par un signe de duplication, se trouve cachée une *N* supprimée, tellement que tous les grammairiens sont d'accord que

ces formes remplacent *AN-ta* et *AN-tum*. Ceci est mis hors de doute par les autres dialectes: chaldéen, *AN-i*, et *AN-tum*; syriaque, *AN-i*, *AN-tum* (quoique un trait au-dessus de *N* indique que cette lettre ne doit pas être prononcée, et rattache ainsi les autres dialectes à l'hébreu); arabe, *EN-ta*, *EN-tum*.

À la troisième personne, l'hébreu et l'arabe ont entièrement perdu la particule constituante ou, plutôt, ont adopté un pronom différent; mais elle a été précieusement conservée par le syriaque dans le pluriel, et par les Chaldéens dans l'un et l'autre nombre. Ainsi, chaldéen *IN-e*, singulier; *IN-un*, plur. masc.; *IN-e(jin)*, fém. Dans lesquels mots *aleph* devient *i* par les points-voyelles à cause de la reduplication de *N*: syriaque *EN-un*, plur. masc.; *en-e(jin)*, fém.

D'après cette analyse, il paraît que la syllabe *AN* est simplement une particule générique, ne formant point une portion essentielle d'aucun pronom, mais commune à toutes les personnes; et par conséquent elle peut et doit en être déclinée avant que nous atteignons la substance particulière ou essentielle de chacun d'eux. Car elle pénètre intimement tous les pronoms, quel que soit le nombre, le genre ou la personne, d'une manière beaucoup plus marquée que le sanskrit *am*.

Si nous appliquons ce système au pronom de la première personne du singulier, nous en aurons la portion essentielle dans l'hébreu, car, dans tous les autres dialectes, on le trouve seulement sous la forme abrégée *OCHI*, qui peut très-bien être comparé au sanskrit *ah-am*, ou à l'allemand *ich*. Même la forme abrégée *i* (*AN-i*) conserve une ressemblance suffisante avec le vieux allemand *ih*.

Si nous passons au pluriel, il paraîtrait que la portion radicale du pronom hébreu est *ACHNU*, dont la première partie semble provenir de l'aspirée *C* (*cof*) au singulier, transformée ici en une pure gutturale. S'il en est ainsi, la portion du pronom dénotant strictement le nombre pluriel serait *NU*, et nous avons dans les autres dialectes les gradations depuis la forme complète jusqu'à son abrégé: arabe (*N*) *AC-HNA*; syriaque, *CH-NAN*; chaldéen (*AN*) *AN*. D'après ces degrés il paraîtrait que *NU*, *AN* ou *N* sont les formes caractéristiques de la première personne du pluriel, et ceci nous donne une coïncidence très-singulière avec les deux sanskrit et grec *nou* et *vou*, et le pluriel latin *nu*.

Dans la seconde personne, la ressemblance est encore plus marquée; car, en dépouillant la syllabe générique, le pronom est réduit à *TA* en hébreu et en arabe, et à *T* en chaldéen et en syriaque; ce qui s'accorde suffisamment avec le sanskrit *ta-am*, géu. *ta*, le latin et le persan *tu*, et l'allemand *du*.

Le pluriel se forme du singulier par la règle ordinaire.

Quand j'ai analysé les pronoms de la troisième personne en syro-chaldéique, c'était simplement dans la vue d'établir le retour constant de la particule constituante dans toutes les parties du système pronominal. Mais si nous examinons les formes conservées au singulier dans l'hébreu et l'arabe, et dans le syriaque, la comparaison entre les pronoms de cette personne ne paraîtra pas moins frappante que la précédente. Le masculin singulier est dans la première de ces langues HU; dans la seconde HUA, et dans la troisième HU. Nous pouvons leur composer le persan o, le gallois er, qui, dans l'afrika, change comme l'hébreu, en en ou o; le latin, hic, huius, hi, et l'anglais he. Le féminin est le même dans toutes. HI. C'est précisément la même chose en gallois, dans lequel hi est la troisième personne du féminin. Le pluriel HEM, ou son féminin HEN, ou le syriaque EN-UN, pourrait être comparé, peut-être, avec le gallois correspondant hwynt.

Je propose ces conjectures avec toute la réserve convenable. J'ai trop souvent vu combien une ingénieuse théorie peut séduire son auteur, et l'engager malheureusement à prendre des ressemblances imaginaires ou accidentelles pour des analogies réelles, pour ne pas être doublement sur mes gardes quand quelque vue nouvelle vient frapper mon esprit. Cependant je ne puis m'empêcher de penser que le procédé que j'ai suivi et les affinités qu'il a développées ne soient dignes d'attention, par l'uni-

formité que l'on découvre dans toute la sphère de leur action. S'il en est ainsi, nous avons un point de contact nouveau et important entre les deux grandes familles, basé sur l'analyse grammaticale des éléments primaires du discours.

Il y a d'autres investigations que je crois dignes d'être poursuivies par la probabilité qu'elles conduiront aux mêmes résultats; mais, quant à présent, ce qui précède peut suffire. Je ferai seulement remarquer qu'il paraît exister des traces dans les dialectes sémitiques, de ce que l'on considère généralement comme particulier à l'autre famille, savoir la conjugaison par des verbes auxiliaires. Car les voix passives en chaldéique et en syriaque, *ithpacl*, *ethpacl*, *ethpacl* et *etaphael*, paraissent clairement être sorties de l'union du verbe substantif *ith*, duquel des traces se trouvent dans l'hébreu *lo-ith*, il n'est pas, et dans les particules déterminatives *eth* et *yoth* avec le verbe indéfini.

Les noms de nombre présentent aussi dans les langues arriennes, sémitiques, et même dans le copte, une remarquable identité.

1. *ched* — sanskrit, *eka*?

2. *ane(gim)* ou *tne(gim)* — sanskrit, *dui*, goth., *twa*, etc.

3. *atos* ou *achos* ou *hat* — tri, *trpetz*, etc., par le changement de *l* en *r*.

6. *ses* — sanskrit, *sas*, *lē*, *sex*, etc.

7. *sba* — sanskrit, *saptan*, *septem*, etc.; le *t* n'est pas essentiel: goth., *sibna*; allemand, *sieben*; anglaise, *seven*.

NOTE XXIV.

Art. Sémitiques (Langues).

Études sur M. Renan.

M. Ern. Renan, dans la plupart de ses ouvrages, a donné lieu à de graves reproches aux divers points de vue de la philosophie, de l'histoire, de la théologie et de l'exégèse biblique. Le R. P. de Valroger a publié une *Étude* remarquable sur cet auteur (Correspondant du 25 janvier 1856) dans laquelle il relève, avec cette hauteur de vue et cette sûreté de coup d'œil qu'on lui connaît, les téméraires assertions de M. Renan dans son *Histoire générale des langues sémitiques*. De son côté, M. Paulin Linnayrac a signalé, dans le *Constitutionnel*, les singulières doctrines que M. Renan a présentées dans ses *Études d'histoire religieuse*.

Voici l'abond l'article de M. l'abbé de Valroger.

« L'ouvrage que je me propose d'examiner n'est point, comme son titre pourrait le faire croire, une œuvre pacifique de pure philologie. On y sent au contraire presque partout l'ambition fiévreuse d'un jeune homme qui veut faire, pour son début, une révolution dans la science et dans la religion. A propos de langues orientales, M. Renan y expose tout un système sur la philosophie de l'histoire, sur l'exégèse biblique et les questions les plus capitales de la théologie. Il ne prouve nullement ce système; il n'essaie pas même de le prouver; mais il l'affirme au nom de la science, avec le ton d'un savant qui sa compétence isotroie dispense de fournir des preuves à l'ignorance du vulgaire. Ce volume néanmoins avait paru depuis plusieurs mois, sans que le public l'eût remarqué, lorsque l'auteur a pris un moyen plus efficace pour éveiller l'attention. Il a condensé habilement les assertions les plus téméraires de l'exégèse antichristienne dans vingt-cinq pages extraites en partie de son *Histoire des langues sémitiques*. La *Revue des Deux-Mondes* a publié ces pages le 15 novembre 1855, sous ce titre à effet : *Du peuple d'Israël et de son histoire*.

« La sensation a été vive : les passions irréligieuses

se sont emparées d'un pamphlet où la foi constante, unanime, des sociétés chrétiennes était niée radicalement au nom de la science. Les ennemis de l'Église ne pouvaient manquer d'applaudir au manifeste d'un jeune philologue, dont la verve haïtative et l'audace érudite leur assuraient un vigoureux auxiliaire. Des âmes droites, mais étrangères aux fortes études religieuses, ont été troublées; et beaucoup de lecteurs superficiels croient aujourd'hui, sur la parole de M. Renan, que l'autorité surnaturelle de la Bible vient d'être anéantie par la science d'un M. Ewald, qu'ils ne lisaient jamais, bien certainement.

« L'exactitude et la compétence de M. Renan dans les matières philologiques viennent d'être contestées, de la façon la plus dédaigneuse, par un savant Anglais, qui a le droit d'être sévère. Mais je laisse l'appréciation de ce débat aux arbitres de la science. Pour apprécier les erreurs que je veux critiquer, il n'est pas nécessaire d'étudier les langues sémitiques.

« Je me propose seulement, en effet, d'examiner les principales thèses philosophiques, historiques et théologiques de M. Renan, et ses jugements sur nos Livres saints. Un peu de bon sens et la science commune suffisent à cette tâche.

« I. — Toutes les importations de la science allemande ne méritent pas confiance et respect. Nulle part peut-être il n'y a plus de vrais savants qu'au delà du Rhin; mais nulle part aussi il n'y a plus de rêveurs et de sophistes.

« Pour ne parler que de la linguistique, les merveilleux résultats obtenus par les Bopp, les Schlegel, les Humboldt, les Burnouf, ont inspiré en Allemagne une sorte d'ivresse à des jeunes gens avides de thèses nouvelles, qui ont cru pouvoir, dès leurs premiers pas dans la science, égaler les découvertes des grands maîtres... En feuilletant quelques dictionnaires, on s'est donné à peu de

« frais un semblant de philologie comparée. Il est plus commode de débiter par des rapprochements hardis, qui n'exigent pas un bien vaste savoir, que de se livrer au travail patient des textes. Celles, l'ancienne école, qui ne se proposait d'autre but, dans les études orientales, que de lire, de parler ou d'écrire un ou plusieurs idiomes de l'Orient, sans rattacher ces études à un ensemble de vues historiques et littéraires, pouvait être à bon droit taxée d'insuffisance. Mais il vaudrait mieux ne pas l'avoir dépassée que de courir de telles aventures. La philologie timide peut être incomplète; mais il est moins fâcheux d'être incomplet que d'être chancelant. » (*Hist. des langues asiat.*, Pref., p. v-vi.)

« Qui dit cela? Un juge dont M. Renan ne contestera pas la compétence. — M. Renan lui-même. — Ailleurs il reproche à MM. J. Först et Delitzsch de vouloir trop visiblement « se faire une place dans le monde critique par un hardi nouveau-rés. » — « Le grand mal des sciences philologiques en Allemagne, » dit-il, « est cette fièvre d'invention qui fait qu'une branche de recherches amonée presque à sa perfection par l'effort de précédents esprits, se trouve en opportunité démolie le lendemain par de présomptueux débutants, qui aspirent, dès leur coup d'essai, à se poser en créateurs et en chefs d'école. » (*Ibid.*, p. 422.)

« On ne saurait mieux dire! Mais M. Renan, qui pout si bien ses rivaux d'Allemagne, mérite évidemment les reproches qu'il leur adresse. Et ce n'est pas seulement dans des matières philologiques, c'est dans des matières d'une tout autre gravité.

« Malgré la confiance que lui inspire ce qu'il écrit, il n'a pu s'empêcher de pressentir que ces critiques lui seraient appliquées de prime abord par les juges les plus compétents. Mais son système étant fait, son livre même probablement étant imprimé, il a tenté l'aventure, et s'est borné à conjurer le péril au moyen d'une préface, dont l'accent modeste et enlaidi contraste singulièrement avec le ton tranchant qui compromet les parties même les meilleures de son livre. » En blâmant, » dit-il, « des mérites de méthode qui ne semblent propres à qu'à jeter du discrédit sur la philologie comparée, je ne ignore pas qu'à beaucoup d'excellents juges il se paraît une même trop livré aux conjectures. » (*Pref.*, p. vi.) Son goût passionné pour les hypothèses paradoxales l'entraîne, en effet, continuellement à des témérités qui, je crois, lui enlèveront tout crédit dans l'esprit des hommes sérieux.

« Montrons tout d'abord, par un exemple caractéristique, l'aplomb surprenant avec lequel il pose les assertions les plus insoutenables, comme des faits notoires, ou des théorèmes incontestés. — Il écrivait un jour, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ces paroles dignes de Lamettrie, du baron d'Holbach et de Robinet : « La science démontre qu'à un certain jour, en vertu des lois naturelles qui jusque-là avaient présidé au développement des choses, sans exception ni intervention étrangère, l'être pensant est apparu, doué de toutes ses facultés et se perfectionnant à ses éléments essentiels (1852). »

Ainsi la nature, qui n'a jamais produit, sous l'œil de la science, la moindre espèce animale ou végétale, aurait eu jadis, par elle-même, le pouvoir miraculeux de produire des hommes complets!... Les lois qui jusque-là avaient présidé au développement des choses, auraient enfanté, à un certain jour, des êtres personnels, intelligents et libres; et cet enfantement n'aurait exigé, en aucune sorte, l'intervention d'une

puissance supérieure! — Voilà ce que M. Renan n'a pas craint d'affirmer, du ton le plus dogmatique, comme un principe indubitablement acquis à la science! — Il ne donne pas (et pour cause) le nom de la science qui, suivant lui, a démontré ces paradoxes; mais il renvoie les lecteurs qui voudraient vérifier son assertion à l'école introyable de la science *en général*.... Que dire d'un tel procédé dans une telle matière?

« On peut, d'après cet exemple, juger de la foi que mérite sa parole dans des matières où l'illusion est plus facile. Lorsqu'on a ainsi écarté, au nom de la science, l'auteur de la nature, y a-t-il une vérité religieuse qu'on ne puisse également nier au nom de la science? Quand un ose prétendre que l'apparition de l'espèce humaine doit s'expliquer sans l'intervention du Créateur; quand, pour ne pas reconnaître en Dieu la puissance créatrice, on attribue cette puissance aux lois naturelles des choses, est-il surprenant qu'on refuse de voir l'action *surnaturelle* de la Providence dans l'histoire sacrée?... »

« On se rappelle la maxime de Bacon. — « Pour réussir dans les luites révolutionnaires, il faut d'abord de l'audace, ensuite de l'audace, et tous les jours de l'audace! »

« M. Renan met cette devise en pratique. Néanmoins, son audace est mêlée de prudence: il évite habilement de s'arrêter dans l'absurde, et combat l'art des sous-entendus. Dans la phrase que je viens de citer, par exemple, l'idée de Dieu est éliminée, sans que Dieu soit nommé.

« Du reste, M. Renan est d'avis qu'introduire dans un livre de science le nom de Dieu, c'est faire preuve de mauvais goût. Rendant compte du *Cosmos* de M. de Humboldt, il louait un jour ce savant d'avoir partout fait abstraction de Dieu et de sa providence, dans l'explication et la description de la nature. « La sobriété du bon goût qui caractérise M. de Humboldt, » disait-il, « se montre surtout en ce qu'il touche aux causes premières (1853). Un judicieux critique a fait remarquer que Dieu n'est pas nommé une seule fois dans ces deux volumes consacrés à l'explication de l'univers. L'observation est vraie à la lettre; j'ajouterai même qu'on n'y trouve pas un seul de ces synonymes par lesquels on aime souvent à remplacer le nom vulgaire. Buffon et le XVIII^e siècle disaient la nature; M. de Humboldt est plus puriste encore; jamais il n'emploie aucune expression qui rappelle le principe des choses... La théologie naturelle telle qu'on l'entend en Angleterre, telle qu'elle se montre, par exemple, dans les écrits de Boyle, Dehman, Parker, etc., sorte d'exégèse de la nature au point de vue finaliste, et sous l'impression toujours immédiate et personnelle de la dignité, est d'une nature basse, au point de vue scientifique, que la manière de ceux qui font de la philosophie naturelle une philippique contre Dieu (1854). »

« Il y a, dans nos mœurs littéraires, une sorte de pudeur qui ne permet guère à l'impudique le cynisme du langage. Un honnête homme, si peu croyant qu'il soit, ne souffre pas volontiers que l'athéisme se montre à un devant lui. M. Renan le sait, et ne voudrait pas se compromettre avec les principes de la science, pour le honteux plaisir de blasphémer comme M. Proudhon. L'abandonné suranne d'un athéisme grossier ne saurait d'ailleurs satisfaire une intelligence aussi cultivée que la sienne. D'ordinaire, il se fait donc une loi d'ôter le silence qu'il admire dans le *Cosmos*, comme une preuve de bon goût scientifique. Il n'est pas de ces athées furieux,

coup sûr, les sciences d'observation qui l'ont conduit à un tel paroxysme.

(1853) Ce pluriel est à remarquer.

(1854) La *Liberté de penser*, 15 novembre 1854, p. 571-572.

(1853) *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1853, p. 1063. — Il a vu encore qu'on ne peut autrement expliquer l'apparition de l'homme par les lois qui régissent aujourd'hui les phénomènes du globe. Et malgré cela, il affirme que cette apparition s'est faite uniquement en vertu des lois naturelles des choses. Ce ne sont pas, à

qui ne cessent de faire des *philippiques* contre Dieu. C'est un légèrien du centre gauche, et non de l'extrême gauche, qui sait très-bien apprécier le style frénétique de ses amis les montagnards; mais, tout en riant de leur mauvais goût, il leur soulaie bon succès. Un jour, par exemple, dans la *Liberté de penser*, il s'efforçait de ce que le traducteur de Feuerbach n'avait pu trouver encore un écho pour ses blasphèmes (1883). Sous la réserve contrainte de son langage, on reconnaît l'accent haineux d'une âme révoltée contre le Dieu vivant, dont le souvenir la poursuit. J'aurais occasion d'en montrer plus d'une preuve dans la suite de ce travail.

Il. — De même, selon M. Renan, qu'à un certain jour les lois de la nature ont improvisé l'homme, sans aucune intervention d'un Dieu distinct du monde, il est inséparable (je cite textuellement) qu'à un certain jour, par l'expansion naturelle et spontanée de ses facultés, l'homme a improvisé le langage. (Revue des Deux-Mondes, 15 décembre 1851, p. 1064.)

Dans son *Histoire des langues sémitiques*, M. Renan développe cette hypothèse, sans la prouver d'aucune façon, et sans même la préciser. Je citerai un spécimen de ces vagues développements : « Des le premier moment de sa constitution, l'esprit humain fut complet; le premier fait psychologique renferma, d'une manière implicite, tous les éléments du fait le plus avancé... Depuis l'acte générateur qui le fit être, le langage ne s'est enrichi d'aucune fonction vraiment nouvelle. Un germe est posé, renfermant en puissance tout ce que l'être sera un jour; le germe se développe, les formes se constituent dans leurs proportions régulières; ce qui était en puissance devient en acte; mais rien ne se crée, rien ne s'ajoute; telle est la loi commune des êtres soumis aux conditions de la vie. — Telle fut aussi la loi du langage... La grammaire de chaque race fut formée d'un seul coup; la borne posée par l'effort spontané du génie primitif n'a guère été dépassée. » (*Histoire des langues sémitiques*, p. 444-446.)

En présence de ces formules ambiguës, empruntées aux écoles panthéistiques de l'Allemagne, les questions s'élèvent en foule dans tout esprit qui ne se paie ni de paroles équivoques, ni d'assertions arbitraires.

Où M. Renan a-t-il vu tout cela? comment le sait-il? par quel moyen a-t-il constaté, je ne dis pas seulement l'existence, mais le caractère universel des lois qu'il énonce d'une manière si absolue et d'un ton si dogmatique? Dieu n'est-il pour rien dans l'acte générateur qui a produit les langues-mères et le système grammatical de chaque famille? — « Un germe est posé;... rien ne se crée, rien ne s'ajoute. Qu'est-ce à dire? Les germes des choses, des hommes et des langues sont-ils créés ou innés? Existèrent-ils avant d'être posés? Et par qui sont-ils posés? Qui les développe? Qui constitue leurs formes et leurs proportions régulières? — M. Renan ne le dit pas; mais il suppose qu'entre savants l'intervention de Dieu ne peut être considérée comme expli-

quant quel que ce soit. Cette supposition est même pour lui, ce semble, un axiome qu'on ne doit pas mettre en question, et qui n'a aucun besoin d'être prouvé, ni justifié!

Pour expliquer sans Dieu le développement primitif des langues, le vulgaire des philologues supposait autrefois et suppose souvent encore que les éléments des langues ont été produits successivement, et que les systèmes grammaticaux des diverses familles ont été composés pièce à pièce. On a cru, sans doute, diminuer ainsi la difficulté en la divisant. Mais les linguistes les plus profonds de notre époque ont rejeté cette explication comme inadmissible, en ce qui concerne le fond essentiel et originel des langues.

M. Renan pense comme eux que la difficulté capitale, dans la formation des langues-mères, n'a pu être partagée; et qu'il a fallu du gré mal gré la résoudre en un seul coup (1886).

Ce n'est pas, dit-il, par des juxtapositions successives que s'est formé le langage; mais, semblable aux êtres vivants, il fut, dès son origine, en possession de ses parties essentielles. C'est en ce sens que G. de Humboldt a pu dire que le langage avait été donné tout fait à l'homme, et que F. Schlegel l'a appelé une création d'un seul jet (1887).

Malgré cela, M. Renan ne veut pas croire que le premier homme ait reçu de Dieu une langue toute faite; il s'admet pas davantage que les langues des différentes races aient été, à Babel, créées d'un seul jet, sous l'influence mystérieuse d'une intervention divine. Il préfère supposer que l'expansion naturelle des facultés humaines a créé toutes les langues-mères, sans influence miraculeuse. Il affirme que les choses se sont passées infailliblement comme il le suppose; et, quand il a reproduit son assertion sous diverses formules scientifiques, il croit l'avoir démontré!

Il avoue bien qu'aucune image empruntée à l'état actuel de l'esprit humain ne peut nous aider à concevoir cette création des langues par la spontanéité naturelle de l'esprit humain; — « fait étrange, dit-il, devenu entièrement impossible dans notre milieu réfléchi » (1888). — Mais il n'en donne pas moins pour inséparable ce fait impossible aujourd'hui, ce fait qu'aucune image empruntée à l'état actuel de l'humanité ne peut nous aider à concevoir!... J'ai cherché dans ses écrits une preuve quelconque de ce fait, je n'ai pu réussir à la trouver.

En général, M. Renan se dispense d'indiquer les procédés qui l'ont conduit à ses théories hypothétiques. Il semble toujours prononcer des oracles et compter sur une aveugle déférence. Je crains, en effet, que bien des lecteurs ne le croient plus volontiers que la Bible.

Et cependant il n'a pas lui-même une foi bien ferme à ses affirmations. On sent parfois, sous l'absolutisme de son langage, un fond d'inquiétude sceptique.

Ayant écarté le flambeau qui seul éclairait véritablement l'origine du monde, de l'homme et des

(1885) La *Liberté de penser*, 15 juillet 1849, p. 129, 130. Le livre de Feuerbach, dont il s'agit, est l'expression cynique de l'athéisme le plus sadique.

(1886) On peut voir le développement et les preuves de cette opinion dans la seconde partie du beau discours de Mgr Wiseman sur l'Étymologie philologique, et dans l'*Histoire des langues sémitiques* par M. Renan, p. 431, 432, 443, 444.

(1887) *Hist. des langues sémit.*, p. 444, 445. — « Ceux qui rapportent à un couple unique les races si variées de l'espèce humaine, disent Niebuhr, doivent supposer un miracle, pour expliquer l'existence d'idiomes de structures différentes; pour ces langues, qui diffèrent dans leurs racines et leurs qualités essentielles, ils doivent admettre le prodige de la confusion des langues. L'admission d'un

semblable miracle n'offense point la raison. Les débris de l'ancien monde prouvent clairement, en effet, qu'un autre ordre de choses existait avant l'ordre actuel; il est donc très-évident qu'après avoir duré un certain temps, cet ordre primitif eut une révolution qui changea son essence. — Niebuhr *romische geschichte*, 3^e Aug., I^{er} théor., t. 60. — Cf. le 1^{er} discours de Mgr Wiseman sur l'Étude comparée des langues, 1^{re} partie.

(1888) *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1851, p. 1064. — « Peut-être, dit-il, quelques pages plus loin, peut-être notre siècle a-t-il cherché du mot de spontanéité dans l'explication des phénomènes que ni l'expérimentation ni l'histoire ne sauraient atteindre (p. 1086). — Il entrevoit la vérité, mais ne s'y arrête point.

langues, il s'est vu réduit à deviner, à conjecturer comment les choses ont dû se passer primitivement. Mais ses habitudes critiques ne sauraient lui permettre de se fier longtemps à des conjectures arbitraires. Comment, par exemple, un esprit si exigeant pourrait-il trouver une satisfaction durable dans des conjectures telles que celle-ci : — « Il n'est pas impossible que la naissance du langage ait été précédée d'une période d'incubation, durant laquelle des causes, en tout autre temps secondaires, auraient agi d'une manière décisive et créatrice les abîmes de séparation qui nous étonnent (889). »

« Les écrits de M. Renan offrent çà et là des indices d'une exaltation qui peut expliquer bien des illusions; mais son imagination et ses passions irrégulières ont beau s'exalter, le scepticisme reprend toujours le dessus, et l'expression du découragement succède aux hypothèses les plus hasardées. Après la phrase vide et prétentieuse que je viens de citer, vient celle-ci, qui semble ajoutée pour l'exclamer : — « LES ORIGINES DE L'HUMANITÉ SE PERDENT DANS UNE TELLE NUIT, QUE L'IMAGINATION MÊME N'OSE SE HASARDER SUR UN TERRAIN OÙ TOUTES LES INDUCTIONS SEMBLERAIENT MISES EN DÉFAUT. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 430.)

« Malheureusement l'imagination de M. Renan aime, quoi qu'il en dise, à s'égarer dans cette nuit; il s'efforce même d'en épaisir les ténèbres, comme pour dérober aux prises de la critique ses inductions les plus téméraires. — Nous allons en voir une preuve dans les efforts qu'il fait pour obscurcir l'unité originelle de l'espèce humaine.

III. — 1. Que la famille indo-européenne et la famille sémitique soient parties des mêmes régions, et qu'on puisse leur attribuer la même origine, — M. Renan l'accorde à ses maîtres. Il paraît bien tenir à constater, par une foule d'objections, que cette concession est assez bénivole, et qu'à la rigueur il pourrait s'y refuser; mais, finalement, il convie que ses objections ne sont pas décisives, — que les preuves philologiques, historiques et psychologiques par lesquelles on établit l'unité originelle de ces deux familles ont au moins le caractère de la vraisemblance; — que cette unité primitive des deux familles humaines les plus distinguées est une hypothèse probable, — et qu'il est même permis de rapporter à cette grande unité les races chamaites et couchitiques.

« Le contact autohistorique des peuples indo-européens et des peuples sémitiques est devenu, dit-il, une sorte d'hypothèse reine dans les plus hautes et les meilleures régions de la science allemande. Sans me prononcer sur ce point avec la même assurance que M. Ewald et M. Lassen, je dois dire cependant que cette hypothèse me semble n'avoir contre elle aucune objection décisive, et servir de lien à beaucoup de faits qui, sans cela, restent inexplicables... Sans doute, la race sémitique présente un type très-prononcé, qui fait que l'Arabe et le Juif sont partout reconnaissables. Mais ce caractère différentiel est beaucoup moins profond que celui qui sépare un brahmane d'un Russe ou d'un Suédois; et pourtant les peuples brahmaniques, slaves et scandinaves appartiennent évidemment à la même race... Tour à tour les Juifs, les Syriens, les Arabes, sont entrés dans l'œuvre de la civilisation générale et y ont joué leur rôle, comme partie intégrante de la grande race perfectible (890)... Envisagés par le

côté physique, les Sémites et les Ariens ne font qu'une seule race, la race blanche; envisagés par le côté intellectuel, ils ne font qu'une seule famille, la famille civilisée... On expliquerait à peine comment deux espèces apparues isolément, se montreraient aussi semblables dans leur constitution essentielle, et seraient si facilement confondus en une seule et même destinée...

« ... RIEN N'EMPÊCHE QUE DES PEUPLES SORTIS D'UNE MÊME BERCEAU, MAIS SCINDÉS DES LES PREMIÈRES JOUES, NE PARLENT DES LANGUES DE SYSTÈME DIFFÉRENT, tandis qu'il est difficile d'admettre que des peuples offrant les mêmes caractères physiologiques et psychologiques ne soient pas frères. Nous arrivons donc par toutes les voies à ce résultat probable, que les races sémitiques et ariennes ont cohabité, à leur origine, dans la région du Belouttag ou de l'Indonouch... On pourrait comparer ces relations primitives à celles de deux jumeaux qui auraient grandi à une petite distance l'un de l'autre, puis se seraient séparés tout à fait vers l'âge de quatre ou cinq ans. En se retrouvant dans leur âge mûr, ils seraient comme étrangers l'un à l'autre et ne porteraient guère d'autre signe de parenté que des analogies imperceptibles dans le langage, quelques idées communes, telles que le souvenir de certaines localités, et par-dessus tout un air de famille dans leurs aptitudes essentielles et leurs traits extérieurs. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 457, 463-465.)

« La philosophie comparée, aidée par l'histoire, établit avec une entière certitude l'unité de la grande race indo-européenne... Elle rattache d'une manière très-aisemblable à la race indo-européenne la race sémitique, inséparable de la première dans l'histoire de la civilisation. Elle permet de rapporter à la même famille les races chamaites et couchitiques, et arrive ainsi à montrer comme possible l'unité de toutes les races qui ont fondé la civilisation dans l'ouest de l'Asie, dans l'Europe, dans le nord et l'est de l'Afrique. (*Ibid.*, p. 475, 476.)

« Rien ne s'oppose à ce que l'on se représente les trois ou quatre grandes races qui figurent dans l'histoire de la civilisation, comme sortant d'un berceau unique, situé dans l'Asie, restant quelques temps groupées autour de ce berceau, et là formant leur langue d'après trois ou quatre types différents, mais toujours sur un certain nombre de bases communes, et en y faisant entrer beaucoup d'éléments communs. » (*Ibid.*, p. 466.)

« On se tromperait fort, si l'on concluait de ces textes que M. Renan est disposé à reconnaître l'unité originelle de toutes les races humaines. Profitant de l'obscurité qui dérobe aux investigations des sciences naturelles les origines de certaines races moins étudiées, et séparées de nous par des différences très-sensibles, il tâche de persuader à ses lecteurs que, pour demeurer fidèles aux lois de la science, ils doivent s'abstenir de croire que ces races sont unies à la nôtre par le lien d'une commune origine.

« La science (891), dit-il, répugne à admettre dans la grande famille des peuples indo-européens, sémites, chamaites et couchitiques, la race chinoise et surtout les races inférieures, qui ne rentrent pas dans la première couche de la population du globe (etc.). »

« Je soutiens, au contraire, que la science ne ré-

(889) *Hist. des langues sémit.*, p. 419. — Cette phrase est un spécimen du langage inintelligible sous lequel M. Renan s'efforce parfois de cacher l'embarras de sa pensée.

(890) M. Renan ne croit pas à la perfectibilité des races sauvages; il leur attribue en conséquence une nature

inférieure à la nôtre et une origine différente de la nôtre. (891) *Ibid.*, p. 476. — C'est toujours le même procédé: M. Renan met ses répugnances personnelles sous la protection vénérable de la science, qui, n'étant pas une personne, ne peut pas réclamer contre l'abus qu'il fait de son nom et de son crédit.

puge pas de tout à cette admission, et que M. Renan a tort de lui imputer les sentiments qui sont en lui trop visibles.

« 2. A l'en croire, « si les planètes dont la nature physique semblerait analogue à celle de la terre, sont peuplées d'êtres organisés comme nous, on peut s'avancer que l'histoire et la langue de ces planètes ne diffèrent pas plus des nôtres que l'histoire et la langue chinoises n'en diffèrent. (Ibid., p. 467.) »

« Or, son livre même nous fournit des données suffisantes pour réfuter ce paradoxe.

« La civilisation chinoise, ayant eu un développement à part, devait avoir un caractère à part. Néanmoins (M. Renan le constate) elle est arrivée à un résultat qui se rapproche beaucoup de la civilisation européenne. Au premier coup d'œil, la société chinoise paraît bien moins éloignée de la société européenne que de la société indienne; et cependant, aux yeux d'un observateur attentif, c'est la même constitution intellectuelle qui a produit le monde indien et le monde européen. » (Ibid., des langues sémit.)

« La philologie compaie, aidée de l'histoire, établit avec une entière certitude l'unité de la grande race indo-européenne (892). » — Une comparaison approfondie de la société brahmanique avec la société chinoise, d'une part, et notre société européenne, de l'autre, confirme pleinement le premier coup d'œil dont parle M. Renan. Les Indous ressemblent moins aux Français que les Chinois ne ressemblent aux Anglais. Tous les savants reconnaissent pourtant que les brahmanes sont bien de la même race que nous; pourquoi donc les Chinois n'auraient-ils pas la même origine que nous et que nos frères d'outre-Manche? Si l'énorme différence qui sépare notre société de la société hindoue n'est pas une objection contre l'unité primitive de la famille indo-européenne, comment la différence moins considérable qui sépare notre civilisation de la civilisation chinoise, serait-elle une objection sérieuse contre l'unité originelle de l'espèce humaine?

« M. Renan avoue que la science permet de faire entrer les races chamites et couchites dans la grande famille des peuples indo-européens et sémitiques. Pourquoi donc répugne-t-il à y faire entrer pareillement la race chinoise? N'a-t-il pas constaté lui-même les analogies frappantes de la civilisation chinoise et des civilisations chamites et couchites? — « Caractère matérialiste, instincts religieux et poétiques peu développés, faible sentiment de l'art, mais sentiment très-raffiné de l'élegance; grande aptitude pour les arts manuels, et pour les sciences mathématiques et astronomiques; littératures exactes, mais sans idéal, esprit positif tourné vers le négoce, le bien-être et l'agrément de la vie; pas d'esprit public, ni de vie politique, au contraire une administration très-perfectionnée et telle que les peuples ne l'ont eue qu'à l'époque romaine et dans les temps modernes; peu d'aptitude militaire; langues monosyllabiques et sans flexions (egyptien, chinois); écritures hiéroglyphiques ou idéographiques (Ibid., p. 474). » — tels sont les traits communs qui lui paraissent caractériser ces civilisations. Et continuant d'assurer les Chinois aux Chamites et aux Couchites, il termine ainsi son tableau synthétique: « Toutes les civilisations couchites et chamites ont disparu sous l'effet des Sémites et des Ariens. En Chine, au contraire, ce type primitif

« de civilisation a survécu et est venu jusqu'à nous. » — Le caractère matérialiste qu'il attribue à ces civilisations ne leur est point particulier et n'a rien d'absolu. On aperçoit ça et là des lueurs du spiritualisme dans les témoins qui couvrent l'ancienne Égypte comme la Chine antique et l'Inde primitive, mais c'est bien le matérialisme qui domine partout dans le monde païen. A travers le matérialisme des lettres modernes et sous le voile de leurs commentaires trompeurs, on peut toutefois reconnaître encore, dans les traditions historiques et religieuses de la Chine antique, des rapports frappants avec les traditions religieuses et historiques résumées dans la Genèse. On a exagéré sans doute le nombre et l'importance de ces rapports; mais toute déduction faite des rapprochements forcés et des explications contestables, il reste un fonds d'analogies telles, qu'aucun peuple européen ne saurait en offrir peut-être d'aussi remarquables. Du reste, ce n'est pas seulement par ce qu'il y a de pur et de vénérable dans leurs traditions anciennes, que les Chinois se rattachent à notre grande famille; leurs erreurs, leurs superstitions, leurs fables, ne ressemblent pas moins à celles qui dominèrent en Europe, dans l'Asie occidentale et dans le nord de l'Afrique, jusqu'aux premiers siècles de notre ère, et qui dominent encore chez les peuples païens.

« La difficulté la plus saillante dont M. Renan pût tirer parti, c'est le caractère particulier de la langue chinoise; mais M. Renan exagère visiblement quand il dit « qu'entre le chinois et les autres langues de l'Europe et de l'Asie, il n'y a de commun que le but à atteindre. » Sur ce point comme sur bien d'autres, il se réfute lui-même. N'avoue-t-il pas que les Chinois a des rapports avec l'ancien idiomme de l'Égypte, qui lui-même ou a avec l'hébreu? « Plus on remonte vers l'état primitif de la langue égyptienne, dit-il d'après M. de Rougé, « PLUS ON TROUVE UNE LANGUE ANALOGUE AU CHINOIS, « UNE LANGUE MONOSYLLABIQUE. » (Hist. des langues sémit., p. 79.) On sait aussi que l'écriture chinoise est idéographique comme l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens. Un ami de M. Renan, M. A. Murry, signalait naguère, dans la Revue des Deux-Mondes (895), ces rapports de la langue et de l'écriture chinoise avec la langue et l'écriture de l'Égypte.

« Les philologues les plus éminents de notre époque supposent « que les peuples sémitiques et « indo-européens, sortis d'un même berceau, aurasent d'abord parlé en commun une même langue « rudimentaire, ANALOGUE À LA LANGUE CHINOISE, « dont les éléments se retrouveraient dans les radicaux bilabes de l'hébreu... Ces deux races se seraient séparées avant le développement complet des radicaux, et surtout avant l'apparition de la grammaire. Chacune aurait érigé à part ses catégories grammaticales, sans autre rapport qu'une certaine similitude de génie. Telle est l'opinion à laquelle semblent se ranger MM. Hopp, G. de Humboldt, Erwald, Lassen, Lepsius, Benfey, Poti, Keil, Bunsen, Kunick, etc. Elle niteau jusqu'à « un certain point l'assentiment de M. E. Barnouf. » (Hist. des langues sémit., p. 427.)

« D'après ces hommes si compétents, la langue chinoise serait donc analogue à la langue primitive des peuples indo-européens et sémitiques.

« Cherchant, à la suite de ses maîtres, quel put être l'état primitif des langues sémitiques avant la formation de leurs dialectes, M. Renan lui-même

(892). Ibid., p. 475. — Forcé de reconnaître que « la Chine est arrivée à un état fort ressemblant à celui de l'Europe, » M. Renan cherche à éluder les conséquences de ce fait en l'attribuant « uniquement à ce qu'il y a d'universel dans la nature humaine. » Mais ce qu'il y a d'universel dans la nature humaine n'est-il pas la signe de l'unité originelle des différences races?

(895). Revue des Deux-Mondes, 1^{re} septembre 1855. — « En Égypte, le signe hiéroglyphique, employé à représenter une lettre initiale, servait quelquefois de déterminatif pour une classe entière d'objets. On retrouve quelque chose de tout à fait analogue dans les effets de l'écriture chinoise, véritables déterminatifs qui rattachent ceux de l'écriture hiéroglyphique. »

a été mené à cette conclusion : « On arrive ainsi à une langue simple et monosyllabique, sans flexions, sans catégories grammaticales, exprimant le rapport des idées par la juxtaposition ou l'agglutination des mots, à une langue, en un mot, assez analogue aux formes les plus anciennes de la langue chinoise. Un tel système devrait sans doute être considéré comme logiquement antérieur à l'état actuel des langues sémitiques. Mais est-on en droit de supposer qu'il ait réellement existé? Voilà sur quoi un esprit sage, persuadé qu'on ne saurait deviner a priori les voies infiniment multiples de l'esprit humain, hésitera toujours à se prononcer. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 87.) — Fort bien! Mais, si l'on ne peut deviner a priori les voies infiniment multiples de l'esprit humain, comment un esprit sage voudrait-il décider a priori qu'aucune des familles issues de Noé n'a pu arriver à la langue chinoise par une de ces voies inconnues?

« Le mystérieux châtiment qui produisit à Babel la confusion des langues, nous dispense de chercher comment ont pu se produire les différences profondes qui séparent depuis un temps immémorial les langues de certains peuples (894). On conçoit, du reste, sans peine, que ces différences ont dû se multiplier et devenir plus profondes chez les peuples qui sont restés dans l'isolement. Or, tel est le cas des Chinois et des races sauvages.

« Nous avons cité d'ailleurs un aveu de M. Renan qui tranche la question : — « Rien n'empêche, dit-il, que les peuples sortis du même berceau, mais scindés dès les premiers jours, ne parlent des langues de système différent. » (*Ibid.*, p. 465.) — Que dirions-nous de plus?

« 3. Les races sauvages n'ayant pas de souvenirs traditionnels, ou du moins en ayant peu, ne sauraient nous fournir de nombreuses données pour constater la noblesse de leur première origine. C'est donc sur elles principalement, c'est sur leur ignorance, sur leur défaut de mémoire que compte le scepticisme. Mais, quoique les sciences naturelles manquent de moyens pour faire l'histoire de ces races et remonter ainsi à leur berceau, quoique les langues de ces peuples déchus aient été très-peu étudiées jusqu'à ce jour, il n'est pas vrai que la science répugne, comme le dit M. Renan, à reconnaître en eux des membres déchus de la grande famille civilisée.

« Le rationalisme tend, je le sais, à détruire dans les âmes la conviction salutaire de la fraternité universelle des hommes. Mais le rationalisme n'est pas la science. Parmi les rationalistes les plus célèbres, quelques-uns d'ailleurs ont noblement repoussé l'hypothèse odieuse que M. Renan veut faire passer pour une donnée de la science. Je citerai seulement Schelling, qui s'exprimait ainsi dans sa *Leçon sur la méthode des études académiques* : « Il n'y a pas d'état de barbarie qui ne dérive d'une civilisation détruite. Il est réservé aux travaux futurs sur l'histoire du globe de montrer comment ces peuples qui vivent aujourd'hui à l'état sauvage, ne sont que des peuplades violemment séparées par des révolutions de toute communication avec le reste du monde, et qui, dans leur isolement, privés des trésors amassés de la civilisation, sont tombées à l'état où nous les voyons. Je regarde absolument l'état de civilisation comme ayant été le premier état de la race

humaine. » (P. 119 de la traduction publi. par M. Ch. Renard.)

« M. Renan professe une opinion tout opposée. Il ne la prouve pas, mais l'énonce en passant, comme un résultat évident de la science. Il paraît frappé de l'idée que les races sauvages sont par essence incapables de progrès, tandis que les races civilisées sont au contraire, par leur nature, à l'abri de la profonde décadence dont les sauvages nous offrent le hideux spectacle. Mais les raisons qu'il donne pour justifier cette idée sont, comme elle, des hypothèses destituées de preuves.

« Aucune branche des races indo-européennes ou sémitiques, » dit-il, « n'est descendue à l'état sauvage. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 468.) — Comment peut-il le savoir? Est-ce que la plupart des races sauvages n'ont pas dû se former dans des âges et dans des contrées dont l'histoire nous manque? Il me semble, d'ailleurs, que les tribus barbares de l'Europe septentrionale ont été, jusqu'à leur conversion au christianisme, dans un état assez voisin de celui des sauvages. Supposons toutefois qu'il y a, dans la famille indo-européenne et dans la famille sémitique, une énergie naturelle qui les a préservées de certaines décadences, dont les autres familles humaines n'ont pas su se garantir sous des climats plus éternels; il restera à prouver que ces inégalités n'ont pas pu se produire parmi les enfants d'un même père, sous les influences diverses des institutions et des climats; or, c'est ce que M. Renan ne prouve pas. Les sciences naturelles nous montrent qu'il y a, dans les espèces végétales et animales, une tendance inépuisable à produire des variétés profondément inégales en force et en beauté. Pourquoi des phénomènes analogues n'auraient-ils pas pu se produire dans le développement de l'espèce humaine et devenir permanents, sous l'action durable de certaines circonstances extérieures?

« On n'a pas, » dit encore M. Renan, « un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation » (*Ibid.*). — Admettons le fait comme certain, bien qu'il soit difficile à constater; que faudrait-il en conclure? Qu'aucune de ces peuplades n'a pu s'élever à la civilisation? Est-ce que l'homme fait toujours tout ce qu'il peut faire? Supposons, d'ailleurs, que les sauvages soient incapables de sortir du misérable état dans lequel ils végètent; n'en suit-il qu'ils aient toujours été frappés de la même incapacité? Qui n'a rencontré des hommes abrutis, dont les facultés intellectuelles et morales semblent détruites par le vice? Naturellement ces hommes sont incapables de se régénérer; ils appartiennent cependant à la même race que nous. Les peuples sauvages peuvent avoir eu originellement toutes les aptitudes qui leur manquent aujourd'hui. Ils les auraient perdues, comme tant de jeunes gens perdent sous nos yeux les dispositions et les aptitudes naturelles qu'ils montraient dans leur enfance.

« Du reste, il s'en faut bien que ces peuples déchus soient incapables de recouvrer les lumières qui semblent atrophiées dans leur nature. Par la grâce du Sauveur des hommes, tous les peuples sont guérissables (Sap. 1, 14); et de nos jours même, des Océanistes anthropophages, transformés en des hommes nouveaux par l'influence divine du catholicisme, sont arrivés à la pratique des vertus les plus difficiles. Qui sait si leurs descendants ne fon-

(894) M. Renan dira que le savant ne peut renoncer à s'expliquer comment des choses. Mais lui-même déclare qu'il faut y renoncer sur le point précis qui nous occupe : « Nous devons, dit-il (p. 439), renoncer à retrouver le sentier capricieux que suivit l'imagination des créateurs du langage et les associations d'idées qui les guidèrent dans cette œuvre spontanée, où tantôt l'homme, tantôt

la nature renouaient le fil brisé des analogies et réalisaient leur action réciproque dans une indissoluble unité! »

Magna, imo maxima pars sapientie est quidem avia animo nascere recte; — Parole admirable, dit l'auteur, d'un philosophe oublié, mais profond. »

deront pas un jour, dans les îles de l'Océanie, une civilisation comparable à celle qu'ont élevée en Europe les fils des Goths, des Francs et des Normands ?

« Quoi qu'il en soit, l'âlme profond qui sépara aujourd'hui les races sauvages des races civilisées, ne prouve nullement que ces races ont eu jadis une origine différente. Au sein même de la civilisation la plus brillante, il y a des familles presque aussi dégradées que les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. Si ces familles étaient isolées durant des siècles, au milieu des bois, sous des climats éternuants, elles formeraient, à coup sûr, des races non moins ignorantes, non moins féroces, non moins atroces que les Cafres et les Endamènes.

« Sans doute, M. Renan le dit très-bien, « la langue des peuples civilisés est à elle seule un signe de leur noblesse et comme une première philosophie. » (Loc. cit.) Mais les langues ou du moins les traditions des sauvages prouvent que ces peuples déchus appartiennent, par leurs origines, à la famille civilisée. J'en ai pour garant le juge le plus expert et le moins suspect de préoccupations théologiques, M. A. de Humboldt. (Vne des *Corollaires*, passim.) Tout ce qu'on a trouvé, chez ces peuples, de souvenirs et de monuments, les rattache, comme leurs idiomes, à des races supérieures (395).

« IV. — La prétention suprême de M. Renan est « d'éliminer toute idée conçue a priori sur le développement de l'humanité. » (Hist. des langues sémit., p. 499.) Personne pourtant n'a peut être moins que lui le droit de dire comme Newton : « Hypothèses non fingo ! » Toutes ses idées générales sur l'histoire de l'humanité semblent, en effet, conçues a priori, par opposition aux idées traditionnelles conçues a posteriori sous l'influence des faits.

« Non content de supposer arbitrairement que les races humaines ont apparues, chacune de leur côté, sur divers points du globe et en divers temps, il a déterminé a priori l'ordre chronologique suivant lequel ces races ont dû probablement faire leur apparition. Voici cet ordre imaginaire, tel qu'il a jugé à propos de le tracer :

« 1° Races inférieures n'ayant pas de souvenirs, « couvrant le sol dès une époque qu'il est impossible « de rechercher historiquement, et dont la détermination appartient aux géologues..... L'Océanie, « l'Afrique méridionale, l'Asie septentrionale, en « sont restées à cette humanité primitive qui devait « offrir les plus profondes diversités, mais toujours « une incapacité absolue d'organisation et de progrès.

« 2° Apparition des premières races civilisées : « Chinois, dans l'Asie orientale; Gouschites et « Chasmites, dans l'Asie occidentale et l'Afrique. « Premières civilisations empreintes d'un caractère « matérialiste.... Ces races comptent trois ou quatre « mille ans avant l'ère chrétienne....

« 3° Apparition des grandes races nobles, Ariens « et Sémites, venant de l'Inde. Ces races apparaissent au même temps dans l'histoire, la première en Bactriane, la seconde en Arménie, deux « mille ans environ avant l'ère chrétienne....

« Ainsi, la philologie comparée, si déçue par l'histoire, arrive, non pas certes à résoudre, mais à circonscrire le problème des origines de l'espèce humaine.... elle établit, d'une manière approximative, l'ordre chronologique selon lequel ces « races diverses sont entrées dans l'histoire, et la « date relativement moderne de l'apparition des « races civilisées. » (Ibidem, p. 473-476.)

« Il ne s'agit pas seulement ici de l'ordre suivant

lequel les races humaines sont entrées sur le théâtre de l'histoire; il s'agit en même temps de l'avènement de ces races à l'existence. En effet, quoique les peuples sauvages soient toujours restés en dehors de l'histoire, M. Renan suppose très-évidemment qu'ils sont antérieurs aux peuples civilisés, et qu'ils « ont formé la première couche du monde « humain. » Beaucoup d'athées et de panthéistes se plaisent à conjecturer que l'humanité s'est ainsi formée par des dépôts successifs. M. Renan ne voudrait pas s'engager à défendre leurs rêves burlesques; néanmoins, il suppose, d'après eux, qu'une première couche de races sauvages s'est produite, on ne sait quand ni comment, sans l'intervention d'un Dieu créateur; — trois ou quatre mille ans avant notre ère, les premières races civilisées seraient apparues, sans qu'on sache mieux comment; — puis enfin, seraient venues les grandes races nobles des Ariens et des Sémites, deux mille ans environ avant l'ère chrétienne. — Entre cette genèse fantastique et les découvertes positives de la philologie et de l'histoire, il n'y a pas la moindre connexion logique. Aucune science n'induit à penser que les races sauvages soient antérieures aux races civilisées; aucune n'établit que les Chinois, les Gouschites et les Chasmites aient existé avant la famille indo-européenne et la famille sémitique. Parmi ces races, les unes sont arrivées plus promptement que les autres à l'état de sociétés régulières, industrielles et florissantes; mais ce n'est pas à dire que les unes soient nées avant les autres et dans des contrées différentes. Les Germains sont arrivés à la civilisation après les Romains; ils appartiennent cependant à la même famille, ils sont venus primitivement des mêmes contrées et ont eu la même origine. M. Renan est forcé d'en convenir.

« Les races sauvages, » dit-il, « n'ont pas de souvenirs, et il est impossible de rechercher historiquement l'époque de leur apparition. » Comment donc peut-il savoir que cette apparition eut lieu avant celle des races civilisées? La détermination précise de l'époque où parurent les sauvages appartient, suivant lui, aux géologues. Les géologues ont rien à dire sur cette question : leur science prouve seulement que l'espèce humaine, dans son ensemble, est moins vieille que M. Renan ne paraît le dire.

« Voici le seul fait qu'il produit pour démontrer cette antériorité prétendue des races sauvages : — « Partout les Ariens et les Sémites trouvent sur « leurs pas, en venant s'établir dans un pays, des « races à demi sauvages qu'ils exterminent et qui « survivent dans les mythes des peuples plus civilisés sous forme de races gigantesques ou magiques, « nées de la terre, souvent sous forme d'animaux. » (Hist. des langues sémit., p. 474.) Rien de plus facile à concilier avec l'histoire biblique que des origines humanitaires. Parmi les hommes qui repeuplèrent le monde après le déluge, ceux qui aimèrent la vie sédentaire, restant groupés autour du second berceau de l'humanité, y fondèrent des sociétés compactes, qui ne pouvaient s'étendre que très-lentement, mais qui devaient soumettre peu à peu les populations moins solidement constituées. Les hommes, au contraire, qui aimaient par-dessus tout les voyages, la liberté et les aventures, se dispersèrent de tous côtés à travers les forêts immenses dont la terre avait dû se couvrir rapidement. Ils durent, en peu de temps, se trouver divisés par d'énormes distances. Vivant de chasse et de pêche, absorbés par des occupations grossières, perdant chaque jour le souvenir de la tradition primitive, cherchant dans des plaisirs monstrueux l'oubli de leur misère, ils finirent, sans doute, tombèrent bientôt dans des

(395) Voy. sur ce sujet d'importants détails dans les beaux discours de Mgr Wiseman sur l'accord des sciences et de la religion.

habitudes qui écouffèrent en eux la raison et la conscience. Ainsi durent se former les populations sauvages, d'après les conjectures les plus vraisemblables. Il n'est donc pas surprenant qu'elles aient précédé partout les races civilisées, dont le développement seré dut être beaucoup moins rapide.

« M. Renan pose, comme second principe de sa genèse, cette assertion que « les Chinois, les Coussites et les Chamanites comptent trois ou quatre mille ans d'histoire avant l'ère chrétienne, » tandis que les Ariens et les Sémites apparaissent seulement dans l'histoire à deux mille ans avant notre ère. » Mais il ne prouve pas plus cette thèse que l'antériorité des races sauvages. Et comment la prouverait-il? Est-ce que les Coussites et les Chamanites nous ont laissé leur histoire? L'accorderai volontiers que le génie industriel, commercial, artistique et politique s'est développé chez eux avant de se développer chez les Ariens et les Sémites; mais s'ensuit-il qu'ils aient existé avant ces deux races, comme M. Renan paraît insinuer? De ce que les Romains sont arrivés à la civilisation avant les Germains, qui donc voudrait conclure qu'ils sont arrivés au monde avant eux?

« Ni les monuments de l'histoire chinoise, ni ceux de l'Asie occidentale, ni ceux de l'Égypte, ne nous font remonter par delà l'époque dont la Genèse nous offre l'histoire la plus ancienne, la plus authentique, la plus digne de foi à tous égards.

« L'Hérodote de la Chine, Sse-ma-thsian, n'écrivait qu'un siècle avant Jésus-Christ (A. Rénusar, *Nouv. Mém. asiat.*, t. II, p. 252), et il n'eut à sa disposition que des lambeaux de chroniques échappés à la persécution, ou des traditions éparpillées dans la mémoire des vieillards (896). Aussi Klaproth ne place le commencement de l'histoire certaine en Chine qu'en 782 avant Jésus-Christ. (*Asia polyglotta*.) Le *Chou-King*, il est vrai, fait remonter les origines de la société chinoise à l'an 2255 avant Jésus-Christ, au temps du roi Yao, qui semble être un des petits-fils de Noé. Mais, suivant l'expression de Klaproth, il y a là environ quatorze siècles d'histoire incertaine. Sse-ma-thsian prétend remonter jusqu'en 2697, c'est-à-dire environ vingt-six siècles avant l'époque où il écrivait. Mais il avait, pour remonter si haut, moins de données certaines que le rédacteur du *Chou-King*, qui s'était prudemment arrêté au temps d'Yao. Nous ferons donc une concession un peu gratuite, ce semble, aux sinologues enthousiastes, en disant avec A. Rénusar : « L'histoire de la Chine remonte avec certitude jusqu'à un xiii^e siècle avant notre ère, et des traditions qui n'ont rien de méprisable permettent d'en reporter le point de départ quatre siècles plus haut, à l'an 2657 avant Jésus-Christ (897). » — C'est à cette même année 2657 que Klaproth fait commencer l'histoire incertaine de la Chine. (*Asia polyglotta*.) Les souvenirs les plus lointains et les plus douteux des Chinois dépassent donc à peine de quelques siècles le temps d'Abraham. Sur l'histoire primitive de l'humanité, avant la dispersion des peuples, la Chine ne pos-

sède nul renseignement historique comparable à la Genèse. Nous le montrerons plus amplement dans une étude spéciale sur le Pentateuque.

« Il paraît bien que les enfants de Cham, mettant à profit les ressources traditionnelles de la civilisation antédiluvienne, fondèrent, après le déluge, dans l'Asie occidentale et en Égypte des sociétés industrielles qui s'élevèrent très-rapidement à un état extraordinaire de puissance et de prospérité matérielle. Mais, si brillantes qu'aient été ces premières civilisations post-diluvienne, leur développement peut trouver sa place dans les limites de la chronologie biblique (898).

« Si l'homme eût commencé par l'état sauvage et se fût développé lentement, des monuments pareils à ceux du premier empire égyptien supposeraient bien deux mille ans de progrès avant Abraham; mais le sauvage est l'homme dégradé et non l'homme primitif. Pourquoi d'ailleurs le génie artistique des enfants de Cham n'aurait-il pas débuté par des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et même de peinture, comme le génie grec a débuté par l'Iliade et l'Odyssée, ou comme les Normands, à peine sortis de la barbarie, ont débuté dans l'art chrétien par de magnifiques cathédrales que nous savons à peine conserver et imiter? Toute l'histoire prouve que le génie des arts, de l'industrie et du commerce ne se développe pas d'une manière lente et continue, mais qu'après des âges d'une activité surprenante il s'affaiblit et s'endort souvent pour de longs siècles.

« Je reviendrai plus tard, s'il plaît à Dieu, sur ces questions importantes. Mais on doit voir déjà que les assertions de M. Renan ne méritent nulle confiance, et que sa manière de traiter l'histoire est profondément arbitraire, hypothétique et destituée d'exactitude.

« V. — En terminant le livre absurde et impie où il s'est efforcé d'ancrer l'histoire évangélique, le docteur Strauss essayait d'établir, qu'après tout, son ouvrage ne violait en rien la croyance de l'Église chrétienne, que plutôt il la confirmait (899).

« M. Renan, qui suit beaucoup le docteur Strauss, imite ce procédé. Il s'efforce de prouver que l'unité originelle des races humaines est une hypothèse gratuite et même impossible. Mais en même temps il soutient, hardiment et à plusieurs reprises, que sa critique ne s'attaque nullement à l'idée sainte enveloppée dans ce dogme.

« La vérité est qu'en certains passages, il semble exagérer, loin de la méconnaître, l'unité de l'espèce humaine (900). Mais, suivant lui, l'unité qu'il importe d'admettre, ce n'est pas l'unité matérielle d'origine, c'est l'unité spirituelle, ou l'unité *idéale*, ou la similitude de nature intellectuelle, ou l'unité de fin, toutes choses qu'il paraît vaguement confondre.

« Le grand dogme de l'unité de l'espèce humaine, dit-il, « dans sa haute signification morale et religieuse, est tout à fait antérieur de la critique... (*Hist. des langues sémit.*, p. 417.) Il ne peut entrer dans la pensée de personne de

(896) « Les vieilles chroniques, dit A. Rénusar, avaient péri dans l'incendie général de l'an 313. » *Ibid.*, p. 157.

(897) *Nouv. Mém. asiat.*, t. I, p. 65. — 600 ans après notre ère, Sse-ma-thsian n'a pas craint d'ajouter encore deux siècles à la chronologie de Sse-ma-thsian, pour y donner place à des mythes obscurs. Mais cette prétention de faire remonter toujours plus haut l'histoire chinoise, à mesure qu'on s'éloignait davantage des temps primitifs, ne mérite pas la moindre confiance. « Il n'y a, » dit Klaproth, « rien à tirer de ce que les Chinois eux-mêmes ont appelé *Wan-li-li*, c'est-à-dire ce qui n'est pas de l'histoire. » (*Asia polyglotta*).

(898) Sur la chronologie biblique, voy. les dissertations insérées dans la Bible de Venise et une note substantielle de M. H. Wallon, à la suite de son livre intitulé : *La sainte Bible révisée dans son histoire et dans ses enseignements*.

(899) *Vie de Jésus*, conclusion. Voy. sur ces antécédents paradoxaux, les paroles sensées de M. E. Quinet, *Allemagne et Italie*, t. II, p. 300.

(900) En somme, » dit-il (p. 442), « l'unité de l'humanité est une proposition sacrée et scientifiquement incontestable; on peut dire qu'il n'y a qu'une langue, qu'une littérature, qu'un système de traditions mythiques, puisque ce sont les mêmes procédés qui partout ont présidé à la formation des langues, les mêmes sentiments qui partout ont fait vivre la littérature et la poésie, les mêmes idées qui se sont partout traduites par des mythes divers. » S'il en est ainsi, que signifie l'argumentation de M. Renan contre l'unité originelle de notre espèce? Ne s'appuie-t-elle pas sur les différences des races? N'exagère-t-elle pas démesurément les différences?

« combattre un dogme que les peuples modernes
« ont embrassé avec tant d'empressement, qui est
« presque le seul article bien arrêté de leur sym-
« bole religieux et politique (901), et qui semble
« du plus en plus devenir la base des relations
« humaines sur la surface du monde entier. Mais
« il est évident que cette foi à l'unité religieuse et
« morale de l'espèce humaine, cette croyance que
« nous les hommes sont enfants de Dieu et frères,
« n'a rien à faire avec cette question scientifique qui
« nous occupe ici. Aux époques de symbolisme,
« on ne pouvait concevoir la fraternité humaine
« sans supposer un seul couple faisant rayonner
« d'un seul point le genre humain sur toute la
« terre. Mais avec le sens étiré (902) que ce dogme a
« pris de nos jours, une telle hypothèse n'est plus
« requise. Toutes les religions et toutes les philo-
« sophies complètes ont attribué à l'humanité une
« double origine, l'une terrestre, l'autre divine.
« L'origine divine est évidemment unique, en ce sens
« que toute l'humanité participe, dans des degrés di-
« vers, à une même raison et à un même idéal religieux
« (903). Quant à l'origine terrestre, c'est un pro-
« blème de physiologie et d'histoire qu'il faut laisser
« au géologue, au physiologiste, au linguiste, le soin
« d'examiner, et dont la solution n'intéresse que
« médiocrement le dogme religieux. La science, pour
« être indépendante, a besoin de n'être gênée par
« aucun dogme, comme il est essentiel que les
« croyances morales et religieuses se sentent à l'a-
« bri des résultats auxquels la science peut être
« conduite par ses déductions. » (*Hist. des langues*
semis., p. 448-449.)

« La vraie science n'est pas plus gênée par les
« dogmes catholiques que par les théorèmes égale-
« ment inflexibles de la géométrie, de la logique et
« de la morale. Les vérités morales et religieuses, de
« leur côté, ne peuvent être, en aucune façon, con-
« trédites par les résultats de la vraie science. Mais
« rien ne peut ici-bas mettre les vérités scientifiques,
« morales et religieuses, à l'abri des attaques de la
« sophistique. L'homme, en effet, est essentiellement
« libre; bien qu'il doive consacrer ses forces au ser-
« vice et à la défense de la vérité, il peut toujours
« manquer à ce devoir. Le moyen que M. Renan pro-
« pose pour sauvegarder à la fois l'indépendance de
« la science et les intérêts sacrés de la morale et de
« la religion, n'est qu'une illusion trompeuse, ou un
« chemin couvert destiné à protéger la marche des as-
« saillants et à les conduire sans péril au pied des
« murailles qu'ils voudraient saper.

« A considérer les choses d'une manière abstraite,
« l'unité spirituelle, idéale et finale du genre humain
« peut, il est vrai, se concevoir sans l'unité maté-
« rielle d'origine. Mais pour croire solidement et pra-
« tiquement que toutes les races humaines ont la
« même nature spirituelle, la même destinée finale,
« les mêmes devoirs et les mêmes droits essentiels
« (toutes vérités connexes), nous avons grand besoin
« de croire et de nous rappeler sans cesse que toutes
« ces races ont bien la même origine. L'unité maté-
« rielle d'origine est quelque chose de plus que le si-
« gne extérieur de la fraternité des âmes, de l'unité
« de leur fin, de leurs devoirs et de leurs droits; elle
« en est aussi la garantie. Voilà pourquoi les hommes
« qui croient fermement à cette unité originelle sont
« les seuls qui croient fermement aussi à l'unité des
« destinées humaines, et savent ainsi comme des
« frères les sauvages les plus dégradés.

(901) Je ne vois pas que cet article soit mieux arrêté
« que les autres dans les vagues symboles des démocrates
« et des rationalistes. Il n'a les formes arrêtées de la vé-
« rité et de la certitude que par la foi positive au christia-
« nisme.

(902) Dans le langage de l'école philosophique à la-
« quelle appartient M. Renan, un sens étiré est un sens
« vague et indéterminé.

« M. Renan nous fournit des preuves suffisantes
« de cette vérité. Tous les arguments qu'il entasse
« pour rendre douteuse l'unité originelle des races
« humaines, sont appuyés, en effet, sur les différences
« naturelles de ces races, et moins encore sur la di-
« versité de leurs traits extérieurs que sur la dis-
« semblance de leur nature intellectuelle et morale. Il
« accorde bien, d'une manière fugitive, que « toute
« l'humanité participe, dans des degrés divers, à une
« même raison et à un même idéal religieux; » mais
« l'unité de cette raison et de cet idéal paraît le frap-
« per beaucoup moins que la diversité des degrés.
« Cette diversité, suivant lui, est si profonde, qu'elle
« rend incroyable l'unité d'origine. A l'en croire, les
« races sauvages sont par nature incapables de per-
« fectionnement, et les Chinois diffèrent des Euro-
« péens autant qu'ils pourraient en différer les ha-
« bitants d'une autre planète, si par hasard ils étaient
« façonnés sur le type vague de l'humanité. Au fond
« il répugne visiblement à admettre que, dans toutes
« les races, on puisse avoir la même destinée morale
« et religieuse, les mêmes devoirs, et par suite les
« mêmes droits essentiels. Je ne dis pas que son
« cœur y répugne; ses sentiments valent mieux, je
« pense, que ses idées. Mais, qu'il le sache ou l'ignore,
« toutes les idées qu'il s'efforce d'ineuler aboutis-
« sent logiquement à cette conclusion fataliste : Les
« croyances, les mœurs, les langues et les destinées des
« différentes races sont, comme leur existence, leurs in-
« clinations et leurs facultés, des résultats nécessaire-
« ment et profondément divers des lois naturelles qui
« ont produit ces races en divers temps et en divers
« lieux.

« M. Renan admet volontiers que toutes choses
« ont un lien mystérieux dans l'unité idéale du monde;
« il ne semble pas avoir, pour les abus des symboles
« du panthéisme, la répugnance qu'il manifeste pour
« les augustes mystères du christianisme. Mais les
« brahmanes aussi admettent cette unité panthéisti-
« que, et n'en justifient pas moins le régime oppres-
« sif des castes par l'hypothèse de l'inégalité origi-
« naire des races! Que M. Renan y songe bien! l'idée
« confuse de l'unité du monde, qui embrasse les ani-
« maux, les plantes, les minéraux mêmes aussi bien
« que les hommes, ne saura jamais inspirer aucun
« dévouement, ni même aucun respect sérieux pour
« les nègres de l'Afrique et les sauvages de l'Océanie.
« Comment se dévouer au salut de ces nations dé-
« chues, quand on les juge incapables de perfection-
« nement? Pour consacrer sa vie à les régénérer, il
« faut compter sur le secours de la grâce, il faut
« croire à la parole du Dieu qui rend tous les peuples
« gérissables, qui veut le salut de tous, qui s'est in-
« carné pour tous, et nous oblige de les aimer
« tous.

« M. Renan constate qu'en général les races civil-
« lisées ont épuisé devant elles les races sauvages, et
« les ont détruites, au lieu de les transformer. Il en
« sera toujours ainsi, quand la Charité, fille de la Foi,
« ne dommera pas l'égoïsme orgueilleux de ces races
« nobles, auxquelles M. Renan attribue le privilège
« d'une nature essentiellement supérieure. « Si les
« habitudes et les traditions chrétiennes pouvaient
« être supprimées, les idées locales prévaudraient,
« et le sentiment de la fraternité humaine s'éva-
« nouirait dans les âmes. » (*Essai sur la philoso-
« phie et la religion*, par M. E. Saisset, p. 293). —
« (H. DE VALBOGEN. O. I. C.)

(903) Suivant l'hypothèse idéaliste et panthéistique de
« l'école hégélienne, Dieu n'est qu'une raison imperson-
« nelle, un monde idéal, substance et cause du monde réel;
« tous les hommes participent plus ou moins à cette raison,
« à cet idéal, qui prend en eux un caractère personnel;
« c'est en ce sens qu'ils sont fils de Dieu, d'après Strauss
« et, ce me semble, d'après M. Renan.

M. Schoebel a été plus explicite dans sa réfutation du livre inipie de l'ancien rédacteur de la *Liberté de penser* :

« Un homme, autrefois catholique, et maintenant égaré dans les régions inférieures du scepticisme et de la négation, a publié un livre qui est un chef-d'œuvre de sophisme et de science équivoque : ce livre est intitulé *Études d'histoire religieuse*. Jamais, que je sache, on n'a poussé l'audace de la négation à un degré pareil ; jamais on n'a fait servir la science à une haine de la religion positive plus décidée. Sans doute, la critique rationaliste allemande nous a habitués à entendre toutes les folies, et M. Lobeck, entre autres, les a portées à son comble ; mais ces folies où je ne sais quel caractère factice : ce sont ennemis des gargarismes d'une science de thèses, et les savants qui les soutiennent ne songent qu'à satisfaire les intempérances de leur passion pour les abstractions métaphysiques. D'ailleurs, ils sont protestants, écrivant dans des pays protestants, et, à ce titre, ils peuvent se croire autorisés à soutenir tous les paradoxes, même celui qui proclame que le paganisme pouvait suffire aux besoins les plus profonds de l'âme. Mais nous, nous sommes en France, dans un pays de sens pratique, et nos rationalistes ne se contentent pas d'une science purement spéculative ; mais nous habitons une terre catholique, et qui a maintes fois protesté qu'elle veut rester catholique, et verra ce qui fait que le livre de M. Renan est si condamnable, ce qui le rend, pourquoi ne le dirais-je pas, si odieux. Oui, odieux. Quoi ! vous dites que « le catholicisme est une légende (*Études d'hist. relig.*, p. 7), » que « la manière de faire de l'Eglise est « un reste du paganisme romain (*Ibid.*, p. 382), » et que « c'est un sentiment louable que d'éprouver « l'impression d'un affreux paganisme à la vue des « cérémonies de l'Eglise (*Ibid.*) ; » — vous dites que « trop souvent les histoires des vierges martyres « ne sont que de charmants petits romans, et que « les légendes des martyrs se distinguent par une « prodigieuse richesse d'invention (*Ibid.*, p. 310 et « suiv.) ; » — vous dites que « le personnage de Jésus, qui résulte de l'Evangile, est un personnage idéal, créé par le travail légendaire analogue à celui de tous les poèmes ; » vous dites que « les « vraies causes de Jésus ne doivent point être cherchées en dehors de l'humanité, mais au sein du « monde moral ; » que « les lois qui ont produit Jésus « sont les lois permanentes de la conscience humaine ; » qu'« il faut l'expliquer à peu près comme « la géologie explique les révolutions du globe par « les lois actuelles (*Ibid.*) ; » — vous dites que « quel « qu'il ait été, la fortune de Jésus a été plus étonnante encore que lui-même, et ceux qui l'ont proclamé Dieu sont excusables (*Ibid.*, p. 208 et suiv.) ; » que « les récits des évangélistes ne peuvent être « acceptés comme certains (*Ibid.*, p. 198), mais il ne « faut point être plus difficile pour l'Evangile que « pour les récits historiques ou légendaires des autres religions (*Ibid.*, p. 161.) ; » — vous dites que « les vies des saints sont la mythologie du christianisme (*Ibid.*, p. 184) ; » que « le spiritualisme chrétien est, au fond, bien plus sensuel que ce qu'on « nomme le matérialisme antique (*Ibid.*, p. 308) ; » qu'« il n'y aura plus de saints ; c'est un genre de « poésie fini comme tant d'autres ; il y aura encore « des saints canonisés à Rome, mais il n'y en aura « plus de canonisés par le peuple (*Ibid.*, p. 414) ; » que « les saints tout à fait modernes ont l'air grêle, « étié, mesquin, insignifiant, saint Liguori, par « exemple (*Ibid.*, p. 315) ; » vous dites tout cela et bien d'autres choses encore, toutes aussi violentes et insensées ; et le Chrétien dont vous bafouez ainsi les convictions les plus sacrées ne se lèverait pas pour proclamer que votre livre est odieux ? Jamais

on n'a rien écrit de plus odieux, et, ajoutons, de plus superficiel.

En effet, M. Renan, enivré et comme possédé de sa jeune science, n'a pas osé donner à son livre la valeur scientifique qu'on est en droit d'exiger de ces sortes d'ouvrages. Cet intitulé à la haute critique (*Ibid.*, p. 200), qui procède par des délicates approximations (*Ibid.*, Préf., xii) et inductions, qui envisage comme son devoir la recherche inaccessible de la vérité (*Ibid.*, iii.), vous croyez qu'il est la science qui le guide ? Erreur. C'est la spontanéité, ce sont les instincts, c'est l'imagination. Ainsi on s'explique pourquoi la critique doit renoncer à rien savoir de certain (*Ibid.*, xvii), comment le véritable esprit scientifique peut être la haute indifférence (*Ibid.*, p. 250), pourquoi on ne peut admettre un jugement absolu (*Ibid.*, p. 305), que l'œuvre de la science est de déviner (*Ibid.*, p. 408), et que la vérité est tout entière dans la nuance (*Ibid.*, 219). Je le demande, un ouvrage qui est écrit avec des idées aussi quintessenciées peut-il être classé parmi les œuvres de la science ? Un livre qui est tout en affirmations sceptiques, escamotées de sophismes, et dont la manière rappelle tantôt celle des Scythes, qui lâchaient le trait fatal, quand déjà la fuite les avait dérobés à l'atteinte de leurs adversaires, tantôt celle de Protée qui fatiguait, par mille formes vaines, celui qui s'efforçait de le saisir... oracula rebus ; un tel livre peut-il faire honneur à un savant ? Rien de plus malaisé que de le réfuter ; on ne sait par quel bout le prendre, tellement tout y est en volutes et en fuites. Essayons cependant, et commençons par « les religieux de l'antiquité. »

« La pensée que M. Renan veut mettre en évidence dans cette première section de son livre, pour avoir raison ensuite du Christ et du christianisme, est celle-ci : Les religions de l'antiquité sont des œuvres spontanées de la conscience, des créations des premières sensations de l'humanité, des produits de la nature humaine. Voilà la pensée qu'il nous présente comme le résultat des investigations de la science moderne (*Ibid.*, p. 359). Eh bien ! je dis que rien n'est plus faux, que rien n'est plus contraire à la science. Les religieux précèdent, non de l'intuition des premiers âges, mais de la vérité primitivement révélée à l'homme, et que l'homme a faussée, déformée et obscurcie en diverses manières et comme il a voulu. Voilà qui est historique (V. DOLLINGER, *Heidenthum und Judenthum*, 54, 199), parce qu'on peut nettement saisir quelques fillets de cette révélation primordiale, même dans les religieux les plus stupides ; et ces faibles vestiges ne peuvent pas y avoir été mis après coup, puisqu'ils se trouvent dans toutes les religions. Il faudrait supposer, dans ce cas, que le Caïre se fut entendu avec l'Esquimaux, et le Samoyède avec le Patagon. Prouvez-vous cette entente impossible, ou saisissez « le sens de la grande énigme léguée à la « science par le monde primitif, » comme l'exige la science ; ou votre science, dont ne voudraient pas même les rationalistes, si ardents cependant, de Gœttingue et de Tübingue, mais cette science de soixante siècles, qui est la seule vraie science, parce qu'elle est la science de l'humanité, la science catholique.

« Et quel est donc, je vous prie, le monument historique qui a pu vous révéler « que la mythologie des peuples indo-européens, envisagée dans « son premier essor, n'est que le reflet des sensations « d'organes jeunes et délicats, sans rien de dogmatique, rien de théologique, rien d'arrêté ? » Car enfin, puisque vous dites cela publiquement, nous sommes en droit de vous demander vos preuves. Est-ce que vraiment il n'y a rien de dogmatique, rien de théologique, rien d'arrêté dans le védisme,

par exemple? Je crois savoir le contraire. J'ai vu quelque part, dans un document historique passablement vieux, qui s'appelle le *Rig-Véda*, que les Aryas, en divisant les phénomènes du monde physique, ont attribué à chacun de leurs dieux une forme en rapport, selon eux, avec le rôle religieux qu'ils lui supposaient, et que, par suite, Soûrya éveillait en eux une autre idée que Varouna, et qu'on distinguait fort bien Vaouma de Vayou. J'ai vu encore qu'Agni, l'épervier céleste, le maître des nations, était un type autre que celui d'Iodra, le dominateur suprême, qui, lui-même, se débattait de Djavâprithivi, la personnification de l'univers. Il me semble que voilà une mythologie très-primitive et très-indo-européenne, qui n'est pas mal dogmatique et théologique. Elle apporte avec elle en naissant une hiérarchie divine, un culte, des rites, un sacerdoce, toute une organisation religieuse, enfin.

« Et ce que nous voyons dans le védisme, nous l'apercevons distinctement aussi chez les Pélasges, qui avaient des dieux sous des formes très-positives, telles que pieu, bêche, pierre, phallus, auxquels ils rendaient un culte très-arrêté, puisqu'ils avaient des autels et des prêtres, qu'ils offraient des sacrifices et des prières, et que même leur organisation religieuse était développée au point qu'ils avaient un sanctuaire central à Dodone, où résidait Zeus, le premier de leurs dieux et celui qu'ils croyaient avoir toujours existé (Pausan., x, 42, 4). Hérodote, Apollodore et Pausanias nous donnent assez de détails sur les religions des peuples primitifs de la Grèce, pour qu'il nous soit permis d'affirmer que ces religions n'étaient point des œuvres d'origine purement spontanée ou humaine, mais qu'elles se rattachaient historiquement à un fait primordial dont le caractère surnaturel se révèle aux yeux attentifs par la tendance toujours visible de ces religions au monothéisme, et par le culte constant du serpent et du phallus. Cela est également vrai des Celtes, des Germains, et un mot, de tous les peuples, quelque enfants qu'ils soient, ainsi que M. de Bovis (*De la société talitienne*, voir *Annales de philosophie chrétienne*, t. XV, 1857) l'a encore dernièrement démontré pour la religion des Talitens.

« Dites-moi, d'ailleurs, comment il serait possible qu'il en fût autrement. Vous ne savez donc pas, vous qui êtes si savant, que le polythéisme est le fait de la volonté humaine corrompue par le péché, et qu'ainsi il est placé dès l'abord en plein dogme et sur le terrain de la théologie, où tout est arrêté, parce que tout y est historique.

« Les origines des religions sont donc historiques, et non on jeu de la fantaisie. Vous avez beau dire que c'est « vouloir retrouver la trace de l'humanité dans les airs, que de prétendre saisir la trame défilée de ces premières intuitions religieuses; » aucun homme instruit et intelligent ne vous croira. La trame des religions de l'antiquité n'est pas si défilée, comme il vous plaît de le dire, vous dont la critique a en horreur les enseignements de l'histoire : cette trame nous crève les yeux, car la chaîne en est formée par la chaîne du mal, et le mal n'est pas une œuvre de spontanéité, ce que chacun de nous sent fort bien, mais une œuvre de réflexion, de volonté, de liberté. L'homme qui le premier a commis le mal, l'a commis librement, et par là il est évident que son état antérieur était celui du bien. Or si le bien était la première condition de l'humanité, comme cela est certain, puisque ce n'est pas nécessairement que l'homme a commis le mal, son premier regard a dû rencontrer le regard de la perfection infinie, le regard de Dieu, et le premier son que l'oreille humaine a dû entendre devait être celui du langage divin. Voilà des faits dont le souvenir n'a pu jamais entièrement

s'effacer de l'âme de l'homme, et qui jettent une si vive lumière sur les origines religieuses. C'est à leur clarté que nous voyons la formation des religions comme si nous y assistions : l'homme en présence du souverain bien et l'admirant uniquement, puis un retour sur lui-même par l'effet de sa liberté morale, et dans ce retour un instant de complaisance égoïste qui lui fait écouter une autre voix que celle de Dieu. Dès lors il n'entend plus Dieu, ni ne le voit, et cette privation qu'il ne peut attribuer qu'à lui-même, rend sa perte inévitable. Ainsi livré à la puissance ennemie, la conscience qu'il a de son premier état s'affaiblit, son regard se trouble, il voit Dieu où il n'y a que des créatures, et la terreur de ses remords le jette en suppliaut aux pieds du démon. C'est le démon qu'il reconnaît désormais pour son maître, c'est sur lui qu'il reporte les honneurs suprêmes qui ne sont dus qu'à Dieu, et bien que l'aveur du mal ne reçoive pas toujours directement le culte de l'homme dévoyé, toujours cependant c'est à lui qu'il aboutit. En effet, les religions que vous nous donnez pour l'écho on « le reflet de la nature dans la conscience, » et où l'homme « adorait l'objet vague et inconnu de ses sensations, » se réduisent toutes à un matérialisme qui est monothéiste en dernière analyse, puisqu'il est représenté par Ra, Ormouza, Iudra, Zeus, Cybèle, Jaccus, Ma, Mylitta, Baal, Houbal, Tina, Jalous, Hesus, Freyr, Wodao; et vos amplifications poétiques ne feront jamais que de telles religions ne soient pas une chose détestable, une œuvre digne de l'esprit du mal ! Vous voulez que « le culte « épuré de la nature » noircisse « dans les âmes le sentiment de l'infini, de Dieu. » Montrez-nous donc dans l'histoire l'exemple d'un peuple ou d'un homme qui confirme vos paroles ! Pour moi, je cherche dans l'Égypte, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Syrie, en Grèce, à Rome, partout enfin où le naturalisme a régné et gouverné, mais nulle part je ne vois se réaliser le miracle que vous nous annoncez, vous qui niez les miracles. Je vois, au contraire, que partout le naturalisme a conduit les peuples à la plus effroyable abjection, jusqu'au point que le vice contre nature pratiqué chez presque tous les peuples païens, comme chose autorisée par la religion, prit chez les Grecs la forme d'une institution pédagogique et légale, et que Platon, je dis Platon, n'a pas connu d'autre amour (DOLLINGER, *Heid. und Jud.*, 636, sq.). Que s'il y a eu des individus qui se sont sauvés de ce déluge d'immoralité, ce que je suis loin de nier, ce ne furent ni les Parménides, ni les Socrates, ni les Platon, ni les Aristote, ni les Zénon, ni Cicéron, et ils n'ont pas été redevables au culte épuré de la nature, ni à la contemplation du désert, mais à la bonne volonté avec laquelle ils ont suivi la voix, faible, il est vrai, mais jamais éteinte de la conscience publique, la tradition, et la voix plus nette et plus distincte de leur propre conscience, la raison.

« Si maintenant nous passons à l'histoire du peuple d'Israël, nous verrons qu'elle est tout aussi dépourvue de véritable science que « les religions de l'antiquité. » Que M. Renan sache l'hébreu, nous n'avons pas à le contester; supposons qu'il le sût comme les plus savants hébraïstes, est-ce que cela peut l'autoriser à battre en brèche la divinité du christianisme ? Sans doute cette divinité est indestructible, c'est une pierre qui écrase celui qui tombe sur elle; mais l'entreprise de M. Renan n'est pas moins coupable, et il est du devoir de tout Chrétien de s'y opposer dans la mesure de ses forces. M. Renan a compris que, pour achever l'histoire naturelle de la religion commencée par Home, il fallait placer l'autorité de l'œuvre de Moïse sur des bases changeantes et humaines; et c'est pourquoi il ne résolut l'authenticité du Pentateuque.

« Je m'abstiens de transcrire ici tout ce qu'il dit à ce sujet. Selon son habitude, il nous donne « les aperçus les plus délicats de la critique moderne » avec des allures dogmatiques qui conviennent sans doute à un disciple de « la science indépendante », mais auxquelles les personnes soucieuses de la vérité et animées du véritable esprit scientifique ne pourront jamais s'habituer. Sur quelle autorité reconnue fondez-vous votre négation de l'antiquité, de l'unité et de l'authenticité du Pentateuque ? « Qu'est-ce qui vous rend si téméraire d'affirmer à qu'un rédacteur jéhoviste a donné la dernière forme à ce grand ouvrage historique, en prenant pour sa base un écrit élohiste ? » Ou avez-vous vu que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque ?

« Moïse est l'auteur du Pentateuque, et les anciens Hébreux l'ont toujours regardé ainsi ; vos rédacteurs jéhoviste et élohiste ne sont qu'une chimère ; le Pentateuque est authentique.

« Moïse est né sous le règne de Rhamsès Miamoun, autrement dit Sésostris, de la dix-neuvième dynastie, et il a fait sortir Israël du pays d'Égypte, en l'an 1314 avant Jésus-Christ, sous le Pharaon Ménéphites, fils et successeur de Rhamsès. Cela était consigné dans les Annales égyptiennes, et nous le savons, parce que Jules Africain, Eusèbe et Joseph nous ont conservé plusieurs fragments de l'histoire d'Égypte que Manéthon, grand prêtre et écrivain aux archives sacrées sous Ptoémée Philadelphe, avait composée avec ces Annales, et que parmi ces fragments on trouve celui où il est question de Moïse, autrement appelé Osarsiph. — Moïse est donc réellement une personnalité historique ; les documents les plus authentiques des Hébreux, leurs généalogies (*Genèse*, *Exode*, *Leviticus* et *Judith*, 780, 794) toujours si exactes et si soigneusement conservées chez les Orientaux, nous donnent même l'état civil du grand historien. Les fils d'Amram (petit-fils de Lévi) furent Aaron et Moïse. Les enfants de Moïse furent Gerson et Eliezer (*I Par.* xlii, v, 1, 2 ; *xlii*, 15, 16). Or, ce Moïse, contemporain de Rhamsès et de ses successeurs, a toujours été regardé par les anciens Hébreux comme l'auteur du Pentateuque, qui, chez eux, « était pas divisé comme il l'est depuis les Alexandrins, mais qui formait un tout uni, un livre, le Livre, le livre de la Torah de Moïse. Cela ressort avec la dernière évidence de tous les livres historiques postérieurs au Pentateuque, à commencer par celui de Josué. Que si vous dites que ces livres eux-mêmes ne sont pas authentiques, je vous opposerai cette autorité qui ne peut vous être suspecte, celle d'Eichhorn, qui établit parfaitement cette authenticité avec des raisons linguistiques, et qui dit : « Quiconque scrute la question de l'authenticité des livres de l'Ancien Testament avec science et impartialité, affirmera cette authenticité. Pour la mettre en doute, il faut « être un sceptique ignorant et stupide. » On ne peut excuser Eichhorn de parler ainsi, que parce qu'il ne connaissait pas les objections nouvelles de M. Renan.

« Quant à Josué, il nomme Moïse comme l'auteur de tout le livre de la Torah (*col. Torah aïché*) (*Jos.* i, 7, 8 ; *viii*, 31, 32 ; *xiii*, 6), et personnel, dit Josué, n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, d'y ajouter, ou d'y changer la moindre chose (*FLAV. JOSEPH., Contra Apion.*, l. ii, c. 8). M. Renan dit que le nom de Moïse fut presque inconnu sous les Juges et durant les premiers siècles des rois. Rien de plus faux. On connaissait à bien Moïse et son œuvre au temps des Juges, que Débora commence son chant par un passage du *Deutéronome*, et qu'ensuite elle puise dans le *Genèse*. Et non-seulement les ordres et les commandements de Moïse sont expressément désignés dans le *Livre des Juges* (i, 30 ; *iii*, 4), mais encore on y voit clair comme le jour que la partie histo-

rique du Pentateuque aussi bien que sa partie législative sont exactement connues par Josué, par exemple, et cette connaissance résulte également du *saïré* de Samson comme de l'exercice des fonctions sacerdotales par la seule tribu de Lévi. Il y a bien d'autres preuves encore ; je les produirai ailleurs, et je passe à l'époque des Rois, où je vois David recommander au mourant à son fils de garder les statuts, les préceptes, les jugements et les témoignages écrits dans la *Torah* de Moïse (*III Reg.* ii, 34), puis Salomon, qui parle de Moïse et de son œuvre devant toute l'assemblée d'Israël (*I Reg.* viii, 14, 55, 56). Et ce ne sont pas seulement les événements historiques consignés dans le Pentateuque qui sont fréquemment rappelés sous l'autorité du nom de Moïse, dans les livres de *Josué*, des *Juges* et des *Rois*, mais plus d'une fois on y voit même des citations littérales, comme celle-ci, par exemple, prise dans l'*Exode* : *Voici les dieux, Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte.* (*I Reg.* xii, 28, cf. *Exod.* xxxii, 9.)

« Quelque rapide et sommaire que soit cet exposé, n'en résulte-t-il pas déjà clairement que Moïse et le Pentateuque ont été connus aux anciens Hébreux, et qu'ils ont su que Moïse était l'auteur de ce livre ? Je ne puis en douter, et ce d'est que par surabondance que je citerai encore la fait raconté au *Livre IV^e des Rois*, où l'on voit qu'après un long temps d'idolâtrie, le grand prêtre, rassuré par l'avènement d'un roi juste, présente à Josias le livre de la *Torah*, qu'un avait caché, de crainte de destruction ou d'altération, et que ce livre est incontinent reconnu par le roi, les anciens et le peuple entier, pour contenir la *Torah* de Moïse, toute la *Torah*. (*IV Reg.* xxii, xxiii.)

« Si maintenant nous interrogeons le Pentateuque lui-même, nous voyons qu'il désigne positivement son auteur, et que cet auteur est Moïse. Que cette preuve n'ait aucune valeur aux yeux de M. Renan, et qu'il nous dise intrépidement que ce livre qui est signé par Moïse est une œuvre « absolument impersonnelle », c'est ce qu'il faut se contenter d'admirer en silence, car les paroles ne suffisent pas pour exprimer le sentiment qu'on éprouve devant ce gigantesque paradoxe. On peut se l'expliquer cependant, en supposant que M. Renan n'est pas l'auteur des livres qu'il signe et qu'il juge de Moïse par analogie. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on lit à la fin du Pentateuque : *Moïse écrivit cette Torah, et la donna aux prêtres...* et à tous les anciens d'Israël (*Deut.* xxxi, 9) ; et plus loin : *Lorsque Moïse eut fini d'écrire cette Torah sur un livre, jusqu'à la fin, Moïse commanda aux lévites...* Prenez le livre de cette Torah et placez-le à côté de l'arche d'alliance de Jéhovah votre Dieu ; il sera là contre toi pour témoin (*Deut.* xxxi, 24-26). Encore que vous voudriez soutenir votre argument « d'impersonnel », parce que Moïse parle de lui-même à la troisième personne ? Mais vous ne devez pas ignorer que cette manière de parler n'est pas propre à Moïse seulement, qu'on en trouve mille autres exemples, dans les Écritures comme ailleurs. Dans les Écritures, cette manière de parler est souvent celle d'Isaïe (*Isa.* vi, 3 ; xi, 3, 5) et de saint Jean (*Jean.* xiii, 25 ; xiv, 26, 27 ; xvi, 30), et ailleurs Baruch se désigne constamment lui-même par son titre de Primate : « Le Primate parut à Bagdad, » comme aussi Thomas Becket dit à Henri II, en parlant de lui-même : l'Archevêque. Mais c'est assez là-dessus, et je passe à la question de l'authenticité du Pentateuque.

« La question de l'authenticité du Pentateuque se réduit à celle de son unité. Or, cette unité s'y montre d'une manière si évidente, le plan du livre est si identique à lui-même, il se déroule avec tant d'ensemble et d'harmonie, depuis le premier verset de la *Genèse* jusqu'à la fin du *Deutéronome*, il y a

une absence si complète de toute trace interne ou externe d'une insertion de fragments contradictoires entre eux ou avec le contenu de l'ouvrage entier, le langage du livre dénote si clairement que c'est toujours le même auteur qui parle, que pour nier l'unité du Pentateuque il faut être inspiré par l'esprit de celui qui a dit : « Mettez, mes amis, « maintenant, il en reste toujours quelque chose, » et que M. Renan appelle le grand homme.

« Pour renverser l'authenticité du Pentateuque, le jeune critique arguait des noms de *Jéhovah* et d'*Elohim*, qui, à l'entendre, indiqueraient clairement que les morescans où ils se trouvent proviennent respectivement soit d'un rédacteur jéhoviste, soit d'un rédacteur élohiste. Mais l'emploi alternatif ou simultané de ces deux noms de Dieu, loin de justifier l'assertion de M. Renan, en prouve au contraire la parfaite fausseté; l'usage en est une preuve singulièrement décisive de la rédaction du Pentateuque par un seul et même auteur; il prouve avec quelle haute intelligence Moïse a conçu son ouvrage, et, allant plus loin, je ne crains pas de dire que l'emploi de ces deux noms fournit à la critique un signe infailliable pour constater que le Pentateuque est une œuvre d'inspiration divine.

« En effet, pour peu qu'on se rende compte du sujet du Pentateuque, l'histoire de l'alliance de Dieu avec les Hébreux, avec ce but spécial de retracer l'établissement du règne de *Jéhovah* sur Israël dans la forme déterminée qu'on appelle théocratie, on comprend que l'historien a dû envisager Dieu suivant les rapports divers où il se trouve avec le sujet de son livre, et que de là est résulté pour lui la nécessité de le nommer diversément. L'emploi des noms différents, pour désigner Dieu, va donc de soi; on ne peut rien en conclure contre l'identité de l'auteur. Pour quiconque a le sens de la critique, il est évident, au contraire, que s'il y avait eu un rédacteur élohiste et un rédacteur jéhoviste, ils se seraient trouvés placés, par le fait même de l'emploi exclusif du nom d'*Elohim* ou du nom de *Jéhovah*, dans des points de vue si opposés, qu'aucun compilateur, quelque intelligent qu'on veuille le supposer, ne serait parvenu à effacer les traces de ces différences et à relier entre eux des documents si disparates en un ensemble tel que la *Genèse*. Si une telle entreprise serait impossible même aujourd'hui, à nos plumes les plus éclectiques, qui ne parviennent jamais, malgré toute leur habileté, à opérer dans leurs livres l'union intime de l'élément païen et de l'élément chrétien, à plus forte raison un tel amalgame était-il impossible dans un temps où l'art de la composition n'existait pas encore. Pour placer avec tant de discernement que nous le voyons, ici le nom d'*Elohim*, là le nom de *Jéhovah*, ailleurs les deux noms réunis, il fallait un auteur unique, ne travaillant que d'après lui-même, tout en consultant, si vous voulez, les documents qui pouvaient être à sa disposition, mais dont aucune critique n'a pu encore démontrer l'existence. A ce sujet, il n'y a que des hypothèses, et jamais on ne parviendra à les convertir en faits. Nous sommes donc toujours en droit d'affirmer que la parfaite entente d'un sujet aussi prodigieux que celui que Moïse traite dans le Pentateuque, et spécialement dans la *Genèse*, ne pouvait lui venir que par inspiration divine, et ceux qui le nient ont toujours été frappés d'une sorte de déchéance intellectuelle. Cette pensée a été suggérée par Hanne (Hanne, *Untersuchungen über den Pentateuch*, 1, 218), et si l'on veut en éprouver la justesse, on n'a qu'à lire les écri-

tions de Hartmann, de Böhlen, de Gramberg et de Valke. M. Renan l'accueillera sans doute avec un sourire. Je le veux bien, mais en revanche je le prie de m'expliquer pourquoi Moïse dit : « Au commencement, *Jéhovah* créa le ciel et la terre? » Pourquoi ne dit-il pas : « Au commencement, *Jéhovah* créa le ciel et la terre? » Il ne répondra : Parce que c'est un rédacteur élohiste qui parle. Alors je lui demanderai pourquoi l'auteur dit au chap. II, 4 : *Telle (fut) l'origine du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés, lorsque Jéhovah Elohim fit la terre et le ciel*. Si vous nous faites une réponse analogue à la première, comme d'après votre système il m'est permis de le supposer, le problème reste intact, le nœud de la question, le motif du procédé de Moïse n'est pas résolu. Or, ce motif que vous ne voulez pas voir, quoiqu'il se révèle d'un bout à l'autre du Pentateuque, est par sa nature si évidemment au-dessus de la portée humaine, que celui qu'il animait n'avait pas besoin de puiser sa science ailleurs qu'en lui-même. Si donc il attribua d'abord à Dieu le nom d'*Elohim*, ce n'est pas parce qu'il travaillait sur un document élohiste, dont le choix serait du reste déjà une preuve d'inspiration bien forte, mais parce qu'avant tout il importe qu'il montre aux Hébreux que Dieu est l'auteur de toutes choses, le Créateur de l'univers et de l'humanité, et qu'il sait, de science certaine, que c'est ce nom d'*Elohim*, et non pas tel autre, qui convient, dans la langue d'Israël, à Dieu considéré comme créateur. Et il le nomme ensuite *Jéhovah Elohim*, parce qu'il s'agit de bien faire remarquer aux Hébreux que l'institution du septième jour est une loi religieuse d'un caractère obligatoire pour tous, il est vrai, mais d'abord et spécialement pour eux, puisque Dieu l'établit en sa qualité ici prépondérante de *Jéhovah*, le Roi d'Israël, le Monarque du peuple élu.

« C'est ainsi que le plan et le dessein du Pentateuque se déroulent dès l'abord avec un ordre et une méthode auxquels sa chronologie vient ensuite imprimer le cachet de la perfection. Pour voir cela, on n'a qu'à ouvrir les yeux, avec le désir de s'instruire bien entendu, et non avec celui de dénigrer. Il faut encore qu'on sache l'hébreu, non au caprice de sa tête, mais comme nous l'enseignent la tradition et la saine logique. Comment, par exemple, peut-on toujours traduire *elle toltoth* ou *elle schemoth* par voici les générations, voici les noms (901), quand il est évident par le contexte que l'auteur dit : *voilà les générations, voilà les noms* (901), quand il est évident par le contexte que l'hypothèse de la composition fragmentaire repose beaucoup sur de parricelles inadverances, et qu'on y est tombé parce qu'on l'a bien voulu, parce que cette manière de lire donnait au Pentateuque je ne sais quel air disloqué qui autoriserait à nier son unité, et, par suite, son authenticité.

« Nous voudrions nous étendre davantage sur ce sujet, mais on conviendrait que cela n'est guère possible dans un journal. C'est aussi pourquoi nous faisons là-dessus un livre. L'authenticité du Pentateuque est un fait capital de la religion de Dieu, et souffrir qu'on l'attaque quand on peut protester, c'est se rendre coupable d'une grande ténacité. Il est vrai que cette authenticité étant restée inébranlable sous les étreintes d'un de Wette et d'un Ewald, ne peut rien avoir à redouter des tiraillements de M. Renan. Néanmoins, si ses écrits sont impuissants contre l'œuvre de Dieu, la Religion, ils peuvent lumineusement nuire aux hommes, et c'est pourquoi nous les signalons comme nuis sous le rapport scientifique. » (C. SCHWAB.)

(901) Voir, entre autres, la traduction de M. Cohen, *Genèse*, II, 9; *Nombres*, III, 3.

M. Paulin Limayrac a apprécié comme il suit les *Etudes d'histoire religieuse* de M. Renan (I vol. in-8, chez Michel Levy, rue Vivienne, 1857).

« La liberté de la science n'a jamais été aussi absolue qu'à l'heure où nous sommes, et l'érudition ne s'est jamais donnée en arrière, avec moins d'entraves, dans un champ aussi vaste. Est-ce bien alors, le moment de dire dans une préface : « La liberté dont j'ai besoin n'étant que celle de la science, ne saurait me manquer ; si le xix^e siècle a eu sa Hollande, il est difficile que, de nos jours, l'amoindrissement des esprits, quelque général qu'il soit, aille à ce point, qu'il n'y ait pas un coin du monde où l'on puisse penser à son aise. » Parler ainsi n'est-ce pas se donner bien gratuitement une attitude de martyr ? N'est-ce pas ressembler un peu à ces hommes robustes et bien portants qui, à l'époque où les jeunes poitrinaires étaient à la mode, affectaient dans les salons des airs mélancoliques et pûches ? Non, M. Ernest Renan n'a pas besoin de chercher un coin du monde pour penser à son aise. Il peut penser et écrire à sa fantaisie sans passer le mur de l'écrioir, et publier ses livres rue Vivienne, sans avoir à redouter la moindre persécution. Il faut en prendre son parti : la controverse et l'érudition en matière religieuse ne relèvent aujourd'hui que de la critique. Il n'y a plus de bourreau au pied du grand escalier ; il n'y a que le feuilleton au bas du journal. On ne brûle pas le livre, on se contente de le juger. Essayons donc de juger M. Ernest Renan, qui est de l'institut, et son livre qui ne vient pas d'Amsterdam.

« M. Ernest Renan est un écrivain de talent, de beaucoup de talent, qui me semble engagé dans une voie fautive. Qu'en matière de religion, le savant soit au-dessus du controversiste, je le veux bien. Le controversiste, entraîné par les passions du moment, ne songe qu'à triompher de ses adversaires, et n'a qu'un médiocre souci de la vérité ; le controversiste par excellence, c'est Voltaire, si faible comme érudit, si dénué du sentiment de l'antiquité, au dire de M. Renan lui-même, mais si terrible avec son ironie imitabile et sa légèreté charmante et assassine. Le savant s'attache moins à la défaite de l'ennemi qu'à la victoire de la vérité, et il poursuit un noble idéal, sans se laisser aveugler par la pensée du combat. Je comprends donc que M. Renan se hâte de nous dire qu'il y a en lui un savant et non pas un controversiste. Malheureusement je crains qu'il se fait illusion. Au vrai, M. Renan est un savant qui se connaît, et un controversiste sans le savoir.

« Certes, M. Renan prend toutes sortes de précautions pour ne pas paraître violent et emporté. Il a une modération savante, une diplomatie habile. Il se plaît à reconnaître que la religion est la forme la plus haute et la plus attachante des manifestations de la nature humaine (pag. 7) ; que l'humanité est religieuse, et que la forme obligée de toute religion est le symbolisme (pag. 70). Mais cela dit, M. Renan n'en conclut pas moins à la fausseté de toutes les religions. Eh quoi ! Dieu a voulu que l'humanité fût religieuse, et il ne lui a pas donné une religion ! Ce serait une affreuse ironie. C'est absolument comme si, après avoir donné l'homme du don admirable de la vue, Dieu s'était pas créé la lumière.

« Comment M. Renan essaye-t-il de sortir de cette contradiction ? Par un subterfuge. De toutes les fausses religions de l'humanité, il dégage..... quoi ? La religion. Mais entendez dans le sens général, et en dehors de toutes les formes particulières du culte, la religion est-elle autre chose que le sentiment religieux proprement dit ? Non, évidemment, et nous nous trouvons toujours au même point, c'est-à-dire avec cette Providence ironique qui aurait donné à notre âme faim et soif, en ayant

soin de lui soustraire les aliments et le breuvage.

« Partant de cette idée que les religions sont des formes particulières de l'esprit des siècles et des peuples, il est naturel que M. Renan fasse résider la vérité, toute la vérité, dans la science historique. L'histoire est Dieu, et les critiques et les philologues sont ses prophètes. Il semble pourtant qu'il serait sage de faire quelques réserves. L'érudition pourrait être moins infaillible qu'on ne le suppose, et, en tous les cas, avant que l'unanimité se soit établie sur un point, il y a bien des doutes et bien des luttes. Est-ce que, dans le champ de la critique historique et philologique, ne règne pas une guerre civile perpétuelle ? Est-ce que tous les érudits ne se doivent pas entre eux ? Tantôt on se bat pour un mot, tantôt pour la sens général d'une œuvre. La *symbolique* de Creuzer, considérée en France, comme un livre rationaliste, fut considérée en Allemagne, par Woss, comme un manifeste catholique. La science des érudits est un peu comme celle des anges.

« L'érudition est incontestablement une des gloires de l'intelligence humaine, mais à la condition de respecter les dominiques qui ne lui appartiennent pas. C'est là l'écueil de la critique allemande ; elle touche à tout, et, pour tout éclaircir, répand bien souvent des nuages ; si M. Renan faisait école, nous verrions bientôt les brouillards du Rhin envahir le quai de l'Institut. Il est vrai que nous possédons une connaissance plus approfondie des langues que par le passé ; mais mieux comprendre les mots ne fait pas toujours mieux comprendre les choses. « Quand Bossuet et Chateaubriand dit M. Renan « eroient admirer la Bible en admirant « des contresens et des non-sens, la docte Allemagne a le droit de sourire. » Je ne suis pas de cet avis. Quelques contresens et quelques non-sens n'ont pas empêché Bossuet et Chateaubriand de comprendre la Bible et de savoir l'admirer, et je n'admets pas qu'un philologue allemand, à moins d'être un beau génie, comprenne mieux les prophètes que l'auteur des *Oraisons funèbres* et celui des *Martyrs*.

« Pour M. Renan la science est une religion d'églises. C'est le temple de la sagesse, mais le temple de la sagesse humaine, étroit et glacé. On cause, on disserte, on ne se dévoue pas ici. Je vois beaucoup de bonnets de docteur, je ne vois pas un seul missionnaire, ni une seule sœur de charité, et je recueille ces paroles au passage. « Le gouvernement des choses d'ici-bas appartient en fait à des « tout autres forces que la science et la raison ; le « penser ne se croit qu'un bien faible droit à la « direction des affaires de sa planète, et, satisfait « de la portion qui lui est échue, il accepte l'impuissance sans regret. » Paroles pleines d'égoïsme, sinon pleines d'exactitude ; car, il n'est pas très-exact que la science et la raison ne prennent point de part au gouvernement des choses d'ici-bas. Il serait plus facile de prouver le contraire. Seulement il est bien clair qu'il ne s'agit pas de la science de M. un tel, ni de la raison de mon voisin : il s'agit de la raison générale et de la somme scientifique.

« Je recueille encore cet apophthegme : « Spécialité dans l'univers, il suit (le penseur), que ce « monde ne lui appartient que comme sujet d'étude, et, lors même qu'il pourrait le réformer, « peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, « qu'il n'en aurait pas la courage. » Ce n'est plus de la simple résignation philosophique, c'est un délicieux raffinement, c'est du haut épiqueurisme. On se sert de tels élixirs que sur la table de certains savants et de certains sages.

« Au tour de l'orgueil menaçant : « La plus rude « des peines par lesquelles l'homme arrive à la vie « réfléchie, espère situation exceptionnelle, c'est « de se voir ainsi isolé de la grande famille reli-

« glieuse où sont les meilleures âmes, et de sonner
« que des personnes avec lesquelles il aimerait le
« mieux être en communion morale doivent néces-
« sairement le regarder comme pervers. » Voilà de
la grandeur triste, de la grandeur à la Prométhée :
on a ravi le feu et l'on souffre du glorieux larcin.
Pent-être cependant s'exagère-t-on un peu cette
souffrance ? Pent-être n'est-on pas aussi éloignées
autres hommes qu'il le semble ? Après tout, un fau-
teuil à l'Institut n'est pas le Caucase.

Il vaut mieux, du reste, écouter M. Renan
quand il parle avec une grâce austère de la foi des
cœurs simples et de la croyance du peuple. « Quel
« charme » dit-il « de voir dans les chaumières et
« dans les maisons vulgaires, où tout est ébréché sous
« la préoccupation de l'utile, des figures idéales,
« des images qui ne représentent rien de réel !
« Quelle douceur pour l'homme courbé sous un
« travail de six journées, de venir le septième se
« reposer à genoux, contempler de hautes colou-
« nes, une voûte, des arceaux, un autel, entendre
« et savourer des chants, écouter une parole morale
« et consolante ! » M. Renan est presque toujours
bien inspiré en touchant au peuple et à sa foi ;
mais par quel étrange préoccupation ne veut-il
admettre que la foi de l'ignorant ? La foi des grands
esprits n'est pas moins vraie ni moins admirable.
Un pauvre paysan, agenouillé devant une image de
la Vierge est un touchant spectacle ; mais Bossuet
se levant la nuit, après quelques heures de son-
neil, pour se remettre à l'ouvrage, et s'agenouil-
lant auparavant au pied de son lit, devant le cruci-
fix d'ivoire, Bossuet n'est pas moins beau.

L'erreur capitale de M. Renan, erreur inexplic-
able dans une si belle intelligence, c'est de sup-
poser que la science exclut la foi. Tous les grands
hommes du christianisme étaient donc ignorants
ou hypocrites ? Pour citer un dernier exemple, ce
doux et profond Ozanam n'avait-il pas une vaste
érudition et une foi brûlante ?

« Non, la science n'exclut pas la foi. Bien mieux,
les progrès de la science finissent tellement par
être d'accord avec les traditions du genre humain,
qu'il est permis d'espérer qu'un jour la foi et la
science se feront qu'un. A l'œuvre érudite ! A
l'œuvre, savants ! Qu'importe que vous entre-
preniez vos travaux dans un but antichrétien ?
un jour viendra où toutes vos découvertes di-
rigées contre le christianisme se tourneront de
son côté et parleront pour lui. De toutes les
œuvres particulières des savants rationalistes, un
plus grand savant tirera une œuvre générale qui
sera le monument élevé par le génie de l'homme à
sa foi en Dieu.

« Géologues, naturalistes, philologues et philo-
sophes de notre siècle de rénovation, sont des ver-
riers en chambre : ils ne savent pas la place qu'oc-
cuperont leurs travaux à l'Exposition univer-
selle.

« II. Les religions de l'antiquité ont inspiré à l'au-
teur des *Etudes d'histoire religieuse* un chapitre sa-
voamment ingénieux et nourri de faits ; c'est un jet
de lumière électrique sur les obscurités de la my-
thologie. Prenant pour point de départ cette pen-
sée fort juste, que la religion d'un peuple est l'ex-
pression la plus complète de son individualité, M.
Renan blâme le XVIII^e siècle de n'avoir vu qu'un
amas de superstitions puériles dans les symboles du
monde antique, et, sous ces fables, hommes à amuser
les enfants, au dire de Bayle, il retrouve les
traditions sérieuses et profondes de la conscience
humaine.

« Il n'est pas douteux qu'à la distance où nous
sommes des religions de l'antiquité et avec les alté-
rations subies par les vieux mythes, non-seulement
dans leur voyage à travers le temps, mais au
sein de l'ancien monde lui-même, il manquera

toujours quelque chose à l'historien pour bien ap-
précier le paganisme. M. Renan comprend à mi-
revue que l'historien moderne du paganisme sera
toujours incomplet ; mais il appuie son opinion sur
ce singulier principe : que, pour faire l'histoire
d'une religion, il ne faut plus y croire, mais il faut
y avoir cru. M. Renan se trompe en ce point : la
condition qu'il eroit si bonne pour l'impartialité
et la pénétration en matière d'histoire religieuse
est plutôt grosse de partialité et d'avenglement.
Là, pas plus que dans un autre ordre de anti-
ment, l'amitié ne succède à l'amour. Le scepti-
cisme qui a eu la foi, ne prend pas si facilement
son parti d'avoir été dupe ; et, soit qu'il ait des re-
grets d'avoir cru, ou des remords de ne plus croire,
il est inquiet, agité, et dans des conditions peu
favorables pour être clairvoyant et juste. Au
compte de M. Renan, le meilleur historien du ca-
tholicisme serait un abbé défrôqué : je n'en cr-
rien.

« En suivant et en discutant Creuzer et M. Gui-
geant, l'auteur des *Etudes* nous promène dans l'O-
lympe et nous fait faire connaissance avec ses dieux.
Il établit parfaitement les distinctions qui existent
entre le monothéisme et le polythéisme ; le premier,
surtout frappé de l'unité du gouvernement qui
éclate dans le monde, le second surtout frappé de
la variété de la nature ; le premier rapportant tout,
de plus en plus, à la volonté d'un être supérieur,
le second dirait tout, de plus en plus, toutes les forces
naturelles, et, comme a dit le poète, marchant et
trépassant dans un peuple de dieux. M. Renan dé-
duit avec un rare talent les conséquences si dissem-
blables des deux grandes conceptions religieuses de
l'humanité. Il développe la philosophie de l'Olympe
et la philosophie du christianisme en penseur sé-
rieux et pénétrant. Ici on n'aperçoit pas le philo-
sophe rationaliste, et M. Renan rend une ample
justice à l'idée chrétienne. On dirait véritablement
un Chrétien qui parle. Car le procédé critique de
M. Renan, il me semble que je l'ai déjà dit, con-
siste à entourer le christianisme de déférence, à sa-
luer tous ses mérites et à cacher son hostilité dans
un luxe de concessions que le rationalisme n'est
pas habitude à faire à l'Evangile. Les belles pensées
de l'histoire religieuse sur le christianisme ne sont
pas moins bonnes à prendre, et du système de
M. Renan il pourrait bien ne rester que les conces-
sions.

« Comme on voit bien, sous la plume de M. Re-
nan, l'effet immense et singulier que doit produire,
au milieu des religions exclusives qui n'étaient
faites ni pour l'esclave ni pour l'étranger, l'avè-
nement du christianisme ! Avec quel profond étonne-
ment, en face des religions aristocratiques et na-
tionales, on entend retentir ces paroles de saint
Paul : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec ; il n'y a plus
d'esclaves ni de maîtres ; il n'y a plus d'homme ni
de femme ; car vous n'êtes tous qu'une seule chose en
Jésus-Christ.* (Galat. iii, 28.) Avec quelle joie mys-
térieuse on voit tomber ces dieux de l'Olympe qui
n'avaient jamais ni un chagrin ni une tristesse, et
méprisaient la douleur, c'est à dire la pauvre hu-
manité, et on voit monter le Dieu du Calvaire qui,
le front saignant sous la couronne d'épines, vient
sanctifier la douleur !

« Que M. Feuerbach et la nouvelle école hege-
lienne proclament que c'est là une décadence, et
osent préférer à Jésus mourant sur la croix, les
dieux s'élevant dans l'Olympe, ce sont là des fau-
taises cyniques et peu originales ; c'est ce que
M. Renan démontre à M. Feuerbach avec une in-
contestable autorité philosophique. « Peu s'en faut »
dit-il « que M. Feuerbach ne définisse le christia-
nisme une perversion de la nature humaine, et
l'esthétique chrétienne une perversion des instincts
et les plus secrets du cœur. Les perpétuelles la-

mentations des Chrétiens à propos de leur péché « lui paraissent d'intolérables misères; l'humilité et la pauvreté de la vie monastique ne sont « pour lui que le culte du sale et du laid. » J'avoue que je ne puis pas même trouver cela spirituel; même dans les boutades de Henri Heine, ce genre d'esprit est de mauvais aloi et exhale une odeur stérile. Qu'on juge de ce que doit étrecher M. Feuerbach ce qui est presque odieux et repoussant chez le plus charmant des poètes!

« M. Renan donne au chef du néo-hegélianisme une excellente leçon : « Pâle à Dieu » dit M. Renan « que M. Feuerbach se fût plongé à des sources plus riches de vie que celles de son germanisme exclusif et hautain ! Ah ! si, assis sur les ruines du mont Palatin ou du mont Caelius, il eût entendu le son des cloches éternelles se prolonger et mourir sur les collines désertes où fut Rome autrefois ; ou si, de la plage solitaire du Lido, il eût entendu le carillon de Saint-Marc espérer sur les lagunes ; s'il eût vu Assisa et ses mystiques merveilles, sa double basilique et la grande légende du second Christ du moyen âge, tracée par le pinceau de Giotto et de Giotto ; s'il se fût rassasié du regard long et doux des vierges du Pérugin, ou qu'à San-Domenico de Sienne, il eût vu sainte Catherine en extase, non, M. Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à une moitié de la poésie humaine, et ne s'exclamerait pas comme s'il voulait repousser loin de lui le fantôme d'Iscaïoth. Les vents propices porteront-ils ces paroles au delà du Rhin ? et M. Feuerbach les acrochiera-t-il autrement que par une nouvelle insulte à la croix, et par une nouvelle gémulation devant la ceinture de Vénus ?

« Le docteur Strauss rencontre aussi un adversaire dans M. Renan, mais un adversaire qui est plus complice au fond qu'il ne l'ermite. En se renfermant dans cette explication déjà bien connue, que le Christ étant la plus belle incarnation de Dieu dans l'homme moral, il est réellement le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, M. Renan joue sur les mots. Il a beau parler de la portion divine qui est dans le Christ, car tout ce qui est sublime participe au divin, il ajoute que le théologisme et le prophétisme mourront, et qu'il ne restera de Jésus que l'homme et le sage. Est-il possible alors de comprendre que l'auteur des *Études* déclare qu'il faut sans hésiter adorer le Christ ! Adorer un homme et un sage, mais c'est là de la pure superstition, et il n'y a pas de raison pour s'arrêter sur cette pente. Vous adorez le Christ, parce qu'il est le premier

des sages, mais il faudra logiquement alors adorer Socrate, qui est le second des mortels pour la sagesse, on l'adorera un peu moins, voilà tout, et ainsi de suite. M. Renan crée de la sorte un genre nouveau de polythéisme, et, si l'on goûte son raisonnement, il faudrait bâtir des églises à tous les sages. O notre père Socrate, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, et que votre règne arrive. Le rationalisme de M. Renan, ayons-le, aboutit ici, sans le vouloir, à une étrange conséquence. Il est vrai que lorsqu'il parle de culte et de religion, l'auteur ne parle pas pour lui, il parle pour l'humanité, qui est religieuse et qui aura toujours besoin d'un symbolisme dont la philosophie peut et doit se passer. L'humanité est donc condamnée à la superstition éternelle, et la philosophie, respectant cette naïveté et cette ignorance, sources de bonheur, ne doit songer à enseigner les vérités toutes nues qu'à quelques adeptes. M. Renan n'admet à l'initiation que quelques élus : il se garderait bien de vouloir convertir à la vérité tout un peuple. Les peuples appartiennent irrévocablement à l'erreur : il ne leur est permis que d'en changer.

« C'est pour cela que M. Renan combat Channing, le représentant le plus complet de cette tentative américaine de religion sans mystères, de rationalisme sans critique, de culture intellectuelle sans haute peine, qui semble l'ideal auquel aspire la religion des États-Unis. Tout en reconnaissant, chez Channing la plus grande élévation morale, tout en s'inclinant avec respect devant ce Franklin idéalisé qui a eu le noble désir de résoudre les plus difficiles problèmes par la bonté, M. Renan va droit aux conséquences de la philosophie religieuse des Unitaires, et déclare sans embarras « que le moindre inconvénient du monde de Channing serait qu'on y mourrait d'ennui ; le génie y serait inutile, le grand art impossible. » J'accepte l'objection, je la crois juste ; mais je ne la comprends pas dans la bouche de M. Renan ; je ne comprends pas que ce qu'il appelle la vérité soit si triste, et ce qu'il appelle le mensonge, charmant. — Et voilà précisément la contradiction étonnante qui règne dans tout le livre de M. Renan : il croit à la Providence, et il croit, en même temps, que l'humanité est condamnée à d'éternels mensonges ! Véritablement, cette Providence qui se joue ainsi des hommes n'est-elle pas inexplicable ? Où est le Père ? où est le juge dans cette puissance égoïste et goguenarde, qui, du fond de son éternité, s'amuse à regarder les hommes en proie à d'éternelles superstitions et à d'éternelles chimères ? PAULIN LINTAUX.

NOTE XXV.

ART. SOUDAN.

Considérations sur la géographie du Soudan et sur la civilisation de cette contrée, d'après les découvertes les plus récentes.

(Notice communiquée à Baïbi par M. Jomard.)

« Beaucoup d'autres régions que le Soudan sont inconnues des Européens et presque étrangères à la véritable science géographique, réduite à enregistrer dans sa nomenclature leurs noms confus et douteux ; mais il y a je ne sais quel intérêt mystérieux attaché à la découverte des parties centrales de l'Afrique. Pour l'Européen moderne qui a exploré toute l'Asie et toute l'Amérique, c'est en quelque sorte une affaire d'amour-propre ; quoi ! il a vu, en trois siècles et demi, exploiter à son profit

ces deux parties du monde, et même en découvrir une cinquième ; et l'Afrique seule, l'Afrique, si voisine, résiste à ses entreprises et semble braver sa curiosité ! En vain il multiplie les expéditions ; en vain les victimes s'accumulent à l'entrée d'une terre inhospitalière : on dirait qu'un génie puissant et redoutable défend cette Afrique intérieure, et, comme un autre dragon des Hespérides, la rend inaccessible aux efforts courageux et répétés, mais non désintéressés, des nations étrangères. « Il est temps, se dit-on d'un bout à l'autre de l'Europe, d'arracher le voile dont l'Afrique s'enveloppe, de parcourir le bord de ses fleuves, de s'y embarquer et de les suivre jusqu'à leur dernière issue ; il est temps de planter nos étendards sur ces rives se-

« nées d'or, d'y porter l'éclatant de notre population et de nos productions, d'y ouvrir de grands « marchés, d'en faire en quelque sorte une nouvelle « Amérique. » Tel est le besoin commun des lumières, de la civilisation et de l'industrie modernes. Pour désespérer de l'accomplissement d'un vœu si général, il faudrait, ce qui est presque impossible, que l'Europe rétrogradât dans sa marche progressive, ou bien qu'il survint quelque grande catastrophe. Mais déjà, pendant que la France et les autres nations sont dans l'attente, ou méditent des entreprises de découvertes, le vœu n'est-il pas soulevé par l'arrivée des Anglais à Bornou? Dans leur marche hardie jusqu'à Sackatou même, ils ont approché du grand fleuve de Tombouctou; et nous pouvons pressumer son cours et celui des autres rivières. La connaissance du grand lac Tchad, ou Mer intérieure, qui baigne les trois royaumes de Kanem, de Bornou et de Bégharni, est déjà une grande acquisition géographique; on en possède aujourd'hui une carte satisfaisante, on qui peut du moins faire attendre avec plus de patience tout ce qui manque encore. L'existence de cette mer est, sans doute, le plus grand trait physique de la physiologie du Soudan: elle a plus de 50 lieues dans sa longueur, de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est, et plus de 50 lieues du nord au sud; cependant sa superficie n'est guère que de 3,500 lieues carrées; elle paraît sans issue visible (905). Deux fleuves au moins s'y jettent: le Yeou à l'ouest, et le Schary au sud; celui-ci a un mille de large et neuf embouchures connues; mais d'où vient-il? c'est ce qu'on ignore, quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à 60 lieues dans le sud; laisse-t-il couler une de ses branches à travers le Bégharni, ou bien tout le volume de ses eaux tombe-t-il dans le Tchad? c'est encore un problème. Le major Denham, qui le premier des Européens a eu la gloire d'accomplir presque le tour entier du lac, n'a recueilli sur ce point que des informations incertaines. La limite elle-même du lac est-elle toujours constante, et ne s'étend-elle pas, dans les années d'inondation extraordinaire, beaucoup plus loin vers l'est? c'est ce que le temps nous apprendra.

« Si nous portons nos regards à l'ouest et au sud-ouest, en recherchant quelles sont les notions positives acquises par les voyageurs anglais, nous voyons qu'ils ont suivi et abandonné la rivière de Yeou, côtoyé ou traversé plusieurs autres rivières peu considérables, rencontré enfin et franchi des montagnes médiocres au 10° degré et au 8° 30' de longitude est de Greenwich; enfin, que le capitaine Clapperton s'est avancé à l'ouest jusqu'au 6° degré: il était alors à Sackatou, résidence du sultan des Fellatah, et il rencontrait (non sans surprise) des produits de l'industrie anglaise. Sur sa route, il a placé une multitude de lieux habités; il a reconnu les limites du royaume de Bornou, du territoire de Bader, et celles du grand royaume de Howssa; visité la ville de Kano et celle de Kaskina, etc. Voilà

des notions nouvelles, précises, et qui ont surtout le mérite d'être d'une certitude incontestable; elles ne disparaîtront donc pas des cartes d'Afrique, comme toutes ces additions qui se sont succédé depuis un demi-siècle, et se sont mutuellement effacées. Mais que de lacunes encore! que d'équivoques sur le cours des rivières, sur le lieu de leurs embouchures! C'est avec ces faibles lumières (car on ne doit plus faire usage des anciennes descriptions, si confuses et contradictoires (906)), qu'on est réduit à tracer une esquisse géographique du Soudan. Si ce tableau est incomplet, nous espérons du moins qu'on le trouvera exact et conforme à ce qu'on a de plus positif.

« Le Soudan n'est pas un bassin unique: c'est l'ensemble de deux ou trois bassins ou plus encore, mais tout compris dans une zone presque parallèle à l'équateur; cette zone est limitée entre le 11° degré nord d'un côté, et le 16° degré (le pied du immense plateau du Sahara) de l'autre.

« A l'est, sont les royaumes de Darfour, Borgou et Wa-da-l, Bégharni et Kanem, le lac Tchad, le royaume de Bornou et les territoires voisins arrosés par le Yeou et ses affluents (907).

« Au centre, le royaume de Howssa, aujourd'hui le plus grand des États du Soudan, comprenant Kaskina, Ghouber, Zegzeg et Kano, aujourd'hui sous la domination des Fellatah.

« A l'ouest, est la région du fleuve de Tombouctou, Youri, Kabi, Zanzarah, etc., le Haut Bambara et tout le bassin du Dholohu au-dessous de Yamina; c'est là que sont les grandes villes de Tombouctou, de Ségou et de Djenné et d'autres moins importantes.

« Cette délimitation de la région du Soudan n'est point idéale; on a peut-être abusé de ce nom, mais ce n'est pas un motif pour le proscrire: ce nom est nécessaire, puisqu'il supplée les deux mots de *Nigritie centrale* (908). Selon le Maure Bouhekr, le mot de *Tak-rour*, dans plusieurs langues nègres, signifie tout le pays des Noirs, comme *Soudan* chez les géographes arabes (909).

« Kousa, grande ville du Bornou, non loin du lac Tchad, paraît élevée de 11 à 1,200 pieds français, au plus, au-dessus du niveau moyen de la mer entre les deux tropiques; elle est inférieure au niveau du désert de Bilma, qui sépare le Fezzan du Bornou: ce désert est d'environ 1,400 pieds au-dessus de la mer.

« Du lac Tchad à la Région du Nil, est un espace immense, sur lequel on n'a que les récits des indigènes, et point les données de l'observation. Browne, le seul observateur qui ait voyagé de ce côté, rapporte, sur la foi des habitants, que les rivières se dirigent vers l'ouest.

« Si on demande quelle rivière coule au nord de Howssa; si elle descend de Tombouctou, et si elle tombe dans le Yeou et le lac Tchad, il est encore aujourd'hui impossible de répondre à cette question fondamentale: tant que manqueront ces ren-

(905) Les éléphants voyagent auprès du lac par troupes de quatre à cinq cents; ils sont les plus grands que l'on connaisse. On a lieu de s'étonner des dégâts qu'ils commettent impunément dans les terres, au milieu d'un pays qu'on dit civilisé; mais bien plus encore de l'existence des pirates qui habitent les îles de cette mer et insultent ses rivages.

(906) Quoique ces notions se soient multipliées jusqu'à former aujourd'hui un vrai chaos, on n'en doit pas moins rendre justice aux efforts et aux recherches de ceux qui les ont rassemblées les premiers, et surtout du major Rennell en Angleterre, sans oublier en France M. Walckenaer, ou en Allemagne M. Ritter, M. Mannert, etc.

(907) Au midi sont: le Mandara, qu'on peut regarder comme extérieure au Soudan, à cause de sa constitution

montonoise et de l'idolâtrie qui y règne encore, Adamawa, Yacoba; Nenu ou Nifou est sur la limite.

(908) On ne doit pas comprendre dans le Soudan le pays de Walet (quoique jouant un rôle assez important et ayant pour chef lieu une ville très-considérable), parce qu'il appartient aux frontières du Sahara. Il en est de même des pays de Kouria et de Ladamur de Nungo Park (ou plutôt El-Oual Ahmar), qui sont les limites de la Nigritie.

(909) Cette opinion se trouve confirmée par un témoignage inséparable. Un a, de la main même de l'empereur des Fellatah, le sultan Bello, qui réside à Sackatou, une description géographique et historique du Takrou: un document précieux prouve, comme nous l'avons avancé, que le Bornou, Bégharni, et même le pays de Four, à l'est, appartient au Takrou, comme le Bambarah; mais il n'y place pas Tombouctou (voy. vol. 911).

seignements, la géographie physique du Soudan restera en grande partie dans l'obscurité.

« Aux environs de Kano, dans le Soudan central, le pays paraît plus élevé qu'ailleurs; mais cette élévation est bien faible, si on en juge d'après les indications de la nouvelle carte (910). M. Clapperton y a vu des rivières coulant en sens opposé : mais on ne peut rien en conclure pour la direction des grands courants, qui n'ont pas encore été aperçus, ni pour leur origine, ni pour leur issue : enfin, rien n'éclaircit encore le mystère d'Oulû, cette lie introuvable quoiqu'on la trouve sur tant de cartes, cette cîef des rivières nigritiennes dans la géographie arabe.

« Au milieu de ces incertitudes que ne peut encore dissiper la relation toute récente du major Dixon Denham (911), nous silions un moment arrêter nos regards sur la civilisation du Soudan. Tout se réunit pour confirmer qu'elle est l'ouvrage des mahométans; car partout, et principalement dans les contrées montagneuses, où les hommes sont à peine vêtus, où les mœurs sont grossières, même féroces, l'islamisme est inconnu; et au contraire, partout où celui-ci s'est pénétré, les hommes sont rassemblés dans de grandes villes, et le commerce est florissant. A la vérité, la teinte indigène y colore toujours les habitudes musulmanes; mais les qualités des naturels, véritablement sociales, quoi qu'en disent les historiens dans une orgueilleuse illusion, y sont visiblement annihilées par des idées religieuses plus épurées (912). Les arts sont encore bien peu avancés sans doute, et l'on a lieu d'en être surpris, puisqu'une nature abondante fournit à leurs besoins; c'est au point que le pain est inconnu dans le Bornou. Comment ces richesses, comment l'échange fréquent, journalier même de tant de productions entre les royaumes du Soudan, n'ont-ils pas amené un plus grand développement dans la civilisation? L'on se demande avec chagrin si l'espece humaine, en Afrique, serait condamnée à une éternelle enfance. Que voyons-nous dans les relations récentes? des empires nouveaux, élevés sur les ruines d'autres empires qui ont eux-mêmes peu vécu; partout la force, arbitre suprême des destinées des peuples; des populations livrées à la chasse et au commerce des esclaves; point de sécurité sur les frontières des Etats, ni même dans les villes et les marchés publics; surtout l'empressement pour se procurer des armes et des moyens d'attaque, plus puissants que ceux qui sont l'ouvrage de l'industrie native! Les malheureux Africains ne désirent en effet, ne recherchent, n'admirent dans l'état social des Européens, que le génie de la guerre, que les crimes terribles à l'aide desquels on exterminait ses ennemis avec la rapidité de l'éclair (913).

« Ces tristes découvertes n'expliquent que trop bien pourquoi l'Afrique intérieure est demeurée si longtemps et reste encore si arriérée dans la route de l'amélioration sociale; pourquoi nos voyageurs, toujours armés pour leur défense personnelle, sont un objet d'inquiétude pour les chefs des petits Etats et pour les sultans eux-mêmes; et par conséquent pourquoi, si peu de la protection nécessaire à leurs courses, ils éprouvent un sort contraire, trop souvent funeste. Nous trouvons encore dans ces continuel bouleversements politiques l'explication d'une des plus grandes difficultés de la géographie africaine. S'il règne en effet une contradiction dé-

sespérante entre les voyageurs modernes, les auteurs arabes et les indigènes, sur l'étendue et la limite des royaumes du Soudan, sur sa population et l'importance des villes, et même sur la nomenclature, aujourd'hui nous découvrons que tous ces éléments sont et doivent être continuellement variables; un demi-siècle, trente ans et vingt ans même, suffisent pour dépeicer le siège d'un empire, pour effacer une capitale; les princes étrangers succèdent aux princes indigènes, les noms aux noms, les villes aux villes; et de là cette confusion inextricable, qui a si longtemps entravé la géographie et la description de l'Afrique.

« Cette confusion n'est pas prête à être dissipée; mais s'il est un moyen d'en sortir, c'est de tout reconstruire et de faire, en quelque façon, table rase; alors on pourra enlamer de nouveau l'histoire et le tableau de l'Afrique, mis en partant de l'époque actuelle; pour les temps récents, on aura le secours des témoins oculaires; de là on remontera plus haut par les traditions et par quelques livres qui circulent entre les hommes les plus instruits ou les moins ignorants; on approfondira le langage de chacun des peuples du Soudan, et l'on recherchera s'il existe des monuments écrits dans les divers idiomes; surtout on s'attachera à ce qui ne change point, l'état physique des contrées; le climat, le sol et ses productions, le cours des fleuves; enfin, la direction, l'enchaînement et la hauteur des montagnes. Ici plus que partout ailleurs, il importe d'étudier à fond la géographie naturelle; car le tableau physique de l'Afrique intérieure est la vraie, la première base de la description qui reste encore à faire. Que d'obstacles, à la vérité, pour les explorateurs qui se dévoueront à cette tâche périlleuse! Mais l'expérience nous a appris qu'ils ne manqueront point à la science. Il y a dans ces entreprises quelque chose d'aventureux, d'héroïque même, qui convient aux temps présents; l'amour-propre national stimulé vivement, et l'intérêt fortement excité, font présager des succès prochains et de grandes découvertes.

« Les progrès que les voyageurs anglais viennent de faire dans cette carrière de gloire et de profit, sont immenses, et leur premier pas est un pas de géant. Ils se sont liés avec un prince puissant et redouté, qui commande presque depuis la grande rivière jusqu'au lac central, et plus loin encore au midi; parvenus auprès de lui en 1824, par la route du Nord ou la Méditerranée, ils vont le revoir en 1826, en suivant la route du midi ou de l'océan; ainsi, à moins d'événements peu vraisemblables, des relations de commerce et d'amitié vont s'établir d'une manière régulière: la lettre du sultan de Sackatou au roi d'Angleterre (914) ne permet guère d'en douter. On observera le pays, ses ressources, ses mœurs et ses besoins; peu à peu, des idées d'amélioration morale s'introduiront, en même temps que les arts et l'industrie européenne, et l'humanité reprendra ses droits: déjà le prince des Fellatah promet d'abolir la traite dans tout son empire.

« On parle d'une race blanche, vivant dans l'intérieur du Soudan, qui suit des pratiques religieuses différentes des autres cultes qu'on y professe. On dit que ces hommes sont des Chrétiens; ils pourraient servir la cause de la civilisation.

« Nous ferons encore ici quelques remarques sur les usages des peuples visités par les derniers voya-

(910) Ces montagnes ont 600 pieds anglais.

(911) Narrative of travels and discoveries in northern and central Africa in the years 1822, 1823, 1824, by Major Denham, Captain Clapperton and the late doctor Oudney. London 1826.

(912) La confirmation de cette idée est encore dans la relation du major Denham.

(913) Cependant les mœurs, il faut l'avouer, sont bien plus douces, et le penchant à la civilisation beaucoup plus prononcé que dans les régions maritimes.

(914) Du 18 avril 1824. Un consul anglais sera reçu à Sackatou (sur la grande rivière), à 75 lieues au nord de Faggo ou du golfe de Béah.

gours. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit un grand nombre d'habitants du Bornou livrés à une pratique qui appartient à des peuples moins civilisés; beaucoup d'entre eux ont le visage barbu et couvert de dessins bizarres. Déjà nous avons parlé des costumes militaires, de leurs cotés de maille, des casques et des cuirasses au fer. On ne sait pas l'origine de cette coutume, attribuée sans preuve aux Mamelouks; les armures en écaille servent chez eux aux hommes et aux chevaux; c'était un ancien usage en Asie chez les Parthes, en Afrique chez les anciens Libyens, les Numides et les Carthaginois. Il faut ajouter que leurs boucliers portent des dessins tout semblables à des croix de Malte; c'est même croix décorée ainsi les portes et d'autres parties de leurs maisons.

Celles-ci ressemblent en général à de véritables échantillons. Cependant les résidences des chefs, les palais des sultans, sont construits à plusieurs étages; dans la citadelle du gouverneur de Kano, les tours ont trois à quatre étages, et sont percées de fenêtres dans le style européen; à Sackatou, le palais a des colonnes et des piliers peints. Les mosquées sont un peu mieux construites en général; le luxe de l'architecture ne paraît guère plus avancé qu'à Goumassie chez les Aschanties. Toutes les villes sont entourées de hautes enceintes, qui prouvent assez qu'on est obligé de se tenir sans cesse en défense contre les invasions, parce qu'on est toujours menacé.

On compte quatre à cinq villes peuplées de trente à quarante mille individus; mais à Kano, sur ce nombre d'habitants, plus de la moitié est composée d'esclaves. Les cérémonies du mariage sont à peu près ce qu'on les voit chez les malinkas; mais on enterre les morts dans leurs maisons, excepté les esclaves qu'on porte hors des villes pour être la proie des vautours et des bêtes féroces. Le pugilat est un de leurs exercices favoris; ils ont aussi des jongleurs et des pyrrhies; les boxeurs paraissent avoir beaucoup de rapports avec ceux de l'Angleterre. Parmi les marchandises qui abondent sur les marchés du Soudan, on remarque des produits de l'industrie anglaise et de l'industrie française; ils y arrivent par la voie de Tripoli et celle du Bénin.

Le Bornou compte 13 villes principales. On y parle 10 langues ou dialectes différents.

Il paraît exister une continuité de sol granitique depuis les montagnes de Mandara (sous le méridien de Mourzouk) jusqu'à Kano; cette ligne

oblique est distincte, ou bien est l'éclat inférieur d'une autre chaîne qui se prolonge sous le 9^e parallèle (identique, selon nous, avec celle de Kong). C'est vers Kano que les courants suivent une direction opposée: ceux du midi se jettent vers l'est, ceux du nord portent à l'ouest et se réunissent à Sackatou; d'où ils tombent, dit-on, dans le Kowara (ou Quarra (915)), grande branche descendant, dit-on aussi, de Tombouctou; celle-ci passe à Youri (ou Yaoury), 40 lieues sud-ouest de Sackatou, non de Bowsa, où l'on croit que Park a été submergé: le sultan d'Youri a même un livre qui a appartenu à ce célèbre voyageur; enfin, cette même rivière se jette dans le golfe de Bénin, non loin de Fundah; mais rien ne prouve encore que c'est celle qui passe à Tombouctou.

Le pays de Nouli (Nifeu, Nyli) est marqué, sur la carte des voyageurs, entre Sackatou et la Mer. Le major Denham croit que le Yeou prend sa source dans les montagnes d'Adamowa et de Yacoba, ou la chaîne du Mandara; il en est de même du Schary, qui cependant, suivant un certain rapport, communique avec une branche du Kowara. Mais, comme les voyageurs ont abandonné le cours du Yeou, vers la limite du royaume de Howssa, il se pourrait que cette rivière vint d'un lieu plus avancé vers l'ouest, et que la branche passât à Katagoum ne fût qu'un affluent du Yeou (916).

Tous les jours la géographie fait des acquisitions en Afrique; peut-être faut-il aussi compter parmi elles les pertes qu'elle fait en même temps. En effet, appauvrie par des noms confus (comme cela arrive à bien d'autres sciences), elle s'enrichit des qu'on l'en débarrasse; souvent, ou ces noms sont des synonymes, ou ils ne se rapportent à rien; la prononciation varie; enfin, des états entiers disparaissent et leurs noms avec eux. Cependant, nous demanderons s'il n'y a pas une ville du nom même du Howssa (Hawssa (917)) dans le plus puissant royaume de ce nom, et dans ce cas, pourquoi elle ne figure pas sur la carte nouvelle; à moins que Sackatou ou Zirmie ne corresponde à cette ville. Nous demanderons aussi comment les derniers voyageurs n'ont pas entendu parler de Wassenah, ville décrite dans les itinéraires des Marabouts (ou Voyageurs Africains) dans leur pèlerinage à la Mecque; ni du nom du Wankara (918), que ses mines d'or, du moins, doivent soustraire à l'oubli des hommes et aux variations que les temps amènent avec eux.

Paris, 10 avril 1826.

NOTE XXVI.

Art. ZINGANES.

De quelques mots communs à la langue tsigane et aux langues indo-européennes.

Cette peuplade, sans patrie, sans asile, sans lois et sans culte, conserve toujours une langue régulière, pourvue de formes grammaticales et dont les principales racines, au nombre de 2 à 300, sont reconnues pour être identiques avec autant de

mots sanskrits, multani, bengali et hindoustani. Par exemple: kam, soleil; sohon, lune; shan, terre; ag, feu; poni, eau; sonkoi, or; rap, argent; iakh, œil; kan, oreille; lolo, rouge; kato, noir; kamela, l'amour; akhira, la vie; radeh, la nuit; akhara, la tête, etc. On voit que ce ne sont pas uniquement des racines communes aux langues de l'Inde et à celles de l'Europe, comme *ikh, ak, ang,*

(915) Nom peut-être identique avec Quollo, en s'appliquant à la même rivière.

(916) Le Maure Bouabekr, dans son itinéraire, affirme que le royaume de Bornou s'étend dans toute sa largeur par le fleuve Diobha. Il a parlé très-exactement en disant que la capitale est située précisément à l'est de Kachina (ou Kachina), les Noirs ne connaissent pas le sud-est.

(917) L'itinéraire de Bouabekr la place à trente et quelques journées vers l'est de Djenné et à deux journées du Diobha, et il ajoute que la ville a encore un autre nom.

(918) Le même Bouabekr confirme l'existence de Wankara et de ses mines d'or, au sud de Bornou, sous le nom de Wakoro; selon le géographe de Nubie, ce pays confine au royaume de Ghana, à l'est.

meurs, etc. V. Orénoco-Amazone.
Amérique, rapport sur les langues de ce continent. V. note II, à la fin du volume, et l'introduction, § IV.
Amharique (Langue).
Anahar. V. Mexique.
Analyse du Congo et du Grec. V. Congo.
Analyse, a-t-elle été l'origine du langage. V. Langage.
Analyse, sa nature chez l'enfant. V. Essai, § I.
Amérienne, origine et nature de cette écriture. V. Cuneiformes.
Andes-Parime. V. Orénoco-Amazone.
Angl. V. Saxonne.
Anglo-Britannique (Branche).
Anglo-Saxon. V. Anglo-Britannique.
Angois. V. Congo.
Annamite. V. Indo-Chinoise.
Anvers. Dictionnaire, fonde la science des langues orientales. V. l'introduction, § II.
Antilles. V. Caribbe.
Antiquité et ruines de la région de Guatemala. V. Chol, Maya-Gucche, Itzamal.
Antiquités égyptiennes. V. Alléghéri et note I, à la fin du volume.
Antiquités Celtiques (Prétendues). V. note VI, à la fin du volume.
Antiquités du Mexique. V. note XIX, à la fin du volume.
Antiquités du Pérou. V. note XX, à la fin du volume.
Antiquités de la Haute Asie, a donné lieu à des hypothèses mal fondées. V. Tartares.
Arauco. V. Congo.
Araques.
Apollaches.
Aquitani. V. Ibérienne.
Arabe (Langue).
Arabie, Races qui l'ont occupée. V. note XVI, à la fin du volume.
Aram. Sens de ce mot. V. Syriaque.
Araméenne. V. Syriaque.
Arauc. son étymologie. V. Arménienne.
Arucens. V. Chilienne; leur civilisation. *Ibid.*
Arawaque. V. Caribbe.
Archéologie orientale. Babylone et Ninive, etc. V. note XII, à la fin du volume.
Archipel britannique (Langues de l').
Arab. *Ibid.*
Argonautes. V. Caucasiennne.
Argylla, la plus ancienne cité d'Etrurie. V. Etrusques.
Arianois. V. Ossète.
Ariens. V. Sanskrit.
Arikko. V. Amharique.
Arménie, sens de ce mot. V. Chaldéen.
Arménienne (l').
Aranahores. V. Paria.
Articulation chez l'enfant. V. l'Essai, § II.
Aris, à Babylone, à Ninive, etc. V. note XII, à la fin du volume — Chez les races, antiques, persane, chaldéenne, arabe, grecque, etc. V. *Ibid.* — Dans la Grèce. V. note XVI, à la fin du volume.
Arienne (langue), ses rapports avec la langue scythique. V. l'introduction, § IV.
Aryas, leur origine. V. Sanskrit. — Leur portrait, leur rôle. V. l'introduction, § II. — Leur influence. V. *Ibid.*, § III.
Ass. V. Ossète.
Assyriens. V. Souds.
Associations de signes.

Assyrie, ses monuments et ses ruines, recherches et découvertes. V. note XII, à la fin du volume, et Cuneiformes.
Assyriens, leur histoire antique, leurs grammaires, leur chronologie, etc. V. Cuneiformes.
Atlan. (famille).
Atlas. V. Atlantique.
Atique. V. Grecque.
Atonés. V. Italique.
Austral (Région) de l'Amérique méridionale.
Australiennes (Langues) ou idiomes australiens.
Australiennes (Langues), groupe de la division des langues des nègres océaniques.
Austro-Sibérien. V. Turc.
Autrichien. V. Teutonque et Russo-Slavique.
Auvergnat. V. Romanes.
Avers. V. Ouraliennne.
Awacs. V. Leptienne.
Axiom. L'une des branches de la division des langues sémitiques, l'abyssinque (V. ce mot).
Azteques. V. Mexicaine.

B

Babel, époque de sa construction fixée par ses monuments. V. Cuneiformes.
Babylone, études des inscriptions cuneiformes. V. Cuneiformes. — Influence des arts babyloniens sur l'art grec, etc. V. note XII, à la fin du volume.
Babandi. V. Mahratté.
Bali. V. Pali.
BALANCHÉ, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
BALMIS, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Barbares.
Barbarie. Où faut-il chercher l'origine des noms de cette contrée. V. Barbares.
BARON DE PERSBO, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Bax-Breton. V. Celtiques.
Bax-Krara. V. Tatarsque.
Baxian. V. Turke.
Baxque. V. Ibérienne (famille), et note II, y question à la fin du volume; et l'introduction, § II.
Batai. V. Saxonne.
Batta. V. Samatérienne.
BATAIN, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
BAYRONS. V. Teutonque.
Beaure (Pays de la).
Béhouans. V. Calde.
Bédouins. V. Arabe.
Belges. V. Saxonne.
Belouschia.
Bengali ou Gaure.
Benguela. V. Congo.
Béni. V. Arabique.
Berber. V. Atlantique et Nubienne.
Berbères.
Bereau des peuples indo-européens. V. Sanskrit.
Bérou, son autorité prouvée par les inscriptions cuneiformes. V. Cuneiformes.
BERON (M. l'abbé), cité sur le langage. V. l'Essai, § V. — *Ibid.* M. de Chalandier. *Ibid.*, § IV.
Bicli. V. Turca.
Bible, ses textes confirmés par les découvertes d'inscriptions cuneiformes. V. Cuneiformes.
Bibarienne. V. Teutodique.
Bikam. V. Pracrit.
Birman ou Birman. V. Indo-Chinoise et l'introduction, § IV.
Boudouh, inscriptions expliquées.

V. Cuneiformes.
Blanc (Mlle Le), fille sauvage trouvée près de Chillon, son histoire. V. la note I, à la fin de l'Essai.
BLANC SAINT-BONNET, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Blatolisme, analogie avec la syro-ché. V. l'Essai, § I.
BLAC (le D^r cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Brahmes. V. Slaves.
Bohémiens. V. Zinganes.
Bodomo-Polonoise.
BONALD (M. de). Tentatives impossibles de ses adversaires. V. l'Essai, § IV; — vengé contre les attaques du M. de Chalandier par M. l'abbé Berion. *Ibid.* — Révision des attaques de M. l'abbé Mariet et du R. P. Chastel. *Ibid.*
Borvée (Région).
Borvénien (Langues).
Bourguigne.
Borvénien ou tour de Babel, inscription (traduit). V. Cuneiformes (Appendice).
Bourguignais. V. Hottentote.
Bouvier, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
BOULANQUE, application de la linguistique à cette science. V. Linguistique, § III.
Boudouh.
BOUSSON, sa patrie. V. Pali.
Boudouh. V. Pali et Tibétain.
Boudouh. V. Persan.
Boulam.
Bourguignons. V. Scandinaves.
Bourvénien. V. Mongole.
Bouvénien (l').
Boulvénien (Langue). V. Gaarai.
Breton-Bretonnant. V. Celtiques.
Breyad. V. Celtiques.
BROMES (M. de), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Brou ou brou. V. Pracrit.
Broul. V. Saxonne.
Broul. V. Italique.
Broul, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Brou ou Brou. V. Celtiques.
Bulgares. V. Ouraliennne et Romo-Slavique.
Bumla. V. Congo.

C

Caboul. V. Pracrit.
Cachemire.
Cachon.
Cafre.
Camaran. V. Machararia.
Camba. V. Congo.
Camba. V. Indo-Chinoise.
Camba sens de ce mot. V. Syriaque.
Canada. V. Mohawh.
Canaens, leur langue était l'hébreu; difficulté et solution. V. Hébreu.
Canaïtes. V. Atlantique.
Cantabri. V. Ibérienne (famille).
Carabes. V. Caribbe.
Carapacha.
CARATAC, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Caribo-Tamanque.
Caribara.
Caribon. V. Pracrit.
CARON (M. l'abbé), pour tableau du développement intellectuel de l'enfant. V. l'Essai, § IV.
Castillane. V. Espagnole.
Caucase, tribus de cette contrée. V. l'introduction, § II.
Caucasiens (groupe des langues de la région).
Caucaso-Panubien. V. Turke.
Cavere-Maygure.

Célestiennes (Langues).
 Celtes, V. Celtiques et Française. —
 Leur origine et leurs migrations.
 V. Note VII, à la fin du volume.
 Celtibères V. Française.
 Celtibériens, V. Ibérienne (Famille).
 Celtiques (L.).
 Celtiques (Prétendues antiquités). V.
 Note VI, à la fin du vol., et l'introduction, § II. — Éléments indo-européens mêlés aux langues celtes.
 V. Note IX, à la fin du volume.
 Celto-Romanique. V. Romanes.
 Céphènes ou Ethiopiens Orientaux.
 V. l'introduction, § III.
 Coréti. V. Argilla.
 Chakawa. V. Mobile.
 CHALLINER (M. V. de), ses attaques
 contre M. de Bonald réfutées par
 M. l'abbé Berton. V. la note F, à la
 fin de l'Essai.
 Chaldée (de l'art en). V. Note XII à la
 fin du volume.
 Chaldéens.
 Chaldéen. V. Hébraïque.
 Chantie (Race), règne sur l'Assyrie;
 confirmation des textes bibliques.
 V. Cunéiformes. — Son rôle. V.
 l'introduction, § III.
 Chamouris, dialecte sibonais. V. Al-
 banaise.
 CHARRA (M. le professeur), réponse à
 une objection. V. l'Essai, § IV. —
 Cité sur le langage. V. l'Essai,
 § V.
 CHASTET (le R. P.), Réponse à ses
 attaques contre les doctrines de
 M. de Bonald et contre le rôle du
 langage dans l'évolution de l'intelli-
 gence. V. l'Essai, § IV passim. —
 Approuvé par M. de Rémonat. V. la
 note D à la fin de l'Essai. — Le
 P. Chastet et la sauvagerie champe-
 noise. V. la note G à la fin de l'Essai.
 Chaymas. V. Caribée.
 Chalhoub. V. Atlantique.
 Cherokees ou Cheeraks. V. Mobile.
 Chersul. V. Saxonne.
 Chiganeas.
 Chibcha ou Morcas.
 Chichimèques. V. Mexicaine.
 Chikksah. V. Mobile.
 Chiklaga. V. Chiléenne.
 Chino (Famille).
 Chin-Chou. V. Chinoise.
 Chintanca. V. Chochoza.
 Chinoes.
 Chinoia, origine ou point de départ de
 cette nation. V. l'introduction,
 § IV. — Considérations sur leur lan-
 gue. *Ibid.* — Est-elle monosyllabi-
 que. V. Monosyllabique.
 Chippeways. V. Lennappe.
 Chiquitos, langue de La région péru-
 vienne (Amérique méridionale).
 Chochoza, Matateca, Mian, Chuan-
 téca, langues portées par avant
 de nations dans l'Oxtaca (Mexi-
 que).
 Chol.
 Chrétiens de Saint-Thomas. V. Syria-
 que.
 Chrétiens de Saint-Jean. V. Syria-
 que.
 Chronologie des Assyriens et des Ba-
 byloniens. V. Cunéiformes.
 Clambres. V. Celtiques.
 Cimbrique. V. Saxonne.
 Cimmerit. V. Thracio-Ilyrienne.
 Cingalaie.
 Clou-Nations. V. Mohawk.
 Circassiens. V. Tchérkeses.
 Civilisation. V. l'introduction.
 Civilisation de la Haute-Asie, réfuta-
 tion. V. Tartares.
 Civilisation d'après M. Guizot et G. de
 Humboldt. — V. Note XI à la fin du
 volume.

Clairement de langue en parlant. V.
 Hottentote.
 CLAUDIUS (l'empereur), compose vingt
 livres sur les antiquités étrangères.
 V. Etrusques.
 Climat de l'Afrique australe. V. Afri-
 que australe. — De la Laponie. V.
 Finnoise.
 Cochimi-Laymona.
 Corré. V. Argilla.
 Colombie. V. Missouri-Colombienne.
 Colombienne.
 Colomes grecques. V. Pélasgo-Hellé-
 nique.
 Commerce des Juifs et des Phéniciens
 avec l'Inde. V. Sanskrit; — avec les
 Grecs, *Ibid.*
 Compréhension chez l'enfant. V. l'Es-
 sai, § I.
 COSILLAS, cité sur le langage. V. l'Es-
 sai, § V.
 Congo (Famille).
 Congo. V. Note II, 5^e question, à la fin
 du volume.
 Conjonction lennappe, s'gonquine, etc.
 V. Lennappe.
 Consonnes.
 Copte, est la langue de l'ancienne
 Égypte. — Ses rapports avec la
 langue sémitique. V. l'introduction,
 § III. — Est-elle le prototype der
 idiomes sémitiques, *Ibid.*
 Cora, langue du Mexique. V. Mexi-
 caïne.
 Corvienne ou Sian-Pi (Langue).
 Cornique. V. Celtiques.
 Cosques. V. Slaves et Russo-Ilyrien-
 ne.
 Cosmogonie des Océaniens. V. Océa-
 nie.
 Côte occidentale de l'Amérique du
 Nord.
 Coufique. V. Arabe.
 Cocrasor, cité sur le langage. V. l'Es-
 sai, § V.
 Cuschites ou Ethiopiens. V. l'intro-
 duction, § III.
 Cortex, cité sur le langage. V. l'Essai,
 § V.
 Crecks. V. Mobile.
 Croate. V. Russo-Ilyrienne.
 Cuba. V. Mays.
 Cuklataca.
 Cunéiformes (Écritures).
 Cunéiformes (Inscriptions). V. Turke
 et Zend.
 Cynique. V. Celtiques.
 Cyrillien (Alphabet). V. Heves.

D

Dares ou Gètes. V. Thracio-Ilyrienne.
 Daco-Valaque. V. Valaque.
 Dacota. V. Sioux.
 Dagwumbas.
 Dalecartien. V. Scandinave.
 Dolmates. V. Thracio-Ilyrienne et
 Russo-Ilyrienne.
 Danskall. V. Shibo.
 Danois. V. Scandinave.
 Danoubien. V. Teutonique.
 Darfour.
 Dayas. V. Océanie.
 DEDERBAUD, cité sur le langage. V.
 l'Essai, § V.
 Déchiffrement des caractères cuné-
 formes. V. Cunéiformes.
 DELATRE, son opinion sur les affinités
 des langues sémitiques avec le san-
 skrit. V. Sémitiques. — Les origi-
 nes sanskrits de la langue française.
 V. Française.
 Delaware. V. Lennappe.
 Delphes, les Etrusques y envoient des
 dons. V. Etrusques.
 Dembea. V. Amharique.
 Derf. V. Persan.
 DEWITT DE TRACY, cité sur le langage.
 V. l'Essai, § V.

Deutschou allemand. V. Teutonique.
 Dialectes sémitiques, quelle est leur
 origine. V. Sémitiques.
 Dialectes chinois. V. Chinoise.
 Dialectes grecs. V. Grecque et Pélas-
 go-Hellénique.
 Dialectes français. V. Française.
 Dialectes romans. V. Romanes.
 Dialectes italiens. V. Italiens.
 Discours, merveilleuses propriétés
 des parties du discours. V. l'Essai,
 § III.
 Djainas. V. Pall.
 Dogmura. V. Pracrit.
 Dongolab. V. Nubienne.
 Dorien. V. Grecque.
 Douze, remarque sur ce nombre ap-
 pliqué à des villes fondées en di-
 verses contrées. V. Etrusques.
 Dravidiennes ou Dravidiennes (Lan-
 gues).
 DUBOIS. V. Arabe.
 DUGALD STEWART, cité sur le langage.
 V. l'Essai, § V et passim.
 DUMORT D'ÉVILLE, son opinion sur l'ori-
 gine des peuples de l'Océanie. V.
 Océanie.
 DUCROIX. Ses travaux sur les lan-
 gues lennappe. V. Lennappe.
 Dynasties sémitique, touranienne et
 moudique à Babylone, etc.; éru-
 tion des périodes où elles ont régné.
 V. Cunéiformes.

E

Esp. V. Polynésiennes occidentales.
 Ecoles publiques chez les Etrusques.
 V. Etrusques.
 Écriture, son origine. V. Alphabet.
 — Écriture idéographique, a-t-elle
 conduit à l'invention de l'alphabet.
 V. Alphabet.
 Écriture chinoise. V. Chinoise.
 Edda. V. Scandinave.
 Eden, examen critique. V. l'intro-
 duction, § III.
 Edrissites. V. Atlantique.
 Égypte, l'alphabet y a-t-il été décou-
 vert. V. Alphabet. — A-t-elle com-
 mencé par une colonie indienne. V.
 Sanskrit. — Étymologie. V. *Ibid.*
 Égyptienne (langue).
 Ekhill. V. Arabe et Hébraïque.
 Elam, Elamites. V. Sémitiques.
 Endomènes. V. Océanie.
 Enfant, première enfance, seconde
 enfance, son développement intel-
 lectuel, comment il apprend à par-
 ler, comment il suit le signe à l'i-
 dée, etc. V. l'Essai, § I, II et IV. —
 Ses premières sensations, ses pre-
 mières idées, ses premiers mots.
Ibid. — Tableau de son développe-
 ment intellectuel par M. l'abbé
 Carton. V. l'Essai, § IV.
 Eolien. V. Grecque.
 Eritif. V. Atlantique.
 Erse. V. Celtiques et note VIII à la
 fin du vol.
 Escarsa. V. Ibérienne.
 Esquimaux (Famille des Idiomes), ap-
 partenant à la région de l'Amérique
 du Nord. V. Boréale (Région).
 Eskimaux, leurs qualités physiques et
 morales. V. la note V et la note
 XIII à la fin du volume.
 Esténe.
 Espagnole ou Castillane (L.).
 Esthonienne. V. Finnoise.
 Estrangelo, alphabet syriaque. V.
 Syriaque.
 Essence organique des langues. V.
 l'introduction.
 Ethnologie, son importance relative-
 ment à l'histoire et à la géographie.
 V. l'introduction.
 Être (verbe substantif, tableau de sa
 conjugaison dans les langues ind-

européennes. V. Sanskrit.

Etrurie. V. Etrusques.

Etrusques, Tusques ou Tyrrhéniens.

Étymologie de divers mots français.

V. française.

Étymologiques (Recherches), leurs Histoires.

V. Linguistique, § V et note XIV à la fin du vol.

Étymologiques de l'ancienne école leurs systèmes exagérés V. Linguistique, § II et note XIV à la fin du vol.

Eugène. V. Italique.

Euxa, cité sur l'idée abstraite et générale. V. l'Essai, § III.

Europe.

Eurapiennes (Langues). V. l'Introduction, § II.

Evolution intellectuelle de l'homme, V. l'Essai, etc.

Eyous.

F

Falsian. V. Abyssinien.

Familles humaines, leur berceau. V. Note XXIV à la fin du vol.

Fao (Langue). V. Fao.

Fari. V. Parsi.

Fellata. V. Foulah.

Fenul de Tacite. V. Finnoise.

Fescennins (Vers). V. Etrusques.

Filji. V. Polynésiennes orientales.

Filiation des races humaines. V. l'Introduction.

Finnois. V. Finnoise.

Finnoise ou Finnoise germanisée.

Finnoise (Race), son rôle. V. l'Introduction, § II.

Flamand. V. Saxonne.

Flexion dans les langues. V. l'Introduction, § I, et l'Essai, § III.

Florentins. V. Mobile et note II, 2^e question, à la fin du volume.

Froben. V. Scandinave.

Formosanes (Langues), ou malais asiatique.

Foulah.

Foulah. V. Foulah.

Francise (Langue), ses éléments primitifs. V. Note XV, à la fin du volume.

Franci ou Franks. V. Teutonique.

Francique. V. Française et Française.

Francique. V. Teutoïque.

Francique (L.).

Franks. V. Saxonne.

G

Gallique. V. Celtiques.

Gallia. V. Caribbe.

Galle, Galliques ou Galles. V. Celtiques. — Leur origine et leurs migrations. V. note VIII, à la fin du volume.

Gallies.

Gallois. V. Celtiques.

Garamantes. V. Atlantique.

Gard, arbre célèbre. V. Atlantique.

Gascou. V. Romaines.

Gaulois, soumettent les Etrusques. V. Etrusques. — Sur la langue qu'ils parlaient. V. Français, et l'Introduction.

Général (idée), impossible sans le signe. V. l'Essai, § III. — Partielle de l'idée individuelle? Ibid.

Généralisation, impossible sans le signe. V. l'Essai, § III.

Georgienne (L.).

Gez, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.

Germaniques (Famille des langues).

Germano-Slave. V. Wendo-Lithuanien.

Getuli. V. Atlantique.

Ghes. V. Axumite.

Ghes, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.

Gingiro. V. Afrique australe.

Glottique (Alphabet). V. Slaves.

Gonasse (M. Gaspar), savant indienne. Son édition et sa traduction de la grande épopée indienne, le Rāmāyana. V. Rāmāyana.

Gothique (L.).

Gothique moderne. V. Scandinave.

Goths. V. Scandinave.

Grammaire sanskrit. V. Sanskrit.

Grammaires, peuvent-elles changer leurs formes. V. Sémitiques.

Grand-Océanien. V. Javanais.

Greco-Moderne. V. Pelasgo-Hellénique.

Grèce Antique, table historique. V. Greco-Latines, et note XVI, à la fin du volume.

Greco-Latines (Langues), division établie dans la famille indo-européenne et qui comprend les quatre branches Traco-Hyrienne, Etrusque, Pelasgo-Hellénique et Italique.

Grecque (Langue). V. Pelasgo-Hellénique.

Grecs. V. Pelasgo-Hellénique.

Greenland, visité en 1872. V. note XIII à la fin du volume.

Greenlandais. V. Esquimaux.

Guasche. V. Atlantique.

Guarani.

Guarani-Brésilienne.

Guaranos. V. Caribbe.

Guatemala (région de).

Guthens. V. Zend et Parsi.

Gurgaria, dialecte albanais. V. Albanais.

Gutro, ses idées sur la civilisation. V. note XI, à la fin du volume.

Guzarate. V. Pracrit et Hindoustani.

H

Hadamantiques (Inscriptions). V. note III, à la fin du volume.

Hainan. V. Chinoise.

Haiti. V. Maya.

Hannaque. V. Bohême-Polonaise.

Hannover. V. Saxonne.

Hannua.

Hanza, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.

Harouti. V. Pracrit.

Harcus (Gaspar), son histoire. V. la note G à la fin de l'Essai.

Hébraïque (langue) ou hébreu.

Hébreu et chaldéen comparés. V. Chaldéen.

Hébreu, sainteté de la langue assyrienne et de sa grammaire avec l'hébreu. V. Conformes. — Dérive-t-il du Coïte? V. l'Introduction, § III.

Hellènes. V. Pelasgo-Hellénique et Pélasges.

Herculanum, fondée par les Etrusques. V. Etrusques.

Hermanturi. V. Teutonique.

Héroux et autres historiens grecs; valeur de leur autorité. V. Luciliennes.

Hérules. V. Scandinaves.

Hibo.

Hieroglyphes mexicains. V. Mexicaine (Langue). — Hieroglyphes Égyptiens. V. Égyptienne (Langue).

— Système hiéroglyphique. V. l'Introduction, § III.

Himyarite. V. Arabe et note III, à la fin du volume.

Hindoe.

Hindous. V. Sanskrit.

Hindoustani.

Hingou-Nos. V. Terke.

Histoire chez les Etrusques. V. Etrusques.

Hellandais. V. Saxonne.

Homme, son origine. V. note XXIV, à la fin du volume. — Homme de la

nature. V. la note G à la fin de l'Essai. — Homme isolé, Ibid.

Hottentote.

Hongroise.

Huesera (Aebusc ou Mexique).

Huamocoy (G.), sa dévolution de la civilisation réduite. V. Civilisation, et note XI à la fin du volume. — Cité sur le langage. V. l'Essai, § V.

Hunique. V. Ouralienne.

Huns. V. Ouralienne.

Hurons. V. Mohawk et note II, 2^e question.

Hurur. V. Afrique australe.

Hurwaresch. V. Péliu.

Hyksos. V. l'Introduction, § III.

Hyperboréens (Peuples). V. note V à la fin du volume.

I

Ibérienne ou Basque (Famille)

Idee. Ses lois, sa nature, son développement. V. l'Essai tout entier. — Idées abstraites, générales, universelles, absolues; ne peuvent exister dans l'esprit qu'au moyen du signe; démonstration. V. l'Essai, §§ III et IV. — Décomposition ou analyse de l'idée, Ibid. — De l'idée ou de la pensée chez le second-muet, Ibid. et note A à la fin de l'Essai. — Idées-images. V. l'Essai, § III.

Idées générales. Existent-elles chez l'enfant avant le signe. V. l'Essai, §§ III et IV. — Idées générales et termes généraux. V. note B à la fin de l'Essai. — Idées abstraites et générales n'ont pas de mots dans les langues malaises. V. Malaises.

Idéothèque, branche de l'idéologie. V. l'Essai.

Iénoé (Famille).

Iéno. V. Ouralienne.

Iéno ou Tétan. V. Parsi.

Iéris, leur langue. V. Syriaque.

Iémos. V. Lonnape.

Iérimé. V. Russo-Hyrienne.

Iérimés. V. Traco-Hyrienne.

Imitation. A-t-elle été l'origine du langage. V. Langue.

Impressions sensorielles dans l'enfant. V. l'Essai, §§ I et II.

Inde en Indoustan.

Inde, ses premiers habitants. V. Sanskrit. — Sa littérature. V. Ramayana.

Indiens. V. Sanskrit.

Indo-Chinois, tableau de cette contrée. V. Transgénélique.

Indo-Chinoise (famille).

Indo-européens mêlés au Celtique. V. note IX, à la fin du volume.

Indo-Européens (race); importance de l'étude du Celtique pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de cette race. V. note IX à la fin du volume.

Indo-Européennes (langues).

Indo-Européennes (Langues). Rapportement du français avec ces langues. V. Français. — Les langues sémitiques et les langues indo-européennes sont-elles radicalement distinctes? V. Sémitiques.

Indo-Européens (peuples), leur origine, leur berceau, leur séparation. V. Sanskrit.

Indo-Scythes. V. Tibétaine.

Indostan. V. Inde.

Ingwa. V. Dagwomba.

Inscriptions étrusques trouvées dans une grotte près de Tarquinie. V. Etrusques. — Inscriptions cunéiformes. V. Cunéiformes.

Intelligence. Rapport à quelque degré entre l'évolution de l'intelli-

genée humaine et l'évolution de l'intelligence divine. V. l'Essai, § III.
Iolof. V. Wolof.
Ioëies. V. Gréque.
Iotes. V. Scandinave.
Iotique moderne. V. Scandinave.
Irisodius. V. Celtiques.
Iron. V. Oséite.
Iroquois. V. Mohawk.
Israélites. V. Scandinave.
Italie asiatique, italieu. V. Gréco-Latines.
Italienne (L).
Italique.

J

Jamaïque. V. Maya.
Japonaise (Familie).
Japouria, dialecte abanais. V. Albanais.
Javanaises (Langues).
Jouya-Poura. V. Pracrit.
Jouda. V. Arabe.
Jugement chez l'enfant. V. l'Essai, § I. — Jugements humains, leur nature, leurs conditions. Ibid., § III. — Impossibles sans le signe. Ibid.
Jettlandais. V. Scandinave.

K

Kabyles. V. Atlantique.
Kachiquel. V. Maya.
Kalmouk. V. Mongole.
Kamchadale (famille).
Kassak. V. Turke.
Karchedonique. V. Pomique.
Karnac (Morbihan). Ce qu'il faut penser de ses moenmeets. V. note VI, à la fin du volume.
Karnak (Égypte). V. Nil.
Kasi-Kumuk. V. Lesghienne.
Katabla. V. Woccons.
Kawi. V. Javanaises.
Kaylee.
Kensy. V. Nihilienne.
Khar-Bali. V. Hindoustani.
Khatares. V. Ourallienne.
Khorsabad (Tauxaux de), inscription traduite. V. Céphaliformes (Appendice) et note XII, à la fin du volume.
Kimbrique (Race). V. Celtiques.
Kimaite.
Kirghis. V. Turke.
Klaxara, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Klistenax. V. Lennappe.
Klobouche.
Kong. V. Mandingo.
Korieach. V. Arabe.
Korieach (Familie).
Kouan-Iloa. V. Chinois.
Koukouou. V. Pracrit.
Koures ou Kourètes. V. Slaves.
Kourga. V. Malabar.
Kourlienne (famille).
Kouwen. V. Chinois.
Kumbre. V. Celtiques.
Kurd (Langue).
Kymri. V. Celtiques et Française. V. assai note VIII, à la fin du volume.

L

Lacs (Région des), dans l'Amérique du Nord. V. Alléghanien (Région).
Lamisme. V. Traasgégétique.
Lampourdan. V. Ithérienne.
Langage (son origine).
Langage, il n'est pas d'invention humaine. V. l'Introduction, § I. — Problèmes divers, ibid. — Son apprentissage par l'enfant. V. l'Essai, § II. — Sa nécessité pour penser, observer, comparer, généraliser, induire, classer, se souvenir, raisonner au point de vue intellectuel. V. l'Essai, § II; merveilleuse

propriété de langage, ibid., § III; son rôle psychologique dans la formation de la pensée. V. l'Essai, § III; sans le langage, pas d'idées, pas d'opérations de l'esprit, ibid.
Langues. — Leur étude est la base de l'histoire des peuples. V. l'Introduction, § IV. — Nombre de mots dans quelques langues, ibid. Appendice. — Nombre de combinaisons possibles des lettres de l'alphabet, ibid. — Longueur des mots dans quelques langues, ibid. appendice — Langues, considérées dans leur essence organique et dans leurs rapports avec l'histoire des races humaines. V. l'Introduction. — Y a-t-il une marche ascendante et régulière dans le développement des trois systèmes d'organismes des langues, ibid., § I. — Décroissance des langues, ses causes, ibid. — Leur permanence, leur prononciation. V. Linguistique, § I. — Sont-elles polysyllabiques ou monosyllabiques à leur origine. V. Monosyllabiques. — Langue que parlaient les Romains primitifs. V. Etrusques. — Langue rustique. V. Française (Langue). — Langue franque. V. Italienne (Langue). — Langues, leur orthographe. V. Orthographe. — V. Langues.
Languedocien. V. Romane (Langues).
Lappoun. V. Finnoise (langue).
Latine (L).
Latini. V. Italique.
Laurénia, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Laymona. V. Cochimi.
Lémariz, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Létié. V. Pelasgo Hellénique.
Leenappe ou Chippaways-Deleware (Water) ou Algonquino-Mohégane.
Leel-Leenappe. V. Leenappe.
Lesghienne.
Lette ou Letton. V. Wendo-Lithuanien.
Lettes, tableaux de leur permutation dans les langues indo-européennes. V. Etymologie.
Lettres. V. Alphabet.
Lieu-Kleou. V. Japonaise.
Lignes. V. Française.
Ligurien. V. Ithérienne.
Limastrac, résume ouvrage de M. Ern.
Lion. V. note XXIV à la fin du volume.
Limeusin. V. Romanes.
Lioque Franca. V. Portugais et Romanes.
Linguistique comparée, son importance.
Lithuaniens. V. Slaves.
Lithérature sanskrit. V. Sanskrit. — Chinoise. V. Chinois. — Etrusque. V. Etrusques; détruite par les Romains, ibid.
Live. V. Finnois.
Livone. F. Teutoïque.
Longo. V. Congo.
Loxax, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Lois de la transformation ou de la dérivation des mots. V. Etymologie.
Lois. V. Chinois.
Létophagie. V. Atlas.
Louisiane. V. Mobile.
Louras. V. Kerbe.
Lucas. V. Italique.
Lyriens. V. Thracio-Ilyrienne.
Lydie Est-elle le berceau des Etrusques. V. Etrusques.
Lydiens. V. Thracio-Ilyrienne.

M

Macassar. V. Chébécoenne.

Macao, de Lisbonne, son opinion sur la langue des Guanches. V. Atlantique.
Macédoniens. V. Thracio-Ilyrienne.
Machscaris-Canacan.
Maraou. V. Monomota.
Madagascarienne (Laegue) ou malaia africain.
Madecasse. V. Madagascarienne. — Comparée avec le mala. V. note XVIII, à la fin du volume.
Madras. V. Javanaises.
Marras, dérive la langue étrusque du phénicien ou cananéen. V. Etrusques.
Mashrehy. V. Arabe.
Magudha. V. Pracrit.
Magyar. V. Hongroise (Laegue).
Mahie.
Maharite, Mahratia ou Maharashtra.
Malabar.
Malai. V. Sumatriennes. — Comparé au madecasse. V. note XVIII, à la fin du volume.
Malais. V. Océanie.
Malaises (langues).
Malayou. V. Sumatriennes.
Malayalam. V. Malabar.
Malgache. V. Madagascarienne.
Mallet, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Maltais. V. Arabe.
Malwah. V. Pracrit.
Mam. V. Maya.
Mancapac. V. note XX, à la fin du volume.
Mandchoue. V. Tongouss.
Mandingo (Familie).
Mandongo. V. Congo.
Mank. V. note VIII, à la fin du volume.
Mapoule. V. Arabe.
Mappemonde ethnographique. V. après les notes de l'Essai.
Maraboula. V. Atlantique.
Marasour. V. Pracrit.
Marcomani. V. Teutoïque.
Marsy (M. l'abbé), réponse à ses objections contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. V. l'Essai, § IV. — Sa controverse avec la Revue catholique de Louvain. V. note C à la fin de l'Essai. — Approuvé par M. de Rémusat dans ses attaques contre M. de Bonald. V. la note D à la fin de l'Essai.
Maronites, leur langue. V. Syriaque et Arabe (Langues).
Marquessat ou marquises. V. Polynésiennes orientales.
Marselle, inscription phénicienne trouvée dans cette ville, sa traduction. V. l'ibénicien.
Massachouet. V. Lennappe.
Matlancra, parlie dans la vallée de Toluca, diocèse de Mexico (Amérique centrale).
Mauren (M. l'abbé), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Mazre. V. Arabe.
Maya-Quech.
Maypure. V. Caver.
Mazares. V. Chochons.
Mazig. V. Berbères.
Mémoire chez l'enfant. V. l'Essai, §§ I et II.
Mendaites. — V. Syriaque.
Menteng. V. Machscaris.
Ménomène. V. Lennappe.
Mésogothique. V. Scandinave.
Métaphysique de langage. V. l'Essai, etc.
Mexicain (Langue).
Mexique ou Anabach (Groupe du).
Miaoue. V. Chinois.
Michigan. V. Lennappe.
Mirnak. V. Lennappe.
Mieuting. V. Chinois.

Mulor (l'abbé), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
 Hindano. V. Philippinaise.
 Morologie, application de la Linguistique à cette science. V. Linguistique, § III.
 Munsterjænger. V. Scandinave.
 Muséum. V. Mobile.
 Missouri-Colombienne (Région), dans l'Amérique du Nord.
 Mithill. V. Pracrit.
 Migo. V. Tchobona.
 Mystique (Anahuac ou Mexique).
 Mudjoghli.
 Moan. V. Indo-Chinoise.
 Mobba ou Borgou.
 Mobile-Natchez ou Floridienne.
 Moco-by-Ahipon.
 Mode et substance, dans la nature et dans la pensée. V. l'Essai, § III.
 Mogrelin. V. Arabe.
 Mohawk-Hurons ou Iroquoise.
 Mohagan. V. Lennappe.
 Mobermout. V. Afrique australe.
 Moitay. V. Indo-Chinoise.
 Moins. V. Congo.
 Mongoïques (Langues).
 Momes des Guanches. V. Atlantique.
 Mongole (famille).
 Mongoue. V. Monomolpa.
 Monomolpa.
 Monosyllabiques (Langues).
 Monténégro. V. Slaves et Russo-Ilyrienne.
 Moors ou Maure. V. Hindoustani.
 Moraves. V. Slaves.
 Morosine. V. Walgaïque.
 Mostarab ou Maranbach. V. Arabe.
 Mot, sa fonction, son essence. V. l'Introduction, § I. — Quelle est l'espèce de mots que l'enfant apprend d'abord? V. l'Essai, § II. — Dans quel sens il est vrai de dire que les mots sont les idées et les idées le mots. *Ibid.*, § III. — Lois de la transformation des mots. V. Étymologie. — Y a-t-il des mots purement métaphysiques dans les langues? V. Étymologie.
 Moutani. V. Pracrit.
 Mowite. V. Mobile.
 Mozas. V. Cavere.
 Mozas. V. Chibcha.
 Mur ou Mod. V. Mahratte.
 Muskoigues ou Muskoighe. V. Mobile.
 Muzmbos. V. Galles.
 Mythique (Système). V. l'Introduction, § III.

N

Nahathôn. V. Syriaque.
 Nahuatlque. V. Mexicaine.
 Namaquas. V. Hottentote.
 Nares. V. Amharique.
 Narraganset. V. Lennappe.
 Natchez. V. Mobile.
 Nation, ce qu'on entend par ce mot. V. Linguistique.
 Nature (État de). V. la note G à la fin de l'Essai.
 Nazarens. V. Syriens.
 Nègres Occidentaux (Langues des).
 Neaki. V. Arabe et Persan.
 Nestoriens, leur langue. V. Syriaque.
 Niger. V. Soudan.
 Nigritie maritime (Langues de la).
 Nil (langues de la région du).
 Nil, l'usage des contrées qu'arrose ce fleuve. V. Nil.
 Nioive, études des inscriptions cunéiformes. V. Cuneiformes—Des arts.
 Ninive. V. la note XII, à la fin du volume.
 Noqui. V. Turke.
 Nola, fondée par les Etrusques. V. Etrusques.

Nom propre.
 Noms d'hommes, leur signification chez les différents peuples. V. Nom propre.
 Noms de peuples, règles pour leur interprétation. V. Linguistique, § I. — Noms propres d'hommes. V. *Ibid.*
 Normannique. V. Scandinave.
 Normano-Gothique. V. Scandinave.
 Norrois. V. Scandinave.
 Norvégien. V. Scandinave.
 Nouta. V. Nubienne.
 Noutka. V. Wakesh.
 Nouveau-Zélandais. V. Polynésien-Orientaux.
 Nouvelle-Ecosse. V. Archipel britannique.
 Nouvelle-Guinée (Langues de la).
 Nouvelle Irlande. V. Archipel britannique.
 Norogodien. V. Russo-Ilyrienne.
 Nubienne (famille).
 Numides. V. Atlasique.

O

Oasis. V. Atlantique.
 Objections contre la théorie qui établit la nécessité du langage pour l'évolution de l'intelligence. V. l'Essai, § IV.
 Obotrites. V. Wendo-Lithuanienne.
 Occident (Langues de l').
 Occidentaux, classifications diverses. V. Occident.
 Oénontes. V. Pélasgo-Hellénique.
 Ogr, origine de ce mot. V. Hongroise.
 Oiet. V. Mongole.
 Omagus. V. Guarani.
 Omahaw. V. Sioux.
 Onomatopée, ce qu'il faut penser de la théorie qui lui attribue l'origine du langage. V. Sémittiques.
 Ophir, sa position. V. Sanskrit.
 Opiques. V. Italique.
 Orateurs, honneurs qui leur étaient rendus chez les Etrusques. V. Etrusques.
 Origine du langage. V. Langage.
 Origine des anciens peuples d'Italie. V. Etrusques.
 Origine des races humaines. V. l'Introduction.
 Orenoco-Amazone (Région) ou Andes Parime.
 Orthographe.
 Ostages. V. Sioux, et note II, 2^e question à la fin du volume.
 Osmail. V. Turke.
 Osques. V. Ithérienne.
 Ossetes ou Irans.
 Ostaks. V. Iétiéti.
 Ostrogoths. V. Scandinave.
 Otisous (Anahuac ou Mexique).
 Otices. V. Sioux.
 Otigambis. V. Lennappe.
 Otomague.
 Oudouga-Pours. V. Pracrit.
 Ougalyakhmouti.
 Ougoures ou Ongoures, Onagoures. V. Ouraliennes.
 Ourallienne (famille) nommée aussi Finnoise ou Tchoude.
 Ouralliens, seraient-ils inventés l'écriture cunéiforme? V. Cuneiformes.
 Outoways. V. Lennappe.

P

Paissach. V. Pracrit.
 Palenque (Ruines de). V. Tzendal.
 Pali ou Balli.
 Palmirien. V. Syriaque.
 Panis-Ortyphores.
 Panamens. V. Thracio-Ilyrienne.
 Panses.
 Papier Mexicain (Macneyoo Pile). V. Mexique.

Papous. V. Océanie et Nouvelle-Guinée.
 Paques ou Wacou. V. Polynésien-Orientaux.
 Parole. V. l'Essai, §§ II, III, IV. — Parole intérieure. V. la note E à la fin de l'Essai.
 Parnes. V. Parsi.
 Parsi, Parsi, ou persan ancien.
 Pawnees. V. Paris.
 Patagone.
 Patois en France.
 Payagua-Guaycurus.
 Pazend. V. Zend.
 Pecherai ou Yacanas.
 Pégu. V. Indo-Chinoise.
 Péguane. V. Indo-Chinoise.
 Peihvi.
 Peintures mexicaines. V. Mexicaine.
 Pélasges.
 Pélasgo-Hellénique.
 Penjald. V. Pracrit.
 Pensée, sa complexité analysée par le langage. V. l'Essai, § III.
 Perception, sa nature. V. l'Essai, § III. — Analyse de la perception et de l'idée. *Ibid.*, *Ibid.*
 Perrinane.
 Perrinanes. V. Pélasgo-Hellénique.
 Pérou. V. Péruvienne. — Sa civilisation, ses mœurs, ses richesses, son culte, ses monuments, etc. *Ibid.* et note IX.
 Perroque.
 Person ou Person moderne.
 Persan ancien. V. Parsi.
 Persanes (famille des langues).
 Péruvienne (Région).
 Péruvienne ou Quichua.
 Peicheng. V. Turk.
 Peuples d'Italie antérieurs aux Romains. V. Etrusques.
 Phénicienne (Langue).
 Philippinaise (Langue).
 Philologues modernes, leur méthode. V. Linguistique.
 Phiohi de Ptolémée. V. Finnoise.
 Phioley. V. Foulah.
 Phrygiens. V. Thracio-Ilyriens.
 Physiologie de l'homme hablé. V. la note G à la fin de l'Essai.
 Pienzi. V. Italique.
 Pima.
 Pimerie. V. Pima.
 Pipil, langue du Mexique. V. Mexique.
 Piraterie en honneur chez les peuples anciens. V. Etrusques.
 Pirinda.
 Plateau central de l'Amérique du Nord.
 Platte, interprétation des vers phéniciens du Paradis. V. Phénicienne.
 Ptoemam. V. Maya.
 Poésies philosophiques et religieuses chez les Etrusques. V. Etrusques.
 Poètes, chez les Etrusques. V. Etrusques.
 Poitevin (Patois), phrase citée. V. Lennappe.
 Polonais. V. Slaves.
 Polonois. V. Bohémo-Polonois.
 Polynésien occidentaux (Langues).
 Polynésien orientaux (Langues).
 Polynésien. V. Océanie.
 Polysynthétiques (Langues).
 Polysynthétiques; les langues américaines sont-elles polysynthétiques? V. Mexicaine.
 Poméranien. V. Wendo-Lithuanienne.
 Pompei fondée par les Etrusques. V. Etrusques.
 Popolouque.
 Port des Français. V. Kotsouche.
 Portugaise (L.).
 Pusk-To. V. Pouchton.
 Pouchton, Pouchto ou Afghan.
 Pouties. V. Foulah.

Pracrit.
Pronoma comparés dans l'hébreu et dans l'indo-krotopée. V. Note XIII, à la fin du vol.
Provençal. V. Romanes.
Pruetz, V. Wendo-Lithuanien.
Pruzi. V. Slaves.
Prusse. V. Bohemo-Polonaise.
Prussien ancien. V. Wendo-Lithuanien.
Payles. V. Atlantiques.
Pœliche.
Pœliche, Karchedonienne ou Carthaginoise (Langue).
Pyrgos, port d'Argylla. V. Etrusques. — Commerce avec la Phénicie, l'Égypte, etc. V. Etrusques.

Q

Quali. V. Teutonique.
Qualité, Rapport, Objets, dans la perception. V. l'Essai, § IV.
Quiche. V. Maya.
Quichua. V. Péruvienne.
Quippos ou Quippos. V. Mexicaine et note XX à la fin du volume.

R

Rabbinique. V. Hébraïque.
Race sémitique. Sa supériorité au point de vue du matérialisme et des religions. V. Sémitiques, et l'Introduction, § III.
Races humaines. Leur berceau, leur influence réciproque. V. l'Introduction, § III.
Racines sémitiques. V. Sémitiques.
Ragusains. V. Slaves.
Ramayana.
Rasana, nom des habitants de l'Etrurie dans leur idiome. V. Etrusques.
Rum, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Rumi-Valang, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Relation des Etrusques avec les autres peuples de l'antiquité. V. Etrusques.
Relation, son rôle dans l'organisme des langues. V. l'Introduction, § I.
Rexan (M. Ernest).
Rhénanien. V. Teutonique.
Rhomains, emprunts faits aux Etrusques. V. Etrusques et Italique.
Romaine. V. Pélasgo-Hellénique et Grecque.
Romaine ou Romaine. V. Valaque.
Romaines (Langues).
Romaine. V. Romaines.
Rome, absorbe les peuples d'Italie. V. Etrusques. Étymologie du nom de cette ville. V. Linguistique, § I.
Romeins ou Grec moderne. V. Pélasgo-Hellénique.
Roumela vivait à une époque de grands développements intellectuels. V. Etrusques.
Routomah. V. Polyénésiennes orientales.
Rocemont, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Rouki. V. Russe.
Roumienne. V. Russo-Ilyrienne.
Roussat (J.-J.), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Rout-Lavanc, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Routani. V. Slaves.
Routani. V. Wendo-Lithuanienne.
Routen.
Routiques (Alphabet). V. Germaniques.
Routens de cette syllabe dans certains mots de la langue punique. V. l'Introduction.
Routique. V. Russo-Ilyrienne.
Rout. V. Russo-Ilyrienne.
Rout-Ilyrienne (Branche).

Routen. V. Russo-Ilyrienne.

S

Saabe. V. Hottentote.
Sabéen. V. Syriaque.
Sabians. V. Syriaque.
Sabini. V. Italique.
Sagav. V. Scandinave.
Sahara. V. Atlantique.
Saimet (Emile), Jacques (Amédée) et Simon (Julia), cités sur le langage. V. l'Essai, § V.
Saliva.
Samaritain. V. Hébraïque.
Samsites. V. Italique.
Samoyède (Famille).
Santwich. V. Polyénésiennes orientales.
Sanskrit.
Santa-Barbara.
Santavaria, sa bibliothèque. V. Canéiformes.
Saturains (Vera). V. Etrusques.
Saumon.
Savage isolé. V. la note G à la fin de l'Essai.
Savage de l'Aveyron, son histoire. V. la note G à la fin de l'Essai.
Sautras. V. la note XXIV à la fin du vol.
Savolien. V. Romanes.
Sawanon. V. Lennappe.
Saxonne ou Cimbrique (Branche).
Scandinave ou Normano-Gothique (Branche).
Scaut. V. Scandinave.
Scaut (F.), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Schleicher, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Schreier, réédition des Études d'histoire religieuse, de M. Renan. V. Note XXIV à la fin du vol.
Scythos, origine de leur nom, quel pays ils ont habité. V. Canéiformes.
Scythique, Médo-Scythique; Cado-Scythique (Langue). V. Canéiformes.
Scythique (Race), son rôle. V. l'Introduction, § II.
Séchuana. V. Caffre.
Seldjoukides. V. Turke.
Sémien. V. Amharique.
Sémioles. V. Mobile.
Sémioles, époque de son règne; rois, ses successeurs. V. Canéiformes.
Sémite (Race), règne en Assyrie. V. Canéiformes. Son rôle dans l'antiquité. V. l'Introduction, § III.
Sémiles, ont seuls le sentiment historique. V. Canéiformes. — De l'infinité de leur langue avec l'aryenne et la copte. V. l'Introduction, § III. V. aussi Égyptienne.
Sémiques (Langues).
Senecas. V. Mohawk.
Sennacista. V. Canéiformes.
Senos, sensations, et sensibilité chez l'enfant. V. l'Essai, § I et II.
Serbe ou Slave. V. Bohême Polonaise et Slaves.
Serpent. V. Colombienne.
Servienne. V. Russo-Ilyrienne.
Shibo-Dankali (Famille).
Shulu. V. Atlantique.
Siamoise. V. Indo-Chinoise.
Sibérie, tableau de cette contrée. V. Sibériennes.
Sibériennes (Langues).
Sicules, Indigènes d'Italie. V. Etrusques.
Siculi. V. Thracio-Ilyrienne.
Solney. V. Australienne.
Signes figurés, symboliques, phonétiques chez les Égyptiens. V. Égyptienne.
Signes naturels, signes artificiels. V.

l'Avantissement qui précède l'Essai — Rapport du signe et de l'idée, comment saisi par l'enfant. V. l'Essai, § IV.
Silétien. V. Teutonique.
Sindhi. V. Pracrit.
Sivrenis, son histoire. V. la note A à la fin de l'Essai.
Sioux-Ouages.
Slane (Baron de) traduit l'histoire arabe des Berbers par Ibn-Khat-doun, et travaille à un tableau des origines barbares. V. Note IV, à la fin du vol.
Slaves (Langues).
Slavone. V. Russo-Ilyrienne.
Slovian, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Slovake. V. Bohême-Polonaise.
Slovènes. V. Pouchlou.
Slovien. V. Afrique-Australie.
Somnien. V. Wendo-Lithuanien.
Son, merveilles de ce phénomène, sa nature, ses lois. V. l'Essai, § I. — Émission du son et de la parole chez l'enfant, ibid.
Souane. V. Géorgienne.
Soudan ou Nigritie intérieure.
Soudan, géographie et civilisation de cette contrée. V. Note XXV, à la fin du vol.
Souds. V. Javanaises.
Soud-soud. V. la note A, à la fin de l'Essai.
Souso. V. Mandingo.
Sowaki. V. Monomota.
Sovote. V. Samoyède.
Sranique. V. Bohême-Polonaise.
Sryren. V. Russo-Ilyrienne.
Sud-Sindhi. V. Pracrit.
Sudés. V. Scandinave.
Suevi. V. Teutonique.
Suisse. V. Teutonique.
Samaritaines (Langues) ou Malaises.
Sumbava-Timoriennes (Langues).
Sun-Neski. V. Finnoise.
Suomi. V. Finnoise.
Sures, inscriptions. V. Canéiformes.
Syriaque ou Arménienne (Langue).

T

Tableau général des langues européennes, asiatiques, africaines, américaines, océaniques. V. Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie.
Tableau de la chronologie asynchrétique. V. Canéiformes.
Tadoulles. V. Lennappe.
Tadjicks. V. Persan.
Tagals. V. Philippinaises.
Taiti. V. Malaises, et note XII, à la fin du vol.
Taitien. V. Polyénésiennes Orientales.
Tamanque. V. Caribé.
Tamarick. V. Atlantique.
Tamtou. V. Tamil ou Aravan.
Tarumars (Ansbach ou Mexique).
Tarque (Ansbach ou Mexique).
Tartarins sortent au temps de Bahylone et de Tyr. V. Etrusques.
Tartares (Langues).
Tartares. V. Tartares. — Aurlent inventé l'écriture canéiforme. V. Canéiformes.
Tatars. V. Ouraliennes.
Tchakataren. V. Turke.
Tchekhe. V. Bohême-Polonaise.
Tchérimine. V. Wolgaïque.
Tchérimine.
Tchinganes. V. Zinganes.
Tchikilane. V. Koloche.
Thoude. V. Ouraliennes.
Thougatche-Koorga. V. Esquimaux.
Thoukiche. V. Esquimaux et Korykhe.
Thouchikhe. V. note II, 3^e question,

à la fin du volume.
Tchouarches. V. Turke.
Tchouehet.
Tchéoutas. V. Turke.
Teliaga, Teliagou, Calaga.
Teoualia. V. Allighewi.
Termes généraux et idées générales.
V. la note B à la fin de l'Essai.
Terre servant de nourriture. V. Otton-
maque.
Tésses-Plates. V. Chionbéenne.
Téoutique (Branche).
Théama. V. Arabie.
Thesprotes. V. Pélasgo-Hellénique.
Téui, cité sur le langage. V. l'Essai,
§ V.
Thou-Kbiou. V. Turke.
Thracas. V. Thracio-Ilyrienne.
Thracio-Ilyrienne (Langue).
Tibet, tableau de cette contrée. V.
Transcaucasienne.
Tibétaine (Famille).
Tibbo. V. Atlantique.
Touloua. V. Malabar.
Toungouss (Famille).
Touraniens, Scythes qui auraient in-
venté l'écriture cunéiforme. V. Cu-
néiformes.
Tradition universelle de l'espèce hu-
maine, se se rencontre que chez les
Hébreux. V. l'Introduction, § III.
Tragédies, chez les Étrusques. V.
Étrusques.
Transcaucasienne (Région).
Transformation ou dérivation des mots,
seuls à cet égard. V. Étymologie.
Transilvanie. V. Teutoonique.
Tropéodictique (Famille).
Troubadours. V. Romanes.
Tudesque. V. Teutoonique.

Tumulus. V. Allighewi, et note I, à
la fin du volume.
Tongri. V. Saxonie.
Topinaba. V. Guarani.
Tordetani. V. Ibérienne et Espagnole.
Turke ou Turque (Famille).
Turkoman. V. Turke.
Tyroliens. V. Teutooniques.
Tyrrénie, Tyrrhéniens. V. Etrus-
ques.
Tzendai.

U

Urbil. V. Walcure.
Ulea. V. Polynésiennes occidentales.
Unité de l'espèce humaine. V. la
note XIV, à la fin du volume.
Urdu-Zeban. V. Hindoustan.

V

Valgaio. V. Nouvelle-Golude.
Valissas. V. Romanes.
Valaque, Daco-Valaque, Roumanche
ou Roumains.
Valaques (le R. P. Henri de), étude
sur M. Renan, et réfutation. V.
note XXIV, à la fin du volume.
Van, inscriptions Cunéiformes sur une
demi-lieue de long. V. cunéiformes.
Vandales. V. Scandinaves.
Vascones. V. Ibérienne.
Vaudois. V. Romanes.
Veins, existence dès le temps d'Enée.
V. Étrusques.
Vénales. V. Slaves et Wendo-Lithu-
niens.
Vénètes. V. Thracio-Ilyrienne.
Verbe (Le). V. la note II, à la fin de
l'Essai.
Vilota-Lule.
Vindes. V. Slaves.
Visigoths. V. Scandinaves.
Vocabulaires, leur inexactitude, diffi-
culté de leur rédaction.
Voix, merveilles de cet organe chez
l'homme. V. l'Essai, § II.
Votospa. V. Scandinave.
Voyelles.

W

Wallas. V. Saxonie.
Walcure.
Wakash ou Kneika.
Wende. V. Wendo-Lithuaniens.
Wendo-Lithuaniens ou Germano-
Slave.
Westphalie. Voy. Saxonie.
Winde. V. Russo-Ilyrienne.
Wiseman (le cardinal), cité sur le lan-
gage. V. l'Essai, § V.
Wocrons-Calabba.
Wodas, tradition sur le délégué. V.
Chionbéenne.
Wognuie. V. Hongroise.
Wolgaïque.
Wolof ou Jolof.
Woloxes. V. Ouraliens.
Worms ou Worme, ses recherches
et ses travaux sur les prétendues
antiquités celtiques. V. note VI, à
la fin du volume.
Wotibque ou Wotiaque. V. Permienne.

Y

Yacoute. V. Turke.
Yarura-Betol.
Yecorn, langues et inscriptions anti-
ques. V. note III, à la fin du vo-
lume — V. aussi Arabe.
Yecus et Yne, ont besoin d'édition.
V. l'Essai, § I.
Yeridis, ruines des anciens Scythes.
V. Cunéiformes.
Youkaghire. V. leucisel.
Yucatan. V. Maya.

Z

Zapotèque (Anahac ou Mexique).
Zinganes ou Tebinganes.
Zingari. V. Zinganes.
Zend (L.).
Zoologie, application de la linguis-
tique à cette science. V. Linguis-
tique, § III.

NOTES ADDITIONNELLES.

Note I^{re}, art. ALLIGHEWI. Monuments attribués aux
Allighewis (État de l'Ohio, dans l'Amérique du Nord).
Extrait du troisième volume de la relation historique du
voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent,
par le baron de Humboldt.

Note II, art. AETHIOPS et art. POLYNÉSIE. Rapport
sur le caractère général et les formes grammati-
cales des langues américaines, fait au comité d'histoire
et de littérature de la société philosophique américaine,
par son secrétaire correspondant.

Note III, art. AASAS. De la langue himyarite.

Note IV, art. BOUABAS. Extrait d'un rapport sur le
tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voi-
sines, par M. Gerlin.

Note V, art. BOUABAS (région). Notice sur les qualités
physiques et morales des peuples eskimans.

Note VI, art. CELTIQUES. Sur les antiquités prétendues
celtiques.

Note VII, art. CELTIQUES. De l'origine et des migra-
tions des Celtes ou Galls.

Note VIII, art. CELTIQUES. Sur les noms des idiomes
celtiques.

Note IX, art. CELTIQUES. Des éléments étrangers à la
famille indo-européenne mêlés aux langues celtiques.

Note X, art. CELTIQUES. Importance de l'étude des
langues celtiques pour la solution des grandes questions
relatives à l'origine et à l'histoire de la race indo-euro-
péenne.

Note XI, art. CIVILISATION. De la civilisation d'après
M. Guizot et M. G. de Humboldt.

Note XII, art. CÉCÉROANAS. Archéologie orientale.

Note XIII, art. EAGUMAU. Extrait de voyage de la
Reine-Horienne au Groenland (1850).

Note XIV, art. ETYMOLOGIE. Des étymologies et de
leurs systèmes — Considérations générales sur les rès-
gès à suivre dans les études étymologiques.

Note XV, art. FRANÇAISE (langue). Éléments primitifs
dont s'est formée la langue française.

Note XVI, art. GASCO-LATINE. Gasc. — Ses origines;
sa marche progressive opposée à l'immobilité des races
de l'Orient. Progrès artistique, sculpture, architecture,
littérature.

Note XVII, art. HÉBÉRIQUE (langue). Des races qui
ont occupé l'Arabie.

Note XVIII, art. MAGASAKAS. Comparaison du mado-
casque et du malai, etc.

Note XIX, art. MEXIQUE. Antiquités du Mexique.

Note XX, art. PÉNINSULAIRE (langue). Antiquités du Pérou.

Note XXI, art. POLYNÉSIE ORIENTALE (langue).

Langues latines.

Note XXII, art. ROMANE. Travex de M. Raynaud sur
la langue romane.

Note XXIII, art. SARMATIQUE (Langue). Comparaison
des pronoms hébreux et de ceux de l'indo-européen.

Note XXIV, art. SARMATIQUE (Langue). Études sur
M. Renan.

Note XXV, art. SOUDAN. Considérations sur la géogra-
phie du Soudan et sur la civilisation de cette contrée,
d'après les découvertes les plus récentes. (Notice com-
muniquée à Babel par M. Jomari.)

Note XXVI, art. ZANGARAS. De quelques mots communs
à la langue tsaïgane et sur langues indo-européennes.

FIN.

Paris. — Imprimerie J. P. MIGNÉ.

2568355A

B. 11.3.450

BNCF



